

NOV



ŒUVRES COMPLÈTES

DE BOSSUET

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BOSSUET

PRÉCÉDÉES DE

SON HISTOIRE PAR LE CARD. DE BAUSSET & DE DIVERS ÉLOGES

ÉDITION RENFERMANT TOUS LES OUVRAGES ÉDITÉS JUSQU'A CE JOUR

COLLATIONNÉE SUR LES TEXTES LES PLUS CORRECTS

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES

TOME HUITIÈME

ŒUVRES ORATOIRES. — PIÉTÉ



BAR-LE-DUC
TYP. DES CÉLESTINS — BERTRAND
36, RUE DE LA BANQUE, 36

PARIS
BLOUD ET BARRAL, LIBR.-ÉDITEURS
18, RUE CASSETTE, 18

1879



AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Jamais il n'entra dans la pensée de Bossuet de donner à ses œuvres oratoires une autre publicité que celle de la chaire; il serait même aisé de prouver que, à aucun moment de sa vie, il n'a eu ni le pressentiment ni le désir de les voir livrées à l'impression. Si nous pouvons lire aujourd'hui près de deux cents discours sous son nom, il est pourtant vrai qu'il n'en a lui-même publié que sept : encore faut-il ajouter que ce fut comme malgré lui. Ainsi, les quatre dernières oraisons funèbres et le discours sur l'unité de l'Eglise, arrachés, en quelque sorte, ou par les bienséances ou par la nécessité de la situation : l'éloge funèbre de Nicolas Cornet et le sermon pour la Profession de Mme de La Vallière, mis au jour par des mains étrangères, à son insu et contre son gré, voilà tout ce que, de son vivant, le public a pu avoir sous les yeux des œuvres du grand orateur.

Pourtant, il est ordinairement sublime dans ces pages échappées au courant de la plume, lorsque, solitaire et sans aucun regard porté vers un public pour lequel il n'écrit pas, il fixe sur le papier la pensée qui a jailli de sa méditation et les sentiments qui en débordent. Ah! mais c'est précisément parce que son génie n'est point éveillé par les vaines aspirations à provoquer des enthousiasmes flatteurs; c'est parce que son âme, saintement et sincèrement émue d'une vérité dont elle est pleine, qu'elle contemple avec ravissement, qu'elle embrasse avec amour, est recueillie en elle-même; c'est parce qu'il s'absorbe dans sa pensée et ne se préoccupe pas de ce qui pourrait ou frapper ou charmer autrui, qu'il est véritablement éloquent. Combien de fois, en relisant les rapides écrits où il a voulu fixer le tour qu'il entendait donner à sa pensée, la manière dont il voulait exposer un enseignement, les affections qu'il méditait de soulever, on sent qu'une seule chose a fait défaut à l'écrivain : la volonté!

Et puisque nous signalons dès à présent ce caractère des compositions du grand orateur chrétien, une fois pour toutes le lecteur des sermons de Bossuet doit retenir qu'il fut dans ses habitudes, surtout après les débuts de sa jeunesse, ou de ne point donner au discours une forme achevée, ou d'en tracer seulement les grandes lignes; se réservant, car il le pouvait, de produire en chaire, sous le souffle de l'inspiration et dans la pleine possession où il était de son sujet, les développements qu'il n'a point écrits, les mouvements qu'il savait devoir arriver.

Il y a bien à rabattre cependant de la fausse opinion, si longtemps en vogue, d'après laquelle Bossuet, disait-on, n'avait écrit aucun des nombreux sermons aujourd'hui publiés. Singulière destinée des hommes modestes! c'est le secrétaire intime de Bossuet, c'est l'abbé Ledieu lui-même qui, au dix-huitième siècle, accrédita l'erreur! Erreur déplorable, en vérité! Qui donc désormais songerait à préserver d'une destruction inévitable, à tirer d'un éternel oubli des discours dont on n'aurait même pas soupçonné l'existence? Dans le mémoire, précieux à plus d'un titre, envoyé sur sa demande au P. de la Rue, « touchant la vie et les ouvrages de Messire Bossuet, évêque de Meaux, » l'abbé Ledieu disait dans son français :

« Ce n'est, la plupart, qu'une ou deux feuilles volantes, où est un texte en tête, un raisonnement, avec ce mot en marge : *Pour l'exorde* ; une division en deux ou trois membres toujours marqués distinctement à la suite du texte et du dessein de l'exorde ; et pour le corps du discours, l'on n'y trouve que quelques passages des saints Pères, beaucoup des Grecs... Hors les grands panégyriques et peu d'autres actions d'éclat, *aucun de ses sermons n'a la forme d'un discours achevé ; et plusieurs sont en latin* (1). »

Comment expliquer l'incroyable erreur? Très-naturellement. « Il faut y voir d'abord une preuve certaine du peu d'attention que l'évêque de Meaux avait fini par accorder à ce qui lui était resté des essais de sa jeunesse. A peine s'avisait-il d'y recourir encore quelquefois pour en détacher des lambeaux qui pas-

[1] *Mémoires*, p. 118. Paris, Didier, 1856.

saient, par exemple, dans la *Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture Sainte* (1). Son secrétaire le voyait d'ailleurs à tout instant préparer ses instructions : il se faisait alors apporter la Bible ou saint Augustin; après avoir relu avec une attention profonde et de suite quelques chapitres de l'Ecriture, il lui arrivait de jeter sur le papier quelques notes : c'étaient, en effet, des textes ou l'indication sommaire d'un plan, la division du discours; puis il s'absorbait dans sa pensée, méditait, priait, jusqu'au moment de monter en chaire. Il parlait alors sans étude, familièrement, de l'abondance du cœur (2). »

Telles furent, au temps de l'épiscopat de Meaux, les habitudes de Bossuet, mais tels n'avaient pas toujours été ses procédés. L'étude des manuscrits autographes nous a fait assister à la méthode suivie, dans son travail, pendant de longues années, et elle nous a révélé deux traits caractéristiques du grand homme. C'est, d'une part, la sérieuse application avec laquelle il se prépare à faire entendre la parole de Dieu : c'est, d'autre part, la fécondité de ce génie dont tous les efforts semblent se concentrer bien plus pour contenir et réprimer que pour stimuler une production exubérante. Il y a plus, tel passage d'un discours où, incontestablement, l'admiration de l'auditeur ému a dû avertir le prédicateur d'un grand succès oratoire, ne trouvera pas grâce à ses yeux. En se relisant, quand il refait un premier travail, tels, par exemple, les sermons *sur la Providence, sur la Parole de Dieu, sur l'Ambition, sur l'Impénitence finale,* etc., il sacrifiera impitoyablement le trait qui davantage a frappé. « Il pousse la sévérité pour lui-même à ce point qu'on se récrie, et que les éditeurs cèdent à la tentation de maintenir dans son texte et de lui rendre, pour ainsi dire, ce qu'il avait sacrifié (3). » Ainsi, dans le beau sermon *sur la Mort,* l'orateur avait dit : « Je suis emporté si rapidement qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet, Messieurs, et pendant que nous sommes ici assemblés et que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne, sans y penser, de son plus proche voisin, parce que chacun marche insensiblement à la dernière séparation. » Bossuet barre sans pitié, il ne veut plus de ce qui servirait seulement à la gloire de l'orateur.

Que manquait-il à tant de discours d'une suprême beauté, où l'on sent que la plume de l'orateur a couru comme en se jouant? Quelques courts instants d'une révision facile, la volonté d'y mettre la dernière main. Bossuet n'en a pris aucun souci : il a rempli son ministère, il ne songe plus à autre chose. Et ce désintéressement arrivera au point qu'il laissera dormir en des cartons oubliés cent chefs-d'œuvre, aujourd'hui le sujet de nos admirations! Et un intime, son secrétaire, demeuré vingt ans à son service, en ignorera la valeur et presque l'existence! « Que de leçons dans ces manuscrits, où l'on voit combien la nature avait été prodigue envers Bossuet, tout ce qu'il a exigé de lui-même, et, au milieu de tant d'efforts pour atteindre à la perfection, un tel oubli de sa propre gloire! Non, les ouvrages les plus parfaits que Bossuet a publiés ne font pas plus d'honneur à sa mémoire que ces brouillons sauvés par miracle où nous avons pu suivre d'année en année le développement de son esprit et le progrès de son éloquence (1). »

Oui, *sauvés par miracle!* Tombés par héritage aux mains du neveu, les manuscrits des sermons devaient, il paraît, dans l'intention de celui-ci, servir à défrayer son incapacité dans le difficile ministère de la chaire. Le premier éditeur, Déforis, a eu entre les mains les copies que l'évêque de Troyes avait faites lui-même de plusieurs sermons. Malheureusement celui-ci n'en comprit pas tout le prix : il prêtait et promenait complaisamment autographes et copies; et c'est à cet indiscret et vain étalage qu'il faut faire remonter l'irréparable perte de tant de sermons et de panégyriques dont les contemporains nous ont conservé la mémoire. L'abbé Leroy fut assez heureux néanmoins pour retrouver, après la mort de l'évêque de Troyes, plusieurs discours égarés en diverses mains. Recueillis et vendus à la Bibliothèque royale, ils furent remis aux soins de l'abbé Lequeux, chargé de surveiller la grande édition des *Œuvres de Bossuet* dont on publiait, en 1767, les premiers volumes. Le contrat de vente et le procès-verbal de la remise des manuscrits étaient signés le 30 janvier 1768, au monastère des Blancs-Manteaux, par l'abbé Leroy, par l'abbé Lequeux et par quatre religieux bénédictins, désignés pour reconnaître l'authenticité des pièces et en faire l'estimation. Lequeux mourait inopinément à la fin d'avril : une lettre du roi, en date du 29 mai, substituait les quatre bénédictins en son

[1] *Mémoires,* p. 117. — [2] Gandar, *Bossuet Orateur,* Introduct. p. IV — [3] Id., *choix de sermons,* Avertissement de l'éditeur, p. XVII.

[1] *Choix de sermons,* Avertissement de l'éditeur, p. XIX.

lieu et place : ils signaient le 29 octobre un reçu des papiers transportés dans leur maison, et constataient le nombre exact des pièces portées au procès-verbal du 30 janvier.

Alors commence le travail du premier éditeur. Quels que soient les légitimes reproches qu'une critique intelligente est en droit d'adresser à Déforis, on ne saurait cependant, sans une injustice criante, oublier de quels trésors la postérité est redevable au zèle dévoué, et, sous bien des rapports, à la patiente sagacité du bénédictin. Il faut avant tout lui être reconnaissant de s'être mis en quête à Metz, à Troyes, à Meaux, pour retrouver et recueillir les feuilles éparses, il faut le remercier des chaleureux appels qu'il adresse aux dépositaires inconnus et disséminés en tous lieux ; une seule chose est à regretter, c'est qu'il ait reçu trop tard le soin de veiller à un héritage, dont il appréciait la valeur, dont il ne lui fut pas loisible de réunir toutes les parties (1). Mais, dès 1772, il publiait trois gros volumes, suivis d'un quatrième, en 1778, tous providentiellement obtenus, grâce à ses pressantes sollicitations et à son ardente initiative, de la bienveillante concession de Mme de Chasot, veuve de M. de Chasot, premier président au parlement de Metz, petit-fils d'une des sœurs de Bossuet, héritier des précieux manuscrits. Dix ans plus tard, un membre de l'illustre famille, l'abbé de Montholon, doyen de la cathédrale de Metz, beau-frère de Mme de Chasot, laissait parmi ses papiers, plusieurs sermons et quinze panégyriques manuscrits de Bossuet, pieusement recueillis par Déforis et publiés alors.

Ainsi, plus de soixante ans s'étaient écoulés depuis la mort de l'évêque de Meaux (1704-1772), et pas un de ses discours n'avait encore été imprimé : Déforis se met à l'œuvre, et cinq volumes de sermons sont publiés, ils en contiennent près de deux cents dont une centaine sont des chefs-d'œuvre, et, depuis quatre-vingts ans, « toutes les recherches de la critique n'ont pas grossi ce recueil d'un seul discours complet (2). »

Je ne reprendrai pas ici une critique déjà faite de l'œuvre du bénédictin, si sévèrement traitée en ces derniers temps. M. Gandar m'a retenu sur la pente des trop grandes sévérités où je me sentais entraîné. J'aime mieux me borner à recommander les Études critiques sur les sermons de la jeunesse de Bossuet (3) à quiconque voudra porter un équitable jugement sur les procédés de Déforis, à qui surtout tiendrait à se faire une opinion juste sur la valeur relative des éditions des sermons de Bossuet parues jusqu'à ce jour. Je craindrais notamment de paraître obéir au vil sentiment d'une rivalité, toujours déplacée, si j'essayais de dire comment nous nous sommes efforcés, dans notre édition, de mieux faire que nos devanciers. Il ne m'en coûte nullement de rendre au contraire un juste hommage aux rudes travaux et à l'habile critique des nombreux éditeurs dont les publications antérieures ont rendu notre tâche, sinon facile tout à fait, moins pénible du moins, et, nous osons l'espérer, moins imparfaite.

A Dieu ne plaise que nous élevions nos prétentions jusqu'à nous flatter du vain espoir d'avoir atteint aux limites de la perfection ! Elle sera atteinte seulement le jour où, sous l'œil exercé et patient d'un critique assez fortement constitué et assez heureusement placé pour poursuivre et saisir sans erreur la lecture des manuscrits autographes de Bossuet, une édition reproduira véritablement *Bossuet, tout Bossuet, rien que Bossuet.* La postérité jouira-t-elle jamais d'une aussi bonne fortune ?

Nous nous étions promis d'assister, en notre temps, à cette souhaitable résurrection, à la restauration complète des œuvres oratoires du prince de l'éloquence. Hélas ! une mort récente a précipité dans le tombeau toutes nos espérances ! L'auteur distingué de *Bossuet orateur* avait entrepris la noble tâche, et l'on sait par quels magnifiques succès il avait préludé à la glorieuse entreprise. Il nous écrivait à la date du 11 juin 1867 : « Il faudrait consacrer à ce travail *huit ou dix ans*. Le volume que j'ai annoncé n'est que le commencement d'une édition. La multiplicité de mes occupations me permettra-t-elle de la continuer ? de la finir ? sans oser me le promettre, je ne voudrais pas non plus y renoncer. » Dix ans de vie, *magnum vitæ spatium*, qui peut se les promettre ? La santé chancelante de M. Gandar devait-elle cependant le ravir si prématurément aux légitimes espérances des admirateurs de Bossuet ! quel héritier de son ardente passion, d'un dévouement si peu commun et d'une critique si intelligente a-t-il laissé après lui ?... *Exoriare aliquis !*

Quant à nous, guidés par ses lumineuses indications, si nous ne pouvons pas nous flatter de la vaine espérance d'avoir accompli le couronnement parfait du grand édifice, nous y aurons du moins apporté, nous le

[1] Préface placée en tête des *sermons* de Bossuet, 1772. — [2] *Bossuet orateur*, Introd., p. x — [3] *Bossuet orateur*, lire toute l'*Introduction*, œuvre magistrale de critique littéraire.

croyons, un concours utile. Le seul ordre chronologique, établi pour la première fois, dans la distribution des œuvres oratoires de Bossuet, sera un pas immense fait en avant vers la perfection de l'ouvrage. Dans une question aussi ardue et enveloppée d'obscurités si nombreuses, il était impossible, avant les belles et savantes recherches de l'abbé Vaillant, de M. Floquet surtout, et, en dernier lieu, de M. Gandar, de se conduire dans le labyrinthe et de sortir du dédale. Le lecteur bienveillant jugera jusqu'à quel point il nous a été donné d'éclairer sa marche à travers les années de la prédication de Bossuet. Mais il lui sera, dans tous les cas, agréable et utile, en suivant pas à pas dans sa course oratoire le génie de Bossuet, de se rendre un compte désormais facile, des développements de sa pensée et des progrès de son éloquence. Quel magnifique sujet d'études, et quel ravissement enchanteur pour tout esprit élevé, pour quiconque a le sentiment passionné du vrai, du bon et du beau !

Les *notices* placées en tête de chaque discours nous dispensent d'entrer en de plus longs détails : en les parcourant, le lecteur trouvera, nous osons le croire, une solution plausible aux difficultés que pouvait soulever une légitime critique.

ŒUVRES DE BOSSUET

TROISIÈME PARTIE

ŒUVRES ORATOIRES

SERMONS POUR VÊTURES ET PROFESSIONS RELIGIEUSES

SERMON

POUR

LA VÊTURE D'UNE NOUVELLE CATHOLIQUE

Prêché à Metz, dans la chapelle de la *Propagation de la Foi*, le 2 février 1655.

La date paraît *évidente* à M. Floquet (1) : d'autre part, c'est, au jugement de M. Gandar (2), le plus ancien sermon de vêture. Je ne vois pas en effet sur quel fondement probable M. Lachat en fixe la date à 1663. Il la tire du style, *qui lui semble annoncer le commencement* de ce qu'il appelle la *deuxième époque*. Fort bien : mais en quelle année finit la première, et en quelle autre commence la seconde? La main de Déforis n'a-t-elle pas aussi modifié le style d'un discours qu'elle a repétri? Bossuet enfin était-il à Metz le 2 février 1663? Assurément il est aisé d'imaginer un voyage : il ne l'est pas également de le constater, en un temps où le coche n'était ni commode ni véloce. Puisque M. Lachat relève avec raison, dans le discours, des allusions au *Catéchisme général de la Réformation* de Paul Ferry, pourquoi quitter une si bonne voie et courir les aventures de la divination? Or, le pasteur Ferry publiait son *Catéchisme* en 1654.

Le lecteur trouvera, au reste, dans le premier point du sermon, une vigoureuse réfutation de la *Réforme*, l'orateur prélude à la *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferry*, qu'il publiait deux mois plus tard, le premier de ses ouvrages, le seul qu'il ait fait imprimer avant *l'oraison funèbre de la Reine d'Angleterre*. Les arguments et jusqu'à des expressions identiques marquent l'étroite parenté des deux œuvres qui se suivirent à un court intervalle. Le second point est inachevé et ne se relie guère au premier, quoique, par le fond, il se rattache au but énoncé dans l'exorde. Cette dernière considération justifie Déforis d'avoir réuni en un seul corps de discours deux fragments séparés : sa conjecture est plausible, les deux ont trait au même sermon. Mais Bossuet a-t-il eu le temps, ou s'est-il donné la peine de parfaire son œuvre, ailleurs qu'en chaire? L'état des manuscrits ouvre un libre champ à toutes les suppositions.

(1) *Etudes*, t. I, p. 329. — (2) *Bossuet orateur*, p. 54.

Vocavit vos de tenebris in admirabile lumen suum.
Il vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. I. *Petr.*, II 9.

Ma très-chère Sœur en Notre-Seigneur Jésus-Christ, après les grandes miséricordes que Dieu a fait éclater sur vous, je ne puis mieux commencer ce discours que par des actions de grâces publiques, remerciant sa bonté paternelle qui vous a miraculeusement délivrée de la puissance des ténèbres, pour vous transporter au royaume de son Fils bien-aimé.

En effet, n'est-il pas bien juste, ô grand Dieu, que votre sainte Eglise catholique vous loue et vous glorifie dans les siècles des siècles? Car qui n'admirerait la profondeur de vos jugements, ô éternel Roi de gloire, qui pour la punition de nos crimes ou pour quelque autre secret conseil de votre sainte providence, ayant permis qu'en ces derniers temps l'Eglise chrétienne fût déchirée par tant de sortes de schismes et par tant de lamentables divisions, ne perdez pas pour cela les âmes que vous avez choisies ; mais qui étant riche en miséricorde, savez les éclairer même dans le sein de l'erreur, et selon votre bon plaisir les attirez par des ressorts infaillibles à la véritable croyance. C'est ce que vous avez fait paraître en cette jeune fille, élevée dans le schisme et dans l'hérésie, que vous avez regardée en pitié, ô Père très-clément et très-bon. On la nourrissait dans une doctrine hérétique ; mais vous avez voulu être son docteur. Vous lui avez ouvert les yeux, pour voir votre admirable lumière : vous avez voulu faire paraître qu'il n'y a point d'âge qui ne soit mûr pour la foi, et que l'homme

est assez savant quand il sait écouter vos saintes inspirations Et voici qu'étant instruite de la véritable doctrine, que nous avons reçue de nos pères par une succession de tant de siècles, touchée en son cœur d'un extrême dégoût de ce monde trompeur et d'un chaste amour de votre cher Fils, qu'elle désire choisir pour son seul Epoux, elle se vient présenter devant vos autels, afin que vous ayez agréable qu'elle soit admise aujourd'hui à l'épreuve d'une vie retirée. Bénissez-la, Seigneur, et soyez loué à jamais des grâces que vous lui faites : que les anges et tous les esprits bienheureux chantent éternellement vos bontés.

Et vous, ma chère Sœur, que Dieu comble de bienfaits, considérez ces dévotes filles et toute cette pieuse assemblée. Mais élevez plus haut vos regards ; contemplez en esprit la sainte Eglise de Dieu, tant celle qui règne dans le ciel que celle qui combat sur la terre : croyez qu'elle triomphe de joie de voir en vous des effets si visibles de la miséricorde divine. Eclatez aussi en hymnes et en cantiques ; dites, dans l'épanchement de votre âme : « O Seigneur, qui est semblable à vous [1] ? Que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui sont droits de cœur [2], » et qui marchent devant sa face en toute simplicité !

Pour moi, afin de vous animer davantage à rendre à notre grand Dieu de fidèles actions de grâces, je vous donnerai avec l'assistance divine quelques avis succincts, mais très-importants, et sur ce que vous avez fait et sur ce que vous allez faire. Je vous représenterai premièrement la grande grâce que Dieu vous a faite de vous retirer des ténèbres de l'hérésie ; et après, je tâcherai de vous faire voir de quelle sorte vous devez user de l'inspiration qu'il vous donne, de renoncer entièrement à toutes les espérances du siècle : et il se rencontre fort à propos que les principaux mystères que nous célébrons en ce jour, conviennent très-bien avec ce sujet. Dans la purification de la Vierge, vous pouvez considérer avec fruit que Dieu par sa pure bonté vous a purgée de votre hérésie ; et dans l'oblation de l'Enfant Jésus, que l'on présente aujourd'hui à son Père, vous devez faire réflexion sur le dessein que vous méditez, de vous consacrer pour jamais à son service par une profession solennelle. C'est sur quoi je vous entretiendrai en ce jour : vous ferez seule tout le sujet de cette exhortation. Au reste n'attendez pas de moi tous ces ornements de la rhétorique mondaine ; mais priez seulement cet Esprit qui souffle où il veut, qu'il daigne répandre sur mes lèvres ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne, la simplicité et la vérité, et qu'il étende par sa grâce le peu que j'ai à vous dire.

[1] *Psal.*, XXXIV 10. — [2] *Psal.*, LXXII, 1.

PREMIER POINT.

Si parlant aujourd'hui de nos frères qui à notre grande douleur se sont séparés d'avec nous, j'appelle leur église une église de ténèbres, je les prie de ne croire pas que, pour condamner leur erreur, je m'aigrisse contre leurs personnes. Certes je puis dire d'eux avec vérité ce que l'Apôtre disait des Juifs [1], que le plus tendre désir de mon cœur et la plus ardente prière que je présente tous les jours à mon Dieu, est pour leur salut. Je ne puis voir sans une extrême douleur les entrailles de la sainte Eglise si cruellement déchirées ; et pour parler plus humainement, je suis touché au vif quand je considère tant d'honnêtes gens que je chéris, comme Dieu le sait, marcher dans la voie de ténèbres. Mais afin qu'il ne semble pas que je veuille faire aujourd'hui une invective inutile, je vous proposerai une doctrine solide et conduirai ce discours, si Dieu le permet, avec une telle modération que sans les charger d'injures, je les presserai par de vives raisons tirées des Ecritures divines et des Pères leurs interprètes fidèles.

Je dis donc en premier lieu, chrétiens, que Dieu est une pure et incompréhensible lumière, de laquelle toute autre lumière prend son origine ; d'où vient que l'apôtre saint Jean dit que « Dieu est lumière, et qu'en lui il n'y a point de ténèbres [2]. » Et saint Paul l'appelle « Père de lumière, qui habite une lumière inaccessible [3]. « Le genre humain, chrétienne assemblée, s'étant retiré de cette lumière éternelle, languissait dans une nuit profonde et dans des ténèbres plus qu'égyptiennes, lorsque Dieu touché de pitié envoya son cher Fils en la terre pour être la lumière du monde, comme il dit lui-même en saint Jean [4]. C'est lui qui est cette véritable et universelle lumière, « qui illumine par ses clartés tout homme venant au monde [5]. » C'est la splendeur de la gloire du Père, qui étant devenue chair dans la plénitude des temps, est entrée en société avec nous et nous a fait participants de ses dons. Car ayant commencé sur la terre l'exercice de son ministère par la prédication de la parole de vie que son Père lui mettait à la bouche, il a assemblé près de sa personne les premiers ministres de son Evangile, qu'il a appelés ses apôtres, parce qu'après sa course achevée il les devait envoyer par toutes les provinces du monde, pour agréger ses brebis dispersées sous l'invocation de son nom et la pro-

[1] *Rom.*, X, 1. — [2] I *Joan.*, I, 5. — [3] I *Tim.*, VI, 16. — [4] *Joan.*, VIII, 12. — [5] *Joan.*, I, 9.

fession de son Evangile. Et comme il a dit de lui-même qu'il était la lumière du monde, ainsi que je vous le rapportais tout à l'heure, de même a-t-il dit, parlant à ses saints apôtres · « Vous êtes la lumière du monde : » *Vos estis lux mundi*[1], parce qu'étant éclairés des lumières de ce bon pasteur par l'infusion de son Saint-Esprit, ils ont eux-mêmes communiqué la lumière aux peuples errants, comme dit l'apôtre saint Paul écrivant aux Ephésiens : « Vous étiez autrefois ténèbres, mais vous êtes maintenant lumière en Notre-Seigneur[2]. »

Cette lumière, au commencement, se répandit sur peu de personnes, parce que selon la parabole de l'Evangile l'Eglise, d'un petit grain, devait devenir un grand arbre[3]. Mais enfin par la miséricorde de Dieu, la foi étant augmentée, on a fondé des églises par toutes les parties de la terre, selon le modèle de celles que les saints apôtres avaient établies. Fidèles, ne croyez pas que l'on ait divisé pour cela cette première et originelle lumière, ou que l'on ait pour ainsi dire arraché quelque rayon aux églises apostoliques pour le porter aux autres églises. Certes cela ne s'est pas fait de la sorte : cette lumière a été étendue ; mais elle n'a pas été divisée. En faisant de nouvelles églises, on n'a pas fait des sociétés séparées: « On a été prendre des premières églises la continuation de la foi et la semence de la doctrine : » *Traducem fidei et semina doctrinæ cæteræ exinde Ecclesiæ mutuatæ sunt*, dit Tertullien[4]. Toutes les églises sont apostoliques, parce qu'elles sont descendues des églises apostoliques. Un si grand nombre d'églises, dit Tertullien, ne sont que cette Eglise unique et première que les apôtres avaient fondée. Elles sont toutes premières et toutes apostoliques, parce qu'elles se sont toutes rangées à la même paix, qu'elles se sont associées à la même unité, qu'elles ont toutes le même principe. « L'Eglise éclairée par le Sauveur Jésus, qui est son véritable soleil, dit l'admirable saint Cyprien, bien qu'elle répande ses rayons par toute la terre, n'a qu'une même lumière qui se communique partout : » *Ecclesia Domini luce perfusa per totum orbem radios suos porrigit; unum tamen lumen est, quod ubique diffunditur, nec unitas corporis separatur*[5].

Par où vous voyez, mes chers Frères, que l'Eglise est le lieu sacré dans lequel Jésus-Christ renferme le trésor des lumières célestes. Quelque docte que soit un homme, quelque beaux sentiments qu'il professe, il marche dans les ténèbres s'il abandonne l'unité de l'Eglise. Celui-là ne peut avoir Dieu pour Père, qui n'a pas l'Eglise pour Mère. En vain nos adversaires se glorifient-ils en toutes rencontres de la science des Ecritures, qu'ils n'ont jamais bien étudiées selon la méthode des Pères, qui ont fait gloire de suivre les interprétations de leurs ancêtres « Nous enseignons, disaient-ils, ce que nous ont appris nos prédécesseurs; et nos prédécesseur l'ont reçu des hommes apostoliques; et ceux-là des apôtres; et les apôtres, de Jésus-Christ; et Jésus-Christ, de son Père. » C'est à peu près ce que veulent dire ces mots du grand Tertullien : *Ecclesia ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit*[1]. O la belle chaîne, ô la sainte concorde, ô la divine tissure que nos nouveaux docteurs ont rompue ! Cette belle succession était la gloire de l'Eglise de Dieu : c'est ce que nous opposions aux ennemis de Jésus, que malgré les tyrans et les hérétiques, malgré la violence et la fraude, l'Eglise de Jésus-Christ était demeurée immobile.

Ils renoncent volontairement à cet avantage. N'ont-ils pas osé assurer, dans l'article XXXI de leur Confession, qu'il a été nécessaire que Dieu en notre temps, auquel l'état de l'Eglise était interrompu, ait suscité gens d'une façon extraordinaire, pour dresser l'Eglise de nouveau qui était en ruine et désolation ! O parole inouïe aux premiers chrétiens, si ce n'est certes qu'elle a toujours été témérairement avancée par les hérétiques leurs prédécesseurs, et toujours constamment réfutée par nos Pères les orthodoxes ! L'avez-vous jamais cru, ô saints martyrs, ô bienheureux évêques, ô docteurs divinement éclairés ; l'avez-vous jamais cru que cette Eglise que vous fondiez par votre sang, ou que vous instruisiez par votre doctrine, dût être durant tant de siècles entièrement abolie, jusqu'à ce que Luther et Calvin la vinssent dresser de nouveau ? Cette cité qui a occupé tout le monde, Dieu l'a fondée éternellement, dit l'admirable saint Augustin[2]; le firmament tomberait aussitôt que l'Eglise serait éteinte : *Deus fundavit eam in æternum.*

Certes il est indubitable, ô Sauveur Jésus : comme durant toute l'éternité vous serez béni dans le ciel, ainsi pendant toute la durée de ce siècle vous aurez toujours des adorateurs sur la terre. Et où seront ces adorateurs, si votre Eglise doit tomber en ruine ? Comment pourriez-vous être adoré dans une église entièrement désolée, une église infectée d'erreurs, faisant profession publique d'idolâtrie, une église enfin telle qu'elle a été durant plusieurs siècles suivant l'opinion de nos adversaires ? Seigneur Jésus, en-

[1] *Matth.*, v, 14. — [2] *Ephes.*, v, 8. — [3] *Luc.*, XIII, 13. — [4] *De Præscript.*, n. 37. — [5] Lib. *De Unit. Eccl.*, p. 195.

[1] *De Præscript.*, n. 37. — [2] *In Psal.* XLVII, n. 7.

core une fois où étaient alors vos adorateurs? Eh! dites-nous, je vous prie, nos Frères, qui dites hautement que vous voulez suivre les Ecritures, dans quel évangile ou dans quelle prophétie voyez-vous que l'Eglise dût un jour tomber en ruine, qu'elle dût être désolée durant tant de siècles? La Synagogue même des Juifs, qui n'avait pas de si belles promesses, a-t-elle jamais eu de si longues éclipses? Est-ce là cette Eglise fondée sur la pierre, contre laquelle les portes d'enfer ne peuvent jamais prévaloir [1]? Comment est-ce que l'Eglise de Dieu est enfin tombée en ruine, et a été obscurcie d'erreurs, elle que l'Apôtre appelle la colonne et le soutien de la vérité [2]? Le Sauveur Jésus parlant à ses disciples, et en leur personne à ceux qui se devaient assembler avec eux ou qui leur devaient succéder : « Je serai, dit-il, avec vous jusqu'à la consommation des siècles [3]. » Où étiez-vous donc, ô Sauveur, quand nos réformateurs, sans aveu, sont venus dresser de nouveau votre Eglise ?

Certes j'avoue, mes chers Frères, que je ne puis modérer ma douleur, quand je vois de telles paroles prononcées par des chrétiens. Aussi ont-ils tâché de les adoucir par diverses explications, autant vaines que spécieuses. Je vous les rapporterai, s'il vous plaît; et puis à l'honneur de la vérité pour la consolation de nos âmes, nous les réfuterons en esprit de paix. Il leur a semblé fort étrange de dire que l'Eglise de Jésus-Christ dût cesser si longtemps d'être sur la terre. Les luthériens de la Confession d'Augsbourg, leurs frères et leurs nouveaux alliés assurent en l'article VII qu'il y a une Eglise sainte qui demeurera toujours. Ils parlent de l'Eglise qui est en ce monde. Et leurs propres églises, qui sont dans la Suisse et autres pays, disent au chapitre XVII qu'il faut qu'il y ait toujours eu une Eglise, qu'elle soit encore et qu'elle dure jusqu'à la fin des siècles; c'est-à-dire une assemblée des fidèles appelés et recueillis de tout le monde, Interrogez nos frères errants, il faudra qu'ils répondent la même chose. Demandez-leur où était cette Eglise, lorsqu'il n'en paraissait dans le monde aucune qui fît profession de leur foi. Comme c'est une chose évidente, ils vous répondront tous qu'elle était cachée, qu'elle ne paraissait pas par un terrible jugement de Dieu, qui la retirait de la vue des méchants. Ils pensent ainsi réparer l'injure qu'ils feraient à l'Eglise, s'ils osaient assurer qu'elle fût entièrement abolie. Mais quelle âme vraiment chrétienne ne déplorerait pas leur aveuglement?

Ah! que vous êtes vraiment redoutable en vos conseils, ô grand Dieu, qui avez permis par une juste vengeance que ceux qui ont déchiré votre Eglise ne sussent pas même ce que c'est que l'Eglise! L'Eglise à votre avis, nos chers Frères, n'est-ce qu'une multitude sans union? Consiste-t-elle en des gens dispersés, qui n'ont rien de commun qu'en esprit? Est-ce assez qu'ils croient intérieurement? N'est-il pas nécessaire qu'ils fassent profession de leur foi? Mais l'Apôtre dit expressément que « l'on croit dans le cœur à justice, et que l'on confesse par la bouche à salut [1].» Et le Sauveur lui-même : « Qui me confessera, dit-il, devant les hommes, je le confesserai devant mon Père céleste [2]. » De plus, est-ce assez que chacun la professe en particulier? Ne faut-il pas que ceux qui invoquent avec sincérité le nom du Seigneur, lient ensemble une sainte société par la confession publique de la même foi? Et cette Eglise cachée, dont vous nous parlez, comment pouvait-elle avoir une confession publique? Qu'est-ce autre chose qu'un amas de personnes timides, qui n'osaient confesser ce qu'ils croyaient, qui démentaient leurs consciences, en s'unissant de corps à une église dont ils se séparaient en esprit? Certes, s'ils se fussent séparés d'avec nos pères, leur séparation les eût rendus remarquables et leur société se serait produite; elle n'aurait pas éte cachée, comme vous le dites. Et s'ils sont demeurés unis, quoi! ces justes, ces gens de bien, cette église prédestinée allaient adorer Dieu dans nos temples qui étaient des temples d'idoles, et communiquaient à nos prières qui renversaient la dignité du Médiateur, et assistaient à nos sacrifices qui réduisent à néant celui de la croix? Chers Frères, en quel abîme d'erreurs tombez-vous?

Mais pour vous presser encore davantage, il n'y a point d'Eglise sans foi. Et comment croiront-ils, s'ils n'entendent? et comment entendront-ils, s'ils n'ont des prédicateurs? et peut-il y avoir des prédicateurs où il n'y a point de pasteurs ? Dis-moi donc, ô église cachée, à laquelle Luther et Calvin ont eu leur refuge, d'où ils tirent leur succession, bien qu'il leur soit impossible de la montrer ; dis-moi où étaient tes pasteurs ? Si c'étaient ceux de l'Eglise romaine, donc tu n'entendais qu'une fausse doctrine contraire à celle des réformateurs ; donc tu recevais des sacrements mutilés, car ils ne les administraient pas d'autre sorte ; donc tu te pouvais sauver dans cette communion, et néanmoins c'est une chose assurée que l'on ne peut se sauver que dans la communion de la vraie Eglise. Et si l'on se sauvait en ce temps dans la communion

[1] *Matth.*, XVI, 18. — [2] I *Tim.* III, 15 — [3] *Matth.*, XXVIII, 20.

[1] *Rom.*, XI, 10. — [2] *Matth.*, X, 32.

de l'Eglise romaine, nous nous y pouvons sauver à présent. Par conséquent, ô église cachée devant que Luther te vînt découvrir, les pasteurs de l'Eglise romaine n'étaient pas tes véritables pasteurs. Que si tu étais régie par d'autres pasteurs, je demande que l'on m'en montre la liste, et que l'on me fasse voir les églises qu'ils ont gouvernées et les chaires qu'ils ont remplies : c'est une chose impossible.

Car lorsqu'ils nous allèguent les hussites et les albigeois, chrétiens, vous voyez assez combien cette évasion est frivole. Ces hussites et ces albigeois venaient eux-mêmes, à ce qu'ils disaient, dresser de nouveau l'Eglise. Et je demanderai toujours où était l'Eglise avant les hussites ? Où était-elle avant les albigeois ? En vain, ils prétendent tirer leur autorité de gens qui se sont produits d'eux-mêmes aussi bien qu'eux, et qui après avoir quelque temps agité le christianisme, sont retournés dans l'abîme duquel ils étaient sortis tout ainsi qu'une noire vapeur. Et dites-moi donc, je vous prie, quel monstre d'église est-ce que cette église cachée, église sans pasteurs ni prédicateurs, bien que selon la doctrine de l'Apôtre [1] Dieu ait mis dans le corps de l'Eglise les uns pasteurs et les autres docteurs, sans quoi l'Eglise ne peut consister [2] ? Eglise sans sacrements et sans aucune profession de foi, église vraiment de ténèbres, digne certes d'être cachée, puisqu'elle n'a aucuns traits de l'Eglise de Jésus-Christ. Le Sauveur ayant ordonné à ses apôtres que ce qu'ils entendaient en particulier, ils le prêchassent hautement sur les toits [3], c'est-à-dire dans l'évidence du monde, nous parler d'une église cachée, en vérité n'est-ce pas nous parler d'une église de l'Antechrist?

Car l'Eglise chrétienne dès son berceau était connue par toute la terre, ainsi que l'Apôtre dit aux Romains : « Votre foi est annoncée par tout le monde [4]. » Et bien qu'elle fût persécutée de toutes parts, elle se rendait illustre par ses propres persécutions et par son invincible constance. « Nous savons de cette secte, disaient les Juifs à l'apôtre saint Paul [5], que l'on lui contredit partout. » L'Eglise fut donc connue sitôt après la mort du Sauveur. Et en effet étant nécessaire que tous les gens de bien se rangent à la société de l'Eglise, comme nos adversaires mêmes le professent, se peut-il une plus grande absurdité que de dire qu'elle soit cachée ? Comment veut-on que les hommes se rangent à une société invisible ? Partant cette église cachée à laquelle ils se glorifient d'avoir succédé, n'étant pas selon leur propre confession cette cité élevée sur la montagne, exposée à la vue des peuples; que reste-t-il autre chose, sinon qu'elle fût au fond de l'abîme, dont elle est sortie pour un temps au grand malheur du christianisme, pour la punition de nos crimes ? C'est pourquoi il est arrivé que ces doctes, ces beaux esprits, qui ont écrit de si belles choses, ils ont tout su excepté l'Eglise ; et faute de la connaître, toutes leurs autres connaissances leur ont tourné à damnation éternelle.

Il n'y a rien de si froid, ni de si mal digéré que ce qu'ils ont dit des qualités que devait avoir l'Eglise de Jésus-Christ. La perfection de l'Eglise est dans l'unité ; et cette unité, chrétiens, jamais ils ne l'ont entendue. Laissons les longues disputes et les arguments difficiles; l'union qu'ils ont faite depuis peu d'années avec leurs nouveaux frères les luthériens, décide tous nos doutes sur cette matière. Les contentions de ces deux sectes sont connues à tout le monde : elles se sont traitées très-longtemps d'impies et d'hérétiques ; enfin elles se sont unies. Ce n'est pas une chose nouvelle que deux sectes s'unissent ensemble ; mais qu'elles se soient unies en conservant la doctrine qui les a si longtemps séparées, c'est ce qui fait voir très-évidemment qu'ils ne savent pas ce que c'est que l'Eglise.

Car je leur demande, mes Frères : La secte des luthériens mérite-t-elle le nom d'Eglise? Si elle n'est pas Eglise, pourquoi communier avec elle ? Pourquoi souiller votre communion par une communion schismatique ? L'Eglise ne connaît qu'elle-même : elle ne reçoit rien qui ne soit à elle. « L'étranger et l'incirconcis n'y entreront point, » disait autrefois le Prophète [1]. Que s'ils sont la vraie Eglise, donc les luthériens et les calvinistes ne font que la même Eglise Et qui a jamais ouï dire que l'Eglise de Jésus-Christ fût un amas de sectes diverses, qui font une profession de foi différente et contraire en plusieurs points, dont les pasteurs n'ont pas la même origine, et ne communiquent entre eux ni dans l'ordination ni dans les synodes ? Cette union, n'est-ce pas plutôt une conspiration de factieux qu'une concorde ecclésiastique ! Comme on voit les mécontents d'un Etat entrer dans le même parti chacun avec son intérêt distingué de celui des autres, et ne s'associer seulement que pour la ruine de leur commune patrie, pendant que les fidèles serviteurs du prince sont unis véritablement pour le service du maître : ainsi en est-il de cette fausse union que nos réformateurs prétendus ont faite depuis peu de temps. Et c'est ce que faisaient ces hérétiques

[1] *Ephes.*, IV, 11. — [2] Art. 25 de leur *Confession*. — [3] *Matth.*, X, 27. — [4] *Rom.*, I, 8. — [5] *Act.*, XXVIII, 22.

[1] *Isa.*, LII, 1.

dont parle Tertullien[1]: *Pacem quoque passim cum omnibus miscent :* « Ils entrent en paix avec tous indifféremment : car il ne leur importe pas, ajoute ce grand personnage, d'avoir des sentiments opposés, pourvu qu'ils conspirent à renverser la même vérité : » *Nihil enim interest illis, licet diversa tractantibus, dum ad unius veritatis expugnationem conspirent*[1].

Ç'a toujours été l'esprit qui a régné dans les hérésies. Les ariens ne voulaient autre chose, sinon que l'on supprimât le mot de *Consubstantiel,* comme apportant un trop grand trouble à l'Eglise ; et qu'après, en dissimulant le reste de la doctrine, on vécût en bonne intelligence. Ainsi, disent les calvinistes, ne parlons plus de la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, sur laquelle nos pères se sont si longtemps combattus ; du reste unissons-nous, et que chacun demeure dans sa croyance. O la nouvelle façon de terminer les schismes, toujours inconnue à l'Eglise et toujours pratiquée par les hérétiques ! Ils ont trouvé le moyen de s'unir dans le schisme même. *Schisma est unitas ipsis,* disait le grave Tertullien[2] : « L'unité même parmi eux est un schisme. » Ils professent une foi contraire, c'est le schisme; ils les reçoivent à la même communion, c'est l'unité. Car si les articles dans lesquels vous différez sont essentiels, pourquoi vous unissez-vous ? Et s'ils ne le sont pas, pourquoi avez-vous été si longtemps séparés ? Pourquoi est-ce que Calvin, qui est venu le dernier, n'a pas tendu les mains à Luther? Que ne lui a-t-il donné ses églises ? Pourquoi a-t-il voulu être chef de parti au préjudice de l'Evangile ? Pourquoi a-t-il divisé le troupeau de Jésus ?

Certes il fallait bien que vos pères crussent que les articles de foi qui vous séparaient fussent importants ; autrement comment les excuserez-vous de n'avoir pas accouru à la même unité ? Maintenant de savoir si le corps de Jésus-Christ est réellement en l'Eucharistie ou s'il n'y est pas, cela vous semble une chose de peu d'importance : donc que de synodes inutiles, que de folles disputes, que de sang répandu vainement pour soutenir qu'il n'y était pas ! Savoir si Jésus y est ou s'il n'y est pas, c'est une chose de peu d'importance : donc un tel bienfait du Sauveur Jésus demeurera dans le doute. Certes si Jésus y est, il n'y peut être que par un amour infini; et ainsi ceux qui le nieraient, quel tort ne feraient-ils pas à sa miséricorde, ne reconnaissant pas une grâce si signalée ? Et vous appelez cela une affaire de peu d'importance contre la dignité de la chose qui crie contre vous, contre les luthériens mêmes que vous appelez et qui vous refusent : contre vos pères qui vous crient qu'ils ont cru cet article important, et que s'il ne l'était pas, en vain ont-ils apporté tant de troubles au monde !

Ne doutons donc pas, ma très-chère Sœur, qu'ils ne marchent dans les ténèbres. L'apôtre saint Jean a dit que « qui n'aime pas ses frères, ne sait où il va et demeure dans l'obscurité[1]. » Comment donc ne sont-ils point aveugles, eux qui se sont séparés d'avec nous pour des causes si peu légitimes, puisque nous les voyons s'ôter à eux-mêmes, dans ces derniers temps, celle que leurs pères et les nôtres avaient toujours crue être la principale : dignes certainement après avoir rompu la vraie paix, d'entrer dans une fausse concorde, comme je vous le viens de montrer tout à l'heure ; concorde qui les fortifie peut-être selon la politique mondaine, mais si nous le savons comprendre, qui les ruine très-évidemment selon la règle de la vérité? Rendez donc grâces à Dieu, ma très-chère Sœur, qui vous a tirée de la société des ténèbres.

Ah! qui me donnera des paroles assez énergiques pour déplorer ici leur malheur ? Certes je l'avoue, chrétiens, il est bien difficile de se départir de la première doctrine dont on a nourri notre enfance. Tout ce qui nous paraît de contraire nous semble étrange et nous épouvante : notre âme possédée des premiers objets, ne regarde les autres qu'avec horreur. Que pouvons-nous faire dans cette rencontre? Rendre grâces pour nous et pleurer pour eux. Cependant ne laissons pas de les exhorter à rentrer en concorde avec nous ; et afin de le faire avec des paroles plus énergiques, employons celles de saint Cyprien, ce grand défenseur de l'unité ecclésiastique. Voici comme parle ce grand personnage à quelques prêtres de l'Eglise romaine, qui s'étaient retirés de la société des fidèles, sous le prétexte de maintenir la pure doctrine de l'Evangile contre les ordonnances des pasteurs de l'Eglise. « Ne pensez pas, mes Frères, que vous défendiez l'Evangile de Jésus-Christ, en vous séparant de son troupeau et de sa paix et de sa concorde ; étant certes plus convenable à de bons soldats du Sauveur de ne point sortir du camp de leur capitaine, afin que, demeurant dedans avec nous, ils puissent pourvoir avec nous aux choses qui sont utiles à l'Eglise. Car puisque notre concorde ne doit point être rompue, et que nous ne pouvons pas quitter l'Eglise pour aller à vous, ce que nous ferions volontiers si la vérité le pouvait permettre, nous vous prions et nous vous demandons avec toute

[1] *De præscript.*, n. 41, — [2] *Idem.*, n. 42.

[1] *I Joan.*, II, 11.

l'ardeur possible, que vous retourniez plutôt à notre fraternité et à l'Eglise de laquelle vous êtes sortis : » *Nec putetis sic vos Evangelium Christi asserere, dum vosmetipsos a Christi grege et ab ejus pace et concordia separatis; cum magis militibus gloriosis et bonis congruat intra domestica castra consistere, et intus positos ea quæ in commune tractanda sunt agere ac providere. Nam cum unanimitas et concordia nostra scindi omnino non debeat, quia nos Ecclesia derelicta foras exire et ad vos venire non possumus, ut vos magis ad Ecclesiam matrem et ad nostram fraternitatem revertamini, quibus possumus hortamentis petimus et rogamus*[1].

SECOND POINT.

Dans la conduite de Dieu sur votre âme[2], je trouve ceci de très-remarquable, que le Saint-Esprit agissant en vous, y a fait naître en même temps l'amour de l'Eglise et celui de la sainte virginité. N'était-ce pas peut-être pour vous faire entendre que les églises des hérétiques que vous abandonniez généreusement, étaient des églises prostituées, et que la seule Eglise vierge c'est la catholique, à laquelle la grâce divine vous a appelée? Que l'Eglise doive être vierge, il n'est rien de plus évident, parce que tous les docteurs nous enseignent qu'il y a une ressemblance parfaite entre la bienheureuse Vierge et l'Eglise; et c'est pourquoi cette femme de l'*Apocalypse* qui paraît revêtue du soleil, nous représente tout ensemble l'Eglise et Marie. La sainte Mère de notre Sauveur est vierge et mariée tout ensemble : elle est également Vierge et Mère. Il en est ainsi de l'Eglise. Car l'Eglise, aussi bien que la sainte Vierge, conçoit et enfante par le Saint-Esprit. L'Eglise, comme la sainte Vierge, a un Epoux chaste qui n'est pas le corrupteur de sa pureté; mais plutôt qui en est le gardien fidèle, et par conséquent elle est vierge. Mais peut-être voulez-vous savoir ce que c'est que la virginité de l'Eglise : contentons en peu de mots ce pieux désir.

La virginité de l'Eglise, c'est sa vérité et son unité : et de là vient que je vous disais que les Eglises des hérétiques sont des églises prostituées, parce qu'en perdant l'unité, elles se sont éloignées de la vérité. Toute âme qui est dominée par l'erreur est une âme adultère et prostituée, parce que l'erreur est la semence du diable, par laquelle ce vieux serpent, ce vieux adultère, qui est menteur et père du mensonge, corrompt l'intégrité des esprits. Et c'est aussi pour cela que l'Eglise est vierge, parce que l'erreur n'y a point d'accès; la doctrine de l'Eglise est vierge, parce qu'elle la conserve aussi pure que son divin Epoux la lui a donnée.

Que cherchiez vous donc, ma très-chère Sœur, quand abandonnant l'hérésie vous êtes accourue à l'Eglise? Vous cherchiez la virginité de l'Eglise que l'hérésie ne reconnaît pas. Comment est-ce que nous montrons que l'hérésie ne reconnaît pas la virginité de l'Eglise? Elle enseigne que l'Eglise, la vraie Eglise n'est pas infaillible : elle enseigne que l'Eglise peut errer : elle enseigne que l'Eglise a erré souvent. Le ministre de cette ville l'a prêché et l'a écrit de la sorte. O ministre d'iniquité, vous ne connaissez pas la virginité de l'Eglise. Si elle peut errer, elle n'est pas vierge; car l'erreur est un adultère de l'âme. Mais comment connaîtriez-vous sa virginité, puisque vous ne connaissez pas même sa sainteté? « Je crois la sainte Eglise, » disent les apôtres dans leur Symbole. Est-elle sainte, si elle ment? Est-elle sainte, si elle enseigne l'erreur, si elle la confirme par son autorité? Donc l'Eglise que vous prêchez est une église prostituée; et cette jeune fille a bien fait quand elle a quitté cette église, et qu'elle a cherché une Eglise vierge. Mais notre Eglise, ma très-chère Sœur, est encore vierge par son unité.

L'origine de l'unité, c'est le Fils de Dieu : il n'a paru qu'en un seul lieu de la terre; mais ses prédicateurs ont été par tout l'univers, et ils y ont fondé des églises. L'unité ne s'est pas divisée, mais elle s'est étendue; et cette unité simple et indivisible, la succession continuelle nous l'a apportée. Considérez les troupeaux rebelles; leurs noms vous marquent leur séparation. *Zuingliens*, *luthériens*, *calvinistes* sont des noms nouveaux : ce n'est donc pas l'unité qui les a produits, parce que l'unité est ancienne; mais l'unité les a condamnés, parce qu'il appartient à l'unité sainte, qui communique avec l'Eglise ancienne par une succession vénérable; il appartient, dis-je, à cette unité de condamner l'audace de la nouveauté. Donc leurs noms sont des noms de schisme : notre nom, c'est un nom de communion. Mon nom, c'est *chrétien*, dit saint Pacien[1]; mon surnom, c'est *catholique*. *Catholique*, c'est universel; *catholique*, c'est un nom d'unité, un nom de charité et de paix. Donc l'Eglise catholique est l'Eglise vierge, parce qu'elle possède l'unité sainte, qui la lie inséparablement à l'Epoux unique. C'est pourquoi les

[1] *Ad Conf. Rom.*, epist. XLIV, p. 58.

[2] Ce morceau, dans le manuscrit de Bossuet, ne fait point corps avec ce qui précède : mais comme son discours n'est pas entier, pour le compléter, autant qu'il est en nous, nous avons cru pouvoir y réunir ce fragment, qui revient parfaitement à la matière traitée dans la première partie, et qui probablement a été fait pour le même sujet *(Edit. de Déforis)*.

[1] S. Pacian, *ad Sympron.*, epist. I.

églises des hérétiques ayant perdu l'unique époux, elles prennent le nom de leurs adultères.

L'hérésie n'a point de vierges sacrées : quoiqu'elle se vante d'être l'Eglise, elle n'ose imiter l'Eglise en ce point. Il n'y a que la vraie Eglise qui sache saintement consacrer les vierges. Et certes comme l'Eglise catholique est l'Eglise vierge, c'est elle aussi qui nourrit les vierges. Jésus-Christ ne les reçoit pas pour Epouses, si l'Eglise sa bien-aimée ne les lui présente : et c'est pourquoi vous ayant destinée dès l'éternité à ce mariage spirituel, que la pureté virginale contracte avec lui, il vous a inspiré dans le même temps ce double désir, d'aimer la virginité de l'Eglise et de garder la virginité dans l'Eglise. Réjouissez-vous donc en Notre-Seigneur ; préparez-vous aux embrassements de l'Epoux céleste. C'est lui qui est engendré dans l'éternité par une génération virginale ; c'est lui qui, naissant dans le temps, ne veut point de Mère qui ne soit parfaitement vierge, et il consacre son intégrité par une divine conception et par une miraculeuse naissance.

SERMON

DE

VÊTURE POUR UNE POSTULANTE CHEZ LES FILLES DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Prêché à Metz le 25 Mars 1658, dans le nouvel oratoire de la rue *Taison*.

Le précédent discours s'adressait à une nouvelle catholique : celui-ci à une jeune fille, élève des Religieuses *de la Propagation de la Foi*, venue sans doute fort jeune du Protestantisme, aujourd'hui *postulante* pour la vie religieuse dans laquelle à son tour, elle se dévouera à l'éducation des néophytes. Aucun éditeur n'en avait fait encore la remarque, et cependant Bossuet s'en explique bien clairement. De là, ce titre ambigu des éditions précédentes dont la nôtre fait disparaître l'équivoque. Nous spécifions à dessein l'emplacement du nouvel *oratoire* où, dans cette circonstance, Bossuet se fit entendre. Deux maisons furent en effet tour à tour établies pour l'*œuvre des nouvelles catholiques*. Ce fut d'abord, vers 1640, dans la demeure de la pieuse et charitable fondatrice, Alix Clerginet, aidée d'ailleurs du concours et de la charité de quelques dames également dévouées. Humbles commencements, soutenus avec une merveilleuse constance, traversés par tous les genres d'opposition, développés ensuite et enfin menés à bon terme, du jour où Bossuet en fut établi le supérieur. Quand Louis XIV, en septembre 1657, vint à Metz avec la Reine-Mère, Anne d'Autriche posait, en présence de toute la cour, la *première pierre de l'autel principal* d'un *oratoire* érigé dans l'établissement des *filles de la Propagation de la Foi*. Ce n'était plus l'étroite maison d'Alix Clerginet, désormais insuffisante. De nouvelles constructions, grâce aux libéralités de la Reine, à la volonté du Roi, au concours de nombreux bienfaiteurs, au zèle actif de Bossuet, s'élevaient maintenant dans un spacieux emplacement de la rue *Taison*. Le *suffragant* de Metz, Pierre Bédacier, consacrait, le 3 février 1658, la nouvelle chapelle, et Bossuet, l'âme de l'entreprise, y célébrait éloquemment le triomphe de la charité. Le 25 mars suivant, il prononçait le sermon de vêture, dont nous étudions maintenant les circonstances historiques. Le contexte désigne en effet le 25 mars plutôt que le 25 décembre, l'Annonciation plutôt que Noël. Quant à l'année 1658, elle nous paraît fixée par cette réflexion de l'orateur adressée aux religieuses : « Il semble que la Providence divine vous a conduites en ce lieu non sans quelque secret conseil. » Bossuet fait ici une évidente allusion à la récente arrivée des sœurs de la *Providence* et de *l'union chrétienne* qui, sous la conduite de Renée des Bordes, ou plutôt Renée de Grandmont de Macon (c'était son vrai nom), venaient de Paris se mettre à la tête de l'Institution de Metz. Or, elles y étaient installées, jour pour jour, l'année précédente, 25 mars 1657.

Le lecteur curieux de connaître les détails historiques relatifs à la maison de la *Propagation de la Foi* à Metz, devra consulter M. Floquet, Etudes p. 436 et suiv., l.v.

Induimini Dominum Jesum Christum.

Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Rom.*, XIII, 14.

Ne vous persuadez pas ma très-chère Sœur, que la cérémonie de ce jour ne soit qu'un simple changement d'habit. Une telle cérémonie ne mériterait pas d'être sanctifiée par la parole de Dieu, et l'Eglise notre sainte Mère ne voudrait pas employer ses ministres à une chose de si peu d'importance. Mais comme vous quittez un habit que le siècle tâche de rendre honorable par le luxe et par les vanités, afin d'en prendre un autre qui tire tout son ornement de la modestie et de la pudeur : ainsi devez-vous penser qu'il faut « vous dépouiller aujourd'hui du vieil homme et de ses convoitises, afin de vous revêtir du nouveau, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, créé selon la volonté de Dieu, » comme dit l'Apôtre aux Ephésiens : *Induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est*[1]. C'est à quoi vous exhorte saint Paul dans le texte que j'ai allégué ; et encore que cette parole s'a-

[1] *Ephes.*, IV, 24.

dresse généralement à tous les fidèles, il me semble que c'est à vous qu'il parle en particulier, et qu'il vous dit avec sa charité ordinaire : « Revêtez-vous, ma Sœur, de Notre-Seigneur Jésus-Christ : » *Induimini Dominum nostrum Jesum Christum.* C'est ici la bienheureuse journée en laquelle le Fils de Dieu se fit homme afin de nous faire des dieux. Réjouissez-vous donc en Notre-Seigneur, et revêtez-vous de celui qui a daigné aujourd'hui se revêtir de notre nature.

Peut-être vous me demanderez de quelle sorte cela se peut faire, et comment l'homme se peut revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? C'est ce que je tâcherai de vous exposer, avec l'assistance divine, par une méthode facile et familière. Mais ne pensez pas, ma très-chère Sœur, que j'ose me promettre de ma propre suffisance l'explication d'un si haut mystère. Je ne suis ni assez téméraire pour l'entreprendre, ni assez intelligent pour l'exécuter. A Dieu ne plaise que, dans cette chaire, je vous propose une autre doctrine que celle de l'Evangile. J'irai sous la conduite du grand apôtre saint Paul, qui sera notre prédicateur. Voici de quelle sorte ce saint personnage parle dans son *Epître aux Philippiens :* « Ayez, dit-il, mes Frères, ayez cette même affection en vous-mêmes, qui a été en Notre-Seigneur Jésus-Christ : » *Hoc sentite in nobis. quod et in Christo Jesu*[1] : c'est-à-dire prenez les sentiments du Sauveur ; soyez tous envers lui comme il a été envers vous ; que ce qu'il a fait pour votre salut soit le modèle et la règle de ce que vous devez faire pour son service : ainsi vous serez revêtus du Sauveur, quand vous serez imitateurs de sa charité. Considérons donc quels ont été les sentiments du Fils de Dieu dans le mystère de l'incarnation, et après imprimons les mêmes pensées en nous-mêmes, et nous serons revêtus de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon le commandement de l'Apôtre. C'est le précis de cet entretien : Dieu le fasse fructifier par sa grâce à l'édification de nos âmes.

PREMIER POINT.

Qui dit Dieu, dit un océan infini de toute perfection ; tous ses attributs divins sont sans bornes et sans limites. Son immensité passe tous les lieux, son éternité domine sur tous les temps : les siècles ne sont rien devant lui ; ils sont comme le jour d'hier qui est passé et ne peut plus revenir : *Tanquam dies hesterna quæ præteriit,* chantait le prophète David[2]. Si vous demandez ce qu'il est, il est impossible qu'on vous réponde. Il est, personne n'en peut douter, et c'est aussi tout ce qu'on en peut dire : « Je suis celui qui est, c'est celui qui est qui te parle, » disait-il autrefois à Moïse[1]. Je suis ; n'en demande pas davantage : c'est parce qu'il est impossible de définir ni de limiter ce qu'il est. Il n'est rien de ce que vous voyez, parce qu'il est le Dieu et le créateur de tout ce que vous voyez ; il est tout ce que vous voyez, parce qu'il enferme tout dans son essence infinie. Elle est une et indivisible ; mais il n'y a aucune multitude qui puisse jamais égaler cette unité admirable. Auprès de cette unité, toutes les créatures disparaissent et s'évanouissent dans le néant. Ce que je viens de vous dire, fidèles, et ce qu'il est impossible que je vous explique, c'est le Dieu que nous adorons, loué et glorifié aux siècles des siècles. Voilà ce qu'est le Fils de Dieu par nature ; voyons, je vous prie, ce qu'il est devenu par miséricorde et par grâce.

Certes, je vous l'avoue, chrétiens, quand j'entends cette trompette, ou plutôt ce tonnerre de l'Evangile, ainsi que l'appellent les Pères : *In principio erat Verbum*[2] : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est lui qui était en Dieu au commencement ; toutes choses ont été faites par lui ; en lui était la vie : « quand j'entends, dis-je, ces choses, mon âme demeure étonnée d'une telle magnificence. Mais lorsque passant plus loin dans la lecture de cet Evangile, je vois que ce Verbe a été fait chair : *Et Verbum caro factum est*[3], je ne suis pas moins surpris d'un si grand anéantissement. O Dieu, dis-je incontinent en moi-même, qui l'eût jamais pu croire, qu'un commencement si majestueux dût avoir une fin qui semble si méprisable, et que d'une telle grandeur on dût jamais tomber dans une telle bassesse ? Et toutefois, ma très-chère Sœur, c'est ce que le Fils de Dieu, touché d'amour pour notre nature, a fait dans la plénitude des temps. Cette immensité, dont je vous parlais, s'est comme renfermée dans les entrailles d'une sainte Vierge. L'infini est devenu un enfant ; l'Eternel s'est soumis à la loi des temps. Les hommes ont vu l'heure de sa mort, après avoir compté le premier jour de sa vie. Ainsi a-t-il plu à notre grand Dieu de faire voir sa toute-puissance, en élevant à la dignité la plus haute la chose du monde la plus vile et la plus infirme.

Considérez ceci, chrétiens : je vous ai représenté la nature divine en bégayant, je l'avoue, et que pouvais-je faire autre chose ? mais enfin je vous l'ai en quelque sorte représentée dans sa grande et vaste étendue, sans bornes et sans

[1] *Philip.*, II, 5. — [2] *Psal.*, LXXXIX, 4.

[1] *Exod.*, III, 14. — [2] *Joan.*, I, 1. — [3] *Ibid.*, 14.

limites; et dans l'incarnation elle s'est comme raccourcie : *Verbum breviatum*, parole mise en abrégé. Elle s'est comme épuisée et anéantie, ainsi que parle saint Paul[1] : non pas qu'elle ait rien perdu de ses qualités naturelles; elle n'est pas capable de changement; elle s'est communiquée à nous sans être diminuée en elle-même. Mais enfin elle s'est unie à notre misérable nature, elle s'est chargée de notre néant, elle a pris sur soi nos infirmités. « Le Fils de Dieu égal à son Père, étant en la forme de Dieu, a pris la forme d'esclave[2]. » Et cela qu'est-ce autre chose, sinon se prescrire certaines bornes, sinon s'abaisser et s'anéantir? N'est-ce pas, en quelque sorte, se dépouiller de sa majesté pour se revêtir de notre faiblesse? C'est ce que nous enseigne l'Apôtre, dans le texte que j'ai allégué de l'*Epître aux Philippiens*. O bonté incroyable de notre Dieu! ô amour ineffable pour notre nature, qui porte le Fils du Dieu vivant à s'unir si étroitement avec nous, dont la vie n'est qu'une langueur et une défaillance continuelle!

Mais qu'est-il arrivé, chrétiens, de cette profonde humiliation? Comprenez, s'il vous plaît, ce que je veux dire. Ah! quand le Fils de Dieu est venu au monde, Dieu n'était presque point connu sur la terre, bien que la connaissance de Dieu soit la vie éternelle. Le Fils de Dieu prêchant les vérités de son Père, « a manifesté son nom aux hommes[3] : » ce sont ses propres paroles; et après son ascension triomphante, il a envoyé ses disciples, qui parcourant tout le monde, ont ramené les peuples à la connaissance du Créateur. De tous les endroits de la terre, les fidèles se sont assemblés pour adorer le vrai Dieu, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; s'assemblant de la sorte, ils se sont unis à cet Homme-Dieu, qui est mort pour l'amour de nous : et par ce moyen ils sont devenus, non-seulement les amis, mais les membres de Jésus-Christ, ainsi que l'enseigne saint Paul[4].

Et comment pourrais-je vous dire, mes Frères, combien cette sainte union nous a été profitable? Quel bonheur à nous autres, pauvres mortels, d'être unis si étroitement à la sainte humanité de Jésus, qui est pleine de la nature divine! Car c'est par ce moyen que toutes les grâces découlent sur nous. Nous unissant au Fils de Dieu selon ce qu'il s'est fait pour l'amour de nous, c'est-à-dire selon la chair qu'il a prise de nous, nous entrons en société de la nature divine, nous participons en quelque sorte à la divinité, parce que nous sommes en Dieu et Dieu en nous: et c'est la nouvelle alliance que Dieu

[1] *Rom.*, IX, 28. — [2] *Philip.*, II, 6, 7. — [3] *Joan.*, XVII, 6. — [4] *Ephes.*, V, 30.

a contractée avec nous par Notre-Seigneur Jésus-Christ. « J'habiterai en eux, dit le Seigneur par la bouche de son prophète, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple[1]. » C'est pourquoi l'Apôtre nous avertit que nous sommes remplis de l'Esprit de Dieu, et que nos corps et nos âmes sont les temples du Dieu vivant[2]. Dieu donc habitant en nous, comme il est un feu consummant, ainsi que parle l'Ecriture divine[3], il nous change et nous transforme en soi-même par une opération ineffable et toute-puissante, jusqu'à ce qu'étant parvenus à la gloire où il nous appelle, « nous serons semblables à lui, dit le bien-aimé disciple[4], parce que nous le verrons comme il est : » et alors arrivera ce que dit l'apôtre saint Paul[5], que tout ce qu'il y a en nous de mortel et de défectueux étant dissipé par l'Esprit de Dieu, nous serons tout resplendissants de l'éclat de sa majesté divine, et « Dieu sera tout en tous : » *Erit Deus omnia in omnibus*[6]. O joie et consolation des justes et des gens de bien!

Ce que je viens de vous dire, mes Frères, c'est la pure Ecriture sainte. Si Dieu est tout en tous, sa gloire s'étendra sur tous les fidèles : la divinité se répandra en quelque sorte sur nous; et bien qu'elle ne soit pas accrue en soi-même parce qu'on ne peut lui rien ajouter, toutefois elle sera en quelque façon dilatée par la manifestation de son nom. Et c'est ce qui a fait dire au Prophète que Dieu étendra ses ailes sur nous[7]; et ailleurs, « qu'il marchera au milieu de nous: » *Inambulabo inter eos*[8]; voulant signifier par ces termes que Dieu se dilatera en nous et sur nous par l'opération de sa grâce, et par la communication de sa gloire. Mais cette dilatation, permettez-moi de parler de la sorte, se fait par le Fils de Dieu incarné, ainsi que nous vous l'avons fait voir. Et, fidèles, vous le savez, s'il y a quelqu'un sur la terre qui attende aucune grâce de Dieu autrement que par les mérites du Verbe fait chair, c'est un impie, c'est un sacrilége, qui renverse les Ecritures divines et la sainte société que Dieu a voulu avoir avec nous par le moyen de son Fils unique.

Par où vous voyez, chrétiens, que la nature divine voulant se répandre sur nous, s'est premièrement en quelque sorte resserrée et anéantie en nous. Le Fils éternel du Dieu vivant, le Verbe et la Sagesse du Père, a voulu que sa Divinité toute entière fût revêtue et chargée d'un corps mortel, où il semblait qu'elle fût rétrécie selon l'expression de l'Apôtre[9] et de là il l'a répandue sur tous les fidèles. L'humiliation est

[1] *Levit.*, XXVI, 12. — [2] I *Cor.*, III, 16, VI, 19. — [3] *Deut.*, IV, 24. — [4] I *Joan.*, III, 2. — [5] I *Cor.*, XV. 53. — [6] *Ibid.*, 28. — [7] *Isai.*, VIII, 8. — [8] II *Cor.*, VI, 16. — [9] *Philip.*, II, 7.

cause de l'exaltation. Cette amplitude, cette dilatation dont je viens de vous parler, je ne sais si je me fais bien entendre, elle est venue ensuite de cet anéantissement; c'est le dessein du Fils de Dieu, lorsqu'il s'est fait chair pour l'amour de nous. Que reste-t-il maintenant, sinon de vous exhorter avec l'apôtre saint Paul : « Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ : » *Induimini Dominum Jesum Christum.* Et comment nous en revêtirons-nous? « Ayez le même sentiment en vous-mêmes, qu'avait le Sauveur Jésus : » *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu*[1] : c'est ce qui me reste à vous exposer.

SECOND POINT.

Retenez ce que je viens de vous dire, parce que tout ce discours, si je ne me trompe, n'a qu'une même suite de raisonnement ; et comme toutes les parties s'entretiennent, elles demandent une attention plus exacte.

Quand on enseigne aux hommes qu'il faut modérer leurs desirs, qu'il faut se retrancher et se restreindre, que ce leur est une dure parole ! Nous sommes nés, tous tant que nous sommes, dans une puissante inclination de faire ce qu'il nous plaît. Nous sommes jaloux de notre liberté, disons-nous ; et nous mettons cette liberté à vivre comme bon nous semble, sans gêne et sans contrainte; c'est là tout le plaisir et toute la douceur de la vie. Parlez à un avare, dites-lui qu'il est temps de donner quelques bornes à ce désir insatiable d'amasser toujours, il ne comprend pas ce que vous lui dites ; sa passion n'est pas satisfaite ; c'est un abîme sans fin, qui ne dit jamais : C'est assez. Dites à un jeune ambitieux, qui dans l'ardeur d'un âge bouillant ne respire que les grands honneurs, qu'il faut mépriser les honneurs, et qu'il faut se réduire à ce que Dieu voudra ordonner de sa vie et de sa fortune : ah ! la fâcheuse sentence ! Ainsi en est-il de nos autres désirs. Nous avons tous cela de mauvais, que toutes nos convoitises sont infinies ; et cela vient du déréglement de notre esprit, qui n'est pas capable de prendre ses mesures bien justes, ni de vouloir les choses modérément. Nous sommes véhéments dans tous nos désirs ; s'il y en a quelques-uns peut-être dont nous nous départons aisément, nous avons nos passions dominantes, sur lesquelles nous ne souffrons pas qu'on nous choque : nous nous plaignons incontinent qu'on nous ôte notre repos, qu'on veut nous faire vivre dans la servitude. C'est pourquoi la vertu est si difficile et si épineuse, parce qu'elle entreprend de nous modérer.

Qu'a fait le Fils de Dieu ? Résolu de venir au monde comme le réformateur du genre humain, il nous donne lui-même l'exemple : Je viens, dit-il, pour vous ordonner de mortifier vos appétits déréglés; je vous défends de suivre ces vagues et impétueux désirs, auxquels vous vous laissez emporter. Gardez-vous bien de marcher dans cette voie large et délicieuse, qui vous mènerait à la mort : allez par la voie étroite, qui vous conduira au salut. Ici les hommes résistent; impatients de contrainte, ils refusent d'obéir au Sauveur ; ils veulent avoir partout leurs commodités et leurs aises. Et pourquoi, disent-ils, ô Seigneur, pourquoi nous commandez-vous de marcher dans ce sentier difficile? Pourquoi contraindre si fort nos inclinations, et nous tenir éternellement dans la gêne ? — Eh ! quelle est cette manie, chrétiens? Considérez le Sauveur Jésus : voyez la Divinité, qui a daigné se couvrir d'une chair humaine. Autant que sa nature l'a pu permettre, elle a restreint son immensité : un Dieu a bien voulu se soumettre aux lois qu'il avait faites pour ses créatures. Quel antre assez obscur, et quelle prison assez noire égale l'obscurité des entrailles maternelles? Et cependant ce divin Enfant, qui était homme fait dès le premier moment de sa vie, à cause de la maturité de sa connaissance, s'y étant enfermé volontairement, y a passé neuf mois sans impatience. Et toi, misérable mortel, tu veux jouir d'une liberté insolente ; tu ne veux souffrir aucun joug, non pas même celui de Dieu; tu demandes témérairement qu'on lâche la bride à tes désirs. Ah ! chrétiens, ayez en vous-mêmes les sentiments du Sauveur Jésus. Ayant une étendue infinie, il a pris la forme de Dieu, il a pris la forme d'esclave ; étant la source de tout être, il s'est anéanti pour notre salut ; et nous qui ne sommes rien, nous ne pouvons supporter la moindre contrainte pour son service ! Certes, si nous croyons véritablement ce que nous professons tous les jours, que le Fils de Dieu pour nous donner la vie éternelle, a pris une chair humaine, notre impudence est extrême de ne pas renoncer à notre volonté, pour nous laisser gouverner par la sienne.

Ainsi, ma très-chère Sœur, revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette sainte clôture où vous méditez de vous retirer, est-elle plus étroite que cette prison volontaire du ventre de la sainte Vierge, où le Fils de Dieu se met aujourd'hui ? Ne portez point d'envie à celles de votre sexe, qui courent deçà et delà dans le monde, éternellement occupées à rendre et à recevoir des visites. Certainement elles semblent avoir quelque sorte de liberté; mais c'est une liberté imaginaire, qui les empêche d'être à el-

[1] *Philip.*, 5.

les-mêmes, et qui rend esclaves de tant de diverses circonspections que la loi de la civilité et le point d'honneur ont établies dans le monde. Que si le monde a ses contraintes, que je vous loue, ma très-chère Sœur, vous qui estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, protestez hautement de ne vouloir vous captiver que pour le Sauveur Jésus, qui se faisant esclave pour l'amour de nous, nous a affranchis de la servitude ! C'est dans cette sainte contrainte que se trouve la vraie liberté ; c'est dans cette voie étroite que l'âme est dilatée par le Saint-Esprit, pour recevoir l'abondance des grâces divines. La charité de Jésus, pénétrant au fond de nos âmes, ne les resserre que pour les ouvrir.

Remarquez ceci, ma très-chère Sœur : la voie étroite, c'est une voie large ; et bien qu'il soit vrai que les saints ont à marcher en ce monde dans un sentier étroit, ils ne laissent pas de marcher dans un chemin spacieux. En voulez-vous la preuve par les Ecritures divines, écoutez le prophète David : *Latum mandatum tuum nimis*[1] : « Votre commandement est extrêmement large. » Que veut dire ce saint Prophète? Certes le commandement c'est la voie par laquelle nous devons avancer ; d'où vient que le Sauveur a dit : « Si tu veux parvenir à la vie, observe les com« mandements [2]. » Les voies de Dieu et les ordonnances de Dieu, c'est la même chose dans les Ecritures : « Heureux est celui, dit David, « qui marche dans la voie du Seigneur [3], » c'est-à-dire qui garde ses lois ; or le commandement est large : c'est ainsi que parle David.

Et comment est-ce donc qu'il est dit que les voies du salut sont étroites? Ah ! chrétiens, sentons en nous-mêmes ce que le Sauveur Jésus a senti. Il s'est mis à l'étroit, afin de se répandre plus abondamment : ainsi nous devons être dans une salutaire contrainte, pour donner à notre âme sa véritable étendue. Contraignons-nous en domptant nos désirs, en mortifiant notre chair ; mettons-nous à l'étroit par l'exercice de la pénitence, et notre âme sera dilatée par l'inspiration de la charité. « La charité élargit les voies, dit l'admirable saint Augustin : c'est elle qui dilate l'âme, et qui la rend capable de recevoir Dieu [4]. » — « Mon âme se dilate sur vous, ô Corinthiens ; vous n'êtes point à l'étroit dans mon cœur [5], » disait l'apôtre saint Paul ; c'est qu'il les aimait par une charité très-sincère. Et ailleurs le même saint Paul : « La charité de Jésus-Christ nous presse [6]. » Grand Apôtre, si elle nous presse, comment est-ce qu'elle nous dilate ? Ah! nous répondrait-il, chrétiens, plus elle nous presse, plus elle nous dilate : autant qu'elle presse nos cœurs pour en chasser les délices du monde, autant elle les dilate pour recevoir les grâces célestes et la sainte dilection.

Ainsi réjouissez-vous, ma très-chère Sœur autant que la vie à laquelle vous êtes résolue d vous préparer est difficile et contrainte, autant est-elle libre et aisée : autant qu'elle a d'incommodités selon la chair et selon les sens, autant elle abonde en esprit de divines et bienheureuses consolations. Mais si vous y voulez profiter, revêtez-vous auparavant de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; prenez les sentiments du Sauveur : il a voulu que le mystère que nous célébrons aujourd'hui fût préparé et accompli par obéissance. Si l'ange parle à Marie, c'est de la part de Dieu qu'il lui parle ; si Marie conçoit le Sauveur, elle le conçoit par l'obéissance : « Je suis la servante du Seigneur [1]. » Cette parole de soumission a attiré le Fils de Dieu, du plus haut des cieux, dans ses bénites entrailles. Car elle l'a conçu, non par l'opération de la chair, mais par l'opération de l'Esprit de Dieu ; et le Saint-Esprit ne repose que dans les âmes obéissantes. Enfin le Verbe est descendu sur la terre, mais il y était envoyé par son Père ; et le premier acte qu'il fit, ce fut un acte d'obéissance. « Il est écrit, dit-il, au commencement du Livre, que je ferai votre volonté, ô mon Père. » Ce sont les propres paroles que l'apôtre saint Paul lui fait dire, au moment qu'il entre en ce monde : *Ingrediens mundum dicit : ... In capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* [2].

Prenez donc les sentiments du Sauveur Jésus. Gardez-vous bien d'entrer dans ce nouveau genre de vie, si vous n'y êtes appelée de la part de Dieu. L'Eglise ne veut pas que vous vous y engagiez témérairement ; et c'est pour cette raison qu'elle vous donne ce temps d'épreuve. Eprouvez quel est le bon plaisir de Dieu ; étudiez-vous vous-même ; consultez les personnes spirituelles. La vie à laquelle vous vous destinez est la plus calme et la plus tranquille de toutes pour celles qui sont bien appelées ; mais pour celles qui ne le sont pas, il n'y a point de pareilles tempêtes : et telle que serait la témérité d'un homme qui, ne sachant ce que c'est que la navigation, se mettrait sur mer sans pilote, telle est la folie d'une créature qui embrasse la vie religieuse, sans avoir la volonté de Dieu pour son guide.

Car je vous prie de considérer, ma très-chère

[1] *Psal.*, CXVIII, 96. — [2] *Matth.*, XIX, 17. — [3] *Psal.* CXVIII, 1. — [4] *Enarr*, II, *in Psal.* XXX, n. 15. — [5] II *Cor.*, VI, 11. — [6] II *Cor.*, V, 14.

[1] *Luc.*, I, 38. — [2] *Hebr.*, V, 5, 7.

Sœur, que ce n'est pas par vos propres forces que vous pouvez accomplir les devoirs de la vie religieuse. C'est donc par l'assistance divine : et avec quelle confiance imploreriez-vous l'assistance de Dieu pour exécuter une chose, si vous l'aviez entreprise contre sa volonté ? Par conséquent songez quelle est votre vocation, et que ce soit là toute votre étude. Sachez que la perfection de la vie chrétienne n'est pas de se jeter dans un cloître, mais de faire la volonté de Dieu; c'est là notre nourriture, selon ce que dit le Sauveur : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me* [1].

Cependant recevez des mains de la sainte Eglise le voile qu'elle vous donnera, bénit par l'invocation du nom de Dieu, qui sanctifie toutes choses. Mais en même temps recevez invisiblement de l'Esprit de Dieu un voile spirituel, qui est la simplicité et la modestie : qu'elle couvre et vos yeux et votre visage : qu'elle ne vous permette pas d'élever la vue, sinon à ces saintes montagnes d'où vous doit venir le secours. Epouse de Jésus-Christ, si quelque chose vous plaît excepté Jésus, vous êtes une infidèle et une adultère, et votre virginité vous tourne en prostitution. Dépouillez-vous donc généreusement de l'habit du siècle : laissez-lui sa pompe et ses vanités : ornez votre corps et votre âme des choses qui plaisent à votre Epoux : que la candeur de votre innocence soit colorée par l'ardeur du zèle, et par la pudeur modeste et timide. Ce n'est que par le silence, ou par des réponses d'humilité que votre bouche doit être embellie. Insérez à vos oreilles, c'est Tertullien qui vous y exhorte [2]; insérez à vos oreilles la sainte parole de Dieu : ayez votre âme élevée à Dieu; alors votre taille sera droite, et votre contenance agréable. Que toutes vos actions soient animées de la charité, et tout ce que vous ferez aura bonne grâce. C'est la seule beauté que je vous souhaite, parce que c'est la seule qui plaît au Verbe incarné votre Epoux.

Et vous, mes très-chères Sœurs, recevez cette jeune fille, que vous avez si bien élevée. Hé Dieu ! que pourrai-je vous dire pour votre consolation? Sans doute votre piété a déjà prévenu tous mes soins. Ah! que le Fils de Dieu vous aura donné de douceurs en mangeant cette même chair, cette chair sainte, cette chair vivante et pleine d'esprit de vie, qu'il a prise aujourd'hui pour notre salut. Achevez votre course avec le même courage : veillez en prières et en oraisons; et surtout dans ces oraisons priez pour l'ordre ecclésiastique, afin qu'il plaise à la bonté divine de nous faire selon son cœur, à la gloire de la sainte Eglise et à la confusion de ses ennemis. Certes je ne craindrai pas de le dire, il semble que la Providence divine vous a conduites en ce lieu non sans quelque secret conseil : cet âmes, que Dieu a retirées des ténèbres de l'hérésie pour les donner à l'Eglise par votre main, en sont un témoignage évident. Heureuses mille et mille fois d'être employées au salut des âmes, pour lesquelles le Sauveur Jésus a répandu tout son sang. Rendez à sa bonté de continuelles actions de grâces : imprimez la crainte de Dieu dans ces âmes tendres et innocentes, que l'on vous a confiées.

Et pour vous, ma très-chère Sœur (car puisque cet entretien a commencé pour vous, il faut que ce soit par vous qu'il finisse), revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ; souvenez-vous toute votre vie, pour votre consolation, que vous vous êtes dédiée à l'épreuve d'une vie plus retirée et plus solitaire, le même jour que par une bonté infinie il s'est jeté dans une prison volontaire. N'oubliez pas aussi que cette même journée est sainte par la mémoire de la très-pure Marie. Priez-la de vous assister par ses pieuses intercessions; imitez sa pureté angélique et son obéissance fidèle; dites avec elle de tout votre cœur : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Vivez, ma très-chère Sœur, selon la parole de Dieu, et vous serez récompensée selon sa parole. Si vous faites selon la parole de Dieu, il vous sera fait selon sa parole. *Amen.*

[1] *Joan.*, IV, 34. — [2] *De Cult. fœmin.*, lib. II, n. 13.

SERMON

DE

VETURE POUR UNE POSTULANTE BERNARDINE

Prêché à Metz, le 28 août 1658.

Le jour est marqué par Bossuet lui-même : l'année est déterminée par le séjour de l'orateur à Metz, et par toutes les circonstances du temps, comme il est aisé de le relever des observations de MM. Floquet et Gandar.

Nous ne sommes d'accord ici avec M. Lachat ni sur le lieu, ni sur la date. D'après lui, le sermon aurait été prêché à Paris. Mais y avait-il des Bernardines à Paris? M. de Saint-Victor, dans son *Tableau de Paris*, parle seulement de Bernardins. Qui donc y a vu des Bernardines? M. Floquet, si exactement renseigné sur toute l'histoire de Bossuet, nous fait connaître, au contraire, l'établissement de ces Religieuses à Metz, en même temps que les nombreuses circonstances qui amenèrent le jeune et éloquent archidiacre à prêcher chez elles (1).

Désigné, dans les anciennes chroniques, sous le nom de *Chièce Deu de Clairvaulx, Sainte-Marie de Clairvaulx*, appelé par le peuple *Petit-Clairvaux* le couvent des Bernardines à Metz était une fondation de saint Bernard lui-même : elle remontait à l'an 1153, lorsque le saint abbé vint ménager la paix avec le comte de Bar, Renaud II. Les religieuses du Petit-Clairvaux devenues chanoinesses ne recevaient que des nobles. De là ces expressions de Bossuet : *ces dames, mesdames* : de là encore le choix des sujets dont il traite. S'il parle ici de la liberté acquise par la profession religieuse, il est évident que cette liberté est mise en contraste avec la liberté mondaine si assujettie chez les grands. D'ailleurs la péroraison s'adresse manifestement à une *demoiselle* de grande maison.

Les éditions précédentes rattachent à ce discours un *fragment* que je serais porté à joindre au contraire au suivant. Déforis ne se trompe peut-être pas en écrivant dans une note : « Bossuet a composé ce qui suit (le *fragment*), jusqu'à la fin du discours, pour donner une nouvelle forme au troisième point de son sermon », ce que M. Lachat traduit par ce titre : *Fin du sermon précédent autrement traitée.* Oui, sans doute, le sujet *traité* ici est le même, mais la manière et les développements sont autres. Pourquoi cela ? Est-ce que Bossuet a biffé son premier travail, ou essayé, dans la même circonstance, de le faire autrement? Ni l'un, ni l'autre, croyons-nous. Mais ayant dû, à une époque différente, prêcher une vêture dans la même maison, pour un motif qui nous reste inconnu, il a repris le même sujet, sauf à le reproduire sous une forme nouvelle et avec des développements nouveaux. Qu'on y regarde de près, et l'on verra avec quelle facilité et dans quel juste rapport il est permis d'unir ensemble ce que Déforis a séparé, qu'il a même quelque peu brouillé. je le suppose, je veux dire la fin du second sermon.« *Que le monde a ses contraintes*.. etc, » et ce passage du *fragment* : « *Au milieu de tant de captivités*...., où nous retrouvons textuellement « *Que si le monde a ses contraintes*... La suite est tout simplement la terminaison du discours.

Ainsi, sans hésitation, nous rapportons au second sermon le *fragment* uni au premier par tous les précédents éditeurs, on ne sait vraiment pas pourquoi. La péroraison devait aussi les avertir, si je ne me trompe, que la *postulante* n'est pas dans le premier discours la même que celle dont Bossuet, dans le *fragment*, rappelle la haute naissance. La première était de noble maison, il est vrai : mais serait-ce après coup seulement que l'orateur se serait souvenu des *croix de Malte*, des *sceaux de France*, de la *première présidence au parlement*, ces grandeurs du monde *ces ornements étrangers* dont va se débarrasser la noble captive de Jésus-Christ? M. Floquet a parfaitement distingué l'une de l'autre (2). Si le perspicace biographe ne s'y est point trompé, comment la critique des éditeurs a-t-elle été moins *claircoyante*

(1) Floquet, *Etudes* tom. 1, pp. 265, 266. — (2) *Etudes*, t. 1, p. 169, 170.

SOMMAIRE ÉCRIT PAR BOSSUET.

Exorde. — Liberté.

Le monde, une prison (Tertull., *Ad. mart.*, n. 2).

Trois servitudes : la loi du péché, la loi des convoitises, la loi de la contrainte et de la bienséance mondaine.

Premier point. — Trois sortes de libertés : des animaux sans lois, des rebelles contre les lois, des enfants sous les lois.

Liberté des animaux, par mépris : *Solutis a Deo et ex fastidio liberis* (Tertull., *Adv Marc.*, lib. II, n. 4). Lois, marque que Dieu nous conduit, estime. Contre la loi, rébellion liberté.

Liberté se perd. Forge ses fers par l'usage de cette liberté licencieuse: *Volens quo nollem perveneram* (S. Aug., *Confess.*, lib. VIII cap. v).

L'homme libre, non indépendant. Liberté indépendante, propre à Dieu. Liberté, ne dépendre que de lui et au-dessus de tout.

Exemple de saint Augustin, sa conversion. Liberté à mal faire, que ne puis-je te retrancher !

Liberté dans la contrainte. Lui donner des bornes deçà et delà, de peur qu'elle ne s'égare, comme un fleuve, c'est la conduire et non la gêner.

Second point. — La sévérité, nécessaire. Pour nous dégoûter des maux qui nous plaisent, maux qui nous affligent. Les derniers, remède aux autres (S. Aug., *Confess.*, lib. VI, cap. vi).

Souffrir les uns, modérer les autres : *Usquequo oblivisceris* (*Psal.* xxii, 1).

Il importe d'avoir des maux à souffrir, tant qu'il y a de maux à modérer, des biens où il faut craindre de se plaire trop.

Nécessité de la mortification et des afflictions.

Troisième point. — Contrainte du monde et des affaires.

Empressements. Notre esprit inquiet ne peut pas goûter le repos

Liberté dans le repos, liberté dans le mouvement : liberté, le loisir de se reposer, facilité de se mouvoir.

Enfants qui s'égarent, *tanquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus ventis* (S. Aug., *in Psalm.* cxxxvi, n. 9)

Habillement, curiosité, coiffure.

Si vos Filius liberaverit, tunc vere liberi eritis.

Vous serez vraiment libres, lorsque le Fils vous aura délivrés.

Joan. viii, 36.

Encore qu'il n'y ait rien dans le monde que les hommes estiment tant que la liberté, j'ose dire qu'il n'y a rien qu'ils conçoivent moins, et ils se rendent eux-mêmes tous les jours esclaves par l'affectation de l'indépendance. Car la liberté qui nous plaît, c'est sans doute celle que nous nous donnons en suivant nos volontés propres. Et au contraire nous lisons dans notre évangile que jamais nous ne serons libres jus-

qu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés; c'est-à-dire[1] qu'il faut être libres, non point en contentant nos désirs, mais en soumettant notre volonté à une conduite plus haute. C'est ce que le monde a peine à comprendre, et c'est ce que votre exemple nous montre aujourd'hui, ma très-chère Sœur en Jésus-Christ, puisque renonçant volontairement à la liberté de ce monde, vous venez vous présenter au Sauveur afin d'être son affranchie et tenir de lui seul votre liberté. Et vous ne refusez pour cela ni la dureté ni la contrainte de cette clôture, vous ressouvenant que Jésus, cet aimable Libérateur de nos âmes, afin de nous retirer de la servitude dans laquelle nous gémissions, n'a pas craint[2] de se renfermer lui-même jusque dans les entrailles de la sainte Vierge, après que l'ange l'eut saluée par ces mots, que nous lui allons encore adresser pour implorer le Saint-Esprit par son assistance. *Ave.*

Lorsque l'Eglise persécutée voyait ses enfants traînés en prison pour la cause de l'Evangile; et que les empereurs infidèles, désespérant de les pouvoir vaincre par la cruauté des supplices, tâchaient du moins de les fatiguer et de les abattre par l'ennui d'une longue captivité, un célèbre auteur ecclésiastique soutenait leur constance par cette pensée. Ce grand homme, c'est Tertullien, leur représentait tout le monde comme une grande prison, où ceux qui aiment les biens périssables sont captifs et chargés de chaînes durant tout le cours de leur vie. « Il n'y a point, dit-il, une plus obscure prison que le monde, où tant de sortes d'erreurs éteignent la véritable lumière ; ni qui contienne plus de criminels, puisqu'il y en a presque autant que d'hommes; ni de fers plus durs que les siens, puisque les âmes mêmes en sont enchaînées; ni de cachots plus remplis d'ordures, par l'infection de tant de péchés et de convoitises brutales : » *Majores tenebras habet mundus, quæ hominum præcordia excæcant; graviores catenas induit mundus, quæ ipsas animas hominum constringunt; pejores immunditias expirat mundus, libidines hominum.* « Tellement, poursuivait-il, ô très-saints martyrs, que ceux qui vous arrachent du milieu du monde pour vous mettre dans des cachots, en pensant vous rendre captifs, vous délivrent d'une captivité plus insupportable ; et quelque grande que soit leur fureur, ils ne vous jettent pas tant en prison comme ils vous en tirent : » *Si recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse vos e carcere quam in carcerem introisse intelligemus*[3].

[1] *Var.* : Tellement.—[2] A bien voulu se renfermer ; n'a pas eu horreur de se renfermer — [3] *Ad Mart.*, n. 2.

Permettez-moi, Madame, d'appliquer à l'action de cette journée cette belle méditation de Tertullien. Cette jeune demoiselle se présente à vous, pour être admise dans votre clôture comme dans une prison volontaire ; ce ne sont point des persécuteurs qui l'amènent, elle vient touchée du mépris du monde; et sachant qu'elle a une chair qui par la corruption de notre nature est devenue un empêchement à l'esprit, elle s'en veut rendre elle-même la persécutrice par la mortification et la pénitence. La splendeur d'une famille opulente, dont elle est sortie, [1] n'a pas été capable de l'attirer et de la rappeler à la jouissance des biens de la terre, bien qu'elle sache qu'aux yeux des mondains un monastère c'est une prison ; ni vos grilles, ni votre clôture ne l'étonnent pas; elle veut bien renfermer son corps, afin que son esprit soit libre à son Dieu ; et elle croit, aussi bien que Tertullien, que comme le monde est une prison, en sortir c'est la liberté. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous fassions parler le Fils de Dieu même. pour la fortifier dans cette pensée; et que nous lui fassions entendre aujourd'hui que la profession religieuse à laquelle elle va se préparer, donne la véritable liberté d'esprit aux âmes que Jésus-Christ y appelle?

Je n'ignore pas, chrétiens, que la proposition que je fais semble un paradoxe incroyable que nous appelons liberté ce que le monde appelle contrainte; mais pour faire paraître en peu de paroles la vérité que j'ai avancée, distinguons avant toutes choses trois espèces de captivités, dont la vie religieuse affranchit les cœurs. Et premièrement il est assuré que le péché nous rend des esclaves; c'est ce que nous enseigne le Sauveur des âmes, lorsqu'il a dit dans son Evangile : *Qui facit peccatum, servus est peccati*[2] : « Celui qui fait un péché en devient l'esclave. » Secondement il n'est pas moins vrai que nos passions et nos convoitises nous jettent aussi dans la servitude; elles ont des liens secrets qui tiennent nos volontés asservies. Et n'est-ce pas cette servitude que déplore le divin Apôtre, lorsqu'il parle de cette loi qui est en nous-mêmes, qui nous contraint et qui nous captive, qui nous empêche d'aller au bien avec une liberté tout entière? *Perficere autem non invenio*[3]. Voilà donc deux espèces de captivités : la première par le péché, la seconde par la convoitise. Mais il faut remarquer, en troisième lieu, que le monde nous rend esclaves d'une autre manière, par l'empressement des affaires et par tant de lois différentes de civilité et de bienséance, que

[1] *Var.* . La splendeur de la maison d'où elle est sortie. — [2] *Joan.*, VIII, 34. — [3] *Rom.*, VII, 18.

la coutume introduit et que la complaisance autorise. C'est là ce qui nous dérobe le temps. C'est là ce qui nous dérobe à nous-mêmes; c'est ce qui rend notre vie tellement captive dans cette chaîne continuelle de visites, de divertissements, d'occupations qui naissent perpétuellement les unes des autres, que nous n'avons pas la liberté de penser à nous parmi tant d'heures du meilleur temps que nous sommes contraints de donner aux autres. Et c'est, mes Sœurs, cette servitude dont saint Paul nous avertit de nous dégager, en nous adressant ces beaux mots : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum*[1] : «Vous êtes rachetés d'un grand prix, ne vous rendez pas esclaves des hommes; c'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous nous délivrions du poids importun[2] de ces occupations empressées, et de tant de devoirs différents où nous jettent presque nécessairement les lois et le commerce du monde. Parmi tant de servitudes diverses qui oppriment de toutes parts notre liberté, ne voyez-vous pas manifestement que jamais nous ne serons libres, si le Fils ne nous affranchit et si sa main ne rompt nos liens : *Si vos Filius liberaverit, tunc vere liberi eritis.*

Mais s'il y a quelqu'un dans l'Eglise qui puisse aujourd'hui se glorifier d'être mis en liberté par sa grâce, c'est vous, c'est vous principalement, chastes Epouses du Sauveur des âmes; c'est vous que je considère comme vraiment libres, parce que Dieu vous a donné des moyens certains pour vous délivrer efficacement de cette triple servitude qu'on voit dans le monde, du péché, des passions, de l'empressement. Le péché est exclu du milieu de vous par l'ordre et la discipline religieuse; les passions y perdent leur force par l'exercice de la pénitence; cet empressement éternel où nous engagent les devoirs du monde ne se trouve point parmi vous, parce que sa conduite y est méprisée et que ses lois n'y sont pas reçues. Ainsi l'on peut y jouir pleinement de cette liberté bienheureuse que le Fils de Dieu nous promet dans les paroles que j'ai rapportées, et c'est ce que j'espère de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Dès le commencement de mon entreprise il me semble, ma chère Sœur, qu'on me fait un secret reproche, que c'est mal entendre la liberté que de la chercher dans les cloîtres, au milieu de tant de contraintes et de cette austère régularité, qui ordonnant si exactement de toutes les actions de votre vie, vous tient si fort dans la dépendance qu'elle ne laisse presque plus rien à votre choix. La seule proposition en paraît étrange, et la preuve fort difficile; mais cette difficulté ne m'étonne pas, et j'oppose à cette objection ce raisonnement invincible, que je propose d'abord en peu de paroles pour vous en donner la première idée, mais que j'étendrai plus au long dans cette première partie pour vous le rendre sensible. Je confesse qu'on se contraint dans les monastères, je sais que vous y vivrez dans la dépendance; mais à quoi tend cette dépendance, et pourquoi vous soumettez-vous à tant de contraintes? N'est-ce pas pour marcher plus assurément dans la voie de Notre-Seigneur, pour vous imposer à vous-même une heureuse nécessité de suivre ses lois et pour vous ôter, s'il se peut, la liberté de mal faire et la liberté de vous perdre? Puis donc que la liberté des enfants de Dieu consiste à se délivrer du péché, puisque toutes ces contraintes ne sont établies que pour en éloigner les occasions et en détruire le règne, ne s'ensuit-il pas manifestement que la vie que vous voulez embrasser et dont vous allez aujourd'hui commencer l'épreuve, vous donne la liberté véritable, après laquelle doivent soupirer les âmes solidement chrétiennes? Un raisonnement si solide est capable de convaincre[1] les plus obstinés, il faut que tous les esprits cèdent à une doctrine si chrétienne[2]. Mais encore qu'elle soit très-indubitable, il n'est pas si aisé de l'imprimer dans les cœurs; on ne persuade pas en si peu de mots des vérités si éloignées[3] des sens, si contraires aux inclinations de la nature : mettons-les donc dans un plus grand jour, voyons-en les principes et les conséquences; et puisque nous parlons de la liberté, apprenons avant toutes choses à la bien connaître.

Car il faut vous avertir, chrétiens, que les hommes se trompent ordinairement dans l'opinion qu'ils en conçoivent; et le Fils de Dieu ne vous dirait pas, dans le texte que j'ai choisi, qu'il veut vous rendre vraiment libres : *Vere liberi eritis*, si en nous faisant espérer une liberté véritable, il n'avait dessein de nous faire entendre qu'il y en a aussi une fausse. C'est pourquoi nous devons nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux, et à comprendre nettement et distinctement quelle doit être la liberté d'une créature raisonnable. C'est ce que j'ai dessein de vous expliquer. Et pour cela remarquez, mes Sœurs, trois espèces de liberté que nous pouvons nous imaginer dans les créatures. La première est celle des animaux, la seconde est la liberté des rebelles, la troisième est la liberté des enfants de Dieu. Les animaux semblent libres,

[1] I *Cor.*, VII, 23. — [2] *Var.* : Empêchant.

[1] *Var.* : Peut convaincre. — Si évangélique. — [3] Une vérité.

parce qu'on ne leur a prescrit aucunes lois ; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent l'autorité des lois ; les enfants de Dieu le sont en effet, en se soumettant humblement aux lois : telle est la liberté véritable, et il nous sera fort aisé de l'établir très-solidement par la destruction des deux autres.

Car pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits ou dirigent leurs mouvements ; mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois. Ils vont où les entraîne un instinct aveugle sans conduite et sans jugement ; et appellerons-nous *liberté* cet aveugle nent brut et indocile, incapable de raison et de discipline ? A Dieu ne plaise, ô enfants des hommes, qu'une telle liberté vous plaise, et que vous souhaitiez jamais d'être libres d'une manière si basse et si ravalée !

Où sont ici ces hommes brutaux qui trouvent toutes les lois importunes, et qui voudraient les voir abolies pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés ? Qu'ils se souviennent du moins qu'ils sont hommes, et qu'ils n'affectent pas une liberté qui les range avec les bêtes. Qu'ils écoutent ces belles paroles que Tertullien semble n'avoir dites que pour confirmer mon raisonnement : « Il a bien fallu, nous dit-il, que Dieu donnât une loi à l'homme : » et cela pour quelle raison ? était-ce pour le priver de sa liberté ? « Nullement, dit Tertullien [1], c'était pour lui témoigner de l'estime : » *Lex adjecta homini, ne non tam liber quam abjectus videretur.* Cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisait l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie. Il l'eût traité comme les animaux, auxquels il ne permet de vivre sans lois qu'à cause du peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres que par mépris : *Æquandus cæteris animantibus, solutis a Deo et ex fastidio liberis,* dit Tertullien [2]. Si donc il nous a établi des lois, ce n'est pas pour nous ôter notre liberté, mais pour nous marquer son estime ; c'est qu'il a voulu nous conduire comme des créatures intelligentes, en un mot il a voulu nous traiter en hommes. *Constitue, Domine, legislatorem super eos :* « O Dieu, donnez-leur un législateur ; modérez-les par des lois, » *ut sciant gentes quoniam homines sunt*[3] : « afin qu'on sache que ce sont des hommes » capables de raison et d'intelligence, et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitue, Domine, legislatorem super eos.* Par où vous voyez manifestement que la liberté convenable à l'homme n'est pas d'affecter de vivre sans lois. Il est juste que Dieu nous en donne ; mais mes Sœurs, il n'est pas moins juste que notre volonté s'y soumette. Car dénier son obéissance à l'autorité légitime, ce n'est pas liberté, mais rébellion ; ce n'est pas franchise, mais insolence ; qui abuse de sa liberté jusqu'à manquer de respect, mérite justement de la perdre, et il en est ainsi arrivé. « L'homme ayant mal usé de sa liberté, qui lui plaisait tant : » *Libero arbitrio male utens homo, et se perdidit et ipsum*[1]. Et cela, pour quelle raison ? C'est parce qu'il a eu la hardiesse d'éprouver sa liberté contre Dieu : il a cru qu'il serait plus libre, s'il secouait le joug de sa loi. Le malheureux ! Sans doute, mes Sœurs, il a mal connu quelle était la nature de sa liberté. C'est une liberté, remarquez ceci, mais ce n'est pas une indépendance. C'est une liberté, remarquez ceci, mais elle ne l'exempte pas de la sujétion qui est essentielle à la créature ! Et c'est ce qui a abusé le premier homme. Un saint pape a dit autrefois qu'Adam avait été trompé (*a*) par sa liberté : *Sua in æternum libertate deceptus*[2]. Qu'est-ce à dire, trompé par sa *liberté* ? C'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance ; il a prétendu être libre, plus qu'il n'appartenait à un homme né sous l'empire souverain de Dieu. Il était libre comme un bon fils sous l'autorité de son père. Il a prétendu (*b*) être libre jusqu'à perdre entièrement le respect, et passer les bornes de la soumission. Ma Sœur, ce n'est pas ainsi qu'il faut être libre : c'est la liberté des rebelles. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel ils se soulèvent, ne leur permet pas de jouir longtemps de cette liberté licencieuse : bientôt ils se verront dans les fers, réduits à une servitude éternelle, pour avoir voulu étendre trop loin leur fière et indocile liberté.

Quelle étrange franchise, mes Sœurs, qui les rend captifs du péché et sujets à la vengeance divine ! Voyez donc combien les hommes se trompent dans l'idée qu'ils se forment de la liberté ; et adressez-vous au Sauveur, afin d'être vraiment affranchies : *Si vos Filius liberaverit, tunc vere liberi eritis.* C'est de là que vous apprendrez que la liberté véritable, c'est d'être soumis aux ordres de Dieu et obéissant à ses lois, et que vous la bâtirez solidement sur les débris de ces libertés ruineuses. Et il est aisé de l'entendre par là, si vous savez comprendre la suite des

[1] *Adv. Marc.*, lib. II, n. 4. — [2] *Ibid.* — [3] *Psal.*, IX, 21.

[1] S. August., *Enchir.*, cap. XXX, n. 9. — [2] Innocent. I. epist. XXIV, *ad Conc. Carth.*, Lab., tom. II, col. 1285. — (*a*) *Var.* : D'Adam qu'il avait été trompé. — (*b*) Il a voulu.

principes que j'ai posés. Car comme nous l'avons déjà dit, étant nés [1] sous le règne souverain de Dieu, c'est une folie manifeste de prétendre être indépendants, ainsi notre liberté doit être sujette, et elle aura d'autant plus de perfection [2] qu'elle se rendra plus soumise à cette puissance suprême.

Apprenez donc, ô enfants des hommes, quelle doit être votre liberté, et n'abusez pas de ce nom pour favoriser le libertinage. Le premier degré de la liberté, c'est la souveraineté et l'indépendance, mais cela n'appartient qu'à Dieu. Et c'est pourquoi le second degré où les hommes doivent se ranger, c'est d'être immédiatement au-dessous de Dieu [3], de ne dépendre que de lui seul, de s'attacher tellement à lui, qu'il soit par ce moyen au-dessus de tout. Voilà, mes Sœurs, dit Tertullien, la liberté qui convient à l'homme ; une liberté raisonnable, qui sait se tenir dans son ordre, qui ne s'emporte ni ne se rebaisse, qui tient à gloire de céder à Dieu, qui s'estimerait ravilie de se rendre esclave des créatures, qui croit ne se pouvoir conserver qu'en se soumettant à celui [4] qui lui a soumis toutes choses. C'est ainsi que les hommes doivent être libres : *Ut animal rationale, intellectus et scientiæ capax, ipsa quoque libertate rationali contineretur, ei subjectus qui subjecerat illi omnia* [5] C'est ce que je vous prie de comprendre par cette comparaison. Nous voyons que dans un État le premier degré de l'autorité, c'est d'avoir le maniement des affaires; et le second, de s'attacher tellement à celui qui tient le gouvernail, qu'en ne dépendant que de lui nous voyions tout le reste au-dessous de nous.

Ainsi, après avoir si bien établi l'idée qu'il faut avoir de la liberté, je ne crains plus, ma Sœur, qu'on vous la dispute ; et je demande hardiment aux enfants du siècle ce qu'ils pensent de leur liberté en comparaison de la vôtre. Mais pourquoi les interroger, puisque nous avons devant nous un homme qui ayant passé par les deux épreuves de la liberté des pécheurs et de la liberté des enfants de Dieu, peut nous en instruire par son propre exemple? C'est vous que j'entends, ô grand Augustin. Car peut-on se taire de vous aujourd'hui que toute l'Église ne retentit que de vos louanges, et que tous les prédicateurs de l'Évangile, dont vous êtes le père et le maître, tâchent de vous témoigner leur reconnaissance? Que j'ai de douleur, ô très-saint évêque, ô docteur de tous les docteurs, de ne pouvoir m'acquitter d'un si juste hommage ! Mais un autre sujet me tient attaché ; et néanmoins je dirai, ma Sœur, ce qui servira pour vous éclaircir de cette liberté que je vous prêche [1] Augustin a été pécheur, Augustin a goûté cette liberté dont se vantent les enfants du monde. Il a contenté ses désirs, il a donné à ses sens ce qu'ils demandaient. C'est ainsi que les pécheurs veulent être libres. Augustin aimait cette liberté, mais depuis il a bien conçu que c'était un misérable esclavage.

Quel était cet esclavage, mes Sœurs ? Il faut qu'il vous l'explique lui-même par une pensée délicate, mais pleine de vérité et de sens. J'étais dans la plus dure des captivités. Et comment cela ? Il va vous le dire en un petit mot : « Parce que faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas :» *Quoniam volens, quo nollem perveneram* [2]. Quelle étrange contradiction ! se peut-il faire, âmes chrétiennes, qu'en allant où l'on veut, l'on arrive où l'on ne veut pas ? Il se peut, et n'en doutez pas ; c'est saint Augustin qui le dit, et c'est où tombent tous les pécheurs [3] : ils vont où ils veulent aller, ils vont à leurs plaisirs, ils font ce qu'ils veulent, voilà l'image de la liberté qui les trompe ; mais ils arrivent où ils ne veulent pas arriver, à la peine et à la damnation qui leur est due, et voilà la servitude véritable que leur aveuglement leur cache. Ainsi, dit le grand Augustin, étrange misère ! en allant par le sentier que je choisissais, j'arrivais au lieu que je fuyais le plus ; en faisant ce que je voulais, j'attirais ce que je ne voulais pas : la vengeance, la damnation, une dure nécessité de pécher que je me faisais à moi-même par la tyrannie de l'habitude: *Dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas* [4]. Je croyais être libre ; et je ne voyais pas, malheureux, que je forgeais mes chaînes. Par l'usage de ma liberté prétendue, je mettais un poids de fer sur ma tête que je ne pouvais plus secouer ; et je me garrottais tous les jours de plus en plus par les liens redoublés de ma volonté endurcie. Telle était la servitude du grand Augustin, lorsqu'il jouissait dans le siècle de la liberté des rebelles. Mais voyez maintenant, ma Sœur, comme il goûte dans la retraite la sainte liberté des enfants.

Quand il eut pris la résolution que vous avez prise, de renoncer tout à fait au siècle, d'en quitter tous les honneurs et tous les emplois, de rompre d'un même coup tous les liens qui

[1] *Var.* : Puisque nous sommes nés. — [2] Et elle sera d'autant plus parfaite. — [3] Au-dessous de lui.— [4] Et qui ne veut s'assujettir qu'à celui...
[5] *Adv. Marc.*, lib. II, n. 4.

[1] *Var.* : Dont je parle. — [2] *Confes.*, lib. VIII cap. v. — [3] *Ibid.* — [4] *Var.* : C'est ce qui arrive à tous les pécheurs.

l'y attachaient pour se retirer avec Dieu, ne croyez pas qu'il s'imaginât qu'une telle vie fût contrainte. Au contraire, ma chère Sœur, combien se trouva-t-il allégé ? quelles chaînes crut-il voir tomber de ses mains ? quel poids de dessus ses épaules ? avec quel ravissement s'écria-t-il : O Seigneur, vous avez rompu mes liens ! Quelle douceur inopinée se répandit tout à coup dans son âme, de ce qu'il ne goûtait plus ces vaines douceurs qui l'avaient charmé si longtemps ! *Quam suave subito mihi factum est carere suavitatibus nugarum*[1] ! Mais avec quel épanchement de joie vit-il naître sa liberté, qu'il n'avait pas encore connue ; liberté paisible et modeste, qui lui fit baisser humblement la tête sous le fardeau léger de Jésus-Christ et sous son joug agréable : *De quo imo altoque secreto evocatum est in momento liberum arbitrium meum, quo subderem cervicem levi jugo tuo*[2]. C'est lui-même qui nous raconte ses joies avec un transport incroyable.

Croyez-moi, ma très-chère Sœur, ou plutôt croyez le grand Augustin, croyez une personne expérimentée ; vous éprouverez les mêmes douceurs et la même liberté d'esprit, dans la vie dont vous commencez aujourd'hui l'épreuve, si vous y êtes bien appelée. Vous y serez dans la dépendance ; mais c'est en cela que vous serez libre, de ne dépendre que de Dieu seul, et de rompre tous les autres nœuds qui tiennent les hommes asservis au monde. Vous y souffrirez de la contrainte ; mais c'est pour dépendre d'autant plus de Dieu. Et ne vous avons-nous pas montré clairement que la liberté ne consiste que dans cette glorieuse dépendance ? Vous perdrez une partie de votre liberté, au milieu de tant d'observances de la discipline religieuse, il est vrai, je vous le confesse ; mais si vous savez bien entendre quelle liberté vous perdez, vous verrez que cette perte est avantageuse.

En effet nous sommes trop libres à nous porter au péché, trop libres à nous jeter dans la grande voie qui nous mène à perdition. Qui nous donnera que nous puissions perdre cette partie malheureuse de notre liberté par laquelle nous nous égarons [3], par laquelle nous nous rendons captifs du péché ? O liberté dangereuse, que ne puis-je te retrancher de mon franc arbitre ! que ne puis-je m'imposer moi-même cette heureuse nécessité de ne pécher pas ! Mais cela ne se peut durant cette vie. Cette liberté glorieuse [4], de ne pouvoir plus servir au péché, c'est le partage des saints, c'est la félicité des bienheureux. Nous aurons toujours à combattre cette liberté de pécher, tant que nous vivrons en ce lieu d'exil et de tentations.

Que faites-vous ici, mes très-chères Sœurs, et que fait la vie religieuse ? Elle voudrait pouvoir s'arracher cette liberté de mal faire. Elle voit qu'il est impossible ; elle la bride du moins autant qu'il se peut ; elle la serre de près par une discipline sévère, de peur qu'elle ne s'échappe. Elle se retire, elle se sépare, elle se munit par une clôture ; c'est pour détourner les occasions et pour s'empêcher, s'il se peut, de pouvoir jamais servir au péché [1]. Elle se prive des choses permises, afin de s'éloigner d'autant plus de celles qui sont défendues. Elle est bien aise d'être observée ; elle cherche des supérieurs qui la veillent, elle veut qu'on la conduise de l'œil, qu'on la mène toujours par la main, afin de se laisser moins de liberté de s'écarter de la droite voie ; et elle a raison de ne craindre pas que ces salutaires contraintes lui fassent perdre sa liberté [2]. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, ni bâtir une digue en son cours pour rompre le fil de ses eaux, que d'élever des quais sur ses rives, pour empêcher qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne [3] ; au contraire c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ce n'est pas perdre sa liberté que de lui donner des bornes deçà et delà, pour empêcher qu'elle ne s'égare ; c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir. Par une telle précaution, on ne la gêne pas, mais on la conduit. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent, qui la détournent de son naturel, c'est-à-dire d'aller à son Dieu.

Ainsi la discipline religieuse, qui travaille avec tant de soin à vous rendre la voie du salut unie, travaille par conséquent à vous rendre libre ; et j'ai eu raison de vous dire dès le commencement de ce discours, que la clôture que vous embrassez n'est pas une prison où votre liberté soit opprimée : c'est plutôt un asile fortifié, où elle se défend contre le péché, pour s'exempter de sa servitude. Mais [4] pour s'affermir davantage, si elle prend garde au péché par la discipline, elle fait quelque chose de plus, elle monte encore plus haut : elle va jusqu'à la source, et elle dompte les passions par les exercices de la mortification et de la pénitence. C'est ma seconde partie.

[1] *Confes.*, lib. IX, cap. I. — [2] *Ibid.*, lib. IX, cap. I. — [3] *Var. :* Nous nous dévoyons. — [4] Bienheureuse.

[1] *Var. :* De pouvoir pécher. — [2] Elle a raison de croire que ces salutaires contraintes ne sont pas contraires à la liberté. — [3] Ce n'est pas perdre un fleuve, que d'élever des quais sur ses rives pour l'empêcher de déborder et de perdre ses eaux dans la campagne. — [4] Et.

SECOND POINT.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les sages instituteurs de la vie religieuse et retirée ont jugé à propos de l'accompagner de plusieurs pratiques sévères, pour mortifier les sens et les appétits. C'est qu'ils ont considéré l'homme comme un malade, qui avait besoin de remèdes forts et par conséquent violents ; c'est qu'ils ont vu que ses passions le tenaient captif par une douceur pernicieuse, et ils ont voulu la corriger [1] par une amertume salutaire. Que cette conduite soit sage, il est bien aisé de le justifier. Dieu même en use de la sorte, et il n'a pas de moyen plus efficace de nous dégoûter des plaisirs où nos passions nous attirent, que de les mêler de mille douleurs qui nous empêchent de les trouver doux [2]. C'est ce qu'il nous a montré par plusieurs exemples; mais le plus illustre de tous, c'est celui de saint Augustin. Il faut qu'il vous raconte lui-même la conduite de Dieu dans sa conversion, qu'il vous dise par quel moyen il a modéré l'ardeur de ses convoitises [3] et abattu leur tyrannie. Ecoutez, il vous le va dire; nous nous sommes trop bien trouvés de l'entendre pour lui refuser notre audience.

Voici qu'il élève à Dieu la voix de son cœur, pour lui rendre ses actions de grâces. Mais de quoi pensez-vous qu'il le remercie? Est-ce de lui avoir donné tant de bons succès, de lui avoir fait trouver des amis fidèles et tant d'autres choses que le monde estime? Non, ma Sœur, ne le croyez pas. Autrefois ces biens le touchaient, il témoignait de la joie en la possession de ces biens; il parle maintenant [4] un autre langage. Je vous remercie, dit-il, ô Seigneur! non des biens temporels que vous m'accordiez, mais des peines et des amertumes que vous mêliez dans [5] mes voluptés illicites. J'adore votre rigueur miséricordieuse qui, par le mélange de cette amertume, travaillait à m'ôter le goût de ces douceurs empoisonnées. Je reconnais, ô divin Sauveur, que vous m'étiez d'autant plus propice, que vous me troubliez dans la fausse paix que mes sens cherchaient hors de vous, et que vous ne me permettiez pas de m'y reposer : *Te propitio tanto magis, quanto minus sinebas mihi dulcescere quod non eras tu* [6].

Connaissons par ce grand exemple combien la sévérité nous est nécessaire. Les liens dont nos passions nous enlacent ne peuvent être brisés sans effort, les nœuds en sont trop serrés [1] et trop délicats pour pouvoir être défaits doucement ; il faut rompre, il faut déchirer, il faut que l'âme sente de la violence, de peur de se plaire trop dans ses convoitises. C'est ainsi que Dieu délivre ses amis fidèles de la servitude de leurs passions. Vous le voyez en saint Augustin ; et si vous voulez savoir la raison de cette conduite admirable, le même saint Augustin vous l'expliquera par une excellente doctrine du livre V^e^ *contre Julien*. C'est de là que nous apprenons qu'il y a en nous deux sortes de maux. Il y a en nous des maux qui nous plaisent, et il y a des maux qui nous affligent. Qu'il y ait des maux qui nous affligent, ah! nous l'apprenons tous les jours. Les maladies, la perte des biens, les douleurs d'esprit et de corps, tant d'autres misères qui nous environnent, ne sont-ce pas des maux qui nous affligent? Mais il y en a aussi qui nous plaisent, et ce sont les plus dangereux; par exemple, l'ambition déréglée, la douceur cruelle de la vengeance, l'amour désordonné des plaisirs, ce sont des maux et de très-grands maux, mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. Il y a donc des maux qui nous blessent, « et ce sont ceux-là, dit saint Augustin, qu'il faut que la patience supporte [2]; et il y a des maux qui nous flattent, et ce sont ceux-là, dit le même Saint, qu'il faut que la tempérance modère [3] : » *Alia mala sunt quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrenamus* [4].

Au milieu de ces maux divers dont il faut supporter les uns, dont il faut modérer les autres, et qu'il faut surmonter tous deux, chrétiens, quelle misère est la nôtre! O Dieu, permettez-moi de m'en plaindre : *Usquequo, Domine, usquequo oblivisceris me in finem* [5]? « Jusqu'à quand, ô Seigneur, nous oublierez-vous dans cet abîme de calamités? » Jusqu'à quand détournerez-vous votre face de dessus les enfants d'Adam, pour n'avoir point pitié de leurs maladies? *Avertis faciem tuam in finem?* « Jusqu'à quand, jusqu'à quand, Seigneur, me sentirai-je toujours accablé de maux qui remplissent mon cœur de douleur et mon esprit de fâcheuses résolutions? » *Quamdiu ponam consilia in anima mea, dolorem in corde meo per diem* [6]? Mais s'il ne vous plaît pas de m'en délivrer, exemptez-moi du moins de ces autres maux, des maux qui m'enchantent, des maux

[1] *Var :* Douceur pernicieuse, qu'ils ont voulu corriger... — [2]... De moyen plus efficace pour nous dégoûter des plaisirs que nos passions nous proposent, que de les mêler de mille douleurs pour nous empêcher de les trouver doux. — [3] De ses passions. — [4] En les possédant; maintenant il parle... — [5] Que vous répandiez sur... — [6] *Confess.*, lib. VI, cap VI.

[1] *Var. :* Mêlés. — [2] Que nous devons souffrir par la patience. — [3] Que nous devons modérer par la tempérance. — [4] *Cont. Jul.*, lib. V, cap. V, n. 22. — [5] *Psal.* XXII, 1. — [6] *Ibid.*, 2.

qui m'endorment, qui me contraignent de recourir à vous, de peur de m'endormir dans la mort : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte*[1]. Est-ce pas assez, ô Seigneur, que nous soyons pressés de tant de misères qui font trembler nos sens, qui donnent de l'horreur à nos esprits? Pourquoi faut-il qu'il y ait des maux qui nous trompent par une belle apparence, des maux que nous prenions pour des biens, des maux qui nous plaisent et que nous aimions? Est-ce que ce n'est pas assez d'être misérables? Faut-il pour surcroît de malheur que nous nous plaisions en notre misère, pour perdre à jamais l'envie d'en sortir? « Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort[2]? » *Infelix homo! quisque liberabit de corpore mortis hujus?* Ecoute la réponse, homme misérable : ce sera « la grâce de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ : » *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum*[3].

Mais admire l'ordre qu'il tient pour ta guérison. Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux : les uns qui piquent, les autres qui flattent. Mais il a disposé par sa providence que les uns servissent de remède aux autres; je veux dire que les maux qui blessent servent pour modérer ceux qui plaisent, les douleurs pour corriger les passions, les afflictions de la vie pour nous dégoûter des vaines douceurs et étourdir le sentiments des plaisirs mortels. *Impinguatus est dilectus, et recalcitravit*[4] : « Le bien-aimé s'est engraissé, et il a regimbé contre l'éperon. » Dieu l'a frappé, dit l'Ecriture, et il s'est remis dans son devoir, et il l'a cherché dès le matin : *Cum occideret eos, quærebant eum, et revertebantur et diluculo veniebant ad eum*[5].

Saint Augustin était assoupi dans l'amour des plaisirs du monde, emporté par ses passions et enchanté par les maux qui plaisent; il était blessé jusqu'au cœur, et il ne sentait pas sa blessure. Dieu a appuyé sa main sur sa plaie, pour lui faire connaître son mal et lui faire tendre les bras à son médecin : *Sensum vulneris tu pungebas*[6]. Il l'a piqué jusqu'au vif par les afflictions, pour le détourner de ses convoitises, et exciter ses affections endormies à la recherche du bien véritable.

Telle est la conduite de Dieu ; c'est ainsi qu'il nous avertit de nos passions; et c'est, ma Sœur, sur cette sage conduite que la vie religieuse a réglé la sienne. Peut-elle y suivre un plus grand exemple? Peut-elle se proposer un plus beau modèle? Elle entreprend de guérir les âmes par la méthode infaillible de ce souverain médecin. Elle châtie les corps avec saint Paul[7] ; elle réduit en servitude le corps par les saintes austérités de la pénitence, pour le rendre parfaitement soumis à l'esprit. Que cette méthode est salutaire! Car, ma Sœur, je vous en conjure, jetez encore un peu les yeux sur le monde pendant que vous y êtes encore. Voyez les déréglements de ceux qui le suivent[1], voyez les excès criminels où leurs passions les emportent. Ah! je vois que le spectacle de tant de péchés fait horreur à votre innocence. Mais quelle est la cause de tous ces désordres? C'est, ma Sœur, qu'ils ne songent pas a donner des bornes à leurs passions. Au contraire, ils les traitent délicatement. Ils attisent ce feu, et ses ardeurs croissent jusqu'à l'infini[2]; ils nourrissent ces bêtes farouches, et ils n'en peuvent plus dompter la fureur; à force de complaire à leurs convoitises, ils les rendent invincibles par leurs complaisances[3].

Mes Sœurs, que votre conduite est bien plus réglée! Bien loin de donner des armes à ses ennemis, vous les affaiblissez tous les jours par les veilles, par l'abstinence et par l'oraison. Vous tenez le corps sous le joug comme un esclave rebelle et opiniâtre[4]. J'avoue que la nature souffre dans cette contrainte. Mais ne vous plaignez pas de cette conduite : cette peine, c'est un remède; cette rigueur qu'on vous tient, c'est un régime. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite. Cette convoitise qui vous attire; ces maux trompeurs dont je vous parlais, qui ne vous blessent qu'en vous flattant, demandent nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens où il est dangereux de se plaire trop. Si ces remèdes vous semblent durs, « ils s'excusent, dit Tertullien, du mal qu'ils vous font par l'utilité qu'ils vous apportent[5]. » Soumettez-vous, ma Sœur, puisque Dieu le veut, à ce salutaire régime; commencez-en aujourd'hui l'épreuve avec la bénédiction de l'Eglise; embrassez de tout votre cœur ces austérités fructueuses, qui, ôtant tout le goût aux plaisirs des sens, vous feront sentir vivement les chastes voluptés de l'esprit. Subissez donc le joug du Sauveur, aimez toutes ces contraintes qui vont vous rendre aujourd'hui son affranchie : *Si vos Filius liberaverit, tunc vere liberi eritis*[6]. Mais outre le péché et les passions, il y a encore d'autres liens à rompre, cet engagement des affaires, ce nombre infini de soins superflus. Et c'est ce qui me reste à vous dire dans cette dernière partie.

[1] *Ibid.*, 4. — [2] *Rom.*, VII, 24. — [3] *Ibid.*, 25. — [4] *Deut.* XLVII, 15. — [5] *Psal.* LXXVII, 34. — [6] *Confess.*, lib. VI, cap. VI. — [7] I. *Cor.*, IX, 17.

[1] *Var.* : De ceux qui l'aiment. — [2] Et il croît jusqu'à l'infini. — [3] Ils en demeurent enfin les esclaves. — [4] Rebelle et indocile. — [5] *De pœnit.*, n. 10. — [6] *Joan.*, VIII, 36.

TROISIÈME POINT.

C'est rendre l'esprit plus libre que de brider son ennemi et le tenir en prison tout couvert de chaînes. « Je ne travaille pas en vain ; mais je châtie mon corps, dit l'Apôtre ; et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même [1]. » Ce n'est pas travailler en vain que de mettre en liberté mon esprit. J'ai, dit-il, un ennemi domestique ; voulez-vous que je le fortifie, et que je le rende invincible par ma complaisance? Ne vaut-il pas mieux que j'appauvrisse mes convoitises qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent? Tellement que la vraie liberté d'esprit, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et rigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance.

Jusqu'ici, âmes chrétiennes, nous avons disputé de la liberté contre les hommes qui nous contredisent, et que nos raisonnements ne convainquent pas sur le sujet de leur servitude. Car ils ne sentent pas celle du péché, parce qu'ils n'ont fait que ce qu'ils voulaient ; ils ne s'aperçoivent pas non plus que leurs passions les contraignent, parce qu'ils ne s'opposent pas à leur cours et qu'ils en suivent la pente, si bien qu'ils n'entendent pas cette servitude que nous leur avons reprochée. Mais dans la contrainte dont je dois parler j'ai un avantage, mes Sœurs, que le monde est presque d accord avec l'Evangile [2], et qu'il n'y a personne qui ne confesse que cet empressement éternel où nous jettent tant d'occupations différentes, est un joug importun et dur, qui contraint étrangement notre liberté [3]. N'employons donc pas beaucoup de discours à prouver une vérité qui ne nous est pas contestée ; nos adversaires nous donnent les mains ; le monde même que nous combattons, se plaint tous les jours qu'on n'est pas à soi, qu'on ne fait ce que l'on veut qu'à demi, parce qu'on nous ôte notre meilleur temps. C'est pourquoi on ne trouve jamais assez de loisir, toutes les heures s'écoulent trop vite [4], toutes les journées finissent trop tôt ; et parmi tant d'empressements il faut bien qu'on avoue, malgré qu'on en ait, qu'on n'est pas maître de sa liberté.

Telles plaintes sont ordinaires dans la bouche des hommes du monde ; et encore que je sache qu'elles sont très-justes, je ne laisse pas de maintenir que ceux qui les font ne le sont pas. Car souffrez que je leur demande quelle raison ils ont de se plaindre. Si ces liens leur semblent pesants, il ne tient qu'à eux de les rompre. S'ils désirent d'être à eux-mêmes, ils n'ont qu'à le vouloir fortement, et bientôt ils s'en rendront maîtres. Mais, mes Sœurs, ils ne veulent pas. Tel se plaint qu'il travaille trop, qui étant tiré des affaires ne pourrait souffrir son repos. Les journées maintenant lui semblent trop courtes, et alors son loisir lui serait à charge ; il croira être sans affaires, quand il n'aura plus que les siennes, comme si c'était peu de chose que de se conduire soi-même.

D'où vient, mes Sœurs, cet aveuglement, si ce n'est que notre esprit inquiet ne peut goûter le repos, ni la liberté véritable? Et afin de le mieux entendre, remarquons s'il vous plaît, en peu de paroles, qu'il y a de la liberté dans le repos, et qu'il y en a aussi dans le mouvement. C'est une liberté d'avoir le loisir de se reposer, et c'est aussi une liberté d'avoir la faculté de se mouvoir. Il y a de la liberté dans le repos : car quelle liberté plus solide que de se retirer en soi-même, de se faire en son cœur une solitude pour penser uniquement à la grande affaire qui est celle de notre salut, de se séparer du tumulte où nous jette l'embarras du monde pour faire concourir tous ses désirs à une occupation si nécessaire? C'est, mes Sœurs, cette liberté dont jouissait cet ancien si tranquillement, lorsqu'il disait ces belles paroles . Je ne m'échauffe point dans un barreau, je ne risque rien dans la marchandise, je n'assiége pas la porte des grands, je ne me mêle pas dans leurs dangereuses intrigues; je me suis séquestré du monde, parce que je me suis aperçu que j'ai assez d'affaires en moi-même : *In me unicum negotium mihi est :* si bien qu'à cette heure mon plus grand soin, c'est de retrancher les soins superflus : *nihil aliud curo quam ne curem* [1].

Telle est la liberté véritable, mais elle n'est pas au goût des hommes du siècle. Cette tranquillité leur est ennuyeuse [2], ce repos leur semble une léthargie ; ils exercent leur liberté d une autre manière, par un mouvement éternel, errant dans monde deçà et delà. Ils nomment liberté leur égarement ; comme des enfants qui s'estiment libres, lorsque s'étant échappés de la maison paternelle où ils jouissaient d'un si doux repos, ils courent sans savoir où ils vont. Voilà la liberté des hommes du monde : une seule affaire ne leur suffit pas pour arrêter leur âme inquiète ; ils s'engagent volontairement dans une chaîne continuée de visites, de divertissements, d'occupations différentes, qui naissent perpétuellement les unes des autres; ils ne

[1] I *Cor.*, x, 26, 27. — [2] *Var.* : Avec moi — [3] Cet empressement éternel où nous jettent tant d'occupations différentes, est extrêmement importun et contraint étrangement notre liberté. — [4] On n'y a jamais assez de loisir, toutes les heures sont trop avancées.

[1] Tertull., *De Pall.*, n. 5. — [2] *Var.* : Leur tourne en ennui.

se laissent pas un moment à eux parmi tant d'heures du meilleur temps qu'ils s'obligent insensiblement à donner aux autres. Au milieu d'un tel embarras, il est vrai qu'ils se sentent quelquefois pressés, ils se plaignent de cette contrainte; mais au fond ils aiment cette servitude, et ils ne laissent pas de se satisfaire d'une image de liberté qui les flatte. Comme un arbre que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches, bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le pousse tantôt d'un côté et tantôt de l'autre avec une grande inconstance, vous diriez toutefois que l'arbre s'égaie par la liberté de son mouvement : ainsi, dit le grand Augustin, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable étant toujours contraints de céder aux divers emplois qui les pressent, toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains : *Tanquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus ventis, quasi quadam libertate auræ perfruentes vago quodam desiderio suo* [1].

Quelle est, ma Sœur, cette liberté qui ne nous permet pas de penser à nous, et qui nous dérobant tout notre temps, nous mène insensiblement à la mort, avant que d'avoir appris comment il faut vivre? Si c'est cette liberté que vous perdez en vous jetant dans ce monastère, pouvez-vous y avoir regret? Au contraire, ne devez-vous pas rendre grâces à Dieu [2] d'une perte si fructueuse? Si vous demeurez dans le siècle, il vous arrivera ce que dit l'Apôtre : *Sollicitus est quæ sunt mundi et divisus est* [3]. Votre liberté sera divisée au milieu des soins de la terre : une partie se perdra dans les visites, une autre dans les soins de l'économie, etc. Parmi tant de troubles et d'empressements, presque toute votre liberté sera engagée; si vous y donnez quelque temps à Dieu, il faudra le dérober aux affaires. Dans la religion, elle est toute à vous; il n'y a heure, il n'y a moment que vous ne puissiez ménager et le donner saintement à Dieu.

Toutefois n'entrez pas témérairement dans une profession si relevée. L'Eglise, qui vous y voit avancer, vous arrête dès le premier pas; elle vous ordonne de vous éprouver, et d'examiner votre vocation. Je vous ai dit, et il est très-vrai, que la vie que vous embrassez, a sans doute de grands avantages, mais je ne puis vous dissimuler qu'elle a de grandes difficultés pour celles qui n'y sont pas appelées. Eprouvez-vous donc sérieusement; et si vous ne sentez en vous-même un extrême dégoût du monde, une sainte

[1] *In Psal.* CXXXVI, n. 9. — [2] *Var.* : Louer Dieu. — [3] I *Cor.*, VII, 33.

et divine ardeur pour la perfection chrétienne sortez, ma Sœur, de cette clôture et ne profanez pas ce lieu saint. Que si Dieu, comme je le pense, vous a inspiré par sa grâce le mépris des vanités de la terre et un chaste désir d'être son Epouse, que tardez-vous de vous revêtir de l'habit que votre Epoux vous prépare, et pourquoi vois-je encore sur votre personne tous les vains ornements du monde, c'est-à-dire la marque de sa servitude? *Omnem hanc ornatus servitutem a libero capite depellite* [1].

Et ne vous étonnez pas, si je dis que cet habit est la marque de sa servitude. Car qu'est-ce que la servitude du siècle? C'est un attachement aux soins superflus; c'est ôter le temps à la vérité, pour le donner à la vanité. Et où paraît mieux cet attachement que dans cette pompe des habits du siècle? La nécessité et la pudeur ont fait autrefois les premiers habits; la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements. La nécessité les avait faits simples, la pudeur les faisait modestes, la bienséance se contentait de les faire propres. Mais la curiosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus eu de bornes; et pour orner un corps mortel, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps s'y consume. Combien en a-t-on employé à ce vain ajustement qui vous environne! Combien d'heures s'y sont écoulées? Et n'est-ce pas une servitude? *Omnem hanc ornatus servitutem a libero capite depellite.*

Que dirai-je de la coiffure? C'est ainsi que le monde prodigue les heures, c'est ainsi qu'il se joue du temps; il le prodigue jusqu'aux cheveux, c'est-à-dire la chose la plus nécessaire à la chose la plus inutile. La nature, qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec négligence comme un excrément superflu. Ce que la nature regarde comme superflu la curiosité en fait une étude [2] : elle devient inventive et ingénieuse, pour se faire une affaire [3] d'une bagatelle, et un emploi d'un amusement. N'ai-je donc pas raison de vous dire que ces superbes ornements du siècle, c'est l'habit de la servitude?

Venez donc, ma très-chère Sœur, venez recevoir des mains de Jésus les ornements de la liberté. On changeait autrefois d'habit à ceux que l'on voulait affranchir; et voici qu'on vous présente humblement au divin Auteur de la liberté, afin qu'il lui plaise de vous dépouiller [4] aujourd'hui de toutes les marques de votre esclavage. Qu'on ne trouble point par des pleurs une si sainte cérémonie; que la tendresse de vos pa-

[1] Tertul., *De Cult. fem.*, lib. II, n. 7. — [2] *Var.* : Une affaire. — [3] *Var.* : Une étude. — [4] Pour vous dépouiller.

rents ne s'imagine pas qu'elle vous perde, lorsque Jésus-Christ vous prend en sa garde. Quoi ! ce changement d'habit vous doit-il surprendre? Si le siècle jusqu'ici vous a habillée, doit-on vous envier le bonheur que Jésus-Christ vous revête à sa mode? Quittez, quittez donc ces vains ornements et toute cette pompe étrangère. Recevez des mains de l'Eglise le dévôt habit du grand saint Bernard. Ou plutôt représentez-vous la main de Jésus invisiblement étendue; c'est lui qui vous environne de cette blancheur, pour être le symbole de votre innocence ; c'est lui qui vous couvre de ce sacré voile, qui sera le rempart de votre pudeur, le sceau inviolable de votre retraite, la marque fidèle de votre obéissance.

Mais en vous dépouillant des habits du siècle, dépouillez-vous aussi au dedans de toutes les vanités de la terre. Ne vous laissez pas éblouir au faux brillant que jette aux yeux la grandeur humaine. Songez que les soins, les inquiétudes, et encore le dépit et le chagrin ne laissent pas souvent de nous dévorer sous l'or et les pierreries; et que le monde est plein de grands et illustres malheureux que tous les hommes plaindraient, si l'ignorance et l'aveuglement ne les faisaient juger dignes d'envie. Réjouissez-vous donc saintement en votre innocente simplicité, qui donnera plus de lustre à votre famille que toutes les grandeurs de la terre. Car s'il est glorieux à votre maison d'avoir mérité tant d'honneurs, c'est un nouveau degré d'élévation de les savoir mépriser généreusement; et je la trouve bien mieux établie de s'étendre si avant par votre moyen, jusque dans la maison de Dieu, que de s'être unie par ses alliances à tout ce que cette grande ville a de plus illustre. Encore que l'on ait vu vos prédécesseurs remplir les places les plus importantes, ne leur enviez pas la part qu'ils ont eue au gouvernement de l'Etat; mais tâchez de leur succéder en la grâce que Dieu leur a faite de se bien gouverner eux-mêmes. Quel honneur ferez-vous, ma Sœur, à ceux qui vous ont donné la naissance, en purifiant tous les jours par la perfection religieuse ces excellentes dispositions qu'une bonne naissance vous a transmises, qu'une sage éducation et l'exemple de la probité qui luit de toutes parts dans votre famille ont si heureusement cultivées!

SERMON

POUR

LA VÊTURE D'UNE POSTULANTE BERNARDINE

Prêché à Metz, au *Petit-Clairvaux*, vers 1661 d'après M. Lachat, auquel M. Gandar ne veut pas contredire. Nous faisons de même, dans l'incertitude où nous sommes de l'année précise. D'ailleurs, prêchés au même lieu, en une circonstance semblable, et traitant le même sujet, quoique d'une manière différente, il est à croire qu'un certain intervalle a séparé les deux discours : trois ans y suffisent. L'incertitude d'une date authentique nous engage à placer ce sermon immédiatement à la suite du précédent, d'autant plus volontiers qu'il lui est identique par le fond. Mais cette identité amène une question. Comment le génie si fécond de Bossuet s'est-il astreint à rester sur le même thème? Est-ce suffisamment répondre, si l'on fait observer la manière différente du point de vue ou plutôt du développement? Deux hypothèses se présentent à mon esprit : ou bien, charmés du premier discours les auditeurs de Bossuet, les Bernardines notamment, ont prié l'orateur de le leur faire entendre encore : ou bien, pris comme à l'improviste l'orateur lui-même, après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur la première composition, l'aura reprise en sous-œuvre, et, en resserrant le plan et les développements, se sera résolu à reproduire sous une forme nouvelle, dans des proportions d'ailleurs moins étendues, un enseignement si approprié à la circonstance et peut-être redemandé. On remarquera encore, ce qui viendrait à l'appui de mes conjectures, que l'orateur, cette fois, ne semble pas avoir coupé le discours en plusieurs parties distinctes. Ce qui était divisé dans le premier travail devient dans le second un simple *moyen* de développement de la thèse générale. Ce fut donc une allocution courte et substantielle plutôt qu'un sermon. Dans tous les cas, comme nous l'avons déjà fait observer, le *fragment* rattaché par les éditions précédentes au premier discours se rapporte évidemment à celui-ci : il en est la suite et la conclusion.

Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.
Vous serez vraiment libres, quand le Fils vous aura délivrés. *Joan.*, VIII.

Cette jeune fille se présente à vous, Mesdames, pour être admise dans votre cloître, comme dans une prison volontaire. Ce ne sont point des persécuteurs qui l'amènent : elle vient touchée du mépris du monde; et sachant qu'elle a une chair qui par la corruption de notre nature est devenue un empêchement à l'esprit, elle s'en veut rendre elle-même la persécutrice par la mortification et la pénitence. La tendresse d'une bonne mère n'a pas été capable de la rappeler aux douceurs de ses embrassements : elle a sur-

monté les obstacles que la nature tâchait d'opposer à sa généreuse résolution; et l'alliance spirituelle qu'elle a contractée avec vous par le Saint-Esprit, a été plus forte que celle du sang. Elle préfère la blancheur de saint Bernard à l'éclat de la pourpre, dans laquelle nous pouvons dire qu'elle a pris naissance; et la pauvreté de Jésus-Christ lui plaît davantage que les richesses dont le siècle l'aurait vue parée. Bien qu'elle sache qu'aux yeux des mondains un monastère est une prison, ni vos grilles, ni votre clôture ne l'étonnent pas : elle veut bien renfermer son corps, afin que son esprit soit libre à son Dieu ; et elle croit aussi bien que Tertullien[1] que comme le monde est une prison, en sortir c'est la liberté.

Et certes, ma très-chère Sœur, il est véritable que depuis la rébellion de notre nature, tout le monde est rempli de chaînes pour nous. Tant que l'homme garda l'innocence que son Créateur lui avait donnée, il était le maître absolu de tout ce qui se voit dans le monde: maintenant il en est l'esclave, son péché l'a rendu captif de ceux dont il était né souverain. Dieu lui dit dans l'innocence des commencements : Commande à toutes les créatures : *Subjicite terram ; dominamini piscibus maris, et volatilibus cœli, et universis animantibus*[2] : « Assujettis-toi la terre, et domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux. » Au contraire, depuis sa rébellion : Garde-toi de toutes les créatures. Il n'y en a point dans le monde qui ne croie qu'elle le doit avoir pour sujet, depuis qu'il ne l'est plus de son Dieu : c'est pourquoi les unes vomissent pour ainsi dire contre lui tout ce qu'elles ont de malignité ; et si les autres montrent leurs appas ou étalent leurs ornements, c'est dans le dessein de lui plaire trop, et de lui ravir par cet artifice tout ce qui lui reste de liberté. Les créatures, dit le Sage, sont autant de piéges tendus de toutes parts à l'esprit de l'homme[3]. L'or et l'argent lui sont des liens, desquels son cœur ne peut se déprendre; les beautés mortelles l'entraînent captif, le torrent des plaisirs l'emporte; cette pompe des honneurs mondains, toute vaine qu'elle est, éblouit ses yeux; le charme de l'espérance lui ôte la vue ; en un mot, tout le monde semble n'avoir d'agrément que pour l'engager dans sa servitude, par une affection déréglée.

Et après cela ne dirons-nous pas que ce monde n'est qu'une prison, qui a autant de captifs qu'il a d'amateurs[4] ? De sorte que vous tirer du monde, c'est vous tirer des fers et de l'esclavage; et la clôture où vous vous jetez n'est pas, comme les hommes se le persuadent, une prison où votre liberté soit contrainte, mais un asile fortifié où votre liberté se défend contre ceux qui s'efforcent de l'opprimer : c'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce. Mais afin que nous voyions éclater la vraie jouissance de la liberté dans les maisons des vierges sacrées, distinguons avant toutes choses trois sortes de captivités dans le monde.

Il y a dans le siècle trois lois qui captivent : il y a premièrement la loi du péché; après, celle des passions et des convoitises; et la troisième est celle que le siècle nomme la nécessité des affaires et la loi de la bienséance mondaine. Et en premier lieu, le péché est la plus infâme des servitudes, où la lumière de la grâce étant toute éteinte, l'âme est jetée dans un cachot ténébreux, où elle souffre de la violence du diable tout ce que souffre une ville prise, de la rage d'un ennemi implacable et victorieux. Que les passions nous captivent, c'est ce qui paraît par l'exemple d'un riche avare, qui ne peut retirer son âme engagée parmi ces trésors, et parce que Dieu défend aux Israélites d'épouser des femmes idolâtres, de peur, dit-il, qu'elles n'amollissent leurs cœurs et les entraînent après des dieux étrangers[1]. Et d'où vient cela, chrétiens, si ce n'est que les passions ont certains liens invisibles, qui tiennent nos volontés asservies?

Mais j'ose dire que le joug le plus empêchant que le monde impose à ceux qui le suivent, c'est celui de l'empressement des affaires et la bienséance du monde. C'est là ce qui nous dérobe le temps; c'est là ce qui nous dérobe à nous-mêmes; c'est ce qui rend notre vie tellement captive, dans cette chaîne continuée de visites, de divertissements, d'occupations qui naissent perpétuellement les unes des autres, que nous n'avons pas la liberté de penser à nous. O servitude cruelle et insupportable, qui ne nous permet pas de nous regarder ! C'est ainsi que vivent les enfants du siècle ! Parmi tant de servitudes diverses, nous nous imaginons être libres. De quelque liberté que nous nous flattions, jamais nous ne serons vraiment libres, jusqu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés.

Mais qui sont ceux qui seront plutôt délivrés par votre toute-puissante bonté, ô miséricordieux Sauveur des hommes, si ce n'est ces âmes pures et célestes qui ont tout quitté pour l'amour de vous? C'est donc vous, mes très-chères Sœurs, c'est vous que je considère comme vraiment libres, parce que le Fils vous a délivrées de la tri-

[1] *A Mart.*, n. 2 — [2] *Genes.*, I, 28. — [3] *Sap.*, XIV, 11. — [4] *Var.*. Autant de captifs que d'amateurs.

[1] *Exod.*, XXXIV, 16.

ple servitude qu'on voit dans le monde, du péché, des passions, de l'empressement. Le péché doit être exclu du milieu de vous, par l'ordre et la discipline religieuse ; les passions y perdent leur force, par l'exercice de la pénitence ; la loi de la prétendue bienséance, que la vanité humaine s'impose, n'y est pas reçue, par le mépris qu'on y fait du monde : et ainsi l'on y peut jouir pleinement de la liberté bienheureuse que le Fils de Dieu a rendue à l'homme : *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.* C'est ce que j'espère vous faire entendre aujourd'hui, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

C'est une juste punition de Dieu, que l'homme après avoir méprisé la solide possession des biens véritables que son Créateur lui avait donnés, soit abandonné à l'illusion des biens apparents. Les plaisirs du paradis ne lui ont pas plu ; il sera captif des plaisirs trompeurs qui mènent les âmes à la perdition : il ne s'est pas voulu contenter de l'espérance de l'immortalité bienheureuse, il se repaîtra d'espérances vaines, que souvent le mauvais succès et toujours la mort rendra inutiles : il n'a point voulu de la liberté qu'il avait reçue de son souverain; il se plaira dans la liberté imaginaire que sa raison volage lui a figurée. Justement, certes, justement, Seigneur ; car il est juste que ceux-là n'aient que de faux plaisirs, qui ne veulent pas les recevoir de vos mains; qu'ils n'aient qu'une fausse liberté, puisqu'ils ne veulent pas la tenir de vous; et enfin qu'ils soient livrés à l'erreur, puisqu'ils ne se contentent pas de vos vérités

En effet considérons, mes très-chères Sœurs, quelle image de liberté se proposent ordinairement les pécheurs. Qu'elle est fausse, qu'elle est ridicule, qu'elle est, si je puis parler ainsi, chimérique! Ecoutons-les parler, et voyons de quelle liberté ils se vantent. Nous sommes libres, nous disent ils, nous pouvons faire ce que nous voulons. Mes Sœurs, examinons leurs pensées, et nous verrons combien ils se trompent; et nous confesserons devant Dieu dans l'effusion de nos cœurs que nul pécheur ne peut être libre, que tous les pécheurs sont captifs. Tu peux faire ce que tu veux, et de là tu conclus : Je suis libre. Et moi je te réponds au contraire : Tu ne peux pas faire ce que tu veux, et quand tu le pourrais, tu n'es pas libre. Montrons premièrement aux pécheurs qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent.

Et certainement nous pourrions leur dire qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent, puisqu'ils ne peuvent pas empêcher que leur fortune ne soit inconstante, que leur félicité ne soit fragile, que ce qu'ils aiment ne leur échappe, que la vie ne leur manque comme un faux ami au milieu de leurs entreprises, et que la mort ne dissipe toutes leurs pensées. Nous pourrions leur dire véritablement qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent, puisqu'ils ne peuvent pas empêcher qu'ils ne soient trompés dans leurs vaines prétentions. Ou ils les manquent, ou elles leur manquent : ils les manquent, quand ils ne parviennent pas à leur but; elles leur manquent, quand obtenant ce qu'ils veulent ils n'y trouvent pas ce qu'ils cherchent. C'est ainsi que nous pouvons montrer aux pécheurs qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent.

Mais pressons-les de plus près encore, et déplorons l'aveuglement de ces malheureux qui se vantent de leur liberté, pendant qu'ils gémissent dans un si honteux esclavage. Ah ! les misérables captifs, ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent le plus; ce qu'ils détestent le plus, il faut qu'il arrive. Que prétendez-vous, ô pécheur, dans ces plaisirs que vous recherchez, dans ces biens que vous amassez par des voleries ; que prétendez-vous ? — Je veux être heureux. — Eh quoi ! heureux même malgré Dieu ? Insensé, qui vous imaginez avoir aucun bien contre la volonté du souverain bien ! digne certes qu'on dise de vous ce que nous lisons dans les *Psaumes :* « Voilà l'homme qui n'a pas mis son secours en Dieu, mais qui a espéré dans la multitude de ses richesses et s'est plu dans sa vanité [1]. » Mais non-seulement vous ne pouvez obtenir ce que vous avez le plus désiré; ce que vous détestez le plus il faut qu'il arrive ; cette justice divine qui vous poursuit, ces étangs de feu et de soufre, ce grincement de dents éternel. Car quelle force vous peut arracher des mains toutes-puissantes de Dieu, que vous irritez par vos crimes et dont vous attirez sur vous les vengeances?

Telle est la liberté de l'homme pécheur : malheureux, qui croyant faire ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il veut le moins, qui pour trop faire ses volontés, par une étrange contradiction de désirs, s'empêche lui-même d'être ce qu'il veut, c'est-à-dire heureux [2] ; qui s'imagine être vraiment libre, parce qu'il est en effet trop libre à pécher, c'est-à-dire libre à se perdre ; et qui ne s'aperçoit pas qu'il forge ses fers par l'usage de sa liberté prétendue ! Et de là nous pouvons apprendre que ce n'est pas être vraiment libres, que de faire ce que nous voulons; mais que notre liberté véritable, c'est de faire ce que Dieu veut. De là vient que nous li-

[1] *Psal.*, LI, 9. — [2] *Var.:* Empêche lui-même l'exécution de sa volonté principale, qui est d'être heureux.

sons dans notre évangile, que les hommes sont vraiment libres quand le Fils les a délivrés : où nous devons entendre, mes Sœurs, que le Fils de Dieu nous parlant d'une liberté véritable, nous explique assez qu'il y en a aussi une fausse.

La fausse liberté, c'est de vouloir faire sa volonté propre ; mais notre liberté véritable, c'est que notre volonté soit soumise à Dieu ; car puisque nous sommes nés sous la sujétion de Dieu, notre liberté n'est pas une indépendance. Cette affectation de l'indépendance, c'est la liberté de Satan et de ses rebelles complices, qui ont voulu s'élever eux-mêmes contre l'autorité souveraine. Loin de nous une liberté si funeste, qui a précipité ces esprits superbes dans une servitude éternelle! Pour nous, songeons tellement que nous sommes libres, que nous n'oubliions pas que nous sommes des créatures, et des créatures raisonnables, que Dieu a faites à sa ressemblance. Puisque notre liberté est la liberté d'une créature, il faut nécessairement qu'elle soit soumise, et qu'il y ait de la servitude mêlée. Mais il y a une servitude honteuse, qui est la destruction de la liberté; et une servitude honorable, qui en est la perfection. S'abaisser au-dessous de sa dignité naturelle, c'est une servitude honteuse : c'est ainsi que font les pécheurs; c'est pourquoi ils ne sont pas libres. S'abaisser au-dessous de celui-là seul qui est seul naturellement souverain, c'est une servitude honorable, qui est digne d'un homme libre, et qui fait l'accomplissement de la liberté. En est-on moins libre, pour obéir à la raison et à la raison souveraine, c'est-à-dire à Dieu? N'est-ce pas au contraire une dépendance vraiment heureuse, qui nous assujettissant à Dieu seul, nous rend maîtres de nous-mêmes et de toutes choses.

C'est ainsi que le Sauveur voulut être libre : il était libre certainement, car il était Fils et non pas esclave ; mais il mit l'usage de sa liberté à être obéissant à son Père. Comme c'est la liberté qu'il a recherchée, c'est aussi celle qu'il nous a promise. « Vous serez, dit-il, vraiment libres, quand le Fils vous aura délivrés : » vous aurez une liberté véritable, quand le Fils vous l'aura donnée. Et quelle liberté vous donnera-t-il, sinon celle qu'il a voulue pour lui-même? c'est-à-dire d'être dépendant de Dieu, dont il est si doux de dépendre, et le service duquel vaut mieux qu'un royaume, parce que cette même soumission, qui nous met au-dessous de Dieu, nous met en même temps au-dessus de tout. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher, ma Sœur, de louer votre résolution généreuse, en ce que vous avez voulu être libre, non point à la mode du monde, mais à la mode du Sauveur des âmes ; non de la liberté dangereuse que l'esprit de l'homme se donne à lui-même, mais de celle que Jésus promet à ses serviteurs.

Les enfants du siècle croient être libres, parce qu'ils errent deçà et delà dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus, et ils appellent leur égarement une liberté : à peu près comme des enfants qui se pensent libres, lorsqu'échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Telle est la liberté des pécheurs.

C'est vous, c'est vous, Mesdames, qui jouissez d'une liberté véritable, parce que vous ne vous contraignez que pour servir Dieu. Et qu'on ne pense pas que cette contrainte diminue tant soit peu votre liberté; au contraire, c'en est la perfection. Car d'où vient que vous vous mettez dans cette salutaire contrainte, sinon pour vous imposer à vous-mêmes une heureuse nécessité de ne pécher pas? Et cette sainte nécessité de ne pécher pas, n'est-ce pas la liberté véritable? Ne croyons pas, mes Sœurs, que ce soit une liberté, de pouvoir pécher ; ou s'il y a de la liberté à pouvoir pécher, disons avec saint Augustin que c'est une liberté égarée, une liberté qui se perd. La première liberté, dit saint Augustin, c'est de pouvoir ne pécher pas ; la seconde et la plus parfaite, c'est de ne pouvoir plus pécher[1]. C'est la liberté des saints anges et de toute la société des élus, que la félicité éternelle met dans la nécessité de ne pécher plus : c'est la liberté de la céleste Jérusalem ; cette nécessité, c'est leur béatitude ; et jamais nous ne serons plus libres, que quand nous ne pourrons plus servir au péché. C'est la liberté de Dieu même, qui peut tout et ne peut pécher. C'est à cette liberté qu'on tend dans les cloîtres, lorsque par tant de saintes contraintes, par tant de salutaires précautions, on tâche de s'imposer une loi de ne pouvoir plus servir au péché.

SECOND POINT.

Voilà la servitude du péché exclue de la vie retirée et religieuse par les observances de la discipline : voyons si elle n'est pas aussi délivrée de celle des passions et des convoitises par l'exercice de la pénitence. Pour cela, considérons une belle doctrine de saint Augustin : « Il y a, dit-il, deux sortes de maux : il y a des maux qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent : les maladies, les passions. Les passions nous flattent, et en nous flattant elles nous captivent. Ceux-là nous les devons supporter; ceux ci nous les devons modérer : les premiers, par la pa-

[1] *De Corrupt. et Grat.*, cap. XII, n. 33.

tience et par le courage; les seconds, par la retenue et la tempérance : « *Alia quæ per patientiam sustinemus alia quæ per continentiam refrenamus*[1]. Or Dieu, qui dispose toutes choses par une providence très-sage, et qui ne veut pas tourmenter les siens par des afflictions inutiles, a voulu que ces derniers maux servissent de remède pour guérir les autres : je veux dire que les maux qui nous affligent doivent corriger en nous ceux qui flattent. Ils étaient donnés en punition de notre péché ; mais par la miséricorde divine ce qui était une peine devient un remède, et « le châtiment du péché est tourné à l'usage de la justice : » *In usus justitiæ peccati pœna conversa est*[2]. La raison est que la force de ceux-ci consiste dans le plaisir, et que toute la pointe du plaisir s'émousse par la souffrance.

C'est pourquoi la mortification... dans les cloîtres ; et si la chair y est contrainte, c'est pour rendre l'esprit plus libre. C'est le rendre plus libre, que de brider son ennemi et le tenir en prison tout chargé de chaînes. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre : « Je ne travaille pas en vain; mais je châtie mon corps et je le réduis en servitude[3]. Ce n'est pas travailler en vain que de mettre en liberté mon esprit. J'ai, dit-il, un ennemi domestique : voulez-vous que je le fortifie, que je le rende invincible par ma complaisance? J'ai des passions moins traitables que ne sont des bêtes farouches: voulez-vous que je les nourrisse? Ne vaut-il pas bien mieux que j'appauvrisse mes convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent? Tellement que la vraie liberté d'esprit, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance.

C'est ainsi qu'ont été libres les grands personnages, qui vous ont donné cette règle que vous professez. D'où vient que saint Benoît votre Patriarche, sentant que l'amour des plaisirs mortels qu'il avait presque éteint par ses grandes austérités se réveillait tout à coup avec violence, se déchire lui-même le corps par des ronces et des épines, sur lesquelles son zèle le jette[4]? N'est-ce pas qu'il veut briser les liens charnels qui menacent son esprit de la servitude? C'est pour cela que saint Bernard votre Père a cherché un salutaire rafraîchissement dans les neiges et dans les étangs glacés[5], où son intégrité attaquée s'est fait un rempart contre les délices du siècle. Ses sens étaient de telle sorte mortifiés, qu'il ne voyait plus ce qui se présentait à ses yeux[1]. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût, avait éteint en lui toute la pointe de la saveur : il mangeait de toutes choses sans choix; il buvait de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avait le plus à la main[2]. Si quelques-uns trouvaient trop rude ce long et horrible silence, ils les avertissait que s'ils considéraient sérieusement l'examen rigoureux que le grand Juge fera des paroles, ils n'auraient pas beaucoup de peine à se taire. Il excitait en lui l'appétit, non par les viandes, mais par les jeûnes ; non par la délicatesse ni par le ragoût, mais par le travail : et toutefois pour n'être pas entièrement dégoûté de son pain d'avoine et de ses légumes, il attendait que la faim les rendît un peu plus supportables. Il couchait sur la dure; mais il y attirait le sommeil par la psalmodie de la nuit et par l'ouvrage de la journée : de sorte que dans cet homme les fonctions mêmes naturelles étaient causées non tant par la nature que par la vertu.

Quel homme plus libre que saint Bernard? Il n'a point de passions à contenter, il n'a point de fantaisie à satisfaire, et il n'a besoin que de Dieu. Les gens du monde, au lieu de modérer leurs convoitises, sont contraints de servir à celles d'autrui. Saint Augustin, parlant à un grand seigneur : « Vous, qui devez réprimer vos propres cupidités, vous êtes contraint de satisfaire celles des autres : » *Qui debuisti refrenare cupiditates tuas, explere cogeris alienas*[3] C'est à cette liberté que vous aspirez, c'est l'héritage que saint Bernard a laissé à toutes les maisons de son ordre.

Mais voyez l'aveuglement du monde. Comme si nous n'étions pas encore assez captifs par le péché et les convoitises, il s'est fait lui-même d'autres servitudes. Il a fait des lois comme pour imiter Jésus-Christ, mais plutôt pour le contredire. Il ne faut pas souffrir les injures, on vous mépriserait : il faut avoir de l'honneur dans le monde, il faut se rendre nécessaire, il faut vivre pour le public et pour les affaires : *Patriæ et imperio reique vivendum est*[4]. C'est une loi à votre sexe... Le temps de se parer, des visites. La bienséance est une loi qui nous ôte tout le temps, qui fait qu'il se perd véritablement. Tout le temps se perd, et on n'y attache rien de plus immobile que lui. Le temps est précieux, parce qu'il aboutit à l'éternité ; on ne demande qu'à le passer; à peine avons-nous un moment à nous; et celui que nous avons, il semble qu'il soit dérobé. Cependant la mort vient avant que nous puissions avoir appris à vivre; et alors que

[1] *Cont. Jul.*, lib. V, cap. v, n. 22. — [2] S. August., *De Civit. Dei*, lib. XIII, cap. iv. — [3] I *Cor.*, x, 26, 27. — [4] S. Greg. Mag., *Dialog.*, lib. II, cap. ii. — [5] *Vit. S. Bernard.*, lib. I, cap. iii, n. 6.

[1] Lib. III, cap. ii. n. 4. — [2] Lib. I, cap. vii. — [3] *Ad Bonif.*, epist. ccxx, n. 6. — [4] Tertull., *De Pallio*, n. 5.

nous servira d'avoir mené une vei publique, puisqu'enfin il nous faudra faire une fin privée? Mais que dira le monde? Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque nous devons enfin mourir pour nous-mêmes? *Nemo alii vivit, moriturus sibi*[1].

Que si le monde à ses contraintes, que je vous estime, ma très-chère Sœur, qui estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, professez hautement de ne vouloir vous captiver que pour l'amour de celui qui étant le maître de toutes choses, s'est rendu esclave pour l'amour de nous, afin de nous exempter de la servitude. C'est dans cette voie étroite que l'âme est dilatée par le Saint-Esprit, pour recevoir l'abondance des grâces divines. Déposez donc, ma très-chère sœur, cet habit, cette vaine pompe et toute cette servitude du siècle: vous êtes libre à Jésus-Christ, son sang vous a mise en liberté, ne vous rendez point esclave des hommes.

Qui pourrait rapporter les lois importunes que le monde s'est imposées? Premièrement il nous accable d'affaires qui consument tout notre loisir, comme si nous n'avions pas nous-mêmes une affaire assez importante, à régler les mouvements de nos âmes. Combien dérobe-t-il tous les jours aux personnes de votre sexe du temps qu'elles emploieraient à orner leur esprit par le soin inutile de parer le corps! Combien de sortes d'occupations a-t-il enchaînées les unes aux autres? Quel commerce de visites, quels détours de cérémonies a-t-il inventés pour nous tenir dans un mouvement éternel, qui ne nous laisse presque pas un moment à nous, et dont le monde ne cesse de se plaindre? [2] Quelle liberté peut-on concevoir dans cette cruelle nécessité de perdre le temps, qui nous est donné pour l'éternité, par tant d'occupations inutiles qui nous font insensiblement venir à la mort, avant que d'avoir appris comment il faut vivre?

Et cette autre nécessité qu'on s'impose de se faire considérer dans le monde, n'est-ce pas encore une servitude qui nous rend esclaves de ceux auxquels nous sommes obligés[3] de plaire, qui nous assujettit au qu'en dira-t-on et tant de circonspections importunes, qui nous fait vivre tout pour les autres, comme si nous ne devions pas enfin mourir pour nous-même? Quelle folie, quelle illusion, de s'établir cette dure loi, de faire toujours une vie publique [4], puisqu'enfin nous devons tous faire une fin privée!

[1] Tertull., *De Pallio*, n. 5. — [2] *Var.* : Dans un empressement éternel qui ne nous laisse pas un moment à nous. — [3] *Var* : Nous avons résolu de plaire. — [4] Quelle illusion de faire toujours une vie publique.

Au milieu de tant de captivités, les hommes du siècle s'estiment libres, et parmi toutes ces lois et toutes ces contraintes du monde. Mais vous, ma Sœur, vous êtes libre pour Jésus-Christ: son sang vous a acheté la liberté ; ne vous rendez point esclave des hommes, mais sacrifiez votre liberté à Jésus-Christ seul : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum* [1]. Que si le monde a ses contraintes, que je vous trouve heureuse, ma Sœur, vous qui estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, professez hautement que vous ne voulez vous captiver que pour l'amour de celui qui étant le maître de toutes choses, s'est rendu esclave pour nous afin de nous tirer de la servitude. Dépouillez donc courageusement, dépouillez[2] avec cet habit séculier toute la servitude du monde ; rompez toutes ses chaînes, et oubliez toutes ses caresses. Il vous offrait des fleurs, mais le moindre vent les aurait séchées. Votre éducation et votre naissance vous promettaient de grands avantages, mais la mort vous les aurait enfin enlevés. Ne songez plus, ma Sœur, à ce que vous étiez dans le siècle, si ce n'est pour vous élever au-dessus ; et apprenez de saint Bernard votre Père [3], que la religieuse qui s'en souvient trop « ne dépouille pas le vieil homme, mais le déguise par le masque du nouveau : » *Veterem hominem non exuit, sed novo palliat* [4].

Que vous sert de voir votre race ornée par la noblesse des croix de Malte, et par la majesté des sceaux de France, qui ont été avec tant d'éclat dans votre maison? Que vous sert d'être née d'un père qui a rempli si glorieusement la première place dans l'un de nos plus augustes sénats, plus encore par l'autorité de sa vertu que par celle de sa dignité? Que vous sert tant de pourpre qui brille de toutes parts dans votre famille? En ce dernier jugement de Dieu où nos consciences seront découvertes, vous ne serez pas estimée par ces ornements étrangers, mais par ceux que vous aurez acquis par vos bonnes œuvres : tellement que vous ne devez retenir de ce que vous avez vu dans votre maison, que les exemples de probité que l'on y admire et dans lesquels vous avez été si bien élevée.

Et que l'on ne croie pas qu'en quittant le monde, vous ayez aussi quitté les plaisirs. Vous ne les quittez pas, mais vous les changez. Ce n'est pas les perdre, ma Sœur, que de les porter [5] du corps à l'esprit, et des sens dans la conscience. Que s'il y a quelque austérité dans la profession que vous embrassez, c'est que votre

[1] I *Cor.*, VII. 23. — [2] Dépouillez, dépouillez. — [3] Ne songez plus ma Sœur, à ce que vous étiez dans le siècle ; et apprenez de saint Bernard. — [4] *In Cant.*, serm. XVI, n. 9. — [5] *Var.* : Vous ne les abandonnez pas, mais vous les portez.

vie est une milice où les exercices sont laborieux, parce qu'ils sont forts ; et ou plus on se durcit au travail, plus on espère de remporter de victoires. Mesurez la grandeur de votre victoire par la dureté de votre fatigue. Votre corps est renfermé ; mais l'esprit est libre, il peut aller jusqu'auprès de Dieu ; et quand l'âme sera dans le ciel, le corps ne souffrira rien sur la terre. Promenez-vous en esprit, et ne cherchez point pour cela de longues allées ; allez par la magnifique étendue du chemin qui conduit à Dieu. Que tous les autres vous soient fermés ; vous serez toujours assez libre, pourvu que celui-ci soit ouvert pour vous, et tant que vous marcherez dans les voies de Dieu vous ne serez jamais resserrée. Ne tenez votre liberté que de Jésus-Christ, n'ayez que celle qu'il vous présente ; et vous serez véritablement affranchie, parce que sa main puissante vous délivrera premièrement de la tyrannie du péché par les saintes précautions de la discipline religieuse par lesquelles vous tâchez de vous imposer cette heureuse nécessité de ne pécher plus, puis de celle des passions et des convoitises par la mortification et la pénitence par laquelle vous dompterez les maux qui vous flattent et vous sanctifierez les maux qui blessent ; et enfin de toutes ces lois importunes que le monde s'est imposées par ses bienséances imaginaires qui ne nous permettent pas de vivre à nous-mêmes, ni de profiter du temps pour l'éternité. Telle sera votre liberté dans le siècle, jusqu'au temps où le Fils de Dieu surmontant la mort, vous rendra parfaitement libre dans la bienheureuse immortalité. *Amen.*

SERMON

POUR

LA VÊTURE DE MADEMOISELLE DE BOUILLON

DE CHATEAU-THIERRY.

Prêché à Paris, aux grandes Carmélites de la rue S. Jacques, le 8 septembre 1660.

Marie-Éléonore de la Tour-d'Auvergne de Bouillon de Château-Thierry, fille de Frédéric-Maurice de La Tour, duc de Bouillon, mort le 9 août 1652, et d'Eléonore-Catherine-Fébronie de Bergh décédée le 14 juillet 1657, était née à Rome en 1641, au temps où le duc son père y séjournait avec le titre de *général des armées de l'Eglise*. La noble héritière d'un grand nom, à l'âge de 19 ans, ornée de toutes les grâces de la jeunesse, dans la pureté de l'innocence, grande par toutes les qualités qui éblouissent et séduisent les hommes, venait, sous la regle austère de Ste Thérèse, dire au monde un éternel adieu. *Emilie de la Passion*, et non plus Mlle de Château-Thierry, vivra dans la sainte obscurité du cloître, pendant trente-sept ans, humble, mortifiée, heureuse. Sa généreuse vocation n'était pas un acte de pénitence illustre, elle venait comme par l'entraînement naturel d'une haute piété et d'un grand caractère. La duchesse de Longueville, revenue alors à une vie chrétienne, portait envie à la chaste et douce vierge, « dont la pénitence, écrivait-elle à Melle du Vigan, allait être celle d'une *sainte* et non pas *d'une pécheresse.* » Une si haute vertu n'étonne pas ceux qui connaissent l'admirable histoire de Fébronie de Bergh, mère de la postulante, si justement appelée par Bossuet : *héroïne chrétienne.* On ne peut lire sans un profond attendrissement les intéressants détails que nous donne sur cette *femme forte*, mère de dix enfants, veuve à 37 ou 38 ans, le consciencieux biographe de Bossuet. Son testament et les circonstances qui l'accompagnèrent ont un cachet de force antique et de sublime élan que nos mœurs affadies auront presque de la peine à saisir (1).

Nous ne pouvons, dans une notice bibliographique, ni nous étendre sur une si édifiante histoire, ni dire quelle fut la vie agitée, noble et chevaleresque, autant que chrétienne, du duc de Bouillon, dont l'insigne honneur est d'avoir fait rentrer sa noble maison dans le giron de l'Eglise. Quant à la solennité, qui seule nous occupe ici, elle fut magnifique. La reine-mère Anne d'Autriche, la jeune reine Marie-Thérese, nouvellement *entrée* à Paris, Melles de Montpensier, d'Alençon et de Valois, la duchesse de Longueville, la cour et la maison de Bouillon formaient, autour de la chaire de Bossuet, un auditoire digne de l'orateur. Le nonce apostolique, Celio Piccolomini, archevêque de Césarée, était à l'autel pour revêtir de l'habit des vierges chrétiennes la digne postulante. Bossuet, on le devine sans peine, avait ainsi sous le regard un spectacle comme son génie aimait à en contempler : les grandeurs humaines abaissées et suppliantes devant la majesté divine: *oportet vos nasci denuo :* votre naissance est grande selon le monde, dira-t-il, et pourtant si vous voulez être quelque chose de vraiment noble, il vous faut renaître en J.C., c'est ce qu'il attend, c'est ce que les prières et le grand exemple de la noble servante du Christ obtiendront pour le plus illustre membre de sa maison, pour Turenne.

(1) Floquet, *Etudes* t. 2, pp. 79-96.

Oportet vos nasci denuo.
Il faut que vous naissiez encore une fois. *Joan.*, III, 7.

Ce qui doit imposer silence, et confondre éternellement ceux dont le cœur se laisse emporter à la gloire de leur extraction, c'est l'obligation de renaître ; et de quelque grandeur qu'ils se vantent, ils seront forcés d'avouer qu'il y a toujours beaucoup de bassesse dans leur première naissance, puisqu'il n'est rien de plus né-

cessaire que de se renouveler par une seconde. La véritable noblesse est celle que l'on reçoit en naissant de Dieu. Aussi l'Église ne célèbre pas la Nativité de Marie à cause qu'elle a tiré son origine d'une longue suite de rois, mais à cause qu'elle a apporté la grâce en naissant en grâce, et qu'elle est née fille du Père céleste.

Mesdames, vous verrez aujourd'hui une de vos plus illustres sujettes, qui touchée de ces sentiments, se dépouillera devant vous des honneurs que sa naissance lui donne. Ce spectacle est digne de Vos Majestés; et après ces cérémonies magnifiques dans lesquelles on a étalé toutes les les pompes du monde, il est juste qu'elles assistent à celles où l'on apprend à les mépriser. Elles viennent ici dans cette pensée, dans laquelle je dois les entretenir pour ne pas frustrer leur attente. Que si la loi que m'impose cette cérémonie particulière m'empêche de m'appliquer au sujet commun que l'Église traite en ce jour, qui est la Nativité de Marie, par la crainte d'envelopper des matières si vastes et si différentes, j'espère que Vos Majestés me le pardonneront facilement; et je me promets que la sainte Vierge ne m'en accordera pas moins son secours, que je lui demande humblement par les paroles de l'ange, en lui disant : *Ave Maria.*

Enfermer dans un lieu de captivité une jeune personne innocente ; soumettre à des pratiques austères et à une vie rigoureuse un corps tendre et délicat ; cacher dans une nuit éternelle une lumière éclatante, que la Cour aurait vue briller dans les plus hauts rangs et dans les places les plus élevées, ce sont trois choses extraordinaires que l'Église va faire aujourd'hui, et cette illustre compagnie est assemblée en ce lieu pour ce grand spectacle.

Qui vous oblige, ma Sœur (car le ministère que j'exerce ne me permet pas de vous appeler autrement, et je dois oublier aussi bien que vous toutes les autres qualités qui vous sont dues) ; qui vous oblige donc à vous imposer un joug si pesant, et à entreprendre contre vous-même, c'est-à-dire contre votre liberté, en vous rendant captive dans cette clôture; contre le repos de votre vie, en embrassant tant d'austérités ; contre votre propre grandeur, en vous jetant pour toujours dans cette retraite profonde, si éloignée de l'éclat du siècle et de toutes les pompes de la terre? J'entends ce que répond votre cœur; et il faut que je le dise à ces grandes reines et à toute cette audience. Vous voulez vous renouveler en Notre-Seigneur, dans cette bienheureuse journée de la naissance de la sainte Vierge ; vous voulez renaître par la grâce pour commencer une vie nouvelle, qui n'ait plus rien de commun avec la nature, et pour cela ces grands changements sont absolument nécessaires.

Et en effet, chrétiens, nous apportons au monde, en naissant, une liberté indocile, qui affecte l'indépendance ; une molle délicatesse, qui nous fait soupirer après les plaisirs ; un vain désir de paraître, qui nous épanche au dehors et nous rend ennemis de toute retraite. Ce sont trois vices communs de notre naissance : et plus elle est illustre [1], plus ils sont enracinés dans le fond des cœurs. Car qui ne sait que la dignité entretient [2] cette fantaisie d'indépendance, que ce tendre amour des plaisirs est flatté par une nourriture délicate, et enfin que cet esprit de grandeur fait que le désir de paraître s'emporte ordinairement aux plus grands excès?

Il faut renaître, ma Sœur, et réformer aujourd'hui ces inclinations dangereuses : *Oportet vos nasci denuo* [3]. Cet amour de l'indépendance, d'où naissent tous les désordres de notre vie, porte l'âme à ne suivre que ses volontés, et dans ce mouvement elle s'égare. Cette délicatesse flatteuse la pousse à chercher le plaisir, et dans cette recherche elle se corrompt. Ce vain désir de paraître la jette tout entière au dehors, et dans cet épanchement elle se dissipe. La vie religieuse, que vous embrassez, oppose à ces trois désordres des remèdes forts et infaillibles. Il est vrai qu'elle vous contraint; mais, en vous contraignant, elle vous règle. Elle vous mortifie, je le confesse ; mais, en vous mortifiant, elle vous purifie : enfin elle vous retire et vous cache; mais, en vous cachant, elle vous recueille et vous renferme avec Jésus-Christ. O contrainte, ô vie pénitente, ô sainte et bienheureuse obscurité! je ne m'étonne plus si l'on vous aime, et si l'on quitte pour l'amour de vous toutes les espérances du monde. Mais j'espère qu'on vous aimera beaucoup davantage, quand j'aurai expliqué toutes vos beautés dans la suite de ce discours, par une doctrine solide et évangélique, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

J'entrerai d'abord en matière pour abréger ce discours ; et afin de vous faire voir par des raisons évidentes que pour régler notre liberté il est nécessaire de la contraindre, je remarquerai avant toutes choses deux sortes de libertés déréglées : l'une ne se prescrit aucunes limites, et transgresse hardiment la loi ; l'autre reconnaît bien qu'il y a des bornes, et quoiqu'elle ne veuille point aller au delà, elle prétend aller

[1] *Var. :* Nous ne naissons tous avec ces trois vices, et plus notre naissance est relevée. — [2] Nourrit. — [3] *Joan.*, III, 7.

jusqu'au bout et user de tout son pouvoir. C'est-à-dire pour m'expliquer en termes plus clairs, que l'une se propose pour son objet toutes les choses permises; l'autre s'étend encore plus loin, et s'emporte jusqu'à celles qui sont défendues. Ces deux espèces de liberté sont fort usitées dans le monde, et je vois paraître dans l'une et dans l'autre un secret désir d'indépendance. Il se découvre visiblement dans celui qui passe par-dessus la loi, et méprise ses ordonances. En effet il montre bien, ce superbe, qu'il ne peut souffrir aucun joug; et c'est pourquoi le Saint-Esprit lui parle en ces termes par la bouche de Jérémie ; *A sæculo confregisti jugum meum; rupisti vincula mea, et dixisti : Non serviam* [1] : « Tu as brisé le joug que je t'imposais; tu as rompu mes liens, et tu as dit en ton cœur, d'un ton de mutin et d'opiniâtre ; Non, je ne servirai pas. » Qui ne voit que ce téméraire ne reconnaît plus aucun [2] souverain, et qu'il prétend manifestement à l'indépendance ? Mais quoique l'autre, dont j'ai parlé, qui n'exerce sa liberté qu'en usant de tous ces droits et en la promenant généralement, si je puis parler de la sorte, dans toutes les choses permises, n'égale pas la rébellion de celui-ci ; néanmoins il est véritable qu'il le suit de près [3]. Car s'étendant aussi loin qu'il peut, s'il ne secoue pas le joug tout ouvertement, il montre qu'il le porte avec peine ; et s'avançant ainsi à l'extrémité où il semble ne s'arrêter qu'à regret, il donne sujet de penser qu'il n'y a plus que la seule crainte qui l'empêche de passer outre. Telles sont les deux espèces de liberté que j'avais à vous proposer, et il m'est aisé de vous faire voir que l'une et l'autre sont fort déréglées.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde ce pécheur superbe qui méprise la loi de Dieu, son désordre, trop manifeste, ne doit pas être convaincu par un long discours ; et je n'ai aussi qu'un mot à lui dire, que j'ai appris de saint Augustin. Il avait aimé autrefois cette liberté des pécheurs ; mais il sentit bientôt dans la suite qu'elle l'engageait à la servitude, parce que, nous dit-il lui-même, « en faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas : » *Volens, quo nollem perveneram* [4]. Que veut dire ce saint évêque ; et se peut-il faire, mes Sœurs, qu'en se laissant aller où l'on veut, l'on arrive où l'on ne veut pas ? Il n'est que trop véritable, et c'est le malheureux précipice où se perdent tous les pécheurs. Ils contentent leurs mauvais désirs et leurs passions criminelles ; ils se réjouissent, ils font ce qu'ils veulent. Voilà une image de liberté qui les trompe; mais la souveraine puissance de celui contre lequel ils se soulèvent, ne leur permet pas de jouir longtemps de leur liberté licencieuse. Car en faisant ce qu'ils aiment, ils attirent nécessairement ce qu'ils fuient, la damnation, la peine éternelle, une dure nécessité qui les rend captifs du péché et qui les dévoue à la vengeance divine. Voilà une véritable servitude que leur aveuglement leur cache. Cesse donc, ô sujet rebelle, de te glorifier de ta liberté, que tu ne peux pas soutenir contre le souverain que tu offenses; mais reconnais au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue : que tu mets un poids de fer sur ta tête, que tu ne peux plus secouer ; et que tu te jettes [1] toi-même dans la servitude, pour avoir voulu étendre sans mesure [2] la folle prétention de ta vaine et chimérique [3] indépendance : telle est la condition malheureuse du pécheur.

Après avoir parlé au pécheur rebelle, qui ose faire ce qu'on lui défend, maintenant adressons-nous à celui qui s'imagine être en sûreté en faisant tout ce qui est permis; et tâchons de lui faire entendre que s'il n'est pas encore engagé au mal, il est bien avant dans le péril. Car en s'abandonnant sans réserve à toutes les choses qui lui sont permises, qu'il est à craindre, mes Sœurs, qu'il ne se laisse aisément tomber à celles qui sont défendues ! Et en voici la raison en peu de paroles, que je vous prie de méditer attentivement. C'est qu'encore que la vertu prise en elle-même soit infiniment éloignée du vice, néanmoins il faut confesser à la honte de notre nature que les limites s'en touchent de près dans le penchant de nos affections, et que la chute en est bien aisée. C'est pourquoi il importe pour notre salut que notre âme ne jouisse pas de toute la liberté qui lui est permise, de peur qu'elle ne s'emporte jusqu'à la licence, et qu'elle ne passe facilement au-delà des bornes quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. L'expérience nous le fait connaître ; de là vient que nous lisons dans les saintes Lettres que Job voulant régler ses pensées, commence à traiter avec ses yeux : *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem* [4]. Il arrête des regards qui pourraient être innocents, pour empêcher des pensées [5] qui apparemment seraient criminelles; si ses yeux n'y sont pas encore obligés assez clairement par la loi de Dieu, il les y engage par traité exprès : *Pepigi fœdus*, parce qu'en effet, chrétiens, celui qui prend sa course avec tant d'ardeur [6] dans cette vaste carrière des choses

[1] *Jer.*, II, 20. — [2] *Var.* : Ne veut plus connaître. — [3] Qu'il en approche. — [4] S. Aug., *Conf.*, lib. VIII, cap. V.

[1] *Var.* : Tu t'engages. — [2] Trop loin. — [3] Ta fausse et chimérique. — [4] *Job.* XXXI, 1. — [5] *Var.* : Des désirs. — [6] Si fortement.

licites, doit craindre qu'étant sur le bord il ne puisse plus retenir ses pas; qu'il ne soit emporté plus loin qu'il ne pense, ou par le penchant du chemin, ou par l'impétuosité [1] de son mouvement; et qu'enfin il ne lui arrive ce qu'a dit de lui-même le grand saint Paulin : *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* [2] : « Je m'emporte au-delà de ce que je dois [3], pendant que je ne prends aucun soin de me modérer en ce que je puis. »

Illustre épouse de Jésus-Christ, la vie religieuse, que vous embrassez, suit une conduite plus sûre : elle s'impose mille lois et mille contraintes dans le sentier de la loi de Dieu . elle se fait encore de nouvelles bornes, où elle prend plaisir de se resserrer. Vous perdrez, je le confesse, ma Sœur, quelque partie de votre liberté au milieu de tant d'observances de la discipline religieuse; mais si vous savez bien entendre quelle liberté vous perdez, vous verrez que cette perte est avantageuse. En effet nous sommes trop libres : trop libres à nous porter au péché, trop libres à nous jeter dans la grande voie qui mène les âmes à la perdition. Qui nous donnera que nous puissions perdre cette partie malheureuse de notre liberté, par laquelle nous nous dévoyons? O liberté dangereuse, que ne puis-je te retrancher de mon franc arbitre? Que ne puis-je m'imposer moi-même cette heureuse nécessité de ne pécher pas? Mais il ne faut pas l'espérer durant cette vie. Cette liberté glorieuse de ne pouvoir plus servir au péché, c'est la récompense des Saints, c'est la félicité des bienheureux. Tant que nous vivrons dans ce lieu d'exil, nous aurons toujours à combattre cette liberté de pécher. Que faites-vous, mes très-chères Sœurs, et que fait la vie religieuse? Elle voudrait pouvoir s'arracher cette liberté de mal faire; mais comme elle voit qu'il est impossible, elle la bride du moins autant qu'il se peut, elle la serre de près par une discipline sévère; de peur qu'elle ne s'égare dans les choses qui sont défendues, elle entreprend de se les retrancher toutes, jusqu'à celles qui sont permises, et se réduit autant qu'elle peut [4] à celles qui sont nécessaires. Telle est la vie des carmélites.

Que cette clôture est rigoureuse! Que ces grilles sont inaccessibles, et qu'elles menacent étrangement tous ceux qui approchent! C'est une sage précaution de la vie régulière et religieuse, qui détourne bien loin les occasions, pour s'empêcher, s'il se peut, de pouvoir jamais servir au péché. Elle est bien aise d'être observée; elle cherche des supérieurs qui la veillent; elle veut qu'on la conduise de l'œil, qu'on la mène pour ainsi dire toujours par la main, afin de se laisser moins de liberté de s'écarter de la droite voie; et elle a raison de ne craindre pas que ces salutaires contraintes soient contraires à la liberté véritable. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve que de faire des levées, que d'élever des quais sur ses rives, pour empêcher qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne; au contraire c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit. Celui-là seulement s'oppose à son cours, qui bâtit une digue au milieu pour rompre le fil de son eau. Ainsi ce n'est pas perdre sa liberté, que de lui donner des bornes deçà et delà pour empêcher qu'elle ne s'égare; c'est la dresser plus assurément [1] à la voie qu'elle doit tenir. Par une telle précaution on ne la gêne pas, mais on la conduit. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent, qui la détournent de son cours naturel, c'est-à-dire qui l'empêchent d'aller à son Dieu : de sorte que la vie religieuse, qui travaille avec tant de soin à vous applanir cette voie, travaille par conséquent à vous rendre libre. J'ai eu raison de vous dire que ses contraintes ne doivent pas vous être importunes, puisqu'elle ne vous contraint que pour vous régler; et la clôture que vous embrassez n'est pas une prison où votre liberté soit opprimée, mais un asile fortifié où elle se défend avec vigueur contre les déréglements du péché. Si ses contraintes sont si fructueuses parce qu'elles dirigent votre liberté, ses mortifications ne le sont pas moins parce qu'elles épurent vos affections; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les sages instituteurs de la vie religieuse et retirée ont trouvé nécessaire de l'accompagner de plusieurs pratiques sévères, pour mortifier les sens et les appétits : c'est qu'ils ont vu que nos passions et ce tendre amour des plaisirs tenaient notre âme captive par des douceurs pernicieuses, qu'ils ont voulu corriger par une amertume salutaire. Et afin que vous entendiez combien cette conduite est admirable, considérez avec moi une doctrine excellente de saint Augustin.

Il nous apprend qu'il y a en nous deux sortes de maux: il y a en nous des maux qui nous plaisent, et il y a des maux qui nous affligent. Qu'il y ait des maux qui nous affligent, ah! nous l'éprouvons tous les jours. Les maladies, la perte des biens, les douleurs d'esprit et de corps

[1] La violence. — [2] *Ad Sever.*, epist. XXX, n. 3. — [3] Je fais plus que je ne dois.
[4] *Var.* : Simplement.

[1] *Var.* : Plus certainement.

tant d'autres misères qui nous environnent, ne sont-ce pas des maux qui nous affligent? Mais il y en a aussi qui nous plaisent, et ce sont les plus dangereux. Par exemple, l'ambition déréglée, la douceur cruelle de la vengeance, l'amour désordonné des plaisirs; ce sont des maux et de très-grands maux, mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. «Il y a donc des maux qui nous blessent, et ce sont ceux-là, dit saint Augustin, qu'il faut que la patience supporte; et il y a des maux qui nous flattent, et ce sont ceux-là, dit le même Saint, qu'il faut que la tempérance modère :» *Alia mala sunt quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrenamus*[1].

Au milieu de ces maux divers, dont nous devons supporter les uns, dont nous devons réprimer les autres, et que nous devons surmonter les uns et les autres, chrétiens, quelle misère est la nôtre? O Dieu, permettez-moi de m'en plaindre : *Usquequo Domine, usquequo oblivisceris me in finem*[2]? «Jusqu'à quand, ô Seigneur, nous oublierez-vous dans cet abîme de calamités?» Jusqu'à quand détournerez-vous votre face de dessus les enfants d'Adam, pour n'avoir point pitié de leurs maladies? *Avertis faciem tuam in finem?* «Jusqu'à quand, jusqu'à quand, Seigneur, me sentirai-je toujours accablé de maux qui remplissent mon cœur de douleur, et mon esprit de fâcheuses irrésolutions?» *Quamdiu ponam consilia in anima mea, dolorem in corde meo per diem*[3]? Mais s'il ne vous plaît pas, ô mon Dieu, de me délivrer de ces maux qui me blessent et qui m'affligent, exemptez-moi du moins de ces autres maux; je veux dire des maux qui m'enchantent, des maux qui m'endorment, qui me contraignent de recourir à vous; de peur de m'endormir dans la mort : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte*[4]. N'est-ce pas assez, ô Seigneur, que nous soyons accablés[5] de tant de misères, qui font trembler nos sens, qui donnent de l'horreur à nos esprits? Pourquoi faut-il qu'il y ait des maux qui nous trompent par une belle apparence, des maux que nous prenions pour des biens, qui nous plaisent et que nous aimions? Est-ce que ce n'est pas assez d'être misérables? Faut-il, pour surcroît de malheur, que nous nous plaisions en notre misère pour perdre à jamais l'envie d'en sortir « Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?» *Infelix homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus*[6]? Ecoute la réponse, homme misérable; ce sera «la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur :» *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum*[1].

Mais j'admire l'ordre qu'il tient pour ta guérison. Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux : les uns qui piquent, les autres qui flattent; mais Dieu a disposé par sa providence que les uns servissent de remède aux autres; je veux dire que les maux qui blessent servent souvent pour modérer ceux qui plaisent, les douleurs pour corriger les passions, les afflictions de la vie pour nous dégoûter des vaines douceurs et étourdir le sentiment des plaisirs mortels. C'est ainsi que Dieu se conduit envers ses enfants, pour purifier leurs affections. *Impinguatus est dilectus, et recalcitravit*[2] : «Son bien-aimé s'est engraissé, et il a regimbé contre lui.» Dieu l'a frappé, dit l'Ecriture, et il s'est remis dans son devoir, et il l'a cherché dès le matin : *Cum occideret eos, quærebant eum, et revertebantur, et diluculo veniebant ad eum.*[3]

Telle est la conduite de Dieu, c'est ainsi qu'il nous guérit de nos passions; et c'est sur cette sage conduite que la vie religieuse a réglé la sienne. Peut-elle suivre un plus grand exemple? Peut-elle se proposer un plus beau modèle? Elle entreprend de guérir les âmes, par la méthode infaillible de ce souverain Médecin. Elle châtie le corps avec saint Paul[4]; elle réduit en servitude le corps par les saintes austérités de la pénitence, pour le rendre parfaitement soumis à l'esprit. Que cette méthode est salutaire! Car, ma Sœur, je vous en conjure, jetez encore un peu les yeux sur le monde, pendant que vous y êtes encore; voyez les déréglements de ceux qui l'aiment[5]; voyez les excès criminels où leurs passions les emportent. Ah! je vois que le spectacle de tant de péchés fait horreur à votre innocence. Mais quelle est la cause de tous ces désordres? C'est sans doute qu'ils ne songent point à donner des bornes à leurs passions : au contraire ils les traitent délicatement; ils attisent ce feu, et ces ardeurs s'accroissent jusqu'à l'infini; ils nourrissent ces bêtes farouches, et ils n'en peuvent plus dompter la fureur; ils flattent en eux-mêmes l'amour des plaisirs, et ils le rendent invincible par leurs complaisances[6].

Mes Sœurs, que votre conduite est bien plus réglée! Bien loin de donner des armes à cet ennemi, vous l'affaiblissez tous les jours par les

[1] *Cont. Jul.*, lib. V, cap. v, n. 22. — [2] *Psal.* XII, 1. — [3] *Ibid.*, 2 — [4] *Ibid.*, 4.
[5] *Var.*: Pressés. — [6] *Rom.*, VII, 24.

[1] *Rom.*, 25 — [2] *Deut.*, XXXII, 15. — [3] *Psal.*, LXXVII, 34. — [4] I *Cor.*, IX, 17.
[5] *Var.* : Qui le suivent. — [6] Et ils s'en rendent enfin les esclaves par les complaisances.

veilles, par l'abstinence et par l'oraison; vous tenez le corps sous le joug, comme un esclave rebelle[1] et opiniâtre. J'avoue que la nature souffre beaucoup dans cette vie pénitente[2]; mais ne vous plaignez pas de cette conduite : cette peine est un remède; cette rigueur qu'on tient à votre égard, est un régime. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite. Cette convoitise qui vous attire, ces maux trompeurs dont je vous parlais, qui ne vous blessent qu'en vous flattant, demandent nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger; il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens, où il est dangereux de se plaire trop. Si ces remèdes vous semblent durs, « ils s'excusent, dit Tertullien, des maux qu'ils vous font par l'utilité qu'ils vous apportent : » *Emolumento curationis offensam sui excusant*[3]. Soumettez-vous, ma Sœur, puisqu'il plaît à Dieu de vous appeler à ce salutaire régime. Commencez-en aujourd'hui l'épreuve avec la bénédiction de l'Eglise; embrassez de tout votre cœur ces austérités fructueuses, qui ôtant tout le goût aux plaisirs des sens, purifieront votre intelligence pour sentir plus vivement les chastes voluptés de l'esprit. En combattant ainsi votre corps, vous épurerez vos affections, vous remporterez la victoire. Mais de peur que vous ne vous enfliez par ces grands succès, accoutumez-vous à l'humilité, par l'amour de la vie cachée : c'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Il ne sera pas dit, chrétiens, qu'en ce jour dédié à la sainte Vierge, elle soit passée sous silence; et la cérémonie qui nous assemble en ce lieu m'ayant fait porter ailleurs mes pensées dans le reste de ce discours, je me suis du moins réservé de vous la proposer dans ce dernier point comme le modèle de la vie cachée. Combien elle a vécu solitaire, combien elle a été soigneuse de se retirer, vous le pouvez juger aisément par le peu que nous savons de sa sainte vie; et les actions particulières de cette Vierge incomparable ne seraient pas, comme elles sont, si fort inconnues, si l'amour de la retraite ne les avait couvertes d'un voile sacré et n'en avait fait un mystère. Qui vous a poussée, ô divine Vierge, à vous cacher si profondément? Qui vous a inspiré un si grand amour de cette obscurité mystérieuse dans laquelle votre vie est enveloppée? Je pense pour moi, chrétiens, que ç'a été sa pudeur. Et afin que vous entendiez quelle est cette pudeur merveilleuse dont la sainte Vierge nous donne l'exemple, je remarquerai en peu de paroles qu'il y en a de deux sortes. Si la chasteté a sa pudeur, l'humilité a aussi la sienne. Ces deux vertus chrétiennes ont cela de commun entre elles, que toutes deux craignent les regards; elles croient toutes deux perdre quelque chose de leur intégrité et de leur force, quand elles s'abandonnent à la vue des hommes : et c'est pourquoi toutes deux aiment la retraite, et embrassent la vie cachée.

Pour ce qui regarde la chasteté, je ne puis mieux vous exprimer combien elle y est délicate que par ces beaux mots de Tertullien : *Vera et tota et pura virginitas nil magis timet quam semetipsam, etiam feminarum oculos pati non vult*[1] : « La virginité, nous dit-il, quand elle est entière et parfaite, *Vera et tota et pura*, ne craint rien tant qu'elle-même; telle est sa délicatesse, qu'elle appréhende même les yeux des femmes : » *etiam feminarum oculos pati non vult*. C'est pour quoi elle se cache avec soin, se réservant tout entière aux regards de Dieu, qui sont les seuls qu'elle ne craint pas : voilà le portrait au naturel de la pudeur virginale. Mais celle de l'humilité n'est ni moins tendre ni moins délicate : au contraire elle semble encore plus timide; elle ferme la porte sur soi pour n'être point vue, selon le précepte de l'Evangile[2]; elle ne craint pas seulement les regards des autres, mais encore elle appréhende les siens; elle cache à la gauche ce que fait la droite[3], et elle se retire tellement en Dieu qu'elle ne se voit pas elle-même. C'est pourquoi saint Paul nous la représente dans une posture admirable, « oubliant, dit-il, ce qui est derrière et s'étendant au-devant de toute sa force : » *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum*[4]. C'est la vraie posture de l'humilité, qui porte ses regards bien loin devant soi, par la crainte qu'elle a de se voir soi-même; et qui considère toujours ce qui reste à faire, pour n'être jamais flattée de ce qu'elle a fait. Puisqu'elle se cache à sa propre vue, jugez de là, chrétiens, combien les regards des autres doivent offenser sa modestie.

Ces vérités étant supposées, venons maintenant à la sainte Vierge. Si vous la voyez retirée, aimant le secret et la solitude, si peu accoutumée à la vue des hommes qu'elle est même troublée à l'abord d'un ange, c'est la pudeur de la chasteté qui lui donne cette retenue. Car les vierges dit saint Bernard, qui sont vraiment

[1] *Var.* : Indocile. — [2] Dans cette contrainte. — [3] *De Pœnit.*, n. 10.

[1] *De Virg. veland.*, n. 15. — [2] *Matth.*, VI, 6. — [3] *Matth.*, VI, 3. — [4] *Philip.*, III, 13.

vierges, ne sont jamais sans inquiétude, sachant qu'elles portent un trésor céleste dans un fragile vaisseau de terre ; ou si les corps des vierges, purifiés et ennoblis par la chasteté, méritent un nom plus noble, mettons que ce soit un cristal, il est toujours une matière fragile : *Thesaurum in vasis fictilibus* [1]. C'est pourquoi elles se tiennent sur leurs gardes pour éviter ce qui est à craindre ; toujours elles craignent où toutes choses sont en sûreté: *Ut timenda caveant, etiam tuta pertimescunt* [2] ; et appréhendant partout des embûches, elles se font un rempart du silence, du recueillement et de la retraite. Belle et admirable leçon pour toutes les filles chrétiennes ; mais leçon peu pratiquée dans nos jours, où bien loin d'aimer la retraite, elles ont peine à trouver des places assez éminentes pour se mettre en vue. Qui pourrait raconter tous les artifices dont elles se servent pour attirer les regards ? Et encore quels sont ces regards, et puis-je en parler dans cette chaire ? Non, c'est assez de vous dire que les regards qui leur plaisent ne sont pas des regards indifférents ; ce sont de ces regards ardents et avides, qui boivent à longs traits sur leurs visages tout le poison qu'elles ont préparé pour les mœurs ; ce sont ces regards qu'elles aiment.

Mais n'entrons pas plus avant dans cette matière, et contentons-nous de leur dire ce que Tertullien pense d'elles. Elles rougiront peut-être d'apprendre ce que ce grand homme ne craint pas de nous assurer ; et je leur dirai après lui que de s'attirer de tels regards, ou même s'y exposer avec dessein, si ce n'est pas s'abandonner tout à fait; c'est du moins prostituer son visage : *Totam faciem prostituere* [3]. Je leur laisse à méditer cette parole, que la modestie de la chaire ne me permet pas d'exprimer dans toute sa force ; aussi bien ne touche-t-elle pas celle à qui je parle. Grâce à la miséricorde divine, la vocation qu'elle embrasse la met à couvert de cette honte ; elle se jette dans un monastère où, pour exclure les regards trop hardis, on bannit éternellement les plus modestes. Courage, ma chère Sœur, fortifiez vous dans cette pensée, et entrez avec joie dans un monastère où vous trouverez le plus haut degré de la pudeur virginale, selon cette belle sentence, qui semble être prononcée pour les carmélites et qu'un historien ecclésiastique a recueillie de la bouche du grand saint Martin, que « le triomphe de la modestie et la dernière perfection de l'honnêteté dans votre sexe, c'est de ne se laisser jamais

[1] I Cor., IV, 7. — [2] S. Bern., super *Missus est*, hom. III, n. 9. — [3] *De Virg. veland.*, n. 17.

voir : » *Prima virtus et consummata victoria est non videri* [1].

Si la pudeur de la chasteté doit vous faire aimer la retraite, celle de l'humilité vous y oblige beaucoup davantage : c'est ce qu'il faut encore montrer, en un mot, par l'exemple de la sainte Vierge. Lorsque toute la Judée accourt à son Fils, étonnée de ses prédications et de ses miracles, elle ne se mêle pas dans ses actions éclatantes, elle demeure enfermée dans sa maison ; et depuis le temps bienheureux de la manifestation de Jésus-Christ, à peine paraît-elle une ou deux fois dans tout l'Evangile. Au reste durant trente années qu'elle le possède toute seule, elle ne se vante pas d'un si grand bonheur; elle garde partout le silence et nous voyons bien dans l'Histoire sainte qu'elle écoute attentivement ce qui se disait de son Fils, qu'elle l'admire en elle-même, qu'elle le médite en son cœur ; mais nous ne lisons pas qu'elle en parle, si ce n'est à sa cousine sainte Elisabeth, à laquelle elle ne pouvait se cacher, parce qu'il a plu au Saint-Esprit de lui révéler le mystère.

Ne voyez-vous pas, chrétiens, cette pudeur de l'humilité, qui se sent comme violée par les regards et par les louanges des hommes ? Imitez un si grand exemple et croyez que, pour plaire à l'Époux céleste, vous ne pouvez jamais être trop cachés : que si vous en demandez la raison, je vous dirai en peu de paroles qu'il est un Amant jaloux. Il est ordinaire aux jaloux de cacher soigneusement ce qu'ils aiment, afin de le réserver tout entier à leur cœur avide, que le moindre soupçon de partage offense à l'extrémité. Jésus, votre Amant est jaloux d'une jalousie extraordinaire : car il n'est pas seulement jaloux si vous avez pour les autres quelque complaisance ; mais il est si sévère et si délicat, qu'il se pique si vous en avez pour vous-même. « Si la droite fait quelque bien, que la gauche, dit-il, ne le sache pas [2]. » Il demande tout votre amour pour lui seul, et tellement pour lui seul que vous-même, tant il est jaloux, ne devez point entrer dans ce partage. Pour satisfaire à sa jalousie, vous ne sauriez vous chercher, ma Sœur, une trop profonde retraite. Cachez-vous avec Jésus-Christ dans la sainte obscurité de cette clôture ; et pour être entièrement selon son cœur, arrachez du vôtre jusqu'à la racine tout le désir de paraître et de plaire au monde.

Un auteur profane a écrit, au rapport de saint Augustin, que les grands et les puissants de la terre, et pour user de son mot, les princes, c'est-à-dire les personnes de votre naissance et

[1] Sulp. Sev., *Dial.* II, n. 12. — [2] *Matth.*, VI, 3.

de votre rang, devaient être nourries par la gloire : *Principem civitatis alendum esse gloria*[1]. Et moi au contraire, je vous dis, ma Sœur, que le mépris de la gloire doit être votre nourriture, que vous devez effacer de votre mémoire toutes les marques de grandeur ; et afin que vous commenciez à les oublier, je ne vous parlerai plus ni des titres illustres qui sont si bien dus à la grandeur de votre maison, ni des avantages glorieux de votre naissance. Je n'ignore pas néanmoins que j'en pourrais parler plus librement à une personne qui les quitte et qui les foule aux pieds, et qu'on peut en discourir de la sorte pour en inspirer le mépris. Mais cette manière détournée d'en parler en les rabaissant, ne me semble pas encore assez pure pour la prise d'habit d'une carmélite. Il est des passions délicates que l'on réveille, non-seulement quand on les chatouille, mais encore quand on les pique et quand on les choque ; il vaut mieux les laisser dormir éternellement, et qu'il ne s'en parle jamais, parce qu'on ne peut les rabaisser de la sorte sans en rappeler les idées. Ainsi l'on imprime insensiblement ce que l'on voulait effacer, et l'on réveille quelquefois la vanité qu'on pensait détruire.

Aussi ai-je remarqué dans les saintes Lettres que l'Esprit de Dieu qui les a dictées, parle aux Epouses de Jésus-Christ des avantages de la naissance avec une précaution admirable. Il ne les avertit pas seulement de les mépriser, il veut qu'elles en perdent jusqu'au souvenir : « Ecoutez, ma fille, et voyez, et oubliez votre peuple et la maison de votre père[2] ; » nous montrant par cette parole que le remède le plus efficace contre ces douces pensées, qui flattent l'ambition et la vanité dans la partie la plus délicate et la plus sensible, c'est de n'y faire plus de réflexion et de les ensevelir, s'il se peut, dans un oubli éternel.

Pratiquez cette leçon salutaire ; et si vous jetez les yeux sur ceux dont vous tenez la naissance, que ce soit pour contempler leurs vertus : que ce soit pour considérer cette conversion admirable, où tous les intérêts politiques cédèrent à la force de la vérité et furent sacrifiés si visiblement à la gloire de la religion ; que ce soit pour vous fortifier dans la piété[3] par l'exemple de cette héroïne chrétienne, qui vous a donné plus que la naissance, et qui n'aurait rien désiré avec tant d'ardeur[4] sur la terre que de vous voir aujourd'hui renaître, s'il avait plu à la Providence qu'elle eût été présente à cette action. Mais que dis-je ? Elle la voit du plus haut des cieux ; et si la félicité dont elle jouit est capable de recevoir de l'accroissement, vous la comblez d'une joie nouvelle. Suivez sa dévotion exemplaire ; et comme Dieu l'a choisie pour remettre la vraie foi dans votre maison, tâchez d'achever un si grand ouvrage. Vous savez, ma Sœur, ce que je veux dire ; et quelque illustre que soit cette assemblée, on ne s'aperçoit que trop de ce qui lui manque. Dieu veuille que l'année prochaine la compagnie[1] soit complète, que ce grand et invincible courage se laisse vaincre une fois : et qu'après avoir tant servi, il travaille enfin pour lui-même. Votre exemple lui peut faire voir que le Saint-Esprit agit dans l'Eglise avec une efficace extraordinaire ; et du moins sera-t-il forcé d'avouer que, dans le lieu où il est, il ne se verra jamais un tel sacrifice.

Mais il est temps, ma Sœur, de vous le laisser accomplir ; votre piété s'ennuie de porter si longtemps les livrées du monde et les marques de sa vanité. J'entends que vous soupirez après cet heureux habit que l'Eglise va bénir pour vous. Vous aurez cet honneur extraordinaire, de le recevoir par les mains de cet illustre prélat qui représente ici par sa charge la majesté du Siége apostolique, et qui en soutient si bien la grandeur par ses vertus éminentes. J'ose dire qu'il vous devait cet office : il fallait que Rome, où vous êtes née, s'intéressât par ce moyen à l'exemple de piété que vous donnez à Paris. Entrez donc dans cette clôture avec la sainte bénédiction de ce très-digne archevêque : mais souvenez-vous éternellement que dès le premier pas que vous y ferez, vous devez renoncer de tout votre cœur jusqu'au moindre désir de paraître, et prendre pour votre partage la sainte et mystérieuse obscurité en laquelle il a plu à Notre-Seigneur que sa divine Mère fût enveloppée.

Madame, la grandeur qui vous environne empêche sans doute Votre Majesté de goûter cette vie cachée qui est si agréable aux yeux de Dieu, et qui nous unit si saintement au Sauveur des âmes. Votre gloire, déjà élevée si haut, a reçu encore un nouvel éclat, où nos expressions ne peuvent atteindre. Car qui pourrait dire, Madame, combien il est glorieux d'avoir contribué avec tant de force à pacifier éternellement ces deux puissantes Maisons qui semblent ne se pouvoir quitter, tant elles se sont souvent embrassées ; qui semblaient ne se pouvoir joindre, tant elles se sont souvent désunies, et que nous voyons maintenant réconciliées par

[1] *De Civit. Dei*, lib. V, cap. XIII. — [2] *Psal.*, XLIV, 11.
[3] *Var. :* Pour vous apprendre la piété. — [4] Et qui n'aurait pu avoir de plus grande joie.

[1] *Var. :* La cérémonie.

cet admirable traité qui nous promet enfin la paix immuable, parce que jamais il ne s'en est fait où le présent ait été réglé par des décisions plus tranchantes, ni où l'avenir ait été prévu avec des précautions plus sages : tant a été pénétrant ce noble génie que Votre Majesté nous nous a conservé, par une si constante et si charitable prévoyance, comme l'instrument nécessaire pour achever un si grand ouvrage!

Mais, madame, que dirai-je maintenant de vous, et que trouverai-je dans cet univers qui égale Votre Majesté ? Que peut-on s'imaginer de plus grand que d'être l'épouse chérie du premier monarque du monde, qui s'est arrêté pour l'amour de vous au milieu de ses victoires, et qui vous ayant préférée à tant de conquêtes infaillibles, ne laisse pas de confesser qu'encore ne vous a-t-il pas assez achetée [2]

Parmi tant de gloire, Mesdames, ce que j'appréhende pour Vos Majestés, c'est que vous n'ayez point assez de part à l'humiliation de Jésus-Christ. C'est ce qui vous doit obliger de vous retirer souvent avec Dieu, de vous dépouiller à ses pieds de toute cette magnificence royale qui aussi bien ne paraît rien à ses yeux, et là de vous couvrir humblement la face de la sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands que de leur persuader qu'ils sont incapables : au contraire il faut qu'ils entendent que leur condition relevée leur apporte ce mal nécessaire, que leurs fautes ne peuvent être presque médiocres. Dans la vue de tant périls, Vos Majestés, Mesdames, doivent s'humilier profondément. Tous les peuples vous admireront, tous les peuples loueront vos vertus dans toute l'étendue de leurs cœurs. Vous seules vous vous accuserez, vous seules vous vous confondrez devant Dieu ; et vous participerez par ce moyen aux opprobres de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire que je vous souhaite éternelle. *Amen.*

SERMON

POUR

LA PROFESSION DE MADELEINE-ANGÉLIQUE DE BEAUVAIS

Prêché à Paris, en 1667, dans l'oratoire de la Visitation de Chaillot.

Les mœurs de la cour offrent aux historiens ample matière aux récits graveleux et aux scandaleuses anecdotes : nos modernes narrateurs sont intarissables en ce point. La jeune cour de Louis XIV, notamment, semble par un charme particulier avoir affriandé les plus stylés et les plus agaçants d'entre nos sages lettrés. Il y a bien une raison à préférer un si noble théâtre, les intrigues y sont autrement menées que dans notre société abaissée ou pendant les dévergondages de la Régence et de Louis XV. Mais un aspect, toujours négligé et laissé dans l'ombre par les conteurs des licencieux ébats à la cour de Louis XIV, mérite et appelle l'attention du lecteur de Bossuet. Qui en posséderait tous les détails pourrait, si je ne me trompe, écrire avec édification et à meilleur profit, la contre-partie des croustilleuses et libres narrations de nos efféminés. Si, déjà, la noble et vertueuse descendante des Bouillon avait, par une fuite précipitée, longtemps avant de s'y renfermer tout à fait, cherché dans la solitude du Carmel un abri contre les ardentes poursuites du jeune Roi, Melle de Beauvais, ni moins belle ni moins pure, en une situation à peu près semblable, s'était, avec une résolution égale, soustraite aux séductions et jetée dans le monastère de la Visitation à Chaillot. La Reine mère, Anne d'Autriche, accourut l'en arracher : elle aimait tendrement cette jeune compagne grandie sous ses yeux, le charme innocent de ses dernières années. Nulle, parmi les nobles dames de son entourage, n'a comme Angélique de Beauvais possédé le cœur de la grande Reine. La jeune et vertueuse suivante dût donc attendre jusqu'à la mort d'Anne d'Autriche, arrivée le 20 janvier 1666, avant d'obéir librement à la vocation divine. Mais à peine dégagée des liens d'un dévouement, honneur de ses jeunes années, qu'elle n'a pu refuser à la reine, elle se hâte d'aller dans une sainte retraite consacrer sous le voile religieux les qualités brillantes que sa royale protectrice a tant aimées, que la cour a environnées d'une si périlleuse admiration, et dont Dieu seul se réservait l'hommage. Bossuet, en marquant ainsi les circonstances du sacrifice, nous en a donné par cet éloge mérité la date précise.. Mais il serait injuste d'oublier comment nous ignorerions encore jusqu'au nom de l'illustre chrétienne, si M. Floquet, avec cette rare érudition à laquelle je ne cesse d'emprunter mes meilleurs renseignements, ne nous en avait révélé l'intéressante histoire (1).

L'héroïque postulante fut admise bientôt après son entrée à l'honneur de la *profession*: on sait que Madeleine-Angélique avait fait noblement ses preuves. La cour et la famille de Beauvais, étroitement alliée aux Richelieu, donnait à la cérémonie, présidée par l'archevêque de Paris, de Péréfixe, un éclat inaccoutumé. Si Marie-Thérèse, retenue à cause de ses couches récentes (2 janvier 1667) ne put intervenir, la généreuse fondatrice du monastère de Chaillot, la reine d'Angleterre animait de sa présence la voix du grand orateur qui, si peu d'années après, devait si magnifiquement célébrer la mémoire de l'infortunée princesse. Le discours sera aujourd'hui plus simple, moins éclatant : l'enseignement en sera-t-il moins utile?

(1) *Etudes*, tom. 3, p. 119-127.

Elegi abjectus esse in domo Dei mei.

J'ai choisi d'être abaissé et humilié dans la maison de mon Dieu.

Psal. LXXXIII, 11.

Que l'orgueil monte toujours, selon l'expression du Psalmiste [1], jusqu'à se perdre dans les nues; que les hommes ambitieux ne donnent aucune borne à leur élévation ; que ceux qui habitent les palais des rois ne cessent de s'em-

[1] *Psal.*, LXXIII, 23.

presser, jusqu'à ce qu'ils occupent les plus hautes places : Vous, ma Sœur, qui choisissez pour votre demeure la maison de votre Dieu, vous suivez une autre conduite et vous n'imitez pas ces empressements. Si les rois, si les grands du monde méprisent ceux qu'ils voient dans les derniers rangs, et ne daignent pas arrêter sur eux leurs regards superbes, il est écrit au contraire que Dieu, qui est le seul grand, regarde de loin et avec hauteur tous ceux qui font les grands devant sa face, et tourne ses yeux favorables sur ceux qui sont abaissés [1]. C'est pourquoi le Roi-Prophète descend de son trône et choisit d'être le dernier dans la maison de son Dieu, plus assuré d'être regardé dans son humiliation que s'il levait hautement la tête et se mettait au-dessus des autres : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei.*

Réglez-vous sur ce bel exemple [2]. Ne soyez pas, dit saint Augustin [3], de ces montagnes que le ciel foudroie, sur lesquelles les pluies ne s'arrêtent pas, mais de ces humbles vallées qui ramassent les eaux célestes et en deviennent fécondes. Songez que la créature que Dieu a jamais le plus regardée, c'est celle qui s'est mise au lieu le plus bas : « Dieu, dit-elle, a regardé la bassesse de sa servante [4]. » Parce qu'elle se fait servante, Dieu la fait mère et reine et maîtresse. Ses regards propices la vont découvrir [5] dans la profondeur où elle s'abaisse, dans l'obscurité où elle se cache, dans le néant où elle s'abîme. Descendez donc avec elle au dernier degré : heureuse si en vous cachant et au monde et à vous-même, vous vous faites regarder par celui qui aime à jeter les yeux sur les âmes humbles et profondément abaissées devant [6] sa majesté sainte. Pour entrer dans cet esprit d'humiliation, prosternez-vous aux pieds de la plus humble des créatures, et honorant avec l'ange sa glorieuse bassesse, dites-lui de tout votre cœur, *Ave.*

Il a été assez ordinaire aux sages du monde de rechercher la retraite et de se soustraire à la vue des hommes : ils y ont été engagés par des motifs fort divers. Quelques-uns se sont retirés pour vaquer à la contemplation et à l'étude de la sagesse; d'autres ont cherché dans la solitude la liberté et l'indépendance; d'autres, la tranquillité et le repos; d'autres, l'oisiveté ou le loisir; plusieurs s'y sont jetés par orgueil. Ils n'ont pas tant voulu se séparer que se distinguer des autres par une superbe singularité, et leur dessein n'a pas tant été d'être solitaires que d'être extraordinaires et singuliers. Ils n'ont pu endurer ou le mépris découvert des grands, ou leurs froides et dédaigneuses civilités; ou bien ils ont voulu montrer du dédain pour les conversations, pour les mœurs, pour les coutumes des autres hommes, et ont affecté de faire paraître que très-contents de leurs propres biens et de leur propre suffisance, ils savaient trouver en eux-mêmes non-seulement tout leur entretien, mais encore tout leur secours et tout leur plaisir. Il s'en est vu un assez grand nombre à qui le monde n'a pas plu, parce qu'ils n'ont pas assez plu au monde. Ils l'ont méprisé tout à fait, parce qu'il ne les a pas assez honorés au gré de leur ambition; et enfin ils ont mieux aimé tout refuser de sa main, que de sembler trop faciles en se contentant de peu.

Vos motifs sont plus solides et plus vertueux. On sait assez, ma Sœur, que le monde ne vous aurait été que trop favorable, si vous l'aviez jugé digne de vos soins. Vous n'affectez pas non plus de lui montrer du dédain : vous aimez mieux qu'il vous oublie, ou même qu'il vous méprise s'il veut, que de tirer parade et vanité du mépris que vous avez pour lui; enfin vous cherchez l'abaissement et l'abjection dans la maison de votre Dieu; c'est ce que les sages du monde n'ont pas conçu ; c'est la propre vertu du christianisme.

Parmi ceux qui aiment la gloire, saint Augussin a remarqué qu'il y en a de deux sortes : les uns veulent éclater aux yeux du monde; les autres, plus finement et plus délicatement glorieux, se satisfont en eux-mêmes [1]. Cette gloire cachée et intérieure est sans comparaison la plus dangereuse. L'Ecriture condamne en nous le désir de plaire aux hommes [2], et par conséquent à nous-mêmes, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, nous ne sommes que trop hommes, c'est-à-dire trop faibles et trop grands pécheurs. « Il faut, dit le saint Apôtre, que celui qui se glorifie, se glorifie uniquement en Notre-Seigneur, parce que celui-là n'est pas approuvé qui se fait valoir lui-même, mais celui que Dieu estime [3]. » Ainsi entrant aujourd'hui dans la maison de votre Dieu par une profession solennelle, il faut quitter toute hauteur, et celle que le monde donne et celle qu'un esprit superbe se donne à soi-même. Il faut choisir l'abaissement et l'abjection, et enfin vous rendre petite, selon le précepte de l'Evangile [4]; petite aux yeux des autres hommes, très-petite à vos propres yeux. Ce sont les deux vérités que je traiterai dans ce

[1] *Psal.* CXXXVII, 6.
[2] *Var.* : Imitez un si bel exemple. — [3] *In Psal.*, CXLI, n. 5. — [4] *Luc.*, I, 48. — [5] Chercher.
[6] *Var.*: Ceux qui sont humblement tremblants devant.

[1] *De Civit. Dei*, lib. V, cap. XX. — [2] *Galat.*, I, 10. — [3] II. *Cor.*, X, 17, 18. — [4] *Matth.*, XVIII, 3, 4.

discours, et je les joindrai l'une à l'autre dans une même suite de raisonnement.

PREMIER POINT.

Il est aisé de remarquer dans l'Evangile que ce que le Fils de Dieu a entrepris par des paroles plus efficaces, ç'a été la gloire du monde. C'est elle aussi qui a apporté le plus grand obstacle à l'établissement de sa doctrine, non-seulement à la profession externe et publique, mais à la foi et à la croyance. Elle n'a point eu de plus emportés ni de plus opiniâtres contradicteurs que les pharisiens et les docteurs de la loi; et le Sauveur ne leur reproche rien avec tant de force que la vanité et le désir de la gloire. « Ils aiment, dit-il. les premières places; ils se plaisent à recevoir des soumissions. Ils veulent qu'on les appelle maîtres et docteurs; ils prient publiquement dans les coins des rues, afin que les hommes les voient; enfin ils ne font rien que pour être vus et honorés[1]. » Aussi quelques-uns des sénateurs qui crurent en Jésus n'osèrent le reconnaître publiquement, « de crainte d'être chassés de la Synagogue; car ils aimaient plus la gloire des hommes que la gloire de Dieu : » *Ex principibus multi crediderunt in eum; sed propter pharisæos non confitebantur, ut e Synagoga non ejicerentur : dilexerunt enim gloriam hominum magis quam gloriam Dei*[2]. Mais il n'a rien dit de plus efficace ou, si vous me permettez cette expression, de plus foudroyant que cette parole que nous lisons en saint Jean : *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis*[3]? « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire les uns des autres, et ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul? » Méditez cette parole : c'est la gloire qui nourrit dans l'esprit de l'homme ce secret principe d'incrédulité; c'est elle qui entretient la révolte contre l'Evangile. Si la plupart des autres vices combattent la charité, celui-ci combat la foi : les autres détruisent l'édifice; celui-ci renverse le fondement même.

Le même conseil de la Sagesse divine qui a porté un Dieu à s'abaisser et à se rendre petit, l'a porté à ne se communiquer qu'à ceux qui sont petits et humbles : *Revelasti parvulis*[4]. Un Dieu dépouillé et anéanti. Il a pris la faiblesse tout entière, la bassesse, l'humiliation : il n'a rien ménagé, rien épargné de tout ce que les hommes méprisent, de tout ce qui fait horreur à leurs sens. A ces esprits enflés qui se nourrissent de gloire, Jésus-Christ est trop nu et trop bas pour eux, les lumières de l'Evangile trop simples, la doctrine du christianisme trop populaire. Ils n'estiment rien de grand que ce qui fait grande figure dans le monde, et ce qui occupe une grande place. C'est pourquoi le propre de la gloire, c'est d'amasser autour de soi tout ce qu'elle peut. L'homme se trouve trop petit tout seul : ou de grands domaines, ou de grands palais, ou des habits somptueux, ou une suite magnifique, ou les louanges et l'admiration publique. Il tâche de s'agrandir et de s'accroître comme il peut : il pense qu'il s'incorpore tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne : il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ces appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Il ne peut augmenter sa taille et sa grandeur naturelle, il y applique ce qu'il peut par le dehors; et s'imagine qu'il devient plus grand et se multiplie quand on parle de lui, quand il est dans la bouche de tous les hommes, quand on l'estime, quand on le redoute[1], quand on l'aime, quand on le recherche, enfin quand il fait du bruit dans le monde. La vertu toute seule lui semble trop unie et trop simple. Ces esprits enflés trouvent Jésus-Christ si petit, si humble, si dépouillé! Ils ne peuvent comprendre qu'il soit grand; et ne savent comment attacher ces grands noms de Sauveur, de Rédempteur et de Maître du genre humain, à cette bassesse et à cette pauvreté du Dieu-Homme.

Voulez-vous être capable de connaître les grandeurs de Jésus-Christ, quittez toutes ces idees, plutôt vastes que grandes, plutôt pompeuses que riches, que la gloire inspire, dont la gloire remplit les esprits, ou plutôt dont elle les enfle; car l'esprit ne se remplit pas de choses si vaines. Il faut savoir que Dieu seul est tout; que tout ce que nous amassons autour de nous pour nous faire valoir et nous rendre recommandables, n'est pas une marque de notre abondance, mais plutôt de notre disette qui emprunte de tous côtés. Dieu seul est grand; et toute la grandeur consiste à lui plaire, à être à lui, à le posséder, à faire sa volonté sainte et ne se glorifier qu'en lui seul, parce que « ceux qui recherchent la gloire des hommes, ne sauraient chercher celle qui vient de Dieu seul. » *Gloriam ab invicem accipitis, et quæ a solo Deo est non quæritis.*

A quoi travaillent dans le monde, je ne dis pas les âmes basses et vulgaires, mais ceux que l'on appelle les honnêtes gens et les vertueux, sinon à la gloire et à l'éclat? *Gloriam ab invicem accipitis.* On loue pour être loué; on fait honneur aux autres pour en recevoir, et on se paie

[1] *Matth.*, XXIII, 6, 7. — [2] *Joan.*, XII, 42, 43. — [3] *Joan.*, V, 44. — [4] *Matth.*, XI, 25.

[1] *Var.* : Quand on le craint.

mutuellement d'une si vaine récompense. Ne parlons pas de ces esprits faibles qu'on mène où l'on veut par des louanges, qui s'arrêtent à tous les miroirs qui les flattent, qui s'éblouissent à la première lueur[1] d'une faveur même feinte. Vains admirateurs d'eux-mêmes, qui ne se sentent pas plutôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits : le monde même les traite de faibles et de ridicules. Mais ceux-là sont-ils plus solides, sont-ils moins vains dans le fond et devant Dieu, qui plus adroits à dissimuler leur faiblesse, savent s'attirer la gloire par des détours plus artificieux ? En sont-ils moins les esclaves de la gloire ? La demander misérablement, ou la ménager par adresse, et la recevoir comme chose due : *Gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis :* « Vous recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et vous ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul. » Lorsque la gloire se présente comme d'elle-même, et vient, pour ainsi dire, de bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous la méritons d'autant plus que nous l'avons moins recherchée.

C'est cette gloire qui corrompt toutes les vertus : elle en corrompt la fin ; elle fait faire pour les hommes ce qu'il faut faire pour Dieu; elle fait servir la vérité à l'opinion, ce qui est solide à ce qui est vain et qui n'a point de substance; et ne songe pas, dit saint Augustin, combien c'est une chose indigne que la solidité des vertus serve à la vanité des opinions et des jugements des hommes : *Unde non digne tantæ inanitati servit soliditas quædam firmitasque virtutum*[2]. Elle renverse l'ordre ; elle fait marcher après ce qui doit aller devant. Vous voulez être libéral; il faudrait auparavant être juste, vous dégager avant que d'acquérir les autres, être libre vous-même avant que de songer à vous faire des créatures, enfin, parlons sans figure, à acquitter vos dettes avant que d'épancher des présents. Elle détruit la récompense de la vertu : *Qui magni in hoc sæculo nominati sunt, multumque laudati in civitatibus gentium, quæsierunt non apud Deum, sed apud homines gloriam;... ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanam*[3] : « Ainsi ces hommes d'une si grande réputation, tant célébrés parmi les nations, ont cherché la gloire non en Dieu, mais auprès des hommes; ils ont obtenu ce qu'ils demandaient; ils ont acquis cette gloire qu'ils avaient si ardemment poursuivie; et vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs pensées. » Voilà ce que sont les vertus du monde, des vices colorés qui en imposent par un vain simulacre de probité. Les vicieux que la gloire engendre, ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Les vices que le monde honore et couronne, sont des vices plus spécieux; il y a quelque apparence de vertu. L'honneur, qui était destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques-uns de ses ornements pour en parer le vice qu'il veut établir dans le monde.

Il y a deux sortes de vertus ; la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible toujours attachée à ses règles et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit ; ce n'est pas la vertu du monde : elle n'est pas propre aux affaires ; il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes ; d'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée ; et si elle n'entre dans le monde par quelque intrigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet? Ne parlez pas au monde de cette vertu ; il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce; une autre ajustée, non point à la règle, mais à l'humeur, au temps, à l'apparence, à l'opinion. Vertu de commerce, elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole ; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse, et saura bien faire sa cour. Malgré toute la droiture qu'elle étale avec tant de pompe dans les occasions médiocres, elle ne s'oubliera pas et saura bien ployer, quand il faudra de la faveur, dans les grands besoins et dans les coups décisifs. Il faut remarquer que le monde pardonne tout quand on réussit. Vous êtes parvenu à vos fins cachées ; n'avez vous pas honte de vous-même ?...

Voilà quelles sont les vertus du monde, c'est-à-dire les vertus de ceux qui n'en ont point. Le monde n'aime pas les vices qui ne sont que vices. Car, comme dit saint Jean Chrysostome[1], le mal n'a point de nature pour se soutenir lui-même ; et s'il était sans mélange, il se détruirait par son propre excès. Mais aussi, si peu qu'on prenne de soin de mêler avec le vice quelque couleur de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paraître avec honneur dans le monde. Il n'est pas besoin d'emprunter le masque d'une vertu sévère; ni le fard d'une hypocrisie trop étudiée ; le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde, concilie de l'honneur au vice, et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie.

Ceux qui ne se connaissent point en pierreries

[1] *Var. :* Au moindre éclat. — [2] *De Civ. Dei*, lib. V, cap, XX. — [3] S. August., *in Psal.* CXVIII, serm. XII, n. 2.

[1] Hom. II, *in Act. Apost.*, n. 5.

sont trompés par le moindre éclat; et le monde se connaît si peu en vertu solide, que la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices, il s'agit seulement de trouver des noms et des prétextes honnêtes. Pousser ses amis à quelque prix que ce soit, venger hautement ses injures... Le nom de la dignité d'homme de bien se soutient plus par esprit et par industrie, que par probité et par vertu; et on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

Elegi abjectus esse in domo Dei mei. Je ne veux point de cette gloire qui donne du prix au vice. Comment pourrions-nous recevoir la gloire que le monde donne au vice, nous qui ne recevons pas [1] celle qu'il donne à la vertu? Ce n'est pas la vertu des temps, mais la vertu de l'Evangile... Vous apprendrez la vertu selon la règle en détruisant ces vertus et ces qualités que le monde admire, cette hauteur de courage, cette grandeur d'âme, ces ingénieuses curiosités, cette pénétration d'un esprit subtil et perçant. Tout cela étant corrigé, on s'en servira toutefois...

Les personnes de votre sexe, quel est leur égarement quand la gloire les possède? Je ne daignerais ici vous représenter la faiblesse de celles qui mettent toute leur gloire dans la parure; qui s'imaginent être assez ornées, quand elles amassent autour de leur corps ce qu'il y a de plus curieux ou de plus rare dans l'art ou dans la nature: « Comme si c'était là, dit saint Augustin, le souverain bien et la véritable gloire de l'homme, que tout ce qu'il a soit riche et précieux, excepté lui-même: » *Quasi hoc sit hominis maximum bonum habere omnia bona præter seipsum* [2].

Parlons plutôt de celles qui, fières par leur beauté ou par la supériorité de leur génie, sont d'autant plus captives de la gloire, qu'elles pensent que pour l'acquérir elles n'ont besoin que de leurs personnes et de leurs propres avantages. C'est par là qu'elles prétendent se faire un empire, qui se soutient de soi-même sans aucun secours emprunté. Ah! le malheureux empire! Et peuvent-elles en être orgueilleuses, quand elles songent à quel joug et à quelle honte les destinent leurs propres captifs? Et toutefois elles se flattent de cette souveraineté. En effet l'image en est éclatante. Les hommes ne méprisent rien tant que la flatterie et la servitude [3]. Pour elles on peut descendre à tout ce que la servitude a de plus bas, et la flatterie de plus servile et de plus rampant, jusqu'à les traiter de divinités; et ce titre, que les flatteurs n'ont jamais donné aux plus grands monarques sans offenser les oreilles des courtisans les plus dévoués, se prodigue tous les jours à ces idoles avec l'applaudissement de tout le beau monde. Pour elles enfin on croit tout permis; et le monde, tant il est aveugle et sensuel [1], excuse en leur faveur non-seulement la folie et l'extravagance, mais encore le crime et la perfidie: tout est permis pour leur plaire et les servir.

Quelle est après cela leur vanité et leur emportement? C'est ce que je n'entreprends pas de vous expliquer. Aussi mettent-elles toute leur vertu dans leur fierté. Le dirai-je dans cette chaire? leur chasteté même est un orgueil: elles craignent plutôt d'abaisser leur gloire que de souiller leur vertu et leur innocence. Ce n'est pas leur honnêteté qu'elles veulent conserver, mais leur supériorité et leurs avantages. Et certes si elles aimaient la vertu, se plairaient-elles à faire naître tant de désirs qui lui sont contraires [2] et les verrions-nous se piquer non moins de corrompre dans les autres la chasteté que de la garder en elles-mêmes? C'est par là qu'elles se rendent coupables de l'idolâtrie publique. J'appelle ainsi les attachements criminels qui déshonorent la face du christianisme, et mettent tant de fausses divinités en la place du Dieu véritable. Tertullien disait autrefois aux sculpteurs qui fabriquaient les idoles: *Tu colis idola, qui facis ut coli possint* [3]: « Tu es coupable du crime d'adorer les idoles, toi qui es cause qu'on les peut adorer. » Et vous, superbes beautés, vaines idoles du monde, pensez-vous être innocentes de l'idolâtrie que vous faites régner sur la terre? C'est vous qui ornez l'idole, vous qui parez l'autel profane, vous-mêmes qui recevez l'encens et agréez le sacrifice d'abomination. Bien plus, vous ne fabriquez pas seulement l'idole, comme ceux dont parle Tertullien, mais vous-mêmes vous êtes l'idole que le monde adore; et non-seulement le soin de vous montrer et de plaire, mais encore ces complaisances, et cette gloire cachée, et ce secret triomphe de votre cœur dans les damnables victoires que vous remportez, en attirant sur vous tout le crime.

Ah! cachons-nous à jamais dans la maison de notre Dieu: *Eligi abjectus esse in domo Dei mei.* Assez et trop longtemps nous avons étalé au monde les attraits de l'esprit et du corps. Cette belle parole, qu'un historien ecclésiastique a recueillie de la bouche du grand saint Martin, doit

[1] *Var.:* Qui avons refusé. — [2] *De Civit. Dei,* lib. III, cap. I.
[3] *Var.:* Sujétion.

[1] *Var.:* Corrompu. — [2] Tant de désirs déshonnêtes. — [3] *De Idolat.*, n. 6.

vous servir de règle. Il disait, au rapport de Sulpice Sévère, que « le triomphe de la modestie et la dernière perfection de l'honnêteté dans votre sexe, c'est de ne se pas laisser voir : » *Prima virtus et consummata victoria est non videri* [1]. Que votre vertu soit un mystère entre Dieu et vous : entrez dans le cabinet, et fermez la porte sur vous. Il est temps de se cacher avec Jésus-Christ : il est temps non de paraître, mais de se cacher, mais de dépendre ; non de s'élever au-dessus des autres, mais de se mettre aux pieds de tous ; non de se pousser aux premiers rangs dans le siècle, mais de tenir le dernier dans la maison de votre Dieu.

Comment pourrions-nous recevoir la gloire que le monde donne au vice, puisque nous ne voulons pas même recevoir celle qu'il donne à la vertu ? « Glorifiez-moi vous-même, mon Père, parce que je ne reçois point la gloire des hommes : » *Clarifica me tu, Pater* [2] ;... *claritatem ab hominibus non accipio* [3]. Non-seulement je ne la recherche pas, mais même je ne la reçois pas : elle me veut donner le change. Ainsi puissiez-vous dans votre retraite trouver Dieu qui seul vous contente [4], et rencontrer par sa grâce autant d'ornements dans vos mœurs que vous en avez généreusement méprisé dans votre fortune : *Tam pretiosa requirit in moribus quam contempsit in rebus* [5].

SECOND POINT.

Mais, ma Sœur, il faut prendre garde qu'en méprisant la gloire des hommes, vous ne retombiez sur vous même, et que vous ne receviez plus agréablement de vos propres mains cet encens que vous refusez de la main des autres. C'est un défaut ordinaire de l'esprit humain, après qu'il s'est élevé au-dessus des vices, au-dessus des désirs vulgaires, au-dessus des jugements et de l'estime des autres, de se plaire uniquement en soi-même. Et il faut ici vous expliquer tout le progrès de l'orgueil, par une excellente doctrine de saint Augustin [6]

Il n'y a rien au-dessous de Dieu de plus noble [7] que la créature raisonnable : d'où il s'ensuit qu'une âme vertueuse, qui se cultive elle-même, ne découvre [8] rien sur la terre qui soit capable de la délecter plus qu'elle-même ; et elle trouve d'autant plus à se plaire dans son propre bien, que le bien qu'elle recherche est plus excellent. C'est pourquoi, si l'on n'y prend garde attentivement, en épurant son jugement et son esprit, en réprimant les mauvais désirs et les faiblesses humaines, on nourrit en soi-même insensiblement une gloire cachée et intérieure qui est d'autant plus à craindre [1], qu'il reste moins de défauts pour lui servir de contre-poids. Et comme j'ai déjà dit, il ne faut point nous imaginer que nous avons évité cette maladie, quand nous avons méprisé l'estime des hommes. Car c'est alors que nous renfermant et nous ramassant en nous-mêmes, nous sommes ordinairement encore plus livrés à notre amour-propre.

Ainsi en cet état, chrétiens, bien loin de mépriser la vaine gloire, au contraire nous en séparons pour nous le plus délicat et le plus exquis ; nous en prenons le plus fin parfum, et tirons pour ainsi dire l'esprit et la quintessence de cet agréable poison [2]. Car notre gloire est d'autant plus grande, qu'elle se contente d'elle-même. Nous trouvons je ne sais quoi de plus fin dans notre propre jugement, quand il a eu la force de s'élever au-dessus des jugements des autres ; ce qui fait que nous en sommes et plus amoureux et plus jaloux. Et alors, quand il arrive que nous nous plaisons en nous-mêmes, nous nous y plaisons d'autant plus que rien ne nous plaît que nous. C'est ainsi que nous nous faisons des dieux en nous-mêmes.

En effet ce qu'il y a de plus dangereux pour nous dans les louanges que l'on nous donne, n'est pas le péril d'être flattés par la bonne estime des autres. Cette complaisance secrète que nous avons pour nous-mêmes, c'est ce qui fait notre plus grand mal ; c'est elle que les louanges et les approbations qu'on donne à notre conduite ou à notre esprit, viennent fortifier dans le fond du cœur. Et certes rien ne nourrit tant cette estime que nous avons de notre mérite, que les applaudissements de ceux qui nous environnent ; ce concours de leur opinion avec la nôtre fait un concert trop agréable pour nous. C'est ce concours de leur complaisance avec la nôtre qui fait que la nôtre se croit bien fondée, et s'imprime avec plus de force. Cette même complaisance nous revient par plusieurs endroits, et se réveille de toutes parts : quand nous la prenons toute seule, elle n'est pas moins dangereuse.

C'est, ma Sœur, à cet excès qu'arrivent ceux qui ne se glorifient pas en Notre-Seigneur, selon le précepte de l'Apôtre [3] « Maudit l'homme qui s'appuie et se plaît en l'homme ! » dit l'oracle de l'Ecriture [4]. Et par là, dit saint Augustin [5], celui-là est maudit de Dieu, qui se plaît ou se confie en lui-même; parce que lui-même est un

[1] Sulpic. Sever., *Dialog.* II, n. 12. — [2] *Joan.*, XVII, 5. — [3] *Joan.* V, 41.
[4] *Var.:* Duquel seul vous vous contentez. — [5] *Epist. ad Demetriad.*, in Append. Oper. S. August., t. II, Epist. XVII, cap. I. — [6] *Cont. Jul.*, lib. IV, cap. III, n. 28. — [7] De plus excellent. — [8] *Var. :* D'où il suit qu'un fidèle qui travaille à sa perfeticon, ne rencontre.

[1] D'autant plus dangereuse. — [2] D'un poison si subtil.
[3] I. *Cor.*, I, 31. — [4] *Jerem.*, XVII, 5. — [5] *Enchirid.*, n. 30.

homme : de sorte qu'il ne suffit pas de vouloir être petit aux yeux de tous, si nous ne sommes petits à nous-mêmes, et si nous ne tenons les derniers de tous. « Chacun par le sentiment d'une humilité sincère, doit croire les autres au-dessus de soi : » *In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes*[1].

Etudiez vos défauts : vous venez dans la religion pour vous détacher de vous-même. Séparée par l'obéissance de votre esprit propre et de vos propres lumières, vous commencerez à vous voir connaître dans une lumière supérieure.

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connaître soi-même. Et saint Augustin a raison de dire[2] qu'il vaut mieux savoir ses défauts, que de pénétrer tous les secrets des Etats et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais la plus rare de toutes *Delicta quis intelligit*[3] ? « Qui est-ce qui connaît ses fautes ?» Nous jetons nos regards bien loin ; et pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes. Tout le monde connaît nos défauts, ils font la fable du peuple ; nous seuls ne les savons pas, et deux choses nous en empêchent : premièrement nous nous voyons de trop près, l'œil se confond avec l'objet, nous ne sommes pas assez détachés de nous-mêmes pour nous considérer d'un regard distinct, et nous voir d'une pleine vue ; secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connaître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pas su couvrir nos défauts ; et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure, si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne, si peu qu'il y paraisse d'imperfection. Cette ignorance nous satisfait ; et par la même faiblesse qui fait que nous nous imaginons être sains quand nous ne sentons pas nos maux, assurés quand nous fermons les yeux aux périls, riches quand nous négligeons de voir l'embarras et la confusion de nos comptes et de nos affaires ; nous croyons aussi être parfaits quand nous n'apercevons pas nos défauts. Quand notre conscience nous les reproche, nous nous étourdissons nous-mêmes.

Dans ce silence, dans cette retraite, envisagez vos défauts, connaissez exactement vos péchés : vous trouverez tous les jours de quoi vous déplaire à vous-même. Dieu, dit saint Augustin, a voulu pour nous empêcher de tomber dans l'orgueil, que nous eussions un besoin continuel de la rémission des péchés : *Ne superbi viveremus, ut sub quotidiana peccatorum remissione vivamus*[1]. Qui demande qu'on lui pardonne, ne croit pas mériter de gloire. C'est quelque chose de ferme et de vigoureux. Regardez ce qui reste à faire, vous n'avez rien moins que Jésus-Christ pour modèle, d'oublier ce qui est derrière vous, et de vous avancer sans cesse vers ce qui est devant vous : *Quæ retro sunt obliviscens ad ea quæ sunt priora extendens meipsum*[2]? Telle est la posture de l'humilité : oubliant ce qui est derrière, et s'étendant au-devant de toute sa force ; elle porte ses regards bien loin devant soi dans la crainte qu'elle a de se voir soi-même, et considère toujours ce qui reste à faire pour n'être jamais flattée de ce qu'elle a fait.

Enfoncez-vous donc aujourd'hui dans une obscurité sainte : vous êtes morte par ce sacrifice sous un glaive spirituel. Cachez à la droite ce que fait la gauche ; que votre vie soit cachée avec Jésus-Christ ; soyez cachée au monde et à vous même. Celui qui se plaît en soi-même, dit excellemment saint Jean Chrysostome, et se glorifie en ses bonnes œuvres, ravage sa propre moisson et détruit son propre édifice. C'est ce qui vous est figuré par ce voile mystérieux que votre illustre prélat va mettre sur votre tête : vous allez être enveloppée et ensevelie dans une éternelle obscurité. Abaissez-vous donc sous la main sacrée de ce charitable et religieux pasteur, et dites avec le Psalmiste : « J'ai choisi d'être humiliée et anéantie dans la maison de mon Dieu[3]. »

Mais, Messieurs, ne semble-t-il pas que la présence d'une fille de Henri le Grand, d'une Reine si auguste et si grande, donne trop d'éclat à cette cérémonie d'humiliation; à ce mystère d'obscurité sainte ? Non, Madame ; Votre Majesté ne vient pas ici pour y apporter la gloire du monde, mais pour prendre part aux abaissements de la vie religieuse et humiliée. Le sang de saint Louis ne vous a pas seulement donné une grandeur auguste et royale, mais encore vous a inspiré une piété toute chrétienne; et il est digne de vous qu'étant obligée par votre rang à faire une si grande partie des pompes du monde, votre foi vous invite à assister aux cérémonies où l'on apprend à les mépriser.

Mais, Messieurs, n'avez-vous pas remarqué encore qu'une autre reine nous manque ? Anne, vous n'etes plus, puisque vous n'honorez pas de votre présence ce grand et religieux spectacle.

[1] *Philip.*, II, 3. — [2] *De Trinit.*, lib. IV, n. 1. — [3] *Psal.* XVIII, 13.

[1] *Cont. Jul.*, lib. IV, cap. III, n. 28. — [2] *Philip.*, III, 13. — [3] *Psal.*, LXXXIII, 11.

Grande Reine, si vous étiez cette fille qui vous fut chère, dont vous connaissiez si bien la vertu, qui a eu votre confiance jusqu'à votre dernier soupir, ne serait présentée à Dieu que de votre main. Et certes il serait juste que l'ayant arrachée de cette maison et l'ayant ôtée à Dieu pour un temps, vous-même lui rendissiez ce qu'il n'a fait que vous prêter.

Mais, Messieurs, suis-je chrétien quand je parle comme je fais? Traiterai-je comme morte celle qui vit avec Dieu ; et croirai-je qu'elle nous manque aujourd'hui, parce qu'elle ne se montre pas à ces yeux mortels? Non, non; il n'est pas ainsi. Nous avons ici plus d'une reine, s'il est vrai, comme nous enseigne la théologie, qu'on voit dans ce miroir infini de la divine essence. Si les âmes bienheureuses y découvrent principalement ce qui touche les personnes qui leur sont attachées par des liaisons particulières, ma Sœur, Anne-Marie d'Espagne, votre unique et chère maîtresse, vous voit du plus haut des cieux: sans doute, elle a trop de part au sacrifice que vous faites. Après elle vous n'avez voulu servir que Dieu seul. Après lui avoir fermé les yeux, vous avez fermé pour jamais les vôtres aux folles vanités du siècle. Il semble que vous n'avez pas voulu même la survivre, puisque dans le même moment que cette âme pieuse a quitté le monde, vous l'avez aussi quitté : vous avez passé de sa Cour dans le cloître, pour vous consacrer à une mort mystique et spirituelle. En sortant de cette Cour si chrétienne, si sainte, si religieuse, vous avez cru qu'aucune maison n'était digne de vous recevoir que celles qui sont dédiées à votre Dieu ; et vous venez professer ici solennellement qu'une Reine si puissante et si magnifique, après vous avoir honorée de son affection et comblée si abondamment de ses grâces, n'a pu néanmoins vous rendre heureuse. Et tant s'en faut que vous estimiez qu'elle ait pu faire votre bonheur par toutes ses largesses, qu'au contraire mieux éclairée par les lumières de la foi, vous mettez votre bonheur à quitter généreusement tout ce qu'elle a pu faire pour vous, tout ce qu'une libéralité royale a voulu accumuler de biens sur votre tête. O pauvreté et impuissance des rois, qui peuvent leurs serviteurs riches, puissants, fortunés, mais qui ne peuvent pas les faire heureux: Et certes il n'appartient qu'à celui qui est lui-même le souverain bien de donner la félicité.

Venez donc, ma chère Sœur en Jésus-Christ, venez vous jeter entre ses bras; venez vous cacher sous ses ailes, venez vous humilier dans sa maison. Recevez-la, Monseigneur, au nombre des vierges sacrées, que votre haute sagesse et votre sollicitude pastorale sait si bien conduire dans la voie étroite. Donnez-lui de ce cœur toujours pacifique et véritablement paternel votre sainte bénédiction, que je vous demande aussi pour moi-même, comme une authentique approbation de la doctrine que j'ai prêchée. Ainsi soit-il

SERMON

POUR

LA VÊTURE DE MARIE-THÉRÈSE-HENRIETTE DE LA VIEUVILLE

Prêché à Meaux, le 8 septembre 1669, au monastère ou abbaye de Notre-Dame des Bernardines, ordre des Cîteaux.

D'étroites relations d'amitié avec les La Vieuville amenaient Bossuet dans une ville où son nom devait bientôt apporter un si grand éclat. L'abbaye de Notre-Dame, établie dès l'origine à Ormont, près de Fîmes, au diocèse de Reims, avait été, sous Louis XIII, entre 1626 et 1629, transférée à Meaux, à cause des incursions des armées allemandes, par les soins de Louise de La Vieuville alors abbesse. Le duc son père, surintendant des finances, avait si puissamment aidé au nouvel établissement, que les La Vieuville furent à juste titre considérés comme fondateurs, et que la crosse abbatiale resta longtemps aux mains de la noble famille. En 1669, Marie de la Vieuville, sœur de la précédente, sa coadjutrice dès 1649, était, depuis 1661, abbesse du monastère, où elle mourut le 10 octobre 1680. Barbe-Françoise, sa nièce et sœur aînée de la postulante, lui succéda.

L'alliance entre l'abbaye de Notre-Dame de Meaux et la famille de La Vieuville était donc, on le voit, des plus étroites. Si Marie-Henriette-Thérèse trouve en entrant sa sœur Barbe-Françoise à côté de Marie, leur tante et leur abbesse, elle sera elle-même bientôt suivie d'une plus jeune sœur, Charlotte-Françoise. Petites filles du surintendant, mort le 2 janvier 1653, leur père, aîné de la famille, avait hérité du titre de duc de La Vieuville. Marié à Françoise de Vienne, le 25 septembre 1649, il avait eu d'abord le gouvernement de Champagne : il était maintenant gouverneur du Poitou, chevalier d'honneur de la reine et gouverneur du duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. La postulante était alors appelée *Mademoiselle de Vienne*, du nom de sa mère Françoise-Marie de Vienne, comtesse de Châteauvieux, morte deux mois auparavant, le 7 juillet 1669.

Elle embrassait à 19 ans la vie religieuse, et devenait plus tard abbesse de l'Amour-Dieu, au diocèse de Soissons, s'il faut en croire Moréri, contredit par l'abbé Ledieu, d'après lequel elle serait morte au contraire, le 17 mai 1705, au monastère de N.-D. de Meaux. Quoiqu'il en soit, il est aisé de deviner de quel éclat fut environnée une solennité où, sous la présidence de l'évêque de Meaux, Dominique de Ligny, intervenaient accompagnées de seigneurs, de prélats et de nobles dames, dans une communauté de soixante religieuses, toutes problablement d'une naissance distinguée, les familles de La Vieuville et de Vienne.

Une circonstance mémorable dans la vie de Bossuet marqua la fin de ce discours. En descendant de chaire, l'orateur apprenait par un courrier, envoyé exprès par Louis XIV, sa nomination à l'évêché de Condom. De Ligny l'avait déjà demandé pour coadjuteur, put-il se douter alors que Bossuet serait nommé un jour par l'admiration des peuples *l'aigle* de Meaux?

Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima : porro unum est necessarium.

Marthe, Marthe, vous vous empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : cependant une seule chose est nécessaire.

Luc., x, 41, 42.

Quand je considère, mes Sœurs, les diverses agitations de l'esprit humain et tant d'occupations différentes qui travaillent inutilement les enfants des hommes, je ne puis que m'écrier avec le Psalmiste : « Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu, pour que vous en fassiez état et que vous en ayez souvenance [1] » Notre vie, qu'est-ce autre chose qu'un égarement continuel ? Nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance. Et certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas, chrétiens, de ce que nous ne connaissons point quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes inexplicables. Car encore que ces connaissances soient très-dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui. La cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains le malheur de notre ignorance en ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre, en ce que nous ne connaissons pas le bien et le mal, et que nous errons deçà et delà sans savoir la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Et pour vous convaincre manifestement d'une vérité si constante, figurez-vous, ma très-chère Sœur, que venue tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorante des choses humaines, vous êtes tout à coup transportée au sommet d'une haute montagne, d'où par un effet de la puissance divine, vous découvrez la terre et les mers, et tout ce qui se fait dans le monde. Elevée donc sur cette montagne, vous voyez du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations, avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles ; puis descendant plus exactement au détail de la vie humaine, vous contemplez les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel, quel tracas ! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! Celui-là s'échauffe dans un barreau, celui-ci assis dans une boutique débite plus de menson-

[1] *Psal.*, VIII, 5.

ges que de marchandises; cet autre, que vous voyez employer dans le jeu la meilleure partie de son temps, il se passionne, il s'impatiente, il fait une affaire de conséquence de ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit. Les uns cherchent dans la compagnie l'applaudissement du beau monde ; d'autres se plaisent à passer leur vie dans une intrigue continuelle ; ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à s'acquérir tous les jours de nouvelles amitiés ; et pour dire tout en un mot, le monde [1] n'est qu'un amas de personnes toutes diversement affairées avec une variété incroyable.

Vous raconterai-je, mes Sœurs, les diverses inclinations des hommes? Les uns, d'une nature plus remuante, se plaisent dans les emplois violents ; les autres, d'une humeur plus paisible, s'attachent plus volontiers ou à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités. Celui-ci est possédé de folles amours ; celui-là de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre de jalousies furieuses ; l'un amasse, et l'autre dépense ; quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics ; les autres aiment mieux le repos et la douce oisiveté d'une vie privée. Chacun a ses inclinations différentes, chacun veut être fou à sa fantaisie : les mœurs sont plus dissemblables que les visages ; et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il naît de diverses pensées de cet abîme sans fond, de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près ce qui se présente à nos yeux, quand nous considérons attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

Dans cette diversité infinie, dans cet empressement, dans cet embarras, dans ce bruit et dans ce tumulte des choses humaines, chère Sœur, rentrez en vous-même ; et imposant silence à vos passions, qui ne cessent d'inquiéter l'âme par le vain murmure, écoutez le Seigneur Jésus qui vous parlant intérieurement au secret du cœur, vous dit avec cette voix charmante qui seule devrait attirer les hommes : « Tu te troubles dans la multitude, et il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire.»

Qu'entends-je, et que dites-vous, ô Seigneur Jésus? Pourquoi tant d'affaires, pourquoi tant de soins, pourquoi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire ? Si vous nous apprenez, Sagesse éternelle, que nous n'avons tous qu'une même affaire : donc nous nous consumons de soins superflus, donc nous ne concevons que de vains desseins, donc nous ne repaissons nos esprits que de creuses et chimériques imaginations, nous qui sommes si étrangement partagés. Votre parole, ô Seigneur Jésus, nous rappelant à l'unité seule, condamne la folie et l'illusion de nos désirs inconsidérés et de nos prétentions infinies : donc il s'ensuit de votre discours que la solitude que les homme fuient, et les cloîtres qu'ils estiment autant de prisons, sont les écoles de la véritable sagesse, puisque tous les soins du monde en étant exclus avec leur empressante multiplicité, on n'y cherche que l'unité nécessaire, qui seule est capable d'établir les cœurs dans une tranquillité immuable. Chère Sœur, c'est ce que Jésus-Christ nous enseigne dans cette belle et mystérieuse parole, que je tâcherai aujourd'hui de vous faire entendre.

Mais pour y procéder avec ordre, que puis-je me proposer de plus salutaire que d'imiter Jésus-Christ lui-même, et de suivre cette excellente méthode que je vois si bien pratiquée par ce divin Maître ? « Marthe, Marthe, dit il, tu es empressée, et tu te troubles dans la multitude : or il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » Je remarque trois choses dans ce discours : Jésus, ce charitable Médecin des âmes, les considère comme languissantes, et nous laisse dans ces paroles une consultation admirable pour les guérir de leurs maladies. Il en regarde premièrement le principe ; après, ayant touché la cause du mal, il y applique les remèdes propres ; et enfin il rétablit son malade dans sa constitution naturelle. Je vous prie de considérer ces trois choses accomplies par ordre dans notre évangile.

Marthe, Marthe, tu es empressée ; c'est-à-dire, ô âme, tu es affaiblie en cela même que tu es partagée ; de là l'empressement et le trouble : voilà le principe de la maladie ; après, suis l'application du remède. Car puisque la cause de notre faiblesse, c'est que nos désirs sont trop partagés dans les objets visibles qui nous environnent, qui ne voit que le véritable remède c'est de savoir ramasser nos forces inutilement dissipées? C'est aussi ce que fait le Seigneur Jésus, en nous appliquant à l'unité simple qui n'est autre chose que Dieu. Pourquoi, dit-il, vous épuisez-vous parmi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire? *Porro unum est necessarium*. Voyez qu'il ramasse nos désirs en un : de là naît enfin la santé de l'âme dans le repos, dans la stabilité, dans la consistance que lui promet le Sauveur Jésus : « Marie, dit-il, a choisi la meil-

[1] *Var.* : Une ville.

leure part qui ne lui sera point ôtée : » c'est l'entière stabilité ; c'est ainsi que le Fils de Dieu nous guérit. Ma chère Sœur, abandonnez-vous à ce Médecin tout-puissant ; apprenez de lui ces trois choses, que vous devez avant toutes choses vous démêler de la multitude, après rassemblez tous vos désirs en l'unité seule, et enfin vous y trouverez le repos et la consistance. Ainsi vous accomplirez les devoirs de la vie religieuse que vous embrassez, et nous pourrons dire de vous ce que Jésus-Christ a dit de Marie, qu'en quittant le monde et ses vanités, vous avez choisi la meilleure part qui ne vous sera point ôtée.

PREMIER POINT.

Encore que nous connaissions par expérience que notre plus grand mal naît de l'amour propre, et que ce soit le vice de tous les hommes de s'estimer eux-mêmes excessivement, il ne laisse pas d'être véritable que de toutes les créatures, l'homme est celle qui se met à un plus bas prix et qui a le plus de mépris de soi-même.

Je n'ignore pas, chrétiens, que cette proposition paraît incroyable jusqu'à ce que l'on en ait pénétré le fond. Car on pourrait d'abord objecter que l'orgueil est la plus dangereuse maladie de l'homme. C'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions, il ne nous abandonne pas un moment ; et de même que si vous rompez un miroir, votre visage semble en quelque sorte se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée, cependant c'est toujours le même visage : ainsi quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paraît partout, étant la racine de toutes nos passions, il fait couler dans toutes les branches ses vaines quoique agréables complaisances.

Et certes si l'on connaît la grandeur du mal lorsqu'on a recours aux remèdes extrêmes, il faut nécessairement confesser que notre nature était enflée d'une insupportable insolence. Car puisque pour remédier à l'orgueil de l'homme, il a fallu rabaisser un Dieu ; puisque pour abattre l'arrogance humaine, il ne suffisait pas que le Fils de Dieu descendît du ciel en la terre si sa majesté ne se ravalait jusqu'à la pauvreté d'une étable, jusqu'à l'ignominie de la croix, jusqu'aux agonies de la mort, jusqu'à l'obscurité du tombeau, jusqu'aux profondeurs de l'enfer : qui ne voit que nous nous étions emportés au plus haut degré d'insolence, nous, dis-je, qui n'avons pu être rétablis que par cette incompréhensible humiliation ? Et toutefois je ne crains point de vous assurer que par une juste punition de notre arrogance insensée, pendant que nous nous enflons et flattons notre cœur par l'estime la plus emportée de ce que nous sommes, nous ne méprisons rien tant que nous-mêmes. Et c'est ce que je veux vous faire connaître, non par des raisonnements recherchés, mais par une expérience sensible.

Considérons, je vous prie, mes très-chères Sœurs, de quelle sorte les hommes agissent quand ils veulent témoigner beaucoup de mépris, et après nous reconnaîtrons que c'est ainsi que nous traitons avec nous-mêmes. Quelles sont les personnes que nous méprisons, sinon celles dont nous négligeons tous les intérêts, desquelles nous fuyons la conversation, auxquelles même nous ne daignons pas donner quelque part dans notre pensée ? Or je dis que nous en usons ainsi avec nous-mêmes : nous laissons dans le mépris toutes nos affaires, nous ne pouvons converser avec nous-mêmes, nous ne voulons pas penser à nous-mêmes ; et en un mot, nous ne pouvons nous souffrir nous-mêmes. Car est-il rien de plus évident que nous sommes toujours hors de nous ; je veux dire que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissements nous attachent continuellement aux choses externes et qui ne tiennent pas à ce que nous sommes ? Et une preuve très-claire de ce que je dis, c'est que nous ne pouvons nous accoutumer à la vie recueillie et intérieure.

Chère Sœur, dans la profession que vous embrassez, les hommes n'y trouvent rien de plus insupportable que la retraite, la clôture et la solitude ; et toutefois cette solitude est cause que vous rentrez en vous-même, que vous vous entretenez avec vous-même, que vous pensez sérieusement à vous-même. C'est ce que le monde ne peut goûter : l'homme pense qu'il ne fait rien, s'il ne se jette sur les objets qui se présentent ; tant il est vrai, âmes chrétiennes, que nous sommes à charge à nous-mêmes. Voyez Marthe dans notre évangile ; elle s'empresse, elle se tourmente, elle est extraordinairement empêchée : elle découvre sa sœur Marie-Madeleine, qui assise au pied de Jésus, boit à longs traits le fleuve de vie qui distille si abondamment de sa bouche. Marthe tâche de la détourner : « Seigneur, ordonnez-lui qu'elle m'aide : » elle s'imagine qu'elle est oisive, parce qu'elle ne la voit point agitée : elle croit qu'elle est sans affaires, parce qu'étant recueillie en soi, elle veille à son affaire la plus importante. Etrange aveuglement de l'esprit humain, qui ne croit point s'occuper s'il ne s'embarrasse, qui ne conçoit point d'action sans agitation, et qui ne

trouve d'affaire que dans le trouble et dans l'empressement!

D'où vient cela, mes très-chères Sœurs, si ce n'est que nous nous ennuyons en nous-mêmes, possédés de l'amour des objets externes? Et ainsi ne puis-je pas dire avec l'admirable [1] saint Augustin : *Usque adeo charus est hic mundus hominibus, et sibimet ipsi viluerunt* [2] : « Les hommes aiment ce monde si éperdument, qu'ils s'en traitent eux-mêmes avec mépris. » C'est ce que reprend le Sauveur des âmes dans les premières paroles de ce beau passage que j'ai allégué pour mon texte : « Marthe, Marthe, dit-il, tu t'es empressée et tu te troubles dans la multitude; » où il me semble que sa pensée se réduit à ce raisonnement invincible, dont toutes les propositions sont si évidentes qu'elles n'ont pas même besoin d'éclaircissement : écoutez seulement et vous entendrez. L'âme ne peut être en repos, si elle n'est saine ; et elle ne peut jamais être saine, jusqu'à ce qu'elle ait été établie dans une bonne constitution : est-il rien de plus clair? Pour la mettre en cette bonne constitution, il faut nécessairement agir au dedans, et non pas s'épancher inutilement ni se vider pour ainsi dire au dehors. Car la bonne constitution, c'est le bon état du dedans : qui le peut nier? Ceux donc qui consument toutes leurs forces après la multitude des objets sensibles, puisqu'ils dédaignent de travailler au-dedans d'eux-mêmes, ils ne trouveront jamais la santé de l'âme, ni par conséquent son repos; de sorte qu'il n'est rien de plus véritable que nous ne pouvons rencontrer que trouble dans la multitude qui nous dissipe : *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima.* Quelle conséquence plus nécessaire?

Que prétendez-vous, ô riches du siècle, lorsque vous acquérez tous les jours de nouvelles terres, et que vous amassez tous les jours de nouveaux trésors? Vos richesses sont hors de vous; et comment espérez-vous pouvoir vous remplir de ce qui ne peut entrer en vous-même? Votre corps terrestre et mortel ne se nourrit que de ce qu'il prend, et de là vient que la Sagesse divine lui a préparé tant de beaux organes pour s'unir et s'incorporer ce qui le sustente. Votre âme d'une nature immortelle n'aura-t-elle pas aussi ses organes pour recevoir en elle-même le bien qu'elle cherche? Maintenant ouvrez son sein tant qu'il vous plaira, et vous verrez qu'elle ne peut recevoir en elle cet or et cet argent que vous entassez et qui ne peut jamais la satisfaire : lors donc que vous pensez l'en rassasier, n'est-ce pas une pareille folie que si vous vouliez remplir un vaisseau d'une liqueur qui ne peut y être versée? Insensés, ne voyez-vous pas que vous vous travaillez inutilement, que vous vous troublez dans la multitude? *Turbaris erga plurima.*

Et vous, qui recherchez avec tant d'ardeur la réputation et la gloire, pensez-vous pouvoir contenter votre âme? Cette gloire que vous désirez, c'est l'estime que les autres font de votre personne. Ou ils se trompent, ou ils jugent bien de votre mérite. S'ils se trompent dans leur pensée, vous seriez bien déraisonnables de faire votre bonheur de l'erreur d'autrui; que s'ils jugent sainement, c'est un bien pour eux, et comment estimez-vous pouvoir être riche d'un bien qui est possédé par les autres? Voyez donc que vous vous épanchez hors de l'unité, et que vous vous troublez dans la multitude. *Turbaris erga plurima.*

Vous enfin, qui courez après les plaisirs, dites-moi, n'avez-vous rien en vous-mêmes de plus excellent que vos sens? Cette âme, que Dieu a faite à sa ressemblance, est-elle insensible et stupide, et n'a-t-elle pas aussi ses contentements. Est-ce en vain que le Psalmiste s'écrie que son cœur se réjouit dans le Dieu vivant [1] ? Si l'âme a des délices qui lui sont propres, si elle a ses plaisirs à part, quelle est notre erreur et notre folie de croire que nous l'aurons contentée, lorsque nous aurons satisfait les sens? Au contraire ne jugeons-nous pas que si nous ne lui donnons des objets tout spirituels qu'elle sente et qu'elle reçoive par elle-même, elle sortira au dehors pour en chercher d'autres, et qu'elle se troublera dans la multitude? *Turbaris erga plurima.*

Ainsi quoi que puisse nous représenter notre imagination abusée, notre âme ne trouvera jamais son repos jusqu'à ce que nous ayons composé nos mœurs; jusqu'à ce que nous dégageant de la multitude afin de nous recueillir en nous-mêmes, nous soyons rangés au dedans et que nos affections soient bien ordonnées. C'est ce que nous apprend le Psalmiste lorsqu'il dit : « La justice et la paix se sont embrassées : » *Justitia et pax osculatæ sunt* [2]. Où est ce qu'elles se sont embrassées? Elles se sont embrassées certainement dans le cœur du juste. C'est la justice qui établit l'ordre; et la justice règne en nos âmes, lorsque les choses y sont rangées dans une bonne disposition, et que les lois que la raison donne sont fidèlement observées : alors nous avons en nous la justice, et aussitôt après nous avons la paix : *Justitia et pax osculatæ sunt.*

O âme, si vous n'avez pas la justice, c'est-

Var. : L'incomparable. — [2] *Ad Glor.*, Epist. XLIII, n. 2.

[1] *Psal.*, LXXXIII, 3. — [2] *Psal.*, LXXXIV, 11.

dire si vous n'êtes pas recueillie pour vous composer en vous-même, infailliblement la paix vous fuira : pour quelle raison? Parce qu'elle ne trouvera point au dedans de vous la justice sa bonne amie. Que si vous avez en vous la justice, cette justice qui vous retire en vous-même pour régler votre intérieur, vous n'aurez que faire de chercher la paix; elle viendra elle-même, dit saint Augustin, pour embrasser sa fidèle amie, c'est-à-dire la justice qui vous établit dans votre véritable constitution : *Si amaveris justitiam, non diu quæres pacem, quia et ipsa occuret tibi ut osculetur justitiam*[1]. D'où il s'ensuit que nous n'avons point de repos jusqu'à ce que détachés de la multitude, nous appliquions nos soins en nous-mêmes pour régler notre intérieur, selon ce que dit le Seigneur Jésus : « Marthe, Marthe, tu es empressée et tu te troubles. »

C'est pourquoi le grave Tertullien, méprisant l'inutilité de toutes les occupations ordinaires : Je ne suis point, dit-il, dans l'intrigue; on ne me voit point m'empresser près de la personne des grands, je n'assiége ni leurs portes ni leurs passages, je ne me romps point l'estomac à crier au milieu d'un barreau, je ne fréquente point les places publiques, j'ai assez à travailler en moi-même, c'est là que je mets toute mon affaire : *In me unicum negotium mihi est;* tout mon soin est de retrancher les soins superflus : *nihil aliud curo quam ne curem*[2].

O généreuse résolution d'un philosophe chrétien! Chère Sœur, c'est que vous devez pratiquer dans la sainte retraite où vous voulez vivre. Laissez le siècle avec ses erreurs et ses empressements inutiles. Il ne peut souffrir votre solitude, ni votre grille, ni votre clôture; il appelle votre retraite une servitude; au contraire il se glorifie par une vaine ostentation de sa liberté. Les hommes du siècle croient être libres, parce qu'ils errent deçà et delà dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus; et ils appellent leur égarement une liberté, comme des enfants qui se pensent libres, lorsqu'échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Pernicieuse liberté du siècle, qui ne nous laisse pas le loisir de vaquer à nous! Heureuse mille et mille fois votre servitude, qui vous occupe si utilement en vous-même!

Quelle affaire plus importante que de composer son intérieur, c'est-à-dire la seule chose qui nous appartient? Quelle pensée plus douce ni plus agréable? Si ta maison menace ruine, tu y emploies les jours et les nuits avec une satisfaction merveilleuse. Ton âme se dément de toutes parts comme un édifice mal entretenu, et tu n'auras point de plaisir à la réparer! Dieu commet à tes soins un champ très-fertile, c'est-à-dire l'âme raisonnable capable de porter des fruits immortels : quelle honte que dédaignant un si bel ouvrage tu t'abaisses jusqu'à cultiver une terre stérile et infructueuse!

D'ailleurs nos désirs sont si peu réglés, notre esprit est préoccupé de tant de fausses imaginations : ou l'orgueil nous enfle, ou l'envie nous ronge, ou les convoitises nous brûlent; et nous nous laissons accabler d'affaires, comme si celles-ci ne nous touchaient pas, ou qu'il n'y en eût pas assez pour nous occuper. Enfin que recherchons-nous parmi tant d'emplois? Pourquoi gouvernons-nous notre vie par des considérations étrangères? — Je veux la passer dans les grandes charges. — Mais que nous sert de faire une vie publique, puisqu'enfin nous ferons tous une mort privée? — Mais si je me retire, que dira le monde? — Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque chacun doit enfin mourir pour soi-même? O folie! ô illusion! ô troubles et empressements inutiles des enfants du siècle! Chère Sœur, rompez ces liens, démêlez votre cœur de la multitude, et que vos forces se réunissent pour la seule occupation nécessaire : *Porro unum est necessarium :* c'est ma seconde partie, que je joindrai avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND ET TROISIÈME POINT.

Toutes les créatures intelligentes tendent de leur nature à l'unité seule; et j'apprends de saint Augustin[1] que le véritable mouvement de l'âme, c'est de rappeler ses esprits des objets extérieurs au-dedans de soi, et de soi-même s'élever à Dieu. C'est pourquoi Dieu ayant fait le monde avec cet admirable artifice, aussitôt il introduit l'homme, dit Philon le Juif[2], au milieu de ce beau théâtre pour être le contemplateur d'un si grand ouvrage. Mais en même temps qu'il le contemple, et qu'il jouit de l'incomparable beauté d'un spectacle si magnifique il sent aussi en son propre esprit la merveilleuse vertu de l'intelligence, qui lui découvre de si grands miracles; et ainsi rentrant en soi-même il y ramasse toutes ses forces pour s'élever à son Créateur et louer ses libéralités infinies. De cette sorte l'âme raisonnable se rappelle de la multitude pour concourir à l'unité seule, et telle est son institution naturelle. Mais le péché a perverti ce bel ordre, et lui donne un mouvement tout contraire. Dans sa véritable constitution elle passe de la multitude en soi-même, afin de réu-

[1] *In Psal.*, LXXXIV. n. 12. — [2] *De Pallio*, n. 5.

[1] Lib. *de Quantit. animæ*, n. 55. — [2] Lib. *de Mundi Opificio*.

pir toute sa vigueur pour se transporter à son Dieu qui est le principe de l'unité : au contraire le péché la poussant, elle tombe de Dieu sur soi-même, et de là sur la multitude des objets sensibles qui l'environnent Car de même qu'une eau qui se précipite du sommet d'une haute montagne, rencontrant au milieu de sa course une roche, premièrement elle fond sur elle avec toute son impétuosité, et là elle est contrainte à se partager, forcée par sa dureté qui la rompt : ainsi l'homme, que son orgueil avait emporté, tombe premièrement de Dieu sur soi-même, comme dit l'incomparable saint Augustin[1], parce qu'il est aussitôt déçu par son amour-propre; et là rencontrant l'orgueil en son âme élevé comme un dur rocher, il se brise, il se partage, et il se dissipe dans la vanité de plusieurs désirs dans lesquels son âme s'égare.

Et c'est ce que nous pouvons comprendre aisément par le livre de la *Genèse*. Le serpent artificieux promet à nos pères que s'ils mangent le fruit défendu, ils auront la science du bien et du mal; et Adam se laisse surprendre à ses promesses fallacieuses[2]. Certes dans la pureté de son origine, il avait la science du bien et du mal. Car ne savait-il pas, chrétiens, que son souverain bien est de suivre Dieu, et le souverain mal de s'en éloigner? Mais il veut chercher dans la créature ce qu'il possédait déjà dans le Créateur; après quoi par un jugement équitable, le Créateur retire ses dons, desquels l'homme orgueilleux n'était pas content : si bien que l'homme perdit aussitôt la véritable science du bien et du mal, et il ne resta plus en son âme que la vaine curiosité de la rechercher dans la créature.

C'est ainsi que nous allons, hommes misérables, cherchant curieusement le bien et tâchant de le goûter partout où nous en voyons quelques apparences. Et comme toute âme curieuse est naturellement inquiète, notre humeur remuante et volage ne pouvant s'arrêter à un seul désir, se partage en mille affections déréglées, et erre de désirs en désirs par un mouvement éternel. De là vient que l'homme animal ne peut comprendre ce que dit le Seigneur Jésus, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire, et la raison en est évidente. Car nous ne croyons pas pouvoir être heureux, si nos désirs ne sont satisfaits; et ainsi notre cœur étant échauffé d'une infinité de désirs, le vieil Adam ne peut pas entendre qu'il trouve jamais la félicité en ne poursuivant qu'une seule chose. O misère! ô aveuglement, qui établit la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie! Eveillez-vous, ô enfants d'Adam, retournez à l'unité sainte de laquelle vous êtes déchus par la pernicieuse curiosité de chercher le bien dans les créatures; au lieu de partager vos désirs, apprenez du Sauveur Jésus à les réunir, et vous saurez le secret de les contenter : *Porro unum est necessarium.* Cessez de m'inquiéter, désirs importuns; ne prétendez pas partager mon cœur; laissez moi écouter le Seigneur Jésus, qui m'assure dans son Evangile qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire.

Et certes quand je considère, mes très-chères Sœurs, qu'entre tous les etres que nous connaissons, il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire, que tout le reste change, tout le reste passe, qu'il n'y a que notre grand Dieu qui soit immuable, je fais ce raisonnement en moi-même : S'il n'y a qu'un seul être qui soit nécessaire en lui-même, il n'y a rien aussi à l'égard des hommes qu'une seule opération nécessaire, qui est de suivre uniquement cet un nécessaire. Car il est absolument impossible que notre repos puisse être assuré, s'il ne s'appuie sur quelque chose qui soit immobile. Plus une chose est réunie en elle-même, plus elle approche de l'immutabilité. L'unité ne donne point de prise sur elle, elle s'entretient également partout : au contraire la multitude cause la corruption, ouvrant l'entrée à la ruine totale par la dissolution des parties. Il faut donc que mon cœur aspire à l'unité seule, qui associera toutes mes puissances, qui fera une sainte conspiration de tous les désirs de mon âme à une fin éternellement immuable, *Porro unum est necessarium.*

Je m'élève déjà, ce me semble, au-dessus de toutes les créatures mortelles; animé de cette bienheureuse pensée, je commence à découvrir la stabilité que me promet le Sauveur Jésus dans la troisième partie de mon texte : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea* ; « Marie a choisi la meilleure partie, qui ne lui sera point ôtée. » Oui, si nous suivons fortement cet un nécessaire, qui nous est proposé dans notre évangile, nous trouverons une assurance infaillible parmi les tempêtes de cette vie.

Et comment, me direz-vous, chères Sœurs, comment pouvons-nous trouver l'assurance, puisque nous gémissons encore ici-bas sur les fleuves de Babylone, éloignés de la Jérusalem bienheureuse qui est le centre de notre repos? Saint Augustin vous l'expliquera par une doctrine excellente, tirée de l'Apôtre. « Nous ne sommes pas encore parvenus au ciel, mais nous y avons déjà envoyé une sainte et salutaire espérance : » *Jam spem præmisimus,* dit saint Au-

[1] *Civit. Dei*, lib. XIV, cap. XIII. — [2] *Gen.*, III, 5.

gustin[1]; et ce grand homme nous fait comprendre quelle est la force de l'espérance, par une excellente comparaison. Nous voguons en la mer, dit ce saint évêque : mais nous avons déjà jeté l'ancre au ciel, quand nous y avons porté l'espérance, que l'Apôtre appelle l'ancre de notre âme[2]. Et de même que l'ancre, dit saint Augustin, empêche que le navire ne soit emporté ; et quoiqu'il soit au milieu des ondes, elle ne laisse pas de l'établir sur la terre : ainsi quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance qui est l'ancre de notre âme et que nous avons envoyée au ciel, fait que nous y sommes déjà établis.

C'est pourquoi je vous exhorte ma très-chère Sœur, à mépriser généreusement la pompe du monde, et à choisir la meilleure part qui ne vous sera point ôtée. Non certes, elle ne vous sera point ôtée; votre retraite, votre solitude, vous fera commencer dès ce monde une vie céleste : ce que vous commencerez sur la terre, vous le continuerez dans l'éternité. Dites-moi, que cherchez-vous dans ce monastère? Vous y venez contempler Jésus, écouter Jésus avec Marie la contemplative ; vous y venez pour louer Jésus, pour goûter Jésus, pour aimer uniquement ce divin Jésus : c'est pour cela que vous séparez votre cœur de l'empressante multiplicité des désirs du siècle. Que font les....

Mais achèverons-nous ce discours sans parler de la divine Marie, dont nous célébrons aujourd'hui la nativité bienheureuse? Allons tous ensemble, mes très-chères Sœurs, allons au berceau de Marie; et couronnons ce sacré berceau, non point de lis ni de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore, je veux dire de pieux désirs et de sincères louanges. Regardons l'incomparable Marie comme le modèle achevé de la vie retirée et intérieure; et tâchons de remarquer en sa vie, selon la portée de l'esprit humain, la pratique des vérités admirables que son Fils notre Sauveur nous a enseignées....

[1] *In Psal.* LXIV, n. 23. — [2] *Hebr.*, VI, 19.

SERMON

POUR

LA PROFESSION DE MADAME DE LA VALLIÈRE

DUCHESSE DE VAUJOUR

Prêché à Paris, aux Grandes-Carmélites, le mardi après la Pentecôte, 4 juin 1675.

Ce n'est ici ni le lieu, ni l'occasion de redire, dans une note bibliographique essentiellement sobre de détails historiques, ce que d'ailleurs tant d'écrivains plus ou moins véridiques ou châtiés dans leurs propos, ont raconté aux curieux des intrigues et des scandales de cour. Louise de La Vallière par tous les instincts et les penchants d'un naturel honnête, doux et bon, était inclinée à une vie autrement digne que celle où la précipita le malheur d'une situation indépendante de son choix. Née en 1644, elle est élevée toute jeune, par suite du second mariage de sa mère, dans la maison du duc d'Orléans, frère de Louis XIII : en 1661, elle est nommée fille d'honneur de Henriette d'Angleterre, femme du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Les *mémoires* de l'abbé de Choisy la représentent telle, à peu près, que le gracieux pinceau de Nocret l'a transmise à la postérité : « Elle avait les cheveux blonds, le sourire agréable, les yeux bleus, le regard si tendre et, en même temps, si modeste qu'il gagnait l'amour et l'estime au même moment (1) ». Ainsi, dans son ingénuité et dans son attrayante douceur, elle est placée à 17 ans, seule, en dehors des regards maternels, à la cour de Versailles, en face d'un jeune roi de 23 ans, de Louis XIV, devant qui tombaient alors tous les remparts ! On sait ce qui advint. Mais on ne redira jamais assez comment, au milieu des enivrements et des éblouissements de la cour, Louise, l'histoire authentique l'atteste, fut humble, retenue, faible incontestablement, mais persévéramment bourrelée de remords, malheureuse d'aimer, plus souffrante d'être si recherchée d'un Roi auquel les plus fiers caractères de la grande époque ne surent jamais résister. Si l'égarement fut de quelques années, la pénitence fut autrement longue. La grandeur du repentir, l'héroïsme de la douleur, l'admirable sainteté de l'austère et pieuse carmélite, qui déjà à la cour pendant sept ans, sous le regard et les cruelles animosités de la scandaleuse et altière Montespan avait si admirablement préludé à l'éclatante réparation de sa faiblesse, ne laissent plus dans les impressions des esprits de notre temps que le magnifique témoignage de la miséricorde divine, toujours secourable à la fragilité qui s'avoue, s'humilie et implore. L'illustre pénitente s'appella en effet au Carmel *Louise de la Miséricorde.* Et Bossuet put d'un seul mot, comme il convenait à la sainteté du sanctuaire, décrire le passé et le présent. « *Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous ? quel état ! Et quel état !* ».

La duchesse de la Vallière avait déjà, depuis un an et plus, accompli le grand sacrifice, quand par ces courtes et vives paroles, l'éloquent évêque de Condom déconcerta l'avide curiosité de certains d'entre ses auditeurs venus à la solennité de la *Profession* dans l'espérance, si bien trompée, d'entendre quelque récit émouvant des scandales passés. Est-ce sur le rapport de ces *têtes légères* que Mme de Sévigné, absente à son très-grand déplaisir, écrivait à sa fille : « Ce qui vous étonnera, c'est que le discours de M. de Condom ne fut point aussi divin qu'on l'espérait ? (2) » Il est vrai, s'il faut en croire l'abbé Ledieu, quand

(1) Mémoires de l'abbé *de Choisy*, collection *Petitot*, 2e série, to. LXIII.
(2) Lettre du 5 juin 1675.

Bossuet lui-même relut son sermon, imprimé à son insu d'après une copie peu fidèle remise à Fénelon, *il ne se reconnaissait pas*. Mais la copie était infidèle, elle était faite de mémoire, et quel en avait été le scribe? Joseph de Maistre, en méditant les sublimes pages que Déforis nous a conservées, ne se lasse pas à les relire : il aime à contempler la majesté du grand évêque en présence de cette cour et de cette pénitente, il se dit attentif et captivé à « l'entendre parler de notre malheureuse nature et en parler *ut numquam humana vox* (1). »

La voix de Bossuet n'avait pas retenti depuis six ans dans la chaire : « Je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus. » L'occasion maintenant était à la mesure de toutes les aptitudes de son âme. Elle s'épancha en effet dans la magnificence des grandes pensées et du sentiment profond des œuvres divines : Elle éclata dans le sublime langage de la foi, d'une émotion pieuse, d'un triomphe enfin assuré.

Louise de la Vallière n'avait pas encore trente ans, quand *toute battante d'or*, comme lui disait Mme de Maintenon, elle vint frapper le 19 avril 1664, à la porte du Carmel. Par un privilège mérité, elle était admise, le 2 juin suivant, Dimanche du *Bon Pasteur*, à l'honneur de se revêtir de la bure de Ste Thérèse. Bossuet avait dû prêcher pour la *vêture*; le voyage de la cour en Franche-Comté y mit obstacle. L'évêque d'Aire, de Fromentières, fut désigné à sa place : l'orateur, d'après les mémoires du temps, avait enlevé tous les suffrages. Bossuet moins heureux dans l'opinion de quelques contemporains, a pourtant plus que lui captivé l'admiration de la postérité. Son auditoire, au reste, avait devancé le jugement d'une saine critique; il fut également saisi et par la grandeur ou l'émotion des circonstances et par l'incomparable beauté du discours. Inutile de dire que cet auditoire, c'était la cour, moins le Roi, et tout ce que la ville comptait alors d'hommes et surtout de femmes de distinction. « L'affluence avait été *prodigieuse* lors de la *vêture*. Le concours du monde fut encore plus grand le jour de la Profession (2). »

(1) J. de Maistre, *Observations* sur une nouvelle édition des lettres de Mme de Sévigné (*Lettres et opuscules* de J. de Maistre)

(2) *Lettre funèbre*, après la mort de la sœur *Louise de la Miséricorde*, par sœur Madeleine de Saint-Esprit Paris, 1710, in-4° sept pages. Cf. Floquet, *Bossuet évêque*, ch xi, pp. 458-481.

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.

Et celui qui était assis sur le trône a dit : Je renouvelle toutes choses.

Apoc., xxi, 5.

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône d'où relève tout l'univers, et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses; et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire paraître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle, et que les remuant jusqu'au fond il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus, ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons nous? Quel état, et quel état? Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles mêmes.

Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude : son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse; et il est juste que faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriser. Admirez donc avec nous ces grands changements de la main de Dieu. Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors : ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau : et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus.

Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu, donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute-puissante dans la bouche des apôtres. Que je prêche comme un saint Pierre la gloire de Jésus-Christ crucifié; que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à son tour; que j'en efface tous les traits et toute la gloire; que je l'ensevelisse, que je l'enterre avec Jésus-Christ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit.

Mes Sœurs, demandez pour moi cette grâce : ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs, et Dieu donne par ses ministres des enseignements convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc, par vos prières, le discours qui doit vous instruire; et obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Nous ne devons pas être curieux de connaître distinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur : comme Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse. Mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je vous donnerai un cœur nouveau [1]; » et il est écrit : « Faites-vous un cœur nouveau [2] : » de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu par la connaissance.

Considérons donc, chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de

[1] *Ezech.*, xxxvi, 26. — [2] *Ezech.*, xviii, 31.

plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque ad contemptum Dei*; *amor Dei usque ad contemptum sui*[1] : l'un est « l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu, » c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde; l'autre est « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même, » c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme, et ce qui étant porté à sa perfection fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

Mais, prenez bien garde, Messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'*Ecclésiastique* : « Le sage qui entend, dit-il, une parole sensée, la loue et se l'applique à lui-même[2] : » il ne regarde pas à droite et à gauche à qui elle peut convenir; il se l'applique à lui-même, et il en fait son profit. Ma Sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, chrétiens; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès, et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas; qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, et qui laissant enfin tout au-dessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et voyez si vous avez fait quelque progrès dans cette voie : voilà ce que vous aurez à considérer. Entrons d'abord au fond de notre matière; je ne veux pas vous tenir longtemps en suspens.

PREMIER POINT.

L'homme, que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son origine, Dieu l'avait fait à son image; et ce nom d'*image* lui doit faire entendre qu'il n'était point pour lui-même : une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvait tout d'un coup devenir animé, comme il ne se verrait aucun trait qui ne se rapportât à celui qu'il représente, il ne vivrait que pour lui seul, et ne respirerait que sa gloire. Et toutefois ces portraits que nous animons, se trouveraient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent, et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine : nous sommes les images de notre Auteur, et celui qui nous a faits nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi en toute manière nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée.

En effet quoique cette âme soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en cherchons bien tous les anciens traits, nous reconnaîtrons, nonobstant sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu et que c'est pour Dieu qu'elle est faite. O âme, vous connaissez et vous aimez; c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre Auteur, qui n'est que connaissance et qu'amour. Mais la connaissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai que celui qui est la vérité même, et qu'y a-t-il de meilleur que celui qui est la bonté même? L'âme est donc faite pour Dieu : c'est à lui qu'elle devait se tenir attachée et comme suspendue par sa connaissance et par son amour; c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connaît lui-même, il s'aime lui-même, et c'est là sa vie : et l'âme raisonnable devait vivre aussi en le connaissant et en l'aimant. Ainsi par sa naturelle constitution elle était unie à son Auteur, et devait faire sa félicité de celle d'un Etre si parfait et si bienfaisant; en cela consistait sa droiture et sa force. Enfin c'est par là qu'elle était riche, parce qu'encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédait un bien infini par la libéralité de son Auteur; c'est-à dire qu'elle le possédait lui-même, et le possédait d'une manière si assurée, qu'elle n'avait qu'à l'aimer persévéramment pour le posséder toujours, puisque aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession ou plutôt c'est ce qui la fait.

Mais elle n'est pas demeurée longtemps en cet état. Cette âme qui était heureuse, parce que Dieu l'avait faite à son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolument comme lui. Heureuse qu'elle était de connaître et d'aimer celui qui se connaît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas! qu'elle s'est trompée, et que sa chute a été funeste! Elle est tombée de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa défection? Il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion! elle se perdra bientôt elle-même. Car voilà que déjà elle commence à se méconnaître; transportée de son orgueil, elle dit : Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même. C'est ainsi

[1] *De Civit. Dei.*, lib. XIV, cap. XXVIII. — [2] *Eccli.*, XXI, 18.

que le Prophète fait parler les âmes hautaines, qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence[1].

En effet il est véritable que pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même; ou plutôt : Je suis de moi-même. Ainsi l'âme raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature, c'est-à-dire par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni arriver à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère. Il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même; cette âme, qui s'est tant aimée et tant cherchée, ne se peut plus supporter. Aussitôt qu'elle est seule avec elle-même, sa solitude lui fait horreur; elle trouve en elle-même un vide infini, que Dieu seul pouvait remplir : si bien qu'étant séparée de Dieu que son fonds réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue; il faut qu'elle cherche des amusements au dehors, et jamais elle n'aura de repos si elle ne trouve de quoi s'étourdir. Tant il est vrai que Dieu la punit par son propre déréglement; et que, pour s'être cherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est; il faut qu'elle tombe encore plus bas; et voici comment.

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses et qui les a dissipées par ses profusions : il ne peut souffrir sa pauvreté. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur : pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés; il remplit par ce moyen en quelque façon le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son Auteur et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps : elle croit voir dans la douceur de ces regards et de ce visage, la douceur d'une humeur paisible; dans la délicatesse des traits, la délicatesse de l'esprit; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage. Faible et trompeuse image sans doute; mais enfin la vanité s'en repait. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable? Toi qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte, en un mot d'un corps qui par sa mortalité est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent : au contraire elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison en effet n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes : mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux. Ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent à tous ces objets extérieurs l'âme, qui livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens pour vous faire avouer leur indigence : considérez seulement la vue, à combien d'objets extérieurs elle nous attache. Tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique, devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avait bien avertis lorsqu'il avait dit cette parole : « Ne suivez pas vos pensées et vos yeux, vous souillant et vous corrompant; » disons le mot du Saint-Esprit : « Vous prostituant vous-mêmes à tous les objets qui se présentent[1]. » Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu com-

[1] *Ezech.*, XXVIII, 2; XXIX, 9.

[1] *Num.*, XV, 39.

mande : nous nous engageons de toutes parts; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup, quand elle s'est chargée d'or, de pierreries et de mille autres vains ornements. Pour la parer, toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare ; notre vanité se repaît de cette fausse abondance; et par là nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice, triste et sombre passion, autant qu'elle est cruelle et insatiable.

C'est elle, dit saint Augustin, qui trouvant l'âme pauvre et vile au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un songe : on veut parler, la voix ne suit pas; on veut faire de grands mouvements, on sent ses membres engourdis. Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut; son argent qu'elle appelle son bien est dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre. Elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui. Cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. « L'avarice, dit saint Paul. est la racine de tous les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas* [1]. En effet les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire. Par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs; le voluptueux, de plaisirs; chacun enfin, de ce qu'il demande. Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de le satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'âme est asservie! de quel joug elle est chargée! Et pour s'être cherchée elle-même, combien est-elle devenue pauvre et captive?

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir. Voyons ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant, ni qui fasse tant de bruit parmi les hommes, et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, considérons-la dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus grand. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérants : choisissons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre : ce sera donc, si vous voulez, Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des rois conquérants. Qu'est-ce qu'il a souhaité ce grand Alexandre, par tant de travaux et tant de peines qu'il a souffertes lui-même, et qu'il a fait souffrir aux autres? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort. Il a tout ce qu'il a demandé; personne n'en a tant fait : dans l'Egypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient et en Occident, depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre. Il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles : les éloges ne lui manquent pas, mais c'est lui qui manque aux éloges. Il a eu ce qu'il demandait; en a-t-il été plus heureux, tourmenté par son ambition durant sa vie et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un Dieu, soit par orgueil, soit par politique? Il en est de même de tous ses semblables. Ceux qui désirent la gloire, la gloire souvent leur est donnée. « Ils ont reçu leur récompense, » dit le Fils de Dieu [1]; ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, tant célébrés parmi les gentils, et j'ajoute trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandaient : ils ont acquis cette gloire qu'ils désiraient avec tant d'ardeur ;et« vains,ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs : » *Quærebant non apud Deum, sed apud homines gloriam...; ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanam* [2].

Vous voyez, Messieurs, l'âme raisonnable déchue de sa première dignité, parce qu'elle quitte Dieu et que Dieu la quitte ; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : « L'homme, dit-il, est vendu sous le péché : » *Venumdatus sub peccato* [3] ; livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix le péché l'a-t-il acheté? Il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés. Entraîné par tous ces faux biens, et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer, ni regarder le ciel d'où il est venu. Ainsi il a perdu Dieu, et toutefois le malheureux il ne peut s'en passer; car il y a au fond de notre âme un secret désir qui le redemande sans cesse.

[1] I *Tim.*, VI, 10.

[1] *Matth.*, VI, 2. — [2] *In Psal.* CXVIII, serm. XII, n. 2. — [3] *Rom.*, VII, 14.

L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au-dedans de nous. Mais, ô malheur incroyable et lamentable aveuglement! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes; rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allais (ah ! plutôt la mort !), si j'allais vous enseigner quelque erreur, je verrais mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion : que feront-elles? O Dieu qu'est-ce donc que l'homme? est-ce un prodige? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? ou bien est-ce une énigme inexplicable?

Non, Messieurs; nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné, qui dans ses masures renversées conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu : mais nous avons dit, et il est vrai, qu'il ne pouvait éviter après cela de se perdre aussi lui-même.

L'âme qui s'est éloignée de la source de son être, ne connaît plus ce qu'elle est. Elle s'est embarrassée, dit saint Augustin [1], dans toutes les choses qu'elle aime, et de là vient qu'en les perdant elle se croit aussitôt perdue elle-même. Ma maison est brûlée ; on se tourmente, et on dit : Je suis perdu : ma réputation est blessée, ma fortune est ruinée, je suis perdu. Mais surtout quand le corps est attaqué, c'est là qu'on s'écrie plus que jamais : Je suis perdu. L'homme se croit attaqué au fond de son être, sans vouloir jamais considérer que ce qui dit : Je suis perdu, n'est pas le corps : car le corps de lui-même est sans sentiment; et l'âme qui dit qu'elle est perdue, ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connaît la perte future; c'est pourquoi elle se croit perdue en la perdant. Ah ! si elle n'avait pas oublié Dieu, si elle avait toujours songé qu'elle est son image, elle se serait tenue à lui comme un seul appui de son être : et attachée à un principe si haut, elle n'aurait pas cru périr en voyant tomber ce qui est si fort au-dessous d'elle. Mais, comme dit saint Augustin [1], s'étant engagée tout entière dans son corps et dans les choses sensibles, roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est. Elle dit : Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié, ou un feu subtil; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connaît Dieu, un air fait à son image. O âme, voilà le comble de tes maux : en te cherchant tu t'es perdue, et toi-même tu te méconnais. En ce triste et malheureux état, écoutons la parole de Dieu par la bouche de son prophète : *Convertimini, sicut in profundum recesseratis, filii Israel* [2]. O âme, reviens à Dieu autant du fond, que tu t'en étais si profondément retirée.

SECOND POINT.

Et en effet, chrétiens, dans cet oubli profond et de Dieu et d'elle-même, où elle est plongée, ce grand Dieu sait bien la trouver. Il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde : dans son plus grand éclat et au milieu de toutes ses pompes, il en découvre le fond, c'est-à-dire la vanité et le néant. L'âme, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née; et recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son Auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses, dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur : vous venez pour me remplir; mais j'ai un vide infini où vous n'entrez pas. Mes secrets désirs, qui demandent Dieu, ne peuvent pas être satisfaits par tous vos trésors; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime. Voilà les richesses méprisées.

L'âme considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements

[1] *De Trinit.*, lib. X, n. 7.

[1] *De Trinit.*, lib. X, n. 11. — [2] *Isa.*, xxxi, 6.

étrangers : elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piége pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines par la bouche du prophète Isaïe : « J'ai vu les filles de Sion la tête levée, marchant d'un pas affecté, avec des contenances étudiées, et faisant signe des yeux à droite et à gauche : pour cela, dit le Seigneur, je ferai tomber tous leurs cheveux [1]. » Quelle sorte de vengeance! Quoi? fallait-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres! Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante? Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice! C'est pour cela que le Prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : « Je ferai tomber leurs cheveux : Je détruirai, poursuit-il, et les colliers, et les bracelets, et les anneaux, et les boîtes à parfums, et les vestes, et les manteaux, et les rubans, et les broderies, et ces toiles si déliées; » vaines couvertures qui ne cachent rien, et le reste. Car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité, s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité a inventées. A ces menaces du Saint Esprit, l'âme qui s'est sentie longtemps attachée à ces ornements, commence à rentrer en elle-même. Quoi, Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure? Pour prévenir votre colère je commencerai moi-même à m'en dépouiller. Entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette âme dégoûtée du monde, s'avisant que ces ornements marquent dans les hommes quelque dignité et venant à considérer les honneurs que le monde vante, elle en connaît aussitôt le fond. Elle voit l'orgueil qu'ils inspirent; et découvre dans cet orgueil, et les disputes, et les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne : elle voit en même temps que si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple. Mais on peut en les quittant donner un exemple plus utile; et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre! Tout votre éclat couvre mal nos faiblesses et nos défauts; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connaître à tous les autres. Ah! « j'aime mieux avoir la dernière place dans la maison de mon Dieu, que de tenir les plus hauts rangs dans la demeure des pécheurs [1]. »

L'âme se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures; elle revient de son égarement, et commence à être plus proche d'elle-même. Mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé? N'aura-t-on point de pitié de cette complexion délicate? Au contraire c'est à lui principalement que l'âme s'en prend, comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime : depuis que ce corps est devenu mortel, il semblait n'être devenu pour moi qu'un embarras, et un attrait qui me porte au mal; mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage. Grâce à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens : elle leur ôte tous leurs plaisirs; elle embrasse toutes les mortifications; elle donne au corps une nourriture peu agréable; et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Ce corps si tendre couche sur la dure; la psalmodie de la nuit et le travail de la journée y attirent le sommeil; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions, même de la nature, commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce. On déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs : il n'y en a aucun de si innocent, qui ne devienne suspect : la raison que Dieu a donnée à l'âme pour la conduire, s'écrie en les voyant approcher : « C'est ce serpent qui nous a séduits : » *Serpens decepit me* [2]. Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place qu'il veut révolter contre les puissances légitimes. Ces désirs, qui nous semblaient innocents, ont remué peu à peu les passions les plus violentes, qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme, délivrée par ces réflexions de la captivité des sens et détachée de son corps par la mortification, est enfin venue à elle-même. Elle est revenue de bien loin et semble avoir fait un grand progrès : mais enfin s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par sa liberté dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts; des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés,

[1] *Isa.*, III, 16, 17.

[1] *Psal.*, LXXXIII, 11. — [2] *Genes.*, III, 13.

cent yeux qui vous observent ; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug : elle se souvient des tristes jalousies du monde, et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare encore une fois en les cherchant, elle se met des bornes de tous côtés ; mais de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel : elle se donne donc en proie à l'amour divin ; elle rappelle sa connaissance et son amour à leur usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : « O Dieu, votre serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette prière [1]. » L'âme si longtemps égarée dans les choses extérieures, s'est enfin trouvée elle-même ; mais c'est pour s'élever au-dessus d'elle, et se donner tout à fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'âme pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu, on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence, car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire à Dieu, par la seule voie qui y mène, c'est-à-dire par l'amour. Là est la force et le courage; car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. Là se trouve la tempérance parfaite; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens, qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits: Là on commence à faire justice à Dieu, au prochain et à soi-même : à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit en l'aimant, plus soi-même : au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même; enfin on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais en se donnant de la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus ; et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente, s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment : on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors d'elle-même, n'a garde de songer à elle, ni par conséquent de s'enorgueillir ; car elle voit un objet au prix duquel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise, qu'elle le préfère à elle-même, non seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi l'humilier plus profondément encore. Attachée à ce divin objet, elle voit toujours au-dessous d'elle deux gouffres profonds, le néant d'où elle est tirée, et un autre néant plus affreux encore, c'est le péché, où elle peut retomber sans cesse pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu et qu'elle l'oblige de la quitter. Elle considère que si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Augustin ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes ; mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment [1]. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours ; c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer ensuite par lui-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant : de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là ; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce. En cet état elle se connaît, et ne craint plus de périr de la manière dont elle le craignait auparavant : elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel, et ne connaît plus de mort que le péché.

Il faudrait ici vous découvrir la dernière perfection de l'amour de Dieu : il faudrait vous montrer cette âme détachée encore des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est-à-dire de ses perfections infinies. Là se verrait l'union de l'âme avec un Jésus délaissé ; là s'entendrait la dernière consommation de l'amour divin dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien, tant il est éloigné de leur région : mais pour expliquer cette matière, il faudrait tenir un langage que le monde n'entendrait pas.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en le finissant je vous demande, Messieurs, si les saintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paraît peut-être impossible.—

[1] II *Reg.*, VII, 27.

[1] *De Gen., ad litt*, lib. VIII, n. 26.

Peut-on vivre, direz-vous, de cette sorte ? Peut-on renoncer à ce qui plaît ? — On vous dira de là haut qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque. — Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu ; et je ne sais si on peut le connaître assez pour l'aimer autant qu'il faudrait.— On vous dira de là haut qu'on en connaît assez pour l'aimer sans bornes.— Mais peut-on mener dans le monde une telle vie ? — Oui sans doute, puisque le monde même vous désabuse du monde : ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstance, ses rebuts assez d'amertume : il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalités et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes ; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter. — Hé ! dites-vous, je ne suis que trop dégoûté : tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche ; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. — Je connais cet étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie. Pour en sortir, âmes chrétiennes, sachez que qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver ; sa parole y est expresse : « Celui qui frappe, on lui ouvre ; celui qui demande, on lui donne ; celui qui cherche, il trouve infailliblement [1]. » Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas. Remuez jusqu'au fond de votre cœur : les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit et tous les sages conseils : vous trouverez un esprit de raillerie inconsidérée, qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute la vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se divertir ; et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paraît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais à quoi est-ce que je m'étudie ? A chercher des causes secrètes du dégoût que vous donne la piété ? Il y en a de plus grossières et de plus palpables : on sait quelles sont les pensées qui arrêtent le monde ordinairement. On n'aime point la piété véritable, parce que contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent. C'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde ; mais il y a répondu d'une manière digne de lui par la bouche du prophète Malachie :

[1] *Matth.*, VII, 8.

« Vos paroles se sont élevées contre moi, dit le Seigneur, et vous avez répondu : Quelles paroles avons-nous proférées contre vous ? Vous avez dit : Celui qui sert Dieu se tourmente en vain. Quel bien nous est-il revenu d'avoir gardé ses commandements et d'avoir marché tristement devant sa face ? Les hommes superbes et entreprenants sont heureux : car ils se sont établis en vivant dans l'impiété ; et ils ont tenté Dieu en songeant à se faire heureux malgré ses lois, et ils ont fait leurs affaires [1]. » Voilà l'objection des impies proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit. « A ces mots, poursuit le prophète, les gens de bien étonnés se sont parlé secrètement les uns aux autres. » Personne sur la terre n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée ; mais Dieu répondra lui-même : « Le Seigneur a prêté l'oreille à ces choses, dit le prophète, et il les a ouïes : il a fait un livre où il écrit les noms de ceux qui le servent ; et en ce jour où j'agis, dit le Seigneur des armées, c'est-à-dire en ce dernier jour où j'achève tous mes ouvrages, où je déploie ma miséricorde et ma justice ; en ce jour, dit-il, les gens de bien seront ma possession particulière ; je les traiterai comme un bon père traite un fils obéissant. Alors vous vous retournerez, ô impies ; vous verrez de loin leur félicité, dont vous serez exclus pour jamais ; et vous verrez alors quelle différence il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert Dieu et celui qui méprise ses lois. » C'est ainsi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux : vous n'en avez cru ni ma parole, ni l'expérience des autres ; votre expérience vous en convaincra ; vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables : *Hæc dicit Dominus faciens hæc :* « C'est ce que dit le Seigneur ; il l'en faut croire : car lui-même qui le dit, c'est lui qui le fait ; » et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis et pour prévenir sa colère ? Allez, Messieurs, et pensez-y : ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit : qu'importe qu'ait dit un homme mortel ? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs ; c'est celui-là que les prédicateurs et les auditeurs doivent écouter. C'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au-dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur

[1] *Malach.*, III, 13 et seq.

qui parle au dehors ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand peuple : mais le prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire ; car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de la vie éternelle. Ecoutez-le donc, chrétiens ; laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente : descendez maintenant, ô feu invisible ; et que ces discours enflammés, que vous ferez au dedans des cœurs, les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connaître et à aimer Dieu ; donnez-leur un essai de la vision dans la foi ; un avant-goût de la possession dans l'espérance ; une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux, dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma Sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel ; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile : vivez cachée à vous-même, aussi bien qu'à tout le monde ; et connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même et prenez un si noble essor que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON

POUR

LA VÊTURE DE MARIE-ANNE DE SAINT-FRANÇOIS BAILLY

Prêché à Paris, aux Grandes-Carmélites, le 5 décembre 1681.

M. Floquet, auquel nous devons la date de la *vêture* et le nom de la *Postulante*, deux choses ignorées avant lui de tous les éditeurs des œuvres de Bossuet, méritait que M. Lachat lui attribuât l'honneur de la découverte. Nous sommes heureux, quant à nous, de rendre hommage à l'homme érudit dont les travaux nous permettent d'accomplir les nôtres. Grâce à ces investigations nous savons aussi quel motif amena Bossuet à prêcher en cette circonstance. Les Bossuet étaient étroitement liés d'amitié avec les Bailly : les deux familles, anciennes déjà dans la magistrature de Bourgogne, comptaient l'une et l'autre plusieurs conseillers, au parlement de Dijon. Le père de la postulante François Bailly, seigneur de Poisly et autres lieux, avait siégé sur *les fleurs de lis* pendant trente ans avec Etienne et Jacques Bossuet, fils de Claude Bossuet, sieur d'Aizeray, oncle du grand évêque.

Marie Anne-Françoise se présentait au Carmel déjà âgée de trente-deux ans. Modeste et pieuse, il semble que les soins de la famille, mais principalement un dévouement et un attachement admirables à son frère avaient arrêté jusque là sa forte inclination pour la vie religieuse. Ce ne fut pas en effet sans de grands déchirements qu'elle se décida enfin à briser les liens du sang, et longtemps on put craindre qu'elle devrait les renouer, en voyant son frère, venu à Paris en toute hâte à sa poursuite, mettre tout en mouvement pour l'arracher au saint asile du Carmel. C'est justement cette situation que Bossuet signale dès le début de son discours : « *Qui vult post me venire, abneget semetipsum*, etc. » C'est à célébrer l'héroïsme du renoncement à toutes les attaches de la vie comme le monde le comprend, qu'il emploiera, dans la ferme simplicité du langage chrétien, sa forte et persuasive éloquence. Il n'oubliera pas de faire remarquer à sa nouvelle prosélyte de la vie parfaite qu'elle est revêtue des livrées de J-C., coïncidence providentielle, au jour anniversaire de sa naissance et de son baptême. La pieuse carmélite en gardera un souvenir ineffaçable, et lorsque, plus tard, devenue *prieure* et *annaliste* du monastère, elle aura à mentionner la cérémonie de sa *vêture* ; elle écrira : « Je reçus le voile des mains de M. Bossuet ; et le prélat prêcha, d'une manière admirable, sur ce texte : *Qui vult post me venire*, etc. » (1).

(1) Cf. Floquet, *Bossuet évêque*, ch. XIII, pp. 533-536.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive.

Luc., IX, 23.

Vous avez désiré, ma très-chère Sœur, d'entendre de moi, en ce jour, une exhortation chrétienne, espérant peut-être que ce grand Prédicateur des cœurs donnerait par sa vertu quelque prix à mes pensées, parce qu'il les verrait naître d'une charité fraternelle. Il faut, s'il se peut, satisfaire ce pieux désir; et pour faire de mon côté

ce qui sera nécessaire, je tirerai des paroles de notre Sauveur, que je vous ai récitées, trois instructions importantes qui vous pourront servir avec la grâce de Dieu pour tout le reste de votre vie. Seulement je vous conjure de joindre vos prières aux miennes, afin qu'il plaise à cet Esprit qui souffle où il veut[1], de répandre sur mes lèvres ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne, je veux dire la simplicité et la vérité. Après quoi, pour une plus claire intelligence de cet entretien, je vais tâcher de vous expliquer l'intention de notre bon Maître dans le lieu que je viens d'alléguer.

Comme un sage capitaine se préparant à une expédition difficile, déclare à ceux qui viennent servir sous ses ordres à quelles conditions il les reçoit dans ses troupes, de même le Sauveur Jésus étant descendu du ciel pour faire la guerre à Satan, pour inviter tous les hommes à cette entreprise, il propose en peu de mots les qualités nécessaires pour pouvoir être rangés sous ses étendards : « Quiconque, dit-il, désire venir après moi, c'est-à-dire quiconque me veut reconnaître pour son capitaine, il faut, poursuit-il, qu'il renonce à soi-même, » *abneget semetipsum ;* « puis, qu'il prenne une généreuse résolution de porter sa croix tous les jours, » *et tollat crucem suam quotidie ;* « et qu'il me suive enfin par mille embarras de périls, de supplices et d'ignominies; » *et sequatur me.* C'est en abrégé ce qu'il faut quitter, et ce qu'il faut faire à sa suite : voilà les lois et les ordonnances de cette milice. C'est pourquoi je me suis résolu d'appliquer à l'état que vous allez embrasser les ordres généraux de Jésus-Christ notre Chef[2], et de vous faire voir dans le sens littéral de mon texte, selon le dessein que je vous ai déjà proposé : premièrement, jusqu'à quel point votre condition vous oblige à renoncer au monde; en second lieu, comment il vous faut persévérer dans cette sainte résolution; et enfin, comment non contente de persévérer, vous devez toujours croître et toujours enchérir par-dessus les actions passées. Ce seront les trois avertissements que comprendra ce discours, que je prie Dieu de graver pour jamais au fond de votre âme.

PREMIER POINT.

Lorsqu'on vous prêche si souvent, ma très-chère Sœur, qu'il faut renoncer, il est nécessaire que vous entendiez que ce monde auquel il faut renoncer, réside en vous-même. Le disciple bien-aimé vous le montre fort à propos, quand il dit : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt :* « Gardez-vous bien d'aimer le monde, ni ce qui est dans le monde; » d'autant, ajoute-t-il peu après, qu'il n'y a dans le monde que concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et superbe de vie »: *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ*[1]. Cet orgueil et cette double concupiscence, que peut-ce être autre chose que le trouble de nos passions? Et ce trouble n'est pas le fruit maudit de l'amour aveugle que nous avons pour nous-mêmes? Par conséquent ce monde qu'il nous faut quitter, c'est nous-mêmes : *Abneget semetipsum.*

Que si vous me demandez d'où nous vient cette dure nécessité, que notre adversaire nous soit si proche et que nous soyons pour ainsi dire si fort ami de notre ennemi, qu'il vous souvienne de ce bienheureux état d'innocence où la partie supérieure conduisait si paisiblement les mouvements inférieurs, où le corps se trouvait si bien du gouvernement de l'esprit, parce que l'homme tout entier conspirait à la même fin. En ce temps-là, on n'entendait point parler de ces fâcheux termes de renoncer à soi-même. Mais la vanité, fille et mère du désordre, pervertit bientôt cette douce disposition, et ayant fait révolter l'esprit contre Dieu, souleva par un même coup la chair contre la raison. La désobéissance est vengée par la désobéissance : l'homme, ainsi que l'enseigne saint Paul[2], veut en même temps ce qu'il ne veut pas; et sentant en soi deux volontés discordantes; il ne saurait plus reconnaître laquelle est la sienne : si bien que, dans cette certitude et cette impuissance, il faut nécessairement qu'il se perde pour se sauver[3]. On ne lui dit plus, comme auparavant, qu'il commande à toutes les créatures[4]; mais on l'avertit de se défier de toutes les créatures. Pour le punir d'avoir voulu se satisfaire contre la loi de son Dieu, il est ordonné à jamais qu'il renoncera à ses propres inclinations, s'il se veut bien remettre en ses bonnes grâces. Et lui qui croyait se pouvoir faire plus de bien qu'il n'en avait reçu de la main de son Créateur, sera condamné par une juste vengeance à être son plus cruel et irréconciliable ennemi.

C'est pourquoi je vous en conjure, ma très-chère Sœur, par ce Dieu que vous servez : après avoir compris combien il est nécessaire de quitter le monde, considérez attentivement la hauteur de cette entreprise. Le monde qu'il faut mépriser, ce n'est ni le ciel ni la terre; ce ne sont ni les compagnies, ni cette vaine pompe,

[1] *Joan.*, III, 8.
[2] *Var. :* Les lois universelles de notre invincible Général.

[1] I *Joan.*, II, 15. — [2] *Rom.*, VII, 19. — [3] *Luc.*, IX, 24. — [4] *Genes.*, I, 28.

ni les folles intrigues des hommes : certes il ne serait pas d'une si prodigieuse difficulté de s'en séparer. Mais quand il s'agit de se diviser de soi-même, de quitter, dit saint Grégoire[1], non ce que nous possédons, mais ce que nous sommes, où trouverons-nous une main assez industrieuse ou assez puissante pour délier ou pour rompre un nœud si étroit? Quelles chaînes assez fortes pourront jamais contraindre cet homme animal, qui règne en nos membres, à subir le joug de l'homme spirituel? Sans doute il retournera toujours à ses inclinations corrompues. Comme une personne que l'on attache contre son gré à quelque sorte d'emploi, dans le temps que vous l'y croyez la plus occupée, s'entretient souvent dans les conceptions creuses et extravagantes : de même ce vieil Adam, quand vous lui aurez arraché ce qu'il poursuit avec plus d'ardeur, quand vous aurez tenté toutes sortes de voies pour lui faire suivre la raison, il n'y aura ni erreurs ni chimères où il ne s'amuse plutôt; « d'autant, dit saint Paul, qu'il est incapable de goûter ce qui est de Dieu : » *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei*[2].

Et ne vous tenez point assurée sur votre vertu, car il se sert contre nous de la vertu même. Ceux qu'il n'a pu vaincre par un combat opiniâtre, souvent il les renverse par l'honneur de la victoire; et lorsqu'ils s'imaginent être devenus extrêmement humbles, il les rend orgueilleux par cette humilité prétendue. Combien en voyons-nous qui séduits par ses artifices, pensent en se jetant dans un cloître, quitter les vanités pour la mortification, et ne font à le bien prendre que quitter des vanités pour des vanités : en cela d'autant plus criminels et plus misérables qu'ils vont porter le monde jusqu'au fond de la solitude, qu'ils se vont perdre dans le lieu où les autres cherchent leur refuge, et qu'ils joignent non-seulement Jésus-Christ avec Bélial, mais qu'ils sacrifient à Bélial dans le temple et sur les autels de Jésus-Christ même. C'est, ma très-chère Sœur, ce que vous avez particulièrement à méditer en ce jour. Si vous envisagez bien l'action que vous allez faire, vous trouverez que toutes ces circonstances vous prêchent le mépris du monde. Parcourons-les, s'il vous plaît, et vous découvrirez clairement ce que je vous dis.

Dites-moi, y a-t-il rien qui rende une personne plus vile que la pauvreté? Quand vous entendez dire de quelqu'un que c'est un homme de néant, ne jugez-vous pas incontinent qu'on parle d'un pauvre? D'où vient que David, après avoir dépeint les diverses calamités des pauvres, conclut enfin par ces paroles qu'il adresse à Dieu : *Tibi derelictus est pauper*[1] : « O Seigneur, on vous abandonne le pauvre ; » voulant dire que chacun court avec ambition au service des grands, et qu'il n'y a que Dieu seul à qui les pauvres ne soient point à charge. Et il est si vrai ce que dit un poète[2], que la pauvreté rend les hommes ridicules, que ceux qui y sont réduits ont je ne sais quelle honte de l'avouer, et quelquefois le deviennent de crainte de le paraître. Je sais bien que celle que vous professez, d'un côté vous est honorable ; mais elle a aussi d'autre part quelque chose de beaucoup plus rude, en ce qu'elle ressemble à la pauvreté des esclaves, qui non-seulement ne possèdent rien, mais de plus sont incapables de rien posséder. Vous perdez toute sorte de droits ; on en vient jusque-là que de ne vous plus compter parmi les vivants : si bien que vous pouvez dire avec le Psalmiste : « Tous mes proches m'ont abandonné, mais le Seigneur a eu la bonté de me recevoir[3]; » et avec notre Seigneur : « Mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs, ce sont ceux qui observent la parole de mon Dieu[4]. »

Quant à cette fleur sacrée de votre virginité, que vous allez présenter pour être en bonne odeur au Verbe divin votre Epoux, ô Dieu, qui vous pourrait assez exprimer combien elle vous oblige de vous tenir nette de toutes les affections de la terre? Sachez que votre virginité vous prépare un lit nuptial, où vous posséderez dans le repos de votre Jésus l'amoureux des vierges, mais qui les aime avec une extrême jalousie. C'est pourquoi son zélé disciple prenant part aux affections de son maître : « Je suis jaloux de vous, dit-il, de la jalousie de Dieu ; » *Æmulor enim vos Dei æmulatione*, parce que, ajoute-t-il, « je vous ai fiancée, comme une vierge chaste à un seul homme qui est Jésus-Christ : » *Despondi vos uni viro, virginem castam exhibere Christo*[5]. Or pensez quel serait le sentiment d'une fille chaste et pudique, si on lui parlait de rompre avant son mariage cette foi qu'elle conserve uniquement pour son cher époux. Telle doit être votre pudeur, je ne dis pas à l'égard des voluptés bestiales, mais je dis à l'égard des moindres sollicitations de ce monde.

Car la jalousie de Jésus ne regarde pas seulement les hommes : son amour est si tendre, qu'il s'offense et se pique si vous choisissez la moindre chose hors de lui. Toutes ces douces contraintes où vous êtes sont autant d'effets de sa jalousie. Y a-t-il aucun de nos sens par lequel

[1] *In Evang.*, lib. II, hom. XXXII, n. 4 et seq. — [2] I. *Cor.*, II, 14.

[1] *Psal.*, IX, 35. — [2] Juvénal, *Satyr.* III. — [3] *Psal.* XXVI, 10. — [4] *Matth.*, XII, 50. — [5] II *Cor.*, XI, 2.

nous touchions les choses plus légèrement que celui de la vue? Et toutefois il témoigne, par ce voile qu'il vous impose, qu'il ne vous permet pas cette sorte de jouissance. Et le docte Tertullien dit que l'on en couvre les vierges, de peur qu'elles ne soient souillées des moindres regards : estimant la virginité une chose si délicate, qu'elle peut être en quelque façon violée par les yeux, surtout par ces yeux que l'Apôtre appelle si élégamment « yeux pleins d'adultère,» *oculos adulterii plenos*[1]. D'où vient que ce grand homme, selon sa gravité ordinaire, nous a dépeint de la sorte ce voile des vierges : *Indue armaturam pudoris, circumduc vallum pudicitiæ, murum sexui tuo strue qui nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos*[2] : « Revêtez-vous, leur dit-il, des armes de la pudeur; entourez votre honnêteté d'un rempart; dressez une muraille à votre sexe, qui empêche vos yeux de sortir et refuse l'entrée à ceux des autres : » d'où vous pouvez conclure qu'une vierge n'est plus vierge sitôt qu'elle s'abandonne aux sentiments de la terre, et qu'alors sa virginité lui tourne en prostitution.

Passons outre : il n'y a rien qui soit plus à vous que votre propre volonté, néanmoins vous avez bien la résolution de vous en vouloir dépouiller. En effet vous la soumettez tellement aux ordres d'autrui, qu'on ne sait plus si c'est la vôtre ou celle de vos supérieurs ; et l'obéissance rigoureuse, que vous professez, l'anéantit de telle sorte, qu'un Père ancien l'a nommée la sépulture de la volonté[3] : sépulture certainement bien pénible, parce qu'il la faut recommencer mille et mille fois; mais qui vous avertit que renonçant si généreusement à la chose qui est le plus en votre pouvoir, ce serait un crime si vous vous reteniez aucun bien du monde.

Enfin, considérez par une réflexion sérieuse que l'action que vous allez faire est un sacrifice; et que ce serait un sacrilége exécrable, si vous réserviez quelque chose de ce qui entre par une oblation solennelle en la possession du Très-Haut. Ophni et Phinées, sacrificateurs d'Israel, pour s'être attribué les offrandes que le peuple présentait à Dieu, furent dévorés avec leur armée par le glaive des Philistins[4] : d'autant, comme dit le prophète Isaïe, « que Dieu est le Seigneur et ne peut souffrir la rapine dans les holocaustes : » *Ego Dominus, odio habens rapinam in holocausto*[5]. Et de quelle punition penseriez-vous être digne, si vous ravissiez à Dieu, non point la graisse des agneaux ou des béliers, mais une victime vivante, lavée du sang de son Fils, qu'il a tirée du monde pour la sanctifier à son nom?

Dites donc, ma très-chère Sœur, en faisant une revue générale dans tous les replis de votre cœur; dites du plus profond de votre âme : O monde, à qui mon Maître n'a pu plaire et qui n'as pu plaire à mon Maître ; ô monde, qu'il a surmonté par l'infâmie de sa mort; monde enfin, théâtre de folie et d'illusion, je te quitte et je te renonce de toute mon affection. Et vous, rompez mes liens, ô Seigneur; je vous immolerai une hostie de louange[1], et mon âme délivrée ne cessera de bénir vos incomparables bontés. Daignez, mon Sauveur Jésus, me recevoir en vos bras, et ne permettez pas que mes ennemis m'en arrachent. C'est ce que vous donnera, s'il plaît à Dieu, la persévérance, qui doit faire le second point de cet entretien.

SECOND POINT.

« Qui veut venir après moi, dit notre divin Capitaine, qu'il renonce à soi-même et porte sa croix tous les jours : » *Tollat crucem suam quotidie.* Cette croix, c'est la guerre que nous devons avoir contre le monde et la chair, auxquels nous devons crucifier avec notre Maître; et ce mot : *Tous les jours*, nous marque la persévérance. Au reste notre Prince nous avertit qu'il ne nous veut point épargner; qu'avec lui une bataille gagnée en attire une autre et qu'il ne sait point donner d'autre rafraîchissement à ses troupes; qu'il entend enfin que leur travail soit continuel en ce monde, puisque leur couronne dans le ciel doit être immortelle ; voilà comme il nous encourage à persévérer.

Pour appliquer ceci à votre condition, comprenez, s'il vous plaît, la nature de vos vœux: Il y a deux sortes de vœux : les uns sont pour un temps, et les autres à perpétuité, comme ceux que vous allez faire. Ce que je dirai se doit entendre particulièrement des derniers, bien qu'à proportion il se puisse appliquer aux autres.

C'est la religion, disent les théologiens, qui nous lie à Dieu : et le vœu, selon leur doctrine, en est un des actes qui a la vertu d'étreindre ce sacré nœud. Car encore que tout ce que nous sommes appartienne au Créateur de droit naturel, néanmoins il a voulu nous laisser un certain domaine sur nos actions pour former en nos âmes une légère image de sa souveraineté absolue : et c'est ce domaine que vous lui cédez et transportez par vos vœux. Quels doivent donc être les sentiments d'une âme pieuse, qui se veut de tout son cœur dévouer à Dieu? Pre-

[1] II *Petr.*, II, 14. — [2] *De Virg. vel.*, n. 16. — [3] S Joan. Clim. *Scal. Parad.* grad., IV. — [4] I *Reg.*, II, 14; IV, 11. — [5] *Isa.*, LXI, 8.

[1] *Psal.*, CXV, 8.

mièrement elle considère que tout ce qu'il y a d'être dans les créatures, relève de cet être souverain et universel : puis poussée d'un violent désir de se réunir à son principe et de se donner à lui pour toute l'éternité, elle proteste de se résigner tout entière à ses saintes dispositions, afin qu'il règne sans réserve sur ces puissances, qu'il les occupe toutes et les remue selon ses conseils, s'y attachant de tous ses efforts, et enracinant pour ainsi dire sa volonté dans cette volonté première et indépendante, la règle et le centre de toutes les autres. Telle est l'adoration que vous allez rendre aujourd'hui à cet Esprit incompréhensible, dont le ciel et la terre redoutent les commandements. Et cette adoration est en ce point différente de toutes les autres, que celles-ci passent avec l'acte que vous en formez, au lieu que celle-là a son effet dans toute la vie : de sorte que comme Dieu est immuable par la loi toujours permanente de son éternité, ainsi vous vous faites une loi vous-même, par les vœux que vous concevez, d'être ferme et inébranlable dans son service.

Donnez-vous donc de garde que l'ennemi ne vous trompe ; et que ne pouvant vous ébranler d'abord dans la fin principale de votre vocation, il ne tâche de vous jeter peu à peu dans quelque relâchement et ne vous fasse négliger insensiblement les choses de moindre importance : sur quoi vous avez à penser qu'une âme religieuse, dont tous les mouvements concourent à la même fin, ressemble en ce point à une voûte bien affermie, qui est incapable de succomber quand on la veut pousser tout entière ; mais qu'on peut faire tomber facilement en ruine par la désunion qui s'en ferait pièce à pièce. C'est pourquoi ne dédaignez pas ce qui vous semble le moins nécessaire, parce que de là dépend le plus important : Dieu ayant ordonné pour la connexion de toutes les choses et enfin que chacune eût son prix, que les plus grandes fussent soutenues sur les plus petites; et ainsi ce qui serait peut-être à mépriser selon sa nature, devient très-considérable par la conséquence. Ne permettez donc pas que l'on vous puisse jamais reprocher ce que le saint Apôtre reproche aux Galates : *Sic stulti estis, ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini ?* « Seriez-vous bien assez insensés pour vouloir finir par la chair, après avoir commencé par l'esprit ? Auriez-vous, poursuit-il, tant souffert en vain ? » *Tanta passi estis sine causa*[1] ?

Et moi ne vous puis-je pas dire à l'exemple de ce maître des prédicateurs : auriez-vous pour néant renoncé au monde ? Non, non, ma très-chère Sœur ; veillez dans l'exercice de l'oraison ; que vos yeux languissent et défaillent, en regardant le saint lieu d'où vous doit venir le secours ; et celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre, non seulement vous donnera la grâce de persévérer, mais enfin il vous fera croître de jour en jour en Jésus-Christ notre Chef : *Crescentes in eo per omnia, qui est caput Christus*[1]. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

« Qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et porte sa croix tous les jours et me suive : » *Et sequatur me.* Pour ne nous point éloigner de notre première pensée, ne vous semble-t-il pas entendre notre brave Capitaine, qui pour porter en nos cœurs une vigoureuse résolution : Qui m'aime me suive, dit-il : il est vrai que je vous mène à de grands périls ; mais souvenez-vous que je vous commande de me suivre, et non point de marcher devant. « Or nous n'avons point un pontife qui ne sache pas compâtir à nos infirmités : » *Non habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris*[2]. Comprenez maintenant combien ces paroles nous invitent à croître toujours.

Quand ces deux difficultés concourent en un même objet, savoir la nécessité de le suivre et l'impossibilité d'y atteindre, il ne reste qu'une chose à faire, qui est d'avancer toujours. Or tel est le Fils de Dieu, l'exemplaire de notre vie. Nous voyons dans ses actions, premièrement la lumière de ses vertus qui nous doit conduire, et en second lieu la perfection où nous ne pouvons parvenir. Il faut donc courir incessamment après lui, selon la mesure qui nous est donnée, comme ce brave athlète saint Paul, qui court incessamment vers le but de la carrière : *Ad destinatum persequor*[3], dit-il ; c'est-à-dire « je poursuis toujours ma pointe ; je ne cesse de pousser en avant au point où l'on me montre le terme de ma carrière, qui est Jésus-Christ. » Mais considérant entre son Maître et lui une distance infinie, il s'étonne d'avoir si peu avancé et oublie, dit-il, ce qui est derrière lui, c'est-à-dire qu'il ne fait point d'état de l'espace qu'il a couru : *Quæ quidem retro sunt obliviscens.* Quant à ce qui lui reste, où il ne voit point de bornes, il s'y étend : il veut dire qu'il passe ses forces, et sort en quelque façon de soi-même pour y arriver : *Ad ea quæ sunt priora extendens meipsum ;* d'où je conclus que la perfection du christianisme ne consiste point en un degré déterminé. Or ce que vous recherchez dans le genre de vie que vous embrassez, c'est

[1] *Galat.*, III, 3, 4.

[1] *Ephes.*, IV, 15. — [2] *Hebr.*, IV, 15. — [3] *Philip.*, III, 12-14.

la perfection du christianisme, et par conséquent ne vous lassez jamais de monter; allez de vertu en vertu, si vous voulez voir le Dieu des dieux en Sion [1].

Et pour ramasser en trois mots toute l'instruction de ce discours, détachez-vous entièrement de vous-même : vous y êtes obligé par l'action que vous allez faire et par les conseils évangéliques que vous professez : *Abneget semetipsum.* Persévérez; c'est ce que vous enseigne la nature de vos vœux qui est immuable ; *Tollat crucem suam quotidie.* Enfin augmentez, si vous ne voulez aller contre la fin de votre vocation, qui est la perfection du christianisme ; avancez donc toujours, en suivant Jésus : *Et sequatur me.* C'est ce que j'avais à vous dire, touchant l'exposition de mon texte : maintenant, pour ne point retarder vos désirs, je m'en vais conclure.

Par quel ordre de la Providence est-il arrivé que cette journée, qui va vous voir tout à l'heure sortir du monde, touchât de si près celle qui vous y a vu faire votre première entrée, et que presque en même temps fût témoin de votre naissance et de votre mort? N'est-ce point que Dieu veut vous faire entendre par là que vous n'êtes née que pour cette vocation ; ou bien que pendant ces jours qui selon la révolution des années vous représentent les premiers de votre vie, vous en devez commencer une nouvelle au service de Jésus-Christ? Quoi qu'il en soit, ma très-chère Sœur, et quoi que ce soit que ce Roi des siècles vous veuille signifier[2] par cette bienheureuse rencontre, je le prie de le faire profiter à votre salut.

Cet ancien disait qu'il n'avait vécu que depuis qu'il s'était retiré dans la solitude. Puisse notre grand Dieu combler de tant de douceurs la solitude plus sainte où vous vous jetez, que vous commenciez seulement de cette matinée à compter vos jours : puissiez-vous devenir aujourd'hui enfant en Jésus-Christ; et que ce mercredi, qui vous doit être si mémorable, soit dorénavant le jour de votre nativité.

C'est aussi en ce même jour, ma très-chère Sœur, que vous fûtes baptisée. Vous n'aviez fait que le premier pas en ce monde, et déjà on vous obligeait par un acte public d'y renoncer. Vous n'aviez alors pour toute voix que des cris : l'Église vous prêta la sienne pour cette généreuse déclaration ; après quoi vous fûtes lavée de l'eau du baptême, où laissant les ordures de votre première nativité, vous reprîtes une nouvelle naissance non point de la chair, mais d'un esprit pur et d'une eau sanctifiée par des paroles de vie. O que vous célébrerez dignement aujourd'hui l'anniversaire de votre baptême, puisque vous allez non-seulement quitter le monde en esprit, mais que vous lui allez arracher votre corps et rompre avec lui toute sorte de commerce!

L'on a toujours cru dans l'Eglise que le martyre était un baptême; et les saintes pénitences que l'on voue de pratiquer dans les monastères, ne peuvent-elles point passer par un nouveau genre de martyre, dans lequel Dieu ne voit rien qui ne plaise à sa majesté, puisque le persécuteur et le patient lui sont agréables? Que si le grand Cyrille de Jérusalem a bien pu appeler le baptême un sépulcre et une mère [1], n'en puis-je pas dire autant de la cérémonie de ce jour, dans laquelle votre chair ensevelie donnera place à la pure vie de l'esprit? Heureuse à qui la perte de si peu de chose va valoir un bien éternel, qui par un aimable artifice quittez tout pour tout retrouver en Dieu, et ainsi deviendrez ce que dit saint Paul, « comme n'ayant rien et possédant toutes choses [2]. »

[1] *Psal.*, LXXXIII, 8.
[2] *Var.* : Vous ait voulu faire remarquer.

[1] *Catechès.*, XX, Myst. II, n. 4. — [2] II *Cor.*, VI, 10.

FRAGMENT

D'UN SERMON DE VÊTURE SUR LE MÊME SUJET

Déforis fait suivre immédiatement le sermon pour la vêture de Melle de Bailly du *fragment* que nous éditons séparément. Il a même l'air de considérer ce morceau comme partie intégrante du discours, seulement il ajoute en note et fort à propos : «Le reste de ce sermon paraît être une extension ou un développement des vérités déjà énoncées dans le corps du discours, et que Bossuet se sera proposé de traiter d'une nouvelle manière dans quelque autre occasion. » Laissons tout ce que présente d'indécis et de vague une observation rédigée en de pareils termes. Une chose est ici manifeste à quiconque voudra y réfléchir. Bossuet aura traité en effet une seconde fois le même sujet, en une autre circonstance : il aura modifié en se relisant son point de vue, soit pour ne point se répéter, soit surtout parce que les situations étaient différentes. C'est donc bien véritablement ici un *fragment*, non pas du sermon précédent, mais d'un autre, dont Bossuet n'aura peut-être écrit que ce morceau dans lequel on peut distinguer comme deux parties : *renoncement* et *avancement*, l'orateur se réservant d'emprunter au précédent discours, mais à sa manière, ce qui manque au commencement de celui-ci. Comme aucune indication ne nous met sur la trace du temps et du lieu où le sermon a pu être prêché, nous le plaçons à la suite du précédent, uniquement à cause de la similitude des idées.

L'édition *Vivès* s'y prend d'une toute autre façon, elle imprime bravement : *Seconde conclusion du sermon précédent pour la Profession de Marie-Anne de Saint-François Bailly*. Quoi donc? Bossuet aurait conclu le même discours en deux manières et comme en deux fois? Evidemment, c'est assez d'une. L'éditeur veut-il dire que, en une autre circonstance, reprenant le même discours, Bossuet aura ajouté une nouvelle conclusion? Mais ce n'est pas ici une *conclusion*, c'est un développement nouveau, ou plutôt un nouveau point de vue des engagements de la vie religieuse. Que devient ensuite la première conclusion, si la nouvelle lui est ajoutée? Comment tout cela se fondra-t-il ensemble? Et enfin pourquoi laisser supposer que l'addition est à l'adresse de Melle de Bailly? L'éditeur se trompe encore en mentionnant la *Profession*, c'est *vêture* qu'il fallait dire. Déforis parle, il est vrai, de profession, mais la postulante elle-même, nous l'avons citée plus haut, a entendu Bossuet pour la *prise de voile* seulement. Evidemment, il y a, en tout ceci, une inadvertance comme il en survient à qui est encombré, à qui n'a pas assez de loisirs ou de zèle obstiné. Oubli, distraction ou erreur, peu importe, nous ne pouvions nous dispenser d'en faire la remarque.

Mais sachez, ma Sœur, que ce monde que vous quittez a intelligence chez vous; et que durant tout le temps que vous demeurerez sur la terre, il ne cessera jamais de vous persécuter. Il tentera toutes sortes de voies et toutes sortes d'artifices pour vous embarrasser de quelque affection sensible. Ah! ma très-chère Sœur, donnez-vous bien garde de l'écouter. Ne voyez-vous pas que le démon est toujours à épier l'occasion de vous perdre, qu'il ne cesse de dresser quelques batteries nouvelles pour vous attaquer? Quelle honte serait-ce si votre esprit avait moins de soin de se conserver que la chair et le monde n'en ont de vous nuire? Regardez les passionnés de la terre, comme ils sont constants dans leurs poursuites insensées : faut-il que la folie de la chair soit plus prévoyante que la sagesse du ciel?

Je ne doute pas que vous n'ayez au commencement une grande ardeur dans les moindres choses, et j'espère que Dieu vous la conservera; mais il faut y prendre garde. Qu'il est facile, ma chère Sœur, de se relâcher, et que nous nous persuadons facilement qu'il n'est pas besoin de se donner tant de peine! Et cependant il n'y a rien de si dangereux : la dévotion ne se perd jamais que par le relâchement. Il en est comme d'une voûte; tant que toutes les pierres s'appuient l'une l'autre, elle résiste à toutes sortes d'efforts, et ne peut jamais être abattue que par pièces : de même la dévotion, qui consiste dans un certain accord de tous les sentiments de l'âme, est trop forte quand toutes les parties se prêtent un mutuel secours; elle ne se peut perdre par un autre moyen que par le relâchement.

Il y a certaines petites choses que nous avons peine à croire si nécessaires, c'est pourquoi nous les omettons assez facilement; mais c'est un artifice du démon. Souvenez-vous que les plus grandes choses dépendent d'un petit commencement; qu'il faut avoir fait le premier pas avant que d'être renversé dans un précipice. Nous ne nous apercevons pas du changement, tant que nous ne voyons pas une notable altération; et cependant les forces se diminuent, et le démon gagne peu à peu ce qui lui aurait été inaccessible, s'il y eût prétendu du premier abord. Il se faut donc bien garder de faire comme ces âmes lâches. Ah ! disent-elles, pour cela c'est peu de chose; je serai plus exacte dans les choses d'importance : comme si celle qui manque dans ce qui est plus facile, pouvait se promettre de venir à bout des grandes difficultés. Pour moi, je ne voudrais dire que trois mots à une personne de cette sorte.

N'est-il pas vrai que nous ne nous maintenons que par la grâce de Dieu? Vous n'en pouvez douter; et si cela est, d'où vient que vous vous promettez d'être ponctuelle dans les soins importants, bien que vous soyez négligente dans les choses qui vous paraissent de moindre conséquence? Vous qui avouez que dans l'état de la plus grande perfection, il n'y a que Dieu qui puisse vous soutenir, comment pouvez-vous

vous assurer de vous retenir, lorsque vous avez donné le premier branle à votre âme du côté du penchant? Est-ce par votre propre force ou par celle de Dieu? Si vous croyez le pouvoir par vous-même, c'est une grande vanité; si vous l'attendez de Dieu, c'est une grande imprudence. Car il ne se peut rien concevoir de plus imprudent que de reconnaître que nous dépendons de Dieu, et de lui donner sujet de nous abandonner par nos négligences.

Par où vous voyez, ma très-chère Sœur, que de négliger les petites choses, ce n'est pas une faute si peu considérable que nous nous l'imaginons, et que bien qu'elle ne semble pas grande en elle-même, elle est extrêmement dangereuse dans ses conséquences. C'est pourquoi je vous dis avec l'Apôtre : *State in Domino* : « Tenez ferme, et demeurez dans Notre-Seigneur[1]. » Mortifiez-vous dans les petites choses, afin de vous accoutumer à vaincre dans les grandes tentations. Refusez tout ce qui vous viendra de la part du monde, jusqu'au moindre présent, pour ne lui pas donner la moindre prise; et surtout vivez de telle sorte dans la religion, qu'on ne vous puisse pas reprocher au jour du jugement qu'en vous le commencement valait mieux que la fin, de peur que votre ferveur ne passe pour une dévotion légère ou pour un amour de la nouveauté.

Nous avons vu, ma Sœur en Jésus-Christ, qu'il est nécessaire de renoncer entièrement au monde, et qu'il faut persévérer dans cette aversion, pour acquérir la perfection de cette vie solitaire que vous embrassez. Il semble qu'il n'y ait plus rien a ajouter à ces deux choses. Et en effet je ne voudrais pas en dire davantage si je n'avais à parler à une Epouse de Jésus-Christ; mais il faut vous porter au plus haut degré, puisque vous avez résolu de suivre le chemin de la perfection. Je vous dis donc qu'il ne suffit pas de persévérer, il faut croître, ma Sœur, et courir toujours de plus en plus à Jésus-Christ

Je pourrais vous dire, pour établir cette vérité, que la générosité[2] ne peut se prescrire de bornes; que l'amour qui craint d'aller trop loin n'est qu'un faux amour; que le chemin du ciel étant extrêmement raide, ce serait une grande témérité de prétendre y marcher d'un pas égal; qu'il faut toujours faire contention; que qui ne s'efforce pas de monter, il faut qu'il soit renversé de son propre poids; que nous ne saurions nous acquitter des obligations que nous avons à Dieu, quand nous y emploierions une éternité avec toute l'ardeur imaginable; et partant que ce serait bien manquer de courage et une grande ingratitude, de nous borner lâchement à un commencement de vertu mal affermie contre toute prudence, contre les enseignements et l'exemple du Fils de Dieu, contre les sentiments que vous doit inspirer la générosité du christianisme et l'amour d'un si bon père, tel qu'est notre Dieu. Je ne doute pas que vous ne vous rendissiez à ces raisons : mais il faut vous faire voir combien est étroite l'obligation que vous avez de croître jusqu'à la mort.

Je vous dis donc, ma Sœur, que si vous n'avez dessein de vous avancer toujours, il ne vous sert de rien d'entrer dans un cloître, ni de vous attacher à Dieu par les promesses solennelles que vous allez faire. Pourquoi quittez-vous les empêchements du monde? N'est-ce pas parce que vous aspirez à la perfection avec la grâce de Dieu? Or la perfection du christianisme n'a point de bornes assurées, d'autant qu'elle se doit former sur un exemplaire dont il n'est pas possible d'imiter toutes les beautés : c'est Jésus-Christ, ma Sœur, le Fils du Père éternel, celui qui porte tout le monde par sa parole, en qui habitent toutes les richesses de la divinité. Puis donc que nous ne pouvons jamais atteindre à nous conformer parfaitement à Jésus-Christ, tout ce que nous pouvons, c'est de tâcher d'en approcher de plus en plus. Et si la perfection du christianisme n'est pas dans un degré déterminé, il s'ensuit qu'elle consiste à monter toujours. Et partant, ma Sœur, vous proposer d'atteindre à la perfection et vous vouloir arrêter en quelque lieu, c'est contraindre vos propres desseins; c'est aller contre votre vocation que de prescrire des bornes à votre amour. L'Esprit de Dieu, que vous voulez faire absolument régner sur vous, ne saurait laisser ses entreprises imparfaites; il porte tout au plus haut degré, quand on le laisse dominer sur une âme.

Considérez comme l'ambition ne saurait trouver de bornes, quand on lui laisse prendre le dessus sur la raison ; et nous pourrions croire que l'Esprit de Dieu ne nous voudrait pas pousser à rechercher ce qu'il y a de meilleur? Cela est bon dans les âmes où on le tient en contrainte. Mais vous, ma Sœur, vous vous captivez pour donner la liberté tout entière à l'Esprit de Dieu; laissez-le agir dans votre âme. La charité qui opère en vous vient de Dieu, et ne demande autre chose que de retourner à sa source : si elle est forte en votre âme, elle ne cessera de l'entraîner par l'impétuosité de sa course jusqu'à tant qu'elle se soit reposée dans le sein du bien aimé.

[1] *Philip.*, IV, 1.
[2] *Var.:* Q'un bon courage.

SERMON

POUR

LA PROFESSION DE MADAME DE VILLERS, PARENTE DE BOSSUET

Prêché à Paris, aux Grandes-Carmélites le 3 mai 1692.

Ce n'est pas sur des preuves ou témoignages certains, c'est par conjecture que nous assignons une date à ce discours, que nous déterminons le lieu où il fut prononcé et la personne à laquelle il était adressé. Nos conjectures reposent sur les renseignements fournis par l'abbé Ledieu, d'autant plus précieux, dans cette circonstance, qu'il les tire d'un mémoire écrit par les carmélites elles-mêmes. Or, dans la série des dix sermons de vêture ou Profession, mentionnés par elles comme prêchés dans leur Oratoire, est celui pour Madame de Villers, parente de Bossuet, le dernier qu'il ait fait entendre aux carmélites de Paris. Ce fut le 3 mai 1692. Mais dans les discours parvenus jusqu'à nous, nous en avons un que tous les éditeurs, jusqu'à M. Lachat, disent prêché *le jour de l'exaltation de la Sainte-Croix*; au fait, ils n'ont d'autre indice du jour précis que ce qu'en marque Bossuet. L'orateur nomme seulement la *fête de la croix*: mais cette fête est-elle l'*Exaltation* ou l'*Invention*? Bossuet ne le dit pas : il nous est donc libre de l'entendre de l'une ou de l'autre. Puisque les *mémoires* du Carmel désignent le 3 mai et non le 14 septembre, que d'ailleurs nous possédons un discours de Bossuet prêché pour une *profession* à une fête de la sainte croix, que toute la manière de l'orateur désigne incontestablement les derniers temps de ses prédications, pourquoi ne pourrions-nous pas en toute vraisemblance fixer le lieu, la date et les circonstances du discours, comme nous le faisons? M. Lachat se borne à dire : « Vers 1668. —Ce sermon renferme plusieurs passages modifiés, abrégés, corrigés du sermon précédent; il a donc été fait plus tard. D'une autre part, il appartient manifestement à la grande époque. De là notre date approximative. » Ces observations, dont nous reconnaissons en somme la justesse, confirment en réalité nos conjectures. Oui, nous avons ici un sermon retouché, plus ancien dès lors que celui dont il est pris. A quelle date ce premier? D'après M. Lachat vers 1664, parce qu'il est, lui aussi, de *la grande époque*. Quand a commencé *la grande époque*?.. N'insistons pas là-dessus, mais il résulte de plus en plus pour nous de ces remarques que très-probablement nous sommes dans la vérité historique en rapportant ce sermon à la Profession de Mme de Villers, le 3 mai 1692.

SOMMAIRE ÉCRIT PAR BOSSUET.

[1] Dans la célébration de la noce spirituelle le jour de la Croix, elle verra les trois qualités de son Epoux : 1° le titre de sa royauté; 2° l'ardeur de son amour; 3° la délicatesse de sa jalousie. En apprenant qu'il est Roi, elle verra qu'il faut soutenir la qualité d'Epouse; en apprenant qu'il aime, le soin qu'elle doit avoir de se rendre toujours agréable pour conserver son affection; en apprenant qu'il est jaloux, les précautions qu'elle doit garder pour lui justifier toute sa conduite. C'est un roi pauvre, dont le trône est une croix, le sceptre un roseau, la couronne composée d'épines: il veut qu'on soutienne sa dignité par la pauvreté. Il aime les âmes pures, et l'agrément qu'il demande, c'est la chasteté. Il est délicat et jaloux : et la précaution qu'il veut, c'est l'obéissance. La jalousie du Fils de Dieu paraît à la croix. Car c'est là que « par une émulation digne de lui, il recouvre sur le diable son image dont cet usurpateur s'était emparé: » *Deus imaginem suam a diabolo captam æmula operatione recuperavit.* (Tertull., *De resurr. carn.*, n. 17). Il était jaloux de ce que son image s'était prostituée à son ennemi, après qu'il l'avait formée avec tant de soin. « Dans le dessein de l'honorer, il l'avait voulu façonner pour ainsi dire de ses propres mains; et avec quelle application ne s'était-il pas étudié à lui imprimer les traits de sa ressemblance? *Toties honoratur, quoties manus Dei patitur*; *recogita totum illi Deum occupatum ac deditum* (Tertull., *De resurr. carn.*, n. 6.) Cependant elle s'abandonne à son ennemi : de là la jalousie de son Dieu. De crainte qu'elle ne partageât encore son cœur, il la veut sauver lui-même : il ne veut pas que personne s'en mêle que lui : *Ego feci, ego salvabo* (Isai., XLVI, 4); ni les anges ni les archanges n'ont été employés à ce ministère. « Le zèle du Seigneur des armées fera lui-même cette œuvre : *Zelus Domini exercituum faciet hoc* » (Isai. IX, 7).

Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.

Les noces de l'Agneau sont venues, et son Epouse s'est préparée.

Apoc., XIX, 7.

Le mystère de notre salut nous est proposé dans les saintes Lettres sous des figures diverses, dont la plus fréquente, mes Sœurs, c'est de nous représenter cet ouvrage comme l'effet de plusieurs actes publics, passés authentiquement par le Fils de Dieu en faveur de notre nature. Nous y voyons premièrement l'acte d'amnistie et d'abolition générale par lequel il nous remet nos péchés; ensuite nous y lisons le traité de paix par lequel il pacifie le ciel et la terre, et le rachat qu'il a fait de nous pour nous retirer des mains de Satan. Nous y lisons aussi en plus d'un endroit le Testament mystique et spirituel par lequel il nous donne la vérité éternelle, et nous fait ses cohéritiers dans le royaume de Dieu son Père. Enfin il y a le sacré contrat par lequel il épouse sa sainte Eglise, et la fait entrer avec lui dans une bienheureuse communauté. De ces actes et de quelques autres qu'il serait trop long de vous rapporter, découlent toutes les grâces de la nouvelle alliance; et ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est que notre aimable et divin Sauveur les a tous ratifiés par son sang. Dans la rémission de nos crimes, il est notre propitiateur par son sang, « Dieu l'ayant proposé pour être la victime de réconciliation par la foi que les hommes auraient en son sang : » *Propitiationem per fidem in sanguine ipsius* [1]. S'il a pacifié le ciel et la terre, c'est par le sang de sa croix : *Pacificans per sanguinem crucis ejus* [2]. S'il nous a rachetés des mains de Satan comme un bien aliéné de son domaine, les vieillards lui chantent dans l'*Apocalypse* que son sang a fait cet ouvrage : « Vous nous avez rachetés par votre sang, » lui disent-ils : *Redemisti nos in sanguine tuo* [3]; et pour ce qui regarde son Testament

[1] *Rom.*, III, 25. — [2] *Col.*, I, 20. — [3] *Apoc.*, V, 9.

c'est lui-même qui a prononcé dans sa sainte cène : « Buvez ; ceci est mon sang, le sang du Nouveau Testament, versé pour la rémission des péchés [1]. »

Ne croyez pas, âmes chrétiennes, que le contrat de son mariage, par lequel il s'unit à l'Eglise, lui ait moins coûté que le reste. C'est à lui que convient proprement ce mot : « Vous m'êtes un époux de sang : » *Sponsus sanguinum tu es mihi* [2] ; et ce n'est pas sans sujet que dans le passage de l'*Apocalypse* que j'ai choisi pour mon texte, il est épousé comme un Agneau, c'est-à-dire en qualité de victime : *Venerunt nuptiæ Agni.* Ainsi quoique la fête de sa croix, qui comprend un mystère de douleurs, semble être fort éloignée de la solennité de son mariage, qui est une cérémonie de joie, il y a néanmoins beaucoup de rapport ; et nous pouvons aisément traiter l'une et l'autre dans la suite de ce discours, après avoir imploré le secours d'en haut par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Dans cette cérémonie, vous parler d'autre chose, ma très-chère Sœur, que de votre Epoux, ce serait offenser votre amour. Parlons donc aujourd'hui du divin Jésus ; qu'il fasse tout le sujet de cet entretien. Considérons attentivement quel est cet Epoux qu'on vous donne ; et pour joindre votre fête particulière avec celle de toute l'Eglise, tâchons de connaître ses qualités par le mystère de cette journée. Vous y verrez premièrement qu'il est roi, et vous lirez le titre de sa royauté gravé en trois langues au haut de la croix : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs [3]. » Vous apprendrez en second lieu que c'est un amant passionné ; et son sang, que le seul amour tire de ses veines, en sera la marque évidente. Enfin vous découvrirez que c'est un amant jaloux ; et il me sera aisé de vous faire voir par les Ecritures divines que ce grand ouvrage de notre salut, accompli heureusement sur la croix, a été un effet de sa jalousie.

PREMIER POINT.

Quand je considère, mes Sœurs, cette qualité de Roi des Juifs que Pilate donne à Jésus-Christ, et qu'il fait paraître au haut de la croix malgré les oppositions des pontifes, j'admire profondément la conduite de la Providence qui lui met cette pensée dans l'esprit, et je me demande à moi-même : D'où vient que notre Sauveur, qui a refusé si constamment le titre de roi durant les jours de sa gloire, c'est-à-dire quand il se montrait un Dieu tout-puissant par la grandeur de ses miracles, commence à le recevoir dans le jour de ses abaissements, et lorsqu'il paraît le dernier des hommes par la honte de son supplice. Où est l'éclat et la majesté qui doivent suivre ce grand nom de *roi*, et qu'a de commun la grandeur royale avec cet appareil d'ignominie ? C'est ce qu'il faut vous expliquer en peu de paroles ; et pour cela remarquez, mes Sœurs, que Jésus-Christ a deux royautés, dont l'une lui convient comme Dieu, et l'autre lui appartient en qualité d'homme. Comme Dieu, il est le Roi et le Souverain de toutes les créatures, qui ont été faites par lui : *Omnia per ipsum facta sunt* [1] ; et outre cela, en qualité d'homme, il est Roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté, sur lequel il s'est acquis un droit absolu par le prix qu'il a donné pour sa délivrance. Voilà donc deux royautés dans le Fils de Dieu : la première lui est naturelle, et lui appartient par sa naissance ; la seconde est acquise, et il l'a méritée par ses travaux. La première de ces royautés, qui lui appartient par la création, n'a rien que de grand et d'auguste, parce que c'est un apanage de sa grandeur naturelle, et qu'elle suit nécessairement son indépendance : mais il ne doit pas en être de même de celle qu'il s'est acquise par la rédemption ; et en voici la raison solide que j'ai tirée de saint Augustin.

Puisque le Fils de Dieu était né avec une telle puissance qu'il était de droit naturel Maître absolu de tout l'univers, lorsqu'il a voulu s'acquérir les hommes par un titre particulier, nous devons entendre, mes Frères, qu'il ne le fait fait pas de la sorte dans le dessein de s'agrandir, mais dans celui de les obliger. En effet, dit saint Augustin, que sert-il au Roi des anges de se faire le roi des hommes ; au Dieu de toute la nature de vouloir s'en acquérir une partie, sur laquelle il a déjà un droit souverain ? Il n'accroît point par là son empire, il n'étend pas plus loin sa puissance, puisqu'en s'acquérant les fidèles, il ne s'acquiert que son propre bien, et ne se donne que des sujets qui lui appartiennent déjà par le titre de la création. Tellement que s'il recherche cette royauté, il faut conclure, dit ce saint évêque, que ce n'est pas dans un dessein d'élévation, mais par un sentiment de condescendance ; ni pour augmenter son pouvoir, mais pour exercer sa miséricorde : *Dignatio est, non promotio ; miserationis indicium, non potestatis augmentum* [2].

Ainsi nous ne devons chercher en ce nouveau Roi aucune marque extérieure de grandeur royale. C'est ici une royauté extraordinaire. Jésus-Christ n'est pas Roi pour s'agrandir, c'est pourquoi il ne cherche rien de ce qui l'élève aux yeux des hommes : il est Roi pour nous

[1] *Matth.*, XXVI, 28. — [2] *Exod.*, IV, 25. — [3] *Joan.*, XIX, 19.

[1] *Joan.*, I, 3. — [2] *In Joan.*, tract. LI, n. 5.

obliger; c'est pourquoi il recherche ce qui nous oblige, c'est-à-dire des blessures qui nous guérissent, une honte qui fait notre gloire et une mort qui nous sauve. Telles sont les marques de sa royauté : elles sont dignes d'un Roi qui ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines; et qui veut que les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, la gloire du monde anéantie, fassent tout l'ornement de son triomphe.

Voilà le Roi, ma très chère Sœur, que vous choisissiez pour Epoux. S'il est pauvre, abandonné, destitué entièrement des honneurs du siècle et de tous les biens de la terre, au nom de Dieu n'en rougissez pas. Ce n'est point par impuissance, mais par dédain ; ce n'est point par nécessité, mais par abondance. Il ne méprise les avantages du monde qu'à cause de la plénitude des trésors célestes ; et ce qui rend sa royauté plus auguste, c'est qu'elle ne veut rien de mortel. C'est pourquoi dans ce bienheureux mariage dans lequel ce divin Epoux vous associe à son trône, il demande pour dot votre pauvreté. Nouveau mariage, mes Sœurs, où le premier article que l'Epoux propose, c'est que l'Epouse qu'il a choisie renonce à son héritage; où il l'oblige par son contrat à se dépouiller de tous ses droits; où il appelle ses parents, non pour recevoir d'eux leurs biens temporels, mais pour leur quitter à jamais ce qu'elle peut espérer par sa succession. C'est à cette condition que ce Roi crucifié vous épouse. Car si son royaume était de ce monde, il en pourrait peut-être demander les biens ; mais son royaume n'étant pas de ce monde, il a raison d'exiger cette condition nécessaire : c'est que vous renonciez tout à fait au monde par la sainte profession de la pauvreté volontaire, dont il vous a donné l'exemple.

Le contrat qu'il vous propose, ma Sœur, les articles qu'il vous présente à signer, sont compris en ces paroles du divin Apôtre : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* [1] : « Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde. » Où vous devez remarquer, avec le docte saint Jean Chrysostome [2], que « ce n'est pas assez à l'Apôtre que le monde soit mort pour le chrétien ; mais qu'il veut encore, dit ce saint évêque, que le chrétien soit mort pour le monde : » et cela pour nous faire entendre que le commerce est rompu des deux côtés, et qu'il n'y a plus aucune alliance. « Car, poursuit ce docte interprète, l'Apôtre considérait que, non-seulement les vivants ont quelque sentiment les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts : ils en conservent le souvenir ; ils leur rendent quelques honneurs, ne seraient-ce que ceux de la sépulture. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ayant entrepris de nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager de l'amour du monde : Ce n'est pas assez, nous dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts ; car il reste assez ordinairement quelque affection en ceux qui survivent, qui va chercher les morts dans le tombeau même : mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doivent être le monde et le chrétien. » Grande et admirable rupture ! Mais donnons-en une idée plus particulière [1].

Ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour les biens du monde ; ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous éblouit. La mort éteint les inclinations ; cette chaleur tempérée qui les entretient s'est entièrement exhalée ; la mort ternit dans les plus beaux corps toute cette fleur de beauté, et fait évanouir cette bonne grâce. Ainsi le monde est mort, en tant qu'il n'a plus d'attrait pour son cœur ; et le chrétien est mort pour le le monde, en tant qu'il n'a plus d'amour pour les biens qu'il donne. C'est ce qui s'appelle dans l'Ecriture être crucifié avec Jésus-Christ. C'est le traité qu'il nous fait signer en nous recevant [2] au baptême ; c'est le même qu'il vous propose dans ces noces spirituelles, ainsi qu'un sacré contrat, pour être observé par vous dans la dernière rigueur et dans la perfection la plus éminente : contrat digne de vous être lu dans la fête de la sainte Croix, digne de vous être offert par un Roi crucifié, digne d'être accepté humblement dans une profession [3] solennelle, où l'on voue devant Dieu et devant ses anges un renoncement éternel au monde.

Méditez ce sacré contrat sous lequel Jésus-Christ vous prend pour Epouse ; dites hautement avec le divin Apôtre : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* En effet le monde ne vous est plus rien, puisque vous renoncez à ses espérances ; et vous n'êtes plus rien au monde, puisqu'il ne vous comptera plus parmi les vivants. Votre famille vous perd, vous allez entrer dans un autre monde, vous ne tenez plus par un lien à la société civile, et cette clôture vous est un tombeau dans lequel vous allez être comme ensevelie. Que vos proches ne pleu-

[1] *Gal.*, VI, 14. — [2] Lib. II. *De Compunct.*, n. 2.

[1] *Var.* : Que veut dire cette rupture, et où nous conduit ce raisonnement ?
[2] C'est le pacte qu'il fait avec nous en nous recevant...
[3] Au jour d'une profession.

rent pas dans cette mort bienheureuse, qui vous fera vivre avec Jésus-Christ. Son affection vous est assurée, puisque l'ayant acquise par la pauvreté, vous avez le moyen de gagner son cœur par la pureté virginale : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Pendant que Jésus-Christ crucifié vous parle lui-même de son affection par autant de bouches qu'il a de blessures, et que son amour s'épanche sur vous avec tout son sang par ses veines cruellement déchirées, il me semble peu nécessaire de vous dire combien il vous aime ; et vos yeux attachés sur la croix vous en apprendront plus que tous mes discours. Je remarquerai seulement, ma Sœur, que cet ardent amour qu'il témoigne, n'est pas seulement l'amour d'un Sauveur, mais encore l'amour d'un Epoux ; et je l'ai appris de l'Apôtre, qui voulant donner aux chrétiens un modèle de l'amitié conjugale, leur propose l'amour infini que Jésus-Christ montre à son Eglise en se livrant pour elle à la croix. « Maris, dit-il, aimez vos femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise, et s'est donné lui-même pour elle : » *Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam, et tradidit semetipsum pro ea*[1]. Ainsi dans cet amour du Sauveur vous y trouverez l'amour d'un époux.

Il est bon de remarquer en passant, qu'ainsi le fils de Dieu a aimé les hommes en toutes sortes de qualités qui peuvent donner de l'amour. Il les a aimés comme un père ; il les a aimés comme un sauveur, comme un ami, comme un frère, comme un époux : et il nous aime sous ces titres, afin que nous connaissions que l'amour qui le fait mourir pour nous en la croix, a toutes les qualités d'un amour parfait. Il est fort comme l'amour d'un père, tendre comme l'amour d'une mère, bienfaisant comme l'amour d'un sauveur, cordial comme l'amour d'un bon frère, sincère[2] comme l'amour d'un fidèle ami, mais ardent comme l'amour d'un époux. Mais cet amour de Jésus-Christ, dont parle l'Apôtre, regarde généralement toute son Eglise : il faut montrer aux vierges sacrées leurs avantages particuliers, et les droits extraordinaires que leur donne leur chasteté sur le cœur de l'Epoux céleste.

Un mot de l'*Apocalypse* nous découvrira ce secret, et je vous prie de le bien entendre. *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati, virgines enim sunt ; hi sequuntur Agnum quocumque ierit* : « Ceux-là, dit-il, sont les vierges qui suivent l'Agneau partout où il va[1]. » Telle est la prérogative des vierges dont le grand et admirable saint Augustin nous expliquera le mystère. Pour cela, il remarque avant toutes choses que suivre Jésus-Christ c'est l'imiter autant qu'il est permis à des hommes : *Hunc in eo quisque sequitur in quo imitatur*[2] ; tellement que le suivre partout où il va, c'est l'imiter en tout ce qu'il fait. Ce fondement étant supposé, il est bien aisé de conclure que suivre l'Agneau partout où il va, c'est le privilége des vierges. Car si Jésus est doux et humble de cœur, si Jésus est simple et pauvre d'esprit, si Jésus est soumis et obéissant, s'il est miséricordieux et charitable : les vierges et les mariés peuvent le suivre dans toutes ces voies. Quoiqu'ils ne puissent pas y marcher de la même force, ils peuvent néanmoins, dit saint Augustin[3], s'attacher diligemment à tous ses pas, et insister fidèlement à tous ses vestiges : ils ne peuvent pas les remplir, mais ils peuvent même le suivre jusqu'à cette noble épreuve de la charité de laquelle lui-même a dit qu'il n'y en a point de plus grande[4], c'est-à-dire jusqu'à mourir pour signaler son amour.

Jusqu'ici, ô divin Sauveur, vous pouvez être suivi de tous vos fidèles : mais après il se présente un nouveau sentier, où tous ne peuvent pas vous accompagner. Car, mes Frères, « cet Agneau sans tache marche par un chemin virginal ;» ce sont les mots de saint Augustin : *Ecce ille Agnus graditur itinere viginali*[5]. Ce Fils de vierge est demeuré vierge ; et trouvant au-dessous de lui-même la sainteté nuptiale, il ne lui a voulu donner aucun rang, ni dans sa vie. Que de saints ne le peuvent suivre dans cette route sacrée ! *Non omnes capiunt verbum istud*[6] : toutefois il ne veut pas y demeurer seul.

Accourez, ô troupe des vierges, et suivez partout ce grand Conducteur. Que les autres le suivent partout où ils peuvent ; vous seules le pouvez suivre partout où il va, et entrer par ce moyen avec lui dans la plus intime familiarité. C'est la belle et heureuse suite de ce privilége incomparable : ces âmes pures et virginales s'étant constamment attachées à suivre Jésus-Christ partout, cette preuve inviolable de leur amitié fait que Jésus s'attache réciproquement à les avoir toujours dans sa compagnie. Il fait toujours éclater sur elles un rayon de faveur particulière : il se met en leurs mains dans sa naissance, il les pose sur sa poitrine dans sa sainte cène, il ne les oublie pas à sa croix ; et les ayant tendrement aimées, il les aime jusqu'à

[1] *Ephes.*, v, 25.
[2] *Var.* : Constant.

[1] *Apoc.*, XIV, 4. — [2] *De sanct. Virgin.*, n. 27. — [3] *Ibid.*, n. 28.
[4] *Joan.*, XV, 13. — [5] Ubi supra, n. 29. — [6] *Matth.*, XIX, 11.

la fin. *In finem dilexit eos* [1]. Une mère vierge, un disciple vierge y reçoivent les dernières preuves de son amitié ; et ne voulant pas sortir de ce monde sans les honorer de quelque présent, comme il ne voit rien de plus grand que ce que consacre la virginité, il les laisse mutuellement l'un à l'autre : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils ; » et : « Fils, voilà votre Mère [2]. » Il n'est pas jusqu'à son sépulcre qu'il veut trouver vierge, tant il a d'amour pour la virginité.

Recherchons encore, mes Sœurs, pour épuiser cette matière importante, d'où vient que le Fils de Dieu fait ses plus chères délices d'un cœur virginal, et ne trouve rien de plus digne de ses chastes embrassements. C'est à cause qu'un cœur virginal se donne à lui sans aucun partage, qu'il ne brûle point d'autres flammes, et qu'il n'est point occupé par d'autres affections. Qui pourrait assez exprimer quelle grande place y tient un époux, et combien il attire d'amour après soi ? Ensuite naissent les enfants, dont chacun emporte sa part, qui lui est mieux due et plus assurée que celle de son héritage. Parmi tant de désirs divers, à combien de sortes d'objets le cœur est-il contraint de s'ouvrir? L'esprit, dit l'Apôtre, en est divisé : *Sollicitus et divisus est* [3] ; et dans ce fâcheux partage, nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Sicut aqua effusus sum* [4] : « Je suis répandu comme de l'eau ; » et cette vive source d'amour, qui devait tendre tout entière au ciel, multipliée et divisée en tant de ruisseaux, se va perdre deçà et delà dans la terre. Pour empêcher ce partage, la sainte virginité vient de fermer le cœur : *Ut signaculum super cor tuum* [5] : elle y appose comme un sceau sacré qui empêche d'en ouvrir l'entrée, si bien que Jésus-Christ y règne tout seul : et c'est pourquoi il aime ce cœur virginal, parce qu'il possède en repos, sans distraction, toute l'intégrité de son amour.

C'est ainsi, ô pudique Epouse, que vous devez aimer Jésus-Christ : tout l'amour que vous auriez pour un cher époux, vous le devez, dit saint Augustin, au Sauveur des âmes. Mais que dis-je ? vous lui en devez beaucoup davantage. Car cette femme que vous voyez, qui chérit si tendrement son mari, ordinairement ne le choisit pas; mais plutôt il lui est échu en partage par des conjonctures imprévues. Elle aime celui qu'on lui a donné ; mais avant qu'on le lui donnât, son cœur a erré longtemps sur la multitude par un vague désir de plaire : s'il ne s'est donné qu'à un seul, il s'est du moins offert à plusieurs ; et ne discernant pas dans la troupe cet unique qui lui était destiné, son amour est demeuré longtemps suspendu, tout prêt à tomber sur quelque autre. Il n'en est pas de la sorte de l'Epoux que vous embrassez : jamais vous n'avez balancé dans un si beau choix, et il a emporté d'abord vos premières inclinations. Comme donc vous le voyez attaché en croix, attachez-le fortement à tout votre cœur : *Toto vobis figatur in corde, qui pro vobis fixus est in cruce.* Cédez-lui dans votre esprit toute l'étendue que vous n'avez pas voulu laisser occuper par le mariage [1] « *Totum teneat in animo vestro quidquid noluisis occupari connubio* ». Cédez, vous lui en devez même beaucoup davantage, parce que vous devez chérir bien plus qu'un époux celui qui vous fait résoudre à ne vous donner jamais aucun époux; et il ne vous est pas permis de l'aimer d'une affection médiocre, puisque vous renoncez pour l'amour de lui aux affections les plus grandes et tout ensemble les plus légitimes.

Courez donc après cet Amant céleste ; joignez-vous à cette troupe innocente qui le suit partout où il va, accompagnant ses pas de pieux cantiques. Les Agathes et les Céciles, les Agnès et les Luces vous tendent les bras, et vous montrent la place qui vous est marquée. Pour entrer dans cette assemblée, soyez vierge d'esprit et de corps ; que cet amour de la pureté, qui se forme dans votre cœur, se répande sur tous vos sens. Conservez votre ouïe ; c'est par là qu'Eve a été séduite : gardez soigneusement votre vue ; et songez que ce n'est pas en vain qu'on vous donne « un voile comme un rempart de votre pudeur, qui empêche vos yeux de s'égarer, et qui ne permette pas, dit le grave Tertullien, à ceux des autres de se porter sur vous : » *Vallum verecundiæ, quod nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos* [2]. Surtout gardez votre cœur, et ne dédaignez pas les petits désordres, parce que c'est par là que les grands commencent, et que l'embrasement qui consume tout est excité souvent par une étincelle. Ainsi un chaste agrément vous conservera ce que la grâce de votre Epoux vous a accordé : ainsi vous posséderez toujours son affection, et jamais vous n'offenserez sa jalousie. Il faut encore vous dire un mot de la jalousie de votre Epoux, et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Que Dieu soit jaloux, chrétiens, il s'en vante si souvent dans son Ecriture, qu'il ne nous per-

[1] *Joan.*, XIII, 1. — [2] *Joan.*, XIX, 26, 27. — [3] I. *Cor.*, VII, 33. — [4] *Psal.*, XXI, 15. — [5] *Cant.*, VIII, 6.

[1] *De sancta Virginit.*, n. 56. — [2] *De Virg. veland.*, n. 16.

met pas de l'ignorer. C'est une des qualités qu'il se donne dans le Décalogue : « Je suis, dit-il, le Seigneur ton Dieu, fort et jaloux, » *Fortis, zelotes* [1] ; et cette qualité de jaloux lui est si propre et si naturelle qu'elle fait un de ses noms, comme il est écrit dans l'Exode : *Dominus, zelotes nomen ejus* [2]. Il paraît donc assez que Dieu est jaloux, et peu de personnes l'ignorent : mais l'ouvrage de notre salut et la mort du Fils de Dieu à la croix sont un effet de sa jalousie ; c'est ce que vous n'avez pas peut-être encore entendu et ce qu'il est nécessaire que je vous explique, puisque mon sujet m'y conduit.

A la vérité, chrétiens, il n'est pas aisé de comprendre de quelle sorte s'accomplit un si grand mystère. Car que la jalousie du Dieu des armées le porte à châtier ceux qui le méprisent, je le conçois sans difficulté ; c'est l'effet ordinaire de la jalousie ; et je remarque aussi dans les saintes Lettres que Dieu n'y parle guère de sa jalousie, qu'il ne nous fasse en même temps craindre ses vengeances. « Je suis un Dieu jaloux, dit le Seigneur : » *Deus zelotes ;* et il ajoute aussitôt après : « Visitant les iniquités des pères sur les enfants : » *Visitans iniquitates patrum in filios* [3]. Dieu est jaloux, dit Moïse : il dit dans le même lieu « que le feu de sa jalousie brûle les pécheurs : » *Dominus Deus tuus ignis consumens est, Deus æmulator* [4] Et le prophète Nahum a joint ces deux choses : « Le Seigneur est un Dieu jaloux, et le Seigneur est un Dieu vengeur, » *Deus æmulator et ulciscens Dominus* [5] ; tant ces deux qualites sont inseparables.

Que s'il est ainsi, chrétiens, se peut-il faire que nous rencontrions le principe de notre salut dans la jalousie, qui semble être la source des vengeances ; et après que le prophète a uni le Dieu jaloux et le Dieu vengeur, oserons-nous espérer de trouver ensemble un Dieu jaloux et un Dieu Sauveur ? Peut-être aurions-nous peine à le croire, si nous n'en avions appris le secret de la bouche d'un autre prophète. C'est le prophète Isaïe, dont voici des paroles remarquables : *De Jerusalem exibunt reliquiæ, et salvatio de monte Sion : zelus Domini exercituum faciet istud* [6] : « Dans les ruines de Jérusalem il restera un grand peuple que Dieu délivrera de la mort, et le salut paraîtra en la montagne de Sion : la jalousie du Dieu des armées fera cet ouvrage. » Après un oracle si clair, il n'est plus permis de douter que ce ne soit la jalousie du Dieu des armées qui ait sauvé le peuple fidèle.

Mais pour pénétrer un si grand mystère, reprenons les choses d'un plus haut principe ; et rappelons à notre mémoire la témérité de cet ange qui, par une audace inouïe, voulut s'égaler à Dieu et se placer jusque dans son trône. Vous savez qu'étant repoussé de sa main puissante et précipité dans l'abîme, il ne peut encore quitter le premier dessein de son audace démesurée. Il se déclare hautement le rival de Dieu ; c'est ainsi que le nomme Tertullien : *Æmulus Dei* [1] : « le rival, le jaloux de Dieu ; » il se veut faire adorer en sa place ; et s'il n'a pu occuper son trône, il lui veut du moins enlever son bien. Il entre dans le paradis terrestre, furieux et désespéré : il y trouve l'image de Dieu, c'est-à dire l'homme ; image chérie et bien-aimée, que Dieu avait établie dans son paradis de délices, qu'il avait formée de sa main et animée de son souffle. Ce n'était qu'une créature ; mais enfin elle était aimée par son Créateur : il ne l'avait pétrie que d'un peu de boue ; mais cette boue avait été formée de sa main. Ce vieux serpent la séduit, il la corrompt. Surprise par ses flatteries, elle s'abandonne à lui : la parjure qu'elle est, l'ingrate et l'infidèle qu'elle est, au milieu des bienfaits de son Epoux, dans le lit même de son Epoux, pardonnez-moi la hardiesse de cette parole que je ne trouve pas encore assez forte pour exprimer l'indignité de cette action ; dans le lit même de son Epoux elle se prostitue à son rival.

O insigne infidélité ! ô lâcheté sans exemple ! Fallait-il quelque chose de plus que cette honteuse prostitution faite à la face de Dieu, pour l'exciter à jalousie ? Il s'y excite en effet d'une étrange sorte. Quoi ! mon Epouse s'est fait enlever ; mon image s'est laissé corrompre, elle que j'avais faite avec tant d'amour, dont j'avais moi-même formé tous les traits, que j'avais animée d'un souffle de vie sorti de ma propre bouche !

Que fera, mes Frères, ce Dieu fort et jaloux, irrité d'un abandonnement si infâme ? Que fera-t-il à cette Epouse infidèle, qui a méprisé un si grand amour ? Certainement il pouvait la perdre ; mais ô jalousie miséricordieuse ! il a mieux aimé la sauver. O rival, il ne veut point qu'elle soit ta proie ; il ne la peut souffrir en tes mains. Cet indigne spectacle irritant son cœur, il court après pour la retirer, et descend du ciel en la terre pour chercher son Epouse qui s'y est perdue : *Venit quærere quod perierat* [2]. La manière dont il se sert pour nous délivrer montre assez si nous l'entendons, que c'est la jalousie qui le fait agir : car il n'envoie ni ses anges, ni ses archanges, qui sont les ministres ordinaires de ses volontés. Il a peur que son Epouse volage

[1] *Exod.*, XX, 5. — [2] *Exod.*, XXXIV, 14. — [3] *Exod.*, XX, 5. — [4] *Deut.*, IV, 4. — [5] *Nah.*, I, 2. — [6] *Isa.*, XXXVII, 32.

[1] *De Spect.*, n. 2. — [2] *Matth.*, XVIII, 11 ; *Luc.* XIX, 10.

devant sa liberté à d'autres qu'à lui, ne partage encore son cœur, au lieu de le conserver tout entier à son Epoux légitime; c'est pourquoi il vient lui-même en personne : *Deus ipse veniet et salvabit nos* [1]. S'il faut des supplices, c'est lui qui les souffre : s'il faut du sang, c'est lui qui le donne, afin que nous comprenions que c'est à lui que nous devons tout, et que nous lui consacrions tout notre amour, comme nous tenons de lui seul tout notre salut.

De là vient que nous lisons dans son Ecriture qu'il n'est pas moins jaloux de sa qualité de Sauveur, que de celle de Seigneur et de Dieu. Ecoutez de quelle sorte il en parle : *Ego Dominus, et non est ultra Deus absque me : Deus justus, et salvans non est præter me* [2]. Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que ce Dieu jaloux adresse sa voix à la nature humaine infidèle, ainsi qu'un amant passionné, mais dont on a méprisé l'amour? O volage, ô prostituée, qui m'as quitté pour mon ennemi, regarde que c'est moi qui suis le Seigneur, et il n'y a point de Dieu que moi : mais considère encore, ô parjure, infidèle, qu'il n'y a que moi qui te sauve; et si tu m'as oublié après t'avoir créée, reviens du moins à moi quand je te délivre. Voyez comme il est jaloux de sa qualité de Sauveur. Et ailleurs, se glorifiant de l'ouvrage de notre salut : « C'est moi, c'est moi, dit-il, qui l'ai fait ; ce ne sont ni mes anges, ni mes archanges, ni aucune des vertus célestes : c'est moi seul qui l'ai fait, c'est moi seul qui vous porterai sur mes épaules, enfin c'est moi seul qui vous sauverai : » *Ego feci, ego feram, ego portabo, ego salvabo* [3] : tant il est jaloux de cette gloire ; et c'est, mes Sœurs, cette jalousie qui l'attache sur cette croix, dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

Car, dit excellemment saint Jean Chrysostome [4], comme un amant passionné voyant celle qu'il recherche avec tant de soin gagnée par les présents de quelque autre, qui prétend à ses bonnes grâces, multiplie aussi sans mesure les marques de son amitié pour emporter le dessus : de même en est-il du Sauveur des âmes. Il voit que nous recevons à pleines mains les présents de son rival, qui nous amuse par une pomme, qui nous gagne par des biens trompeurs qui n'ont qu'une légère apparence : pour détourner nos yeux et nos cœurs de ses libéralités pernicieuses, il redouble ses dons jusqu'à l'infini ; et son amour excessif voulant faire un dernier effort, le fait enfin monter sur la croix, où il nous donne non-seulement sa gloire et son trône, mais encore son corps et son sang, et sa personne et sa vie : enfin, se donnant lui-même, que ne nous donne-t-il pas? Et nous faisant un si grand présent, il me semble qu'il nous dit à tous : Voyez si ce prétendant que vous écoutez pourra jamais égaler un tel amour et une telle munificence. C'est ainsi qu'il parle, c'est ainsi qu'il fait, et nous pourrions nous défendre d'une jalousie si obligeante!

Mais, ma Sœur, si l'Epoux céleste a l'ardeur et les transports des jaloux, il en a les regards et la vigilance. Il a des yeux de jaloux toujours ouverts, toujours appliqués pour veiller sur vous, pour étudier tous vos pas, pour observer toutes vos démarches. J'ai remarqué dans le saint Cantique deux regards de l'Epoux céleste : il y a un regard qui admire, et c'est le regard de l'amant; il y a un regard qui observe, et c'est le regard du jaloux. « Que vous êtes belle, ô fille de prince ! » dit l'Epoux à la chaste Epouse [1]. Cette ardente exclamation vient d'un regard qui admire; et il n'est pas indigne du divin Epoux, dont il est dit dans son Evangile qu'il admira la foi du Centenier [2]. Mais voulez-vous voir maintenant quel est le regard du jaloux? « Il est venu, dit l'Epouse, le bien-aimé de mon cœur, regardant par les fenêtres, guettant par les treillis : » *Dilectus meus venit respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos* [3]. Il vient en cette sorte pour vous observer, et c'est le regard de la jalousie : de là naissent et ces grilles et cette clôture. Il vous renferme soigneusement, il rend de toutes parts l'abord difficile; il compte tous vos pas, il règle votre conduite jusqu'aux moindres choses : ne sont-ce pas des actions d'un amant jaloux? Il n'en fait pas ainsi au commun des hommes : mais c'est que s'il est jaloux des autres fidèles, il l'est beaucoup plus de ses Epouses. Etant donc ainsi observée de près, pour vous garantir des effets d'une jalousie si délicate, il ne vous reste, ma Sœur, qu'une obéissance toujours ponctuelle et un entier abandonnement de vos volontés. C'est ce que je vous recommande en finissant ce discours; et afin que vous compreniez combien cette obéissance vous est nécessaire, je vous dirai la raison pour laquelle elle vous défend de la jalousie de votre Epoux.

Ce qui excite Dieu à jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance. Car il nous a faits à son image, et il y a de ses attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous tâchions de lui ressembler; au contraire il nous le commande. Par exemple, voyez sa miséricorde, combien

[1] *Isa.*, XXXV, 4. — [2] *Isa.*, XLV, 21. — [3] *Isa.*, XLVI, 4. — [4] *In Epist. I ad Cor.*, homil. XXIV, n. 2.

[1] *Cant.*, VII, 1, 6. — [2] *Matth.*, VIII, 10. — [3] *Cant.*, II, 9.

riche, combien éclatante; il vous est ordonné de vous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* [1] : « Soyez miséricordieux, comme l'est votre Père céleste. » Ainsi, comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité ; il est juste, vous pouvez le suivre dans sa justice : il est saint; et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas toutefois que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut ; lui-même vous y exhorte : « Soyez saints, parce que je suis saint: » *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* [2].

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause tant de jalousie? C'est lorsque nous lui voulons ressembler dans l'autorité souveraine : lorsque nous voulons l'imiter dans l'honneur et l'indépendance, et prendre pour loi notre volonté, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue. C'est là le point chatouilleux, c'est là l'endroit délicat; c'est alors que sa jalousie repousse avec violence tous ceux qui veulent s'approcher ainsi de sa majesté souveraine. Par conséquent, si sa jalousie s'irrite seulement contre notre orgueil, qui ne voit que la soumission est l'unique moyen pour nous en défendre? Il est jaloux quand vous prenez pour loi votre volonté. Pour empêcher les effets de sa jalousie, abandonnez votre volonté. Soyons des dieux, il nous est permis, par l'imitation de sa justice, de sa bonté, de sa sainteté, de sa miséricorde toujours bienfaisante. Quand il s'agira de puissance et d'autorité, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

[1] *Luc*, VI, 36. — [2] *Levit.*, XI, 44

Mais si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, admirons, mes Sœurs, sa bonté suprême qui a voulu nous ressembler dans la soumission. Jetez les yeux de la foi sur ce Dieu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. A la vue d'un abaissement si profond, qui pourrait refuser de se soumettre? Vous vivez, ma Sœur, dans un monastère où la sage abbesse qui vous gouverne vous doit faire trouver la soumission non-seulement fructueuse, mais encore douce et désirable. Mais quand vous auriez à souffrir une autre conduite, de quelle obéissance vous pourriez-vous plaindre, en voyant celle du Sauveur des âmes, et à la volonté de quels hommes l'a livré et abandonné son Père céleste? Ça été à la volonté de Judas, à celle de Pilate et des pontifes, à celles des soldats inhumains, qui ne gardant avec lui aucune mesure, ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu : *Fecerunt in eo quæcumque voluerunt* [1]. Après cet exemple de soumission, vous ne sauriez descendre assez bas; et vous devez chérir les dernières places, qui depuis l'abaissement du Dieu-Homme sont devenues désormais les plus honorables.....

[1] *Matth.*, XVII, 12.

SERMON

POUR

UNE PROFESSION, PRÊCHÉ LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE

Où, en quelle année précise et pour quelle religieuse ce sermon a-t-il été prêché? Autant de questions impossibles encore à résoudre définitivement. M. Lachat, sans indiquer aucune autre circonstance, se borne à fixer approximativement la date : ce serai vers 1664. Pourquoi? On verra, par le style, que ce sermon appartient à la grande époque. »Mais la *grande époque* du sublime orateur comprend bien des années. A laquelle nous arrêterons-nous? Quoi qu'il en soit, il paraît évident en effet que ce discours est antérieur au précédent : le style et la manière de celui-ci permettent, je crois, de l'affirmer sans hésitation. Resterons-nous avec M. Lachat à l'année 1664 ? Rien ne s'y oppose, que je sache. Mais alors serait-il absurde de reconnaître ici un discours prononcé par Bossuet à Jouarre pour Madame (nous dirions aujourd'hui *mademoiselle)* Henriette-Thérèse d'Albert de Luynes? On n'a su encore rattacher ce souvenir à aucun des sermons de *vêture* ou *profession* arrivés jusqu'à nous.

La noble postulante, jeune pensionnaire de Port-Royal, prit le voile, ainsi que sa sœur aînée Madame de Luynes, au monastere de Jouarre, dont Henriette de Lorraine, leur parente, était abbesse. Ce fut le 8 mai 1664. Il est vrai, ce jour-là, Bossuet prêcha pour la *vêture*, et, à ce titre, nous n'aurions pas son discours. Mais, l'année suivante, n'a-t-il pas prêché encore au jour de la *profession ?* Trente ans plus tard, Bossuet, évêque de Meaux, écrivait à Madame d'Albert : « Je me souviendrai toujours, ma fille, que vous êtes la première (à Jouarre) qui ayez reçu de moi la Parole de vie (1)..... Je vous reconnais toujours pour ma *première fille ;* et dès le temps de votre *profession*, et depuis mon installation à Jouarre (2). » Nous avons ici

(1) Bossuet, lettre à Mme d'Albert, 10 Mars 1690. — (2) Bossuet, lettre à Mme d'Albert, 5 novembre 1691.

le mot sacramentel, Bossuet n'a pas employé à la légère le terme consacré de *Profession*. Et alors, si nos soupçons étaient fondés, les indications du sermon seraient : *prêché à Jouarre, le* 8 (?) *mai* 1665, *pour la Profession de Mme d'Albert*. Je n'ose cependant articuler autre chose qu'un soupçon, et présenter comme une enquête à ouvrir (2).

(1) Cf. Floquet, *Etudes* to. 2, l. VIII, pp. 302-303. — Bausset, hist. de Bossuet, l. VII, § XIX.

Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.
Les noces de l'Agneau se vont célébrer, et son Epouse s'est préparée.
Apoc., XIX, 7.

Il est écrit, mes Sœurs, dans le livre de la *Genèse*, que « l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse [1] ; » et saint Augustin nous enseigne qu'on ne peut jamais bien entendre le sens véritable de ce passage, si l'on ne l'applique au Fils de Dieu [2]. En effet, dit ce saint évêque, selon l'usage des choses humaines, il fallait dire que c'était l'Epouse qui quitte la maison paternelle pour s'attacher à son Epoux ; et il n'y a, ce semble, que Jésus-Christ seul dont l'on puisse parler en un sens contraire. Car il est cet Epoux céleste qui a en quelque sorte quitté Dieu son Père qui l'engendre dans l'éternité, et sa mère la Synagogue qui l'a engendré dans le temps, pour s'attacher à son Eglise, que son sang et son esprit lui ont ramassée de toutes les nations de la terre. Si je vous disais de moi-même que c'est en cette journée que l'Eglise célèbre ces noces avec son cher et divin Epoux, vous croiriez peut-être, Messieurs, que c'est une invention que j'aurais trouvée pour joindre le mystère de cette fête avec la cérémonie que nous allons faire, que tous les saints Pères appellent des *noces*. Mais il n'en est pas de la sorte; c'est l'Eglise elle-même qui chante dans l'office de cette journée : *Hodie cœlesti Sponso juncta est Ecclesia* : « Aujourd'hui l'Eglise a été unie avec son Epoux ; » elle célèbre en ce mystère le jour de son mariage. Tellement, ma très-chère Sœur, que vos noces spirituelles avec Jésus-Christ se rencontrant si heureusement avec celles de la sainte Eglise dans une même solennité, il ne me sera pas malaisé d'accommoder le sujet que vous me donnez de parler avec celui de la fête que nous célébrons aujourd'hui; et j'espère traiter l'un et l'autre, pourvu qu'il plaise à l'Epoux céleste, dont je dois raconter les louanges, de m'accorder le secours de son Esprit par l'intercession de sa sainte Mère. *Ave.*

Enfin, ma Sœur, elle est arrivée cette heure désirée depuis si longtemps, en laquelle vous serez unie avec Jésus-Christ par des noces spirituelles. Certainement il n'était pas juste de vous donner d'abord ce divin Epoux, encore que votre cœur languît après lui : il fallait auparavant embellir votre âme par une pratique plus exacte de la vertu, et éprouver votre foi par une longue suite des saints exercices. Maintenant que vous vous êtes ornée d'une manière digne de lui, et que votre noviciat vous a préparée à ce bienheureux mariage, il n'est pas juste de le retarder, et nous allons en commencer la cérémonie : *Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.* En cet état, ma très-chère Sœur, vous parler d'autre chose que de votre Epoux, ce serait offenser votre amour, et je n'ai garde de commettre une telle faute. Parlons donc aujourd'hui du divin Jésus; qu'il fasse tout le sujet de cet entretien. Considérons attentivement quel est cet Epoux qu'on vous donne; et pour joindre votre fête particulière avec celle de toute l'Eglise, tâchons de connaître ses qualités par le mystère de cette journée. Vous y apprendrez sa grandeur, vous y découvrirez son amour, et vous y verrez aussi sa jalousie.

Il est grand, n'en doutez pas, puisque c'est un roi. Les Mages le publient hautement : « Où est né, disent-ils, le roi des Juifs [1] ? » et c'est pour honorer sa royauté qu'ils viennent de si loin lui rendre leurs hommages. Ce roi vous aime d'un amour ardent, et il vous montre assez son amour par la bonté qu'il a eue de vous prévenir. Les Mages ne le connaissaient pas, et il leur envoie son étoile pour les attirer. Il vous a été rechercher par la même miséricorde; et il a fait luire sur vous, ainsi qu'un astre bénin, une inspiration particulière qui vous a retirée du monde, pour vous unir à lui de plus près. Votre Epoux est donc un grand roi; votre Epoux vous aime avec tendresse; mais il faut encore vous dire qu'il vous aime avec jalousie.

Il appelle les Mages à lui ; mais il ne veut pas qu'ils retournent par la même voie, ni qu'ils aimaient auparavant. Ainsi en lui donnant votre cœur, détachez-vous aujourd'hui de toutes choses. S'il vous chérit comme un amant, il vous observe comme un jaloux; et le soin qu'il a pris d'avertir les Mages du chemin qu'ils devaient tenir, peut vous faire entendre, ma Sœur, qu'il veille bien exactement sur votre conduite. Apprenez de là quel est cet Epoux qui vous donne aujourd'hui la main. Vous voyez sa royauté par les hommages qu'on lui rend [2]; vous voyez son amour par l'ardeur de sa recherche;

[1] *Genes.*, II 24. — [2] *De Genes., cont. Manich.*, lib. II, n. 37.

[1] *Matth.*, II, 2.
[2] *Var.* : Qu'il reçoit.

vous voyez sa jalousie par le soin qu'il prend de veiller sur vous, et de marquer si exactement toutes vos démarches.

O épouse de Jésus-Christ, profitez de la connaissance particulière qu'on vous donne de l'Epoux céleste auquel vous engagez votre foi. Il est roi ; apprenez ma Sœur, qu'il faut soutenir magnifiquement[1] cette haute dignité de son Epouse. Il vous aime; prenez donc grand soin de vous rendre toujours agréable pour conserver son affection. Il est jaloux ; apprenez de là quelle précaution vous devez garder pour lui justifier votre conduite. Voilà trois avis importants que j'ai à vous donner en peu de paroles; mais pour les rendre plus particuliers, et ensuite plus fructueux, il faut en faire l'application à la vie que vous embrassez, et aux trois vœux que vous allez faire.

Je vous ai dit qu'il faut prendre soin de soutenir la dignité dont il vous honore, de conserver l'amour, dont il vous prévient, et de n'offenser pas la jalousie par laquelle il vous observe. Qu'il vous sera aisé d'accomplir ces choses par le secours de vos vœux ! C'est un roi ; mais c'est un roi pauvre, qui a pour palais une étable, dont le trône est une croix ; pour soutenir la dignité d'Epouse[2], il ne veut que l'amour de la pauvreté. Il aime, et ce qu'il aime ce sont les âmes pures[3] : pour conserver son affection[4], l'agrément qu'il recherche c'est la chasteté. Il est délicat et jaloux, et il veille de près sur vos actions : mais comme il aime la soumission et chérit les âmes soumises, pour se défendre de sa jalousie, la souveraine précaution c'est l'obéissance[5]. Dieu soit loué, mes Sœurs, de m'avoir inspiré ces pensées, et de m'avoir donné le moyen de joindre, ainsi que je l'ai promis, l'action que vous allez faire avec le mystère que l'Eglise honore.

PREMIER POINT.

Il est bien vrai, mes Sœurs, ce que Dieu nous dit avec tant de force par la bouche de son prophète Isaïe[6], que ses pensées ne sont pas les pensées des hommes, et que ses voies sont infiniment éloignées des nôtres. Le ciel n'est pas plus élevé par-dessus la terre, que les conseils de la sagesse divine le sont par-dessus les opinions et les maximes de notre prudence. Le mystère du Verbe fait chair, où nous voyons un renversement de toutes les maximes du monde, est une preuve invincible de cette vérité. Et sans vous raconter maintenant toutes les particularités de ce grand mystère, ce que j'ai à vous prêcher aujourd'hui suffira pour vous faire voir cet éloignement infini des pensées de Dieu et des nôtres. Car, mes Sœurs, je prêche un roi pauvre, un roi que ses sujets ne connaissent pas : *Sui eum non receperunt*[1] ; qui n'a par conséquent ni provinces qui lui obéissent, ni armées qui combattent sous ses étendards. Son trône, c'est une crèche et son palais une étable : c'est un monarque dans l'indigence, et un souverain dans l'opprobre. O ciel, ô terre, ô anges et hommes, étonnez-vous des abaissements du monarque que nous adorons.

Mais nous voyons, Messieurs, ordinairement que les pauvres s'associent des riches pour chercher du secours à leur indigence. Il est dans l'usage des choses humaines qu'un pauvre qui se marie tâche de subvenir à sa pauvreté, en prenant une femme riche dont la dot le mette à son aise. Et voici mon Sauveur Jésus, le plus pauvre de tous les pauvres, qui ne veut que des pauvres en sa compagnie; qui se choisissant une épouse, ne veut pour dot que sa pauvreté, et l'oblige à renoncer hautement à l'espérance de son héritage. Entendons ces deux vérités, et voyons quel est ce mystère.

Quoiqu'il soit assez extraordinaire de venir de la misère à la royauté et qu'il le soit beaucoup plus d'être pauvre et roi, toutefois il est véritable que nous avons des exemples de l'un et de l'autre, et que Dieu se plaît quelquefois à confondre l'arrogance humaine par de telles vicissitudes. Mais que, pour établir une royauté, il soit nécessaire de se faire pauvre ; que la nécessité et l'indigence soient le premier degré pour monter au trône, c'est ce qui est entièrement inouï dans toutes les nations de la terre, et mon Sauveur s'était réservé de nous faire voir ce miracle. Car, mes Frères, vous le savez, ou vous êtes fort peu informés des vérités de notre croyance ; vous savez que le Fils de Dieu, pour s'acquérir le titre de roi, a été obligé de se faire pauvre. Son Père lui promet que toutes les nations de la terre reconnaîtront son autorité, et qu'il les lui donnera pour son héritage[2]. Mais qui ne sait, parmi les fidèles, que pour monter sur ce trône qui lui est promis sur la terre, il a fallu qu'il descendît de celui où il régnait dans le ciel ; que pour acquérir ce nouvel héritage, il a fallu quitter celui qui lui appartenait par sa naissance, et venir parmi les hommes, faible et indigent, exposé à toute sorte de misères ?

Vous le savez, chrétiens, et les mystères que

[1] *Var.* : Vigoureusement. — [2] A sa mode la grandeur royale. — [3] Il aime, il est passionné pour les âmes pures. — [4] Son amour. — [5] Il veille de près sur vos actions : l'unique précaution qu'il vous demande, c'est la fidélité de l'obéissance. — [6] *Isa.*, LV, 8.

[1] *Joan.*, I, 11. — [2] *Psal.*, II, 8.

nous célébrons durant ces saints jours ne vous permettent pas d'ignorer ce fondement du christianisme. Mais pour en savoir le secret et pénétrer les causes d'un si grand mystère sous la conduite de l'Écriture, nous remarquerons, s'il vous plaît, deux royautés en notre Sauveur. Comme Dieu, il est le Roi et le Souverain de toutes les créatures qui ont été faites par lui : *Omnia per ipsum*[1] ; et outre cela, en qualité d'homme, il est Roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté, sur lequel il s'est acquis un droit absolu par le prix qu'il a donné pour sa délivrance. Voilà donc deux royautés dans le Fils de Dieu : la première lui est naturelle, et lui appartient par sa naissance ; la seconde est acquise, il l'a méritée par ses travaux. La première de ces royautés, qui lui appartient par la création, n'a rien que de grand et d'auguste, parce que c'est un apanage de sa naturelle grandeur, et qu'elle suit nécessairement son indépendance. Et pourquoi n'en est-il pas de même de celle qui est née par la rédemption? Saint Augustin vous le dira mieux que je ne suis capable de vous l'expliquer. Voici la raison que j'en ai conçue par les principes de ce grand évêque. Puisque le Sauveur était né avec une telle puissance qu'il était de droit naturel maître absolu de tout l'univers, lorsqu'il a voulu s'acquérir les hommes par un titre particulier, nous devons entendre, Messieurs, qu'il ne le fait pas de la sorte dans le dessein de s'agrandir, mais dans celui de les obliger.

En effet, dit Saint Augustin, que sert-il au roi des anges de se faire roi des hommes, au Dieu de toute la nature de vouloir s'en acquérir une partie, sur laquelle il a déjà un droit absolu? Il n'augmente pas[2] par là son empire, puisqu'en s'acquérant les fidèles, il ne s'acquiert que son propre bien, et ne se donne que des sujets qui lui appartiennent déjà : tellement que s'il recherche cette royauté, il faut conclure, dit ce saint évêque, que ce n'est pas dans une pensée d'élévation, mais par un dessein de condescendance ; ni pour augmenter son pouvoir, mais pour exercer sa miséricorde : *Dignatio est, non promotio ; miserationis indicium est, non potestatis augmentum*[3]. Ainsi ne vous étonnez pas aujourd'hui, ô Mages qui venez l'adorer, si vous ne voyez en ce nouveau roi aucune marque de grandeur royale. C'est ici une royauté extraordinaire. Ce Roi n'est pas roi pour s'élever, c'est pourquoi il ne cherche rien de ce qui élève : il est roi pour nous obliger, et c'est pourquoi il recherche ce qui nous oblige.

[1] *Joan.*, I, 3.
[2] *Var.* : Il n'accroît pas. — [3] *In Joan.*, tract. LI, n. 4.

Et, mes Frères, vous savez assez combien sa pauvreté y est nécessaire, puisque tous les oracles divins nous enseignent que nous ne devons être sauvés que par ses souffrances. Mais poussons encore plus loin cette vérité chrétienne, et prouvons invinciblement que c'est par le degré de la pauvreté que notre Roi doit monter au trône. Vous le comprendrez sans difficulté, si vous considérez attentivement quel est le trône que l'on lui destine. Cherchons-le dans l'histoire de son Evangile : jetons les yeux sur toute sa vie; ne verrons-nous point quelque part le titre de sa royauté ? Sera-ce peut-être dans les synagogues, où il enseigne avec tant d'autorité ? ou ne sera-ce point plutôt au Thabor, où il paraît avec tant d'éclat ; au Jourdain, où le ciel s'ouvre sur lui? Où verrons-nous écrit : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs[1] ? » Ah ! mes Frères, c'est sur sa croix; et ce titre nous doit faire entendre que la croix est le trône de ce nouveau roi. Elle n'est pas seulement son trône, elle est la source de sa royauté. Car comme nous sommes un peuple racheté, il est notre roi par la croix qui a porté le prix de notre salut ; comme nous sommes un peuple conquis, *Populus acquisitionis*[2] : il est notre roi par la croix qui a été l'instrument de sa conquête. Il se confesse roi dans sa passion : *Ergo rex es tu*[3] ? Et ce qu'il n'a jamais avoué, quand il a paru comme tout-puissant par la grandeur de ses miracles, il commence à le publier, lorsqu'il paraît le plus méprisable par sa qualité de criminel. Et pourquoi cela, je vous prie, si ce n'est afin que nous entendions que c'est sa croix et sa mort ignominieuse qui font l'établissement de sa royauté?

S'il est ainsi, s'il est ainsi, si tel est le dessein de Dieu, que mon maître doive régner par son supplice, ah ! pauvreté, viens à son secours, pauvreté, prête-lui la main. Il ne peut être roi sans son entremise : car considérez, âmes saintes, ce bel ordre des conseils de Dieu. Afin que Jésus-Christ fut notre roi en qualité de Sauveur, il fallait qu'il nous acquît ; et pour nous acquérir, il fallait qu'il nous achetât ; et pour nous acheter, il devait donner notre prix ; pour donner notre prix, il fallait qu'il fût mis en croix ; pour être mis en croix, il fallait qu'il fût méprisé ; et afin qu'il fût méprisé, ne fallait-il pas qu'il fût pauvre, qu'il fût faible, qu'il fût impuissant, abandonné aux injures, exposé à l'oppression et à l'injustice par sa condition misérable ? *Ut daret pretium, pro nobis crucifixus est ut crucifigeretur, contemptus est ; ut contemneretur, humilis apparuit*[4]. S'il eût paru aux

[1] *Joan.*, XIX, 19. — [2] *Petr.*, II, 9. — [3] *Joan.*, XVIII, 37. — [4] S. August., *in Joan.*, tract. IV, n. 2.

hommes avec un appareil redoutable, qui aurait osé mettre la main sur sa personne? Ses gardes, ses satellites, comme il le dit lui-même[1], ne l'auraient-ils pas délivré? S'il eût eu quelque crédit dans le monde, l'aurait-on traité si indignement? Mais comme il devait être crucifié, il a voulu être méprisé; et pour s'abandonner au mépris, il lui a plu d'être pauvre.

Regardez les degrés, mes Sœurs, par où votre Epoux monte dans son trône, ou plutôt par où votre Epoux descend à son trône, à la royauté par la croix, à la croix par l'oppression, à l'oppression par le mépris, au mépris par la pauvreté. O pauvreté de Jésus, que je t'adore aujourd'hui avec les Mages! tu es le sacré marchepied par où mon roi est allé au trône; c'est toi qui l'as conduit à la royauté, parce que c'est toi qui l'as mené jusque sur la croix. Et vous, ô Jésus, mon Roi et mon Maître, ah! que je comprends aujourd'hui tous les mystères de votre vie par la royauté dont je parle! Je m'étonnais de vous voir dans une étable, sur de la paille et dans une crèche: mon esprit éperdu ne pouvait comprendre tant de bassesse. Mais que tout cela vous sied bien! Il faut un tel palais à un roi pauvre, un tel berceau à un roi pauvre, un tel appareil à un roi pauvre. Que cette couronne d'épines vous est convenable! Que ce sceptre fragile est bien dans vos mains! Tout cela est digne d'un roi qui vient régner par la pauvreté. Et lorsque, faisant votre entrée dans la ville de Jérusalem, vous êtes monté sur une ânesse, ah! mes Frères, qui ne rougirait d'un si ridicule équipage, si l'on n'était convenu d'ailleurs qu'il est digne de ce roi pauvre, qui ne se fait pas roi pour s'agrandir, mais pour fouler aux pieds la grandeur mondaine?

Chère Sœur, voilà votre Epoux, voilà le roi que nous vous donnons. N'ayez pas de honte de sa pauvreté; elle abonde en biens infinis. Il ne méprise les biens de la terre qu'à cause de la plénitude des biens du ciel; et sa royauté est d'autant plus grande, qu'elle ne veut rien de mortel. Ce n'est pas par impuissance, mais par dédain; ce n'est pas par nécessité, mais par plénitude. « Il n'a pas besoin de nos biens: » *Bonorum meorum non eges*[2]; et il ne lui convient pas, en sa dispensation, selon la chair. « Car étant riche, il s'est fait pauvre pour l'amour de nous: » *Cum dives esset, propter nos egenus factus est*[3]. C'est pourquoi je vous ai dit au commencement qu'il demande pour dot votre pauvreté. Pourquoi cela, âmes chrétiennes, si ce n'est, comme il nous a dit, que « son royaume n'est pas de ce monde[1]? » Si son royaume était de ce monde, il demanderait pour dot les biens de ce monde; mais son royaume n'étant pas du monde, il ne vous estimera riche qu'en perdant tous les biens que le monde donne. C'est par cette dot de la pauvreté que vous achetez son royaume.

Ce n'est pas sans raison qu'il ne donne la félicité en qualité de royaume qu'aux pauvres et à ceux qui souffrent. O Evangile, que tes mystères sont liés, et que ta doctrine est suivie! Le trône de Jésus-Christ, c'est la croix; le premier degré, c'est la pauvreté. Il ne parle de royaume qu'à ceux qui sont ou sur le trône de sa croix par les souffrances, ou sur le premier degré par la pauvreté. Venez donc donner la main à ce Roi. Et vous, recevez-la, ô Jésus, recevez-la comme votre épouse, puisqu'elle consent d'être pauvre: donnez-lui part à votre royaume, puisqu'elle le mérite par son indigence. Nouveau mariage, mes Sœurs, où le premier article que l'Epoux demande, c'est que l'Epouse qu'il a choisie renonce à son héritage; où il l'oblige par son contrat à se dépouiller de tous ses biens; où il appelle ses parents, non point pour recevoir d'eux leurs biens temporels, mais pour leur quitter à jamais ce qu'elle pouvait espérer par sa succession. C'est ainsi que Jésus-Christ se marie, parce qu'il est si grand par lui-même, que c'est se rendre indigne de lui que de ne se contenter pas de ses biens et de désirer autre chose quand on le possède. « Oubliez votre peuple et la maison de votre père: » *Obliviscere populum tuum et domum patris tui*[2]. Vous voyez la condition sous laquelle Jésus-Christ vous reçoit; voyez maintenant les moyens de vous conserver son amour: c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il est temps, ma Sœur, de vous faire voir l'amour qu'a pour vous votre Epoux céleste; et comme l'amour d'un époux se fait paraître principalement dans l'ardeur de la recherche, il faut vous montrer en peu de paroles de quelle sorte Jésus-Christ vous a recherchée. Vous découvrirez cette vérité dans l'étoile mystérieuse qui paraît dans notre mystère; et à la faveur de sa lumière, vous verrez des marques sensibles de l'amour du divin Sauveur et du désir qu'il a eu de vous posséder. Il y a trois choses dans cette étoile qui me paraissent fort considérables, et qui font merveilleusement pour notre sujet.

Premièrement, je remarque que cet astre ne jette pas indifféremment sa lumière, et semble faire un choix des personnes sur lesquelles il répand ses rayons. Il ne luit pas par toute la

[1] *Matth.*, XXVI, 53. — [2] *Psal.* XV, 2. — [3] *II Cor.*, VIII, 9.

[1] *Joan.*, XVIII, 36. — [2] *Psal.* LXV, 11.

terre : on ne le voit qu'en Orient, nous dit l'Evangile; encore n'y paraît-il qu'aux trois Mages. Et ce qui nous fait voir manifestement que cette étoile éclaire avec choix et avec discernement des personnes, c'est qu'elle se cache sur Jérusalem et qu'elle retire ses rayons de dessus cette ville ingrate. Secondement cette belle étoile ne choisit pas seulement ceux qu'elle illumine, mais encore elle les attire. Elle montre aux Mages un éclat si doux et je ne sais quelle lueur si bénigne, que leurs yeux en étant charmés, à peine se peuvent-ils empêcher de la suivre : *Vidimus stellam ejus et venimus*[1] : « Nous l'avons vue, disent-ils, et aussitôt nous sommes venus. » Enfin, non-seulement elle les attire, mais encore elle les précède : *Stellam quam viderant Magi, antecedebat eos*[2]. Elle marche devant eux pour les conduire; et afin de leur faire porter plus facilement les fatigues et les ennuis du voyage, elle remplit leurs cœurs d'une sainte joie : *Videntes autem stellam gavisi sunt gaudio magno*[3].

Voilà, ma Sœur, les trois qualités de l'étoile qui nous apparaît : elle choisit, elle attire et elle précède. Et vous reconnaissez à ces trois marques l'inspiration favorable par laquelle Jésus-Christ vous a appelée à l'heureuse dignité d'Epouse. Cette inspiration, c'est votre étoile : elle s'est levée sur votre orient, c'est-à-dire dès vos premières années; mais elle vous a paru par un choix exprès. Cette grâce, que Dieu vous a faite, n'a pas été donnée à tout le monde. Le Fils de Dieu nous a dit lui-même[4] que « tous n'entendent pas cette parole : » *Non omnes capiunt verbum istud.* Qui est donc celui qui l'a pu entendre? « C'est celui, dit-il, à qui Dieu le donne :» *Sed quibus datum est.* Par conséquent il vous a choisie ; il vous a choisie entre mille. Combien a-t-il laissé de vos compagnes? Combien en a-t-on voulu appeler qui n'ont pas écouté cette voix? Combien s'en est-il présenté, qu'il ne lui a pas plu de recevoir ? *Non hos elegit Dominus*[5]: « Le Seigneur ne les a pas choisies. » Ses yeux ont daigné s'arrêter sur vous : pouvez-vous douter de son amour après le bonheur de cette préférence ?

Ce serait peu de vous avoir choisie : jamais vous n'eussiez suivi ce choix bienheureux, s'il ne vous avait attirée. Nul ne vient à lui qu'il ne lui donne; nul ne peut venir qu'il ne l'attire[6]. Tâchez de rappeler en votre mémoire le moment auquel il vous a touchée. Quelle lumière vous parut tout à coup ? Quel attrait inopiné du bien éternel arracha de votre cœur l'amour du monde, et vous le fit regarder avec mépris? C'est l'étoile qui vous paraît, c'est l'inspiration qui vous attire. Que si peut-être il est arrivé que vous n'ayez pas senti si distinctement tous ces mouvements admirables, mais, ma Sœur, connaissez votre Epoux, et sachez qu'il agit en nous d'une manière si délicate, que souvent le cœur est gagné avant même qu'il ne s'en aperçoive. Et s'il ne vous avait attirée de cette manière forte et puissante à laquelle, dit saint Augustin[1], nulle dureté ne résiste, par combien de vaines délices le monde vous aurait-il amollie? par combien d'erreurs dangereuses se serait-il efforcé de vous séduire? par combien de fausses lumières aurait-il tâché de vous éblouir? Mais l'étoile de Jésus-Christ, je veux dire son inspiration et sa grâce, a eu un éclat plus fort et une lumière plus attirante. Vous l'avez vue ; elle vous a charmée ; vous êtes venue aussitôt : *Vidimus et venimus;* et Jésus est prêt à vous recevoir. Heureuse d'avoir été si soigneusement recherchée, et si fortement attirée!

Toutefois l'amour du divin Epoux a fait quelque chose de plus en notre faveur. En vain sa lumière et sa grâce vous eût excitée à venir; vous n'eussiez pu continuer un si grand voyage, si le même astre qui vous l'a fait entreprendre ne vous eût précédée durant votre course. Laissez les raisonnements éloignés, et jugez-en par l'expérience de votre noviciat. Autant de pas que vous avez faits, la grâce a toujours marché devant vous, et votre volonté n'a fait que la suivre : *Pedissequa, non prævia voluntate*, dit saint Augustin[2]. Autrement, ma très-chère Sœur, parmi tant de tentations qui nous environnent, votre volonté chancelante serait tombée à chaque moment; le bruit et le tumulte du monde vous eût empêchée de prêter l'oreille aux caresses de votre Epoux, qui parle en secret; l'éclat et la pompe du monde, qui frappe les sens et les éblouit de près, aurait effacé à vos yeux la lumière modeste et tempérée de la simplicité religieuse; la mollesse et les délices du monde vous auraient rendue trop insupportable votre vie pénitente et mortifiée. Votre Epoux ne l'a pas permis : son étoile qui vous avait excitée, non-seulement a voulu vous accompagner, mais encore marcher devant vous, afin que vous ne pussiez la perdre de vue : *Antecedebat eos ;* et la joie dont elle a rempli votre cœur s'est répandue si abondamment dans toutes les puissances de votre âme, qu'elle a noyé et abîmé la joie de ce monde qui s'efforçait à tout moment de lever la tête.

[1] *Matth.*, II, 2. — [2] *Ibid.*, 9. — [3] *Ibid.*, 10. — [4] *Matth.*, XIX, 11. — [5] *Baruch.*, III, 27. — [6] *Joan.*, VI, 44.

[1] *De prædest. Sanct.*, cap. VIII, n. 13. — [2] *Ad Paulin.*, epist. LXXXVI, n. 10.

Ainsi, ma Sœur, ayant surmonté les difficultés du voyage, je veux dire les peines du noviciat, la conduite de cette étoile vous a enfin amenée où était l'enfant : *Staret supra ubi erat puer*[1]. C'est là, c'est là qu'elle vous arrête. Entrez, et vous trouverez le divin Jésus prêt à recevoir vos présents et à vous donner les siens, c'est-à-dire à vous donner sa foi et à recevoir la vôtre, et à s'unir avec vous par un éternel mariage. Qui vit jamais un amour pareil, ni une recherche si ardente ? Il vous a choisie entre mille : de peur que vous ne manquassiez à le suivre, il a pris soin de vous attirer. Qui pourrait assez admirer son assiduité infatigable ? Il ne vous a pas quittée un moment ; et dans tous les pas que vous avez faits, il a toujours marché devant pour vous ouvrir le chemin plus libre, marquant le sentier que vous alliez suivre par un trait d'une lumière céleste. Combien devez-vous faire d'efforts, combien rechercher d'agréments pour vous conserver à jamais une affection si ardente ?

C'est ici qu'il faut vous dire un secret de la grâce que je vous prêche, et de l'amour du Fils de Dieu que je vous annonce. C'est que son amour ne continue pas ainsi qu'il commence; et la différence consiste en ce point, que pour commencer à nous aimer, il ne nous demande point de mérites ; mais pour le continuer, il nous en demande. Saint Augustin vous le dira mieux : « Il a aimé notre âme, dit ce saint évêque, toute laide qu'elle était par ses crimes; mais il l'a aimée, poursuit-il, afin de l'embellir par les bonnes œuvres : » *Fœdos dilexit, ut pulchros faceret*[2]. Et ailleurs, plus élégamment : « Il nous a aimés, nous dit-il, dans le temps que nous lui déplaisions, mais c'était afin de produire en nous ce qui est capable de lui plaire : » *Displicentes amati sumus, ut esset in nobis unde placeremus*[3]. Il vous a choisie, ma très-chère Sœur, par un amour gratuit, par une bonté prévenante, par un pur effet de miséricorde. Comme il a voulu venir de lui-même, il n'a point fallu d'agrément pour l'attirer; mais il en faut nécessairement pour le retenir. Mais quelles grâces, quels agréments pourront vous conserver cet Epoux céleste, qui est lui-même si accompli et le plus beau des enfants des hommes[4] ?

Il faut vous dire encore en un mot que vous ne manquerez jamais d'agrément pour lui, tant que vous aurez soin de conserver pure la virginité chrétienne que vous lui vouez aujourd'hui. Si vous voulez entendre, mes Sœurs, combien la virginité lui est agréable, vous n'avez qu'à méditer attentivement les mystères que nous honorons durant ces saints jours. Quel est le sujet de ces fêtes? qu'est-ce que l'Eglise nous y représente ? Un Dieu qui descend sur la terre : c'est la sainte virginité qui a eu la force de l'attirer. Un Dieu qui naît d'une femme, *ex muliere*[1]; mais la sainte virginité l'a purifiée, afin que le Saint-Esprit opérât sur elle. Un Dieu qui prend une chair humaine ; mais il ne l'aurait pas revêtue si cette chair n'eût été ornée de toute la pureté d'un sang virginal. Et de peur que vous ne croyiez que c'est trop flatter la virginité que de lui attribuer un si grand ouvrage, tâchons d'éclaircir cette vérité par un beau principe tiré de la doctrine des Pères.

Ils nous représentent la virginité comme une espèce de milieu entre les esprits et les corps ; et saint Augustin l'entend de la sorte, lorsqu'il parle en ces termes des vierges sacrées : « Elles ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme : *Habent aliquid jam non carnis in carne*[2]. Les esprits et les corps, voilà les extrémités opposées ; la virginité, voilà le milieu qui participe de l'une et de l'autre. Elle est en la chair, dit saint Augustin ; c'est par là qu'elle tient aux hommes : mais elle a, dit-il, dans la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, c'est par là qu'elle touche aux anges : tellement qu'elle est le milieu entre les esprits et les corps. C'est une perfection des hommes ; mais c'est un écoulement de la vie des anges. Et ce beau principe étant supposé, je ne m'étonne pas, chrétiens, si la sainte virginité est intervenue pour unir, dans le mystère de l'Incarnation, la divinité à la chair. Il y avait trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit pur : tellement que, pour mettre ensemble deux natures si éloignées, il fallait auparavant trouver un milieu dans lequel elles s'approchassent.

Il est tout trouvé, chrétiens, et la sainte virginité peut faire ce grand effet par son entremise. Et s'il m'est permis aujourd'hui d'expliquer un si grand mystère par l'exemple des choses sensibles, j'en trouve quelque rayon imparfait dans la lumière qui nous éclaire. Il n'est rien de plus opposé que la lumière et les corps opaques. La lumière tombant dessus ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse : il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons. Mais lorsqu'elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence

[1] *Matth.*, II, 19. — [2] *In Joan.*, tract. X, n. 18. — [3] *Ibid.*, tract. CII. — [4] *Psal.* XLIV, 3.

[1] *Galat.*, IV, 4. — [2] *De sancta Virginit.*, n. 12.

qui approche de sa nature et a quelque chose de sa clarté. Ainsi nous pouvons dire, Messieurs, que la divinité du Fils de Dieu voulant s'unir à un corps mortel, demandait en quelque façon que la virginité se mît entre eux deux, parce qu'ayant quelque chose de spirituel, elle a pu préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Je ne le dis pas de moi-même : c'est un saint évêque d'Orient qui m'a donné ouverture à cette pensée ; et voici ses propres paroles tirées fidèlement de son texte : « C'est, dit-il, la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes : c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel ; et étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde par son entremise des choses si éloignées par nature [1]. » S'il est ainsi, et n'en doutons pas, puisque de si grands hommes le disent, puisque nous le voyons par tant de raisons, ne croyez pas, ma très-chère Sœur, que vous puissiez jamais manquer d'agrément pour Jésus votre Epoux céleste, tant que vous porterez en vous-même ce qui l'a attiré du ciel en la terre. La bonté de Dieu est sans repentance : ce qu'il aime, il l'aime toujours ; et ayant cherché une fois avec tant d'ardeur la pureté virginale, il a toujours pour elle le même transport. Et aussi voyons-nous dans son Ecriture qu'il la veut toujours avoir dans sa compagnie : « Car les Vierges suivent l'Agneau partout : » *Sequuntur Agnum quocumque ierit* [2]. Soyez donc vierge d'esprit et de corps. Ainsi un chaste agrément vous conservera ce que la grâce de votre Epoux vous a accordé : vous aurez toujours son affection, et vous n'offenserez pas sa jalousie. Il faut encore parler en un mot de cette jalousie de l'Epoux céleste, et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Que Dieu soit jaloux, chrétiens, il s'en vante si souvent dans son Ecriture, qu'il ne nous permet pas de l'ignorer. C'est une des qualités qu'il se donne dans le Décalogue : Je suis, dit-il, le Seigneur ton Dieu, Dieu fort et jaloux : *Deus tuus fortis et zelotes* [3]. Et cette qualité de jaloux est si naturelle à Dieu, qu'elle fait un de ses noms, comme il est écrit en l'Exode : *Dominus zelotes nomen ejus* [4] : « Son nom est le Seigneur jaloux. » Il paraît donc assez que Dieu est jaloux, et peu de personnes l'ignorent ; mais que l'ouvrage de notre salut, que le mystère de la Rédemption, que nous honorons durant ces saints jours, soit un effet de sa jalousie, c'est ce que vous n'avez pas peut-être encore entendu et qu'il est nécessaire que je vous explique, puisque mon sujet m'y conduit.

[1] S. Greg. Nyss., *Orat. de Virg.*, cap. II. — [2] *Apoc.*, XIV, 4. — [3] *Exod.*, XX, 5. — [4] *Exod.*, XXXIV, 14.

Ce n'est pas moi qui le dis ; c'est Dieu qui nous en assure en termes exprès par la bouche de son prophète Isaïe : *De Jerusalem exibunt reliquiæ, et salvatio de monte Sion : zelus Domini exercituum faciet istud* [1] : « Dans les ruines de Jérusalem il restera un grand peuple que Dieu délivrera par la mort ; le salut paraîtra en la montagne de Sion : la jalousie du Dieu des armées fera cet ouvrage. » Après des paroles si claires, il n'est pas permis de douter que le mystère de notre salut ne soit un effet de jalousie : mais de quelle sorte cela s'accomplit, il n'est pas fort aisé de le comprendre. Car, mes Sœurs, que la jalousie du Dieu des armées le porte à châtier ceux qui le méprisent, je le conçois sans difficulté ; c'est le propre de la jalousie. Et je remarque aussi dans les saintes Lettres que Dieu n'y parle guère de sa jalousie, qu'il ne nous fasse en même temps craindre ses vengeances. « Je suis un Dieu jaloux, dit le Seigneur : » *Deus fortis, zelotes :* et il ajoute aussitôt après : « Vengeant les iniquités des pères sur les enfants : » *Visitans iniquitates patrum in filios* [2]. « Dieu est jaloux, » dit Moïse ; et il dit dans le même lieu que « Dieu est un feu consumant ; l'ardeur de sa jalousie brûle les pécheurs : » *Dominus Deus tuus ignis consumens est, Deus æmulator* [3]. Et le prophète Nahum a joint ces deux choses : « Le Seigneur est un Dieu jaloux, et le Seigneur est un Dieu vengeur : *Deus æmulator et ulciscens Dominus* [4] ; tant ces deux qualités sont inséparables.

Que s'il est ainsi, chrétiens, se peut-il faire que nous rencontrions le principe de notre salut dans la jalousie, qui semble être la source des vengeances ? Et après que le prophète a uni un Dieu jaloux et un Dieu vengeur, oserons-nous espérer de trouver ensemble un Dieu jaloux et un Dieu sauveur ? Néanmoins il est véritable : ce qui a sauvé le peuple fidèle, c'est la jalousie du Dieu des armées ; vous l'avez ouï de sa propre bouche : *Zelus Domini exercituum faciet istud* [5]. Mais il ne vous faut plus tenir en suspens ; il est temps d'expliquer un si grand mystère. Un excellent auteur de l'antiquité nous en va donner l'ouverture : ce grand homme, c'est Tertullien. Il dit que Dieu a recouvré [6] son image, que « le diable avait enlevée, par une opération de jalousie : » *Deus imaginem suam a diabolo captam æmula operatione recuperavit* [7]

[1] *Isa.*, XXXVII, 32. — [2] *Exod.*, XX, 5. — [3] *Deut.*, IV, 24. — [4] *Nahum.*, I, 2. — [5] *Isa.*, XXXVII, 32.
[6] *Var.* : Délivré. — [7] *De carne Christi*, n. 17.

Voilà peu de paroles, Messieurs; mais elles renferment un sens admirable qu'il faut tâcher de développer.

Pour cela il est nécessaire de reprendre les choses d'un plus haut principe, et de rappeler en votre mémoire la témérité de cet ange, qui par une audace inouïe a voulu s'égaler à Dieu et se placer jusque dans son trône. Repoussé de sa main puissante et précipité dans l'abîme, il ne peut quitter le premier dessein de son audace démesurée; il se déclare hautement le rival de Dieu. C'est ainsi que Tertullien l'appelle[1] *Æmulus Dei.* « le jaloux, le rival de Dieu. » Il se veut faire adorer en sa place: il n'a pu occuper le trône, il lui veut enlever son bien. Il entre dans le paradis terrestre, furieux et désespéré : il y trouve l'image de Dieu, c'est-à-dire l'homme, image chérie et bien-aimée, que Dieu avait faite de sa propre main; il la séduit, il la corrompt. Surprise par ses flatteries, elle s'abandonne à lui. La parjure qu'elle est, l'ingrate et l'infidèle qu'elle est, au milieu des bienfaits de son Epoux, dans le lit même de son Epoux (pardonnez-moi la hardiesse de cette parole que je ne trouve pas encore assez forte pour exprimer l'indignité de cette action), dans le lit même de son Epoux, elle se prostitue à son rival. O insigne infidélité! ô lâcheté sans pareille! Fallait-il quelque chose de plus que cette honteuse prostitution faite à la face de Dieu, pour l'exciter à la jalousie? Il s'y excite en effet. Mon Epouse s'est fait enlever; mon image s'est laissé corrompre, elle que j'avais faite avec tant d'amour, dont j'avais moi-même formé tous les traits, que j'avais animée d'un souffle de vie sorti de ma propre bouche.

Que fera, mes Frères, ce Dieu fort et jaloux, irrité d'un si infâme abandonnement? Que fera-t-il à cette Epouse, qui a méprisé un si grand amour et offensé si fortement sa jalousie? Certainement il pouvait la perdre. Mais, ô jalousie miséricordieuse! il a mieux aimé la sauver. O rival, je ne veux point qu'elle soit ta proie; je ne la puis souffrir en tes mains : ce spectacle indigne irrite mon cœur, et le provoque à jalousie. Piqué de ce sentiment, il court après pour la retirer: il descend du ciel en la terre, pour chercher son Epouse qui s'y est perdue. Il vient nous sauver des mains de Satan, jaloux de nous voir en sa puissance. Vous l'avez vu ces jours passés naître en Bethléem; il vous a fait annoncer par ses anges qu'il était votre Sauveur : la jalousie du Dieu des armées a fait son ouvrage. Certes cette manière admirable dont il se sert pour nous retirer montre assez, si nous l'entendons, que c'est la jalousie qui le fait agir. Car considérez, je vous prie, qu'il n'envoie par ses anges pour nous délivrer; il y vient lui-même en personne : *Deus ipse veniet et salvabit vos*[1]. Et cela pour quelle raison, si ce n'est afin que nous comprenions que c'est à lui que nous devons tout; et que nous lui consacrions tout notre amour, comme nous tenons de lui seul tout notre salut?

C'est pourquoi nous voyons dans son Ecriture qu'il n'est pas moins jaloux de sa qualité de Sauveur, que celle de Seigneur et de Dieu. Ecoutez comme il en parle, Messieurs : *Ego Dominus, et non est ultra Deus absque me : Deus justus et salvans, non est præter me*[2] : « Je suis le Seigneur, et il n'y a point d'autre Dieu que moi : je suis Dieu le juste, et personne ne vous sauvera que moi. » Il me semble que ce Dieu jaloux adresse sa voix, comme un amant passionné, à la nature humaine infidèle : O volage, ô prostituée, qui m'as quitté pour mon ennemi! n'est-ce pas moi qui suis le Seigneur? et il n'y a point de Dieu que moi. Regarde qu'il n'y a que moi qui te sauve; et si tu m'as oublié après t'avoir créée, reviens du moins quand je te délivre. Voyez, mes Frères, comme il est jaloux de la qualité de Sauveur. Et ailleurs, se glorifiant de l'ouvrage de notre salut : C'est moi, c'est moi, dit-il, qui l'ai fait : ce ne sont ni mes anges, ni mes archanges, ni aucune des vertus celestes : « C'est moi seul qui l'ai fait, c'est moi seul qui vous porterai sur mes épaules, c'est moi seul qui vous sauverai : » *Ego feci, ego feram, ego portabo, ego salvabo*[3]. Tant il est jaloux de cette gloire, tant notre délivrance lui tient au cœur, tant il craint que nos affections ne se partagent.

Et c'est pour cette même raison qu'il nous fait, dit saint Chrysostome[4], des présents si riches. Il voit que nous recevons à pleines mains les présents de son rival qui nous séduit : il nous amuse par une pomme, il nous gagne par des biens trompeurs qui n'ont qu'une légère apparence. Chrétiens il en est jaloux. Quoi! l'on préfère des présents si vains à tant de bienfaits si considérables! Que fera-t-il, dit saint Chrysostome? Il fera comme un amant passionné, qui voyant celle qu'il recherche gagnée par les présents des autres prétendants, multiplierait aussi les tiens sans mesure pour empêcher le dessus et la dégoûter des présents des autres : ainsi fait le Sauveur Jésus. Pour détourner nos yeux et nos cœurs des libéralités trompeuses de notre ennemi, il redouble ses dons jusqu'à l'infini, il nous donne son Esprit et sa grâce, il nous donne son

[1] *De Spect.*, n. 2.

[1] *Isa.*, XXXV, 4. — [2] *Isa.*, XLV, 21. — [3] *Isa.*, XLVI, 4. — [4] In epist ad *Cor.*, hom. XXIV, n. 2.

Trône et sa gloire, il nous donne son royaume et son héritage, il nous donne sa personne et sa vie, il nous donne son corps et son sang. Et que ne nous donne-t-il pas? Voyez, voyez, dit-il, si cet autre prétendant que vous écoutez; voyez s'il pourra égaler une telle munificence. A quelque prix que ce soit, il est résolu de gagner nos cœurs; et nous voudrions nous défendre d'une jalousie si obligeante! J'en ai dit assez pour vous faire voir que le Dieu Sauveur est jaloux, et qu'il nous sauve par sa jalousie, *æmula operatione*. Mais s'il en a l'ardeur et les transports, il en a aussi les regards et la vigilance.

Il a, ma Sœur, des yeux jaloux toujours ouverts pour veiller sur vous, pour étudier tous vos pas, pour observer toutes vos démarches; et sans m'engager dans de longues preuves d'une vérité si constante, considérez seulement l'état où vous êtes. Et ces grilles, et cette clôture, et tant de contraintes différentes, n'est-ce pas assez pour vous faire comprendre combien sa jalousie est délicate? Il vous renferme soigneusement, il rend de toutes parts l'abord difficile, il observe jusqu'à vos regards; et ce voile, qu'il met sur votre tête, montre assez qu'il est jaloux et de ceux qu'on jette sur vous, et de ceux que vous jetez sur les autres. Il compte tous vos pas, il règle votre conduite jusqu'aux moindres choses: ne sont-ce pas des actions d'un amant jaloux? Il n'en fait pas ainsi à tous les fidèles; mais c'est que s'il est jaloux de tous les autres, il l'est beaucoup plus de ses Epouses. Etant donc ainsi observée de près, pour vous garantir des effets d'une jalousie si délicate, il ne vous reste, ma chère Sœur, qu'une obéissance toujours ponctuelle et un entier abandonnement de vos volontés. Marchez par la voie qu'il vous prescrit, par la règle qu'il vous a donnée: écoutez son ange qui vous avertit; ce sont vos supérieurs qui tiennent sa place. Vivant de la sorte, ma Sœur, espérez tout de son amour, et n'appréhendez rien de sa jalousie. Il serait trop long de parler de l'obéissance; ce mot suffira. Il faut finir par une réflexion sur la jalousie.

Sachez donc que Dieu jaloux veut que ses fidèles le soient aussi, et qu'une sainte jalousie nous soit comme un aiguillon pour nous exciter à son service. *Ecce venio cito; tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam*[1]: « Je viendrai bientôt; tenez fortement ce qui a été mis en vos mains, de peur que votre couronne ne soit donnée à une autre. » Pourquoi parle-t-il de la sorte? pourquoi nous destiner une couronne qui doit briller sur une autre tête? Que ne la destinait-il tout d'abord à celui qui la devait enfin obtenir?

[1] *Apoc.*, III, 11.

Pour nous exciter à jalousie? C'est ainsi qu'il a fait à l'égard des Juifs. Dieu a appelé les Gentils pour exciter les Juifs à jalousie, de peur qu'ils ne perdissent la place que tant d'oracles divins leur avaient promise. « Leur chute est devenue une occasion de salut aux Gentils, afin que l'exemple des Gentils leur donnât de l'émulation pour les suivre: » *Illorum delicto salus est Gentibus, ut illos æmulentur*. « Tant que je serai l'apôtre des Gentils, dit saint Paul, je travaillerai à rendre illustre mon ministère pour tâcher d'exciter de l'émulation dans l'esprit des Juifs qui me sont unis selon la chair et d'en sauver quelques-uns: » *Quamdiu ego sum Gentium apostolus, ministerium meum honorificabo: si quomodo ad æmulandum provocem carnem meam, et salvos faciam aliquos ex illis*[1]. Comme une père, dit saint Chrysostome[2], qui appelle son fils pour le caresser, ce fils mutin et opiniâtre refuse ses embrassements, il en fait approcher un autre, et il attire par la jalousie celui que l'amour n'avait pas gagné. Que tel ait été le dessein de Dieu, il nous le déclare lui-même formellement par la bouche de Moïse. « Ils m'ont, dit-il, piqué de jalousie, en adorant ceux qui n'étaient point dieux, et ils m'ont irrité par leurs vanités sacriléges; et moi je les piquerai aussi de jalousie, en aimant ceux qui ne forment pas un peuple, et je les irriterai en substituant à leur place une nation insensée: » *Ipsi me provocaverunt in eo qui non erat Deus, irritaverunt in vanitatibus suis; et ego provocabo eos in eo qui non est populus, et in gente stulta irritabo illos*[3].

Cet innocent artifice de sa bonté paternelle a été inutile aux Juifs. Dieu leur a voulu donner de la jalousie pour les enflammer à le suivre; ils l'ont refusé. Vive Dieu, dit le Seigneur; cette jalousie fera leur supplice. « Ce sera alors, leur dit Jésus-Christ, qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, » quand vous verrez qu'Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes seront dans le royaume de Dieu, et que vous autres vous serez chassés dehors: *Ibi erit fletus et stridor dentium*. « Il en viendra d'Orient et d'Occident, du Septentrion et du Midi, qui auront place au festin dans le royaume de Dieu: alors ceux qui sont les derniers seront les premiers, et ceux qui sont les premiers seront les derniers: » *Et venient ab Oriente et Occidente, et Aquilone et Austro, et accumbent in regno Dei: et ecce sunt novissimi qui erant primi, et sunt primi qui erant novissimi*[4]. « Les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures: » *Filii autem regni ejicientur in tene-*

[1] *Rom.*, XI, 11, 13, 14. — [2] *In Epist. ad Rom.*, hom. XVIII, n. 3. — [3] *Deut.*, XXXII, 21. — [4] *Luc.*, XIII, 28-30.

bras exteriores [1]. La jalousie, et ensuite la rage et le désespoir : *Ibi erit fletus et stridor dentium.* L'un des grands supplices des damnés sera de voir la place qui était destinée pour eux : — Que ce trône est auguste ! que cette couronne est brillante ! Elle était préparée pour moi, et je l'ai perdue par ce misérable plaisir d'un moment. — Chrétien, où est ton courage ?

« Tenez donc, ma Sœur, fortement ce qui a été mis entre vos mains, de peur que votre couronne ne soit donnée à un autre : » *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam.* La couronne de l'Epoux appartient en quelque sorte à l'Epouse ; ne la perdez pas : songez au mépris que l'on a pour une Epouse répudiée....

[1] *Matth.*, VIII, 11.

SERMON

POUR

UNE PROFESSION — SUR LA VIRGINITÉ

Aucune indication ne nous met sur la trace du lieu et du jour où fut prononcé ce magnifique discours, et c'est pourquoi, ne pouvant lui assigner une époque précise, nous le plaçons à la suite de tous les autres. Le lecteur de Bossuet, au reste, ne peut nous en vouloir si, sur douze ou treize sermons de *vêture*, venus jusqu'à nous, nous ignorons la date et les circonstances d'un ou de deux d'entre ces discours Un jour peut-être sera-t-il donné d'être mieux renseignés. Mais dès aujourd'hui un fait nous paraît évident : le sermon sur *la Virginité* appartient aux dernières années de Bossuet : l'orateur est dans la plénitude de son majestueux talent, et la manière de tout ce discours décèle l'évêque qui a longtemps médité sur les infirmités humaines, et qui, dès longtemps, s'est rendu compte des fatales illusions et des trompeuses promesses du monde.

Au reste, et la religieuse pour laquelle Bossuet prêcha ce jour-là devait être de grande maison, puisqu'il l'appelle, *Madame* ; et l'auditoire fut considérable, car l'orateur interpelle les *fidèles*, en même temps que les *sœurs*.

Æmulor vos Dei æmulatione; despondi enim vos uni viro, virginem castam exhibere Christo.

J'ai pour vous un amour de jalousie, et d'une jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancés à cet unique Epoux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. II *Cor.*, XI, 2.

Puisque la sainte cérémonie par laquelle vous vous consacrez au Sauveur avec la bénédiction de l'Eglise, vous met au nombre des vierges sacrées et vous joint à la troupe innocente de ces filles choisies et bien-aimées qui doivent être conduites au Roi selon la prophétie du Psalmiste [1], pour vous faire connaître avec évidence quelle est la profession que vous faites, il est nécessaire que vous vous pénétriiez de ce que c'est que la virginité chrétienne, dont les anciens docteurs nous ont fait de si grands éloges. C'est aussi ce que vous enseigne le divin Apôtre, en vous assurant qu'il vous a unie, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme qui est Jésus-Christ ; et il vous montre par ces paroles que la sainte virginité consiste principalement en deux choses. Mais pour entendre un si grand mystère, remontons jusqu'au principe et supposons avant toutes choses que cet Epoux immortel, que votre virginité vous prépare, a deux qualités admirables. Il est infiniment séparé de tout par la pureté de son être : il est infiniment communicatif par un effet de sa bonté.

Quand j'entends le Seigneur Jésus qui enseigne à Marthe empressée qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire [1], je remarque en cette parole la condamnation infaillible de la vanité des enfants des hommes. Car si le Fils de Dieu nous apprend que nous n'avons tous qu'une même affaire, ne s'ensuit-il pas clairement que nous nous consumons de soins superflus, que nous ne concevons que de vains desseins, et que nous ne repaissons nos esprits que de creuses imaginations, nous qui sommes si étrangement partagés parmi tant d'occupations différentes ? Tellement que ce divin Maître nous rappelant à l'unité seule, condamne la folie et l'illusion de nos désirs inconsidérés et de nos prétentions infinies : d'où il est aisé de conclure que la solitude que les hommes fuient, et les cloîtres qu'ils estiment autant de prisons, sont les écoles de la vraie sagesse, puisque tous les soins du monde en étant exclus avec leur empressante multiplicité, on n'y cherche que l'unité nécessaire, qui seule est capable d'établir les cœurs dans une tranquillité immuable.

C'est, Madame, à cette unité que vous invite le divin Apôtre, quand il vous assure aujourd'hui qu'il vous a unie pour toujours, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme

[1] *Psal.*, XLIV, 15.

[1] *Luc.*, X, 42.

qui est Jésus-Christ, *uni viro*. C'est en effet à cet unique Époux que votre profession vous consacre: et la sainte virginité, que vous lui offrez en ce jour, vous sépare de toutes choses pour vous attacher à lui seul. Mais avant que de traiter un si grand mystère, recourons tous d'une même voix à la Mère et au modèle des vierges, et implorons sa bienheureuse assistance en la saluant avec l'ange et disant : *Ave, Maria.*

Il importe infiniment au salut des âmes de considérer sérieusement un endroit admirable du divin Apôtre [1], où cet excellent maître des gentils nous représente l'économie de l'Église dans la diversité des opérations qui font l'harmonie de ce corps mystique. Il se fait, dit-il, en l'Église une certaine distribution de grâces; et comme nous voyons que le corps humain se conserve par les fonctions différentes de chacun des membres qui le composent, ainsi en est-il du corps de l'Église, dont tous les membres ont des dons divers selon que l'Esprit de Dieu les anime. C'est de là que nous apprenons cette belle et importante leçon, que la perfection du christianisme consiste à nous acquitter de la fonction à laquelle le Saint-Esprit nous destine. Car comme le corps humain est parfait lorsque l'œil discerne bien les objets, et l'ouïe la différence des sons; lorsque l'estomac prépare au reste du corps la nourriture qui lui est propre, que le poumon rafraîchit le cœur, et que le cœur fomente le corps par cette chaleur douce et vivifiante qui réside en lui comme dans sa source; et enfin lorsque les organes exécutent fidèlement ce que la nature leur a commis : ainsi la perfection du corps de l'Église, c'est que tous les membres de Jésus-Christ exercent constamment l'action qui leur est particulièrement destinée, et que chacun rapporte son opération à la fin du divin Esprit qui nous meut et qui nous gouverne. C'est sans doute pour cette raison, mes très-chères Sœurs, que vous avez désiré de moi que je vous entretinsse aujourd'hui de la sainte profession à laquelle le Saint-Esprit vous a appelées; et pour contenter ce pieux désir, considérons avant toutes choses pourquoi vous vous êtes retirées du monde à quoi vous avez été destinées, quel est votre nom, quel est votre titre, quelle est votre fonction dans l'Église.

Vous êtes, mes Sœurs, ces filles choisies qui devez être conduites au Roi selon la prophétie du Psalmiste; vous êtes les vierges de Jésus-Christ et les chastes épouses du Sauveur des âmes : de sorte que, pour connaître avec évidence quelle est la profession que vous faites, il est nécessaire que vous pénétriez ce que c'est que la virginité chrétienne, à laquelle vous avez été consacrées. C'est aussi ce que vous enseignera le divin Apôtre, en vous assurant qu'il vous a unies, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme qui est Jésus-Christ. Mais pour entendre le sens de ce beau passage, disons que la virginité chrétienne consiste en une sainte séparation et en une chaste union. Cette séparation fait sa pureté, cette chaste et divine union est la cause des délices spirituelles que la grâce fait abonder dans les âmes vraiment virginales.

Que le principe de la pureté soit une séparation salutaire, vous le comprendrez aisément, si vous remarquez que nous appelons impur ce qui est mêlé, et que nous estimons pur et net ce qui étant uni en soi-même, n'est gâté ni corrompu par aucun mélange. Par exemple, tant qu'une fontaine se conserve dans son canal telle qu'elle est sortie de la roche qui lui a donné sa naissance, elle est nette, elle est pure, elle ne paraît point corrompue. Que si par l'impétuosité de son cours elle agite trop violemment la terre sur laquelle elle passe, et qu'elle en détache quelque partie qu'elle entraîne avec elle parmi ses eaux, aussitôt vous lui voyez perdre toute sa netteté naturelle; elle cesse visiblement d'être pure, sitôt qu'elle commence d'être mêlée.

Mais élevons plus haut nos pensées, et considérons en Dieu même la preuve de la vérité que j'avance. La théologie nous enseigne que Dieu est un Être infiniment pur; elle dit qu'il est la pureté même. En quoi est-ce que nous remarquons cette pureté incompréhensible de l'Être divin, sinon en ce que Dieu est d'une nature entièrement dégagée, libre de toute altération étrangère, sans mélange, sans changement, sans corruption ? Et s'il nous est permis de parler en bégayant de si grands mystères, nous pouvons dire que son essence n'est qu'une indivisible unité qui ne reçoit rien de dehors, parce qu'elle est infiniment riche et qu'elle enferme toutes choses en elle-même, dans sa vaste et immense simplicité. C'est pour cette raison, mes très-chères Sœurs, autant que notre faiblesse le peut comprendre, que l'Être de notre Dieu est si pur, parce qu'il est infiniment séparé et qu'il ne souffre rien en lui-même que ses propres perfections, qui ne sont autre chose que son essence. Cette première pureté, de laquelle toute pureté prend son origine, se répandant par degrés sur les créatures, ne trouve rien de plus proche d'elle que les intelligences célestes, qui sans doute sont d'autant plus pures qu'elles sont plus éloignées du mélange, étant séparées de toute matière; et de là vient que nous les appelons *esprits purs*.

[1] *Rom.* XII, 4 et seq.

Selon ces principes, mes très-chères Sœurs, il faut que vous soyez séparées; et quoique vos âmes se trouvent liées à un corps mortel par leur condition naturelle, il faut nécessairement vous en détacher en purifiant vos affections. C'est pourquoi le prophète Isaïe voulant exhorter à la pureté les enfants de la nouvelle alliance, il les invite à une sainte séparation : « Retirez-vous, retirez-vous, leur dit-il, sortez de là, ne touchez point aux choses souillées, soyez purs [1]. » Par où vous voyez sans difficulté que c'est le détachement qui nous purifie : de sorte que la virginité chrétienne étant la perfection de la pureté, il s'ensuit que pour être vierge selon la discipline de l'Evangile, il faut une séparation très-entière et un détachement sans réserve.

Mais faudra-t-il donc, direz-vous, que les vierges, pour être pures, demeurent éternellement séparées, sans attacher leur affection à aucun objet? Nullement, ce n'est pas là ma pensée. Si nous étions faits pour nous-mêmes, nous pourrions ne vivre aussi qu'en nous-mêmes, mais puisqu'il n'y a que notre grand Dieu qui puisse être lui-même sa félicité, il faut que nos mouvements tendent hors de nous, si nous voulons jouir de quelque repos. Donc la vierge vraiment chrétienne, crainte que sa pureté perde son éclat, s'attache uniquement à celui dans lequel nous vous avons dit que la pureté prend son origine. Regardez, mes très-chères Sœurs, regardez le Verbe divin votre Epoux ; c'est à lui que vous devez vous unir, après vous être purifiées par le mépris général des biens de la terre ; si bien que j'ai eu raison de vous dire que la virginité chrétienne, c'est une sainte séparation et une bienheureuse union. De là vient que l'apôtre saint Jean voulant décrire la gloire des vierges, les représente sur une montagne avec l'Agneau [2]. D'où vient qu'elles sont sur une montagne élevée bien haut au-dessus du monde, si ce n'est que la virginité les sépare? Et d'où vient qu'elles sont avec l'Agneau, si ce n'est que la virginité les unit? C'est aussi ce que nous enseigne l'Apôtre dans le passage que nous expliquons : « Je vous ai promises, dit-il, à un seul. » Qui ne voit la séparation dans cette unité, puisque le propre de l'unité est d'exclure? Mais, ajoute le même saint Paul, « je vous ai promises à un seul mari. » Qui ne voit, dans ce mariage divin et spirituel, la chaste union que je vous propose? Parlons donc de cette séparation salutaire qui établit votre pureté, et de cette mystérieuse union qui vous fera goûter les plaisirs célestes dans les chastes embrassements du Sauveur. Chères Sœurs, c'est en ces deux choses que consiste la virginité chrétienne, et ce sont aussi ces deux choses que je traiterai aujourd'hui avec le secours de la grâce.

[1] *Isa.*, LII, 11. — [2] *Apoc.*, XIV, 1 et seq.

PREMIER POINT.

Si nous entendons bien ce que c'est que l'homme, nous trouverons que nous sommes comme suspendus entre le ciel et la terre, sans qu'on puisse bien décider auquel des deux nous appartenons. Il n'y a point au monde une si étrange composition que la nôtre : une partie de nous est tellement brute, qu'elle n'a rien au-dessus des bêtes; l'autre est si haute et si relevée, qu'elle semble nous égaler aux intelligences. Qui pourrait lire, sans s'étonner, de quelle sorte Dieu forme l'homme ? Premièrement il prend de la boue : est-il une matière plus vile? Après il y inspire un souffle de vie, il y grave son image et sa ressemblance : est-il rien de plus admirable? C'est pourquoi je vous disais, chrétiens, que nous sommes entre le ciel et la terre, et qu'il semble que l'un et l'autre puissent se disputer à qui nous appartenons à plus juste titre. Notre mortalité nous donne à la terre, l'image de Dieu nous adjuge au ciel; et nous sommes tellement partagés, qu'il semble qu'on ne puisse faire justice sur ce différend, sans nous ruiner et sans nous détruire par une distraction violente : toutefois il n'en est pas de la sorte. La sage Providence de Dieu ne laisse pas notre condition si fort incertaine, que cette importante difficulté ne puisse être facilement terminée.

Mais qui jugera donc un si grand procès? Qui décidera cette question, qui met toute la nature en dispute? Chrétien, n'en doute pas, ce sera toi-même. L'homme est la matière de tout le procès, et il en est lui-même le juge. Oui, nous pouvons prononcer souverainement si nous sommes de la terre ou du ciel : selon que nous tournerons nos inclinations, ou nous serons des animaux bruts, ou nous serons des anges célestes. C'est pourquoi, dit saint Augustin, « Dieu a formé l'homme avec l'usage de son libre arbitre ; animal terrestre, mais digne du ciel, s'il sait s'attacher à son Créateur : » *Terrenum animal, sed cœlo dignum, si suo cohæreret Auctori* [1]. Ne nous plaignons pas, chrétiens, si cet esprit d'une nature immortelle est lié à une chair corruptible. Dieu, qui par un très-sage conseil a trouvé bon de le mêler à cette matière, lui a inspiré une secrète vertu par laquelle il s'en peut aussi détacher avec le secours de sa grâce ; et si nous conservons à l'image de Dieu, c'est-à-dire à la raison qu'il nous a donnée, la prééminence

[1] *De Civit. Dei*, lib. XXII, cap. I.

nence qui lui est due, ce corps même (qui n'en serait étonné?), oui ce corps, tout pesant, tout mortel qu'il est, passera au rang des choses célestes, parce que l'âme, qui est la partie principale, à laquelle appartient le domaine, attirera son corps avec elle, non-seulement comme un serviteur très-obéissant, mais encore comme un compagnon très-fidèle.

Ainsi je vous exhorte, mes Frères, par les paroles du saint Apôtre[1], que vous vous dépouilliez de l'homme animal. Défaites-vous de l'homme terrestre[2], qui n'a que des désirs corrompus : déclarez-vous par une juste sentence venus du ciel et faits pour le ciel, en rejetant les affections corporelles qui vous tiennent attachés à la terre. « Retirez-vous, retirez-vous, soyez purs, ne touchez point aux choses immondes; et je vous recevrai, dit le Seigneur[3]. » Mais c'est à vous, ô vierges sacrées, chastes épouses du Sauveur des âmes, c'est à vous que cette séparation salutaire est particulièrement commandée : car s'il est vrai que la pureté n'est autre chose qu'un détachement, comme nous l'avons très-bien établi, considérez sérieusement en vous-même combien vous devez être détachées, puisque la profession que vous faites de la sainte virginité vous oblige à la pureté la plus éminente.

L'ange de l'Ecole m'apprend une belle et solide doctrine, qui confirme bien cette vérité. Nous voyons que parmi les vertus morales il y en a, si je le puis dire, de moins vigoureuses, qui se contiennent en certaines bornes : mais il y a des vertus généreuses qui ne sont jamais satisfaites, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à ce qu'il y a de plus relevé. Par exemple, le courageux est assuré contre les périls dans les entreprises considérables ; mais le magnanime va plus loin encore : car à peine peut-il trouver ni des entreprises assez hardies, ni aucun péril assez grand qui mérite d'exercer toute sa vertu. Le libéral use de ses biens et sait les employer honorablement, selon que la droite raison l'ordonne ; mais il y a une certaine libéralité plus étendue et plus généreuse, qui affecte, ce semble, la profusion, et c'est ce que nous appelons la *magnificence*. Le grand saint Thomas nous enseigne[4] que cette belle et admirable vertu que la philosophie n'a jamais connue, je veux dire la virginité chrétienne, est à l'égard de la tempérance ce qu'est la magnificence à l'égard des libéralités ordinaires. La tempérance modère les plaisirs du corps ; la virginité les méprise : la tempérance, en les goûtant, se met au-dessus à la vérité ; mais la virginité plus mâle et plus forte ne daigne pas même y tourner les yeux : la tempérance porte ses liens d'un courage ferme ; la virginité les rompt d'une main hardie : la tempérance se contente de la liberté ; la virginité veut l'empire et la souveraineté absolue : ou plutôt, la tempérance gouverne le côrps ; vous diriez que la virginité s'en sépare, elle s'élève jusqu'au ciel presque entièrement dégagée ; et bien qu'elle soit dans un corps mortel, elle ne laisse pas de prendre sa place parmi les esprits bienheureux, parce qu'elle ne se nourrit, non plus qu'eux, que de délices spirituelles. De là vient que saint Augustin parle ainsi des vierges : *Habent aliquid jam non carnis in carne*[1] : « Elles ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est point de la chair, quelque chose qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. » Et c'est encore ce qui fait dire au grand saint Basile[2] que la virginité n'est pas dans le corps, mais qu'elle établit son siége dans l'âme.

Mais d'autant que cette vérité importante doit servir de fondement à votre conduite, il faut que je vous la fasse comprendre par une raison évidente. Et certes nous ne vous prêchons pas, mes très-chères Sœurs, une virginité de vestale ; nous ne regardons pas la virginité comme ferait un médecin ou un philosophe, qui s'arrêterait simplement au corps. Nous parlons de la virginité chrétienne et religieuse ; et il est clair que tout ce qui est chrétien doit être entendu en esprit, parce que par la grâce du christianisme nous sommes en la nouvelle alliance, où les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité[3]. En effet nous avons fait voir[4] que la sainte virginité est un détachement général de toutes les affections corporelles, autant que la faiblesse humaine le peut souffrir, parce que c'est une pureté éminente qui se retire, qui se sépare, qui selon le précepte du saint Apôtre ne regarde que l'unité, *uni viro*, et exclut toute multitude. Or ce détachement général, cette généreuse séparation doit être nécessairement un effort de l'âme. Car une action si divine ne peut naître que d'une raison très-bien affermie, et par conséquent il est clair que la virginité est dans l'âme. Ce n'est rien[5] de garder seulement le corps, c'est l'âme que vous devez tenir séparée si vous désirez la conserver pure. Si quelque bien mortel se présente à vous, s'il vous flatte, s'il vous attire, s'il tâche de gagner votre cœur, retirez-vous, ne vous mêlez pas ; votre pureté en serait ternie, et ensuite votre virginité corrompue. Car la vraie virginité est

[1] *Ephes.*, v, 22. — [2] I *Cor.*, xv, 49. — [3] II *Cor.*, vi, 17. — [4] II, II quæst. CLII, art. 3.

[1] *De S. Virginit.*, n. 12. — [2] Lib. *De Virg.*, n. 2. — [3] *Joan.*, iv, 23.
[4] *Var :* Nous vous avons dit. — [5] C'est peu de chose.

dans l'âme, et ce n'est autre chose qu'un détachement, une affection épurée, un cœur entièrement dégoûté [1] des plaisirs du siècle.

Mais, mes Sœurs, cette belle lumière de virginité établit tellement son siége dans l'âme, qu'elle rejaillit aussi sur le corps et le sanctifie. Et de quelle sorte? C'est, dit l'admirable saint Basile, que cette virginité spirituelle et intérieure se peint elle-même sur le corps comme le soleil dans une nuée, et par cette chaste peinture elle consacre cette chair mortelle. De là vient qu'elle se doit répandre par tout le corps, parce qu'elle remplit tout le cœur; et c'est ce qui fait dire au même Saint que « tous les sens d'une vierge doivent être vierges : » *Virgines esse sensus virginis oportet* . En effet ne voyez-vous pas qu'il se fait comme un mariage entre les objets et les sens ? Notre vue, notre ouïe, tous nos sens s'unissent en quelque sorte avec les objets, ils contractent une certaine alliance : de sorte que si les objets ne sont purs, la virginité de nos sens se gâte. Les exemples feront mieux entendre ce que je veux dire. Notre vue n'est pas vierge si elle ne se repaît que de vanités; les discours immodestes et les inutiles corrompent la virginité de l'ouïe; notre bouche, pour être vierge, doit être fermée par la modestie du silence.

Donc, ô vierges de Jésus-Christ, gardez soigneusement tous vos sens, si vous désirez être vraiment vierges. Songez que ce vieil homme qui est en nous, avec lequel nous devons combattre durant tout le cours de la vie, ne cesse de faire effort pour supplanter l'homme nouveau : cette convoitise indocile et impatiente, quoiqu'on tâche de la retenir par la discipline, elle frappe, elle s'avance de toutes parts comme un prisonnier inquiet qui tâche de sortir; elle se présente par tous les sens, pour se jeter sur les objets qui lui plaisent. Elle fait la modeste au commencement, il semble qu'elle se contente de peu, ce n'est qu'un désir imparfait, ce n'est qu'une curiosité, ce n'est presque rien : mais si vous satisfaites ce premier désir, bientôt vous verrez qu'il en attirera beaucoup d'autres; et enfin toute l'âme sera ébranlée. Comme si vous jetez une pierre dans un étang, vous ne touchez qu'une partie de ses eaux; mais celle-là, en poussant les autres, les agite en rond, et enfin toute l'eau en est remuée. Ainsi les passions de notre âme s'excitent peu à peu les unes les autres par un mouvement enchaîné Si donc vous êtes détachée du monde, craignez d'y rengager vos affections : si vous êtes unie à un seul Epoux, craignez de partager votre cœur ; démêlez-vous de la multitude, puisque vous êtes vouée à un seul. Préparez au Fils de Dieu un cœur net par un détachement général, et il le remplira de lui-même [1] par ses chastes embrassements : c'est par où je m'en vais conclure en peu de paroles.

[1] *Var.* : Dégagé. — [2] Lib. *De Virginit.*, n. 7, 15, 20.

SECOND POINT.

Il n'est rien de plus assuré que Jésus ne s'unit jamais aux âmes qui sont remplies de l'amour du monde, et qui sont captives des plaisirs des sens. Je vois dans la *Genèse* que nos premiers pères se présentaient au commencement devant Dieu avec une sainte familiarité : mais sitôt qu'ils eurent suivi les dangereuses persuasions du serpent trompeur, aussitôt ils fuient, nous dit l'Ecriture [2], et se cachent devant la face de Dieu. Ce serpent, si nous l'entendons, c'est l'amour du plaisir du monde, qui rampe perpétuellement sur la terre, et qui se glisse insensiblement dans nos cœurs par un mouvement tortueux, pour les empoisonner d'un venin mortel. Et c'est sans doute pour cette raison qu'Eve confesse tout simplement que ce rusé serpent l'a déçue; ce qui convient merveilleusement à l'amour du monde. Car demandez aux insensés amateurs du siècle si leurs folles et téméraires amours leur ont jamais donné la félicité qu'elles leur avaient tant de fois promise, sans doute s'ils ne veulent trahir les secrets reproches de leurs consciences, ils vous répondront franchement que ce serpent les a toujours abusés : *Serpens decepit me* [3]; d'où je conclus que l'amour du monde est semblable au serpent artificieux qui trompa, dans le paradis, la trop grande crédulité de nos premiers pères. Et comme, après l'avoir entendu, ils sont contraints de fuir devant Dieu, vous devez apprendre, fidèles, que Dieu ne fera pas sa demeure en vous jusqu'à ce que vous vous dépouilliez de l'amour du monde.

D'où passant plus outre, je dis que ce qui attire plus fortement Jésus en nos âmes, c'est la pureté virginale. Car si les âmes les plus détachées des choses mortelles sont les plus dignes des embrassements de la chaste et immortelle beauté, qui ne se montre qu'aux esprits purs; si d'ailleurs la virginité chrétienne, comme nous l'avons déjà dit, est tellement dégoûtée des plaisirs du siècle qu'il n'y a aucune des joies mondaines qui n'offense sa pudeur et sa modestie : n'est-il pas plus clair que le jour que c'est à la pureté virginale qu'appartient la bienheureuse union de l'Epoux infiniment désirable?

[1] *Var.* : De délices. — [2] *Genes.*, III, 8. — [3] *Ibid.*, 13.

En effet quelle éloquence pourrait exprimer quel est l'amour du Sauveur Jésus pour la sainte virginité? C'est lui qui a été engendré dans l'éternité par une génération virginale : c'est lui qui naissant dans le temps, ne veut point de Mère qui ne soit vierge : c'est lui qui célébrant la dernière pâque, met sur sa poitrine un disciple vierge et l'enivre de plaisirs célestes : c'est lui qui mourant à la croix, n'honore de ses derniers discours que les vierges : c'est lui qui régnant en sa gloire, veut avoir les vierges en sa compagnie. « Ce sont les vierges, dit saint Jean dans l'*Apocalypse*[1], qui suivent l'Agneau partout où il va, » accompagnant ses pas de pieux cantiques. Jésus n'a point de temples plus beaux que ceux que la virginité lui consacre; c'est là qu'il se plaît à se reposer. Il y avait dans le tabernacle, dont Dieu prescrivit la forme à Moïse, un lieu dont l'accès était libre au peuple, un autre où les sacrificateurs exerçaient les fonctions de leur sacerdoce : mais il y avait outre cela, chrétiens, la partie secrète et inaccessible, que l'on appelait le *Sanctuaire* et le *Saint des saints*. L'entrée de ce lieu était interdite, nul n'en approchait que le grand pontife; et c'était là que Dieu reposait assis sur les chérubins, selon la phrase des Lettres sacrées. C'est la sainte virginité qui nous est représentée par cette figure: c'est elle qui se démêle de la multitude des objets sensibles qui nous environnent, et ne donne l'accès qu'au seul grand Pontife. Voulez-vous entendre comment, écoutez le divin Apôtre : « Celles, dit-il, qui sont mariées, sont contraintes de s'occuper dans les soins du monde : » *Sollicita est quæ sunt mundi*[2]. Voyez que la multitude y aborde : mais la sainte virginité que fait-elle? Ah! vous dit l'apôtre saint Paul, elle songe à plaire à Dieu seul : *Quomodo placeat Deo*[3]. C'est là que la multitude est exclue, c'est là qu'on ne vaque qu'à l'unique nécessaire, c'est là que l'on n'a d'Epoux que Jésus tout seul: de sorte qu'on n'ouvre la porte qu'au seul grand Pontife, c'est-à-dire, si nous l'entendons, à l'amour de Dieu, qui est la seule des affections de nos cœurs qui est capable de les consacrer, et qui a droit d'offrir devant Dieu des victimes spirituelles, agréables par Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre saint Pierre[4]. Aussi est-ce là le lieu du repos : c'est là que Jésus se plaît d'habiter, parce que rien n'y entre que son saint amour, parce qu'il aime d'autant plus à remplir les âmes, qu'il les trouve plus vides de l'amour du monde.

Mais, mes Sœurs, voulez-vous entendre les ravissements des vierges sacrées dans les chastes embrassements du Seigneur Jésus, écoutez parler la pudique Epouse dès le commencement du divin Cantique : *Osculetur me osculo oris sui*[1] : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche. » O amour impétueux de l'Epouse ! « Elle ne demande ni l'héritage, ni la récompense; elle ne demande pas même la doctrine, nous dit le dévot saint Bernard[2]; elle ne demande que le baiser du divin Jésus, à la façon d'une chaste amante qui respire un amour sacré, et qui ne veut pas dissimuler l'ardeur qui la presse. » Ah ! ne soupçonnons rien ici de mortel; tout est divin et spirituel. Elle court après le Sauveur Jésus; elle veut aller recueillir toutes ses paroles, et alors elle croira baiser sa divine bouche. Elle veut l'embrasser par la charité, et elle croit que cet embrassement la rendra heureuse ; c'est pourquoi elle le demande avec tant d'ardeur. Mais quel autre peut demander à plus juste titre les saints embrassements de l'Epoux des vierges, que la pureté virginale ? C'est à elle qu'il appartient d'embrasser Jésus, parce qu'elle n'a point d'autre époux que lui; et c'est ce qui fait dire à l'Apôtre que ce sont les vierges chastes et pudiques qu'il destine à l'unique Epoux, qui est le Sauveur, *uni viro*.

Quelle doit être votre joie, ô vierges sacrées, dans cette mystérieuse union ? C'est là, dit le pieux saint Bernard[3], que les amertumes contentent, parce que la charité les change en douceur. Le monde ne comprend pas ces délices; la sainte pureté les entend, parce qu'elle les goûte dans la source même. Expliquez-les-nous, ô disciple vierge; disciple bien-aimé du Sauveur, dites-nous les chastes délices des vierges en la compagnie de l'Agneau. Ecoutez comme il parle dans l'*Apocalypse* : « J'ai entendu, dit-il, une voix du ciel, comme le bruit de plusieurs eaux, et comme le bruit d'un grand tonnerre, et comme le bruit d'instruments de musique : et ils chantaient un nouveau cantique devant le trône, et nul autre qu'eux ne pouvait l'apprendre[4]. » Quel est donc ce nouveau cantique, qui se chante avec tant de bruit qu'il est semblable à un grand tonnerre, et avec une si juste harmonie qu'on le compare à une musique ? Cantique éclatant qui éclate ainsi qu'un tonnerre, qui est si secret néanmoins et si rare, que personne ne l'entend ni ne le sait que ceux qui le chantent. Qui nous développera ces mystères ? Ce sera le disciple bien-aimé lui-même: « Ce sont ceux-ci, dit-il, qui sont vierges, et ils suivent l'Agneau partout où il va[5]. » Si

[1] *Apoc.*, XIV, 4. — [2] I *Cor.*, VII, 34. — [3] *Ibid.*, 32 — [4] I *Petr.* II, 5.

[1] *Cant.*, I, 1. — [2] *In Cant.*, serm. VII, n. 2. — [3] *De divers*, serm XCV, n. 2. — [4] *Apoc.*, XIV, 2, 3. — [5] *Ibid.*, 4.

les vierges suivent l'Agneau, je ne m'étonne plus de leur chant, parce que je vois le principe de leur joie. C'est aux vierges qu'appartient le nouveau cantique, puisque la virginité est une vertu qui est propre à la nouvelle alliance : aucun n'apprend ce cantique que ceux qui le chantent, parce que c'est de la virginité que le Sauveur dit : « Tout le monde n'entend pas cette parole ; mais ceux à qui appartient ce don[1]. » Au reste si le cantique des vierges éclate avec bruit, c'est qu'il vient d'une joie abondante ; s'il résonne avec justesse, c'est qu'il naît d'une joie réglée, qui n'a rien du débordement ni de la dissolution de la joie mondaine.

Courage donc, mes très-chères Sœurs, joignez-vous à cette troupe innocente, apprenez ce nouveau cantique. Voyez cette sainte compagnie qui vous tend les bras : Venez, disent-elles, venez avec nous pour chanter les louanges de l'Agneau sans tache, qui a purgé par son sang les péchés du monde : là les Agnès, les Agathes, les Céciles, les Ursules, les Luces vous montrent déjà la place qui vous est marquée, si vous gardez la foi à l'Epoux céleste, auquel l'Apôtre vous a promises. Ah! souvenez-vous, chères Sœurs, que vous êtes fiancées à ce seul Epoux, et ainsi que vous devez être généreusement séparées. Si vous voulez lui être saintement unies, réglez les passions de votre âme ; et apprenez de saint Augustin « qu'il vous est plus aisé de les modérer qu'aux amateurs du monde de les contenter : » *Facilius resecantur in eis qui Deum diligunt cupiditates istæ, quam in eis qui mundum diligunt aliquando satiantur* [2]. Conservez votre ouïe ; c'est par là qu'Eve a été séduite : gardez soigneusement votre vue ; car ce n'est pas en vain qu'on vous donne un voile comme un rempart de votre pudeur, dit le grave Tertullien, qui retient vos yeux et exclut ceux des autres : *Vallum verecundiæ, quod nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos* [3]. Que votre âme ne s'épanche pas en des discours inconsidérés, parce que si vous ne demeurez unies en vous-mêmes, vos forces aussitôt seront dissipées. Ne dédaignez pas les petits désordres, parce que c'est par là que les grands commencent : craignez où il n'y a rien à appréhender, et vous trouverez la sûreté dans le péril même. Vous devez croire qu'il est bienséant à des vierges d'être timides puisque vous voyez la très-sainte Vierge être même troublée à l'aspect d'un ange[4] : et ce qui doit vous obliger à craindre toujours, c'est que l'Epoux que vous donne le saint Apôtre n'a par moins de jalousie que d'amour pour vous.

[1] *Matth.*, XIX, 11. — [2] *Ad Bonif.*, epist. CCXX, n. 6. — [3] *De Virg. veland.*, n. 16. — [4] *Luc.*, I, 29.

Voulez-vous voir qu'il a de l'amour, écoutez le divin Psalmiste : « Le roi, dit-il, désirera votre beauté [1]. » Voulez-vous voir qu'il a de la jalousie : « Je suis jaloux de vous, dit l'Apôtre, de la jalousie de Dieu[2]. » Voyez que cet excellent Maître des Gentils, vous montrant l'amour de Jésus pour exciter votre confiance, vous parle en même temps de sa jalousie pour vous retenir toujours dans la crainte. De là vient qu'en lisant le sacré *Cantique*, nous remarquons deux regards du divin Epoux : il y a un regard qui admire et c'est le regard de l'amant : il y a un regard qui observe, et c'est celui de la jalousie. « Que vous êtes belle, ô fille du prince, » dit l'Epoux, à la chaste Epouse[3]! Cette ardente exclamation ne vient-elle pas d'un regard qui admire ? C'est ce que j'appelle le regard de l'amant. Voulez-vous voir le regard du jaloux ? « Mon bien-aimé est venu, dit l'Epouse, regardant par les fenêtres, guettant par le treillis [4]. » Ne voyez-vous pas le regard qui observe ? C'est le regard de la jalousie. Aimez le regard de l'amant ; craignez le regard de la jalousie, qui vous veille et qui vous observe.

Chères Sœurs, votre bien-aimé est jaloux de la jalousie la plus délicate : s'il voit que votre cœur se partage, il se pique et il se retire ; il veut vous posséder tout seul. C'est pourquoi en le choisissant pour Epoux, vous vous êtes entièrement dépouillées : vous avez joint à la sainte virginité une pauvreté désintéressée, qui ne laisse rien sur la terre que vous puissiez justement estimer à vous. Vous abandonnez même votre volonté ; et quittant ce qui est le plus en votre pouvoir, ne déclarez-vous pas devant Dieu que vous ne vous retenez aucun bien au monde ? Vous confirmez par la religion de nos vœux ces généreuses résolutions ; et ces vœux ne sont-ce pas des contrats sacrés par lesquels vous cédez à Dieu, et lui transportez en fonds tout ce que vous êtes ? Votre profession est un sacrifice, et les vœux que vous prononcez sont un glaive spirituel qui vous immole au Sauveur des âmes.

Vivez donc, mes très-chères Sœurs, comme des victimes volontairement consacrées ; humiliez-vous sous la main de Dieu, et ne souffrez pas que l'orgueil prostitue votre virginité à Satan, qui est le prince des esprits superbes. Ah ! sans doute vous n'ignorez pas jusqu'à quel point l'orgueil est à craindre, et que c'est le plus dangereux de nos ennemis. C'est celui qui lâche le dernier prise, et qui sait même profiter de la déroute de tous les autres. Que dis-je, de la déroute de tous

[1] *Psal.*, XLIV, 12. — [2] II *Cor.*, XI, 2. — [3] *Cant.*, VII, 1, 6. — [4] *Cant.*, II, 9.

les autres? il profite de sa propre défaite. C'est le seul de nos ennemis de la défaite duquel il est dangereux de se réjouir, parce qu'en se réjouissant de l'avoir vaincu on le rétablit dans ses droits, et souvent même on lui augmente ses forces. Lorsque nous pensons quelquefois avoir si bien réglé notre vie, que nous avons surmonté jusqu'à l'orgueil même, c'est là, dit saint Augustin, qu'il lève la tête : « Et de quoi triomphes-tu, nous dit il ? Je vis encore, et c'est ton triomphe qui me donne la vie : » *Ecce ego vivo ; quid triumphas ? Et ideo vivo, quia triumphas* [1] ; ou plutôt ton triomphe, c'est moi-même.

Munissez-vous, mes Sœurs, contre ce poison qui a gâté les plus grandes âmes, et ruiné les vertus les plus éminentes. Etudiez la science de l'humilité, qui est la vraie science des enfants de Dieu. C'est elle qui vous ouvrira les secrets célestes ; c'est par elle que les grandeurs de Jésus vous sont accessibles ; c'est elle qui mérite d'obtenir de Dieu ce qu'elle ne peut jamais exprimer assez : c'est elle qui vous bâtira sur la terre un édifice spirituel, dont le faîte s'élèvera jusqu'aux cieux ; où les vierges saintement soumises, étant associées avec les saints anges, chanteront avec eux aux siècles des siècles, devant le trône de l'Agneau sans tache, la gloire éternelle et indivisible du Père, du Fils et du Saint-Esprit, *Amen.*

[1] *De Nat. et Grat.*, n. 35.

FIN DES SERMONS DE VÊTURE.

ŒUVRES DE BOSSUET

PANEGYRIQUES

PANÉGYRIQUE DE SAINT GORGON

PRÊCHÉ A METZ, LE 9 SEPTEMBRE 1649

Bossuet prêchait à proprement parler, pour la première fois : le jeune chanoine avait alors vingt-deux ans, il était sous-diacre, et, à la veille d'être promu au diaconat qu'il recevait, dix jours plus tard, des mains du nouveau suffragant de Metz, Pierre Bédacier, évêque d'Auguste, préconisé à Rome, le 1er mars 1649, sacré à St-Germain-des-Prés, le 15 juillet suivant. Dates importantes qui nous servent à fixer celle du panégyrique, en même temps qu'elles nous révèlent le personnage, inconnu jusqu'à présent, auquel le jeune orateur adresse au début du discours un juste éloge. Ce personnage serait le maréchal de Schomberg, d'après Déforis : or, aucune des qualités célébrées par le prédicateur ne sauraient lui convenir et les seules convenables auraient au contraire été oubliées. C'est pourquoi M. Floquet, suivi en cela par M. Lachat, opine pour l'Intendant du roi dans les Trois-Evêchés, Colbert de Saint-Pouange. Mais le compliment du Panégyriste ne va pas davantage à cette adresse, et, par exemple, comme le fait si judicieusement observer M. Gandar, le frère du grand Colbert *n'a jamais éclairé aucune académie de ses lumières.* L'éminent critique de *Bossuet orateur* a d'ailleurs une preuve plus péremptoire, *une sorte d'impossibilité morale* à croire que le panégyrique de saint Gorgon, où l'on trouve tant de taches et des signes manifestes d'inexpérience, fût postérieur à des chefs-d'œuvre tels que les Panégyriques de saint Bernard, de saint Victor, de sainte Thérèse. A cette raison de sentiment est venue s'ajouter une preuve matérielle : le manuscrit désignait l'époque. « En rapprochant le caractère de l'écriture des formes du style, on est conduit à affirmer que l'ouvrage qui nous occupe appartient à la première jeunesse de Bossuet. » La démonstration par le *caractère de l'écriture* ne peut étonner quiconque a eu sous les yeux les divers manuscrits de l'évêque de Meaux. Ainsi de plus en plus il répugne de descendre jusqu'au temps où Saint-Pouange fut *Intendant* à Metz (1657-1662).

Mais quel fut donc l'énigmatique personnage auquel le jeune orateur s'adressait ? L'habile critique dont nous suivons ici les lumineuses indications, nous paraît avoir péremptoirement résolu le problème. Ce fut le nouveau suffragant de Metz, Pierre Bédacier. Il n'est pas un mot du compliment qui ne lui convienne de tout point : *les grands emplois, la science reconnue dans la plus célèbre compagnie de savants, la joie du peuple commis de Dieu à sa garde*, ces traits désignent l'évêque d'Auguste, le suffragant de Metz, l'ancien grand prieur de Marmoutier, celui qui, le 14 août 1640, avait présidé le chapitre général de l'ordre bénédictin, *compagnie de savants*, comme l'on sait, maintenant arrivé à Metz, depuis quelques jours à peine, pour gouverner un diocèse laissé pendant cinq ans sans évêque administrateur.

Les temps caractérisés par l'orateur désignent non moins certainement l'année 1649. On peut signaler sans doute de grandes disettes en des années postérieures, mais celle-ci en fut affreusement frappée au pays Messin. Écoutons encore là-dessus M. Gandar: « J'extrais du 17e *registre des délibérations des Trois-Ordres*, conservé à l'hôtel de ville de Metz, ces lignes datées, du lundi 13 septembre 1649 : «.... A été délibéré, qu'attendu la *misère extrême du pays, qui augmente de jour en jour* par la *désertion des villages* et même d'une *partie des artisans de notre ville*, il a été arrêté que douze des principaux de cette assemblée seront nommés pour faire connaître à Mgr le maréchal *la ruine qui arriverait inévitablement* et *absolue désertion du pays* si on ne se mettait en devoir de faire levée sur ledit pays... ». Quant à la paix toujours attendue et toujours interrompue, au point de laisser toujours la contrée en proie aux misères qui « l'affligeaient depuis près de vingt ans; » c'est encore là une date précise du discours : « elle nous fait remonter, du lendemain des traités de Westphalie, à l'époque où arrivèrent en Allemagne, sur l'instigation de Richelieu, ces Suédois qui désolèrent aussi la vallée de la Moselle (1). »

Mais enfin comment supposer, diront les hommes de notre temps, qu'un jeune sous-diacre monte en chaire et prêche devant la plus grande et la plus solennelle assemblée? Il n'y a pourtant en cela rien d'extraordinaire pour des yeux accoutumés à contempler une époque aujourd'hui si ancienne pour nous. Bossuet était chanoine alors, il l'était depuis l'âge de treize ans. Sous-diacre maintenant, et à la veille d'être élevé au diaconat, il était précédé du bruit de ses succès à Paris, au collège de Navarre ; il appartenait à une famille établie à Metz ; son père, sa mère, deux de ses sœurs, les Bretagne, les Chasot, résidaient dans la paroisse de S. Gorgon, et c'était aussi la paroisse du Parlement. Pourquoi, lorsque l'abbé de Rancé a pu prêcher, à quinze ans, dans plusieurs grandes églises de Paris, Bossuet, chanoine de l'église de Metz, n'aurait-il pas, à vingt-deux ans, prêché à S. Gorgon?

En somme, nous l'avons dit, la composition du Panégyrique décèle incontestablement la grande jeunesse de l'orateur.

(1) Cf. Gandar, *Bossuet orateur*, pp. 25-35. — Nous ne saurions trop recommander à qui voudra étudier à fond les secrets de l'éloquence d'un grand génie à ses débuts, un ouvrage si justement couronné par l'Académie Française.

Quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.

En regardant la fin de leur conversation, imitez leur foi. *Hebr.*, XIII, 7.

Après que les bienheureux martyrs avaient rendu l'âme, les fidèles avaient soin de ramasser au péril de leur vie ce qui restait de leur corps ; et l'Eglise conservait si chèrement ce sacré dépôt, que les tyrans, pour leur ôter les honneurs qu'on leur rendait, étaient contraints de faire jeter dans la rivière leurs saintes reliques : que si elle pouvait les dérober à cette dernière cruauté, elle célébrait leurs funérailles avec des cantiques d'actions de grâces, élevant

au ciel son cœur et ses yeux pour louer Dieu de les avoir rendus dignes d'un si grand honneur. Au reste elle ne voulait point qu'on appelât des tombeaux les lieux où elle renfermait leur sainte dépouille : elle les nommait d'un nom plus auguste les *Mémoires des martyrs*. Et si les tombeaux des hommes ordinaires sont des marques qu'ils ont succombé aux attaques de la mort, elle témoignait au contraire que les tombeaux des martyrs étaient des trophées, qu'elle érigeait à leur nom pour être un monument éternel[1] de la victoire qu'ils ont remportée glorieusement sur la mort.

Mais parmi tout cela les chrétiens ne croyaient point leur pouvoir rendre de plus grands respects, qu'en se les proposant pour exemple. Tout ainsi, dit saint Basile[2], que les abeilles sortent de leur ruche elles voient le beau temps ; et parcourant les fleurs de quelque belle campagne, s'en retournent chargées de cette douce liqueur que le ciel y verse tous les matins avec la rosée : de même aux jours illustres par la solennité des martyrs nous accourons en foule à leurs mémoires, pour y recueillir comme un don céleste l'exemple de leurs vertus.

Voilà, Messieurs, ce qui nous assemble aujourd'hui. Saint Gorgon en mourant a laissé une certaine odeur de sainteté sur la terre, que l'Eglise ne manque pas de rafraichir tous les ans : c'est là sans doute ce qui nous est demeuré de meilleur. Nous ne pouvons pas appeler ces précieux restes les reliques de son corps ; mais nous ne nous éloignerons pas de la raison quand nous les nommerons les reliques de sa sainteté. Conservez-les dans vos cœurs comme dans un saint reliquaire, et faites en sorte que toutes vos affections s'en ressentent. Quelle joie vous sera-ce, lorsque vous ressusciterez avec saint Gorgon, de reconnaître en cette bienheureuse entrevue les endroits de son corps que vous aurez baisés sur la terre, et les vertus que vous y aurez imitées ! Je n'ai que faire de vous demander ni silence, ni attention : vous devez le silence à la majesté de ce lieu ; vous devez vos attentions au récit de cette histoire si mémorable, que je vous ferai simplement et brièvement.

MONSEIGNEUR,

Si nous ne devions ce jour tout entier à la gloire de saint Gorgon, ou si j'étais en un lieu où je pusse vous témoigner la joie que toute la ville a reçue de votre arrivée, je vous dépeindrais si bien et avec tant de naïveté les sentiments de ce peuple qu'il a plu à Dieu de commettre à votre garde, que mes auditeurs ne pourraient s'empêcher de donner sur ce sujet à mon discours une approbation publique. Mais outre que votre vertu a paru suffisamment par vos grands emplois, et que votre science a été assez reconnue dans la plus célèbre compagnie de savants qui soit dans le monde, la dignité de cette chaire, ce temple auguste que Dieu remplit de sa gloire, ces sacrés autels où l'on va célébrer le saint sacrifice demandent de moi une telle retenue qu'il faut que je m'abstienne de dire la vérité, pour qu'il ne paraisse dans mon discours aucune apparence de flatterie. Seulement je vous dirai que l'honneur imprévu de votre présence, est pour moi une rencontre si favorable que je ne puis vous en dissimuler mon ressentiment. Vous venez d'entendre le sujet que je dois traiter devant vous : plus il est important, plus j'ai besoin des lumières d'en haut pour le faire dignement, et d'une manière qui puisse tourner à l'édification de cet auditoire. Prosternons-nous tous ensemble devant le trône de Dieu pour lui demander sa grâce ; et si nous n'osons approcher une grandeur si terrible, la sainte Vierge, que nous allons saluer par les paroles de l'ange, aura assez de bonté pour se rendre notre avocate auprès de son Fils. *Ave*.

Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre nous exhorte à être toujours sous les armes[1], puisque nous apprenons par les oracles divins que notre vie est une guerre continuelle[2]. L'Esprit de Dieu, que nous avons reçu par le saint baptême remplit nos âmes de l'idée du souverain bien, pour nous faire regarder avec mépris les mouvements éternels qui agitent la vie humaine. Mais vous le savez, Messieurs, il n'y a point de grande entreprise qui ne trouve de grands obstacles. Le monde entier s'efforce de combattre ce dessein : *Adversum nos omnis mundus armatur*. Il orne de faux appas toutes les créatures qu'il comprend dans son enceinte, pour tâcher de nous surprendre par ce vain éclat. Que si nous sommes assez généreux pour dédaigner ses faveurs, il nous représente un grand appareil[3] de peines et de supplices pour nous émouvoir; tellement qu'il faut que le serviteur de Dieu soit également sans crainte et sans espérance en la terre, qu'il se rende de tous côtés immobile et inexorable.

Voilà donc les deux batteries que le monde dresse contre nous. Il veut l'emporter de gré ou de force : s'il ne peut se faire aimer, il tâche de se faire craindre ; et quoiqu'il semble que la

[1] *Var.:* Pour servir à la postérité d'un mémorial éternel. — [2] Homil. XVIII, n. 1.

[1] *Ephes.*, VI, 11. — [2] *Job.*, VII, 1.
[3] *Var.* : Attirail.

crainte doive avoir un effet plus prompt, j'estime néanmoins que les complaisances du monde sont pour nous plus dangereuses, parce que nous nous y trouvons engagés d'inclination. Ce qu'il nous sera facile de conclure, si nous comprenons la différence de la mort et de la crainte que saint Augustin marque si habilement en divers lieux [1].

Toute la force de la crainte consiste à retenir ou à troubler l'âme, mais de la changer il n'est pas en son pouvoir. Par exemple, si vous rencontrez des voleurs qui vous voient en état de leur résister, ou ils se retirent, ou s'ils vous abordent c'est avec beaucoup de civilité. Ils n'en sont pas pour cela ni moins voleurs, ni moins avides de carnages et de larcins; mais la crainte les oblige à dissimuler. Vous voyez donc bien qu'elle étouffe les sentiments de l'âme, mais qu'elle ne les détruit pas. Cela n'appartient qu'à l'amour; c'est lui qui pour ainsi dire tient la clef de l'âme, qui l'ouvre et qui la dilate pour y fair entrer les objets. *Os nostrum patet ad vos, o Corinthii, cor nostrum dilatatum est* : « L'amour que j'ai pour vous, ô Corinthiens, ouvre ma bouche et mon cœur, » dit le grand Apôtre [2] pour leur témoigner son affection. Et c'est pour cela que, selon la doctrine du grand Apôtre, la loi ancienne qui était une loi de crainte, « a été écrite au dehors sur des tables de pierre : » *Forinsecus in tabulis lapideis*, parce que la crainte n'a point d'accès au dedans de l'âme; au lieu que la loi nouvelle est gravée dans le fond du cœur : *In tabulis cordis carnalibus* [3], parce que c'est la loi d'amour. Par où il appert qu'il est bien plus difficile de vaincre un mauvais amour qu'une mauvaise crainte, parce que l'amour tenant dans l'âme la place principale, il faut faire pour le chasser une plus grande révolution, et partant ceux que le monde a pris par inclination sont bien plus captifs que ceux qu'il abat par la frayeur des supplices. Ce que j'ai dû vous faire remarquer afin que vous connaissiez quelle est la nature de la guerre que le monde vous a déclarée, et combien il faut que le soldat de Jésus-Christ soit armé de tous côtés. Car du reste il importe peu à la gloire de saint Gorgon laquelle des deux entreprises est la plus difficile, puisqu'il a également triomphé du monde en l'une et en l'autre : c'est le partage de mon discours.

Et c'est là, Messieurs, ce qui a animé les puissances de la terre contre les défenseurs de la foi. Ces âmes héroïques n'ont pu plaire au monde, et le monde ne leur a pu plaire : voilà la cause de leurs contrariétés. Le monde ne leur a pas plu, c'est pourquoi ils l'ont méprisé. Ils n'ont pas plu au monde, de là vient que le monde a pris plaisir d'affliger ce qui n'était pas à lui. Et le tout est arrivé par un ordre secret de la Providence, afin d'accomplir cette parole mémorable de notre divin Sauveur : « Je ne suis pas venu pour donner la paix, mais pour allumer la guerre : » *Non veni pacem mittere, sed gladium* [1].

Vous voyez bien par là en quoi consiste le courage d'un véritable martyr. Je vous ai promis de vous en faire voir une idée excellente en la personne de notre Saint : c'est ce que je ferai, s'il plaît à Dieu, dans la suite de ce discours. Je m'en vais tâcher de vous mettre devant les yeux en deux points une âme héroïque, un courage inflexible, que l'espoir des grandeurs n'a point amolli, que la crainte des supplices n'a point ébranlé. Plaise seulement à cet Esprit qui souffle où il veut, de graver dans nos cœurs l'image de tant de vertus, afin que tout autant que nous sommes assemblés dans ce temple au nom du Seigneur, nous soyons tellement animés d'un si bel exemple, que nous ne vivions et ne respirions plus que pour Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

Saint Gorgon vivait en la Cour des empereurs Dioclétien et Maximien, et avait une charge très-considérable dans leur maison. Chacun sait combien l'on estime ces sortes d'emplois chez les princes, et combien les font valoir ceux qui les possèdent. Surtout quiconque a tant soit peu lu l'Histoire romaine y a pu remarquer quel crédit les empereurs donnaient ordinairement à leurs domestiques, que leurs offices appelaient plus souvent près de leurs personnes. Mais sans m'amuser à des conjectures, je n'ai qu'à vous produire le témoignage d'Eusèbe, évêque de Césarée, qui a vécu dans le siècle de notre Saint, personnage grave et recommandable à jamais pour nous avoir donné en si beau style l'histoire des premiers temps de l'Eglise. Voici donc ce qu'il dit de saint Gorgon et des compagnons de son martyre : « Ils étaient montés au suprême degré d'honneur auprès de leurs maîtres, et leur étaient chers ni plus ni moins que s'ils eussent été leurs enfants. » Voilà peu de mots, mais il ne pouvait rien dire qui peignît mieux un si grand crédit. Vous remarquez bien que ces paroles nous font entendre, non-seulement qu'ils étaient en très-bonne posture auprès de leurs maîtres, que les empereurs avaient de grands desseins pour les avancer, mais, encore qu'ils avaient pour eux une ten-

[1] *Serm.* CLXXIX, n. 10. — [2] II *Cor.*, VI, 11. — [3] II *Cor.*, III, 3.

[1] *Matth.*, x, 34.

dresse très-particulière, que notre historien n'a pu exprimer qu'en disant qu'ils les aimaient comme leurs propres enfants : *Iis æquè ac germani filii chari erant* [1]. Or ce n'est pas mon dessein de vous exagérer beaucoup leur pouvoir : je vous prie seulement de considérer quelle était l'opposition de ces deux qualités, de favoris des empereurs et de disciples de Jésus-Christ. L'une les faisait respecter partout où s'étendait l'empire romain, c'est-à-dire par tout le monde : l'autre les exposait à la risée, à la haine, aux exécrations de toute la terre. Et puisque nous sommes sur ce sujet, peut-être ne sera-t-il point hors de propos de vous dépeindre quelle était l'estime que l'on avait en ces temps du christianisme, afin que vous connaissiez mieux jusqu'à quel point Gorgon a méprisé les honneurs du monde.

Les chrétiens étaient à tout le monde un spectacle de mépris et de moquerie. Chacun les foulait aux pieds, et les rejetait « comme les ordures et les excréments de la terre : » *Tanquam purgamenta hujus mundi*, ainsi que parle l'Apôtre [2]. On eût dit que les prisons n'étaient faites que pour eux, jusque-là qu'elles étaient tellement remplies de fidèles qu'il n'y avait plus de place pour les malfaiteurs, comme nous rapporte l'histoire. Aux crimes les plus énormes, les lois ont ordonné de la qualité du supplice; il n'était pas permis de passer outre. Elles ont bien voulu donner des bornes même à la justice, de peur de lâcher la bride à la cruauté. Il n'y avait que les chrétiens contre lesquels on n'appréhendait point de faillir qu'en les épargnant; il fallait donner toute licence à la barbarie, et leur arracher la vie par tout ce qu'il y peut avoir d'esprit et d'invention dans la cruauté, *per atrociora ingenia pœnarum* [3], dit le grave Tertullien. Quelle fureur! Mais bien plus, donner un chrétien aux bêtes farouches, c'était le divertissement ordinaire du peuple romain, quand il était las des sanglants spectacles des gladiateurs. De là ces clameurs si cruelles dont on a ouï si souvent résonner les amphithéâtres. *Christiani ad bestias, Christiani ad bestias !* « Que l'on donne les chrétiens aux bêtes farouches! » On n'observait contre eux ni formes ni procédures. Cela était bon pour les voleurs et les meurtriers; mais pour les chrétiens, on n'avait garde d'y faire tant de façons. On les traînait aux gibets tout ainsi qu'on mènerait de pauvres agneaux à la boucherie, sans qu'ils ouvrissent la bouche ni aux plaintes ni aux murmures. C'étaient des incestueux, des magiciens, des parricides qui mangeaient leurs propres enfants dans des sacrifices nocturnes. Que s'il se trouvait quelqu'un qui voulût les défendre de ces horribles reproches, on les faisait passer pour de pauvres insensés, pour des esprits faibles qui s'amusaient à de vaines superstitions; de sorte qu'on ne les excusait qu'en les chargeant de nouvelles calomnies. Et voilà, Messieurs, sans feinte et sans exagération, quelle était l'estime que l'on avait dans le monde des premiers chrétiens.

Ne vous en étonnez pas : Jésus-Christ devait être tout ensemble un signe de paix et un signe de contradiction. La vérité était étrangère en ce monde; il n'est pas merveille si elle n'y trouvait pas d'appui. Mais voyez par là ce que le zèle du christianisme a fait quitter à Gorgon et ce qu'il lui a fait prendre. Si on sait juger tout ce qu'il y a d'honneur en un cœur noble, combien ces reproches et cette ignominie doit-elle être insupportable aux âmes les plus communes, et bien plus encore aux hommes généreux, nourris comme notre Saint dans la Cour et dans le grand monde, qui peuvent espérer d'y faire une si belle fortune? En vérité, Messieurs, n'eussions-nous pas craint de choquer l'empereur et de faire tort à notre réputation? Nous sommes bien obligés à la Providence divine, qui nous a fait naître dans un siècle et dans un royaume où le nom de chrétien est une qualité honorable. Le peu de soin que nous avons de la gloire de notre Maître, cette lâcheté qui nous fait abandonner son service pour de si légères considérations, la honte que nous avons de nous ranger à notre devoir nous font assez connaître que nous devons à cette bonne rencontre de ce que nous ne rougissons point du christianisme. Que si nous eussions vécu dans ces premiers temps, où être chrétien c'était un crime d'État, nous eussions bien épargné aux tyrans la peine de nous tourmenter.

Car enfin que peut-on présumer autre chose des déréglements de notre vie, sinon que nous n'eussions pas fait grand scrupule de renoncer au nom de chrétien, puisque nous ne craignons point de renoncer pour si peu de chose aux plus saints devoirs du christianisme? Je tremble pour moi, quand je considère à combien peu il tient que nous ne soyons infidèles. Ah! race de tant de millions de martyrs qui nous ont engendrés en Jésus-Christ par leur sang, jamais la vertu de ceux qui nous ont précédés dans la foi ne réveillera-t-elle en nos cœurs les mouvements généreux du christianisme? Jusqu'à quand porterons-nous à crédit le titre de chrétiens, pour faire blasphémer par les infidèles le saint nom qui

[1] *Hist. Eccles.*, lib. VIII, cap. VI. — [2] I *Cor.*, IV, 13. — [3] *De Resurr. carn.*, n. 8.

a été invoqué sur nous? Conduite contraire aux saints martyrs, qui ayant fait profession du christianisme dans un temps où il était odieux à toute la terre, l'ont rendu illustre par la gloire de leurs belles actions; au lieu que nous qui l'avons reçu depuis qu'il est devenu vénérable parmi tous les peuples, nous ne cessons de le déshonorer par nos lâchetés. *Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei, ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis* [1]: « Je vous conjure, mes frères, par les entrailles de la miséricorde de Dieu, de vous conduire d'une manière convenable à votre vocation. » Relevons un peu notre courage; osons du moins mépriser les faveurs du monde, puisque nous ne sommes plus obligés de passer par l'épreuve des tourments.

Saint Gorgon ne l'a pas eu si aisé. Ce n'a pas été tout d'avoir méprisé les grandeurs; l'empereur lui fit payer bien cher la grâce qu'il lui avait faite de le recevoir en son amitié. Outre la haine qu'il avait généralement pour tous les chrétiens, telle qu'il quitta l'empire désespéré de n'en pouvoir éteindre la race, il était encore rongé d'un secret dépit d'avoir nourri en sa maison un ennemi de l'empire et même de lui avoir donné part de sa confidence. Il se résout donc d'en faire un exemple qui puisse donner de l'épouvante aux plus déterminés, et voici par où il commence. Il commande au saint martyr de sacrifier aux idoles; ce qu'il refuse de faire généreusement, disant qu'il n'a garde de rendre cet honneur à un métal insensible; pour lui, il avait appris dans l'Ecole de Jésus-Christ à adorer en esprit et en vérité un seul Dieu créateur du ciel et de la terre, dont la beauté pure ne pouvait être vue par ces yeux mortels, ni représentée sur une matière comme la nôtre. Le peuple ignorant, à qui Dieu n'avait point parlé dans le cœur de ces vérités, prit pour un blasphème cette céleste philosophie, et s'écria qu'il fallait punir l'ennemi des dieux. Là-dessus on le dépouille; on l'élève avec des cordes pour le faire voir à toute la ville, qui était accourue pour voir quelle serait la fin de cette aventure; puis on le bat de verges si cruellement, qu'en peu de temps il ne resta plus en son corps aucune partie entière. Déjà le sang ruisselait de tous côtés sur la face des bourreaux: « les nerfs et les os étaient découverts; et la peau étant toute déchirée, ce n'était plus ses membres, mais ses plaies que l'on tourmentait. » *Rupta compage viscerum, torquebantur in servo Dei non jam membra, sed vulnera* [2]. Cependant Gorgon, glorieux de confesser par tant de bouches la vérité, se réjouit avec l'Apôtre de voir qu'il n'y a aucun endroit sur son corps où la passion de son Maître crucifié ne soit imprimée. Or il était de tous côtés tellement meurtri, et la douleur l'avait réduit en un état si pitoyable, qu'on ne pouvait lui donner un plus grand soulagement que de le laisser ainsi suspendu dans le lieu de son supplice: quelle extrémité! Et néanmoins on lui refuse cette misérable grâce. Le tyran ordonne qu'on le descende, et ce pauvre corps déchiré, à qui les plus doux onguents eussent causé des douleurs insupportables, est frotté de sel et de vinaigre. Il reçoit ce nouveau supplice comme une nouvelle grâce que Dieu lui faisait pour accomplir en lui, aussi bien qu'en Jésus-Christ, cette prophétie du Psalmiste: *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt* [1]: « Ils ont ajouté sur la douleur de mes plaies. »

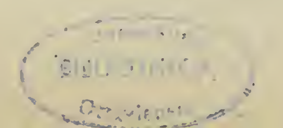
Mais ce n'est pas tout. La cruauté cherche de nouveaux artifices; et si elle ne peut le vaincre par la grandeur des tourments, elle tâche au moins de l'étonner par la nouveauté. Ce sel et ce vinaigre n'ont fait que de lui éveiller l'appétit; il lui faut pour la rassasier quelque assaisonnement plus barbare. Je vous demande un moment de patience, pour ne pas laisser notre narration imparfaite.

Le tyran fait coucher le saint martyr sur un gril de fer déjà tout rouge par la véhémence de la chaleur, qui aussitôt retrécit ses nerfs dépouillés avec une douleur que je ne vous puis exprimer. Quel horrible spectacle! Gorgon gisait sur un lit de charbons ardents, fondant de tous côtés par la force du feu et nourrissant de ses entrailles une flamme pâle qui le dévorait. Il s'élevait à l'entour de lui une vapeur noire que le tyran humait pour contenter son avidité. Jusqu'à tant que ne pouvant plus ni voir sa constance, ni supporter ses reproches, ni écouter les louanges qu'il donnait à Jésus-Christ d'une voix mourante, il lui fit promptement arracher le peu qui lui restait de vie, et envoya sa belle âme jouir à jamais des embrassements de son bien-aimé. Voilà, Messieurs, quelle a été la fin de notre Martyr, qui a méprisé le monde dans ses promesses et dans ses menaces, dans ses délices et dans ses tourments, laissant par sa mort un reproche éternel à la mollesse et au peu de foi de ces derniers siècles.

Après cela que me reste-t-il autre chose, sinon de conclure par ces paroles qui ont fait l'ouverture de mon discours, de vous dire avec l'Apôtre: *Quorum intuentes exitum, imitamini fidem*? Vous avez vu en esprit comment la constance de Gorgon a duré jusqu'à la mort, dont il a goûté à longs traits toute l'amertume, reste

[1] *Ephes.*, IV, 1. — [2] S. Cyprian., *ad Martyr. et Confess.*, epist VIII.

[1] *Psal.*, LXVIII, 27.



maintenant que vous imitiez sa foi, cette foi ardente qui lui a fait préférer à tous les honneurs l'opprobre de Jésus-Christ, et a rendu son esprit entier et inébranlable pendant que son corps s'en allait pièce à pièce comme une vieille masure.

SECOND POINT.

Que si après avoir vu quelles impressions la douleur a faites sur son corps, vous êtes mus d'une louable curiosité de savoir ce que Dieu opérait invisiblement dans son âme et d'où lui venait parmi une telle agitation une si grande tranquillité; en un mot si vous désirez connaître quelles étaient les pensées dont s'entretenait un chrétien souffrant, je vous les dirai en peu de mots, pour votre édification, telles que nous les apprend la théologie.

Premièrement les martyrs n'étaient point de ces âmes basses qui se croient incontinent délaissées de Dieu, sitôt qu'elles ressentent quelque affliction; au contraire, rien n'affermissait si bien leurs espérances que la considération de leurs supplices. Car « c'est la tribulation qui produit la souffrance, et la souffrance fait l'épreuve [1], » comme dit l'Apôtre. Or il est tout évident que quand on prend quelqu'un pour en faire épreuve, c'est signe que l'on a dessein de s'en servir. Ainsi les martyrs, à qui Dieu avait appris sa conduite, se persuadaient par une souffrance très-salutaire que Dieu les réservait à quelque chose de grand, puisqu'il voulait bien avoir la bonté de les éprouver. Et c'est à mon avis pourquoi l'Apôtre ajoute que « l'épreuve fait l'espérance. » *Probatio vero spem.*

Saint Cyprien, dans le livre qu'il a fait de l'*Exhortation des Martyrs*, nous en fournit encore cette belle raison : Notre-Seigneur prophétise en divers endroits que la vie de ceux qui écouteront sa parole sera continuellement traversée; mais aussi il leur promet après leurs travaux un soulagement éternel [2]. Et voyez comme le Saint-Esprit se sert de toutes choses pour relever nos courages : il nous fait entendre par un discours digne de lui que Dieu, dont on ne peut compter les miséricordes, n'est pas moins fidèle dans les biens que dans les maux, et que l'accomplissement de la moitié de la prophétie leur est un témoignage indubitable de la vérité de l'autre. Tellement qu'ils prenaient leur disgrâce présente pour un gage certain de leur future félicité; et mesurant leurs consolations à venir par leurs peines, ils croyaient qu'elles ne leur étaient pas tant envoyées pour les tourmenter dans le temps que pour leur donner de nouvelles assurances d'un bonheur sans fin.

[1] *Rom.*, v, 41. — [2] *De Exhort. Martyr.*

Ces pensées ne sont-elles pas pleines d'une grande consolation? Mais leur esprit nourri depuis longtemps de la Parole, leur en faisait concevoir de bien plus sublimes. Comme ils ne jugeaient pas des choses par l'extérieur, ils considéraient que l'homme n'était pas ce qu'il nous paraît; mais que Dieu, pour le former, avait fait sortir de sa bouche un esprit de vie qu'il avait caché comme un trésor céleste dans cette masse du corps; que cet esprit, bien qu'il fût d'une race divine, comme le dit si bien l'Apôtre au milieu de l'Aréopage [1], bien qu'il portât imprimé sur soi l'image de son Créateur, était néanmoins accablé d'un amas de pourriture où il contractait par nécessité quelque chose de mortel et de terrestre, dégénérant de la pureté de son origine. Dans cette pensée il croyait que les tourments ne faisaient qu'en détacher ce qu'il y avait d'étranger, « tout ainsi que le feu sépare de l'or ce qui s'y mêle d'impur, » *tanquam aurum in fornace* [2]. On eût dit à les voir qu'à mesure qu'on leur emportait quelques lambeaux de leur chair, leur âme s'en serait trouvée beaucoup allégée, comme si on les eût déchargés d'un pesant fardeau; et ils espéraient qu'à force d'arracher leur chair pièce après pièce, elle resterait toute pure et toute céleste, et en cet état serait présentée au nom de Jésus-Christ devant le trône de Dieu.

Dans ces considérations vous les eussiez vus d'un cœur brûlant de charité, s'animer eux-mêmes contre leurs supplices. Tantôt ils se plaignaient de ce qu'ils étaient trop lents, ne souhaitant rien tant que de voir bientôt abattue cette masure ruineuse de leur corps qui les séparait de leur Maître, et s'écriant avec l'Apôtre : *Cupio dissolvi esse cum Christo* [3]. Tantôt ravis d'une certaine douceur que ressentent les grands courages à souffrir pour ceux qu'ils aiment, ils se réjouissaient de se voir enveloppés d'une chair mortelle qui pût fournir matière à la cruauté. De tels et semblables discours consolaient les martyrs en attendant avec patience qu'il plût à Dieu de les appeler à soi; et saint Gorgon sut si bien prendre ces sentiments de ceux qu'il avait vus, qu'il devint lui-même à la postérité un exemple signalé.

C'est vous particulièrement, Messieurs, que cet exemple regarde, puisque vous avez pris saint Gorgon pour votre patron. Vous n'êtes pas obligés de souffrir les mêmes peines; mais comme vous participez à la même foi, vous devez entrer dans les mêmes sentiments. Il faut que votre paroisse illustre par tant de raisons, mais surtout pour être sous la protection d'un si grand martyr, se rende encore plus illustre en imitant

[1] *Act.*, XVII, 29. — [2] *Sapient.*, III, 6. — [3] *Phil.*, I, 23.

sa foi, après avoir considéré sa mort si attentivement : *Quorum intuentes exitium, imitamini fidem.* C'est par où je m'en vais conclure.

Or il en est des martyrs comme d'un excellent original, dont chaque peintre cherche de copier quelque trait pour embellir son ouvrage. Nous voyons dans leur vie la vie de notre Sauveur si bien imprimée, qu'il n'y a presque rien qui ne nous y doive servir d'exemple. Mais dans un si grand éclat de vertus, il nous faut choisir celles qui nous sont plus nécessaires dans les occurrences où nous nous trouvons.

Martyr et témoin, c'est la même chose. On appelle *martyr de Jésus-Christ* ceux qui souffrant pour la foi, en ont témoigné la vérité par leurs souffrances et l'ont signée de leur sang. Maintenant il n'y a plus de tyrans qui nous persécutent ; mais nous sommes instruits par l'Evangile que Dieu qui est notre Père, distribue à ses enfants les biens et les maux selon les conseils de sa Providence [1]. Ainsi quand nous sommes affligés, si nous prenons nos afflictions de la main de Dieu avec humilité, ne témoignons-nous pas cette déférence qu'il y a une Intelligence première et universelle, qui par des raisons occultes, mais équitables, fait notre bonne ou notre mauvaise fortune? Et cela qu'est-ce autre chose, sinon être les témoins et les martyrs de la Providence?

Messieurs, nous vivons dans un temps et dans une ville, où nous avons sujet de mériter cet honneur. Il y a près de vingt ans qu'elle porte quasi tout le fardeau de la guerre ; sa situation trop importante semble ne lui avoir servi que pour l'exposer en proie : *Diripuerunt eam omnes transeuntes viam* [2]. Et comme si ce n'était pas assez de tant de misères, Dieu en cette année ayant trompé l'espérance de nos moissons, a mis la stérilité dans la terre. Car il ne faut point douter que tous ces maux ne soient arrivés par son ordre. Il punit par la guerre celle que nous lui faisons tous les jours. La terre nous refuse par son commandement le fruit de nos travaux, parce que nos âmes ne lui en rapportent point, bien qu'il les ait si soigneusement cultivées. Ah! Messieurs, humilions-nous sous la puissante main de Dieu, de peur qu'après avoir tout perdu, nous ne perdions encore le fruit de l'affliction que nos maux nous apportent, au lieu de la faire profiter à notre salut.

Il ne faut point flatter. Nous voyons assez de personnes qui plaignent les malheurs du temps; le Ciel ne nous a fait encore que les premières menaces ; et déjà le pauvre tâche d'amasser de quoi vivre par des tromperies, se défiant de la Providence, pendant que le riche prépare ses greniers pour engloutir la nourriture du pauvre, qu'il lui fera acheter bien cher dans son indigence. Les plus sages pensent à pourvoir à la nécessité du pays ; leur zèle est louable, mais nous n'avançons rien par ces soins. S'il est vrai que Dieu soit irrité contre nous, comme il nous le fait paraître par les fléaux qu'il nous envoie, pensons-nous pouvoir arrêter le torrent de sa colère? Si tu montes jusqu'au ciel, dit le Seigneur, je t'en arracherai, et ma colère t'ira trouver jusqu'au plus profond des abîmes [1]. Il faut aller à la source du mal, puisqu'aussi bien nos prévoyances toujours incertaines ne peuvent rien contre ses ordres inévitables.

Que si reconnaissant nos péchés, nous confessons qu'ils ont justement attiré son indignation sur nos têtes, qu'attendons-nous à faire pénitence ? Que ne prévenons-nous sa fureur par un sacrifice de larmes? Que ne mettons-nous fin au long désordre de notre vie? Que ne rachetons-nous nos iniquités par nos aumônes, ouvrant nos cœurs sur la misère du pauvre ? Ah, Seigneur, nous vous avons grandement offensé! nous ne sommes pas dignes d'être appelés vos enfants ; détournez votre colère de dessus nous, de peur que nous ne disparaissions devant votre face comme la poudre qui est emportée par un tourbillon. Nous vous en prions par Jésus-Christ votre Fils, qui s'est offert pour nous en odeur de suavité.

C'est ainsi, Messieurs, qu'il nous faut fléchir sa miséricorde ; c'est par là qu'il nous faut obtenir cette paix que nous attendons il y a si longtemps. Il semble à tout coup que Dieu nous la veut donner ; et si elle a été retardée, ne l'attribuons à aucune raison humaine, c'est lui qui attend de nous les derniers devoirs. Elle semble prête à descendre vers nous, on dirait qu'il y dispose les choses; arrachons-la-lui par la ferveur de nos prières ; et surtout si nous voulons qu'il nous fasse miséricorde, ayons compassion de nos pauvres frères, que la misère du temps réduira peut-être à d'étranges extrémités. Ainsi puissions-nous recevoir abondamment les faveurs du Ciel ; que Dieu rende le premier lustre à cette ville autrefois si florissante; qu'il rétablisse les campagnes désolées; qu'il fasse revivre partout aux environs le repos et la douceur d'une paix bien affermie ; et pour établir une concorde éternelle entre les citoyens, qu'il ramène à l'union de la sainte Eglise ceux qui s'en sont

[1] *Matth.*, v, 45. — [2] *Psal.* LXXXVIII, 42.

[1] *Abd.*, 4.

séparés par le prétexte d'une réformation sans effet, afin que les forces du christianisme étant réunies, nous chantions d'une même voix les grandeurs de notre Dieu et les bontés de notre Sauveur Jésus-Christ, par qui nous espérons, etc. *Amen.*

FRAGMENT

OU

PREMIER PROJET DU PANÉGYRIQUE DE SAINT GORGON

Tous les éditeurs de Bossuet donnent ce *fragment*, les uns, pour un « Premier Panégyrique de saint Gorgon, » prêché vers 1654 selon M. Lachat, avant celui de 1656 selon l'abbé Vaillant; les autres, pour un « Précis d'un autre Panégyrique du même Saint, » dont ils ne cherchent, pas plus que pour le précédent, ni la date, ni les circonstances.

Comment hésiter cependant à ne voir ici autre chose qu'un premier projet du Panégyrique, un essai, *un premier brouillon*, ainsi que le caractérise si bien M. Gandar (1)? D'après M. Lachat, il y aurait quatre ans d'intervalle entre les deux discours. Mais quatre ans, c'est trop peu pour répéter, dans la même chaire et en face du même auditoire, les mêmes choses et souvent les mêmes termes. Comment d'ailleurs supposer que le jeune prédicateur a été invité et qu'il ait accepté de redire, à un si court intervalle, l'éloge du même Saint dans la même église? Mais en outre la date donnée par M. Lachat (1658) au précédent Panégyrique, *second* d'après lui, est manifestement inexacte. Que faire donc, et que décider? Car nous ne supposerons pas non plus que Bossuet a prêché un *Panégyrique de saint Gorgon*, antérieurement à 1649. Si le manuscrit du *fragment* avait pu se retrouver, peut-être aurait-il été plus aisé de trancher la question. Dans les termes où elle est forcément posée devant nous, nous persistons à présenter ce *fragment* au lecteur comme *premier brouillon* d'une composition essayée d'abord par Bossuet, puis délaissée, enfin remaniée et mise dans la forme où nous la donne le manuscrit du grand séminaire de Meaux. Sous ce rapport, il y a là une étude curieuse à faire. Il est intéressant de voir comment le jeune orateur sait se corriger lui-même sans arriver toutefois à effacer *tous les défauts dont il avait encore à dégager son éloquence* (2).

(1) *Bossuet orateur*. pag. 34 — (2) Cf. Gandar, loc. cit.

Omne quod natum est ex Deo vincit mundum ; et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.
Tout ce qui est né de Dieu surmonte le monde ; et la victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi.
I *Joan.*, V, 4.

Il n'est point de temps ni d'heure plus propre à faire l'éloge des saints martyrs, que celui du sacrifice adorable pour lequel vous êtes ici assemblés. C'est, mes Frères, de ce sacrifice que les martyrs ont tiré toute leur force, et c'est aussi dans ce sacrifice qu'ils ont pris leur instruction. C'est la nourriture céleste que l'on nous donne à ces saints autels, qui les a affermis et fortifiés contre toutes les terreurs du monde ; et le sang que l'on y reçoit, les a animés à verser le leur pour la gloire de l'Evangile. Et n'est-ce pas dans ce sacrifice que voyant Jésus-Christ s'offrir à son père, ils ont appris à s'offrir eux-mêmes en Jésus-Christ et par Jésus-Christ ? Et cette innocente victime, qui s'immole tous les jours pour nous, leur a inspiré le dessein de s'immoler pour l'amour de lui. Saint Ambroise après avoir découvert les corps des martyrs de Milan, les mit dans les mêmes autels sur lesquels il célébrait le saint sacrifice ; et il en rend cette raison à son peuple : *Succedant*, dit ce grand évêque avec son éloquence ordinaire [1], *succedant victimæ triumphales in locum ubi Christus hostia est* : Il est juste, il est raisonnable que ces triomphantes victimes soient placées dans le même lieu où Jésus-Christ est immolé tous les jours ; » et si ce sont des victimes, on ne peut les mettre que sur les autels.

Ne croyez donc pas, chrétiens, que l'action du sacrifice soit interrompue par les discours que j'ai à vous faire du martyre de saint Gorgon. Vous quittez un sacrifice pour un sacrifice : c'est un sacrifice mystique que la foi nous fait voir sur ces saints autels ; et c'est aussi un sacrifice que je dois vous représenter en cette chaire. Jésus-Christ est immolé dans l'un et dans l'autre : là il est mystiquement immolé sous les espèces sanctifiées; et ici il sera immolé en la personne d'un de ses martyrs : là il renouvelle le souvenir de sa passion douloureuse ; ici il accomplit en ses membres ce qui manquait à sa passion, comme parle le divin Apôtre [1]. L'un et l'autre de ces sacrifices se fait par l'opération de l'Esprit de Dieu ; et pour profiter de l'un et de l'autre, nous avons besoin de sa grâce, que je lui demande humblement par les prières de la sainte Vierge. *Ave.*

Pour entrer d'abord en matière, je suppose que vous savez que nous sommes enrôlés par le saint baptême dans une milice spirituelle, en

[1] Epist. XXII, n. 13.

[1] *Coloss.* 4, I, 2.

laquelle nous avons le monde à combattre. Cette vérité est connue ; mais il importe que vous remarquiez que cette admirable milice a ceci de singulier, que le Prince qui nous fait combattre sous ses glorieux étendards, vous entendez bien, chrétiens, que c'est Jésus le Sauveur des âmes, nous ordonne non-seulement de combattre, mais encore nous commande de vaincre. La raison en est évidente ; car dans les guerres que font les hommes, tout l'événement ne dépend pas du courage ni de la résolution des soldats : je veux dire qu'on n'emporte pas tout ce qu'on attaque avec vigueur. Quelquefois la nature des lieux, qui souvent sont inaccessibles ; quelquefois les hasards divers, qui se rencontrent dans les combats, rendent inutiles les efforts des assaillants ; quelquefois même la résistance est si opiniâtre, que l'attaque la plus hardie n'est pas capable de la surmonter : de là vient que le général ne répond pas toujours des événements ; et enfin toutes les histoires sont pleines de ces braves infortunés, qui ont eu la gloire de bien combattre sans avoir le plaisir de triompher ; qui ont remporté de la bataille la réputation de bons soldats, sans avoir pu obtenir le titre de victorieux.

Mais il n'en est pas de la sorte dans les guerres que nous faisons sous Jésus-Christ notre Capitaine. Les armes qu'on nous donne sont invincibles : le seul nom de notre Sauveur, sous lequel nous avons l'honneur de combattre, met nos ennemis en désordre ; tellement que si le courage ne nous manque pas, l'événement n'est pas incertain ni la victoire douteuse. C'est pourquoi je vous disais, chrétiens, et j'avais raison de le dire, que dans la milice où nous servons, dans l'armée où nous sommes enrôlés, il n'y a pas seulement ordre de combattre, mais encore que nous somme obligés de vaincre ; et vous le pouvez avoir remarqué par les paroles que j'ai alléguées du Disciple bien-aimé de notre Sauveur: *Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum* : « Tout ce qui est né de Dieu, surmonte le monde. » Où est l'armée où l'on puisse dire que tous les combattants sont victorieux ? Ici vous voyez comme il parle : « Tout ce qui est né de Dieu, » tout ce qui est enrôlé par le baptême, *quod natum est ex Deo*, ce sont autant de victorieux. Cette milice remporte nécessairement la victoire ; et s'il y a des vaincus, c'est qu'ils n'ont pas voulu combattre, c'est que ce sont des déserteurs. Il est écrit dans les prophètes : *Electi mei non laborabunt frustra* [1] : « Mes élus ne travailleront point en vain ; » c'est-à-dire que dans cette armée il n'y a point de vertus malheureuses ; la valeur n'a jamais de mauvais succès, et tous ceux qui combattent bien seront infailliblement couronnés : *Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum.*

Venez donc, venez, chrétiens, à cette glorieuse milice. Il y a des travaux à souffrir, mais aussi la victoire est indubitable : ayez la résolution de combattre, vous aurez l'assurance de vaincre. Que si les paroles ne suffisent pas, s'il faut des exemples pour vous animer, en voici un illustre que je vous présente dans le martyre du grand saint Gorgon. Oui, mes Frères, il a combattu ; c'est pourquoi il a triomphé. Vous lui verrez surmonter le monde, c'est-à-dire, dit saint Augustin, toutes ses erreurs, toutes ses terreurs, et les attraits de ses fausses amours [1] : c'est ma première partie. Mais, mes Frères, ce n'est pas assez que vous lui voyiez répandre son sang : il faut que ce sang échauffe le nôtre ; il faut que ses bienheureuses blessures que l'amour de Jésus-Christ a ouvertes, fassent impression sur nos cœurs : il y aurait pour nous trop de honte d'être lâches et inutiles spectateurs de cette glorieuse bataille. Jetons-nous, mes Frères, dans cette mêlée, fortifions-nous par les mêmes armes, soutenons le même combat, et nous remporterons la même victoire, et nous chanterons tous ensemble : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum* : « Et la victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi. »

PREMIER POINT.

Ce n'est pas à moi, chrétiens, à entreprendre de vous faire voir quelle est la gloire des saints martyrs ; il faut que j'emprunte les sentiments du plus illuminé de tous les docteurs : vous sentez que je veux nommer saint Augustin. Ce grand homme, pour nous faire entendre combien la grâce de Jésus-Christ est puissante dans les saints martyrs, se sert de cette belle pensée : d'un côté, il nous montre Adam dans le repos du paradis ; de l'autre, il représente un martyr au milieu des roues et des chevalets, et de tout l'appareil horrible des tourments dont on le menace. Trouvez bon, je vous prie, mes Frères, que j'expose ici à vos yeux ces deux objets différents. Dans Adam la charité règne comme une souveraine paisible, sans aucune résistance des passions ; dans le martyr la charité règne, mais elle est troublée par les passions et chargée du poids d'un corps corruptible : elle règne sur les passions comme une reine à la vérité, mais sur des sujets rebelles et qui ne portent le joug qu'à regret. Adam est dans les délices: on en offre aussi [1] aux martyrs;

[1] *Isai.* LXV, 23.

[1] *De Corrupt. et Grat.*, cap. XII, n. 35.

mais avec cette différence que les délices dont jouit Adam sont pour l'inviter à bien vivre, et les plaisirs qu'on offre au martyr lui sont présentés pour l'en détourner. Dieu promet des biens à Adam et il en promet au martyr ; mais Adam tient déjà ce que Dieu promet, et le martyr n'a que l'espérance, et cependant il gémit parmi les douleurs. Adam n'a rien à craindre, sinon de pécher : le martyr a tout à craindre, s'il ne pèche pas. Dieu dit à Adam : Tu mourras, si tu pèches ; et d'autre part il dit au martyr : Meurs afin que tu ne pèches pas, mais meurs cruellement, inhumainement. A Adam : La mort sera la punition de ton manquement de persévérance ; à celui-ci : Ta persévérance sera suivie d'une mort cruelle. On retient celui-là comme par force : on précipite celui-ci avec violence. Cependant, ô merveille ! dit saint Augustin [1] (ah ! c'est notre malheur), « au milieu d'une si grande félicité, avec une facilité si étonnante de ne point pécher, Adam ne demeure point ferme dans son devoir : » *Non stetit in tanta felicitate, in anta non peccandi facilitate*; et le martyr, quoique le monde le flatte d'abord, le menace, frémisse ensuite, écume de rage tonnant avec fureur contre lui, il rejette tout ce qui attire, méprise tout ce qui menace, surmonte tout ce qui tourmente. D'une main il repousse ceux qui le flattent, qui l'embrassent et qui le caressent ; de l'autre il soutient les efforts de ceux qui lui arrachent pour ainsi dire la vie goutte à goutte. O Jésus, Dieu infirme, c'est votre ouvrage. Il est bien vrai, ô divin Sauveur, que vous nous avez réparés avec une grâce bien plus abondante que vous ne nous aviez établis. Le fort abandonne l'immortalité; le faible supporte constamment la mort : la puissance succombe, et l'infirmité est victorieuse : *Virtus in infirmitate perficitur* [2]. Plus de force, plus d'infirmité : plus de gloire et plus de bassesse, c'est le mystère de Jésus-Christ fait chair : la force éclate dans la faiblesse : *Unde hoc, nisi donante illo a quo miserioridiam consecuti sunt ut fideles essent* [3] ? « D'où cela vient-il, si ce n'est de celui qui ne leur a pas donné un esprit de crainte pour céder aux persécuteurs, mais de force, de dilection, de sobriété : sobriété, pour s'abstenir des douceurs ; force, pour ne pas s'effrayer des menaces ; charité, pour supporter les tourments » plutôt que de se séparer de Jésus-Christ, et pour dire avec l'Apôtre : *Quis ergo nos separabit a charitate Christi* [4] ?

N'est-ce pas, mes Frères, cet esprit qui a agi dans saint Gorgon ? Il faut que je vous le représente dans la Cour des empereurs. Vous savez quel crédit avaient auprès d'eux les domestiques qui les approchaient, la confiance dont il les honoraient, les biens dont ils les comblaient, l'influence qu'ils avaient dans toutes les affaires: de là cette magnificence qui les environnait, que Jésus-Christ avait en vue, lorsqu'il a dit : « Ce sont ceux qui habitent les palais qui sont vêtus mollement : » *Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt* [1]. Et par ces paroles le divin Sauveur nous retrace tout le luxe, la mollesse, les délices des Cours. Or on sait combien la Cour des empereurs romains était superbe et fastueuse. Quel devait donc être l'éclat de leurs favoris, et en particulier de saint Gorgon ? Car Eusèbe de Césarée, qui a vécu dans son siècle, dit de lui et des compagnons de son martyre, que l'empereur les aimait comme ses propres enfants : *Æque ac germani filii chari erant* [2], et qu'ils étaient montés au suprême degré des honneurs. Avoir de si belles espérances, et cependant vouloir être, quoi ? Le plus misérable des hommes, en un mot, chrétien : il faut certes que la vue d'un objet bien effrayant ait fait de vives et fortes impressions sur un cœur. Quels étaient alors les chrétiens, et à quoi s'exposaient-ils ? Au mépris et à la haine, qui étaient l'un et l'autre portés aux dernières extrémités. Lequel des deux est le plus sensible ? Il y en a que le mépris met à couvert de la haine, et l'on hait bien souvent ce qu'on craint, et ce qu'on craint on ne le méprise pas. Mais tout s'unissait contre les chrétiens, le mépris et la haine. Ceux qui les excusaient, les faisaient passer pour des esprits faibles, superstitieux, indignes de tous les honneurs, qu'il fallait déclarer infâmes. La haine succédant au mépris, éclatait par la manière dont on les menait au supplice, sans garder aucune forme, ni suivre aucune procédure. Cela était bon pour les voleurs et pour les meurtriers ; mais pour les chrétiens, on les conduisait aux gibets comme on mènerait des agneaux à la boucherie. Chrétien, homme de néant, tu ne mérites aucun égard ; et ton sang, aussi vil que celui des animaux, doit être répandu avec aussi peu de ménagement. Ainsi, dans l'excès de fureur dont les esprits étaient animés contre eux, on les poursuivait de toutes parts ; et les prisons étaient tellement pleines de martyrs, qu'il n'y avait plus de place pour les malfaiteurs [3]. S'il y avait quelque bataille perdue, s'il arrivait quelque inondation, ou quelque sécheresse, on les chargeait de la haine de toutes les calamités

[1] Loco supra cit. — [2] II *Cor.*, XII, 9. — [3] S. August., ubi supra. — [4] *Rom.*, VIII, 35.

[1] *Matth.*, XI, 6. — [2] *Hist. eccles.*, lib. VIII, cap. VI. — [3] Tertull., *ad Nat.*, lib. I, n. 9

publiques. Chrétiens innocents, on vous maudit, et vous bénissez ; vous souffrez sans révolte, et même sans murmure : vous ne faites point de bruit sur la terre ; on vous accuse de remuer tous les éléments, et de troubler l'ordre de la nature. Tel était l'effet de la haine qu'on portait au nom chrétien.

A quoi donc pensait saint Gorgon, de descendre d'une si haute faveur à une telle bassesse ? Considéré d'abord par tout l'Empire, il consent de devenir l'exécration de tout l'Empire : *Hæc est victoria quæ vincit mundum.* Et quel courage ne fallait-il pas pour exécuter cette généreuse résolution sous Dioclétien, où la persécution était la plus furieuse ; où le diable, sentant approcher peut-être la gloire que Dieu voulait donner à l'Église sous l'empire de Constantin, vomissait tout son venin et toute sa rage contre elle et faisait ses derniers efforts pour la renverser ? Dioclétien s'en vantait, et se glorifiait d'avoir de tous côtés dévoilé et confondu la superstition des chrétiens : *Superstitione Christianorum ubique detecta.* Vraie marque de sa fureur, et en même temps marque sensible de son impuissance : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum.* Saint Gorgon lui résiste ; et le tyran, pour l'abattre, fait exercer sur son corps toute la violence que la cruauté la plus barbare peut inspirer. Ah ! qui viendra essuyer ce sang dont il est couvert, et laver ces blessures que le saint martyr endure pour Jésus-Christ ? Saint Paul en avait reçu, et le geôlier même de la prison où il est renfermé lave ses plaies avec un grand respect : mais ici les tyrans ne permettent pas qu'on procure le moindre adoucissement à saint Gorgon ; et son pauvre corps écorché, à qui les onguents les plus doux et les plus innocents, auraient causé d'insupportables douleurs, est frotté de sel et de vinaigre.

C'est ainsi qu'il devient conforme à son modèle, qui fait deux plaintes sur les traitements qu'il souffre dans sa passion. *His plagatus sum*[1] : « Voilà les blessures que j'ai reçues : » mais « ils ont encore ajouté de nouvelles cruautés aux premières douleurs de mes plaies : » *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*[2]. Ils m'ont mis une couronne d'épines ; voilà le sang qui en coule : *His plagatus sum;* mais ils l'ont enfoncée par des coups de cannes : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* Ils m'ont dépouillé pour me déchirer de coups de fouet : *His plagatus sum*; mais ils m'ont remis mes habits, et me les ôtant de nouveau pour m'attacher nu à la croix, ils ont rouvert toutes mes blessures : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* Ils ont percé mes mains et mes pieds ; et ayant épuisé mes veines de sang, la sécheresse de mes entrailles me causait une soif ardente qui me dévorait la poitrine ; voilà le mal qu'ils m'ont fait : *His plagatus sum.* Mais lorsque je leur ai demandé à boire avec un grand cri, ils m'ont abreuvé en ma soif de fiel et de vinaigre : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* C'est ce que peut dire saint Gorgon : ils ont déchiré ma peau, ils ont dépouillé tous mes nerfs : ils ont entr'ouvert mes entrailles : *His plagatus sum.* Mais après cette cruauté, ils ont frotté ma chair écorchée avec du vinaigre et du sel, pour aigrir la douleur de mes plaies : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.*

Mais ils ont encore passé bien plus loin, et leur brutalité n'est pas assouvie. Ils couchent le saint martyr sur un gril de fer, devenu tout rouge par la violence de la chaleur ; ô spectacle horrible ! Et cependant, au milieu de ses exhalaisons infectes qui sortaient de la graisse de son corps rôti, Gorgon ne cessait de louer Jésus-Christ. Les prières qu'il faisait monter au ciel changeaient cette fumée noire en encens : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum.*

Mais en quoi a nui à saint Gorgon tout le mal qu'il a souffert ? « Tout ce temps de peines et de souffrances est passé comme un songe : » *Transierunt tempora laboriosa ;* temps de fatigues, temps de travail, qui l'a conduit au véritable repos, à la paix parfaite ; et c'est ce que le Prophète-Roi exprime si bien par ces paroles, qu'il a dites au nom de tous les martyrs : « Nous avons passé par l'eau et par le feu ; mais vous nous avez fait entrer dans un lieu de rafraîchissement : » *Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium*[1]. Dieu a essuyé tous les pleurs : il a ordonné à saint Gorgon de se reposer de tous ses travaux. On a cru lui ôter tout son bien et même la vie ; et on ne lui ôte que la mortalité : *Ubi est, mors, victoria tua*[2]? O mort, où est ta victoire ? Tu n'as ôté au saint martyr que des choses superflues ; car tout ce qui n'est pas nécessaire est superflu. « Or une seule chose est nécessaire : » *Porro unum est necessarium*[3]. Dieu est cet unique nécessaire ; tout le reste est superflu. Les honneurs sont-ils nécessaires ? Combien d'hommes vivent en repos, quoique oubliés du monde ! Tout cela est hors de nous, et par conséquent ne peut contribuer à votre félicité. Il en est de même des richesses, qui ne sauraient remplir notre cœur ; et c'est pourquoi « ayant de quoi nous nourrir et nous vêtir, nous

[1] *Zach.*, XIII, 6. — [2] *Psal.*, LXVIII, 27.

[1] *Psal.*, LXV, 12. — [2] I. *Cor.*, XV, 55. — [3] *Luc.*, X, 42.

devons être contents: » *Habentes victum et vestitùm, contenti sumus* [1]. Tout le reste est superflu; la santé, « la vie même, qui doit être regardée comme un bien superflu; par celui qui considère la vie éternelle qui lui est promise : » *Ipsa vita, cogitantibus æternam vitam, inter superflua reputanda est*[2]; elle ne nous est utile qu'autant que nous l'avons prodiguée pour Dieu. Ainsi tout ce qu'on ravit à saint Gorgon lui était superflu, puisqu'étant dépouillé de toutes ces choses, il se trouve bienheureux. Qu'a donc fait le tyran par tous les efforts de sa cruauté ? « En vain sa langue a-t-elle concerté les moyens de nuire, et a-t-elle voulu par ses tromperies trancher comme un rasoir bien affilé: » *Sicut novacula acuta fecisti dolum*[3]. Que de peines on prend pour aiguiser un rasoir ! que de soins pour l'affiler ! combien de fois le faut-il passer sur la pierre ! Ce n'est au reste que pour raser du poil, c'est-à-dire un excrément inutile. Que ne font pas les méchants ? En combien de soins sont-ils partagés pour dresser des embûches à l'homme de bien ? Que n'a pas fait le tyran pour abattre

[1] I *Timoth.*, VI, 8. — [2] S. August., serm. LXII, n. 14.— [3] *Psal.*, LI, 4.

notre martyr ? Il se travaillait à trouver de nouveaux artifices pour le séduire, de nouveaux supplices pour l'épouvanter. *Quid facturus justo, nisi superflua rasurus* [1]*?* Mais que fera-t-il contre le juste ? Il ne lui a rien ôté que de superflu. Q'est-ce que l'âme a besoin d'un corps qui la charge et la prend pesante ? La mort ne lui a rien ôté que la mortalité : et ceux qui ont voulu conserver la vie l'ont perdue ; et ils vivent les misérables, ils vivent pour souffrir éternellement. Parce que saint Gorgon l'a prodiguée, il l'a mise entre les mains de Dieu, où rien ne se perd, et il la conservera pour jamais.

Ainsi le moyen de surmonter le monde, c'est de tout abandonner à Dieu : autrement tout périt et tout passe avec le monde qui passe lui-même, et enveloppe tout dans sa ruine : c'est pourquoi il faut tout donner à Dieu. Saint Paul possédé de cette pensée disait : « Je donnerai tout : » *Ego autem impendam.* Ce n'est pas assez ; aussi ajoute-t-il : Et je me livrerai moi-même pour le salut de vos âmes : *Superimpendar ipse pro animabus vestris* [2].

[1] S. August., *Enar. in Psal.* LI, n. 9. — [2] II *Cor.* XII, 15.

PREMIER PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE

PRÊCHÉ A METZ, LE 2 AVRIL 1655, AU PLUS TARD.

Les anciens éditeurs, peu soucieux des dates, mettaient ce premier panégyrique en second lieu, le premier était pour eux celui de 1660. Depuis les savantes *études* de M. Floquet il n'est plus permis de bouleverser ainsi l'ordre des temps. Sans doute, puisque l'orateur nomme le maréchal de Schomberg et la maréchale, l'un et l'autre présents dans l'auditoire, il n'y avait pas lieu à hésiter sur ce point, mais en quelle année précise étaient-ils auditeurs du jeune panégyriste? C'était évidemment entre 1652 et 1656, La maréchale fit sa *première entrée* à Metz le 12 août 1652 : le duc et la duchesse quittaient la ville au commencement de mars 1656, et le 6 juin suivant Schomberg mourait à Paris, Restent donc 1653, 1654, 1655. Aucune particularité ne nous met sur la trace précise de l'une plutôt que de l'autre de ces trois années : on peut également rapporter le discours à l'une des trois.

Le lecteur voudra sans doute rapprocher ce premier panégyrique du second prêché à Paris en 1660 : il verra l'orateur remanier sa composition, et, tandis qu'il conserve les beaux morceaux sur les dangereux attraits de la cour, sur les douceurs de l'oraison, supprimer ou resserrer dans de plus justes limites les considérations générales, souvent arides et subtiles, qu'il avait empruntées d'abord trop volontiers à cette belle, à cette divine, à cette profonde théologie (1). »

(1) Gandar, *Bossuet Orateur* p. 337. cf. Id. p. 107 ; et Floquet, *Etudes* t. I, p. 342.

Charitas Christi urget nos.
La charité de Jésus-Christ nous presse.
II *Cor.*, V, 14.

Rendons cet honneur à l'humilité, qu'elle est seule digne de louanges. La louange en cela est contraire aux autres choses que nous estimons, qu'elle perd son prix étant recherchée, et que sa valeur s'augmente quand on la méprise. Encore que les philosophes fussent des animaux de gloire, comme les appelle Tertullien [1], *Philosophus animal gloriæ*, ils ont reconnu la vérité de ce que je viens de vous dire ; et voici la raison qu'ils en ont rendue : c'est que la gloire n'a point de corps, sinon en tant qu'elle est attachée à la vertu, dont elle n'est qu'une dépendance. C'est pourquoi, disaient-ils, il faut diriger ses intentions à la vertu seule : la gloire, comme un de ses apanages, la doit suivre sans qu'on y pense. Mais la religion chrétienne élève bien plus haut nos pensées : elle nous apprend que Dieu est le seul qui a de la majesté et de la gloire, et par conséquent que c'est à lui seul de la distribuer, ainsi qu'il lui plaît, à ses créatu-

[1] Tertull. *De anima*, n. 1.

res, selon qu'elles s'approchent de lui. Or, encore que Dieu soit très-haut, il est néanmoins inaccessible aux âmes qui veulent trop s'élever, et on ne l'approche qu'en s'abaissant : de sorte que la gloire n'est qu'une ombre et un fantôme, si elle n'est soutenue par le fondement de l'humilité, qui attire les louanges en les rejetant. De là vient que l'Eglise dit aujourd'hui dans la *Collecte* de saint François : « O Dieu qui êtes la gloire des humbles : » *Deus, humilium celsitudo.* C'est à cette gloire solide qu'il faut porter notre ambition.

Monseigneur, la gloire du monde vous doit être devenue en quelque façon méprisable par votre propre abondance. Certes, notre histoire ne se taira pas de vos fameuses expéditions, et la postérité la plus éloignée ne pourra lire sans étonnement toutes les merveilles de votre vie. Les peuples que vous conservez ne perdront jamais la mémoire d'une si heureuse protection ; ils diront à leurs descendants jusqu'aux dernières générations que sous le grand maréchal de Schomberg, dans le déréglement des affaires et au milieu de la licence des armes, ils ont commencé à jouir du calme et de la douceur de la paix.

Madame, votre piété, votre sage conduite, votre charité si sincère et vos autres généreuses inclinations auront aussi leur part dans cet applaudissement général de toutes les conditions et de tous les âges ; mais je ne craindrai pas de vous dire que cette gloire est bien peu de chose, si vous ne l'appuyez sur l'humilité.

Viendra, viendra le temps, Monseigneur, que non-seulement les histoires, et les marbres, et les trophées, mais encore les villes, et les forteresses, et les peuples, et les nations seront consumés par le même feu ; et alors toute la gloire des hommes s'évanouira en fumée, si elle n'est défendue de l'embrasement général par l'humilité chrétienne. Alors le Sauveur Jésus descendra en sa majesté : et assemblant le ciel et la terre pour faire l'éloge de ses serviteurs, dans une telle multitude il ne choisira, chrétiens, ni les César ni les Alexandre : il mettra en une place éminente les plus humbles, les plus inconnus. Parce que le pauvre François de Paule s'est humilié en ce monde, sa vertu sera honorée d'un panégyrique éternel de la propre bouche du Fils de Dieu. C'est ce qui m'encourage, mes Frères, à célébrer aujourd'hui ses louanges à la gloire de notre grand Dieu et pour l'édification de nos âmes. Bien que sa vertu soit couronnée dans le ciel, comme elle a été exercée sur la terre, il est juste qu'elle y reçoive les éloges qui lui sont dus. Pour cela implorons la grâce de Dieu, par l'entremise de celle qui a été l'exemplaire des humbles, et qui fut élevée à la dignité la plus haute en même temps qu'elle s'abaissa par les paroles les plus soumises, après que l'ange l'eut saluée en ces termes : *Ave, Maria.*

Si nous avons jamais bien compris ce que nous devenons par la grâce du saint baptême et par la profession du christianisme, nous devons avoir entendu que nous sommes des hommes nouveaux et de nouvelles créatures en Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul nous exhorte de nous renouveler en notre âme et de ne marcher plus selon le vieil homme, mais en la nouveauté de l'Esprit de Dieu [1]. De là vient que le Sauveur Jésus nous est donné comme un nouvel homme et comme un nouvel Adam, ainsi que l'appelle le même saint Paul [2] ; et c'est lui qui selon la volonté de son Père est venu dans la plénitude des temps, afin de nous réformer selon les premières idées de cet excellent Ouvrier, qui dans l'origine des choses nous avait fait à sa ressemblance. Par conséquent comme le Fils de Dieu est lui-même le nouvel homme, personne ne peut espérer de participer à ses grâces, s'il n'est renouvelé à l'exemple de Notre-Seigneur, qui nous est proposé comme l'Auteur de notre salut et comme le Modèle de notre vie.

Mais d'autant qu'il était impossible que cette nouveauté admirable se fît en nous par nos propres forces, Dieu nous a donné l'Esprit de son Fils, ainsi que parle l'Apôtre : *Misit Deus Spiritum Filii sui* [3] ; et c'est cet Esprit tout-puissant qui venant habiter dans nos âmes, les change et les renouvelle, formant en nous les traits naturels et une vive image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur lequel nous devons être moulés. Pour cela il exerce en nos cœurs deux excellentes opérations, qu'il est nécessaire que vous entendiez, parce que c'est sur cette doctrine que tout ce discours doit être fondé.

Considérez donc, chrétiens, que l'homme dans sa véritable constitution, ne pouvant avoir d'autre appui que Dieu, ne pouvait se retirer aussi de lui qu'il ne fît une chute effroyable : et encore que par cette chute il ait été précipité au-dessous de toutes les créatures, toutefois, dit saint Augustin, il tomba premièrement sur soi-même : *Primum incidit in seipsum* [4]. Que veut dire ce grand personnage, que l'homme tomba sur soi-même ? Tombant sur une chose qui lui est si proche et si chère, il semble que la chute n'en soit pas extrêmement dangereuse ; et néan-

[1] *Ephes.*, IV, 22 et seq. — [2] I *Cor.*, XV, 45. — [3] *Galat.*, IV, 6. — [4] *De Trinit.*, lib. XII, cap. XI, n. 16.

moins cet incomparable docteur prétend par là nous représenter une grande extrémité de misère. Pénétrons sa pensée, et disons que l'homme par ce moyen devenu amoureux de soi-même, s'est jeté dans un abîme de maux, courant aveuglément après ses désirs et consumant ses forces après une vaine idole de félicité qu'il s'est figurée à sa fantaisie.

Hé! fidèles, qu'est-il nécessaire d'employer ici beaucoup de paroles pour vous faire voir que c'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions? N'est-ce pas cet amour flatteur qui nous cache nos défauts à nous-mêmes, et qui ne nous montre les choses que par l'endroit agréable ? Il ne nous abandonne pas un moment : et de même que si vous rompez un miroir, votre visage semble en quelque sorte se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée, cependant c'est toujours le même visage : ainsi quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paraît partout. Etant la racine de toutes nos passions, il fait couler dans toutes les branches ses vaines mais douces complaisances : si bien que l'homme s'arrêtant en soi-même, ne peut plus s'élever à son Créateur. Et qui ne voit ici un désordre tout manifeste ?

Car Dieu étant notre fin dernière, en cette qualité notre cœur lui doit son premier tribut : et ne savez-vous pas que le tribut du cœur, c'est l'amour? Ainsi nous attribuons à nous-mêmes les droits qui n'appartiennent qu'à Dieu ; nous nous faisons notre fin dernière; nous ne songeons qu'à nous plaire en toutes choses, même au préjudice de la loi divine; et par divers degrés nous venons à ce maudit amour qui règne dans les enfants du siècle et que saint Augustin définit en ces termes : *Amor sui usque ad contemptum Dei* [1] : « L'amour de soi-même qui passe jusqu'au mépris de Dieu. » C'est contre cet amour criminel que le Fils de Dieu s'élève dans son Evangile, le condamnant à jamais par cette irrévocable sentence : « Qui aime son âme la perd, et qui l'abandonne la sauve : » *Qui animam suam perdet eam, et qui odit animam suam custodit eam* [2]. Voyant que c'est l'amour-propre qui est cause de tous nos crimes, il avertit tous ceux qui veulent se ranger sous sa discipline que, s'ils ne se haïssent eux-mêmes, il ne les peut recevoir en sa compagnie : « Celui qui ne veut point renoncer à soi-même pour l'amour de moi, n'est pas digne de moi [3]. » De cette sorte il nous arrache à nous-mêmes par une espèce de violence ; et déclarant la guerre à cet amour-propre qui s'élève en nous au mépris de Dieu, comme disait tout à l'heure le saint évêque Augustin, il fait succéder en sa place l'amour de Dieu jusqu'au mépris de nous-mêmes : *Amor Dei usque ad contemptum sui*, dit le même saint Augustin [1].

Par là vous voyez, chrétiens, les deux opérations de l'Esprit de Dieu. Car pour nous faire la guerre à nous-mêmes, ne faut-il pas qu'il y ait en nous quelque autre chose que nous ? Et comment irons-nous à Dieu, si son Saint-Esprit ne nous y élève ? Par conséquent il est nécessaire que cet Esprit tout-puissant lève le charme de l'amour-propre, et nous détrompe de ses illusions ; et puisque faisant paraître à nos yeux un rayon de cette ravissante beauté qui seule est capable de satisfaire la vaste capacité de nos âmes, il embrase nos cœurs des flammes de sa charité en telle sorte que l'homme, pressé auparavant de l'amour qu'il avait pour soi-même, puisse dire avec l'apôtre saint Paul : « La charité de Jésus-Christ nous presse » : *Charitas Christi urget nos.* Elle nous presse, nous incitant contre nous ; elle nous presse, nous portant au dessus de nous ; elle nous presse, nous détachant de nous-mêmes ; elle nous presse, nous unissant à Dieu ; elle nous presse, non moins par les mouvements d'une sainte haine que par les doux transports d'une bienheureuse dilection : *Charitas Christi urget nos.*

Voilà, mes Frères, voilà ce que le Saint-Esprit opère en nos cœurs, et voilà le précis de la vie de l'incomparable François de Paule. Vous le verrez ce grand personnage, vous le verrez avec un visage toujours riant et toujours sévère. Il est toujours en guerre et toujours en paix : toujours en guerre contre soi-même par les austérités de la pénitence ; toujours en paix avec Dieu par les embrassements de la charité. Il épure la charité par la pénitence; il sanctifie la pénitence par la charité. Il considère son corps comme sa prison, et son Dieu comme sa délivrance. D'une main, il rompt ses liens; et de l'autre il s'attache à l'objet qui lui donne la liberté. Sa vie est un sacrifice continuel. Il détruit sa chair par la pénitence; il l'offre et la consacre par la charité. Mais pourquoi vous tenir si longtemps dans l'attente d'un si beau spectacle? Fidèles, regardez ce combat : vous verrez l'admirable François de Paule combattant l'amour-propre par l'amour de Dieu. Ce vieillard que vous voyez, c'est le plus zélé ennemi de soi-même ; mais c'est aussi l'homme le plus passionné pour la gloire de son Créateur : c'est le sujet de tout ce discours.

[1] *De Civit. Dei*, lib. XIV, cap. XXVIII. — [2] *Joan.*, XII, 25. — [3] *Matth.*, X, 38.

[1] S. August., loco mox cit.

PREMIER POINT.

Si dans cette première partie je vous annonce une doctrine sévère, si je ne vous prêche autre chose que les rigueurs de la pénitence, fidèles, ne vous étonnez pas. On ne peut louer un grand politique qu'on ne parle de ses bons conseils, ni faire l'éloge d'un capitaine fameux sans rapporter ses conquêtes. Partant que les chrétiens délicats, qui aiment qu'on les flatte par une doctrine lâche et complaisante, n'entendent pas les louanges du grave et austère François de Paule. Jamais homme n'a mieux compris ce que nous enseigne saint Augustin [1] après les divines Ecritures, que la vie chrétienne est une pénitence continuelle. Certes dans le bienheureux état de la justice originelle, ces mots fâcheux de *Mortification* et de *Pénitence* n'étaient pas encore en usage, et n'avaient point d'accès dans un lieu si agréable et si innocent. L'homme alors, tout occupé des louanges de son Dieu, ne connaissait pas les gémissements : *Non gemebat, sed laudabat* [2]. Mais depuis que par son orgueil il eut mérité que Dieu le chassât de ce paradis de délices, depuis que cet ange vengeur avec son épée foudroyante fut établi à ses portes pour lui en empêcher les approches, que de pleurs et que de regrets ! Depuis ce temps-là, chrétiens, la vie humaine a été condamnée à des gémissements éternels. Race maudite et infortunée d'un misérable proscrit, nous n'avons plus à espérer de salut, si nous ne fléchissons par nos larmes celui que nous avons irrité contre nous; et parce que les pleurs ne s'accordent pas avec les plaisirs, il faut nécessairement que nous confessions que nous sommes nés pour la pénitence. C'est ce que dit le grave Tertullien dans le traité si saint et si orthodoxe qu'il a fait de cette matière : « Pécheur que je suis, dit ce grand personnage, et né seulement pour la pénitence : » *Peccator omnium notarum cum sim, nec ulli rei nisi pœnitentiæ natus*; Comment est-ce que je m'en tairai, puisqu'Adam même, le premier auteur et de notre vie et de notre crime, restitué en son paradis par la pénitence, ne cesse de la publier? *Super illa tacere non possum, quam ipse quoque, et stirpis humanæ et offensæ in Deum princeps Adam, exomologesi restitutus in paradisum suum, non tacet* [3].

C'est pourquoi le Fils de Dieu, venant sur la terre afin de porter nos péchés, s'est dévoué à la pénitence ; et l'ayant consommée par sa mort, il nous a laissé la même pratique, et c'est à quoi nous nous obligeons très-étroitement par le saint baptême. Le baptême, n'en doutez pas, est un sacrement de pénitence, parce que c'est un sacrement de mort et de sépulture L'Apôtre ne dit-il pas aux Romains qu'autant que nous sommes de baptisés, nous sommes baptisés en la mort de Jésus, et que nous sommes ensevelis avec lui ? *In morte Christi baptizati estis, consepulti ei per baptismum* [1]. N'est-ce pas ce que nos pères représentaient par cette mystérieuse manière d'administrer le baptême? On plongeait les hommes tout entiers, et on les ensevelissait sous les eaux. Et comme les fidèles les voyaient se noyer pour ainsi dire dans les ondes de ce bain salutaire, ils se les représentaient tout changés en un moment par la vertu du Saint-Esprit, dont ces eaux étaient animées : comme si sortant de ce monde en même temps qu'ils disparaissaient à leur vue, ils fussent allés mourir et s'ensevelir avec le Sauveur, selon la parole du saint Apôtre : *Consepulti ei per baptismum.* Rendez-vous capables, mes Frères, de ces anciens sentiments de l'Eglise, et ne vous étonnez pas si l'on vous parle souvent de vous mortifier, puisque le sacrement par lequel vous êtes entrés dans l'Eglise vous a initiés tout ensemble et à la religion chrétienne et à une vie pénitente.

Mais puisque nous sommes sur cette matière, et d'ailleurs que la Providence divine semble avoir suscité saint François de Paule, afin de renouveler en son siècle l'esprit de pénitence presque entièrement éteint par la mollesse des hommes, il sera, ce me semble, à propos avant que de vous raconter ses austérités, de vous dire en peu de mots les raisons qui peuvent l'avoir obligé à une manière de vivre si laborieuse, et tout ensemble de vous faire voir qu'un chrétien est un pénitent qui ne doit point donner d'autres bornes à ses mortifications que celles qui termineront le cours de sa vie. En voici la raison solide, que je tire de saint Augustin, dans une excellente homélie qu'il a faite de la pénitence [2]. Il y a deux sortes de chrétiens : les uns ont perdu la candeur de l'innocence baptismale, et les autres l'ont conservée, quoiqu'à notre grande honte le nombre de ces derniers soit si petit dans le monde, qu'à peine doivent-ils être comptés. Or les uns et les autres sont obligés à la pénitence jusqu'au dernier soupir, et partant la vie chrétienne est une pénitence continuelle.

Car pour nous autres misérables pécheurs, qui nous sommes dépouillés de Jésus-Christ dont nous avions été revêtus par le saint baptême, et qui nonobstant tant de confessions réi-

[1] Serm CCCLI, n. 3. — [2] S. August., *in Psal.* XXIX, enar. II, n. 18. —[3] *De pœnit.* n 12.

[1] *Rom* , V, 3, 4. — [2] Serm. CCCLI, n. 3 et seq.

térées retournons toujours à nos mêmes crimes, quelles larmes assez amères et quelles douleurs assez véhémentes peuvent égaler notre ingratitude? N'avons-nous pas juste sujet de craindre que la bonté de Dieu, si indignement méprisée, ne se tourne en une fureur implacable? Que si sa juste vengeance est si grande contre les Gentils, qui ne sont jamais entrés dans son alliance, sa colère ne sera-t-elle pas d'autant plus redoutable pour nous, qu'il est plus sensible à un père d'avoir des enfants perfides que d'avoir de mauvais serviteurs? Donc si la justice divine est si fort enflammée contre nous, puisqu'il est impossible que nous lui puissions résister, que reste-t-il à faire autre chose, sinon de prendre son parti contre nous-mêmes, et de venger par nos propres mains les mystères de Jésus violés, et son sang profané, et son Saint-Esprit affligé, comme parlent les Ecritures [1], et sa Majesté offensée? C'est ainsi, c'est ainsi, chrétiens, que prenant contre nous le parti de la justice divine, nous obligerons sa miséricorde à prendre notre parti contre sa justice. Plus nous déplorerons la misère où nous sommes tombés, plus nous nous rapprocherons du bien que nous avons perdu : Dieu recevra en pitié le sacrifice du cœur contrit, que nous lui offrirons pour la satisfaction de nos crimes; et sans considérer que les peines que nous nous imposons ne sont pas une vengeance proportionnée, ce bon Père regardera seulement qu'elle est volontaire. Ne cessons donc jamais de répandre des larmes si fructueuses : frustrons l'attente du diable par la persévérance de notre douleur, qui étant subrogée en la place d'un tourment d'une éternelle durée, doit imiter en quelque sorte son intolérable perpétuité, en s'étendant du moins jusqu'à notre dernière agonie.

Mais s'il y avait quelqu'un dans le monde qui eût conservé jusqu'à cette heure la grâce du saint baptême, ô Dieu, le rare trésor pour l'Eglise! Toutefois qu'il ne pense pas qu'il soit exempt pour cela de la loi indispensable de la pénitence. Qui ne tremblerait pas, chrétiens, en entendant les gémissements des âmes les plus innocentes? Plus les saints s'avancent dans la vertu, plus ils déplorent leurs déréglements, non par une humilité contrefaite, mais par un sentiment véritable de leurs propres infirmités. En voulez-vous savoir la raison? Voici celle de saint Augustin prise des Ecritures divines; c'est que nous avons un ennemi domestique avec lequel si nous sommes en paix, nous ne sommes point en paix avec Dieu. Et par combien d'expériences sensibles pourrais-je vous faire voir que,

[1] *Hebr.*, x, 29.

depuis notre plus tendre enfance jusqu'à la fin de nos jours, nous avons en nous-mêmes certaines passions malfaisantes et une inclination au mal, que l'Apôtre appelle la *Convoitise* [1], qui ne nous donne aucun relâche? Il est vrai que les saints la surmontent : mais bien qu'elle soit surmontée, elle ne laisse pas de combattre. Dans un combat si long, si opiniâtre, l'ennemi nous attaquant de si près, si nous donnons des coups, nous en recevons : *Percutimus et percutimur*, dit saint Augustin; « en blessant, nous sommes blessés [2]; » et encore que dans les saints ces blessures soient légères, et que chacune en particulier n'ait pas assez de malignité pour leur faire perdre la vie, elles les accableraient par leur multitude, s'ils n'y remédiaient par la pénitence.

Ah! quel déplaisir à une âme vraiment touchée de l'amour de Dieu, de sentir tant de répugnance à faire ce qu'elle aime le mieux? Combien répand-elle de larmes, agitée en elle-même de tant de diverses affections qui la sépareraient de son Dieu, si elle se laissait emporter à leur violence? C'est ce qui afflige les saints; de là leurs plaintes et leurs pénitences; de là cette guerre cruelle et innocente qu'ils se déclarent. Imaginez-vous, chrétiens, qu'un traître ou un envieux tâche de vous animer par de faux rapports contre vos amis les plus affidés. Combien souffrez-vous de contrainte, lorsque vous êtes en sa compagnie? Avec quels yeux le regardez-vous, ce perfide, ce déloyal, qui veut vous ravir ce que vous avez de plus cher? Et quels sont donc les transports des amis de Dieu, sentant l'amour-propre en eux-mêmes, qui par toutes sortes de flatteries les sollicite de rompre avec Dieu? Cette seule pensée leur fait horreur. C'est elle qui les arme contre leur propre chair : ils deviennent inventifs à se tourmenter.

Regardez, fidèles, regardez le grand et l'incomparable François de Paule. O Dieu éternel, que dirai-je, et par où entrerai-je dans l'éloge de sa pénitence? Qu'admirerai-je le plus, ou qu'il l'ait sitôt commencée ou qu'il l'ait fait durer si longtemps avec une pareille vigueur? Sa tendre enfance l'a vue naître, sa vieillesse la plus décrépite ne l'a jamais vu relâchée. Par l'une de ces entreprises il a imité Jean-Baptiste; et par l'autre il a égalé les Paul, les Antoine, les Hilarion.

Ce vieillard vénérable, que vous voyez marcher avec une contenance si grave et si simple, soutenant d'un bâton ses membres cassés, il y a soixante et dix-neuf ans qu'il fait une péni-

[1] *Rom.*, VII, 8. — [2] Serm. CCCLI, n. 6.

tence sévère. Dans sa treizième année il quitta la maison paternelle ; il se jeta dès lors dans la solitude, il embrassa dès lors les austérités. A quatre-vingt-onze ans, ni les veilles, ni les fatigues, ni l'extrême caducité ne lui ont pu encore faire modérer l'étroite sévérité de sa vie, que Dieu n'a étendue si longtemps qu'afin de nous faire voir une persévérance incroyable. Il fait un carême éternel ; et durant ce carême, il semble qu'il ne se nourrisse que d'oraisons et de jeûnes. Un peu de pain est sa nourriture, de l'eau toute pure étanche sa soif : à ses jours de réjouissance, il y ajoute quelques légumes. Voilà les ragoûts de François de Paule. En santé et en maladie, tel est son régime de vie ; et dans une vie si austère, il est plus content que les rois. Il dit qu'il importe peu de quoi on sustente ce corps mortel, que la foi change la nature des choses, que Dieu donne telle vertu qu'il lui plaît aux nourritures que nous prenons ; et que pour ceux qui mettent leur espérance en lui seul, tout est bon, tout est salutaire : et c'est pour confondre ceux qui voulant se dispenser de la mortification commune, se figurent de vaines appréhensions, afin de les faire servir d'excuse à leur délicatesse affectée.

Que vous dirai-je ici de l'austérité de son jeûne? Il ne songe à prendre sa réfection que lorsqu'il sent que la nuit approche. Après avoir vaqué tout le jour au service de son Créateur, il croit avoir quelque droit de penser à l'infirmité de la nature. Il traite son corps comme un mercenaire à qui il donne son pain. De peur de manger pour le plaisir, il attend la dernière nécessité : par une nourriture modique il se prépare à un sommeil léger, louant la munificence divine de ce qu'elle le sustente de peu.

Qu'est-il nécessaire de vous raconter ses autres austérités ! Sa vie est égale partout ; toutes les parties en sont réglées par la discipline de la pénitence. Demandez-lui la raison d'une telle sévérité? Il vous répondra avec l'apôtre saint Paul : « Ne pensez pas, mes Frères, que je travaille en vain : » *Sic curro, non quasi in incertum*[1]. — Et que faites-vous donc, grand François de Paule? — « Ha! dit-il, je châtie mon corps : » *Castigo corpus meum*. — O le soin inutile, diront les fols amateurs du siècle ! — Mais par ce moyen « je réduis en servitude ma chair : » *In servitutem corpus meum redigo*. — Et pourquoi se donner tant de peines? — « C'est de peur, dit-il, qu'après avoir enseigné les autres, moi-même je ne sois réprouvé : » *Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar*. Je me perdrais par l'amour de moi-même ; par la haine de moi-même je me veux sauver : je ne prends pas ce que le monde appelle commodités, de peur que par un chemin si glissant je ne tombe insensiblement dans les voluptés. Puisque l'amour-propre me presse si fort, je veux me raidir au contraire : pressé plus vivement par la charité de Jésus-Christ, de crainte de m'aimer trop, je me persécute.

[1] *Cor.*, IX, 26, 27.

C'est ainsi que nos pères ont été nourris. L'Eglise dès son berceau a eu des persécuteurs ; et plusieurs siècles se sont passés, pendant lesquels les puissances du monde faisaient pour ainsi dire continuellement rejaillir sur elle le sang de ses propres enfants. Dieu la voulait élever de la sorte, dans les hasards et dans les combats et parmi des durs exercices, de peur qu'efféminée par l'amour des plaisirs de la terre, elle n'eût pas le courage assez ferme, ni digne des grandeurs auxquelles elle était appelée. Sectateurs d'une doctrine établie par tant de supplices, s'il était coulé en nos veines une goutte du sang de nos braves et invincibles ancêtres, nous ne soupirerions pas, comme nous faisons, après ces molles délices qui énervent la vigueur de notre foi, et font tomber par terre cette première générosité du christianisme.

Quelle est ici votre pensée, chrétien? Vous dites que ces maximes sont extrêmement rigoureuses. Elles ne m'étonnent pas moins que vous : toutefois je ne puis vous dissimuler qu'elles sont extrêmement chrétiennes. Jésus, notre Sauveur, dont nous faisons gloire d'être les disciples, après nous les avoir annoncées, les a confirmées par sa mort et nous les a laissées par son Testament. Regardez-le au jardin des Olives, c'est une pieuse remarque de saint Augustin ; toutes les parties de son corps furent teintes par cette mystérieuse sueur. « Que veut dire cela, dit saint Augustin? C'est qu'il avait dessein de nous faire voir que l'Eglise, qui est son corps, devait de toutes parts dégoutter de sang : » *Quid ostendebat, quando per corpus orantis globi sanguinis destillabant, nisi quia corpus ejus, quod est Ecclesia, martyrum sanguine jam fluebat*[1] ?

Vous me direz peut-être que les persécutions sont cessées. Il est vrai, les persécutions sont cessées, mais les martyres ne sont pas cessés. Le martyre de la pénitence est inséparable de la sainte Eglise. Ce martyre, à la vérité, n'a pas un appareil si terrible ; mais ce qui semble lui manquer du côté de la violence, il le récompense par la durée. Pendant toute l'étendue des siècles, il faut que l'Eglise dégoutte de sang ; si ce n'est du sang que répand la tyrannie, c'est du sang que verse la pénitence. « Les larmes, selon

[1] *Enar. in Psal.* LXXXV, n. 1.

la pensée de saint Augustin, sont le sang le plus pur l'âme : » *Sanguis animæ per lacrymas profluat*[1] C'est ce sang qu'épanche la pénitence. Et pourquoi ne comparerai-je pas la pénitence au martyre? Autant que les saints retranchent de mauvais désirs, ne se font-ils pas autant de salutaires blessures? En déracinant l'amour-propre, ils arrachent comme un membre du cœur, selon le précepte de l'Evangile. Car l'amour-propre ne tient pas moins au cœur que les membres tiennent au corps : c'est le vrai sens de cette parole : « Si votre main droite vous scandalise, coupez, tranchez, dit le Fils de Dieu : » *Abscide illam*[2]. C'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il faut porter le couteau jusqu'au cœur, jusqu'aux plus intimes inclinations. L'Apôtre a prononcé pour tous les hommes et pour tous les temps, que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, souffriront persécution : » *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*[3]. Ainsi au défaut des tyrans les saints se persécutent eux-mêmes, tant il est nécessaire que l'Eglise souffre. Une haine injuste et cruelle animait les empereurs contre les gens de bien : une sainte haine anime les gens de bien contre eux-mêmes.

O nouveau genre de martyre, où le martyr patient et le persécuteur sont également agréables; où Dieu, d'une même main, soutient celui qui souffre et couronne celui qui persécute. C'est le martyre de saint François, c'est où il a paru invincible; et quoique vous l'ayez déjà vu dans ce que je vous ai rapporté de sa vie, il faut encore ajouter un trait au tableau que j'ai commencé de sa pénitence, et puis nous passerons à sa charité.

Je dis donc qu'il y a deux choses qui composent la pénitence : la mortification du corps et l'abaissement de l'esprit. Car la pénitence, comme je l'ai touché au commencement de ce discours, est un sacrifice de tout l'homme, qui se jugeant digne du dernier supplice, se détruit en quelque façon devant Dieu. Par conséquent il est nécessaire, afin que le sacrifice soit plein et entier, de dompter et l'esprit et le corps : le corps par les mortifications, et l'esprit par l'humilité. Et d'autant que le sacrifice est plus agréable lorsque la victime est plus noble, il ne faut point douter que ce ne soit une action sans comparaison plus excellente, d'humilier son esprit devant Dieu que de châtier son corps pour l'amour de lui : de sorte que l'humilité est la partie la plus essentielle de la pénitence chrétienne. C'est pourquoi le docte Tertullien donne cette belle définition à la pénitence : « La pénitence, dit-il c'est la science d'humilier l'homme : » *Prosternendi et humilificandi hominis disciplina*[1]. D'où passant plus outre, je dis que si la vie chrétienne est une pénitence continuelle, ainsi que nous l'avons établi par la doctrine de saint Augustin, ce qui fait le vrai pénitent, c'est ce qui fait le vrai chrétien; et partant c'est en l'humilité que consiste la souveraine perfection du christianisme.

Ainsi ne vous persuadez pas avoir vu toute la pénitence de François de Paule, quand je vous ai fait contempler ses austérités : je ne vous ai encore montré que l'écorce. Tout sec et exténué qu'est son corps par les jeûnes et par les veilles il est encore plus mortifié en esprit. Son âme, est en quelque sorte plus exténuée; elle est entièrement vide de ses vaines pensées qui nous enflent. Dans une pureté angélique, dans une vertu si constante, si consommée, il se compte pour un serviteur inutile, il s'estime le moindre de tous ses frères. Le souverain Pontife lui parle de le faire prêtre : François de Paule est effrayé du seul nom de *prêtre*. — Ha! faire prêtre un pécheur comme moi! — Cette proposition le fait trembler jusqu'au fond de l'âme. O confusion de notre siècle! Des hommes tout sensuels comme nous se présentent audacieusement à ce redoutable ministère, dont le seul nom épouvante cet ange terrestre! Pour les honneurs du siècle, jamais homme les a-t-il plus méprisés? Il ne peut pas seulement comprendre pour quelle raison on les nomme honneurs. O Dieu, quel coup de tonnerre fut-ce pour lui, lorsqu'on lui apporta la nouvelle que le roi Louis XI le voulait avoir à sa Cour, que le pape lui ordonnait d'y aller, et auparavant de passer à Rome! Combien regretta-t-il la douce retraite de sa solitude, et la bienheureuse obscurité de sa vie! Et pourquoi, disait-il, pourquoi faut-il que ce pauvre ermite soit connu des grands de la terre? Hé! dans quel coin pourrai-je dorénavant me cacher, puisque dans les déserts mêmes de la Calabre je suis connu par un roi de France?

C'est ici, chrétiens, où je vous prie de vous rendre attentifs à ce que va faire François de Paule : voici le plus grand miracle de ce saint homme. Certes je ne m'étonne plus qu'il ait tant de fois passé au milieu des flammes sans en avoir été offensé; ni de ce que domptant la fureur de ce terrible détroit de Sicile, fameux par tant de naufrages, il ait trouvé sur son seul manteau l'assurance que les plus adroits nautonniers ne pouvaient trouver dans leurs grands navires. La Cour qu'il a surmontée a des flammes

[1] Serm. CCCLI, n. 7.— [2] *Marc.*, IX, 42. — [3] II *Timoth.*, III, 12.

[1] *De Pœnit.*, n. 9.

plus dévorantes, elle a des écueils plus dangereux; et bien que les inventions hardies de l'expression poétique n'aient pu nous représenter la mer de Sicile si horrible que la nature l'a faite, la Cour a des vagues plus furieuses, des abîmes plus creux et des tempêtes plus redoutables. Comme c'est de la Cour que dépendent toutes les affaires et que c'est aussi là qu'elles aboutissent, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appas, y étale toute sa pompe. Là est l'empire de l'intérêt; là est le théâtre des passions; là elles se montrent les plus violentes; là elles sont les plus déguisées. Voici donc François de Paule dans un nouveau monde. Il regarde ce mouvement, ces révolutions, cet empressement éternel, et uniquement pour des biens périssables, et pour une fortune qui n'a rien de plus assuré que sa décadence; il croit que Dieu ne l'a amené en ce lieu, que pour connaître mieux jusqu'où se peut porter la folie des hommes.

A Rome le pape lui rend des honneurs extraordinaires; tous les cardinaux le visitent. En France trois grands rois le caressent, et après cela je vous laisse à penser si tout le monde lui applaudit. A peine peut-il comprendre pourquoi on le respecte si fort. Il ne s'élève point parmi des faveurs si inespérées; c'est toujours le même homme, toujours humble, toujours soumis. Il parle aux grands et aux petits avec la même franchise, avec la même liberté : il traite avec tous indifféremment par des discours simples, mais bien sensés, qui ne tendent qu'à la gloire de Dieu et au salut de leurs âmes. O personnage vraiment admirable! Doux attraits de la Cour, combien avez-vous corrompu d'innocents? Ceux qui vous ont goûtés ne peuvent presque goûter autre chose. Combien avons-nous vu de personnes, je dis même des personnes pieuses, qui se laissaient comme entraîner à la Cour sans dessein de s'y engager? Oh! non, ils se donneront bien de garde de se laisser ainsi captiver. Enfin l'occasion s'est présentée belle, le moment fatal est venu, la vague les a poussés et les a emportés ainsi que les autres. Ils n'étaient venus, disaient-ils, que pour être spectateurs de la comédie; à la fin, à force de la regarder, ils en ont trouvé l'intrigue si belle, qu'ils ont voulu jouer leur personnage. La piété même s'y glisse, souvent elle ouvre des entrées favorables; et après que l'on a bu de cette eau, tout le monde le dit, les histoires le publient, l'âme est toute changée par une espèce d'enchantement : c'est un breuvage charmé, qui enivre les plus sobres.

Cependant l'incomparable François de Paule est solitaire jusque dans la Cour : rien ne l'ébranle, rien ne l'émeut; il ne demande rien, il ne s'empresse de rien, non pas même pour l'établissement de son Ordre; il s'en remet à la Providence. Pour lui, il ne fait que ce qu'il a à faire, d'instruire ceux que Dieu lui envoie et d'édifier l'Eglise par ses bons exemples. Je pense que je ne dirai rien qui soit éloigné de la vérité, si je dis que la Cour de Louis XI devait être la plus raffinée de l'Europe : car s'il est vrai que l'humeur du prince règle les passions de ses courtisans, sous un prince si rusé tout le monde raffinait sans doute; c'était la manie du siècle, c'était la fantaisie de la Cour. François de Paule regarde leurs souplesses avec un certain mépris. Pour lui, bien qu'il soit obligé de converser souvent avec eux, il conserve cette bonté si franche et si cordiale, et cette naïve enfance de son innocente simplicité. Chacun admire une si grande candeur, et tout le monde demeure d'accord qu'elle vaut mieux que toutes les finesses.

Ici il me vient une pensée, de considérer lequel a l'âme plus grande et plus royale, de Louis ou de François de Paule. Oui, j'ose comparer un pauvre moine avec un des plus grands rois et des plus politiques qui ait jamais porté la couronne; et sans délibérer davantage, je donne la préférence à l'humble François. En quoi mettons-nous la grandeur de l'âme? Est-ce à prendre de nobles desseins? Tous ceux de Louis sont enfermés dans la terre : François ne trouve rien qui soit digne de lui que le ciel. Louis, pour exécuter ce qu'il prétendait, cherchait mille pratiques et mille détours; et avec sa puissance royale, il ne pouvait si bien nouer ses intrigues, que souvent un petit ressort venant à manquer, toute l'entreprise ne fût renversée. François se propose de plus grands desseins, et sans aucun détour y va par des voies très-courtes et très-assurées. Louis, à ce que remarque l'histoire, avec tous ses impôts et tous ses tributs, à peine a-t-il assez d'argent dans ses coffres pour réparer les défauts de sa politique. François rachète tous ses péchés, François gagne le ciel par ses larmes et par de pieux désirs; ce sont ses richesses les plus précieuses, et il en a dans son cœur un trésor immense et une source infinie. Louis, en une infinité de rencontres, est contraint de plier sous les coups de sa mauvaise fortune : et la fortune et le monde sont au-dessous de François. Enfin, pour vous faire voir la royauté de François, considérez ce prince qui tremble dans ses forteresses et au milieu de ses gardes. Il sent approcher une ennemie qui tranchera toutes ses espérances, et

néanmoins il ne peut éviter ses attaques. Fidèles, vous entendez bien que c'est de la mort dont je parle. Regardez maintenant le pauvre François, voyez, voyez si la mort lui fait seulement froncer les sourcils : il la contemple avec un visage riant, il lui tend de bon cœur les mains, il lui montre l'endroit où elle doit frapper, il lui présente cette pourriture du corps. O mort, lui dit-il, quoique le monde t'appelle cruelle, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce que j aime : tu ne rompras pas le cours de mes desseins ; au contraire tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé; tu me déferas tout à fait des choses dont il y a si longtemps que je tâche de me dépouiller; tu me délivreras de ce corps. O mort, je t'en remercie : il y a près de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger.

O fermeté invincible de François de Paule ! ô grande âme et vraiment royale! Que les rois de la terre se glorifient dans leur vaine magnificence : il n'y a point de royauté pareille à celle de François de Paule. Il règne sur ses appétits : il est paisible, il est satisfait. La vie la plus heureuse est celle qui appréhende le moins la mort. Et qui de nous aime si fort le monde, qu'il ne désirât plutôt de mourir comme le pauvre François de Paule que comme le roi Louis XI ? Que si nous voulons mourir comme lui, il faudrait vivre aussi comme lui. Sa vie a donc été bienheureuse. Il est vrai qu'il s'est affligé par diverses austérités; mais souffrant pour l'amour de celui qui seul avait gagné ses affections, sa charité charmait tous ses maux, elle adoucissait toutes ses douleurs. O puissance de la charité ! direz-vous. Mais le voulez-vous voir par l'exemple de saint François? un moment d'audience satisfera ce pieux désir.

SECOND POINT.

Ne vous étonnez pas, chrétiens, si dans une vie si dure, si laborieuse, l'admirable François de Paule a toujours un air riant et toujours un visage content. Il aimait, et c'est tout vous dire, parce que, dit saint Augustin, « celui qui aime ne travaille pas : » *Qui amat non laborat* [1]. Voyez les folles amours du siècle, comme elles triomphent parmi les souffrances. Or la charité de Jesus venant d'une source plus haute, est aussi plus pressante et plus forte : *Charitas Christi urget nos.* Et encore que son cours soit plus réglé, il n'en est pas moins impétueux. Certes, il faut l'avouer, mes chers Frères, à notre grande confusion, que nous entendons peu ce que l'on nous dit de son énergie. Le langage de l'amour de Dieu nous est un langage barbare. Les âmes froides et languissantes, comme les nôtres, ne comprennent pas ces discours, qui sont pleins d'une ardeur si divine : *Non capit ignitum eloquium frigidum pectus*, disait le dévot saint Bernard [1]. Si je vous dis que l'amour de Dieu fait oublier toutes choses aux âmes qui en sont frappées; si je vous dis qu'en étant possédées, elles en perdent le soin de leur corps, qu'elles ne songent presque plus ni à l'habiller, ni à le nourrir, comme peut-être vous ne ressentez pas ces mouvements en vous-mêmes, vous prendrez peut-être ces vérités pour des rêveries agréables ; et moi, qui suis bien éloigné d'une expérience si sainte, je ne pourrais jamais vous parler des doux transports de la charité, si je n'empruntais les sentiments des saints Pères.

Ecoutez donc le grand saint Basile, l'ornement de l'Eglise orientale, le rempart de la foi catholique contre la perfidie arienne. Voici comme parle ce saint évêque : « Sitôt que quelque rayon de cette première beauté commence à paraître sur nous, notre esprit transporté par une ravissante douceur, prend aussitôt la mémoire de toutes ses autres occupations : il oublie toutes les nécessités de la vie. Nous aimons tellement cet amour bienheureux et céleste, que nous ne pouvons plus sentir d'autres flammes. » Fidèles, que veut-il dire, que nous aimons cet amour tout céleste ? *Cœlestem illum ac plane beatum amantes amorem* [2]. C'est par l'amour qu'on aime : mais comment se peut-il faire qu'on aime l'amour ? Ah ! c'est que l'âme fidèle, blessée de l'amour de son Dieu, aimant elle sent qu'elle aime, elle s'en réjouit, elle en triomphe de joie; elle commence à s'aimer elle-même, non pas pour elle-même, mais elle s'aime de ce qu'elle aime Dieu : *Cœlestem illum ac plane beatum amantes amorem.* Et cet amour lui plaît tellement, qu'en faisant toutes ses délices, elle regarde tout le reste avec indifférence C'est ce que dit le tendre et affectueux saint Bernard, que celui qui aime, il aime : *Qui amat, amat* [3]. Ce n'est pas, ce semble, une grande merveille. Il aime, c'est-à-dire, il ne sait autre chose qu'aimer; il aime, et c'est tout, si vous me permettez cette façon de parler familière. L'amour de Dieu, quand il est dans une âme, il change tout en soi-même : il ne souffre ni douleur, ni crainte, ni espérance que celles qu'il donne.

François de Paule, ô l'ardent amoureux ! Il

[1] *In Joan.*, tract. XLVIII, n. 1.

[1] *In Cant.*, serm. LXXI, X, n. 1. — [2] *In Psal.*, XLIV, n. 6. — [3] *In Cant.*, serm. LXXXIII, n. 3.

est blessé, il est transporté; on ne peut le tirer de sa chère cellule, parce qu'il embrasse son Dieu en paix et en solitude. L'heure de manger arrive: il a une nourriture plus agréable, goûtant les douceurs de la charité. La nuit l'invite au repos: il trouve son véritable repos dans les chastes embrassements de son Dieu. Le roi le demande avec une extrême impatience: il a affaire, il ne peut quitter: il est renfermé avec Dieu dans de secrètes communications. On frappe à sa porte avec violence: la charité, qui a occupé tous ses sens par le ravissement de l'esprit, ne lui permet d'entendre autre chose que ce que Dieu lui dit au fond de son cœur dans un saint et ineffable silence. C'est qu'il aime son Dieu et qu'il aime tellement cet amour, qu'il veut le voir tout seul dans son cœur; et autant qu'il lui est possible, il en chasse tous les autres mouvements. Comme chacun parle de ce qu'il aime, et que l'aimable François de Paule n'aime que ce saint et divin amour, aussi ne parle-t-il d'autre chose. Il avait gravée bien profondément au fond de son âme cette belle sentence du saint Apôtre: *Omnia vestra in charitate fiant* [1]: « Que toutes vos actions se fassent en charité. » Allons en charité, disait-il, faisons par charité: c'était la façon de parler ordinaire que ce saint homme avait toujours à la bouche, fidèle interprète du cœur. De cette sorte tous ses discours étaient des cantiques de l'amour divin, qui calmaient tous ses mouvements, qui enflammaient ses pieux désirs, qui charmaient toutes les douleurs de cette vie misérable.

Mais encore est-il nécessaire que je tâche de vous faire comprendre la force de cette parole, qui était si familière au Saint dont nous célébrons les louanges. Comprenez, comprenez, chrétiens, combien doivent être divins les mouvements des âmes fidèles. L'antiquité profane consacrait toutes nos affections, et en faisait ses divinités; et l'amour avait ses temples dans Rome, pour ne pas parler en ce lieu de ceux de la peur et des autres passions plus basses. Quand ils se sentaient possédés de quelque mouvement extraordinaire, ils croyaient qu'il venait d'un Dieu, ou bien que ce désir violent était lui-même leur Dieu: *An sua cuique Deus fit dira cupido* [2]? Permettez-moi ce petit mot d'un auteur profane, que je m'en vais tâcher d'effacer par un passage admirable d'un auteur sacré. Il n'y a que les chrétiens qui puissent se vanter que leur amour est un Dieu. « Dieu est amour; Dieu est charité, » dit le bien-aimé disciple: *Deus charitas est* [3]. « Et puisque Dieu est charité, poursuit-il, celui qui demeure en charité, demeure en Dieu et Dieu en lui: » *Et qui manet in charitate, in Deo manet et Deus in eo.* O divine théologie! Comprendrons-nous bien ce mystère? Oui, certes, nous le comprendrons avec l'assistance divine, en suivant les vestiges des anciens docteurs.

Pour cela élevez vos esprits jusqu'aux choses les plus hautes, que la foi chrétienne nous représente. Contemplez dans la Trinité adorable le Père et le Fils, qui emflammés l'un pour l'autre par le même amour, produisent un torrent de flammes, un amour personnel et subsistant, que l'Écriture appelle le Saint-Esprit; amour qui est commun au Père et au Fils, parce qu'il procède du Père et du Fils. C'est ce Dieu qui est charité, selon que dit l'Apôtre saint Jean: *Deus charitas est.* Car de même que le Fils de Dieu procédant par intelligence, il est intelligence et par soi: ainsi le Saint-Esprit procédant par amour est amour. C'est pourquoi le dévot saint Bernard voulant nous exprimer que le Saint-Esprit est amour, il l'appelle le baiser de la bouche de Dieu, un fleuve de joie, un fleuve de vin pur, un fleuve de feu céleste, un qui vient de deux, qui unit les deux, lien vital et vivant: *Unus ex duobus, uniens ambos vivificum gluten* [1]. En quoi il suit la profonde théologie de son maître saint Augustin, qui appelle le Saint-Esprit le lien commun du Père et du Fils [2]: et de là vient que les Père l'ont appelé le saint complément de la Trinité [3]; d'autant que l'union, c'est ce qui ach ve les choses: tout est accompli quand l'union est faite, on ne peut plus rien ajouter.

C'est donc ce Dieu charité qui est l'amour du Père et du Fils, qui descendant en nos cœurs y opère la charité. « Celui, dit saint Augustin, qui lie la société du Père et du Fils, c'est lui qui lie la société et entre nous et avec le Père et le Fils. Ils nous réduisent en un par le Saint-Esprit, qui est commun à l'un et à l'autre, qui est Dieu et amour de Dieu: » *Quod ergo commune est Patri et Filio, per hoc nos voluerunt habere communionem et inter nos et secum, et per illud donum nos colligere in unum quod ambo habent unum, hoc est, per Spiritum sanctum Deum et donum Dei* [4]. C'est donc le Saint-Esprit qui étant dès l'éternité le lien du Père et du Fils, puis se communiquant à nous par une miséricordieuse condescendance, nous attache premièrement à Dieu par un pur amour et par le même nœud

[1] I *Cor.*, XVI, 14. — [2] Virg., *Æneid.*, lib. IX. v. 185. — [3] I *Joan.*, IV, 16.

[1] *In Cant.*, serm. VIII, n. 2; *in Ascens. Dom.*, serm. V, n. 13; *in Fest. Pent.*, serm. III, n. 1. — [2] S. August., serm LXXI, n. 18, serm. CCXII, n. 6; *Enchir.*, cap. LVI n. 15. — [3] S. Basil., lib. *de Spir. sancto*, cap. XVIII, n. 45. — [4] S. August., serm. LXXI, n. 18.

nous unit les uns aux autres. Telle est l'origine de la charité, qui est la chaîne qui lie toutes choses : c'est ce Dieu charité. Il n'est pas plutôt en nos âmes que lui, qui est amour et charité, il les embrase de ses feux, il y coule un amour qui lui ressemble en quelque sorte : à cause qu'il est le Dieu charité, il nous donne la charité. Remplis de cet amour qui procède du Père et du Fils, nous aimons le Père et le Fils, et nous aimons aussi avec le Père et le Fils cet amour bienheureux qui nous fait aimer le Père et le Fils, dit saint Augustin. Ne vous souvient-il pas de ce que nous disions tout à l'heure, que nous aimions l'amour ? C'est le sens profond de cette parole de saint Basile, que nous n'avions pour lors que légèrement effleuré. Ce baiser divin, souvenez-vous que c'est saint Bernard qui appelle ainsi le Saint-Esprit, ce baiser mutuel que le Père et le Fils se donnent dans l'éternité et qu'ils nous donnent après dans le temps, nous nous le donnons les uns aux autres par un épanchement d'amour. C'est en cette manière que la charité passe du ciel en la terre, du cœur de Dieu dans le cœur de l'homme, où, comme dit l'Apôtre [1], « elle est répandue par le Saint-Esprit qui nous est donné. » Par où vous voyez ces deux choses, que le Saint-Esprit nous est donné, et que par lui la charité nous est donnée ; et partant il y a en nos cœurs, premièrement la charité incréée qui est le Saint-Esprit, et après, la charité créée qui nous est donnée par le Saint-Esprit. De là vient que l'apôtre saint Jean, qui a dit que Dieu est charité, dit dans le même endroit que la charité est de Dieu : *Charitas ex Deo est* [2]. Car le Saint-Esprit n'est pas plutôt dans nos âmes, que les embrasant de ses feux, il y coule un amour qui lui est en quelque sorte semblable ; étant le Dieu charité, il y opère la charité. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean considérant le ruisseau dans sa source, et la source dans le ruisseau, prononce cette haute parole que « Dieu est charité, » et que « qui demeure en charité, demeure en Dieu et Dieu en lui. »

Que dirai-je maintenant de vous, ô admirable François de Paule, qui n'avez que la charité dans la bouche, parce que vous n'avez que la charité dans le cœur ? Je ne m'étonne pas, chrétiens, de ce que dit de ce saint personnage le judicieux Philippe de Comines, qui l'avait vu souvent en la Cour de Louis XI : « Je ne pense, dit-il, jamais avoir vu homme vivant de si sainte vie, où il semblât mieux que le Saint-Esprit parlait par sa bouche. » C'est que ses paroles et son action étant animées par la charité, semblaient n'avoir rien de mortel, mais faisaient

[1] *Rom.*, v, 5. — [2] I *Joan.*, iv, 7.

éclater tout visiblement l'opération de l'Esprit de Dieu, souverain moteur de son âme. De là vient ce que remarque le même auteur, que qu'il fût ignorant et sans lettres, il parlait si bien des choses divines et dans un sens si profond, que tout le monde en était étonné. C'est que ce maître tout-puissant l'enseignait par son onction. Enfin c'était par sa charité qu'il semblait avoir sur toutes les créatures un commandement absolu, parce que uni à Dieu par une amitié si sincère, il était comme un Dieu sur la terre, selon ce que dit l'apôtre saint Paul, que « qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui : » *Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est* [1].

C'est une chose admirable, que la miséricorde de notre Dieu ait porté cette majesté souveraine à se rabaisser jusqu'à nous, non-seulement par une amitié cordiale, mais encore quelquefois, si je l'ose dire, par une étroite familiarité. « Je viens, dit-il, frapper à la porte ; si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai avec lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi : » *Ecce sto ad ostium et pulso; si quis audierit vocem meam et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum et cœnabo cum illo, et ipse mecum* [2]. Se peut-il rien de plus libre ? François de Paule, ce bon ami, étant ainsi familier avec Dieu à cause de son innocence, il disposait librement des biens de son Dieu, qui semblait lui avoir tout mis à la main. Aussi certes, s'il m'est permis de parler comme nous parlons dans les choses humaines, ce n'était pas une connaissance d'un jour. Le saint homme François de Paule ayant commencé sa retraite à douze ans, et ayant toujours donné dès sa tendre enfance des marques d'une piété extraordinaire, il y a grande apparence qu'il a toujours conservé l'intégrité baptismale : et ce sont ces âmes que Dieu chérit, ces âmes toujours fraîches et toujours nouvelles, qui gardant inviolablement leur première fidélité, après une longue suite d'années paraissent telles devant sa face, aussi saintes, aussi innocentes qu'elles sortirent des eaux du baptême. Et c'est, mes Frères, ce qui me confond. O Dieu de mon cœur, quand je considère que cette âme si chaste, si virginale, cette âme qui est toujours demeurée dans la première enfance du saint baptême, fait une pénitence si rigoureuse, je frémis jusqu'au fond de l'âme. Fidèles, quelle indignité ! Les innocents font pénitence, et les criminels vivent dans les délices.

O sainte pénitence, autrefois si honorée dans l'Eglise, en quel endroit du monde t'es-tu maintenant retirée ? Elle n'a plus aucun rang dans le siècle : rebutée de tout le monde, elle s'est

[1] I *Cor.*, vi, 17. — [2] *Apoc.*, iii, 20.

jetée dans les cloîtres ; et néanmoins ce n'est pas là qu'elle est le plus nécessaire. C'est là que se retirent les personnes les plus pures ; et nous qui demeurons dans les attachements de la terre, nous que les vains désirs du siècle embarrassent en tant de pratiques criminelles, nous nous moquons de la pénitence, qui est le seul remède de nos désordres. Consultons-nous dans nos consciences : sommes-nous véritablement chrétiens? Les chrétiens sont les enfants de Dieu, et les enfants de Dieu sont poussés par l'Esprit de Dieu ; et ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, la charité de Jésus les presse. Hélas ! oserions-nous bien dire que l'amour de Jésus nous presse, nous qui n'avons d'empressement que pour les biens de la terre, qui ne donnons pas à Dieu un moment de temps bien entier? Chauds pour les intérêts du monde, froids et languissants pour le service du Sauveur Jésus. Certes, si nous étions, je ne dis pas pressés, nous n'en sommes plus à ces termes ; mais si nous étions tant soit peu émus par la charité de Jésus, nous ne ferions pas tant de résolutions inutiles : le saint jour de Pâque ne nous verrait pas toujours chargés des mêmes crimes, dont nous nous sommes confessés les années passées. Fidèles, qui vous étonnez de tant de fréquentes rechutes, ah ! que la cause en est bien visible ! Nous ne voulons point nous faire de violence, nous voulons trop avoir nos commodités, et les commodités nous mènent insensiblement dans les voluptés : ainsi accoutumés à une vie molle, nous ne pouvons souffrir le joug de Jésus. Nous nous impatientons contre Dieu des moindres disgrâces qui nous arrivent, au lieu de les recevoir de sa main pour l'expiation de nos fautes ; et dans une si grande délicatesse, nous pensons pouvoir honorer les Saints, nous faisons nos dévotions à la mémoire de François de Paule. Est-ce honorer les Saints, que de condamner leur vie par une vie tout opposée ? Est-ce honorer les Saints, que d'entendre parler de leurs vertus, et n'être pas touchés du désir de les imiter ? Est-ce honorer les Saints, que de regarder le chemin par lequel ils sont montés dans le ciel, et de prendre une route contraire ?

Figurez-vous, mes Frères, que le vénérable François de Paule vous paraît aujourd'hui sur ces terribles autels, et qu'avec sa gravité et sa simplicité ordinaire : Chrétiens, vous dit-il, qu'êtes-vous venus faire en ce temple ? Ce n'est pas pour m'y rendre vos adorations : vous savez qu'elles ne sont dues qu'à Dieu seul. Vous voulez peut-être que je m'intéresse de vos folles prétentions. Vous me demandez une vie aisée, à moi qui ai mené une vie rigoureuse. Je présenterai volontiers vos vœux à notre grand Dieu, au nom de son cher Fils Jésus-Christ, pourvu que ce soit des vœux qui paraissent dignes de chrétiens. Mais apprenez de moi que si vous désirez que nous autres amis de Dieu prions pour vous notre commun Maître, il veut que vous craigniez ce que nous avons craint, et que vous aimiez ce que nous avons aimé sur la terre. En vivant de la sorte, vous nous trouverez de vrais frères et charitables intercesseurs.

Allons donc tous ensemble, fidèles, allons rendre les vrais honneurs à l'humble François de Paule. Je vous ai apporté en ce lieu des reliques de ce saint homme : l'odeur qui nous reste de sa sainteté et la mémoire de ses vertus, c'est ce qu'il a laissé sur la terre de meilleur et de plus utile : ce sont les reliques de son âme. Baisons ces précieuses reliques, enchâssons-les dans nos cœurs comme dans un saint reliquaire. Ne souhaitons pas une vie si douce ni si aisée ; ne soyons pas fâchés quand elle sera détrempée de quelques amertumes. Le soldat est trop lâche, qui veut avoir tous ses plaisirs pendant la campagne : le laboureur est indigne de vivre, qui ne veut point travailler avant la moisson. Et toi, dit Tertullien [1], tu es trop délicat chrétien, si tu désires les voluptés même dans le siècle. Notre temps de délices viendra ; c'est ici le temps d'épreuve et de pénitence. Les impies ont leur temps dans le siècle, parce que leur félicité ne peut pas être éternelle : le nôtre est différé après cette vie, afin qu'il puisse s'étendre dans les siècles des siècles. Nous devons pleurer ici-bas, pendant qu'ils se réjouissent : quand l'heure de notre triomphe sera venue, ils commenceront à pleurer. Gardons-nous bien de rire avec eux, de peur de pleurer aussi avec eux : pleurons plutôt avec les Saints, afin de nous réjouir en leur compagnie. Gémissons en ce monde, comme a fait le pauvre François : soyons imitateurs de sa pénitence, et nous serons compagnons de sa gloire. *Amen.*

[1] *De Spectac.* n. 28.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BERNARD

PRÊCHÉ A METZ, TRÈS-PROBABLEMENT A L'ABBAYE SAINTE-MARIE DU PETIT-CLAIRVAUX LE 20 AOUT, AU PLUS TARD, EN 1655.

On peut sans hésitation appeller ce discours le chef-d'œuvre de la jeunesse de Bossuet. Les circonstances expliquent l'essor que son génie y a pris : le sujet allait à son âme, il lui était doublement cher, et par le grand caractère qu'il avait à retracer, et par cet amour que l'on porte naturellement au pays natal : Bernard, on le sait, a eu son berceau dans la patrie de Bossuet. Metz n'avait pas oublié non plus comment le *charitable pacificateur* l'avait délivrée des fureurs de Renaud de Bar. Ainsi tout concourait à inspirer le jeune orateur, et l'on s'explique avec quelle prédilection marquée il a, plus que précédemment, appliqué les forces de son génie à mettre en lumière un tableau où se déroulent si merveilleusement les plus belles scènes de la grandeur chrétienne. Au reste, si le lecteur veut, avec autant de profit que de vraie jouissance, étudier plus à fond et goûter davantage ce premier élan du génie de Bossuet, nous ne saurions trop lui recommander la belle analyse que M. Gandar nous en a donnée dans *Bossuet orateur* l. 1. ch. IV, §. 2.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.

Je n'ai pas estimé que je susse aucune chose parmi vous, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

I *Corinth.*, II, 2.

Nos églises de France ont introduit dans le dernier siècle une pieuse coutume, de commencer les prédications en invoquant l'assistance divine par les intercessions de la bienheureuse Marie. Comme nos adversaires ne pouvaient souffrir l'honneur si légitime que nous rendons à la sainte Vierge, comme ils la blâmaient par des invectives aussi sanglantes qu'elles étaient injustes et téméraires, l'Eglise a cru qu'il était à propos de résister à leur audacieuse entreprise, et de recommander d'autant plus cette dévotion aux fidèles, que l'hérésie s'y opposait avec plus de fureur. Et parce que nous n'avons rien de plus vénérable que la prédication du saint Evangile, c'est là qu'elle invite tous ses enfants à implorer les oraisons de Marie, qu'elle reconnaît leur être si profitable.

Mais il y a, ce me semble, une autre raison plus particulière de cette sainte cérémonie, c'est que le devoir des prédicateurs est d'engendrer Jésus-Christ dans les âmes. « Mes petits enfants, dit l'Apôtre, pour lesquels je suis encore dans les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous[1]. » Vous voyez qu'il enfante et qu'il engendre Jésus-Christ dans les âmes : ainsi il y a quelque convenance entre les prédicateurs de la parole divine et la sainte Mère de Dieu. C'est pourquoi le grand saint Grégoire ne craint pas d'appeler *mères de Jésus-Christ* ceux qui sont appelés à ce glorieux ministère[2]. De là vient que l'Eglise s'est persuadé aisément que vous, ô très-heureuse Marie, bénite entre toutes les femmes, vous qui avez été prédestinée dès l'éternité pour engendrer selon la chair le Fils du Très-Haut, vous aideriez volontiers de vos pieuses intercessions ceux qui le doivent engendrer en esprit dans les cœurs de tous les fidèles.

Mais dans quelle prédication doit-on plus espérer de votre secours que dans celle que ce peuple attend aujourd'hui, où nous avons à louer la grâce et la miséricorde divine dans la sainteté du dévot Bernard, de Bernard le plus fidèle et le plus chaste de vos enfants; celui de tous les hommes qui a le plus honoré votre maternité glorieuse, qui a le mieux imité votre pureté angélique, qui a cru devoir à vos soins et à votre charité maternelle l'influence continuelle des grâces qu'il recevait de votre cher Fils ? Aidez-nous donc par vos saintes prières, ô très-bénite Marie, aidez-nous à louer l'ouvrage de vos prières : pour cela nous nous jetons à vos pieds, vous saluant et vous disant avec l'ange : *Ave.*

Parmi les divers ornements du pontife de la loi ancienne, celui qui me semble le plus remarquable, c'est ce mystérieux pectoral, sur lequel selon l'Ecriture il portait gravé ces mots : *Urim et Tumim*[1], c'est-à-dire Vérité et Doctrine; ou comme l'entendent d'autres interprètes, Lumière et Perfection. Je sais que cela est écrit pour nous faire voir quelles doivent être les qualités des ministres des choses sacrées; et qu'encore que leurs habillements magnifiques semblent les rendre assez remarquables, ce n'est pas là toutefois ce qui les doit discerner du peuple; mais que la vraie marque sacerdotale, le vrai ornement du grand prêtre, c'est la Doctrine et la Vérité : c'est ce qui nous est représenté en ce lieu.

Mais si nous portons plus loin nos pensées, si dans le pontife du Vieux Testament, qui n'avait

[1] *Galat.*, IV, 19. — [2] *In Evang.*, lib. I, hom. III, n. 2.

[1] *Levit.*, VIII, 8.

que des ombres et des figures, nous considérons Jésus-Christ, qui est la fin de la loi et le pontife de la nouvelle alliance, nous y trouverons quelque chose de plus merveilleux Chrétiens, c'est ce saint Pontife, c'est ce grand Sacrificateur qui porte véritablement sur lui-même la doctrine, la perfection et la vérité, non point sur des pierres précieuses, ni dans des caractères gravés, comme faisaient les enfants d'Aaron, mais dans ses actions irrépréhensibles et dans sa conduite toute divine.

Pour comprendre cette vérité nécessaire à l'intelligence de notre texte, remettez s'il vous plaît, en votre mémoire que Jésus-Christ notre Maître est le Fils de Dieu. Vous êtes trop bien instruits pour ignorer que Dieu n'engendre pas à la façon ordinaire, et que cette génération n'a rien de matériel ni de corruptible. Dieu est esprit, fidèles, et ne vit que de raison et d'intelligence; de là vient aussi qu'il engendre par son intelligence et par sa raison ; de sorte que le Fils de Dieu est le fruit d'une connaissance très-pure, et qui, dans une simplicité incompréhensible, ne laisse pas d'être infiniment étendue. Etant le fruit de la raison et de l'intelligence divine, il est lui-même raison et intelligence; et c'est pourquoi l'Ecriture l'appelle la parole et la sagesse du Père.

Et d'autant qu'il ne se peut faire que Dieu agisse autrement que par sa raison et par sa sagesse, de là vient que nous voyons dans les saintes Lettres que Dieu a tout fait par son Verbe, qui est son Fils : *Omnia per ipsum facta sunt* [1], parce que son Verbe est sa raison et sa lumière. C'est pourquoi cette grande machine du monde est un ouvrage si bien entendu, et fait reluire de toutes parts un ordre si admirable avec un excellente raison. Il ne se peut que la disposition n'en soit belle, et tous les mouvements raisonnables, parce qu'ils viennent d'une idée très-sage, et d'une science très-assurée, et d'une raison souveraine, qui est le Verbe et le Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, par qui elles sont disposées et régies.

Or, fidèles, ce Verbe divin après avoir fait éclater sa sagesse dans la structure et le gouvernement de cet univers, parce que, comme dit l'apôtre saint Jean, par lui toutes choses ont été faites, touché d'un amour incroyable pour notre nature, il nous le manifeste encore d'une façon tout ensemble plus familière et plus excellente dans un ouvrage plus divin, et qui ne laisse pas toutefois de nous toucher aussi de bien plus près. Comment cela, direz-vous? Ah ! voici le grand conseil de notre bon Dieu et la grande consolation des fidèles : c'est que ce Verbe éternel, comme vous savez, s'est fait homme dans la plénitude des temps; il s'est uni à notre nature, il a pris l'humanité dans les entrailles de la bienheureuse Marie ; et c'est cette miraculeuse union qui nous a donné Jésus-Christ, Dieu et Homme, notre Maître et notre Sauveur.

Par conséquent la sainte humanité de Jésus étant unie au Verbe divin, elle est régie et gouvernée par le même Verbe. Car, de même que la raison humaine gouverne les appétits du corps qui lui est uni, tellement que la partie même inférieure participe en quelque sorte à la raison, en tant qu'elle s'y soumet et lui obéit : de même le Verbe divin gouverne l'humanité dont il s'est revêtu ; et comme il l'a rendue sienne d'une façon extraordinaire, il la régit aussi, il la meut et il l'anime avec un soin et d'une manière ineffable ; si bien que toutes les actions de cette nature humaine, que le Verbe divin s'est appropriée, sont toutes pleines de cette sagesse incréée, qui est le Fils de Dieu, et sont dignes du Verbe éternel auquel elle est divinement unie et par lequel elle est singulièrement gouvernée. De là vient que les anciens Pères parlant des actions de cet Homme-Dieu, les ont appelées *Opérations théandriques*, c'est-à-dire opérations mêlées du divin et de l'humain, opérations divines et humaines tout ensemble : humaines par leur nature, divines par leur principe; d'autant que le Dieu Verbe s'étant rendu propre la sainte humanité de Jésus, il en considère les actions comme siennes, et ne cesse d'y faire couler une influence toute divine de grâces et de sagesse qui les anime, et qui les relève au delà de ce que nous pouvons concevoir.

Notre doctrine étant ainsi supposée, il ne nous sera pas difficile de l'appliquer aux paroles du saint Apôtre, qui servent de fondement à tout ce discours. Je dis donc que l'humanité de Jésus touchant de si près au Verbe divin et lui appartenant par une espèce d'union si intime, il était obligé pour l'intérêt de sa gloire de la conduire par sa sagesse ; d'où il résulte que toutes les actions de Jésus venaient d'un principe divin et d'un fond de sagesse infinie. Partant si nous voulons reconnaître quelle estime nous devons faire des choses qui se présentent à nous, nous n'avons qu'à considérer le choix ou le mépris qu'en a fait le Sauveur Jésus pendant qu'il a vécu sur la terre. Comme il est la parole substantielle du Père, toutes ses actions parlent et toutes ses œuvres instruisent.

On nous a toujours fait entendre que la meilleure façon d'enseigner, c'est de faire. L'action

[1] *Joan.*, I, 3.

en effet a je ne sais quoi de plus vif et de plus pressant que les paroles les plus éloquentes. C'est aussi pour cela que le Fils de Dieu, ce divin Précepteur que Dieu nous a envoyé du ciel, a choisi cette noble manière de nous enseigner par ses actions; et cette instruction est d'autant plus persuasive et plus forte qu'étant réglée par la sagesse même de Dieu, nous sommes assurés qu'il ne peut manquer. Bonté incroyable de notre Dieu ! voyant que nous étions contraints d'aller puiser en divers endroits les ondes salutaires de la vérité, non sans un grand travail et un péril éminent de nous égarer dans une recherche si difficile, il nous a proposé son cher Fils, dans lequel il a ramassé toutes les vérités qui nous sont utiles, comme dans un saint et mystérieux abrégé ; et ayant pitié de nos ignorances et de nos irrésolutions, il a tellement disposé sa vie, que par elle toutes les choses nécessaires pour la conduite des mœurs sont très-évidemment décidées : d'où vient que l'apôtre saint Paul nous assure « qu'en Jésus-Christ sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse : » *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* [1]. C'est pourquoi, dit le même saint Paul [2], je ne cherche pas la bonne doctrine dans les écrits curieux, ni dans les raisonnements incertains des philosophes et des orateurs enflés de leur vaine éloquence; seulement j'étudie le Sauveur Jésus, et en lui je vois toutes choses. De cette sorte, fidèles, Jésus n'est pas seulement notre Maître, mais il est encore l'objet de nos connaissances : il n'est pas seulement la lumière qui nous guide à la vérité, mais il est lui-même la vérité dont nous désirons la science ; et c'est pourquoi nous sommes appelés *Chrétiens*, non-seulement parce que nous professons de ne suivre point d'autre Maître que Jésus-Christ, mais encore parce que nous faisons gloire de ne savoir autre chose que Jésus-Christ. Et certes ce serait en vain que nous rechercherions d'autres instructions, puisque par le Verbe fait homme la science elle-même nous a parlé ; et que la sagesse, pour nous enseigner, a fait devant nous ce qu'il fallait faire, et que la vérité même s'est manifestée à nos esprits et s'est rendue sensible à nos yeux.

Voilà de quelle sorte Jésus-Christ, notre grand Pontife, a porté sur lui-même la doctrine et la vérité. Mais d'autant que c'est à la croix qu'il a particulièrement exercé sa charge de souverain Prêtre, c'est là, c'est là, mes Frères, que malgré la fureur de ses ennemis et la honte de sa nudité ignominieuse, il nous a paru le mieux revêtu de ces beaux ornements de doctrine et de vérité. Jésus était le livre où Dieu a écrit notre instruction ; mais c'est à la croix que ce grand livre s'est le mieux ouvert par ses bras étendus, et par ses cruelles blessures, et par sa chair percée de toutes parts : car après une si belle leçon que nous reste-t-il à apprendre ? Fidèles, ce qui nous abuse, ce qui nous empêche de reconnaître le souverain bien, qui est la seule science profitable, c'est l'attachement et l'aveugle estime que nous avons pour les biens sensibles. C'est ce qui a obligé le Sauveur Jésus à choisir volontairement les injures, les tourments et la mort. Bien plus, il a choisi de toutes les injures les plus sensibles, et de tous les supplices le plus infâme, et de toutes les morts la plus douloureuse, afin de nous faire voir combien sont méprisables les choses que les mortels abusés appellent des biens; et qu'en quelque extrémité de misère, de pauvreté, de douleurs que l'homme puisse être réduit, il sera toujours puissant, abondant, bienheureux, pourvu que Dieu lui demeure.

Ce sont ces vérités, chrétiens, que le grand Pontife Jésus nous montre écrites sur son corps déchiré, et c'est ce qu'il nous crie par autant de bouches qu'il a de plaies : de sorte que sa croix n'est pas seulement le sanctuaire d'un pontife et l'autel d'une victime, mais la chaire d'un maître et le trône d'un législateur. De là vient que l'apôtre saint Paul, après avoir dit qu'il ne sait autre chose que Jésus-Christ, ajoute aussitôt : « Et Jésus-Christ crucifié, » parce que si ces vérités chrétiennes nous sont montrées dans la vie de Jésus, nous les lisons encore bien plus efficacement dans sa mort, scellées et confirmées par son sang : tellement que Jésus crucifié, qui a été le scandale du monde et qui a paru ignorance et folie aux philosophes du siècle, pour confondre l'arrogance humaine est devenu le plus haut point de notre sagesse.

Ah ! que l'admirable Bernard s'était avancé dans cette sagesse ! Il était toujours au pied de la croix, lisant, contemplant et étudiant ce grand livre. Ce livre fut son premier alphabet dans sa tendre enfance : ce même livre fut tout son conseil dans sa sage et vénérable vieillesse. Il en baisait les sacrés caractères ; je veux dire ces aimables blessures, qu'il considérait comme étant encore toutes fraiches et toutes vermeilles, et teintes de ce sang précieux qui est notre prix et notre breuvage. Il disait avec l'apôtre saint Paul [1] : Que les sages du monde se glorifient, les uns de la connaissance des astres, et les autres des éléments ; ceux-là de l'histoire ancienne et moderne, et ceux-ci de la politique :

[1] Colos., II, 3. — [2] I Cor., II, 1 et seq.

[1] I Cor., I, 20.

qu'ils se vantent, tant qu'il leur plaira, de leurs inutiles curiosités : pour moi, si Dieu permet que je sache Jésus crucifié, ma science sera parfaite et mes désirs seront accomplis. C'est tout ce que savait saint Bernard ; et comme l'on ne prêche que ce que l'on sait, lui qui ne savait que la croix ne prêchait aussi que la croix.

La science de la croix fait les chrétiens ; la prédication de la croix produit les apôtres : c'est pourquoi saint Paul, qui se glorifie de ne savoir que Jésus crucifié, publie ailleurs hautement qu'il ne prêche que Jésus crucifié [1]. Ainsi faisait le dévot saint Bernard. Je vous le ferai voir en particulier et dans sa cellule étudiant la croix de Jésus, afin que vous respectiez la vertu de ce bon et parfait chrétien ; mais après, je vous le représenterai dans les chaires et dans les fonctions ecclésiastiques, prêchant et annonçant la croix de Jésus, afin que vous glorifiez Dieu qui nous a envoyé cet apôtre. Vous verrez donc, mes Frères, la vie chrétienne et la vie apostolique de saint Bernard, fondées l'une et l'autre sur la science de notre Maître crucifié : c'est le sujet de cet entretien. Il est simple, je vous l'avoue ; mais je bénirai cette simplicité, si dans la croix de Jésus je puis vous montrer l'origine des admirables qualités du pieux Bernard : c'est ce que j'attends de la grâce du Saint-Esprit, si vous vous rendez soumis et attentifs à sa sainte parole. Commençons avec l'assistance divine, et entrons dans la première partie.

PREMIER POINT.

Si j'ai été assez heureux pour vous faire entendre ce que je viens de vous dire, vous devez avoir remarqué que le Sauveur pendu à la croix nous enseigne le mépris du monde d'une manière très-puissante et très-efficace. Car si Jésus crucifié est le Fils et les délices du Père, s'il est son unique et son bien-aimé, et le seul objet de sa complaisance ; si d'ailleurs, selon notre façon de juger des choses, il est de tous les mortels le plus abandonné et le plus misérable, le plus grand selon Dieu et le plus méprisable selon les hommes : qui ne voit combien nous sommes trompés dans l'estime que nous faisons des biens et des maux, et que les choses qui ont parmi nous l'applaudissement et la vogue sont les dernières et les plus abjectes ? Et c'est ce qui inspire, jusqu'au fond de l'âme, le mépris du monde et des vanités à ceux qui sont savants dans la croix du Sauveur Jésus, où la pompe et les fausses voluptés de la terre ont été éternellement condamnées. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul considérant Jésus-Christ sur ce bois infâme : Ah ! dit-il, « je suis crucifié avec mon bon Maître. » Je le vois, je le vois sur la croix, dépouillé de tous les biens que nous estimons, accablé à l'extrémité de tout ce qui nous afflige et qui nous effraie. Moi qui le crois la sagesse même, j'estime ce qu'il estime ; et dédaignant ce qu'il a dédaigné, je me crucifie avec lui et rejette de tout mon cœur les choses qu'il a rejetées : *Christo confixus sum cruci* [1].

Tel est le sentiment d'un vrai chrétien ; mais que cette vérité est dure à nos sens ! Qui la pourra comprendre, fidèles, si Jésus même ne l'imprime en nos cœurs ? C'est ainsi qu'il se plaît à nous commander des choses auxquelles toute la nature répugne, afin de faire éclater sa puissance dans notre faiblesse : et pour animer nos courages, il nous propose des personnes choisies, à qui sa grâce a rendu aisé ce qui nous paraissait impossible. Or, parmi les hommes illustres dont l'exemple enflamme nos espérances et confond notre lâcheté, il faut avouer que l'admirable Bernard tient un rang très-considérable. Un gentilhomme, d'une race illustre, qui voit sa maison en crédit et ses proches dans les emplois importants ; à qui sa naissance, son esprit, ses richesses promettent une belle fortune, à l'âge de vingt-deux ans renoncer au monde avec autant de détachement que le fit saint Bernard, vous semble-t-il, chrétiens, que ce soit un effet médiocre de la toute-puissance divine ? S'il l'eût fait dans un âge plus avancé, peut-être que le dégoût, l'embarras, les ennuis et les inquiétudes qui se rencontrent dans les affaires, l'auraient pu porter à ce changement. S'il eût pris cette résolution dans une jeunesse plus tendre, la victoire eût été médiocre dans un temps où à peine nous nous sentons et où les passions ne sont pas encore nées. Mais Dieu a choisi saint Bernard, afin de nous faire paraître le triomphe de la croix sur les vanités, dans les circonstances les plus remarquables que nous ayons jamais vues en aucune histoire.

Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans ? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs ! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivants on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres : au lieu que cette verte jeunesse n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté,

[1] I *Cor.*, I, 23.

[1] *Galat.*, II, 19.

en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par-dessus les autres, elle est emportée, elle est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions avec une incroyable violence. Là les folles amours ; là le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître exercent leur empire sans résistance. [1] Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée ; et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, qui n'est presque jamais dans une action composée, « et qui n'a honte que de la modération et de la pudeur ? » *Et pudet non esse impudentem* [2].

Certes quand nous nous voyons penchants sur le retour de notre âge, que nous comptons déjà une longue suite de nos ans écoulés, que nos forces se diminuent et que le passé occupant la partie la plus considérable de notre vie, nous ne tenons plus au monde que par un avenir incertain, ah ! le présent ne nous touche plus guère. Mais la jeunesse qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, ne songe aussi qu'au présent et y attache toutes ses pensées. Dites-moi, je vous prie, celui qui croit avoir le présent tellement à soi, quand est-ce qu'il s'adonnera aux pensées sérieuses de l'avenir ? Quelle apparence de quitter le monde, dans un âge où il ne nous présente rien que de plaisant? Nous voyons toutes hoses selon la disposition où nous sommes : de sorte que la jeunesse qui semble n'être formée que pour la joie et pour les plaisirs, ah ! elle ne trouve rien de fâcheux ; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde, ni des traverses qui nous arrivent : de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit.

Vous le savez, fidèles, de toutes les passions la plus charmante, c'est l'espérance. C'est elle qui nous entretient et qui nous nourrit, qui adoucit toutes les amertumes de la vie ; et souvent nous quitterions des biens effectifs, plutôt que de renoncer à nos espérances. Mais la jeunesse téméraire et malavisée, qui présume toujours beaucoup à cause qu'elle a peu expérimenté, ne voyant point de difficultés dans les choses, c'est là que l'espérance est la plus véhémente et la plus hardie : si bien que les jeunes gens enivrés de leurs espérances, croient tenir tout ce qu'ils poursuivent ; toutes leurs imaginations leur paraissent des réalités. Ravis d'une certaine douceur de leurs prétentions infinies, ils s'imagineraient perdre infiniment, s'ils se départaient de leurs grands desseins, surtout les personnes de condition, qui étant élevées dans un certain esprit de grandeur et bâtissant toujours sur les honneurs de leur maison et de leurs ancêtres, se persuadent facilement qu'il n'y a rien à quoi ils ne puissent prétendre.

Figurez-vous maintenant le jeune Bernard nourri en homme de condition, qui avait la civilité comme naturelle, l'esprit poli par les bonnes lettres, la représentation belle et aimable, l'humeur accommodante, les mœurs douces et agréables ; ah ! que de puissants liens pour demeurer attaché à la terre ! Chacun pousse de telles personnes : on les vante, on les loue ; on pense leur donner du courage, et on leur inspire l'ambition. Je sais que sa pieuse mère l'entretenait souvent du mépris du monde; mais disons la vérité, cet âge ordinairement indiscret n'est pas capable de ces bons conseils. Les avis de leurs compagnons et de leurs égaux, qui ne croient rien de si sage qu'eux, l'emportent par-dessus ceux des parents.

Triomphez, Seigneur, triomphez de tous les attraits de ce monde trompeur ; et faites voir au jeune Bernard, comme vous le fîtes voir à saint Paul [1], ce qu'il faut qu'il endure pour votre service. Déjà vous lui avez inspiré, avec une tendre dévotion pour Marie, un généreux amour de la pureté : déjà il a méprisé des caresses les plus dangereuses, dans des rencontres que l'honnêteté ne me permet pas de dire en cette audience : déjà votre grâce lui a fait chercher un bain et un rafraîchissement salutaire dans les neiges et dans les étangs glacés, où son intégrité attaquée s'est fait un rempart contre les molles délices du siècle. Son regard imprime de la modestie : il retient jusqu'à ses yeux, parce qu'il a appris de votre Evangile [2] et de votre Apôtre [3] qu'il y a des yeux adultères. Dans un courage qui passe l'homme, on lui voit peintes sur le visage la honte et la retenue d'une fille honnête et pudique. Mais, Seigneur, achevez en la personne de ce saint jeune homme le grand ouvrage de votre grâce.

Et en effet le voyez-vous, chrétiens, comme il est rêveur et pensif ; de quelle sorte il fuit le grand monde, devenu extraordinairement amoureux du secret et de la solitude ? Là il s'entretient doucement de telles ou de semblables pensées : Bernard, que prétends-tu dans le

[1] *Note marg.* : Saint Bernard ne se prend point parmi tant de piéges : il n'a jamais souillé la source de l'amour. — [2] S. August., *Confess.*, lib. II, cap. IX.

[1] *Act.*, IX, 16. — [2] *Matth.*, V, 28. — [3] II *Petr.*, II, 14.

monde? Y vois-tu quelque chose qui te satisfasse ? Les fausses voluptés, après lesquelles les mortels ignorants courent d'une telle fureur, qu'ont-elles après tout qu'une illusion de peu de durée ? Sitôt que cette première ardeur qui leur donne tout leur agrément a été un peu ralentie par le temps, leurs plus violents sectateurs s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. L'âge et l'expérience nous font voir combien sont vaines les choses que nous avions le plus désirées : et encore ces plaisirs tels quels, combien sont-ils rares dans la vie ! Quelle joie peut-on ressentir où la douleur ne se jette comme à la traverse? Et s'il nous fallait retrancher de nos jours tous ceux que nous avons mal passés, même selon les maximes du monde, pourrions-nous bien trouver en toute la vie de quoi faire trois ou quatre mois ? Mais accordons aux fols amateurs du siècle, que ce qu'ils aiment est considérable : combien dure cette félicité? Elle fuit, elle fuit comme un fantôme, qui nous ayant donné quelque espèce de contentement pendant qu'il demeure avec nous, ne nous laisse en nous quittant que du trouble.

Bernard, Bernard, disait-il, cette verte jeunesse ne durera pas toujours : cette heure fatale viendra, qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence : la vie nous manquera comme un faux ami au milieu de nos entreprises. Là tous nos beaux desseins tomberont par terre; là s'évanouiront toutes nos pensées. Les riches de la terre, qui durant cette vie jouissant de la tromperie d'un songe agréable s'imaginent avoir de grands biens, s'éveillant tout à coup dans ce grand jour de l'éternité, seront tout étonnés de se trouver les mains vides. La mort, cette fatale ennemie, entraînera avec elle tous nos plaisirs et tous nos honneurs dans l'oubli et dans le néant. Hélas! on ne parle que de passer le temps. Le temps passe en effet, et nous passons avec lui; et ce qui passe à mon égard, par le moyen du temps qui s'écoule, entre dans l'éternité qui ne passe pas; et tout se ramasse dans le trésor de la science divine qui subsiste toujours. O Dieu éternel, quel sera notre étonnement lorsque le Juge sévère qui préside dans l'autre siècle, où celui-ci nous conduit malgré nous, nous représentant en un instant toute notre vie, nous dira d'une voix terrible : Insensés que vous êtes, qui avez tant estimé les plaisirs qui passent, et qui n'avez pas considéré la suite qui ne passe pas!

Allons, concluait Bernard; et puisque notre vie est toujours emportée par le temps qui ne cesse de nous échapper, tâchons d'y attacher quelque chose qui nous demeure : puis retournant à son grand livre qu'il étudiait continuellement avec une douceur incroyable, je veux dire à la croix de Jésus, il se rassasiait de son sang, et avec cette divine liqueur il humait le mépris du monde. Je viens, disait-il, ô mon Maître, je viens me crucifier avec vous. Je vois que ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières : je tiendrai les miens fermés à jamais à la pompe du siècle ; ils n'auront plus de lumières pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle découlaient des fleuves de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée : je condamnerai la mienne au silence, et ne l'ouvrirai que pour confesser mes péchés et votre miséricorde. Mon cœur sera de glace pour les vains plaisirs; et comme je ne vois sur tout votre corps aucune partie entière, je veux porter de tous côtés sur moi-même les marques de vos souffrances, afin d'être un jour entièrement revêtu de votre glorieuse résurrection. Enfin je me jetterai à corps perdu sur vous, ô aimable mort, et je mourrai avec vous; je m'envelopperai avec vous dans votre drap mortuaire : aussi bien j'apprends de l'Apôtre[1] que nous sommes ensevelis avec vous dans le saint baptême.

Ainsi le pieux Bernard s'enflamme au mépris du monde, comme il est aisé de le recueillir de ses livres. Il ne songe plus qu'à chercher un lieu de retraite et de pénitence : mais comme il ne désire que la rigueur et l'humilité, il ne se jette point dans ces fameux monastères que leur réputation ou leur abondance rend illustres par toute la terre. En ce temps-là un petit nombre de religieux vivaient à Cîteaux sous l'abbé Etienne. L'austérité qui s'y pratiquait les empêchait de s'attirer des imitateurs : mais autant que leur vie était inconnue aux hommes, autant elle était en admiration devant les saints anges. Ils ne se relâchaient pas pour cela, jugeant plus à propos de persister dans leur institut pour l'amour de Dieu que d'y rien changer pour l'amour des hommes. Cette abbaye, maintenant si célèbre, était pour lors inconnue et sans nom. Le bienheureux Bernard, à qui le voisinage donnait quelque connaissance de la vertu de ces saints personnages, embrasse leur règle et leur discipline, ravi d'avoir trouvé tout ensemble la sainteté de vie, l'extrême rigueur de la pénitence et l'obscurité. Là il commença de vivre de telle sorte qu'il fut bientôt en admiration, même à ces anges terrestres; et comme ils le voyaient toujours croître en vertu, il ne fut pas long-

[1] *Coloss.*, II, 12.

temps parmi eux, que tout jeune qu'il était alors ils le jugèrent capable de former les autres. Je laisse les actions éclatantes de ce grand homme; et pour la confusion de notre mollesse, à la louange de la grâce de Dieu, je vous ferai un tableau de sa pénitence tiré de ses paroles et de ses écrits.

Il avait accoutumé de dire qu'un novice entrant dans le monastère, devait laisser son corps à la porte, et le saint homme en usait ainsi[1]. Ses sens étaient tellement mortifiés, qu'il ne voyait plus ce qui se présentait à ses yeux. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût avait éteint en lui toute la pointe de la saveur. Il mangeait de toutes choses sans choix; il buvait de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avait à la main. A ceux qui s'effrayaient de la solitude, il leur représentait l'horreur des ténèbres extérieures et ce grincement de dents éternel. Si quelqu'un trouvait trop rude ce long et horrible silence, il les avertissait que s'ils considéraient attentiment l'examen rigoureux que le grand Juge fera des paroles, ils n'auraient pas beaucoup de peine à se taire. Il avait peu de soin de la santé de son corps, et blâmait fort en ce point la grande délicatesse des hommes qui voudraient se rendre immortels, tant le désir qu'ils ont de la vie est désordonné : pour lui, il mettait ses infirmités parmi les exercices de la pénitence. Pour contrecarrer la mollesse du monde, il choisissait d'ordinaire pour sa demeure un air humide et malsain, afin d'être non tant malade que faible : et il estimait qu'un religieux était sain, quand il se portait assez bien pour chanter et psalmodier. Epicure nous apprend, disait-il, à nourrir le corps parmi les plaisirs, et Hippocrate promet de le conserver en bonne santé : pour moi, je suis disciple de Jésus-Christ, qui m'enseigne à mépriser l'un et l'autre. Il voulait que les moines excitassent l'appétit de manger, non par les viandes, mais par les jeûnes; non par la délicatesse de la table, mais par le travail des mains. Le pain dont il usait était si amer, que l'on voyait bien que sa plus grande appréhension était de donner quelque contentement à son corps : cependant pour n'être pas tout à fait dégoûté de son pain d'avoine et de ses légumes, il attendait que la faim les rendît un peu supportables. Il couchait sur la dure; mais pour y dormir, disait-il, il attirait le sommeil par les veilles, par la psalmodie de la nuit et le travail de la journée : de sorte que dans cet homme les fonctions même naturelles étaient exercées, non tant par la nature que par la vertu. Quel homme a jamais pu dire avec plus juste raison ce que disait l'apôtre saint Paul[1] : « Le monde m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde? » *Mihi mundus crucifixus est, ego mundo.*

Ah! que l'admirable saint Chrysostome fait une excellente réflexion sur ces beaux mots de saint Paul! Ce ne lui était pas assez, remarque ce saint évêque[2], d'avoir dit que le monde était mort pour lui, il faut qu'il ajoute que lui-même est mort au monde. Certes, poursuit ce savant interprète, l'Apôtre considérait que, non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts; qu'ils en conservent le souvenir, et rendent du moins à leurs corps les honneurs de la sépulture. Tellement que saint Paul, pour nous faire entendre jusqu'à quelle infinité le fidèle doit se dégager des plaisirs du siècle : Ce n'est pas assez, dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts; car il peut rester quelque petite alliance; mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doivent être l'un à l'autre le monde et le chrétien.

O terrible raisonnement pour nous autres lâches et efféminés, et qui ne sommes chrétiens que de nom! Mais le grand saint Bernard l'avait fortement gravé en son cœur. Car ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour le monde : ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous charme dans les biens sensibles. La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses. Voyez le plus beau corps du monde : sitôt que l'âme s'est retirée, bien que les linéaments soient presque les mêmes, cette fleur de beauté s'efface et cette bonne grâce s'évanouit. Ainsi le monde n'ayant plus d'appas pour Bernard, et Bernard n'ayant plus aucun sentiment pour le monde, le monde est mort pour lui, et lui il est mort au monde.

Chrétiens, quel sacrifice le pieux Bernard offre à Dieu par ses continuelles mortifications! Son corps est une victime que la charité lui consacre : en l'immolant elle le conserve afin de le pouvoir toujours immoler. Que peut-il présenter de plus agréable au Sauveur Jésus qu'une âme dégoûtée de toute autre chose que Jésus même; qui se plaît si fort en Jésus, qu'elle craint de se plaire en autre chose qu'en lui; qui veut être toujours affligée, jusqu'à ce qu'elle le possède parfaitement? Pour Jésus le pieux Bernard se dépouille de toutes choses, et même, si je l'ose dire, pour Jésus il se dépouille de ses bonnes œuvres.

[1] *Vit. S. Bern.*, lib. I, cap. IV, n. 20.

[1] *Galat.*, VI, 14. — [2] *De Compunct.*, lib. II, n. 2.

Et en effet, fidèles, comme les bonnes œuvres n'ont de mérite qu'autant qu'elles viennent de Jésus-Christ, elles perdent leur prix sitôt que nous nous les attribuons à nous-mêmes. Il les faut rendre à celui qui les donne, et c'est encore ce que l'humble Bernard avait appris au pied de la croix. Combien belle, combien chrétienne fut la parole de l'humble Bernard lorsqu'étant entré dans de vives appréhensions du terrible jugement de Dieu: Je sais, je sais, dit-il, que je ne mérite point le royaume des bienheureux; mais Jésus mon Sauveur le possède par deux raisons: il lui appartient par nature et par ses travaux, comme son héritage et comme sa conquête. Ce bon Maître se contente du premier titre, et me cède libéralement le second [1]. O sentence digne d'un chrétien! Non, vous ne serez pas confondu, ô pieux Bernard, puisque vous appuyez votre espérance sur le fondement de la croix.

Mais, ô Dieu! comment ne tremblons-nous pas, misérables pécheurs que nous sommes, entendant une telle parole? Bernard, consommé en vertus, croit n'avoir rien fait pour le ciel; et nous, nous présumons de nous mêmes, nous croyons avoir beaucoup fait, quand nous nous sommes légèrement acquittés de quelque petit devoir d'une dévotion superficielle. Cependant, ô douleur! l'amour du monde règne en nos cœurs, le seul mot de *mortification* nous fait horreur. C'est en vain que la justice divine nous frappe et nous menace encore de plus grands malheurs : nous ne laissons pas de courir après les plaisirs, comme s'il nous était possible d'être heureux en ce monde et en l'autre. Mes Frères, que pensez-vous faire, quand vous louez les vertus du grand saint Bernard? En faisant son éloge, ne prononcez-vous pas votre condamnation?

Certes il n'avait pas un corps de fer ni d'airain : il était sensible aux douleurs et d'une complexion délicate, pour nous apprendre que ce n'est pas le corps qui nous manque, mais plutôt le courage et la foi. Pour condamner tous les âges en sa personne, Dieu a voulu que sa pénitence commençât dès sa tendre jeunesse et que sa vieillesse la plus décrépite jamais ne la vît relâchée. Vous vous excusez sur vos grands emplois: Bernard était accablé des affaires, non-seulement de son Ordre, mais presque de toute l'Eglise. Il prêchait, il écrivait, il traitait les affaires des Papes et des évêques, des rois et des princes ; il négociait pour les grands et pour les petits, ouvrant à tout le monde les entrailles de sa charité ; et parmi tant de diverses occupations, il ne modérait point ses austérités, afin que la mollesse de toutes les conditions et de tous les âges fût éternellement condamnée par l'exemple de ce saint homme.

Vous me direz peut-être qu'il n'est pas nécessaire que tout le monde vive comme lui. Mais du moins faut-il considérer, chrétiens, qu'entre les disciples du même Evangile il doit y avoir quelque ressemblance. Si nous prétendons au même paradis où Bernard est maintenant glorieux, comment se peut-il faire qu'il y ait une telle inégalité, une telle contrariété entre ses actions et les nôtres? Par des routes si opposées, espérons-nous parvenir à la même fin, et arriver par les voluptés où il a cru ne pouvoir atteindre que par les souffrances? Si nous n'aspirons pas à cette éminente perfection, du moins devrions-nous imiter quelque chose de sa pénitence. Mais nous nous donnons tout entiers aux folles joies de ce monde ; nous aimons les plaisirs et la bonne chère, la vie commode et voluptueuse ; et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens! N'appréhendons-nous pas cette terrible sentence du Fils de Dieu : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez [1]?

Et comment ne comprenons-nous pas que la croix de Jésus doit être gravée jusqu'au plus profond de nos âmes, si nous voulons être chrétiens? C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que nous sommes morts, et que notre vie est cachée, et que nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ[2]. Nous entendons peu ce qu'on nous veut dire, si lorsqu'on nous parle que de mort et de sépulture, nous ne concevons pas que le Fils de Dieu ne se contente pas de nous demander un changement médiocre. Il faut se changer jusqu'à fond; et pour faire ce changement, ne nous persuadons pas, chrétiens, qu'une diligence ordinaire suffise. Cependant l'affaire de notre salut est toujours la plus négligée. Toutes les autres choses nous pressent et nous embarrassent : il n'y a que pour le salut que nous sommes froids et languissants; et toutefois le Sauveur nous dit que le royaume des cieux ne peut être pris que de force, et qu'il n'y a que les violents qui l'emportent[3]. O Dieu éternel! s'il faut de la force, s'il faut de la violence, quelle espérance y a-t-il pour nous dans ce bienheureux héritage? Mais je vous laisse sur cette pensée ; car je me sens trop faible et trop languissant pour vous en représenter l'importance, et il faudrait pour cela que j'eusse quelque étincelle de ce zèle apostolique de saint Bernard, que nous allons considérer un moment dans la seconde partie.

[1] *Vit. S. Bern.*, lib. I, cap. XII.

[1] *Luc.*, VI, 25. — [2] *Coloss.*, III, 3. — [3] *Matth.*, XI, 12.

SECOND POINT.

Ce qui me reste à vous dire de saint Bernard est si grand et si admirable, que plusieurs discours ne suffiraient pas à vous le faire considérer comme il faut. Toutefois puisque je vous ai promis de vous représenter ce saint homme dans les emplois publics et apostoliques, disons-en quelque chose brièvement, de peur que votre dévotion ne soit frustrée d'une attente si douce. Voulez-vous que nous voyions le commencement de l'apostolat de saint Bernard? Ce fut sur sa famille qu'il répandit ses premières lumières, commençant dès sa tendre jeunesse à prêcher la croix de Jésus à ses oncles et à ses frères, aux amis, aux voisins, à tous ceux qui fréquentaient la maison de son père. Dès lors il leur parlait de l'éternité avec une telle énergie, qu'il leur laissait je ne sais quoi dans l'âme, qui ne leur permettait pas de se plaire au monde. Son bon oncle Gaudri, homme très-considérable dans le pays, fut le premier disciple de ce cher neveu. Ses aînés, ses cadets, tous se rangeaient sous sa discipline ; et Dieu voulut que tous ses frères, après avoir résisté quelque temps, vinssent à lui l'un après l'autre dans les moments marqués par sa Providence. Gui, l'aîné de cette maison, quitta tous les emplois militaires et les douceurs de son nouveau mariage. Tous ensemble ils renoncèrent aux charges qu'ils avaient, ou qu'ils prétendaient dans la guerre ; et ces braves, ces généreux militaires, accoutumés au commandement et à ce noble tumulte des armes, ne dédaignent ni le silence, ni la bassesse, ni l'oisiveté de Cîteaux, si saintement occupée. Ils vont commencer de plus beaux combats, où la mort même donne la victoire.

Ces quatre frères allaient ainsi, disant au monde le dernier adieu, accompagnés de plusieurs gentilshommes que Bernard, ce jeune pêcheur, avait pris dans les filets de Jésus. Nivard, le dernier de tous, qu'ils laissaient avec leur bon père pour être le support de sa caduque vieillesse, les étant venu embrasser : Vous aurez, lui disaient-ils, tous nos biens. Cet enfant, inspiré de Dieu, leur fit cette belle réponse : Eh quoi donc ! vous prenez le ciel et vous me laissez la terre [1] ! De cette sorte, il se plaignait doucement qu'ils le partageaient un peu trop en cadet ; et cette sainte pensée fit une telle impression sur son âme, qu'ayant demeuré quelque temps dans le monde, il obtint son congé de son père pour s'aller mettre en possession du même héritage que ses chers frères, non pour le partager, mais pour en jouir en commun avec eux.

[1] *Vit. Bern.*, lib. I cap. III.

Que reste-t-il au pieux Bernard pour voir toute sa famille conquise au Sauveur ? Il avait encore une sœur, qui profitant de la piété de ses frères, vivait dans le luxe et dans la grandeur. Elle les vint un jour visiter, brillante de pierreries, avec une mine hautaine et un équipage superbe. Jamais elle ne put obtenir la satisfaction de les voir, jusqu'à ce qu'elle eût protesté qu'elle suivrait leurs bonnes instructions. Alors le vénérable Bernard s'approcha : Et pourquoi, lui dit-il, veniez-vous troubler le repos de ce monastère, et porter la pompe du diable jusque dans la maison de Dieu ? Quelle honte de vous parer du patrimoine des pauvres [1] ! Il lui fit entendre qu'elle avait grand tort d'orner ainsi de la pourriture ; c'est ainsi qu'il appelait notre corps. Ce corps en effet, chrétiens, n'est qu'une masse de boue, que l'on pare d'un léger ornement à cause de l'âme qui y demeure. Car de même que si un roi était contraint par quelque accident de loger en une cabane, on tâcherait de l'orner, et l'on y verrait quelque petit rayon de la magnificence royale : mais c'est toujours une maison de village à qui cet honneur passager, dont elle serait bientôt dépouillée, ne fait point perdre sa qualité. Ainsi cette ordure de notre corps est revêtue de quelque vain éclat, en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps : toutefois c'est toujours de l'ordure, qui au bout d'un terme bien court retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption. Avoir tant de soin de si peu de chose, et négliger pour elle cette âme faite à l'image de Dieu, d'une nature immortelle et divine, n'est-ce pas une extrême fureur? Ah ! la sœur du pieux Bernard est touchée au vif de cette pensée : elle court aussitôt aux jeûnes, à la retraite, au sac, au monastère, à la pénitence. Cette femme orgueilleuse, domptée par une parole de saint Bernard, suit l'étendard de Jésus avec une fermeté invincible.

Mais comment vous ferai-je voir le comble de la joie du saint homme, et sa dernière conquête dans sa famille? Son bon père, le vieux Tesselin, qui était seul demeuré dans le monde, vient rejoindre ses enfants à Clairvaux. O Dieu éternel! quelle joie, quelles larmes du père et du fils ! Il n'est pas croyable avec quelle constance ce bon homme avait perdu ses enfants, l'honneur de sa maison et le support de son âge caduc. Par leur retraite il voyait son nom éteint sur la terre ; mais il se réjouissait que sa sainte famille allait s'éterniser dans le ciel : et voici que touché de l'Esprit de Dieu, afin que toute la maison lui

[1] *Vit. Bern.*, lib I, cap. VI.

fût consacrée, ce bon vieillard, sur le déclin de sa vie devient enfant en Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la conduite de son cher fils, qu'il reconnaît désormais pour son père. N'épargnez pas vos soins, ô parents, à élever en la crainte de Dieu les enfants que Dieu vous a con és : vous ne savez pas quelle récompense cette bonté infinie vous réserve. Ce pieux Tesselin, qui avait si bien nourri les siens dans la piété, en reçoit sur la fin de ses jours une bénédiction abondante, puisque par le moyen de son fils, après une longue vie, il meurt dans une bonne espérance et si je l'ose dire, dans la paix et dans les embrassements du Sauveur. Ainsi vous voyez que le grand saint Bernard est l'apôtre de sa famille.

Voulez-vous que je passe plus outre, et que je vous fasse voir comme il prêche la croix dans son monastère ? Combien de sortes de gens venaient, de tous les endroits de la terre, faire pénitence sous sa discipline ! Il avait ordinairement sept cents anges, j'appelle ainsi ces hommes célestes qui servaient Dieu avec lui à Clairvaux, si recueillis, si mortifiés, que le vénérable Guillaume, abbé de Saint-Thierry, nous rapporte que lorsqu'il entrait dans cette abbaye, voyant cet ordre, ce silence, cette retenue, il n'était pas moins saisi de respect que s'il eût approché de nos redoutables autels. Bernard, qui par ses diverses prédications les accoutumait à la douceur de la croix, les faisait vivre de telle manière, qu'ils ne savaient non plus de nouvelles du monde que si un océan immense les en eût séparés de bien loin : au reste, si ardents dans leurs exercices, si exacts dans leur pénitence, si rigoureux à eux-mêmes, qu'il était aisé de juger qu'ils ne songeaient pas à vivre, mais à mourir. Cette société de pénitence les unissait entre eux comme frères, avec saint Bernard comme avec un bon père, et saint Bernard avec eux comme avec ses enfants bien-aimés, dans une si parfaite et si cordiale correspondance, qu'il ne se voyait point dans le monde une image plus achevée de l'ancienne Eglise, qui n'avait qu'une âme et qu'un cœur.

Quelle douleur à cet homme de Dieu, quand il lui fallait quitter ses enfants, qu'il aimait si tendrement dans les entrailles de Jésus-Christ ! Mais Dieu, qui l'avait séparé dès le ventre de sa mère pour renouveler en son temps l'esprit de la prédication des apôtres, le tirait de sa solitude pour le salut des âmes qu'il voulait sauver par son ministère. C'est ici, c'est ici, chrétiens, où il paraissait véritablement un apôtre. Les apôtres allaient par toute la terre, portant l'Evangile de Jésus-Christ jusque dans les nations les plus reculées : et quelle partie du monde n'a pas été éclairée de la prédication de Bernard ? Les apôtres fondaient les églises : et dans ce grand schisme de Pierre Léon combien d'églises rebelles, combien de troupeaux séparés Bernard a-t-il ramenés à l'unité catholique, se rendant ainsi comme le second fondateur des églises ? L'Apôtre compte parmi les fonctions de l'apostolat le soin de toutes les églises [1] : et le pieux Bernard ne régissait-il pas presque toutes les églises par les salutaires conseils qu'on lui demandait de toutes les parties de la terre ? Il semblait que Dieu ne voulait pas l'attacher à aucune église en particulier, afin qu'il fût le père commun de toutes.

Les signes et les prodiges suivaient la prédication des apôtres : que de prophéties, que de guérisons, que d'événements extraordinaires et surnaturels ont confirmé les prédications de saint Bernard ! Saint Paul se glorifie qu'il prêchait, non point avec une éloquence affectée, ni par des discours de flatterie et de complaisance [2], mais seulement qu'il ornait ses sermons de la simplicité et de la vérité : qu'y a-t-il de plus ferme et de plus pénétrant que la simplicité de Bernard, qui captive tout entendement au service de la foi de Jésus ? Lorsque les apôtres prêchaient Jésus-Christ, une ardeur céleste les transportait et paraissait tout visiblement dans la véhémence de leur action ; ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul qu'il agissait hardiment en Notre-Seigneur [3], et que sa prédication était accompagnée de la démonstration de l'Esprit [4]. Ainsi paraissait le zélé Bernard, qui prêchant aux Allemands dans une langue qui leur était inconnue, ne laissait pas de les émouvoir, à cause qu'il leur parlait comme un homme venu du ciel, jaloux de l'honneur de Jésus.

Une des choses qui était autant admirable dans les apôtres, c'était de voir en des personnes si viles en apparence cette autorité magistrale, cette censure généreuse qu'ils exerçaient sur les mœurs, cette puissance dont ils usaient pour édifier, non pour détruire. C'est pourquoi l'Apôtre, formant Timothée au ministère de la parole : « Prends garde, lui dit-il, que personne « ne te méprise : » *Nemo te contemnat* [5]. Dieu avait imprimé sur le front du vénérable Bernard une majesté si terrible pour les impies, qu'enfin ils étaient contraints de fléchir : témoins ce violent prince d'Aquitaine et tant d'autres, dont ses seules paroles ont souvent désarmé la fureur.

Mais ce qui était de plus divin dans les saints

[1] II *Cor.*, XI, 28. — [2] *Ibid.*, I, 12. — [3] I *Thess.*, II, 2. — [4] I *Cor.* II, 4. — [5] I *Timoth.*, IV, 12.

apôtres, c'était cette charité pour ceux qu'ils prêchaient. Ils étaient pères pour la conduite, et mères pour la tendresse, et nourrices pour la douceur : saint Paul prend toutes ces qualités. Ils reprenaient, ils avertissaient opportunément, avec une sincère douleur, tantôt avec une sainte colère, avec des larmes, avec des reproches : ils prenaient mille formes différentes, et toujours la même charité dominait; ils bégayaient avec les enfants, ils parlaient avec les hommes. Juif aux Juifs, gentil aux Gentils, « tout à tous, disait « l'apôtre saint Paul, afin de les gagner tous : » *Omnibus omnis factus sum, ut omnes facerem salvos* [1]. Voyez les écrits de l'admirable Bernard : vous y verrez les mêmes mouvements et la même charité apostolique. Quel homme a compati avec plus de tendresse aux faibles, et aux misérables, et aux ignorants ? Il ne dédaignait ni les plus pauvres, ni les plus abjects. Quel autre a repris plus hardiment les mœurs dépravées de son siècle ? Il n'épargnait ni les princes, ni les potentats, ni les évêques, ni les cardinaux, ni les Papes. Autant qu'il respectait leur degré, autant a-t-il quelquefois repris leur personne, avec un si juste tempérament de charité, que sans être ni lâche, ni emporté, il avait toute la douceur de la complaisance et toute la vigueur d'une liberté vraiment chrétienne.

Bel exemple pour les réformateurs de ces derniers siècles ! Si leur arrogance insupportable et trop visible leur eût permis de traiter les choses avec une pareille modération, ils auraient blâmé les mauvaises mœurs sans rompre la communion, et réprimé les vices sans violer l'autorité légitime. Mais le nom de chef de parti les a trop flattés : poussés d'un vain désir de paraître, leur éloquence s'est débordée en invectives sanglantes ; elle n'a que du fiel et de la colère. Ils n'ont pas été vigoureux, mais fiers, emportés et méprisants : de là vient qu'ils ont fait le schisme, et n'ont pas apporté la réformation. Il fallait pour un tel dessein le courage et l'humilité de Bernard. Il était vénérable à tous, à cause qu'on le voyait et libre et modeste, également ferme et respectueux ; c'est ce qui lui donnait une si grande autorité dans le monde. S'élevait-il quelque schisme ou quelque doctrine suspecte, les évêques déféraient tout à l'autorité de Bernard. Y avait-il des querelles parmi les princes, Bernard était aussitôt le médiateur.

Puissante ville de Metz, son entremise t'a été autrefois extrêmement favorable. O belle et noble cité ! il y a longtemps que tu as été enviée. Ta situation trop importante t'a presque toujours exposée en proie : souvent tu as été réduite à la dernière extrémité de misères ; mais Dieu de temps en temps t'a envoyé de bons protecteurs. Les princes tes voisins avaient conjuré ta ruine ; tes bons citoyens avaient été défaits dans une grande bataille ; tes ennemis étaient enflés de leur bon succès, et toi enflammée du désir de vengeance : tout se préparait à une guerre cruelle, si le bon Hillin, archevêque de Trèves, n'eût cherché un charitable pacificateur. Ce fut le pieux Bernard, qui épuisé de forces par ses longues austérités et ses travaux sans nombre, attendait la dernière heure à Clairvaux. Mais quelle faiblesse eût été capable de ralentir l'ardeur de sa charité ? Il surmonte la maladie pour se rendre promptement dans tes murs ; mais il ne pouvait surmonter l'animosité des esprits extraordinairement échauffés. Chacun courait aux armes avec une fureur incroyable : les armées étaient en vue et prêtes de donner. La charité, qui ne se désespère jamais, presse le vénérable Bernard : il parle, il prie, il conjure qu'on épargne le sang chrétien et le prix du sang de Jésus. Ces âmes de fer se laissent fléchir ; les ennemis deviennent des frères ; tous détestent leur aveugle fureur, et d'un commun accord ils vénèrent l'auteur d'un si grand miracle.

O ville si fidèle et si bonne, ne veux-tu pas honorer ton libérateur ? Mais, fidèles, quels honneurs lui pourrons-nous rendre ? Certes on ne saurait honorer les Saints, sinon en imitant leurs vertus : sans cela nos louanges leur sont à charge, et nous sont pernicieuses à nous-mêmes. Fidèles, que pensons-nous faire, quand nous louons les vertus du grand saint Bernard ? O Dieu de nos cœurs, quelle indignité ! Cet innocent a fait une pénitence si longue ; et nous criminels, nous ne voulons pas la faire ! La pénitence autrefois tenait un grand rang dans l'Eglise : je ne sais dans quel coin du monde elle s'est maintenant retirée. Autrefois ceux qui scandalisaient l'Eglise par leurs désordres étaient tenus comme des gentils et des publicains : maintenant tout le monde leur applaudit. On ne les eût autrefois reçus à la communion des mystères qu'après une longue satisfaction et une grande épreuve de pénitence : maintenant ils entrent jusqu'au sanctuaire ! Autrefois ceux qui par des péchés mortels avaient foulé aux pieds le sang de Jésus, n'osaient même regarder les autels où on le distribue aux fidèles, si auparavant ils ne s'étaient purgés par des larmes, par des jeûnes et par des aumônes. Ils croyaient être obligés de venger eux-mêmes leur ingratitude, de peur que Dieu ne la vengeât dans son implacable fureur :

[1] I Cor., IX, 22.

après avoir pris des plaisirs illicites, ils ne pensaient pas pouvoir obtenir miséricorde, s'ils ne se privaient de ceux qui nous sont permis.

Ainsi vivaient nos pères dans le temps où la piété fleurissait dans l'Eglise de Dieu. Pensons-nous que les flammes de l'enfer aient perdu depuis ce temps-là leur intolérable ardeur, à cause que notre froideur a contraint l'Eglise de relâcher l'ancienne rigueur de sa discipline, à cause que la vigueur ecclésiastique est énervée : pensons-nous que ce Dieu jaloux, qui punit si rudement les péchés, en soit pour cela moins sévère, ou qu'il nous soit plus doux, parce que les iniquités se sont augmentées ? Vous voyez combien ce sentiment serait ridicule. Toutefois, comme si nous en étions persuadés, au lieu de songer à la pénitence, nous ne songeons à autre chose qu'à nous enrichir. C'est déjà une dangereuse pensée ; car l'Apôtre avertit Timothée « que le désir des richesses est la racine de tous « les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas*[1] : encore songeons-nous à nous enrichir par des voies injustes, par des rapines, par des usures, par des voleries. Nous n'avons pas un cœur de chrétiens, parce qu'il est dur à la misère des pauvres. Notre charité est languissante, et nos haines sont irréconciliables. C'est en vain que la justice divine nous frappe et nous menace encore de plusieurs malheurs : nous ne laissons pas de nous donner toujours tout entiers aux folles joies de ce monde[2]. Le seul mot de *mortification* nous fait horreur : nous aimons la débauche, la bonne chère, la vie commode et voluptueuse ; et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens[3] ! Nous n'appréhendons pas cette terrible sentence du Fils de Dieu : « Malheur à vous qui riez, car « vous pleurerez[1] ! » et cette autre : « Le ris « est mêlé de douleur, et les pleurs suivent la « joie de bien près[2] ; » et celle-ci : « Ils passent leur vie dans les biens, et en un moment ils descendront dans les enfers[3]. »

Retournons donc, fidèles, retournons à Dieu de tout notre cœur. La pénitence n'est amère que pour un temps ; après, toute son amertume se tourne en une incroyable douceur. Elle mortifie les appétits déréglés, elle fait goûter les plaisirs célestes, elle donne une bonne espérance, elle ouvre les portes du ciel. On attend la miséricorde divine avec une grande consolation, quand on tâche de tout son pouvoir d'apaiser la justice par la pénitence.

O pieux Bernard, ô saint pénitent, impétrez-nous par vos saintes intercessions les larmes de la pénitence, qui vous donnaient une si sainte joie ; et afin qu'elle soit renouvelée dans le monde, priez Dieu qu'il enflamme les prédicateurs de l'esprit apostolique qui vous animait. Nous vous demandons encore votre secours et votre médiation au milieu des troubles qui nous agitent. O vous, qui avez tant de fois désarmé les princes qui se préparaient à la guerre, vous voyez que depuis tant d'années tous les fleuves sont teints et que toutes les campagnes fument de toutes parts du sang chrétien ! Les chrétiens, qui devraient être des enfans de paix, sont devenus des loups insatiables de sang. La fraternité chrétienne est rompue ; et ce qui est de plus pitoyable, c'est que la licence des armes ne cesse d'enrichir l'enfer. Priez Dieu qu'il nous donne la paix, qu'il donne le repos à cette ville que vous avez autrefois chérie ; ou que s'il est écrit dans le livre de ses décrets éternels que nous ne puissions voir la paix en ce monde, qu'il nous la donne à la fin dans le ciel par Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Amen.*

[1] I *Timoth.*, VI, 10.
[2] *Var. :* De courir après les plaisirs. — [3] Nous nous impatientons si nous n'avons pas tous nos plaisirs et toutes nos aises, comme s'il nous était possible d'être heureux en ce monde et en l'autre.

[1] *Luc.*, VI, 25. — [2] *Prov.*, XIV, 13. — [3] *Job.*, XXI, 13.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

PRÊCHÉ A METZ LE 4 OCTOBRE 1655.

Tout, dans ce discours, détermine l'époque indiquée. C'est au moment des plus grandes désolations que la guerre porte avec elle : « Plût à Dieu, s'écrie l'orateur, que vous fussiez en état de l'apprendre seulement de ma bouche! Mais, hélas! nos campagnes désertes, et nos bourgs misérablement désolés, etc...». C'était donc avant 1657, quand le pays Messin commença à goûter quelque repos. D'autre part, Bossuet, soit pour consoler ses auditeurs, soit pour les stimuler à secourir les pauvres, célèbre l'abondance exceptionnelle des récoltes de l'année. Si, en 1650, le blé avait été vendu 33 fr. 10 sous, l'hectolitre; en 1651, 32 fr. 3 sous; en 1653, 16 fr. 19 sous; en 1654, 16 fr; il ne coûta que 13 fr. 18 sous, en 1655; et 13 fr. 3 sous, en 1656. Mais, au mois d'octobre de 1656, Bossuet était à Paris : nous nous arrêtons par conséquent à 1655.

La composition de ce remarquable panégyrique signale d'ailleurs hautement la jeunesse de l'orateur. Quel mouvement! quel entrain! quelles fières allures! j'allais dire quelle marche désordonnée et quel superbe dédain des règles de l'art ou des délicatesses mondaines! mais j'avoue que je me sens ravi en voyant le vigoureux athlète prendre un singulier plaisir à briser sous les coups de sa foudroyante éloquence et à jeter aux pieds de la croix du Sauveur toutes les gloires, les fortunes et les voluptés de la terre! Que ce jeune apôtre du christianisme vienne à la maturité de l'âge, qu'il atteigne à cette mesure que la pratique de la vie et le commerce des hommes impose aux plus généreux élans, et vous entendrez l'orateur des *oraisons funèbres*: vous aurez véritablement l'*aigle de Meaux*. Comme expression complète de ma pensée, je recommande au lecteur le *fragment* placé, sous titre d'*Exorde*, à la suite du *Panégyrique*. Tous les éditeurs disent en effet *Exorde*. Je n'en crois rien : c'est une page à part, c'est très-vraisemblablement une manière d'*Avant-Propos*, dont les allures ont déconcerté peut-être le jeune orateur lui-même. Il a jeté à la hâte sur le papier les pensées qui débordaient, sous le feu de l'inspiration : il a tout écrit d'un trait et d'une seule haleine : puis se relisant, il aura voulu, en reproduisant à peu près les mêmes pensées, leur donner une plus calme exposition, un ton plus en rapport avec la gravité de la chaire chrétienne.

Ici encore, nous recommandons au lecteur la belle étude littéraire du *panégyrique* par M. Gandar, *Bossuet orateur*, p. 107 et suiv.

Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens.

S'il y a quelqu'un parmi vous qui paraisse sage selon le siècle, qu'il devienne fou afin d'être sage. I *Cor.*, III, 18.

Le Sauveur Jésus, chrétiens, a donné un ample sujet de discourir, mais d'une manière bien différente, à quatre sortes de personnes, aux Juifs, aux Gentils, aux hérétiques et aux fidèles. Les Juifs qui étaient préoccupés de cette opinion si mal fondée que le Messie viendrait au monde avec une pompe royale, prévenus de cette fausse croyance, se sont approchés du Sauveur ; ils ont vu qu'il était réduit dans un entier dépouillement de tout ce qui peut frapper les sens, un homme pauvre, un homme sans faste et sans éclat; ils l'ont méprisé : « Jésus leur a été un scandale : » *Judæis quidem scandalum*, dit le grand Apôtre[1]. Les Gentils d'autre part, qui se croyaient les auteurs et les maîtres de la bonne philosophie, et qui depuis plusieurs siècles avaient vu briller au milieu d'eux les esprits les plus célèbres du monde, ont voulu examiner Jésus-Christ selon les maximes reçues parmi les savants de la terre; mais aussitôt qu'ils ont ouï parler d'un Dieu fait homme, qui avait vécu misérablement, qui était mort attaché à une croix, ils en ont fait un sujet de risée : « Jésus a été pour eux une folie : » *Gentibus autem stultitiam*, poursuit saint Paul.

1 *Cor.*, I, 23.

Après eux sont venus d'autres hommes, que l'on appelait dans l'Eglise *manichéens* et *marcionites*, tous feignant d'être chrétiens ; qui trop émus des invectives sanglantes des Gentils contre le Fils de Dieu, l'ont voulu mettre à couvert des moqueries de ces idolâtres, mais d'une manière tout à fait contraire aux desseins de la bonté divine sur nous. Ces faiblesses de notre Dieu, *pusillitates Dei*, comme les appelait un ancien[1], leur ont semblé trop honteuses pour les avouer franchement : au lieu que les Gentils les exagéraient pour en faire une pièce de raillerie, ceux-ci au contraire tâchaient de les dissimuler, travaillant vainement à diminuer quelque chose des opprobres de l'Evangile, si utiles pour notre salut. Ils ont cru, avec les Gentils et les Juifs, qu'il était indigne d'un Dieu de prendre une chair comme la nôtre et de se soumettre à tant de souffrances ; et pour excuser ces bassesses, ils ont soutenu que son corps était imaginaire, et par conséquent que sa nativité et ensuite sa passion et sa mort étaient fantastiques et illusoires : en un mot, à les en croire, toute sa vie n'était qu'une représentation sans réalité. Sans doute les vérités de Jésus ont été un scandale à ces hérétiques, puisqu'ils ont fait un fantôme du sujet de notre espérance : ils ont voulu être trop sages, et par ce moyen ont détruit selon leur pouvoir le déshonneur nécessaire de notre foi : *Necessarium dedecus fidei*, dit le grave Tertullien[2].

1 Tertull., *Advers. Marcion.*, lib. II, n. 27. — 2 *De carne Chr.*, n

Mais les vrais serviteurs de Jésus-Christ n'ont point eu de ces délicatesses, ni de ces vaines complaisances. Ils se sont bien gardés de croire des choses à demi, ni de rougir de l'ignominie de leur Maître : ils n'ont point craint de faire éclater par toute la terre le scandale et la folie de la croix dans toute leur étendue : ils ont prédit aux Gentils que cette folie détruirait leur sagesse. Et quant à ces grandes absurdités que les païens trouvaient dans notre doctrine, nos Pères ont répondu que les vérités évangéliques leur semblaient d'autant plus croyables, que selon la philosophie humaine elles paraissaient tout à fait imposibles : *Prorsus credibile est, quia ineptum est;.... certum est, quia impossibile est*, disait autrefois Tertullien [1]. Ainsi notre foi se plaît d'étourdir la sagesse humaine par des propositions hardies, où elle ne peut rien comprendre.

Depuis ce temps-là, mes Frères, la folie est devenue une qualité honorable ; et l'apôtre saint Paul a publié de la part de Dieu cet édit que j'ai récité dans mon texte : « Si quelqu'un veut être sage, il faut nécessairement qu'il soit fou : » *Stultus fiat, ut sit sapiens.* C'est pourquoi ne vous étonnez pas si ayant entrepris aujourd'hui le panégyrique de saint François, je ne fais autre chose que vous montrer sa folie, beaucoup plus estimable que toute la prudence du monde. Mais d'autant que la première et la plus grande folie, c'est-à-dire la plus haute et la plus divine sagesse que l'Evangile nous prêche, c'est l'incarnation du Sauveur, il ne sera pas hors de propos, pour prendre déjà quelque idée de ce que j'ai à vous dire, que vous fassiez réflexion sur cet auguste mystère, pendant que nous réciterons les paroles que l'ange adressa à Marie, lorsqu'il lui en apporta les nouvelles. Implorons donc l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Cette orgueilleuse sagesse du siècle, qui ne pouvant comprendre la justice des voies de Dieu, emploie toutes ses fausses lumières à les contredire, se trouve merveilleusement confondue par la doctrine de l'Evangile et par les très-saints mystères du Sauveur Jésus. Déjà la toute-puissance divine avait commencé à lui faire sentir sa faiblesse dès l'origine de l'univers, en lui proposant des énigmes indissolubles dans tous les ordres des créatures, et lui présentant le monde comme un sujet éternel de questions inutiles, qui ne seront jamais terminées par aucunes décisions. Et certes, il était vraisemblable que de grands et impénétrables secrets, qui bornent et resserrent si fort les connaissances de l'esprit humain, donneraient en même temps des limites à son orgueil. Toutefois à notre malheur il n'en est pas arrivé de la sorte, et en voici la cause qui me semble la plus apparente : c'est que la raison humaine, toujours téméraire et présomptueuse, ayant entrevu quelque petit jour dans les ouvrages de la nature, s'est imaginée découvrir quelque grande et merveilleuse lumière. Au lieu d'adorer son créateur, elle s'est admirée elle-même. L'orgueil, comme vous savez, chrétiens, a cela de propre, qu'il prend son accroissement lui-même, si petits que puissent être ses commencements, parce qu'il enchérit toujours sur ses premières complaisances par ses flatteuses réflexions.

Ainsi l'homme s'étant trop plu dans ces belles conceptions, s'est persuadé que tout l'ordre du monde devait aller selon ses maximes. Il s'est enfin lassé de suivre la conduite que Dieu lui avait prescrite, afin de la ramener à lui comme à son principe. Au contraire il a voulu que la Divinité se réglât selon ses idées : il s'est fait des dieux à sa mode, il a adoré ses ouvrages et ses fantaisies ; et s'étant évanoui, dit l'Apôtre, dans l'incertitude de ses pensées lorsqu'il a cru se voir élevé au comble de la sagesse, il s'est précipité dans une extrême folie : *Dicente enim se esse sapientes, stulti facti sunt* [1].

C'est pourquoi cette sagesse éternelle qui prend plaisir de guérir ou de confondre la sagesse humaine, s'est sentie obligée de former de nouveaux desseins et de commencer un nouvel ordre de choses par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et admirez, s'ils vous plaît, la profondeur de ses jugements. Dans le premier ouvrage que Dieu nous avait proposé, qui est cette belle fabrique du monde, notre esprit y voyait d'abord des traits de sagesse infinie. Dans le second ouvrage, qui comprend la doctrine et la vie de notre Maître crucifié, il n'y découvre au premier aspect que folie et extravagance. Dans le premier nous vous disions tout à l'heure que la raison humaine y avait compris quelque chose ; et en étant devenue insolente, elle n'a pas voulu reconnaître celui qui lui donnait ses lumières. Dans le second dessein, qui est d'une toute autre excellence, toutes ses connaisances se perdent, elle ne sait du tout où se prendre ; et par là il faudra nécessairement, ou bien qu'elle se soumette à une raison plus haute, ou bien qu'elle soit confondue, et de façon ou d'autre la victoire demeurera à la sagesse divine.

Et c'est ce que nous apprenons par ce docte raisonnement de l'Apôtre. Notre Dieu, dit ce grand personnage, avait introduit l'homme dans ce bel édifice du monde, afin qu'en admirant l'artifice, il en adorât l'architecte. Cependant

[1] *De Carne Chr.*, n. 5.

[1] *Rom.*, I, 21, 22.

l'homme ne s'est pas servi de la sagesse que Dieu lui donnait, pour reconnaître son Créateur par les ouvrages de sa sagesse, ainsi que l'Apôtre nous le déclare : *Quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum*[1]. Et bien, qu'en arrivera-t-il, dit l'Apôtre ? Pour cela, continue-t-il, Dieu a posé cette loi éternelle, que dorénavant les croyants ne pussent être sauvés que par la folie de la prédication : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes*[2]. A quoi te résoudras-tu donc, ô aveugle raison humaine ? Te voilà vivement pressée par cette sagesse profonde, qui paraît à tes yeux sous une folie apparente. Je te vois, ce me semble, réduite à de merveilleuses extrémités, parce que de côté ou d'autre la folie t'est inévitable : car dans la croix de Notre-Seigneur et dans toute la conduite de l'Evangile, les pensées de Dieu et les tiennes sont opposées entre elles avec une telle contrariété, que si les unes sont sages il faut par nécessité que les autres soient extravagantes.

Que ferons-nous ici, chrétiens ? Si nous cédons à l'Evangile, toutes les maximes de prudence humaine nous déclarent fous et de la plus haute folie. Si nous osons accuser de folie la sagesse incompréhensible de Dieu, il faudra que nous soyons nous-mêmes des furieux et des démons. Ah ! plutôt démentons toutes nos maximes, désavouons toutes nos conséquences, plions sous le joug de la foi ; et dépouillant cette fausse sagesse dont nous sommes vainement enflés, devenons heureusement insensés pour l'amour de notre Sauveur, qui étant la sagesse du Père, n'a pas dédaigné de passer fou en ce monde, afin de nous enseigner une prudence céleste : en un mot, s'il y a quelqu'un parmi nous qui prétende à la véritable sagesse, qu'il soit fou afin d'être sage : *Stultus fiat, ut sit sapiens*, dit le grand Apôtre.

La voilà, la voilà, chrétiens, cette illustre, cette généreuse, cette sage et triomphante folie du christianisme, qui dompte tout ce qui s'oppose à la science de Dieu, qui rend humble ou qui renverse invinciblement la raison humaine, et toujours en remporte une glorieuse victoire. La voilà cette belle folie, qui doit être le seul ornement du panégyrique de saint François, selon que je vous l'ai promis, et qui fera aujourd'hui son éloge. Pour cela, vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il y a une convenance nécessaire entre les mœurs des chrétiens et la doctrine du christianisme. Cette folie apparente, qui est dans la parole du Fils de Dieu, doit passer par imitation dans la vie de ses serviteurs.

[1] I *Cor.*, I, 21. — [2] *Ibid*

Ils sont un Evangile vivant : l'Evangile qui est écrit dans nos livres, et celui que le Saint-Esprit daigne écrire dans l'âme des Saints, que l'on peut lire dans leurs actions comme dans de beaux caractères, déplaisent également à la fausse prudence du monde.

Figurez-vous donc que François ayant considéré ces grands et vastes chemins du monde qui mènent à la perdition, s'est résolu de suivre des routes entièrement opposées. Le plus ordinaire conseil que nous donne la sagesse humaine, c'est d'amasser beaucoup de richesses, de faire valoir ses biens, d'en acquérir de nouveaux : c'est à quoi on rêve dans tous les cabinets, c'est de quoi on s'entretient dans toutes les compagnies, c'est le sujet le plus ordinaire de toutes les délibérations. Il y a pourtant d'autres personnes qui se croient plus raffinées, qui vous diront que ces richesses sont des biens étrangers à la nature, qu'il vaut bien mieux jouir de la douceur de la vie et tempérer par les voluptés ses amertumes continuelles ; c'est une autre espèce de sages. Mais encore y en a-t-il d'autres qui reprendront peut-être ces sectateurs trop ardents des richesses et des délices ! Pour nous, diront-ils, nous faisons profession d'honneur, nous ne recherchons rien avec tant de soin que la réputation et la gloire. Si vous pénétrez dans leur conscience, vous trouverez qu'ils s'estiment les seuls honnêtes gens dans le monde : ils consument leur esprit de veilles et d'inquiétudes pour acquérir du crédit, pour être élevés aux honneurs. Ce sont, à mon avis, les trois choses qui font toutes les affaires du monde, qui nouent toutes les intrigues, qui enflamment toutes les passions, qui causent tous les empressements.

Ah ! que notre admirable François a bien reconnu l'illusion de tous ces biens imaginaires ! Il dit que les richesses captivent le cœur, que les honneurs l'emportent, que les plaisirs l'amollissent ; que pour lui, il veut établir ses richesses dans la pauvreté, ses délices dans les souffrances, et sa gloire dans la bassesse. O ignorance ! ô folie ! Hé Dieu ! que pense-t-il faire ? O le plus insensé des hommes selon la sagesse du siècle ; mais le plus sage, le plus intelligent, le plus avisé selon la sagesse de Dieu ! C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand je me suis proposé de vous entretenir aujourd'hui des trois victoires de saint François sur les richesses du monde, sur ses plaisirs et sur ses honneurs, je m'étais persuadé que je

pourrais les représenter les unes après les autres; mais je vois bien maintenant que c'est une entreprise impossible, et qu'ayant à commencer par la profession généreuse qu'il a faite de la pauvreté, je suis obligé de vous dire que par cette seule résolution il s'est mis infiniment au-dessus des honneurs et des opprobres, des incommodités et des agréments, et de tout ce que l'on appelle bien et mal dans le monde. Car enfin ce serait mal connaître la nature de la pauvreté, que de la considérer comme un mal séparé des autres. Je pense pour moi, chrétiens, que lorsqu'on a inventé ce nom, on a voulu exprimer, non point un mal particulier, mais un abîme de tous les maux et l'assemblage de toutes les misères qui affligent la vie humaine. Et certes j'oserais quasi assurer que c'est quelque mauvais démon, qui voulant rendre la pauvreté tout à fait insupportable, a trouvé le moyen d'attacher aux richesses tout ce qu'il y a d'honorable et de plaisant dans le monde: c'est pourquoi notre langage ordinaire les nomme *biens* d'un nom général, parce qu'elles sont l'instrument commun pour acquérir tous les autres. De sorte que nous pourrions au contraire appeler la pauvreté un *mal* général, parce que les richesses ayant tiré de leur côté la joie, l'affluence, l'applaudissement, la faveur, il ne reste à la pauvreté que la tristesse et le désespoir, et l'extrême nécessité; et ce qui est plus insupportable, le mépris et la servitude: et c'est ce qui fait dire au Sage que « la pauvreté entrait en une maison tout ainsi qu'un soldat armé:» *Pauperies quasivir armatus* [1]. L'étrange comparaison!

Vous dirai-je ici, chrétiens, combien est effroyable en une pauvre maison une garnison de soldats? Plût à Dieu que vous fussiez en état de l'apprendre seulement de ma bouche. Mais, hélas! nos campagnes désertes et nos bourgs misérablement désolés, nous disent assez que c'est cette seule terreur qui a dissipé deça et delà tous leurs habitants. Jugez, jugez par là combien la pauvreté est terrible, puisque la guerre, l'horreur du genre humain, le monstre le plus cruel que l'enfer ait jamais vomi pour la ruine des hommes, n'a presque rien de plus effroyable que cette désolation, cette indigence, cette pauvreté qu'elle traîne nécessairement avec elle. Mais du moins n'est-ce pas assez que la pauvreté soit accablée de tant de douleurs, sans qu'on la charge encore d'opprobre et d'ignominie? Les fièvres, les maladies, qui sont presque nos plus grands maux, encore ont-elles cela de bon qu'elles ne font de honte à personne. Dans toutes les autres disgrâces, nous voyons

1 *Prov.*, VI, 11.

que chacun prend plaisir de conter ses maux et ses infortunes: la seule pauvreté a cela de commun avec le vice qu'elle nous fait rougir de même que si être pauvre c'était être extrêmement criminel.

En effet combien y a-t-il de personnes qui se privent des contentements, et même des nécessités de la vie, afin de soutenir une pauvreté honorable? Combien d'autres en voyons-nous qui se font effectivement pauvres, tâchant de satisfaire à je ne sais quel point d'honneur par une dépense qui les consume? Et d'où vient cela, chrétiens, sinon que dans l'estime des hommes, qui dit pauvre dit le rebut du monde? Pour cela le prophète David, après avoir décrit les diverses misères des pauvres, conclut enfin par cette excellente parole qu'il adresse à Dieu: *Tibi derelictus est pauper* [1]: «Seigneur, dit il, on vous « abandonne le pauvre;» et voyons-nous rien de plus commun dans le monde? Qand les pauvres s'adressent à nous afin que nous soulagions leurs nécessités, n'est-il pas vrai que la faveur la plus ordinaire que nous leur faisons, c'est de souhaiter que Dieu les assiste? Dieu soit à votre aide, leur disons-nous; mais de contribuer de notre part à quelque chose pour les secourir, c'est la moindre de nos pensées. Nous nous en déchargeons sur la miséricorde divine, ne considérant pas que c'est par nos mains et par notre ministère que Dieu a résolu de leur faire cette miséricorde que nous leur souhaitons, tant il est vrai que personne ne se met en peine des pauvres. Chacun s'inquiète, chacun s'empresse à servir les grands, et il n'y a que Dieu seul à qui les pauvres ne soient point à charge? *Tibi derelictus est.*

Cela étant ainsi, comme l'expérience nous le fait voir, quand un homme accommodé dans le siècle, comme saint François, prend la résolution de se plaire dans les bassesses de la pauvreté, ne faut-il pas que ce soit une âme extrêmement touchée du mépris de tous ces biens imaginaires qui remportent parmi nous un si grand applaudissement? Le voyez-vous, chrétiens, François, ce riche marchand d'Assise, que son père a envoyé à Rome pour les affaires de son négoce, le voyez-vous qui s'entretient avec un pauvre au milieu des rues? Hé Dieu! qu'a de commun le négoce avec cette sorte de gens? Quel marché veut-il faire avec ce pauvre homme: Ah! l'admirable trafic, le riche et précieux échange! il veut avoir l'habit de ce pauvre, et pour cela il lui donne le sien; et après ravi d'avoir fait un si bel échange d'un habit honnête contre un autre tout déchiré, il paraît tout

1 *Psal.* IX, 35

joyeux habillé en pauvre, pendant que le pauvre a peine à se reconnaître sous son habit bourgeois.

Jésus mon Sauveur, qui dites que l'on vous habille quand on couvre la nudité de vos pauvres, pourrais-je bien ici exprimer combien cette action vous fut agréable ? L'histoire ecclésiastique m'apprend que saint Martin, votre serviteur, ayant donné la moitié de son manteau à un pauvre qui lui demandait l'aumône, vous lui apparûtes la nuit dans une vision merveilleuse, paré superbement de cette moitié de manteau, vous glorifiant en la présence de vos saints anges que Martin, encore catéchumène, vous avait donné cet habit. Me permettrez-vous, ô mon Maître, une parole familière, que j'ose ici avancer ensuite de ce que vous dites vous-même? S'il est vrai que vous estimiez qu'on vous donne lorsqu'on fait largesse à vos pauvres [1], combien vous glorifierez-vous du don que vous fait François ? Ce n'est pas de son manteau seulement qu'il se dépouille pour l'amour de vous : il veut vous revêtir tout entier : il vous fait présent d'un habit complet. Bien plus ayant appris de votre Evangile que lorsque vous étiez sur la terre, vous vous étiez toujours plu dans la pauvreté, non content de vous avoir habillé, il semble vous demander à son tour que vous l'habilliez à votre façon : il se couvre d'un habit de pauvre, afin d'être semblable à vous.

Et dans ce merveilleux appareil, d'autant plus magnifique qu'il était abject, suivons-le, s'il vous plaît, mes chers Frères, nous verrons une action qui sans doute sera surprenante. Il s'en va à l'église de Dieu, à la mémoire des apôtres saint Pierre et saint Paul, ces deux pauvres illustres qui ont vu les empereurs prosternés devant leurs tombeaux : là, sans considérer qu'il pourrait être aisément connu, et vous savez que le commerce donne beaucoup d'habitudes , il se mêle parmi les pauvres qu'il sait être les frères et les bien-aimés du Sauveur ; il fait son apprentissage de cette pauvreté généreuse à laquelle mon Maître l'appelle; il goûte à longs traits la honte et l'ignominie qui lui a été si agréable ; il se durcit le front contre cette molle et lâche pudeur du siècle, qui ne peut souffrir les opprobres, bien qu'ils aient été consacrés en la personne du Fils de Dieu. Ah ! qu'il commence bien à faire profession de la folie de la croix et de la pauvreté évangélique !

Mais avant que de passer outre à ses autres citations, fidèles, il est nécessaire, afin que nous en connaissions mieux le prix, que nous tâchions de nous détromper de cette folle admiration des richesses dans laquelle on nous a élevés : il faut que je vous fasse voir par des raisonnements invincibles les grandeurs de la pauvreté selon les maximes de l'Evangile ; d'où il vous sera aisé de conclure combien est injuste le mépris des pauvres, que je vous représentais tout à l'heure. Mais afin de le faire avec plus de fruit, laissons, laissons s'il vous plaît, aux orateurs du monde la pompe et la majesté du style panégyrique. Ils ne se mettent point en peine que l'on les entende, pourvu qu'ils reconnaissent que l'on les admire. Pour nous qui sommes ici dans la chaire du Sauveur Jésus, ornons notre discours de la simplicité de son Evangile, et repaissons nos âmes de vérités solides et intelligibles.

Je dis donc, ô riches du siècle, que vous avez tort d'avoir pour les pauvres un mépris si injurieux : afin que vous le sachiez, si nous voulions monter à l'origine des choses, nous trouverions peut-être qu'ils n'auraient pas moins de droit que vous aux biens que vous possédez. La nature, ou plutôt pour parler plus chrétiennement, Dieu, le Père commun des hommes a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfants sur toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Aucun de nous ne se peut vanter d'être plus avantagé que les autres par la nature; mais l'insatiable désir d'amasser n'a pas permis que cette belle fraternité pût durer longtemps dans le monde. Il a fallu venir au partage et à la propriété, qui a produit toutes les querelles et tous les procès : de là est né ce mot de *mien et de tien*, cette parole si froide, dit l'admirable saint Jean Chrysostome [1]; de là cette grande diversité de conditions, les uns vivant dans l'affluence de toutes choses, les autres languissant dans une extrême indigence. C'est pourquoi plusieurs des saints Pères ayant eu égard et à l'origine des choses et à cette libéralité générale de la nature envers tous les hommes, n'ont pas fait de difficulté d'assurer que c'était en quelque sorte frustrer les pauvres de leur propre bien que de leur dénier celui qui nous est superflu.

Je ne veux pas dire par là, mes Frères, que vous ne soyez les dispensateurs des richesses que vous avez; ce n'est pas ce que je prétends. Car ce partage de biens s'étant fait d'un commun consentement de toutes les nations et ayant été autorisé par la loi divine, vous êtes les maîtres et les propriétaires de la portion qui vous est échue : mais sachez que si vous en êtes les véritables propriétaires selon la justice des hommes, vous ne devez vous considérer que comme dispensateurs devant la justice de Dieu, qui vous en fera rendre compte. Ne vous persuadez pas qu'il ait

[1] *Matth.*, xxv, 36.

[1] *Hom. de S. Philog.*, n. 1.

abandonné le soin des pauvres : encore que vous les voyiez destitués de toutes choses, gardez-vous bien de croire qu'ils aient tout à fait perdu ce droit si naturel qu'ils ont de prendre dans la masse commune tout ce qui leur est nécessaire. Non, non, ô riches du siècle, ce n'est pas pour vous seuls que Dieu fait lever son soleil, ni qu'il arrose la terre, ni qu'il fait profiter dans son sein une si grande diversité de semences : les pauvres y ont leur part aussi bien que vous. J'avoue que Dieu ne leur a donné aucun fonds en propriété ; mais il leur a assigné leur subsistance sur les biens que vous possédez, tout autant que vous êtes de riches. Ce n'est pas qu'il n'eût bien le moyen de les entretenir d'une autre manière, lui sous le règne duquel les animaux même les plus vils ne manquent d'aucunes des choses convenables à leur subsistance : ni sa main n'est point raccourcie, ni ses trésors ne sont point épuisés; mais il a voulu que vous eussiez l'honneur de faire vivre vos semblables. Quelle gloire en vérité, chrétiens, si nous la savions bien comprendre ! Par conséquent, bien loin de mépriser les pauvres, vous les devriez respecter, les considérant comme des personnes que Dieu vous adresse et vous recommande.

Car enfin méprisez-les, traitez-les indignement tant qu'il vous plaira, il faut néanmoins qu'ils vivent à vos dépens, si vous ne voulez encourir l'indignation de celui qui parmi ces noms si augustes d'*Eternel* et de *Dieu des armées*, se glorifie encore de se dire le *Père des pauvres*. Vive Dieu ! dit le Seigneur, c'est jurer par moi-même : le ciel et la terre, et tout ce qu'ils enferment est à moi : vous êtes obligés de me rendre la redevance de tous les biens que vous possédez. Mais certes pour moi, je n'ai que faire ni de vos offrandes ni de vos richesses : je suis votre Dieu, et n'ai pas besoin de vos biens. Je ne peux souffrir de nécessité qu'en la personne des pauvres, que j'avoue pour mes enfants ; c'est à eux que j'ordonne que vous payiez fidèlement le tribut que vous me devez. Voyez-vous, mes Frères, ces pauvres que vous méprisez tant, Dieu les établit ses trésoriers et ses receveurs généraux : il veut que l'on consigne en leurs mains tout l'argent qui doit entrer dans ses coffres. Il ne leur donne ici-bas aucun droit qu'ils puissent exiger par une justice étroite ; mais il leur permet de lever sur tous ceux qu'il a enrichis un impôt volontaire, non par contrainte, mais par charité. Que si on les refuse, si on les maltraite, il n'entend pas qu'ils portent leur plainte par-devant des juges mortels ; lui-même il écoutera leurs cris du plus haut des cieux : comme ce qui est dû aux pauvres, ce sont ses propres deniers, il en a réservé la connaissance à son tribunal. C'est moi qui les vengerai, dit-il : je ferai miséricorde à qui leur fera miséricorde, je serai impitoyable à qui sera impitoyable pour eux. Merveilleuse dignité des pauvres ! la grâce, la miséricorde, le pardon est entre leurs mains ; et il y a des personnes assez insensées pour les mépriser : mais encore n'est-ce pas là par où saint François les considère le plus.

Ce petit enfant de Bethléem, c'est ainsi qu'il appelle mon Maître, ce Jésus « qui étant si riche s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par son indigence, » comme dit l'apôtre saint Paul [1] ; ce Roi pauvre, qui venant au monde n'y trouve point d'habit plus digne de sa grandeur que celui de la pauvreté, c'est là ce qui touche son âme. Ma chère pauvreté, disait-il, si basse que soit ton extraction selon le jugement des hommes, je ne puis que je ne t'estime, depuis que mon Maître t'a épousée. Et certes il avait raison, chrétiens. Si un roi épouse une fille de basse extraction, elle devient reine : on en murmure quelque temps ; mais enfin on la reconnaît : elle est ennoblie par le mariage du prince ; sa noblesse passe à sa maison, ses parents ordinairement sont appelés aux plus belles charges, et ses enfants sont les héritiers du royaume. Ainsi après que le Fils de Dieu a épousé la pauvreté, bien qu'on y résiste, bien qu'on en murmure, elle est noble et considérable par cette alliance. Les pauvres, depuis ce temps-là, sont les confidents du Sauveur, et les premiers ministres de ce royaume spirituel qu'il est venu établir sur la terre. Jésus même, dans cet admirable discours qu'il fait à un grand auditoire sur cette mystérieuse montagne, ne daignant parler aux riches sinon pour foudroyer leur orgueil, adresse la parole aux pauvres ses bons amis, et leur dit avec une incroyable consolation de son âme : « O pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu : » *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei* [2].

Heureux donc mille et mille fois le pauvre François, le plus ardent, le plus transporté et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Eglise ! Avec quel excès de zèle ne l'a-t-il point embrassée ? Combien belle, combien généreuse, combien digne d'être consacrée à la mémoire éternelle de la postérité, fut cette réponse qu'il fit à son père, lorsqu'il le pressait en présence de l'évêque d'Assise de renoncer à ses biens ? Il accusait son fils d'être le plus excessif

[1] II *Cor.*, VIII, 9. — [2] *Luc.*, VI, 20.

en dépense, qui fût dans tout le pays. Il ne saurait, disait-il, refuser un pauvre : il ne peut souffrir qu'il y ait dans la ville des familles nécessiteuses. Il vend toutes mes marchandises, et leur en distribue le prix. Et en effet, chrétiens, à voir comme François en usait, on eût dit qu'il avait engagé son bien aux pauvres de la province ; et que l'aumône qu'il leur faisait était moins un bienfait qu'une dette. Et parce que que tout son patrimoine ne pouvait suffire à payer ces dettes infinies d'une charité immense et sans bornes, son père soutenait qu'il était obligé à faire cession de biens : d'autant plus, disait-il, qu'il était incorrigible et qu'il n'y avait aucune apparence qu'il devînt meilleur ménager.

Que répondra François à des accusations si pressantes, faites avec toute la véhémence de l'autorité paternelle ? O Dieu éternel ! que vous inspirez de belles réponses à vos serviteurs, quand ils se laissent conduire à votre Esprit-Saint ! Tenez, dit François, animé d'un instinct céleste, tenez, ô mon père, je vous donne plus que vous ne voulez ; et dans le même moment, jetant à ses pieds ses habits : Jusqu'ici, poursuit il, je vous avais appelé mon père ; maintenant que je n'attendrai plus aucun bien de vous, j'en dirai plus hardiment et avec une confiance plus pleine : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Quelle éloquence assez forte, quels raisonnements assez magnifiques pourraient ici égaler la majesté de cette parole ? O la belle banqueroute que fait aujourd'hui ce marchand ! O homme, non tant incapable d'avoir des richesses que digne de n'en avoir pas, digne d'être écrit dans le livre des pauvres évangéliques et de vivre dorénavant sur le fonds de la Providence. Enfin il a rencontré cette pauvreté si ardemment désirée, en laquelle il avait mis son trésor : plus on lui ôte, plus on l'enrichit. Que l'on a bien fait de le dépouiller entièrement de ses biens, puisqu'aussi bien on voulait lui ravir ce qu'il estimait de plus beau dans toutes ces possessions, qui était le pouvoir de les répandre abondamment sur les pauvres ! Il a trouvé un père qui ne l'empêchera pas de donner, ni ce qu'il gagnera par le travail de ses mains, ni ce qu'il pourra obtenir de la charité des fidèles. Heureux, de n'avoir plus rien dans le siècle, son habit même lui venait d'aumône ! Heureux, de n'avoir d'autre bien que Dieu, de n'attendre rien que de lui, de ne recevoir rien que pour l'amour de lui ! Grâce à la miséricorde divine, il n'a plus aucune affaire que de servir Dieu : toute sa nourriture est de faire sa volonté. Que son état est différent de celui des riches ! Vous le verrez dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Quand je vous considère, ô riches du siècle, vous me semblez bien pauvres en comparaison de François. Vous ne sauriez avoir tant de richesses, que vos passions déréglées n'en consument encore davantage. Il vous en faut pour la nécessité, pour la vanité, pour le luxe, pour les plaisirs, pour la pompe, pour la parade, pour mille superfluités. François au contraire ne saurait avoir ni un habillement si sordide, ni une nourriture si modique, qu'il ne soit parfaitement satisfait, tout prêt même à mourir de faim, si telle est la volonté de son Père. Il s'en va tantôt dans une sombre forêt, tantôt sur le haut d'une montagne, admirant les ouvrages de Dieu, invitant toutes les créatures à le louer et à le bénir, leur prêtant pour cela son intelligence et sa voix, passant les jours et les nuits à prononcer, à méditer, à goûter cette pieuse parole : « Notre Père qui êtes aux cieux : » et cette autre : « Mon Dieu et mon tout, » qu'il voit sans cesse à la bouche : *Deus meus et omnia.* Il court par toutes les villes, par toutes les bourgades, par tous les hameaux : il lève hautement l'étendard de la pauvreté ; il commence à exercer un nouveau genre de négoce, il établit le plus beau et le plus riche commerce dont on se puisse jamais aviser. O vous, disait-il, vous qui désirez acquérir cette perle unique de l'Evangile, venez, associons-nous, afin de trafiquer dans le ciel : vendez tous vos biens, donnez tout aux pauvres ; venez avec moi, libres de tous soins séculiers : venez, nous ferons pénitence ; venez, nous louerons et servirons notre Dieu en simplicité et en pauvreté.

O sainte compagnie, qui commencez à vous assembler sous la conduite de saint François, puissiez-vous, en vous étendant de toutes parts, inspirer à tous les hommes du monde un généreux mépris des richesses et porter tous les peuples à l'exercice de la pénitence. Mais que prétendez-vous faire avec ces habits d'une forme si singulière, si pesants en été, si peu propres à vous garantir des rigueurs du froid ? Pourquoi n'avez-vous plus d'égard à la nécessité ou à la faiblesse de la chair? Fidèles, le pauvre François, qui leur a donné conseil, ne comprend pas ce discours : il est prévenu d'autres maximes plus mâles et plus élevées. Il se souvient de ces feuilles de figuier qui couvrirent dans le paradis la nudité de nos premiers parents, sitôt que leur désobéissance la leur eut fait connaître. Il songe que l'homme a été nu, tant qu'il a été innocent ; et par conséquent que ce n'est pas la nécessité, mais le péché et la honte qui

ont fait les premiers habits. Que si c'est le péché qui a habillé la nature corrompue, il juge qu'il sera bienséant que la pénitence l'habille après qu'elle a été réparée.

Mais pourquoi vous exténuez-vous par tant de jeûnes ? Pourquoi vous consumez-vous par tant de veilles ? Pourquoi vous jetez-vous sur ces neiges ? Pourquoi vois-je ce cilice inséparable de votre corps, que l'on pourrait prendre pour une autre peau qui se serait formée sur la première? Répondez, François, répondez : vos sentiments sont si chrétiens que je croirais diminuer quelque chose de leur générosité, si je ne vous les faisais exposer à vous-même. Qui êtes-vous, dira-t-il, vous qui me faites cette question ? Ignorez-vous que le nom de *Chrétien* signifie un homme souffrant ? Ne vous souvenez-vous pas de ces deux braves athlètes, Paul et Barnabé, qui allaient confirmant et consolant les églises? Et que leur disaient-ils pour les consoler? « Qu'il fallait par de longs travaux et une grande suite de tribulations parvenir au royaume des cieux : » *Quia per multas angustias et tribulationes oportet pervenire ad regnum Dei*[1]. Sachez, poursuivra-t-il, et pardonnez-moi, chrétiens, si je prends plaisir aujourd'hui à vous faire parler si souvent ce merveilleux personnage : sachez donc, dira-t-il, que nous autres chrétiens « nous avons un corps et une âme qui doivent être exposés à toute sorte d'incommodités: » *Ipsam animam ipsumque corpus expositum omnibus ad injuriam gerimus*[2]. Et c'est ainsi que pour suivre le commandement de l'Apôtre[3], afin de ne point courir en vain, « je travaille à dompter mon corps, et à réduire en servitude l'appétit de ces voluptés qui par leur délicatesse, rendent molle et efféminée cette mâle vertu de la foi : » *Discutiendæ sunt deliciæ, quarum mollitia et fluxu fidei virtus effeminari potest*[4]. Après tout « quelles plus grandes délices à un chrétien que le dégoût des délices? » *Quæ major voluptas quam fastidium ipsius voluptatis*[5]? « Quoi ! ne pourrons-nous pas vivre sans plaisir, nous qui devons mourir avec plaisir ? » *Non possumus vivere sine voluptate, qui mori cum voluptate debemus*[6]? Ce sont les paroles du grave Tertullien, qu'il prêtera volontiers aux sentiments de François, si dignes de cette première vigueur et fermeté des mœurs chrétiennes.

Sévère, mais évangélique doctrine ; dures, mais indubitables vérités, qui faites frémir tous nos sens et paraissez si folles à notre aveugle sagesse : c'est vous qui avez rendu l'inimitable François si heureusement insensé ; c'est vous qui l'avez enflammé d'un violent désir du martyre, qui lui fait chercher de toutes parts quelque infidèle qui ait soif de son sang. Et certes il est véritable, encore que tous nos sens y répugnent, qu'un chrétien qui est blessé de l'amour de notre Sauveur, n'a pas de plus grand plaisir que de répandre son sang pour lui. C'est là peut-être le seul avantage que nous pouvons remporter sur les anges. Ils peuvent bien être les compagnons de la gloire de Notre-Seigneur ; mais ils ne peuvent pas être les compagnons de sa mort. Ces bienheureuses intelligences peuvent bien paraître devant la face de Dieu comme des victimes brûlantes d'une charité éternelle ; mais leur nature impassible ne leur permet pas de faire une généreuse épreuve de leur affection parmi les souffrances, et de recevoir cet honneur, si doux à celui qui aime, d'aimer jusqu'à mourir et même de mourir par amour. Pour nous au contraire, nous jouissons de ce précieux avantage ; car des deux sortes de vies qu'il a plu à Dieu nous donner, l'une, immortelle et incorruptible, fera durer notre amour éternellement dans le ciel ; et pour l'autre, qui est périssable, nous la lui pouvons immoler pour signaler cet amour sur la terre. Et c'est, comme je vous disais tout à l'heure, ce qui peut arriver de plus doux à une âme vraiment percée des traits de l'amour divin.

Ne voyez-vous pas, chrétiens, que le Sauveur Jésus durant le cours de sa vie mortelle, n'a point eu de plus délicieuse pensée, que celle qui lui représentait la mort qu'il devait endurer pour l'amour de nous ? Et d'où lui venait ce goût, ce plaisir ineffable qu'il ressentait dans la considération de maux si pénibles et si étranges? C'est parce qu'il nous aimait d'une charité immense, dont nous ne saurions jamais nous former qu'une très-faible idée. C'est pourquoi il brûle d'impatience de voir bientôt luire au monde cette pâque si mémorable[1] qu'il devait sanctifier par sa mort. Il soupire sans cesse après ce baptême de sang[2] et après cette heure dernière, qu'il appelait aussi son heure par excellence[3], comme étant celle où son amour devait triompher. Lorsque Jean-Baptiste son saint Précurseur voit reposer le Saint-Esprit sur sa tête[4], que le ciel s'entr'ouvre sur lui, que le Père le reconnaît publiquement pour son Fils, ce n'est pas là, chrétiens, ce qu'il appelle son heure. Cette heure, qui est la sienne selon sa façon de parler ordinaire et selon la phrase de l'Ecriture, c'est celle à laquelle, por-

1 *Act.*, XIV, 21. — 2 Tertull., *de Patient.*, n. 8. — 3 I *Cor.*, IX, 26, 27. — 4 Tertull., *de Cultu femin.*, lib. II, n. 13. — 5 Tertull., *de Spect.*, n. 29. — 6 *Ibid.*, n. 28.

1 *Luc.*, XXII, 15. — 2 *Luc.*, XII, 50. — 3 *Joan.*, XIII, — 4 *Matth.*, III, 16, 17.

tant nos iniquités sur le bois, il se doit immoler pour nous par un sacrifice de charité.

Que si le Créateur trouve une joie si parfaite à mourir pour sa créature, quel contentement doit éprouver la créature de mourir pour son Créateur ? Et c'est ici où l'âme fidèle ressent de merveilleux transports dans la contemplation de notre Maître crucifié. Ce sang précieux qui ruisselle de toutes parts de ses veines cruellement déchirées, devient pour elle comme un fleuve de flammes, qui l'embrase d'une ardeur invincible de se consumer pour lui. Et pourrions-nous voir notre brave et victorieux Capitaine verser son sang pour notre salut avec une si grande joie, sans que le nôtre s'échauffât en nous-mêmes par ce spectacle d'amour ? Les médecins nous apprennent que ce sont certains esprits chauds, et par conséquent actifs et vigoureux, qui se mêlant parmi notre sang, le font sortir ordinairement avec une grande impétuosité sitôt que la veine est ouverte. Ah ! que le sang de Jésus-Christ, qui est coulé dans nos veines par la vertu de ses sacrements, anime le sang des martyrs d'une sainte et divine chaleur qui le fait jaillir d'ici-bas jusque sur le trône de Dieu, lorsqu'une épée infidèle l'épanche pour la confession de la foi ! Regardez ces bienheureux soldats du Sauveur, avec quelle contenance ils allaient se présenter au supplice. Une sainte et divine joie éclatait dans leurs yeux et sur leurs visages par je ne sais quelle ardeur plus qu'humaine, qui étonnait tous les spectateurs. C'est qu'ils considéraient en esprit ces torrens de sang de Jésus, qui se débordaient sur leurs âmes par une inondation merveilleuse.

Je ne m'étonne donc plus si l'incomparable François désire si ardemment le martyre, lui qui ne perdai jamais de vue le Sauveur attaché à la croix, et qui attirait continuellement de ses adorables blessures cette eau céleste de l'amour de Dieu, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Enivré de ce divin breuvage, il court au martyre comme un insensé : ni les fleuves, ni les montagnes, ni les vastes espaces des mers ne peuvent arrêter son ardeur. Il passe en Asie, en Afrique, partout où il pense que la haine soit la plus échauffée contre le nom de Jésus. Il prêche hautement à ces peuples la gloire de l'Evangile : il découvre les impostures de Mahomet, leur faux prophète. Quoi ! ces reproches si véhéments n'animent pas ces barbares contre le généreux François ! Au contraire ils admirent son zèle infatigable, sa fermeté invincible, ce prodigieux mépris de toutes les choses du monde : ils lui rendent mille sortes d'honneurs. François indigné de se voir ainsi respecté par les ennemis de son Maître, recommence ses invectives contre leur religion monstrueuse : mais étrange et merveilleuse insensibilité ! ils ne lui témoignent pas moins de déférence ; et le brave athlète de Jésus-Christ voyant qu'il ne pouvait mériter qu'ils lui donnassent la mort : Sortons d'ici, mon Frère, disait-il à son compagnon; fuyons, fuyons bien loin de ces barbares trop humains pour nous, puisque nous ne les pouvons obliger ni à adorer notre Maître, ni à nous persécuter, nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu ? quand mériterons-nous le triomphe du martyre, si nous trouvons des honneurs même parmi les peuples les plus infidèles ? Puisque Dieu ne nous juge pas dignes de la grâce du martyre, ni de participer à ses glorieux opprobres, allons-nous-en, mon Frère, allons achever notre vie dans le martyre de la pénitence, ou cherchons quelque endroit de la terre où nous puissions boire à longs traits l'ignominie de la croix.

Ce serait en cet endroit, chrétiens, qu'il serait beau de vous représenter le dernier trait de folie du sage et admirable François. Que vous seriez ravis de lui voir établir sa gloire sur le mépris des honneurs ! Quelles louanges ne donneriez-vous pas à la naïve enfance de son innocente simplicité, et à cette humilité si profonde par laquelle il se considérait comme le plus grand des pécheurs, et à cette confiance fidèle qui lui faisait fonder tout l'appui de son espérance sur les mérites du Fils de Dieu, et à cette crainte si humble qu'il avait de faire paraître ces sacrés caractères de la passion du Sauveur, que Jésus crucifié par une miséricorde ineffable avait imprimés sur sa chair ? Mais combien seriez-vous étonnés quand je vous dirais que François, François, cet admirable personnage qui a mené une vie plus angélique qu'humaine, refuse la sainte prêtrise, estimant cette dignité trop pesante pour ses épaules ? Hélas ! quelque imparfaits que nous soyons, nous y courons souvent sans y être appelés, avec une hardiesse, une précipitation qui fait frémir la religion : téméraires, qui ne comprenons pas la hauteur des mystères de Dieu et la vertu qu'ils exigent dans ceux qui prétendent en être les dispensateurs ! Et François au contraire, cet ange terrestre, après tant d'actions héroïques et un si long exercice d'une vertu consommée, bien que tout l'ordre ecclésiastique lui tende les bras comme à un homme qui devait être de ses plus beaux luminaires, tremble et frémit au seul nom de *Prêtre,* et n'ose malgré la vocation la plus légitime regarder que de loin une dignité si redoutable. Mais certes, si je commençais à vous raconter ces merveilles, j'entreprendrais un nouveau discours; et sur la fin de ma course, je

m'ouvrirais une carrière immense. Puis donc que nous faisons dans l'Eglise les panégyriques des Saints moins pour célébrer leurs vertus, qui sont déjà couronnées, que pour nous en proposer l'exemple, il vaut mieux que nous retranchions quelque chose des éloges de saint François, afin de nous réserver plus de temps pour tirer quelque utilité de sa vie.

Que choisirons-nous, chrétiens, dans les actions de saint François pour y trouver notre instruction? Ce serait peut-être une entreprise trop téméraire que de rechercher curieusement celle de ses vertus qui serait la plus éminente : il n'appartient qu'à celui qui les donne d'en faire l'estimation. Que chacun prenne donc pour soi ce qu'il sent en sa conscience lui devoir être le plus utile; et moi, pour l'édification de l'Eglise, je vous proposerai ce qui me semble le plus profitable au salut de tous : et je ne sais quel sentiment me dit au fond de mon cœur que ce doit être le mépris des richesses, auxquelles il est tout visible que nous sommes trop attachés. L'Apôtre parlant à Timothée, instruit en sa personne les prédicateurs comment ils doivent exhorter les riches : « Commandez, dit-il, aux riches du siècle, qu'ils se gardent d'être hautains, et de mettre leur espérance dans l'incertitude des richesses : » *Divitibus hujus sæculi præcipe non sublime sapere neque sperare in incerto divitiarum*[1] C'est ce que dit l'apôtre saint Paul, où il touche fort à propos les deux principales maladies des riches: la première, ce grand attachement à leurs biens ; la seconde, cette grande estime qu'ils font ordinairement de leurs personnes, parce qu'ils voient que leurs richesses les mettent en considération dans le monde.

Or, mes frères, quand je ne ferais ici que le personnage d'un philosophe, je ne manquerais pas de raisons pour vous faire voir que c'est une grande folie de faire tant d'état de ces biens qui nous peuvent être ravis par une infinité d'accidents, et dont la mort enfin nous dépouillera sans ressource, après que nous aurons pris beaucoup de peine à les sauver des autres embûches que leur dressera la fortune. Que si la philosophie a si bien reconnu la vanité des richesses, nous autres chrétiens combien les devons-nous mépriser; nous, dis-je, qui établissons ce mépris, non sur des raisonnements humains, mais sur des vérités que le Fils du Père éternel a scellées et confirmées par son sang ! S'il est donc vrai que l'héritage céleste, que Dieu nous a préparé par son Fils unique, soit l'unique objet de nos espérances, nous ne devons par conséquent estimer les choses que selon qu'elles nous y conduisent, et nous devons

[1] I *Timoth.*, VI, 17.

détester au contraire tout ce qui s'oppose à un si grand bonheur. Mais de tous les obstacles que le diable met à notre salut, il n'y en a aucun ni plus grand ni plus redoutable que les richesses. Pourquoi ? Je n'en alléguerai aucune raison, je me contenterai d'employer un mot de notre Sauveur plus puissant que toutes les raisons. Il est rapporté par trois évangélistes, mais particulièrement par saint Marc, avec une merveilleuse énergie.

Mes enfants bien-aimés, dit notre Maître à ses chers disciples, après les avoir longtemps regardés afin de leur faire entendre que ce qu'il avait à leur enseigner était d'une importance extraordinaire : « Mes enfants bien-aimés, ô qu'il est difficile que les riches puissent être sauvés ! Je vous dis en vérité qu'il est plus aisé de faire passer un câble ou un chameau par l'ouverture d'une aiguille[1]. » Ne vous étonnez pas de cette façon de parler, qui nous paraît extraordinaire. C'était un proverbe parmi les Hébreux, par lequel ils exprimaient ordinairement les choses qu'ils croyaient impossibles ; comme qui dirait parmi nous : Plutôt le ciel tomberait, ou quelque autre semblable expression. Mais ce n'est pas là où il faut s'arrêter : voyez, voyez seulement en quel rang le Sauveur a mis le salut des riches. Vous me direz peut-être que c'est une exagération : sans doute vous vous flatterez de cette pensée; et moi je soutiens au contraire qu'il faut entendre cette parole à la lettre. J'espère vous le prouver par la suite de l'évangile : rendez-vous attentifs ; c'est le Sauveur qui parle ; il est question d'entendre sa parole, qui est la vie éternelle.

Quand un homme parle avec exagération, cela se remarque ordinairement à son action, à sa contenance, et surtout au sentiment que son discours imprime sur l'esprit de ses auditeurs. Par exemple, s'il m'était arrivé de dire quelque chose de cette sorte, vous le connaîtriez beaucoup mieux et vous en seriez meilleurs juges que ceux qui ne m'ont pas entendu : rien de plus constant que cette vérité. Or qui sont ceux qui ont écouté le Sauveur ? Ce sont les bienheureux apôtres. Quel sentiment ont-ils eu de son discours? Ont-ils cru que cette sentence fût prononcée avec exagération? Jugez-en vous-mêmes par leur étonnement et par leur réponse. A ces paroles du Sauveur, dit l'Evangéliste, ils demeurent entièrement interdits, admirant sans doute la véhémence extraordinaire avec laquelle leur Maître avait avancé cette terrible proposition. Faisant ensuite réflexion en eux-mêmes sur l'amour désordonné des richesses, qui règne presque

[1] *Mar.*, X, 24.

partout, ils se disent les uns aux autres : « Et qui pourra donc être sauvé? » *Et quis potest salvus fieri* [1] ? Ah ! qu'il est bien visible, par cette réponse, qu'ils avaient pris à la lettre cette parole du Fils de Dieu ; car il est très-certain qu'une exagération ne les aurait pas si fort émus. Mais Jésus n'en demeure pas là ; au contraire les voyant étonnés, bien loin de leur lever ce scrupule comme les riches le souhaiteraient, il appuie encore davantage. Vous dites, ô mes disciples, que si cela est ainsi, le salut est donc impossible : aussi est-il impossible aux hommes, mais à Dieu il n'est pas impossible ; et il en ajoute la raison, parce que dit-il, tout est possible à Dieu.

Que vous dirai-je ici, chrétiens? Il pourrait sembler d'abord que le Fils de Dieu se serait beaucoup relâché de sa première rigueur. Mais certes ce serait mal entendre la force de ses paroles : expliquons-les par d'autres endroits. Je remarque dans les Ecritures que cette façon de parler n'y est jamais employée que dans une prodigieuse et invincible difficulté. C'est alors en effet, quand toutes les raisons humaines défaillent, qu'il semble absolument nécessaire d'alléguer pour dernière raison la toute-puissance divine. C'est ce que l'ange pratique à l'égard de la sainte Vierge, lorsque lui voulant faire entendre qu'elle pourrait enfanter et demeurer vierge, il lui apporte l'exemple d'une stérile qui a conçu ; parce qu'enfin, poursuit-il, devant Dieu rien n'est impossible. Faites comparaison de ces choses. Une vierge peut concevoir, une stérile peut enfanter, un riche peut être sauvé; ce sont trois miracles dont les saintes Lettres ne nous rendent point d'autre raison, sinon que Dieu est tout-puissant. Donc il est vrai, ô riche du siècle, que ton salut n'est point un ouvrage médiocre; donc il serait impossible, si Dieu n'était pas tout-puissant; donc cette difficulté passe de bien loin nos pensées, puisqu'il faut pour la surmonter une puissance infinie.

Et ne me dites pas que cette parole ne vous touche point, parce que peut-être vous n'êtes pas riches. Si vous n'êtes pas riches, vous avez envie de le devenir ; et ces malédictions des richesses doivent tomber, non tant sur les riches que sur ceux qui désirent de l'être. C'est de ceux-là que l'Apôtre prononce qu'ils s'engagent dans le piége du diable, et dans beaucoup de mauvais désirs qui précipitent l'homme dans la perdition [2]. Le Fils de Dieu, dans le texte que je vous citais tout à l'heure, ne parle pas seulement des riches, mais de ceux qui se fient aux richesses : *Confidentes in pecuniis.* Or le désir et l'espérance étant inséparables, il est impossible de les désirer sans y mettre son espérance.

Vous raconterai-je ici tous les maux que ce maudit désir des richesses a apportés au genre humain ? Les fraudes, les voleries, les usures, les injustices, les oppressions, les inimitiés, les parjures, les perfidies, c'est le désir des richesses qui les a ordinairement amenés sur la terre. « Aussi l'Apôtre a-t-il raison de dire que le désir des richesses est la racine de tous les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas* [1]. Pourquoi l'avaricieux mettant sa joie et son espérance dans quelque mauvaise année et dans la disette publique, prépare et agrandit-il ses greniers, afin d'y engloutir toute la substance du pauvre, qu'il lui fera acheter au prix de son sang, lorsqu'il sera réduit aux abois ? Pourquoi le marchand trompeur prononce-t-il plus de mensonges, plus de faux serments qu'il ne débite de marchandises ? Pourquoi le laboureur impatient maudit-il si souvent son travail et la Providence divine ? Pourquoi le soldat impitoyable exerce-t-il une rapine si cruelle? Pourquoi le juge corrompu vend et livre-t-il son âme à Satan ? N'est-ce pas le désir des richesses ?

Mais surtout que ceux qui les possèdent veillent soigneusement à leur âme : elles ont des liens invisibles dont nos cœurs ne se peuvent déprendre. Là où est notre trésor, là est notre cœur: or un cœur qui aime autre chose que Dieu ne peut être capable d'aimer Dieu. « O si nous aimions Dieu comme il faut, dit l'admirable saint Augustin, nous n'aimerions point du tout l'argent : » *O si Deum digne amemus, nummos omninò non amabimus* [2]. Partant, si nous aimons l'argent, il sera impossible que nous aimions Dieu.

Tirez maintenant cette conséquence : les hommes qui ont beaucoup de richesses, il est presque impossible qu'ils ne les aiment ; quand ils le voudraient nier, cela paraît trop évidemment par la crainte qu'ils ont de les perdre. Qui aime si fort les richesses, il est impossible qu'il soit sauvé. « O Dieu ! qu'il est difficile que ceux qui ont de grands biens parviennent au royaume du ciel ! » *Quam difficile qui pecunias possident, possunt pervenire ad regnum Dei*

Si les richesses sont donc si dangereuses, avisez, mes Frères, à ce que vous en devez faire. Dieu ne vous les a pas données pour les enfermer dans des coffres, ni pour les employer à tant de dépenses superflues, pour ne pas dire pernicieuses. Elles vous sont données pour sustenter Jésus-Christ, qui languit en la personne des

[1] *Marc.*, x, 26. — [2] *Timoth.*, vi, 9.

[1] *Timoth.*, 10. — [2] *In Joan.*, tract. xi, n. 10.

pauvres : elles vous sont données pour racheter vos iniquités et pour amasser des trésors éternels. Jetez, jetez le yeux sur tant de familles nécessiteuses, qui n'osent vous exposer leur misère ; sur les vierges de Jésus, que l'on voit presque défaillir dans leurs cloîtres faute de moyens pour subsister ; sur tant de pauvres religieux, qui sous une mine riante cachent souvent une grande indigence. Un peu de courage, mes Frères, faites quelques efforts pour l'amour de Dieu. Voyez avec quelle abondance il a élargi ses mains sur nous par la fertilité de cette année : élargissons les nôtres sur les misères de nos pauvres frères ; que personne ne s'en dispense. Ne vous excusez pas sur la modicité de vos facultés : Jésus mettra en ligne de compte jusqu'au moindre présent que vous lui ferez avec un cœur plein de charité : un verre d'eau même offert dans cet esprit, peut vous mériter la vie éternelle.

C'est ainsi que les biens, qui sont ordinairement un poison, se convertiront pour vous en remède salutaire. Loin de perdre vos richesses en les distribuant, vous les posséderez d'autant plus sûrement que vous les aurez plus saintement prodiguées. Les pauvres vous les rendront d'une qualité bien plus excellente ; car elles changent de nature en leurs mains. Dans les vôtres elles sont périssables : elles deviennent incorruptibles, sitôt qu'elles ont passé dans les leurs. Ils sont plus puissants que les rois. Les rois par leurs édits donnent quelque prix aux monnaies : les pauvres les rehaussent de prix jusqu'à une valeur infinie, sitôt qu'ils y appliquent leur marque. Faites-vous donc des trésors qui ne périssent jamais : thésaurisez pour le siècle futur un trésor inépuisable : mettez vos richesses à couvert dans le ciel contre les guerres, contre les rapines, contre toute sorte d'événements ; déposez-les entre les mains de Dieu. Faites-vous par vos aumônes de bons amis sur la terre, qui vous recevront après votre mort dans ces éternels tabernacles, où le Père, le Fils et le Saint-Esprit, seul Dieu vivant et immortel, est glorifié dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

FRAGMENT OU PREMIER PROJET POUR LE MÊME DISCOURS

Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens.

S'il y a quelqu'un parmi vous qui paraisse sage selon le siècle, qu'il devienne fou afin d'être sage.

I *Cor.*, III, 18.

Que pensez-vous, mes révérends Pères, que je veuille faire aujourd'hui dans cette chaire sacrée? Vous avez assemblé vos amis et vos illustres protecteurs, pour rendre leurs respects à votre saint patriarche ; et moi je ne prétends autre chose que de le faire passer pour un insensé : je ne veux raconter que ses folies ; c'est l'éloge que je lui destine, c'est le panégyrique que je lui prépare. David ayant fait le fou en présence du roi Achis [1], ce prince le fit éloigner. Mais l'insensé que je vous présente mérite qu'on le regarde ; et David lui-même ayant prononcé : « Bienheureux celui qui ne regarde pas les folies trompeuses : » *Qui non respexit in vanitates et insanias falsas* [2], a reconnu tacitement qu'il y avait une folie sublime et céleste, qui avait son fond dans la vérité. C'est de cette divine folie que François était possédé ; c'est celle que je dois aujourd'hui vous représenter. Donnez-moi pour cela, ô divin Esprit, non des pensées délicates, ni un raisonnement suivi, mais de saints égarements et une sage extravagance, etc.

« Le monde avec la sagesse humaine n'ayant pas connu Dieu par les ouvrages de sa sagesse il a plu à Dieu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient en lui : » *In Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* [1]. Dieu donc indigné contre la raison humaine, qui ne l'avait pas voulu connaître par les ouvrages de sa sagesse ne veut plus désormais qu'il y ait de salut pour elle que par la folie. Ainsi deux desseins et deux ouvrages de Dieu forment toute la suite de son œuvre dans le monde. Ces deux ouvrages semblent diamétralement opposés entre eux ; car l'un est un ouvrage de sagesse, l'autre un ouvrage de folie. L'univers est celui de la sagesse. Y a-t-il rien de mieux entendu que cet édifice, rien de mieux pourvu que cette famille, rien de mieux gouverné que cet empire ? Dieu avait dessein de satisfaire la raison humaine ; mais elle l'a méprisé, elle a méconnu son auteur. Vive Dieu ! dit le Seigneur, je ne songerai jamais à la

[1] I *Reg.*, XXI, 14. — [2] *Psal.* XXXIX, 5.

[1] *Cor.*, I, 21.

satisfaire : mais « je m'appliquerai à la perdre et à la confondre : » *Perdam sapientiam sapientium*[1]. Et de là ce second ouvrage, qui est la réparation par la folie de la croix : c'est pourquoi il ne garde plus aucune mesure ; et en voici la raison. Dans le premier ouvrage, Dieu se contentait de se montrer ; et pour cela la proportion y était nécessaire comme devant être une image de sa sagesse et de sa beauté immortelle : c'est pourquoi « tout y est avec mesure, avec nombre, avec poids : » *Omnia in numero, pondere et mensura*[2]. Il a étendu son cordeau, dit l'Ecriture[3] ; il a pris au juste ses alignements pour composer, pour ordonner, pour placer tous les éléments. Ici, non content de se montrer, il veut s'unir à sa créature, c'est-à-dire l'infini avec le fini. Il n'y a plus de proportion ni de mesure à garder : il ne s'avance plus que par des démarches insensées ; il saute les montagnes et les collines, du ciel à la crèche, de la crèche par divers bonds sur la croix, de la croix au tombeau et au fond des enfers, et de là au plus haut des cieux. Tout est sans ordre, tout est sans mesure.

Par les mêmes démarches que l'infini s'est joint au fini, par les mêmes le fini doit s'élever à l'infini : il doit se libérer et s'affranchir de toutes les règles de prudence qui le resserrent en lui-même, afin de se perdre dans l'infini ; et cette perte dans l'infini, parce qu'elle met au-dessus de toutes les règles, paraît un égarement. Telle est la folie de François.

La perte de la raison fait perdre trois choses. Premièrement, les insensés perdent les biens : ils n'en connaissent plus la valeur ; ils les répandent, ils les prodiguent. Secondement, ils perdent la honte : louanges ou opprobres, tout leur est égal ; ils s'exposent sans en être émus à la dérision publique. Troisièmement, ils se perdent eux-mêmes : ils ne connaissent pas l'inégalité des saisons, ni les excès du froid et du chaud ; ils ne craignent pas les périls, et s'y jettent à l'abandon avec joie. François a perdu la raison, non point par faiblesse, mais il l'a perdue heureusement dans les ténèbres de la foi : ensuite il a perdu les biens, la honte et soi-même. Non seulement il néglige les biens, mais il a une avidité de les perdre ; non-seulement il méprise les opprobres, mais il ambitionne d'en être couvert ; non-seulement il s'expose aux périls, mais il les recherche et les poursuit. O le plus insensé des hommes selon les maximes du monde ; mais le plus sage, le plus prudent, le plus avisé selon les maximes du ciel !

L'âme qui possède Dieu ne veut que lui. « J'entrerai dans les puissances du Seigneur : Seigneur, je ne me souviendrai que de votre justice : » *Introibo in potentias Domini : Domine, memorabor justitiæ tuæ solius*[1]. Quant on veut entrer dans les grandeurs et dans les puissances du monde, on tombe nécessairement dans la multiplicité des désirs ; mais quand on pénètre dans les puissances du Seigneur, aussitôt on oublie tout le reste, on ne s'occupe que des moyens de croître dans la justice, pour s'assurer la possession d'un si grand bien : *Domine, memorabor justitiæ tuæ solius.* C'est ce que l'Evangile confirme, en nous exhortant à chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus*[2]. Le règne, c'est *potentias Domini ;* c'est pourquoi on travaille à acquérir la justice pour y parvenir : *Memorabor justitiæ tuæ solius.*

Ce n'est pas ici le temps des honneurs : il faut porter la confusion d'avoir méprisé notre Roi. Nous avons dégradé Dieu et sa royauté : Jésus-Christ n'est plus notre Roi ; nous avons transgressé ses lois, violé son autorité, foulé aux pieds sa majesté sainte : c'est pourquoi il n'a plus de couronne qu'une couronne d'épines ; et sa royauté devient le jouet des soldats, etc.

[1] *Cor.*, 19. — [2] *Sapient.*, XI, 21. — [3] *Job.*, XXXVIII, 5.

[1] *Psal.* LXX, 16. — [2] *Matth.*, VI, 33.

PREMIER PANÉGYRIQUE DE SAINT JOSEPH

PRÊCHÉ A PARIS, AUX FEUILLANTS DE LA RUE SAINT-HONORÉ, LE 19 MARS 1657, UNE PREMIÈRE FOIS ; ET UNE SECONDE FOIS, LE MÊME JOUR, AUX GRANDES CARMÉLITES, EN 1661.

Ces dates et le discours lui-même ont besoin d'être précisés : il n'est pas d'éditeur qui, jusqu'à présent, ne se soit trompé ou sur l'époque ou sur le panégyrique. M. Lachat, par exemple, qui relève si bien l'erreur de tous ses devanciers, unanimes à placer en 1660, celui des deux panégyriques (*Depositum custodi*) qu'il qualifie de premier, comme le faisaient au reste ceux dont il redresse les torts, M. Lachat tombe ici dans une singulière méprise. *Singulière* en vérité, puisque M. Floquet qu'il oublie de nommer, mais auquel il emprunte cependant tous les renseignements, démontre avec évidence (1) qu'il ne s'agit pas, en 1657, du *Depositum custodi*, mais du *Quæsivit sibi Deus* ; non de celui que le nouvel éditeur appelle, lui aussi, *premier panégyrique*, mais du *second*. Méprise singulière ! car M. Lachat cite, après M. Floquet, les strophes de la *Muse historique* qui devaient le mettre sur la trace du vrai discours de 1657. Jean Loret, auditeur de Bossuet, analysait dans ses vers burlesque mais très-véridiques, le *panégyrique* entendu cinq jours auparavant. Le gazetier macaronique écrivait donc à la date du 24 mars 1657.

Bossuet, ce jeune docteur,
Cet excellent prédicateur,
Et dont l'*éloquence naissante*
Est si pressante et si puissante,
Lundi, dans les Feuillants, prêcha,
Et plus que jamais épancha
Dans les cœurs de son auditoire
Le dégoût de la vaine gloire
Et de ce grand éclat mondain
Que les sages ont à dédain,
Et qui n'est qu'une piperie,
Alléguant l'époux de Marie, etc.

Le passage souligné est le résumé évident de toute la pensée du discours : Bossuet la réduit en effet à ces trois termes : *la simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée*. Le *Depositum custodi*, prononcé, nous le démontrerons plus tard, en 1659, en présence de la Reine-mère, Anne d'Autriche, aux Grandes Carmélites, ne dit pas tout à fait cela.

Celui-ci (*quæsivit sibi*), prêché une première fois aux Feuillants en 1657 en présence d'un brillant et imposant auditoire, où, parmi les vingt-deux prélats réunis alors à Paris pour l'assemblée générale du clergé, on distinguait Antoine Barberini, neveu d'Urbain VIII, fut prêché de nouveau, sur la demande de la Reine-mère, aux Grandes-Carmélites, pendant le carême de 1661. Et c'est pourquoi toutes les éditions le reproduisent tel qu'il fut prononcé alors. On doit à cette circonstance les *variantes* ou corrections du texte primitif, ainsi que le *compliment* à la fin du discours, adressé à la reine-mère. Le lecteur remarquera que Bossuet félicite le Roi d'*avoir voulu honorer la mémoire* de S. Joseph *avec une nouvelle solennité*. Louis XIV, en effet sur la demande des deux reines, voulut que la fête de S. Joseph fut désormais chômée et obligatoire en France, ce qui fut établi, pour la première fois, en 1661.

1 Floquet, *Etudes*, to. 1, pp. 398-402.

Quæsivit sibi Deus virum juxta cor suum.
Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur. I *Reg.*, XIII, 13.

Cet homme selon le cœur de Dieu ne se montre pas dehors, et Dieu ne le choisit pas sur les apparences, ni sur le témoignage de la voix publique. Lorsqu'il envoya Samuel dans la maison de Jessé pour y trouver David, le premier de tous qui a mérité cet éloge, ce grand homme, que Dieu destinait à la plus auguste couronne du monde, n'était pas connu dans sa famille. On présente sans songer à lui tous ses aînés au prophète ; mais Dieu, qui ne juge pas à la manière des hommes, l'avertissait en secret de ne regarder pas à leur riche taille, ni à leur contenance hardie [1] : si bien que rejetant ceux que l'on produisait dans le monde, il fit approcher celui que l'on envoyait paître les troupeaux ; et versant sur sa tête l'onction royale, il laissa ses parents étonnés d'avoir si peu jusqu'alors connu ce fils, que Dieu choisissait avec un avantage si extraordinaire [1].

Une semblable conduite de la Providence divine me fait appliquer aujourd'hui à Joseph, le fils de David, ce qui a été dit de David, lui-même. Le temps était arrivé que Dieu cherchât un homme selon son cœur, pour déposer en ses mains ce qu'il avait de plus cher ; je veux dire la personne de son Fils unique, l'intégrité de sa sainte Mère, le salut du genre humain, le secret le plus sacré de son conseil, le trésor du ciel et de la terre. Il laisse Jérusalem et les autres villes renommées ; il s'arrête sur Nazareth ; et dans cette bourgade inconnue il va choisir encore un homme inconnu, un pauvre artisan, Joseph en un mot, pour lui confier un emploi dont les anges du premier ordre se seraient sentis honorés, afin, Messieurs, que nous entendions que l'homme selon le cœur de Dieu doit

1 *Var.* : Mine hardie.

1 Sur lequel Dieu arrêtait son choix.

être lui-même cherché dans le cœur, et que ce sont les vertus cachées qui le rendent digne de cette louange. Comme je me propose aujourd'hui de traiter ces vertus cachées, c'est-à-dire de vous découvrir le cœur du juste Joseph, j'ai besoin plus que jamais, chrétiens, que celui qui s'appelle le Dieu de nos cœurs [1] m'éclaire par son Saint-Esprit. Mais quelle injure ferions-nous à la divine Marie, si ayant accoutumé en d'autres sujets de lui demander son secours, maintenant qu'il s'agit de son saint époux, nous ne nous efforcions de lui dire avec une dévotion particulière : *Ave.*

C'est un vice ordinaire aux hommes, de se donner entièrement au dehors et de négliger le dedans, de travailler à la montre et à l'apparence et de mépriser l'effectif et le solide, de songer souvent quels ils paraissent et de ne penser point quels ils doivent être. C'est pourquoi les vertus qui sont estimées, ce sont celles qui se mêlent d'affaires et qui entrent dans le commerce des hommes : au contraire les vertus cachées et intérieures, où le public n'a point de part, où tout se passe entre Dieu et l'homme, non-seulement ne sont suivies, mais ne sont pas même entendues. Et toutefois c'est dans ce secret que consiste tout le mystère de la vertu véritable. En vain pensez-vous former un bon magistrat, si vous ne faites auparavant un homme de bien : en vain vous considérez quelle place vous pourrez remplir dans la société civile, si vous ne méditez auparavant quel homme vous êtes en particulier. Si la société civile élève un édifice, l'architecte fait tailler premièrement une pierre, et puis on la pose dans le bâtiment [2]. Il faut composer un homme en lui-même, avant que de méditer quel rang on lui donnera parmi les autres et si l'on ne travaille [3] sur ce fonds, toutes les autres vertus, si éclatantes qu'elles puissent être, ne seront que des vertus de parade et appliquées par le dehors [4], qui n'auront point de corps ni de vérité. Elles pourront nous aquérir de l'estime et rendre nos mœurs agréables, enfin elles pourront nous former au gré et selon le cœur des hommes ; mais il n'y a que les vertus particulières qui aient ce droit admirable, de nous composer au gré et selon le cœur de Dieu.

Ce sont ces vertus particulières, c'est cet homme de bien, cet homme au gré de Dieu et selon son cœur, que je veux vous montrer aujourd'hui en la personne du juste Joseph [5]. Je laisse, les dons et les mystères qui pourraient relever son panégyrique. Je ne vous dis plus, chrétiens, qu'il est le dépositaire des trésors célestes, le père de Jésus-Christ, le conducteur de son enfance, le protecteur de sa vie, l'époux et le gardien de sa sainte Mère. Je veux faire tout ce qui éclate pour faire l'éloge d'un Saint dont la principale grandeur est d'avoir été à Dieu sans éclat. Les vertus mêmes dont je parlerai ne sont ni de la société ni du commerce ; tout est renfermé dans le secret de sa conscience. La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée sont donc les trois vertus du juste Joseph, que j'ai dessein de vous proposer. Vous me paraissez étonnés de voir l'éloge d'un si grand Saint dont la vocation est si haute, réduit à trois vertus si communes ; mais sachez qu'en ces trois vertus consiste le caractère de cet homme de bien dont nous parlons ; et il m'est aisé de vous faire voir que c'est aussi en ces trois vertus que consiste le caractère du juste Joseph. Car, mes Sœurs, cet homme de bien que nous considérons, pour être selon le cœur de Dieu, il faut premièrement qu'il le cherche ; en second lieu, qu'il le trouve ; en troisième lieu, qu'il en jouisse. Quiconque cherche Dieu, qu'il cherche en simplicité celui qui ne peut souffrir [1] les voies détournées. Quiconque veut trouver Dieu, qu'il se détache de toutes choses pour trouver celui qui veut être lui seul tout notre bien. Quiconque veut jouir de Dieu, qu'il se cache et qu'il se retire pour jouir en repos, dans la solitude, de celui qui ne se communique point parmi le trouble et l'agitation du monde [2]. C'est ce qu'a fait notre patriarche. Joseph, homme simple, a cherché Dieu ; Joseph, homme détaché, a trouvé Dieu ; Joseph, homme retiré, a joui de Dieu : c'est le partage de ce discours [3].

[1] *Psal.* LXXII, 26.

[2] *Var.* :... Une pierre, avant de la mettre avec les autres. — [3] Bâtit. — [4] De parade et artificielles. — [5] Je m'attache à sa vie particulière ; et pour vous en donner le tableau, je n'irai pas chercher bien loin, ni des conjectures douteuses, ni des révélations apocryphes. Le peu que nous avons dans les Ecritures me suffit pour vous faire voir, dans le bon Joseph, l'idée et le caractère de cet homme de bien que nous cherchons, qui a réglé avec Dieu son intérieur.

[1] *Var.* : Qui n'aime point. — [2] Il faut qu'il se retire avec lui; il faut pour ainsi dire qu'il se cache en lui, afin de le goûter en repos.

[3] O Joseph, homme simple, vous cherchez Dieu en simplicité: et il prend soin de guider vos pas, il vous envoie ses anges pour vous instruire ; tout le ciel veille à votre conduite. O Joseph, homme détaché, vous allez et venez comme Dieu vous mène : partout où il vous appelle, vous y trouvez votre maison et votre patrie ; votre cœur ne tient à rien sur la terre. Il fallait que vous fussiez ainsi disposé, pour être digne de recevoir en votre maison ce Dieu incarné qui se donne à vous. O Joseph, homme de retraite, vous savez ce que c'est que de jouir d'un Dieu ; et dans le dessein de le posséder en la paix de votre cœur, de peur que la gloire du monde ne vous détourne, ou que son tracas ne vous trouble, vous vous enveloppez avec Jésus-Christ dans l'amour de la vie cachée. O l'homme juste, l'homme de Dieu et l'homme selon selon son cœur ? Apprenez de là, chrétiens, que d'être un bon particulier c'est quelque chose de grand et de vénérable, et dépouillez cette ambition qui vous ôte à Dieu et à vous-mêmes sous prétexte de vous donner au public. Mais pour mieux comprendre cette vérité, venez considérer avant toutes choses la simplicité de Joseph dans ma première partie.

PREMIER POINT.

Le chemin de la vertu n'est pas de ces grandes routes dans lesquelles on peut s'étendre avec liberté : au contraire nous apprenons par les saintes Lettres que ce n'est qu'un petit sentier et une voie étroite et serrée, et tout ensemble extrêmement droite : *Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum* [1]. Par où nous devons apprendre qu'il faut y marcher en simplicité et dans une grande droiture. Si peu non-seulement que l'on se détourne, mais même que l'on chancelle dans cette voie, on tombe dans les écueils dont elle est environnée de part et d'autre. C'est pourquoi le Saint-Esprit voyant ce péril, nous avertit si souvent de marcher dans la voie qu'il nous a marquée, sans jamais nous détourner à droite ou à gauche : *Non declinabitis neque ad dexteram neque ad sinistram* [2]; nous enseignant par cette parole que pour tenir cette voie, il faut dresser tellement son intention, qu'on ne lui permette jamais de se relâcher ni de faire le moindre pas de côté ou d'autre.

C'est ce qui s'appelle dans les Ecritures avoir le cœur droit avec Dieu, et marcher en simplicité devant sa face. C'est le seul moyen de le chercher et la voie unique pour aller à lui, parce que, comme dit le Sage, « Dieu conduit le juste par les voies droites : » *Justum deduxit Dominus per vias rectas* [3]. Car il veut qu'on le cherche avec grande ardeur, et ainsi que l'on prenne les voies les plus courtes, qui sont toujours les plus droites : si bien qu'il ne croit pas qu'on le cherche, lorsqu'on ne marche pas droitement à lui. C'est pourquoi il ne veut point ceux qui s'arrêtent, il ne veut point ceux qui se détournent, il ne veut point ceux qui se partagent. Quiconque prétend partager son cœur entre la terre et le ciel ne donne rien au ciel, et tout à la terre, parce que la terre retient ce qu'il lui engage, et que le ciel n'accepte pas ce qu'il lui offre.

[1] Quand je vous parle de la sainte simplicité, ne croyez pas entendre le nom d'une vertu particulière. Dans le style de l'Ecriture, homme simple n'est autre chose que la définition d'un homme de bien. Jacob, dit-elle, était homme simple, c'est-à-dire était homme juste *(Genes.*, XXV, 27*)*; et c'est ainsi que le Saint-Esprit a accoutumé de parler. Toutefois, chrétiens, il y a quelque chose de singulier qui nous est représenté par cette expression, et il faut tâcher de l'entendre. La simplicité, si je ne me trompe, est une certaine droiture d'un cœur qui est sincère avec Dieu ; et c'est pourquoi l'Ecriture sainte joint toujours ces deux qualités dans la définition de l'homme de bien. Job, dit-elle, était simple et droit : *Erat vir ille simplex et rectus*. (Job, I, 1.) Ainsi la simplicité, c'est la droiture du cœur ; et vous entendez bien, âmes saintes, que cette droiture de cœur, c'est la pureté d'intention : de sorte qu'un homme simple, c'est un homme dont le cœur est droit avec Dieu, c'est-à-dire dont les intentions sont droites et pures, qui n'aime que Dieu dans le cœur, qui marche à lui sans détours; et c'est la première qualité d'un homme de bien. Vous pouvez juger aisément combien elle est nécessaire par cette réflexion.

[1] *Isa.*, XXVI, 7. — [2] *Deut.*, V, 32 ; XVII, 11 ; *Prov.*, IV, 27 ; *Isa.*, LXX, 21. — [3] *Sapient.*, X, 10.

Vous devez entendre par ce discours que cette bienheureuse simplicité tant vantée dans les saintes Lettres, c'est une certaine droiture de cœur et une pureté d'intention; et l'acte principal de cette vertu, c'est d'aller à Dieu de bonne foi et sans s'en imposer à soi-même : acte nécessaire et important, qu'il faut que je vous explique. Ne vous persuadez pas, chrétiens, que je parle ainsi sans raison. Car si dans la voie de la vertu il y en a qui trompent les autres, beaucoup aussi se trompent eux-mêmes. Ceux qui se partagent entre les deux voies, qui veulent avoir un pied dans l'une et dans l'autre, qui se donnent tellement à Dieu qu'ils ont toujours un regard au monde ; ceux-là ne marchent point en simplicité ni devant Dieu ni devant les hommes, et n'ont point par conséquent de vertu solide. Ils ne sont pas droits avec les hommes, parce qu'ils imposent à leur vue par l'image d'une piété qui ne peut être que contrefaite, étant altérée par le mélange : ils ne sont pas droits devant Dieu, parce que pour plaire à ses yeux, il ne suffit pas, chrétiens, de produire par étude et par artifice des actes de vertu empruntés et des directions d'intentions forcées.

Un homme engagé dans l'amour du monde, viole tous les jours les lois les plus saintes de la bonne foi, ou de l'amitié, ou de l'équité naturelle que nous devons aux plus étrangers, pour satisfaire à son avarice. Cependant sur une certaine inclination vague et générale qui lui reste pour la vertu, il s'imagine être homme de bien et il en veut produire des actes : mais quels actes, ô Dieu tout puissant ? Il a ouï dire à ses directeurs ce que c'est qu'un acte de détachement, ou un acte de contrition et de repentance : il tire de sa mémoire les paroles qui le composent, ou l'image des sentiments qui le forment. Il les applique comme il peut sur sa volonté, car je ne puis dire autre chose [1], puisque son intention y est opposée, et il s'imagine être vertueux, mais il se trompe, il s'abuse, il se joue lui-même.

Pour se rendre agréable à Dieu, il ne suffit pas, chrétiens, de tirer par artifice [2] des actes de vertu forcés et des directions d'intention étudiées [3]. Les actes de piété doivent naître du fond du cœur, et non pas être empruntés de l'esprit ou de la mémoire. Mais ceux qui viennent du cœur ne souffrent point de partage. « Nul ne peut servir deux maîtres [4]. » Dieu ne peut souffrir cette intention louche, si je puis parler de la sorte, qui regarde de deux côtés en un même temps. Les regards ainsi partagés,

[1] *Var.* : Il les applique pour ainsi dire sur sa volonté ; car je ne puis dire qu'il les produit. — [2] Par étude, comme par machine. — [3] Artificielles. — [4] *Matth.*, VI, 24.

rendent l'abord d'un homme choquant et difforme ; et l'âme se défigure elle-même, quand elle tourne en deux endroits ses intentions. « Il faut, dit le Fils de Dieu, que votre œil soit « simple [1], » c'est-à-dire que votre regard soit unique ; et pour parler encore en termes plus clairs, que l'intention pure et dégagée s'appliquant tout entière à la même fin, le cœur prenne sincèrement et de bonne foi les sentiments que Dieu veut. Mais ce que j'en ai dit en général, se connaîtra mieux dans l'exemple.

Dieu a ordonné au juste Joseph de recevoir la divine Vierge comme son Epouse fidèle pendant que sa grossesse semble la convaincre [2], de regarder comme son Fils propre un enfant qui ne le touche que parce qu'il est dans sa maison, de révérer comme son Dieu celui auquel il est obligé de servir de protecteur et de gardien. Dans ces trois choses, mes Frères, où il faut prendre des sentiments délicats et que la nature ne peut pas donner, il n'y a qu'une extrême simplicité qui puisse rendre le cœur docile et traitable. Voyons ce que fera le juste Joseph. Nous remarquerons en son lieu qu'à l'égard de sa sainte Epouse, jamais le soupçon ne fut plus modeste, ni le doute plus respectueux : mais enfin il était si juste, qu'il ne pouvait pas se désabuser sans que le ciel s'en mêlât. Aussi un ange lui déclare, de la part de Dieu, qu'elle a conçu de son Saint-Esprit [3]. Si son intention eût été moins droite, s'il n'eût été à Dieu qu'à demi, il ne se serait pas rendu tout à fait ; il serait demeuré au fond de son âme quelque reste de soupçon mal guéri, et son affection pour la sainte Vierge aurait toujours été douteuse et tremblante. Mais son cœur, qui cherche Dieu en simplicité [4], ne sait point se partager avec Dieu : il n'a point de peine à connaître que la vertu incorruptible de sa sainte Epouse méritait le témoignage du Ciel. Il surpasse la foi d'Abraham, bien qu'il nous soit donné dans les Ecritures [5] comme le modèle de la foi parfaite. Abraham est loué dans les saintes Lettres pour avoir cru l'enfantement d'une stérile [6] : Joseph a cru celui d'une vierge, et il a reconnu en simplicité ce grand et impénétrable mystère de la virginité féconde.

Mais voici quelque chose de plus admirable. Dieu veut que vous receviez comme votre Fils cet Enfant de la pureté de Marie. Vous ne partagerez pas avec cette Vierge l'honneur de lui donner la naissance, parce que la virginité y serait blessée ; mais vous partagerez avec elle ces soins, ces veilles, ces inquiétudes par lesquelles elle élèvera ce cher Fils : vous tiendrez lieu de père à ce saint Enfant, qui n'en a point sur la terre ; et quoique vous ne le soyez pas par la nature, il faut que vous le deveniez par l'affection. Mais comment s'accomplira un si grand ouvrage ? Où prendra-t-il ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas? Ces inclinations peuvent-elles s'acquérir par choix ; et ne craindrons-nous pas, en ce lieu, ces mouvements empruntés et ces affections artificielles que nous venons de reprendre tout à l'heure? Non, mes Frères ; ne le craignons pas. Un cœur qui cherche Dieu en simplicité [1] est une terre molle et humide, qui reçoit la forme qu'il lui veut donner ; ce que Dieu veut lui passe en nature. Si donc c'est la volonté du Père céleste que Joseph tienne sa place en ce monde et qu'il serve de père à son Fils, il ressentira, n'en doutez pas, pour ce saint et divin Enfant, cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

En effet durant ces trois jours que le Fils de Dieu s'était dérobé pour demeurer dans le temple avec les docteurs, il est aussi touché que la Mère même, et elle le sait bien reconnaître : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* [2]; « Votre père et moi étions affligés. » Voyez qu'elle le joint avec elle dans la société des douleurs. Je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance : il s'agit de soins et d'inquiétudes ; et c'est par là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a vraiment des inquiétudes paternelles. Voyez, Messieurs, comme ce saint homme prend simplement et de bonne foi les sentiments que Dieu lui ordonne. Mais aimant Jésus-Christ comme son fils, se pourra-t-il faire, mes Sœurs, qu'il le révère comme son Dieu ? Sans doute, et il n'y aurait rien de plus difficile [3], si la sainte simplicité n'avait rendu son esprit docile pour céder sans peine aux ordres divins.

Voici, chrétiens, le dernier effort de la simplicité du juste Joseph dans la pureté de sa foi. Le grand mystère de notre foi, c'est de croire un Dieu dans la faiblesse. Mais afin de bien comprendre, mes Sœurs, combien est parfaite la foi de Joseph, il faut, s'il vous plaît, remarquer que la faiblesse de Jésus-Christ peut être considérée en deux états : ou comme étant soutenue par quelque effet de puissance, ou comme étant délaissée et abandonnée à elle-même. Dans les dernières années de la vie de notre Sau-

[1] *Luc.*, XI 34. — [2] *Var.* Pendant qu'elle devient mère sans qu'il y ait part. — [3] *Matth.* I, 20. — [4] Son cœur simple et innocent — [5] *Rom.* V, 11 et seq. — [6] *Genes.*, XV 6.

[1] *Var.* : Un cœur simple et droit avec Dieu. — [2] *Luc.*, II, 48. — [3] Du moins pratiquable.

veur, quoique l'infirmité de sa chair fût visible par ses souffrances, sa toute-puissance divine ne l'était pas moins par ses miracles. Il est vrai qu'il paraissait homme; mais cet homme disait des choses qu'aucun homme n'avait jamais dites, mais cet homme faisait des choses qu'aucun homme n'avait jamais faites. Alors la faiblesse étant soutenue, je ne m'étonne pas que dans cet état Jésus ait attiré des adorateurs, les marques de sa puissance pouvant donner lieu de juger que l'infirmité était volontaire; et la foi n'était pas d'un si grand mérite. Mais en l'état que l'a vu Joseph, j'ai quelque peine à comprendre comment il a cru si fidèlement, parce que jamais la faiblesse n'a paru plus abandonnée, non pas même, je le dis sans crainte, dans l'ignominie de la croix. Car c'était cette heure importante pour laquelle il était venu : son Père l'avait délaissé ; il était d'accord avec lui qu'il le délaisserait en ce jour : lui-même s'abandonnait volontairement pour être livré aux mains des bourreaux. Si durant ces jours d'abandonnement la puissance de ses ennemis a été fort grande, ils ne doivent pas s'en glorifier, parce que les ayant renversés d'abord par une seule de ses paroles, il leur a bien fait connaître qu'il ne leur cédait que par une faiblesse volontaire : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi ibi datum esset desuper* [1] : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous était donné d'en haut. » Mais en l'état dont je parle et dans lequel le voit saint Joseph, la faiblesse est d'autant plus grande, qu'elle semble en quelque sorte forcée.

Car enfin, mon divin Sauveur, quelle est en cette rencontre la conduite de votre Père céleste? Il veut sauver les Mages qui vous sont venus adorer, et il les fait échapper par une autre voie. Je ne l'invente pas, chrétiens, je ne fais que suivre l'histoire sainte. Il veut vous sauver vous-mêmes, et il semble qu'il ait peine à l'exécuter. Un ange vient du ciel éveiller pour ainsi dire Joseph en sursaut, et lui dire comme pressé par un péril imprévu : « Fuyez vite, partez cette nuit avec la Mère et l'Enfant, et sauvez-vous en Egypte [2]. » Fuyez : ô quelle parole ! Encore s'il avait dit : Retirez-vous. Mais : Fuyez pendant la nuit : ô précaution de faiblesse ! Quoi donc ! le Dieu d'Israël ne se sauve qu'à la faveur des ténèbres ! Et qui le dit? C'est un ange qui arrive soudainement à Joseph comme un messager effrayé : « De sorte, dit un ancien, qu'il semble que tout le ciel soit alarmé, et que la terreur s'y soit répandue avant même de passer à la terre [1] : » *Ut videatur cœlum timor ante tenuisse quam terram.* Mais voyons la suite de cette aventure. Joseph se sauve en Egypte, et le même ange revient à lui : « Retournez, dit-il, en Judée ; car ceux-là sont morts qui cherchaient l'âme de l'Enfant [2]. » Eh quoi ! s'ils étaient vivants, un Dieu ne serait pas en sûreté ! O faiblesse délaissée et abandonnée ! Voilà l'état du divin Jésus; et en cet état saint Joseph l'adore avec la même soumission que s'il avait vu ses plus grands miracles. Il reconnaît le mystère de ce miraculeux délaissement; il sait que la vertu de la foi, c'est de soutenir l'espérance sans aucun sujet d'espérance : *In spem contra spem* [3]. Il s'abandonne à Dieu en simplicité, et exécute sans s'enquérir tout ce qu'il commande. En effet l'obéissance est trop curieuse qui examine les causes du commandement : elle ne doit avoir des yeux que pour considérer son devoir, et elle doit chérir son aveuglement, qui la fait marcher en sûreté. Mais cette obéissance de saint Joseph venait de ce qu'il croyait en simplicité ; et que son esprit ne chancelant pas entre la raison et la foi, suivait avec une intention droite les lumières qui venaient d'en haut. O foi vive, ô foi simple et droite, que le Sauveur a raison de dire qu'il ne te trouvera plus sur la terre [4] ! Car, mes Frères, comment croyons-nous ? Qui nous donnera aujourd'hui de pénétrer au fond de nous-mêmes pour voir si ces actes de foi, que nous faisons quelquefois, sont véritablement dans le cœur, ou si ce n'est pas la coutume qui les y amène du dehors?

Que si nous ne pouvons pas lire dans nos cœurs, interrogeons nos œuvres et connaissons notre peu de foi. Une marque de sa faiblesse, c'est que nous n'osons entreprendre de bâtir dessus ; nous n'osons nous y confier, ni établir sur ce fondement l'espérance de notre bonheur. Démentez-moi, Messieurs, si je ne dis pas la vérité. Lorsque nous flottons incertains entre la vie chrétienne et la vie du monde, n'est-ce pas un doute secret qui nous dit dans le fond du cœur : Mais cette immortalité[5] que l'on nous promet est-ce une chose assurée; et n'est-ce pas trop hasarder son repos, son bonheur [6], que de quitter ce qu'on voit pour suivre ce qu'on ne voit pas ? Nous ne croyons donc pas en simplicité, nous ne sommes pas chrétiens de bonne foi.

Mais je croirais, direz-vous, si je voyais un ange comme saint Joseph. O hommes, désabusez-vous : Jonas a disputé contre Dieu, quoiqu'il fût

1 *Joan.*, XIX, 11. — 2 *Math.*, II, 13.

1 S. Petr Chrysol., *Serm.* CLI. — 2 *Matth.*, II, 20. — 3 *Rom.*, IV, 18. — 4 *Luc.*, XVIII, 8. — 5 *Var.* : Ce ciel. — 6 Sa félicité, son plaisir.

instruit de ses volontés par une vision manifeste [1] et Job a été fidèle, quoiqu'il n'eût point encore été fidèle, quoiqu'il n'eût point encore été confirmé par des apparitions extraordinaires. Ce ne sont pas les voies extraordinaires qui font fléchir notre cœur, mais la sainte simplicité et la pureté d'intention que produit la charité véritable, qui attache aisément notre esprit à Dieu, en le détachant des créatures. C'est, mes Sœurs, ce détachement qui fera notre seconde partie.

SECOND POINT.

Dieu, qui a établi son Evangile sur des contrariétés mystérieuses, ne se donne qu'à ceux qui se contentent de lui et se détachent des autres biens. Il faut qu'Abraham quitte sa maison et tous les attachements de la terre avant que Dieu lui dise : Je suis ton Dieu. Il faut abandonner tout ce qui se voit pour mériter ce qui ne se voit pas, et nul ne peut posséder ce grand tout, s'il n'est au monde comme n'ayant rien : *Tanquam nihil habentes* [2]. Si jamais il y eut un homme à qui Dieu se soit donné de bon cœur, c'est sans doute le juste Joseph, qui le tient dans sa maison et entre ses mains, et à qui il est présent à toutes les heures beaucoup plus dans le cœur que devant les yeux. Voilà un homme qui a trouvé Dieu d'une façon bien particulière : aussi s'est-il rendu digne d'un si grand trésor par un détachement sans réserve, puisqu'il est détaché de ses passions, détaché de son intérêt et de son propre repos.

Deux sortes de passions ont accoutumé de nous émouvoir, je veux dire les passions douces et les passions violentes. Desquelles des deux, mes Sœurs, est-il plus difficile de se rendre maître ? Il n'est pas aisé de le décider [3]. J'ai appris du grand saint Thomas que celles-là sont à craindre par la durée, celles-ci par la promptitude et par l'impétuosité de leur mouvement : celles-là nous flattent, celles-ci nous poussent par la force ; celles-là nous gagnent, celles-ci nous entraînent. Mais quoique par des voies différentes, les uns et les autres renversent le sens, les uns et les autres engagent le cœur. O pauvre cœur humain, de combien d'ennemis es-tu la proie ? de combien de tempêtes es-tu le jouet ? de combien d'illusions es-tu le théâtre [4].

Mais apprenons, chrétiens, par l'exemple de saint Joseph à vaincre ces douceurs qui nous charment , ces violences qui nous emportent. Voyez comme il est détaché de ses passions, puisqu'il a pu surmonter sans effort [1] parmi les douces la plus flatteuse, parmi les violentes la plus farouche, je veux dire l'amour et la jalousie. Son Epouse est sa sœur. Il n'est touché, si je le puis dire, que de la virginité de Marie ; mais il l'aime pour la conserver en sa chaste Epouse, et ensuite pour l'imprimer en soi-même par une entière unité de cœur. La fidélité de ce mariage consiste à se garder l'un à l'autre la parfaite intégrité qu'ils se sont promise. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver l'une l'autre éternellement par une chaste correspondance de désirs pudiques ; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin [2], que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables en cela même qu'elles sont plus saintes.

Mais la jalousie, chrétiens, a pensé rompre le sacré lien de cette amitié conjugale. Joseph, encore ignorant des mystères dont sa chère Epouse était rendue digne [3], ne sait que penser de sa grossesse. Je laisse aux peintres et aux poètes de représenter à vos yeux les horreurs de la jalousie, le venin de ce serpent et les cent yeux de ce monstre : il me suffit de vous dire que c'est une espèce de complication des passions les plus furieuses. C'est là qu'un amour outragé pousse la douleur jusqu'au désespoir, et la haine jusqu'à la furie : et c'est peut-être pour cette raison que le Saint-Esprit nous a dit : *Dura sicut infernus æmulatio* [4] : « La jalousie est dure comme l'enfer, » parce qu'elle ramasse en effet les deux choses les plus cruelles que l'enfer ait, la rage et le désespoir.

Mais ce monstre si furieux ne peut rien contre le juste Joseph. Car admirez sa modération envers sa sainte et divine Epouse. Il sent le mal tel qu'il ne peut la défendre ; et il ne veut pas la condamner tout à fait. Il prend un conseil tempéré. Réduit par l'autorité de la loi à l'éloigner de sa compagnie [5], il évite du moins de la diffamer, il demeure dans les bornes de la justice ; et bien loin d'exiger le châtiment, il lui épargne même la honte. Voilà une résolution bien modérée : mais encore ne presse-t-il pas l'exécution. Il veut attendre la nuit, cette sage conseillère dans nos ennuis, dans nos promptitudes,

[1] Jonas n'a pas cru à la voix de Dieu, quoiqu'il l'eût entendu. — [2] II *Cor.*, VI, 10.
[3] *Var.* : C'est ce qu'il n'est pas aisé de vous expliquer. — [4] Trompent, séduisent.

[1] Sans résistance. — [2] *De nupt. et concup.*, lib. 1, n. 12. — [3] *Cant.* VIII, 6.
[4] *Var.* : De ce que le Saint-Esprit a fait dans Marie. — [5] A la nécessité d'éloigner Marie.

dans nos précipitations dangereuses. Et en effet cette nuit lui découvrira le mystère, un ange viendra éclaircir ses doutes; et j'ose dire, Messieurs, que Dieu devait ce secours au juste Joseph. Car puisque la raison humaine soutenue de la grâce s'était élevée à son plus haut point, il fallait que le Ciel achevât le reste; et celui-là était digne de savoir la vérité, qui sans l'avoir reconnue, n'avait pas laissé néanmoins de pratiquer la justice : *Merito responsum subvenit mo divinum, cui humano deficiente consilio justitia non defecit* [1].

Certainement saint Jean Chrysostome a raison d'admirer ici la philosophie de Joseph [2]. C'était, dit-il, un grand philosophe parfaitement détaché de ses passions, puisque nous lui voyons surmonter la plus tyrannique de toutes. Combien est maître de ses mouvements un homme qui en cet état est capable de prendre conseil, et un conseil modéré, et qui l'ayant pris si sage, peut encore en suspendre l'exécution, et dormir parmi ses pensées d'un sommeil tranquille? Si son âme n'eût été calme, croyez que les lumières d'en haut n'y seraient pas sitôt descendues. Il est donc indubitable, mes Frères, qu'il était bien détaché de ses passions, tant de celles qui charment par leur douceur que de celles qui entraînent par leur violence.

Plusieurs jugeront peut-être qu'étant si détaché de ses passions, c'est un discours superflu de vous dire qu'il l'est [3] aussi de ses intérêts. Mais je ne sais pas, chrétiens, si cette conséquence est bien assurée. Car cet attachement à notre intérêt est plutôt un vice qu'une passion, parce que les passions ont leur cours et consistent dans une certaine ardeur que les emplois changent, que l'âme modère, que le temps emporte, qui se consume enfin elle-même : au lieu que l'attachement à l'intérêt s'enracine de plus en plus par le temps [4], parce que, dit saint Thomas [5], venant de faiblesse, il se fortifie tous les jours à mesure que tout le reste se débilite et s'épuise. Mais quoi qu'il en soit, chrétiens, il n'est rien de plus dégagé de cet intérêt que l'âme du juste Joseph. Représentez-vous un pauvre artisan qui n'a point d'héritage que ses mains, point de fonds que sa boutique, point de ressource que son travail; qui donne d'une main ce qu'il vient de recevoir de l'autre, et se voit tous les jours au bout de son fonds; obligé néanmoins à de grands voyages, qui lui ôtent toutes ses pratiques (car il faut parler de la sorte du père de Jésus-Christ!), sans que l'ange qu'on lui envoie lui dise jamais un mot de sa subsistance. Il n'a pas eu honte de souffrir ce que nous avons honte de dire : humiliez-vous, ô grandeurs humaines! Il va néanmoins, sans s'inquiéter, toujours errant, toujours vagabond, seulement parce qu'il est avec Jésus-Christ; trop heureux de le posséder à ce prix. Il s'estime encore trop riche, et il fait tous les jours de nouveaux efforts pour vider son cœur, afin que Dieu y étende ses possessions et y dilate son règne; abondant, parce qu'il n'a rien; possédant tout, parce que tout lui manque; heureux, tranquille, assuré, parce qu'il ne rencontre ni repos, ni demeure, ni consistance.

C'est ici le dernier effet du détachement de Joseph, et celui que nous devons remarquer avec une réflexion plus sérieuse. Car notre vice le plus commun et le plus opposé au christianisme, c'est une malheureuse inclination de nous établir sur la terre; au lieu que nous devons toujours avancer, et ne nous arrêter jamais nulle part. Saint Paul, dans la divine *Epître aux Hébreux*, nous enseigne que Dieu nous a bâti une cité : « Et c'est pour cela, dit-il, qu'il ne rougit pas de s'appeler notre Dieu : » *Ideo non confunditur Deus eorum : paravit enim illis civitatem* [1]. Et en effet, chrétiens, comme le nom de Dieu est un nom de père, il aurait honte avec raison de s'appeler notre Dieu, s'il ne pourvoyait à nos besoins [2]. Il a donc songé, ce bon Père, à pourvoir soigneusement ses enfants : il leur a préparé une cité qui a des fondements, dit saint Paul, *fundamenta habentem civitatem* [3], c'est-à-dire qui est solide et inébranlable. S'il a honte de n'y pas pourvoir, quelle honte de ne l'accepter pas! Quelle injure faites-vous à votre patrie, si vous vous trouvez bien dans l'exil! Quel mépris faites-vous de Sion, si vous êtes à votre aise dans Babylone! Allez et marchez toujours, et n'ayez jamais de demeure fixe. C'est ainsi qu'a vécu le juste Joseph. A-t-il jamais goûté un moment de joie, depuis qu'il a eu Jésus-Christ en garde? Cet Enfant ne laisse pas les siens en repos : il les inquiète toujours dans ce qu'ils possèdent, et toujours il leur suscite quelque nouveau trouble.

Il nous veut apprendre, mes Sœurs, que c'est un conseil de la miséricorde de mêler de l'amertume dans toutes nos joies [4]. Car nous sommes des voyageurs, exposés pendant le voyage, à l'intempérie de l'air et à l'irrégularité des saisons. Parmi les fatigues d'un si long voyage, l'âme épuisée par le travail, cherche quelque

[1] S. Petr. Chrysol., *Serm.* CLXXV. — [2] *In Matth.*, hom. IV, n. 4. — [3] *Var.* : C'est une suite infaillible qu'il l'est. — [4] Avec l'âge. — [5] I-II, quæst. CXVIII, art 1, cap 3.

[1] *Heb.*, XI, 16.— [2] *Var.:* S'il ne pensait à nous établir.— [3] *Heb.*, XI 10.

[4] *Var.* : De nous troubler dans toutes nos joies. C'est ce que dit le divin Psalmiste, que Dieu renverse le lit de ses serviteurs. Parmi ces incommodités de la vie, le cœur soupire après quelque appui.

lieu pour se délasser. L'un met son divertissement dans un emploi; l'autre a sa consolation dans sa femme, dans son mari, dans sa famille; l'autre son espérance en son fils. Ainsi chacun se partage, et cherche quelque appui sur la terre. L'Evangile ne blâme pas ces affections : mais comme le cœur humain est précipité dans ses mouvements, et qu'il lui est difficile de modérer ses désirs, ce qui lui était donné pour se relâcher, peu à peu s'y repose et enfin il s'y attache. Ce n'était qu'un bâton pour le soutenir pendant le travail du voyage, il s'en fait un lit pour s'y endormir; et il demeure, il s'arrête, il ne se souvient plus de Sion. *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus* [1]! Dieu lui renverse ce lit où il s'endormait parmi les félicités temporelles, et par une plaie salutaire il fait sentir à ce cœur combien ce repos était dangereux. Vivons donc en ce monde comme détachés. Si nous y sommes comme n'ayant rien, nous y serons en effet comme possesseurs de tout : si nous nous détachons des créatures, nous y gagnerons le Créateur; et il ne nous restera plus que de nous cacher avec Joseph, pour en jouir dans la retraite et la solitude : c'est notre dernière partie.

TROISIÈME POINT.

La justice chrétienne est une affaire particulière de Dieu avec l'homme, et de l'homme avec Dieu; c'est un mystère entre eux deux, qu'on profane quand on le divulgue, et qui ne peut être caché avec trop de religion à ceux qui ne sont pas du secret. C'est pourquoi le Fils de Dieu nous ordonne, lorsque nous avons dessein de prier, et le même doit s'entendre de toutes les vertus chrétiennes; il nous ordonne, dis-je, de nous retirer en particulier, et de fermer la porte sur nous [2]. « Fermez, dit-il, la porte sur vous, et célébrez votre mystère avec Dieu tout seul, sans y admettre personne que ceux qu'il lui plaira d'appeler : » *Solo pectoris contentus arcano orationem tuam fac esse mysterium* [3]. Ainsi la vie chrétienne doit être une vie cachée, et le chrétien véritable doit désirer ardemment de demeurer [4] couvert sous l'aile de Dieu sans avoir d'autre spectateur.

Mais ici toute la nature réclame et ne peut souffrir cette obscurité, dont voici la raison, si je ne me trompe : c'est que la nature répugne à la mort; et vivre caché et inconnu, c'est être comme mort dans l'esprit des hommes. Car comme la vie est dans l'action, celui qui cesse d'agir semble avoir aussi cessé de vivre [1]. Or, mes Sœurs, les hommes du monde accoutumés au tumulte et aux empressements, ne savent pas ce que c'est qu'une action paisible et intérieure; et ils croient qu'ils n'agissent pas s'ils ne s'agitent, et qu'ils ne se remuent pas s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils considèrent la retraite et l'obscurité comme une extinction de la vie : au contraire, ils mettent tellement la vie dans cet éclat du monde et dans ce bruit tumultueux, qu'ils osent bien se persuader qu'ils ne seront pas tout à fait morts, tant que leur nom fera du bruit sur la terre. C'est pourquoi la réputation leur paraît comme une seconde vie : ils comptent pour beaucoup de survivre dans la mémoire des hommes; et peu s'en faut qu'ils ne croient qu'ils sortiront en secret de leurs tombeaux pour entendre ce qu'on dira d'eux; tant ils sont persuadés que vivre, c'est faire du bruit et remuer encore les choses humaines, parce qu'ils mettent la vie dans le bruit. Voilà l'éternité que promet le siècle : éternité par les titres, immortalité par la renommée : *Qualem potest præstare sæculum de titulis æternitatem, de fama immortalitatem* [2]. Vaine et fragile immortalité, mais dont ces anciens conquérants faisaient tant d'état. C'est cette fausse imagination qui fait que l'obscurité semble une mort aux amateurs du monde et même, si je l'ose dire, quelque chose de plus dur que la mort, puisque selon leur opinion vivre caché et inconnu, c'est s'ensevelir tout vivant et s'enterrer pour ainsi dire au milieu du monde.

Notre-Seigneur Jésus-Christ étant venu pour mourir et s'immoler, il a voulu mourir et s'immoler pour nous en toutes manières : de sorte qu'il ne s'est point contenté, mes Sœurs, de mourir de la mort naturelle, ni de la mort cruelle et la plus violente; mais il a encore voulu y ajouter la mort civile et politique. Et comme cette mort civile vient par deux moyens, ou par l'infamie ou par l'oubli, il a voulu subir l'une et l'autre. Victime pour l'orgueil humain, il a voulu se sacrifier par tous les genres d'humiliations; et il a donné à cette mort d'oubli les trente premières années de sa vie. Pour mourir avec Jésus-Christ, il nous faut mourir de cette mort, afin de pouvoir dire avec saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* [3] : « Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde.»

[1] *Psal.* XL. 4. — [2] *Matth.*, VI, 6. — [3] S. Chrysost., *in Matth.*, hom. XIX, n. 3.

[4] *Var.* : Et celui-là n'est pas un vrai chrétien, qui ne peut pas se résoudre à demeurer.

[1] A cessé de vivre. — [2] Tertullien, *Scorp.*, n. 6. — [3] *Galat.*, VI, 14.

Le grand pape saint Grégoire donne à ce passage de l'Apôtre une belle interprétation : Le monde, dit-il [1], est mort pour nous quand nous le quittons; mais, ajoute-t-il, ce n'est pas assez : il faut pour arriver à la perfection, que nous soyons morts pour lui et qu'il nous quitte ; c'est-à-dire que nous devons nous mettre en tel état que nous ne plaisions plus au monde, qu'il nous tienne pour morts, et qu'il ne nous compte plus pour être de ses parties et de ses intrigues, ni même de ses entretiens et de ses discours. C'est la haute perfection du christianisme, c'est là que l'on trouve la vie, parce que l'on apprend à jouir de Dieu, qui n'habite pas dans le tourbillon ni dans le tumulte du siècle, mais dans la paix de la solitude et de la retraite.

Ainsi était mort le juste Joseph : enseveli avec Jésus-Christ et la divine Marie, il ne s'ennuyait pas de cette mort, qui le faisait vivre avec le Sauveur. Au contraire il ne craint rien tant que le bruit et la vie du siècle viennent troubler, ou interrompre ce repos caché et intérieur. Mystère admirable, mes Sœurs : Joseph a dans sa maison de quoi attirer les yeux de toute la terre, et le monde ne le connaît pas : il possède un Dieu-Homme, et il n'en dit mot : il est témoin d'un si grand mystère, et il le goûte en secret sans le divulguer. Les mages et les pasteurs viennent adorer Jésus-Christ, Siméon et Anne publient ses grandeurs : nul autre ne pouvait rendre meilleur témoignage du mystère de Jésus-Christ que celui qui en était le dépositaire, qui savait le miracle de sa naissance, que l'ange avait si bien instruit de sa dignité et du sujet de son envoi. Quel père ne parlerait pas d'un fils si aimable ? Et cependant l'ardeur de tant d'âmes saintes qui s'épanchent devant lui avec tant de zèle pour célébrer les louanges de Jésus-Christ, n'est pas capable d'ouvrir sa bouche pour leur découvrir le secret de Dieu qui lui a été confié. *Erant mirantes*, dit l'Evangéliste [2] : ils paraissaient étonnés, il semblait qu'ils ne savaient rien : ils écoutaient parler tous les autres; et ils gardaient le silence avec tant de religion, qu'on dit encore dans leur ville au bout de trente ans : « N'est-ce pas le fils de Joseph [3] ? » sans qu'on ait rien appris durant tant d'années du mystère de sa conception virginale. C'est qu'ils savaient l'un et l'autre que, pour jouir de Dieu en vérité il fallait se faire une solitude, qu'il fallait rappeler en soi-même tant de désirs qui errent et tant de pensées qui s'égarent, qu'il fallait se retirer avec Dieu et se contenter de sa vue [4].

Mais, chrétiens, où trouverons-nous ces hommes spirituels et intérieurs dans un siècle qui donne tout à l'éclat ? Quand je considère les hommes, leurs emplois, leurs occupations, leurs empressements, je trouve tous les jours plus véritable ce qu'a dit saint Jean Chrysostome [1], que si nous rentrons en nous-mêmes, nous trouverons que nos actions se font toutes par des vues humaines. Car pour ne point parler en ce lieu de ces âmes prostituées qui ne tâchent que de plaire au monde, combien pourrons-nous en trouver qui ne se détournent pas de la droite voie, s'ils rencontrent en leur chemin les puissances ; qui ne se relâchent du moins, s'ils ne se ralentissent pas tout à fait ; qui ne tâchent de se ménager entre la justice et la faveur, entre le devoir et la complaisance? Combien en trouverons-nous à qui le préjugé des opinions, la tyrannie de la coutume, la crainte de choquer le monde, ne fassent pas chercher du moins des tempéraments pour accorder Jésus-Christ avec Bélial, et l'Evangile avec le siècle ? Que s'il y en a quelques-uns en qui les égards humains n'étouffent ni ne resserrent les sentiments de la vertu, y en aura-t-il quelqu'un qui ne se lasse pas d'attendre sa couronne en l'autre vie, et qui ne veuille pas en tirer toujours quelque fruit [2] par avance dans les louanges des hommes ? C'est la peste de la vertu chrétienne. Et comme j'ai l'honneur de parler en présence d'une grande reine, qui écoute tous les jours les justes applaudissements de ses peuples, il me sera permis d'appuyer un peu sur cette morale.

La vertu est comme une plante qui peut mourir en deux sortes : quand on l'arrache, ou quand on la dessèche. Il viendra un ravage d'eaux qui la déracinera et la portera par terre ; ou bien sans y employer tant de violence, il arrivera quelque intempérie qui la fera sécher sur son tronc : elle paraîtra encore vivante, mais elle aura cependant la mort dans le sein. Il en est de même de la vertu. Vous aimez l'équité et la justice : quelque grand intérêt se présente à vous, ou quelque passion violente qui pousse impétueusement dans votre cœur cet amour que vous avez pour la justice : s'il se laisse emporter par cette tempête, ce sera un ravage d'eaux qui déracinera la justice. Vous

[1] *Moral. in Job*, lib. V, cap. III. — [2] *Luc.*, II, 33. — [3] *Joan.*, VI, 42.
[4] *Var.* : O Dieu, j'adore avec un profond respect les voies impénétrables de votre sagesse. J'admire la diversité des vocations par lesquelles votre Providence daigne dispenser les emplois des hommes, ordonnant aux uns de publier ce que vous confiez à l'autre en secret et sous l'obligation du silence, sanctifiant les prédicateurs par la publication de votre mystère, et Joseph par le soin de le couvrir, rendant la vie des uns illustre et glorieuse par tout l'univers, et donnant pour partage au juste Joseph d'être caché avec vous. O Dieu ! soyez béni éternellement.

[1] *In Matth.*, hom. XIX, n. 1.
[2] *Var.* : Récompense.

soupirez quelque temps sur l'affaiblissement que vous éprouvez ; mais enfin vous laissez arracher cet amour de votre cœur. Tout le monde est étonné de voir que vous avez perdu la justice que vous cultiviez avec tant de soin.

Mais quand vous aurez résisté à ces efforts violents, ne prétendez pas pour cela de l'avoir sauvée, si vous ne la gardez d'un autre péril, j'entends celui des louanges. Le vice au contraire la déracine, l'amour des louanges la dessèche. Il semble qu'elle se tienne en état, elle paraît se bien soutenir, et elle trompe en quelque sorte les yeux des hommes. Mais la racine est séchée, elle ne tire plus de nourriture, elle n'est plus bonne que pour le feu. C'est cette herbe des toits dont parle David, qui se sèche d'elle-même avant qu'on l'arrache : *Quod priusquam evellatur exaruit* [1]. Qu'il serait à désirer, chrétiens, qu'elle ne fut pas née dans un lieu si haut, et qu'elle durât plus longtemps dans quelque vallée déserte ! Qu'il serait à désirer pour cette vertu qu'elle ne fut pas si exposée dans une place si éminente, et qu'elle se nourrît dans quelque coin par l'humilité chrétienne [2]!

Que si c'est une nécessité qu'il faille mener une vie publique et entendre les louanges des hommes, voici ce qu'il faut penser. Quand ce que l'on dit n'est pas au dedans craignons un plus grand jugement [3]. Si les louanges sont véritables, craignons de perdre notre récompense. Pour éviter ce dernier malheur, Madame, voici un sage conseil que vous donne un grand Pape, c'est saint Grégoire le Grand [4]; il mérite que votre Majesté lui donne audience. Ne cachez jamais la vertu comme une chose dont vous ayez honte : il faut qu'elle luise devant les hommes, afin qu'ils glorifient le Père céleste [1]. Elle doit luire principalement dans la personne des souverains, afin que les mœurs dépravées soient non-seulement réprimées par l'autorité de leurs lois, mais encore confondues par la lumière de leurs exemples. Mais pour dérober quelque chose aux hommes, je propose à votre Majesté un artifice innocent. Outre les vertus qui doivent l'exemple, « mettez toujours quelque chose dans l'intérieur que le monde ne connaisse pas ; » faites-vous un trésor caché que vous réserviez pour les yeux de Dieu ; ou, comme dit Tertullien : *Mentire aliquid ex his quæ intus sunt, ut soli Deo exhibeas veritatem* [2].

Madame,

Ce sera de là que sortira votre grande gloire. Joseph a mérité les plus grands honneurs, parce qu'il n'a jamais été touché de l'honneur : l'Eglise n'a rien de plus illustre, parcequ'elle n'a rien de plus caché. Je rends grâces au Roi d'avoir voulu honorer sa sainte mémoire avec une nouvelle solennité. Fasse le Dieu tout-puissant que toujours il révère ainsi la vertu cachée mais qu'il ne se contente pas de l'honorer dans le ciel, qu'il la chérisse aussi sur la terre ; qu'à l'exemple des rois pieux il aille quelquefois la forcer dans sa retraite ; et qu'il puisse bien entendre cette vérité, que la vertu qui s'empresse avec plus d'ardeur à paraître au grand jour que fait sa présence, n'est pas toujours le plus à l'épreuve. Si Votre Majesté, Madame, lui inspire ces sages pensées, elle aura pour sa récompense la félicité éternelle, que, etc. *Amen.*

[1] *Psal.* CXXVIII, 6. — [2] Par humilité chrétienne, à l'ombre de votre clôture, dans le secret de votre retraite. Le voile que vous portez sur vos têtes, ne croyez pas, mes Sœurs que ce soit seulement pour cacher le corps et pour couvrir le visage. — [3] *Var.* : Châtiment. — [4] Greg. Mag., *Moral.*, lib. XXII, cap. VIII.

[1] *Matth.*, V, 16. — [2] *De Virg. veland.*, n. 16.

PANÉGYRIQUE DE SAINT VICTOR

PRÊCHÉ A PARIS, A L'ABBAYE DE SAINT-VICTOR, LE 21 JUILLET 1657

C'est la date assignée par les premiers éditeurs. Comme ils n'ont pris aucun souci de relever les dates de chaque sermon, on peut croire à leur affirmation quand il leur arrive d'en signaler une : ils avaient évidemment une indication précise et formelle dans le manuscrit aujourd'hui égaré. L'abbé Ledieu nomme d'ailleurs le *Panégyrique de S. Victor* dans l'énumération des discours prononcés par Bossuet, lors de ses premiers voyages à Paris (1). Aussi, le critique le plus instruit de tout ce qui touche à la vie du grand Orateur, M. Floquet donne notre date comme indubitable (2). C'est pourquoi M. Gandar (3) éprouve, comme nous, une certaine surprise en voyant M. Lachat écarter résolument une tradition qu'une simple *induction fondée sur la beauté du discours* ne peut vraiment pas détruire. Et à quand d'ailleurs le *Panégyrique* selon M. Lachat ? En 1659. Pourquoi deux ans plus tard ? « *Le style du discours nous semble dénoncer l'année* 1659. » Il y aura donc le style de 1657 et le style de 1659 ! J'admire, mais j'avoue ne point posséder un flair littéraire dont la finesse va jusqu'à discerner dans Bossuet, à deux ans d'intervalle, style et style. Est-il d'ailleurs bien démontré que le jeune orateur n'a rien écrit, avant 1659, qu'on ne puisse mettre en parallèle avec *le Panégyrique de Saint Victor* ? Écoutons là-dessus un juge compétent : « Bossuet s'était élevé plus haut dans certaines parties du *Panégyrique de S. Bernard*, et si, dans le *Panégyrique de S. Victor*, les proportions sont plus exactes, le style plus châtié et plus égal, le progrès accompli sous ce rapport ne s'expliquerait-il pas suffisamment par deux ou trois nouvelles années d'études, et par le séjour même de Bossuet à Paris, qui déjà remontait à plus d'une année (4). » Cette dernière observation n'est pas à négliger : le séjour de la capitale dut incontestablement exercer une heureuse et puissante influence sur un jeune orateur, — il avait alors trente ans à peine —, dont le style semble n'avoir eu jusque là d'autre inspiration que le jet naturel de la pensée et du sentiment, et dont la société Messine, au dix-septième siècle, ne devait pas, ce semble, aider à rendre les formes ou plus vives ou plus agréables, plus françaises en un mot.

(1) *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Bossuet* p. 63. — (2) *Etudes*, t. I, p. 419. — (3) *Bossuet Orateur*, p. 175 — (4) Gandar, *Bossuet Orateur*, loc cit.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.
La victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi.
I *Joan.*, v, 4.

Quand je considère, Messieurs, tant de sortes de cruautés qu'on a exercées sur les chrétiens, pendant l'espace de quatre cents ans, avec une fureur implacable, je médite souvent en moi-même pour quelle cause il a plu à Dieu, qui pouvait choisir des moyens plus doux, qu'il en ait coûté tant de sang pour établir son Eglise [1]. En effet si nous consultons la faiblesse humaine, il est malaisé de comprendre comment il a pu se résoudre à souffrir qu'on lui immolât tant de martyrs, lui qui avait rejeté dans sa nouvelle alliance les sacrifices sanglants ; et après avoir épargné le sang des taureaux et des boucs, il y a sujet de s'étonner qu'il se soit plu, durant tant de siècles, à voir verser celui des hommes, et encore celui de ses serviteurs, par tant d'étranges supplices. Et toutefois, chrétiens, tel a été le conseil de sa Providence, et je ne crains point de vous assurer que c'est un conseil [2] de miséricorde. Dieu ne se plaît pas dans le sang, mais il se plaît dans le spectacle de la patience. Dieu n'aime pas [3] la cruauté, mais il aime une vertu éprouvée ; et s'il la fait passer par un examen laborieux, c'est qu'il sait qu'il a le pouvoir de la récompenser selon ses mérites. Si saint Victor avait moins souffert, sa foi n'aurait pas montré toute sa vigueur ; et si les tyrans l'avaient épargné, ils lui auraient envié ses couronnes. Dieu nous propose le ciel comme une place qu'il veut qu'on lui enlève et qu'on emporte de force, afin que non contents du salut, nous aspirions encore à la gloire ; et qu'étant non-seulement échappés des mains de nos ennemis, mais encore ayant surmonté toute leur puissance, nous puissions dire avec l'Apôtre : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Pour prendre ces sentiments généreux s'il ne fallait que de grands exemples, j'espérerais quelque effet extraordinaire de celui de l'invincible Victor, dont la constance s'est signalée par un martyre si mémorable; mais comme ces nobles désirs ne naissent pas de nous-mêmes, recourons à celui qui les inspire, et demandons-lui son Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Comme c'est le dessein du Fils de Dieu de n'avoir dans sa compagnie que des esprits courageux, il ne leur propose aussi que de grands objets et des espérances glorieuses ; il ne leur parle que de victoires : partout il ne leur promet que des couronnes, et toujours il les entretient de fortes pensées. Entre tous les fidèles de Jésus-Christ, ceux qui se sont le plus remplis de ces sentiments, ce sont les bienheureux martyrs, que nous pouvons appeler les vrais conquérants et les vrais triomphateurs de l'Eglise. Encore que leurs victoires aient des circonstances sans nombre qui en relèvent l'éclat, néanmoins la

[1] La foi chrétienne. — [2] *Var.* : Et si nous en savons pénétrer le fond, nous reconnaîtrons aisément que c'est.. — [3] Déteste.

gloire qu'ils se sont acquise dépend principalement de trois choses, dont la première est la cause de leur martyre, la seconde le fruit, la troisième la perfection. La cause de leur martyre, ç'a été le mépris des idoles. Le fruit de leurs souffrances et de leur martyre, ç'a été la conversion des peuples ; et enfin ce qui en a fait la perfection, c'est qu'ils ne se sont pas épargnés eux-mêmes, et qu'ils ont signalé leur fidélité par l'effusion de leur sang. Voilà ce que j'appelle la perfection, suivant cette parole de l'Evangile : « Il n'y a point de charité plus grande, que de donner sa vie pour ceux qu'on aime : » *Majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* [1].

C'est, ce me semble, de ces trois chefs que se doit tirer principalement la gloire des saints martyrs, et c'est aussi sur ce fondement que je prétends appuyer, Messieurs, celle de l'invincible Victor, patron de cette célèbre abbaye. Il fut produit devant les idoles par l'ordre des juges romains, afin qu'il leur offrît de l'encens ; et non content de le refuser avec une fermeté inébranlable, d'un coup de pied qu'il leur donne il les renverse par terre. C'est pour cette cause qu'il a enduré de si cruels supplices. Mais c'est peu pour le Dieu vivant qu'on ait fait tomber à ses pieds des idoles muettes et inanimées, c'est une trop faible victoire; ce qui le trouble le plus, c'est que les hommes, ses vives images, sur lesquels il a empreint les traits de sa face, adorent ces images mortes par lesquelles une ignorance grossière a entrepris de figurer sa divinité. Victor généreux, Victor après avoir détruit ces vains simulacres, travaille à lui gagner les hommes, ses vivantes images : Victor s'y applique de toute sa force ; et j'apprends de l'historien de sa vie que pendant qu'il a été prisonnier, il a heureusement converti ses gardes, il a fidèlement confirmé ses frères. Peut-il mieux servir Dieu et avec plus de fruit que de travailler si utilement à retenir ses troupes dans la discipline, et même à les fortifier de nouveaux soldats, pendant que la puissance ennemie tâche de les dissiper par la crainte ? C'est le fruit de cet illustre martyre ; mais ce qui en a fait la perfection, c'est que l'invincible Victor, non content d'avoir si bien conduit au combat la milice du Fils de Dieu, a encore payé de sa personne en mourant pour l'amour de lui dans des tourments sans exemple, et lui a sacrifié sa vie. C'est ainsi qu'il a surmonté le monde ; et ce qu'il prétend par cette victoire, c'est de faire triompher Jésus-Christ.

En effet, vous triomphez, ô Jésus [2] ; et Victor fait éclater aujourd'hui votre souveraine puissance sur les fausses divinités, sur vos élus, sur lui-même : sur les fausses divinités, en les détruisant devant vous ; sur ceux que vous avez choisis, en les affermissant dans votre service [1] ; et enfin sur lui-même, en s'immolant tout entier à votre gloire. C'est ce qu'a fait le grand saint Victor, c'est ce qui doit aujourd'hui vous servir d'exemple ; et Dieu veuille que je vous propose avec tant de force les victoires de ce saint martyr, que vous soyez enflammés de la même ardeur de vaincre le monde.

PREMIER POINT.

Quel est ce concours de peuple que je vois fondre de toutes parts en la place publique de Marseille? Quel spectacle les y attire? quelle nouveauté les y mène? Mais quel est cet homme intrépide que je vois devant cette idole, et que l'on presse par tant de menaces de lui présenter

[1] *Joan.*, XV, 13.—[2] Il y a cette différence entre la milice des hommes et celle de Jésus-Christ, que dans la milice des hommes on n'est obligé que de bien combattre, au lieu que dans celle de Jésus-Christ il nous est outre cela ordonné de vaincre et de désarmer nos ennemis. Cette différence, Messieurs, est fondée sur cette raison que, dans les guerres des hommes, l'événement des batailles ne dépend pas toujours du courage ni de la résolution des combattants : mille conjectures diverses que nulle prudence ne peut prévoir ni nul effet détourner, rendent le succès hasardeux ; et toutes les histoires sont pleines de ces braves infortunés qui ont eu la gloire de bien combattre, sans goûter le plaisir du triomphe. Au contraire sous les glorieux étendards de Jésus-Christ notre Capitaine, comme les armes qu'on nous donne sont invincibles et que le seul nom de notre Chef peut mettre nos ennemis en déroute, la victoire n'est jamais douteuse, pourvu que le courage ne nous manque pas. « Mes élus dit le Seigneur, ne travaillent pas en vain ; » *Electi mei non laborabunt frustra.* C'est pourquoi, dit le bien-aimé Disciple : « Tout ce qui est né de Dieu surmonte le monde ; » tout ce qui est enrôlé dans cette milice par la grâce du saint baptême, emporte infailliblement la victoire; c'est-à-dire que dans cette armée il n'y a point de vertus malheureuses, et que la valeur n'y a jamais de mauvais succès ; enfin que la conduite en est si certaine qu'il n'y a de vaincus que les déserteurs. Ainsi comme l'assurance de vaincre dépend de la résolution de combattre, ne vous étonnez pas si je vous ai dit que nous devons mériter autant de couronnes que nous livrons de batailles et que Jésus-Christ ne souffre sous ses étendards que des victorieux et des conquérants : *Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum.*

Cette vérité étant reconnue, il n'y a rien à craindre pour saint Victor dans ce long et admirable combat dont vous venez aujourd'hui être spectateurs. Puisqu'il est résolu de résister, il est par conséquent assuré de vaincre : mais il ne veut de victoire que pour faire régner Jésus-Christ, son Maître. En effet il le fait régner, et il montre bien sa puissance à la face des juges romains et de tout le peuple infidèle en trois circonstances remarquables que nous apprend son histoire. On le produit devant les idoles pour leur présenter de l'encens ; et au lieu de les adorer, d'un coup de pied qu'il leur donne il les renverse par terre. N'est-ce pas faire triompher le Dieu vivant sur les fausses divinités, par lesquelles on l'excite à la jalousie? Mais c'est peu au divin Sauveur d'avoir vaincu des idoles muettes et inanimées : ce sont les hommes qu'il cherche, c'est sur les hommes qu'il veut régner. Victor prisonnier et chargé de fers, lui conserve non-seulement des sujets, mais encore lui en attire : il encourage ses frères, il fait des martyrs de ses gardes, N'est-ce pas établir généreusement l'empire de Jésus-Christ que de retenir ses troupes dans la discipline et même les fortifier de nouveaux soldats, pendant que la puissance ennemie travaille à les dissiper par la crainte ? Enfin, il est tourmenté par des cruautés sans exemple ; et c'est là qu'il scelle de son sang la gloire de Jésus-Christ, en soutenant pour l'amour de lui la terrible nouveauté de tant de supplice. Voilà les entreprises mémorables de notre invincible martyr : c'est ainsi que Victor est victorieux ; et le fruit de cette victoire est de faire triompher Jésus-Christ. Oui, vous triomphez, ô Jésus, etc.

[1] *Var.* : En les gagnant ou les conservant pour votre service.

de l'encens, sans pouvoir fléchir sa constance ni ébranler sa résolution ? Sans doute, c'est cet illustre Victor, la fleur de la noblesse de Marseille, qui étant pressé de se déclarer sur le sujet de la religion, a confessé hautement la foi chrétienne en présence de toute l'armée dans laquelle il avait servi avec tant de gloire, et a renoncé volontairement à l'épée, au baudrier et aux autres marques de la milice, si considérables par tout l'empire, si convenables à sa condition, pour porter les caractères de Jésus-Christ, c'est-à-dire des chaînes aux pieds et aux mains, et des blessures dans tout le corps déchiré cruellement par mille supplices. Car depuis ce jour glorieux auquel notre invincible martyr préféra les opprobres de Jésus-Christ aux honneurs de la milice romaine, on n'a cessé de le tourmenter par des cruautés inouïes, sans lui donner aucun relâche, et on lui prépare encore de plus grands tourments.

Mais avant que de l'exposer aux nouvelles peines qu'une fureur inventive a imaginées, les magistrats résolurent de lui présenter publiquement la statue de leur Jupiter [1]. Ils espéraient, Messieurs, que son corps étant épuisé par les souffrances passées et son esprit troublé par la crainte des maux à venir, dont l'on exposait à ses yeux le grand et terrible appareil, la faiblesse humaine abattue, pour détourner l'effort de cette tempête, laisserait enfin échapper quelque petit signe d'adoration. C'en était assez pour les satisfaire ; et ils avaient raison [2] de se contenter des plus légères grimaces, sachant bien qu'un homme qui peut se résoudre à n'être chrétien qu'à demi, cesse entièrement de l'être; et que le cœur ne se pouvant partager entre la vérité et l'erreur, toute la foi est renversée par la moindre démonstration d'infidélité.

Voilà donc notre saint Martyr devant l'idole de ce Jupiter, père prétendu des dieux et des hommes. Tout le peuple se prosterne à terre; et cette multitude aveugle, qui ne craint pas les coups de la main de Dieu, tremble devant l'ouvrage de la main des hommes. Grand et admirable Victor, quelles furent alors vos pensées? Telles que le Saint-Esprit nous les représenta dans le cœur du divin Apôtre : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatrœi deditam civitatem* [3]: « Son esprit était pressé et violenté en lui-même, voyant cette multitude idolâtre : » ce spectacle lui était plus dur que tous ses supplices. Tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt les jetait sur ce peuple avec une tendre compassion de son aveuglement déplorable. Sont-ce là, disait-il, ô Dieu vivant, sont-ce là les dieux que l'on vous oppose ? Quoi ! est-il possible qu'on se persuade que je puisse abaisser devant cette idole ce corps qui est destiné pour être votre victime, et que vous avez déjà consacré par tant de souffrances? Là plein de zèle et de jalousie pour la gloire du Dieu des armées et saintement indigné qu'on le crût capable d'une lâcheté si honteuse, il tourne sur cette idole un regard sévère, et d'un coup de pied il la renverse devant tout ce peuple qui se prosternait à ses pieds : il la brise, il la foule aux pieds, et il surmonte le monde en détruisant les divinités, qu'il élève contre le vrai Dieu, qui a fait le ciel et la terre. Une voix retentit [1] de toutes parts: Qu'on venge l'injure des dieux immortels ! Mais pendant que les juges irrités exercent leur esprit cruel [2] à inventer de nouveaux supplices, et que Victor attend d'un visage égal la fin de leurs délibérations tragiques, rentrons en nous-mêmes, Messieurs, et tirons quelque instruction de cet acte de piété héroïque.

Ne nous persuadons pas que l'idolâtrie soit détruite, sous prétexte que nous ne voyons plus parmi nous ces idoles grossières et matérielles que l'antiquité aveugle adorait. Il y a une idolâtrie spirituelle qui règne encore par toute la terre. Il y a des idoles cachées, que nous adorons en secret au fond de nos cœurs; et ce que saint Paul a dit de l'avarice que c'était un culte d'idoles [3], se doit dire de la même sorte de tous les autres péchés qui nous captivent sous leur tyrannie. De là vient ce beau mot de Tertullien, « que le crime de l'idolâtrie est tout le sujet du jugement : » *Tota causa judicii idololatria* [4]. Quoi donc ! est-il véritable que Dieu ne jugera que les idolâtres? Et tous les autres pécheurs jouiront-ils de l'impunité? Chrétiens, ne le croyez pas: ce n'est pas le dessein de ce grand homme, d'autoriser tous les autres crimes; mais c'est qu'il prétend qu'en l'idolâtrie tous les autres sont condamnés; mais c'est qu'il estime que l'idolâtrie se trouve dans tous les crimes, qu'elle est comme un crime universel dont tous les autres ne sont que des dépendances. Il est ainsi, chrétiens : nous sommes des idolâtres, lorsque nous servons à nos convoitises. Humilions-nous [5] devant notre Dieu d'être coupables de ce crime énorme; et afin de bien comprendre cette vérité, qui [6] nous doit couvrir de confusion, faisons une réflexion sérieuse sur les causes et sur les effets de l'idolâtrie : par là nous reconnaî-

[1] *Var.* : De le produire publiquement devant l'idole. — [2] Et ils étaient accoutumés. — [3] *Act.*, XVII, 16.

[1] *Var.* : Un cri s'élève. — [2] Sanguinaire. — [3] *Ephes.*, v, 5. — [4] *De Idolol.*, n. 1.
[5] *Var.* : Confondons-nous. — [6] Qui doit couvrir nos faces de honte.

trons aisément qu'il y en a bien peu parmi nous qui soient tout à fait exempts de ce crime.

Le principe de l'idolâtrie, ce qui l'a fait régner dans le genre humain, c'est que nous nous sommes éloignés de Dieu et attachés à nous-mêmes; et si nous savons entendre aujourd'hui ce que fait en nous cet éloignement et ce qu'y produit cette attache, nous aurons découvert la cause évidente de tous les égarements des idolâtres. Quand je dis que nous nous sommes éloignés de Dieu, je ne prétends pas, chrétiens, que nous en ayons perdu toute idée. Il est vrai que si l'homme avait pu éteindre toute la connaissance de Dieu, la malignité de son cœur l'aurait porté à cet excès. Mais Dieu ne l'a pas permis : il se montre à nos esprits par trop d'endroits, il se grave en trop de manières dans nos cœurs : *Non sine testimonio semetipsum reliqui* [1]. L'homme qui ne veut pas le connaître, ne peut le méconnaître entièrement ; et cet étrange combat de Dieu qui s'approche de l'homme, de l'homme qui s'éloigne de Dieu, a produit ce monstrueux assemblage que nous remarquons dans l'idolâtrie. C'est Dieu, et ce n'est pas Dieu qu'on adore : c'est le nom de Dieu qu'on emploie; mais on en détruit la grandeur « en communiquant à la créature ce nom incommunicable *incommunicabile nomen* [2], mais on en perd toute l'énergie en répandant sur plusieurs ce qui n'a de majesté qu'en l'unité seule.

D'où est venu ce dessein à l'homme, sinon de l'instinct du serpent trompeur, qui a dit à nos premiers pères : « Vous serez comme des dieux [3] ? » Saint Basile de Séleucie dit que [4] proférant ces paroles, il jetait dès l'origine du monde les fondements de l'idolâtrie [5]. Car dès lors il commençait d'inspirer à l'homme le désir d'attribuer [6] à d'autres sujets ce qui était incommunicable, et l'audace de multiplier ce qui devait être toujours unique. « Vous serez : » voilà cette injuste communication; « des dieux » voilà cette multiplication injurieuse; tout cela pour avilir la Divinité. Car comme nul autre que Dieu ne peut soutenir ce grand nom, le communiquer c'est le détruire ; et comme toute sa force est dans l'unité, le multiplier c'est l'anéantir. C'est à quoi tendait l'impiété par tant de divisions et tant de partages, de tourner enfin le nom de Dieu en dérision, ce nom auguste, si redoutable. C'est pourquoi après avoir divisé la Divinité premièrement par ses attributs, secondement par ses fonctions, ensuite par les éléments et les autres parties du monde, dont l'on a fait un partage entre les aînés et les cadets comme d'une terre ou d'un héritage, on en est venu à la fin à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer plusieurs dieux aux foyers et aux cuisines ; on en a mis trois à la seule porte. Aussi saint Augustin reproche-t-il aux païens « qu'au lieu qu'il n'y a qu'un portier dans une maison et qu'il suffit parce que c'est un homme, les hommes ont voulu qu'il y eût trois dieux : » *Unum quisque domui suæ ponit ostiarium, et quia homo est omnino sufficit : tres deos isti posuerunt* [1]. A quel dessein tant de dieux, sinon pour dégrader ce grand nom et en avilir la majesté ? Ainsi vous voyez, chrétiens, que l'homme s'étant éloigné de Dieu, ce qu'il n'a pu entièrement abolir, je veux dire son nom et sa connaissance, il l'a obscurci par l'erreur, il l'a corrompu par le mélange, il l'a anéanti par le partage.

Mais passons encore plus loin, et remarquons maintenant que ce qui l'a poussé à ces erreurs [2], c'est un désir caché qu'il a dans le cœur de se déifier soi-même. Car depuis qu'il eut avalé ce poison subtil de la flatterie infernale : « Vous serez comme des dieux, » s'il avait pu ouvertement se déclarer Dieu, son orgueil se serait emporté jusqu'à cet excès. Mais se dire Dieu, chrétiens, et cependant se sentir mortel, l'arrogance la plus aveugle [3] en aurait eu honte. Et de là vient, Messieurs, je vous prie d'observer ceci en passant, que nous lisons dans l'Histoire sainte que le roi Nabuchodonosor exigeant de son peuple les honneurs divins, n'osa les demander pour sa personne et ordonna qu'on les rendît à sa statue [4]. Quel privilége avait cette image pour mériter l'adoration plutôt que l'original ? Nul sans doute ; mais il agissait ainsi par un certain sentiment que cette présence d'un homme mortel, incapable de soutenir les honneurs divins, démentirait trop visiblement sa prétention sacrilége [5]. L'homme donc étant empêché par sa misérable mortalité, conviction trop manifeste de sa faiblesse, de se porter lui-même pour Dieu, et tâchant néanmoins autant qu'il pouvait d'attacher la divinité à soi-même, il lui a donné premièrement une forme humaine ; ensuite il a adoré ses propres ouvrages ; après il a fait des dieux de ses passions ; il en a fait même de ses vices. Enfin ne pouvant s'égaler à Dieu, il a voulu mettre Dieu au-dessous de lui ; il a prodigué le nom de Dieu jusqu'à le donner aux animaux et aux plus indignes reptiles. Et cela pour quelle raison, sinon pour se-

[1] *Act.*, XIV, 16. — [2] *Sapient.*, XIV, 21. — [3] *Genes.*, III, 5.
[4] *Var.* : Pourmoi, je pense, Messieurs, que. — [5] *Orat.* III. — [6] De communiquer.

[1] *De Civit. Dei*, lib. IV, cap. VIII.
[2] *Var.* : Porté à tous ces excès. — [3] La plus extrême. — [4] *Dan.*, III, 5. — [5] Extravagante.

couer le joug de son Souverain, afin que la majesté de Dieu étant si étrangement avilie et l'homme n'ayant plus devant les yeux ni l'autorité de son nom, ni les conduites de sa providence, ni la crainte de ses jugements, n'eût plus d'autre règle que sa volonté, plus d'autres guides que ses passions, et enfin plus d'autres dieux que lui-même : c'est à quoi aboutissaient à la fin toutes les inventions de l'idolâtrie.

C'est ce qui a porté le grand saint Victor à renverser [1] avec tant de zèle les idoles, par lesquelles les hommes ingrats tâchaient de renverser le trône de Dieu pour n'adorer que leurs fantaisies. Mais revenez, illustre Martyr ; d'autres idoles se sont élevées, d'autres idolâtres remplissent la terre ; et sous la profession du christianisme, ils présentent de l'encens dans leur conscience à de fausses divinités. Et certainement, chrétiens, s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'aliénation d'avec Dieu et l'attachement à nous-mêmes sont la cause [2] de l'idolâtrie ; si d'ailleurs nous reconnaissons en nous ces deux vices, et si fortement enracinés, comment pouvons-nous nous persuader que nous soyons exempts de ce crime, dont nous portons la source en nous-mêmes ? Non, non, mes Frères, ne le croyons pas : l'idolâtrie n'est par renversée, elle n'a fait que changer de forme, elle a pris seulement un autre visage.

Cœur humain, abîme infini, qui dans tes profondes retraites caches tant de pensées différentes qui s'échappent souvent à tes propres yeux, si tu veux savoir ce que tu adores et à qui tu présentes de l'encens, regarde seulement où vont tes désirs ; car c'est là l'encens que Dieu veut, c'est le seul parfum qui lui plaît. Où vont-ils donc ces désirs ? De quel côté prennent-ils leurs cours ? Où se tourne leur mouvement ? Tu le sais, je n'ose le dire ; mais de quelque côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité : Dieu n'a plus que le nom de Dieu ; cette créature en reçoit l'hommage, puisqu'elle emporte l'amour que Dieu demande. Mais comme nous avons vu dans l'idolâtrie que l'homme s'étant une fois donné la licence de se faire des dieux à sa mode, les a multipliés sans aucune mesure, il nous en arrive tous les jours de même. Car quiconque s'éloigne de Dieu, l'indigence de la créature l'obligeant à partager sans fin ses affections, il ne se contente pas d'une seule idole. Où l'on a trouvé le plaisir, on n'y trouve pas la fortune ; ce qui satisfait l'avarice ne contente pas la vanité : l'homme a des besoins infinis ; et chaque créature étant bornée ; ce que l'une ne donne pas il faut nécessairement l'emprunter de l'autre. Autant d'appui que nous y cherchons autant nous faisons-nous de maîtres ; et ces maîtres que nous mettons sur nos têtes, craindrons-nous de les appeler nos divinités ? Et ne sont-ils, pas plus que nos dieux, si je puis parler de la sorte, puisque nous les préférons à Dieu même [1] ?

Mais pour nous convaincre, Messieurs, d'une idolâtrie plus criminelle, considérons, je vous prie, quelle idée nous avons de Dieu. Qui de nous ne lui donne pas une forme et une nature étrangère ? Lorsqu'ayant le cœur éloigné de lui, nous croyons néanmoins l'honorer par certaines prières réglées que nous faisons passer sur le bord des lèvres par un murmure inutile ; et celui qui croit l'apaiser en lui présentant par aumônes quelque partie de ses rapines ; et celui qui observant dans sa sainte loi ce qu'il trouve de plus conforme à son humeur, croit par là s'acquérir le droit de mépriser impunément tout le reste : et celui qui multipliant tous les jours ses crimes sans prendre aucun soin de se convertir, ne parle que de pardon et ne prêche que miséricorde : en vérité, Messieurs, se figure-t-il Dieu tel qu'il est ? Eh quoi ! le Dieu des chrétiens est-ce un Dieu qui se paye de vaines grimaces, ou qui se laisse corrompre par les présents, ou qui souffre qu'on se partage entre lui et le monde, ou qui se dépouille de sa justice, pour laisser gouverner le monde par une bonté insensible et déraisonnable, sous laquelle les péchés seraient impunis ? Est-ce là le Dieu des chrétiens ? N'est-ce pas plutôt une idole formée à plaisir et au gré de nos passions ?

Et d'où est né en nous ce dessein de faire Dieu à notre mode, sinon de ce vieux levain de l'idolâtrie, qui faisait crier autrefois à ce peuple : « Faites-nous, faites-nous des dieux ? » *Fac nobis deos* [2]. Et pourquoi voulons-nous faire des dieux à plaisir, sinon pour dépouiller la Divinité des attributs qui nous choquent, qui contraignent la liberté, ou plutôt la licence immodérée que nous donnons à nos passions ? Si bien que nous ne défigurons la Divinité qu'afin que le péché triomphe à son aise et que nous ne connaissions plus d'autres dieux que nos vices et nos fantaisies, et nos inclinations corrompues. Dans un aveuglement si étrange, combien faudrait-il de Victors pour briser toutes les idoles

[1] *Var. :* A fouler aux pieds. — [2] Le principe.

[1] *Var.*: O homme, tu soupires après le plaisir, et voilà ta première idole. Mais ce qui te donne le plaisir ne te donne pas la fortune ; et cette fortune que tu poursuis, à laquelle tu sacrifies tout, est une autre divinité que tu sers. Mais peut-être que ta fortune ne satisfera pas à ta vanité : une autre passion s'élève et une autre idole se forme. Enfin autant de vices qui nous captivent; autant de passions qui nous dominent, ce sont autant de fausses divinités par lesquelles nous excitons Dieu à jalousie. Et ne sont-ce pas en effet des divinités, puisque nous les préférons à Dieu, puisqu'elles nous le font oublier et même le méconnaître ? — [2] *Exod.*, XXXII, 1.

par lesquelles nous excitons Dieu à jalousie? Chrétiens, que chacun détruise les siennes; soit que ce soit Vénus et l'impureté, soit que ce soit Mammone et l'avarice, donnons-leur un coup de pied généreux qui les abatte devant Jésus-Christ; car à quoi nous aurait servi de baiser ce pied vénérable, sacré dépôt de cette maison?

O pied de l'illustre Victor, c'est par vos coups puissants que l'idole est tombée par terre. Ce tyran, qui vous a coupé, a cru vous immoler à son Jupiter; mais il vous a consacré à Jésus-Christ, et n'a fait que signaler votre victoire. C'est l'honneur de saint Victor, qu'il lui ait coûté du sang pour faire triompher Jésus-Christ; et il fallait pour sa gloire qu'en renversant un faux dieu, il offrît un sacrifice au véritable. Mes Frères, imitons cet exemple, mais portons encore plus loin notre zèle; et après avoir appris de Victor à détruire les ennemis de Jésus-Christ, apprenons encore du même martyr à lui conserver ses serviteurs. Il a fait l'un et l'autre avec courage : il a renversé par terre les ennemis du Fils de Dieu; voyons maintenant comment il travaille à lui conserver ses serviteurs : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est un secret de Dieu de savoir joindre ensemble l'affranchissement [1] et la servitude; et saint Paul nous l'a expliqué en la *Première Epître aux Corinthiens*, lorsqu'il a dit ces belles paroles : « Le fidèle qui est libre est serviteur de Jésus-Christ : » *Qui in Domino vocatus est servus, libertus est Domini : similiter qui liber vocatus est, servus est Christi*[2]. Ce tempérament merveilleux qu'apporte le saint Apôtre à la liberté par la contrainte, à la contrainte par la liberté, est plein d'une sage conduite et digne de l'Esprit de Dieu. Celui qui est libre, Messieurs, a besoin qu'on le modère et qu'on le réprime; et celui qui est dans la servitude a besoin qu'on le soutienne et qu'on le relève. Saint Paul a fait l'un et l'autre [3], en disant à l'affranchi [4] qu'il est serviteur, et au serviteur qu'il est affranchi. Par la première de ces paroles il donne comme un contre-poids à la liberté, de peur qu'elle ne s'emporte; il semble par la seconde qu'il lâche la main à la contrainte, de peur qu'elle ne se laisse accabler; et il nous apprend par toutes les deux cette vérité importante [5], que le chrétien doit mêler dans toutes ses actions et la liberté et la contrainte. Jamais tant de liberté, que nous n'y donnions toujours quelques bornes qui nous contraignent; et jamais tant de contrainte, que nous ne nous sachions toujours conserver [1] une sainte liberté d'esprit et joindre par ce moyen la liberté et la servitude.

Mais cette liberté et cette contrainte, qui se trouvent jointes selon l'esprit dans tous les véritables enfants de Dieu, il a plu à la Providence qu'elles fussent unies [2] en notre martyr même selon le corps et en le prenant à la lettre. Son historien nous apprend une particularité remarquable; c'est qu'ayant été arrêté par l'ordre de l'empereur pour la cause de l'Evangile, il demeurait captif durant tout le jour, et qu'un ange le délivrait toutes les nuits : tellement que nous pouvons dire qu'il était prisonnier et libre. Mais ce qui fait le plus à notre sujet, c'est que dans l'un et dans l'autre de ces deux états il travaillait toujours au salut des âmes, puisqu'ainsi que nous lisons dans la même histoire, étant renfermé dans la prison il convertissait ses propres gardes, « et qu'il n'usait de sa liberté que pour affermir [3] en Jésus-Christ l'esprit de ses frères : » *Ut Christianorum paventia corda confirmaret.*

Durant le temps des persécutions, deux spectacles de piété édifiaient les hommes et les anges : les chrétiens en prison et les chrétiens en liberté, qui semblaient en quelque sorte disputer ensemble à qui glorifierait le mieux Jésus-Christ, quoique par des voies différentes; et il faut que je vous donne en peu de paroles une description de leurs exercices : mon sujet en sera éclairci et votre piété édifiée. Faisons donc avant toutes choses la peinture d'un chrétien en prison. O Dieu, que son visage est égal et que son action est hardie! mais que cette hardiesse est modeste! mais que cette modestie est généreuse! Et qu'il est aisé de le distinguer de ceux que leurs crimes ont mis dans les fers! qu'il sent bien qu'il souffre pour la bonne cause, et que la sérénité de ses regards rend un illustre témoignage à son innocence! Bien loin de se plaindre de sa prison, il regarde le monde au contraire comme une prison véritable. Non, il n'en connaît point de plus obscure, puisque tant de sortes d'erreurs y éteignent la lumière de la vérité; ni qui contienne plus de criminels, puisqu'il y en a presque autant que d'hommes; ni de fers plus durs que les siens, puisque les âmes mêmes en sont enchaînées; ni de cachot plus rempli d'ordures, par l'infection de tant

[1] *Var.* : La liberté. — [2] I *Cor.*, VII, 22.
[3] *Var.* : Entreprend de le faire. — [4] Au libre. — [5] Par cette doctrine cette vérité admirable.

[1] *Var.* : Dans l'étendue de la liberté, nous devons nous donner toujours quelques bornes ; et dans cette contrainte salutaire, nous devons toujours conserver. — [2] Qu'elles se rencontrassent.
[3] *Var.* : Fortifier.

de péchés. Persuadé de cette pensée, il croit que « ceux qui l'arrachent du milieu du monde, en pensant le rendre captif le tirent d'une captivité plus insupportable, et ne le jettent pas tant en prison qu'ils ne l'en délivrent réellement : » *Si recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse vos e carcere quam in carcerem introisse intelligimus* [1].

Ainsi dans ces prisons bienheureuses dans lesquelles les saints martyrs étaient renfermés, ni les plaintes, ni les murmures, ni l'impatience, n'y paraissaient pas: elles devenaient des temples sacrés, qui résonnaient nuit et jour de pieux cantiques. Leurs gardes en étaient émus, et il arrivait pour l'ordinaire qu'en gardant les martyrs ils devenaient chrétiens. Celui qui gardait saint Paul et Silas fut baptisé par l'Apôtre [2] : les gardes de notre Saint se donnèrent à Jésus-Christ par son entremise. C'est ainsi que ces bienheureux prisonniers avaient accoutumé de gagner leurs gardes; et à peine en pouvait-on trouver d'assez durs [3] pour être à l'épreuve de cette corruption innocente. Mais s'ils travaillaient à gagner leurs gardes, ce n'était pas pour forcer leurs prisons; ils ne tâchaient au contraire de les attirer que pour les rendre prisonniers avec eux, et en faire des compagnons de leurs chaînes. Longin, Alexandre et Félicien, qui étaient les gardes de saint Victor, les portèrent avec lui, et sont arrivés devant lui à la couronne du martyre. O gloire de nos prisonniers, qui tout chargés qu'ils étaient de fers, se rendaient maîtres de leurs propres gardes pour en faire des victimes de Jésus-Christ! Voilà, Messieurs, en peu de paroles, la première partie du tableau; tels étaient les chrétiens en prison.

Mais jetez maintenant les yeux sur ceux que la fureur publique avait épargnés [4] : voici quels étaient leurs sentiments. Ils avaient honte de leur liberté et se la reprochaient à eux-mêmes : mais ils entraient fortement dans cette pensée, que Dieu ne les ayant pas jugés dignes de la glorieuse qualité de ses prisonniers, il ne leur laissait leur liberté que pour servir ses martyrs. Prenez, mes Frères, ces sentiments que doit vous inspirer l'esprit du christianisme, et faites avec moi cette réflexion importante. Dieu fait un partage dans son Eglise : quelques-uns de ces fidèles sont dans les souffrances; les autres par sa

[1] Tertull., *ad Mart.*, n. 2. — [2] *Act.*, XVI, 33.
[3] *Var.* :Et on avait peine à en trouver qui fussent assez durs. —
[4] O victoire de notre Victor, qui tout prisonnier qu'il était, s'est rendu maître de ses propres gardes, pour en faire des victimes de Jésus-Christ. Mais pendant que ces braves soldats de l'Eglise étendaient ses conquêtes par leur patience, que faisaient cependant leurs frères, que la fureur publique avait épargnés?

volonté vivent à leur aise. Ce partage n'est pas sans raison, et voici sans doute le dessein de Dieu. Vous qu'il exerce par les afflictions, c'est qu'il veut vous faire porter ses marques; vous qu'il laisse dans l'abondance, c'est qu'il vous réserve pour servir les autres. Donc, ô riches, ô puissants du siècle, tirez cette conséquence, que si selon l'ordre des lois du monde les pauvres semblent n'être nés que pour vous servir, selon les lois du christianisme vous êtes nés pour servir les pauvres et soulager leurs nécessités.

C'est ce que croyaient nos ancêtres, ces premiers fidèles ; et c'est pourquoi, comme j'ai dit ceux qui étaient libres pensaient n'avoir cett liberté que pour servir leurs frères captifs, et ils leur en consacraient tout l'usage. C'est pourquoi, Messieurs, les prisons publiques étaient le commun rendez-vous de tous les fidèles; nul obstacle, nulle appréhension, nulle raison humaine ne les arrêtait : ils y venaient admirer ces braves soldats, l'élite de l'armée chrétienne; et les regardant avec foi comme destinés au martyre, *martyre, designati*, [1] ils les voyaient tout resplendissants de l'éclat de cette couronne qui pendait déjà sur leur têtes et qui allait bientôt y être appliquée. Ils les servaient humblement dans cette pensée ; ils les encourageaient [2] avec respect; ils pourvoyaient à tous leurs besoins avec une telle profusion que souvent même les infidèles, chose que vous jugerez incroyable et néanmoins très-bien avérée, souvent, dis-je, les infidèles se mêlaient avec les martyrs pour pouvoir goûter avec eux les fruits de la charité chrétienne : tant la charité était abondante, qu'elle faisait trouver des délices même dans l'horreur des prisons.

Voilà, mes Frères, les saints emplois qui partageaient les fidèles durant le temps des persécutions. Que vous étiez heureuse, ô sainte Eglise, de voir de si beaux spectacles! Les uns souffraient pour la foi, les autres compatissaient par la charité : les uns exerçaient la patience, et les autres la miséricorde; dignes certainement les uns et les autres d'une louange immortelle. Car à qui donnerons-nous l'avantage? Le travail des uns est plus glorieux, la fonction des autres est plus étendue ; ceux-là combattent les ennemis, ceux-ci soutiennent les combattants mêmes. Mais que sert de prononcer ici sur ce doute, puisque ces deux emplois différents que Dieu partage entre ses élus, il lui a plu de les réunir en la personne de notre martyr? Il est prisonnier et libre, et il plaît à notre Sauveur qu'il remporte la gloire de ces deux états. Victor désire ardem-

[1] Tertull., *Ad Mart.* n. 1.
[2] *Var.* : Excitaient —, exhortaient.

ment l'honneur de porter les marques de Jésus-Christ. Voilà des chaînes, voilà des cachots, voilà une sombre prison : c'est dequoi imprimer sur son corps les caractères du Fils de Dieu et les livrées de sa glorieuse servitude. Mais Victor accablé de fers, ne peut avoir la gloire d'animer ses frères. Allez, anges du Seigneur, et délivrez-le toutes les nuits pour exercer cette fonction qu'il a coutume de remplir avec tant de fruit : faites tomber ces fers de ses mains, ôtez-lui ces chaînes pesantes qu'il se tient heureux de porter pour la gloire de l'Evangile. Ah ! qu'il les quitte à regret ces chaînes chéries et bien-aimées ! Mais c'est pour les reprendre bientôt. Mais c'est trop de les perdre un moment ; n'importe, Victor obéit. Quoiqu'il chérisse sa prison, il est prêt de la quitter au premier ordre, il n'a d'attachement qu'à la volonté de son Maître : il est ce chrétien généreux dont parle Tertullien [1] : *Christianus etiam extra carcerem sæculo renuntiavit, in carcere etiam carceri* [2] : « Le chrétien même hors de la prison renonce au siècle, et en prison il renonce à la prison même. »

Vous jugerez peut-être que ce n'est pas une grande épreuve, de renoncer à une prison : mais les saints martyrs ont d'autres pensées et ils trouvent si honorable d'être prisonniers de Jésus-Christ, qu'ils ne se peuvent dépouiller sans peine de cette marque de leur certitude. Ce qui console Victor, c'est qu'il ne sort de ses fers que pour consoler les fidèles, pour rassurer leurs esprits flottants, pour les animer au martyre. C'est à quoi il passe les nuits avec une ardeur infatigable, et après un si utile travail, il vient avec joie reprendre ses chaînes, il vient se reposer dans sa prison, et il se charge de nouveau de ce poids aimable que la foi de Jésus-Christ lui impose [3].

Mes Frères, voilà notre exemple, telle doit être la liberté du christianisme. Qui nous donnera, ô Jésus, que nous nous rendions nous-mêmes captifs par l'amour de la sainte retraite, et que jamais nous ne soyons libres que pour courir aux offices de la charité ? Heureux mille et mille fois celui qui ne trouve l'usage de sa liberté que lorsque la charité l'appelle ! Mais si nous voulons garder de la liberté pour les affaires du monde, gardons-en aussi pour celles de Dieu et n'en perdons pas un si saint usage. O mains engourdies de l'avare, que ne rompez-vous ces liens de l'avarice qui vous empêchent de vous ouvrir sur les misères du pauvre ? Que ne brisez vous ces liens qui ne vous permettent pas d'aller au secours, ou de l'innocent qu'on opprime, qu'une seule de vos paroles pourrait soutenir ; ou du prisonnier qui languit, et que vos soins pourraient délivrer ; ou de cette pauvre famille qui se désespère, et qui subsisterait largement du moindre retranchement de votre luxe ? Employez, Messieurs, votre liberté dans ces usages chrétiens ; consacrez-la au service des pauvres membres de Jésus-Christ. Ainsi en prenant part à la croix des autres, vous vous élèverez à la fin à cette grande perfection du christianisme qui consiste à s'immoler soi-même : c'est ce qui nous reste à considérer dans le martyre de saint Victor.

TROISIÈME POINT.

Pour tirer de l'utilité de cette dernière partie où je dois vous représenter le martyre de saint Victor, je vous demande, mes Frères, que vous n'arrêtiez pas seulement la vue sur tant de peines qu'il a endurées ; mais que remontant en esprit à ces premiers temps où la foi s'établissait par tant de martyres, vous vous mettiez vous-mêmes à l'épreuve touchant l'amour de la croix, qui est la marque essentielle du chrétien. Trois circonstances principales rendaient la persécution épouvantable [1]. Premièrement on méprisait les chrétiens ; secondement on les haïssait : *Eritis odio omnibus* [2] enfin la haine passait jusqu'à la fureur. Parce qu'on les méprisait, on les condamnait sans procédures ; parce qu'on les haïssait, on les faisait souffrir sans modération ; parce que la haine allait jusqu'à la fureur, on poussait la violence jusqu'au delà de la mort. Ainsi la vengeance publique [3] n'ayant ni formalité dans son exercice, ni mesure dans sa cruauté, ni bornes dans sa durée, nos pères en étaient réduits aux dernières extrémités [4]. Mais pesons plus exactement ces trois circonstances pour la gloire de notre martyr et la conviction de notre lâcheté.

J'ai dit premièrement, chrétiens, qu'on ne gardait avec nos ancêtres aucune formalité de justice, parce qu'on les tenait pour des personnes viles, dont le sang n'était d'aucun prix. « C'était la balayure du monde : » *Omnium*

[1] *Var.*. Et nous pouvons lui appliquer ce beau mot de Tertullien. — [2] Tertull., *ad Mart.*, n. 2 — [3] Il revient dans sa chère prison, il remet ses mains dans les chaînes.

[1] *Var.*. Représentez-vous cette haine étrange contre le nom chrétien : en eussiez-vous pu soutenir l'effort ? Pour vous juger sur ce point, méditez attentivement ces trois circonstances qui l'accompagnaient — [2] *Matth.*, x, 22. — [3] Ainsi la vengeance publique qu'on exerçait sur les chretiens n'ayant.

[4] *Var.*. Parce que sans preuve et sans apparence on les chargeait de crimes atroces, dont on les tenait convaincus seulement à cause d'un bruit incertain qui s'était répandu parmi le peuple. Y avait-il rien de plus vain ? Et néanmoins, sans autre dénonciateur et sans autre témoin que ce bruit confus qui n'était pas même appuyé d'une conjecture, on accumulait sur la tête de ces malheureux chretiens les incestes, les parricides, les rébellions, les sacriléges, tous les crimes les plus monstrueux. Non contente de les charger de ses crimes, la haine publique du genre humain les voulait rendre responsables de tous les malheurs de l'Etat, de toutes les inegalités des saisons, de la pluie, de la sécheresse.

peripsema [1] : ce qui a fait dire à Tertullien : *Christiani, destinatum morti genus* [2]. Savez-vous ce que c'est que les chrétiens ? C'est, dit-il, « un genre d'hommes destiné à la mort. » Remarquez qu'il ne dit pas condamné, mais destiné à la mort, parce qu'on ne les condamnait pas par les formes, mais plutôt qu'on les regardait comme dévoués au dernier supplice par le seul préjugé d'un nom odieux : *Oves occisionis*, comme dit l'Apôtre [3] ; « des brebis de sacrifices, des agneaux de boucherie, » dont on versait le sang sans façon et sans procédures. Si le Tibre s'était débordé, si la pluie cessait d'arroser la terre, si les Barbares avaient ravagé quelque partie de l'empire, les chrétiens en répondaient de leurs têtes : il avait passé en proverbe : *Cœlum stetit, causa christiani* [4]. Pauvres chrétiens innocents, on ne sait que vous imputer, parce que vous ne vous mêlez de rien dans le monde ; et on vous accuse [5] de renverser tous les éléments, et de troubler tout l'ordre de la nature ; et sur cela on vous expose aux bêtes farouches, parce qu'il a plu au peuple romain de crier dans l'amphithéâtre : *Christianos ad leones* [6]: Qu'on donne les chrétiens aux lions. Il fallait cette victime aux dieux immortels, et ce divertissement au peuple irrité, peut-être pour le délasser des sanglants spectacles des gladiateurs par quelque objet plus agréable. Quoi donc ? sans formalité immoler une si grande multitude ? De quoi parlez-vous ? De formalité ? Cela est bon pour les voleurs et les meurtriers ; mais il n'en faut pas pour les chrétiens, âmes viles et méprisables, dont on ne peut assez prodiguer le sang.

Victor, généreux Victor, quoi ? ce sang illustre qui coule en vos veines, sera-t-il donc répandu avec moins de forme que celui du dernier esclave ? Oui, Messieurs, pour professer le christianisme, il fallait avaler toute cette honte ; mais voici quelque chose de bien plus terrible. Ordinairement ceux que l'on méprise, on ne les juge pas dignes de colère ; et ce foudre de l'indignation ne frappe que sur les lieux élevés. C'est pourquoi David disait à Saül : Qui poursuivez-vous, ô roi d'Israël ? Contre qui vous irritez-vous ? « Quoi ! un si grand roi contre un ver de terre ! » *Canem mortuum persequeris et pulicem unum* [7]. Il ne trouve rien de plus efficace pour se mettre à couvert de la colère de ce prince que de se représenter comme un objet tout à fait méprisable ; et en effet on se défend de la fureur des grands par la bassesse de sa condition. Les chrétiens toutefois, bien qu'ils soient le rebut du monde, n'en sont pas moins le sujet, non-seulement de la haine, mais encore de l'indignation publique ; et malgré ce mépris qu'on a pour eux, ils ne peuvent obtenir qu'on les néglige Tout le monde est armé contre leur faiblesse, et voici un effet étrange de cette colère furieuse. Dans les crimes les plus atroces les lois ont ordonné de la qualité du supplice, il n'est pas permis de passer outre : elles ont bien voulu donner des bornes même à la justice, de peur de lâcher la bride à la cruauté. Il n'y avait que les chrétiens sur lesquels on n'appréhendait point de faillir, si ce n'est en les épargnant : « il leur fallait arracher la vie par toutes les inventions d'une cruauté raffinée : » *Per atrociora genera pœnarum* [1], dit le grave Tertullien.

Car considérez, je vous prie, ce qu'on n'a pas inventé contre saint Victor. On a soigneusement ramassé contre lui tout ce qu'il y a de force dans les hommes, dans les animaux, dans les machines les plus violentes. Qu'on l'attache sur le chevalet, et qu'il lasse durant trois jours des bourreaux qui s'épuisent en le flagellant ; qu'un cheval fougueux et indompté le traîne à sa queue par toute la ville ou dans les revues de l'armée, au milieu de laquelle il a paru si souvent avec tant d'éclat ; qu'il laisse par toutes les rues non-seulement des ruisseaux de sang, mais même des lambeaux de sa chair ; encore n'est-ce pas assez pour assouvir la haine de ses tyrans. Que veut-on faire de cette meule ? Quel monstre veut-on écraser et réduire en poudre [2] ? Quoi ! c'est l'innocent Victor qu'on veut accabler de ce poids, qu'on veut mettre en pièces par ce mouvement ! Eh ! il ne faut pas tant de force contre un corps humain, que la nature a fait si tendre et si aisé à dissoudre. Mais la haine aveugle des infidèles ne pouvait rien inventer d'assez horrible ; et la foi ardente des chrétiens ne pouvait rien trouver d'assez dur. Invente encore, s'il est possible, quelque machine inconnue, ô cruauté ingénieuse ! Si tu ne peux abattre Victor par la violence, tâche de l'étonner par l'horreur de tes supplices. Il est prêt à en supporter tout l'effort : sa patience surmontera toutes les attaques. « Il ne reçoit aucune blessure qu'il ne couvre par une couronne ; il ne verse pas une goutte de sang qui ne lui mérite de nouvelles palmes ; il remporte plus de victoires qu'il ne souffre de violences : » *Corona premit vulnera palma sanguinem obscurat, plus victoriarum est quam injuriarum* [3]. Mais enfin la matière man-

[1] I *Cor.*, IV, 13. — [2] *De Spectac.*, n. 1. — [3] *Rom.*, VIII, 36. — [4] *Apolog.*, n. 40.
[5] A peine faites-vous du bruit sur la terre, tant vous êtes paisibles et modestes ; et on vous accuse...
[6] *Apolog.*, n. 40. — [7] I *Reg.*, XXIV, 15.

[1] *De Resur. Carn.*, n. 8.
[2] *Var.* : Quel marbre veut-on broyer ? — [3] Tertull., *Scorp.*, n. 6.

que : quoique le courage ne diminue pas, il faut que le corps tombe sous les derniers coups. Que fera la rage des persécuteurs? Ce qu'elle a fait aux autres martyrs, dont elle poursuivait les corps mutilés jusque dans le sein de la mort, jusque dans l'asile de la sépulture. Elle en use de même contre notre Saint; et lui enviant jusqu'à un tombeau, elle le fait jeter au fond de la mer[1]; mais par l'ordre du Tout-Puissant, la mer officieuse rend ce dépôt à la terre : et la terre nous a conservé ses os, afin qu'en baisant ces saintes reliques nous y pussions puiser l'amour des souffrances. Car c'est ce qu'il faut apprendre des saints martyrs ; c'est le fruit qu'il faut remporter des discours que l'on consacre à leur gloire.

Mais, ô croix, ô tourments, ô souffrances, les chrétiens prêchent et publient que vous faites toute la gloire du christianisme : les chrétiens vous révèrent dans les saints martyrs, les chrétiens vous louent dans les autres ; et par une lâcheté sans égale, aucun ne vous veut pour soi-même : et toutefois il est véritable que les souffrances font les chrétiens, et qu'on les reconnaît à cette épreuve. N'alléguons pas ici l'Ecriture sainte, dont presque toutes les lignes nous enseignent cette doctrine ; laissons tant de raisons excellentes[2] que les saints Pères nous en ont données : convainquons-nous par expérience de cette vérité fondamentale. Quand est-ce que l'Eglise a eu des enfants dignes d'elle, et a porté des chrétiens dignes de ce nom ? C'est lorsqu'elle était persécutée, c'est lorsqu'elle lisait à tous les poteaux des sentences épouvantables prononcées contre elle, qu'elle voyait dans tous les gibets et dans toutes les places publiques de ses enfants immolés pour la gloire de l'Evangile.

Durant ce temps, Messieurs, il y avait des chrétiens sur la terre ; il y avait de ces hommes forts, qui étant nourris dans les proscriptions et dans les alarmes continuelles, s'étaient fait une glorieuse habitude de souffrir pour l'amour de Dieu. Ils croyaient que c'était trop de délicatesse que de rechercher le plaisir et en ce monde et en l'autre : regardant la terre comme un exil, ils jugeaient qu'ils n'y avaient point de plus grande affaire que d'en sortir au plus tôt. Alors la piété était sincère, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art : elle n'avait pas encore appris le secret de s'accommoder au monde, et de servir aux négoces des ténèbres. Simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le Ciel, auquel elle prouvait sa fidélité par une longue patience. Tels étaient les chrétiens de ces premiers temps ; les voilà dans leur pureté, tels que les engendrait le sang des martyrs, tels que les formaient les persécutions. Maintenant la paix est venue, et la discipline s'est relâchée : le nombre des fidèles s'est augmenté, et l'ardeur de la foi s'est ralentie ; et, comme disait éloquemment un ancien : « L'on t'a vue, ô Eglise catholique, affaiblie par ta fécondité, diminuée par ton accroissement et presque abattue par tes propres forces : » *Factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fecunditatis infirmior, atque accessu relabens et quasi viribus minus valida*[1]. D'où vient cet abattement des courages ? C'est qu'ils ne sont plus exercés par les persécutions. Le monde est entré dans l'Eglise[2], on a voulu joindre Jésus-Christ avec Bélial, et de cet indigne mélange quelle race enfin nous est née? Une race mêlée et corrompue, des demi-chrétiens des chrétiens mondains et séculiers, une piété bâtarde et falsifiée, qui est toute dans les discours et dans un extérieur contrefait[3].

O piété à la mode, que je me moque de tes vanteries, et des discours étudiés que tu débites à ton aise pendant que le monde te rit ! Viens que je te mette à l'épreuve. Voici une tempête qui s'élève, voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie : tu te laisses aller aux murmures, pauvre piété déconcertée ; tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement[4]. Vas, tu n'étais qu'un vain simulacre de la piété chrétienne ; tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset. La vertu chrétienne n'est pas faite de la sorte: *Aruit tanquam testa virtus mea*[5]. Elle ressemble à la terre d'argile, qui est toujours molle et sans consistance, jusqu'à ce que le feu la cuise et la rende ferme : *Aruit tanquam testa virtus mea*. Et s'il est ainsi, chrétiens ; si les souffrances sont nécessaires pour soutenir l'esprit du christianisme, Seigneur, rendez-nous les tyrans, rendez-nous les Domitiens et les Nérons.

Mais modérons notre zèle, et ne faisons point de vœux indiscrets : n'envions pas à nos princes le bonheur d'être chrétiens, et ne demandons pas des persécutions que notre lâcheté ne pourrait souffrir. Sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, la matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, le monde a assez d'in-

[1] *Var.* : Elle allait, dit Tertullien, arracher leurs corps mutilés de l'asile même de la sépulture : *De asylo quodam mortis jam alios nec totos avellunt*. On leur enviait jusqu'à un tombeau, ou plutôt on tâchait de leur dérober les honneurs extraordinaires que la piété chrétienne rendait aux martyrs. Ce fut dans ce sentiment qu'on jeta au fond de la mer le corps de Victor. — [2] Convaincantes.

[1] Salvian., *adv. Avar.*, lib. 1, p. 218.
[2] *Var.* : Le monde s'est uni avec l'Eglise. — [3] Dans les discours et les grimaces. — [4] Sans force et sans corps. — [5] *Psal.* XXI, 16.

justice, sa faveur assez d'inconstance ; il y a assez de bizarrerie dans le jugement des hommes, et assez d'inégalité dans leurs humeurs contrariantes. Apprenons à goûter ces amertumes ; et quelque sorte d'afflictions que Dieu nous envoie, profitons de ces occasions précieuses et ménageons-en avec soin tous les moments.

Le ferons-nous, mes Frères, le ferons-nous ? Nous réjouirons-nous dans les opprobres ? Nous plairons-nous dans les contrariétés ? Ah ! nous sommes trop délicats, et notre courage est trop mou. Nous aimerons toujours les plaisirs, nous ne pouvons durer un moment avec Jésus-Christ sur la croix. Mais, mes Frères, s'il est ainsi, pourquoi baisons-nous les os des martyrs ? pourquoi célébrons-nous leur naissance? pourquoi écoutons-nous leurs éloges ? Quoi ! serons-nous seulement spectateurs oisifs ? Quoi ! verrons-nous le grand saint Victor boire à longs traits ce calice amer de sa passion, que le Fils de Dieu lui a mis en main ; et nous croirons que cet exemple ne nous regarde point, et nous n'en avalerons pas une seule goutte, comme si nous n'étions pas enfants de la croix ? Ah ! mes Frères, gardez-vous d'une si grande insensibilité. Montrez que vous croyez ces paroles : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution[1] ; » et ces autres non moins convaincantes : « Celui qui ne se hait pas soi-même, et qui ne porte pas sa croix tous les jours, n'est pas digne de moi[2]. »

Ah ! nous les croyons, ô Sauveur Jésus : c'est vous qui les avez proférées. Mais si vous les croyez, nous dit-il, prouvez-le-moi par vos œuvres. Ce sont les souffrances, ce sont les combats, c'est la peine, c'est le grand travail, qui justifient la sincérité de la foi. Seigneur, tout ce que vous exigez de nous est l'équité même : donnez-nous la grâce de l'accomplir. Car en vain entreprendrions-nous par nos propres forces de l'exécuter : bientôt nos efforts impuissants ne nous laisseraient que la confusion de notre superbe témérité. Soutenez donc, ô Dieu tout-puissant, notre faiblesse par votre Esprit-Saint ! Faites-nous des chrétiens véritables, c'est-à-dire des chrétiens amis de la croix : accordez-nous cette grâce par les exemples et par les prières de Victor votre serviteur, dont nous honorons la mémoire, afin que l'imitation de sa patience nous mène à la participation de sa couronne. *Amen.*

[1] *Matth.*, v, 10. — [2] *Ibid.*, x, 38

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE

PRÊCHÉ A METZ, DANS LA CATHÉDRALE, EN PRÉSENCE DE LA REINE-MÈRE, LE 15 OCTOBRE 1657.

La date est incontestable : Jean Loret, le gazetier macaronique, mais exactement renseigné, en instruisait Paris et la France dans sa Muse *historique* du 29 octobre 1657. Là sont également célébrés et le brillant auditoire et la beauté incomparable du discours.

Bossuet, docteur signalé,
. . . .
Prêcha, me dit-on, l'autre jour
Devant notre reine et sa cour,
Ayant pris pour matière et tèze *(sic)*
Les vertus de sainte Térèze,
Cette reine, dit-on aussi,
L'ordonnant et voulant ainsi.
. . . .
Outre ladite Majesté,
Ayant *Monsieur* à son côté,
Multitude de personnages,
Savants, qualifiés et sages,
Qui l'oyant attentivement,
Firent de lui ce jugement ;
Qu'un jour son éloquence exquise
Ferait un grand bruit dans l'Église.

Ainsi, comme à point nommé, la cour de France était là pour inaugurer les préludes d'une éloquence *destinée à être bientôt une des splendeurs du règne.* Louis XIV cependant, alors âgé de dix-neuf ans, n'était pas dans l'auditoire (1), il ne devait entendre Bossuet que cinq ans plus tard. Parti de Metz, le 9 octobre, il visitait les places de Sierck, de Nancy et de toute la Lorraine. Mazarin avait été retenu à l'évêché par un de ces violents accès de goutte auxquels sa laborieuse existence fut si fréquemment assujettie.

(1) Le compliment au Roi, placé à la fin du discours, avait été préparé pour le cas où Louis XIV aurait assisté à la fête, ce qui n'eut pas lieu.

Mais le cardinal,

« Qui goûte fort les belles choses...
« Demeura plus que satisfait. »

Quand il entendit, le soir, Princesses et Seigneurs porter aux nues l'incomparable Panégyrique.

« Il est certain que ce discours est un chef-d'œuvre. On y relèverait bien çà et là quelques traces d'improvisation : il a dû être écrit très-vite ; nous savons, par le témoignage même de Bossuet, que la reine croyait faire assez en accordant deux jours pour la composition d'un sermon. Du reste il offre des beautés de premier ordre, sans aucun défaut sensible..... C'était dans la chaire un coup de maître ; on sent que Bossuet a tenu à honneur de remplir dignement sa tâche et de justifier la promesse de ceux qui s'étaient engagés pour lui. » Le lecteur, s'il veut plus pleinement savourer les beautés du Panégyrique, continuera, en méditant les appréciations du critique distingué de *Bossuet orateur*, une étude que, pour notre part, nous regrettons de ne pouvoir prolonger davantage (1).

(1) Cf. Gandar, *Bossuet orat.* pp. 202-218.

Nostra autem conversatio in cœlis est.
Notre société est dans les cieux.
Philipp. III, 20.

Dieu a tant d'amour pour les hommes et sa nature est si libérale, qu'on peut dire qu'il semble qu'il se fasse quelque violence quand il retient pour un temps ses bienfaits, et qu'il les empêche de couler sur nous avec une entière profusion. C'est ce que vous pouvez aisément comprendre, par le texte que j'ai rapporté de l'incomparable Docteur des Gentils. Car encore qu'il ait plu au Père céleste de ne recevoir ses fidèles en son éternel sanctuaire qu'après qu'ils auront fini cette vie, néanmoins il semble qu'il se repente de les avoir remis à un aussi long terme, puisque le grand Paul nous enseigne qu'il leur ouvre son paradis par avance : et comme s'il ne pouvait arrêter le cours de sa munificence infinie, il laisse quelquefois tomber sur leurs âmes tant de lumières et tant de douceurs, et il les élève de telle sorte par la grâce de son Saint-Esprit, qu'étant encore dans ce corps mortel, ils peuvent dire avec l'Apôtre que « leur demeure est au ciel et leur société avec les anges : » *Nostra autem conversatio in cœlis est.*

C'est ce que j'espère vous faire paraître en la vie de sainte Thérèse; et c'est, Madame, à ce grand spectacle que l'Eglise invite Votre Majesté. Elle verra une créature qui a vécu sur la terre comme si elle eût été dans le ciel ; et qui étant composée de matière, ne s'est guère moins appliquée à Dieu [1] que ces pures intelligences qui brûlent toujours devant lui par le feu d'une charité éternelle [2], et chantant perpétuellement ses louanges. Mais avant que de traiter de si grands secrets, allons tous ensemble puiser des lumières dans la source de la vérité; prions la sainte Vierge de nous y conduire ; et pour apprendre à louer un ange terrestre, joignons-nous avec un ange du ciel. *Ave.*

Vous avez écouté, mes Frères, ce que nous a dit le divin Apôtre, qu'encore que nous vivions [1] sur la terre dans la compagnie des hommes mortels, néanmoins il ne laisse pas d'être véritable que « notre demeure est au ciel, » et notre société [2] avec les anges : *Nostra autem conversatio in cœlis est.* C'est une vérité importante, pleine de consolation pour tous les fidèles et comme je me propose aujourd'hui de vous en montrer la pratique dans la vie admirable de sainte Thérèse, je tâcherai avant toutes choses de rechercher jusqu'au principe cette excellente doctrine [3]. Et pour cela je vous prie d'entendre qu'encore que l'Eglise qui règne au ciel et celle qui gémit sur la terre semblent être entièrement séparées, il y a néanmoins un lien sacré par lequel elles sont unies. Ce lien, Messieurs, c'est la charité [4] qui se trouve dans ce lieu d'exil aussi bien que dans la céleste patrie ; qui réjouit les saints qui triomphent, et anime ceux qui combattent [5]; qui se répandant du ciel en la terre et des anges sur les mortels, fait que la terre devient un ciel et que les hommes deviennent des anges.

Car, ô sainte Jérusalem, heureuse [6] Eglise de premiers nés dont les noms sont écrits au ciel quoique l'Eglise votre chère sœur qui vit et qui combat sur la terre n'ose pas se comparer à vous, elle ne laisse pas d'assurer qu'un saint amour vous unit ensemble. Il est vrai qu'elle cherche, et que vous possédez ; qu'elle travaille, et que vous vous reposez ; qu'elle espère, et que vous jouissez. Mais parmi tant de différences par lesquelles vous êtes si fort éloignées, il y a du moins ceci de commun, que ce

[1] *Var. :* Ne s'est pas moins élevée à Dieu. — [2] Qui brillent toujours devant lui par la lumière d'une charité éternelle.

[1] *Var. :* Puisque la divine Thérèse a mené une vie céleste, puisque son âme purifiée par les chastes feux de la charité, semblait être presque dégagée de tout ce qu'il y a de terrestre en l'homme, je ne puis mieux vous représenter qu'elle était cette sainte vierge, que par ces beaux mots de l'Apôtre, par lesquels il ne craint point de nous assurer qu'encore que nous vivions... — [2] Conversation. — [3] Mais comme la vie de sainte Thérèse a été la véritable pratique de cette excellente doctrine que saint Paul nous a enseignée, il faut aujourd'hui pénétrer le fond de cette vérité tout évangélique, et chercher par les Ecritures pour quelle cause le grand Apôtre établit les chrétiens dans le ciel, même pendant leur pèlerinage, etc. — [4] Il a plu à la Providence qu'il y eût néanmoins un lien sacré par lequel elles fussent unies. Et quel est ce lien, Messieurs sinon l'esprit de charité qui...— [5] Qui enflamme les saints qui triomphent et échauffe ceux qui combattent. — [6] Chaste.

qu'aiment les esprits bienheureux, c'est ce qu'aiment aussi les hommes mortels. Jésus est leur vie, Jésus est la nôtre ; et parmi leurs chants d'allégresse et nos tristes gémissements, on entend résonner partout ces paroles du sacré Psalmiste : *Mihi autem adhærere Deo bonum est :* « Mon bien est de m'unir à Dieu. » C'est ce que disent les saints dans le ciel, c'est ce que les fidèles répondent en terre : si bien que s'unissant saintement avec ces esprits immortels par cet admirable cantique que l'amour de Dieu leur inspire, ils se mêlent dès cette vie à la troupe des bienheureux, et ils peuvent dire avec l'Apôtre : « Notre conversation est dans les cieux : » *Nostra conversatio in cœlis est* [1]. Telle est la force de la charité, qu'elle fait que le saint Apôtre ne craint pas de nous établir dans le paradis même durant ce pèlerinage, et ose bien placer des mortels dans le séjour d'immortalité. Car il faut ici remarquer une merveilleuse doctrine qui fera le sujet de tout ce discours ; c'est, mes Frères, que cet Esprit-Saint, qui est l'auteur de la charité, qui la fait descendre du ciel en la terre, a voulu aussi lui donner des ailes pour retourner au lieu de son origine.

En effet il est véritable, le mouvement de la charité, c'est de tendre toujours aux choses célestes : ni le poids de ce corps mortel, ni les liens de la chair et du sang ne sont capables de la retenir; elle a trop de moyens de s'en détacher et de s'élever au-dessus. Elle a premièrement l'espérance, elle a secondement des désirs ardents, elle a troisièmement l'amour des souffrances [2]. « Mais qui pourra entendre ces choses ? » *Quis sapiens, et intelliget hæc* [3]? Qui pourra comprendre ces trois mouvements par lesquels une âme enflammée et touchée de l'amour de Dieu se déprend de ce corps de mort? Elle se voit au milieu des biens périssables, mais elle passe bientôt au-dessus par la force de son espérance : « espérance si ferme et si vigoureuse, qu'elle s'avance, dit saint Paul [1] : au dedans du voile : » *Spem incedentem usque ad interiora velaminis;* c'est-à-dire qu'elle perce les cieux pour pénétrer jusqu'au sanctuaire, ou « Jésus notre avant-coureur est entré pour nous : » *Præcursor pro nobis introivit Jesus* [2].

Voyez, mes Frères, le vol de cette âme que l'amour de Dieu a blessée : elle est déjà au ciel par son espérance; mais hélas! elle n'y est pas encore en effet, les liens de ce corps l'arrêtent. C'est alors que la charité lui inspire des désirs pressants par lesquels elle s'efforce de rompre ses chaînes, en disant avec saint Paul. *Cupio dissolvi, et esse cum Christo* [3] : « Ah! que ne suis-je bientôt délivrée, afin d'être avec Jésus-Christ! » Ce n'est pas assez des désirs ; et la charité qui les pousse étant irritée contre cette chair [4] qui la tient si longtemps captive, semble la vouloir détruire elle-même par un généreux amour des souffrances. C'est par ces trois divins mouvements que Thérèse s'élève au-dessus du monde. Ils sont grands, ils sont relevés; et peut-être auriez-vous peine de les retenir, ou d'en bien comprendre la connexion, si je ne les répétais encore une fois en les appliquant à notre Sainte. Enflammée de l'amour de Dieu, elle le cherche par son espérance; c'est le premier pas qu'elle fait : que si l'espérance est trop lente, elle y court, elle s'y élance par des désirs ardents et impétueux; tel est son second mouvement : et enfin son dernier effort, c'est que les désirs ne suffisant pas pour briser les liens de sa chair mortelle, elle lui livre une sainte guerre; elle tâche, ce semble, de s'en décharger par de longues mortifications et par de continuelles souffrances, afin qu'étant libre et dégagée et ne tenant presque plus au corps, elle puisse dire avec vérité ces paroles du saint Apôtre : *Nostra autem conversatio in cœlis est :* « Notre conversation est dans les cieux. » Ce sont, Messieurs, ces trois actions de la charité de Thérèse qui partageront ce discours. Je commence à vous

[1] *Var. :* Il y a du moins ceci de commun, que ce que vous aimez dans le ciel elle l'aime aussi sur la terre. Jésus est votre vie, Jésus est la nôtre ; et ce divin fleuve de charité dont vos âmes sont inondées, a été aussi répandu sur nous par le Saint-Esprit qui nous est donné. D'où il est aisé de comprendre la société qui nous lie avec les esprits bienheureux. Je n'ignore pas, chrétiens, que ces âmes pleines de Dieu et rassasiées de son abondance, chantent des cantiques de joie pendant que nous gémissons, qu'elles se réjouissent de leur liberté tandis que nous déplorons notre servitude. Mais quoique les états soient divers, nous ne respirons tous que le même amour ; et parmi vos chants d'allégresse et nos tristes gémissements, on entend résonner partout ces paroles du sacré Psalmiste : *Mihi autem adhærere Deo bonum est.* C'est pourquoi l'apôtre saint Paul nous voyant unis avec eux par ces chastes mouvements de l'amour de Dieu, il ne peut se résoudre à dire que nous soyons encore en ce monde : « Notre demeure, dit-il, est aux cieux. » — [2] Et ne vous persuadez pas que le poids de ce corps mortel empêche cette union bienheureuse : car, mes Frères, ce divin Esprit qui est l'auteur de la charité, qui l'inspire aux hommes mortels aussi bien qu'aux esprits célestes, lui a aussi voulu donner trois secours pour secouer le poids de la chair sous laquelle elle serait accablée. La charité, don du ciel à la terre. Espérance et désirs, dons de la terre au ciel Promesse, échelle par laquelle elle monte. Parole descendue du ciel y attire notre espérance, comme une chaine divine. — [3] *Osee.*, XIV. 10.

[1] *Hebr.*; VI, 19. — [2] *Ibid.*, 20. — [3] *Phil.*, I, 23

[4] *Var.*, Et premièrement, chrétiens, les promesses de Dieu l'animent de telle sorte, que jouissant déjà par avance du bonheur qui lui est promis, malgré les misères de cet exil elle peut dire avec l'Apôtre « que son espérance la rend heureuse, » *spe gaudentes;* et c'est sa première action, l'espérance qui la réjouit par une possession anticipée. Et de là naissent les désirs ardens, parce que parmi les douceurs divines que son espérance lui donne, elle trouve des liens qui l'attachent, elle sent une chair qui lui pèse et qui l'empêche d'aller à Dieu Que fera-t-elle ? Qu'entreprendra-t-elle ? C'est là que l'âme fait un second effort, et que tâchant de rompre ses chaines par la violence de ses désirs, elle s'écrie encore avec saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* « Que je voudrais être déliée pour être bientôt avec Jésus-Christ. » Elle ne se contente pas de désirs, elle s'irrite contre cette chair qui....

faire voir quelle est la force de son espérance. Vous comprenez bien, je m'assure, que dans une matière si haute j'ai besoin d'une attention fort exacte : mais il ne faut rien méditer de bas quand on parle de sainte Thérèse, et qu'on a l'honneur, Madame, d'entretenir Votre Majesté.

PREMIER POINT.

L'espérance que je vous prêche, celle que le Fils de Dieu nous enseigne, et qui élève si fort l'âme de Thérèse[1], n'est pas semblable à ces espérances par lesquelles le monde trompeur surprend l'imprudence des hommes, ou abuse leur crédulité. L'espérance dont le monde parle n'est autre chose, à le bien entendre, qu'une illusion agréable ; et ce philosophe l'avait bien compris, lorsque ses amis le priant de leur définir l'espérance, il leur répondit en un mot : « C'est un songe de personnes qui veillent : » *Somnium vigilantium*[2]. Considérez en effet, Messieurs, ce que c'est qu'un homme enflé d'espérance. A quels honneurs n'aspire-t-il pas? Quels emplois, quelles dignités ne se donne-t-il pas à lui-même? Il nage déjà parmi les délices, et il admire sa grandeur future. Rien ne lui paraît impossible : mais lorsque s'avançant ardemment dans la carrière qu'il s'est proposée, il voit naître de toutes parts des difficultés qui l'arrêtent à chaque pas; lorsque la vie lui manque comme un faux ami au milieu de ses entreprises, ou que forcé par la rencontre des choses, il revient à son sens rassis et ne trouve rien en ses mains de toute cette haute[3] fortune dont il embrassait une vaine image : que peut-il juger de lui-même, sinon qu'une espérance trompeuse le faisait jouir pour un temps de la douceur d'un songe agréable; et ensuite ne doit-il pas dire, selon la pensée de ce philosophe, que l'espérance peut être appelée « la rêverie d'un homme qui veille : » *somnium vigilantium ?* Mais, ô espérance du siècle, source infinie de soins inutiles et de folles prétentions, vieille idole de toutes les Cours, dont tout le monde se moque et que tout le monde poursuit, ce n'est pas de toi que je parle; l'espérance des enfants de Dieu que je dois aujourd'hui prêcher, et que nous devons tous admirer en sainte Thérèse, n'a rien de commun avec tes erreurs.

Apprenez aujourd'hui, mes Frères, à remarquer la différence de l'une et de l'autre, afin que vous puissiez dire avec connaissance : « Ah! vraiment il est meilleur d'espérer en Dieu que de se confier aux grands de la terre[4] ! » *Bonum est confidere in Domino quam confidere in homine.* Mais pénétrons profondément cette vérité et disons s'il se peut, en peu de paroles, que cette différence consiste en ce point, que l'espérance du monde laisse la possession toujours incertaine et encore beaucoup éloignée; au lieu que l'espérance des enfants de Dieu est si ferme et si immuable, que je ne crains point de vous assurer qu'elle nous met par avance en possession du bonheur que l'on nous propose [1], et qu'elle fait un commencement de la jouissance Prouvons-le solidement par les Ecritures; et parmi un nombre infini d'exemples par lesquels elles nous confirment cette vérité, je vous prie d'en remarquer seulement un seul qui n'est ignoré de personne.

Dieu avait promis Jésus-Christ au monde ; et Isaïe voyant en esprit cette grande et mémorable journée en laquelle devait naître son Libérateur, il s'écrie transporté de joie : « Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné[2] : » *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis*[3]. Chrétiens, il écrivait cette prophétie plusieurs siècles avant sa naissance;, néanmoins il le voit déjà; il soutient qu'il nous est donné seulement à cause qu'il sait qu'il nous est promis et que, comme dit le grand Augustin, « toutes les choses que Dieu a promises, selon l'ordre de ses conseils sont déjà en quelque sorte accomplies, parce qu'elles sont assurées : » *Quæ ventura erant, jam in Dei prædestinatione velut facta erant, quia certa errant*[4]. Vous voyez par là, chrétiens, que selon les Ecritures sacrées la promesse que Dieu nous donne à cause de sa certitude est infaillible.

Notre incomparable Thérèse a imité ce divin prophète. Se sentant appelée par la Providence à procurer la réformation de l'ordre ancien du Carmel si renommé par toute l'Eglise, elle croit déjà l'ouvrage achevé parce que c'est Dieu qui lui a ordonné de l'entreprendre. C'est un miracle incroyable de voir comment cette fille a bâti ses monastères. Représentez-vous une femme qui, pauvre et destituée de tout secours, a pu bâtir tous les monastères dans lesquels elle a

[1] *Var.* · Et qui établit l'âme de Thérèse dans la possession du souverain bien. — [2] Apud S. Basil., epist. XIV, n. 1. — [3] Grande.
[4] *Psal.* CXVII, 8.

[1] *Var. :* De tout le bien qu'elle nous propose. — [2] Expliquons cette vérité par une doctrine solide, et après nous en verrons la pratique dans la vie de sainte Thérèse. Pour entendre solidement cette merveilleuse doctrine, je suppose pour premier principe une vérité très-connue, que l'espérance des chrétiens est fondée sur l'autorité des promesses que Dieu leur a faites et des paroles qu'il leur a données. C'est ici qu'il nous faut entendre, dans l'effusion de nos cœurs, la bonté de Dieu sur les hommes. Car, mes Frères, le Père éternel nous voyant bannis en ce monde comme en une terre étrangère, bien que nous fussions criminels et qu'il nous regardât en fureur comme des enfants de colère, néanmoins ce Père miséricordieux, qui même dans sa juste indignation ne peut oublier ses bontés, a remis en son souvenir que notre origine est céleste ; et se laissant attendrir sur nous, touché des misères de notre exil, il a aussitôt conçu le dessein de nous rappeler à notre patrie. Qu'a-t-il fait, qu'a-t-il accompli pour exécuter ce dessein ? Ecoutez le divin Psalmiste : *Misit verbum suum et sanavit eos.* — [3] *Isa.*, IX, 6. — [4] *De Civit. Dei*, lib. XVII, cap. XVIII.

fait revivre une si parfaite régularité : elle n'avait ni fonds pour leur subsistance, ni crédit pour en avancer l'établissement. Toutes les puissances s'unissaient contre elle, j'entends et les ecclésiastiques et les séculières, avec une telle opiniâtreté qu'elle paraissait invincible. Toutes les personnes zélées que Dieu employait à cette œuvre, et même ses serviteurs les plus fidèles, désespéraient du succès et le disaient ouvertement à la sainte Mère. Elle seule demeure constante dans la ruine apparente de tous ses desseins; aussi ferme que le fidèle Abraham, « elle forfifie son espérance contre toute espérance : » *In spem contra spem*[1], dit le grand Apôtre ; c'est-à-dire qu'où manquait l'espérance humaine accablée sous les ruines de son entreprise, là une espérance divine commençait à lever la tête au milieu de tant de débris. Animée de cette espérance, lorsque tout l'édifice semblait abattu, elle le croyait déjà établi. Et cela pour quelle raison, si ce n'est qu'il est bon d'espérer en Dieu, et non pas d'espérer aux hommes, parce qu'ainsi que je l'ai déjà dit, l'espérance que l'on a aux hommes ne nous montre que de fort loin la possession, n'est qu'un amusement inutile qui subtitue un fantôme au lieu de la chose : et au contraire l'espérance que l'on met en Dieu est un commencement de la jouissance?

Mais, mes Frères, ce n'est pas assez d'avoir établi cette vérité sur des exemples si clairs : afin que vous soyez convaincus combien il est beau d'espérer en Dieu, il faut nous montrer la raison de cette excellente doctrine. Je vous prie de vous y rendre attentifs ; elle est tirée d'un très-haut principe : c'est l'immobilité des conseils de Dieu et sa consistance toujours immuable. « Je suis Dieu, dit le Seigneur, et je ne change jamais[2]; et de là s'ensuit une conséquence, que je ne puis vous exprimer mieux que par ces beaux mots de Tertullien, qui sont tous faits pour notre sujet : « Il est digne de Dieu, dit-il, de tenir pour fait ce qu'il ordonne, soit pour le présent, soit pour le futur, parce que son éternité, qui l'élève au dessus des temps, le rend maître absolu de l'un et de l'autre » : *Divinitati competit quæcumque decreverit, ut perfecta reputare ; quia non sit apud illam differentia temporis, apud quam uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa*[3].

Voilà, Messieurs, de grandes paroles, que nous trouverons pleines d'un sens admirable, si nous le savons bien développer. Il veut dire qu'il y a grande différence entre les promesses des hommes et les promesses de Dieu. Quand vous promettez, ô mortels, de quelque crédit que vous vous vantiez et fussiez-vous, s'il se peut, plus grands que les rois dont la puissance fait trembler le monde, l'événement est toujours douteux, parce que toutes vos promesses ne regardent que l'avenir et cet avenir n'est pas en vos mains : un nuage épais le couvre à vos yeux, et vous en ôte la connaissance. C'est pourquoi l'espérance humaine, chancelante, timide, douteuse, sans appui et sans fondement, ne peut mettre l'esprit en repos, parce qu'elle le tient toujours en suspens[1] sur un avenir incertain. Mais[2] ce grand Dieu, ce grand Roi des siècles dont nous révérons les promesses, étant éternel, immuable, seul arbitre de tous les temps, il les a toujours présents à ses yeux et lui seul en a mesuré le cours. Comme donc le temps à venir n'est pas moins à lui que le présent, il s'ensuit que ce qu'il promet n'est pas moins certain que ce qu'il donne. Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas[3]; et puisqu'il se trouve toujours véritable, soit qu'il donne, soit qu'il promette, le chrétien ne se trouve pas moins assuré lorsqu'il espère que lorsqu'il jouit.

Et c'est à quoi regarde le divin Apôtre, lorsqu'il dit que notre demeure est aux cieux. Eveillez-vous, mortels misérables, ne vous imaginez pas être en terre; croyez que votre demeure est au ciel, où vous êtes transportés par votre espérance. Vous en êtes éloignés par votre nature : « Mais il vous a tendu sa main du plus haut des cieux : » *Misit manum suam de cœlo ;* c'est-à-dire il vous a donné sa promesse par laquelle il vous invite à sa gloire. Non-seulement il a promis, mais encore il a juré, dit l'Apôtre, « et il a juré par lui-même : » *Juravit per semetipsum*[4] : « et pour faire connaître aux homme la résolution immuable de son conseil éternel, il a pris sa vérité à témoin que le ciel est notre héritage : » *Volens ostendere pollicitationis hæredibus immobilitatem consilii sui, interposuit jusjurandum*[5]. Après cette promesse fidèle, après ce serment inviolable par lequel Dieu s'engage à nous, le chrétien peut-il être en doute? Non, mes Frères, je ne le crois pas. Une promesse si sûre, si bien confirmée, me vaut un commencement de l'exécution ; et si la promesse divine est un commencement de l'exécution, n'ai-je pas eu raison de vous dire que l'espérance qui s'y attache est un commencement de la jouissance? C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit « qu'elle est l'ancre de notre âme : » *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam et firmam*[6]. Qu'est-ce à dire que

[1] *Rom.*, IV, 13. — [2] *Malach.*, III, 6. — [3] *Adv. Marcion.*, lib. III n. 5.

[1] *Var.* : Suspendu. — [2] Mais il n'est pas de la sorte de l'espérance des chrétiens. Ce grand Dieu. — [3] *Matth.*, XXIV, 35. — [4] *Hebr.*, VI 13. — [5] *Ibid.*, 17. — [6] *Hebr.* VI, 19.

l'espérance est l'ancre de l'âme? Représentez-vous [1] un navire qui, loin du rivage et du port, vogue dans une mer inconnue. Si la tempête l'agite, si les nuages couvrent le soleil, alors le pilote incertain craignant que la violence des vents et des flots irrités ne le pousse contre des écueils, commande aussitôt que l'on jette l'ancre; et cette ancre lui fait trouver la consistance parmi les flots, de peur que le vaisseau ne soit emporté : la terre au milieu des ondes est comme un port parmi les orages.

C'est ainsi, ô enfants de Dieu ; et pour retourner à notre sujet après cette digression nécessaire, cette ainsi, divine Thérèse, que votre âme s'établit au ciel. Battue de l'orage et des vents qui agitent la vie humaine comme un océan plein d'écueils, et ne pouvant encore arriver au ciel, vous y jetez cette ancre sacrée, je veux dire votre espérance, par laquelle étant attachée dans cette bienheureuse terre des vivants, vous trouvez la patrie même de l'exil, la consistance dans l'agitation, la tranquillité dans la tourmente; et mêlée avec les esprits célestes auxquels votre esprit [2] est uni, vous pouvez dire avec l'Apôtre : *Nostra autem conversatio in cœlis est :* « Notre conversation est aux cieux. » Ne parlez donc plus à Thérèse de toutes les prétentions de la terre. Accoutumée à une autre vie, elle n'entend plus ce langage ; et son âme élevée au ciel par la force de son espérance, n'a plus de goût ni de sentiment que pour les chastes voluptés des anges. Que le monde s'irrite contre elle, qu'il contredise ses pieux desseins, qu'il la déchire par ses calomnies, qu'on la traîne à l'inquisition comme une femme qui donne la vogue à des visions dangereuses; qu'elle entende même les prédicateurs tonner publiquement contre sa conduite, car cela lui est arrivé, sa compagne en tremblant d'effroi ; et figurez-vous, chrétiens, quelle devait être son émotion, se voyant ainsi attaquée dans une célèbre audience: toutefois elle ne sent pas cet orage ; toutes ses ondes qui tombent sur elle ne sont pas capables de l'ébranler. Son esprit demeure tranquille comme dans une grande bonace au milieu de cette tempête, et cela pour quelle raison? Parce qu'il est solidement établi sur cette ancre immobile de son espérance.

Chrétiens, profitons de ce grand exemple. Parmi tous les troubles qui nous tourmentent, parmi tant de différentes agitations, dans les morts cruelles et précipitées de nos proches et de nos amis, jetons au ciel cette ancre sacrée, je veux dire notre espérance. Ah! si nous étions appuyés sur cette espérance immuable, les maladies, les pertes de biens et les afflictions ne seraient pas capables de nous submerger. Toutes ces ondes qui tombent sur nous feraient flotter légèrement ce vaisseau fragile; mais elles ne pourraient pas l'emporter bien loin, parce qu'il serait appuyé sur cette ancre de l'espérance.

Et vous, princes et grands de la terre, pourquoi offrez-vous à Thérèse des richesses? Ecoutez comme elle parle à ces saintes filles, qu'une commune espérance unit avec elles : Soyons pauvres, mes chères Sœurs, soyons pauvres dans nos maisons et dans nos habits. Elle ne veut rien dans ses monastères qui ne sente la pauvreté de Jésus ; elle veut toujours être pauvre, parce que ce n'est pas ici le temps de jouir, mais c'est seulement le temps d'espérer. Soyons chrétiennes, mes Sœurs, leur dit-elle. Elle craint de rien posséder, sachant que le vrai chrétien ne possède pas, mais qu'il cherche; qu'il ne s'arrête pas, mais qu'il passe comme un voyageur pressé; qu'il ne bâtit pas sur la terre, parce que sa cité n'est pas de ce monde, et qu'une loi bienheureuse lui est imposée de ne se réjouir que par espérance : *Spe gaudentes*[1].

Mais, chrétiens, si vous voulez voir jusqu'où la sainte espérance a élevé l'âme de Thérèse, méditez ce sacré cantique que l'amour divin lui met à la bouche : « Je vis, dit-elle, sans vivre en moi ; et j'espère une vie si haute, que je meurs de ne mourir pas. » Qu'entends-je et que dites-vous, divine Thérèse? « Je vis, dit-elle, sans vivre en moi. » Si vous n'êtes plus en vous-même, quelle force vous a enlevée, sinon celle de votre espérance? O transports inconnus au monde,

[1] *Var. :* C'est, Messieurs, sur cette promesse, c'est sur ce serment immuable par lequel Dieu s'engage à nous, que notre espérance s'appuie ; et c'est pour cela que je dis qu'elle commence la possession. La raison en est évidente. Car on ne peut révoquer en doute que Dieu ne veuille effectivement tout ce qu'il promet aux fidèles. Il le veut, en peut-on douter ? Et quelle force pourrait obliger cette majesté infinie à promettre quelque chose aux hommes, si elle-même ne s'y portait par un mouvement de son amour. Par conséquent i est véritable que Dieu veut tout ce qu'il promet. Maintenant ne savez-vous pas que, dans l'ordre de ses conseils, faire et vouloir c'est la même chose ? Cette volonté souveraine tient pour fait tout ce qu'elle ordonne, parce que, sentant sa propre puissance, elle sait qu'on ne peut lui résister, et nous en voyons les exemples dans les Ecritures divines. Ces choses étant ainsi établies, je ne m'étonne pas, chrétiens, si l'espérance des enfants de Dieu est si ferme et si généreuse, si elle jouit déjà par avance des délices des Bienheureux ; c'est qu'adorant la vérité éternelle, elle prend toutes ces promesses pour une espèce d'accomplissement, à cause de leur certitude infaillible. Et de même que les promesses divines commencent en quelque sorte l'exécution, l'espérance qui s'y attache est le commencement de la jouissance. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit « qu'elle est l'ancre de notre âme : » *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam et firmam.* Admirable pensée de saint Paul, par laquelle vous pourrez comprendre ce que j'ai à dire de sainte Thérèse. Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Comment est-ce que l'espérance est un ancre, et quel est le sens de l'Apôtre? Il faut que je tâche de vous expliquer cette belle pensée de saint Paul, qui relâchera vos attentions. « Représentez-vous, » etc. — [2] Votre cœur.

[1] *Rom.*, XII, 12

mais que Dieu fait sentir aux saints avec des douceurs ravissantes ! Thérèse n'est donc plus sur la terre ; elle vit avec les anges ; elle croit être avec son Epoux. Et ne vous en étonnez pas : l'espérance a pu faire un si grand miracle. Car comme les personnes agiles, pourvu qu'elles puissent appuyer la main, porteront après aisément le corps : ainsi l'espérance qui est la main de l'âme par laquelle elle s'étend aux objets, sitôt qu'elle s'est appuyée sur Dieu, elle est si forte et si rigoureuse, qu'elle y enlève après l'âme tout entière. Vivez donc heureuse, ô Thérèse ; vivez avec cet Epoux céleste, qui seul a pu gagner votre cœur. Si vous ne pouvez encore le joindre, envoyez votre espérance après lui ; et enrichie par cette espérance, méprisez hardiment tous les biens du monde. Car quelle possession se peut égaler à une espérance si belle, et quels biens présents ne céderaient pas à ce bienheureux avenir ?

Où courez-vous, mortels abusés, et pourquoi allez-vous errants de vanités en vanités, toujours attirés et toujours trompés par des espérances nouvelles ? Si vous recherchez des biens effectifs pourquoi poursuivez-vous ceux du monde, qui passent légèrement comme un songe ? Et si vous vous repaissez d'espérances, que n'en choisissez-vous qui soient assurées ? Dieu vous promet : pourquoi doutez-vous ? Dieu vous parle : que ne suivez-vous ? Il vaut mieux espérer de lui que de recevoir les faveurs des autres, et les biens qu'il promet sont plus assurés que tous ceux que le monde donne. Espérez donc avec Thérèse ; et pour voir manifestement combien est grand le bien qu'elle cherche, regardez de quelle ardeur elle y court et par quels désirs elle s'y élance : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une loi de la Providence, que la jouissance succède aux désirs ; et le chrétien ne mérite pas de se réjouir dans le ciel, s'il n'a auparavant appris à gémir dans ce lieu de pèlerinage. Car pour être vrai chrétien, il faut sentir qu'on est voyageur ; et vous m'avouerez aisément que celui-là ne le connaît pas, qui ne soupire point après sa patrie. C'est pourquoi saint Augustin a dit ces beaux mots qui méritent bien d'être médités : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis* [1] : « Celui qui ne gémit pas comme voyageur, ne se réjouira pas comme citoyen ; » c'est-à-dire, si nous l'entendons, il ne sera jamais habitant du ciel, parce qu'il a voulu l'être de la terre ; puisqu'il refuse le travail du voyage, il n'aura pas le repos de la patrie ; et s'arrêtant où il faut marcher, il n'arrivera pas où il faut parvenir [1] : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis.* Ceux au contraire qui déploreront leur exil, seront habitants du ciel, parce qu'ils ne veulent pas l'être de ce monde et qu'ils tendent par de saints désirs à la Jérusalem bienheureuse. Il faut donc, mes Frères, que nous gémissions. C'est à vous, heureux citoyens de la céleste Jérusalem, c'est à vous qu'appartient la joie ; mais pendant que nous languissons en ce lieu d'exil, les pleurs et les désirs font notre partage. Et David a exprimé nos vrais sentiments, quand il a chanté d'une voix plaintive [2] : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus dum recordaremur Sion* [3] : « Assis sur les fleuves de Babylone, nous avons gémi et pleuré, en nous souvenant de Sion. »

Remarquez ici, chrétiens, les deux causes de la douleur que ressent une âme pieuse, qui attend avec l'Apôtre l'adoption des enfants de Dieu[4]. Pour quelle cause soupirez-vous donc, âme sainte, âme gémissante ; et quel est le sujet de vos plaintes ? Le Prophète en rapporte deux : c'est le souvenir de Sion et les fleuves de Babylone. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle pleure, éloignée de ce qu'elle cherche et exposée au milieu de ce qu'elle fuit ? Elle aime la paix de Sion et elle se sent reléguée dans les troubles de Babylone, où elle ne voit que des eaux courantes, c'est-à-dire des plaisirs qui passent : *Super flumina Babylonis.* Et pendant qu'elle ne voit rien qui ne passe, elle se souvient de Sion, de cette Jérusalem bienheureuse, où toutes choses sont permanentes. Ainsi dans la diversité de ces deux objets elle ne sait ce qui l'afflige le plus, de Babylone où elle se voit, ou de Sion d'où elle est bannie ; et c'est pour cela que sainte Thérèse ne peut modérer ses douleurs.

Que dirai-je ici, chrétiens ? Qui me donnera des paroles pour vous exprimer dignement la divine ardeur qui la presse ? Mais quand je pourrais la représenter aussi forte et aussi fervente qu'elle est dans le cœur de Thérèse, qui comprendra ce que j'ai à dire, et nos esprits attachés à la terre entendront-ils ces transports célestes ? Disons néanmoins comme nous pourrons ce que

[1] *Enar. in Psal.* CXLVIII, n. 4.

[1] *Var. :* Voulez-vous savoir, dit saint Augustin, qui sont ceux d'entre les mortels qu'on verra un jour citoyens de la Jérusalem bienheureuse ? Ce sont ceux qui pleurent, ceux qui gémissent, ceux à qui des désirs ardents font sentir qu'ils sont étrangers tant qu'ils vivent sur la terre. Si vous n'avez pas ce désir, vous ne serez jamais habitants du ciel, parce que vous le voulez être de ce monde, et que vous y vivez comme citoyens et non pas comme voyageurs. — [2] D'un accent plaintif. — [3] *Psal.* CXXXVI, 1. [4] *Rom.*, VIII, 23.

son histoire raconte : disons que l'admirable Thérèse, nuit et jour, sans aucun repos ni trêve, soupirait après son divin Epoux; disons que son amour s'augmentant toujours, elle ne pouvait plus supporter la vie, qu'elle déchirait sa poitrine par des cris et par des sanglots; et que cette douleur l'agitait de sorte, qu'il semblait à chaque moment qu'elle allait rendre les derniers soupirs.

Je vous vois étonnés, fidèles : l'amour aveugle des biens périssables ne vous permet pas de comprendre de quelle sorte ces beaux mouvements peuvent être formés dans les cœurs. Mais quittez cet étonnement. Il faut, s'il se peut, vous le faire entendre, en vous décrivant en un mot quelle est la force de la charité, en vous le montrant par les Ecritures.

Sachez donc que c'est la charité qui presse Thérèse ; charité toujours vive, toujours agissante, qui pousse sans relâche du côté du ciel les âmes qu'elle a blessées, et qu'elle ne cesse de travailler par de saintes inquiétudes jusqu'à ce qu'elles y soient établies. C'est pourquoi le grand Paul en étant rempli, jeûne continuellement, il pleure, il soupire, il se plaint en lui-même, il est pressé et violenté, il souffre des douleurs pareilles à celles de l'enfantement, et son âme ne cherche qu'à sortir du corps : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* [1] : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » Quelle est la cause de ces transports ? C'est la charité qui le presse ; c'est ce feu divin et céleste qui détenu contre sa nature dans un corps mortel tâche de s'ouvrir par force un passage ; et frappant de toutes parts avec violence par des désirs ardents et impétueux, il ébranle tous les fondements de la prison qui l'enserre. De là ces pleurs, de là ces sanglots, de là ces douleurs excessives, qui mettraient sans doute Thérèse au tombeau[2], si Dieu par un secret de sa providence ne la voulait conserver encore pour la rendre plus digne de son amour [3].

Et c'est ici qu'il faut vous représenter un nouveau genre de martyre que la charité fait souffrir à l'incomparable Thérèse [4]. Dieu l'attire, et Dieu la retient. Il lui ordonne de courir au ciel, et il veut qu'elle demeure en la terre : d'un côté il lui découvre d'une même vue toutes les misères de cet exil, tous les charmes et tous les attraits de sa vision bienheureuse, non point dans l'obscurité des discours humains, mais dans la lumière claire et pénétrante de sa vérité infinie. Mais comme elle pense se jeter à lui charmée de ses beautés immortelles, aussitôt il lui fait connaître qu'il la veut encore retenir au monde. Qu'est-ce à dire ceci, ô grand Dieu ? Est-il digne de votre bonté de tourmenter ainsi un cœur qui vous aime ? Si vous inspirez ces désirs, pourquoi refusez-vous de les satisfaire ? Ou ne la tirez pas avec tant de force, ou permettez lui de vous suivre. Ne voyez-vous pas, ô Epoux céleste, qu'elle ne sait à quoi arrêter son choix? Vous l'appelez, vous la repoussez ; si bien que pendant qu'elle court à vous, elle se déchire elle-même ; et son âme ensanglantée par la violence de ces mouvements opposés que vous la forcez de souffrir, ne trouve plus de consolation. En cet état où vous la mettez, n'a-t-elle pas raison de vous dire : *Quare posuisti me contrarium tibi* [1] ? Dans les désirs que vous m'inspirez, c'est vous qui me rendez contraire à vous-même. Ou qu'une autre main l'attire, ou qu'une autre main la retienne.

O merveille des desseins de Dieu ! ô conduite impénétrable de ses jugements dans l'opération de sa grâce ! *Quis loquetur potentias Domini, auditas faciet omnes laudes ejus* [2] ? Qui nous expliquera ce mystère ? Qui nous dira les moyens secrets par lesquels le Saint-Esprit purifie les cœurs ? Il sait bien que dans ces combats, dans ces mystérieuses contrariétés, il s'allume un feu dans les âmes qui les rend tous les jours plus pures. Il fait naître de saints désirs, et il se plaît de les enflammer en différant de les satisfaire. Il se plaît à regarder du plus haut des cieux que Thérèse meurt tous les jours parce qu'elle ne peut pas mourir une fois : *Quotidie morior* [3], dit le saint Apôtre : et il reçoit tous les jours mille sacrifices, en retardant le dernier. Mais je passe encore plus loin : pourrai-je bien dire ce que je pense ? Il voit que par un secret merveilleux elle se détache d'autant plus du corps, qu'elle a plus de peine à s'en détacher ; et que dans l'effort qu'elle fait pour s'en séparer tout entière, elle le fuit d'autant plus qu'elle s'y sent plus longtemps et plus violemment retenue. C'est pourquoi si la violence de ses désirs ne peut rompre les liens du corps, ils en éteignent tous les sentiments, ils en mortifient tous les appétits: elle ne vit plus pour la chair ; et enfin elle devient tous les jours et plus libre et plus dégagée par cette perpétuelle agitation, comme un oiseau qui battant des ailes secoue l'humidité qui les rend pesantes, ou dissipe le froid qui les engourdit ; si bien que portée par ces saints désirs, elle paraît détachée du corps pour vivre et converser avec les anges : *Nostra conversatio in cœlis est*.

[1] *Rom.*, VII, 24.
[2] *Var.* : Qui mèneraient sans doute Thérèse à la mort. — [3] *Note marg.* : Et c'est ce qui fait son plus grand martyre. — [4] *Var.* : Que le Fils de Dieu fait souffrir à Thérèse, sa fidèle amante.

[1] *Job*, VII, 20. — [2] *Psal.*, CV, 2. — [3] I *Cor.*, XV, 31.

Heureuses mille et mille fois les âmes qui désirent ainsi Jésus-Christ! Mais cependant ses ardeurs s'augmentent, et ce feu si vif et si agissant ne peut plus être retenu sous la cendre d'une chair mortelle. Cette divine maladie d'amour prenant tous les jours de nouvelles forces, elle ne peut plus supporter la vie. Chaste Epoux qui l'avez blessée, que tardez-vous à la mettre au ciel où elle s'élève par de saints désirs, et où elle semble déjà transportée par la meilleure partie d'elle-même ? Ou s'il vous plaît qu'elle vive encore, quel remède trouverez-vous à ses peines ? La mort ? Mais il vous plaît de la différer, pour élever sa perfection à l'état glorieux et suréminent que votre providence a marqué pour elle. L'espérance? Mais elle la tue, parce qu'en lui disant qu'elle vous verra, elle lui dit aussi dans le même temps qu'elle n'est pas encore avec vous. Que ferez-vous donc, ô Sauveur ; et de quoi soutiendrez-vous votre amante, dont le cœur languit après vous ? Chrétiens, il sait le secret de lui faire trouver du goût dans la vie. Quel secret ? Secret merveilleux : il lui enverra des afflictions; il éprouvera son amour par de continuelles souffrances; secret étrange selon le monde, mais sage, admirable, infaillible selon les maximes de l'Evangile. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

La langueur de sainte Thérèse ne peut donc plus être soutenue que par des souffrances ; et dans l'ennui qu'elle a de la vie, elle ne trouve point de consolation que de dire [1] continuellement à son Dieu : Seigneur, « ou souffrir ou mourir : » *Aut pati, aut mori.* Il est digne de votre audience de comprendre solidement toute la force de cette parole; et quand je vous en aurai découvert le sens, vous confesserez avec moi qu'elle enferme comme en abrégé toute la doctrine du Fils de Dieu et tout l'esprit du christianisme. Mais observez avant toutes choses la merveilleuse contrariété des inclinations naturelles et de celles que la grâce inspire.

La première inclination que la nature nous donne, c'est sans doute l'amour de la vie ; la seconde qui la suit de près ou qui peut-être est encore plus forte, c'est l'amour des plaisirs du monde, sans lesquels la vie serait ennuyeuse. Car, mes Frères, il est véritable : quelque amour que nous ayons pour la vie, nous ne la pourrions supporter si elle n'avait des contentements, et jugez-en par expérience. Combien longues, combien ennuyeuses vous paraissent ces tristes journées que vous passez sans aucun plaisir de conversation ou de jeu, ou de quelque autre divertissement ? Ne vous semble-t-il pas alors, si je puis parler de la sorte, que les jours sont durs et pesants : *Pondus diei*, c'est ce qui s'appelle le poids du jour : c'est pourquoi ils vous sont à charge, et vous ne pouvez supporter ce poids. Au contraire est-il rien qui aille plus vite, ni qui s'écoule, s'échappe et vole plus légèrement, que le temps passé parmi les délices? De là vient que ce roi mourant, auquel Isaïe rendit la santé, se plaint qu'on tranche le cours de sa vie, lorsqu'il ne faisait que la commencer : *Dum adhuc ordirer succidit me : de mane usque ad vesperam finies me* [1] : « Je finis lorsque je commence, et ma vie s'est achevée du matin au soir. » Que veut dire ce prince malade ? Il avait près de quarante ans ; cependant il s'imagine qu'il ne fait que de naître, et il ne compte encore qu'un jour de son âge : c'est que sa vie passée dans le luxe, dans le plaisir du commandement et dans une abondance royale, ne lui faisait presque point sentir sa durée, tant elle coulait doucement. Je vous parle ici, chrétiens, dans le sentiment des hommes du monde, qui ne vivent que pour les plaisirs ; et c'est afin que vous compreniez quel étrange renversement des inclinations naturelles apporte l'esprit du christianisme dans les âmes qui en sont remplies, voyez-le par l'exemple de sainte Thérèse.

Les afflictions, les douleurs aiguës, ce cruel amas de maux et de peines sous lequel elle paraît accablée, et qui pourrait contraindre les plus patients à appeler la mort au secours, c'est ce qui lui fait désirer de vivre : et au lieu que la vie est amère aux autres si elle n'est adoucie par les voluptés, elle n'est amère à Thérèse que lorsqu'elle y jouit de quelque repos. Qui lui donne ces désirs étranges? D'où lui viennent ces inclinations si contraires à la nature ? En voici la raison solide : c'est qu'il n'est rien de plus opposé que de vivre selon la nature et de vivre selon la grâce : c'est, comme dit l'apôtre saint Paul [2], qu'elle n'a pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit victorieux du monde : c'est que pleine de Jésus-Christ elle veut vivre selon Jésus-Christ. Ce Jésus, ce divin Sauveur n'a vécu que pour endurer: et il m'est aisé de vous faire voir par les Ecritures divines qu'il n'a voulu étendre sa vie qu'autant de temps qu'il fallait souffrir. Entendez donc encore cette vérité par laquelle j'achèverai ce discours, et qui en fera tout le fruit.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, que Jésus ait voulu mourir : il devait ce sacrifice à son Père,

[1] *Var.:* De crier.

[1] *Isa.*, XXXVIII, 12. — [2] I *Cor.*, II, 12.

pour apaiser sa juste fureur et le rendre propice aux hommes. Mais qu'était-il nécessaire qu'il passât ses jours, et ensuite qu'il les finît parmi tant de maux? C'est pour la raison que j'ai dite. Etant l'homme de douleurs, comme l'appelait le Prophète[1], il n'a voulu vivre que pour endurer; ou, pour le dire plus fortement par un beau mot de Tertullien, il a voulu se rassasier avant que de mourir par la volupté de la patience : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat*[2]. Voilà une étrange façon de parler. Ne diriez-vous pas, chrétiens, que selon le sentiment de ce Père toute la vie du Sauveur était un festin dont tous les mets étaient des tourments? Festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a jugé digne de son goût. Sa mort suffisait pour notre salut, mais sa mort ne suffisait pas à ce merveilleux appétit qu'il avait de souffrir pour nous. Il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et tout ce cruel appareil de supplices épouvantables : et cela pour quelle raison? C'est que ne vivant que pour endurer, « il voulait se rassasier avant que de mourir de la volupté de souffrir pour nous : » *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.*

Mais pour vous convaincre plus clairement de la vérité que je prêche, regardez ce que fait Jésus à la croix. Ce Dieu avide de souffrir pour l'homme, tout épuisé, tout mourant qu'il est, considère que les prophéties lui promettent encore un breuvage amer dans sa soif : il le demande avec un grand cri; et après cette aigreur et cette amertume dont le Juif impitoyable arrose sa langue, que fait-il? Il me semble qu'il se tourne du côté du ciel. Eh bien, dit-il, ô mon Père, ai-je bu tout le calice que votre providence m'avait préparé, ou bien reste-t-il quelque peine qu'il soit nécessaire que j'endure encore? Donnez, je suis prêt, ô mon Dieu : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum*[3]. Je veux boire tout le calice de ma passion, et je n'en veux pas perdre une seule goutte. Là voyant dans ses décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir pour lui : Ah! dit-il, c'en est fait, « tout est consommé, » *consummatum est*[4] : sortons, il n'y a plus rien à faire en ce monde; et aussitôt il rendit son âme à son Père. Et par là ne paraît-il pas, chrétiens, qu'il ne vit que pour endurer, puisque lorsqu'il aperçoit la fin des souffrances, il s'écrie : « Tout est achevé, » et qu'il ne veut plus prolonger sa vie.

Tel est l'esprit du Sauveur Jésus, et c'est lui qui l'a répandu sur Thérèse sa pudique épouse. Elle veut aussi souffrir ou mourir; et son amour ne peut endurer qu'aucune cause retarde sa mort, sinon celle qui a différé la mort du Sauveur. Chrétiens, échauffons nos cœurs par la vue de ce grand exemple, et apprenons de sainte Thérèse qu'il nous faut nécessairement souffrir ou mourir. Et un chrétien en peut-il douter? Si nous sommes de vrais chrétiens, ne devons-nous pas désirer d'être toujours avec Jésus-Christ? Or, mes Frères, où le trouve-t-on cet aimable Sauveur de nos âmes? En quel lieu peut-on l'embrasser? On ne le trouve qu'en ces deux lieux : dans sa gloire ou dans ses supplices, sur son trône ou bien sur sa croix. Nous devons donc, pour être avec lui, ou bien l'embrasser dans son trône, et c'est ce que nous donne la mort; ou bien nous unir à sa croix, et c'est ce que nous avons par les souffrances; tellement qu'il faut souffrir ou mourir, afin de ne quitter jamais le Sauveur. Et quand Thérèse fait cette prière : « Que je souffre ou bien que je meure, » c'est de même que si elle eût dit : A quelque prix que ce soit, je veux être avec Jésus-Christ. S'il ne m'est pas encore permis de l'accompagner dans sa gloire, je le suivrai du moins parmi ses souffrances, afin que n'ayant pas le bonheur de le contempler assis dans son trône, j'aie du moins la consolation de l'embrasser pendu à sa croix.

Souffrons donc, souffrons, chrétiens, ce qu'il plaît à Dieu de nous envoyer les afflictions et les maladies, les misères et la pauvreté, les injures et les calomnies; tâchons de porter d'un courage ferme telle partie de sa croix dont il lui plaira de nous honorer[1]. Quoique tous nos sens y répugnent, il est doux de souffrir avec Jésus-Christ, puisque ces souffrances nous font espérer la société de sa gloire; et cette pensée doit fortifier ceux qui vivent dans la douleur et l'affliction.

Mais pour vous, fortunés du siècle, à qui la faveur, les richesses, le crédit et l'autorité fait trouver la vie si commode, et qui dans cet état paisible semblez être exempts des misères qui affligent les autres hommes, que vous dirai-je aujourd'hui et quelle croix vous laisserai-je en partage? Je pourrais vous représenter que peut-être ces beaux jours passeront bien vite, que la fortune n'est pas si constante qu'on ne voie aisément finir ses faveurs, ni la vie si abondante en plaisirs qu'elle n'en soit bientôt épuisée. Mais avant ces grands changements, au milieu des prospérités, que ferez-vous, que souffrirez-vous pour porter la croix de Jésus? Abandonner les richesses, macérer le corps?

[1] *Isa.*, LIII, 3. — [2] *De Patient.*, n. 3. — [3] *Psal.*, CVII, 2. — [4] *Joan.*, XIX 30.

[1] *Var.* : Dont le Sauveur voudra nous charger.

Non, je ne vous dis pas, chrétiens, que vous abandonniez vos richesses, ni que vous macériez vos corps par de longues mortifications: heureux ceux qui le peuvent faire dans l'esprit de la pénitence; mais tout le monde n'a pas ce courage. Jetez, jetez seulement les yeux sur les pauvres membres de Jésus-Christ, qui étant accablés de maux ne trouvent point de consolation. Souffrez en eux, souffrez avec eux, descendez à leur misère par la compassion, chargez-vous volontairement d'une partie des maux qu'ils endurent; et leur prêtant vos mains charitables, aidez-leur à porter la croix sous la pesanteur de laquelle vous les voyez suer et gémir. Prosternez-vous humblement aux pieds de ce Dieu crucifié, dites-lui honteux et confus: Puisque vous ne m'avez point jugé digne de me faire part de votre croix, permettez du moins, ô Sauveur, que j'emprunte celle des autres, et que je la puisse porter avec eux: donnez-moi un cœur tendre, un cœur fraternel; un cœur véritablement chrétien, par lequel je puisse sentir leurs douleurs et participer du moins de la sorte aux bénédictions de ceux qui souffrent.

MADAME,

Permettez-moi de vous dire, avec le respect d'un sujet et la liberté d'un prédicateur, que cette instruction salutaire regarde principalement Votre Majesté. Nous répandons tous les jours des vœux pour sa grandeur: nous prions Dieu, avec tout le zèle que notre devoir nous peut inspirer, que sa main ne se lasse pas de verser ses bienfaits sur elle, et afin que votre joie soit pleine et entière, qu'il fasse que ce grand Roi votre fils, à mesure qu'il s'avance en âge, devienne tous les jours plus cher à ses peuples et plus redoutable à ses ennemis. Mais parmi tant de prospérités, nous ne croyons pas être criminels, si nous lui souhaitons aussi des douleurs. J'entends, Madame, ces douleurs si saintes qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et leur font sentir les misères des pauvres membres du Fils de Dieu. Votre Majesté les ressent, Madame; toute la France a vu des marques de cette bonté qui lui est si naturelle. Mais, Madame, ce n'est pas assez; tâchez d'augmenter tous les jours ces pieuses inquiétudes qui travaillent Votre Majesté en faveur des misérables. Dans ce secret, dans cette retraite où les heures vous semblent si douces parce que vous les passez avec Dieu, affligez-vous devant lui des longues souffrances de la chrétienté désolée et surtout des peuples qui vous sont soumis. Et pendant que vous formez de saintes résolutions d'y apporter le soulagement que les affaires pourront permettre, pendant que notre victorieux monarque avance tous les jours l'ouvrage de la paix par ses victoires et par cette vie agissante à laquelle il s'accoutume dès sa jeunesse, attirez-la du ciel par vos vœux; et pour récompense de ces douleurs que la charité vous inspirera, puissiez-vous jamais n'en ressentir d'autres, et après une longue vie recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne votre front auguste. Faites ainsi, grand Dieu, à cause de votre bonté et de votre miséricorde infinie. *Amen.*

ALLOCUTION[1]

POUR

LE PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE.

SIRE,

Nous prions Dieu, avec tout le zèle que l'amour et le devoir nous peut inspirer, que multipliant ses victoires, il égale votre renommée à celle des plus fameux conquérants. Mais parmi toutes ces prospérités, nous ne croyons pas être criminels si nous lui souhaitons aussi des douleurs: j'entends, Sire, ces saintes douleurs qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et qui leur fait sentir les misères des pauvres membres de Jésus-Christ. Sire, ces douleurs sont dignes des rois; et s'ils sont le cœur des royaumes qu'ils animent par leur influence, il est juste que, comme le cœur, ils ressentent aussi les impressions des maux qu'endurent les autres parties. Votre Majesté les ressent, Sire; elle fait la guerre dans cet esprit, elle étend bien loin ses conquêtes, elle s'accoutume dès sa jeunesse à cette vie agissante pour assurer la tranquillité publique: elle sent et elle plaint les maux de ses peuples, elle ne respire qu'à les soulager. Pour récompense de ces douleurs que sa bonté lui fait pressentir, puisse-t-elle jamais n'en éprouver d'autres; et après une longue vie recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne son front auguste.

[1] Voyez la notice en tête du Panégyrique.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN

PRÊCHÉ A METZ, PROBABLEMENT, ET PEUT-ÊTRE DANS L'ÉGLISE DE SAINT-JEAN DE LA CITADELLE, EN 1657 OU 1658.

C'est le seul, des six panégyriques prêchés à Metz, dont la date soit restée incertaine. Le manuscrit autographe égaré, l'absence de toute allusion aux circonstances du temps et du lieu ne permettront pas, longtemps encore sans doute, qu'on puisse arriver à une détermination précise de l'année et de l'auditoire où Bossuet se fit entendre. Quant à ce dernier point il est néanmoins évident par le contexte que le discours a été prononcé dans une église ouverte aux fidèles : l'orateur s'écrie à la fin de l'exorde : « O présents divins et sacrés ! qui me donnera des paroles assez tendres et affectueuses pour vous expliquer *à ce peuple* ? »

M. Lachat, en peine comme nous, veut que le Panégyrique ait été prêché vers 1662. C'est un peu tard : une difficulté plus grave d'ailleurs nous empêche d'adopter une date donnée ainsi à tout hasard. Bossuet, en 1662, prêchait à Paris, comme nous le dirons en son lieu, le *Panégyrique de S. François de Sales*, le 28 décembre, la veille de la fête de S. Jean ! On a beau être Bossuet, on ne peut prêcher deux Panégyriques différents, coup sur coup, à vingt-quatre heures d'intervalle. Nous maintenons par conséquent, jusqu'à preuve contraire, les dates indiquées plus haut : nous les maintenons d'autant plus volontiers qu'il nous est permis de conclure avec le critique le plus compétent en cette matière : « Rien d'ailleurs, ni dans les formes du style, ni dans l'ordonnance et le ton du discours, ne nous oblige à croire qu'il soit par sa date très-éloigné du *Panégyrique de sainte Thérèse*, et je n'aurai pas contre moi les apparences en le rapportant, par conjecture et sous toutes réserves, à la même année (1657) ou à l'année suivante (1658) (1). » La démonstration essayée par M. Lachat ne nous paraît pas de force à nous convaincre du contraire. « On trouve, dit-il, dans ce Panégyrique, ce nous semble, des traces visibles de la première époque parmi les traits les plus éclatants de la deuxième. C'est cette double indication qui nous a fait admettre la date posée tout à l'heure ». Comment le mélange des deux *époques* mène-t-il à 1662, n'est pas facile à deviner, malgré la *double indication*. C'est pourquoi en restant à la date donnée comme probable, nous répèterons après M. Gandar, juste appréciateur de notre Panégyrique : « Dans la longue suite des discours de Bossuet, il en est que j'admire davantage ; il en est peu qui me touchent plus vivement ».

(1) Gandar, *Bossuet orateur*, p. 222.

Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus
Je suis à mon bien-aimé, et la pente de son cœur est tournée vers moi.
Cant. VII, 10.

Il est superflu, chrétiens, de faire aujourd'hui le panégyrique du disciple bien-aimé de notre Sauveur. C'est assez de dire en un mot qu'il était le favori de Jésus, et le plus chéri de tous les apôtres. Saint Augustin dit très-doctement que « l'ouvrage est parfait, lorsqu'il plaît à son ouvrier : » *Hoc est perfectum quod artifici suo placet* [1] ; et il me semble que nous le connaissons par expérience. Quand nous voyons un excellent peintre qui travaille à faire un tableau, tant qu'il tient son pinceau en main, que tantôt il efface un trait, et tantôt il en tire un autre, son ouvrage ne lui plaît pas, il n'a pas rempli toute son idée et le portrait n'est pas achevé : mais sitôt qu'ayant fini tous ses traits et relevé toutes ses couleurs, il commence à exposer sa peinture en vue, c'est alors que son esprit est content et que tout est ajusté aux règles de l'art ; l'ouvrage est parfait, parce qu'il plaît à son ouvrier et qu'il a fait ce qu'il voulait faire : *Hoc est perfectum quod artifici suo placet*. Ne doutez donc pas, chrétiens, de la grande perfection de saint Jean, puisqu'il plaît si fort à son ouvrier ; et croyez que Jésus-Christ Créateur des cœurs, qui les crée, comme dit saint Paul [2], dans les bonnes œuvres, l'a fait tel qu'il fallait qu'il fût pour être l'objet de ses complaisances. Ainsi je pourrais conclure ce panégyrique après cette parole, si votre instruction, chrétiens, ne désirait de moi un plus long discours.

Sainte et bienheureuse Marie, impétrez-nous les lumières de l'Esprit de Dieu, pour parler de Jean votre second fils. Que votre pudeur n'en rougisse pas ; votre virginité n'y est point blessée. C'est Jésus-Christ qui vous l'a donné, et qui a voulu vous annoncer lui-même que vous seriez la Mère de son bien-aimé. Qui doute que vous n'ayez cru à la parole de votre Dieu, vous qui avez été si humblement soumise à celle qui vous fut portée par son ange, qui vous salua de sa part, en disant : *Ave*.

Je remarque dans les saintes Lettres trois états divers dans lesquels a passé le Sauveur Jésus pendant les jours de sa chair et le cours de son pèlerinage. Le premier a été sa vie ; le second a été sa mort, le troisième a été mêlé de mort et de vie, où Jésus n'a été ni mort ni vivant, ou plutôt il y a été tout ensemble et mort et vivant ; et c'est l'état où il se trouvait dans la célébration de sa sainte Cène, lorsque mangeant avec ses disciples, il leur montrait qu'il était en vie ; et voulant être mangé par ses disciples, ainsi qu'une victime immolée, il leur paraissait comme mort. Consacrant lui-même son corps et son sang, il faisait voir qu'il était vivant ; et divisant mystiquement son corps de son sang, il se couvrait

[1] *De Genes., contra Manich.*, lib. I, cap. VIII, n. 13. — [2] *Ephes.*, II, 10.

des signes de mort, et se dévouait à la croix par une destination particulière. Dans ces trois états, chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir que Jean a toujours été le fidèle et le bien-aimé du Sauveur. Tant qu'il vécut avec les hommes, nul n'eut plus de part en sa confiance ; quand il rendit son âme à son Père, aucun des siens ne reçut de lui des marques d'un amour plus tendre ; quand il donna son corps à ses disciples, ils virent tous la place honorable qu'il lui fit prendre près de sa personne dans cette sainte cérémonie.

Mais ce qui me fait connaître plus sensiblement la forte pente du cœur de Jésus sur le disciple dont nous parlons, ce sont trois présents qu'il lui fait dans ces trois états admirables où nous le voyons dans son Evangile. Je trouve en effet, chrétiens, qu'en sa vie il lui donne sa croix ; à sa mort, il lui donne sa Mère : à sa Cène, il lui donne son cœur. Que désire un ami vivant, sinon de s'unir avec ceux qu'il aime dans la société des mêmes emplois, et l'amitié a-t-elle rien de plus doux que cette aimable association ? L'emploi de Jésus était de souffrir ; c'est ce que son Père lui a prescrit, et la commission qu'il lui a donnée. C'est pourquoi il unit saint Jean à sa vie laborieuse et crucifiée, en lui prédisant de bonne heure les souffrances qu'il lui destine : « Vous boirez, dit-il, mon calice, et vous serez baptisé de mon baptême [1]. » Voilà le présent qu'il lui fait pendant le cours de sa vie. Quelle marque nous peut donner un ami mourant que notre amitié lui est précieuse, sinon lorsqu'il témoigne un ardent désir de se conserver notre cœur même après sa mort, et de vivre dans notre mémoire ? C'est ce qu'a fait Jésus-Christ en faveur de Jean d'une manière si avantageuse, qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter, puisqu'il lui donne sa divine Mère, c'est-à-dire ce qu'il a de plus cher au monde : « Fils, dit-il, voilà votre Mère [2]. » Mais ce qui montre le plus son amour, c'est le beau présent qu'il lui fait au sacré banquet de l'Eucharistie, où son amitié n'étant pas contente de lui donner aux autres sa chair et son sang pour en faire un même corps avec lui, il le prend entre ses bras, il l'approche de sa poitrine; et comme s'il ne suffisait pas de l'avoir gratifié de tant de dons, il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est-à-dire de son propre cœur, sur lequel il lui ordonne de se reposer comme sur une place qui lui est acquise. O disciple vraiment heureux, à qui Jésus-Christ a donné sa croix, pour l'associer à sa vie souffrante ; à qui Jésus-Christ a donné sa Mère, pour vivre éternellement dans son souvenir ; à qui Jésus-Christ a donné son cœur, pour n'être plus avec lui qu'une même chose ! Que reste-t-il, ô cher favori, sinon que vous acceptiez ces présents avec le respect qui est dû à l'amour de votre bon Maître ?

Voyez, chrétiens, comme il les accepte. Il accepte la croix du Sauveur, lorsque Jésus-Christ la lui proposant : Pourrez-vous bien, dit-il, boire ce calice ? Je le puis, lui répond saint Jean, et il l'embrasse de toute son âme : *Possumus* [1]. Il accepte la sainte Vierge avec une joie merveilleuse. Il nous rapporte lui-même qu'aussitôt que Jésus-Christ la lui eut donnée, il la considéra comme son bien propre : *Accepit eam discipulus in sua* [2]. Il accepte surtout le cœur de Jésus avec une tendresse incroyable, lorsqu'il se repose dessus doucement et tranquillement, pour marquer une jouissance paisible et une possession assurée. O mystère de charité ! O présents divins et sacrés ! qui me donnera des paroles assez tendres et affectueuses, pour vous expliquer à ce peuple ? C'est néanmoins ce qu'il vous faut faire avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT

Ne vous persuadez pas, chrétiens, que l'amitié de notre Sauveur soit de ces amitiés délicates qui n'ont que des douceurs et des complaisances, et qui n'ont pas assez de résolution pour voir un courage fortifié par les maux et exercé par les souffrances. Celle que le Fils de Dieu a pour nous est d'une nature bien différente : elle veut nous durcir aux travaux, et nous accoutumer à la guerre ; elle est tendre, mais elle n'est pas molle ; elle est ardente, mais elle n'est pas faible ; elle est douce, mais elle n'est pas flatteuse. Oui certainement, chrétiens, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Comme notre apôtre est son bien-aimé, il lui fait présent de sa croix ; et de cette même main dont il a tant de fois serré la tête de Jean sur sa bienheureuse poitrine avec une tendresse incroyable, il lui présente ce calice amer, plein de souffrances et d'afflictions, qu'il lui ordonne de boire tout plein et d'en avaler jusqu'à la lie : *Calicem quidem meum bibetis* [3].

Avouez la vérité, chrétiens : vous n'ambitionnez guère un tel présent; vous n'en comprenez pas le prix. Mais s'il reste encore en vos âmes quelque teinture de votre baptême que les délices du monde n'aient pas effacée, vous serez bientôt convaincus de la nécessité de ce don,

[1] *Marc.*, x, 39. — [2] *Joan.*, xix, 27.

[1] *Marc.*, x, 39. — [2] *Joan.*, xix, 27. — [3] *Matth.*, xx, 23.

en écoutant prêcher Jésus-Christ, dont je vous rapporterai les paroles sans aucun raisonnement recherché, mais dans la même simplicité dans laquelle elles sont sorties de sa sainte et divine bouche.

Notre-Seigneur Jésus avait deux choses à donner aux hommes, sa croix et son trône, sa servitude et son règne, son obéissance jusqu'à la mort et son exaltation jusqu'à la gloire. Quand il est venu sur la terre, il a proposé l'un et l'autre : c'était l'abrégé de sa commission, c'était tout le sujet de son ambassade : *Complacuit dare vobis regnum* [1] : « Il a plu au Père de vous donner son royaume : » *Non veni pacem mittere, sed gladium* : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive : » *Sicut oves in medio luporum* [2] : « Allez comme des brebis au milieu des loups. » Ses disciples, encore grossiers et charnels, ne voulaient point comprendre sa croix, et ils ne l'importunaient que de son royaume, et lui, désirant les accoutumer aux mystères de son Evangile, il ne leur dit ordinairement qu'un mot du royaume, et il revient toujours à la croix. C'est ce qui doit nous montrer qu'il faut partager nos affections entre sa croix et son trône ; ou plutôt, puisque ces deux choses sont si bien liées, qu'il faut réunir nos affections dans la poursuite de l'un et de l'autre.

O Jean, bien-aimé de Jésus, venez apprendre de lui cette vérité. Il l'a déjà plusieurs fois prêchée à tous les apôtres vos compagnons ; mais vous qui êtes le favori, approchez-vous avec votre frère, et il vous l'enseignera en particulier. Votre mère lui dit : « Commandez que mes deux fils soient assis à votre droite dans votre royaume : » *Dic ut sedeant hi duo filii mei.* — « Pouvez-vous, leur répondez-vous, boire le calice que je dois boire ? » *Potestis libere calicem quem ego bibiturus sum* [3] ? Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, vous ne répondez pas à propos. On parle de gloire, vous d'ignominie. Il répond à propos ; mais ils ne demandent pas à propos : *Nescitis quid petatis :* « Vous ne savez ce que vous demandez. » Prenez la croix, et vous aurez le royaume : il est caché sous cette amertume. Attends à la croix, tu y verras les titres de ma royauté. « Ce n'est pas à moi à vous donner ce que vous me demandez : » *Non est meum dare vobis* : c'est à vous à le prendre, selon la part que vous voudrez avoir aux souffrances. Cela demeure gravé dans le cœur de Jean. Il ne songe plus au royaume qu'il ne songe à la croix avant toutes choses ; et c'est ce qu'il nous représente admirablement dans son *Apocalypse* : « Moi Jean, nous dit-il, qui suis votre frère et qui ai part à la tribulation, au royaume et à la patience de Jésus-Christ, j'ai été dans l'île nommée *Patmos* pour la parole du Seigneur et pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus-Christ ; et je fus ravi en esprit ; » *Ego Joannes frater vester, et socius in tribulatione, et regno, et patientia, fui in insula quæ appellatur Patmos, propter verbum Dei, et testimonium Jesu : fui in spiritu* [1]. Pourquoi fait-il cette observation ? J'ai vu en esprit le Fils de l'homme en son trône, j'ai ouï le cantique de ses louanges, pourquoi ? Parce que j'ai été banni dans une île : *Fui in insula.* Je croyais autrefois qu'on ne pouvait voir Jésus-Christ régnant à moins que d'être assis à sa droite et revêtu de sa gloire ; mais il m'a fait connaître qu'on ne le voit jamais mieux que dans les souffrances. L'affliction m'a dessillé les yeux, le vent de la persécution a dissipé les nuages de mon esprit et a ouvert le passage à la lumière. Mais voyez encore plus précisément : *Ego Joannes, socius in tribulatione et regno* . Il parle du royaume ; mais il parle auparavant de la croix ; il mettait autrefois le royaume, devant la croix ; maintenant il met la croix la première ; et après avoir nommé le royaume, il revient incontinent aux souffrances : *Et patientia.* Il craint de s'arrêter trop à la gloire, comme il avait fait autrefois.

Mais voyons quelle a été sa croix. Il semble que c'est celui de tous les disciples qui a eu la plus légère. Pour nous détromper, expliquons quelle a été sa croix, et nous verrons qu'en effet elle a été la plus grande de toutes dans l'intérieur. Apprenez le mystère, et considérez les deux croix de notre Sauveur. L'une se voit au Calvaire, et elle paraît la plus douloureuse ; l'autre est celle qu'il a portée durant tout le cours de sa vie, c'est la plus pénible. Dès le commencement, il se destine pour être la victime du genre humain. Il devait offrir deux sacrifices. Le dernier sacrifice s'est opéré à l'autel de la croix : mais il fallait qu'il accomplît le sacrifice qui était appelé *juge sacrificium* [2], dont son cœur était l'autel et le temple. O cœur toujours mourant toujours percé de coups, brûlant d'impatience de souffrir, qui ne respirait que l'immolation ! Ne croyez donc pas que sa passion soit son sacrifice le plus douloureux. Sa passion le console : il a une soif ardente qui le brûle et qui le consume, sa passion le rafraîchira ; et c'est peut-être une des raisons pour laquelle il l'appelle une coupe qu'il a à boire, parce qu'elle doit rafraîchir l'ardeur de sa soif. En effet quand il parle de cette dernière croix : « C'est à présent, s'écrie-t-il, que le Fils de l'homme est glorifié : » *Nunc clarifi-*

[1] *Luc.*, XII, 23. — [2] *Matth.*, X, 31, 46. — [3] *Matth.* XX 22.

[1] *Apoc.*, I, 9, 10. — [2] *Dan.*, VIII, 11-13.

atus est[1]. C'est ainsi qu'il s'exprime après la dernière pâque, sitôt que Judas fut sorti du cénacle. Mais s'agit-il de l'autre croix, c'est alors qu'il se sent vivement pressé dans l'attente de l'accomplissement de ce baptême : *Baptismo habeo baptizari, et quo modo coarctor*[2] ? L'un le dilate : *Nunc clarificatus est* ; l'autre le presse : *Coarctor*. Lequel est-ce qui fait sa vraie croix ? Celui qui le presse et qui lui fait violence, ou celui qui relâche la force du mal ?

C'est cette première croix, si pressante et si douloureuse, que Jésus-Christ veut donner à Jean. Pierre lui demandait : « Seigneur, que destinez-vous à celui-ci ? » *Domine, hic autem quid*[3] ? Vous m'avez dit quelle sera ma croix, quelle part y donnerez-vous à celui-ci ? — Ne vous en mettez point en peine. La croix que je veux qu'il porte ne frappera pas les sens : je me réserve de la lui imprimer moi-même ; elle sera principalement au fond de son âme ; ce sera moi qui y mettrai la main, et je saurai bien la rendre pesante. Et pour le rendre capable de la soutenir avec un courage vraiment héroïque, il lui inspira l'amour des souffrances. Tout homme que Jésus-Christ aime, il attire tellement son cœur après lui, qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de voir abattre son corps comme une vieille masure qui le sépare de Jésus-Christ. Mais quel autre avait plus d'ardeur pour la croix que Jean, qui avait humé ce désir aux plaies mêmes de Jésus-Christ, qui avait vu sortir de son côté l'eau vive de la félicité, mais mêlée avec le sang des souffrances ? Il est donc embrasé du désir du martyre : et cependant, ô Sauveur, quels supplices lui donnerez-vous ! Un exil. — O cruauté lente et timide de Domitien ! Faut-il que tu ne sois trop humain que pour moi, et que tu n'aies pas soif de mon sang ? — Mais peut-être qu'il sera bientôt répandu. On lui prépare de l'huile bouillante, pour le faire mourir dans ce bain brûlant. — Vous voilà enfin, ô croix de Jésus, que je souhaite si vivement ! — Il s'élance dans cet étang d'huile fumante et bouillante avec la même promptitude que, dans les ardeurs de l'été, on se jette dans le bain pour se rafraîchir. Mais, ô surprise fâcheuse et cruelle ! tout d'un coup elle se change en rosée. — Bien-aimé de mon cœur, est-ce là l'amour que vous me portez ? Si vous ne voulez pas me donner la mort, pourquoi forcez-vous la nature de se refuser à mes empressements ? O bourreaux, apportez du feu, réchauffez votre huile inopinément refroidie. — Mais ces cris sont inutiles. Jésus-Christ veut prolonger sa vie, parce qu'il veut encore aggraver sa croix. Il faut vivre jusqu'à une vieillesse décrépite : il faut qu'il voie passer devant lui tous ses frères les saints apôtres, et qu'il survive presque à tous les enfants qu'il a engendrés à Notre-Seigneur.

De quoi le consolerez-vous, ô Sauveur des âmes ? Ne voyez-vous pas qu'il meurt tous les jours, parce qu'il ne peut mourir une fois. Hélas ! il semble qu'il n'a plus qu'un souffle. Ce vieillard n'est plus que cendres, et sous cette cendre vous voulez cacher un grand feu. Ecoutez comme il crie : « Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu ; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore : » *Dilectissimi, nunc filii Dei sumus, et nondùm apparuit quid erimus*[1]. De quoi le consolerez-vous ? Sera-ce par les visions dont vous le gratifierez ? Mais c'est ce qui augmente l'ardeur de ses désirs. Il voit couler ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu, la Jérusalem céleste. Que sert de lui montrer la fontaine, pour ne lui donner qu'une goutte à boire ? Ce rayon lui fait désirer le grand jour, et cette goutte que vous laissez tomber sur lui fait avoir soif de la source. Ecoutez comme il crie dans *l'Apocalypse*[2] : *Et Spiritus et Sponsa dicunt, Veni :* L'Esprit et l'Epouse disent, Venez. Que lui répond le divin Epoux ? « Oui, je viens bientôt : » *Etiam venio cito* « O instant trop long ! : » *O modicum longum*[3] ! Il redouble ses gémissements et ses cris : « Venez, Seigneur Jésus : » *Veni, Domine Jesu*. O divin Sauveur, quel supplice ! Votre amour est trop sévère pour lui. Je sais que dans la croix que vous lui donnez, « il y a une douleur qui console : » *Ipse consolatur dolor*[4] ; et que le calice de votre passion que vous lui faites boire à longs traits, tout amer qu'il est à nos sens, a ses douceurs pour l'esprit, quand une foi vive l'a persuadé des maximes de l'Evangile[5]. Mais j'ose dire, ô divin Sauveur, que cette manière douce et affectueuse avec laquelle vous avez traité saint Jean, votre bien-aimé disciple, et ces caresses mystérieuses dont il vous a plu l'honorer, exigeaient en quelque sorte de vous quelque marque plus sensible de la tendresse de votre cœur, et que vous lui deviez des consolations qui fussent plus approchantes de cette familiarité bienheureuse que vous avez voulu lui permettre. C'est aussi ce que nous verrons au Calvaire

[1] *Joan.*, XIII, 31. — [2] *Luc.*, XII, 50. — [3] *Joan.*, XXI, 21.

[1] *I Joan.*, III, 2. — [2] *Apoc.*, XXII, 17, 28. — [3] S. August., *in Joan.*, act. CI, n. 6. — [4] S. August., epist. XXVII, n. 1.

[5] *Var. :* Jusqu'ici, mes Frères, l'amour de mon Sauveur pour saint Jean semble n'avoir rien eu que de fort sévère ; et il paraît tenir davantage des sentiments d'un père qui nourrit son fils dans une conduite rigoureuse, pour tenir ses passions en bride, que de la tendresse d'un ami qui s'empresse pour témoigner un affection cordiale. Ce n'est pas que je veuille dire que la croix qu'il lui a donnée, tout horrible qu'elle vous paraît, ne soit pleine de consolation.

dans le beau présent qu'il lui fait, et dans le dernier adieu qu'il lui dit.

SECOND POINT.

Certainement, chrétiens, l'amitié ne peut jamais être véritable, qu'elle ne se montre bientôt tout entière ; et elle n'a jamais plus de peine que lorsqu'elle se voit cachée. Toutefois il faut avouer que dans le temps qu'il faut dire adieu, la douleur que la séparation lui fait ressentir, lui donne je ne sais quoi de si vif et de si pressant pour se faire voir dans son naturel, que jamais elle ne se découvre avec plus de force. C'est pourquoi les derniers adieux que l'on dit aux personnes que l'on a aimées saisissent de pitié les cœurs les plus durs : chacun tâche dans ces rencontres de laisser des marques de son souvenir. Nous voyons en effet tous les testaments remplis de clauses de cette nature : comme si l'amour qui ne se nourrit ordinairement que par la présence, voyant approcher le moment fatal de la dernière séparation, et craignant par là sa perte totale en même temps qu'il se voit privé de la conversation et de la vue, ramassait tout ce qui lui reste de force pour vivre et durer du moins dans le souvenir.

Ne croyez pas que notre Sauveur ait oublié son amour en cette occasion. « Ayant aimé les siens, il les a aimés jusqu'à la fin[1] ; » et puisqu'il ne meurt que par son amour, il n'est jamais plus puissant qu'à sa mort. C'est aussi sans doute pour cette raison qu'il amène au pied de sa croix les deux personnes qu'il chérit le plus, c'est-à-dire Marie sa divine Mère, et Jean son fidèle et son bon ami, qui remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son Maître mourant pour notre salut.

Car je vous demande, mes Frères, pourquoi appeler la très-sainte Vierge à ce spectacle d'inhumanité ? Est-ce pour lui percer le cœur et lui déchirer les entrailles ? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle par tant de cruelles blessures un sang qui lui est si cher ? Pourquoi le plus chéri de tous ses disciples est-il le seul témoin de ses souffrances ? Avec quels yeux verra-t-il cette poitrine sacrée sur laquelle il se reposait il y a deux jours, pousser les derniers sanglots parmi des douleurs infinies ? Quel plaisir au Sauveur, de contempler ce favori bien-aimé saisi par la vue de tant de tourments, et par la mémoire encore toute fraîche de tant de caresses récentes mourir de langueur au pied de sa croix ? S'il l'aime si chèrement, que ne lui épargne-t-il cette affliction ? Et n'y a-t-il pas de la dureté de lui refuser cette grâce ? Chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez le dessein du Sauveur des âmes. Il faut que Marie et saint Jean assistent à la mort de Jésus, pour y recevoir ensemble avec la tendresse du dernier adieu les présents qu'il a à leur faire, afin de signaler en expirant l'excès de son affection.

Mais que leur donnera-t-il, nu, dépouillé comme il est ? Les soldats avares et impitoyables ont partagé jusqu'à ses habits et joué sa tunique mystérieuse : il n'a pas de quoi se faire enterrer. Son corps même n'est plus à lui : il est la victime de tous les pécheurs ; il n'y a goutte de son sang qui ne soit due à la justice de Dieu son Père. Pauvre esclave, qui n'a plus rien en son pouvoir dont il puisse disposer par son testament ! Il a perdu jusqu'à son Père, auquel il s'est glorifié tant de fois d'être si étroitement uni. C'est son Dieu, ce n'est plus son Père. Au lieu de dire comme auparavant : « Tout ce qui est à vous est à moi, » il ne lui demande plus qu'un regard, *Respice in me ;* et il ne peut l'obtenir, et il s'en voit abandonné : *Quare me dereliquisti* [1] ? Ainsi, de quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit plus rien qui lui appartienne. Je me trompe, il voit Marie et saint Jean : tout le reste des siens l'ont abandonné, et ils sont là pour lui dire : Nous sommes à vous. Voilà tout le bien qui lui reste et dont il peut disposer par son testament. Mais c'est à eux qu'il faut donner, et non pas les donner eux-mêmes. O amour ingénieux de mon Maître ! Il faut leur donner, il faut les donner. Il faut donner Marie au disciple, et le disciple à la divine Marie. *Ego dilecto meo,* dit-il : mon Maître, je suis à vous, usez de moi comme il vous plaira. Voilà la suite : *Et ad me conversio ejus* [2] : « Fils, dit-il, voilà votre Mère. » O Jean, je vous donne Marie, et je vous donne en même temps à Marie. Marie est à saint Jean, saint Jean à Marie. Vous devez vous rendre heureux l'un et l'autre par une mutuelle possession. Ce ne vous est pas un moindre avantage d'être donnés que de recevoir, et je ne vous enrichis pas plus par le don que je vous fais que par celui que je fais de vous.

Mais, mes Frères, entrons plus profondément dans cet admirable mystère ; recherchons par les Ecritures quelle est cette seconde naissance qui fait saint Jean le fils de Marie, quelle est cette nouvelle fécondité qui rend Marie Mère de saint Jean ; et développons les secrets d'une belle théologie, qui mettra cette vérité dans son jour. Saint Paul parlant de notre Sauveur après l'infamie de sa mort et la gloire de sa résurrection, en a dit ces belles paroles [3] : « Nous ne

[1] *Joan.*, XIII, 1.

[1] *Matth.*, XXVII, 46. — [2] *Cant.*, VII, 10. — [3] II *Cor.*, V, 16.

connaissons plus maintenant personne selon la chair ; et si nous avons connu autrefois Jésus-Christ selon la chair, maintenant qu'il est mort et ressuscité, nous ne le connaissons plus de la sorte. » Que veut dire cette parole, et quel est le sens de l'Apôtre ? Veut-il dire que le Fils de Dieu s'est dépouillé en mourant de sa chair humaine, et qu'il ne l'a point reprise en sa glorieuse résurrection ? Non, mes Frères, à Dieu ne plaise ! Il faut trouver un autre sens à cette belle parole du divin Apôtre, qui nous ouvre l'intelligence de ses sentiments. Ne le cherchez pas, le voici : il veut dire que le Fils de Dieu dans la gloire de sa résurrection a bien la vérité de la chair, mais qu'il n'en a plus les infirmités ; et pour toucher encore plus le fond de cette excellente doctrine, entendons que l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, a eu deux naissances et deux vies, qui sont infiniment différentes.

La première de ces naissances l'a tiré du sein de Marie, la seconde l'a fait sortir du sein du tombeau. En la première il est né de l'Esprit de Dieu, mais par une Mère mortelle, et de là il en a tiré la mortalité. Mais en sa seconde naissance, nul n'y a part que son Père céleste ; c'est pourquoi il n'y a plus rien que de glorieux. Il était de sa providence d'accommoder ses sentiments à ces deux manières de vie si contraires ; de là vient que dans la première il n'a pas jugé indignes de lui les sentiments de faiblesse humaine ; mais dans sa bienheureuse résurrection il n'y a plus rien que de grand, et tous ses sentiments sont d'un Dieu qui répand sur l'humanité qu'il a prise tout ce que la divinité a de plus auguste. Jésus, en conversant parmi les mortels, a eu faim, a eu soif : il a été quelquefois saisi par la crainte, touché par la douleur : la pitié a serré son cœur, elle a ému et altéré son sang, elle lui a fait répandre des larmes. Je ne m'en étonne pas, chrétiens : c'étaient les jours de son humiliation, qu'il devait passer dans l'infirmité. Mais durant les jours de sa gloire et de son immortalité, après sa seconde naissance par laquelle son Père l'a ressuscité, pour le faire asseoir à sa droite, les infirmités sont bannies ; et la toute-puissance divine déployant sur lui sa vertu, a dissipé toutes ses faiblesses. Il commence à agir tout à fait en Dieu : la manière en est incompréhensible ; et tout ce qu'il est permis aux mortels de dire d'un mystère si haut, c'est qu'il n'y faut plus rien concevoir de ce que le sens humain peut imaginer ; si bien qu'il ne nous reste plus que de nous écrier hardiment avec l'incomparable Docteur des Gentils, que si nous avons connu Jésus-Christ selon sa naissance mortelle dans les sentiments de la chair, *nunc jam non novimus :* maintenant qu'il est glorieux et ressuscité, nous ne le connaissons plus de la sorte, et tout ce que nous y concevons est divin.

Selon cette doctrine du divin Apôtre, je ne craindrai pas d'assurer que Jésus-Christ ressuscité regarde Marie d'une autre manière, que ne faisait pas Jésus-Christ mortel. Car, mes Frères, sa mortalité l'a fait naître dans la dépendance de celle qui lui a donné la vie : « Il lui était soumis et obéissant [1], » dit l'Evangéliste. Tout Dieu qu'était Jésus, l'amour qu'il avait pour sa sainte Mère était mêlé sans doute de cette crainte filiale et respectueuse que les enfans bien nés ne perdent jamais. Il était accompagné de toutes ces douces émotions, de toutes ces inquiétudes aimables, qu'une affection sincère imprime toujours dans les cœurs des hommes mortels : tout cela était bienséant durant les jours de faiblesse. Mais enfin voilà Jésus en la croix : le temps de mortalité va passer. Il va commencer désormais à aimer Marie d'une autre manière : son amour ne sera pas moins ardent ; et tant que Jésus-Christ sera homme, il n'oubliera jamais cette Vierge Mère. Mais après sa bienheureuse résurrection, il faut bien qu'il prenne un amour convenable à l'état de sa gloire.

Que deviendront donc, chrétiens, ces respects, cette déférence, cette complaisance obligeante, ces soins particuliers, ces douces inquiétudes qui accompagnaient son amour ? Mourront-ils avec Jésus-Christ ? et Marie en sera-t-elle à jamais privée ? Chrétiens, sa bonté ne le permet pas. Puisqu'il va entrer par sa mort en un état glorieux, où il ne les peut plus retenir, il les fait passer en saint Jean, et il entreprend de les faire revivre dans le cœur de ce bien-aimé. Et n'est-ce pas ce que veut dire le grand saint Paulin par ces éloquentes paroles [2] : *Jam scilicet ab humana fragilitate, qua erat natus ex femina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, ut esset in gloria Dei Patris, delegat homini jura pietatis humanæ :* « Etant prêt de passer par la mort de la croix de l'infirmité humaine à la gloire et à l'éternité de son Père, il laisse à un homme mortel les sentiments de la piété humaine. » Tout ce que son amour avait de tendre et de respectueux pour sa sainte Mère vivra maintenant dans le cœur de Jean : c'est lui qui sera le fils de Marie ; et pour établir entre eux éternellement cette alliance mystérieuse, il leur parle du haut de sa croix, non point avec une action tremblante comme un patient prêt à rendre l'âme, « mais avec toute la force

[1] *Luc.*, II, 51. — [2] *Epist.*, L, n. 17.

d'un homme vivant et toute la fermeté d'un Dieu qui doit ressusciter : » *Plena virtute viventis et constantia resurrecturi*[1]. Lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît et dont la parole est toute-puissante, opère en eux tout ce qu'il leur dit, et fait Marie Mère de Jean, et Jean fils de Marie.

Car qui pourrait assez exprimer quelle fut la force de cette parole sur l'esprit de l'un et de l'autre ? Ils gémissaient au pied de la croix, toutes les plaies de Jésus-Christ déchiraient leurs âmes, et la vivacité de la douleur les avait presque rendus insensibles. Mais lorsqu'ils entendirent cette voix mourante du dernier adieu de Jésus, leurs sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure ; toutes les entrailles de Marie furent renversées, et il n'y eut goutte de sang dans le cœur de Jean qui ne fût aussitôt émue. Cette parole entra donc au fond de leurs âmes, ainsi qu'un glaive tranchant ; elles en furent percées et ensanglantées avec une douleur incroyable ; mais aussi leur fallait-il faire cette violence ; il fallait de cette sorte entr'ouvrir leur cœur, afin si je puis parler de la sorte, d'enter en l'un le respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère.

Voilà donc Marie Mère de saint Jean. Quoique son amour maternel accoutumé d'embrasser un Dieu, ait peine à se terminer sur un homme, et qu'une telle inégalité semble plutôt lui reprocher son malheur que la récompenser de sa perte, toutefois la parole de son Fils la presse ; l'amour que le Sauveur a eu pour saint Jean l'a rendu un autre lui-même, et fait qu'elle ne croit pas se tromper quand elle cherche Jésus-Christ en lui. Grand et incomparable avantage de ce disciple chéri ! Car de quels dons l'aura orné le Sauveur, pour le rendre digne de remplir sa place ? Si l'amour qu'il a pour la sainte Vierge l'oblige à lui laisser son portrait en se retirant de sa vue, ne doit-il pas lui avoir donné une image vive et naturelle ? Quel doit donc être le grand saint Jean, destiné à demeurer sur la terre pour y être la représentation du Fils de Dieu après sa mort, et une représentation si parfaite, qu'elle puisse charmer la douleur et tromper, s'il se peut, l'amour de sa sainte Mère par la naïveté de la ressemblance !

D'ailleurs quelle abondance de grâces attirait sur lui tous les jours l'amour maternel de Marie, et le désir qu'elle avait conçu de former en lui Jésus-Christ ? Combien s'échauffaient tous les jour les ardeurs de sa charité, par la chaste communication de celles qui brûlaient le cœur de Marie ? Et à quelle perfection s'avançait sa chasteté virginale, qui était sans cesse épurée par les regards modestes de la sainte Vierge et par sa conversation angélique ?

Apprenons de là, chrétiens, quelle est la force de la pureté. C'est elle qui mérite à saint Jean la familiarité du Sauveur ; c'est elle qui le rend digne d'hériter de son amour pour Marie, de succéder en sa place, d'être honoré de sa ressemblance. C'est elle qui lui fait tomber Marie en partage et lui donne une Mère vierge : elle fait quelque chose de plus, elle lui ouvre le cœur de Jésus et lui en assure la possession.

TROISIÈME POINT.

Je l'ai déjà dit, chrétiens, il ne suffit pas au Sauveur de répandre ses dons sur saint Jean ; il veut lui donner jusqu'à la source. Tous les dons viennent de l'amour : il lui a donné son amour. C'est au cœur que l'amour prend son origine ; il lui donne encore le cœur, et le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple, je t'ai choisi devant tous les temps pour être le docteur de la charité ; viens la boire jusque dans sa source, viens y prendre ces paroles pleines d'onction par lesquelles tu attendriras mes fidèles : approche de ce cœur qui ne respire que l'amour des hommes ; et pour mieux parler de mon amour, viens sentir de près les ardeurs qui me consument.

Je ne m'étendrai pas à vous raconter les avantages de saint Jean. Mais, Jean, puisque vous en êtes le maître, ouvrez-nous ce cœur de Jésus, faites-nous-en remarquer tous les mouvements, que la seule charité excite. C'est ce qu'il a fait dans tous ses écrits : tous les écrits de saint Jean ne tendent qu'à expliquer le cœur de Jésus. En ce cœur est l'abrégé de tous les mystères du christianisme : mystères de charité dont l'origine est au cœur ; un cœur, s'il se peut dire, tout pétri d'amour ; toutes les palpitations, tous les battements de ce cœur, c'est la charité qui les produit. Voulez-vous voir saint Jean vous montrer tous les secrets de ce cœur ? Il remonte « jusqu'au principe, » *In principio*[1]. C'est pour venir à ce terme : *Et habitavit*[2] : « Il a habité parmi nous. » Qui l'a fait ainsi habiter avec nous ? L'amour. « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde : » *Sic Deus dilexit mundum*[3]. C'est donc l'amour qui l'a fait descendre, pour se revêtir de la nature humaine. Mais quel cœur aura-t-il donné à cette nature humaine, sinon un cœur tout pétri d'amour ?

C'est Dieu qui fait tous les cœurs, ainsi qu'il

[1] *Epist.* L, n. 17.

[1] *Joan.*, I, 1. — [2] *Ibid.*, 14. — [3] *Ibid.*, III, 16.

lui plaît. « Le cœur du roi est dans sa main » comme celui de tous les autres : *Cor regis in manu Dei est*[1]. *Regis,* du Roi Sauveur. Quel autre cœur a été plus dans la main de Dieu ? C'était le cœur d'un Dieu, qu'il réglait de près, dont il conduisait tous les mouvements. Qu'aura donc fait le Verbe divin en se faisant homme, sinon de se former un cœur sur lequel il imprimât cette charité infinie qui l'obligeait à venir au monde ? Donnez-moi tout ce qu'il y a de tendre, tout ce qu'il y a de doux et d'humain il faut faire un Sauveur qui ne puisse souffrir les misères, sans être saisi de douleur ; qui voyant les brebis perdues, ne puisse supporter leur égarement. Il lui faut un amour qui le fasse courir au péril de sa vie, qui lui fasse baisser les épaules pour charger dessus sa brebis perdue, qui lui fasse crier : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi : » *Si quis sitit, veniat ad me*[2]. « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués : » *Venite ad me, omnes qui laboratis*[3]. Venez, pécheurs, c'est vous que je cherche. Enfin il lui faut un cœur qui lui fasse dire : « Je donne ma vie parce que je veux : » *Ego pono eam a meipso*[4]. C'est moi qui ai un cœur amoureux, qui dévoue mon corps et mon âme à toutes sortes de tourments.

Voilà, mes Frères, quel est le cœur de Jésus, voilà quel est le mystère du christianisme. C'est pourquoi l'abrégé de la foi est renfermé dans ces paroles : « Pour nous, nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous : » *Nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis*[5]. Voilà la profession de saint Jean. Pourquoi le Juif ne croit-il pas à notre Evangile ? Il reconnaît la puissance, mais il ne veut pas croire à l'amour : il ne peut se persuader que Dieu nous ait assez aimés, pour nour donner son Fils. Pour moi, je crois à sa charité ; et c'est tout dire. Il s'est fait homme, je le crois ; il est mort pour nous, je le crois ; il aime, et qui aime fait tout : *Credidimus charitati ejus.*

Mais si nous y croyons, il faut l'imiter. Ce cœur de Jésus embrasse tous les fidèles : c'est là où nous sommes tous réunis, « pour être consommés dans l'unité : » *Ut sint consummati in unum*[6]. C'est le cœur qui parlait, lorsqu'il disait : « Mon Père, je veux que là où je suis, mes disciples y soient aussi avec moi : » *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum*[7]. Il ne distrait personne, il appelle tous ses enfants, et nous devons nous aimer « dans les entrailles de la charité de ce divin Sauveur, » *in visceribus Jesu Christi*[8]. Ayons donc un cœur de Jésus-Christ, un cœur étendu, qui n'exclue personne de son amour. C'est de cet amour réciproque qu'il se formera une chaîne de charité, qui s'étendra du cœur de Jésus dans tous les autres pour les lier et les unir inviolablement : ne la rompons pas ; ne refusons à aucun de nos frères d'entrer dans cette sainte union de la charité de Jésus-Christ. Il y a place pour tout le monde. Usons sans envie des biens qu'elle nous procure : nous ne les perdons pas en les communiquant aux autres ; mais nous les possédons d'autant plus sûrement : ils se multiplient pour nous avec d'autant plus d'abondance, que nous désirons plus généreusement les partager avec nos frères. Et pourquoi veux-tu arracher ton frère de ce cœur de Jésus-Christ ? Il ne souffre point de séparation : il te vomira toi-même. Il supporte toutes les infirmités, pourvu que la charité dont nous sommes animés les couvre. Aimons-nous donc dans le cœur de Jésus. « Dieu est charité ; et qui persévère dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui ?[1] » Ah ! qui me donnera des amis que j'aime véritablement par la charité ? Lorsque je répands en eux mon cœur je le répands en Dieu qui est charité. « Ce n'est pas à un homme que je me confie, mais à celui en qui il demeure pour être tel ; et dans ma juste confiance, je ne crains point ces résolutions si changeantes de l'inconstance humaine : » *Non homini committo, sed illi in quo manet ut talis sit. Nec in mea securitate crastinum illud humanæ cogitationis incertum omnino formido.* C'est ainsi que s'aiment les bienheureux esprits.

L'amour qui les unit intimement entre eux, s'échauffe de plus en plus dans ces mutuels embrassements de leurs cœurs. Ils s'aiment en Dieu, qui est le centre de leur union ; ils s'aiment pour Dieu, qui est tout leur bien. Ils aiment Dieu dans chacun de leurs concitoyens qu'ils savent n'être grands que par lui, et vivement sensibles au bonheur de leurs frères ; ils se trouvent heureux de jouir en eux et par eux des avantages qu'ils n'auraient pas eux-mêmes : ou plutôt ils ont tout ; la charité leur approprie l'universalité des dons de tout le corps, parce qu'elle les consomme dans cette unité sainte qui les absorbant en Dieu, les met en possession des biens de toute la cité céleste.

Voulons-nous donc, mes Frères, participer ici-bas à la béatitude céleste, aimons-nous ; que la charité fraternelle remplisse nos cœurs ; elle nous fera goûter dans la douceur de son action, ces délices inexprimables qui font le bonheur des Saints ; elle enrichira notre pauvreté, en

[1] *Prov.*, XXI, 1. — [2] *Joan.*, VII, 37. — [3] *Matth.*, XI, 28 — [4] *Joan.*, X 18. — [5] I *Joan.*, IV, 16. — [6] *Joan.*, XVII, 23. — [7] *Ibid.*, 24. — [8] *Philip.*, I, 8.

[1] *Joan.*, IV, 16.

nous rendant tous les biens communs; et ne formant de nous tous qu'un cœur et qu'une âme, elle commencera en nous cette unité divine qui doit faire notre éternel bonheur et qui sera parfaite en nous, lorsque l'amour ayant entièrement transformé toutes nos puissances, Dieu sera tout en tous.

DEUXIÈME PANÉGYRIQUE DE SAINT JOSEPH

PRÊCHÉ A PARIS, AUX GRANDES-CARMÉLITES DE LA RUE SAINT-JACQUES, EN PRÉSENCE DE LA REINE-MÈRE, LE 19 MARS 1659.

Les patientes et érudites investigations de M. Floquet ont replacé ce second *Panégyrique de S. Joseph* à sa date authentique. Les anciens éditeurs, trompés par les souvenirs infidèles de l'abbé Ledieu, assignaient jusqu'à présent l'année 1660 et l'église des *Feuillants*, deux indications également fausses. En 1660, le Panégyrique était prononcé aux *Feuillants* par l'évêque de Dax, Guillaume le Boux (1). Quant à la Reine-Mère, Anne d'Autriche, elle était absente de Paris depuis le 3 juillet 1659; elle allait aux frontières d'Espagne négocier la paix et le mariage du Roi, son fils, avec Marie-Thérèse, et ne rentrait à Paris que le 19 juillet 1660 : elle ne pouvait donc pas s'y trouver le 19 mars de la même année (2). Ledieu a confondu le premier Panégyrique : *Quæsivit sibi Deus*, dont il semble n'avoir eu aucune connaissance, et que Bossuet, comme nous l'avons déjà vu, prononça aux *Feuillants* le 19 mars 1657, avec celui-ci, le seul dont le secrétaire oublieux ou mal renseigné fasse mention. Il a ainsi brouillé ensemble le temps, le lieu et le sujet du discours. Notre panégyrique, le *Depositum custodi*, comme on l'appela alors, fut incontestablement prêché aux Grandes-Carmélites le 19 mars 1659. Nous en avons pour garant authentique le gazetier Jean Loret, auditeur de l'archidiacre de Metz, qui, trois jours après, disait dans sa *Muse historique*, lettre du 22 mars 1659:

L'abbé Bossuet, esprit rare,
Qu'aux plus éloquents on compare,
Mercredy, jour de saint Joseph,
Aux *carmélites*, dans la nef,
Fit un sermon si mémorable
Qu'il passa pour incomparable.

Il célèbre ensuite dans son style l'affluence et la dignité de l'auditoire, *et mesme notre auguste reine* (3)

J'ai déjà dit comment on a, mal à propos, supposé que Bossuet répétait ici le panégyrique prononcé deux ans auparavant dans l'église des *Feuillants*. L'erreur vient probablement d'une fausse interprétation donnée aux paroles de l'orateur. Quand Bossuet dit à la reine : « Il lui plaît d'ouïr de ma bouche ce panégyrique du grand saint Joseph : elle m'ordonne de rappeler en mon souvenir des idées que le temps avait effacées », il ne veut point parler du discours (*Quæsivit sibi Deus*) prononcé deux ans auparavant, *le temps n'en aurait pas effacé le souvenir*; mais de celui-ci (*Depositum custodi*), déjà depuis longtemps prêché à Metz, et aujourd'hui redemandé par la reine à Bossuet, deux jours seulement avant la fête, ainsi que Bossuet lui-même nous en avertit dans une *variante* dont il a supprimé ensuite l'expression trop formelle, mais qui nous met au courant des volontés de la reine, désireuse d'entendre un orateur qu'elle aurait tant admiré à Metz, dans le Panégyrique de sainte Thérèse.

(1) Jean Loret, *Muse historique*, lettre du 20 mars 1660.
(2) *Gazette de France*, 5 juillet 1659-24 juillet 1660.
(3) Cf. Floquet, *Etudes* t. 2, l. 6, p. 7-9.

Depositum custodi.
Gardez le dépôt. I *Timoth.*, VI, 20.

C'est une opinion reçue et un sentiment commun parmi tous les hommes, que le dépôt a quelque chose de saint, et que nous le devons conserver à celui qui nous le confie, non-seulement par fidélité, mais encore par une espèce de religion. Aussi apprenons-nous du grand saint Ambroise, au second livre de ses *Offices* [1], que c'était une pieuse coutume établie parmi les fidèles, d'apporter aux évêques et à leur clergé ce qu'ils voulaient garder avec plus de soin pour le mettre auprès des autels, par une sainte persuasion qu'ils savaient qu'ils ne pouvaient mieux placer leurs trésors qu'où Dieu même confie les siens, c'est-à-dire ses sacrés mystères. Cette coutume s'était introduite dans l'Eglise par l'exemple de la Synagogue ancienne. Nous lisons dans l'histoire sainte que le temple auguste de Jérusalem était le lieu du dépôt des Juifs; et nous apprenons des auteurs profanes [1] que les païens faisaient cet honneur à leurs fausses divinités, de mettre leurs dépôts dans leurs temples et de les confier à leurs prêtres : comme si la nature nous enseignait que l'obligation du dépôt ayant quelque chose de religieux, il ne pouvait être mieux placé que dans les lieux où l'on révère la Divinité et entre les mains de ceux que la religion consacre.

Mais s'il y eut jamais un dépôt qui méritât d'être appelé saint et d'être ensuite gardé saintement, c'est celui dont je dois parler et que le providence du Père éternel commet à la foi du juste Joseph : si bien que sa maison me paraît

[1] Cap. XXIX.

[1] Herodian., *Hist.*, lib. I.

un temple, puisqu'un Dieu y daigne habiter et s'y est mis lui-même en dépôt, et Joseph a dû être consacré pour garder ce sacré trésor. En effet il l'a été, chrétiens ; son corps l'a été par la continence, et son âme par tous les dons de la grâce.

Madame,

Comme les vertus sont modestes et élevées dans la retenue, elles ont honte de se montrer elles-mêmes ; et elles savent que ce qui les rend plus recommandables, c'est le soin qu'elles prennent de se cacher, de peur de ternir par l'ostentation et par une lumière empruntée l'éclat naturel et solide que leur donne la pudeur qui les accompagne. Il n'y a que l'obéissance dont on se peut glorifier sans crainte : elle est la seule entre les vertus que l'on ne blâme point de se produire, et dont on se peut vanter hardiment sans que la modestie en soit offensée. C'est pour cette raison, Madame, que je supplie Votre Majesté de permettre que je publie hautement les soumissions que je rends aux commandements que j'ai reçus d'elle. Il lui plaît d'ouïr de ma bouche ce panégyrique du grand saint Joseph[1] : elle m'ordonne de rappeler en mon souvenir des idées que le temps avait effacées. J'y aurais de la répugnance, si je ne croyais manquer de respect en rougissant de dire ce que Votre Majesté veut entendre. Il ne faut donc point étudier d'excuses ; il ne faut point se plaindre du peu de loisir, ni peser soigneusement les motifs pour lesquels Votre Majesté me donne cet ordre[2]. L'obéissance est trop curieuse, qui cherche les causes du commandement. Il ne lui appartient pas d'avoir des yeux, si ce n'est pour considérer son devoir : elle doit chérir son aveuglement, qui la fait marcher avec sûreté. Votre Majesté verra donc Joseph dépositaire du Père éternel : il est digne de ce titre auguste, auquel il s'est préparé par tant de vertus. Mais n'est-il pas juste, Madame, qu'après vous avoir témoigné mes soumissions, je demande à Dieu cette fermeté qu'il promet[3] aux prédicateurs de son Evangile, et qui bien loin de se rabaisser devant les monarques du monde, y doit paraître avec plus de force.

Je m'adresse à vous, divine Marie, pour m'obtenir de Dieu cette grâce : j'espère tout de votre assistance, lorsque je dois célébrer la gloire de votre Epoux. O Marie, vous avez vu les effets de la grâce qui l'a rempli, et j'ai besoin de votre secours pour les faire entendre à ce peuple. Quand est-ce qu'on peut espérer de vous des intercessions plus puissantes, qu'où il s'agit du pudique Epoux que le Père vous a choisi pour conserver cette pureté qui vous est si chère et si précieuse? Nous recourons donc à vous, ô Marie, en vous saluant avec l'ange et disant[1] : *Ave, Maria.*

Dans le dessein que je me propose d'appuyer les louanges de saint Joseph, non point sur des conjectures douteuses, mais sur une doctrine solide tirée des Ecritures divines et des Pères leurs interprètes fidèles, je ne puis rien faire de plus convenable à la solennité de cette journée, que de vous représenter ce grand Saint comme un homme que Dieu choisit parmi tous les autres, pour lui mettre en main son trésor et le rendre ici-bas son dépositaire. Je prétends vous faire voir aujourd'hui que comme rien ne lui convient mieux, il n'est rien aussi qui soit plus illustre ; et que ce beau titre de dépositaire nous découvrant les conseils de Dieu sur ce bienheureux patriarche, nous montre la source de toutes ses grâces et le fondement assuré de tous ses éloges.

Et premièrement, chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir combien cette qualité lui est honorable. Car si le nom de *dépositaire* emporte une marque d'estime et rend témoignage à la probité ; si pour confier un dépôt nous choisissons ceux de nos amis dont la vertu est plus reconnue, dont la fidélité est plus éprouvée, enfin les plus intimes, les plus confidents : quelle est la gloire de saint Joseph que Dieu fait dépositaire, non-seulement de la bienheureuse Marie, que sa pureté angélique rend si agréable à ses yeux, mais encore de son propre Fils, qui est l'unique espérance de notre salut : de sorte qu'en la personne de Jésus-Christ, saint Joseph est établi le dépositaire du trésor commun de Dieu et des hommes. Quelle éloquence peut égaler la grandeur et la majesté de ce titre?

Si donc, fidèles, ce titre est si glorieux et si avantageux à celui dont je dois faire aujourd'hui le panégyrique, il faut que je pénètre un si grand mystère[2] avec le secours de la grâce ; et que recherchant dans nos Ecritures ce que nous y lisons de Joseph, je fasse voir que tout se rapporte à cette belle qualité de dépositaire. En effet je trouve dans les Evangiles trois dépôts confiés au juste Joseph par la Providence divine, et j'y

[1] *Var.* : Elle a la bonté de vouloir entendre ce que Dieu m'a inspiré autrefois dans une occasion pareille. — [2] Et trouvez bon, Madame, que je dise avec tout le respect que je dois, que me donnant à peine deux jours pour rappeler à mon souvenir des idées que le temps avait effacées, il semble que Votre Majesté m'ait voulu ôter le loisir d'y joindre de nouvelles pensées. — [3] Madame, dans cette action que l'obéissance me fait entreprendre, il ne faut pas que j'oublie l'autorité sainte et apostolique que Jésus-Christ a donnée aux prédicateurs.

[1] *Var.* : Je me jette à vos pieds dans cette pensée, en disant avec tout le peuple *Ave.* — [2] Il faut que nous entrions plus parfaitement dans un mystère si admirable.

trouve aussi trois vertus qui éclatent entre les autres et qui répondent à ces trois dépôts ; c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre ; suivez s'il vous plaît attentivement.

Le premier de tous les dépôts qui a été commis à sa foi (j'entends le premier dans l'ordre des temps) c'est la sainte virginité de Marie, qu'il lui doit conserver entière sous le voile sacré de son mariage, qu'il a toujours saintement gardée ainsi qu'un dépôt sacré qu'il ne lui était pas permis de toucher. Voilà quel est le premier dépôt. Le second et le plus auguste, c'est la personne de Jésus-Christ, que le Père céleste dépose en ses mains, afin qu'il serve de père à ce saint Enfant qui n'en peut avoir sur la terre. Vous voyez déjà, chrétiens, deux grands et deux illustres dépôts confiés aux soins de Joseph ; mais j'en remarque encore un troisième, que vous trouverez admirable, si je puis vous l'expliquer clairement. Pour l'entendre, il faut remarquer que le secret est comme un dépôt. C'est violer la sainteté du dépôt que de trahir le secret d'un ami ; et nous apprenons par les lois que si vous divulguez le secret du testament que je vous confie, je puis ensuite agir contre vous comme ayant manqué au dépôt : *Depositi actione tecum agi posse*, comme parlent les jurisconsultes. Et la raison en est évidente, parce que le secret est comme un dépôt. Par où vous pouvez comprendre aisément que Joseph est dépositaire du Père éternel, parce qu'il lui a dit son secret. Quel secret ? Secret admirable, c'est l'incarnation de son Fils. Car, fidèles, vous n'ignorez pas que c'était un conseil de Dieu, de ne pas montrer Jésus-Christ au monde jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée ; et saint Joseph a été choisi, non-seulement pour le conserver, mais encore pour le cacher [1]. Aussi lisons-nous dans l'Evangéliste [2] qu'il admirait avec Marie tout ce qu'on disait du Sauveur : mais nous ne lisons pas qu'il parlât, parce que le Père éternel en lui découvrant le mystère, lui découvre le tout en secret et sous l'obligation du silence ; et ce secret, c'est un troisième dépôt que le Père ajoute aux deux autres, selon ce que dit le grand saint Bernard, que Dieu a voulu commettre à sa foi le secret le plus sacré de son cœur : *Cui tuto committeret secretissimum atque sacratissimum sui cordis arcanum* [3]. Que vous êtes chéri de Dieu, ô incomparable Joseph, puisqu'il vous confie ces trois grands dépôts, la virginité de Marie, la personne de son Fils unique, le secret de tout son mystère !

[1] *Var.* : Les apôtres étaient des lumières afin de faire voir Jésus-Christ, et saint Joseph un voile pour le couvrir jusqu'à ce que son heure fût arrivée. — [2] *Luc.*, II, 33. — [3] Super *Missus est*, hom. II, n 16.

Mais ne croyez pas, chrétiens, qu'il soit méconnaissant de ces grâces. Si Dieu l'honore par ces trois dépôts, de sa part il présente à Dieu le sacrifice de trois vertus, que je remarque dans l'Evangile. Je ne doute pas que sa vie n'ait été ornée de toutes les autres ; mais voici les trois principales que Dieu veut que nous voyons dans son Ecriture. La première, c'est sa pureté, qui paraît par sa continence dans son mariage ; la seconde, sa fidélité ; la troisième, son humilité et l'amour de la vie cachée. Qui ne voit la pureté de Joseph par cette sainte société de désirs pudiques, et cette admirable correspondance avec la virginité de Marie dans leurs noces spirituelles. La seconde [1], sa fidélité dans les soins infatigables qu'il a de Jésus, au milieu de tant de traverses qui suivent partout ce divin Enfant dès le commencement de sa vie. La troisième [2], son humilité, en ce que possédant un si grand trésor par une grâce extraordinaire du Père éternel, bien loin de se vanter de ces dons ou de faire connaître ces avantages, il se cache autant qu'il peut aux yeux des mortels, jouissant paisiblement avec Dieu du mystère qu'il lui révèle et des richesses infinies qu'il met en sa garde. Ah ! que je découvre ici de grandeurs, et que j'y découvre d'instructions importantes ! Que je vois de grandeurs dans ces dépôts, que je vois d'exemples dans ces vertus ! Et que l'explication d'un si beau sujet sera glorieux à Joseph et fructueux à tous les fidèles ! Mais afin de ne rien omettre dans une matière si importante, entrons plus avant au fond du mystère, achevons d'admirer les desseins de Dieu sur l'incomparable Joseph. Après avoir vu les dépôts, après avoir vu les vertus, considérons le rapport des uns et des autres, et faisons le partage de tout ce discours.

Pour garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, quelle vertu est nécessaire à Joseph ? Une pureté angélique, qui puisse en quelque sorte répondre à la pureté de sa chaste épouse. Pour conserver le Sauveur Jésus parmi tant de persécutions qui l'attaquent dès son enfance, quelle vertu demanderons-nous ? Une fidélité inviolable, qui ne puisse être ébranlée par aucuns périls. Enfin pour garder le secret qui lui a été confié, quelle vertu y emploiera-t-il, sinon cette humilité admirable, qui appréhende les yeux des hommes, qui ne veut pas se montrer au monde, mais qui aime à se cacher avec Jésus-Christ ? *Depositum custodi* : O Joseph, gardez le dépôt ; gardez la virginité de Marie ; et pour la garder dans le mariage, joignez-y votre pureté. Gardez cette vie précieuse, de laquelle dépend le salut des

[1] *Var.* : Combien paraît la seconde. — [2] Enfin qui ne remarque la troisième.

hommes; et employez à la conserver parmi tant de difficultés la fidélité de vos soins. Gardez le secret du Père éternel : il veut que son Fils soit caché au monde; servez-lui d'un voile sacré, et enveloppez-vous avec lui dans l'obscurité qui le couvre, par l'amour de la vie cachée. C'est ce que je me propose de vous expliquer avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour comprendre solidement combien Dieu honore le grand saint Joseph lorsque sa providence dépose en ses mains la virginité de Marie, il importe [1] que nous entendions avant toutes choses combien cette virginité est chérie du Ciel, combien elle est utile à la terre [2]; et ainsi nous jugerons aisément par la qualité du dépôt de la dignité du dépositaire. Mettons donc cette vérité dans son jour, et faisons voir par les saintes Lettres combien la virginité était nécessaire pour attirer Jésus-Christ au monde. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que c'était un conseil de la Providence [3], que comme Dieu produit son Fils dans l'éternité par une génération virginale, aussi quand il naîtrait dans le temps il sortît d'une mère vierge. C'est pourquoi [4] les prophètes avaient annoncé qu'une vierge concevrait un fils [5] : nos pères ont vécu dans cette espérance, et l'Evangile nous en a fait voir le bienheureux accomplissement. Mais s'il est permis à des hommes de rechercher les causes d'un si grand mystère, il me semble que j'en découvre une très-considérable; et qu'examinant la nature de la sainte virginité selon la doctrine des Pères, j'y remarque une secrète vertu qui oblige en quelque sorte le Fils de Dieu à venir au monde par son entremise.

En effet demandons aux anciens docteurs de quelle sorte ils nous définissent la virginité chrétienne. Ils nous répondront d'un commun accord que c'est une imitation de la vie des anges; qu'elle met les hommes au-dessus du corps par le mépris de tous ses plaisirs; et qu'elle élève tellement la chair qu'elle l'égale en quelque façon, si nous l'osons dire, à la pureté des esprits. Expliquez-le-nous, ô grand Augustin, et faites-nous entendre en un mot quelle estime vous faites des vierges. Voici une belle parole : *Habent aliquid jam non carnis in carne* [1]. Ils ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme : *Habent aliquid jam non carnis in carne*. Vous voyez donc que, selon ce Père, la virginité est comme un milieu entre les esprits et les corps, et qu'elle nous fait approcher des natures spirituelles ; et de là il est aisé de comprendre combien cette vertu devait avancer le mystère de l'incarnation [2]. Car qu'est-ce que le mystère de l'incarnation? C'est l'union très-étroite de Dieu et de l'homme, de la divinité avec la chair. « Le Verbe a été fait chair [3]; » dit l'Evangéliste; voilà l'union, voilà le mystère.

Mais, fidèles, ne semble-t-il pas qu'il y a trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit pur, et ainsi qu'il n'est pas possible d'unir des natures si éloignées? C'est aussi pour cette raison que la sainte virginité se met entre deux, pour les approcher par son entremise [4]. Et en effet nous voyons que la lumière, lorsqu'elle tombe sur les corps opaques, ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse ; il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons : mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature et tient quelque chose de la lumière. Ainsi nous pouvons dire, fidèles, que la divinité du Verbe éternel voulant s'unir à un corps mortel, demandait la bienheureuse entremise de la sainte virginité, qui ayant quelque chose de spirituel, a pu en quelque sorte préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Mais de peur que vous ne croyiez que je parle ainsi de moi-même, il faut que vous appreniez cette vérité d'un célèbre évêque d'Orient : c'est le grand Grégoire de Nysse, dont

[1] *Var.* : Puisque ce premier point nous doit faire voir que Dieu met entre les mains de Joseph la virginité de Marie ainsi qu'un céleste dépôt, pour entendre solidement combien il l'honore en lui confiant un si grand trésor, il importe.... — [2] Combien son prix est inestimable. — [3] Je pose donc pour fondement de tout ce discours, que le monde n'avait rien de plus précieux que la virginité de Marie, dans le temps qu'il plut au Père éternel de la confier à Joseph; et pour entendre cette vérité, suivez, s'il vous plaît, ce raisonnement. Il n'est rien de plus précieux que ce qui doit attirer Jésus-Christ au monde. C'est vous, ô virginité de Marie, qui par les chastes attraits et par la lumière céleste de votre pureté admirable, devez aller charmer le Fils du Très-Haut jusque dans le sein de son Père, et qui devez ensuite attirer au monde cet unique Rédempteur des âmes et par conséquent, chrétiens, il n'est rien de plus précieux que la virginité de Marie. Mais mettons cette vérité dans un plus grand jour; et faisons voir solidement par les saintes Lettres, combien la virginité était nécessaire pour la réparation de notre nature. Car c'était un conseil de la Providence· — [4] Il fut formé du sang d'une vierge. Jésus devait être tout l'amour des vierges, il devait être le pudique Epoux de la sainte virginité, il devait en être la gloire, et il devait aussi en être le fruit et venir au monde par son entremise. C'est pourquoi, etc. — [5] *Isa.*, VII, 14.

[1] *De sancta Virginit.*, n. 12.

[2] *Var.* . Et qu'elle rend en quelque sorte la chair spirituelle; et de là il est aisé de comprendre combien son entremise était nécessaire au mystère. — [3] Et qu'il n'est pas possible d'unir des natures si éloignés, s'il ne met auparavant entre elles deux quelque chose qui les rapproche : je veux dire qu'il ne semble pas que la chair puisse aspirer à la gloire de toucher de si près la Divinité, si elle n'y est auparavant préparée par quelque excellente disposition, si elle ne reçoit quelque qualité qui l'approche en quelque façon des esprits. Mais qui lui peut donner ce bel avantage, si ce n'est la virginité, qui tient en quelque façon de l'homme et de l'ange. — [4] *Joan.*, I, 14.

je vous rapporte les propres paroles tirées fidèlement de son texte. C'est, dit-il, la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes : c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel ; et étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde par son entremise des choses si éloignées par nature : *Quæ adeo natura distant, ipsa intercedens sua virtute conciliat adducitque in concordiam* [1].

Peut-on confirmer en termes plus clairs la vérité que je prêche ? Et par là ne voyez-vous pas, et la dignité de Marie, et celle de Joseph son fidèle époux ? Vous voyez la dignité de Marie [2], en ce que sa virginité bienheureuse a été choisie dès l'éternité pour donner Jésus-Christ au monde ; et vous voyez la dignité de Joseph, en ce que cette pureté de Marie, qui a été si utile à notre nature, a été confiée à ses soins et que c'est lui qui conserve au monde une chose si nécessaire. O Joseph, gardez ce dépôt : *Depositum custodi*. Gardez chèrement ce sacré dépôt de la pureté de Marie. Puisqu'il plaît au Père éternel de garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, elle ne se peut plus conserver sans vous ; et aussi votre pureté est devenue en quelque sorte nécessaire au monde, par la charge glorieuse qui lui est donnée de garder celle de Marie [3].

C'est ici qu'il faut vous représenter un spectacle qui étonne toute la nature ; je veux dire ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde. Mais qui prendrai-je pour mon conducteur dans une entre-

[1] *De Virginit.*, cap. II.

[2] *Var.* : Et de là je tire cette conséquence : Un Dieu devait venir sur la terre ; mais la sainte virginité le devait attirer du ciel : un Dieu devait prendre une chair humaine : mais cette chair devait être ornée de toute la pureté d'un sang virginal; un Dieu devait avoir une mère, mais la sainte virginité lui devait purifier cette mère, afin que le Saint-Esprit pût se répandre sur son chaste corps. C'est pourquoi le grand saint Ambroise applique à la pureté de Marie ce passage d'un saint prophète; *Ascendit Dominus super nubem levem*. Quelle est, dit-il, cette nuée légère sur laquelle Dieu s'est fait porter ? C'est la virginité de Marie, qui ne sent point la corruption de la chair, ni le poids de ses convoitises C'est, fidèles, que le Dieu Verbe s'est fait porter, quand il a voulu descendre du ciel ; et c'est cette belle nuée qui a plu le Juste : *Nubes pluant Justum*. Et par cette doctrine évangélique, nous découvrons d'une même vue et la dignité de Marie, etc. — [2] Car puisque c'était un conseil de Dieu de ne pas découvrir aux hommes le miracle de sa grossesse, jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée : qui ne voit manifestement que c'était une suite de ce conseil, de conserver la virginité de Marie sous le voile du mariage, pour la mettre à couvert de la calomnie durant le temps qu'il plairait à Dieu de cacher un si grand mystère ? Et pour exécuter ce dessein, de protéger sa virginité par l'honnêteté nuptiale, ne lui fallait-il pas trouver un époux dont la pureté angélique pût en quelque sorte répondre à la sienne, et qui fût digne de vivre avec elle dans une sainte société de désirs tout spirituels ? Joseph est choisi par la Providence pour accomplir un si grand mystère ; et ainsi la pureté de ce Saint est devenue en quelque sorte nécessaire au monde, par la charge qui lui est donnée de conserver celle de Marie.

prise si difficile, sinon l'incomparable Augustin, qui traite si divinement ce mystère ? Ecoutez ce savant évêque [1], et suivez exactement sa pensée. Il remarque avant toutes choses qu'il y a trois liens dans le mariage : il y a premièrement le sacré contrat par lequel ceux que l'on unit se donnent entièrement l'un à l'autre ; il y a secondement l'amour conjugal par lequel ils se vouent mutuellement un cœur, qui n'est plus capable de se partager et qui ne peut brûler d'autres flammes ; il y a enfin les enfants qui sont un troisième lien, parce que l'amour des parents venant pour ainsi dire à se rencontrer dans ces fruits communs de leur mariage, l'amour se lie par un nœud plus ferme.

Saint Augustin trouve ces trois choses dans le mariage de saint Joseph, et il nous montre que tout y concourt à garder la virginité [2]. Il y trouve premièrement le sacré contrat par lequel ils se sont donnés l'un à l'autre, et c'est là qu'il faut admirer le triomphe de la pureté dans la vérité de ce mariage. Car Marie appartient à Joseph, et Joseph à la divine Marie ; si bien que leur mariage est très-véritable, parce qu'ils se sont donnés l'un à l'autre. Mais de quelle sorte se sont-ils donnés ? Pureté, voici ton triomphe. Ils se donnent réciproquement leur virginité, et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit ? De se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Ni l'un ni l'autre n'en peut disposer, et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques ; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin [3], que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables, en cela même qu'elles sont plus saintes.

Qui pourrait maintenant vous dire quel devait être l'amour conjugal de ces bienheureux mariés ? Car, ô sainte virginité, vos flammes sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus pures et plus dégagées ; et le feu de la convoitise, qui est allumé dans nos corps, ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrasements des esprits que l'amour de la pureté lie ensemble. Je

[1] *De Genes. ad litt.*, lib. IX, cap. VII, n. 12. — [2] *Contra Julian.*, lib. V, cap. XII, n. 46. — [3] *De Nupt. et Concup.*, lib. I, n. 12.

ne chercherai pas des raisonnements pour prouver cette vérité ; mais je l'établirai par un grand miracle que j'ai lu dans saint Grégoire de Tours [1], au premier livre de son Histoire. Le récit vous en sera agréable, et du moins il relâchera vos attentions. Il dit que deux personnes de condition et de la première noblesse d'Auvergne, ayant vécu dans le mariage avec une continence parfaite, passèrent à une vie plus heureuse et que leurs corps furent inhumés en deux places assez éloignées. Mais il arriva une chose étrange: ils ne purent pas demeurer longtemps dans cette dure séparation ; et tout le monde fut étonné qu'on trouvât tout à coup leurs tombeaux unis, sans que personne y eût mis la main. Chrétiens, que signifie ce miracle? Ne vous semble-t-il pas que ces chastes morts se plaignent de se voir ainsi éloignés ? Ne vous semble-t-il pas qu'ils nous disent (car permettez-moi de les animer et de leur prêter une voix, puisque Dieu leur donne le mouvement) ; ne vous semble-t-il pas qu'ils vous disent : Et pourquoi a-t-on voulu nous séparer? Nous avons été si longtemps ensemble, et nous y avons toujours été comme morts, parce que nous avons éteint tout le sentiment des plaisirs mortels ; et étant accoutumés depuis tant d'années à être ensemble comme des morts, la mort ne nous doit pas désunir. Aussi Dieu permit qu'ils se rapprochèrent, pour nous montrer par cette merveille que ce ne sont pas les plus belles flammes que celles où la convoitise se mêle ; mais que deux virginités bien unies par un mariage spirituel en produisent de bien plus fortes, et qui peuvent, ce semble, se conserver sous les cendres mêmes de la mort. C'est pourquoi Grégoire de Tours, qui a décrit cette histoire, ajoute que les peuples de cette contrée appelaient ordinairement ces sépulcres les sépulcres des deux amants, comme si ces peuples eussent voulu dire que c'étaient de véritables amants, parce qu'ils s'aimaient par l'esprit.

Mais où est-ce que cet amour si spirituel s'est jamais trouvé si parfait que dans le mariage de saint Joseph ? C'est là que l'amour était tout céleste, puisque toutes ses flammes et tous ses désirs ne tendaient qu'à conserver la virginité, et il est aisé de l'entendre. Car dites-nous, ô divin Joseph, qu'est-ce que vous aimez en Marie ? Ah ! sans doute , ce n'était pas la beauté mortelle , mais cette beauté cachée et intérieure, dont la sainte virginité faisait le principal ornement. C'était donc la pureté de Marie qui faisait le chaste objet de ses feux ; et plus il aimait cette pureté , plus il la voulait conserver, premièrement en sa sainte épouse, et secondement en lui-même, par une entière unité de cœur : si bien que son amour conjugal se détournant du cours ordinaire, se donnait et s'appliquait tout entier à garder la virginité de Marie. O amour divin et spirituel ! Chrétiens , n'admirez-vous pas comme tout concourt dans ce mariage à conserver ce sacré dépôt ! Leurs promesses sont toutes pures, leur amour est tout virginal : il reste maintenant à considérer ce qu'il y a de plus admirable ; c'est le fruit sacré de ce mariage, je veux dire le Sauveur Jésus.

Mais il me semble vous voir étonnés de m'entendre prêcher si assurément que Jésus est le fruit de ce mariage. Nous comprenons, direz-vous, que l'incomparable Joseph est père de Jésus-Christ par ses soins ; mais nous savons qu'il n'y a point de part à sa bienheureuse naissance. Comment donc nous assurez-vous que Jésus est le fruit de ce mariage ? Cela peut-être paraît impossible : toutefois si vous rappelez à votre mémoire tant de vérités importantes que nous avons , ce me semble , si bien établies , j'espère que vous m'accorderez aisément que Jésus, ce bénit enfant, est sorti en quelque manière de l'union virginale de ces deux époux. Car , fidèles, n'avons-nous pas dit que c'est la virginité de Marie qui a attiré Jésus-Christ du ciel ? Jésus n'est-il pas cette fleur sacrée que la virginité a poussé ? n'est-il pas le fruit bienheureux que la virginité a produit ? Oui , certainement, nous dit saint Fulgence, « il est le fruit, il est l'ornement, il est le prix et la récompense de la sainte virginité : » *Sanctæ virginitatis fructus, decus et munus* [1]. C'est à cause de sa pureté que Marie a plu au Père éternel; c'est à cause de sa pureté que le Saint-Esprit se répand sur elle et recherche ses embrassements, pour la remplir d'un germe céleste. Et par conséquent ne peut-on pas dire que c'est sa pureté qui la rend féconde. Que si c'est sa pureté qui la rend féconde, je ne craindrai plus d'assurer que Joseph a part à ce grand miracle. Car si cette pureté angélique est le bien de la divine Marie, elle est le dépôt du juste Joseph.

Mais je passe encore plus loin, chrétiens; permettez-moi de quitter mon texte et d'enchérir sur mes premières pensées, pour vous dire que la pureté de Marie n'est pas seulement le dépôt, mais encore le bien de son chaste époux. Elle est à lui par son mariage, elle est à lui par les chastes soins par lesquels il l'a conser-

[1] *Histor. Franc.*, lib. I, n. 42.

[1] *Ad Prob.*, epist. III, n. 6.

vée. O féconde virginité ! si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph la conserve, et tous deux la présentent au Père éternel comme un bien gardé par leurs soins communs. Comme donc il a tant de part à la sainte virginité de Marie, il en prend aussi au fruit qu'elle porte : c'est pourquoi Jésus est son Fils, non pas à la vérité par la chair, mais il est son Fils par l'esprit à cause de l'alliance virginale qui le joint avec sa mère. Et saint Augustin l'a dit en un mot : *Propter quod fidele conjugium parentes Christi vocari ambo meruerunt*[1]. O mystère de pureté ! ô paternité bienheureuse ! ô lumières incorruptibles qui brillent de toutes parts dans ce mariage !

Chrétiens, méditons ces choses, appliquons-les-nous à nous-mêmes : tout se fait ici pour l'amour de nous ; tirons donc notre instruction de ce qui s'opère pour notre salut. Voyez combien chaste, combien innocente est la doctrine du christianisme. Jamais ne comprendrons-nous quels nous sommes? Quelle honte, que nous nous souillions tous les jours par toutes sortes d'impuretés, nous qui avons été élevés parmi des mystères si chastes ? Et quand est-ce que nous entendrons quelle est la dignité de nos corps, depuis que le Fils de Dieu en a pris un semblable ? « Que la chair se soit jouée, dit Tertullien, ou plutôt qu'elle se soit corrompue, avant qu'elle eût été recherchée par son maître; elle n'était pas digne du don de salut, ni propre à l'office de la sainteté. Elle était encore en Adam tyrannisée par ses convoitises, suivant les beautés apparentes, et attachant toujours ses yeux à la terre. Elle était impure et souillée, parce qu'elle n'était pas lavée au baptême. Mais depuis qu'un Dieu en se faisant homme n'a pas voulu venir en ce monde, si la sainte virginité ne l'y attirait ; depuis que trouvant au-dessous de lui-même la sainteté nuptiale, il a voulu avoir une Mère vierge, et qu'il n'a pas cru que Joseph fût digne de prendre le soin de sa vie, s'il ne s'y préparait par la continence ; depuis que, pour laver notre chair, son sang a sanctifié une eau salutaire où elle peut laisser toutes les ordures de sa première nativité : nous devons entendre, fidèles, que depuis ce temps-là la chair est toute autre. Ce n'est plus cette chair formée de la boue et engendrée par la convoitise ; c'est une chair refaite et renouvelée par une eau très-pure et par l'Esprit-Saint[2]. » Donc, mes Frères, respectons nos corps qui sont les membres de Jésus-Christ, gardons-nous de prostituer à l'impureté cette chair, que le baptême a faite vierge. « Possédons nos vaisseaux en honneur et non pas dans ces passions ignominieuses que notre brutalité nous inspire, comme les Gentils qui n'ont pas de Dieu. Car Dieu ne nous appelle pas à l'impureté, mais à la sanctification[1] » en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Honorons par la continence cette sainte virginité qui nous a donné le Sauveur, qui a rendu sa Mère féconde, qui a fait que Joseph a part à cette fécondité bienheureuse et l'élève, si je l'ose dire, jusqu'à être le père de Jésus-Christ même. Mais, fidèles, après avoir vu qu'il contribue en quelque façon à la naissance de Jésus-Christ en gardant la pureté de sa sainte Mère ; voyons maintenant ses soins paternels, et admirons la fidélité par laquelle il conserve ce divin Enfant que le Père céleste lui a confié ; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Ce n'est pas assez au Père éternel d'avoir confié à Joseph la virginité de Marie : il lui prépare quelque chose de plus relevé ; et, après avoir commis à sa foi cette sainte virginité qui doit donner Jésus-Christ au monde, comme s'il avait dessein d'épuiser sa libéralité infinie en faveur de ce patriarche, il va mettre en ses mains Jésus-Christ lui-même, il veut le conserver par ses soins. Mais si nous pénétrons le secret, si nous entrons au fond du mystère, c'est là, fidèles, que nous trouverons quelque chose de si glorieux au juste Joseph, que nous ne pourrons jamais assez le comprendre. Car Jésus, ce divin Enfant, sur lequel Joseph a toujours les yeux et qui fait l'admirable sujet de ses saintes inquiétudes, est né sur la terre comme un orphelin, et il n'a point de père en ce monde. C'est pourquoi saint Paul dit qu'il est sans père : *Sine patre*[2]. Il est vrai qu'il en a un dans le ciel ; mais à voir comme il l'abandonne, il semble que ce Père ne le connaît plus. Il s'en plaindra un jour sur la croix, lorsque l'appelant son Dieu et non pas son Père, « Et pourquoi, dira-t-il, m'abandonnez-vous[3] ? » Mais ce qu'il a dit en mourant, il pouvait le dire dès sa naissance, puisque dès ce premier moment son Père l'expose aux persécutions et commence à l'abandonner aux injures. Tout ce qu'il fait en faveur de ce Fils unique pour montrer qu'il ne l'oublie pas, du moins ce qui paraît à nos yeux, c'est de le mettre en la garde d'un homme mortel qui conduira sa pénible enfance ; et Joseph est choisi pour ce ministère. Que fera ici ce saint homme? Qui pourrait dire avec quelle joie il reçoit cet abandonné, et comme il s'offre de tout son cœur

[1] *De Nupt. et Concup.*, lib. I, ubi supra — [2] *De Pudicit.*, n. 6.

[1] *Thess.*, IV, 4, 5, 7. — [2] *Hebr.*, VII, 3. — [3] *Matth.*, XXVII, 46.

pour être le père de cet orphelin ? Depuis ce temps-là, chrétiens, il ne vit plus que pour Jésus-Christ, il n'a plus de soin que pour lui ; il prend pour ce Dieu [1] un cœur et des entrailles du père ; et ce qu'il n'est pas par nature, il le devient par affection.

Mais afin que vous soyez convaincus de la vérité d'un si grand mystère et si glorieux à Joseph, il faut vous le montrer par les Ecritures, et pour cela vous exposer une belle réflexion de saint Chrysostome. Il remarque dans l'Evangile que partout Joseph y paraît en père. C'est lui qui donne le nom à Jésus, comme les pères le donnaient alors; c'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'Enfant, et c'est à lui qu'il annonce le temps du retour. Jésus le révère et lui obéit : c'est lui qui dirige toute sa conduite comme en ayant le soin principal, et partout il nous est montré comme père. D'où vient cela, dit saint Chrysostome? En voici la raison véritable. C'est, dit-il[2], que c'était un conseil de Dieu, de donner au grand saint Joseph tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité : ὅπερ ἐστὶ πατρὸς ἴδιον, οὐ λυμαινόμενον τὸ τῆς παρθενίας ἀξίωμα, τοῦτό σοι δίδωμι.

Je ne sais si je comprends bien toute la force de cette pensée, mais voici, si je ne me trompe, ce que veut dire ce grand évêque. Et premièrement supposons pour certain que c'est la sainte virginité qui empêche que le Fils de Dieu, en se faisant homme, ne choisisse un père mortel. En effet Jésus-Christ venant sur la terre, pour se rendre semblable aux hommes, comme il voulait bien avoir une mère, il ne devait pas refuser, ce semble, d'avoir un père tout ainsi que nous, et de s'unir encore à notre nature par le nœud de cette alliance. Mais la sainte virginité s'y est opposée, parce que les prophètes lui avaient promis qu'un jour le Sauveur la rendrait féconde; et puisqu'il devait naître d'une vierge mère, il ne pouvait avoir de père que Dieu. C'est par conséquent la virginité qui empêche la paternité de Joseph. Mais peut-elle l'empêcher jusqu'à ce point que Joseph n'y ait plus de part et qu'il n'ait aucune qualité de père ? Nullement, dit saint Chrysostome ; car la sainte virginité ne s'oppose qu'aux qualités qui la blessent ; et qui ne sait qu'il y en a dans le nom de père qui ne choquent pas la pudeur, et qu'elle peut avouer pour siennes ? Ces soins, cette tendresse, cette affection, cela blesse-t-il la virginité ? Voyez donc le secret de Dieu, et l'accommodement qu'il invente dans ce différend mémorable entre la paternité de Joseph et la pureté virginale. Il partage la paternité, et il veut que la virginité fasse le partage. Sainte pureté, lui dit-il, vos droits vous seront conservés. Il y a quelque chose dans le nom de père que la virginité ne peut pas souffrir ; vous ne l'aurez pas, ô Joseph. Mais tout ce qui appartient à un père sans que la virginité soit intéressée [1] : Voilà, dit-il, ce que je vous donne : *Hoc tibi do, quod salva virginitate paternum esse potest.* Et par conséquent, chrétiens, Marie ne concevra pas de Joseph, parce que la virginité y serait blessée; mais Joseph partagera avec Marie ces soins, ces veilles, ces inquiétudes, par lesquelles elle élèvera ce divin Enfant ; et il ressentira pour Jésus cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

Mais peut-être vous demanderez où il prendra ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas ? Ces inclinations naturelles peuvent-elles s'acquérir par choix, et l'art peut-il imiter ce que la nature écrit dans les cœurs? Si donc saint Joseph n'est pas père, comment aura-t-il un amour de père ? C'est ici qu'il nous faut entendre que la puissance divine agit en cette œuvre. C'est par un effet de cette puissance que saint Joseph a un cœur de père ; et si la nature ne le donne pas, Dieu lui en fait un de sa propre main. Car c'est de lui dont il est écrit qu'il tourne où il lui plaît les inclinations. Pour l'entendre il faut remarquer une belle théologie que le Psalmiste nous a enseignée, lorsqu'il dit que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes: *Qui finxit singillatim corda eorum* [2]. Ne vous persuadez pas, chrétiens, que David regarde le cœur comme un simple organe du corps [3], que Dieu forme par sa puissance comme toutes les autres parties qui composent l'homme [4]. Il veut dire quelque chose de singulier : il considère le cœur en ce lieu comme principe de l'inclination; et il le regarde dans les mains de Dieu comme une terre molle et humide, qui cède et qui obéit aux mains du potier et reçoit de lui sa figure. C'est ainsi, nous dit le Psalmiste, que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes.

Qu'est-ce à dire, *en particulier* ? Il fait un cœur de chair dans les uns, quand il les amollit par la charité ; un cœur endurci dans les autres, lorsque retirant ses lumières par une juste punition de leurs crimes, il les abandonne au sens réprouvé. Ne fait-il pas dans tous les fidèles, non un cœur d'esclave, mais un cœur d'enfant, quand il envoie en eux l'esprit de son Fils ? Les apôtres tremblaient au moindre péril; mais Dieu leur fait un cœur tout nouveau, et leur courage devient invincible. Quels étaient les sen-

[1] *Var.* Pour ce saint Enfant. — [2] *In Matth.*, hom. IV, n. 6.

[1] *Var.* : En soit offensée. — [2] *Psal.* XXXII, 15. — [3] Instrument de la vie. — [4] Les autres parties de nos corps.

timents de Saül pendant qu'il paissait ses troupeaux ! Ils étaient sans doute bas et populaires. Mais Dieu en le mettant sur le trône, lui change le cœur par son onction : *Immutavit Dominus cor Saül*[1] ; et il reconnaît incontinent qu'il est roi. D'autre part, les Israélites considéraient ce nouveau monarque comme un homme de la lie du peuple ; mais la main de Dieu leur touchant le cœur : *Quorum Deus tetigit corda* [2], aussitôt ils le voient plus grand et ils se sentent émus, en le regardant, de cette crainte respectueuse que l'on a pour ses souverains : c'est que Dieu faisait en eux un cœur de sujets.

C'est donc, fidèles, cette même main qui forme en particulier tous les cœurs des hommes, qui fait un cœur de père en Joseph et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son Créateur ? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son Fils unique, a fait en quelque sorte couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils : c'est ce qui lui change le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père ; si bien que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel formé tout à coup par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle ; et il ose bien commander à celui qu'il reconnaît pour son maître.

Et après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous explique la fidélité de Joseph à garder ce sacré dépôt ? Peut-il manquer de fidélité à celui qu'il reconnaît pour son Fils unique ? De sorte qu'il ne serait pas nécessaire que je vous parlasse de cette vertu, s'il n'était important pour votre instruction que vous ne perdiez pas un si bel exemple ? Car c'est ici qu'il nous faut apprendre, par les traverses continuelles qui ont exercé saint Joseph depuis que Jésus-Christ est mis en sa garde, qu'on ne peut conserver ce dépôt sans peine, et que pour être fidèle à sa grâce il faut se préparer à souffrir. Oui certes, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Joseph et Marie étaient pauvres ; mais ils n'avaient pas encore été sans maison, ils avaient un lieu pour se retirer[3]. Aussitôt que cet enfant vient au monde, on ne trouve point de maison pour eux, et leur retraite est dans une étable. Qui leur procure cette disgrâce, sinon celui dont il est écrit que[1], « venant en son propre bien, il n'y a pas été reçu par les siens, » et qu'il n'a pas de gîte assuré où il puisse reposer sa tête[2] ? Mais n'est-ce pas assez de leur indigence ? Pourquoi leur attire-t-il des persécutions ? Ils vivaient ensemble dans leur ménage, pauvrement, mais avec douceur, surmontant leur pauvreté par leur travail assidu. Mais Jésus ne leur permet pas ce repos : il ne vient au monde que pour les troubler, et il attire tous les malheurs avec lui. Hérode ne peut souffrir que cet enfant vive : la bassesse de sa naissance n'est pas capable de le cacher à la jalousie de ce tyran. Le Ciel lui-même trahit le secret : il découvre Jésus-Christ par une étoile ; et il semble qu'il ne lui amène de loin des adorateurs, que pour lui susciter dans son pays propre un persécuteur impitoyable.

Que fera ici saint Joseph ? Représentez-vous, chrétiens, ce que c'est qu'un pauvre artisan, qui n'a point d'autre héritage que ses mains, ni d'autre fonds que sa boutique, ni d'autre ressource que son travail. Il est contraint d'aller en Egypte et de souffrir un exil fâcheux, et cela pour quelle raison ? Parce qu'il a Jésus-Christ avec lui. Cependant croyez-vous, fidèles, qu'il se plaigne de cet Enfant incommode, qui le tire de sa patrie et qui lui est donné pour le tourmenter ? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'il s'estime heureux de souffrir en sa compagnie, et que toute la cause de son déplaisir, c'est le péril du divin Enfant qui lui est plus cher que lui-même ? Mais peut-être a-t-il sujet d'espérer de voir bientôt finir ses disgrâces ? Non, fidèles ; il ne l'attend pas ; partout on lui prédit des malheurs. Siméon l'a entretenu des étranges contradictions que devait souffrir ce cher Fils : il en voit déjà le commencement, et il passe sa vie dans de continuelles appréhensions des maux qui lui sont préparés.

Est-ce assez pour éprouver sa fidélité ? Chrétiens, ne le croyez pas ; voici encore une étrange épreuve. Si c'est peu des hommes pour le tourmenter, Jésus devient lui-même son persécuteur : il s'échappe adroitement de ses mains, il se dérobe à sa vigilance, et il demeure trois jours perdu. Qu'avez-vous fait, fidèle Joseph ? Qu'est devenu le sacré dépôt que le Père céleste vous a confié ? Ah ! qui pourrait ici raconter ses plaintes ? Si vous n'avez pas encore entendu la paternité de Joseph, voyez ses larmes, voyez ses douleurs, et reconnaissez qu'il est père. Ses

[1] *I Reg.*, x, 9. — [2] *Ibid.*, 26.
[3] *Var.:* Mais au moins avaient-ils leur maison, en laquelle ils se pouvaient retirer.

[1] *Joan.*, I, 11. — [2] *Matth.*, VI, 6.

regrets le font bien connaître, et Marie a raison de dire à cette rencontre : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* [1] : « Votre père et moi vous cherchions avec une extrême douleur. » O mon fils, dit-elle au Sauveur, je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance. Il s'agit de soins et d'inquiétudes ; et c'est par là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a des inquiétudes vraiment paternelles : *Ego et pater tuus*; je le joins avec moi par la société des douleurs.

Voyez, fidèles, par quelles souffrances Jésus éprouve la fidélité, et comme il ne veut être qu'avec ceux qui souffrent. Ames molles et voluptueuses, cet Enfant ne veut pas être avec vous; sa pauvreté a honte de votre luxe ; et sa chair destinée à tant de supplices, ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère. Je vous laisse à méditer ces vérités saintes ; car pour moi je ne puis vous dire tout ce que je pense sur ce beau sujet. Je me sens appelé ailleurs, et il faut que je considère le secret du Père éternel confié à l'humilité de Joseph : il faut que nous voyons Jésus-Christ caché, et Joseph caché avec lui, et que nous nous excitions par ce bel exemple à l'amour de la vie caché.

TROISIÈME POINT.

Que dirai-je ici, chrétiens, de cet homme caché avec Jésus-Christ ? Où trouverai-je des lumières assez pénétrantes, pour percer les obscurités qui enveloppent la vie de Joseph ? Et quelle entreprise est la mienne, de vouloir exposer au jour ce que l'Ecriture a couvert d'un silence mystérieux ? Si c'est un conseil du Père éternel que son Fils soit caché au monde et que Joseph le soit avec lui, adorons les secrets de sa Providence sans nous mêler de les rechercher ; et que la vie cachée de Joseph soit l'objet de notre vénération, et non pas la matière de nos discours. Toutefois il en faut parler, puisque je sais bien que je l'ai promis ; et il sera utile au salut des âmes de méditer un si beau sujet, puisque si je n'ai rien à dire autre chose, je dirai du moins, chrétiens, que Joseph a eu cet honneur d'être tous les jours avec Jésus-Christ, qu'il a eu avec Marie la plus grande part à ses grâces ; que néanmoins Joseph a été caché, que sa vie, que ses actions, que ses vertus étaient inconnues. Peut-être apprendrons-nous d'un si bel exemple qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, qu'on peut avoir la vraie gloire sans le secours de la renommée par le seul témoignage de sa conscience : *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ* [1]; et cette pensée nous incitera à mépriser la gloire du monde : c'est la fin que je me propose.

Mais pour entendre solidement la grandeur et la dignité de la vie cachée de Joseph, remontons jusqu'au principe ; et admirons avant toutes choses la variété infinie des conseils de la Providence dans les vocations différentes. Entre toutes les vocations, j'en remarque deux dans les Ecritures, qui semblent directement opposées : la première, celle des apôtres ; la seconde, celle de Joseph. Jésus est révélé aux apôtres, Jésus est révélé à Joseph, mais avec des conditions bien contraires. Il est révélé aux apôtres pour l'annoncer par tout l'univers; il est révélé à Joseph pour le taire et pour le cacher. Les apôtres sont des lumières pour faire voir Jésus-Christ au monde ; Joseph est un voile pour le couvrir, et sous ce voile mystérieux on nous cache la virginité de Marie et la grandeur du Sauveur des âmes. Aussi nous lisons dans les Ecritures que lorsqu'on le voulait mépriser : « N'est-ce pas là, disait-on, le fils de Joseph [2] ? » Si bien que Jésus entre les mains des apôtres, c'est une parole qu'il faut prêcher: *Predicate verbum Evangelii hujus* [3] « Prêchez la parole de cet Evangile, » et Jésus entre les mains de Joseph, c'est une parole cachée, *Verbum absconditum* [4], et il n'est pas permis de la découvrir. En effet voyez-en la suite. Les divins apôtres prêchent si hautement l'Evangile, que le bruit de leur prédication retentit jusqu'au ciel [5] : et saint Paul a bien osé dire que les conseils de la sagesse divine sont venus à la connaissance des célestes puissances par l'Eglise, dit cet Apôtre, et par le ministère des prédicateurs, *Per Ecclesiam* [6] ; et Joseph au contraire entendant parler des merveilles de Jésus-Christ, il écoute, il admire et se tait.

Que veut dire cette différence ? Dieu est-il contraire à lui-même dans ces vocations opposées ? Non, fidèles, ne le croyez pas : toute cette diversité tend à enseigner aux enfants de Dieu cette vérité importante, que toute la perfection chrétienne ne consiste qu'à se soumettre. Celui qui glorifie les apôtres par l'honneur de la prédication, glorifie aussi saint Joseph par l'humilité du silence ; et par là nous devons apprendre que la gloire des chrétiens n'est pas dans les emplois éclatants, mais à faire ce que Dieu veut.

[1] *Luc.*, II, 48.

[1] II *Cor.*, I, 12. — [2] *Joan.*, VI, 42. — [3] *Act.*, V, 20. — [4] *Luc.*, XVIII, 34.
[5] *Var.* : Que la gloire en va jusqu'au ciel. — [6] *Ephes.*, III, 10.

Si tous ne peuvent pas avoir l'honneur de prêcher Jésus-Christ, tous peuvent avoir l'honneur de lui obéir ; et c'est la gloire de saint Joseph, c'est le solide honneur du christianisme. Ne me demandez donc pas, chrétiens, ce que faisait saint Joseph dans sa vie cachée : il est impossible que je vous l'apprenne, et je ne puis répondre autre chose sinon ce que dit le divin Psalmiste : « Le juste, dit-il, qu'a-t-il fa t ? » *Justus autem qui fecit* [1] ? Ordinairement la vie des pécheurs fait plus de bruit que celle des justes, parce que l'intérêt et les passions, c'est ce qui remue tout dans le monde. Les pécheurs, dit David, ont tendu leur arc, ils l'ont lâché contre les justes, ils ont détruit, ils ont renversé, on ne parle que d'eux dans le monde : *Quoniam quæ perfecisti, destruxerunt* [2]. Mais le juste, ajoute-t-il, qu'a-t-il fait ? *Justus autem qui fecit ?* Il veut dire qu'il n'a rien fait. En effet il n'a rien fait pour les yeux des hommes, parce qu'il a tout fait [3] pour les yeux de Dieu. C'est ainsi que vivait le juste Joseph. Il voyait Jésus-Christ, et il se taisait : il le goûtait, et il n'en parlait point ; il se contentait de Dieu seul, sans partager sa gloire avec les hommes. Il accomplissait sa vocation, parce que, comme les apôtres sont le ministres de Jésus-Christ découvert, Joseph était le ministre et le compagnon de sa vie cachée.

Mais, chrétiens, pourrons-nous bien dire pourquoi il faut que Jésus se cache, pourquoi cette splendeur éternelle de la face du Père céleste se couvre d'une obscurité volontaire durant l'espace de trente années? Ah ! superbe, l'ignores-tu ? homme du monde, ne le sais-tu pas ? C'est ton orgueil qui en est la cause ; c'est ton vain désir de paraître, c'est ton ambition infinie, et cette complaisance criminelle qui te fait honteusement détourner à un soin pernicieux de plaire aux hommes celui qui doit être employé à plaire à ton Dieu. C'est pour cela que Jésus se cache, il voit le désordre que ce vice produit ; il voit le ravage que cette passion fait dans les esprits, quelles racines elle y a jetées et combien elle corrompt toute notre vie depuis l'enfance jusqu'à la mort : il voit les vertus qu'elle étouffe par cett crainte lâche et honteuse de paraître sage et dévot : il voit les crimes qu'elle fait commettre, ou pour s'accommoder à la société par une damnable complaisance, ou pour satisfaire l'ambition à laquelle on sacrifie tout dans le monde. Mais, fidèles, ce n'est pas tout : il voit que ce désir de paraître détruit les vertus les plus éminentes, en leur faisant prendre le change, en substituant la gloire du monde à la place de celle du ciel, en nous faisant faire pour l'amour des hommes ce qu'il faut faire pour l'amour de Dieu. Jésus-Christ voit tous ces malheurs causés par le désir de paraître, et il se cache pour nous enseigner à mépriser le bruit et l'éclat du monde. Il ne croit pas que sa croix suffise pour dompter cette passion furieuse ; il choisit, s'il se peut, un état plus bas et où il est en quelque sorte plus anéanti [1].

Car enfin je ne craindrai pas de le dire : Mon Sauveur, je vous connais mieux à la croix et dans la honte de votre supplice, que je ne fais dans cette bassesse et dans cette vie inconnue. Quoique votre corps soit tout déchiré, que votre face soit ensanglantée [2], et que bien loin de paraître Dieu, vous n'ayez pas même la figure d'homme [3], toutefois vous ne m'êtes pas si caché et je vois, au travers de tant de nuages, quelque rayon de votre grandeur, dans cette constante résolution par laquelle vous surmontez les plus grands tourments. Votre douleur a de la dignité, puisqu'elle vous fait trouver un adorateur dans l'un des compagnons de votre supplice. Mais ici je ne vois rien que de bas ; et dans cet état d'anéantissement, un ancien a raison de dire que vous êtes injurieux à vous-même : *Adultus non gestit agnosci, sed contumeliosus insuper sibi est* [4]. Il est injurieux à lui-même, parce qu'il semble qu'il ne fait rien et qu'il est inutile au monde. Mais il ne refuse pas cette ignominie ; il veut bien que cette injure soit ajoutée à toutes les autres qu'il a souffertes, pourvu qu'en se cachant avec Joseph et l'heureuse Marie, il nous apprenne par ce grand exemple que s'il se produit quelque jour au monde, ce sera par le désir de nous profiter et pour obéir à son Père ; qu'en effet toute la grandeur consiste à nous conformer aux ordres de Dieu, de quelque sorte qu'il lui plaise disposer de nous ; et enfin que cette obscurité que nous craignons tant, est si illustre et si glorieuse, qu'elle peut être choisie même par un Dieu. Voilà ce que nous enseigne Jésus-Christ

[1] *Psal.* x, 4.
[2] *Ibid.*, — [3] *Var.* : Réservé.

[1] *Var.* : Mais, chrétiens, pourrions-nous dire pourquoi il faut que Jésus se cache, pourquoi cette splendeur... ? Pourquoi le fait-il, et que nous veut-il enseigner ? C'est qu'il voit au fond de nos cœurs combien nou sommes tyrannisés par le désir de paraître. C'est le premier vice qui se montre en l'homme, et c'est le dernier qui le quitte. Il éclate dès notre enfance, il corrompt toute notre vie, il nous suit jusqu'à la mort. Combien étouffe-t-il de vertus par cette crainte honteuse de paraître sage ? Combien fait-il faire de crimes pour satisfaire l'ambition etc. C'est donc le vice le plus dangereux et le plus enraciné dans l'esprit des hommes ; et je ne m'étonne pas, mon Sauveur, si vous vous cachez avec ceux que vous aimez le plus sur la terre, c'est-à dire avec Joseph et Marie, pour nous apprendre par ce grand exemple que le bruit et l'éclat du monde est l'objet de votre mépris, qu'il n'est point de véritable grandeur que d'obéir à Dieu notre Père, en quelque état qu'il nous veuille mettre. — [2] Défigurée — [3] A peine vous reste-t il une figure d'homme. — [4] Tertull., *de Patient.*, n. 3.

caché avec toute son humble famille, avec Marie et Joseph, qu'il associe à l'obscurité de sa vie à cause qu'ils lui sont très-chers. Prenons-y donc part avec eux, et cachons-nous avec Jésus-Christ.

Chrétiens, ne savez-vous pas que Jésus-Christ est encore caché [1] ? Il souffre qu'on blasphème tous les jours son nom, et qu'on se moque de son Evangile, parce que l'heure de sa grande gloire n'est pas arrivée. Il est caché avec son Père, et nous sommes cachés en Dieu avec lui, comme parle le divin Apôtre. Puisque nous sommes cachés avec lui, ce n'est pas en ce lieu d'exil que nous devons rechercher la gloire ; mais quand Jésus se montrera en sa majesté, ce sera alors le temps de paraître : *Cum Christus apparuerit, tunc et simul apparebimus cum illo in gloria* [2]. O Dieu qu'il fera beau paraître en ce jour où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers et devant son Père céleste ! Quelle nuit, quelle obscurité assez longue pourra nous mériter cette gloire? Que les hommes se taisent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour. Toutefois craignons, chrétiens, cette terrible parole qu'il a prononcée dans son Evangile : « Vous avez reçu votre récompense [3]. » Vous avez voulu la gloire des hommes : vous l'avez eue ; vous êtes payé ; il n'y a plus rien à attendre. O envie ingénieuse de notre ennemi, qui nous donne les yeux des hommes, afin de nous ôter ceux de Dieu ; qui par une justice [4] malicieuse s'offre à récompenser nos vertus, de peur que Dieu ne les récompense ! Malheureux, je ne veux point de ta gloire : ni ton éclat ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. J'attends ma couronne d'une main plus chère, et ma récompense d'un bras plus puissant. Quand Jésus paraîtra en sa majesté, c'est alors, c'est alors que je veux paraître.

C'est là, fidèles, que vous verrez ce que je ne puis vous dire aujourd'hui : vous découvrirez les merveilles de la vie cachée de Joseph ; vous saurez ce qu'il a fait durant tant d'années, et combien il est glorieux de se cacher avec Jésus-Christ. Ah ! sans doute il n'est pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde : c'est pourquoi il paraîtra alors, parce qu'il n'a pas paru ; il éclatera, parce qu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie ; et sa gloire sera d'autant plus grande, qu'elle est réservée pour la vie future.

Aimons donc cette vie cachée où Jésus s'est enveloppé avec Joseph. Qu'importe que les hommes nous voient ? Celui-là est follement ambitieux à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas, et c'est lui faire trop d'injure que de ne se contenter pas de l'avoir pour spectateur. Que si vous êtes dans les grandes charges et dans les emplois importants, si c'est une nécessité que votre vie soit toute publique, méditez du moins sérieusement que vous ferez enfin une mort privée, puisque tous ces honneurs ne vous suivront pas. Que le bruit que les hommes font autour de vous ne vous empêche pas d'écouter les paroles du Fils de Dieu. Il ne dit pas : Heureux ceux qu'on loue; mais il dit dans son Evangile : « Heureux ceux que l'on maudit pour l'amour de moi [1]. » Tremblez donc, dans cette gloire qui vous environne, de ce que vous n'êtes pas jugés dignes des opprobres de l'Evangile. Mais si le monde nous les refuse, chrétiens, faisons-nous-en à nous-mêmes ; reprochons-nous devant Dieu notre ingratitude et nos vanités ridicules : mettons-nous à nous-mêmes devant notre face toute la honte de notre vie : soyons du moins obscurs à nos yeux par une humble confession de nos crimes ; et participons comme nous pouvons à la confusion de Jésus, afin de participer à sa gloire. *Amen.*

MADAME,

Cette grandeur qui vous environne, empêche sans doute Votre Majesté de pouvoir goûter avec Jésus-Christ cette obscurité bienheureuse. Votre vie est dans la lumière, votre piété perce les nuages dans lesquels votre humilité veut l'envelopper. Les victoires de notre grand roi relèvent l'éclat de votre couronne ; et ce qui surpasse toutes les victoires, c'est qu'on ne parle plus par toute la France que de cette ardeur toute chrétienne avec laquelle Votre Majesté travaille à faire descendre la paix sur terre, d'où nos crimes l'ont bannie depuis tant d'années, et à rendre le calme à cet Etat après en avoir soutenu toutes les tempêtes avec une résolution si constante. Parmi tant de gloire et tant de grandeur, quelle part peut prendre Votre Majesté à l'obscurité de Jésus-Christ et aux opprobres de son Evangile ? Puisque le monde s'efforce à lui donner des louanges, où pourra-t-elle trouver de l'humiliation, si elle ne la prend d'elle-même. C'est, Madame, ce qui oblige Votre Majesté, lorsqu'elle se retire avec Dieu, de se dépouiller à ses pieds de toute cette magnificence royale, qui aussi bien s'évanouit devant lui [2], et là de se couvrir humblement la face de la

[1] *Var.* : Pratiquons cette leçon importante. Eh ! fidèles, ne voyez-vous pas que Jésus-Christ est encore caché — [2] *Coloss.*, III. 4. — [3] *Matth.*, VI, 2. — [4] Reconnaissance.

[1] *Matth.*, V, 11.
[2] *Var.* : Ne sert de rien.

sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands que de leur persuader qu'ils sont impeccables : au contraire qui ne sait pas que leur condition éminente leur apporte ce mal nécessaire, que leurs fautes ne peuvent presque être médiocres ? C'est, Madame, dans la vue de tant de périls que Votre Majesté doit s'humilier. Tous les peuples loueront sa sage conduite dans toute l'étendue de leurs cœurs ; elle seule s'accusera, elle seule se confondra devant Dieu, et participera par ce moyen aux opprobres de Jésus-Christ pour participer à sa gloire, que je lui souhaite éternelle. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT PAUL

PRÊCHÉ A PARIS, A L'HOPITAL GÉNÉRAL, LE 30 JUIN 1659, TRÈS-PROBABLEMENT

La date précise est donc incertaine : aucun témoignage contemporain ne nous la donne et le manuscrit disparu ne peut non plus nous être un guide à consulter. Restent le style et les circonstances du temps, indices dont la signification n'est pas toujours évidente. M. Lachat n'en juge pas aussi timidement, il se prononce résolûment pour 1661. « Les pressantes sollicitations» de l'orateur pour venir en aide aux pauvres marquent pour lui l'année 1651. Hélas ! nous l'avons déjà fait observer, bien d'autres années avaient eu précédemment à subir d'affreuses disettes, et, d'ailleurs, les milliers de pauvres entassés à l'Hôpital général ne réclamaient-ils pas une assistance de chaque jour ? « Mais ce qui révèle le plus clairement cette date, ajoute M. Lachat, c'est le style du discours ». « Comme si l'on pouvait, reprend très-justement M. Gandar (1), sans autre indice que le style, fixer, à une année près, la date d'un sermon de Bossuet ! » M. Floquet, attentif aux circonstances de l'époque, reporterait au contraire le panégyrique au 29 juin 1657. (2). Ce serait plutôt, dans tous les cas, le 30 juin, jour spécialement consacré à S. Paul. Mais peut-on s'arrêter à 1657 ? La circonstance de l'ouverture récente (mai 1657) de l'Hôpital général pouvait sans doute inviter S. Vincent de Paul à choisir de préférence un orateur tel que Bossuet, d'ailleurs son ami et comme son protégé, mais rien cependant ne nous en fournit la preuve. Les curieux en histoire remercîront cependant M. Floquet de leur avoir, à cette occasion, donné des détails du plus haut intérêt sur cet établissement. Qu'on nous permette d'en noter un incident remarquable. Quand fut ouvert le grand asile aux gueux et mendiants de la capitale, ils étaient au nombre de *quarante mille!* Mais lorsque, sur l'ordre de la police, ils durent venir abriter dans l'Hôpital leur misère et leurs plaies, ils prirent en masse la clé des champs : il n'en resta que *cinq mille* ! Ce qui fit dire au macaronique et joyeux gazetier, Jean Loret :

On n'a jamais vu dans Paris
Tant de gens si soudain guéris.

On le voit, la conjecture de M. Floquet est séduisante, et la critique littéraire ne saurait répugner absolument à rapprocher le Panégyrique de saint Paul de l'époque qui entendit ceux de S. Victor ou de sainte Thérèse. Néanmoins je me sens entraîné vers l'opinion de M. Gandar, qui, sous toutes réserves, propose de préférence l'année 1659. « Un discours où Bossuet parle de la simplicité avec l'accent d'une conviction passionnée » lui paraît marquer un temps où, guidé par S. Vincent de Paul, Bossuet médita dans la retraite les grands devoirs du sacerdoce (3). Une indication plus décisive nous est fournie par l'éminent critique : « La comparaison de plusieurs passages des deux discours (sur *la parole de Dieu* et notre panégyrique) où l'orateur se sert presque des mêmes termes pour exprimer les mêmes pensées, suffirait pour me confirmer dans l'opinion que le *Panégyrique de S. Paul*, si beau qu'il soit, est antérieur à 1661. » Impossible en effet de supposer que Bossuet, à quelques jours d'intervalle et devant le même auditoire, se répète mot pour mot, ou à peu près. Le lecteur peut donc maintenant, jusqu'à preuve du contraire, admettre comme très-probable la date à laquelle nous nous arrêtons. Quant à lui redire les incomparables beautés du *Panégyrique de S. Paul*, il n'entre pas dans notre plan de répéter ce qu'il sait déjà : nous n'omettrons pourtant pas de l'inviter à se ménager une jouissance nouvelle en lisant la belle analyse que M. Gandar en a donnée (4).

Les éditeurs placent à la suite du *Panégyrique* le *Précis* d'un autre discours sur le même sujet, mais d'après un autre plan. C'est un simple *canevas*. La date en est tout à fait ignorée : M. Lachat lui assigne approximativement l'année 1686. C'est possible, mais rien absolument ne nous en garantit l'exactitude. La raison sur laquelle il appuie sa conjecture ne manque pas au reste de probabilité. Bossuet évêque, quand il eut à parler à son peuple, se borna fréquemment à tracer en quelques courtes expressions le plan et à indiquer le fond des idées principales à développer. Mais que d'autres fois encore, avant son épiscopat, n'avait-il pas ainsi procédé, selon les circonstances du moment, du lieu et du sujet ? C'est pourquoi, sans rechercher davantage une date, d'ailleurs si incertaine, nous plaçons, à la suite du Panégyrique, cette esquisse d'un plan nouveau dont la mise en œuvre, si jamais Bossuet l'a essayée, dut être digne du précédent discours. Mais je n'en trouve nulle part aucune mention. Au contraire, les mémoires du temps célèbrent à l'envi et portent aux nues la beauté merveilleuse d'un plus ancien panégyrique prêché, un 25 janvier, fête de la conversion de S. Paul, dans l'église du Marais, dédiée au S. apôtre. Longtemps on parla dans la capitale avec grand enthousiasme du *Surrexit autem Saulus de terra* etc, texte de ce discours à jamais perdu, ce semble, et dont le vivant souvenir frappait encore, cinquante ans après, et ravissait d'enthousiasme Jérôme de Sainte-Marie, prédicateur distingué du dix-huitième siècle.

(1) *Bossuet orateur*, p. 266. — (2) *Etudes*, t. I, p. 414. — (3) *Bossuet orateur*, p. 266. — (4) Ibid., pp. 265-275.

Placeo mihi in infirmitatibus meis : cum enim infirmor, tunc potens sum.

Je ne me plais que dans mes faiblesses : car lorsque je me sens faible, c'est alors que je suis puissant. II *Cor.*, XII, 10

Dans le dessein que je me propose de faire aujourd'hui le panégyique du plus illustre des prédicateurs et du plus zélé des apôtres, je ne puis vous dissimuler que je me sens moi-même étonné de la grandeur de mon entreprise. Quand je rappelle à mon souvenir tant de peuples que Paul a conquis, tant de travaux qu'il a surmontés, tant de mystères qu'il a découverts

tant d'exemples qu'il nous a laissés d'une charité consommée, ce sujet me paraît si vaste, si relevé, si majestueux, que mon esprit se trouvant surpris, ne sait ni où s'arrêter dans cette étendue, ni que tenter dans cette hauteur, ni que choisir dans cette abondance, et j'ose bien me persuader qu'un ange même ne suffirait pas pour louer cet homme du troisième ciel.

Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que cet amour mêlé de respect que je sens pour le divin Paul, et duquel j'espérais de nouvelles forces dans un ouvrage qui tend à sa gloire, s'est tourné ici contre moi et a confondu longtemps mes pensées, parce que dans la haute idée que j'avais conçue de l'Apôtre je ne pouvais rien dire qui lui fût égal, et il ne me permettait rien qui fût au-dessous.

Que me reste-t-il donc, chrétiens, après vous avoir confessé ma faiblesse et mon impuissance, sinon de recourir à celui qui a inspiré à saint Paul les paroles que j'ai rapportées ? *Cùm infirmor, tunc potens sum* : « Je suis puissant, lorsque je suis faible. » Après ces beaux mots de mon grand Apôtre, il ne m'est plus permis de me plaindre ; et je ne crains pas de dire avec lui que « je me plais dans cette faiblesse, » qui me promet un secours divin : *Placeo mihi in infirmitatibus*. Mais pour obtenir cette grâce, il nous faut encore recourir à celle dans laquelle le mystère ne s'est accompli qu'après qu'elle a reconnu qu'il passait ses forces ; c'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons en disant : *Ave*.

Parmi tant d'actions glorieuses et tant de choses extraordinaires qui se présentent ensemble à ma vue, quand je considère l'histoire de l'incomparable Docteur des Gentils, ne vous étonnez pas, chrétiens, si laissant à part ses miracles et ses hautes [1] révélations, et cette sagesse toute divine et vraiment digne du troisième ciel qui paraît dans ses écrits admirables, et tant d'autres sujets illustres qui rempliraient d'abord vos esprits de nobles et magnifiques idées, je me réduis à vous faire voir les infirmités de ce grand Apôtre, et si c'est sur ce seul objet que je vous prie d'arrêter vos yeux. Ce qui m'a porté à ce choix, c'est que devant vous prêcher saint Paul, je me suis senti obligé d'entrer dans l'esprit de saint Paul lui-même et de prendre ses sentiments. C'est pourquoi l'ayant entendu nous prêcher avec tant de zèle qu'il ne se glorifie que dans ses faiblesses et que ses infirmités font sa force : *Cum enim infirmor, tunc potens sum*, je suis les mouvements qu'il m'inspire et que je médite son panégyrique, en tâchant de vous faire voir ces faiblesses toutes-puissantes par lesquelles il a établi l'Eglise, renversé la sagesse humaine, et captivé tout entendement sous l'obéissance de Jésus-Christ.

[1] *Var.* : Grandes, — belles.

Entrons donc avant toutes choses dans le sens de cette parole, et examinons les raisons pour lesquelles le divin Paul ne se croit fort que dans sa faiblesse : c'est ce qu'il m'est aisé de vous faire entendre. Il se souvenait, chrétiens, de son Dieu anéanti pour l'amour des hommes : il savait que si ce grand monde et ce qu'il enferme en son vaste sein est l'ouvrage de sa puissance, il avait fait un monde nouveau, un monde racheté par son sang et régénéré par sa mort, c'est-à-dire sa sainte Eglise, qui est l'œuvre de sa faiblesse. C'est ce que regarde saint Paul ; et après ces grandes pensées, il jette aussitôt les yeux sur lui-même. C'est là qu'il admire sa vocation : il se voit choisi dès l'éternité pour être le Prédicateur des Gentils ; et comme l'Eglise doit être formée de ces nations infidèles, dont il est ordonné l'Apôtre, il s'ensuit manifestement qu'il est le principal coopérateur de la grâce de Jésus-Christ dans l'établissement de l'Eglise.

Quels seront ses sentiments, chrétiens, dans une entreprise si haute, où la Providence l'appelle ? L'exécutera-t-il par la force ? Mais outre que la sienne n'y peut pas suffire, le Saint-Esprit lui a fait connaître que la volonté du Père céleste, c'est que cet ouvrage divin soit soutenu par l'infirmité : « Dieu, dit-il, a choisi ce qui est infirme pour détruire ce qui est puissant [1]. » Par conséquent que lui reste-t-il, sinon de consacrer au Sauveur une faiblesse soumise et obéissante, et de confesser son infirmité, afin d'être le digne ministre de ce Dieu qui étant si fort par nature, s'est fait infirme pour notre salut ? Voilà donc la raison solide pour laquelle il se considère comme un instrument inutile, qui n'a de vertu ni de force qu'à cause de la main qui l'emploie ; et c'est pour cela, chrétiens, qu'il triomphe dans son impuissance et qu'en avouant qu'il est faible, il ose dire qu'il est tout-puissant : *Cùm enim infirmor, tunc potens sum.*

Mais pour nous convaincre par expérience de la vérité qu'il nous prêche, il faut voir ce grand homme dans trois fonctions importantes du ministère qui lui est commis. Car ce n'est pas mon dessein, Messieurs, de considérer aujourd'hui saint Paul dans sa vie particulière : je me propose de le regarder dans les emplois de l'apostolat, et je les réduis à trois chefs ; la prédication, les combats, le gouvernement ecclésiastique.

[1] I *Cor.*, I, 27.

Entendez ceci, chrétiens, et voyez la liaison nécessaire de ces trois obligations dont le charge son apostolat. Car il fallait premièrement établir l'Eglise, et c'est ce qu'a fait la prédication : mais d'autant que cette Eglise naissante devait être dès son berceau attaquée [1] par toute la terre, en même temps qu'on l'établissait, il fallait se préparer à combattre; et parce qu'un si grand établissement se dissiperait de lui-même si les esprits n'étaient bien conduits après avoir si bien soutenu l'Eglise contre ceux qui l'attaquaient au dehors, il fallait la maintenir au dedans par le bon ordre de la discipline. De sorte que la prédication devait précéder, parce que la foi commence par l'ouïe; après, les combats devaient suivre, car aussitôt que l'Evangile parut, les persécutions s'élevèrent; enfin le gouvernement ecclésiastique devait assurer les conquêtes, en tenant les peuples conquis dans l'obéissance par une police toute divine.

C'est, mes Frères, à ces trois choses que se rapportent les travaux de l'Apôtre; et nous le pouvons aisément connaître par le récit qu'il en fait lui-même dans ce merveilleux chapitre XI de la *Seconde aux Corinthiens*. Il raconte premièrement ses fatigues et ses voyages laborieux : et n'est-ce pas la prédication qui les lui faisait entreprendre, pour porter par toute la terre l'Evangile du Fils de Dieu? Il raconte aussi ses périls et tant de cruelles [2] persécutions qui ont éprouvé sa constance; et voilà quels sont ses combats. Enfin il ajoute à toutes ses peines les inquiétudes qui le travaillaient dans le soin de conduire toutes les églises : *Sollicitudo omnium ecclesiarum* [3]; et c'est ce qui regarde le gouvernement.

Ainsi vous voyez en peu de paroles tout ce qui occupe l'esprit de saint Paul : il prêche, il combat, il gouverne; et, Messieurs, le pourrez-vous croire? il est faible dans tous ces emplois. Et premièrement il est assuré que saint Paul est faible en prêchant, puisque sa prédication n'est pas appuyée, ni sur la force de l'éloquence, ni sur ces doctes raisonnements que la philosophie a rendus plausibles : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis* [4]. Secondement il n'est pas moins clair qu'il est faible dans les combats, puisque, lorsque tout le monde l'attaque, il ne résiste à ses ennemis qu'en s'abandonnant à leur violence : *Facti sumus sicut oves occisionis* [5] : il est donc faible en ces deux états. Mais peut-être que parmi ses frères, où la grâce de l'apostolat et l'autorité du gouvernement lui donnent un rang si considérable, ce grand homme paraîtra plus fort? Non, fidèles, ne le croyez pas : c'est là que vous le verrez plus infirme. Il se souvient qu'il est le disciple de Celui qui a dit dans son Evangile qu'il n'est pas venu pour être servi, mais afin de se servir lui-même [1] : c'est pourquoi il ne gouverne pas les fidèles, en leur faisant supporter le joug d'une autorité superbe et impérieuse; mais il les gouverne par la charité, en se faisant infirme avec eux : *Factus sum infirmis infirmus;* et se rendant serviteur de tous : *Omnium me servum feci* [2]. Il est donc infirme partout, soit qu'il prêche, soit qu'il combatte, soit qu'il gouverne le peuple de Dieu par l'autorité de l'apostolat; et ce qui est de plus admirable, c'est qu'au milieu de tant de faiblesse il nous dit d'un ton [3] de victorieux qu'il est fort, qu'il est puissant, qu'il est invincible : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.*

Ah ! mes Frères, ne voyez-vous pas la raison qui lui donne cette hardiesse ? C'est qu'il sent le ministre de ce Dieu qui se faisant faible, n'a pas perdu sa toute-puissance. Plein de cette haute pensée, il voit sa faiblesse au-dessus de tout [4]. Il croit que ses prédications persuaderont, parce qu'elles n'ont point de force pour persuader ; il croit qu'il surmontera dans tous les combats, parce qu'il n'a point d'armes pour se défendre ; il croit qu'il pourra tout sur ses frères dans l'ordre du gouvernement ecclésiastique, parce qu'il s'abaissera à leurs pieds et se rendra l'esclave de tous par la servitude de la charité. Tant il est vrai que dans toutes choses il est puissant en ce qu'il est faible, puisqu'il met la force de persuader dans la simplicité du discours, puisqu'il n'espère vaincre qu'en souffrant, puisqu'il fonde sur sa servitude toute l'autorité de son ministère. Voilà, Messieurs, trois infirmités dans lesquelles je prétends montrer la puissance du divin Apôtre : soyez s'il vous plaît, attentifs, et considérez dans ce premier point la faiblesse victorieuse de ses prédications toutes simples.

PREMIER POINT

Je ne puis assez exprimer combien grand, combien admirable est le spectacle que je vous prépare dans cette première partie. Car c'est que les plus grands hommes de l'antiquité ont souvent désiré [5] de voir, c'est ce que je dois vous représenter : saint Paul prêchant Jésus-Christ au monde et convertissant les cœurs

[1] *Var.* : Persécutée. — [2] D'étranges. — [3] II *Cor.*, XI, 28. — [4] I *Cor.*, II, 4. — [5] *Rom.*, VIII, 36.

[1] *Matth.*, XX, 28. — [2] I *Cor.*, IX, 19, 22.
[3] *Var.* : D'un air. — [4] Il voit tout le monde au-dessous de lui. — [5] Ont désiré avec tant d'ardeur.

endurcis par ses divines prédications. Mais n'attendez pas, chrétiens, de ce céleste Prédicateur, ni la pompe ni les ornements dont se pare l'éloquence humaine. Il est trop grave et trop sérieux pour rechercher ces délicatesses; ou pour dire quelque chose de plus chrétien et de plus digne du grand Apôtre, il est trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme, pour vouloir corrompre par les vanités de l'éloquence séculière la vénérable simplicité de l'Evangile de Jésus-Christ. Mais afin que vous compreniez quel est donc ce Prédicateur destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la *Première aux Corinthiens.*

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace [1] : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique; et la raison en est évidente. Car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur. Mais de la manière que se représente le Prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée : *Præsentia corporis infirma*[2] ; et si vous considérez sa condition, il est pauvre il est méprisable et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité[3]; » d'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations !

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : « Il ne sait, dit-il, autre chose que son Maître crucifié : » *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum*[4] : c'est-à-dire qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés ? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis [5], couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Evangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu : c'est la volonté de mon Maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*[1]. C'est ici qu'il nous faut entendre les secrets de la Providence. Elevons nos esprits, Messieurs, et considérons les raisons pour lesquelles le Père céleste [2] a choisi ce Prédicateur sans éloquence et sans agrément, pour porter par toute la terre, aux Romains, aux Grecs, aux Barbares, aux petits, aux grands, aux rois mêmes, l'Evangile de Jésus-Christ.

Pour pénétrer un si grand mystère, écoutez le grand Paul lui-même, qui ayant représenté aux Corinthiens combien ses prédications avaient été simples, en rend cette raison admirable: C'est, dit-il, que « nous vous prêchons une sagesse qui est cachée, que les princes de ce monde n'ont pas reconnue : » *Sapientiam quæ abscondita est*[3]. Quelle est cette sagesse cachée ? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même. Il est la sagesse du Père; mais il est une sagesse incarnée, qui s'étant couverte volontairement de l'infirmité de la chair, s'est cachée aux grands de la terre par l'obscurité de ce voile. C'est donc une sagesse cachée, et c'est sur cela que s'appuie le raisonnement de l'Apôtre. Ne vous étonnez pas, nous dit-il, si prêchant une sagesse cachée, mes discours ne sont point ornés des lumières de l'éloquence. Cette merveilleuse faiblesse, qui accompagne la prédication, est une suite de l'abaissement par lequel mon Sauveur s'est anéanti; et comme il a été humble [4] en sa personne, il veut l'être encore dans son Evangile.

Admirable pensée de l'Apôtre, et digne certainement d'être méditée. Mettons-la donc dans un plus grand jour, et supposons avant toutes choses que le Fils éternel de Dieu avait résolu de paraître aux hommes en deux différentes manières. Premièrement il devait paraître dans la vérité de sa chair; secondement il devait paraître dans la vérité de sa parole. Car, comme il était le Sauveur de tous, il devait se montrer à tous. Par conséquent il ne suffit pas qu'il paraisse en un coin du monde : il faut qu'il se montre par tous les endroits où la volonté de son Père lui a préparé des fidèles; si bien que ce même Jésus, qui n'a paru que dans la Judée par la vérité de sa chair, sera porté par toute la terre par la vérité de sa parole.

[1] *Var.* : A donner de la force aux discours. — [2] II *Cor.*, x, 10. — [3] I *Cor.*, II, 3. — [4] *Ibid.*, 2.
[5] *Var.* : Etudiez du moins des termes choisis.

[1] I *Cor.*, II, 4.
[2] *Var.* : L'Esprit de Dieu. — [3] I *Cor.*, II, 7.
[4] *Var.* : Bas.

C'est pourquoi le grand Origène n'a pas craint de nous assurer que la parole de l'Evangile est une espèce de second corps que le Sauveur a pris pour notre salut : *Panis quem Dominus corpus suum esse dicit, verbum est nutritorium animarum* [1]. Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens ; et quelle ressemblance a-t-il pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Evangile ? Voici le fond de cette pensée : c'est que la Sagesse éternelle, qui est engendrée dans le sein du Père, s'est rendue sensible en deux sortes. Elle s'est rendue sensible en la chair qu'elle a prise au sein de Marie ; et elle se rend encore sensible par les Ecritures divines et par la parole de l'Evangile : tellement que nous pouvons dire que cette parole et ces Ecritures sont comme un second corps qu'elle prend, pour paraître encore à nos yeux. C'est là en effet que nous la voyons : ce Jésus, qui a conversé avec les apôtres, vit encore pour nous dans son Evangile, et il y répand encore pour notre salut la parole de vie éternelle.

Après cette belle doctrine, il est bien aisé de comprendre que la prédication des apôtres, soit qu'elle sorte toute vivante de la bouche de ces grands hommes, soit qu'elle coule dans leurs écrits pour y être portée aux âges suivants, ne doit rien avoir qui éclate. Car, mes Frères, n'entendez-vous pas, selon la pensée de saint Paul, que ce Jésus, qui nous doit paraître et dans sa chair et dans sa parole, veut être humble dans l'une et dans l'autre.

De là ce rapport admirable entre la personne de Jésus-Christ et la parole qu'il a inspirée. *Lac est credentibus, cibus est intelligentibus.* La chair qu'il a prise a été infirme, la parole qui le prêche est simple : nous adorons en notre Sauveur la bassesse mêlée avec la grandeur. Il en est ainsi de son Ecriture : tout y est grand et tout y est bas, tout y est riche et tout y est pauvre ; et en l'Evangile, comme en Jésus-Christ, ce que l'on voit est faible et ce que l'on croit est divin. Il y a des lumières dans l'un et dans l'autre ; mais ces lumières dans l'un et dans l'autre sont enveloppées de nuages : en Jésus par l'infirmité de la chair, et en l'Ecriture divine par la simplicité de la lettre. C'est ainsi que Jésus veut être prêché, et il dédaigne pour sa parole aussi bien que pour sa personne, tout ce que les hommes admirent.

N'attendez donc pas de l'Apôtre, ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Ecoutez ce qu'il dit lui-même : « Nous prêchons une sagesse cachée ; nous prêchons un Dieu crucifié. » Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu, qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous craignons de leur plaire [1], que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles ; faisons-leur des prédications dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse.

C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes Frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout ; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes ; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens ? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue [2] et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables *Epîtres* une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt

[1] *In Matth., Commentar.*, n. 85.

[1] *Var.* : Nous voulons leur déplaire. — [2] Je ne sais quelle vertu secrète s'est répandue.

qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où ses eaux sont précipitées [1] : ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les Ecrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire ; enfin dans ses admirables *Epîtres* elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur, où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ sous la discipline de Paul [2].

Aimons donc, aimons, chrétiens, la simplicité de Jésus, aimons l'Evangile avec sa bassesse, aimons Paul dans son style rude et profitons d'un si grand exemple. Ne regardons pas les prédications comme un divertissement de l'esprit ; n'exigeons pas des prédicateurs les agréments de la rhétorique, mais la doctrine des Ecritures. Que si notre délicatesse, si notre dégoût les contraint à chercher des ornements étrangers pour nous attirer par quelque moyen à l'Evangile du Sauveur Jésus, distinguons l'assaisonnement de la nourriture solide. Au milieu des discours qui plaisent, ne jugeons rien de digne de nous que les enseignements qui édifient [3] ; et accoutumons-nous tellement à aimer Jésus-Christ tout seul dans la pureté naturelle de ses vérités toutes saintes, que nous voyons encore régner dans l'Eglise cette première simplicité qui a fait dire au divin Apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum* : « Je suis puissant, « parce que je suis faible ; » mes discours sont forts, parce qu'ils sont simples ; c'est leur simplicité innocente qui a confondu la sagesse humaine. Mais, grand Paul, ce n'est pas assez : la puissance vient au secours de la fausse sagesse ; je vois les persécuteurs qui s'élèvent. Après avoir fait des discours où votre simplicité persuade, il faut vous préparer aux combats où votre faiblesse triomphe ; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est donc un décret de la Providence que, pour annoncer Jésus-Christ, les paroles ne suffisent pas : il faut quelque chose de plus violent pour persuader le monde endurci. Il faut lui parler par des plaies, il faut l'émouvoir par du sang ; et c'est à force de souffrir, c'est par les supplices que la religion chrétienne doit vaincre sa dureté obstinée [1]. C'est, Messieurs, cette vérité, c'est cette force persuasive du sang épanché pour le Fils de Dieu, qu'il faut maintenant vous faire comprendre par l'exemple du divin Apôtre : mais pour cela, remontons à la source.

Je suppose donc, chrétiens, qu'encore que la parole du Sauveur des âmes ait une efficace divine, toutefois sa force de persuader consiste principalement en son sang, et vous le pouvez aisément comprendre par l'histoire de son Evangile. Car qui ne sait que le Fils de Dieu, tant qu'il a prêché sur la terre, a toujours eu peu de sectateurs, et que ce n'est que depuis sa mort que les peuples ont couru à ce divin Maître ? Quel est, Messieurs, ce nouveau miracle ? Méprisé et abandonné pendant tout le cours de sa vie, il commence à régner après qu'il est mort. Ses paroles toutes divines, qui devaient lui attirer les respects des hommes, le font attacher à un bois infâme ; et l'ignominie de ce bois, qui devait couvrir ses disciples d'une confusion éternelle, fait adorer par tout l'univers les vérités de son Evangile. N'est-ce pas pour nous faire entendre que sa croix, et non ses paroles, devaient émouvoir les cœurs endurcis, et que sa force de persuader était en son sang répandu et dans ses cruelles blessures ?

La raison d'un si grand mystère mériterait bien d'être pénétrée, si le sujet que j'ai à traiter me laissait assez de loisir pour la mettre ici dans son jour. Disons seulement en peu de paroles que le Fils de Dieu s'était incarné, afin de porter sa parole en deux endroits différents : il devait parler à la terre, et il devait encore par-

[1] *Var.* : D'où il tire son origine. — [2] *Note marg.* : Elle a réprimé la fierté des Juifs, qui se glorifiaient trop insolemment des promesses faites à leurs pères ; elle a dompté l'orgueil des Gentils, qui s'enflaient des fausses grandeurs de leur vaine philosophie ; elle a humilié les uns et les autres sous la grâce de Jésus-Christ et sous sa prédication éternelle ; elle a confondu l'audace obstinée des faux zélateurs de la loi, qui voulaient charger les fidèles de ses dures obligations. — [3] *Note marg.* : Ne nous arrêtons pas aux discours qui plaisent, mais aux enseignements qui instruisent.

[1] *Var.* : C'est pourquoi Tertullien dit, et il le prouve par les exemples de l'ancienne et de la nouvelle alliance, que la foi est obligée au martyre : *Talia primordia et exempla debitricem martyrii fidem ostendunt.* « Quand la foi, dit-il, s'expose au martyre, ne croyez pas qu'elle fasse un présent ; c'est une dette dont elle s'acquitte. » Puisqu'elle vient étonner le monde par la nouveauté de sa doctrine troubler les esprits par sa hauteur, effrayer les sens par sa sévérité qu'elle se prépare à combattre. Elle est obligée au martyre, parce qu'elle doit du sang : elle en doit au divin Sauveur qui nous a donné tout le sien ; elle en doit aux vérités qu'elle prêche, qui méritent d'être confirmées par ce témoignage ; elle en doit au monde rebelle, qu'elle ne peut gagner que par ses souffrances.

ler au ciel [1]. Il devait parler à la terre par ses divines prédications ; mais il avait aussi à parler au ciel par l'effusion de son sang, qui devait fléchir sa rigueur en expiant les péchés du monde. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit que « le sang du Sauveur Jésus crie bien mieux « que celui d'Abel : » *Melius clamantem quam Abel* [2] ; parce que le sang d'Abel demande vengeance, et le sang de notre Sauveur fait descendre la miséricorde. Jésus-Christ devait donc parler à son Père aussi bien qu'aux hommes, au ciel aussi bien qu'à la terre.

Mais il faut remarquer ici un secret de la Providence : c'est que c'était au ciel qu'il fallait parler, afin que la terre fût persuadée. Et cela, pour quelle raison ? C'est que [3] la grâce divine, qui devait amollir les cœurs, devait être envoyée du ciel. Par exemple, vous avez beau semer votre grain sur cette terre toute desséchée ; vous recueillerez peu de fruit, si la pluie du ciel ne la rend féconde. Il en est à peu près de même dans la vérité que je vous explique. Lorsque mon Sauveur a parlé aux hommes, il a seulement semé sur la terre, et cette terre ingrate et stérile lui a donné peu de sectateurs : il faut donc maintenant qu'il parle à son Père ; il faut que se tournant du côté du ciel, il y porte la voix de son sang. C'est alors, Messieurs, c'est alors que la grâce tombant avec abondance, notre terre donnera son fruit : alors le ciel apaisé persuadera aisément les hommes, et la parole qu'il a semée fructifiera par tout l'univers. De là vient qu'il a dit lui-même : Quand j'aurai été élevé de terre, quand j'aurai été mis en croix, quand j'aurai répandu mon sang, je tirerai à moi toutes choses : *Omnia traham ad meipsum* [4] ; nous montrant par cette parole que sa force était en sa croix, et que son sang lui devait attirer le monde.

Cette vérité étant supposée, je ne m'étonne pas, chrétiens, que l'Eglise soit établie par le moyen des persécutions. Donnez du sang, bienheureux Apôtre [5] ; votre Maître lui donnera une voix capable d'émouvoir le ciel et la terre. Puisqu'il vous a enseigné que sa force consiste en sa croix, portez-la par toute la terre, cette croix victorieuse et toute-puissante ; mais ne la portez pas imprimée sur des marbres inanimés, ni sur des métaux insensibles : portez-la sur votre corps même et abandonnez-le aux tyrans [1], afin que leur fureur y puisse graver une image vive et naturelle de Jésus-Christ crucifié.

C'est ce qu'il va bientôt entreprendre : il ira par toute la terre. Chrétiens, pour quelle raison ? C'est afin, nous dit-il lui-même, « c'est afin de porter partout la mort et la croix de Jésus imprimée, en son propre corps : » *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* [2] ; et c'est peut-être pour cette raison qu'il a dit ces belles paroles, écrivant aux Colossiens. *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* [3]. « Je veux, dit-il, accomplir ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. » Que nous dites-vous, ô grand Paul ? Peut-il donc manquer quelque chose au prix et à la valeur infinie des souffrances de votre Maître ? Non, ce n'est pas là sa pensée. Ce grand homme n'ignore pas que rien ne manque à leur dignité : mais ce qui leur manque, dit-il, c'est que Jésus n'a souffert qu'en Jérusalem ; et comme sa force est toute en sa croix, il faut qu'il souffre par tout le monde, afin d'attirer tout le monde. C'est ce que l'Apôtre voulait accomplir. Les Juifs ont vu la croix de son Maître ; il la veut montrer aux Gentils, dont il est le Prédicateur. Il va donc dans cette pensée du levant [4] jusqu'au couchant, de Jérusalem jusqu'à Rome, portant partout sur lui-même la croix de Jésus et accomplissant ses souffrances[5], trouvant partout de nouveaux supplices, faisant partout de nouveaux fidèles, et remplissant tant de nations de son sang et de l'Evangile.

Mais je ne croirais pas, chrétiens, m'être acquitté de ce que je dois à la gloire de ce grand Apôtre, si parmi tant de grands exemples que nous donne sa belle vie, je ne choisissais quelque action illustre, où vous puissiez voir en particulier combien ses souffrances sont persuasives [5] : Considérez donc ce grand homme fouetté à Philippes par main de bourreau [6] pour y avoir prêché Jésus-Christ, puis jeté dans l'obscurité d'un cachot, ayant les pieds serrés dans du bois qui

[1] *Var.* : Disons-en seulement ce mot, que notre Sauveur Jésus-Christ étant venu au monde pour s'humilier, tant qu'il y a eu quelque ignominie à laquelle il a pu descendre, la confusion l'a suivi partout : de là vient que tous ses mystères sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche, de la bassesse de sa naissance premièrement à l'obscurité, après aux afflictions de sa vie et là enfin à sa mort honteuse. Mais c'était le terme ordonné où devaient finir ses bassesses. Comme il ne pouvait descendre plus bas, c'est là qu'il a commencé à se relever; et cette course de ses abaissements étant achevée par sa croix, il a été couronné de gloire. Aussitôt son Père céleste a donné une efficace divine au sang qu'il avait répandu ; et pour honorer ce cher Fils il a changé l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste pour attirer à lui tous les cœurs. — [2] *Hebr.*, XII, 34. — [3] *Var.* : Et la raison en est évidente, parce que..—. [4] *Joan.*, XII, 32. — [5] Donnez-en, martyrs invincibles : ce sang répandu pour le Fils de Dieu est une semence divine qui fera naître des chrétiens par tout l'univers : *Semen est sanguis Christianorum.*

[1] *Var.*, Chaste et innocente victime. abandonnez-le. — [2] II *Cor* IV, 10. — [3] *Coloss.*, I, 24.

[4] *Var.* : Ils la verront gravée sur sa chair si souvent déchirée pour le Fils de Dieu et pour la gloire de son Evangile. Il faut que ce même Jésus qu'il a persécuté autrefois en la personne de ses disciples, soit persécuté en la sienne : le sang des martyrs l'a gagné, et son sang gagnera les autres. Animé de cette pensée, il va du levant jusqu'au couchant, de Jérusalem jusqu'à Rome ; il vole de pays en pays, portant partout...

[5] *Var.* : Que sa force est dans ses souffrances, — que ses souffrances attirent les peuples. — [6] *Act.*, XVI, 23 et seq.

était entr'ouvert par force et les pressait ensuite avec violence ; qui cependant triomphant de joie de sentir si vivement en lui-même [1] la sanglante impression de la croix, avec Silas son cher compagnon rompait le silence de la nuit, en offrant à Dieu d'une âme contente des louanges pour ses supplices, des actions de grâces pour ses blessures. Voilà comme il porte la croix du Sauveur [2] ; et aussi dans ce même temps le Sauveur lui veut faire voir une merveilleuse représentation de ce qui s'est fait à la sienne. Là du sang, et ici du sang ; là Messieurs, « la terre a tremblé [3], » et ici elle tremble encore : *Terræ motus factus est magnus* [4] : là les tombeaux ont été ouverts, qui sont comme les prisons des morts, et des morts sont ressuscités [5] ; ici les prisons sont ouvertes, qui sont les tombeaux obscurs des hommes vivants : *Aperta sunt omnia ostia* [6] : et pour achever cette ressemblance, là celui qui garde la croix du Sauveur le reconnaît pour le Fils de Dieu : *Vere Filius Dei erat iste* [7] ; et ici celui qui garde saint Paul se jette aussitôt à ses pieds, *procidit ad pedes* [8], et se soumet à son Evangile. Que ferai-je, dit-il, pour être sauvé ? *Quid me oportet facere, ut salvus fiam* [9] ? Il lave premièrement les plaies de l'Apôtre : l'Apôtre après lavera les siennes par la grâce du saint baptême ; et ce bienheureux geôlier se prépare à cette eau céleste en essuyant le sang de l'Apôtre, qui lui inspire l'amour de la croix et l'esprit du christianisme.

Vous voyez déjà, chrétiens, ce que peut la croix de Jésus imprimée sur le corps de Paul ; mais renouvelez vos attentions pour voir la suite de cette aventure, qui vous le montrera d'une manière bien plus admirable. Que fera le divin Apôtre sortant des prisons de Philippes ? Qu'il vous le dise de sa propre bouche, dans une lettre qu'il a écrite aux habitants de Thessalonique : « Vous savez, leur dit-il, mes Frères, quelle a été notre entrée chez vous, et qu'elle n'a pas été inutile : » *Quia non inanis fuit* [10]. Pour quelle raison, chrétiens, son abord à Thessalonique n'a-t-il pas été inutile ? Vous serez surpris de l'apprendre : « C'est, dit-il, qu'ayant été tourmentés et traités indignement à Philippes, cela nous a donné l'assurance de vous annoncer l'Evangile : » *Sed ante passi et contumeliis affecti, sicut scitis, in Philippis, fiduciam habuimus in Deo nostro loqui ad vos Evangelium Dei* [11].

Quand je considère, Messieurs, ces paroles du divin Apôtre, j'avoue que je ne suis plus à moi-même, et je ne puis assez admirer l'esprit céleste qui le possédait. Car quel est le victorieux dont le cœur puisse être autant excité par l'image glorieuse et tranquille de la victoire tout nouvellement remportée, que le grand Paul est encouragé par le souvenir des souffrances dont il porte encore les marques, dont il sent encore les vives atteintes ? Son entrée sera fructueuse parce qu'elle est précédée par de grands tourments, il prêchera avec confiance, parce qu'il a beaucoup enduré [1] ; et si nous savons pénétrer tout le sens de cette parole, nous devons croire que le grand Apôtre sortant des prisons de Philippes exhortait [2] par cette pensée les compagnons de son ministère : Allons, mes Frères, à Thessalonique ; notre entrée n'y sera pas inutile, puisque nous avons déjà tant souffert ; nous avons assez répandu de sang, pour oser entreprendre quelque grand dessein. Allons donc en cette ville célèbre ; faisons-y profiter [3] ce sang répandu ; portons-y la croix de Jésus récemment imprimée sur nous par nos plaies encore toutes fraîches, et que ces nouvelles blessures donnent au Sauveur de nouveaux disciples. Il y vole dans cette espérance et son attente n'est pas frustrée.

Mais pourquoi m'arrêter, Messieurs, à vous raconter le fruit qu'il a fait dans la ville de Thessalonique ? Il en est de même de toutes les autres qu'il éclaire par sa doctrine, et qu'il attire [4] par ses souffrances. Il court ainsi par toute la terre, portant partout la croix de Jésus, toujours menacé, toujours poursuivi avec une fureur implacable ; sans repos durant trente années, il passe d'un travail à un autre et trouve partout de nouveaux périls ; des naufrages dans ses voyages de mer, des embûches dans ceux de terre ; de la haine parmi les Gentils, de la rage parmi les Juifs ; des calomniateurs dans tous les tribunaux, des supplices dans toutes les villes ; dans l'Eglise même et dans sa maison des faux frères qui le trahissent : tantôt lapidé et laissé pour mort, tantôt battu outrageusement et presque déchiré par le peuple ; il meurt tous les jours pour le Fils de Dieu : *Quotidie morior* [5] ; et il marque l'ordre de ses voyages par les traces du sang qu'il répand et par les peuples qu'il convertit. Car il joint toujours l'un et l'autre : si bien que nous lui pouvons appliquer ces beaux mots de Tertullien [6] : « Ses blessures

[1] *Var.* : Sur son corps. — [2] Quel exemple de patience ! et vos cœurs ne sont-ils pas attendris par la vue d'un si beau spectacle. — [3] *Matth.*, XXVII, 51. — [4] *Act.*, XVI, 26. — [5] *Matth.*, XXVII, 52. — [6] *Act.*, XVI, 26. — [7] *Matth.*, XXVII, 54. — [8] *Act.*, XVI, 29. — [9] *Ibid* 30. — [10] I *Thess.*, II, 1. — [11] *Ibid.*, 2.

[1] *Var.* : Et, Messieurs, n'en soyez pas étonnés : comme il met sa force en la croix et sa puissance dans l'infirmité, ses coups lui tiennent lieu de victoire et les peines qu'il a souffertes lui assurent un succès heureux. C'est pourquoi il dit ces beaux mots : Nous avons prêché avec confiance, parce que nous avons beaucoup enduré. — [2] Excitait. — [3] Parler. — [4] *Var.* : Qu'il gagne. — [5] I *Cor.*, XV, 31.

[6] *Var.* : Que vous sert donc, ô persécuteurs, de le poursuivre avec tant de haine ? Vous avancez l'ouvrage de Paul, lorsque vous pen-

font ses conquêtes ; il ne reçoit pas plutôt une paie qu'il la couvre par une couronne ; aussitôt qu'il verse du sang, il acquiert de nouvelles palmes ; il remporte plus de victoires qu'il ne souffre de violences : » *Corona premit vulnera, palma sanguinem obscurat, plus victoriarum est quam injuriarum.*

C'est pourquoi le Sauveur Jésus voulant encore abattre à ses pieds l'impérieuse majesté de Rome, il y conduit enfin le divin Apôtre comme le plus illustre de ses capitaines. Mais, mes Frères, il faut plus de sang pour fonder cette illustre Eglise, qui doit être la mère des autres: saint Paul y donnera tout le sien ; aussi y trouvera-t-il un persécuteur qui ne le sait pas répandre à demi, je veux dire le cruel Néron, qui ajoutera le comble à ses crimes en faisant mourir cet Apôtre.

Vous raconterai-je, Messieurs, combien son sang se multipliera, quelle suite de chrétiens sa fécondité fera naître, combien il animera de martyrs et avec quelle force il affermira cet empire spirituel qui se doit établir à Rome, plus illustre que celui des Césars ? Mais quand est-ce que j'achèverai, si j'entreprends de vous rapporter toutes les grandeurs de l'Apôtre ? J'en ai dit assez, chrétiens, pour nous inspirer l'amour de la croix, si notre extrême délicatesse ne nous la rendait odieuse. O croix, qui donnez la victoire à Paul, et dont la faiblesse le rend tout-puissant, notre siècle délicieux ne peut souffrir votre dureté ! Personne ne veut dire avec l'Apôtre : « Je ne me plais que dans mes souffrances, et je ne suis fort que dans mes faiblesses. » Nous voulons être puissants dans le monde, c'est pourquoi nous sommes faibles selon Jésus-Christ ; et l'amour de la croix de Jésus étant éteint parmi les fidèles, toute la force chrétiene s'est évanouie. Mais, mes Frères, je ne puis vous dire ce que je pense sur ce beau sujet. Le grand Paul me rappelle encore : après avoir vu les faiblesses que la croix lui a fait sentir, il faut achever ce discours en considérant les infirmités que la charité lui inspire dans le gouvernement ecclésiastique [1].

sez le détruire. Car deux choses lui sont nécessaires pour gagner les nations infidèles ; des paroles pour les instruire et du sang pour les émouvoir. Il peut lui donner ses instructions par la seule force de sa charité, mais il ne peut leur donner du sang si on ne le tire par quelque supplice : si bien que votre fureur lui est nécessaire. Vous lui donnez le moyen de vaincre en lui donnant celui de souffrir. Ses blessures font ses conquêtes, et nous pouvons dire de lui ces beaux mots de Tertullien .

[1] *Var. :* Mais si nous ne pouvons imiter cette fermeté de l'Apôtre, imitons du moins sa tendresse, si nous ne pouvons pas dire avec saint Paul : « Je ne me plais que dans mes souffrances; » tâchons, mes Frères, de dire avec lui : *Quis infirmatur et ego non infirmor?* « Qui est infirme sans que je le sois? » Je me rends infirme avec les infirmes. Imprimons en nos cœurs ces infirmités bienheureuses, que la charité lui inspire C'est ma dernière partie, que je donne toute à l'instruction.

TROISIÈME POINT.

Le pourrez-vous croire, Messieurs, que l'Eglise de Jésus-Christ se gouverne par la faiblesse ; que l'autorité des pasteurs soit appuyée sur l'infirmité ; que le grand apôtre saint Paul, qui commande avec tant d'empire, qui menace si hautement les opiniâtres, qui juge souverainement les pécheurs, enfin qui fait valoir avec tant de force la dignité de son ministère, soit infirme parmi les fidèles et que ce soit une divine faiblesse qui le rende puissant dans l'Eglise ? Cela vous paraît peut-être incroyable ; cependant c'est une doctrine que lui-même nous a enseignée, et qu'il faut vous expliquer en peu de paroles.

Pour cela vous devez entendre que l'empire spirituel que le Fils de Dieu donne à son Eglise, n'est pas semblable à celui des rois. Il n'a pas cette majesté terrible ; il n'a pas ce faste dédaigneux, ni ce superbe esprit de grandeur dont sont enflés les princes du monde. « Les rois des nations les dominent, dit le Fils de Dieu dans son Evangile, mais il n'en est pas ainsi parmi vous, où le plus grand doit être le moindre et où le premier est le serviteur [1]. »

Le fondement de cette doctrine, c'est que cet empire divin est fondé [2] sur la charité. Car, mes Frères, cette charité peut prendre toutes sortes de formes. C'est elle qui commande dans les pasteurs, c'est elle qui obéit dans les peuples : mais soit qu'elle commande, soit qu'elle obéisse, elle retient toujours ses qualités propres ; elle demeure toujours charité, toujours douce, toujours patiente, toujours tendre et compatissante, jamais fière ni impérieuse [3].

Le gouvernement ecclésiastique, qui est appuyé sur la charité, n'a donc rien d'altier ni de violent [4] : son commandement est modeste, son autorité est douce et paisible. Ce n'est pas une domination qu'elle exerce : *Dominantur, vos autem non sic* ; c'est un ministère dont elle s'acquitte, c'est une économie qu'elle ménage par la sage dispensation de la charité fraternelle [5].

Mais cette charité ecclésiastique, qui conduit le peuple de Dieu, passe encore beaucoup plus loin. Au lieu de s'élever orgueilleusement pour

[1] *Luc.*, XXII, 25, 26.

[2] *Var. :* Etabli. — [3] Ni ambitieuse. — [4] Ni de dédaigneux. — [5] C'est une dispensation charitable, une servitude honorable Mais le caractère particulier de cette charité ecclésiastique qui gouverne dans les pasteurs, c'est qu'elle ne s'élève pas orgueilleusement au-dessus des troupeaux qui lui sont commis ; mais plutôt elle descend jusqu'à eux pour les gouverner, elle s'abaisse à leurs pieds. Car elle imite le Fils de Dieu qui venant régner par la crainte, parce qu'il veut régner sur les cœurs, qu'il les veut gagner par la charité ; c'est pourquoi il est venu pour servir. Ainsi les pasteurs du peuple fidèle doivent se revêtir de ses infirmités

faire valoir son autorité, elle croit que pour gouverner il faut qu'elle s'abaisse, qu'elle s'affaiblisse, qu'elle se rende infirme elle-même, afin de porter les infirmes. Car Jésus-Christ son original, en venant régner sur les hommes, a voulu prendre leurs infirmités : ainsi les apôtres, ainsi les pasteurs doivent se revêtir des faiblesses des troupeaux commis à leur vigilance, afin que de même que le Fils de Dieu est un Pontife compatissant, qui ressent nos infirmités, ainsi les pasteurs du peuple fidèle sentent les faiblesses de leurs frères, et portent leurs infirmités en les partageant. C'est pourquoi le divin Apôtre, plein de cet esprit ecclésiastique, croit établir son autorité en se faisant infirme aux infirmes et se rendant serviteur de tous [1].

Mais voulez-vous voir, chrétiens, dans un exemple particulier jusqu'à quel point cet homme admirable ressent les infirmités de ses frères, représentez-vous ses fatigues, ses voyages, ses inquiétudes, ses peines pour résister à tant d'ennemis, ses soins pour enseigner tant de peuples, ses veilles pour gouverner tant d'églises : cependant accablé de tous ces travaux, il s'impose encore lui-même la nécessité de gagner sa vie à la sueur de son corps : *Operantes manibus nostris* [2].

Que l'ancienne Rome ne me vante plus ses dictateurs pris à la charrue, qui ne quittaient leur commandement que pour retourner à leur labourage : je vois quelque chose de plus merveilleux en la personne de mon grand Apôtre, qui même au milieu de ses fonctions non moins augustes que laborieuses, renonce volontairement aux droits de sa charge ; et refusant de tous les fidèles la paie honorable qui était si bien due à son ministère, ne veut tirer que de ses propres mains ce qui est nécessaire pour sa subsistance.

Cela, mes Frères, venait d'un esprit infiniment au-dessus du monde ; mais vous l'admirerez beaucoup davantage, si vous pénétrez le motif de cette action glorieuse. Ecoutez donc ces belles paroles de l'admirable saint Augustin, par lesquelles il entre si bien dans les sentiments du grand Paul : *Infirmorum periculis, ne falsis suspicionibus agitati odissent quasi venale Evangelium, tanquam paternis maternisque visceribus tremefactus hoc fecit* [3] Qui vous oblige, ô divin Apôtre, à travailler ainsi de vos mains ? « C'est à cause, dit saint Augustin, qu'ayant une tendresse plus que maternelle pour les peuples qui lui sont commis, il tremble pour les périls des infirmes, qui agités par de faux soupçons, pourraient peut-être haïr l'Evangile en s'imaginant que l'Apôtre le prêchait pour son intérêt. » Quelle charité de saint Paul ! Ce qu'il craint, ce n'est qu'un soupçon, et un soupçon mal fondé et un soupçon qu'il eût démenti par toute la suite de sa vie céleste, si épurée des sentiments de la terre : toutefois ce soupçon fait trembler l'Apôtre, il déchire ses entrailles plus que maternelles [1] ; ce grand homme, pour éviter ce soupçon, veut bien veiller nuit et jour et ajouter le travail des mains à toutes ses autres fatigues.

Qui pourrait donc assez expliquer combien vivement il sentait toutes les infirmités des fidèles ? Celui qui tremblait pour un seul soupçon et qu'une ombre de mal épouvantait, en quel état était-il, mes Frères, quelle était son inquiétude, quand il voyait des maux véritables, des scandales parmi les fidèles, des péchés publics ou particuliers ! Que ne puis-je entrer dans ce cœur tout ardent des flammes de la charité fraternelle, pour y voir de quel sentiment le grand Paul disait ces beaux mots : « Qui est infirme parmi les fidèles, sans que je sois infirme avec lui ? Et qui peut les scandaliser, sans que je sois moi-même brûlé de douleur ? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor ? Quis scandalizatur, et ego non uror* [2] ?

Arrêtons ici, chrétiens, et que la méditation d'un si grand exemple fasse le fruit de tout ce discours. Car quelle âme de fer et de bronze ne se sentirait attendrie par les saintes infirmités que la charité inspire à l'Apôtre ? Voyait-il un membre afffligé, il ressentait toute sa douleur. Voyait-il des simples et des ignorants, il descendait du troisième ciel pour leur donner un lait maternel et bégayer avec ces enfants. Voyait-il des pécheurs touchés, le saint Apôtre pleurait avec eux pour participer à leur pénitence. En voyait-il d'endurcis, il pleurait encore leur aveuglement. Partout où l'on frappait un fidèle, il se sentait aussitôt frappé : et la douleur passant jusqu'à lui par la sainte correspondance de la charité fraternelle, il s'écriait aussitôt, comme blessé et ensanglanté : *Quis infirmatur, et ego non infirmor ?* « Qui est infirme sans que je le sois ? Je suis brûlé intérieurement, quand quelqu'un est scandalisé. » Si bien qu'en considérant ce saint homme répandant ses lumières par toute l'Eglise, recevant de tous côtés des atteintes de tous les membres affligés, je me le représente souvent comme le cœur de ce corps mystique ; et de même que tous les membres, comme ils tirent du cœur toute leur vertu, lui font aussi promptement sentir par une secrète communication tous les maux dont ils sont at-

[1] I *Cor.*, IX, 22. — [2] *Ibid.*, IV, 12. — [3] S. August., *De opere Monach.*, n. 13.

[1] *Var.* : Ses entrailles sont émues. — [2] II *Cor.*, XI, 29.

teints[1], comme s'ils voulaient l'avertir de l'assistance dont ils ont besoin : ainsi tous les maux qui sont dans l'Eglise se réfléchissent sur le saint Apôtre, pour solliciter sa charité attendrie d'aller au secours des infirmes : *Quis infirmatur et ego non infirmor?*

Mais je passe encore plus loin, et j'apprends de saint Chrysostome qu'il n'est pas seulement le cœur de l'Eglise, « mais qu'il s'afflige pour tous les membres, comme si lui seul était toute l'Eglise : » *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur*[2]. Que ne me reste-t-il assez de loisir pour entrer au fond de cette pensée et pour vous montrer, chrétiens, cette étendue de la charité qui ne permet pas à saint Paul de se resserrer en lui-même, qui le répand dans toute l'Eglise, qui le mêle avec tous les membres, qui fait qu'il vit et qu'il souffre en eux : *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur.* C'est là, c'est là, si nous l'entendons, le comble des infirmités de l'Apôtre.

Grand Paul, permettez-moi de le dire, j'ai médité toute votre vie, j'ai considéré vos infirmités au milieu des persécutions; mais je ne craindrai pas d'assurer qu'elles ne sont pas comparables à celles qui sont attirées sur vous par la charité fraternelle. Dans vos persécutions vous ne portiez que vos propres faiblesses; ici vous êtes chargé de celles des autres : dans vos persécutions vous souffriez par vos ennemis; ici vous souffrez par vos frères, dont tous les besoins et tous les périls ne vous laissent pas respirer : dans vos persécutions votre charité vous fortifiait et vous soutenait contre les attaques; ici c'est votre charité qui vous accable : dans vos persécutions vous ne pouviez être combattu que d'un seul endroit, dans un même temps; ici tout le monde ensemble vient fondre sur vous, et vous devez en soutenir le faix.

C'est donc ici l'accomplissement de toutes ces divines faiblesses dont l'Apôtre se glorifie, et c'est ici qu'il s'écrie avec plus de joie : *Cum infirmor, tunc potens sum :* « Je ne suis puissant que dans ma faiblesse. » Car quelle est la force de Paul, qui se fait infirme volontairement afin de porter les infirmes; qui partage avec eux leurs infirmités, afin de les aider à les soutenir; qui s'abaisse jusqu'à terre par la charité, pour les mettre sur ses épaules et les élever avec lui au ciel; qui se fait esclave d'eux tous, pour les gagner tous à son Maître? N'est-ce pas là gouverner l'Eglise d'une manière digne d'un Apôtre? N'est-ce pas imiter Jésus-Christ lui-même, dont le trouble nous affermit et dont les infirmités nous guérissent?

Ne voulez-vous pas, chrétiens, imiter un si grand exemple? Que d'infirmes à supporter, que d'ignorants à instruire, que de pauvres à soulager dans l'Eglise! Mon Frère, excitez votre zèle : cet homme qui vous hait depuis tant d'années, c'est un infirme qu'il vous faut guérir. — Mais sa haine est invétérée : — donc son infirmité est plus dangereuse. — Mais il vous a, dites-vous, maltraité souvent par des injures et par des outrages : — soutenez son infirmité, tout le mal est tombé sur lui; ayez pitié du mal qu'il s'est fait, et oubliez celui qu'il a voulu vous faire. Courez à ce pécheur endurci; réchauffez et rallumez sa charité éteinte; tendez-lui les bras, ouvrez-lui le cœur, tâchez de gagner votre frère.

Mais jetez encore les yeux sur les nécessités temporelles de tant de pauvres qui crient après vous. Ne semble-t-il pas que la Providence ait voulu les unir ensemble dans cet hôpital merveilleux, afin que leur voix fût plus forte et qu'ils pussent plus aisément émouvoir vos cœurs? Ne voulez-vous pas les entendre et vous joindre à tant d'âmes saintes, qui conduites par vos pasteurs, courent au soulagement de ces misérables? Allez à ces infirmes, mes Frères, faites-vous infirmes avec eux, sentez en vous-mêmes leurs infirmités et participez à leur misère. Souffrez premièrement avec eux; et ensuite soulagez-vous avec eux, en répandant abondamment vos aumônes. Portez ces faibles et ces impuissants; et ces faibles et ces impuissants vous porteront après jusqu'au ciel. *Amen.*

[1] *Var. :* Attaqués. — [2] *In Epist.* II *ad Cor.*, hom. xxv, n. 2.

ESQUISSE D'UN PANÉGYRIQUE DE L'APOTRE SAINT PAUL

> *Charitas Christi urget nos.*
> La charité de Jésus-Christ nous presse.
> II *Cor.*, v, 14.

La charité est une huile qui remplit le cœur et un feu qui le presse. C'est cet effort de la charité pressante que je veux considérer. *Ave.*

Charitas Christi urget nos : æstimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt : et pro omnibus mortuus est

Christus, ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit [1]. « La charité de Jésus-Christ nous presse : considérant que si un seul est mort pour tous, donc tous sont morts; et que Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. » La vue de Jésus-Christ mort doit donc nous inspirer le désir de lui rendre autant de vies qu'il y a de cœurs en ne vivant plus que pour lui. Aussi saint Basile parlant de saint Paul sur ce passage, dit qu'il était insensé d'une folie d'amour vivant d'une vie d'amour pour celui qui l'avait gagné.

Mais qu'est-ce que vivre pour Jésus-Christ? C'est aimer ce qu'il aimait, et renfermer par une parfaite conformité ses affections dans les objets qui lui ont gagné le cœur, détruisant en nous toute autre chose.

Or nous pouvons déterminer trois choses que Jésus a aimées. Il a aimé sa vérité; il a aimé sa croix; il a aimé son Eglise. Il est venu pour prêcher les hommes; c'est pourquoi il a aimé la vérité : il est venu pour racheter les hommes; c'est pourquoi il a aimé sa croix : il est venu pour sanctifier les hommes par l'application de son sang; c'est pourquoi il a aimé son Eglise.

Paul a vécu pour Jésus, et aimé ce que Jésus aime. Il a aimé la vérité, et il en a fait tout son emploi; il a aimé la croix, et il en a fait toutes ses délices; il a aimé l'Eglise, et il en a fait l'objet de ses complaisances et l'unique sujet de tous ses travaux.

Jésus a aimé la vérité. Engendré par la connaissance de la vérité, vérité lui-même, principe avec le Père de l'Esprit qui est appelé l'*Esprit de vérité*, parce qu'il procède de l'amour d'icelle, la charité a pressé Jésus de sortir du sein de son Père, pour manifester la vérité, pour la rendre sensible et palpable : *Unigenitus Filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit* [2]. Quiconque aime la vérité la veut publier et la veut faire régner. « La vérité est une vierge, mais sa pudeur est de n'être pas découverte : » *Nihil veritas erubescit, nisi solummodo abscondi* [3]. Quand on est animé de son amour, on est pressé de la publier : *Charitas Christi urget nos.*

PREMIER POINT.

Paul ayant connu la vérité, il ne va point aux apôtres qui la savaient, mais il la prêche en Arabie, à Damas, montrant que celui-ci était Jésus. Voyez comme il est pressé de la découvrir : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem* [1]. Mais Paul montre la vérité toute nue, sans fard, sans aucuns de ces ornements d'une sagesse mondaine : il la prêche avec une éloquence qui tire sa force de sa simplicité toute céleste.

Pour prêcher la vérité avec autorité, il la prêche dans un esprit d'indépendance ; et pour cela il ne veut rien tirer de personne : il impose à ses propres mains la charge de lui fournir tout ce qui lui est nécessaire. Et en effet pour prêcher la vérité, il faut un cœur de roi, une grandeur d'âme royale : *Ego autem constitutus sum Rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus* [2]. « J'ai été établi roi sur Sion, sa montagne sainte, afin d'annoncer ses ordonnances; » et si cette noble fonction ne demande pas qu'on soit roi par l'autorité du commandement, du moins exige-t-elle qu'on soit roi par indépendance. C'est pourquoi saint Paul se rend indépendant de tout; et s'étant mis en état de n'avoir besoin de rien [3], « il va reprenant tout homme à temps et à contre-temps : » *Corripientes omnem hominem... opportune, importune* [4]. Il s'était mis en état de ne se réjouir du bien qu'on lui faisait, que pour l'amour de ceux qui le faisaient [5].

SECOND POINT.

Jésus a aimé la croix, et a toujours témoigné une grande avidité pour les souffrances. Paul aimait la croix pour se conformer à Jésus, et pour faire régner Jésus. Aussi ce sont ses souffrances qui ouvrent la porte à l'Evangile dans les différents lieux où il prêche [6]. Les moments de souffrances sont des moments précieux. Dans les autres occasions, la bouche seule loue parmi les souffrances, et tout le corps affligé, et tout le cœur abattu sous la main de Dieu, et tout l'esprit assujetti aux lois de sa volonté, se tournent en langues pour célébrer la grandeur de sa souveraineté absolue et sa miséricorde et sa justice.

TROISIÈME POINT.

Qui peut dire combien saint Paul a aimé l'Eglise? Trois choses nous montrent assez à quel haut degré son amour pour l'Eglise était porté : l'empressement de la charité de l'Apôtre pour ses frères, la tendresse de sa charité pour chacun d'eux, l'étendue de sa charité pour tous les membres qui composent l'Eglise. Ainsi c'est avec grande raison que saint Chrysostome frappé du zèle étonnant de l'Apôtre et de son

[1] II *Cor.*, v, 14, 15. — [2] *Joan.*, I, 18. — [3] Tertull., *adv. Valentin.*, n. 3.

[1] *Act.*, XVII, 16. — [2] *Psal.*, II, 6. — [3] *Coloss.*, I, 28. — [4] II *Timoth.*, IV, 2. — [5] *Philem.*, 7. — [6] I *Thess.*, II, 1, 2.

immense charité, dit que Paul par sa grande sensibilité sur les intérêts de l'Eglise, en était non-seulement le cœur, *cor Ecclesiæ*, mais qu'il s'affectait aussi vivement sur les biens et les maux de tout le corps que s'il eût été l'Eglise entière : *Quasi ipse universa esset orbis Ecclesia.*

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CATHERINE

PRÊCHÉ A PARIS, PROBABLEMENT AU SÉMINAIRE DE SAINT-NICOLAS DU CHARDONNET, PEUT-ÊTRE UNE SECONDE FOIS A SAINT-LAZARE, VERS 1659 ET 1660, LE 25 NOVEMBRE.

Aucune indication historique n'éclaire ni ne dissipe nos doutes, et l'absence de tout manuscrit nous laisse sans moyen de fixer nos incertitudes par l'inspection du caractère de l'écriture. Pourquoi alors nos dates approximatives? Sans oser tout à fait trancher la question des dates par le style, quand surtout il s'agit de deux ou trois années seulement d'intervalle à déterminer, nous ne serons cependant pas désavoués par une sage critique en rapportant aux années ci-dessus la composition de notre panégyrique. M. Lachat, il est vrai, moins timide, et plus sûr d'avoir par la simple inspection du style rencontré l'année précise, fixe sans aucun doute l'année 1661 pour une première prédication et 1663 pour une seconde. Il se peut que telle soit en effet la date vraie, mais pour la déterminer sans hésitation, nous voudrions des indices plus infaillibles. L'année 1663 semble offrir quelque probabilité fondée sur des indications plus certaines que celles tirées du style seulement : Bossuet prêcha plusieurs fois, cette année, à Saint-Nicolas du Chardonnet, comme le remarque M. Lachat d'après les affirmations de Ledieu. Mais Ledieu parle-t-il du *panégyrique de sainte Catherine*? N'est-il pas constant que soit en 1659, soit en 1660 Bossuet s'est fait entendre et à Saint-Nicolas et à Saint-Lazare? s'il en est ainsi, pourquoi reculer, à défaut de preuves contraires, jusqu'en 1663? Le style de 1659 est-il bien éloigné de celui de 1661 ou 1663? Le lecteur, au reste, est libre d'opter entre nos indications ou autres plus ou moins fondées : la question reste ouverte.

Déforis a placé en note une seconde *péroraison* prononcée par Bossuet lorsque, la seconde fois et en un autre auditoire, dans un séminaire évidemment, il répéta le Panégyrique, répétition qui nous a valu, en outre, les *variantes* mises au bas des pages. Nous reproduisons cette seconde *péroraison*, en lui maintenant la place assignée par Déforis. Nous éviterons ainsi de répéter, sous prétexte de raccorder la suite du discours, un texte déjà placé, quelques lignes plus haut, sous les yeux du lecteur.

Dedit illi scientiam sanctorum.
Il lui a donné la science des aints.
Sapient., x, 10.

Encore que l'ennemi de notre salut ne se désiste jamais de la folle et téméraire entreprise de renverser l'Eglise de Dieu, toutefois nous voyons par les Ecritures qu'il n'agit pas toujours par la force ouverte. Souvent il paraît en tyran, il persécute les fidèles; mais souvent, dit saint Augustin, il fait le docteur et il se mêle de les enseigner : de sorte qu'il ne suffit pas que Dieu ait opposé à ses violences la victorieuse armée des martyrs, dont le courage invincible a épuisé la cruauté de tous les supplices; mais il est également nécessaire qu'il éclaire aussi des docteurs, pour combattre les dangereuses maximes par lesquelles son ennemi tâche de corrompre la simplicité de la foi et de détruire la vérité de son Evangile.

C'est un grand miracle, Messieurs, qu'une fille de dix-huit ans ait osé marcher sous les étendards de cette armée [1] laborieuse et entreprenante, dont la discipline est si dure qu'elle ne doit l'emporter sur ses ennemis qu'en les lassant par sa patience : mais je ne crains point d'assurer que c'est quelque chose encore de plus admirable, qu'elle tienne rang parmi les docteurs; et que Dieu unissant en elle, si je puis parler de la sorte, toute la force de son Saint-Esprit, elle ait été aussi éclairée pour annoncer la vérité qu'elle a paru déterminée à mourir pour elle. Un tel prodige, Messieurs, n'est pas proposé en vain à l'Eglise; et nous en tirerons de grandes lumières pour la conduite de notre vie, si Dieu fléchi par la sainte Vierge dont nous implorons le secours, daigne diriger nos pensées et bénir nos intentions. Disons donc avant toutes choses. *Ave.*

Je n'ignore pas, chrétiens, que la science ne soit un présent du ciel, et qu'elle n'apporte au monde de grands avantages : je sais qu'elle est la lumière de l'entendement, la guide de la volonté, la nourrice de la vertu, l'âme de la vérité, la compagne de la sagesse, la mère des bons conseils, en un mot l'âme de l'esprit et la maîtresse [1] de la vie humaine. Mais comme il est naturel à l'homme de corrompre les meilleures choses, cette science qui a mérité de si grands éloges, se gâte le plus souvent en nos mains par l'usage que nous en faisons. C'est elle qui s'est élevée contre la science de Dieu; c'est elle qui, promettant de nous éclaircir, nous aveugle plutôt par l'orgueil; c'est elle qui nous fait adorer nos propres pensées sous le nom auguste de la vérité; qui, sous prétexte de nourrir l'esprit, étouffe les bonnes affections, et enfin qui fait succéder à la recherche du bien véritable une curiosité vague et infinie, source inépuisable d'erreurs et d'égarements très-pernicieux.

[1] *Var.* : Ecrire son nom dans cette armée.

[1] *Var.* : Et l'arbitre. — [2] Féconde, — éternelle.

Mais je n'aurais jamais fait, Messieurs, si je voulais raconter les maux que fait naître l'amour des sciences, et vous dire tous les périls dans lesquels il engage les enfants d'Adam, qu'un aveugle désir de savoir a rendu avec sa race justement maudite le jouet de la vanité, aussi bien que le théâtre de la misère. Un docteur inspiré de Dieu et qui a puisé sa science dans l'oraison, en réduit tous les abus à trois chefs. Trois sortes d'hommes, dit saint Bernard, recherchent la science désordonnément. « Il y en a qui veulent savoir, mais seulement pour savoir ; et c'est une mauvaise curiosité : » *Quidam scire volunt ut sciant, et turpis curiositas est* [1]. « Il y en a qui veulent savoir, mais qui se proposent pour but de leurs grandes et vastes connaissances, de se faire connaître eux-mêmes et de se rendre célèbres : et c'est une vanité dangereuse : » *Quidam scire volunt ut sciantur ipsi, et turpis vanitas est.* « Enfin il y en a qui veulent savoir ; mais qui ne désirent avoir de science que pour en faire trafic et pour amasser des richesses [2] ; et c'est une honteuse avarice : » *Quidam scire volunt ut scientiam suam vendant, et turpis quæstus est.* Il y en a donc, comme vous voyez, à qui la science ne sert que d'un vain spectacle ; d'autres à qui elle sert pour la montre et pour l'appareil ; d'autres à qui elle ne sert que pour le trafic, si je puis parler de la sorte. Tous trois corrompent la science tous trois sont corrompus par la science. La science, considérée de ces trois [3] manières, qu'est-ce autre chose, mes Frères, « qu'une très-mauvaise occupation qui travaille les enfants des hommes, » comme parle l'*Ecclésiaste? Pessimam hanc occupationem dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in ea* [4].

Curieux, qui vous repaissez d'une spéculation [5] stérile et oisive, sachez que cette vive lumière qui vous charme dans la science, ne lui est pas donnée seulement pour réjouir votre vue, mais pour conduire vos pas et régler vos volontés [6]. Esprits vains, qui faites trophée de votre doctrine avec tant de pompe [7] pour attirer des louanges, sachez que ce talent glorieux ne vous a pas été confié pour vous faire valoir vous-mêmes, mais pour faire triompher la vérité. Ames lâches et intéressées, qui n'employez la science que pour gagner les biens de la terre, méditez sérieusement qu'un trésor si divin [8] n'est pas fait pour cet indigne trafic ; et que s'il entre dans le trafic ; et que s'il entre dans le commerce, c'est d'une manière plus haute et pour une fin plus sublime, c'est-à-dire pour négocier le salut des âmes. C'est ainsi que la glorieuse sainte Catherine, que nous honorons, a usé de ce don du ciel [1]. Elle a contemplé au dedans la lumière de la science, non pour contenter son esprit, mais pour diriger ses affections ; elle l'a répandue au dehors au milieu des philosophes et des grands du monde, non pour établir sa réputation, mais faire [2] triompher l'Evangile ; enfin elle l'a fait profiter et l'a mise dans le commerce, non pour acquérir des biens temporels, mais pour gagner des âmes à Jésus-Christ : c'est par où je me propose de vous faire entendre qu'elle possède la science des saints, et c'est tout le sujet de ce discours [3].

PREMIER POINT.

Je ne suis pas fort surpris que les sciences profanes soient considérées comme un divertissement de l'esprit : elles ont si peu de solidité, que l'on peut sans grande injure n'en faire qu'un jeu. Mais que l'on regarde [4] Jésus-Christ comme un sujet de recherches curieuses, et que tant d'hommes se persuadent d'être bien savants dans les mystères de son royaume, quand ils ont trouvé dans son Evangile de quoi exercer leur esprit par des questions délicates, ou de quoi l'amuser [5] par des méditations agréables ; c'est ce qui ne se peut souffrir à des chrétiens. Parce que Jésus-Christ est une lumière, ils s'imaginent peut-être qu'il suffit de la contempler et de se réjouir à sa vue ; mais ils devraient penser au contraire que cette lumière n'éclaire que ceux qui la suivent, et non simplement ceux qui la regardent. « Qui me suit, nous dit-il, et non qui me voit, ne marche point dans les ténèbres : » *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris* [6]. Par où il nous fait entendre que qui le voit sans le suivre, n'en marche pas moins dans la nuit et dans les ombres de la mort. Ainsi « celui qui se vante de le connaître, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, dit saint Jean, et la vérité n'est pas en lui [7] : » *Qui dicit se nosse Deum, et man-*

[1] *In Cant.*, serm. XXXVI, n. 3.
[2] *Var.* : qui veulent savoir pour vendre chèrement leur science e ménager leurs intérêts. — [3] Etant regardée en ces trois. — [4] *Eccle.*, I, 13.
[5] *Var.* : D'une contemplation. — [6] Et diriger tous vos mouvements. — [7] Esprits vains, vous qui étalez votre doctrine. — [8] Ce céleste trésor.

[1] A mis la science en usage. — [2] Pour donner la victoire à la vérité. — [3] Ce sont trois effets admirables de la science des saints en sa personne ; et comme cette maison se propose de s'y avancer, ce seront les trois points de cette méditation. — [4] Le bien est ce qui nous rend meilleurs, comme les richesses ce qui nous rend riches. La science ne nous rend pas meilleurs, quand elle n'est que pour satisfaire la curiosité. Qu'on se serve ainsi des sciences humaines : mais que l'on regarde.. — [5] *Var.* : Le contenter. — [6] *Joan.*, III, 12.
[7] *Var.* : On peut regarder Jésus-Christ en deux manières, ou comme un sujet de spéculation ou comme une règle de vie. Des premiers il est écrit : *Qui dicit se nosse Deum et mandata ejus non custodit, mendax est.* Ceux qui le connaissaient de la sorte, il ne les

data ejus non custodit, mendax est et in hoc veritas non est [1]. Pourquoi ne connaît-il point Jésus-Christ ? Parce qu'il ne le connaît point tel qu'il est : je veux dire qu'il le connaît comme la vérité, mais il ne le connaît pas comme la voie ; et Jésus-Christ, comme vous savez, est l'un et l'autre. « Je suis, dit-il, la voie et la vérité : » *Ego sum via et veritas* [2]; vérité qui doit être méditée par une sérieuse contemplation, mais voie où il faut entrer par de pieuses pratiques.

C'est donc une maxime infaillible, que la science du christianisme tend à la pratique et l'action, et qu'elle n'illumine que pour échauffer la connaissance, que pour exciter les affections. Mais nous l'entendrons beaucoup mieux, si nos réduisons les choses au premier principe et à la source de cette science. Cette source, ce premier principe de la science des Saints, c'est la foi, de laquelle il nous importe aujourd'hui de bien entendre la nature, afin de connaître aussi son usage et celui de toutes les connaissan ces qui en dépendent.

Pour cela nous remarquerons que toute la vie chrétienne nous étant représentée dans les Ecritures comme un édifice spirituel, ces mêmes Ecritures nous disent aussi que la foi en est le fondement. Saint Pierre ne paraît dans l'Evangile comme le fondement de l'Église qu'à cause qu'en reconnaissant Jésus-Christ, il a posé la première pierre et établi le fondement de la foi. L'Apôtre enseigne aux Colossiens que « nous sommes fondés sur la foi, et que c'est la fermeté de ce fondement qui nous rend immobiles et inébranlables dans l'espérance de l'Evangile : *In fide fundati, et stabiles, et immobiles a spe Evangelii* [3]. Et ensuite le même saint Paul définit la foi « l'appui et le fondement des choses qu'il faut espérer [4]. » C'est pourquoi le saint concile de Trente, suivant les traces de cette doctrine, nous décrit aussi la foi en ces termes : *Humanæ salutis initium, fundamentum et radix totius justificationis* [5] : « Le commencement du salut de l'homme, la racine et le fondement de toute la justice chrétienne. »

Cette qualité de fondement attribuée à la foi par le Saint-Esprit met, ce me semble, dans un grand jour la vérité [6] que j'annonce ; et il est maintenant bien aisé d'entendre que la foi n'est pas destinée pour attirer des regards curieux, mais pour fonder une conduite constante et réglée. Car qui ne sait, chrétiens, qu'on ne cherche pas la curiosité dans le fondement que l'on cache en terre, mais la solidité et la consistance ? Ainsi la foi chrétienne n'est pas un spectacle pour les yeux, mais un appui pour les yeux, mais un appui pour les mœurs. Ce fondement est mis dans l'obscurité ; mais ce fondement est établi avec certitude. Telle est la nature de la foi, laquelle, comme vous voyez, ne pouvant avoir l'évidence qui satisfait la curiosité, mais seulement la fermeté et la certitude capable de soutenir la conduite, il est aisé de comprendre qu'elle déploie toute sa vertu à nous appliquer à l'action, et non à nous arrêter à la connaissance.

Sainte Catherine, Messieurs, surmontant par la grandeur de son génie la faiblesse ordinaire de son sexe, avait appris dès sa tendre enfance toutes les sciences curieuses qui peuvent ou égayer, ou polir, ou enfin illuminer un esprit bien fait. Mais le Maître qui l'enseignait au dedans, avait rempli son esprit de connaissances bien plus pénétrantes. Aussi le chaste amour qu'elle avait pour elles, l'avait tellement touchée, que méprisant tout le reste, elle rappelait de toutes parts ses autres pensées pour les réduire à la foi, pour les appuyer sur ce fondement, pour ensuite les appliquer de toute sa force aux saintes et bienheureuses pratiques de la piété chrétienne.

Si je ne me trompe, Messieurs, souvent elle méditait ce raisonnement, et je ne me trompe pas ; car quiconque est rempli de l'esprit de Dieu, s'il ne le fait pas dans la même forme que j'ai dessein de le proposer, il ne laisse pas toutefois d'être persuadé de son efficace. Voici donc le raisonnement de la sainte que nous honorons, ou plutôt le raisonnement du vrai chrétien, que chacun de nous doit faire en soi-même : J'ai cru à la parole du Fils de Dieu ; j'ai reçu la doctrine de son Evangile ; j'ai posé par ce moyen un bon fondement, fondement assuré et inébranlable, contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas : c'est le fondement de la foi, capable de soutenir immuablement la conduite de la vie présente et l'espérance de la vie future. Mais qui dit fondement, dit le commencement de quelque édifice ; et qui dit le fondement, dit soutien de quelque chose. Que si la foi n'est encore qu'un commencement, il faut donc achever l'ouvrage ; et si la foi doit être un soutien, c'est une nécessité de bâtir dessus. Notre Sainte voit si clairement dans une lumière céleste cette conséquence importante, qu'elle n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle ait bâti sur la foi et réduit sa connaissance en pratique. Mais un com-

connaît pas : *Nescio vos.* C'est pourquoi pour le bien connaître, il faut l'embrasser comme règle ; et de là vient qu'en nous disant qu'il est la verité, il dit premièrement qu'il est la voie.

[1] *Joan.*, II, 4. — [2] *Joan.*, XIV, 6. — [3] *Coloss.*, I, 23. — [4] *Hebr.*, XI 1. — [5] Sess. VI, cap. VIII.

[6] *Var.* : Apporte une grande lumière à.

mencement aussi beau qu'est celui de la foi en Notre-Seigneur demande, pour y répondre, un bâtiment magnifique ; et un soutien aussi ferme, aussi solide, attend quelque structure hardie et quelque miracle d'architecture, si je puis parler de la sorte. Remplie de cette pensée, elle ne médite plus rien qui soit ordinaire ; elle n'a plus dans l'esprit que des choses qui surpassent toute la nature : le martyre, la virginité : celui-là capable de nous faire vaincre toute la fureur des démons, de nous élever au-dessus de la violence des hommes ; celle-ci donnée pour nous égaler à la pureté des esprits célestes.

Et plût à Dieu, chrétiens, que nous eussions aujourd'hui compris à l'exemple de cette Sainte, que quelque grande que soit la science qui est appuyée sur ces principes, tout cela n'est encore qu'un commencement de l'œuvre qui se prépare. Peut-être que nous rougirions de nous arrêter dès le premier pas, et que nous craindrions de nous attirer ce reproche de l'Evangile : *Hic homo cœpit ædificare* [1]; voilà cet homme inconsidéré, ce fou, cet insensé, qui fait un grand amas de matériaux, et qui ayant posé tous les fondements d'un édifice superbe et royal, tout d'un coup a quitté l'ouvrage, et laissé tous ses desseins inparfaits. Quelle légèreté ou quelle imprudence !

Mais pensons à nous, chrétiens : c'est nous-mêmes qui sommes cet homme insensé. Nous avons commencé un grand bâtiment, nous avons déjà établi la foi qui en est le fondement immuable, qui rend présentes les choses qu'on espère : *Sperandarum substantia rerum*, dit l'Apôtre [2]. Pour poser ce fondement de la foi, quel effort a-t-il fallu faire? Le fonds destiné [3] pour le bâtiment était plus mouvant que le sable : car est-il rien de moins fixe que l'esprit humain, toujours variable en ses pensées, vague en ses désirs, chancelant dans ses résolutions? Il a fallu l'affermir : que de miracles, que de souffrances, que de prophéties, que d'enseignements, que d'inspirations, que de grâces ont été nécessaires pour servir d'appui ! Il y avait d'un côté des hauteurs superbes qui s'élevaient contre Dieu, l'opiniâtreté et la présomption ; il a fallu les abattre et les aplanir : de l'autre, des précipices affreux, l'erreur, l'ignorance, l'irrésolution qui menaçaient de ruine ; il a fallu les combler. Enfin que n'a-t-il pas fallu entreprendre pour poser ce fondement de la foi? Et après de si grands efforts et tant de préparatifs extraordinaires, on abandonne toute l'entreprise, et on met des fondements sur lesquels on ne bâtit rien ; peut-on voir une pareille folie? Insensés, ne voyons-nous pas que ce fondement attend l'édifice, que ce commencement de la foi demande sa perfection par la bonne vie ; et que ces murailles à demi élevées, qui se ruinent parce qu'on néglige de les achever, rendent hautement témoignage contre notre folle et téméraire conduite ? *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare.*

Mais poussons encore plus loin, et par le même principe disons, insistons toujours : Quelles choses devons-nous bâtir sur ce fondement de la foi? Quelles autres choses, Messieurs, il est bien aisé de l'entendre : des choses proportionnées au fondement même, des œuvres dignes de la foi que nous professons. Car un architecte avisé, qui conduit son entreprise régulièrement [1] proportionne de telle sorte le fondement avec l'édifice, qu'on mesure et qu'on découvre déjà l'étendue, l'ordre, les hauteurs de tout le palais, en voyant la profondeur, les alignements, la solidité des fondations. Ne doutez pas qu'il n'en soit de même, Messieurs, de l'édifice dont nous parlons, qui est la vie chrétienne et spirituelle. Que cet édifice est bien entendu ! Que l'architecte est habile, qui en a posé le fondement ! Mais de peur que vous en doutiez, écoutez l'apôtre saint Paul : J'ai dit-il, établi le fondement ainsi qu'un sage architecte : *Ut sapiens architectus fundamentum posui* [2]. Mais peut-être s'est-il trompé. A Dieu ne plaise, Messieurs, car il n'agit pas, dit-il, de lui-même : « il agit selon la grâce qui lui est donnée ;» il bâtit suivant les lumières qu'il a reçues : *Secundum gratiam quæ data est mihi.* Il a donc gardé toutes les mesures; et il ne pouvait se tromper, parce qu'il ne faisait que suivre le plan qui lui avait été envoyé d'en haut : *Secundum gratiam quæ data est mihi.* Que s'il a conduit toute l'entreprise suivant les instructions et les règles d'une architecture céleste, qui doute qu'il n'ait gardé toutes les mesures, et ainsi que le bâtiment et l'ordre de l'édifice ne doivent répondre au fondement qu'a posé ce sage entrepreneur?

C'est pour cela, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus grand, ni de plus magnifique que cet édifice, parce qu'il n'y a rien de plus précieux, ni de plus solide que ce fondement. Car dites-nous, ô grand Paul, quel fondement avez-vous posé? N'entendez-vous pas sa réponse? « On ne peut point, dit-il, poser d'autre fondement, sinon celui que j'ai mis, qui est Jésus-Christ? » *Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus* [3]. O le

[1] *Luc*, XIV, 30. — [2] *Hebr.*, XI, 1.
[3] *Var.:* La terre choisie.

[1] *Var.:* Avec art. — [2] *Cor.*, III, 10. — [3] 1 *Cor.*, III, 11.

merveilleux fondement, qui est établi en nous par la foi! Et que saint Paul a raison de nous avertir de prendre garde avec soin à ce que nous aurons à bâtir dessus! *Unusquisque videat quomodo superædificet* [1]. Certainement, chrétiens, sur un fondement si divin, il ne faut rien élever qui ne soit auguste : si bien que toute la science des saints consiste à connaître ce fondement, et toute la pratique de la sainteté à savoir ériger dessus des choses qui lui conviennent, des œuvres qui sentent son esprit, des mœurs tirées sur ses exemples, une vie toute formée sur ses préceptes, sur sa doctrine.

Ainsi sainte Catherine ayant établi ce fondement, plus elle en connaissait la dignité par la science des saints, plus elle s'étudiait à bâtir dessus un édifice proportionné, et il est aisé de l'entendre. Un Dieu s'est humilié et anéanti; voilà, Messieurs, le fondement. Qu'est-ce que notre Sainte a bâti dessus? Un mépris de son rang et de sa noblesse [2], pour se couvrir tout entière des opprobres de Jésus-Christ et de la glorieuse infamie de son Evangile. Un Dieu est né d'une Vierge : voilà le fondement du christianisme; et Catherine érige dessus, quoi? L'amour immortel et incorruptible de la pureté virginale. Un Dieu a comparu, dit le saint Apôtre [3], devant le tribunal de Ponce-Pilate pour y rendre un témoignage fidèle : voilà le fondement de la foi; et je vois sainte Catherine qui, pour bâtir sur ce fondement, marche au trône des empereurs pour y rendre un témoignage semblable, et y soutient invinciblement la vérite de l'Evangile [4]. Si Jésus est étendu sur la croix, Catherine se présente aussi pour être étendue sur une roue : si Jésus donne tout son sang, Catherine lui rend tout le sien : et enfin, en toute manière, il n'y a rien de plus convenable que ce fondement et cet édifice.

Chrétiens, il est véritable : le même fondement est posé en nous par la grâce du saint baptême et par la profession du christianisme. Mais que l'édifice est différent, que le reste de la structure est dissemblable! Est-ce vous, ô divin Jésus, qui êtes le fondement de notre foi? Pourquoi donc ce mélange indigne de nos désirs criminels avec ce divin fondement? O foi et science des chrétiens! O vie et pratique des chrétiens! Est-il rien de plus opposé, ni de plus discordant que vous êtes? Voyez la bizarrerie : un fondement d'or et de pierres précieuses, un bâtiment de bois et de paille! Je parle avec l'Apôtre [1], qui nous représente par là les péchés, matière vraiment combustible et propre à exciter et entretenir le feu de la vengeance divine. O foi, que vous êtes pure! O vie, que vous êtes corrompue! Quels yeux ne seraient pas choqués d'une si haute inégalité, si on la regardait avec attention? Et faut-il autre chose que la sainteté de ce fondement, pour convaincre l'extravagance criminelle de ceux qui ont élevé cet édifice?

Eveillons-nous donc, chrétiens; et que ce mélange prodigieux de Jésus-Christ et du monde commençant à offenser notre vue, nous presse à nous accorder avec nos propres connaissances. Car comment nous pouvons-nous supporter nous-mêmes, en croyant de si grands mystères, et les déshonorant tout ensemble par un mépris si outrageux? « Ne porterons nous donc le nom de chrétiens, que pour déshonorer Jésus-Christ? » *Dicuntur christiani ad contumeliam Christi* [2]. Quelle crainte vous peut empêcher de bâtir sur ces fondements? Ce qu'on vous prêche est grand, je le sais : se haïr soi-même, dompter ses passions, se contraindre, se mortifier, vaincre ses plaisirs, mépriser non-seulement ses biens, mais sa vie pour la gloire de Jésus-Christ, j'avoue que l'entreprise est hardie; mais voyez aussi, chrétiens, combien ce fondement est inébranlable. Quoi! vous n'appuyez dessus qu'en tremblant, comme s'il était douteux et mal affermi : vous marchez dessus d'un pas incertain, vous n'osez y mettre qu'un pied et tenez l'autre posé sur la terre, comme si elle était plus ferme. Et pourquoi chancelez-vous si longtemps entre Jésus-Christ et le monde? Que vous sert de connaître les vérités saintes, si vous n'allez point après la lumière qu'elles allument devant vos yeux?

O Jésus, ô divin Jésus, nous allons changer aujourd'hui par votre grâce une conduite si déréglée; nous ne voulons plus de lumières que pour les réduire en pratique. Nous ne désirons de croître en science que pour nous affermir dans la piété : nous ferons céder au désir de faire la curiosité de connaître; et nous fortifierons notre volonté par la modération de notre esprit. Ainsi ayant appris saintement à profiter au dedans de notre science, nous pourrons la produire ensuite dans le même esprit que notre Sainte, pour glorifier la vérité par un témoignage fidèle : c'est ma seconde partie.

[1] *Cor.*, 10.
[2] *Var.* : Un dédain généreux des grandeurs du monde. — [3] I *Timoth.*, VI, 13.
[4] *Var.* : Jésus-Christ, fils d'une Vierge : *Fundamentum posui* : amour de la virginité : *Alius autem superædificat*. Jésus-Christ a rendu témoignage devant Ponce-Pilate, *fundamentum posui*. Sainte Catherine va trouver le tyran: *Alius autem superædificat*. Ainsi nous devons bâtir sur notre foi, de peur qu'on dise : *Hic homo cœpi ædificare et non potuit consummare.*

[1] I *Cor.*, III, 12. — [2] Salv., *de Gub. Dei*, lib. VIII, n. 2.

SECOND POINT.

La vérité est un bien commun : quiconque la possède, la doit à ses frères selon les occasions que Dieu lui présente : et « quiconque se veut rendre propre ce bien public de la nature raisonnable [1], mérite bien de le perdre et d'être réduit, dit saint Augustin, à ce qui est véritablement le propre de l'esprit de l'homme, c'est-à-dire le mensonge et l'erreur : » *Quisquis suum vult esse quod omnium est, a communi propellitur ad Sua, id est, a veritate ad mendacium* [2].

Par ce principe, Messieurs, celui que Dieu a honoré [3] du don de science est obligé d'éclairer les autres [4]. Mais comme en faisant connaître la vérité il se fait paraître lui-même, et que ceux qui sont instruits par son entremise lui rendent ordinairement des louanges comme une juste reconnaissance d'un si grand bienfait, il est à craindre qu'il ne se corrompe par les marques de la faveur publique, et qu'il ne perde sa récompense par un désir empressé de la recevoir [5].

Que si les têtes les plus fortes sont souvent émues d'un encens si délicat et si pénétrant [6], combien plus celle d'une jeune fille, en qui l'opinion de science est d'autant plus applaudie qu'elle est plus extraordinaire en son sexe? C'est ici le miracle de la main de Dieu dans la Sainte que nous honorons; et quoique ce soit un grand prodige de voir Catherine savante, c'est encore quelque chose de plus surprenant de voir Catherine modeste, et ne se servir de cette science que pour faire régner Jésus-Christ.

Les dames modestes et chrétiennes voudront bien entendre en ce lieu les vérités de leur sexe. Leur plus grand malheur, chrétiens, c'est qu'ordinairement le désir de plaire est leur passion dominante; et comme pour le malheur des hommes, elles n'y réussissent que trop facilement, il ne faut pas s'étonner si leur vanité est souvent extrême, étant nourrie et fortifiée par une complaisance presque universelle. Qui ne voit avec quelle pompe elles étalent cette beauté qui ne fait que colorer la superficie? Que si elles se sentent dans l'esprit quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens? et quel paraît leur triomphe, lorsqu'elles s'imaginent charmer tout le monde? C'est la raison principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences, parce que quand elles pourraient les acquérir, elles auraient trop de peine à les porter : de sorte que si on leur défend cette application, ce n'est pas tant à mon avis dans la crainte d'engager leur esprit à une entreprise trop haute, que dans celle d'exposer leur humilité à une épreuve trop dangereuse.

Pour guérir en elles cette maladie, l'Eglise leur propose sainte Catherine au milieu d'une assemblée de philosophes, également victorieuse de leurs flatteries et de leurs vaines subtilités, et se démêlant d'une même force des piéges qu'ils tendent à son esprit et des embûches qu'ils dressent à sa modestie : *A laqueo linguæ iniquæ et a labiis operantium mendacium* [1]. C'est qu'elle sait, chrétiens, que ce beau talent de science ne lui a pas été confié pour en tirer avantage; et lors même que Dieu nous le donne, qu'il n'est pas à nous pour deux raisons. Premièrement il n'est pas à nous, non plus que les autres dons de la grâce, parce qu'il nous est élargi d'en haut. Mais outre cette raison générale, qui est que ce don ne vient pas en nous de nous-mêmes, il a ceci de particulier, qu'il ne nous est pas donné pour nous-mêmes. Car la théologie n'ignore pas, et je le dirai en passant, que la science n'est pas de ces grâces qui nous rendent plus agréables à la divine Majesté ; mais de cette autre espèce de grâces qui sont communiquées pour le bien des autres, tel qu'est, comme chacun sait, le don des miracles. Comme donc nous ne sommes pas plus saints ni plus justes pour être éclairés par la science, je ne crains point de vous dire que ce n'est pas un avantage particulier. Car c'est une espèce de trésor public, auquel ceux qui le possèdent peuvent bien prendre leur part pour leur instruction, comme les autres enfants de l'Eglise ; mais dont ils ne peuvent se donner la gloire , non plus que s'attribuer la propriété, sans une espèce de vol sacrilége. Car si l'on nous défend de nous glorifier de ce qui nous est donné pour nous-mêmes, combien moins le devons-nous faire de ce qui nous est donné pour les autres, pour toute l'Eglise.

Ainsi la science chrétienne ne se doit jamais produire au dehors pour se faire admirer elle-même. Elle a un plus digne office, dont elle se

[1] *Var. :* Veut se rendre particulier ce bien universel du genre humain. — [2] *Confess.*, lib XII, cap. XXV.

[3] Rempli. — [4] *N. marg. :* Il n'est pas permis de tenir la vérité cachée : elle ne craint rien que d'être cachée, dit un ancien. Et saint Augustin : *Terribiliter admonens nos ut nolimus eam habere privatam*. C'est un bien public : mais en la manifestant il faut craindre la vaine gloire. Pour l'empêcher, belle distinction que fait la théologie : *Gratia gratum faciens, gratiæ gratis datæ* : celle-là, pour nous; celles-ci, pour toutes les autres. Sur sa distinction raisonner ainsi : Ces premières grâces, par exemple la charité, nous sont données pour nous-mêmes et pour l'ornement intérieur de nos âmes ; et néanmoins il n'est pas permis d'en tirer de la gloire, parce qu'encore qu'elles soient données pour nous, elle ne viennent pas de nous . *Si accepisti, quid gloriaris ?* De la seconde espèce il est bien moins permis de se glorifier Elle a cela de commun avec la première, qu'elle ne vient point de nous ; et cela de particulier, qu'elle n'est pas pour nous. Vous faites un double vol : vous l'ôtez à celui dont elle vient; cela lui est commun avec la première : mais voici un redoublement de mal ; c'est que vous la ravissez à celui pour qui elle est donnée. — [5] *Var. :* En la voulant trop tôt recevoir. — [6] Et si subtil.

[1] *Eccli.*, LI, 8.

doit tenir assez glorieuse, c'est de faire paraître Jésus-Christ ; et la raison en est évidente. Quand on présente au miroir quelque beau visage, dites-le-moi, chrétiens, n'est-ce pas pour faire paraître, non la glace, mais le visage ? Et tout l'honneur du miroir, si je puis parler de la sorte, n'est que dans une fidèle représentation. La science du christianisme, qu'est-ce autre chose qu'un miroir fidèle et céleste, dans lequel Jésus-Christ se représente ? Quand Jésus-Christ donne à ses fidèles la science de ses vérités, que fait-il autre chose en eux, sinon de poser dans leur esprit un miroir céleste de ses propres perfections [1] ? Ne vous persuadez pas, ô vous qui êtes ornés de cette science, que vous deviez la faire paraître avec soin, mais seulement Jésus-Christ, dont elle montre au naturel les perfections. C'est pourquoi, dit le saint Apôtre, nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ Notre-Seigneur : nous ne montrons le miroir que pour faire voir le visage, nous ne produisons la science que pour faire connaître Jésus-Christ. Il est vrai qu'il a plu à Dieu de répandre sur nous ses lumières : « Le même Dieu qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres, a fait luire sa clarté dans nos cœurs : » *Qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris* [2]. Mais ce n'est pas pour nous donner un vain éclat, à nous qui n'étions que ténèbres ; c'est qu'il a voulu imprimer dans la science qu'il nous a donnée, comme dans une glace unie, l'image de son Fils notre Sauveur, afin que tout le monde admirât sa face et fût ravi de ses beautés immortelles : *Ipse illuxit in cordibus nostris, ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.*

Catherine voyant reluire en son âme l'image de la vérité dans celle de Jésus-Christ, la trouve si belle et si accomplie, qu'elle veut l'exposer dans le plus grand jour : elle n'emploie sa science que pour faire connaître la vérité ; mais afin qu'elle paraisse comme triomphante, elle met à ses pieds la philosophie, qui est son ennemie capitale. Pour confondre la philosophie, elle s'était instruite de tous ses détours; et afin d'assurer le triomphe de la vérité sur cette rivale, elle fait deux choses admirables : elle la désarme et la dépouille. Elle la désarme, comment ? Elle détruit les erreurs qu'elle a établies ; c'est ainsi qu'elle la désarme. Elle la dépouille, en quelle manière ? Elle lui ôte les vérités qu'elle a usurpées ; c'est ainsi qu'elle la dépouille. Voici, Messieurs, un beau combat, et qui mérite vos attentions.

Encore que les philosophes soient les protecteurs de l'erreur, toutefois ils ont découvert quelques rayons de la vérité. « Quelquefois, dit Tertullien, ils ont frappé à sa porte : » *Veritatis fores pulsant* [1]. S'ils ne sont pas entrés dans son sanctuaire, s'ils n'ont pas eu le bonheur de la voir et de l'adorer dans son temple, ils se sont quelquefois présentés à ses portiques [2], et lui ont rendu de loin quelque hommage. Soit que dans ce grand débris des connaissances humaines, Dieu en ait voulu conserver quelque petit reste comme des vestiges de notre première institution, soit, comme dit Tertullien, que « cette longue et terrible tempête d'opinions et d'erreurs les ait quelquefois jetés au port par aventure et par un heureux égarement [3] :» *Nonnunquam et in procella, confusis vestigiis cœli et freti, aliquis portus offenditur, prospero errore* [4] ; soit que la Providence divine ait voulu faire éclater sur eux quelque rayon de lumière pour la conviction de leurs erreurs : il est assuré, chrétiens, qu'au milieu de tant de ténèbres ils ont entrevu quelque jour et reconnu confusément quelques vérités. Mais le grand Paul leur reproche qu'ils les ont injustement détenues captives [5] ; et en voici la raison. C'est qu'ils voyaient le principe, et ils ne voulaient pas ouvrir les yeux pour en reconnaître les conséquences nécessaires [6]. Par l'exemple, l'ordre visible du monde leur découvrait manifestement les invisibles perfections de son Créateur ; et quoique la suite de cette doctrine fût de lui rendre l'hommage qu'une telle Majesté exige de nous, ils refusaient de servir celui qu'ils reconnaissaient pour leur Souverain. Ainsi la vérité gémissait captive sous une telle contrainte et souffrait violence en eux, parce qu'elle n'agissait pas dans toute sa force : de sorte qu'il la fallait délivrer du pouvoir [7] de ces violents usurpateurs, et la remettre comme une vierge honnête et pudique entre les mains du christianisme, qui seul la conserve dans sa pureté.

C'est ce que fait aujourd'hui sainte Catherine : elle fait paraître Jésus-Christ avec tant d'éclat, que les erreurs que soutenait la philosophie sont dissipées par sa présence ; et les vérités qu'elle avait enlevées violemment, viennent se rendre

[1] *Var.* : Il faut se considérer comme un canal ou comme un miroir. Si le miroir reluit, ce n'est que d'une lumière empruntée, qui ne vient pas de lui, mais du soleil ; et qui n'est pas destinée pour lui, mais afin de rejaillir sur les autres objets par son moyen. Ainsi les docteurs sont des miroirs *ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.* — [2] II *Cor.*, IV, 6.

[1] Tertull., *De testim. anim.*, n. 1.

[2] *Var.* : Ils ont paru à l'entrée. — [3] Soit que par une heureuse rencontre cette grande tempête d'opinions les ait comme par hasard conduits au port *cæsa felicitate.* — [4] *De anima*, n. 2. — [5] *Rom.*, I. 18. — [6] Mais elles étaient captives, parce qu'ils ne permettaient pas qu'on en tirât les conséquences légitimes, si bien qu'il semblait qu'ils n'avaient la vérité que pour la falsifier et la corrompre par un indigne mélange. — [7] Arracher des mains.

à lui comme à leur Maître, ou plutôt se réunir en lui comme dans leur centre : ainsi la philosophie est forcée de rendre les armes [1]. Mais quoiqu'elle soit vaincue et persuadée, elle a peine à déposer son premier orgueil, et elle paraît encore étonnée d'être devenue chrétienne. Mais enfin les raisonnements de Catherine l'amènent captive au pied de la croix : elle ne rougit plus de ses fers ; au contraire elle s'en trouve honorée, et il semble qu'elle prend plaisir de céder à une sagesse plus haute.

Apprenons d'un si saint exemple à rendre témoignage à la vérité, à la faire triompher du monde, à faire servir toutes nos lumières à un si juste devoir qu'elle nous impose [2]. O sainte vérité, je vous dois trois sortes de témoignages : je vous dois le témoignage de ma parole ; je vous dois le témoignage de ma vie ; je vous dois le témoignage de mon sang. Je vous dois le témoignage de ma parole : ô Vérité, vous étiez cachée dans le sein du Père éternel, et vous avez daigné par miséricorde vous manifester à nos yeux. Pour honorer cette charitable manifestation, je vous dois manifester au dehors par le témoignage de ma parole. Périssent tous mes discours, disait le Prophète [3], et que ma langue soit éternellement attachée à mon palais, si je t'oublie jamais, ô vérité ! et si je ne te rends témoignage.

Mais, chrétiens, il ne suffit pas de lui donner celui de la voix, qui n'est qu'un son inutile ; et notre zèle est trop languissant, s'il ne consacre que des paroles à la vérité, qui ne peut être assez honorée que par des effets dignes d'elle. Car sa solidité immuable n'est pas suffisamment reconnue par nos discours, qui ne sont que des ombres de nos pensées ; et il faut qu'elle soit gravée en nos mœurs par des marques effectives de notre affection. Ne donner que la parole à la vérité, c'est donner l'ombre pour le corps, et une image imparfaite pour l'original. Il faut honorer la vérité par la vérité, en la faisant paraître en nous-mêmes par des effets dignes d'elle.

Mais outre le témoignage des œuvres, nous devons encore à la vérité le témoignage du sang. Car la vérité c'est Dieu même : il lui faut un sacrifice complet pour lui rendre tout le culte qui lui est dû, et pour honorer dignement l'éternelle consistance de sa vérité [4]. Nous devons nous préparer tous les jours à nous détruire pour elle, si jamais elle exige de nous ce service.

[1] Elle veut faire régner la vérité sur les philosophes : elle apprend à ces savants orgueilleux à parler le langage des pauvres pêcheurs. — [2] A donner la victoire à la vérité, en lui rendant témoignage.

[3] *Psal.* CXXXVI, 6. — [4] *Var.* : Il lui faut un sacrifice complet pour l'honorer selon sa dignité.

Ainsi a fait Catherine, qui étant remplie si abondamment de la science des saints, pour en rendre ses actions de grâce à la vérité, l'a glorifiée devant tout le monde par le témoignage de sa parole, qu'elle a soutenu par celui de sa vie et enfin scellé et confirmé par celui de son sang : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si une science si bien employée au service de la vérité, a fait un si grand profit dans ce commerce spirituel et a gagné tant d'âmes à Jésus-Christ ; c'est ce qui me reste à vous expliquer dans la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

C'est un indigne spectacle que de voir les dons de l'esprit servir aux intérêts temporels. Je ne vois rien de plus servile que ces âmes [1] basses qui regrettent toutes leurs veilles, qui murmurent contre leur science et l'appellent stérile et infructueuse, quand elle ne fait pas leur fortune. Mais que les sciences humaines s'oublient de leur dignité jusqu'à n'avoir plus d'usage que dans le commerce, ce n'est pas à moi, chrétiens, de le déplorer dans cette chaire. Faut-il, sainte fille du ciel, source des conseils désintéressés, auguste science du christianisme, faut-il que je vous voie en nos jours si indignement ravilie que de vous rendre esclave de l'avarice ? Un tel opprobre, Messieurs, que font à Jésus-Christ et à l'Evangile les ouvriers mercenaires, mérite bien, ce me semble, que nous établissions ici des maximes fortes pour épurer les intentions ; et la science de notre Sainte consacrée uniquement au salut des âmes, nous en donnera l'ouverture.

Vous croirez aisément, Messieurs, que les lumières de son esprit et la vaste étendue de ses connaissances, soutenue de l'éclat d'une jeunesse florissante et de l'appui d'une race illustre dont elle était l'ornement, lui donnaient de grands avantages pour s'établir dans le monde. En effet ses historiens nous apprennent que l'empereur et toute sa Cour l'avaient regardée comme la merveille de son siècle. Mais elle n'a garde de rabaisser les lumières de l'Esprit de Dieu jusqu'à les faire servir à la fortune, surtout dans une Cour infidèle ; elle fait valoir ce talent dans un commerce plus haut ; elle l'emploie à négocier le salut des âmes.

Et en effet, chrétiens, ce glorieux talent de science est destiné sans doute pour quelque commerce. Jésus-Christ en le confiant à ses serviteurs : « Négociez, leur a-t-il dit, jusqu'à ce que je vienne : » *Negotiamini donec venio* [2]. Mais c'est un commerce divin où le monde ne peut

[1] *Var.* : Je ne puis souffrir ces âmes. — [2] *Luc.*, XIX, 13.

avoir part, et deux raisons invincibles nous le persuadent. La première se tire de la dignité de ce céleste dépôt; la seconde, de celui qui nous l'a commis et qui s'en est toujours réservé le fonds. Mettons ces deux raisons dans un plus grand jour; et premièrement, chrétiens, pour apprendre à n'avilir pas le talent de la science chrétienne, considérons sa valeur et sa dignité.

La matière dont est composée cette céleste monnaie, c'est l'Evangile et tous ses mystères. Mais quelle image admirable y vois-je empreinte? *Cujus est imago hæc* [1]? Je l'ai déjà dit, chrétiens, l'image qui est imprimée sur notre science, c'est l'image de Jésus-Christ, Roi des rois. O que la marque d'un si grand Prince rehausse le prix de ce talent, et que sa valeur est inestimable!

Que faites-vous, âmes mercenaires, lorsque vous n'avez autre but que d'en trafiquer avec le monde pour acquérir des biens temporels! Le commerce se fait par échange; l'échange est fondé sur l'égalité : quelle égalité trouvez-vous entre la science de Dieu, qui comprend en elle-même les trésors célestes, et ces malheureux avantages dont la fortune dispose?

Le premier homme, Messieurs, qui a osé [2] mettre de l'égalité entre des choses aussi dissemblables que l'argent et les dons de Dieu, c'est cet infâme Simon le Magicien, qui a mérité pour ce crime la malédiction des apôtres, et ensuite est devenu l'exécration de tous les siècles suivants. Mais je ne crains point d'assurer que ceux qui ne s'étudient à la science ecclésiastique que pour entrer dans les bénéfices, ou pour ménager par quelque autre voie leurs intérêts temporels, marchent sur les pas de ce magicien, et attirent sur eux comme un coup de foudre cette imprécation apostolique : *Pecunia tecum sit in perditionem* [3]: Que ton argent, malheureux! soit avec toi en perdition.

Dirai-je ici ce que je pense? Ils s'accordent avec Simon en égalant les choses divines aux biens périssables : mais il y a cette différence honteuse pour ceux dont je parle, que dans le marché de Simon l'argent est le prix qu'il offre, la grâce du Saint-Esprit le bien qu'il veut acquérir; et que ceux-ci renversent l'ordre du contrat, pour le rendre plus profane et plus mercenaire. Ils prodiguent et prostituent le présent du ciel, pour avoir les biens de la terre. Simon donnait son argent pour le don de Dieu, et ceux-ci dispensent le don de Dieu pour mériter de l'argent : quelle indignité! Si bien qu'au lieu que saint Pierre reproche à Simon « qu'il avait voulu acquérir le don de Dieu par argent : » *Donum Dei existimasti pecunia possideri* [1], nous pouvons dire de ceux-ci qu'ils veulent acquérir de l'argent par le don de Dieu : en quoi ils seraient sans comparaison plus lâches et plus criminels que Simon, n'était qu'il a joint l'un et l'autre crime, et que les Pères ont sagement remarqué [2] que sans doute il ne voulait acheter que dans le dessein de vendre.

Certainement chrétiens, ceux qui profanent ainsi la science du christianisme n'en connaissent pas le mérite; autrement ils rougiraient de la ravilir par un usage si bas : aussi voyons-nous ordinairement que ces ouvriers mercenaires altèrent et falsifient par un mélange étranger cette divine monnaie. Ils ne débitent point ces maximes pures qui enseignent à mépriser, et non à ménager les biens de la terre. La science qu'ils étudient n'est pas la science de Dieu, victorieuse du siècle et de ses convoitises [3]; mais une science flatteuse et accommodante, propre aux négoces du monde, et non au sacré commerce du ciel : *Et in avaritia fictis verbis de vobis negotiabuntur* [4] : « L'avarice les portera à vous séduire par des paroles artificieuses, pour faire de vous une espèce de trafic. »

Que si nous méditons saintement la pure science du christianisme, mettons-la aussi à son droit usage, faisons notre gain du salut des âmes, prenons un noble intérêt et tâchons de profiter dans un commerce si honorable. Imitons sainte Catherine qui fait valoir de telle sorte ce divin talent, que les courtisans et les philosophes, ses amis et ses ennemis, enfin tous ceux qui l'approchent et même l'impératrice sont poussés d'un désir ardent de se donner à Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'il fallait user de cet admirable trésor, qui avait été commis à sa foi. Car pour venir, chrétiens, à la seconde raison que j'ai promis de vous proposer, et avec laquelle je m'en vais conclure, la science du christianisme est un bien qui n'est pas à nous. Jésus-Christ, en le mettant en nos mains, s'en est réservé le fonds : nous l'avons de lui par emprunt, ou plutôt il nous l'a confié ainsi qu'un dépôt duquel nous devons un jour lui rendre raison : *Negotiamini dum venio* : « Négociez, je vous le permets; » mais sachez que je viendrai vous demander compte de toute votre administration et de l'emploi que vous aurez fait de mon bien.

S'il est ainsi, chrétiens, ne disposons pas de ce bien comme si nous en étions les propriétaires.

[1] *Matth.*, XXII, 20.
[2] *Var.* : Voulu. — [3] *Act.*, VIII, 20.

[1] *Act.*, VIII, 20. — [2] S. August., *in Psal.*, CXXX, n. 5.
[3] *Var.*: Du monde et de ses pompes. — [4] II *Petr.*, II, 3.

Il est, ce me semble, assez équitable que si nous employons le bien d'autrui, ce soit dans quelque commerce dans lequel le maître puisse prendre part. Et quelle part donnerez-vous au divin Sauveur dans ces terres, dans ces revenus, dans ces bénéfices que vous accumulez sans mesure? « Ne savez-vous pas qu'il est notre Dieu, et qu'il n'a pas besoin de nos biens ? » *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* [1]. Mais s'il n'a pas besoin de nos biens, j'ose dire qu'il a besoin de nos âmes chéries qu'il descendra bientôt du ciel sur la terre : pour trouver ces âmes perdues et égarées comme des brebis, il a couru tous les déserts; pour les réunir au troupeau sacré, il les a portées sur ses épaules; pour les laver de leurs taches, il a versé tout son sang; pour les guérir de leurs maladies, il a répandu l'onction de son Saint-Esprit; pour les nourrir et les fortifier, il leur a donné son propre corps.

Par conséquent, mes Frères, c'est dans ce commerce des âmes qu'il faut faire profiter ses dons; et quand viendra le temps de rendre les comptes, ce grand Econome ne rougira pas de partager avec vous un profit si honorable. Il recevra de votre main ces âmes que vous lui aurez amenées; et de sa part, pour reconnaître un si beau travail : Venez, dira-t-il, serviteur fidèle, qui avez fait valoir mon dépôt en mon esprit et selon mes ordres: il est temps que vous receviez votre récompense. (a)

Quelle sera la proportion de cette glorieuse récompense? Le prophète Daniel nous le fait entendre : *Qui docti fuerint, fulgebunt quasi*

[1] *Psal.*, xv, 2.

splendor firmamenti; *et qui ad justitiam erudiunt multos*, *quasi stellæ in perpetuas æternitates* [1] : « Ceux, dit-il, qui auront appris des autres la sainte doctrine, brilleront comme la splendeur du firmament; et ceux qui l'auront enseignée, paraîtront comme des étoiles durant toute l'éternité. « Où vous voyez, chrétiens, par quelle sage disposition de la justice divine, ceux qui ont reçu d'ailleurs leurs instructions sont comparés au firmament qui luit seulement par réflexion de la lumière des astres; mais que ceux qui ont éclairé l'Eglise par la doctrine de vérité, sont eux-mêmes des astres brillants et sources d'une lumière vive et immortelle.

Ainsi sainte Catherine réjouit par un double éclat la céleste Jérusalem. Elle est toute lumineuse pour avoir appris humblement et fidèlement pratiqué ce qu'on enseigne de plus excellent dans l'Ecole de Jésus-Christ : mais cet éclat est relevé au centuple, parce qu'elle a répandu bien loin les lumières de la science de Dieu, et qu'elle a fait luire sur plusieurs âmes les vérités éternelles.

Ne croyez pas, chrétiens, que ceux qui ont reçu dans l'Eglise le ministère d'enseigner les autres, soient les seuls à prétendre à cette récompense que même une fille a pu mériter. Tous les fidèles de Jésus-Christ doivent espérer cette gloire, parce que tous doivent travailler à s'édifier mutuellement par de saintes instructions. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul avertit en général les enfants de Dieu qu'ils doivent assaisonner leurs discours du sel de la

[1] *Dan.*, XII, 3.

(a) AUTRE PÉRORAISON

C'est pour ce négoce céleste que cette maison est établie : on leur apprend la science non pour retentir dans un barreau ; c'est la science ecclésiastique, destinée pour négocier le salut des âmes. C'est pourquoi on les choisit dès cet âge tendre, pour prévenir le cours de la corruption du siècle, et donner s'il se peut aux autels des ministres innocents. O innocence, que tu aurais de vertu dans les fonctions sacerdotales, que de bénédictions et de grâces ! Mais où te trouvera-t-on sur la terre? On travaille du moins en cette maison à te conserver des vaisseaux sans tache; ç'a toujours été l'esprit de l'Eglise. « On les doit retenir sous la discipline, les instruire par la doctrine ecclésiastique» *ut ecclesiasticis utilitatibus pareant* [1]. Quelles sont ces utilités ecclésiastiques? Ce n'est pas d'augmenter les fermes, ni d'accroître le revenu de l'Eglise ; mais c'est afin de gagner les âmes. C'est dans ce dessein qu'on les élève comme de jeunes plantes, et qu'on les fait instruire dans cette maison. Que reste-t-il maintenant, Messieurs, sinon que pendant que la science comme un soleil fera mûrir les fruits, vous arrosiez la racine ? La science éclaire par en haut la partie qui regarde le ciel ; il reste que vous donniez la nourriture à celle qui est engagée dans la terre. Cette eau salutaire de vos aumônes, en passant par ces plantes que l'on vous cultive, se tournera en fruits de vie pour leur profit particulier, pour celui de toute l'Eglise au service de laquelle on les destine, et enfin, Messieurs, pour le vôtre, en vous amassant dans le ciel des couronnes d'immortalité, que je vous souhaite. *Amen.*

[1] *Concil. Aquisgr.*, cap. CXXXV.

sagesse divine : *Sermo vester semper in gratia sale sit conditus, ut sciatis quomodo oportet vos unicuique respondere*[1] : « Que votre entretien soit toujours édifiant et assaisonné du sel de la sagesse, en sorte que vous sachiez comment vous devez répondre à chaque personne. » O que ces conversations sont remplies de grâce, et que ce sel a de force pour faire prendre goût à la vérité ! Lorsqu'on entend les prédicateurs, je ne sais quelle accoutumance malheureuse de recevoir par leur entremise la parole de l'Evangile fait qu'on l'écoute de leur bouche plus nonchalamment. On s'attend qu'ils reprendront les mauvaises mœurs ; on dit qu'ils le font d'office, et l'esprit humain indocile y fait moins de réflexion. Mais quand un homme que l'on croit du monde simplement et sans affectation propose de bonne foi ce qu'il sent de Dieu en lui-même ; quand il ferme la bouche à un libertin qui fait vanité du vice ou qui raille impudemment des choses sacrées, encore une fois, chrétiens, qu'une telle conversation assaisonnée de ce sel de grâce a de force pour exciter l'appétit et réveiller le goût des biens éternels !

[1] *Coloss.*, IV, 6

Donc, mes Frères, que tout le monde prêche l'Evangile dans sa famille, parmi ses amis, dans les conversations et les compagnies ; que chacun emploie toutes ses lumières pour gagner les âmes que le monde engage, pour faire régner sur la terre la sainte vérité de Dieu que le monde tâche de bannir par ses illusions. Si l'erreur, si l'impiété, si tous les vices ont leurs défenseurs, ô sainte vérité ! serez-vous abandonnée de ceux qui vous servent ? Quoi ! ceux mêmes qui font profession d'être vos amis, n'oseront-ils parler pour votre gloire ? Parlons, mes Frères, parlons hautement pour une cause si juste ; résistons à l'iniquité, qui ne se contentant plus qu'on la souffre, ose encore exiger qu'on lui applaudisse. Parlons souvent de nos espérances, de la douce tranquillité d'une âme fidèle, des ennuis dévorants de la vie présente, de la paix qui nous attend en la vie future. Ainsi la vérité éternelle que nous aurons glorifiée par nos discours, nous glorifiera par ses récompenses dans la sainte société que je vous souhaite aux siècles des siècles avec le Père, le Fils et le Saint Esprit. *Amen.*

PANÉGYRIQUE POUR LA FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS

PRÊCHÉ A PARIS, DANS L'ÉGLISE DES FEUILLANTS DE LA RUE D'ENFER, LE 2 OCTOBRE 1659.

Ce fut dans une circonstance toute spéciale. Les Feuillants, outre leur grand monastère de la rue Saint-Honoré, près des Tuileries, avaient un second établissement dans la rue d'Enfer. C'était leur maison de noviciat. L'église venait d'être reconstruite, elle était solennellement inaugurée et bénite le 1er octobre 1659, veille d'une des grandes solennités de l'ordre : elle était d'ailleurs sous le vocable des saints Anges Gardiens. Le 2 octobre de cette année amenait ainsi pour la nouvelle église une fête extraordinaire (1). Nous n'étonnerons pas les lecteurs de Bossuet en les assurant que ce qu'il y eut de plus remarquable, de plus beau, de plus gravé dans les souvenirs du grand monde accouru à la solennité, ce fut le *Panégyrique des saints Anges Gardiens*. C'est incontestablement un des chefs-d'œuvre du grand orateur : mais ce chef-d'œuvre par la nature du sujet, a un caractère qui charme et transporte également, soit le littérateur aux yeux duquel se révèle un merveilleux qu'il ne soupçonnait peut-être pas dans nos mystères chrétiens, soit le fidèle qui se sent en commerce constant et ami avec les messagers et les ministres puissants et actifs des miséricordieuses condescendances de *notre père qui est aux cieux*. Ici encore, et tout spécialement, nous recommandons au lecteur la belle analyse de l'incomparable *panégyrique* dont M. Gandar a enrichi la littérature française, *Bossuet orateur*, pp. 277-291

(1) Floquet, *Etudes*, t. 2, p. 20-24.

Amen dico vobis, videbitis cœlum apertum, et angelos Dei ascendentes et descendentes.
Je vous dis en vérité, vous verrez les cieux ouverts, et les anges de Dieu montants et descendants.
Paroles du Fils de Dieu à Nathanaël; en *S. Jean*, chap. I, 51.

Il paraît par les saintes Lettres que Satan et ses anges montent et descendent. « Ils montent, dit saint Bernard, par l'orgueil, et ils descendent contre nous par l'envie : » *Ascendit studio vanitatis, descendit livore malignitatis*[1]. Ils ont entrepris de monter, lorsqu'ils ont suivi celui qui a dit : *Ascendam :* « Je m'élèverai et je me rendrai égal au Très-Haut. » Mais leur audace étant repoussée, ils sont descendus, chrétiens, pleins de rage et de désespoir, comme dit saint Jean dans l'*Apocalypse :* « O terre, ô mer, malheur à vous[2], parce que le diable descend à vous plein d'une grande colère ! » *Væ terræ et mari, quia descendit diabolus ad vos habens iram magnam*[3]!

[1] *In Psal.* Qui habitat, serm. XII, n. 2. — [2] *Var.:* Malheur à la terre, malheur à la mer. — [3] *Apoc.*, XII, 1.

Ainsi son élévation présomptueuse[1] est suivie d'une descente cruelle; et quoique Dieu l'ait banni de devant sa face, n'ose-t-il pas encore s'y présenter pour se rendre notre accusateur, selon ce qu'écrit le même Apôtre? N'est-ce pas pour cela qu'il est appelé « l'accusateur des fidèles, qui les accuse nuit et jour en la présence de Dieu? » *Accusator fratrum nostrorum, qui accusabat illos die ac nocte*[2]. Et en effet, ne lisons-nous pas qu'il s'est trouvé avec les saints anges[3] pour accuser le fidèle Job? *Adfuit cum illis etiam Satan*[4]. Mais étant monté devant Dieu pour le calomnier avec artifice, il est aussi bientôt descendu pour le persécuter avec fureur; tellement que toute sa vie, c'est un mouvement éternel par lequel il monte et descend, méditant toujours en lui-même le dessein de notre ruine.

Que si cet esprit malfaisant se remue continuellement avec ses complices pour persécuter les fidèles; chrétiens, les saints anges ne sont pas oisifs, et ils se remuent pour les secourir; c'est pourquoi vous les voyez monter et descendre : *Ascendentes et descendentes;* et j'espère vous faire voir aisément que tout cela se fait pour notre salut, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Si vous n'avez pas assez entendu la dignité de notre nature et la grandeur de nos espérances, vous le pourrez connaître aisément par la sainte solennité que nous célébrons en cette journée. C'est ici qu'il vous faut apprendre, par la sainte société que nous avons avec les saints anges, que notre origine est céleste, que l'homme n'est pas ce que nous voyons; et que ces membres, que cette figure, et enfin tout l'extérieur de ce corps mortel nous le cache plutôt qu'il ne nous le montre. Car puisque nous voyons ces esprits bienheureux destinés à notre conduite venir converser avec les hommes, et se faire leurs compagnons et leurs frères; puisque l'amour chaste qu'ils ont pour les hommes leur fait quitter[5] le ciel pour la terre, et trouver leur paradis parmi nous, ne devons-nous pas reconnaître qu'il y a quelque chose en l'homme qui l'approche de ces esprits immortels, et qui est capable de les inviter à se réjouir de notre alliance? C'est ce que le grand Augustin nous explique admirablement par cette excellente doctrine[6], sur laquelle j'établirai ce discours[7] : c'est qu'encore que les saints anges soient si fort au-dessus de nous par leur dignité naturelle, il ne laisse pas d'être véritable que nous sommes égaux en ce point, que ce qui rend les anges heureux fait aussi le bonheur des hommes; que nous buvons les uns et les autres à la même fontaine de vie, qui n'est autre que la vérité éternelle; et que nous pouvons tous chanter ensemble par un admirable concert ce verset du divin Psalmiste : *Mihi autem adhærere Deo bonum est*[1] : « Tout mon bien, c'est d'être uni à mon Dieu » par de chastes embrassements et de mettre en lui mon repos.

Sur ce fondement, chrétiens, il est bien aisé d'établir la société de l'homme et de l'ange : car c'est une loi immuable, que les esprits qui s'unissent à Dieu se trouvent en même temps tous unis ensemble. Ceux qui puisent dans les ruisseaux et qui aiment les créatures, se partagent en des soins contraires et divisent leurs affections. Mais ceux qui vont à la source même, au principe de tous les êtres, c'est-à-dire au souverain bien[2], se trouvant tous en cette unité et se rassemblant à ce centre, ils y prennent un esprit de paix et un saint amour les uns pour les autres; tellement que toute leur joie, c'est d'être associés éternellement dans la possession de leur commun bien : ce qui fait, dit saint Augustin, qu'ils font tous ensemble un même royaume[3] et une même cité de Dieu : *Habent et cum illo cui adhærent et inter se societatem sanctam, suntque una civitas Dei*[4]. D'où il est aisé de conclure que les hommes, non moins que les anges, étant faits pour jouir de Dieu, ils ne composent les uns et les autres qu'un même peuple et un même empire, où l'on adore le même prince, où l'on est régi par la même loi; je veux dire par la charité, qui est la loi des esprits célestes et la loi des hommes mortels; et qui se répandant du ciel en la terre, fait une même société des habitants de l'un et l'autre. C'est, mes Frères, de cette alliance que j'espère vous entretenir, et vous en montrer les secrets dans le texte de mon Evangile[5].

[1] Trompeuse. — [2] *Apoc*,, 10.

[3] *Var.:* Les enfants de Dieu. — [4] *Job.*, I, 6.

[5] *Var.:* Puisque touchés d'un pieux désir d'entrer en société avec les hommes, ils quittent. — [6] *In Joan* tract. XXIII, n. 5.

[7] *Var.:* L'Eglise catholique plus étendue que nous ne pensons. C'est peu pour elle d'être répandue sur toute la surface de la terre: elle remplit encore les cieux, et elle les peuple de ses citoyens, non-seulement par le moyen des saints hommes qu'elle envoie de ce lieu d'exil en cette céleste patrie, mais encore par les esprits bienheureux, lesquels, quoiqu'ils ne soient pas conçus dans son sein, ne laissent pas d'être associés à son unité. C'est ce qui fait dire à saint Augustin, dans cet excellent Manuel qui comprend un admirable abrégé de toute la doctrine évangélique; c'est, dis-je, Messieurs, ce qui lui fait dire que lorsque nous confessons au sacré Symbole l'universalité de l'Eglise, nous y comprenons les esprits célestes, qui composent avec nous cette sainte et bienheureuse cité en laquelle Dieu a mis son trône. Ce que nous enseigne le grand Augustin de la société de l'homme et de l'ange dans l'unité de l'Eglise, il le prouve par un beau principe, sur lequel j'établirai ce discours.

[1] *Psal.* LXXII, 28.

[2] *Var.:* Mais ceux qui s'élèvent au principe même, et s'attachèrent au souverain bien. — [3] Et c'est pourquoi, dit saint Augustin, tant associés si étroitement dans l'amour de leur commun bien, ils

Car quel est ce nouveau spectacle que le Sauveur nous y représente? D'où vient que les cieux sont ouverts ? et que veulent dire ces anges qui montent et descendent d'un vol si léger, de la terre au ciel, du ciel en la terre? Chrétiens, ne voyez-vous pas que ces esprits pacifiques viennent rétablir le commerce que les hommes avaient rompu, en prenant le parti rebelle de leurs séditieux compagnons. La terre n'est plus ennemie du ciel ; le ciel n'est plus contraire à la terre [1] : le passage de l'un à l'autre est tout couvert [2] d'esprits bienheureux, dont la charité officieuse entretient une parfaite communication entre ce lieu de pèlerinage et notre céleste patrie.

C'est, Messieurs, pour cette raison que vous les voyez monter et descendre : *Ascendentes et descendentes*. Ils descendent de Dieu aux hommes, ils remontent des hommes à Dieu, parce que la sainte alliance qu'ils ont rénouvelée avec nous [3] les charge d'une double ambassade. Ils sont les ambassadeurs de Dieu vers les hommes, ils sont les ambassadeurs des hommes vers Dieu. Quelle merveille ! nous dit saint Bernard ; chrétiens, le pourrez-vous croire? Ils ne sont pas seulement les anges de Dieu, mais encore les anges des hommes : *Illos utique spiritus tam felices, et tuos ad nos, et nostros ad te angelos facis*[4]. « Oui, Seigneur, nous dit ce saint homme, ils sont vos anges, et ils sont les nôtres. » Anges, c'est-à-dire envoyés : ils sont donc les anges de Dieu, parce qu'il nous les envoie pour nous assister; et ils sont les anges des hommes, parce que nous les lui renvoyons pour l'apaiser. Ils viennent à nous chargés de ses dons; ils retournent chargés de nos vœux : ils descendent pour nous conduire; ils remontent pour porter à Dieu nos désirs et nos bonnes œuvres. Tel est l'emploi et le ministère de ces bienheureux gardiens : c'est ce qui les fait monter et descendre : *Ascendentes et descendentes*. Vous voyez en ce mouvement la double assistance que nous recevons par leur entremise; et vous voyez les deux points qui partageront ce discours. Dans le texte que j'ai rapporté, la descente est précédée par l'élévation ; mais permettez-moi, chrétiens, que pour suivre l'ordre du raisonnement, je laisse un peu l'ordre des paroles et que je parle avant toutes choses de leur descente mystérieuse.

PREMIER POINT.

Il ne suffit pas, chrétiens, que nous remarquions aujourd'hui que les anges descendent du ciel en la terre : si vous n'entendez rien par ce mouvement, sinon qu'ils passent d'un lieu à un autre, vous n'avez pas encore compris le mystère. Il faut élever nos pensées plus haut, et concevoir dans cette descente le caractère particulier de la charité des saints anges, qui la rend différente de celle des hommes. Je m'explique et je dis, Messieurs, qu'encore que la charité soit la même dans les anges et dans les hommes, qu'elle soit dans tous les deux de même nature, qu'elle dépende d'un même principe, toutefois elle agit en eux par deux mouvements opposés. Elle élève les hommes mortels de la terre au ciel, de la créature au Créateur ; au contraire elle pousse les esprits célestes du ciel en la terre, et du Créateur à la créature. La charité nous fait monter, la charité les fait descendre : chrétiens, c'est un grand mystère que vous comprendrez aisément, si vous savez faire la distinction de l'état des uns et des autres.

Où sommes-nous, et où sont les anges? Quelle est notre vie, et quelle est la leur ? Misérables bannis, enfants d'Eve, nous sommes ici relégués bien loin au séjour de misère et de corruption [1] : pour eux ils se reposent dans la patrie, à la source même du bien, dans le centre même du repos qu'ils possèdent par la claire vue. Nous pleurons et nous soupirons sur les fleuves de Babylone : ils boivent à longs traits les eaux toujours vives de ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu.

Etant donc dans des états si divers, que ferons-nous les uns et les autres? Les hommes demeureront-ils liés aux biens périssables dont ils sont environnés ; et les anges seront-ils toujours occupés de leur paix et de leur repos, sans penser à secourir ceux qui travaillent? Non, mes Frères, il n'en est pas ainsi : la charité ne le permet pas. Elle nous fait monter, elle fait descendre les anges : elle nous trouve au milieu des biens corruptibles, elle trouve les esprits célestes unis immuablement au bien éternel [2] : elle se met entre deux, et tend la main aux uns et aux autres. Elle nous dit au fond de nos

font tous ensemble un même royaume. — [4] S. August., *De Civit. Dei*, lib. XII, cap IX.

[5] *Var.* : Ils composent les uns et les autres une même Eglise et un même peuple, dont la charité est la loi et dont Jésus-Christ est le prince. Il est vrai que le péché qui divise tout, avait rompu cet accord et cette alliance. Les anges nous avaient déclaré la guerre, parce que nous l'avions déclarée à Dieu en nous joignant au parti rebelle de leurs compagnons séditieux Mais enfin le Sauveur Jésus a pacifié le ciel et la terre ; il a réconcilie les esprits celestes avec les hommes mortels, et vous en voyez une belle preuve dans le texte de mon Evangile.

[1] *Var.* : Ne voyez-vous pas que ces esprits pacifiques viennent rétablir le commerce que nous avions rompu par nos crimes et par notre désobéissance ? Lorsque le commerce entre deux villes est interdit, on ne va pas ordinairement de l'une à l'autre : le chemin n'est pas battu. Les choses vont et viennent continuellement du ciel en la terre, de la terre au ciel ; le commerce est donc rétabli. — [2] Rempli. — [3] La sainte société qu'ils ont renouée avec nous.

[4] *In Psal.* Qui habitat, serm. XII, n. 3.

[1] *Var.* : Misérables captifs, nous gémissons dans ce lieu d'exil. — [2] *Var.* : Elle nous trouve au milieu des creatures; elle trouve les esprits céles tes unis éternellement au Créateur.

cœurs : Vous qui êtes parmi les créatures, gardez-vous bien de vous arrêter aux créatures; mais dans celte bassesse où vous êtes, faites qu'elles vous conduisent au Créateur : vous qui êtes au bord des ruisseaux, apprenez à remonter à la source. Elle dit aux anges célestes : Vous qui jouissez du Créateur, jetez aussi les yeux sur ses créatures : vous qui êtes à la source, ne dédaignez pas les ruisseaux. Ainsi vous voyez, chrétiens, qu'une même charité, qui remplit les anges et les hommes meut différemment les uns et les autres.

Ce que voient les hommes mortels doit leur faire chercher ce qu'ils ne voient pas : tel doit être le progrès de leur charité. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean, le disciple chéri de notre Sauveur, le docteur de la charité, a dit ces beaux mots : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment pourra-t-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? » *Qui non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere* [1]? Par où il avertit l'âme chrétienne que le mouvement naturel que le saint amour lui doit inspirer, c'est de s'exercer sur ce qu'elle voit pour tendre à ce que les sens ne pénètrent pas. Aussi est-ce pour cela que nous avons dit que son propre c'est de s'élever : *Ascensiones in corde suo disposuit* [2]. Comme elle se trouve en bas, mais se dispose toujours à monter plus haut, elle regarde la terre non pas comme un siége pour se reposer, mais comme un marchepied pour s'avancer : *Scabellum pedum tuorum* [3]. Le degré pour aller au trône, ce n'est pas le siége, c'est le marchepied. Elevez-vous sur le marchepied, et tâchez d'arriver au trône. Il n'en est pas ainsi des saints anges : unis à la source du bien et du beau, comme nous avons déjà dit, ils ne peuvent pas s'élever, parce qu'il n'y a rien au-dessus de ce qu'ils possèdent. Mais la charité officieuse qui nous fait monter pour aller à eux, les rabaisse aussi pour venir jusqu'à nous par une miséricordieuse condescendance; et voilà la descente dont il est parlé dans notre Evangile.

Réjouissons-nous, chrétiens, de cette descente bienheureuse qui unit le ciel et la terre, et fait entrer les esprits célestes dans une sainte société avec les hommes. O bonheur! ô miséricorde! Car, mes Frères, qui le pourrait croire, que ces intelligences sublimes ne dédaignent pas de pauvres mortels; qu'étant au séjour de la félicité et au centre même du repos, elles veulent bien se mêler parmi nos continuelles agitations, et lier une amitié si étroite avec des créatures si faibles et si peu proportionnées à leur naturelle grandeur? O Dieu, que peuvent-elles trouver en ce monde, que peut produire cette terre ingrate qui soit capable d'y attirer ces glorieux citoyens du paradis? Chrétiens, ne l'ai-je pas dit? c'est la charité qui les pousse; mais encore n'est-ce pas assez : qui ne sait que la charité est la fin générale de leurs actions? Il nous faut descendre au détail des motifs particuliers qui les pressent de quitter le ciel pour la terre.

Pour bien entendre cette vérité, ce serait peut-être assez de vous dire que telle est la volonté de leur Créateur, et que c'est l'unique raison que désirent de si fidèles ministres : car ils savent que la créature étant faite par la seule volonté de son Créateur, elle doit vivre toujours souple et toujours soumise à cette volonté souveraine. On pourrait encore ajouter que la subordination des natures créées demande que ce monde sensible et inférieur soit régi par le supérieur et intelligible, et la nature corporelle par la spirituelle. Que si on voulait pénétrer plus loin, il serait aisé de vous faire voir que les hommes étant destinés pour réparer les ruines que l'orgueil de Satan a faites dans le ciel, c'est une sage dispensation d'envoyer les anges à notre secours [1], afin qu'ils travaillent eux-mêmes aux recrues de leurs légions, en ramassant cette nouvelle milice qui doit rendre leurs troupes complètes. Tous ces raisonnements sont solides et très-bien appuyés sur les Ecritures; mais je laisserai à l'Ecole cette belle théologie, pour m'attacher à une doctrine qui me semble plus capable de toucher les cœurs.

Je dis donc, et je vous prie de le bien entendre, que ce qui attire les anges, ce qui les fait descendre du ciel en la terre, c'est le désir d'y exercer la miséricorde. Car ils savent, ces esprits célestes, que sous un Dieu si bon et si bienfaisant, dont les miséricordes n'ont point de bornes, dont les infinies misérations éclatent magnifiquement par-dessus tous ses autres ouvrages [2]; ils savent, dis-je, que sous ce Dieu il n'y a rien de plus grand ni de plus illustre que de secourir les misérables. Que feront-ils, qu'entreprendront-ils? Ils n'en trouvent point dans le ciel, ils en viennent chercher sur la terre. Là ils ne voient que des bienheureux : ils quittent ce lieu de bonheur afin de rencontrer des affligés. Apprenez ici, chrétiens, de quel prix sont les œuvres de miséricorde. Il manque, ce me semble, quelque chose au ciel, parce qu'on ne peut pas les y pratiquer. Encore qu'on y voit Dieu face à face, encore qu'il y enivre les esprits célestes du torrent de ses voluptés, toutefois leur félicité n'est

[1] I *Joan.*, IV, 20. — [2] *Psal.* XXIII, 6. — [3] *Psal.* CIX, 2.

[1] *Var.* : Pour être coopérateurs de notre salut, afin qu'ils travaillent,.. — [2] *Psal.* CXLIV, 9.

pas accomplie, parce qu'il n'y a point de pauvres que l'on assiste, point d'affligés que l'on console, point de faibles que l'on soutienne, enfin point de misérables que l'on soulage. Mais ils ne découvrent autre chose en ce lieu d'exil; c'est pourquoi vous les voyez accourir en foule. Ils pressent les cieux de s'ouvrir, et ils descendent impétueusement du ciel en la terre : *Videbitis cœlos apertos;* tant ils trouvent de contentement à exercer les œuvres de miséricorde. Ah! mes Frères, le grand exemple pour nous qui sommes au milieu des maux, dans le pays propre de la misère!

Mais disons encore, mes Frères, pour consoler ceux qui s'y appliquent, disons et tâchons de le bien entendre, quels charmes, quel agrément et quelle douceur trouvent ces esprits bienheureux à se mêler parmi nos faiblesses, et à prendre part dans nos peines. Il en faut aujourd'hui expliquer la cause; et la voici, si je ne me trompe, autant qu'il est permis à des hommes de pénétrer de si hauts mystères. C'est qu'ils voient face à face et à découvert cette bonté infinie de Dieu[1]; ils voient ses entrailles de miséricorde et cet amour paternel par lequel il embrasse ses créatures; ils voient que de tous les titres augustes qu'il se donne lui-même dans ses Ecritures, c'est celui de Bon et de Charitable, de Père de miséricorde et de Dieu de toute consolation[2], dont il se glorifie davantage. Ils sont ravis en admiration[3], chrétiens, de cette bonté infinie et infiniment gratuite, par laquelle il délivre les hommes pécheurs de la damnation qu'ils ont méritée. Mais en considérant ce qu'il donne aux autres, ils savent bien reconnaître ce qu'ils doivent en particulier à cette bonté. Ils se considèrent eux-mêmes comme des ouvrages de grâce, comme des miracles de miséricorde. Car n'est-ce pas la bonté de Dieu qui les a tirés du néant, « qui les a remplis de lumière dès l'instant qu'il les a formés : » *Simul ut facti sunt, lux, facti sunt*[4]; « et qui en créant leur nature leur a en même temps accordé sa grâce? » *Simul in eis et condens naturam et largiens gratiam*[5]. N'est-ce pas Dieu qui les a créés avec l'amour chaste par lequel ils se sont attachés à lui; qui les a faits, et les a faits bons; qui étant l'Auteur de leur être, l'est aussi de leur sainteté et conséquemment de leur béatitude? Ils doivent donc aussi bien que nous, ils doivent tout ce qu'ils sont à la grâce et à la miséricorde divine. Elle se montre différemment en eux et en nous; mais toujours, dit saint Fulgence, c'est la même grâce : *Una est in in utroque gratia operata.* « Elle nous a relevés, mais elle a empêché leur chute : » *In illo, ne caderet*; *in hoc, ut surgeret.* « Elle nous a guéris de nos blessures; en eux elle a prévenu le coup : » *In illo, ne vulneraretur ; in isto ut sanaretur.* « Elle a remédié à nos maladies ; elle n'a pas permis qu'ils fussent malades : » *Ab hoc infirmitatem repulit, illum infirmari non sivit*[1]. Reconnaissez donc, ô saints anges, que vous devez tout, aussi bien que nous, à la miséricorde divine.

Ils le reconnaissent, mes Frères, et c'est aussi pour cette raison que désirant honorer la miséricorde qui a été exercée sur eux, ils s'empressent de l'exercer sur les autres. Car le meilleur moyen de la reconnaître, chrétiens, c'est de l'imiter et d'ouvrir nos mains sur nos frères, comme nous voyons les siennes ouvertes sur nous : *Estote misericordes, sicut Pater vester misericors est*[2]: « Soyez, dit-il, miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. » « Revêtez-vous comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde : » *Induite vos, sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ*[3]. Imitez ce que vous recevez, et prenez plaisir de donner des actions de grâces de ce qu'on vous donne. Celui-là ne sent pas un bienfait, qui ne sait ce que c'est que de bien faire; et il méprise la miséricorde, puisqu'il n'a pas soin de la pratiquer. C'est pourquoi les anges célestes, de peur d'être ingrats envers le Créateur, aiment à être bienfaisants envers ses créatures. La miséricorde qu'ils font glorifie celle qu'ils reçoivent; ils savent, je vous prie, remarquez ceci, que Dieu exige deux sacrifices : l'un pour honorer sa miséricorde, et l'autre pour reconnaître sa justice; l'un détruit, et l'autre conserve; l'un est un sacrifice qui tue, l'autre un sacrifice qui sauve : *Qui facit misericordiam, offert sacrificium*[4].

D'où vient cette diversité? Elle dépend de la différence de ces deux divins attributs. La justice divine poursuit les pécheurs : elle lave ses mains dans leur sang, elle les perd, elles les dissipe : *Pereant peccatores a facie Dei*[5]. Au contraire la miséricorde ne veut pas que personne périsse : *Non vult perire quemquam*[6] « Elle pense des pensées de paix, et non pas des pensées de destruction : » *Ego cogito super vos cogitationes pacis, et non afflictionis*[7]. Que ces deux attributs sont opposés! Aussi, Messieurs, les honore-t-on par des sacrifices divers. A cette justice qui rompt et qui brise, qui renverse les montagnes et

[1] *Marc.*, x, 18. — [2] II *Cor.*, I, 3.
[3] *Var.* : Etonnés. — [4] S. August., *De Civit Dei*, lib. XI, cap. XI. — [5] *Ibid.*, lib. XII, cap. IX.

[1] *Ad Trasimund.*, lib. II, cap. [illegible]. — [2] *Luc.*, VI, 36. — [3] *Coloss.*, III, 12. — [4] *Eccli.*, XXXV, 5. — [5] *Psal.* LXVII, 3. — [6] II *Petr.*, III, 9. — [7] *Jerem.*, XXIX, 11.

arrache les cèdres du Liban, c'est-à-dire qui extermine les pécheurs superbes, il lui faut des sacrifices sanglants et des victimes égorgées, pour marquer la peine qui est due au crime. Mais pour cette miséricorde toujours bienfaisante, qui guérit ce qui est blessé, qui affermit ce qui est faible et qui vivifie ce qui est mort, elle veut qu'on lui offre en sacrifice, non des victimes détruites, mais des victimes conservées, c'est-à-dire des pauvres soulagés, des infirmes soutenus, des morts ressuscités, c'est-à-dire des pécheurs convertis. Tels sont, mes Frères, les sacrifices qui honorent la miséricorde divine : c'est ainsi qu'elle veut être reconnue.

Venez donc, anges célestes, honorer cette bonté souveraine : venez tous ensemble chercher sur la terre les victimes qu'elle demande, vous ne les pouvez trouver dans le ciel [1]. « On n'y peut exercer de miséricorde, parce qu'il n'y a point de misères» : *Ibi nulla miseria est, in qua fiat misericordia* [2]. Peut-on consoler les affligés, où toutes les larmes sont essuyées? Peut-on secourir ceux qui travaillent, où tous les travaux sont finis? Peut-on visiter les prisonniers, où tout le monde jouit de la liberté? Peut-on recueillir les étrangers, où nul n'est reçu que les citoyens? Ici toutes les misères abondent ; c'est leur pays, c'est leur lieu natal. O mes Frères, la riche moisson pour ces esprits bienfaisants, qui cherchent à exercer la miséricorde! Il n'y a que des misérables, parce qu'il n'y a que des hommes[3]. Tous les hommes sont des prisonniers chargés des liens de ce corps mortel : esprits purs, esprits dégagés, aidez-les à porter ce pesant fardeau, et soutenez l'âme qui doit tendre au ciel contre le poids de la chair qui l'entraîne en terre. Tous les hommes sont des ignorants qui marchent dans les ténèbres : esprits qui voyez la lumière pure, dissipez les nuages qui nous environnent. Tous les hommes sont attirés par les biens sensibles: vous qui buvez à la source même des voluptés chastes et intellectuelles, rafraîchissez notre sécheresse par quelques gouttes de cette céleste rosée. Tous les hommes ont au fond de leurs âmes un malheureux germe d'envie, toujours fécond en procès, en querelles, en murmures, en médisances, en divisions : esprits charitables, esprits pacifiques, calmez la tempête de nos colères, adoucissez l'aigreur de nos haines, soyez des médiateurs invisibles pour réconcilier en Notre-Seigneur nos cœurs ulcérés.

Mais, mes Frères, quand aurai-je fait, si j'entreprends de vous raconter tout ce que font ces esprits célestes, qui descendent pour notre secours? Ils s'intéressent à tous nos besoins ; ils ressentent toutes nos nécessités : à toute heure et à tous moments ils se tiennent prêts pour nous assister : gardiens toujours fervents et infatigables ; sentinelles qui veillent toujours, qui sont en garde autour de nous nuit et jour, sans se relâcher un instant du soin qu'ils prennent de notre salut. Heureux mille et mille fois d'avoir toujours à nos côtés de si puissants protecteurs!

Mais quelles actions de grâces leur rendrons-nous, et comment reconnaîtrons-nous leurs soins assidus? Combien s'empresse le jeune Tobie à remercier le saint ange qui l'avait conduit durant son voyage[1]! Ceux-ci nous gardent toute notre vie. Ces princes de la Cour céleste, non contents de devenir compagnons des hommes, se rendent leurs ministres et leurs serviteurs, depuis leur naissance jusqu'à leur mort; et ils ne rougissent pas d'être ingrats d'une telle miséricorde[2]. A Dieu ne plaise que nous le soyons : chrétiens, étudions-nous à récompenser leurs services. Ah! qu'il est aisé de les contenter! Ils descendent pour notre salut du ciel en la terre : savez-vous ce qu'ils damandent en reconnaissance? Qu'ils ne soient pas venus inutilement, que nous ne les déshonorions pas en les renvoyant les mains vides. Ils sont venus à nous pleins des dons célestes dont ils ont enrichi nos

[1] *Var. :* Comme Jésus-Christ, ils suivent les mouvements de leur Maître : *Ascendentes et descendentes*. Quelle beauté nous veulent-ils? Celle qu'ils ont ; la charité. Car ils aiment la charité. parce que la charité vient de Dieu. Les hommes commencent par l'amour fraternel, pour aller à Dieu : les anges par l'amour de Dieu, pour aller aux hommes. Ils voient Dieu dans les âmes quand ils y voient la charité : ils voient le ruisseau dans la source, ils voient comment il n'en est pas séparé : ils voient ce Dieu amour, faisant en nous l'amour : *Intus inhabitat Deus*. — [2] S August., *Enar. in Psal.* CXLVIII, n. 8. — [3] Autant d'hommes que vous voyez, autant d'infirmes et de misérables, dont l'extrême nécessité a besoin de votre secours. Ils y viennent, n'en doutez pas, et c'est pour cela qu'ils descendent : *Vidi angelos descendentes*. Et quelle œuvre de miséricorde ne pratiquent-ils pas parmi nous?

[1] *Tob.*, XII, 2 et seq.
[2] *Var. : Note marg. :* Les saints anges nous assistent extérieurement, en diminuant les efforts du diable, á qui ils font la guerre sans aucune trêve. Raphaël lie Asmodée, démon de l'incontinence. Ils nous secourent par une secrète intelligence qu'ils ont entre eux, pour concourir tous ensemble au salut des hommes qui leur sont commis. Deux personnes sont ennemies, leurs saints anges sont amis et concourent à les réunir : ce sont des amis communs et des médiateurs invisibles. Ils nous assistent aussi intérieurement. si nous avions tout à coup les yeux ouverts, et que nous vissions tous les anges de cette assemblée, quelle joie ce beau spectacle ne nous causerait-il pas? Ils attendent ce que nous leur ordonnerons, les requêtes dont nous les chargerons pour Dieu. Ils y portent le bien et le mal. Quand ils retournent, leurs saints compagnons leur demandent de nos nouvelles. Si nous faisons pénitence c'est pour eux le sujet d'une grande joie: *Gaudium in cœlo*. Si nous nous endurcissons contre Dieu, ces anges de paix qui voulaient nous procurer le salut ressentent une douleur amère de notre état : *Angeli pacis amare flebunt*. Notre société envers eux est de converser avec eux : *Conversatio nostra in cœli est*. Si un homme passe seulement d'une rue à l'autre pour nous venir voir, nous croyons être incivils, si nous ne conversons avec lui. Les anges viennent du ciel en la terre, et nous ne serions pas soigneux de converser avec eux? Deux choses sont nécessaires pour cette conversation : il faut les écouter et leur parler. Si nous ne les écoutons, ils nous quitteront : *Fugiamus hinc*, disaient-ils autrefois dans le tabernacle. Quittons, quittons les hommes ; il n'y a que dissension, qu'envie, qu'injustice parmi eux : retournons au lieu de notre paix.

âmes : ils demandent pour récompense que nous les chargions de nos prières, et qu'ils puissent présenter à Dieu quelque fruit des grâces qu'ils nous a distribuées par leur entremise. O les amis désintéressés, amis commodes et officieux, qui se croient payés de tous leurs bienfaits, quand on leur donne de nouveaux sujets d'exercer leur miséricorde ! Ils sont descendus pour l'amour de nous : chrétiens, les voilà prêts, ils s'en retournent pour notre service : après nous avoir apporté des grâces, ils s'offrent encore à porter nos vœux pour en attirer de nouvelles. Usez, mes Frères, de leur amitié : il faut, s'il se peut, vous y obliger par cette seconde partie.

SECOND POINT.

Encore que vous voyiez remonter au ciel vos fidèles et bien-aimés gardiens, n'appréhendez pas qu'ils nous abandonnent. Ils peuvent changer de lieu, mais ils ne changent pas de pensée; et comme ils quittent le ciel sans perdre leur gloire, ils quittent la terre sans perdre leurs soins. Quand ils descendent du ciel, leur félicité les suit partout[1] : autrement nous dit saint Grégoire, « pourraient-ils illuminer les aveugles, si eux-mêmes perdaient leur lumière? » *Fontem lucis, quem egredientes perderent, cæcis nullatenus propinarent*[2]. Ainsi lorsqu'ils marchent à notre secours, lorsqu'ils viennent combattre pour nous, leur béatitude les suit partout; et c'est peut-être en vue d'un si grand mystère que Débora glorifiant Dieu de la victoire qu'il lui a donnée, dit ces mots au livre des Juges: «*Stellæ manentes in ordine suo adversus Sisaram pugnaverunt*[3] : » Les étoiles demeurant en leur ordre ont combattu pour nous contre Sisara ; c'est-à-dire les anges qui brillent au ciel comme des étoiles pleine d'une lumière divine, ont combattu pour nous contre Sisara, contre l'ancien ennemi du peuple de Dieu : *Adversus Sisaram pugnaverunt*. Mais en s'avançant pour nous secourir, ils sont demeurés en leur ordre : *Manentes in ordine suo*; et ils n'ont pas quitté la place que leurs mérites leur ont acquise dans la béatitude éternelle. Concluez de là, chrétiens, qu'ils apportent, venant sur la terre, la gloire dont ils jouissent au ciel, et qu'ils portent avec eux, retournant au ciel, les mêmes soins qu'ils ont sur la terre. Ils y vont traiter nos affaires, ils y vont représenter nos nécessités, ils y portent nos prières et nos oraisons.

Pour quelle raison a-t-il plu à Dieu qu'elles lui soient présentées par le ministère des anges? C'est un secret de sa providence que je n'entreprends pas de vous expliquer; mais il me suffit de vous expliquer; mais il me suffit de vous assurer qu'il n'est rien de mieux fondé sur les Ecritures Et afin que vous entendiez combien cette entremise des esprits célestes est utile pour notr salut, je vous dirai seulement ce mot : c'est qu'encore que les oraisons soient d'une telle nature qu'elles s'élèvent tout droit au ciel, ainsi qu'un encens agréable que le feu de l'amour divin fait monter en haut, néanmoins le poids de ce corps mortel leur apporte beaucoup de retardement. Trouvez bon ici, chrétiens, que j'appelle le témoignage de vos consciences. Quand vous offrez à Dieu vos prières, quelle peine d'élever à lui vos esprits : au milieu de quelles tempêtes formez-vous vos vœux ? Combien de vaines imaginations, combien de pensées vagues et désordonnées[1], combien de soins temporels qui se jettent continuellement à la traverse pour en interrompre le cours? Etant donc ainsi empêchées, croyez-vous qu'elles puissent s'élever au ciel, et que cette prière faible et languissante, qui parmi tant d'embarras qui l'arrêtent, à peine a pu sortir de vos cœurs, ait la force de percer les nues et de pénétrer jusqu'au haut des cieux? Chrétiens, qui pourrait le croire? Sans doute elles retomberaient de leur propre poids, si la bonté de Dieu n'y avait pourvu. Je sais bien que Jésus-Christ, au nom duquel nous les présentons les fait accepter. Mais il y a envoyé son ange, que Tertullien appelle l'*Ange d'oraison*[2] : c'est pourquoi Raphaël disait à Tobie : « J'ai offert à Dieu tes prières : » *Obtuli orationem tuam Domino*[3]. Cet ange vient recueillir nos prières, et « elles montent, dit saint Jean, de la main de l'ange jusqu'à la face de Dieu : » *Et ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu angeli coram Deo*[4]. Voyez comme elles montent de la main de l'ange ; admirez combien il leur sert d'être présentées d'une main si pure. Elles montent de la main de l'ange, parce que cet ange se joignant à nous et aidant par son secours nos faibles prières, leur prête ses ailes pour les élever, sa force pour les soutenir, sa ferveur pour les animer.

Que nous sommes heureux, mes Frères, d'avoir des amis si officieux, des intercesseurs si fidèles, des interprètes si charitables ! Mais ils ne se contentent pas de porter nos vœux ; ils offrent nos aumônes et nos bonnes œuvres; ils recueillent jusqu'à nos désirs[5]; ils font valoir devant

[1] *Var.* : Quoiqu'ils descendent du ciel, lieu de leur félicité, ils ne laissent pas de la conserver. — [2] *Moral. in Job.* lib. II, cap. III. — [3] *Judic.*, V, 20.

[1] *Var.* : Frivoles. mal digérées. — [2] *De Oorat.*, n. 12. — [3] *Tob.*, XII, 12. — [4] *Apoc.*, VIII, 4. — [5] *Note marg* Il les porte dit saint Jean, à cet autel d'or qui nous signifie Jésus-Christ, et au nom duquel elles sont reçues : *Ad altare aureum*.

Dieu jusqu'à nos pensées. Surtout qui pourrait assez exprimer combien abondante est leur joie, quand ils peuvent présenter à Dieu, ou les larmes des pénitents, ou les travaux soufferts pour l'amour de lui en humilité et en patience? Car pour les larmes des pénitents, chrétiens, que puis-je dire de l'estime qu'ils font d'un si beau présent? Comme ils savent que la conversion des hommes pécheurs fait la fête et la joie des esprits célestes, ils assemblent leurs saints compagnons; ils leur racontent les heureux succès de leurs soins et de leurs conseils. Enfin ce rebelle endurci a rendu les armes, cette tête superbe s'est humiliée, ces épaules indomptables ont subi le joug, cet aveugle a ouvert les yeux et déplore les erreurs de sa vie passée : il a rompu ces liens trop doux qui tenaient son âme captive, il renonce à tous ces trésors amassés par tant de rapines; les pleurs du pupille ont percé [1] son cœur, il se résout de faire justice à la veuve qu'il a opprimée. Là-dessus il s'élève un cri d'allégresse parmi les esprits bienheureux: le ciel retentit de leur joie et de l'admirable cantique par lequel ils glorifient Dieu dans la conversion des pécheurs.

« Prends courage, âme pénitente, considère attentivement en quel lieu l'on se réjouit de ta conversion : » *Heus tu peccator, bono animo sis, vides ubi de tuo reditu gaudeatur* [2]. Et pour vous qui vivez dans les afflictions ou qui languissez dans les maladies, si vous souffrez vos maux avec patience en bénissant la main qui vous frappe, quoique vous soyez peut-être le rebut du monde, réjouissez-vous en Notre-Seigneur de ce que vous avez un ange qui tient compte de vos travaux. Mon cher Frère, je te le veux dire pour te consoler, il regarde avec respect tes blessures [3], comme de sacrés caractères qui te rendent semblable à un Dieu souffrant. Je dis quelque chose de plus, il les regarde avec jalousie ; et afin de le bien entendre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que ce corps qui nous accable de maux, nous donne cet avantage au-dessus des anges, de pouvoir souffrir pour l'amour de Dieu, de pouvoir représenter en notre corps glorieux la vie glorieuse de Jésus, en notre corps mortel et passible la vie souffrante du même Jésus : *Ut vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali* [4]. Ces esprits immortels peuvent être compagnons de la gloire de Notre-Seigneur; mais ils ne peuvent pas avoir cet honneur, d'être les compagnons de ses souffrances. Ils peuvent bien paraître devant Dieu avec des cœurs tout brûlants d'une charité éternelle ; mais leur nature impassible ne leur permet pas de signaler la constance d'un amour fidèle par cette généreuse épreuve des afflictions.

Si vous consultez votre sens, vous me répondrez peut-être aussitôt que ces esprits bienheureux ne doivent pas nous envier ce triste avantage. Mais eux qui jugent des choses par d'autres principes, eux qui savent qu'un Dieu immuable est descendu du ciel en la terre et s'est revêtu d'une chair mortelle seulement pour pouvoir souffrir, ah ! ils connaissent par là le prix des souffrances; et si la charité le pouvait permettre, ils verraient en nous avec jalousie ces caractères sacrés, qui nous rendent semblables à un Dieu souffrant. Et voyez combien ils estiment l'honneur qu'il y a de porter la croix. Ils ne peuvent présenter à Dieu leurs propres souffrances, ils empruntent les nôtres pour les lui offrir : s'il ne leur est pas permis de souffrir, ils exaltent du moins ceux qui souffrent. Et je lis avec joie dans Origène la belle description qu'il nous fait des enfants de Dieu assemblés autour de son trône, où ils louent les combats de Job, où ils admirent le courage de Job, où ils publient la constance et la foi de Job, toujours ferme et inviolable dans les ruines de sa fortune et de sa santé: *Venientes ante Deum attestati sunt tolerantiæ, fidei, constantiæ atque dilectionis plenitudini* [1]. Et d'où vient qu'ils prennent plaisir à rendre à Job ce beau témoignage? C'est qu'ils estiment ce saint homme heureux de signaler sa fidélité par cette épreuve : ils voient qu'ils ne peuvent pas avoir cet honneur, ils se satisfont en le louant, ils suivent la pompe du triomphe, et prennent part à l'honneur du combat en chantant la vaillance du victorieux.

Je vous dis ces choses, afin, mes Frères, que vous appreniez à goûter les choses célestes. Vous croyez n'être associés qu'avec les hommes ; vous ne pensez qu'à les satisfaire, comme si les anges ne vous touchaient pas. Chrétiens, désabusez-vous : il y a un peuple invisible qui vous est uni par la charité. « Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la ville du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, d'une troupe innombrable d'anges : » *Accessistis ad Sion montem, Jerusalem cœlestem et multorum millium angelorum frequentiam* [2]. Un de leur compagnie bienheureuse est attaché spécialement à votre conduite ; mais tous prennent part à vos intérêts plus que vos parents les plus tendres, plus que vos amis les plus confidents. Rendez-vous dignes de leur amitié, et songez à ménager leur estime. Que si leurs bienfaits ne vous touchent pas, si

[1] *Var.* : Les cris de l'orphelin ont touché. — [2] Tertull., *de Pœnitent.*, n. 8.
[3] *Var.* . Tes douleurs. — [4] *Cor.*, IV, 11.

[1] *Anonymi in Job*, lib. II, *apud Origen.* — [2] *Hebr.*, XII, 22.

vous êtes insensibles à leurs bons offices, appréhendez du moins leur indignation, et craignez la juste colère par laquelle ils puniront votre ingratitude.

Sachez donc, et je finis en vous le disant, sachez que ces mêmes habitants du ciel, que vous avez vus y porter nos vœux, sont aussi obligés d'y porter nos crimes : c'est la doctrine de l'Écriture, c'est la tradition des saints Pères. Ce sont eux qui seront un jour produits contre nous comme des témoins irréprochables ; ce sont eux qui nous seront confrontés pour convaincre notre perfidie. On ouvrira les livres, nous dit l'Écriture [1] ; on nous montrera les saints anges ; et on lira dans leur esprit et dans leur mémoire, comme dans des registres vivants, un journal exact de nos actions et notre vie criminelle. C'est saint Augustin qui le dit, « que nos crimes sont écrits, comme dans un livre, dans la connaissance des esprits célestes qui sont destinés à punir les crimes : » *Reatus tanquam in chirographo scriptus, in notitia spiritualium potestatum, per quas pœna exigitur peccatorum* [2]. Jugez, jugez, mes Frères, combien nos crimes paraîtront horribles, lorsque l'on découvrira d'une même vue, et la honte de notre vie, et la beauté incorruptible de ces esprits purs, qui nous reprochant leurs soins assidus, feront éclater avec tant de force l'énormité de nos crimes, que non-seulement le ciel et la terre s'irriteront contre nous, mais encore que nous ne pourrons plus nous souffrir nous-mêmes : c'est ce que j'ai tiré de saint Augustin.

Pensez, mes Frères, à vos consciences, rappelez en votre mémoire vos dangereux [3] commerces, et écoutez Tertullien qui vous dit : « Prenez garde que ces lettres que vous avez écrites ne soient produites un jour contre vous, signées et paraphées de la main des anges : » *Ne illæ litteræ negatrices in die judicii adversus vos proferantur, signatæ signis non jam advocatorum sed angelorum* [4]. On paraphe les écritures, de peur qu'on ne puisse en supposer d'autres : mais au jugement du grand Dieu vivant, telles surprises [5] ne sont pas à craindre. Pourquoi donc ce paraphe de la main des anges, sinon pour confondre les hommes ingrats ?

Quoi ! vous aussi, mon gardien fidèle, quoi ! vous prenez aussi parti contre moi ! Là leur âme éperdue et désespérée sentira l'abandonnement où elle est, en voyant ses meilleurs amis s'élever contre elle. Que si vous doutez, chrétiens, que ces gardiens charitables puissent devenir vos persécuteurs, ouvrez les yeux, et reconnaissez que votre péché a tourné à votre perte tout ce qui vous était donné pour votre salut. Un Sauveur devient un juge inflexible ; son sang, répandu pour votre pardon, crie vengeance contre vos crimes. Les sacrements, ces sources de grâces, sont changés pour vous en des sources de malédiction. Le corps de Jésus-Christ, la viande d'immortalité, porte la damnation dans vos entrailles ; et si telle est la malignité de votre péché, qu'elle change en venin mortel et en peste les remèdes les plus salutaires, ne vous étonnez pas si je dis que les anges vos gardiens deviendront vos persécuteurs et vous ennemis implacables.

Ce n'est pas que je ne confesse qu'ils ont compassion des pécheurs ; mais cela va à certaines bornes, hors desquelles la miséricorde se tourne en fureur. Ils ne voient jamais une âme tombée qu'ils ne songent à la relever. Je les entends concerter ensemble les moyens de la soulager, au chapitre LI de Jérémie : Babylone s'est enivrée disent-ils : cette âme a bu les plaisirs du siècle ; et la tête lui ayant tourné, elle est tombée d'une grande chute, elle s'est blessée dangereusement : *Cecidi et contrita est.* Aussitôt ils ajoutent : « Courons aux remèdes, étanchez le sang, donnez des onguents pour fermer ses plaies : » *Tollite resinam ad dolorem ejus, si forte sanetur* [1]. Admirez leur empressement pour nous secourir : mais si nous méprisons les remèdes, si nous les rendons inutiles par notre mauvais régime, nous les verrons bientôt changer de langage.

Écoutez la suite de leurs discours : « Nous avons traité Babylone, et tous nos remèdes n'ont pas profité : » *Curavimus Babylonem, et non est sanata* [2]. Représentez-vous, chrétiens, des médecins assemblés qui consultent sur l'état d'un homme frappé d'une maladie périlleuse. La famille pâle et tremblante attend le résultat de leur conférence : cependant ils pèsent entre eux les fâcheux symptômes qu'on a remarqués et les remèdes appliqués inutilement, pour résoudre s'ils tenteront quelque chose encore, ou s'ils abandonneront le malade désespéré. Mais pendant que l'on consulte de la vie mortelle, peut-être, mes Frères, qu'en ce même temps des médecins invisibles consultent d'une maladie bien plus importante : c'est de la maladie mortelle de l'âme. Nous l'avons traitée avec tout notre art, disent-ils, et nous n'avons pas oublié nos secrets les plus efficaces : tout a réussi contre nos pensées ; et telle est sa dépravation, qu'elle s'est empirée parmi nos remèdes : *Derelinquamus eam, et eamus unusquisque in terram suam* [3] : « Laissons-la,

[1] *Apoc.*, XX, 12. — [2] *Cont. Julian.*, lib. VI, cap. XIX, n. 62.
[3] *Var.* : Pernicieux. — [4] *De Idolol.*, n. 23.
[5] *Var.* : Tromperies.

[1] *Jerem.*, LI, 8. — [2] *Ibid.*, 9. — [3] *Jerem.*, LI, 9.

abandonnons-la. Ne voyez-vous pas sur ce front le caractère d'un réprouvé ? Son procès lui est fait au ciel : » *Pervenit usque ad cœlos judicium ejus.* Ses crimes ont percé les nues, leur cri a pénétré jusque devant Dieu ; et la miséricorde divine, accusée de le soutenir trop longtemps, se justifie envers la justice en le livrant en ses mains : c'est pourquoi les anges laissent cette âme : *Derelinquamus eam.* Ils la laissent en proie aux démons, et leur patience épuisée est contrainte enfin de l'abandonner. Non contents de l'abandonner, ils sollicitent la juste vengeance des crimes qu'elle a commis : « Aiguisez vos flèches, remplissez votre carquois : « *Acuite sagittas, implete pharetras* [1] : Voici la vengeance du Seigneur, et il vengera aujourd'hui la profanation de son temple : » *Quoniam ultio Domini est, ultio templi sui.*

Ainsi, mes frères, nos saints anges gardiens ne pouvant plus supporter nos crimes en poursuivent enfin la vengeance. Quand arrivera ce funeste jour ? c'est un secret de la Providence ; et plût à Dieu, chrétiens, qu'il n'arrivât jamais pour nous ! Ne contraignons pas ces esprits célestes de forcer leur naturel bienfaisant, et de devenir des anges exterminateurs, et non plus des protecteurs et des gardiens. N'éteignons pas cette charité si tendre, si vigilante, si officieuse ; et si nous les avons affligés par notre long endurcissement, réjouissons-les par nos pénitences. Oui, mes frères, faisons ainsi, renouvelons-nous dans ce nouveau temple. Les saints anges, auxquels on l'élève y habiteront volontiers, si nous commençons aujourd'hui à le sanctifier par nos conversions. Il nous faut quelque victime pour consacrer cette Eglise. Quel sera cet heureux pécheur, qui deviendra la première hostie immolée à Dieu dans ce temple abattu et relevé, devant ces autels ? Mais, ô Dieu, serait-il en cette audience ? N'y a-t-il point ici quelque âme attendrie, qui commence à se déplaire en soi-même, à se lasser de ses excès et de ses débauches, et que les soins des saints anges gardiens aient invitée de les reconnaître ! O âme, quelle que tu sois, je te cherche, je ne te vois pas ; mais tu sens en ta conscience si Dieu a aujourd'hui parlé à ton cœur. Ne rejette point sa voix qui t'appelle, laisse-toi toucher par sa grâce ; hâte-toi de remplir de joie cette troupe invisible qui nous environne, qui s'estimera bienheureuse, si elle peut aujourd'hui rapporter au ciel que la première solennité célébrée dans leur nouveau temple a été mémorable éternellement par la conversion d'un pécheur [1]. Mais, que dis-je d'un pécheur ? Mes frères, si nous savions qu'il y en eût un, qui de nous ne voudrait pas l'être ? Pressons-nous de mériter un si grand honneur ; et fasse par ce moyen la bonté divine qu'en cherchant un pécheur qui se convertisse, nous en puissions aujourd'hui rencontrer plusieurs qui s'abaissent par la pénitence, pour être relevés par la grâce et couronnés enfin par la gloire. *Amen.*

[1] *Jerem.*, II.

[1] *Var. : Super uno peccatore pœnitentiam agente.* Ils n'en demandent qu'un. Se seront-ils ici assemblés pour nous, sans que nous leur donnions quelque joie ? Un pécheur, nous n'en voulons qu'un ; si tel est notre dureté, nous ne pouvons pas le trouver.

DEUXIÈME PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE

PRÊCHÉ A PARIS, AUX MINIMES DE LA PLACE-ROYALE, LE 9 AVRIL 1660.

M. Floquet a démontré l'erreur de Ledieu et des éditeurs de Bossuet unanimes à fixer la date du Panégyrique au 2 avril 1658. En ce temps-là Bossuet était à Metz, occupé à la mission prêchée dans cette ville par les disciples de saint Vincent de Paul, et d'ailleurs retenu par les diverses fonctions de sa charge, notamment au mois d'avril par les travaux de l'*assemblée des Trois-Ordres* dont il signait les *Procès-Verbaux*. Aujourd'hui il n'est plus permis d'hésiter sur les circonstances précises du temps et de l'occasion de ce second Panégyrique. L'auteur des *Etudes sur la vie de Bossuet* a mis la chose hors de doute (1), et il méritait, si je ne me trompe, de la reconnaissance de tout éditeur des œuvres du grand orateur, d'en recevoir la louange.

J'ai dit le 9 avril. On pourrait trouver étrange cette indication : mais j'apprends de M. Floquet que le 2 avril étant tombé, en 1660, pendant la semaine de Pâques, la fête de saint François de Paule avait dû être reportée, conformément aux règles liturgiques, au delà du dimanche de *Quasimodo*, arrivé le 4 avril. J'ai dû supposer, sans courir de grands risques, que la solennité de la fête fut remise au jour même de l'Octave, un vendredi 9 avril. Dans tous les cas, ce jour ne fut point dépassé. Ce fut en même temps, l'orateur nous le dit, son *dernier discours*, son *adieu* à la chaire d'où, pendant le carême de 1660, il avait parlé à une multitude pressée et avide. Mais, telles étaient les mœurs du temps, dans cette foule enthousiasmée et recueillie l'orateur a vu des *particuliers audacieux*, et il lance sur la troupe scandaleuse, sur ses *contenances impies*, au nom de saint François et de Jésus-Christ, les foudres de sa parole indignée. Au reste, une si rude conclusion ne nuisit en rien au discours dont le *succès fut merveilleux*, au dire du secrétaire de Bossuet (2) : digne couronnement d'une *station* qui fait époque dans les annales de la chaire chrétienne.

(1) *Etudes*, t. 2, p. 56. — (2) Ledieu, mémoires, p. 67.

Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.

Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous. *Luc.*, xv, 31.

Je ne pouvais désirer, Messieurs, une rencontre plus heureuse ni plus favorable, que de faire ici mon dernier discours en produisant dans cette audience le grand et admirable saint François de Paule. L'adieu que doivent dire aux fidèles les prédicateurs de l'Evangile, ne doit être autre chose qu'un pieux désir par lequel ils tâchent d'attirer sur eux les bénédictions célestes ; et c'est ce que fait l'apôtre saint Paul, lorsque se séparant des Ephésiens, il les recommande au grand Dieu et à sa grâce toute-puissante : *Et nunc commendo vos Deo et verbo gratiæ ipsius* [1]. Je ne doute pas, chrétiens, que les vœux [2] de ce saint Apôtre n'aient été suivis de l'exécution ; mais ne pouvant pas espérer un pareil effet de prières comme les miennes, ce m'est une consolation particulière de vous faire paraître saint François de Paule pour vous bénir en Notre-Seigneur. Ce sera donc ce grand patriarche qui, vous trouvant assemblés dans une église qui porte son nom, étendra aujourd'hui les mains sur vous ; ce sera lui qui vous obtiendra les grâces du Ciel, et qui laissant dans vos esprits l'idée de sa sainteté et la mémoire de ses vertus [3], confirmera par ses beaux exemples les vérités évangéliques qui vous ont été prêchées durant ce Carême. Animé de cette pensée, je commencerai ce discours avec une bonne espérance ; et de peur qu'elle ne soit vaine, je prie Dieu de la confirmer [1] par la grâce de son Saint-Esprit, que je lui demande humblement par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Ne parlons pas toujours du pécheur qui fait pénitence, ni du prodigue qui retourne dans la maison paternelle, qu'on n'entende pas toujours dans les chaires la joie de ce père miséricordieux qui a retrouvé son cadet qu'il avait perdu. Cet aîné fidèle et obéissant, qui est toujours demeuré auprès de son père [2] avec toutes les soumissions d'un bon fils, mérite bien aussi qu'on loue quelquefois sa persévérance. Il ne faut pas laisser dans l'oubli cette partie de la parabole ; et l'innocence toujours conservée, telle que nous la voyons en François de Paule, doit aussi avoir ses panégyriques. Il est vrai que l'Evangile semble ne retentir de toutes parts que du retour de ce prodigue : il occupe, ce semble, tout l'esprit du père ; vous diriez qu'il n'y ait que lui qui le touche au cœur. Toutefois au milieu du ravissement que lui donne son cadet retrouvé, il dit deux ou trois mots à l'aîné, qui lui témoignent une affection bien particulière [3] : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous ; » et je vous prie, ne vous fâchez pas si je laisse aujourd'hui épancher ma joie sur votre frère que j'avais perdu, et que j'ai retrouvé contre mon attente : *Fili, tu semper mecum es* ; c'est-à-dire si nous l'entendons [4] : Mon fils, je sais bien reconnaître votre obéissance toujours constante, et elle m'inspire pour vous un fond d'amitié laquelle ne laisse pas d'être

[1] *Act.*, xx, 32.
[2] *Var.* : Les souhaits. — [3] Vous laissant en partage l'exemple de ses vertus.

[1] *Var.* : Que j'ai tâché de vous annoncer, de lui donner l'affermissement par la grâce... — [2] Près de la personne. — [3] Bien cordialement. — [4] Si nous le savons entendre.

plus forte, encore que vous ne la voyiez pas accompagnée de cette émotion sensible que me donne le retour inopiné de votre frère : « Vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous ; nos cœurs et nos intérêts ne sont qu'un : » *Tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.* Voilà une parole bien tendre : cet aîné a un beau partage, et garde bien sa place dans le cœur du père.

Cette parole, Messieurs, se traite rarement dans les chaires, parce que cette fidélité inviolable ne se trouve guère dans les mœurs. Qui de nous n'est jamais sorti de la maison de son père? Qui de nous n'a pas été prodigue ? Qui n'a pas dissipé sa substance par une vie déréglée et licencieuse ? Qui n'a pas repu les pourceaux, c'est-à-dire ses passions corrompues ? Puisqu'il y en a si peu dans l'Eglise qui aient su garder sans tache l'intégrité de leur baptême, il est beaucoup plus nécessaire de rappeler les pécheurs que de parler des avantages de l'innocence. Et toutefois, chrétiens, comme l'Eglise nous montre aujourd'hui en la personne de saint François de Paule une sainteté extraordinaire, qui s'est commencée dès l'enfance et qui s'est toujours augmentée jusqu'à son extrême vieillesse [1], comme nous voyons en ce grand homme un religieux accompli, comme nous admirons dans sa longue vie un siècle presque tout entier d'une piété toujours également soutenue : prodigues que nous sommes, respectons cet aîné toujours fidèle, et célébrons les prérogatives de la sainteté baptismale si soigneusement conservée.

Je les trouve toutes ramassées dans les paroles de mon texte. Etre toujours avec Jésus-Christ sur sa croix et dans ses souffrances, dans le mépris du monde et des vanités ; et être toujours avec Jésus-Christ par une sainte correspondance de charité et une véritable unité de cœur : voilà deux choses qui sont renfermées dans la première partie de mon texte : *Fili, tu semper mecum es* : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi. » Mais il ajoute, pour comble de gloire : « Et tout ce qui est à moi est à vous ; » *Et omnia mea tua sunt* ; c'est-à-dire que l'innocence a un droit acquis sur tous les biens de son Créateur. Ce sont, mes Frères, les trois avantages qu'a donnés à François de Paule l'intégrité baptismale. Nous commençons dans le saint baptême à être avec Jésus-Christ sur la croix, parce que nous y professons [2] le mépris du monde : saint François, dès son enfance, a éternellement rompu le commerce avec lui par une vie pénitente et mortifiée [1]. Nous commençons dans le saint baptême à nous unir à Dieu par la charité : il n'a jamais cessé d'avancer toujours dans cette bienheureuse communication. Nous acquérons dans le saint baptême un droit particulier sur les biens de Dieu : et saint François a tellement conservé et même augmenté ce droit, qu'on l'a vu maître de soi-même et de toutes choses par une puissance miraculeuse que Dieu lui avait donnée presque sur toutes les créatures. Ces trois merveilleux avantages de la sainteté baptismale, tous ramassés dans mon texte et dans la personne de François de Paule, feront le partage de ce discours et le sujet de vos attentions.

[1] *Var.* : Jusqu'à la vieillesse décrépite. — [2] Sur la croix, c'est-à-dire à professer.

PREMIER POINT.

C'est une fausse imagination que de croire que l'obligation de quitter le monde ne regarde que les cloîtres et les monastères. Ce qu'a dit l'apôtre saint Paul [2], que nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ, étant une dépendance de notre baptême, oblige également tous les fidèles et leur impose une nécessité indispensable de rompre tout commerce avec le monde. Et en effet, Messieurs, les liens qui nous attachent au monde se formant en nous par la naissance, il est clair qu'ils se doivent rompre par la mort. Les morts ne sont plus de rien, ils n'ont plus de part à la société humaine : c'est pourquoi les tombeaux sont appelés des *solitudes : Ædificant sibi solitudines* [3]. Si donc nous sommes morts en Jésus-Christ par le saint baptême, nous avons par conséquent renoncé au monde.

Le grand apôtre saint Paul nous a expliqué profondément ce que c'est que cette mort spirituelle, lorsqu'il a parlé en ces termes : « Le monde, dit-il, est crucifié ponr moi, et moi je suis crucifié pour le monde [4] : » *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* [5]. Le docte et éloquent saint Jean Chrysostome fait une belle réflexion sur ces paroles: Ce n'est pas assez, dit-il [6], à l'Apôtre que le chrétien soit mort au monde ; mais il ajoute encore : Il faut que le monde soit mort pour le chrétien ; et cela pour nous faire entendre que le commerce est rompu des deux côtés ; et qu'il n'y a plus aucune alliance. Car, poursuit ce docte interprète, l'Apôtre

[1] *Var.* : Rompu le commerce avec le monde par les exercices de la pénitence. — [2] *Rom.*, VI, 3, 4. — [3] *Job.*, III, 14.

[4] *Var.* : Pour garder l'intégrité baptismale et mériter d'entendre ces belles paroles de la bouche de Jésus-Christ : « Mon fils, tu es toujours avec moi, » il faut se résoudre avant toutes choses de ne le quitter jamais dans ses souffrances, et de le suivre persévéramment à sa croix. L'homme baptisé, chrétiens, est un homme crucifié avec le Sauveur; et saint Paul nous a expliqué admirablement à quoi nous oblige ce crucifiement, lorsqu'il a écrit ainsi aux Galates? *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* — [5] *Galat.*, VI, 14. — [6] *De compunct.*, lib. II, n. 2.

considérait que non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts : ils en conservent le souvenir, ils leur rendent quelques honneurs, ne serait-ce que ceux de la sépulture. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ayant entrepris de nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager de l'amour du monde : Ce n'est pas assez, nous dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts ; car il y a souvent quelque affection [1] des vivants aux morts, qui va les rechercher dans le tombeau même. Il faut une plus grande rupture ; et afin qu'il n'y reste aucune alliance, tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel doit être le monde et le chrétien : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Où va cela, chrétiens, et où nous conduit ce raisonnement [2] ? Il faut vous en donner en peu de paroles une idée plus particulière.

Ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour le monde [3] : ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain état qui nous charme [4] dans les biens du monde. La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses : C'est pourquoi, dit saint Paul, je suis mort au monde; je n'ai plus d'inclination pour le monde : le monde est mort pour moi, il n'a plus d'éclat pour mes yeux. Comme on voit dans le plus beau corps du monde qu'aussitôt que l'âme s'en est retirée, encore que les linéaments soient presque les mêmes, cette fleur de beauté se passe et cette bonne grâce s'évanouit : ainsi le monde est mort pour le chrétien [5] ; il n'a plus d'appas qui l'attirent, ni de charmes qui touchent son cœur. Voilà cette mort spirituelle, qui sépare le monde et le chrétien : telle est l'obligation du baptême. Mais si nous avons si mal observé les promesses que nous avons faites, admirons, du moins aujourd'hui, la sainte obstination de saint François de Paule à combattre la nature et ses sentiments ; admirons la fidélité inviolable de ce grand homme qui a été envoyé de Dieu pour faire revivre en son siècle cet esprit de mortification et de pénitence, c'est-à-dire le véritable esprit du christianisme presque entièrement aboli par la mollesse.

Que dirai-je ici, chrétiens, et par où commencerai-je l'éloge de sa pénitence ? Qu'admirerai-je le plus, ou qu'il l'ait sitôt commencée, ou qu'il l'ait fait durer si longtemps avec une pareille vigueur ? Sa tendre enfance l'a vu naître en lui, sa vieillesse la plus décrépite ne l'a jamais vue relâchée. Par l'une de ces entreprises il a imité Jean-Baptiste ; et par l'autre il a égalé les Paul, les Antoine, les Hilarion. Vous allez voir, Messieurs, en ce grand homme un terrible renversement de la nature ; et afin de le bien entendre, représentez-vous en vous-mêmes quelles sont ordinairement dans tous le hommes les deux extrémités de la vie, je veux dire l'enfance et la vieillesse. Elles ont déjà cela de commun, que la faiblesse et l'infirmité sont leur partage. L'enfance est faible, parce qu'elle ne fait que commencer; la vieillesse, parce qu'elle approche de sa ruine [1], prête à tomber par terre. Dans l'enfance, le corps est semblable à un bâtiment encore imparfait : et il ressemble dans la vieillesse à un édifice caduc, dont les fondements sont ébranlés. Les désirs en l'une et en l'autre sont proportionnés à leur état. Avec le même empressement que l'enfance montre pour la nourriture, la vieillesse s'étudie aux précautions, parce que l'une veut acquérir ce qui lui manque, et l'autre retenir ce qui lui échappe. Ainsi l'une demande [2] des secours pour s'avancer à sa perfection, et l'autre cherche des appuis pour soutenir sa défaillance. C'est pourquoi elles sont toutes deux entièrement appliquées à ce qui touche le corps, la dernière sollicitée par la crainte, et la première poussée par un secret instinct de la nature.

François de Paule, Messieurs, est un homme que Dieu a voulu envoyer au monde pour nous montrer que les lois de la nature cèdent, quand il lui plaît, aux lois de la grâce. Nous voyons en cet homme admirable, contre tout l'ordre de la nature, un enfant qui modère ses désirs, un vieillard qui n'épargne pas son peu de force. C'est ce fils fidèle et persévérant, qui est toujours avec Jésus-Christ. Jésus a toujours été dans les travaux : *In laboribus a juventute mea* [3] ; il a toujours été sur la croix. François de Paule, enfant, commence les travaux de sa pénitence. Il n'avait que six ou sept ans, que des religieux très-réformés admiraient sa vie austère et mortifiée. A treize ans, il quitte le monde et se jette dans un désert, de peur de souiller son innocence par la contagion du siècle. Grâce du baptême, mort spirituelle, où as-tu jamais paru avec plus de force? Cet enfant est déjà crucifié au monde, cet enfant est déjà mort au monde, auquel il n'a jamais commencé de vivre. Cela est admi-

[1] *Var,* : Liaison. — [2] Que veut dire cette rupture ? — [3] Les biens du monde. — [4] Eblouit. — [5] Ainsi le monde est mort pour le chrétien, en tant qu'il n'a plus d'attrait pour son cœur ; et le chrétien est mort pour le monde, en tant qu'il n'a plus d'amour pour ses vains plaisirs, et que s'il a pour lui quelque reste d'inclination, il ne cesse de la combattre par une vie pénitente. C'est ce qui s'appelle dans l'Ecriture être crucifié avec Jésus-Christ. Nous le devons être par notre baptême, où nous contractons tous l'obligation de mortifier en nous l'amour des plaisirs.

[1] *Var.* : Est prête à s'éteindre. — [2] Désire. — [3] *Psal.* LXXXVIII, 16.

rable, sans doute : mais voici qui ne l'est pas moins.

A quatre-vingt-onze ans, ni ses fatigues continuelles, ni son extrême caducité ne le peuvent obliger de modérer la sévérité de sa vie. Il fait un carême éternel ; et dans la rigueur de son jeûne, un peu de pain est sa nourriture, de l'eau toute pure étanche sa soif : à ses jours de réjouissance, il y ajoute quelques légumes : voilà les ragoûts de François de Paule. Au milieu de cette rigueur, de peur de manger pour le plaisir, il attend toujours la dernière nécessité. Il ne songe à prendre sa réfection, que lorsqu'il sent que la nuit approche. Après avoir vaqué tout le jour au service de son Créateur, il croit avoir quelque droit de pourvoir penser à l'infirmité de la nature. Il traite son corps comme un mercenaire, à qui il donne son pain quand il a achevé sa journée. Par une nourriture modique, il se prépare à un sommeil léger, louant la munificence divine de ce qu'elle lui apprend si bien à se contenter de peu. Telle est la conduite de saint François en santé et en maladie ; tel est son régime de vivre. Une vigueur spirituelle, qui se renouvelle et se fortifie de jour en jour, ne permet pas à son âme de sentir la caducité de l'âge. C'est cette jeunesse intérieure qui soutenait ses membres cassés dans sa vieillesse décrépite, et lui a fait continuer sa pénitence jusqu'à la fin de sa vie.

Voici, mes Frères, un grand exemple pour confondre notre mollesse. O Dieu de mon cœur, quand je considère que cet homme si pur et si innocent, cet homme qui est toujours demeuré dans l'enfance et la simplicité du saint baptême, fait une pénitence si rigoureuse, je frémis jusqu'au fond de l'âme, et les continuelles mortifications de cet innocent me font trembler pour les criminels qui vivent dans les délices. Quand nous aurions toujours conservé la sainteté baptismale, la seule conformité avec Jésus-Christ nous oblige d'embrasser sa croix, en mortifiant nos mauvais désirs [1] Mais lorsque nous avons été assez malheureux pour perdre la sainteté et la grâce par quelque faute mortelle, il est bien aisé de juger combien alors cette obligation est redoublée. Car l'apôtre saint Paul nous enseigne que quiconque déchoit de la grâce, crucifie de nouveau Jésus-Christ [2], qu'il perce encore une fois ses pieds et ses mains ; que non-seulement il répand, mais encore qu'il foule aux pieds son sang précieux [1]. S'il est ainsi, chrétiens mes frères, pour réparer cet attentat par lequel nous crucifions Jésus-Christ, que pouvons-nous faire autre chose, sinon de nous crucifier nous-mêmes, et de venger sur nos propres corps l'injure que nous avons faite à notre Sauveur ?

Tout autant que nous sommes de pécheurs, prenons aujourd'hui ces sentiments, et imprimons vivement en nos esprits cette obligation indispensable de venger Jésus-Christ en nous-mêmes. Je ne vous demande pas pour cela, ni des jeûnes continuels, ni des macérations extraordinaires, quoique, hélas ! quand nous le ferions, la justice divine aurait droit d'en exiger encore beaucoup davantage : mais notre lâcheté et notre faiblesse ne permettent pas seulement que l'on nous propose une médecine si forte. Du moins corrigeons nos mauvais désirs ; du moins ne pensons jamais à nos crimes, sans nous affliger devant Dieu de notre prodigieuse ingratitude. Ne donnons point de bornes à une si juste douleur ; et songeons qu'étant subrogée à une peine d'une éternelle durée, elle doit imiter en quelque sorte son intolérable perpétuité : faisons-la donc durer du moins jusqu'à la fin de notre vie [2]. Heureux ceux que la mort vient surprendre [3] dans les humbles sentiments de la pénitence. Je parle mal, chrétiens ; la mort ne les surprend pas. La mort, pour eux, n'est pas une mort ; elle n'est mort que pour ceux qui vivent enivrés de l'amour du monde.

Notre incomparable François était en la Cour de Louis XI, où l'on voyait tous les jours et le pouvoir de la mort, et son impuissance : son pouvoir, sur ce grand monarque ; son impuissance, sur ce pauvre ermite. Louis, resserré dans ses forteresses et environné de ses gardes, ne sait à qui confier sa vie ; et la crainte de la mort le saisit de telle sorte, qu'elle lui fait méconnaître ses meilleurs amis. Vous voyez un prince, Messieurs, que la mort réduit en un triste état : toujours tremblant [4], toujours inquiet, il craint généralement tout ce qui l'approche ; et il n'est précaution qu'il ne cherche pour se garantir de cette ennemie qui saura bien éluder ses soins et les vains raffinements de sa politique.

Regardez maintenant le pauvre François, et voyez si elle lui fera seulement froncer les

1 *Var.* : Nous engage à nous crucifier avec lui, en mortifiant nos mauvais désirs. Car puisque saint Paul nous enseigne que tout autant que nous sommes de baptisés, nous avons été revêtus de Jésus-Christ, cette bienheureuse conformité que nous devons avoir avec lui, suffit pour nous obliger de prendre part à sa croix. — 2 *Hebr.*, VI, 6.

1 *Hebr.*, X, 29.

2 *Var.* : Elle doit imiter en quelque sorte son intolérable perpétuité, en s'étendant du moins jusqu'à la fin de notre vie. — 3 Saisit. — 4 C'est vous, sainte pénitence, qui avez fait mourir saint François de Paule, avec cette tranquillité admirable : c'est vous qui lui donnez un avantage par-dessus le plus grand monarque du monde. Je vois trembler Louis XI au milieu de ses gardes et de ses forteresses, et l'appréhension de la mort ne lui laisse plus aucun repos. Voilà un roi en un état bien déplorable, toujours tremblant, etc.

sourcils. Il la contemple avec un visage riant : elle ne lui est pas inconnue, et il y a déjà trop longtemps qu'il s'est familiarisé avec elle pour être étonné de ses approches. La mortification l'a accoutumé à la mort ; les jeûnes et la pénitence, dit Tertullien[1], la lui ont déjà fait voir de près, et l'ont souvent avancé dans son voisinage : *Sæpe jejunans, mortem de proximo novit.* Il sortira du monde plus légèrement : il s'est déjà déchargé lui-même d'une partie de son corps, comme d'un empêchement importun à l'âme : *Præmisso jam sanguinis succo, tanquam animæ impedimento.* C'est pourquoi, sentant[2] approcher la mort, il lui tend de bon cœur les bras; il lui présente avec joie ce qui lui reste de corps et d'un visage riant il lui désigne[3] l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il, quoique le monde te nomme cruelle et inexorable, tu ne me feras aucun mal, parce que tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime. Bien loin de rompre le cours de mes desseins, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé, en me défaisant de toutes les choses dont je tâche de me défaire il y a longtemps. Tu me déchargeras de ce corps : ô mort, je t'en remercie ; il y a plus de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger. J'ai professé dans le baptême que ses désirs ne me touchaient pas[4] : j'ai tâché de les couper[5] pendant tout le cours de ma vie : ton secours, ô mort, m'était nécessaire pour en arracher la racine ; tu ne détruis pas ce que je suis, mais tu achèves ce que je fais.

Telle est la force de la pénitence. Celui qui aime ses exercices a toujours son âme en ses mains, et est prêt à tout moment de la rendre. L'admirable François de Paule, tout rempli de ces sentiments et nourri dès sa tendre enfance sur la croix de notre Sauveur, n'avait garde de craindre la mort. Mais nous parlons déjà de sa mort, et nous ne faisons encore que de commencer les merveilles de sa sainte vie : l'ordre des choses nous y a conduits. Mais continuons la suite de notre dessein ; et après avoir vu notre grand saint François uni si étroitement avec Jésus-Christ dans la société de ses souffrances, voyons-le dans la bienheureuse participation de sa sainte familiarité : *Tu semper mecum es* : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Paul écrivant aux *Hébreux*, a prononcé cette sentence dans le chapitre VI de cette Epître admirable : «Il est impossible, dit-il, que ceux qui ont reçu une fois dans le saint baptême les lumières de la grâce, qui ont goûté le don céleste, qui ont été faits participants du Saint-Esprit et sont tombés volontairement de cet état bienheureux, soient jamais renouvelés par la pénitence : » *Impossibile est rursum renovari ad pœnitentiam*[1]. Je m'éloignerais de la vérité[2], si je voulais conclure de ce passage, comme faisaient les novatiens, que ceux qui sont une fois déchus de la grâce n'y peuvent jamais être rétablis : mais je ne croirai pas me tromper, si j'en tire cette conséquence[3], qu'il y a je ne sais quoi de particulier dans l'intégrité baptismale, qu'on ne retrouve jamais quand on l'a perdue : *Impossibile est rursum renovari.* Rendez-lui sa première robe, dit ce père miséricordieux, parlant du prodigue pénitent[4], c'est-à-dire rendez-lui la justice dont il s'était dépouillé lui-même. Cette robe lui est rendue, je le confesse : qu'elle est belle et resplendissante ! mais elle aurait encore un éclat plus grand, si elle n'avait jamais été souillée. Le père, je le sais bien, reçoit son fils dans sa maison, et il le fait rentrer dans ses premiers droits ; mais néanmoins il ne lui dit pas : « Mon fils, tu es toujours avec moi : » *Fili, tu semper mecum es ;* et il montre bien par cette parole que cette innocence toujours entière, cette fidélité jamais violée, sait bien conserver ses avantages.

En quoi consiste ce privilége ? C'est ce qu'il est malaisé d'entendre. La tendresse extraordinaire que Dieu témoigne dans son Ecriture pour les pécheurs convertis, semble nous obliger de croire qu'il n'use avec eux d'aucune réserve. Ne peut-on pas même juger qu'il les préfère aux justes en quelque façon[5], puisqu'il quitte les justes, dit l'Evangile[6], pour aller chercher les pécheurs ; et que bien loin de diminuer pour eux son affection, il prend plaisir au contraire de la redoubler ? Et toutefois, chrétiens, il ne nous est pas permis de douter que ce Dieu, qui est juste dans toutes ses œuvres, ne sache bien garder la prérogative qui est due naturellement à l'innocence : et lorsqu'il semble que les saintes Lettres accordent aux pécheurs convertis quelque sorte de préférence, voici en quel sens il le faut entendre. Cette décision est tirée du grand saint Thomas, qui faisant la comparaison de l'état du juste qui persévère et du pécheur qui se convertit, dit qu'il faut considérer en l'un ce

[1] Tertull., *De Jejun.*, n. 12.
[2] *Var.:* Voyant. — [3] Montre. — [4] Ne me seraient rien. — [5] Retrancher, — mortifier.

[1] *Hebr.*, VI, 4, 6.
[2] *Var. :* Je ne dirai pas la vérité. — [3] Si je conclus de ces paroles. — [4] Converti. — [5] Il semble même qu'il les préfère aux justes. — [6] *Luc.*, XV, 4.

qu'il a, et en l'autre d'où il est sorti. Après cette distinction il conclut judicieusement à son ordinaire que Dieu conserve au juste un plus grand don, et qu'il retire le pécheur d'un plus grand mal : et partant que le juste est sans doute plus avantagé, si l'on a égard à son mérite ; mais que le pécheur semblera plus favorisé, si l'on regarde son indignité. D'où il s'ensuit que l'état du juste est toujours absolument le meilleur; et par conséquent il faut croire que ces mouvements de tendresse que ressent la bonté divine pour les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête, n'ôtent pas la prérogative d'une estime particulière aux justes [1], qui sont ses anciens amis; et qu'enfin ce chaste amateur de la sainteté et de l'innocence trouve je ne sais quel attrait particulier dans ces âmes qui n'ont jamais rejeté sa grâce, ni affligé son esprit; qui étant toujours nouvelles et gardant inviolablement leur première foi, après une longue suite d'années paraissent aussi saintes, aussi innocentes, qu'elles sortirent des eaux du baptême [2] comme a fait, par exemple, saint François de Paule.

Quelles douceurs, quelle affection, quelle familiarité particulière Dieu réserve à ces innocents; c'est un secret de sa grâce, que je n'entreprends pas de pénétrer. Je sais seulement que François de Paule accoutumé dès sa tendre enfance à communiquer avec Dieu, ne pouvait plus vivre un moment sans lui. Semblable à ces amis empressés qui contractent une habitude si forte de converser librement ensemble, que la moindre séparation ne leur paraît pas supportable : ainsi vivait saint François de Paule. O mon Dieu, disait-il avec David, du plus loin que je me souvienne et presque dès le ventre de ma mère, vous êtes mon Dieu : *De ventre matris meæ Deus meus es tu, ne discesseris a me*[3]. Jamais cœur n'a aimé que vous, il n'a jamais brûlé d'autres flammes. Eh! mon Dieu, ne me quittez pas : *Ne discesseris a me.* Je ne puis subsister un moment sans vous. Son cœur étant ainsi disposé, c'était, Messieurs, lui ôter la vie, que de le tirer de sa solitude [4]. En effet, dit le dévot saint Bernard, c'est une espèce de mort violente que de se sentir arracher de la douce société de Jésus-Christ par les affaires du monde : *Mori videntur sibi... et revera mortis species est a contemplatione candidi Jesu ad has tenebras rursus avellit*[1]. Jugez donc des douleurs de François de Paule, quand il reçut l'ordre du Pape d'aller à la Cour de Louis XI, qui le demandait avec instance. O solitude, ô retraite qu'on le force d'abandonner ! Combien regretta-t-il de vous perdre ! Mais enfin il faut obéir ; et je vois qu'il vous quitte bien résolu néanmoins de se faire une solitude dans le tumulte, au milieu de tout le bruit de la Cour et de ses empressements éternels.

C'est ici, c'est ici, chrétiens, où je vous prie de vous rendre attentifs à ce que va faire François de Paule. Voici sans doute son plus grand miracle, d'avoir été si solitaire et si recueilli au milieu des faveurs des rois et dans les applaudissements de toute leur Cour. Je ne m'étonne plus, quand je lis l'histoire de saint François qu'il a passé au milieu des flammes sans en avoir été offensé, ni que domptant la fureur de ce détroit de Sicile, fameux par tant de naufrages, il ait trouvé sur son manteau la sûreté que les plus adroits pilotes ont peine à trouver dans leurs grands vaisseaux. La Cour a des flammes plus dévorantes, elle a des écueils plus dangereux; et bien que les inventions hardies des expressions poétiques n'aient pu nous représenter la mer de Sicile aussi horrible que la nature l'a faite, la Cour a des vagues plus furieuses, et des abîmes plus creux, et des tempêtes plus redoutables. Comme c'est de la Cour que dépendent toutes les affaires et que c'est là aussi qu'elles aboutissent, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appas, y étale toute sa pompe: là est l'empire de l'intérêt, là est le théâtre des passions : là elles sont les plus violentes, là elles sont les plus déguisées.

Voici donc François de Paule dans un nouveau monde, chéri et honoré par trois de nos rois; et après cela vous ne doutez pas que toute la Cour ne lui applaudisse. Tout cela ne le touche pas: la douce méditation des choses divines et cette sainte union avec Jésus-Christ, l'ont désabusé pour jamais de tout ce qui éclate dans le monde. Doux attraits de la Cour, combien avez-vous corrompu d'innocents ! Combien en a-t-on vus qui se laissent comme entraîner à la Cour par force, sans dessein de s'y engager! Enfin l'occasion s'est présentée belle ; le

[1] *Var.*: N'ôtent pas la préférence qui est due à la sainteté toujours fidèle On goûte mieux la santé quand on relève nouvellement d'une maladie; mais on estime toutefois beaucoup davantage les forces toujours égales d'une bonne constitution Les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grâce inopinée d'un beau jour d'hiver qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde; mais on ne laisse pas de mieux aimer la constante sérénité d'une saison plus bénigne. Ainsi, Messieurs, s'il nous est permis de juger des sentiments du Sauveur par l'exemple des sentiments humains, il caresse plus tendrement les pécheurs récemment convertis qui sont sa nouvelle conquête ; mais il aime avec plus d'ardeur les innocents, il réserve une familiarité plus particulière aux justes, qui sont ses anciens amis qu'il a eus toujours avec lui. — [2] Qui n'ont jamais rejeté sa grâce ni affligé son esprit, enfin qui ne lui ont jamais donné sujet de se plaindre.

[3] *Psal.* XXI, 11, 12.

[4] *Var.*: Que de le faire sortir de sa retraite.

[1] Tract. *De pass. Dom.*, cap. XXVII, in *Append. Op. S. Bernardi.*

moment fatal est venu ; la vague les a poussés et les a emportés, ainsi que les autres. Ils n'étaient venus, disaient-ils, que pour être spectateurs de la comédie : à la fin ils en ont trouvé l'intrigue si belle, qu'ils y ont voulu jouer leur personnage. Souvent même l'on s'est servi de la piété pour s'ouvrir des entrées favorables ; et après que l'on a bu de cette eau, l'âme est toute changée par une espèce d'enchantement. C'est un breuvage charmé, qui enivre les plus sobres ; et la plupart de ceux qui en ont goûté ne peuvent presque plus goûter autre chose [1].

Cependant l'admirable saint François de Paule est solitaire jusque dans la Cour, et toujours recueilli en Dieu parmi ce tumulte : on ne peut presque le tirer de sa cellule où cette âme pure et innocente embrasse son Dieu en secret. L'heure de manger arrive : il goûte une nourriture plus agréable dans les douceurs de son oraison. La nuit l'invite au repos : il trouve son véritable repos à répandre son cœur devant Dieu [2]. Le roi le demande en personne avec une extrême impatience : il a affaire, il ne peut quitter, il est enfermé avec Dieu dans de secrètes communications. On frappe à sa porte avec violence: l'amour divin, qui a occupé tous ses sens par le ravissement de l'esprit, ne lui permet pas d'entendre autre chose que ce que Dieu lui dit au fond de son cœur, dans un saint et admirable silence. O homme vraiment uni avec Dieu et digne d'entendre de sa bouche : *Fili, tu semper mecum es*, « Mon fils, vous êtes toujours avec moi ! » Il est accoutumé avec Dieu, il ne connaît que lui : il est né, il est crû sous son aile ; il ne peut le quitter ni vivre sans lui un seul moment, privé des délices de son amour.

Sainte familiarité avec Jésus-Christ, oraison, prière, méditation, entretiens sacrés de l'âme avec Dieu, que ne savons-nous goûter vos douceurs ! Pour les goûter, mes Frères, il faut se retirer quelquefois du bruit et du tumulte du monde, afin d'écouter Jésus en secret. « Il est malaisé, dit saint Augustin, de trouver Jésus-Christ dans le grand monde : il faut pour cela une solitude : » *Difficile est in turba videre Jesum : solitudo quædam necessaria est* [3]. Faisons-nous une solitude ; rentrons en nous-mêmes [4] pour penser à Dieu ; ramassons tout notre esprit en cette haute partie de notre âme, pour nous exciter à louer Dieu ; ne permettons pas, chrétiens, qu'aucune autre pensée nous vienne troubler.

Mais que les hommes du monde sont éloignés [1] de ces sentiments ! Converser avec Dieu leur paraît une rêverie : le seul mot de retraite et de solitude leur donne [2] un ennui qu'ils ne peuvent vaincre. Ils passent éternellement d'affaire en affaire, et de visite en visite ; et je ne m'en étonne pas, dit saint Bernard : ils n'ont pas cette oreille intérieure pour écouter la voix de Dieu dans leur conscience, ni cette bouche spirituelle pour lui parler secrètement au dedans du cœur. C'est pourquoi ils cherchent à tromper le temps par mille sortes d'occupations [3] ; et ne sachant à quoi passer les heures du jour, dont la lenteur leur est à charge, ils charment l'ennui qui les accable par des amusements inutiles : *Longitudinem temporis, qua gravantur, inutilibus confabulationibus expendere satagunt* [4]. Regardez cet homme d'intrigues environné de la troupe de ses clients, qui se croit honoré par l'assiduité des devoirs qu'ils s'empressent de lui rendre ; il regarde comme une grande peine de se trouver vis-à-vis de lui-même : *Stipatus clientium cuneis, frequentiore comitatu officiosi agminis hic honestatus, pœnam putat esse cum solus est* [5]. Toujours ce lui est un supplice que d'être seul, comme si ce n'était pas assez de lui-même pour pouvoir s'occuper agréablement dans l'affaire de son salut. Cependant il est véritable, vous vous fuyez vous-même, vous refusez de converser avec vous-même, vous cherchez continuellement les autres, et vous ne pouvez vous souffrir vous-même. *Usque adeo charus est hic mundus hominibus, ut sibimetipsis viluerint* [6] : « Ce monde tient si fort au cœur des hommes [7], qu'ils se dédaignent eux-mêmes, » qu'ils en oublient leurs propres affaires. Désabusez-vous, ô mortels ! Que vous servent ces liaisons et ces nouvelles intrigues où vous vous jetez tous les jours ? C'est pour vous donner du crédit, pour avoir de l'autorité. Mais unissez-vous avec Dieu, et apprenez de François de Paule que c'est par là qu'on peut acquérir la véritable puissance : *Omnia mea tua sunt*; c'est ma troisième partie [8].

TROISIÈME POINT.

Nous apprenons de Tertullien que l'hérétique Marcion avait l'insolence de reprocher hautement au Dieu d'Abraham qu'il ne s'accordait

[1] *Var.* : Et quand on en a goûté, on ne peut presque plus goûter autre chose. — [2] Dans la paix et les embrassements de Dieu. — [3] *In Joan.*, tract, XVII, n. 11.

[4] *Var.* : Retirons-nous pour..

[1] *Var.* : Mais que nous sommes éloignés. — [2] Inspire. — [3] A s'occuper dans les emplois extérieurs: *Exteriorum sensuum subsidia quærunt.* — [4] Tract. *de Pass, Dom.*, cap. XXVII, in *Append. Oper. S. Bern.* — [5] S. Cyprian., *Epist. ad Donat.*, n. 2. — [6] S. August., ep. XLIII, cap. 1.

[7] *Var.* : Ce monde est si cher aux hommes. — [8] Cette fidélité persévérante, cette sainte familiarité d'un fils qui est toujours demeuré avec son père lui donne une pleine disposition de tous les biens paternels et un droit d'en user avec empire. C'est ce que le Fils de Dieu nous exprime par les paroles de mon texte : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous : » *Et omnia tua sunt*. C'est ma troisième partie.

pas avec lui-même. Tantôt il paraissait dans son Ecriture avec une majesté si terrible, qu'on n'en osait approcher sans crainte [1]; et tantôt il avait, dit-il, des faiblesses, des facilités, des bassesses et des enfances: *Pusillitates et incongruentias Dei* [2], comme il avait l'audace de s'exprimer, jusqu'à craindre de fâcher Moïse et à le prier de le laisser faire: *Dimitte me ut irascatur furor meus*[3]: « Laissez-moi lâcher la bride à ma colère contre ce peuple infidèle [4]. » D'où cet hérétique concluait que le Dieu que servaient les Juifs avait une conduite irrégulière, qui se démentait elle-même.

Ce qui servait de prétexte à cette rêverie sacrilége, c'est en effet, Messieurs, que nous voyons dans les saintes Ecritures que Dieu change en quelque façon de conduite selon la diversité des personnes. Quand les hommes présument d'eux-mêmes, ou qu'ils manquent à la soumission qui est due, ou qu'ils prennent peu de soin de se rendre dignes de s'approcher de Sa Majesté, il ne se relâche jamais d'aucun de ses droits et il conserve avec eux toute sa grandeur[5]. Voyez comme il traite Achab, comme il se plaît à l'humilier. Au contraire quand on obéit, et que l'on agit [6] avec lui en simplicité de cœur, il se dépouille en quelque sorte de sa puissance, et il n'y a aucune partie de son domaine dont il ne mette en possession ses serviteurs. « Vive le Seigneur, dit Elie, en la présence duquel je suis: il n'y aura ni pluie ni rosée que par mon congé: » *Vivit Dominus, in cujus conspectu sto, si erit annis his ros et pluvia nisi juxta oris mei verba* [7]. Voilà un homme qui paraît bien vindicatif, et cependant voyez-en la suite. C'est un homme qui jure, et Dieu se sent lié par ce serment; et pour délivrer la parole de son serviteur, confirmée par son jurement, il ferme le ciel durant trois années avec une rigueur inflexible.

Que veut dire ceci, chrétiens, si ce n'est, comme dit si bien saint Augustin, que Dieu se fait servir par les hommes, et qu'il les sert aussi réciproquement? Ses fidèles serviteurs lui disent avec le Psalmiste: « Nous voilà tout prêts, ô Seigneur, d'accomplir constamment votre volonté: » *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* [8]. Vous voyez les hommes qui servent Dieu; mais écoutez le même Psalmiste: « Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent: » *Voluntatem timentium se faciet* [1]. Voilà Dieu qui leur rend le change, et les sert aussi à son tour. Vous servez Dieu, Dieu vous sert; vous faites sa volonté, et il fait la vôtre: *Si ideo times Deum ut facias ejus voluntatem, ille quodam modo ministrat tibi, facit voluntatem tuam* [2]; pour nous apprendre, chrétiens, que Dieu est un ami sincère, qui n'a rien de réservé pour les siens, et qui étudiant les désirs de ceux qui le craignent, leur permet d'user de ses biens avec une espèce d'empire: *Voluntatem timentium se faciet.*

Mais encore que cette bonté s'étende généralement sur tous ses amis, c'est-à-dire sur tous les justes, les paroles de mon texte nous font bien connaître que ces justes persévérants, ces enfants qui n'ont jamais quitté sa maison, ont un droit tout particulier de disposer des biens paternels; et c'est à ceux-là qu'il dit dans son Evangile ces paroles, avec un sentiment de tendresse extraordinaire et singulier: « Mon Fils, vous avez toujours été avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous: » *Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.* Pourquoi me reprochez-vous que je ne vous donne rien? Usez vous-même de votre droit, et disposez comme maître de tout ce qu'il y a dans ma maison [3].

C'est donc en vertu de cette innocence et de cette parole de l'Evangile, que le grand saint François de Paule n'a jamais cru rien d'impossible. Cette sainte familiarité d'un fils qui sent l'amour de son père, lui donnait la confiance de tout entreprendre: et un prélat de la Cour de Rome, que le Pape lui avait envoyé pour l'examiner, lui représentant les difficultés de l'établissement de son ordre si austère, si pénitent, si mortifié, fut ravi en admiration d'entendre dire à notre grand saint avec une ferveur d'esprit incroyable que tout est possible quand on aime Dieu et qu'on s'étudie de lui plaire; et qu'alors les créatures les plus rebelles sont forcées, par une

[1] *Var.:* Qu'on ne la pouvait regarder. — [2] Tertull., *Adv. Marcion* lib. II, n. 26, 27. — [3] *Exod.*, XXXII, 10.

[4] *Var.:* Dieu étant en colère contre son peuple, avait comme résolu de le perdre; mais il appréhende Moïse, il craint de fâcher Moïse. Pour avoir entière liberté d'agir, il tâche auparavant de gagner Moïse: Laisse-moi, laisse-moi, dit-il; que je lâche la bride à ma colère, pour détruire ce peuple infidèle. Pour toi, ne sois pas en peine, je te ferai le père d'un grand peuple: *Dimitte me ut irascatur furor meus, faciamque te in gentem magnam.* — [5] Il se tient alors sur sa grandeur. — [6] Traite. — [7] III *Reg.*, XVII, 1. — [8] *Psal.*, XXXIX, 8, 9.

[1] *Psal.* CXLIV, 19. — [2] *Enar. in Psal.* CXLIV, n. 23.

[3] *Var.:* Particulièrement ceux dont le cœur a été droit dans leur enfance, comme le grand saint François de Paule. C'est à ceux-là, Messieurs, qu'il dit avec joie: « Tout ce qui est à moi est à vous. » Et remarquez, s'il vous plaît, quelle est l'occasion de ce discours. L'aîné se plaignait à son père du festin qu'il faisait pour son prodigue, et lui reprochait qu'il ne lui avait jamais rien donné pour régaler ses amis. A quoi le père répondit ce que nous avons entendu: « Tout ce qui est à moi est à vous; » c'est-à-dire si vous l'entendez: Il n'est pas nécessaire, mon fils, que je vous donne aucune part de mes biens, puisque tout vous est acquis. C'est à vous à user de votre droit, etc. Voilà le privilége de l'innocence; et encore que je confesse que cette parfaite communion des biens de Dieu regarde principalement les avantages spirituels, néanmoins il est véritable, et l'exemple de saint François de Paule le fait bien connaître, qu'il donne aussi quelquefois aux justes une puissance absolue sur toutes les créatures. De là ce nombre infini de miracles qu'il faisait tous les jours avec une facilité incroyable.

secrète vertu, de faire la volonté de celui qui s'applique à faire celle de son Dieu. Il n'a point été trompé dans son attente : son ordre fleurit dans toute l'Église avec cette constante régularité qu'il avait si bien établie, et qui se soutient sans relâchement depuis deux cents ans.

Ce n'est pas en cette seule rencontre que Dieu a fait connaître à son serviteur, qu'il écoutait [1] ses désirs. Tous les peuples où il a passé ont ressenti mille et mille fois des effets considérables de ses prières; et quatre de nos rois successivement lui ont rendu ce glorieux témoignage, que dans leurs affaires très-importantes ils n'avaient point trouvé de secours plus prompt, ni de protection plus assurée. Presque toutes les créatures ont senti cette puissance si peu limitée que Dieu lui donnait sur ses biens; et je vous raconterais avec joie les miracles presque infinis que Dieu faisait par son ministère, non-seulement dans les grands besoins, mais encore, s'il se peut dire, sans nécessité, n'était que ce détail serait ennuyeux, et apporterait peu de fruit. Mais comme de tels miracles qui se font particulièrement hors des grands besoins, sont le sujet le plus ordinaire de la raillerie des incrédules,[2] il faut qu'à l'occasion du grand saint François, je tâche aujourd'hui de leur apprendre par une doctrine solide à parler plus révéremment des œuvres de Dieu. Voici donc ce que j'ai vu dans les saintes Lettres touchant ces sortes de miracles.

Je trouve deux raisons principales pour lesquelles Dieu étend son bras à des opérations miraculeuses : la première, c'est pour montrer sa grandeur et convaincre les hommes de sa puissance; la seconde, pour faire voir sa bonté et combien il est indulgent à ses serviteurs. Or je remarque cette différence dans ces deux espèces de miracles, que lorsque Dieu veut faire un miracle pour montrer seulement sa toute-puissance, il choisit des occasions extraordinaires [3]. Mais quand il veut faire encore sentir sa bonté, il ne néglige pas les occasions les plus communes [4]. Cela vient de la différence de ces deux divins attributs. La toute-puissance semble surmonter de plus grands obstacles; la bonté descend à des soins plus particuliers [5]. L'Écriture nous le fait voir en deux chapitres consécutifs du IVe *Livre des Rois*. Elisée guérit Naaman le lépreux, capitaine général de la milice du roi de Syrie et chef des armées de tout son royaume : voilà une occasion extraordinaire, où Dieu veut montrer son pouvoir aux nations infidèles. « Qu'il vienne à moi, dit Elisée, et qu'il sache qu'Israël n'est point sans prophète [1] : » *Veniat ad me, et sciat esse prophetam in Israel* [2]. Mais au chapitre suivant, comme les enfants des prophètes [3] travaillaient sur le bord d'un fleuve, l'un d'eux laisse tomber sa cognée dans l'eau, et aussitôt crie à Elisée : *Heu ! heu ! heu! domine mi, et hoc ipsum mutuo acceperam* [4]; « Hélas ! cette cognée n'était pas à moi ; je l'avais empruntée. » Et encore qu'une rencontre si peu importante [5] semblât ne mériter pas un miracle, néanmoins Dieu, qui se plaît à faire connaître qu'il aime la simplicité de ses serviteurs et prévient leurs désirs dans les moindres choses, fit nager [6] miraculeusement ce fer sur les eaux au commandement d'Elisée, et le rendit à celui qui l'avait perdu. Et d'où vient cela, chrétiens, si ce n'est que notre grand Dieu, qui n'est pas moins bon que puissant, nous montrant sa toute-puissance dans les entreprises éclatantes, veut bien aussi quand il lui plaît montrer dans les moindres la facilité incroyable avec laquelle il s'abandonne à ses serviteurs, pour justifier cette parole : *Omnia mea tua sunt ?*

Puisque le grand saint François de Paule a été choisi de Dieu en son temps, pour faire éclater en sa personne cette merveilleuse communication qu'il donne de sa puissance à ses bons amis, je ne m'étonne pas, chrétiens, si les fidèles de Jésus-Christ ont eu tant de confiance en lui durant sa vie, ni si elle dure encore et a pris de nouvelles forces après sa mort. Je ne m'étonne pas de voir sa mémoire singulièrement honorée par la dévotion publique, son ordre révéré par toute l'Église, et les temples qui portent son nom et sont consacrés à sa mémoire, fréquentés avec grand concours par tous les fidèles [7].

[1] *Var.* : Accomplissait. — [2] Je sais, Messieurs, que de tels miracles sont le sujet de la raillerie des incrédules, et que quand ils voient dans les vies des saints que Dieu emploie sa puissance extraordinaire dans des nécessités communes, ils s'élèvent contre ces histoires et que la vérité leur en est suspecte. — [3] Des nécessités pressantes. — [4] Les plus vulgaires. — [5] *Var.* : La raison en est évidente; c'est que la puissance paraît dans les entreprises extraordinaires, et la bonté se fait connaître en descendant aux soins les plus communs.

[1] *Var.* : Nous lisons au IVe *Livre des Rois* que le roi de Syrie ayant envoyé Naaman au roi d'Israël pour le guérir de sa lèpre, ce prince fut fort étonné d'une telle proposition : « Me prend-il pour un Dieu qui puisse donner la vie et la mort ? » *Numquid Deus ego sum, ut occidere possim et vivificare ?* Mais le prophète Elisée lui envoya dire qu'il cessât de s'inquiéter : « Que Naaman vienne à moi et qu'il sache qu'il y a un prophète en Israël » *Veniat ad me et sciat prophetam esse in Israël*. — [2] IV *Reg.*, v, 8. — [3] *Ibid.*, vi, 5.

[4] *Var.* : Etant allé couper du bois nécessaire pour leur logement — [5] De cette nature. — [6] Qui se plaît à faire connaître qu'il écoute ses serviteurs dans les moindre choses, honora tellement la simplicité de ce prophète, qu'il fit nager... — [7] Reconnaissez donc, chrétiens, que Dieu, à qui il ne coûte rien de faire céder la nature à ses volontés, emploie quelquefois les miracles dans des occasions peu pressantes, seulement pour faire paraître la facilité incroyable avec laquelle il s'abandonne à ses serviteurs. Si quelqu'un mérite cette grâce et cette entière disposition des biens de Dieu, ce sont particulièrement ses anciens amis qui lui ont toujours gardé la fidélité. Si bien que notre grand Saint étant de ce nombre, je n'ai pas de peine à comprendre que Dieu, suivant ses désirs, ait fait par ses mains de si grands miracles. La source, Messieurs, n'en est point tarie, et s'il en a fait en ce monde, sa puissance n'est pas épuisée depuis

Mais ce qui m'étonne, mes Frères, ce que je ne puis vous dissimuler, ce que je voudrais pouvoir dire avec tant de force que les cœurs les plus durs en fussent touchés, c'est lorsqu'il arrive que ces mêmes temples où la mémoire de François de Paule, où les bons exemples de ses religieux, enfin pour abréger ce discours, où toutes choses inspirent la dévotion, deviennent le théâtre de l'irrévérence de quelques particuliers audacieux. Je n'accuse pas tout le monde, et je ne doute pas au contraire que cette église ne soit fréquentée par des personnes d'une piété très-recommandable. Mais qui pourrait souffrir sans douleur que sa sainteté soit déshonorée par les désordres de ceux qui, ne respectant ni Dieu ni les hommes, la profanent tous les jours par leurs insolences ? Que s'il y avait dans cet auditoire quelques-uns de cette troupe scandaleuse, permettez-moi de leur demander que leur a fait ce saint lieu qu'ils choisissent pour le profaner par leurs paroles, par leurs actions, par leur contenance impie [1] ? Que leur ont fait ces religieux, vrais enfants et imitateurs du grand saint François de Paule ? et leur vie a-t-elle mérité, au milieu de tant de travaux que leur fait subir volontairement leur mortification et leur pénitence, qu'on leur ajoute encore cette peine, qui est la seule qui les afflige, de voir mépriser à leurs yeux le Maître qu'ils servent ?

Mais laissons les hommes mortels, et parlons des intérêts du Sauveur des âmes. Que leur a fait Jésus-Christ, qu'ils viennent outrager jusque dans son temple ? Pendant que le prêtre est saisi de crainte, dans une profonde considération des sacrements dont il est ministre ; pendant que le Saint-Esprit descend sur l'autel pour y opérer les sacrés mystères, que les anges les révèrent, que les démons tremblent, que les âmes saintes et pieuses de nos frères qui sont décédés attendent leur soulagement des saints sacrifices, ces impies discourent aussi librement, que si tout le mystère était une fable [1]. D'où leur vient cette hardiesse devant Jésus-Christ ? Est-ce qu'ils ne le connaissent pas, parce qu'il se cache ; ou qu'ils le méprisent, parce qu'il se tait ? Vive le Seigneur tout-puissant en la présence duquel je parle : ce Dieu qui se tait maintenant, ne se taira pas toujours ; ce Dieu qui se tient maintenant caché, saura bien quelque jour paraître pour leur confusion éternelle. J'ai cru que je ne devais pas [2] quitter cette chaire, sans leur donner ce charitable avertissement. C'est honorer saint François de Paule, que de travailler, comme nous pouvons, à purger son église de ces scandaleux ; et je les exhorte en Notre-Seigneur de profiter de cette instruction, s'ils en veulent être regardés comme des profanateurs publics de tous les mystères du christianisme.

Mais après leur avoir parlé, je retourne à vous, chrétiens, qui venez en ce temple pour adorer Dieu, et pour y écouter sa sainte parole. Que vous dirai-je aujourd'hui, et par où conclurai-je ce dernier discours ? Ce sera par ces beaux mots de l'Apôtre : *Deus autem spei repleat vos gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe et virtute Spiritus sancti* [3] : « Que le Dieu de mon espérance vous remplisse de joie et de paix, en croyant à la parole de son Evangile, afin que vous abondiez en espérance et en vertu du Saint-Esprit. » C'est l'adieu que j'ai à vous dire : nos remercîments sont des vœux, nos adieux des instructions et des prières. Que ce grand Dieu de notre espérance, pour vous récompenser de l'attention que vous avez donnée à son Evangile, vous fasse la grâce d'en profiter. C'est ce que je demande pour vous : demandez pour moi réciproquement que je puisse tous les jours apprendre à traiter saintement et fidèlement la parole de vérité ; que non-seulement je la traite, mais que je m'en nourrisse et que j'en vive. Je vous quitte avec ce mot ; et ce ne sera pas néanmoins sans avoir désiré à tous, dans toute l'étendue de mon cœur, la félicité éternelle, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

qu'il est devenu citoyen du ciel. Saint Augustin a dit dans le livre XIII *De la Trinité* : *Teneant mortales justitiam potentia immortalibus dabitur* : « Que les mortels gardent la justice, la puissance leur sera donnée dans le séjour de l'immortalité ; » c'est-à-dire : C'est ici le temps de pratiquer la justice, mais ce n'est pas encore le temps de recevoir la puissance. Nous devons apprendre en cette vie à vouloir seulement ce qu'il faut ; il nous sera donné en l'autre de pouvoir ce que nous voulons. Ce n'est donc pas ici le lieu du pouvoir ; et néanmoins Dieu se plaît, Messieurs, de donner dès ce monde à ses serviteurs une étendue de puissance qui s'avance jusqu'aux miracles. Par conséquent, qui pourrait vous dire combien elle s'accroît dans la vie future ? Accourez donc toujours dans les églises consacrées sous le nom et la mémoire du grand saint François, accourez-y, mes Frères ; mais que le concours ne s'y fasse pas au préjudice de la piété. C'est ce que j'ai à vous recommander dans ce dernier discours. — [1] Trouvez bon, je vous prie, Messieurs, que je leur adresse la parole : Mes Frères, qui que vous soyez, je vous appelle encore de ce nom ; car quoique vous ayez perdu le respect pour Dieu, il ne laisse pas malgré vous d'être votre Père. Que vous a fait cette église, et pourquoi la choisissiez-vous pour y faire paraître vos impiétés.

[1] Que si Jésus-Christ n'y était pas. — [2] Ne devoir pas. — [3] *Rom.* XV, 13.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

PRÊCHÉ A PARIS, AU MONASTÈRE DE LA VISITATION, LE 28 DÉCEMBRE 1662.

S. François de Sales fut *béatifié* le 28 décembre 1661, jour anniversaire de sa mort : la solennité de la *béatification* fut célébrée, dans la basilique de Saint-Pierre, le 8 janvier 1662 ; solennité répétée dans tous les monastères de l'ordre et en Savoie en des jours différents, conformément aux lois liturgiques. Mais quand vint le 28 décembre 1662, la fête, solennisée dans tout l'ordre de la Visitation, dut cette année-là revêtir une pompe extraordinaire. La maison de Paris eut l'incomparable bonheur d'entendre de la bouche de Bossuet le panégyrique du saint fondateur. Si, dans ce sujet et dans un auditoire aussi restreint, l'éloquence du panégyriste n'a pas de ces accents émus, de ces élans dans la pensée et dans les sentiments qui éclatent en tant d'autres circonstances, la piété chrétienne et les délicatesses du goût littéraire auront cependant à se féliciter qu'il n'en soit pas de ce discours comme de tant d'autres irrémédiablement perdus. Tel le *Panégyrique de S. Thomas de Villeneuve* dont la conclusion devait, d'après une *note* de Bossuet lui-même, servir à terminer celui-ci : de même qu'il a fait passer un fragment, détaché du *Panégyrique de sainte Catherine*, dans le premier point du présent discours, trop maigre en vérité sans l'addition de ce morceau que l'on prendrait à tort pour une *note marginale*. C'est pourquoi nous l'insérons à la place indiquée par l'orateur lui-même.

Ille erat lucerna ardens et lucens.
Il était une lampe ardente et luisante.
Joan., v, 35.

Laissons un spectacle de cruauté, pour arrêter notre vue sur l'image de la douceur même : laissons des petits enfants qui emportent la couronne des hommes, pour admirer un homme qui a l'innocence et la simplicité des enfants : laissons des mères désolées qui ne veulent point recevoir de consolation dans la perte qu'elles font de leurs fils, pour contempler un Père toujours constant qui a amené lui-même ses filles à Dieu, afin de les immoler de ses propres mains par la mortification religieuse. Il n'est pas malaisé, ce semble, de louer un Père si vénérable devant des filles si respectueuses, puisqu'elles ont le cœur si bien préparé à écouter ses louanges : mais à le considérer par un autre endroit, cette entreprise est fort haute, parce qu'étant si justement prévenues d'une estime extraordinaire de ses vertus, il n'est rien de plus difficile que de satisfaire à leur piété, remplir leurs justes désirs et égaler leurs grandes idées. C'est ce qui me fait désirer, mes Sœurs, pour votre entière satisfaction, que l'éloge de ce grand homme se fasse bientôt en ce lieu auguste [1] où se prononcent les oracles du christianisme. Mais en attendant ce glorieux jour trop éloigné pour nos vœux, qui ouvrira la bouche des prédicateurs pour faire retentir par toutes les chaires les mérites incomparables de François de Sales [2], votre très-saint Instituteur, nous pouvons [3] nous entretenir en particulier de ses admirables vertus, et honorer avec ses enfants sa bienheureuse mémoire, qui est plus douce à tous les fidèles qu'une composition [1] de parfums, comme parle l'Ecriture sainte [2]. Commençons donc, chères âmes, cette sainte conversation avec la bénédiction du Ciel ; et pour implorer son secours, employons les prières de la sainte Vierge, en disant : *Ave.*

Il y a assez de fausses lumières, qui ne veulent briller dans le monde que pour attirer l'admiration par la surprise des yeux. Il est assez naturel aux hommes de vouloir s'élever aux lieux éminents, pour étaler de loin avec pompe l'éclat d'une superbe grandeur Ce vice si commun dans le monde est entré bien avant dans l'Eglise, et a gagné jusqu'aux autels. Beaucoup veulent monter dans les chaires, pour y charmer les esprits par leur science [3] et l'éclat de leurs pensées délicates ; mais peu s'étudient comme il faut à se rendre capables d'échauffer les cœurs par des sentiments de piété. Beaucoup s'empressent avec ardeur de paraître dans les grandes places pour luire sur le chandelier [4] ; peu s'appliquent sérieusement à jeter dans les âmes ce feu céleste que Jésus a apporté sur la terre.

François de Sales, mes sœurs, votre saint et admirable Instituteur, n'a pas été de ces faux luisants qui n'attirent que des regards curieux et des acclamations inutiles. Il avait appris de l'Evangile que les amis de l'Epoux et les ministres de sa sainte Eglise devaient être ardents et luisants ; qu'ils devaient non-seulement éclairer, mais encore échauffer la maison de Dieu : *Ille erat lucerna ardens et lucens.* C'est ce qu'il a fidèlement accompli durant tout le cours de sa vie, et il ne sera pas malaisé de vous le faire connaître fort évidemment par cette réflexion.

[1] *Var.* : Eût déjà été fait en ce lieu sacré. — [2] Et que le siége apostolique ouvrant la bouche des prédicateurs, nous fassions retentir par toutes les chaires les mérites de ce Prélat incomparable. — [3] Il nous est permis de

[1] Exhalaison. — [2] *Eccli.*, XLIX. 1.
[3] *Var.* : Pour y faire voir leur heureux génie par une science recherchée et... — [4] *Luc.*, XII, 49.

Trois choses principalement lui ont donné beaucoup d'éclat dans le monde : la science, comme docteur et prédicateur; l'autorité comme évêque; la conduite, comme directeur des âmes. La science l'a rendu un flambeau capable d'illuminer les fidèles; la dignité épiscopale a mis ce flambeau sur le chandelier pour éclairer toute l'Eglise; et le soin de la direction a appliqué cette lumière bénigne à la conduite des particuliers. Vous voyez combien reluit ce flambeau sacré; admirez maintenant comme il échauffe. Sa science pleine d'onction attendrit les cœurs; sa modestie dans l'autorité enflamme les hommes à la vertu; sa douceur dans la direction les gagne à l'amour de Notre-Seigneur. Voilà donc un flambeau ardent et luisant : si sa science reluit parce qu'elle est claire, elle échauffe en même temps parce qu'elle est tendre et affective; s'il brille aux yeux des hommes par l'éclat de sa dignité, il les édifie, les excite, les enflamme tout ensemble par l'exemple de sa modération; enfin si ceux qu'il dirige se trouvent éclairés fort heureusement par ses sages et salutaires conseils, ils se sentent aussi vivement touchés par sa charmante douceur : et c'est ce que je me propose de vous expliquer dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Plusieurs considèrent Jésus-Christ comme un sujet de recherches curieuses, et pensent être savants dans son Ecriture quand ils y ont rencontré, ou des questions inutiles, ou des rêveries agréables. François de Sales, mes Sœurs, a cherché une science qui tendît à la piété; et afin que vous entendiez dans le fond et de quelle sorte Jésus-Christ veut être connu, remontez avec moi jusqu'au principe [1].

Il y a deux temps à distinguer, qui comprennent tout le mystère du christianisme : il y a le temps des énigmes, et ensuite le temps de la claire vue; le temps de l'obscurité, et après celui des lumières; enfin le temps de croire, et le temps de voir. Cette distinction étant supposée, tirons maintenant cette conséquence. Dans le temps de la claire vue, c'est alors que les esprits seront satisfaits par la manifestation de la vérité. Car « nous verrons Dieu face à face : » *Videbimus facie ad faciem* [2] : et là découvrant sans aucun nuage la vérité dans sa source, nous trouverons de quoi contenter toutes nos curiosités raisonnables. Maintenant quelle est notre connaissance ? Connaissance obscure et enveloppée, qui nous fait entrevoir de loin quelques rayons de lumière à travers mille nuages épais; connaissance par conséquent qui n'a pas été destinée pour nous conduire, et qui est plutôt pour le cœur que pour l'esprit. Et c'est ce qui a fait dire au divin Sauveur : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* [1] : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » *Videbunt:* ils verront un jour, et alors ce sera le temps de travailler pour le cœur en le purifiant par le saint amour, et ce doit être tout l'objet de notre science.

Approfondissons davantage cette matière importante, et apprenons par les saintes Lettres quelle est la science de cette vie. L'apôtre saint Pierre la compare à un flambeau allumé parmi les ténèbres : *Lucernæ ardenti in caliginoso loco* [2]. Traduisons mot à mot ces belles paroles : « C'est une lampe allumée dans un lieu obscur. » C'est pourquoi si ce flambeau a de la lumière, il doit avoir encore beaucoup plus d'ardeur, parce qu'elle doit attirer.

(a) Cela paraît par une belle distinction que nous apprenons de l'Evangile. Il y a le temps de voir : alors l'esprit sera satisfait dans toutes ses curiosités raisonnables. « Nous verrons face à face : » *Facie ad faciem*. Maintenant ce n'est pas le temps. « Nous ne voyons qu'en énigme : » *Speculum in ænigmate* (1 Cor., XIII, 12). Ainsi il ne faut pas penser en cette vie à repaître la curiosité et le désir de savoir : c'est pourquoi « heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu : » *Beati mundo corde, quoniam Deum videbunt* (Matth., V, 8). *Videbunt :* ils verront. Alors ce sera le temps de satisfaire l'esprit; maintenant c'est le temps de purifier le cœur. Aussi voyons-nous que le Fils de Dieu nous a donné des lumières, non autant qu'il en faut pour nous satisfaire, mais autant qu'il en faut pour nous conduire. Quand au milieu de la nuit on présente une lampe à un homme, ce n'est pas pour réjouir sa vue par la beauté de la lumière : le jour est destiné pour cela. Alors on voit le soleil qui anime toutes les couleurs, et qui réjouit par une lumière vive et éclatante toute la face de la nature. Cette petite lumière qu'on vous met en attendant devant les yeux n'est destinée que pour vous conduire. Ainsi

[1] *Var. :* Je commencerai ce discours en détruisant la fausse imagination de certains savants importuns qui mettent la science ecclésiastique dans des connaissances stériles et abstraites, qui ne sont pas capables de toucher les cœurs. Notre saint et illustre évêque a rejeté bien loin cette science, et a souvent averti les théologiens de ne pas se consumer inutilement dans ces méditations infructueuses, et il leur a montré par son exemple que la science des saints est celle qui excite la piété. — [2] I *Cor.*, XIII, 12.

[1] *Matth.*, V, 8. — [2] II *Petr.*, I, 19.

(a) Bossuet avait écrit tout ce paragraphe pour le *Panégyrique de Sainte Catherine* : il le supprima en cet endroit, et le fit passer ici.

en a-t-on fait aux hommes ; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'Écriture elle-même qui compare la saine doctrine « à une lampe allumée pendant la nuit : » *Quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco* (II Petr., I, 19). Voici le temps de l'obscurité : ténèbres de toutes parts. Cependant de peur que nous ne nous heurtions, « Dieu allume devant nos yeux un petit luminaire : » *Luminare minus ut præesset nocti* (Gen., I, 16). Il y a le grand luminaire qui préside au jour : c'est la lumière de gloire que nous verrons. Il en faut maintenant un moindre pour présider à la nuit : c'est la doctrine de l'Évangile au milieu des ténèbres qui nous environnent. « Un petit rayon de clarté nous trace un sentier étroit par où nous pouvons marcher sûrement jusqu'à ce que le jour arrive et que le soleil se lève en nos cœurs : » *Lucerna in caliginoso loco, donec dies illucescat, et lucifer oriatur in cordibus nostris.* Ne vous arrêtez pas à cette lumière seulement pour la contempler. Si vous voulez jouir pleinement du spectacle de la lumière, attendez le jour ; cependant marchez et avancez à la faveur de cette lumière qui vous est donnée pour vous conduire : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (Exod., XXV, 40). Le flambeau allumé devant vous a de la lumière, mais il a encore plus d'ardeur. Jésus-Christ dit de saint Jean, qui a commencé à faire briller la lumière de l'Évangile et la science du salut (*Luc.*, I, 77), ces paroles importantes : *Ille erat lucerna ardens et lucens; et voluistis ad horam exultare in luce ejus* (Joan., V, 35). Voilà nos curieux qui veulent se réjouir à la lumière. Pourquoi divisent-ils le flambeau, en admirant son éclat et méprisant son ardeur ? Il fallait joindre l'un à l'autre, et se laisser plutôt embraser. Car encore que ce flambeau ait de la lumière, il a beaucoup plus d'ardeur. La lumière est comme cachée : *Thesauri scientiæ absconditi* (Coloss., II, 3) ; l'ardeur de la charité s'y découvre de toutes parts : *Apparuit humanitas et benignitas* (Tit., III, 4). Jésus-Christ nous montre quelque étincelle de la lumière de vérité à travers des nuages et des paraboles : il n'y a que la charité qui est étalée à découvert. Pour la première quelques paroles ; pour la seconde tout son sang. Pourquoi, sinon pour nous faire entendre qu'il veut luire, mais qu'il veut encore plus échauffer et embraser les cœurs par son saint amour ?

C'est pourquoi notre saint évêque a étudié dans l'Évangile de Jésus-Christ une science lumineuse, à la vérité, mais encore beaucoup plus ardente ; et aussi quoiqu'il sût convaincre, il savait bien mieux convertir. Le grand cardinal du Perron en a rendu un beau témoignage. Ce rare et admirable génie, dont les ouvrages presque divins sont le plus ferme rempart de l'Église contre les hérétiques modernes, a dit plusieurs fois qu'il convaincrait bien les errants ; mais que si l'on voulait qu'ils se convertissent, il fallait les conduire à notre Prélat. Et en effet il n'est pas croyable combien de brebis errantes il a ramenées au troupeau : c'est que sa science pleine d'onction ne brillait que pour échauffer. Des traits de flammes sortaient de sa bouche, qui allaient pénétrer dans le fond des cœurs. Il savait que la chaleur entre bien plus avant que la lumière : celle-ci ne fait qu'effleurer et dorer légèrement la surface ; la chaleur pénètre jusqu'aux entrailles pour en tirer des fruits merveilleux, et y produire des richesses inestimables. C'est cette benigne chaleur qui donnait une efficace si extraordinaire à ses divines prédications, que dans un pays fort peuplé de son diocèse, où il n'y avait que cent catholiques quand il commença de prêcher, à peine y resta-t-il autant d'hérétiques quand il y eut répandu cette lumière ardente de l'Évangile.

Mais ne vous persuadez pas qu'il n'ait converti que les hérétiques : cette science ardente et luisante agissait encore bien plus fortement sur les domestiques de la foi. Je trouve dans ces derniers siècles deux hommes d'une sainteté extraordinaire, saint Charles Borromée et François de Sales. Leurs talents étaient différents et leurs conduites diverses, car chacun a reçu son don par la distribution de l'Esprit ; mais tous deux ont travaillé avec même fruit à l'édification de l'Église, quoique par des voies différentes. Saint Charles a réveillé dans le clergé cet esprit de piété ecclésiastique. L'illustre François de Sales a rétabli la dévotion parmi les peuples. Avant saint Charles Borromée, il semblait que l'ordre ecclésiastique avait oublié sa vocation, tant il avait corrompu ses voies ; et l'on peut dire, mes Sœurs, qu'avant votre saint Instituteur, l'esprit de dévotion n'était presque plus connu parmi les gens du siècle. On reléguait dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle, et on la croyait trop sauvage pour paraître dans la Cour et dans le grand monde. François de Sales a été choisi pour l'aller chercher dans sa retraite, et pour désabuser les esprits de cette créance pernicieuse. Il a ramené la dévotion au milieu du monde ; mais ne croyez pas qu'il l'ait déguisée pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains : il l'amène dans son habit naturel, avec sa croix, avec ses épines, avec son détachement et ses souffrances. En l'état que la produit ce digne Prélat et dans lequel elle nous paraît en son *Introduc-*

tion à la vie dévote, le religieux le plus austère la peut reconnaître ; et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut lui refuser son estime.

Et certainement, chrétiens, c'est une erreur intolérable qui a préoccupé les esprits, qu'on ne peut être dévot dans le monde. Ceux qui se plaignent sans cesse que l'on n'y peut pas faire son salut, démentent Jésus-Christ et son Evangile. Jésus-Christ s'est déclaré le Sauveur de tous, et par là il nous fait connaître qu'il n'y a aucune condition qu'il n'ait consacrée et à laquelle il n'ait ouvert le chemin du ciel. Car, comme dit excellemment saint Jean Chrysostôme [1], la doctrine de l'Evangile est bien peu puissante, si elle ne peut policer les villes, régler les sociétés et le commerce des hommes. Si pour vivre chrétiennement, il faut quitter sa famille et la société du genre humain pour habiter les déserts et les lieux cachés et inaccessibles, les empires seront renversés et les villes abandonnées. Ce n'est pas le dessein du Fils de Dieu : au contraire il commande aux siens de luire devant les hommes [2]. Il n'a pas dit dans les bois, dans les solitudes, dans les montagnes seules et inhabitées ; il a dit dans les villes et parmi les hommes : c'est là que leur lumière doit luire, afin que l'on glorifie leur Père céleste. Louons donc ceux qui se retirent, mais ne décourageons pas ceux qui demeurent : s'ils ne suivent pas la vertu, qu'ils n'en accusent que leur lâcheté, et non leurs emplois, ni le monde, ni les attraits de la Cour, ni les occupations de la vie civile.

Mais que dis-je ici, chrétiens ? Les hommes abuseront de cette doctrine, et en prendront un prétexte pour s'engager dans l'amour du monde. Que dirons-nous donc, mes Frères, et où nous tournerons-nous désormais, si on change en venin tous nos discours ? Prêchons qu'on ne peut se sauver dans le monde, nous désespérons nos auditeurs ; disons comme il est vrai qu'on s'y peut sauver, ils prennent occasion de s'y embarquer trop avant. O mondains, ne vous trompez pas et entendez ce que nous prêchons. Nous disons qu'on peut se sauver dans le monde, mais pourvu qu'on y vive dans un esprit de détachement ; qu'on se peut sauver dans les grands emplois, mais pourvu qu'on les exerce avec justice ; qu'on se peut sauver parmi les richesses mais pourvu qu'on les dispense avec charité ; enfin, qu'on se peut sauver dans les dignités, mais pourvu qu'on en use avec cette modération dont notre saint Prélat nous donnera un illustre exemple dans notre seconde partie.

[1] *In Ep. ad Rom.*, hom. II. XXVI, 4. — [2] *Matth.*, V, 16.

SECOND POINT.

De toutes les passions humaines, la plus fière dans ses pensées et la plus emportée dans ses désirs, mais la plus souple dans sa conduite et la plus cachée dans ses desseins, c'est l'ambition. Saint Grégoire nous a représenté son vrai caractère, lorsqu'il a dit ces mots dans son *Pastoral*, qui est un chef-d'œuvre de prudence et le plus accompli de ses ouvrages : « L'ambition, dit ce grand Pontife, est timide quand elle cherche, superbe et audacieuse quand elle a trouvé : » *Pavida cum quærit, audax cum pervenerit* [1]. Il ne pouvait pas mieux nous décrire le naturel étrange de l'ambition, que par l'union monstrueuse de ces deux qualités opposées, la timidité et l'audace [2]. Comme la dernière lui est naturelle et lui vient de son propre fonds, aussi la fait-elle paraître dans toute sa force quand elle a sa liberté tout entière : *Audax cum pervenerit.* Mais en attendant, chrétiens, qu'elle soit arrivée au but, elle se resserre en elle-même, elle contraint ses inclinations : *Timida cum quærit.* Et voici la raison qui l'y oblige : c'est, comme dit saint Jean Chrysostome [3], que les hommes sont naturellement d'une humeur fâcheuse et contrariante : *Contentiosum hominum genus.* Soit que le venin de l'envie les empêche de voir le progrès des autres d'un œil équitable, soit qu'en traversant leurs desseins une imagination de puissance qu'ils exercent leur fasse ressentir un plaisir secret et malin, soit que quelque autre inclination malfaisante les oblige à s'opposer les uns aux autres, toujours est-il vrai de dire que l'ardeur d'une poursuite trop ouverte[4] nous attire infailliblement des concurrents et des opposants. C'est pourquoi l'ambition raffinée s'avance d'un pas timide ; et tâchant de se cacher sous son contraire pour être mieux déguisée, elle se montre au public sous le visage de la retenue [5].

Voyez cet ambitieux, voyez Simon le Magicien devant les apôtres [6] : comme il est rampant à leurs pieds, comme il leur parle d'une voix tremblante. Le même quand il aura acquis du crédit en imposant aux peuples et aux empereurs par ses charmes et par ses prestiges, à quel excès d'arrogance ne se laissera-t-il pas emporter, et combien travaillera-t-il pour abattre ces mêmes apôtres, devant lesquels il paraissait si bassement respectueux?

[1] *Past.*, part. 1, cap. IX. — [2] *Var.* : Voici, mes Sœurs, un étrange monstre, qui est composé du mélange de ces deux qualités contraires, la timidité et l'audace. — [3] *In Epist. ad Philipp.*, hom VII n. 5. — [4] Decouverte. — [5] Et s'éloigne toujours le plus en apparence de ce qu'elle cherche le plus. — [6] *Act.*, VIII, 19, 21.

Mais je ne m'étonne pas, chrétiens, que l'ambition se cache aux autres, puisqu'elle ne se découvre pas à elle-même. Ne voyons-nous pas tous les jours que cet ambitieux ne se connaît pas, et qu'il ne sent pas l'ardeur qui le presse et le brûle ? Dans les premières démarches de sa fortune naissante, il ne songeait qu'à se tirer de la boue ; après il a eu dessein de servir l'Eglise dans quelque emploi honorable ; là d'autres désirs se sont découverts, que son cœur ne lui avait pas encore expliqués : c'est que ce feu, qui se prenait par le bas, ne regardait pas encore le sommet du toit : il gagne de degré en degré où sa matière l'attire, et ne remarque sa force qu'en s'élevant. Tel est le naturel des ambitieux, qui s'efforçent de persuader et aux autres et à eux-mêmes qu'ils n'ont que des sentiments modestes. Mais quelque profonds que soient les abîmes où ils tâchent de nous recéler leurs vastes prétentions, quand ils seront établis dans les dignités, leur gloire trop longtemps cachée se produira malgré eux par ces deux effets qui ne laissent pas de s'accorder, encore que d'abord ils semblent contraires : l'un est de mépriser ce qu'ils sont ; l'autre de le faire valoir avec excès.

Oui, je dis qu'ils méprisent ce qu'ils sont, puisque leur esprit n'en est pas content, qu'ils se plaignent sans cesse de leur mauvaise fortune et qu'ils pensent n'avoir rien fait. Leur vertu, à leur avis, mériterait un plus grand théâtre [1] ; leur grand génie se trouve à l'étroit dans un emploi si borné : cette pourpre ne leur paraît pas assez brillante, et il faudrait pour les satisfaire qu'elle jetât plus de feu. Dans ces hautes prétentions, ils comptent pour rien tout ce qu'ils possèdent. Mais voyez l'égarement de leur ambition [2] : pendant qu'ils méprisent eux-mêmes les honneurs dont ils sont revêtus, ils veulent que tout le monde les considère comme quelque chose d'auguste [3] ; et si peu qu'on ose entreprendre de toucher ce point délicat, vous n'entendrez sortir de leur bouche que des paroles d'autorité pour marquer leur grandeur et leur puissance. Ainsi ce superbe Aman tant de fois cité dans les chaires comme le modèle d'une ambition démesurée, quoiqu'il veuille que toute la terre adore sa puissance prodigieuse [4], il la méprise lui-même en son cœur : et il s'imagine n'avoir rien gagné, quand il regarde l'accroissement qui lui manque encore : *Hæc cum omnia habeam, nihil me habere puto* [1]. Tant l'ambition est injuste, ou de ne se contenter pas de ce qu'elle veut que le monde admire, ou d'exiger qu'on respecte tant ce qui n'est pas capable de la satisfaire !

[1] *Var.* : N'a pas encore trouvé son théâtre. — [2] Mais que l'ambition est aveugle ! — [3] S'abaisse à leurs pieds. — [4] Pendant qu'il veut que toute la terre admire et révère son autorité, sa puissance prodigieuse,

Ceux qui s'abandonnent, mes Sœurs, à ces sentiments déréglés, peuvent bien luire et briller dans le monde par des dignités éminentes ; mais ils ne luisent que pour le scandale, et ne sont pas capables d'enflammer les cœurs au mépris des vanités de la terre et à l'amour de la modestie chrétienne. C'est, mes Sœurs, notre saint Evêque qui a été véritablement une lumière ardente et luisante, lui qui étant établi dans le premier ordre de la dignité ecclésiastique, s'est également éloigné de ces deux effets ordinaires de l'ambition : de vouloir s'élever plus haut, ou de maintenir avec faste l'autorité de son rang par un dédain fastueux. Pour l'élever à l'épiscopat, il avait été nécessaire de forcer son humilité par un commandement absolu. Il remplit si dignement cette place, qu'il n'y avait aucun prélat dans l'Eglise que la réputation publique jugeât si digne des premiers siéges. Ce n'était pas seulement la renommée, dont le suffrage ordinairement n'est pas de grand poids. Le roi Henri le Grand le pressa souvent d'accepter les premières prélatures de ce royaume ; et sous le règne de son fils un grand cardinal, qui était chef de ses conseils, le voulait faire son coadjuteur dans l'évêché de Paris avec des avantages extraordinaires. Il était tellement respecté dans Rome, qu'il eût pu facilement s'élever jusqu'à la pourpre sacrée, si peu qu'il eût pris de soin de s'attirer cet honneur. Parmi ces ouvertures favorables, il nous eût été impossible de comprendre quel était son détachement, si la Providence divine n'eût permis pour notre instruction qu'il s'en soit lui-même expliqué à une personne confidente, comme s'il eût été à l'article de la mort, où tout le monde ne paraît que fumée.

Que je vous demande ici, chrétiens : Balthasar, ce grand roi des Assyriens, à la veille de cette nuit fatale en laquelle Daniel lui prédit de la part de Dieu la fin de sa vie et la translation de son trône, était-il encore charmé de cette pompe royale dans les approches de la dernière heure ? Au contraire ne vous semble-t-il pas qu'il voyait son sceptre lui tomber des mains, sa pourpre pâlir sur ses épaules, et l'éclat de sa couronne se ternir visiblement sur sa tête parmi les ombres de la mort, qui commençaient à l'environner ? Pourrait-on encore se glorifier de la beauté d'un vaisseau, étant tout près de l'écueil [2] contre lequel on saurait qu'il va se briser ? Ces

[1] *Esth.*, v, 13. — [2] *Var.* : A la vue de l'écueil.

aveugles adorateurs de la fortune estiment-ils beaucoup leur grandeur, quand ils voient que dans un moment toute leur gloire passera à leur nom, tous leurs titres à leur tombeau, et peut-être leurs dignités à leurs ennemis, du moins à des indifférents ? Alors, alors, mes Frères, toutes leurs vanités seront confondues ; et s'il leur reste encore quelque lumière, ils seront contraints d'avouer que tout ce qui se passe est bien méprisable. Mais ces sentiments forcés leur apporteront peu d'utilité : au contraire ce sera peut-être leur condamnation, qu'il ait fallu appeler la mort au secours pour les contraindre, eux où il semble que rien ne vive que l'ambition, de reconnaître des vérités si constantes.

François de Sales, mes Sœurs, n'attend pas cette extrémité pour éteindre en son cœur tout l'amour du monde : dans la plus grande vigueur de son âge, au milieu de l'applaudissement et de la faveur, il le considère des mêmes yeux qu'il ferait en ce dernier jour où périssent toutes nos pensées, et il ne songe non plus à s'avancer que s'il était un homme mourant. Et certainement, chrétiens, il n'est pas seulement un homme mourant ; mais il est en effet de ces heureux morts dont la vie est cachée en Dieu et qui s'ensevelissent tout vivants avec Jésus-Christ. Que s'il est si sage et si tempéré à l'égard des dignités qu'il n'a pas, il use dans le même esprit de la puissance qui lui est confiée. Il en donna un illustre exemple lorsque son *Introduction à la vie dévote*, ce chef-d'œuvre de piété et de prudence, ce trésor de sages conseils, ce livre qui conduit tant d'âmes à Dieu, dans lequel tous les esprits purs viennent goûter avec joie les saintes douceurs de la dévotion, fut déchiré publiquement, jusque dans les chaires évangéliques, avec toute l'amertume et l'emportement que peut inspirer un zèle indiscret, pour ne pas dire malin. Si notre saint évêque se fût élevé contre ces prédicateurs téméraires, il aurait trouvé assez de prétextes de couvrir son ressentiment de l'intérêt de l'épiscopat, qui était violé en sa personne et dont l'honneur, disait un ancien [1], établit la paix de l'Eglise. Mais il pensa, chrétiens, que si c'était une plaie à l'Eglise de voir qu'un évêque fût outragé, elle serait bien plus grande encore de voir qu'un évêque fût en colère, parût ému en sa propre cause et animé dans ses intérêts. Ce grand homme se persuada que l'injure que l'on faisait à sa dignité, serait bien mieux réparée par l'exemple de sa modestie que par le châtiment de ses envieux : c'est pourquoi on ne vit ni censures, ni apologie, ni réponse ; il dissimula cet affront. Il en parle comme en passant en un endroit de ses œuvres, en des termes si modérés, que nous ne pourrions jamais nous imaginer l'atrocité de l'injure, si la mémoire n'en était encore toute récente.

[1] Tertull., *de Bapt.*, n. 17.

TROISIÈME POINT.

Qui que vous soyez, chrétiens, qui êtes appelés par le Saint-Esprit à la conduite des âmes que le Fils de Dieu a rachetées, ne vous proposez pas de suivre les règles de la politique du monde. Songez que votre modèle est au ciel, et que le premier directeur des âmes, celui dont vous devez imiter l'exemple, c'est ce bien même que nous adorons. Or ce Directeur souverain des âmes ne se contente pas de répandre des lumières dans l'esprit, il en veut au cœur [1]. Quand il veut faire sentir son pouvoir aux créatures inanimées, il ne consulte pas leurs dispositions [2] ; mais il les contraint et les force. Il n'y a que le cœur humain qu'il semble ne régir pas tant par puissance qu'il le ménage par art, qu'il le conduit par industrie et qu'il l'engage par douceur. Les directeurs des consciences doivent agir par la même voie, et cette douceur chrétienne est le principal instrument de la conduite des âmes, parce qu'ils doivent amener à Dieu des victimes volontaires, et lui former des enfants et non des esclaves.

Pour avoir une belle idée de cette douceur évangélique, ce serait assez, ce me semble, de contempler [3] le visage de François de Sales. Toutefois pour remonter jusqu'au principe, allons chercher jusque dans son cœur la source de cette douceur attirante, qui n'est autre que la charité. Ceux qui ont le plus pratiqué et le mieux connu ce grand homme, nous assurent qu'il était enclin à la colère, c'est-à-dire qu'il était du tempérament qui est le plus opposé à la douceur. Mais il faut ici admirer ce que fait la charité dans les cœurs et de quelle manière elle les change, et tout ensemble vous découvrir ce que c'est que la douceur chrétienne, qui semble être la vertu particulière de notre illustre Prélat. Pour bien entendre ces choses, il faut remarquer, s'il vous plaît, que le plus grand changement que la nature fasse dans les hommes, c'est lorsqu'elle leur donne des enfants ; c'est alors que les humeurs les plus aigres et les plus indifférentes conçoivent une nouvelle [4] tendresse et ressentent des empres-

[1] *Var.* : Or ce Moteur souverain des cœurs n'a pas la coutume de les gouverner comme les autres parties de la nature — [2] Inclinations. — [3] Il suffit de contempler. — [4] Une certaine.

sements qui leur étaient auparavant inconnus. Il n'y a personne qui n'ait observé les inclinations extraordinaires qui naissent tout à coup dans le cœur des mères et des nourrices, qui sont comme de secondes mères. Or j'ai appris de saint Augustin que « la charité est une mère, et que la charité est une nourrice : » *Charitas nutrix*,[1] *charitas mater est*[2]. En effet nous lisons dans les Ecritures que la charité a des enfants : elle a des entrailles où elle les porte ; elle a des mamelles qu'elle leur présente ; elle a un lait qu'elle leur donne. Il ne faut donc pas s'étonner si elle change ceux qu'elle possède, et surtout les conducteurs des âmes ; ni si elle adoucit leur humeur, en leur inspirant [3] dans le cœur des sentiments maternels.

C'est, mes Sœurs, cette onction de la charité qui a changé votre bienheureux Père ; c'est cette huile vraiment céleste, c'est ce baume spirituel qui a calmé ces esprits chauds et remuants qui [4] excitaient en lui la colère ; par où vous devez maintenant connaître ce que c'est que la douceur chrétienne. Ce n'est pas autre chose, mes Sœurs, que la fleur de la charité, qui ayant rempli le dedans, répand ensuite sur l'extérieur une grâce simple et sans fard et un air de cordialité [5] tempéré, qui ne respire qu'une affection toute sainte : c'est par là que François de Sales commençait à gagner les cœurs.

Mais la douceur chrétienne n'agit pas seulement sur le visage ; elle porte avec soi dans l'intérieur ces trois vertus principales qui la composent : la patience, la compassion, la condescendance ; vertus absolument nécessaires à ceux qui dirigent les âmes, pour supporter les défauts ; la compassion, pour les plaindre ; la condescendance, pour les guérir. La conduite des âmes est une agriculture spirituelle ; et j'apprends de l'apôtre saint Jacques que la vertu des laboureurs, c'est la patience ! « Voilà, dit-il, que le laboureur attend le fruit de la terre, supportant patiemment toutes choses : » *Ecce agricola expectat pretiosum fructum terræ, patienter ferens*[6].

Et en effet, chrétiens, pour dompter, si je puis parler de la sorte, la dureté [7] de la terre, surmonter [8] l'inégalité des saisons et supporter sans relâche l'assiduité d'un si long travail, qu'y a-t-il de plus nécessaire [9] que la patience? Mais vous en avez d'autant plus besoin, ô laboureurs spirituels, que le grain que vous semez est plus délicat et plus précieux, le champ [1] que vous cultivez plus stérile, les fruits que vous attendez ordinairement plus tardifs, et les vicissitudes que vous craignez sans comparaison plus dangereuses. Pour vaincre ces difficultés, il faut une patience invincible, telle qu'était celle de François de Sales. Bien loin de se dégoûter [2] ou de relâcher son application quand la terre qu'il cultivait ne lui donnait pas des fruits assez tôt, il augmentait son ardeur, quand elle ne lui produisait que des épines. On a vu des hommes ingrats, auxquels il avait donné tant de veilles pour les conduire par la droite voie, qui au lieu de reconnaître ses soins, s'emportaient jusqu'à cet excès de lui faire mille reproches outrageux. C'était un sourd qui n'entendait pas et un muet qui ne parlait pas : *Ego autem tanquam surdus non audiebam, et sicut mutus non operiens os suum*[3]. Il louait Dieu dans son cœur, de lui faire naître cette occasion de fléchir par sa patience ceux qui résistaient à ses bons conseils. Quelque étrange que fût leur emportement [4], il ne lui est jamais arrivé de se plaindre d'eux ; mais il n'a jamais cessé de les plaindre eux-mêmes, et c'est le second sentiment d'un bon directeur.

Vous le savez, ô pécheurs, lépreux spirituels que la Providence divine adressait à cet Élisée, vous particulièrement pauvres dévoyés de ce grand diocèse de Genève, et vous pasteurs des troupeaux errants, ministres d'iniquité, qui corrompez les fontaines de Jacob [5] et tâchez de détourner ses eaux vives sur une terre étrangère : lorsque votre bonheur vous a fait tomber entre les mains de ce pasteur charitable, vous avez expérimenté quelles étaient ses compassions.

Et certainement, chrétiens, il n'est rien de plus efficace pour toucher les cœurs, que cette sincère démonstration d'une charité compatissante. La compassion va bien plus au cœur, lorsqu'elle montre le désir de sauver ; et les larmes du père affligé, qui déplore les erreurs de son prodigue, lui font bien mieux sentir son égarement que les discours subtils et étudiés par lesquels il aurait pu le convaincre. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin [6], qu'il fallait rappeler les hérétiques plutôt par des témoignages de charité que par des contentions échauffées. La raison en est évidente : c'est que l'ardeur de celui qui dispute peut naître du désir de vaincre : la compassion est plus agréable, qui montre le désir de sauver. Un homme peut s'aigrir contre vous, quand vous choquez ses pensées ; mais il vous sera toujours obligé que vous désiriez son

[1] *De catech. rud.*, cap. XV, n. 23. — [2] *Ad Marcel.*, ep. CXXXIX, n. 3.
[3] *Var.* : Imprimant. — [4] Adouci ces humeurs aigres. — [5] De liberté. — [6] *Jacob.*, V, 7.
[7] *Var.* : L'opiniâtreté. — [8] Soutenir. — [9] Il n'est rien de plus nécessaire.

[1] *Var.* : La terre. — [2] De s'impatienter. — [3] *Psal.* XXXVII, 14. — [4] *Var.* : Egarement. — [5] De Sion. — [6] *In Joan.*, tract. VI, n. 15.

salut : il craint de servir de trophée à votre orgueil ; mais il ne se fâche jamais d'être l'objet de votre charité. Entrez par cet abord favorable; n'attaquez pas cette place du côté de cette éminence, où [1] la présomption se retranche; ce ne sont que des hauteurs immenses et des précipices escarpés et ruineux : approchez par l'endroit le plus accessible, et par ce cœur qui s'ouvre à vous, tâchez de gagner l'esprit qui s'éloigne.

Jamais homme n'a mieux pratiqué cette ruse innocente et cette salutaire intelligence, que le saint évêque dont nous parlons. Il ne lui était pas difficile de persuader aux pécheurs, et particulièrement aux hérétiques qui conversaient avec lui, combien il déplorait leur misère : c'est pourquoi aussitôt ils étaient touchés; et il leur semblait entendre une voix secrète, qui leur disait dans le fond du cœur ces paroles de saint Augustin : *Veni columba te vocat, gemendo te vocat* [2] : pécheurs, courez à la pénitence ; hérétiques, venez à l'Eglise; celui qui vous appelle, c'est la douceur même; ce n'est pas un oiseau sauvage, qui vous étourdisse par ses cris importuns ou qui vous déchire par ses ongles ; c'est une colombe qui gémit pour vous, et qui tâche de vous attirer en gémissant par l'effort d'une compassion plus paternelle : *Veni, columba te vocat, gemendo te vocat.* Un homme si tendre, mes Sœurs, et si charitable, sans doute n'avait pas de peine de se rabaisser par une miséricordieuse condescendance, qui est la troisième partie de la douceur chrétienne et la qualité la plus nécessaire à un fidèle conducteur des âmes : condescendance, mes Sœurs, que l'onction de la charité produit dans les cœurs, et voici en quelle manière.

Je vous parlais tout à l'heure de ces changements merveilleux que fait dans les cœurs l'amour des enfants, entre lesquels le plus remarquable est d'apprendre à se rabaisser. Car voyez cette mère et cette nourrice, ou ce père même si vous voulez : comme il se rapetisse avec cet enfant, si je puis parler de la sorte. Il vient du palais, dit saint Augustin [3], où il a prononcé des arrêts, où il a fait retentir tout le barreau du bruit de son éloquence : retourné dans son domestique, parmi ses enfants, il vous paraît un autre homme, ce ton de voix magnifique a dégénéré et s'est changé en bégaiement; ce visage, naguère si grave, a pris tout à coup un air enfantin ; une troupe d'enfants l'environne auxquels il est ravi de céder ; et ils ont tant de pouvoir sur ses volontés, qu'il ne peut leur rien refuser que ce qui leur nuit. Puisque l'amour des enfants produit ces effets, il faut bien que la charité chrétienne, qui donne des sentiments maternels particulièrement aux pasteurs des âmes, inspire en même temps la condescendance ; elle accorde tout, excepté ce qui est contraire au salut. Vous le savez, ô grand Paul, qui êtes descendu tant de fois du troisième ciel pour bégayer avec les enfants, qui paraissiez vous-même parmi les fidèles ainsi qu'un enfant : *Facti sumus parvuli in medio vestrum* [1], petit avec les petits, gentil avec les gentils, infirme avec les infirmes, tout à tous, afin de les sauver tous.

Que dirai-je maintenant de saint François de Sales ? « La charité, nous dit-il, enfante les uns, s'affaiblit avec les autres ; elle a soin d'édifier ceux-ci, elle craint de blesser ceux-là ; elle s'abaisse vers les uns, elle s'élève vers les autres : douce pour certains, sévère à quelques-uns, ennemie de personne, elle se montre la mère de tous; elle couvre de ses plumes molles ses tendres poussins; elle appelle d'une voix pressante ceux qui se plaignent ; et les superbes, qui refusent de se rendre sous ses ailes caressantes, deviennent la proie des oiseaux voraces : » *Ipsa charitas alios parturit, cum aliis infirmatur ; alios curat ædificare, alios contremiscit offendere ; ad alios se inclinat, ad alios se erigit; aliis blandas aliis severa ; nulli inimica, omnibus mater* [2] ;... *languidulis plumis teneros fœtus operit, et susurrantes pullos confracta voce advocat ; cujus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus* [3]. Elle s'élève contre les uns sans s'emporter, et s'abaisse devant les autres sans se démettre : sévère à ceux-là sans rigueur, et douce à ceux-ci sans flatterie [3]: elle se plaît avec les forts; mais elle les quitte pour courir aux besoins des faibles [4].

[1] *Var. :* N'attaquez pas Gabaon par ces hauteurs et ces précipices dans lesquels la présomption... — [2] *In Joan.*, tract. VI, n. 15. — [3] *In Joan.*, VII, n. 23.

[1] I *Thess.*, II, 7. — [2] S. August., *De catech. rud.*, cap. XV, n. 23. — [3] *Ibid.*, cap. X, n. 15. — [4] Bossuet, renvoie, pour finir son sermon, au Panégyrique de saint Thomas de Villeneuve, que toutes nos recherches n'ont pu nous procurer. (*Edit. de Déforis.*)

PANÉGYRIQUE DE SAINT SULPICE

PRÊCHÉ A PARIS, DANS L'ÉGLISE DE CE NOM, LE 19 JANVIER 1664, EN PRÉSENCE DE LA REINE-MÈRE.

Deux passages du Panégyrique en marquent l'époque, en même temps qu'ils honorent singulièrement le grand caractère de Bossuet. Anne d'Autriche, dont on connait le goût prononcé pour les discours de Bossuet, d'ailleurs si attachée à l'église de Saint-Sulpice dont elle posait, le 20 février 1646, la première pierre, était présente à la solennité. En proie alors à un affreux cancer dont tout l'art des médecins désespérait, elle ne se dissimulait pas à elle-même l'imminence de la catastrophe finale. Mais ce que peu de prédicateurs oseraient aujourd'hui, je le suppose, Bossuet, du haut de la chaire, n'hésite pas à le dire à la reine : « Votre Majesté doit penser sérieusement à ce dernier jour (de la mort.) » Ce prétendu *flatteur des rois*, ce fier adversaire des prérogatives du Saint-Siége, du haut de la chaire et parlant à la reine, lui dit : « qu'elle se mette en état de rendre bon compte d'une si grande puissance, et de tout le bien qu'elle peut faire, et encore de tout le mal qu'elle peut ou empêcher par autorité, ou modérer par ses conseils, ou détourner par prudence ». C'était au moment des plus fiers emportements de Louis XIV contre la cour romaine. Malheureusement il en est de ce panégyrique comme de tant d'autres compositions de ce genre, Bossuet n'y a pas mis la dernière main : bien des lacunes, alors même que les autres indices manqueraient, l'attestent avec évidence. L'empreinte du grand orateur s'y retrouve néanmoins.

Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus qnæ a Deo donata sunt nobis.

Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais un Esprit qui vient de Dieu, pour connaître les choses qu'il nous a données I *Cor.*, II. 12

Chaque compagnie a ses lois, ses coutumes, ses maximes et son esprit ; et lorsque nos emplois ou nos dignités nous donnent place dans quelque corps, aussitôt on nous avertit de prendre l'esprit de la compagnie dans laquelle nous sommes entrés. Cette grande Société que l'Ecriture appelle le *Monde* a son esprit qui lui est propre, et c'est ce que l'apôtre saint Paul appelle dans notre texte « l'esprit du monde. » Mais comme la grâce du chritianisme est répandue en nos cœurs pour nous séparer du monde et nous dépouiller de son esprit, un autre esprit nous est donné, d'autres maximes nous sont proposées; et c'est pourquoi le même saint Paul parlant de la société des enfants de Dieu, a dit ces belles paroles : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais un Esprit qui est de Dieu, pour connaître les dons de sa grâce : » *Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.*

Si le Saint que nous honorons et dont je dois prononcer l'éloge avait eu l'esprit de ce monde, l'aurait été rempli des idées du monde et il aurait marché comme les autres dans la grande voie, courant après les délices et les vanités ; mais étant plein au contraire de l'Esprit de Dieu, il a connu parfaitement les biens qu'il nous donne : un trésor qui ne se perd pas, une vie qui ne finit pas, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône. Ces grandes et nobles idées ayant effacé de son cœur les idées du monde, la Cour ne l'a point corrompu par ses faveurs, ni engagé par ses attraits, ni trompé par ses espérances; et il nous enseigne par ces saints exemples à nous défaire entièrement de l'esprit du monde, pour recevoir l'esprit du christianisme. Venez donc apprendre aujourd'hui.....

Jésus-Christ, ce glorieux conquérant, a eu à combattre le ciel, la terre et les enfers ; je veux dire la justice de Dieu, la rage et la furie des démons, des persécutions inouïes de la part du monde : toujours grand, toujours invincible, il a triomphé dans tous ces combats. Tout l'univers publie ses victoires; mais celle dont il se glorifie avec plus de magnificence, c'est celle qu'il a gagnée sur le monde ; et je ne lis rien dans son Evangile qu'il ait dit avec plus de force que cette belle parole : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde : » *Confidite, ego vici mundum*[1].

Il l'a vaincu en effet, lorsque crucifié sur le Calvaire, il a couvert pour ainsi dire la face du monde de toute l'horreur de sa croix, de toute l'ignominie de son supplice. Non content de l'avoir vaincu par lui-même, il le surmonte tous les jours par ses serviteurs. Il est sorti de ses plaies un esprit victorieux du monde, qui animant le corps de l'Eglise, la rend saintement féconde, pour engendrer tous les jours une race spirituelle qui triomphe[2] glorieusement de la pompe, des vanités et des délices mondaines.

Cette grâce victorieuse des attraits du monde n'agit pas de la même sorte dans les fidèles. Il y a de saints solitaires qui sont tout à fait retirés du monde; il y en a d'autres non moins illustres, lesquels y vivant sans en être l'ont pour ainsi dire vaincu dans son propre champ de bataille.

[1] *Joan.*, XVI, 33.
[2] *Var.* : Née pour triompher.

Ceux-là entièrement détachés semblent désormais n'user plus du monde ; ceux-ci non moins généreux en usent comme n'en usant pas, selon le précepte de l'Apôtre[1] : ceux-là s'en arrachant tout à coup, n'ont plus rien à démêler avec lui ; ceux-ci sont toujours aux mains, et gagnent de jour en jour par un long combat ce que les autres emportent tout à une fois par la seule fuite. Car ici la fuite même est une victoire, parce qu'elle ne vient de surprise ni de lâcheté, mais d'une ardeur de courage qui rompt ses liens, force sa prison et assure sa liberté par une retraite glorieuse.

Ce n'est pas assez, chrétiens : et il y a dans l'Eglise une grâce plus excellente ; je veux dire une force céleste et divine, qui nous fait non-seulement surmonter le monde par la fuite ou par le combat, mais qui en doit inspirer le mépris aux autres : c'est la grâce de l'ordre ecclésiastique. Car comme on voit dans le monde une efficace d'erreur qui fait passer de l'un à l'autre par une espèce de contagion l'amour des vanités de la terre, il a plu au Saint-Esprit de mettre dans ses ministres une efficace de sa vérité pour détacher tous les cœurs de l'esprit du monde[2], pour prévenir la contagion qui empoisonne les âmes, et rompre les enchantements par lesquels il les tient captives.

Voilà donc trois grâces qui sont dans l'Eglise pour surmonter le monde et ses vanités : la première, de s'en séparer tout à fait et de s'éloigner de son commerce ; la seconde, de s'y conserver sans corruption et de résister à ses attraits ; la troisième, plus éminente, est d'en imprimer le dégoût aux autres et d'en empêcher la contagion. Ces trois grâces sont dans l'Eglise ; mais il est rare de les voir unies dans une même personne, et c'est ce qui me fait admirer la vie du grand saint Sulpice. Il l'a commencée à la Cour, il l'a finie dans la solitude ; le milieu en a été occupé dans les fonctions ecclésiastiques. Courtisan, il a vécu dans le monde sans être pris de ses charmes : évêque, il en a détaché[3] ses frères : solitaire, il a désiré de finir ses jours dans une entière retraite. Ainsi successivement, dans les trois états de sa vie, nous lui verrons surmonter le monde de toutes les manières dont on le peut vaincre : car il est opposé généreusement[4] à ses faveurs dans la Cour, au cours de sa malignité dans l'épiscopat, à la douceur de son commerce dans la solitude : trois points de ce discours.

[1] I *Cor.*, VII, 31.
[2] *Var.:* Pour répandre dans tous les cœurs le mépris du monde. — Détrompé. — [4] Il a heureusement résisté.

PREMIER POINT.

Quoique les hommes soient partagés en tant de conditions différentes, toutefois selon l'Ecriture il n'y a que deux genres d'hommes, dont les uns composent le monde et les autres la société des enfants de Dieu. Cette solennelle division est venue, dit saint Augustin[1], de ce que l'homme n'a que deux parties principales : la partie animale et raisonnable ; et c'est par là que nous distinguons deux espèces d'hommes, parce que les uns suivent la chair et les autres sont gouvernés par l'esprit. Ces deux races d'hommes ont paru d'abord en figure dès l'origine des siècles en la personne et dans la famille de Caïn et de Seth : les enfants de celui-ci étant toujours appelés les enfants de Dieu, et au contraire ceux de Caïn étant nommés constamment les enfants des hommes, afin que nous distinguions qu'il y en a qui vivent comme nés de Dieu selon les mouvements de l'esprit, et les autres comme nés des hommes selon les inclinations de la nature.

De là ces deux cités renommées dont il est parlé si souvent dans les saintes Lettres : Babylone charnelle et terrestre : Jérusalem divine et spirituelle, dont l'une est posée sur les fleuves, c'est-à-dire dans une éternelle agitation, *super Aquas multas*[2], dit l'*Apocalypse*, ce qui a fait dire au Psalmiste. « Assis sur les fleuves de Babylone[3] ; » et l'autre est bâtie sur une montagne, c'est-à-dire dans une consistance immuable. C'est pourquoi le même a chanté : « Celui qui se confie en Dieu est comme la montagne de Sion, celui qui habite en Jérusalem ne sera jamais ébranlé : » *Qui confidunt in Domino sicut mons Sion*[4]. Or encore que ces deux cités soient mêlées de corps, elles sont, dit saint Augustin[5], infiniment éloignées d'esprit et de mœurs : ce qui nous est encore représenté dès le commencement des choses, en ce que les enfants de Dieu s'étant alliés par les mariages avec la race des hommes, ayant trouvé, dit l'Ecriture[6], leurs filles belles, ayant aimé leurs plaisirs et leurs vanités : Dieu irrité de cette alliance résolut en sa juste indignation d'ensevelir tout le monde dans le déluge, afin que nous entendions que les véritables enfants de Dieu doivent fuir entièrement le commerce et l'alliance du monde, de peur de communiquer, comme dit l'Apôtre[7], à ses œuvres infructueuses.

C'est pourquoi le Sauveur Jésus « l'Illumi-

[1] *De Civit. Dei*, lib XV, cap. IV. — [2] *Apoc.*, XVII, 1. — [3] *Psal.* CXXXVI, 1. — [4] *Psal.* CXXIV, 1. — [5] *De catech. rud.*, cap. XIX, n. 31. — [6] *Genes.*, VI, 2. — [7] *Ephes.*, V, 11.

nateur des antiquités, » *Illuminator antiquitatum*[1], parlant de ses véritables disciples dont les noms sont écrits au ciel : « Ils ne sont pas du monde, dit-il, comme je ne suis pas du monde[2]; » et quiconque veut être du monde, il s'exclut volontairement de la société de ses prières et de la communion de son sacrifice, Jésus-Christ ayant dit décisivement : « Je ne prie pas pour le monde[3]. »

J'ai dit ces choses, mes Frères, afin que vous connaissiez que ce n'est pas une obligation particulière des religieux de mépriser le monde ; mais que la nécessité de s'en séparer est la première, la plus générale, la plus ancienne obligation de tous les enfants de Dieu.

Si nous en croyons l'Evangile, rien de plus opposé que Jésus-Christ et le monde; et de ce monde, Messieurs, la partie la plus éclatante et par conséquent la plus dangereuse, chacun sait assez que c'est la Cour. Comme elle est le principe et le centre de toutes les affaires du monde, l'ennemi du genre humain, y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe.

Saint Sulpice nourri à la Cour dès sa jeunesse...

Sulpice, chaste dans un âge... O sainte chasteté, fleur de la vertu, ornement immortel des corps mortels, marque assurée d'une âme bien faite, protectrice de la sainteté et de la foi mutuelle dans les mariages, fidèle dépositaire de la pureté du sang des races, et qui seul en sait conserver la trace, quoique tu sois si nécessaire au genre humain, où te trouve-t-on sur la terre ? O grand opprobre de nos mœurs ! l'un des sexes a honte de te conserver, et celui auquel il pourrait sembler que tu es échue en partage, ne se pique guère moins de te perdre dans les autres que de te conserver en soi-même. Confessez-vous à Dieu devant ces autels, vaines et superbes beautés, dont la chasteté n'est qu'orgueil ou affectation et grimace. Quel est votre sentiment, lorsque vous vous étalez avec tant de pompe pour attirer les regards? Dites-moi seulement ce mot : Quels regards désirez-vous attirer ? Sont-ce des regards indifférents? Ah ! quel miracle que saint Sulpice, jeune et agréable, n'ait jamais été pris dans ces piéges ! Sachant qu'il ne devait l'amour qu'à son Dieu, jamais il n'a souillé dans son cœur la source de l'amour. Ange visible, ses autres vertus n'étaient pas de ces vertus du monde et de commerce, ajustées non point à la règle (elle serait trop austère), mais à l'opinion et à l'humeur des hommes : ce sont là les vertus des sages mondains, ou plutôt c'est le masque spécieux sou lequel ils cachent leurs vices.

Sa bonne foi. — Sa probité. — Sa justice. — Sa candeur et son innocence. — Admirable modération ! Mais peut-être ne durera-t-elle que jusqu'à ce qu'elle ait gagné le dessus : car le génie de l'ambition, c'est d'être tremblante et souple lorsqu'elle a des prétentions, et quand elle est parvenue à ses fins, la faveur la rend audacieuse et insupportable : *Pavida cum quærit, audax cum pervenerit*[1]. Un habile courtisan disait autrefois qu'il ne pouvait souffrir à la Cour l'insolence et les outrages des favoris et encore moins, disait-il, leurs civilités superbes et dédaigneuses, leurs grâces trop engageantes, leur amitié tyrannique, qui demande d'un homme libre une dépendance servile, *contumeliosam humanitatem*[2].

Sulpice toujours modéré, sut se tenir dans les bornes que l'humilité chrétienne lui prescrivait. Pour se détromper du monde, il allait se rassasier de la vue des opprobres de Jésus-Christ dans les hôpitaux et dans les prisons. Image de la grandeur de Dieu dans le prince; image de la bassesse de Jésus-Christ et de ses humiliations dans les pauvres. Le favori de Clotaire aux pieds d'un pauvre ulcéré, adorant Jésus-Christ sous des haillons et expiant la contagion des grandeurs du monde, quel beau spectacle ! Mais il évitait le plus possible les regards des hommes, et ne cherchait qu'à leur cacher... Ces vertus trompeuses, qui se rendent elles-mêmes captives des yeux qu'elles veulent captiver.

SECOND POINT.

La grâce du baptême porte une efficace pour nous détacher du monde; la grâce de l'ordination porte une efficace divine pour imprimer ce détachement dans tous les cœurs.

Le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. Il y a guerre déclarée entre Jésus-Christ et le monde, une inimitié immortelle : le monde le veut détruire, et il veut détruire le monde. Ceux qu'il établit ses ministres doivent donc entrer dans ses intérêts : s'il y a en eux quelque puissance, c'est pour détruire la puissance qui lui est contraire. Ainsi toute la puissance ecclésiastique est destinée à abattre les hauteurs du monde : *Ad deprimendam altitudinem sæculi hujus.*

On reçoit le Saint-Esprit dans le baptême dans une certaine mesure ; mais on en reçoit la plénitude dans l'ordination sacrée, et c'est ce que signifie l'imposition des mains de l'évêque,

[1] Tertull., *adv. Marc.*, lib. IV, n. 40. — [2] *Joan.*, XVII, 16. — [3] *Joan.*, XVII, 9.

[1] S Greg. M., *Past.*, part. I, cap. IX. — [2] Senec., epist. IV.

car, comme dit un ancien écrivain[1], ce que fait ce pontife mû de Dieu, animé de Dieu c'est l'image de ce que Dieu fait d'une manière plus forte et plus pénétrante. L'évêque ouvre les mains sur nos têtes; Dieu verse à pleines mains dans les âmes de la plénitude de son Saint-Esprit. C'est ce qui fait dire à un saint Pape : « La plénitude de l'Esprit-Saint opère dans l'ordination sacrée : » *Plenitudo Spiritus in sacris ordinationibus operatur*[2]. Le Saint-Esprit dans le baptême nous dépouille de l'esprit du monde : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus.* La plénitude du Saint-Esprit doit faire dans l'ordination quelque chose de beaucoup plus fort : elle doit se répandre bien loin au dehors pour détruire dans tous les cœurs l'esprit et l'amour du monde. Animons-nous, mes Frères; c'est assez pour nous d'être chrétiens, trop d'honneur de porter ce beau caractère : *Propter nos nihil sufficientius est.* Si donc nous sommes ecclésiastiques, c'est sans doute pour le bien des autres.

Que n'a pas entrepris le grand saint Sulpice pour détruire le règne du monde ? Mais c'est peu de dire qu'il a entrepris : ses soins paternels opéraient sans cesse de nouvelles conversions. Il y avait dans ses paroles et dans sa conduite une certaine vertu occulte, mais toute-puissante, qui inspirait le dégoût du monde. Nous lisons dans l'histoire de sa vie que, durant son épiscopat, tous les déserts à l'entour de Bourges étaient peuplés de saints solitaires. Il consacrait tous les jours à Dieu des vierges sacrées.

D'où lui venait ce bonheur, cette bénédiction, cette grâce d'inspirer si puissamment le mépris du monde ? Qu'y avait-il dans sa vie et dans sa personne qui fût capable d'opérer de si merveilleux changements ? C'est ce qu'il faut tâcher d'expliquer en faveur de tant de saints ecclésiastiques qui remplissent ce séminaire et cette audience. Deux choses produisaient un si grand effet : la simplicité ecclésiastique, qui condamnait souverainement la somptuosité, les délices, les superfluités du monde ; un gémissement paternel sur les âmes qui étaient captives de ses vanités.

La simplicité ecclésiastique, c'est un dépouillement intérieur qui, par une sainte circoncision, opère au dehors un retranchement effectif de toutes superfluités. En quoi le monde paraît-il grand ? Dans ses superfluités : de grands palais, de riches habits, une longue suite de domestiques. L'homme si petit par lui-même, si resserré en lui-même, s'imagine qu'il s'agrandit et qu'il se dilate, en amassant autour de soi des choses qui lui sont étrangères. Le vulgaire est étonné de cette pompe et ne manque pas de s'écrier : Voilà les grands, voilà les heureux. C'est ainsi que la puissance du monde tâche de faire voir que ses biens sont grands. Une autre puissance est établie pour faire voir qu'il n'est rien : c'est la puissance ecclésiastique.

Toutes nos actions jusqu'aux moindres gestes du corps, jusqu'au moindre et plus délicat mouvement des yeux, doivent ressentir le mépris du monde. Si la vanité change tout, le visage, le regard, le son de la voix, car tout devient instrument de la vanité : ainsi la simplicité doit tout régler ; mais qu'elle ne soit jamais affectée, parce qu'elle ne serait plus simplicité. Entreprenons, Messieurs, de faire voir à tous les hommes que le monde n'a rien de solide ni de désirable ; et pour cela, la frugalité, la modestie et la simplicité du grand saint Sulpice. « Ayons donc de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents : » *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus*[1]. Que nous servent ces cheveux coupés, si nous nourrissons au dedans tant de désirs superflus, pour ne pas dire pernicieux ? « Car la dignité sacerdotale exige, de ceux qui en sont revêtus, une gravité de mœurs peu commune, une vie sérieuse et appliquée, une vertu toute singulière : » *Sobriam a turbis gravitatem, seriam vitam, singulare pondus, dignitas sibi vindicat sacerdotalis*[2]. Sont-ils jaloux de soutenir en eux l'autorité du sacerdoce, qu'ils pensent à l'assurer par le mérite de leur foi et la sainteté de leur vie : *Dignitatis suæ auctoritatem fidei et vitæ meritis quærant*[3]. « Le vrai ecclésiastique s'étudie à prouver sa profession par son habit, sa démarche et toute sa conduite : il n'a garde de chercher à se donner un faux éclat par des ornements empruntés : » *Clericus professionem suam, et in habitu, et in incessu probet, et nec vestibus, nec calceamentis decorem quærat*[4].

La simplicité de sa vie, lorsqu'il nous dit : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids et des retraites, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ! » *Vulpes foveas habent et volucres cœli nidos, Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet*[5] : des sentiments de piété, donner du courage ; et malheur à ceux qui poussés du désir de s'élever, cherchent dans l'honneur attaché au sacerdoce un moyen de se procurer les avantages du monde, qu'il avait pour objet de détruire : *Mundi lu-*

[1] Dionys., *de Eccles. Hierarch.*, cap. v, p. 1:7 et seq. — [2] Innocent. I, *ad Alex.*, ep. XXIV, p. 853, *Epist. Rom. Pont*

[1] I *Timoth.*, VI, 8. — [2] S. Ambr., *Ad Iren.*, epist. XXVIII, n. 2. — [3] *Conc. Carthag.* IV cap. XV. — [4] *Ibid.*, cap. XLV. — [5] *Matth.*, VIII, 20.

crum quæritur sub ejus honoris specie, quo mundi destrui lucra debuerunt[1].

Il faut honorer ses ministres, pour l'amour de celui qui a dit : « Qui vous reçoit me reçoit[2]. » La simplicité ecclésiastique suit cette belle règle ecclésiastique : « Elle se montre un exemple de patience et d'humilité, en recevant toujours moins qu'on ne lui en offre ; mais quoiqu'elle n'accepte jamais le tout, elle a la prudence de ne point tout refuser : » *Seipsum præbeat patientiæ atque humilitatis exemplum, minus sibi assumendo quam offertur ; sed tamen ab eis qui se honorant nec totum nec nihil accipiendo*[3]. Il ne faut pas recevoir tout ce qu'on nous offre, de peur qu'il ne paraisse que nous nous repaissons de cette fumée ; il ne faut pas le rejeter tout à fait à cause de ceux à qui on ne pourrait se rendre utile, si l'on ne jouissait de quelque considération : *Propter illos accipiatur quibus consulere non potest, si nimia dejectione vilescat.*

Gémissements. — L'état de l'Eglise durant cette vie c'est un état de désolation, parce que c'est un état de viduité : *Non possunt filii sponsi lugere, quamdiù cum illis est sponsus*[4]. Elle est séparée de son cher époux, et elle ne peut se consoler d'avoir perdu plus de la moitié d'elle-même. Cet état de désolation et de viduité de l'Eglise doit paraître principalement dans l'ordre ecclésiastique. Le sacerdoce est un état de pénitence pour ceux qui ne font pas pénitence ; les prêtres doivent les pleurer, avec saint Paul, d'un cœur pénétré de la plus vive douleur : *Lugeam multos qui non egerunt pœnitentiam*[5]. «Non seulement il ne commet aucun crime, mais il déplore encore et travaille à expier ceux des autres, comme s'ils lui étaient personnels : » *Nulla illicita perpetrat, sed perpetrata ab aliis ut propria deplorat*[6]. Aussi les joies dissolues du monde portaient-elles un contre-coup de tristesse sur le cœur de saint Sulpice : car il écoutait ces paroles comme un tonnerre ; « Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes : » *Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis*[7]. Il s'effrayait pour son peuple, et tâchait par ses discours, non d'exciter ses acclamations, mais de lui inspirer les sentiments d'une componction salutaire : *Docente te in ecclesia, non clamor populi, sed gemitus suscitetur*[8].

Jésus-Christ, mes Frères, en choisissant ses ministres, leur dit encore comme à saint Pierre : «M'aimes-tu ? pais mon troupeau. » En effet « il ne confierait pas des brebis si tendrement aimées à celui qui ne l'aimerait pas : » *Neque enim non amanti committeret tam amatas.* Cet amour, source des larmes de saint Sulpice. — Jésus-Christ, gémissant pour nous. — Ses prières : « Il avait éprouvé par sa propre expérience qu'il pouvait obtenir du Seigneur tout ce qu'il lui demanderait : *Orationis usu et experimento jam didicit, quod obtinere a Domino quæ poposcerit possit* [1]. Il l'avait expérimenté, priant en faveur du roi réduit à l'extrémité, puisqu'il l'avait emporté contre Dieu : combien plus en devait-il avoir pour le soutien et le renouvellement de la vie spirituelle !

Mais quel était son gémissement sur les ecclésiastiques mondains ? Oui, nous devons le dire avec douleur et confusion : « ceux qui semblent porter la croix, la portent de manière qu'ils ont plus de part à sa gloire que de société avec ses souffrances : » *Ii qui putantur crucem portare, sic portant ut plus habeant in crucis nomine dignitatis quam in passione supplicii*[2]. S'ils avaient de la foi, pourraient-ils y songer sans sécher d'effroi ?

Saint Sulpice touché de cette pensée se retire pour régler ses comptes avec la justice divine. Il connaît la charge d'un évêque ; il sait « que tous doivent comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps : » *Ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit*[3]. « Si le compte est si exact de ce qu'on fait en son propre corps, ô combien est-il redoutable de ce qu'on fait dans le corps de Jésus-Christ, qui est son Eglise ? » *Si reddenda est ratio de his quæ quisque gessit in corpore suo, quid fiet de his quæ quisque gessit in corpore Christi*[4] ? Il ne se repose pas sur sa vocation si sainte, si canonique ; il sait que Judas a été élu par Jésus-Christ même, et que cependant par son avarice il a perdu la grâce de l'apostolat.

Justice de Dieu, que vous êtes exacte ! vous comptez tous les pas, vous mettez en la balance tous les grains de sable. Il se retire donc pour se préparer à la mort, méditer la sévérité de la justice de Dieu. Il récompense un verre d'eau ; mais il pèse une parole oiseuse, particulièrement dans les prêtres, où tout jusqu'aux moindres actions doit être une source de grâces. Tout ce que nous donnons au monde, ce sont des larcins que nous faisons aux âmes fidèles.

[1] S. Gregor. Magn., *Past.*, I part., cap. VIII. — [2] *Matth.*, X 40. — [3] S. August., *ad Aurel.*, epist. XX, n. 7. — [4] *Matth.*, IX, 15. — [5] II *Cor.*, XII, 21. — [6] S. Greg. Mag., *Past.*, part. I, cap. X. — [7] *Luc.*, VI, 25. — [8] Hieron., *ad Nepot.*, epist. XXXIV.

[1] S. Greg. Mag., *Past.*, part. I, cap. X. — [2] Salvian., *De Gub. Dei*, lib. III, n. 3. — [3] II *Cor.*, V, 10. — [4] Serm. *ad Cler.*, *in Conc. Rem.*, *in Ap. op. S. Bern.*, tom. II, col. 735.

A quoi pensons-nous, chrétiens? Que ne nous retirons-nous pour nous préparer à ce dernier jour? N'avons-nous pas appris de l'Apôtre que nous sommes tous ajournés, pour comparaître personnellement devant le tribunal de Jésus-Christ? Quelle sera cette surprise, combien étrange et combien terrible, lorsque ces saintes vérités auxquelles les pécheurs ne pensaient jamais, ou qu'ils laissaient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, leur paraîtront tout d'un coup pour les condamner ! Aigre, inexorable, inflexible, armée de reproches amers, te trouverons-nous toujours, ô vérité persécutante ? Oui, mes Frères, ils la trouveront : spectacle horrible à leurs yeux, poids intolérable sur leurs consciences, flamme dévorante dans leurs entrailles ! Se retirer quelque temps afin d'écouter ses conseils avant que d'être convaincus par son témoignage, jugés par ses règles, condamnés par ses arrêts et par ses sentences suprêmes. Accoutumons-nous aux yeux et à la présence de notre juge. Solitude effroyable où l'âme se trouvera réduite devant Jésus-Christ, pour lui rendre compte! Le remède le plus efficace, c'est une douce solitude devant lui-même, pour lui préparer ses comptes. Attendre à la mort, combien dangereux ! c'est le coup du souverain : Dieu presse trop violemment.

— Mais cette solitude est ennuyeuse.—« Oh ! que le père du mensonge, ce malicieux imposteur, nous trompe subtilement [1], pour empêcher que nos cœurs avides de joie, ne fassent le discernement des véritables sujets de se réjouir ! » *Heu! quam subtiliter nos ille decipiendi artifex fallit, ut non discernamus, gaudendi avidi, unde verius gaudeamus* [2] ! Tous les autres divertissemens, charme de notre chagrin,... qu'un amusement d'un cœur enivré. Vous sentez-vous dans ce tumulte, dans ce bruit, dans cette dissipation, dans cette sortie de vous-mêmes ? Avec quelle joie, dit David, « votre serviteur a trouvé son cœur pour vous adresser sa prière ! » *Invenit servus tuus cor suum, ut oraret te oratione hac* [1].

Mais l'on craint de passer pour un homme inutile et de rendre sa vie méprisable : *Sed ignavam infamabis.* Il faut faire quelque figure dans le monde [2]...

Madame, Votre Majesté doit penser sérieusement à ce dernier jour. Nous n'osons y jeter les yeux ; cette pensée nous effraie et fait horreur à tous vos sujets, qui vous regardent comme leur Mère, aussi bien que comme celle de notre Monarque. Mais, Madame, autant qu'elle nous fait horreur, autant Votre Majesté se la doit rendre ordinaire et familière. Puisse Votre Majesté, être tellement occupée de Dieu, avoir le cœur tellement percé de la crainte de ses jugements, l'âme si vivement pénétrée de l'exactitude et des rigueurs de sa justice, qu'elle se mette en état de rendre bon compte d'une si grande puissance, et de tout le bien qu'elle peut faire, et encore de tout le mal qu'elle peut ou empêcher par autorité, ou modérer par conseils, ou détourner par prudence : c'est ce que Dieu demande de vous. Ah ! si les vœux que je lui fais pour votre salut sont reçus devant sa face, cette salutaire pensée jettera Votre Majesté dans une humiliation si profonde, que méprisant autant sa grandeur royale que nous sommes obligés de la révérer, elle fera sa plus chère occupation du soin de mériter dans le ciel une couronne immortelle.

[1] *Var.* : Et impose adroitement à nos yeux. — [2] Julian. Pom., *de vita contempl.*, lib. II. cap. XIII; int. oper. S. Prosp,

[1] II *Reg.*, VII, 27.
[2] On a vu la fin dans plusieurs sermons.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE NOLASQUE

PRÊCHÉ A PARIS, DANS L'ÉGLISE DES PÈRES DE LA MERCI, LE 31 JANVIER EN 1665 OU 1666.

Il est difficile de préciser l'année, mais en marchant sur les traces de M. Floquet (1), nous ne croyons pas nous écarter beaucoup de la vérité. Quant au jour et au lieu où le Panégyrique fut prononcé, le doute n'est pas permis : l'orateur, en s'adressant aux fils de saint Pierre Nolasque, au jour de sa fête, tranche la question. Les regrets que nous avons trop souvent à manifester, en reproduisant les écrits de Bossuet, sont ici encore à renouveler : le manuscrit du Panégyrique conservé au grand séminaire de Meaux est fruste, incomplet : le premier point offre plutôt une esquisse qu'une composition achevée. Telle fut assez fréquemment, on le sait, la méthode du grand orateur. Le troisième point manque : mais puisque Déforis nous en a donné un, il est de toute impossibilité qu'il l'ait inventé tout à fait, il a eu évidemment sous les yeux, soit l'écriture de Bossuet, soit une copie qu'il a jugée fidèle. A ce titre, nous l'éditons comme on l'avait sagement fait jusqu'à présent.

(1) *Etudes*, t. 2, p. 491.

Dedit semetipsum pro nobis.
Il s'est donné lui-même pour nous.
Tit., II, 14.

C'est un plus grand bonheur, dit le Fils de Dieu, de donner que de recevoir. Cette parole était digne de celui qui a tout donné jusqu'à son sang, et qui se serait épuisé lui-même, si ses trésors n'étaient infinis aussi bien que ses largesses. Saint Paul, qui a recueilli ce beau sentiment de la bouche de notre Sauveur, le propose à tous les fidèles pour servir de loi à leur charité. « Souvenez-vous, leur dit-il, de cette parole du Seigneur Jésus, qu'il vaut mieux donner que de recevoir [1], » parce que le bien que vous recevez est une consolation de votre indigence, et celui que vous répandez est la marque d'une plénitude qui s'étend à soulager les besoins des autres.

Jamais il n'y a eu sur la terre un homme plus libéral que le grand saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre sacré de Notre-Dame de la Merci, dont nous honorons aujourd'hui la bienheureuse mémoire : car il ne s'est rien proposé de moins que l'immense profusion d'un Dieu qui s'est prodigué lui-même, et de là il a conçu le dessein de dévouer sa personne et de consacrer tout son ordre aux nécessités des misérables.

Tous les fidèles serviteurs de Dieu ont imité quelques traits du Sauveur des hommes : celui-ci a cette grâce particulière, de l'avoir fidèlement copié dans le caractère par lequel il est établi notre rédempteur. Pour entendre un si grand dessein et imiter un si grand exemple, demandons l'assistance, etc. *Ave.*

La manière la plus excellente d'honorer les choses divines, c'est, Messieurs, de les imiter. Dieu nous ayant fait cet honneur de nous former à sa ressemblance, le plus grand hommage que nous puissions rendre à la souveraine vérité de Dieu, c'est de nous conformer à ce qu'il est ; car alors nous célébrons ses grandeurs, non point par nos paroles, ni par nos pensées, ni par quelques sentiments de notre cœur, mais ce qui est bien plus relevé, par toute la suite de nos actions et par tout l'état de notre personne.

Nous pouvons donc honorer en deux façons les mystères de Jésus-Christ, ou par des actes particuliers de nos volontés, ou par tout l'état de notre vie. Nous les honorons par des actes, en les adorant par foi, en les ressentant par reconnaissance, en nous y attachant par amour ; mais voici que je vous montre avec l'Apôtre une voie bien plus excellente : *Excellentiorem viam vobis demonstro* [1] ; c'est d'honorer ces divins mystères par quelque chose de plus profond, en nous dévouant saintement à Dieu, non-seulement pour les aimer et pour les connaître, mais encore pour les imiter, pour en porter sur nous-mêmes l'impression et le caractère, pour en recevoir en nous-mêmes la bénédiction et la grâce.

C'est en cette sorte, mes Frères, que saint Pierre Nolasque a été choisi pour honorer le mystère de la Rédemption. Il l'a honoré véritablement, entrant dans les devoirs, dans la gratitude, dans toutes les dépendances d'une créature rachetée. Mais afin qu'il fût lié plus intimement à la grâce de ce mystère, il a plu au Saint Esprit qu'il se dévouât volontairement à l'imitation de cette immense charité par laquelle « Jésus-Christ a donné son âme pour être, comme il le dit lui-même [2], la rédemption de plusieurs [3]. »

S'il y a quelque chose au monde, quelque servitude capable de représenter à nos yeux la misère extrême de la captivité horrible de l'homme sous la tyrannie des démons, c'est l'état d'un chrétien captif sous la tyrannie des mahométans [4]. Car et le corps et l'esprit y souffrent

[1] *Act.*, xx, 35.

[1] I *Cor.*, XII, 30. — [2] *Matth.*, XX, 28.
[3] *Var. :* A donné son âme pour la vie, pour la liberté, pour la rédemption de notre nature. — [4] C'est de voir un chrétien captif sous celle des mahométans.

une égale violence, et l'on n'est pas moins en péril de son salut que de sa vie. C'est donc au soulagement de cet état misérable qu'est appliqué saint Pierre Nolasque, pour honorer les bontés de Jésus délivrant les hommes de la tyrannie de Satan. Il se donne de tout son cœur à ces malheureux esclaves, et il s'y donne dans le même esprit que Jésus s'est donné aux hommes captifs, pour les affranchir de leur servitude : *Dedit semetipsum pro nobis.*

Jésus-Christ a donné aux hommes et à l'œuvre de la rédemption, premièrement ses soins paternels, secondement sa propre personne, troisièmement ses disciples. Il nous a donné ses soins, parce qu'il a toujours eu l'esprit occupé de la pensée de notre salut [1] ; il nous a donné sa propre personne, parce qu'il s'est immolé pour nous; il nous a donné ses disciples, qui étant la plus noble partie du peuple qu'il a racheté, est appliquée par lui-même et entièrement dévouée à coopérer par sa charité à la délivrance de tous les autres.

C'est ainsi que le Fils de Dieu a consommé l'œuvre de notre rédemption, et c'est par les mêmes voies que le Saint que nous révérons a imité son amour et honoré son mystère. Fidèle imitateur du Sauveur des âmes, il a été touché aussi bien que lui des cruelles extrémités où sont réduits les captifs; il leur a donné aussi bien que lui, premièrement tous ses soins, secondement toute sa personne, troisièmement tous ses disciples et l'Ordre religieux qu'il a établi dans l'Eglise. C'est ce que nous aurons à considérer dans les trois points de ce discours.

PREMIER POINT.

L'une des raisons principales qui a rendu les infidèles si fort incrédules au mystère du Verbe incarné, c'est qu'ils n'ont pu se persuader que Dieu eût tant d'amour pour le genre humain que les chrétiens le publiaient. Celse dans cet écrit si envenimé qu'il a fait contre l'Evangile, auquel le docte Origène a si fortement répondu [2], se moque des chrétiens de ce qu'ils osaient présumer que Dieu même était descendu du ciel pour venir à leur secours. Ils trouvaient indigne de Dieu d'avoir un soin si particulier des choses humaines ; et c'est pourquoi l'Ecriture sainte pour établir dans les cœurs la croyance d'un si grand mystère, ne cesse de publier la bonté de Dieu et son amour pour les hommes. C'est aussi ce qui a obligé l'apôtre saint Jean à confesser en ces termes la foi de la rédemption : « Pour nous, nous croyons, dit-il [3], à la charité que Dieu a eue pour les hommes. » Voilà une belle profession de foi, et conçue d'une façon bien singulière, mais absolument nécessaire pour combattre et déraciner l'incrédulité. Car c'est de même que s'il disait : Les Juifs et les gentils ne veulent pas croire que Dieu ait si fort aimé la nature humaine que de s'en revêtir pour la racheter. Mais pour nous, dit ce saint apôtre, nous n'ignorons pas ses bontés ; et connaissant comme nous faisons ses miséricordes et ses entrailles paternelles, nous croyons facilement cet amour immense qu'il a témoigné aux hommes en se livrant lui-même pour eux : *Et nos cognovimus et credidimus charitati quam habet Deus in nobis.*

1 Parce qu'il a toujours pensé à notre salut. — 2 Orig., *cont. Cels.* lib. V, tom. I, p. 578 et seq.— 3 I *Joan.*, IV, 16.

Elevons donc nos voix, mes Frères, et confessons hautement que nous croyons à la charité que le Fils de Dieu a eue pour nous. Nous croyons qu'il s'est fait homme pour notre salut. Nous croyons qu'il n'a vécu sur la terre que pour travailler à ce grand ouvrage. Il nous a toujours portés dans son cœur, dans sa naissance et dans sa mort, dans son travail et dans son repos, dans ses conversations et dans ses retraites, dans les villes et dans le désert, dans la gloire et dans les opprobres, dans ses humiliations et dans ses miracles. Il n'a rien fait que pour nous durant tout le cours de sa vie mortelle; et maintenant qu'il est dans le ciel à la droite de la majesté de Dieu son Père, dans les lieux très-hauts [1], il ne nous a pas oubliés. Au contraire, dit le saint Apôtre, il y est monté pour être notre avocat, notre ambassadeur et notre pontife; il traite nos affaires auprès de son Père, « toujours vivant, dit le même Apôtre, afin d'intercéder pour nous : » *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* [2]; comme s'il n'avait ni de vie, ni de félicité, ni de gloire que pour l'avantage et le bien des hommes.

Ce n'est pas assez, chrétiens. Si nous croyons véritablement que Dieu nous a aimés avec tant d'excès, il faut qu'un si grand amour, qui s'est étendu sur nous avec tant de profusion, nous fasse aussi dilater nos cœurs sur les besoins de nos frères. « Si Dieu, dit saint Jean [3], nous a tant aimés, nous devons nous aimer les uns les autres ; » nous devons reconnaître ses soins paternels, en nous revêtant à son exemple de soins charitables ; et nous ne pouvons mieux confesser la miséricorde que nous recevons, qu'en l'exerçant sur les autres en simplicité de cœur : *Estote misericordes* [4].

Le Saint que nous honorons était pénétré de ces sentiments. Il avait toujours devant les yeux

1 *Hebr.*, I, 3. — 2 *Ibid.*, VII, 25. — 3 I *Joan.*, IV, 11. — 4 *Luc.*, VI, 36.

les charités infinies d'un Dieu rédempteur ; et pour se rendre semblable à lui, il se laissait percer par les mêmes traits [1]. Il pouvait dire avec Job que « la tendresse, la compassion, la miséricorde était crue avec lui dès son enfance [2]; et c'était par de telles victimes qu'il croyait devoir honorer les bontés inexprimables d'un Dieu rédempteur.

Et en effet, chrétiens, pour rendre le souverain culte à la souveraine majesté de Dieu, il me semble que nous lui devons deux sortes de sacrifices. Je remarque dans les Ecritures qu'il y a un sacrifice qui tue, et un sacrifice qui donne la vie. Le sacrifice qui tue est assez connu, témoin le sang de tant de victimes et le massacre de tant d'animaux. Mais outre ce sacrifice qui détruit, je vois dans les saintes Lettres un sacrifice qui sauve. Car, comme dit le sage *Ecclésiastique*, « celui-là offre un sacrifice qui exerce la miséricorde : » *Qui facit misericordiam, offert sacrificium*[3]. D'où vient cette différence, si ce n'est que l'un de ces sacrifices a été divinement établi pour honorer la bonté de Dieu, et l'autre pour apaiser [4] sa sainte justice? La justice divine poursuit les pécheurs à main armée, elle lave ses mains dans leur sang, elle les perd et les extermine, elle veut qu'ils soient dissipés devant sa face comme la cire fondue devant le feu : *Pereant peccatores a facie Dei*[5] Au contraire la miséricorde, toujours douce, toujours bienfaisante, ne veut pas que personne périsse : elle attend les pécheurs avec patience : « Elle pense, dit l'Écriture, des pensées de paix et non des pensées d'affliction : » *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis*[6].

Voilà une grande opposition : aussi honore-t-on ces deux attributs par des sacrifices bien opposés. A cette justice rigoureuse qui tonne, qui fulmine, qui rompt et qui brise, qui renverse les montagnes et arrache les cèdres du Liban, c'est-à-dire qui extermine les pécheurs superbes, il lui faut des sacrifices sanglants et des victimes égorgées, pour marquer la peine qui est due au crime [7]. Mais pour cette miséricorde toujours bienfaisante, qui guérit ce qui est blessé, qui affermit ce qui est faible, qui vivifie ce qui est mort, il faut présenter en sacrifice non des victimes détruites, mais des victimes conservées, c'est-à-dire des pauvres soulagés, des infirmes soutenus, des morts ressuscités dans les pécheurs convertis. Telles sont les véritables hosties qui honorent la miséricorde divine.

Ainsi saint Pierre Nolasque étant toujours occupé des soins, des compassions, des bontés de Jésus pour le genre humain, et sentant son cœur empressé dans le désir de les reconnaître, il s'écrie avec le Psalmiste : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi* [1]? « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits, » et à toute la nature humaine ? Quelle victime, quel sacrifice lui offrirai-je en actions de grâces? Ah ! poursuit-il avec le Prophète, *calicem salutaris accipiam* [2] « : je prendrai le calice du Sauveur, » je boirai le même breuvage que Jésus a bu, je me remplirai, je m'enivrerai de sa charité par laquelle il a tant aimé la nature humaine. Je dilaterai mon cœur, comme il a dilaté le sien ; j'offrirai, à ce Dieu amateur et conservateur des hommes, des victimes qui lui plaisent, des hommes sauvés et délivrés.

Il cherche donc dans toute l'Eglise tous les infirmes, tous les malheureux, résolu de leur consacrer ses affections et ses soins. Dieu lui fait arrêter les yeux sur ces misérables captifs, qui gémissent sous la tyrannie des mahométans. Il voit leur corps dans l'oppression, leur esprit dans l'angoisse, leur cœur dans le désespoir, leur foi même dans un péril évident. Il offre à Dieu leurs cris, leurs gémissements, les larmes de leurs amis, la désolation de leur famille. Peut-être ne le font-ils pas, peut-être sont-ils de ceux qui s'élèvent contre Dieu même sous les coups de sa main puissante ; serviteurs rebelles et opiniâtres, châtiés et non corrigés, frappés et non convertis, abattus et non humiliés, atterrés, comme dit David, sans être touchés de componction : *Dissipati sunt, non compuncti* [3]. C'est ce qui afflige son cœur. Quoiqu'il pense toujours à eux avec un empressement charitable, néanmoins deux fois le jour et deux fois la nuit il se présente pour eux devant la face de Dieu, et cherche aux yeux d'un Père si tendre les moyens de soulager ses enfants captifs.

Mes Frères, cet objet lugubre d'un chrétien captif dans les prisons des mahométans, me jette dans une profonde considération des grands et épouvantables progrès de cette religion monstrueuse. O Dieu, que le genre humain est crédule aux impostures de Satan ! O que l'esprit de séduction et d'erreur a d'ascendant sur notre raison ! Que nous portons en nous-mêmes, au fond de nos cœurs, une étrange opposition à la vérité, dans nos aveuglements, dans nos ignorances, dans nos préoccupations opiniâtres. Voyez comme l'ennemi du genre humain n'a rien oublié pour nous perdre, et pour nous faire

[1] *Note marg.* : Il avait sucé cet esprit dans les plaies de Jésus-Christ, dans la source même des miséricordes. — [2] *Job.*, XXXI, 18. — [3] *Eccli.* XXXV, 4.

[4] *Var.* : Reconnaître, — [5] *Psal.* LXVII, 3. — [6] *Jerem.*, XXIX, 11. — [7] *Note marg.* : Il faut que l'autel nage dans le sang; donnez un couteau; allumez du feu ; que je consume cette victime

[1] *Psal.* CXV, 3. — [2] *Ibid.*, 4. — [3] *Psal.* XXXIV, 16.

embrasser des erreurs damnables. Avant la venue du Sauveur, il se faisait adorer par toute la terre sous les noms de ces fameuses idoles devant lesquelles tremblaient tous les peuples; il travaillait de toute sa force à étouffer le nom du vrai Dieu. Jésus-Christ et ses martyrs l'ont fait retentir si haut depuis le levant jusqu'au couchant, qu'il n'y a plus moyen de l'éteindre ni de l'obscurcir. Les peuples qui ne le connaissaient pas, y sont attirés en foule par la croix de Jésus-Christ; et voici que cet ancien imposteur, qui dès l'origine du monde est en possession de tromper les hommes, ne pouvant plus abolir le saint nom de Dieu, frémissant contre Jésus-Christ qui l'a fait connaître à tout l'univers, tourne toute sa furie contre lui et contre son Evangile : et trouvant encore le nom de Jésus trop bien établi dans le monde par tant de martyrs et tant de miracles, il lui déclare la guerre en faisant semblant de le révérer, et il inspire à Mahomet, en l'appelant un prophète, de faire passer sa doctrine pour une imposture; et cette religion monstrueuse, qui se dément elle-même, a pour toute raison son ignorance, pour toute persuasion sa violence et sa tyrannie, pour tout miracle ses armes, armes redoutables et victorieuses, qui font trembler tout le monde, et rétablissent par force l'empire de Satan dans tout l'univers.

O Jésus, Seigneur des seigneurs, Arbitre de tous les empires et Prince des rois de la terre, jusqu'à quand endurerez-vous que votre ennemi déclaré, assis sur le trône du grand Constantin, soutienne avec tant d'armées les blasphèmes de son Mahomet, abatte votre croix sous son croissant, et diminue tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées? Est-ce que vous réservez cette redoutable puissance, pour faire souffrir à votre Eglise cette dernière et effroyable persécution que vous lui avez dénoncée? Est-ce que pour entretenir votre Eglise dans le mépris des grandeurs, comme elle y a été élevée, en même temps que vous lui donnez la gloire d'avoir des rois pour enfants, vous abandonnez d'un autre côté à votre ennemi capital, comme un présent de peu d'importance, le plus redoutable empire qui soit éclairé par le soleil? Ou bien est-ce qu'il ne vous plaît pas que votre Eglise nourrie dans les alarmes, fortifiée par les persécutions et par les terreurs, jouisse dans la paix même d'une tranquillité assurée? Et c'est pour cette raison que vous lui mettez comme sur sa tête cette puissance redoutable, qui ne cesse de la menacer de la dernière désolation.

Et en effet, chrétiens, ç'a été le conseil de Dieu que l'Eglise fût établie au milieu des flots, qui frémissent impétueusement autour d'elle et menacent de l'engloutir. C'est pourquoi saint Augustin, expliquant ces paroles du sacré Psalmiste : *Lætentur insulæ multæ* [1], dit que ces îles vraiment fortunées, qui doivent se réjouir du règne de Dieu, sont les églises chrétiennes environnées de toutes parts d'une mer irritée, qui menace de les engloutir et de les couvrir sous ses ondes. Tel est le conseil de Dieu; et je regarde la puissance mahométane comme un océan indomptable, toujours prêt à inonder toute l'Eglise, sa furie n'étant arrêtée que par des digues entr'ouvertes : ce sont les puissances chrétiennes, toujours cruellement divisées. Et n'étaient-ce pas ces divisions qui avaient ouvert autrefois aux sultans, successeurs de Mahomet, une entrée si large, que du temps de Pierre Nolasque les Espagnes mêmes étaient entièrement inondées?

C'est ce qui lui perce le cœur. Il est nuit et jour persécuté des cris des captifs; il faut qu'il coure à leur délivrance. Ne lui dites pas que la noblesse de son extraction et le crédit qu'il a auprès du roi d'Aragon, dont il a été précepteur, l'appelle à des emplois plus illustres : il court après ses captifs. Il fallait qu'il descendît de bien haut à l'humiliation d'un emploi si bas [2], selon l'estime du monde, pour mieux imiter celui qui est descendu du ciel en la terre. Imiter un Dieu rédempteur, c'est toute la gloire qu'il se propose. Par mille traverses, par mille périls, il va délivrer ses frères, etc.

Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam [3]. Dieu commence, imitez. Un combat entre nous et la miséricorde divine. Dieu commence, imitez. *Estote misericordes, sicut Pater vester cœlestis misericors est* [4]. Dieu revient à la charge; il vous imite à son tour : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* [5]. Un flux et reflux de miséricorde. Dieu qui aime un tel sacrifice, multiplie ses dons. Allant ainsi en augmentant, après avoir donné vos soins, vous donnerez à la fin votre propre personne, comme saint Pierre Nolasque.

SECOND POINT.

Ce fut, Messieurs, un grand spectacle, lorsqu'on vit sur le Calvaire le Fils uniquement agréable se mettre en la place des ennemis; l'innocent, le juste, la sainteté même se donner en échange pour les malfaiteurs; celui qui était infiniment riche se constituer caution, et se livrer tout entier pour les insolvables.

[1] *In psal.* XCVI, II. 4.
[2] *Var.* : De bien haut à la bassesse. — [3] *Coloss.*, III, 12. — [4] *Luc.* VI, 36. — [5] *Matth.*, V, 7.

Vous savez assez, chrétiens, quelle dette le genre humain avait contractée envers Dieu et envers sa sainte justice. Nous sommes naturellement débiteurs à ses lois suprêmes. Et qu'est-ce que nous leur devons? Une obéissance fidèle. Mais lorsque nous manquons volontairement à lui payer cette dette, nous entrons dans une autre obligation : nous devons notre tête à ses vengeances, nous ne pouvons plus le payer que par notre mort et notre supplice.

En vain les hommes effrayés par le sentiment de leurs crimes, cherchent des victimes et des holocaustes pour les subroger en leur place. Dussent-ils massacrer tous leurs troupeaux et les immoler à Dieu devant ses autels, il n'est pas possible que la vie des bêtes paie pour la vie des hommes ; la compensation n'est pas suffisante : *Impossibile enim est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata* [1]. De sorte que ceux qui offraient de tels sacrifices faisaient bien, à vérité, une reconnaissance publique de ce qu'ils devaient à la justice divine ; mais ils n'avaient pas pour cela le paiement de leurs dettes. Il fallait qu'un homme payât pour les hommes, et c'est pour cela qu'un Dieu s'est fait homme.

Ce Dieu-Homme, avide de nous racheter, livre à l'abandon sa propre personne à la justice de Dieu, à l'injustice des hommes, à la furie des démons. Dieu, les hommes, les démons exercent sur lui toute leur puissance. Il s'engage, il se prodigue de tous côtés ; et il ne lui importe pas comment il se donne, pourvu qu'il paie notre prix, qu'il nous rende notre liberté et notre franchise.

Je ne puis vous dire, mes Frères, dans quels excès nous doit jeter la contemplation de ce mystère. Jésus-Christ se donnant pour moi et devenant ma rançon m'apprend deux choses contraires : il m'apprend à m'estimer, il m'apprend à me mépriser, et l'un et l'autre jusqu'à l'infini. Mon cœur incertain et irrésolu ne sait à quoi se déterminer au milieu de telles contraintes. M'estimerai-je, me mépriserai-je, ou joindrai-je l'un et l'autre ensemble, puisque mon Sauveur m'apprend l'un et l'autre ?

Oui, chrétiens, mon Sauveur m'apprend à m'estimer jusqu'à l'infini. Car la règle d'estimer les choses, c'est de connaître le prix qu'elles coûtent. Écoutez maintenant l'Apôtre [2], qui vous dit que vous avez été rachetés, non par or ni par argent, ni par des richesses corruptibles, mais par la vie d'un Dieu, mais par le sang d'un Dieu par cette rançon [1] ; voilà le prix que tu vaux : O *anima, erige te, tanti vales.* O homme ! celui qui t'a fait s'est livré pour toi, celui dont la sagesse infinie sait donner si justement la valeur aux choses a mis ton âme à ce prix. Qu'est-ce donc que la terre, qu'est-ce que le ciel, qu'est-ce que toute la nature ensemble à comparaison de ma dignité [2] ?

Mais ce qui m'apprend à m'estimer, m'apprend à me mépriser jusqu'à l'excès. Car quand je vois un Dieu qui se ravilit jusqu'à vouloir se donner lui-même pour racheter ses esclaves, que dis-je ses esclaves ? cette qualité est trop honorable, les esclaves du démon et du péché, il me semble qu'il se rabaisse, non plus jusqu'au néant, mais infiniment au-dessous. Et en effet, chrétiens, se rendre semblable aux hommes, c'est se ravaler jusqu'au néant ; mais se livrer pour les hommes, mourir pour les hommes, créature si vile par son extraction et si ravilie par son crime, c'est plus que s'anéantir, puisque c'est mettre le néant au-dessus de soi .

Après l'exemple d'un Dieu à qui l'excès de sa charité rend sa propre vie méprisable, pourvu qu'il puisse à ce prix racheter les âmes, y a-t-il quelque esclave assez malheureux pour lequel nous devions craindre de nous prodiguer ? Saint Paul aussi ne sait plus que faire : *Ego autem impendam*. Ce n'est pas assez, il faut inventer un terme nouveau pour exprimer une ardeur nouvelle : *Et superimpendar ipse pro animabus vestris* [3]. Un martyre, c'est la privation du martyre, le vrai néant. C'est ce qui touche saint Pierre Nolasque ; sa personne ne lui est plus rien, quand il voit un Dieu se donner lui-même. Il n'y a point de cachots dans lesquels il n'aille chercher de pauvres captifs, pour leur rendre leur liberté aux dépens de sa propre vie.

Le voyez-vous, Messieurs, traitant avec ce barbare de la délivrance de ce chrétien. S'il manque quelque chose au prix, il offre un supplément admirable : il est prêt à donner sa propre personne ; il consent d'entrer dans la même prison, de se charger des fers, de subir les mêmes travaux et de rendre les mêmes services. O grâce de la rédemption, que vous opérez dans son âme ! Il a un cœur de Jésus, qui n'a ni de vie ni de liberté que pour la rédemption de ses frères. C'est l'esprit d'un Dieu rédempteur qui la rend capable de ces sentiments. Car admirez la suite de cette action. Prisonnier entre les mains des pirates pour ses frères qu'il a délivrés, il préfère son cachot à tous les palais et ses chaînes à tous les trésors. Il n'y a rien qui puisse

[1] *Heb.*, x, 4. — [2] I Petr., I, 18, 20.

[1] Var. : Par ce prix. — [2] De ce que je suis. — [3] II Cor., XII, 2.

égaler sa joie; et je ne m'en étonne pas. La liberté plaît à la nature, la captivité à la grâce ; et saint Pierre Nolasque goûte l'une et l'autre, portant en lui-même la captivité et possédant la liberté dans ses frères, qu'il a heureusement affranchis d'une misérable servitude. Il est satisfait, puisque ses frères le sont ; et pour ce qui regarde sa liberté propre, il la méprise si fort, qu'il est toujours prêt de l'abandonner pour le moindre des chrétiens captifs, ne désirant d'être libre que pour s'engager de nouveau en faveur des autres esclaves. Voyez ce que lui apprend un Dieu rédempteur : on veut l'engager à la Cour dans les liens de la fortune, il le refuse et il court pour se charger d'autres liens ; ce sont les liens de Jésus-Christ.

Je ne sais si je pourrais vous faire comprendre ce que Dieu me met dans l'esprit, pour exprimer les transports de la charité de ce grand homme. Il me semble en vérité, chrétiens, qu'il goûte mieux dans les autres la douceur de la liberté qu'il ne le ferait en lui-même. Car le plaisir d'être libre quand il s'attache à nous-même étant un fruit de notre amour-propre, le chrétien doit craindre de s'abandonner à cette douceur trop sensible. Quand est-ce donc qu'un homme de Dieu goûtera le plaisir de la liberté dans toute son étendue ? Quand il ne la goûtera que dans ses frères affranchis. Telles sont les délices de Pierre Nolasque. Pendant qu'il est dans les fers, il ressent tout le plaisir et toute la joie des chrétiens qu'il a délivrés [1] ; et il le ressent d'autant plus que cette joie ne le flatte qu'en le dépouillant de lui-même, pour faire trouver son repos dans le repos de ses frères.

Telle est la joie du Dieu rédempteur. Ecoutez le divin Apôtre : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem* [2] : « Il a enduré la croix s'étant proposé une grande joie. » Quelle joie pouvait goûter ce divin Sauveur dans cette langueur, dans cette tristesse, dans cet ennui accablant dans lequel sa sainte âme était abîmée ? Quelle joie, dis-je, pouvait-il goûter, qui ait fait dire à l'Apôtre : *Proposito sibi gaudio*? Joie divine, toute céleste et digne d'un Dieu Sauveur, la joie d'affranchir les hommes captifs en donnant son âme pour eux.

Pour tirer quelque utilité d'un si grand exemple, faisons cette observation, que nous devons honorer la charité d'un Dieu rédempteur en deux manières différentes. Nous la devons honorer par une généreuse indépendance, nous la devons honorer par une extrême sujétion. Car ainsi que nous avons dit, un Dieu se prodiguant pour les âmes nous apprend également à nous estimer et à nous mépriser nous-mêmes. L'estime que nous devons avoir de nous-mêmes nous rend libres et indépendants ; le mépris que nous devons faire de nous-mêmes nous doit rendre esclaves volontaires, pour honorer la charité de celui qui étant libre et indépendant, s'est assujetti pour notre salut à des extrémités si cruelles.

Saint Paul parle ainsi aux fidèles : « Vous avez été achetés d'un prix infini, ne vous rendez pas esclaves des hommes [1]. » Rachetés d'une si grande rançon, ne ravilissez pas votre dignité; vous qu'un Dieu a daigné payer au prix de son sang, ne soyez pas dépendants des hommes mortels ; ne prodiguez pas une liberté qui a tant coûté à votre Sauveur. Tel est le précepte de l'Apôtre ; et il semble que Pierre Nolasque agit au contraire ; et je vois que pour imiter un Dieu rédempteur, il se rend esclave des hommes, et des hommes ennemis de Dieu. Entendons le sens de l'Apôtre. « Vous qui êtes rachetés par un si grand prix, ne vous rendez pas, dit-il, serviteurs des hommes. » Ne vous rendez pas les esclaves de leurs vanités, mais rendez-vous esclaves de leurs besoins. Ne vous rendez pas leurs esclaves en adhérant à leurs erreurs, mais rendez-vous leurs esclaves en soulageant leurs nécessités ; ne vous rendez pas leurs esclaves par une vaine complaisance, mais rendez-vous leurs esclaves par une charité sincère et compatissante : *Per charitatem servite invicem* [2]

Entrons dans le détail de cette morale. Un de vos amis vous aborde, un de ces amis mondains qui vous aiment pour le siècle et les vanités; il vous veut donner un sage conseil; comme il vous honore et qu'il vous estime, il désire votre avancement. C'est pourquoi il vous exhorte de vous embarquer dans cette intrigue peut-être malicieuse, d'engager ce grand dans vos intérêts peut-être au préjudice de votre conscience. Prenez garde soigneusement, et ne vous rendez pas esclaves des hommes. Entrez en considération de ce que vous êtes, pensez ce qu'un Dieu a donné pour vous. Quand on vous représente ce que vous valez pour vous engager dans des desseins ambitieux : — Vous ne me connaissez pas tout entier, je vaux infiniment davantage. — Ne vous mettez pas tout seul dans la balance : « Pesez-vous, dit saint Augustin, avec votre prix: » *Appende te cum pretio tuo* [3]; et si vous savez estimer votre âme, vous verrez qu'aucune chose n'est digne de vous, qui ne soit digne premièrement de Jésus-Christ même. — Vous êtes dignes de cet emploi. — Mais est-il digne de ce que je suis? Ne soyons donc pas si vils à nous-mêmes,

[1] *Var.* : De ce qu'il a délivrés. — [2] *Hebr.*, XII 2.

[1] *Cor.*, VII, 23. — [2] *Galat.*, V, 13. — [3] Enar. II, *in Psal.* XXXII, n. 4

nous qui sommes si précieux au Dieu Rédempteur, que nous nous rendions esclaves des hommes et des complaisances mondaines. C'est ainsi que nous devons estimer notre âme, pour laquelle Jésus-Christ a donné la sienne.

Mais apprenons aussi à nous mépriser, et à dire avec l'Apôtre : « Mon âme ne m'est pas précieuse [1]. » Si nos frères ont besoin de notre secours, quelque indignes qu'ils nous paraissent de cette assistance, ne craignons pas de nous prodiguer pour les secourir. Car Jésus n'a pas dédaigné de prodiguer et sa vie et sa divine personne pour le salut des pécheurs. Méprisons donc saintement notre âme, ayons-la toujours en nos mains pour la prodiguer au premier venu : *Anima mea in manibus meis semper* [2]. O sainte charité, rendez-moi captif des nécessités des misérables; disposez en leur faveur, non-seulement de mes biens, mais de ma vie et de ma personne. C'est ici qu'il faut pratiquer toutes ces contrariétés évangéliques, de perdre son âme pour la conserver, de la gagner en la prodiguant, de la rendre estimable par le mépris même.

Car en effet, chrétiens, quelle gloire, quelle grandeur, quelle dignité dans ce mépris! Saint Pierre Nolasque ne s'estime rien, il s'appelle un vrai néant, et préfère la liberté du moindre esclave à la sienne. Et vous voyez qu'en se méprisant, il participe à la dignité du Sauveur des âmes, qui s'est montré non-seulement le Sauveur, mais encore le maître et le Dieu de tous, en se donnant volontairement pour tous.

Ah! le zèle de Dieu me presse. Je ne veux plus que mon âme soit à soi-même. Venez, pauvres; venez, misérables; faites de moi ce qu'il vous plaira; je suis à vous, je suis votre esclave. Ce n'est pas moi, Messieurs, en particulier qui vous parle ainsi; mais je vous exprime, comme je peux, les sentiments d'un vrai chrétien. O Dieu, qui nous donnera que des âmes de cette sorte, libres par leur servitude, dégagées et indépendantes par leur dépendance, travaillent au salut des hommes! l'Eglise aurait bientôt conquis tout le monde. Car telle est la règle de l'Evangile : il faut que nous nous donnions à ceux que nous voulons gagner à Jésus-Christ. Voulons-nous les assujettir, il faut nous assujettir à leur service, et nous devons pour ainsi dire être leur conquête pour les rendre capables d'être la nôtre. Pourquoi est-ce qu'un Paul, un Céphas, un Apollo et tant d'autres ouvriers fidèles ont conquis tant d'âmes à notre Sauveur? C'est à cause qu'ils se donnaient sans retenue aux âmes : *Omnia vestra sunt* : « Tout est à vous, dit l'Apôtre [1], et Paul et Céphas et Apollo; » tout est à vous encore une fois. C'est pourquoi tout était à eux, parce qu'ils étaient à tous sans réserve.

Et Dieu nous a fait connaître, en la vie de notre grand saint, l'efficace de cette charité si bienfaisante. On a vu un mahométan, astrologue, médecin, parent du roi maure d'Andalousie, c'est-à-dire si nous l'entendons, un homme dans lequel tout combattait contre l'Evangile, la religion, la science, la curiosité, la fortune, qui baissa néanmoins la tête sous le joug aimable de Jésus-Christ, convaincu par le seul miracle de la charité de saint Pierre Nolasque. Il voyait un homme qui se donnait pour des inconnus; l'image du mystère de la rédemption lui fit adorer l'original : il crut à la charité que Dieu a eue pour les hommes, en voyant celle que ce même Dieu inspirait aux hommes pour leurs semblables. Il n'eut point de peine à comprendre que ce grand œuvre de la rédemption, que les chrétiens vantaient avec tant de force, était réel et véritable, puisque l'esprit en durait encore, et se déclarait à ses yeux avec une telle efficace dans cet illustre disciple de la croix. Il se jette donc entre ses bras; et non content de recevoir de lui le baptême, il lui demande l'habit de son ordre, avide de pratiquer ce qui l'avait gagné à l'Eglise : *Si comprehendam in quo et comprehensus sum a Christo Jesu* [2]. Ah! si l'on voyait reluire en l'Eglise cette charité désintéressée, toute la terre se convertirait. Car qu'y aurait-il de plus efficace, pour faire adorer un Dieu se livrant pour tous, que d'imiter son exemple? *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* [3] : « Soyez dans la même disposition où a été Jésus-Christ. » Renonçons donc à nous-mêmes pour gagner nos frères; c'est à quoi nous invite saint Pierre Nolasque. Il y invite les autres; mais, mes Pères, il vous y a dévoués: c'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

La perfection chrétienne n'est pas dans un degré déterminé; elle consiste à croître toujours. Jésus-Christ en est le modèle; c'est lui que nous devons suivre. Jamais nous ne pourrons, dans cette vie, atteindre à l'éminence de sa sainteté : par conséquent, il faut avancer sans cesse, et sans se relâcher jamais. *Egredere, egredere* : quelque part où vous soyez, passez outre, oubliez tout ce qui est derrière vous, avancez-vous in-

[1] *Act.*, XX, 24. — [2] *Psal.* CXVIII, 109.

[1] *I Cor.*, III, 22. — [2] *Philip.*, III, 22. — [3] *Ibid.*, II, 5.

fatigablement vers ce qui est devant vous, et courez incessamment au terme de la carrière où vous êtes entrés : *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor* [1].

En effet, le voyage chrétien est de tendre à une charité éminente par un chemin droit, avec un poids d'une pesanteur infinie qui vous traîne en bas. Tel est l'état du chrétien : il faut toujours être en action, toujours grimper, toujours faire effort : car, dans un chemin si droit, avec un poids si pesant, qui ne court pas, retombe ; qui languit, meurt bientôt ; qui ne fait pas tout, ne fait rien ; qui n'avance pas, recule en arrière.

Aussi saint Benoît, après avoir mené ses disciples par tous les sentiers de la perfection, à la fin il les rappelle au premier pas, en leur faisant sentir que tout ce qu'il leur a prescrit n'est encore que le commencement d'une vie vraiment chrétienne et religieuse : *Ut initium aliquod conversationis nos demonstremus habere* [2]. [Son dessein est de] les tenir toujours en haleine, et de les empêcher d'être jamais satisfaits d'eux-mêmes, quelque fidélité qu'ils puissent avoir eue pour les pratiques de leur règle. Ce ne sera jamais, au jugement de leur père, qu'un moyen qui doit les conduire à quelque chose d'encore plus parfait. « Qui que vous soyez, leur « dit-il, qui désirez arriver promptement à la « céleste patrie, accomplissez, par la grâce de « Jésus-Christ, cette règle comme un petit « commencement de la vie monastique; et vous « vous élèverez enfin, en la pratiquant, à de « plus grandes choses : vous parviendrez, avec « le secours de Dieu, au comble d'une doctrine « toute sainte et d'une vertu toute divine : » *Quisquis igitur ad patriam cœlestem festinas, hanc minimam inchoationis regulam, Deo adjuvante, perfice, et tunc demum ad majora doctrinæ virtutumque culmina, Deo protegente, pervenies* [3].

Deux raisons : l'une, que si l'on croit être parvenu au but, si l'on croit avoir fait quelque progrès, on se relâche; le sommeil nous prend, on périt. Assoupissement de l'âme, qui croit être avancée dans la perfection. Il y a en nous une partie languissante, qui est toujours prête à s'endormir, toujours fatiguée, toujours accablée, qui ne cherche qu'à se laisser aller au repos. L'esprit veille et dispute contre le sommeil, selon le précepte du Sauveur : *Vigilate* [4]. La chair, cette partie languissante et endormie, lui dit, pour l'inviter au repos : Tout est calme, tout est tranquille; les passions sont vaincues, les vents sont bridés, toutes les tempêtes apaisées, le ciel est serein, la mer est unie, le vaisseau s'avance tout seul : *Fuerunt ipsa æquora classem* [1]. Voyez comme le ciel est serein, les vagues dociles ; ne voulez-vous pas prendre un peu de repos? L'esprit se laisse aller, et sommeille : assuré sur la face de la mer calmée, et sur la protection du ciel, expérimentée souvent, il lâche le gouvernail, et laisse aller le vaisseau à l'abandon : les vents se soulèvent, il est submergé. O esprit ! qui vous êtes fié vainement, et en la grâce du ciel, et au calme trompeur de vos passions, vous servirez d'exemple à jamais des périls où jette les âmes une folle et téméraire confiance ! *O nimium cœlo et pelago confise sereno* [2] !

L'autre raison, [c'est que l'orgueil] lèvera la tête, et lui dira : Je vis encore; pourquoi triomphes-tu? «et c'est parce que tu triomphes, que je vis : » *Et ideo vivo, quia triumphas* [3] ! Pratique exacte de l'humilité, en se transportant continuellement hors de soi-même [pour s'unir plus intimement à Dieu]. C'est dans cette vue, mes Pères, que saint Benoît, votre bienheureux législateur, vous ramène toujours au commencement, jugeant bien que la vie spirituelle ne peut subsister sans un continuel renouvellement de ferveur. C'est pour cela qu'il appelle l'accomplissement de sa règle un petit commencement. Car parlons en vérité de cette règle ; et pour couronner cette humilité qui l'a si saintement déprimée, relevons-la aujourd'hui et célébrons sa grandeur et sa perfection devant l'Eglise de Dieu.

Cette règle, c'est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile, de toutes les institutions des saints Pères, de tous les conseils de perfection. Là paraissent, avec éminence, la prudence et la simplicité, l'humilité et le courage, la sévérité et la douceur, la liberté et la dépendance. Là, la correction a toute sa fermeté ; la condescendance, tout son attrait; le commandement, toute sa vigueur; et la sujétion, son repos; le silence, sa gravité ; et la parole, sa grâce; la force, son exercice ; et la faiblesse son soutien : et toutefois, mes Pères, il l'appelle un commencement, pour vous nourrir toujours dans la crainte.

Tremblez ici, Chrétiens : ceux qui sont dans le port frémissent, et ceux qui sont dans les tempêtes vivent assurés. Oh que ces voies sont contraires! oh que les uns ou les autres sont insensés! Qui jugera ce différend ? qui décidera ce doute ? qui terminera ce procès ? Chacun a

[1] *Phil.* III, 13, 14. — [2] *Reg.*, cap. LXXIII. — [3] *Reg.*, cap. LXXII
[4] *Matth.*, XVI, 41.

[1] *Virgil.*, *Æneid.*, lib. V. — [2] *Ibid.* — [3] *S. Aug.*, *de Nat. et Grat.*, n° 31, tom. X.

pris son parti, et s'est intéressé dans sa propre cause. Jugez-nous, Sagesse; tranchez, par votre autorité souveraine, cette question : lesquels sont les sages, lesquels sont les fous? ou, si vous ne voulez pas nous parler vous-mêmes, faites parler votre apôtre : « Opérez, nous dit-il, votre « salut avec crainte et tremblement, » *cum metu et tremore* [1]. O vous qui êtes dans la voie de perfection, opérez votre salut avec tremblement; car c'est Dieu seul qui vous tient. Si vous le quittez, il vous quitte; si vous l'abandonnez, il vous abandonne; si vous vous relâchez, il vous laisse aller. Mais s'il vous quitte, vous le quittez encore plus; et s'il vous abandonne, vous vous éloignez jusqu'à l'infini; et s'il vous laisse aller, vous tombez jusqu'au fond du précipice. Que si ceux-là vivent en crainte, qui sont dans la voie de perfection, combien doivent être saisis de frayeur ceux qui s'abandonnent aux vices!

Egredere, egredere : Sortez : récapitulation de tout le voyage; exhortation à l'amour de la patrie.

[1] *Philip.*, II, 12.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BENOIT

PRÊCHÉ A PARIS, PEUT-ÊTRE DANS L'ÉGLISE DES BÉNÉDICTINS DES BLANCS-MANTEAUX, LE 21 MARS, PROBABLEMENT VERS 1661.

Aucune donnée positive sur le lieu précis ou l'année du discours : mais il est indubitable qu'il a été prononcé dans un monastère bénédictin, au jour de la fête du saint Patriarche de l'ordre monastique. L'année elle-même est approximativement indiquée par le manuscrit, conservé dans la bibliothèque du grand séminaire de Meaux, en ce sens du moins qu'il marque une époque au delà de laquelle il n'est point permis de remonter. Dans des renvois, indiqués de la main même de Bossuet, l'orateur devait, pour de certains développements, s'en rapporter au *sermon sur la Purification*, prêché au Louvre le 2 février 1662, et à trois autres panégyriques plus anciens : à celui de S. Thomas d'Aquin, prêché aux Jacobins réformés le 18 juillet 1665, jour anniversaire de la canonisation (1); à celui de S. Thomas de Villeneuve, prêché aux Petits-Augustins le 25 mai 1659 (2); et, enfin, à un plus ancien panégyrique de saint Benoît, prononcé antérieurement, on ne sait ni où, ni quand. Mais il résulte de ces indications que la date de notre panégyrique peut être fixée très-probablement à l'année 1666 : elle ne peut, dans tous les cas, remonter plus haut. Le lecteur n'oubliera pas que ce Panégyrique est évidemment une refonte d'un plus ancien : il ne sera donc pas surpris s'il y rencontre quelques traits de jeunesse, certains emprunts poétiques faits à Virgile que l'orateur ne craignit pas de citer la première fois, dont il biffa plus tard la reproduction textuelle :

« ...... *Ferunt ipsa æquora navem....* »

« *O nimium cœlo et pelago confise sereno* ! »

La lecture du Panégyrique mettra les admirateurs de Bossuet comme dans le secret de sa composition : ils verront comment le grand orateur, surtout aux dernières époques de sa vie, prit rarement soin d'écrire ou de parfaire un discours. Ici, par exemple, maître du sujet qu'il veut traiter, il relit ce qu'il a écrit, en d'autres temps, sur des matières analogues; il a sous les yeux un premier travail de sa jeunesse, il en marque tout ce qu'il entend en conserver; et, repassant en son esprit ces indications diverses, après avoir médité et arrangé, comme il le conçoit maintenant, le nouveau panégyrique, il montera en chaire, et avec l'aide de Dieu, sous le souffle d'une puissante inspiration, il sera éloquent. Mais nous, héritiers de ses écrits, nous n'aurons ainsi qu'une ébauche, et, dans le plaisir lui-même qu'elle nous laisse goûter, le regret de n'avoir pas l'œuvre complète.

Déforis essaya de combler les lacunes du manuscrit : « Le peintre avait simplement esquissé le discours; le rapin l'a badigeonné d'un bout à l'autre », remarque quelque peu durement M. Lachat. L'expression du reproche me semble outrée : le *badigeon* ne va réellement pas *d'un bout à l'autre.* D'ailleurs, dans sa simplicité, Déforis a eu soin de marquer le *badigeon* par des crochets. Il n'a donc pas, ici du moins, frelaté Bossuet. Mais il a eu tort de mettre du sien là où nous ne demandons que du Bossuet. Cependant n'est-il pas opportun, je ne dis pas d'entrelacer de phrases à crochets les esquisses du *peintre*, ce serait courir les risques du *badigeon*; mais ne pourrait-on pas dans une édition soignée, marquer les lacunes par quelques points? Et ne pas imprimer une phrase de canevas, comme on imprime le texte d'un discours achevé? Les lecteurs éviteraient ainsi bien des surprises, et l'éditeur mériterait, je crois, leur reconnaissance.

(1) Floquet, *Etudes*, t. 2. p. 446. — (2) Ibid. p. 18.

Egredere.
Sors. *Genes.*, XII, 1.

Le croirez-vous, mes Frères, si je vous le dis, que toute la doctrine de l'Evangile, toute la discipline chrétienne, toute la perfection de la vie monastique est entièrement renfermée dans cette seule parole : *Egredere*, « Sors? » La vie du chrétien est un long et infini voyage durant le cours duquel, quelque plaisir qui nous attache, quelque compagnie qui nous arrête, quelque ennui qui nous prenne, quelque fatigue qui nous accable, aussitôt que nous commençons de nous reposer, une voix divine s'élève d'en haut qui nous dit sans cesse et sans relâche: *Egredere*, « Sors, » et nous ordonne de marcher plus outre. Telle est la vie chrétienne, et telle est par conséquent la vie monastique. Car qu'est-ce qu'un moine véritable, et un moine digne de ce nom, sinon un parfait chrétien ? Faisons donc voir aujourd'hui, dans le Père et le Législateur,

le modèle de tous les moines, la pratique exacte de ce beau précepte, après avoir imploré le secours d'en haut, etc.

Dans ce grand et infini voyage où nous devons marcher sans repos et nous avancer sans relâche, je remarque trois états et comme trois lieux où nous avons coutume de nous arrêter : ou bien nous nous arrêtons dans le plaisir des sens, ou bien dans la satisfaction de notre esprit propre et dans l'exercice de notre liberté, ou bien enfin dans la vue de notre perfection. Voilà comme trois pays étrangers dans lesquels nous nous arrêtons, et ensuite nous n'arrivons pas en notre patrie.

Mais pour aller à la source et rendre la raison profonde de ces trois divers égarements, considérons tous les pas et remarquons les divers progrès que fait l'âme durant ce voyage. Ou nous nous arrêtons au-dessous de nous, ou nous nous arrêtons en nous-mêmes, ou nous nous arrêtons au-dessus de nous. Lorsque nous nous attachons au plaisir des sens, nous nous arrêtons au-dessous de nous. C'est le premier attrait de l'âme encore ignorante, lorsqu'elle commence son voyage. Elle trouve premièrement en son chemin cette basse région ; elle y voit des fleuves qui coulent, des fleurs qui se flétrissent du matin au soir, tout y passe dans une grande inconstance. Mais dans ces fleuves qui s'écoulent, elle trouve de quoi rafraîchir sa soif, elle promène ses désirs errants dans cette variété d'objets; et quoiqu'elle perde toujours ce qu'elle possède, son espérance flatteuse ne cesse de l'enchanter, de telle sorte qu'elle se plaît dans cette basse région. *Egredere,* « Sors ; » songe que tu es faite à l'image de Dieu, rappelle ce qu'il y a en toi de divin et d'immortel : veut-tu être toujours captive des choses inférieures? Que si elle obéit à cette voix en sortant de ce pays, elle se trouve comme dans un autre qui n'est pas moins dangereux pour elle : c'est la satisfaction de son esprit propre. Nuls attraits que ses désirs, nulle règle que ses humeurs, nulle conduite que ses volontés. Elle n'est plus au-dessous d'elle ; elle commence à s'arrêter en elle-même : la voilà dans des objets et dans des attaches qui sont plus convenables à sa dignité. Et toutefois l'oracle la presse, et lui dit encore : *Egredere,* « Sors. » Ame, ne sens-tu pas par je ne sais quoi de pressant qui te pousse au-dessus de toi, que tu n'es pas pour toi-même ? Un bien infini t'appelle ; Dieu même te tend les bras : sors donc de cette seconde région, c'est-à-dire de la satisfaction de ton esprit propre.

Ainsi, mes Frères, elle arrivera à ce qu'il y a de plus relevé et de plus sublime, et commencera de s'unir à Dieu : et alors ne lui sera-t-il pas permis de se reposer ? Non, il n'y a rien de plus dangereux. Car c'est là qu'une secrète complaisance fait qu'on s'endort dans la vue de sa propre perfection ; tout est calme, tout est soumis ; toutes les passions sont vaincues, toutes les humeurs domptées ; l'esprit même, avec sa fierté et son audace naturelle, abattu et mortifié : il est temps de se reposer. Non, non ; *Egredere,* Sors. Il nous est tellement ordonné de cheminer sans relâche, qu'il ne nous est pas même permis de nous arrêter en Dieu. Car quoiqu'il n'y ait rien au-dessus de lui à prétendre, il y a tous les jours à faire en lui de nouveaux progrès ; et il découvre pour ainsi dire tous les jours à notre ardeur de nouvelles infinités. Ainsi nous renfermer dans certaines bornes, c'est entreprendre de resserrer l'immensité de sa nature.

Allez donc sans vous arrêter jamais ; perdez la vue de toute la perfection que vous pouvez avoir acquise ; marchez de vertus en vertus, si vous voulez être dignes de voir le Dieu des dieux en Sion. Telle est la vie chrétienne ; telle est l'institution monastique, conformément à laquelle nous regarderons saint Benoît dans une continuelle sortie de lui-même, pour se perdre saintement en Dieu. Nous le verrons premièrement sortir des plaisirs des sens par la mortification et la pénitence ; secondement, de la satisfaction de l'esprit par l'amour de la discipline et de la régularité monastique ; enfin sortir de la vue de sa propre perfection par une parfaite humilité et un ardent désir de croître. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Nous lisons de l'enfant prodigue qu'en sortant de la maison paternelle, il fut en une région fort éloignée : *In regionem longinquam* [1]. C'est l'image des égarements de notre âme qui s'étant retirée de Dieu, ô qu'il est vrai qu'elle s'est perdue dans une région bien éloignée, jusqu'à être captive des sens. Voyez en quelle hauteur elle devait être [2]. *Qui futurus fuerat etiam carne spiritualis* [3], parce que l'esprit devait régir, etc.. Voilà où elle était établie. *Factus est etiam mente carnalis* [4] ; voilà l'extrémité, voilà l'exil où elle a été reléguée.... Description de cet exil..... *Egredere, egredere,* sors, sors d'une si infâme servitude et d'un bannissement si honteux : *Caveatur delectatio, cui mentem enervandam non oportet*

[1] *Luc.*, xv, 13.
[2] Bossuet renvoie ici au *Serm. de la Purification.* — [3] S. August. *De Civit. Dei*, lib. XIV, cap. XIV. — [4] *Ibid.*

dari [1] ; — *fortitudinem suam ad te custodiant nec eam spargant in deliciosas lassitudines* [2].

Saint Benoît a écouté cette voix à Rome, parmi la jeunesse licencieuse. Aussitôt qu'il fut arrivé à cet âge ardent où je ne sais quoi commence à se remuer dans le cœur, que la contagion de mauvais exemples et sa propre inquiétude précipitent à toute sorte d'excès, aussitôt il se sentit obligé à prêter l'oreille attentive à celui qui lui disait : *Egredere*, « Sors. » J'aurais besoin d'emprunter ici les couleurs de la poésie pour vous représenter vivement cette affreuse solitude, ce désert horrible et effroyable dans lequel il se retira. Un silence affreux et terrible, qui n'était interrompu que par les cris des bêtes sauvages; et comme si ce désert épouvantable n'eût pas été suffisant pour sa retraite, au milieu de ces vallons inhabités et de ces roches escarpées, il se choisit encore un trou profond, dont les bêtes mêmes n'auraient pu qu'à peine faire leur tanière. C'est là que se cache ce saint jeune homme, ou plutôt c'est là qu'il s'enterre tout vivant, pour y faire mourir tous les sens, jusqu'aux affections les plus naturelles.

Sa vie...... Le religieux Romain le nourrit du reste de son jeûne [3]... Ah ! dans les superfluités et dans l'abondance, nous ne trouvons rien pour les pauvres ; et celui-ci dans sa pauvreté, après que la pénitence avait soigneusement retranché tout ce qu'elle pouvait, ne laisse pas de trouver encore de quoi nourrir saint Benoît; et tous deux vivent ensemble, non tant d'un même repas que d'un même jeûne.

C'est, mes Pères, dans cette retraite et parmi ces austérités qu'il méditait ces belles règles de sobriété qu'il vous a données : premièrement d'ôter à la nature tout le superflu; secondement, pour s'empêcher de prendre du goût en prenant le nécessaire, rappeler l'esprit au dedans par la lecture et la méditation, *ut non tam cœnam cœnent, quam disciplinam* [4] ; troisièmement d'être sans inquiétude à l'égard de ce nécessaire, ne donner pas cet appui aux sens, que l'aliment nécessaire leur est assuré..... aucune prévoyance humaine, abandon à la Providence, ne pas plus craindre la faim que les autres maux, donner aux pauvres tout ce qui reste.

Mais voyons néanmoins encore comme il sortira de l'amour de ces infâmes plaisirs, dont les ardeurs insensées nous poussent à des excès si horribles. Saint Grégoire de Nysse a remarqué que l'Apôtre parle différemment de cette passion et des autres. Il veut qu'on fasse tête contre tous les vices, et il n'y a que celui-ci contre lequel il ordonne de s'assurer par la fuite. *State succinti lumbos vestros* [1] : demeurez, mettez-vous en défense, faites ferme. Mais parlant du vice d'impureté, toute l'espérance est dans la fuite ; et c'est pourquoi il a dit : *Fugite fornicationem* [2]. *Militare præceptum*, dit saint Grégoire de Nysse [3] : tout le précepte de la milice dans cette guerre, c'est de savoir fuir, parce que tous les traits donnent dans les yeux, et par les yeux dans le cœur, si bien que le salut est d'éviter la rencontre et de détourner les regards.

Quel autre avait pratiqué avec plus de force cette noble et généreuse fuite que notre Saint ? Mais, ô faiblesse de notre nature, qui trouve toujours en elle-même le principe de sa perte ! le feu infernal le poursuit jusque dans cette grotte affreuse. Déjà elle lui paraît insupportable, déjà il regarde le monde d'un œil plus riant. Ses épines [4]. Saint Grégoire. *Voluptatem traxit in dolorem* [5]. Le sentiment de la volupté avait éveillé tous les sens, pour les appeler à la participation de ces douceurs pernicieuses ; et pour détourner le cours de ces ardeurs sensuelles, il excite le sentiment de la douleur, qui éveille tous les sens d'une autre manière, pour les noyer dans l'amertume : *Voluptatem traxit in dolorem* : « Il tira en douleur tout le sentiment de la volupté. » C'est à quoi il employa ces épines : elles rappelèrent en son souvenir, et l'ancienne malédiction de notre nature, et les supplices que le Sauveur a soufferts pour nos voluptés infâmes.

C'est ce que doit faire en nous le plaisir des sens : aussitôt qu'il commence à se réveiller, cette douceur trompeuse dont il nous séduit, nous doit rappeler la mémoire de ce trouble, de cette alarme, de cette amertume, où ces excès ont plongé la sainte âme de notre Sauveur. Ne croyons pas que ce combat nous soit inutile ; au contraire la victoire nous est assurée. Saint Benoît par ce seul effort a vaincu pour jamais la concupiscence [6] : *Exercet minora certamina, non virtutum diminutione, sed hostium* [7]. Sortez donc du plaisir des sens ; mais prenez garde, mes Frères, qu'en sortant de cet embarras pour aller à Dieu librement, vous ne vous arrêtiez pas en chemin, et ne soyez pas retenus par la satisfaction de l'esprit.

[1] S. August., *Confess.*, lib. X, cap. XXXIII. — [2] *Ibid.*, cap. XXXIV. [3] Bossuet cite ici et plus bas encore, un autre sermon de S. Benoît, auquel il renvoie, et que nous n'avons pu retrouver. — [4] Tertull., *Apolog.*, n. 39. (Edit. de Déforis).

[1] *Ephes.*, VI, 14. — [2] I *Cor.*, VI, 18
[3] *Orat. de fug. fornic.* — [4] En note : Voir *sermon de S. Benoît.* — [5] S. Gregor. Mag., *Dialog.*, lib. II, cap. II. — [6] Voy. *Sermon de saint Thomas* (Id.) — [7] S. August., *Cont. Julian.* lib. VI, cap. XVIII, n. 56.

SECOND POINT.

Saint Augustin nous apprend[1] que dans cette grande chute de notre nature, l'homme ne se séparant de Dieu tomba premièrement sur soi-même. Il n'en est pas demeuré là, à la vérité ; et s'étant brisé par l'effort d'une telle chute, ses désirs qui étaient réunis en Dieu, mis en plusieurs pièces par cette rupture, furent partagés deçà et delà et tombèrent impétueusement dans les choses inférieures. Mais ils ne furent pas précipités tout à coup à ce bas étage : et notre esprit détaché de Dieu, demeura premièrement arrêté en lui-même par la complaisance à ses volontés et l'amour de sa liberté déréglée.

En effet cet amour de la liberté est la source du premier crime. Un saint pape nous apprend que « l'homme a été déçu par sa liberté ; » *Sua in æternum libertate deceptus*[2]. Il a été trompé par sa liberté, parce qu'il en a voulu faire une indépendance ; il a été trompé par sa liberté, parce qu'il l'a élevée jusqu'à l'audace de la rébellion : il a été trompé par sa liberté, parce qu'il a voulu la fausse douceur de faire ce que nous voulons au préjudice de ce que Dieu veut. Tel est le péché du premier homme, qui ayant passé à ses descendants, tel qu'il a été dans la source, a imprimé au fond de nos cœurs une liberté indomptée et un amour d'indépendance.

Nous nous relevons de notre chute avec le même progrès par lequel nous sommes tombés. Comme donc, en nous retirant de Dieu, nous nous sommes arrêtés en nous-mêmes avant que de nous engager tout à fait dans les choses inférieures : ainsi sortant de ce bas étage, nous avons beaucoup à craindre de nous arrêter encore à nous-mêmes plutôt que de nous réunir tout à fait à Dieu. C'est à quoi s'est opposé le grand saint Benoît, lorsqu'il vous a obligés si exactement à la loi de l'obéissance.....[3] Laisser tous les ouvrages imparfaits, afin que l'ouvrage de l'obéissance soit parfaitement accompli...... image de la souveraineté de Dieu.....: Honorer la dépendance souveraine où sa grandeur et sa majesté tiennent toutes choses..... — Exactitude de la règle à décrire l'obéissance..... Dompter par la discipline cette liberté indomptable, etc.

Exhortation aux Pères de pratiquer l'obéissance. Les mondains, à la servitude par la liberté; nous, à la liberté par la dépendance : *Nolens quo nollem perveneram.....*[4] Voulez-vous que vos passions soient invincibles ? Qui de nous n'espère pas de les vaincre un jour? Mais en les autorisant par notre liberté indocile, nous les mettons en état de ne pouvoir plus être réprimées. Vous suivez vos inclinations ; vous faites ce que vous voulez ; vous ne pouvez plus en être le maître, vous voilà où vous ne voulez pas. Vous vous engagez à cet amour, vous allez où vous voulez; vous ne pouvez plus vous en déprendre; et ces chaînes que vous avez vous-même forgées, etc. Vous voilà donc où vous ne voulez pas. Ainsi, à la servitude par la liberté.

Prenez une voie contraire : allez à la liberté par la dépendance. Qu'est-ce que la liberté des enfants de Dieu, sinon une dilatation et une étendue d'un cœur qui se dégage de tout le fini? *Egredere ;* par conséquent, coupez, retranchez. Notre volonté est finie ; et tant qu'elle se resserre en elle-même, elle donne des bornes.... Voulez-vous être libre, dégagez-vous, n'ayez plus de volonté que celle de Dieu : ainsi vous entrerez dans les puissances du Seigneur ; et oubliant votre volonté propre, vous ne vous souviendrez plus que de sa justice[1].

Mais peut-être que vous direz : Comment est-ce que saint Benoît a pratiqué cette obéissance, lui qui a toujours gouverné ? Et moi je vous répondrai qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsque malgré son humilité il a accepté le commandement. Je vous répondrai encore une fois qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsqu'il s'est laissé forcer par la charité à quitter la paix de sa retraite. Enfin je vous répondrai qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsqu'il a exercé son autorité.

Quelle est la supériorité ecclésiastique ? Dans le monde, l'autorité attire à soi les pensées des autres, captive leurs humeurs sous la sienne. Dans les supériorités ecclésiastiques on doit s'accommoder aux humeurs des autres, parce qu'on doit rendre l'obéissance non-seulement ponctuelle, mais volontaire ; parce qu'on doit non-seulement régir, mais guérir les âmes, non-seulement les conduire, mais les supporter. Saint Benoît a bien entendu cette vérité, lorsqu'il a dit ces mots touchant l'Abbé : *Quam arduum sit regere animas et multorum servire moribus*[2] ! Admirable alliance ! régir et servir, telle est l'autorité ecclésiastique. Il y a cette différence entre celui qui gouverne et celui qui obéit, que celui qui obéit ne doit obéir qu'à un seul, et que celui qui gouverne obéit à tous; si bien que sous le nom de *Père*, sous le nom de *Supérieur* et de *Maître spirituel*, il est effectivement serviteur de tous ses frères : *Omnium me servum feci*[3].

[1] *De Civit. Dei*, lib. XIV, cap. XIII. — [2] Innocent. I, epist. XXIV, *ad Conc. Carth.* — [3] Note marg. Voy. *Regul. S. Benedicti*, cap. V. — [4] S. August., *Confess.*, lib. VIII, cap. V.

[1] *Note marg.* Voy. Serm. *Simile est regnum cœlorum*, etc. — [2] *Reg*, cap. II. — [3] *Cor.*, IX, 19.

Ainsi celui de tous dont la volonté est la plus captive, c'est le supérieur. Car il ne doit jamais agir suivant son inclination, mais selon le besoin des autres. Saint Benoît : *Exhortationibus, suasionibus, correptionibus, omnibus se conformet et aptet*[1]. Nul par conséquent, doit être plus dénué de son esprit propre et de sa propre volonté. *Comparaison de l'eau et des corps solides qui ont leur figure propre.* Ainsi ceux qui ont leur volonté ne fléchissent pas facilement aux besoins des autres[2].

Exhortation à l'obéissance. C'est le guide des mœurs, le rempart de l'humilité, la vie de l'esprit et la mort assurée de l'amour-propre. Vous avez, mes Pères, un exemple domestique de la vertu de l'obéissance. *Description de saint Maur et de saint Placide*[3]... A quoi attribuerai-je un si grand miracle ? Ou à la force de l'obéissance, ou à celle du commandement? Grande question, dit saint Grégoire[4], entre saint Benoît et saint Maur. Mais disons, pour la décider, que l'obéissance porte grâce pour accomplir l'effet du commandement, que le commandement porte grâce pour donner efficace à l'obéissance.

Marchez, mes Pères, sur les flots avec le secours de l'obéissance ; vous trouverez de la consistance au milieu de l'inconstance des choses humaines. Les flots n'auront point de force pour vous abattre, ni les abîmes pour vous engloutir. Vous demeurerez immuables comme si tout faisait ferme sous vos pieds, etc. Mais quand vous serez arrivés à cette perfection éminente de renoncer à la satisfaction de votre esprit propre, ne vous arrêtez pas en si beau chemin : *Egredere*, « sortez, » passez outre.

TROISIÈME POINT.

La perfection chrétienne n'est pas un degré déterminé, elle consiste à croître toujours. Jésus-Christ en est le modèle ; la nécessité de le suivre, l'impossibilité d'y atteindre, par conséquent avancer sans cesse et sans se relâcher jamais. *Egredere, egredere* ; quelque part où vous soyez, passez outre.[5]

Le voyage chrétien est de tendre à une haute éminence par un chemin droit, avec un poids d'une pesanteur infinie qui nous entraîne en bas. Tel est l'état du chrétien : il faut toujours être en action, toujours grimper, toujours faire effort. Car dans un chemin si droit, avec un poids si pesant[1], qui ne court pas retombe, qui languit meurt bientôt, qui ne fait pas tout ne fait rien, qui n'avance pas recule en arrière.

Saint Benoît (*chapitre dernier de la Règle,*) après les avoir menés par tous les sentiers de la perfection, à la fin il les rappelle au premier pas, *ut initium aliquod conversationis nos demonstremus habere.* Toujours les tenir en haleine. *Quisquis igitur ad patriam cœlestem festinas, hanc minimam inchoationis regulam, Deo adjuvante, perficias ; et tunc demum ad majora doctrinæ virtutumque culmina, Deo protegente, pervenies.*

Deux raisons: l'une, que si l'on croit être parvenu au but, si l'on croit avoir fait quelque progrès, on se relâche ; le sommeil nous prend, on périt. *Assoupissement de l'âme, qui croît être avancée dans la perfection.* En nous, une partie languissante, qui est toujours prête à s'endormir, toujours fatiguée, toujours accablée, qui ne cherche qu'à se laisser aller au repos. L'esprit veille et dispute contre le sommeil : *Vigilate*[2]. Cette partie languissante et endormie lui dit pour l'inviter au repos : Tout est calme, tout est tranquille ; les passions sont vaincues, les vents sont bridés, toutes les tempêtes apaisées, le ciel est serein, la mer est unie, le vaisseau s'avance tout seul, etc. Voyez comme le ciel est serein. Ne voulez-vous pas prendre un peu de repos ? L'esprit se laisse aller et sommeille : assuré sur la face de la mer calmée et sur la protection du Ciel expérimentée souvent, il lâche le gouvernail, et laisse aller le vaisseau à l'abandon ; les vents se soulèvent, il est submergé. O esprit qui vous êtes fié vainement et en la grâce du ciel et au calme trompeur de vos passions, vous servirez d'exemple à jamais des périls où jette les âmes une folle et téméraire confiance !

L'autre raison : *la vanité*.[3] *Et ideo vivo, quia triumphas*[4]. C'est dans cette vue, mes Pères, que saint Benoît, votre bienheureux législateur, vous ramène toujours au commencement, jugeant bien que la vie spirituelle ne peut subsister sans un continuel renouvellement de ferveur. C'est pour cela qu'il appelle l'accomplissement de sa règle un petit commencement. Car parlons en vérité de cette règle ; et pour couronner cette humilité qui l'a si saintement déprimée, relevons-la aujourd'hui et célébrons sa grandeur et sa perfection devant l'Eglise de Dieu.

Cette règle, c'est un précis du christianisme,

[1] *Reg. cap.* II.
[2] *Var.* : Note marg. : Voy. Serm. *Saint Thomas de Villeneuve.* —
[3] Déforis dit entre crochets : «Le jeune Placide, tombé dans un lac en y puisant de l'eau, est près de s'y noyer, lorsque saint Benoît ordonne à saint Maur, son fidèle disciple, de courir promptement pour le retenir. Sur la parole de son maître, Maur part sans hésiter, sans s'arrêter aux difficultés de l'entreprise ; et plein de confiance dans l'ordre qu'il avait reçu, il marche sur les eaux avec autant de fermeté que sur la terre, et retire Placide du gouffre où il allait être abîmé. » — [4] *Dialog.*, lib. II. cap. VII.
[5] *Note marg.* : Serm. *Sequere me*, IIIe point.

[1] *Var.* : Pressant. — [2] *Matth.*, XVI, 41. — [3] *Note marg.* : Voy. Serm. *De la virginité*, à la fin, parmi les sermons de vêtures. — [4] S. August, *De nat. et grat.*, n. 35.

un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile, de toutes les institutions des saints Pères, de tous les conseils de perfection. Là paraissaient avec éminence la prudence et la simplicité, l'humilité et le courage, la sévérité et la douceur, la liberté et la dépendance; là, la correction a toute sa fermeté, la condescendance de tout son attrait, le commandement sa vigueur et la sujétion son repos, le silence sa gravité et la parole sa grâce, la force son exercice et la faiblesse son soutien, etc. Et toutefois, mes Pères, il l'appelle un commencement pour vous nourrir toujours dans la crainte.

Tremblez ici, chrétiens. Ceux qui sont dans le port frémissent, et ceux qui sont dans les tempêtes vivent assurés. O que ces voies sont contraires! ô que les uns ou les autres sont insensés! Qui jugera ce différend? qui décidera ce doute? qui terminera ce procès? Chacun a pris son parti, et s'est intéressé dans sa propre cause. Jugez-nous, Sagesse; tranchez par votre autorité souveraine lesquels sont les sages, lesquels sont les fous. Ou si vous ne voulez pas nous parler vous-même, faites parler votre Apôtre : *Cum metu et tremore* [1]. O vous qui êtes dans la voie de perfection, opérez votre salut avec tremblement. Car c'est Dieu seul qui vous tient. Si vous le quittez, il vous quitte; si vous l'abandonnez, il vous abandonne, si vous vous relâchez, il vous laisse aller. Mais s'il vous quitte, vous le quittez encore plus; et s'il vous abandonne, vous vous éloignez jusqu'à l'infini; et s'il vous laisse aller, vous tombez jusqu'au fond du précipice. Que si ceux-là vivent en crainte, qui sont dans la voie de perfection, combien doivent être saisis de frayeur ceux qui s'abandonnent aux vices?

Egredere, egredere. Récapitulation de tout le voyage. Exhortation à l'amour de la patrie. *Amen.*

[1] *Philip.*, II, 12.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANDRÉ

PRÊCHÉ A PARIS, AUX GRANDES-CARMÉLITES DE LA RUE SAINT-JACQUES, LE 30 NOVEMBRE, JOUR DE LA FÊTE DU SAINT APOTRE, EN 1668.

C'est incontestablement un des meilleurs discours de Bossuet. Le sujet, il est vrai, *la vocation à la foi en Jésus-Christ* allait au génie de l'orateur; mais une circonstance mémorable dans nos annales, une conquête préparée, ardemment désirée et enfin obtenue, le retour de Turenne au sein de l'Eglise, avait singulièrement ému sa grande âme et donné du ressort à son éloquence. Le noble converti était là, trois semaines seulement après son abjuration, quand la cour, la capitale et le royaume tout entier étaient encore sous la vive impression, facile à imaginer, de l'allégresse et comme d'un triomphe. Nul sans doute n'éprouvait plus profondément une si douce émotion que celui-là même qui aujourd'hui pouvait, du haut de la chaire, célébrer une victoire à laquelle on le sait, ses écrits et sa parole avaient une si grande part : Comme l'âme de Bossuet en présence de Turenne, abattu au pied de la croix de Jésus-Christ, dut tressaillir! Le *Panégyrique de saint André* nous remet sous les yeux ce spectacle émouvant; mais nous laisse-t-il voir les éclairs et la lumière qui jaillissaient des yeux et du majestueux visage de l'orateur, nous redonne-t-il les éclats, les vibrations, les accents émus d'une voix sonore, ferme, pénétrante, l'action, en un mot, cette plus puissante machine des passions oratoires? Ah! nous n'avons même pas, fidèlement conservée, la parole morte, la parole écrite! Si telle est la condition d'un des chefs-d'œuvre de Bossuet, que l'on juge du reste. Or, il en est ainsi. «Nous ne le possédons pas (*le Panégyrique*) tel qu'il a été prononcé : le manuscrit n'en offre qu'une ébauche, et l'on saura bientôt que penser du texte imprimé » Et M. Vallery-Radot, auquel j'emprunte l'observation, prouve, *pièces en main*, comment le manuscrit, simple ébauche du discours, a été misérablement délayé, affadi, dénaturé par les premiers éditeurs, scrupuleusement suivis jusqu'à présent. « Ils y ont inséré non-seulement des phrases, mais des paragraphes entiers et très-longs, et plusieurs de suite. Le manuscrit original n'offre que les deux tiers au plus du sermon qu'ils ont imprimé. Et avec tout cela ce sermon demeure imparfait : ils y ont appliqué une péroraison, et ils l'ont laissé sans exorde. » Veut-on un exemple frappant de cette dépravation? L'orateur, dans son langage aussi précis que coloré, s'adressant aux Carmélites, leur disait : « La parole, est le rets : saintes filles, vous y êtes prises.»« Voilà le manuscrit; on lit dans l'imprimé : *La parole est le rets qui prend les âmes*, puis quatre lignes intercalées, puis enfin, *saintes filles, vous êtes renfermées dans ce filet.* Que Dieu pardonne aux deux savants bénédictins une correction de ce genre! mais, littérairement, c'est un péché mortel ». Hélas! ce fut péché d'habitude! Nous en avons averti le lecteur dans notre *Avertissement* préliminaire aux sermons.

Nous ne pouvons, ici, dans une courte notice partielle, redire, à la suite de l'habile critique, toutes les injures faites au style et à la composition de Bossuet. Les curieux de ce genre d'études devront relire les pages remarquables mais trop courtes pour nous, du consciencieux écrivain auquel nous sommes redevable d'un renseignement du plus haut prix (1) Si du moins le manuscrit, tombé si heureusement aux mains du digne conservateur de la bibliothèque du Louvre, était encore abordable! Propriété de M. Solar, rédacteur du journal la *Presse*, associé de M. Mirès dans la banque des chemins de fer, il a eu le sort, quand survint la débâcle, des meubles vendus à l'encan! ô néant des choses humaines! ô moquerie des caprices du sort! Les manuscrits de Bossuet échus aux mains des Juifs et des agioteurs!

Inutile de prévenir le lecteur que notre texte a profité de toutes les indications données par M. Vallery-Radot. Notre regret est qu'elles soient trop restreintes : notre vœu que la réapparition du manuscrit permette enfin une restauration complete.

(1) *Un manuscrit de Bossuet*, feuilleton de l'*Univers*, 8 mars 1856, extrait du *Constitutionnel*, par M. Vallery-Radot.

Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum.
Venez après moi, et je vous ferai devenir des pécheurs d'hommes.
Matth., IV, 19.

Jésus va commencer ses conquêtes ; il a déjà prêché son Evangile, déjà les troupes se pressent pour écouter sa parole. Personne ne s'est encore attaché à lui; et parmi tant d'écoutants, il n'a pas encore gagné un seul disciple. Aussi ne reçoit-il pas indifféremment tous ceux qui se présentent pour le suivre. Il y en a qu'il rebute, il y en a qu'il éprouve, il y en a qu'il diffère. Il a ses temps destinés, il a ses personnes choisies. Il jette ses filets; il tend ses rets sur cette mer du siècle, mer immense, mer profonde, mer orageuse et éternellement agitée. Il veut prendre des hommes dans le monde ; mais quoique cette eau soit trouble, il n'y pêche pas à l'aveugle : il sait ceux qui sont à lui ; il regarde, il considère, il choisit. C'est aujourd'hui le choix d'importance; car il va prendre ceux par qui il a résolu de prendre les autres ; enfin il va choisir ses apôtres.

Les hommes jettent leurs filets de tous côtés, ils amassent toutes sortes de poissons, bons et mauvais, dans les filets de l'Eglise, selon la parole de l'Evangile. Jésus choisit; mais puisqu'il a le choix des personnes, peut-être commencera-t-il ses conquêtes par quelque prince de la Synagogue, par quelque prêtre, par quelque pontife, ou par quelque célèbre docteur de la loi, pour donner réputation à sa mission et à sa conduite. Nullement. Ecoutez, mes Frères : « Jésus marchait le long de la mer de Galilée. Il vit deux pêcheurs, Simon et André son frère, et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes. »

Voilà ceux qui doivent accomplir les prophéties, dispenser la grâce, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissants, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes? Il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivants. Les grands viendront en foule se joindre à l'humble troupeau du Sauveur Jésus. Les empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe pour porter le joug. On verra les faisceaux romains abattus devant la croix de Jésus. Les Juifs feront la loi aux Romains : ils recevront dans leurs Etats des lois étrangères, qui y seront plus fortes que les leurs propres : ils verront sans jalousie un empire s'élever au milieu de leur empire, des lois au-dessus des leurs : un empire s'élever au-dessus du leur, non pour leur détruire, mais au contraire pour l'affermir. Les orateurs viendront, et on leur verra préférer la simplicité de l'Evangile et ce langage mystique à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux. Ces esprits polis de Rome et d'Athènes viendront apprendre à parler dans les écrits des barbares. Les philosophes se rendront aussi ; et après s'être longtemps débattus et tourmentés, ils donneront enfin dans les filets de nos célestes pêcheurs, où étant pris heureusement, ils quitteront les rets de leurs vaines et dangereuses subtilités, où ils tâchaient de prendre les âmes ignorantes et curieuses. Ils apprendront, non à raisonner, mais à croire et à trouver la lumière dans une intelligence captivée.

PREMIER POINT.

Jésus ne rebute donc point les grands, ni les puissants, ni les sages : « Il ne les rejette pas, mais il les diffère : » *Differantur isti superbi, aliqua soliditate sanandi sunt* [1]. Les grands veulent que leur puissance donne le branle aux affaires; les sages, que leurs raisonnements gagnent les esprits. Dieu veut déraciner leur orgueil, Dieu veut guérir leur enflure. Ils viendront en leur temps, quand tout sera accompli, quand l'Eglise sera établie, quand l'univers aura vu et qu'il sera bien constant que l'ouvrage aura été achevé sans eux; quand ils auront appris à ne plus partager la gloire de Dieu, à descendre de cette hauteur, à quitter dans l'Eglise au pied de la croix cette primauté qu'ils affectent ; quand ils se réputeront les derniers de tous : les premiers partout, mais les derniers dans l'Eglise : ceux que leur propre grandeur éloigne le plus du ciel, ceux que leurs périls et leurs tentations approchent le plus près de l'abîme. Etes-vous ceux, ô grands, ô doctes, que la religion estime les plus heureux, dont elle estime l'état le meilleur ? Non ; mais au contraire ceux pour qui elle tremble, ceux qu'elle doit d'autant plus humilier pour les guérir et les sauver que tout contribue davantage à les élever et à les perdre. Ainsi votre besoin et la gloire du Tout-Puissant exigent que vous soyez d'abord rebutés dans l'exécution de ses hauts desseins, pour vous apprendre à concevoir de vous-mêmes le juste mépris que vous méritez.

En attendant, venez, ô pêcheurs; venez, saint couple de frères, André et Simon; vous n'êtes rien, vous n'avez rien : « Il n'y a rien en vous qui mérite d'être recherché, il y a seulement une vaste capacité à remplir : » *Nihil est quod in te expetatur, sed est quod in te impleatur* [2]. Vous êtes vides de tout, et vous êtes principalement vides

[1] S. August., serm. LXXXVII, n. 12. — [2] *Ibid.*

de vous-mêmes : « Venez recevoir, venez vous remplir à cette source infinie : » *Tum largo fonti vas inane admovendum est.* Les autres se réjouissent d'avoir attiré à leur parti les grands et les doctes; Jésus, d'y avoir attiré les petits et les simples : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelati, ea parvulis* [1]. Je vous bénis mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux plus simples.

Et quel a été le motif d'une conduite qui blesse si fort nos idées ? C'est afin que le faste des hommes soit humilié, et que toute langue confesse que vraiment c'est Dieu seul qui a fait l'ouvrage. Jésus considérant ce grand dessein de la sagesse de son Père, tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit : *In ipsa hora exultavit Spiritu sancto* [2]. C'est quelque chose de grand que ce qui a donné tant de joie au Seigneur Jésus. « Considérez, mes Frères, qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés à la foi ; et voyez qu'il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de nobles. Mais Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé selon le monde, pour confondre ce qu'il y a de fort. Il a choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable selon le monde et qui n'est rien, pour détruire ce qui est grand, afin que nul homme ne se glorifie devant lui [3]. »

Rien sans doute n'était plus propre à faire éclater la grandeur de Dieu et son indépendance qu'un pareil choix. A lui seul il appartient de se choisir pour ses œuvres des instruments qui, loin d'y paraître propres, semblent n'être capables que d'en empêcher le succès, parce que c'est lui qui leur donne toute la vertu qui peut les rendre efficaces. Il est bon, pour qu'on ne puisse douter qu'il a fait tout lui seul, qu'il s'associe des coopérateurs qui en eux-mêmes soient absolument ineptes aux grands desseins qu'il veut accomplir par leur ministère. Et comme autrefois, entre les mains des soldats de Gédéon, de faibles vases d'argile cachaient la lumière qui devait jeter l'épouvante dans le camp des Madianites : ici de même ces trésors de sagesse que Dieu a voulu faire éclater dans le monde pour le salut des uns et la confusion des autres, sont portés dans des vaisseaux très-fragiles [4], afin que la grandeur de la puissance qui est en eux soit reconnue venir de Dieu, et non de ses faibles instruments, et qu'ainsi tout concoure à démontrer la vérité de l'Evangile.

[1] *Matth.*, XI, 25. — [2] *Luc.*, X, 21. — [3] I *Cor.*, I, 26. — [4] II *Cor.*, IV, 7.

Et d'abord admirez, mes Frères, les circonstances frappantes que Dieu choisit pour former son Eglise. Comme il avait différé jusqu'à la dernière extrémité l'exécution du commencement de sa promesse, de même ici il en prolonge le plein accomplissement jusqu'au moment où tout doit paraître sans ressource. Abraham et Sara se trouvent stériles, lorsque Dieu leur annonce qu'ils auront un fils : il attend la vieillesse décrépite, devenue stérile par nature épuisée par l'âge, pour leur découvrir ses desseins. C'est alors qu'il envoie son ange, qui les assure de sa part que dans un certain temps Sara concevra. Sara se prend à rire, tant elle est merveilleusement surprise de la nouvelle qu'on lui déclare. Dieu par cette conduite veut faire voir que cette race promise est son propre ouvrage. Il a suivi le même plan dans l'établissement de son Eglise. Il laisse tout tomber jusqu'à l'espérance : *Sperabamus* [1] : « Nous espérions, » disent ses disciples depuis sa mort. Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir, puis il agit. *Sperabamus* : c'en est fait, notre espérance est tombée et ensevelie avec lui dans le tombeau. Après la mort de Jésus-Christ, ils retournent à la pêche : jamais ils ne s'y étaient livrés durant sa vie ; ils espéraient toujours : *Sperabamus.* C'est Pierre qui en fait la proposition : *Vado piscari ; venimus et nos tecum* [2] : Retournons aux poissons, laissons les hommes. Voilà le fondement qui abandonne l'édifice, le capitaine qui quitte l'armée : Pierre, le chef des apôtres, va reprendre son premier métier, et les filets, et le bateau qu'il avait quittés. Evangile, que deviendrez-vous ? Pêche spirituelle, vous ne serez plus. Mais dans ce moment Jésus vient : il ranime la foi presque éteinte de ses disciples abattus ; il leur commande de reprendre le ministère qu'il leur a confié, et les rappelle au soin de ses brebis dispersées : *Pasce oves meas.* C'en est assez pour leur rendre la paix et relever leur courage. Rassurés désormais par sa parole, fortifiés par son esprit, rien ne les étonnera, rien ne sera capable de les troubler : ni le sentiment de leur faiblesse, ni la vue des obstacles, ni la grandeur du projet, ni le défaut des ressources humaines, rien ne saurait les ébranler dans la résolution d'exécuter tout ce que leur Maître leur a prescrit. Armés d'une ferme confiance dans le secours qui leur est promis, loin d'hésiter, ils s'affermissent par les oppositions mêmes qu'ils éprouvent ; loin de craindre, ils ressentent une joie indicible au milieu des menaces et des mauvais traitements que la seule idée du dessein

[1] *Luc.*, XXIV, 21. — [2] *Joan.*, XX, 23.

qu'ils ont formé leur attire ; et déjà espérant contre toute espérance, ils se regardent comme assurés de la révolution qu'ils méditent. Quel étrange changement dans ces esprits grossiers ! Quelle folle présomption, ou quelle sublime et céleste inspiration les anime !

En effet considérez, je vous prie, l'entreprise de ces pêcheurs. Jamais prince, jamais empire, jamais république n'a conçu un dessein si haut. Sans aucune apparence de secours humain, ils partagent le monde entre eux pour le conquérir. Ils se sont mis dans l'esprit de changer par tout l'univers les religions établies, et les fausses et la véritable, et parmi les Gentils et parmi les Juifs. Ils veulent établir un nouveau culte, un nouveau sacrifice, une loi nouvelle, parce que disent-ils, un homme qu'on a crucifié en Jérusalem l'a enseigné de la sorte. Cet homme est ressuscité, il est monté aux cieux où il est le Tout-Puissant. Nulle grâce que par ses mains, nul accès à Dieu qu'en son nom. En sa croix est établie la gloire de Dieu ; en sa mort, le salut et la vie des hommes.

Mais voyons par quels artifices ils se concilieront les esprits. Venez, disent-ils, servir Jésus-Christ : quiconque se donne à lui, sera heureux quand il sera mort : en attendant, il faudra souffrir les dernières extrémités. Voilà leur doctrine et voilà leurs preuves ; voilà leur fin, voilà leurs moyens.

Dans une si étrange entreprise, je ne dis pas avoir réussi comme ils ont fait, mais avoir osé espérer, c'est une marque invincible de la vérité. Il n'y a que la vérité ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. Qu'un homme soit avisé, qu'il soit téméraire, s'il espère, il n'y a point de milieu : ou la vérité le presse, ou la vraisemblance le flatte ; ou la force de celle-là le convainc, ou l'apparence de celle-ci le trompe. Ici tout ce qui se voit étonne, tout ce qui se prévoit est contraire, tout ce qui est humain est impossible. Donc, où il n'y a nulle vraisemblance, il faut conclure nécessairement que c'est la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se moque tant qu'il voudra : encore faut-il que la plus forte persuasion qui ait jamais paru sur la terre, et dans la chose la plus incroyable, et parmi les épreuves les plus difficiles, et dans les hommes les plus incrédules et les plus timides, dont le plus hardi a renié lâchement son maître, ait une cause apparente. La feinte ne va pas si loin, la surprise ne dure pas si longtemps, la folie n'est pas si réglée.

Car enfin poussons à bout le raisonnement des incrédules et des libertins. Qu'est-ce qu'ils veulent penser de nos saints pêcheurs ? Quoi ? qu'ils avaient inventé une belle fable qu'ils se plaisaient d'annoncer au monde ? mais ils l'auraient faite plus vraisemblable. Que c'étaient des insensés et des imbéciles qui ne s'entendaient pas eux-mêmes? mais leur vie, mais leurs écrits, mais leurs lois et la sainte discipline qu'ils ont établie, et enfin l'événement même, prouvent le contraire. C'est une chose inouïe, ou que la finesse invente si mal, ou que la folie exécute si heureusement : ni le projet n'annonce des hommes rusés, ni le succès des hommes dépourvus de sens. Ce ne sont pas ici des hommes prévenus, qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait. Ce ne sont pas ici des spéculatifs et des curieux, qui ayant rêvé dans leur cabinet sur des choses imperceptibles, sur des mystères éloignés des sens, font leurs idoles de leurs opinions et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous disent pas : Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu. Leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises et défectueuses. Ils nous disent : Nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains, et souvent, et longtemps, et plusieurs ensemble, ce Jésus-Christ ressuscité des morts. S'ils disent la vérité, que reste-t-il à répondre ? S'ils inventent, que prétendent-ils ? Quel avantage, quelle récompense, quel prix de tous leurs travaux ? S'ils attendaient quelque chose, c'était dans cette vie, ou après leur mort. D'espérer pendant cette vie, ni la haine, ni la puissance, ni le nombre de leurs ennemis, ni leur propre faiblesse ne le souffre pas. Les voilà donc réduits aux siècles futurs ; et alors, ou ils attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils attendent des hommes la gloire et l'immortalité de leur nom. S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, il est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde ; et si le monde veut s'imaginer que le désir de se signaler dans l'histoire, ait été flatter ces esprits grossiers jusque dans leurs bateaux de pêcheurs, je dirai seulement ce mot : Si un Pierre, si un André, si un Jean, parmi tant d'opprobres et tant de persécutions, ont pu prévoir de si loin la gloire du christianisme, et celle que nous leur donnons, je ne veux rien de plus fort pour convaincre tous les esprits raisonnables que c'étaient des hommes divins, auxquels et l'Esprit de Dieu, et la force toujours invincible de la vérité, faisaient voir dans l'extrémité de l'oppression la victoire très-assurée de la bonne cause.

Voilà ce que fait voir la vocation des pêcheurs: elle montre que l'Eglise est un édifice tiré du néant, une création, l'œuvre d'une main toute-

puissante. Voyez la structure, rien de plus grand: le fondement, c'est le néant même : *Vocat ea quæ non sunt*[1]. Si le néant y paraît, c'est donc une véritable création : on y voit quelques parties brutes pour montrer ce que l'art a opéré. Si c'est Dieu, bâtissons dessus, ne craignons pas. Laissons-nous prendre et tant de fois pris par les vanités, laissons-nous prendre une fois à ces pêcheurs d'hommes et aux filets de l'Evangile, «qui ne tuent point ce qu'ils prennent, mais qui le conservent; qui font passer à la lumière ceux qu'ils tirent du fond de l'abîme, et transportent de la terre au ciel ceux qui s'agitent dans cette fange: » *Apostolica instrumenta piscandi retia sunt, quæ non captos perimunt, sed reservant; et de profundo ad lumen extrahunt, fluctuantes de infimis ad superna traducunt*[2].

Laissons-nous tirer de cette mer dont la face est toujours changeante, qui cède à tout vent, et qui est toujours agitée de quelque tempête. Ecoutez ce grand bruit du monde, ce tumulte, ce trouble éternel; voyez ce mouvement, cette agitation, ces flots vainement émus qui crèvent tout à coup et ne laissent que de l'écume. Ces ondes impétueuses qui se roulent les unes contre les autres, qui s'entre-choquent avec grand éclat et s'effacent mutuellement, sont une vive image du monde et des passions qui causent toutes les agitations de la vie humaine, « où les hommes comme des poissons se dévorent mutuellement : » *Ubi se invicem homines quasi pisces devorant*[3]. Voyez encore ces grands poissons, ces monstres marins, qui fendent les eaux avec grand tumulte, et il ne reste à la fin aucun vestige de leur passage. Ainsi passent dans le monde ces grandes puissances, qui font si grand bruit, qui paraissent avec tant d'ostentation. Ont-elles passé, il n'y paraît plus; tout est effacé, et il n'en reste aucune apparence.

Il vaut donc beaucoup mieux être enfermé dans ces rets qui nous conduiront au rivage, que de nager et se perdre dans une eau si vaste, en se flattant d'une fausse image de liberté. La parole est le rets: Saintes Filles, vous y êtes prises: la parole qui vous a prises, c'est cet oracle si touchant de la vérité . *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur*[4] ? « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? » Dès lors pénétrées par l'efficace de cette parole du néant et des dangers d'un monde trompeur, vous avez voulu donner toutes vos affections à ces biens véritables, seuls dignes d'attirer vos cœurs; et pour vous mettre plus en état de les acquérir, vous vous êtes empressées de vous séparer de tous les objets qui auraient pu par des illusions funestes égarer vos désirs et détourner votre application de cet unique nécessaire. Persévérez dans ces bienheureux filets qui vous ont mises à couvert des périls de cette mer orageuse, et gardez-vous d'imiter ceux qui, par les différentes ouvertures qu'ils ont cherché dans leur inquiétude à faire aux rets salutaires qui les enserraient, n'ont travaillé qu'à se procurer une liberté plus déplorable que le plus honteux esclavage.

SECOND POINT.

Saint André est un des plus illustres de ces divins pêcheurs, et l'un de ceux à qui Dieu a donné le plus grand succès dans cette pêche mystérieuse. C'est lui qui a pris son frère Simon, le prince de tous les pêcheurs spirituels : *Veni et vide*[1]. C'est ce qui donne lieu à Hésychius, prêtre de Jérusalem, de lui donner cet éloge[2]: André, le premier né des apôtres, la colonne premièrement établie, Pierre devant Pierre, fondement du fondement même, qui a appelé avant qu'on l'appelât, qui amène des disciples à Jésus avant que d'y avoir été amené lui-même. « Il rend ainsi au Verbe ceux qu'il prend par sa parole : » *Quos in verbo capit Verbo reddit*[3] Car toute la gloire des conquêtes des apôtres est due à Jésus-Christ : c'est en s'appuyant sur ses promesses qu'ils les entreprennent : *In verbo tuo laxabo rete*[4]. « Aussi ne sommes-nous pas appelés *Pétriens, mais Chrétiens*, » *Non petrianos sed christianos :* « et ce n'est pas Paul qui a été crucifié pour nous : » *Numquid Paulus crucifixus est pro vobis*[5]?

Bientôt André rempli de ces sentiments, soumettra à son Maître avec un zèle infatigable et un courage invincible l'Epire, l'Achaïe, la Thrace, la Scythie, peuples barbares et presque sauvages, « libres par leur indocile fierté, par leur humeur rustique et farouche : » *Omnes illæ ferocia liberæ gentes.* Tous ces succès sont l'effet de l'ordre que Jésus-Christ leur a donné à tous *: Laxate retia :* « Jetez vos filets. » Dès que les apôtres se sont mis en devoir de l'exécuter, la foule des peuples et des nations convertis se trouve prise dans la parole.

Si nous voulons considérer avec attention toutes les circonstances de la pêche miraculeuse des apôtres, nous y verrons toute l'histoire de l'Eglise figurée avec les traits les plus frappants. Il y entre des esprits inquiets et impatients; ils ne peuvent se donner de bornes,

[1] *Rom.*, IV, 17. — [2] S. Ambr., lib. IV, *in Luc.*, n. 72.
[3] August., serm. CCLII, n, 2. — [4] *Matth.*, XVI, 26.

[1] *Joan.*, I, 46. — [2] *Bibl. Phot.*, cod. 269. — [3] S. Ambr., *in Luc.* lib. IV. n. 78. — [4] *Luc.*, V, 5. — [5] I *Cor.*, I, 13.

ni renfermer leur esprit dans l'obéissance : *Rumpebatur autem rete eorum*[1]. La curiosité les agite, l'inquiétude les pousse, l'orgueil les emporte : ils rompent les rets, ils échappent ,ils font des schismes et des hérésies : ils s'égarent dans des questions infinies, ils se perdent dans l'abîme des opinions humaines. Toutes les hérésies, pour mettre la raison un peu plus au large, se font des ouvertures par des interprétations violentes : elles ne veulent rien qui captive. Dans les mystères, il faut souvent dire qu'on n'entend pas, il faut renoncer à la raison et au sens. L'esprit libre et curieux ne peut s'y résoudre ; il veut tout entendre, l'Eucharistie, les paroles de l'Evangile. C'est un filet où l'esprit est arrêté. On force un passage, on cherche à s'échapper à travers les mauvaises défaites que suggère une orgueilleuse raison. Pour nous, demeurons dans l'Eglise, heureusement captivés dans ses liens. Il y en demeure des mauvais, mais il n'en sort aucun des bons.

Mais voici un autre inconvénient. « La multitude est si grande, que la nacelle surchargée est prête à couler à fond : » *Impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergerentur*[2] : figure bien sensible de ce qui devait se passer dans l'Eglise, où le grand nombre de ceux qui entraient dans la nacelle a tant de fois fait craindre qu'elle ne fût submergée par son propre poids : *Sed mih cumulus iste suspectus est, ne plenitudine sui naves pene mergantur*[3]. Mais ce n'est pas encore tout, et ici le danger n'est pas moins redoutable que tous les périls déjà courus : « Pierre est agité d'une nouvelle sollicitude ; sa proie même, qu'il a tirée à terre avec tant d'efforts, lui devient suspecte ; et il a besoin d'un sage discernement pour n'être pas trompé dans son abondance : « *Ecce alia sollicitudo Petri, cui jam sua præda suspecta est*[4]. Image vive de la conduite que les pêcheurs spirituels ont dû tenir à l'égard de tous ces poissons mystérieux qui tombaient dans leurs filets. Faute de cette sage défiance et de ces précautions salutaires, l'Eglise s'est accrue, et la discipline s'est relâchée ; le nombre des fidèles s'est augmenté, et l'ardeur de la foi s'est ralentie : *Nescio quomodo pugnante contra temetipsam tua felicitate, quantum tibi auctum est populorum, tantum pene vitiorum ; quantum tibi copiæ accessit, tantùm disciplinæ recessit ; ..... factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fœcunditatis infirmior et quasi minùs valida*[5]. Elle est déchue par son progrès et abattue par ses propres forces.

L'Eglise n'est faite que pour les saints. Aussi les enfants de Dieu y sont appelés, et y accourent de toutes parts. Tous ceux qui sont du nombre y sont entrés ; « mais combien en est-il entré par-dessus le nombre ? » *Multiplicati sunt super numerum* [1]. Combien parmi nous qui néanmoins ne sont point des nôtres ? Les enfants d'iniquité qui l'accablent, la foule des méchants qui l'opprime, ne sont dans l'Eglise, que pour l'exercer. Les vices ont pénétré jusque dans le cœur de l'Eglise, et ceux qui ne devaient pas même y être nommés y paraissent hautement la tête levée : *Maledictum, et mendacium, et adulterium inundaverunt* [2]. Les scandales se sont élevés ; et l'iniquité étant entrée comme un torrent, elle a renversé la discipline. Il n'y a plus de correction, il n'y a plus de censure. On ne peut plus, dit saint Bernard [3], noter les méchants, tant le nombre en est immense; on ne peut plus les éviter, tant leurs emplois sont nécessaires ; on ne peut plus les réprimer ni les corriger, tant leur crédit et leur autorité est redoutable.

Dans cette foule, les bons sont cachés ; souvent ils habitent dans quelque coin écarté, dans quelque vallée déserte : ils soupirent en secret et se livrent aux saints gémissements de la pénitence. Combien de saints pénitents ? Hélas ! « à peine dans un si grand amas de pailles aperçoit-on quelques grains de froment : » *Vix ibi apparent grana frumenti in tam multo numero palearum* [4]. Les uns paraissent, les autres sont cachés, selon qu'il plaît au Père céleste, ou de les sanctifier par l'obscurité, ou de les produire pour le bon exemple.

Mais dans cette étrange confusion et au milieu de tant de désordres, souvent la foi chancelle, les faibles se scandalisent, l'impiété triomphe , et l'on est tenté de croire que la piété n'est qu'un nom, et la vertu chrétienne qu'une feinte de l'hypocrisie. Rassurez-vous cependant, et ne vous laissez pas ébranler par la multitude des mauvais exemples. Voulez-vous trouver des hommes sincèrement vertueux et vraiment chrétiens, qui vous consolent dans ce déréglement presque universel, « soyez vous-mêmes ce que vous désireriez voir dans les autres ; et vous en trouverez sûrement, ou qui vous ressembleront, ou qui vous imiteront : » *Estote tales, et invenietis tales.*

TROISIÈME POINT.

L'Eglise parle à ses enfants..... Promptitude..... Dieu parle et tout se tait. La liberté ne nous est pas donnée pour hésiter, ni pour disputer contre lui. Elle nous donne le volontaire pour distinguer notre obéissance de celle des créatures inanimées ou sans raison : mais quel que soit

[1] *Luc.*, v, 6. — [2] *Luc.*, v, 7. — [3] S. Ambr., *in Luc.*, lib. IV, n. 77. — [4] *Ibid.*, n 78. — [5] Salvian., *adv. Avar.*, lib I.

[1] *Psal.* xxxix, 6. — [2] *Osée*, iv, 2. — [3] *In Cant.*, serm. xxxiii, n 16. — [4] S. August., serm. cclii, n. 4.

notre avantage sur elles, ce n'est pas pour nous dispenser de rendre à Dieu la déférence qui lui est due. Le même droit qu'il a sur les autres êtres subsiste à notre égard, et il nous impose la même obligation de lui obéir ponctuellement et dans l'instant même. S'il nous laisse notre choix, c'est non pour affaiblir son empire, mais pour rendre notre sujétion plus honorable.

Ceux qui sont accoutumés au commandement sentent mieux que les autres combien cette obéissance est juste et légitime, combien elle est douce et aimable. Que sert donc de la refuser ou de la contester? Les hommes peuvent bien trouver moyen de se soustraire à l'empire de leurs semblables ; mais Dieu a cela par nature, que rien ne lui résiste. Si la volonté rebelle prétend échapper à sa domination, en se retirant d'un côté, elle y retombe d'un autre, avec toute l'impétuosité des efforts qu'elle avait faits pour s'en affranchir. Ainsi tout invite, tout presse l'homme de se soumettre à son Dieu et de lui obéir sans contradiction et sans délai.

Quand on hésite ou qu'on diffère, il se tient pour méprisé et refusé tout à fait. Lorsque la vocation est claire et certaine, qui est capable d'hésiter un moment est capable de manquer tout à fait; qui peut retarder un jour peut passer toute sa vie : nos passions et nos affaires ne nous demandent jamais qu'un délai. C'est pour Dieu une insupportable lenteur que d'aller seulement dire adieu aux siens, que d'aller rendre à son propre père les honneurs de la sépulture. Il faudra voir le testament, l'exécuter, le contenter : d'une affaire il en naît une autre, et un moment de remise attire quelquefois la vie tout entière ; c'est pourquoi il faut tout quitter en entrant au service de Dieu [1]. Puisqu'il faudra nécessairement couper quelque part, coupez dès l'abord, tranchez au commencement, afin d'être plutôt à celui à qui vous voulez être pour toujours.

Et combien n'est-on pas dédommagé de ces sacrifices : et quelle confiance ne donnent-ils pas aux âmes, pour oser tout espérer de la bonté d'un Dieu si généreux et si magnifique? Voyez les apôtres : ils n'ont quitté qu'un art méprisable : Pierre en dit-il avec moins de force. « Nous avons tout quitté ? » *Reliquimus omnia* [2]. Des filets : voilà le présent qu'ils suspendent à ses autels ; voilà les armes, voilà le trophée qu'ils érigent à sa victoire. Qu'il y a plaisir de servir celui qui fait justice au cœur et qui pèse l'affection ; qui veut à la vérité nous faire acheter son royaume, mais aussi qui a la bonté de se contenter de ce que nous avons entre les mains! Car il met son royaume à tout prix, et il le donne pour tout ce que nous pouvons lui offrir : *Tantum valet quantum habes*, « Rien qui soit à plus vil prix quand on l'achète, rien qui soit plus précieux quand on le possède : » *Quid vilius cum emitur, quid charius cum possidetur* [1] ?

Mais ce n'est pas assez de tout quitter, parents, amis, biens, repos, liberté : il faut encore suivre Jésus-Christ, porter sa croix après lui en marchant sur ses traces, en imitant ses exemples et se renoncer ainsi soi-même tous les jours de sa vie. Cependant qu'il est difficile, quand tout est heureux, quand tout nous favorise, de résister à ses attraits séduisants d'un monde qui nous amollit et nous corrompt en nous flattant! A qui persuadera-t-on de fuir la gloire, de mépriser les honneurs, de redouter les richesses, lorsqu'ils semblent se présenter comme d'eux-mêmes, et venir pour ainsi dire nous chercher dans notre obscurité? Qui peut comprendre qu'il faille se mortifier dans le sein de l'abondance, faire violence à ses désirs, lorsque tout concourt à les satisfaire ; devenir à soi-même son propre bourreau, si les contradictions du dehors ne nous en tiennent lieu ; et savoir se livrer à tous les genres de souffrances, pour mener une vie vraiment pénitente et crucifiée! Et toutefois y a-t-il une autre manière de se rendre semblable à Jésus-Christ, et de porter fidèlement sa croix avec lui ?

« O croix aimable, ô croix si ardemment désirée et enfin trouvée si heureusement, puissé-je ne jamais te quitter, te demeurer tendrement et constamment attaché, afin que celui qui en mourant entre tes bras par toi m'a racheté, par toi aussi me reçoive et me possède éternellement dans son amour! » *Ut per te me recipiat, qui per te moriens me redemit.* Tels sont les sentiments dont doivent être animés tous ceux qui veulent sincèrement appartenir à Jésus-Christ : point d'autre moyen de se montrer ses véritables disciples.

Quand est-ce que l'Eglise a vu des chrétiens dignes de ce nom? C'est lorsqu'elle était persécutée, lorsqu'elle lisait à tous les poteaux des sentences épouvantables contre ses enfants, et qu'elle les voyait à tous les gibets et dans toutes les places publiques immolés pour la gloire de l'Evangile. Durant ce temps, mes Sœurs, il y avait des chrétiens sur la terre ; il y avait de ces hommes forts, qui, nourris dans les proscriptions et dans les alarmes continuelles, s'étaient fait une glorieuse habitude de souffrir pour l'amour de Dieu. Ils croyaient que c'était trop

[1] S. Chrysost., *in Matth.*, homil. XXVII. — [2] *Matth.*, XIX, 27.

[1] S. Gregor., *in Ev.*, hom. V, n. 2, 3.

de délicatesse à des disciples de la croix, que de rechercher le plaisir en ce monde et en l'autre. Comme la terre leur était un exil, ils n'estimaient rien de meilleur pour eux que d'en sortir au plus tôt. Alors la piété était sincère, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art : elle n'avait pas encore appris le secret de s'accommoder au monde, ni de servir au négoce des ténèbres. Simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le Ciel, auquel elle prouvait sa fidélité par une longue patience. Tels étaient les chrétiens de ces premiers temps : les voilà dans leur pureté, tels que les engendrait le sang des martyrs, tels que les formaient les persécutions.

Maintenant une longue paix a corrompu ces courages mâles, et on les a vus ramollis depuis qu'ils n'ont plus été exercés. Le monde est entré dans l'Eglise. On a voulu joindre Jésus-Christ avec Bélial, et de cet indigne mélange quelle race enfin nous est née ? Une race mêlée et corrompue, des demi-chrétiens, des chrétiens mondains et séculiers, une piété bâtarde et falsifiée, qui est toute dans les discours et dans un extérieur contrefait. O piété à la mode, que je me ris de tes vanteries et des discours étudiés que tu débites à ton aise pendant que tout le monde te rit ! Viens que je te mette à l'épreuve. Voici une tempête qui s'élève; voici une perte de biens, une insulte, une disgrâce, une maladie. Quoi ! tu te laisses aller au murmure, ô vertu contrefaite et déconcertée! Tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement! Vas, tu n'étais qu'un vain simulacre de la piété chrétienne; tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset. La piété chrétienne n'est pas faite de la sorte : le feu l'épure et l'affermit. Ah ! s'il est ainsi, chrétiens, si les souffrances sont nécessaires pour soutenir l'esprit du christianisme, Seigneur, rendez-nous les tyrans; rendez-nous les Domitiens et les Nérons.

Mais modérons notre zèle et ne faisons point de vœux indiscrets : n'envions pas à nos princes le bonheur d'être chrétiens, et ne demandons pas des persécutions que notre lâcheté ne pourrait souffrir. Sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, la matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, les affaires assez d'épines, les hommes assez d'injustice, leurs jugements assez de bizarreries, leurs humeurs assez d'importunes inégalités, le monde assez d'embarras, ses faveurs assez d'inconstance, ses engagements les plus doux assez de captivités. Que si tout nous prospère, si tout nous rit, c'est à nous à nous rendre nous-mêmes nos persécuteurs, à nous contrarier nous-mêmes.

Pour mener une vie chrétienne, il faut sans cesse combattre son cœur, craindre ce qui nous attire, pardonner ce qui nous irrite, rejeter souvent ce qui nous avance, et nous opposer nous-mêmes aux accroissements de notre fortune. Oh ! qu'il est difficile, pendant que le monde nous accorde tout, de se refuser quelque chose ! Qui ayant en sa possession une personne très-accomplie qu'il aurait aimée, vivrait avec elle comme avec sa sœur, s'élèverait au-dessus de tous les sentiments de l'humanité : c'est une aussi forte résolution, dit saint Chrysostome [1], de ne pas laisser corrompre son cœur par les grandeurs et les biens qu'on possède. Ah ! qu'il faut alors de courage pour renoncer à ses inclinations, et s'empêcher de goûter et d'aimer ce que la nature trouve si doux et si aimable. Sans cesse obligé d'être aux prises avec soi-même, pour s'arracher de vive force à des objets auxquels tout le poids du cœur nous entraîne, combien ne s'y sent-on pas plus fortement incliné, lorsque tout ce qui nous environne nous invite et nous presse de satisfaire à nos désirs ? C'est dans une si critique situation qu'il faut vraiment, pour se conserver pur, se rendre en quelque sorte cruel à soi-même, en se privant d'autant plus des vains plaisirs que la chair recherche, qu'on a plus de moyen de se les procurer. Si l'esprit veut alors acquérir une noble liberté, qu'il tienne les sens dans une sage contrainte, de peur d'en être bientôt maîtrisé; et que saintement sévère à lui-même, sévère à son corps, il tende par une bienheureuse mortification de tous les retours de l'amour-propre et toutes les affections charnelles, à se dégager de plus en plus de tout ce qui l'empêche de retourner à son principe. Peu à peu il trouvera dans les austérités de la pénitence, dans les humiliations de la croix, plus de délices et de consolations, que les amateurs du monde ne sauraient en goûter dans toutes les folles joies qu'il leur procure et dans tous les contentements de leur orgueil. C'est ainsi que par les différents progrès du détachement et de la pénitence, nous parvenons à être réellement martyrs de nous-mêmes, nous devenons des victimes d'autant plus propres à être consommées en Jésus-Christ, qu'elles sont plus volontaires. Nouveau genre de martyre, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main anime celui qui souffre et couronne celui qui persécute.

[1] *In Matth.*, hom. XL, n. 4.

Saintes Filles, vous connaissez ce genre de martyre, et depuis longtemps vous l'exercez sur vous-mêmes avec un zèle digne de la foi qui vous anime. Peu contentes de vous être dépouillées par un généreux renoncement que la grâce vous a inspiré, de tous les objets capables de vous affadir, vous avez encore voulu déclarer une guerre continuelle à toutes les affections, à tous les sentiments d'une nature toujours ingénieuse à rechercher ce qui peut la satisfaire ; et dans la crainte de céder à ses empressements, vous avez mieux aimé lui refuser sans danger ce qui pourrait lui être permis que de vous exposer à vous laisser entraîner au delà des bornes, en lui donnant tout ce que vous pouviez absolument lui accorder. Persévérez, mes Sœurs, dans cette glorieuse milice, qui vous apprendra à mourir chaque jour à ce que vous avez de plus intime, et qui vous détachant de plus en plus de la chair, vous élèvera par une sainte mortification de l'esprit jusqu'à Dieu, pour trouver en lui cette paix que le monde ne connaît pas, ces délices que les sens ne sauraient goûter, et ce parfait bonheur réservé aux âmes vraiment chrétiennes, que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE DE SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY

PRÊCHÉ A PARIS, A LA COLLÉGIALE DE SAINT-THOMAS DU LOUVRE, LE 29 DÉCEMBRE 1668.

Bossuet couronnait par ce magnifique Panégyrique la *station* de l'Avent, prêchée dans la collégiale et non point à la cour, quoi qu'en ait dit Maury (1), trompé évidemment par le nom du Louvre. Le prédicateur de la cour avait été, cette année-là, le célèbre Mascaron (2). Néanmoins, la célébrité du prédicateur royal n'empêcha pas tout ce que Paris comptait alors à peu près d'hommes distingués dans les hautes charges et surtout dans les lettres de se presser autour de la chaire de Bossuet. Et puisque nous en sommes à relever les erreurs historiques, relativement à ce panégyrique, ajoutons que le cardinal de Bausset se trompe également quand il y fait assister *la jeune reine et toute sa cour* (3). La jeune reine et toute sa cour avaient entendu non pas le *panégyrique de S. Thomas de Cantorbéry*, mais celui de *S. Thomas, apôtre* : non le 29, mais le 21 décembre (4).

Le *Panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry* sera toujours compté parmi les chefs-d'œuvre du grand orateur, j'allais dire du grand controversiste. C'est qu'en effet si le littérateur sensible au noble langage, au grand style, si le philosophe ravi dans la méditation des profondes pensées ne se lassent pas de relire ces belles pages du plus éloquent des hommes, le théologien se sent heureux de voir si noblement, si exactement, si chrétiennement exprimée la doctrine de l'Eglise sur la question délicate et ardue des rapports entre le sacerdoce et l'empire Bossuet est ici tout entier : il y a là son éloquence et sa foi. Les détracteurs du grand homme auraient-ils, je ne dis pas avec la même sublimité de style ou de pensées, je dis avec la même exactitude de doctrine, traité ce sujet, exposé les principes, mis au jour la vérité? Pendant que je lisais avec émotion le fidèle récit du martyre et que j'entendais Bossuet venger les droits de l'église et en redire l'enseignement, j'avais Pie IX sous les yeux. Bossuet me semblait en avoir raconté d'avance et les douleurs et la conduite et les principes. Certes, le Panégyriste de S. Thomas de Cantorbéry ne saurait être ce gallican, si étrangement représenté par les séides de l'omnipotence civile ou par les esprits outrés du camp adverse.

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, § 30. — (2) *Gazette de France*, 8 décembre 1668. — (3) hist. de Bossuet, l. 2, § 6. — (4) Floquet, *Etudes*, t. 3. p. 270.

In morte mirabilia operatus est.
Il a fait des choses merveilleuses dans sa mort. *Eccli.*, XLVIII, 15.

Les mystères de Jésus-Christ sont une chute continuelle; et tant qu'il a vu devant soi quelque nouvelle bassesse, il n'a jamais cessé de descendre. Il se compare lui-même dans son Evangile à un grain de froment qui tombe [1]; et en effet, il est allé toujours tombant, premièrement du ciel en la terre, de son trône dans une crèche : de là par plusieurs degrés il est tombé [2] jusqu'à l'ignominie du supplice, jusqu'à l'obscurité du tombeau, jusqu'à la profondeur de l'enfer. Mais comme il ne pouvait tomber plus bas, c'était là aussi le terme fatal de ses chutes mystérieuses; et ce cours d'abaissements étant rempli, c'est de là qu'il a commencé de se relever couronné d'honneur et de gloire.

Ce que notre Chef a fait une fois en sa personne sacrée, tous les jours il l'accomplit dans ses membres, et le martyr que nous honorons nous en est un illustre exemple. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, s'étant trouvé engagé pour les intérêts de l'Eglise dans de longs et fâcheux démêlés avec un grand roi, avec Henri II, roi d'Angleterre, on l'a vu tomber peu à peu de la faveur à la disgrâce, de la disgrâce au bannissement, du bannissement à une espèce de proscription, et enfin à une mort violente. Mais la Providence divine ayant lâché la main jusqu'à ce terme, a fait commencer de là son élévation. Elle a honoré de miracles le tombeau de cet illustre martyr; elle a mené à ses cen-

[1] *Joan.*, XII, 24. — [2] *Var.* : Descendu.

ûres un roi pénitent; elle a conservé les droits de l'Eglise par le sang de ce saint évêque, persécuté injustement pour sa cause et tirant sa gloire de ses souffrances. Elle m'a donné lieu de dire de lui ce que l'*Ecclésiastique* a dit d'Elisée, « que sa mort a opéré des miracles : » *In morte mirabilia operatus est.* Mais afin de vous découvrir toutes ces merveilles, demandons l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

C'est une loi établie, que l'Eglise ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants, et que pour affermir ses droits, il faut qu'elle répande du sang. Son Epoux l'a rachetée par le sang qu'il a versé pour elle, et il veut qu'elle achète par un prix semblable les grâces qu'il lui accorde. C'est par le sang des martyrs qu'elle a étendu ses conquêtes bien au delà de l'empire romain; son sang lui a procuré, et la paix dont elle a joui sous les empereurs chrétiens, et la victoire qu'elle a remportée sur les empereurs infidèles. Il paraît donc qu'elle devait du sang à l'affermissement de son autorité, comme elle en avait donné à l'établissement de sa doctrine; et ainsi la discipline, aussi bien que la foi de l'Eglise, a dû avoir des martyrs.

C'est pour cette cause, Messieurs, que votre glorieux patron a donné sa vie. Nous avons honoré ces derniers jours le premier martyr de la foi : aujourd'hui nous célébrons le triomphe du premier martyr de la discipline ; et afin que tout le monde comprenne combien ce martyre a été semblable à ceux que nous ont fait voir les anciennes persécutions, je m'attacherai à vous montrer que la mort de notre saint archevêque a opéré les mêmes merveilles dans la cause de la discipline, que celle des autres martyrs a autrefois opérées lorsqu'il s'agissait de la croyance.

En effet pour ne pas vous laisser longtemps en suspens, comme les martyrs qui ont combattu pour la foi, ont affermi [1] par le témoignage de leur sang cette foi que les tyrans voulaient abolir, calmé par leur patience la haine publique qu'on voulait exciter contre eux en les traitant comme des scélérats, confirmé par leur constance invincible les fidèles qu'on avait dessein d'effrayer par le terrible spectacle de tant de supplices ; en sorte que profitant des persécutions, ils les ont fait servir contre leur nature à l'établissement de leur foi, à la conversion de leurs ennemis, à l'instruction et à l'affermissement de leurs frères : ainsi vous verrez bientôt, chrétiens, que des effets tout semblables ont suivi la mort du grand archevêque de Cantorbéry; et la suite de cet entretien vous fera paraître que le sang de ce nouveau martyr de la discipline a affermi l'autorité ecclésiastique qui était violemment opprimée, que sa mort a converti les cœurs indociles des ennemis de la discipline de l'Eglise [1], enfin qu'elle a échauffé le zèle de ceux qui sont préposés pour en être les défenseurs. Voilà ce que j'ai dessein de vous faire entendre dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour bien entendre le sujet des fameux combats du grand saint Thomas de Cantorbéry pour l'honneur de l'Eglise et du sacerdoce, il faut considérer avant toutes choses quelques vérités importantes qui regardent l'état de l'Eglise : ce qu'elle est, ce qui lui est dû et ce qu'elle doit; quels droits elle a sur la terre, et quels moyens lui sont donnés pour s'y maintenir. Je sais que cette matière est fort étendue et pleine de questions épineuses : mais comme la décision de ces doutes dépend d'un ou deux principes, j'espère qu'en laissant un grand embarras de difficultés fort enveloppées, je pourrai vous dire en peu de paroles ce qui est essentiel et fondamental, et absolument nécessaire, pour connaître l'état de la cause pour laquelle saint Thomas a donné sa vie. J'avance donc deux vérités qui expliquent parfaitement, si je ne me trompe, l'état de l'Eglise sur la terre. Je dis qu'elle y est comme une étrangère, et qu'elle y est toutefois revêtue d'un caractère royal par la souveraineté toute divine et toute spirituelle qu'elle y exerce. Ces deux vérités éclaircies nous donneront par ordre la résolution des difficultés que j'ai proposées.

Et premièrement l'Eglise est dans le monde comme une étrangère : cette qualité fait sa gloire. Elle montre sa dignité et son origine céleste, lorsqu'elle dédaigne d'habiter la terre : elle ne s'y arrête donc pas, mais elle y passe; elle ne s'y habitue pas, mais elle y voyage. Ce qu'elle appréhende le plus, c'est que ses enfants s'y naturalisent, et qu'ils ne fassent leur principal établissement où ils ne doivent avoir qu'un lieu de passage. Mais nous comprendrons plus facilement cette qualité d'étrangère, si nous faisons en un mot la comparaison de l'Eglise de Jésus-Christ avec la Synagogue ancienne.

Il n'y a personne qui n'ait remarqué que les Livres sacrés de Moïse, outre les préceptes de religion, sont pleins de lois politiques et qui regardent le gouvernement d'un Etat. Ce sage lé-

[1] *Var.* : Comme ceux que j'ai nommés les derniers ont appuyé.

[1] Des persécuteurs de l'Eglise.

gislateur ordonne du commerce et de la police, des successions, et des héritages de la justice et de la guerre, et enfin de toutes les choses qui peuvent maintenir un empire. Mais le Prince du nouveau peuple, le Législateur de l'Eglise a pris une conduite opposée. Il laisse faire aux princes du monde l'établissement des lois politiques; et toutes celles qu'il nous donne et qui sont écrites dans son Evangile, ne regardent que la vie future. D'où vient cette différence entre l'ancien et le nouveau peuple, si ce n'est que la Synagogue devant avoir sa demeure et faire son séjour sur la terre, il fallait lui donner des lois pour y établir son gouvernement : au lieu que l'Eglise de Jésus-Christ voyageant comme une étrangère parmi tous les peuples du monde, elle n'a point de lois particulières touchant la société politique ; et il suffit de lui dire généralement ce qu'on dit aux étrangers et aux voyageurs, qu'en ce qui regarde le gouvernement, elle suive les lois du pays où elle fera son pèlerinage, et qu'elle en révère les princes et les magistrats : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* [1] ? C'est le seul commandement politique que le Nouveau Testament nous donne.

Cette vérité étant supposée, si vous me demandez, chrétiens, quels sont les droits de l'Eglise [2], qu'attendez-vous que je vous réponde, sinon qu'elle a sans doute de grands avantages et des prétentions glorieuses ; mais que celui dont elle attend tout ayant dit que son royaume n'est pas de ce monde [3], tout le droit qu'elle peut avoir d'elle-même sur la terre, c'est qu'on lui laisse pour ainsi dire passer son chemin et achever son voyage en paix ? Tellement que rien ne lui convient mieux, à elle et à ses enfants, que ces mots de Tertullien : « Toute notre affaire en ce monde, c'est d'en sortir au plus tôt : » *Nihil nostra refert in hoc ævo, nisi de eo quam celeriter excedere* [4].

Mais peut-être que vous penserez que je représente l'Eglise comme une étrangère trop faible, et que je la laisse sans autorité et sans fonction sur la terre, enfin trop nue et trop désarmée au milieu de tant de puissances ennemies de sa doctrine ou jalouses de sa grandeur. Non, mes frères, il n'en est pas ainsi. Elle ne voyage pas sans sujet dans ce monde : elle y est envoyée par un ordre suprême, pour y recueillir les enfants de Dieu et rassembler ses élus dispersés aux quatre vents [5]. Elle a charge de les tirer du monde ; mais il faut qu'elle les vienne chercher dans le monde : et en attendant, chrétiens, qu'elle les présente à Dieu, maintenant qu'elle voyage avec eux et qu'elle les tient sous son aile, n'est-il pas juste qu'elle les gouverne, qu'elle dirige leurs pas incertains et qu'elle conduise leur pèlerinage ? C'est pourquoi elle a sa puissance ; elle a ses lois et sa police spirituelle ; elle a ses ministres et ses magistrats, par lesquels elle exerce, dit Tertullien, « une divine censure contre tous les crimes : ». *Exhortationes, castigationes et censura divina* [1]. Malheur à ceux qui la troublent, ou qui se mêlent dans cette céleste administration, ou qui osent en usurper la moindre partie. C'est une injustice inouïe de vouloir profiter des dépouilles de cette Epouse du Roi des rois, à cause seulement qu'elle est étrangère et qu'elle n'est pas armée [2]. Son Dieu prendra en main sa querelle, et sera un rude vengeur contre ceux qui oseront porter [3] leurs mains sacriléges sur l'arche de son alliance. Mais laissons ces réflexions et avançons dans notre sujet.

Jusqu'ici l'Eglise n'a aucun droit qui relève de la puissance des hommes, elle ne tient rien que de son Epoux. Mais les rois du monde ont fait leur devoir ; et pendant que cette illustre étrangère voyageait dans leurs Etats, ils lui ont accordé de grands priviléges, ils ont signalé leur zèle envers elle par des présents magnifiques. Elle n'est pas ingrate de leurs bienfaits, elle les publie [4] par toute la terre. Mais elle ne craint point de leur dire que parmi leurs plus grandes libéralités, ils reçoivent plus qu'ils ne donnent ; et enfin pour nous expliquer nettement, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les priviléges qu'ils lui accordent. Car pour ne pas raconter ici les avantages spirituels que l'Eglise leur communique, pouvaient-ils refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver ? Ils règnent sur les corps par la force et peut-être sur les cœurs par l'inclination ou par les bienfaits. L'Eglise leur a ouvert une place plus sûre et plus vénérable : elle leur a fait un trône dans les consciences, en présence et sous les yeux de Dieu même : elle a fait un des articles de sa foi de la sûreté de leurs personnes sacrées, et une partie de sa religion de l'obéissance qui leur est due. Elle va étouffer dans le fond des cœurs, non-seulement les premières pensées de rebellion, mais encore les moindres murmures ; et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes

[1] *Rom.*, XIII, 1.
[2] *Var.* : De cette étrangère. — [3] *Joan.*, XVIII, 36. — [4] *Apolog.*, n. 41.
[5] *Var.* : Par tout l'univers.

[1] *Apolog.*, n. 39.
[2] *Var.* : A cause quelle n'a pas d'armes ni d'exécution contre les lâches et téméraires usurpateurs. — [3] Etendre. — [4] Elle s'en glorifie.

elle a enseigné constamment, et par sa doctrine et par ses exemples, qu'il en faut tout souffrir jusqu'à l'injustice, par laquelle s'exerce secrètement la justice même de Dieu. Après des services si importants [1], si on lui accorde des priviléges, n'est-ce pas une récompense qui lui est bien due? Et les possédant à ce titre, peut-on concevoir le dessein de les lui ravir sans une extrême injustice ?

Cependant Henri second, roi d'Angleterre, se déclare l'ennemi de l'Eglise. Il l'attaque au spirituel et au temporel, en ce qu'elle tient de Dieu et en ce qu'elle tient des hommes : il usurpe ouvertement sa puissance. Il met la main dans son trésor, qui enferme la subsistance des pauvres. Il flétrit l'honneur de ses ministres par l'abrogation de leurs priviléges, et opprime leur liberté par des lois qui lui sont contraires. Prince téméraire et mal avisé, que ne peut-il découvrir de loin les renversements étranges que fera un jour dans son Etat le mépris de l'autorité ecclésiastique, et les excès inouïs où les peuples seront emportés, quand ils auront secoué ce joug nécessaire [2]? Mais rien ne peut arrêter ses emportements [3]. Les mauvais conseils ont prévalu, et c'est en vain que l'on s'y oppose : il a tout fait fléchir à sa volonté, et il n'y a plus que le saint archevêque de Cantorbéry qu'il n'a pu encore ni corrompre par ses caresses, ni abattre par ses menaces.

A la vérité il met sa constance à des épreuves bien dures. Qu'on le dépouille, qu'on le déshonore, qu'on le bannisse, il s'en réjouit : mais pourquoi ruiner les siens? C'est ce qui lui perce le cœur. Il n'y a rien de plus insensible, ni de plus sensible tout à la fois que la charité véritable. Insensible à ses propres maux, et en cela directement contraire à l'amour-propre, elle a une extrême sensibilité pour les maux des autres. Aussi le grand apôtre très-peu touché de tout ce qui le regardait, disait aux fidèles : « J'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve : je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans l'abondance ; j'ai été instruit en toutes choses et en toutes rencontres à être bien traité et à souffrir la faim, à être dans l'abondance et à être dans l'indigence : » *Scio et humiliari, scio et abundare; ubique et in omnibus institutus sum, et satiari, et esurire, et abundare et penuriam pati* [4]. Et cependant cet homme tout céleste, si indifférent, si dur pour lui-même, ressent le contre-coup de tous les maux, de toutes les peines que peut souffrir le moindre des fidèles. « Qui est faible, s'écrie-t-il, sans que je le sois avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor ? Quis scandalizatur, et ego non uror* [1]? Sa tendresse pour ses frères est si grande qu'il ne peut les voir dans les larmes et dans l'affliction, qu'il n'en soit pénétré d'une vive douleur : « Que faites-vous de pleurer ainsi et de me briser le cœur ? » *Quid facitis flentes et affligentes* [2] *cor meum* ? C'est en vain que vous me fendez le cœur par vos larmes : « car pour moi je suis tout prêt de souffrir non-seulement les chaînes, mais la mort même pour le nom du Seigneur Jésus : » *Ego enim non solum alligari, sed et mori paratus sum* [3]. Ce cœur de diamant, qui semble défier le ciel, et la terre, et l'enfer de l'émouvoir, peut souffrir la mort et les plus dures extrémités; il ne peut souffrir les larmes de ses frères. Combien a dû être touché saint Thomas de voir les siens affligés et persécutés à son occasion ! Il se souvient de Jésus, qui n'est pas plutôt né qu'il attire des persécutions à ses parents, qui sont contraints de quitter leur maison pour l'amour de lui. Il a reçu sa loi d'en haut, et ne peut rien faire pour les siens, sinon de leur souhaiter qu'ayant part aux persécutions ils aient part à la grâce.

Le prophète Zacharie semble avoir voulu nous représenter l'immuable et éternelle concorde qui doit être entre l'empire et le sacerdoce. « Celui-là, dit-il parlant du prince, sera revêtu de gloire, il sera assis et dominera sur son trône; et le pontife sera aussi sur son trône et il y aura un conseil de paix entre ces deux : » *Ipse portabit gloriam, et sedebit, et dominabitur super solio suo ; et erit sacerdos super solio suo, et consilium pacis erit inter illos duos* [4]. Vous voyez que la gloire, et l'éclat, et l'autorité dominante sont dans le trône royal. Mais quoique le Fils de Dieu ait enseigné à ses ministres qu'ils ne doivent pas dominer à la manière du monde, le sacerdoce néanmoins ne laisse pas d'avoir son trône. Car le prophète en établit deux : il reconnaît deux puissances qui sont, comme vous voyez, plutôt unies que subordonnées : *Consilium pacis inter illos* [5]; et le genre humain se repose à l'ombre [6] de cette concorde.

Saint Thomas a souvent représenté au roi d'Angleterre par des lettres pleines d'une force, d'une douceur et d'une modestie apostolique, que ces puissance doivent concourir et se prêter la main mutuellement, et non se regarder avec jalousie, puisqu'elles ont des fins si diverses

[1] *Var.* : Si considérables. — [2] Salutaire. — [3] Ralentir sa fureur aveugle. — [4] *Philipp.*, IV, 12.

[1] II *Cor.*, XI, 29. — [2] Selon le Grec : *Comminuentes, conterentes* — [3] *Act.*, XXI, 13. — [4] *Zachar.*, VI, 13. — [5] *Matth.*, XX, 25. 26. — [6] *Var.* : A l'abri.

qu'elles ne peuvent se choquer sans quitter leur route et sortir de leurs limites. Il soutient ces charitables avertissements avec toute l'autorité que pouvait donner non-seulement la sainteté de son caractère, mais la sainteté de sa vie, qui était l'exemple et l'admiration de tout l'univers.

Notre France l'avait connue, puisque lorsqu'il fut exilé, elle lui avait ouvert les bras; et le roi Louis VII témoin oculaire des vertus apostoliques de ce grand homme, a toujours constamment favorisé, et sa personne et la cause qu'il défendait, par toutes sortes de bons offices. Rendons ici témoignage à l'incomparable piété de nos monarques très-chrétiens. Comme ils ont vu que Jésus-Christ ne règne pas si son Eglise n'est autorisée, leur propre autorité ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Eglise. Cette puissance royale, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a jamais jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans les affaires spirituelles [1]; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser, lorsque écrivant aux évêques, il les assure de sa protection [2] dans les fonctions de leur ministère, afin, dit ce grand roi, que notre puissance royale servant, comme il est convenable, à ce que demande votre autorité, vous puissiez exécuter vos décrets : *Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra auctoritas exposcit, famulante ut decet potestate nostra, perficere valeatis* [3].

Telles sont les maximes saintes et durables de la monarchie très-chrétienne, et plût à Dieu que le roi d'Angleterre eût suivi les sentiments et imité les exemples de ses augustes voisins ? Saint Thomas ne se verrait pas réduit à la dure nécessité de s'opposer à son prince. Mais comme ce monarque se rend inflexible, l'Eglise opprimée est contrainte de recourir aux derniers efforts [4]. Vous attendez peut-être des foudres et des anathèmes. Mais quoique Henri les eût mérités, Thomas, aussi modéré que vigoureux ne fulmine pas aisément contre une tête royale. Voici ces derniers efforts dont je veux parler : le saint archevêque offre à Dieu sa vie; et sachant que l'Eglise n'est jamais plus forte que lorsqu'elle parle par la voix du sang, il revient d'un long exil avec un esprit de martyr, préparé aux violences d'un roi implacable et de toute sa Cour irritée.

Saint Ambroise a remarqué [5] dès son temps que les hommes apostoliques, qui entreprennent d'un grand courage les œuvres de piété et la censure des vices, sont assez souvent traversés par [1] des raisons politiques. Car comme les pécheurs ne peuvent souffrir ceux qui viennent les troubler dans leur faux repos [2], et comme le monde n'a rien tant à cœur que de voir l'Eglise sans force et la piété sans défense, il se plaît de lui opposer ce qu'il a de plus redoutable, c'est-à-dire le nom de *César* et les intérêts de l'Etat. Ainsi quand Néhémias relevait les tours abattues et les murailles désolées de Jérusalem, les ministres du roi de Perse publiaient partout qu'il méditait un dessein de rébellion [3]; et comme le moindre soupçon d'infidélité attire des difficultés infinies, ils tâchaient de ralentir l'ardeur de son zèle par cette vaine terreur. Quoique le saint archevêque n'élevât ni des tours ni des forteresses, et qu'il songeât seulement à réparer les ruines d'une Jérusalem spirituelle, toutefois il fut exposé aux mêmes reproches. Henri déjà prévenu et irrité [4] par les faux rapports, témoigna avec une aigreur extrême que la vie de ce prélat lui était à charge. Que de mains furent armées contre lui par cette parole!

Chrétiens, soyez attentifs: s'il y eut jamais un martyre qui ressembla parfaitement à un sacrifice, c'est celui que je dois vous représenter. Voyez les préparatifs : l'évêque est à l'église avec son clergé, et ils sont déjà revêtus. Il ne faut pas chercher bien loin la victime : le saint pontife est préparé, et c'est la victime que Dieu a choisie. Ainsi tout est prêt pour le sacrifice, et je vois entrer dans l'église ceux qui doivent donner le coup [5]. Le saint homme va au-devant d'eux à l'imitation de Jésus-Christ ; et pour imiter en tout ce divin modèle, il défend à son clergé toute résistance, et se contente de demander sûreté pour les siens. « Si c'est moi que vous cherchez, laissez, dit Jésus, retirer ceux-ci [6]. » Ces choses étant accomplies et l'heure du sacrifice étant arrivée, voyez comme saint Thomas en commence la cérémonie. Victime et pontife tout ensemble, il présente sa tête et fait sa prière. Voici les vœux solennels et les paroles mystiques de ce sacrifice : *Et ego pro Deo mori paratus sum, et pro assertione justitiæ, et pro Ecclesiæ libertate, dummodo effusione sanguinis mei pacem et libertatem consequatur* : « Je suis prêt à mourir, dit-il, pour la cause de Dieu et de son Eglise; et toute la grâce que je demande, c'est que mon sang lui rende la paix et la liberté qu'on lui veut ravir. » Il se prosterne devant Dieu ; et comme dans le sacrifice

[1] Ecclésiastiques. — [2] De son appui. — [3] Ludovic. Pius, *Capitul.*, an. 828, cap. IV.
[4] *Var.* : Remèdes. — [5] Serm. *contra Auxent.*, n. 30.

[1] Sont troublés ordinairement. — [2] Dans leurs fausses joies. — [3] II *Esdr.*, VI, 6, 7.
[4] *Var.* : Prévenu et aigri. — [5] Et voici les meurtriers qui entrent. — [6] *Joan.*, XVIII, 8.

solennel nous appelons les Saints pour être nos intercesseurs, il n'omet pas une partie si considérable de cette cérémonie sacrée : il appelle les saints martyrs et la sainte Vierge au secours de l'Eglise opprimée ; il ne parle que de l'Eglise ; il n'a que l'Eglise dans le cœur et dans la bouche ; et abattu par le coup, sa langue froide et inanimée semble encore nommer l'Eglise.

Mais voici un nouveau spectacle. Après qu'on a dépouillé le saint martyr, on découvre un autre martyre non moins admirable, qui est le martyre de sa pénitence, un cilice affreux tout plein de vermine. Ah ! ne méprisons point cette peinture, et ne craignons point de remuer ces ordures si précieuses. Ce cilice lui perce la peau, et il est si attaché à sa peau, qu'il semble qu'il soit une autre peau autour de son corps [1]. On voit que ce Saint a été martyr durant tout le cours de sa vie ; et on ne s'étonne plus de ce qu'il est mort avec tant de force, mais de ce qu'il a pu vivre au milieu de telles souffrances [2]. O digne défenseur de l'Eglise ! Voilà les hommes qui méritent de parler pour elle, et de combattre pour ses intérêts : aussi sa victoire est-elle assurée. Les lois qui l'oppriment vont être abolies ; et ce que le saint archevêque n'a pas pu obtenir vivant, il l'accomplira par sa mort.

Le Ciel se déclare manifestement. Pendant que les politiques raffinent et raisonnent à leur mode, Dieu parle par des miracles si visibles et si fréquents, que les rois mêmes et les plus grands rois ; oui, mes Frères, nos rois très-chrétiens passent les mers pour aller honorer ses saintes reliques. Louis le Jeune va en personne lui demander la guérison de son fils aîné, attaqué d'une maladie mortelle. Nous devons Philippe-Auguste au grand saint Thomas, nous lui devons saint Louis, nous lui devons tous nos rois et toute la famille royale qu'il a sauvée dans sa tige. Voyez, mes Frères, quels défenseurs trouve l'Église dans sa faiblesse, et combien elle a raison de dire avec l'Apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum* [3]. Ce sont ces bienheureuses faiblesses qui lui donnent cet invincible secours, et qui arment en sa faveur les plus valeureux soldats et les plus puissants conquérants du monde, je veux dire les saints martyrs. Quiconque ne ménage pas [4] l'autorité de l'Eglise, qu'il craigne ce sang précieux des martyrs, qui la consacre et qui la protége. Pour avoir violé ses droits, Henri est mal assuré dans son trône ; sa couronne est ébranlée sur sa tête, son sceptre ne tient pas dans ses mains. Dieu permet que tous ses voisins se liguent, que tous ses sujets se révoltent et oublient leur devoir, que son propre fils oublie sa naissance et se mette à la tête des ses ennemis. Déjà la vengeance du Ciel commence à le presser de toutes parts ; mais c'est une vengeance miséricordieuse, qui ne l'abat que pour rendre humble, et pour faire d'un roi pécheur un roi pénitent : c'est la seconde merveille qu'a opérée la mort du saint archevêque. *In morte mirabilia operatus est.*

SECOND POINT.

Dans ce démêlé célèbre où les intérêts de l'Eglise ont engagé saint Thomas contre un grand monarque, je me sens obligé de vous avertir qu'il ne lui a pas résisté en rebelle et dans un esprit de faction : il a joint la fermeté avec le respect. S'il a toujours songé qu'il était évêque, il n'a jamais oublié qu'il était sujet; et la charité pastorale animait de telle sorte toute sa conduite, qu'il ne s'est opposé au pécheur que dans le dessein de sauver le roi.

Il ne doit pas être nouveau aux chrétiens d'avoir à se défendre des grands [1] de la terre, et c'est une des premières leçons que Jésus-Christ a données à ses saints apôtres. Mais encore que cette instruction nous prépare principalement contre les rois infidèles, plusieurs exemples illustres, et entre autres celui du grand saint Thomas, nous font voir assez clairement que l'Eglise a souvent besoin de rappeler toute sa vigueur au milieu de sa paix et de son triomphe. Combien ces occasions sont fortes et dangereuses, vous le comprendrez aisément, si vous me permettez, chrétiens, de vous représenter comme en deux tableaux les deux temps et les deux états du Christianisme : l'Empire ennemi de l'Eglise, et l'Empire réconcilié avec l'Eglise.

Durant le temps de l'inimitié, il y avait entre l'un et l'autre une entière séparation. L'Eglise n'avait que le ciel, et l'Empire n'avait que la terre : les charges, les dignités, les magistratures, c'est ce qui selon le langage de l'Eglise s'appelait le siècle auquel elle obligeait ses enfants de renoncer. C'était une espèce de désertion que d'aspirer aux honneurs du monde, et les sages ne pensaient pas qu'un chrétien de la bonne marque pût devenir magistrat. Quand cela fut permis à certaines conditions au premier concile d'Arles dans les premières années du grand Constantin, les termes mêmes de la permission marquaient toujours quelque répugnance : *Ad præsidatum*

[1] *Var.* : Et il semble qu'il couvre une seconde peau, ou plutôt il est comme une seconde peau sur son corps. — [2] Avec une telle patience. [3] — II *Cor.*, XII, 10. — [4] Ne révère pas.

[1] *Var.*, A combattre les grands.

prosilire[1], par un mot qui voulait dire qu'on s'égarait hors des bornes, qu'on s'échappait, qu'on sortait des lignes. Ce n'est pas que les fidèles ne sussent que les puissances de l'Etat étaient légitimes, puisque même saint Paul leur avait appris qu'elles étaient ordonnées de Dieu [2]. Mais dans cette première ferveur l'Eglise respirait tellement le Ciel, qu'elle ne voulait rien voir dans les siens qui ne fût céleste; et elle était encore tellement remplie de la simplicité presque rustique de ses saints et divins pêcheurs, qu'elle ne pouvait accoutumer ses yeux à la pompe et aux grandeurs de la terre.

Il faut vous dire, Messieurs, l'opinion qu'on avait en ce temps-là des empereurs sur le sujet de la religion. On ne considérait pas seulement qu'ils étaient ennemis de l'Eglise, mais Tertullien a bien osé dire qu'ils n'étaient pas capables d'y être reçus; vous allez être étonnés de la liberté de cette parole: « Les Césars, dit-il, seraient chrétiens, si le siècle qui nous persécute se pouvait passer des Césars, ou s'ils pouvaient être Césars et chrétiens tout ensemble: » *Cæsares credidissent super Christo, si aut Cæsares non essent sæculo necessarii, aut si et christiani potuissent esse et Cæsares*[3]. Voilà, direz-vous, de ces excès de Tertullien. Eh quoi donc! n'avons-nous pas vu les Césars obéir enfin à l'Evangile, et abaisser leur majesté au pied de la croix? Il est vrai, mais il faut savoir distinguer les temps. Durant les temps des combats qui devaient engendrer les martyrs, les Césars étaient nécessaires au siècle, le parti contraire à l'Eglise les devait avoir à sa tête; et Tertullien a raison de dire que le nom d'*Empereur* et de *César*, qui selon les occultes dispositions de la Providence était un nom de majesté, était incompatible avec le nom de *Chrétien*, qui devait être alors un nom d'opprobre. Les fidèles de ces temps-là regardant les empereurs de la sorte, n'avaient garde de corrompre leur simplicité à la Cour: il ne fallait pas craindre que les faveurs des empereurs fussent capables de les tenter[4]; et leurs mains, qu'ils voyaient trempées et encore toutes dégouttantes du sang des martyrs, leur rendaient leurs offres et leurs présents non-seulement suspects, mais odieux. Pour ce qui regardait leurs menaces, il fallait à la vérité beaucoup de vigueur pour n'en être pas ému; mais ils avaient du moins cet avantage, qu'une guerre si déclarée les déterminait à la résistance, et qu'il n'y avait pas à délibérer si on s'opposerait [5] à une puissance qu'on voyait si ouvertement armée contre l'Evangile.

[1] *Concil. Arelat.* I, can. VII. — [2] *Rom.*, XIII, 1. — [3] *Apolog.*, n. 21. — [4] *Var.*: Toucher. — [5] Si on céderait.

Mais après la paix de l'Eglise, après que l'Empire s'est uni avec elle, les choses peu à peu ont été changées. Comme le monde a paru ami, les fidèles n'ont plus refusé ses présents. Ces chrétiens sauvages et durs, qui ne pouvaient s'apprivoiser avec la Cour, ont commencé à la trouver belle; et la voyant devenue chrétienne, ils ont appris à en briguer les faveurs. Ainsi les douceurs de la paix ont amolli ces courages mâles que l'exercice de la guerre rendait invincibles; l'ambition, la flatterie, l'amour des grandeurs se coulant insensiblement dans l'Eglise, ont énervé peu à peu cette vigueur ancienne, même dans l'ordre ecclésiastique qui en était le plus ferme appui; et comme dit saint Grégoire [1], on a cherché l'honneur du siècle dans une puissance que Dieu avait établie pour l'anéantir.

Dans cet état du christianisme, s'il arrive qu'un roi chrétien, comme Henri d'Angleterre, entreprenne contre l'Eglise, ne faudra-t-il pas pour lui résister une résolution extraordinaire? Combien a désiré notre saint prélat, puisqu'il plaisait à Dieu qu'il souffrît persécution pour la justice, que Dieu lui envoyât un Néron ou quelque monstre semblable pour persécuteur? Il n'eût pas eu à combattre tant de fortes considérations qui le retenaient contre un roi enfant de l'Eglise, son maître, son bienfaiteur, dont il avait été le premier ministre. De plus, un ennemi déclaré, à qui le prétexte du nom chrétien n'aurait pas donné le moyen de tromper les évêques par de belles apparences, aurait-il pu détacher [2] tous ses frères les évêques pour le laisser seul et abandonné dans la défense de la bonne cause? Voici donc un nouvelle espèce de persécution, qui s'élève contre saint Thomas; persécution formidable, à qui la puissance royale donne de la force, à qui la profession du christianisme [3] donne le moyen d'employer la ruse. N'est-ce pas en de pareilles rencontres que la justice a besoin d'être soutenue avec toute la vigueur [4] ecclésiastique? D'autant plus qu'il ne suffit pas de résister seulement à ce roi superbe, mais il faut encore tâcher de l'abattre, mais de l'abattre pour son salut par l'humilité de la pénitence.

Notre saint évêque n'ignore pas qu'il n'est rien de plus utile aux pécheurs que de trouver des obstacles à leurs desseins criminels [5]. Il ne cède donc pas à l'iniquité sous prétexte qu'elle est armée et soutenue d'une main royale: au contraire lui voyant prendre son cours d'un lieu

[1] *Pastor.*, part. I, cap. VIII
[2] *Var*: Gagner. — [3] Le nom de chrétien. — [4] La fermeté. — [5] A leurs mauvais desseins.

éminent d'où elle peut se répandre avec plus de force, il se croit plus obligé de s'élever contre, comme une digue que l'on élève à mesure que l'on voit les ondes enflées. Ainsi le désir de sauver le roi l'oblige à lui résister de toute sa force. Mais que dis-je, de toute sa force ? Est-il donc permis à un sujet d'avoir de la force contre son prince ; et pensant en faire un généreux, n'en ferons-nous point un rebelle ? Non, mes Frères, ne craignez rien, ni de la conduite de saint Thomas, ni de la simplicité de mes expressions. Selon le langage ecclésiastique, la force a une autre signification que dans le langage du monde. La force selon le monde s'étend jusqu'à entreprendre ; la force selon l'Eglise ne va pas plus loin que de tout souffrir : voilà les bornes qui lui sont prescrites. Ecoutez l'apôtre saint Paul : *Nondum usque ad sanguinem restitistis*[1] ; comme s'il disait : Vous n'avez pas tenu jusqu'au bout, parce que vous ne vous êtes pas défendus jusqu'au sang. Il ne dit pas jusqu'à attaquer, jusqu'à verser le sang de vos ennemis, mais jusqu'à répandre le vôtre.

Au reste saint Thomas n'abuse pas de ces maximes vigoureuses. Il ne prend pas par fierté ces armes apostoliques , pour se faire valoir dans le monde : il s'en sert comme d'un bouclier nécessaire dans l'extrême besoin de l'Eglise. La force du saint évêque ne dépend donc pas du concours de ses amis , ni d'une intrigue finement menée. Il ne sait point étaler au monde sa patience pour rendre son persécuteur plus odieux, ni faire jouer de secrets ressorts pour soulever les esprits. Il n'a pour lui que les prières des pauvres , les gémissements des veuves et des orphelins. Voilà, disait saint Ambroise[2], les défenseurs des évêques ; voilà leurs gardes, voilà leur armée. Il est fort , parce qu'il a un esprit également incapable et de crainte et de murmure. Il peut dire véritablement à Henri , roi d'Angleterre, ce que disait Tertullien au nom de toute l'Eglise, à un magistrat de l'Empire, grand persécuteur de l'Eglise : *Non te terremus, qui nec timemus* [3]. Apprends à connaître quels nous sommes et vois quel homme c'est qu'un chrétien : « Nous ne pensons pas à te faire peur, et nous sommes incapables [4] de te craindre. » Nous ne sommes ni redoutables ni lâches : nous ne sommes pas redoutables, parce que nous ne savons pas cabaler ; et nous ne sommes pas lâches, parce que nous savons mourir.

C'est ce que semble dire le grand saint Thomas, et c'est par ce sentiment qu'il unit ensemble les devoirs de l'épiscopat avec ceux de la sujétion. *Non te terremus* : voilà le sujet toujours soumis et respectueux ; *qui nec timemus* : voilà l'évêque toujours ferme et inébranlable. *Non te terremus* je ne médite rien [1] contre l'Etat ; *qui nec timemus* : je suis prêt à tout souffrir pour l'Eglise. J'ai donc eu raison de vous dire qu'il résiste de toute sa force ; mais cette force n'est point rebelle, parce que cette force c'est sa patience. Encore n'étale-t-il pas au monde cette patience avec une contenance fière et un air de dédain, pour rendre son persécuteur odieux : au contraire sa modestie est connue de tous , selon le précepte de l'Apôtre [2]. C'est par là qu'il espère convertir le roi : il se propose de l'apaiser, du moins en lassant sa fureur. Il ne désire que de souffrir, afin que sa vengeance épuisée se tourne à de meilleurs sentiments. Quoiqu'il voie que ses biens ravis, sa réputation déchirée, les fatigues d'un long exil, l'injuste [3] persécution de tous les siens, n'aient pu assouvir sa colère, il sait ce que peut le sang d'un martyr, et le sien est tout prêt à couler pour amollir le cœur de son prince. Il n'a pas été trompé dans son espérance : le sang de ce martyr, le sacrifice sanglant de Thomas a produit un autre sacrifice, sacrifice d'humilité et de pénitence ; il a amené à Dieu une autre victime, victime royale et couronnée.

Je vous ai représenté l'appareil du premier sacrifice : que celui-ci est digne encore de vos attentions! Là, un évêque à la tête de son clergé ; et ici, un roi environné de toute sa Cour : là, un évêque nous a paru revêtu de ses ornements ; ici, nous voyons un roi humblement dépouillé des siens : là, vous avez vu des épées tirées, qui sont les armes de la cruauté ; ici, une discipline et une haire, qui sont les instruments de la pénitence. Dans le premier sacrifice, si vous avez eu de l'admiration pour le courage, vous avez eu de l'horreur pour le sacrilége : ici, tout est plein de consolation. La victime est frappée ; mais c'est la contrition qui perce son cœur : la victime est abattue ; mais c'est la l'humilité qui la renverse. Le sang qui est répandu, ce sont les larmes de la pénitence : *Quidam sanguis animæ*[4], l'autel du sacrifice c'est le tombeau même du saint martyr. Le roi se prosterne devant ce tombeau , il fait une humble réparation aux cendres du grand saint Thomas, il honore ces cendres, il baise ces cendres, il arrose ces cendres de larmes, il mêle ses larmes au sang du martyr, il sanctifie ces larmes par la société de ce sang ; et ce sang qui criait vengeance , apaisé par ces larmes d'un roi

[1] *Hebr.*, XII, 4. — [2] Serm *contra Auxent.*, n. 33. — [3] *Ad Scapul.*, n. 4.
[4] *Var.* : Nous gardons bien.

[1] *Philipp.*, IV, 5.
[2] Je n'entreprends rien. — [3] La cruelle.
[4] S. August., serm. CCCLI, n. 7.

pénitent, demande protection pour sa couronne. Il affermit son trône ébranlé ; il relève le courage de ses serviteurs ; il met le roi d'Ecosse, son plus grand ennemi, entre ses mains ; il fait rentrer son fils dans son devoir qu'il avait oublié; enfin en un même jour il rend la concorde à sa maison, la tranquillité à son Etat et le repos à sa conscience. Voilà ce qu'a fait la mort de Thomas; voilà la seconde merveille qu'elle a opérée , la conversion des persécuteurs : la dernière dépend en partie de nous; c'est, mes Frères, que notre zèle pour la sainte Eglise soit autant échauffé comme il est instruit par l'exemple de ce grand homme.

TROISIÈME POINT.

A la mort de Thomas, le clergé d'Angleterre commença à reprendre cœur : le sang de ce martyr ranima et réunit tous les esprits, pour soutenir par un saint concours les intérêts de l'Eglise. Apprenons aussi à l'aimer et à être jaloux de sa gloire. Mais, Messieurs, ce n'est pas assez que nous apprenions du grand saint Thomas à conserver soigneusement son autorité et ses droits : il faut qu'il nous montre à en bien user chacun selon le degré où Dieu l'a établi dans le ministère ; et vous ne pouvez ignorer quel doit être ce bon usage que je vous demande, si vous écoutez un peu la voie de ce sang. Car considérons seulement pour quelle cause il est répandu, et d'où vient que toute l'Eglise célèbre avec tant de dévotion le martyre de saint Thomas. C'est qu'on voulait lui ravir [1] ses priviléges, usurper sa puissance, envahir ses biens ; et ce grand archevêque y a résisté.

Mais si l'on ne se sert de ces priviléges que pour s'élever orgueilleusement au-dessus des autres, si l'on n'use de cette puissance que pour faire les grands dans le siècle ; si l'on n'emploie ces richesses que pour contenter de mauvais désirs ou pour se faire considérer par une pompe mondaine : est-ce là de quoi faire un martyr ? Etait-ce là un digne sujet pour donner du sang et pour troubler tout un grand royaume? N'est-ce pas pour faire dire aux politiques impies que saint Thomas a été le martyr de l'avarice ou de l'ambition du clergé ; et que nous consacrons sa mémoire, parce qu'il nous a soutenus dans des intérêts temporels?

Voilà, direz-vous, un discours d'impie ; voilà un raisonnement digne d'un hérétique ou d'un libertin. Je le confesse, Messieurs ; mais répondons à cet hérétique, fermons la bouche à ce libertin, justifions le martyre du grand saint Thomas de Cantorbéry : il ne sera pas difficile. Nous dirons que si le clergé a des priviléges, c'est afin que la religion soit honorée ; que s'il possède des biens, c'est pour l'exercice des saints ministères, pour la décoration des autels, et pour la subsistance des pauvres; que s'il a de l'autorité c'est afin qu'elle serve de frein à la licence, de barrière à l'iniquité, d'appui à la discipline. Nous ajouterons qu'il est peut-être à propos que le clergé ait quelque force même dans le siècle, quelque éclat même temporel quoique modéré, afin de combattre le monde par ses propres armes, pour attirer ou réprimer les âmes infirmes par les choses qui ont coutume de les frapper [1]. Cet éclat, ces secours, ces soutiens externes de l'Eglise, empêchent peut-être le monde de l'attaquer pour ainsi dire dans ses propres biens, dans cette divine puissance, dans le cœur même de la religion ; et ce sont si vous voulez comme les dehors de cette sainte Sion, de cette belle forteresse de David, qu'il ne faut point laisser prendre ni abandonner, et moins encore livrer à ses ennemis. D'ailleurs comme le monde gagne insensiblement, quand saint Thomas n'aurait fait qu'arrêter un peu son progrès, le dessein en est toujours glorieux. Voilà une défense invincible, et sans doute on ne pouvait pas répandre son sang pour une cause plus juste.

Mais si le monde nous presse encore, s'il convainc un si grand nombre d'ecclésiastiques de faire servir ces droits à l'orgueil, cette puissance à la tyrannie, ces richesses à la vanité ou à l'avarice ; si cette apologie et notre défense n'est que dans notre bouche et dans nos discours, et non dans nos mœurs et dans notre vie : ne dira-t-on pas qu'à la vérité notre origine était sainte, mais que nous nous sommes démentis nous-mêmes ; que nous avons tourné en mondanité la simplicité de nos pères, et que nous couvrons du prétexte de la religion nos passions particulières ? N'est-ce pas déshonorer le sang du grand saint Thomas, faire servir son martyre à nos intérêts, et exposer aux dérisions injustes [2] de nos ennemis la cause si juste et si glorieuse pour laquelle il a immolé sa vie?

Fasse donc ce divin Sauveur, qui a établi le clergé pour être la lumière du monde, que tous ceux qui sont appelés aux honneurs ecclésiastiques, en quelque degré du saint ministère qu'ils aient été établis [3] emploient si utilement leur autorité, qu'on loue à jamais le grand saint Thomas de l'avoir si bien défendue ; qu'ils dispensent si saintement, si chastement les biens de l'Eglise, que l'on voie par expérience la raison qu'il y avait de les conserver par un sang si pur

[1] *Var. :* Oter.

[1] *Var. :* Toucher. — [2] Criminelles. — [3] Quelque partie du saint ministère qui leur ait été confiée.

et si précieux. Qu'ils maintiennent la dignité de l'ordre sacré par le mépris des grandeurs du monde, et non pour la recherche de ses honneurs; par l'exemple de leur modestie plutôt que par les marques de la vanité, par la mortification et la pénitence plutôt que par l'abondance et la délicatesse des enfants du siècle : que leur vie soit l'édification des peuples, leur parole l'instruction des simples, leur doctrine la lumière des dévoyés, leur vigueur et leur fermeté la confusion des pécheurs; leur charité l'asile des pauvres, leur puissance le soutien des faibles, leur maison la retraite des affligés, leur vigilance le salut de tous. Ainsi nous réveillerons dans l'esprit de tous les fidèles cette ancienne vénération pour le sacerdoce; nous irons tous ensemble, nous et les peuples que nous enseignons, recevoir avec saint Thomas la couronne d'immortalité qui nous est promise. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE

Aucune indication ne nous met sur la trace du lieu, de la circonstance ni de l'année auxquels on puisse sûrement rapporter ce discours. Une note de Bossuet nous permet cependant d'affirmer qu'il est postérieur au célèbre *sermon sur le nom de Jésus*, prêché à Dijon, devant le grand Condé, le 1er janvier 1668. Bossuet, dans le premier point du Panégyrique, renvoie à ce sermon. M. Lachat, exact à préciser l'époque du *sermon*, grâce aux indications de M. Floquet, a évidemment oublié d'en faire la remarque. Faute de l'avoir faite, il tombe dans une contradiction manifeste en disant notre panégyrique *prêché vers* 1664. *Le style et les dimensions de ce discours* ne pouvaient d'ailleurs être une preuve suffisante : ce style et ces dimensions ne sont pas plus de 1664, que de bien d'autres années. Les *dimensions* ne sont pas étendues; le *style* ne s'élève pas non plus à des hauteurs où Bossuet monte quand il veut; le discours est donc tout simplement une ébauche, un projet, une rapide esquisse; c'est bien moins un panégyrique, qu'une pieuse exhortation à l'amour de Dieu, une sorte d'*homélie*. C'est pourquoi je n'hésiterais pas à le rapporter au temps de l'épiscopat à Meaux, quand, pour se faire tout à tous, l'aigle aimait à descendre et à exposer, dans un simple langage et en de simples considérations, au peuple, avide de l'entendre, les enseignements de la piété chrétienne. Mais l'absence de tout manuscrit ne nous permet aucun jugement définitif.

Simon Joannis, amas me? Domine, tu omnia nosti, tu scis quia amo te.

Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Seigneur, vous savez toutes choses, et vous n'ignorez pas que je vous aime. *Joan.*, XXI, 17.

C'est sans doute, mes Frères, un spectacle bien digne de notre curiosité, que de considérer le progrès de l'amour de Dieu dans les âmes. Quel agréable divertissement ne trouve-t-on pas à contempler de quelle manière les ouvrages de la nature s'avancent à la perfection, par un accroissement insensible? Combien ne goûte-t-on pas de plaisir à observer le succès des arbres qu'on a entés dans un jardin, l'accroissement des blés, le cours d'une rivière! On aime à voir comment d'une petite source, elle va se grossissant peu à peu jusqu'à ce qu'elle se décharge en la mer. Ainsi c'est un saint et innocent plaisir de remarquer les progrès de l'amour de Dieu dans les cœurs. Examinons-les en saint Pierre.

Son amour a été premièrement imparfait, et celui qu'il ressentait pour le Fils de Dieu tenait plus d'une tendresse naturelle que de la charité divine. De là vient qu'il était faible, languissant, et n'avait qu'une ferveur de peu de durée. Ce qu'il y avait de plus dangereux, c'est que cette ardeur inconstante, qui ne le rendait pas ferme, le fait superbe et présomptueux : voilà le premier état de son amour. Mais le faible de cet amour languissant ayant enfin paru dans sa chute, cet apôtre se défiant de soi-même, se releva de sa ruine plus fort et plus vigoureux par l'humilité qu'il avait acquise : voilà quel est le second degré. Et enfin cet amour, qui s'était fortifié par la pénitence, fut entièrement perfectionné par le sacrifice de son martyre. C'est ce qui nous fait remarquer en la personne de notre apôtre, en observant avant toutes choses que ce triple progrès nous est expliqué dans le texte de notre évangile.

Car n'est-ce pas pour cette raison que Jésus demande trois fois à saint Pierre : « Pierre, m'aimes-tu? » Il ne se contente pas de sa première réponse : « Je vous aime, dit-il, Seigneur. » Mais peut-être que cet amour faible dont l'ardeur indiscrète le transportait avant sa chute : s'il est ainsi, ce n'est pas assez. De là vient que Jésus réitère la même demande, et il ne se contente pas que Pierre lui réponde encore de même; car il ne suffit pas que son amour soit fortifié par la pénitence, il faut qu'il soit consommé par le martyre. C'est pourquoi il le presse plus vivement, et le disciple lui répond avec une ardeur non pareille : « Vous savez, Seigneur, que je vous aime. » Tellement que notre Sauveur voyant son amour élevé au plus haut degré où il peut

monter en ce monde, il ne l'interroge pas davantage, et il lui dit : « Suis-moi. » Et où? A la croix où tu seras attaché avec moi : *Extendes manus tuas* [1]; marquant par là le dernier effort que peut faire la charité. Car point de charité plus grande ici-bas que celle qui conduit à donner sa vie pour Jésus-Christ : *Majorem charitatatem nemo habet* [2]. Ainsi paraissent dans notre évangile ces trois états de l'amour que saint Pierre a ressenti pour le Fils de Dieu : et suivant les traces de l'Ecriture, nous vous ferons voir aussi, premièrement son amour imparfait et faible par le mélange des sentiments de la chair; secondement son amour consommé et perfectionné par la gloire du martyre.

PREMIER POINT.

Il semble que ce soit faire tort à l'amour que saint Pierre avait pour son Maître, que de dire qu'il ait été imparfait. Le premier pas qu'il fait, c'est de quitter toutes choses pour l'amour de lui : *Ecce nos relinquimus omnia* [3]. Et peut-il témoigner un plus grand amour, que lorsqu'il lui dit avec tant de force : « A qui irons-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle : » *Ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes* [4]. Toutefois son amour était imparfait, parce qu'il tenait beaucoup plus d'une tendresse naturelle qu'il avait pour Jésus-Christ, que d'une charité véritable. Pour l'entendre, il faut remarquer quelle sorte d'amour Jésus-Christ veut que l'on ait pour lui. Il ne veut pas que l'on aime simplement sa gloire, mais encore son abaissement et sa croix. C'est pourquoi nous voyons en plusieurs endroits que lorsque sa grandeur paraît davantage, il rappelle aussitôt les esprits au souvenir de sa mort : *Loquebantur de excessu* [5]. C'est de quoi il entretenait à sa glorieuse transfiguration Moïse et Elie : de même en plusieurs endroits de l'Evangile on voit qu'il a un soin tout particulier de ne laisser jamais perdre de vue ses souffrances [6]. Ainsi pour l'aimer d'un amour parfait, il faut surmonter cette tendresse naturelle qui voudrait le voir toujours dans la gloire, afin de prendre un amour fort et vigoureux qui puisse le suivre dans l'ignominie. C'est ce que saint Pierre ne pouvait pas goûter. Il avait de la charité; mais cette charité était imparfaite à cause d'une affection plus basse, qui se mêlait avec elle. C'est ce que nous voyons clairement au chapitre XVI de saint Matthieu.

[1] *Joan.*, XXI, 18. — [2] *Ibid.* XV, 13. — [3] *Matth.*, XIX, 27. — [4] *Joan.*, VI, 69. — [5] *Luc.*, IX, 31. — [6] Voy. Serm. du Nom de Jésus : *Vocabis nomen ejus Jesum,* vol. VIII, p. 361.

« Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, s'écrie cet apôtre : » *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* Il dit cela, non-seulement avec beaucoup de lumière, mais avec beaucoup d'ardeur. C'est pourquoi il est heureux, *beatus*, parce qu'il avait la foi, et la foi opérante par la charité. Cette ardeur ne tenait rien de la terre ; la chair et le sang n'y avaient aucune part : *Caro et sanguis non revelavit tibi* [1]. Mais voyons ce qui suit après.

Jésus-Christ voyant sa gloire si hautement confessée par la bouche de Pierre, commence selon son style ordinaire à parler de ses abaissements. « Dès lors il déclara à ses disciples qu'il fallait qu'il souffrît beaucoup et qu'il fût mis à mort : » *Exinde cœpit Jesus ostendere discipulis suis, quoniam oporteret eum multa pati et occidi* [2]. Et aussitôt ce même Pierre, qui avait si bien reconnu la vérité en confessant la grandeur du Sauveur du monde, ne la peut plus souffrir dans ce qu'il déclare de sa bassesse. « Sur quoi Pierre le prenant à part, se mit à le reprendre en lui disant : A Dieu ne plaise, Seigneur! cela ne vous arrivera pas : » *Cœpit increpare illum : Absit a te, Domine, non erit tibi hoc* [3]. Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'il n'aime pas Jésus-Christ comme il faut? Il ne connaît pas le mystère du Verbe fait chair, c'est-à-dire le mystère d'un Dieu abaissé. Il confesse avec joie ses grandeurs, mais il ne peut supporter ses humiliations : de sorte qu'il ne l'aime pas comme Sauveur, puisque ses abaissements n'ont pas moins de part à ce grand ouvrage que sa grandeur divine et infinie. Quelle est la cause de la répugnance qu'avait cet apôtre à reconnaître ce Dieu abaissé ? C'était cette tendresse naturelle qu'il avait pour le Fils de Dieu, par laquelle il le voulait voir honoré à la manière que les hommes le désirent. C'est pourquoi le Sauveur lui dit : « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es à scandale ; car tu n'as pas le sentiment des choses divines, mais seulement de ce qui regarde les hommes [4]. » Voyez l'opposition. Là il dit : Bar-Jona, fils de la colombe ; ici : Satan. Là il dit : Tu es une pierre sur laquelle je veux bâtir; ici : Tu es une pierre de scandale pour faire tomber. Là : *Caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus ;* ici à l'opposite : *Non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum.* D'où vient qu'il lui parle si différemment, sinon à cause de ce mélange qui rend sa charité imparfaite ? Il a de la charité : *Caro et sanguis non revelavit :* il a un amour naturel qui ne veut que de la gloire et fuit les humiliations : *Non sapis quæ Dei*

[1] *Matth.*, XVI, 17. — [2] *Ibid.*, 21. — [3] *Ibid.*, 22. — [4] *Matth.*, XVI, 23.

sunt. C'est pourquoi, quand on prend son Maître, il frappe de son épée, ne pouvant souffrir cet affront. Aussitôt Jésus-Christ lui dit : « Quoi ! je ne boirai pas le calice que mon Père m'a donné à boire ? » *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum* [1] ?

C'est ce mélange d'amour naturel qui rendait sa charité lente. Car cet amour l'embarrasse, quoiqu'il semble aller à la même fin. Comme si vous liiez deux hommes ensemble, dont l'un soit agile et l'autre pesant, et qu'en même temps vous leur ordonniez de courir dans la même voie, quoiqu'ils aillent au même but, néanmoins ils s'embarrassent l'un l'autre ; et pendant que le plus dispos veut aller avec diligence, retenu et accablé par la pesanteur de l'autre, souvent il ne peut plus avancer, souvent même il tombe et ne se relève qu'à peine. Ainsi en est-il de ces deux amours. Tous deux, ce semble, vont à Jésus-Christ. Celui-là, divin et céleste, l'aime d'un amour que la chair et le sang ne peuvent inspirer; et l'autre est porté pour lui de cette tendresse naturelle que nous avons tant de fois décrite. Le premier est lié avec le dernier ; et étant enveloppée avec lui, non-seulement il est retardé, mais encore porté par terre par la pesanteur qui l'arrête,

C'est pourquoi vous voyez l'amour de saint Pierre toujours chancelant, toujours variable. Il voit son Maître, et il se jette dans les eaux pour venir à lui ; mais un moment après il a peur, et mérite que Jésus lui dise : *Modicæ fidei, quare dubitasti ?* [2]. Quand le Sauveur lui prédit sa chute, il se laisse si fort transporter par la chaleur de son amour indiscret, qu'il donne le démenti à son Maître ; mais attaqué par une servante, il le renie avec jurement. Qui est cause de cette chute, sinon sa témérité? Et qui l'a rendu téméraire, sinon cet amour naturel qu'il sentait pour le Fils de Dieu? Il s'imaginait qu'il était ferme, parce qu'il expérimentait qu'il était ardent ; et il ne considérait pas que la fermeté vient de la grâce, et non pas des efforts de la nature : tellement qu'étant tout ensemble et faible et présomptueux, déçu par son propre amour, il promet beaucoup ; et surpris par sa faiblesse, il n'accomplit rien : au contraire, il renie son Maître ; et pendant que la lâcheté des autres fait qu'ils évitent la honte de le renier par celle de leur fuite, le courage faible de saint Pierre fait qu'il le suit pour le lui faire quitter plus honteusement : de sorte qu'il semble que son amour ne l'engage à un plus grand combat que pour le faire tomber d'une manière plus ignominieuse.

[1] *Joan.*, XVIII, 11. — [2] *Matth.*, XIV, 31.

Ainsi se séduisent eux-mêmes ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ selon les sentiments qu'il demande, c'est-à-dire qui n'aiment pas sa croix, qui attendent de lui des prospérités temporelles, qui le louent quand ils sont contents, qui l'abandonnent sur la croix et dans les douleurs. Leur amour ne vient pas de la charité qui ne cherche que Dieu, mais d'une complaisance qu'ils ont pour eux-mêmes : c'est pourquoi ils sont téméraires, parce que la nature est toujours orgueilleuse, comme la charité est toujours modeste. Voilà les causes de la longueur et ensuite de la chute de notre apôtre : mais voyons son amour épuré et fortifié par les larmes de la pénitence.

SECOND POINT.

Saint Augustin nous apprend qu'il est utile aux superbes de tomber, parce que leur chute leur ouvre les yeux, qu'ils avaient aveuglés par leur amour-propre [1]. C'est ce que nous voyons en la personne de notre apôtre. Il a vu que son amour l'avait trompé. Il se figurait qu'il était ferme, parce qu'il se sentait ardent, et il se fiait sur cette ardeur : mais ayant reconnu par expérience que cette ardeur n'était pas constante tant que la nature s'en mêlait, il a purifié son cœur pour n'y laisser brûler que la charité toute seule. Et la raison en est évidente. Car de même que dans la comparaison que j'ai déjà faite d'un homme dispos, qui court dans la même carrière avec un autre pesant et tardif, l'expérience ayant appris au premier que le second l'empêche et le fait tomber, l'oblige aussi à rompre les liens qui l'attachaient avec lui : ainsi l'apôtre saint Pierre ayant reconnu que le mélange des sentiments naturels rendait sa charité moins active, et enfin en avait éteint toute la lumière, il a séparé bien loin toutes ces affections qui venaient du fond de la nature, pour laisser aller la charité toute seule. Que me sert, disait-il en pleurant amèrement sa chute honteuse, que me sert cette ardeur indiscrète à laquelle je me suis laissé séduire? Il faut éteindre ce feu volage qui s'exhale par son propre effort, et se consume par sa propre violence, et ne laisser agir en mon âme que celui de la charité, qui s'accroît continuellement par son exercice. C'est ce qui lui fait dire, aussi bien qu'à son collègue saint Paul : « Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette sorte : » *Et si cognovimus secundum carnem Christum, sed nunc jam non novimus* [2]. La chair, qui se plaît dans la pompe du monde, ne veut voir Jésus-Christ que dans sa gloire et ne peut supporter son

[1] *De Civit. Dei*, lib. XIV, cap. XIII. — [2] II *Cor.*, V, 16.

ignominie. Mais la charité ne l'aime pas moins sur le Calvaire que sur le Thabor ; et je devais avoir dit du premier ce que j'ai dit autrefois de l'autre : « Il nous est bon d'être ici : » *Bonum est nos hic esse* [1].

Voilà donc saint Pierre changé, et sa chute l'a rendu savant. Car sachant qu'un empire très-noble et très-souverain était préparé à notre Sauveur, il ne pouvait comprendre qu'il le pût jamais conserver au milieu des ignominies, auxquelles il disait si souvent lui-même que sa sainte humanité était destinée : si bien que ne pouvant concilier ces deux vérités, le désir ardent qu'il avait de voir Jésus-Christ régnant l'empêchait de reconnaître Jésus-Christ souffrant. Mais sa chute l'a désabusé de cette erreur. Car dans la chaleur de son crime, ayant senti son cœur amolli par un seul regard de son Maître, il est convaincu par sa propre expérience qu'il n'a rien perdu de sa puissance, pour être entre les mains des bourreaux. Il voit ce Jésus méprisé, ce Jésus abandonné aux soldats, régner en victorieux sur les cœurs les plus endurcis. Il croyait qu'il perdrait son empire parmi les supplices ; et il sent par expérience que jamais il n'a régné plus absolument. Ses yeux, quoique déjà tout meurtris, ne laissent pas par un seul regard de faire couler des larmes amères. Ainsi persuadé par sa chute et par les larmes de sa pénitence que le royaume de Jésus-Christ se conserve et s'établit par sa croix, il purifie son amour par cette pensée ; et lui, qui avait tant de répugnance à considérer Jésus-Christ en croix, reconnaît avec une fermeté incroyable que son règne et son pouvoir est en la croix. « Que toute la maison d'Israël sache donc très-certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié : » *Certissime sciat ergo omnis domus Israel, quia et Dominum eum et Christum fecit Deus, hunc Jesum quem vos interemistis* [2].

Voilà donc saint Pierre changé, le voilà fortifié par la pénitence. Son amour n'est plus faible, parce qu'il n'est plus présomptueux ; et il n'est plus présomptueux, parce que ce n'est plus un amour mêlé des inclinations naturelles, mais une charité toute pure, laquelle, comme dit saint Paul [3], n'est jamais superbe ni ambitieuse. Cet amour imparfait et son orgueil tout ensemble ont été brisés par sa chute ; et étant devenu humble, il devient ensuite invincible. Il n'avait pas eu la force de résister à une servante, et le voilà qui tient tête à tous les magistrats de Jérusalem. Là il n'ose pas confesser son Maître ; ici il répond constamment que non-seulement il ne veut pas, mais encore qu'il ne peut pas refuser sa voix pour rendre témoignage à ses vérités : *Non possumus* [1]. Comme un soldat qui dans le commencement du combat ayant été surpris par la crainte, se serait abandonné à la fuite, tout à coup rougissant de sa faiblesse et piqué d'une noble honte et d'une juste indignation contre son courage qui lui a manqué, revient à la mêlée fortifié par sa défaite, et pour réparer sa première faute il se jette où le péril est le plus certain : ainsi l'apôtre saint Pierre. Apprenons donc que la pénitence nous doit donner de nouvelles forces pour combattre le péché, et faire régner Jésus-Christ sur nos cœurs. C'est par là que nous montrerons la vérité de notre douleur, et que notre amour allant toujours se perfectionnant parmi nos victoires et nos sacrifices, pourra être enfin à jamais affermi, comme celui du saint apôtre, par le dernier effort d'une charité insurmontable.

TROISIÈME POINT.

Petre, amas me? Jésus-Christ l'interroge trois fois, pour montrer que la charité est une dette qui ne peut jamais être entièrement acquittée, et que ce divin Maître ne laisse pas d'exiger dans le temps même que l'on la paie, parce que cette dette est de nature qu'elle s'accroît en la payant. Pierre depuis le moment de sa conversion, pour acquitter dignement cette dette, n'a cessé de croître dans l'amour de son divin Maître ; et son amour par ces différents progrès est enfin parvenu à un degré si éminent, qu'il ne saurait atteindre ici-bas à une plus haute perfection.

C'est à cette heure que notre apôtre est fondé plus que jamais à répondre au divin Sauveur : « Vous savez que je vous aime, » puisque son amour mis à la plus grande épreuve que l'homme puisse porter, triomphe des tourments et de la mort même. Ni l'attache à la vie, ni l'opprobre d'un supplice ignominieux, ni la douleur d'un martyr cruel et long, ne peuvent ralentir son ardeur. Que dis-je ? ils ne servent qu'à l'animer de plus en plus par le désir dont son cœur est possédé de se sacrifier pour celui qu'il aime si fortement : et loin de trouver rien de trop pénible dans l'amertume de ses souffrances, il veut encore y ajouter de son propre mouvement une circonstance moins dure pour exprimer plus vivement les sentiments de son profond abaissement devant son Maître, pour lui faire comme une dernière amende honorable de ses infidélités passées, et l'adorer dans le plus parfait anéantissement de lui-même. Tant il est vrai que l'amour de saint Pierre est à présent aussi

[1] *Matth.*, XVII, 4. — [2] *Act.*, II, 36. — [3] I *Cor.*, XIII, 4, 5.

[1] *Act.*, IV, 20.

fort que la mort, que son zèle est inflexible comme l'enfer, que ses lampes sont des lampes de feu, que sa flamme est toute divine ; et que s'il a succombé autrefois à la plus faible épreuve, désormais les grandes eaux ne pourront l'éteindre, et les fleuves de toutes les tentations réunies n'auront point la force de l'étouffer [1].

Quel contraste, mes Frères, entre nous et ce grand apôtre ! Si Jésus-Christ nous demandait, ainsi qu'à lui : « M'aimez-vous? » *Amas me?* » Qui répondra : Seigneur, je vous aime? Tous le diront; mais prenons garde. L'hypocrisie le dit; mais c'est une feinte. La présomption le dit; mais c'est une illusion. L'amour du monde le dit; mais c'est un intérêt, qui n'aime Jésus-Christ que pour être heureux sur la terre. Qui sont ceux qui le disent véritablement? Ceux qui l'aiment jusque sur la croix; ceux qui sont prêts à tout perdre pour lui demeurer fidèles, à tout souffrir pour être consommés dans son amour.

[1] *Cant.*, VIII, 6, 7.

PANEGYRIQUE DE SAINT JACQUES

Nous ne pouvons que reproduire ici les observations précédemment faites sur le *Panégyrique de saint Pierre*, avec l'agrément, cette fois, d'être en communauté de sentiment avec M. Lachat. D'après ses appréciations, car les indications historiques l'ont complètement défaut, le discours serait des derniers temps de Bossuet : M. Lachat opinerait pour 1684. C'est possible. il ne serait même pas contre toute vraisemblance de descendre de quelques années encore. Comme pour S. Pierre, le lecteur trouvera ici une *homélie* plutôt qu'un *panégyrique*. Ce n'est d'ailleurs qu'une légère ébauche, un projet de discours succinctement tracé.

Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.

Dites que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. *Matth.*, XX, 21

Nous voyons trois choses dans l'Evangile : premièrement leur ambition réprimée : *Nescitis quid petatis* [1] : « Vous ne savez ce que vous demandez ; » secondement leur ignorance instruite : *Potestis bibere calicem*? « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? » troisièmement leur fidélité prophétisée : *Calicem quidem meum bibetis* [2] : « Vous boirez, il est vrai, mon calice. »

PREMIER POINT.

Il est assez ordinaire aux hommes de ne savoir ce qu'ils demandent, parce qu'ils ont des désirs qui sont des désirs de malades, inspirés par la fièvre, c'est-à-dire par les passions; et d'autres ont des désirs d'enfants, inspirés par l'imprudence. Il semble que celui de ces deux apôtres n'est pas de cette nature : ils veulent être auprès de Jésus-Christ, compagnons de sa gloire et de son triomphe; cela est fort désirable; l'ambition n'est pas excessive. Il veut que nous régnions avec lui; et lui, qui nous promet de nous placer jusque dans son trône, ne doit pas trouver mauvais que l'on souhaite d'être à ses côtés : néanmoins il leur répond : « Vous ne savez pas ce que vous demandez : » *Nescitis quid petatis.*

Pour découvrir leur erreur, il faut savoir que les hommes peuvent se tromper doublement : ou en désirant un bien véritable, sans considérer en quoi il consiste, ni les moyens pour y arriver. L'erreur des apôtres ne gît pas dans la première de ces fausses idées : ce qu'ils désirent est un fort grand bien, puisqu'ils souhaitent d'être assis auprès de la personne du Sauveur des âmes : mais ils le désirent avec un empressement trop humain; et c'est là la nature de leur erreur, causée par l'ambition qui les anime. Ils s'étaient imaginé Jésus-Christ dans un trône, et ils souhaitaient d'être à ses côtés, non pas pour avoir le bonheur d'être avec lui, mais pour se montrer aux autres dans cet état de magnificence mondaine : tant il est vrai qu'on peut chercher Jésus-Christ même avec une intention mauvaise, pour paraître devant les hommes, afin qu'il fasse notre fortune. Il veut qu'on l'aime nu et dépouillé, pauvre et infirme, et non-seulement glorieux et magnifique. Les apôtres avaient tout quitté pour lui ; et néanmoins ils ne le cherchaient pas comme il faut, parce qu'ils ne le cherchaient pas seul. Voilà leur erreur découverte, et leur ambition réprimée : voyons maintenant dans le second point leur ignorance instruite.

SECOND POINT.

Il semble quelquefois que le Fils de Dieu ne réponde pas à propos aux questions qu'on lui

[1] *Matth.*, XX, 22. — [2] *Ibid.*, 23.

fait. Ses apôtres disputent entre eux pour savoir quel est le plus grand : *Quis videretur esse major*[1] ; et Jésus-Christ leur présente un enfant, et leur dit : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux : » *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum*[2]. Si donc le divin Sauveur en quelques occasions ne satisfait pas directement aux demandes qui lui sont faites, il nous avertit alors de chercher la raison dans le fond de la réponse. Ainsi en ce lieu on lui parle de gloire, et il répond en représentant l'ignominie qu'il doit souffrir : c'est qu'il va à la source de l'erreur. Les deux disciples s'étaient figuré qu'à cause qu'ils touchaient de plus près au Fils de Dieu par l'alliance du sang, ils devaient aussi avoir les premières places dans son royaume : c'est pourquoi, pour les désabuser, il les rappelle à sa croix : *Potestis bibere calicem* ? Et pour bien entendre cette réponse, il faut savoir qu'au lieu que les rois de la terre tirent le titre de leur royauté, de leur origine et de leur naissance, Jésus-Christ tire le sien de sa mort. Sa naissance est royale, il est le fils de l'héritier de David ; et néanmoins il ne veut être roi que par sa mort. Le titre de sa royauté est sur sa croix : il ne confesse qu'il est roi qu'étant près de mourir. C'est donc comme s'il disait à ses disciples : Ne prétendez pas aux premiers honneurs, parce que vous me touchez par la naissance : voyez si vous avez le courage de m'approcher par la mort. Celui qui touche le plus à ma croix, c'est celui à qui je donne la première place, non pour le sang qu'il a reçu de sa naissance, mais pour celui qu'il répandra pour moi pendant sa mort : voilà le bonheur des chrétiens. S'ils ne peuvent toucher Jésus-Christ par la naissance, ils le peuvent par la mort, et c'est là la gloire qu'ils doivent envier.

TROISIÈME POINT.

Les disciples acceptent ce parti : « Nous pouvons, disent-ils, boire votre calice : » *Possumus*[3] ; et Jésus-Christ leur prédit qu'ils le boiront. Leur promesse n'est pas téméraire : mais admirons la dispensation de la grâce dans le martyr de ces deux frères. Ils demandaient deux places singulières dans la gloire ; il leur donne deux places singulières dans sa croix. Quant à la gloire, « ce n'est pas à moi à vous la donner : » *Non est meum dare vobis*, je ne suis distributeur que des croix, je ne puis vous donner que le calice de ma passion ; mais dans l'ordre de mes souffrances, comme vous êtes mes favoris, vous aurez deux places singulières. L'un mourra le premier, et l'autre le dernier de tous mes apôtres; l'un souffrira plus de violence, mais la persécution plus lente de l'autre éprouvera plus longtemps sa persévérance. Jacques a l'avantage, en ce qu'il boit le calice jusqu'à la dernière goutte. Jean le porte sur le bord des lèvres : prêt à le boire on le lui ravit pour le faire souffrir plus longtemps.

Apprenons par cet exemple à boire le calice de notre Sauveur, selon qu'il lui plaît de le préparer. Il nous arrive une affliction, c'est le calice que Dieu nous présente : il est amer, mais il est salutaire. On nous fait une injure : ne regardons pas celui qui nous déchire, que la foi nous fasse apercevoir la main de Jésus-Christ, invisiblement étendue pour nous présenter ce breuvage. Figurons-nous qu'il nous dit : *Potestis bibere* ? « Avez-vous le courage de le boire ? » Mais avez-vous la hardiesse, ou serez-vous assez lâches de le refuser de ma main, d'une main si chère ? Une médecine amère devient douce de quelque façon, quand un ami, un époux, etc., la présente : vous la buvez volontiers, malgré la répugnance de la nature. Quoi ! Jésus-Christ vous la présente, et votre main tremble, votre cœur se soulève ? Vous voudriez répandre par la vengeance la moitié de son amertume sur votre ennemi, sur celui qui vous a fait tort ? Ce n'est pas là ce que Jésus-Christ demande. Pouvez-vous boire, dit-il, ce calice des mauvais traitements, qu'on vous fera boire ? *Potestis bibere?* Et non pas : Pouvez-vous renverser, sur la tête de l'injuste qui vous vexe, ce calice de la colère qui vous anime ? La véritable force, c'est de boire tout jusqu'à la dernière goutte. Disons donc avec les apôtres : *Possumus* ; mais voyons Jésus-Christ qui a tout bu comme il l'avait promis : *Quem ego bibiturus sum*. Et quoiqu'il fût tout-puissant pour l'éloigner de lui, il n'a usé de son autorité que pour réprimer celui qui, par l'affection tout humaine qu'il lui portait, voulait l'empêcher de le boire : *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum*[1] ?

[1] *Luc.*, XXII, 24. — [2] *Matth.*, XVIII, 4. — [3] *Matth.*, XX, 22.

[1] *Joan.*, XVIII, 11.

FIN DES PANÉGYRIQUES.

OEUVRES DE BOSSUET

ORAISONS FUNÈBRES

ORAISON FUNÈBRE

DE

MADAME YOLANDE DE MONTERBY,

ABBESSE DES BERNARDINES DU PETIT-CLAIRVAUX, A METZ



Prononcée à Metz, dans la dernière quinzaine de décembre, en 1656.

Yolande de Monterby, ou plus exactement de Montarby, d'abord prieure des Bernardines du Petit-Clairvaux, avait obtenu par une bulle d'Urbain VIII, en 1631, l'érection canonique de son prieuré en abbaye. Depuis longtemps déjà, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs, les Bernardines de Metz, presque toutes à peu près de haute extraction, s'étaient mises sur le pied de chanoinesses. Madame Yolande de Monterby recevait donc, dans ses funérailles, les honneurs rendus à une abbesse. Les Monterby occupaient d'ailleurs, comme par droit d'hérédité, la première dignité du monastère. Yolande avait succédé à Huguette sa sœur; elle-même était remplacée par Christine, sa nièce. Celle-ci, nouvelle abbesse, fit graver sur la tombe des deux tantes chéries ces vers, dont toute la beauté est dans le sentiment :

Ainsy qu'en leur vivant ces deux sœurs n'ont été
Qu'une même en concorde et qu'une en volonté,
De zèle, de candeur, de vœux du tout semblables,
De même en leurs transports en la plaine des morts,
Elles n'ont qu'un tombeau pour retraite à deux corps,
A la vie, à la mort, toujours inséparables.

Les Monterby, originaires des environs de Langres, étaient alliés aux Gournay de Metz, dont il sera bientôt question : c'est ce qui explique la succession des dames de cette noble famille dans les premières dignités du monastère des Bernardines à Metz. Prieure dès 1629, Yolande, abbesse depuis 1631, mourait le 14 décembre 1656, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Bossuet, grand archidiacre de Metz depuis 1654, dévoué à la maison du Petit-Clairvaux, vint aux funérailles de Madame Yolande prendre part à « la juste affliction de toutes ces dames, » et tirer des leçons« d'une vie si religieuse couronnée d'une fin si sainte. » L'*oraison funèbre* fut dans la pensée de Bossuet une « courte exhortation. » Si le jeune orateur, il avait alors vingt-neuf ans,—ne songea nullement à une de ces compositions où son génie devait plus tard prendre un si majestueux essor, on sent néanmoins venir déjà, dans la simplicité elle-même de la « courte exhortation » le souffle inspirateur de la grande éloquence : rien n'éclate encore, mais les grandes idées sont là en germe. L'orateur dans l'auditoire restreint du Petit-Clairvaux, ne célébrant « cette bienheureuse simplicité, qui est la marque des enfants de la nouvelle alliance ; » cette « modération qui paraissait bien avoir pour principe une conscience tranquille et un esprit satisfait de Dieu, » etc, nous fait pressentir un langage et une manière dont les formes, en se développant, aboutiront au style et aux grandes émotions des *oraisons funèbres.*

Ubi est, mors, victoria tua ?
O mort, où est ta victoire ? I *Cor.*, xv, 55.

Quand l'Eglise ouvre la bouche des prédicateurs dans les funérailles de ses enfants, ce n'est pas pour accroître la pompe du deuil par des plaintes étudiées, ni pour satisfaire l'ambition des vivants par de vains éloges des morts. La première de ces deux choses est trop indigne de sa fermeté, et l'autre trop contraire à sa modestie. Elle se propose un objet plus noble dans la solennité des discours funèbres : elle ordonne que ses ministres, dans les derniers devoirs que l'on rend aux morts, fassent contempler à leurs auditeurs la commune condition de tous les mortels, afin que la pensée de la mort leur donne un saint dégoût de la vie présente, et que la vanité humaine rougisse en regardant le terme fatal que la Providence divine a donné à ses espérances trompeuses.

Ainsi n'attendez pas, chrétiens, que je vous représente aujourd'hui, ni la perte de cette maison, ni la juste affliction de toutes ces dames, à

qui la mort ravit une Mère qui les a si bien élevées. Ce n'est pas aussi mon dessein de rechercher bien loin dans l'antiquité les marques d'une très-illustre noblesse, qu'il me serait aisé de vous faire voir dans la race de Monterby, dont l'éclat est assez connu par son nom et ses alliances. Je laisse tous ces entretiens superflus, pour m'attacher à une matière et plus sainte et plus fructueuse. Je vous demande seulement que vous appreniez de l'Abbesse très-digne et très-vertueuse, pour laquelle nous offrons à Dieu le saint sacrifice de l'Eucharistie, à vous servir si heureusement de la mort qu'elle vous obtienne l'immortalité. C'est par là que vous rendrez inutiles tous les efforts de cette cruelle ennemie; et que l'ayant enfin désarmée de tout ce qu'elle semble avoir de terrible, vous lui pourrez dire avec l'Apôtre : « O mort, où est ta victoire ? » *Ubi est, mors, victoria tua* ? C'est ce que je tâcherai de vous faire entendre dans cette courte exhortation, où j'espère que le Saint-Esprit me fera la grâce de ramasser en peu de paroles des vérités très-considérables que je puiserai dans les Ecritures.

C'est un fameux problème, qui a été souvent agité dans les écoles des philosophes, lequel est le plus désirable à l'homme, ou de vivre jusqu'à l'extrême vieillesse, ou d'être promptement délivré des misères de cette vie. Je n'ignore pas, chrétiens, ce que pensent là-dessus la plupart des hommes. Mais comme je vois tant d'erreurs reçues dans le monde avec un tel applaudissement, je ne veux pas ici consulter les sentiments de la multitude, mais la raison et la vérité, qui seules doivent gouverner les esprits des hommes.

Et certes il pourrait sembler, au premier abord, que la voix commune de la nature, qui désire toujours ardemment la vie, devrait décider cette question. Car si la vie est un don de Dieu, n'est-ce pas un désir très-juste de vouloir conserver longtemps les bienfaits de son souverain? Et d'ailleurs étant certain que la longue vie approche de plus près l'immortalité, ne devons-nous pas souhaiter de retenir, si nous pouvons, quelque image de ce glorieux privilége dont notre nature est déchue?

En effet nous voyons que les premiers hommes, lorsque le monde plus innocent était encore dans son enfance, remplissaient des neuf cents ans par leur vie ; et que lorsque la malice est accrue, la vie en même temps s'est diminuée. Dieu même, dont la vérité infaillible doit être la règle souveraine de nos sentiments, étant irrité contre nous, nous menace en sa colère d'abréger nos jours : et au contraire il promet une longue vie à ceux qui observeront ses commandements. Enfin, si cette vie est le champ fécond dans lequel nous devons semer pour la glorieuse immortalité, ne devons-nous pas désirer que ce champ soit ample et spacieux, afin que la moisson soit plus abondante ? Et ainsi l'on ne peut nier que la longue vie ne soit souhaitable.

Ces raisons qui flattent nos sens gagneront aisément le dessus. Mais on leur oppose d'autres maximes qui sont plus dures, à la vérité, et aussi plus fortes et plus vigoureuses. Et premièrement je nie que la vie de l'homme puisse être longue, de sorte que souhaiter une longue vie dans ce lieu de corruption, c'est n'entendre pas ses propres désirs. Je me fonde sur ce principe de saint Augustin : *Non est longum quod aliquando finitur* [1] : Tout ce qui a fin ne peut être long. » Et la raison en est évidente ; car tout ce qui est sujet à finir s'efface nécessairement au dernier moment, et on ne peut compter de longueur en ce qui est entièrement effacé. Car de même qu'il ne sert de rien d'écrire lorsque j'efface tout par un dernier trait : ainsi la longue et la courte vie sont toutes égalées par la mort, parce qu'elle les efface toutes également.

Je vous ai représenté, chrétiens, deux opinions différentes qui partagent les sentiments de tous les mortels. Les uns, en petit nombre, méprisent la vie; les autres estiment que leur plus grand bien c'est de la pouvoir longtemps conserver. Mais peut-être que nous accorderons aisément ces deux propositions si contraires par une troisième maxime, qui nous apprendra d'estimer la vie, non par sa longueur, mais par son usage; et qui nous fera confesser qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une longue vie, quand elle n'est remplie que de vaines entreprises, ou même d'actions criminelles; comme aussi il n'est rien de plus précieux, quand elle est utilement ménagée pour l'éternité. Et c'est pour cette seule raison que je bénirai mille et mille fois la sage et honorable vieillesse d'Yolande de Monterby, puisque dès ses années les plus tendres jusqu'à l'extrémité de sa vie, qu'elle a finie en Jésus-Christ après un grand âge, la crainte de Dieu a été son guide, la prière son occupation, la pénitence son exercice, la charité sa pratique la plus ordinaire, le ciel tout son amour et son espérance.

Désabusons-nous, chrétiens, des vaines et téméraires préoccupations, dont notre raison est toute obscurcie par l'illusion de nos sens : apprenons à juger des choses par les véritables principes : nous avouerons franchement, à l'exemple de cette Abbesse, que nous devons dorénavant mesurer la vie par les actions, non

[1] August., *In Joan.*, tract. XXXII, n. 9.

par les années. C'est ce que vous comprendrez sans difficulté par ce raisonnement invincible.

Nous pouvons regarder le temps de deux manières différentes : nous le pouvons considérer premièrement en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par mois, par années; et dans cette considération je soutiens que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni substance; que tout son être n'est que de couler, c'est-à-dire que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien.

C'est ce qui fait dire au Psalmiste, retiré profondément en lui-même dans la considération du néant de l'homme : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos* : « Vous avez, dit-il, établi le cours de ma vie pour être mesuré par le temps; » et c'est ce qui lui fait dire aussitôt après : *Et substantia mea tanquam nihilum ante te* : « Et ma substance est comme rien devant vous [1] » parce que tout mon être dépendant du temps, dont la nature est de n'être jamais que dans un moment qui s'enfuit d'une course précipitée et irrévocable, il s'ensuit que ma substance n'est rien, étant inséparablement attachée à cette vapeur légère et volage, qui ne se forme qu'en se dissipant, et qui entraîne perpétuellement mon être avec elle d'une manière si étrange et si nécessaire, que si je ne suis le temps, je me perds, parce que ma vie demeure arrêtée; et d'autre part, si je suis le temps qui se perd et coule toujours, je me perds nécessairement avec lui : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te.* D'où passant plus outre il conclut: *In imagine pertransit homo* [2] : « L'homme passe comme les vaines images » que la fantaisie forme en elle-même dans l'illusion de nos songes, sans corps, sans solidité et sans consistance.

Mais élevons plus haut nos esprits; et après avoir regardé le temps dans cette perpétuelle dissipation, considérons-le maintenant en un autre sens, en tant qu'il aboutit à l'éternité. Car cette présence immuable de l'éternité, toujours fixe, toujours permanente, enfermant en l'infinité de son étendue toutes les différences des temps, il s'ensuit manifestement que le temps peut être en quelque sorte dans l'éternité; et il a plu à notre grand Dieu, pour consoler les misérables mortels de la perte continuelle qu'ils font de leur être par le vol irréparable du temps, que ce même temps qui se perd fût un passage à l'éternité qui demeure : et de cette distinction importante du temps considéré en lui-même, et du temps par rapport à l'éternité, je tire cette conséquence infaillible : Si le temps n'est rien par lui-même, il s'ensuit que tout le temps est perdu auquel nous n'aurons point attaché quelque chose de plus immuable que lui, quelque chose qui puisse passer à l'éternité bienheureuse. Ce principe étant supposé, arrêtons un peu notre vue sur un vieillard qui aurait blanchi dans les vanités de la terre. Quoique l'on me montre ses cheveux gris, quoique l'on me compte ses longues années, je soutiens que sa vie ne peut être longue, j'ose même assurer qu'il n'a pas vécu. Car que sont devenues toutes ses années? Elles sont passées, elles sont perdues. Il ne lui en reste pas la moindre parcelle en ses mains, parce qu'il n'y a rien attaché de fixe, ni de permanent. Que si toutes ses années sont perdues, elles ne sont pas capables de faire nombre. Je ne vois rien à compter dans cette vie si longue, parce que tout y est inutilement dissipé : par conséquent tout est mort en lui; et sa vie étant vide de toutes parts, c'est erreur de s'imaginer qu'elle puisse jamais être estimée longue.

Que si je viens maintenant à jeter les yeux sur la dame si vertueuse qui a gouverné si longtemps cette noble et religieuse abbaye, c'est là où je remarque, fidèles, une vieillesse vraiment vénérable. Certes quand elle n'aurait vécu que fort peu d'années, les ayant fait profiter si utilement pour la bienheureuse immortalité, sa vie me paraîtrait toujours assez longue. Je ne puis jamais croire qu'une vie soit courte lorsque j'y vois une éternité tout entière glorieusement attachée.

Mais quand je considère quatre-vingt-dix ans si soigneusement ménagés; quand je regarde des années si pleines et si bien marquées par les bonnes œuvres; quand je vois dans une vie si réglée tant de jours, tant d'heures et tant de moments comptés et alloués pour l'éternité, c'est là que je ne puis m'empêcher de dire : O temps utilement employé ! ô vieillesse vraiment précieuse ! *Ubi est, mors, victoria tua ?* « O mort, où est ta victoire? » Ta main avare n'a rien enlevé à cette vertueuse Abbesse, parce que ton domaine n'est que sur le temps, et que la sage Dame dont nous parlons, désirant conserver celui qu'il a plu à Dieu lui donner, l'a fait heureusement passer dans l'éternité.

Si je l'envisage, fidèles, dans l'intérieur de son âme, j'y remarque, dans une conduite très-sage, une simplicité chrétienne. Etant humble dans ses actions et ses paroles, elle s'est toujours plus glorifiée d'être fille de saint Bernard que de tant de braves aïeux, de la race desquels elle est descendue. Elle passait la plus gran-

[1] *Psal.* XXXVIII, 6. — [2] *Ibid.*

de partie de son temps dans la méditation et dans la prière. Ni les affaires, ni les compagnies n'étaient pas capables de lui ravir le temps qu'elle destinait aux choses divines. On la voyait entrer en son cabinet avec une contenance, une modestie et une action toute retirée ; et là elle répandait son cœur devant Dieu avec cette bienheureuse simplicité qui est la marque la plus assurée des enfants de la nouvelle alliance. Sortie de ces pieux exercices, elle parlait souvent des choses divines avec une affection si sincère, qu'il était aisé de connaître que son âme versait sur ses lèvres ses sentiments les plus purs et les plus profonds. Jusque dans la vieillesse la plus décrépite elle souffrait les incommodités et les maladies sans chagrin, sans murmure, sans impatience, louant Dieu parmi ses douleurs, non point par une constance affectée, mais avec une modération qui paraissait bien avoir pour principe une conscience tranquille et un esprit satisfait de Dieu.

Parlerai-je de sa prudence si avisée dans la conduite de sa Maison ? Chacun sait que sa sagesse et son économie en a beaucoup relevé le lustre. Mais je ne vois rien de plus remarquable que ce jugement si réglé avec lequel elle a gouverné les Dames qui lui étaient confiées, toujours également éloignée, et de cette rigueur farouche et de cette indulgence molle et relâchée : si bien que comme elle avait pour elles une sévérité, mêlée de douceur, elles lui ont toujours conservé une crainte accompagnée de tendresse jusqu'au dernier moment de sa vie, et dans l'extrême caducité de son âge.

L'innocence, la bonne foi, la candeur étaient ses compagnes inséparables. Elles conduisaient ses desseins, elles ménageaient tous ses intérêts, elles régissaient toute sa famille. Ni sa bouche ni ses oreilles n'ont jamais été ouvertes à la médisance, parce que la sincérité de son cœur en chassait cette jalousie secrète qui envenime presque tous les hommes contre leurs semblables. Elle savait donner de la retenue aux langues les moins modérées, et l'on remarquait dans ses entretiens cette charité dont parle l'Apôtre[1], qui n'est ni jalouse ni ambitieuse, toujours si disposée à croire le bien, qu'elle ne peut pas même soupçonner le mal.

Vous dirai-je avec quel zèle elle soulageait les pauvres membres de Jésus-Christ ? Toutes les personnes qui l'ont fréquentée savent qu'on peut dire sans flatterie qu'elle était naturellement libérale, même dans son extrême vieillesse, quoique cet âge ordinairement soit souillé des ordures de l'avarice. Mais cette inclination généreuse s'était particulièrement appliquée aux pauvres. Ses charités s'étendaient bien loin sur les personnes malades et nécessiteuses : elle partageait souvent avec elles ce qu'on lui préparait pour sa nourriture ; et dans ces saints empressements de la charité, qui travaillait son âme innocente d'une inquiétude pieuse pour les membres affligés du Sauveur des âmes, on admirait particulièrement son humilité, non moins soigneuse de cacher le bien que sa charité de le faire. Je ne m'étonne plus, chrétiens, qu'une vie si religieuse ait été couronnée d'une fin si sainte.

[1] I *Cor.*, XIII, 4, 5.

ORAISON FUNÈBRE
DE
MESSIRE HENRI DE GOURNAY.

Prononcée dans l'église de Saint-Maximin de Metz, vers la fin d'octobre en 1658.

Le haut et puissant seigneur Messire Henri de Gournay, chevalier, seigneur de Talanges et de Coin-sur-Seille, illustre par ses emplois à la guerre et des négociations importantes à l'étranger pour le service du roi Louis XIII, représentant de la noblesse aux *assemblées des Trois-Ordres*, mourait à Metz le 24 octobre 1658. Ces qualités et cette date sont constatées par l'épitaphe gravée sur la tombe du noble Seigneur (1). Bossuet célébrera la haute naissance dont les Gournay se sentaient fiers : mais soit qu'il ait connu la vraie généalogie de la famille, soit qu'il ait simplement soupçonné qu'elle était, selon la coutume, surfaite de beaucoup, il n'hésite pas à mentionner les « inventions fabuleuses, par lesquelles la simplicité de nos pères a cru donner du lustre à toutes les maisons anciennes ». La raison en est frappante : « La hardiesse humaine n'aime pas à demeurer court; où elle ne trouve rien de certain, elle invente. »

Les Gournay, paraît-il, étaient de ce chef plus inventeurs que Bossuet ne semble l'avoir soupçonné : les tables généalogiques reproduites par M. Floquet et M. Lachat ne démentent pas l'invention, elles en sont de magnifiques témoins. La maison de Gournay ne remonte pas au delà du XIIIe siècle. En 1230, un brave bourgeois de Metz, maître-échevin, agréable au peuple, fut par lui gratifié du surnom de Legronaix. Que ne peut l'industrie humaine, et que n'amène pas le cours des siècles ? Il résulte des épitaphes de la famille, dite Legronaix, qu'elle a passé par des transformations curieuses à étudier : d'abord le Gronaix, puis le Gournaix, puis encore de Gornaix, et enfin, vers 1530, de Gournay. Grâce à la dernière métamorphose on se rattachait à une

(1) *L'Austrasie*, revue de Metz et de Lorraine, 1856, par Ch. Abel.

illustre et vieille famille de Normandie, vraiment alliée aux maisons royales de France et d'Angleterre. Ce n'est pas tout, en fouillant dans la nuit des temps, on était illustre même dans l'Église ! « Saint Livier, généreux martyr, l'honneur de la ville de Metz,.... environ l'an 400,... est la gloire de la maison de Gournay », devra répéter le panégyriste de Messire Henri.

Mais si la *hardiesse humaine* n'est pas demeurée courte en *inventions fabuleuses* à l'endroit de la généalogie, l'histoire cependant parle comme l'*oraison funèbre* des qualités véritables et des vertus chrétiennes de Messire Henri de Gournay. « La grandeur de sa naissance n'a rien diminué de la modération de son esprit ; ses emplois glorieux, dans la ville et dans les armées, n'ont point corrompu son innocence : et... bien loin d'éviter l'aspect de la mort, il l'a tellement méditée, qu'elle n'a pas pu le surprendre, même en arrivant tout à coup, et qu'elle a été soudaine sans être imprévue. » Tel est le plan de cette *oraison funèbre*, dont l'idée dominante est de rappeler les hommes au sentiment de cette naturelle et nécessaire égalité dans laquelle Dieu les a tous placés.

C'était le second essai du grand orateur dans un genre où son génie devait éclater davantage et conquérir sa gloire la plus incontestée. Si les débuts ne la laissent point encore paraître dans sa magnificence, le lecteur n'en saurait être surpris. Bossuet est jeune encore, il a peu vécu à Paris et dans le commerce du monde et des lettres : naguère encore il était tout entier à l'étude de la théologie, aux œuvres du ministère, aucune des circonstances qui marquent à un homme sa destinée ne s'était présentée encore. D'ailleurs il «a bien pu dans son exorde définir l'objet de l'oraison funèbre, en tracer la marche, en marquer aussi le ton et l'accent; s'il n'a pu compléter son œuvre, c est que le héros, cette fois encore, n'a pas suffi aux conditions de l'éloge et ne s'est pas trouvé au niveau de l'orateur (1). » Au reste, les deux dernières parties du discours sont à peine ébauchées ; la division est régulière, elle annonce un long développement partagé, selon la coutume, en trois points, mais, pressé sans doute par le temps, l'orateur semble n'avoir jeté en courant sur le papier qu'une esquisse succincte et confuse. Il sera pourtant aisé, et par cela même, de pressentir dans cette lecture l'avènement du plus grand des orateurs. Des littérateurs du goût de MM. Villemain (2) et Gandar (3) ne s'y sont point trompés.

Qu'on nous pardonne ces observations préliminaires, disproportionnées sans doute à notre but et à l'importance du sujet : mais les remarques historiques, puisées aux meilleures sources (4), étaient indispensables afin de rétablir dans ses dates authentiques et dans la vérité de ses détails un discours dont un précédent éditeur, assez heureux pour en avoir le manuscrit entre les mains, n'en a pourtant pas indiqué avec le même bonheur toutes les circonstances soit pour le lieu, soit pour le temps. Et si nous nous sommes permis quelques courtes réflexions relatives à la manière de l'orateur, ces légères indications trouveront leur excuse dans le but lui-même de notre édition. L'ordre chronologique est précisément établi pour faciliter au lecteur l'étude comparative des compositions de Bossuet.

(1) *Bossuet orateur*, pag. 239. — (2) *Essais sur le génie de Pindare*, p. 19. — (3) *Bossuet orateur*, 233-239. — (4) Id. *Note* à la page 229. Cf. Ch. Abel, l'*Austrasie, Revue de Metz et de Lorraine*, t. IV. p. 557 et suiv. 1856 : et *Etudes Relig. Historiq. et littéraires*, art. du R. P Marquigny, (3e Série, et 10, p. 252 et suiv.)

Non privabit bonis eos qui ambulant in innocentia : Domine virtutum, beatus homo qui sperat in te. Psal. LXXXIII, 13.

C'est, Messieurs, dans ce dessein salutaire que j'espère aujourd'hui vous entretenir de la vie et des actions de messire *Henri de Gornay*, chevalier, seigneur de Talange, de Coin-sur-Seille[1] que la mort nous a ravi depuis peu de jours ; où rejetant loin de mon esprit toutes les considérations profanes, et les bassesses honteuses de la flatterie indignes de la majesté du lieu où je parle et du ministère sacré que j'exerce, je m'arrêterai à vous proposer trois ou quatre réflexions tirées des principes du christianisme, qui serviront, si Dieu le permet, pour l'instruction de tout ce peuple et pour la consolation particulière de ses parents et de ses amis.

Quoique Dieu et la nature aient fait tous les hommes égaux en les formant d'une même boue, la vanité humaine ne peut souffrir cette égalité, ni s'accommoder à la loi qui nous a été imposée, de les regarder tous comme nos semblables. De là naissent ces grands efforts que nous faisons tous pour nous séparer du commun, et nous mettre en un rang plus haut par les charges ou par les emplois, par le crédit ou par les richesses. Que si nous pouvons obtenir ces avantages extérieurs, que la folle ambition des hommes a mis à un si grand prix, notre cœur s'enfle tellement que nous regardons tous les autres comme étant d'un ordre inférieur à nous ; et à peine nous reste-t-il quelque souvenir de ce qui nous est commun avec eux.

Cette vérité importante et connue si certainement par l'expérience, entrera plus utilement dans nos esprits, si nous considérons avec attention trois états où nous passons tous successivement : la naissance, le cours de la vie, sa conclusion par la mort. Plus je remarque de près la condition de ces trois états, plus mon esprit se sent convaincu que quelque apparente inégalité que la fortune ait mise entre nous, la nature n'a pas voulu qu'il y eût grande différence d'un homme à un autre.

Et premièrement, la naissance a des marques indubitables de notre commune faiblesse. Nous commençons tous notre vie par les mêmes infirmités de l'enfance ; nous saluons tous, en entrant au monde, la lumière du jour par nos pleurs[1] ; et le premier air que nous respirons, nous sert à tous indifféremment à former[2] des cris. Ces faiblesses de la naissance attirent sur nous tous généralement une même suite d'infirmités dans tous les progrès de la vie, puisque les grands, les petits et les médiocres vivent également assujettis aux mêmes nécessités naturelles, exposés aux mêmes périls, livrés en proie aux mêmes maladies. Enfin, après tout arrive la mort, qui foulant aux pieds l'arrogance humaine et abattant sans ressource toutes ses grandeurs imaginaires, égale pour jamais toutes

[1] Les éditions précédentes écrivent à tort : *Louyn-sur-Seille*. Floquet, *Etudes*, t. I, p. 13.

[1] *Sapient.*, II, 3.
[2] *Var.* : Pousser.

les conditions différentes, par lesquelles les ambitieux croyaient s'être mis au-dessus des autres : de sorte qu'il y a beaucoup de raison de nous comparer à des eaux courantes, comme fait l'Ecriture sainte. Car de même que quelque inégalité qui paraisse dans le cours des rivières qui arrosent la surface de la terre, elles ont toutes cela de commun, qu'elles viennent d'une petite origine ; que dans le progrès de leur course, elles roulent leurs flots en bas par une chute continuelle ; et qu'elles vont enfin perdre leurs noms avec leurs eaux dans le sein immense de l'Océan, où l'on ne distingue point le Rhin, ni le Danube, ni ces autres fleuves renommés d'avec les rivières les plus inconnues. Ainsi tous les hommes commencent par les mêmes infirmités : dans les progrès de leur âge, les années se poussent les unes les autres comme les flots : leur vie roule et descend sans cesse à la mort par sa pesanteur naturelle ; et enfin après avoir fait, ainsi que les fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils vont tous se confondre dans ce gouffre infini du néant, où l'on ne trouve plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces autres augustes noms qui nous séparent les uns des autres ; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent. Telle est la loi de la nature, et l'égalité nécessaire à laquelle elle soumet tous les hommes dans ces trois états remarquables, la naissance, la durée, la mort.

Que pourront inventer les enfants d'Adam pour combattre [1] cette égalité, qui est gravée si profondément dans toute la suite de notre vie ? Voici, mes Frères, les inventions par lesquelles ils s'imaginent forcer la nature et se rendre différents des autres, malgré l'égalité qu'elle a ordonnée. Premièrement, pour mettre à couvert la faiblesse commune de la naissance, chacun tâche d'attirer sur elle toute la gloire de ses ancêtres, et la rendre plus éclatante par cette lumière empruntée. Ainsi l'on a trouvé le moyen de distinguer les naissances illustres d'avec les naissances viles et vulgaires, et de mettre une différence infinie entre le sang noble et le roturier, comme s'il n'avait pas les mêmes qualités et n'était pas composé des mêmes éléments ; et par là vous voyez déjà la naissance magnifiquement relevée. Dans le progrès de la vie, on se distingue plus aisément par les grands emplois, par les dignités éminentes, par les richesses et par l'abondance. Ainsi on s'élève et on s'agrandit, et on laisse les autres dans la lie du peuple. Il n'y a donc plus que la mort où l'arrogance humaine est bien empêchée. Car c'est là que l'égalité est inévitable : et encore que la vanité tâche en quelque sorte d'en couvrir la honte par les honneurs de la sépulture, il se voit peu d'hommes assez insensés pour se consoler de la mort par l'espérance d'un superbe tombeau, ou par la magnificence de ses funérailles. Tout ce que peuvent faire ces misérables amoureux des grandeurs humaines, c'est de goûter tellement la vie qu'ils ne songent point à la mort ; c'est le seul moyen qu'il leur reste de secouer en quelque façon le joug insupportable de sa tyrannie, lorsqu'en détournant leur esprit ils n'en sentent pas l'amertume [1].

C'est ainsi qu'ils se conduisent à l'égard de ces trois états ; et de là naissent trois vices énormes qui rendent ordinairement leur vie criminelle. Car cette superbe grandeur dont ils se flattent dans leur naissance, les fait vains et audacieux. Le désir démesuré dont ils sont poussés de se rendre considérables [2] au-dessus des autres dans tout le progrès de leur âge, fait qu'ils s'avancent à la grandeur par toutes sortes de voies, sans épargner les plus criminelles ; et l'amour désordonné des douceurs qu'ils goûtent dans une vie pleine de délices, détournant leurs yeux de dessus la mort, fait qu'ils tombent entre ses mains sans l'avoir prévue : au lieu que l'illustre gentilhomme, dont je vous dois aujourd'hui proposer l'exemple, a tellement ménagé toute sa conduite, que la grandeur de sa naissance n'a rien diminué de la modération de son esprit ; que ses emplois glorieux, dans la ville et dans les armées, n'ont point corrompu son innocence ; et que bien loin d'éviter l'aspect de la mort, il l'a tellement méditée, qu'elle n'a pas pu le surprendre, même en arrivant tout à coup, et qu'elle a été soudaine sans être imprévue.

Si autrefois le grand saint Paulin, digne prélat de l'église de Nole, en faisant le panégyrique de sa parente sainte Mélanie [3], a commencé les louanges de cette veuve si renommée par la noblesse de son extraction, je puis bien suivre un si grand exemple, et vous dire un mot en passant de l'illustre maison de Gournay, si célèbre et si ancienne. Mais pour ne pas traiter ce sujet d'une manière profane, comme fait la rhétorique mondaine, recherchons par les Ecritures de quelle sorte la noblesse est recommandable, et l'estime qu'on en doit faire selon les maximes du christianisme.

Et premièrement, chrétiens, c'est déjà un grand avantage qu'il ait plu à notre Sauveur de

[1] *Var.* : Pour couvrir ou pour effacer.

[1] *Note marg.* La mort jette divers traits dans la vie par la crainte et le dernier est inévitable : ils croient faire beaucoup d'éviter les autres. — [2] *Var.* : Recommandables. — [3] *Ad Sever.*, ep. XXIX, n. 7.

naître d'une race illustre par la glorieuse union du sang royal et sacerdotal dans la famille d'où il est sorti : *Regum et sacerdotum clara progenies* [1]. Pour quelle raison, lui qui a méprisé toutes les autres grandeurs humaines : *Non multi sapientes; non multi nobiles* [2], Jésus-Christ l'a voulu être. Ce n'était pas pour en recevoir de l'éclat, mais plutôt pour en donner à tous ses ancêtres. Il fallait qu'il sortît des patriarches, pour accomplir en sa personne toutes les bénédictions qui leur avaient été annoncées. Il fallait qu'il naquît des rois de Juda, pour conserver à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles divins lui avaient promise.

Louer en un gentilhomme chrétien ce que Jésus-Christ même a voulu avoir... [3] Je ne dirai point ni les grandes charges qu'elle a possédées, ni avec quelle gloire elle a étendu ses branches dans les nations étrangères, ni ses alliances illustres avec les Maisons royales de France et d'Angleterre, ni son antiquité, qui est telle que nos chroniques n'en marquent point l'origine. Cette antiquité a donné lieu à plusieurs inventions fabuleuses, par lesquelles la simplicité de nos pères a cru donner du lustre à toutes les maisons anciennes, à cause que leur antiquité en remontant plus loin aux siècles passés dont la mémoire est tout effacée, a donné aux hommes une plus grande liberté de feindre. La hardiesse humaine n'aime pas à demeurer court ; où elle ne trouve rien de certain, elle invente. Je laisse toutes ces considérations profanes, pour m'arrêter à des choses saintes.

Saint Livier, environ l'an 400, selon la supputation la plus exacte, est la gloire de la maison de Gournay. Le sang qu'a répandu ce généreux martyr, l'honneur de la ville de Metz, pour la cause de Jésus-Christ, vous donne plus de gloire que celui que vous avez reçu de tant d'illustres ancêtres : « Nous sommes la race des saints : » *Filii sanctorum sumus* [4]. L'histoire remarque qu'il était *claris parentibus :* ce qui est une conviction manifeste qu'il faut reprendre la grandeur de cette Maison d'une origine plus haute.

[1] *Ad Sever.*, p. 179. — [2] *Cor.*, I, 23.
[3] *Note marg.:* Peu de chose : sujet profane. Néanmoins d'autant plus volontiers, qu'il y a quelque chose de saint à traiter. — [4] *Tob.* I, 13.

Mais tous ces titres glorieux ne lui ont jamais donné de l'orgueil. Il a toujours méprisé les vanteries ridicules dont il arrive assez ordinairement que la noblesse étourdit le monde. Il a cru que ces vanteries étaient plutôt dignes des races nouvelles, éblouies de l'éclat non accoutumé d'une noblesse de peu d'années ; mais que la véritable marque des Maisons illustres, auxquelles la grandeur et l'éclat étaient depuis plusieurs siècles passés en nature, ce devait être la modération. Ce n'est pas qu'il ne jetât les yeux sur l'antiquité de sa race, dont il possédait parfaitement l'histoire : mais comme il y avait des saints dans sa race, il avait raison de la contempler pour s'animer par ces grands exemples. Il n'était pas de ceux qui semblent être persuadés que leurs ancêtres n'ont travaillé que pour leur donner sujet de parler de leurs actions et de leurs emplois. Quand il regardait les siens, il croyait que tous ses aïeux illustres lui criaient continuellement jusque des siècles les plus reculés : Imite nos actions, ou ne te glorifie pas d'être notre fils. Il se jeta dans les exercices de sa profession à l'imitation de saint Livier : il commença à faire la guerre contre les hérétiques rebelles. Premier capitaine et major dans Falzbourg, corps célèbre et renommé, les belles actions qu'il y fit le firent connaître par le cardinal Richelieu, auquel la vertu ne pouvait être cachée..... Négociations d'Allemagne... Ordinairement ceux qui sont dans les emplois de la guerre, croient que c'est une prééminence de l'épée de ne s'assujettir à aucunes lois. Il a révéré celles de l'Eglise... Les abstinences jamais violées : ..... comment n'aurait-il pas respecté celles qu'il recevait de toute l'Eglise, puisqu'il observait si soigneusement et avec tant de religion celle que sa dévotion particulière lui avait imposée ? Jeûne des samedis..... Déshonorant la profession des armes par cette honte de bien faire les exercices de la piété, on croit assez faire, pourvu qu'on observe les ordres du général......

Sa vieillesse, quoique pesante, n'était pas sans action : ... son exemple et ses paroles animaient les autres..... Il est mort trop tôt... non ; car la mort ne vient jamais trop soudainement quand on s'y prépare par la bonne vie.....

ORAISON FUNÈBRE

DU

R. P. FRANÇOIS BOURGOING

TROISIÈME SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE L'ORATOIRE.

Prononcée à Paris, dans l'église de l'Oratoire, le 4 décembre 1662.

François Bourgoing, dont Bossuet célèbre en deux mots la noble origine, était né à Paris, le 18 mars 1585. Sa jeunesse, appliquée à l'étude et à la piété, l'avait préparé à devenir, dès ses premiers pas dans le sacerdoce, un des prêtres le plus recommandables de la capitale. Il fut, sous la direction du cardinal de Bérulle, un des premiers fondateurs de la célèbre Congrégation de l'Oratoire, en 1611. A la mort du P. de Condren, successeur de Bérulle, il était nommé troisième supérieur général de la Congrégation, en 1641, par l'influence, dit-on, du cardinal de Richelieu. La fermeté de caractère de Bourgoing et ses tendances en matière de gouvernement semblent autoriser cette assertion. Mais ce qui plaisait au terrible ministre d'état paraît précisément avoir déplu à l'Oratoire : le gouvernement de Bourgoing fut traversé par une opposition aussi vive que générale : ses règlements ne tinrent pas. De ce temps-là déjà le jansénisme s'était glissé chez les oratoriens et y avait jeté cet esprit inquiet auquel Bossuet fait ici d'évidentes allusions. Bourgoing avait, pour sa part, essayé d'en arrêter les ravages : il n'avait pu en triompher. Austère dans ses mœurs, appliqué à ses devoirs, auteur de livres pieux, sa vie, peu éclatante aux yeux du monde, allait cependant fournir à l'éloquence du prédicateur *des pensées dignes de la chaire*; » *pour orner une telle vie*, l'orateur n'aura *pas besoin d'emprunter les fausses couleurs de la rhétorique, et encore moins les détours de la flatterie.* Sous une si sainte inspiration, l'oraison funèbre n'atteindra sans doute pas à la magnificence où le génie de Bossuet va bientôt l'élever, mais, en la méditant, il est aisé de voir que pour monter à ce haut degré du sublime il suffira d'une rencontre heureuse. Viennent les grands spectacles à dépeindre, les catastrophes illustres à déplorer, les hautes leçons à faire entendre, l'aigle de Meaux prendra son vol majestueux, il planera dans les régions encore inexplorées de la plus haute éloquence, il y sera comme dans son élément naturel.

Qui bene præsunt presbyteri, duplici honore digni habeantur.

Les prêtres qui gouvernent sagement, doivent être tenus dignes d'un double honneur. I *Timoth.*, v, 7.

Je commencerai ce discours en faisant au Dieu vivant des remercîments solennels, de ce que la vie de celui dont je dois prononcer l'éloge a été telle par sa grâce, que je ne rougirai point de la célébrer en présence de ses saints autels et au milieu de son Eglise. Je vous avoue, chrétiens, que j'ai coutume de plaindre les prédicateurs, lorsqu'ils font les panégyriques funèbres des princes et des grands du monde. Ce n'est pas que de tels sujets ne fournissent ordinairement de nobles idées : il est beau de raconter [1] les secrets d'une sublime politique, ou les sages tempéraments d'une négociation importante, ou les succès glorieux de quelque entreprise militaire. L'éclat de telles actions semble illuminer un discours ; et le bruit qu'elles font déjà dans le monde, aide celui qui parle à se faire entendre d'un ton plus ferme et plus magnifique. Mais la licence et l'ambition, compagnes presque inséparables des grandes fortunes ; mais l'intérêt et l'injustice, toujours mêlés trop avant dans les grandes affaires du monde, font qu'on marche parmi des écueils; et il arrive ordinairement que Dieu a si peu de part dans de telles vies, qu'on a peine à y trouver quelques actions qui méritent d'être louées par ses ministres.

Grâce à la miséricorde divine, le Révérend Père Bourgoing, supérieur général de la Congrégation de l'Oratoire, a vécu de telle sorte que je n'ai point à craindre aujourd'hui de pareilles difficultés. Pour orner une telle vie, je n'ai pas besoin d'emprunter les fausses couleurs de la rhétorique, et encore moins les détours de la flatterie. Ce n'est pas ici de ces discours où l'on ne parle qu'en tremblant, où il faut plutôt passer avec adresse que s'arrêter avec assurance, où la prudence et la discrétion tiennent toujours en contrainte l'amour de la vérité. Je n'ai rien ni à taire ni à déguiser ; et si la simplicité vénéra-

[1] *Var.* De découvrir.

ble d'un prêtre de Jésus-Christ, ennemi du faste et de l'éclat, ne présente pas à nos yeux de ces actions pompeuses qui éblouissent les hommes, son zèle, son innocence, sa piété éminente nous donneront des pensées plus dignes de cette chaire. Les autels ne se plaindront pas que leur sacrifice soit interrompu par un entretien profane : au contraire celui que j'ai à vous faire vous proposera de si saints exemples, qu'il méritera de faire partie d'une cérémonie si sacrée, et qu'il ne sera pas une interruption, mais plutôt une continuation du mystère.

N'attendez donc pas, chrétiens, que j'applique au Père Bourgoing des ornements étrangers, ni que j'aille rechercher bien loin sa noblesse dans sa naissance, sa gloire dans ses ancêtres, ses titres dans l'antiquité de sa famille : car encore qu'elle soit noble et ancienne dans le Nivernois, où elle s'est même signalée depuis plusieurs siècles par des fondations pieuses ; encore que la grand'chambre du Parlement de Paris et les autres Compagnies souveraines aient vu les Bourgoings, les Leclercs, les Friches, ses parents paternels et maternels rendre la justice aux peuples avec une intégrité exemplaire, je ne m'arrête pas à ces choses, et je ne les touche qu'en passant. Vous verrez le Père Bourgoing illustre d'une autre manière, et noble de cette noblesse que saint Grégoire de Nazianze appelle si élégamment la noblesse personnelle[1] : vous verrez en sa personne un catholique zélé, un chrétien de l'ancienne marque, un théologien enseigné de Dieu, un prédicateur apostolique, ministre non de la lettre, mais de l'esprit de l'Evangile ; et, pour tout dire en un mot, un prêtre digne de ce nom, un prêtre de l'institution et selon l'ordre de Jésus-Christ, toujours prêt à être victime ; un prêtre non-seulement prêtre, mais chef par son mérite d'une Congrégation de saints prêtres, et que je vous ferai voir par cette raison, « digne véritablement d'un double honneur, » selon le précepte de l'Apôtre, et pour avoir vécu saintement en l'esprit du sacerdoce, et pour avoir élevé dans le même esprit la sainte Congrégation qui était commise à ses soins : c'est ce que je me propose de vous expliquer dans les points de ce discours.

PREMIER POINT.

Suivons la conduite de l'Esprit de Dieu ; et avant que de voir un prêtre à l'autel, voyons comme il se prépare à en approcher. La préparation pour le sacerdoce n'est pas, comme plusieurs pensent, une application de quelques jours, mais une étude de toute la vie : ce n'est pas un soudain effort de l'esprit pour se retirer du vice, mais une longue habitude de s'en abstenir ; ce n'est pas une dévotion fervente seulement par sa nouveauté, mais affermie et enracinée par un grand usage. Saint Grégoire de Nazianze a dit ce beau mot du grand saint Basile : Il était prêtre, dit-il, avant même que d'être prêtre[1] ; c'est-à-dire, si je ne me trompe, il en avait les vertus avant que d'en avoir le degré : il était prêtre par son zèle, par la gravité de ses mœurs, par l'innocence de sa vie, avant que de l'être par son caractère. Je puis dire la même chose du Père Bourgoing : toujours modeste, toujours innocent, toujours zélé comme un saint prêtre, il avait prévenu son ordination ; il n'avait pas attendu la consécration mystique, il s'était dès son enfance consacré lui-même par la pratique persévérante de la piété ; et se tenant toujours sous la main de Dieu par la soumission à ses ordres, il se préparait excellemment à s'y abandonner tout à fait par l'imposition des mains de l'évêque. Ainsi son innocence l'ayant disposé à recevoir la plénitude du Saint-Esprit par l'ordination sacrée, il aspirait sans cesse à la perfection du sacerdoce ; et il ne faut pas s'étonner, si ayant l'esprit tout rempli des obligations de son ministère, il entra sans délibérer dans le dessein glorieux de l'Oratoire de Jésus, aussitôt qu'il vit paraître cette institution, qui avait pour fondement le désir de la perfection sacerdotale.

L'école de théologie de Paris, que je ne puis nommer sans éloge, quoique j'en doive parler avec modestie, est de tout temps en possession de donner [2] des hommes illustres à toutes les grandes entreprises qui se font pour Dieu. Le Père Bourgoing était sur ses bancs, faisant retentir toute la Sorbonne du bruit de son esprit et de sa science. Que vous dirai-je, Messieurs, qui soit digne de ses mérites ? Ce qu'on a dit de saint Athanase : car les grands hommes sont sans envie, et ils prêtent toujours volontiers les éloges qu'on leur a donnés à ceux qui se rendent leurs imitateurs. Je dirai donc du Père Bourgoing, ce qu'un saint a dit d'un saint, le grand Grégoire du grand Athanase [3], que durant le temps de ses études il se faisait admirer de ses compagnons, qu'il surpassait de bien loin ceux qui étaient ingénieux par son travail, ceux qui étaient laborieux par son esprit ; ou bien, si vous le voulez, qu'il surpassait en esprit les plus éclairés, en diligence les plus assidus ;

[1] Orat. XXXVIII.

[1] Orat. XX.
[2] *Var*: Fournir.— [3] S. Greg. Naz., Orat. XXI.

enfin en l'un et en l'autre ceux qui excellaient en l'un et en l'autre.

En ce temps, Pierre de Bérulle, homme vraiment illustre et recommandable, à la dignité duquel j'ose dire que même la pourpre romaine n'a rien ajouté, tant il était déjà relevé par le mérite de sa vertu et de sa science, commençait à faire luire à toute l'église gallicane les lumières les plus pures et les plus sublimes du sacerdoce chrétien et de la vie ecclésiastique. Son amour immense pour l'Eglise lui inspira le dessein de former une Compagnie à laquelle il n'a point voulu donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Eglise, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supérieurs que ses évêques, ni d'autres biens que sa charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce. Là une sainte liberté fait un saint engagement : on obéit sans dépendre ; on gouverne sans commander ; toute l'autorité est dans la douceur, et le respect s'entretient sans le secours de la crainte. La charité, qui bannit la crainte opère un si grand miracle ; et sans autre joug qu'elle-même, elle sait non-seulement captiver, mais encore anéantir la volonté propre. Là, pour former de vrais prêtres, on les mène à la source de la vérité : ils ont toujours[1] en main les saints Livres pour en chercher sans relâche la lettre par l'étude, l'esprit par l'oraison, la profondeur par la retraite, l'efficace par la pratique, la fin par la charité, à laquelle tout se termine, et « qui est l'unique trésor du christianisme, » *christiani nominis thesaurus*, comme parle Tertullien [2].

Tel est à peu près, Messieurs, l'esprit des prêtres de l'Oratoire , et je pourrais en dire beaucoup davantage, si je ne voulais épargner la modestie de ces Pères. Sainte Congrégation, le Père Bourgoing a besoin de vous pour acquérir la perfection du sacerdoce, après laquelle il soupire ; mais je ne crains point d'assurer que vous aviez besoin de lui réciproquement, pour établir vos maximes et vos exercices. Et en effet, chrétiens, cette vénérable Compagnie est commencée entre ses mains : il en est un des quatre premiers avec lesquels son instituteur en a posé les fondements; c'est lui-même qui l'a étendue dans les principales villes de ce royaume. Que dis-je, de ce royaume ? Nos voisins lui tendent les bras ; les évêques des Pays-Bas l'appellent ; et ces provinces florissantes lui doivent l'assemblement de tant de maisons qui ont consolé leurs pauvres, humilié leurs riches, instruit leurs peuples, sanctifié leurs prêtres, et répandu bien loin aux environs la bonne odeur de l'Evangile.

La grande part qu'il a eue à fonder une institution si véritablement ecclésiastique, vous doit faire voir, chrétiens, combien ce grand homme était animé de l'esprit de l'Eglise et du sacerdoce. Mais venons aux exercices particuliers. Les ministres de Jésus-Christ ont deux principales fonctions : ils doivent parler à Dieu, ils doivent parler aux peuples ; parler à Dieu par l'oraison, parler aux peuples fidèles par la prédication de l'Evangile. Ces deux fonctions sont unies, et il est aisé de les remarquer dans cette parole des saints apôtres : « Pour nous, disent-ils dans les *Actes*, nous demeurerons appliqués à l'oraison et au ministère de la parole : » *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus*[1]. Prêtres, qui êtes les anges du Dieu des armées, vous devez sans cesse monter et descendre, comme les anges que vit Jacob dans cette échelle mystique [2]. Vous montez de la terre au ciel, lorsque vous unissez vos esprits à Dieu par le moyen de l'oraison ; vous descendez du ciel en la terre, lorsque vous portez aux hommes ses ordres et sa parole. Montez donc et descendez sans cesse, c'est-à-dire, priez et prêchez : parlez à Dieu, parlez aux hommes ; allez premièrement recevoir, et puis venez répandre les lumières; allez puiser dans la source ; après venez arroser la terre et faire germer le fruit de vie.

Voulez-vous voir, chrétiens, quel était l'esprit d'oraison de ce fidèle serviteur de Dieu, lisez ses Méditations, toutes pleines de lumière et de grâce. Elles sont entre les mains de tout le monde, des religieux, des séculiers, des prédicateurs, des contemplatifs, des simples et des savants : tant il a été saintement et charitablement industrieux à présenter tout ensemble le pain aux forts, le lait aux enfants, et dans ce pain et dans ce lait le même Jésus-Christ à tous.

Je ne m'étonne donc plus s'il prêchait si saintement au peuple fidèle le mystère de Jésus-Christ qu'il avait si bien médité. O Dieu vivant et éternel, quel zèle ! quelle onction ! quelle douceur ! quelle force ! quelle simplicité et quelle éloquence ! O qu'il était éloigné de ces prédicateurs infidèles, qui ravilissent leur dignité jusqu'à faire servir au désir de plaire le ministère d'instruire ; qui ne rougissent pas d'acheter des acclamations par des instructions; des paroles de flatterie par la parole de vérité ; des louanges, vains aliments d'un esprit léger, par la nourriture solide et susbtantielle que Dieu a préparée à ses enfants ! Quel désordre ! quelle indignité ! Est-ce ainsi qu'on fait parler Jésus-Christ ? Savez-vous, ô prédicateurs, que ce divin

[1] *Var.* : Ils doivent toujours avoir. — [2] *De Patient.*, n. 12.

[1] *Act.*, VI, 4. — [2] *Gen.*, XXVIII, 12.

conquérant veut régner sur les cœurs par votre parole ? Mais ces cœurs sont retranchés contre lui ; et pour les abattre à ses pieds, pour le forcer invinciblement au milieu de leurs défenses, que ne faut-il pas entreprendre ? quels obstacles ne faut-il pas surmonter ? Ecoutez l'apôtre saint Paul : « Il faut renverser les remparts des mauvaises habitudes, il faut détruire les conseils profonds d'une malice invétérée [1], il faut abattre toutes les hauteurs qu'un orgueil indompté et opiniâtre élève contre la science de Dieu, il faut captiver tout entendement sous l'obéissance de la foi. » *Ad destructionem munitionum, consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei, et in captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi* [2].

Que ferez-vous ici, faibles discoureurs ? Détruirez-vous ces remparts en jetant des fleurs ? Dissiperez-vous ces conseils cachés en chatouillant les oreilles ? Croyez-vous que ces superbes hauteurs tombent au bruit de vos périodes mesurées ? Et pour captiver les esprits, est-ce assez de les charmer un moment par la surprise d'un plaisir qui passe ? Non, non, ne nous trompons pas : pour renverser tant de remparts et vaincre tant de résistance, et nos mouvements affectés, et nos paroles arrangées, et nos figures artificielles sont des machines trop faibles. Il faut prendre des armes plus puissantes [3], plus efficaces, celles qu'employait si heureusement le saint prêtre dont nous parlons.

La parole de l'Evangile sortait de sa bouche, vive, pénétrante, animée, toute pleine d'esprit et de feu. Ses sermons n'étaient pas le fruit d'une étude lente et tardive ; mais d'une céleste ferveur, mais d'une prompte et soudaine illumination : c'est pourquoi deux jours lui suffisent pour faire l'oraison funèbre du grand Cardinal de Bérulle, avec l'admiration de ses auditeurs. Il n'en employa pas beaucoup davantage à ce beau panégyrique latin de saint Philippe de Néri ; ce prêtre si transporté de l'amour de Dieu, dont le zèle était si grand et si vaste, que le monde entier était trop petit pour l'étendue de son cœur, pendant que son cœur même était trop petit pour l'immensité de son amour. Mais dois-je m'arrêter ici à deux actions particulières du Père Bourgoing, puisque je sais qu'il a fourni de la même force la carrière de plusieurs Carêmes, dans les chaires les plus illustres de la France et des Pays-Bas ; toujours pressant, toujours animé ; lumière ardente et luisante, qui ne brillait que pour échauffer, qui cherchait le cœur par l'esprit et ensuite captivait [1] l'esprit par le cœur ? D'où lui venait cette force ? C'est, mes Frères, qu'il était plein de la doctrine céleste ; c'est qu'il s'était nourri et rassasié du meilleur suc du christianisme ; c'est qu'il faisait régner dans ses sermons la vérité et la sagesse, l'éloquence suivait comme la servante, non recherchée avec soin, mais attirée par la chose même. Ainsi « son discours se répandait à la manière d'un torrent, et s'il trouvait en son chemin les fleurs de l'élocution, il les entraînait plutôt après lui par sa propre impétuosité qu'il ne les cueillait avec choix pour se parer d'un tel ornement : » *Fertur quippe impetu suo ; et elocutionis pulchritudinem, si occurrerit, vi rerum rapit, non cura decoris assumit* [2]. C'est l'idée de l'éloquence que donne saint Augustin aux prédicateurs, et ce qu'a pratiqué celui dont nous honorons ici la mémoire.

Après ses fonctions publiques, il resterait encore, Messieurs, de vous faire voir ce saint homme dans la conduite des âmes, et de vous y faire admirer son zèle, sa discrétion, son courage et sa patience. Mais quoique les autres choses que j'ai à vous dire ne me laissent pas le loisir d'entrer bien avant dans cette matière, je ne dois pas omettre en ce lieu qu'il a été longtemps confesseur de feu monseigneur le duc d'Orléans, de glorieuse mémoire. C'est une marque de son mérite d'avoir été appelé à un tel emploi, après cet illustre Père Charles de Condren, dont le nom inspire la piété, dont la mémoire, toujours fraîche et toujours récente, est douce à toute l'Eglise comme une composition de parfums. Mais quelle a été la conduite de son successeur dans cet emploi délicat ? N'entrons jamais dans ce détail ; honorons par notre silence le mystérieux secret que Dieu a imposé à ses ministres. Contentons-nous de savoir qu'il y a des plantes tardives dans le jardin de l'Epoux ; que pour en voir la fécondité, les directeurs des consciences, ces laboureurs spirituels, doivent attendre avec patience le fruit précieux de la terre, comme parle l'apôtre saint Jacques [3] ; et qu'enfin le Père Bourgoing a eu cette singulière consolation, qu'il n'a pas attendu en vain, qu'il n'a pas travaillé inutilement la terre qu'il cultivait lui ayant donné avec abondance des fruits de bénédiction et de grâce. Ah ! si nous avons un cœur chrétien, ne passons pas cet endroit sans rendre à Dieu de justes louanges pour le don inestimable de sa clémence, et prions sa bonté suprême qu'elle fasse souvent de pareils miracles : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* [4].

[1] *Var.* : Endurcie. — [2] II *Cor.*, x, 4, 5.
[3] *Var.* : Plus fortes.

[1] *Var.* Gagnait. — [2] S. Aug., *de Doct., Christ.*, lib. IV, n. 42. — [3] *Jacob.*, v, 7. — [4] II *Cor.*, ix, 15.

Rendons grâces aussi, chrétiens, à cette même bonté par Jésus-Christ Notre-Seigneur, de ce qu'elle a fait paraître en nos jours un prêtre si saint, qu'on a vu apporter persévéramment l'innocence à l'autel, le zèle à la chaire, l'assiduité à la prière, une patience vigoureuse dans la conduite des âmes, une ardeur infatigable à toutes les affaires de l'Eglise. Il ne vit que pour l'Eglise, il ne respire que l'Eglise : il veut non-seulement tout consacrer, mais encore tout sacrifier aux intérêts de l'Eglise, sa personne, ses frères, sa Congrégation. Il l'a gouvernée en cet esprit durant l'espace de vingt et un ans; et comme toute la conduite de cette sainte Compagnie consiste à s'attacher constamment à la conduite de l'Eglise, à ses évêques, à son Chef visible, je ne croirai pas m'éloigner de la suite de mon discours, si je trace ici en peu de paroles comme un plan de la sainte Eglise, selon le dessein éternel de son divin Architecte : je vous demande, Messieurs, que vous renouveliez vos attentions.

SECOND POINT.

Vous comprenez, mes Frères, par tout ce que j'ai déjà dit, que le dessein de Dieu dans l'établissement de son Eglise est de faire éclater par toute la terre le mystère de son unité, en laquelle est ramassée toute sa grandeur. C'est pourquoi le Fils de Dieu est venu au monde, et « le Verbe a été fait chair, et il a daigné habiter en nous, et nous l'avons vu parmi les hommes plein de grâce et de vérité [1]; » afin que par la grâce qui unit, il ramenât tout le genre humain à la vérité qui est une. Ainsi venant sur la terre avec cet esprit d'unité, il a voulu que tous ses disciples fussent unis, et il a fondé son Eglise unique et universelle, » afin que tout y fût consommé et réduit en un : » *Ut sint consummati in unum* [2], comme il le dit lui-même dans son Evangile.

Je vous le dis, chrétiens, c'est ici en vérité un grand mystère en Jésus-Christ et en son Eglise. « Il n'y a qu'une colombe et une parfaite : » *Una est columba mea, perfecta mea* [3]; il n'y a qu'une seule Epouse, qu'une seule Eglise catholique, qui est la Mère commune de tous les fidèles. Mais comment est-elle la Mère de tous les fidèles, puisqu'elle n'est autre chose que l'assemblée de tous les fidèles? C'est ici le secret de Dans toute la grâce de l'Eglise, toute l'efficace du Saint-Esprit est dans l'unité : en l'unité est le trésor, en l'unité est la vie, hors de l'unité est la mort certaine. L'Eglise donc est une; et par son esprit d'unité catholique et universelle, elle est la Mère toujours féconde de tous les particuliers qui la composent : ainsi tout ce qu'elle engendre, elle se l'unit très-intimement; en cela dissemblable des autres mères, qui mettent hors d'elles-mêmes les enfants qu'elles produisent. Au contraire l'Eglise n'engendre les siens qu'en les recevant en son sein, qu'en les incorporant à son unité. Elle croit entendre sans cesse, en la personne de saint Pierre, ce commandement qu'on lui fait d'en haut : « Tue « et mange, » unis, incorpore : *Occide et manduca* [1]; et se sentant animée de cet esprit unissant, elle élève la voix nuit et jour pour appeler tous les hommes au banquet où tout est fait un. Et lorsqu'elle voit les hérétiques qui s'arrachent de ses entrailles, ou plutôt qui lui arrachent ses entrailles mêmes, et qui emportent avec eux en la déchirant le sceau de son unité, qui est le baptême, conviction visible de leur désertion : elle redouble son amour maternel envers ses enfants qui demeurent, les liant et les attachant toujours davantage à son esprit d'unité : tant il est vrai qu'il a plu à Dieu que tout concourût à l'œuvre de l'unité sainte de l'Eglise, et même le schisme, la rupture et la révolte.

Voilà donc le dessein du grand Architecte, faire régner l'unité en son Eglise et par son Eglise : voyons maintenant l'exécution. L'exécution, chrétiens, c'est l'établissement des pasteurs. Car de crainte que les troupeaux errants et vagabonds ne fussent dispersés deçà et delà, Dieu établit les pasteurs pour les rassembler. Il a donc voulu imprimer dans l'ordre et dans l'office des pasteurs le mystère de l'unité de l'Eglise; et c'est en ceci que consiste la dignité de l'épiscopat. Le mystère de l'unité ecclésiastique est dans la personne, dans le caractère, dans l'autorité des évêques. En effet, chrétiens, ne voyez-vous pas qu'il y a plusieurs prêtres, plusieurs ministres, plusieurs prédicateurs, plusieurs docteurs, mais il n'y a qu'un seul évêque dans un diocèse et dans une église. Et nous apprenons de l'histoire ecclésiastique que lorsque les factieux entreprenaient de diviser l'épiscopat, une voix commune de toute l'Eglise et de tout le peuple fidèle s'élevait contre cet attentat sacrilége par ces paroles remarquables : « Un Dieu, un Christ, un évêque : » *Unus Deus, unus Christus, unus episcopus* [2]. Quelle merveilleuse association, un Dieu, un Christ, un évêque! un Dieu, principe de l'unité ; un Christ, médiateur de l'unité ; un évêque, marquant et représentant en la singularité de sa charge le

[1] *Joan.*, I, 14. — [2] *Joan.*, XVII, 23. — [3] *Cant.*, VI, 8.

[1] *Act.*, X, 13. — [2] Cornel., *Epist.*, *ad Cypr.*, apud Cypr., ep. XLVI; Theodoret., *Hist.*, *eccles.*, lib. II, cap. XIV.

mystère de l'unité de l'Eglise. Ce n'est pas assez, chrétiens : chaque évêque a son troupeau particulier. Parlons plus correctement : les évêques n'ont tous ensemble qu'un même troupeau, dont chacun conduit une partie inséparable du tout; de sorte qu'en vérité tous les évêques sont au tout et à l'unité, et ils ne sont partagés que pour la facilité de l'application. Mais Dieu voulant maintenir parmi ce partage l'unité inviolable du tout, outre les pasteurs des troupeaux particuliers, il a donné un Père commun, il a préposé un Pasteur à tout le troupeau, afin que la sainte Eglise fût une fontaine scellée par le sceau d'une parfaite unité, et « qu'y ayant un chef établi, l'esprit de division n'y entrât jamais : » *Ut capite constituto schismatis tolleretur occasio* [1].

Ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité de son Eglise, il a séparé les apôtres du nombre de tous les disciples; et ensuite voulant consommer le mystère de l'unité de l'Eglise, il a séparé l'apôtre saint Pierre du milieu des autres apôtres. Pour commencer l'unité dans toute la multitude, il en choisit douze; pour consommer l'unité parmi les douze, il en choisit un. En commençant l'unité, il n'exclut pas tout à fait la pluralité : « Comme le Père m'a envoyé, ainsi, dit-il, je vous envoie [2]. » Mais pour conduire à la perfection le mystère de l'unité de son Eglise, il ne parle pas à plusieurs, il désigne saint Pierre personnellement, il lui donne un nom particulier : « Et moi, dit-il, je te dis à toi : Tu es Pierre; et, ajoute-t-il, sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; et, conclut-il, les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle [3] : » afin que nous entendions que la police, le gouvernement et toute l'ordonnance de l'Eglise se doit enfin réduire à l'unité seule; et que le fondement de cette unité est et sera éternellement le soutien immobile de cet édifice.

Par conséquent, chrétiens, quiconque aime l'Eglise doit aimer l'unité ; et quiconque aime l'unité doit avoir une adhérence immuable à tout l'ordre épiscopal, dans lequel et par lequel le mystère de l'unité se consomme, pour détruire le mystère d'iniquité qui est l'œuvre de rébellion et de schisme. Je dis : *A tout l'ordre épiscopal*, au Pape chef de cet ordre et de l'Eglise universelle, aux évêques chefs et pasteurs des églises particulières. Tel est l'esprit de l'Eglise; tel est principalement le devoir des prêtres, qui sont établis de Dieu pour être coopérateurs de l'épiscopat. Le cardinal de Bérulle, plein de l'esprit de l'Eglise et du sacerdoce, n'a formé sa Congrégation que dans la vue de ce dessein; et le Père François Bourgoing l'a toujours très-saintement gouvernée dans cette même conduite.

Soyez bénie de Dieu, sainte Compagnie; entrez de plus en plus dans ces sentiments, éteignez ces feux de division, ensevelissez sans retour ces noms de parti. Laissez se débattre, laissez disputer et languir dans des questions ceux qui n'ont pas le zèle de servir l'Eglise : d'autres pensées vous appellent, d'autres affaires demandent vos soins. Employez tout ce qui est en vous d'esprit, et de cœur, et de lumière, et de zèle au rétablissement de la discipline si horriblement dépravée et dans le clergé et parmi le peuple.

Deux choses sont nécessaires à la sainte Eglise, la pureté de la foi et l'ordre de la discipline. La foi est toujours sans tache, la discipline souvent chancelante. D'où vient cette différence, si ce n'est que la foi est le fondement, lequel étant renversé, tout l'édifice tomberait par terre? Or il a plu à notre Sauveur, qui a établi son Eglise, comme un édifice sacré, de permettre que, pour exercer le zèle de ses ministres, il y eût toujours à la vérité quelques réfections à faire dans le corps du bâtiment; mais que le fondement fût si ferme, que jamais il ne pût être ébranlé, parce que les hommes peuvent bien en quelque sorte contribuer par sa grâce à faire les réparations de l'édifice, mais qu'ils ne pourraient jamais le redresser de nouveau s'il était entièrement abattu [1]. Il faudrait que le Fils de Dieu vînt encore au monde; et comme il a résolu de n'y venir qu'une fois, il a fondé son temple si solidement, qu'il n'aura jamais besoin qu'on le rétablisse, et qu'il suffira seulement qu'on l'entretienne.

Qui pourrait assez exprimer quel était le zèle du Père Bourgoing pour travailler à ce grand ouvrage? Il regardait les évêques comme ceux qui sont établis de Dieu pour faire vivre dans le peuple et dans le clergé la discipline chrétienne. Il révérait dans leur ordre la vigueur et la plénitude d'une puissance céleste, pour réprimer la licence et arrêter le torrent des mauvaises mœurs, qui s'enflant et s'élevant à grands flots, menace d'inonder toute la face de la terre. Non content d'exciter leur zèle, il travaillait nuit et jour à leur donner de fidèles ouvriers. Sa Compagnie lui doit le dessein d'avoir des institutions ecclésiastiques pour y former des saints prêtres, c'est-à-dire donner des pères aux enfants de Dieu. Et il ne faut pas sortir bien loin pour voir

[1] S. Hieron., *adv. Jovin.*, lib. I. — [2] *Joan.*, XX, 21. — [3] *Matth.*, XVI, 18.

[1] *Var.* : S'il avait été ruiné.

des fruits de son zèle. Allez à cette maison où reposent les os du grand saint Magloire : là, dans l'air le plus pur et le plus serein de la ville, un nombre infini d'ecclésiastiques respire un air encore plus pur de la discipline cléricale: ils se répandent dans les diocèses, et portent partout l'esprit de l'Eglise, c'est l'effet des soins du Père Bourgoing. Mais pourquoi vous parler ici d'un séminaire particulier? Toutes les maisons de l'Oratoire n'étaient-elles pas sous sa conduite autant de séminaires des évêques? Il professait hautement que tous les sujets de sa Compagnie étaient plus aux prélats qu'à la Compagnie; et avec raison, chrétiens, puisque la gloire de la Compagnie c'est d'être tout entière à eux, pour être pareux tout entière à l'Eglise et à Jésus-Christ

De là vous pouvez connaître combien cette Compagnie est redevable aux soins de son général, qui savait si bien conserver en elle l'esprit de son institut, c'est-à-dire l'esprit primitif de la cléricature et du sacerdoce. Il en était tellement rempli, qu'il en animait tous ses frères; et ceux qui auraient été assez insensibles pour ne se pas rendre à ses paroles, auraient été forcés de céder à la force toute-puissante de ses exemples. Et en effet, chrétiens, quel autre était plus capable de leur inspirer l'esprit d'oraison, que celui qu'ils voyaient toujours le plus assidu à ce divin exercice? Qui pouvait plus puissamment enflammer leurs cœurs à travailler sans relâche pour les intérêts de l'Eglise, que celui dont les maladies n'étaient pas capables d'en ralentir l'action, ce grand homme ne voulant pas, autant qu'il pouvait, qu'il fût tant permis aux infirmités d'interrompre les occupations d'un prêtre de Jésus-Christ? Qui a pu leur enseigner plus utilement à conserver parmi les emplois une sainte liberté d'esprit, que celui qui s'est montré dans les plus grands embarras autant paisible, autant dégagé, qu'agissant et infatigable? Enfin de qui pouvaient-ils apprendre avec plus de fruit à dompter par la pénitence la délicatesse des sens et de la nature, que de celui qu'ils ont toujours vu retrancher de son sommeil malgré son besoin, endurer la rigueur du froid malgré sa vieillesse, continuer [1] ses jeûnes malgré ses travaux, enfin affliger son corps par toutes sortes d'austérités, malgré ses infirmités corporelles?

O membres tendres et délicats, si souvent couchés sur la dure! O gémissements! ô cris de la nuit, pénétrant les nues, perçant jusqu'à Dieu! O fontaines de larmes, sources de joie! O admirable ferveur d'esprit et prière continuelle! O âme qui soutenait le corps presque sans aucune nourriture; ou plutôt, ô corps contraint de mourir avant la mort même, afin que l'âme fût en liberté! O appât du plaisir sensible et goût du fruit défendu, surmonté par la continence du Père Bourgoing! O Jésus-Christ! ô sa mort! ô son anéantissement et sa croix honorés par sa pénitence! Plût à Dieu que touché d'un si saint exemple, je mortifie mes membres mortels, et que je commence à marcher par la voie étroite, et que je m'ensevelisse avec Jésus-Christ pour être son cohéritier!

Car que faisons-nous, chrétiens; que faisons-nous autre chose, lorsque nous flattons notre corps, que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union, et aliénation non moins étonnante! «Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps mortel? *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* [1]? Si nous n'avons pas le courage d'imiter le Père Bourgoing dans ses austérités, pourquoi flattons-nous nos corps, nourrissons-nous ses convoitises par notre mollesse et les rendons-nous invincibles par nos complaisances?

Se peut-il faire, mes Frères, que nous ayons tant d'attache à cette vie et à ses plaisirs, si nous considérons attentivement combien est dure la condition avec laquelle on nous l'a prêtée? La nature, cruelle usurière, nous ôte tantôt un sens et tantôt un autre. Elle avait ôté l'ouïe au Père Bourgoing, et elle ne manque pas tous les jours de nous enlever quelque chose comme pour l'intérêt de son prêt, sans se départir pour cela du droit qu'elle se réserve, d'exiger en toute rigueur la somme totale à sa volonté. Et alors où serons-nous? Que deviendrons-nous? Dans quelles ténèbres serons-nous cachés? Dans quel gouffre serons-nous perdus? Il n'y aura plus sur la terre aucun vestige de ce que nous sommes. « La chair changera de nature, le corps prendra un autre nom; même celui de *cadavre* dit Tertullien, ne lui demeurera pas longtemps; il deviendra un je ne sais quoi qui n'a point de nom dans aucune langue: » tant il est vrai que tout meurt en nos corps, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait nos malheureux restes: *Post totum illud ignobilitatis elogium, caducæ carnis in originem terram, et cadaveris nomen*; *et de isto quoque*

[1] *Var.* : Prolonger.

[1] *Rom.*, VII, 24.

nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem [1].

Et vous vous attachez à ce corps, et vous bâtissez sur ces ruines, et vous contractez avec ce mortel une amitié immortelle ! O que la mort vous sera cruelle ! ô que vainement vous soupirerez, disant avec ce roi des Amalécites : *Siccine separat amara mors* [2] ? « Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout ? » Quel coup ! quel état ! quelle violence !

Il n'y a que l'homme de bien qui n'a rien à craindre en ce dernier jour. La mortification lui rend la mort familière; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps, il n'a point de peine à s'en séparer ; il a déjà depuis fort longtemps, ou dénoué ou rompu les liens les plus délicats qui nous y attachent. Ainsi le Père Bourgoing ne peut être surpris de la mort : «Ses jeûnes et ses pénitences l'ont souvent avancé dans son voisinage, comme pour la lui faire observer de près : » *Sæpe jejunans mortem de proximo novit.* « Pour sortir du monde plus légèrement, il s'est déjà déchargé lui-même d'une partie de son corps comme d'un empêchement importun à l'âme : » *Præmisso jam sanguinis succo, tanquam animæ impedimento* [3]. Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable : au contraire, il lui tend les bras, il lui présente sans murmurer ce qui lui reste de corps, et lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort ! lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher ; tu me sépareras de ce corps mortel : ô mort ! je t'en remercie ; j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher, j'ai tâché de mortifier mes appétits sensuels ; ton secours, ô mort, m'était nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine. Ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais qu'accomplir l'ouvrage que j'ai commencé ; tu ne détruis pas ce que je prétends, mais tu l'achèves : achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à mon Maître.

Ah ! « qu'il n'en est pas ainsi des impies ! » *Non sic impii, non sic* [4]. La mort ne leur arrive jamais si tard, qu'elle ne soit toujours précipitée ; elle n'est jamais prévenue par tant d'avertissements, qu'elle ne soit toujours imprévue. Toujours elle rompt quelque grand dessein et quelque affaire importante : au lieu qu'un homme de bien, à chaque heure, à chaque moment a toujours ses affaires faites ; il a toujours son âme en ses mains, prêt à la rendre au premier signal. Ainsi est mort le Père Bourgoing ; et voilà qu'étant arrivé en la bienheureuse terre des vivants, il voit et il goûte en la source même combien le Seigneur est doux ; et il chante, et il triomphe avec ses saints anges, pénétrant Dieu, pénétré de Dieu, admirant la magnificence de sa maison et s'enivrant du torrent de ses délices.

[1] Tertull., *De Resur., carn.*, n. 4. — [2] I *Reg.*, xv, 32. — [3] Tertull. *de Jejun.*, n. 12. — [4] *Psal.*, I, 4.

Qui nous donnera, chrétiens, que nous mourions de cette mort, et que notre mort soit un jour de fête, un jour de délivrance, un jour de triomphe ? « Ah ! que mon âme meure de la mort des justes ! « *Moriatur anima mea morte justorum* [1] ! Mais pour mourir de la mort des justes, vivez, mes Frères, de la vie des justes. Ne soyez pas de ceux qui diffèrent à se reconnaître quand ils ont perdu la connaissance ; et qui méprisent si fort leur âme, qu'ils ne songent à la sauver que lorsqu'ils sont en danger de perdre leur corps ; desquels certes on peut dire véritablement qu'ils se convertissent par désespoir plutôt que par espérance. Mes frères, faites pénitence, tandis que le médecin n'est pas encore à vos côtés, vous donnant des jours et des heures qui ne sont pas en sa puissance, et toujours prêt à philosopher admirablement de la maladie après la mort. Convertissez-vous de bonne heure ; que la pensée en vienne de Dieu et non de la fièvre, de la raison et non du trouble, du choix et non de la force ni de la contrainte. Si votre corps est une hostie, consacrez à Dieu une hostie vivante ; si c'est un talent précieux qui doive profiter entre ses mains, mettez-le de bonne heure dans le commerce, et n'attendez pas à lui donner qu'il le faille enfouir en terre : c'est ce que je dis à tous les fidèles.

Et vous, sainte Compagnie, qui avez désiré d'ouïr de ma bouche le panégyrique de votre Père, vous ne m'avez pas appelé dans cette chaire, ni pour déplorer votre perte par des plaintes étudiées, ni pour contenter les vivants par de vains éloges des morts. Un motif plus chrétien vous a excitée à me demander ce discours funèbre à la gloire de ce grand homme : vous avez prétendu que je consacrasse la mémoire de ses vertus, et que je vous proposasse comme en un tableau le modèle de sa sainte vie. Soyez donc ses imitateurs comme il l'a été de Jésus-Christ : c'est ce qu'il demande de vous aussi ardemment, j'ose dire plus ardemment que le sacrifice mystique : car si par ce sacrifice vous procurez son repos ; en imitant

[1] *Num.*, XXIII, 10.

ses vertus, vous enrichissez sa couronne. C'est vous-mêmes, mes Révérends Pères, qui serez et sa couronne et sa gloire au jour de Notre-Seigneur, si comme vous avez été durant tout le cours de sa vie obéissants à ses ordres, vous vous rendez de plus en plus après sa mort fidèles imitateurs de sa piété. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MESSIRE NICOLAS CORNET

GRAND-MAITRE DE NAVARRE

Prononcée à Paris, dans la chapelle du collége de Navarre, le 27 juin 1663.

Les mémoires du temps, si religieusement recueillis et collationnés par le docte biographe de Bossuet (1), nous permettent d'affirmer que l'*Oraison funèbre du Grand-Maître de Navarre* fut un véritable événement dans Paris. La maison de Navarre en perpétua le souvenir dans l'*Epitaphe* qu'elle fit graver sur la tombe de Nicolas Cornet : « *Nic. Cornet.... meruit, procurante regia Navarra,* INSIGNI ORATIONE PANEGYRICA *post mortem commendari.* » Les jeunes poètes du collége chantèrent à l'envi l'éloquence du Panégyriste : « *Viro clarissimo ac celebri omnium fama commendatissimo, DD. Bossuet, doctori theologico, verbi Dei præconi eximio, quum oratione publica parentaret cl. viro D. Nicolao Cornet, magno regiæ Navarræ magistro* :

« Non est funebris Bossueti oratio, non est;
« Nil habet atrox funereumque nihil.
« Vitalem potius, tumulorum aperire recessus
« Quæ valet et functos restituisse, putem.
« Quem tu doctrina magnæ quoque robore mentis
« Ingenioque refers mortuus esse nequit.
« Viribus eloquii, quem tu quoque reddere vitæ
« Noris, Parca in eum nil mala juris habet.
« Atque ita *Cornelius* per teque in teque superstes
« Non periit nobis, totus at ipse manet. »

Le dernier trait de la muse latine mérite d'être remarqué par nos littérateurs modernes; ce n'est donc pas d'aujourd'hui que date, dans l'opinion des lettrés, la parenté du génie entre le grand Corneille et le plus éloquent des orateurs. L'affluence des hommes distingués autour de la chaire témoignait hautement de l'admiration générale dont dès lors était environnée la réputation du panégyriste. La liste des prélats du plus haut rang, des docteurs, des lettrés, des magistrats, de tout ce que la capitale comptait alors d'hommes recommandables par la science, accourus en foule pour entendre Bossuet, serait longue à dresser. Un intérêt de parti, une passion de sectaire étaient d'ailleurs pour un grand nombre un pressant motif d'y venir. Comment l'orateur allait-il présenter le zèle de Cornet à étouffer le jansénisme dans son berceau? Le promoteur célèbre des *cinq fameuses propositions* serait-il loué pour la justesse et l'exactitude du résumé, et honoré pour en avoir vigoureusement poursuivi la condamnation? Bossuet, en un mot, se montrerait-il doux et bienveillant aux jansénistes, oui ou non? Disons bien vite, ce que nous avons démontré plus amplement ailleurs, que Bossuet parla en catholique et stigmatisa hautement ces hommes *plus propres à commettre ensemble les vérités chrétiennes qu'à les réduire à leur unité naturelle; tels enfin... que c'est pour eux une grande grâce de céder entièrement à s'abaisser sous l'autorité suprême de l'église et du Saint-Siége.* Une si catégorique flétrissure du parti, quand les passions étaient ardentes et l'erreur encore masquée, quand on en était à délibérer sur la signature du formulaire prescrit par l'assemblée du clergé, avant même qu'Alexandre VII eut imposé le sien, en même temps qu'elle était de la part de Bossuet une solennelle déclaration de la pureté de sa foi, provoquait du même coup une irritation profonde dans le camp des sectaires. De là, lorsque fut éditée pour la première fois (1743, 1753) *l'oraison funèbre de Messire Cornet* par l'abbé Pérau, le mécontentement de la secte et le bruit répandu que l'œuvre était apocryphe. L'abbé Lequeux, dont on connaît l'esprit, fidèle aux habitudes des sectaires, la supprimait dans son *Recueil des Oraisons funèbres de Bossuet*, in-12, sous le spécieux prétexte que « l'auteur ne l'avait point publiée. » Déforis, en 1778, comprit qu'il ne lui était guère loisible d'agir avec le même sans-façon: il s'y prit plus habilement. Dans sa *Préface*, p. XL, il essayait de la déprécier et de la donner pour supposée. Enfin, l'abbé Ledieu, animé du même esprit, faisait dire à Bossuet, parlant en 1698, quand par les soins du neveu de Cornet, parut l'oraison funèbre, « *qu'il n'y reconnaissait pas son ouvrage.* » Assertion gratuite, erreur nouvelle *à ajouter à tant d'autres dont fourmille cette rapide et très-imparfaite ébauche qu'on a appelée ses* MÉMOIRES (2). Une chose est certaine, Bossuet n'a jamais désavoué cette œuvre, publiée, il est vrai, en 1698 seulement, mais enfin sous ses yeux : et il ne réclama pas non plus quand le *Journal des savants* (1er septembre 1698, p. 406.) en rendit compte au public dans une élogieuse analyse. Aucun critique ne peut désormais élever un doute ni concevoir un soupçon contraire à l'authenticité de ce discours.

On ne peut non plus nous demander ici de longs détails sur la vie et les mérites de Messire Cornet. Né à Amiens, le 12 octobre 1592, d'une famille noble, riche de la triple seigneurie de Coupel, d'Hunval et de l'Angle, son bonheur fut surtout d'avoir reçu une éducation éminemment chrétienne. Il était entré jeune encore dans la compagnie de Jésus et y avait, après son noviciat, brillamment poursuivi de fortes études. Sa santé compromise l'obligea à rentrer dans le monde : mais attaché par le fond de ses entrailles au service de l'Église, il lui dévoua son existence. Docteur de Sorbonne en 1626, il était pourvu du doyenné de S. Thomas du Louvre et autres bénéfices, et enfin nommé Grand-Maître du collége de Navarre et syndic de la faculté de Théologie. Il avait refusé l'archevêché primatial de Bourges. Il mourut le 18 avril 1663, à l'âge de 71 ans.

(1) Floquet, *Etudes*, t. 2, l. 8, p. 246-263. (2) Floq. *loc cit.*

Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito.

Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché. *Matth.*, XIII, 44.

Ceux qui ont vécu dans les dignités et dans les places relevées, ne sont pas les seuls d'entre les mortels dont la mémoire doit être honorée par des éloges publics. Avoir mérité les dignités et les avoir refusées, c'est une nouvelle espèce de dignités qui mérite d'être célébrée

par toutes sortes d'honneurs ; et comme l'univers n'a rien de plus grand que les grands hommes modestes, c'est principalement en leur faveur, et pour conserver leurs vertus, qu'il faut épuiser toutes sortes de louanges. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner si cette maison royale ordonne un panégyrique à M. Nicolas Cornet, son grand Maître, qu'elle aurait vu élevé aux premiers rangs de l'Eglise si, juste en toutes autres choses, il ne s'était opposé en cette seule rencontre à la justice de nos Rois. Elle doit ce témoignage à sa vertu, cette reconnaissance à ses soins, cette gloire publique à sa modestie; et étant si fort affligée par la perte d'un si grand homme, elle ne peut pas négliger le seul avantage qui lui revient de sa mort, qui est la liberté de le louer. Car comme, tant qu'il a vécu sur la terre, la seule autorité de sa modestie supprimait les marques d'estime qu'elle eût voulu rendre aussi solennelles que son mérite était extraordinaire ; maintenant qu'il lui est permis d'annoncer hautement ce qu'elle a connu de si près, elle ne peut manquer à ses devoirs particuliers, ni envier au public l'exemple d'une vie si réglée. Et moi (si toutefois vous me permettez de dire un mot de moi-même); moi, dis-je, qui ai trouvé en ce personnage, avec tant d'autres rares qualités, un trésor inépuisable de sages conseils, de bonne foi, de sincérité, d'amitié constante et inviolable, puis-je lui refuser quelques fruits d'un esprit qu'il a cultivé avec une bonté paternelle dès sa première jeunesse, ou lui dénier quelque part dans mes discours, après qu'il en a été si souvent et le censeur et l'arbitre ? Il est donc juste, Messieurs, puisqu'on a bien voulu employer ma voix, que je rende comme je pourrai à ce collége royal son Grand Maître, aux maisons religieuses leur père et leur protecteur, à la Faculté de théologie l'une de ses plus vives lumières, et celui de tous ses enfants qui peut-être a autant soutenu [qu'aucun] cette ancienne réputation de doctrine et d'intégrité, qu'elle s'est acquise par toute la terre, enfin à toute l'Eglise et à notre siècle l'un de ses plus grands ornements.

Sortez, grand homme, de ce tombeau ; aussi bien y êtes-vous descendu trop tôt pour nous : sortez, dis-je, de ce tombeau que vous avez choisi inutilement dans la place la plus obscure et la plus négligée de cette nef. Votre modestie vous a trompé aussi bien que tant de saints hommes, qui ont cru qu'ils se cacheraient éternellement en se jetant dans les places les plus inconnues. Nous ne voulons pas vous laisser jouir de cette noble obscurité que vous avez tant aimée ; nous allons produire au grand jour, malgré votre humilité, tout ce trésor de vos grâces, d'autant plus riche qu'il est plus caché. Car, Messieurs, vous n'ignorez pas que l'artifice le plus ordinaire de la Sagesse céleste est de cacher ses ouvrages, et que le dessein de couvrir ce qu'elle a de plus précieux est ce qui lui fait déployer une si grande variété de conseils profonds. Ainsi toute la gloire de cet homme illustre, dont je dois aujourd'hui prononcer l'éloge, c'est d'avoir été un trésor caché; et je ne le louerais pas selon ses mérites, si non content de vous faire part de tant de lumières, de tant de grandeurs, de tant de grâces du divin Esprit, dont nous découvrons en lui un si bel amas, je ne vous montre encore un si bel artifice par lequel il s'est efforcé de cacher au monde toutes ses richesses.

Vous verrez donc Nicolas Cornet, trésor public et trésor caché ; plein de lumières célestes et couvert autant qu'il a pu de nuages épais, illuminant l'Eglise par sa doctrine et ne voulant lui faire savoir que sa seule soumission ; plus illustre sans comparaison par le désir de cacher toutes ses vertus, que par le soin de les acquérir et la gloire de les posséder. Enfin pour réduire ce discours à quelque méthode, et vous déduire par ordre les mystères qui sont compris dans ce mot évangélique de *trésor caché*, vous verrez, Messieurs, dans le premier point de ce discours, les richesses immenses et inestimables qui sont renfermées dans ce trésor ; et vous admirerez dans le second l'enveloppe mystérieuse et plus riche que le trésor même, dans laquelle il nous l'a caché. Voilà l'exemple que je vous propose ; voilà le témoignage saint et véritable que je rendrai aujourd'hui devant les autels, au mérite d'un si grand homme. J'en prends à témoin ce grand Prélat, sous la conduite duquel cette grande maison portera sa réputation. Il a voulu paraître à l'autel, il a voulu offrir à Dieu son sacrifice pour lui. C'est ce grand prélat que je prends à témoin de ce que je vais dire ; et je m'assure, Messieurs, que vous ne me refuserez pas vos attentions.

Ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur a été naturellement et par excellence, il veut bien que ses serviteurs le soient par écoulement de lui-même et par effusion de sa grâce. S'il est Docteur du monde, ses ministres en font la fonction; et comme en qualité de Docteur du monde, « en lui, dit l'Apôtre, ont été cachés les trésors de science et de sagesse[1] : » ainsi il a établi des docteurs, qu'il a remplis de grâce et de vérité, pour en enrichir ses fidèles ; et ces docteurs, il-

[1] *Coloss.*, II, 3.

luminés par son Saint-Esprit, sont les véritables trésors de l'Eglise universelle.

En effet, chrétiens, lorsque la Faculté de théologie est et a été si souvent consultée en corps, et que ses docteurs particuliers le sont tous les jours touchant le devoir de la conscience : n'est-ce pas un témoignage authentique, qu'autant qu'elle a de docteurs autant devrait-elle avoir de trésors publics, d'où l'on puisse tirer, selon les besoins et les occurrences différentes, de quoi relever les faibles, confirmer les forts, instruire les simples et les ignorants, confondre et réprimer les opiniâtres? Personne ne peut ignorer que ce saint homme dont nous parlons, ne se soit très-dignement acquitté d'un si divin ministère: ses conseils étaient droits, ses sentiments purs, ses réflexions efficaces, sa fermeté invincible. C'était un docteur de l'ancienne marque, de l'ancienne simplicité, de l'ancienne probité; également élevé au-dessus de la flatterie et de la crainte, incapable de céder aux vaines excuses des pécheurs, d'être surpris des détours des intérêts humains, aux inventions de la chair et du sang ; et comme c'est en ceci que consiste principalement l'exercice des docteurs, permettez-moi, chrétiens, de reprendre ici d'un plus haut principe la règle de cette conduite.

Deux maladies dangereuses ont affligé en nos jours le corps de l'Eglise : il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine complaisance, une pitié meurtrière, qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions, pour condescendre à leur vanité et flatter leur ignorance affectée. Quelques autres, non moins extrêmes, ont tenu les consciences captives sous des rigueurs très-injustes : ils ne peuvent supporter aucune faiblesse, ils traînent toujours l'enfer après eux et ne fulminent que des anathèmes. L'ennemi de notre salut se sert également des uns et des autres, employant la facilité de ceux-là pour rendre le vice aimable, et la sévérité de ceux-ci pour rendre la vertu odieuse. Quels excès terribles, et quelles armes opposées ! Aveugles enfants d'Adam, que le désir de savoir a précipités dans un abîme d'ignorance, ne trouverez-vous jamais la médiocrité, où la justice, où la vérité, où la droite raison a posé son trône ?

Certes je ne vois rien dans le monde qui soit plus à charge à l'Eglise. Vainement subtils ceux qui réduisent l'Evangile en problèmes, qui forment des incidents sur l'exécution de ses préceptes, qui fatiguent les casuistes par des consultations infinies ; ceux-là ne travaillent, en vérité, qu'à nous envelopper la règle des mœurs: « Ce sont des hommes, dit saint Augustin, qui se tourmentent beaucoup pour ne pas trouver ce qu'ils cherchent : » *Nihil laborant, nisi non invenire quod quœrunt* ; « et, comme dit le même Saint, qui tournant s'enveloppent eux-mêmes dans les ombres de leurs propres ténèbres [1]; » c'est-à-dire dans leur ignorance et dans leurs erreurs, et s'en font une couverture. Mais plus malheureux encore les docteurs indignes de ce nom, qui adhèrent à leurs sentiments, et donnent poids à leur folie. « Ce sont des astres errants[2], » comme parle l'apôtre saint Jude, qui pour n'être pas assez attachés à la route immuable de la vérité, gauchissent et se détournent au gré des vanités, des intérêts et des passions humaines. Ils confondent le ciel et la terre ; ils mêlent Jésus-Christ avec Bélial; ils cousent l'étoffe vieille avec la neuve, contre l'ordonnance expresse de l'Evangile [3], des lambeaux de mondanité avec la pourpre royale: mélange indigne de la piété chrétienne ; union monstrueuse, qui déshonore la vérité, la simplicité, la pureté incorruptible du christianisme.

Mais que dirai-je de ceux qui détruisent par un autre excès l'esprit de la piété, qui trouvent partout des crimes nouveaux et accablent la faiblesse humaine en ajoutant au joug que Dieu nous impose ? Qui ne voit que cette rigueur enfle la présomption, nourrit le dédain, entretient un chagrin superbe et un esprit de fastueuse singularité, fait paraître la vertu trop pesante, l'Evangile excessif, le christianisme impossible ? O faiblesse et légèreté de l'esprit humain, sans point, sans consistance, seras-tu toujours le jouet des extrémités opposées ? Ceux qui sont doux deviennent trop lâches ; ceux qui sont fermes deviennent trop durs. Accordez-vous, ô docteurs, et il vous sera bien aisé, pourvu que vous écoutiez le Docteur céleste : « Son joug est doux, nous dit-il, et son fardeau est léger [4]. » « Voyez, dit saint Chrysostome, le tempérament : il ne dit pas simplement que son Evangile soit ou pesant ou léger ; mais il joint l'un et l'autre ensemble, afin que nous entendions que ce bon Maître ni ne nous décharge ni ne nous accable ; et que, si son autorité veut assujettir nos esprits, sa bonté veut en même temps ménager nos forces. »

Vous donc, docteurs relâchés, puisque l'Evangile est un joug, ne le rendez pas si facile, de peur que si vous êtes chargés de son poids, vos passions indomptées ne le secouent trop facilement : et qu'ayant rejeté le joug, nous ne

[1] *De Genes., cont. Manich.*, lib. II, cap. II. — [2] *Jud.*, 13. — [3] *Marc.*, II, 21. — [4] *Matth.*, XI, 30.

marchions indociles, superbes, indisciplinés, au gré de nos désirs impétueux. Vous aussi, docteurs trop austères, puisque l'Evangile doit être léger, n'entreprenez pas d'accroître son poids ; n'y ajoutez rien de vous-mêmes ou par faste, ou par caprice, ou par ignorance. Lorsque ce Maître commande, s'il charge d'une main il soutient de l'autre; ainsi tout ce qu'il impose est léger, mais ce que les hommes y mêlent est insupportable.

Vous voyez donc, chrétiens, que pour trouver la règle des mœurs, il faut tenir le milieu entre les deux extrémités ; et c'est pourquoi l'Oracle toujours sage nous avertit de ne nous détourner jamais ni à la droite ni à la gauche[1]. Ceux-là se détournent à la gauche, qui penchent du côté du vice et favorisent le parti de la corruption ; mais ceux qui mettent la vertu trop haute, à qui toutes les faiblesses paraissent des crimes horribles, ou qui des conseils de perfection font la loi commune de tous les fidèles, ne doivent pas se vanter d'aller droitement, sous prétexte qu'ils semblent chercher une régularité plus scrupuleuse. Car l'Ecriture nous apprend que si l'on peut se détourner en allant à gauche, on peut aussi s'égarer du côté de la droite ; c'est-à-dire en s'avançant à la perfection, en captivant les âmes infirmes sous des rigueurs trop extrêmes. Il faut marcher au milieu : c'est dans ce sentier où la justice et la paix se baisent de baisers sincères, c'est-à-dire qu'on rencontre la véritable droiture et le calme assuré des consciences : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt*[2].

Il est permis aux enfants de louer leur mère, et je ne dénierai point ici à l'Ecole de théologie de Paris la louange qui lui est due, et qu'on lui rend aussi par toute l'Eglise. Le trésor de la vérité n'est nulle part inviolable ; les fontaines de Jacob ne coulent nulle part plus incorruptibles ; elle semble divinement être établie avec une grâce particulière, pour tenir la balance droite, conserver le dépôt de la tradition. Elle a toujours la bouche ouverte pour dire la vérité: elle n'épargne ni ses enfants ni les étrangers, et tout ce qui choque la règle n'évite pas sa censure.

Le sage Nicolas Cornet, affermi dans ses maximes, exercé dans ses emplois, plein de son esprit, nourri du meilleur suc de sa doctrine, a soutenu dignement sa gloire et l'ancienne pureté de ses maximes. Il ne s'est pas laissé surprendre à cette rigueur affectée qui ne fait que des superbes et des hypocrites; mais aussi s'est-il montré implacable à ces maximes moitié profanes et moitié saintes, moitié chrétiennes et moitié mondaines; ou plutôt toutes mondaines et toutes profanes, parce qu'elles ne sont qu'à demi chrétiennes et à demi saintes. Il n'a jamais trouvé belles aucunes des couleurs de la simonie ; et pour entrer dans l'état ecclésiastique, il n'a pas connu d'autre porte que celle qui est ouverte par les saints canons. Il a condamné l'usure sous tous ses noms et sous tous ses titres ; sa pudeur a toujours rougi de tous les prétextes honnêtes des engagements déshonnêtes, où il n'a pas épargné le fer et le feu pour éviter les périls des occasions prochaines. Les inventeurs trop subtils de vaines contentions et de questions de néant, qui ne servent qu'à faire perdre, parmi des détours infinis, la trace toute droite de la vérité, lui ont paru, aussi bien qu'à saint Augustin, des hommes inconsidérés et volages, « qui soufflent sur de la poussière et se jettent de la terre dans les yeux : » *Sufflantes pulverem et excitantes terram in oculos suos*[1]. Ces chicanes raffinées, ces subtilités en vaines distinctions, sont véritablement de la poussière soufflée, de la terre dans les yeux, qui ne font que troubler la vue. Enfin il n'a écouté aucun expédient pour accorder l'esprit et la chair, entre lesquels nous avons appris que la guerre doit être immortelle. Toute la France le sait : car il a été consulté de toute la France ; et il faut même que ses ennemis lui rendent ce témoignage, que ses conseils étaient droits, sa doctrine pure, ses discours simples, ses réflexions sensées ses jugements sûrs, ses raisons pressantes, ses résolutions précises, ses exhortations efficaces, son autorité vénérable et sa fermeté invincible.

C'était donc véritablement un grand et riche trésor ; et tous ceux qui le consultaient, parmi cette simplicité qui le rendait vénérable, voyaient paraître avec abondance dans ce trésor évangélique, les choses vieilles et nouvelles, les avantages naturels et surnaturels, les richesses des deux Testaments, l'érudition ancienne et moderne, la connaissance profonde des saints Pères et des Scholastiques, la science des antiquités et de l'état présent de l'Eglise et le rapport nécessaire de l'un et de l'autre. Mais parmi tout cela, Messieurs, rien ne donnait plus d'autorité à ses décisions que l'innocence de sa vie. Car il n'était pas de ces docteurs licencieux dans leurs propres faits, qui se croyant suffisamment déchargés de faire de bonnes œuvres par les bons conseils, n'épargnent ni ne ménagent la bonne conscience des autres, indignes prostituteurs de leur intrégrité. Au contraire Nicolas Cornet ne se pardonnait rien à lui-même ; et pour composer ses mœurs, il entrait dans les sentiments de

[1] *Prov.*, IV, 27. — [2] *Psal.* LXXXIV, 11.

[1] *Conf.*, lib. XII, cap. XIV.

la justice, de la jalousie, de l'exactitude d'un Dieu qui veut rendre la vérité redoutable. Nous savons que dans une affaire de ses amis, qu'il avait recommandée comme juste, craignant que le juge, qui le respectait, n'eût trop déféré à son témoignage et à sa sollicitation, il a réparé de ses deniers le tort qu'il reconnut, quelque temps après, avoir été fait à la partie : tant il était lui-même sévère censeur de ses bonnes intentions.

Que vous dirai-je maintenant, Messieurs, de sa régularité dans tous ses autres devoirs? Elle paraît principalement cette admirable circonspection qu'il avait pour les bénéfices. Bien loin de les désirer, il crut qu'il en aurait trop, quand il en eut pour environ douze cents livres de rente. Ainsi il se défit bientôt de ses titres, voulant honorer en tout la pureté des canons, et servir à la sainteté et à l'ordre de la discipline ecclésiastique. Tant qu'ils les a tenus, les pauvres et les fabriques en ont presque tiré tout le fruit. Pour ce qui touchait sa personne, on voyait qu'il prenait à tâche d'honorer le seul nécessaire par un retranchement effectif de toutes les superfluités; tellement que ceux qui le consultaient, voyant cette sagesse, cette modestie, cette égalité de ses mœurs, le poids de ses actions et de ses paroles, enfin cette piété et cette innocence, qui dans la plus grande chaleur des partis étaient toujours demeurés sans reproche; et admirant le consentement de sa vie et de sa doctrine, croyaient que c'était la justice même qui parlait par sa bouche, et ils révéraient ses réponses comme des oracles d'un Gerson, d'un Pierre d'Ailli et d'un Henri de Gand. Et plût à Dieu, Messieurs, que le malheur de nos jours ne l'eût jamais arraché de ce paisible exercice !

Vous le savez, juste Dieu, vous le savez que c'est malgré lui que cet homme modeste et pacifique a été contraint de se signaler parmi les troubles de votre Eglise. Mais un docteur ne peut se taire dans la cause de sa foi, et il ne lui était pas permis de manquer en une occasion où sa science exacte et profonde et sa prudence consommée ont paru si fort nécessaires. Je ne puis non plus omettre en ce lieu le service très-important qu'il a rendu à l'Eglise, et je me sens obligé de vous exposer l'état de nos malheureuses dissensions, quoique je désirerais beaucoup davantage de les voir ensevelies éternellement dans l'oubli et dans le silence. Quelle effroyable tempête s'est excitée en nos jours, touchant la grâce et le libre arbitre? Je crois que tout le monde ne le sait que trop; et il n'y a aucun endroit si reculé de la terre, où le bruit n'en ait été répandu. Comme presque le plus grand effort de cette nouvelle tempête tomba dans le temps qu'il était syndic de la Faculté de Théologie, voyant les vents s'élever, les nues s'épaissir, les flots s'enfler de plus en plus; sage, tranquille et posé qu'il était, il se mit à considérer attentivement quelle était cette nouvelle doctrine et quelles étaient les personnes qui la soutenaient. Il vit donc que saint Augustin, qu'il tenait le plus éclairé et le plus profond de tous les docteurs, avait exposé à l'Eglise une doctrine toute sainte et apostolique touchant la grâce chrétienne; mais que, ou par faiblesse naturelle de l'esprit humain, ou à cause de la profondeur ou de la délicatesse des questions, ou plutôt par la condition nécessaire et inséparable de notre foi durant cette nuit d'énigmes et d'obscurités, cette doctrine céleste s'est trouvée nécessairement enveloppée parmi des difficultés impénétrables; si bien qu'il y avait à craindre qu'on ne se fût jeté insensiblement dans des conséquences ruineuses à la liberté de l'homme; ensuite il considéra avec combien de raisons toute l'Ecole et toute l'Eglise s'étaient appliquées à défendre les conséquences; et vit que la Faculté des nouveaux docteurs en était si prévenue, qu'au lieu de les rejeter, ils en avaient fait une doctrine propre: si bien que la plupart de ces conséquences, que tous les théologiens avaient toujours regardées jusqu'alors comme des inconvénients fâcheux, au-devant desquels il fallait aller pour bien entendre la doctrine de saint Augustin et de l'Eglise, ceux-ci les regardaient au contraire comme des fruits nécessaires, qu'il en fallait recueillir; et que ce qui avait paru à tous les autres comme des écueils contre lesquels il fallait craindre d'échouer le vaisseau, ceux-ci ne craignaient point de nous le montrer comme le port salutaire auquel devait aboutir la navigation. Après avoir ainsi regardé la face et l'état de cette doctrine, que les docteurs sans doute reconnaîtront bien sur cette idée générale, il s'appliqua à connaître le génie de ses défenseurs. Saint Grégoire de Nazianze, qui lui était fort familier, lui avait appris que les troubles ne naissent pas dans l'Eglise par des âmes communes et faibles : « Ce sont, dit-il, de grands esprits, mais ardents et chauds, qui causent ces mouvements et ces tumultes; » mais ensuite les décrivant par leurs caractères propres, il les appelle excessifs, insatiables et portés plus ardemment qu'il ne faut aux choses de la religion; paroles vraiment sensées, et qui nous représentent au vif le naturel de tels esprits.

Vous êtes étonnés peut-être d'entendre parler de la sorte un si saint évêque. Car, Messieurs,

nous devons entendre que si l'on peut avoir trop d'ardeur, non point pour aimer la sainte doctrine, mais pour l'éplucher de trop près et pou- la rechercher trop subtilement, la première partie d'un homme qui étudie les vérités saintes, c'est de savoir discerner les endroits où il est permis de s'étendre, et où il faut s'arrêter tout court, et se souvenir des bornes étroites dans lesquelles est resserrée notre intelligence : de sorte que la plus prochaine disposition à l'erreur, est de vouloir réduire les choses à la dernière évidence de la conviction. Mais il faut modérer le feu d'une mobilité inquiète, qui cause en nous cette intempérance et cette maladie de savoir, et être sages sobrement et avec mesure, selon le principe de l'Apôtre [1], et se contenter simplement des lumières qui nous sont données plutôt pour réprimer notre curiosité, que pour éclaircir tout à fait le fond des choses. C'est pourquoi ces esprits extrêmes, qui ne se lassent jamais de chercher, ni de discourir, ni de disputer, ni d'écrire, saint Grégoire de Nazianze les a appelés excessifs et insatiables.

Notre sage et avisé Syndic jugea que ceux desquels nous parlons étaient à peu près de ce caractère, grands hommes, éloquents, hardis, décisifs, esprits forts et lumineux : mais plus capables de pousser les choses à l'extrémité que de tenir le raisonnement sur le penchant, et plus propres à commettre ensemble les vérités chrétiennes qu'à les réduire à leur unité naturelle ; tels enfin, pour dire en un mot, qu'ils donnent beaucoup à Dieu, et c'est pour eux une grande grâce de céder entièrement à s'abaisser sous l'autorité suprême de l'Eglise et du Saint-Siége. Cependant les esprits s'émeuvent, et les choses se mêlent de plus en plus. Ce parti zélé et puissant charmait du moins agréablement, s'il n'emportait tout à fait la fleur de l'Ecole et de la jeunesse. Enfin il n'oubliait rien pour entraîner après soi toute la Faculté de Théologie.

C'est ici qu'il n'est pas croyable combien notre sage Grand Maître a travaillé utilement parmi ces tumultes, convainquant les uns par sa doctrine, retenant les autres par son autorité, animant et soutenant tout le monde par sa constance; et lorsqu'il parlait en Sorbonne dans les délibérations de la Faculté, c'est là qu'on reconnaissait par expérience la vérité de cet Oracle : « La bouche de l'homme prudent est désirable dans les assemblées, et chacun pèse toutes ses paroles en son cœur : » *Os prudentis quœritur in ecclesia, et verba illius cogitabunt in cordibus suis* [2]. Car il parlait avec tant de poids, dans une si belle suite et d'une manière si considérée, que même ses ennemis n'avaient point de prise. Au reste il s'appliquait également à démêler la doctrine, et à prévenir les pratiques par sa sage et admirable prévoyance ; en quoi il se conduisait avec une telle modération, qu'encore qu'on n'ignorât pas la part qu'il avait en tous les conseils, toutefois à peine aurait-il paru, n'était que ses adversaires, en le chargeant publiquement presque de toute la haine, lui donnèrent aussi malgré lui-même la plus grande partie de la gloire. Et certes, il est véritable qu'aucun n'était mieux instruit du point décisif de la question. Il connaissait très-parfaitement et les confins et les bornes de toutes les opinions de l'Ecole, jusqu'où elles couraient et où elles commençaient à se séparer : surtout il avait grande connaissance de la doctrine de saint Augustin et de l'école de saint Thomas. Il connaissait les endroits par où ces nouveaux docteurs semblaient tenir les limites certaines, par lesquels ils s'en étaient divisés. C'est de cette expérience, de cette exquise connaissance et du concert des meilleurs cerveaux de la Sorbonne, que nous est né cet extrait de ces cinq propositions, qui sont comme les justes limites par lesquelles la vérité est séparée de l'erreur ; et qui étant, pour ainsi parler, le caractère propre et singulier des nouvelles opinions, ont donné le moyen à tous les autres de courir unanimement contre leurs nouveautés inouïes.

C'est donc ce consentement qui a préparé les voies à ces grandes décisions que Rome a données ; à quoi notre très-sage docteur, par la créance qu'avait même le souverain Pontife à sa parfaite intégrité, ayant si utilement travaillé, il en a aussi avancé l'exécution avec une pareille vigueur, sans s'abattre, sans se détourner, sans se ralentir : si bien que par son travail, sa conduite, et par celle de ses fidèles coopérateurs, ils ont été contraints de céder. On ne fait plus aucune sortie, on ne parle plus que de paix. O qu'elle soit véritable ! ô qu'elle soit effective ! ô qu'elle soit éternelle ! Que nous puissions avoir appris par expérience combien il est dangereux de troubler l'Eglise, et combien on outrage la sainte doctrine, quand on l'applique malheureusement parmi des extrêmes conséquences ! Puissent naître de ces conflits des connaissances plus nettes, des lumières plus distinctes, des flammes de charité plus tendres et plus ardentes, qui rassemblent bientôt en un, par cette véritable concorde, les membres dispersés de l'Eglise !

Mais je reviens à celui qui nous fournit à ce jour une si riche matière de justes louanges. Quelqu'un entendant son panégyrique, voyant

[1] *Rom.*, XII, 3. — [2] *Eccli.*, XXI, 20.

tant de grands services qu'il a rendus à l'Eglise; et découvrant en ce personnage un si admirable trésor de rares et excellentes qualités, murmurera peut-être en secret de ce qu'une lumière si vive n'a pas été exposée plus haut sur le chandelier, et déclamera en son cœur contre l'injustice du siècle. Cette plainte paraît équitable, mais je dois néanmoins la faire cesser. Vous qui paraissez indignés qu'une vertu si rare n'a pas été couronnée, n'avez-vous pas entendu que j'ai dit au commencement de ce discours, que ce grand homme s'était éloigné de toutes les dignités? Je l'ai dit, et je le dis encore une fois : le siècle n'a pas été injuste, mais Nicolas Cornet a été modeste. On a recherché son humilité; mais il n'y a pas eu moyen de la vaincre. Nos rois ont connu son mérite, l'ont voulu reconnaître; mais on n'a pu le résoudre à recevoir d'une main mortelle, quoique royale, les ministres et les prélats concourant également à l'estimer. Je pourrais ici alléguer cet illustre prélat, qui fera paraître bientôt une nouvelle lumière dans le siége de saint Denis et de saint Marcel. et qui a cette noble satisfaction de voir croître tous les jours sa gloire avec celle de notre monarque. Quand je considère les grands avantages qui lui ont été offerts, je ne puis que je n'admire cette vie modeste, et je ne vois pas dans notre siècle un plus bel exemple à imiter.

Les deux augustes cardinaux, qui ont soutenu la majesté de cet empire, ont voulu donner la récompense qui était due à son mérite, mais il a tout refusé.

Le premier l'ayant appelé, lui fit des offres dignes de son Eminence. Le second l'ayant présenté à notre auguste Reine, mère de notre invincible Monarque, lui proposa ses intentions pour une prélature; mais il remercia sa Majesté et son Eminence, déclarant qu'il n'avait pas les qualités naturelles et surnaturelles, nécessaires pour les grandes dignités. Vous voyez par là quelle a été son humilité, et combien il a été soigneux de cacher les illustres avantages qu'il avait reçus de Dieu, puisque même il allait jusqu'au-devant des propositions qu'on lui voulait faire.

Et, Messieurs, permettez-moi que je fasse une petite digression. J'ai vu un grand homme mépriser ce qu'il y a de plus éclatant dans le siècle; et cependant je vois une jeunesse emportée, qui n'a de toutes les qualités nécessaires que des désirs violents, pour s'élever aux charges ecclésiastiques, sans considérer si elle pourra s'acquitter des obligations qui sont attachées à ces dignités. On emploie tous les amis; on brigue la faveur des princes; on croit que c'est assez de monter sur le trône de Pharaon, comme Joseph, pour gouverner l'Egypte; mais il faut, comme lui, avoir été dans le cachot auparavant que d'être le favori de Pharaon. Ah! modération de Cornet, tu dois bien confondre cette jeunesse aveuglée. On t'a présenté des dignités, et tu les as refusées. *Rara virtus, humilitas honorata* [1] : « Que c'est une chose rare de voir une personne humble, quand elle est élevée dans l'honneur! » Notre Grand Maître a eu cette vertu pendant sa vie; mais parce qu'il s'est humilié, il faut qu'il soit glorifié après sa mort.

Le Fils de Dieu, qui n'a prononcé que des oracles, a dit « que celui qui s'humilie sera exalté : » *Qui se humiliat, exaltabitur* [2]. Nicolas Cornet ayant été humble toute sa vie, est et sera bientôt en possession de la gloire. Comme il a eu l'humilité, il a eu toutes les autres vertus dont elle est le fondement. Il a été sage dès son enfance; la pudeur est née avec lui : il a voué sa virginité à Dieu dès ses plus tendres années; il a suivi le conseil de saint Paul, qui ordonne à tous les chrétiens « de se consacrer à Dieu comme des hosties saintes et vivantes: » *Obsecro vos per viscera misericordiæ, ut exhibeatis vos hostiam sanctam, viventem* [3], etc. Il fit un sacrifice de son corps et de son âme à Dieu; il consacra son entendement à la foi, sa mémoire au souvenir éternel de Dieu, sa volonté à l'amour, son corps au jeûne et à la pitié. Il fut simple dans ses discours, inviolable dans sa parole, incorruptible dans sa foi, fidèle aux exercices de l'oraison, et surtout attaché aux affaires de notre salut. Ah! sainte Vierge, je vous en prends à témoin : vous savez combien de nuits il a été prosterné au pied de vos autels; combien il a imploré votre assistance pour le soulagement des pauvres peuples, et pour la consolation des affligés.

Ce grand homme, cette âme forte et solide, qui savait que Jésus-Christ nous a recommandé d'être des lumières [4], c'est-à-dire de donner de bons exemples; et d'ailleurs que notre vie doit être cachée, c'est-à-dire doit être humble, a pratiqué parfaitement ces deux préceptes; il fut humble et exemplaire; il faisait quelques petites aumônes en public pour édifier le prochain, mais en particulier il en faisait de grandes; il était le protecteur des pauvres et le soulagement des hôpitaux. Voilà les vertus qu'il a cachées.

Je ne parle point du respect envers notre Monarque, de sa soumission à l'Eglise, de son amour immense envers son prochain. Il est cer-

[1] S. Bern. hom. IV, super *Missus est*, n. 9. — [2] *Luc.*, XIV, 11. — [3] *Rom.*, XII, 1. — [4] *Matth.*, V, 14.

tain que la France n'a pas eu d'âme plus française que la sienne, et que l'Etat n'a pas eu d'esprit plus attaché à son prince que le sien. Mais il ne s'est pas contenté de cette fidélité qui a duré toute sa vie ; il a, avant que de mourir, inspiré son esprit à cette maison royale.

Je ne finirais jamais, Messieurs, si je voulais faire le dénombrement de toutes ses belles qualités. Finissons et retenons ce torrent : mais avant que de finir, voyons à quelle fin on m'a obligé de faire cet éloge funèbre. Quel fruit faut-il tirer de ce discours ? Ah ! Messieurs, je ne suis monté en cette chaire que pour vous proposer ses vertus pour exemple. Heureux seront ceux qui vivront comme il a vécu ! heureux seront ceux qui pratiqueront les vertus qu'il a pratiquées ! heureux seront ceux qui mépriseront les charges et les titres que le monde recherche ! heureux seront ceux qui retranchent les choses superflues ! heureux seront ceux qui ne s'enivrent pas de la fumée du siècle ! heureux seront ceux qui ne vont pas se plonger dans la boue des plaisirs du monde ! C'est ce que ce grand homme a fait, et que vous devez faire. Pourquoi, homme du monde, vous arrêter à un plaisir d'un moment ? pourquoi occuper tous vos soins et toutes vos pensées, pour amasser des choses que vous n'emporterez pas ? pourquoi assiéger tous les matins la porte des grands ? Ne pensez qu'à une seule chose ; c'est le Fils de Dieu qui l'a dit : *Porro unum est nécessarium* [1] : « Il n'y a qu'une chose nécessaire ; » il n'y a qu'une chose importante, qui est notre salut. *In me unicum negotium mihi est*, dit Tertullien [1] : « Je n'ai qu'une affaire, » et cette affaire est bien secrète ; elle est dans le fond de mon cœur : c'est une affaire qui se doit passer entre Dieu et moi ; et comme elle est de si grande importance, elle doit toute ma vie, tous les jours, toutes les heures, à tout moment, occuper mes soins et mes pensées.

[1] *Luc.*, x, 42.

Voilà, Messieurs, l'affaire à laquelle s'est occupé Nicolas Cornet. Entrez dans les sentiments de ce grand homme, imitez ses vertus, pratiquez l'humilité comme lui, aimez l'obscurité comme il l'a aimée. Mais avant que de finir, il faut que je m'adresse à toi, royale Maison, et que je te dise deux mots. Célèbre sa mémoire, conserve son souvenir ; et si je puis demander quelque récompense pour ses travaux, imite ses vertus, va croissant de perfection en perfection. Ce grand exemple est digne d'être imité. Mais je me trompe, tu l'imites et dans la doctrine et dans ses mœurs ; continue et persévère.

Et vous, grandes mânes, je vous appelle, sortez de ce tombeau. Je crois que vous êtes dans la gloire ; mais si vous n'êtes pas encore dans le Sanctuaire, vous y serez bientôt. Nous allons tous offrir à Dieu des sacrifices pour votre repos. Souvenez-vous de cette Maison royale, que vous avez si tendrement chérie, et lui procurez les bénédictions du ciel. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

[1] Tertull., *de Pall.*, n. 5.

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE

REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE

Prononcée à Paris, dans la chapelle du monastère de la Visitation de Chaillot, le 16 novembre 1669.

« Ni l'art, ni la nature, ni Dieu même ne produisent pas tout à coup leurs grands ouvrages ; ils ne s'avancent que pas à pas ; l'on crayonne avant de peindre ; l'on dessine avant de bâtir ; et les chefs-d'œuvre, enfin, sont précédés par des coups d'essai [1]. » Les *coups d'essai* de Bossuet, avant 1669, comptaient déjà en grand nombre parmi les vrais *chefs-d'œuvre* : plusieurs sermons et plusieurs panégyriques, antérieurs à cette année, seront éternellement déclarés tels par les hommes de goût, tant que vivra notre langue ; mais aucun de ces discours impérissables monuments de l'éloquence chrétienne, n'avait encore donné toute la mesure du sublime orateur des oraisons funèbres. Ici, comme par un essor soudain, le génie de Bossuet sous le coup d'épouvantables catastrophes et en face d'événements qui touchaient à *toutes les extrémités des choses humaines*, placé enfin dans son élément naturel, a pris tout son vol, il s'est élevé, et il a plané dans les hauteurs où lui seul devait habiter, où il se déploie dans toute l'étendue de sa grandeur, où nul autre n'est arrivé jamais et jamais sans doute n'arrivera.

Les éclats d'une si grande éloquence retentirent cependant dans l'étroite enceinte de la chapelle de Chaillot. Le cœur et les entrailles de l'infortunée princesse, renfermés dans une urne, avaient été deposés, par ordre de Louis XIV, dans ce sanctuaire de la piété fondé par Henriette elle-même et dont elle ne s'était plus éloignée. Elle y avait un logement à part ; excepté pendant la belle saison passée à Colombes, elle y faisait sa demeure habituelle et privilégiée.

Là, un samedi, 16 novembre, « dans l'étroite chapelle du monastere, se pressait un illustre auditoire ; *Madame*, en pleurs ; le duc d'Orléans ; *Mademoiselle* ; autour d'eux d'insignes personnes des deux royaumes ; l'ambassadeur de Charles II, milord

(1) Bossuet, Serm. pour la *Nativité* de la Sainte Vierge, sur *les grandeurs de Marie*.

Montaigu; Henri Germyn, duc de Saint-Albans; milord Arundel, grand écuyer de la reine régnante d'Angleterre; Thérèse Stuart duchesse de Richemond; la maréchale de Choiseul du Plessis-Praslin; la comtesse de la Fayette; la présidente de Motteville; le comte d'Albon de Chazeul; de Gourdon Genouillac, comte de Vaillac; des évêques en grand nombre, sans parler de celui de Vabres, Montainard de Tressan, premier aumônier de *Monsieur* (1) » Walter de Montagu, aumônier de la feue reine, officiait pontificalement. Née le 25 novembre 1609, peu de mois avant l'assassinat de Henri IV, son père, fiancée à Charles I[er] roi d'Angleterre dès 1625, Henriette mourait en 1669, âgée de 60 ans. Sa mort fut tragique comme toute sa vie. Le 10 septembre, sur les quatre heures du matin, au château de Colombes, elle était trouvée morte dans son lit. Pour remédier à d'importunes insomnies, on imagina, contrairement aux prescriptions des médecins, de mêler, à son insu, une pilule d'opium dans sa nourriture: elle s'endormit sur l'heure, et expira, « la mort étant venue à elle, sous l'apparence du sommeil. » Ainsi finissait une vie si agitée : un petit accident mettait un terme à d'inénarrables catastrophes! »

(1) Floquet, *Études*, t. 3, l. 15. p. 358-359.

Et nunc, Reges, intelligite : erudimini, qui judicatis terram.
Maintenant, ô rois, apprenez : instruisez-vous, juges de la terre.
Psal. II, 10.

Monseigneur,

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner quand il plaît de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse: il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; et il leur fait voir en la retirant, que toute leur Majesté est empruntée ; et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc, Reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande Reine, Fille, Femme, Mère de Rois si puissants, et Souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie : ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes, aussi bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains ; des changements inouïs ; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une Reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse malgré les tempêtes ; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois : ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande Reine autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut : et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un Roi me prête ses paroles pour leur dire : *Et nunc, Reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram* : Entendez, ô Grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage et religieuse Princesse qui fait le sujet de ce discours, n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes, pour y étudier les conseils de la divine Providence et les fatales révolutions des monarchies ; elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisait les princes par son exemple [1]. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La Reine dont nous parlons a également entendu deux leçons si opposées, c'est-à-dire qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une elle a été bienfaisante, dans l'autre elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies ; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus : telle-

[1] *Var. : 1re édit. :* Par son exemple fameux.

ment qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale qu'elle avait pour le bien des autres; et si ses sujets, si ses alliés, si l'Eglise universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces plus qu'elle n'avait fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-excellente et très-puissante princesse HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE. Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une Reine dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il serait superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse: on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape saint Grégoire a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France, « qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières[1]. » Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childebert, et s'il a élevé si haut la race de Mérovée : jugez ce qu'il aurait dit du sang de saint Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri le Grand et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle allait unir la Maison de France à la royale famille des Stuarts, qui étaient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII; mais qui tenaient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre de l'Ecosse, et qui descendaient de ces rois antiques dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvait contenter le désir immense qui sans cesse la sollicitait à faire du bien. Elle eut une magnificence royale, et l'on eût dit qu'elle perdait ce qu'elle ne donnait pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disait que les princes doivent garder le même silence que les confesseurs et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savait persuader et convaincre aussi bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitait les affaires ; et une main si habile eût sauvé l'Etat, si l'Etat eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette Princesse. La fortune ne pouvait rien sur elle ; ni les maux qu'elle a prévus ni ceux qui l'ont surprise n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres? Elle a bien su reconnaître que cet attachement faisait la gloire de sa maison aussi bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers qui depuis douze siècles presque accomplis que ses rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfants de l'Eglise. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne serait capable de la détacher de la foi de saint Louis. Le roi son mari lui a donné jusqu'à la mort ce bel éloge qu'il n'y avait que le seul point de la religion où leurs cœurs fussent désunis; et confirmant par son témoignage la piété de la reine, ce Prince éclairé a fait connaître en même temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable. Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Eglise, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit dans la beauté de Judith un piége imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire mais moins violent. Elle gagna le cœur du Roi son mari, et fit d'un prince infidèle un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à peu près semblable, ce grand Dieu avait préparé un charme innocent au roi d'Angleterre, dans les agréments infinis de la Reine son épouse. Comme elle possédait son affection (car les nuages qui avaient paru au commencement furent bientôt dissipés), et que son heureuse fécondité redoublait tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuel : sans commettre l'autorité du Roi son seigneur, elle employait son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces soins: et seize années d'une prospérité accomplie, qui coulèrent sans interruption avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette église affligée. Le crédit de la reine obtint aux catholiques ce bon

[1] Lib. VI, ep. VI.

heur singulier et presque incroyable, d'être gouvernés successivement par trois nonces apostoliques, qui leur apportaient les consolations que reçoivent les enfants de Dieu de la communication avec le Saint-Siége.

Le pape saint Grégoire écrivant au pieux empereur Maurice, lui représente en ces termes les devoirs des rois chrétiens [1] : « Sachez, ô grand Empereur, que la souveraine puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel [2]. » C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles. Car qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance, que de secourir la vertu ? A quoi la force doit-elle servir, qu'à défendre la raison ? Et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi ? Mais surtout il faut remarquer l'obligation si glorieuse que ce grand pape impose aux princes, d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son Evangile : « Combien est étroit le chemin qui mène à la vie [3] ! » et voici ce qui le rend si étroit. C'est que le juste, sévère à lui-même et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres ; et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit saint Grégoire, Puissances du siècle: voyez dans quel sentier la vertu chemine, doublement à l'étroit et par elle-même et par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la, tendez-lui la main : puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors. Ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et rétablirez ce chemin, que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est, Messieurs, durant les persécutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conserver la foi sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant ? Tel était l'état déplorable des catholiques anglais. L'erreur et la nouveauté se faisaient entendre dans toutes les chaires; et la doctrine ancienne, qui selon l'oracle de l'Evangile, « doit être prêchée jusque sur les toits [1], pouvait à peine parler à l'oreille. Les enfants de Dieu étaient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde, qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur ! Il fallait cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes ; et Jésus-Christ même se voyait contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres, que ces voiles et ces ténèbres mystiques dont il se couvre volontairement dans l'Eucharistie. A l'arrivée de la Reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Cette chapelle royale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans son palais de Sommerset, rendait à l'Eglise sa première forme. Henriette, digne fille de saint Louis, y animait tout le monde par son exemple ; et y soutenait avec gloire par ses retraites, par ses prières et par ses dévotions, l'ancienne réputation de la très-chrétienne Maison de France. Les prêtres de l'Oratoire que le grand Pierre de Bérulle avait conduits avec elle, et après eux les Pères Capucins, y donnèrent par leur piété, aux autels leur véritable décoration, et au service divin sa majesté naturelle. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivaient en Angleterre pauvres, errants, travestis, « desquels aussi le monde n'était pas digne [2], » venaient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la Reine, et l'Eglise désolée, qui autrefois pouvait à peine gémir librement et pleurer sa gloire passée, faisait retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainsi la pieuse Reine consolait la captivité des fidèles, et relevait leur espérance.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'*Apocalypse* [3], c'est-à-dire l'erreur et l'hérésie ; quand pour punir les scandales ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines, et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité et un esprit de révolte, il détermine dans sa sagesse profonde les limites qu'il veut donner au malheureux progrès de l'erreur et aux souffrances de son Eglise. Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous dire la destinée des hérésies de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours. Mais si mon jugement ne me trompe pas ; si rappelant la mémoire des siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent : j'ose croire, et je vois les

[1] Ad hoc enim potestas dominorum meorum pietati cœlitus data est super omnes homines, ut qui bona appetunt adjuventur, ut cœlorum via largius pateat, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur. S. Greg., *Ep.*, lib. III, ep. LXV. — [2] *Var. : 1re édit. :* Serve à l'empire du ciel. — [3] Que le chemin est étroit qui mène à la vie.

[1] Quod in aure auditis, prædicate super tecta *Matth.*, X, 27. — [2] Quibus dignus non erat mundus. *Hebr.*, XI, 38. — [3] *Apoc.*, IX, 1, 2.

sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps désormais que la lumière revienne. Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Eglise : les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettait tout en péril, et qu'il donnait contre son dessein une licence effrénée aux âges suivants. Les sages le prévirent ; mais les sages sont-ils crus en ces temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties ? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir ; et plus agitée en sa terre et en ses ports mêmes que l'Océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions ; et si ennuyée de ses changements, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé ? Cependant admirons ici la piété de la Reine, qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes ! Elles se répandaient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes: et s'étendant par leur abondance même sur les ennemis de la foi, elles adoucissaient leur aigreur et les ramenaient à l'Eglise. Ainsi non-seulement elle conservait, mais encore elle augmentait le peuple de Dieu. Les conversions étaient innombrables ; et ceux qui en ont été témoins oculaires nous ont appris que, pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la Cour du Roi son fils, la seule chapelle royale a vu plus de trois cents convertis, sans parler des autres, abjurer saintement leurs erreurs entre les mains de ses aumôniers. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jésus est venu allumer au monde [1] ! Si jamais l'Angleterre revient à soi, si ce levain précieux vient un jour à sanctifier toute cette masse où il a été mêlé par ces royales mains : la postérité la plus éloignée n'aura pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la religieuse Henriette, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Eglise.

[1] *Luc.*, XII, 49.

Que si l'histoire de l'Eglise garde chèrement la mémoire de cette Reine, notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa Maison et à sa patrie. Femme et Mère très-chérie et très-honorée, elle a réconcilié avec la France le Roi son mari, et le Roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Rhé et durant ce fameux siége de la Rochelle, cette Princesse prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix, qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux Calvinistes révoltés ? Et dans ces dernières années, après que notre grand Roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglais, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice ? Ne réunit-elle pas les deux royaumes? Et depuis encore ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence ? Ces soins regardent maintenant Vos Altesses Royales : et l'exemple d'une grande Reine, aussi bien que le Sang de France et d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union de deux Rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur que vous acquerrez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix vous aurez des moyens de vous signaler ; et vous pouvez servir l'Etat sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant au milieu des plus grands hasards de la guerre une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous ; et l'on peut tout espérer d'un Prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle, si loin de mon triste sujet? Je m'arrête à considérer les vertus de Philippe et ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs de Henriette.

J'avoue, en la commençant que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouïes d'une si grande Reine, je ne trouve plus de paroles : et mon esprit rebuté de tant d'indignes traitements qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudrait jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette Princesse a soutenu ses calamités, ne surpassait de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, chrétiens, un autre soin me travaille. Ce n'est pas un ouvrage

humain que je médite. Je ne suis pas ici un historien qui doive vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des parties : il faut que je m'élève au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les jugements de Dieu. « J'entrerai, » avec David, « dans les puissances du Seigneur [1] : » et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre; conseils de miséricorde pour le salut de la Reine : mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les événements que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remonter pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouve [2] que jusqu'ici elles sont causées, ou par la mollesse, ou par la violence des princes. En effet quand les princes négligeant de connaître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse comme disait cet historien [3], n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs; ou quand emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paraissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient : alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes.

Charles Ier roi d'Angleterre était juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence [4]? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César, « qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir : » *Cæsari proprium et peculiare sit clementiæ insigne, qua usque ad pœnitentiam omnes superavit* [5]. Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi bien que de César : mais que ceux qui veulent croire que tout est faible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer : et comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves. Mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un Roi qui sait se connaître : et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster et dans la place de Whitehall, peuvent juger aisément combien il était intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa Cour. Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce monarque : et ce cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout poudre [1] qu'il est, et devient sensible même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher; à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste; et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événements ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le Roi n'avait point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacriléges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation : et je confesse que la haine des parricides pourrait jeter les esprits dans ce sentiment. Mais quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les rois majeurs, mais encore les pupilles, et les reines mêmes si absolues et si redoutées; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée, ou rétablie par Henri, par Edouard, par Marie, par Elisabeth : on ne trouve, ni la nation si rebelle, ni ses parlements si fiers et si factieux ; au contraire on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitants de l'île la plus célèbre du monde, qui selon les plus fidèles histoires tirent leur origine des Gaules : et ne croyons pas que les Merciens, les Danois et les Saxons aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avaient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y était mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences? N'en doutons pas, chrétiens : les faus-

[1] Introibo in potentias Domini. *Psal.* LXX, 15. — [2] 1re *édit.* On trouvera. — [3] Q. Curt., lib. VIII, n 9. — [4] Sa clémence. — [5] Plin., lib. VII, cap. XXV.

[1] 1re *édit.* : Cendre.

ses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la Reine a eus à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits, quand on ébranle les fondements de la religion, et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais comme la matière que je traite me fournit un exemple manifeste et unique dans tous les siècles de ces extrémités furieuses : il est, Messieurs, de la nécessité de mon sujet de remonter jusqu'au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne et celui de l'autorité de l'Eglise ont été capables de poússer les hommes.

Donc la source de tout mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés que la sainte autorité de l'Eglise, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des Pères et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du Saint-Siége et de l'Eglise catholique, n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance : et encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits en les renfermant dans les limites de l'Ecriture sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète, et croirait que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini ; que l'opiniâtreté serait invincible ; et que tandis que les uns ne cesseraient de disputer, ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions, ou dans l'athéisme.

Tels et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchants et les mêmes ouvertures : ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets ; il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine, qui donne quand il lui plaît des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert, mais aussi les rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvait changer. Les sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vus céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyait paraître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane, qui aient ému les communes. Ces disputes n'étaient[1] encore que de faibles commencements, par où ces esprits turbulents faisaient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuait dans le fond des cœurs : c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une demangeaison d'innover sans fin après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les calvinistes, plus hardis que les luthériens, ont servi à établir les sociniens qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des anabaptistes sont sorties de cette même source : et leurs opinions mêlées au calvinisme ont fait naître les indépendants, qui n'ont point eu de bornes ; parmi lesquels on voit les trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées ; et ceux qu'on nomme *Chercheurs*, à cause que dix-sept cents ans après Jésus-Christ ils cherchent encore la religion et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, Messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse, en conservant l'épiscopat. Car, que peuvent des évêques qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire et la révérence qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre ; c'est-à-

[1] 1re *édit.* : Tout cela n'était.

dire jusqu'au pape saint Grégoire et au saint moine Augustin son disciple, et le premier apôtre de la nation anglaise ? Qu'est-ce que l'épiscopat, quand il se sépare de l'Eglise, qui est son tout, aussi bien que du Saint-Siége, qui est son centre, pour s'attacher contre sa nature à la royauté comme à son chef ? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond ensemble : et la majesté des rois d'Angleterre serait demeurée plus inviolable, si contente de ses droits sacrés, elle n'avait point voulu attirer à soi les droits et l'autorité de l'Eglise. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs : et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité ; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on luiôte un certain poids qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire ; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prét ndu règne du Christ, inconnu jusques alors au christianisme qui devait anéantir toute la royauté, [1] et égaler tous les hommes, songe séditieux des indépendants, et leur chimère impie et sacrilége. Tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste ? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie : « Leur âme, dit le Seigneur, a varié envers moi, » quand ils ont si souvent changé la religion ; « et je leur ai dit : Je ne serai plus votre pasteur [2] ; » c'est-à-dire je vous abandonnerai à vous-mêmes et à votre cruelle destinée ; et voyez la suite : « Que ce qui doit mourir aille à la mort ; que ce qui doit être retranché, soit retranché ; » entendez-vous ces paroles ? « et que ceux qui demeureront, se dévorent les uns les autres. » O prophétie trop réelle et trop véritablement accomplie ! La Reine avait bien raison de juger qu'il n'y avait point de moyen d'ôter les causes des guerres civiles qu'en retournant à l'unité catholique, qui a fait fleurir durant tant de siècles l'église et la monarchie d'Angleterre, autant que les plus saintes églises et les plus illustres monarchies du monde. Ainsi quand cette pieuse Princesse servait l'Eglise, elle croyait servir l'Etat ; elle croyait assurer [1] au Roi des serviteurs, en conservant à Dieu des fidèles. L'expérience a justifié ses sentiments ; et il est vrai que le Roi son fils n'a rien trouvé de plus ferme dans son service que ces catholiques si haïs, si persécutés, que lui avait sauvés la Reine sa mère. En effet il est visible que puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'Eglise a été la source d'où sont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité et par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées et tant de sectes incompatibles, qui se devaient apparemment détruire les unes aux autres, ont pu si opiniâtrement conspirer ensemble contre le trône royal, vous l'allez apprendre.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance ; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin un de ces esprits remuants et audacieux, qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois [2]. Car comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avaient pas de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits : il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci

[1] 1re *édit.* : Toute royauté. — [2] Anima eorum variavit in me ; et dixi : Non pascam vos Quod moritur, moriatur ; et quod succiditur, uccidatur ; et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui. *Zachar.*, XI, 8 et seq.

[1] Elle croyait servir l'Etat et assurer. — [2] *Apoc.*, XIII, 5, 7.

occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude: et leur subtil conducteur, qui en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Eglise. Il voulait découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie; c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes, et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît. Et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur [1]. » Il l'appelle son serviteur, quoiqu'infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. « Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis jusqu'aux animaux [2]. » Tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie: « Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne [3]. » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées: Dieu détermine jusques à quand doit durer l'assoupissement; et quand aussi se doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce royaume; ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposaient à la fortune de l'Etat, et enfin sa constance, par laquelle n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort! Tous les jours elle ramenait quelqu'un des rebelles; et de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours parce qu'ils avaient failli une fois, elle voulait qu'ils trouvassent leur refuge dans sa parole [1]. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Sharborough remit ce port, et ce château inaccessible. Les deux Hothams, père et fils, qui avaient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au Roi même les portes de la forteresse et du port de Hull, choisirent la Reine pour médiatrice, et devaient rendre au roi cette place avec celle de Beverley: mais ils furent prévenus et décapités; et Dieu, qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le Roi profitât de leur repentir. Elle avait encore gagné un maire de Londres, dont le crédit était grand, et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parlaient se rendaient à elle: et si Dieu n'eût point été inflexible, si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle aurait guéri les esprits et le parti le plus juste aurait été le plus fort.

On sait, Messieurs, que la Reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étaient saisis des arsenaux et des magasins; et malgré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme désertion de la milice même, il était encore plus aisé au Roi de lever des soldats que de les armer. Elle abandonne pour avoir des armes et des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février, malgré l'hiver et les tempêtes; et sous prétexte de conduire en Hollande la Princesse royale sa fille aînée, qui avait été mariée à Guillaume prince d'Orange, elle va pour engager les Etats dans les intérêts du Roi, lui gagner des officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avait pas effrayée, quand elle partit d'Angleterre; l'hiver ne l'arrête pas onze mois après, quand il faut retourner auprès du Roi: mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit [2], et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, toujours intrépide autant que les vagues étaient émues, rassurait tout le monde par sa fermeté. Elle excitait ceux qui l'accompagnaient

[1] Ego feci terram et homines, et jumenta quæ sunt super faciem terræ in fortitudine mea magnam, et in brachio meo extento, et dedi eam ei qui placuit in oculis meis Et nunc itaque dedi omnes terras istas in manu Nabuchodonosor regis Babylonis servi mei. *Jerem.* XXVII. 4, 6 — [2] Insuper et bestias agri dedi ei ut serviant illi. *Ibid*, — [3] Et servient ei et servient filio ejus,.. donec veniat tempus terræ ejus et ipsius. *Ibid.* 7.

[1] *Var.*: 1re *édit.*: Leur refuge dans sa bonté, et leur sûreté dans sa parole. — [2] *Var.*: 1re *édit.*: Les matelots alarmés en perdirent l'esprit.

à espérer en Dieu qui faisait toute sa confiance; et pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentait de tous côtés, elle disait avec un air de sérénité qui semblait déjà ramener le calme, que les reines ne se noyent pas. Hélas! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire : et pour s'être sauvée du naufrage; ses malheurs n'en seront pas moins déplorables[1]. Elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral, où elle était, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de Hollande; et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage, disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux[2]; et comme disait un ancien auteur[3], ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante! la Reine à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du désir de revoir le Roi et de le secourir, ose encore se commettre à la furie de l'Océan et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne serait étonné de la cruelle destinée de cette Princesse? Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale. Cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat! On l'amena prisonnier peu de temps après; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse : tant elle était au-dessus de la vengeance aussi bien que de la crainte.

Mais ne la verrons-nous jamais auprès du Roi qui souhaite si ardemment son retour? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paraître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenaient presque toutes. Elle assiége et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposait à sa marche; elle triomphe, elle pardonne; et enfin le Roi la vient recevoir dans une campagne où il avait remporté l'année précédente une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout semblait prospérer par sa présence; les rebelles étaient consternés : et si la Reine en eût été crue; si au lieu de diviser les armées royales et de les amuser contre son avis aux siéges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire était décidée et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchait; et le Ciel, qui semblait suspendre en faveur de la piété de la Reine la vengeance qu'il méditait, commença à se déclarer. « Tu sais vaincre, disait un brave Africain au plus rusé capitaine qui fût jamais, mais tu ne sais pas user de ta victoire : Rome que tu tenais t'échappe; et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la prendre[1]. » Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La Reine qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ses deux siéges qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur et tout l'État languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le Roi, qui était presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'était le dernier. Elle se retire à Exeter, ville forte où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse, et se vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse, dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre Maison? O Éternel, veillez sur elle; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée. Elle est destinée au sage et valeureux Philippe et doit des princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, Messieurs. Sa gouvernante deux ans après tire ce précieux enfant des mains des rebelles : et quoique ignorant sa captivité et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la Princesse; elle est enfin amenée près de la Reine sa mère pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince, et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la Reine fut obligée de se retirer de son royaume. En effet elle partit des ports d'Angleterre à la vue des

[1] Et pour s'être sauvée des flots, son naufrage n'en sera pas moins déplorable. — [2] Naufragio liberati, exinde repudium et navi et mari dicunt. Tertull., *De Pœnit.*, n. 7. — [3] Et, ce sont les paroles de Tertullien; 2e *édit.* : Et, comme dit Tertullien, ils n'en peuvent..

[1] Tum Maharbal : Vincere scis, Annibal, victoria uti nescis. Tit Liv. *Dec.* III., lib. II. — Potiundæ urbis Romæ, modo fortunam. *Ibid.*, lib. VI. *Dans l'historien, c'est Annibal qui parle ainsi de lui-même.*

vaisseaux des rebelles, qui la poursuivaient de si près qu'elle entendait presque leurs cris et 'eurs menaces insolentes. O voyage bien diffé- :nt de celui qu'elle avait fait sur la même mer, orsque, venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait pour ainsi dire les ondes se courber sous elle et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avaient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avait ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où, après tant de maux, il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'a courus cette Princesse, sur la mer et sur la terre, durant l'espace de près de dix ans; et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'Etat, que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survécût à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachements de la terre et aux sentiments d'orgueil qui corrompent d'autant plus les âmes, qu'elles sont plus grandes et plus élevées? Ce fut un conseil à peu près semblable qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon. «Le voyez-vous, ce grand Roi, dit le saint et éloquent Prêtre de Marseille; le voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens, qu'il devient un objet de mépris aux uns, et ce qui est plus insupportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres; ne sachant, poursuit Salvien, de laquelle de ces deux choses il avait le plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourrissait, ou de ce que Séméi avait l'insolence de le maudire[1]?» Voilà, Messieurs, une image, mais imparfaite, de la Reine d'Angleterre, quand, après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paraître au monde et d'étaler pour ainsi dire à la France même et au Louvre, où elle était née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe: «Le Seigneur des armées a fait ces choses, pour anéantir tout le faste des grandeurs humaines, et tourner en ignominie ce que l'univers a de plus auguste[1].» Ce n'est pas que la France a manqué à la fille de Henri le Grand. Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux Reines. Mais les affaires du Roi ne permettant pas que cette sage régente pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses. Henriette, d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours; Anne, d'un si grand cœur, ne peut en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces années dont nous admirons maintenant le cours glorieux, Louis, qui entend de si loin les gémissements des chrétiens affligés; qui, assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des événements, entreprend lui seul la cause commune et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre; aurait-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir? Avec quelle puissance l'Angleterre l'aurait-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de la majesté violée? Mais Dieu n'avait laissé aucune ressource au roi d'Angleterre: tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossais, à qui il se donne, le livrent aux parlementaires anglais et les gardes fidèles de nos rois trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée tout indépendante réforme elle-même à sa mode le parlement qui eût gardé quelques mesures, et se rend maîtresse de tout. Ainsi le Roi est mené de captivité en captivité: et la Reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même, et les puissances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecossais, qui arment trente mille hommes; elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du Roi son Seigneur dont le succès paraît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfants, l'unique espérance de sa Maison; elle confesse à cette fois que, parmi les plus mortelles douleurs, on est encore capable de joie. Elle console le Roi, qui lui écrit de sa prison même qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère, ô femme, ô reine admirable et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étaient quelque chose! Enfin, il faut céder à votre sort. Vous avez soutenu l'Etat, qui est attaqué par

[1] Dejectus usque in suorum, quod grave est, contumeliam; vel, quod gravius, misericordiam; ut vel Siba eum pasceret, vel ei maledicere Semei publice non timeret. Salv., *De Guber. Dei*, lib. II, cap. V.

[1] Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ et ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ. *Isaï.* XXIII, 9.

une force invincible et divine : il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colonne dont la masse solide paraît le plus ferme appui[1] d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle sans l'abattre : ainsi la Reine se montre le ferme soutien de l'Etat, lorsqu'après en avoir longtemps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourrait exprimer ses justes douleurs ? Qui pourrait raconter ses plaintes ? Non, Messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffirait pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce Prophète[2] : « Voyez, Seigneur, mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, et mes enfants sont perdus. Le cruel a mis sa main sacrilége sur ce qui m'était le plus cher. La royauté a été profanée, et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amèrement ; n'entreprenez pas de me consoler. L'épée a frappé au dehors, mais je sens en moi-même une mort semblable. »

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies (car elle voulait bien vous nommer ainsi), vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique Protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevait, mettez fin à ce discours, en nous racontant les sentiments chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces : l'une, de l'avoir fait chrétienne ; l'autre, Messieurs, qu'attendez-vous ? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du Roi son fils ? Non : c'est de l'avoir fait reine malheureuse. Ah ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle ! Il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Evangile, et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs ! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes et les sentiments de la foi. De là naissent des monstres de crimes, des raffinements de plaisir, des délicatesses d'orgueil qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions que Jésus-Christ a prononcées dans son Evangile[1] : « Malheur à vous qui riez ! malheur à vous qui êtes pleins » et contents du monde. Au contraire, comme le christianisme a pris sa naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là on expie ses péchés ; là on épure ses intentions ; là on transporte ses désirs de la terre au ciel ; là on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter ; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! Et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas : nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons manqué de faire ; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyait infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation, qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse Reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de grâces), lui faisant étudier sous sa main ces dures mais solides leçons. Enfin fléchi par ses vœux et par son humble patience, il a rétabli la Maison royale. Charles II est reconnu, et l'injure des rois a été vengée. Ceux que les armes n'avaient pu vaincre, ni les conseils ramener, sont revenus tout à coup d'eux-mêmes : déçus par leur liberté, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir[2], et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires, en se servant de la main de ceux qui s'offraient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande âme a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelque état que fussent les rois, il était de leur majesté de n'agir que par les lois ou par les armes. Ces lois qu'il a protégées l'ont rétabli presque toutes seules : il règne paisible et glo-

[1] *Var. : 1re édit. :* Comme on voit une colonne, ouvrage d'une antique architecture, qui paraît le plus ferme appui...— [2] Facti sunt filii mei perditi, quoniam invaluit inimicus. *Thren.* I, 16. Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus. *Ibid.* 10. Polluit regnum et principes ejus. *Ibid.*, II, 2. Recedite a me, amare flebo ; nolite incumbere, ut consolemini me *Isa.*, XXII, 4. Foris interficit gladius, et domi mors similis *Lam.*, I, 20.

[1] Væ qui ridetis ! væ qui saturati estis ? *Luc.*, VI, 25. — [2] Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes. S. August, *de Civit. Dei*, lib. V, cap. XXIV.

rieux sur le trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la Reine fut consolée par ce merveilleux événement; mais elle avait appris par ses malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde une fois banni n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avait rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendait l'heure qu'il avait marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main le Roi son fils, pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires; et dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, elle attacha son affection au royaume où l'on ne craint point d'avoir des égaux[1], et où l'on voit sans jalousie ses concurrents. Touchée de ces sentiments, elle aima cette humble maison plus que ses palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ces trois royaumes, et tous ceux qui avaient été ruinés pour la cause de la religion ou pour le service du Roi.

Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageait le prochain, et combien elle avait d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savait de quel poids est, non-seulement la moindre parole, mais le silence même des princes; et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paraître en leur auguste présence. Ceux qui la voyaient attentive à peser toutes ses paroles, jugeaient bien qu'elle était sans cesse sous la vue de Dieu, et que fidèle imitatrice de l'institut de sainte-Marie, jamais elle ne perdait la sainte présence de la Majesté divine. Aussi rappelait-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison, et par la lecture du livre de l'*Imitation de Jésus* où elle apprenait à se conformer au véritable modèle des chrétiens. Elle veillait sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger : elle en faisait un rigoureux examen; et soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes, elle était si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte, cette grande Reine; et par sa mort elle a laissé un regret éternel non-seulement à MONSIEUR et à MADAME, qui fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères, si persévérants, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connaître. Ne plaignons plus ses disgrâces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avait été plus fortunée, son histoire serait plus pompeuse, mais ses œuvres seraient moins pleines; et avec des titres superbes, elle aurait peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, et qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable! Puisse-t-il la placer au sein d'Abraham; et content de ses maux épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons!

[1] *Var. : 1re édit. :* D'avoir tant pu.

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE

DUCHESSE D'ORLÉANS.

Prononcée, à Saint-Denis, dans la royale basilique de l'abbaye, le 21 août 1670.

Bossuet montait en chaire, revêtu pour la première fois des insignes de l'épiscopat, précédé du *hérault de Bourgogne*. Il n'était point encore sacré, mais ses bulles d'institution canonique, expédiées le 2 juin, étaient arrivées, et Louis XIV voulut que, dans les magnifiques funérailles de *Madame*, tout répondît à la grandeur du deuil : l'évêque de Condom usait d'ailleurs de son droit. La royale basilique était parée, d'après les ordres du grand roi, d'une pompe funèbre inaccoutumée encore. L'auditoire offrait aux regards de l'orateur tout ce que le royaume de France avait de plus illustre, à la cour, dans le clergé qui tenait alors à Paris son assemblée, dans tous les rangs de la noblesse, de la magistrature, de l'armée. L'Angleterre y avait de nombreux et nobles représentants : les Montaigu, les Buckingham, les Stanley, les de Saint-Albans, les Arundel, les Sandwick, les Hamilton.

Mais si la catastrophe, dont la lugubre image était sous les yeux de tous maintenant, relevait à elle seule ces superbes trophées de la mort, rien cependant n'allait *animer ces tristes représentations, cet appareil funèbre*, comme la voix émue et les incomparables accents d'une éloquence seule capable *d'égaler la plainte à la douleur*. Le sermon sur la *Mort*, un des plus

beaux que Bossuet ait jamais prêchés, reparaît ici, dans ses traits les plus saillants; mais quel relief n'emprunte-t-il pas au vivant spectacle *d'un accident si étrange!*

Née en 1644, Henriette d'Angleterre, la dernière des enfants de l'infortuné Charles Ier et de Henriette de France, venait au monde, dans un camp, près d'Exeter. Quinze jours après sa naissance, séparée de sa mère fugitive, elle était aux mains des rebelles : elle y resta deux ans. Sauvée enfin et portée en France, elle y fut élevée sous les yeux de la *malheureuse reine* sa mère. L'histoire du temps est unanime à célébrer les merveilleuses qualités de l'esprit et du corps dont la princesse fut ornée. Mariée en 1661 à Philippe de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, elle eut à souffrir tout ce qu'une femme douée de sentiments élevés, de sensibilité exquise, de délicatesse d'esprit et de cœur peut rencontrer de dur et de repoussant dans un homme égoïste, étroit et bas. Elle mourait à 26 ans, inopinément, tout à coup, quoique d'ailleurs maladive depuis ses derniers voyages en Angleterre où, par d'habiles négociations, elle venait de rompre la *triple alliance* que les *Provinces-Unies* croyaient devoir être si fatale à la France.

Quand retentit la nouvelle d'une catastrophe si inattendue, de sinistres soupçons, des clameurs indignées s'élevèrent de plusieurs côtés à la fois : ces bruits étaient d'ailleurs autorisés par le cri de la Princesse elle-même lorsque, frappée à mort, elle s'écria : *je suis empoisonnée* ! La cour d'Angleterre en fut émue, et pour convaincre le roi Charles II, son frère, de l'inanité de la rumeur publique, il fallut l'évidente démonstration d'une minutieuse autopsie. Le duc d'Orléans était déchargé du poids d'un si monstrueux attentat. Au fait le coup mortel venait, tout simplement, d'un verre d'eau de chicorée, à la glace, que l'imprudente duchesse buvait le 29 juin, quand déjà ses fatigues antérieures, son état maladif et quelques imprudences l'avaient fatalement prédisposée aux atteintes d'une irrémédiable maladie. Tout ce qui a été dit jusqu'à présent *sur l'empoisonnement est faux et calomnieux* (1).

(1) Voir Floquet, *Etudes* t. 3, l. 15, pp. 384-434.

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes : vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste: vanité des vanités, et tout est vanité. *Eccle.*, I, 2.

MONSEIGNEUR,

J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante Princesse HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÉANS. Elle, que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être sitôt après le sujet d'un discours semblable ; et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité ! ô néant ! ô mortels ignorants de leurs destinées! L'eût-elle cru il y a dix mois ? Et vous, Messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même ? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort ? Et la France, qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, autour de ce voyage fameux, d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances ? « Vanité des vanités, et tout est vanité. » C'est la seule parole qui me reste ; c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les Livres sacrés, pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette Princesse. J'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que me présente l'*Ecclésiaste*, où quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les événements de notre vie, par une raison particulière, devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement : tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais dis-je la vérité ? L'homme, que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre ? Ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, acheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien ? Reconnaissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposait ; et l'espérance publique frustrée tout à coup par la mort de cette Princesse nous poussait trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours en lui disant: « Crains Dieu, et garde ses commandements; car c'est là tout l'homme, et sache que le Seigneur exami-

nera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien et de mal [1]. » Ainsi tout st vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde; mais au contraire tout est important si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'*Ecclésiaste ;* l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité. La Princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi ; voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son âme épurée de tous les sentiments de la terre et pleine du ciel où elle touchait, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai cru dignes d'être proposées à un si grand Prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

« Nous mourons tous, disait cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence au second *Livre des Rois;* et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour [2]. » En effet nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler ; tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues.

Et certainement, Messieurs, si quelque chose pouvait élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle; si l'origine qui nous est commune souffrait quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre, qu'y aurait-il dans l'univers de plus distingué que la Princesse dont je parle ? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit pour l'élévation d'une princesse, se trouve rassemblé, et puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des rois, et partout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes Couronnes. Je vois la Maison de France, la plus grande sans comparaison de tout l'univers, et à qui les plus puissantes Maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. Je vois les rois d'Ecosse, les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur sceptre. Mais cette Princesse née sur le trône, avait l'esprit et le cœur plus haut que sa naissance. Les malheurs de sa Maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse, et dès lors on voyait en elle une grandeur qui ne devait rien à la fortune. Nous disions avec joie que le ciel l'avait arrachée, comme par un miracle, des mains des ennemis du Roi son père, pour la donner à la France : don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avait été plus durable ! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre ? Hélas ! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la Princesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort, éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur, par le souvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, Messieurs, de l'admiration que la Princesse d'Angleterre donnait à toute la cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croissait au milieu des bénédictions de tous les peuples ; et les années ne cessaient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la Reine sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimait pas plus tendrement que faisait Anne d'Espagne. Anne, vous le savez, Messieurs, ne trouvait rien au-dessus de cette Princesse. Après nous avoir donné une reine seule capable par sa piété et par ses autres vertus royales, de soutenir la réputation d'une tante si illustre, elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avait de plus grand, que Philippe de France son second fils épousât la princesse Henriette ; et quoique le roi d'Angleterre, dont le cœur égale le sagesse, sût que la Princesse sa sœur recherchée de

[1] Deum time et mandata ejus observa ; hoc est enim omnis homo : et cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium, sive bonum, sive malum illud sit. *Eccle.* XII, 13, 14. — [2] Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur. II *Reg.* XIV, 14.

tant de rois pouvait honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

Que si son rang la distinguait, j'ai eu raison de vous dire qu'elle était encore plus distinguée par son mérite [1]. Je pourrais vous faire remarquer qu'elle connaissait si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyait avoir atteint la perfection, quand on avait su plaire à Madame. Je pourrais encore ajouter que les plus sages et les plus expérimentés admiraient cet esprit vif et perçant, qui embrassait sans peine les plus grandes affaires, et pénétrait avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire en un mot? Le Roi, dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette princesse, et l'a mise par son estime au-dessus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Tout éclairée qu'elle était, elle n'a point présumé de ses connaissances et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande Princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé, mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile ? Plusieurs dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contre elle. Madame s'éloignait toujours autant de la présomption que de la faiblesse; également estimable, et de ce qu'elle savait trouver les sages conseils, et de ce qu'elle était capable de les recevoir. On les sait bien connaître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisait tant à cette Princesse. Nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang; ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudiait ses défauts; elle aimait qu'on lui en fît des leçons sincères : marque assurée d'une âme forte, que ses fautes ne dominent pas, et qui ne craint point de les envisager de près par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'était le dessein d'avancer dans cette étude de sagesse qui la tenait si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des princes. C'est là que les plus grands rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, et que dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir sans Cour et sans suite le jugement de tous les peuples et de tous les siècles. C'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel; et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable Princesse étudiait les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdait insensiblement le goût des romans et de leurs fades héros; et soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisait ces froides et dangereuses fictions. Ainsi sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui semblait ne promettre que des jeux, elle cachait un sens et un sérieux dont ceux qui traitaient avec elle étaient surpris.

Aussi pouvait-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires et de la société des hommes, ces âmes sans force, aussi bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète ! Ils ressemblent, dit le Sage, à une ville sans murailles, qui est ouverte de toutes parts [1], et qui devient la proie du premier venu. Que Madame était au-dessus de cette faiblesse! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent épanchant le cœur, en fait échapper le secret, n'était capable de lui faire découvrir le sien; et la sûreté qu'on trouvait en cette Princesse, que son esprit rendait si propre aux grandes affaires, lui faisait confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets d'Etat, discourir sur le voyage d'Angleterre, ni que j'imite ces politiques spéculatifs qui arrangent suivant leurs idées les conseils des rois, et composent sans instruction les annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux, que pour dire que Madame y fut admirée plus que jamais. On ne parlait qu'avec transport de la bonté de cette Princesse, qui malgré les divisions trop ordinaires dans les Cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvait assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différends d'une manière qui conciliait les intérêts les plus opposés. Mais qui pourrait penser, sans verser des larmes, aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le Roi son frère? Ce grand Roi plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassait point d'admirer les excellentes qualités de Madame. O plaie irrémédiable! ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration, est devenu pour ce Prince le

[1] *Var.* : 1re *édit.* : Que si son rang l'élevait si haut, j'ai eu raison de vous dire qu'elle était encore plus élevée...

[1] Sicut urbs patens et absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum. *Prov.*, xxv, 28.

sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, le digne lien des deux plus grands rois du monde, pourquoi leur avez-vous été sitôt ravie? Ces deux grands Rois se connaissent; c'est l'effet des soins de MADAME : ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entre eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté, nous déplorons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux; et qu'une Princesse si chérie de tout l'univers ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux si grands Rois l'élevait au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort? Non, Messieurs, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paraître grand, est par son fond incapable d'élévation. Ecoutez à ce propos le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connaissent le mieux, et ne lui veux donner pour le convaincre que des docteurs assis sur le trône. « O Dieu, dit le Roi Prophète, vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous [1]. » Il est ainsi, chrétiens : tout ce qui se mesure finit; et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout à fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paraisse plus effective, que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur enflé de ses titres tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : « Vous voilà blessé comme nous; vous êtes devenu

[1] Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te. *Psal.*, XXXVIII, 6.

semblable à nous [1]. » Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être, au défaut de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées pourront nous distinguer du reste des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées, qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort. « Ils mourront, dit le Roi-Prophète, et en ce jour périront toutes leurs pensées [2]. » C'est-à-dire les pensées des conquérants, les pensées des politiques, qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort, qui emportera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le Roi Salomon, fils du Roi David (car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même trône; c'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfants des hommes, y comprend la sagesse même. « Je me suis, dit-il, appliqué à la sagesse, et j'ai vu que c'était encore une vanité [3], » parce qu'il y a une fausse sagesse, qui se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien fait pour MADAME, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendaient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre Princesse ne paraîtra dans ce discours, que comme un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit, puisque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que d'une main si prompte et si souveraine elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si MADAME a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque,

[1] Ecce tu vulneratus es, sicut et nos; nostri similis effectus es. *Isa.*, XIV, 10 — [2] In illa die peribunt omnes cogitationes eorum. *Psal.* CXLV, 4. — [3] *Eccle.*, II, 12, 15.

comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : MADAME se meurt, MADAME est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette Princesse. Partout on entend des cris, partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monsieur, toute la Cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète:« Le roi pleurera, le Prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement[1]. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain. En vain Monsieur, en vain le Roi même tenait MADAME serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam*[2] : « Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La Princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc ! elle devait périr sitôt ! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. MADAME cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait; avec quelles grâces, vous le savez : le soir nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions par lesquelles l'Ecriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette Princesse si précises et si littérales. Hélas ! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux ! Le passé et le présent nous garantissaient l'avenir, et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissants royaumes par des moyens agréables : toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y aurait jamais été odieux : on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée ; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le Roi jusqu'à la mort, lui en donnait les moyens Et certes c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir ; et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du Prince, qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de MADAME ne l'attachaient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur, n'avait point de bornes. Pendant que ce grand Prince marchant sur les pas de son invincible frère, secondait avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandre, la joie de cette Princesse était incroyable. C'est ainsi que ces généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles ; et si quelque chose manquait encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle était l'agréable histoire que nous faisions pour MADAME ; et pour achever ces nobles projets, il n'y avait que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible, qui sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, MADAME fut douce envers la mort, comme elle l'était envers tout le monde. Son grand cœur, ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brava non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque malgré ce grand courage nous l'avons perdue ! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que par le dernier effet de notre courage nous avons pour ainsi dire surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette Princesse si admirée et si chérie ! la voilà telle que la mort nous l'a faite : encore ce reste tel quel va-t-il disparaître : cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job[1] ; avec ces rois et ces princes anéantis,

[1] Rex lugebit, et princeps induetur mœrore, et manus populi terræ conturbabuntur. *Ezech.*, VII, 27. — [2] *Orat. de obitu Sat. frat.* lib. I, n. 19.

[1] *Job.*, XXI, 26.

parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature : notre corps prend un autre nom ; même celui de *cadavre*, dit Tertullien[1], parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, qui ne lui demeure pas longtemps : il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes.

C'est ainsi que la puissance divine justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant ; et que pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines ? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines ? Mais quoi ! Messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous ? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance ? Lui, aux yeux de qui rien ne se perd et qui suit toutes les parcelles de nos corps en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource ce qu'il a fait capable de le connaître et de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi : les ombres de la mort se dissipent : « les voies me sont ouvertes à la véritable vie[2] : » Madame n'est plus dans le tombeau ; la mort, qui semblait tout détruire, a tout établi : voici le secret de l'*Ecclésiaste*, que je vous avais marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude ; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, Messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est par cette raison, dit l'*Ecclésiaste*, « que le corps retourne à la terre dont il a été tiré[1] ; » il faut par la suite du même raisonnement que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or, ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé ? C'est pourquoi quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étaient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardais le mauvais usage que nous faisons de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques ; au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés si nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant ? La faute que nous faisons n'est donc pas de nous être servis de ces noms ; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostome a bien compris cette vérité, quand il a dit : « Gloire, richesses, noblesse, puissance, pour les hommes du monde, ne sont que des noms ; pour nous, si nous servons Dieu, ce sont[2] des choses. Au contraire, la pauvreté, la honte, la mort, sont des choses trop effectives et trop réelles pour eux ; pour nous, ce sont seulement des noms[3], » parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'*Ecclésiaste* dit si souvent : « Tout est vanité. » Il s'explique : « Tout est vanité sous le soleil[4], » c'est-à-dire tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement ; aspirez à l'éternité : la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même *Ecclésiaste* méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail[5]. La sagesse dont il parle en ce lieu, est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui par beaucoup de raisonnements et de grands efforts ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. « Hé ! s'écrie ce sage Roi, y a-t-il rien de si vain[6] ? » Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins

[1] Cadit in originem terram, et cadaveris nomen, ex isto quoque nomine peritura, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem. Tertull., *De Resurr. carnis*, n. 4. — [2] Notas mihi fecisti vias vitæ. *Psal.* xv, 10.

[1] Revertatur pulvis ad terram suam, unde erat, et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum. *Eccle.*, xii, 7. — [2] *Var.* : 1re édit. : Ce seront. — [3] Hom. lviii, al. lix *in Matth.*, n. 5. — [4] *Eccle.*, i, 2, 14, iii, 11, etc. — [5] *Ibid.*, i, 17, ii, 14, 24. — [6] Et est quidquam tam vanum? *Eccle.* ii, 19.

des avares, aux songes inquiets des ambitieux! « Mais cela même, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, est encore une vanité [1], » parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisqu'enfin de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. Laissons-lui égaler le fou et le sage; et même, je ne craindrai pas de le dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête : *Unus interitus est hominis et jumentorum* [2].

En effet jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse, tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps sans y démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner : que verrons-nous autre chose dans notre vie que de folles inquiétudes? et que verrons-nous dans notre mort qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent, enfin qu'une machine qui se dissout et qui se met en pièces? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'*Ecclésiaste* et bientôt Madame nous le fera paraître dans les dernières actions de sa vie. « Crains Dieu, et observe ses commandements : car c'est là tout l'homme [3]; » comme s'il disait : Ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu : tout le reste est vain, je le déclare, mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever : car, ajoute l'*Ecclésiaste*, « Dieu examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien et de mal [4]. » Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le Psalmiste dit « qu'à la mort périront toutes nos pensées [5]; » oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles; de sorte que nos pensées, qui devaient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périssables du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris si universel, si inévitable? Donnez à Dieu vos affections, nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ses mains divines. Vous pourrez hardiment mépriser la mort, à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de Dieu sur elle, et adorons en cette Princesse le mystère de la prédestination et de la grâce.

Vous savez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricordes : mais le fidèle interprète du mystère de la grâce, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide théologie, que c'est dans la première grâce et dans la dernière que la grâce se montre grâce; c'est-à-dire que c'est dans la vocation qui nous prévient et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve paraît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant premièrement des ténèbres à la lumière, et ensuite de la lumière imparfaite de la foi à la lumière consommée de la gloire; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire; il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impression illustre et particulière, afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grâce. Que ces deux principaux moments de la grâce ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de Henriette d'Angleterre! Pour la donner à l'Eglise, il a fallu renverser tout un grand royaume. La grandeur de la maison d'où elle est sortie n'était pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de ses Ancêtres; disons des derniers de ses Ancêtres, puisque tout ce qui les précède, à remonter jusqu'aux premiers temps, est si pieux et si catholique. Mais si les lois de l'Etat s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout l'Etat pour l'affranchir de ces lois. Il met les âmes à ce prix; il remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus; et comme rien ne lui est cher que ces enfants de sa dilection éternelle, que ces membres inséparables de son Fils bien-aimé, rien ne lui coûte pourvu qu'il les sauve. Notre Princesse est persécutée avant que de naître, délaissée aussitôt que mise au monde, arrachée en naissant à la piété d'une mère catholique, captive dès le berceau des ennemis implacables de sa Maison; et ce qui était plus déplorable, captive des ennemis de l'Eglise; par conséquent destinée pre-

[1] Vidi quod hoc quoque esset vanitas. *Eccle.*, II, 1. — [2] *Eccle.*, III, 19. — [3] *Eccle.*, XII, 13. — [4] *Ibid.*, 14. — [5] *Psal.* CXLV, 4.

mièrement par sa glorieuse naissance, et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur et à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu était sur elle. Elle pouvait dire avec le Prophète : « Mon père et ma mère m'ont abandonnée; mais le Seigneur m'a reçue en sa protection [1]. » Délaissée de toute la terre dès ma naissance, « je fus comme jetée entre les bras de sa Providence paternelle, et dès le ventre de ma mère il se déclara mon Dieu [2]. » Ce fut à cette garde fidèle que la Reine sa mère commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu et qui tenait du miracle, délivra la Princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'Océan et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume; lui-même la posa dans le sein de la Reine sa mère ou plutôt dans le sein de l'Eglise catholique. Là elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevait que par les exemples vivants de cette grande et religieuse Reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes toujours abondantes se sont répandues principalement sur les catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidèle protectrice. Digne fille de saint Edouard et de saint Louis, elle s'attacha du fond de son cœur à la foi de ces deux grands rois. Qui pourrait assez exprimer le zèle dont elle brûlait pour le rétablissement de cette foi dans le royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monuments? Nous savons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si pieux dessein; et le ciel nous l'a ravie! O Dieu! que prépare ici votre éternelle Providence? Me permettrez-vous, ô Seigneur, d'envisager en tremblant vos saints et redoutables conseils? Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis? Est-ce que le crime qui fit céder vos vérités saintes à des passions malheureuses, est encore devant vos yeux, et que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siècle? Nous ravissez-vous Henriette par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la reine Marie et son règne si favorable à l'Eglise? Ou bien voulez-vous triompher seul; et en nous ôtant les moyens dont nos désirs se flattaient, réservez-vous dans les temps marqués par votre prédestination éternelle, de secrets retours à l'Etat et à la Maison d'Angleterre? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette Princesse. Puisse toute sa Maison et tout le royaume suivre l'exemple de sa foi! Ce grand Roi, qui remplit de tant de vertus le trône de ses Ancêtres, et fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre zèle, si nous souhaitons devant Dieu que lui et tous ses peuples soient comme nous. *Opto apud Deum...; non tantum te, sed etiam omnes... fieri tales, qualis et ego sum*[1]. Ce souhait est fait pour les rois : et saint Paul étant dans les fers, le fit la première fois en faveur du roi Agrippa; mais saint Paul en exceptait ses liens, *exceptis vinculis his* : et nous, nous souhaitons principalement que l'Angleterre trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentiments, soit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens, qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit et de l'Eglise.

Après avoir exposé le premier effet de la grâce de Jésus-Christ en notre Princesse, il me reste, Messieurs, de vous faire considérer le dernier qui couronnera tous les autres. C'est par cette dernière grâce que la mort change de nature pour les chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle semblait être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre[2], à nous revêtir et nous assure éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changements, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos désirs. Mais aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années, sortis des figures qui passent et des ombres qui disparaissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changements. Ainsi notre âme n'est plus en péril; nos résolutions ne vacillent plus; la mort, ou plutôt la grâce de la persévérance finale, a la force de les fixer : et de même que le Testament de Jésus-Christ, par lequel il se donne à nous, est confirmé à jamais suivant le droit des testaments et la doctrine de l'Apôtre [3] par la mort de ce divin Testateur : ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux Testament par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, Messieurs, si je vous fais voir encore une fois MADAME aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle : quelque cruelle que la mort vous paraisse, elle

[1] *Psal.* xxvi, 10. — [2] *Psal.* xxi 11.

[1] *Act*, xxvi, 29. — [2] II *Cor.*, v, 3. — [3] *Hebr.*, ix, 15.

ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la grâce, et sceller en cette Princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat; mais encore un coup affermissons-nous. Ne mêlons point de faiblesse à une si forte action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire. Voulez-vous voir combien la grâce qui a fait triompher Madame, a été puissante, voyez combien la mort a été terrible. Premièrement elle a plus de prise sur une Princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse! Que de joie elle enlève à cette fortune! Que de gloire elle ôte à ce mérite! D'ailleurs peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle? C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais quoique sans menacer et sans avertir elle se fasse sentir tout entière dès le premier coup, elle trouve la Princesse prête. La grâce, plus active encore, l'a déjà mise en défense. Ni la gloire, ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix sur lequel elle avait vu expirer la Reine sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette âme vraiment chrétienne y avait laissées avec les derniers soupirs. A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette Princesse des discours étudiés et magnifiques: une sainte simplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie: « O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous ma confiance? » Elle s'afflige, elle se rassure, elle confesse humblement, et avec tous les sentiments d'une profonde douleur, que de ce jour seulement elle commence à connaître Dieu, n'appelant pas le connaître que de regarder encore tant soit peu le monde. Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens qui s'imaginent avancer leur mort, quand ils préparent leur confession, qui ne reçoivent les saints sacrements que par force: dignes certes de recevoir pour leur jugement ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance. Madame appelle les prêtres plutôt que les médecins. Elle demande d'elle-même les sacrements de l'Eglise, la pénitence avec componction, l'Eucharistie avec crainte et puis avec confiance, la sainte Onction des mourants avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connaissance: elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques, qui par une espèce de charme divin suspendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi; elle les suit, elle s'y conforme; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée; ou plutôt au sang de Jésus, qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur. Ne croyez pas que ces excessives et insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande âme. Ah! je ne veux plus tant admirer les braves, ni les conquérants. Madame m'a fait connaître la vérité de cette parole du Sage: « Le patient vaut mieux que le fort [1]; et celui qui dompte son cœur, vaut mieux que celui qui prend des villes [2]. » Combien a-t-elle été maîtresse du sien! Avec quelle tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs! Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur. Quelle force; quelle tendresse! O paroles qu'on voyait sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore ont consacrées, sincère production d'une âme, qui tenant au ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité, vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais surtout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand Prince. Madame ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie Monsieur de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu? Qu'avons-nous ouï? Elle se conformait aux ordres de Dieu; elle lui offrait ses souffrances en expiation de ses fautes; elle professait hautement la foi catholique, et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourants. Elle excitait le zèle de ceux qu'elle avait appelés pour l'exciter elle-même, et ne voulait point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes. Elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'Agneau; c'était un nouveau langage que la grâce lui apprenait. Nous ne voyons en elle, ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une âme alarmée par lesquelles on se trompe soi-même. Tout était simple, tout était solide[3], tout était tranquille; tout partait d'une âme soumise et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

En cet état, Messieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette Princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien, et qu'il conservât en elle les dons de sa grâce? Ce grand Dieu nous exau-

[1] 1re *édit.*: Que le brave. — [2] Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo expugnatore urbium. *Prov.*, XVI, 32. — [3] 1re *édit.*: Précis.

çait; mais souvent, dit saint Augustin [1], en nous exauçant il trompe heureusement notre prévoyance. La Princesse est affermie dans le bien d'une manière plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne voulait plus exposer aux illusions du monde les sentiments d'une piété sincère, il a fait ce que dit le Sage : « Il s'est hâté [2]. » En effet quelle diligence ! en neuf heures l'ouvrage est accompli. « Il s'est hâté de la tirer du milieu des iniquités. » Voilà, dit le grand saint Ambroise [3], la merveille de la mort dans les chrétiens. Elle ne finit pas leur vie ; elle ne finit que leurs péchés et les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes plaints que la mort ennemie des fruits que nous promettait la Princesse, les a ravagés dans la fleur ; qu'elle a effacé pour ainsi dire sous le pinceau même un tableau qui s'avançait à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessin montrait déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage ; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençait le plus noblement ; disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une âme chrétienne peut être assaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la faiblesse humaine, quel péril n'eût point trouvé cette Princesse dans sa propre gloire ? La gloire : qu'y a-t-il pour le chrétien de plus pernicieux et de plus mortel ? Quel appât plus dangereux ? Quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes ? Considérez la Princesse ; représentez-vous cet esprit qui, répandu par tout son extérieur, en rendait les grâces si vives : tout était esprit, tout était bonté. Affable à tous avec dignité, elle savait estimer les uns sans fâcher les autres ; et quoique le mérite fût distingué, la faiblesse ne se sentait pas dédaignée. Quand quelqu'un traitait avec elle, il semblait qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'apercevait presque pas qu'on parlât à une personne si élevée ; on sentait seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouillait si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis, par la lumière et la droiture de son esprit elle les mettait à couvert des vains ombrages, et ne leur laissait à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnaissante des services, elle aimait à prévenir les injures par sa bonté ; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité ? Elle donnait non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme qui marquait tout ensemble, et le mépris du don, et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevait ses présents ; et cet art de donner agréablement, qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais, jusqu'entre les bras de la mort. Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration ? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle ? N'allait-elle pas gagner tous les cœurs, c'est-à-dire la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner ; et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, Messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, « qu'elle allait être précipitée dans la gloire [1] ?» Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde ? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées ? La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses ; mais la gloire les défend-elle de la gloire même ? Ne s'adorent-elles pas secrètement ? Ne veulent-elles pas être adorées ? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre ? Et que se peut refuser la faiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout ? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu ? La modération, que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvements de la vanité : elle ne sert qu'à les cacher; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentiments les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même ; et on dit au fond de son cœur : « Je suis, et il n'y a que moi sur la terre [2]. » En cet état, Messieurs, la vie n'est-elle pas un péril ? La mort n'est-elle pas une grâce? Que ne doit-on pas craindre de ses vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses ? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de Madame; de l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire, par son excès, eût mis en hasard sa modération ? Qu'importe que sa vie ait été si courte ? Jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens

[1] *In Ep. Joan.*, tract. VI, n. 7, 8. — [2] Properavit educere de medio iniquitatum. *Sapient.*, IV, 14. — [3] Finis factus est erroris, quia culpa, non natura defecit *De bono mortis*, cap. IX, n. 38.

[1] In ipsam gloriam præceps agebatur. Tacit., *Agric.*, n. 41. — [2] Ego sum, et præter me non est altera. *Isa.*, XLVII, 10.

de dévotion plus fréquents, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie : ce peu d'heures saintement passées parmi les plus rudes épreuves et dans les sentiments les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue ; mais l'opération de la grâce a été forte ; mais la fidélité de l'âme a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé de réduire en petit tout un grand ouvrage ; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles ; mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est par raccourci et sa main n'est pas affaiblie. Je me confie pour Madame en cette miséricorde, qu'elle a si sincèrement et si humblement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur Jésus ; les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix ; j'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption : n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur ? Ah ! nous pouvons achever ce saint sacrifice pour le repos de Madame, avec une pieuse confiance. Ce Jésus en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son sang dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée, par la participation à ses sacrements, et par la communion avec ses souffrances.

Mais en priant pour son âme, chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? Quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devrait nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme, ne fait que nous étourdir pour quelques moments? Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau; ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir. Car si nous savons nous connaître, nous confessons, chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies ; nous n'avons rien que de faible à leur opposer ; c'est par passion, et non par raison, que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe ; c'est que les sens nous enchantent ; c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens, et du présent et du monde ? La Providence divine pouvait-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement, la vanité des choses humaines? Et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose, que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde ? Prévenons un coup si funeste, et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance que de la vouloir forcer par des exemples, et de lui faire une loi de ces grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations [1]? Quoi ! le charme de sentir est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir ? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux ? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force ? Et quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, et plutôt mourants que vivants, nous attendons les derniers soupirs pour prendre les sentiments que la seule pensée de la mort nous devrait inspirer à tous les moments de notre vie ? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde : et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais à qui Madame donnait un éclat que vos yeux recherchent encore ; toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle remplissait si bien, vous sentirez qu'elle y manque : songez que cette gloire que vous admiriez, faisait son péril en cette vie, et que dans l'autre elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.

[1] 1re *édit.* : Recevez donc sans différer ses inspirations, et ne tardez pas à vous convertir.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE

INFANTE D'ESPAGNE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Prononcée à Saint-Denis, dans la royale basilique de l'abbaye, le 1er septembre 1683.

Si nos courtes *notices* avaient pour but de relever les beautés littéraires des discours de Bossuet, il nous serait aisé, à la suite des plus illustres critiques, de faire remarquer que l'*oraison funèbre de Marie-Thérèse* n'est inférieure à aucun des chefs-d'œuvre du grand orateur. Elle ne provoque pas sans doute dans l'âme du lecteur les vives émotions des deux précédentes : le sujet ne s'y prêtait pas. Mais cela même nous donne la mesure du génie de l'évêque de Meaux. Quel autre que lui aurait su tirer *d'une situation aussi tranquille* tant de lumières et de pareils enseignements ? Et quels magnifiques passages, quels tableaux, quelles vues profondes ne signale pas ce noble discours à l'étude réfléchie de quiconque a le sentiment du vrai et du beau ?

Marie-Thérèse, fille unique de Philippe IV, roi d'Espagne, et d'Elisabeth de France, était, par sa mère, cousine de Louis XIV. Plus que la parenté, les qualités éminentes de son esprit et de son cœur la constituaient à la cour du grand roi dans toute la dignité de son rang. Le cardinal de Bausset caractérise avec justesse la situation de Marie-Thérèse auprès du jeune roi emporté comme l'on sait à tant d'amours adultères : « quoiqu'elle n'eut jamais inspiré un sentiment passionné à Louis XIV, elle était peut-être la femme qui convenait le mieux à un tel roi. » Sa vertu reconnue et respectée de tous, sa tendre piété, son inépuisable bienfaisance, la douce fermeté d'un caractère qui ne se démentit jamais, les grâces nobles et attrayantes de sa personne, l'incontestable élévation de son esprit la tenaient dans une sphère entourée du respectueux hommage de tous, de l'admiration particulière de quiconque sait comprendre quelle force et quelle énergie il faut à la femme chrétienne, à une reine surtout, pour rester dans le calme de la vertu résignée en face de rivales indignes. Telle fut Marie-Thérèse « *qui fut sans reproches devant Dieu et devant les hommes,... dont l'éclatante blancheur était le symbole de l'innocence et de la candeur de son âme* ».

Par son mariage, conclu par procureur à Fontarabie le 3 juin 1660, puis par le roi lui-même à Saint-Jean-de-Luz le 9 du même mois, elle donnait à la France la paix si longtemps désirée. Ange pacificateur, le royaume eut joui d'une inaltérable tranquillité si son ascendant en avait conduit les destinées. Louis XIV en est lui-même un fidèle garant lorsque, à celui qui venait lui annoncer le trépas de Marie-Thérèse, il répondit : « Depuis vingt-trois ans que je vivais avec la reine, je n'ai point eu d'autre chagrin de sa part que celui de l'avoir perdue. » Elle mourait, après quatre jours seulement de maladie, le 30 juillet 1684, âgée de 45 ans.

Sine macula enim sunt ante thronum Dei.

Ils sont sans tache devant le trône de Dieu. *Paroles de l'apôtre saint Jean dans sa* Révélation, *chap.* XIV, 5.

MONSEIGNEUR,

Quelle assemblée l'Apôtre saint Jean nous fait paraître ! Ce grand prophète nous ouvre le ciel, et notre foi y découvre « sur la sainte montagne de Sion, » dans la partie la plus élevée de la Jérusalem bienheureuse, l'Agneau qui ôte le péché du monde, avec une compagnie digne de lui. Ce sont ceux [1] dont il est écrit au commencement de l'*Apocalypse* : «Il y a dans l'église de Sardis un petit nombre de fidèles, *pauca nomina*, qui n'ont pas souillé leurs vêtements [2]:» ces riches vêtements dont le baptême les a revêtus; vêtements qui ne sont rien moins que Jésus-Christ même, selon ce que dit l'Apôtre : « Vous tous qui avez été baptisés, vous avez été revêtus de Jésus-Christ [3].» Ce petit nombre chéri de Dieu pour son innocence et remarquable par la rareté d'un don si exquis, a su conserver ce précieux vêtement et la grâce du baptême. Et quelle sera la récompense d'une si rare fidélité ? Ecoutez parler le Juste et le Saint : « Ils marchent, dit-il, avec moi, revêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes [1], » par leur innocence de porter dans l'éternité la livrée de l'Agneau sans tache et de marcher toujours avec lui, puisque jamais ils ne l'ont quitté depuis qu'il les a mis dans sa compagnie : âmes pures et innocentes; « âmes vierges, » comme les appelle saint Jean [2], au même sens que saint Paul disait à tous les fidèles de Corinthe : «Je vous ai promis, comme une vierge pudique, à un seul homme, qui est Jésus-Christ [3]. » La vraie chasteté de l'âme, la vraie pudeur chrétienne est de rougir du péché, de n'avoir d'yeux ni d'amour que pour Jésus-Christ, et de tenir toujours ses sens épurés de la corruption du siècle. C'est dans cette troupe innocente et pure que la Reine a été placée: l'horreur qu'elle a toujours eue du péché lui a mérité cet honneur. La foi, qui pénètre jusqu'aux cieux, nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuse compagnie. Il me semble que je re-

[1] 1re *édit.* : C'est ceux. — On trouvera plus loin sans correction : « Ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux ; » et : « C'est des péchés légers. » — [2] *Apoc.*, III, 4. — [3] *Galat.*, III, 27.

[1] *Apoc.*, III, 4. — [2] *Ibid.*, XIV, 4. — [3] II *Cor.*, XI, 2.

connais cette modestie, cette paix, ce recueillement que nous lui voyions devant les autels, qui inspirait du respect pour Dieu et pour elle : Dieu ajoute à ces saintes dispositions le transport d'une joie céleste. La mort ne l'a point changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté changeante et mortelle. Cette éclatante blancheur, symbole de son innocence et de la candeur de son âme, n'a fait pour ainsi parler que passer au dedans où nous la voyons rehaussée d'une lumière divine. « Elle marche avec l'Agneau, car elle en est digne [1]. » La sincérité de son cœur sans dissimulation et sans artifice la range au nombre de ceux dont saint Jean a dit, dans les paroles qui précèdent celles de mon texte, que « le mensonge ne s'est point trouvé en leur bouche, » ni aucun déguisement dans leur conduite ; « ce qui fait qu'on les voit sans tache devant le trône de Dieu : » *Sine macula enim ante thronum Dei* [2]. En effet elle est sans reproche devant Dieu et devant les hommes : la médisance ne peut attaquer aucun endroit de sa vie depuis son enfance jusqu'à sa mort ; et une gloire si pure, une si belle réputation est un parfum précieux qui réjouit le ciel et la terre.

Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand spectacle. Pouvais-je mieux essuyer vos larmes, celles des princes qui vous environnent et cette auguste assemblée, qu'en vous faisant voir au milieu de cette troupe resplendissante et dans cet état glorieux, une mère si chérie et si regrettée ? Louis même, dont la constance ne peut vaincre ses justes douleurs, les trouverait plus traitables dans cette pensée. Mais ce qui doit être votre unique consolation, doit aussi, Monseigneur, être votre exemple ; et ravi de l'éclat immortel d'une vie toujours si réglée et toujours irréprochable, vous devez en faire passer toute la beauté dans la vôtre.

Qu'il est rare, chrétiens, qu'il est rare encore une fois, de trouver cette pureté parmi les hommes ; mais surtout, qu'il est rare de la trouver parmi les grands ! « Ceux que vous voyez revêtus d'une robe blanche, ceux-là, dit saint Jean, viennent d'une grande affliction, » *de tribulatione magna* [3], afin que nous entendions que cette divine blancheur se forme ordinairement sous la croix, et rarement dans l'éclat, trop plein de tentation, des grandeurs humaines.

Et toutefois il est vrai, Messieurs, que Dieu, par un miracle de sa grâce, se plaît à choisir parmi les rois de ces âmes pures. Tel a été saint Louis, toujours pur et toujours saint dès son enfance, et Marie-Thérèse sa fille a eu de lui ce bel héritage.

Entrons, Messieurs, dans les desseins de la Providence, et admirons les bontés de Dieu qui se répandent sur nous et sur tous les peuples dans la prédestination de cette Princesse. Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté et la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatante et plus exemplaire. Ainsi sa vie et sa mort également pleines de sainteté et de grâce, deviennent l'instruction du genre humain. Notre siècle n'en pouvait recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voyait nulle part dans une si haute élévation une pareille pureté. C'est ce rare et merveilleux assemblage que nous aurons à considérer dans les deux parties de ce discours. Voici en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuse des reines, et tel est le digne abrégé de son éloge : il n'y a rien que d'auguste dans sa personne, il n'y a rien que de pur dans sa vie. Accourez, peuples : venez contempler dans la première place du monde la rare et majestueuse beauté d'une vertu toujours constante. Dans une vie si égale, il n'importe pas à cette Princesse où la mort frappe ; on n'y voit point d'endroit faible par où elle pût craindre d'être surprise : toujours vigilante, toujours attentive à Dieu et à son salut, sa mort si précipitée et si effroyable pour nous, n'avait rien de dangereux pour elle. Ainsi son élévation ne servira qu'à faire voir à tout l'univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans son enceinte, cette importante vérité, qu'il n'y a rien de solide ni de vraiment grand parmi les hommes que d'éviter le péché, et que la seule précaution contre les attaques de la mort, c'est l'innocence de la vie. C'est, Messieurs, l'instruction que nous donne dans ce tombeau, ou plutôt du plus haut des cieux, très-haute, très-excellente, très-puissante, et très-chrétienne princesse Marie-Thérèse d'Autriche, Infante d'Espagne, Reine de France et de Navarre.

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Dieu qui donne les grandes naissances, les grands mariages, les enfants, la postérité. C'est lui qui dit à Abraham : « Les rois sortiront de vous [1], » et qui fait dire par son prophète à David : « Le Seigneur vous fera une maison [2]. » « Dieu qui d'un seul homme a voulu former tout le genre humain, » comme dit saint Paul, et de cette source commune « le répandre sur toute la face de la terre [3], » en a vu et prédestiné dès l'éternité les alliances et les divisions, « marquant les temps, poursuit-il, et donnant des bornes à la demeure des peuples, » et enfin un cours réglé à toutes

[1] *Apoc.*, XIV, 4. — [2] *Ibid.*, XIV, 5. — [3] *Apoc.*, VII, 13, 14.

[1] *Gen.*, XVII, 6. — [2] II *Reg.*, VII, 11. — [3] *Act.*, XVII, 24, 26.

ces choses. C'est donc Dieu qui a voulu élever la Reine par une auguste naissance à un auguste mariage, afin que nous la vissions honorée au-dessus de toutes les femmes de son siècle, pour avoir été chérie, estimée et trop tôt, hélas ! regrettée par le plus grand de tous les hommes!

Que je méprise ces philosophes, qui mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut ! Comme s'il avait à notre manière des vues générales et confuses, et comme si la souveraine Intelligence pouvait ne pas comprendre dans ces desseins les choses particulières, qui seules subsistent véritablement. N'en doutons pas, chrétiens : Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et dans toutes les nations les qualités dominantes qui en devaient faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées, mais principalement celles qui devaient gouverner ces nations, et en particulier dans ces familles tous les hommes par lesquels elles doivent ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre.

C'est par la suite de ces conseils que Dieu a fait naître les deux puissantes Maisons d'où la Reine devait sortir, celle de France et celle d'Autriche, dont il se sert pour balancer les choses humaines : jusqu'à quel degré et jusqu'à quel temps ? Il le sait et nous l'ignorons.

On remarque dans l'Ecriture que Dieu donne aux maisons royales certains caractères propres, comme celui que les Syriens, quoique ennemis des rois d'Israël, leur attribuaient par ces paroles : « Nous avons appris que les rois de la maison d'Israël sont cléments[1]. »

Je n'examinerai pas les caractères particuliers qu'on a donnés aux Maisons de France et d'Autriche : et sans dire que l'on redoutait davantage les conseils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvait quelque chose de plus vigoureux et dans les armes et dans le courage de celle de France, maintenant que par une grâce particulière ces deux caractères se réunissent visiblement en notre faveur, je remarquerai seulement ce qui faisait la joie de la Reine : c'est que Dieu avait donné à ces deux Maisons d'où elle est sortie la piété en partage ; de sorte que sanctifiée, qu'on m'entende bien, c'est-à-dire consacrée à la sainteté par sa naissance selon la doctrine de saint Paul[2], elle disait avec cet Apôtre : « Dieu, que ma famille a toujours servi et à qui je suis dédiée par mes ancêtres : » *Deus cui servio a progenitoribus*[3].

[1] III *Reg.*, xx, 31. — [2] I *Cor.*, vii, 14. — [3] II *Timoth.*, i, 3.

Que s'il faut venir au particulier de l'auguste Maison d'Autriche, que peut-on voir de plus illustre que sa descendance immédiate, où durant l'espace de quatre cents ans on ne trouve que des rois et des empereurs, et une si grande affluence de Maisons royales, avec tant d'États et tant de royaumes, qu'on a prévu il y a longtemps qu'elle en serait surchargée ?

Qu'est-il besoin de parler de la très-chrétienne Maison de France, qui par sa noble constitution est incapable d'être assujettie à une famille étrangère : qui est toujours dominante dans son chef : qui seule dans tout l'univers et dans tous les siècles se voit après sept cents ans d'une royauté établie (sans compter ce que la grandeur d'une si haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux observateurs des antiquités) seule, dis-je, se voit après tant de siècles encore dans sa force et dans sa fleur, et toujours en possession du royaume le plus illustre qui fût jamais sous le soleil, et devant Dieu et devant les hommes : devant Dieu, d'une pureté inaltérable dans la foi ; et devant les hommes d'une si grande dignité, qu'il a pu perdre l'empire sans perdre sa gloire ni son rang?

La Reine a eu part à cette grandeur, non-seulement par la riche et fière Maison de Bourgogne, mais encore par Isabelle de France, sa mère, digne fille de Henri le Grand, et de l'aveu de l'Espagne la meilleure Reine, comme la plus regrettée, qu'elle eût jamais vue sur le trône : triste rapport de cette Princesse avec la Reine sa fille : elle avait à peine quarante-deux ans quand l'Espagne la pleura ; et pour notre malheur la vie de Marie-Thérèse n'a guère eu un plus long cours. Mais la sage, la courageuse et la pieuse Isabelle devait une partie de sa gloire aux malheurs de l'Espagne, dont on sait qu'elle trouva le remède par un zèle et par des conseils qui ranimèrent les grands et les peuples, et si on le peut dire le Roi même. Ne nous plaignons pas, chrétiens, de ce que la Reine sa fille dans un état plus tranquille donne aussi un sujet moins vif à nos discours, et contentons-nous de penser que dans des occasions aussi malheureuses dont Dieu nous a préservés, nous y eussions pu trouver les mêmes ressources.

Avec quelle application et quelle tendresse Philippe IV son père ne l'avait-il pas élevée ? On la regardait en Espagne non pas comme une Infante, mais comme un Infant ; car c'est ainsi qu'on y appelle la Princesse qu'on reconnaît comme héritière de tant de royaumes. Dans cette vue on approcha d'elle tout ce que l'Espagne avait de plus vertueux et de plus habile. Elle se vit, pour ainsi parler, dès son enfance

tout environnée de vertus ; et on voyait paraître en cette jeune Princesse plus de belles qualités qu'elle n'attendait de couronnes. Philippe l'élève ainsi pour ses Etats : Dieu qui nous aime la destine à Louis.

Cessez, princes et potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce mariage. Que l'amour, qui semble aussi le vouloir troubler, cède lui-même. L'amour peut bien remuer le cœur des héros du monde ; il peut bien y soulever des tempêtes et y exciter des mouvements qui fassent trembler les politiques, et qui donnent des espérances aux insensés : mais il y a des âmes d'un ordre supérieur à ses lois, à qui il ne peut inspirer des sentiments indignes de leur rang. Il y a des mesures prises dans le ciel qu'il ne peut rompre; et l'Infante, non-seulement par son auguste naissance, mais encore par sa vertu et par sa réputation, est seule digne de Louis.

C'était « la femme prudente qui est donnée proprement par le Seigneur [1], » comme dit le Sage. Pourquoi « donnée proprement par le Seigneur, » puisque c'est le Seigneur qui donne tout ; et quel est ce merveilleux avantage qui mérite d'être attribué d'une façon si particulière à la divine bonté ? Il ne faut pour l'entendre que considérer ce que peut dans les maisons la prudence tempérée d'une femme sage pour les soutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable sagesse, et pour calmer des passions violentes qu'une résistance emportée ne ferait qu'aigrir.

Ile pacifique où se doivent terminer les différends de deux grands empires à qui tu sers de limites : île éternellement mémorable par les conférences de deux grands ministres; où l'on vit développer toutes les adresses et tous les secrets d'une politique si différente ; où l'un se donnait du poids par sa lenteur, et l'autre prenait l'ascendant par sa pénétration : auguste journée où deux fières nations longtemps ennemies et alors réconciliées par Marie-Thérèse, s'avancent sur leurs confins, leurs rois à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser ; où ces deux Rois avec leur Cour d'une grandeur, d'une politesse et d'une magnificence aussi bien que d'une conduite si différente, furent l'un à l'autre et à tout l'univers un si grand spectacle : fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines ? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions : maintenant nous perdons tout les uns et les autres ; et Marie-Thérèse périt pour toute la terre. L'Espagne pleurait seule : maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes et en versent des torrents, qui pourrait les arrêter ? Mais si l'Espagne pleurait son Infante qu'elle voyait monter sur le trône le plus glorieux de l'univers, quels seront nos gémissements à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines ? Taisons-nous : ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondements des instructions que je veux graver dans vos cœurs : aussi bien la vanité des choses humaines tant de fois étalée dans cette chaire, ne se montre que trop d'elle-même sans le secours de ma voix, dans ce sceptre sitôt tombé d'une si royale main et dans une si haute majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisait le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une Reine si grande par tant de titres, le devenait tous les jours par les grandes actions du Roi et par le continuel accroissement de sa gloire. Sous lui la France a appris à se connaître. Elle se trouve des forces que les sièles précédents ne savaient pas : l'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les Français peuvent tout, c'est que le Roi est partout leur capitaine ; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puisqu'en méprisant les saisons il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis. Les soldats ménagés et exposés quand il faut, marchent avec confiance sous ses étendards : nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sait que Louis foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiége, et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé : un voyage tranquille devient tout à coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours; et la Reine, qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre celui de servir secrètement à ses desseins.

Par les soins d'un si grand Roi, la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein, mais aussi de porter la guerre partout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une

[1] *Prov.*, XIX, 14.

égale force. Nos ennemis le savent bien dire, et nos alliés ont ressenti dans le plus grand éloignement combien la main de Louis était secourable.

Avant lui, la France presque sans vaisseaux, tenait en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes depuis le levant jusqu'au couchant de nos flottes victorieuses, et la hardiesse française porte partout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disais en ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance : mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on irait chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablais ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur tu te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance : « Qui est semblable à Tyr ? et toutefois elle s'est tue dans le milieu de la mer[1] ; » et la navigation va être assurée par les armes de Louis.

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses lois et l'ordre de ses finances. Que n'a-t-on pas dit de sa fermeté à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des duels ? La sévère justice de Louis jointe à ses inclinations bienfaisantes, fait aimer à la France l'autorité sous laquelle heureusement réunie elle est tranquille et victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce Prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrais ici prendre à témoin les sages ministres des Cours étrangères, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours que redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentiments, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, et donne je ne sais comment un nouvel éclat à la majesté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faisait la joie de la Reine. Louis est le rempart de la religion : c'est à la religion qu'il fait servir ses armes redoutées par mer et par terre. Mais songeons qu'il ne l'établit partout au dehors, que parce qu'il la fait régner au dedans et au milieu de son cœur. C'est là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de puissances jalouses de sa grandeur, et l'Europe entière pourraient armer contre lui. Nos vrais ennemis sont en nous-mêmes, et Louis combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez tomber de toutes parts les temples de l'hérésie : ce qu'il renverse au dedans est un sacrifice bien plus agréable ; et l'ouvrage du chrétien, c'est de détruire les passions qui feraient de nos cœurs un temple d'idoles. Que servirait à Louis d'avoir étendu sa gloire partout où s'étend le genre humain ? Ce ne lui est rien d'être l'homme que les autres hommes admirent : il veut être, avec David, « l'homme selon le cœur de Dieu[1]. » C'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, et les bornes qu'il a données à sa puissance. Adorez donc, ô grand Roi, celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre et qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentiments si modérés. Puisse la chrétienté ouvrir les yeux, et reconnaître le vengeur que Dieu lui envoie. Pendant, ô malheur, ô honte, ô juste punition de nos péchés ! pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les infidèles qui pénètrent jusqu'à ses entrailles, que tarde-t-elle à se souvenir et des secours de Candie, et de la fameuse journée du Raab, où Louis renouvela dans le cœur des infidèles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes françaises fatales à leur tyrannie, et par des exploits inouïs devint le rempart de l'Autriche dont il avait été la terreur ?

Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et regardez ce héros, dont nous pouvons dire, comme saint Paulin disait du grand Théodose, que nous voyons en Louis, « non un roi, mais un serviteur de Jésus-Christ, et un prince qui s'élève au-dessus des hommes plus encore par sa foi que par sa couronne[2]. »

C'était, Messieurs, d'un tel héros que Marie-Thérèse devait partager la gloire d'une façon particulière, puisque non contente d'y avoir part comme compagne de son trône, elle ne cessait d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

Pendant que ce grand Roi la rendait la plus illustre de toutes les reines, vous la faisiez, Monseigneur, la plus illustre de toutes les mères. Vos respects l'ont consolée de la perte de ses autres enfants. Vous les lui avez rendus : elle s'est vue renaître dans ce Prince qui fait vos délices et les

[1] *Ezech.*, XXVII, 32.

[1] I *Reg.*, XIII, 14. — [2] In Theodosio non imperatorem, sed Christi servum, nec regno, sed fide principem prædicamus. *Ad Sev.*, ep XXVIII, n. 6.

nôtres ; et elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette auguste Princesse qui par son rare mérite autant que par les droits d'un nœud sacré, ne fait avec vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le Roi a confirmé notre jugement ; et maintenant devenue, malgré ses souhaits, la principale décoration d'une Cour dont un si grand Roi fait le soutien, elle est la consolation de toute la France.

Ainsi notre Reine heureuse par sa naissance, qui lui rendait la piété aussi bien que la grandeur comme héréditaire, par sa sainte éducation, par son mariage, par la gloire et par l'amour d'un si grand Roi, par le mérite et par les respects de ses enfants, et par la vénération de tous les peuples, ne voyait rien sur la terre qui ne fût au-dessous d'elle. Elevez maintenant, ô Seigneur, et mes pensées et ma voix ! Que je puisse représenter à cette auguste audience l'incomparable beauté d'une âme que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais « affligé votre Esprit-Saint[1], » qui jamais n'a perdu « le goût du don céleste[2], » afin que nous commencions, malheureux pécheurs, à verser sur nous-mêmes un torrent de larmes, et que ravis des chastes attraits de l'innocence, jamais nous ne nous lassions d'en pleurer la perte.

A la vérité, chrétiens, quand on voit dans l'Evangile[3] la brebis perdue préférée par le bon pasteur à tout le reste du troupeau ; quand on y lit cet heureux retour du prodigue retrouvé, et ce transport d'un père attendri qui met en joie toute sa famille ; on est tenté de croire que la pénitence est préférée à l'innocence même, et que le prodigue retourné reçoit plus de grâces que son aîné, qui ne s'est jamais échappé de la maison paternelle. Il est l'aîné toutefois, et deux mots que lui dit son père lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ses avantages : « Mon fils, lui dit-il, vous êtes toujours avec moi ; et tout ce qui est à moi est à vous[4]. » Cette parole, Messieurs, ne se traite guère dans les chaires, parce que cette inviolable fidélité ne se trouve guère dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puisque notre illustre sujet nous y conduit, et qu'elle a une parfaite conformité avec notre texte. Une excellente doctrine de saint Thomas nous la fait entendre et concilie toutes choses. Dieu témoigne plus d'amour au juste toujours fidèle ; il en témoigne davantage aussi au pécheur réconcilié ; mais en deux manières différentes. L'un paraîtra plus favorisé, si l'on a égard à ce qu'il est ; et l'autre, si l'on remarque d'où il est sorti.

[1] *Ephes.*, IV, 30. — [2] *Hebr.*, VI, 4. — [3] *Luc.*, XV, 4 et 20. — [4] *Luc.*, XV, 31.

Dieu conserve au juste un plus grand don ; il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juste semblera plus avantagé, si l'on pèse son mérite ; et le pécheur plus chéri, si l'on considère son indignité. Le père du prodigue l'explique lui-même : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous ; » c'est ce qu'il dit à celui à qui il conserve un plus grand don : « Il fallait se réjouir, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité[1] ; » c'est ainsi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abîme de maux. Ainsi les cœurs sont saisis d'un joie soudaine par la grâce inespérée d'un beau jour d'hiver, qui après un temps pluvieux vient réjouir tout d'un coup la face du monde ; mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus bénigne : et s'il nous est permis d'expliquer les sentiments du Sauveur par ces sentiments humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête ; mais il réserve une plus douce familiarité aux justes, qui sont ses anciens et perpétuels amis, puisque s'il dit, parlant du prodigue : « Qu'on lui rende sa première robe ;[2] » il ne lui dit pas toutefois : « Vous êtes toujours avec moi ; » ou, comme saint Jean le répète dans l'*Apocalypse* : « Ils sont toujours avec l'Agneau et paraissent sans tache devant son trône. » *Sine macula sunt ante thronum Dei*[3].

Comment se conserve cette pureté dans ce lieu de tentations et parmi les illusions des grandeurs du monde, vous l'apprendrez de la Reine. Elle est de ceux dont le Fils de Dieu a prononcé dans l'*Apocalypse* : « Celui qui sera victorieux, je le ferai comme une colonne dans le temple de mon Dieu : « *Faciam illum columnam in templo Dei mei*[4]. Il en sera l'ornement, il en sera le soutien par son exemple : il sera haut, il sera ferme. Voilà déjà quelque image de la Reine. « Il ne sortira jamais du temple : » *Foras non egredietur amplius*[5]. Immobile comme une colonne, il aura sa demeure fixe dans la maison du Seigneur, et n'en sera jamais séparé par aucun crime. « Je le ferai, » dit Jésus-Christ, et c'est l'ouvrage de ma grâce. Mais comment affermira-t-il cette colonne ? Ecoutez, voici le mystère : « Et j'écrirai dessus, » poursuit le Sauveur : j'élèverai la colonne ; mais en même temps je mettrai dessus une inscription mémorable. Hé ! qu'écrirez-vous, ô Seigneur ? Trois noms seulement, afin que l'inscription soit aussi courte que magnifique. « J'y écrirai, dit-il, le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem, et mon nouveau nom[6]. » Ces

[1] *Luc.*, XV, 32. — [2] *Luc.*, XV, 22. — [3] *Apoc.*, XIV, 4, 5. — [4] *Ibid.*, III, 12. — [5] *Ibid.* — [6] *Ibid.*

noms, comme la suite le fera paraître, signifient une foi vive dans l'intérieur, les pratiques extérieures de la piété dans les saintes observances de l'Eglise et la fréquentation des saints sacrements: trois moyens de conserver l'innocence, et l'abrégé de la vie de notre sainte Princesse. C'est ce que vous verrez écrit sur la colonne, et vous lirez dans son inscription les causes de sa fermeté; et d'abord: « J'y écrirai, dit-il, le nom de mon Dieu, » en lui inspirant une foi vive. C'est, Messieurs, par une telle foi que le nom de Dieu est gravé profondément dans nos cœurs. Une foi vive est le fondement de la stabilité que nous admirons: car d'où viennent nos inconstances, si ce n'est de notre foi chancelante? Parce que ce fondement est mal affermi, nous craignons de bâtir dessus, et nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi seule a de quoi fixer l'esprit vacillant; car écoutez les qualités que saint Paul lui donne: *Fides sperandarum substantia rerum*[1]. « La foi, dit-il, est une substance, » un solide fondement, un ferme soutien. Mais de quoi? De ce qui se voit dans le monde? Comment donner une consistance ou, pour parler avec saint Paul, « une substance » et un corps à cette ombre fugitive? La foi est donc un soutien, mais des choses « qu'on doit espérer. » Et quoi encore? *Argumentum non apparentium*: « c'est une pleine conviction de ce qui ne paraît pas. » La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous: j'en sais la cause; c'est que vous craignez de l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'est pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs, et vos sens trop décisifs emportent si facilement votre raison incertaine et irrésolue. Et que veut dire cette conviction dont parle l'Apôtre, si ce n'est, comme il dit ailleurs, une soumission « de l'intelligence entièrement captivée » sous l'autorité d'un Dieu qui parle[2]? Considérez la pieuse Reine devant les autels; voyez comme elle est saisie de la présence de Dieu: ce n'est pas par sa suite qu'on la connaît, c'est par son attention et par cette respectueuse immobilité qui ne lui permet pas même de lever les yeux. Le sacrement adorable approche. Ah! la foi du Centurion admirée par le Sauveur même, ne fut pas plus vive, et il ne dit pas plus humblement: « Je ne suis pas digne[3]. » Voyez comme elle frappe cette poitrine innocente, comme elle se reproche les moindres péchés, comme elle abaisse cette tête auguste devant laquelle s'incline l'univers. La terre, son origine et sa sépulture, n'est pas encore assez basse pour la recevoir: elle voudrait disparaître

[1] *Hebr.*, XI, 1. — [2] II *Cor.*, X, 5. — [3] *Matth.*, VIII, 8, 10.

tout entière devant la majesté du Roi des rois. Dieu lui grave par une foi vive dans le fond du cœur ce que disait Isaïe: « Cherchez des antres profonds, cachez-vous dans les ouvertures de la terre devant la face du Seigneur et devant la gloire d'une si haute majesté[1]. »

Ne vous étonnez donc pas si elle est si humble sur le trône. O spectacle merveilleux, et qui ravit en admiration le ciel et la terre! Vous allez voir une Reine qui, à l'exemple de David, attaque de tous côtés sa propre grandeur et tout l'orgueil qu'elle inspire: vous verrez dans les paroles de ce grand Roi la vive peinture de la Reine, et vous en reconnaîtrez tous les sentiments. *Domine, non est exaltatum cor meum!* « O Seigneur, mon cœur ne s'est point haussé[2]! » voilà l'orgueil attaqué dans sa source. *Neque elati sunt oculi mei*; « mes regards ne se sont pas élevés: » voilà l'ostentation et le faste réprimés. Ah! Seigneur, je n'ai pas eu ce dédain qui empêche de jeter les yeux sur les mortels trop rampants, et qui fait dire à l'âme arrogante: « Il n'y a que moi sur la terre[3]. » Combien était ennemie[4] la pieuse Reine de ces regards dédaigneux; et dans une si haute élévation, qui vit jamais paraître en cette Princesse ou le moindre sentiment d'orgueil ou le moindre air de mépris? David poursuit: *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me*: « Je ne marche point dans de vastes pensées, ni dans des merveilles qui me passent. » Il combat ici les excès où tombent naturellement les grandes puissances. L'orgueil, qui « monte toujours[5], » après avoir porté ses prétentions à ce que la grandeur humaine a de plus solide ou plutôt de moins ruineux, pousse ses desseins jusqu'à l'extravagance, et donne témérairement dans des projets insensés; comme faisait ce roi superbe (digne figure de l'ange rebelle), « lorsqu'il disait en son cœur: Je m'élèverai au-dessus des nues, je poserai mon trône sur les astres, et je serai semblable au Très-Haut[6]. » Je ne me perds point, dit David, dans de tels excès; et voilà l'orgueil méprisé dans ses égarements. Mais après l'avoir ainsi rabattu dans tous les endroits par où il semblait vouloir s'élever, David l'atterre tout à fait par ces paroles: « Si, dit-il, je n'ai pas eu d'humbles sentiments, et que j'aie exalté mon âme: » *Si non humiliter sentiebam*[7]; ou, comme traduit saint Jérôme: *Si non silere feci animam meam*: « Si je n'ai pas fait taire mon âme: » si je n'ai pas imposé silence à ces flatteuses pensées qui se présentent sans cesse pour

[1] *Isa.*, VI, 10. — [2] *Psal.* CXXX, 1. — [3] *Isa.*, XLVII, 8. — [4] 1re *édit.* Eloignée. — [5] *Psal.* LXXIII, 23. — [6] *Isa.*, XIV, 13, 14. — [7] *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam.*

enfler nos cœurs. Et enfin il conclut ainsi ce beau Psaume : *Sicut ablactatus ad matrem suam, sic ablactata est anima mea.* « Mon âme a été, dit-il, comme un enfant sevré. » Je me suis arraché moi-même aux douceurs de la gloire humaine [1] peu capables de me soutenir, pour donner à mon esprit une nourriture plus solide. Ainsi l'âme supérieure domine de tous côtés cette impérieuse grandeur, et ne lui laisse dorénavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes Frères, les Philistins défaits et les ours mêmes déchirés de ses mains, ne sont rien en comparaison de sa grandeur qu'il a domptée. Mais la sainte Princesse que nous célébrons l'a égalé dans la gloire d'un si beau triomphe.

Elle sut pourtant se prêter au monde avec toute la dignité que demandait sa grandeur. Les rois, non plus que le soleil, n'ont pas reçu en vain l'éclat qui les environne : il est nécessaire au genre humain ; et ils doivent pour le repos autant que pour la décoration de l'univers, soutenir une majesté qui [2] n'est qu'un rayon de celle de Dieu. Il était aisé à la Reine de faire sentir une grandeur qui lui était naturelle. Elle était née dans une Cour où la majesté se plaît à paraître avec tout son appareil, et d'un père qui sut conserver avec une grâce, comme avec une jalousie particulière, ce qu'on appelle en Espagne les coutumes de qualité et les bienséances du palais. Mais elle aimait mieux tempérer la majesté et l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainsi nous la voyions courir aux autels, pour y goûter avec David un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire, où malgré le tumulte de la Cour elle trouvait le Carmel d'Elie, le désert de Jean et la montagne si souvent témoin des gémissements de Jésus.

J'ai appris de saint Augustin que « l'âme attentive se fait à elle-même une solitude : » *Gignit enim sibi ipsa mentis intentio solitudinem* [3]. Mais, mes Frères, ne nous flattons pas ; il faut savoir se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'âme. C'est ici qu'il faut admirer l'inviolable fidélité que la Reine gardait à Dieu. Ni les divertissements, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation ne lui faisait perdre ces heures particulières qu'elle destinait à la méditation et à la prière. Aurait-elle été si persévérante dans cet exercice, si elle n'y eût goûté la manne cachée, que « nul ne connaît que celui qui en ressent les saintes douceurs [1] ? » C'est là qu'elle disait avec David : « O Seigneur, votre servante a trouvé son cœur pour vous faire cette prière ! » *Invenit servus tuus cor suum* [2]. Où allez-vous, cœurs égarés ? Quoi ! même pendant la prière vous laissez errer votre imagination vagabonde : vos ambitieuses pensées vous reviennent devant Dieu : elles font même le sujet de votre prière ! Par l'effet du même transport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu, pour faire servir le Ciel et la terre à vos intérêts. Ainsi votre ambition que la prière devait éteindre, s'y échauffe : feu bien différent de celui que David « sentait allumer dans sa méditation [3]. » Ah ! plutôt puissiez-vous dire avec ce grand Roi, et avec la pieuse Reine que nous honorons : « O Seigneur, votre serviteur a trouvé son cœur ! » J'ai rappelé ce fugitif, et le voilà tout entier devant votre face.

Ange saint, qui présidiez à l'oraison de cette sainte Princesse, et qui portiez cet encens au-dessus des nues pour le faire brûler sur l'autel que saint Jean a vu dans le ciel [4], racontez-nous les ardeurs de ce cœur blessé de l'amour divin : faites-nous paraître ces torrents de larmes que la Reine versait devant Dieu pour ses péchés. Quoi donc ! les âmes innocentes ont-elles aussi les pleurs et les amertumes de la pénitence ? Oui sans doute, puisqu'il est écrit que « rien n'est pur sur la terre [5], » et que « celui qui dit qu'il ne pèche pas se trompe lui-même [6]. » Mais c'est des péchés légers, légers par comparaison, je le confesse : légers en eux-mêmes ; la Reine n'en connaît aucun de cette nature. C'est ce que porte en son fonds toute âme innocente. La moindre ombre se remarque sur ses vêtements qui n'ont pas encore été salis, et leur vive blancheur en accuse toutes les taches. Je trouve ici les chrétiens trop savants. Chrétien, tu sais trop la distinction des péchés véniels d'avec les mortels. Quoi ! le nom de *péché* ne suffira pas pour te les faire détester les uns et les autres ? Sais-tu que ces péchés qui semblent légers deviennent accablants par leur multitude, à cause [7] des funestes dispositions qu'ils mettent dans les consciences ? C'est ce qu'enseignent d'un commun accord tous les saints Docteurs après saint Augustin et saint Grégoire. Sais-tu que les péchés qui seraient véniels par leur objet, peuvent devenir mortels par l'excès de l'attachement ? Les plaisirs innocents le deviennent bien, selon la doctrine des saints ; et seuls ils ont pu damner le

[1] 1re *édit.* : Je me suis arraché moi-même aux douceurs. — [2] Les rois doivent cet éclat à l'univers comme le soleil lui doit sa lumière : et pour le repos du genre humain, ils doivent soutenir une majesté qui ... — [3] *De divers. quæst. ad Simplic.*, lib. II, quæst. 4.

[1] *Apoc.*, II, 17. — 1re *édit.* : Les saintes douceurs : *Manna* absconditum quod nemo scit, nisi qui accipit. — [2] II *Reg.*, VII, 27 Invenit servus tuus cor suum, ut oraret te oratione hac. — [3] *Psal.*, XXXVIII, 4. — [4] *Apoc.*, VIII, 3. — [5] *Job.*, XV, 15. — [6] I *Joan.*, I, 8. — [7] 1re *édit.* : Et par les funestes....

mauvais riche pour avoir été trop goûtés. Mais qui sait le degré qu'il faut pour leur inspirer ce poison mortel? Et n'est-ce pas une des raisons qui fait que David s'écrie: *Delicta quis intelligit* [1]? « Qui peut connaître ses péchés? » Que je hais donc ta vaine science et ta mauvaise subtilité, âme téméraire, qui prononces si hardiment : Ce péché que je commets sans crainte est véniel! L'âme vraiment pure n'est pas si savante. La Reine sait en général qu'il y a des péchés véniels, car la foi l'enseigne : mais la foi ne lui enseigne pas que les siens le soient. Deux choses vous vont faire voir l'éminent degré de sa vertu. Nous le savons, chrétiens, et nous ne donnons point de fausses louanges devant ces autels. Elle a dit souvent dans cette bienheureuse simplicité qui lui était commune avec tous les Saints, qu'elle ne comprenait pas comment on pouvait commettre volontairement un seul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne disait donc pas : Il est véniel; elle disait: Il est péché, et son cœur innocent se soulevait. Mais comme il échappe toujours quelque péché à la fragilité humaine, elle ne disait pas : Il est léger; encore une fois. Il est péché, disait-elle. Alors, pénétrée des siens, s'il arrivait quelque malheur à sa personne, à sa famille, à l'État, elle s'en accusait seule. Mais quels malheurs, direz-vous, dans cette grandeur et dans un si long cours de prospérités? Vous croyez donc que les déplaisirs et les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre, ou qu'un royaume est un remède universel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante? Au lieu que par un conseil de la Providence divine, qui sait donner aux conditions les plus élevées leur contrepoids, cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque chose au-dessus de l'homme, touche moins quand on y est né, ou se confond elle-même dans son abondance; et qu'il se forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle sensibilité pour les déplaisirs, dont le coup est d'autant plus rude qu'on est moins préparé à le soutenir.

Il est vrai que les hommes aperçoivent moins cette malheureuse délicatesse dans les âmes vertueuses. On les croit insensibles, parce que non-seulement elles savent taire, mais encore sacrifier leurs peines secrètes. Mais le Père céleste se plaît à les regarder dans ce secret; et comme il sait leur préparer leur croix, il y mesure aussi leur récompense. Croyez-vous que la Reine pût être en repos dans ces fameuses campagnes qui nous apportaient coup sur coup tant de surprenantes nouvelles? Non, Messieurs : elle était

[1] *Psal.* XVIII, 13.

toujours tremblante, parce qu'elle voyait toujours cette précieuse vie dont la sienne dépendait, trop facilement hasardée. Vous avez vu ses terreurs : vous parlerai-je de ses pertes, et de la mort de ses chers enfants? Ils lui ont tous déchiré le cœur. Représentons-nous ce jeune Prince que les Grâces semblaient elles-mêmes avoir formé de leurs mains. Pardonnez-moi ces expressions. Il me semble que je vois encore tomber cette fleur. Alors triste messager d'un événement si funeste, je fus aussi le témoin, en voyant le Roi et la Reine, d'un côté de la douleur la plus pénétrante, et de l'autre des plaintes les plus lamentables; et sous des formes différentes, je vis une affliction sans mesure. Mais je vis aussi des deux côtés la foi également victorieuse; je vis le sacrifice agréable de l'âme humiliée sous la main de Dieu, et deux victimes royales immoler d'un commun accord leur propre cœur.

Pourrai-je maintenant jeter les yeux sur la terrible menace du Ciel irrité, lorsqu'il sembla si longtemps vouloir frapper ce Dauphin même, notre plus chère espérance? Pardonnez-moi Messieurs, pardonnez-moi si je renouvelle vos frayeurs. Il faut bien, et je le puis dire, que je me fasse à moi-même cette violence, puisque je ne puis montrer qu'à ce prix la constance de la Reine. Nous vîmes alors dans cette Princesse, au milieu des alarmes d'une mère, la foi d'une chrétienne. Nous vîmes un Abraham prêt à immoler Isaac, et quelques traits de Marie quand elle offrit son Jésus. Ne craignons point de le dire, puisqu'un Dieu ne s'est fait homme que pour assembler autour de lui des exemples pour tous les états. La Reine pleine de foi ne se propose pas un moindre modèle que Marie : Dieu lui rend aussi son fils unique qu'elle lui offre d'un cœur déchiré, mais soumis, et veut que nous lui devions encore une fois un si grand bien.

On ne se trompe pas, chrétiens, quand on attribue tout à la prière. Dieu qui l'inspire ne lui peut rien refuser. « Un roi, dit David, ne se sauve pas par ses armées, et le puissant ne se sauve pas par sa valeur [1] » Ce n'est pas aussi aux sages conseils qu'il faut attribuer les heureux succès. « Il s'élève, dit le Sage, plusieurs pensées dans le cœur de l'homme [2] : » reconnaissez l'agitation et les pensées incertaines des conseils humains : « mais, poursuit-il, la volonté du Seigneur demeure ferme ; » et pendant que les hommes délibèrent, il ne s'exécute que ce qu'il résout. « Le terrible, » le Tout-Puissant, « qui ôte, » quand il lui plaît, « l'esprit

[1] *Psal*, XXXII, 16. — [2] *Prov.*, XIX, 21.

des princes[1], » le leur laisse aussi quand il veut, pour les confondre davantage, et les « prendre dans leurs propres finesses[2]. Car il n'y a point de prudence, il n'y a point de sagesse, il n'y a point de conseil contre le Seigneur[3]. » Les Machabées étaient vaillants; et néanmoins il est écrit « qu'ils combattaient par leurs prières » plus que par leurs armes : *Per orationes congressi sunt*[4] : assurés par l'exemple de Moïse, que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent. Quand tout cédait à Louis, et que nous crûmes voir revenir le temps des miracles, où les murailles tombaient au bruit des trompettes, tous les peuples jetaient les yeux sur la Reine, et croyaient voir partir de son oratoire la foudre qui accablait tant de villes.

Que si Dieu accorde aux prières les prospérités temporelles, combien plus leur accorde-t-il les vrais biens, c'est-à-dire les vertus? Elles sont le fruit naturel d'une âme unie à Dieu par l'oraison. L'oraison qui nous les obtient, nous apprend à les pratiquer, non-seulement comme nécessaires, mais encore comme reçues « du Père des lumières, d'où descend sur nous tout don parfait[5] : » et c'est là le comble de la perfection, parce que c'est le fondement de l'humilité. C'est ainsi que Marie-Thérèse attira par la prière toutes les vertus dans son âme. Dès sa première jeunesse elle fut, dans les mouvements d'une Cour alors assez turbulente, la consolation et le seul soutien de la vieillesse infirme du Roi son père. La Reine sa belle-mère, malgré ce nom odieux, trouva en elle non-seulement un respect, mais encore une tendresse, que ni le temps, ni l'éloignement n'ont pu altérer. Aussi pleure-t-elle sans mesure, et ne veut point recevoir de consolation. Quel cœur, quel respect, quelle soumission n'a-t-elle pas eue pour le Roi! toujours vive pour ce grand Prince, toujours jalouse de sa gloire, uniquement attachée aux intérêts de son Etat, infatigable dans les voyages, et heureuse pourvu qu'elle fût en sa compagnie; Femme enfin où saint Paul aurait vu l'Eglise occupée de Jésus-Christ[6], et unie à ses volontés par une éternelle complaisance? Si nous osions demander au grand Prince qui lui rend ici avec tant de piété les derniers devoirs, quelle mère il a perdue, il nous répondrait par ses sanglots, et je vous dirai en son nom ce que j'ai vu avec joie, ce que je répète avec admiration, que les tendresses inexplicables de Marie-Thérèse tendaient toutes à lui inspirer la foi, la piété, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le Roi, des entrailles de miséricorde pour les malheureux, une immuable persévérance dans tous ses devoirs, et tout ce que nous louons dans la conduite de ce Prince. Parlerai-je des bontés de la Reine tant de fois éprouvées par ses domestiques, et ferai-je retentir encore devant ces autels les cris de sa Maison désolée? Et vous, pauvres de Jésus-Christ, pour qui seuls elle ne pouvait endurer qu'on lui dît que ses trésors étaient épuisés; vous premièrement, pauvres volontaires, victimes de Jésus-Christ, Religieux, vierges sacrées, âmes pures dont le monde n'était pas digne; et vous, pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades impotents, estropiés, « restes d'hommes, » pour parler avec saint Grégoire de Nazianze[1], car la Reine respectait en vous tous les caractères de la croix de Jésus-Christ : vous donc qu'elle assistait avec tant de joie, qu'elle visitait avec de si saints empressements, qu'elle servait avec tant de foi, heureuse de se dépouiller d'une majesté empruntée, et d'adorer dans votre bassesse la glorieuse pauvreté de Jésus-Christ : quel admirable panégyrique prononceriez-vous par vos gémissements à la gloire de cette Princesse, s'il m'était permis de vous introduire dans cette auguste Assemblée? Recevez, Père Abraham, dans votre sein cette héritière de votre foi; comme vous, servante des pauvres, et digne de trouver en eux, non plus des anges, mais Jésus-Christ même. Que dirai-je davantage? Ecoutez tout en un mot : Fille, Femme, Mère, Maîtresse, Reine telle que nos vœux l'auraient pu faire, plus que tout cela Chrétienne, elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, et fut humble non-seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

J'expliquerai en peu de mots les deux autres noms que nous voyons écrits sur la colonne mystérieuse de l'*Apocalypse* et dans le cœur de la Reine. Par le nom de la « sainte Cité de Dieu, la nouvelle Jérusalem[2], » vous voyez bien, Messieurs, qu'il faut entendre le nom de l'Eglise catholique, Cité sainte dont toutes « les pierres sont vivantes[3], » dont Jésus-Christ est le fondement, qui « descend du ciel » avec lui, parce qu'elle y est renfermée comme dans le chef dont les membres reçoivent leur vie; Cité qui se répand par toute la terre, et s'élève jusqu'aux cieux pour y placer ses citoyens. Au seul nom de l'Eglise, toute la foi de la Reine se réveillait. Mais une vraie fille de l'Eglise, non contente d'en embrasser la sainte doctrine, en aime les observances, où elle fait

[1] *Psal.* LXXV, 12, 13. — [2] I *Cor.*, III, 19. — [3] *Prov.*, XXI, 30. — [4] II *Mach.*, XV, 25. — [5] *Jacob.*, I, 17. — [6] *Ephes.*, V, 24.

[1] *Orat.*, XVI. — [2] *Apoc.*, III, 12. — [3] I *Petr.*, II, 4, 5.

consister la principale partie des pratiques extérieures de la piété.

L'Eglise inspirée de Dieu, et instruite par les saints apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs, et dans les exemples de ses Saints, et enfin un mystérieux abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament et de toute l'histoire ecclésiastique. Par là toutes les saisons sont fructueuses pour les chrétiens; tout y est plein de Jésus-Christ, qui est toujours «admirable,» selon le Prophète[1], et non-seulement en lui-même, mais encore «dans ses Saints[2].» Dans cette variété qui aboutit toute à l'unité sainte tant recommandée par Jésus-Christ[3], l'âme innocente et pieuse trouve avec des plaisirs célestes une solide nourriture, et un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Les jeûnes y sont mêlés dans les temps convenables, afin que l'âme toujours sujette aux tentations et au péché s'affermisse et se purifie par la pénitence. Toutes ces pieuses observances avaient dans la Reine l'effet bienheureux que l'Eglise même demande : elle se renouvelait dans toutes les fêtes, elle se sacrifiait dans tous les jeûnes et dans toutes les abstinences. L'Espagne sur ce sujet a des coutumes que la France ne suit pas; mais la Reine se rangea bientôt à l'obéissance : l'habitude ne put rien contre la règle; et l'extrême exactitude de cette Princesse marquait la délicatesse de sa conscience. Quel autre a mieux profité de cette parole : « Qui vous écoute m'écoute[4] ? » Jésus-Christ nous y enseigne cette excellente pratique de marcher dans les voies de Dieu sous la conduite particulière de ses serviteurs qui exercent son autorité dans son Eglise. Les confesseurs de la Reine pouvaient tout sur elle dans l'exercice de leur ministère, et il n'y avait aucune vertu où elle ne pût être élevée par son obéissance. Quel respect n'avait-elle pas pour le Souverain-Pontife vicaire de Jésus Christ! et pour tout l'ordre ecclésiastique? Qui pourrait dire[5] combien de larmes lui ont coûté ces divisions toujours trop longues, et dont on ne peut demander la fin avec trop de gémissements? Le nom même et l'ombre de division faisait horreur à la Reine, comme à toute âme pieuse. Mais qu'on ne s'y trompe pas: le Saint-Siége ne peut jamais oublier la France, ni la France manquer au Saint-Siége. Et ceux qui pour leurs intérêts particuliers, couverts, selon les maximes de leur politique, du prétexte de piété, semblent vouloir irriter le Saint-Siége contre un royaume qui en a toujours été le principal soutien sur la terre, doivent penser qu'une chaire si éminente, à qui Jésus-Christ a tant donné, ne veut pas être flattée par les hommes, mais honorée selon la règle avec une soumission profonde; qu'elle est faite pour attirer tout l'univers à son unité, et y rappeler à la fin tous les hérétiques; et que ce qui est excessif, loin d'être le plus attirant, n'est pas même le plus solide ni le plus durable.

[1] *Isa.*, IX, 6. — [2] *Psal.* LXVII, 36. — [3] *Luc.*, X, 42. — [4] *Ibid.*, 16. — [5] 1re *édit.*: Mais surtout qui pourrait dire.

Avec le saint nom de Dieu et avec le nom de la Cité sainte, la nouvelle Jérusalem, je vois, Messieurs, dans le cœur de notre pieuse Reine, le nom nouveau du Sauveur. Quel est, Seigneur, votre nom nouveau, sinon celui que vous expliquez quand vous dites : « Je suis le pain de vie; » et : «Ma chair est vraiment viande[1]; » et : « Prenez, mangez, ceci est mon corps[2]? » Ce nom nouveau du Sauveur est celui de l'Eucharistie, nom composé de bien et de grâce, qui nous montre dans cet adorable Sacrement une source de miséricorde, un miracle d'amour, un mémorial et un abrégé de toutes les grâces, et le Verbe même tout changé en grâce et en douceur pour ses fidèles. Tout est nouveau dans ce mystère: c'est le « Nouveau Testament[3] » de notre Sauveur, et on commence à y boire ce « vin nouveau[4] » dont la céleste Jérusalem est transportée. Mais pour le boire dans ce lieu de tentation et de péché, il s'y faut préparer par la pénitence. La Reine fréquentait ces deux sacrements avec une ferveur toujours nouvelle. Cette humble Princesse se sentait dans son état naturel quand elle était comme pécheresse aux pieds d'un prêtre, y attendant la miséricorde et la sentence de Jésus-Christ. Mais l'Eucharistie était son amour : toujours affamée de cette viande céleste, et toujours tremblante en la recevant, quoiqu'elle ne pût assez communier pour son désir, elle ne cessait de se plaindre humblement et modestement des communions fréquentes qu'on lui ordonnait. Mais qui eût pu refuser l'Eucharistie à l'innocence, et Jésus-Christ à une foi si vive et si pure ? La règle que donne saint Augustin est de modérer l'usage de la communion quand elle tourne en dégoût. Ici on voyait toujours une ardeur nouvelle et cette excellente pratique de chercher dans la communion la meilleure préparation, comme la plus parfaite action de grâces pour la communion même. Par ces admirables pratiques cette Princesse est venue à sa dernière heure sans qu'elle eût besoin d'apporter à ce terrible passage une autre pré-

[1] *Joan.*, VI, 48, 56. — [2] *Matth.*, XXVI, 26. — [3] *Ibid.*, 23. — [4] *Ibid* 29.

paration que celle de sa sainte vie ; et les hommes toujours hardis à juger les autres sans épargner les souverains, car on n'épargne que soi-même dans ses jugements, les hommes, dis-je, de tous les états, et autant les gens de bien que les autres, ont vu la Reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de son âge, sans être en inquiétude pour son salut. Apprenez donc, chrétiens, et vous principalement qui ne pouvez vous accoutumer à la pensée de la mort, en attendant que vous méprisiez celle que Jésus-Christ a vaincue, ou même que vous aimiez celle qui met fin à nos péchés et nous introduit à la vraie vie; apprenez à la désarmer d'une autre sorte, et embrassez la belle pratique, où sans se mettre en peine d'attaquer la mort, on n'a besoin que de s'appliquer à sanctifier sa vie.

La France a vu de nos jours deux reines plus unies encore par la piété que par le sang, dont la mort également précieuse devant Dieu, quoiqu'avec des circonstances différentes, a été d'une singulière édification à toute l'Eglise. Vous entendez bien que je veux parler d'Anne d'Autriche, et de sa chère nièce, ou plutôt de sa chère fille Marie-Thérèse. ANNE, dans un âge déjà avancé, et Marie-Thérèse dans sa vigueur, mais toutes deux d'une si heureuse constitution, qu'elle semblait nous promettre le bonheur de les posséder un siècle entier, nous sont enlevées contre notre attente, l'une par une longue maladie, et l'autre par un coup imprévu. ANNE avertie de loin par un mal aussi cruel qu'irrémédiable, vit avancer la mort à pas lents, et sous la figure qui lui avait toujours paru la plus affreuse : Marie-Thérèse aussitôt emportée que frappée par la maladie, se trouve toute vive et tout entière entre les bras de la mort sans presque l'avoir envisagée. A ce fatal avertissement ANNE pleine de foi ramasse toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avait acquises, et regarde sans se troubler toutes les approches de la mort. Humiliée sous la main de Dieu elle lui rend grâces de l'avoir ainsi avertie ; elle multiplie ses aumônes toujours abondantes ; elle redouble ses dévotions toujours assidues ; elle apporte de nouveaux soins à l'examen de sa conscience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi et d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le saint Viatique ? Dans de semblables actions, il ne fallut à Marie-Thérèse que sa ferveur ordinaire : sans avoir besoin de la mort pour exciter sa piété, sa piété s'excitait toujours assez elle-même, et prenait dans sa propre force un continuel accroissement. Que dirons-nous, chrétiens, de ces deux reines ? Par l'une Dieu nous apprit comment il faut profiter du temps, et l'autre nous a fait voir que la vie vraiment chrétienne n'en a pas besoin. En effet, chrétiens, qu'attendons-nous ? Il n'est pas digne d'un chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle se présente pour l'enlever. Un chrétien toujours attentif à combattre ses passions « meurt tous les jours » avec l'Apôtre [1] : *Quotidie morior*. Un chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il y est toujours mortifié, et que la mortification est un essai, un apprentissage, un commencement de la mort. Vivons-nous, chrétiens, vivons-nous ? Cet âge que nous comptons et où tout ce que nous comptons n'est plus à nous, est-ce une vie ? et pouvons-nous n'apercevoir pas ce que nous perdons sans cesse avec les années ? Le repos et la nourriture ne sont-ils pas de faibles remèdes de la continuelle maladie qui nous travaille ? Et celle que nous appelons la dernière, qu'est-ce autre chose, à le bien entendre, qu'un redoublement, et comme le dernier accès du mal que nous apportons au monde en naissant ? Quelle santé nous couvrait la mort que la Reine portait dans le sein ? De combien près la menace a-t-elle été suivie du coup ? Et où en était cette grande Reine avec toute la majesté qui l'environnait, si elle eût été moins préparée ? Tout d'un coup on voit arriver le moment fatal, où la terre n'a plus rien pour elle que des pleurs. Que peuvent tant de fidèles domestiques empressés autour de son lit ? Le Roi même que pouvait-il, lui, Messieurs, lui qui succombait à la douleur avec toute sa puissance et tout son courage ? Tout ce qui environne ce Prince l'accable. Monsieur, Madame venaient partager ses déplaisirs, et les augmentaient par les leurs. Et vous, Monseigneur, que pouviez-vous que de lui percer le cœur par vos sanglots ? Il l'avait assez percé par le tendre ressouvenir d'un amour qu'il trouvait toujours également vif après vingt-trois ans écoulés. On en gémit, on en pleure; voilà ce que peut la terre pour une Reine si chérie : voilà ce que nous avons à lui donner, des pleurs, des cris inutiles. Je me trompe, nous avons encore des prières ; nous avons ce saint Sacrifice, rafraîchissement de nos peines, expiation de nos ignorances, et des restes de nos péchés. Mais songeons que ce Sacrifice d'une valeur infinie, où toute la croix de Jésus est renfermée, ce Sacrifice serait inutile à la Reine, si elle n'avait mérité par sa bonne vie que l'effet en pût passer jusqu'à elle : autrement dit saint Augustin [2], qu'opère un tel Sacrifice ? Nul soulagement pour les morts ; une faible consolation pour les vivants. Ainsi tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée

[1] I *Cor.*, XV, 31. — [2] Serm. CLXXII.

nous trompe toujours. « Je viens, dit Jésus-Christ [1], comme un voleur. » Il a fait selon sa parole ; il est venu surprendre la Reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvait la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations et une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocents dans ses élus. Mais il vient, dit-il, « comme un voleur, » toujours surprenant, et impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son Ecriture. Comme un voleur, direz-vous, indigne comparaison ! N'importe qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraie, et qu'en nous effrayant elle nous sauve. Tremblons donc, chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment ; car qui pourrait ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache? « Ils mangeaient, dit-il [2], ils buvaient, ils achetaient, ils vendaient, ils plantaient, ils bâtissaient, ils faisaient des mariages aux jours de Noé et aux jours de Lot, » et une subite ruine les vint accabler. Ils mangeaient, ils buvaient, ils se mariaient. C'étaient des occupations innocentes : que sera-ce quand en contentant nos impudiques désirs, en assouvissant nos vengeances et nos secrètes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui d'avec le nôtre, trompés par nos plaisirs, par nos jeux, par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs parmi lesquels il faudrait peut-être compter des directeurs infidèles que nous avons choisis pour nous séduire, et enfin par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout à coup au dernier jour ? La sentence partira d'en haut : « La fin est venue, la fin est venue. » *Finis venit, venit finis.* « La fin est venue sur vous. » *Nunc finis super te* [3] : tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, « concluez. » *Fac conclusionem* [4]. Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour le feu : « coupez l'arbre, arrachez ses branches, secouez ses feuilles, abattez ses fruits [5] : » périsse par un seul coup tout ce qu'il avait avec lui-même ! Alors s'élèveront des frayeurs mortelles, et des grincements de dents, préludes de ceux de l'enfer. Ah ! mes Frères, n'attendons pas ce coup terrible ! Le glaive qui a tranché les jours de la Reine est encore levé sur nos têtes ; nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. « Le glaive que je tiens en main, dit le Seigneur notre Dieu, est aiguisé et poli : il est aiguisé, afin qu'il perce ; il est poli et limé, afin qu'il brille [1]. » Tout l'univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire ! Toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche ? Prévenons-le, chrétiens, par la pénitence. Qui pourrait n'être pas ému à ce spectacle ? Mais ces émotions d'un jour qu'opèrent-elles ? Un dernier endurcissement, parce qu'à force d'être touché inutilement, on ne se laisse plus toucher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie et de l'Autriche ravagées ? Leurs habitants passés au fil de l'épée, et ce sont encore les plus heureux ; la captivité entraîne bien d'autres maux et pour le corps et pour l'âme : ces habitants désolés ne sont-ce pas des chrétiens et des catholiques, nos frères, nos propres membres, enfants de la même l'Eglise, et nourris à la même table du pain de vie ? Dieu accomplit sa parole : « le jugement commence par sa maison [2], » et le reste de la maison ne tremble pas ! Chrétiens, laissez-vous fléchir, faites pénitence, apaisez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuse Reine qui parle plus haut que tous les prédicateurs. Ecoutez-la, princes ; écoutez-la, peuples ; écoutez-la, Monseigneur, plus que tous les autres. Elle vous dit par ma bouche, et par une voix qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves discours que saint Grégoire de Nazianze adressait aux princes et à la maison régnante : « Respectez, leur disait-il [3], votre pourpre, » respectez votre puissance qui vient de Dieu, et ne l'employez que pour le bien. « Connaissez ce qui vous a été confié, et le grand mystère que Dieu accomplit en vous. Il se réserve à lui seul les choses d'en haut, il partage avec vous celles d'en bas : montrez-vous dieux aux peuples soumis, » en imitant la bonté et la munificence divine. C'est, Monseigneur, ce que vous demandent ces empressements de tous les peuples, ces perpétuels applaudissements et tous ces regards qui vous suivent. Demandez à Dieu avec Salomon [4], la sagesse qui vous rendra digne de l'amour des peuples et du trône de vos Ancêtres ; et quand vous songerez à vos devoirs, ne manquez pas de considérer à quoi vous obligent les immortelles actions de Louis le Grand et l'incomparable piété de Marie-Thérèse.

[1] *Apoc.*, III, 3. — [2] *Luc.*, XVII, 26-28. — [3] *Ezech.*, VII, 2. — [4] *Ibid.*, 3. — [5] *Dan.*, IV, 11.

[1] *Ezech.*, XX, 9, 10. — [2] I *Petr.*, IV, 17. — [3] *Orat.* XXVII. — [4] *Sapient.*, IX, 4.

ORAISON FUNÈBRE

DE

ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES

PRINCESSE PALATINE

Prononcée à Paris, dans l'église des Grandes-Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 9 août 1685.

Je ne sais par quelle inadvertance M. Lachat désigne l'église du Val-de-Grâce, au lieu des Grandes-Carmélites; mais l'abbé Ledieu ne permet pas plus que tous les *mémoires* du temps un doute là-dessus. « Les renseignements qu'il nous fournit à ce sujet sont d'autant plus précieux qu'il les tire d'un mémoire écrit par les religieuses elles-mêmes (1). »

L'oraison funèbre de la princesse Palatine mérite une attention particulière des hommes de notre temps. On devine que j'entends signaler particulièrement l'incomparable passage où le génie de Bossuet foudroie dans un langage inspiré l'indifférence en matière de religion : « *Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous*, etc. » Qui jamais a fait entendre des accents d'une telle éloquence? C'est sans doute après cette lecture que Laharpe a écrit *que cette oraison funèbre est le plus sublime de tous les sermons*. Mais que d'autres sublimes beautés à énumérer encore, si le but de ces courtes notices ne devait pas être borné à une simple indication du temps, du lieu et des personnes relatifs au discours.

On sait assez par l'histoire de la Princesse comment Bossuet fut amené à tracer les tableaux qui donnent un si remarquable relief à l'éloge funèbre d'Anne de Gonzague.

Fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, puis duc de Mantoue, en 1627, et de Catherine de Lorraine, la princesse, par un calcul de la politique humaine avait été jetée dans le monastère dont sa sœur Bénédicte était abbesse. « Il eût fallu la conduire, et non pas la précipiter dans le bien.... Mais elle vit le monde, elle en fut vue ; bientôt elle sentit qu'elle plaisait.... Elle avait toutes les qualités que le monde admire, et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même.. ». Elle admira si bien le monde et s'admira tellement elle-même qu'elle s'abandonna sans retenue à tous les entraînements du cœur et en vint à une incrédulité absolue. Mariée, le 24 avril 1645, au prince Edouard, comte palatin, cinquième fils de l'Electeur Frédéric V et d'Elisabeth Stuart, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, ses alliances comme sa naissance lui donnaient le haut rang où elle fit éclater tous les dons naturels et les prodigieuses ressources d'un esprit auquel les plus fins politiques s'estimaient heureux de recourir. Enfin, douze ans avant de mourir, elle était tirée de ses enchantements. L'orateur raconte par quel coup de sa grâce Dieu atteignit l'âme de celle qu'il *avait choisie pour en faire l'objet de son éternelle miséricorde..,.. il ne se proposait rien moins que d'instruire tout l'univers par ce grand exemple.* » Bossuet a été, dans ce cas, l'éloquent interprète des desseins du Très-haut. La princesse mourait en chrétienne fervente, au palais du Luxembourg, le 6 juillet 1684, âgée de 68 ans.

[1] Gandar, *Bossuet Orateur*, p. 344.

> *Apprehendi te ab extremis terræ, et a longinquis ejus vocavi te : elegi te, et non abjeci te : ne timeas, quia ego tecum sum.*
>
> Je t'ai pris par la main, pour te ramener des extrémités de la terre : je t'ai appelé des lieux les plus éloignés : je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté : ne crains point, parce que je suis avec toi. *C'est Dieu même qui parle ainsi.* *Isa.*, XLI.9, 10.

MONSEIGNEUR,

Je voudrais que toutes les âmes éloignées de Dieu, que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même ni soutenir sa constance parmi les combats et les douleurs, tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présents à cette assemblée. Ce discours leur ferait connaître qu'une âme fidèle à la grâce, malgré les obstacles les plus invincibles, s'élève à la perfection la plus éminente. La Princesse à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant selon sa coutume l'office divin, lisait les paroles d'Isaïe, que j'ai rapportées. Qu'il est beau de méditer l'Ecriture sainte ; et que Dieu y sait bien parler, non-seulement à toute l'Eglise, mais encore à chaque fidèle selon ses besoins ! Pendant qu'elle méditait ces paroles (c'est elle-même qui le raconte dans une lettre admirable), Dieu lui imprima dans le cœur que c'était à elle qu'il les adressait. Elle crut entendre une voix douce et paternelle qui lui disait : « Je t'ai ramenée des extrémités de la terre, des lieux les plus éloignés [1] ; » des voies détournées où tu te perdais, abandonnée à ton propre sens, si loin de la céleste patrie et de la véritable voie qui est Jésus-Christ. Pendant que tu disais en ton cœur rebelle : Je ne puis me captiver, j'ai mis sur toi ma puissante main, « et j'ai dit : Tu seras ma servante : je t'ai choisie » dès l'éternité, « et je n'ai pas rejeté » ton âme superbe et dédaigneuse. Vous voyez par quelles paroles Dieu lui fait sentir l'état d'où il l'a tirée. Mais écoutez comme il l'encourage parmi les dures épreuves où il met sa patience : « Ne crains point » au milieu des maux dont tu te sens accablée, « parce que je suis ton Dieu » qui te fortifie : « ne te détourne pas de la voie » où je t'engage, « puisque je suis avec toi ; » jamais je ne cesserai de te secourir ; « et le juste que j'envoie au monde, »

[1] *Isa.*, XLI, 9, 10.

ce Sauveur miséricordieux, ce Pontife compatissant, te tient par la main : » *Tenebit te dextera Justi mei.* Voilà, Messieurs, le passage entier du saint prophète Isaïe, dont je n'avais récité que les premières paroles. Puis-je mieux vous représenter les conseils de Dieu sur cette Princesse, que par des paroles dont il s'est servi pour lui expliquer les secrets de ces admirables conseils? Venez maintenant, pécheurs, quels que vous soyez, en quelques régions écartées que la tempête de vos passions vous ait jetés; fussiez-vous dans ces terres ténébreuses dont il est parlé dans l'Ecriture [1], et dans l'ombre de la mort : s'il vous reste quelque pitié de votre âme malheureuse, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la princesse Anne, venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemptes dans une Princesse d'un si haut rang; dans une Princesse qui fut nièce d'une Impératrice et unie par ce lien à tant d'Empereurs, sœur d'une puissante Reine, épouse d'un fils de Roi, mère de deux grandes princesses, dont l'une est un ornement dans l'auguste maison de France, et l'autre s'est fait admirer dans la puissante Maison de Brunswick; enfin dans une Princesse dont le mérite passe la naissance, encore que sortie d'un père et de tant d'aïeux souverains, elle ait réuni en elle avec le sang de Gonzague et de Clèves, celui des Paléologues, celui de Lorraine, et celui de France par tant de côtés : quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, et qu'il choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire tout l'univers. Vous donc qu'il assemble en ce saint lieu; et vous principalement, pécheurs, dont il attend la conversion avec une si longue patience, n'endurcissez pas vos cœurs : ne croyez pas qu'il vous soit permis d'apporter seulement à ce discours des oreilles curieuses. Toutes les vaines excuses dont vous couvrez votre impénitence, vous vont être ôtées. Ou la Princesse Palatine portera la lumière dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu sur vos têtes. Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour : ce sera sur vous un nouveau fardeau, comme parlaient les prophètes : *Onus verbi Domini super Israel* [2]; et si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons avant toutes choses à n'être pas éblouis du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme; ni des belles qualités qui ne le rendent pas meilleur; ni des vertus dont l'enfer est rempli, qui nourrissent le péché et l'impénitence, et qui empêchent l'horreur salutaire que l'âme pécheresse aurait d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la divine Providence, et ne craignons pas de faire paraître notre Princesse dans les états différents où elle a été. Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des âmes saintes qui ne savent pas combien est puissant le bras de Dieu pour faire servir ces défauts non-seulement à sa gloire, mais encore à la perfection de ses élus. Pour nous, mes Frères, qui savons à quoi ont servi à saint Pierre ses reniements, à saint Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'Eglise, à saint Augustin ses erreurs, à tous les saints pénitents leurs péchés; ne craignons pas de mettre la Princesse Palatine dans ce rang, ni de la suivre jusque dans l'incrédulité où elle était enfin tombée. C'est de là que nous la verrons sortir pleine de gloire et de vertu, et nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée : heureux si la conduite que Dieu tient sur elle nous fait craindre la justice qui nous abandonne à nous-mêmes, et désirer la miséricorde qui nous en arrache. C'est ce que demande de vous, très-haute et très-puissante Princesse, ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES, PRINCESSE DE MANTOUE ET DE MONTFERRAT, ET COMTESSE PALATINE DU RHIN.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plutôt couronnée de fleurs et de fruits que la princesse ANNE. Dès ses plus tendres années, elle perdit sa pieuse mère Catherine de Lorraine, Charles duc de Nevers et depuis duc de Mantoue, son père, lui en trouva une digne d'elle; et ce fut la vénérable mère Françoise de la Châtre, d'heureuse et sainte mémoire, abbesse de Faremoustier, que nous pouvons appeler la restauratrice de la règle de Saint-Benoît et la lumière de la vie monastique. Dans la solitude de Sainte-Fare, autant éloignée des voies du siècle que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde; dans cette sainte montagne que Dieu avait choisie depuis mille ans, où les Epouses de Jésus-Christ faisaient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étaient inconnues; où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paraissaient pas : sous la conduite de la sainte abbesse, qui savait donner le lait aux enfants aussi bien que le pain aux forts, les commencements de la princesse ANNE étaient heureux. Les mystères lui furent révélés : l'Ecriture lui devint familière : on lui avait appris la langue latine, parce que c'était celle de l'Eglise; et l'office divin faisait alors ses dé-

[1] *Isa.*, IX, 2. — [2] *Zachar.*, XII, 1.

lices. Elle aimait tout dans la vie religieuse, jusqu'à ses austérités et à ses humiliations; et durant douze ans qu'elle fut dans ce monastère, on lui voyait tant de modestie et tant de sagesse, qu'on ne savait à quoi elle était le plus propre, ou à commander ou à obéir. Mais la sage abbesse qui la crut capable de soutenir sa réforme, la destinait au gouvernement; et déjà on la comptait parmi les princesses qui avaient conduit cette célèbre abbaye, quand sa famille trop empressée à exécuter ce pieux projet, le rompit. Nous sera-t-il permis de le dire? La princesse Marie pleine alors de l'esprit du monde, croyait, selon la coutume des grandes maisons, que ses jeunes sœurs devaient être sacrifiées à ses grands desseins. Qui ne sait où son rare mérite et son éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ses espérances? Et d'ailleurs dans les plus puissantes maisons, les partages ne sont-ils pas regardés comme une espèce de dissipation, par où elles se détruisent d'elles-mêmes : tant le néant y est attaché. La princesse Bénédicte, la plus jeune des trois sœurs, fut la première immolée à ces intérêts de famille. On la fit abbesse, sans que dans un âge si tendre elle sût ce qu'elle faisait; et la marque d'une si grande dignité fut comme un jouet entre ses mains. Un sort semblable était destiné à la princesse Anne. Elle eût pu renoncer à sa liberté, si on lui eût permis de la sentir ; et il eût fallu la conduire, et non pas la précipiter dans le bien. C'est ce qui renversa tout à coup les desseins de Faremoustier. Avenay parut avoir un air plus libre, et la princesse Bénédicte y présentait à sa sœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grâce ! Malgré une vocation si peu régulière, la jeune abbesse devint un modèle de vertu. Ses douces conversations rétablirent dans le cœur de la princesse Anne, ce que d'importuns empressements en avaient banni. Elle prêtait de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appelait avec tant d'attraits à la vie religieuse ; et l'asile qu'elle avait choisi pour défendre sa liberté, devint un piége innocent pour la captiver. On remarquait dans les deux Princesses la même noblesse dans les sentiments, le même agrément et, si vous me permettez de parler ainsi, les mêmes insinuations dans les entretiens; au dedans les mêmes désirs, au dehors les mêmes grâces ; et jamais sœurs ne furent unies par des liens ni si doux ni si puissants. Leur vie eût été heureuse dans leur éternelle union, et la princesse Anne n'aspirait plus qu'au bonheur d'être une humble religieuse d'une sœur dont elle admirait la vertu. En ce temps le duc de Mantoue leur père mourut : les affaires les appelèrent à la Cour : la princesse Bénédicte, qui avait son partage dans le ciel, fut jugée propre à concilier les intérêts différents dans la famille. Mais, ô coup funeste pour la princesse Anne ! la pieuse abbesse mourut dans ce beau travail et dans la fleur de son âge. Je n'ai pas besoin de vous dire combien le cœur tendre de la princesse Anne fut profondément blessé par cette mort. Mais ce ne fut pas là sa plus grande plaie. Maîtresse de ses désirs, elle vit le monde ; elle en fut vue : bientôt elle sentit qu'elle plaisait ; et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées. Ces beaux desseins furent oubliés. Pendant que tant de naissance, tant de biens, tant de grâces qui l'accompagnaient, lui attiraient les regards de toute l'Europe, le prince Edouard de Bavière, fils de l'électeur Frédéric V, comte Palatin du Rhin et roi de Bohême, jeune prince qui s'était réfugié en France durant les malheurs de sa Maison, la mérita. Elle préféra aux richesses les vertus de ce Prince, et cette noble alliance où de tous côtés on ne trouvait que des rois. La princesse Anne l'invite à se faire instruire : il connut bientôt les erreurs où les derniers de ses pères, déserteurs de l'ancienne foi, l'avaient engagé. Heureux présages pour la Maison Palatine ! Sa conversion fut suivie de celle de la princesse Louise sa sœur, dont les vertus font éclater par toute l'Eglise la gloire du saint monastère de Maubuisson ; et ces bienheureuses prémices ont attiré une telle bénédiction sur la Maison Palatine, que nous la voyons catholique dans son chef. Le mariage de la princesse Anne fut un heureux commencement d'un si grand ouvrage. Mais hélas ! tout ce qu'elle aimait devait être de peu de durée. Le Prince son époux lui fut ravi, et lui laissa trois princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fût jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La Princesse Palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. Que le monde voit peu de ces veuves dont parle saint Paul[1], qui « vraiment veuves et désolées, » s'ensevelissent pour ainsi dire elles-mêmes dans le tombeau de leur époux ; y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries ; et délaissées sur la terre, mettent leur espérance en Dieu, et passent les nuits et les jours dans la prière ! » Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de saint Paul : état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un

[1] I *Timoth.*, v, 3, 5.

état désirable, où affranchi de tout joug on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de saint Paul [1]: «La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs ;» remarquez qu'il ne dit pas : La veuve qui passe sa vie dans les crimes ; il dit : « La veuve qui la passe dans les plaisirs, elle est morte toute vive» : parce qu'oubliant le deuil éternel et le caractère de désolation qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devrait-on pleurer comme mortes de ces veuves jeunes et riantes, que le monde trouve si heureuses! Mais surtout, quand on a connu Jésus-Christ, et qu'on a eu part à ses grâces ; quand la lumière divine s'est decouverte, et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle : qu'arrive-t-il à une âme qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des Juifs et le crucifie encore une fois? Vous reconnaissez le langage de Saint Paul [2]. Achevez donc, grand Apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chute si déplorable. « Il est impossible, dit-il, qu'une telle âme soit renouvelée par la pénitence. » Impossible ! quelle parole! soit, Messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces âmes autrefois si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires et demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine : soit que l'impossibilité dont parle saint Paul, veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goûtées une âme innocente; de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grâce que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes. Quoi qu'il en soit, chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la Princesse Palatine. Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il fallait ce dernier malheur : quoi? la faveur de la Cour. La Cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez : vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. Le génie de la Princesse Palatine se trouva également propre aux divertissements et aux affaires. La Cour ne vit jamais rien de plus engageant ; et sans parler de sa pénétration, ni de la fertilité infinie de ses expédients, tout cédait au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps ? Quel trouble ! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors ; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux : les Princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand : ce Prince, que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il était le soutien; et ensuite je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle : un ministre persécuté et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs, où l'autorité souveraine était engagée. Que dirai-je ? Etait-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois ; et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages? Ou bien était-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui allait céder la place à l'autorité légitime? Ou bien était-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non : c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite ; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire [1] ; qu'il secoue la terre , et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures [2]. Ce fut là que la Princesse Palatine signala sa fidélité, et fit paraître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'Etat et à la grande reine ANNE D'AUTRICHE, on sait qu'avec le secret de cette Princesse, elle eut encore celui de tous les partis : tant elle était pénétrante, tant elle s'attirait de confiance, tant il lui était naturel de gagner les cœurs ! Elle déclarait au chef des partis jusqu'où elle pouvait s'engager ; et on la croyait incapable, ni de tromper, ni d'être trompée. Mais son caractère particulier était de concilier les intérêts opposés, et en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talents? Que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la Cour? d'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui promit-on pas dans ses besoins? Mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connaître par expérience le faible des grands politiques; leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuses; la diverse face des temps; les amusements des promesses ; l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts ; et la pro-

[1] *Timoth.*, v, 6. — [2] *Hebr.*, vi, 4 et seq.

[1] I *Reg.*, ii, 6. — [2] *Psal.* lix, 4.

fonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres ? O éternel Roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère; voilà ce qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes! Dans ces déplorables erreurs, la Princesse Palatine avait des vertus que le monde admire, et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même : inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La Reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étaient désunis. Un nouveau conquérant s'élève en Suède. On y voit un autre Gustave non moins fier, ni moins hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles-Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle ? Où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La Reine n'a plus de retraite; elle a quitté le royaume : après de courageux, mais de vains efforts, le Roi est contraint de la suivre : réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enlèverait les rameaux épars[1]. Dieu en avait disposé autrement. La Pologne était nécessaire à son Eglise, et lui devait un vengeur. Il la regarde en pitié. Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté[2], tout frémissant qu'il était. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avait rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçait tout le Nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée. Mais le premier rayon d'espérance venait de la Princesse Palatine : honteuse de n'envoyer que cent mille livres au roi et à la reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce secours vint si à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendait pas, ou de ce que sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvaient ses affaires, la Princesse Palatine s'ôta tout pour soulager une sœur qui ne l'aimait pas? Les deux Princesses ne furent plus qu'un même cœur : la reine parut vraiment reine par une bonté et par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre ; et la Princesse Palatine joignit au respect qu'elle avait pour une aînée de ce rang et de ce mérite, une éternelle reconnaissance.

[1] *Dan.*, IV, 11, 20; *Ezech.*, XXXI, 12. — [2] IV *Reg.*, XIX, 28.

Quel est, Messieurs, cet aveuglement dans une âme chrétienne, et qui le pourrait comprendre, d'être incapable de manquer à Dieu, comme si le culte de Dieu ne tenait aucun rang parmi les devoirs? Contez-nous donc maintenant, vous qui les savez, toutes les grandes qualités de la Princesse Palatine; faites-nous voir, si vous le pouvez, toutes les grâces de cette douce éloquence qui s'insinuait dans les cœurs par des tours si nouveaux et si naturels; dites qu'elle était généreuse, libérale, reconnaissante, fidèle dans ses promesses, juste : vous ne faites que raconter ce qui l'attachait à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le prodigue de l'Evangile [1], qui veut avoir son partage, qui veut jouir de soi-même et des biens que son père lui a donnés; qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maison paternelle « dans un pays écarté, » où il dissipe tant de rares trésors, et en un mot où il donne au monde tout ce que Dieu voulait avoir. Pendant qu'elle contentait le monde et se contentait elle-même, la Princesse Palatine n'était pas heureuse, et le vide des choses humaines se faisait sentir à son cœur. Elle n'était heureuse, ni pour avoir avec l'estime du monde, qu'elle avait tant désirée, celle du Roi même ; ni pour avoir l'amitié et la confiance de Philippe, et des deux Princesses qui ont fait successivement avec lui la seconde lumière de la Cour : de Philippe, dis-je, ce grand prince, que ni sa naissance, ni sa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle se donne à lui avec tous ses avantages, ne peuvent enfler; et de ces deux grandes Princesses, dont l'on ne peut nommer l'une sans douleur, ni connaître l'autre sans l'admirer. Mais peut-être que le solide établissement de la famille de notre Princesse achèvera son bonheur. Non, elle n'était heureuse, ni pour avoir placé auprès d'elle la princesse Anne sa chère fille et les délices de son cœur, ni pour l'avoir placée dans

[1] *Luc.*, XV, 12, 13.

une maison où tout est grand. Que sert de s'expliquer davantage? On dit tout, quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon prince de Condé, et de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Avec un peu plus de vie, elle aurait vu les grands dons, et le premier des mortels touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnaître par de dignes distinctions. C'est ce qu'elle devait attendre du mariage de la princesse Anne. Celui de la princesse Bénédicte ne fut guère moins heureux, puisqu'elle épousa Jean-Frédéric duc de Brunswick et de Hanovre, souverain puissant, qui avait joint le savoir avec la valeur, la religion catholique avec les vertus de sa Maison, et pour comble de joie à notre princesse, le service de l'Empire avec les intérêts de la France. Tout était grand dans sa famille; et la princesse Marie sa fille n'aurait eu à désirer sur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il fallait avec tant d'éclat la tranquillité et la douceur, elle trouvait dans un Prince aussi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvaient contenter cette délicatesse; et dans la Duchesse sa chère fille, un naturel tel qu'il le fallait à un cœur comme le sien, un esprit qui se fait sentir sans vouloir briller, une vertu qui devait bientôt forcer l'estime du monde, et comme une vive lumière percer tout à coup avec un grand éclat un beau, mais sombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnait une perpétuelle et étroite liaison avec le prince qui de tout temps avait le plus ravi son estime : prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'univers attentif ne voit plus rien à désirer, et s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un seul homme. Que fallait-il davantage, et que manquait-il au bonheur de notre Princesse? Dieu qu'elle avait connu, et tout avec lui. Une fois elle lui avait rendu son cœur. Les douceurs célestes, qu'elle avait goûtées sous les ailes de Sainte-Fare, étaient revenues dans son esprit. Retirée à la campagne, séquestrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler sa conscience et ses affaires. Un million, qu'elle retira du duché de Réthelois, servit à multiplier ses bonnes œuvres; et la première fut d'acquitter ce qu'elle devait avec une scrupuleuse régularité, sans se permettre ces compositions si adroitement colorées, qui souvent ne sont qu'une injustice couverte d'un nom spécieux. Est-ce donc ici cet heureux retour que je vous promets depuis si longtemps? Non, Messieurs : vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conseils de la Providence, ni l'état de la Princesse ne permettaient qu'elle partageât tant soit peu son cœur : une âme comme la sienne ne souffre point de tels partages; et il fallait ou tout à fait rompre, ou se rengager tout à fait avec le monde. Les affaires l'y rappelèrent : sa piété s'y dissipa encore une fois : elle éprouva que Jésus-Christ n'a pas dit en vain : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus*[1] : « L'état de l'homme qui retombe devient pire que le premier. » Tremblez, âmes réconciliées qui renoncez si souvent à la grâce de la pénitence : tremblez, puisque chaque chute creuse sous vos pas de nouveaux abîmes : tremblez enfin au terrible exemple de la Princesse Palatine. A ce coup le Saint-Esprit irrité se retire : les ténèbres s'épaississent; la foi s'éteint. Un saint abbé, dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle, ravi d'une conversion aussi admirable et aussi parfaite que celle de notre Princesse, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Eglise. Elle commence ce récit en confessant son erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés que la grâce de les reconnaître, recevez l'humble confession de votre servante; et en mémoire d'un tel sacrifice, s'il lui reste quelque chose à expier après une si longue pénitence, faites-lui sentir aujourd'hui vos miséricordes. Elle confesse donc, chrétiens, qu'elle avait tellement perdu les lumières de la foi, que lorsqu'on parlait sérieusement des mystères de la religion, elle avait peine à retenir ce ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples, lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles : « Et, poursuit-elle, c'eût été pour moi le plus grand de tous les miracles, que de me faire croire fermement le christianisme. » Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'était pas encore venue. C'était le temps où elle devait être livrée à elle-même, pour mieux sentir dans la suite la merveilleuse victoire de la grâce. Ainsi elle gémissait dans son incrédulité, qu'elle n'avait pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte jusqu'à la dérision, qui est le dernier excès et comme le triomphe de l'orgueil; et qu'elle ne se trouve parmi « ces moqueurs dont le jugement est si proche, » selon la parole du Sage : *Parata sunt derisoribus judicia*.

Déplorable aveuglement! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui détaché de toute autre cause et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre avec l'impression de sa main le

[1] *Luc.*, XI, 26. — [2] *Prov.*, XIX, 29.

caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Eglise. Il a mis dans cette Eglise une autorité seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité ; et qui également propre aux savants et aux ignorants, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur ! Et qu'il serait aisé de les confondre, si faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées? Ils n'ont rien vu : ils n'entendent rien : ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils espèrent après cette vie; et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu : quelle idole ! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix : qui leur dira ou ce qu'il lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise ? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier Être soit indifférent; et que toutes les religions qu'on voit sur la terre, lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable ; ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs ? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi ? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures ? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugements humains; et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle ? Que s'il est une telle justice, souveraine et par conséquent inévitable, divine et par conséquent infinie : qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel ? Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits ? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom ? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent, en niant la religion , deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc après tout, Messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime [1] ? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion, qu'il a si longtemps révérée : il se met au rang des gens désabusés : il insulte en son cœur aux faibles esprits, qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes; et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu.

C'est dans cet abîme profond que la Princesse Palatine allait se perdre. Il est vrai qu'elle désirait avec ardeur de connaître la vérité. Mais où est la vérité sans la foi, qui lui paraissait impossible, à moins que Dieu l'établît en elle par un miracle ? Que lui servait d'avoir conservé la connaissance de la Divinité ? Les esprits même les plus déréglés n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau. On s'imagine jouir de soi-même et de ses désirs ; et dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens et on les goûte par avance.

En cet état, chrétiens, où la foi même est perdue, c'est-à-dire où le fondement est renversé, que restait-il à notre Princesse? Que restait-il à une âme, qui par un juste jugement de Dieu était déchue de toutes les grâces, et ne tenait à Jésus-Christ par aucun lien ? Qu'y restait-il, chrétiens, si ce n'est ce que dit saint Augustin ? Il restait la souveraine misère et la souveraine miséricorde : *Restabat magna miseria et magna misericordia* [2] ? Il restait ce secret regard d'une Providence miséricordieuse, qui la voulait rappeler des extrémités de la terre ; et voici qu elle fut la première touche. Prêtez l'o-

[1] 1re *édit.* : C'est-à-dire une autorité légitime. — [2] *In Psal.* L, n. 8.

reille, Messieurs : elle a quelque chose de miraculeux. Ce fut un songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des anges, dont les images sont si nettes et si démêlées, où l'on voit je ne sais quoi de céleste. Elle crut, c'est elle-même qui le raconte au saint abbé : écoutez, et prenez garde surtout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissements divins, et la conduite de la grâce. Elle crut, dis-je, « que marchant seule dans une forêt, elle y avait rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour lui demander s'il était aveugle de naissance, ou s'il l'était devenu par quelque accident. Il répondit qu'il était aveugle-né. Vous ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la lumière, qui est si belle et si agréable, et le soleil qui a tant d'éclat et de beauté? Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet, et je ne m'en puis former aucune idée. Je ne laisse pas de croire, continua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante. L'aveugle parut alors changer de voix et de visage, et prenant un ton d'autorité : Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choses très-excellentes et très-admirables qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni moins vraies ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre ni imaginer. » C'est en effet qu'il manque un sens aux incrédules comme à l'aveugle ; et ce sens, c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit saint Jean [1] : « Il nous a donné un sens pour connaître le vrai Dieu, et pour être en son vrai Fils : *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus.* Notre Princesse le comprit. En même temps, au milieu d'un songe si mystérieux, « elle fit l'application de la belle comparaison de l'aveugle aux vérités de la religion et de l'autre vie : » ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a pas besoin ni de temps ni d'un long circuit de raisonnements pour se faire entendre, tout à coup lui ouvrit les yeux. Alors par une soudaine illumination, « elle se sentit si éclairée, » c'est elle-même qui continue à vous parler, « et tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchait depuis si longtemps, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvrait une plus belle lumière que celle dont il était privé : Et, dit-elle, il se répandit dans mon cœur une joie si douce et une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer. » Vous attendez, chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux et si merveilleux. Ecoutez, et reconnaissez que ce songe est vraiment divin.

[1] I *Joan.*, v. 20.

« Elle s'éveilla là-dessus, dit-elle, et se trouva dans le même état où elle s'était vue dans cet admirable songe ; c'est-à-dire tellement changée, qu'elle avait peine à le croire. » Le miracle qu'elle attendait est arrivé : elle croit, elle qui jugeait la foi impossible : Dieu la change par une lumière soudaine et par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. Je me levai, poursuit-elle, avec précipitation : mes actions étaient mêlées d'une joie et d'une activité extraordinaire. » Vous le voyez : cette nouvelle vivacité qui animait ses actions, se ressent encore dans ses paroles. « Tout ce que je lisais sur la religion, me touchait jusqu'à répandre des larmes. Je me trouvais à la messe dans un état bien différent de celui où j'avais accoutumé d'être. » Car c'était de tous les mystères celui qui lui paraissait le plus incroyable. « Mais alors, dit-elle, il me semblait sentir la présence réelle de Notre-Seigneur à peu près comme l'on sent les choses visibles, et dont l'on ne peut douter. » Ainsi elle passa tout à coup d'une profonde obscurité à une lumière manifeste. Les nuages de son esprit sont dissipés : miracle aussi étonnant que celui où Jésus-Christ fit tomber en un instant des yeux de Saul converti cette espèce d'écaille dont ils étaient couverts [1]. Qui donc ne s'écrierait à un si soudain changement : « Le doigt de Dieu est ici [2] ? » La suite ne permet pas d'en douter, et l'opération de la grâce se reconnaît dans ses fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre Princesse fut inébranlable ; et même cette joie sensible qu'elle avait à croire, lui fut continuée quelque temps. Mais au milieu de ces célestes douceurs, la justice divine eut son tour. L'humble Princesse ne crut pas qu'il lui fût permis d'approcher d'abord des saints sacrements. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue et si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal ; et après les affres de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des sacrements de l'Eglise, qui donnés et différés, font sentir à l'âme la miséricorde de Dieu, ou tout le poids de ses vengeances. Son confesseur qu'elle appelle la trouve sans force, incapable d'application, et prononçant à peine quelques mots entrecoupés : il fut contraint de remettre la confession au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-

[1] *Act.*, IX, 18. — [2] *Exod.*, VIII, 19

même quelle nuit elle passa dans cette attente. Qui sait si la Providence n'aura pas amené ici quelque âme égarée qui doive être touchée de ce récit? « Il est, dit-elle, impossible de s'imaginer les étranges peines de mon esprit sans les avoir éprouvées. J'appréhendais à chaque moment le retour de ma syncope, c'est-à-dire ma mort et ma damnation. J'avouais bien que je n'étais pas digne d'une miséricorde que j'avais si longtemps négligée : et je disais à Dieu dans mon cœur que je n'avais aucun droit de me plaindre de ma justice ; mais qu'enfin, chose insupportable! je ne le verrais jamais ; que je serais éternellement avec ses ennemis, éternellement sans l'aimer, éternellement haïe de lui. Je sentais tendrement ce déplaisir, et je le sentais même, comme je crois, ce sont ses propres paroles, entièrement détaché des autres peines de l'enfer. » Le voilà, mes chères Sœurs, vous le connaissez, le voilà ce pur amour que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toutes ses délicatesses et dans toute sa vérité. La voilà cette crainte qui change les cœurs : non point la crainte de l'esclave, qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux, mais la crainte d'une chaste épouse, qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces sentiments tendres, mêlés de larmes et de frayeur, aigrissaient son mal jusqu'à la dernière extrémité. Nul n'en pénétrait la cause, et on attribuait ces agitations à la fièvre dont elle était tourmentée. Dans cet état pitoyable, pendant qu'elle se regardait comme une personne réprouvée et presque sans espérance de salut : Dieu, qui fait entendre ses vérités en telle manière et sous telles figures qu'il lui plaît, continua de l'instruire comme il a fait Joseph et Salomon ; et durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Evangile. Elle voit paraître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse [1], une poule devenue mère, empressée autour des petits qu'elle conduisait. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal. En même temps on lui crie d'un autre côté qu'il le fallait rendre au ravisseur, dont on étendrait l'ardeur en lui enlevant sa proie. « Non, dit-elle, je ne le rendrai jamais. » En ce moment elle s'éveilla : et l'application de la figure qui lui avait été montrée, se fit en un instant dans son esprit, comme si on lui eût dit : « Si vous qui êtes mauvaise [2], ne pouvez vous résoudre à rendre ce petit animal que vous avez sauvé, pourquoi croyez-vous que Dieu infiniment bon vous redonnera au démon, après vous avoir tirée de sa puissance? Espérez, et prenez courage. » A ces mots elle demeura dans un calme et dans une joie qu'elle ne pouvait exprimer, « comme si un ange lui eût appris, ce sont encore ses paroles, que Dieu ne l'abandonnerait pas. » Ainsi tomba tout à coup la fureur des vents et des flots à la voix de Jésus-Christ qui les menaçait [1] et il ne fit pas un moindre miracle dans l'âme de notre sainte pénitente, lorsque parmi les frayeurs d'une conscience alarmée et « les douleurs de l'enfer [2], » il lui fit sentir tout à coup par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, cette « paix qui surpasse toute intelligence [3]. » Alors une joie céleste saisit tous ses sens, « et les os humiliés tressaillirent [4] ». Souvenez-vous, ô sacré Pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de sa grâce. Et vous, saints prêtres, venez; et vous, saintes filles, et vous chrétiens; venez aussi, ô pécheurs : tous ensemble, commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, et ne cessons de répéter avec David : « Que Dieu est bon, que sa miséricorde est éternelle [5]! »

Il ne faut point manquer à de telles grâces, ni les recevoir avec mollesse. La Princesse Palatine change en un moment tout entière nulle parure que la simplicité, nul ornement que la modestie. Elle se montre au monde à cette fois; mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avait renoncé à ses vanités. Car aussi quelle erreur à une chrétienne, et encore à une chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris, de peindre et de parer l'idole du monde? de retenir comme par force, et avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces grâces qui s'envolent avec le temps? Sans s'effrayer de ce qu'on dirait, sans craindre comme autrefois ce vain fantôme des âmes infirmes, dont les grands sont épouvantés plus que tous les autres, la Princesse Palatine parut à la Cour si différente d'elle-même : et dès lors elle renonça à tous les divertissements, à tous les jeux jusqu'aux plus innocents, se soumettant aux sévères lois de la pénitence chrétienne, et ne songeant qu'à restreindre et à punir une liberté qui n'avait pu demeurer dans ses bornes. Douze ans de persévérance au milieu des épreuves les plus difficiles, l'ont élevée à un éminent degré de sainteté. La règle qu'elle se fit dès le premier jour fut immuable; toute sa maison y entra : chez elle on ne faisait que passer d'un exercice de piété à un autre. Jamais l'heure de

[1] *Matth.*, XXIII, 37. — [2] *Ibid.*, VII, 11.

[1] *Marc.*, IV, 39; *Luc.*, VIII, 24. — [2] *Psal.* XVII, 6. — [3] *Philip.*, IV, 7. — [4] *Psal.* L, 10. — [5] *Psal.* CXXXV, 1.

l'oraison ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle savait que dans ce commerce sacré, tout consiste à s'humilier sous la main de Dieu, et moins à donner qu'à recevoir : ou plutôt, selon le précepte de Jésus-Christ[1], son oraison fut perpétuelle pour être égale au besoin. La lecture de l'Evangile et des Livres saints en fournissait la matière : si le travail semblait l'interrompre, ce n'était que pour la continuer d'une autre sorte. Par le travail on charmait l'ennui, on ménageait le temps, on guérissait la langueur de la paresse et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. L'esprit se relâchait pendant que les mains industrieusement occupées s'exerçaient dans des ouvrages dont la piété avait donné le dessein : c'était ou des habits pour les pauvres, ou des ornements pour les autels. Les Psaumes avaient succédé aux cantiques des joies du siècle. Tant qu'il n'était point nécessaire de parler, la sage Princesse gardait le silence : la vanité et les médisances, qui soutiennent tout le commerce du monde, lui faisaient craindre tous les entretiens; et rien ne lui paraissait ni agréable ni sûr que la solitude. Quand elle parlait de Dieu, le goût intérieur d'où sortaient toutes ses paroles, se communiquait à ceux qui conversaient avec elle; et les nobles expressions qu'on remarquait dans ses discours ou dans ses écrits, venaient de la haute idée qu'elle avait conçue des choses divines. Sa foi ne fut pas moins simple que vive; dans les fameuses questions qui ont troublé en tant de manières le repos de nos jours, elle déclarait hautement qu'elle n'avait autre part à y prendre que celle d'obéir à l'Eglise. Si elle eût eu la fortune des ducs de Nevers ses Pères, elle en aurait surpassé la pieuse magnificence, quoique cent temples fameux en portent la gloire jusqu'au ciel, « et que les églises des saints publient leurs aumônes[2]. » Le duc son père avait fondé dans ses terres de quoi marier tous les ans soixante filles : riche oblation, présent agréable. La princesse sa fille en mariait aussi tous les ans ce qu'elle pouvait, ne croyant pas assez honorer les libéralités de ses ancêtres, si elle ne les imitait. On ne peut retenir ses larmes, quand on lui voit épancher son cœur sur de vieilles femmes qu'elle nourrissait. Des yeux si délicats firent leurs délices de ces visages ridés, de ces membres courbés sous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidèle ministre de ses charités, et dans un même discours apprenez à goûter la simplicité et la charité chrétienne. « Je suis ravie, dit-elle, que l'affaire de nos bonnes vieilles soit si avancée. Achevons vite au nom de Notre-Seigneur; ôtons vitement cette bonne femme de l'étable où elle est, et la mettons dans un de ces petits lits. » Quelle nouvelle vivacité succède à celle que le monde inspire! Elle poursuit : « Dieu me donnera peut-être de la santé pour aller servir cette paralytique : au moins je le ferai par mes soins, si les forces me manquent; et joignant mes maux aux siens, je les offrirai plus hardiment à Dieu. Mandez-moi ce qu'il faut pour la nourriture et les ustensiles de ces pauvres femmes; peu à peu nous les mettrons à leur aise. » Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates : elles effacent les discours les plus magnifiques, et je voudrais ne parler plus que ce langage. Dans les nécessités extraordinaires, sa charité faisait de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernières acheva de la dépouiller de ce qui lui restait de superflu : tout devint pauvre dans sa maison et sur sa personne : elle voyait disparaître avec une joie sensible les restes des pompes du monde; et l'aumône lui apprenait à se retrancher tous les jours quelque chose de nouveau. C'est en effet la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres besoins; c'est-à-dire ces besoins honteux qu'y fait la délicatesse, comme si la nature n'était pas assez accablée de nécessités. Qu'attendez-vous, chrétiens, à vous convertir; et pourquoi désespérez-vous de votre salut? Vous voyez la perfection où s'élève l'âme pénitente, quand elle est fidèle à la grâce. Ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus cruelles. Une personne si sensible et si délicate, qui ne pouvait seulement entendre nommer les maux, a souffert douze ans entiers et presque sans intervalle, ou les plus vives douleurs, ou des langueurs qui épuisaient le corps et l'esprit : et cependant durant tout ce temps, et dans les tourments inouïs de sa dernière maladie, où ses maux s'augmentèrent jusqu'aux derniers excès, elle n'a eu à se repentir que d'avoir une seule fois souhaité une mort plus douce. Encore réprima-t-elle ce faible désir, en disant aussitôt après avec Jésus-Christ la prière du sacré mystère du Jardin : c'est ainsi qu'elle appelait la prière de l'agonie de notre Sauveur : « O mon Père, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne[1]. » Ses maladies lui ôtèrent la consolation qu'elle avait tant désirée d'accomplir ses premiers desseins, et de pouvoir achever ses jours sous la discipline et dans l'habit de Sainte Fare. Son cœur donné ou plutôt rendu à ce monastère, où elle avait goûté

[1] *Luc.*, XVIII, 1. — [2] *Eccli.*, XXXI, 11.

[1] *Luc.*, XXII, 42.

les premières grâces, a témoigné son désir; et sa volonté a été aux yeux de Dieu un sacrifice parfait. C'eût été un soutien sensible à une âme comme la sienne d'accomplir de grands ouvrages pour le service de Dieu : mais elle est menée par une autre voie, par celle qui crucifie davantage; qui sans rien laisser entreprendre à un esprit courageux, le tient accablé et anéanti sous la rude loi de souffrir. Encore s'il eût plu à Dieu de lui conserver ce goût sensible de la piété, qu'il avait renouvelé dans son cœur au commencement de sa pénitence : mais, non : tout lui est ôté; sans cesse elle est travaillée de peines insupportables : « O Seigneur, disait le saint homme Job, vous me tourmentez d'une manière merveilleuse [1] ! » C'est que sans parler ici de ses autres peines, il portait au fond de son cœur une vive et continuelle appréhension de déplaire à Dieu. Il voyait d'un côté sa sainte justice, devant laquelle les anges ont peine à soutenir leur innocence. Il le voyait avec ces yeux éternellement ouverts observer toutes les démarches, compter tous les pas d'un pécheur [2], et « garder ses péchés comme sous le sceau, » pour les lui représenter au dernier jour : *Signasti quasi in sacculo delicta mea* [3]. D'un autre côté il ressentait ce qu'il y a de corrompu dans le cœur de l'homme : « Je craignais, dit-il, toutes mes œuvres [4]. » Que vois-je ? Le péché ! le péché partout ! Et il s'écriait jour et nuit : « O Seigneur, pourquoi n'ôtez-vous pas mes péchés [5] ? Et que ne tranchez-vous une fois ces malheureux jours où l'on ne fait que vous offenser, afin qu'il ne soit pas dit « que je sois contraire à la parole du Saint [6] ? » Tel était le fond de ses peines; et ce qui paraît de si violent dans ses discours, n'est que la délicatesse d'une conscience qui se redoute elle-même, ou l'excès d'un amour qui craint de déplaire. La Princesse Palatine souffrit quelque chose de semblable. Quel supplice à une conscience timorée ! Elle croyait voir partout dans ses actions un amour-propre déguisé en vertu. Plus elle était clairvoyante, plus elle était tourmentée. Ainsi Dieu l'humiliait par ce qui a coutume de nourrir l'orgueil, et lui faisait un remède de la cause de son mal. Qui pourrait dire par quelles terreurs elle arrivait aux délices de la sainte table? Mais elle ne perdait pas la confiance. Enfin, dit-elle, c'est ce qu'elle écrit au saint prêtre que Dieu lui avait donné pour la soutenir dans ses peines : « Enfin je suis parvenue au divin banquet. Je m'étais levée dès le matin pour être devant le jour aux portes du Seigneur; mais lui seul sait les combats qu'il a fallu rendre. » La matinée se passait dans ce cruel exercice. « Mais à la fin, poursuit-elle, malgré mes faiblesses je me suis comme traînée moi-même aux pieds de Notre-Seigneur; et j'ai connu qu'il fallait, puisque tout s'est fait en moi par la force de la divine bonté, que je reçusse encore avec une espèce de force ce dernier et souverain bien. » Dieu lui découvrait dans ses peines l'ordre secret de sa justice sur ceux qui ont manqué de fidélité aux grâces de la pénitence. « Il n'appartient pas, disait-elle, aux esclaves fugitifs, qu'il faut aller reprendre par force et les ramener comme malgré eux, de s'asseoir au festin avec les enfants et les amis; et c'est assez qu'il leur soit permis de venir recueillir à terre les miettes qui tombent de la table de leurs seigneurs. » Ne vous étonnez pas, chrétiens, si je ne fais plus, faible orateur, que de répéter les paroles de la Princesse Palatine : c'est que j'y ressens la manne cachée et le goût des Écritures divines, que ses peines et ses sentiments lui faisaient entendre. Malheur à moi, si dans cette chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, et si je ne préfère à mes inventions, quand elles pourraient vous plaire, les expériences de cette Princesse, qui peuvent vous convertir ! Je n'ai regret qu'à ce que je laisse, et je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. « Il est bien croyable, disait-elle, qu'un Dieu qui aime infiniment, en donne des preuves proportionnées à l'infinité de son amour et à l'infinité de sa puissance: et ce qui est propre à la toute-puissance d'un Dieu, passe de bien loin la capacité de notre faible raison. C'est, ajoute-t-elle, ce que je me dis à moi-même, quand les démons tâchent d'étonner ma foi; et depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur, » remarquez ces belles paroles, « que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres. » C'est en effet l'abrégé de tous les saints Livres et de toute la doctrine chrétienne. Sortez, Parole éternelle, Fils unique du Dieu vivant, sortez du bienheureux sein de votre Père [1], et venez annoncer aux hommes le secret que vous y voyez. Il l'a fait, et durant trois ans il n'a cessé de nous dire le secret des conseils de Dieu. Mais tout ce qu'il en a dit est renfermé dans ce seul mot de son Évangile : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique [2]. » Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ le ciel et la terre, et la

[1] *Job.*, x, 16. — [2] *Ibid.*, xiv, 16. — [3] *Ibid.*, 17. — [4] *Ibid.*, ix, 28. — [5] *Ibid.* vii, 21. — [6] *Ibid*, vi, 10.

[1] *Joan.*, i, 18. — [2] *Joan.*, iii, 16.

croix avec les grandeurs : « Dieu a tant aimé le monde. » Est-il incroyable que Dieu aime, et que la bonté se communique? Que ne fait pas entreprendre aux âmes courageuses l'amour de la gloire, aux âmes les plus vulgaires l'amour des richesses, à tous enfin tout ce qui porte le nom d'amour? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines : et voilà les prodiges [1] dont l'homme est capable. Que si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible : Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire? Disons donc pour toute raison dans tous les mystères : « Dieu a tant aimé le monde. » C'est la doctrine du Maître, et le Disciple bien-aimé l'avait bien comprise. De son temps un Cérinthe, un hérésiarque, ne voulait pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme, et se faire la victime des pécheurs. Que lui répondit cet apôtre vierge, ce prophète du Nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avait de force que pour prêcher la charité et pour dire : « Aimez-vous les uns les autres en Notre-Seigneur; » que répondit-il à cet hérésiarque? Quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante? Ecoutez et admirez. « Nous croyons, dit-il, et nous confessons l'amour que Dieu a pour nous : » *Et nos credidimus charitati, quam habet Deus in nobis*[2]. C'est là toute la foi des chrétiens : c'est la cause et l'abrégé de tout le symbole. C'est là que la Princesse Palatine a trouvé la résolution de ses anciens doutes. Dieu a aimé : c'est tout dire. S'il a fait, disait-elle, de si grandes choses pour déclarer son amour dans l'Incarnation : que n'aura-t-il pas fait pour le consommer dans l'Eucharistie, pour se donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidèle en particulier? Croyons donc avec saint Jean en l'amour d'un Dieu : la foi nous paraîtra douce, en la prenant par un endroit si tendre. Mais n'y croyons pas à demi, à la manière des hérétiques, dont l'un en retranche une chose, et l'autre une autre; l'un le mystère de l'Incarnation, et l'autre celui de l'Eucharistie ; chacun ce qui lui déplaît : faibles esprits ou plutôt cœurs étroits et entrailles resserrées [3], que la foi et la charité n'ont pas assez dilatées pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croyons sans réserve et prenons le remède entier, quoi qu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un seul prodige, que j'annonce aujourd'hui au monde. O ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau ! C'est que parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules et tant d'insensibles. N'en augmentez pas le nombre, qui va croissant tous les jours. N'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, et ne faites pas une excuse de votre crime. Dieu a des remèdes pour vous guérir, et il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a su prendre la sainte Princesse dont nous parlons, par le moyen qu'il lui a plu : il en a d'autres pour vous jusqu'à l'infini, et vous n'avez rien à craindre que de désespérer de ses bontés. Vous osez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vue ! Cependant, si quelquefois elle désirait d'en être un peu soulagée, elle se le reprochait à elle-même : « Je commence, disait-elle, à m'apercevoir que je cherche le paradis terrestre à la suite de Jésus-Christ, au lieu de chercher la montagne des Olives et le Calvaire, par où il est entré dans sa gloire. » Voilà ce que lui servit de méditer l'Evangile nuit et jour, et de se nourrir de la parole de vie. C'est encore ce qui lui fit dire cette admirable parole, « qu'elle aimait mieux vivre et mourir sans consolation que d'en chercher hors de Dieu. » Elle a porté ces sentiments jusqu'à l'agonie, et prête à rendre l'âme, on entendit qu'elle disait d'une voix mourante : « Je m'en vais voir comment Dieu me traitera ; mais j'espère en ses miséricordes. » Cette parole de confiance emporta son âme sainte au séjour des justes.

Arrêtons ici, chrétiens : et vous, Seigneur, imposez silence à cet indigne ministre, qui ne fait qu'affaiblir votre parole. Parlez dans les cœurs, Prédicateur invisible, et faites que chacun se parle à soi-même. Parlez, mes Frères, parlez : je ne suis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure dernière : elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec Anne de Gonzague : Il n'y a plus ni Princesse, ni Palatine ; ces grands noms, dont on s'étourdit, ne subsistent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable ; tout fuit, tout diminue, tout disparaît à mes yeux. Il ne reste plus à l'homme que le néant et le péché : pour tout fonds, le néant; pour toute acquisition, le péché. Le reste, qu'on croyait tenir, échappe : semblable à l'eau gelée, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le serrent, et ne fait que les salir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achèvera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines : « Je m'en vais voir comment Dieu me traitera; » dans un moment, je serai entre ces mains dont saint Paul écrit en tremblant : « Ne vous y trompez pas, on ne se mo-

[1] 1re édit. : Tous les prodiges.— [2] *Joan.*, IV, 16.— [3] II *Cor.*, VI, 11,12.

que pas de Dieu [1]; » et encore : « C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant [2]; » entre ces mains où tout est action, où tout est vie ; rien ne s'affaiblit, ni ne se relâche, ni ne se ralentit jamais : je m'en vais voir si ces mains toutes-puissantes me seront favorables ou rigoureuses ; si je serai éternellement, ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre Princesse. Mais pourrons-nous ajouter avec une conscience aussi tranquille : « J'espère en sa miséricorde ? » Car qu'aurons-nous fait pour la fléchir ? Quand aurons-nous écouté « la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur [3]? » Comment ? Par la pénitence. Mais serons-nous fort contents d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vu aucun fruit ; d'une pénitence imparfaite, d'une pénitence nulle, douteuse si vous le voulez ; sans forces, sans réflexion, sans loisir pour en réparer les défauts ? N'en est-ce pas assez pour être pénétré de crainte jusque dans la moelle des os ? Pour celle dont nous parlons, ah ! mes Frères, toutes les vertus qu'elle a pratiquées se ramassent dans cette dernière parole, dans ce dernier acte de sa vie : la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ses jugements et cet amour plein de confiance, qui seul efface tous les péchés. Je ne m'étonne donc pas si le saint pasteur qui l'assista dans sa dernière maladie et qui recueillit ses derniers soupirs, pénétré de tant de vertus, les porta jusque dans la chaire, et ne put s'empêcher de les célébrer dans l'assemblée des fidèles. Siècle vainement subtil, où l'on veut pécher avec raison, où la faiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'âmes insensées cherchent leur repos dans le naufrage de la foi, et ne font d'effort contre elles-mêmes que pour vaincre, au lieu de leurs passions, les remords de leur conscience : la Princesse Palatine t'est donnée « comme un signe et un prodige : » *in signum et in portentum* [4]. Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ai menacé, confondre ton impénitence et tes vaines excuses. Tu la verras se joindre à ces saintes filles et à toute la troupe des Saints : et qui pourra soutenir leurs redoutables clameurs ? Mais que sera-ce quand Jésus-Christ paraîtra lui-même à ces malheureux ; quand ils verront celui qu'ils auront percé, comme dit le Prophète [5], dont ils auront rouvert toutes les plaies ; et qu'il leur dira d'une voix terrible : « Pourquoi me déchirez-vous par vos blasphèmes, » nation impie ? *Me configitis, gens tota* [1]. Ou si vous ne le faisiez pas par vos paroles, pourquoi le faisiez-vous par vos œuvres ? Ou pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme si mon autorité était douteuse ? Race infidèle, me connaissez-vous à cette fois ? Suis-je votre Roi ? suis-je votre Juge ? suis-je votre Dieu ? Apprenez-le par votre supplice. Là commencera ce pleur éternel ; là ce grincement de dents [2], qui n'aura jamais de fin. Pendant que les orgueilleux seront confondus, vous fidèles « qui tremblez à sa parole [3], » en quelque endroit que vous soyez de cet auditoire, peu connus des hommes et connus de Dieu, vous commencerez à lever la tête [4]. Si touchés des saints exemples que je vous propose, vous laissez attendrir vos cœurs ; si Dieu a béni le travail par lequel je tâche de vous enfanter en Jésus-Christ ; et que trop indigne ministre de ses conseils, je n'y aie pas été moi-même un obstacle, vous bénirez la bonté divine, qui vous aura conduits à la pompe funèbre de cette pieuse Princesse, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie.

Et vous, Prince, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle était au monde ; qui favorable interprète de ses moindres désirs, continuez votre protection et vos soins à tout ce qui lui fut cher, et qui lui donnez les dernières marques de piété avec tant de magnificence et tant de zèle : vous, Princesse, qui gémissez en lui rendant ce triste devoir, et qui avez espéré de la voir revivre dans ce discours : que vous dirai-je pour vous consoler ? Comment pourrai-je, Madame, arrêter ce torrent de larmes, que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari ? Reconnaissez ici le monde : reconnaissez ses maux toujours plus réels que ses biens, et ses douleurs par conséquent plus vives et plus pénétrantes que ses joies. Vous avez perdu ces heureux moments où vous jouissiez des tendresses d'une mère, qui n'eut jamais son égale : vous avez perdu cette source inépuisable de sages conseils : vous avez perdu ces consolations, qui par un charme secret faisaient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais exempte. Mais il vous reste ce qu'il y a de plus précieux : l'espérance de la rejoindre dans le jour de l'éternité, et en attendant sur la terre, le souvenir de ses instructions, l'image de ses vertus et les exemples de sa vie.

[1] *Galat.*, VI, 7. — [2] *Hebr.*, X, 31. — [3] *Luc.*, III, 4, 8. — [4] *Isa.*, VIII, 18. — [5] *Zachar.*, XII, 10.

[1] *Malach.*, III, 9. — [2] *Matth.*, VIII, 12. — [3] *Isa.*, LXVI, 2, 5. — [4] *Luc.* XXI, 28.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MESSIRE MICHEL LE TELLIER

CHANCELIER DE FRANCE

Prononcée à Paris, dans l'église de Saint-Gervais, le 25 janvier 1686.

« On a peine à comprendre, remarque avec justice le biographe de Bossuet, comment l'*oraison funèbre du chancelier Le Tellier* n'a jamais été appréciée comme il nous semble qu'elle mérite de l'être (1). » Oui, mais ce que n'a pas su apprécier la frivolité du dix-huitième siècle — ce temps des esprits faux —, notre époque plus sérieuse et mieux avisée sait en admirer le haut prix. Tacite peut nous paraître grand peintre, grand patriote, grand philosophe; Bossuet se présente à nos regards plus grand encore : son pinceau est tenu d'une main plus maîtresse, son patriotisme n'est pas un farouche mécontentement, c'est l'amour dévoué; sa philosophie ne se perd pas dans des rêves vagues, ni dans un idéal mal défini, elle est sûre d'elle-même, elle voit clair, elle met sous les yeux la lumière pratique que donne la plus haute sagesse éclairée par le christianisme. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer les grandes beautés d'un discours qui se recommande à l'admiration bien plus par lui-même que par le nom du chancelier de France. « Sache la postérité si le nom d'un si grand ministre fait aller mon discours jusqu'à elle », disait l'orateur dans sa noble simplicité ! D'autres chefs-d'œuvre de Bossuet saisiront plus vivement les esprits des hommes jeunes et ardents, celui-ci présentera toujours à l'âge mûr et sérieux un incomparable sujet de méditations élevées, de vues profondes, des peintures de mœurs et des leçons de sagesse dont l'éloquence sert merveilleusement à imprimer l'ineffaçable souvenir. Ceux qui s'obstinent à voir dans Bossuet le grand docteur du Gallicanisme auront lieu, s'ils le veulent bien, de comprendre enfin à quelle condition l'évêque de Meaux admettait *les libertés de l'église* (gallicane) *toujours employées contre elle-même.*

L'orateur rendait cet hommage à Michel Le Tellier qu'il avait constamment employé son influence à établir dans le royaume les saintes règles du Christianisme. Né à Paris, en 1603, d'un père, conseiller à la cour des aides, Michel, après avoir rempli diverses fonctions importantes, était nommé par Louis XIII, secrétaire d'État. Il fut le constant serviteur de Mazarin qu'il remplaçait en 1651, qu'il continua à soutenir fidèlement et auquel il succéda jusqu'en 1666. Il se démit alors de sa charge, en faveur de son fils aîné, le marquis de Louvois : mais il était élevé par Louis XIV à la dignité de Chancelier, en 1677, à l'âge de 74 ans; ce qui l'amena à dire, dans son compliment au roi : *Sire, vous avez voulu couronner mon tombeau.* Il mourut, en 1685, âgé de 82 ans.

(1) De Bausset, *Hist. de Bossuet*, l. VIII, §. 3.

Posside sapientiam, acquire prudentiam; arripe illam, et exaltabit te : glorificaberis ab ea, cum eam fueris amplexatus.

Possédez la sagesse, et acquérez la prudence : si vous la cherchez avec ardeur, elle vous élèvera; et vous remplira de gloire, quand vous l'aurez embrassée. *Prov.*, IV, 7, 8.

MESSEIGNEURS,

En louant l'homme incomparable dont cette illustre assemblée célèbre les funérailles et honore les vertus, je louerai la sagesse même ; et la sagesse que je dois louer dans ce discours, n'est pas celle qui élève les hommes et qui agrandit les maisons ; ni celle qui gouverne les empires, qui règle la paix et la guerre, et enfin qui dicte les lois et qui dispense les grâces. Car encore que ce grand ministre, choisi par la divine Providence pour présider aux conseils du plus sage de tous les rois, ait été le digne instrument des desseins les mieux concertés que l'Europe ait jamais vus ; encore que la sagesse, après l'avoir gouverné dès son enfance, l'ait porté aux plus grands honneurs et au comble des félicités humaines : sa fin nous a fait paraître que ce n'était pas pour ces avantages qu'il en écoutait les conseils. Ce que nous lui avons vu quitter sans peine, n'était pas l'objet de son amour. Il a connu la sagesse que le monde ne connaît pas ; cette sagesse « qui vient d'en haut, qui descend du Père des lumières [1], » et qui fait marcher les hommes dans les sentiers de la justice. C'est elle dont la prévoyance s'étend aux siècles futurs, et enferme dans ses desseins l'éternité tout entière. Touché de ses immortels et invisibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur, selon le précepte du sage. « La sagesse vous élèvera, dit Salomon, et vous donnera de la gloire quand vous l'aurez embrassée. » Mais ce sera une gloire que le sens humain ne peut comprendre. Comme ce sage et puissant ministre aspirait à cette gloire, il l'a préférée à celle dont il se voyait environné sur la terre. C'est pourquoi sa modération l'a toujours mis au-dessus de sa fortune. Incapable d'être ébloui des grandeurs humaines, comme il y paraît sans ostentation, il y est vu sans envie ; et nous remarquons dans sa conduite ces trois caractères de la véritable sagesse : qu'élevé sans empressement aux premiers honneurs, il y a vécu aussi modeste que grand ; que dans ses impor-

[1] *Jacob.*, III, 15.

tants emplois, soit qu'il nous paraisse, comme Chancelier, chargé de la principale administration de la Justice, ou que nous le considérions dans les autres occupations d'un long ministère, supérieur à ses intérêts, il n'a regardé que le bien public ; et qu'enfin dans une heureuse vieillesse, prêt à rendre avec sa grande âme le sacré dépôt de l'autorité si bien confié à ses soins, il a vu disparaître toute sa grandeur avec sa vie sans qu'il lui en ait coûté un seul soupir : tant il avait mis en lieu haut et inaccessible à la mort son cœur et ses espérances. De sorte qu'il nous paraît selon la promesse du Sage, dans « une gloire immortelle, » pour s'être soumis aux lois de la vérirable sagesse, et pour avoir fait céder à la modestie l'éclat ambitieux des grandeurs humaines, l'intérêt particulier à l'amour du public, et la vie même au désir des biens éternels : c'est la gloire qu'a remportée très-haut et puissant seigneur Messire MICHEL LE TELLIER, CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE.

Le grand cardinal de Richelieu achevait son glorieux ministère, et finissait tout ensemble une vie pleine de merveilles. Sous sa ferme et prévoyante conduite, la puissance d'Autriche cessait d'être redoutée ; et la France sortie enfin des guerres civiles, commençait à donner le branle aux affaires de l'Europe. On avait une attention particulière à celles d'Italie, et sans parler des autres raisons, Louis XIII de glorieuse et triomphante mémoire, devait sa protection à la duchesse de Savoie sa sœur et à ses enfants. Jules Mazarin, dont le nom devait être si grand dans notre histoire, employé par la Cour de Rome en diverses négociations, s'était donné à la France ; et propre par son génie et par ses correspondances à ménager les esprits de sa nation, il avait fait prendre un cours si heureux aux conseils du cardinal de Richelieu, que ce ministre se crut obligé de l'élever à la pourpre. Par là il sembla montrer son successeur à la France, et le cardinal Mazarin s'avançait secrètement à la première place. En ces temps Michel le Tellier encore maître des requêtes, était intendant de justice en Piémont. Mazarin, que ses négociations attiraient souvent à Turin, fut ravi d'y trouver un homme d'une si grande capacité et d'une conduite si sûre dans les affaires : car les ordres de la Cour obligeaient l'ambassadeur à concerter toutes choses avec l'intendant, à qui la divine Providence faisait faire ce léger apprentissage des affaires d'Etat. Il ne fallait qu'en ouvrir l'entrée à un génie si perçant, pour l'introduire bien avant dans les secrets de la politique. Mais son esprit modéré ne se perdait pas dans ces vastes pensées ; et renfermé à l'exemple de ses pères dans les modestes emplois de la robe, il ne jetait pas seulement les yeux sur les engagements éclatants, mais périlleux, de la Cour. Ce n'est pas qu'il ne parût toujours supérieur à ses emplois. Dès sa première jeunesse tout cédait aux lumières de son esprit, aussi pénétrant et aussi net qu'il était grave et sérieux. Poussé par ses amis, il avait passé du grand conseil, sage compagnie où sa réputation vit encore, à l'importante charge de procureur du Roi. Cette grande ville se souvient de l'avoir vu, quoique jeune, avec toutes les qualités d'un grand magistrat, opposé non-seulement aux brigues et aux partialités qui corrompent l'intégrité de la justice, et aux préventions qui en obscurcissent les lumières, mais encore aux voies irrégulières et extraordinaires où elle perd avec sa constance la véritable autorité de ses jugements. On y vit enfin tout l'esprit et les maximes d'un juge, qui attaché à la règle, ne porte pas dans le tribunal ses propres pensées, ni des adoucissements ou des rigueurs arbitraires [1] ; et qui veut que les lois gouvernent, et non pas les hommes. Telle est l'idée qu'il avait de la magistrature. Il apporta ce même esprit dans le conseil, où l'autorité du prince, qu'on y exerce avec un pouvoir plus absolu, semble ouvrir un champ plus libre à la justice ; et toujours semblable à lui-même, il y suivit dès lors la même règle qu'il y a établie depuis, quand il en a été le chef.

Et certainement, Messieurs, je puis dire avec confiance que l'amour de la justice était comme né avec ce grave magistrat, et qu'il croissait avec lui dès son enfance. C'est aussi de cette heureuse naissance que sa modestie se fit un rempart contre les louanges qu'on donnait à son intégrité ; et l'amour qu'il avait pour la justice ne lui parut pas mériter le nom de vertu, parce qu'il le portait, disait-il, en quelque manière dans le sang. Mais Dieu, qui l'avait prédestiné à être un exemple de justice dans un si beau règne et dans la première charge d'un si grand royaume, lui avait fait regarder le devoir de juge, où il était appelé, comme le moyen particulier qu'il lui donnait pour accomplir l'œuvre de son salut. C'était la sainte pensée qu'il avait toujours dans le cœur ; c'était la belle parole qu'il avait toujours à la bouche ; et par là il faisait assez connaître combien il avait pris le goût véritable de la piété chrétienne. Saint Paul en a mis l'exercice, non pas dans ces pratiques particulières que chacun se fait à son gré, plus attaché à ces lois qu'à celles de

[1] 1re *édit.* : Ne porte pas ses pensées, ni des adoucissements ou des rigueurs arbitraires dans le tribunal.

Dieu ; mais à se sanctifier dans son état, et « chacun dans les emplois de sa vocation : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est* [1]. Mais si, selon la doctrine de ce grand Apôtre, on trouve la sainteté dans les emplois les plus bas, et qu'un esclave s'élève à la perfection dans le service d'un maître mortel, pourvu qu'il y sache regarder l'ordre de Dieu : à quelle perfection l'âme chrétienne ne peut-elle pas aspirer dans l'auguste et saint ministère de la justice, puisque, selon l'Ecriture, « l'on y exerce le jugement, non des hommes, mais du Seigneur même [2] ? » Ouvrez les yeux, chrétiens ; contemplez ces augustes tribunaux où la justice rend ses oracles : vous y verrez avec David « les dieux de la terre, qui meurent à la vérité comme des hommes [3], » mais qui cependant doivent juger comme des dieux, sans crainte, sans passion, sans intérêt, le Dieu des dieux à leur tête, comme le chante ce grand Roi d'un ton si sublime dans ce divin *Psaume* : « Dieu assiste, dit-il, à l'assemblée des dieux, et au milieu il juge les dieux [4]. » O juges, quelle majesté de vos séances ! quel président de vos assemblées ! mais aussi quel censeur de vos jugements ! Sous ces yeux redoutables notre sage magistrat écoutait également le riche et le pauvre ; d'autant plus pur et d'autant plus ferme dans l'administration de la justice, que sans porter ses regards sur les hautes places dont tout le monde le jugeait digne, il mettait son élévation comme son étude à se rendre parfait dans son état. Non, non, ne le croyez pas, que la justice habite jamais dans les âmes où l'ambition domine. Toute âme inquiète et ambitieuse est incapable de règle. L'ambition a fait trouver ces dangereux expédients où, semblable à un sépulcre blanchi, un juge artificieux ne garde que les apparences de la justice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à se reprocher. Parlons de la lâcheté ou de la licence d'une justice arbitraire, qui sans règle et sans maxime se tourne au gré de l'ami puissant. Parlons de la complaisance, qui ne veut jamais trouver le fil, ni arrêter le progrès qu'une procédure malicieuse. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la justice, comme autrefois aux démons, des oracles ambigus et captieux? Que dirai-je des difficultés qu'on suscite dans l'exécution, lorsqu'on n'a pu refuser la justice à un droit trop clair ? « La loi est déchirée, comme disait le Prophète, et le jugement n'arrive jamais à sa perfection : » *Non pervenit usque ad finem judicium* [5]. Lorsque le juge veut s'agrandir, et qu'il change en une souplesse de Cour le rigide et inexorable ministère de la justice, il fait naufrage contre ces écueils. On ne voit dans ses jugements qu'une justice imparfaite, semblable, je ne craindrai pas de le dire, à la justice de Pilate : justice qui fait semblant d'être vigoureuse à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres, et peut-être aux clameurs d'un peuple irrité ; mais qui tombe et disparaît tout à coup, lorsqu'on allègue sans ordre même et mal à propos le nom de César. Que dis-je, le nom de César ? Ces âmes prostituées à l'ambition ne se mettent pas à un si haut prix : tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne, ou les intimide, et la justice se retire d'avec elles. Que si elle s'est construit un sanctuaire éternel, et incorruptible dans le cœur du sage Michel le Tellier, c'est que libre des empressements de l'ambition, il se voit élevé aux plus grandes places, non par ses propres efforts, mais par la douce impulsion d'un vent favorable ; ou plutôt, comme l'événement l'a justifié, par un choix particulier de la divine Providence. Le cardinal de Richelieu était mort, peu regretté de son Maître qui craignit de lui devoir trop. Le gouvernement passé fut odieux : ainsi de tous les ministres le cardinal Mazarin, plus nécessaire et plus important, fut le seul dont le crédit se soutint ; et le secrétaire d'Etat chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondait pas à son attente, ou déçu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans la solitude, ou flatté d'une secrète espérance de se voir plus avantageusement rappelé par la nécessité de ses services, ou agité de ces je ne sais quelles inquiétudes dont les hommes ne savent pas se rendre raison à eux-mêmes, se résolut tout à coup à quitter cette grande charge. Le temps était arrivé que notre sage ministre devait être montré à son prince et à sa patrie. Son mérite le fit chercher à Turin sans qu'il y pensât. Le cardinal Mazarin, plus heureux, comme vous verrez, de l'avoir trouvé qu'il ne le conçut alors, rappela au Roi ses agréables services ; et le rapide moment d'une conjoncture imprévue, loin de donner lieu aux sollicitations, n'en laissa pas même aux désirs [1]. Louis XIII rendit au Ciel son âme juste et pieuse ; et il parut que notre ministre était réservé au Roi son fils. Tel était l'ordre de la Providence, et je vois ici quelque chose de ce qu'on lit dans Isaïe. La sentence partit d'en haut, et il fut dit à Sobna chargé d'un ministère principal : « Je t'ôterai de ton poste, et je te déposerai de ton ministère : » *Expellam te de*

[1] I *Cor.*, VII, 20. — [2] II *Paral.*, XIX, 6. — [3] *Psal.*, LXXXI, 6, 7. — [4] *Psal.* LXXXI, 1. — [5] *Habac.*, I, 4.

[1] 1re *édit.* : A la sollicitation,... au désir.

statione tua, et de ministerio tuo deponam te. « En ce temps j'appellerai mon serviteur Eliacim, et je le revêtirai de ta puissance [1]. » Mais un plus grand honneur lui est destiné : le temps viendra, que par l'administration de la justice, « il sera le père des habitants de Jérusalem et de la maison de Juda : » *Erit pater habitantibus Jerusalem.* La clef de la maison de David, c'est-à-dire de la maison régnante, sera attachée à ses épaules : il ouvrira, et personne ne pourra fermer : il fermera, et personne ne pourra ouvrir [2] : » il aura la souveraine dispensation de la justice et des grâces.

Parmi ces glorieux emplois, notre ministre a fait voir à toute la France que sa modération durant quarante ans était le fruit d'une sagesse consommée. Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante se tient si cachée, qu'à peine se connaît-elle elle-même. Lorsqu'on se voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, et que je ne sais quoi nous dit dans le cœur qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs, qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possède plus; et si vous me permettez de vous dire une pensée de saint Chrysostome, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux. Mais notre sage ministre ne s'y laissa pas emporter. Quel autre parut d'abord plus capable des grandes affaires ? Qui connaissait mieux les hommes et les temps ? Qui prévoyait de plus loin, et qui donnait des moyens plus sûrs pour éviter des inconvénients dont les grandes entreprises sont environnées ? Mais dans une si haute capacité et dans une si belle réputation, qui jamais a remarqué ou sur son visage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ses paroles ? Toujours libre dans la conversation, toujours grave dans les affaires, et toujours aussi modéré que fort et insinuant dans ses discours, il prenait sur les esprits un ascendant que la seule raison lui donnait. On voyait et dans sa maison et dans sa conduite, avec des mœurs sans reproche, tout également éloigné des extrémités, tout enfin mesuré par la sagesse. S'il sut soutenir le poids des affaires, il sut aussi les quitter et reprendre son premier repos. Poussé par la cabale, Chaville le vit tranquille durant plusieurs mois, au milieu de l'agitation de toute la France. La Cour le rappelle en vain : il persiste dans sa paisible retraite, tant que l'état des affaires le put souffrir, encore qu'il n'ignorât pas ce qu'on machinait contre lui durant son absence; et il ne parut pas moins grand en demeurant sans action, qu'il l'avait paru en se soutenant au milieu des mouvements les plus hasardeux. Mais dans le plus grand calme de l'Etat, aussitôt qu'il lui fut permis de se reposer des occupations de sa charge sur un fils qu'il n'eût jamais donné au Roi, s'il ne l'eût senti capable de le bien servir : après qu'il eut reconnu que le nouveau secrétaire d'Etat savait avec une ferme et continuelle action suivre les desseins et exécuter les ordres d'un maître si entendu dans l'art de la guerre : ni la hauteur des entreprises ne surpassait sa capacité, ni les soins infinis de l'exécution n'étaient au-dessus de sa vigilance; tout était prêt aux lieux destinés; l'ennemi également menacé dans toutes ses places; les troupes aussi vigoureuses que disciplinées n'attendaient que les derniers ordres du capitaine et l'ardeur que ses yeux inspirent; tout tombe sous ses coups, et il se voit l'arbitre du monde : alors le zélé ministre, dans une entière vigueur d'esprit et de corps, crut qu'il pouvait se permettre une vie plus douce. L'épreuve en est hasardeuse pour un homme d'Etat, et la retraite presque toujours a trompé ceux qu'elle flattait de l'espérance du repos. Celui-ci fut d'un caractère plus ferme. Les conseils où il assistait lui laissaient presque tout son temps; et après cette grande foule d'hommes et d'affaires qui l'environnait, il s'était lui-même réduit à une espèce d'oisiveté et de solitude : mais il la sut soutenir. Les heures qu'il avait libres furent remplies de bonnes lectures; et ce qui passe toutes les lectures, de sérieuses réflexions sur les erreurs de la vie humaine, et sur les vains travaux des politiques, dont il avait tant d'expérience. L'éternité se présentait à ses yeux comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ces sages pensées, et renfermé dans un doux commerce avec ses amis aussi modestes que lui, car il savait les choisir de ce caractère, et il leur apprenait à le conserver dans les emplois les plus importants et de la plus haute confiance, il goûtait un véritable repos dans la maison de ses pères, qu'il avait accommodée peu à peu à sa fortune présente, sans lui faire perdre les traces de l'ancienne simplicité, jouissant en sujet fidèle des prospérités de l'Etat et de la gloire de son Maître. La charge de chancelier vaqua, et toute la France la destinait à un ministre si zélé pour la justice. Mais, comme dit le Sage : « Autant que le ciel s'élève et que la terre s'incline au-dessous de lui [1], autant le cœur des rois est impénétrable [2]. » Enfin le moment du Prince n'était pas encore arrivé; et le tranquille ministre, qui connaissait les dangereuses ja-

[1] *Isa.*, XXII, 19-21. — [2] *Isa.*, XXII, 21, 22.

[1] 1re *édit :* S'incline au dessous. — [2] *Prov.*, XXV, 3.

lousies des cours et les sages tempéraments des conseils des rois, sut encore lever les yeux vers la divine Providence, dont les décrets éternels règlent tous ces mouvements. Lorsqu'après de longues années il se vit élevé à cette grande charge, encore qu'elle reçut un nouvel éclat en sa personne, où elle était jointe à la confiance du Prince ; sans s'en laisser éblouir, le modeste ministre disait seulement que le Roi, pour couronner plutôt la longueur que l'utilité de ses services, voulait donner un titre à son tombeau, et un ornement à sa famille. Tout le reste de sa conduite répondit à de si beaux commencements. Notre siècle, qui n'avait point vu de chancelier si autorisé, vit en celui-ci autant de modération et de douceur que de dignité et de force, pendant qu'il ne cessait de se regarder comme devant bientôt rendre compte à Dieu d'une si grande administration. Ses fréquentes maladies le mirent souvent aux prises avec la mort : exercé par tant de combats, il en sortait toujours plus fort et plus résigné à la volonté divine. La pensée de la mort ne rendit pas sa vieillesse moins tranquille ni moins agréable. Dans la même vivacité on lui vit faire seulement de plus graves réflexions sur la caducité de son âge, et sur le désordre extrême que causerait dans l'Etat une si grande autorité dans des mains trop faibles. Ce qu'il avait vu arriver à tant de sages vieillards qui semblaient n'être plus rien que leur ombre propre, le rendait continuellement attentif à lui-même. Souvent il se disait en son cœur que le plus malheureux effet de cette faiblesse de l'âge, était de se cacher à ses propres yeux, de sorte que tout à coup on se trouve plongé dans l'abîme sans avoir pu remarquer le fatal moment d'un insensible déclin : et il conjurait ses enfants, par toute la tendresse qu'il avait pour eux et par toute leur reconnaissance qui faisait sa consolation dans ce court reste de vie, de l'avertir de bonne heure, quand ils verraient sa mémoire vaciller ou son jugement s'affaiblir, afin que par un reste de force il pût garantir le public et sa propre conscience des maux dont les menaçait l'infirmité de son âge. Et lors même qu'il sentait son esprit entier, il prononçait la même sentence, si le corps abattu n'y répondait pas : car c'était [1] la résolution qu'il avait prise dans sa dernière maladie : et plutôt que de voir languir les affaires avec lui, si ses forces ne lui revenaient, il se condamnait, en rendant les sceaux, à rentrer dans la vie privée dont aussi jamais il n'avait perdu le goût ; au hasard de s'ensevelir tout vivant et de vivre peut-être assez pour se voir longtemps traversé par la dignité qu'il aurait quittée : tant il était au-dessus de sa propre élévation et de toutes les grandeurs humaines!

Mais ce qui rend sa modération plus digne de nos louanges, c'est la force de son génie né pour l'action, et la vigueur qui durant cinq ans lui fit dévouer sa tête aux fureurs civiles. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuse à mon auditoire, où de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux, me montre une fidélité irréprochable, ou peut-être une courte erreur réparée par de longs services. Dans ces fatales conjonctures, il fallait à un ministre étranger un homme d'un ferme génie et d'une égale sûreté, qui nourri dans les compagnies, connût les ordres du royaume et l'esprit de la nation. Pendant que la magnanime et intrépide Régente était obligée à montrer le Roi enfant aux provinces, pour dissiper les troubles qu'on y excitait de toutes parts : Paris et le cœur du royaume demandaient un homme capable de profiter des moments sans attendre de nouveaux ordres, et sans troubler le concert de l'Etat. Mais le ministre lui-même souvent éloigné de la Cour, au milieu de tant de conseils que l'obscurité des affaires, l'incertitude des événements et les différents intérêts faisaient hasarder, n'avait-il pas besoin d'un homme que la Régente pût croire ? enfin il fallait un homme qui, pour ne pas irriter la haine publique déclarée contre le ministère, sût se conserver de la créance dans tous les partis et ménager les restes de l'autorité. Cet homme si nécessaire au jeune Roi, à la Régente, à l'Etat, au ministre, aux cabales mêmes, pour ne les précipiter pas aux dernières extrémités par le désespoir : vous me prévenez, Messieurs, c'est celui dont nous parlons. C'est donc ici qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même ; et comme un sage pilote, sans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de son propre péril, aller droit comme au terme unique d'une si périlleuse navigation, à la conservation du corps de l'Etat et au rétablissement de l'autorité royale. Pendant que la Cour réduisait Bordeaux, et que Gaston laissé à Paris pour le maintenir dans le devoir était environné de mauvais conseils, le Tellier fut le Chusaï [1] qui les confondit, et qui assura la victoire à l'Oint du Seigneur. Fallut-il éventer les conseils d'Espagne, et découvrir le secret d'une paix trompeuse que l'on proposait afin d'exciter la sédition pour peu qu'on l'eût différée? Le Tellier en fit d'abord accepter les offres : notre plénipo-

[1] 1re *édit.* . C'est,

[1] II *Reg.*, XVII, 7 et seq,

tentiaire partit; et l'Archiduc forcé d'avouer qu'il n'avait pas de pouvoir, fit connaître lui-même au peuple ému, si toutefois un peuple ému connaît quelque chose, qu'on ne faisait qu'abuser de sa crédulité. Mais s'il y eut jamais une conjoncture où il fallut montrer de la prévoyance et un courage intrépide, ce fut lorsqu'il s'agit d'assurer la garde des trois illustres captifs. Quelle cause les fit arrêter ; si ce fut ou des soupçons ou des vérités, ou de vaines terreurs ou de vains périls, et dans un pas si glissant des précautions nécessaires : qui le pourra dire à la postérité? Quoi qu'il en soit, l'oncle du Roi est persuadé : on croit pouvoir s'assurer des autres princes, et on en fait des coupables en les traitant comme tels. Mais ou garder des lions toujours prêts à rompre leurs chaînes, pendant que chacun s'efforce de les avoir en main, pour les retenir ou les lâcher au gré de son ambition ou de ses vengeances? Gaston, que la Cour avait attiré dans ses sentiments, était-il inaccessible aux factieux? Ne vois-je pas au contraire autour de lui des âmes hautaines, qui pour faire servir les princes à leurs intérêts cachés, ne cessaient de lui inspirer qu'il devait s'en rendre le maître ? De quelle importance, de quel éclat, de quelle réputation au dedans et au dehors d'être le maître du sort du prince de Condé ? Ne craignons point de le nommer, puisqu'enfin tout est surmonté par la gloire de son grand nom et de ses actions immortelles. L'avoir entre ses mains, c'était y avoir la victoire même qui le suit éternellement dans les combats. Mais il était juste que ce précieux dépôt de l'Etat demeurât entre les mains du Roi, et il lui appartenait de garder une si noble partie de son sang. Pendant donc que notre ministre travaillait à ce glorieux ouvrage, où il y allait de la royauté et du salut de l'Etat, il fut seul en butte aux factieux. Lui seul, disaient-ils, savait dire et taire ce qu'il fallait. Seul il savait épancher et retenir son discours : impénétrable, il pénétrait tout; et pendant qu'il tirait le secret des cœurs, il ne disait, maître de lui-même, que ce qu'il voulait. Il perçait dans tous les secrets, démêlait toutes les intrigues, découvrait les entreprises les plus cachées et les plus sourdes machinations. C'était ce sage dont il est écrit : « Les conseils se recèlent dans le cœur de l'homme à la manière d'un profond abîme, sous une eau dormante : mais l'homme sage les épuise ; il en découvre le fond : *Sicut aqua profunda sic consilium in corde viri : vir sapiens exhauriet illud* [1]. Lui seul réunissait les gens de bien, rompait les liaisons des factieux, en déconcertait les desseins, et allait recueillir dans les égarés ce qu'il y restait quelquefois de bonnes intentions. Gaston ne croyait que lui ; et lui seul savait profiter des heureux moments et des bonnes dispositions d'un si grand prince. Venez, venez, faisons contre lui de secrètes menées : » *Venite, et cogitemus adversus eum cogitationes.* Unissons-nous pour le décréditer ; tous ensemble « frappons-le de notre langue, et ne souffrons plus qu'on écoute tous ces beaux discours : » *Percutiamus eum lingua, neque attendamus ad universos sermones ejus* [1]. Mais on faisait contre lui de plus funestes complots. Combien reçut- il d'avis secrets que sa vie n'était pas en sûreté ? Et il connaissait dans le parti de ces fiers courages dont la force malheureuse et l'esprit extrême ose tout, et sait trouver des exécuteurs. Mais sa vie ne lui fut pas précieuse, pourvu qu'il fût fidèle à son ministère. Pouvait-il faire à Dieu un plus beau sacrifice, que de lui offrir une âme pure de l'iniquité de son siècle et dévouée à son prince et à sa patrie? Jésus nous en a montré l'exemple : les Juifs mêmes le reconnaissaient pour un si bon citoyen, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprès de lui une meilleure recommandation à ce Centenier qu'en disant à notre Sauveur : « Il aime notre nation [2]. » Jérémie a-t-il plus versé de larmes que lui sur les ruines de sa patrie ? Que n'a pas fait ce Sauveur miséricordieux pour prévenir les malheurs de ses citoyens? Fidèle au prince comme à son pays, il n'a pas craint d'irriter l'envie des Pharisiens en défendant les droits de César [3] : et lorsqu'il est mort pour nous sur le Calvaire victime de l'univers, il a voulu que le plus chéri des évangélistes remarquât qu'il mourait spécialement « pour sa nation : » *Quia moriturus erat pro gente* [4]. Si notre zélé ministre touché de ces vérités exposa sa vie, craindrait-il de hasarder sa fortune? Ne sait-on pas qu'il lui fallait souvent s'opposer aux inclinations du cardinal son bienfaiteur? Deux fois, en grand politique, ce judicieux favori sut céder au temps et s'éloigner de la Cour. Mais il le faut dire; toujours il y voulait revenir trop tôt. Le Tellier s'opposait à ses impatiences jusqu'à se rendre suspect; et sans craindre ni ses envieux, ni les défiances d'un ministre également soupçonneux et ennuyé de son état, il allait d'un pas intrépide où la raison d'Etat le déterminait. Il sut suivre ce qu'il conseillait. Quand l'éloignement de ce grand ministre eut attiré celui de ses confidents, supérieur par cet endroit au ministre même, dont il admirait

[1] *Prov.*, XX, 5.

[1] *Jerem.*, XVIII, 18. — [2] *Luc.*, VII, 5. — [3] *Matth.*, XXII, 21. — [4] *Joan.* XI, 51.

d'ailleurs les profonds conseils, nous l'avons vu retiré dans sa maison, où il conserva sa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires et d'une Cour agitée ; et résigné à la Providence, il vit sans inquiétude frémir à l'entour les flots irrités. Et parce qu'il souhaitait le rétablissement du ministre comme un soutien nécessaire de la réputation et de l'autorité de la régence, et non pas, comme plusieurs autres, pour son intérêt, que le poste qu'il occupait lui donnait assez de moyens de ménager d'ailleurs : aucun mauvais traitement ne le rebutait. Un beau-frère sacrifié malgré ses services, lui montrait ce qu'il pouvait craindre. Il savait, crime irrémissible dans les Cours, qu'on écoutait des propositions contre lui-même, et peut-être que sa place eût été donnée, si on eût pu la remplir d'un homme aussi sûr. Mais il n'en tenait pas moins la balance droite. Les uns donnaient au ministre des espérances trompeuses; les autres lui inspiraient de vaines terreurs; et en s'empressant beaucoup, ils faisaient les zélés et les importants. Le Tellier lui montrait la vérité, quoique souvent importune; et industrieux à se cacher dans les actions éclatantes, il en renvoyait la gloire au ministre, sans craindre dans le même temps de se charger des refus que l'intérêt de l'Etat rendait nécessaires. Et c'est de là qu'il est arrivé qu'en méprisant par raison la haine de ceux dont il lui fallait combattre les prétentions, il en acquérait l'estime, et souvent même l'amitié et la confiance. L'histoire en racontera de fameux exemples : je n'ai pas besoin de les rapporter; et content de remarquer des actions de vertu dont les sages auteurs puissent profiter, ma voix n'est pas destinée à satisfaire les politiques ni les curieux. Mais puis-je oublier celui que je vois partout dans le récit de nos malheurs? Cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'Etat, d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie, que nous avons vu en ébranlant l'univers s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnaître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, et enfin comme peu capable de contenter ses désirs : tant il connut son erreur et le vide des grandeurs humaines. Mais pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants ressorts; et après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux, de ses tristes et intrépides regards. La religion s'intéresse dans ses infortunes, la ville royale s'émeut, et Rome même menace. Quoi donc! n'est-ce pas assez que nous soyons attaqués au dedans et au dehors par toutes les puissances temporelles? Faut-il que la religion se mêle dans nos malheurs, et qu'elle semble nous opposer de près et de loin une autorité sacrée? Mais par les soins du sage Michel le Tellier, Rome n'eut point à reprocher au cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il était revêtu : les affaires ecclésiastiques prirent une forme réglée : ainsi le calme fut rendu à l'Etat : on revoit dans sa première vigueur l'autorité affaiblie : Paris et tout le royaume avec un fidèle et admirable empressement reconnaît son Roi gardé par la Providence et réservé à ses grands ouvrages : le zèle des compagnies, que de tristes expériences avaient éclairées, est inébranlable : les pertes de l'Etat sont réparées : le cardinal fait la paix avec avantage au plus haut point de sa gloire, sa joie est troublée par la triste apparition de la mort : intrépide, il domine jusqu'entre ses bras et au milieu de son ombre : il semble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe que sa faveur attaquée par tant d'endroits, est si hautement rétablie, que tout devient faible contre elle, jusqu'à une mort prochaine et lente. Il meurt avec cette triste consolation; et nous voyons commencer ces belles années dont on ne peut assez admirer le cours glorieux. Cependant la grande et pieuse Anne d'Autriche rendait un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre ministre, ou parmi tant de divers mouvements elle n'avait jamais remarqué un pas douteux. Le Roi, qui dès son enfance l'avait vu toujours attentif au bien de l'Etat, et tendrement attaché à sa personne sacrée, prenait confiance en ses conseils; et le ministre conservait sa modération, soigneux surtout de cacher l'important service qu'il rendait continuellement à l'État, en faisant connaître les hommes capables de remplir les grandes places, et en leur rendant à propos des offices qu'ils ne savaient pas. Car que peut faire de plus utile un zélé ministre, puisque le Prince, quelque grand qu'il soit, ne connaît sa force qu'à demi, s'il ne connaît les grands hommes que la Providence fait naître en son temps pour le seconder? Ne parlons pas des vivants, dont les vertus non plus que les louanges ne sont jamais sûres dans le variable état de cette vie. Mais je veux ici nommer par honneur le sage, le docte et le pieux Lamoignon, que notre ministre proposait toujours comme digne de prononcer les oracles de la justice dans le plus majestueux de ses tribunaux. La justice, leur

commune amie, les avait unis ; et maintenant ces deux âmes pieuses, touchées sur la terre du même désir de faire régner les lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées : et si quelque légère trace de nos faibles distinctions paraît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle.

Ecce in justitia regnabit Rex, et principes in judicio præerunt[1]; « Le Roi régnera selon la justice, et les juges présideront en jugement. » La justice passe du prince dans les magistrats, et du trône elle se répand sur les tribunaux. C'est dans le règne d'Ezéchias le modèle de nos jours. Un Prince zélé pour la justice nomme un principal et universel magistrat capable de contenter ses désirs. L'infatigable ministre ouvre des yeux attentifs sur tous les tribunaux : animé des ordres du Prince, il y établit la règle, la discipline, le concert, l'esprit de justice. Il sait que si la prudence du souverain magistrat est obligée quelquefois dans les cas extraordinaires de suppléer à la prévoyance des lois, c'est toujours en prenant leur esprit ; et enfin qu'on ne doit sortir de la règle, qu'en suivant un fil qui tienne pour ainsi dire à la règle même. Consulté de toutes parts, il donne des réponses courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité; et le langage des lois est dans son discours. Par toute l'étendue du royaume chacun peut faire ses plaintes, assuré de la protection du Prince ; et la justice ne fut jamais ni si éclairée ni si secourable. Vous voyez comme ce sage magistrat modère tout le corps de la justice. Voulez-vous voir ce qu'il faut dans la sphère où il est attaché, et qu'il doit mouvoir par lui-même ? Combien de fois s'est-on plaint que les affaires n'avaient ni de règle ni de fin; que la force des choses jugées n'était presque plus connue ; que la compagnie où l'on renversait avec tant de facilité les jugements de toutes les autres, ne respectait pas davantage les siens ; enfin que le nom du Prince était employé à rendre tout incertain, et que souvent l'iniquité sortait du lieu d'où elle devait être foudroyée? Sous le sage Michel le Tellier le conseil fit sa véritable fonction ; et l'autorité de ses arrêts, semblable à un juste contre-poids, tenait par tout le royaume la balance égale. Les juges, que leurs coups hardis et leurs artifices faisaient redouter, furent sans crédit : leur nom ne servit qu'à rendre la justice plus attentive. Au conseil comme au sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires n'étonnèrent jamais ce grand magistrat : il n'y avait rien de plus difficile ni aussi de plus hasardeux que de le surprendre ; et dès le commencement de son ministère, cette irrévocable sentence sortit de sa bouche, que le crime de le tromper serait le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité se couvrît, il en pénétrait les détours ; et d'abord il savait connaître, même sous les fleurs, la marche tortueuse de ce serpent. Sans châtiment, sans rigueur, il couvrait l'injustice de confusion, en lui faisant seulement sentir qu'il la connaissait; et l'exemple de son inflexible régularité fut l'inévitable censure de tous les mauvais desseins. Ce fut donc par cet exemple admirable, plus encore que par ses discours et par ses ordres, qu'il établit dans le conseil une pureté et un zèle de la justice qui attire la vénération des peuples, assure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public et fait la gloire de ce règne. Sa justice n'était pas moins prompte qu'elle était exacte. Sans qu'il fallût le presser, les gémissements des malheureux plaideurs, qu'il croyait entendre nuit et jour, étaient pour lui une perpétuelle et vive sollicitation. Ne dites pas à ce zélé magistrat qu'il travaille plus que son grand âge ne le peut souffrir : vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Est-on, disait-il, dans les places pour se reposer et pour vivre? Ne doit-on pas sa vie à Dieu, au Prince et à l'Etat? Sacrés autels, vous m'êtes témoins que ce n'est pas aujourd'hui par ces artificieuses fictions de l'éloquence, que je lui mets en la bouche ces fortes paroles ! Sache la postérité, si le nom d'un si grand ministre fait aller mon discours jusqu'à elle, que j'ai moi-même souvent entendu ces saintes réponses. Après de grandes maladies causées par de grands travaux, on voyait revivre cet ardent désir de rependre ses exercices ordinaires, au hasard de retomber dans les mêmes maux; et tout sensible qu'il était aux tendresses de sa famille, il l'accoutumait à ces courageux sentiments. C'est, comme nous l'avons dit, qu'il faisait consister avec son salut le service particulier qu'il devait à Dieu dans une sainte administration de la justice. Il en faisait son culte perpétuel, son sacrifice du matin et du soir, selon cette parole du Sage: « La justice vaut mieux devant Dieu que de lui offrir des victimes[1]. » Car quelle plus sainte hostie, quel encens plus doux, quelle prière plus agréable, que de faire entrer devant soi la cause de la veuve, que d'essuyer les larmes du pauvre oppressé et de faire taire l'iniquité par toute la terre ? Combien le pieux ministre était touché de ces vérités, ses paisibles audiences le faisaient paraître. Dans les audien-

[1] *Isa.*, XXXII, 1.

[1] *Prov.*, XXI, 3.

ces vulgaires, l'un, toujours précipité, vous trouble l'esprit; l'autre avec un visage inquiet et des regards incertains, vous ferme le cœur : celui-là se présente à vous par coutume ou par bienséance, et il laisse vaguer ses pensées sans que vos discours arrêtent son esprit distrait; celui-ci plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ses préventions, et incapable de donner entrée aux raisons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans son cœur. A la facile audience de ce sage magistrat et par la tranquillité de son favorable visage, une âme agitée se calmait. C'est là qu'on trouvait « ces douces réponses qui apaisent la colère[1], » et « ces paroles qu'on préfère aux dons : » *Verbum melius quam datum*[2]. Il connaissait les deux visages de la justice: l'un facile dans le premier abord, l'autre sévère et impitoyable quand il faut conclure. Là elle veut plaire aux hommes, et également contenter les deux partis : ici elle ne craint, ni d'offenser le puissant, ni d'affliger le faible. Ce charitable magistrat était ravi d'avoir à commencer par la douceur; et dans toute l'administration de la justice il nous paraissait un homme que sa nature avait fait bienfaisant, et que la raison rendait inflexible. C'est par où il avait gagné les cœurs. Tout le royaume faisait des vœux pour la prolongation de ses jours : on se reposait sur sa prévoyance : ses longues expériences étaient pour l'Etat un trésor inépuisable de sages conseils; et sa justice, sa prudence, la facilité qu'il apportait aux affaires méritaient la vénération et l'amour de tous les peuples. O Seigneur, vous avez fait, comme dit le Sage, « l'œil qui regarde et l'oreille qui écoute[3]. Vous donc qui donnez aux juges ces regards benins, ces oreilles attentives et ce cœur toujours ouvert à la vérité, écoutez-nous pour celui qui écoutait tout le monde. Et vous, doctes interprètes des lois, fidèles dépositaires de leurs secrets et implacables vengeurs de leur sainteté méprisée, suivez ce grand exemple de nos jours. Tout l'univers a les yeux sur vous : affranchis des intérêts et des passions, sans yeux comme sans mains, vous marchez sur la terre semblables aux esprits célestes : ou plutôt images de Dieu, vous en imitez l'indépendance; comme lui vous n'avez besoin ni des hommes ni de leurs présents; comme lui vous faites justice à la veuve et au pupille ; l'étranger n'implore pas en vain votre secours[4] ; et assurés que vous exercez la puissance du Juge de l'univers, vous n'épargnez personne dans vos jugements. Puisse-t-il avec ses lumières et avec son esprit de force vous donner cette patience, cette attention et cette docilité toujours accessible à la raison, que Salomon lui demandait pour juger son peuple[1] !

Mais ce que cette chaire, ce que ces autels, ce que l'Evangile que j'annonce et l'exemple du grand ministre dont je célèbre les vertus, m'oblige à recommander plus que toutes choses, c'est les droits sacrés de l'Eglise. L'Eglise ramasse ensemble tous les titres par où l'on peut espérer le secours de la justice. La justice doit une assistance particulière aux faibles, aux orphelins, aux épouses délaissées et aux étrangers. Qu'elle est forte cette Eglise, et que redoutable est le glaive que le Fils de Dieu lui a mis dans la main ! Mais c'est un glaive spirituel, dont les superbes et les incrédules ne ressentent pas le « double tranchant[2]. » Elle est fille du Tout-Puissant : mais son Père, qui la soutient au dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs ; et à l'exemple de Jésus-Christ, elle est obligée de crier dans son agonie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissée[3] ? » Son Epoux est le plus puissant comme le plus beau et le plus parfait de tous les enfants des hommes[4] ; mais elle n'a entendu sa voix agréable, elle n'a joui de sa douce et désirable présence qu'un moment[5] : tout d'un coup il a pris la fuite avec une course rapide, « et plus vite qu'un faon de biche, il s'est élevé au-dessus des plus hautes montagnes[6]. » Semblable à une épouse désolée, l'Eglise ne fait que gémir, et le chant de la tourterelle délaissée[7] est dans sa bouche. Enfin elle est étrangère et comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfants de Dieu sous ses ailes ; et le monde qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pèlerinage. Mère affligée, elle a souvent à se plaindre de ses enfants qui l'oppriment: on ne cesse d'entreprendre sur ses droits sacrés : sa puissance céleste est affaiblie, pour ne pas dire tout à fait éteinte. On se venge sur elle de quelques-uns de ses ministres trop hardis usurpateurs des droits temporels; à son tour la puissance temporelle a semblé vouloir tenir l'Eglise captive, et se récompenser de ses pertes sur Jésus-Christ même : les tribunaux séculiers ne retentissent que des affaires ecclésiastiques : on ne songe pas au don particulier qu'a reçu l'Ordre apostolique pour les décider ; don céleste que nous ne recevons qu'une fois « par l'imposition des mains[8] ; » mais que saint Paul nous ordonne de ranimer, de renouveler, et de rallumer sans cesse en nous-mêmes comme un feu divin, afin que la vertu en soit immor-

[1] *Prov.*, xv, 1. — [2] *Eccli.*, xviii, 16. — [3] *Prov.*, xx, 12. — [4] *Deuter.*, x, 17, 18.

[1] III *Reg.*, iii, 9. — [2] *Apoc.*, i, 16; *Hebr.*, iv, 12. — [3] *Matth.*, xxvii, 46. — [4] *Psal.* xliv, 3. — [5] *Joan.*, iii, 29. — [6] *Cant.*, viii, 14. — [7] *Cant.*, ii, 12. — [8] II *Timoth.*, i, 6.

telle[1]. Ce don nous est-il seulement accordé pour annoncer la sainte parole, ou pour sanctifier les âmes par les sacrements ? N'est-ce pas aussi pour policer les églises, pour y établir la discipline, pour appliquer les canons inspirés de Dieu à nos saints prédécesseurs, et accomplir tous les devoirs du ministère ecclésiastique ? Autrefois et les canons et les lois, et les évêques et les empereurs concouraient ensemble à empêcher les ministres des autels de paraître, pour les affaires même temporelles, devant les juges de la terre : on voulait avoir des intercesseurs purs du commerce des hommes, et on craignait de les rengager dans le siècle d'où ils avaient été séparés pour être le partage du Seigneur. Maintenant c'est pour les affaires ecclésiastiques qu'on les y voit entraînés ; tant le siècle a prévalu, tant l'Eglise est faible et impuissante ! Il est vrai que l'on commence à l'écouter : l'auguste conseil et le premier parlement donnent du secours à son autorité blessée ; les sources du droit sont révélées : les saintes maximes revivent. Un Roi zélé pour l'Eglise et toujours prêt à lui rendre davantage qu'on ne l'accuse de lui ôter, opère ce changement heureux: son sage et intelligent chancelier seconde ses désirs : sous la conduite de ce ministre nous avons comme un nouveau code favorable à l épiscopat ; et nous vantons désormais à l'exemple de nos pères les lois unies aux canons. Quand ce sage magistrat renvoie les affaires ecclésiastiques aux tribunaux séculiers, ses doctes arrêts leur marquent la voie qu'ils doivent tenir, et le remède qu'il pourra donner à leurs entreprises. Ainsi la sainte clôture, protectrice de l'humilité et de l'innocence, est établie : ainsi la puissance séculière ne donne plus ce qu'elle n'a pas ; et la sainte subordination des puissances ecclésiastiques, image des célestes hiérarchies et lien de notre unité, est conservée : ainsi la cléricature jouit par tout le royaume de son privilége ; ainsi sur le sacrifice des vœux, et sur « ce grand sacrement de » l'indissoluble « union de Jésus-Christ avec son Eglise[2], » les opinions sont plus saines dans le barreau éclairé et parmi les magistrats intelligents que dans les livres de quelques auteurs qui se disent ecclésiastiques et théologiens. Un grand prélat a part à ces grands ouvrages : habile autant qu'agréable intercesseur auprès d'un père porté par lui-même à favoriser l'Eglise, il sait ce qu'il faut entendre de la piété éclairée d'un grand ministre, et il représente les droits de Dieu sans blesser ceux de César. Après ces commencements, ne pourrons-nous pas enfin espérer

[1] 1re *édit.* : En soit immortelle dans l'Ordre sacré. — [2] *Ephes.*, v, 32.

que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les libertés de l'Eglise toujours employées contre elle-même ? Ame pieuse du sage Michel le Tellier, après avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces autels ce témoignage sincère de votre foi et de notre reconnaissance, de la bouche d'un évêque trop tôt obligé à changer en sacrifices pour votre repos ceux qu'il offrait pour une vie si précieuse. Et vous, saints évêques, interprètes du Ciel, juges de la terre, apôtres, docteurs et serviteurs des églises ; vous qui sanctifiez cette assemblée par votre présence, et vous qui dispersés par tout l'univers, entendez le bruit d'un ministère si favorable à l'Eglise ; offrez à jamais de saints sacrifices pour cette âme pieuse. Ainsi puisse la discipline ecclésiastique être entièrement rétablie ; ainsi puisse être rendue la majesté à vos tribunaux, l'autorité à vos jugements, la gravité et le poids à vos censures : puissiez-vous, souvent assemblés au nom de Jésus-Christ l'avoir au milieu de vous, et revoir la beauté des anciens jours ! Qu'il me soit permis du moins de faire des vœux devant ces autels, de soupirer après les antiquités devant une compagnie si éclairée, et d'annoncer la sagesse entre les parfaits[1] ! Mais Seigneur, que ce ne soit pas seulement des vœux inutiles ! Que ne pouvons-nous obtenir de votre bonté, si comme nos prédécesseurs, nous faisons nos chastes délices de votre Ecriture, notre principal exercice de la prédication de votre parole, et notre félicité de la sanctification de votre peuple ; si attachés à nos troupeaux par un saint amour, nous craignons d'en être arrachés ; si nous sommes soigneux de former des prêtres que Louis puisse choisir pour remplir nos chaires ; si nous lui donnons le moyen de décharger sa conscience de cette partie la plus périlleuse de ses devoirs ; et que par une règle inviolable ceux-là demeurent exclus de l'épiscopat, qui ne veulent pas y arriver par des travaux apostoliques ? Car aussi, comment pourrons-nous sans ce secours incorporer tout à fait à l'Eglise de Jésus-Christ tant de peuples nouvellement convertis, et porter avec confiance un si grand accroissement de notre fardeau ? Ah ! si nous ne sommes infatigables à instruire, à reprendre, à consoler à donner le lait aux infirmes et le pain aux forts enfin à cultiver ces nouvelles plantes et à expliquer à ce nouveau peuple la sainte parole, dont, hélas ! on s'est tant servi pour le séduire : « le fort armé chassé de sa demeure reviendra » plus furieux que jamais, « avec sept esprits plus malins que lui, et notre état deviendra pire que le

[1] *I Cor.*, II, 6.

précédent [1] ! » Ne laissons pas cependant de publier ce miracle de nos jours : faisons-en passer le récit aux siècles futurs. Prenez vos plumes sacrées, vous qui composez les annales de l'Eglise : agiles instruments « d'un prompt écrivain et d'une main diligente [2], » hâtez-vous de mettre Louis avec les Constantin et les Théodose. Ceux qui vous ont précédés dans ce beau travail, racontent [3] « qu'avant qu'il y eût eu des empereurs dont les lois eussent ôté les assemblées aux hérétiques, les sectes demeuraient unies et s'entretenaient longtemps. Mais, poursuit Sozomène, depuis que Dieu suscita des princes chrétiens et qu'ils eurent défendu ces conventicules, la loi ne permettait pas aux hérétiques de s'assembler en public ; et le clergé, qui veillait sur eux, les empêchait de le faire en particulier. De cette sorte la plus grande partie se réunissait, et les opiniâtres mouraient sans laisser de postérité, parce qu'ils ne pouvaient ni communiquer entre eux, ni enseigner librement leurs dogmes. » Ainsi tombait l'hérésie avec son venin ; et la discorde rentrait dans les enfers, d'où elle était sortie. Voilà, Messieurs, ce que nos pères ont admiré dans les premiers siècles de l'Eglise. Mais nos pères n'avaient pas vu, comme nous, une hérésie invétérée tomber tout à coup : les troupeaux égarés revenir en foule, et nos églises trop étroites pour les recevoir : leurs faux pasteurs les abandonner, sans même en attendre l'ordre et heureux d'avoir à leur alléguer leur bannissement pour excuse : tout calme dans un si grand mouvement : l'univers étonné de voir dans un événement si nouveau la marque la plus assurée, comme le plus bel usage de l'autorité, et le mérite du Prince plus reconnu et plus révéré que son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis. Poussons jusqu'au ciel nos acclamations ; et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente Pères dirent autrefois dans le concile de Chalcédoine : « Vous avez affermi la foi ; vous avez exterminé les hérétiques : c'est le digne ouvrage de votre règne : c'en est le propre caractère. Par vous l'hérésie n'est plus : Dieu seul a pu faire cette merveille. Roi du ciel, conservez le roi de la terre : c'est le vœu des Eglises, c'est le vœu des évêques [4]. »

Quand le sage chancelier reçut l'ordre de dresser ce pieux édit qui donne le dernier coup à l'hérésie, il avait déjà ressenti l'atteinte de la maladie dont il est mort. Mais un ministre si zélé pour la justice, ne devait pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas rendue à tous ceux dont les affaires étaient préparées. Malgré cette fatale faiblesse qu'il commençait de sentir, il écouta, il jugea, et il goûta le repos d'un homme heureusement dégagé, à qui ni l'Eglise, ni le monde, ni son prince, ni sa patrie, ni les particuliers, ni le public n'avaient plus rien à demander. Seulement Dieu lui réservait l'accomplissement du grand ouvrage de la religion ; et il dit en scellant la révocation du fameux Edit de Nantes, qu'après ce triomphe de la foi et un si beau monument de la piété du Roi, il ne se souciait plus de finir ses jours. C'est la dernière parole qu'il ait prononcée dans la fonction de sa charge ; parole digne de couronner un si glorieux ministère. En effet la mort se déclare : on ne tente plus de remède contre ses funestes attaques : dix jours entiers, il la considère avec un visage assuré ; tranquille, toujours assis, comme son mal le demandait, on croit assister jusqu'à la fin ou à la paisible audience d'un ministre, ou à la douce conversation d'un ami commode. Souvent il s'entretient seul avec la mort : la mémoire, le raisonnement, la parole ferme, et aussi vivant par l'esprit qu'il était mourant par le corps, il semble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle lui fut nuit et jour toujours présente ; car il ne connaissait plus le sommeil, et la froide main de la mort pouvait seule lui clore les yeux. Jamais il ne fut si attentif : « Je suis, disait-il, en faction ; » car il me semble que je lui vois prononcer encore cette courageuse parole. Il n'est pas temps de se reposer : à chaque attaque il se tient prêt, et il attend le moment de sa délivrance. Ne croyez pas que cette constance ait pu naître tout à coup entre les bras de la mort : c'est le fruit des méditations que vous avez vues, et de la préparation de toute la vie. La mort révèle les secrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, si vous saviez avec quelle facilité vous vous laissez prendre aux richesses que vous croyez posséder ; si vous saviez par combien d'imperceptibles liens elles s'attachent, et pour ainsi dire elles s'incorporent à votre cœur, et combien sont forts et pernicieux ces liens que vous ne sentez pas : vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur : « Malheur à vous, riches [1] ; » et « vous pousseriez, comme dit saint Jacques [2], des cris lamentables et des hurlements à la vue de vos misères. » Mais vous ne sentez pas un attachement si déréglé. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement. Mais dans la possession, on

[1] *Luc.*, XI, 24-26. — [2] *Psal.* XLIV, 1. — [3] Sozom., *Hist.*, lib. II, cap. XXII. — [4] *Concil. Chalced.*, act. VI.

[1] *Luc.*, VI, 24. — [2] *Jacob.*, V, 1.

trouve comme dans un lit un repos funeste ; et on s'endort dans l'amour des biens de la terre, sans s'apercevoir de ce malheureux engagement. C'est, mes Frères, où tombe celui qui met sa confiance dans les richesses, je dis même dans les richesses bien acquises. Mais l'excès de l'attachement que nous ne sentons pas dans la possession, se fait, dit saint Augustin [1], sentir dans la perte. C'est là qu'on entend ce cri d'un roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort qui lui vient ravir tout à coup, avec la vie, sa grandeur et ses plaisirs : *Siccine separat amara mors* [2] ? « Est-ce ainsi que la mort amère vient rompre tout à coup de si doux liens ? » Le cœur saigne : dans la douleur de la plaie on sent combien ces richesses y tenaient ; et le péché que l'on commettait par un attachement si excessif, se découvre tout entier : *Quantum amando deliquerint, perdendo senserunt.* Par une raison contraire, un homme dont la fortune protégée du Ciel ne connaît pas les disgrâces; qui élevé sans envie aux plus grands honneurs, heureux dans sa personne et dans sa famille, pendant qu'il voit disparaître une vie si fortunée, bénit la mort et aspire aux biens éternels; ne fait-il pas voir qu'il n'avait pas mis « son cœur dans le trésor que les voleurs peuvent enlever [3], » et que, comme un autre Abraham, il ne connaît de repos que « dans la cité permanente [4]? » Un fils, consacré à Dieu, s'acquitte courageusement de son devoir comme de toutes les autres parties de son ministère, et il va porter la triste parole à un père si tendre et si chéri : il trouve ce qu'il espérait, un chrétien préparé à tout, qui attendait ce dernier office de sa piété. L'Extrême-Onction annoncée par la même bouche à ce philosophe chrétien, excite autant sa piété qu'avait fait le saint Viatique : les saintes prières des agonisants réveillent sa foi : son âme s'épanche dans les célestes cantiques ; et vous diriez qu'il soit devenu un autre David par l'application qu'il se fait à lui-même de ses divins Psaumes. Jamais juste n'attendit la grâce de Dieu avec une plus ferme confiance ; jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, ni ne s'en crût plus indigne. Qui me donnera le burin que Job désirait, pour graver sur l'airain et sur le marbre cette parole sortie de sa bouche en ses derniers jours, que depuis quarante-deux ans qu'il servait le Roi, il avait la consolation de ne lui avoir jamais donné de conseil que selon sa conscience, et dans un si long ministère de n'avoir jamais souffert une injustice qu'il pût empêcher? La justice demeurer constante, et pour ainsi dire toujours vierge et incorruptible parmi des occasions si délicates : quelle merveille de la grâce ! Après ce témoignage de sa conscience, qu'avait-il besoin de nos éloges ? Vous étonnez-vous de sa tranquillité ? Quelle maladie ou quelle mort peut troubler celui qui porte au fond de son cœur un si grand calme ? Que vois-je durant ce temps ? Des enfants percés de douleur : car ils veulent bien que je rende ce témoignage à leur piété, et c'est la seule louange qu'ils peuvent écouter sans peine. Que vois-je encore? Une femme forte, pleine d'aumônes et de bonnes œuvres, précédée malgré ses désirs par celui que tant de fois elle avait cru devancer. Tantôt elle va offrir devant les autels cette plus chère et plus précieuse partie d'elle-même; tantôt elle rentre auprès du malade, non par faiblesse, mais, dit-elle, « pour apprendre à mourir et profiter de cet exemple. L'heureux vieillard jouit jusqu'à la fin des tendresses de sa famille, où il ne voit rien de faible : mais, pendant qu'il en goûte la reconnaissance, comme un autre Abraham il la sacrifie ; et en l'invitant à s'éloigner : « Je veux, dit-il, m'arracher jusqu'aux moindres vestiges de l'humanité. » Reconnaissez-vous un chrétien qui achève son sacrifice ; qui fait le dernier effort, afin de rompre tous les liens de la chair et du sang, et ne tient plus à la terre ? Ainsi parmi les souffrances et dans les approches de la mort, s'épure comme dans un feu l'âme chrétienne. Ainsi elle se dépouille de ce qu'il y a de terrestre et de trop sensible, même dans les affections les plus innocentes. Telles sont les grâces qu'on trouve à la mort. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est quand on l'a souvent méditée, quand on s'y est longtemps préparé par de bonnes œuvres; autrement la mort porte en elle-même ou l'insensibilité, ou un secret désespoir, ou dans ses justes frayeurs l'image d'une pénitence trompeuse, et enfin un trouble fatal à la piété. Mais voici dans la perfection de la charité, la consommation de l'œuvre de Dieu. Un peu après, parmi ses langueurs et percé de douleurs aiguës, le courageux vieillard se lève, et les bras en haut, après avoir demandé la persévérance : « Je ne désire point, dit-il, la fin de mes peines, mais je désire de voir Dieu. » Que vois-je ici, chrétiens ? La foi véritable, qui d'un côté ne se lasse pas de souffrir, vrai caractère d'un chrétien: et de l'autre, ne cherche plus qu'à se développer de ses ténèbres, et en dissipant le nuage se changer en pure lumière et en claire vision. O moment heureux où nous sortirons des ombres et des énigmes [1] pour voir la vérité manifeste ! Courons-y, mes Frères, avec ardeur : hâtons-nous de « purifier notre cœur afin de voir Dieu, »

[1] August., *De Civit. Dei*, lib. I, cap. x, n. 2. — [2] *I Reg.*, xv, 32. — [3] *Matth.*, vi, 19-21. — [4] *Hebr.*, xi, 10.

[1] I *Cor.*, xiii, 12.

selon la promesse de l'Evangile[1]. Là est le terme du voyage : là se finissent les gémissements : là s'achève le travail de la foi, quand elle va pour ainsi dire enfanter la vue. Heureux moment! encore une fois, qui ne te désire pas, n'est pas chrétien. Après que ce pieux désir est formé par le Saint-Esprit dans le cœur de ce vieillard plein de foi, que reste-t-il, chrétiens, sinon qu'il aille jouir de l'objet qu'il aime? Enfin prêt à rendre l'âme : « Je rends grâces à Dieu, dit-il, de voir défaillir mon corps devant mon esprit. » Touché d'un si grand bienfait, et ravi de pouvoir pousser ses reconnaissances jusqu'au dernier soupir, il commença l'hymne des divines miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo* [2] : « Je chanterai, dit-il, éternellement les miséricordes du Seigneur. » Il expire en disant ces mots, et il continue avec les anges le sacré cantique. Reconnaissez maintenant que sa perpétuelle modération venait d'un cœur détaché de l'amour du monde; et réjouissez-vous en Notre-Seigneur, de ce que riche il a mérité les grâces et la récompense de la pauvreté. Quand je considère attentivement dans l'Evangile la parabole ou plutôt l'histoire du mauvais riche, et que je vois de quelle sorte Jésus-Christ y parle des fortunés de la terre, il me semble d'abord qu'il ne leur laisse aucune espérance au siècle futur. Lazare pauvre et couvert d'ulcères, « est porté par les anges au sein d'Abraham[3], » pendant que le riche, toujours heureux dans cette vie, « est enseveli dans les enfers. » Voilà un traitement bien différent que Dieu fait à l'un et l'autre. Mais comment est-ce que le Fils de Dieu nous en explique la cause? « Le riche, dit-il, a reçu ses biens, et le pauvre ses maux dans cette vie[4]; » et de là quelle conséquence? Ecoutez, riches, et tremblez : « Et maintenant, poursuit-il, l'un reçoit sa consolation, et l'autre son juste supplice. » Terrible distinction! funeste partage pour les grands du monde! Et toutefois ouvrez les yeux: c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein; et il vous montre, ô riches du siècle, à quelle gloire vous pouvez aspirer, si « pauvres en esprit[5] » et détachés de vos biens, vous vous tenez aussi prêts à les quitter qu'un voyageur empressé à déloger de la tente où il passe une courte nuit. Cette grâce, je le confesse, est rare dans le Nouveau Testament, où les afflictions et la pauvreté des enfants de Dieu doivent sans cesse représenter à toute l'Eglise un Jésus-Christ sur la croix. Et cependant, chrétiens, Dieu nous donne quelquefois de pareils exemples, afin que nous entendions qu'on peut mépriser les charmes de la grandeur même présente, et que les pauvres apprennent à ne désirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joie. Ce ministre si fortuné et si détaché tout ensemble, leur doit inspirer ce sentiment. La mort a découvert le secret de ses affaires; et le public, rigide censeur des hommes de cette fortune et de ce rang, n'y a rien vu que de modéré. On a vu ses biens accrus naturellement par un si long ministère et par une prévoyante économie; et on ne fait qu'ajouter à la louange de grand magistrat et de sage ministre, celle de sage et vigilant père de famille, qui n'a pas été jugé indigne des saints patriarches. Il a donc, à leur exemple, quitté sans peine ce qu'il avait acquis sans empressement : ses vrais biens ne lui sont pas ôtés, et sa justice demeure aux siècles des siècles. C'est d'elle que sont découlées tant de grâces et tant de vertus que sa dernière maladie a fait éclater. Ses aumônes, si bien cachées dans le sein du pauvre, ont prié pour lui[1] : sa main droite le cachait à sa main gauche; et à la réserve de quelque ami qui en a été le ministre ou le témoin nécessaire, ses plus intimes confidents les ont ignorées : mais « le Père, qui les a vues dans le secret, lui en a rendu la récompense[1]. » Peuples, ne le pleurez plus; et vous qui éblouis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une si longue et si belle vie, portez plus haut vos pensées. Quoi donc! quatre-vingt-trois ans passés au milieu des prospérités, quand il n'en faudrait retrancher ni l'enfance où l'homme ne se connaît pas, ni les maladies où l'on ne vit point, ni tout le temps dont on a toujours tant de sujet de se repentir, paraîtront-ils quelque chose à la vue de l'éternité où nous nous avançons à si grands pas? Après cent trente ans de vie, Jacob amené au roi d'Egypte, lui raconte la courte durée de son laborieux pèlerinage, qui n'égale pas les jours de son père Isaac ni de son aïeul Abraham[3]. Mais les ans d'Abraham et d'Isaac, qui ont fait paraître si courts ceux de Jacob, s'évanouissent auprès de la vie de Sem, que celle d'Adam et de Noé efface. Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure et le terme au terme, se réduit à rien : que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure ni terme. Comptons donc comme très-court, chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit, puisqu'enfin quand on aurait multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien, quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette

[1] *Matth.*, v, 8. — [2] *Psal.* LXXXVIII. — [3] *Luc.*, XVI, 22. — [4] *Luc.*, XVI, 25. — [5] *Matth.*, v, 3.

[1] *Eccli.*, XXIX, 15. — [2] *Matth.*, VI, 3, 4. — [3] *Genes.*, XLVIII, 9.

imagination de revivre dans sa famille qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, mes Frères, combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles sont encore ces secondes vies, que notre faiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort? Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah ! si quelques générations, que dis-je? si quelques années après votre mort vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants. Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle au juste jugement de Dieu ? Surtout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie, la mort vous sera plus douce et plus facile. Ce ne sont pas les années c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance. Autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez vu les saisons se renouveler et le monde rouler autour de vous ; ou plutôt, que vous vous êtes assez vus rouler vous-mêmes et passer avec le monde. La dernière heure n'en sera pas moins insupportable, et l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le désir. C'est de saintes méditations, c'est de bonnes œuvres, c'est ces véritables richesses, que vous enverrez devant vous au siècle futur, qui vous inspireront de la force ; et c'est par ce moyen que vous affermirez votre courage. Le vertueux Michel le Tellier vous en a donné l'exemple : la sagesse, la fidélité, la justice, la modestie, la prévoyance, la piété, toute la troupe sacrée des vertus qui veillaient pour ainsi dire autour de lui, en ont banni les frayeurs, et ont fait du jour de sa mort le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de sa vie.

ORAISON FUNÈBRE

DE

LOUIS DE BOURBON

PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG.

Prononcée à Paris, dans l'église Notre-Dame, le 10 mars 1687.

C'est la dernière des oraisons funèbres, le dernier grand discours de l'évêque de Meaux, c'est le couronnement des chefs-d'œuvre de l'éloquence humaine. On a de la peine à admettre sur la parole de l'orateur, dont la modeste simplicité égala toujours le prodigieux génie, que ce soient là *les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.* La parole humaine n'exprima jamais dans un plus noble langage des pensées plus grandes; l'art oratoire, aucune éloquence n'atteignirent jamais à ces hauteurs. Ce sera l'éternelle gloire du christianisme d'avoir donné un tel essor aux puissantes facultés de l'homme merveilleux dont le génie, si grand que Dieu l'ait fait, n'aurait pas porté son vol en de si hautes régions sans la lumière d'une vérité que l'esprit humain ne produit pas, sans les ravissements d'une aspiration et d'une attente qui jamais, en dehors de la foi chrétienne, n'ont pu transporter l'âme humaine. Est-ce que, par exemple, la péroraison de ce discours était possible à Bossuet lui-même, s'il n'eût pas été chrétien, vrai croyant, passionné dans sa foi ?

Il est vrai, un sentiment profond d'amour dévoué et de noble admiration pour le grand Condé était d'un puissant ressort au mouvement oratoire et aux sublimes élans de l'évêque de Meaux : le Prince avait toujours été le héros de son cœur et de son imagination. Jamais n'avait pu s'effacer de sa mémoire reconnaissante le souvenir de ses brillantes luttes académiques, quand l'illustre capitaine, présidant au combat, couronnait de ses vaillantes mains la victoire du jeune lauréat. L'histoire atteste qu'une véritable amitié unit constamment ces deux grands hommes. La différence des rangs n'y fit rien : la noblesse de l'esprit et du cœur établit entre eux cette égalité qui est au fond de toute amitié sincère. Je crois sur parole l'orateur, quand, s'encourageant à prononcer l'éloge funèbre de celui qui *vivra éternellement dans sa mémoire*, il s'écrie : *Faisons donc cet effort sur notre douleur !*

Heureusement la vie du héros répondait à la grandeur de l'amitié. Né, le 8 septembre 1621, de Henri de Bourbon et de Charlotte de Montmorency, le grand Condé, d'une constitution faible et débile au début de la vie, après avoir fait cependant de fortes et brillantes études à Bourges, au collége des Jésuites, entrait bientôt dans la carrière militaire et y signalait, dès l'âge de dix-neuf ans, au siége d'Arras (1640), cette ardente bravoure qui porta si haut son renom.

Trois ans après, le jeune prince, à vingt-deux ans, se montre à Rocroy (19 mai 1643) le plus grand capitaine de son temps. Vainqueur à Fribourg, en 1644, et l'on sait par quels prodiges de vaillance, il voit tomber à ses pieds, à la victoire de Nordlingue, en 1645, Mercy lui-même, le terrible antagoniste de Turenne. Les fatigues altéreront vainement sa santé : il vient en Flandre, en 1646, et en treize jours il est maître de la forte place de Dunkerque. Si la jalousie de ministres ombrageux l'envoie commander en Catalogne une armée désorganisée, faible, dépourvue, incapable de se soutenir devant Lérida, il faudra bientôt recourir à ses services pour dégager nos frontières du nord, et, en 1648, il écrasera dans les plaines de Lens la redoutable infanterie espagnole, il fera tomber des mains de l'archiduc Léopold le glaive des batailles, et l'Allemagne signera enfin

la paix. En 1649, éclatent les troubles de la Fronde : Condé, à la tête de huit mille hommes seulement, assiége et prend la capitale : tout est soumis le 11 mars. Mais les roueries et la cupidité de Mazarin ont indigné sa fierté : il tombe sous les coups de la vengeance du tout-puissant ministre : il est jeté en prison, il y est pendant treize mois. Il y était entré *le plus innocent des hommes*, il en sortit, disait-il lui-même, *le plus coupable*. Il lève l'étendard de la révolte, et, battu par Turenne, il passe à l'ennemi. Sa gloire militaire sous les drapeaux de l'étranger s'effacera comme son honneur : Turenne tiendra haut l'étendard de la France contre les assauts du moderne Coriolan. Enfin, le traité de paix des Pyrénées, ramène au devoir et à son pays le héros de Rocroy, qui, en trois semaines, donne à la France, comme gage de son amour patriotique, toute la Franche-Comté (1668). Senef, près de Mons en Hainaut, Saverne et les bords du Rhin étaient le dernier théâtre où s'élevaient les trophées d'un des plus brillants capitaines dont s'honorent nos fastes militaires. En 1675, Condé prenait sa retraite et venait donner à Chantilly une célébrité immortelle. C'est là que Bossuet entretiendra avec le Prince le noble et doux commerce d'une amitié qui ne fut pas une des moindres gloires d'une époque si féconde dans tous les genres de grandeur : là que le Prince fera connaître à la France, au monde, à l'église des vertus et un mérite dont *l'image* sera retracée *en traits immortels*; là, quand la gloire de Dieu commencera à lui apparaître, que Bossuet le verra *plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi*.

La pompe des obsèques fut digne du Prince, de Louis XIV, de la France. Mais aucun monument n'éternisera la mémoire du grand Condé comme le fera l'impérissable génie de l'immortel orateur des Oraisons Funèbres.

Dominus tecum, virorum fortissime..... Vade in hac fortitudine tua..... Ego ero tecum.

Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes! Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je serai avec vous. *Aux Juges*, VI, 12, 14, 16.

MONSEIGNEUR,

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, Prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du Prince de Condé et les merveilles de sa vie? On les raconte partout : le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger ; et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au dessous. Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires : le Sage a raison de dire que « leurs seules actions les peuvent louer [1] : » toute autre louange languit auprès des grands noms ; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire du Prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paraître, il faut satisfaire, comme nous pourrons, à la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand de tous les rois. Que ne doit point le royaume à un Prince qui a honoré la Maison de France, tout le nom français, son siècle et pour ainsi dire l'humanité tout entière ? Louis le Grand est entré lui-même dans ces sentiments. Après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes au milieu de toute sa Cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre ce que son royaume a de plus auguste pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce Prince ; et il veut que ma faible voix anime toutes ces tristes représentations et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet, et plus digne de cette chaire, se présente à ma pensée. C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants. « C'est vous, lui disait David, qui avez instruit mes mains à combattre, et mes doigts à tenir l'épée [1].» S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles, et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoie du ciel les généreux sentiments, les sages conseils et toutes les bonnes pensées. Mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis, et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété : jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés. Sans ce don inestimable de la piété, que serait-ce que le Prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie ? Non, mes Frères, si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus, ni ces princes ne trouveraient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux pontife aucune confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple : détruisons l'idole des ambitieux ; qu'elle tombe anéantie devant ces autels. Mettons ensemble [2] aujourd'hui, car nous le pouvons dans un si noble sujet, toutes les plus belles qualités d'une excellente nature ; et à la gloire de la vérité, montrons dans un Prince admiré de tout l'univers que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble : valeur, magnanimité, bonté naturelle, voilà pour le cœur : vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie, voilà pour l'esprit, ne seraient qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe ; et

[1] *Prov.*, XXXI, 31.

[1] *Psal.* CXLIII, 1. — [2] 1re *édit.* : Mettons en un.

enfin, que la piété est le tout de l'homme. C'est Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très-haut et très-puissant Prince Louis de Bourbon, Prince de Condé, premier Prince du sang.

Dieu nous a révélé que lui seul il fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe? Tu n'es pas encore, lui disait-il, « mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus : je marcherai devant toi dans les combats : à ton approche je mettrai les rois en fuite : je briserai les portes d'airain: c'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est [1] : » c'est-à-dire c'est moi qui fais tout, et moi qui vois dès l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu, qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? « Le voyez-vous, dit-il, ce conquérant ; avec quelle rapidité il s'élève de l'occident comme par bonds, et ne touche pas à terre [2] ? » Semblable dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains : « A sa vue il s'est animé : *efferatus est in eum ;* » dit le Prophète [3]; « il l'abat, il le foule aux pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte ni lui arracher sa proie. » A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure, Alexandre ou le Prince de Condé ? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France durant la minorité d'un Roi de quatre ans. Laissez-le croître ce Roi chéri du ciel; tout cédera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines; et seul sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses Etats. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le Duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre : mais la victoire le justifia devant Rocroy. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai : elle est composée de ces vieilles bandes valonnes, italiennes et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspirait à nos troupes le besoin pressant de l'Etat, les avantages passés, et un jeune Prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux ? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme ; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors, que ne vit-on pas? Le jeune Prince parut un autre homme. Touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière : son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine il reposa le dernier: mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour et dès la première bataille, il est tranquille ; tant il se trouve dans son naturel : et on sait que le lendemain à l'heure marquée il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants : trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et malgré ses infirmités montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin, il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois avec sa cavalerie toute fraîche, Bck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le Prince l'a prévenu : les bataillons enfoncés demandent quartier : mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie : on ne voit plus que carnage : le sang enivre le soldat jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les cou-

[1] *Isa.*, XLV, 1-4, 7. — [2] Et non tangebat terram. *Dan.*, VIII, 5. — [3] *Ibid.*, 6, 7, 20.

rages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur? De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces? Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le Prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroy délivrée, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos; et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit: on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien: c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne: mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville digne prix de la victoire de Rocroy, il passa pour un capitaine également redoutable dans les siéges et dans les batailles. Mais voici dans un jeune Prince victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La Cour qui lui préparait à son arrivée les applaudissements qu'il méritait, fut surprise de la manière dont il les reçut. La Reine régente lui a témoigné que le Roi était content de ses services. C'est dans la bouche du souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osaient le louer, il repoussait leurs louanges comme des offenses; et indocile à la flatterie, il en craignait jusqu'à l'apparence. Telle était la délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce Prince. Aussi avait-il pour maxime: écoutez, c'est la maxime qui fait les grands hommes: que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu. C'est ce qu'il inspirait aux autres, c'est ce qu'il suivait lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentait pas: tout tendait au vrai et au grand. De là vient qu'il mettait sa gloire dans le service du Roi et dans le bonheur de l'Etat: c'était là le fond de son cœur; c'étaient ses premières et ses plus chères inclinations. La Cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille. Il fallait montrer partout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnait. Arrêtez ici vos regards. Il se prépare contre le Prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroy; et pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux? Ce n'est pas seulement des hommes à combattre; c'est des montagnes inaccessibles; c'est des ravines et des précipices d'un côté; c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le fond est un marais; et derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchements: c'est partout des forts élevés, et des forêts abattues qui traversent des chemins affreux: et au dedans, c'est Merci avec ses braves Bavarois enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg; Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats; Merci que le Prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc durant huit jours et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux; et le Prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais comme un autre Machabée, « son bras ne l'abandonna pas, et son courage irrité par tant de périls vint à son secours[1]. » On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée; ses meilleurs régiments sont défaits; la nuit sauve les restes de son armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre: quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau; poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien, non-seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle. Philisbourg est aux abois en dix jours malgré l'hiver qui approche: Philisbourg qui tint si longtemps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre et ne paraît plus devant son vainqueur; ce n'est pas

[1] Indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. *Isa.*, LXIII, 5.

assez ; il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur : Nordlingue en verra la chute : il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même Prince. Dieu, Protecteur de la France, et d'un Roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages l'ordonne ainsi.

Par ces ordres tout paraissait sûr sous la conduite du duc d'Enghien : et sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits, vous savez parmi tant de fortes places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une seule qui put échapper à ses mains ; encore releva-t-elle la gloire du Prince. L'Europe, qui admirait la divine ardeur dont il était animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maître ; et dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses troupes que de les pousser dans les hasards, et de céder à la fortune que de la faire servir à ses desseins. Nous le vîmes partout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles. La promptitude de son action ne donnait pas le loisir de la traverser. C'est là le caractère des conquérants. Lorsque David, un si grand guerrier, déplora la mort de deux fameux capitaines qu'on venait de perdre, il leur donna cet éloge : « Plus vites que les aigles, plus courageux que les lions[1]. » C'est l'image du Prince que nous regrettons. Il paraît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés. On le voit en même temps à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lorsqu'occupé d'un côté, il envoie reconnaître l'autre, le diligent officier qui porte ses ordres s'étonne d'être prévenu, et trouve déjà tout ranimé par la présence du Prince : il semble qu'il se multiplie dans une action : ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls ; Dieu lui est une armure plus assurée : les coups semblent perdre leur force en l'approchant, et laisser sur lui seulement des marques de son courage et de la protection du ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier prince du Sang si nécessaire à l'Etat, doit être épargnée : il répond qu'un prince du Sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du Roi et de la Couronne, doit dans le besoin de l'Etat être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat. Après avoir fait sentir aux ennemis durant tant d'années l'invincible puissance du Roi, s'il fallut agir au dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la Régente : et puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrais pouvoir me taire éternellement, jusqu'à cette fatale prison il n'avait pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'Etat ; et dans son plus grand crédit, s'il souhaitait d'obtenir des grâces, il souhaitait encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisait dire : je puis bien ici répéter devant ces autels les paroles que j'ai recueillies de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur : il disait donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y était entré le plus innocent de tous les hommes, et qu'il en était sorti le plus coupable. « Hélas ! poursuivait-il, je ne respirais que le service du Roi et la grandeur de l'Etat ! » On ressentait dans ses paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons, pour n'en parler jamais, que comme dans la gloire éternelle les fautes des saints pénitents, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer et de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paraissent plus : ainsi dans des fautes si sincèrement reconnues, et dans la suite si glorieusement réparées par de fidèles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnaissance du Prince qui s'en repentit, et la clémence du grand Roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire, de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa maison chez les étrangers. Malgré la majesté de l'Empire, malgré la fierté de l'Autriche et les couronnes héréditaires attachées à cette maison, même dans la branche qui domine en Allemagne ; réfugié à Namur, soutenu de son seul courage et de sa seule réputation, il porta si loin les avantages d'un Prince de France et de la première Maison de l'univers, que tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il consentit de traiter d'égal avec l'Archiduc, quoique frère de l'Empereur et fils de tant d'empereurs, à condition qu'en lieu tiers ce prince ferait les honneurs des Pays-Bas. Le même traitement fut assuré au duc d'Enghien, et la Maison de France garda son rang sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le Prince se soutenait si hautement avec l'Archiduc qui dominait, il rendait au Roi d'Angleterre et au duc d'York maintenant un roi si fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étaient dus ; et il apprit enfin à l'Espagne trop dédaigneuse, quelle était cette majesté que la mauvaise fortune ne pouvait ravir à de si grands princes. Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés

[1] Aquilis velociores, leonibus fortiores ; II *Reg.*, I, 23.

que ses intérêts apportaient au traité des Pyrénées, écoutez quels furent ses ordres; et voyez si jamais un particulier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses agents dans la conférence qu'il n'est pas juste que la paix de la chrétienté soit retardée davantage à sa considération : qu'on ait soin de ses amis; et pour lui, qu'on lui laisse suivre sa fortune. Ah! quelle grande victime se sacrifie au bien public! Mais quand les choses changèrent, et que l'Espagne lui voulut donner ou Cambrai ou ses environs, ou le Luxembourg, en pleine souveraineté, il déclara qu'il préférait à ces avantages et à tout ce qu'on pouvait jamais lui accorder de plus grand : quoi? son devoir et les bonnes grâces du Roi. C'est ce qu'il avait toujours dans le cœur; c'est ce qu'il répétait sans cesse au duc d'Enghien. Le voilà dans son naturel : la France le vit alors accompli par ces derniers traits, et avec ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus : elle le revit dévoué plus que jamais à l'Etat et à son Roi. Mais dans ses premières guerres il n'avait qu'une seule vie à lui offrir : maintenant il en a une autre qui lui est plus chère que la sienne. Après avoir à son exemple glorieusement achevé le cours de ses études, le duc d'Enghien est prêt à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la guerre comme il a fait jusqu'à la fin par ses discours, le Prince le mène aux leçons vivantes et à la pratique. Laissons le passage du Rhin, le prodige de notre siècle et de la vie de Louis le Grand. A la journée de Senef, le jeune Duc, quoiqu'il commandât, comme il avait déjà fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves apprendre la guerre aux côtés du Prince son père. Au milieu de tant de périls il voit ce grand Prince renversé dans un fossé, sous un cheval tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien et s'occupe à relever le Prince abattu, il est blessé entre les bras d'un père si tendre, sans interrompre ses soins, ravi de satisfaire à la fois à la piété et à la gloire. Que pouvait penser le Prince, si ce n'est que pour accomplir les plus grandes choses, rien ne manquerait à ce digne fils que les occasions? Et ses tendresses se redoublaient avec son estime.

Ce n'était pas seulement pour un fils, ni pour sa famille, qu'il avait des sentiments si tendres. Je l'ai vu, et ne croyez pas que j'use ici d'exagération : je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis; je l'ai vu simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes, dans les accommodements calmer les esprits aigris avec une patience et une douceur qu'on n'aurait jamais attendue d'une humeur si vive ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine [1], et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix : et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le Prince dont nous parlons : jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes, et qui gagnait les grandes batailles? Quoi! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre! Reconnaissez le héros, qui toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans se baisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, et telle a été la force du Prince de Condé. Avez-vous un secret important, versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce Prince que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne avec la permission du Roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leur secours; et quatre cent mille écus distribués par ses ordres firent voir, chose rare

[1] 1re *édit.* : Comme son propre caractère.

dans la vie humaine, la reconnaissance aussi vive dans le Prince de Condé que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louait jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avait à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il envoyait à la Cour, il vantait les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avait son rang dans ses discours; et parmi ce qu'il donnait à tout le monde, on ne savait où placer ce qu'il avait fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit : c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout. Qu'il est beau, après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles et cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune : où tout charme, et rien n'éblouit : qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés : où l'homme paraît tout seul aussi grand, aussi respecté que lorsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole!

Venons maintenant aux qualités de l'esprit ; et puisque pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre prince. Et premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance ? C'était une de ses maximes, qu'il fallait craindre les ennemis de loin, pour ne les plus craindre de près et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre ? avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talents, mais encore leurs humeurs et leurs caprices ? Le voyez-vous comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis, par le naturel des pays ou des princes confédérés ? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient : il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire ce qu'il ne sait pas ; tant il est sûr dans ses conséquences. Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses : on l'éveille à chaque moment ; car il tenait encore pour maxime qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux et à prendre ses avantages : comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçants, et tomber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs étaient les regards, aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du Prince de Condé. En son camp on ne connaît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls : tout est prêt au premier signal ; et comme dit le Prophète, « toutes les flèches sont aiguisées, et tous les arcs sont tendus [1]. » En attendant on repose d'un sommeil tranquille, comme on ferait sous son toit et dans son enclos. Que dis-je, qu'on repose ? A Piéton, près de ce corps redoutable que trois puissances réunies avaient assemblé, c'était dans nos troupes de continuels divertissements : toute l'armée était en joie, et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus faible que celle des ennemis. Le Prince par son campement avait mis en sûreté, non-seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos soldats : il veille, c'est assez. Enfin l'ennemi décampe ; c'est ce que le prince attendait. Il part à ce premier mouvement : déjà l'armée hollandaise avec ses superbes étendards, ne lui échappera pas : tout nage dans le sang, tout est en proie : mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussés partout. Oudenarde est délivrée de leurs mains : pour les tirer eux-mêmes de celles du Prince, le ciel les couvre d'un brouillard épais : la terreur et la désertion se met dans leurs troupes ; on ne sait plus ce qu'est devenue cette formidable armée. Ce fut alors que Louis, qui après avoir achevé le rude siége de Besançon, et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouïe, était revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ses armées

[1] *Isa.*, v, 28.

de Flandre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous savez, et parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avait faits en personne que par ceux qu'il fit faire à ses généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre Prince, il ne cessait de l'enrichir par ses réflexions. Les campements de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissait, en nous racontant comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine, par l'avantage des postes, contraignit cinq légions romaines et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combat [1]; lui-même il avait été reconnaître les rivières et les montagnes qui servirent à ce grand dessein : et jamais un si digne maître n'avait expliqué par de si doctes leçons les *Commentaires* de César. Les capitaines des siècles futurs lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton, et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Schelestadt. Là on lui verra mépriser l'Allemagne conjurée ; suivre à son tour les ennemis, quoique plus forts, rendre leurs projets inutiles ; et leur faire lever le siége de Saverne, comme il avait fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes et s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir servi sous le Prince de Condé ; et comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé, et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides moments d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs il délibère ; docile, il prête l'oreille à tous les conseils : ici, tout se présente à la fois; la multitude des objets ne le confond pas ; à l'instant le parti est pris ; il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je ? mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu ? Ce n'est plus ces promptes saillies qu'il savait si vite et si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyait quelquefois dans les occasions ordinaires : vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande âme abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout à coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée où aux portes de la ville et à la vue de ses citoyens, le Ciel sembla vouloir décider du sort de ce Prince ; où avec l'élite des troupes il avait en tête un Général si pressant ; où il se vit plus que jamais exposé au caprice de la fortune : pendant que les coups venaient de tous côtés, ceux qui combattaient auprès de lui nous ont dit souvent que si l'on avait à traiter quelque grande affaire avec ce Prince, on eût pu choisir de ces moments où tout était en feu autour de lui : tant son esprit s'élevait alors, tant son âme leur paraissait éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres : semblable à ces hautes montagnes dont la cime au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. Ainsi dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'Archiduc contre son dessein tiré d'un poste invincible par l'appât d'un succès trompeur ; par un soudain mouvement du Prince qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint à prendre la fuite. Ses vieilles troupes périssent ; son canon, où il avait mis sa confiance, est entre nos mains ; et Bek, qui l'avait flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville, le Prince saura profiter de tous les moments. Ainsi au premier avis que le hasard lui porta d'un siége important, il traverse trop promptement, tout un grand pays ; et d'une première vue il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiége-t-il quelque place, il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les troupes : il les ménage, en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenants, les gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs généraux : Dunkerque est pris en treize jours au milieu des pluies de l'automne ; et ses barques si redoutées de nos alliés, paraissent tout à coup dans tout l'océan avec nos étendards.

[1] *De Bello civili.*, lib. I.

Mais ce qu'un sage général doit le mieux connaître, c'est ses soldats et ses chefs. Car de là vient un parfait concert qui fait agir les armées comme un seul corps, ou pour parler avec l'Ecriture, « comme un seul homme : » *Egressus est Israel tanquam vir unus*[1]. Pourquoi comme un seul homme ? Parce que sous un même chef, qui connaît et les soldats et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire ; et j'ai ouï dire à notre grand Prince qu'à la journée de Nordlingue ce qui l'assurait du succès, c'est qu'il connaissait M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avait besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il fallait. Celui-ci publiait de son côté qu'il agissait sans inquiétude, parce qu'il connaissait le Prince et ses ordres toujours sûrs. C'est ainsi qu'ils se donnaient mutuellement un repos qui les appliquait chacun tout entier à son action : ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fut jamais.

Ç'a été dans notre siècle un grand spectacle, de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes ces deux hommes, que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés : tantôt à la tête de corps séparés ; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre ; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu, dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements, que de belles marches, que de hardiesses, que de précautions, que de périls, que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur et fait attendre quelque chose d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un par de vifs et continuels efforts, emporte[1] l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune : l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le Ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup soudain meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée ; l'armée le pleure comme son père, et la Cour et tout le peuple gémit ; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps : l'autre élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre ! C'est ce qu'a vu notre siècle : et ce qui est encore plus grand, il a vu un roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du Ciel ; et après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens et l'attente de l'univers : tant est haut son courage, tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses.

Voilà, Messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'univers ; et les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire éclater tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse. Car ces divins attributs paraissent-ils mieux dans les cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares talents qu'il distribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires ? Quel astre brille davantage dans le firmament, que le Prince de Condé n'a fait dans l'Europe ? Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat : son grand génie embrassait tout ; l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences. Il n'y avait livre qu'il ne lût, il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entre-

[1] *Reg.*, XI, 7.

[1] 1re *édit.* : Force.

tint : tous sortaient plus éclairés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talents ; et non-seulement aux gens de guerre de leurs entreprises, aux courtisans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations, mais encore aux voyageurs curieux de ce qu'ils avaient découvert ou dans la nature ou dans le gouvernement ou dans le commerce ; à l'artisan de ses inventions, et enfin aux savants de toutes les sortes de ce qu'ils avaient trouvé de plus merveilleux. C'est de Dieu que viennent ces dons : qui en doute? Ces dons sont admirables : qui ne le voit pas ? Mais pour confondre l'esprit humain qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérants, tant de graves législateurs, tant d'excellents citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connaissance de Dieu et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits ? Mais quel autre les pouvait faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le ciel et dans la terre ? Mais pourquoi les a-t-il faits? et quels étaient les desseins particuliers de cette Sagesse profonde qui jamais ne fait rien en vain? Ecoutez la réponse de saint Augustin : « Il les a faits, nous dit-il, pour orner le siècle présent : » *Ut ordinem sæculi præsentis ornaret* [1]. Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre? qui n'est ravi de l'éclat de son midi, et de la superbe parure de son lever et de son coucher? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux : Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même, quand il a fait dans ses ennemis aussi bien que dans ses serviteurs ces belles lumières d'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté : ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présents; c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornements de leur siècle. Qu'ont-ils voulu ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Peut-être que pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs ? Non : il les confond mieux en la leur donnant, et même au-delà de leur attente. Cet Alexandre, qui ne voulait que faire du bruit dans le monde, y en a fait plus qu'il n'aurait osé espérer. Il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques; et il semble par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs désirs. Il leur donne pour récompense l'empire du monde, comme un présent de nul prix : ô rois, confondez-vous dans votre grandeur : conquérants, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompense la gloire des hommes : récompense qui ne vient pas jusqu'à eux; qui s'efforce de s'attacher, quoi ? peut-être à leurs médailles, ou à leurs statues déterrées, restes des ans et des Barbares; aux ruines de leurs monuments et de leurs ouvrages qui disputent avec le temps; ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, et dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre : saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu, qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit saint Augustin, cette gloire tant désirée ; et « vains ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs : » *Receperunt mercedem suam, vani vanam* [1].

Il n'en sera pas ainsi de notre grand Prince : l'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditait. Un Sage Religieux, qu'il appelle exprès, règle les affaires de sa conscience : il obéit, humble chrétien, à sa décision ; et nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu, qu'il invoquait avec foi, lui donna le goût de son Ecriture, et dans ce livre divin la solide nourriture de la piété. Ses conseils se réglaient plus que jamais par la justice : on y soulageait la veuve et l'orphelin ; et le pauvre en approchait avec confiance. Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtait avec ses enfants il ne cessait de leur inspirer les sentiments de la véritable vertu ; et ce jeune Prince son petit-fils se sentira éternellement d'avoir été cultivé par

[1] August. *Cont. Julian.*, lib. V, n. 14.

[1] August., *In Psal.* CXVIII, serm. XII, n. 2.

de telles mains. Toute sa maison profitait de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avaient été malheureusement nourris dans l'erreur, que la France tolérait alors : combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion? Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisait-il voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique ? Ce n'était plus cet ardent vainqueur, qui semblait vouloir tout emporter : c'était une douceur, une patience, une charité qui songeait à gagner les cœurs, et à guérir des esprits malades. Ce sont[1], Messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut et souffrir les maux qu'il envoie ; ce sont[2] ces communes pratiques de la vie chrétienne, que Jésus-Christ louera au dernier jour devant ses saints anges et devant son Père céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatants dont elles sont pleines. Pendant qu'il passait sa vie dans ses occupations, et qu'il portait au-dessus de ses actions les plus renommées la gloire d'une si belle et si pieuse retraite, la nouvelle de la maladie de la duchesse de Bourbon vint à Chantilly comme un coup de foudre. Qui ne fût frappé de la crainte de voir éteindre cette lumière naissante? On appréhenda qu'elle n'eût le sort des choses avancées. Quels furent les sentiments du Prince de Condé, lorsqu'il se vit menacé de perdre ce nouveau lien de sa famille avec la personne du Roi? C'est donc dans cette occasion que devait mourir ce héros ! Celui que tant de siéges et tant de batailles n'ont pu emporter, va périr par sa tendresse ! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, son cœur, qui le soutient seul depuis si longtemps, achève à ce coup de l'accabler : les forces qu'il lui fait trouver l'épuisent ; s'il oublie toute sa faiblesse à la vue du Roi qui approche de la Princesse malade ; si, transporté de son zèle et sans avoir besoin de secours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand Roi ne craignait pas, et qu'il l'empêche enfin d'avancer : il va tomber évanoui à quatre pas : et on admire cette nouvelle manière de s'exposer pour son Roi. Quoique la duchesse d'Enghien, princesse dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à sa famille et à ses devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le soulager, la vigilance de cette Princesse ne calme pas les soins qui le travaillent ; et après que la jeune Princesse est hors de péril, la maladie du Roi va bien causer d'autres troubles à notre Prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit ? A voir la sérénité qui reluisait sur ce front auguste, eût-on soupçonné que ce grand Roi, en retournant à Versailles, allât s'exposer à ces cruelles douleurs où l'univers a connu sa piété, sa constance, et tout l'amour de ses peuples ? De quels yeux le regardions-nous, lorsqu'aux dépens d'une santé qui nous est si chère, il voulait bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la consolation de le voir ; et que, maître de sa douleur comme de tout le reste des choses, nous le voyions tous les jours, non-seulement régler ses affaires selon sa coutume, mais encore entretenir sa Cour attendrie avec la même tranquillité qu'il lui fait paraître dans ses jardins enchantés ? Béni soit-il de Dieu et des hommes, d'unir ainsi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons ! Parmi toutes ses douleurs, il s'informait avec soin de l'état du prince de Condé ; et il marquait pour la santé de ce Prince une inquiétude qu'il n'avait pas pour la sienne. Il s'affaiblissait, ce grand Prince, mais la mort cachait ses approches. Lorsqu'on le crut en meilleur état, et que le duc d'Enghien, toujours partagé entre les devoirs de fils et de sujet, était retourné par son ordre auprès du Roi, tout change en un moment, et on déclare au Prince sa mort prochaine. Chrétiens, soyez attentifs, et venez apprendre à mourir ; ou plutôt venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer à bien vivre. Quoi ! attendre à commencer une vie nouvelle, lorsqu'entre les mains de la mort, glacés sous ces froides mains, vous ne saurez si vous êtes avec les morts ou encore avec les vivants ! Ah ! prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténèbres. Par là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça, le Prince demeure un moment dans le silence ; et tout à coup : « O mon Dieu ! dit-il, vous le voulez, votre volonté soit faite : je me jette entre vos bras ; donnez-moi la grâce de bien mourir. » Que désirez-vous davantage? Dans cette courte prière, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa Providence, la confiance en sa grâce, et toute la piété. Dès lors aussi, tel qu'on l'avait vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il fallait faire pour les soutenir : tel fut-il à ce dernier choc ; et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire qu'elle montre seule. Pendant que les sanglots éclataient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuait à donner ses ordres :

[1] Ire *edit.* : C'est. — [2] C'est. — On a lu précédemment, dans le texte, sans correction : « Ce n'est pas seulement des hommes à combattre ; » — « c'est des montagnes inaccessibles ; » — « c'est des ravines et des précipices ; » — « c'est partout des forts élevés. »

et s'il défendait les pleurs, ce n'était pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardait. A ce moment, il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques. Avec une libéralité digne de sa naissance et de leurs services, il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des marques de son souvenir. Comme il donnait des ordres particuliers et de la plus haute importance, puisqu'il y allait de sa conscience et de son salut éternel, averti qu'il fallait écrire et ordonner dans les formes : quand je devrais, Monseigneur, renouveler vos douleurs et rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous connaissait; qu'il n'y avait sans formalités qu'à vous dire ses intentions ; que vous iriez encore au delà et suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourrait avoir oublié. Qu'un père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas ; c'est un sentiment que la nature inspire : mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette confiance jusqu'au dernier soupir; qu'il se soit reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il meure tranquillement sur cette assurance, c'est le plus beau témoignage que votre vertu pouvait remporter ; et malgré tout votre mérite, votre Altesse n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.

Ce que le Prince commença ensuite pour s'acquitter des devoirs de la religion, mériterait d'être raconté à toute la terre : non à cause qu'il est remarquable, mais à cause pour ainsi dire qu'il ne l'est pas, et qu'un Prince si exposé à tout l'univers ne donne rien aux spectateurs. N'attendez donc pas, Messieurs, de ces magnifiques paroles qui ne servent qu'à faire connaître, sinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une âme agitée, qui combat ou qui dissimule son trouble secret. Le Prince de Condé ne sait ce que c'est que de prononcer de ces pompeuses sentences ; et dans la mort comme dans la vie, la vérité fit toujours toute sa grandeur. Sa confession fut humble, pleine de componction et de confiance. Il ne lui fallut pas longtemps pour la préparer : la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'est de ne les attendre pas. Mais, Messieurs, prêtez l'oreille à ce qui va suivre. A la vue du saint Viatique qu'il avait tant désiré, voyez comme il s'arrête sur ce doux objet. Alors il se souvint des irrévérences, dont, hélas ! on déshonore ce divin mystère. Les chrétiens ne connaissent plus la sainte frayeur dont on était saisi autrefois à la vue du sacrifice. On dirait qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appelaient les saints Pères ; et que le sang de notre victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le Calvaire. Loin de trembler devant les autels, on y méprise Jésus-Christ présent ; et dans un temps où tout un royaume se remue pour la conversion des hérétiques, on ne craint point d'en autoriser les blasphèmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations : à la mort vous y penserez avec confusion et saisissement. Le Prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avait commises; et trop faible pour expliquer avec force ce qu'il en sentait, il emprunta la voix de son confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques et à ses amis. On lui répondit par des sanglots : ah! répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple. Les autres devoirs de la religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi, et combien de fois pria-t-il le Sauveur des âmes, en baisant sa croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement ! C'est ce qui justifie le pécheur; c'est ce qui soutient le juste ; c'est ce qui rassure le chrétien. Que dirai-je des saintes prières des agonisants, où dans les efforts que fait l'Eglise, on entend ses vœux les plus empressés, et comme les derniers cris par où cette sainte Mère achève de nous enfanter à la vie céleste ? Il se les fit répéter trois fois, et il y trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses médecins : « Voilà, dit-il, maintenant mes vrais médecins : » il montrait les ecclésiastiques dont il continuait les prières, les Psaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se plaignit, c'était seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés : sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre ; et au contraire il craignait toujours de trop donner à la nature. Que dirai-je de ses derniers entretiens avec le duc d'Enghien ? Quelles couleurs assez vives pourraient vous représenter et la constance du père, et les extrêmes douleurs du fils ? D'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles, tantôt la bouche collée sur ces mains victorieuses et maintenant défaillantes, tantôt se jetant entre ces bras et dans ce sein paternel, il semble par tant d'efforts vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses. Les forces lui manquent: il tombe à ses pieds. Le Prince sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits : puis appelant la Duchesse sa belle-fille, qu'il voyait aussi sans paroles et presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de faible il leur donne ses derniers ordres où tout respirait la piété. Il les finit en les bénissant avec cette foi et avec ces vœux que Dieu exauce ; et en bénissant avec eux, ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfants en

particulier : et on vit de part et d'autre tout ce qu'on affaiblit en le répétant. Je ne vous oublierai pas, ô Prince son cher neveu, et comme son second fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres empressements et la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes grâces du Roi, le plus cher objet de vos vœux ; ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir si vivement occupé les dernières heures d'une si belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du Roi, qui prévinrent les désirs du Prince mourant : ni les généreux soins du duc d'Enghien, qui ménagea cette grâce ; ni le gré que lui sut le Prince d'avoir été si soigneux, en lui donnant cette joie, d'obliger un si cher parent. Pendant que son cœur s'épanche, et que sa voix se ranime en louant le Roi, le Prince de Conti arrive pénétré de reconnaissance et de douleur. Les tendresses se renouvellent : les deux Princes ouïrent ensemble ce qui ne sortira jamais de leur cœur : et le Prince conclut, en leur confirmant qu'ils ne seraient jamais ni grands hommes, ni grands princes, ni honnêtes gens, qu'autant qu'ils seraient gens de bien, fidèles à Dieu et au Roi. C'est la dernière parole qu'il laissa gravée dans sa mémoire ; c'est avec la dernière marque de sa tendresse, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentissait de cris, tout fondait en larmes : le Prince seul n'était pas ému, et le trouble n'arrivait pas dans l'asile où il s'était mis. O Dieu, vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et comme disait David [1], ce ferme rocher où s'appuyait sa constance ! Puis-je taire durant ce temps ce qui se faisait à la Cour et en la présence du Roi ? Lorsqu'il y fit lire la dernière lettre que lui écrivit ce grand homme, et qu'on y vit dans les trois temps que marquait le Prince, ses services qu'il y passait si légèrement au commencement et à la fin de sa vie, et dans le milieu ses fautes dont il faisait une si sincère reconnaissance : il n'y eut cœur qui ne s'attendrit à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie ; et cette lecture suivie des larmes du Roi, fit voir ce que les héros sentent les uns pour les autres. Mais lorsqu'on vint à l'endroit du remercîment, où le Prince marquait qu'il mourait content et trop heureux d'avoir assez de vie pour témoigner au Roi sa reconnaissance, son dévouement, et s'il l'osait dire, sa tendresse : tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentiments : et ceux qui l'avaient ouï parler si souvent de ce grand Roi dans ses entretiens familiers, pouvaient assurer que jamais ils n'avaient rien entendu ni de plus respectueux et de plus tendre pour sa personne sacrée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus royales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disait ce grand Prince avec aussi peu d'exagération que de flatterie. Pendant qu'on lui rendait ce beau témoignage, ce grand homme n'était plus. Tranquille entre les bras de son Dieu où il s'était une fois jeté, il attendait sa miséricorde et implorait son secours, jusqu'à ce qu'il cessa enfin de respirer et de vivre. C'est ici qu'il faudrait laisser éclater ses justes douleurs à la perte d'un si grand homme : mais pour l'amour de la vérité, et à la honte de ceux qui la méconnaissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par son confesseur que si notre cœur n'était pas encore entièrement selon Dieu, il fallait, en s'adressant à Dieu même, obtenir qu'il nous fît un cœur comme il le voulait, et lui dire avec David ces tendres paroles : « O Dieu, créez en moi un cœur pur [1] : » à ces mots le Prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée ; puis appelant le saint Religieux qui lui avait inspiré ce beau sentiment : « Je n'ai jamais douté, dit-il, des mystères de la religion, quoi qu'on ait dit. » Chrétiens, vous l'en devez croire ; et dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. « Mais, poursuivit-il, j'en doute moins que jamais. Que ces vérités, continuait-il avec une douceur ravissante, se démêlent et s'éclaircissent dans mon esprit ! Oui, dit-il, nous verrons Dieu comme il est, face à face. » Il répétait en latin avec un goût merveilleux ces grands mots : *Sicuti est, facie ad faciem* [2] ; et on ne se lassait point de le voir dans ce doux transport. Que se faisait-il dans cette âme ? Quelle nouvelle lumière lui apparaissait ? quel soudain rayon perçait la nue, et faisait comme évanouir en ce moment avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la foi ? Que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté ? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde ! que l'éclat de la plus belle victoire paraît sombre ! qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ces faibles yeux qui s'y sont laissé éblouir !

Venez, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs ; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel ; et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre

[1] II *Reg.*, XXII, 2, 3.

[1] *Psal.* L, 12. — [2] I *Joan.*, III, 2 ; I *Cor.*, XIII. 12.

douleur comme d'un nuage : venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant : et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander ? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles ; et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le Roi du ciel. Servez donc ce Roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prières ; et admirant dans un si grand Prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus : et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple ! Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô Prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy ; et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple: *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*[1] : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. » Jouissez, Prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux, si averti par ces cheveux blancs du compte je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

[1] I *Joan.*, v, 4.

FIN DES ORAISONS FUNÈBRES.

AVERTISSEMENT DES EDITEURS

Nous avons déjà dit comment les nécessités typographiques nous engageaient, malgré nos vœux contraires, à séparer les *Elévations* des *Méditations*. Le lien entre ces deux œuvres n'est pas au reste indissoluble : elles n'ont d'autre attache, l'une à l'autre, que celle d'être sorties d'un même fond, je veux dire l'évangile. A ce titre, la parenté des *Elévations* avec les *sermons* est aussi étroite, elle l'est même davantage, si l'on veut bien remarquer toute la différence, quant à la manière d'étudier et d'exposer le sujet, qui sépare les Elévations des Méditations. Il ne serait donc pas équitable d'accuser de malencontreux pêle-mêle le partage adopté dans notre édition. Est-ce que d'ailleurs nos prédécesseurs n'ont pas édité en des volumes distincts deux ouvrages qu'ils prétendaient cependant, un peu à tort, ne former qu'un seul tout? Je n'insiste pas davantage : la querelle serait ici sans objet.

Quant à l'œuvre elle-même, la renommée l'a placée assez haut dans l'estime des connaisseurs, pour qu'il soit superflu d'en relever le mérite. La question est bien plus de savoir si nous possédons le travail authentique de l'évêque de Meaux. La malheureuse condition des *œuvres posthumes* du grand écrivain autorise en effet les doutes et les perplexités. Si nous voyons Bossuet, dans les cruelles journées qui précédèrent sa mort, chercher dans la méditation des grandeurs de Dieu un appui à ses défaillances, se faire relire les *Elévations*, dernière préocupation de sa piété profonde, s'il veut y mettre la dernière main,en épuiser la matière et en achever la forme; s'il a émis le vœu de voir bientôt publié un ouvrage dont la lecture lui paraît propre à réveiller les ardeurs de la foi et les tendresses de l'amour ; d'autre part cependant nous nous demandons avec anxiété si les *Elévations* n'ont pas subi, comme tant d'autres écrits du grand évêque, l'outrage d'une retouche et l'injure d'une altération.

Quand le malheureux neveu songea, dans un intérêt égoïste, à donner enfin au public une œuvre, depuis longtemps attendue, il avait d'abord prié l'abbé Ledieu de *corriger* ce chef-d'œuvre de Bossuet. Hélas! les *corrections* furent effrontément infligées au style du grand écrivain. Si l'abbé Ledieu avait borné l'audace de son industrie à mettre un titre au commencement de chaque *élévation*, on pourrait ne pas lui en savoir mauvais gré : nous lui pardonnerions peut-être encore d'avoir substitué les textes de la Vulgate à d'autres versions préférées quelquefois par Bossuet : mais changer les termes, troubler et modifier des phrases, intercaler des passages entiers, c'est là une insulte et une effronterie de la médiocrité insolente dont il est difficile de supporter l'excès. Après avoir promené de main en main le manuscrit des *Elévations*, « faisant sa « cour par toute sorte de *breloques* [1], » après l'avoir soumis aux révisions de Ledieu, l'évêque de Troyes, joyeux viveur janséniste, vingt-trois ans après la mort de l'évêque de Meaux, publiait enfin, en 1727, l'ouvrage de Bossuet, inachevé par son auteur, maltraité par son éditeur.

Lorsque Déforis, en 1772, réédita les *Elévations*, il put, d'après les manuscrits retrouvés presque immédiatement, dit-il, ajouter une longue série d'*errata* à l'œuvre déjà imprimée : les *errata* remplirent dix-sept pages in-4° sur deux colonnes en caractères serrés, et l'éditeur se gardait bien de ranger au nombre des *errata* les impertinences de Ledieu!

C'est après ces fortunes et ces disgrâces diverses, mais enfin collationnées au mieux sur les manuscrits et les bonnes éditions, que les *Elévations* paraissent aujourd'hui. Œuvre admirable ! dont Laharpe a pu dire avec une grande justesse d'expression que ne pas la connaître, c'est ne pas connaître tout Bossuet.

Si les *Elévations* trouvent une place convenable à la suite des œuvres oratoires, à plus forte raison sommes-nous autorisés à en compléter le recueil par l'insertion des *Pensées chrétiennes et morales*. On a rangé sous ce titre les *Fragments* ou *notes* que Bossuet n'a pas fait entrer dans la trame des discours, dont il a cependant fait usage en chaire, et que l'on trouve soit sur des feuillets détachés, soit aux marges des manuscrits. Déforis a eu entre les mains toutes ces écritures, mais ou il n'a pas su, ou, retenu par un sentiment de crainte honorable, il n'a pas voulu insérer au corps du discours des développements et des changements indiqués par l'auteur, mais dont l'auteur n'a marqué ni la ma-

(1) Ledieu, *journal*, 17 mars 1708.

nière, ni toujours l'endroit précis. Une étude plus perspicace, dirai-je une plus grande audace ? permettait pourtant en quelques circonstances de rattacher les membres épars au corps du discours et de joindre ensemble des pièces construites par un même ouvrage. Le reste méritait d'être recueilli, comme il a été fait. Ces débris ou ces pierres d'attente témoignent avec quelle religieuse application le consciencieux architecte s'occupait au saint édifice de la demeure de Dieu dans les âmes. S'il eût travaillé davantage en vue de la gloire humaine, les matériaux seraient mis en œuvre : s'il paraît les avoir comme négligés, c'est que, véritablement utiles à son ministère, il ne s'est pas préoccupé du soin de satisfaire à la pieuse curiosité des lecteurs pour lesquels il n'écrivit jamais ses sermons.

OEUVRES DE BOSSUET

APPENDICE

PIÉTÉ

ÉLÉVATIONS A DIEU

SUR TOUS LES MYSTÈRES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PRIÈRE A JÉSUS-CHRIST

Jésus, mon Sauveur, vrai Dieu et vrai homme, et le vrai Christ promis aux patriarches et aux prophètes dès l'origine du monde, et fidèlement donné dans le temps au saint peuple que vous avez choisi : vous avez dit de votre sainte et divine bouche : « C'est ici la vie éternelle de « vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, « et Jésus-Christ que vous avez envoyé [1]. » En la foi de cette parole, je veux, avec votre grâce, me rendre attentif à connaître Dieu et à vous connaître.

Vous êtes Dieu vous-même, et un seul Dieu avec votre Père, selon ce qu'a dit votre disciple bien-aimé en parlant de vous : « Celui-ci est le « vrai Dieu et la vie éternelle [2] : » et saint Paul : « que vous êtes né des patriarches, Dieu béni « au-dessus de tout [3]. » Et quand vous dites que « la vie éternelle est de connaître Dieu et Jésus-« Christ [4], » ce n'est pas pour vous distinguer d'avec Dieu (loin de nous un tel blasphème) ; mais pour nous rendre attentifs à votre divinité unie à nous par le mystère de l'incarnation, qui vous rend le vrai Emmanuel, *Dieu avec nous*[5]; et par vous, nous fait entrer en société avec Dieu, « selon ce que dit saint Pierre, que nous sommes « participants de la nature divine [6]. »

Je m'approche donc de vous autant que je puis, avec une vive foi, pour connaître Dieu en vous et par vous, et le connaître d'une manière digne de Dieu, c'est-à-dire d'une manière qui me porte à l'aimer et à lui obéir ; selon ce que dit encore votre disciple bien-aimé : « Celui qui « dit qu'il connaît Dieu, et ne garde pas ses « commandements, c'est un menteur [7]; » et vous-même : « Celui qui fait mes commandements, « c'est celui qui m'aime [1]. »

[1] *Joan.*, XVII, 3. — [2] I *Joan.*, V, 20. — [3] *Rom.*, IX, 5. — [4] *Joan.*, XVII, 3. — [5] *Matth.*, I, 23. — [6] II *Petr.*, I, 4. — [7] I *Joan.*, II, 4.

C'est donc uniquement pour vous aimer que je veux vous connaître : et c'est pour m'attacher à faire votre volonté que je veux vous connaître et vous aimer, persuadé qu'on ne peut vous bien connaître sans s'unir à vous par un chaste et pur amour.

Pour vous bien connaître, ô mon Dieu et cher Sauveur ! je veux toujours, avec votre grâce, vous considérer dans tous vos états et tous vos mystères, et connaître avec vous en même temps votre Père qui vous a donné à nous, et le Saint-Esprit que vous nous avez donné tous deux. Et toute ma connaissance ne consistera qu'à me réveiller et à me rendre attentif aux simples et pures idées que je trouverai en moi-même dans les lumières de la foi, ou peut-être dans celles de la raison, aidée et dirigée par la foi même. Car c'est ainsi que j'espère parvenir à vous aimer, puisque le propre de la foi, selon ce que dit saint Paul, c'est d'être *opérante et agissante par amour* [2]. Amen.

PREMIÈRE SEMAINE

Elévations à Dieu sur son unité et sa perfection.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'être de Dieu.

De toute éternité Dieu est, Dieu est parfait, Dieu est heureux, Dieu est un. L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il ? Je lui réponds : Pourquoi Dieu ne serait-il pas ? Est-ce à cause qu'il est parfait : et la perfection est-elle un obstacle à l'être ? Erreur insensée : au contraire, la perfec-

[1] *Joan.*, XIV, 21. — [2] *Galat.*, V, 6.

tion est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait serait-il, et le parfait ne serait-il pas? C'est-à-dire pourquoi ce qui tient plus du néant serait-il, et que ce qui n'en tient rien du tout ne serait pas? Qu'appelle-t-on parfait? Un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait? Un être à qui quelque chose manque. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne serait-il pas, plutôt que l'être à qui quelque chose manque? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit, si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être, ni empêcher l'être d'être? Mais par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit: et pourquoi « le néant « de Dieu que l'impie veut imaginer dans son « cœur insensé [1], » pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu l'emporterait-il sur l'être de Dieu: et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être?

O Dieu! on se perd dans un si grand aveuglement. L'impie se perd dans le néant de Dieu qu'il veut préférer à l'être de Dieu: et lui-même cet impie ne songe pas à se demander à lui-même pourquoi il est. Mon âme, âme raisonnable, mais dont la raison est si faible, pourquoi veux-tu être, et que Dieu ne soit pas? Hélas! vaux-tu mieux que Dieu? Ame faible, âme ignorante, dévoyée, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence, pleine dans ta volonté de faiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais désirs, faut-il que tu sois, et que la certitude, la compréhension, la pleine connaissance de la vérité, et l'amour immuable de la justice et de la droiture ne soit pas?

IIe ÉLÉVATION.

La perfection et l'éternité de Dieu.

On dit: Le parfait n'est qu'une idée de notre esprit qui va s'élevant de l'imparfait qu'on voit de ses yeux, jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée. C'est le raisonnement que l'impie voudrait faire dans son cœur insensé, qui ne songe pas que le parfait est le premier, et en soi et dans nos idées; et que l'imparfait en toutes façons n'en est qu'une dégradation. Dis-moi, mon âme, comment entends-tu le néant, sinon par l'être? Comment entends-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive? Comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection, dont elle déchoit? Mon âme, n'entends-tu pas que tu as une raison, mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre et qu'elle se trompe? Mais comment entends-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité; et comment le doute ou l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'intelligence et de la lumière: ou comment enfin l'ignorance, si ce n'est comme privation du savoir parfait? comment, dans la volonté, le déréglement et le vice, si ce n'est comme privation de la règle, de la droiture et de la vertu? Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses: en un mot, il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut; avant tout déréglement, il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, et qui, ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir ni défaillir. Voilà donc un être parfait: voilà Dieu, nature parfaite et heureuse. Le reste est incompréhensible, et nous ne pouvons même pas comprendre jusqu'où il est parfait et heureux; pas même jusqu'à quel point il est incompréhensible.

D'où vient donc que l'impie ne connaît point Dieu: et que tant de nations, ou plutôt que toute la terre ne l'a pas connu, puisqu'on en porte l'idée en soi-même avec celle de la perfection? D'où vient cela, si ce n'est par un défaut d'attention, et parce que l'homme, livré aux sens et à l'imagination, ne veut pas ou ne peut pas se recueillir en soi-même, ni s'attacher aux idées pures, dont son esprit embarrassé d'images grossières ne peut porter la vérité simple?

L'homme ignorant croit connaître le changement avant l'immutabilité, parce qu'il exprime le changement par un terme positif, et l'immutabilité par la négation du changement même: et il ne veut pas songer qu'être immuable c'est être, et que changer c'est n'être pas: or l'être est, et il est connu devant la privation, qui est non-être. Avant donc qu'il y ait des choses qui ne sont pas toujours les mêmes, il y en a une qui toujours la même ne souffre point de déclin; et celle-là non-seulement est, mais encore elle est toujours connue, quoique non toujours démêlée ni distinguée, faute d'attention. Mais quand, recueillis en nous-mêmes, nous nous rendrons attentifs aux immortelles idées dont nous portons en nous-mêmes la vérité, nous trouverons que la perfection est ce que l'on connaît le premier; puisque, comme nous avons vu, on ne connaît le défaut que comme une déchéance de la perfection.

IIIe ÉLÉVATION.

Encore de l'être de Dieu, et de son éternelle béatitude.

« Je suis celui qui suis: celui qui est m'en-

[1] *Psal.*, XIII, 1.

« voie à vous[1] : » c'est ainsi que Dieu se définit lui-même ; c'est-à-dire que Dieu est celui en qui le non-être n'a point de lieu ; qui par conséquent est toujours, et toujours le même : par conséquent immuable : par conséquent éternel : tous termes qui ne sont qu'une explication de celui-ci : *Je suis celui qui est.* Et c'est Dieu qui donne lui-même cette explication par la bouche de Malachie, lorsqu'il dit chez ce prophète : « Je suis le Seigneur, et je « ne change pas[2]. »

Dieu est donc une intelligence qui ne peut ni rien ignorer, ni douter de rien, ni rien apprendre, ni perdre, ni acquérir aucune perfection : car tout cela tient du non-être. Or Dieu est celui qui est, celui qui est par essence. Comment donc peut-on penser que celui qui est ne soit pas, ou que l'idée qui comprend tout l'être ne soit pas réelle ; ou que, pendant qu'on voit que l'imparfait est, on puisse dire, on puisse penser, en entendant ce qu'on pense, que le parfait ne soit pas ?

Ce qui est parfait est heureux ; car il connaît sa perfection, puisque connaître sa perfection est une partie trop essentielle de la perfection pour manquer à l'être parfait. O Dieu ! vous êtes bienheureux ! O Dieu ! je me réjouis de votre éternelle félicité. Toute l'Ecriture nous prêche que « l'homme qui espère en vous est « heureux[3] : » à plus forte raison êtes-vous heureux vous-même, ô Dieu en qui on espère ! Aussi saint Paul vous appelle-t-il expressément « bienheureux : Je vous annonce ces choses se« lon le glorieux Evangile de Dieu bienheu« reux[4]. » Et encore : « C'est ce que nous mon« trera en son temps celui qui est bienheureux, « et le seul puissant, Roi des rois et Seigneur « des seigneurs, qui seul possède l'immortalité, « et habite une lumière inaccessible, à qui ap« partient la gloire et un empire éternel. « Amen[5]. » O Dieu bienheureux ! je vous adore dans votre bonheur. Soyez loué à jamais de me faire connaître et savoir que vous êtes éternellement et immuablement bienheureux. Il n'y a d'heureux que vous seul, et ceux qui connaissant votre éternelle félicité y mettent la leur. *Amen, amen.*

IVe ÉLÉVATION.

L'unité de Dieu.

« Ecoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est « le seul Seigneur[6], » car il est celui qui est. Celui qui est est indivisible : tout ce qui n'est pas le parfait dégénère de la perfection. Ainsi le Seigneur ton Dieu étant le parfait, est seul, « et il « n'y a point un autre Dieu que lui[1] ». Tout ce qui n'est pas celui qui est par essence et par sa nature, n'est pas et ne sera pas éternellement, si celui qui est seul ne lui donne l'être.

S'il y avait plus d'un seul Dieu, il y en aurait une infinité. S'il y en avait une infinité, il n'y en aurait point. Car chaque Dieu n'étant que ce qu'il est, serait fini, et il n'y en aurait point à qui l'infini ne manquât : ou il en faudrait entendre un qui contînt tout, et qui dès là serait seul. *Ecoute, Israël;* écoute dans ton fond : n'écoute pas à l'endroit où se forgent les fantômes ; écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre, où se recueillent les pures et simples idées. Ecoute là, Israël ; et là, dans ce secret de ton cœur, où la vérité se fait entendre, là retentira sans bruit cette parole : « Le Seigneur « notre Dieu est un seul Seigneur[2]. Devant lui « les cieux ne sont pas : tout est devant lui « comme n'étant point, tout est réputé comme « un néant[3], » comme un vide, comme une pure inanité : parce qu'il est celui qui est, qui voit tout, qui sait tout, qui fait tout, qui ordonne tout, et « qui appelle ce qui n'est pas « comme ce qui est[4]. »

Ve ÉLÉVATION.

La prescience et la providence de Dieu.

Qui « est celui qui appelle toute la suite des « générations dès le commencement ? C'est moi « le Seigneur, qui suis le premier et le der« nier[5] ; » qui, dans le centre de mon éternité, vois tout commencer et tout finir.

Babylone, assemble tes devins : que dis-je, tes devins ? assemble tes dieux : « Qu'ils vien« nent ; qu'ils nous annoncent les choses futu« res, qu'ils nous annoncent du moins tous les « temps passés » (et qu'ils fassent la liaison des uns avec les autres) : « nous serons attentifs à « vos paroles. Dites-nous ce qui arrivera, que « nous sachions les choses futures ; annoncez« les-nous et nous avouerons que vous êtes des « dieux. Faites-nous du bien et du mal, si vous « pouvez[6] ; » car si vous le pouvez faire à votre gré, vous pouvez le prévoir et le deviner. « Mais « vous n'êtes rien, » tant que vous êtes de faux dieux. « Votre ouvrage n'est rien non plus, il « est au rang de ce qui n'est pas : celui qui « vous choisit pour son Dieu est abominable[7]. » C'est ainsi que le prophète Isaïe, et avec lui tous les saints, convainquent de néant les dieux des païens.

[1] *Exod.*, III, 14. — [2] *Malac.*, III, 6. — [3] *Psal.* XXXIII, 9; LXXXIII, — [4] I *Tim.*, I, 11. — [5] *Ibid.*, VI 15, 16. — [6] *Deut.*, VI, 4.

[1] Deut., III, 24 ; IV, 35, 39. — [2] *Ib.*, VI, 4. — [3] *Isa.*, XL, 17, 22, 23; *Psal.* XXXVIII, 6. — [4] *Rom.*, IV, 17. — [5] *Isa.*, XLI, 4. — [6] *Ibid* 22, 23. — [7] *Ibid.*, 24.

Mais moi, dit le Seigneur par la bouche de ce saint prophète, comme je fais tout, je prédis ce que je veux. « Qui sera celui qui le fera venir de l'Orient? qui l'appellera de loin, afin « qu'il le suive? qui dissipera devant son épée « les nations comme de la poussière, et les armées devant son arc comme de la paille que le « vent emporte [1]. Je le ferai venir de l'aquilon « et de l'Orient [2], celui que je sais et que je vois « de toute éternité [3]. » C'est Cyrus que j'ai nommé pour être le libérateur de mon peuple. « Il connaîtra mon nom : tous les princes seront devant lui comme des gens qui amassent de la « boue. Qui est-ce qui l'a annoncé dès le commencement? [4]. C'est moi le Seigneur, c'est « là mon nom : je ne donnerai pas ma gloire à « un autre, ni ma louange aux idoles. Ce que « j'ai annoncé au commencement, et qui a « paru le premier dans mes oracles, voilà qu'il « arrive. Je découvrirai encore de nouvelles « choses : devant qu'elles paraissent, je vous « les ferai entendre [5]. Israël, tu es un peuple « dissipé. Qui t'a donné en proie à tes ennemis, « si ce n'est le Seigneur lui-même, parce que « nous avons péché ? et il a répandu sur nous « le souffle de sa colère [6]. »

« Et maintenant, dit le Seigneur [7], je te crée « de nouveau, Jacob : et je te forme, Israël. Je « suis le Seigneur ton Dieu et ton Sauveur, ô « Israël ! Je suis. Il n'y a point de Dieu devant « moi, et il n'y en aura point après. Je suis, je « suis le Seigneur, et il n'y a que moi qui sauve. « Dès le commencement je suis; je suis le Seigneur votre saint, le roi et le créateur d'Israël. Ne songez plus aux choses passées, j'en « vais faire de nouvelles. J'ai formé ce peuple « pour moi, et je veux qu'il raconte mes louanges. »

« Je suis le premier et le dernier, » encore un coup, « et il n'y a de Dieu que moi seul. Je « suis le Seigneur qui fais tout, qui rends inutiles tous les présages des devins : je leur « renverse l'esprit, et je change leur sagesse en « folie. » Mais, au contraire, j'exécuterai après plusieurs siècles, « et je ferai revivre la parole « du prophète mon serviteur que j'ai inspiré, « et j'accomplirai les prédictions de mes messagers. Je dis à Jérusalem ruinée et changée « en solitude : Tu seras pleine d'habitants. Je « dis aux villes de Juda : Vous serez rebâties, » je relèverai vos ruines, « et je remplirai vos « rues solitaires et abandonnées. J'ai dit à Cy« rus : Vous êtes le prince que j'ai choisi, vous « accomplirez ma volonté. J'ai dit à Jérusalem : « Vous serez rebâtie; et au temple réduit en « cendres : Vous serez fondé de nouveau [1]. » J'ai nommé Cyrus pour accomplir cet ouvrage.

« Voici ce qu'a dit le Seigneur à Cyrus, mon « oint, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, et mettre en fuite les rois « devant lui : Je te livrerai les trésors cachés, « ce qu'on aura recélé dans les lieux les plus « cachés te sera ouvert, afin que tu saches que « je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui te « nomme par ton nom. » Je ne l'ai pas fait pour l'amour de toi, mais « pour l'amour de « Jacob mon serviteur, et d'Israël que j'ai choisi. « C'est pour lui que je t'ai nommé par ton nom. « Je t'ai représenté, je t'ai figuré tel que tu es. « Tu ne me connaissais pas, et moi je te revê« tais de puissance, afin que du levant jusqu'au « couchant on sache qu'il n'y a de Dieu que « moi ; et que moi, et non pas un autre, je « suis le Seigneur; c'est moi qui crée la lu« mière et qui répands les ténèbres. » Je pardonne et je punis; *je distribue* le bien et *le mal, la paix* et la guerre, selon le mérite d'un chacun. « Je suis le Seigneur qui fais toutes « ces choses [2]. » Ainsi parlait Isaïe. Et deux cent cinquante ans après, Cyrus, vainqueur selon cet oracle, vit la prophétie et publia cet édit : « Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : « Le Dieu du ciel, le Seigneur m'a livré tous « les royaumes de la terre, et m'a recommandé « de rebâtir sa maison dans Jérusalem [3]. »

Cent autres pareils exemples justifient la prescience et la providence de Dieu ; mais celui-ci comprend tout et ne laisse rien à désirer.

VIe ÉLÉVATION.

La toute-puissante protection de Dieu.

« Montez à la cime d'une montagne élevée, « vous qui évangélisez, vous qui annoncez à « Sion la bonne nouvelle de son salut ; élevez « une voix puissante, vous qui annoncez à Jé« rusalem son bonheur ; élevez votre voix, ne « craignez pas. Dites aux villes de Juda : Voici « votre Dieu qui vient à votre secours ; c'est « votre Dieu qui vient avec force et avec un « bras dominant ; il vient, et avec lui vient sa « récompense, et son ouvrage ne manquera « pas. Comme un pasteur paît son troupeau ;

[1] *Isa.*, XLI, 2. — [2] *Ibid.*, 25.

[3] M. Bossuet, en citant le v 2 de ce chapitre, n'a pas exprimé le mot *justum*, « le juste, » qui est dans le texte sacré. Ici il fait entendre que Cyrus était la figure de Jésus-Christ, et que c'était ce *Juste par excellence* que le Saint-Esprit faisait annoncer principalement. (*Ed. de Déforis.*)

[4] *Isa.*, XLI, 26. — [5] *Isa.*, XLII, 8, 9. — [6] *Ibid.*, 22, 24, 25. — [7] *Ibid.*, XLIII, 1, 3, 10, 11, 13, 15, 18, 19, 21.

[1] *Isa.*, XLIV, 6, 24, 25, 26, 28. — [2] *Isa.*, XLV, 1, 3, 4, 5, 6, 7. — [3] II *Par.*, XXXVI, 22, 23; I. *Esd.*, I, 1, 2; VI, 2, 3.

« comme il ramasse avec son bras pastoral ses « tendres agneaux, et qu'il porte lui-même les « petits qui ne peuvent pas se soutenir : ainsi « fera le Seigneur [1]. »

« Qui est celui qui a mesuré l'immensité des « eaux par sa main, et qui a pesé les cieux avec « son poignet, et avec trois doigts toute la masse « de la terre ? Qui est celui qui a mis les mon- « tagnes et les collines dans une balance [2], » et a pu faire que toute la terre se servant à elle-même de contre-poids, demeurât dans l'équilibre au milieu des airs ? « Qui a aidé l'esprit du « Seigneur, ou qui lui a servi de conseiller, et « lui a montré dans ces grands ouvrages ce « qu'il fallait faire [3]. » S'il faut lui offrir des sacrifices selon sa grandeur, « le Liban n'aura pas « assez de bois, ni la terre assez d'animaux pour « son holocauste [4]. » C'est-à-dire que le cœur de l'homme, quoique plus grand que tout l'univers et que toute la nature corporelle, n'aura pas assez d'amour ni assez de désirs à lui immoler. Le cœur de l'homme se perd quand il veut adorer Dieu.

« Savez-vous bien le commencement de toutes « choses ? Avez-vous compris les fondements de « la terre, ni comme Dieu se repose sur son « vaste tour [5], » et en fait comme son siége, ou comme l'escabeau de ses pieds ? « Levez les yeux, « et voyez qui a créé tous ces luminaires, « qui les fait marcher comme en ordre de ba- « taille, et les nomme chacun par son nom, « sans en omettre un seul dans sa puissance . » Jacob, qui, vous défiant de cette puissance, dites en vous-même : « Mes voies sont cachées « au Seigneur, il ne sait plus où je suis, et mon « Dieu n'exercera pas son jugement sur moi, » pour me punir ou pour me sauver : « Ignorez- « vous que le Seigneur est éternel, qu'il a mar- « qué et créé les limites de la terre ? Sans dé- « faillance, sans travail, sans lassitude, il agit « sans cesse, et sa sagesse est impénétrable. Il « rend la force à celui qui est épuisé, il donne « du courage et de la vertu à celui qui n'est « plus. La jeunesse la plus robuste tombera en « faiblesse malgré sa vigueur, mais ceux qui « espèrent au Seigneur verront leurs forces se « renouveler de jour en jour. » Quand ils croiront être à bout, et n'en pouvoir plus, tout d'un coup, « ils pousseront des ailes semblables « à celles d'un aigle ; ils courront, et ne se las- « seront point ; ils marcheront, et ils seront in- « fatigables [6]. » Marchez donc, âmes pieuses, marchez, et quand vous croirez n'en pouvoir plus, redoublez votre ardeur et votre courage.

« Je vous retirerai, dit le Seigneur, [1] des extré- « mités de la terre. Je vous ai pris par la main, « et je vous ferai revenir du bout du monde : « je vous ai dit : Vous êtes mon serviteur, je « vous ai choisi et ne vous ai pas rejeté. Ne « craignez donc rien, puisque je suis avec « vous : ne vous laissez point affaiblir, puisque « je suis votre Dieu. Je vous ai fortifié, je vous « ai secouru, et la droite de mon Juste, » de mon Christ, « a été votre soutien. Tous vos en- « nemis seront confondus, et seront comme « n'étant pas ; vous demanderez où ils sont, et « vous les verrez disparus : vos rebelles, qui « vous livraient de continuels assauts, seront « comme n'étant pas ; tous leurs efforts seront « vains et comme un néant : parce que moi, « qui suis le Seigneur, je vous ai pris par la « main, et je vous ai dit dans le fond du cœur : « Ne craignez point, je vous ai aidé. Jacob qui « était » petit et faible comme « un vermis- « seau » qui à peine se peut traîner ; « Israélites « qui étiez » languissants, abattus et réduits au rang des « morts, je vous ai ressuscités, moi le « Seigneur, par mon secours tout-puissant, et « je suis votre rédempteur, moi le Saint d'Is- « raël. Vous mettrez vos ennemis en fuite : « vous serez sur eux comme un chariot neuf « armé de tranchants de fer : vous détruirez « leurs armées, et leurs forteresses fussent-elles « élevées comme des montagnes, vous les ré- « duirez en poudre : vous pousserez vos enne- « mis devant vous, comme un tourbillon fait « la poussière : et vous vous réjouirez dans le « Seigneur, et votre cœur transporté d'aise « triomphera dans le Saint d'Israël. »

Il ne faut pas dire que ce soient ici des miracles, des effets extraordinaires de la toute-puissance de Dieu. Dieu ne montre des effets sensibles de cette puissance, que pour nous convaincre de ce qu'il fait en toute occasion plus secrètement. Son bras n'est pas moins fort quand il se cache, que quand il se déclare ; il est toujours et partout le tout-puissant, « le « triomphateur en Israël [2], » comme il s'appelle lui-même le protecteur invincible et toujours présent de ses amis.

« Ecoute donc, Jacob mon serviteur, Israël « que j'ai élu. Voici ce que dit le Seigneur : Moi « qui te forme, moi qui te crée, qui te tire du « néant à chaque moment, qui suis ton secours « dès le ventre de ta mère [3], » dès le commencement de ta vie, dans ta plus grande faiblesse, et parmi les plus impénétrables ténèbres ; mon « serviteur, que j'ai aimé, homme droit que

[1] *Isa.*, XL, 9, 10, 11. — [2] *Ibid.*, 12 — [3] *Ib.*, 13. — [4] *Ibid.*, 16. — [5] *Isa.*, XL, 21,22. — *Ibid.*, XL, 26, etc.

[1] *Isa.*, XLI, 9, 10 et seq. — [2] I *Reg.*, XV, 29. — [3] *Isa.*, XLIV, 1, 2, etc.

« j'ai choisi, je t'enverrai du ciel mes consola- « tions, j'épancherai des eaux abondantes sur « celui qui aura soif, je verserai des torrents « sur cette terre desséchée, je répandrai mon « esprit sur toi, » je te rendrai féconde en bonnes œuvres, et « je bénirai tes produc- « tions. » Ecoutez ces paroles, âmes désolées, que Dieu semble avoir délaissées dans son courroux, mais que son amour cependant met à l'épreuve. Vous vivrez, c'est moi qui le promets, moi qui suis le véritable et le saint, le fidèle et le tout-puissant : je fais tout ce que je veux. « Le Seigneur a juré, et il a dit : Si ce que « je pense n'arrive pas, si ce que je résous ne « s'accomplit point [1], » je ne suis pas Dieu : mais je suis Dieu, je suis le Dieu des armées, le Dieu qui fait tout ce qui lui plaît dans le ciel et dans la terre. Le Seigneur a prononcé ; « et qui « pourra anéantir son jugement [2] ? le Sei- « gneur a étendu son bras ; et qui en pourra « éviter les coups, ou en détourner l'effet [3] ? »

VII[e] ÉLÉVATION.

La bonté de Dieu, et son amour envers les siens.

C'est un père, c'est une mère, c'est une nourrice. » Une mère peut-elle oublier son enfant « qu'elle a porté dans son sein ? Et quand elle « l'oublierait, je ne vous oublierai pas [4], » dit le Seigneur. « Le Seigneur ton Dieu t'a porté « sur ses bras comme un petit enfant [5]. Comme « un aigle qui porte ses petits, qui étend ses « ailes sur eux, qui vole sur eux, et les pro- « voque à voler: » ainsi Dieu ne détourne point ses regards de dessus son nid, « et le « garde comme la prunelle de son œil [6]. » Il nous porte à ses mamelles pour nous allaiter, il nous met sur ses genoux : et non content de nous nourrir, il joint à la nourriture les ten- « dresses et les caresses : « comme une mère ca- « resse son enfant qui suce son lait, ainsi je « vous consolerai [7], » dit le Seigneur.

Plus que tout cela, c'est un amant passionné, c'est un tendre époux. Voici ce que dit le Seigneur à Jérusalem, à l'âme fidèle : Quand tu es venue au monde, tu étais dans l'impureté de ton père Adam, dont tu avais hérité la corruption et le péché. « On ne t'avait point coupé le « nombril, tu n'avais point été lavée d'eau, ni « salée de sel, ni enveloppée dans ses langes : « personne n'avait eu compassion de toi, ni ne « t'avait regardée d'un œil de pitié : exposée et « jetée à terre comme un avorton par un « extrême mépris dès le jour de ta naissance, « tu n'étais que pour ta perte, et personne « n'avait soin de toi [1]. » Voilà quelle est par elle-même la nature humaine conçue en iniquité et dans le péché. « Alors, » dit le Seigneur, « je t'ai vue en passant, pauvre et dé- « laissée, et pendant que souillée encore de ton « sang, » et toute pleine de l'impureté de ta naissance, tu n'avais rien qui ne fît horreur, et que tu étais livrée inévitablement à la mort ; « Je t'ai dit : Je veux que tu vives. » Vis, malheureuse âme, « c'est moi qui le dis, vis tout « horrible que tu es dans l'impureté de ton « sang, » dans l'ordure de ton péché. C'est ainsi que Dieu parle à l'âme qu'il lave par le baptême.

Mais ce n'est pas là qu'il borne ses soins : « Tu croissais, » dit le Seigneur ; ta raison se formait peu à peu, « et tu devenais capable des « ornements qu'on donne à de jeunes filles [2], » des vertus dont il faut parer les âmes dès leur jeunesse. Tu commençais à pouvoir porter des fruits : « tes mamelles s'enflaient et se formaient, « et tu étais parvenue à l'âge qui donne des « amants. » Mais, de peur que tu n'en prisses qui fussent indignes de toi, je me suis présenté moi-même à tes désirs, « J'ai passé, et je t'ai vu en « cet âge : » et quoique tu fusses nue et pleine encore de confusion, sans règle par toi-même et dans tes premiers désirs, je t'ai épousée, je t'ai appelée dans ma couche et à des embrassements qui purifient l'âme : j'ai contracté avec toi un mariage éternel. « J'ai fait une alliance avec toi : j'ai juré par ma vérité que je ne t'abandonnerais pas, et tu es devenue mienne. Je t'ai lavée d'une eau sainte. » Dès les premiers jours de ta naissance, où je t'avais ordonné de vivre, tu avais déjà été purgée par l'eau du baptême ; mais il a fallu te laver encore des mauvais désirs que la racine impure de ta convoitise poussait sans cesse ; l'impureté du sang dont tu étais née était encore sur toi, je l'ai ôtée par de saintes instructions, et j'ai mis sur toi toute la sainteté de ton baptême. « Et je t'ai ointe d'une huile » sainte, par l'abondance de mes grâces. « Je t'ai donné des habits de diverses couleurs : » je t'ai ornée de toutes les vertus, « et je t'ai chaussée avec « soin » des plus belles peaux. » Je t'ai environnée d'habits de fin lin, qui sont les justices « des saints [3], » et je t'ai revêtue des choses les plus fines : je t'ai ôté par ma grâce tes désirs grossiers et charnels.

Mon amour a été plus loin, et, ne voulant pas seulement que tu fusses nette et pure, mais encore riche et opulente, « je t'ai donné les grands « ornements, des bracelets dans tes bras, un riche « collier autour de ton col, des cercles d'or et

[1] *Isa.*, XIV, 24, 25. — [2] *Job* : XL, 3. — [3] *Isa.*, XIV, 27. — [4] *Ibid.* XLIX, 15. — [5] *Deut.*, I, 31 — [6] *Ibid.*, XXXII, 10, 11. — [7] *Isa.*, LXVI 12, 13.

[1] *Ezech.*, XVI, 2, 3, 4, 5, 6. — [2] *Ibid.*, 7, 8, 9, 10. — [3] *Apoc.*, XIX, 8.

« des pierreries pendantes à tes oreilles, et une « couronne sur ta tête. Tu reluisais toute d'or et « d'argent, et tout était riche et magnifique dans « tes habits. Je te nourrissais de ce qu'il y a de « meilleur et de plus exquis : » toutes les douceurs étaient servies sur ta table. Par ces ornements, par ces soins, « ta beauté avait reçu un « si grand éclat que tout le monde en était ravi. Je t'ai élevée jusque dans le trône. Tout l'uni- « vers ne parlait que de ta beauté, de cette beauté « que moi seul je t'avais donnée, dit le Seigneur « Dieu [1], » qui suis le beau et le bon par excellence, et l'auteur de toute beauté et de tout bien dans mes créatures.

Regarde, âme chrétienne, quel amant, quel époux t'a été donné. Il t'a trouvée étant laide, il t'a faite belle ; il n'a cessé de t'embellir de plus en plus; il a prodigué sur toi tous ses dons, toutes ses richesses; il t'a placée dans son trône; il t'a faite reine : ses anges t'ont admirée comme l'épouse du Roi des rois, comme reçue dans sa couche, unie à son éternelle félicité. Comblée de sa gloire et de ses délices, qu'avais-tu à désirer, âme chrétienne, pour connaître toutes les bontés et tout l'amour de cet Epoux bienfaisant ?

VIIIe ÉLÉVATION.

Bonté et amour de Dieu envers les pécheurs pénitents.

« On dit par commun proverbe : Si un mari « quitte sa femme, et que, se retirant de lui elle « épouse un autre mari, la reprendra-t-il ? Cette « femme ne sera-t-elle pas souillée et abomi- « nable ? Et toi, » âme pécheresse, « tu t'es li- « vrée à tous tes amants. » Ce n'est pas moi qui t'avais quittée : non, je suis un époux fidèle, et qui jamais ne fais divorce de moi-même : c'est toi, âme infidèle, qui m'as abandonné, et t'es donnée non pas à un seul amant, mais à mille et mille corrupteurs. « Reviens toutefois à moi, « dit le Seigneur, et je te recevrai [2]. »

« Regarde de tous côtés ; » et tant que ta vue se pourra étendre, tu ne verras que des marques de tes infamies. « En quel lieu ne t'es-tu « pas prostituée, » âme impudique, et livrée à tous les désirs de ton cœur ? « Tu étais comme « exposée dans les chemins publics, » et il n'y avait aucune créature qui ne captivât ton cœur. Te répéterai-je tes vengeances, tes envies, tes haines secrètes, ton ambition à laquelle tu sacrifiais tout, tes amours impures et désordonnées ? « Toute la terre a été souillée de tes « prostitutions et de tes malices. Tu as le front « d'une impudique, tu n'as pas rougi de tes excès. « Reviens donc du moins dorénavant : appelle-

[1] *Ezech.*, XVI, 11, 12, 13, 14. — [2] *Jer.*, III, 1.

moi mon père, » mon époux, « et le conducteur « de ma virginité. Pourquoi veux-tu toujours « t'éloigner de moi comme une femme courrou- « cée, et veux-tu persister dans ton injuste co- « lère ? Tu as dit que tu ferais mal, tu t'en es « vantée et tu l'as fait, et tu l'as pu [1]. » Je t'ai « abandonnée à tes voies. Reviens, infidèle ; et je ne détournerai pas mes yeux de toi : parce que je suis le Saint, dit le Seigneur, et ma colère ne sera pas éternelle. Connais seulement ton iniquité, et que tu as prévariqué contre le Seigneur. Il n'y a point d'arbre feuillu, dans la forêt, qui ne soit témoin de ta honte; » il n'y a point de vain plaisir qui ne t'ait déçue : « et tu « ne m'as point écouté, dit le Seigneur. Conver- « tissez-vous, enfants rebelles, convertissez- « vous [2]. »

Revenez à la maison paternelle, enfants prodigues [3], on vous rendra votre première robe, on célébrera un festin pour votre retour, toute la maison sera en joie ; et votre père, touché d'une tendresse particulière, s'excusera envers les justes qui ne l'ont jamais quitté, en leur disant : « Vous êtes toujours avec moi ; mais il « faut que je me réjouisse, parce que votre « frère était mort, et il est ressuscité; il était « perdu, et il a été retrouvé [4]. » Réjouissez-vous avec moi, et avec tout le ciel, qui fait une fête de la conversion des pécheurs, et « conçoit une « joie plus grande pour le retour d'un seul, que « pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf « justes, qui n'ont pas besoin de pénitence [5]. »

« Revenez donc [6] », enfants désobéissants ; revenez, épouses infidèles, parce que je suis votre époux. « Est-ce ma volonté que l'impie pé- « risse, et non pas qu'il se convertisse et qu'il « vive? Convertissez-vous, faites pénitence, et vo- « tre péché ne vous tournera pas à ruine. Eloi- « gnez de vous toutes vos prévarications et vos dé- « sobéissances, et faites-vous un cœur nouveau et « un nouvel esprit. Et pourquoi voulez-vous mou- « rir, maison d'Israël, » pendant que moi, moi que vous avez offensé, je veux votre vie ? « Non, je « ne veux point la mort du pécheur, dit le Seigneur Dieu : revenez, et vivez [7]. »

« C'est moi, c'est moi-même qui efface vos « iniquités pour l'amour de moi-même, » et pour contenter ma bonté ; « et je ne me ressou- « viendrai plus de vos péchés. Seulement, souvenez-vous de moi. Entrons en jugement l'un avec l'autre : » je veux bien me rabaisser jusque-là. « Plaidez votre cause : avez-vous de quoi justifier vos ingratitudes [8], » après que je vous

[1] *Jer.*, III, 2, 3. 4 5. — [2] *Jer.*, III, 12, 13, 14. — [3] *Luc.*, XV, 22, 23 et seq. — [4] *Ib.*, 31, 32. — [5] *Ibid.*, 6, 7. — [6] *Jer.*, III, 1. — [7] *Ezec*, XVIII, 23, 30, 31, 32. — [8] *Isa.*, XLIII, 25, 26.

ai pardonné tant de fois ?« Jacob, souvenez-vous-en, ne m'oubliez pas. J'ai effacé comme un nuage vos iniquités; j'ai dissipé vos péchés, » comme le soleil dissipe un brouillard. Pécheurs, « retournez à moi, parce que je vous ai rachetés. « O cieux ! chantez ses louanges ; terre, faites retentir vos louanges d'une extrémité à l'autre ; « montagnes, portez vos cantiques jusqu'aux « nues, parce que le Seigneur a fait miséricorde[1]. « Autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, « autant a-t-il exalté et affermi ses miséricordes : « autant que le levant est loin du couchant, autant « a-t-il éloigné de nous nos iniquités. Comme un « père a pitié de ses enfants, ainsi Dieu a eu pitié « de nous, parce qu'il connaît » nos faiblesses, et « de quelle masse nous sommes pétris. Nous « ne sommes que boue et poussière ; nos jours « s'en vont comme une herbe et tombent comme « une fleur ; et notre âme, » plus fragile encore que notre corps, « n'a point de consistance[2]. »

IXe ÉLÉVATION.

L'amour de Dieu méprisé et implacable.

« Parce que vous n'avez pas voulu servir le « Seigneur votre Dieu avec plaisir et dans la « joie de votre cœur, dans l'abondance de tous « biens, vous serez assujettis à un ennemi implacable que le Seigneur enverra sur vous dans « la faim et dans la soif, dans la nudité et dans « la disette ; et il mettra sur vos têtes un joug de « fer dont vous serez accablé[3]... Et comme le « Seigneur a pris plaisir de vous bien faire, de « vous multiplier, de vous enrichir à pleines « mains; ainsi il prendra plaisir de vous perdre, de « vous détruire, de vous écraser[4]. » Pesez ces paroles : la mesure de vos tourments sera l'amour méprisé.

« Pourquoi criez-vous vainement, » et que vous sert de pousser jusqu'au ciel vos plaintes inutiles sous la main qui vous brise ? « Votre « fracture est incurable ; la gangrène est dans « votre plaie, et il n'y a plus de remède : il n'y « a plus pour vous de baume ni de ligature. Je « vous ai frappé d'un coup d'ennemi[5], d'une plaie cruelle : non d'un châtiment paternel pour vous corriger, mais d'un coup d'une main vengeresse et impitoyable, pour contenter une inexorable justice. « Vos péchés sont devenus «durs» par la dureté de votre cœur par vos habitudes invétérées, par votre inflexibilité dans le mal. Et moi aussi, dit le Seigneur, je m'endurcirai sur vous, et j'oublierai que je suis père. Vous implorerez en vain ma miséricorde, poussée à bout par vos ingratitudes : votre insensibilité fait la mienne. « Je vous ai fait ce cruel et insupportable traitement, à cause de la multitude de vos crimes et de vos durs péchés[1], » à cause de la dureté inflexible de votre cœur rebelle et opiniâtre.

« Il est temps que le jugement commence par « la maison de Dieu[2]. » Amenez-moi Jérusalem, amenez-moi cette âme comblée de tant de grâces : « je la perdrai ; je l'effacerai comme on « efface une écriture dont on ne veut pas qu'il « reste aucun trait : je passerai et repasserai un « stylet de fer sur son visage[3], » et il n'y restera rien de sain et d'entier.

Xe ÉLÉVATION.

La sainteté de Dieu. — Dieu est le Saint d'Israël, le Très-Saint, trois fois Saint.

Dieu se délecte particulièrement dans le nom de saint. Il s'appelle très-souvent le *Saint d'Israël*[4]. Il veut que sa sainteté soit le motif, soit le principe de la nôtre : « Soyez saints, parce « que je suis saint[5]. » Sa sainteté, qui fait la consolation de ses fidèles, fait aussi l'épouvante de ses ennemis. « A qui est-ce que tu t'attaques, » Rabsace insensé ? « de qui as-tu blasphémé le « nom ? contre qui as-tu élevé ta voix et lancé « tes regards superbes ? contre le Saint d'Israël. « Pendant que tu t'emportais comme un furieux contre moi, ton orgueil est monté jus« qu'à mes oreilles. Je mettrai un frein à ta « bouche et un cercle de fer à tes narines ; et « je te ramènerai au chemin par où tu es « venu[6]. »

Et ailleurs : « Le vigilant et le saint est des« cendu du ciel[7] ; » c'est un ange, si vous voulez ; quoi qu'il en soit, sa puissance est dans sa sainteté. La sentence est partie d'en haut ; « et « il a crié puissamment : Coupez l'arbre, abat« tez ses branches : il a été ainsi ordonné dans « l'assemblée de ceux qui veillent toujours : « c'est la sentence des saints, » dont la force est dans leur sainteté. Et après : « Le royaume « a été donné au peuple des saints du Très« Haut[8], » parce qu'il est saint, et le tout-puissant protecteur de la sainteté. Les païens mêmes savaient la puissance attachée à la sainteté du nom divin. La reine vint dire au roi Balthazar : « Il y a un homme dans votre royaume qui a « en lui-même l'esprit des saints dieux[9] ; » c'est-à-dire l'esprit de prédiction et d'une efficace divine.

« J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé

[1] *Isa.*, XLIV, 21, 22, 23. — [2] *Psal.* CII, 11, 12, 13, 14, 15. — [3] *Deut.*, XXVIII, 47, 48. — [4] *Ib.*, 63. — [5] *Jer.*, XXX 12, 13, 14.

[1] *Jer.*, XXX, 15. — [2] *I Petr.*, IV, 17. — [3] *IV Reg.*, XXI, 12, 13. — [4] *Psal.* LXX, 22 ; *Isa.*, XII, 6 et alibi. — [5] *Lev.*, XI, 44, 45 ; XIX, 2 et alibi. — [6] *IV Reg.*, XIX, 22, 28 ; *Isa.*, XXXVII, 23, 29. — [7] *Dan.*, IV, 10, 11, 14. — [8] *Ibid.*, VII, 18, 22. — [9] *Ibid.*, V, 10, 11.

« et haut, et ce qui était au-dessous de lui remplissait le temple. Des séraphins étaient autour ; l'un avait six ailes, et l'autre autant : « deux ailes couvraient la face du Seigneur, « deux voilaient ses pieds, et les deux autres « servaient à voler. Et ils criaient l'un à l'autre, et ils disaient : Saint, saint, saint, le « Seigneur, Dieu des armées; toute la terre est « remplie de sa gloire. Et les gonds des portes « tremblaient à la voix de celui qui criait ; et la « maison fut remplie de fumée [1]. » Voilà donc la sainteté de Dieu, voilà pourquoi il est appelé *le Saint d'Israël*. Il se manifeste à son prophète comme le très-saint, le trois fois saint, dans ses trois personnes ; et la gloire et la majesté qui remplissent toute la terre sont l'éclat de sa sainteté, dont « il est revêtu comme d'un vêtement [2] », dit David. Et saint Jean, dans l'*Apocalypse*, voit « quatre animaux qui ne cessaient de crier « jour et nuit : Saint, saint, saint, le Seigneur « Dieu tout-puissant, qui était, et qui est, et qui « doit venir [3]. » Remarquez ce cri partout : il n'y a rien qu'on publie avec un cri plus grand et plus persévérant, rien qui éclate plus hautement dans tout l'univers, que la sainteté de Dieu.

La sainteté est l'abrégé et comme un précis des perfections divines. Le Fils de Dieu même, dans sa dernière oraison, parlant à son Père, comme pour renfermer en un seul mot ses perfections, l'appelle mon *Père saint*, mon *Père juste* [4] : et on ne trouve pas, dans son Evangile, qu'il lui ait donné d'autre titre que ces deux, qui n'en font qu'un. Lui-même est connu sous le nom de saint et de juste. « La chose sainte « qui naîtra en vous sera appelée le Fils de « Dieu [5]. » Les démons parlent comme l'ange : « Je sais qui vous êtes, le Saint de Dieu [6]. » Daniel l'avait nommé en esprit à cause de son onction, *le Saint des saints* [7]. Isaïe l'appelle *le Juste* [8]. Saint Pierre unit ensemble ces deux qualités, en disant : « Vous avez renié le Saint « et le Juste [9]. »

XIe ÉLÉVATION.

Ce qu'on entend par la sainteté.

La sainteté est en Dieu une incompatibilité essentielle avec tout péché, avec tout défaut, avec toute imperfection d'entendement et de volonté,

Premièrement. L'injustice, l'iniquité, le péché ne peut être en lui : il est la règle, et bon par essence, sans qu'il puisse y avoir en lui aucun défaut. Il n'entend et ne veut que ce qu'il faut entendre et vouloir ; son entendre et son vouloir sont sa nature qui est toujours excellente. Sa perfection morale et sa perfection naturelle ne sont qu'un : il est également indéfectible par son être, et infaillible dans son intelligence et sa volonté : par conséquent incompatible avec tout défaut.

Secondement. Il appartient à lui seul de purifier du péché les consciences souillées : il est *saint et sacrificateur* : il est *juste et justifiant le pécheur*, comme dit saint Paul [1].

Troisièmement. Il est incompatible avec les pécheurs, et les rejette de devant lui par toute sa sainteté, et par toute son essence. « Le matin, » et dans le temps que les pensées sont les plus nettes, et qu'on en doit offrir à Dieu les prémices : « Seigneur, dit le Psalmiste, je me « présenterai devant vous, et je verrai » clairement dans votre lumière, « que vous êtes un « Dieu qui ne voulez point l'iniquité. Le malin « n'habite point auprès de vous, et les injustes « ne subsisteront point devant vos yeux. Vous « haïssez tous ceux qui commettent des péchés ; « vous perdrez tous ceux qui profèrent des « mensonges : l'homme sanguinaire et l'homme « trompeur sont en abomination devant le Sei« gneur [2]. »

Quatrièmement. Les pécheurs l'attaquent inutilement par leur rébellion, et sa sainteté demeure inviolable au milieu des impiétés, des blasphèmes, des impuretés dont tout l'univers est rempli par la malice des hommes et des démons.

Cinquièmement. Il demeure saint, quoique, pour punir les pécheurs, il les livre à leurs mauvais désirs ; parce que les y livrer n'est pas les produire. Dieu ne fait que se soustraire lui-même à un cœur ingrat, et cette soustraction est sainte, parce que Dieu soustrait justement lui-même à ceux qui le quittent, et punit leur égarement volontaire en les frappant d'aveuglement. Il fait tout dans l'homme, excepté le seul péché, où son action ne se mêle point. Celui qu'il permet ne le souille point, parce que lui seul il en peut tirer un bien infini, et plus grand que n'est la malice de tous les péchés ensemble : comme quand il tire de la malice des Juifs un sacrifice si saint, qu'il y a de quoi expier tous les crimes.

Sixièmement. Il purifie les justes par mille épreuves : il les met dans le creuset et dans le feu, dans le feu de cette vie, dans le feu de l'autre : et « rien de souillé n'entre en son « royaume [3]. »

Enfin sa sainteté est la conviction de toute

[1] *Isa.*, VI, 1, 2, 3, 4. — [2] *Psal.* CIII, 2. — [3] *Apoc.*, IV, 8. — [4] *Joan.*, XVII, 11, 25. — [5] *Luc.*, I, 35. — [6] *Marc.*, I, 24. — [7] *Dan.*, IX, 24. — [8] *Isa.*, XLV, 21. — [9] *Act.*, III, 14.

[1] *Rom.*, III, 26. — [2] *Psal.* V, 5, 6, 7. — [3] *Apoc.*, XXI, 27.

l'iniquité des hommes. « Malheur à moi ! » s'écrie Isaïe [1], après avoir vu la majesté du trois fois saint : « malheur à moi avec mes lèvres « impures, au milieu d'un peuple souillé. J'ai « vu de mes yeux le Roi des armées. Va, dit-il, « et dis à ce peuple : Ecoutez, et ne compre- « nez pas. Aveugle le cœur de ce peuple, appe- « santis ses oreilles, ferme ses yeux. » C'est l'effet de la sainteté de Dieu, lorsqu'elle a été méprisée. Je serai sanctifié au milieu d'eux en les punissant, je laverai mes mains dans leur sang : et ma juste vengeance fera éclater ma sainteté.

« Les choses saintes sont pour les saints, » s'écriait-on autrefois avant la communion. « Il « n'y a qu'un Saint, un seul Seigneur, un seul « Jésus-Christ, » répondait le peuple. O Seigneur ! sanctifiez-nous, afin que nous sanctifiions et glorifiions votre nom. En vérité, en vérité, je vous le dis : « Je ne vous connais pas : retirez- « vous de moi, vous tous qui opérez l'ini- « quité [2]. »

Approchez, pécheurs pénitents : purifiez-vous dans la source de la pureté : « Si vos péchés « sont rouges comme l'écarlate, je les blanchi- « rai comme la neige [3]. » Quel merveilleux changement ! l'Ethiopien n'a plus la peau noire, elle éclate d'une céleste blancheur : la sainteté de Dieu a fait cet ouvrage. » Soyez donc saints, « parce que je suis saint, » dit le Seigneur [4]. Soyez saints, ministres de Dieu et de ses autels, dispensateurs de sa parole et de ses mystères, parce que Dieu vous a choisis pour sanctifier son peuple. Peuple de Dieu, soyez saint, » parce « que Dieu habite au milieu de vous [5] : » sanctifiez vos âmes où il veut établir sa demeure, et vos corps qui sont les temples de son Saint-Esprit.

—

DEUXIÈME SEMAINE

Elévations à la très-sainte Trinité.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Dieu est fécond. — Dieu a un fils.

Pourquoi Dieu n'aurait-il pas de fils ? Pourquoi cette nature bienheureuse manquerait-elle de cette parfaite fécondité qu'elle donne à ses créatures ? Le nom de père est-il si déshonorant, et si indigne du premier Etre, qu'il ne lui puisse convenir selon sa propriété naturelle ? Moi qui « fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas en- « fanter moi-même [6] ? » Et s'il est si beau d'avoir, de se faire des enfants par l'adoption, n'est-il pas encore plus beau et plus grand d'en engendrer par nature ?

Je sais bien qu'une nature immortelle n'a pas besoin, comme la nôtre mortelle et fragile, de se renouveler, de se perpétuer, en substituant à sa place des enfants qu'on laisse au monde quand on le quitte. Mais en soi-même, indépendamment de cette nécessaire réparation, n'est-il pas beau de produire un autre soi-même par abondance, par plénitude, par l'effet d'une inépuisable communication, en un mot par fécondité, et par la richesse d'une nature heureuse et parfaite ?

C'est par une participation de cette bienheureuse fécondité que l'homme est fécond. Quand il serait demeuré immortel, selon le premier dessein de sa création, quand il eût plu à son Créateur de consommer au temps destiné sa félicité sur la terre ; on entend toujours que de soi il est beau d'être fécond, et d'engendrer de soi-même, et de sa propre substance, un autre soi-même. Qu'on laisse cette féconde efficacité dans sa pureté primitive et originaire, elle pourra cesser quand Dieu voudra, quand le nombre d'hommes qu'il veut rendre heureux sera complété ; mais d'elle-même elle sera toujours regardée comme riche et comme parfaite. Et d'où viendrait cette perfection, sinon de celle de Dieu toujours fécond en lui-même et toujours père ?

Quand le Sage a prononcé ces paroles : « Qui « est celui qui est élevé au plus haut des cieux « *par sa puissance* et qui en descend *continuel-* « *lement par ses soins ?* qui tient les vents en ses « mains ? qui tient la mer dans ses bornes et « mesure les extrémités de la terre ? Quel est « son nom, et quel est le nom de son Fils, si « vous le savez [1] ? ce n'est pas là une simple idée, et des paroles en l'air : il a prétendu proposer un mystère digne de Dieu, et quelque chose de très-véritable et de très-réel, quoique en même temps incompréhensible. Dans sa nature infinie il a vu un Père qu'on ne comprend pas, et un Fils dont le nom n'est pas connu. Il n'est donc plus question que de le nommer, et on le doit reconnaître, pourvu qu'on avoue qu'il est ineffable.

C'est-à-dire que, pour connaître le Fils de Dieu, il faut s'élever au-dessus des sens, et de tout ce qui peut être connu et nommé parmi les hommes : il faut ôter toute imperfection au nom de fils, pour ne lui laisser que ceci, que tout fils est de même nature que son père, sans quoi le nom de fils ne subsiste plus. Un enfant d'un

[1] *Isa.*, VI, 5, 9, 10. — [2] *Matth.*, VII, 25. — [3] *Isa.*, I, 18. — [4] *Levit.* XI, 43, 44 ; I. *Petr.*, I, 16. — [5] *Lev.*, XXVI, 2 ; I. *Cor.*, III, 16, 17 ; II. *Cor.*, VI, 16. — [6] *Isa.*, LXVI, 9.

[1] *Prov.*, XXX, 4.

jour n'est pas moins homme que son père : il est un homme moins formé, moins parfait; mais pour moins homme, cela ne se peut, et les essences ne se peuvent pas diviser ainsi. Mais si un homme et un fils de l'homme peut être imparfait, un Dieu et un Fils de Dieu ne le peut pas être. Otons donc cette imperfection au Fils de Dieu, que demeurera-t-il autre chose, sinon ce qu'ont dit nos Pères dans le concile de Nicée, et dès l'origine du christianisme, qu'il est « Dieu « de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de « vrai Dieu : » Fils parfait d'un Père parfait, d'un Père qui, n'attendant pas sa fécondité des années, est père dès qu'il est, qui n'est jamais sans fils : dont le Fils n'a rien de dégénérant, rien d'imparfait, rien à attendre de l'âge; car tout cela n'est que le défaut de la naissance des hommes.

Dieu le Père n'a non plus le besoin de s'associer à quelque autre chose que soi, pour être père et fécond : il ne produit pas hors de lui-même cet autre lui-même; car rien de ce qui est hors de Dieu n'est Dieu. Dieu donc conçoit en lui-même; il porte en lui-même son fruit, qui lui est coéternel. Encore qu'il ne soit que père, et que le nom de mère, qui est attaché à un sexe imparfait de soi et dégénérant, ne lui convienne pas, il a toutefois un sein comme maternel où il porte son Fils : « Je t'ai, dit-il [1], « engendré aujourd'hui d'un sein maternel, » « *ex utero*. Et le Fils [2] s'appelle lui-même le « Fils unique qui est dans le sein du Père[3] », caractère uniquement propre au Fils de Dieu. Car où est le Fils, excepté lui, qui est toujours dans son père, et ne sort jamais de son sein? Sa conception n'est pas distinguée de son enfantement; le fruit qu'il porte est parfait dès qu'il est conçu, et jamais il ne sort du sein qui le porte. Qui est porté dans un sein immense est d'abord aussi grand et aussi immense que le sein où il est conçu, et n'en peut jamais sortir. Dieu l'engendre, Dieu le reçoit dans son sein, Dieu le conçoit, Dieu le porte, Dieu l'enfante : et la Sagesse éternelle, qui n'est autre chose que le Fils de Dieu, s'attribue dans Salomon, et « d'ê« tre conçue, » et « d'être enfantée [4] : » et tout cela n'est que la même chose.

Dieu n'aura jamais que ce Fils, car il est parfait, et il ne peut en avoir deux : un seul et unique enfantement de cette nature parfaite en épuise toute la fécondité, et en attire tout l'amour. C'est pourquoi le Fils de Dieu s'appelle lui-même l'Unique, le Fils unique, *Unigenitus* [5] : par où il démontre en même temps qu'il est Fils, non par grâce et par adoption, mais par nature. Et le Père confirmant d'en haut cette parole du Fils, fait partir du ciel cette voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me « suis plu [1] : » c'est mon Fils, je n'ai que lui, et aussi de toute éternité je lui ai donné, et lui donne sans fin tout mon amour.

IIe ÉLÉVATION.

Dieu de Dieu. — Le Fils de Dieu ne dégénère pas.

Un Dieu peut-il venir d'un Dieu? Un Dieu peut-il avoir l'être d'un autre que de lui-même? Oui, si ce Dieu est fils. Il répugne à un Dieu de venir d'un autre, comme créateur qui le tire du néant; mais il ne répugne pas à un Dieu de venir d'un autre, comme d'un père qui l'engendre de sa propre substance. Plus un fils est parfait, ou, si l'on peut ainsi parler, plus un fils est fils, plus il est de même nature et de même substance que son père, plus il est un avec lui : et, s'il pouvait être de même nature et de même substance individuelle, plus il serait fils parfait. Mais quelle nature peut être assez riche, assez infinie, assez immense pour cela, si ce n'est la seule infinie et la seule immense, c'est-à-dire la seule nature divine? C'est ainsi qu'il nous a été révélé que Dieu est père, que Dieu est fils, et que le Père et le Fils sont un seul Dieu, parce que le Fils engendré de la substance de son Père, qui ne souffre point de division et ne peut avoir de parties, ne peut être rien moins qu'un Dieu et un même Dieu avec son Père : car qui dit substance de Dieu, la dit toute, et dit par conséquent Dieu tout entier.

Qui sort de Dieu de cette sorte, c'est-à-dire de toute sa substance, possède en même temps son éternité tout entière, selon ce que dit le Prophète : « Sa sortie est dès le commencement, « dès les jours de l'éternité [2], » parce que l'éternité est la substance de Dieu; et quiconque est sorti de Dieu et de sa substance en sort nécessairement avec une même éternité, une même vie, une même majesté. Car si un père transmet à son fils toute sa noblesse, combien plus le Père éternel communique-t-il à son Fils toute la noblesse avec toute la perfection et l'éternité de son être; ainsi le Fils de Dieu nécessairement est coéternel à son Père : car il ne peut y avoir rien de nouveau ni de temporel dans le sein de Dieu. La mutation et le temps, dont la nature est de changer toujours, n'approche point de ce sein auguste, et la même perfection, la même plénitude d'être qui en exclut le néant, en exclut toute nature chan-

[1] *Psal.* CIX, 3. — [2] C'est saint Jean-Baptiste qui parle ainsi du Verbe incarné. (*Edit. de Déforis.*)
[3] *Joan.*, I, 18. — [4] *Prov.*, VIII, 24, 25. — [5] *Joan.*, I, 18.

[1] *Luc.*, IX, 35. — [2] *Mich.*, V, 2.

geante. En Dieu tout est permanent, tout est immuable; rien ne s'écoule dans son être, rien n'y arrive de nouveau ; et ce qu'il est un seul moment, si on peut parler de moment en Dieu, il l'est toujours.

« Au commencement le Verbe était [1]. » Remontez à l'origine du monde, « le Verbe était. » Remontez plus haut, si vous pouvez, et mettez tant d'années que vous voudrez les unes devant les autres, *il était* : il est comme Dieu est *celui qui est*. Saint Jean disait dans l'*Apocalypse* [2] : « La grâce vous soit donnée par celui » qui n'est autre que celui « qui est, qui était et qui viendra : » c'est Dieu. Et un peu après, c'est Jésus-Christ, dont saint Jean dit : « Le voilà qui « vient dans les nues. » Et c'est lui qui prononce ces paroles : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le « commencement et la fin, dit le Seigneur « Dieu, qui est, et qui était, et qui viendra. » Jésus-Christ est donc, comme son Père, « celui « qui est et qui était; » il est celui dont l'immensité embrasse le commencement et la fin des choses; et comme Fils, et étant de même nature, de même substance que son Père il est aussi de même être, de même durée et de même éternité.

IIIe ÉLÉVATION.

Images dans la nature. — Naissance du Fils de Dieu.

Voyez cette délicate vapeur que la mer doucement touchée du soleil, et comme imprégnée de sa chaleur, envoie jour et nuit comme d'elle-même vers le ciel sans diminution de son vaste sein. C'est pourtant le plus pur de sa substance, et quelque chose de même nature, quoique non de même matière, que les eaux qu'elle se réserve. Ainsi, dit Salomon, *la Sagesse* que Dieu engendre dans l'éternité « est une vapeur de sa « toute-puissante vertu, et une très-pure éma- « nation de sa clarté [3]. »

On peut entendre encore, par cette vapeur la chaleur même qui sort du soleil, « dont nul « ne se peut cacher [4]. » Quoi qu'il en soit, on voit que le Sage cherche, par toutes ses comparaisons, à nous faire entendre une génération qui n'altère ni n'entame point la substance ; et dans le Père et le Fils, une distinction qui n'en ôte point l'utilité. C'est ce qui ne se trouve pas dans les créatures, et encore moins dans les créatures corporelles : mais il nous propose pourtant ce qu'il y a de plus épuré dans la nature sensible, pour en tirer des images les plus dégagées qu'il sera possible de l'altération qui paraît dans les productions ordinaires.

Considérez cet éclat, ce rayon, cette splendeur qui est la production et comme le fils du soleil; elle en sort sans le diminuer, sans s'en séparer elle-même, sans attendre le progrès du temps. Tout d'un coup, dès que le soleil a été formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec lui, et on y voit toute la beauté de cet astre. Ainsi, disait Salomon, la Sagesse sortie du sein de Dieu « est la délicate vapeur, la très-pure émana- « tion, » le vif rejaillissement, « l'éclat de la lumière éternelle [1]; » ou, comme parle saint Paul, c'est « le rayon resplendissant de la gloire de « Dieu et l'empreinte de sa substance [2]. » Dès que la lumière est, elle éclate ; si l'éclat et la splendeur du soleil ne sont pas éternels, c'est que la lumière du soleil ne l'est pas non plus ; et par une contraire raison, si la lumière était éternelle, son éclat et sa splendeur le seraient aussi. Or, Dieu est une lumière où il n'y a point de ténèbres; une lumière qui n'étant point faite, subsiste éternellement par elle-même, et ne connaît ni commencement ni déclin. Ainsi son éclat, qui est son Fils, est éternel comme lui, et ne se divise pas de sa substance. Tous les rayons, pour ainsi parler, tiennent au soleil ; son éclat ne se détache jamais : ainsi, sans se détacher de son Père, le Fils de Dieu en sort éternellement : et mettre Dieu sans son Fils, c'est mettre la lumière sans rayon et sans splendeur.

Mais passons à l'autre expression de saint Paul. « Le Fils de Dieu, dit l'Apôtre, est le ca- « ractère et l'empreinte de la substance de son « Père [3]. » Lorsqu'un sceau est appliqué sur de la cire, cette cire, sans rien détacher du sceau qui s'imprime en elle, en tire la ressemblance tout entière, et se l'incorpore, en sorte qu'on ne peut plus l'en séparer. Regardez-la bien, aucun trait ne lui est échappé, et cependant tout est demeuré dans le sceau sous lequel elle a pris sa forme. Ainsi le Fils de Dieu : tout pris du Père sans rien lui ôter : il en est la parfaite image, *l'empreinte*, l'expression tout entière, non de sa figure, car Dieu n'en a point; mais comme parle saint Paul, *de sa substance* : selon la force de l'original, on pourrait traduire, *de sa personne*. Il en porte tous les traits : c'est pourquoi il dit : « Qui me voit, voit mon Père [4], » et ailleurs : « comme le Père a la vie en soi, « ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en « soi [5]. Comme le Père ressuscite les morts et « leur rend la vie, aussi le Fils donne la vie à « qui il lui plaît [6]. » Et il n'exprime pas seulement son Père dans les effets de sa puissance ; il en exprime tous les traits, tous les caractères naturels et personnels, en sorte que si on pou-

[1] *Joan.*, I, 1. — [2] *Apoc.*, I, 4, 7, 8. — [3] *Sap.*, VII, 25. — [4] *Psal.*, XVIII, 7.

[1] *Sap.*, VII, 23. — [2] *Hebr.*, I, 3. — [3] *Hebr.*, I, 3. — [4] *Joan.*, XIV, 9. — [5] *Ibid.*, V, 26. — [6] *Ibid.*, 21.

vait voir le Fils sans voir le Père, on le verrait tout entier dans son Fils.

Mais qui pourrait expliquer quels sont ces traits et ces caractères du Père éternel qui reluisent dans son Fils ? Cela n'est pas de cette vie : et tout ce qu'on peut en dire, c'est que n'y ayant rien en Dieu d'accidentel, tous ces traits du Père que le Fils porte empreints dans sa personne sont de la substance ou de la personne du Père. Il est cette impression substantielle que le Père opère de tout ce qu'il est ; et c'est en opérant cette impression qu'il engendre son fils.

Voici dans le Sage quelque chose de plus délicat. La Sagesse, éternellement conçue dans le sein de Dieu, « est un miroir sans tache de sa « majesté, et l'image de sa bonté [1]. » C'est quelque chose de trop grossier pour le Fils de Dieu, que l'impression d'un cachet, ou que l'expression de la ressemblance dans une image qu'on taille avec un ciseau, ou qu'on fait avec des couleurs. La nature a quelque chose de plus délicat : et voici, dans de claires eaux et dans un miroir, un nouveau secret pour peindre et faire une image. Il n'y a qu'à présenter un objet, aussitôt il se peint lui-même, et cet admirable tableau ne dégénère par aucun endroit de l'original : c'est en quelque sorte l'original même. Cependant rien ne dépérit ni à l'original, ni à la glace polie où il s'est lui-même imprimé tout entier. Pour achever ce portrait, on n'a pas besoin du secours du temps, ni d'une ébauche imparfaite ; un même instant le commence et l'achève, et le dessin comme le fini n'est qu'un seul trait

IVe ÉLÉVATION.

Image plus épurée dans la créature raisonnable.

Tout cela est mort : le soleil, son rayon, sa chaleur ; un cachet, son expression ; une image ou taillée ou peinte ; un miroir et les ressemblances que les objets y produisent, sont choses mortes. Dieu a fait une image plus vive de son éternelle et pure génération ; et afin qu'elle nous fût plus connue, c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite.

Il l'a faite, lorsqu'il a dit : *Faisons l'homme* [2]. Il voulut alors faire quelque chose où fût déclarée l'opération de son Fils, d'un autre lui-même, puisqu'il dit: *Faisons.* Il voulut faire quelque chose qui fût vivant comme lui, intelligent comme lui, autrement on ne saurait ce que voudrait dire : « Faisons l'homme à notre image et « ressemblance. A notre image, » dans le fond de sa nature ; « à notre ressemblance, » par la conformité de ses opérations avec la nôtre, éternelle et indivisible.

[1] *Sap.*, VII, 26. — [2] *Gen.*, I, 26.

C'est par l'effet de cette parole : « Faisons « l'homme à notre image, » que l'homme pense ; et penser, c'est concevoir. Toute pensée est conception et expression de quelque chose : toute pensée est l'expression, et par là une conception, de celui qui pense, si celui qui pense pense à lui-même et s'entend lui-même ; et c'en serait une conception et une expression parfaite éternelle, substantielle, si celui qui pense était parfait, éternel, et s'il était par sa nature tout substance, sans rien avoir d'accidentel en lui-même, ni rien qui puisse être surajouté à sa pure et inaltérable substance.

Dieu donc qui pense substantiellement, parfaitement, éternellement, et qui ne pense ni ne peut penser qu'à lui-même, en pensant connaît quelque chose de substantiel, de parfait et d'éternel comme lui : c'est là son enfantement, son éternelle et parfaite génération. Car la nature divine ne connaît rien d'imparfait; et en elle la conception ne peut être séparée de l'enfantement. C'est donc ainsi que Dieu est Père, c'est ainsi qu'il donne la naissance à un Fils qui lui est égal : c'est là cette éternelle et parfaite fécondité, dont l'excellence nous a ravis dès que, sous la conduite de la foi, nous avons osé y porter notre pensée. Concevoir et enfanter de cette sorte, c'est être la perfection et l'original : et concevoir et enfanter comme nous faisons à notre manière imparfaite, c'est être fait à l'image et ressemblance de Dieu.

Nous pouvons donc maintenant répondre à la question de Salomon : « Dites-nous son nom, « et le nom de son Fils si vous le savez [1]. » Nous le savons à présent qu'il nous l'a appris. Son nom est *le Verbe* [2], la parole : non une parole étrangère et accidentelle, Dieu ne connaît rien de semblable ; mais une parole qui est en lui une personne subsistante, coopératrice, concréatrice, « composant et arrangeant toutes cho« ses avec lui [3], » comme dit le même Salomon ; une personne qui n'a point commencé, puisque, dit saint Jean, « Au commencement elle était [4] : » une personne qui est un avec Dieu, puisque, dit le même saint Jean, *elle est Dieu,* et que Dieu essentiellement est un : une personne qui est pourtant distincte de Dieu, puisque, continue le même apôtre, elle est en Dieu, avec Dieu, *chez Dieu, apud Deum,* son Fils unique qui est dans son sein, *in sinu Patris* [5], qu'il envoie au monde, qu'il fait paraître dans la chair comme le Fils unique de Dieu. Voilà son nom : c'est *le Verbe*, c'est la parole, la parole, dis-je, par laquelle un Dieu éternel et parfait se dit lui-

[1] *Prov.*, XXX, 4. — [2] *Joan.*, I, 1. — [3] *Prov.*, VIII, 27, 30. — [4] *Joan.* I, 1. 2. — [5] *Ibid.*, 18.

même à lui-même tout ce qu'il est, et conçoit, et engendre, et enfante tout ce qu'il dit ; enfante par conséquent un parfait, un coéternel, un coessentiel et consubstantiel.

Ne trouvons point ce mystère indigne de Dieu, puisqu'il ne lui attribue rien qui ne soit parfait: ne trouvons point incroyable que Dieu ait révélé le mystère de son éternelle génération à ceux qu'il avait faits à sa ressemblance, en qui il avait imprimé une faible image de cette éternelle et parfaite production. Soyons attentifs à nous-mêmes, à notre conception, à notre pensée ; nous y trouverons une idée de cette immatérielle, incorporelle, pure, spirituelle génération que l'Evangile nous a révélée.

Sans cette révélation, qui oserait porter ses yeux sur cet admirable secret de Dieu? Mais après la foi, nous osons non-seulement le contempler, mais encore en voir en nous une image: nous osons en quelque sorte transporter en Dieu cette conception de notre esprit, et, la dépouillant de toute altération, de tout changement, de toute imperfection, il ne nous reste que la pure, que la parfaite, l'incorporelle, l'intellectuelle naissance du Fils de Dieu : et dans son Père, une fécondité digne du premier Etre par sa plénitude, par son abondance, par l'infinité d'une nature parfaite et parfaitement communicative, non-seulement au dehors, où tout ce qu'elle produit dégénère jusqu'à l'infini, parce qu'au fond il vient du néant, et ne peut perdre la bassesse de cette origine; mais encore en elle-même et au dedans, où tout ce qu'elle produit, étant produit de sa substance, et de toute sa substance, lui est nécessairement égal en tout.

V[e] ÉLÉVATION.

Le Saint-Esprit. — La Trinité tout entière.

Dieu est donc fécond; Dieu a un Fils. Mais où est ici le Saint-Esprit? et où est la Trinité sainte et parfaite, que nous servons dès notre baptême? Dieu n'aime-t-il pas ce Fils, et n'en est-il pas aimé? Cet amour n'est ni imparfait, ni accidentel à Dieu; l'amour de Dieu est substantiel comme sa pensée : et le Saint-Esprit, qui sort du Père et du Fils comme leur amour mutuel, est de même substance que l'un et l'autre, un troisième consubstantiel, et avec eux un seul et même Dieu.

Mais pourquoi donc n'est-il pas Fils, puisqu'il est par sa production de même nature? Dieu ne l'a pas révélé. Il a bien dit que le Fils était *unique*[1], car il est parfait, et tout ce qui est parfait est unique : ainsi le Fils de Dieu, Fils parfait d'un Père parfait, doit être unique; et s'il pouvait y avoir deux fils, la génération du fils serait imparfaite. Tout ce donc qui viendra après ne sera plus fils et ne viendra point par génération, quoique de même nature. Que sera-ce donc que cette finale production de Dieu? C'est une procession, sans nom particulier : Le Saint-Esprit *procède du Père*[1]; le Saint-Esprit est l'Esprit commun du Père et du Fils : « le Saint-« Esprit prend du Fils[2]; et le Fils l'envoie[3] » comme le Père. Taisez-vous, raisonnements humains : Dieu a voulu expliquer que la procession de son Verbe était une véritable et parfaite génération : ce que c'était que la procession de son Saint-Esprit, il n'a pas voulu le dire, ni qu'il y eût rien dans la nature qui représentât une action si substantielle et tout ensemble si singulière. C'est un secret réservé à la vision bienheureuse.

O Dieu Saint-Esprit! vous n'êtes pas le Fils, puisque vous êtes l'amour éternel et subsistant du Père et du Fils; qui supposez par conséquent le Fils engendré, et engendré comme Fils unique à cause qu'il est parfait. Vous êtes parfait aussi, et unique en votre genre et en votre ordre : vous n'êtes pas étranger au Père et au Fils, puisque vous en êtes l'amour et l'union éternelle : vous procédez nécessairement de l'un et de l'autre, puisque vous êtes leur amour mutuel : qui vous voudrait séparer d'eux les séparerait eux-mêmes entre eux, et diviserait leur règne éternel.

Vous êtes égal au Père et au Fils, puisque nous sommes également consacrés « au nom du « Père, et du Fils, et du Saint-Esprit[4]; et que « vous avez avec eux un même temple qui est « notre âme, notre corps[5], » tout ce que nous sommes. Rien d'inégal, ni d'étranger au Père et au Fils, ne doit être nommé avec eux en égalité : je ne veux pas être baptisé et consacré au nom d'un conserviteur : je ne veux pas être le temple d'une créature : ce serait une idolâtrie de lui bâtir un temple, et à plus forte raison d'être et se croire soi-même son temple.

VI[e] ÉLÉVATION.

Trinité créée image de l'incréée, et comme elle incompréhensible.

Revenons encore à nous-mêmes; nous sommes, nous entendons, nous voulons. D'abord, entendre et vouloir, si c'est quelque chose, ce n'est pas absolument la même chose; si ce n'était pas quelque chose, ce ne serait rien, et il n'y aurait ni entendre ni vouloir : mais si c'était absolument la même chose, on ne les distingue-

[1] *Joan.*, I, 18.

[1] *Joan.*, XV, 26. — [2] *Ibid.*, XVI, 14 — [3] *Ib.*, 7. — [4] *Matth.*, XXVIII, 19. — [5] I *Cor.*, III, 16, 17; VI, 19.

rait pas; mais on les distingue, car on entend ce qu'on ne veut pas, ce qu'on n'aime pas, encore qu'on ne puisse aimer ni vouloir ce qu'on n'entend point. Dieu même entend et connaît ce qu'il n'aime pas, comme le péché : et nous, combien de choses entendons-nous que nous haïssons, et que nous ne voulons ni faire ni souffrir, parce que nous entendons qu'elles nous nuisent! Nous entendons ce que c'est que se précipiter du haut d'une tour, et ce mouvement n'est pas moins bien entendu que les autres : mais cependant on ne le veut pas, à cause qu'il nous est nuisible.

Nous sommes donc quelque chose d'intelligent, quelque chose qui s'entend et s'aime soi-même, qui n'aime que ce qu'il entend; mais qui peut connaître et entendre ce qu'il n'aime pas : toutefois en ne l'aimant pas, il sait et entend qu'il ne l'aime pas : et cela même il veut le savoir, et il ne veut pas l'aimer, parce qu'il sait ou qu'il croit qu'il lui est nuisible; mais au contraire il veut ne l'aimer pas. Ainsi entendre et aimer sont choses distinctes; mais tellement inséparables, qu'il n'y a point de connaissance sans quelque volonté. Et si l'homme semblable à l'ange connaissait tout ce qu'il est, sa connaissance serait égale à son être : et s'aimant à proportion de sa connaissance, son amour serait égal à l'un et à l'autre. Et si tout cela était bien réglé, tout cela ne ferait ensemble qu'un seul et même bonheur de la même âme, et, à vrai dire, la même âme heureuse : en ce que par la droiture de sa volonté, conforme à la vérité de sa connaissance, elle serait juste. Ainsi ces trois choses bien réglées, être, connaître et vouloir, font une seule âme heureuse et juste, qui ne pourrait ni être sans être connue, ni être connue sans être aimée; ni distraire de soi-même une de ces choses, sans se perdre tout entière avec tout son bonheur. Car que serait-ce à une âme que d'être sans se connaître; et que serait-ce de se connaître, sans s'aimer de la manière qu'il faut s'aimer pour être véritablement heureux; c'est-à-dire sans s'aimer par rapport à Dieu, qui est tout le fondement de notre bonheur?

Ainsi, à notre manière imparfaite et défectueuse, nous représentons un mystère incompréhensible. Une Trinité créée que Dieu fait dans nos âmes nous représente la Trinité incréée, que lui seul pouvait nous révéler; et pour nous la faire mieux représenter, il a mêlé dans nos âmes, qui la représentent, quelque chose d'incompréhensible.

Nous avons vu qu'entendre et vouloir, connaître et aimer sont actes très-distingués : mais le sont-ils tellement, que ce soient choses entièrement et substantiellement différentes? Cela ne peut être : la connaissance n'est autre chose que la substance de l'âme affectée d'une certaine façon; et la volonté n'est autre chose que la substance de l'âme affectée d'une autre. Quand je change ou de pensée et de volonté, ai-je cette volonté et cette pensée sans que ma substance y entre? Sans doute elle y entre : et tout cela, au fond, n'est autre chose que ma substance affectée, diversifiée, modifiée de différentes manières; mais dans son fond toujours la même. Car, en changeant de pensée, je ne change pas de substance; et ma substance demeure une pendant que mes pensées vont et viennent, et pendant que ma volonté va se distinguant de mon âme, d'où elle ne cesse de sortir : de même que ma connaissance va se distinguant de mon être, d'où elle sort pareillement : et pendant que tous les deux, je veux dire ma connaissance et ma volonté, se distinguent en tant de manières, et se portent successivement à tant de divers objets, ma substance est toujours la même dans son fond, quoiqu'elle entre tout entière dans toutes ces manières d'être si différentes.

Voilà déjà en moi un prodige inconcevable; mais ce prodige s'étend dans toute la nature. Le mouvement et le repos, choses si distinctes, ne sont dans le fond que la substance qui se meut et qui se repose; qui change à la vérité, mais non dans son fond, quand elle passe du mouvement au repos, et du repos au mouvement. Car ce qui se meut maintenant, c'est la même chose qui se reposera bientôt : et ce qui se repose en ce moment, est la même chose qui bientôt sera mise en mouvement. Et le mouvement droit, et l'oblique, et le circulaire, sont des mouvements divers entre eux, mais qui n'ont qu'une seule et même substance, et cent circulations successives d'un même corps ne sont au fond que ce même corps agité en cercle. Et tout cela est distinct et un; un en substance, distinct en manières. Et ces manières, quoique différentes, n'ont toutes qu'un même sujet, un même fond, une seule et même substance.

Je ne sais qui se peut vanter d'entendre cela parfaitement; ni qui pourra se bien expliquer à soi-même ce que les manières d'être ajoutent à l'être; ni d'où vient leur distinction dans l'unité et identité qu'elles ont avec l'être même; ni comment elles sont des choses; ni comment elles n'en sont pas. Ce sont des choses; puisque si c'était un pur néant, on ne pourrait véritablement ni les assurer ni les nier; ce n'en sont

point, puisqu'en elles-mêmes elles ne subsistent pas. Tout cela ne s'entend pas bien; tout cela est pourtant chose véritable; et tout cela nous est une preuve que, même dans les choses naturelles, l'unité est un principe de multiplicité en elle-même, et que l'unité et la multiplicité ne sont pas autant incompatibles qu'on le pense.

O Dieu! devant qui je me considère moi-même et me suis à moi-même une grande énigme, j'ai vu en moi ces trois choses, être, entendre, vouloir. Vous voulez que je sois toujours, puisque vous m'avez donné une âme immortelle, dont le bonheur ou le malheur sera éternel: et si vous vouliez, j'entendrais et voudrais toujours la même chose; car c'est ainsi que vous voulez que je sois toujours, quand vous me rendrez heureux par votre présence. Si je ne voulais et n'entendais éternellement que la même chose, comme je n'ai qu'un seul être, je n'aurais aussi qu'une seule connaissance et une seule volonté, ou, si l'on veut, un seul entendre et un seul vouloir. Cependant ma connaissance et mon amour, ou ma volonté, n'en seraient pas pour cela moins distingués entre eux, ni moins identifiés; c'est-à-dire n'en seraient pas moins un avec le fond de mon être, avec ma substance. Et mon amour ou ma volonté ne pourraient pas ne pas venir de ma connaissance: et mon amour serait toujours une chose que je produirais en moi-même, et je ne produirais pas moins ma connaissance: et toujours il y aurait en moi trois choses, l'être produisant la connaissance, la connaissance produite, et l'amour aussi produit par l'un et par l'autre. Et si j'étais une nature incapable de tout accident survenu à sa substance, et en qui il fallût que tout fût substantiel, ma connaissance et mon amour seraient quelque chose de substantiel et de subsistant: et je serais trois personnes subsistantes dans une seule substance; c'est-à-dire je serais Dieu. Mais comme il n'en n'est pas ainsi, je suis seulement fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et un crayon imparfait de cette unique substance qui est tout ensemble Père, Fils et Saint-Esprit: substance incompréhensible dans sa triple divinité qui n'est au fond qu'une même chose, souveraine, immense, éternelle, parfaitement une en trois personnes distinctement subsistantes, égales, consubstantielles; à qui est dû un seul culte, une seule adoration, un seul amour; puisqu'on ne peut ni aimer le Père sans aimer son Fils, ni aimer le Fils sans aimer son Père, ni les aimer tous deux sans aimer leur union éternellement subsistante et leur amour mutuel. Et pour aider la foi qui m'attache à ce mystère incompréhensible, j'en vois en moi-même une ressemblance qui, tout imparfaite qu'elle est, ne laisse pas d'avoir quelque chose que je ne puis comprendre; et je me suis à moi-même un mystère impénétrable. Et pour m'ôter toute peine de perdre en Dieu toute ma compréhension, je commence par la perdre premièrement, non-seulement dans tous les ouvrages de la nature, mais encore dans moi-même plus que dans tout le reste.

VIIe ÉLÉVATION.

Fécondité des arts.

Je suis un peintre, un sculpteur, un architecte; j'ai mon art, j'ai mon dessein ou mon idée; j'ai le choix et la préférence que je donne à cette idée par un amour particulier. J'ai mon art, j'ai mes règles, mes principes, que je réduis, autant que je puis, à un premier principe qui est un, et c'est par là que je suis fécond. Avec cette règle primitive et ce principe fécond qui fait mon art, j'enfante au dedans de moi un tableau, une statue, un édifice, qui dans sa simplicité est la forme, l'original, le modèle immatériel de ce que j'exécuterai sur la pierre, sur le marbre, sur le bois, sur une toile où j'arrangerai toutes mes couleurs. J'aime ce dessein, cette idée, ce fils de mon esprit fécond et de mon art inventif. Et tout cela ne fait de moi qu'un seul peintre, un seul sculpteur, un seul architecte; et tout cela se tient ensemble et inséparablement uni dans mon esprit; et tout cela dans le fond, c'est mon esprit même, et n'a point d'autre substance; et tout cela est égal et inséparable.

Lequel des trois que l'on ôte, tout s'en va. Le premier, qui est l'art, n'est pas plus parfait que le second, qui est l'idée, ni le troisième, qui est l'amour. L'art produit l'un et l'autre, et on suppose qu'il existe, quand il les produit. On ne peut dire ce qui est plus beau, ou de commencer ou de terminer, ou d'être produit ou de produire. L'art, qui est comme le père, n'est pas plus beau que l'idée, qui est le fils de l'esprit; et l'amour qui nous fait aimer cette belle production est aussi beau qu'elle: par leur relation mutuelle chacune a la beauté des trois. Et quand il faudra produire au dehors cette peinture ou cet édifice; l'art, et l'idée, et l'amour, y concourront également, et en unité parfaite, en sorte que ce bel ouvrage se ressentira également de l'art, de l'idée, et de l'amour ou de la secrète complaisance qu'on aura pour elle.

Tout cela, quoique immatériel, est trop imparfait et trop grossier pour Dieu. Je n'ose lui en faire l'application: mais de là, aidé de la foi, je m'élève et je prends mon vol; et cette contemplation de ce que Dieu a mis dans mon âme

quand il l'a créée à sa ressemblance, m'aide à faire mon premier effort.

VIIIe ÉLÉVATION.

Sagesse essentielle, personnelle. — Engendrante et engendrée.

Dieu m'a possédée, dit la Sagesse [1] : c'est-à-dire Dieu m'a engendré, conformément à cette parole d'Eve, quand elle enfanta Caïn : *J'ai*, dit-elle, *possédé un homme par* la grâce de Dieu [2]. Il m'a engendrée, « avant que de rien faire. Je suis « ordonnée, » et garde mon sang, *de toute éternité* et de toute antiquité, « avant que la terre fût faite ; les abîmes n'étaient pas encore, et j'étais « déjà conçue. Dieu m'enfantait devant les collines [3] ; » c'est-à-dire devant tous les temps et de toute éternité, parce qu'il n'y a que l'éternité avant tous les temps. Mais Dieu n'a-t-il de sagesse que celle qu'il engendre ? A Dieu ne plaise ! car nous-mêmes nous ne pourrions pas produire en nous notre verbe, notre parole intérieure, s'il n'y avait en nous un fond de raison dont notre verbe est le fruit : à plus forte raison y a-t-il en Dieu une sagesse essentielle, qui, étant primitivement et originairement dans le Père, le rend fécond pour produire dans son sein cette sagesse qui est son Verbe et son Fils, sa parole, sa raison, son intelligence, son conseil ; l'idée de ce divin ouvrier qui précède tous ses ouvrages ; le bouillonnement, pour ainsi dire, ou la première effusion de son cœur; et la seule production qui le fait nommer vraiment Père avant tous les temps. « C'est de là » donc, dit saint Paul « que vient toute paternité dans le ciel et dans la terre [4]. » C'est de là que « nous est donnée, à nous qui croyons « au Fils unique, la puissance d'être enfants de « Dieu » à son image, « en naissant non du « sang, ni de la volonté de la chair, ni de la vo-« lonté de l'homme, mais de Dieu [5], » qui par sa volonté et par la grâce de son adoption, a daigné nous associer à son Fils unique

IXe ÉLÉVATION.

La béatitude de l'âme : image de celle de Dieu, heureux dans la trinité de ses personnes.

Quand Dieu m'a fait à son image et ressemblance, il m'a fait pour être heureux comme lui, autant qu'il peut convenir à une créature : et c'est pourquoi il me fait trouver en moi ces trois choses, moi-même qui suis fait pour être heureux, l'idée de mon bonheur, et l'amour ou le désir du même bonheur. Trois choses que je trouve inséparables en moi-même, puisque je ne suis jamais sans être une chose qui est faite pour être heureuse, et par conséquent qui porte en soi-même, et l'idée de son bonheur, et le désir d'en jouir provenant nécessairement de cette idée.

Qu'on me demande laquelle de ces trois choses je voudrais perdre plutôt que l'autre, je ne saurai que répondre. Car, premièrement, je ne veux point perdre mon être : je veux, pour ainsi parler, encore moins perdre mon bonheur, puisque sans bonheur il vaudrait mieux pour moi que je ne fusse pas, conformément à cette parole du Sauveur sur son malheureux disciple : « Il vaudrait mieux à cet homme de n'avoir ja-« mais été [1]. » Je ne veux donc non plus perdre mon bonheur que mon être, ni non plus perdre l'idée et l'amour de mon bonheur que mon bonheur, puisqu'il n'y a point de bonheur sans cette idée et cet amour.

S'il y a quelque chose en moi qui ait toujours été avec moi-même, c'est cette idée et cet amour de mon bonheur ; car je ne puis jamais avoir été sans fuir ce qui me nuisait, et désirer ce qui m'était convenable ; ce qui ne peut provenir que du désir d'être heureux, et de la crainte de ne l'être pas. Ce sentiment commence à paraître dès l'enfance ; et comme on l'apporte en venant au monde, on doit l'avoir eu, quoique plus obscurément et plus sourdement jusque dans le sein de la mère.

Voilà donc une idée qui naît en nous avec nous, et un sentiment qui nous vient avec cette idée ; et tout cela est en nous avant tout raisonnement et toute réflexion.

Quand la raison commence à poindre, elle ne fait autre chose que de chercher les moyens, bons ou mauvais, de nous rendre heureux : ce qui montre que cette idée et cet amour du bonheur est dans le fond de notre raison.

D'une certaine façon, cette idée qui nous fait connaître notre bonheur, et ce sentiment qui nous le fait aimer, font de tout temps notre seule idée et notre seul sentiment. Pour le sentiment, il est clair, puisque tous nos autres sentiments se rapportent à celui-là : et pour l'idée du bonheur, il n'est pas moins clair que c'en est une suite, puisque ce n'est que pour remplir celle-là que nous nous rendons attentifs à toutes les autres. Supposons donc que Dieu, qui nous donne tout et peut aussi nous ôter ce qu'il lui plaît, nous ôte tout excepté notre être, et l'idée de notre bonheur, et le désir qui nous presse de le rechercher, nous serons quelque chose de fort simple ; mais dans notre simplicité nous aurons trois choses qui ne diviseront point notre unité simple, mais plutôt qui concourront toutes trois à sa perfection.

[1] *Prov.*, VIII, 22. — [2] *Gen.*, IV, 1. — [3] *Prov.*, VIII, 22, 23, 24, 25. — [4] *Ephes.*, III, 15. — [5] *Joan.*, I, 12, 13.

[1] *Matt.*, XXVI, 24.

Alors serons-nous heureux? Hélas! point du tout. Nous désirerons seulement de l'être, et par conséquent nous ne le serons pas, puisque le bonheur ne peut consister avec le besoin, dont le désir est la preuve.

Que faut-il donc ajouter à tout cela pour nous rendre heureux? il faut ajouter à l'idée confuse que j'ai du bonheur la connaissance distincte de l'objet où il consiste, et en même temps changer le désir confus du bonheur en la possession actuelle de ce qui le fait.

Mais où peut consister mon bonheur que dans la chose la plus parfaite que je connaîtrai, si je la puis posséder? Ce que je connais le plus parfait, c'est Dieu sans doute, puisque même je ne puis trouver en moi-même d'autre idée de perfection que celle de Dieu. Il reste à savoir si je puis le posséder. Mais qu'est-ce que le posséder, si ce n'est le connaître? Se possède-t-il autrement lui-même qu'en connaissant sa perfection? Je suis donc capable de le posséder, puisque je suis capable de le connaître, pourvu qu'en le connaissant je me porte aussi à l'aimer: puisque le connaître sans l'aimer, c'est le méconnaître en effet.

Après cette heureuse addition qui s'est faite à la connaissance et à l'idée que j'avais de mon bonheur, serais-je heureux? Point du tout. Mais quoi! Je connais et j'aime Dieu et cela même, avons-nous dit, c'est le posséder et c'est posséder ce que je connais de meilleur; et nous avons dit que cela est être heureux: je le suis donc? Cependant si j'étais heureux, je n'aurais rien à désirer: puis-je dire que je n'ai rien à désirer? Loin de moi cet aveuglement! je ne suis donc pas heureux.

Il faut donc encore chercher en moi-même ce qui me manque. Je connais Dieu, je l'avoue, mais très-imparfaitement: ce qui fait que mon amour pour lui est trop faible, et de là aussi me vient la faiblesse de désirer tant de choses bonnes ou mauvaises. J'ai donc à désirer de connaître Dieu plus parfaitement que je ne fais: *De le connaître*, comme dit saint Paul, *ainsi que j'en suis connu*[1]; de le connaître à nu, *à découvert*; en un mot de le voir *face à face*[2], sans ombre, sans voile, sans obscurité. Que Dieu m'ajoute cela, qu'il me dise comme à Moïse: « Je te montrerai tout bien[3]; » alors je dirai avec saint Philippe: « Maître, cela nous « suffit[4]. » Mais cela n'est pas de cette vie. Quand ce bonheur nous arrivera, nous n'aurons rien à désirer pour la connaissance: mais pour l'amour, que sera-ce? Quand nous verrons Dieu face à face, pourrons-nous faire quelque chose de plus que l'aimer? Non sans doute: et saint Paul a dit que *l'amour* demeure éternellement *sans jamais se perdre*[1]. Qu'aura donc de plus notre amour dans cette éternelle et bienheureuse occupation, sinon qu'il sera parfait, venant d'une parfaite connaissance? Et il ne pourra plus changer comme il peut changer en cette vie: et il absorbera toutes nos volontés dans une seule, qui sera celle d'aimer Dieu: « Il « n'y aura plus de gémissement, et nos larmes « seront essuyées pour jamais[2], » et nos désirs s'en iront avec nos besoins. Alors donc nous serons réduits à la parfaite unité et simplicité. Mais dans cette simplicité nous porterons la parfaite image de la Trinité, puisque Dieu uni au fond de notre être, et se manifestant lui-même, produira en nous la vision bienheureuse qui sera en un sens Dieu même, lui seul en étant l'objet comme la cause: et par cette vision bienheureuse il produira un éternel et insatiable amour, qui ne sera encore autre chose en un certain sens que Dieu même, vu et possédé: et « Dieu sera tout en tous[3], » et il sera tout en nous-mêmes, un seul Dieu uni à notre fonds, se produisant en nous par la vision, et se consommant en un avec nous par un éternel et parfait amour.

Alors s'accomplira notre parfaite unité en nous-mêmes, et avec tout ce qui possédera Dieu avec nous: et ce qui nous fera tout parfaitement un, c'est que nous serons, et nous verrons, et nous aimerons; et tout cela sera en nous tous une seule et même vie. Et alors s'accomplira ce que dit le Sauveur: « Comme vous, mon Père, êtes « en moi et moi en vous, ainsi » ils seront « en nous[4]: » un en eux-mêmes, et un avec tous les membres du corps de l'Eglise qu'ils composent.

Formons donc en nous la Trinité sainte, unis à Dieu, connaissant Dieu, aimant Dieu. Et comme notre connaissance, qui à présent est imparfaite et obscure, s'en ira, et que l'amour est en nous la seule chose qui ne s'en ira jamais et ne se perdra point; aimons, aimons, aimons: faisons sans fin ce que nous ferons sans fin; faisons sans fin dans le temps ce que nous ferons sans fin dans l'éternité. Oh! que le temps est incommode! Que de besoins accablants le temps nous apporte! Qui pourrait souffrir les distractions, les interruptions, les tristes nécessités du sommeil, de la nourriture, des autres besoins? Mais celles des tentations, des mauvais désirs, qui n'en serait honteux

[1] I *Cor.*, XIII, 12. — [2] II. *Cor.*, III, 18. — [3] *Exod.*, XXXIII, 19. — *Joan.*, XIV, 8.

[1] I *Cor.*, XIII, 8. — [2] *Apoc.*, VIII, 17. — [3] I *Cor.*, XV, 28. — [4] *Joan.*, XVII, 21.

autant qu'affligé ? « Malheureux homme que je « suis, qui me délivrera de ce corps de mort[1] ? » O Dieu ! que le temps est long, qu'il est pesant, qu'il est assommant ! O Dieu éternel ! tirez-moi du temps, fixez-moi dans votre éternité ! En attendant, faites-moi prier sans cesse, et passer les jours et les nuits dans la contemplation de votre loi, de vos vérités, de vous-même, qui êtes toute vérité et tout bien. *Amen, amen.*

—

TROISIÈME SEMAINE

Elévations sur la création de l'univers.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Dieu n'en est pas plus grand, ni plus heureux pour avoir créé l'univers.

Recueilli en moi-même, ne voyant en moi que péché, imperfection et néant, je vois en même temps au-dessus de moi une nature heureuse et parfaite : et je lui dis en moi-même avec le Psalmiste : « Vous êtes mon Dieu ; vous « n'avez pas besoin de mes biens[2] : » vous n'avez besoin d'aucuns biens. « Que me sert, » dites-vous par votre prophète, « la multitude « de vos victimes[3] ? » Tout est à moi : mais je n'ai pas besoin de tout ce qui est à moi ; il me suffit d'être et je trouve en moi toutes choses. Je n'ai pas besoin de vos louanges : les louanges que vous me donnez vous rendent heureux, mais ne me le rendent pas, et je n'en ai pas besoin. Mes *œuvres me louent*[4]. Mais encore n'ai-je pas besoin de la louange que me donnent mes œuvres : tout me loue imparfaitement, et nulle louange n'est digne de moi, que celle que je me donne moi-même en jouissant de moi-même et de ma perfection.

Je suis celui qui suis[5]. C'est assez que je sois ; tout le reste m'est inutile. Oui, Seigneur, tout le reste vous est inutile, et ne peut faire aucune partie de votre grandeur : vous n'êtes pas plus grand avec tout le monde, avec mille millions de mondes, que vous l'êtes seul. Quand vous avez fait le monde, c'est par bonté et non par besoin. Il vous convient de pouvoir créer tout ce qui vous plaît : car il est de la perfection de votre être, et de l'efficace de votre volonté, non-seulement que vous soyez, mais que tout ce que vous voulez soit : qu'il soit dès que vous le voulez, autant que vous le voulez, quand vous le voulez. Et quand vous le voulez, vous ne commencez pas à le vouloir : de toute éternité vous voulez ce que vous voulez, sans jamais changer : rien ne commence en vous, et tout commence hors de vous par votre ordre éternel. Vous manque-t-il quelque chose, parce que vous ne faites pas tant de choses que vous pouvez faire ? Tout cet univers que vous avez fait n'est qu'une petite partie de ce que vous pouviez faire, et après tout n'est rien devant vous. Si vous n'aviez rien fait, l'être manquerait aux choses que vous n'auriez pas voulu faire : mais rien ne vous manquerait, parce qu'indépendamment de toutes choses, vous êtes celui qui est, et qui est tout qu'il faut être pour être heureux et parfait.

O Père éternellement et indépendamment de toute autre chose ! votre Fils et votre Esprit-Saint avec vous : vous n'avez pas besoin de société, en voilà une en vous-même éternelle et inséparable de vous. Content de cette infinie et éternelle communication de votre parfaite et bienheureuse essence, à ces deux personnes qui vous sont égales, qui ne sont point votre ouvrage, mais vos coopérateurs, ou pour mieux dire, avec vous un seul et même créateur de tous vos ouvrages ; qui sont comme vous, non par votre commandement, ou par un effet de votre toute-puissance, mais par la seule perfection et plénitude de votre être : toute autre communication est incapable de rien ajouter à votre grandeur, à votre perfection, à votre félicité.

II[e] ÉLÉVATION.

Avant la création, rien n'était que Dieu.

« Puisque j'ai commencé, je continuerai de « parler à mon Seigneur, quoique je ne sois « que poussière et cendre[1]. » Et de quoi vous parlerai-je, Seigneur ? Par où puis-je mieux commencer à vous parler que par où vous avez vous-même commencé à parler aux hommes ? J'ouvre votre Ecriture, et j'y trouve d'abord ces paroles : « Au commencement Dieu a « créé le ciel et la terre[2]. » Je ne trouve point que Dieu, qui a créé toutes choses, ait eu besoin, comme un ouvrier vulgaire, de trouver une matière préparée sur laquelle il travaillât, et de laquelle il fît son ouvrage. Mais, n'ayant besoin pour agir que de lui-même et de sa propre puissance, il a fait tout son ouvrage. Il n'est point un simple faiseur de formes et de figures dans une matière préexistante ; il a fait et la matière et la forme, c'est-à-dire son ouvrage dans son tout. Autrement son ouvrage ne lui doit pas tout, et dans son fond il est indépendamment de son ouvrier. Mais il n'en est pas ainsi d'un ouvrier aussi parfait que Dieu. Lui qui est la forme des formes et l'acte des actes,

[1] *Rom.*, VII, 24. — [2] *Psal.* XV, 2. — [3] *Isa.*, I, 11. — [4] *Psal.* XVIII, 1. — [5] *Exod.*, III, 14.

[1] *Gen.*, XVIII, 27. — [2] *Gen.*, I, 1.

il a fait tout ce qui est selon ce qu'il est, et autant qu'il est; c'est-à-dire que, comme il a fait la forme, il a fait aussi ce qui était capable d'être formé, parce que cela même c'est quelque chose qui, ne pouvant avoir de soi-même d'être formé, ne peut non plus avoir de soi-même d'être formable.

C'est pourquoi je lis ainsi dans votre Ecriture toujours véritable : « Au commencement « Dieu a créé le ciel et la terre. Et la terre était « inutile, » informe, *vide*, invisible, confuse : « et les ténèbres couvraient la face de l'abîme, » qui était la mer. *Et l'Esprit de Dieu*, le Saint-Esprit figure, selon la première signification de la lettre, un vent, un air que Dieu agitait, *était porté sur les eaux*[1] ou posait sur elles. Voilà cette manière confuse, sans ordre, sans arrangement, sans forme distincte. Voilà ce chaos, cette confusion, dont la tradition s'est conservée dans le genre humain, et se voit encore dans les poëtes les plus anciens. Car c'est ce que veulent dire ces ténèbres, cet abîme immense dont la terre était couverte, ce mélange confus de toutes choses, cette informité, si l'on peut parler de cette sorte, de la terre vide et stérile. Mais en même temps tout cela n'est pas sans commencement, tout cela est créé de Dieu : « Au commencement Dieu a « créé le ciel et la terre. » Cet *esprit*, cet air ténébreux qui *se porte sur les eaux*, venait *de Dieu*, et n'était fait ni agité que de sa main : en un mot, toute cette masse, quoique informe, était néanmoins sa créature; le commencement et l'ébauche, mais toujours de la même main, de son grand ouvrage.

O Dieu ! quelle a été l'ignorance des sages du monde, qu'on a appelés philosophes, d'avoir cru que vous, parfait architecte et absolu formateur de tout ce qui est, vous aviez trouvé sous vos mains une matière qui vous était coéternelle, informe néanmoins, et qui attendait de vous sa perfection ? Aveugles ! qui n'entendaient pas que d'être capable de forme, c'est déjà quelque forme; c'est quelque perfection, que d'être capable de perfection; et si la matière avait d'elle-même ce commencement de perfection et de forme, elle en pourrait aussitôt avoir d'elle-même l'entier accomplissement.

«Aveugles, conducteurs d'aveugles, qui tom« bez dans le précipice et y jetez ceux qui vous « suivent[2] ! » dites-moi, qui a assujéti à Dieu ce qu'il n'a pas fait, ce qui est de soi aussi bien que Dieu, ce qui est indépendamment de Dieu même ? Par où a-t-il trouvé prise sur ce qui lui est étranger et indépendant de sa puissance, et par quel art ou par quel pouvoir se l'est-il soumis ? Comment s'y prendra-t-il pour le mouvoir ? Ou, s'il se meut de lui-même, quoique encore confusément et irrégulièrement, comme on veut se l'imaginer dans ce chaos, comment donnera la règle à ces mouvements, celui qui ne donne pas la force mouvante ? Cette nature indomptable échapperait à ses mains ; et ne s'y prêtant jamais tout entière, elle ne pourrait être formée tout entière, selon l'art et la puissance de son ouvrier. Mais qu'est-ce après tout que cette matière si parfaite, qu'elle ait d'elle-même ce fond de son être ; et si imparfaite, qu'elle attende sa perfection d'un autre ? Son ornement et sa perfection ne sera que son accident, puisqu'elle est éternellement informe. Dieu aura fait l'accident, et n'aura pas fait la substance ? Dieu aura fait l'arrangement des lettres qui composent les mots, et n'aura pas fait dans les lettres la capacité d'être arrangées ? O chaos et confusion dans les esprits, plus encore que dans cette matière et ces mouvements qu'on imagine éternellement irréguliers et confus ! Ce chaos, cette erreur, cet aveuglement était pourtant dans tous les esprits, et il n'a été dissipé que par ces paroles : « Au commencement Dieu a créé le ciel et la « terre : » et par celles-ci : Dieu a vu toutes « les choses qu'il avait faites, et elles étaient « très-bonnes[1] : » parce que lui seul en avait fait toute la bonté : toute la bonté, encore un coup, et non-seulement la perfection et la fin, mais encore le commencement.

[1] *Gen.*, I, 2. — [2] *Matth.*, XV, 14.

IIIe ÉLÉVATION.

Dieu n'a eu besoin de trouver ni un lieu pour placer le monde, ni un temps pour y assigner le commencement de toutes choses.

Faible et imbécile que je suis, qui ne vois que des artisans mortels, dont les ouvrages sont soumis au temps, et qui désignent par certains moments le commencement et la fin de leur travail, qui aussi ont besoin d'être en quelque lieu pour agir, et de trouver une place pour y fabriquer et poser leur ouvrage ! je veux imaginer la même chose, ou quelque chose de semblable, dans ce tout-puissant ouvrier qui a fait le ciel et la terre : sans songer que, s'il a tout fait, il a fait le temps et le lieu ; et que ces deux choses, que tout autre ouvrier que lui doit trouver faites, font elles-mêmes partie de son ouvrage.

Cependant je veux m'imaginer il y a six ou sept mille ans, et avant que le monde fût,

[1] *Gen.*, I, 31.

comme une succession infinie de révolutions et de moments entre-suivis, dont le Créateur en ait choisi un pour y fixer le commencement du monde : et je ne veux pas comprendre que Dieu, qui fait tout, ne trouve rien de fait dans son ouvrage, avant qu'il agisse : qu'ainsi avant le commencement du monde il n'y avait rien du tout que Dieu seul : et que dans le rien il n'y a ni succession, ni durée, ni rien qui soit, ni rien qui demeure, ni rien qui passe ; parce que le rien est toujours rien, et qu'il n'y a rien hors de Dieu que ce que Dieu fait.

Élevez donc, Seigneur, ma pensée au-dessus de toute image des sens et de la coutume, pour me faire entendre dans votre éternelle vérité, que vous, qui êtes celui qui est, êtes toujours le même sans succession ni changement, et que vous faites le changement et la succession partout où elle est. Vous faites par conséquent tous les mouvements et toutes les circulations dont le temps peut être la mesure. Vour voyez dans votre éternelle indigence toutes les circulations différentes que vous pouvez faire ; et les nommant, pour ainsi dire, toutes par leur nom, vous avez choisi celles qu'il vous a plu, pour les faire aller les uns après les autres. Ainsi la première révolution que vous avez faite du cours du soleil, a été la première année ; et le premier mouvement que vous avez fait dans la matière, a été le premier jour. Le temps a commencé selon ce qu'il vous a plu ; et vous en avez fait le commencement tel qu'il vous a plu ; comme vous en avez fait la suite et la succession, que vous ne cessez de développer du centre immuable de votre éternité.

Vous avez fait le lieu de la même sorte que vous avez fait le temps. Pour vous, ô Dieu de gloire et de majesté ! vous n'avez besoin d'aucun lieu : vous habitez en vous-même tout entier. Sans autre étendue que celle de vos connaissances, vous savez tout, ou celle de votre puissance, vous pouvez tout; ou celle de votre être, de toute éternité vous êtes tout. Vous êtes tout ce qui est nécessairement ; et ce qui peut ne pas être, et qui n'est pas éternellement comme vous, n'ajoute rien à la perfection et à la plénitude de l'être, que vous possédez seul. Qu'ajouterait à votre grandeur, quelque espèce d'étendue locale que ce soit ? Rien du tout. Vous êtes dans vos ouvrages par votre vertu, qui les forme et qui les soutient ; et votre vertu c'est vous-même, c'est votre substance. Quand vous cesseriez d'agir, vous n'en seriez pas moins tout ce que vous êtes, sans avoir besoin ni de vous étendre, ni d'être dans vos créatures, ni dans quelque lieu ou espace que ce soit. Car le lieu ou l'espace est une étendue ; et un espace et une étendue, des proportions, des distances, des égalités, ne sont pas un rien : et si on veut que vous trouviez toutes faites ces distances, ces étendues, ces proportions, sans les avoir faites vous-même, on retombe dans l'erreur de ceux qui mettent quelque chose hors de vous qui vous soit nécessairement coéternel, et ne soit pas votre ouvrage.

O Dieu ! dissipez ces fausses idées de l'esprit de vos serviteurs. Faites-leur entendre que sans avoir besoin d'être nulle part, ou de vous faire une demeure, vous vous étiez tout à vous-même; et que, lorsqu'il vous a plu, sans aucune nécessité, de faire le monde, vous avez fait avec le monde, et le temps et le lieu, toute étendue, toute succession, toute distance ; et enfin que de toute éternité, et avant le commencement, il n'y avait rien du tout que vous seul; vous seul, encore une fois, vous seul n'ayant besoin que de vous-même. Tout le reste n'était pas ; il n'y avait ni temps, ni lieu, puisque le temps et le lieu sont quelque chose; il n'y avait qu'une pure possibilité de la créature que vous vouliez faire, et cette possibilité ne subsistait que dans votre toute-puissance.

Vous êtes donc éternellement : et parce que vous êtes parfait, vous pouvez tout ce que vous voulez ; et parce que vous pouvez tout ce que vous voulez, tout vous est possible : et il n'est possible radicalement et originairement, que parce que vous le pouvez.

Je vous adore, ô celui qui pouvez tout ! et je me soumets à votre toute-puissance, pour ne vouloir éternellement que ce que vous voulez de moi, et ne me réserver de puissance que pour l'accomplir.

IVe ÉLÉVATION.

Efficace et liberté du commandement divin.

« Dieu dit : Que la lumière soit; et la lumière « fut [1]. » Le roi dit : Qu'on marche, et l'armée marche ; qu'on fasse telle évolution, et elle se fait; toute une armée se remue au seul commandement d'un prince, c'est-à-dire à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est, parmi les choses humaines, l'image la plus excellente de la puissance de Dieu; mais au fond que cette image est défectueuse ! Dieu n'a point de lèvres à remuer ; Dieu ne frappe point l'air avec une langue pour en tirer quelque son ; Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même; et tout ce qu'il veut éternellement s'accomplit comme il l'a voulu, et au temps qu'il a marqué.

[1] *Gen.*, I, 3.

Il dit donc : « Que la lumière soit, et elle fut ; « qu'il y ait un firmament, et il y en eut un ; que « les eaux s'assemblent, et elles furent assemblées ; « qu'il s'allume deux grands luminaires, et ils « s'allumèrent ; qu'il sorte des animaux, et il en « sortit[1] » : et ainsi du reste : « Il a dit, et les « choses ont été faites ; il a commandé, et elles « ont été créées[2]. Rien ne résiste à sa voix[3] » : et l'ombre ne suit pas plus vite le corps, que tout suit au commandement du Tout-Puissant.

Mais les corps jettent leur ombre nécessairement, le soleil envoie de même ses rayons ; les eaux bouillonnent d'une source comme d'elles-mêmes, sans que la source les puisse retenir ; la chaleur, pour ainsi parler, force le feu à la produire ; car tout cela est soumis à une loi et à une cause qui les domine. Mais vous, ô loi suprême, ô cause des causes ! supérieur à vos ouvrages, maître de votre action, vous n'agissez hors de vous qu'autant qu'il vous plaît. Tout est également rien devant vos yeux ; vous ne devez rien à personne ; vous n'avez besoin de personne ; vous ne produisez nécessairement que ce qui vous est égal ; vous produisez tout le reste par pure bonté, par un commandement libre ; non de cette liberté changeante et irrésolue qui est le partage de vos créatures, mais par une éternelle supériorité que vous exercez sur les ouvrages, qui ne vous font ni plus grand ni plus heureux ; et dont aucun, ni tous ensemble, n'ont droit à l'être que vous leur donnez.

Ainsi, mon Dieu, je vous dois tout. Je devrais moins à votre bonté, si vous me deviez quelque chose, si votre liberté était nécessaire. Je veux vous devoir tout ; je veux être à vous de la manière la plus absolue et la plus entière ; car c'est celle qui convient mieux à votre suprême perfection, à votre domination absolue. Je consacre à votre empire libre et souverain tout ce que vous m'avez donné de liberté.

Ve ÉLÉVATION.

Les six jours.

Le dessein de Dieu dans la création, et dans la description que son Saint-Esprit en a dictée à Moïse[4], est de se faire connaître d'abord comme le Tout-Puissant et très-libre Créateur de toutes choses ; qui, sans être astreint à une autre loi qu'à celle de sa volonté, avait tout fait sans besoin et sans contrainte, par sa seule et pure bonté. C'est donc pourquoi lui qui pouvait tout ; qui pouvait, par un seul décret de sa volonté, créer et arranger toutes choses ; et par un seul trait de sa main, pour ainsi parler, mettre l'ébauche et le fini dans son tableau, et tout ensemble le tracer, le dessiner et le parfaire ; il a voulu néanmoins suspendre avec ordre l'efficace de son action, et faire en six jours ce qu'il pouvait faire en un instant.

Mais la création du ciel et de la terre, et de toute cette masse informe que nous avons vue dans les premières paroles de Moïse, a précédé les six jours qui ne commencent qu'à la création de la lumière. Dieu a voulu faire et marquer l'ébauche de son ouvrage, avant que d'en montrer la perfection ; et après avoir fait d'abord comme le fond du monde, il en a voulu faire l'ornement avec six différents progrès, qu'il a voulu appeler six jours. Et il faisait ces six jours l'un après l'autre, comme il faisait toutes choses ; pour faire voir qu'il donne aux choses l'être, la forme, la perfection ; comme il lui plaît, autant qu'il lui plaît, avec une entière et parfaite liberté.

Ainsi, il a fait la lumière avant que de faire les grands luminaires où il a voulu la ramasser ; et il a fait la distinction des jours, avant que d'avoir créé les astres dont il s'est servi pour les régler parfaitement ; et le soir et le matin ont été distingués, avant que leur distinction et la division parfaite du jour et de la nuit fût bien marquée ; et les arbres, et les arbustes, et les herbes ont germé sur la terre par ordre de Dieu, avant qu'il eût fait le soleil, qui devait être le père de toutes les plantes ; et il a détaché exprès les effets d'avec leurs causes naturelles, pour montrer que naturellement tout ne tient qu'à lui seul, et ne dépend que de sa seule volonté. Et il ne se contente pas d'approuver tout son ouvrage, après l'avoir achevé, en disant *qu'il était* très-beau et *très-bon* ; mais il distingue chaque ouvrage en particulier, en remarquant que chacun est beau et bon en soi-même ; il nous montre donc que chaque chose *est bonne* en particulier, et que l'assemblage en est *très-bon*[1]. Car c'est ainsi qu'il distingue la beauté du tout d'avec celle des êtres particuliers ; pour nous faire entendre que, si toutes choses sont bonnes en elles-mêmes, elles reçoivent une beauté et bonté nouvelle, par leur ordre, par leur assemblage, par leur parfait assortiment et ajustement les unes avec les autres, et par le secours admirable qu'elles s'entre-donnent.

Ainsi la création de l'univers, comme Dieu l'a voulu faire, et comme il en a inspiré le récit à Moïse, le plus excellent et le premier de ses prophètes, nous donne les vraies idées de sa puissance, et nous fait voir que, s'il a astreint la

[1] *Gen.*, I, 3, 6, 9, 14, 20, 24. — [2] *Psal.* XXXII, 9. — [3] *Judith.*, XVI, 7. — [4] *Gen.*, I.

[1] *Gen.*, I, 31 ; *ibid.*, 4 et seq.

nature à certaines lois, il ne s'y astreint lui-même qu'autant qu'il lui plaît, se réservant le pouvoir suprême de détacher les effets qu'il voudra, des causes qu'il leur a données dans l'ordre commun; et de produire ces ouvrages extraordinaires que nous appelons miracles, selon qu'il plaira à sa sagesse éternelle de les dispenser.

VIe ÉLÉVATION.

Actes de foi et d'amour sur toutes ces choses.

Vous êtes tout-puissant, ô Dieu de gloire ! J'adore votre immense et volontaire libéralité. Je passe tous les siècles, et toutes les évolutions et révolutions de la nature : je vous regarde comme vous étiez avant tout commencement et de toute éternité, c'est-à-dire que je vous regarde comme vous êtes : car vous êtes ce que vous étiez; la créature a changé; mais vous, Seigneur, vous êtes toujours ce que vous êtes. Je laisse donc toute créature, et je vous regarde comme étant seul avant tous les siècles. O la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde ! Que la terre était pauvre sous les eaux, et qu'elle était vide dans sa sécheresse, avant que vous en eussiez fait germer les plantes, avec tant de fruits et de vertus différentes; avant la naissance des forêts; avant que vous l'eussiez comme tapissée d'herbes et de fleurs; et avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux! Que la mer était pauvre dans la vaste amplitude de son sein, avant qu'elle eût été faite la retraite de tant de poissons! Et qu'y avait-il de moins animé et de plus vide que l'air, avant que vous y eussiez répandu tant de volatilles ? Mais combien le ciel même était-il pauvre, avant que vous l'eussiez semé d'étoiles, et que vous y eussiez allumé le soleil pour présider au jour, et la lune pour présider à la nuit! Que toute la masse de l'univers était informe, et que le chaos en était affreux et pauvre, lorsque la lumière lui manquait! Avant tout cela, que le néant était pauvre, puisque ce n'était qu'un pur néant! Mais vous, Seigneur! qui étiez, et qui portiez tout en votre toute-puissance : « Vous n'avez fait qu'ouvrir votre main, et vous « avez rempli de bénédictions [1] » le ciel et la terre.

O Dieu ! que mon âme est pauvre ! C'est un vrai néant d'où vous tirez peu à peu le bien que vous voulez y répandre; ce n'est qu'un chaos, avant que vous ayez commencé à en débrouiller toutes les pensées. Quand vous commencez par la foi à y faire poindre la lumière, qu'elle est encore imparfaite, jusqu'à ce que vous l'ayez formée par la charité, et que vous, qui êtes le vrai soleil de justice, aussi ardent que lumineux vous m'ayez embrasé de votre amour ! O Dieu ! soyez loué à jamais par vos propres œuvres. Ce n'est pas assez de m'avoir illuminé une fois; sans votre secours je retombe dans mes premières ténèbres. Car le soleil même est toujours nécessaire à l'air qu'il éclaire, afin qu'il demeure éclairé : combien plus ai-je besoin que vous ne cessiez de m'illuminer, et que vous disiez toujours : *Que la lumière soit faite !*

VIIe ÉLÉVATION.

L'ordre des ouvrages de Dieu.

Dieu a fait le fond de son ouvrage, Dieu l'a orné, Dieu y a mis la dernière main; Dieu s'est reposé.

Quand il a fait le fond de son ouvrage, c'est-à-dire en confusion le ciel et la terre, l'air et les eaux, il n'est point dit qu'il ait parlé. Quand il a commencé à orner le monde, et à mettre l'ordre, la distinction et la beauté dans son ouvrage, c'est alors qu'il a fait paraître sa parole. Dieu a dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut* [1]. Et ainsi du reste.

La parole de Dieu, c'est sa sagesse; et la sagesse commence à paraître avec l'ordre, la distinction et la beauté : la création du fond appartenait plutôt à la puissance.

Et cette sagesse, par où devait-elle commencer, si ce n'était par la lumière, qui, de toutes les natures corporelles, est la première qui porte son impression ? La sagesse est la lumière des esprits; l'ignorance est comparée aux ténèbres. Sans la lumière tout est difforme, tout est confus; c'est elle qui la première embellit et distingue les objets par l'éclat qu'elle y répand, et dont, pour ainsi dire, elle les peint et les dore. Paraissez donc, lumière, la plus belle des créatures matérielles, et celle qui embellissez toutes les autres, et faites voir que votre auteur est toute lumière en lui-même; que « la lumière est le vêtement dont il se « pare : » *Amictus lumine sicut vestimento* [2]; que la « lumière qu'il habite est inaccessible [3] » en elle-même, mais qu'elle s'étend, quand il lui plaît, sur les natures intelligentes, et se tempère pour s'accommoder à de faibles yeux : qu'il est beau et embellissant; qu'il est éclatant et éblouissant; lumineux, et par sa lumière obscur et impénétrable, connu et inconnu tout ensemble. Paraissez encore une fois, belle lumière, et faites voir que la lumière de l'intelligence prévient et dirige tous les ouvrages de Dieu. Lumière éternelle, je vous adore, j'ouvre

[1] *Psal.*, CXLIV, 16.

[1] *Gen.*, I, 3. — [2] *Psal.* CIII, 2. — [3] I *Tim.*, VI, 16.

à vos rayons mes yeux aveugles ; je les ouvre et les baisse tout ensemble, n'osant ni éloigner mes regards de vous, de peur de tomber dans l'erreur et dans les ténèbres, ni aussi les arrêter trop sur cet éclat infini, de peur que, *scrutateur* téméraire *de la majesté,* je ne sois *ébloui par la gloire* [1].

C'est à la faveur de votre lumière que je vois naître la lumière dans le monde ; et que suivant vos ouvrages, j'en vois croître peu à peu la perfection, jusqu'à ce que vous y mettiez une fin heureuse et digne de vous en créant l'homme, le spectateur et l'admirateur de tous vos ouvrages, et le seul qui peut profiter de tant de merveilles. Après cela que vous restait-il que le repos, pour montrer que votre ouvrage était parfait et qu'il n'y avait plus rien à y ajouter.

Béni, soyez-vous, ô Seigneur ! dans le premier jour de lumière, où parut la création de la lumière, et tout ensemble le symbole du jour que vous deviez sanctifier dans le Nouveau Testament, qui est le dimanche, où reluit tout ensemble, et la lumière corporelle dans cette parole : *Que la lumière soit faite* [2], et la lumière spirituelle dans la résurrection du Sauveur, et dans la descente du Saint-Esprit, qui a commencé à faire naître dans le monde la lumière de la prédication apostolique.

Que ce soit donc là notre premier jour ; que ce jour nous comble de joie ; que ce soit pour nous un jour d'allégresse et de sanctification, où nous dirons avec David : « C'est ici le jour « que le Seigneur a fait ; réjouissons-nous, et « tressaillons d'aise en ce jour [3]. » C'est le jour de la Trinité adorable : le Père y paraît par la création de la lumière ; le Fils par sa résurrection, et le Saint-Esprit par sa descente sur ses apôtres. O saint jour ! ô jour heureux ! puisses-tu être toujours le vrai dimanche, le vrai jour du Seigneur, par notre fidèle observance, comme tu l'es par la sainteté de ton institution.

Voilà quel est notre premier jour. Mais n'oublions pas le sixième, où l'homme a été créé. Ne nous réjouirons-nous pas en ce jour de notre création ? Elle nous est devenue bientôt malheureuse : et peut-être a-ce été celui de notre chute ; du moins est-il bien certain que celui de notre chute l'a suivi de près. Mais admirons le mystère : le jour où le premier homme, le premier Adam a été créé est le même où le nouvel homme, le nouvel Adam est mort sur la croix. C'est donc pour l'Eglise un jour de jeûne et de deuil dans toutes les générations suivantes : le jour qui est suivi du triste repos de Jésus-Christ dans le sépulcre, et qui pourtant est plein de consolation par l'espérance de la résurrection future.

O homme, vois dans ce sixième jour ta perte heureusement réparée par la mort de ton Sauveur. Renouvelle donc en ce jour la mémoire de ta création, et la figure admirable de la formation de l'Eglise, par celle d'Eve notre mère, et la mère de tous les vivants.

O Seigneur ! donnez-moi la grâce, en célébrant la mémoire des six jours de votre travail, de parvenir à celui de votre repos, dans un parfait acquiescement à vos volontés ; et par ce repos de retourner à mon origine, en ressuscitant avec vous, et me revêtant de votre lumière et de votre gloire.

VIII[e] ÉLÉVATION.

L'assistance de la divine Sagesse dans la création de l'univers.

Il n'y a ici qu'à lire ce bel endroit des Proverbes [1], où la Sagesse incréée parle ainsi : *Le Seigneur m'a possédée,* m'a engendrée *au commencement de ses voies.* Je suis moi-même ce commencement, étant l'idée ouvrière de ce grand artisan, et le modèle primitif de toute son architecture. Il m'a engendrée dès le commencement, et avant qu'il eût rien fait. Avant donc tous ces ouvrages j'étais, j'étais par conséquent de toute éternité, puisqu'il n'y a que l'éternité avant tous les siècles. *De toute éternité, j'ai été ordonnée,* selon la Vulgate : j'ai été le commandement et l'ordre même de Dieu, qui ordonne tout. *J'ai été fondée,* disent les Septante : j'ai été l'appui et le soutien de tous les êtres, et la parole par laquelle Dieu porte le monde. « J'ai eu la primauté, la principauté, la « souveraineté sur toutes choses, » selon l'original hébreu. « J'ai été dès le commencement, « et avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient « pas encore, et moi j'étais déjà conçue, » déjà formée dans le sein de Dieu, et toujours parfaite. « Devant qu'il eût fondé les montagnes « avec leur masse pesante : devant les collines « et les coteaux, j'étais enfantée. Il n'avait point « fait la terre ni les lieux habitables et inhabi« tables, » selon les Septante, ni « ce qui tient « la terre en état, et ce qui l'empêche de se « dissiper en poudre, » selon l'hébreu ; selon la Vulgate, *les gonds et les soutiens* de ce lourd et sec élément. *J'étais avec lui,* non pas seulement quand il formait, mais encore « quand il « préparait les cieux, quand il tenait les eaux « en état, et les formait en cercle, » avec son compas : « quand il élevait les cieux, quand il

[1] *Prov.*, XXXV, 27. — [2] *Gen.*, I, 3. — [3] *Psal.* CXVII, 24.

[1] *Prov.*, VIII, 22, 23, 24, etc.

« affermissait la source des eaux, » pour couler éternellement et arroser la terre ; « quand il « faisait la loi à la mer, et la renfermait dans « ses bornes ; quand il affermissait la terre sur « ses fondements, » et la « tenait balancée » par un contre-poids : « j'étais en lui et avec « lui, composant, » nourrissant, réglant et gouvernant toutes choses ; *et me réjouissant tous les jours*, et disant à chaque jour avec Dieu que tout était bon, *et me jouant* en tout temps ; me jouant dans l'univers par la facilité, la variété et l'agrément des ouvrages que je produisais : magnifique dans les grandes choses, industrieuse dans les petites ; et encore riche dans les petites, et inventrice dans les grandes. « Et « mes délices étaient de converser avec les « enfants des hommes ; » formant l'homme d'une manière plus familière et plus tendre, comme la suite le fera paraître : car l'homme mérite bien sa méditation particulière, que nous ferons dans les jours suivants.

Cependant, admirons l'ouvrage de la sagesse de Dieu, assistante et coopérante avec sa puissance. Louons-le avec le Sage et mettons en abrégé toutes ses louanges, en disant encore avec lui : « Le Seigneur a fondé la terre avec sa « sagesse ; son intelligence a établi les cieux, « les abîmes sont sortis sous sa conduite ; et « c'est par elle que la rosée s'épaissit en « nuages [1]. »

Concluons : Dieu a orné et ordonné le monde par sa parole ; c'est dans l'ornement et dans l'ordre que l'opération de sa parole et de sa sagesse commence à paraître, lorsqu'il a mis la distinction et la beauté dans l'univers. Ce n'est pas que Dieu n'en ait fait le fond, comme l'ordre et l'ornement, par sa sagesse. Car, comme nous avons vu, si la sagesse seule pouvait ordonner et former le monde, elle seule pouvait aussi le rendre capable d'ordre et de forme. On attribue donc principalement à la parole et à la sagesse l'ordre et l'ornement de l'univers : parce que c'est où son opération paraît plus distincte et plus propre. Mais, au reste, il faut dire avec saint Jean : « Le Verbe « était au commencement ; par lui, tout a été « fait ; et rien n'a été fait sans lui [2]. Par lui « donc ont été faits le ciel et la terre avec tout « leur ornement [3]. » Tout l'ouvrage de Dieu est plein de sagesse ; et la sagesse nous en doit apprendre le bon usage.

Le premier bon usage qu'on en doit faire, c'est de louer Dieu par ses œuvres. Chantons-lui donc ici en actions de grâces le cantique des trois enfants ; et invitant tous les ouvrages de Dieu à le bénir, finissons en nous y invitant nous-mêmes, et en disant par-dessus tout : « O enfants des hommes, bénissez le Seigneur ! « Qu'Israël bénisse le Seigneur : bénissez-le, « vous qui êtes ses ministres et ses sacrifica- « teurs : bénissez-le, serviteurs du Seigneur : « âmes des justes, bénissez-le : bénissez-le, ô « vous tous qui êtes saints et humbles de cœur ! « louez-le et l'exaltez aux siècles des siècles. « Amen [1]. »

[1] *Prov.*, III, 19, 20. — [2] *Joan.*, I, 1, 3. — [3] *Gen.*, II 1.

[1] *Dan.* III, 82, 83, 84, 85, 86, 87. — [2] *Job.*, IV, 18.

—

QUATRIÈME SEMAINE

Elévations sur la création des anges, et celle de l'homme.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La création des anges.

Dieu, qui est un pur esprit, a voulu créer de purs esprits comme lui : qui comme lui vivent d'intelligence et d'amour : qui le connaissent et l'aiment, comme il se connaît et s'aime lui-même : qui comme lui soient bienheureux en connaissant et aimant ce premier être, comme il est heureux en se connaissant et aimant lui-même : et qui par là portent empreint dans leur fond un caractère divin par lequel ils sont faits à son image et ressemblance.

Des créatures si parfaites sont tirées du néant comme les autres : et dès là, toutes parfaites qu'elles sont, elles sont peccables par leur nature. Celui-là seul par sa nature est impeccable, qui est de lui-même, et qui est parfait par son essence. Mais comme il est le seul parfait, tout est défectueux, excepté lui : « Et il a trouvé de la dépra- « vation même dans ses anges [2]. »

Ce n'est pourtant pas lui qui les a faits dépravés : à Dieu ne plaise ! Il ne sort rien que de très-bon d'une main si bonne et si puissante : tous les esprits sont purs dans leur origine, toutes les natures intelligentes étaient saintes dans leur création ; et Dieu y avait ensemble formé la nature et répandu la grâce.

Il a tiré de ses trésors des esprits d'une infinité de sortes. De ces trésors infinis sont sortis les anges : de ces mêmes trésors infinis sont sorties les âmes raisonnables, avec cette différence que les anges ne sont pas unis à un corps ; c'est pourquoi ils sont appelés des esprits purs : au lieu que les âmes raisonnables sont créées pour animer un corps ; et quoiqu'en elles-mêmes elles soient des esprits purs et incorporels, elles composent un tout qui est mêlé du corporel et du spirituel, et ce tout est l'homme.

O Dieu! soyez loué à jamais dans la merveilleuse diversité de vos ouvrages. Vous qui êtes esprit, vous avez créé des esprits! et en faisant ce qu'il y a de plus parfait, vous n'avez pas dénié l'être à ce qu'il y a de plus imparfait. Vous avez donc fait également et les esprits et les corps: et comme vous avez fait des esprits séparés des corps, et des corps qui n'ont aucun esprit, vous avez aussi voulu faire des esprits qui eussent des corps; et c'est ce qui a donné lieu à la création de la race humaine.

Qui doute que vous ne puissiez séparer et unir tout ce qui vous plaît? Qui doute que vous ne puissiez faire des esprits sans corps? A-t-on besoin d'un corps pour entendre, et pour aimer, et pour être heureux? Vous qui êtes un esprit si pur, n'êtes-vous pas immatériel et incorporel? L'intelligence et l'amour, ne sont-ce pas des opérations spirituelles et immatérielles, qu'on peut exercer sans être uni à un corps? Qui doute donc que vous ne puissiez créer des intelligences de cette sorte? Et vous nous avez révélé que vous en avez créé de telles.

Vous nous avez révélé que ces pures créatures « *sont innombrables* [1]. » Un de vos prophètes, éclairé de votre lumière et comme transporté en esprit parmi vos anges, en a vu « un millier « de milliers qui exécutaient vos ordres: et dix « mille fois cent mille qui demeuraient en votre « présence [2], » sans y faire autre chose que vous adorer, et admirer vos grandeurs. Il ne faut pas croire qu'en parlant ainsi il ait entrepris de les compter. Cette prodigieuse multiplication qu'il en a faite par les plus grands nombres nous signifie seulement qu'ils sont innombrables, et que l'esprit humain se perd dans cette immense multitude. Comptez, si vous pouvez, ou le sable de la mer, ou les étoiles du ciel, tant celles qu'on voit, que celles qu'on ne voit pas: et croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des anges. Il ne coûte rien à Dieu de multiplier les choses les plus excellentes: et ce qu'il y a de beau, c'est, pour ainsi dire, ce qu'il prodigue le plus.

« O mon Dieu! je vous adorerai devant vos « saints anges: je chanterai vos merveilles en « leur présence [3]: » et je m'unirai en foi et en vérité à cette immense multitude des habitants de votre saint temple, de vos adorateurs perpétuels dans le sanctuaire de votre gloire.

O Dieu! qui avez daigné nous révéler que vous les avez faits en si grand nombre, vous avez bien voulu nous apprendre encore que vous les avez distribués en neuf chœurs; et votre Ecriture qui ne ment jamais et ne dit rien d'inutile, a nommé « des anges, des archanges, des vertus, « des dominations, des principautés, des puis« sances, des trônes, des chérubins, des séra« phins [1]. » Qui entreprendra d'expliquer ces noms augustes, ou de dire les propriétés et les excellences de ces belles créatures? Trop content d'oser les nommer avec votre Ecriture toujours véritable, je n'ose me jeter dans cette haute contemplation de leurs perfections: et tout ce que j'aperçois, c'est que, parmi ces bienheureux esprits, les séraphins qui sont les plus sublimes et que vous mettez à la tête de tous les célestes escadrons le plus près de vous, n'osent pourtant lever les yeux jusqu'à votre face. Votre prophète, qui leur a donné six ailes, pour signifier la hauteur de leurs pensées, leur en donne « deux pour « les mettre devant votre face: deux pour les « mettre devant vos pieds [2]. » Tout est également grand en votre nature, et ce qu'on appelle la face, et ce qu'on appelle les pieds; il n'y a rien en vous qui ne soit incompréhensible. Les esprits les plus épurés ne peuvent soutenir la splendeur de votre visage: s'il y a quelque endroit en vous par où vous sembliez vous rapprocher d'eux davantage, et qu'on puisse par cette raison appeler vos pieds, ils le couvrent encore de leurs ailes, et n'osent le regarder. De six ailes, ils en emploient quatre à se cacher à eux-mêmes votre impénétrable et inaccessible lumière, et adorer l'incompréhensibilité de votre être; et il ne leur reste que « deux ailes pour voltiger [3], » si on l'ose dire, autour de vous, sans pouvoir jamais entrer dans vos profondeurs, ni sonder cet abîme immense de perfection, devant lequel ils battent à peine des ailes tremblantes, et ne peuvent presque se soutenir devant vous.

O Dieu! je vous adore avec eux. Et n'osant mêler mes lèvres impures avec ces bouches immortelles qui font retentir vos louanges dans tout le ciel, j'attends qu'un de ces célestes esprits me vienne toucher du feu des charbons qui brûlent devant votre autel. Quelle grandeur me montrez-vous dans ces esprits purifiants! et vous me montrez cependant que ces esprits qui me purifient, sont si petits devant vous.

IIe ÉLÉVATION.

La chute des anges.

Tout peut changer, excepté Dieu. « Rien n'est « immuable » (par soi-même) « parmi ses saints: « et les cieux ne sont pas purs en sa présence [4]. « Ceux qu'il avait créés pour le servir n'ont pas « été stables: et il a trouvé de l'impureté et de « la dépravation dans ses anges [5]. » C'est ce que

[1] *Hebr.*, XIII, 22. — [2] *Dan.*, VII, 10. — [3] *Psal.*, CXXXVII, 1, 2.

[1] *Psal.*, XC, 11; CIII, 4; *Matt.*, XVIII, 10; I. *Thess.*, IV, 16; *Eph.*, I, 21; *Coloss.*, I, 16; *Isa.*, V, 2, XXXVII, 16. — [2] *Isa.*, VI, 2. — [3] *Ibid.* — [4] *Job.*, XV, 15. — [5] *Ibid.*, IV, 18.

dit un ami de Job : et il n'en est pas repris par cet homme irrépréhensible. C'était la doctrine commune de tout le monde, conformément à cette pensée : « Dieu, dit saint Pierre [1], n'a point « épargné les anges pécheurs : mais il les a pré- « cipités dans les ténèbres infernales, où ils sont « tenus comme par des chaînes de fer et de gros « cordages, pour y être tourmentés et réservés « aux rigueurs du jugement dernier. » Et Jésus-Christ a dit lui-même, parlant de Satan : « Il « n'est pas demeuré dans la vérité [2]. »

« Comment êtes-vous tombé du ciel, ô bel « astre du matin [3] ? Vous portiez en vous le sceau « de la ressemblance, plein de sagesse et d'une « parfaite beauté ; vous avez été avec tous les « esprits sanctifiés dans le paradis de votre Dieu, « tout couvert de pierres précieuses, » des lumières et des ornements de sa grâce. « Comme « un chérubin a des ailes étendues, vous avez « brillé dans la sainte montagne de Dieu au mi- « lieu des pierreries embrasées : parfait dans « vos voies dès le moment de votre création, « jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en vous [4]. » Comment s'y est-elle trouvée, par où y est-elle entrée ? L'erreur a-t-elle pu s'insinuer au milieu de tant de clartés, ou la dépravation et l'iniquité parmi de si grandes grâces ? Vraiment tout ce qui est tiré du néant en tient toujours. Vous étiez sanctifié, mais non pas saint comme Dieu : vous étiez réglé d'abord, mais non pas comme Dieu, dont la volonté est la règle d'un libre arbitre indéfectible. Une de vos beautés était d'être doué d'un libre arbitre ; mais non pas comme Dieu, dont la volonté est la règle et dont le libre arbitre est indéfectible. Esprit superbe et malheureux, vous vous êtes arrêté en vous-même : admirateur de votre propre beauté, elle vous a été un piége. Vous avez dit : Je suis beau, je suis parfait, et tout éclatant de lumière ; et au lieu de remonter à la source d'où vous venait cet éclat, vous avez voulu comme vous mirer en vous-même. Et c'est ainsi que vous avez dit : « Je monterai jusqu'aux cieux, et je serai sem- « blable au Très-Haut [5]. » Comme un nouveau Dieu, vous avez voulu jouir de vous-même. Créature si élevée par la grâce de votre Créateur, vous avez affecté une autre élévation qui vous fût propre, et vous avez voulu « vous élever un « trône au-dessus des astres, » pour être comme le Dieu, et de vous-même, et des autres esprits lumineux que vous avez attirés à l'imitation de votre orgueil. Et voilà que tout à coup « vous « êtes tombé, » et nous qui sommes en terre, nous vous voyons « dans l'abîme » au-dessous de nous. C'est vous qui l'avez voulu, ange superbe, et il ne faut point chercher d'autre cause de votre défection, que votre volonté propre.

Dieu n'a besoin ni de foudre, ni de la force d'un bras indomptable pour atterrer ces rebelles ; il n'a qu'à se retirer de ceux qui se retirent de lui, et qu'à livrer à eux-mêmes ceux qui se cherchent eux-mêmes. Maudit esprit laissé à toi-même, il n'en a pas fallu davantage pour te perdre. Esprits rebelles qui l'avez suivi, Dieu, sans vous ôter votre intelligence sublime, vous l'a tournée en supplice : vous avez été les ouvriers de votre propre malheur ; et dès que vous vous êtes aimés vous-mêmes plus que Dieu, tout en vous s'est changé en mal. Au lieu de votre sublimité naturelle, vous n'avez plus eu qu'orgueil et ostentation : les lumières de votre intelligence se sont tournées en finesses et artifices malins : l'homme, que Dieu avait mis au-dessous de vous est devenu l'objet de votre envie : et dénués de la charité qui devait faire votre perfection, vous vous êtes réduits à la basse et malicieuse occupation d'être premièrement nos séducteurs, et ensuite les bourreaux de ceux que vous avez séduits. Ministres injustes de la justice de Dieu, vous l'éprouvez les premiers : vous augmentez vos tourments en leur faisant éprouver vos rigueurs jalouses : votre tyrannie fait votre gloire, et vous n'êtes capables que de ce plaisir noir et malin, si on le peut appeler ainsi, que donne un orgueil aveugle et une basse envie. Vous êtes ces esprits privés d'amour, qui ne vous nourrissez plus que du venin de la jalousie et de la haine. Et comment s'est fait en vous ce grand changement ? Vous vous êtes retirés de Dieu, et il s'est retiré : c'est là votre grand supplice, et sa grande et admirable justice. Mais il a pourtant fait plus encore, il a tonné, il a frappé ; vous gémissez sous les coups incessamment redoublés de sa main invincible et infatigable. Par ses ordres souverains, la créature corporelle, qui vous était soumise naturellement, vous domine et vous punit ; le feu vous tourmente ; sa fumée, pour ainsi parler, vous étouffe ; d'épaisses ténèbres vous tiennent captifs dans des prisons éternelles. Maudits esprits, haïs de Dieu et le haïssant, comment êtes-vous tombés si bas ? Vous l'avez voulu, vous le voulez encore, puisque vous voulez toujours être superbes, et que, par votre orgueil indompté, vous demeurez obstinés à votre malheur.

Créature, quelle que tu sois, et si parfaite que tu te croies, songe que tu as été tirée du néant ; que de toi-même tu n'es rien ; c'est du côté de cette basse origine que tu peux toujours deve-

[1] II *Petr.*, II, 4. — [2] *Joan.*, VIII, 44. — [3] *Isa.*, XLV, 12. — *Ezech.*, XXVIII, 12, 13, 14, 15. — [5] *Isa.*, XIV, 13, 14, 15.

nir pécheresse, et dès là éternellement et infiniment malheureuse.

Superbes et rebelles, prenez exemple sur le prince de la rébellion et de l'orgueil ; et voyez, et considérez, et entendez ce qu'un sentiment d'orgueil a fait en lui, et dans tous ses sectateurs.

Fuyons, fuyons, fuyons-nous nous-mêmes ; rentrons dans notre néant, et mettons en Dieu notre appui comme notre amour. *Amen, amen.*

IIIe ÉLÉVATION.

La persévérance et la béatitude des saints anges. — Leur ministère envers les élus.

« Il y eut un grand combat dans le ciel : Mi« chel et ses anges combattaient contre le dra« gon, le dragon et ses anges combattaient con« tre lui, et la force leur manqua, » ils tombèrent du « ciel, et leur place ne s'y trouva « plus[1] .»

Quel est ce combat? quelles sont les armes des puissances spirituelles ? « Nous n'avons « point à combattre contre la chair et le sang ; « mais contre les malices spirituelles qui sont « dans les cieux...et dans cet air ténébreux » qui nous environne [2].

Il ne faut donc point s'imaginer dans ce combat, ni des bras de chair, ni des armes matérielles, ni du sang répandu, comme parmi nous : c'est un conflit de pensées et de sentiments. L'ange d'orgueil, qui est appelé le dragon, soulevait les anges, et disait : Nous serons heureux en nous-mêmes, et nous ferons comme Dieu notre volonté. Et Michel disait au contraire : «Qui est comme Dieu ?» qui se peut égaler à lui? d'où lui est venu le nom de *Michel* ; c'est-à-dire qui est comme Dieu ? Mais qui doute, dans ce combat, que le nom de Dieu ne l'emporte ? Que pouvez-vous, faibles esprits ; faibles, dis-je, par votre orgueil ? que pouvez-vous contre l'humble armée du Seigneur qui se rallie à ce mot : « Qui est comme Dieu ? » Vous tombez du ciel comme un éclair ; et votre place, qui y était si grande, y demeure vide. Oh ! quel ravage y a fait votre désertion ! quels vastes espaces demeurent vacants ! ils ne le seront pas toujours, et Dieu créera l'homme pour remplir ces places que votre désertion a laissées vacantes. Fuyez, troupe malheureuse. « Qui est comme Dieu ? » Fuyez devant Michel et devant ses anges.

Voilà donc le ciel purifié, les esprit hautains en sont bannis à jamais ; il n'y aura plus de révolte, il n'y aura plus d'orgueil, ni de dissension : c'est une Jérusalem, c'est une ville de paix, où les « saints anges » unis à Dieu et entre eux, « voient éternellement la face du Père [3];» et, assurés de leur félicité, attendant avec soumission le supplément de leurs ordres qui leur viendront de la terre.

Saints et bienheureux esprits, qui vous a donné de la force contre cet esprit superbe, qui était un de vos premiers princes, et peut-être le premier de tous ? Qui ne voit que c'est le nom de Dieu que vous avez mis à votre tête, en disant avec saint Michel : « Qui est comme Dieu ?» Mais qui vous a inspiré cet amour victorieux pour le nom de Dieu ? Ne nous est-il pas permis de penser que Dieu même vous a inspiré, comme il a fait aux saints hommes, cette dilection invincible et victorieuse qui vous a fait persévérer dans le bien ; et de chanter en action de grâces de votre victoire, ce que dit à Dieu un de ses saints : « C'est à vous qu'ils doivent leur être ; c'est à vous qu'ils doivent leur vie ; c'est à vous qu'ils doivent de vivre justes ; c'est à vous qu'ils doivent de vivre heureux [1] ? » Ils ne se sont pas faits eux-mêmes meilleurs et plus excellents que vous ne les aviez faits ; ce degré de bien qu'ils ont acquis en persévérant leur vient de vous. Et, comme dit un autre de vos saints : « La même grâce qui a relevé l'homme tombé, a opéré dans les anges saints le bonheur de ne tomber pas : elle n'a pas délaissé l'homme dans sa chute ; mais elle n'a pas permis que les anges bienheureux tombassent [2]. »

J'adore donc la miséricorde qui les a faits heureux en les faisant persévérants ; et, appelé par votre Apôtre aux témoignages des *anges élus*[3]; je reconnais en eux comme en nous votre élection en laquelle seule ils se glorifient. Car si je disais qu'ils se glorifient, pour peu que ce fût, en eux-mêmes, je craindrais, Seigneur (et pardonnez-moi si j'ose le dire), je craindrais, en les rangeant avec les déserteurs, de leur en donner le partage.

Mais quoi donc ? a-t-il manqué quelque chose aux mauvais anges du côté de Dieu ? Loin de nous cette pensée ! ils sont tombés par leur libre arbitre. Et quand on demandera pourquoi Satan s'est-il soulevé contre Dieu ? la réponse est prête : c'est parce qu'il l'a voulu. Car il n'avait point comme nous à combattre une mauvaise concupiscence qui l'entraînât au mal comme par force : ainsi sa volonté était parfaitement libre ; et sa désertion est le pur ouvrage de son libre arbitre. Et les saints anges, comment ont-ils persévéré dans le bien ? Par leur libre arbitre, sans doute, et parce qu'ils l'ont voulu. Car n'ayant point cette maladie de la concupiscence, ni cette inclination indélibérée vers le mal dont nous sommes tyrannisés, ils

[1] *Apoc*, XII, 7, 8. — [2] *Ephes.*, VI, 12. — [3] *Matth.*, XVIII, 10.

[1] *S. Aug.* — [2] *S. Bern.*, serm. 22, *in Cant.*, n. 6. — [3] I *Tim.*, V, 21.

n'avaient pas besoin de la prévention de cet attrait indélibéré qui nous incline vers le bien, et qui est, dans les hommes enclins à mal faire, le secours médicinal du Sauveur. Au contraire, dans un parfait équilibre la volonté des saints anges donnait seule, pour ainsi parler, le coup de l'élection : et leur choix que la grâce aidait, mais qu'elle ne déterminait pas, sortait comme de lui-même par sa propre et seule détermination. Il est ainsi, mon Dieu; et il me semble que vous me faites voir cette liberté dans la notion que vous me donnez du libre arbitre, lorsqu'il a été parfaitement sain.

Il était tel dans les anges ; mais cependant ce bon usage de leur libre arbitre, qui est un grand bien, et en attire un plus grand encore, qui est la félicité éternelle, peut-il ne pas venir de Dieu ? Je ne le puis croire ; et je crois, si je l'ose dire, faire plaisir aux saints anges, en reconnaissant que celui qui leur a donné l'être comme à nous, la vie comme à nous, la première grâce comme à nous, la liberté comme à nous, par une action particulière de sa puissance et de sa bonté, leur a donné comme à nous encore, par une action de sa bonté particulière, le bon usage du bien, c'est-à-dire le bon usage de leur libre arbitre, qui était un bien, mais ambigu, dont on pouvait bien et mal user, que Dieu néanmoins leur avait donné ; et combien plus leur a-t-il donné le bien dont on ne peut pas mal user, puisque ce bien n'est autre chose que le bon usage ! Tout vient de Dieu, et l'ange, non plus que l'homme, *n'a point à se glorifier en lui-même* [1] par quelque endroit que ce soit; mais toute sa gloire est en Dieu. Il a donné la justice commencée, et à plus forte raison la justice persévérante, qui est plus parfaite comme plus heureuse, puisqu'elle a pour sa récompense cet immuable affermissement de la volonté dans le bien, qui fait la félicité éternelle des justes.

Oui, saints anges, je me joins à vous, pour dire à Dieu que vous lui devez tout, et que vous voulez lui tout devoir, et que c'est par là que vous avez triomphé de vos malheureux compagnons ; parce que vous avez voulu tout devoir à celui à qui vous deviez l'être, la vie et la justice, pendant que ces orgueilleux, oubliant ce qu'ils lui devaient, ont voulu se devoir à eux-mêmes leur perfection, leur gloire, leur félicité.

Soyez heureux, saints anges. Venez à notre secours. Périssent en une nuit, par la main d'un seul de vous, les innombrables armées de nos ennemis [2] ! périssent en une nuit, par une semblable main, tous les premiers-nés de

[1] I *Cor.*, I, 29, 31. — [2] IV *Reg.*, XIX, 35; *Isa.*, XXXVII, 36.

l'Egypte, persécutrice du peuple de Dieu [1] !

Saint ange, qui que vous soyez, que Dieu a commis à ma garde, repoussez ces superbes tentateurs, qui, pour continuer leur combat contre Dieu, lui disputent encore l'homme qui est sa conquête, et vous le veulent enlever. O saint ange, puissant protecteur du peuple saint, « dont vous offrez à Dieu les prières comme un « encens agréable [2] ! » O saint Michel, que je puisse dire sans fin avec vous : « Qui est comme « Dieu ? » O saint Gabriel, qui êtes appelé *la force de Dieu !* vous qui avez annoncé à Marie la venue actuelle du Christ [3], dont vous aviez prédit à Daniel l'arrivée future [4], inspirez-nous la sainte pensée de profiter de vos prédictions. O saint Raphaël ! dont le nom est interprété *la médecine de Dieu !* guérissez mon âme d'un aveuglement plus dangereux que celui du saint homme Tobie : liez le démon d'impudicité, qui attaque les enfants d'Adam, même dans la sainteté du mariage [5] ; liez-le, car vous êtes plus puissant que lui, et Dieu même est votre force. Saints anges, tous tant que vous êtes *qui voyez la face de Dieu* [6], et à qui *il a commandé de nous garder dans toutes nos voies* [7], développez sur notre faiblesse les secours de toutes les sortes que Dieu vous a mis en main pour le salut de ses élus, « pour lesquels il a daigné « vous établir des esprits administrateurs [8]. »

O Dieu! envoyez-nous vos saints anges : ceux qui ont servi Jésus-Christ après son jeûne ; ceux qui ont gardé son sépulcre, et annoncé sa résurrection [9] ; celui qui l'a fortifié dans son agonie [10] ; car Jésus-Christ n'avait pas besoin de son secours pour lui-même, mais seulement parce qu'il s'était revêtu de notre faiblesse ; et ce sont les membres infirmes que cet ange consolateur est venu fortifier en la personne de leur chef.

IV[e] ÉLÉVATION.

Sur la dignité de la nature humaine. — Création de l'homme.

« Vous l'avez abaissé un peu au-dessous de « l'ange : vous l'avez couronné d'honneur et de « gloire : et vous l'avez proposé à tous les ou- « vrages de vos mains [11]. » C'est ce que chantait David en mémoire de la création de l'homme. Et il est vrai que Dieu *l'a mis un peu au-dessous des anges* : au dessous ; car uni à un corps, il est inférieur à ces esprits purs : mais seulement un peu au-dessous ; car comme eux il a la vie et l'intelligence, et l'amour ; et l'homme n'est pas heureux par la participation d'un

[1] *Exod.*, XII, 29. — [2] *Apoc.*, VIII, 3. — [3] *Luc.*, I, 26. — [4] *Dan.*, IX, 2, 22, 23, etc. — [5] *Tob.*, V, 17, 21. 27; VIII, 3; XI, 13, 14, 15. — [6] *Matth.*, XVIII, 10. — [7] *Psal.* XC, 11. — [8] *Hebr.*, I, 14. — [9] *Matth.*, IV, 11; XXVIII, 2, 5. — [10] *Luc.*, XXII, 43. — [11] *Psal.*, VIII, 6. 7.

autre bonheur que de celui des anges : Dieu est la commune félicité des uns et des autres ; et de ce côté, égaux aux anges, *leurs frères* [1], et non leurs sujets, nous ne sommes qu'*un peu au-dessous d'eux*.

Vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, selon l'âme et selon le corps. Vous lui avez donné la justice, la droiture originelle, l'immortalité, et l'empire sur toute la créature corporelle. Les anges n'ont pas besoin de ces créatures, qui ne leur sont d'aucun usage, n'ayant point de corps. Mais Dieu a introduit l'homme dans ce monde sensible et corporel, pour le contempler et en jouir. Le contempler, selon que David le venait de dire par ces mots : « Je « verrai vos cieux qui sont l'œuvre de vos « doigts : je verrai la lune et les étoiles que « vous avez fondées [2] » au milieu de la liqueur immense qui les environne, et dont vous avez réglé le cours par une loi d'une inviolable stabilité. L'homme doit aussi jouir du monde, selon les usages que Dieu lui en a prescrits ; du soleil, de la lune et des étoiles, « pour distin- « guer les jours, les mois, les saisons et les « années [3]. » Tout le reste de la nature corporelle est soumis à son empire ; il cultive la terre et la rend féconde : il fait servir les mers à ses usages et à son commerce ; elles font la communication des deux mondes qui forment le globe de la terre : tous les animaux reconnaissent son empire, ou parce qu'il les dompte, ou parce qu'il les emploie à divers usages. Mais le péché a affaibli cet empire, et ne nous en a laissé que quelques malheureux restes.

Comme tout devait être mis en la puissance de l'homme, Dieu le crée après tout le reste, et l'introduit dans l'univers, comme on introduit dans la salle du festin celui pour qui il se fait, après que tout est prêt, et que les viandes sont servies. L'homme est le complément des œuvres de Dieu : et après l'avoir fait comme son chef-d'œuvre, il demeure en repos.

Dieu honore l'homme : pourquoi se déshonore-t-il lui-même, *en se rendant semblable aux bêtes* [4] sur qui l'empire lui est donné ?

Ve ÉLÉVATION.

Sur les singularités de la création de l'homme. — Première singularité dans ces paroles : « Faisons l'homme. »

Homme animal, qui te ravilis jusqu'à te *rendre semblable aux bêtes* [5], et souvent te mettre dessous et envier leur état, il faut aujourd'hui que tu comprennes ta dignité par les singularités admirables de ta création. La première est d'avoir été fait, non point comme le reste des créatures, par une parole de commandement : *fiat*, « que cela soit : » mais par une parole de conseil : *faciamus*, « faisons [1]. » Dieu prend conseil en lui-même comme allant faire un ouvrage d'une plus haute perfection, et pour ainsi dire d'une industrie particulière, où reluisît plus excellemment la sagesse de son auteur. Dieu n'avait rien fait sur la terre ni dans la nature sensible, qui pût entendre les beautés du monde qu'il avait bâti, ni les règles de son admirable architecture : ni qui pût s'entendre soi-même à l'exemple de son créateur ; ni qui de soi-même se pût élever à Dieu, et en imiter l'intelligence et l'amour, et comme lui être heureux. Pour donc créer un si bel ouvrage, Dieu consulte en lui-même ; et voulant produire un animal capable de conseil et de raison, il appelle en quelque manière à son secours, parlant à un autre lui-même, à qui il dit : *Faisons*, qui n'est donc point une chose faite, mais une chose qui fait comme lui, et avec lui ; et cette chose ne peut être que son Fils et son éternelle sagesse, engendrée éternellement dans son sein, par laquelle et avec laquelle il avait à la vérité fait toute chose, mais qu'il déclare plus expressément en faisant l'homme.

Gardons-nous donc bien de nous laisser entraîner aux aveugles impulsions de nos passions, ni à ce que le monde appelle hasard et fortune. Nous sommes produits par un conseil manifeste, toute la sagesse de Dieu, pour ainsi dire, appelée. Ne croyons donc pas que les choses humaines puissent aller un seul moment à l'aventure : tout est régi dans le monde par la Providence : mais surtout ce qui regarde les hommes est soumis aux dispositions d'une sagesse occulte et particulière ; parce que, de tous les ouvrages de Dieu, l'homme est celui d'où son ouvrier veut tirer le plus de gloire. Soyons donc toujours aveuglément soumis à ses ordres, et mettons là toute notre sagesse. Quoi qu'il nous arrive d'imprévu, de bizarre et d'irrégulier en apparence, souvenons-nous de cette parole : *Faisons l'homme* ; et du conseil particulier qui nous a donné l'être.

VIe ÉLÉVATION.

Seconde distinction de la création de l'homme, dans ces paroles : « A notre image et ressemblance. »

« Faisons l'homme à notre image et ressem- « blance [2]. » A ces admirables paroles, élève-toi au-dessus des cieux, et des cieux des cieux, et de tous les esprits célestes, âme raisonnable ; puisque Dieu t'apprend que pour te former, il ne s'est pas proposé un autre modèle que lui-

[1] *Apoc.*, XIX, 10 ; XXII, 9. — [2] *Psal.* VIII, 4. — [3] *Gen.*, I, 14. — [4] *Psal.* XLVIII, 13, 21. — [5] *Ibid.*

[1] *Gen.*, I, 26. — [2] *Ibid.*

même. Ce n'est pas aux cieux ni aux astres, ni au soleil, ni aux anges mêmes, ni aux archanges, ni aux séraphins, qu'il te veut rendre semblable : « Faisons, » dit-il, « à notre image : » et pour inculquer davantage : « Faisons à notre « ressemblance : » qu'on voie tous nos traits dans cette belle créature, autant que la condition de la créature le pourra permettre.

S'il faut distinguer ici l'image et la ressemblance ; ou si c'est, comme on vient de le proposer, pour inculquer davantage cette vérité, que Dieu emploie ces deux mots à peu près de même force, je ne sais si on le peut décider. Quoi qu'il en soit, Dieu exprime ici toutes les beautés de la nature raisonnable, et à la fois toutes les richesses qu'il lui a données par sa grâce : entendement, volonté, droiture, innocence, claire connaissance de Dieu, amour infus de ce premier être, assurance de jouir avec lui d'une même félicité, si on eût persévéré dans la justice où l'on avait été créé.

Chrétiens, élevons-nous à notre modèle, et n'aspirons à rien moins qu'à imiter Dieu. « Soyez miséricordieux, » dit le Fils de Dieu, « comme votre Père céleste est miséricor- « dieux [1]. » Dieu est bon par sa nature ; il ne fait que le bien, et ne fait du mal à personne que forcé. Ainsi, « faisons du bien à tout le « monde, même à tous nos ennemis, » comme Dieu, « qui fait luire son soleil sur les bons et « sur les mauvais, et pleut sur le champ du « juste comme sur celui du pécheur [2]. » Dieu est indulgent et s'apaise aisément envers nous, malgré notre malice : pardonnons à son exemple. Il est saint : « Soyez saints comme je suis « saint, moi le Seigneur votre Dieu [3]. » En un mot, il est parfait : « Soyez parfaits, comme « votre Père céleste est parfait [4]. » Qui peut atteindre à la perfection de ce modèle ? Il faut donc croître toujours, et ne se donner aucun repos, ni aucun relâche. C'est pourquoi saint Paul *s'avance toujours dans la carrière : oubliant ce qu*'il laissait *derrière, et ne cessant de s'étendre en avant* [5] par de nouveaux et continuels efforts. Pesez toutes ces paroles, cet oubli, cette extension, cette infatigable ardeur. C'est au bout d'une telle course qu'on *trouve la couronne et le prix proposés par la vocation divine en Jésus-Christ.* Que nul Chrétien ne s'imagine être exempt de ce travail ; ou que cette perfection n'est pas pour lui. Cette voie demande, dit saint Augustin, « des gens qui « marchent sans cesse ; elle ne souffre pas ceux « qui reculent ; elle ne souffre pas ceux qui se « détournent ; enfin elle ne souffre pas ceux « qui s'arrêtent, pour peu que ce soit. » En quelque point qu'ils s'arrêtent, là les prend l'orgueil, là les prend la paresse : ils pensent avoir avancé, ou avoir fait quelque chose ; et dans ce relâchement, leur pesanteur naturelle les entraîne en bas, et il n'y a plus de ressource.

[1] *Luc.*, VI, 36. — [2] *Matth.*, V, 44, 45. — [3] *Levit.*, XIX, 2. — [4] *Math.*, V, 48. — [5] *Philip.*, III, 13, 14.

VII[e] ÉLÉVATION.

L'image de la Trinité dans l'âme raisonnable.

Faisons l'homme [1] : nous l'avons dit, à ces mots l'image de la Trinité commence à paraître. Elle reluit magnifiquement dans la créature raisonnable : semblable au Père, elle a l'être : semblable au Fils, elle a l'intelligence : semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour : semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie. Vous ne sauriez lui en rien ôter, sans lui ôter tout. Heureuse créature, et parfaitement semblable, si elle s'occupe uniquement de lui. Alors parfaite dans son être, dans son intelligence, dans son amour, elle entend tout ce qu'elle est, elle aime tout ce qu'elle entend : son être et ses opérations sont inséparables : Dieu devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence, et la vie de son amour. Elle ne dit comme Dieu qu'une parole, qui comprend toute sa sagesse : comme Dieu elle ne produit qu'un seul amour qui embrasse tout son bien : et tout cela ne meurt point en elle. La grâce survient sur ce fond, et relève la nature : la gloire lui est montrée, et ajoute son complément à la grâce. Heureuse créature, encore un coup, si elle sait conserver son bonheur ! Homme, tu l'as perdu. Où s'égare ton intelligence, où se va noyer ton amour ? Hélas ! hélas ! et sans fin hélas ! reviens à ton origine.

VIII[e] ÉLÉVATION.

L'empire de l'homme sur soi-même.

« Faisons l'homme à notre image et ressem- « blance, afin qu'il commande aux poissons de « la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à « toute la terre, et à tout ce qui remue ou « rampe dessus [2]. Troisième caractère particulier de la création de l'homme : c'est un animal né pour le commandement : s'il commande aux animaux, à plus forte raison se commande-t-il à lui-même, c'est en cela que je vois reluire un nouveau trait de la divine ressemblance. L'homme commande à son corps, à ses bras, à ses mains, à ses pieds ; et dans l'origine nous verrons jusqu'à quel point tout

[1] *Gen.*, I, 26. — [2] *Ibid.*

était soumis à son empire. Il lui reste encore quelque chose du commandement absolu qu'il avait sur ses passions. Il commande à sa propre intelligence, qu'il applique à quoi il lui plaît : à sa propre volonté par conséquent, à cause de son libre arbitre comme nous verrons bientôt : à ses sens intérieurs et extérieurs, et à son imagination qu'il tient captive sous l'autorité de la raison, et qu'il fait servir aux opérations supérieures. Il modère les appétits qui naissent des images des sens ; et dans l'origine il était maître absolu de toutes ces choses. Car telle était la puissance de l'image de Dieu en l'âme, qu'elle tenait tout dans la soumission et dans le respect.

Travaillons à rétablir en nous-mêmes l'empire de la raison : contenons les vives saillies de nos pensées vagabondes ; par ce moyen nous commanderons en quelque sorte aux oiseaux du ciel. Empêchons nos pensées de ramper toujours dans les nécessités corporelles comme font les reptiles sur la terre ; par ce moyen nous dominerons ces bas sentiments, et nous en corrigerons la bassesse. Ceux-là s'y laissent dominer, qui toujours occupés de leur santé, de leur vie mortelle, et des besoins de leurs corps, sont plongés dans la chair et dans le sang, et se remuent sur la terre à la manière des reptiles : c'est-à-dire qu'ils n'ont aucuns mouvements, que ceux qui sont terrestres et sensuels. Ce sera dompter des lions que d'assujettir notre impétueuse colère. Nous dominerons les animaux venimeux, quand nous saurons réprimer les haines, les jalousies et les médisances. Nous mettrons le frein à la bouche d'un cheval fougueux, quand nous réprimerons en nous les plaisirs. Quelle nécessité de pousser plus loin la similitude, ni de nous appliquer celle des poissons ? Nous pourrons dire seulement, que leur caractère particulier est d'être muets, de ne respirer jamais l'air, et d'être toujours attachés à un élément plus grossier. Tels sont ceux qui, possédés « du démon sourd et « muet [1], » n'écoutent pas la prédication de l'Evangile, et sont empêchés par une mauvaise honte de confesser leurs péchés. Ils sont toujours dans des sentiments grossiers, et entrevoient à peine la lumière du soleil. Sortons de ces mouvements charnels, où nous nageons, pour ainsi parler, par le plaisir que nous y prenons ; nous exerçons une espèce de basse liberté, en nous promenant d'une passion à une autre, et ne sortant jamais de cette basse sphère, pour ainsi parler, ni de cet élément grossier. Quoi qu'il en soit, dominons en nous tout ce qu'il y a d'animal, de volage, de rampant. S'il se faut servir de notre imagination, que ce soit en l'épurant de toutes pensées corporelles et terrestres, et l'occupant saintement des mystères de Jésus-Christ, des exemples des saints, et de toutes les pieuses représentations qui nous sont offertes par l'Ecriture : non pour nous y arrêter, mais pour nous élever plus haut, après en avoir tiré le suc, c'est-à-dire, les instructions dont nos âmes se doivent nourrir ; par exemple, des mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur, l'esprit de pauvreté, de douceur, d'humilité et de patience.

Pour donc corriger l'abus et l'égarement de notre imagination vagabonde et dissipée, il la faut remplir d'images saintes. Quand notre mémoire en sera pleine, elle ne nous ramènera que ces pieuses idées. La roue agitée par le cours d'une rivière, va toujours ; mais elle n'emporte que les eaux qu'elle trouve en son chemin ; si elles sont pures, elle ne portera rien que de pur : mais si elles sont impures, tout le contraire arrivera. Ainsi, si notre mémoire se remplit de pures idées, la circonvolution, pour ainsi dire, de notre imagination agitée, ne puisera dans ce fonds et ne nous ramènera que des pensées saintes. La meule d'un moulin va toujours ; mais elle ne moudra que le grain qu'on aura mis dessous : si c'est de l'orge, on aura de l'orge moulu ; si c'est du blé et du pur froment, on en aura la farine. Mettons donc dans notre mémoire tout ce qu'il y a de saintes et de pures images, et quelque soit l'agitation de notre imagination, il ne nous reviendra, du moins ordinairement, dans l'esprit, que la fine et pure substance des objets dont nous nous serons remplis. Remplissons-nous de Jésus-Christ, de ses actions, de ses souffrances, de ses paroles. Pour donner plus d'un objet à nos sens, remplissons-nous des saintes idées d'un Abraham immolant son fils ; d'un Jacob arrachant à Dieu par un saint combat la bénédiction qu'il en espérait ; d'un Joseph laissant son habit entre les mains d'une impudique, pour en tirer son chaste corps ; d'un Moïse, qui n'ose approcher du buisson ardent que le feu ne consume pas, et qui se déchausse par respect ; d'un Isaïe qui tremble devant Dieu, jusqu'à ce que ses lèvres soient purifiées ; d'un Jérémie qui bégaye si humblement devant Dieu, et n'ose annoncer sa parole ; des trois jeunes hommes dont la flamme d'une fournaise brûlante respecte la foi ; d'un Daniel aussi sauvé par la foi des dents des lions affamés ; d'un Jean-Baptiste prêchant la pénitence sous la haire et sous le cilice ; d'un Saul abattu par la puissante pa-

[1] *Marc.*, IX, 20.

role de Jésus qu'il persécutait ; et de toutes les autres belles images des prophètes et des apôtres. Votre mémoire et votre imagination consacrées comme un temple saint par ces pieuses images, ne vous apporteront rien qui ne soit digne de Dieu.

Prenez garde seulement de ne laisser jamais votre imagination s'échauffer trop, parce qu'excessivement échauffée et agitée, elle se consume elle-même par son propre feu, et offusque les pures lumières de l'intelligence, qui sont celles qu'il faut faire luire dans notre esprit, et à qui l'imagination doit seulement préparer un trône, comme elle fit au saint prophète Ezéchiel, et aux autres saints prophètes ses compagnons, inspirés du même esprit.

IX[e] ÉLÉVATION.

L'empire de Dieu exprimé dans celui de l'âme sur le corps.

On passe toute sa vie dans des miracles continuels qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps, et sans connaître aucun des organes de ses mouvements, je le tourne, je le remue, je le transporte où je le veux, seulement parce que je le veux. Je voudrais remuer devant moi une paille, elle ne branle, ni ne s'ébranle en aucune sorte : je veux remuer ma main, mon bras, ma tête, les autres parties plus pesantes, qu'à peine pourrais-je porter si elles étaient détachées, toute la masse du corps; les mouvements que je commande se font comme par eux-mêmes, sans que je connaisse aucun des ressorts de cette admirable machine : je sais seulement que je veux me remuer de cette façon ou d'une autre ; tout suit naturellement : j'articule cent et cent paroles entendues ou non entendues, et je fais autant de mouvements connus et inconnus des lèvres, de la langue, du gosier, de la poitrine, de la tête : je lève, je baisse, je tourne, je roule les yeux : j'en dilate, j'en rétrécis la prunelle, selon que je veux regarder de près ou de loin ; et sans même que je connaisse ce mouvement, il se fait, dès que je veux regarder ou négligemment, et comme superficiellement, ou bien déterminément, attentivement, ou fixement quelque objet.

Qui a donné cet empire à ma volonté : et comment puis-je mouvoir également, ce que je connais, et ce que je ne connais pas? Je respire sans y penser, et en dormant : et quand je veux, ou je suspends, ou je hâte la respiration, qui naturellement va toute seule : elle va aussi à ma volonté ; et encore que je ne connaisse ni la dilatation ni le resserrement des poumons, ni même si j'en ai, je les ouvre, je les resserre, j'attire, je repousse l'air avec une égale facilité. Pour parler d'un ton plus aigu, ou plus gros, ou plus haut, ou plus bas, je dilate encore ou je resserre une autre partie dans le gosier, qu'on appelle trachée-artère, quoique je ne sache même pas si j'en ai une : il suffit que je veuille parler ou haut ou bas, afin que tout se fasse comme de soi-même : en un moment, je fais articulément et distinctement mille mouvements, dont je n'ai nulle connaissance distincte ni même confuse le plus souvent : puisque je ne sais pas si je les fais, ou s'il les faut faire. Mais, ô Dieu ! vous le savez, et nul autre que vous ne sait ce que vous savez seul : et tout cela est l'effet du secret concert que vous avez mis entre nos volontés et les mouvements de nos corps : et vous avez établi ce concert inviolable, quand vous avez mis l'âme dans le corps pour le régir.

Elle y est donc, non point comme dans un vaisseau qui la contient, ni comme dans une maison où elle loge, ni comme dans un lieu qu'elle occupe : elle y est par son empire, par sa présidence, pour ainsi parler, par son action. Ainsi vous êtes en nous, et vous ne pouvez en être loin, puisque c'est « par vous que nous « vivons, que nous nous mouvons, et que nous « sommes [1]. » Et vous êtes de la même sorte dans tout l'univers : au-dessus en le dominant; au dedans en le remuant, et faisant concourir en un toutes ses parties ; au dessous, en le portant, comme dit Moïse, « avec vos bras. Il n'y « a point de Dieu comme Dieu, » ajoute cet homme divin : « par son empire magnifique « les vents vont deçà et delà, et les nuées cou« rent dans le ciel [2]. » Il dit aux astres : Marchez; il dit à l'abîme et à la baleine : Rendez ce corps englouti; il dit aux flots : Apaisez-vous; il dit aux vents : Soufflez, et mettez-moi en pièces ces gros mâts ; et tout suit à sa parole. Tout dépend naturellement d'une volonté : les corps et leurs mouvements dépendent naturellement d'un esprit et d'une intelligence toute-puissante : Dieu peut donner à la volonté, qu'il fait à l'image de la sienne, tel empire qu'il lui plaît; et par là nous donner l'idée de sa volonté, qui meut tout et fait tout.

Rendons-lui l'empire qu'il nous donne : et au lieu de « faire servir nos membres à l'ini« quité, » puisque c'est Dieu qui nous les soumet, « faisons-les servir, » comme dit saint Paul [3], « à la justice. »

X[e] ÉLÉVATION.

Autre admirable singularité de la création de l'homme : Dieu le forme de sa propre main et de ses doigts.

« Que la terre produise des herbes et des

[1] *Act.*, XVII, 28. — [2] *Deut.*, XXXIII, 26, 27. — [3] *Rom.*, VI, 19.

« plantes : que les eaux produisent les poissons « et les oiseaux : que la terre produise les ani- « maux [1]. » Tous les animaux sont créés par le commandement, sans qu'il soit dit que Dieu y ait mis la main. Mais quand il veut former le corps de l'homme, il prend lui-même *de la boue* [2] entre ses doigts, et il lui donne sa figure. Dieu n'a point de doigts ni de mains : Dieu n'a pas plus fait le corps de l'homme que celui des autres animaux : mais il nous montre seulement dans celui de l'homme, un dessein et une attention particulière. C'est parmi les animaux, le seul qui est droit, le seul tourné vers le ciel, le seul où reluit par une si belle et si singulière situation, l'inclination naturelle de la nature raisonnable aux choses hautes. C'est de là aussi qu'est venue à l'homme cette singulière beauté sur le visage, dans les yeux, dans tout le corps. D'autres animaux montrent plus de force ; d'autres plus de vitesse et plus de légèreté, et ainsi du reste : l'excellence de la beauté appartient à l'homme ; et c'est comme un admirable rejaillissement de l'image de Dieu sur sa face.

XIe ÉLÉVATION.

La plus excellente distinction de la création de l'homme dans celle de son âme.

Encore un coup Dieu a formé les autres animaux en cette sorte : « Que la terre, que les « eaux produisent les plantes et les animaux [3] ; » et c'est ainsi qu'ils ont reçu l'être et la vie. Mais Dieu, après avoir pris dans ses mains toutes-puissantes la boue dont le corps humain avait été formé, il n'est pas dit qu'il en ait tiré son âme : mais il est dit, qu'il « inspira sur sa face « un souffle de vie ; » et que « c'est ainsi qu'il « en a été fait une âme vivante [4]. » Dieu fait sortir chaque chose de ses principes ; il produit de la terre les herbages et les arbres avec les animaux, qui n'ont d'autre vie qu'une vie terrestre et purement animale ; mais l'âme de l'homme est tirée d'un autre principe, qui est Dieu. C'est ce que veut dire ce souffle de vie, que Dieu tire de sa bouche pour animer l'homme. Ce qui est fait à la ressemblance de Dieu ne sort point des choses matérielles ; et cette image n'est point cachée dans ces bas éléments pour en sortir, comme fait une statue du marbre ou du bois. L'homme a deux principes ; selon le corps il vient de la terre, selon l'âme il vient de Dieu seul ; et c'est pourquoi, dit Salomon, pendant que le corps « retourne en la terre d'où il a été « tiré, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné [5]. » C'est ainsi qu'il vient de Dieu, non qu'il soit en Dieu en substance, et qu'il en sorte, comme quelques-uns l'ont imaginé ; car ces idées sont grossières et trop corporelles : mais il est en Dieu, comme dans son seul principe, et sa seule cause ; et c'est pourquoi on dit qu'il le donne. Tout le reste est tiré des éléments ; car tout le reste est terrestre et corporel. Ce qu'on appelle les esprits dans les animaux, ne sont que des parcelles détachées, et une vapeur du sang : ainsi tout vient de la terre. Mais l'âme raisonnable, faite à l'image de Dieu, est donnée de lui, et ne peut venir que de cette divine bouche.

Hélas ! hélas ! *l'homme qui a été mis dans un si grand honneur*, distingué des animaux par sa création, *s'est égalé aux bêtes insensées, et leur a été fait semblable* [1].

[1] *Gen.*, I, 11, 20, 24. — [2] *Ibid.*, II, 7. — [3] *Gen.*, I, 11, 20, 24. — [4] *Ibid.*, II, 7. — [5] *Eccle.*, XII, 7.

—

CINQUIÈME SEMAINE

Suite des singularités de la création de l'homme.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Dieu met l'homme dans le paradis, et lui amène tous les animaux pour les nommer.

Après avoir formé l'homme, Dieu commence à lui faire sentir ce qu'il est dans le monde, par deux mémorables circonstances : l'une, en lui plantant de sa propre main un jardin délicieux qu'on appelle paradis, où il avait ramassé toutes les beautés de la nature, pour servir au plaisir de l'homme et par là l'élever à Dieu qui le comblait de tant de biens : l'autre, en lui amenant tous les animaux comme à celui qui en était le maître, afin de lui faire voir que non-seulement toutes les plantes et tous les fruits de la terre étaient à lui ; mais encore tous les animaux, qui par la nature de leurs mouvements semblaient moins sujets à son empire.

Pour le paradis, Dieu ordonna deux choses à l'homme : l'une *de le cultiver*, et l'autre *de le garder* [2] : c'est-à-dire d'en conserver la beauté ; ce qui revient encore à la culture. Car au reste, il n'y avait point d'ennemi qui pût envahir ce lieu tranquille et saint : *Ut operaretur et custodiret illum.* Dieu apprenait à l'homme, par cette figure, à se garder soi-même, et à garder à la fois la place qu'il avait dans le paradis. Pour la culture, ce n'était pas cette culture laborieuse qui a été la peine de notre péché, lorsqu'il a fallu comme arracher dans la sueur de notre front, du sein de la terre, le fruit nécessaire à la conservation de notre vie : la culture donnée à l'homme pour son exercice, était cette culture comme curieuse, qui fait cultiver les fruits et les

[1] *Psal.* XLVIII, 13, 21. — [2] *Gen.*, II, 15.

fleurs, plus pour le plaisir que pour la nécessité. Par ce moyen l'homme devait être instruit de la nature des terres et du génie des plantes, de leurs fruits ou de leurs semences: et il y trouvait en même temps la figure de la culture des vertus.

En amenant les animaux à l'homme[1], Dieu lui fait voir qu'il en est le maître, comme un maître dans sa famille, qui nomme ses serviteurs pour la facilité du commandement. L'Ecriture, substantielle et courte dans ses expressions, nous indique en même temps toutes les belles connaissances données à l'homme, puisqu'il n'aurait pas pu nommer les animaux, sans en connaître la nature et les différences, pour ensuite leur donner des noms convenables, selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avait apprise.

C'est donc alors qu'il connut les merveilles de la sagesse de Dieu, dans cette apparence et cette ombre de sagesse, qui paraît dans les industries naturelles des animaux. Louons Dieu avec Adam, et considérons un moment toute la nature animale, comme l'objet de notre raison. Qui a formé tant de genres d'animaux, et tant d'espèces subordonnées à ces genres, toutes ces propriétés, tous ces mouvements, toutes ces adresses, tous ces aliments, toutes ces forces diverses, toutes ces images de vertu, de pénétration, de sagacité et de violence ? Qui a fait marcher, ramper, glisser les animaux ? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons, ces rames naturelles, qui leur font fendre les eaux et les airs ? Ce qui peut-être a donné lieu à leur Créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessein à peu près semblable ; le vol des oiseaux semblant être une espèce de faculté de nager dans une liqueur plus subtile, comme la faculté de nager dans les poissons, est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse. Le même auteur fait ces convenances et ces différences : celui qui a donné aux poissons leur triste, et, pour ainsi dire, leur morne silence, a donné aux oiseaux leurs chants si divers, et leur a mis dans l'estomac et dans le gosier une espèce de lyre et de guitare, pour annoncer, chacun à leur mode, les beautés de leur Créateur. Qui n'admirerait les richesses de sa providence qui fait trouver à chaque animal jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable ? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille : mais, au contraire, que l'abondance y règne partout, excepté maintenant parmi les hommes, depuis que le péché a introduit la cupidité et l'avarice.

[1] *Gen.*, II, 19

Par la considération seconde, tous les animaux sont à l'usage de l'homme, puisqu'ils lui servent à connaître et à louer Dieu. Mais outre cet usage plus universel, Adam connut dans les animaux des propriétés particulières, qui leur donnaient le moyen d'aider par leur ministère celui que Dieu faisait leur seigneur. O Dieu ! j'ai considéré vos ouvrages, et j'en ai été effrayé. Qu'est devenu cet empire, que vous nous aviez donné sur les animaux ? On n'en voit plus parmi nous qu'un petit reste, comme un faible mémorial de notre ancienne puissance, et un débris malheureux de notre fortune passée.

Rendons grâces à Dieu de tous les biens qu'il nous a laissés dans le secours des animaux; accoutumons-nous à le louer en tout. Louons-le dans le cheval qui nous porte ou qui nous traîne; dans la brebis qui nous habille et qui nous nourrit ; dans le chien qui est notre garde et notre chasseur ; dans le bœuf qui fait avec nous notre labourage. N'oublions pas les oiseaux, puisque Dieu les a amenés à Adam comme les autres animaux ; et qu'encore aujourd'hui apprivoisés par notre industrie, ils viennent flatter nos oreilles par leur aimable musique ; et chantres infatigables et perpétuels, ils semblent vouloir mériter la nourriture que nous leur donnons. Si nous louons les animaux dans leur travail, et, pour ainsi dire, dans leurs occupations, ne demeurons pas inutiles ; travaillons, gagnons notre pain chacun dans son exercice, puisque Dieu l'a mis à ce prix depuis le péché.

IIe ÉLÉVATION.

La création du second sexe.

En produisant les autres animaux, Dieu a créé ensemble les deux sexes ; et la formation du second est une singularité de la création de l'homme.

Que servait à l'homme d'être introduit dans ce paradis de délices, dans tout un vaste pays que Dieu avait mis en son pouvoir, et au milieu des quatre grands fleuves dont les eaux traînaient des trésors : au reste sous un ciel si pur, que sans être encore obscurci par ces nuages épais qui couvrent le nôtre, et produisent les orages, il s'élevait de la terre par une bénigne chaleur, une vapeur douce qui se distillait en rosée, et qui arrosait la terre et toutes ses plantes ? L'homme était seul, et le plus seul de tous les animaux ; car il voyait tous les autres partagés et appareillés en deux sexes : et, dit l'Ecriture, il n'y avait que l'homme, « à qui on « ne trouvait point d'aide semblable à lui[1]. »

[1] *Gen.*, II, 20.

Solitaire, sans compagnie, sans conversation, sans douceur, sans espérance de postérité, et ne sachant à qui laisser, ou avec qui partager ce grand héritage, et tant de biens que Dieu lui avait donnés, il vivait tranquille, abandonné à sa providence, sans rien demander. Et Dieu aussi, de lui-même, ne voulant laisser aucun défaut dans son ouvrage, dit ces paroles : « Il « n'est pas bon que l'homme soit seul : don- « nous-lui une aide semblable à lui[1]. »

Peut-être donc va-t-il former le second sexe, comme il avait formé le premier; non : il veut donner au monde dans les deux sexes, l'image de l'unité la plus parfaite, et le symbole futur du grand mystère de Jésus-Christ. C'est pourquoi il tire la femme de l'homme même, et la forme d'une côte superflue qu'il lui avait mise exprès dans le côté. Mais pour montrer que c'était là un grand mystère, et qu'il fallait regarder avec des yeux plus épurés que les corporels, la femme est produite dans une extase d'Adam ; et c'est par un esprit de prophétie qu'il connut tout le dessein d'un si bel ouvrage. « Le Seigneur Dieu envoya un sommeil à « Adam : » un sommeil, disent tous les saints, qui fut un ravissement et la plus parfaite de toutes les extases ; et Dieu « prit une côte « d'Adam, et il en remplit de chair la place[2]. » Ne demandez donc point à Dieu, pourquoi voulant tirer de l'homme la compagne qu'il lui donnait, il prit un os plutôt que de la chair; car s'il avait pris de la chair, on aurait pu demander de même, pourquoi il aurait pris de la chair plutôt qu'un os. Ne lui demandons non plus ce qu'il ajouta à la côte d'Adam pour en former un corps parfait ; la matière ne lui manqua pas : et quoi qu'il en soit, cet os se ramollit entre ses mains. C'est de cette dureté qu'il voulut former ces délicats et tendres membres, où dans la nature innocente il ne faut rien imaginer qui ne fût aussi pur qu'il était beau. Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine ; et sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire, où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre.

Mon Dieu ! que de vains discours je prévois dans les lecteurs au récit de ce mystère ! Mais pendant que je leur raconte un grand et mystérieux ouvrage de Dieu, qu'ils entrent dans un esprit sérieux, et, s'il se peut, dans quelque sentiment de cette admirable extase d'Adam, pendant laquelle il édifia, « il bâtit en femme « la côte d'Adam[3]: » grave expression de l'Ecriture, pour nous faire voir dans la femme quelque chose de grand et de magnifique, et comme un admirable édifice où il y avait de la grâce, de la majesté, des proportions admirables, et autant d'utilité que d'ornement.

[1] Gen., II, 18. — [2] Ibid., 21. — [3] Gen., II, 22.

La femme ainsi formée est présentée « de la « main de Dieu » au premier homme, qui ayant vu dans son extase ce que Dieu faisait : « C'est ici, » dit-il d'abord, « l'os de mes os, « et la chair de ma chair : elle s'appellera *Vi-* « *rago*, parce qu'elle est formée de l'homme ; « et l'homme quittera son père et sa mère, et il « s'unira à sa femme[1]. » On peut croire, par cette parole, que Dieu aurait formé la femme d'un os revêtu de chair ; et que l'os seul est nommé comme prévalant dans cette formation.

Quoi qu'il en soit, encore une fois, sans nous arrêter davantage à des questions curieuses, et remarquant seulement en un mot ce qui paraît dans le texte sacré ; considérons en esprit cette épouse mystérieuse, c'est-à-dire la sainte Eglise, tirée et comme arrachée du sacré côté du nouvel Adam pendant son extase, et formée, pour ainsi parler, par cette plaie ; dont toute la consistance est dans les os et dans les chairs de Jésus-Christ, qui se l'incorpore par le mystère de l'Incarnation, et par celui de l'Eucharistie qui en est une extension admirable. Il quitte tout pour s'unir à elle : il quitte en quelque façon son Père qu'il avait dans le ciel, et sa mère la Synagogue d'où il était issu selon la chair, pour s'attacher à son épouse ramassée parmi les gentils. C'est nous qui sommes cette épouse ; c'est nous qui vivons des os et des chairs de Jésus-Christ, par les deux grands mystères qu'on vient de voir. « C'est « nous qui sommes, » comme dit saint Pierre[2], « cet édifice spirituel et le temple vivant du « Seigneur, » bâti en esprit dès le temps de la formation d'Eve notre mère, et dès l'origine du monde. Considérons dans le nom d'Eve, qui signifie mère des vivants, et l'Eglise mère des véritables vivants, et la bienheureuse Marie, la vraie mère des vivants qui nous a tous enfantés avec Jésus-Christ qu'elle a conçu par la foi. O homme ! voilà ce qui t'est montré dans la création de la femme, pour prévenir, par ce sérieux, toutes les frivoles pensées qui passent dans l'esprit des hommes au souvenir des deux sexes, depuis seulement que le péché en a corrompu l'institution. Revenons à notre origine ; respectons l'ouvrage de Dieu et son dessein primitif; éloignons les pensées de la chair et du sang ·

[1] Gen., II, 23, 24. — [2] I Petr., II, 5.

et ne nous plongeons point dans cette boue, pendant que dans le récit qu'on vient d'entendre Dieu prend tant de soins de nous en tirer.

IIIe ÉLÉVATION.

Dieu donne à l'homme un commandement, et l'avertit de son franc arbitre, et tout ensemble de sa sujétion.

« Vous mangerez de tous les fruits du para-« dis, mais vous ne mangerez point de l'arbre « de la science du bien et du mal : car, au jour « que vous en mangerez, vous mourrez de « mort [1] : » la mort vous sera inévitable.

Eve fut présente à ce commandement, quoique, par anticipation, il soit rapporté avant sa production ; ou, en tout cas, il fut répété en sa présence, puisqu'elle dit au serpent : « Le Seigneur nous a commandé de ne point manger ce fruit [2] : » si ce n'est qu'on aime mieux croire qu'elle apprit d'Adam la défense de Dieu ; et que dès lors il ait plu à Dieu de nous enseigner que c'est un devoir des femmes « d'in-« terroger, » comme dit saint Paul, « dans la « maison et en particulier leurs maris [3], » et d'attendre d'eux les ordres de Dieu.

Quoi qu'il en soit, Dieu fait deux choses par ce commandement : il enseigne à l'homme premièrement son libre arbitre, et secondement sa sujétion.

Le libre arbitre est un des endroits de l'homme où l'image de Dieu paraît davantage. Dieu est libre à faire ou ne faire pas au dehors tout ce qui lui plaît ; parce qu'il n'a besoin de rien, et qu'il est supérieur à tout son ouvrage : qu'il fasse cent mille mondes, il n'en est pas plus grand ; qu'il n'en fasse aucun, il ne l'est pas moins. Au dehors le néant ou l'être lui est égal ; et il est maître ou de ne rien faire, ou de faire tout ce qui lui plaît. Que l'âme raisonnable puisse aussi faire d'elle-même, ou du corps qui lui est uni, ce qui lui plaît, c'est assurément un trait admirable, et une admirable participation de l'être divin. Je ne suis rien ; mais parce qu'il a plu à Dieu de me faire à son image, et d'imprimer dans mon fond une ressemblance quoique faible de son libre arbitre, je veux que ma main se lève, que mon bras s'étende, que ma tête, que mon corps tourne, cela se fait : je cesse de le vouloir, et je veux que tout se tourne d'un autre côté ; cela se fait de même. Tout cela m'est indifférent ; je suis aussi bien d'un côté que d'un autre ; et de tout cela il n'y en a aucune raison que ma volonté ; cela est, parce que je le veux, et je le veux, parce que je le veux ; et c'est là une dernière raison, parce que Dieu m'a voulu donner cette faculté ; et quand même il y a quelque raison de me déterminer à l'un plutôt qu'à l'autre, si cette raison n'est pas pressante, et qu'il ne s'agisse pour moi que de quelque commodité plus ou moins grande, je puis aisément ou me la donner, ou ne me la donner pas ; et je puis ou me donner ou m'ôter de grandes commodités, et si je veux, des incommodités et des peines aussi grandes. Et tout cela, parce que je le peux ; et Dieu a soumis cela à ma volonté, et je puis même user de ma liberté, jusqu'à me procurer à moi-même de grandes souffrances, jusqu'à m'exposer à la mort, jusqu'à me la donner ; tant je suis maître de moi-même, par ce trait de la divine ressemblance, qu'on appelle le libre arbitre. Et si je rentre au dedans de moi, je puis appliquer mon intelligence à une infinité d'objets divers, et à l'un plutôt qu'à l'autre, et à tout successivement, à commencer par où je veux ; et je puis cesser de le vouloir, et même vouloir le contraire, et d'une infinité d'actes de ma volonté, je puis faire ou celui-ci ou celui-là, sans qu'il y en ait d'autre raison, sinon que je le veux ; ou s'il y en a d'autre raison, je suis le maître de cette raison pour m'en servir ou ne m'en servir pas, ainsi que je le veux. Et par ce principe de libre arbitre, je suis capable de vertu et de mérite ; et on m'impute à moi-même le bien que je fais ; et la gloire m'en appartient.

Il est vrai que je puis aussi me détourner vers le mal, et mon œuvre m'est imputée à moi-même. Et je commets une faute dont je puis aussi me repentir ou ne me repentir pas ; et ce repentir est une douleur bien différente des autres que je puis souffrir. Car je puis bien être fâché d'avoir la fièvre, ou d'être aveugle, mais non pas me repentir de ces maux, lorsqu'ils me viennent malgré moi. Mais si je mens, si je suis injuste ou médisant, et que j'en sois fâché, cette douleur est un repentir que je puis avoir et n'avoir pas : heureux, si je me repens du mal, et que volontairement je persévère dans le bien.

Voilà dans ma liberté un trait défectueux, qui est de pouvoir mal faire ; ce trait ne me vient pas de Dieu, mais il me vient du néant dont je suis tiré. Dans ce défaut je dégénère de Dieu qui m'a fait : car Dieu ne peut vouloir le mal ; et le Psalmiste lui chante : « Vous êtes « un Dieu qui ne voulez pas l'iniquité [1]. » Mon Dieu, voilà le défaut et le caractère de la créature ! Je ne suis pas une image et ressemblance parfaite de Dieu, je suis seulement fait à l'i-

[1] *Gen.*, II, 16, 17. — [2] *Ibid.*, III, 3. — [3] I *Cor.*, XIV, 35.

[1] *Psal.* V, 5.

mage : j'en ai quelque trait ; mais par ce que je suis, je n'ai pas tout : et on m'a tourné à la ressemblance, mais je ne suis pas une ressemblance, puisqu'enfin je puis pécher. Je tombe dans le défaut par mille endroits, par l'imperfection, par la multiplicité, par la variabilité de mes actes ; tout cela n'est pas en Dieu, et je dégénère par tous ces endroits ; mais l'endroit où je dégénère le plus, le faible, et pour ainsi dire, la honte de ma nature, c'est que je puisse pécher.

Dieu dans l'origine m'a donné un précepte : car il était juste que je sentisse que j'étais sujet. Je suis une créature à qui il convient d'être soumise ; je suis né libre, Dieu l'a voulu ; mais ma liberté n'est pas une indépendance : il me fallait une liberté sujette, ou si l'on aime mieux parler ainsi avec un Père de l'Eglise, une servitude libre sous un seigneur souverain : *Libera servitus* : et c'est pourquoi il me fallait un précepte pour me faire sentir que j'avais un maître. O Dieu ! le précepte aisé que vous m'avez donné d'abord ! parmi tant d'arbres et de fruits, était-ce une chose si difficile de m'abstenir d'un seul ? Mais vous vouliez seulement me faire sentir par un joug aisé, et avec une main légère, que j'étais sous votre empire. O Dieu ! après avoir secoué le joug, il est juste que je subisse celui des travaux, de la pénitence et de la mort que vous m'avez imposé. O Dieu ! vous êtes mon roi : faites-moi ce que vous voudrez par votre justice, mais n'oubliez pas vos miséricordes.

IVe ÉLÉVATION.

Sur l'arbre de la science du bien et du mal ; et sur l'arbre de vie.

On peut entendre que « Dieu avait produit « de la terre tout arbre beau à voir, et agréable « au goût ; et il avait mis aussi dans le milieu « du paradis l'arbre de vie, et l'arbre de la « science du bien et du mal [1]. » Dieu pouvait annexer aux plantes certaines vertus naturelles par rapport à nos corps ; et il est aisé à croire que le fruit de l'arbre de vie avait la vertu de réparer le corps par un aliment si proportionné et si efficace, que jamais on ne serait mort en s'en servant. Mais pour l'arbre de la science du bien et du mal, comme c'était là un effet qui passait la vertu naturelle d'un arbre, on pourrait dire que cet arbre a été ainsi appelé par l'événement, à cause que l'homme en usant de cet arbre contre le commandement de Dieu, a appris la malheureuse science qui lui fait discerner par expérience le mal que son infidélité lui attirait, d'avec le bien où il avait été créé, et qu'il devait savoir uniquement s'il eût persévéré dans l'innocence.

[1] *Gen*, II, 9.

On peut encore penser que la vertu de donner à l'homme la science du bien et du mal, était dans cet arbre une vertu surnaturelle semblable à celle que Dieu a mise dans les sacrements, comme dans l'eau la vertu de régénérer l'intérieur de l'homme, et d'y répandre la vie de la grâce.

Quoi qu'il en soit, sans rechercher curieusement le secret de l'œuvre de Dieu, il me suffit de savoir que Dieu avait défendu absolument et dès l'origine, l'usage de l'arbre de la science du bien et du mal, et non pas l'usage de l'arbre de vie. Voici ses paroles : « Mangez du « fruit de tous les arbres du paradis, mais « ne mangez point de celui de l'arbre de la « science du bien et du mal [1]. » Il n'y avait donc que ce seul fruit qui fût défendu, et celui de l'arbre de vie ne le fut qu'après le péché, conformément à cette parole : « Prenons garde « qu'il ne mette encore la main sur l'arbre de « vie, et qu'il ne vive éternellement [2]. »

O Dieu ! je me soumets à vos défenses ; je renonce à toute science curieuse, puisque vous m'en défendez l'usage ; je ne devais savoir par expérience que le bien : je me suis trop mal trouvé d'avoir voulu savoir ce que vous n'aviez pas voulu m'apprendre ; et je me contente de la science que vous me voulez donner. Pour l'arbre de vie, vous m'en aviez permis l'usage, et je pouvais être immortel avec ce secours, et maintenant vous me le rendez par la croix de mon Sauveur. Le vrai fruit de vie pend à cet arbre mystérieux, et je le mange dans l'Eucharistie de dessus la croix, en célébrant ce mystère, selon le précepte de Jésus-Christ, en mémoire de sa mort, conformément à cette parole : « Faites ceci en mémoire de moi [3] ; » et celle-ci de saint Paul : « Toutes les fois que « vous mangerez de ce pain céleste, » et que vous « boirez de cette coupe » bénite, « vous annonce- « rez, » vous publierez, vous célébrerez « la mort « du Seigneur [4]. » C'est donc ici un fruit de mort et un fruit de vie ; un fruit de vie, puisque Jésus-Christ a dit : « Vos pères ont mangé la « manne, et ils sont morts : mais quiconque « mangera du pain que je vous donnerai ne « mourra jamais [5]. » L'Eucharistie est donc un fruit et un pain de vie. Mais en même temps c'est un fruit de mort, puisqu'il fallait pour nous vivifier que Jésus *goûtât la mort pour*

[1] *Gen.*, II, 16, 17. — [2] *Ibid.*, III, 22. — [3] *Luc.*, XXII, 19. — [4] I *Cor.*, XI, 26. — [5] *Joan.*, VI, 49, 50

nous tous [1] ; et que rappelés à la vie par cette mort, *nous portassions continuellement en nos corps la mortification de Jésus* [2], par la mort de nos passions, et en mourant à nous-mêmes et à nos propres désirs, *pour ne vivre plus qu'à celui qui est mort et ressuscité pour nous* [3]. Pesons ces paroles et vivons avec Jésus-Christ, comme lui *mortifiés selon la chair, et vivifiés selon l'esprit,* ainsi que disait saint Pierre [4].

Ve ÉLÉVATION.

Dernière singularité de la création de l'homme dans son immortalité.

Nous ne comptons plus les admirables singularités de la création de l'homme, tant le nombre en est grand ; mais la dernière est l'immortalité. O Dieu ! quelle merveille ! tout ce que je vois d'animaux autour de moi sont sujets à la mort ; moi seul, avec un corps composé des mêmes éléments, je suis immortel par mon origine.

Je pouvais mourir cependant, puisque je pouvais pécher ; j'ai péché, et je suis mort : mais je pouvais ne pas mourir, parce que je pouvais ne pas pécher, et que c'est le péché seul qui m'a privé de l'usage de l'arbre de vie.

Quel bonheur ! quelle perfection de l'homme ! Fait à l'image de Dieu, par un dessein particulier de sa sagesse ; établi dans un paradis, dans un jardin délicieux où tous les biens abondaient, sous un ciel toujours pur et toujours bénin ; au milieu des riches eaux de quatre fleuves ; sans avoir à craindre la mort, libre, heureux, tranquille, sans aucune difformité ou infirmité, ni du côté de l'esprit, ni du côté du corps ; sans aucun besoin d'habits, avec une pure et innocente nudité ; ayant mon salut et mon bonheur en ma main, le ciel ouvert devant moi pour y être transporté quand Dieu voudrait, sans passer par les ombres affreuses de la mort ! Pleure sans fin, homme misérable, qui as perdu tous ces biens ; et ne te console qu'en Jésus-Christ qui te les a rendus ; et encore dans une plus grande abondance !

—

SIXIÈME SEMAINE.

Elévations sur la tentation et la chute de l'homme.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Le serpent.

« Le serpent était le plus fin de tous les ani- « maux [5]. » Voici, dans la faiblesse apparente d'un commencement si étrange du récit de nos malheurs, la profondeur admirable de la théologie chrétienne. Tout paraît faible ; osons le dire, tout a ici, en apparence, un air fabuleux ; un serpent parle, une femme écoute ; un homme si parfait et très-éclairé se laisse entraîner à une tentation grossière ; tout le genre humain tombe avec lui dans le péché et dans la mort : tout cela paraît insensé. Mais c'est ici que commence la vérité de cette sublime sentence de saint Paul : « Ce qui est en Dieu une folie » apparente « est plus sage que la sagesse des hommes ; et ce « qui est en Dieu une faiblesse » apparente, « est « plus fort que la force de tous les hommes [1]. »

Commençons par la finesse du serpent, et ne la regardons pas comme la finesse d'un animal sans raison ; mais comme la finesse du diable, qui, par une permission divine, était entré dans le corps de cet animal. Comme Dieu paraissait à l'homme sous une figure sensible, il en était de même des anges. Dieu parle à Adam, Dieu lui amène les animaux, et lui amène sa femme qu'il venait de tirer de lui-même ; Dieu lui paraît comme quelque chose qui se promène dans le paradis. Il y a dans tout cela une figure extérieure, quoiqu'elle ne soit pas exprimée : et il était juste, l'homme étant composé de corps et d'âme, que Dieu se fît connaître à lui selon l'un et l'autre, selon les sens comme selon l'esprit. Il en était de même des anges qui conversaient avec l'homme en telle forme que Dieu permettait, et sous la figure des animaux. Eve donc ne fut point surprise d'entendre parler un serpent, comme elle ne le fut pas de voir Dieu même paraître sous une forme sensible ; elle sentit qu'un ange lui parlait, et cependant il paraît qu'elle ne distingua pas assez si c'était un bon ou un mauvais ange, n'y ayant aucun inconvénient que dès lors « l'ange de ténèbres « se transfigurât en ange de lumière [2]. »

Voilà donc de quoi s'élever à quelque chose de plus haut que ce qui paraît : et il faut considérer dans cette parole du serpent une secrète permission de Dieu, par laquelle l'esprit tentateur se présente à Eve sous cette figure.

Pourquoi il détermina cet ange superbe à paraître sous cette forme, plutôt que sous une autre ; quoiqu'il ne soit pas nécessaire de le savoir, l'Ecriture nous l'insinue, en disant que, *le serpent était le plus fin de tous les animaux* ; c'est-à-dire celui qui s'insinuait de la manière la plus souple et la plus cachée, et qui pour beaucoup d'autres raisons que la suite développera, représentait mieux le démon dans sa malice, dans ses embûches, et ensuite dans son supplice.

[1] *Hebr.*, II, 9. — [2] II *Cor.*, IV, 10. — [3] *Ibid.*, V, 15. — [4] I *Petr.*, III, 18. — [5] *Gen.*, III, 1.

[1] I *Cor.*, I, 25. — [2] II *Cor.*, XI, 14.

Les hommes ignorants voudraient qu'Eve, au lieu d'entendre le serpent, se fût d'abord effrayée, comme nous faisons à la vue de cet animal, sans songer que les animaux soumis à l'empire de l'homme, n'avaient rien d'affreux pour lui dans l'origine ; au contraire, pour ainsi dire, rampaient devant lui, aussi bien que le serpent, par une marque divine comme imprimée sur sa face, qui les tenait dans sa sujétion. Le démon n'avait donc garde de se servir de la forme du serpent pour effrayer Eve, non plus que pour la fléchir à ses volontés par une espèce de force : mais cet esprit cauteleux alla par adresse, et par les subtiles insinuations que nous allons voir.

Jusqu'ici il ne paraît rien que d'excellent dans la nature de l'homme, à qui tous les animaux paraissent soumis, et même ceux qui à présent nous font naturellement le plus d'horreur. Jésus-Christ a rétabli cet empire d'une manière plus haute, lorsqu'il a dit, racontant les prodiges que fera la foi dans ceux qui croient : « Ils « dompteront les serpents ; et les poisons qu'ils « boiront ne leur nuiront pas [1]. » Ce miracle s'accomplira en nous d'une façon admirable, si parmi tant d'erreurs, tant de tentations, tant d'illusions, et pour ainsi dire, dans un air si corrompu, nous savons, avec la grâce de Dieu, conserver notre cœur pur, notre bouche simple et sincère, nos mains innocentes.

IIe ÉLÉVATION.

La tentation. — Ève est attaquée avant Adam.

Seigneur, faites-moi connaître les profondeurs de Satan, et les finesses malignes de cet esprit, à qui il vous a plu de conserver toute sa subtilité, toute sa pénétration, toute la supériorité naturelle du génie qu'il a sur nous, pour vous en servir aux épreuves où vous voulez mettre notre fidélité, et faire connaître magnifiquement la puissance de votre grâce.

Voici le premier ouvrage de cet esprit ténébreux. Sa malignité et sa jalousie le portent à détruire l'homme que Dieu avait fait si parfait et si heureux, et à subjuguer celui à qui il avait donné tant d'empire sur toutes les créatures corporelles ; afin que ne pouvant renverser le trône de Dieu en lui-même, il le renverse autant qu'il peut dans l'homme qu'il a élevé à une si haute puissance.

Nous avons donc à considérer par quels moyens il a réussi dans cet ouvrage, afin de connaître ceux par lesquels nous lui devons résister, et nous relever de notre chute ; c'est-à-dire relever en nous l'empire de Dieu abattu.

[1] *Marc.*, XVI, 17.

Nous étions à la vérité au-dessous de l'ange, mais comme nous avons vu, *un peu au dessous* [1] ; car nous lui étions égaux dans le bonheur de posséder le souverain bien ; et nous avions comme lui une intelligence et un libre arbitre aidé de la grâce, capable avec cette grâce de s'élever à cette bienheureuse jouissance. Nous pouvons donc aisément résister à Satan, qui l'avait perdue, et qui voulait nous la faire perdre. Quelque avantage qu'il eût sur nous du côté de l'intelligence, loin de pouvoir nous forcer, la grâce que nous avions, et qu'il avait rejetée et entièrement perdue par sa faute, nous rendait ses supérieurs en force et en vertu : ainsi il ne pouvait rien contre nous que par persuasion ; et c'était aussi ce qui flattait son orgueil, de soumettre notre esprit au sien par adresse, de nous faire donner dans les piéges qu'il nous tendait.

Le premier effet de cet artifice est d'avoir tenté Adam par Eve, et d'avoir commencé à nous attaquer par la partie la plus faible. Quelque parfaite que fût et dans le corps et encore plus dans l'esprit la première femme immédiatement sortie des mains de Dieu, elle n'était, selon le corps, qu'une portion d'Adam, et une espèce de diminutif. Il en était à proportion à peu près de même de l'esprit : car Dieu avait fait régner dans son ouvrage une sagesse qui y rangeait tout avec une certaine convenance. Ce n'est point Eve, mais Adam qui nomma les animaux : c'était à Adam et non point à Eve qu'il les avait amenés. Si Eve, comme sa compagne chérie, participait à son empire, il demeurait à l'homme une primauté qu'il ne pouvait perdre que par sa faute et par un excès de complaisance. Il avait donné le nom à Eve, comme il l'avait donné à tous les animaux, et la nature voulut qu'elle lui fût en quelque sorte sujette. C'était donc en lui que résidait la supériorité de la sagesse ; et Satan le vient attaquer par l'endroit le moins fort, et pour ainsi dire, le moins muni.

Si cet artifice réussit à cet esprit malicieux, il ne faut pas s'étonner qu'il le continue, et qu'il tâche encore d'abattre l'homme par les femmes, quoique d'une autre manière, parce qu'il n'avait point encore de concupiscence. Il suscita contre Job sa propre femme, et souleva contre lui cette ennemie domestique, pour pousser à bout sa patience. Tobie qui devait être après lui le modèle de cette vertu, eut dans sa maison une semblable persécution. Les plus grands rois sont tombés par cet artifice. Qui ne sait la chute de David et de

[1] *Psal.* VIII, 6.

Salomon? Qui peut oublier la faiblesse d'Hérode, et la meurtrière de saint Jean-Baptiste? Le diable, en attaquant Eve, se préparait dans la femme un des instruments les plus dangereux pour perdre le genre humain : et ce n'est pas sans raison que le Sage a dit « qu'elle avait as-« sujetti les plus puissants, et donné la mort aux « plus courageux [1]. »

IIIe ÉLÉVATION.

Le tentateur procède par interrogation, et tâche d'abord de produire un doute.

« Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu de « manger de cet arbre ? Et un peu après : Vous « ne mourrez pas [2]. » La suite de ces paroles fait voir qu'il voulait induire Eve à erreur; mais s'il lui avait proposé d'abord l'erreur où il voulut la conduire, et une contradiction manifeste au commandement et à la parole de Dieu, il lui aurait inspiré plus d'horreur que de volonté de l'écouter : mais avant que de proposer l'erreur, il commence par le doute : « Pourquoi le Sei-« gneur vous a-t-il défendu ? » Il n'ose pas dire : il vous a trompés ; son précepte n'est pas juste, sa parole n'est pas véritable : il demande, il interroge, comme pour être instruit lui-même, plutôt que pour instruire celle qu'il voulait surprendre. Il ne pouvait commencer par un endroit plus insinuant ni plus délicat.

La première faute d Eve, c'est de l'avoir écouté, et d'être entrée avec lui en raisonnement. Dès qu'on a voulu la faire douter de la vérité et de la justice de Dieu, elle devait fermer l'oreille et se retirer. Mais la subtilité de la demande l'ayant rendue curieuse, elle entra en conversation et elle y périt. La première faute de ceux qui errent, ou par l'erreur de l'esprit, ou par la séduction et l'égarement de leurs sens, c'est de douter. Satan dit tous les jours, et aux hérétiques, et à tous ceux qui sont entraînés dans leurs voluptés et leurs passions, ce malheureux *pourquoi* : et s'il lui a réussi contre Eve avant la concupiscence et les passions, faut-il s'étonner qu'il ait des succès si prodigieux avec ce secours ? Fuyons, fuyons : et dès le premier *pourquoi*, dès le premier doute qui commence à se former dans notre esprit, bouchons l'oreille ; car pour peu que nous chancelions, nous périrons.

IVe ÉLÉVATION.

Réponse d'Ève, et réplique de Satan qui se découvre.

« Nous mangeons de tous les fruits du paradis ; « mais pour l'arbre qui est au milieu, Dieu « nous a défendu d'en manger le fruit, et d'y « toucher, sous peine de mort [1]. » Telle fut la réponse d'Eve, où il n'y a rien que de véritable, puisqu'elle ne fait que répéter le commandement et les paroles du Seigneur. Il ne s'agit donc pas de bien répondre, ni de dire de bonnes choses, mais de les dire à propos. Eve eût dû ne point parler du tout au tentateur, qui lui venait demander des raisons d'un commandement suprême, où il n'y avait qu'à obéir, et non point à raisonner. Combien de fois y est-on trompé ? Tout en disant de bonnes choses, on s'entretient avec la tentation ; mais il faut rompre commerce à l'instant. C'était le cas, non de résister, mais de pratiquer le commandement de Dieu, et se bien garder, sous prétexte de rendre raison au séducteur, de faire durer le temps de la séduction. Le Fils de Dieu nous a bien donné un autre exemple dans le temps de sa tentation. Les paroles de l'Ecriture qu'il allègue, ne sont pas un entretien pour raisonner avec le tentateur, mais un refus précis avec cette exécration : *Va-t'en, Satan* [2]. Au lieu qu'Eve curieuse veut raisonner, et entendre les raisonnements du serpent.

Aussi voit-il insensiblement augmenter ses forces. Comme il vit qu'Eve était éblouie de la nouveauté, et que déjà elle entrait dans le doute qu'il lui voulait suggérer, il ne garde plus de mesure, et lui dit sans ménagement : « Vous ne « mourrez pas; car Dieu sait qu'au jour que « vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront « ouverts, et vous serez comme des dieux, sa-« chant le bien et le mal [3]. » Il insinuait par ces paroles que Dieu avait attaché au fruit de cet arbre une divine vertu, par où l'homme serait éclairé sur toutes les choses qui pouvaient le rendre bon ou mauvais, heureux ou malheureux. « Et alors, » dit-il, par une si belle connaissance, vous deviendrez si parfaits, que « vous serez comme des dieux. » De cette sorte, il flatte l'orgueil, il pique et excite la curiosité. Eve commence à regarder ce fruit défendu, et c'est un commencement de désobéissance : car le fruit que Dieu défendait de toucher, ne devait pas même être regardé avec complaisance. « Elle vit, dit l'Ecriture qu'il était beau à la vue, « bon à manger, agréable à voir [4]; » elle n'oublie rien de ce qui pouvait la satisfaire. C'est vouloir être séduite que de se rendre si attentive à la beauté et au goût de ce qui lui avait été interdit. La voilà donc occupée des beautés de cet objet défendu, et comme convaincue que Dieu était trop sévère de leur défendre l'usage d'une chose si belle, sans songer que le péché ne consiste pas à user des choses mauvaises par

[1] *Prov.*, VII, 26. — [2] *Gen.*, III, 1, 2, 3, 4.

[1] Gen., III, 2. — [2] *Matth.*, IV, 10. — [3] Gen., III, 4, 5. — [4] *Ibid.*, 6.

leur nature, puisque Dieu n'en avait point fait ni n'en pouvait faire de telles, mais à mal user des bonnes. Le tentateur ne manqua pas de joindre la suggestion, et, pour ainsi dire, le sifflement intérieur à l'extérieur : et il tâcha d'allumer la concupiscence qu'Eve jusqu'alors ne connaissait pas. Mais dès qu'elle eut commencé à écouter et à raisonner sur un commandement si précis ; à ce commencement d'infidélité, on peut croire que Dieu commença aussi à retirer justement sa grâce, et que la concupiscence des sens suivit de près le désordre qu'Eve avait déjà introduit volontairement dans son esprit. Ainsi elle mangea du fruit, et le serpent demeura vainqueur. Il ne poussa pas plus loin la tentation du dehors ; et content d'avoir bien instruit et persuadé son ambassadeur, il laissa faire le reste à Eve séduite. Remarquez qu'il lui avait parlé non-seulement pour elle, mais encore pour son mari, en lui disant, non point, Tu seras ; et, Pourquoi Dieu t'a-t-il défendu ? Mais : « Vous serez comme des dieux ; » et : « Pourquoi vous a t-on fait cette défense? » Le démon ne se trompa pas en croyant que cette parole portée par Eve à Adam aurait plus d'effet que s'il la lui eût portée lui-même. Voilà donc par un seul coup trois grandes plaies. L'orgueil entra avec ces paroles : « Vous serez « comme des dieux. » Celles-ci : « Vous saurez « le bien et le mal, » excitèrent la curiosité. Et ces regards attentifs sur l'agrément et sur le bon goût de ce beau fruit, firent entrer jusque dans la moelle des os l'amour du plaisir des sens. Voilà les trois maladies générales de notre nature, dont la complication fait tous les maux particuliers dont nous sommes affligés, et saint Jean les a ramassés dans ces paroles : « N'aimez « pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, « parce que tout ce qui est dans le monde est, « ou la concupiscence de la chair [1], » c'est-à-dire manifestement la sensualité, « ou la con- « cupiscence des yeux, » qui est la curiosité, ou enfin l'ambition et « l'orgueil répandu dans « toute la vie, » qui est le nom propre du troisième vice dont la nature et la vie humaine est infectée.

Ve ÉLÉVATION.

La tentation et la chute d'Adam. — Réflexion de saint Paul.

« Eve prit le fruit et le mangea, et en donna « à son mari qui en mangea [2]. » La tentation et la chute d'Adam passe en ce peu de mots. Le premier et le plus beau commentaire que nous ayons sur cette matière, est celui-ci de saint Paul : « Adam n'a pas été séduit, et Eve a été « séduite dans sa prévarication [1]. » Il faut ici entendre en deux sens, qu'Adam ne fut point séduit. Il ne fut point séduit, premièrement, parce que ce n'est point à lui que s'attaqua d'abord le séducteur : secondement, il ne fut pas séduit, parce que d'abord, comme l'interprètent les saints docteurs, il céda plutôt à Eve par complaisance que convaincu par ses raisons. Les saints interprètes, et entre autres saint Augustin, disent expressément qu'il ne voulut point contrister cette seule et chère compagne : *Sociali necessitudini paruisse* [2] : ni se laisser dans son domestique et dans la mère future de tous ses enfants une éternelle contradiction. A la fin néanmoins il donna dans la séduction : prévenu par sa complaisance, il commença lui-même à goûter les raisons du serpent, et conçut les mêmes espérances que sa femme, puisque ce n'était que par lui qu'elles devaient passer à tous ses enfants, où elles ont fait tous les ravages que nous voyons encore parmi nous.

Adam crut donc qu'il saurait le bien et le mal, et que sa curiosité serait satisfaite. Adam crut qu'il serait comme un dieu, auteur par son libre arbitre de la fausse félicité qu'il affectait, ce qui contenta son orgueil ; d'où tombé dans la révolte des sens, il chercha de quoi les flatter dans le goût exquis du fruit défendu. Qui sait si alors déjà corrompu, Eve ne commença pas à lui paraître trop agréable ? Malheur à l'homme qui se peut plaire en quelque autre chose qu'en Dieu ! tous les plaisirs l'assiégent, et tour à tour ou tout ensemble ils lui font la loi. Quoi qu'il en soit, la suite va faire paraître que les deux époux devinrent un piége l'un à l'autre, et leur union qui devait être toujours honnête, s'ils eussent persévéré dans leur innocence, eut quelque chose dont la pudeur et l'honnêteté fut offensée.

VIe ÉLÉVATION.

Adam et Ève s'aperçurent de leur nudité.

« Et aussitôt leurs yeux furent ouverts : et « s'étant aperçus qu'ils étaient nus, ils se cou- « vrirent de feuilles de figuier cousues ensem- « ble, et se firent une ceinture : » l'original porte : « un habillement autour des reins [3]. » Hélas ! nous commençons à n'oser parler de la suite de notre histoire, où il commence à nous paraître quelque chose qu'une bouche pudique ne peut exprimer, et que de chastes oreilles ne peuvent entendre. L'Ecriture s'enveloppe ici elle-même, et ne nous dit qu'à demi-mot ce que sentirent en eux-mêmes nos premiers parents. Jusqu'ici leur nudité innocente ne leur faisait

[1] I *Joan.*, II, 16. — [2] *Gen.*, III, 6.

[1] I. *Tim.*, II, 14. — [2] *Aug.*, *De civit.*, *Dei*, l. XIV, c. XI, n. 2. — [3] *Gen.*, III, 7.

point de peine. Voulez-vous savoir ce qui leur en fait ? Considérez comme ils se couvrent, et de quoi. Ce n'est point contre les injures de l'air qu'ils se couvrent de feuilles ; Dieu leur donna dans la suite des habits de peau pour cet usage, et « les en revêtit lui-même [1]. » Ici ce n'est que des yeux et de leurs propres yeux qu'ils veulent se défendre. Ils n'ont besoin que de feuilles, seulement ils en choisissent des plus larges et des plus épaisses, que la vue puisse moins percer. Ils s'en avisent d'eux-mêmes, et c'est ainsi que « leurs yeux furent « ouverts [2] : » non qu'auparavant ils fussent aveugles, comme l'ont cru quelques interprètes. S'ils l'eussent été, ni Adam n'eût vu les animaux ou Eve même qu'il nomma : ni Eve n'aurait vu ou le serpent ou le fruit. Dire donc que « les yeux leur furent ouverts, » c'est une manière honnête et modeste d'exprimer qu'ils sentirent leur nudité, et c'est par là qu'ils commencèrent en effet, mais pour leur malheur, à connaître le mal. En un mot, leur esprit qui s'est soulevé contre Dieu, ne peut plus contenir le corps auquel il devait commander. Et voilà, incontinent après leur péché, la cause de la honte que jusqu'alors ils ne connaissaient pas. Achevons, pour ne pas revenir à ce désordre honteux. Nous en naissons tous, et c'est par là que notre naissance et notre conception, c'est-à-dire la source même de notre être est infectée par le péché originel. O Dieu ! où en sommes-nous, et de quel état sommes-nous déchus !

VIIe ÉLÉVATION.

Adam et Ève s'aperçurent de leur nudité.

Qui pourrait dire combien énorme a été le crime d'être tombé, en sortant tout récemment des mains de Dieu, dans une si grande félicité, dans une si grande facilité de ne pécher pas ? Voilà déjà deux causes de l'énormité : la félicité de l'état d'où tout besoin était banni ; la facilité de persévérer dans ce bienheureux état, d'où toute cupidité, toute ignorance, toute erreur, toute infirmité était ôtée. Le précepte, comme on a vu, n'était qu'une douce épreuve de la sujétion, un frein léger du libre arbitre, pour lui faire apercevoir qu'il avait un maître, mais le maître le plus benin, qui lui imposait par bonté le plus doux et le plus léger de tous les jougs. Il est tombé néanmoins ; et Satan en a été le vainqueur. Quoiqu'on ait peine à connaître par où le péché a pu pénétrer, c'est assez que l'homme ait été tiré du néant, pour en porter la capacité dans son fond ; c'est assez qu'il ait écouté, qu'il ait hésité pour en venir à l'effet.

A ces deux causes de l'énormité du péché d'Adam, ajoutons-y l'étendue d'un si grand crime qui comprend en soi tous les crimes, en répandant dans le genre humain la concupiscence qui les produit tous ; par lequel il donne la mort à tous ses enfants qui sont tous les hommes, qu'il livre tous au démon pour les égorger, et coopère avec celui dont le Fils de Dieu a dit pour cette raison « qu'il a été homi- « cide dès le commencement [1]. » Mais s'il a été homicide, Adam a été le parricide de soi-même et de tous ses enfants qu'il a égorgés, non dans le berceau, mais dans le sein de leur mère, et même avant la naissance ; il a encore égorgé sa propre femme, puisqu'au lieu de la porter à la pénitence qui l'aurait sauvée, il achève de la tuer par sa complaisance. O le plus grand de tous les pécheurs ! qui te donnera le moyen de te relever d'une si affreuse chute ; quel asile trouveras-tu contre ton vainqueur ? A quelle bonté auras-tu recours ? A la seule bonté de Dieu : mais tu ne le peux ; et c'est là le plus malheureux effet de ta chute ; tu ne peux que fuir Dieu comme on va voir, et augmenter ton péché. Craignons donc du moins dans notre faiblesse le péché qui nous a vaincus dans notre force.

VIIIe ÉLÉVATION.

Présence de Dieu redoutable aux pécheurs. — Nos premiers parents augmentent leur crime en y cherchant des excuses.

« Comme Dieu se promenait dans le paradis » (car pour les raisons qui ont été dites, nous avons vu qu'il apparaissait sous des figures sensibles), « ils en entendirent le bruit. Adam et « Eve se cachèrent de devant la face du Sei- « gneur, dans l'épaisseur du bois du paradis. « Et le Seigneur Dieu appela Adam : Où es-tu ? « et Adam lui répondit : J'ai entendu dans le « paradis le bruit de votre présence, et je l'ai « redouté, parce que j'étais nu, et je me suis « caché. Et Dieu lui dit : Mais qui t'a montré « que tu étais nu, si ce n'est que tu as mangé « du fruit que je t'avais défendu [2] ? »

Il est dit dans l'Ecriture que « Dieu se pro- « menait à l'air durant le midi. » Ces choses en elles-mêmes, si peu convenables à la majesté de Dieu et à l'idée de perfection qu'il nous a donnée de lui-même, nous avertissent d'avoir recours au sens spirituel. Le midi, qui est le temps de la grande ardeur du jour, nous signifie l'ardeur brûlante de la justice de Dieu, lorsqu'elle vient se venger des pécheurs ; et quand il est dit que Dieu dans cette ardeur se promène

[1] *Gen.*, III, 21. — [2] *Ibid.*, 7.

[1] *Joan.*, VIII, 44. — [2] *Gen.*, III, 8, 9, 10, 11.

à l'air, c'est qu'il tempère par bonté l'ardeur intolérable de son jugement. Car c'était déjà un commencement de bonté de vouloir bien reprendre Adam ; au lieu que, sans le reprendre, il pouvait le précipiter dans les enfers, comme il a fait l'ange rebelle. Adam n'avait pas encore appris à profiter de ces reproches, et comme à respirer à cet air plus doux : plein des terreurs de sa conscience, il se cache dans la forêt, et n'ose paraître devant Dieu.

Nous avons vu l'homme pécheur qui ne peut pas se souffrir lui-même ; mais sa nudité ne lui est jamais plus affreuse, que par rapport non point à lui-même, mais à Dieu, « devant qui « tout est à nu et à découvert [1], » jusqu'aux replis les plus intimes de sa conscience. Contre des yeux si pénétrants, des feuilles ne suffisent pas. Adam cherche l'épais des forêts, et encore n'y trouve-t-il pas de quoi s'y mettre à couvert. Il ne faut pas s'imaginer qu'il crût se soustraire aux yeux invisibles de Dieu : il tâcha du moins de se sauver de sa présence sensible qui le brûlait trop ; à peu près comme feront ceux qui crieront au dernier jugement : « Montagnes, « tombez sur nous : collines, enterrez-nous [2]. » Mais la voix de Dieu le poursuit ; *Adam, où es-tu ?* Combien loin de Dieu et de toi-même ! Dans quel abîme de maux, dans quelles misères, dans quelle ignorance, dans quel déplorable égarement !

A cette voix, étonné, et ne sachant où se mettre : « Je me suis caché, » dit-il « parce que « j'étais nu. Mais qui t'a dit que tu étais nu, » dit le Seigneur, « si ce n'est que tu as mangé « du fruit défendu ? Adam lui répondit : La « femme que vous m'avez donnée pour compa- « gne, m'a présenté du fruit, et j'en ai mangé [3]. » C'est ici que les excuses commencent ; vaines excuses qui ne couvrent pas le crime, et qui découvrent l'orgueil et l'impénitence. Si Adam, si Eve, avaient pu avouer humblement leur faute, qui sait jusqu'où se serait portée la miséricorde de Dieu ? Mais Adam rejette la faute sur la femme, et la femme sur le serpent, au lieu de n'en accuser que leur libre arbitre. De si frivoles excuses étaient figurées par les feuilles de figuier, par l'épaisseur de la forêt dont ils pensaient se couvrir. Mais Dieu fait voir la vanité de leur excuse. Que sert à l'homme de dire : « La femme que vous m'avez donnée « pour compagne ? » Il semble s'en prendre à Dieu même. Mais Dieu lui avait-il donné cette femme pour compagne de sa désobéissance ? Ne devait-il pas la régir, la redresser ? C'est donc le comble du crime, loin de l'avouer, d'en vouloir rejeter la faute sur sa malheureuse compagne, et sur Dieu même qui la lui avait donnée.

Ne cherchons point d'excuse à nos crimes : ne les rejetons pas sur la partie faible qui est en nous ; confessons que la raison devait présider et dominer à ses appétits : ne cherchons point à nous couvrir : mettons-nous devant Dieu ; peut-être alors que sa bonté nous couvrira d'elle-même, et que nous serons de ceux dont il est écrit : « Bienheureux ceux dont les « iniquités ont été remises, et dont les péchés « ont été couverts [1]. »

[1] *Hebr.*, IV, 13. — [2] *Luc.*, XXIII, 30. — [3] *Gen.*, III, 10, 11, 12.

IXe ÉLÉVATION.

Ordre de la justice de Dieu.

Il faut ici distinguer l'ordre du crime d'avec l'ordre de la justice divine. Le crime commence par le serpent, se continue en Eve, et se consomme en Adam ; mais l'ordre de la justice divine est de s'attaquer d'abord au plus capital. C'est pourquoi il s'en prend d'abord à l'homme, en qui se trouvait dans la plénitude de la force et de la grâce, la plénitude de la désobéissance et de l'ingratitude. C'était à lui qu'était attachée la totalité de la grâce originelle, c'était à lui que les grands dons avaient été communiqués, et à lui qu'avait été donné et signifié le grand précepte : c'est donc par lui que Dieu commence ; l'examen passe ensuite à la femme ; il se termine au serpent, et rien n'échappe à sa censure.

Xe ÉLÉVATION.

Suite des excuses.

« Et Dieu dit à Eve : Pourquoi avez-vous fait « cela ? Elle répondit : Le serpent m'a trom- « pée [2]. » Mais pourquoi vous laissiez-vous tromper ? N'aviez-vous pas tout ensemble votre libre arbitre et ma grâce ? Pourquoi avez-vous écouté ? La conviction était facile, mais Dieu en laisse l'effet à la conscience d'Eve ; et se tournant vers le serpent dont l'orgueil et l'obstination ne lui permettaient pas de s'excuser ; sans lui demander *pourquoi*, ainsi qu'il avait fait à Adam et à Eve, il lui dit décisivement et tout court : « Parce que vous avez fait cela, vous serez mau- « dit parmi tous les animaux : vous marcherez « sur votre estomac, et la terre sera votre nour- « riture [3]. « Voilà trois caractères du serpent : d'être en exécration et en horreur plus que tous les autres animaux ; c'est aussi le caractère de Satan, que tout le monde maudit : de marcher sur son estomac, de n'avoir que des pensées basses, et, ce qui revient à la même chose, de

[1] *Psal.* XXXI, 1. — [2] *Gen.*, III, 13. — [3] *Ibid.*, 14.

se nourrir de terre, c'est-à-dire, de pensées terrestres et corporelles, puisque toute son occupation est d'être notre tentateur, et de nous plonger dans la chair et dans le sang. La suite marque encore mieux le caractère du diable, qui le pousse à porter des plaies en trahison, et à attaquer par l'endroit le plus faible ; c'est ce que Dieu explique par ces paroles : « Tu lui « dresseras des embûches, et lui mordras le ta- « lon[1]. » Comme donc les caractères du diable devaient être représentés par ceux du serpent, Dieu qui le prévoyait, le détermina à se servir de cet animal pour parler à Eve, afin qu'étant l'image du diable par ses embûches, il en représentât encore le juste supplice ; en sorte que ces caractères que nous venons de marquer, convinssent au serpent en parabole, et au diable en vérité.

Considérez un moment comment Dieu atterre cet esprit superbe, enflé de sa victoire sur le genre humain. Quel autre en a remporté une plus entière? par un seul coup tout le genre humain devient le captif de ce superbe vainqueur. Vantez-vous de vos conquêtes, conquérants mortels : Dieu qui a humilié le serpent au milieu de son triomphe, saura vous abattre.

XI[e] ÉLÉVATION.

Le supplice d'Ève, et comment il est changé en remède.

« Le Seigneur dit à la femme : Je multiplie- « rai tes calamités et tes enfantements; tu en- « fanteras dans la douleur[2]. » La fécondité est la gloire de la femme ; c'est là que Dieu met son supplice : ce n'est qu'au péril de sa vie qu'elle est féconde. Ce supplice n'est pas particulier à la femme. La race humaine est maudite ; pleine, dès la conception et dès la naissance, de confusion et de douleur, et de tous côtés environnée de tourment et de mort : l'enfant ne peut naître sans mettre sa mère en péril ; ni le mari devenir père sans hasarder la plus chère moitié de sa vie. Eve est malheureuse et maudite dans tout son sexe, dont les enfants sont si souvent les meurtriers : elle était faite pour être à l'homme une douce société, sa consolation, et pour faire la douceur de sa vie ; elle s'enorgueillissait de cette destination; mais Dieu y mêle la sujétion, et il change en une amère domination cette douce supériorité qu'il avait d'abord donnée à l'homme. Il était supérieur par raison : il devient un maître sévère par humeur; sa jalousie le rend un tyran; la femme est assujettie à cette fureur, et dans plus de la moitié de la terre les femmes sont dans une espèce d'esclavage. Ce dur empire des maris, et ce joug auquel la femme est soumise, est un effet du péché. Les mariages sont aussi souvent un supplice qu'une douce liaison, et on est une dure croix l'un à l'autre, et un tourment dont on ne peut se délivrer ; unis et séparés on se tourmente mutuellement. Dans le sens spirituel, on n'enfante plus qu'avec peine ; toutes les productions de l'esprit lui coûtent, les soucis abrégent nos jours ; tout ce qui est désirable est laborieux.

Par le rédemption du genre humain, le supplice d'Eve se change en grâce. Sa première punition lui rendait sa fécondité périlleuse ; mais la grâce, comme dit saint Paul, fait « qu'elle « est sauvée par la production des enfants[1]. » Si sa vie y est exposée, son salut y est assuré, pourvu qu'elle soit fidèle à ce que demande son état, c'est-à-dire qu'elle demeure *dans la foi* conjugale, *dans un amour* chaste de son mari, *dans la sanctification* et la piété, comme naturelle à son sexe ; bannissant les vanités de la parure et toute la mollesse *par la sobriété*, la modération et la tempérance, comme ajoute le même saint Paul.

XII[e] ÉLÉVATION.

Le supplice d'Adam, et premièrement le travail.

« Dieu dit à Adam : Parce que tu as écouté la « parole de ta femme[2]. » C'est par où commence l'accusation : l'homme est convaincu d'abord d'une complaisance excessive pour la femme; c'est la source de notre perte, et ce mal ne se renouvelle que trop souvent. Continuons : « Parce que tu as mangé du fruit que « je t'avais interdit, la terre est maudite dans « ton travail : tu ne mangeras ton pain qu'a- « vec la sueur de ton visage ; » et le reste. C'est par où commence le supplice ; mais il est exprimé par des paroles terribles : « La terre « est maudite dans ton travail : » la terre n'avait point péché, et si elle est maudite, c'est à cause du travail de l'homme maudit qui la cultive : on ne lui arrache aucun fruit, et surtout le fruit le plus nécessaire, que par force et parmi des travaux continuels.

« Tous les jours de ta vie[3] ». La culture de la terre est un soin perpétuel qui ne nous laisse en repos ni jour ni nuit, ni en aucune saison : à chaque moment l'espérance de la moisson et le fruit unique de tous nos travaux peut nous échapper : nous sommes à la merci du ciel inconstant, qui fait pleuvoir sur le tendre épi, non-seulement les eaux nourrissantes de la pluie, mais encore la rouille inhérente et consumante de la nielllure.

[1] *Gen.*, III, 15. — [2] *Ibid.*, III, 16

[1] I *Tim.*, II, 15. — [2] *Gen.*, III, 17, 18, 19. — [3] *Ibid.*, 17, 18, 19.

« La terre te produira des épines et des buis-« sons[1] ». Féconde dans son origine et produisant d'elle-même les meilleures plantes, maintenant si elle est laissée à son naturel, elle n'est fertile qu'en mauvaises herbes; elle se hérisse d'épines; menaçante et déchirante de tous côtés, elle semble même vous vouloir refuser la liberté du passage, et on ne peut marcher sur elle sans combat.

« Tu mangeras l'herbe de la terre[2] ». Il semble que dans l'innocence des commencements, les arbres devaient d'eux-mêmes offrir et fournir à l'homme une agréable nourriture dans leurs fruits; mais depuis que l'envie du fruit défendu nous eut fait pécher, nous sommes assujettis à manger l'herbe que la terre ne produit que par force ; et le blé dont se forme le pain qui est notre nourriture ordinaire, doit être arrosé de nos sueurs. C'est ce qu'insinuent ces paroles : « Tu mangeras l'herbe, et ton pain te « sera donné à la sueur de ton visage ». Voilà le commencement de nos malheurs : c'est un continuel travail qui seul peut vaincre nos besoins et la faim qui nous persécute.

« Jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont « tu as été formé, » et que tu deviennes « pous-« sière[3] ». Il n'y a point d'autre fin de nos travaux ni d'autre repos pour nous, que la mort et le retour à la poussière, qui est le dernier anéantissement de nos corps. Cet objet est toujours présent à nos yeux : la mort se présente de toutes parts; la terre même que nous cultivons nous la met incessamment devant la vue; c'est l'esprit de cette parole : L'homme ne cessera de « travailler la terre dont il est pris[4] » et où il retourne.

Homme, voilà donc ta vie, éternellement tourmenter la terre, ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant, jusqu'à ce qu'elle te reçoive toi-même et que tu ailles pourrir dans son sein. O repos affreux! O triste fin d'un continuel travail!

XIII[e] ÉLÉVATION.

Les habits et les injures de l'air.

« Et le Seigneur Dieu fit à Adam et à sa « femme des habits de peaux, et il les en re-« vêtit[5] ». L'homme ne devient pas seulement mortel, mais exposé par sa mortalité à toutes les injures de l'air d'où naissent mille sortes de maladies. Voilà la source des habits que le luxe rend si superbes : la honte de la nudité les a commencés; l'infirmité les a étendus sur tout le corps; le luxe veut les enrichir, et y mêle la mollesse et l'orgueil. O homme ! reviens à ton origine : pourquoi t'enorgueillir dans tes habits! Dieu ne te donne d'abord que des peaux pour te vêtir : plus pauvre que les animaux dont les fourrures leur sont naturelles; infirme et nu que tu es, tu te trouves d'abord à l'emprunt : ta disette est infinie; tu empruntes de tous côtés pour te parer. Mais allons à l'origine, et voyons le principe du luxe : après tout il est fondé sur le besoin; on tâche en vain de déguiser cette faiblesse en accumulant le superflu sur le nécessaire.

L'homme en a usé de même dans tout le reste de ses besoins, qu'il a tâché d'oublier et de couvrir en les ornant. Les maisons qu'on décore par l'architecture, dans leur fond ne sont qu'un abri contre la neige et les orages, et les autres injures de l'air : les meubles ne sont dans leur fond qu'une couverture contre le froid : ces lits qu'on rend si superbes, ne sont après tout qu'une retraite pour soutenir la faiblesse et soulager le travail par le sommeil : il y faut tous les jours aller mourir et passer dans ce néant une si grande partie de notre vie.

XIV[e] ÉLÉVATION.

Suite du supplice d'Adam. — La dérision de Dieu.

« Et Dieu dit : Voyez Adam qui est devenu « comme un de nous, sachant le bien et le « mal; prenons donc garde qu'il ne mette en-« core la main sur le fruit de vie, et ne vive « éternellement[1] ». Cette dérision divine était due à sa présomption. Dieu dit en lui-même et aux personnes divines, et si l'on veut, aux saints anges : Voyez-moi ce nouveau dieu qui ne s'est pas contenté de la ressemblance divine que Dieu avait imprimée au fond de son âme; il s'est fait dieu à sa façon : voyez comme il est savant, et qu'en effet il a bien appris le bien et le mal à ses dépens : prenons garde qu'après nous avoir si bien dérobé la science, il ne nous dérobe encore l'immortalité. Remarquons que Dieu ajoute la dérision au supplice. Le supplice est dû à la révolte; mais l'orgueil y attirait la dérision : « Je vous ai appelés et vous avez re-« fusé d'entendre ma voix; j'ai tendu le bras, « et personne ne m'a regardé; vous avez mé-« prisé tous mes conseils, vous avez négligé mes « avis et mes reproches : et moi aussi à mon « tour je rirai dans votre perte; je me moque-« rai de vos malheurs et de votre mort[2] ». C'est, direz-vous, pousser la vengeance jusqu'à la cruauté; je l'avoue : mais Dieu aussi deviendra cruel et impitoyable. Après que sa bonté a

[1] *Gen.*, III, 18. — [2] *Ib.* — [3] *Ib.*, III, 19. — [4] *Ib.*, 23. — [5] *Id.*, 21.

[1] *Gen.*, III, 22. — [2] *Prov.*, I, 24, 25, 26.

été méprisée, il poussera la rigueur jusqu'à tremper et laver ses mains dans le sang du pécheur. Tous les justes entreront dans cette dérision de Dieu : « Et ils riront sur l'impie, et ils « s'écrieront : voilà l'homme qui n'a pas mis « son secours en Dieu ; mais qui a espéré dans « l'abondance de ses richesses, et il a prévalu « par sa vanité [1] ». Cette vanité insensée lui offrait une flatteuse ressemblance de la divinité même : « Adam est devenu comme un de nous » : il a voulu être riche de ses propres biens ; voyez qu'il est devenu puissant. Ainsi, ces redoutables et saintes dérisions de la justice divine suivies de celles des justes, ont leur origine dans celle où Dieu insulte à Adam dans son supplice. Jésus-Christ qui nous a mis à couvert de la justice de Dieu, lorsqu'il en a porté le poids, a souffert cette dérision dans son supplice : « S'il est le « Fils de Dieu, qu'il descende de la croix, et nous « croirons en lui; que Dieu, qu'il se vante d'a« voir pour père, le délivre [2] ». C'est ainsi que lui insultaient les impies dans son supplice, mêlant à la cruauté l'amertume de la moquerie : de cette sorte il a expié la dérision qui était tombée sur Adam et sur tous les hommes.

C'est au milieu de cette amère et insultante dérision, que « Dieu le chasse du paradis de « délices, pour travailler à la terre d'où il a été « pris [3] ». Et voilà « à la porte de ce paradis « délicieux un chérubin qui roule en sa main « une épée de feu [4] » : en sorte que ce même lieu, auparavant si plein d'attraits, devient un objet d'horreur et de terreur.

XVe ÉLÉVATION.

La mort, vraie peine du péché.

« Au jour que vous mangerez du fruit dé« fendu, vous mourrez de mort [5] ». Dans l'instant même vous mourrez de la mort de l'âme, qui sera incontinent séparée de Dieu, qui est notre vie et l'âme de l'âme même. Mais encore que votre âme ne soit pas actuellement séparée de votre corps à l'instant même du péché, néanmoins à cet instant elle mérite de l'être : elle en est donc séparée quant à la dette, quoique non encore par l'effet : nous devenons mortels : nous sommes dignes de mort : la mort nous domine : notre corps dès là devient un joug à notre âme, et nous accable de tout le poids de la mortalité et de l'infirmité qui l'accompagnent. Justement, Seigneur, justement; car l'âme qui a perdu volontairement Dieu, qui était son âme, est punie de sa défection par son inévitable séparation d'avec le corps qui lui est uni ; et la perte que fait le corps par nécessité, de l'âme qui le gouverne et le perfectionne, est le juste supplice de celle que l'âme a faite volontairement de Dieu, qui la vivifiait par son union.

Justice de Dieu, je vous adore ! il était juste que composé de deux parties dont vous aviez rendu l'union immuable, tant que je demeurerais uni à vous par la soumission que je vous devais, après que je me suis soulevé contre vos ordres inviolables, je visse la dissolution des deux parties de moi-même auparavant si bien assorties, et que je visse mon corps en état d'aller pourrir dans la terre, et de retourner à sa première boue. O Dieu ! je subis la sentence, et toutes les fois que la maladie m'attaquera, pour petite qu'elle soit, ou que je songerai seulement que je suis mortel, je me souviendrai de cette parole : « Tu mourras de mort » ; et de cette juste condamnation que vous avez prononcée contre toute la nature humaine. L'horreur que j'ai naturellement de la mort, me sera une preuve de mon abandonnement au péché : car, Seigneur, si j'étais demeuré innocent, il n'y aurait rien qui pût me faire horreur. Mais maintenant je vois la mort qui me poursuit, et je ne puis éviter ses affreuses mains. O Dieu ! faites-moi la grâce que l'horreur que j'en ressens, et que votre saint Fils Jésus n'a pas dédaigné de ressentir, m'inspire l'horreur du péché qui l'a introduite sur la terre. Sans le péché nous n'aurions vu la mort que peut-être dans les animaux : encore un grand et saint docteur [1] semble-t-il dire qu'elle ne leur serait point arrivée dans le paradis, de peur que les yeux innocents des hommes n'eussent été frappés de ce triste objet. Quoi qu'il en soit, ô Jésus ! je déteste le péché plus que la mort, puisque « c'est par le péché que la mort a régné « sur tout le genre humain depuis Adam [2] » notre premier père, jusqu'à ceux qui nous verront arriver dans votre gloire.

XVIe ÉLÉVATION.

La mort éternelle.

Mais la grande peine du péché, celle qui est seule proportionnée, c'est la mort éternelle : et cette peine du péché est enfermée dans le péché même. Car le péché n'étant autre chose que la séparation volontaire de l'homme qui se retire de Dieu, il s'ensuit de là que Dieu se retire aussi de l'homme, et s'en retire pour jamais, l'homme n'ayant rien par où il puisse s'y rejoindre de lui-même : de sorte que, par ce

[1] *Psal.*, LI, 8, 9. — [2] *Matth.*, XXVII, 40, 42, 43. — [3] *Gen.*, III, 23. — [4] *Ibid.*, 24. — [5] *Ibid* II, 17.

[1] *S. Aug.*, *Op. imperf. cont. Jul.*, lib. III, n. 147 — [2] *Rom.*, V, 12, 14.

seul coup que se donne le pécheur, il demeure éternellement séparé de Dieu, et Dieu forcé par conséquent à se retirer de lui, jusqu'à ce que, par un retour de sa pure miséricorde, il lui plaise de revenir à son infidèle créature. Ce qui n'arrivant que par une pure bonté que Dieu ne doit point au pécheur, il s'ensuit qu'il ne lui doit autre chose qu'une éternelle séparation et soustraction de sa bonté, de sa grâce, et de sa présence; mais dès là son malheur est aussi immense qu'il est éternel.

Car que peut-il arriver à la créature privée de Dieu, c'est-à-dire de tout bien? Que lui peut-il arriver, sinon tout mal? « Allez, maudits, au « feu éternel [1] : » et où iront-ils ces malheureux repoussés loin de la lumière, sinon dans les ténèbres éternelles? Où iront-ils, éloignés de la paix, sinon au trouble, au désespoir, au « grincement de dents? » Où iront-ils, en un mot, éloignés de Dieu, sinon en toute l'horreur, que causera l'absence et la privation de tout le bien qui est en lui, comme dans la source? « Je « te montrerai tout le bien [2], » dit-il à Moïse, en me montrant moi-même. Que pourra-t-il donc arriver à ceux à qui il refusera sa face et sa présence désirable, sinon qu'il leur montrera tout le mal, et qu'il le leur montrera non-seulement pour le voir, ce qui est affreux; mais, ce qui est beaucoup plus terrible, pour le sentir par une triste expérience. Et c'est là le juste supplice du pécheur qui se retire de Dieu, que Dieu aussi se retire de lui, et par cette soustraction le prive de tout le bien, et l'investisse irrémédiablement et inexorablement de tout le mal. O Dieu! ô Dieu! je tremble : je suis saisi de frayeur à cette vue. Consolez-moi par l'espérance de votre bonté : rafraîchissez mes entrailles, et soulagez mes os brisés, par Jésus-Christ votre Fils, qui a porté la mort pour me délivrer de ses terreurs, et de toutes ses affreuses suites, dont la plus inévitable est l'enfer.

SEPTIÈME SEMAINE

Sur le péché originel.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Tous les hommes dans un seul homme, premier fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

« Il a fait que toute la race humaine, venue « d'un seul homme, se répande sur la terre [3]. » C'est ici une des plus belles et des plus remarquables singularités de la création de l'homme. Nous ne lisons point que les animaux viennent de même d'un seul, ni que Dieu les ait réduits d'abord à un seul mâle et à une seule femelle; mais Dieu a voulu que tant que nous sommes d'hommes répandus par toute la terre, dans les îles comme dans les continents, nous sortissions tous d'un seul mariage, dont l'homme étant le chef, un seul homme par conséquent est la source de tout le genre humain.

Le désir de nous porter tous à l'unité est la cause de cet ordre suprême de Dieu, et les effets en sont admirables.

Premièrement, Dieu pouvait donner l'être à tous les hommes, comme à tous les anges, indépendamment les uns des autres : surtout l'âme raisonnable ne pouvant, comme incorporelle, dépendre par elle-même d'aucune génération. Néanmoins il a plu à Dieu que non-seulement le corps, mais encore l'âme dépendît selon son être de cette voie, et que les âmes se multipliassent autant que les générations humaines; et il a voulu encore que toutes les races humaines se réduisissent à la seule race d'Adam : en sorte que tous les hommes, et selon le corps, et selon l'âme, dépendissent de la volonté et de la liberté de ce seul homme.

« Vous portez deux nations dans votre sein [1], » disait Dieu à Rébecca. Quel spectacle! en deux enfants encore enfermés dans les entrailles de leur mère, deux grandes et nombreuses nations, et la destinée de l'une et de l'autre. Mais combien est-il plus étonnant de voir en Adam seul toutes les nations, tous les hommes en particulier, et la commune destinée de tout le genre humain!

Dieu avait fait l'homme si parfait, et lui avait donné une si grande facilité de conserver, et pour lui et pour toute sa postérité, le bien immense qu'il avait mis en sa personne, que les hommes n'avaient qu'à remercier cette divine bonté d'avoir renfermé en lui tout le bonheur de ses enfants qui devaient composer le genre humain. Regardons-nous tous en cette source : regardons-y notre être et notre bien-être, notre bonheur et notre malheur. Dieu ne nous voit qu'en Adam, dans lequel il nous a tous faits. Quoi qu'Adam fasse, nous le faisons avec lui, parce qu'il nous tient renfermés, et que nous ne sommes en lui moralement qu'une seule et même personne : s'il obéit, j'obéis en lui; s'il pèche, je pèche en lui : Dieu traitera tout le genre humain comme ce seul homme, où il a voulu le mettre tout entier, l'aura mérité. J'adore, Seigneur, votre justice, quoique impénétrable à mes sens et à ma raison : pour peu que j'entrevoie ses règles sacrées, je les adore et je m'y soumets.

[1] *Matth.*, XXV, 41. — [2] *Exod.*, XXXIII, 19. — [3] *Act.*, XVII, 26.

[1] *Gen.*, XXV, 23.

IIe ÉLÉVATION.

Le père récompensé et puni dans les enfants, second fondement de la justice de Dieu sur le péché originel.

Quand Dieu fit l'homme si parfait, quand il voulut faire dépendre de lui seul l'être et la vie de toutes les nations, de toutes les races, de tous les hommes particuliers jusqu'à l'infini, si Dieu voulait, il mit en même temps une telle unité entre lui et ses enfants, qu'il pût être puni et récompensé en eux, comme il serait en lui-même, et peut-être plus. Car Dieu a inspiré aux parents un tel amour pour leurs enfants, que naturellement les maux des enfants leur sont plus sensibles et plus douloureux que les leurs, et qu'ils aiment mieux les laisser en vie que de leur survivre : de sorte que la vie de leurs enfants leur est plus chère que la leur propre. La nature, c'est-à-dire Dieu, a formé ainsi le cœur des pères et des mères, et ce sentiment est si intime et si naturel, qu'on en voit même un vestige et une impression dans les animaux, lorsqu'ils s'exposent pour leurs petits et se laissent arracher la vie, plutôt que d'en abandonner le soin.

Ce caractère paternel a dû se trouver principalement dans celui qui est non-seulement le premier de tous les pères, mais encore père par excellence, puisqu'il a été établi le père du genre humain. Après donc que dès l'origine et nouvellement sorti des mains de Dieu, il eut transgressé ce commandement si facile, par lequel Dieu avait voulu éprouver sa soumission et l'avertir de sa liberté, il était juste qu'il le punît, non-seulement en lui-même, mais encore dans ses enfants, comme étant une portion des plus chères de sa substance, et quelque chose qui lui est plus intimement uni que ses propres membres. De sorte que les enfants futurs de ce premier père, c'est-à-dire tout le genre humain, qui n'avait d'être ni de subsistance qu'en ce premier père, devinrent le juste objet de la haine et de la vengeance divine. Tout est en un seul, et tout est maudit en un seul : et ce père malheureux est puni dans tout ce qu'il contient en lui-même d'enfants depuis la première jusqu'à la dernière génération.

Si Dieu est juste à punir, il l'est encore plus à récompenser. Si Adam eût persévéré, il eût été récompensé dans tous ses enfants, et la justice originelle eût été leur héritage commun. Maintenant ils ont perdu en leur père, ce que leur père avait reçu pour lui et pour eux ; et privée de ce grand don, la nature humaine devient malheureuse et maudite dans ses branches, parce qu'elle l'est dans sa tige.

Considérons la justice humaine : nous y verrons une image de cette justice de Dieu. Un père dégradé perd sa noblesse et pour lui et pour ses enfants, surtout pour ceux qui sont à naître ; ils perdent en lui tous leurs biens, lorsqu'il mérite de les perdre. S'il est banni et exclu de la société de ses citoyens, et comme du sein maternel de sa terre natale, ils sont bannis avec lui à jamais. Pleurons, malheureux enfants d'un père justement proscrit, race dégradée et déshéritée par la loi suprême de Dieu ; et, bannis éternellement autant que justement de la cité sainte qui nous était destinée dans notre origine, adorons avec tremblement les règles sévères et impénétrables de la justice de Dieu, dont nous voyons les vestiges dans la justice, quoique inférieure, des hommes. Mais voici le comble de nos maux.

IIIe ÉLÉVATION.

La justice originelle dont Adam a été privé pour lui et pour ses enfants, troisième fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

« Dieu a fait l'homme droit et il s'est enve- « loppé dans plusieurs questions [1]. » Cette droiture où Dieu avait d'abord fait l'homme consistait premièrement dans la connaissance. Il n'y avait point alors de question : Dieu avait mis dans le premier homme la droite raison, qui consistait en une lumière divine, par laquelle il connaissait Dieu directement comme un être parfait et tout-puissant.

Cette connaissance tenait le milieu entre la foi et la vision bienheureuse. Car encore que l'homme ne vît pas Dieu *face à face*, il ne le voyait pourtant pas comme nous le faisons « à « travers une énigme, et comme par un miroir [2] » Dieu ne lui laissait aucun doute de son auteur, des mains duquel il sortait ; ni de sa perfection, qui reluisait si clairement dans ses œuvres. Si saint Paul a dit « que les merveilles invisibles « de Dieu, et son éternelle puissance et sa divi- « nité sont manifestes dans ses œuvres à ceux « qui les contemplent ; en sorte qu'ils sont inex- « cusables de ne le pas reconnaître et adorer [3] », combien plus Adam l'eût-il connu ? L'idée que nous portons naturellement dans notre fond de la perfection de Dieu, en sorte que nous penchons naturellement à lui attribuer ce qu'il y a de plus parfait, était si vive dans le premier homme, que rien ne la pouvait offusquer. Ce n'était pas comme jusqu'à présent, que cette idée brouillée avec les images de nos sens se recule, pour ainsi dire, quand nous la cherchons : nous n'en pouvons porter la simplicité, et nous n'y

[1] *Eccle.*, VII, 30. — [2] I *Cor*, XIII, 12. — [3] *Rom.*, I, 20.

revenons qu'à peine et par mille détours. Mais alors on la sentait d'abord : et la première pensée qui venait à l'homme dans tous les ouvrages et dans tous les mouvements qu'il voyait, ou au dedans, ou au dehors, c'est que Dieu en était le parfait auteur.

Par là, il connaissait son âme, comme faite à l'image de Dieu, et entièrement pour lui ; et au lieu que nous avons tant de peine à la trouver, et que nous la confondons avec toutes les images que nos sens nous apportent, alors on la démêlait d'abord d'avec tout ce qui n'était pas elle.

De cette sorte on connaissait d'abord sa parfaite supériorité au-dessus du corps, et l'empire qui lui était donné sur lui : en sorte que tout y devait être dans l'obéissance envers l'âme, comme l'âme le devait être envers Dieu.

Une si grande et une si droite lumière dans la raison était suivie d'une pareille droiture dans la volonté. Comme on voyait clairement et parfaitement combien Dieu est aimable, et que l'âme n'était empêchée par aucune passion et prévention de se porter à lui, elle l'aimait parfaitement, et unie par son amour à ce premier être, elle voyait tout au-dessous d'elle, principalement son corps, dont elle faisait sans résistance ce qu'elle voulait.

Nous éprouvons encore un reste de cet empire que nous avions sur nos corps. Nous emportons sur lui beaucoup de choses contre la disposition de la machine par la seule force de la volonté; à force de s'appliquer, l'esprit demeure détaché des sens, et semble ne communiquer plus avec eux. Combien plus en cet heureux état, sans aucun effort, et par la seule force de la raison toujours maîtresse par elle-même, tenait-on en sujétion tout le corps.

Il n'y avait qu'une dépravation volontaire qui pût troubler cette belle économie, et faire perdre à la raison son autorité et son empire. Quand l'homme s'est retiré de Dieu, Dieu a retiré tous ses dons. La première plaie a été celle de l'ignorance; ces vives lumières nous ont été ôtées : « Nous sommes livrés aux ques- « tions [1]; » tout est mis en doute, jusqu'aux premières vérités. La raison étant devenue si faible par faute de la volonté, à plus forte raison la volonté, qui avait commis le péché, s'affaiblit-elle elle-même. Le corps refusa l'obéissance à l'âme, qui s'était soustraite à Dieu. Dans le désordre des sens, la honte, qui n'était pas encore connue, se fit bientôt sentir : chose étrange ! nous l'avons déjà remarqué ; mais cette occasion demande qu'on repasse encore un moment sur ce triste objet.

[1] *Eccle.*, VII, 30.

Nos premiers parents ne furent pas plus tôt tombés dans le péché, qu'ils connurent leur nudité; et contraints de la couvrir d'une ceinture, dont nous avons déjà montré l'usage, ils témoignèrent par là où la révolte et la sédition intérieure et extérieure s'était mise. *Comment avez-vous connu*, et qui vous a indiqué *que vous étiez nus ?* D'où vient que vous vous cachiez *dans l'épaisseur de la forêt* [1], pour ne point paraître à mes yeux? Craigniez-vous que je ne trouvasse quelque chose de mal et de déshonnête dans mon ouvrage, moi qui ne puis rien faire que de bon, et qui en effet, en revoyant ce que j'avais fait, en avais loué la bonté? Etrange nouveauté dans l'homme, de trouver en soi quelque chose de honteux! Ce n'est pas l'ouvrage de Dieu, mais le sien, et celui de son péché. Et quels yeux craignait-il en se cachant? Ceux de Dieu, ceux de la compagne de son crime et de son supplice, les siens propres. O concupiscence naissante, on ne vous reconnaît que trop!

Mais quoi ! disons en un mot que c'est de là que nous naissons. Tout ce qui naît d'Adam lui est uni de ce côté-là; enfants de cette révolte, cette révolte est la première chose qui passe en nous avec le sang. Ainsi, dès notre origine, nos sens sont rebelles : dès le ventre de nos mères, où la raison est plongée et dominée par la chair, notre âme en est l'esclave, et accablée de ce poids. Toutes les passions nous dominent tour à tour, et souvent toutes ensemble, et même les plus contraires. Dieu retire de nous les lumières, comme il avait fait à Adam, et encore plus. Ainsi nous sommes frappés de la plaie de l'ignorance et de celle de la concupiscence; tout le bien, jusqu'au moindre, nous est difficile; tout le mal, quelque grand qu'il soit, a des attraits pour nous.

« Toutes les pensées de l'homme penchaient au mal en tout temps [2]. » Pesez ces paroles : *Toutes les pensées*, et celles-ci : *En tout temps*. Nous ne faisons pas tout le mal, mais nous y penchons; il ne manque que les occasions, et les objets déterminent : l'homme laissé à lui-même n'éviterait aucun mal. Ajoutez ces paroles qui précèdent : « La malice des hommes était « grande sur la terre ; » et celles-ci : « Mon es- « prit ne demeurera pas en l'homme, parce « qu'il est chair [3]. »

Je l'avais fait pour être spirituel même dans la chair, parce que l'esprit y dominait : et maintenant il est devenu charnel même dans l'esprit [4], que la chair domine et emporte. Cela

[1] *Gen.*, III, 18. — [2] *Gen.*, VI, 4. — [3] *Ibid.*, 3. — [4] *Rom.*, VII, 14, 15 seq.

commence *dès le ventre de la mère* : *Erraverunt ab utero* [1]. Dieu voit le mal dans sa source, *et il se repent d'avoir fait l'homme* [2]. L'homme n'était plus que péché dès sa conception : *Je suis conçu en iniquité; ma mère m'a conçu en péché* [3]. Tout est uni au péché d'Adam, qui passe par le canal de la concupiscence. L'homme livré à la concupiscence la transmit à sa postérité, et ne pouvait faire ses enfants meilleurs que lui. Si tout naît avec la concupiscence, tout naît dans le désordre; tout naît odieux à Dieu : et *nous sommes tous naturellement enfants de colère* [4].

IVe ÉLÉVATION.

Les suites affreuses du péché originel par le chapitre XL de l'Ecclésiastique.

« Il y a une grande affliction, et un joug pe- « sant sur les enfants d'Adam, depuis le jour de « leur sortie du sein de leur mère jusqu'au jour « de leur sépulture dans le sein de la mère « commune [5]. » Nos misères commencent avec la vie, et durent jusqu'à la mort : nul ne s'en exempte. Quatre sources intarissables les font couler sur tous les états et dans toute la vie, *les soucis, les terreurs, les agitations d'une espérance* trompeuse, *et enfin le jour de la mort*. Les maux qui viennent de ces quatre sources empoisonnent toute la vie. Tout en ressent la violence et la pesanteur, « depuis celui qui est assis sur le « trône, jusqu'à celui qui est abattu à terre « et sur la poussière; depuis celui qui est revêtu « de pourpre et des plus belles couleurs, jus- « qu'à celui qui est couvert d'une toile grossière « et crue : on trouve partout fureur, jalousie, « tumulte, incertitude et agitation d'esprit, les « menaces d'une mort prochaine, les longues « et implacables colères, les querelles et les ani- « mosités. » Quelle paix parmi tant de furieuses passions? « Elles ne nous laissent pas en repos « pendant le sommeil. Dans le silence et la « tranquillité de la nuit, dans la couche » où l'on se refait des travaux du jour, on apprend, on expérimente un nouveau genre de trouble. « A peine a-t-on goûté un moment les douceurs « d'un premier sommeil, et voilà qu'il se pré- « sente » à une imagination échauffée « toutes « sortes de fantômes et de monstres, comme si « l'on avait été mis en sentinelle » dans une tour. On se trouble dans les visions de son cœur. « On croit être poursuivi par un ennemi furieux, « comme dans un jour de combat; on ne se « sauve de cette crainte qu'en s'éveillant en « sursaut; on s'étonne d'une si vaine terreur, » et d'avoir trouvé tant de périls dans une entière sûreté.

On a peine à se remettre d'une si étrange épouvante, et on sent que sans aucun ennemi on se peut faire à soi-même une guerre aussi violente que des bataillons armés. Les songes nous suivent jusqu'en veillant. Qu'est-ce que les terreurs qui nous saisissent sans sujet, si ce n'est un songe effrayant? Mais qu'est-ce que l'ambition et une espérance fallacieuse, qui nous mène de travaux en travaux, d'illusion en illusion, et nous rend le jouet des hommes, sinon une autre sorte de songe qui change de vains plaisirs en des tourments effectifs? Que dirai-je des maladies accablantes, « qui inon- « dent sur toute chair, depuis l'homme jusqu'à « la bête, et cent fois plus encore sur les pé- « cheurs? » Et où arrive-t-on par tant de maux, et à quelle mort? Laisse-t-on du moins venir la mort doucement et comme naturellement, pour nous être comme une espèce d'asile contre les malheurs de la vie? Non; l'on ne voit que des morts cruelles, dans le combat, dans le « sang, l'épée, l'oppression, la famine, la peste, « l'accablement, tous les fléaux de Dieu; tou- « tes ces choses ont été créées pour les mé- « chants, et le déluge est venu pour eux. » Mais le déluge des eaux n'est venu qu'une seule fois : celui des afflictions est perpétuel, et inonde toute la vie dès la naissance.

Après cela peut-on croire que l'enfance soit innocente? O Seigneur! *vous jugez indigne de votre puissance de punir les innocents* [1]. Pourquoi donc répandez-vous votre colère sur cet enfant qui vient de naître? A qui a-t-il fait tort? de qui a-t-il enlevé les biens? A-t-il corrompu la femme de son prochain? Quel est son crime? Et pourquoi commencer à l'accabler d'un joug si pesant? Répétons encore : *Un joug pesant sur les enfants d'Adam* [2]. Il est enfant d'Adam : voilà son crime. C'est ce qui le fait naître dans l'ignorance et dans la faiblesse, ce qui lui a mis dans le cœur la source de toutes sortes de mauvais désirs : il ne lui manque que de la force pour les déclarer. Combien faudra-t-il le tourmenter pour lui faire apprendre quelque chose? Combien sera-t-il de temps comme un animal? N'est-il pas bien malheureux d'avoir à passer par une longue ignorance, à quelques rayons de lumière? « Regardez, » disait un saint [3], « cette enfance laborieuse, de quels maux n'est-elle pas opprimée? Parmi quelles vanités, quels tourments, quelles erreurs et quelles terreurs prend-elle son accroissement? Et quand on est grand, et même qu'on se consacre à servir Dieu, que de dangereuses tentations, par

[1] *Psal.*, LVII, 4. — [2] *Gen.*, VI, 6. — [3] *Psal.*, L, 7. — [4] *Ephes.*, II, 3. — [5] *Eccli.*, XL, 1 seq.

[1] *Sap.*, XII, 15. — [2] *Eccle.*, XL, 1. — [3] *S. Aug.*, lib IV, *Cont. Jul.* cap. 16.

l'erreur qui nous veut séduire, par la volupté qui nous entraîne, par la douleur et l'ennui qui nous accable, par l'orgueil qui nous enfle! Et qui pourrait expliquer ce joug pesant dont sont accablés les enfants d'Adam; ou croire que sous un Dieu juste, on dût souffrir tant de maux, si le péché originel n'avait précédé? »

Ve ÉLÉVATION.

Sur un autre passage, où est expliquée la pesanteur de l'âme accablée d'un corps mortel.

« Le corps qui se corrompt appesantit l'âme: « et cette demeure terrestre rabat l'esprit qui « voudrait penser beaucoup, » et s'occuper de beaucoup de soins importants. *Nous trouvons difficile de juger des choses que nous avons devant les yeux; mais qui pourra pénétrer celles qui sont dans le ciel* [1]*?* C'est pourtant pour celles-là que je suis né. Mais que je suis malheureux! je veux me retirer en moi-même, je veux penser, je veux m'élever à la contemplation dans un doux recueillement, et aux vérités éternelles : ce corps mortel m'accable; il émousse toutes mes pensées, toute la vivacité de mon esprit; je retombe dans mes sens; et, plongé dans les images dont ils me remplissent, je ne puis retrouver mon cœur qui s'égare, et mon esprit qui se dissipe.

C'est cet état malheureux de l'âme asservie sous la pesanteur du corps, qui a fait penser aux philosophes que le corps était à l'âme un poids accablant, une prison, un supplice semblable à celui que ce tyran faisait souffrir à ses ennemis, qu'il attachait tout vivants avec des corps mortels à demi pourris. Ainsi, disent ces philosophes, nos âmes vivantes sont attachées à ce corps, comme à un cadavre. Ils ne pouvaient concevoir qu'un tel supplice se pût trouver dans un monde gouverné par un Dieu juste, sans quelque péché précédent; et ils donnaient aux âmes une vie hors du corps avant la naissance, où, s'abandonnant au péché, elles fussent précipitées des cieux dans cette prison du corps. Voilà ce qu'on pouvait dire quand on ne connaissait pas la chute du genre humain dans son auteur. Les mêmes philosophes se plaignaient encore contre la nature, comme étant non pas une bonne mère, mais une marâtre injuste, qui nous avait formés avec un corps nu, fragile, infirme et mortel, et un esprit faible à porter les travaux, aisé à troubler par les terreurs, inquiet dans les douleurs, et inclin aux cupidités les plus déréglées. De dures expériences ont fait connaître à ces philosophes le joug pesant des enfants d'Adam; et, sans en savoir la cause, ils en sentaient les effets. Adorons donc ce Dieu qui nous en révèle les principes; adorons les règles sévères de sa justice, et acquiesçons en tremblant à la rigoureuse sentence du ciel.

[1] *Sap.*, x, 15, 16.

VIe ÉLÉVATION.

Sur d'autres passages, où est expliquée la tyrannie de la mort.

« Souvenez-vous que la mort ne tarde pas : « connaissez la loi du sépulcre, » et que rien ne vous la fasse oublier. « Elle est écrite » sur tous les tombeaux, et « dans tout le monde; « quiconque naît mourra de mort [1]. »

« C'est une loi établie à tous les hommes de « mourir une fois; et après viendra le juge« ment [2]. »

« L'empire est donné au diable sur tous les « mortels durant toute leur vie; « il tient « captifs sous la terreur de la mort tous ceux « qui vivent asservis à cette » dure « loi [3]. »

Voilà deux terribles servitudes que nous amène l'empire de la mort. On ne peut avoir de repos sous sa tyrannie : à chaque moment elle peut venir, et non-seulement renverser tous nos desseins, troubler tous nos plaisirs, nous ravir tous nos biens; mais, ce qui est encore infiniment plus terrible, nous mener au jugement de Dieu.

On est pour ces deux raisons dans une éternelle et insupportable sujétion : l'on n'en peut sortir que par Jésus-Christ. « Celui qui croit en « lui ne sera point jugé; celui qui n'y croit pas « est déjà jugé [4]. » Sa sentence est sur lui, et à tout moment elle est prête à s'exécuter.

Tels sont les effets de la chute d'Adam et du péché originel. Comment pouvons-nous nous en relever? C'est ce que nous avons maintenant à dire.

VIIe ÉLÉVATION.

Le genre humain enfoncé dans son ignorance et dans son péché.

Voici l'effet le plus malheureux, et tout ensemble la preuve la plus convaincante du péché originel. Le genre humain s'enfonce dans son ignorance et dans son péché. La malice se déclare dès la première génération. Le premier enfant qui rendit Eve féconde fut Caïn malin et envieux. Dans la suite Caïn, tue Abel le juste; et le vice commence à prévaloir sur la vertu. Le monde se partage entre les enfants de Dieu, qui sont ceux de Seth, et les enfants des hommes, qui sont ceux de Caïn : la race de Caïn qui eut le monde et les plaisirs dans son partage, est la race aînée. C'est dans cette race

[1] *Eccli.*, xiv, 12. — [2] *Hebr.*, ix, 27. — [3] *Ibid.*, ii, 14, 15. — [4] *Joan*, iii, 18.

qu'on a commencé à se faire une habitation sur la terre : « Caïn bâtit la première ville et « l'appela du nom de son fils Hénoch[1]. » On commençait à vouloir s'immortaliser par les noms, et on semblait oublier l'immortalité véritable. Dans cette race, les filles commencent à se faire de nouveaux attraits : les enfants de Dieu s'y laissent prendre ; le plaisir des sens l'emporte : et ce sont les filles de ceux qu'on appelait les enfants des hommes, c'est-à-dire les enfants de la chair, qui attirent dans la corruption par leur beauté, par leur mollesse, par leurs parures, par leurs caresses trompeuses, ceux qui vivaient selon Dieu et selon l'esprit. C'est dans cette race que l'on commence à avoir deux femmes : Lamech épouse Ada et Sella. Le meurtre de Caïn s'y perpétua : Lamech dit à ses deux femmes, comme en chantant : *J'ai tué un jeune homme*[2]. Cette qualité, et l'aveu qu'il avait fait à ses femmes de ce meurtre, font soupçonner que sa jalousie contre une jeunesse florissante avait donné lieu à ce meurtre. Quoi qu'il en soit, la race de Caïn continue à verser le sang humain ; et non-seulement cette race prévaut, mais encore elle entraîne l'autre dans ses désordres. Tout est perdu ; Dieu est contraint de noyer le monde dans le déluge.

Ainsi la piété n'eut rien de ferme. Avant que de mourir, Adam la vit périr en quelque façon dans toute sa race, et non-seulement dans la postérité de Caïn, mais encore dans celle de Seth. Il est dit d'Enos, fils de Seth, qu'*il commença à invoquer le nom du Seigneur*[3]. Dieu était en quelque sorte oublié : il fallut qu'Enos en renouvelât le culte, qui s'affaiblissait même dans la race pieuse.

Quelques-uns veulent entendre cette invocation d'Enos, d'un faux culte ; le premier sens est le plus naturel. Quoi qu'il en soit, il serait toujours vrai que le faux culte aurait bientôt commencé, même parmi les pieux et dans la famille de Seth.

Quelque temps après on remarque par deux fois comme une chose extraordinaire, même dans la race de Seth, qu'*Hénoch*, un de ses petits enfants, *marcha avec Dieu*, et que tout d'un coup *il cessa de paraître parmi les hommes, parce que Dieu l'enleva*[4], d'un enlèvement semblable à celui d'Elie, et le retira miraculeusement du *monde*, qui *n'était pas digne de l'avoir*[5]. Tant la corruption était entrée dès lors même dans la race de Seth. Hénoch était le septième après Adam, et Adam vivait encore : et cependant la piété dégénérait à ses yeux, et la corruption devenait si universelle, qu'on regardait comme une merveille, même parmi les enfants de Seth, qu'Hénoch marchât avec Dieu.

L'apôtre saint Jude, par inspiration particulière, nous a conservé une prophétie d'Hénoch, dont voici les termes : « Le Seigneur va venir « avec des milliers de ses saints anges, pour « exercer son jugement contre tous les hommes, « et reprendre tous les impies de toutes les « œuvres de leur impiété, et de toutes les « paroles dures et blasphématoires que les « pécheurs impies ont proférées contre lui. « C'est ainsi, dit saint Jude, que prophétisait « Hénoch, le septième après Adam[1]. Quoique les hommes eussent encore parmi eux leur premier père qui était sorti immédiatement des mains de Dieu, ils tombèrent dans une espèce d'impiété et d'athéisme, oubliant celui qui les avait faits : *et Hénoch commença* à leur dénoncer la vengeance prochaine et universelle que Dieu devait envoyer avec le déluge.

Les choses furent dans la suite poussées si avant, qu'il ne resta qu'une seule famille juste, et ce fut celle de Noé. Encore dégénéra-t-elle bientôt : Cham et sa race furent maudits ; la famille de Japhet, comme Cham et ses enfants fut livrée à l'idolâtrie. On la voit gagner peu à peu aussitôt après le déluge : la créature fut adorée pour le Créateur, l'homme en vint jusqu'à adorer l'œuvre de ses mains. La race de Sem était destinée comme pour succéder à celle de Seth d'où elle était née ; mais le culte de Dieu s'y affaiblit si tôt qu'on croit même que Tharé, père d'Abraham, était idolâtre, et qu'Abraham fut persécuté parmi les Chaldéens d'où il était, parce qu'il ne voulut point adhérer à leur culte impie. Quoi qu'il en soit, pour le conserver dans la piété, Dieu le tira de sa patrie, et le sépara de tous les peuples du monde, sans lui permettre ni de demeurer dans son propre pays, ni de se faire aucun établissement dans la terre où il l'appelait. La corruption s'étendait si fort, et l'idolâtrie devenait si universelle, qu'il fallut séparer la race des enfants de Dieu, dont Abraham devait être le chef, par une marque sensible. Ce fut la circoncision : et ce ne fut pas en vain que cette marque fut imprimée où l'on sait, en témoignage immortel de la malédiction des générations humaines, et du retranchement qu'il fallait faire des passions sensuelles que le péché avait introduites, et desquelles nous avions à naître. O Dieu ! où en est réduit le genre humain ? Le sacrement de la sanctification a

[1] *Gen.*, IV, 18. — [2] *Gen.*, IV, 23. — [3] *Ibid.*, 26. — [4] *Ibid.*, V, 22, 24. — [5] *Heb.*, XI, 5.

[1] *Jud.*, 14, 15.

dû nous faire souvenir de la première honte de notre nature; on n'en parle qu'avec pudeur, et Dieu est contraint de flétrir l'origine de notre être. Il faut le dire une fois, et, couverts de honte, mettre nos mains sur nos visages.

VIIIe ÉLÉVATION.

Sur les horreurs de l'idolâtrie.

Lisons ici les chapitres XIII et XIV du *Livre de la Sagesse*, sur l'idolâtrie. En voici un abrégé. Les sentiments des hommes sont vains; parce que la connaissance de Dieu n'est point en eux, ils n'ont pu comprendre celui qui *était* par tant de beaux objets présentés à leur vue; et regardant les ouvrages, ils n'en ont pu comprendre le sage artisan [1]. Appelant dieux et arbitres souverains du monde, ou le feu, ou les vents et l'air agité, ou l'eau, ou le soleil, ou la lune, ou les étoiles qui tournent en rond sur nos têtes, sans pouvoir entendre que si, touchés de leur beauté, il les ont appelés dieux, combien plus celle de leur Créateur leur devait paraître merveilleuse! Car il est père du beau et du bon, la source de toute beauté, et le plus parfait de tous les êtres. Et s'il y a de la force dans ces corps qu'ils ont adorés, combien doit être plus puissant celui qui les a faits? Car par la grandeur de la beauté de la créature, on pouvait voir et connaître intelligiblement le Créateur. Mais encore ceux-là sont-ils les plus excusables, puisqu'ils se sont égarés peut-être en cherchant Dieu dans ses œuvres qui les invitaient à s'élever vers leur principe; quoiqu'en effet ils soient toujours inexcusables, puisque, s'ils pouvaient parvenir à connaître la beauté d'un si grand ouvrage, combien plus facilement en devaient-ils trouver l'auteur! Mais ceux-là sont sans comparaison plus aveugles et plus malheureux, et leur espérance est parmi les morts, qui, trompés par les inventions et l'industrie d'un bel ouvrage, ou par les surperbes matières dont on l'aura composé, ou par la vive ressemblance de quelques animaux, ou par l'adresse et le curieux travail d'une main antique sur une pierre inutile et sensible, ont adoré les ouvrages de la main des hommes. Un ouvrier dressant un bois pesant, reste du feu dont ils ont fait cuire leur nourriture, et le soutenant avec peine par des liens de fer dans une muraille, le peignant d'un rouge qui semblait lui donner un air de vie, à la fin vient à l'adorer, à lui demander la vie et la santé qu'il n'a pas, à le consulter sur son mariage et sur ses enfants, et lui fait de riches offrandes; ou, porté sur un bois fragile dans une périlleuse navigation, il invoque un bois plus fragile encore [1]. Un père affligé fait une image d'un fils qui lui a été trop tôt ravi, et pour se consoler de cette perte, il lui fait offrir des sacrifices comme à un dieu [2]. Toute une famille entrait dans cette flatterie. Les rois de la terre faisaient adorer leurs statues; et n'osant se procurer ce culte à eux-mêmes, à cause de leur mortalité trop manifeste de près, ils croient plus aisément pouvoir passer pour dieux de plus loin. Telle a été l'illusion de la vie humaine; emportés par leurs passions et par leur amour pour leurs rois, les hommes en ont adoré les statues, et donné au bois et à la pierre le nom *incommunicable*: ils ont immolé leurs enfants à ces faux dieux. Il n'y a plus rien eu de saint parmi les hommes. Les mariages n'ont pu conserver leur sainteté: les meurtres, les perfidies, les troubles et les parjures ont inondé la terre. L'oubli de Dieu a suivi, les joies publiques ont amené des fêtes impies; les périls publics ont introduit des divinations superstitieuses et fausses; on n'a plus craint de se parjurer, quand on a vu qu'on ne jurait que par un bois ou une pierre, et la justice et la bonne foi se sont éteintes parmi les hommes.

Il faut lire encore l'endroit de saint Paul [3], dont voici le précis, et où il dit: Que les invisibles grandeurs de Dieu, son éternelle puissance et sa divinité paraissent visiblement dans ses créatures; et que cependant les plus sages, ceux qui en étaient les plus convaincus, lui ont refusé le culte qu'ils savaient bien qu'on lui devait, et ont suivi les erreurs d'un peuple ignorant, qui changeait la gloire d'un Dieu immuable en la figure des reptiles les plus vils, laissant évanouir toute leur sagesse, et devenus insensés, pendant qu'ils se glorifiaient du nom de sages. Ce qui aussi a obligé Dieu à les livrer à des passions et à des désordres abominables contre la nature, et à permettre qu'ils fussent remplis de tout vice, impiété, médisance, perfidie, insensibilité; en sorte qu'ils étaient sans compassion, sans affection, sans foi, parce que, connaissant la justice et la vérité de Dieu, ils n'ont pas voulu le servir, et ont préféré la créature à celui qui était le Créateur, béni aux siècles des siècles.

Ce déluge d'idolâtrie s'est répandu par toute la terre. L'inclination qu'y avaient les Juifs, que tant de châtiments divins ne pouvaient en arracher, montre la pente commune et la corruption de tout le genre humain. Ce culte était devenu comme naturel aux hommes. Et c'est ce qui faisait dire au Sage que les « nations

[1] *Sap.*, XIII, 21.

[1] *Sap.*, XIV, 1. — [2] *Ibid.*, 15 seq. — [3] *Rom.*, I, 20 seq.

« *idolâtres* étaient méchantes par leur naissance ; que la semence en était maudite dès « le commencement ; que leur malice était « naturelle, et que leurs perverses inclinations « ne pouvaient jamais être changées [1]. »

Un déréglement si étrange et à la fois si universel devait avoir une origine commune. Montrez-la-moi autre part que dans le péché originel, et dans la tentation, qui, disant à l'homme : « Vous serez comme des dieux [2], » posait dès lors le fondement de l'adoration des fausses divinités.

—

HUITIÈME SEMAINE

La délivrance promise depuis Adam jusqu'à la loi.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La promesse du Libérateur dès le jour de la perte.

Ce fut le jour même de notre chute, que Dieu dit au serpent notre corrupteur : « Je « mettrai une inimitié *éternelle* entre toi et la « femme, entre ta race et la sienne, elle brisera « ta tête [3]. »

Premièrement, on ne peut pas croire que Dieu ait voulu effectivement juger ou punir le serpent visible, qui était un animal sans connaissance ; c'est donc une allégorie où le serpent est jugé en figure du diable, dont il avait été l'instrument. Secondement, il faut entendre par la race du serpent les menteurs, dont il est le père, selon cette parole du Sauveur : « Lorsqu'il dit des mensonges, il parle de son « propre fond, parce qu'il est menteur, et père « du mensonge [4]. » En troisième lieu, par « la « race de la femme, » il faut entendre l'un de sa race, un fruit sorti d'elle qui brisera la tête du serpent. Car on ne peut pas penser que toute la race de la femme soit victorieuse du serpent, puisqu'il y en a un si grand nombre qui ne se relèvent jamais de leur chute. La race de la femme est victorieuse, en tant qu'il y a quelqu'un des enfants de la femme, par qui le démon et tous ses enfants seront défaits.

Il n'importe que, dans une ancienne version, cette victoire sur le serpent soit attribuée à la femme; et que ce soit elle qui en doive écraser la tête : *Ipsa conteret*. Car il faut entendre que la femme remportera cette victoire, parce qu'elle mettra au monde le vainqueur. On concilie par ce moyen les deux leçons : celle qu'on trouve à présent dans l'original, qui attribue la victoire au fils de la femme ; et celle de notre version, qui l'attribue à la femme même. Et, en quelque manière qu'on l'entende, on voit sortir de la femme un fruit qui écrasera la tête du serpent et en détruira l'empire.

Si Dieu s'était contenté de dire qu'il y aurait une inimitié éternelle entre le serpent et la femme, ou avec le fruit qu'elle produirait, et que le serpent lui préparerait par derrière et à *son talon* de secrètes embûches, on ne verrait point la victoire future de la femme ou de son fruit. Mais puisqu'on voit que son fruit et elle briseraient la tête du serpent, la victoire devait demeurer à notre race. Or ce que veut dire cette race, ce fruit, pour traduire de mot à mot, cette semence bénie de la femme, il faut écouter saint Paul sur cette promesse faite à Abraham : *En* l'un de *ta race,* en son fils, *seront bénies* et sanctifiées *toutes les nations de la terre* [1] ; où le saint apôtre remarque qu'il ne dit pas : « Dans les fruits que tu produiras, » et dans tes enfants, « comme étant plusieurs ; « mais en ton fils, comme dans un seul, *et dans* « le Christ. » *Non dicit : Et seminibus, quasi in multis, sed quasi in uno : et semini tuo, qui est Christus* [2].

C'est donc en lui que toutes les nations seront bénies, toutes en un seul. Ainsi dans cette parole adressée au serpent : « Je mettrai une « inimitié entre toi et la femme, entre ta race « et son fruit, » on doit entendre que Dieu avait en vue un seul fils et un seul fruit, qui est Jésus-Christ. Et Dieu qui pouvait dire également, et devait dire plutôt qu'il mettrait cette inimitié entre le dragon et l'homme, ou le fruit de l'homme, a mieux aimé dire qu'il la mettrait entre la femme et le fruit de la femme, pour mieux marquer ce fruit béni, qui, étant né d'une Vierge, n'était le fruit que d'une femme ; dont aussi sainte Elisabeth disait : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et « béni le fruit de vos entrailles [3]. » Vous êtes donc, ô Marie ! cette femme qui par votre fruit devez écraser la tête du serpent. Vous êtes, ô Jésus ! ce fruit béni, en qui la victoire nous est assurée. Je vous rends grâces, mon Dieu, d'avoir ainsi relevé mes espérances. Et je vous chanterai avec David : « O mon Dieu ! ma miséricorde [4]. » Et encore : « Est-ce que Dieu retirera « sa miséricorde à jamais ? Dieu oubliera-t-il « la pitié ; ou dans sa colère tiendra-t-il ses « miséricordes renfermées [5] ? » Non, Seigneur miséricordieux et bon, vous n'avez pu, si on l'ose dire, les retenir : puisque au jour de votre colère, et lorsque vous prononciez leur sen-

[1] *Sap.*, XII, 10, 11. — [2] *Gen.*, III, 5. — [3] *Gen.*, III, 15. — [4] *Joan.*, VIII, 44.

[1] *Gen.*, XXII. 18. — [2] *Galat.*, III, 16. — [3] *Luc.*, I, 42. — [4] *Psal.* LXIII, 18. — [5] *Ibid.*, LXXVI, 7, 8, 9, 10.

tence à nos premiers parents et à toute leur postérité, il a fallu que vos miséricordes éclatassent, et que vous fissiez paraître un Libérateur. Dès lors vous nous promettiez la victoire ; et pour nous la faciliter vous nous avez découvert la malice de notre ennemi, en lui disant : « Vous attaquerez par le talon [1] ; » c'est-à-dire vous attaquerez le genre humain par l'endroit où il touche à la terre, par les sens : vous l'attaquerez par les pieds, c'est-à-dire par l'endroit qui le soutient : vous l'attaquerez, non point en face, mais par derrière, et par adresse plutôt que par force.

Ce malheureux esprit nous attaque par les sens par où nous tenons à la terre, lorsqu'il nous en propose les douceurs, et il prend l'homme par la partie faible. Défions-nous donc de nos sens ; et dès qu'ils commencent à nous inspirer quelque désir flatteur, songeons au serpent qui les suscite contre nous.

Mais voici encore une autre attaque: nous croyons être fermes sur nos pieds, et que l'ennemi ne nous peut abattre: « J'ai dit en moi-« même, dans l'abondance » de mon cœur : « Je « ne serai point ébranlé, et je ne vacillerai « jamais [2] ! » C'est alors que l'ennemi me surprend, et qu'il m'abat. C'est alors qu'il faut que je dise avec David, que « le pied de l'orgueil ne « vienne pas jusqu'à moi [3] : » que je ne m'appuie jamais sur ma présomptueuse confiance, qui me fait croire que j'ai le pied ferme, et qu'il ne me glissera jamais. Mettez, Chrétien, mettez votre force dans l'humilité ; ne la mettez pas dans vos victoires passées. Lorsque vous croirez vous être affermi dans la vertu, et pouvoir vous soutenir de vous-même, il vous renverse comme un autre saint Pierre, par cela même où vous mettez votre force, qui vous fait dire comme à cet apôtre : Moi, vous renoncer ! « Je donnerai ma vie « pour vous [4]. » Au lieu d'écouter un courage présomptueux, reconnaissez votre faiblesse : et l'ennemi vous attaquera en vain.

Mais voici le plus dangereux de tous ses artifices : il ne vous attaquera pas en face, mais subtilement par derrière ; il vous cachera ses tentatives ; il vous inspirera, comme au pharisien, une fausse action de grâces : « Seigneur, « dit-il, je vous rends grâces [5]. » Mais c'est ensuite pour vous occuper de vos jeûnes, de vos pieuses libéralités, de votre exactitude à payer la dîme, de votre justice qui vous met au-dessus des autres hommes : il vous attaque par derrière, et vous présentant en face l'action de grâces, en elle il vous insinue le plus fin orgueil. Il a bien d'autres artifices. Ce n'est qu'un doux entretien qu'il vous propose : Dieu est-il assez rigoureux pour défendre si sévèrement ces innocentes douceurs ? Je saurai me retenir, et je ne laisserai pas aller mes désirs. Il vous attaque par derrière, comme un habile ennemi ; il tâche de vous dérober sa marche et ses desseins ; vous périrez, et de l'un à l'autre vous avalerez le venin.

Lorsque vous le sentez approcher avec de telles insinuations, et qu'il tortille, pour ainsi parler, par derrière et autour de vous, alors, sans regarder trop les appâts trompeurs dont il fait un piége à votre cœur (car c'est peut-être d'abord ce qu'il veut de vous, pour ensuite vous pousser plus loin), jetez-vous entre les bras de celui qui en écrase la tête : regardez sa croix ; car c'est là que, dans la douleur et dans la mort, il a renversé l'empire du diable, et rendu ses tentations inutiles.

¹ *Gen.*, III, 15. — ² *Psal.* XXIX, 7. — ³ *Ibid.*, XXXV, 12. — ⁴ *Joan.*, XIII, 37. — ⁵ *Luc.*, XVIII, 11, 12.

IIe ÉLÉVATION.

La délivrance future marquée même avant le crime, et dans la formation de l'Eglise en la personne d'Ève.

Dieu n'avait point ordonné la chute d'Adam, à Dieu ne plaise ! mais il l'avait prévue, et avait trouvé bon de la permettre, dès qu'il le créa dans l'innocence. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait figuré dès lors Jésus-Christ en Adam, et l'Eglise dans Eve, lorsque, pendant son sommeil, il tira la femme de cette espèce de plaie qui fut faite dans son côté ; de même que l'Eglise fut tirée du côté ouvert de Jésus-Christ, pendant qu'il dormait dans le repos d'une courte mort, dont il devait être bientôt réveillé, conformément à cette parole que l'Eglise chante à la résurrection de Notre-Seigneur : « Je me « suis endormi, et j'ai été dans le sommeil ; et « je me suis levé, parce que le Seigneur m'a pris « en sa protection [1]. »

Ainsi la chute d'Adam n'était pas sans espérance ; puisque, avec les yeux de la foi, il pouvait voir, dans celle qui avait donné occasion à sa perte, son espérance renaissante ; et dans la plaie du sacré côté de Jésus-Christ, la formation de l'Eglise ; et la source de toutes les grâces. C'est pourquoi saint Paul applique à Jésus-Christ et à l'Eglise, ce qu'Adam dit alors à Eve : « Tu « es l'os de mes os et la chair de ma chair [2] ; » et le reste que nous avons observé ailleurs.

IIIe ÉLÉVATION.

Adam et Ève figures de Jésus-Christ et de Marie. — L'image du salut dans la chute même.

O Dieu ! quelle abondance de miséricorde,

¹ *Psal.* III, 6. — ² *Ephes.*, V, 29, 30, 31 ; *Gen.*, II, 23, 24.

et que les sujets d'espérance se multiplient devant nous! puisqu'en même temps qu'un homme et une femme perdaient le genre humain, Dieu, qui avait daigné prédestiner un autre homme et une autre femme pour les relever, a désigné cet homme et cette femme jusque dans ceux qui nous donnaient la mort. Jésus-Christ est le nouvel Adam: Marie est la nouvelle Eve. Eve est appelée « mère des vivants [1], » même après sa chute, comme l'ont remarqué les saints docteurs, et lorsque, à dire le vrai, elle devait plutôt être appelée la mère des morts. Mais elle reçoit ce nom dans la figure de la sainte Vierge, qui n'est pas moins la nouvelle Eve, que Jésus-Christ le nouvel Adam. Tout convient à ce grand dessein de la bonté divine. Un ange de ténèbres intervient dans notre chute: Dieu prédestine un ange de lumière, qui devait intervenir dans notre réparation. L'ange de ténèbres parle à Eve encore vierge : l'ange de lumières parle à Marie qui le demeura toujours. Eve écouta le tentateur, et lui obéit: Marie écouta l'ange du salut et lui obéit. La perte du genre humain, qui se devait consommer en Adam, commença par Eve : en Marie commence aussi notre délivrance; elle y a la même part qu'Eve a eue à notre malheur, comme Jésus-Christ y a la même part qu'Adam avait eue à notre perte. Tout ce qui nous a perdus se change en mieux. Je vois paraître un nouvel Adam, une nouvelle Eve, un nouvel ange: il y a aussi un nouvel arbre, qui sera celui de la croix, et un nouveau fruit sur cet arbre, qui détruira tout le mal que le fruit défendu avait causé. Ainsi l'ordre de notre réparation est tracé dans celui de notre chute: tous les noms malheureux sont changés en bien pour nous; et tout ce qui avait été employé pour nous perdre, par un retour admirable de la divine miséricorde, se tourne en notre faveur.

IVe ÉLÉVATION.

Autre figure de notre salut dans Abel.

« Dieu tourna ses yeux sur Abel, et sur ses « présents, et ne regarda pas les présents de « Caïn [2]. » Dieu commence à écouter les hommes, et à recevoir leurs présents; il est apaisé sur le genre humain, et les enfants d'Adam ne lui sont plus odieux; Abel le juste est par sa justice une figure de Jésus-Christ, qui seul a offert pour nous une oblation que le ciel agrée, et apaise son Père pour nous.

Mais Abel fut tué par Caïn, il est vrai; et c'est par cet endroit-là qu'il devint principalement la figure de Jésus-Christ, qui, plus juste et plus innocent qu'Abel, puisqu'il était la justice même, est livré à la jalousie des Juifs, comme Abel à celle de Caïn. Car pourquoi est-ce que Caïn haïssait son frère? « Pourquoi, » dit saint Jean, « le fit-il mourir? » sinon « parce « qu'il était malin et jaloux, et « que ses œuvres étaient mau- « vaises, comme celles de son frère étaient jus- « tes [1]. » De même les Juifs haïrent Jésus, et le firent mourir, comme il dit lui-même, parce qu'ils étaient mauvais, et qu'il était bon [2]. Ce fut *par envie* qu'ils le *livrèrent* à Pilate, ainsi que Pilate le reconnaît lui-même [3]. Le diable, cet esprit superbe et jaloux de l'homme, fut l'instigateur des Juifs, comme il l'avait été de Caïn ; et leur ayant inspiré sa malignité, ils firent mourir celui qui avait daigné se faire leur frère, comme Caïn fit mourir le sien.

La mort d'Abel est donc pour nous un renouvellement d'espérance, parce qu'il est la figure de Jésus. Le sang d'Abel versé sur la terre cria vengeance au ciel contre Caïn : et quoique le « sang de Jésus-Christ jette un cri plus favora- « ble [4], » comme dit saint Paul, puisqu'il crie miséricorde; toutefois, par l'ingratitude et l'impénitence des Juifs, « le sang de Jésus fut sur eux « et sur leurs enfants [5], » comme ils l'avaient demandé. Abel le juste est le premier des enfants d'Adam qui subit l'arrêt de mort prononcé contre eux: la mort faite pour les pécheurs commença par un innocent à exercer son empire; et Dieu le permit ainsi, afin qu'elle eût un plus faible fondement : le diable perdit les coupables, en attaquant Jésus, en qui il ne trouvait rien qui lui appartînt. C'est ce que figura Abel ; et injustement tué il fit voir, pour ainsi parler, que la mort commençait mal et que son empire devait être anéanti.

Prenons donc garde que « tout le sang inno- « cent ne vienne sur nous, depuis le sang d'A- « bel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, qui fut « tué entre le temple et l'autel [6]. » Nous prenons un esprit meurtrier, quand nous prenons un esprit de haine et de jalousie contre nos frères innocents; et notre part est avec celui qui est *homicide dès le commencement* [7] : non-seulement parce qu'il tua d'un seul coup tout le genre humain ; mais encore parce que pour assouvir sa haine contre les hommes, il voulut d'abord verser du sang, et que la première mort fut violente; et montrer, pour ainsi dire, par ce moyen, que nul n'échapperait à la mort, puisque Abel le juste y succombait. Mais Dieu tourna sa fureur en espérance pour nous, puisqu'il voulut que le juste Abel, injustement tué

[1] *Gen.*, III, 20. — [2] *Gen.*, IV, 4, 5.

[1] I *Joan.*, III, 12. — [2] *Joan*, VIII, 40; 44, XV, 23-25. — [3] *Matth.*, XVII, 18. — [4] *Hebr.*, XXII, 24. — [5] *Matth.*, XXVII, 25. — [6] *Ibid.*, XXIII, 35. — [7] *Joan.*, VIII, 44.

par Caïn, fût la figure de Jésus-Christ qui est le juste par excellence, et dont l'injuste supplice devait être la délivrance de tous les criminels.

Ve ÉLÉVATION.

La bonté de Dieu dans le déluge universel.

Nous avons vu que les hommes une fois corrompus par le péché s'enfoncèrent dans leur corruption, jusqu'à forcer Dieu par leurs crimes à se repentir de les avoir faits, et à résoudre leur perte entière par le déluge universel. L'expression de l'Ecriture est étonnante : « Dieu pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur : Je « perdrai, dit-il, l'homme que j'ai créé [1] ; » c'est-à-dire que la malice des hommes était si outrée, qu'elle eût altéré, s'il eût été possible, la félicité et la joie d'une nature immuable. Quoique la justice divine fût irritée jusqu'au point que marque une expression si puissante, Dieu néanmoins suspendait l'effet d'une si juste vengeance, et ne pouvait se résoudre à frapper. Noé fabriquait lentement l'arche que Dieu avait commandée, et ne cessait d'avertir les hommes durant tout ce temps de l'usage auquel elle était destinée. *Ils furent incrédules*, dit saint Pierre [2]; et en présumant toujours, sans se convertir, « de la pa« tience de Dieu qu'ils attendaient, ils mangeaient « et buvaient jusqu'au jour que Noé entra dans « l'arche [3]. » Dieu différa encore sept jours le déluge tout prêt à fondre sur la terre, et donna encore aux hommes ce dernier délai pour se reconnaître.

Nous avons vu que la prophétie d'Hénoch, bisaïeul de Noé, avait précédé : Dieu ne pouvait, pour ainsi parler, se résoudre à punir les hommes, et il fit durer les avertissements de ses serviteurs près de mille ans.

A la fin le déluge vint, et l'on vit alors un terrible effet de la colère de Dieu ; mais il voulut en même temps y faire éclater sa miséricorde, et la figure du salut futur du genre humain. Le déluge lava le monde, le renouvela, et fut l'image du baptême. « En figure de ce sacrement qui « nous devait délivrer, huit personnes furent « sauvées [4]. » Noé fut une figure de Jésus-Christ, en qui toute la race humaine devait être renouvelée. En cette vue il fut appelé Noé, c'est-à-dire consolation, repos ; et lorsqu'il vint au monde, son père Lamech dit prophétiquement : « Celui« ci nous consolera de tous les travaux de nos « mains et de toutes les peines que nous donne « la terre que Dieu a maudite [5]. » Dieu n'envoie point de maux, qu'il n'envoie des consolations ; et résolu malgré sa colère à la fin de sauver les hommes, sa bonté reluit toujours parmi ses vengeances.

[1] *Gen.*, VI, 6, 7. — [2] I. *Petr.*, III, 20. — [3] *Matth.*, XXIV, 38; *Luc.*, XVII, 26, 27; *Gen.*, VII, 4, 10. — [4] I. *Petr.*, III, 20, 21. — [5] *Gen.*, V, 29.

VIe ÉLÉVATION.

Dieu promet de ne plus envoyer de déluge.

Mettons-nous à la place de Noé, lorsqu'il sortit de l'arche avec sa famille. Toute la terre n'était qu'une solitude ; les maisons et les villes étaient renversées : il n'y avait d'animaux que ce qu'il en avait conservé ; des autres il n'en voyait que les cadavres. Sa famille subsistait seule, et l'eau avait ravagé tout le reste. En cet état figurons-nous quelle fut sa reconnaissance. Son premier soin fut de *dresser un autel à Dieu*, qui l'avait délivré, et tout le genre humain en sa personne. Il le chargea « de toutes sortes d'animaux « purs, oiseaux et autres ; et il offrit à Dieu son holo« causte [1], » pour lui et pour sa famille, et pour tout le genre humain qui en devait renaître. Il ne dit pas en son cœur, par une fausse prudence : Il nous reste peu d'animaux, il en faut ménager la race; il savait bien qu'on ne perdait pas ce que l'on consacrait à Dieu, et que c'était au contraire attirer sa bénédiction sur le reste. « Son holocauste fut en bonne odeur devant « Dieu, qui lui parla en cette sorte : Je ne mau« dirai plus la terre à cause des hommes [2]. » Et peu après : « Je ferai un pacte avec vous et avec « tous les animaux. Je ne les perdrai plus par « les eaux, et jamais il n'y aura de déluge [3]. » L'arc-en-ciel parut dans les nues avec de douces couleurs ; et soit qu'il parût alors pour la première fois, et que le ciel auparavant sans nuages eût commencé à s'en charger par les vapeurs que fournirent les eaux du déluge ; soit qu'il eût déjà été vu, et que Dieu en fît seulement un nouveau signal de sa clémence, Dieu voulut qu'il fût dans le ciel un sacrement éternel de son alliance et de sa promesse. Au lieu de ces nuages menaçants qui faisaient craindre un nouveau déluge, Dieu choisit dans le ciel un nuage lumineux et doux, qui, tempérant et modifiant la lumière en couleurs bénignes, fût aux hommes un agréable signal pour leur ôter toute crainte. Depuis ce temps l'arc-en-ciel a été un signe de la clémence de Dieu. Lorsqu'on voit dans l'*Apocalypse* son trône dressé [4], l'iris fait un cercle autour de ses pieds, et étale principalement la plus douce des couleurs qui est un vert d'émeraude. C'était quelque chose de semblable qui parut aux soixante et dix vieillards d'Israël. Et lorsqu'il se montra à eux dans le trône de sa gloire, « on vit à ses pieds une couleur de sa« phir, comme lorsque le ciel est serein [5]. »

[1] *Gen.*, VIII, 20. — [2] *Ibid.*, 21. — [3] *Ibid.*, IX, 9, 10, 11, 12, 13. — [4] *Apoc.*, IV, 2, 31. — [5] *Exod.*, XXIV, 10.

Quoi qu'il en soit, ce beau vert, et ce bleu céleste, sont un beau signal d'un Dieu apaisé, qui ne veut plus envoyer de déluge sur la terre. Le sacrifice de Noé, qui est celui de tout le genre humain, avait précédé, en figure du sacrifice de Jésus-Christ, qui était pareillement l'oblation de toute la nature humaine. La promesse de la clémence suivit; et ce fut le présage heureux d'une nouvelle race qui devait naître sous un visage bénin de son Créateur, et sous des promesses favorables.

O Dieu! j'adore vos bontés. Accoutumez-moi à voir dans le ciel et dans toute la nature vos divins attributs. Qu'un ciel obscurci de nuages, comme courroucé, me soit une image de cette juste colère qui envoya le déluge; et qu'au contraire la sérénité, ou un reste léger de nuages, me fasse voir dans l'arc-en-ciel quelque chose de plus clément, et plutôt de douces rosées que de ces pluies orageuses qui pourraient encore ravager la terre, si Dieu, pour ainsi parler, n'en arrêtait la fureur.

Dieu ne veut que pardonner: c'est un bon père, qui, contraint de châtier ses enfants à cause de l'excès de leur crime, s'attendrit lui-même sur eux par la rigueur de leur supplice et leur promet de ne leur plus envoyer de semblables peines. O Dieu miséricordieux et bon! comment peut-on vous offenser? Craignons toutefois, et n'abusons pas de cette bonté paternelle. Pour nous avoir mis à couvert des eaux, sa justice n'est pas désarmée, il a encore les feux en sa main, pour venger à la fin du monde des crimes encore plus énormes que ceux qui attirèrent le déluge d'eau.

VII[e] ÉLÉVATION.

La tour de Babel. — Sem et Abraham.

Voici une suite de la promesse divine. Le genre humain fut ravagé, mais non pas humilié par le déluge. La tour de Babel fut un ouvrage d'orgueil: les hommes à leur tour semblèrent vouloir menacer le ciel qui s'était vengé par le déluge, et se préparer un asile contre les inondations, dans la hauteur de ce superbe édifice. Il entra dans ce dessein un autre sentiment d'orgueil: « Signalons-nous, » disaient-ils, par un ouvrage immortel, « avant que de nous séparer « par toutes les terres [1]. » Au lieu de s'humilier pendant que la mémoire d'un si grand supplice était encore récente, plus prêts à exalter leur nom que le nom de Dieu, ils provoquèrent de nouveau sa colère. Dieu les punit, mais non par le déluge: et malgré leur ingratitude, il fut fidèle à sa promesse. La division des langues les força à se disperser; et en punition de l'union que l'orgueil avait fait entre eux dans le commun dessein de se signaler par un ouvrage superbe, les langues se multiplièrent, et ils devinrent étrangers les uns aux autres.

[1] *Gen.*, XI, 4 et seq.

Au milieu de votre colère, Seigneur, vous les regardiez en pitié, et touché de leur division, vous vous réserviez une semence bénie, où les nations divisées se devaient un jour rassembler. Incontinent après le déluge, vous aviez daigné bénir Sem, en disant: « Que le Dieu de Sem « soit béni, et que Chanaan en soit l'esclave [1]. » Ainsi, dans la division des nations, la trace de la vraie foi se conserva dans la race de ce patriarche, qui vit naître de cette bénie postérité Abraham, dont vous avez dit qu'en sa semence toutes « les nations seraient bénies [2]. » Les voilà donc de nouveau bénies, et heureusement réunies dans cette promesse. Toutes les nations qui se formèrent et se séparèrent à Babel, doivent un jour redevenir un même peuple. Vous prépariez un remède à la division des langues dans la prédication apostolique qui les devait réunir dans la profession de notre foi, et dans l'exaltation de votre saint nom. Ainsi dans l'élévation de la tour et de la ville de Babel, l'orgueil divisa les langages; et dans l'édification de votre Eglise naissante, l'humilité les rassembla tous: « Et chacun entendait son langage [3] » dans la bouche de vos saints apôtres.

Unissons-nous donc, et parlons tous en Jésus-Christ un même langage: n'ayons qu'une bouche et qu'un cœur, sans fraude, sans dissimulation, sans déguisement, sans mensonges; éteignons en nous tous les restes de la division de Babel. Prions pour la concorde des nations chrétiennes, et pour la conversion des nations infidèles. O Dieu! qu'il « n'y ait plus ni Juif, « ni Grec, ni Barbare, ni Scythe; mais en tous « un seul Jésus-Christ [4] » Dieu béni aux siècles des siècles!

VIII[e] ÉLÉVATION.

Jésus-Christ plus expressément prédit aux patriarches.

Tout le genre humain se corrompait: « Dieu « laissa toutes les nations aller dans leurs voies, » comme dit saint Paul dans les Actes [5]. Chacune voulait avoir son Dieu, et le faire à sa fantaisie. Le vrai Dieu, qui avait tout fait, était devenu le « Dieu inconnu [6], et quoiqu'il fût si près de « nous » par son opération et par ses dons, de tous les objets que nous pouvons nous proposer, c'était le plus éloigné de notre pensée.

[1] *Gen.*, IX, 26. — [2] *Ibid.*, XII, 3. — [3] *Act.*, II, 6. — [4] *Col.*, III, 11. — [5] *Act.*, XIV, 15. — [6] *Ibid.*, XVII, 23, 27.

Un si grand mal gagnait et allait devenir universel. Mais pour l'empêcher, Dieu suscita Abraham, en qui il voulait faire un nouveau peuple, et rappeler à la fin tous les peuples du monde pour être en Dieu un seul peuple. C'est le sens de ces paroles : « Sors de ta terre, « et de ta parenté, et de la maison de ton père, « et viens en la terre que je te montrerai; et je « ferai sortir de toi un grand peuple : et en toi « seront bénies toutes les nations de la terre[1]. » Voilà donc deux choses; premièrement : « Je « ferai sortir de toi un grand peuple, » qui sera le peuple hébreu ; mais ma bénédiction ne se terminera pas à ce peuple : « Je bénirai, » je sanctifierai « en toi tous les peuples de la terre, » qui participant à ta grâce, comme à ta foi, seront tous ensemble un seul peuple retourné à son Créateur, après l'avoir oublié durant tant de siècles.

Voilà le sens manifeste de ces paroles : « En « toi seront bénies toutes les nations de la terre. » « Dieu seul, interprète de soi-même, a expliqué ces paroles : *In te benedicentur* : « En toi seront « bénis tous les peuples de la terre ; » par celles-ci : *In semine tuo* : « *Dans la semence*[2] ; » c'est-à-dire, comme l'explique doctement et divinement l'apôtre saint Paul, *dans un de ta race, dans un fruit sorti de toi*[3], au nombre singulier. En sorte qu'il y devait avoir un seul fruit, un seul germe, un seul fils sorti d'Abraham, en qui et par qui serait répandue sur toutes les nations de la terre la bénédiction qui leur était promise en Abraham. Ce fruit, ce germe béni, cette semence sacrée, ce fils d'Abraham, *c'était le Christ*, qui devait venir de sa race. C'est pourquoi, comme remarque saint Paul, l'Ecriture parle toujours en singulier : *Non dicit : Et seminibus : sed quasi in uno : et semini tuo, qui est Christus* : « *Non en plusieurs : mais dans un seul de ta race*[4]. » Et c'était aussi cette semence bénie, promise à la femme dès le commencement de nos malheurs, par qui la tête du serpent serait écrasée, et son empire détruit.

La même promesse a été réitérée à Isaac et à Jacob. C'est pourquoi, après cela, Dieu a voulu être caractérisé par ce titre : *Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*[5] ; comme qui dirait, le Dieu des promesses, le Dieu sanctificateur de tous les peuples du monde, et non-seulement des Juifs qui sont la race charnelle de ces patriarches, mais encore de tous les fidèles qui ensont la race spirituelle, et les vrais enfants d'Abraham, *qui suivent les vestiges de sa foi*, comme dit saint Paul[1]. Et tout cela ne s'est accompli qu'en Jésus-Christ, par qui seul le Dieu véritable, auparavant oublié parmi tous les peuples du monde sans que personne le servît, si ce n'étaient les seuls enfants d'Abraham, a été prêché aux gentils, qu'il a ramenés à lui après tant de siècles.

C'est pourquoi, dans tous les prophètes, la vocation des gentils est toujours marquée comme le propre caractère du Christ qui devait venir pour sanctifier tous les peuples ; et voilà cette promesse faite à Abraham, qui fait tout le fondement de notre salut.

Entrons donc dans cette divine alliance faite avec Abraham, Isaac et Jacob ; et soyons les véritables enfants de la promesse. Entendons toute la force de cette parole : « Etre enfants de la « promesse, c'est être les enfants promis à « Abraham. » Dieu nous a promis, à ce patriarche : s'il nous a promis, il nous a donnés ; s'il nous a promis, il nous a faits ; car, comme dit l'apôtre saint Paul : « Il est puissant pour faire « ce qu'il a promis : » non pour le prédire, mais pour l'accomplir, pour le faire. Nous sommes donc la race qu'il a faite d'une manière particulière enfants de promesse, enfants de grâces, enfants de bénédiction, peuple nouveau et particulier que Dieu a créé pour le servir : non pour porter seulement son nom, mais pour être un vrai peuple, agréable à Dieu, sectateur des bonnes œuvres ; et comme enfants de miséricorde, choisis et bien aimés, aimant Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes, et étendant notre amour à toutes les nations et à tous les peuples, comme à ceux qui sont comme nous dans la destination de Dieu « enfants d'Abraham et héritiers des promesses[2]. » Voilà les richesses qui sont renfermées dans ce peu de mots : « En toi, dans un de ta race, se- « ront bénies toutes les nations de la terre. »

IXe ÉLÉVATION.

La circoncision.

On ne peut nier que la circoncision donnée à Abraham ne soit une grande grâce[3], puisque c'est, comme dit saint Paul, *le sceau de la justice*[4] dans ce patriarche, le gage et le sacrement de l'alliance de Dieu avec lui et toute sa race. Mais regardons toutefois ce que c'est que cette circoncision. C'est après tout une flétrissure, une marque dans la chair, telle qu'on la feraitàdes esclaves. On ne marque pas ses enfants sur leurs corps : on n'y marque que les esclaves, comme une espèce d'animaux nés pour servir. « Vous porterez mon alliance dans

[1] *Gen.*, XII, 1, 2, 3. — [2] *Ibid.*, 3. — [3] *Galat.*, III, 16. — [4] *Ibid.* — [5] *Exod.*, III, 6.

[1] *Rom.*, IV, 1. — [2] *Gal.*, III, 29. — [3] *Rom.*, III, 2. — [4] *Ibid.*, IV, 2, 11.

« votre chair, » disait Dieu à Abraham [1]. Ecoutons : *dans votre chair* : c'est une marque servile et charnelle, plus capable de faire un peuple d'esclaves, que de faire un peuple d'enfants, ou, pour parler plus simplement, une famille. Sans doute Dieu destinait le genre humain à une plus haute alliance : et c'est pourquoi aussi il la commence avec Abraham avant la circoncision, quand il le tire de sa terre, et qu'il lui fait ses promesses : Abraham encore incirconcis *crut et il lui fut imputé à justice* [2]. Il n'était pas encore circoncis, et cependant il crut à Dieu, et il fut justifié par cette foi, et la circoncision lui fut donnée *comme le sceau de la justice de la foi qu'il avait reçue incirconcis* [3]. Les enfants de la promesse lui sont aussi donnés en cet état : *Je multiplierai ta postérité : en toi seront bénies toutes les nations,* ou si l'on veut, *toutes les familles de la terre* [4], en prenant les nations pour des familles, puisqu'elles ne sont en effet que la propagation d'un même sang. Nous voilà donc tous ensemble, en tant que nous sommes de fidèles, bénis dans Abraham incirconcis. Pourquoi, sinon pour montrer qu'Abraham justifié avant sa circoncision, *est le père,* dans ce même état, *de tous ceux qui chercheront,* comme dit saint Paul [5], *dans notre père Abraham les vestiges de la foi qui l'a justifié, lorsqu'il était encore incirconcis ?* » *Vestigia fidei, quæ est in præputio patris nostri Abrahæ,* » comme raisonne l'Apôtre.

Mais dans l'établissement de la circoncision, que veut dire cette parole : « Si un enfant n'est « pas circoncis au huitième jour, son âme pé« rira, et sera effacée du milieu de son peuple [6] ? » Qu'a fait cet enfant de huit jours ? et périraît-il sous un Dieu juste, si son âme était innocente ? Race damnée et maudite, nous ne saurions recevoir aucune grâce du ciel, ni aucune espérance du salut, qui ne manque et ne présuppose notre perte. Nous recevons maintenant une meilleure et plus sainte circoncision, nous qui sommes régénérés par le baptême. Mais la promesse est accompagnée de malédiction contre ceux qui n'en seront point participants. « Si un « homme ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit « il ne peut entrer dans le royaume de Dieu [7]. » Confessons donc humblement que nous en étions naturellement exclus, et qu'il n'y a que la grâce qui nous y rétablisse. Reconnaissons notre perte, si nous voulons avoir part à la bénédiction du fils d'Abraham. Soyons, comme dit saint Paul [8], « la véritable circoncision, en servant « Dieu selon l'esprit ; » et en retranchant non *la chair,* mais les cupidités charnelles, c'est-à-dire la sensualité, en quelque endroit de notre âme et de notre corps qu'elle se rassemble. Car « il nous est défendu de vivre selon la chair. En « la suivant, nous mourrons : mais si nous en « mortifions les désirs et les actes, nous vi« vrons [1]. » Il faut donc non pas seulement les retrancher, mais les arracher, et les déraciner à fond autant qu'il nous est possible : autrement, avec un cœur partagé entre le sens et l'esprit, nous ne pouvons aimer Dieu « de toute notre puissance, de toute notre pensée, de tout notre cœur [2]. »

[1] *Gen.*, XVII, 13. — [2] *Ibid.*, XV, 6. — [3] *Rom.*, IV, 11. — [4] *Gen.* XII, 3. — [5] *Rom.*, IV, 10, 11, 12. — [6] *Gen.*, XVII, 14. — [7] *Joan.*, III, 5. — [8] *Philip.*, III, 2, 3.

Xe ÉLÉVATION.

La victoire d'Abraham et le sacrifice de Melchisédech.

La figure de notre baptême a été donnée à Abraham : n'aura-t-il point celle de notre sacrifice ? Il revient victorieux d'une bataille, où il a défait quatre grands rois qui avaient enlevé Lot et tout son bien [3], et au retour du combat, il trouve Melchisédech, dont l'Ecriture contre sa coutume, n'explique point *l'origine,* ni *la naissance,* ni *la mort* : « sans père et sans mère, et « rendu semblable au Fils de Dieu [4], » qui est sans mère dans le ciel, et sans père sur la terre : sans naître ni sans mourir, il paraît éternel comme Jésus-Christ ; il est roi et pontife tout ensemble du Dieu très-haut, en figure du sacerdoce royal de la nouvelle alliance : son nom est Melchisédech, *roi de justice* : il est *roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix* : et ce sont des titres de Jésus-Christ. Abraham lui paye la dîme de toute sa dépouille, et il reconnaît l'éminence de son sacerdoce : lui qui portait en lui-même Lévi et Aaron qui devaient sortir de son sang, il humilie devant ce grand sacrificateur le sacerdoce de la loi ; et toute la race de Lévi, où celle d'Aaron était renfermée, paye la dîme en Abraham à cet admirable pontife. Abraham, qui se fait bénir par ses mains, se montre par là son inférieur : car c'est une vérité sans contestation « que le moindre est béni par le supérieur [5] ; » et lui soumet en même temps tout le sacerdoce de la loi.

Mais quelle est la simplicité du sacrifice de ce pontife ! « Du pain et du vin font son oblation [6] ; » matières pures et sans aucun sang, dans lesquelles Jésus-Christ devait cacher la chair et le sang de son nouveau sacrifice. Abraham y participe avant que d'être Abraham, et sans être encore circoncis. Ainsi c'est le sacrifice du peuple non circoncis, dont l'excellence est plus grande que

[1] *Rom.*, VIII, 4, 12, 13. — [2] *Luc.*, X, 27. — [3] *Gen.*, XIV, 14, 15 seq — [4] *Heb.*, VII, 1 seq. — [5] *Hebr.*, VII, 7. — [6] *Gen.*, XIV, 18.

des sacrifices de la circoncision. Allons donc avec la foi d'Abraham à ce nouveau sacrifice qu'Abraham a vu en son esprit, et dont il s'est réjoui : comme *il s'est réjoui de voir le Seigneur* [1] qui devait naître de sa race.

Mais n'est-ce point là une vérité contraire à celle qu'on vient de voir ? Si Jésus-Christ sort d'Abraham comme Lévi, il était en lui lorsqu'il s'humilia devant Melchisédech ; et il lui soumet Jésus-Christ même. Ce serait le soumettre à sa figure, à celui qui n'est que pour lui, et dont tout l'honneur est d'en être l'image. Mais de plus, qui ne sait que Jésus-Christ n'est pas dans Abraham, comme les autres ? Fils d'une Vierge, et conçu du Saint-Esprit, quoique d'un côté il sorte véritablement d'Abraham, de l'autre il est au-dessus des enfantements ordinaires, et seul au-dessus de tous les hommes, il n'est soumis qu'à Dieu seul.

Mettons-nous tous en Abraham : soumettons-nous avec lui au véritable Melchisédech, au véritable Roi de justice et de paix, « au véritable « Pontife selon l'ordre de Melchisédech [2], » qui a été nommé tel par celui qui « l'a engendré « de toute éternité. » Désirons avec ardeur de participer à son sacrifice, offrons-nous en lui, dans ce pain et dans ce vin de son oblation, dont, sans rien changer au dehors, il fait sa chair et son sang. Simples, humbles, obéissants, purs et chastes, mangeons, en simplicité, ce *pain* des anges, *des élus* et enivrons-nous *de ce vin qui produit les vierges* [3].

XIe ÉLÉVATION.

La terre promise.

La terre de Chanaan, promise à Abraham [4], n'était pas un digne objet de son attente, ni une digne récompense de sa foi. Aussi Dieu le tient-il dans ce pays-là comme un étranger, sans qu'il y eût un pied de terre, toujours sous des tentes[5], » et sans aucune demeure fixe [6]. Ainsi vécurent les autres patriarches, ses enfants, « en se con- « fessant étrangers et voyageurs sur la terre, et « soupirant sans cesse après leur patrie. Mais si « c'eût été une patrie » mortelle, « ils eussent songé « à y retourner, » et à y établir leur domicile : « mais » on voit qu' « ils avaient toujours dans « l'esprit le ciel, » où tendait leur pèlerinage : « et Dieu, » qui les y avait appelés, se disait leur « Dieu, parce qu'il avait destiné une cité » permanente[7], non point sur la terre, mais dans le siècle futur. La terre que Dieu leur promit en figure de ce céleste héritage, fut promise à Abraham avant la circoncision : par conséquent ce n'est point la terre que les Juifs charnels occupèrent, mais une autre qui était marquée pour tous les peuples du monde.

Marchons donc dans un esprit de pèlerinage dans la terre où nous habitons. Notre cœur se prend aisément à tout ce qu'il voit : mais dès que nous sentons qu'il commence à s'attacher et comme à s'établir quelque part, passons outre, « car nous n'avons point en ce lieu de cité per- « manente, mais nous en cherchons une à ve- « nir... dont Dieu est le fondateur et l'archi- « tecte [1]. » Il n'y a point ici d'appui ni de fondement, ni d'établissement pour nous. « Le temps « est court, » dit saint Paul : « il ne nous reste « plus autre chose à faire sinon à ceux qui vi- « vent dans le mariage, d'y vivre comme n'y vi- « vant pas [2], » et de n'être point attachés à une femme, encore qu'elle nous soit chère : » c'est par les personnes chéries que doit commencer le détachement. « Que ceux qui pleurent » vivent aussi « comme ne pleurant pas ; et ceux qui se « réjouissent, comme ne se réjouissant pas [3] » ! car ni la douleur, ni la joie n'ont rien de fixe sur la terre. De même, « que ceux qui achètent » ne croient pas avoir acquis la possession d'une chose, sous prétexte qu'ils en auront fait une acquisition légitime ; « qu'ils soient comme « n'ayant point acheté ; » car on ne possède rien, et ce mot de possession n'a rien de solide. Enfin « que ceux qui usent de ce monde et de ses biens, « soient comme n'en usant pas, parce que la « figure de ce monde passe [4]. » Premièrement le monde, pour ainsi parler, n'est rien de réel ; c'est une figure creuse ; et secondement c'est une figure qui passe, une ombre qui se dissipe. Je ne courrai plus après vous, honneurs fugitifs, biens que je vais perdre, plaisirs où il n'y a que de l'illusion. « Vanités des vanités, et tout est « vanité... Craignez Dieu et observez ses comman- « dements, car c'est là tout l'homme [5]. »

XIIe ÉLÉVATION.

Le sabbat.

Après le péché, il ne devait plus y avoir de sabbat, ni de jour de repos pour l'homme : nuit et jour, hiver et été, dans la semaille et dans la moisson, dans le chaud et dans le froid, il devait être accablé de travail. Cependant Dieu laissa au genre humain l'observance du sabbat établi dès l'origine du monde, en mémoire de la création de l'univers ; et nous le voyons observé à l'occasion de la manne [6], comme une chose connue du peuple avant que la loi fût donnée, où l'observance en est instituée plus expressément. Car

[1] *Joan.*, VIII, 56. — [2] *Psal.* CIX, 3, 4. — [3] *Zach.*, IX, 7. — [4] *Gen.*, XII, 7. — [5] *Act.*, VII, 7. — [6] *Hebr.*, XI, 9. — [7] *Ibid.*, 13, 14, 15, 16.

[1] *Hebr.*, XIII, 13, 14; XI, 10. — [2] I *Cor.*, VII, 29. — [3] *Ibid.*, 30. — [4] I *Cor.*, VII, 31. — [5] *Eccle.*, XII, 8, 13. — [6] *Exod.*, XVI, 23, 26.

dès lors on connaissait la distinction du jour, ou les semaines établies: le sixième jour étant marqué ; le septième l'était aussi comme le jour de repos : et tout cela paraît comme une pratique connue, et non pas nouvellement établie: ce qui montre qu'elle venait de plus haut, et dès l'origine du monde. Dieu donc eut pitié dès lors du genre humain, et en lui donnant un jour de relâche, il montre en quelque façon que, touché de compassion, il modérait la sentence du perpétuel travail qu'il nous avait imposé.

Mais il ne faut pas se persuader que ce soit là tout le mystère du sabbat : Dieu y figurait le repos futur qu'il préparait dans le ciel à ses serviteurs. Car, comme Dieu, qui n'a pas besoin de repos, avait voulu néanmoins célébrer lui-même un repos mystérieux au septième jour; il est clair qu'il le faisait de la sorte pour annoncer de même à ses serviteurs, qu'un jour, et dans un repos éternel, il ferait cesser tous les ouvrages.

C'est la doctrine de saint Paul, qui nous fait voir dans l'ancien peuple, et dès l'origine du monde, dans une excellente figure, la promesse d'un bienheureux repos [1]. L'Apôtre appelle David en confirmation de cette vérité, lorsqu'il remarque que ce grand prophète promet aux enfants de Dieu un nouveau repos, où « Dieu jure que les rebelles n'entreront pas [2]: » *Si introibunt in requiem meam*; et en même temps un jour d'épreuve où nous apprendrons à obéir à sa voix, selon ce qui est dit dans le même psaume : « Aujourd'hui si vous écoutez « sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs [3], « autrement il n'y aura point de repos pour vous. Voilà donc deux jours mystérieusement marqués par le Seigneur, l'un pour obéir à sa voix, et l'autre pour se reposer éternellement avec lui: et c'est là *le* vrai *sabbat*, et le vrai repos qui *est laissé au peuple de Dieu* [4].

Célébrons donc en foi et en espérance le jour du repos. Remontons à l'origine du monde et aux anciens hommes qui le célébraient en mémoire de la création. Et encore que dorénavant, et dans la nouvelle alliance, ce jour soit changé, parce qu'il y faut célébrer avec la résurrection de Notre-Seigneur, et dans le renouvellement du genre humain une création plus excellente que la première, apprenons que ce repos n'en est que plus saint. Car nous y voyons le vrai repos de Notre-Seigneur ressuscité, qui est entré dans sa gloire par les travaux de sa vie et de sa douloureuse passion, et en même temps le nôtre, par la vertu de sa vivifiante résurrection, où nos corps seront conformés au sien glorieux.

[1] *Hebr.*, III et IV. — [2] *Ibid.*, IV, 3, 7; *Psal.*, XCIV, 11. — [3] *Ib.*, 8. — [4] *Hebr.*, VI, 9.

Passons donc en espérance et en paix les jours du travail : souffrons et travaillons avec Jésus-Christ, pour régner aussi avec lui et nous asseoir dans son trône, où il nous appelle. *Ces jours de travaux* sont *courts*; *et la gloire* qui nous en revient *sera éternelle* [1]. Nous pouvons même par avance goûter ce repos par le moyen de l'espérance : *laquelle*, dit saint Paul [2], *sert à notre âme* et à notre foi, *comme d'une ancre ferme et assurée:* Et de même qu'au milieu des eaux et dans la navigation, l'ancre soutient un vaisseau, et lui fait trouver une espèce de sûreté et de port : ainsi parmi les agitations de cette vie, « assurés « sur la promesse de Dieu confirmée par son in- « violable serment [3], » nous goûtons le vrai repos de nos âmes. Soutenons donc avec foi et avec courage les troubles de cette vie : jouissons, en espérance, du sacré repos qui nous attend : reposons-nous cependant en la sainte volonté de Dieu, et attachés à ce rocher immuable, disons hardiment avec saint Paul [4] : « Qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ ? Je suis assuré, » avec sa grâce, « que ni la mort, ni la vie, « ni les anges, ni les principautés, ni les puissan- « ces, ni les choses présentes, ni les futures, ni « la violence, ni tout ce qu'il y a, ou de plus haut « dans les cieux, ou de plus profond dans les en- « fers, ni aucune autre créature quelle qu'elle soit, « ne sera capable de nous séparer de l'amour de « Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

N'est-ce pas là le repos que le même Apôtre nous a promis ; et ne le goûtons-nous pas dès et par une sainte soumission à celui qui seul nous peut tirer de tous nos maux, vivons en paix et en joie par le Saint-Esprit.

—

NEUVIÈME SEMAINE

Elévations sur la loi et les prophéties qui promettent le libérateur, et lui préparent la voie.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Le peuple captif. — Moïse lui est montré comme son libérateur.

Avant que le peuple saint fût introduit à la terre promise, il fallait qu'il éprouvât un long exil, une longue captivité, une longue persécution, en figure de la sainte Eglise, qui est le vrai Israël de Dieu, qui ne peut être introduit à la céleste patrie que par la persécution, la captivité et les larmes de l'exil.

L'Eglise, dans sa plus profonde paix, n'est guère sans son Pharaon, du moins en quelques endroits. Il vient quelque *nouveau roi sur terre*,

[1] *II Cor.*, IV, 17 seq. — [2] *Hebr.*, VI, 19. — [3] *Ibid.*, 17. — [4] *Rom.*, VIII, 35, 36, 39

qui ne connaît point Joseph[1], ni les gens pieux : et en général il est vrai, comme dit saint Paul, que « tous ceux qui veulent vivre pieusement « en Jésus-Christ doivent souffrir persécution[2], » « en quelque sorte que ce soit : et, comme dit saint Augustin, que « celui qui n'aura point « gémi comme voyageur et étranger, n'entrera « pas dans la joie des citoyens. »

Il y a deux sortes de persécutions: l'une est ouverte et déclarée, quand on attaque ouvertement la religion : l'autre, cachée et artificieuse, comme celle de ce Pharaon, qui, jaloux de l'abondance du peuple de Dieu, en inspirait la haine à ses sujets, et cherchait des moyens secrets de le détruire : « Venez, » dit-il, « opprimons-« le sagement[3], » c'est-à-dire secrètement et finement. On ne forçait pas les Israélites à quitter leur religion, ni à sacrifier aux dieux étrangers : on les laissait vivre, et on ne leur ôtait pas absolument ce qui était nécessaire; mais on leur rendait la vie insupportable, en les accablant de travaux, et leur préposant des gouverneurs qui les opprimaient. On en vint à la fin pourtant à la persécution à découvert, et *on condamna leurs enfants mâles à être noyés dans le Nil*[4] ; ce qui signifie en figure qu'on ne laisse rien de fort ni de vigoureux à un peuple qui n'a rien de libre, et dont on abat le courage en le faisant languir dans l'oppression.

Malgré cette oppression, Dieu ne laisse pas de conserver les gens vertueux dans son peuple, comme il fit les mâles parmi les Israélites : et, contre toute espérance, il leur naît même des libérateurs du sein des eaux, où ils devaient être noyés, à l'exemple de Moïse ; de sorte qu'ils ne doivent jamais perdre l'espérance.

IIe ÉLÉVATION.

Deux moyens avec lesquels Moïse est montré au peuple.

La première chose que Dieu fit pour faire connaître à son peuple qu'il leur préparait un libérateur en la personne de Moïse, fut en permettant qu'il fût exposé au même supplice que les autres, et comme eux jeté dans le Nil pour y périr[5]. Il en fut néanmoins délivré comme Jonas, qui sortit des abîmes de la mer, et du ventre de la baleine qui l'avait englouti ; et comme le Fils de Dieu, dont la résurrection ne put pas être empêchée par la profondeur du sépulcre, ni par les horreurs de la mort.

Dieu fait une seconde chose dans Moïse. Après lui avoir inspiré de quitter la cour de Pharaon et de la princesse sa fille, qui l'élevait comme son enfant dans les espérances du monde : « Quand « Moïse fut crû, » dit l'Ecriture[1], « il alla s'unir « à ses frères; » c'est-à-dire, selon le commentaire de saint Paul[2], « qu'étant devenu grand, « il nia qu'il fût le fils de la fille de Pharaon ; « aimant mieux être affligé avec le peuple de « Dieu, que de goûter le plaisir temporel et pas-« sager du péché ; et trouvant de plus précieuses « richesses dans l'ignominie de Jésus-Christ que « dans les trésors de l'Egypte.., il abandonna « l'Egypte avec foi, sans craindre la haine du « roi mortel, qui, au lieu d'être son père comme « auparavant, ne songeait plus qu'à le faire « mourir[3]. » Il prit en main la défense des Israélites par un instinct divin ; il les vengea d'un Egyptien qui les maltraitait ; et, comme remarque saint Etienne : « Il crut que ses frères enten-« draient que Dieu les devait sauver par sa main : « mais ils ne l'entendirent pas[4], » et il fallait, pour les sauver, qu'il en souffrît les contradictions, qui allèrent si avant, qu'elles le forcèrent à prendre la fuite. Ainsi la persécution vient de ceux qu'il devait sauver ; et Dieu par ce moyen le montra au peuple comme leur sauveur, et l'image de Jésus-Christ.

Pasteurs, conducteurs des âmes, qui que vous soyez, ne croyez pas les sauver sans qu'il vous en coûte : admirez en Moïse les persécutions de Jésus, et buvez le calice de sa passion.

IIIe ÉLÉVATION.

Moïse, figure de la divinité de Jésus-Christ.

« Le Seigneur dit à Moïse : Je t'ai fait le Dieu « de Pharaon, et Aaron sera ton prophète[5]. Le sauveur du peuple fidèle devait être un Dieu : Dieu même lui en donne le nom en singulier, ce qui n'a que cet exemple. Il dit ailleurs : « Vous « êtes des dieux[6]; » ici : « Je t'ai fait » un « Dieu. » Une marque de divinité, c'est d'avoir des prophètes, qui pour cela sont appelés les prophètes du Seigneur : Aaron est le prophète de Moïse. Moïse est revêtu de la toute-puissance de Dieu : il a en main la foudre, c'est-à-dire cette baguette toute-puissante qui frappe les fleuves, et en change les eaux en sang : qui les frappe de nouveau, et les fait retourner à leur nature : qu'il étend vers le ciel, et répand partout des ténèbres épaisses et palpables; mais qui, comme un autre Dieu, les sépare d'avec la lumière, puisque le peuple juif demeure éclairé, pendant que les Egyptiens, enveloppés d'une ombre affreuse et profonde, ne sauraient faire un pas. Cette puissante baguette fait bouillonner des grenouilles et des sauterelles ; change en mouches insupportables toute la poussière de la terre ; envoie une peste

[1] *Exod.*, I, 8. — [2] II *Tim.*, III, 12. — [3] *Exod.*, I, 10 seq. — [4] *Exod.* I, 22. — [5] *Ibid.*, II, 3 seq.

[1] *Exod.*, II, 11. — [2] *Hebr.*, XI, 24, 25, 26, 27. — [3] *Exod.*, II, 15. — [4] *Act.*, VII, 25. — [5] *Exod.*, VII, 1. — [6] *Psal.* LXXXI, 6.

inévitable sur les animaux de l'Egypte, et opère les autres prodiges qui sont écrits dans l'*Exode* [1].

Voilà donc Moïse comme un Dieu qui fait ce qu'il veut dans le ciel et sur la terre, et tient toute la nature en sa puissance. Il est vrai que Dieu limite son pouvoir: « Je t'ai fait, » dit-il, « le Dieu de Pharaon ; » ce n'est pas un Dieu absolument, mais le Dieu de Pharaon ; c'est sur Pharaon et sur son royaume que tu pourras exercer cette puissance divine. Il n'en est pas ainsi du Sauveur du nouveau peuple, qui est appelé absolument *Dieu* ; *par qui tout a été fait* [2]; qui est appelé *au-dessus de tout, Dieu béni aux siècles des siècles* [3], et ainsi du reste. Mais aussi ne fallait-il pas que le serviteur fût égal au maître ? « Moïse était, » dit saint Paul [4], « comme un « fidèle serviteur dans la maison de Dieu, mais « Jésus était comme le fils dans sa propre maison, « qui est nous. »

Mais s'il y a eu dans Moïse, qui devait sauver le peuple fidèle, une lumière si manifeste de la divinité, et une si haute participation du titre de Dieu, faut-il s'étonner si la substance et *la plénitude de la divinité habite corporellement en Jésus-Christ* [5], qui en nous sauvant du péché devait nous sauver de tout mal ? Pour achever la figure, Moïse qui était le Dieu de Pharaon, en était en même temps le médiateur ; Pharaon lui disait: « Priez pour moi [6]. » Et, à la prière de Moïse, Dieu détournait ses fléaux, et faisait cesser les plaies de l'Egypte. Ainsi Jésus, qui est *notre Dieu*, est en même temps *notre médiateur* [7], notre intercesseur tout-puissant, à qui Dieu ne refuse «rien: « et il n'y a point d'autre nom par lequel « nous devions être sauvés [8]. » Mettons donc notre confiance en Jésus, qui est tout ensemble et Dieu et médiateur, d'autant plus grand, et au-dessus de Moïse, que Moïse n'est Dieu que pour envoyer des plaies temporelles ; et qu'il n'est médiateur que pour les détourner : mais *Jésus passe en bienfaisant et guérissant tous les malades* [9]. Il ne déploie sa puissance que pour montrer ses bontés : et les plaies qu'il détourne de nous sont les plaies de l'esprit. Mettons-nous entre ses mains salutaires ; il ne demande autre chose, sinon qu'on le laisse faire : dès lors il nous sauvera ; et *le salut est son œuvre* [10].

IV[e] ÉLÉVATION.

La Pâque, et la délivrance du peuple.

Dieu établit en même temps deux monuments immortels de la délivrance de son peuple, dont l'un fut la cérémonie de la Pâque, et l'autre la sanctification des premiers-nés qu'il voulut qu'on lui consacrât [1].

C'est qu'il devait envoyer la nuit son ange exterminateur, qui devait remplir toutes les familles des Egyptiens de carnage et de deuil, *en frappant de mort tous les premiers-nés depuis celui du roi qui était assis sur le trône, jusqu'à celui de l'esclave enfermé dans une prison, et de tous les animaux* [2]. Après cette dernière plaie, les Egyptiens, qui craignirent leur dernière désolation, n'attendirent plus les prières des Israélites, mais les contraignirent sortir. Pendant cette désolation des familles égyptiennes, auxquelles l'ange vengeur coupait la tête comme d'un seul coup, les Israélites furent conservés, mais par le sang de l'Agneau pascal. « Prenez, » dit le Seigneur [3], « un « agneau qui soit sans tache, » en figure de la justice parfaite de Jésus. Il faut que, comme Jésus, cet agneau soit immolé, soit mangé : « Trempez un bouquet d'hysope dans le sang de « cet agneau » immolé : « frottez-en les poteaux « et le chapiteau avec le seuil de vos portes. « Le Seigneur passera la nuit pour exterminer « les Egyptiens; mais il passera outre, quand il « verra à la porte des maisons la marque du « sang. » Dieu n'avait pas besoin de cette marque sensible, pour discerner les victimes de sa colère : elle n'était pas pour lui, mais pour nous ; et il voulait nous marquer que le sang du véritable Agneau sans tache serait le caractère sacré qui ferait la séparation entre les enfants de l'Egypte, à qui Dieu devait donner la mort, et les enfants d'Israël, à qui il devait sauver la vie.

« Portons sur nos corps, avec saint Paul, la « mortification de Jésus [4] » et l'impression de son sang, si nous voulons que la colère divine nous épargne. Tout est prophétique et mystérieux dans l'Agneau pascal. On n'en doit point briser les os, en figure de Jésus-Christ, dont les os furent épargnés sur la croix, pendant qu'on les cassait à ceux qu'on avait crucifiés avec lui. Il le faut manger en habit de voyageur, comme gens qui passent, qui ne s'arrêtent à rien, toujours prêts à partir au premier ordre : c'est la posture et l'état du disciple de Jésus ; de celui qui mange sa chair ; qui se nourrit de sa substance ; dont il est la vie, et selon le corps et selon l'esprit. *Mangez-le vite, car c'est la victime du passage du Seigneur* [5]; il ne doit y avoir rien de lent ni de paresseux dans ceux qui se nourrissent de la viande que Jésus nous a donnée. Il en faut dévorer la tête,

[1] *Exod.*, IV, V, VI, VI seq. — [2] *Joan.*, I, 3. — [3] *Rom.*, IX, 5 — [4] *Hebr.*, III, 5, 6. — [5] *Col.*, II 9. — [6] *Exod.*, VIII, 8. — [7] I *Tim.*, II, 5 *Hebr.*, IX, 13, 24. — [8] *Act.*, IV, 12. — [9] *Ibid.*, X, 38. — [10] *Psal.* III, 9.

[1] *Exod.*, XII. XIII. — [2] *Ibid.*, XII, 29. — [3] *Ibid.*, 5, 7 seq. — [4] II *Cor.*, IV, 10. — [5] *Exod.*, XII, 11.

les pieds et les intestins : il n'en faut rien laisser ; tout y est bon et succulent ; et non-seulement la tête et les intestins, qui signifient ce qu'il y a en Jésus de plus intérieur et de plus sublime, mais encore les pieds, c'est-à dire ce qui paraît de plus bas et de plus infirme, ses souffrances, ses tristesses, ses frayeurs, les troubles de sa sainte âme, sa sueur de sang, son agonie : car tout cela lui est arrivé pour notre salut et pour notre exemple. N'ayez donc aucun doute sur sa faiblesse, ne rougissez d'aucune de ses humiliations : une ferme et vive foi dévore tout. Au reste, n'y cherchez point des douceurs sensibles ; cet Agneau doit être mangé avec des herbes amères et sauvages ; avec un dégoût du monde et de ses plaisirs ; et même, si Dieu le veut, sans ce goût sensible de dévotion, qui est encore impur et charnel. Tel est le mystère de la Pâque.

Faites encore, en mémoire de votre éternelle délivrance, une autre sainte cérémonie : *Consacrez au Seigneur vos premiers-nés* [1], qu'il vous a sauvés. Offrez-lui les vœux, les prémices de votre jeunesse ; chaque jour vos premiers désirs et vos premières pensées : car c'est lui qui les préserve de la corruption, et qui les conserve pures et entières. N'attendez pas la fin de l'âge, ni de la force, pour lui offrir de malheureux restes de votre vie, et les fruits d'une pénitence stérile et tardive. C'est ce que demande le Seigneur : l'Éternel, le Tout-Puissant ne veut rien de faible, ni de vieux.

Ve ÉLÉVATION.

La mer rouge.

Le passage de la mer Rouge [2] nous fait voir des oppositions à notre salut, qui ne peuvent être vaincues que par des miracles. On passerait aussitôt la mer à pieds secs, qu'on surmonterait ses mauvais désirs et son amour-propre : mer orageuse et profonde, où il y a autant de gouffres que de passions qui ne disent jamais : *C'est assez* [3]. L'Egyptien périt où l'Israélite se sauve. L'Evangile est *aux uns une odeur de vie à vie, et aux autres une odeur de mort à mort* [4]. L'Eglise se sauve à travers la mer Rouge, quand elle arrive à la paix par les persécutions, qui, loin de l'abattre, l'affermissent. Les méchants périssent sous les châtiments de Dieu, et les bons s'y épurent, comme dit saint Paul : pour les saints, la mer Rouge est un baptême ; pour les méchants, la mer Rouge est un abîme et un sépulcre.

Délivrés des maux de cette vie, et passés comme à travers d'une mer immense à la céleste patrie, nous chanterons avec les saints le *cantique de Moïse, serviteur de Dieu* [1] ; c'est-à-dire le cantique de la délivrance, semblable à celui que Moïse et tout Israël chantèrent après le passage de la mer Rouge [2], *et le cantique de l'Agneau* qui nous a sauvés par son sang, *en disant*, comme il est écrit dans l'*Apocalypse* [3] : « Vos œuvres sont grandes et admirables, Seigneur Dieu tout-puissant ; vos voies sont justes « et véritables, Roi des siècles. Qui ne vous « craindra, Seigneur, et qui ne glorifiera votre « nom ? parce que vous êtes le seul saint et le « seul miséricordieux : toutes les nations viendront, et vous rendront leurs adorations, « parce que vos jugements sont manifestés » dans la paix de votre Eglise, dans la punition exemplaire des tyrans ses ennemis, dans le salut de vos saints.

VIe ÉLÉVATION.

Le désert. — Durant le cours de cette vie on va de péril en péril, et de mal en mal.

En sortant de la mer Rouge, le peuple entra dans un désert affreux [4], qui représente tout l'état de cette vie, où il n'y a ni nourriture, ni rafraîchissement, ni route assurée ; dans un sable immense, aride et brûlant, dont l'ardente sécheresse produit des serpents, qui tuent les malheureux voyageurs par des morsures mortelles. Tout cela se trouve dans cette vie : on y meurt de faim et de soif, parce qu'il n'y a rien ici-bas qui nous sustente et nous rassasie : on s'y perd, on s'y déroute ; comme dans une plaine vaste et inhabitée, où il n'y a ni vallon ni coteau, et où les pas des hommes n'ont point marqué de sentier. Ainsi, dans notre ignorance, nous allons errants en cette vie, sans rien avoir qui guide nos pas : nous y entrons sans expérience, et nous ne sentons notre égarement que lorsque, entièrement déroutés, nous ne savons plus par où nous redresser : nous tombons dans le pays *des serpents brûlants* [5], comme les appelle Moïse, c'est-à-dire dans nos brûlantes cupidités, dont le venin est un feu qui se glisse de veine en veine, et nous consume.

A ces quatre maux du désert, Dieu a opposé quatre remèdes. Il oppose la manne [6] à la faim ; l'eau découlée de la pierre [7], à la soif ; aux erreurs durant le voyage, la colonne de nuée, lumineuse pendant la nuit [8] ; et aux serpents brûlants, le serpent d'airain [9] : toutes choses qui nous figurent Jésus.

Nous nous trouvons comme le prodigue dans

[1] *Exod.* XIII 2 — [2] *Ibid.*, XIV, 21, 22, 23. — [3] *Prov.*, XXX, 15, 16. — [4] II. *Cor.*, II, 16.

[1] *Apoc.*, XV, 3. — [2] *Exod.*, XV, 1. — [3] *Apoc.*, XV, 3. — [4] *Exod.*, XV, 22. — [5] *Num.*, XXI, 6. — [6] *Exod.*, XVI, 14, 15, 16. — [7] *Num.* XX, 10, 11, 12. — [8] *Exod.*, XIII, 21, 22. — [9] *Num.*, XXI, 6, 8, 9.

une région où nous périssons faute de nourriture : les viandes de ce pays n'ont rien de solide.[1] Dieu nous envoie la manne, qui est Jésus-Christ qui nous *donne la manne cachée... que personne ne connaît que celui qui en goûte*[2]. La manne cachée, sont les consolations spirituelles; la manne cachée, c'est la vérité; la manne cachée, c'est le sacré corps de Jésus. Cette divine nourriture paraît *mince et légère*[3] à ceux qui n'ont pas la foi, et à qui rien ne paraît solide que ce qui est palpable, sensible et corporel; en sorte qu'ils croient ne rien avoir quand ils ne voient devant eux que les biens spirituels et invisibles : mais pour ceux qui ont le goût de la vérité, cette nourriture leur paraît la seule solide et substantielle : c'est *le pain du ciel*[4], *le pain dont se nourrissent les anges*[5] : *pain céleste*, qui n'est autre chose que Jésus-Christ qui est le Verbe du Père, sa raison, sa vérité, sa sagesse.

Outre la faim, nous avons la soif : et quoique, par rapport à l'esprit, la faim et la soif, qui ne sont autre chose que l'amour de la justice, semblent n'être qu'une même disposition, on y peut pourtant faire quelque distinction de la nourriture solide qui nous sustente, et de la liquide qui nous rafraîchit et tempère nos désirs ardents. Quoi qu'il en soit, nous trouvons ce doux rafraîchissement en Jésus-Christ, qui promet à la Samaritaine *une fontaine jaillissante à la vie éternelle*[6], et à tout le peuple, *des sources*, ou plutôt *des fleuves d'eau vive. Si on les boit, on n'a plus de soif*[7], et tous les désirs sont contents. Ces sources intarissables, c'est la vérité, la félicité, l'amour divin, la vie éternelle qui se commence par la foi, et s'achève par la jouissance. Ces sources sont en Jésus-Christ; ces sources sortent de la pierre, du rocher frappé par la baguette de Moïse, c'est-à-dire d'un cœur sec et dur, touché de l'impulsion de la grâce. En un autre sens, ces sources sortent d'un rocher, qui est un des noms qu'on donne à Dieu, en lui disant : « Mon Dieu, mon rocher, « mon soutien, mon refuge[8], » la pierre solide sur laquelle je m'appuie. « Je mettrai dans « Sion, dit le Prophète[9], une pierre inébranla-« ble, et celui qui s'y s'appuiera par la foi ne sera « point ébranlé. » Cette pierre, c'est Jésus-Christ : en s'appuyant sur lui on se soutient ; en se heurtant contre lui, en s'opposant à sa volonté, à sa doctrine, à sa grâce, à ses inspirations aussi puissantes que douces, on se rompt, on se met en pièces, on tombe d'une grande chute et on se brise. De cette pierre qui est Jésus-Christ, sortent les eaux de la grâce, les célestes consolations; et dans un amour chaste et pur, les divins rafraîchissements de la foi et de l'espérance. Moïse ne frappa qu'un seul rocher qui demeurait immobile[1]; mais les ondes qui en découlèrent suivaient partout un peuple qui jamais ne demeurait dans le même lieu. D'où vient cela? C'est, dit saint Paul[2], qu'il y avait *une pierre* invisible *et spirituelle*, dont la corporelle était la figure qui les suivait, les accompagnait, leur fournissait des eaux en abondance ; *et cette pierre* invisible, *c'était Jésus-Christ*. Appuyons-nous sur cette pierre fondamentale, sur ce roc immobile; n'ayons de volonté que la sienne, ni de soutien que ses préceptes : un éternel rafraîchissement suivra notre foi.

Dans nos erreurs, nous avons pour guide cette colonne de lumière, ce Jésus qui dit : « Je suis « la lumière du monde; qui me suit ne marche « point dans les ténèbres[3]. » Dans toutes nos actions, ayons toujours Jésus-Christ en vue; songeons toujours à ce qu'il a fait, à ce qu'il a enseigné, à ce qu'il nous enseignerait à chaque pas s'il était encore au monde pour y être consulté; à ce qu'il enseigne à chaque moment par ses inspirations, par des reproches secrets, par les remords de la conscience, par je ne sais quoi qui nous montre secrètement la voie. Prends garde aux sens trompeurs, marche dans la voie nouvelle, qui est Jésus-Christ.

Contre les serpents brûlants, Dieu a élevé dans le désert le serpent d'airain, qui est Jésus-Christ en croix, comme il l'explique lui-même[4]; Jésus-Christ qui se présente à nous *dans la ressemblance de la chair de péché*[5]. Qui le regarde à sa croix pour y croire, pour s'y appuyer, pour l'imiter et le suivre, ne doit craindre aucune morsure du péché. *Et élevé* de cette sorte, *il tire à lui tout le monde*[6]. O Jésus exalté à la croix ! tous les regards sont sur vous : le monde entier met en vous son espérance, le monde qui croit en vous, et que vous avez attiré.

Outre la céleste nourriture de la manne, on trouve encore dans le désert une autre sorte de nourriture. Le peuple charnel se dégoûtait de la manne[7], et ne se contentait pas de ce pain du ciel : Dieu pouvait par une juste punition leur soustraire tout aliment, et les laisser dans la faim ; mais il a une autre manière de punir les désirs charnels, en y abandonnant ceux qui les suivent conformément à cette parole : Dieu les *livra aux désirs de leurs cœurs*[8], à leur

[1] *Exod.*, XVI, 3, 14, 15. — [2] *Apoc.*, II, 17. — [3] *Num.*, XXI 5. — [4] *Joan.*, VI, 31, 32 seq. — [5] *Psal.* LXXVII, 25. — [6] *Joan.*, IV, 13, 14. — [7] *Ibid.*, VII, 38. — [8] *Psal.* XVII, 3. — [9] *Isa.*, XXVIII, 16.

[1] *Exod.*, XVII, 6; *Num.*, XX, 10, 11. — [2] I *Cor.*, X, 4. — [3] *Joan.*, VIII, 12. — [4] *Ibid.*, III, 14. — [5] *Rom.*, VII, 3. — [6] *Joan.*, XII, 32. — [7] *Exod.*, XVI, 12, 13; *Num.*, XI, 4, 5, 6. — [8] *Psal.* LXXX, 13.

concupiscence déréglée. « Ainsi il fit souffler un « vent impétueux, qui d'au delà de la mer porta « des cailles au désert, et les fit comme pleu- « voir dans le camp [1]. » C'est Dieu qui envoie les biens temporels comme les autres ; car il est l'auteur de tout : mais souvent les biens temporels sont un fléau qu'il envoie dans sa colère. C'est ce qui est écrit de ces cailles, nourriture agréable aux sens, mais dont il est dit : « Les chairs en étaient encore dans leurs bou- « ches et entre leurs dents ; et voilà que la co- « lère de Dieu s'éleva contre eux, et frappa le « peuple d'une grande plaie [2]. » Qu'avait-il fait pour être puni de cette sorte ? Il n'avait fait que se rassasier d'un bien que Dieu même avait envoyé : mais c'était un de ces biens corporels qu'il accorde aux désirs aveugles des hommes charnels, pour les punir. Il punit ensuite cette jouissance déréglée ; on ne voit de tous côtés que des sépulcres érigés à ceux qui ont satisfait leur concupiscence : ils en tirent leur nom, on les appelle « des sépulcres de concupiscence[3], » parce qu'on y a été enterré en punition des concupiscences qu'on avait voulu contenter, en les rassasiant des biens que Dieu donne, à la vérité, aux sens avides, car tout bien, et petit et grand, et sensible et spirituel, vient de lui ; mais dont il ne veut pas qu'on s'assouvisse.

Ne nous laissons pas repaître à ces biens trompeurs : vrais en eux-mêmes, bons en eux-mêmes, puisque tout ce que Dieu fait est vrai et bon ; mais trompeurs et empoisonnés par le mauvais usage que nous en faisons. Nourrissons-nous de la manne. Si toutefois il nous arrive de perdre durant quelque temps le goût de cette céleste nourriture (car Dieu le permet souvent pour nous exercer et éprouver notre foi), n'en revenons pourtant pas aux désirs charnels : mais en attendant que Dieu réveille ce goût céleste, demeurons en humilité et en patience.

VIIe ÉLÉVATION.

La loi sur le mont Sinaï.

Quand Dieu voulut donner la loi à Moïse sur le mont de Sinaï, il fit quatre choses importantes. Il descendit au bruit du tonnerre et des trompettes. Toute la montagne parut en feu, et on y vit éclater la flamme dans un tourbillon de fumée. Dieu grava le Décalogue sur deux tables de pierre. Il prononça les autres articles de la loi d'une voix haute et intelligible, qui fut entendue de tout le peuple [4].

Pour publier la loi évangélique, il renouvela ces quatre choses, mais d'une manière bien plus excellente. L'ouvrage commença par « un « grand bruit : » mais ce ne fut ni la violence du tonnerre, ni le son aigu des trompettes, comme on l'entend dans un combat ; le bruit que Dieu envoya « fut semblable à celui d'un « vent impétueux, » qui figurait le Saint-Esprit, et qui, sans être terrible, ni menaçant, « rem- « plit toute la maison [1], » et appela tout Jérusalem au beau spectacle que Dieu allait lui donner. « On vit un feu, » mais pur et sans fumée, qui ne parut pas de loin pour effrayer les disciples, mais dont la flamme innocente, sans les brûler ni entamer leurs cheveux, « se reposa « sur leur tête [2]. » Ce feu pénétra le dedans, et par ce moyen la loi de l'Evangile fut doucement imprimée, non pas dans des pierres insensibles, mais dans un cœur composé de chair, et ramolli par la grâce. Il y eut une parole, mais qui se multipliait d'une manière admirable. Au lieu que sur la montagne de Sinaï Dieu ne parla qu'une seule langue, et à un seul peuple : dans la publication évangélique, qui devait réunir en un tous les peuples de l'univers dans la foi de Jésus-Christ et la connaissance de Dieu, dans un seul discours on entendait toutes les langues et « chaque peuple entendit la sienne [3]. » Ainsi Jésus établit sa loi bien autrement que Moïse. Croyons, espérons, aimons ; et la loi sera dans notre cœur. Préparons-lui des oreilles intérieures, une attention simple, une crainte douce qui se termine en amour.

De dessus du mont Sinaï, Dieu criait : « N'ap- « prochez pas, ni hommes, ni animaux ; » il y va de la vie : « et tout ce qui approchera mourra « de mort [4]. » Sur la sainte montagne de Sion, Dieu n'approche pas seulement sous la figure d'une flamme lumineuse, mais il entre au dedans du cœur ; ce beau feu prend la figure d'une langue ; le Saint-Esprit vient parler au cœur des apôtres ; et de leur cœur doit sortir la parole qui convertira tout l'univers.

VIIIe ÉLÉVATION.

L'arche d'alliance.

« Il n'y a point de nation qui ait des dieux « s'approchant d'elle comme notre Dieu s'ap- « proche de nous [5]. Je serai au milieu d'eux, « j'y habiterai, et je m'y promènerai [6], » allant et venant, pour ainsi dire, et ne les quittant jamais. Ainsi le fruit de notre alliance avec Dieu, et de notre union avec lui, est qu'il soit, et qu'il habite au milieu de nous : et j'ajoute qu'il y habite d'une manière sensible. Ainsi habitait-il

[1] *Num.*, xi, 31, 32. — [2] *Ib.*, 33. — [3] *Ib.*, 34. — [4] *Exod.*, xix, xx, xxiv, xxxi.

[1] *Act.*, ii, 1, 2. — [2] *Ibid.*, 3. — [3] *Ibid.*, 4 seq. — [4] *Exod.*, xix, 12, 13, 20, 21. — [5] *Deut.*, iv, 7. — [6] *Levit.*, xxvi, 11, 12.

dans le paradis terrestre, allant et venant, et comme se promenant dans ce saint et délicieux jardin. Ainsi a-t-il paru visiblement à nos pères, Abraham, Isaac et Jacob; ainsi a-t-il paru à Moïse dans le feu du buisson ardent. Mais depuis qu'il s'est fait un peuple particulier, à qui il a donné une loi et prescrit un culte, sa présence s'est tournée en chose ordinaire, dont il a établi la marque sensible et perpétuelle dans l'arche d'alliance.

Par sa figure elle est le siége de Dieu : Dieu repose sur les chérubins et dans les natures intelligentes comme dans son trône. Aussi y a-t-il dans l'arche deux chérubins d'or qui couvrent de leurs ailes le propitiatoire [1], c'est-à-dire la plaque d'or qui est regardée comme le trône de Dieu. Il n'y paraissait dessus aucune figure, marque de l'invisible majesté de Dieu, pur esprit, qui n'a ni forme ni figure, mais qui est une vérité purement intellectuelle, où le sens n'a aucune prise. La présence de Dieu se rendait sensible par les oracles qui sortaient intelligiblement du milieu de l'arche entre les deux chérubins; l'arche en cet état était appelée « l'escabeau des pieds du Seigneur [2]. » On lui rendait l'adoration qui était due à Dieu, conformément à cette parole : « Adorez l'escabeau « de ses pieds [3], » parce que Dieu y habitait, et y prenait sa séance. C'était sur l'arche qu'on le regardait, quand on lui faisait cette prière : « Ecoutez-nous vous qui gouvernez Israël, qui « conduisez tout Joseph comme une brebis, qui « êtes assis sur les chérubins [4]. » Quand le peuple se mettait en marche, on élevait l'arche en disant : « Que le Seigneur s'élève, et que ses « ennemis soient dissipés; et que ceux qui le « haïssent prennent la fuite devant sa face [5]. » Quand on allait camper, on descendait l'arche, et on la reposait en disant : « Descendez, Sei- « gneur, à la multitude de votre peuple d'Is- « raël [6]. » Dieu donc s'élève avec l'arche, et il descend avec elle : l'arche est appelée le Seigneur, parce qu'elle le représentait, et en attirait la présence. C'est pourquoi on disait aux anges, en introduisant l'arche en son lieu : « O princes! « élevez vos portes; élevez-vous, portes éternel- « les, et le Seigneur de gloire entrera [7]; » et encore : « Entrez, Seigneur, dans votre repos, « vous et l'arche de votre sanctification [8]. »

Et tout cela en figure du Seigneur Jésus, dont saint Paul a dit : « Qui est celui qui est monté « dans les cieux, sinon celui qui auparavant « est descendu dans les plus basses parties de la « terre [1] ? » Le même Seigneur Jésus, en montant aux cieux, laisse parmi nous son corps et son sang, et toute son humanité sainte dans laquelle sa divinité réside corporellement : et ce que l'ancien peuple disait en énigme, et comme en ombre, nous le disons véritablement, en regardant avec la foi le Seigneur Jésus : « Vraiment il n'y a point de nation dont « ses dieux s'approchent d'elle, comme notre « Dieu s'approche de nous [2]. »

C'est donc le caractère de la vraie Eglise et du vrai peuple de Dieu, d'avoir Dieu en soi. Aimons l'Eglise catholique, vraie Eglise de Jésus-Christ, et disons-lui avec le Prophète : « Il n'y a que vous où Dieu est [3] : » vous êtes la seule qui se glorifie de sa présence. Rendons-nous dignes de son approche, et pratiquons ce que dit saint Jacques : « Approchons-nous de « Dieu, et Dieu s'approchera de nous [4]. » Approchons-nous-en par amour, et il s'approchera de nous par la jouissance qui se commence en cette vie, et se consomme dans l'autre. *Amen, amen.*

IXe ÉLÉVATION.

Les sacrifices sanglants, et le sang employé partout.

Tout est en sang dans la loi, en figure de Jésus-Christ et de son sang qui purifie les consciences. « Si le sang des boucs et des taureaux « sanctifie les hommes, et les purge selon la « chair (des immondices légales), combien plus « le sang de Jésus-Christ, qui s'est offert lui- « même par le Saint-Esprit, purifiera-t-il notre « conscience des œuvres mortes, pour faire « que nous servions au Dieu vivant [5] ! »

L'Apôtre conclut de là que « Jésus est établi « médiateur du Nouveau Testament par le « moyen de sa mort [6]. » Ce qui prouve que la nouvelle alliance est un vrai testament : « A « cause que comme le testament n'a de force « que par la mort du testateur, » ainsi la loi et l'alliance de l'Evangile n'a de force que par le sang de Jésus-Christ.

« De là vient aussi que l'Ancien Testament a « été consacré par le sang des victimes, dont « l'aspersion, après la lecture de la loi, fut faite « sur le livre même, sur le tabernacle, sur tous « les vaisseaux sacrés, et sur tout le peuple, en « disant : C'est ici le sang du Testament que Dieu « a établi pour vous. » Ainsi toute la loi ancienne porte le caractère de sang et de mort, en figure de la loi nouvelle établie et confirmée par le sang de Jésus-Christ. C'est pourquoi, continue saint Paul, « dans l'ancienne loi tout est pres-

[1] *Exod.*, xxv, 10, 11, 18, 22. — [2] I *Par.*, xxviii, *Thren.*, ii, 11. — [3] *Psal* xcviii, 5. — [4] *Ibid.*, lxxix, 2. — [5] *Num.*, x, 35; *Psal.* lxvii, 2. — [6] *Num.*, x, 36. — [7] *Psal.* xxiii, 7, 9. — [8] II *Par.*, vi, 41; *Psal.* cxxxi, 8.

[1] *Ephes.*, iv, 9, 10. — [2] *Deut.*, iv, 7. — [3] *Isa.*, xlv, 14. — [4] *Jac.*, iv, 8. — [5] *Hebr.*, ix, 13, 14, 22. — [6] *Hebr.*, ix, 15, 16, 17.

« que purifié par le sang, sans lequel il n'y a « point de rémission de péchés [1]. »

Nous devons donc regarder les mystères de Jésus-Christ avec une sainte et religieuse horreur, en y respectant le caractère de mort, et encore d'une mort sanglante, en témoignage de la violence qu'il se faut faire à soi-même, à l'exemple de Jésus-Christ, pour avoir part à la grâce de la nouvelle alliance, et à l'héritage des enfants de Dieu.

« Personne que le seul pontife ne pouvait « entrer dans le Saint des saints » où était l'arche, « et il n'y entrait qu'une fois l'année : » mais c'était en vertu du sang de la victime égorgée, « dans lequel il trempait ses doigts « pour en jeter contre le propitiatoire, et expier « le sanctuaire des impuretés qu'il contractait « au milieu d'un peuple prévaricateur [2]. » Ainsi ce qu'il y avait de plus saint dans la loi, qui était l'arche et le sanctuaire, contractait quelque immondice au milieu du peuple, et il fallait le purifier une fois l'année, mais le purifier par le sang. Purifions donc par le sang de Jésus-Christ le vrai sanctuaire, qui n'est pas fait de main d'homme, c'est-à-dire notre conscience ; la vraie arche du Testament, et le vrai temple de Dieu, c'est-à-dire notre corps et notre âme : et ne croyons point pouvoir avoir part au sang de Jésus, si nous-mêmes nous ne répandons en quelque sorte notre sang par la mortification, et par les larmes de la pénitence.

Jésus, à qui le ciel était dû comme son héritage par le titre de sa naissance, *était établi*, comme dit saint Paul, *l'héritier de toutes choses* [3], il y a voulu entrer pour nous comme pour lui. S'il n'avait à y entrer que pour lui-même, il n'aurait pas eu besoin d'y entrer par le sang d'un sacrifice : mais afin d'y entrer pour nous qui étions pécheurs, il a fallu nous purifier, et expier nos péchés par une victime innocente, qui était lui-même.

Il était donc tout ensemble *le pontife* qui nous devait introduire dans le sanctuaire, et *la victime* qui devait expier nos fautes ; c'est pourquoi il n'est pas entré dans le sanctuaire par un sang étranger, mais « par son propre sang [4]. « Pontife saint qui n'avait point à prier, comme « celui de la loi, pour lui-même, pour ses igno- « rances et pour ses péchés ; mais » seulement « pour les nôtres et ceux du peuple [5] » ; il nous a ouvert la porte : victime innocente et pure, « il a pacifié par son sang le ciel et la terre [6] ; « et pénétrant dans le ciel [1] », il nous en a laissé l'entrée libre.

Entrons donc avec confiance dans cet héritage céleste : et nous souvenant de ce qu'il en a coûté à Jésus pour nous en ouvrir la porte, que nos péchés nous avaient fermée, ne nous plaignons pas de ce qu'il nous en doit coûter à nous-mêmes.

C'était à ce jour solennel où le pontife entrait dans le sanctuaire, qu'on offrait ces deux boucs, dont l'un était immolé pour le péché, et l'autre qu'on appelait « le bouc émissaire, après « que le pontife avait mis les mains sur lui, et « en même temps confessé avec exécration et « imprécation sur la tête de cet animal les pé- « chés de tout le peuple, il était envoyé dans le « désert [2] », comme pour y être la proie des bêtes sauvages. Ces deux figures représentaient Notre-Seigneur, « en qui Dieu a mis les iniqui- « tés de nous tous [3] ». Chargé donc de tant d'abominations, il a été séquestré du peuple, et, comme remarque saint Paul, « il a souffert hors « de la porte de Jérusalem [4] », comme excommunié de la cité sainte à cause de nos péchés qu'il portait. Mais c'était nous qui étions les véritables excommuniés, et l'anathème de Dieu. Sortons en humilité de la société sainte ; et, pour nous délivrer de la malédiction qui nous poursuit, unissons-nous à celle de Jésus-Christ, « qui a été fait anathème et malédiction pour « nous, » comme dit saint Paul [5] : « conformément à cette parole : Maudit celui qui a « été pendu à une croix [6] ! » Reconnaissons-nous exclus de tout bien et de toute la société humaine pour nos péchés : la croix, une mort douloureuse, et l'ignominie d'un honteux supplice, est notre partage. Quoi ! en cet état nous pourrions nous plaindre d'être pauvres, méprisés, outragés, sans songer de quoi nos péchés nous ont rendus dignes ? Nous sommes dignes de tout opprobre, de toute misère, pour avoir péché contre le ciel, et avoir été rebelles contre Dieu. Ne nous plaignons donc jamais des misères que Dieu nous envoie : mais « sortons hors du camp avec Jésus, » et allons nous unir à lui « portant ses opprobres [7], » assurés que ce n'est qu'en nous unissant à ses peines, à ses ignominies, à son anathème, à sa malédiction, que nous serons délivrés de la nôtre.

Xe ÉLÉVATION.

Le campement et la patrie.

Une des plus belles circonstances de la délivrance des Israélites, c'est qu'on ne logeait point

[1] *Hebr.*, IX, 18 seq.; *Exod.*, XXIV, 8. — [2] *Exod.*, XXX, 10; *Levit.*, XVI, 2, 3, 14, 16; *Hebr.*, IX, 7. — [3] *Hebr.*, I, 2. — [4] *Ibid.*, IX, 11, 12, 14, 24, 25. — [5] *Ibid.*, VII, 26, 27. — [6] *Col.*, I, 20.

[1] *Hebr.*, IV, 14. — [2] *Levit.*, XVI, 2, 5, 7. — [3] *Isa.*, LIII, 6. — [4] *Hebr.*, XIII, 12. — [5] *Galat.*, III 13. — [6] *Deut.*, XXI, 23. — [7] *Hebr.*, XIII, 13.

dans les déserts où ils furent conduits; on y campait, on y était sous des pavillons [1], et sans cesse on enveloppait et on transportait ses maisons branlantes. Figure du christianisme, où tout fidèle est voyageur. Gardons-nous bien de nous arrêter à quoi que ce soit : passons par dessus : et toujours prêts à partir, toujours aussi prêts à combattre, veillons comme dans un camp. Qu'on y soit toujours en sentinelle. Dans les camps vulgaires il y a plusieurs sentinelles disposées, afin que toujours prêts à s'éveiller au premier signal, les soldats dorment un court somme, sans se plonger tout à fait dans le sommeil. Il y a plus, dans le campement de la vie chrétienne, chacun doit toujours veiller : chacun, en sentinelle sur soi-même, doit toujours être sur ses gardes contre un ennemi qui ne clôt point l'œil, « et qui toujours rôde « autour de nous pour nous dévorer [2]. » Ne nous fions point au repos qu'il semble quelquefois nous donner : avec lui il n'y a ni paix, ni trêve, ni aucune sûreté que dans une veille perpétuelle.

Ainsi donc campait Israël. Il supportait ce travail, pour enfin arriver à cette terre « cou« lante de miel et de lait [3] » tant de fois promise à leurs pères. C'était pour y introduire ce peuple que Moïse l'avait tiré de l'Egypte, et lui avait fait passer la mer Rouge. Mais, ô merveille de la divine sagesse ! aucun de ceux qui s'étaient mis en marche sous Moïse pour arriver à cette terre, n'y entra, excepté deux [4]. Moïse même ne la salua que de loin, et Dieu lui dit : « Tu l'as « vue de tes yeux, et tu n'y entreras pas ; et « Moïse mourut à l'instant par le commande« ment du Seigneur [5]. » Afin qu'on entre dans la terre promise, il faut que Moïse expire, et que la loi soit enterrée avec lui dans un *sépulcre inconnu aux hommes ;* afin qu'on n'y retourne jamais, et que jamais on ne se soumette à ses ordonnances. L'ancien peuple qui passe la mer Rouge, et qui a vécu sous la loi, n'entre pas dans la céleste patrie : la loi est trop faible pour y introduire les hommes.

Ce n'est point Moïse, c'est Josué, c'est *Jésus* (car ces deux noms n'en sont qu'un) qui doit entrer dans la terre, et y assigner l'héritage au peuple de Dieu [6]. Qu'avait Josué de si excellent, pour introduire le peuple à cette terre bénite, plutôt que Moïse ? Ce n'était que son disciple, son serviteur, son inférieur en toutes manières ; il n'a pour lui que le nom de *Jésus* ; et c'est en la figure de *Jésus* qu'il nous introduit dans la patrie. Entrons donc, puisque nous avons Jésus à notre tête ; entrons à la faveur de son nom dans la bienheureuse terre des vivants : « Je « vais, dit-il, [1], vous préparer le lieu ; » j'assignerai à chacun le partage qui lui a été destiné : « Il y a plusieurs demeures dans la mai« son de mon père. Jésus, notre avant-coureur, « est entré pour nous [2] ; » et l'entrée nous est ouverte par son sang : « Dépêchons-nous donc « d'entrer dans ce repos éternel [3] : » dépêchons-nous ; n'ayons rien de lent : « La voie qui nous « est ouverte, dit saint Augustin, ne souffre « point de gens qui reculent, ne souffre point « de gens qui se détournent, ne souffre point « de gens qui s'arrêtent ; » et si l'on n'avance toujours dans un si raide sentier, sans faire de continuels efforts, on retombe de son propre poids.

[1] *Num.*, I, 52; II, 34. — [2] I *Petr.*, V, 8. — [3] *Num.*, XIII, 28. — [4] *Ibid.*, XIV, 22, 23, 30. — [5] *Deut.*, XXXIV, 4, 5. — [6] *Ibid.*, 9; *Jos.*, I, 2, 5, 6, 7 seq.

DIXIÈME SEMAINE

Élévations sur les prophéties.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Les prophéties sous les patriarches.

Encore que les prophéties éclatent principalement depuis le temps de David, elles ont une plus haute origine. Nous les avons vues sous Adam, nous les avons vues sous Abraham, Isaac et Jacob : « dans cette bénite semence en « qui la bénédiction devait se répandre sur « toutes les nations de la terre [4]. » Mais de ces trois patriarches avec qui l'alliance avait été faite, le dernier était réservé pour en développer tout le secret par ces paroles : « Le sceptre, » le gouvernement, la magistrature, « ne sera « point ôté de Juda [5] » sa tribu, qui sera un jour le seul royaume où la loi et les promesses seront accomplies, ne cessera point de vivre selon ses lois, et d'avoir ses *gouverneurs* et ses magistrats légitimes qui sortiront « de sa race, « jusqu'à ce que vienne celui qui doit être en« voyé ; » selon une autre leçon qui revient au même sens : *en qui l'accomplissement des promesses est réservé* ; *et il sera l'attente,* l'espérance, le libérateur de *tous les peuples* ; quatre lignes, où est renfermée toute l'histoire du peuple de Dieu, jusqu'à Jésus-Christ. Le caractère particulier qui en devait marquer le temps était la chute du royaume judaïque, destitué de son propre gouvernement ; et la suite nécessaire de la venue du Christ était marquée par la concurrence de la réprobation des Juifs, avec

[1] *Joan.*, XIV, 2. — [2] *Hebr.*, IX. 24; IV, 11. — [3] *Ibid.*, IV, 11. — [4] *Gen.*, XII, 3; XXII, 18. — [5] *Ibid.*, XLIX, 10.

l'établissement de son empire parmi tous les peuples de l'univers.

Il adresse la prophétie à Juda. C'est à lui qu'il se restreint quand il veut parler du Christ futur; et ce Christ que nous savions déjà qui devait sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, nous est désigné comme devant être le fruit de la tribu de Juda. Nous verrons ensuite que, dans la tribu de Juda, David est choisi pour en être le père, afin que Jésus, fils de David, auteur de la famille royale; fils de Juda, qui est toujours à la tête du peuple de Dieu; fils d'Abraham, en qui avait commencé l'alliance, pour encore remonter plus haut; fils de Sem, béni au-dessus de ses deux autres frères, recueillît en lui, par la plus belle de toutes les successions, tous les titres de distinction et de bénédiction qui avaient jamais été, et sortît du plus pur et du plus beau sang qui fût au monde.

O Jésus! que Jacob a vu en mourant, dans l'extrémité de sa vieillesse, avec une vue défaillante, puisse venir votre règne; et puissions-nous augmenter le nombre de vos sujets véritables par notre sincère obéissance.

IIe ÉLÉVATION.

La prophétie de Moïse.

Quoique tout l'état de Moïse et de la loi soit prophétique dans son fond, comme on a vu, il y a encore sur Jésus-Christ une prophétie spéciale de Moïse; et la voici: « Dieu vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation, « et du milieu de vos frères; vous l'écouterez [1]. » C'est un prophète particulier que Dieu promet à son peuple: un prophète *comme moi*, dit Moïse: un prophète *semblable à moi*, comme il ajoute dans la suite; c'est-à-dire un prophète législateur. Car au reste il est écrit des autres prophètes: « Qu'il ne s'en est jamais élevé « comme Moïse [2]. « Josué, qui lui succéda dans le gouvernement du peuple de Dieu, était beaucoup au-dessous de lui, non-seulement en prodiges et en puissance, mais encore en dignité: « Ayant reçu l'esprit de sagesse, parce que « Moïse avait mis les mains sur lui [3]. » On lui obéissait donc, non pas comme à un législateur, mais sur des faits particuliers. Il n'en est pas ainsi de ce prophète que Moïse annonce comme devant lui être semblable. Il dit de lui: *Vous l'écouterez*; qui est aussi la même chose que le Père éternel a dit de son Christ: « Celui-ci est mon Fils bien-aimé: écoutez-le [4]. »

Il y a donc deux prophètes d'un caractère particulier: le ministère de l'un devait succéder à celui de l'autre; et il est dit singulièrement de chacun d'eux: *Ecoutez-le*; l'un médiateur de la loi ancienne; et l'autre médiateur de la nouvelle: autant différents entre eux que les deux lois qu'ils ont établies. Toute fois il y a entre eux quelque chose de commun: c'est qu'à la tête de chaque loi qui devait, pour ainsi dire, régner, il y a un prophète par excellence pour chacune; mais le dernier l'est « d'autant plus qu'il est le fils; au lieu que « l'autre était le serviteur [1]. » Celui dont le ministère était passager, montre l'autre dont le ministère était éternel: aussi ne lui nomme-t-il point de successeur, et il lui remet pour toujours l'autorité et la prophétie. Que si l'on a écouté Moïse avec une crainte si religieuse, et si ceux « qui ont violé sa loi ont été punis de « mort sans miséricorde, de quels supplices « seront dignes ceux qui auront foulé aux pieds « le Fils de Dieu [2], » et qui n'auront pas obéi à Jésus?

IIIe ÉLÉVATION.

La prophétie de David.

« Béni soit le nom et le règne de notre père « David [3]. Béni soit le fils de ce saint roi [4], » par qui nous vient la vie et le salut. Les psaumes de David sont un Evangile de Jésus-Christ tourné en chant, en affections, en actions de grâces, en pieux désirs. « C'est ici, » disait Jésus-Christ, « la vie éternelle, de vous connaître, « ô Père céleste! qui êtes le vrai Dieu, et Jésus-« Christ, que vous avez envoyé [5]. » C'est par où commencent les psaumes. Le premier montre la félicité de celui qui regarde la loi de Dieu [6]; et ensuite, dès le second, on voit paraître Jésus-Christ: toutes les puissances du monde conjurées contre lui: Dieu qui s'en rit du plus haut des cieux, et qui, adressant la parole à Jésus-Christ même, le déclare « son Fils qu'il engen-« dre dans l'éternité [7]. » C'est, dès le commencement, l'argument de tous les psaumes.

David l'a vu *dans le sein de son Père engendré avant l'aurore*, avant tous les temps: il a vu qu'il serait *son fils*, et en même temps *son Seigneur* [8]. Il l'a vu roi souverain: « régnant par « sa beauté, par sa bonne grâce, par sa dou-« ceur, et par sa justice: perçant le cœur de ses « ennemis » par une juste vengeance, ou celui de ses amis par un saint amour. Il l'a adoré dans « son trône éternel, comme un Dieu, que « son Dieu a sacré par une divine onction [9]; » « père et protecteur des pauvres, dont le nom « sera honorable devant lui, » puissant auteur

[1] *Deut.*, XVIII, 15, 18, 20. — [2] *Ibid.*, XXXIV. — [3] *Ibid.*, 9. — *Matth.*, XVII, 15.

[1] *Hebr.*, III, 3. 5. 6. — [2] *Hebr.*, X, 28, 29. — [3] *Marc.*, XI, 10. — [4] *Matth.*, XXI, 9; *Psal.* CXVII, 25. — [5] *Joan.*, XVII, 3. — [6] *Psal.* I, 1 seq. — [7] *Ibid.*, II, 7. — [8] *Psal.* CIX, 1, 3, 4, 6, 7; *Matth.*, XXII, 44. — [9] *Psal.* XLIV, 3 seq.

de la bénédiction de gentils consacrés et sanctifiés en son nom [1] ; prédicateur d'un » nouveau « précepte dans la sainte montagne de « Sion [2]. »

Il a vu toutes les merveilles de sa vie, et toutes les circonstances de sa mort : il en a médité tout le mystère [3]. Il a maudit en esprit son disciple qui le devait vendre ; et il en a vu l'*apostolat passer en d'autres mains* [4].

Ses pieds et ses mains percés, avec son corps violemment étendu et suspendu, ont été le cher objet de sa tendresse [5]. David s'est jeté par la foi entre ses bras amoureusement étendus à un peuple contredisant. « Il a goûté le fiel et le « vinaigre [6], » qu'on lui a donnés dans sa soif. Il voit tout, jusqu'à l'histoire *de ses habits divisés, et de sa robe jetée au sort* [7]. Il est touché des moindres circonstances de sa mort, et n'en peut oublier aucune. Il se réjouit en esprit de lui voir, après sa mort, *annoncer la vérité aux gentils dans la grande Eglise* [8], où tous les peuples de l'univers devaient se réunir, où les pauvres comme les riches devaient être aussi à table. Enfin il l'a suivi *au plus haut des cieux avec des captifs attachés à son char victorieux* [9]. Il l'a adoré, *assise à la droite du Seigneur* [10], où il a été prendre sa place.

O Jésus ! les chères délices, l'unique espérance, et l'amour de notre père David ! C'est principalement par cet endroit-là qu'il a été *l'homme selon le cœur de Dieu* [11]. Sa tendresse pour ce cher fils, qui est le Fils de Dieu comme le sien, lui a gagné le cœur du Père éternel. S'il a tant pensé à Jésus souffrant dans toute sa vie, à plus forte raison y a-t-il pensé lorsqu'il a été sa figure en souffrant lui-même. S'il est si doux à ceux qui l'outragent, s'il est muet, sans réplique et sans défense ; si, loin de rendre le mal pour le mal, il rend à ses ennemis des prières pour leurs imprécations ; si ce bon roi s'offre à être la seule victime pour tout son peuple désolé par la main d'un ange, il en voyait l'exemple en Jésus. Faut-il s'étonner s'il a été si humble et si patient dans sa fuite devant Absalon ? Ce fils obéissant le consolait des emportements et des fureurs de son fils ingrat et rebelle.

O Jésus ! je viens avec David m'unir à vos plaies, vous rendre hommage dans le trône de votre gloire, me soumettre à votre puissance. Je me réjouis, Fils de David, de toute votre grandeur. Non, *vous n'avez point connu la corruption* [1], vous qui étiez par excellence *le saint du Seigneur* [2]. « Vous avez su le chemin « de la vie, la gloire et la joie vous accompa- « gnent [3]. Vous régnez aux siècles des siècles [4], « et votre empire n'aura point de fin [5]. »

IVe ÉLÉVATION.

Les autres prophètes.

Nous avons expliqué ailleurs les oracles sacrés des prophètes sur Notre-Seigneur Jésus-Christ [6]. Je dirai ici en abrégé qu'ils ont tout vu : ses deux naissances ; la première toute divine, *dès le jour de l'éternité* : le lieu marqué pour la seconde, dans *Bethléem* [7] : « une vierge « qui le conçoit et qui l'enfante : un enfant qui « nous est né : un fils qui nous est donné [8]. » *Enfant, homme* dès le premier jour ; et tout ensemble *Dieu fort et tout-puissant* [9]. Reconnaissons avec Zacharie l'humble monture de ce *Roi juste*, clément et doux [10], lorsqu'il fait son entrée dans sa ville royale. Considérons avec lui *les trente deniers pour lesquels il a été vendu*, et l'emploi de cet argent pour acheter *le champ d'un potier* [11]. Tout s'accomplit en son temps. « Le pasteur est frappé, et le troupeau « se dissipe. Les disciples se retirent chacun « chez eux, et Jésus demeure seul [12]. » On crache sur son visage, *et il ne se détourne pas pour éviter les coups et les infamies qu'on lui fait* [13]. *On le perce, et tout Israël voit les ouvertures des plaies qu'il lui a faites* [14]. Comme un autre Jonas, on le jette dans la mer pour sauver tout le vaisseau ; et comme lui *il en sort au bout de trois jours* [15].

A mesure que le temps approche, ses mystères se découvrent de plus en plus. Daniel compte les années où se devait accomplir son onction, ses souffrances, sa mort, suivie d'une juste vengeance, et de l'éternelle désolation de l'ancien peuple qui a méprisé le *Saint des saints* [16]. Il voit en esprit *le Fils de l'homme à qui est donné un empire*, à qui nuls lieux, nuls temps ne donnent des bornes. Cet empire, le plus auguste qui eût été et sera jamais, *sera l'empire des saints du Très-Haut* [17]. Daniel, étonné de sa grandeur, se trouble dans ses pensées, et conserve cette parole dans son cœur. Mais il faut que ce Fils de l'homme souffre une mort violente.

[1] *Psal.* LXXI, 1, 4, 14, 19. — [2] *Ibid.*, II, 6. — [3] *Ibid.*, XXI, LXVIII. — [4] *Psal.* CVIII, 8; *Joan.*, XIII, 18; *Act.*, I, 16, 20. — [5] *Psal.* XXI, 16 seq. — [6] *Psal.* LXVIII, 22; *Joan.*, XIX, 28 29, 39. — [7] *Psal.* XXI, 19 seq. — [8] *Ibid.*, 32. — [9] *Psal.* LXVII, 18, 19; *Ephes.*, IV, 8. — [10] *Psal.* CIX, 1, 5. — [11] I *Reg.*, XIII, 14.

[1] *Psal.* XV, 10; *Act.*, II, 31; XIII, 35. — [2] *Marc.*, I, 24 *Luc.*, IV, 35. — [3] *Psal.* XV 10. — [4] *Apoc.*, XI, 15, 17. — [5] *Luc.*, I, 32, 33 — [6] *Disc., sur l'Hist. univ*, II° part. : *La suite de la religion* — [7] *Mich.*, V, 2; *Matth.*, II, 6. — [8] *Isa.* VII, 14; *Matth.*, I, 21, 22, 23. — [9] *Isa.*, IX, 6. — [10] *Zach.*, IX, 9; *Matth.*, XXI, 5. — [11] *Zach.*, XI, 12, 13; *Matth.*, XXVII, 9, 10. — [12] *Zach.*, XIII, 7; *Matth.*, XXVI, 31 56. — [13] *Isa.*, L, 6. — [14] *Zach.*, XII, 10; *Joan.*, XIX, 37. — [15] *Joan.*, II, 2 *Matth.*, XII, 40; XVI, 4. — [16] *Dan.*, IX, 24 seq ; *Matth.*, XXIV, 15. — [17] *Dan.*, VII, 13, 14, 15, 27, 28.

Isaïe nous apprend à goûter ses souffrances; il doit *porter nos péchés*, et par là s'acquérir l'empire, *et partager les dépouilles des forts*; et la cause de ses victoires, c'est qu'il s'est livré à la mort. *Il a été mis au rang des scélérats*, crucifié entre deux larrons : c'est le *dernier des hommes*, et tout ensemble le plus grand. Ce n'est point par force qu'il souffre la mort. *Il s'y est offert, parce qu'il l'a voulu. Il n'a point ouvert la bouche* pour se défendre; *il est muet comme l'agneau sous la main qui le tond.* Le silence du Fils de Dieu parmi tant d'outrages et tant d'injustices, qui est le plus remarquable caractère du Fils de Dieu, a fait l'admiration de ce prophète. On le croit frappé de Dieu pour ses péchés, lui qui est l'innocence même; « mais c'est pour les nôtres qu'il souffre, et « nous sommes guéris par ses blessures [1]. » Les prières qu'il pousse vers le ciel, dans cet état de souffrance, sont le salut *des pécheurs* pour qui il *prie.* Une *longue postérité* sortira de lui, parce qu'il a volontairement souffert la mort : « Et son sépulcre, » d'où il sortira vainqueur et immortel, « sera glorieux [2]. »

Ce seul passage si précis et si étendu, où les souffrances du Sauveur futur sont inculquées en tant de manières, suffisait pour animer tous les sacrifices et le culte de la loi, et mettre continuellement devant les yeux des vrais Israélites, qu'elle contenait sous ses ombres, la rémission des péchés par une mort volontaire, un sang salutaire qui les expiait, des plaies qui rétablissaient la santé de l'homme ; et dans tout cela un Sauveur aussi juste que souffrant, qui nous guérissait par ses blessures.

Combien plus doit-on se nourrir de ces plaies sacrées, de cette mort, et de ce sang innocent versé pour les pécheurs, depuis, comme dit saint Paul, que Jésus-Christ *a été crucifié à nos yeux? O Galates insensés! comment vous laissez-vous fasciner les yeux* [3] après un tel spectacle ? Accourez, peuples, à la croix de Jésus-Christ. Et puisque c'est vous qui lui avez tous donné la mort, venez, comme dit l'Evangéliste après le Prophète, venez, dis-je, *contempler celui que vous avez percé* [4].

Ve ÉLÉVATION.

Réflexions sur les prophètes.

Les choses étant en cet état, la venue de Jésus-Christ étant préparée dès l'origine du monde, toute la loi, pour ainsi dire, en étant enceinte et toute prête à l'enfanter, Dieu laissa le peuple saint quatre à cinq cents ans sans prophètes et sans prophéties : voulant leur donner ce temps pour les méditer, et pour soupirer après le Sauveur. A la veille de faire cesser les prophéties, c'est-à-dire dans les temps de Daniel, d'Aggée, de Zacharie et de Malachie, il déclara les secrets divins plus clairement que jamais. C'est de quoi font foi principalement les Semaines de Daniel, où les temps de la venue et de la mort du Christ étaient exactement supputés. Aggée avait dit ces mémorables paroles à la gloire du second temple : « Encore « un peu de temps. » Car, qu'était-ce que quatre cents ans et un peu plus, à comparaison de tant de milliers de siècles où le Sauveur avait été attendu? « Encore « donc » un peu de temps, « et je remuerai le ciel et la terre; et le Désiré « de toutes les nations viendra; et je remplirai « de gloire cette maison nouvellement rebâtie ;» c'est-à-dire le second temple, « dit le Seigneur « des armées, le Dieu tout-puissant [1]. L'argent « est à moi, et l'or est à moi : » tout est en ma puissance; et si je voulais faire éclater cette maison en richesses même temporelles, je le ferais; mais je lui prépare un autre éclat par la venue du *Désiré des nations.* « La gloire de cette « seconde maison sera plus grande que celle « de la première; et j'établirai la paix dans ce « lieu, dit le Seigneur des armées [2]. »

S'il faut regarder le temple par un éclat extérieur, la gloire du premier temple, sous le riche empire de Salomon, de Josaphat, d'Ezéchias et des autres rois, sera sans contestation la plus grande. Loin que le second temple eût le même éclat, ceux qui le rebâtissaient et qui avaient vu le premier, ne pouvaient retenir leurs larmes en voyant combien il lui était inférieur. Il est vrai que, dans la suite des temps, la gloire du second temple fut grande dans l'Orient. On y vit porter les présents des rois [3]; et je ne sais si Hérode, qui le rebâtit, n'en égala pas la magnificence à celle de Salomon. Mais après tout, et quoi qu'il en soit, ce n'est pas là de quoi *remuer le ciel et la terre*; et un si grand mouvement se doit terminer à quelque chose de plus grand que des richesses terrestres. Voici donc *le grand mouvement du ciel et de la terre :* c'est que *le Désiré des nations*, le Christ qui en est l'attente, *paraîtra* sous ce second temple : *Il viendra*, dit le saint prophète Aggée [4]; et où viendra-t-il? Un autre prophète l'explique dans le même temps : « J'envoie mon « ange, » dit Malachie [5], « au nom du Seigneur; et « il préparera ma voie devant ma face : et en ce

[1] *Isa.*, LIII, 7 seq. — [2] *Ibid.*, XI, 10. — [3] *Galat.*, III, 1. — [4] *Zach.* XII, 10; *Apoc.*, I, 7.

[1] *Agg.*, II, 7, 8, 9. — [2] *Ibid.*, 10. — [3] II *Mach.*, III, 1, 2, 3. — [4] *Agg.*, II, 8. — [5] *Malac.*, III, 1.

« temps viendra dans son temple le Seigneur « que vous cherchez, et l'ange du testament » ou de l'alliance, « que vous désirez. Le voilà qui « vient, dit le Seigneur. » Il n'y a plus rien entre deux : il n'y a plus de nouvel ouvrage, ni de nouvelles figures du Christ à venir, ni de nouvelles prophéties. Voici le dernier état du peuple de Dieu ; et après cela il n'y a rien à attendre que le Christ qui entrera dans le second temple.

Ce n'est donc pas sans raison que le saint vieillard *Siméon* [1], *qui attendait* avec tant de foi la venue du Christ et *la rédemption d'Israël*, fut amené *en esprit*, c'est-à-dire par inspiration, avec Anne la prophétesse, cette sainte veuve, dans le temple où le Seigneur allait entrer. C'est qu'alors s'allait accomplir la gloire du second temple, lorsque Jésus y devait venir, pour y *établir la paix*, comme Aggée l'avait prédit.

Aux approches de ce temps heureux, toute la nature était en attente, tout le peuple vivait en espérance. S'il n'avait plus de prophètes, il vivait en la foi et dans les lumières des prophéties précédentes. Ceux qui étaient éclairés d'en haut appelaient celui qui les devait sauver de leurs péchés. Le Christ, à la vérité, leur était souvent montré comme un conquérant, qui les devait délivrer des mains de leurs ennemis qui les tenaient en captivité. Mais cette captivité et ces ennemis n'étaient d'un côté qu'une figure d'une captivité spirituelle, et de l'autre une punition de leurs péchés, qui leur attiraient tous ces maux et mettaient ce joug de fer sur leur tête : et enfin les frayeurs de leur conscience leur faisaient sentir que le grand mal dont ils devaient être délivrés était leurs péchés. C'est pourquoi ils reconnaissaient qu'ils avaient besoin *d'un Sauveur* qui les expiât : il leur fallait *un juste et un innocent*, qui fût la sainte victime qui les effaçât. « O ciel ! envoyez votre rosée, et que les nues « pleuvent le Juste, que la terre s'ouvre, et qu'elle « germe le Sauveur [2]. » Pour être Sauveur, il faut qu'il soit juste, d'une justice qui vienne du ciel, qui soit divine, infinie, et celle de Dieu même, afin que nous puissions l'appeler, après le Prophète, *le Seigneur de notre justice* [3]. Ce juste, qui doit venir du ciel, doit aussi sortir de la terre ; il faut qu'il joigne en sa personne le ciel et la terre, qu'il soit Dieu et homme tout ensemble : que, par une double naissance, il vienne tout ensemble, et du ciel *dans les jours de l'éternité*, et *de Bethléem* [4] dans les temps, comme l'avait dit le Prophète ; et c'est ainsi que *dans peu de temps*, dans le dernier période du peuple de Dieu, ce grand Dieu *devait remuer le ciel et la terre* [1].

Cependant tout se préparait à son arrivée. Le royaume de Juda vivait sous ses lois dans une parfaite liberté : peu à peu il se dégradait, et quand le temps approcha qu'il devait être détruit, il tombe entre les mains des étrangers. Un nouveau peuple se prépare au Christ futur ; et on va voir toutes les nations venir en foule composer ce nouveau royaume, qui était sous « le Fils de l'homme, le royaume des saints de « Très-Haut, qui ne devait point avoir de fin. » Nous touchons au dénoûment des mystères ; et le Dieu-Homme va paraître.

Purifions nos cœurs pour le recevoir ; songeons au malheur de ceux pour qui il était venu, et qui cependant n'ont pas voulu le connaître. Charnels, ambitieux, avares, quand Jésus est venu à eux, ils l'ont méconnu : ils l'ont mis à mort, parce que ses saintes paroles n'entraient point dans leurs cœurs. Purifions-nous donc pour le recevoir, de tous les désirs du siècle, en attendant son glorieux avénement : autrement tout est à craindre pour nous : sa venue nous sera funeste, et nous le crucifierons comme les Juifs.

VI$_e$ ÉLÉVATION.

L'apparition de Dieu d'une nouvelle manière, et ce que fait la venue du Christ promis.

De si haut qu'on reprenne l'histoire sacrée, on y trouve que Dieu apparaît en figure humaine aux patriarches, aux prophètes. Un des hommes que voit Abraham, et qu'il reçoit en sa maison, se trouve être le *Seigneur* même, Dieu même, *à qui rien n'est difficile* ; qui donne un fils à Sara, quoique stérile ; qui pardonne aux hommes ; qui les punit selon les règles de sa bonté et de sa justice ; à qui Abraham adresse ses prières comme à Dieu ; qui parle lui-même comme Dieu ; qui dispose de toutes choses avec une suprême autorité [2]. Ce Dieu qui apparaît à Abraham est souvent appelé ange, c'est-à-dire *envoyé* [3]. C'est un *envoyé*, pour l'amour de qui Abraham avait voulu immoler son fils unique ; qui en accepte le sacrifice ; qui renouvelle toutes les promesses à Abraham : c'est donc un ange, c'est un *envoyé*, qui est de Dieu. C'est *l'ange du Testament* [4], *l'ange du grand conseil*, et le Fils de Dieu lui-même, qui dès lors se plaisait à la forme d'homme qu'il devait prendre personnellement au temps marqué.

Le même apparaît à Isaac et à Jacob. Jacob le voit au haut d'une échelle ; et il appelle le lieu

[1] *Luc.*, II, 25, 26, 27. — [2] *Isa.*, XLV, 8. — [3] *Jer.*, XXIII, 5, 6. — *Mich.*, V, 2.

[1] *Agg.*, II, 7. — [2] *Gen.*, XVIII, 2, 3, 14, etc. — [3] *Ibid.*, XXII, 11, 12, 15, 16 seq. — [4] *Malac.*, III, 1.

où il est *la maison de Dieu, et la porte du ciel* [1]. Il y dresse un autel à celui qu'il avait vu, et lui rend ses adorations. Jacob combat avec lui, comme avec un homme, et se glorifie *d'avoir vu Dieu face à face* [2]. Il reçoit l'ordre de lui dresser un autel ; il l'invoque et il le loue, comme celui *qui l'a regardé dans son affliction* [3]. » Combat mystérieux, où Dieu veut bien s'égaler à l'homme, et que l'homme, aidé de Dieu, l'emporte contre Dieu même, et lui arrache, pour ainsi dire, sa bénédiction par une espèce de violence [4]. Il apparaît de nouveau à Jacob, et se nomme le Dieu tout-puissant, et confirme toutes les promesses qu'il avait faites à Abraham et à Isaac. Tout cela en figure de celui qui s'est incarné pour nous, qui dès lors nous préparait ce grand mystère, le commençait en quelque façon, en faisait voir comme une espèce d'apprentissage et comme un essai : qui enfin a voulu en la forme humaine, faire les délices de nos pères : qui, par un amour extrême, et, si l'on peut l'appeler ainsi, par une tendre passion pour notre nature, a fait aussi de son côté ses délices des enfants des hommes, et a voulu montrer par là qu'il est celui qui, « conçu et engendré dans le sein de Dieu comme « sa sagesse éternelle, a mis son plaisir à être « avec eux [5]. »

Parcourons ici en esprit tous les endroits où le Dieu *trois fois saint* paraît avec une face et avec des pieds [6], où la gloire du Dieu d'Israël s'élève au-dessus du chariot [7], et se rend sensible, *où l'Ancien des jours apparaît avec sa tête et ses cheveux blancs comme neige* [8] : et croyons que toutes ces apparitions ou du Fils de Dieu ou du Père même, étaient aux hommes un gage certain que Dieu ne regardait pas la nature humaine comme étrangère à la sienne ; depuis qu'il avait été résolu que le Fils de Dieu, égal à son Père, se ferait homme comme nous.

Toutes ces apparitions préparaient et commençaient l'incarnation du Fils de Dieu : l'incarnation n'étant autre chose qu'*une apparition de Dieu* [9] au milieu des hommes, plus réelle et plus authentique que toutes les autres : pour accomplir ce qu'avait vu le saint prophète Baruch, que *Dieu même, après avoir enseigné la sagesse à Jacob et à ses enfants, avait été vu sur la terre, et avait conversé parmi les hommes* [10]: qu'en cet état on lui dirait, comme faisait Isaïe : « C'est dans vous « seul que Dieu est, et il n'est en aucun homme « comme en vous ; Dieu n'est point sans vous ; « vous êtes vraiment un Dieu caché, le Dieu « d'Israël, le Sauveur [1]. » *Le voilà*, nous disait Malachie [2], *ce Seigneur que vous attendiez*, cet ange qui a apparu à Abraham et aux patriarches : *le voilà qui vient en personne, qui apparaît dans son temple.* Et remarquez qu'un autre ange le précède *et lui prépare la voie*; mais cet ange n'est point appelé le Maître, le Dominateur, *ni celui qui vient dans le temple*, comme dans un lieu qui est à lui : *ad templum sanctum suum.* C'est Jean-Baptiste, le saint précurseur de Jésus-Christ, c'est, comme l'appelle le même prophète, un autre Elie qui vient préparer les hommes à recevoir Jésus-Christ, *de peur qu'à son arrivée le genre humain ne soit frappé d'anathème* [3].

C'est par ces mots que finit le prophète Malachie. La prophétie finit avec lui : et en voilà le dernier mot. Ainsi le dernier des prophètes termine sa prophétie en nous désignant le premier prophète qui devait paraître après lui, et lui remet, pour ainsi parler, la prophétie et la parole.

Entrons ici dans l'esprit des Israélites spirituels, des Juifs cachés qui désiraient le Sauveur et se consolaient, dans cette attente, de tous les maux de cette vie. O Jésus ! vous êtes celui qui deviez venir. O Jésus ! vous êtes venu. O Jésus ! vous êtes encore venu au dernier jour, pour recueillir vos élus dans votre repos éternel ! O Jésus ! vous allez et venez sans cesse. Vous venez dans nos cœurs, et vous y faites sentir votre présence par je ne sais quoi de doux, de tendre et de souverain. Que l'esprit et l'épouse disent : *Venez : que celui qui a soif vienne.* Car Jésus vient en nous, quand aussi nous venons à lui. *Oui*, dit Jésus, *je viendrai bientôt. Ah ! venez, venez, Seigneur Jésus* [4] ! Venez, le désiré des nations, venez, notre amour et notre espérance, notre force et notre refuge, notre consolation dans le voyage, notre gloire et notre repos éternel dans la patrie !

—

ONZIÈME SEMAINE

L'avénement de saint Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Les hommes avaient besoin d'être préparés à la venue du Sauveur.

Quelle merveille, dit saint Augustin [5] ! saint Jean n'était pas la lumière : *non erat ille lux*, mais il était envoyé pour rendre témoignage à la lumière : *Sed ut testimonium perhiberet de lumine* [6]. La lumière a-t-elle besoin qu'on lui rende témoignage ? Faut-il que quelqu'un nous

[1] *Gen.*, XXVI, XXVIII, 12, 13, 16, 17, 18. — [2] *Ib.*, XXXII, 24, etc. — [3] *Ibid.*, XXXV, 1, 3. — [4] *Gen.*, XXXV, 11, 12. — [5] *Prov.*, VIII, 22, 23, 31. — [6] *Isa.*, VI, 1, 2, 3. — [7] *Ezech.*, I, 1 seq. — [8] *Dan.*, VII, 1, 9, 13. — [9] I *Tim.* III, 16. — [10] *Baruch.*, III, 37, 38.

[1] *Isa.*, XLV, 14, 15.
[2] *Malac.*, III, 1. — [3] *Ibid.*, VI, 5, 6. — [4] *Apoc.*, XXII, 17, 20. — [5] *S. Aug.*, *In Joan.*, tract. 2, n. 7. — [6] *Joan.*, I, 8.

dise : Voilà le soleil ! Ce bel astre n'attire-t-il pas assez les regards, sans qu'on nous le montre au doigt ? Il est ainsi toutefois, dit saint Augustin. « Jésus-Christ était le soleil, et saint Jean un « petit flambeau ardent et luisant[1], » comme l'appelle le Sauveur ; et voilà que nous allons chercher le Sauveur par le ministère de Jean, et nous cherchons le jour avec un flambeau. La faiblesse de notre vue en est la cause. Le grand jour nous éblouirait, si nous n'y étions préparés et accoutumés par une lumière plus proportionnée à notre infirmité : *Tam infirmi sumus* ; *per lucernam quærimus diem* [2]. Le monde est trop affaibli par son péché, pour soutenir dans toute sa force le bonheur que Dieu lui envoie. Confessons notre faiblesse et notre impuissance : c'est là le commencement de notre salut. Abaissons-nous vers saint Jean, et apprenons à élever peu à peu nos yeux faibles et tremblants à Jésus-Christ.

IIe ÉLÉVATION.

Quatre circonstances de la vie et de la mort de saint Jean, préparatoires à la mort de Jésus-Christ.

Je découvre quatre choses dans saint Jean, par où il me prépare à Jésus-Christ : premièrement, sa conception et sa nativité : secondement, sa vie étonnante dans le désert, dès son enfance : troisièmement, sa prédication avec son baptême : quatrièmement, la persécution qu'on lui fait souffrir, sa prison et sa mort. Quatre mémorables circonstances de l'histoire de saint Jean-Baptiste, que nous remarquerons chacune à sa place, pour nous préparer à voir la gloire du Sauveur.

Suivons donc le saint précurseur et voyons-le devancer en tout et partout le Fils de Dieu, tant dans sa vie que dans sa mort. Il va être conçu et paraître au monde. Marchez devant lui, saint précurseur, et prévenez les merveilles de la conception et de la naissance de votre Maître. Mon âme, sois attentive au grand spectacle que Dieu prépare à ta foi ! Seigneur, soyez loué à jamais pour les admirables préparations par lesquelles vous nous disposez à recevoir votre Christ.

IIIe ÉLÉVATION.

Première circonstance préparatoire de la vie de saint Jean-Baptiste : sa conception.

Mon Sauveur devait naître d'une vierge. Quelle plus belle préparation à ce mystère que de faire naître saint Jean-Baptiste d'une stérile? Jésus-Christ ne devait avoir de Père qu'en Dieu. Après Dieu, et sous sa puissance, que pouvait-on donner à saint Jean-Baptiste qui en approchât davantage, qu'un sacrificateur qui fût en même temps un saint ? Ce fut le caractère de saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. Il est dit de lui qu'il était *sacrificateur*, et encore sacrificateur *de la race d'Abia*, qui était la plus excellente. Sa sainteté répondait à celle de son ministère ; et afin que tout se ressente ici de l'esprit de sainteté, ce fut durant l'exercice de sa fonction que Dieu lui envoya son ange pour lui annoncer la conception de saint Jean-Baptiste [1].

Jésus-Christ devait avoir une mère vierge : c'était là sa prérogative. Et qu'y avait-il qui approchât davantage de cet honneur, que de naître d'une stérile, comme un autre Isaac, comme un Samson, comme un Samuel ? Ces enfants miraculeux de femmes stériles sont des enfants de grâce et de prières. Et c'est par là que fut consacrée la naissance de saint Jean-Baptiste, pour être l'avant-courrière de celle du Fils de Dieu.

Sainte Elisabeth était, comme son mari, d'une vie sainte et irréprochable devant Dieu et devant les hommes [2]. Comme lui, elle était aussi fille d'Aaron et de la race sacerdotale, qui était, dans la tribu de Lévi, aussi distinguée que la tribu de Lévi était élevée parmi les tribus d'Israël. Tout relève la naissance de saint Jean-Baptiste; et rien ne pouvait mieux préparer les voies au Messie qui devait venir.

Outre la stérilité d'Elisabeth, elle était, comme Zacharie, avancée en âge : tout s'opposait au fruit qu'elle devait porter. Seigneur, nous sommes stériles : accablés de la vieillesse d'Adam et des anciennes habitudes de la corruption, nous ne pourrons produire aucun fruit. Mais Dieu se plaît à tout tirer du néant.

La vertu ne vient jamais parmi les hommes que des lieux naturellement stériles : « Et où « le péché abonde, c'est là que la grâce veut « surabonder[3]: » c'est à l'humilité à l'attirer. Confessons notre impuissance ; et Jean, c'est-à-dire *la grâce et la colombe*, ou *le Saint-Esprit*, nous sera donné.

IVe ÉLÉVATION.

La conception de saint Jean-Baptiste, comme celle de Jésus-Christ, est annoncée par l'ange saint Gabriel.

« Je suis Gabriel, un des esprits assistants de« vant Dieu, que le Seigneur vous a envoyé pour « vous parler, et vous annoncer ces heureuses « nouvelles[4]. » Dieu destinait à ce saint archange une bien plus haute ambassade, puisqu'il devait annoncer l'enfantement d'une vierge : mais

[1] *Joan.*, V, 35. — [2] *S. Aug.*, *In Joan.*, tract. 2, n. 8.

[1] *Luc.*, I, 5, 6 seq. — [2] *Ibid.*, 5 seq. — [3] *Rom.*, V, 20. — [4] *Luc.*, I, 19.

afin de tout préparer et donner foi aux paroles de son ange, Dieu lui fit auparavant annoncer l'enfantement d'une stérile; et avant que de promettre le Christ, il le chargea de promettre son saint précurseur.

Un des caractères des œuvres de Dieu est de prendre le temps convenable; et c'est là un des traits des plus remarquables de sa sagesse. Zacharie était dans l'exercice le plus pur de la fonction sacerdotale, qui était celui d'offrir les parfums au dedans du temple, sur l'autel destiné à cette fonction; et tout le peuple était au dehors en attente du saint sacrificateur qui devait sortir du temple, après avoir accompli le ministère sacré. Ce fut à ce moment que l'ange du Seigneur lui apparut du côté droit de l'autel où il officiait [1].

Le trouble dont il fut saisi à la vue de l'ange est l'effet de cette crainte religieuse dont l'âme est occupée, lorsque Dieu se rend présent par quelque moyen que ce soit. L'impression des choses divines fait rentrer l'âme dans son néant; elle sent plus que jamais son indignité : la frayeur qui accompagne ce qui est divin la dispose à l'obéissance.

Ne craignez point, lui dit cet ange. Comme le premier effet de la présence divine est la frayeur dans le fond de l'âme, le premier effet de la parole portée de la part de Dieu est de rassurer celui à qui elle est adressée. « Votre prière « est exaucée, et votre femme concevra un fils [2]. » Il l'avait donc demandé à Dieu ; et Jean, comme Samuel, fut le fruit de la prière. Mon âme prie avec foi et persévérance, l'ange du Seigneur viendra; une douce confiance se formera; quelque lumière céleste apparaîtra dans le cœur, et *Jean*, qui est la grâce, en sera le fruit. Il faut demander ; c'est un acte nécessaire de la soumission qu'on doit à Dieu ; c'est une reconnaissance de sa puissance et de sa bonté : la confiance, qui est le fruit d'un pur et fidèle amour, s'y fait ressentir ; c'est-à-dire qu'elle fait ressentir Dieu.

« Vous lui donnerez le nom de Jean. » Le même ange dit à Marie : « Vous aurez un fils, « et vous lui donnerez le nom de Jésus [3]; » et l'imposition du nom de Jean qui est ordonnée par l'ange est la préparation à un plus grand nom.

« Cet enfant vous mettra dans la joie et dans « le ravissement; et la multitude se réjouira « à sa naissance [4]. » C'est ce que l'ange promet, c'est ce que nous verrons bientôt accompli.

« Il sera grand devant le Seigneur [5]. » Le même ange, en annonçant Jésus-Christ, répète la même parole : « Il sera grand; » mais il ajoute : « et il sera nommé le Fils du Très- « Haut [1]. » Jésus sera grand comme le fils; Jean sera grand comme un serviteur, comme un héraut qui marche devant son maître, et inspire le respect à tout le monde. Jésus est grand par essence; et Jean sera grand par un éclat et un rejaillissement de la grandeur de Jésus. « Il « ne boira point de vin, ni de tout ce qui peut « enivrer; et il sera rempli du Saint-Esprit « dès le ventre de sa mère [2]. » Commençons à voir dans Jean le caractère de la pénitence et de l'abstinence. Seigneur, je le reconnais; c'est lui qui prépare les voies à Jésus, et la pénitence est sa vraie avant-courrière.

C'est aussi un caractère de Nazaréen, c'est-à-dire un caractère de saint, de s'abstenir du vin et de tout ce qui enivre. Tout ce qui flatte les sens et les transporte, est un obstacle à la sainteté : si vous évitez l'ivresse et la joie des sens, une autre ivresse vous sera donnée; comme Jean, vous serez rempli du Saint-Esprit, et transporté d'une joie céleste. Ne vous laissez donc point enivrer aux charmes des sens ; n'attendez pas que le vin, que la joie du monde vous renverse entièrement la raison : dès que vous la goûtez, vous commencez à perdre le goût de la grâce, et vous êtes déjà tout troublé : une épaisse vapeur vous offusque les sens; elle est douce, il est vrai ; mais c'est par là qu'elle est pernicieuse ; tout se brouille dans notre cerveau : et c'est hasard si nous ne tombons dans quelque étrange désordre. Fuyons, fuyons : « dès que le vin commence à briller « et à pétiller dans la coupe, il nous trompe « en flattant nos sens; mais à la fin il nous « mordra comme une couleuvre, et son poison « se portera jusqu'à notre cœur [3]. »

Ve ÉLÉVATION.

Suite des paroles de l'ange. — L'effet de la prédication de saint Jean-Baptiste est prédit.

« Il convertira plusieurs des enfants d'Israël « au Seigneur leur Dieu [4]. » Hélas ! étant déjà enfants d'Israël, avons-nous besoin d'être convertis ? Ne devons-nous pas avoir conservé la grâce ? Gémissons d'avoir besoin qu'on nous convertisse. Mais, hélas ! notre état est bien pire, puisque même nous résistons à la grâce qui veut nous changer ; et, plus durs que des pierres, nous ne voulons pas nous laisser convertir.

Le monde était dans un excès de corruption incompréhensible. La loi de Dieu n'était pas

[1] *Luc.*, I, 9. — [2] *Luc.*, I, 13. — [3] *Ibid.*, 31. — [4] *Ibid.*, 14. — [5] *Ibid.*, 15.

[1] *Luc.*, I, 32. — [2] *Ibid.*, 15. — [3] *Prov.*, XXIII, 31, 32. — [4] *Luc.*, I, 16.

seulement méprisée, mais encore on répandait dans le peuple des maximes opposées. Il fallait un nouvel Elie pour émouvoir les pécheurs ; il fallait le feu d'Elie pour purifier ces consciences gangrenées. Il lui fallait *l'esprit et la vertu d'Elie*, l'efficace de ses discours et la merveille de ses exemples. Qui nous donnera un Elie pour nous convertir au Sauveur, *pour lui préparer* les cœurs par la pénitence, pour ramener l'ancienne discipline, et faire *que les Pères* reconnaissent *leurs enfants*, par le soin qu'ils leur verront prendre de les imiter ! Faisons revivre nos pères ; ressuscitons la foi d'Abraham ; réveillons cette vigueur apostolique de l'ancienne Eglise. Venez, Elie ; venez, prédicateurs de l'Evangile, avec une céleste ferveur ; remuez, ébranlez les cœurs ; excitez l'esprit de pénitence ; remplissez-nous de terreur à la vue du Juge qui doit venir. Qu'on le craigne, afin qu'on l'aime.

O Dieu ! l'incrédulité règne sur la terre. On n'est plus méchant par la faiblesse ; on l'est de dessein, on l'est par principes, par maximes. Envoyez-nous quelque Jean-Baptiste qui confonde l'erreur ; qui fasse voir que les incrédules sont des insensés. *Ramenez-les à la véritable prudence, ces incrédules*, et ces libertins de profession. La véritable prudence est de ne pas se croire soi-même, et de pratiquer ce que dit le Sage : *Ne vous fiez pas à votre prudence*. Mais, Seigneur, confondez aussi l'imprudence de ceux qui disent qu'ils croient, encore qu'ils ne fassent rien de ce qu'ils croient. *Ramenez donc les incrédules* de toutes les sortes *à la prudence des justes*. Les *justes* sont les seuls prudents, les seuls prévoyants, les seuls sages : ils ont la règle, ils la conservent ; ils ne sont pas humbles en parole, et orgueilleux en effet; dévots par contenance, et en effet intéressés ; vindicatifs, téméraires censeurs des autres, sans connaître, sans guérir leurs vices cachés.

VIe ÉLÉVATION.

Sur l'incrédulité de Zacharie.

« Zacharie répondit : Comment saurai-je la « vérité de ces paroles ? Je suis vieux, et ma « femme est déjà avancée en âge. » Stérile dans son meilleur temps, comment pourra-t-elle devenir féconde dans sa vieillesse ?

L'incrédulité de Zacharie fut suivie d'une punition manifeste. L'ange lui déclara qu'il *serait muet* [5]. C'est un des endroits par où la prédiction de la conception du précurseur est inférieure à celle du maître, où il ne paraît que foi et obéissance. Dieu fit servir la faute et le châtiment du saint sacrificateur à la déclaration de son ouvrage : tout le peuple s'aperçut qu'il avait eu une vision dans le temple, et par le long temps qu'il y demeura contre la coutume, et parce que pour s'excuser, et aussi pour faire connaître l'œuvre de Dieu, il faisait signe, comme il pouvait, qu'il était devenu muet, pour avoir été incrédule à une céleste vision.

Profitons de cet exemple. Quand vous opérerez en moi pour me convertir, Seigneur, j'espérerai en votre grâce ; je ne dirai pas : Je suis stérile, je ne puis entreprendre un aussi grand ouvrage ; je ne serai pas de ceux dont parle saint Paul, « qui, désespérant d'eux-mêmes, se « livrent à toutes sortes de désordres [1] ; » mais je dirai au contraire avec cet apôtre : « Je puis « tout en celui qui me fortifie [2]. »

Dieu est fidèle et véritable, quoique les hommes soient incrédules ; et leur incrédulité n'anéantit pas la promesse de Dieu. Celle qu'il fit faire à Zacharie eut un prompt accomplissement : Elisabeth devint grosse miraculeusement, et il est dit : « qu'elle se cacha cinq « mois ; parce que c'est là, disait-elle [3], « ce « que le Seigneur a fait en moi, lorsqu'il a « voulu me tirer de l'opprobre où j'étais devant « les hommes » à cause de ma stérilité. Les grandes grâces demandent un grand recueillement pour être goûtées à loisir et dans le silence, et pour envoyer au ciel ses remercîments du fond de sa retraite. On ne laisse pas d'entrevoir qu'il entre dans celle d'Elisabeth durant cinq mois et jusqu'à ce que sa grossesse parût, un secret dessein d'éviter les discours des hommes. Malgré le miracle qui rend féconde une stérile, la conception humaine a dans son fond quelque chose qu'il faut cacher, surtout dans un grand âge ; et l'on sait ce que dit Sara dans une occasion semblable [4] : mais nous allons voir une conception où il n'y a rien que de saint, et à la fois de miraculeux. Il fallait que le Maître fût conçu d'une manière plus haute que celle du précurseur ; et que le même ambassadeur, qui fut l'ange saint Gabriel, en portant à la sainte Vierge une parole plus excellente et plus relevée, eût aussi un succès plus sublime et plus merveilleux.

[1] *Ephes.*, IV, 19. — [2] *Phil.*, IV, 13. — [3] *Luc.*, I, 24, 25. — [4] *Gen.*, XVIII, 10 seq.

DOUZIÈME SEMAINE

L'Annonciation et l'incarnation.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'annonciation de la sainte Vierge. — Salut de l'ange.

« Au sixième mois de la grossesse d'Elisabeth, « l'ange Gabriel fut envoyé dans une ville de « Galilée, nommée Nazareth, à une vierge « qu'un homme appelé Joseph, de la maison de « David, avait épousée ; et le nom de la vierge « était Marie [1]. »

Dès que nous voyons l'ange saint Gabriel envoyé, nous devons attendre quelque excellente nouvelle sur la venue du Messie. Lorsque Dieu voulut apprendre à Daniel, *homme de désirs*, l'arrivée prochaine du *Saint des saints*, qui devait être *oint et immolé* [2], le même ange fut envoyé à ce saint prophète. Nous venons encore de le voir envoyé à Zacharie ; et à son seul nom nos désirs pour le Christ du Seigneur doivent se renouveler par de saints transports.

Ce n'est pas dans Jérusalem, la ville royale, ni dans le temple qui en faisait la grandeur, ni dans le sanctuaire qui en est la partie la plus sacrée, ni parmi les exercices les plus saints d'une fonction toute divine, ni à un homme aussi célèbre par sa vertu que par la dignité de sa charge et par l'éclat d'une race sacerdotale, que ce saint ange est envoyé à cette fois. C'est dans une ville de Galilée, province des moins estimées, dans une petite ville dont il faut dire le nom, à peine connu. C'est à la femme d'un homme qui, comme elle, était à la vérité de la famille royale, mais réduit à un métier mécanique. Ce n'était pas une Elisabeth, dont la considération de son mari faisait éclater la vertu. Il n'en était pas ainsi de la femme de Joseph, qui était choisie pour être la Mère de Jésus : femme d'un artisan inconnu, d'un pauvre menuisier. L'ancienne tradition nous apprend qu'elle gagnait elle-même sa vie par son travail ; ce qui fait que Jésus-Christ est appelé par les Pères les plus anciens : *fabri et quæstuariæ Filius.*

Ce n'est point la femme d'un homme célèbre, et dont le nom fût connu : « elle avait épousé « un homme nommé Joseph ; et on l'appelait « Marie. » Ainsi, à l'extérieur, cette seconde ambassade de l'ange est bien moins illustre que l'autre. Mais voyons le fond, et nous y découvrirons quelque chose de bien plus élevé.

L'ange commence par ces mots d'une humble salutation : *Je vous salue, pleine de grâces,* très-agréable à Dieu, remplie de ses dons : *le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes* [1]. Ce discours est d'un ton beaucoup plus haut que celui qui fut adressé à Zacharie. On commence par lui dire : *Ne craignez point*, comme à un homme qu'on sait qui a sujet de craindre ; et *vos prières*, lui dit-on, *sont exaucées*. Mais ce qu'on annonce à Marie, elle ne pouvait pas même l'avoir demandé, tant il y avait de sublimité et d'excellence. Marie, humble, retirée, petite à ses yeux, ne pensait pas seulement qu'un ange la pût saluer, et surtout par de si hautes paroles : c'est son humilité qui la jeta *dans le trouble*. Mais l'ange reprit aussitôt : *Ne craignez point, Marie* [2]. Il n'avait point commencé par là, comme on a vu qu'il fit à Zacharie : mais quand Marie eut montré son trouble causé par sa seule humilité, il fallut bien lui répondre : « Ne crai« gnez point, Marie, vous avez trouvé grâce « devant le Seigneur : vous concevrez dans « votre sein et vous enfanterez un fils [3]. » Votre conception miraculeuse sera suivie d'un enfantement aussi admirable. Il y en a qui conçoivent, mais qui n'enfantent jamais ; qui n'ont que de stériles et infructueuses pensées. Mon Dieu à l'exemple de Marie, faites que je conçoive et que j'enfante ! et que dois-je enfanter, sinon Jésus-Christ ? *Je vous enfante*, disait saint Paul [4], *jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous.* Tant que Jésus-Christ, c'est-à-dire une vertu consommée, n'est pas en nous, ce n'est encore qu'une faible et imparfaite conception : il faut que Jésus-Christ naisse dans nos âmes par de véritables vertus, et accomplies selon la règle de l'Evangile.

Cet homme que *Jésus aima* [5], quand il le vit si bien parler du précepte de l'amour divin, n'avait encore pourtant qu'une simple et faible conception : et dès qu'il lui fallut quitter ses richesses qu'il aimait, il se retira avec larmes, et abandonna l'ouvrage où Jésus l'avait appelé. Celui qui voulait encore « aller ensevelir son « père, avant que de suivre le Sauveur [6], » ne l'avait conçu qu'à demi : et quand on l'a enfanté, on ne connaît ni d'excuse, ni de retardement. On ne se laisse non plus rebuter par aucune difficulté. Et quand Jésus-Christ nous dit : « Les renards ont leurs tanières, et les « oiseaux leurs nids : mais le Fils de l'homme « n'a pas où reposer sa tête [7], » ceux qui cherchent encore un chevet et le moindre repos dans les sens, n'ont pas enfanté Jésus. Ce qu'ils regardent comme grand n'est qu'une impar-

[1] *Luc.*, I, 26, 27. — [2] *Dan.*, IX, 21 seq.

[1] *Luc.*, I, 28, 29. — [2] *Luc.*, I, 30. — [3] *Ibid.*, 31. — [4] *Galat.*, VI, 19. — [5] *Marc.*, X, 21 seq. — [6] *Matth.*, VIII, 21. — [7] *Ibid.*, 20.

faite conception, un avorton qui ne voit jamais le jour.

IIe ÉLÉVATION.

La conception et l'enfantement de Marie. — Le règne de son Fils et sa divinité.

Vous concevrez et enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus, *de* Sauveur. *Il sera grand* [1] ; non pas à la manière de Jean, qui était grand comme le peut être un serviteur : mais celui-ci sera grand de la grandeur qui convient au Fils. Aussi l'appellera-t-on *le Fils du Très-Haut* [2]. Et ce ne sera pas par une simple dénomination ou par adoption, comme les autres qui sont appelés *enfants de Dieu.* Il sera le Fils de Dieu effectivement, le Fils unique, le Fils par nature : c'est pourquoi on lui en donnera le nom avec une force particulière. Il ne faut pas croire que ce soit un terme diminutif, de dire que Jésus *sera appelé le Fils de Dieu* [3] ; autrement on pourrait dire de même que ce que dit l'ange, qu'Elisabeth *est appelée stérile* [4], est une espèce de diminution de la stérilité : au contraire, il faut entendre une véritable et entière stérilité.

Croyons donc que Jésus *est appelé Fils,* parce qu'il l'est proprement, effectivement, naturellement, par conséquent uniquement : Dieu, en qui tout est parfait, devant avoir un Fils parfait, et par conséquent unique. Et c'est pourquoi *Dieu lui donnera le trône de David, son père* selon la chair. Ce trône que David même voyait en esprit, lorsqu'il disait : « Le Seigneur « a dit à mon Seigneur : Soyez assis à ma « droite [5] ; » c'est « son Fils et son Seigneur » tout ensemble. Ce trône de David son père n'est que la figure de celui que Dieu, qui « l'a en- « gendré avant l'aurore [6], » lui prépare. « Il « aura donc le trône de David son père, et il « régnera éternellement dans la maison de « Jacob [7]. » Quel autre peut régner éternellement, qu'un Dieu à qui il est dit : *Votre trône, ô Dieu, sera éternel* [8] ? Et c'est pourquoi on ne verra point la fin de son règne.

O Jésus ! dont le règne est éternel, en verra-t-on la fin dans mon cœur ? Cesserai-je de vous obéir ? Après avoir commencé selon l'esprit, finirai-je selon la chair ? Me repentirai-je d'avoir bien fait ? Me livrerai-je de nouveau au tentateur, après tant de saints efforts pour me retirer de ses mains ? L'orgueil ravagera-t-il la moisson si prête à être recueillie ? Non ; il faut être de ceux dont il est écrit : « Ne cessez point « de travailler, parce que la moisson que vous « avez à recueillir ne doit point souffrir de dé- « faillance [1]. »

[1] *Luc.*, I, 31, 32. — [2] *Ib.*, 32. — [3] *Luc.*, I, 35. — [4] *Ibid.*, 30. — [5] *Psal.* CIX, *Matth.*, XXII, 43, 44. — [6] *Psal.* CIX, 3. — [7] *Luc.*, I, 33. — [8] *Psal.* XLIV, 7; *Hebr.*, I, 3.

IIIe ÉLÉVATION.

La virginité de Marie. — Le Saint-Esprit survenu en elle son Fils saint par origine.

Dieu, qui avait prédestiné la Sainte Vierge Marie pour l'associer à sa très-pure génération, lui inspira l'amour de la virginité dans un degré si éminent, que non-seulement elle en fit vœu, mais que même après que l'ange lui eut déclaré quel Fils elle devait concevoir, elle ne voulut point acheter l'honneur d'en être la mère au prix de sa virginité.

Elle répond donc à l'ange : « Comment cela « se fera-t-il, puisque je ne connais point « d'homme ? [2] » c'est-à-dire j'ai résolu de tout temps de n'en point connaître. Cette résolution marque dans Marie un goût exquis de la chasteté, et dans un degré si éminent qu'elle est à l'épreuve, non-seulement de toutes les promesses des hommes, mais encore de toutes celles de Dieu. Que pouvait-il promettre de plus grand que son Fils, en la même qualité qu'il le possède lui-même ; c'est-à-dire en la qualité de Fils ? Elle est prête à le refuser, s'il faut perdre sa virginité pour l'acquérir. Mais Dieu, à qui cet amour acheva, pour ainsi dire, de gagner le cœur, lui fit dire par son ange : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la « vertu du Très-Haut vous couvrira [3]. » Dieu même vous tiendra lieu d'époux : il s'unira à votre corps ; mais il faut pour cela qu'il soit plus pur que les rayons du soleil. Le très-pur ne s'unit qu'à la pureté ; il conçoit son Fils seul dans son sein paternel, sans partager sa conception avec un autre : il ne veut, quand il le fait naître dans le temps, le partager qu'avec une vierge, ni souffrir qu'il ait deux pères.

Virginité, quel est votre prix ? Vous seule pouvez faire une Mère de Dieu ; mais on vous estime encore plus qu'une si haute dignité.

« Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la « vertu du Très-Haut vous couvrira ; et c'est « pourquoi la chose sainte qui naîtra en vous « sera nommée le Fils de Dieu [4]. Qui nous ra- « contera sa génération [5] ? » Elle est inexplicable et inénarrable. Ecoutons néanmoins ce que l'ange nous en raconte par ordre de Dieu : « La vertu du Très-Haut vous couvrira. » Le Très-haut, le Père céleste, étendra en vous sa génération éternelle : il produira son Fils dans votre sein, et y composera de votre sang un

[1] *Galat.*, VI, 9. — [2] *Luc.*, I, 34. — [3] *Ibid.*, 35. — [4] *Ibid.* — [5] *Isa.* LIII, 8.

corps si pur, que le Saint-Esprit sera seul capable de le former. En même temps ce divin Esprit y inspirera une âme qui n'ayant que lui pour auteur, sans le concours d'aucune autre cause, ne peut être que sainte. Cette âme et ce corps, par l'extension de la vertu générative de Dieu, seront unis à la personne du Fils de Dieu ; et dorénavant ce qu'on appellera le Fils de Dieu sera ce tout composé du Fils de Dieu et de l'homme, Ainsi, *ce qui sortira de votre sein sera* proprement et véritablement *appelé le Fils de Dieu*. Ce sera aussi une *chose sainte* par sa nature ; *sainte*, non d'une sainteté dérivée et accidentelle, mais substantivement : *sanctum :* ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, qui seul est une chose sainte par nature. Et comme cette chose sainte, qui est le Verbe et le Fils de Dieu, s'unira personnellement à ce qui sera formé de votre sang, à l'âme qui y sera unie, selon les lois éternelles imposées à toute la nature par son Créateur ; ce tout, ce composé divin, sera tout ensemble le Fils de Dieu et le vôtre.

Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre : c'est la dignité de Mère de Dieu, qui enferme de si grandes grâces, qu'il ne faut ni tenter ni espérer de les comprendre par sa pensée. La parfaite virginité de corps et d'esprit fait partie d'une dignité si éminente. Car si la concupiscence, qui depuis le péché originel est inséparablement attachée à la conception des hommes, lorsqu'elle se fait à la manière ordinaire, s'était trouvée en celle-ci, Jésus-Christ aurait dû naturellement contracter cette souillure primitive, lui qui venait pour l'effacer. Il fallait donc que Jésus-Christ fût fils d'une vierge, et qu'il fût conçu du Saint-Esprit. Ainsi donc Marie demeure vierge, et devient mère ; Jésus-Christ n'appellera de père que Dieu ; mais Dieu veut qu'il ait une mère sur la terre.

Chastes mystères du christianisme, qu'il faut être pur pour vous entendre ! Mais combien plus le faut-il être, pour vous exprimer dans sa vie la sincère pratique des vérités chrétiennes !

Nous ne sommes plus de la terre, nous dont la foi est si haute ; *et notre conversation est dans les cieux* [1].

IVe ÉLÉVATION.

La conception de saint Jean-Baptiste prépare à croire la conception de Jésus-Christ.

L'ange continue : « Et voilà que votre cousine Elisabeth a elle-même conçu un fils dans « sa vieillesse, et c'est ici le sixième mois de « celle qui était appelée stérile, » et qui, par-dessus la stérilité naturelle, avait encore celle de l'âge et de la vieillesse ; « parce que rien « n'est impossible à Dieu [1]. » Marie n'avait pas besoin qu'on lui alléguât des exemples de la toute-puissance divine ; et c'est pour nous, à qui le mystère de son annonciation devait être révélé, que l'ange apporte cet exemple. Dieu voulait néanmoins que la sainte Vierge connût la conception de saint Jean-Baptiste, à cause du grand mystère qu'il nous préparait par la connaissance qu'on lui donne de ce miracle.

Marie fut transportée en admiration de la puissance divine dans tous ses degrés. Elle vit que, par le miracle souvent répété de rendre fécondes les stériles, il avait voulu préparer le monde au miracle unique et nouveau de l'enfantement d'une vierge ; et, transportée en esprit d'une sainte joie par la merveille que Dieu voulait opérer en elle, elle dit d'une voix soumise : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il « me soit fait selon votre parole [2]. »

Ve ÉLÉVATION.

Sur ces paroles : « Je suis la servante du Seigneur. »

Dieu n'avait pas besoin du consentement et de l'obéissance de la Sainte Vierge, pour faire d'elle ce qu'il voulait, ni pour en faire naître Jésus-Christ, et en former dans ses entrailles le corps qu'il voulait unir à la personne de son Fils : mais il voulait donner au monde de grands exemples, et que le grand mystère de l'Incarnation fût accompagné de toutes sortes de vertus dans tous ceux qui y avaient part. C'est ce qui a mis dans la Sainte Vierge, et dans saint Joseph son chaste époux, les vertus que l'Evangile nous fait admirer.

Il y a encore ici un plus haut mystère. La désobéissance d'Eve notre mère ; son incrédulité envers Dieu, sa malheureuse crédulité à l'ange trompeur était entrée dans l'ouvrage de notre perte : et Dieu a voulu aussi, par une sainte opposition, que l'obéissance de Marie, et son humble foi entrât dans l'ouvrage de notre rédemption. En sorte que notre nature fût réparée par tout ce qui avait concouru à sa perte, et que nous eussions une nouvelle Eve en Marie, comme nous avons en Jésus-Christ un nouvel Adam, afin que nous puissions dire à cette Vierge avec de saints gémissements : Nous crions à vous, misérables bannis, enfants d'Eve, en gémissant et en pleurant dans cette vallée de larmes : offrez-les à votre cher Fils, et nous montrez à la fin ce béni fruit de vos entrailles que nous avons reçu par votre moyen.

[1] *Philip.*, III, 20.

[1] *Luc.*, I, 36, 37. — [2] *Luc.*, 38.

C'est ici le solide fondement de la grande dévotion que l'Eglise a toujours eue pour la sainte Vierge. Elle a la même part à notre salut qu'Eve a eue à notre perte. C'est une doctrine reçue dans toute l'Eglise catholique par une tradition qui remonte jusqu'à l'origine du christianisme. Elle se développera dans toute la suite des mystères de l'Evangile. Entrons donc dans la profondeur de ce dessein : imitons l'obéissance de Marie : c'est par elle que le genre humain est sauvé, et que selon l'ancienne promesse, *la tête du serpent est écrasée* [1].

VIe ÉLÉVATION.

Trois vertus principales de la sainte Vierge dans son annonciation.

La sainte virginité devait être la première disposition pour faire une Mère de Dieu. Car il fallait une pureté au-dessus de celle des anges pour être unie au Père éternel, pour produire le même Fils que lui. Il fallait aussi être disposée par la même pureté à recevoir la vertu d'en haut, et le Saint-Esprit survenant. Cette haute résolution de renoncer à jamais à toute la joie des sens, comme si on était sans corps, c'est ce qui fait une vierge, et qui préparait sur la terre une mère au Fils de Dieu. Mais tout cela, ce n'était rien sans l'humilité. Les mauvais anges étaient chastes; mais avec toute leur chasteté, parce qu'ils étaient superbes, Dieu les a repoussés jusqu'aux enfers. Il fallait donc que Marie fût humble, autant que ces rebelles ont été superbes, et c'est ce qui lui a fait dire : « Je « suis la servante du Seigneur [2]. » Il ne fallait rien moins pour la faire mère. Mais la dernière disposition était la foi. Car il fallait concevoir le Fils de Dieu dans son esprit avant que de le concevoir dans son corps; et cette conception dans l'esprit était l'ouvrage de la seule foi : « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Par là donc cette parole entra dans la Sainte Vierge comme une semence céleste : et la recevoir en soi, qu'était-ce autre chose que de concevoir le Verbe en esprit?

Ayons donc une ferme foi, et espérons tout de la bonté et de la promesse divine. Le Verbe s'incorporera à nous, et par cette espèce d'incarnation nous participerons à la dignité de la Mère de Dieu, conformément à cette sentence du Sauveur : « Celui qui écoute la parole de « Dieu et qui fait sa volonté, est mon frère, ma « sœur et ma mère [3]. » Tel est donc le fondement de la gloire de la Sainte Vierge. La suite développera d'autres effets de la prédestination de cette vierge, Mère de Dieu, et ce seront les effets du Verbe de Dieu en elle et en nous. Mais avant que de contempler les effets d'un si saint auteur, il faut auparavant en contempler la grandeur en elle-même.

[1] *Gen.*, III, 15. — [2] *Luc.*, I, 38. — [3] *Ibid.*, VIII, 21.

VIIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ devant tous les temps.— La théologie de saint Jean l'évangéliste.

Où vais-je me perdre! dans quelle profondeur, dans quel abîme! Jésus-Christ avant tous les temps peut-il être l'objet de nos connaissances? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Evangile. Allons, marchons sous la conduite de l'aigle des évangélistes, du bien-aimé parmi les disciples, d'un autre Jean que Jean-Baptiste, de Jean *enfant du tonnerre* [1], qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque par un rapide vol fendant les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des anges, des vertus, des chérubins et des séraphins, il entonne son évangile par ces mots : « Au commencement était le « Verbe [2]. » C'est par où il commence à faire connaître Jésus-Christ. Hommes, ne vous arrêtez pas à ce que vous voyez commencer dans l'annonciation de Marie. Dites avec moi :« Au « commencement était le Verbe. » Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a point de commencement? C'est pour dire qu'au commencement, dès l'origine des choses, *il était* : il ne commençait pas, *il était* : on ne le créait pas, on ne le faisait pas, *il était*. Et qu'était-il? Qu'était celui qui sans être fait, et sans avoir de commencement, quand Dieu commença tout, était déjà? Etait-ce une matière confuse que Dieu commençait à travailler, à mouvoir, à former? Non; ce qui était au commencement *était le Verbe*, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse, le discours intérieur : *sermo* : discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement; mais discours où est substantiellement toute vérité, et qui est la vérité même.

Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je? Tais-toi, ma raison : et sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu ou d'une imagination agitée, sans trouble, sans effort humain, disons au dedans, disons par la foi, avec un entendement, mais captivé et assujetti : *Au commencement*, sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement, *était* celui qui est et qui subsiste toujours : *le Verbe*, la

[1] *Marc.*, III, 17. — [2] *Joan.*, I, 1.

parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu.

Il était, il subsistait; mais non comme quelque chose détachée de Dieu : car *il était en Dieu* [1]. Et comment expliquerons-nous *être en Dieu?* est-ce y être d'une manière accidentelle, comme notre pensée est en nous? Non : le Verbe n'est pas en Dieu de cette sorte. Comment donc? Comment expliquerons-nous ce que dit notre aigle, notre évangéliste? *Le Verbe était chez Dieu* : *apud Deum :* pour dire qu'il n'était pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant, comme étant en Dieu une personne, et une autre personne que ce Dieu en qui il est. Et cette personne était une personne divine : elle *était Dieu* [2]. Comment Dieu? Est-ce Dieu sans origine? Non : car ce Dieu est Fils de Dieu, est Fils unique, comme saint Jean l'appellera bientôt. *Nous avons*, dit-il, *vu sa gloire comme la gloire du Fils unique* [3]. Verbe donc qui est en Dieu, qui demeure en Dieu, qui subsiste en Dieu, qui en Dieu est une personne sortie de Dieu même et y demeurant; toujours produit, toujours dans son sein, ainsi que nous le verrons sur ces paroles : *Unigenitus Filius qui est in sinu Patris* : « Le Fils unique qui est dans le « sein du Père [4]. » Il en est produit, puisqu'il est Fils : il y demeure, parce qu'il est la pensée éternellement subsistante. Dieu comme lui; car le Verbe était Dieu : Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu : *Dieu* comme lui, *au-dessus de tout, béni aux siècles des siècles*. *Amen*. Il est ainsi, dit saint Paul [5].

Ah! je me perds, je n'en puis plus : je ne puis plus dire qu'*Amen ; il est ainsi* : mon cœur dit *: Il est ainsi; amen*. Quel silence! quelle admiration! quel étonnement! quelle nouvelle lumière! mais quelle ignorance! Je ne vois rien, et je vois tout. Je vois ce Dieu qui était au commencement, qui subsistait dans le sein de Dieu; et je ne le vois pas. *Amen; il est ainsi*. Voilà tout ce qui me reste de tout le discours que je viens de faire, un simple et irrévocable acquiescement, par amour, à la vérité que la foi me montre. *Amen, amen, amen*. Encore une fois, *amen*. A jamais, *amen*.

VIII[e] ÉLÉVATION.

Suite de l'évangile de saint Jean.

Le Verbe au commencement était subsistant *en Dieu* [6]. Remontez au commencement de toutes choses; poussez vos pensées le plus loin que vous pouvez; allez au commencement du genre humain : *il était, hoc erat* [1]. Allez au premier jour, lorsque Dieu dit : Que la lumière soit : *il était, hoc erat*. Remontez. Elevez-vous avant tous les jours au-dessus de ce premier jour, lorsque tout était confusion et ténèbres : *hoc erat, il était*. Lorsque les anges furent créés dans la vérité, en laquelle Satan et ses sectateurs ne demeurèrent point : *il était, hoc erat. Au commencement*, avant tout ce qui a pris commencement, *hoc erat*. Il était seul, en son Père, auprès de son Père, au sein de son Père. *Il était*, et qu'était-il? qui le pourrait dire? *qui nous racontera*, qui nous expliquera *sa génération* [2]? *Il était :* car, comme son Père, il est *celui qui est* [3] ; il est le parfait ; il est l'existant, le subsistant, et l'être même. Mais qu'était-il? qui le sait? On ne sait rien autre chose, sinon qu'*il était*; c'est-à-dire qu'*il était*; mais qu'il était engendré de Dieu, subsistant en Dieu; c'est-à-dire qu'il était Dieu, et qu'il était Fils.

Où voyez-vous qu'il était? « Toutes choses « ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été « fait de tout ce qui a été fait. » Concevons, si nous pouvons, la différence de celui qui était, d'avec tout ce qui a été fait. Etre celui qui était, et par qui tout a été fait; et être fait: quelle immense distance de ces deux choses! Etre et faire, c'est ce qui convient au Verbe : *être fait*, c'est ce qui convient à la créature. Il était donc comme celui par qui devait être fait tout ce qui a été fait, et sans qui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait. Quelle force, quelle netteté pour exprimer clairement que tout est fait par le Verbe! Tout par lui, rien sans lui : que reste-t-il au langage humain pour exprimer que le Verbe est le créateur de tout, ou, ce qui est la même chose, que Dieu est le créateur de tout par le Verbe? Car il est créateur de tout, non point par effort, mais par un simple commandement et par sa parole, comme il est écrit dans la Genèse [4], et conformément à ce verset de David : *Il a dit, et tout a été fait. Il a commandé, et tout a été créé* [5].

N'entendons donc point par ce *par* quelque chose de matériel et de ministériel. *Tout a été fait par le Verbe* : comme tout être intelligent agit et fait ce qu'il fait par sa raison, par sa pensée, par sa sagesse. C'est pourquoi s'il est dit ici, que *Dieu fait tout par son Verbe,* qui est sa sagesse et sa pensée, il est dit ailleurs que la Sagesse « éternelle qu'il a engendrée en son sein, et qui « a été conçue et enfantée avant les collines, est

[1] *Joan.*, I, 2. — [2] *Joan.*, I, 2. — [3] *Ibid.*, 14. — [4] *Ibid.*, 44. — [5] *Rom.*, IX, 5. — [6] *Joan.*, I, 2.

[1] *Joan.*, I, 1. — [2] *Isa.*, LIII, 8. — [3] *Exod.*, III, 14. — [4] *Gen.*, I, 3, 6 seq. — [5] *Psal.*, XXXII, 9.

« avec lui, ordonne et arrange tout, se joue en « sa présence, et se délecte par la facilité et la « variété de ses desseins et de ses ouvrages [1]. » Ce qui a fait dire à Moïse que *Dieu vit ce qu'il avait fait* par son commandement, qui est son Verbe, qu'il en fut content, *et vit qu'il était bon et très-bon* [2]. Où vit-il cette bonté des choses qu'il avait faites, si ce n'est dans la bonté même de la sagesse et de la pensée où il les avait destinées et ordonnées ? C'est pourquoi aussi il est dit *qu'il a possédé,* c'est-à-dire qu'il a engendré, qu'il a conçu, qu'il a enfanté *sa Sagesse,* en laquelle il a vu et ordonné *le commencement de ses voies* [3]. *Il s'est délecté en elle ; il en a fait son plaisir;* et cette éternelle Sagesse, pleine de bonté, et infiniment bienfaisante, a fait son plaisir, ses délices d'être, de converser avec les hommes. Ce qui s'est accompli parfaitement, lorsque le Verbe s'est fait homme, *s'est fait chair,* s'est incarné, *et qu'il a fait sa demeure au milieu de nous* [4].

Délectons-nous donc aussi dans le Verbe, dans la pensée, dans la sagesse de Dieu. Ecoutons la parole qui nous parle dans un profond et admirable silence. Prêtons-lui l'oreille du cœur. Disons-lui comme Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute* [5]. Aimons la prière, la communication, la familiarité avec Dieu. Qui sera celui qui, s'imposant silence à soi-même, et à tout ce qui n'est pas Dieu, laissera doucement écouler son cœur vers le Verbe, vers la sagesse éternelle, surtout depuis qu'*il s'est fait homme,* qu'*il a établi sa demeure au milieu de nous* ? En nous-mêmes, *in nobis,* dans ce qu'il y a de plus intime en nous, selon ce qui est écrit : « Il a enseigné la sagesse à Jacob son serviteur, et à « Israël son bien-aimé. Après il a été vu sur la « terre, et a conversé avec les hommes [6]. »

Que de vertus doivent naître de ce commerce avec Dieu, et avec son Verbe ! Quelle humilité ! quelle abnégation de soi-même ! quel dévouement ! quel amour envers la vérité ! quelle cordialité ! quelle candeur ! Que notre discours soit en simplicité et sans faste : *Cela est, cela n'est pas* [7] ; et que nous soyons vrais en tout, puisque *la vérité a établi sa demeure en nous* [8].

IXe ÉLÉVATION.

La vie dans le Verbe. — L'illumination de tous les hommes.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes [9]. On appelle vie dans les plantes, croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Que cette vie est grossière ! qu'elle est morte ! On appelle vie, voir, goûter, sentir, aller deçà et delà, comme on est poussé. Que cette vie est animale et muette ! On appelle vie, entendre, connaître, se connaître soi-même, connaître Dieu, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui, l'être par sa jouissance : c'est la véritable vie. Mais quelle en est la source ? Qui est-ce qui se connaît, qui s'aime soi-même, et qui jouit de soi-même, si ce n'est le Verbe ? En lui donc était la vie. Mais d'où vient-elle, si ce n'est de son éternelle et vive génération ? Sorti vivant d'un Père vivant dont il a lui-même prononcé : *Comme le Père a la vie en soi, il a aussi donné à son Fils d'avoir la vie en soi* [1]. Il ne lui a pas donné la vie comme tirée du néant ; il lui a donné la vie de sa vive et propre substance ; et comme il est la source de vie, il a donné à son Fils d'être une source de vie. Aussi cette vie de l'intelligence est la *lumière qui éclaire tous les hommes.* C'est de la vie de l'intelligence, de la lumière du Verbe, qu'est sortie toute intelligence et toute lumière.

Cette lumière de vie a lui dans le ciel, dans la splendeur des saints, sur les montagnes, sur les esprits élevés, sur les anges ; mais elle a voulu aussi luire parmi les hommes, qui s'en étaient retirés. Elle s'en est approchée ; et afin de les éclairer, elle leur a porté le flambeau jusqu'aux yeux par la prédication de l'Evangile. Ainsi « la lumière luit parmi les ténèbres et les « ténèbres ne l'ont pas comprise [2]. Un peuple « qui habitait dans les ténèbres a vu une grande « lumière. La lumière s'est levée sur ceux qui « étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre « de la mort [3]. »

« La lumière luit dans les ténèbres, et les té- « nèbres ne l'ont pas comprise. » Les âmes superbes n'ont pas compris l'humilité de Jésus-Christ. Les âmes aveuglées par leurs passions n'ont pas compris Jésus-Christ, qui n'avait en vue que la volonté de son Père. Les âmes curieuses, qui veulent voir pour le plaisir de voir et de connaître, et non pour régler leurs mœurs et mortifier leurs cupidités, n'ont rien compris en Jésus-Christ, *qui a commencé par faire,* et qui après *a enseigné* [4]. Les malheureux mortels *ont voulu se réjouir par la lumière* [5], et non pas laisser embraser leurs cœurs *du feu que Jésus-Christ venait allumer* [6]. Les âmes intéressées, tout enveloppées dans elles-mêmes, n'ont pas compris Jésus-Christ, ni le précepte céleste de se renoncer soi-même. *La lumière est venue, et les ténèbres n'y ont rien compris.* Mais la lumière du moins a-t-elle compris ? Ceux qui disaient :

[1] *Prov.,* VIII, 22, 23 seq. — [2] *Gen.,* I, 18, 21, 25, 31. — [3] *Prov.,* VIII, 22. — [4] *Joan.,* I, 14. — [5] I *Reg.,* III, 10. — [6] *Baruc.,* III, 37, 38. — [7] *Matth.,* V, 37. — [8] *Joan.,* I, 14. — [9] *Ibid.,* I, 4.

[1] *Joan.,* V, 26. — [2] *Ibid.,* I, 5. — [3] *Matth.,* IV, 16. — [4] *Act.,* I, 1. — [5] *Joan.,* V, 35. — [6] *Luc.,* XII, 49.

Nous voyons [1], et qui s'aveuglaient eux-mêmes par leur présomption, ont-ils mieux compris Jésus-Christ? Non ; les prêtres ne l'ont pas compris ; les pharisiens ne l'ont pas compris ; les docteurs de la loi ne l'ont pas compris. Jésus-Christ leur a été une énigme. Ils n'ont pu souffrir la vérité, qui les humiliait, les reprenait, les condamnait ; et à leur tour ils ont condamné, ils ont tourmenté, contredit, crucifié la Vérité même.

Le comprenons-nous, nous qui nous disons ses disciples, et qui cependant voulons plaire aux hommes, nous plaire à nous-mêmes, qui sommes des hommes, et des hommes si corrompus ? Humilions-nous, et disons : La lumière luit encore tous les jours dans les ténèbres par la foi et par l'Evangile ; mais les ténèbres n'y ont rien compris : et Jésus-Christ ne trouve point d'imitateurs.

X[e] ÉLÉVATION.

Comment de toute éternité « tout était vie dans le Verbe. »

Il y a, dans ce verset de saint Jean, une variété de ponctuation qui se trouve non-seulement dans nos exemplaires, mais encore dans ceux des Pères. Plusieurs d'eux ont lu : « Ce qui « a été fait était vie en lui : » *Quod factum est in ipso vita erat* [2]. Recevons toutes les lumières que l'Evangile nous présente. Nous voyons ici que tout, et même les choses inanimées qui n'ont point de vie en elles-mêmes, étaient vie dans le Verbe divin, par son idée et par sa pensée éternelle.

Ainsi un temple, un palais, qui ne sont qu'un amas de bois et de pierres, où rien n'est vivant, ont quelque chose de vivant dans l'idée et dans le dessein de leur architecte. Tout est donc vie dans le Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand Architecte a fait le monde. Tout y est vie, parce que tout y est sagesse. Tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné et mis en son rang. L'ordre est une espèce de vie de l'univers. Cette vie est répandue sur toutes ses parties ; et leur correspondance mutuelle entre elles et dans tout leur tout est comme l'âme et la vie du monde matériel, qui porte l'empreinte de la vie et de la sagesse de Dieu.

Apprenons à regarder toutes choses en ce bel endroit, *où tout est vie*. Accoutumons-nous à rapporter tout ce qui arrive à sa source. Tout est ordonné de Dieu. Tout est vie, tout est sagesse de ce côté-là. Dans tous les biens et dans tous les maux qui nous arrivent, disons : Tout est animé par la sagesse de Dieu ; rien ne vient au hasard. Le péché même, qui en soi est incapable de règle, puisqu'il est le déréglement essentiel, et qui par cette raison ne peut venir de l'ordre de Dieu ni de sa sagesse, par sa sagesse est réduit à l'ordre, quand il est joint avec le supplice ; et quand Dieu, malgré le péché et son énorme et infinie laideur, en tire le bien qu'il veut.

Régnez, ô Verbe ! *en qui tout est vie*, régnez sur nous. Tout aussi est vie en nous à notre manière. Les choses inanimées que nous voyons, lorsque nous les concevons, deviennent vie dans notre intelligence. C'est vous qui l'avez imprimée en nous, et c'est un des traits de votre divine ressemblance, de votre image, à laquelle vous nous avez faits. Elevons-nous à notre modèle ; croyons que tout ce que Dieu fait, et tout ce qu'il permet, c'est par sagesse et par raison qu'il le fait et qu'il le permet. Agissons aussi en tout avec sagesse, et croyons que notre sagesse est d'être soumis à la sienne.

XI[e] ÉLÉVATION.

Pourquoi il est fait mention de saint Jean-Baptiste au commencement de cet Evangile.

« Il y eut un homme envoyé de Dieu, de qui « le nom était Jean [1]. » Ce commencement de l'évangile de saint Jean est comme une préface de cet évangile, et un abrégé mystérieux de toute son économie. Toute l'économie de l'Evangile est que le Verbe est Dieu éternellement : que dans le temps il s'est fait homme : que les uns ont cru en lui, et les autres non : que ceux qui y ont cru sont enfants de Dieu par la foi, et que ceux qui ne croient pas, n'ont à imputer qu'à eux-mêmes leur propre malheur. Car Jésus-Christ, qui est venu parmi les ténèbres, y a apporté avec lui dans ses exemples, dans ses miracles et dans sa doctrine, une lumière capable de dissiper cette nuit. Non content de cette lumière ; comme les hommes, avec leur infirmité, n'auraient pu envisager cette lumière en elle-même, Dieu, pour ne rien omettre, et afin que rien ne manquât à leurs faibles yeux, pour les préparer à profiter de la lumière qu'il leur offrait, et les y rendre attentifs, a envoyé Jean-Baptiste, qui, n'étant pas la lumière, l'a montrée aux hommes, en disant : « Voilà l'Agneau de « Dieu, voilà celui qui est avant moi, et dont je « prépare les voies ; voilà celui qui est plus grand « que moi, et de qui je ne suis pas digne de dé- « lier les souliers [2]. » Toute bonne pensée qui nous sauve a toujours son précurseur. Ce n'est point une maladie, une perte, une affliction qui nous sauve par elle-même : c'est un précurseur de quelque chose de mieux. Le monde me mé-

[1] *Joan.*, IX, 39, 40, 41. — [2] *Joan.*, I, 3, 4.

[1] *Joan.*, I, 6. — [2] *Ibid.*, XXVII, 29.

prisera, on ne m'honorera pas autant que mon orgueil le désire. Je le méprise à mon tour; je m'en dégoûte. Ce dégoût est le précurseur de l'attrait céleste qui m'unit à Dieu. Cette profonde mélancolie où je suis jeté, je ne sais comment, dans les détresses de cette vie, est un précurseur qui me prépare à la lumière. Viendra tout à coup le trait divin, qui, préparé de cette manière, fera son effet. Les terreurs des jugements de Dieu, qui ne me laissent de repos ni nuit ni jour, sont un autre précurseur; c'est Jean qui crie dans le désert : Venez, Jésus, venez dans mon âme, et tirez-la après vous par un chaste et fidèle amour.

XIIe ÉLÉVATION.

La lumière de Jésus-Christ s'étend à tout le monde.

« La véritable lumière qui éclaire tout homme « venant au monde était » au milieu de nous, mais sans y être aperçue. « Il était au milieu « du monde, » celui qui était cette lumière; et « le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a « pas connu. Il est venu chez soi, » dans son propre bien, « et les siens ne l'ont pas reçu [1]. » Les siens ne l'ont pas reçu; en un autre sens, les siens l'ont reçu; les siens, qu'il avait touchés d'un certain instinct de grâce, l'ont reçu. Les pécheurs qu'il appela, quittèrent tout pour le suivre. Un publicain le suivit à la première parole. Tous les humbles l'ont suivi, et ce sont là vraiment les siens. Les superbes, les faux sages, les pharisiens, qui sont à lui par la création, sont aussi les siens; car il les a faits; et il a fait comme Créateur ce monde incrédule qui n'a pas voulu le connaître. O Jésus! je serais comme eux si vous ne m'aviez converti. Achevez; tirez-moi du monde que vous avez fait, mais dont vous n'avez point fait la corruption. Tout y est curiosité, avarice, *concupiscence des yeux*, impureté et *concupiscence de la chair*, et *orgueil de la vie*[2]: orgueil dont toute la vie est infectée. O Jésus ; envoyez-moi un de vos célestes *pêcheurs*[3], qui me tire de cette mer de corruption, et me prenne dans vos filets par votre parole.

XIIIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ de qui reçu, et comment.

« Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le « pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux « qui croient en son nom [4]. » Croire au nom de Jésus-Christ, c'est le reconnaître pour le Christ, pour le Fils de Dieu, pour son Verbe qui était avant tous les temps, et qui s'est fait homme. Etre prêt à son seul nom, et pour la seule gloire de ce nom sacré, à tout faire, à tout entreprendre, à tout souffrir; voilà ce que c'est que croire au nom de Jésus-Christ. « Il a « donné le pouvoir à ceux qui y croient d'être « faits enfants de Dieu. » Admirable pouvoir qui nous est donné! il faut que nous concourions à cette glorieuse qualité d'enfants de Dieu, par le pouvoir qui nous est donné de le devenir. Et comment y concourrons-nous, si ce n'est par la pureté et simplicité de notre foi? Par ce pouvoir il nous est donné de devenir enfants de Dieu par la grâce, en attendant que nous le devenions par la gloire, et que nous soyons *enfants de Dieu, étant enfants de résurrection*, comme dit le Sauveur lui-même [1]. Portons donc dignement le nom d'enfants de Dieu; portons le nom du Christ. Soyons des Chrétiens dignes de ce nom. Souffrons tout pour le porter dignement. « Que personne parmi nous ne « souffre comme injuste, comme médisant, « comme voleur, » ou de la réputation du prochain ou de ses biens; « mais si nous souffrons « comme Chrétiens pour la gloire du nom de « Jésus, si nous souffrons à ce titre, nous som- « mes heureux. Glorifions-nous en ce nom [2]. » Portons courageusement, mais en même temps humblement, toute *la persécution* que le monde fait « à ceux qui veulent vraiment être ver- « tueux [3]. » Soyons doux et non pas fiers parmi les souffrances. N'étalons point un courage hardi et superbe; mais disons avec saint Paul : « Je « puis tout en celui qui me fortifie [4]. » C'est ce que doivent faire ceux à qui il a donné ce pouvoir céleste de devenir ses enfants.

XIVe ÉLÉVATION.

Comment on devient enfant de Dieu.

« Ils ne sont point nés du sang, ni de la vo- « lonté de la chair, ni de la volonté de l'homme; « mais de Dieu [5]. » Quoiqu'il nous ait donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, et que nous concourions à notre génération par la foi, dans le fond pourtant elle vient de Dieu, qui met en nous cette céleste semence de sa parole; non de celle qui frappe les oreilles, mais de celle qui s'insinue secrètement dans les cœurs. Ouvrons-nous donc à cette parole dès qu'elle commence à se faire sentir, dès qu'une suavité, une vérité, un goût, un instinct céleste commence en nous; et que nous sentons quelque chose qui veut être supérieur au monde, et nous inspirer tout ensemble et le dégoût de ce qui passe et qui n'est pas, et le goût de ce qui ne passe point et qui

[1] *Joan.*, I, 9, 10, 11. — [2] I *Joan.*, II, 16. — [3] *Matth.*, IV, 19. — [4] *Joan.*, I, 12.

[1] *Luc.*, XX, 36. — [2] I. *Petr.*, IV, 15, 16. — [3] II *Tim.*, III, 12. — [4] *Philip.*, IV, 13. — [5] *Joan.* II, 13.

est toujours. Laissons-nous conduire; secondons ce doux effet que Dieu opère en nous pour nous attirer à lui. Ce n'est point en suivant la chair et le sang que nous concevrons ces chastes désirs. Ce n'est point par le mélange du sang, par le commerce de la chair, par sa volonté et par ses désirs, ni par la volonté de l'homme, que nous devenons enfants de Dieu. Notre naissance est une naissance virginale. Dieu seul nous fait naître de nouveau comme ses enfants.

Disons donc avec saint Paul : « Quand il a plu « à celui qui m'a séparé du monde, incontinent « je n'ai plus acquiescé à la chair et au sang [1]. » Je me suis détaché des sens et de la nature *incontinent. Incontinent* : la grâce ne peut souffrir de retardement; elle se retire des âmes languissantes et paresseuses. L'épouse fait la sourde à sa voix, et tarde à se lever pour lui ouvrir ; elle court pourtant à la fin [2]. Il n'est plus temps, il s'est retiré ; rapide dans sa fuite autant qu'il était vif dans sa poursuite. *Tirez-moi, et nous courrons*[3]. Dès la première touche il faut courir, et ne languir jamais dans notre course.

XVe ÉLÉVATION.

Sur ces paroles : « Le Verbe a été fait chair. » Le Verbe fait chair est la cause de la renaissance qui nous fait enfants de Dieu.

Après avoir proposé toutes ces grâces des nouveaux enfants que la foi en Jésus-Christ donne à Dieu, saint Jean retourne à la source d'un si grand bienfait : « et le Verbe a été fait « chair, et il a habité parmi nous, et y a fait « sa demeure, et nous avons vu sa gloire, « comme la gloire du Fils unique du Père, plein « de grâce et de vérité [4]. » Pour nous faire devenir enfants de Dieu, il a fallu que son Fils unique se fît homme. C'est par le *Fils unique* et naturel, que nous devions recevoir l'esprit d'adoption. Cette nouvelle filiation, qui nous est venue, n'a pu être qu'un écoulement et une participation de la filiation véritable et naturelle. Le Fils est venu à nous et nous avons vu sa gloire. *Il était la lumière :* et c'est par l'éclat et le rejaillissement de cette lumière que nous avons été régénérés. « Il était la lumière qui « éclaire tout homme qui vient au monde : » il éclaire jusqu'aux enfants qui viennent au monde, en leur communiquant la raison, qui, tout offusquée qu'elle est, est néanmoins une lumière, et se développera avec le temps.

Mais voici une autre lumière, par laquelle il vient encore éclairer le monde ; c'est celle de son Evangile qu'il offre encore à tout le monde, et jusqu'aux enfants qu'il éclaire par le baptême : et quand il nous régénère, et nous fait enfants de Dieu, que fait-il autre chose que de faire naître sa lumière dans nos cœurs, par laquelle nous le voyons plein de grâce et de vérité : de grâce par ses miracles, de vérité par sa parole ; de grâce et de vérité par l'un et par l'autre : car sa grâce, qui nous ouvre les yeux, précède en nous la vérité qui les contente. « Dieu, qui par son commandement a fait sor- « tir la lumière des ténèbres, a rayonné dans « nos cœurs pour nous faire voir la clarté de la « science de Dieu sur la face de Jésus-Christ [1]. » Nous sommes donc enfants de Dieu, parce que nous sommes enfants de lumière. Marchons comme enfants de lumière. Ne désirons point la vaine gloire, ni la pompe trompeuse de la grandeur humaine. Tout y est faux, tout y est ténèbres. Le monde qui nous veut plaire n'a point de grâce. Jésus-Christ seul, *plein de grâce et de vérité* [2], sait remplir les cœurs, et seul les doit attirer. « La grâce est répandue sur ses « lèvres et sur ses paroles [3]. » Tout plaît en lui, jusqu'à sa croix ; car c'est là qu'éclate son obéissance, sa libéralité, sa grâce, sa rédemption, son salut. Tout le reste est moins que rien. Jésus-Christ seul est *plein de grâce et de vérité.* C'est pour nous qu'il en est plein ; et *tous nous recevons* tout *de sa plénitude* [4].

XVIe ÉLÉVATION.

Comment l'être convient à Jésus-Christ, et ce qu'il a été fait.

Après avoir lu attentivement le commencement admirable de l'Evangile de saint Jean, comme un abrégé mystérieux de toute l'économie de l'Evangile, faisons une réflexion générale sur cette théologie du disciple bien-aimé. Tout se réduit à bien connaître ce que c'est qu'*être,* et ce que c'est qu'*être fait.*

Etre, c'est ce qui convient au Verbe avant tous les temps. « Au commencement il était, et « il était subsistant en Dieu, et il était Dieu [5]. » Il n'est pas Dieu par une impropre communication d'un si grand nom, comme ceux à qui il est dit : « Vous êtes des dieux, et les enfants du « Très-Haut [6]. » Ceux-là ont été faits dieux par celui qui les a faits rois, qui les a faits juges, qui enfin les a faits saints. Si Jésus-Christ n'était Dieu qu'en cette sorte, il serait fait Dieu, comme il est fait homme ; mais non : saint Jean ne dit pas une seule fois qu'il ait été fait Dieu. *Il l'était* ; et *dès le commencement,* avant tout commencement, *il était Verbe,* et comme tel, *il était Dieu. Tout a été fait par lui* [7]. Le mot d'*être fait* commence à paraître quand on parle des créatures ; mais auparavant, ce qui

[1] *Galat.*, I, 15, 16. — [2] *Cant.*, V, 2, 3, 5, 6. — [3] *Ibid.*, I, 3. — [4] *Joan.*, I, 14.

[1] II *Cor.*, XV, 6. — [2] *Joan.*, I, 14. — [3] *Psal.* XLIV, 3; *Luc.*, IV, 22 — [4] *Joan.*, I, 16. — [5] *Ibid.*, 1. — [6] *Psal.* LXXXI, 6. — [7] *Joan.*, I, 3.

était n'a pas été fait, puisqu'il était avant tout ce qui a été fait. Et voyez combien on répète cet « être fait. Par lui a été fait tout ce qui a été « fait, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a « été fait. » On répète autant de fois de la créature qu'elle *a été faite*, qu'on avait répété du Verbe qu'*il était*. Après cela, on revient au Verbe : « En lui, dit-on, était la vie [1]. » Elle n'a pas été faite en lui ; elle y était comme la divinité y était aussi. Et ensuite : « La lumière était « qui illumine tout homme [2]. » Le Fils de Dieu n'a pas été fait lumière ni vie. « En lui était « la vie, et il était la lumière. Jean-Baptiste n'é- « tait pas la lumière [3]. » Il recevait la lumière de Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ était la lumière même. Et quand les hommes sont devenus enfants de Dieu, n'est-il pas dit expressément « qu'ils ont été faits enfants de Dieu [4]. » Mais est-il dit de même que le Fils unique a été fait Fils unique ? Non. Il était Fils unique, et la sagesse engendrée et conçue dans le sein du Père, dès qu'il était Verbe ; et il n'a point été fait Fils, puisqu'il est tiré, non point du néant, mais de la propre substance éternelle et immuable de son Père.

Il n'y a donc rien en lui avant tous les temps qui ait été fait, ni qui l'ait pu être. Mais, dans le temps, qu'a-t-il été fait ? « Il a été fait chair [5]. » Il s'est fait homme. Voilà donc où il commence à être fait, quand il s'est fait une créature : dans tout le reste, *il était*, et voilà ce qu'il *a été fait*. De même (pour bégayer à notre mode, et nous servir d'un exemple humain) que si l'on disait de quelqu'un : Il était noble, il était né gentilhomme ; il a été fait duc, il a été fait maréchal de France. On voit là ce qu'il était naturellement, et ce qu'il a été fait par la volonté du prince. Ainsi, en tremblant et en bégayant comme des hommes, nous disons du Verbe qu'il était Verbe, qu'il était Fils unique, qu'il était Dieu ; et ensuite nous considérons ce qu'il a été fait. Il était Dieu dans l'éternité, il a été fait homme dans le temps. Et même saint Pierre a dit : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ [6]. » Quand, à sa résurrection, son Père lui « a donné « la toute-puissance dans le ciel et dans la « terre [7] ; » alors il a été fait Seigneur et Christ. Et s'il n'était Dieu qu'en ce sens, il aurait aussi été fait Dieu ; mais non : « Il était Dieu, et il a « été fait homme. » Et en sa nature humaine élevée et glorifiée, « il a été fait Seigneur et « Christ : » il a été fait sauveur et glorificateur de tous les hommes.

Ce langage est suivi partout : « Celui qui est « venu après moi, » dit saint Jean-Baptiste, et que j'ai dû précéder en ma qualité de son précurseur, « a été fait et a été mis devant moi, et « m'a été préféré [1]. » Sa gloire a été tout à coup faite plus grande que la mienne. En ce sens, « il a été fait devant moi. » Mais pourquoi ? « Parce qu'il était avant moi, » et sa gloire avant tous les temps au-dessus de toute la mienne, et de toute la gloire créée. Voyez, entendez. Il était naturellement plus que Jean, et c'est pourquoi il lui a été préféré. Cette préférence, pour ainsi parler, est une chose qui a été faite ; mais qui n'aurait point été faite, si en effet Jésus-Christ, selon sa divinité, n'était plus grand que Jean, et qu'ainsi il lui fallait faire une gloire conforme à ce qu'il était.

Jésus-Christ, que dit-il de lui-même ? « Avant « qu'Abraham fût fait, je suis [2]. » Pourquoi choisir si distinctement un autre mot pour lui que pour Abraham, sinon pour exprimer distinctement qu'Abraham a été fait, et que lui il était ? « Au commencement était le Verbe. » On dira pourtant qu'*il a été fait*, quand on dira ce qu'il est devenu dans le temps comme fils d'Abraham ; mais quand il faut exprimer ce qu'il était devant Abraham, on ne dira pas qu'il a été fait, mais qu'*il était*.

Et quand le même disciple bien-aimé dit dès les premiers mots de sa première Épître : « Ce « qui fut au commencement [3] ; » où le *ce* doit être entendu substantivement comme qui dirait : Ce qui était par sa nature et par sa substance, n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit : « Au commencement était le Verbe ? » Et ensuite lorsqu'il ajoute : « Nous vous annon- « çons la vie qui était subsistante dans le Père, » *apud Patrem*, « et nous a apparu ; » n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit dans son Evangile : « En lui était la vie, et le Verbe était « subsistant en Dieu [4] ? » Toujours *apud*. Et pour parler conséquemment, que pouvait ajouter le même disciple bien-aimé, sinon ce qu'en effet il a ajouté : « Celui-ci, Jésus-Christ, était « le vrai Dieu, et la vie éternelle : » *Hic est verus Deus, et vita æterna* [5] ?

Croyons donc l'économie du salut ; et, comme dit le même disciple bien-aimé, « Croyons à « l'amour que Dieu a eu pour nous [6]. » Pour croire tous les mystères que Dieu a opérés pour notre salut, il ne faut que croire à son amour ; à un amour digne de Dieu ; à un amour où Dieu nous donne non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est. Croyons à cet amour, et aimons de même : donnons ce que

[1] *Joan.*, I, 4. — [2] *Ibid.*, 9. — [3] *Ibid.*, 8. — [4] *Ibid.*, 12. — [5] *Ibid.*, 14. — [6] *Act.*, II, 32, 36. — [7] *Matth.*, XXVIII, 18.

[1] *Joan.*, I, 15, 30. — [2] *Ibid.*, VIII, 58. — [3] I *Joan.*, I, 1. — [4] I *Joan.*, I, 2, 4. — [5] *Ibid.*, V, 20. — [6] *Ibid.*, IV, 16.

nous avons, et ce que nous sommes ; établissons-nous en celui qui *était*, en croyant ce qu'il a *été fait* pour nous dans le temps. « Ainsi, dit « saint Jean [1], nous serons en son vrai Fils ; » ou, comme lisaient les anciens Grecs, et comme a lu saint Athanase : « Afin que nous soyons dans « le vrai, dans son Fils [2] ; » dans le vrai, c'est-à-dire dans son Fils qui seul est vrai, qui seul est la vérité.

Taisez-vous, pensées humaines. Homme, viens te recueillir dans l'intime de ton intime, et conçois dans ce silence profond ce que c'est que d'être dans le vrai, d'éloigner de soi le faux. Quelle solidité! quelle vérité dans toutes nos actions et dans toutes nos pensées! Détestons tout ce qui est éloigné du vrai, puisque nous sommes dans le vrai, étant dans le Fils.

Répétons : « Au commencement était le « Verbe : » au commencement, au-dessus de tout commencement était le Fils : « Le Fils « c'est, dit saint Basile [3], un Fils qui n'est pas « né par le commandement de son Père, mais « qui par puissance et par plénitude a éclaté « dans son sein : Dieu de Dieu, lumière de lu-« mière, en qui était la vie, qui nous l'a don-« née. » Vivons donc de cette vie éternelle, et mourons à tout le créé. *Amen, amen.*

—

TREIZIÈME SEMAINE

Onction de Jésus-Christ. — Sa royauté. — Sa généalogie. — Son sacerdoce.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'onction de Jésus-Christ et le nom du Christ.

O Christ ! ô Messie ! ô vous qui êtes attendu et donné sous ce nom sacré, qui signifie l'oint du Seigneur ! apprenez-moi, dans l'excellence de votre onction, l'origine et le fondement du christianisme. Et puisqu'il est écrit que « l'onction « nous apprend tout ; » et encore : « que nous « avons l'onction, et que nous savons toutes « choses [4] : » quand est-ce que cette onction nous doit enseigner, sinon lorsqu'il s'agit d'expliquer l'onction qui, vous faisant Christ, nous fait aussi Chrétiens par la communication d'un si beau nom ?

O Christ ! vous êtes connu de tout temps sous ce beau nom. Le Psalmiste vous a vu sous ce nom, lorsqu'il a chanté : « Votre trône, ô Dieu ! « est éternel : et votre Dieu vous a oint d'une « huile ravissante [5]. » C'est vous que Salomon a célébré, en disant dans son divin Cantique :

[1] *Joan.*, v, 20. — [2] *Athan.*, t. II, p. 608. — [3] *Orat. de fid.*, hom. 15, t. II, p. 131. — [4] I *Joan.*, II, 20, 27. — [5] *Psal.* XLIX, 7, 8.

« Votre nom est une huile, un baume ré-« pandu [1]. » Quand l'ange saint Gabriel a annoncé le temps précis de votre venue, il s'en est expliqué en disant : « Que le Saint des saints « serait oint, et » que « l'Oint ou » le Christ « serait immolé [2]. » Et vous-même, qu'avez-vous prêché dans la synagogue, lorsque vous expliquâtes votre mission ? qu'avez-vous, dis-je, prêché que ce beau texte d'Isaïe : « L'Esprit du Sei-« gneur m'a envoyé, et c'est pour cela qu'il m'a « oint [3] ? »

Vous avez paru vouloir expliquer, par ce texte d'Isaïe, que vous êtes oint par le Saint-Esprit : et n'est-ce pas aussi ce qu'a enseigné votre apôtre saint Pierre au saint centurion Cornélius, lorsqu'il lui prêcha Jésus de Nazareth : « Et comment « Dieu l'avait oint du Saint-Esprit et de puis-« sance pour opérer des prodiges, et remplir « toute la Judée de ses bienfaits [4] ? »

O Christ ! encore un coup, faites-moi connaître, comme fit saint Pierre au saint centenier, comment votre Dieu vous a oint du Saint-Esprit ; et rendez-moi participant de cette onction.

IIe ÉLÉVATION.

Comment le Saint-Esprit est en Jésus-Christ.

Le Saint-Esprit est en nous comme y venant du dehors, comme reçu par emprunt ; il n'est point notre propre esprit : mais il est le propre esprit de Jésus-Christ : *Il prend du sien* : le Verbe divin le produit avec son Père ; et quand il a été fait homme, il a produit ce Saint-Esprit, comme un esprit qui lui était propre, dans l'homme qu'il s'est uni [5].

Ainsi, quand les hommes font des miracles par le Saint-Esprit, c'est en eux un Esprit qui vient du dehors et par emprunt ; mais, dit doctement et excellemment saint Cyrille d'Alexandrie : « Quand Jésus-Christ chasse le démon, et « fait d'autres miracles par le Saint-Esprit, « comme il l'assure lui-même, il agit par un « Esprit qui lui est propre, et qui est en lui comme « dans sa source. »

De là vient qu'il l'a reçu avec une entière plénitude : *L'Esprit ne lui est pas donné avec mesure* [6], mais sans mesure et en plénitude parfaite, pour être répandu sur nous, et afin « que nous tous reçussions ce que nous avons, « de sa plénitude [7]. » Ce qui a fait dire à Isaïe : *Le Saint-Esprit se reposera sur lui* [8] ; et selon une ancienne version : « Toute la source, toute « la fontaine du Saint-Esprit descendra sur « lui. »

[1] *Cant.*, I, 2. — [2] *Dan.* IX, 21, 24, 25, 26. — [3] *Isa.*, LXI, 1 ; *Luc.*, IV, 18. — [4] *Act.*, X, 38. — [5] *Joan.*, XVI, 14 ; *Luc.*, XXIV, 49 ; *Joan.*, XV, 26. — [6] *Joan.*, III, 34. — [7] *Ibid.*, I, 16. — [8] *Isa.*, XI, 2, 3.

Jésus donc est oint par le Saint-Esprit, comme l'ayant en lui par sa divinité, comme ayant reçu du Père qui est en lui la vertu de le produire ; comme le donnant en propre à l'homme qu'il s'est uni en unité de personne. C'est ce qui a fait dire aux saints qu'il a été oint de la divinité ; et c'était ce que voyait ce prophète, lorsqu'en disant qu'*il a été oint par son Dieu* [1], en même temps lui-même il l'appelle Dieu.

Telle est donc l'onction qui a fait le Christ. Ce n'est pas d'une huile matérielle qu'il a été oint, comme Elisée et les prophètes, comme David et les rois, comme Aaron et les pontifes. Quoique roi, prophète et pontife, il n'a pas été oint de cette onction, qui n'était qu'une ombre de la sienne. Aussi David a-t-il dit qu'*il était oint d'une huile excellente, au-dessus de tous ceux qui sont nommés oints* [2], en figure de son onction, parce qu'il est oint de divinité et du Saint-Esprit. C'est ainsi que Dieu l'a fait Christ. Et quand il nous a faits Chrétiens, de quel autre Esprit a-t-il rempli son Eglise naissante ; et par quel autre Esprit a-t-il répandu le nom chrétien par toute la terre ? Mais ne nous arrêtons pas à cette doctrine, quoique divine et nécessaire ; laissons-en l'application que Dieu nous commande.

IIIe ÉLÉVATION.

Quel est l'effet de cette onction en Jésus-Christ et en nous.

Par cette onction divine Jésus-Christ est roi, pontife et prophète. Voilà ce qu'il est comme Christ ; et il nous apprend aussi que comme Chrétiens, et par l'épanchement de son onction, nous sommes faits rois et sacrificateurs : *un sacerdoce royal*, comme dit saint Pierre [3]. Et saint Jean dans l'*Apocalypse* [4] : « Jésus-Christ nous a « faits rois et sacrificateurs de Dieu son Père. »

Ayons donc un courage royal : ne nous laissons point assujettir par nos passions ; n'ayons que de grandes pensées ; ne nous rendons point esclaves de celles des hommes.

Comme rois, soyons magnanimes, magnifiques ; aspirons à ce qu'il y a de plus haut ; mais aspirons, comme prêtres et sacrificateurs spirituels, à ce qu'il a de plus saint. Chrétiens, nous ne sommes plus des hommes profanes ; nous sommes ceux à qui il est dit : *Soyez saints, parce que je suis saint* [5].

Comment sommes-nous prophètes ? Agissons par un céleste instinct ; sortons de l'enceinte des choses présentes ; remplissons-nous des choses futures : ne respirons que l'éternité. Quoi ! vous vous faites un établissement sur la terre ; vous voulez vous y élever ; songez au pays où vous serez rois : « Ne craignez pas, petit troupeau, « parce qu'il a plu à votre Père de vous donner « son royaume [1]. »

IVe ÉLÉVATION.

Sur deux vertus principales que nous doit inspirer l'onction de Jésus-Christ.

Un des effets principaux de la foi chrétienne et de la sainte onction des enfants de Dieu, est la douceur : *Apprenez de moi*, dit Jésus lui-même, *que je suis doux et humble de cœur* [2]. Isaïe avait prédit sa douceur par ces paroles que saint Mathieu lui a appliquées : « Voici mon serviteur « que j'ai élu ; mon bien-aimé où je me suis plu, « et en qui j'ai mis mon affection. Je ferai re- « poser sur lui mon esprit ; et il annoncera la jus- « tice aux nations [3]. » Voilà un ministère bien éclatant ; mais qu'il est doux en même temps, et qu'il est humble ! puisque le Prophète ajoute, et après lui l'Evangéliste : « Il ne disputera point, « ni il ne criera point, et on n'entendra point sa « voix dans les rues, » comme les esprits contentieux et disputeurs la font éclater au dehors. « Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'a- « chèvera point d'éteindre la mèche qui fume « encore : » il n'ajoutera point, comme on fait ordinairement parmi les hommes, l'affliction à l'oppressé par des reproches amers. Voilà l'esprit de Jésus-Christ et le vrai esprit de Dieu, qui « n'habite pas dans un tourbillon, ni dans « le souffle d'un vent violent qui renverse les « rochers et les montagnes, » comme Elie semblait le penser en voulant tout exterminer et tout perdre : « Il n'habite pas dans la commotion et « l'ébranlement, ni dans le feu qui le suit, mais « dans le doux souffle d'un air léger et rafraî- « chissant [4] ».

Tel est l'esprit du Seigneur Jésus. Et c'est pourquoi, lorsque ses disciples voulaient dans l'esprit d'Elie et d'Elisée, faire descendre le feu du ciel sur les villes qui leur refusaient le passage, il leur disait avec sa douceur ineffable : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes [5] ; » vous ne savez pas quel est l'esprit de votre religion et de la doctrine du Christ. Quelle fut sa douceur, lorsqu'il dit à celui qui le frappait : « Si j'ai mal dit, faites connaître le mal que j'ai « fait ; et si j'ai bien dit, pourquoi me frappez- « vous [6] ? » Et ailleurs : « Race incrédule et mé- « chante, jusqu'à quand serai-je contraint d'être « parmi vous, et de souffrir vos injustes contra- « dictions ? Toutefois amenez-moi votre fils [7], » afin que je le guérisse. Et encore : « Femme,

[1] *Psal.* XLIV, 8. — [2] *Ibid.* — [3] I *Petr.*, II, 9. — [4] *Apoc.*, I, 16. — I *Pet.*, I, 16.

[1] *Luc.*, XII, 32. — [2] *Matth.*, XI, 29. — [3] *Isa.*, XLII, 1 seq. — [4] III *Reg.*, XIX, 11, 12. — [5] *Luc.*, IX, 55. — [6] *Joan.*, XVIII, 23. — [7] *Marc.* IX, 8 ; *Luc.*, IX, 41.

« où sont vos accusateurs? Personne ne vous a « condamnée? Je ne vous condamnerai pas non « plus ; allez et ne péchez plus [1]. »

Prenons donc l'esprit de douceur, comme le vrai esprit du christianisme : que l'onction du Saint-Esprit adoucisse notre aigreur et notre fierté. Ne prenons pas ces tons superbes et avantageux ; la force est dans la raison tranquillement exposée : cette force manque lorsqu'on a recours à cette force hautaine et contentieuse qu'on fait venir à son secours. Quand vous avez à combattre pour la vérité, songez que ce n'est point par d'aigres disputes que l'Evangile s'est établi, mais par la douceur et la patience, en imitant Jésus-Christ, *qui s'est laissé non-seulement tondre* [2], mais encore écorcher, sans se plaindre. Ecoutez, dans les *Actes*, les prédicateurs de son Evangile, qui, condamnés par les Juifs : « Jugez vous-mê« mes, leur disaient-ils, s'il faut vous écouter plu« tôt que Dieu : car pour nous, nous ne pouvons « pas dissimuler ce que nous avons vu et ce que « nous avons ouï [3]. » C'est dans cet esprit qu'il faut parler à ceux à qui la vérité nous oblige de nous opposer ; c'est ainsi que, sans disputer et sans se troubler, on les met visiblement dans leur tort. Voilà de vrais Chrétiens et de vrais imitateurs du Christ.

Ecoutez encore ce que dit dans le même endroit des *Actes* son innocent troupeau si injustement maltraité : « Seigneur, qui avez fait le « ciel et la terre, regardez les menaces de nos « ennemis, et donnez à vos serviteurs d'an« noncer votre parole en toute confiance, puis« qu'il vous plaît d'étendre votre main pour « faire de si grands prodiges par le nom de « votre saint Fils *Jésus* [4]. » C'est ainsi qu'ils veulent parler *avec confiance* seulement, mais non pas avec amertume ni avec aigreur. Qui met sa confiance en Dieu ne la met pas dans la violence d'un ton aigre et impérieux ; la victoire appartient à la douceur et à la patience ; et Isaïe, après avoir fait Jésus-Christ si humble, si patient et si doux, conclut enfin en disant qu'*il remportera la victoire* ; qu'il *gagnera sa cause en jugement*, et que *les Gentils mettront en lui leur espérance* [5]. Traitez donc avec douceur l'affaire de Dieu ; soyez de vrais Chrétiens, c'est-à-dire de vrais agneaux ; et sans murmure, sans bruit, sans avoir aucune teinture de l'esprit de contradiction, montrez autant de tranquillité que d'innocence. Ayez la douceur et la patience sa fille : ces deux vertus sont les deux caractères propres de la piété chrétienne, et les deux fruits de l'onction de Jésus-Christ répandue sur nous.

[1] *Joan.*, VIII, 10, 11. — [2] *Isa.*, LIII, 7; I. *Petr.*, II, 21, 23, 29. — [3] *Act.*, IV, 19, 20. — [4] *Ibid.*, V, 24, 29, 30. — [5] *Matth.*, XII, 20, 21; *Isa.*, XLII, 1 et seq.

V[e] ÉLÉVATION.

La généalogie royale de Jésus-Christ.

Ce titre ne m'engage pas à traiter les difficultés ni les contradictions apparentes des deux généalogies de Jésus-Christ rapportées dans saint Matthieu [1] et dans saint Luc [2]. La lecture que je fais ici de l'Evangile a un autre objet, et je remarquerai seulement :

En premier lieu, qu'il était notoire que Jésus-Christ sortait de la race de David : tout le monde l'appelait hautement et sans contradiction, *le fils de David* [3]. Sa généalogie était bien connue : *et il était manifeste* aux Hébreux mêmes qu'*il était de la tribu de Juda* [4]. Il n'était pas moins constant qu'il en sortait par David : Saint Paul avance et répète, comme un fait qui n'était pas contredit, qu'*il est sorti du sang de David* [5].

Si donc les évangélistes se sont attachés à marquer la descendance de Joseph, plutôt que celle de Marie, c'est qu'on savait qu'ils étaient de même race, et si proches parents, que tout le monde connaissait leur parenté. Aussi, dans l'ordre qui fut donné sous Auguste de faire écrire son nom dans le lieu de son origine, *Joseph fut à Bethléem avec Marie son épouse, pour se faire inscrire avec elle* [6]. C'en est assez pour fermer la bouche aux esprits contentieux et contredisants, qui voudraient qu'on nous eût donné la généalogie de la sainte Vierge, plutôt que celle de Joseph. C'était assez que tout le monde sût qu'ils étaient parents et de même race.

En second lieu, il est inutile de se tourmenter à concilier les deux généalogies de saint Mathieu et de saint Luc. La loi qui ordonnait au cadet d'épouser la veuve de son aîné mort sans enfants, pour en faire revivre la tige, et lui donner une postérité [7], introduisait par nécessité parmi les Juifs deux sortes de généalogies, l'une naturelle et l'autre légale. Il y a beaucoup de raison de croire que saint Mathieu, qui se sert partout du mot d'*engendrer* [8], l'a choisi pour marquer plus expressément la généalogie naturelle, plus propre à la désigner que le terme plus vague et plus général dont s'est servi saint Luc [9]. Quoi qu'il en soit, le Saint-Esprit a voulu que nous sussions qu'en quelque sorte qu'on voulût compter la race de Jésus-Christ, il venait toujours de Juda et de David, et de la famille royale.

En troisième lieu, il fallait à la vérité que Jésus-Christ eût pour aïeux tous les rois de Juda

[1] *Matth.*, I. — [2] *Luc.*, III, 23. — [3] *Matth.*, I, 20; IX, 27; XIX, 23 XV, 22; XX, 30, 31; XVI, 9, 15; *Marc.*, XI, 9, 10. — [4] *Hebr.*, VII, 24. — [5] *Rom.*, I, 3; II. *Tim.*, II, 8. — [6] *Luc.*, II, 1, 3, 4, 5. — [7] *Deut.*, XXV 5, 6. — [8] *Matth.*, I, 12, 13 seq. — [9] *Luc.*, III 23, 24.

sortis de David, afin de marquer au peuple que, vrai roi des Juifs, ce titre lui était comme héréditaire : mais toutefois l'humble Jésus, à qui Dieu avait destiné une noblesse royale, ne sort point de cette maison dans son grand éclat, mais dans le temps de sa décadence, où, déchue de la royauté, elle subsistait dans les plus vils artisans ; par où aussi il devait paraître que son trône était d'une autre nature et d'une autre élévation que celui de ses ancêtres.

En quatrième lieu, il fallait aussi qu'il naquît de la tribu de Juda, de laquelle, comme le remarque saint Paul [1], *Moïse n'a rien prononcé sur le sacerdoce.* Car le sacerdoce de Jésus-Christ devant être d'un autre ordre que celui d'Aaron, si Jésus-Christ était de son sang, on aurait cru qu'il aurait tiré son sacerdoce comme héréditaire de la famille d'Aaron ; au lieu que, comme on va voir, il le devait tirer d'une autre origine.

En cinquième lieu, quoique Jésus-Christ dût descendre de Juda, et non de Lévi ni d'Aaron, il convenait qu'il y eût quelque parenté entre sa famille et celle d'Aaron ; ce qui fait que la sainte Vierge était cousine d'Elisabeth, et que ces deux saintes parentes ont eu des ancêtres communs : par où il paraît qu'encore que le sacerdoce d'Aaron ne pût être celui de Jésus-Christ, il ne devait pas lui être entièrement étranger, et qu'il devait y avoir de l'alliance entre les deux.

En sixième lieu, pour en revenir à la famille royale, qui était proprement celle du Sauveur, il faut encore observer que, bien qu'il fût le Saint des saints, non-seulement il est sorti de rois pécheurs et méchants, mais encore que les seules femmes qu'on marque comme ses aïeules sont une Thamar, une Ruth Moabite, et sortie d'une race infidèle ; et enfin une Bethsabée, une adultère [2] : tout cela se fait pour l'espérance des pécheurs, dont Jésus Christ ne veut pas être éloigné, et ne dédaigne pas le sang ; mais il s'en montre le Rédempteur.

Apprenons à mépriser les hommes du monde, si enflés de l'antiquité souvent imaginaire de leur race, dont ils cachent avec tant de soin les endroits faibles. Ne mettons point notre gloire dans nos ancêtres, dont le plus grand nombre, et peut-être les plus renommés, augmente depuis si longtemps celui des damnés, et ne songeons point à nous illustrer par leurs noms maudits de Dieu. Glorifions-nous d'être ses enfants ; unissons-nous au Fils de Dieu ; et en disant avec saint Paul [3] : *Qu'il est le Sauveur des pécheurs*, ajoutons toujours avec cet apôtre, *desquels je suis le premier* ; puisque chacun, d'un certain côté, est le plus grand et le premier, comme le plus ingrat de tous les pécheurs.

[1] *Hebr.*, VII, 14. — [2] *Matth.*, I, 3, 4, 5. — [3] I *Tim.*, I, 15.

VI[e] ÉLÉVATION.

Le sacerdoce de Jésus-Christ.

La race dont Jésus-Christ est sorti était vraiment la race royale, et il y a remis le trône d'une manière plus haute qu'il n'y avait jamais été. Mais en Jésus-Christ il n'y a point de race sacerdotale ; il n'a ni prédécesseur, ni successeur : il a seulement des figures dont Melchisédech est la plus illustre, et la seule qui paraisse digne de lui. Il n'y a qu'à lire l'*Epître aux Hébreux*, et il n'y faut point de commentaire. On nous y montre tout d'un coup dans la Genèse, « Melchisédech sans père, sans mère, sans gé« néalogie, sans commencement de ses jours, et « sans qu'on en voie la fin [1] : » ce n'est pas qu'il n'eût tout cela, ni qu'il faille donner dans l'erreur de ceux qui ont voulu que ce fût un ange. C'est assez pour être la figure de Jésus-Christ que tout cela ne soit point marqué, et qu'il paraisse seulement comme « sacrificateur du « Dieu très-haut, pour offrir à Dieu du pain et « du vin, et ensuite le présenter à Abraham, « pour le bénir, et en sa personne bénir comme « supérieur tout le sacerdoce lévitique, en rece« voir la dîme [2], « comme un hommage qui était dû à l'excellence de son sacerdoce, et la recevoir en même temps de Lévi et d'Aaron lui-même, et de toute la race sacerdotale, puisqu'elle était en Abraham comme dans sa tige ; et cette dîme n'est autre chose que la dépouille des rois vaincus, dont la défaite paraît n'être accordée à Abraham que pour honorer *Melchisédech, ce grand pontife, ce roi de justice, ce roi de paix, qui est l'interprétation de son nom et de la ville où il règne.* Dans toute la suite de l'histoire on ne dit pas un seul mot de Melchisédech, il n'y est marqué que pour cette divine fonction ; et tout d'un coup, neuf cents ans après, David en voyant le Christ, qu'il appelle *son Seigneur à la droite de Dieu* en grande majesté et puissance, *engendré du sein de Dieu devant l'aurore*, vainqueur de ses *ennemis* qui sont *à ses pieds*, vainqueur des *rois*, lui adresse ces mots avec serment : « Vous êtes prêtre éternellement selon l'ordre « de Melchisédech [3] ; » vous n'avez point de devancier ni de successeur : votre sacerdoce est éternel ; il ne dépend point de la promesse adressée à Lévi, ni à Aaron et à ses enfants. « Et voici, conclut saint Paul, dans un nouveau « sacerdoce, un nouveau service et une nouvelle « loi [4]. »

Venez, Jésus, Fils éternel de Dieu, sans mère

[1] *Hebr.*, VII, 3. — [2] *Gen.*, XIV, 18, 19, 20, *Hebr.*, VII, 1, 2, 4 seq. — [3] *Psal.* CIX, 1, 2, 3, 4, 5. — [4] *Hebr.*, VII, 22 seq.

dans le ciel et sans père sur la terre ; en qui nous voyons et reconnaissons une descendance royale ; mais pour ce qui est du sacerdoce, vous ne le tenez que de celui qui vous a dit : « Vous « êtes mon Fils : je vous ai aujourd'hui en- « gendré [1]. » Pour ce divin sacerdoce, il ne faut être né que de Dieu ; et vous avez votre vocation « par votre éternelle naissance [2]. » Vous venez aussi « d'une tribu à laquelle Dieu n'a rien or- « donné sur la sacrificature. » La vôtre a ce privilége « d'être établie par serment, » immobile, sans repentance et sans changement; le Seigneur, dit-il, « a juré, et ne s'en repentira « jamais. La loi de son sacerdoce est éternelle « et inviolable [3]. » Vous êtes seul ; vous laissez pourtant après vous des prêtres, mais qui ne sont que vos vicaires ; sans pouvoir offrir d'autres victimes que celle que vous avez une fois offerte à la croix, et que vous offrez éternellement à la droite de votre Père.

Ecoutons notre loi en la personne de Jésus-Christ, tant que nous sommes de prêtres du Seigneur. S'il a été dit à Lévi, à raison de son ministère sacré : « Vous êtes mon homme saint, « à qui j'ai donné la perfection et la doctrine [4], » et que pour cela il doit « dire à son père et à sa « mère : Je ne vous connais pas : et à ses frères : « Je ne sais qui vous êtes ; et il n'a d'enfants » que ceux de Dieu ; si c'est là, dis-je, la loi de Lévi et du sacerdoce mosaïque, combien pur, combien détaché de la chair et du sang doit être le sacerdoce chrétien, qui a Jésus-Christ pour auteur, et Melchisédech pour modèle ! Non, nous ne devons connaître d'autre emploi, d'autre fonction, ni avoir d'autre intérêt que celui de Dieu ; enseignant sa loi et ses jugements, et lui offrant continuellement des parfums pour l'apaiser. Si nous gardions cette loi de notre saint ministère, on ne verrait pas tous les jours envahir les droits et l'autorité du sacerdoce, qui sont ceux de Jésus-Christ. Dieu se rendrait notre vengeur, et cette prière de Moïse aurait son effet : « Seigneur, aidez vos ministres; sou- « tenez leur force ; protégez l'œuvre de leurs « mains ; frappez le dos de leurs ennemis fugi- « tifs ; et ceux qui les haïssent ne se relèveront « jamais [5]. » Mais parce que, plus charnels que les enfants du siècle, nous ne songeons qu'à nous engraisser, vivre à notre aise, nous faire des successeurs, nous établir un nom et une maison : tout le monde entreprend sur nous ; l'honneur du sacerdoce est foulé aux pieds.

[1] *Psal.* II, 7. — [2] *Hebr.*, VII, 16. — [3] *Ibid.*, 13, 14, 20, 21, 24. — [4] *Deut.*, XXXIII, 8, 9. — [5] *Ibid.*, 11.

VII[e] ÉLÉVATION.

Quelle a été l'oblation de Jésus-Christ ; et le premier acte qu'il a produit en entrant dans le monde.

« Il a paru, dit saint Paul [1], en s'offrant lui-même pour victime. » C'est lui-même, c'est son propre corps ; c'est son propre sang qu'il a offert à la croix ; c'est encore son propre corps et son propre sang qu'il offre dans le sacrifice de tous les jours ; et ce n'est pas sans raison que David, voyant en esprit le premier acte qu'il produirait en se faisant homme [2], et saint Paul en interprétant cette prophétie [3], le font parler en cette sorte au moment qu'il entra dans le monde : « Vous n'avez point voulu, dit-il, d'hos- « tie et d'oblation ; mais vous m'avez formé un « corps ; » l'original porte : « Vous me l'avez « approprié ; les holocaustes et les sacrifices « pour le péché ne vous ont pas plu ; alors j'ai « dit : Me voici, je viens pour accomplir votre « volonté, ô mon Dieu ! et ce qui a été écrit de « moi à la tête de votre livre. » Par cette parole, Jésus-Christ se met à la place de toutes les victimes anciennes ; et n'ayant rien dans sa divinité qui pût être immolé à Dieu, Dieu lui donne un corps propre à souffrir, et accommodé à l'état de victime où il se met.

Dès qu'il eut commencé ce grand acte, il ne le discontinua jamais, et demeura dès son enfance, et dès le sein de sa mère, dans l'état de victime, abandonné aux ordres de Dieu, pour souffrir et faire ce qu'il voudrait.

« Je viens, dit-il, pour faire votre volonté, « comme il a été écrit au commencement du « livre : » *in capite libri.* Il y a un livre éternel, où est écrit ce que Dieu veut de tous ses élus ; et à la tête, ce qu'il veut en particulier de Jésus-Christ qui en est le chef. Le premier article de ce livre est que Jésus-Christ sera mis à la place de toutes les victimes, en faisant la volonté de Dieu avec une entière obéissance. C'est à quoi il se soumet ; et David lui fait ajouter : « Mon « Dieu, je l'ai voulu ; et votre loi est au milieu « de mon cœur. [4] »

Soyons donc, à l'exemple de Jésus-Christ, en esprit de victime, abandonnés à la volonté de Dieu : autrement nous n'aurons point de part à son sacrifice. Fallût-il être un holocauste, et une victime entièrement consumée par le feu, laissons-nous réduire en cendres, plutôt que de nous opposer à ce que Dieu veut.

C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouve l'égalité et le repos. Dans la vie des passions et de la volonté propre, on pense aujour-

[1] *Hebr.*, IX, 25, 26. — [2] *Psal.* XXXIX, 7, 8, 9. — [3] *Hebr.*, X, 5, 6, 7. — [4] *Psal.* XXXIX, 9.

d'hui une chose, et demain une autre : une chose durant la nuit, et une autre durant le jour : une chose quand on est triste, une autre quand on est de bonne humeur : une chose quand l'espérance rit à nos désirs, autre chose quand elle se retire de nous. Le seul remède à ces altérations journalières, et à ces inégalités de notre vie, c'est la soumission à la sainte volonté de Dieu. Comme Dieu est toujours le même dans tous les changements qu'il opère au dehors, l'homme soumis à sa volonté est toujours le même. On n'a pas besoin de chercher des raisons particulières pour se calmer : c'est l'amour-propre ordinairement qui les fournit. La souveraine raison, c'est ce que Dieu veut. La volonté de Dieu, sainte en elle-même, est elle seule sa raison.

Prenons garde néanmoins que ce ne soit par paresse, ou par une espèce de désespoir, et pour nous donner un faux repos, que nous ayons recours à la volonté de Dieu. Elle nous fait reposer, mais en agissant, et en faisant ce qu'il faut : elle nous fait reposer dans la douleur comme dans la joie, selon qu'il plaît à celui qui sait ce qui nous est bon. Elle nous fait reposer, non dans notre propre contentement, mais en celui de Dieu : le priant de se contenter et de faire toujours de nous ce qu'il lui plaira. Qu'importe ce que nous devenions sur la terre ? *Il n'y a qu'une chose à vouloir ; c'est, Seigneur, d'habiter dans votre maison tous les jours de ma vie, pour y voir la volupté du Seigneur, y contempler son saint temple* [1], et le louer aux siècles des siècles.

Commençons dès cette vie, et chantons avec David, ou plutôt avec Jésus-Christ, l'hymne de la sainte volonté : *Me voici, Seigneur, et je viens pour accomplir votre volonté* [2].

VIIIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ est le sacrifice pour le péché. — Excellence de son oblation.

Mon Sauveur ! dans ce verset de David que vous prononçâtes en entrant dans le monde [3], vous nous déclarâtes que vous vous mettiez, par la volonté de Dieu, à la place de toutes les victimes de l'ancienne loi. Vous n'êtes donc pas seulement un holocauste entièrement consumé par le feu de l'amour divin qui absorbe tout en lui-même ; mais vous êtes encore *la victime pour le péché* [4], sur laquelle on prononce tous les crimes : on l'en charge ; on les lui met sur la tête ; on envoie, après, cette victime dans le désert : on la sépare de la société

[1] *Psal.* XXVI, 4. — [2] *Ibid.*, XXXIX, 8, 9. — [3] *Psal.* XXXIX, 7, 8, 9. — [4] *Levit.*, XVI, 5, 6, 20, 21.

humaine : on l'excommunie. Ainsi a-t-on mis sur vous l'iniquité de nous tous : *Vraiment vous avez porté nos péchés* [1]. Il a fallu vous mener hors de la ville pour vous attacher à votre croix [2] ; et vous avez pris sur vous *la malédiction qui porte : Maudit est celui qui pend sur un bois* infâme [3]. Allons avec larmes confesser nos péchés sur Jésus-Christ. Mettons-les sur lui, afin qu'il les expie. Pleurons, pleurons les peines qu'ils lui ont causées ; tâchons en même temps de le décharger d'un si pesant fardeau, en nous repentant de nos crimes pour l'amour de lui. O Jésus ! que je vous soulage : faites que je ne pèche plus, et que j'efface, par la repentance, mes péchés qui vous ont couvert de tant de plaies.

Brûlez-moi de ce *feu* que vous *êtes venu allumer sur la terre* [4]. Consumez toutes mes inclinations par votre amour, et que je devienne cette pure flamme qui n'a que vous pour pâture : *Je viens, mon Dieu*, avec Jésus-Christ, *pour faire votre volonté* [5]. Heureux qui finit sa vie par un tel acte ! Nous la devions commencer par là comme Jésus-Christ. Finissons-la du moins en nous consommant dans la volonté de Dieu. *Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains* [6].

—

QUATORZIÈME SEMAINE

Les effets que produit sur les hommes le verbe incarné, incontinent après son incarnation.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Marie va visiter sainte Elisabeth.

Aussitôt après que Marie eut conçu le Verbe dans son sein, *elle part et marche avec promptitude dans le pays des montagnes de Judée* [7], pour visiter sa cousine sainte Elisabeth. Ne sentons-nous point la cause de cette promptitude, de cette élévation, de cette visite ? Quand on est plein de Jésus-Christ, on l'est en même temps de charité, d'une sainte vivacité, de grands sentiments ; et l'exécution ne souffre rien de languissant. Marie, qui porte la grâce avec Jésus-Christ dans son sein, est sollicitée par un divin instinct à l'aller répandre dans la maison de Zacharie, où Jean-Baptiste vient d'être conçu.

C'est aux supérieurs à descendre, à prévenir. Marie, qui se voyait prévenue par le Verbe descendu en son sein, pouvait-elle n'être pas touchée du désir de s'humilier, et de descendre à son exemple ? Jésus devait être précédé par saint Jean au dehors ; mais au dedans, c'est Jésus qui le devait prévenir, qui le devait sanctifier.

[1] *Isa.*, LIII, 4, 5, 6. — [2] *Hebr.*, XIII, 11. — [3] *Deut.*, XXI, 23; *Galat.*, III, 13. — [4] *Luc.*, XII, 49. — [5] *Psal.* XXXIX, 7, 8, 9. — [6] *Psal.* XXX, 6; *Luc.*, XXIII, 46. — [7] *Luc.*, I, 39.

Il fallait que Jean reçût de Jésus la première touche de la grâce.

Si vous sortez, âmes saintes et cachées, que ce soit pour chercher les saintes, les Elisabeths qui se cachent elles-mêmes ; allez vous cacher avec elles : cette sainte société honorera Dieu, et fera paraître ses grâces.

Dans toutes les visites que nous rendons, imitons Marie ; rendons-les en charité ; alors, sous une simple civilité, il se cachera de grands mystères ; la grâce s'augmentera ou se déclarera par l'humilité, par l'exercice d'une amitié sainte.

Cultivez, âmes pieuses, les devoirs de la parenté. Soyez amies, femmes chrétiennes, comme Marie et Elisabeth ; que votre amitié s'exerce par la piété ; que vos conversations soient pleines de Dieu : Jésus sera au milieu de vous, et vous sentirez sa présence.

Hommes, imitez aussi ces saintes et humbles femmes. O Dieu ! sanctifiez les visites ; ôtez-en la curiosité, l'inutilité, la dissipation, l'inquiétude, la dissimulation et la tromperie : faites-y régner la cordialité et le bon exemple.

IIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ moteur secret des cœurs. — Divers mouvements qu'il excite dans les âmes dont il s'approche.

Merveille de cette journée ! Jésus-Christ est caché, et c'est lui qui opère tout : il ne paraît en lui aucun mouvement, il meut tout ; non-seulement Marie et Elisabeth, mais encore l'enfant qui est au sein de sa mère, agissent sensiblement. Jésus qui est en effet le moteur de tout, est le seul qui paraît sans action, et son action ne se produit que par celle qu'il inspire aux autres.

Nous voyons ici dans ces trois personnes sur lesquelles Jésus-Christ agit, trois dispositions différentes des âmes dont il approche. *D'où me vient ceci*, dit Elisabeth [1] ? Elle s'étonne de l'approche de Dieu ; et n'en pouvant découvrir la cause dans ses mérites, elle demeure dans l'étonnement des bontés de Dieu. En d'autres âmes Dieu opère le transport, et de saints efforts pour les faire venir à lui : c'est ce qui paraît dans le tressaillement de saint Jean-Baptiste. Sa dernière opération est la paix dans la glorification de la puissance divine ; et c'est ce qui paraît dans la sainte Vierge. Voyons donc dans ces trois personnes si diversement émues, ces trois divines opérations de Jésus-Christ dans les âmes : dans Elisabeth, l'humble étonnement d'une âme de qui il approche ; dans Jean-Baptiste, le saint transport d'une âme qu'il attire ; et dans Marie, l'ineffable paix d'une âme qui le possède.

[1] *Luc.*, I, 43.

IIIe ÉLÉVATION.

Le cri de sainte Elisabeth et son humble étonnement.

A la voix de Marie, et à sa salutation, *l'enfant tressaillit dans son sein ; et remplie du Saint-Esprit, elle s'écria* : ce grand cri de sainte Elisabeth marque tout ensemble et sa surprise et sa joie : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni* [1] : celui que vous y portez, est celui en qui toutes les nations seront bénies ; il commence par vous à répandre sa bénédiction. « D'où me vient ceci, que la mère de mon Seigneur vienne à moi [2] ? » Les âmes que Dieu aborde, étonnées de sa présence inespérée, le premier mouvement qu'elles font, est de s'éloigner en quelque sorte comme indignes de cette grâce. *Retirez-vous de moi, Seigneur*, disait saint Pierre [3], *parce que je suis un pécheur*. Et le centenier : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* [4]. Dans un semblable sentiment, mais plus doux, Elisabeth, quoique consommée dans la vertu, ne laisse pas d'être surprise de se voir approchée par le Seigneur d'une façon si admirable : *D'où me vient ceci, que la mère de mon Seigneur*, et qui le porte dans son sein, *vienne à moi ?* Elle sent que c'est le Seigneur qui vient lui-même, mais qui vient et qui agit par sa sainte Mère. *A votre voix*, dit-elle, *l'enfant que je porte a tressailli dans mon sein* [5]. Il sent la présence du maître, et commence à faire l'office de son précurseur ; si ce n'est encore par la voix, c'est par ce soudain tressaillement : la voix même ne lui manque pas, puisque c'est lui qui secrètement anime celle de sa mère. Jésus vient à lui par sa mère et Jean le reconnaît par la sienne.

Dans cette dispensation des grâces de Jésus-Christ sur Elisabeth et sur son fils à la visitation de la Sainte Vierge, l'avantage est tout entier du côté de l'enfant. C'est ce qui fait dire à un saint Père [6] : « Elisabeth a la première écouté « la voix, mais Jean a le premier senti la grâce. « Elisabeth, » poursuit saint Ambroise, « a la première aperçu l'arrivée de Marie ; mais Jean a « le premier senti l'avénement de Jésus. » *Illa Mariæ, iste Domini sensit adventum.*

Elisabeth, comme revenue de son étonnement, s'étend sur la louange de la Sainte Vierge. « Vous êtes heureuse d'avoir cru : ce « qui vous a été dit par le Seigneur sera accompli [7]. » Vous avez conçu vierge, vous en-

[1] *Luc.*, I, 41, 42. — [2] *Luc.*, I, 43. — [3] *Ibid.*, V, 8. — [4] *Matth.*, VIII, 8. — [5] *Luc.*, I, 44. — [6] *Ambr.*, l. II in *Luc.*, n. 23. — [7] *Luc.*, I, 45.

fanterez vierge : votre Fils remplira le trône de David ; et son règne n'aura point de fin.

Croyons donc, et nous serons bienheureux comme Marie : croyons comme elle au règne de Jésus-Christ et aux promesses de Dieu. Disons avec foi : « Que votre règne arrive[1]. » Crions avec tout le peuple : « Béni soit celui qui est « venu au nom du Seigneur ; et béni soit le « règne de notre père David[2]. »

La béatitude est attachée à la foi. « Vous êtes « bienheureuse d'avoir cru. Vous êtes bienheu« reux, Simon, parce que ce n'est point la chair « et le sang qui vous ont révélé » la foi que vous devez annoncer, « mais que c'est mon « Père céleste[3]. » Et où est cette béatitude de la foi ? « Bienheureuse d'avoir cru : ce qui « vous a été dit s'accomplira[4]. » Vous avez cru, vous verrez : vous vous êtes fiée aux promesses, vous recevrez les récompenses : vous avez cherché Dieu par la foi, vous le trouverez par la jouissance.

Mettons donc tout notre bonheur dans la foi ; ne soyons donc point insensibles à cette béatitude ; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous la propose ; et la gloire de Dieu et sa volonté se trouvent dans notre béatitude. Ce qui est bienheureux est excellent en même temps : il est plus heureux de donner que de recevoir ; c'est-à-dire il est meilleur. On est bienheureux de croire ; il n'y a rien de plus excellent ni de meilleur que la foi, qui, appuyée sur les promesses, s'abandonne aux bontés de Dieu, et ne songe qu'à lui plaire. *Beata quæ credidisti.*

IVe ÉLÉVATION.

Le tressaillement de saint Jean.

Quand l'âme dans son ignorance et ses ténèbres ressent les premières touches de la divine présence, après ce premier étonnement par lequel elle semble s'éloigner, rassurée par sa bonté, elle se livre à la confiance et à l'amour. Elle sent je ne sais quels mouvements, souvent encore confus et peu expliqués : ce sont des transports vers Dieu, et des efforts pour sortir de l'obscurité où l'on est, et rompre tous les liens qui nous y retiennent. C'est ce que veut faire saint Jean ; saisi d'une sainte joie il voudrait parler, mais il ne sait comment expliquer son transport. Jésus-Christ, qui en est l'auteur, en connaît la force ; et quoiqu'en apparence il ne fasse rien, il se fait sentir au dedans par un subit ravissement qu'il inspire à l'âme. Ame qui te sens saisie d'un si doux sentiment, s'il ne t'est pas encore permis de parler, il t'est permis de tressaillir !

[1] *Matth.*, VI, 10. — [2] *Marc.*, XI, 9, 10. — [3] *Matth.*, XVI, 17. — [4] *Luc*, I, 45.

Venez, Seigneur, venez me toucher d'un saint et inopiné désir d'aller à vous. Que ce désir s'élève en moi aujourd'hui à la voix de votre mère : faites-moi dire avec Elisabeth : « D'où « me vient ceci ? » Faites-moi dire, elle est *heureuse d'avoir cru*, et je veux imiter sa foi. Faites-moi tressaillir comme Jean-Baptiste ; et enfant encore dans la piété, recevez mes innocents transports. Je ne suis pas un Jean-Baptiste, en qui votre grâce avance l'usage de la raison ; je suis un vrai enfant dans mon ignorance, agréez mon bégayement, l'*a*, *a*, *a*, de ma langue[1] qui n'est pas encore dénouée. C'est vous du moins que je veux ; c'est à vous seul que j'aspire, et je ne puis exprimer ce que votre grâce inspire à mon cœur.

Ve ÉLÉVATION.

Le cantique de Marie : première partie.

Ces premiers transports d'une âme qui sort d'elle-même, et qui déjà ne se connaît plus, sont suivis d'un calme ineffable, d'une paix qui passe les sens, et d'un cantique céleste.

« Mon âme glorifie le Seigneur ; et mon es« prit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur[2]. » Que dirai-je sur ce divin cantique ? Sa simplicité, sa hauteur qui passe mon intelligence m'invite plutôt au silence qu'à parler. Si vous voulez que je parle, ô Dieu ! formez vous-même mes paroles.

Quand l'âme entière sortie d'elle ne glorifie plus que Dieu, et met en lui toute sa joie, elle est en paix, puisque rien ne lui peut ôter celui qu'elle chante.

« Mon âme glorifie, mon âme exalte le Sei« gneur. » Après qu'elle s'est épuisée à célébrer ses grandeurs, quoi qu'elle ait pensé, elle l'exalte toujours le perdant de vue, et s'élevant de plus en plus au-dessus de tout.

« Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon « Sauveur. » Au seul nom de Sauveur, mes sens sont ravis ; et ce que je ne puis trouver en moi, je le trouve en lui avec une inébranlable fermeté.

« Parce qu'il a regardé la bassesse de sa ser« vante. » Si je croyais de moi-même pouvoir attirer ses regards, ma bassesse et mon néant m'ôterait le repos avec l'espérance. Mais puisque de lui-même, par pure bonté, il a tourné vers moi ses regards, j'ai un appui que je ne puis perdre, qui est sa miséricorde, par laquelle il m'a regardée, à cause qu'il est bon et libéral.

Elle ne craint point après cela de reconnaître ses avantages, dont elle a vu la source en Dieu, et qu'elle ne peut plus voir que dans ce prin-

[1] *Jerem.*, I, 2. — [2] *Luc.*, I, 46 seq

cipe. « Et voilà, » dit-elle, « que tous les siècles « me reconnaîtront bienheureuse. »

Ici étant élevée à une plus haute contemplation, elle commence à joindre son bonheur à celui de tous les peuples rachetés; et c'est comme la seconde partie de son cantique.

VIe ÉLÉVATION.

Seconde partie du cantique à ces paroles : « Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses. »

« Celui qui seul est puissant a fait en moi de « grandes choses : et son nom est saint : et sa « miséricorde s'étend d'âge en âge, et de race « en race sur ceux qui le craignent [1]. » Elle commence à voir que son bonheur est le bonheur de toute la terre, et qu'elle porte celui en qui toutes les nations seront bénies. Elle s'élève donc à la puissance et à la sainteté de Dieu, qui est la cause de ces merveilles.

Celui qui est seul puissant a fait en moi un ouvrage seul digne de sa puissance, un Dieu homme, une mère vierge, un enfant qui peut tout ; un pauvre dépouillé de tout, et néanmoins sauveur du monde, dompteur des nations, et destructeur des superbes.

« Et son nom est saint : » Dieu est la sainteté même : il est saint et sanctifiant : et quand est-ce qu'il paraît davantage, que lorsque son Fils, qui est aussi celui de Marie, répand la miséricorde, la grâce et la sainteté, d'âge en âge, sur ceux qui le craignent ?

Si nous voulons participer à cette grâce, soyons saints ; et publions en même temps avec toutes les nations, que Marie est bienheureuse.

VIIe ÉLÉVATION.

Suite du cantique où sont expliqués les effets particuliers de l'enfantement de Marie, et de l'incarnation du Fils de Dieu.

Pour expliquer de si grands effets, Marie en revient à la puissance de Dieu. « Il a, » dit-elle, « déployé la puissance de son bras :il a dissipé « ceux qui étaient enflés d'orgueil dans les pen« sées de leur cœur. Il a renversé les puissants « de dessus le trône, et il a élevé les humbles [2]. » Quand est-ce qu'il a fait toutes ces merveilles, si ce n'est quand il a envoyé son Fils au monde, qui a confondu les rois et les superbes empires par la prédication de son Evangile ? Ouvrage où sa puissance a paru d'autant plus admirable, qu'*il s'est servi de la faiblesse pour anéantir la force, et de ce qui n'était pas, pour détruire ce qui était, afin que, ne paraissant rien, nul homme ne se glorifie devant lui* [3] ; et qu'on attribuât tout à la seule puissance de son bras. C'est pourquoi il a paru au milieu des hommes comme n'étant rien. Et lorsqu'il a dit : « Je vous loue, mon Père, « Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces mystères aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélés aux petits [1], » n'a-t-il pas véritablement confondu les superbes, élevé ceux qui étaient vils à leurs yeux et à ceux des autres ?

Marie elle-même en est un exemple : il l'a élevée au-dessus de tout, parce qu'elle s'est déclarée la plus basse des créatures. Quand il s'est fait une demeure sur la terre, ce n'a point été dans les palais des rois : il a choisi de pauvres mais d'humbles parents, et tout ce que le monde méprisait le plus, pour en abattre la pompe. C'est donc là le propre caractère de la puissance divine dans la nouvelle alliance, qu'elle y fait sentir sa vertu par la faiblesse même.

« Il a rassasié les affamés, et il a renvoyé les « riches avec les mains vides [2]. Et quand, si ce n'est lorsqu'il a dit : « Heureux ceux qui ont « faim, car ils seront rassasiés [3]. Malheur à vous « qui êtes rassasiés, car vous aurez faim [4] ? » C'est ici qu'il faut dire avec Marie : Mon âme glorifie le Seigneur, et n'exalte que sa puissance, qui va paraître par l'infirmité et par la bassesse.

C'est là que l'âme trouve sa paix, lorsqu'elle voit tomber toute la gloire du monde, et Dieu seul demeurer grand.

VIIIe ÉLÉVATION.

Effets particuliers de l'enfantement de Marie dans les deux derniers versets de son cantique.

Les palais et les trônes sont à bas : les cabanes sont relevées : toute fausse grandeur est anéantie : c'est un effet général de l'enfantement de Marie dans toute la terre. Mais ne dira-t-elle rien de la rédemption d'Israël, et de ces brebis perdues de la maison d'Israël, pour lesquelles son Fils a dit qu'il était venu ? Ecoutons la fin du divin cantique : « Il a pris en sa protection « Israël son serviteur [5]. » Ce n'est point à cause des mérites dont se vantaient les présomptueux: au contraire il a abattu le faste pharisaïque, et les superbes pensées des docteurs de la loi ; il a reçu un Nathanaël, vrai Israélite, simple, sans présomption, comme sans fard et sans fraude : et voilà les Israélites qu'il a protégés, à cause qu'ils mettaient leur confiance non point en eux-mêmes, mais en sa grande miséricorde. « Il s'est « souvenu des promesses qu'il a faites à Abra« ham et à sa postérité, » qui doit subsister « aux « siècles des siècles [6]. »

Heureux ! que Dieu ait daigné s'engager avec

[1] *Luc.*, I, 49, 50. — [2] *Ibid.*, 51, 52. — [3] I *Cor.*, I, 27, 28, 29.

[1] *Matth.*, XI, 25. — [2] *Luc.*, I, 53. — [3] *Matth.*, V, 6. — [4] *Luc.*, VI 25. — [5] *Ibid.*, I, 54. — [6] *Ibid.*, 54, 55.

nous par des promesses. Il pouvait nous donner ce qu'il eût voulu : mais quelle nécessité de nous le promettre ? Si ce n'est qu'il voulait, comme dit Marie, faire passer d'âge en âge sa miséricorde, en nous sauvant par le don, et nos pères par l'attente. Attachons-nous donc avec Marie aux immuables promesses de Dieu qui nous a donné Jésus-Christ. Disons avec Elisabeth : Nous sommes heureux d'avoir cru : ce qui nous a été promis s'accomplira. Si la promesse du Christ s'est accomplie tant de siècles après, doutons-nous qu'à la fin des siècles tout le reste ne s'accomplisse ? Si nos pères avant le Messie ont cru en lui, combien maintenant devons-nous croire, que nous avons Jésus-Christ pour garant de ces promesses ! Abandonnons-nous à ces promesses de grâce, à ces bienheureuses espérances ; et noyons dedans toutes les trompeuses espérances dont le monde nous amuse.

« Nous sommes les vrais enfants de la pro- « messe ; enfants selon la foi et non pas selon « la chair [1] : » qui ont été montrés à Abraham, non point en la personne d'Ismaël, ni dans les autres enfants sortis d'Abraham selon les lois de la chair et du sang ; mais en la personne d'Isaac, qui est venu selon la promesse, par grâce et par miracle. Abraham a cru à cette promesse : « Pleinement persuadé, et sachant très-bien que Dieu est puissant pour faire ce qu'il a promis [2]. » Il ne dit pas seulement qu'il prévoit ce qui doit arriver, mais encore qu'il fait ce qu'il a promis; il a promis à Abraham des enfants selon la foi : il les fait donc. Nous sommes ses enfants selon la foi : il nous a donc faits enfants de foi et de grâce ; et nous lui devons cette nouvelle naissance. Si Dieu nous a faits par grâce selon sa promesse, ce n'a point été pour nos œuvres, mais par sa miséricorde qu'il nous a produits et régénérés. Nous sommes ceux que voyait Marie, quand elle voyait la postérité d'Abraham : nous sommes ceux au salut de qui elle a consenti, quand elle a dit : « Qu'il me soit fait selon votre parole [3]. » Elle nous a tous portés dans son sein avec Jésus-Christ en qui nous étions.

Chantons donc sa béatitude avec la nôtre : publions qu'elle est bienheureuse ; et aggrégeons-nous à ceux qui la regardent comme leur mère. Prions cette nouvelle Eve qui a guéri la plaie de la première, au lieu du fruit défendu dont nous sommes morts, de nous montrer le fruit béni de ses entrailles. Unissons-nous au saint cantique, où Marie a chanté notre délivrance future. Disons avec saint Ambroise [4] : « Que l'âme de « Marie soit en nous pour glorifier le Seigneur, « que l'esprit de Marie soit en nous pour être « ravis de joie en Dieu notre Sauveur. » Comme Marie, mettons notre paix à voir tomber toute la gloire du monde, et le seul règne de Dieu exalté, et sa volonté accomplie.

[1] *Galat.*, IV, 28; *Rom.*, IX, 7, 8. — [2] *Rom.*, IV, 20, 21. — [3] *Luc.*, I, 38. — [4] *Ambr. in Luc.*, l. II, n. 26.

IXe ÉLÉVATION.

Demeure de Marie avec Elisabeth.

« Marie demeura environ trois mois dans la « maison d'Elisabeth : et elle retourna en sa « maison [1]. » La charité ne doit pas être passagère. Marie demeure trois mois avec Elisabeth : quiconque porte la grâce ne doit point aller en courant, mais lui donner le temps d'achever son œuvre. Ce n'est pas assez que l'enfant ait tressailli une fois, ni qu'Elisabeth ait crié : *Vous êtes heureuse* ; il faut fortifier l'attrait de la grâce : et c'est ce qu'a fait Marie, ou plutôt ce qu'a fait Jésus, en demeurant trois mois avec son précurseur.

Regardons ce saint précurseur sanctifié dès le ventre de sa mère. Comme les autres il était conçu dans le péché ; mais Jésus-Christ a voulu prévenir sa naissance, et la rendre sainte. Il a voulu qu'il fît son office de précurseur jusque dans le ventre de sa mère. Il ne faut pas s'étonner si, dès le commencement de l'Evangile de l'Apôtre saint Jean, on voit Jean-Baptiste, si étroitement uni à Jésus. Jean-Baptiste, qui *n'était pas la lumière*, devait pourtant, et devait avant sa naissance, et dès le sein de sa mère, *rendre témoignage à la lumière* [2], encore cachée. Il n'était pas la lumière : puisque conçu dans le péché, il attendait pour en sortir la présence du Sauveur.

« Il y avait une véritable lumière qui illu- « mine tout homme venant au monde [3] : » et c'est par cette lumière que Jean a été illuminé, afin que nous entendions, que s'il montre Jésus-Christ au monde, c'est par la lumière qu'il reçoit de Jésus-Christ même. O Marie ! ô Elisabeth ! ô Jean ! que vous nous montrez aujourd'hui de grandes choses ! Mais, ô Jésus ! Dieu caché, qui sans paraître faites tout dans cette sainte journée, je vous adore dans ce mystère et dans toutes les œuvres cachées de votre grâce !

Savoir si la sainte Vierge vit la naissance de saint Jean, l'Evangile n'a pas voulu nous le découvrir. Elisabeth était dans son sixième mois, quand Marie la vint visiter : elle fut environ trois mois avec elle : elle était donc ou à terme ou bien près de son terme : et l'Evangile ajoute aussi que *le temps d'Elisabeth s'accomplit* [4] : insi-

[1] *Luc.*, I, 56. — [2] *Joan.*, I, 8. — [3] *Joan.*, I, 8. — [4] *Luc.*, I, 57.

nuant, selon quelques-uns, qu'il s'accomplit pendant que Marie était avec elle : mais qui osera l'assurer, puisque l'Evangile semble avoir évité de le dire ? Quoi qu'il en soit, ou Marie attachée à sa solitude, et prévoyant l'abord de tout le monde au temps de l'enfantement d'Elisabeth, le prévint par sa retraite : ou si elle est demeurée avec tous les autres, elle y a été humble et cachée, inconnue, sans s'être fait remarquer dans une si grande assemblée, et contente d'avoir agi envers ceux à qui Dieu l'avait envoyée. O humilité! ô silence qui n'a été interrompu que par un cantique inspiré de Dieu, puissé-je vous imiter toute ma vie !

—

QUINZIÈME SEMAINE

La nativité du saint précurseur.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

On accourt des environs.

« Le terme d'Elisabeth étant accompli, les « voisins et ses parents accoururent pour célé- « brer la miséricorde que Dieu avait exercée (en « lui ôtant sa stérilité) et s'en réjouir avec elle[1]. » Les vraies congratulations des amis et des parents chrétiens doivent avoir pour objet la miséricorde que Dieu nous a faite : sans cela, les compliments n'ont rien de solide, ni de sincère, et ne sont qu'un amusement.

Dieu dispose avec un ordre admirable tout le tissu de ses desseins. Il voulait rendre célèbre la naissance de saint Jean-Baptiste, où celle de son Fils devait aussi être célébrée par la prophétie de Zacharie ; et il importait aux desseins de Dieu, que celui qu'il envoyait pour montrer son Fils au monde, fût illustré dès sa naissance : et voilà que, sous le prétexte d'une civilité ordinaire, Dieu amasse ceux qui devaient être témoins de la gloire de Jean-Baptiste, la répandre et s'en souvenir. Car, *tout le monde était en admiration* ; et les merveilles qu'on vit paraître à la naissance de Jean-Baptiste, *se répandirent dans tout le pays voisin : et tous ceux qui en ouïrent le récit, le mirent dans leur cœur, en disant : Que pensez-vous que sera cet enfant ? Car la main de Dieu est visiblement avec lui* [2]. Accoutumons-nous à remarquer que les actions qui paraissent les plus communes, sont secrètement dirigées par l'ordre de Dieu, et servent à ses desseins, sans qu'on y pense, en sorte que rien n'arrive fortuitement.

[1] *Luc.*, I, 57, 58. — [2] *Luc.*, I, 65, 66.

IIe ÉLÉVATION.

La circoncision du saint précurseur, et le nom qui lui est donné.

« Le huitième jour on vint circoncire l'en- « fant ; et ils lui donnaient le nom de son père, « Zacharie : mais Elisabeth répondit que son « nom était Jean. On lui remontrait que personne « n'avait ce nom dans leur parenté ; et en « même temps ils demandèrent par signes à son « père quel nom il lui voulait donner ; et il écri- « vit sur des tablettes, que Jean était son nom [1]. » On connut donc, par le concours du père et de la mère à lui donner ce nom extraordinaire dans la famille, qu'il était venu d'en haut : « Et tout le monde était étonné. » Le nom de Jean signifie grâce, piété, miséricorde ; et Dieu avait destiné ce nom au précurseur de sa grâce et de sa miséricorde.

Il paraît que Zacharie, à qui on ne parlait que *par signes*[2], n'était pas seulement devenu muet par son incrédulité ; mais que l'ange l'avait encore frappé de surdité : mais l'ouïe lui fut tout à coup rendue avec la parole, quand il eut obéi à l'ange en donnant à son fils le nom de Jean. L'obéissance guérit le mal que l'incrédulité avait causé : à l'instant celui qui n'entendait que par signes, et ne parlait qu'en écrivant, *eut la bouche ouverte*, et entonna ce divin cantique.

IIIe ÉLÉVATION.

Le cantique de Zacharie. — Première partie : quels sont les ennemis dont Jésus-Christ nous délivre, et quelle est la justice qu'il nous donne.

« Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël [3]. » C'est, après être demeuré longtemps muet, une soudaine exclamation pour exprimer les merveilles qu'il avait été contraint de resserrer en lui-même, touchant le règne du Christ qui était venu, et qui bientôt allait paraître. C'est ce qu'il voit dans son transport ; et il voit en même temps la part qu'aura son fils à ce grand ouvrage, qui sont les deux parties de cet admirable cantique.

C'est pour la gloire de Jésus-Christ le témoignage d'un prêtre célèbre parmi le peuple, et aussi savant que pieux. C'est pourquoi toutes les paroles de son cantique ont de doctes et secrets rapports aux promesses faites à nos pères, et aux anciennes prophéties.

Il commence donc par bénir Dieu : « Parce « qu'il a visité son peuple, et en a opéré la ré- « demption, » en lui envoyant son Fils, en qui « il nous a élevé un puissant Sauveur dans la

[1] *Luc.*, I, 59, 60, 61, 62, 63. — [2] *Ibid.*, 62, 64. — [3] *Ibid.*, 68.

« maison de David son serviteur [1]. » Voilà comme tout le monde connaissait que le Fils de Marie par elle sortait de David, et en héritait la royauté.

Le mot de *corne* dont il se sert, est un mot de magnificence et de terreur qui, dans le style de l'Ecriture, signifie la gloire, et en même temps une force incomparable pour dissiper nos ennemis. C'est ce que devait faire le Sauveur sorti de David pour la rédemption du genre humain.

Le saint prêtre nous fait voir deux choses dans cette rédemption : la première, sont les maux dont elle nous affranchit ; et la seconde, sont les grâces qu'elle nous apporte.

Premièrement donc : « Il avait promis par « la bouche de ses prophètes, qu'il nous déli- « vrerait de nos ennemis et de ceux qui nous « haïssent [2]. » Quels sont les ennemis dont nous devons être délivrés ? Ce sont, avant toutes choses, les ennemis invisibles qui nous tenaient captifs par le péché, par nos vices et par tous nos mauvais désirs : ce sont là nos vrais ennemis, qui seuls aussi peuvent nous perdre. Jésus-Christ nous délivre aussi des ennemis visibles, en nous apprenant non-seulement à ne les craindre plus, mais encore à les vaincre par la charité et par la patience, selon ce que dit saint Paul [3] : « Ne « vous laissez pas vaincre par le mauvais, mais « surmontez le mauvais par l'abondance du «bien :» soigneux de gagner par la charité vos frères qui vous persécutent, « et entassant des « charbons sur leurs têtes, » pour les échauffer et fondre la glace de leurs cœurs endurcis.

C'est ainsi que le Sauveur nous apprend à vaincre nos ennemis. Mais s'il faut qu'ils soient vaincus manifestement, Dieu les mettra à nos pieds d'une autre sorte, comme il y a mis les tyrans persécuteurs de l'Eglise : et si les Juifs avaient été fidèles à leur Messie, je ne doute pas que Dieu ne les eût tirés de leur servitude d'une manière éclatante, pour les faire marcher sans crainte, et servir Dieu en paix.

Quand donc Dieu fait prospérer son peuple contre les ennemis qui les oppriment, qu'ils regardent ces heureux succès comme une grâce du Libérateur qui leur est venue, et qu'ils en profitent pour mieux servir Dieu : autrement, et s'ils en abusent pour mener une vie plus licencieuse, la paix n'est pas une paix sainte et chrétienne, mais un fléau de Dieu plus terrible que la guerre même.

Mais les véritables ennemis dont la défaite nous est promise par le Sauveur sont les démons, nos vainqueurs dès l'origine du monde, et nos convoitises, qui nous font la guerre dans nos membres, et nos péchés, qui nous accablent, et nos faiblesses, qui nous tuent, et les terreurs de la conscience, qui ne nous laissent aucun repos. Voilà les vrais ennemis, les vrais maux dont Jésus-Christ nous délivre, *pour nous faire marcher sans crainte en sa présence* [1].

Ce n'est pas assez de nous délivrer des maux : le règne de Jésus-Christ nous apporte la sainteté, qui doit avoir deux qualités. La première est exprimée par ces paroles, *afin que nous servions en sainteté et en justice devant lui* [2] : c'est-à-dire dans une parfaite et véritable sainteté qui ne soit point extérieure, et aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu. Car dans le règne de Jésus-Christ il ne s'agit pas de purifications extérieures, ni de vaines cérémonies, ni d'une justice-spirituelle [3] : il faut être saint à fond, se tenir sous les yeux de Dieu, faire tout uniquement pour celui qui sonde le fond des cœurs, et ne songer qu'à lui plaire. Ce n'est pas assez, et voici la seconde qualité de la vraie sainteté : il faut persévérer dans cet état; une vertu passagère n'est pas digne de Jésus-Christ. Ceux qui, transportés par la douceur d'une dévotion nouvelle, se retirent à la première tentation, sont ceux qu'il appelle *temporels* [4], ou justes pour un certain temps, et non pour toujours. La preuve du vrai Chrétien est la persévérance ; et la grâce que Jésus-Christ nous apporte est une grâce qui premièrement nous fait vraiment justes devant Dieu, et secondement nous fait justes, persévérants, marchant courageusement et humblement à la fois, sous les yeux de Dieu, durant toute la suite de nos jours.

Commençons donc une vie nouvelle sous le règne de Jésus-Christ : soyons justes à ses yeux, en exterminant pour l'amour de lui toute tache qui offenserait ses regards, et pratiquant une vertu ferme et sévère qui ne se relâche jamais, ni en rien.

IVe ÉLÉVATION.

Sur quoi toutes ces grâces sont fondées.

« Pour exercer sa miséricorde envers nos « pères, et se souvenir de son alliance sainte, « selon qu'il avait juré à Abraham notre père [5]. » Il semble qu'il fallait dire que Dieu exerçait ses miséricordes sur nous en mémoire de nos pères. Mais pour nous ôter davantage toute vue de notre propre justice, et nous faire mieux sentir que nous sommes sauvés par grâce, le saint prêtre aime mieux dire, qu'il exerce sa miséricorde envers nos pères qui lui ont plu, qu'envers

[1] *Luc.*, I, 68, 69. — [2] *Ibid.*, 70, 71. — [3] *Rom.*, XII, 20, 21.

[1] *Luc.*, I, 74. — [2] *Ibid.*, 75. — [3] *Matth.*, XV, XXIII. — [4] *Marc.*, IV, 6, 17. — [5] *Luc.*, I, 72, 73.

leurs enfants ingrats : qu'il nous sauve par sa bonté, et non à cause de nos mérites ; et pour satisfaire à sa promesse, plutôt qu'en ayant égard à nos œuvres qui sont si mauvaises.

Ce n'est pas qu'il ne faille croire que Dieu donne des mérites à ses saints ; mais c'est que ces mérites sont des grâces : c'est que la grâce qui nous les donne, nous est donnée sans mérite : on a des mérites, quand on est saint ; mais pour être saint, il n'y a point de mérite : la récompense est due après la promesse ; mais la promesse a été faite par pure bonté : la récompense est due encore une fois à ceux qui font de bonnes œuvres ; mais la grâce qui n'est point due, précède afin qu'on les fasse. Enfants de grâce et de promesse, vivez dans cette foi ; c'est la nouvelle alliance que Dieu a faite avec nous : « Que nulle chair ne se glorifie en sa présence : « et que celui qui se glorifie, se glorifie en Notre-« Seigneur [1]. »

Ve ÉLÉVATION.

Quel est le serment de Dieu, et ce qu'il opère.

« Selon qu'il avait juré à notre père Abra-« ham [2]. » Je ne puis mieux exprimer les mystères de ce serment, que par ces paroles de l'Épître aux Hébreux [3] : « Dans la promesse que « Dieu fit à Abraham, n'ayant point de plus grand « que lui par qui il pût jurer, il jura par lui-« même, » comme il est écrit : « J'ai juré par « moi-même, dit le Seigneur ; » et ajouta : « Si « je ne vous comble de bénédictions, et si je ne « multiplie votre race jusqu'à l'infini [4] ; » suppléez, je serai un menteur, moi qui suis la vérité même. « Abraham, » continue l'Apôtre [5], ayant « attendu avec patience, a obtenu l'effet de cette « promesse : car comme les hommes jurent par « celui qui est plus qu'eux, et que le serment » où ils font entrer la toute-puissance et la vérité de Dieu dans leur engagement, « est la plus grande « assurance qu'ils puissent donner pour termi-« ner tous leurs différends, » dont aussi le serment est la décision : « Dieu voulant aussi faire « voir avec plus de certitude aux héritiers de la « promesse, la fermeté immuable de sa résolu-« tion, a ajouté le serment » à sa parole : « afin « qu'étant appuyés sur ces deux choses inébran-« lables, par lesquelles il est impossible que Dieu « nous trompe » (c'est-à-dire sur la parole de Dieu, et sur le jugement qui la confirme), « nous « ayons une puissante consolation, nous qui « avons mis notre refuge dans la possession des « biens proposés à notre espérance. »

Il ne faut point ici de commentaire ; il n'y a qu'à écouter toutes ces paroles, et nous en laisser pénétrer. Prenons garde seulement, qu'en nous attachant à la promesse, nous ne présumions pas plus qu'il ne nous est permis : Dieu a promis à la pénitence la rémission des péchés ; mais il n'a pas promis le temps de faire pénitence à ceux qui ne cessent d'en abuser.

[1] I *Cor.*, I, 29, 31. — [2] *Luc.* I, 73. — [3] *Hebr.*, VI, 13, 14, 17. — [4] *Gen.*, XXII 16, 17, 18 — [5] *Hebr.*, VI, 15, 16, 17, 18.

VIe ÉLÉVATION.

Seconde partie de la prophétie du saint cantique, qui regarde saint Jean-Baptiste.

Et vous, enfant, vous serez appelé le prophète du Très Haut [1] ; son prophète particulier et par excellence : prophète *et plus que prophète* [2], comme l'appelle le Sauveur, puisque non-seulement vous l'annoncerez comme celui qui va venir à l'instant, mais encore que vous le montrerez au milieu du peuple, comme celui qui est venu [3]. « Vous marcherez devant le Seigneur « pour lui préparer ses voies [4]. » Voilà donc comme Zacharie appelle Jésus-Christ : *le Très-Haut*, et *le Seigneur*, c'est-à-dire dans un seul verset, il l'appelle par deux fois, *Dieu*. Voilà donc le caractère de la prophétie de saint Jean-Baptiste, marqué distinctement par Zacharie, qui est de marcher devant le Seigneur pour lui préparer sa voie. Et ce caractère est tiré de deux anciennes prophéties ; l'une d'Isaïe [5] : « Une « voix est entendue dans le désert : Préparez la « voie du Seigneur ; faites ses sentiers droits. » L'autre de Malachie en confirmation [6] : « J'en-« verrai mon ange ; mon envoyé paraîtra et « préparera les voies devant moi ; et le Seigneur « que vous cherchez viendra dans son temple. »

C'est ainsi que ce docte prêtre établit par les prophètes la mission de son fils, et le propre caractère de son envoi, qui est de préparer les voies du Seigneur : mais il nous va encore expliquer ce que c'est que préparer les voies du Seigneur : c'est, dit-il [7], *de donner à son peuple la science du salut, pour la rémission de leurs péchés ;* qui est le propre ministère de saint Jean-Baptiste, dont saint Paul a dit dans les *Actes*, après les évangélistes, que *Jean avait baptisé le peuple du baptême de pénitence ; leur disant de croire en celui qui allait venir, c'est-à-dire en Jésus* [8].

Venez donc apprendre la grande science, qui est la science du salut ; et apprenons qu'elle consiste principalement dans la rémission des péchés, dont nous avons besoin toute notre vie : en sorte que notre justice est plutôt dans la ré-

[1] *Luc.*, I. 76. — [2] *Matth.*, XI, 9. — [3] *Joan.* I, 15, 26, 27, 29 seq. — [4] *Luc.*, I, 76. — [5] *Isa.*, XL, 3, *Matth.*, III, 3; *Marc.*, I, 3; *Luc.*, III, 4. — [6] *Malach.*, III, 1; *Matth.*, XI, 10; *Marc.*, I, 2; *Luc.*, VII, 27. — [7] *Luc.*, I, 77. — [8] *Act.*, XIX, 4; *Matth.*, III, 11; *Marc.*, I, 4; *Luc.*, III, 8; *Joan.*, I, 26, 13.

mission des péchés, que dans la perfection des vertus.

C'est ce qui a fait dire à saint Paul, après David : « Bienheureux ceux dont sont remises « les iniquités, et dont les péchés sont couverts; « bienheureux à qui le Seigneur n'impute point « de péché [1] : » afin que nous entendions, que ne pouvant être sans péché, notre vraie science est celle qui nous apprend à nous purifier de plus en plus tous les jours, en disant avec David : « Lavez-moi de plus en plus de mon péché [2]. »

Cette science est en Jésus-Christ, dont il est écrit : « Mon serviteur en justifiera plusieurs « dans sa science, et il portera leurs iniquités [3]. » Voilà donc en Jésus-Christ la vraie science de la rémission des péchés, dont il fait l'expiation par son sang, en les portant sur lui comme une victime ; mais Jean marche devant lui pour montrer au peuple que c'est en lui que les péchés sont remis.

Passons donc toute notre vie dans la pénitence, puisque la science du salut consiste dans la rémission des péchés; et ne nous glorifions point d'une justice aussi imparfaite que la nôtre : non qu'elle ne soit véritable, et parfaite à sa manière; mais parce que la plus parfaite en cette vie doit craindre d'être accablée par la multitude des péchés, si elle ne prend un soin continuel de les expier par la pénitence et par les aumônes. C'est la science que prêchait saint Jean, en criant dans le désert, et faisant retentir toute la Judée de cette voix : « Faites de dignes fruits de pé« nitence [4]. »

« Par les entrailles de la miséricorde de notre « Dieu [5]: » c'est uniquement par là que nous trouvons la rémission de nos péchés : c'est par là, poursuit Zacharie, que « l'Orient nous a visi« tés d'en haut. » C'est là un des noms de Jésus-Christ qu'un prophète appelle en la personne de Zorobabel : « Un homme viendra, et son nom « est l'Orient [6]. » Ce prophète c'est Zacharie ; et Zacharie, père de saint Jean, en répète et en explique l'oracle. Jésus-Christ est le vrai Orient, lui *qui fait lever sur nous le vrai soleil de justice* [7], comme disait Malachie : « Pour éclairer, » continue ici Zacharie, « ceux qui sont assis dans les « ténèbres et dans l'ombre de la mort ; pour « dresser nos pas dans la voie de la paix [8]. »

Encore qu'on ne vous parle que de la rémission de vos péchés, et qu'elle soit toujours nécessaire durant tout le cours de cette vie, ne croyez pas que la justice ne soit pas infuse dans vos cœurs par Jésus-Christ. Il n'a pris le nom d'Orient que pour nous montrer qu'il est, pour nous éclairer, une lumière naissante : « Il était « la véritable lumière, qui éclaire tout homme « venant au monde [1]. » Quand cette lumière commence à paraître, elle s'appelle Orient, et c'est un des noms de Jésus-Christ. Comme donc le soleil levant ne dissipe les ténèbres, qu'en répandant la lumière dont il embellit l'univers ; ainsi le vrai Orient, qui se lève vraiment d'en haut, lorsqu'il sort du sein de son Père pour nous éclairer, ne nous remet nos péchés qu'en nous remplissant de la lumière de la justice, par laquelle nous sommes nous-mêmes *lumière en Notre-Seigneur* ; *car vous étiez,* dit saint Paul [2], *les ténèbres* mêmes : *mais à présent vous êtes lumière* ; non point toutefois en vous-mêmes, mais en Jésus-Christ qui vous apprend à marcher toujours les yeux ouverts, et à dresser incessamment vos regards vers lui, par une bonne et droite intention, dont s'ensuivra dans tout votre corps, dans toute votre personne, une lumière éternelle, et un flambeau lumineux dont vous serez éclairé.

« Pour dresser nos pas dans le chemin de la « paix [3]. » O paix ! le cher objet de mon cœur : ô Jésus ! qui *êtes* ma *paix* [4], qui me mettez en paix avec Dieu, avec moi-même, avec tout le monde : *qui* par ce moyen, *pacifiez le ciel et la terre* [5]. Quand sera-ce, ô Jésus ! quand sera-ce que par la foi de la rémission des péchés, par la tranquillité de ma conscience, par une douce confiance de votre faveur, et par un entier acquiescement ou plutôt un attachement, une complaisance pour vos éternelles volontés, dans tous les événements de la vie, je posséderai cette paix qui est en vous, qui vient de vous, et que vous êtes vous-même ?

VIIe ÉLÉVATION.

Saint Jean au désert dès son enfance.

« L'enfant croissait, et son esprit se fortifiait ; « et il était dans le désert, jusqu'au jour de sa « manifestation dans Israël [6]. » Ce que Dieu fait dans cet enfant est inouï. Celui qui dès le sein de sa mère avait commencé à éclairer saint Jean-Baptiste, et à le remplir de son Saint-Esprit, se saisit de lui dès son enfance ; et il paraît que dès lors il se retira dans le désert sans qu'on puisse dire à quel âge. Que ne faut-il point penser d'un jeune enfant qu'on voit tout d'un coup, après le grand éclat que fit sa naissance miraculeuse, disparaître de la maison de son père, pour être seul avec Dieu, et Dieu avec lui ? Loin du commerce des hommes, il n'en avait aucun qu'avec

[1] *Rom*, IV, 7, 8; *Psal.* XXXI, 1, 2. — [2] *Psal.* L, 3. — [3] *Isa.*, LIII, 11. — [4] *Matth.*, III, 8. — [5] *Luc.*, I, 78. — [6] *Zach.*, VI, 12. — [7] *Malach.*, IV, 2. — [8] *Luc.* I, 79; *Isa.*, IX, 1, 2.

[1] *Joan.*, I, 9. — [2] *Eph.*, V, 8. — [3] *Luc.*, I, 79. — [4] *Ephes.*, II, 14. — [5] *Col.*, I, 20. — [6] *Luc.*, I, 80.

le ciel; il se retire de si bonne heure d'une maison sainte, d'une maison sacerdotale, d'avec des parents d'une sainteté si éminente, élevés au rang des prophètes, dont il devait être la consolation ; mais les saints n'en ont point d'autre que de tout sacrifier à Dieu.

Qui n'admirerait cette profonde retraite de saint Jean-Baptiste? Que ne lui disait pas ce Dieu qui était en lui, et pour qui dès son enfance il quittait tout? Que ne lui disait-il point dans ce silence, où il se mettait pour n'écouter que lui seul? « La langue, dit saint Jacques [1], est la « source de toute iniquité : » qui veut fuir le péché doit fuir la conversation. Ce fut l'esprit de saint Jean-Baptiste qui s'est perpétué dans les solitaires. Une voix fut portée à saint Arsène : « Fuis les hommes; » oui, si tu veux fuir le péché, et ne pécher point en ta langue. Mais à qui cette parole a-t-elle été dite plutôt qu'à saint Jean-Baptiste, poussé au dedans par le Saint-Esprit à se retirer dès son enfance dans le désert ?

Tout le reste suivit. Cet homme, dès son enfance, d'une retraite et d'un silence si prodigieux, mène une vie si étonnante; n'ayant pour tout habit qu'*un* rude *cilice de poils de chameaux*; *une ceinture* aussi affreuse *sur ses reins*; *pour toute nourriture des sauterelles*, sans qu'on explique comment il les rendait propres à sustenter sa vie, *et du miel sauvage* [2]; et dans sa soif de l'eau pure. Le désert lui fournissait tout; et sans rien emprunter des villes ni des bourgades, il n'eut aucune société avec les hommes mauvais dont il venait reprendre les vices et réprimer les scandales.

Cette vie rude et rigoureuse n'était pas inconnue dans l'ancienne loi. On y voit dans ses prophètes les nazaréens qui ne buvaient point de vin [3]. On y voit dans Jérémie [4] les réchabites, qui, non contents de se priver de cette liqueur, ne labouraient, ni ne semaient, ni ne cultivaient la vigne, ni ne bâtissaient de maison, mais habitaient dans des tentes. Le Seigneur les loue par son prophète Jérémie, d'avoir été fidèles au commandement de leur père Jonadab, et leur promet en récompense, que leur institut ne cesserait jamais. Les esséens, du temps même du Sauveur, en tenaient beaucoup. La vie prophétique, qui paraît dans Elie, dans Elisée, dans tous les prophètes, était pleine d'austérités semblables à celles de Jean-Baptiste, et se passait dans le désert, où ils vivaient pourtant en société avec leur famille. Mais que jamais on se fût séquestré du monde, et dévoué à un rigoureues solitude, autant et d'aussi bonne heure que Jean-Baptiste, avec une nourriture si affreuse, exposé aux injures de l'air, et n'ayant de retraite que dans les rochers (car on ne nous parle point de tentes ni de pavillons), sans secours, sans serviteurs, et sans aucun entretien : c'est de quoi on n'avait encore aucun exemple.

C'est une autre sorte de prodige, que Jean-Baptiste qui avait senti sur la terre le Verbe incarné dès le sein de sa mère, et à qui son père avait prédit qu'il en serait le prophète, et lui devait préparer les voies, ne quitta point son désert pour l'aller voir parmi les hommes. Il le connaissait si peu, qu'il fallut que le Saint-Esprit lui donnât un signe pour le connaître, quand le temps fut arrivé de le manifester au monde. Pousser la retraite jusqu'à se priver de la vue et de la conversation de Jésus-Christ, c'est une sorte d'abstinence plus divine et plus admirable, que toutes celles que nous avons vues dans saint Jean-Baptiste. Il savait que le Verbe opère invisiblement; et de loin comme de près, il s'occupait de ses grandeurs qu'il devait prêcher : il l'adorait dans le silence, avant que de l'annoncer par sa parole; il l'écoutait au dedans; il s'enrichissait de son abondance, de sa plénitude, avant que d'apprendre aux hommes à s'en approcher. Que ne pensait-il point en attendant ce *Dieu*, que *personne n'avait vu*; *mais* que *son Fils unique qui était dans son sein* venait *annoncer* [1] ? C'est ce que saint Jean devait prêcher : c'est ce qu'il contemple en secret; et ne demande à voir ce Fils unique, que dans le temps que Dieu le ferait paraître pour le montrer, et lui préparer les voies. Ainsi attaché aux ordres de de Dieu, sans s'ingérer de quoi que ce soit, sans aucun empressement de paraître, il passa sa vie dans le désert jusqu'à ce que l'heure destinée de Dieu pour sa manifestation en Israël fût arrivée.

Mourez, orgueil humain ; mourez, curiosité, empressement, désir de paraître : si vous voulez préparer la voie à Jésus, et l'introduire dans vos cœurs, mourez tous à la gloire humaine. Mourez-y principalement, solitaires sacrés, imitateurs de saint Jean-Baptiste et des prophètes; puissiez-vous aimer la vie séparée ; quitter les villes ; aimer le désert ; vous en faire un dans les villes mêmes, et recevoir la bénédiction des enfants de Jonadab, fidèles aux institutions de leur père ! Mais nous, fidèles, soyons-le donc à plus forte raison aux commandements sortis de la bouche de Dieu. Si les réchabites, si les moines, ont avec raison tant de scrupule, tant de

[1] *Jac.*, III, 6. — [2] *Matth.*, III, 4 — [3] *Num.*, VI, 1 seq.; *Jud.*, XIII, 6, 7; *Thren.*, III, 7; *Amos.*, II, 11; I *Mach.*, III, 49. — [4] *Jer.*, XXXV, 5, 6, 7 seq.

[1] *Joan.*, I, 18.

honte de manquer à leurs règles, combien devons-nous trembler à manquer à la loi de Dieu, dit le Seigneur par la bouche de son prophète Jérémie[1] !

—

SEIZIÈME SEMAINE

La nativité de Jésus-Christ.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Songe de saint Joseph.

A quelle épreuve Dieu ne met-il pas les âmes saintes ! Joseph se voit obligé à abandonner, comme une épouse infidèle, celle qu'il avait prise comme la plus pure de toutes les vierges[2] ; et il était prêt à exécuter une chose si funeste à la pureté de la mère, et à la vie de l'enfant. Car ne pouvant être longtemps sans découvrir la grossesse de la sainte Vierge, que pouvait-il faire l'ayant aperçue, sinon de la croire une grossesse naturelle ? Car de soupçonner seulement ce qui était arrivé par l'opération du Saint-Esprit, c'était un miracle dont Dieu n'avait point encore donné d'exemple, et qui ne pouvait tomber dans l'esprit humain.

Il était juste[3], et sa justice ne lui permettait pas de demeurer dans la compagnie de celle qu'il ne pouvait croire innocente. Tout ce qu'on pouvait espérer de plus doux de la bonne opinion qu'il avait conçue avec raison de sa chaste épouse, était, comme il le méditait, *sans la diffamer, de la renvoyer secrètement.* C'était, dis-je, ce qu'on pouvait espérer de plus doux ; car pour peu qu'il se fût livré à la jalousie, qui est *dure comme l'enfer*[4], à quel excès ne se fût-il pas laissé emporter ! Sa justice même l'aurait flatté dans sa passion ; et sous une loi toute de rigueur, il n'y a rien qu'il n'eût pu entreprendre pour se venger. Mais Jésus commençait à répandre dans le monde l'esprit de douceur, et il en fit part à celui qu'il avait choisi pour lui servir de père.

Joseph, le plus modéré comme le plus juste de tous les hommes, ne songea seulement pas à prendre ce parti extrême, et voulait seulement quitter en secret celle qu'il ne pouvait garder sans crime. Cependant, quelle douleur de se voir trompé dans l'opinion qu'il avait de sa chasteté et de sa vertu ! de perdre celle qu'il aimait, et de la laisser sans secours en proie à la calomnie et à la vengeance publique ! Dieu lui aurait pu éviter toutes ces peines, en lui révélant plus tôt le mystère de la grossesse de sa chaste épouse ; mais sa vertu n'aurait pas été mise à l'épreuve qui lui était préparée ; nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomptable de toutes les passions ; et la plus juste jalousie qui fût jamais n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu.

Nous voyons par le même moyen la foi de Marie. Elle voyait la peine qu'aurait son époux, et tous les inconvénients de sa sainte grossesse ; mais, sans en paraître inquiétée, sans songer à prévenir ce cher époux, ni à lui découvrir le secret du ciel, au hasard de se voir non-seulement soupçonnée et abandonnée, mais encore perdue et condamnée, elle abandonne tout à Dieu, et demeure dans sa paix.

Dans cet état, *l'ange du Seigneur fut envoyé à Joseph, et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse ; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit*[1]. Quel calme à ces paroles ! quel ravissement ! quelle humilité dans Joseph ! Laissons-le concevoir à ceux à qui Dieu daigne en donner la connaissance.

Elle enfantera un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus[2]. Pourquoi, *vous* ? Vous n'en êtes pas le père ; il n'a pas de père que Dieu ; mais Dieu vous a transmis ses droits ; vous tiendrez lieu de père à Jésus-Christ : vous serez son père en effet d'une certaine manière, puisque formé par le Saint-Esprit dans celle qui était à vous, il est aussi à vous par ce titre. Prenez donc avec l'autorité et les droits de père un cœur paternel pour Jésus. Dieu, *qui fait en particulier tous les cœurs des hommes*[3], fait aujourd'hui en vous un cœur de père : heureux, puisqu'en même temps il donne pour vous à Jésus un cœur de fils ! Vous êtes le vrai époux de sa sainte Mère ; vous partagez avec elle ce Fils bien-aimé, et les grâces qui sont attachées à son amour. Allez donc : à la bonne heure nommez cet enfant ; donnez-lui le nom de Jésus pour vous et pour nous, afin qu'il soit notre Sauveur comme le vôtre.

IIe ÉLÉVATION.

Sur la prédiction de la virginité de la sainte Mère de Dieu.

Tout ceci a été fait pour accomplir ce que « le Seigneur avait dit par Isaïe : Voici qu'une « vierge concevra dans son sein, et enfantera « un fils ; et *vous* nommerez son nom Emmanuel : c'est-à-dire Dieu avec nous[4]. »

C'est la gloire de l'Eglise chrétienne. Quelle autre société a seulement osé se vanter d'avoir pour instituteur le fils d'une vierge ? Un si beau

[1] *Jer.*, XXXV, 13, 14 seq. — [2] *Matth.*, I, 18. — [3] *Ibid.*, 19. — [4] *Cant.* VIII, 6.

[1] *Matth.*, I, 20. — [2] *Ibid.*, 21. — [3] *Psal.*, XXXII, 15. — [4] *Matth.*, I, 22, 23, 24; *Isa.*, VII, 14.

-itre n'était jamais tombé dans l'esprit humain ; et cette gloire était réservée au christianisme. Aussi est-ce la seule religion où la perpétuelle virginité a été en honneur ; où elle a été consacrée à Dieu ; où l'on a souffert toutes sortes de persécutions et la mort même, plutôt que de consentir à un marige humain. Jésus-Christ s'est déclaré l'époux des vierges ; c'est lui qui a fait connaître au monde ces *eunuques spirituels*, autrefois prédits par les prophètes [1], mais qui n'ont paru que dans la religion chrétienne. Il a inspiré à son Apôtre, que la sainte virginité est la seule qui peut consacrer parfaitement à Dieu un cœur incapable de se partager[2]. Fils d'une Vierge, vierge lui-même ; qui a pris pour son précurseur Jean-Baptiste, vierge, et pour son disciple bien-aimé, saint Jean, vierge aussi selon toute la tradition chrétienne ; dont les apôtres qui ont tout quitté, ont quitté principalement leurs femmes (ceux qui en avaient) pour le suivre ; toujours par conséquent dans la compagnie et, pour ainsi dire, entre les mains de la continence : où il ne faut pas s'étonner si, comme la foi, la sainte virginité a eu ses martyrs. Aussi les persécuteurs mêmes ont reconnu la pudeur des vierges chrétiennes. « On les voyait, dit saint Ambroise [3], affronter les supplices, et craindre les regards : *Impavidas ad cruciatus erubescentes ad aspectus* ; » au milieu des tourments et livrées aux bêtes farouches, et à des taureaux furieux qui les jetaient en l'air, soigneuses de la pudeur, méprisant les tourments et la vie, et n'ayant, pour ainsi parler, que le front tendre dans un corps de fer ; dignes témoins, dignes martyrs de celui qui est tout ensemble Fils de Dieu, et fils d'une vierge.

Fils de Dieu, et fils d'une vierge. Ces deux choses devaient aller ensemble, afin qu'on pût dire en tous sens : « Qui comprendra sa génération [4] ? » toujours virginale, et dans le sein de son Père, et dans celui de sa mère. O Jésus ! nous la croyons, si nous ne pouvons pas la comprendre. Elle nous apprend qu'il n'y a rien de plus incompatible que l'impureté et la religion chrétienne. Élevé parmi des mystères si chastes, qui peut souffrir de la corruption dans sa chair ? Le seul nom de Jésus n'inspire-t-il pas la pureté ? Qui peut seulement le prononcer avec des lèvres souillées ? Mais qui peut approcher de son saint corps, l'unique fruit d'une mère vierge ; si pur, qu'il n'a pu souffrir, ni en lui-même, ni en sa Mère même la sainteté nuptiale : qui peut, dis-je, approcher de ce sacré corps avec des sentiments impurs ? ou ne pas consacrer son corps, chacun selon son état, à la pureté, après l'avoir reçu ? Ministres sacrés de ses autels, soyez donc purs comme le soleil : Chrétiens en général, détestez toute impureté : vierges consacrées à Jésus-Christ, ses chères épouses, soyez jalouses pour lui, et ne laissez en vous aucun reste d'un vice qui a tant de secrètes branches. Mais si vous voulez être vierges de corps et d'esprit, humiliez-vous : n'aimez ni les regards ni les louanges des hommes ; cachez-vous à vous-mêmes, comme une vierge pudique, qui, loin de se faire voir, n'ose pas seulement se regarder quoique seule : un regard sur vous-mêmes, une complaisance, non-seulement pour cette fragile beauté qui pare la superficie du corps, mais encore pour la beauté intérieure, est une espèce d'abandonnement. Femmes chrétiennes, vierges chrétiennes, et vous dont le célibat doit être l'honneur de l'Eglise, soyez soigneux d'une réputation qui fait l'édification publique. Considérez Jésus-Christ, notre pontife, parmi tous les opprobres qu'il a soufferts, jusqu'à être accusé comme *un homme qui aimait le vin et la bonne chère* [1], il n'a pas voulu que sa pudeur ait jamais eu la moindre atteinte. On *s'étonnait de le voir parler en particulier à une femme* [2], qu'il convertissait, et avec elle sa patrie : et il agissait en tout d'une manière si épurée et si sérieuse, que, malgré le malignité de ses ennemis, son intégrité de ce côté-là est demeurée sans soupçon. Pourquoi l'a-t-il voulu de cette sorte, si ce n'est pour nous ; afin de nous faire voir combien nous devons être soigneux, autant qu'il nous est possible, de n'être pas seulement soupçonnés dans une manière si délicate, où le genre humain est si emporté, si malin et si curieux ?

IIIe ÉLÉVATION.

Encore sur la perpétuelle virginité de Marie.

Pourquoi, saint évangéliste, avez-vous dit ces paroles : *Et non cognoscebat eam donec peperit* : « Et il ne l'avait pas connue, quand « elle enfanta son fils premier-né [3] ? » Que ne disiez-vous plutôt qu'il ne la connut jamais, et qu'elle fut vierge perpétuelle ? Les évangélistes disent ce que Dieu leur met à la bouche. Saint Mathieu avait ordre d'expliquer précisément ce qui regardait l'enfantement virginal, et l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe, qui portait qu'*une vierge concevrait et enfanterait un fils* [4].

[1] *Isa.*, LVI, 3, 4, 5; *Matth.*, XIX, 12. — [2] I *Cor.*, VII, 32, 33, 34, 35. — [3] *Amb. De virg.* — [4] *Isa.* LIII, 8.

[1] *Matth.*, XI, 19. — [2] *Joan.*, IV, 27. — [3] *Matth*, I, 25. — [4] *Isa.*, VII, 14.

Au reste, on ne peut penser sans horreur, que ce sein virginal où le Saint-Esprit avait opéré, dont Jésus-Christ avait fait son temple, ait jamais pu être souillé; ni que Joseph, ni que Marie même, aient pu cesser de le respecter. Avant sa conception et son enfantement, elle avait dit en général : « Je ne connais point « d'homme [1] : » saint Joseph était entré dans ce dessein ; et y avoir manqué après un enfantement si miraculeux, c'eût été un sacrilége indigne d'eux, et une profanation indigne de Jésus-Christ même. Les frères de Jésus mentionnés dans l'Evangile, et saint Jacques qu'on appela frère du Seigneur, constamment ne l'étaient que par la parenté, comme on parlait en ce temps : et la sainte tradition ne l'a jamais entendu d'une autre sorte. Qui a jamais seulement pensé parmi les Chrétiens, que Jésus ne fût pas le fils unique de Marie, comme de Dieu? Si (ce qui est abominable à penser) il n'eût pas été son fils unique, lui aurait-il, en la quittant, donné un fils d'adoption ? Et quand il dit à saint Jean : « Voilà votre mère ; » et à elle : « Voilà votre fils [2], » ne montre-t-il pas qu'il suppléait, par une espèce d'adoption, ce qui allait manquer à la nature ? Loin de la pensée des Chrétiens le blasphème de Jovinien, qui a été l'exécration de toute l'Eglise ! Dieu a marqué aux évangélistes ce qu'ils devaient précisément écrire et ce qu'il voulait qu'on réservât à la tradition de son Eglise, pour l'expliquer davantage. Apprenons de là qu'il faut penser de Marie tout ce qu'il y a de plus digne et d'elle et de Jésus-Christ, quand même l'Ecriture ne l'aurait pas toujours voulu exprimer avec la dernière précision et netteté, et qu'il aurait plu à Dieu le laisser expliquer à fond à la tradition de son Eglise, qui a fait un article de foi de la perpétuelle virginité de Marie.

Quand est-ce qu'il a plu à Dieu de manifester au monde la merveille de l'enfantement virginal ? Constamment ce n'a pas été durant la vie du Sauveur, puisqu'il lui a plu de naître et de vivre sous le voile du mariage : en quoi il a confirmé que le mariage était saint, puisqu'il a voulu paraître au monde sous sa couverture. On a donc prêché toute la gloire de l'enfantement virginal, quand on a prêché toute la gloire du Fils de Dieu : et en attendant, Dieu préparait à la pureté de Marie, en la personne de saint Joseph, son cher époux, le témoin le moins suspect et le plus certain qu'on pût jamais penser.

[1] *Luc.*, I, 34. — [2] *Joan.*, XIX, 26, 27.

IVe ÉLÉVATION.

Sur ces paroles d'Isaïe rapportées par l'évangéliste : « Son nom sera appelé Emmanuel. »

« Son nom sera Emmanuel : Dieu avec « nous [1]. » Ce sont de ces noms mystiques que les prophètes donnent en esprit, pour exprimer certains effets de la puissance divine, sans qu'il soit besoin pour cela qu'on les porte dans l'usage. Si nous comprenons la force de ce nom, *Emmanuel*, nous y trouverons celui de Sauveur. Car qu'est-ce qu'être Sauveur, si ce n'est d'ôter les péchés comme l'ange l'a interprété ? Mais les péchés étant ôtés, et n'y ayant plus de séparation entre Dieu et nous, que reste-t-il autre chose, sinon d'être unis à Dieu, et que Dieu soit avec nous parfaitement ? Nous sommes donc parfaitement et éternellement sauvés, et nous reconnaissons en Jésus qui nous sauve, un vrai *Emmanuel*. Il est Sauveur parce qu'en lui Dieu est avec nous : c'est un Dieu qui s'unit notre nature : étant donc réconciliés avec Dieu, nous sommes élevés par la grâce jusqu'à n'être plus qu'un même esprit avec lui.

C'est ce qu'opère celui qui est à la fois ce que Dieu est et ce que nous sommes ; Dieu et homme tout ensemble. *Dieu était en* Jésus-Christ *se réconciliant le monde, ne leur imputant plus leurs péchés* [2], et les effaçant dans ses saints. Ainsi Dieu est avec eux parce qu'ils n'ont plus leurs péchés.

Mais ce n'était rien, si en même temps Dieu n'eût été avec eux pour les empêcher d'en commettre de nouveaux. Dieu est avec vous dans le style de l'Ecriture, c'est-à-dire que Dieu vous protége ; Dieu vous aide, et encore avec un secours si puissant que vos ennemis ne prévaudront pas contre vous, « Ils combattront, disait « le Prophète [3], et ils ne prévaudront pas, parce « que je suis avec vous. » Soyez donc avec nous, ô Emmanuel ! afin que, si après le pardon de nos péchés nous avons encore à combattre ses pernicieuses douceurs, ses attraits, ses tentations, nous en demeurions victorieux.

Est-ce là toute la grâce de notre Emmanuel? Non, sans doute : en voici une bien plus haute, qui aussi est la dernière de toutes : c'est qu'il sera avec nous dans l'éternité, *où Dieu sera tout en tous* [4] : avec nous, pour nous purifier de nos péchés : avec nous, pour n'en plus commettre ; avec nous, pour nous conduire à la vie, où nous ne pourrons plus en commettre aucun. Voilà, dit saint Augustin [5], trois degrés par où nous passons, pour arriver au salut que nous

[1] *Isa.*, VII, 14; *Matth.*, I, 23. — [2] II *Cor.*, V, 19. — [3] *Jer.*, I, 19 — [4] I *Cor.*, XV, 28. — [5] *S. Aug. passim.*

promet le nom de Jésus, et à la grâce parfaite de la divine union par notre Emmanuel : heureux, quand non-seulement nous n'aurons plus de péchés sous le joug de qui nous succombions ; mais quand encore nous n'en aurons plus contre qui il faille combattre, et qui mettent en péril notre délivrance.

O Jésus ! ô Emmanuel ! ô Sauveur ! ô Dieu avec nous ! ô vainqueur du péché ! ô lien de la divine union ! j'attends avec foi ce bienheureux jour, où vous recevrez pour moi le nom de Jésus, où vous serez mon Emmanuel, toujours avec moi, parmi tant de tentations et de périls. Prévenez-moi de votre grâce, unissez-moi à vous ; et que tout ce qui est en moi soit soumis à vos volontés.

Ve ÉLÉVATION.

Joseph prend soin de Marie et de l'enfant. — Voyage de Bethléem.

Après le songe de Joseph et la parole de l'ange, ce saint homme fut changé : il devint père ; il devint époux par le cœur. Les autres adoptent des enfants : Jésus a adopté un père. L'effet de son mariage fut le tendre soin qu'il eut de Marie, et du divin Enfant. Il commence ce bienheureux ministère par le voyage de Bethléem : et nous en verrons toute la suite.

Que faites-vous, princes du monde, en mettant tout l'univers en mouvement, afin qu'on vous dresse un rôle de tous les sujets de votre empire ? Vous en voulez connaître la force, les tribus, les soldats futurs, et vous commencez, pour ainsi dire, à les enrôler. C'est cela, ou quelque chose de semblable, que vous pensez faire : mais Dieu a d'autres desseins que vous exécutez sans y penser par vos vues humaines. Son Fils doit naître dans Bethléem, humble patrie de David ; il l'a fait ainsi prédire par son prophète [1], il y a plus de sept cents ans ; et voilà que tout l'univers se remue pour accomplir cette prophétie.

Quand ils furent à Bethléem, au dehors, pour obéir au prince qui leur ordonnait de s'y faire inscrire dans le registre public, et en effet pour obéir à l'ordre de Dieu, dont le secret instinct les menait à l'accomplissement de ses desseins : « Le temps d'enfanter de Marie arriva [2], » et Jésus, fils de David, *naquit dans la ville où David avait pris naissance* [3]. Son origine fut attestée par les registres publics : l'empire romain rendit témoignage à la royale descendance de Jésus-Christ, et César, qui n'y pensait pas, exécuta l'ordre de Dieu.

Allons aussi nous faire écrire à Bethléem ; Bethléem, c'est-à-dire *maison du pain :* allons-y goûter le pain céleste, le pain des anges devenu la nourriture de l'homme : regardons toutes les églises comme étant le vrai Bethléem, et la vraie moisson du pain de vie. C'est ce pain que Dieu donne aux pauvres dans la nativité de Jésus, s'ils aiment avec lui la pauvreté, s'ils connaissent les véritables richesses. *Edent pauperes, et saturabuntur* : « Les pauvres mangeront et seront rassasiés [1] : » s'ils imitent la pauvreté de leur Seigneur, et le viennent adorer dans la crèche.

[1] *Mich.*, v, 2. — [2] *Luc.*, v, 4, 2. — [3] *Joan.*, vii, 42.

VIe ÉLÉVATION.

L'étable et la crèche de Jésus-Christ.

Dieu préparait au monde un grand et nouveau spectacle, quand il fit naître un Roi pauvre ; et il fallut lui préparer un palais et un berceau convenable. « Il est venu dans son « bien : et les siens ne l'ont pas reçu [2]. Il ne « s'est point trouvé de place » pour lui [3], quand il est venu ; la foule et les riches de la terre avaient rempli les hôtelleries : il n'y a plus pour Jésus qu'une étable abandonnée et déserte, et une crèche pour le coucher. Digne retraite pour celui qui dans le progrès de son âge devait dire : « Les renards ont leurs trous, et « les oiseaux du ciel, » qui sont les familles les plus vagabondes du monde, « ont leurs nids ; « mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa « tête [4]. » Il ne le dit pas par plainte ; il était accoutumé à ce délaissement : et à la lettre, dès sa naissance, il n'eut pas où reposer sa tête.

C'est lui-même qui le voulut de cette sorte. Laissons les lieux habités par les hommes : laissons les hôtelleries où règnent le tumulte et l'intérêt : cherchez pour moi parmi les animaux une retraite plus simple et plus innocente. On a enfin trouvé un lieu digne du *délaissé*. Sortez, divin enfant ; tout est prêt pour signaler votre pauvreté. Il sort comme un trait de lumière, comme un rayon du soleil ; sa mère est tout étonnée de le voir paraître tout à coup : cet enfantement est exempt de cris, comme de douleur et de violence : miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement : et les saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né, que d'être conçu d'une vierge.

Entrez en possession du trône de votre pauvreté. Les anges vous y viennent adorer. Quand Dieu vous introduisit dans le monde, ce commandement partit du haut du trône de sa Majesté : « Que tous les anges de Dieu l'adorent [5]. » Qui peut douter que sa mère, que son père d'adop-

[1] *Psal.* xxi, 27. — [2] *Joan.*, i, 11. — [3] *Luc.*, ii, 7. — [4] *Ibid.*, ix, 58. — [5] *Hebr.*, i, 6; *Psal.* xcvi, 7.

tion ne l'aient adoré en même temps! C'est en figure de Jésus, que l'ancien Joseph fut *adoré de son père et de sa mère* [1]; mais l'adoration que reçoit Jésus est bien d'un autre ordre, puisqu'il est *béni et adoré comme Dieu au-dessus de tout, aux siècles des siècles* [2].

Ne pensez pas approcher de ce trône de pauvreté avec l'amour des richesses et des grandeurs. Détrompez-vous, désabusez-vous, dépouillez-vous, du moins en esprit, vous qui venez à la crèche du Sauveur. Que n'avons-nous le courage de tout quitter en effet, pour suivre pauvres le Roi des pauvres! Quittons du moins tout en esprit, et au lieu de nous glorifier du riche appareil qui nous environne, rougissons d'être parés où Jésus-Christ est nu et délaissé.

Toutefois il n'est pas nu : « sa mère l'enveloppe de langes [3], » avec ses chastes mains. Il faut couvrir le nouvel Adam, qui porte le caractère du péché, que l'air dévorerait et que la pudeur doit habiller autant que la nécessité. Couvrez donc, Marie, ce tendre corps; portez-le à cette mamelle virginale. Concevez-vous votre enfantement? N'avez-vous point quelque pudeur de vous voir mère? Osez-vous découvrir ce sein maternel? Et quel Enfant ose en approcher ses divines mains! Adorez-le en l'allaitant, pendant que les anges lui vont amener d'autres adorateurs.

VII[e] ÉLÉVATION.

L'ange annonce Jésus aux bergers.

Les bergers, les imitateurs des saints patriarches, et la troupe la plus innocente et la plus simple qui fût dans le monde, *veillaient la nuit* parmi les champs *à la garde de leurs troupeaux* [4]. Anges saints, accoutumés à converser avec ces anciens bergers, avec Abraham, avec Isaac, avec Jacob, annoncez à ceux de la contrée que le grand Pasteur est venu; que la terre va voir encore un Roi berger, qui est le fils de David. *L'ange du Seigneur*. Ne lui demandons pas son nom, comme Manué : il nous répondrait peut-être : « Pourquoi demandez-vous mon nom qui est admirable [5]? » Si ce n'est qu'il faille entendre que c'est le même ange qui vient d'apparaître à Zacharie et à la sainte Vierge. Quoi qu'il en soit, sans rien présumer où l'Evangile ne dit mot, *l'ange du Seigneur se présenta tout à coup à eux : une lumière céleste les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte* [6]. Tout ce qui est divin étonne d'abord la nature humaine, pécheresse et bannie du ciel. Mais l'ange les rassura, en leur disant : *Ne craignez pas : je vous annonce une grande joie. C'est que dans la ville de David* : retenez ce lieu qui de si longtemps vous est marqué par la prophétie : *aujourd'hui vous est né le Sauveur du monde, le Christ, le Seigneur. Et voici le signe que je vous donne pour le reconnaître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche.* A cette marque singulière d'un enfant couché dans une crèche, vous reconnaîtrez celui qui est le Christ, le Seigneur : « Petit enfant qui est né pour nous, « Fils qui nous est donné, » qui en même temps « est appelé l'admirable, Dieu fort, le vrai fort « d'Israël, » comme l'Ecriture l'explique ailleurs : « le père de l'éternité, le prince de la « paix [1]. » Aussi, *au même instant se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, qui louait Dieu, et disait : Gloire à Dieu, et paix sur la terre* [2].

Remarquons ici un nouveau *Seigneur* à qui nous appartenons : un Seigneur qui reçoit de nouveau ce nom suprême et divin avec celui de Christ. C'est le Dieu qui est oint de Dieu, à qui David a chanté : « Votre Dieu, ô Dieu! vous a « oint; vous êtes Dieu éternellement [3]. » Mais vous êtes de nouveau le Christ, Dieu et homme à la fois, et le nom du Seigneur vous est affecté, pour exprimer que vous êtes Dieu à même titre que votre Père : dorénavant, à l'exemple de l'ange, on vous appellera le Seigneur en toute souveraineté et hauteur. Commandez donc à votre peuple nouveau; vous ne parlez point encore, mais vous commandez par votre exemple : et quoi? l'estime du moins et l'amour de la pauvreté; le mépris des pompes du monde; la simplicité : l'oserai-je dire? une sainte rusticité dans ces nouveaux adorateurs que l'ange vous amène, et qui font toute votre cour, agréable à Joseph, à Marie et de même parure qu'eux, puisqu'ils sont également revêtus de la livrée de la pauvreté.

VIII[e] ÉLÉVATION.

Les marques pour connaître Jésus.

Repassons sur ces paroles de l'ange : « Vous « trouverez un enfant dans des langes, sur une « crèche [4] : » vous connaîtrez à ce signe que c'est le Seigneur. Allez dans la cour des rois, vous reconnaîtrez le prince nouveau-né par ses couvertures rehaussées d'or, et par un superbe berceau dont on voudrait bien faire un trône. Mais pour connaître le Christ qui vous est né, ce Seigneur si haut, que David son père, tout roi qu'il est, appelle son *Seigneur* [5]; on ne vous donne pour signal que la crèche où il est

[1] *Gen.*, XXXVII, 6, 10, 11. — [2] *Rom.* IX, 5. — [3] *Luc.*, II, 7. — [4] *Ibid.*, 8, 9. — [5] *Judic.*, XIII, 17, 18. — [6] *Luc.*, II, 9 seq.

[1] *Isa.*, IX, 6. — [2] *Luc.*, II, 13, 14. — [3] *Psal.*, XLIV, 8. — [4] *Luc.* II, 12. — [5] *Psal.*, CIX, 1.

couché, et les pauvres langes où est enveloppée sa faible enfance, c'est-à-dire qu'on ne vous donne qu'une nature semblable à la vôtre ; des infirmités comme les vôtres ; une pauvreté au-dessous de la vôtre. Qui de vous est né dans une étable ? Qui de vous, pour pauvre qu'il soit, donne à ses enfants une crèche pour berceau ? Jésus est le seul qu'on voit délaissé jusqu'à cette extrémité : et c'est à cette marque qu'il veut être reconnu.

S'il voulait se servir de sa puissance, quel or couronnerait sa tête ! quelle pourpre éclaterait sur ses epaules ! quelles pierreries enrichiraient ses habits ! « Mais, » poursuit Tertullien [1], « il a « jugé tout ce faux éclat, toute cette gloire em-« pruntée, indigne de lui et des siens ; ainsi « en la refusant, il l'a méprisée ; en la mépri-« sant il l'a proscrite : en la proscrivant, il l'a « rangée avec les pompes du démon et du « siècle. »

C'est ainsi que parlaient nos pères, les premiers Chrétiens : mais nous malheureux, nous ne respirons que l'ambition et la mollesse.

IXe ÉLÉVATION.

Le cantique des anges.

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix « sur la terre aux hommes de bonne volonté [2]. » La paix se publie par toute la terre : la paix de l'homme avec Dieu par la rémission de ses péchés ; la paix des hommes entre eux ; la paix de l'homme avec lui-même par le concours de tous ses désirs à vouloir ce que Dieu veut. Voilà la paix que les anges chantent et qu'ils annoncent à tout l'univers.

Cette paix est le sujet de la gloire de Dieu. Ne nous réjouissons pas de cette paix, à cause qu'elle se fait sentir à nous dans nos cœurs ; mais à cause qu'elle glorifie Dieu dans le haut trône de sa gloire : élevons-nous aux lieux hauts, à la plus grande hauteur du trône de Dieu, pour le glorifier en lui-même, et n'aimer ce qu'il fait en nous que par rapport à lui.

Chantons dans cet esprit avec toute l'Eglise : *Gloria in excelsis Deo.* Toutes les fois qu'on entonne ce cantique angélique, entrons dans la musique des anges par le concert et l'accord de tous nos désirs. Souvenons-nous de la naissance de Notre-Seigneur qui a fait naître ce chant. Disons de cœur toutes les paroles que l'Eglise ajoute pour interpréter le cantique des anges : Nous vous louons : nous vous adorons : *Laudamus te : adoramus te;* et surtout : *gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam* : nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire : nous aimons vos bienfaits, à cause qu'ils vous glorifient : et les biens que vous nous faites, à cause que votre bonté en est honorée.

« Paix sur la terre aux hommes de bonne vo-« lonté. » Le mot de l'original qu'on explique par la bonne volonté, signifie la bonne volonté de Dieu pour nous, et nous marque que la paix est donnée aux hommes chéris de Dieu.

L'original porte mot à mot : « Gloire à Dieu « dans les lieux hauts : paix sur la terre : bonne « volonté du côté de Dieu dans les hommes. » C'est ainsi qu'ont lu de tout temps les Eglises d'Orient. Celles d'Occident reviennent en chantant la paix aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire premièrement à ceux à qui Dieu veut du bien, et en second lieu à ceux qui ont eux-mêmes une bonne volonté, puisque le premier effet de la bonne volonté que Dieu a pour nous est de nous inspirer une bonne volonté envers lui.

La bonne volonté est celle qui est conforme à la volonté de Dieu : comme elle est bonne par essence et par elle-même, celle qui lui est conforme, est bonne par ce rapport. Réglons donc notre volonté par celle de Dieu, et nous serons des hommes de bonne volonté, pourvu que ce ne soit pas par insensibilité, par indolence, par négligence, et pour éviter le travail ; mais par la foi, que *nous rejetions tout sur Dieu* [1]. Les âmes molles et paresseuses ont plutôt fait en disant tout à coup : Que Dieu fasse ce qu'il voudra ; et ne se soucient que de fuir la peine et l'inquiétude. Mais pour être véritablement conforme à la volonté de Dieu, il faut savoir lui faire un sacrifice de ce qu'on a de plus cher ; et avec un cœur déchiré, lui dire ; tout est à vous, faites ce qu'il vous plaira : ainsi que le saint homme Job, qui ayant perdu en un jour tous ses biens et tous ses enfants, comme on venait coup sur coup lui en rapporter la nouvelle, se jetant à terre, adora Dieu, et dit : « Le Seigneur m'avait « donné tout ce que j'avais ; le Seigneur me l'a « ôté : il en est arrivé ainsi qu'il a plu au Sei-« gneur : le nom du Seigneur soit béni [2]. » Celui qui adore en cette sorte est le vrai homme de bonne volonté ; et élevé au dessus des sens et de sa volonté propre, il glorifie Dieu dans les lieux hauts. C'est ainsi qu'il a la paix : il tâche de calmer le trouble de son cœur, non point à cause que ce trouble le peine, mais parce qu'il empêche la perfection du sacrifice qu'il veut faire à Dieu ; autrement il ne chercherait qu'un faux repos : et voilà ce que c'est que la bonne volonté.

La bonne volonté, c'est le sincère amour de Dieu ; et comme parle saint Paul : « C'est la

[1] *Tertull.*, *De Patientia*, c. 7. — [2] *Luc.*, II, 14.

[1] I. *Petr.*, v, 7.— [2] *Job.*, I, 21, 22.

« charité d'un cœur pur, d'une conscience droite « et d'une foi qui ne soit pas feinte [1]. » La foi est feinte en ceux où elle n'est pas soutenue par les bonnes œuvres, et les bonnes œuvres sont celles où l'on cherche à contenter Dieu, et non pas son humeur, son inclination, son propre désir. Alors, quand on cherche Dieu avec une intention pure, les œuvres sont pleines : sinon l'on reçoit de Jésus-Christ ce reproche : « Je ne trouve pas vos œuvres pleines de« vant mon Dieu [2]. »

Xe ÉLÉVATION.

Commencement de l'Evangile.

Le commencement de l'Évangile est dans ces paroles de l'ange aux bergers : *Je vous annonce*, de mot à mot, *je vous évangélise, je vous apporte la bonne nouvelle qui sera le sujet d'une grande joie*; et c'est celle *de la naissance du Sauveur du monde* [3]. Quelle plus heureuse nouvelle que celle d'avoir un Sauveur ? Lui-même, dans la première prédication qu'il fit dans la synagogue au sortir du désert, nous explique ce sujet de joie par les paroles d'Isaïe, qu'il trouva à l'ouverture du livre : « L'Esprit « du Seigneur est sur moi : c'est pourquoi il « m'a consacré par son onction : il m'a envoyé « annoncer l'Evangile aux pauvres, et leur por« ter la bonne nouvelle de leur délivrance ; « pour guérir ceux qui ont le cœur affligé ; « pour annoncer aux captifs qu'ils vont être « mis en liberté, et aux aveugles qu'ils vont « recevoir la vue ; renvoyer en paix ceux qui « sont accablés de maux ; publier l'année de « miséricorde et le pardon du Seigneur, et le « jour où il rendra aux gens de bien leur ré« compense [4], » comme le châtiment aux autres.

Quelle joie pareille pouvait-on donner aux hommes de bonne volonté, et quel plus grand sujet de joie ? Mais n'est-ce pas en même temps le plus grand sujet de glorifier Dieu ? Et que peuvent désirer les gens de bien, que de voir Dieu exalté par tant de merveilles ? Voilà donc ce que c'est que l'Evangile : c'est, en apprenant l'heureuse nouvelle de la délivrance de l'homme, se réjouir d'y voir la plus grande gloire de Dieu. Elevons-nous aux lieux hauts, à la plus sublime partie de nous-mêmes ; élevons-nous au-dessus de nous, et cherchons Dieu en lui-même, pour nous réjouir avec les anges de sa grande gloire.

[1] II. *Tim.*, I, 5. — [2] *Apoc.*, II, 2. — [3] *Luc.*, II, 10. — [4] *Luc.*, IV, 18, 19; *Isa.*, LXI, 1, 3.

XIe ÉLÉVATION.

Les bergers à la crèche de Jésus-Christ.

Après le cantique des anges, « les bergers se « disaient les uns les autres : Allons à Beth« léem. Et s'étant hâtés de partir, ils trouvèrent « Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la « crèche [1]. » Le voilà donc, ce Sauveur qu'on nous a annoncé ! Hélas ! à quelle marque nous le fait-on connaître ? A la marque d'une pauvreté qui n'eut jamais sa semblable. Non, jamais nous ne nous plaindrons de notre misère : nous préférerons nos cabanes aux palais des rois : nous vivrons heureux sous notre chaume, et trop glorieux de porter le caractère du Roi des rois. Allons répandre partout cette bienheureuse nouvelle : allons partout consoler les pauvres en leur disant les merveilles que nous avons vues.

Comme Dieu prépare la voie à son Evangile ! chacun était étonné d'entendre ce beau témoignage de ces bouches aussi innocentes que rustiques. Si c'étaient des hommes célèbres, des pharisiens ou des docteurs de la loi, qui racontassent ces merveilles, le monde croirait aisément qu'ils voudraient se faire un nom par leurs sublimes visions. Mais qui songe à contredire de simples bergers dans leur récit naïf et sincère ? La plénitude de leur joie éclate naturellement, et leur discours est sans artifice. Il fallait de tels témoins à celui qui devait choisir des pêcheurs pour être ses premiers disciples et les docteurs futurs de son Eglise. Tout est, pour ainsi parler, de même parure dans les mystères de Jésus-Christ. Tâchons de sauver les pauvres, et de leur faire goûter la grâce de leur état. Humilions les riches du siècle, et confondons leur orgueil. Si quelque chose nous manque ; et à qui ne manque-t-il pas quelque chose ? aimons, adorons, baisons ce caractère de Jésus-Christ. Ne souhaitons point d'être riches : car que gagnons-nous ? puisque après tout, quand nous aurons entassé dignités sur dignités, terres sur terres, trésors sur trésors, il faut nous en détacher, il en faut perdre le goût, il faut être prêt à tout perdre, si nous voulons être chrétiens.

XIIe ÉLÉVATION.

Le silence et l'admiration de Marie et de Joseph.

Nous avons vu les bergers s'en retourner glorifiant Dieu, et le faisant glorifier à tous ceux qui les écoutaient. Mais voici quelque chose encore de plus merveilleux et de plus édifiant : « Marie conservait toutes ces choses,

[1] *Luc.*, II, 15, 16.

« les repassant dans son cœur. » Et dans la suite : « Le père et la mère de Jésus-Christ « étaient dans l'admiration des choses qu'on « disait de lui [1]. » Je ne sais s'il ne vaudrait pas peut-être mieux s'unir au silence de Marie, que d'en expliquer le mérite par nos paroles. Car qu'y a-t-il de plus admirable, après ce qui lui a été annoncé par l'ange, mais après ce qui s'est passé en elle-même, que d'écouter parler tout le monde, et demeurer cependant la bouche fermée ? Elle a porté dans son sein le Fils du Très-Haut : elle l'en a vu sortir comme un rayon de soleil d'une nuée, pour ainsi parler, pure et lumineuse. Que n'a-t-elle pas senti par sa présence ? et si, pour en avoir approché, Jean dans le sein de sa mère a ressenti un tressaillement si miraculeux, quelle paix, quelle joie divine n'aura pas sentie la sainte Vierge à la conception du Verbe que le Saint-Esprit formait en elle ? Que ne pourrait-elle donc pas dire elle-même de son cher Fils ? Cependant elle le laisse louer par tout le monde ; elle entend les bergers ; elle ne dit mot aux mages qui viennent adorer son Fils ; elle écoute Siméon et Anne la prophétesse ; elle ne s'épanche qu'avec sainte Elisabeth, dont la visite avait fait une prophétesse ; et sans ouvrir seulement la bouche avec tous les autres, elle fait l'étonnée et l'ignorante : *Erant mirantes*. Joseph entre en part de son silence comme de son secret, lui à qui l'ange avait dit de si grandes choses, et qui avait vu le miracle de l'enfantement virginal. Ni l'un ni l'autre ne parlent de ce qu'ils voient tous les jours dans leur maison, et ne tirent aucun avantage de tant de merveilles. Aussi humble que sage, Marie se laisse considérer comme une mère vulgaire, et son Fils comme le fruit d'un mariage ordinaire.

Les grandes choses que Dieu fait au dedans de ses créatures, opèrent naturellement le silence, le saisissement et je ne sais quoi de divin, qui supprime toute expression. Car que dirait-on, et que pourrait dire Marie, qui pût égaler ce qu'elle sentait ? Ainsi on tient sous le sceau le secret de Dieu, si ce n'est que lui-même anime la langue, et la pousse à parler. Les avantages humains ne sont rien, s'ils ne sont connus, et que le monde ne les prise. Ce que Dieu fait, a par soi-même son prix inestimable que l'on ne veut goûter qu'entre Dieu et soi. Hommes, que vous êtes vains, et que vaine est l'ostentation qui vous presse à faire valoir aux yeux des hommes aussi vains que vous, tous vos faibles avantages ! « Enfants des hommes, jus« qu'à quand aurez-vous un cœur pesant » et charnel ? « jusqu'à quand aimerez-vous la « vanité, et vous plairez-vous dans le men« songe [1] ? » Tous les biens dont on fait parade sont faux en eux-mêmes, l'opinion seule y met le prix ; et il n'y a de bien véritable que ce qu'on goûte seul à seul dans le silence avec Dieu « Mettez-vous dans un saint loisir pour « connaître que je suis Dieu. Goûtez et voyez « combien le Seigneur est doux [2]. » Aimez la retraite et le silence : retirez-vous des conversations tumultueuses du monde : taisez-vous, ma bouche, n'étourdissez pas mon cœur qui écoute Dieu, et cessez d'interrompre ou de troubler une attention si douce. « *Vacate et videte* : » Vivez, dit le Psalmiste, « dans un saint loisir, « et voyez. » Et encore : « Goûtez et voyez com« bien le Seigneur est doux ; » et laissez parler en vous ce goût céleste : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* [3].

[1] *Luc.*, II, 19, 33.

DIX-SEPTIÈME SEMAINE

Suite des mystères de l'enfance de Jésus-Christ.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La circoncision. — Le nom de Jésus.

« Le huitième jour étant arrivé, auquel l'en« fant devait être circoncis, il fut nommé Jé« sus [4]. » Jésus souffre d'être mis au rang des pécheurs : il va comme un vil esclave porter sur sa chair un caractère servile, et la marque du péché de notre origine. Le voilà donc en apparence fils d'Adam comme les autres ; pécheur et banni par sa naissance, il fallait qu'il portât la marque du péché, comme il en devait porter la peine.

Cependant au lieu d'être impur comme nous par son origine, par son origine il était saint, conçu du Saint-Esprit qui sanctifie tout, et un en personne au Fils de Dieu, qui est le Saint des saints par essence. L'Esprit qui nous sanctifie dans notre régénération est celui dont Jésus-Christ est conçu, dont sa sainte chair a été formée, et qui est infus naturellement dans son âme sainte : de sorte qu'il n'a pas besoin d'être circoncis : et il ne se soumet à cette loi que pour accomplir toute justice, en donnant au monde l'exemple d'une parfaite obéissance.

Cependant en recevant la circoncision, *il se rend*, comme dit saint Paul [5], *débiteur de toute la loi*, et s'y oblige ; mais pour nous, afin de nous affranchir de ce pesant joug. Nous voilà donc libres par l'esclavage de Jésus : marchons

[1] *Psal.*, IV, 3. — [2] *Psal.*, XLV, 11 ; XXXIII, 9. — [3] *Ibid.*, XXXIII, 9. — [4] *Luc.*, II, 21. — [5] *Galat.*, V, 1, 2, 3 seq.

en la liberté des enfants de Dieu ; non plus dans l'esprit de crainte et de terreur, mais dans l'esprit d'amour et de confiance.

Le nom de Sauveur nous en est un gage. Jésus nous sauve du péché, ainsi qu'il a été dit; et en remettant ceux qu'on avait commis, et en nous aidant à n'en plus commettre, et en nous conduisant à la vie où l'on ne peut plus en commettre aucun.

C'est *par son sang qu'il doit être notre Sauveur* [1]. Il faut qu'il lui en coûte du sang pour en recevoir le nom : ce peu de sang qu'il répand, oblige à Dieu tout le reste ; et c'est le commencement de la rédemption. Je vois, ô Jésus ! toutes vos veines rompues, toutes vos chairs déchirées, votre tête et votre côté percés ; votre sang voudrait couler tout entier à gros bouillons ; vous le retenez, et le réservez pour la croix. Recevez donc le nom de Jésus : vous en êtes digne, et vous commencez à l'acheter par votre sang. Recevez ce nom, « au« quel seul tout genou fléchit dans le ciel, dans « la terre et dans les enfers [2]. L'Agneau qui ré« pand son sang est digne de recevoir toute « adoration, tout culte, toute louange, toute ac« tion de grâces [3]. Et j'ai entendu toute créature « et dans le ciel et sur la terre, et sous la « terre, qui criait d'une grande voix : Salut « à notre Dieu [4]. »

Le salut vient de lui, puisqu'il nous envoie le Sauveur ; salut à l'Agneau qui est le Sauveur lui-même : salut à nous qui participons à son nom : s'il est le Sauveur, nous sommes les sauvés, et nous portons ce glorieux nom devant qui tout l'univers fléchit, et les démons tremblent. Ne craignons rien, tout est à nos pieds ; songeons seulement à nous surmonter nous-mêmes : il faut tout vaincre, puisque déjà nous portons le nom du vainqueur. *Prenez courage*, dit-il [5], *j'ai vaincu le monde; et je mettrai dans mon trône celui qui remportera la victoire* [6].

IIe ÉLÉVATION.

L'étoile des mages.

Voici les premiers fruits du sang de Jésus parmi les gentils.

« Nous avons vu son étoile [7].» Qu'avait cette étoile au-dessus des autres qui annoncent dans le ciel la gloire de Dieu ? qu'avait-elle plus que les autres, pour mériter d'être appelée l'étoile du Roi des rois, du Christ qui venait de naître, et d'y amener les mages ? Balaam, prophète parmi les gentils, dans Moab, et en Arabie, avait vu Jésus-Christ comme une étoile; et il avait dit : « Il se lèvera une étoile de Jacob [1]. » Cette étoile, qui paraît aux mages, était la figure de celle que Balaam avait vue : et qui sait si la prophétie de Balaam ne s'était pas répandue en Orient et dans l'Arabie, et si le bruit n'en était pas venu jusqu'aux mages ! Quoi qu'il en soit, une étoile qui ne paraissait qu'aux yeux, n'était pas capable d'attirer les mages au Roi nouveau-né ; il fallait que l'étoile de Jacob et *la lumière du Christ* [2] se fût levée dans leur cœur. A la présence du signe qu'il leur donnait au dehors, Dieu les toucha au dedans par cette inspiration dont Jésus a dit : « Nul ne peut venir « à moi si mon Père ne le tire [3] . »

L'étoile des mages est donc l'inspiration dans les cœurs. Je ne sais quoi vous luit au dedans ; vous êtes dans les ténèbres et dans les amusements, ou peut-être dans la corruption du monde ; tournez vers l'Orient, où se lèvent les astres ; tournez-vous à Jésus-Christ qui est l'Orient, où se lève comme un bel astre l'amour de la vérité et de la vertu. Vous ne savez encore ce que c'est, non plus que les mages ; et vous savez seulement en confusion que cette nouvelle étoile vous mène au roi des Juifs, des vrais enfants de Juda et de Jacob : allez, marchez, imitez les mages. « Nous avons vu son « étoile, et nous sommes venus [4] ; » nous avons vu et nous sommes partis à l'instant. Pour aller où ? nous ne le savons pas encore : nous commençons par quitter notre patrie. Quittez le monde de même ; le monde pour lequel la nouvelle étoile, la chaste inspiration qui vous ébranle le cœur, commence à vous insinuer un secret dégoût. Allez à Jérusalem, recevez les lumières de l'Eglise ; vous y trouverez les docteurs qui vous interpréteront les prophéties, qui vous feront entendre les desseins de Dieu; et vous marcherez sûrement sous cette conduite.

Chrétien, qui que vous soyez qui lisez ceci, peut-être, car qui peut prévoir les desseins de Dieu ? peut-être qu'à ce moment l'étoile se va lever dans votre cœur ; allez, sortez de votre patrie, ou plutôt sortez du lieu de votre bannissement que vous prenez pour votre patrie, parce que c'est dans cette corruption que vous avez pris naissance. Dès le ventre de votre mère, accoutumé à la vie des sens, passez à une autre région ; apprenez à connaître Jérusalem, et la crèche de votre Sauveur, et le pain qu'il vous prépare à Bethléem.

[1] *Hebr.*, IX, 12, 14 seq. — [2] *Philip.*, II, 10. — [3] *Apoc.*, V, 12. — [4] *Ibid.*, VII, 10. — [5] *Joan.*, XVI, 33. — [6] *Apoc.*, III, 21. — [7] *Matth.*, II, 1, 2.

[1] *Num.*, XXIV, 17. — [2] *Luc.*, II, 32. — [3] *Joan.*, VI, 44. — [4] *Matth.* II, 2.

IIIe ÉLÉVATION.

Qui sont les mages.

Les mages, sont-ce des rois absolus, ou dépendants d'un plus grand empire ? ou sont-ce seulement de grands seigneurs, ce qui leur faisait donner le nom de rois selon la coutume de leur pays ? ou sont-ce seulement des sages, des philosophes, les arbitres de la religion dans l'empire des Perses, ou, comme on l'appelait alors, dans celui des Parthes, ou dans quelque partie de cet empire, qui s'étendait par tout l'Orient ? Vous croyez que j'aille résoudre ces doutes, et contenter vos désirs curieux ; vous vous trompez ; je n'ai pas pris la plume à la main pour vous apprendre les pensées des hommes : je vous dirai seulement que c'étaient les savants de leur pays, observateurs des astres, que Dieu prend par leur attrait, riches et puissants, comme leurs présents le font paraître ; s'ils étaient de ceux qui présidaient à la religion, Dieu s'était fait connaître à eux, et ils avaient renoncé au culte de leur pays.

C'est à quoi doivent mener les hautes sciences. Philosophes de nos jours, de quelque rang que vous soyez, ou observateurs des astres, ou contemplateurs de la nature inférieure, et attachés à ce qu'on appelle physique, ou occupés des sciences abstraites qu'on appelle mathématiques, où la vérité semble présider plus que dans les autres . je ne veux pas dire que vous n'ayez de dignes objets de vos pensées ; car de vérité en vérité vous pouvez aller jusqu'à Dieu, qui est la vérité des vérités, la source de la vérité, la vérité même, où subsistent les vérités que vous appelez éternelles, les vérités immuables et invariables, qui ne peuvent pas ne pas être vérités, et que tous ceux qui ouvrent les yeux voient en eux-mêmes, et néanmoins au-dessus d'eux-mêmes, puisqu'elles règlent leurs raisonnements comme ceux des autres, et président aux connaissances de tout ce qui voit et qui entend, soit hommes, soit anges. C'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences ; mais ne vous y laissez point absorber. Ne présumez pas, et ne croyez pas être quelque chose plus que les autres, parce que vous savez les propriétés et les raisons des grandeurs et des petitesses : vaine pâture des esprits curieux et faibles, qui après tout ne mène à rien qui existe ; et qui n'a rien de solide, qu'autant que par l'amour de la vérité de l'habitude de la connaître dans des objets certains, elle fait chercher la véritable et utile certitude en Dieu seul.

Et vous, observateurs des astres, je vous propose une admirable manière de les observer Que David était un sage observateur des astres, lorsqu'il disait : « Je verrai vos cieux, l'œuvre « de vos mains, la lune et les étoiles que vous « avez fondées [1] ! » Figurez-vous une nuit tranquille et belle, qui dans un ciel net et pur étale tous ses feux. C'était pendant une telle nuit que David regardait les astres, car il ne parle point du soleil : la lune et l'armée du ciel qui la suit faisaient l'objet de sa contemplation. Ailleurs il dit encore : « Les cieux racontent la gloire « de Dieu : » mais dans la suite il s'arrête sur le soleil. « Dieu a établi, » dit-il, « sa demeure « dans le soleil, qui sort richement paré comme « fait un nouvel époux du lieu de son repos [2],» et le reste ; de là il s'élève à la lumière plus belle et plus vive de la loi. Voilà ce qu'opère dans l'esprit de David la beauté du jour. Mais dans l'autre psaume, où il ne voit que celle de la nuit, il jouit d'un sacré silence ; et dans une belle obscurité il contemple la douce lumière que lui présente la nuit, pour de là s'élever à celui qui luit seul parmi les ténèbres. Vous qui vous relevez pendant la nuit, et qui élevez à Dieu des mains innocentes dans l'obscurité et dans le silence, solitaires, et vous, Chrétiens, qui louez Dieu durant les ténèbres, dignes observateurs des beautés du ciel, vous verrez l'étoile qui vous mènera au grand Roi qui vient de naître.

IVe ÉLÉVATION.

D'où viennent les mages ?

D'où ils viennent? De loin ou de près? Sont-ils venus en ce peu de jours qui s'écoulent entre la Nativité et l'Epiphanie, comme l'ancienne tradition de l'Eglise semble l'insinuer? ou y a-t-il ici quelque autre secret? Sont-ils venus de plus loin, avertis peut-être avant la nativité du grand Roi, pour arriver au temps convenable? Qui le pourra dire, et que sert aussi que nous le disions? N'est-ce pas assez de savoir qu'ils viennent du pays de l'ignorance, du milieu de la gentilité où Dieu n'était pas connu, ni le Christ attendu et promis? et néanmoins guidés d'en haut, ils viennent à Dieu et à son Christ, comme les prémices sacrées de l'Eglise des gentils.

A la venue du Christ, le monde s'ébranle pour venir reconnaître le Dieu véritable, oublié depuis tant de siècles. Les rois d'Arabie et de Tharsis, les Sabéens, les Egyptiens, les Chaldéens, les habitants des îles les plus éloignées, viendront à leur tour pour adorer Dieu, et faire

[1] *Psal.*, VIII, 4. — [2] *Psal.*, XVIII, 2, 6, 8, 9 et seq.

leurs présents [1] au roi des Juifs. Apportez, provinces des gentils : « Venez rendre au Seigneur « honneur et gloire; apportez-lui (comme le « seul présent digne de lui) la glorification de « son nom [2]. »

Pourquoi Dieu appelle-t-il aujourd'hui des sages et des philosophes? *Il n'y a pas plusieurs sages ni plusieurs savants*; *il n'y a pas plusieurs riches ni plusieurs nobles parmi vous*, disait saint Paul [3], « parce que Dieu veut confondre les sa-« vants et les puissants de la terre par les fai-« bles, et par ceux qu'on estime fous, et ce qui « est, par ce qui n'est pas. » Il veut pourtant commencer par le petit nombre des sages gentils qui viennent adorer Jésus, parce que ces sages et ces savants, dès qu'ils voient paraître l'étoile, et à sa première clarté, renoncent à leurs lumières pour venir à Jérusalem et aux docteurs de l'Eglise, par où il faut arriver à ce que Dieu leur inspire de chercher. Soumettez, sages du monde, toutes vos lumières, et celles-là mêmes qui vous sont données d'en haut, à la doctrine de l'Eglise ; parce que Dieu, qui vous éclaire, vous veut faire humbles encore plus qu'éclairés.

Ve ÉLÉVATION.

Quel fut le nombre des mages?

On croit vulgairement qu'ils étaient trois à cause des trois présents qu'ils ont offerts. L'Eglise ne le décide pas; et que nous importe? C'est assez que nous sachions qu'ils étaient *de ce nombre connu de Dieu, du petit nombre, du petit troupeau que Dieu choisit* [4]. Regardez la vaste étendue de l'Orient, et celle de tout l'univers : Dieu n'appelle d'abord que ce petit nombre; et quand le nombre de ceux qui le servent sera augmenté, ce nombre quoique grand en soi, sera petit en comparaison du nombre infini de ceux qui périssent. Pourquoi? « O homme! qui « êtes-vous pour interroger Dieu [5], » et lui demander raison de ses conseils? Profitez de la grâce qui vous est offerte, et laissez à Dieu la science de ses conseils, et des causes de ses jugements. Vous êtes tenté d'incrédulité à la vue du petit nombre des sauvés; et peu s'en faut que vous ne rejetiez le remède qu'on vous présente : comme une malade insensé, qui dans un grand hôpital, où un médecin viendrait à lui avec un remède infaillible, au lieu de s'abandonner à sa conduite, regarderait à droite et à gauche ce qu'il ferait des autres. Malheureux! songe à ton salut, sans promener sur le reste des malades ta folle et superbe curiosité. Les mages ont-ils dit dans leur cœur : N'allons pas ; car pourquoi aussi Dieu n'appelle-t-il pas tous les hommes? Ils allèrent, ils virent, ils adorèrent, ils offrirent leurs présents : ils furent sauvés.

VIe ÉLÉVATION

L'étoile disparaît.

Soit que Dieu voulût faire connaître qu'il allait punir les Juifs ingrats par la soustraction de ses lumières; soit que l'étoile qui conduisait au Roi pauvre, et l'ange qui la guidait ne voulût point se montrer où paraissait la pompe d'une cour royale et maligne; soit que l'on n'eût pas besoin de lumière extraordinaire, où luisait comme dans son lieu celle de la Loi et des Prophètes : l'étoile que les mages avaient vue en Orient, se cacha dans Jérusalem [1], et ne reparut aux mages qu'au sortir de cette ville, qui tue les prophètes, et qui ne connut pas le jour où Dieu venait la visiter.

C'est ici encore une figure de l'inspiration. Elle se cache souvent : la lumière qui nous avait paru d'abord, se cache tout d'un coup dans les ténèbres : l'âme éperdue ne sait plus où elle en est, après avoir perdu son guide. Que faire alors? Consultez et écoutez les docteurs, qui vous conduiront par la lumière des Ecritures. L'étoile reparaîtra avec un nouvel éclat. Vous la verrez marcher devant vous plus claire que jamais : et, comme les mages, vous serez transportés de joie. Mais durant le temps d'obscurité, suivons les guides spirituels et les ministres ordinaires, que Dieu a mis sur le chandelier de la cité sainte.

VIIe ÉLÉVATION.

Les docteurs indiquent Bethléem aux mages

La lumière ne s'éteint jamais dans l'Eglise. Les Juifs commençaient à se corrompre; et le Fils de Dieu sera bientôt obligé de dire : « Gar-« dez-vous bien de la doctrine des pharisiens, « et des docteurs de la loi [2]. » Cependant dans cet état de corruption, et à la veille de sa ruine, la lumière de la vérité devait luire dans la synagogue, et il devait être toujours véritable jusqu'à la fin, comme dit le même Sauveur, que *les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse : faites donc ce qu'ils enseignent* (tous ensemble et en corps); *mais ne faites pas ce qu'ils font* [3]. Tant il était véritable que la lumière subsistait toujours dans le corps de la Synagogue qui allait périr.

C'est ce qui parut à Jérusalem sur l'interrogation des mages. Les pontifes et les docteurs

[1] *Psal.*, LXXI, 9, 10, 11. — [2] *Ibid.*, XXVIII, 2. — [3] I. *Cor.*, I, 26, 27, 28. — [4] *Matth.*, VII, 14; 23; XX, 16; *Luc.*, XII, 32. — [5] *Rom.*, IX, 20.

[1] *Matth.*, II, 9, 10. — [2] *Marc.*, XVI, 11, 12. — [3] *Matth.*, XXIII, 2, 3.

de la Loi allèrent d'abord au but sans hésiter. Le roi (c'était Hérode) les assembla pour les consulter : il faut répondre alors. Quand les rois, qui interrogent, seraient des Hérodes, on leur doit la vérité, lorsqu'ils la demandent; et le témoignage en est nécessaire.

« Le Roi des Juifs, disent-ils [1], doit naître « dans Bethléem. Car c'est ainsi qu'il est écrit « dans le prophète Michée [2] : Et toi, Bethléem, « tu n'es pas la dernière entre les villes de Juda, « car de toi sortira le chef qui conduira mon « peuple d'Israël. » Il fallait avoir de la force pour oser dire à un roi si jaloux de la puissance souveraine, qu'il y avait un Roi prédit au peuple, et que c'était lui qu'on cherchait ; de sorte qu'il était au monde : mais il fallait que la Synagogue, quelque tremblante qu'elle fût sous la tyrannie d'Hérode, rendît ce témoignage.

Voici encore une autre merveille. C'est à la poursuite d'Hérode que se fait cette authentique déclaration de toute la Synagogue. Hérode ne fut poussé à la consulter que par la jalouse fureur qu'il va bientôt déclarer : mais Dieu se sert des méchants et de leurs aveugles passions, pour la manifestation de ses vérités.

Il y a encore ici un autre secret. Dieu cache souvent ses mystères d'une manière étonnante. C'était un des embarras de ceux qui avaient de la peine à reconnaître Jésus-Christ, qu'il paraissait Galiléen et que Nazareth était sa patrie. « Le « Christ doit-il venir de Galilée? L'Ecriture ne « nous apprend-elle pas, » disent-ils [3], « qu'il « doit naître du sang de David, et même de la « bourgade de Bethléem, où David demeurait ? » Et Nathanaël, cet homme *sans fard, ce vrai Israélite,* ne fut-il pas lui-même dans cet embarras, quand on lui dit : « Nous avons trouvé « le Messie : c'est Jésus de Nazareth, fils de Jo- « seph. Quoi ! » répliqua-t-il, « peut-il venir « quelque chose de bon de Nazareth [4]?» N'est-ce pas Bethléem, la tribu de Juda, qui nous doit donner ce Christ que vous m'annoncez? Quoique Jésus-Christ pût dès lors leur découvrir le lieu de sa naissance, nous ne lisons pas qu'il l'ait fait. Dieu veut que ses mystères soient cherchés.

Approfondissez humblement : ne vous opiniâtrez pas à rejeter Jésus-Christ, sous prétexte qu'un des caractères de sa naissance n'est pas encore éclairci. Si vous cherchez bien, vous trouverez que ce Jésus conçu à Nazareth, et nourri dans cette ville comme dans son pays, par une secrète conduite de la divine sagesse, est venu naître à Bethléem. Ainsi ce qui faisait la difficulté se tourne en preuve pour les humbles : et Dieu avait préparé cette solution de l'énigme, premièrement par le témoignage des bergers, mais dans la suite d'une manière plus éclatante à l'avénement des mages dans Jérusalem.

[1] *Matth.*, II, 2, 5, 6. — [2] *Mich.*, V, 2. — [3] *Joan.*, VII, 41, 42. — [4] *Joan.*, I, 45, 46, 47.

La demande qu'ils y firent hautement du lieu où devait naître le Christ, fut connue de tout le monde : « et tout Jérusalem en fut trou- « blé, aussi bien qu'Hérode [1]. » La réponse de l'assemblée des pontifes et des docteurs consultés par ce roi, ne fut pas moins célèbre ; et le meurtre des innocents dans les environs de Bethléem fit encore éclater cette vérité. Accoutumons-nous aux dénoûments de Dieu. Quelle admirable consolation à ceux qui ne savaient pas que Jésus était né à Bethléem, quand ils virent cet admirable accomplissement de la prophétie ! Avec quelle joie s'écrièrent-ils avec le Prophète : « Vraiment, ô Bethléem ! tu n'es » plus, comme auparavant, « la plus petite des « villes, puisque » *tu seras illustrée* « par la naissance de celui qui doit conduire Israël [2]. » La postérité montrera l'étable ou, comme les païens l'appelaient, la caverne où était né le Sauveur du monde : et Celse, quoique gentil, en fait mention [3]. Cette petite bourgade demeurera éternellement mémorable ; on se souviendra à jamais de la prophétie de Michée, qui tant de siècles auparavant a prédit qu'elle verrait naître dans le temps celui dont la naissance est éternelle dans le sein de Dieu : et, comme parle ce prophète, *celui dont la sortie* et la production *est de toute éternité* [4].

Admirons comme Dieu sait troubler les hommes par de terribles difficultés, et en même temps les calmer d'une manière ravissante. Mais il faut être attentif à tout, et ne rien oublier : car tout est digne d'attention dans l'œuvre de Dieu : et l'œuvre de Dieu se trouve en tout, parce que Dieu répand partout des épreuves de la foi et de l'espérance. Commençons par croire, malgré les difficultés : car c'est ainsi que fit le bon et sincère Nathanaël, qui, sans attendre l'éclaircissement de la difficulté sur Nazareth, touché des autres motifs qui l'attiraient, dit à Jésus : « Vous êtes le Fils de Dieu : Vous « êtes le roi d'Israël. Et *Jésus* lui dit : Vous ver- « rez de plus grandes choses [5]. » Parce que vous avez cru d'abord, dès la première étincelle d'une lumière quoique faible et petite encore, de bien plus grands secrets vous seront révélés.

[1] *Matth.*, II, 2, 3, 4, 5. — [2] *Ibid.*, 6. — [3] *Orig.*, *Cont. Cels.*, l. I n. 51. — [4] *Mich.*, V, 2. — [5] *Joan.*, I, 49, 50.

VIIIe ÉLÉVATION.

La jalousie et l'hypocrisie d'Hérode. — Sa politique trompée.

Siméon nous dira bientôt que Jésus est venu au monde *afin que le secret caché dans le cœur de plusieurs fût révélé* [1]. Quel secret doit être ici révélé ? Le secret des politiques du monde, le secret des grands de la terre, la jalousie secrète des mauvais rois, leurs vains ombrages, leurs fausses délicatesses, leur hypocrisie, leur cruauté : tout cela va paraître dans Hérode.

Au nom du roi qui était venu, et à qui il voyait déjà occuper son trône, touché par l'endroit le plus sensible de son cœur, il ne s'emporta point contre les pontifes qui avaient annoncé ce roi aux Juifs, ni contre les mages qui avaient fait la demande : en habile politique il va à la source, et conclut la mort de ce nouveau roi. « Allez, » dit-il aux mages, « informez-« vous avec soin de cet enfant ; et quand vous « l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que « j'aille aussi l'adorer à votre exemple [2]. » Le cruel ! il ne songeait qu'à lui enfoncer un poignard dans le sein ; mais il feint une adoration pour couvrir son crime.

Quoi donc ! Hérode était-il un homme sans religion? Ce n'est pas là son caractère ; il reconnaît la vérité des prophéties, et sait de qui il en faut attendre l'intelligence ; mais l'hypocrite superstitieux se sert de ses connaissances pour sacrifier le Christ du Seigneur à sa jalousie.

Que de secrètes terreurs Dieu envoie aux âmes ambitieuses! Hérode n'avait rien à craindre de ce nouveau roi, dont *le royaume n'est pas de ce monde* [3] : et lui qui donne le royaume du ciel, il ne désire point ceux de la terre. Mais c'est ainsi qu'il effraye les grands de la terre, si jaloux de leur puissance : et il faut que leur ambition soit leur supplice.

Mais en même temps Dieu se rit, du plus haut des cieux, de leurs ambitieux projets. Hérode avait poussé jusqu'au dernier point les raffinements politiques : « Allez, informez-vous soi-« gneusement de cet enfant [4]. » Voyez comme il les engage à une exacte recherche et à un fidèle rapport : mais Dieu souffle sur les desseins des politiques, et il les renverse. Jésus dit à un autre Hérode, fils de celui-ci, et qui comme lui craignait que le Sauveur ne voulût régner à sa place : Allez, dites à ce renard » (à ce malheureux politique), « qu'il faut, » malgré lui, « que « je fasse ce que j'ai à faire aujourd'hui, et de-« main ; et que ce n'est qu'au troisième jour (et « à la troisième année de ma prédication), que « je dois être consommé [1] » par ma mort. Il est dit de même à son père : Il faut, malgré vos finesses et votre profonde hypocrisie, que cet enfant que vous voulez perdre par des moyens qui vous paraissent si bien concertés, il faut qu'il vive et qu'il croisse, et qu'il *fasse l'œuvre de* son *Père pour lequel* il est *envoyé* [2]. Quand vous aurez trompé les hommes, tromperez-vous Dieu? Votre jalousie ne fera que se tourmenter davantage, quand elle verra hors de ses mains celui qui l'effraye. Que craignons-nous dans l'œuvre de Dieu? Les obstacles que nous suscitent les grands de la terre et leur fausse politique? Quand le monde sera plus fort que Dieu, nous devons tout craindre ; tant que Dieu sera comme il est, *le seul puissant* [3], nous n'avons qu'à marcher la tête levée.

[1] *Luc.*, II, 35. — [2] *Matth.*, II, 8. — [3] *Joan.*, XVIII, 36. — [4] *Matth.*, II, 8.

IXe ÉLÉVATION.

Les mages adorent l'Enfant, et lui font leurs présents.

Après que les mages se furent soumis aux prêtres et aux docteurs, et se furent mis en chemin, selon leur précepte : « L'étoile paraît de « nouveau et les mène où était l'Enfant [4]. » Fut-ce à l'étable ou à la crèche? Joseph et Marie y laissèrent-ils l'Enfant? et ne songèrent-ils point, ou bien ne purent-ils point pourvoir à un logement plus commode? Contentons-nous des paroles de l'Evangile : « L'étoile s'arrêta « sur le lieu où était l'Enfant. » Sans doute, ou dans le lieu de sa naissance, ou auprès, puisque c'était là qu'on les avait adressés : et on doit croire que ce fut à Bethléem même, afin que ces pieux adorateurs vissent l'accomplissement de la prophétie qu'on leur avait enseignée. Quoi qu'il en soit, *ils l'adorèrent et lui firent leurs présents* [5].

Faisons les nôtres à leur exemple, et que ces présents soient magnifiques. Les mages offrirent avec abondance, et de l'or, et les parfums les plus exquis, c'est-à-dire l'encens et la myrrhe.

Recevons l'interprétation des saints docteurs, et que l'Eglise approuve. On lui donne de l'or comme à un roi : l'encens honore sa divinité ; et la myrrhe, son humanité et sa sépulture, parce que c'était le parfum dont on embaumait les morts.

L'or que nous devons offrir à Jésus-Christ, c'est un amour pur, une ardente charité, qui est cet or appelé dans l'*Apocalypse* [6], *l'or purifié par le feu*, qu'il faut *acheter de* Jésus-Christ.

[1] *Luc.*, XIII, 32, 33. — [2] *Joan.*, IV, 34. — [3] I. *Tim.*, VI, 15. — [4] *Matth.*, II, 9. — [5] *Ibid.*, 11. — [6] *Apoc.*, III, 18.

Comment est-ce qu'on achète l'amour? par l'amour même : en aimant on apprend à mieux aimer; en aimant le prochain et en lui faisant du bien, on apprend à aimer Dieu; et c'est à ce prix qu'on achète cet amour. Mais c'est lui qui commence en nous son amour, qui va sans cesse s'épurant au feu des afflictions par la patience.

Je vous conseille, dit Jésus-Christ, *d'acheter de moi cet or* [1]. Obtenez-le par vos prières : n'épargnez aucun travail pour l'acquérir. Joignez-y l'encens. Qu'est-ce que l'encens du Chrétien? L'encens est quelque chose qui s'exhale, qui n'a son effet qu'en se perdant. Exhalons-nous devant Dieu en pure perte de nous-mêmes, puisque celui *qui perd son âme la gagne* [2]. Celui qui renonce à soi-même, celui qui s'oublie, qui se consume lui-même devant Dieu, est celui qui lui offre de l'encens. Epanchons nos cœurs devant lui; offrons-lui de saintes prières qui montent au ciel, tout ensemble qui se dilatent dans l'air, et qui édifient toute l'Eglise. Disons avec David : « J'ai en moi mon oraison au Dieu « de ma vie [3]; » j'ai en moi l'encens que je lui offrirai, et l'agréable parfum qui pénètrera jusqu'à lui. Ce n'est rien, si nous n'y ajoutons encore la myrrhe; c'est-à-dire un doux souvenir de la passion et de la sépulture du Sauveur : *ensevelis avec lui*, comme dit saint Paul [4]. Car sans sa mort il n'y a point d'oblation sainte; il n'y a point de vertu ni de bon exemple.

Après avoir offert ces présents à Dieu, croirons-nous être quittes envers lui? non, puisqu'au contraire, en lui donnant ce que nous lui devons, nous contractons une nouvelle dette [5]. « Nous vous donnons, disait David, « parmi ces riches offrandes, ce que nous avons « reçu de votre main [6]. » Combien plus avons-nous reçu de sa main cet or de la charité, cet encens intérieur de notre cœur épanché dans la prière; cette pieuse et tendre méditation de la passion et de la mort de Jésus-Christ! Je le reconnais, ô Sauveur! plus je vous offre, plus je vous suis redevable : tout mon bien est à vous; et sans en avoir besoin, vous agréez ce que je vous donne, à cause que c'est vous-même qui me l'avez premièrement donné, et que rien n'est agréable à vos yeux, que ce qui porte votre marque et qui vient de vous.

Mais que donnerons-nous encore à Jésus-Christ? le mépris des biens de la terre. Que les mages sortirent contents de trouver le roi des Juifs, qu'ils étaient venus chercher de si loin, que l'étoile, que la prophétie leur avait montré; de le trouver, dis-je, ou dans son étable, ou dans un lieu toujours pauvre, sans faste, sans appareil? qu'ils retournèrent contents de l'usage qu'ils avaient fait de leurs richesses en les lui offrant! Offrons-lui tout dans ses pauvres : la partie que nous leur donnons de nos biens, est la seule qui nous demeure; et par celle-là que nous quittons nous devons apprendre à nous dégoûter, à nous détacher de l'autre.

X[e] ÉLÉVATION.

Les mages retournent par une autre voie.

« Après avoir adoré l'Enfant, avertis en songe « par un oracle du ciel » de ne retourner plus « à Hérode, ils retournèrent en leur pays par un « autre chemin [1]. » Ainsi fut trompée la politique d'Hérode : mais Dieu veut en même temps nous apprendre à corriger nos premières voies; et après avoir connu Jésus-Christ, de ne marcher plus par le même chemin. Ne nous imaginons pas qu'un changement médiocre nous suffise, pour changer les voies du monde dans les voies de Dieu. « Mes pensées ne sont pas vos pensées, « et mes voies ne sont pas vos voies, » dit le Seigneur. Et voyez quel en est l'éloignement : « Autant que le levant est éloigné du couchant, « autant mes pensées sont éloignées de vos pen« sées, et mes voies de vos voies [2]. » Ainsi pour aller par une autre voie, pour quitter la région des sens, et s'avancer par les voies de Dieu, il faut être bien éloigné de soi-même; et la conversion n'est pas un petit ouvrage.

Nous avons, comme les mages, à retourner dans notre patrie. Notre patrie comme la leur est en Orient. C'est vers l'Orient que Dieu avait planté son paradis; il nous y faut retourner. Dans quelle sainteté, dans quelle grâce, dans quelle simplicité l'homme avait-il été créé! « Dieu l'avait fait droit et simple, et il s'est lui-« même jeté dans des disputes infinies [3]. » Pourquoi tant contester contre Dieu? « Crains Dieu « et observe ses commandements : c'est là tout « l'homme [4]. » Homme, ne dispute plus sur la nature de ton âme, sur les conditions de ta vie : craindre Dieu et lui obéir, c'est tout l'homme. Que cela est clair! que cette voie est droite! que cette doctrine est simple! On devait l'apercevoir d'abord, et dès le premier regard se jeter dans cette voie. Pourquoi tant de laborieuses recherches? C'est que l'homme, à qui Dieu avait d'abord montré son salut et sa vie dans son saint commandement, s'est laissé trahir par ses sens; et la trompeuse beauté du fruit défendu a été

[1] *Apoc.*, III, 18. — [2] *Matth.*, XVI, 25, *Luc.*, XIV, 33. — [3] *Psal.*, XLI, 9. — [4] *Rom.*, VI, 4. — [5] *S. Aug.*, serm. 299, *De nat. apost. Petr. et Paul.*, n. 3. — [6] I. *Paral.*, XXIX, 14.

[1] *Matth.*, II, 12. — [2] *Isa.*, LV, 8, 9. — [3] *Eccle.*, VII, 30. — [4] *Ibid.* XII, 13.

le piége que l'ennemi lui a tendu : de là il s'est engagé dans un labyrinthe d'erreurs où il ne voit plus d'issue. « Revenez, enfants d'Israël, à votre « cœur[1] : » connaissez votre égarement ; changez votre voie. Si jusqu'ici vous avez cru vos sens, songez à présent que *le juste vit de la foi*[2]. Si jusqu'ici vous avez voulu plaire aux hommes, et ménager une fausse gloire, songez maintenant à glorifier Dieu à qui seul la gloire appartient. Si jusqu'ici vous avez aimé ce qu'on appelle les aises et les plaisirs, accoutumez-vous à goûter dans les maladies, dans les contradictions, dans toutes sortes d'incommodités, l'amertume qui vient troubler en vous la joie des sens, et y réveiller le goût de Dieu.

—

DIX-HUITIÈME SEMAINE

La présentation de Jésus-Christ au temple, avec la purification de la sainte Vierge.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Deux préceptes de la loi sont expliqués.

La loi de Moïse ordonnait deux choses aux parents des enfants nouvellement nés. La première, s'ils étaient les aînés, de les présenter et les consacrer au Seigneur, dont la loi rend deux raisons. L'une générale : « Consacrez-moi tous « les premiers-nés : car tout est à moi[3] : » et dans la personne des aînés, tout le reste des familles m'est donné en propre. La seconde raison était particulière au peuple juif. Dieu avait exterminé en une nuit tous les premiers-nés des Egyptiens ; et épargnant ceux des Juifs, il voulut que dorénavant tous les premiers-nés lui demeurassent consacrés par une loi inviolable, en sorte que leurs parents ne pussent s'en réserver la disposition, ni aucun droit sur eux, qu'ils ne les eussent auparavant rachetés de Dieu, par le prix qui était prescrit. Cette loi s'étendait jusqu'aux animaux : et en général tout ce qui était premier-né, ou, comme parle la Loi, « tout ce qui « ouvrait le sein d'une mère[4], » et en sortait le premier, était à Dieu.

La seconde loi regardait la purification des mères, qui étaient impures dès qu'elles avaient mis un enfant au monde. Il leur était défendu, durant quarante ou soixante jours, selon le sexe de leurs enfants, de toucher aucune chose sainte, ni d'approcher du temple et du sanctuaire. Aussitôt qu'elles étaient mères, elles étaient comme excommuniées par leur propre fécondité ; tant

[1] *Isa*, XLVI, 8. — [2] *Habac.*, II, 4; *Rom.*, I, 17. — [3] *Exod.*, XIII, 2, 12, 15; *Num.*, VIII, 17. — [4] *Lev.*, XII, 2, 6.

la naissance des hommes était malheureuse et sujette à une malédiction inévitable. Mais voici que Jésus et Marie venaient la purifier, en subissant volontairement et pour l'usage du monde, une loi pénale, à laquelle ils n'étaient soumis qu'à cause que le secret de l'enfantement virginal n'était pas connu.

Dans cette purification les parents devaient offrir à Dieu un agneau ; et s'ils étaient pauvres et n'en avaient pas le moyen, ils pouvaient offrir à la place *deux tourterelles, ou deux petits de colombe, pour être immolés, l'un en holocauste, et l'autre* (selon le rit du sacrifice) *pour le péché*[1]. Et voilà ce que portait la loi de Moïse, à l'opprobre perpétuel des enfants d'Adam et de toute sa race pécheresse.

IIe ÉLÉVATION.

La présentation de Jésus-Christ.

La première de ces deux lois paraissait manifestement avoir été faite en figure de Jésus-Christ, qui étant, comme dit saint Paul, *le premier-né avant toutes les créatures*[2], était celui en qui tout devait être sanctifié et éternellement consacré à Dieu. Unissons-nous donc en ce jour par la foi à Jésus-Christ, afin d'être en lui et par lui présentés à Dieu pour être son propre bien, et nous dévouer à l'accomplissement de sa volonté aussi juste que souveraine.

Nous savons que le premier acte de Jésus entrant au monde, fut de se dévouer à Dieu, et de se mettre à la place de toutes les victimes, de quelque nature qu'elles fussent, pour accomplir sa volonté en toute manière. Ce qu'il fit dans le sein de sa mère par la disposition de son cœur, il le fait aujourd'hui réellement en se présentant au temple, et se livrant au Seigneur comme une chose qui est à lui entièrement.

Entrons dans ce sentiment du Seigneur Jésus, et, uni à son oblation, disons-lui d'une ferme foi : O Jésus ! quelle victime voulez-vous que je sois? Voulez-vous que je sois un holocauste consumé et anéanti devant votre Père par le martyre du saint amour ? Voulez-vous que je sois, ou une victime pour le péché, par les saintes austérités de la pénitence, ou une victime pacifique et eucharistique, dont le cœur, touché de vos bienfaits, s'exhale en actions de grâces, et se distille en amour à vos yeux ? Voulez-vous qu'immolé à la charité je distribue tous mes biens pour la nourriture des pauvres, ou que, *frère sincère et bienfaisant*[3], je donne ma vie pour les Chrétiens, me consumant en pieux travaux dans l'instruction des ignorants et dans l'assis-

[1] *Lev.*, 8. — [2] *Col.*, I, 15. — [3] III. *Joan.*, 5, 6.

tance des malades ? Me voilà prêt à m'offrir, à me dévouer, pourvu que ce soit avec vous ; puisque avec vous je puis tout, et que je serai heureux de m'offrir par vous, et en vous, à Dieu votre Père.

Mais pourquoi ce premier-né est-il racheté ? Fallait-il racheter le Rédempteur ? Le Rédempteur portait en lui-même la figure des esclaves et des pécheurs : sa sainte mère ne le pouvait conserver en sa puissance qu'en le rachetant. Il lui fut soumis, il lui obéit, il la servit durant trente ans. Rachetez-le, pieuse mère ; mais vous ne le garderez pas longtemps : vous le verrez revendu pour trente deniers, et livré au supplice de la croix. Divin premier-né, soit que vous soyez racheté pour être à moi dans votre enfance ; soit que vous soyez vendu pour être encore plus à moi à la fin de votre vie : je veux me racheter pour vous de ce siècle malin; je veux me vendre pour vous et me livrer aux emplois de la charité.

IIIe ÉLÉVATION.

La purification de Marie.

Ne cherchons aucun prétexte peur nous exempter de l'observation de la loi. Par les termes mêmes de la loi de la purification, il paraît que la sainte Vierge en était exempte, n'ayant contracté ni l'impureté des conceptions ordinaires, ni celle du sang et des autres suites des vulgaires enfantements. Elle obéit néanmoins : elle s'y croit obligée pour l'édification publique, comme son Fils avait obéi par son ministère à la loi servile de la circoncision.

Ne cherchons aucun prétexte de nous dispenser des saintes observances de l'Eglise, de ses jeûnes, de ses abstinences, de ses ordonnances. Le plus dangereux prétexte de se dispenser de ce que Dieu demande de nous, est la gloire des hommes. Un fidèle vous dira : Si je m'humilie, si je me relâche, si je pardonne, on dira que j'aurai tort. Un ecclésiastique à qui vous conseillerez de se retirer durant quelque temps dans un séminaire, pour se recueillir et se redresser contre ses dissipations, vous dira : On croira qu'on me l'a ordonné par pénitence, et on me croira coupable. Mais ni Jésus, ni Marie n'ont eu ces vues. Jésus ne dit pas : On me croira pécheur comme les autres, si je subis la loi de la circoncision. Marie ne dit pas : On me croira mère comme les autres, et le péché comme la concupiscence mêlé dans la conception de mon Fils, comme dans celle des autres, ce qui fera tort, non tant à moi qu'à la dignité et à la sainteté de ce cher Fils. Elle subit la loi, et donne un exemple admirable à tout l'univers, de mettre sa gloire dans celle de Dieu, et dans l'honneur de lui obéir et d'édifier son Eglise.

IVe ÉLÉVATION.

L'offrande des deux tourterelles, ou des deux petits de colombe.

« On offrira un agneau d'un an en holocauste « pour un fils et une fille ; et un petit de co- « lombe ou une tourterelle pour le péché : que « si l'on n'a pas un agneau d'un an, et qu'on « n'en ait pas le moyen, on offrira deux tour- « terelles ou deux petits pigeons, l'un en holo- « causte et l'autre pour le péché [1]. » Dieu tempère sa loi selon les besoins : sa rigueur, quoique régulière, est accommodante ; et il permet aux pauvres, au lieu d'un agneau, qui dans son indigence lui coûterait trop, d'offrir des oiseaux de vil prix, mais agréables à ses yeux par leur simplicité et par leur douceur. Quoi qu'il en soit, il est constant que les tourterelles et les pigeons sont la victime des pauvres. Dans l'oblation du Sauveur, l'Evangile excluant l'agneau, et ne marquant que l'alternative des colombes ou des tourterelles, a voulu expressément marquer que le sacrifice de Jésus-Christ a été celui des plus pauvres. C'est ainsi qu'il se plaît dans la pauvreté ; qu'il en aime la bassesse ; qu'il en étale les marques en tout et partout. N'oublions pas un si grand mystère ; et en mémoire de celui « qui étant si riche « s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin « de nous enrichir par sa pauvreté [2], aimons- « en le précieux caractère.

« Pour moi, » disait Origène [3], « j'estime ces tourterelles et ces colombes, heureuses d'être offertes pour leur Sauveur ; car il sauve et les hommes et les animaux [4], » et leur donne à tous leur petite vie. Allez, petits animaux et innocentes victimes, allez mourir pour Jésus. C'est nous qui devions mourir à cause de notre péché : sauvons donc Jésus de la mort, en subissant celle que nous avions méritée. Dieu nous en délivre par Jésus qui meurt pour nous : et c'est en figure de Jésus notre véritable victime, qu'on immole des animaux : ils meurent donc pour lui en quelque sorte, jusqu'à ce qu'il vienne; et nous sommes exempts de la mort par son oblation. Un autre mort nous est réservée ; c'est la mort de la pénitence, la mort aux péchés, la mort aux mauvais désirs. Par nos péchés et nos convoitises nous donnons la mort à Jésus, « et nous le crucifions encore une fois [5]. » Sauvons au Sauveur cette mort seule affligeante pour

[1] *Levit.* XII, 6, 8. — [2] II. *Cor* VIII, 9. — [3] *Orig. in Luc.*, hom. 14. — [4] *Psal.* XXXV, 7. — [5] *Hebr.* VI, 6.

lui. Mourons comme des tourterelles et des colombes, en gémissant dans la solitude et dans la retraite : que les bois, que les rochers, que les lieux seuls et écartés retentissent de nos cris, de nos tendres gémissements. Soyons simples comme la colombe, fidèles et doux comme la tourterelle, mais ne croyons pas pour cela être innocents comme le sont ces animaux ; notre péché est sur nous, et il nous faut mourir dans la pénitence.

Ve ÉLÉVATION.

Sur le saint vieillard Siméon.

« Il y avait dans Jérusalem un homme juste « et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait « dans l'attente de la consolation d'Israël, et le « Saint-Esprit était en lui : et il lui avait été ré- « vélé par le Saint-Esprit, qu'il ne mourrait point, « qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Sei- « gneur [1]. » Voici un homme admirable, et qui fait un grand personnage dans les mystères de l'enfance de Jésus. Premièrement, c'est un saint vieillard qui n'attendait plus que la mort : il avait passé toute sa vie dans l'attente de la céleste consolation. Ne vous plaignez point, âmes saintes, âmes gémissantes, âmes qui vivez dans l'attente : ne vous plaignez pas si vos consolations sont différées. Attendez : attendez encore une fois : *Exspecta : reexspecta* [2]. Vous avez longtemps attendu, attendez, attendez encore. *Exspectans exspectavi Dominum* [3]. Attendez en attendant : ne vous lassez jamais d'attendre. « Dieu est fidèle [4], et il veut être attendu avec foi. Attendez donc la consolation d'Israël. Et quelle est la consolation du vrai Israël ? C'est de voir une fois, et peut-être à la fin de vos jours, le Christ du Seigneur.

Il y a des grâces uniques en elles-mêmes, dont le premier trait ne revient plus ; mais qui se continuent ou se renouvellent par le souvenir. Dieu les fait attendre longtemps pour exercer la foi, et en rendre l'épreuve plus vive. Dieu les donne quand il lui plait, d'une manière soudaine et rapide : elles passent en un moment ; mais il en demeure un tendre souvenir et comme un parfum : Dieu les augmente, mais il ne veut pas qu'on les rappelle comme de soi-même par des efforts violents : il veut qu'on l'attende toujours : et on ne se doit permettre que de doux et comme insensibles retours sur ces anciennes bontés. « Que ceux qui ont des oreilles pour en- « tendre, écoutent [5]. » Telle sera, par exemple, une certaine suavité du Saint-Esprit : un goût caché de la rémission des péchés : un pressentiment de la jouissance future : une impression aussi efficace que sublime de la souveraine majesté de Dieu, ou de sa bonté et de sa communication en Jésus-Christ : d'autres sentiments que Dieu sait, et que saint Jean dans l'*Apocalypse* appelle *la manne cachée* [1], la consolation dans le désert, l'impression secrète, dans le fond du cœur, du « nouveau nom de Jésus-Christ, que « nul ne connaît que celui qui l'a reçu [2]. » C'est la consolation de Siméon dans ce mystère. Tous les fidèles y ont part, chacun à sa manière, et tous doivent le comprendre selon leur capacité.

O Dieu et Père de miséricorde ! faites-moi entendre ce nouveau nom de votre Fils : ce nom de Sauveur, que chacun de nous se doit appliquer par la foi, lorsque Dieu dit à notre âme : « Je suis ton salut [3] ! » La voilà, la consolation de Siméon : voyons comme il y est préparé.

VIe ÉLÉVATION.

Dernière préparation à la grâce que Siméon devait recevoir. — Le Saint-Esprit le conduit au temple.

« Il vint donc au temple par un mouvement « de l'Esprit de Dieu [4]. » L'attente de Siméon était une préparation à la grâce de voir Jésus : mais cette préparation était encore éloignée. La dernière et la plus prochaine disposition, c'est qu'après avoir longtemps attendu avec foi et patience, tout d'un coup il sent dans son cœur une impulsion aussi vive que secrète, qui le pressait à ce moment d'aller au temple, sans qu'il sut peut-être distinctement ce qu'il y allait trouver : Dieu se contentant de lui faire sentir que ses désirs seraient satisfaits. « Il vint donc « en Esprit au temple : » il y vint par une secrète instigation de l'Esprit de Dieu. Allons aussi en esprit au temple, si nous y voulons trouver Jésus-Christ. N'y allons point par coutume, par bienséance : « Les vrais adorateurs ado- « rent Dieu en esprit et en vérité [5]. » C'est le Saint-Esprit qui les meut ; et ils suivent cet invisible moteur.

Le temple matériel, l'assemblée visible des fidèles, est la figure de leur invisible réunion avec Dieu dans l'éternité. C'est là le vrai temple de Dieu. Le vrai temple de Dieu où il habite, c'est la sainte et éternelle société de ses saints, réunis en lui par Jésus-Christ. Ainsi, aller au temple en esprit, c'est s'unir en esprit à ce temple invisible et éternel, où *Dieu*, comme dit l'Apôtre, *sera tout en tous* [6].

Allons donc en esprit au temple ; et toutes les fois que nous entrerons dans ce temple matériel,

[1] *Luc.*, II, 25, 26. — [2] *Isa.* XXVIII, 10, 13. — [3] *Psal.* XXXIX, 2. — [4] II. *Thess.* III, 3. — [5] *Luc.* XIV, 35.

[1] *Apoc.*, II, 17. — [2] *Ibid.* — [3] *Psal.* XXXIV, 3. — [4] *Luc.*, II, 27. — [5] *Joan.*, IV, 24. — [6] *1 Cor.*, XV, 28.

unissons-nous en esprit *à la sainte et éternelle Jérusalem*[1] où est le temple de Dieu, où sont réunis les saints purifiés et glorifiés, qui attendent pourtant encore à la dernière résurrection leur parfaite glorification, et l'assemblage consommé de leurs frères qui manquent encore en leur sainte société, et que Dieu ne cesse de rassembler tous les jours.

Là donc on trouve Jésus-Christ, mais Jésus-Christ entier; c'est-à-dire le chef et les membres : mais il ne sera entier que lorsque le nombre des saints sera complet. Ayons toujours la vue arrêtée à cette consommation de l'œuvre de Dieu ; et nous irons en esprit au temple pour y trouver Jésus-Christ.

VIIe ÉLÉVATON.

Heureuse rencontre de Siméon et de Jésus.

« Il vint en Esprit au temple au moment que « le père et la mère de Jésus l'y portaient, selon « la coutume prescrite par la loi[2]. » Heureuse rencontre, mais qui n'est pas fortuite ! heureuse rencontre de venir au temple au moment que Joseph et Marie y portaient l'Enfant ! C'est pour cela que les anciens Pères grecs ont appelé ce mystère, *la rencontre.* Mais la rencontre parmi les hommes paraît au dehors comme un effet du hasard : il n'y a point de hasard, tout est gouverné par une Sagesse dont l'infinie capacité embrasse jusqu'aux moindres circonstances. Mais surtout l'heureuse rencontre de Siméon avec Jésus porté dans le temple par ses parents, est dirigée par un ordre spécial de Dieu.

Dieu détermina le moment où l'on se devait rencontrer. Par quel esprit Jésus vint-il au temple? S'il est écrit, que *le Saint-Esprit le mena dans le désert*[3], ne doit-on pas dire de même que le Saint-Esprit le mena dans le temple ; qu'il y mena aussi Joseph et Marie ? Voici donc l'heureuse rencontre conduite par le Saint-Esprit ; le même Esprit qui mena au temple Joseph, Marie et Jésus, y mena aussi Siméon. Il cherchait Jésus ; mais plutôt et premièrement Jésus le cherchait, et voulait encore plus se donner à lui, que Siméon ne voulait le recevoir.

Mettons-nous donc en état d'être menés par le même Esprit qui mène Joseph, qui mène Marie, qui mène Jésus ; et pour cela dépouillons-nous de notre propre esprit ; car ceux qui sont conduits par leur esprit propre, ne peuvent pas être conduits par l'Esprit de Dieu et de Jésus-Christ.

Mais qu'est-ce que cet esprit propre ? apprenez-nous à le connaître. Cet esprit propre consiste dans la recherche de ses avantages ; et l'esprit de Jésus-Christ consiste aussi à se réjouir des avantages, si l'on peut ainsi parler, et de la gloire de Dieu en Jésus-Christ.

« Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de « ce que je retourne à mon Père, parce que mon « Père est plus grand que moi[1] ; » et que retourner à lui, c'est retourner à ma naturelle et originaire grandeur : c'est là se réjouir de la gloire et des avantages de Jésus-Christ. D'autres sont dévots dans la maladie, dans les grandes affaires du monde, afin qu'elles réussissent. Que de messes, que de prières, que de billets dans les sacristies, pour engager Dieu dans leurs intérêts, et le faire servir à leur ambition ! Ceux-là n'entrent pas au temple dans l'esprit de Jésus-Christ, et ne l'y rencontrent pas. Laissons là ces dévots grossiers : en voici de plus spirituels. Ce sont les apôtres, qui semblent se réjouir en Jésus-Christ même, et qui, touchés de sa douce conversation, ne peuvent se résoudre à le voir partir. Ce sont de faibles amis qui aiment leur joie plus que la gloire de celui qu'ils aiment. Ils quitteront l'oraison, pour peu qu'elle cesse à leur apporter ces délectations sensibles. Ce sont ceux que Jésus-Christ appelle disciples pour un « temps, qui reçoivent d'abord la parole avec « joie, mais à la première tentation l'abandon- « nent[2] ! » La vérité ne les règle pas, mais leur goût passager et spirituel.

Que dirons-nous de ceux qui viennent dire au Sauveur avec un mélange de joie sensible et humaine : « Seigneur, les démons mêmes nous « sont soumis en votre nom[3] ? » Ils semblent se réjouir de la gloire de Notre-Seigneur, au nom duquel ils rapportent cet effet miraculeux. Mais parce qu'ils y mêlaient par rapport à eux une complaisance trop humaine, Jésus-Christ leur dit : Il est vrai : « Je vous ai donné ce pou- « voir sur les démons : néanmoins ne vous ré- « jouissez pas de ce qu'ils vous sont soumis ; « mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont « écrits dans le ciel[4] ; » et ce discours se termine à rendre gloire à Dieu de l'accomplissement de sa volonté : « Il est ainsi, mon Père, « parce que ç'a été votre bon plaisir[5]. »

Ceux aussi dont parle saint Paul[6], qui donneraient *tous* leurs *biens aux pauvres, et* leurs *membres mêmes au martyre,* ne seraient pas dépourvus de quelque joie, en faisant à Dieu ce sacrifice apparent ; et néanmoins, s'ils *n'avaient pas la charité* et cette céleste délectation de l'accomplissement de la volonté de Dieu, ils *ne seraient rien.* Cherchons donc à nous réjouir en Jésus-Christ de ce qui a réjoui Jésus-Christ

[1] *Hebr.* XII, 22. — [2] *Luc.* II, 27. — [3] *Luc.*, IV, 1.

[1] *Joan.*, XIV, 28. — [2] *Luc.*, VIII, 13. — [3] *Ibid.*, X, 17. — [4] *Ibid.*, X, 19, 20. — [5] *Ibid.*, 21. — [6] I. *Cor.*, XIII, 2, 3.

même ; c'est-à-dire du bon plaisir de Dieu, et mettons là toute notre joie. Alors, guidés au temple par l'Esprit de Jésus-Christ, nous le rencontrerons avec Siméon, et la rencontre sera heureuse.

VIII[e] ÉLÉVATION.

Qu'est-ce que recevoir Jésus-Christ entre ses bras.

« Il prit l'Enfant entre ses bras [1]. » Ce n'est pas assez de regarder Jésus-Christ, il faut le prendre, le serrer entre ses bras avec Siméon, afin qu'il n'échappe point à notre foi.

Jésus-Christ est la vérité . le tenir entre ses bras, c'est comprendre ses vérités; se les incorporer, se les unir, n'en laisser écouler aucune ; les goûter, les repasser dans son cœur, s'y affectionner, en faire sa nourriture et sa force : ce qui en donne le goût, et les fait mettre en pratique.

C'est un défaut de songer seulement à la pratique: il faut aller au principe de l'affection et de l'amour. Lisez le psaume CXIII, tout consacré à la pratique de la loi de Dieu : « Heureux ceux « qui marchent dans la loi de Dieu [2]. » Mais que fait David pour cela ? Il la recherche, il l'approfondit; il désire qu'elle soit sa règle; il désire de la désirer ; il s'y attache par un saint et fidèle amour ; il en aime la vérité, la droiture ; il en chante les merveilles ; il use ses yeux à la lire nuit et jour ; il la goûte: elle est un miel céleste à sa bouche. C'est ce qui rend la pratique amoureuse et persévérante.

Combien plus devons-nous aimer l'Evangile ! Mais pour aimer l'Evangile, il faut primitivement aimer Jésus-Christ, le serrer entre ses bras, dire avec l'Epouse : « Je le tiens, et ne le « quitterai pas [3]. » Une pratique sèche ne peut pas durer ; une affection vague se dissipe en l'air; il faut, par une forte affection, en venir à une solide pratique.

Ceux qui disent qu'il en faut venir à la pratique, disent vrai sans doute ; mais ceux qui pensent qu'on en peut venir à une pratique forte, courageuse et persévérante sans l'attention de l'esprit et l'occupation du cœur, ne connaissent pas la nature de l'esprit humain, et ne savent pas embrasser Jésus-Christ avec Siméon.

IX[e] ÉLÉVATION.

Qu'est-ce que bénir Dieu, en tenant Jésus-Christ entre ses bras.

« Et il bénit Dieu, et il dit : Vous laisserez « maintenant aller en paix votre serviteur [4]. » La bénédiction que nous donnons à Dieu, vient originairement de celle qu'il nous donne. Dieu nous bénit lorsqu'il nous comble de ses biens: nous le bénissons lorsque nous reconnaissons que tout le bien que nous avons vient de sa bonté; et que ne pouvant lui rien donner, nous confessons avec complaisance ses perfections, et nous nous en réjouissons de tout notre cœur.

Cette occupation naturelle de l'homme a été interrompue par le péché, et rétablie par Jésus-Christ ; en sorte que par nous-mêmes ne pouvant bénir Dieu, ni rien faire qui lui soit agréable, nous le bénissons en Jésus-Christ : *en qui* aussi *il nous a* premièrement *bénis de toute bénédiction spirituelle*, comme dit saint Paul [1].

Pour donc bénir Dieu, il faut le tenir entre nos bras, qui est une posture d'offrande et un acte pour présenter à Dieu son Fils bien-aimé.

Par ce moyen nous rendons à Dieu tout ce que nous lui devons, et lui faisons une oblation égale, non-seulement à ses bienfaits, mais encore à ses grandeurs, en lui présentant un autre lui-même. Au reste nous pouvons l'offrir, puisqu'il est à nous, de même sang, de même nature que nous sommes ; qui d'ailleurs il se donne à nous tous les jours dans la sainte Eucharistie, afin que nous ayons tous les jours de quoi donner à Dieu qui nous donne tout.

L'effet dans nos cœurs de cette bénédiction, c'est de nous dégoûter de la vie et de tous les biens sensibles. Celui-là bénit Dieu véritablement, qui, attaché à Jésus Christ qu'il présente à Dieu, et détaché de tout le reste, dit avec Siméon : « Laissez-moi aller en paix : » je ne veux rien, je ne tiens à rien sur la terre ; ou bien avec Job : « Le Seigneur a donné, le Seigneur « a ôté; tout ce que le Seigneur a voulu est ar- « rivé, le nom du Seigneur soit béni [2]. A lui la « gloire et l'empire [3] ; » à nous l'humilité et l'obéissance. En quelque état que nous soyons, mettons Jésus entre Dieu et nous. Veux-je vous rendre grâces? Voilà votre Fils. Vous ai-je offensé? Voilà votre Fils, mon grand propitiateur. Voyez les pleurs de ses yeux enfantins, c'est pour moi qu'il les verse. Qui en doute, puisqu'il a bien versé son sang ? Recevez donc de mes mains le Sauveur que vous nous avez donné. C'est pour cela qu'il se met encore tous les jours entre nos mains. Mais soyons purs, soyons saints pour offrir à Dieu le Saint des saints. Levons à Dieu des mains pures ; et allons en paix.

X[e] ÉLÉVATION.

Le cantique de Siméon.

Le saint vieillard ne veut plus rien voir, après avoir vu Jésus-Christ [4]. Il croyait profaner ses

[1] *Luc.*, II, 28. — [2] *Psal.* CXVIII, 1, 2 seq. — [3] *Cant.*, III, 4. — [4] *Luc.*, II, 28, 29.

[1] *Ephes.*, I, 3. — [2] *Job.*, I, 21. — [3] *Apoc.*, I, 6. — [4] *Luc.*, II, 26.

yeux sanctifiés par la vue de Jésus-Christ : et il ne désire plus que d'aller bientôt au sein d'Abraham y attendre l'espérance du monde, et annoncer comme prochaine aux enfants de Dieu la consolation d'Israël.

En général, on ne doit souhaiter de vivre que jusqu'à tant qu'on ait connu Jésus-Christ. Mourir sans l'avoir connu, c'est mourir dans son péché; mais aussi quand on l'a connu et goûté par la rémission de ses péchés, qui pourrait aimer la vie et se repaître encore de ses illusions? La vie de l'homme n'est que tentation et tromperie. Les pompes, les grandeurs, les biens du monde, qu'est-ce autre chose qu'*orgueil, concupiscence des yeux, concupiscence de la chair*[1], un vain faste, une vaine enflure, un amusement dangereux, un piége, un attrait trompeur pour les faibles ? « Fuyons, fuyons cette Babylone, « pour n'être point corrompus par ses délices[2]; » après avoir vu le vrai en Jésus, fuyons le faux qui est dans le monde.

Eh bien ! je laisserai le monde : je m'en irai contempler les œuvres de Dieu dans la retraite : je n'y trouverai pas ce faux que j'aperçois dans le monde : quelle consolation, puisque le vrai y est encore imparfait? Les créatures peuvent être nos introducteurs vers Dieu : mais quand nous le pouvons voir lui-même, qu'avons-nous besoin des introducteurs ? Fermez-vous dorénavant, mes yeux, vous avez vu Jésus-Christ, il n'y a plus rien à voir pour vous.

C'est ainsi que le juste méprise la vie, et ne la supporte qu'avec peine. Mais alors, et quand Jésus-Christ devait paraître, on pouvait désirer la consolation de le voir et de lui rendre témoignage. Maintenant, où pour le voir il faut mourir, la mort n'est-elle pas douce ? Si le saint vieillard a tant désiré de voir Jésus dans l'infirmité de sa chair, combien devons-nous désirer de le voir dans sa gloire ! Heureux Siméon ! combien de *prophètes* combien *de rois ont désiré de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu !* c'est ce que Jésus disait à ses disciples[3]; et il ajouta : *et d'ouïr ce que vous écoutez et ne l'ont pas ouï !* Siméon n'écoutait pas sa parole, qui faisait dire à ses auditeurs, peut-être encore incrédules : « Jamais homme n'a parlé comme celui-ci[4]; » et néanmoins il est ravi : combien plus le devons-nous être, d'entendre sa sainte parole, et d'en attendre la dernière et parfaite révélation dans la vie future ! Siméon ne voit rien encore qu'un enfant où rien ne paraît d'extraordinaire ; et Dieu lui ouvre les yeux de l'esprit, pour voir que c'est la *lumière* que Dieu prépare *aux gentils* pour les éclairer, et le flambeau pour les recueillir de leur dispersion : en même temps la *gloire d'Israël*, et celui où se réunissent ceux qui sont loin et ceux qui sont près : en un mot l'attente commune des deux peuples, comme Jacob le vit en mourant, lorsqu'il vit sortir de Juda celui *qui était l'espérance de tous les peuples de l'univers*[1].

Eclairez-nous, ô Sauveur ! « lumière qui « éclairez tout homme venant au monde[2].» Eclairez-nous, nous que votre Evangile a tirés de la gentilité : éclairez les Juifs encore endurcis ; et qu'ils viennent confesser avec nous Jésus-Christ Notre-Seigneur. Qui verra cet heureux temps ? Quand viendra-t-il ? Bienheureux les yeux qui verront, après la conversion des gentils, la gloire du peuple d'Israël.

XIe ÉLÉVATION.

Admiration de Joseph et de Marie.

« Le père et la mère de l'Enfant étaient en « admiration de ce qu'on disait de lui[3]. »

Nous avons déjà dit un mot de cette admiration : mais il faut tâcher aujourd'hui de la comprendre : et, s'il se peut même, de la définir.

C'est donc, si je ne me trompe, un sentiment intime de l'âme qui, pénétrée et surmontée de la grandeur, de la magnificence, de la majesté des choses qu'elle entend, après peut-être quelque effort tranquille, pour s'en exprimer à elle-même la hauteur, reconnaît enfin qu'elle ne peut pas même concevoir combien elles sont incompréhensibles ; supprime toutes ses pensées, les reconnaissant toutes indignes de Dieu : et craignant de les dégrader en tâchant de les estimer, demeure en silence devant Dieu sans pouvoir dire un seul mot, si ce n'est peut-être avec David, qui s'écrie : *Tibi silentium laus :* « Le si-« lence seul est votre louange[4]. » C'est encore ce que voulait dire David : « Seigneur, notre Sei-« gneur que votre nom est admirable par toute « la terre, parce que votre magnificence est éle-« vée par-dessus les cieux[5]. Les cieux des cieux « ne peuvent pas vous comprendre[6]. » Il n'appartient qu'à vous seul de vous louer. Ainsi mon âme étonnée, confuse, interdite, demeure en silence devant votre face ; son étonnement se tourne en amour, mais dans un amour éperdu qui, sentant qu'on ne peut pas même vous aimer assez, se perd dans vos immenses grandeurs comme dans un abîme qui n'a point de fond, et comme une goutte d'eau dans l'océan.

Revenons à Joseph et à Marie. « Ils étaient

[1] I. *Joan.*, II, 19. — [2] *Apoc.*, XVIII, 4. — [3] *Luc.*, X, 24. — [4] *Joan.*, VII, 46.

[1] *Gen.*, XLIX, 19. — [2] *Joan.*, I, 9. — [3] *Luc.*, II, 33. — [4] *Psal.* LXIV, 2 sec. Hebr. — [5] *Psal.* VIII, 6. — [6] *III Reg.*, VIII, 27.

« en admiration de ce qu'on disait de lui [1]. » Pourquoi tant être en admiration ? Ils en savaient plus que tous ceux qui parlaient. Il est vrai que l'ange ne leur avait pas encore annoncé la Vocation des gentils. Marie n'avait ouï parler que du *trône de David* et de la *maison de Jacob* [2]. Elle avait senti toutefois, par un instinct manifestement prophétique et sans limitation, que *dans tous les temps on la publierait bienheureuse* [3] : ce qui semblait comprendre tous les peuples comme tous les âges ; et l'adoration des mages était un présage de la conversion des gentils. Quoi qu'il en soit, Siméon est le premier qui paraisse l'avoir annoncée : et c'était un grand sujet d'admiration.

Sans en tant rechercher les causes, le Saint-Esprit nous veut faire entendre une excellente manière d'honorer les mystères. C'est, à la vue des bontés et des merveilles de Dieu, de demeurer devant lui en grande admiration et en grand silence. Dans ce genre d'oraison, il ne s'agit pas de produire beaucoup de pensées, ni de faire de grands efforts : on est devant Dieu ; on s'étonne des grâces qu'il nous fait ; on dit cent et cent fois, sans dire mot avec David, *quid est homo ?* « Qu'est-ce que l'homme que vous daignez vous en souvenir [4]? » Encore un coup : qu'est-ce que l'homme, que vous, vous qui êtes le Seigneur admirable par toute la terre, vouliez y penser ? Et on s'abîme dans l'étonnement et dans la reconnaissance, sans songer à vouloir produire ni au dedans, ni au dehors la moindre parole, tant que dure cette bienheureuse et très-simple disposition.

Il y a dans l'admiration une ignorance soumise, qui, contente de ce qu'on lui montre des grandeurs de Dieu, ne demande pas d'en savoir davantage; et perdue dans l'incompréhensibilité des mystères, les regarde avec un saisissement intérieur, également disposée à voir et à ne voir pas ; à voir plus ou moins selon qu'il plaira à Dieu. Cette admiration est un amour. Le premier effet de l'amour, c'est de faire admirer ce qu'on aime, le faire toujours regarder avec complaisance ; y rappeler les yeux, ne vouloir point le perdre de vue. Cette manière d'honorer Dieu est marquée dans les saints dès les premiers temps. Elle est répétée plusieurs fois dans saint Clément d'Alexandrie. Mais quoi ! elle est de David, lorsqu'il dit : *Quam admirabile ! quid est homo ? quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine !* « Que votre nom est admirable! qu'est-ce que l'homme ? que vos douceurs sont grandes et innombrables ! [5] » C'est le cantique de tous les saints dans l'*Apocalypse:* « Qui ne vous « craindra, Seigneur? Qui n'exaltera votre nom? « car vous êtes le seul Saint [1].» On se tait alors, parce qu'on ne sait comment exprimer sa tendresse, son respect, sa joie, ni enfin ce qu'on sent de Dieu ; et c'est *dans le ciel le silence d'environ une demi-heure* [2] *:* silence admirable, et qui ne peut durer longtemps dans cette vie turbulente et tumultueuse.

[1] *Luc.*, II, 33. — [2] *Ibid.*, I, 32. — [3] *Ibid.*, 48. — [4] *Psal.* VIII, 5. — [5] *Ibid.*, VIII, 2, 5; XXX, 10.

XIIe ÉLÉVATION

Prédictions du saint vieillard. Jésus-Christ en butte aux contradictions.

Cet Enfant que vous voyez, est pour la ruine « et pour la résurrection de plusieurs dans Is- « raël [3]. » C'est ce qu'opère tout ce qui est haut et ce qui est simple tout ensemble. On ne peut atteindre à sa hauteur; on dédaigne sa simplicité, ou bien on le veut atteindre par soi-même, et on ne peut, et on se trouble, et on se perd dans son orgueil. Mais les humbles cœurs entrent dans les profondeurs de Dieu sans s'émouvoir ; et éloignés du monde et de ses pensées, ils trouvent la vie dans la hauteur des œuvres de Dieu.

« Et il sera en butte aux contradictions des « hommes [4]. » Siméon est inspiré de parler à fond à Marie, qui plus que personne a ces oreilles intérieures où le Verbe se fait entendre. Ouvrons l'Evangile, et surtout celui de saint Jean, où le mystère de Jésus-Christ est découvert plus à fond : c'est le plus parfait commentaire de la parole de Siméon. Ecoutons murmurer le peuple : « Les uns disaient : C'est un homme de bein ; les autres disaient : Non, il trompe le peuple et abuse de sa crédulité. N'est-ce pas lui qu'ils voulaient faire mourir ? Et il prêche et personne ne lui dit mot : les prêtres auraient-ils connu qu'il est le Christ? mais on ne saura d'où viendra le Christ ; et celui-ci, nous savons d'où il est venu [5]. » Et encore : « Que veut-il « dire, qu'on ne peut aller où il va? Ira-t-il aux « gentils dispersés, et s'en rendra-t-il le docteur ? « Les uns disaient : C'est le Christ; les autres « disaient : Le Christ doit-il venir de Galilée? Ne « sait-on pas qu'il doit venir de Bethléem ? Il y « eut donc sur ce sujet une grande dissen- « sion [6]. » Et le voilà *en butte aux contradictions des hommes.*

Poursuivons : Jésus répète encore une fois : « Je m'en vais ; et vous ne pouvez venir où je « vais. » Où ira-t-il ? « Se tuera-t-il lui-même [7],» afin qu'on ne puisse le suivre ? Ce n'était pas seulement les infidèles et les incrédules qui

[1] *Apoc.*, XV, 4. — [2] *Ibid.*, VIII, 1. — [3] *Luc.*, II, 34. — [4] *Ibid.* — [5] *Joan.*, VII, 12, 25, 26, 27. — [6] *Ibid.*, 35 seq. — [7] *Ibid.*, VIII, 21, 22

contredisaient à ses paroles ; ceux qui croyaient, mais non pas encore assez à fond, aussitôt qu'ils lui entendirent dire cette parole, la plus consolante qu'il ait jamais prononcée : « La vérité « vous affranchira, » s'emportèrent jusqu'à oublier leurs captivités si fréquentes, et jusqu'à lui dire : Vous nous traitez d'esclaves : « nous « n'avons jamais été dans l'esclavage [1]. » Il leur fait voir leur captivité sous le péché, dont lui seul pouvait les affranchir. Ils ne veulent point s'apaiser ; et de discours en discours, pendant que Jésus leur dit la vérité, ils s'emportent jusqu'à lui dire qu'il était *un samaritain possédé du malin esprit*, sans être touchés de sa douceur. L'entretien se finit par vouloir prendre des pierres pour le lapider.

Continuons. *Je donne*, leur dit-il, *ma vie de moi-même, et personne ne me la peut ôter* [2] ; et il s'élève sur cette parole de nouvelles dissensions. « C'est un possédé, disaient les uns, « c'est un fou ; pourquoi l'écouter davantage ? « D'autres disaient : Ce ne sont pas là les paro- « les d'un possédé ; un possédé rend-il la vue « à un aveugle-né ? [3]. » Les contradictions étaient fortes, les défenseurs étaient faibles ; et le parti des contradicteurs devint si fort, qu'à la fin il met en croix l'innocence même. « Ils « s'amassent pourtant autour de lui, » et avec une bonne foi apparente, ils lui disent : « Pour- « quoi nous faire mourir, et nous tenir tou- « jours en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites- « le-nous ouvertement [4]. » Il le leur avait dit tant de fois, et ses œuvres mêmes parlaient : ce qui lui fait dire : « Je vous le dis et vous ne « me croyez pas ; » et quand je me tairais, « les « œuvres que je fais au nom de mon Père ren- « dent témoignage de moi [5]. » Ils ne l'en croient pas, et ils en reviennent à prendre des pierres pour le lapider : tant il était né pour essuyer les contradictions du genre humain.

On le chicanait sur tout. « Pourquoi vos disci- « ples méprisent-ils nos traditions ? Ils se mettent « à table sans se laver [6]. » Voici une chicane bien plus étrange : « Cet homme ne vient pas de « Dieu : il fait des miracles, et il guérit les mala- « des le jour du sabbat [7]. » Ils n'eussent pas *craint le jour du sabbat de retirer d'un fossé leur âne ou leur bœuf* [8] ; mais guérir le jour du sabbat une fille d'Abraham, et la délivrer du malin esprit dont elle était opprimée, c'est un crime abominable. Faut-il s'étonner si on contredit sa doctrine et ses mystères, puisqu'on trouve mauvais jusqu'à ses miracles et à ses bienfaits ?

[1] *Joan.*, 32, 33. 34 et seq. — [2] *Joan.*, x, 18. — [3] *Ibid.*, 19, 21. — [4] *Ibid.*, 24. — [5] *Ibid.*, 25. — [6] *Matth.*, xv, 2. — [7] *Joan.*, ix, 16. — [8] *Luc.* xiv, 3, 3, 5.

XIII[e] ÉLÉVATION

D'où naissaient ses contradictions.

« Vous êtes d'en bas, et je suis d'en haut [1]. » Je viens apprendre aux hommes des choses hautes qui les passent ; et les hommes superbes ne veulent pas s'humilier pour les recevoir.

« Vous êtes du monde, et je ne suis pas du « monde [2]. » Vous êtes charnels et sensuels ; et ce que je vous annonce, qui est spirituel, ne peut entrer dans votre esprit. Il faut que je vous régénère, que je vous renouvelle, que je vous refonde : car *ce qui est né de la chair, est chair* [3] ; et on n'est spirituel qu'en renaissant et en renonçant à sa première vie.

« La lumière est venue au monde ; et les « hommes ont mieux aimé les ténèbres que la « lumière, parce que leurs œuvres étaient mau- « vaises. Car celui qui fait mal, hait la lumière : « et il ne vient point à la lumière, de peur que « ses œuvres ne soient manifestées [4]. »

Voilà trois paroles du Fils de Dieu, qui contiennent trois raisons pour lesquelles les hommes n'ont pu le souffrir. Ils sont superbes, et ils ne veulent pas s'humilier pour recevoir les sublimités qu'il leur annonce ; ils sont charnels et sensuels, et ils ne veulent pas se dépouiller de leurs sens pour entrer dans les choses spirituelles où il les veut faire entrer ; ils sont vicieux et corrompus, et ils ne peuvent souffrir d'être repris par la vérité.

« Vous me voulez faire mourir, dit le Sau- « veur, parce que ma parole ne prend point en « vous, et n'y trouve point d'entrée [5]. » Ainsi elle vous révolte, parce que vous ne pouvez pas y entrer. Comme jamais il n'y eut de vérité, ni plus haute, ni plus spirituelle, ni plus convaincante et plus vivement reprenante que celle de Jésus-Christ, il n'y eut jamais aussi une plus grande révolte, ni une plus grande contradiction. C'est pourquoi il en faut venir jusqu'à la détruire, jusqu'à faire mourir celui qui l'annonce. « Vous cherchez à me faire mourir, moi « qui suis un homme qui vous dis la vérité. » Voilà le sujet de votre haine : « Vous ne con- « naissez pas mon langage. » Pourquoi ? « parce « que vous ne pouvez pas seulement écouter ma « parole [6] : » elle vous est insupportable, parce qu'elle est vive, convaincante, irrépréhensible.

C'est la grande contradiction que souffre Jésus. Les hommes se révoltent contre lui, parce qu'ils ne veulent pas se convertir, s'humilier, se mortifier, combattre leurs cupidités

[1] *Joan.*, viii, 23. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, iii, 6. — [4] *Ibid.*, 19, 20. [5] *Ibid.*, viii, 37. — [6] *Ibid.*, 40, 43.

et leurs passions. Ils aimeront quelquefois ses vérités, qui sont belles en elles-mêmes : quand elles se tournent en jugement, en répréhension, en correction, ils se révoltent contre lui et contre les prédicateurs qui prêchent les vérités fortes ; et contre les supérieurs, contre les amis qui nous mettent nos défauts devant les yeux, et qui troublent le faux repos d'une mauvaise conscience. C'est de ce côté-là plus que de tous les autres que Jésus-Christ est *en butte aux contradictions* ; et cet endroit est pour lui le plus sensible.

XIVe ÉLÉVATION.

Contradictions des Chrétiens mêmes contre Jésus-Christ sur sa personne.

Je frémis, je sèche, Seigneur, je suis saisi de frayeur et d'étonnement ; mon cœur se pâme, se flétrit, quand je vous vois en butte aux contradictions, non-seulement des infidèles, mais encore de ceux qui se disent vos disciples. Et premièrement, quelles contradictions sur votre personne ! Vous êtes tellement Dieu, qu'on ne peut croire que vous soyez homme ; vous êtes tellement homme, qu'on ne peut croire que vous soyez Dieu. Les uns ont dit : « Le Verbe « est en Dieu [1] ; » mais ce n'est rien de substantiel ni de subsistant : il est en Dieu comme notre pensée est en nous ; en ce sens il est Dieu comme notre pensée est notre âme : car qu'est-ce que la pensée, sinon notre âme en tant qu'elle pense ? Non, disent les autres ; on voit trop que le Verbe est quelque chose qui subsiste : c'est un fils ; c'est une personne : qui ne le voit pas par toutes les actions et toutes les choses qu'on lui attribue ? Mais aussi ne doit-on pas croire que cet homme qui est né de Marie, sans être rien autre chose, est cette personne qu'on nomme le Fils de Dieu ? Quoi ! il n'est pas devant Marie, lui qui dit qu'il est *devant Abraham* [2] ? lui qui *était au commencement* [3] ? Vous vous trompez ; il est évident, dit Arius, qu'il est devant que le monde fût : c'est dès lors une personne subsistante ; mais inférieure à Dieu, faite du néant comme le sont les créatures, quoique plus excellente. Tiré du néant ? cela ne se peut : lui *par qui tout a été tiré du néant* [4]. Comment donc est-il fils ? Un fils n'est-il pas produit de la substance de son père, et de même nature que lui ? le Fils de Dieu sera-t-il moins fils, et Dieu sera-t-il moins père que les hommes ne le sont ? Il serait donc fils par adoption comme nous ? Et comment avec cela, *être le Fils unique, qui est dans le sein du Père* [5] ?

[1] *Joan.*, I, 1. — [2] *Ibid.*, VIII, 58. — [3] *Ibid.*, I, 1, 2. — [4] *Ibid.*, 3. — [5] *Ibid.*, 18.

Arius, vous avez tort, dit Nestorius : le Fils de Dieu est Dieu comme lui ; mais aussi ne peut-il pas en même temps être fait homme ? Il habite en l'homme comme Dieu habite dans un temple par grâce ; et si le Fils de Dieu est fils par nature, l'homme qu'il s'est uni par sa grâce, ne l'est que par adoption.

On s'oppose à cette perverse doctrine ; on dit à Nestorius : Vous séparez trop ; il faut unir jusqu'à tout confondre, et faire de deux natures une nature. Hélas ! quand finiront ces contentions ? Pouvez-vous croire, disent ceux-ci, qu'un Dieu puisse en effet se rabaisser jusqu'à être effectivement homme ? La chair n'est pas digne de lui : il n'en a point, si ce n'est une fantastique et imaginaire. Imaginaire ? dit l'autre ; et comment donc a-t-on dit : *Le Verbe a été fait chair* [1], en définissant l'incarnation par l'endroit que vous rebutez ? Il a une chair, et l'incarnation n'est pas une tromperie. Mais le Verbe lui tient lieu d'âme : ou bien, si vous voulez lui donner une âme, donnons-lui celle des bêtes quelle qu'elle soit ; mais ne lui donnons point celle des hommes. Le Verbe est son âme, encore un coup ; ou du moins il est son intelligence : il veut pas sa volonté, et il ne peut en avoir d'autre. Est-ce tout enfin ? Oui, c'est tout. Car on a tout contesté, le corps, l'âme, les opérations intellectuelles ; et toutes les contradictions sont épuisées. Jésus est donc *en butte aux contradictions* de ceux qui se disent ses disciples. Car, disent-ils, le moyen de comprendre cela et cela ? Mais Jésus avait prévenu les contradictions par une seule parole : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a « donné son Fils unique [2]. »

Pour tout entendre, il ne faut qu'entendre son amour. *Dieu a tant aimé le monde !* Un amour incompréhensible produit des effets qui le sont aussi. Vous demandez des pourquoi à Dieu ? Pourquoi un Dieu se faire homme ? Jésus-Christ vous dit ce pourquoi : *Dieu a tant aimé le monde.* Tenez-vous-en là, les hommes ingrats ne veulent pas croire que Dieu les aime autant qu'il fait. Mais le disciple bien-aimé résout leurs doutes, en disant : « Nous avons cru « à l'amour que Dieu a pour nous [3]. » Dieu a tant aimé le monde ; et que reste-t-il après cela, sinon de croire à l'amour, pour croire à tous les mystères ?

Esprits aussi insensibles à l'amour divin, que vous êtes d'ailleurs présomptueux ! le mystère de l'Eucharistie vous rebute ? Pourquoi nous donner sa chair et s'unir à nous corps à corps pour s'y unir esprit à esprit ? *Dieu a tant aimé*

[1] *Joan.*, I, 14. — [2] *Ibid.*, III, 16. — [3] *I. Joan.*, IV, 16.

le monde, dit Jésus ; et saint Jean répond pour nous tous : « Nous avons cru à l'amour que « Dieu a pour nous. » Mais il est incompréhensible ? et c'est pour cela que je veux le croire, et m'y abîmer : il n'en est que plus digne de Dieu. Après cela il ne faut pas disputer, mais aimer ; et après que Jésus a dit : *Dieu a tant aimé le monde*, il ne faudrait plus que dire : Le monde racheté a tant aimé Dieu.

XV[e] ÉLÉVATION.

Contradiction contre Jésus-Christ, sur le mystère de la grâce.

Voici encore un écueil terrible pour l'orgueil humain. L'homme dit en son cœur : J'ai mon franc arbitre : Dieu m'a fait libre, et je me veux faire juste ; je veux que le coup qui décide de mon salut éternellement vienne primitivement de moi. Ainsi on veut par quelque coin se glorifier en soi-même. Où allez-vous, vaisseau fragile ? vous allez vous briser contre l'écueil, et vous priver du secours de Dieu qui n'aide que les humbles, et qui les fait humbles pour les aider. Connaissez-vous bien la chute de votre nature pécheresse ; et après même en avoir été relevé, l'extrême langueur, la profonde maladie qui vous en reste ? Dieu veut que vous lui disiez : « Guérissez-moi [1] ; » car à tout moment je me meurs, et je ne puis rien sans vous. Dieu veut que vous lui demandiez toutes les bonnes actions que vous devez faire : quand vous les avez faites, Dieu veut que vous lui rendiez grâces de les avoir faites. Il ne veut pas pour cela que vous demeuriez sans action, sans effort ; mais il veut qu'en vous efforçant, comme si vous deviez agir tout seul, vous ne vous glorifiiez non plus en vous-même, que si vous ne faisiez rien.

Je ne puis : je veux trouver quelque chose à quoi me prendre dans mon libre arbitre, que je ne puis accorder avec cet abandon à la grâce. Superbe contradicteur, voulez-vous accorder ces choses, ou bien croire que Dieu les accorde ? Il les accorde tellement, qu'il veut sans vous relâcher de votre action que vous lui attribuiez finalement tout l'ouvrage de votre salut ; car il est le Sauveur, et il dit : « Il n'y a point de Dieu « qui sauve que moi [2]. » Croyez bien que Jésus-Christ est Sauveur, et toutes les contradictions s'évanouiront.

XVI[e] ÉLÉVATION.

Solution manifeste des contradictions par l'autorité de l'Eglise.

Seigneur, vos mystères sont enveloppés de ténèbres. Vous avez répandu dans votre Ecriture des obscurités, vénérables à la vérité, mais enfin qui déconcertent notre faible esprit : je

[1] *Psal.*, VI, 3. — [2] *Isa.*, XLIII, 8, 11.

tremble en les voyant, et je ne sais par où sortir de ce labyrinthe. Vous ne savez par où en sortir ! Mais Jésus a-t-il parlé obscurément de son Eglise ? N'a-t-il pas dit qu'il la mettait sur *une montagne* [1], afin qu'elle fut vue de tout le monde ? N'a-il pas dit qu'*il la posait sur le chandelier, afin qu'elle luisît à tout l'univers* [2] ? N'a-t-il pas dit assez clairement : « Les portes de l'enfer ne « prévaudront pas contre elle [3] ? » N'a-t-il pas assez clairement renvoyé jusqu'aux moindres difficultés, à la décision de l'Eglise, et rangé *parmi les païens et les péagers* [4] ceux qui refuseraient d'en passer par son avis ? Et lorsque montant aux cieux on aurait pu croire qu'il la laissait destituée de son assistance, n'a-t-il pas dit : « Allez, baptisez, enseignez, et voilà que je « suis avec vous » (enseignant ainsi et baptisant) « jusqu'à la fin des siècles [5] ? » Si donc vous avez des doutes, allez à l'Eglise ; elle est en vue ; elle est toujours inébranlable, immuable dans sa foi ; toujours avec Jésus-Christ, et Jésus-Christ avec elle. Disons ici encore une fois : « Dieu a tant aimé le monde, » que pour en résoudre les doutes il n'a point laissé de doute sur son Eglise qui les doit résoudre.

Mais combien de sociétés prennent le titre d'Eglise ? Pouvez-vous vous y tromper ? Ne voyez-vous pas que celle qui a toujours été ; celle qui demeure toujours sur sa base ; celle qu'on ne peut pas seulement accuser de s'être séparée d'un autre corps, et dont tous les autres corps se sont séparés, portant sur leur front le caractère de leur nouveauté ; ne voyez-vous pas, encore un coup, que c'est celle qui est l'Eglise ? Soumettez-vous donc. Vous ne pouvez ! j'en vois la cause. Vous voulez juger par vous-même ; vous voulez faire votre règle de votre jugement ; vous voulez être plus savant et plus éclairé que les autres ; vous vous croyez ravili en suivant le chemin battu, les voies communes : vous voulez être auteur, inventeur, vous élever au-dessus des autres par la singularité de vos sentiments ; en un mot, vous voulez, ou vous faire un nom parmi les hommes, ou vous admirer vous-même en secret comme une homme extraordinaire. Aveugle, conducteur d'aveugles, en quel abîme vous allez vous précipiter, avec tous ceux qui vous suivront ! Si vous étiez tout à fait aveugle, vous trouveriez quelque excuse dans votre ignorance. *Mais vous dites* : *Nous voyons*, nous entendons tout, et le secret de l'Ecriture nous est révélé. « Votre péché demeure en vous [6]. »

[1] *Matth.*, V, 14. — [2] *Ibid.*, 15. — [3] *Ibid.*, XVI, 18. — [4] *Ibid.*, XVIII, 17. — [5] *Ibid.*, XXVIII, 19, 20. — [6] *Joan.*, IX, 41.

XVII[e] ÉLÉVATION.

L'humilité résout toutes les difficultés.

Pourquoi nous renvoyer à l'Eglise ? Ne pouviez-vous pas nous éclairer par vous-même, et rendre votre Ecriture si pleine et si claire qu'il n'y restât aucun doute ? Superbe raisonneur ! n'entendez-vous pas que Dieu a voulu faire des humbles ? Votre maladie, c'est l'orgueil : votre remède sera l'humilité. Votre orgueil vous révolte contre Dieu : l'humilité doit être votre véritable sacrifice. Et pourquoi a-t-il répandu dans son Ecriture ces ténèbres mystérieuses, sinon pour vous renvoyer à l'autorité de l'Eglise, où l'esprit de la tradition, qui est celui du Saint-Esprit, décide tout ? Ignorez-vous, vous qui vous plaignez de l'obscurité des Ecritures, que sa trop grande lumière vous éblouirait plus que ses saintes ténèbres ne vous confondent ? N'avez-vous pas vu les Juifs demander à Jésus qu'il s'explique ; et Jésus s'expliquer de sorte, quand il l'a voulu, qu'il n'y avait plus d'ambiguité dans ses discours ? Et qu'en est-il arrivé ? Les Juifs en ont-ils été moins incrédules ? Point du tout ; la lumière même les a éblouis : plus elle a été manifeste, plus ils se sont révoltés contre elle ; et si on le veut entendre, la lumière a été plus obscure et plus ténébreuse pour leurs yeux malades, que les ténèbres mêmes.

Enfin, par-dessus toutes choses, vous avez besoin de croire que ceux qui croient doivent tout à Dieu : qu'ils sont, comme dit le Sauveur, *enseignés de lui :* « *docibiles Dei* ; » de mot, *docti a Deo*[1] : qu'il faut qu'il parle dedans, et qu'il aille chercher dans le cœur ceux à qui il veut spécialement se faire entendre. Ne raisonnez donc plus : humiliez-vous. « Qui a des « oreilles pour écouter, qu'il écoute[2] ; » mais qu'il sache que ces oreilles qui écoutent, c'est Dieu qui les donne : *Aurem audientem, et oculum videntem, Dominus fecit utrumque*[3].

XVIII[e] ÉLÉVATION.

Contradictions dans l'Eglise par les péchés des fidèles, et sur la morale de Jésus-Christ.

Mais la contradiction la plus douloureuse du Sauveur est celle de nos péchés : de nous qui nous disons ses fidèles, et qui sommes les enfants de son Eglise. Le désordre, le déréglement, la corruption se répand dans tous les états, et toute la face de l'Eglise paraît infectée. » Depuis « la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a « point de santé en elle[4]. Voilà, dit-elle, que « mon amertume la plus amère est dans la « paix[1]. » « Ma première amertume, qui m'a été, » disait saint Bernard[2], « bien amère, a été dans les persécutions des gentils ; la seconde amertume, encore plus amère, a été dans les schismes, et dans l'hérésie : mais dans la paix, et quand j'ai été triomphante, mon amertume très-amère est dans les déréglements des Chrétiens catholiques. »

Que chacun repasse ici ses péchés : il verra par quel endroit Jésus-Christ, durant tout le cours de sa vie, et dans son agonie au sacré jardin, a été le plus douloureusement contredit. Les Juifs, qui ont poussé leur dérision jusque parmi les horreurs de sa croix, ne l'ont pas percé de plus de coups, ni n'ont pas été « un peu« ple plus contredisant envers celui qui étendait « ses bras vers eux[3], » que nous le sommes. Et si le cœur de Jésus pouvait être affligé dans sa gloire, il le serait de ce côté-là, plus que par toute autre raison. C'est vous, Chrétiens et Catholiques, c'est vous « qui faites blasphémer « mon nom par toute la terre[4]. » On ne peut croire que ma doctrine soit venue du ciel quand on la voit si mal pratiquée par ceux qui portent le nom de fidèles.

Ils en sont venus jusqu'à vouloir courber la règle, comme les docteurs de la loi et les pharisiens ; ils se font des doctrines erronées, de fausses traditions, de fausses probabilités : la cupidité résout les cas de conscience ; et sa violence est telle, qu'elle contraint les docteurs de la flatter. O malheur! on ne peut convertir les Chrétiens, tant leur dureté est extrême, tant les mauvaises coutumes prévalent ! et on leur cherche des excuses, la régularité passe pour rigueur; on lui donne un nom de secte : la règle ne peut plus se faire entendre. Pour affaiblir tous les préceptes dans leur source, on attaque celui de l'amour de Dieu : on ne peut trouver le moment où l'on soit obligé de le pratiquer ; et à force de reculer l'obligation, on l'éteint tout à fait. O Jésus ! je le sais, la vérité triomphera éternellement dans votre Eglise : suscitez-y des docteurs pleins de vérité et d'efficace, qui fassent taire enfin les contradicteurs ; et toujours, en attendant, que chacun de nous fasse taire la contradiction en soi-même.

XIX[e] ÉLÉVATION.

L'épée perce l'âme de Marie.

« Cet Enfant sera en butte aux contradictions : « et votre âme même, » ô mère affligée et désolée ! « sera percée d'une épée[5]. » Vous aurez part aux contradictions : vous verrez tout le

[1] *Joan.*, VI, 45. — [2] *Matth.* XI, 15; XIII, 9 et seq. — [3] *Prov.*, XX, 12. — [4] *Isa.*, I, 6.

[1] *Isa.*, XXXVIII, 17. — [2] *S. Bern.*, serm. 33, *in Cant.*, n. 19. — [3] *Isa.* LXV, 2; *Rom.* X, 21. — [4] *Isa.* LII, 5; II, 24. — [5] *Luc.* II, 34, 35.

monde se soulever contre ce cher Fils : vous en aurez le cœur percé ; et il n'y a point d'épée plus tranchante que celle de votre douleur. Votre cœur sera percé par autant de plaies que vous en verrez dans votre Fils : vous serez conduite à sa croix pour y mourir de mille morts. Combien serez-vous affligée quand vous verrez sa sainte doctrine contredite et persécutée ! Vous verrez naître les persécutions et les hérésies : le miracle de l'enfantement virginal sera contredit comme tous les autres mystères, pendant même que vous serez encore sur la terre ; et il y en aura qui ne voudront pas croire votre inviolable et perpétuelle virginité. Vous serez cependant la merveille de l'Eglise, la gloire des femmes, l'exemple et le modèle de toute la terre. Peut-on assez admirer la foi qui vous fait dire : « Ils n'ont pas de vin, » et : « Faites ce qu'il vous dira [1]. » Vous êtes la mère de tous ceux qui croient, et c'est à votre prière que s'est fait le premier miracle qui les a fait croire.

XX[e] ÉLÉVATION.

Les contradictions de Jésus-Christ découvrent le secret des cœurs.

Il faut joindre ces paroles : « Cet Enfant sera « en butte aux contradictions, » à celles-ci : « Les pensées que plusieurs cachent dans leurs « cœurs seront découvertes [2]. » Si Jésus-Christ n'avait point paru sur la terre, on ne connaîtrait pas la profonde malice, le profond orgueil, la profonde corruption, la profonde dissimulation et hypocrisie du cœur de l'homme.

La plus profonde iniquité est celle qui se couvre du voile de la piété. C'est où en étaient venus les pharisiens et les docteurs de la loi. L'avarice, l'esprit de domination, le faux zèle de la religion les transportaient et les aveuglaient, de sorte qu'ils voulaient avec cela se croire saints et les plus purs de tous les hommes. Sous couleur de faire pour les veuves et pour tous les faibles esprits, de longues oraisons, ils se rendaient nécessaires auprès d'elles, et dévoraient leurs richesses ; ils parcouraient la terre et la mer pour faire un seul prosélyte, qu'ils damnaient plus qu'auparavant, sous prétexte de le convertir : parce que, sans se soucier de les instruire du fond de la religion, ils ne voulaient que se faire renommer parmi les hommes, comme des gens qui gagnaient des âmes à Dieu ; et en se les attachant, ils les faisaient servir à leur domination et à l'établissement de leurs mauvaises maximes [3]. Ils se donnaient au public comme les seuls défenseurs de la religion. Esprits inquiets et turbulents, qui retiraient les peuples de l'obéissance aux puissances, se portant en apparence pour gens libres qui n'avaient en recommandation que les intérêts de leurs citoyens : et en effet, pour régner seuls sur leurs consciences. Le peuple prenait leur esprit : et, entraînés à leurs maximes corrompues, pendant qu'ils se faisaient un honneur de garder les petites observances de la loi, ils en méprisaient les grands préceptes, et mettaient la piété où elle n'était pas. S'ils affectaient partout les premières places, ils faisaient semblant que c'était pour honorer la religion dont ils voulaient paraître les seuls défenseurs : mais en effet, c'est qu'ils voulaient dominer, et qu'ils se repaissaient d'une vaine gloire. Les reprendre, et leur dire la vérité dont ils voulaient passer pour les seuls docteurs, c'était les révolter contre elle de la plus étrange manière. Aussitôt ils ne manquaient pas d'intéresser la religion dans leur querelle : et ils étaient si entêtés de leurs fausses maximes, qu'ils croyaient rendre service à Dieu, en exterminant ceux qui osaient les combattre.

Comme jamais la vérité n'avait paru plus pure, plus parfaite, plus victorieuse, que dans la doctrine et dans les exemples de Jésus-Christ, elle ne pouvait manquer d'exciter plus que jamais le faux zèle de ces aveugles conducteurs du peuple. Le secret de leurs cœurs fut révélé : on vit ce que pouvait l'iniquité, et l'orgueil couvert du manteau de la religion : on connut plus que jamais ce que pouvait le faux zèle, et les excès où se portent ceux qui en sont transportés. Il fallut crucifier celui qui était la sainteté même, et persécuter ses disciples : et Jésus leur apprend que ceux contre qui ils doivent être le plus préparés, sont les faux zélés, qui, entêtés du besoin que la religion, dont ils se croient les arcs-boutants, a de leur soutien, *croient rendre service à Dieu, en persécutant ses enfants*, dès qu'il les croient leurs ennemis. Ainsi les pensées secrètes qui doivent être découvertes par Jésus-Christ sont principalement celles où nous nous trompons nous-mêmes, en croyant faire pour Dieu ce que nous faisons pour nos intérêts, pour la jalousie de l'autorité, pour nos opinions particulières. Car ce sont les pensées qu'on cache le plus, puisqu'on tâche même de se les cacher à soi-même. Observons-nous nous-mêmes sur ces caractères ; et ne croyons pas en être purgés, sous prétexte que nous ne les sentirions pas tous en nous-mêmes : mais tremblons, et ayons horreur de nous-mêmes, pour légère que nous paraisse la teinture que nous prendrons.

[1] *Joan.*, II, 3, 5. — [2] *Luc.*, II, 34, 35. — [3] *Matth.*, XXIII, 1, 2 seq.

XXI[e] ÉLÉVATION.

Anne la prophétesse.

« Il y avait une prophétesse nommée Anne, « d'un âge fort avancé; car elle avait quatre-vingt « quatre ans. Elle avait vécu dans un long veu- « vage, n'ayant été que sept ans avec son mari ; « et passa tout le reste de sa vie dans la retraite, « ne bougeant du temple, et servant Dieu nuit « et jour dans les jeûnes et dans la prière. » Voilà encore un digne témoin de Jésus-Christ. « Elle « survint au temple dans ce même instant, « louant le Seigneur, et parlant de lui à tous « ceux qui attendaient la rédemption d'Israël[1]. » Ce Seigneur qu'elle louait, visiblement était Jésus-Christ. Elle fut digne de le connaître et de l'annoncer, parce que détachée de la vie des sens, unie à Dieu par l'oraison, elle avait préparé son cœur à la plus pure lumière.

Saint Luc a voulu en peu de paroles nous faire connaître cette sainte veuve, et en marquer non-seulement les vertus, mais encore la race même, en nous apprenant qu'*elle était fille de Phanuël et de la tribu d'Aser :* afin que ces circonstances rappelassent le souvenir du témoignage de cette femme, ce qu'il ne fait pas de Siméon, qui peut-être était plus connu. Peut-être aussi qu'il fallait montrer que Jésus-Christ trouva des adorateurs dans plusieurs tribus, et entre autres dans celle d'Aser, à qui Jacob et Moïse n'avaient promis que de « bon « pain, de l'huile en abondance, » et en un mot « des richesses dans ses mines de fer et de « cuivre. » Mais voici en la personne de cette veuve, « les délices des rois et des peuples [2], » parmi les biens de la terre changés en jeûnes et en mortifications. Quoi qu'il en soit, honorons en tout, et les expressions, et le silence que le Saint-Esprit inspire aux évangélistes.

XXII[e] ÉLÉVATION.

Abrégé et conclusion des réflexions précédentes.

L'abrégé de ce mystère est, que Jésus s'offre, nous offre en lui et avec lui, et que nous devons entrer dans cette oblation, et nous y unir comme à la seule et parfaite adoration que Dieu demande de nous.

Les trois personnes qui se trouvent avec Jésus-Christ dans ce mystère, nous apprennent ce que nous devons offrir à Dieu.

La sainte Vierge lui offre et lui sacrifie le cher objet de son cœur, pour en faire ce qu'il lui plaira ; c'est-à-dire son propre fils : elle voit la contradiction poussée à l'extrémité contre lui, et en même temps elle sent ouvrir la plaie de son cœur par cette épée qui la perce. Mères chrétiennes, aurez-vous bien le courage dans l'occasion de faire à Dieu avec elle une oblation semblable ? Tant que nous sommes de fidèles, unissons-nous à la foi d'Abraham, et offrons à Dieu notre Isaac, c'est-à-dire ce qui nous tient le plus au cœur.

Siméon a immolé l'amour de la vie, et la laisse, pour ainsi dire, s'exhaler à Dieu en pure perte. Ne disons pas qu'il ne lui sacrifie qu'un reste de sa vie dans sa vieillesse : il n'a jamais désiré de vivre, que pour avoir la consolation de voir Jésus-Christ, et de lui rendre témoignage. Car ce n'était pas seulement une faible consolation des yeux que ce saint vieillard attendait : il désirait les sentiments que Jésus-Christ présent inspire dans les cœurs ; il voulait l'annoncer, le faire reconnaître, en publier les merveilles, autant qu'il pouvait, aux Juifs et aux gentils ; montrer au monde ses souffrances, et la part qu'y aurait sa sainte Mère. Après cela il voulait mourir ; et l'on voit en lui dans tous les temps un parfait détachement de la vie. C'est ce qu'il nous faut offrir à Dieu avec le saint vieillard.

Et qu'immolerons-nous avec Anne, sinon l'amour des plaisirs par la mortification des sens ? Exténuons par le jeûne et par l'oraison ce qui est trop vivant en nous. Vivons avec cette sainte veuve dans une sainte désolation : arrachons-nous à nous-mêmes ce qui est permis, si nous voulons n'être point entraînés par ce qui est défendu. Déracinons à fond l'amour du plaisir. Le plaisir des sens est le perpétuel séducteur de la vie humaine : l'attention au beau et au délectable a commencé la séduction du genre humain. Eve prise par là commence à entendre la tentation qui lui dit, avec une insinuation aussi dangereuse que douce : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ce qui est si plaisant et si flatteur ? L'attention au plaisir éloigne la vue du supplice. On se pardonne tout à soi-même ; et on croit que Dieu nous est aussi indulgent que nous nous le sommes. Vous n'en mourrez pas : vous reviendrez des erreurs et des faiblesses de votre jeunesse. Eve entraîne Adam : la partie faible entraîne la plus forte : le plaisir a fait tout son effet ; il a rendu le péché plausible, et lui a fourni des excuses ; il emmielle le poison ; il affaiblit, il étouffe les remords de la conscience ; il en émousse la piqûre, et à peine sent-on la grièveté de son péché, jusqu'à ce que dans les flammes éternelles ce ver rongeur se réveille, et par ses morsures éternelles nous cause un pleur inutile avec cet effroyable grincement de dents.

[1] *Luc.*, II, 36, 37, 38. — [2] *Gen.*, XLIX, 30; *Deut.*, XXXIII, 24, 25.

DIX-NEUVIÈME SEMAINE

Commencement des persécutions de l'enfant Jésus.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Sur l'ordre des événements.

« Après qu'ils eurent accompli tout ce que la « loi ordonnait, ils retournèrent en Galilée « dans la ville de Nazareth[1]. » Ce passage de saint Luc insinue que la sainte Vierge et saint Joseph demeurèrent avec l'enfant à Bethléem ou aux environs et proche de Jérusalem, jusqu'à ce qu'ils eurent accompli tout ce qui se devait faire dans le temple. Il y avait vingt ou vingt-cinq lieues de là à Nazareth, d'où ils étaient venus, et où était leur demeure : et il était naturel, pour éviter ce voyage, de demeurer dans le voisinage du temple.

Saint Luc qui nous a si bien marqué la retraite dans Nazareth, après l'accomplissement des saintes cérémonies, ne dit pas ce qui s'est passé entre deux, que saint Mathieu avait déjà raconté[2]. Cet évangéliste, après l'adoration des mages, soit qu'elle eût été faite à Bethléem ou aux environs, marque leur retour par un autre chemin, l'avertissement de l'ange à Joseph, la retraite en Egypte, la fureur d'Hérode, et le massacre des Innocents ; un second avertissement de l'ange, après la mort d'Hérode, qui bien constamment suivit de près la naissance de Notre-Seigneur ; et enfin un troisième avertissement du ciel pour s'établir à Nazareth. Voilà tout ce qui précède, selon saint Mathieu, l'établissement de la sainte famille dans ce lieu.

Ce temps, comme on voit, fut fort court : la sainte famille était cachée ; et Hérode attendait des nouvelles certaines de l'enfant par les mages qu'il croyait avoir bien finement engagés à lui en découvrir la demeure[3]. Il était naturel qu'il les attendît durant quelques jours ; et pour ne point manquer son coup, sa politique, quoique si précautionnée se laissa un peu amuser. Durant ce peu de jours, il fut aisé à Joseph et à Marie de porter l'enfant au temple sans se découvrir. Les merveilles qui s'y passèrent pouvaient réveiller les jalousies d'Hérode ; mais aussi furent-elles promptement suivies de la retraite en Egypte. Les politiques du monde seront éternellement le jouet de leurs propres précautions que Dieu tourne comme il lui plaît ; et il faut que tout ce qu'il veut s'accomplisse, sans que les hommes puissent l'empêcher, puisqu'il fait servir leurs finesses à ses desseins.

[1] *Luc.*, II, 39. — [2] *Matth.*, II, 12. — [3] *Ibid.*, 8.

IIe ÉLÉVATION.

Premier avertissement de l'ange à Joseph, et la fuite en Egypte.

Les mages s'étant retirés, Dieu qui voyait dans le cœur d'Hérode ses cruelles dispositions, et le temps des grands mouvements qu'elles devaient exciter, les prévint par le message du saint ange, qui vint dire à Joseph durant le sommeil : « Levez-vous ; prenez l'Enfant et sa « mère, et fuyez en Egypte : car Hérode va « chercher l'Enfant pour le perdre [1]. » N'y avait-il pas d'autre moyen de le sauver, qu'une fuite si précipitée ? Qui le peut dire sans impiété ? Mais Dieu ne veut pas tout faire par miracle ; et il est de sa providence de suivre souvent le cours ordinaire qui est de lui, comme les voies extraordinaires. « Le Fils de « Dieu « est venu en infirmité [2]. » Pour se conformer à cet état, il s'assujettit volontairement aux rencontres communes de la vie humaine ; et par la même dispensation qui a fait que durant le temps de son ministère il s'est retiré, il s'est caché pour prévenir les secrètes entreprises de ses ennemis, il a été aussi obligé de chercher un asile dans l'Egypte.

Il y avait même un secret du ciel dans cette retraite ; et il fallait accomplir la prophétie d'Osée, qui disait : « J'ai appelé mon Fils de « l'Egypte [3]. »

Il est vrai que cet endroit du Prophète, selon l'écorce de la lettre, avait rapport à la sortie d'Egypte du peuple d'Israël. Mais le Saint-Esprit nous apprend qu'il avait été de son dessein, que pour exprimer cette délivrance le Prophète se soit servi d'une expression qui convient si expressément au Fils de Dieu, puisqu'il lui a dicté ces mots : « Israël est un en« fant, et je l'ai aimé. Et j'ai appelé mon Fils de « l'Egypte. »

Allons à la source : Israël et toute sa famille était la figure du Fils de Dieu. L'Egypte durant la famine devait lui servir de refuge : après, elle en devait être la persécutrice : et Dieu la devait tirer de ce lieu de captivité pour la transporter dans la terre promise à ses pères, en laquelle seule elle devait trouver du repos. Tout cela leur arrivait en figure. La terre d'Egypte qui y devait être durant un temps le refuge du peuple d'Israël, devait aussi servir de refuge à Jésus-Christ ; et Dieu l'en devait retirer dans son temps. C'est donc ici une de ces prophéties qui ont double sens : il y en a assez d'autres

[1] *Matth.*, II, 13. — [2] *Hebr.*, V, 2. — [3] *Ose*, XI, 1; *Matth.*, II, 15.

qui ne sont propres qu'à Jésus-Christ : ici pour unir ensemble la figure et la vérité, le Saint-Esprit a choisi un terme qui convînt à l'un et à l'autre ; et à regarder le terme précis, plus encore à Jésus-Christ, qu'au peuple d'Israël.

Allez donc en Egypte, divin Enfant. Heureuse terre qui vous doit servir de refuge contre la persécution d'Hérode, elle sentira un jour l'effet de votre présence. Dès à présent, à votre arrivée, les idoles sont ébranlées, et les démons qu'on y sert tremblent. Viendra le temps qu'elle sera convertie avec toute la gentilité. Jésus qui doit naître en Judée, sortira de cette terre pour se tourner vers la gentilité. Paul dira : « Puis« que vous ne voulez pas nous écouter, et que « vous vous jugez indignes de la vie, nous nous « tournons vers les gentils [1]. » Allez donc vous réfugier en Egypte, pendant que vous êtes persécuté en Judée : et découvrez-nous par votre Evangile le sens caché des anciennes prophéties, afin de nous accoutumer à le trouver partout, et à regarder toute la loi et la prophétie comme pleine de vous, et toujours prête, pour ainsi parler, à vous enfanter.

IIIe ÉLÉVATION.

Saint Joseph et la sainte Vierge devaient avoir part aux persécutions de Jésus-Christ.

Voici encore un mystère plus excellent. Partout où entre Jésus, il y entre avec ses croix, et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner. « Levez-vous, » lui dit l'ange, « hâtez« vous de prendre l'enfant et sa mère, et fuyez « en Egypte [2]. » Pesez toutes ces paroles, vous verrez que toutes inspirent de la frayeur. « Levez-vous, » ne tardez pas un moment : il ne lui dit pas : Allez ; mais, *fuyez* : l'ange paraît lui-même alarmé du péril de l'enfant : « et il « semble, » disait un ancien Père [3], « que la « terreur ait saisi le ciel avant que de se répan« dre sur la terre. » Pourquoi ? si ce n'est pour mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité de Joseph, qui ne pouvait pas n'être pas ému d'une manière fort vive, en voyant le péril d'une épouse si chère et d'un si cher Fils.

Etrange état d'un pauvre artisan qui se voit banni tout à coup : et pourquoi ? parce qu'il est chargé de Jésus, et qu'il l'a en sa compagnie. Avant qu'il fût né, lui et sa sainte épouse vivaient pauvrement, mais tranquillement, dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains ; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a point de repos pour eux. Cependant Joseph demeure soumis, et ne se plaint pas de cet enfant incommode, qui ne leur apporte que persécution : il part : il va en Egypte, où il n'a aucune habitude, sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique et à sa pauvre maison. L'on n'a pas Jésus pour rien, il faut prendre part à ses croix. Pères et mères chrétiens, apprenez que vos enfants vous seront des croix : n'épargnez pas les soins nécessaires, non-seulement pour leur conserver la vie, mais, ce qui est leur véritable conservation, pour les élever dans la vertu. Préparez-vous aux croix que Dieu vous prépare dans ces gages de votre amour mutuel ; et après les avoir offerts à Dieu comme Joseph et Marie, attendez-vous comme eux à en recevoir, quoique peut-être d'une autre manière, plus de peines que de douceur.

[1] *Act.* XIII, 46. — [2] *Matth.*, II, 13. — [3] *Chrysol.*

IVe ÉLÉVATION

Le massacre des Innocents.

L'affaire pressait : les cruelles jalousies d'Hérode allaient produire d'étranges effets. Après avoir attendu durant plusieurs jours le retour des mages : « Voyant qu'ils s'étaient moqués « de lui, il entra dans une extrême colère [1]. » Voilà ce que les politiques ne peuvent souffrir, qu'on ait éludé leurs habiles prévoyances ; qu'on se moque d'eux en le rendant inutiles, et qu'on ait pu les tromper. « Il entra » donc « en fureur, et fit tuer tous les enfants à Beth« léem et aux environs, depuis deux ans et au« dessous, suivant le temps » de l'apparition de l'étoile, « dont il s'était soigneusement en« quis [2]. » Soit que les mages vinssent d'un pays si reculé dans l'Orient, qu'il leur fallût deux ans ou environ pour arriver au temps marqué, qui était celui de la naissance de Jésus-Christ ; que Dieu pour les préparer ait fait paraître son étoile longtemps auparavant sa naissance, pour s'ébranler vers la Judée et vers Bethléem, environ le temps qu'ils y devaient arriver ; soit enfin que la cruelle jalousie d'Hérode se soit étendue dans le massacre de ces innocents, au delà de l'âge du Sauveur, de crainte de le manquer, et lui en ait fait tuer plus qu'il n'en fallait ; un auteur païen, d'une assez exacte critique [3], raconte que parmi les enfants de deux ans et au-dessous, qu'Hérode fit mourir, il s'y trouva un de ses enfants. S'il est ainsi, on voit par là que par un juste jugement de Dieu, les jalousies d'Etat qui tyrannisent les politiques, les arment contre eux-mêmes et contre leur propre sang ; et que la cruauté qui leur fait tourmenter les autres commence par eux. Quoi qu'il en soit, deux choses sont assurées : l'une, que le miracle de l'apparition de

[1] *Matth.*, II, 16. — [2] *Ibid.* — [3] *Macrob.*, *Sat.*, l. II, c. 4.

l'étoile servit de règle à Hérode, pour étendre son massacre ; l'autre, que celui qu'il cherchait fut le seul apparement qui lui échappa.

Seigneur ! quels sont vos desseins ? Votre étoile apparaissait-elle pour guider Hérode dans sa cruauté, comme les mages dans leur pieux voyage ? A Dieu ne plaise ! Dieu permet aux hommes d'abuser de ses merveilles dans l'exécution de leurs mauvais desseins ; et il sait bien récompenser ceux qui sont persécutés à cette occasion. Témoins ces saints Innocents, qu'il a su mettre extraordinairement dans le rang et dans les honneurs des martyrs dans le ciel et dans son Eglise.

« Alors donc fut accompli ce qui avait été dit « par le prophète Jérémie. Des cris lamentables « furent entendus à Rama » dans le voisinage de Bethléem : « des pleurs et des hurlements « de Rachel, qui pleurait ses enfants, et ne vou« lait point se consoler de les avoir perdus [1]. » Il attribue à Rachel les lamentations des mères d'autour de Bethléem, où elle était enterrée. Les gémissements de ces mères célèbres par toute la contrée ont mérité d'être prédits ; et la mémoire en durait encore au commencement de l'Eglise, lorsque saint Mathieu publia son Evangile.

Où sont ici ceux qui voudraient, pour assurer leur foi, que les histoires profanes de ce temps eussent fait mention de cette cruauté d'Hérode, ainsi que des autres ? Comme si notre foi devait dépendre de ce que la négligence ou la politique affectée des historiens du monde leur fait dire ou taire dans leurs histoires ! Laissons là ces faibles pensées. Quand il n'y aurait ici que les vues humaines, elles eussent suffi à l'Evangéliste pour l'avoir empêché de décrier son saint Evangile, en y écrivant un fait si public qui n'eût pas été constant. Encore un coup, laissons là ces folles pensées. Tournons nos voix et nos cœurs aux saints Innocents. Enfants bienheureux, dont la vie a été immolée à conserver la vie de votre Sauveur ! si vos mères avaient connu ce mystère, au lieu de cris et de pleurs on n'aurait entendu que bénédiction et que louanges. Nous donc à qui il est révélé, suivons de nos cris de joie cette bienheureuse troupe jusque dans le sein d'Abraham. Allons la bénir, la glorifier, la célébrer jusque dans le ciel ; saluons avec toute l'Eglise ces premières fleurs, et écoutons la voix innocente de ces bienheureuses prémices des martyrs. Pendant que nous les voyons comme se jouant de leurs palmes et de leurs couronnes, joignons-nous à cette troupe innocente par notre simplicité et l'innocence

[1] *Matt.*, II, 17, 18; *Jer.* XXXI, 15.

de notre vie ? et soyons en malice de vrais enfants, pour honorer la sainte enfance de Jésus-Christ.

Ve ÉLÉVATION.

L'enfant revient de l'Egypte. — Il est appelé Nazaréen.

Hérode ne survécut guère aux enfants qu'il faisait tuer pour assurer sa vie et sa couronne. « L'ange apparut à Joseph » encore « en songe, et « lui dit : Levez-vous, et retournez dans la terre « d'Israël, parce que ceux qui cherchaient la « vie de l'Enfant sont morts. Il part ; » et comme il pensait « à s'établir dans la Judée, il apprit « qu'Archélaüs, fils d'Hérode, y régnait à la « place de son père... il fut averti en songe de... « s'établir dans Nazareth, pour accomplir ce « qui avait été prédit par les prophètes : Il sera « appelé Nazaréen, [1] » (c'est-à-dire saint). Le mot de Nazaréen contenait un grand mystère, puisqu'il exprimait la sainteté du Sauveur. On l'appelait ordinairement Jésus Nazaréen, comme il paraît par le titre de sa croix [2]. Saint Pierre l'appelait encore dans sa prédication à Corneille, Jésus *de Nazareth* [3], pour nous montrer qu'il était du dessein de Dieu, que le nom de Nazaréen, qui avait été donné à plusieurs en figure de Jésus-Christ, lui fût appliqué en témoignage de sa sainteté : et c'est une de ces prophéties que Dieu fait connaître par son Saint-Esprit aux évangélistes, pour marquer en Jésus-Christ le Saint des saints. Soyons saints, puisqu'il est saint. Soyons purs et séparés, puisqu'il est pur et séparé par sa naissance.

VIe ÉLÉVATION.

L'enfant Jésus, la terreur des rois.

Qu'avaient à craindre les rois de la terre de l'enfant Jésus ? Ignoraient-ils qu'il était un roi, dont le *royaume n'est pas de ce monde* [4] ? Cependant Hérode le craint, le hait dès sa naissance : cette haine est héréditaire dans sa maison, et on y regarde Jésus comme l'ennemi de la famille royale. Ainsi s'est perpétuée de prince en prince la haine de l'Eglise naissante. Ainsi s'est élevée contre l'Eglise une double persécution : la première, sanglante comme celle d'Hérode ; la seconde, plus sourde, comme celle d'Archélaüs, mais qui la tient néanmoins dans l'oppression et dans la crainte ; et cette persécution, durant trois cents ans, ne s'est jamais ralentie.

Est-il possible que Jésus fût né, et son Eglise établie, pour donner de la jalousie et de la terreur aux rois ? C'est que Dieu a condamné ces

[1] *Matth.*, II, 19 seq. — [2] *Joan.*, XIX, 19. — [3] *Act.* X, 38. — [4] *Joan.* XVIII, 36.

puissances si redoutables aux hommes, et en elles-mêmes si faibles, pour *trembler où il n'y a rien à craindre*[1]. Les maisons royales n'ont rien à craindre de ce nouveau roi, qui ne vient point changer l'ordre du monde et des empires. Ils craignent donc ce qu'ils ne doivent pas craindre ; mais en même temps ils ne craignent pas ce qu'ils doivent craindre de Jésus, qui est, qu'il les jugera selon sa rigueur, dans la vie future : c'est ce qu'Hérode ni Archélaüs, ni les autres rois n'ont pas voulu craindre.

Tremblez donc, faibles puissances, pour votre vie, pour votre couronne, pour votre maison ; tremblez, et persécutez ceux qui ne veulent à cet égard vous faire aucun mal. Tremblez, fier et cruel Hérode. Pour conserver une vie qui s'écoule, immolez les Innocents. Pour affermir le sceptre dans votre maison, qu'on verra bientôt périr, munissez-vous contre le Sauveur : tenez ce divin Enfant et toute sa sainte famille dans l'oppression. Hélas ! que vous êtes faible, et que vous trouvez dans d'imaginaires terreurs un véritable supplice !

Et vous, Jésus, revenez d'Egypte dans la Judée : vous y naîtrez ; vous en sortirez pour aller recueillir comme en Egypte la gentilité dispersée : à la fin vous reviendrez en Judée, pour y rappeler à votre Evangile les restes bénis des Juifs à la fin des siècles[2].

—

VINGTIÈME SEMAINE

La vie cachée de Jésus, jusqu'à son baptême.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'accroissement de l'Enfant, sa sagesse et sa grâce.

« L'Enfant croissait et se fortifiait, rempli de « sagesse, et la grâce de Dieu était en lui[3]. » Il y en a qui voudraient que tout se fît en Jésus-Christ par des coups extraordinaires et miraculeux. Mais par là Dieu aurait détruit son propre ouvrage ; et, comme dit saint Augustin : « S'il faisait tout par miracle, il effacerait ce qu'il a fait par miracle : » *Dum omnia mirabiliter facit, deleret quod misericorditer fecit.* Ainsi il fallait que, comme les autres enfants, il sentît le progrès de l'âge. La sagesse même dont il était plein se déclarait par degrés, comme l'Evangéliste nous le dira bientôt. Cependant dès le berceau et dès le sein de sa mère, il était rempli de sagesse. Sa sainte âme, dès sa conception, unie à la sagesse éternelle en unité de personne, en était intimement dirigée, et en reçut d'abord un don de sagesse éminent au-dessus de tout, comme étant l'âme du Verbe divin, une âme qu'il s'était rendue propre ; en sorte que selon l'humanité même, « tous les « trésors de sagesse et de science étaient cachés « en lui[1]. » Ils y étaient donc, mais cachés, pour se déclarer dans leur temps. « Et la grâce « de Dieu était en lui. » Qui en doute, puisqu'il était si étroitement uni à la source de la sainteté et de la grâce ? Mais le saint évangéliste veut dire, qu'à mesure que l'Enfant croissait, et commençait à agir par lui-même, il reluisait dans tout son extérieur je ne sais quoi qui faisait rentrer en soi-même, et qui attirait les âmes à Dieu : tant tout était simple, mesuré, réglé dans ses actions et dans ses paroles !

Aimable Enfant ! heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mère et le saint vieillard qui vous avait adopté, ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour fils ; faire, soutenu de lui, vos premiers pas ; dénouer votre langue, et bégayer les louanges de Dieu votre Père ! Je vous adore, cher Enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que vous suciez la mamelle ; soit que par vos cris enfantins vous appeliez celle qui vous nourrissait ; soit que vous vous reposiez sur son sein et entre ses bras. J'adore votre silence ; mais commencez, il est temps, à faire entendre votre voix. Qui me donnera la grâce de recueillir votre première parole ? Tout était en vous plein de grâce ; et n'eussiez-vous fait que demander votre nourriture, j'adore les nécessités où vous vous mettez pour nous. La grâce de Dieu est en vous, et je la veux ramasser de toutes vos actions. Encore un coup, faites-moi enfant de simplicité et en innocence.

II[e] ÉLÉVATION.

Jésus suit ses parents à Jérusalem, et y célèbre la Pâque.

Jésus-Christ en venant au monde, sans se mettre en peine de naître dans une maison opulente, ni de se choisir des parents illustres par leurs richesses ou par leur savoir, se contente de leur piété. Réjouissons-nous à son exemple, non point de l'éclat de notre famille, mais qu'elle ait été pleine d'édification, et de bons exemples, et enfin une vraie école de religion, où l'on apprit à servir Dieu et à vivre dans sa crainte.

Joseph et Marie, selon le précepte de la loi, ne manquaient pas tous les ans « d'aller célé« brer la Pâque dans le temple de Jérusalem.[2] » Ils y menaient leur cher Fils, qui se laissait avertir de cette sainte observance, et peut-être instruire du mystère de cette fête. Il y était avant

[1] *Psal.*, XIII, 3. — [2] *Isa.*, X, 22; XI, 6; *Rom.*, IX, 27; XI, 5. — [3] *Luc.*, II, 40.

[1] *Col.*, II, 1. — [2] *Luc.*, II, 41.

que d'y être : il en faisait le fond, puisqu'il était le vrai Agneau qui devait être immolé et mangé en mémoire de notre passage à la vie future. Mais Jésus, toujours soumis à ses parents mortels durant son enfance, fit connaître un jour que sa soumission ne venait pas de l'infirmité et de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond.

Il choisit, pour accomplir ce mystère, l'âge de douze ans, où l'on commence à être capable de raisonnement et de réflexions plus solides, afin de ne point paraître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours et le progrès.

IIIe ÉLÉVATION.

Le saint Enfant échappe à saint Joseph et à la sainte Vierge.

Jésus a divers moyens de nous échapper. L'un est quand il retire sa grâce dans le fond ; ce qu'il ne fait jamais que par punition, et pour quelque péché précédent : l'autre, quand il retire non pas le fond de la grâce, mais quelques grâces singulières, ou qu'il en retire le sentiment, pour nous exercer et accroître en nous ses faveurs, par le soin que nous prendrons à le rechercher.

La soustraction de Jésus qui échappe à sa sainte Mère et à saint Joseph, n'est pas une punition, mais un exercice. On ne lit point, qu'ils soient accusés de l'avoir perdu par négligence ou par quelque faute ; c'est doncune humiliation et un exercice.

Jésus s'échappe quand il lui plaît ; « son esprit » va et vient : et « l'on ne sait ni d'où il vient ni « où il va [1]. Il passe, »quand il lui plaît, « au mi« lieu de ceux qui le cherchent [2], » sans qu'ils l'aperçoivent. Apparemment il n'eut pas besoin de se servir de cette puissance pour échapper à Marie et à Joseph. Quoi qu'il en soit, le saint Enfant disparut : et les voilà premièrement dans l'inquiétude, et ensuite dans la douleur, parce « qu'ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parents « et leurs amis avec lesquels ils le crurent [3]. » Combien de fois, s'il est permis de conjecturer, combien de fois le saint vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avait eu du dépôt céleste ! Qui ne s'affligerait avec lui, et avec la plus tendre mère, comme la meilleure épouse qui fût jamais?

Les charmes du saint Enfant étaient merveilleux : il est à croire que tout le monde le voulait avoir ; et ni Marie ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe des voyageurs : car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fête, faisaient des

[1] *Joan.*, III, 3. — [2] *Luc.*, IV, 30. — [3] *Ibid.*, II, 43, 44.

troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement : « et ses parents marchèrent « un jour » sans s'apercevoir de leur perte.

Retournez à Jérusalem : ce n'est point dans la parenté ni parmi les hommes qu'on doit retrouver Jésus-Christ : c'est dans la sainte cité ; c'est dans le temple qu'on le trouvera occupé des affaires de son Père. En effet, « après trois « jours » de recherche laborieuse, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le saint Enfant se laissa enfin « trouver dans le temple [1]. »

IVe ÉLÉVATION.

Jésus trouvé dans le temple parmi les docteurs, et ce qu'il y faisait.

Il était « assis au milieu des docteurs : il les « écoutait, et il les interrogeait ; et tous ceux qui « l'écoutaient étaient étonnés de sa prudence et « de ses réponses [2]. » Le voilà donc d'un côté assis avec les docteurs, comme étant docteur lui-même, et né pour les enseigner ; et, de l'autre, nous ne voyons pas qu'il y fasse comme dans la suite des leçons expresses. Il écoutait, il interrogeait ceux qui étaient reconnus pour maîtres en Israël, non pas juridiquement, pour ainsi parler, ni de cette manière authentique dont il usa lorsqu'il disait : » De qui est cette « image et cette inscription [3] ? » ou : « De qui « était le baptême de Jean [4] ? » ou : « Si David « est le père du Christ, comment l'appelle-t-il « son Seigneur [5] ? » Ce n'était point en cette manière qu'il interrogeait ;mais, si je l'ose dire, c'était en enfant, et comme s'il eût voulu être. C'est pour cela qu'il est dit qu'il écoutait, et répondait à son tour aux docteurs qui l'interrogeaient : « et on admirait ses répon« ses, » comme d'un enfant modeste, doux et bien instruit ; en y ressentant pourtant, comme il était juste, quelque chose de supérieur, en sorte qu'on lui laissait prendre sa place parmi les maîtres.

Admirons comme Jésus, par une sage économie, sait ménager toutes choses ; et comme il laisse éclater quelque chose de ce qu'il était, sans vouloir perdre entièrement le caractère de l'enfance. Allez au temple, enfants chrétiens ; allez consulter les docteurs ; interrogez-les ; répondez-leur, reconnaissez dans ce mystère le commencement du catéchisme et de l'école chrétienne. Et vous, parents chrétiens, pendant que l'Enfant Jésus ne dédaigne pas d'interroger, de répondre et d'écouter, comment pouvez-vous soustraire vos enfants au catéchisme et à l'instruction pastorale ?

[1] *Luc.*, 44, 45, 46. — [2] *Ibid.*, 46, 47. — [3] *Matth.*, XXII, 20. — [4] *Ibid.*, XXI, 25. — [5] *Ibid.*, XXII, 42, 43.

Admirons aussi avec tous les autres la prudence de Jésus; une prudence non-seulement au-dessus de son âge, mais encore tout à fait au-dessus de l'homme, au-dessus de la chair et du sang; une prudence de l'esprit. Nous pourrions ici regretter quelques-unes de ces réponses de Jésus, qui firent admirer sa prudence : mais en voici une qui nous fera assez connaître la nature de la hauteur de toutes les autres.

Ve ÉLÉVATION.

Plainte des parents de Jésus et sa réponse.

Ses parents « furent étonnés de le trouver « parmi les docteurs [1], » dont il faisait l'admiration. Ce qui marque qu'ils ne voyaient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie; car tout était comme enveloppé sous le voile de l'enfance; et Marie, qui était la première à sentir la perte d'un si cher Fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. Eh! « mon Fils, » dit-elle [2], « pourquoi nous avez-« vous fait ce traitement? Votre père et moi affli-« gés vous cherchions. » Remarquez : « votre « père et moi : » elle l'appelle son père, car il l'était, comme on a vu, à sa manière; père, non-seulement par l'adoption du saint Enfant; mais encore vraiment père par le sentiment, par le soin, par la douleur : ce qui fait dire à Marie, « votre père et moi affligés : » pareils dans l'affliction, puisque sans avoir part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : « votre père et moi; » elle lui fait le même honneur que s'il était père comme les autres. O Jésus! que tout est réglé dans votre famille! Comme chacun sans avoir égard à sa dignité y fait ce que demande l'édification et le bon exemple! Bénite famille, c'est la sagesse éternelle qui vous règle.

« Pourquoi me cherchiez-vous? ne saviez-vous « pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui re-« garde mon Père [3]? » Voici donc cette réponse sublime de l'Enfant que nous avions à considérer : mais elle mérite bien une attention distincte et particulière.

VIe ÉLÉVATION.

Réflexions sur la réponse du Sauveur.

« Pourquoi me cherchiez-vous? » Hé quoi! ne vouliez-vous pas qu'ils vous cherchassent? Et pourquoi vous retiriez-vous, sinon pour vous faire chercher. Est-ce peut-être qu'ils vous cherchaient, du moins Joseph, avec un empressement trop humain? Ne jugeons pas; mais concevons que Jésus parle pour notre instruction. Et en effet, il veut exclure ce qu'il y peut avoir de trop empressé dans la recherche qu'on fait de lui. Qui ne sait que ses apôtres, quand il les quitta, étaient attachés, comme on a vu, à sa personne d'une manière qui n'était pas autant épurée qu'il le souhaitait? Ames saintes et spirituelles, quand il vous échappe, quand il retire ses suavités, modérez un empressement souvent trop sensible : quelquefois il veut revenir tout seul : et s'il le faut chercher, ce doit être doucement, et sans des mouvements inquiets.

« Ne saviez-vous pas que je dois être occupé « des affaires de mon Père? » Est-ce qu'il désavoue Marie, qui avait appelé Joseph son père? Non sans doute; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Père qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il leur veut parler, doit faire son occupation. Croyons donc, avec une ferme foi, que Dieu est le Père de Jésus-Christ, et que sa volonté seule est sa règle en toutes choses; soit qu'il se montre, soit qu'il se cache, soit qu'il s'absente, ou qu'il revienne, qu'il nous échappe, ou qu'il nous console par un retour qui nous comble de joie.

La volonté de son Père était qu'il donnât alors un essai de la sagesse dont il était plein et qu'il venait déclarer, et tout ensemble de la supériorité avec laquelle il devait regarder ses parents mortels sans suivre la chair et le sang; leur maître de droit, soumis à eux par dispensation.

VIIe ÉLÉVATION.

La réponse de Jésus n'est pas entendue.

« Et ils ne conçurent pas ce qu'il leur di-« sait [1]. » Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Evangile. On dit non-seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que voulait dire Jésus. Marie concevait sans doute ce qu'il disait de Dieu son Père, puisque l'ange lui en avait appris le mystère : ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritait, c'étaient ces affaires de son Père dont il fallait qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui parlait ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse; elle demeura soumise : c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons Jésus-Christ agir en Dieu, faire et dire des choses hautes et im-

[1] *Luc.*, II, 48. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, 49.

[1] *Luc.*, II, 50.

pénétrables : regardons-les, comme fit Marie, avec un saint étonnement, conservons-les dans notre cœur pour les méditer, et les tourner de tous côtés en nous-mêmes, et les entendre quand Dieu le voudra, autant qu'il voudra.

Jésus préparait la voie dans l'esprit des Juifs à la sagesse dont il devait être le docteur : il posait de loin les fondements de ce qu'il devait prêcher, et accoutumait le monde à lui entendre dire qu'il avait un Père dont les ordres le réglaient, et dont les affaires étaient son emploi. Quelles étaient en particulier ces affaires, il ne le dit pas, et il nous le faut ignorer jusqu'à ce qu'il nous le revèle, selon la dispensation dont il use dans la distribution des vérités éternelles et des secrets du ciel. Plongeons-nous humblement dans notre ignorance; reposons-nous-y, et faisons-en un rempart à l'humilité. O Jésus ! je lirai votre Ecriture, j'écouterai vos paroles, aussi content de ce qui me sera caché que de ce que vous voudrez que j'y entende. Tournons tout à la pratique, et ne recherchons l'intelligence, qu'autant qu'il le faut pour pratiquer et agir. « Crains Dieu et observe ses com- « mandements; c'est là tout l'homme [1]. Celui « qui fera la volonté de celui qui m'a envoyé, « connaîtra si ma doctrine vient de Dieu : [2]»

VIII[e] ÉLÉVATION.

Retour de Jésus à Nazareth. — Son obéissance et sa vie cachée avec ses parents.

« Et il partit avec eux, et alla à Nazareth [3]. » Ne perdons rien de la sainte lecture ; le mot de l'Evangéliste est, qu'*il descendit avec eux à Nazareth*. Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parents, dans l'obéissance. C'est peut-être mystiquement ce qu'il appelle *descendre*; mais quoi qu'il en soit, il est vrai que remis entre leurs mains jusqu'à son baptême, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir.

Je suis saisi d'étonnement à cette parole : est-ce là donc tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu ? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir ? dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique. Où sont ceux qui se plaignent, qui murmurent lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité ; disons mieux, à leur orgueil ? qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie, et qu'ils y voient travailler Jésus-Christ. Nous ne lisons point que ses parents aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Jésus a dit de lui-même, qu'*il était venu pour servir* [1]. Les anges furent obligés, pour ainsi dire, à le venir servir eux-mêmes dans le désert [2] ; et l'on ne voit nulle part qu'il eût des serviteurs à sa suite. Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait lui-même à la boutique de son père [3]. Le dirai-je ? il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa passion il laisse sa mère en garde à son disciple bien-aimé, qui la reçut dans sa maison [4] ; ce qu'il n'aurait pas fait, si Joseph son chaste époux eût été en vie. Dès le commencement de son ministère, on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana [5]: on ne parle point de Joseph. Un peu après on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa mère, ses frères et ses disciples [6] : Joseph ne paraît pas dans un dénombrement si exact. Marie paraît souvent ailleurs; mais depuis ce qui est écrit de son éducation sous saint Joseph, on n'entend plus parler de ce saint homme. Et c'est pourquoi au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : « N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie [7] ? » comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avait vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve, et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous deux. « Sa mère ne s'appelle-t- « elle pas Marie ? N'avons-nous pas parmi nous « ses frères Jacques et Joseph, Simon et Jude, « et ses sœurs [8] ? » On ne parle point de son père; apparemment donc qu'il l'avait perdu : Jésus-Christ l'avait servi dans sa dernière maladie. Heureux père, à qui un tel fils a fermé les yeux! Vraiment il est mort entre les bras et comme dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa mère pour la consoler, pour la servir : ce fut là tout son exercice.

O Dieu ! je suis saisi encore un coup. Orgueil, viens crever à ce spectacle : Jésus, fils d'un charpentier, charpentier lui-même, connu par cet exercice, sans qu'on parle d'aucun autre emploi, ni d'aucune autre action ! On se souvenait dans son Eglise naissante des charrues qu'il avait faites; et la tradition s'en est conservée dans les plus anciens auteurs. Que ceux qui vivent d'un art mécanique se consolent et se réjouissent : Jésus-Christ est de leur corps : qu'ils apprennent en travaillant à louer Dieu, à chanter des psaumes et de saints cantiques : Dieu bénira leur travail, et ils seront devant lui comme d'autres Jésus-Christs.

[1] *Eccle.*, XII, 13. — [2] *Joan.*, VII, 17. — [3] *Luc.*, II, 51.

[1] *Matt.*, XX, 28. — [2] *Ibid.*, IV, 11. — [3] *Ibid.*, XIII, 55; *Marc.*, VI, 3. — [4] *Joan.*, XIX, 26, 27. — [5] *Joan.*, II, 1. — [6] *Ibid.*, 12. — [7] *Marc.*, VI, 3. — [8] *Matth.*, XIII, 55, 57.

Il y en a eu qui ont eu honte pour le Sauveur, de le voir dans cet exercice ; et dès son enfance ils le font se jouer avec des miracles. Que ne dit-on point des merveilles qu'il fit en Egypte ? Mais tout cela n'est écrit que dans les livres apocryphes. L'Evangile renferme durant trente ans toute la vie de Jésus-Christ dans ces paroles : « Il leur était soumis [1] ; » et encore : « C'est ici ce charpentier, fils de Marie. » Il y a dans l'obscurité de saint Jean-Baptiste quelque chose de plus grand en apparence : il ne parut point parmi les hommes ; et « le désert fut sa de-« meure [2]. » Mais Jésus dans une vie si vulgaire, connu à la vérité, mais par un vil exercice, pouvait-il mieux cacher ce qu'il était ? Que dirons-nous, que ferons-nous pour le louer ? Il n'y a, en vérité, qu'à demeurer dans l'admiration et dans le silence.

IXe ÉLÉVATION.

La vie de Marie.

Ceux qui s'ennuient pour Jésus-Christ, et qui rougissent de lui faire passer sa vie dans une si étrange obscurité, s'ennuient aussi pour la sainte Vierge, et voudraient lui attribuer de continuels miracles. Mais écoutons l'Evangile : « Marie con-« servait toutes ces choses en son cœur [3]. » L'emploi de Jésus était de s'occuper de son métier ; et l'emploi de Marie, de méditer nuit et jour le secret de Dieu.

Mais quand elle eut perdu son fils, changea-t-elle d'occupation ? Où la voit-on paraître dans les Actes, ou dans la tradition de l'Eglise ? On la nomme parmi ceux qui entrèrent dans le cénacle, et qui reçurent le Saint-Esprit [4] ; et c'est tout ce qu'on en rapporte. N'est-ce pas un assez digne emploi, que celui de conserver dans son cœur tout ce qu'elle avait vu de ce cher Fils ? Et si les mystères de son enfance lui furent un si doux entretien, combien trouva-t-elle à s'occuper de tout le reste de sa vie ! Marie méditait Jésus ; Marie, avec saint Jean qui est la figure de la vie contemplative, demeurait en perpétuelle contemplation, se fondant, se liquéfiant, pour ainsi parler, en amour et en désir. Que lit l'Eglise au jour de son Assomption glorieuse ? L'évangile de Marie, sœur de Lazare, assise aux pieds du Sauveur, et écoutant sa parole [5]. Depuis l'absence du Sauveur, l'Eglise ne trouve plus rien pour Marie mère de Dieu dans le trésor de ses Ecritures, et elle emprunte pour ainsi dire, d'une autre Marie, l'évangile de la divine contemplation. Que dirons-nous donc à ceux qui inventent tant de belles choses pour la sainte Vierge ? Que dirons-nous ? si ce n'est que l'humble et parfaite contemplation ne leur suffit pas. Mais si elle a suffi à Marie, à Jésus même durant trente ans, n'est-ce pas assez à la sainte Vierge de continuer cet exercice ? Le silence de l'Ecriture sur cette divine Mère est plus grand et plus éloquent que tous les discours. O homme ! trop actif et inquiet par ta propre activité, apprends à te contenter, en te souvenant de Jésus, en l'écoutant au dedans, et en repassant ses paroles.

Xe ÉLÉVATION.

Comment nous devons imiter Jésus et Marie dans leur vie obscure.

Voici donc quel est mon partage : « Marie « conservait ces choses dans son cœur [1]. Marie « a choisi la meilleure part, qui ne lui sera « point ôtée. » Et : « Il n'y a qu'une seule « chose qui soit nécessaire [2]. » Orgueil humain, de quoi te plains-tu avec tes inquiétudes ? de n'être de rien dans le monde ? Quel personnage y faisait Jésus ? Quelle figure y faisait Marie ? C'était la merveille du monde, le spectale de Dieu et des anges ; et que faisaient-ils ? De quoi étaient-ils ? Quel nom avaient-ils sur la terre ? Et tu veux avoir un nom et une action qui éclate ? Tu ne connais pas Marie, ni Jésus. Je veux un emploi pour faire connaître mes talents qu'il ne faut pas enfouir. Je l'avoue ; quand Jésus t'emploie et te donne de ces utiles talents, dont il te déclare qu'il te redemande compte. Mais ce talent enfoui avec Jésus-Christ, et caché en lui, n'est-il pas assez beau à ses yeux ? Va, tu es un homme rempli de vanité, et tu cherches dans ton action, que tu crois pieuse et utile, une pâture à ton amour-propre.

Je sèche, je n'ai rien à faire, ou mes emplois trop bas me déplaisent ; je m'en veux tirer, et en tirer ma famille. Et Marie et Jésus songent-ils à s'élever ? Regarde ce divin charpentier avec la scie, avec le rabot, durcissant ses tendres mains dans le maniement d'instruments si grossiers et si rudes. Ce n'est point un docte pinceau qu'il manie ; il aime mieux l'exercice d'un métier plus humble et plus nécessaire à la vie ; ce n'est point une docte plume qu'il exerce par de beaux écrits ; il s'occupe, il gagne sa vie, il accomplit, il loue, il bénit la volonté de Dieu dans son humiliation.

Et qu'a-t-il fait au seul moment où il s'échappa d'entre les mains de ses parents pour les affaires de son Père céleste ? Quelle œuvre fit-il alors ? si ce n'est l'œuvre du salut des hommes. Et tu dis : Je n'ai rien à faire, quand l'ou-

[1] *Luc.*, II, 51. — [2] *Luc.*, I, 80. — [3] *Ibid.*, II, 51. — [4] *Act.*, I, 13, 14 ; II, 1, 2. — [5] *Luc.*, X, 39, 41.

[1] *Luc.*, X, 39, 42. — [2] *Matth.*, XVIII, 15.

vrage du salut des hommes est en partie entre tes mains : n'y a-t-il point d'ennemis à réconcilier, de différends à pacifier, de querelles à finir, où le Sauveur dit : « Vous aurez sauvé votre « frère ? » N'y a-t-il point de misérable qu'il faille empêcher de se livrer au murmure, au blasphème, au désespoir ? Et quand tout cela te serait ôté, n'as-tu pas l'affaire de ton salut, qui est pour chacun de nous la véritable œuvre de Dieu ? Vas au temple : échappe-toi, s'il le faut, à ton père et à ta mère ; renonce à la chair et au sang, et dis avec Jésus : « Ne « faut-il pas que » nous « travaillions à l'œuvre « que Dieu « notre « Père » nous a « confiée [1] ? » Tremblons, humilions-nous de ne trouver rien dans nos emplois qui soit digne de nous occuper.

XIe ÉLÉVATION.

L'avancement de Jésus est le modèle du nôtre.

Peut-on dire d'un Jésus, du Fils de Dieu, d'un Homme-Dieu, à qui la sagesse même était unie en personne, « qu'il croissait en sagesse et « en grâce, comme en âge, devant Dieu et de« vant les hommes [2] ? » N'avons-nous pas vu, qu'en entrant au monde, il se dévoua luimême à Dieu pour accomplir sa volonté, en prenant la place des sacrifices de toutes les sortes [3] ? N'est-il pas appelé, dès sa naissance, le Sage, le « conseiller, l'auteur de la paix [4] ? » N'avait-il pas la sagesse dès le ventre de sa mère ? Et n'estce pas en vue de cette sagesse accomplie que le Prophète avait prédit comme une merveille, » qu'une femme environnerait un homme, » *virum* [5], enfermerait dans ses flancs un homme fait ? Entendons donc que la sagesse et la grâce qui était en lui dans sa plénitude, par une sage dispensation, se déclarait avec le temps et de plus en plus, par des œuvres et par des paroles plus excellentes devant Dieu et devant les hommes.

Parlons donc, non par impatience, ni par faiblesse, ni par vanité, et pour nous faire paraître : mais quand Dieu le veut : car Jésus dans son berceau n'a parlé ni aux bergers, ni aux mages qui étaient venus de si loin pour le voir. La sagesse humaine nous apprend beaucoup, si elle apprend à se taire. Aimons donc à demeurer dans le silence, quand Jésus est encore enfant en nous. Car s'il s'y formait tout d'un coup en son entier, l'Apôtre n'aurait pas dit : « Mes « petits enfants, que j'enfante encore jusqu'à « ce que Jésus-Christ soit formé en vous [6]. » Jusqu'à ce qu'il y soit formé, fortifions-nous avec Jésus : allons au temple interroger les docteurs : supprimons une sagesse encore trop enfantine : apprenons de Jésus, la sagesse même, que c'est souvent la sagesse qui fait cacher la sagesse.

Mais quel docteur pouvons-nous interroger, sinon Jésus, la sagesse même ? En toutes choses, en toute affaire, en toute action, consultons la sagesse de Jésus, la lumière de sa vérité, la doctrine de son Evangile.

Le plaisir me trompe, et me fait croire innocent ce qui m'agrée : nous croyons en être quittes pour dire, avec Eve trop ignorante : « Le serpent m'a déçu [1]. » Mais si nous consultons la sagesse et la raison éternelles, nous verrons qu'elles maudissent ce serpent qui se glisse sous les fleurs et nous en fait connaître le poison. Les grands du monde nous flattent par leurs vaines et artificieuses paroles : vous croyez être quelque chose ; et tout rempli de leur faveur, votre cœur s'enfle : ouvrez les yeux ; consultez Jésus qui vous fera regarder et ouvrir vos mains vides. Où est cette imaginaire grandeur, et cette enflure d'un cœur aveuglé ? C'est Jésus qui vous répond : écoutez-le avec ces docteurs : et admirez ses réponses.

Vous vous mêlez dans les grandes choses; vous croyez que tout le monde vous admire, et vous pensez devenir l'oracle de l'Eglise : consultez Jésus et la sagesse éternelle : examinez-vous sur ces grandes œuvres que vous aimez comme éclatantes, plutôt que comme solides et utiles : vous travaillez peut-être pour votre ambition, sous prétexte de travailler pour la vérité. Eh bien donc ! je quitterai tout, et j'irai me cacher dans le désert. Arrêtez-vous, consultez Jésus : la vanité mène quelquefois au désert aussi bien que la vérité : on aime mieux mépriser le monde, que de ne pas être comme on veut, et au gré de son orgueil. Que ferai-je donc? Faites taire toutes vos pensées, consultez Jésus : écoutez la voix qui éclate sur la montagne : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé : « écoutez-le ; » et : « Ils ne trouvèrent que Jé« sus seul [2]. » Quand Jésus reste seul, et que, renonçant à vous-même, vous n'écoutez que sa voix, c'est lui qui répond ; et sa réponse vous édifie.

XIIe ÉLÉVATION

Recueil des mystères de l'enfance de Jésus.

En ramassant dans son esprit avec Marie ce qu'on vient de voir de l'enfance de Jésus-Christ, on y voit les profondeurs d'une sagesse cachée, et d'autant plus admirable que, renfermée en elle-même, elle n'éclate en Jésus-

[1] *Joan.*, IX, 4. — [2] *Luc.*, II, 52. — [3] *Hebr.*, X, 5, 6, 7. — [4] *Isa.*, X, 6. — [5] *Jer.*, XXXI, 22. — [6] *Galat.*, IV, 19.

[1] *Gen.*, III 13. — [2] *Luc.*, IX, 35, 36.

Christ par aucun endroit. Il se déclare avec mesure : il suit les progrès de l'âge : il paraît comme un autre enfant. S'il a fallu une fois marquer ce qu'il était, ce n'est que pour un moment : un intervalle de trois jours n'est pas une interruption de l'obscurité de Jésus : au contraire, une si courte illumination ne fait que mieux marquer le dessein précis de se cacher.

Si Jésus s'abaisse lui-même en se plongeant dans l'humilité d'un art mécanique, en même temps il relève le travail des hommes, et change en remède l'ancienne malédiction de manger son pain dans la sueur de son corps. Pendant que Jésus en se soumettant à cette loi prend le personnage de pécheur, il montre aux pécheurs à se justifier par cette voie.

Pendant que la sagesse divine prend un si grand soin de se cacher, toutes les conditions, tous les âges, et enfin toute la nature se réunit pour publier ses louanges. Une étoile paraît au ciel : les anges y font retentir leur musique : les mages apportent au saint Enfant la dépouille de l'Orient, et tous les trésors de la nature ; ce qu'elle a de riche dans l'or, ce qu'elle a de plus doux dans les parfums. Les sages du monde et les riches viennent l'adorer en leur personne, les simples et les ignorants en celle des bergers, Un prêtre aussi vénérable par sa vertu que par sa dignité prévient la lumière qui s'allait lever, et le reconnaît sous le nom d'Orient : sa femme se joint à une mère vierge pour le célébrer : un enfant le sent dans le sein de sa mère : d'autres enfants depuis l'âge de deux ans lui sont immolés, et ces victimes innocentes vont prévenir la troupe de ses martyrs. Si une vierge, si une femme l'ont honoré, une veuve prophétise avec elle, et une vieillesse consumée dans le service de Dieu veut s'exhaler : Siméon à qui l'Evangile ne donne point de caractère que celui d'un commun fidèle qui attend l'espérance d'Israël, se joint aux sacrificateurs et aux docteurs de la loi, pour reconnaître Jésus-Christ dans son saint temple : il prophétise les contradictions qui commencent à paraître. La manière d'honorer ces vérités nous est montrée dans une profonde considération qui nous les fait repasser en silence dans notre cœur. Que désirons-nous davantage ? et qu'attendons-nous pour célébrer les mystères de la sainte enfance et de la vie obscure du Sauveur ?

VINGT-UNIÈME SEMAINE

La prédication de saint Jean-Baptiste.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La parole de Dieu lui est adressée.

Verrons-nous donc bientôt paraître Jésus ? Nous le cachera-t-on encore longtemps ? Qu'il vienne : qu'il illumine le monde. Non : vous n'êtes pas encore assez préparé : sa lumière vous éblouirait : il faut voir auparavant saint Jean-Baptiste.

« L'an quinze de l'empire de Tibère César, « Ponce-Pilate étant gouverneur de Judée, « Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe « son frère l'étant de l'Iturée et du pays des « Trachonites, et Lysanias de la contrée d'Abi« las, sous le pontificat d'Anne et de Caïphe, « la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de « Zacharie, dans le désert [1]. » Elle lui est adressée comme aux anciens prophètes : l'esprit de prophétie se renouvelle et se fait entendre parmi les Juifs après cinq cents ans de silence ; et les dates sont bien marquées selon le style de l'Ecriture.

Il n'était pas nécessaire que Jean fît des miracles pour autoriser sa mission et sa prophétie. Les autres prophètes n'en avaient pas toujours fait : la conformité avec l'Ecriture et la convenance des choses justifiaient leur envoi. La vie de saint Jean était un prodige perpétuel. Il était né sacrificateur, et sa mission tenait de l'ordinaire : on se souvenait des merveilles de sa conception et de sa naissance. Né comme Samson d'une mère stérile, comme lui il était nazaréen, c'est-à-dire consacré à Dieu dès qu'il vint au monde [2] : tout ce qui naissait de la vigne, ou qui peut enivrer, lui était interdit : sa retraite dans le désert était miraculeuse, et son abstinence étonnante : en se nourrissant de sauterelles, il prenait une nourriture vile, désagréable et légère, mais expressément rangée parmi les viandes permises par Moïse dans le *Lévitique* [3], où « les animaux qui avaient de longues cuisses, « comme tout le genre des sauterelles, quoiqu'ils « marchassent à quatre pieds, étaient séparés « des volatiles impurs, » qui n'avaient pas cette distinction. Ainsi il vivait en tout selon les règles de la loi : il prouvait son envoi par les prophètes précédents : et surtout la sainteté de sa vie, le zèle et la vérité qui régnaient dans ses discours, l'autorisaient parmi le peuple, et le faisaient paraître un nouvel Elie.

C'était en effet sous cette figure qu'il avait été

[1] *Luc.*, III, 1, 2. — [2] *Judic.*, XIII, 2, 5. — [3] *Lev.*, XI, 21, 22, 23.

annoncé par le prophète Malachie [1] : et c'était un grand avantage au saint précurseur, non-seulement d'avoir eu un prophète qui le prédit si expressément, comme on a vu ; mais encore d'être figuré dans le prophète le plus zélé et le plus autorisé qui fût jamais, c'est-à-dire par Elie, que son zèle fit transporter au ciel dans un chariot enflammé.

Isaïe même l'avait annoncé comme celui dont « la voix préparait le chemin du Seigneur dans « le désert [2]. » Et quand on l'en vit sortir tout d'un coup, après y avoir passé toute sa vie dès son enfance, pour annoncer la pénitence dont il portait l'habit, et dont il exerçait avec tant d'austérité toutes les pratiques, le peuple ne pouvait pas n'être point attentif à un si grand spectacle.

Allons donc écouter avec tous les Juifs ce nouveau prédicateur de la pénitence, si saint, si admirable et si renommé par toute la contrée.

IIe ÉLÉVATION.

La prophétie d'Isaïe sur saint Jean-Baptiste, et comment il prépara la voie du Seigneur.

« Comme il est écrit dans le livre des paroles « du prophète Isaïe : La voix de celui qui crie « dans le désert : préparez les voies du Seigneur, « rendez droits ses sentiers : aplanissez le che- « min : toute vallée sera comblée, et toute mon- « tagne et toute colline abaissée et aplanie, et « toute chair verra le salut qui vient de Dieu [3]. »

Deux moyens de préparer les voies au Christ qui nous sont montrés dans cet oracle d'Isaïe ; l'un, qu'il devait « prêcher devant lui à tout le « peuple d'Israël le baptême de la pénitence [4], » pour préparer son avénement, ainsi que saint Paul le dit dans les *Actes* [5] : et l'autre, qu'il devait « montrer au peuple ce Sauveur, » comme il est encore porté dans le même sermon de l'Apôtre.

Concevons donc ces deux caractères de saint Jean-Baptiste : laissons-nous préparer par le grand précurseur à l'avénement du Sauveur des âmes.

IIIe ÉLÉVATION.

Première préparation par les terreurs de la pénitence.

La prédication de la pénitence a deux parties : l'une, de relever les consciences humiliées et abattues ; c'est ce qu'Isaïe appelle « combler les « vallées ; » l'autre, d'abattre les cœurs superbes, c'est ce que le même prophète appelle, « abaisser « les montagnes et aplanir les collines. » Saint Jean fait l'un et l'autre, et pour commencer par le dernier, il abat les superbes, en disant aux pharisiens et aux sadducéens : « Race de vipères, « de qui apprendrez-vous à fuir la vengeance qui « doit venir ? Faites donc de dignes fruits de « pénitence... car la cognée est déjà à la racine « des arbres [1]. » Il ne s'agit pas d'un ou de deux : c'est une vengeance publique et universelle : « Tout arbre qui ne porte point de bon « fruit sera coupé et jeté au feu [2]. » Toutes ces paroles sont autant de coups de tonnerre sur les cœurs rebelles. Et celles-ci où il parle de Jésus-Christ ne sont pas moins fortes : « Il a un van « en sa main, et il purgera son aire, et il recueil- « lera le bon grain dans son grenier, et il brû- « lera la paille d'un feu qui ne s'éteint pas [3]. »

Tout cela est préparé par ces premières paroles : « Faites pénitence, car le royaume des cieux « est proche [4]. » Le monde dans peu de temps verra paraître son juge ; plus il apporte de miséricorde, plus ses jugements seront rigoureux. Abaissez-vous donc, orgueilleuses montagnes, qui semblez vouloir menacer le ciel, abaissez vos superbes têtes. « Ce n'est pas, » dit saint Chrysostome [5], « aux feuilles ni aux branches, mais à la racine que la cognée est attachée. » Il ne s'agit pas des biens du dehors, des honneurs et des richesses, qu'on peut appeler les feuilles et les ornements de l'arbre ; ni de la santé ou de la vie corporelle, que l'on peut comparer aux branches qui font partie de nous-mêmes : c'est à la racine, c'est à l'âme qu'on va frapper : il y va du tout, et le coup sera sans remède. Et ce ne sont pas seulement les plantes venimeuses et malfaisantes qu'on menace, c'est la paille, les serviteurs inutiles ; ce sont les arbres infructueux que le feu brûlera toujours sans les consumer ; et pour périr à jamais, il suffit de ne porter pas de fruit. Car c'est alors que vient la rigoureuse parole du sévère père de famille, qui, visitant son jardin, prononce cette sentence contre le figuier stérile : « Car pourquoi occupe-t-il la « terre ? coupez-le et le mettez dans le feu [6]. » Tremblez donc, pécheurs endurcis ; tremblez, âmes superbes et impénitentes, craignez cette inévitable cognée qui est déjà mise à la racine. Si le serviteur tonne ainsi, que fera le Maître quand il aura pris la parole ? « Si ceux qui ont « transgressé la loi de Moïse, sont inévitablement « punis, quel traitement recevront ceux qui « auront outragé le Fils de Dieu, méprisé sa « parole et foulé son sang aux pieds [7] ? » Où irons-nous donc, race de vipères, qui ne pro-

[1] *Malaah.*, III, 1. — [2] *Isa.*, XL, 3 ; *Marc.*, I, 2, 3. — [3] *Marc.*, I, 2, 3; *Isa.*, XL, 3, 4, 5; *Luc.*, III, 4, 5. — [4] *Act.*, XIII, 24, 25. — [5] *Ibid.*, 24.

[1] *Matth.*, III, 7, 8. — [2] *Ibid.*, 10. — [3] *Ibid.*, 12. — [4] *Ibid.*, 2. — [5] *Chrys.*, *in Matth.*, hom. 11, n. 3. — [6] *Luc.*, XIII, 7. — [7] *Hebr.*, X, 28, 29.

duisons que des fruits empoisonnés? Qui nous apprendra à éviter la colère du Tout-Puissant qui nous poursuit? Où nous cacherons-nous devant sa face? « Collines, couvrez-nous; mon-« tagnes, tombez sur nos têtes [1]. »

IVe ÉLÉVATION.

La consolation suit les termes.

Pour moi, je vous donne un baptême d'eau, « afin que vous fassiez pénitence: mais celui « qui vient après moi, est plus puissant que « moi; et je ne suis pas digne de lui porter ses « souliers; c'est lui qui vous baptisera dans le « Saint-Esprit et dans le feu [2]. » Si saint Jean nous inspire tant de terreur, s'il nous brûle par la frayeur du feu éternel, et de l'implacable colère de Dieu, un baptême lui est donné pour nous rafraîchir. Allons donc avec tout Jérusalem et avec toute la Judée, et avec tout le pays que le Jourdain arrose, allons écouter le prédicateur de la pénitence, et recevons son baptême pour nous y consacrer. Car ce n'est pas ici un de ces faibles prédicateurs qui prêchent la pénitence dans la mollesse; celui-ci la prêche dans le cilice, dans le jeûne, dans la retraite, dans la prière. Mais allons, en confessant nos péchés, non en général, ce que les plus superbes ne refusent pas; mais confessons chacun en particulier nos fautes cachées, et commençons par celles qui nous humilient davantage. Prenons un confesseur comme Jean-Baptiste, sévère, mais sans être outré. Car que dit-il aux pécheurs en général? « Que celui qui a deux habits, en donne « à celui qui n'en a pas; et que celui qui a de « quoi manger en use de même [3]. » La colère de Dieu est pressante et redoutable : mais consolez-vous, puisque vous avez dans l'aumône un moyen de l'éviter. Partagez vos biens avec les pauvres : il ne vous dit pas de tout quitter; c'est bien là un conseil pour quelques-uns, mais non pas un commandement pour tous. Il ne nous accable donc pas par d'excessives rigueurs. Et que dit-il aux publicains, ces gens de tout temps si odieux? les oblige-t-il à tout quitter? Non; pourvu qu'ils « ne fassent rien au-delà des « ordres qu'ils ont reçus [4]. » Car la puissance publique peut imposer des péages pour le soutien de l'Etat : il lui faut laisser arbitrer ce que demandent les besoins publics, et s'en tenir à l'exécution sans vexer le peuple. Il ne dit non plus aux gens de guerre : Quittez l'épée, renoncez à vos emplois, mais : « Ne faites point de « concussion : contentez-vous de votre solde [5]. » Le prince rendra compte à Dieu et des tributs qu'il impose, et des guerres qu'il entreprend : mais ses ministres, qui, sans inspirer de mauvais conseils, ne font qu'exécuter les ordres publics, sont à couvert aux yeux de Dieu par l'autorité de Jean. Jésus viendra donner les conseils de perfection : Jean s'attache aux préceptes : et sans prêcher aucun excès, il console tout le monde en ouvrant la porte du ciel aux emplois non-seulement les plus dangereux, mais encore les plus odieux, s'ils sont nécessaires, pourvu qu'on s'y renferme dans les règles.

[1] *Luc.*, XXIII, 30. — [2] *Matth.*, III, 11. — [3] *Luc.*, III, 11. — [4] *Luc.*, III, 12, 13. — [5] *Ibid.*, 14.

Ve ÉLÉVATION.

Le baptême de Jean, et celui de Jésus-Christ.

« Je vous baptise dans l'eau, mais celui qui « vient après moi vous baptisera dans le Saint-« Esprit et dans le feu [1]. » Ce que Jésus-Christ explique lui-même à ses disciples, lorsqu'il leur dit en montant au ciel : « Jean vous a donné « un baptême d'eau, mais dans peu de jours « vous serez baptisés dans le Saint-Esprit [2]. » Saint Paul explique le baptême de Jean par ces paroles : « Jean-Baptiste a baptisé le peuple du « baptême de la pénitence, en l'avertissant de « croire en celui qui devait venir après lui, c'est-« à-dire en Jésus [3]. » Voilà donc deux différences de deux baptêmes : celui de Jean préparait la voie à Jésus-Christ, en montrant que c'était en lui, et non pas en Jean, qu'il fallait croire pour avoir la rémission des péchés; et outre cela le baptême de Jean ne donnait ni le Saint-Esprit, ni la grâce, ni par elle le feu céleste de la charité, qui consume tous les péchés; et cet effet était réservé au baptême de Jésus-Christ.

Quand saint Jean oppose l'eau de son baptême au feu de celui de Jésus-Christ; et quand Jésus-Christ explique lui-même que ce baptême de feu et du Saint-Esprit, est celui dont les disciples furent inondés au jour de la Pentecôte; on entend bien qu'il ne faut pas croire que le baptême de Jésus-Christ ne soit pas comme celui de Jean un baptême; mais c'est que celui de Jean ne contenait qu'une eau simple, au lieu que l'eau que donnait Jésus était pleine du Saint-Esprit et d'un feu céleste; c'est-à-dire de ce même feu du Saint-Esprit dont le déluge s'épancha sur toute l'Eglise dans le cénacle. C'est ce feu qui anime encore aujourd'hui l'eau du baptême, et qui fait dire au Sauveur, qu'on « n'a point de part à » son « royaume, si l'on « ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit [4] : » c'est-à-dire, dans le langage mystique, si l'on ne renaît de l'eau et du feu.

Voici donc la consolation des Chrétiens. L'eau

[1] *Luc.*, 16; *Matth.*, III, 11. — [2] *Act.*, I, 5. — [3] *Ibid.*, XIX, 4. — [4] *Joan.*, III, 5.

du baptême de Jésus-Christ n'est pas une eau vide et stérile : le Saint-Esprit l'anime et la rend féconde ; en lavant le corps elle enflamme le cœur : si vous ne sortez du baptême plein du feu céleste de l'amour de Dieu, ce n'est pas le baptême de Jésus-Christ que vous avez reçu. La pénitence chrétienne, qui n'est autre chose qu'un second baptême, doit être animée du même feu. « Celui à qui on remet davantage, « doit aussi, » dit le Sauveur [1], « aimer davan- « tage. » Quand vous n'avez que les larmes que la terreur fait répandre, ce n'est encore que l'eau et le baptême de Jean. Quand vous commencez à aimer Dieu « comme l'auteur et la « source de toute justice [2], » Jésus commence à vous baptiser intérieurement de son feu ; et son sacrement achèvera l'ouvrage.

VI[e] ÉLÉVATION.

Quelle est la perfection de la pénitence.

« Les chemins tortus seront redressés, et les « raboteux seront aplanis [3] : » ce sont les paroles d'Isaïe rapportées par saint Luc. C'est-à-dire qu'il faut que le cœur souffre la violence, si sa pénitence est sincère ; car on n'est pas sans violence sous la bêche et sous le hoyau : il faut que le bois qu'on veut aplanir gémisse longtemps sous le rabot : on ne réduit pas sans travail les passions qu'on veut abattre, les habitudes qu'on veut corriger : il vous faut, pour vous redresser, non-seulement une main ferme, mais encore rude d'abord ; à mesure qu'elle avancera son ouvrage, son effort deviendra plus doux ; et à la fin tout étant aplani, le rabot coulera comme de lui-même, et n'aura plus qu'à ôter de légères inégalités, que vous-même vous serez ravi de voir disparaître, afin de demeurer tout uni sous la main de Dieu, et d'occuper la place qu'il vous donne dans son édifice. Les grands combats sont au commencement ; la douce inspiration de la charité vous aplanira toutes choses, et c'est alors, comme dit saint Luc [4], que *vous verrez le salut donné de Dieu*.

Avant que ce salut parût au monde, Isaïe avait prédit que la pénitence devait paraître dans toute sa vérité, dans toute sa régularité, dans toute sa force. Avait-elle jamais mieux paru que dans la prédication de saint Jean-Baptiste? et la sévérité de la vie s'était-elle jamais mieux unie avec celle de la doctrine? Paraissez donc, il est temps, divin Sauveur : la voie vous est préparée par la prédication de la pénitence.

[1] *Luc.*, VII, 47. — [2] *Conc. Trident.*, sess. VI, *de justif*, c. 6. — [3] *Isa.*, XL, 4, *Luc.*, III, 3. — [4] *Luc.*, III, 6.

VII[e] ÉLÉVATION.

Seconde préparation des voies du Seigneur, en montrant au monde Jésus-Christ.

Souvenons-nous que la préparation des voies du Seigneur a été mise en deux choses : dans la prédication de la pénitence et dans la désignation de la personne de Jésus-Christ. Nous avons vu la première : passons à la seconde.

Saint Jean annonce aux Juifs plusieurs choses de Jésus-Christ : la première, qu'il allait venir ; la seconde, qu'il était déjà au milieu d'eux sans être connu ; la troisième, qui il était, et quelle était sa puissance.

Pour expliquer ce troisième point, il fallait que Jean commençât à se dépriser lui-même : « Je ne suis pas, » disait-il [1], « celui que vous « croyez ; il en vient un après moi, qui est plus « puissant que moi, et dont je ne suis pas digne « de porter ni de délier les souliers. »

Ce n'était pas assez de parler ainsi en général ; il explique en quoi consistait cette prééminence de Jésus-Christ. Il la fait consister premièrement dans son éternelle préexistence : « Celui, » dit-il [1], « qui est venu après moi, a été « fait mon supérieur, parce qu'il était devant « moi » de toute éternité. Il était, et ce qu'il était avant Jean de toute éternité, a été cause de l'avantage qu'il devait avoir sur lui dans le temps, et de ce qu'il a été fait son supérieur. La prééminence de Jésus-Christ consiste en second lieu dans sa plénitude : « Il est plein de « grâce et de vérité [3] : » car tout est en lui, et il est la source de la grâce : ainsi elle regorge de sa plénitude ; la grâce se multiplie en nous sans mesure ; « Nous avons tous reçu de sa pléni- « tude ; et grâce pour grâce [4] : » une grâce en attire une autre : la grâce de la prière attire celle de l'action ; la grâce de la patience attire celle de la consolation ; la grâce qui nous rend fidèles dans les moments, attire celle de la persévérance ; la grâce de cette vie attire celle de l'autre : « Moïse a donné la loi [5], » qui était stérile, et ne consistait qu'en figures ; propre à nous déclarer pécheurs, et non pas à nous justifier ; propre à nous montrer le chemin, mais non pas à nous y conduire, ni à nous y faire entrer : « Par « Jésus-Christ est venue la grâce » qui nous fait « agir ; et la vérité, » au lieu des ombres. Enfin le dernier trait de prééminence en Jésus-Christ, c'est qu'il est « le Fils, et le Fils unique, et le Fils « toujours dans le sein de son Père [6]. » Ce qui fait que la connaissance de Dieu se va augmenter, puisque c'est celui qui est dans son

[1] *Act.*, XIII, 25 ; *Matth.*, III, 11 ; *Marc.*, I, 7 ; *Luc.*, III, 16. *Joan.* I, 27. — [2] *Ibid.*, I, 15, 24. — [3] *Joan.*, I, 14. — [4] *Ibid.*, 16. — [5] *Ibid.*, 17. — [6] *Ibid.*, 18.

sein, qui nous en révélera le secret : « Jamais personne n'a vu Dieu : mais son Fils unique » va nous « découvrir le secret du sein paternel : » en sorte « qu'en le voyant, » nous « verrons son « Père[1]. » Faut-il donc s'étonner, si Jean ne se reconnaît pas digne de lui délier ses souliers ? Si Jésus-Christ n'était qu'une créature, Jean en aurait-il parlé ainsi ? Qui jamais a ainsi parlé, ou d'Elie un si grand prophète, ou de Salomon, ou de David, de si grands rois, ou de Moïse lui-même ? Aussi n'étaient-ils tous « que des servi- « teurs : mais Jésus Christ est le Fils unique[2]. » S'il est éternellement dans le sein du Père, il ne peut pas être d'une nature inférieure ou dégénérante : autrement il avilirait, pour ainsi parler, le sein où il demeure. Abaissons-nous donc à ses pieds: c'est le seul moyen de nous élever. Jean s'abaisse jusqu'à se juger indigne de déchausser son souverain : et Jésus pour le relever viendra bientôt recevoir de lui le baptême : et cette main qui se juge indigne de toucher les pieds de Jésus, « est élevée,» dit saint Chrysostome[3], « au haut de sa tête, pour verser dessus l'eau baptismale. »

VIII[e] ÉLÉVATION.

Première manière de manifester Jésus-Christ avant que de l'avoir vu.

Dieu avait déterminé à saint Jean-Baptiste deux temps où il devait faire connaître le Sauveur, dont le premier était avant que de l'avoir vu. Quelle merveille ! Un artisan encore dans la boutique, et gagnant sa vie, est le sujet des prédications d'un prophète, plus que prophète, et si révéré, qu'on le prenait pour le Christ. C'était de cet homme dans la boutique que saint Jean disait : « Il y a un homme au milieu de « vous que vous ne connaissez pas, et dont je « ne suis pas digne de toucher les pieds [4]. » Il est plus grand que Moïse : il donne la grâce, quand Moïse ne donne que la loi : il est devant tous les siècles, le Fils unique de Dieu, et dans le sein de son Père : nous n'avons de grâce que par lui ; cependant vous ne le connaissez pas, quoiqu'il soit au milieu de vous. Dans quelle attente de si hauts discours devaient-ils tenir le monde, et quelle préparation des voies du Seigneur ! On s'accoutumait à entendre nommer le Fils unique de Dieu, qui venait en annoncer les secrets; mais, quoi ! c'était de ce charpentier qu'on parlait ainsi ! Qu'est-ce après cela que la gloire humaine ? Qu'est-ce devant Dieu que la différence des conditions ? Jean ne l'avait jamais vu, et ne le connaissait peut-être que par l'impression qu'il en avait ressentie au sein de sa mère; elle se continuait, et il éprouvait que le Fils de Dieu était au monde par les effets qu'il faisait sur lui. Aussi confessait-il que « nous « recevons tous de sa plénitude [1] : » et il sentait que c'était de là que lui venait à lui-même cette abondance de grâce. Mais il se prépare de plus grands mystères, Jésus va paraître au monde; et le premier qu'il va visiter, c'est Jean-Baptiste : et si ce saint précurseur l'a si bien fait connaître, avant que de l'avoir vu, quelles merveilles nous paraîtront quand ils seront en présence !

[1] *Joan.*, XIV, 9. — [2] *Hebr.*, III, 5, 6. — [3] *Chrysost.*, hom. 9, al. hom. 3 *in Matth.*, n. 5. — [4] *Joan.*, I, 26, 27.

VINGT-DEUXIÈME SEMAINE

Le baptême de Jésus.

PREMIERE ÉLÉVATION.

Premier abord de Jésus et de saint Jean.

Pendant que saint Jean-Baptiste faisait retentir les rives du Jourdain, et toute la contrée d'alentour, de la prédication de la pénitence, et qu'on accourait de tous côtés à son baptême, où il en faisait attendre un autre plus efficace de la part du Sauveur qu'il annonçait : le Sauveur « vint lui-même de Galilée pour être baptisé de « la main de Jean [2]. »

Ce fut donc alors qu'arriva ce que Jean raconte ailleurs aux Juifs : « Je ne le connaissais « pas [3]. » Il parle manifestement du temps qui avait précédé le baptême de Jésus-Christ : car il l'avait trop connu dans son baptême, et par des marques trop éclatantes, pour en perdre jamais l'idée. Mais ce fut lorsqu'il l'aborda la première fois que saint Jean-Baptiste pouvait dire : « Je ne le connaissais pas, mais je suis « venu donnant le baptême d'eau, afin qu'il fût « manifesté en Israël [4]. Car, outre qu'en baptisant le peuple, Jean annonçait, comme on a vu, un meilleur baptême, il devait encore arriver que Jésus-Christ, en se présentant au baptême avec les autres, serait distingué par la manifestation que nous allons voir : « Ce fut » donc « alors que Jean rendit ce témoignage : « J'ai « vu le Saint-Esprit descendant du ciel, comme « une colombe, et demeurant sur lui ; et je ne « le connaissais pas : mais celui qui m'a envoyé « baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui vous « verrez descendre le Saint-Esprit et demeurer « sur lui, c'est celui qui baptise dans le Saint- « Esprit. Et je l'ai vu, et je lui rends ce témoi- « gnage, que c'est le Fils de Dieu [5]. »

[1] *Joan.*, I, 16. — [2] *Matth.*, III, 13. — [3] *Joan.*, I, 31. — [4] *Ibid.* — [5] *Joan.*, I, 32, 33, 34.

Ainsi le Saint-Esprit descendu du ciel, et se reposant sur Jésus-Christ, devait être la marque pour le reconnaître. Cette marque fut donnée à tout le peuple au baptême de Jésus-Christ : mais saint Jean, qui était l'ami de l'époux, la vit avant tous les autres ; et reconnaissant Jésus-Christ dont il se trouvait indigne de toucher les pieds, « il ne voulait pas le baptiser [1]. »

Un des caractères de saint Jean, c'est l'humilité, qui paraît dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles : mais Jésus le devait surpasser en cette vertu comme en tout le reste; et on ne peut voir sans étonnement, que sa première sortie soit pour se faire baptiser par son serviteur. Et nous rougissons de la pénitence, pendant que Jésus, l'innocence même se va initier à ce mystère, et ne sort de l'obscurité de son travail mécanique, que pour se mettre par le baptême, ne craignons point de le dire, au rang des pécheurs !

IIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ commande à saint Jean de le baptiser.

Jésus-Christ venant au baptême avec tout le reste du peuple, « Jean l'en empêchait lui di-« sant : C'est vous qui me devez baptiser : et vous « venez à moi [2] ! » Ce qu'on ressent à cette parole d'humilité et d'étonnement est inexplicable. Répétons-la avec componction : « Et vous venez « à moi ! » et vous venez me soumettre cette tête sur laquelle je vois le Saint-Esprit reposé ! non, non, donnez-moi vos pieds, dont encore je ne suis pas digne ; et puisque c'est au baptême de votre sang que je dois tout, laissez-moi vous reconnaître. Mais Jésus lui dit : « Laissez-moi « faire maintenant, car il faut qu'en cette sorte nous accomplissions toute justice [3]. » L'ordre du ciel le demande, et la bienséance le veut : *Decet*, « il est à propos ; » il est bienséant.

C'était donc l'ordre d'en haut, que Jésus, la victime du péché, et qui devait l'ôter, en le portant, se mit volontairement au rang des pécheurs: c'est là cette justice qu'il lui fallait accomplir. Et comme Jean en cela lui devait obéissance, le Fils de Dieu la devait aux ordres de son Père. « Alors Jean ne lui résista plus [4]; » et ainsi toute la justice fut accomplie dans une entière soumission aux ordres de Dieu.

Accomplissons aussi toute justice : ne laissons rien échapper des ordres de Dieu : allons à la suite de Jésus nous dévouer à la pénitence : souvenons-nous de notre baptême qui nous y a consacrés ; et puisqu'en effaçant le péché il n'en éteint pas les désirs, préparons-nous à un combat éternel, entrons en lice avec le démon, et ne craignons rien, puisque Jésus-Christ est à notre tête.

[1] *Matth.*, III, 14. — [2] *Matth.*, III, 14. — [3] *Ibid.*, 15 — [4] *Ibid.*, 16.

IIIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ est plongé dans le Jourdain.

Jésus-Christ est donc caché dans les eaux, et sa tête y est plongée sous la main de Jean. Il porte l'état du pécheur ; il ne paraît plus ; le pécheur doit être noyé ; et c'est pour lui qu'étaient faites les eaux du déluge. Mais si les eaux montrent la justice divine par cette vertu ravageante et abîmante, elles ont une autre vertu ; et c'est celle de purifier et de laver. Le déluge lava le monde, et les eaux purifièrent et sauvèrent les restes du genre humain. Jésus-Christ plongé dans les eaux leur inspire une nouvelle vertu qui est celle de laver les âmes. L'eau du baptême est un sépulcre, *où nous sommes jetés* tout vivants *avec* Jésus-Christ; *mais pour y ressusciter avec lui* [1]. Entrons ; subissons la mort que notre péché mérite; mais n'y demeurons pas, puisque Jésus-Christ l'a expié en se baptisant pour nous; sortons de ce mystique tombeau, et ressuscitons avec le Sauveur pour ne mourir plus.

N'oublions jamais notre baptême, où ensevelis dans les eaux nous devions périr ; mais au contraire, nous en sortons purs comme du sein d'une nouvelle mère. Toutes les fois que nous retombons dans le péché, nous nous noyons, nous nous abîmons : toutes les fois que par le recours à la pénitence nous ressuscitons notre baptême, nous commençons de nouveau à ne pécher plus. Où retournez-vous, malheureux ? ne vous lavez-vous que pour vous souiller davantage ? La miséricorde d'un Dieu qui pardonne vous sera-t-elle un scandale ? et perdrez-vous la crainte d'offenser Dieu, à cause qu'il est bon ? Quoique la pénitence soit laborieuse, et qu'on ne revienne pas à la sainteté perdue avec la même facilité qu'on l'a reçue la première fois; néanmoins les rigueurs mêmes de la pénitence sont pleines de douceur. Ces rigueurs tiennent encore plus de la précaution que de la punition. Faites donc pénitence de bonne foi ; et songez qu'en vous soumettant aux clefs de l'Eglise, vous vous soumettez en même temps à toutes les précautions qu'on vous prescrira pour votre salut.

IVe ÉLÉVATION.

Manifestation de Jésus-Christ.

Vraiment il est véritable que *celui qui s'humilie sera exalté* [2]. Jean s'humilie, et un Dieu l'exalte en le faisant, pour ainsi dire, son consécrateur pour se dévouer sous sa main à la pé-

[1] *Rom.*, VI, 2, 3, 4. — [2] *Matth.*, XXIII, 12.

nitence. Mais Jésus s'humilie beaucoup davantage, puisqu'il se met aux pieds de Jean, plus que Jean ne voulait être au-dessous des siens, et qu'il le choisit pour le baptiser. Il est donc temps, ô Père éternel ! que vous glorifiez votre Fils ? Et voilà *que* Jésus *s'élevant de l'eau, où* il s'était enseveli, *le ciel s'ouvre : le Saint-Esprit,* qui n'avait encore été vu que de Jean-Baptiste, *descend publiquement sur le Sauveur, sous la figure d'une colombe, et se repose sur lui* [1]. En même temps une voix part d'en haut comme un tonnerre, et on entendit ces mots hautement et distinctement : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui « je me plais. » C'est par là qu'était désigné le Fils unique : « C'est mon serviteur », disait Isaïe [2], « c'est celui que j'ai choisi, et en qui mon âme « se plaît. » Mais ce serviteur est en même temps le Fils unique, à qui il est dit : « Vous « êtes mon Fils, je vous ai engendré aujour- « d'hui ; » et encore : « Je vous ai engendré de « mon sein devant l'aurore [3]. » Mais ce qui était séparé dans la prophétie. se réunit aujourd'hui dans la déclaration du Père céleste : « Celui-ci « est mon Fils bien-aimé en qui je me plais [4]. » Je m'y plais uniquement, comme dans celui qui est mon unique ; je me plais dans ses membres qu'il a choisis, parce que je me plais en lui : et je n'aime plus rien sur la terre que dans cet unique objet de ma complaisance.

Il nous vaut mieux d'être aimés de cette sorte, que si nous l'étions en nous-mêmes, puisque, quelque vertueux que nous puissions être, nos mérites bornés ne nous attireraient jamais du côté de Dieu qu'un amour fini : mais Dieu nous regardant en Jésus-Christ, l'amour qu'il a pour son Fils s'étend sur nous ainsi que le Fils le dit lui-même : « Mon Père, je suis en « eux, et vous en moi ;... afin que l'amour que « vous avez pour moi soit en eux, ainsi que je « suis en eux moi-même [5]. »

V[e] ÉLÉVATION.

La manifestation de la Trinité et la consécration de notre baptême.

Le Père céleste a paru sur la montagne où Jésus-Christ s'est transfiguré ; mais le Saint-Esprit ne s'y montra pas : le Saint-Esprit a paru dans celle où il descendit en forme de langue ; mais on n'y vit pas le Père : partout ailleurs le Fils paraît, mais seul : au baptême de Jésus-Christ, qui donne naissance au nôtre, où la Trinité devait être invoquée, le Père paraît dans la voix, le Fils en sa chair, le Saint-Esprit comme une colombe. Les eaux sont sanctifiées par cette présence : en la personne de Jésus-Christ toute l'Eglise est baptisée, et le nouvel Adam consacré dans ses trois puissances où consiste l'image de Dieu, ou, si l'on veut, dans ses trois actes principaux, la mémoire, l'intelligence et l'amour. La mémoire ou le souvenir est comme le trésor, la source et le réservoir des pensées : l'intelligence est la pensée intellectuelle elle-même : l'amour est l'union de notre âme avec la vérité qui est son objet. La vérité, c'est Dieu même. Disons avec le Prophète : « Je me suis souvenu de Dieu, et j'en « ai été dans la joie [1]. » Ne nous contentons pas de nous souvenir de ce que Dieu nous a déjà mis dans l'esprit ; si par la foi il nous fait venir à l'intelligence, qui en est le fruit, et qu'il daigne ouvrir nos yeux spirituels pour pénétrer ses mystères, suivons cette impression, et épanchons-nous en amour et actions de grâces. « J'entrerai dans le sanctuaire du Seigneur : » dans mon intérieur qui est son temple : « O « Dieu ! je me souviendrai de votre seule jus- « tice [2]. » Recevez toutes les pensées qui seront le fruit de ce souvenir. Que votre justice et votre vérité reluisent partout. Que j'aime votre justice, et que je vous serve avec un chaste amour ; c'est-à-dire non par la crainte de la peine, mais par l'amour de votre justice. Père, je vous consacre tout mon souvenir : Fils, je vous consacre toute ma pensée : Esprit-Saint, tout mon amour se repose en vous : donnez-moi le feu de la charité ; et que ce soit là le feu dans lequel je serai baptisé par la grâce de Jésus-Christ.

VI[e] ÉLÉVATION.

La généalogie de Jésus-Christ, par saint Luc.

Il y en a qui prétendent qu'à l'âge d'environ trente ans, avant que de commencer le ministère public d'enseigner le peuple, on était obligé de donner sa généalogie, et de la consigner dans le temple : et que c'est ce qui a donné lieu à saint Luc, marquant l'âge de Notre-Seigneur, de rapporter en même temps sa généalogie à l'endroit de son baptême : par où il se disposait à commencer son ministère. Quoi qu'il en soit, il faut toujours se souvenir qu'il n'était fils de Joseph qu'en apparence, *ut putabatur,* comme le remarque saint Luc [3] ; et que de tous les côtés, en quelque sorte qu'on prît sa généalogie, ou selon la nature, ou selon la loi, il était toujours fils de David. Que s'il est vrai qu'il fallût ainsi rapporter sa race pour être admis au ministère d'enseigner ; que ce soit un témoignage pour les Juifs, mais non pas une

[1] *Matth.*, III, 16, 17. — [2] *Isa.*, XLII, 1. — [3] *Psal.*, II, 7 ; CIX, 3. — [4] *Matth.*, III, 17. — [5] *Joan.*, XVII, 23, 24.

[1] *Psal.*, LXXV, 3. — [2] *Psal.*, LXX, 16. — [3] *Luc.*, III, 23.

loi pour les Chrétiens qui ne comptent point d'autre race, ni d'autre naissance que celle du baptême, où ils sont tout d'un coup enfants de Dieu. Jésus-Christ a montré sa race pour lui et pour nous; il fallait qu'il vînt de David, d'Abraham et du peuple saint : mais nous qui sommes sortis de la gentilité, nous héritons des promesses comme l'Apôtre nous enseigne [1], et sommes enfants d'Abraham et de David par Jésus-Christ, à qui nous nous sommes incorporés par la foi.

—

VINGT-TROISIÈME SEMAINE

Le jeune et la tentation de Jésus-Christ.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Jésus poussé au désert en sortant du baptême.

Jésus, *plein du Saint-Esprit* qui s'était reposé sur lui sous la figure sensible d'une colombe, *quitta le Jourdain, et fut poussé par l'esprit dans le désert* [2]. C'est-à-dire que tout en sortant du baptême, plein de l'esprit de gémissement, il alla, colombe innocente, commencer son jeûne, et pleurer nos péchés dans la solitude. Selon saint Mathieu, *il y fut conduit par l'esprit* [3]; selon saint Marc, *il y fut jeté,emporté,chassé* [4]; selon saint Luc, *il y fut poussé*. Quoi qu'il en soit, nous voyons que par le baptême nous sommes séparés du monde, et consacrés au jeûne ou à l'abstinence, et à combattre la tentation. Car c'est ce qui arriva au Sauveur du monde aussitôt après son baptême.

La vie chrétienne est une retraite : « Nous « ne sommes plus du monde, comme » Jésus-Christ « n'est pas du monde [5]. » Qu'est-ce que le monde? si ce n'est, comme dit saint Jean, *concupiscence de la chair* [6]; sensualité, corruption dans ses désirs et dans ses œuvres; ou *concupiscence des yeux*, curiosité, avarice, illusion, fascination, erreur, et folie dans l'affectation de la science; et enfin, *orgueil* et ambition. A ces maux dont le monde est plein, et qui en fait comme la substance, il faut opposer la retraite, et nous faire comme un désert par un saint détachement de notre cœur.

La vie chrétienne est un combat : le démon à qui une âme échappe, *prend sept esprits plus mauvais que lui* [7], pour nous tenter avec de nouveaux efforts; et il ne faut jamais cesser de le combattre.

Dans ce combat, saint Paul nous apprend *une éternelle abstinence*; c'est-à-dire qu'il faut nous sevrer du plaisir des sens, et n'y jamais attacher son cœur. « Car celui qui entre en « lice dans le combat de la lutte, s'abstient de « tout; il le fait pour une couronne qui se fane « et se flétrit en un instant : mais celle que « nous voulons emporter est éternelle [1]. »

C'est pour réparer et expier les défauts de notre retraite, de nos combats contre les tentations, de notre abstinence, que Jésus-Christ est poussé dans le désert : son jeûne de quarante jours figure celui de toute la vie, que nous devons pratiquer en nous abstenant des mauvaises œuvres et contenant nos désirs dans les bornes de la loi de Dieu, Ce doit être là le premier effet du jeûne de Jésus-Christ. S'il nous appelle plus haut, et qu'il nous attire, non pas simplement au renoncement par le cœur, mais encore à un délaissement effectif du monde, heureux d'aller jeûner avec Jésus-Christ, faisons notre félicité de son désert!

IIe ÉLÉVATION

La quarantaine de Jésus-Christ, selon saint Marc.

L'évangéliste saint Marc, le plus divin de tous les abréviateurs, abrége en ces termes l'Evangile de saint Mathieu : « Il fut dans le « désert quarante jours et quarante nuits; et il « était tenté du diable; et il était avec les bêtes; « et les anges le servaient [2]. » Où l'on voit en même temps, comme dans un tableau, Jésus-Christ seul dans un désert, où le diable est son tentateur, les bêtes sa compagnie, et les anges ses ministres.

Pourquoi Jésus avec les bêtes, et quelles compagnes lui donne-t-on dans le désert? Fuyez les hommes, disait cette voix à un ancien solitaire. Les bêtes sont demeurées dans leur état naturel, et, pour ainsi parler, dans leur innocence; mais parmi les hommes tout s'est perverti par le péché. « Toute chair a corrompu ses voies [3]. » On ne trouve parmi les hommes que dissimulation, infidélité, amitié intéressée, commerce de flatteries pour s'amuser les uns les autres, mensonge, secrètes envies avec l'ostentation d'une trompeuse bienveillance, inconstance, injustice et corruption. Fuyons du moins en esprit; les bêtes nous seront meilleures que la conversation des hommes du monde.

Nous serons exposés à la tentation avec Jésus-Christ notre modèle, mais comme lui nous aurons aussi les anges pour ministres. A la lettre ils viennent servir le Sauveur dans le besoin où il voulut être après un si long jeûne; mais

[1] *Rom.*, XII, 5; *Galat.*, III, 26, 27, 28, 29. — [2] *Luc.*, IV, 1. — [3] *Matth.*, IV, 1. — [4] *Marc*, I, 12. — [5] *Joan.*, XVII, 14. — [6] *Ibid.*, II, 16. — [7] *Matth.*, XII, 45.

[1] I. *Cor.*, IX, 24, 25. — [2] *Marc.*, I, 13. — [3] *Gen.*, VI, 22.

en même temps nous devons nous souvenir qu'ils sont « esprits administrateurs pour ceux « qui sont appelés au salut [1] ; » et qu'en l'honneur du Sauveur ils se rendent les ministres de ceux qui jeûnent avec lui dans le désert, qui aiment la prière et la retraite et qui vivent dans l'abstinence de ce qui contente la nature, n'y donnant jamais leur cœur.

IIIe ÉLÉVATION.

Les trois tentations, et le moyen de les vaincre.

« Après qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim [2] : » car il avait bien voulu se soumettre à cette nécessité. Etant donc pressé de la faim selon la faiblesse de la chair qu'il avait prise, le diable profita de cette occasion pour le tenter : « Si vous êtes le Fils de « Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en « pain ; » ou comme l'exprime saint Luc : « Di- « tes à cette pierre qu'elle se change en pain [3]. » Etrange tentation, de vouloir persuader au Sauveur qu'il se montrât le Fils de Dieu, et fît preuve de sa puissance pour satisfaire aux goûts et aux besoins de la chair. Entendons que c'est là aussi le premier appât du monde : il nous attaque par les sens, il étudie les dispositions de nos corps, et nous fait tomber dans ce piége. Telle est donc la première tentation, qui est celle de la sensualité.

La seconde tentation, ainsi qu'elle est rapportée par saint Mathieu, est d'enlever Jésus-Christ dans la cité sainte, et le mettre sur le haut du temple, en lui disant : « Si vous êtes le « Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit: « Que les anges ont reçu un ordre de Dieu pour « vous garder dans toutes vos voies : ils vous « porteront dans leurs mains, de peur que vos « pieds ne se heurtent contre une pierre [4]. » Nous éprouvons cette tentation, lorsque séduits par nos sens, sans craindre notre faiblesse, nous nous jetons, comme dans un précipice, dans l'occasion du péché, sous l'espérance téméraire d'un secours extraordinaire et miraculeux. C'est ce qui arrive à tous les pécheurs, lorsqu'ils méprisent les précautions qui font éviter les périls où l'on a souvent succombé : ce qui est tenter Dieu de la manière la plus insolente.

La troisième tentation vient directement flatter l'orgueil. Le démon nous élève sur une montagne, d'où il nous découvre tous les empires du monde, qu'il promet de nous donner, si nous l'adorons [5]. Voilà comme il flatte la sensualité, la témérité et l'ambition : et voyez comme il sait prendre son temps : il attaque par le manger celui qui est comme épuisé par un si long jeûne ; il porte à une téméraire confiance en Dieu, celui qui vient de le contenter par le sacrifice d'un jeûne si agréable ; et dans une preuve de vertu si étonnante, il tente, par l'ambition de commander à tout le monde, celui qui, se commandant si hautement à lui-même, mérite de voir le monde entier à ses pieds et gouverné par ses ordres.

Telles sont « les profondeurs de Satan [1]. » Que « j'ai peur, » dit le saint Apôtre [2], « qu'il ne « nous déçoive par ses finesses, ainsi qu'il a sé- « duit Eve ! » Et encore [3] : « Ne nous laissons « point tromper par Satan : car nous n'ignorons « point ses pensées, ses adresses, ses artifices ; » comme il sait prendre le temps, et se prévaloir de notre faiblesse.

Nous n'avons à lui opposer que la parole de Dieu. A chaque tentation Jésus-Christ oppose autant de sentences de l'Ecriture. Lisons-la nuit et jour : passons notre vie à méditer la loi de Dieu : c'est le moyen d'opposer sa parole à notre ennemi, et de le renvoyer confus.

IVe ÉLÉVATION.

Quel remède il faut opposer à chaque tentation.

On oppose à la tentation des remèdes ou particuliers ou généraux.

Les remèdes généraux sont le jeûne, la prière, la lecture, la retraite, où est renfermé le soin d'éviter les occasions : à quoi on peut ajouter l'occupation et le travail.

Pour bien comprendre les remèdes particuliers, allons à l'école du Fils de Dieu, et voyons ce qu'il pratique.

A la tentation de la sensualité, et en particulier à celle de la faim, il oppose, qu'on ne vit pas seulement de pain : que Dieu a envoyé la manne à son peuple pour le soutenir dans le désert ; qu'il n'y a donc qu'à s'abandonner à sa providence paternelle ; qu'il nourrit tous les animaux jusqu'aux corbeaux, jusqu'aux serpents, et jusqu'à un ver de terre, sans qu'ils sèment, ni qu'ils labourent ; qu'il ne faut point désirer le plaisir des sens ; que sa parole, que sa vérité est le véritable soutien et le nourrissant plaisir des âmes. Et tout cela est compris dans cette parole de l'Ecriture citée à cette occasion par le Sauveur : « L'homme ne vit pas seulement de « pain, mais encore de toute parole, ou de toute « chose qui sort de la bouche de Dieu [4]. »

A la seconde tentation Jésus-Christ oppose ces mots : « Tu ne tenteras point le Seigneur ton « Dieu [5]. » Celui qui entreprend des choses trop

[1] *Hebr.*, I, 14. — [2] *Matth.*, IV, 2, 3. — [3] *Luc.*, IV, 3. — [4] *Matt.*, V, 5, 6. — [5] *Matth.*, IV, 8.

[1] *Apoc.*, II, 24. — [2] II. *Cor.*, XI, 3. — [3] *Ib.*, II, 11. — [4] *Matth*, IV, 4. — [5] *Ibid.*, 7, *Deut.*, III, 16.

hautes, que Dieu ni ne lui ordonne, ni ne lui conseille, sous prétexte qu'il fera en sa faveur quelque chose d'extraordinaire qu'il n'a point promis, tente le Seigneur son Dieu. Il tente encore le Seigneur son Dieu lorsqu'il veut entendre par un effort de son esprit ses inaccessibles mystères, sans songer que « celui qui entreprend de « sonder la majesté sera opprimé par sa gloi- « re [1]. » Ceux-là donc tentent leur Seigneur leur Dieu, et n'écoutent pas ce précepte : « Ne cher- « chez point des choses plus hautes que vous [2]. » Celui aussi qui entreprend de grands ouvrages dans l'ordre de Dieu, mais le fait sans y employer des forces et une diligence proportionnée, tente Dieu manifestement, et attend de lui un secours qu'il n'a point promis. Il en est de même de celui qui se jette volontairement dans le péril qu'il peut éviter : car, s'il le peut, il le doit, et non par une téméraire confiance hasarder volontairement son salut. Celui qui dit par le sentiment d'un faux repos : Je m'abandonne à la volonté de Dieu, et je n'ai qu'à le laisser faire : au lieu d'agir avec Dieu et de faire de pieux efforts, flatte la mollesse, entretient la nonchalance, et tente le Seigneur son Dieu, qui veut que nous soyons coopérateurs de sa sagesse et de sa puissance. Dites-donc, en faisant ce que vous pouvez de votre côté, comme il l'ordonne : Je me repose sur Dieu, je le laisse faire : car alors on ne songe qu'à se tirer du trouble, de l'agitation, de l'inquiétude : autrement vous tentez Dieu, et vous vous jetez à terre du haut du pinacle, dans l'espérance de trouver entre deux les mains des anges.

Pourquoi opposer à la tentation de l'ambition ces paroles : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, « et le serviras seul [3]. » Les hommes ambitieux s'adorent eux-mêmes : ils se croient les seuls dignes de commander aux hommes, et de remplir les grandes places : ils ont une merveilleuse complaisance pour les conseils qu'ils ont imaginés pour y parvenir : ils se mettent au-dessus de tous les hommes, dont ils croient faire des instruments de leur vanité : tous ceux-là s'adorent eux-mêmes, et veulent que les autres les adorent. Ceux qui s'imaginent avoir ce que le monde appelle esprit supérieur ; qui, ravis de la prétendue supériorité de leur génie à manier les hommes et les affaires, croient s'élever au-dessus de tout le genre humain, s'adorent eux-mêmes, et se croyant les artisans de leur grandeur, les fabricateurs de leur fortune, les auteurs de leurs beaux talents, de leur habileté, de leur éloquence , ils disent : « Notre langue est de « nous, » et nous nous sommes faits nous-mêmes : « Qui est au-dessus de nous [1] ? »

En s'adorant eux-mêmes, et en adorant leur propre orgueil, ils adorent en quelque sorte le diable qui l'a inspiré. Car le propre de ce superbe esprit est d'avoir voulu s'égaler à Dieu, et s'adorer lui-même ; et il règne sur ceux qu'il attire dans ses sentiments et dans ses révoltes.

Pourquoi Jésus-Christ ne dit-il rien à la vanterie du démon, qui se glorifie « d'avoir tous « les empires en sa puissance, et de les distri- « buer à qui il lui plaît, avec toute la gloire qui « y est attachée [2] ? » Il est vrai qu'en un certain sens il est le maître de l'univers, par le péché qu'il y a introduit, par le règne de l'idolâtrie qui était comme universel. Il est vrai encore qu'en remuant les passions et l'ambition des hommes, il donne des fondements à la plupart des conquêtes et des empires qui en ont été l'ouvrage : il n'est pas vrai, toutefois, qu'il donne les empires ; parce que ces violentes passions des hommes n'ont que l'effet que Dieu veut, et que c'est lui qui donne la victoire. Mais Jésus-Christ le laisse se repaître de sa fausse gloire ; et content d'apprendre aux hommes à adorer Dieu, il leur apprend à la fois que par là ils renverseront le superbe empire du démon, déjà prêt à tomber à terre.

Ve ÉLÉVATION.

De la puissance du démon sur le genre humain.

Quand Dieu créa les purs esprits, autant qu'il leur donna de part à son intelligence, autant leur en donna-t-il à son pouvoir : et en les soumettant à sa volonté, il voulut pour l'ordre du monde, que les natures corporelles et inférieures fussent soumises à la leur, selon les bornes qu'il avait prescrites. Ainsi le monde sensible fut assujeti à sa manière au monde spirituel et intellectuel : et Dieu fit ce pacte avec la nature corporelle, qu'elle serait mue à la volonté des anges, autant que la volonté des anges, en cela conforme à celle de Dieu, la déterminerait à certains effets.

Concevons donc que Dieu, moteur souverain de toute la nature corporelle, ou la meut, ou la contient dans une certaine étendue, à la volonté de ses anges. Parmi les esprits bienheureux il y en a qui sont appelés des vertus, dont il est écrit : « Anges du Seigneur bénissez le Seigneur : « bénissez le Seigneur, » (vous qu'il appelle) « ses vertus ou ses puissances [3]. » Et encore : « Anges du Seigneur, louez le Seigneur : Ver- « tus du Seigneur, louez le Seigneur [4]. » C'est

[1] *Prov.*, XXV, 27. — [2] *Eccli.*, III, 22. — [3] *Matth.*, IV, 10; *Deut.*, VI, 13; X, 20.

[1] *Psal.*, XI, 5. — [2] *Luc.*, IV, 6. — [3] *Psal.*, CII, 20, 21. — [4] *Dan.*, III, 58, 61; *Psal.*, CXLVIII, 2.

peut-être de ces vertus ou de ces puissances qu'il est écrit : « Dieu sous qui se courbent ceux qui « portent le monde [1]. » Et quoi qu'il en soit, nous voyons dans toutes ces paroles une espèce de présidence de la nature spirituelle sur la corporelle.

Combien la force des anges prévaut à celle des hommes et des animaux, et quelle domination elle est capable d'exercer sur eux sous l'ordre de Dieu ; il l'a lui-même déclaré par le carnage effroyable que fit un seul ange dans toute l'Egypte, dont il fit mourir tous les premiers-nés, autant parmi les animaux que parmi les hommes [2] ; et encore par celui qui se fit si promptement dans l'armée de Sennachérib qui assiégeait Jérusalem [3].

On pourrait pourtant demander si Dieu conserve le même pouvoir aux anges déserteurs et condamnés : mais saint Paul a décidé la question, lorsque, pour exciter les fidèles à résister vigoureusement à la tentation, il les avertit que « nous n'avons pas à lutter contre la chair et le « sang, mais contre des princes et des puissan« ces, » qu'il appelle encore, à cause de leur origine, *des vertus des cieux* [4], après même qu'ils en ont été précipités : pour nous montrer qu'ils conservent encore dans leur supplice la puissance comme le nom qu'ils avaient par leur nature. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque Dieu, qui les pouvait justement priver de tous les avantages naturels, a mieux aimé faire voir en les conservant, que tout le bien de la nature tournait en supplice à ceux qui en abusent contre Dieu. Ainsi l'intelligence leur est demeurée aussi perçante et aussi sublime que jamais ; et la force de leur volonté à mouvoir les corps, par cette même raison leur est restée, comme du débris de leur effroyable naufrage.

Que si l'on dit que la force de la volonté des anges venait de la conformité à la volonté Dieu, qu'ils ont perdue, on ne songe pas que Dieu veut encore les faire servir de ministres à sa justice : et en cela leur volonté sera conforme à celle de Dieu ; parce qu'ils feront encore, par une volonté mauvaise, la même chose que Dieu fait par une volonté qui est toujours bonne.

Ainsi tous les avantages naturels sont demeurés aux démons pour leur supplice. Dieu leur a tout changé en mal, et leur noblesse naturelle, se tournant en faste, leur intelligence en finesse et en artifice, et leur volonté en partialité et en jalousie, ils sont devenus superbes, trompeurs et envieux, et réduits par leur misère au triste et noir emploi de tenter les hommes : ne leur restant plus au lieu de la félicité dont ils jouissaient dans leur origine, que le plaisir obscur et malin que peuvent trouver des coupables à se faire des complices, et des malheureux à se donner des compagnons de leur disgrâce. Dieu nous veut apprendre par là quelle estime nous devons faire des dons naturels, de la pénétration, de l'intelligence et de la puissance : puisque tout cela reste aux démons, qui n'en sont ni moins malheureux, ni moins haïssables. Et leur pouvoir sur les hommes, loin de diminuer, s'est plutôt accru dans la suite par le péché, qui nous a fait leurs esclaves. Au commencement, Dieu avait mis l'homme au-dessous de l'ange, mais seulement, comme dit David, *un peu au-dessous* [1]. Mais par le péché, le diable, qui nous a vaincus, est devenu notre maître ; et nous, comme dit Jésus-Christ lui-même, *enfants du diable* [2], esclaves livrés à ce tyran, non-seulement nous ne saurions nous tirer de cette servitude, mais nous ne pouvons pas même faire de nous-mêmes le moindre effort pour en sortir ; en sorte que le démon est appelé par Jésus-Christ *le prince du monde* [3].

Ainsi notre délivrance ne consiste plus qu'en ce que cet esprit superbe, qui domine sur tous les esprits d'orgueil, ayant osé attenter d'une manière terrible contre la personne du Fils de Dieu, encore « qu'il n'y trouvât rien qui fût à « lui : » *in me non habet quidquam* [4]: par là a perdu son empire. Qui ne serait étonné de lui voir enlever le Fils de Dieu sur une haute montagne et sur le pinacle du temple ? Comment fut-il permis à cet esprit impur, non-seulement de toucher à ce corps innocent et virginal, mais encore de le transporter où il le voulait, comme s'il en eût été le maître ? mais c'est là qu'il a perdu ses forces : il ne peut plus rien parce qu'il a voulu trop pouvoir. Le Fils de Dieu l'a vaincu en le laissant faire, et il a promis à ses fidèles d'anéantir sa puissance.

Cette promesse est contenue dans ces paroles de l'Apôtre : « Dieu est fidèle ; et il ne permet« tra pas que vous soyez tentés par-dessus vos « forces [5]. Les anges saints viendront à votre « secours [6]. » Vous avez *pour bouclier la foi* [7], pour armes invincibles *le jeûne et la prière* [8], et Jésus-Christ même pour soutien. Souvenez-vous seulement qu'il est dit de lui : « Il n'est pas de« meuré dans la vérité ; la vérité n'est pas en lui ; « il est menteur et père du mensonge [9] : » ce sont les paroles du Sauveur. Ainsi ayant perdu à jamais la vérité, il ne lui reste plus à

[1] *Job.*, IX, 13. — [2] *Exod.*, II, 4, 5; XII, 12, 23, 29, XIII, 15. — [3] IV. *Reg.*, XIX, 35. — [4] *Ephes.*, VI, 11, 12.

[1] *Psal.*, VIII, 6. — [2] *Joan.*, XIV, 34, 44. — [3] *Ibid.*, XII, 31; XIX, 30; XVI, 11. — [4] *Ibid.*, XIV, 30. — [5] I. *Cor.*, X, 13. — [6] *Psal.*, XC, 11, 12, 15, 16. — [7] *Ephes.*, VI, 11. — [8] *Matth.*, XVII, 20; — [9] *Joan.*, VIII, 44.

vous proposer que le faux, l'illusion, la vanité même. Songez aussi que le même Sauveur a dit de cet esprit mensonger qu'il est « homicide « dès le commencement [1]. » Il a tué nos premiers parents, « et par lui la mort est entrée [2]. » Il vient donc encore à vous avec un esprit homicide : les plaisirs qu'il vous propose sont un poison ; ses espérances, un piége ; la vengeance où il vous anime, une cruauté contre vous-mêmes : et le couteau qu'il vous présente contre votre ennemi, plus contre vous que contre lui, vous percera le sein, pendant qu'il ne fera que lui effleurer la peau.

VIe ÉLÉVATION.

Comment Jésus-Christ a été tenté.

Un saint Pape a remarqué [3], et après lui tous les saints docteurs, que la tentation nous attaque en trois manières, par la suggestion, par la délectation et par le consentement. La suggestion consiste dans une pensée, soit que le démon le jette immédiatement dans l'esprit, soit que ce soit en nous proposant des objets extérieurs. Le démon n'a pas pu aller plus avant dans la tentation du Fils de Dieu : mais à notre égard, quand la pensée est suivie d'une complaisance volontaire, et que l'esprit s'y arrête, on doit croire que le consentement, « qui, » comme disait saint Jacques [4], « enfante la mort, » suivra bientôt.

Arrêtez donc la tentation dès le premier pas, qui est innocent, et qui a pu être dans le Fils de Dieu ; mais rejetez-la aussi de même. Car si vous lui laissez le moyen de vous chatouiller les sens, et si le démon, qui peut même, comme vous voyez, remuer les corps, se met à agiter les humeurs, quelle tempête ne s'élèvera pas dans votre intérieur ! Cependant Jésus dormira peut-être : réveillez-le donc promptement ; réveillez la foi endormie ; coupez court et rompez le premier coup. Prévenez le plaisir naissant, ou des sens, ou de l'ambition, ou de la vengeance : de peur que, se répandant dans toute votre âme, il ne l'entraîne trop facilement au consentement si artificieusement préparé.

VIIe ÉLÉVATION.

Le diable se retire, mais pour revenir.

« Et après que toute la tentation fut accom- « plie, le diable se retira pour un temps [5]. » Il ne quitte donc jamais prise, quoique repoussé et vaincu : il revint plus d'une fois tenter Jésus-Christ ; et apparemment il fit de nouveaux efforts dans le temps de sa passion et à l'heure de sa mort, qui est le *temps* que plusieurs entendent dans cet endroit de saint Luc. Quoi qu'il en soit, nous devons entendre qu'il faut toujours veiller et se tenir prêt.

Il est naturel à l'homme de se relâcher après le travail. Jamais il ne fait si bon recommencer le combat, que lorsqu'après une pénible victoire on cesse d'être sur ses gardes : c'est alors qu'on périt. On se dit à soi-même : il faut se donner un peu de repos ; j'ai vaincu par un grand effort, qu'ai-je à craindre ? Les flots sont calmes, les vents apaisés, le ciel serein ; on s'abandonne au sommeil ; l'ennemi revient et reprend toutes les dépouilles qu'il avait perdues.

Mais croyons que le grand effort de la tentation est dans les approches de la mort : parce que premièrement c'est le temps de la décision ; et secondement, c'est le temps de la faiblesse. O Dieu ! jamais je ne suis plus faible ; tout s'émousse dans la vieillesse, et le courage plus que tout le reste : « Mon Dieu ! ne me délaissez pas « dans le temps de ma défaillance [1]. » Quand la force me manque, et que je n'ai point de ressource ni de courage, mes esprits sont offusqués ; j'ai dans le cœur « une réponse de mort [2] » et de désespoir : Mon Dieu, aidez-moi. Voici le temps dont saint Luc disait : « Il le quitta jus- « qu'au temps [3] : » jusqu'au temps de défaillance et d'horreur, jusqu'au temps où dans le dernier affaiblissement, les moments sont les plus précieux.

VINGT-QUATRIÈME SEMAINE

Suite du témoignage de saint Jean-Baptiste.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Jean déclare qu'il n'était rien de ce qu'on pensait.

Après les merveilles qui parurent au baptême de Jésus-Christ, il y a sujet de s'étonner qu'il disparaisse tout d'un coup, pour s'enfoncer dans le désert durant quarante jours et autant de nuits. Après cela il revint et commença de prêcher. Pendant sa retraite dans le désert, et après, Jean continuait à lui rendre témoignage. Et ce fut alors que Jérusalem, étonnée de la prédication du saint précurseur, lui députa, pour ainsi dire dans les formes, des prêtres et des lévites du nombre des pharisiens, qui l'interrogèrent juridiquement. « Qui êtes-vous ? » lui dirent-ils. Car ils en avaient conçu une si haute opinion, qu'ils ne crurent rien moins de lui, sinon qu'il était le Christ. Mais « il confessa, et ne le nia pas, et il

[1] *Joan.*, VIII, 44. — [2] *Sap.*, II, 24. — [3] *Greg. Magn.*, lib. I, *In Evang.* hom. 16, n. 1. — [4] *Jac.*, I, 14, 15. — [5] *Luc.*, IV, 13.

[1] *Psal.*, LXX, 9, 10, 11, 12. — [2] II. *Cor.*, I, 9. — [3] *Luc.*, IV 13.

« confessa qu'il n'était point le Christ [1]. » Cette façon de parler de l'Évangéliste fait entendre qu'il prenait plaisir à le répéter. Moi le Christ! Je ne le suis pas ; non, encore un coup, je ne le suis pas. « Quoi donc ! Êtes-vous Élie ! » « Non, » dit-il. Qu'il aime à dire ce qu'il n'est pas, et à se réduire dans le néant ! « Êtes-vous « prophète ? » « Non ; » toujours non, et toujours non : ce n'est qu'un non partout ; et Jean n'est rien à ses yeux. Il est pourtant « prophète, « et plus que prophète [2], » et le plus excellent de tous les prophètes : « il est Élie » en vertu : et quoiqu'il ne le soit pas en personne, il est plus qu'Élie, puisque par la sentence de Jésus-Christ « il est plus grand que tous les pro- « phètes. » Et quoiqu'il soit si excellent, il n'est rien. Il n'a rien à dire de lui-même. Il prend le côté qui est contre lui. Car en effet il n'est pas prophète comme les autres, pour prédire le Christ à venir, lui qui devait le montrer présent. « Qui êtes-vous donc [3] ? » Il faut parler: car ceux que l'on vous envoie doivent rendre compte au sénat de Jérusalem qui les avait députés à Jean. « Je suis la voix de celui qui « crie. » Qu'est-ce qu'une voix ? Un souffle qui se perd en l'air : je suis une voix, un cri, si vous le voulez : saint Jean s'exténue jusque là. On en vient à tourner contre lui toutes ses réponses : « Pourquoi donc baptisez-vous, si vous « n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni prophète [4] ? » « Je baptise, » il est vrai, « mais dans l'eau : » je ne fais que jeter sur les têtes pénitentes une eau stérile, et plonger les corps dans une rivière : « Mais il y en a un au milieu de vous « que vous ne connaissez pas. » Le voilà donc encore une fois au-dessous des pieds de Jésus, « indigne de lui dénouer le cordon de ses sou- « liers [5]. » Comme il se baigne dans l'humilité et dans le néant ! Non, non, non, dit-il toujours. Faut-il dire quelque chose, ce n'est qu'une voix sans corps et sans consistance. Quelque grand qu'on soit, l'humilité qui ne peut mentir ne laisse pas de trouver moyen d'anéantir tous ses avantages. Apprenons à dire : Non ; mais sincèrement, lorsqu'on nous loue ; sans exagération, sans emphase, sans trop d'effort. Car souvent tout cet effort est un artifice pour nous attirer des louanges, ou du moins de l'attention du côté des hommes. L'humilité ne songe point à s'étaler. Un simple non, sec et court, qui détruit tout, lui suffit, parce que ce non, dans sa sécheresse et dans sa brièveté, cache tout, fait tout disparaître, jusqu'à l'humilité même.

[1] *Joan.*, I, 19, 20, 21. — [2] *Matth.*, XI, 9, 10, 14, — [3] *Joan.*, I, 22 2[illegible] — [4] *Joan.*, I, 25, 26. — [5] *Ibid.*, 27.

IIe ÉLÉVATION.

Saint Jean appelle Jésus *l'Agneau de Dieu.*

« Ceci, » ce qu'on vient d'entendre, « se « passa en Béthanie, au delà du Jourdain, où « Jean donnait le baptême. Le lendemain Jean « vit Jésus qui venait à lui ; et il dit : Voilà « l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les pé- « chés du monde [1]. » Il faut bien entendre ce témoignage de saint Jean-Baptiste, où il découvre un grand secret de Jésus-Christ. Il le vit donc venir à lui : car il continua l'acte d'humilité qu'il avait fait, lorsque Jean, étonné de son abaissement, s'écria : « Je dois être bap- « tisé par vous et vous venez à moi ! » Mais il fallait que Jésus honorât Jean qui lui rendait témoignage, et qu'il confirmât sa mission en allant à lui. Car si Jean devait faire connaître Jésus, Jésus aussi le devait faire connaître en son temps, d'une manière bien plus haute ; et c'est un des mystères compris sous cette parole : « Laissez-moi faire ; car c'est ainsi que « nous devons accomplir toute justice [2], » c'est-à-dire nous rendre l'un à l'autre le témoignage mutuel que nous nous devons. Jean donc, voyant Jésus venir à lui encore une fois, le montra à tout le peuple, en disant : « Voilà « l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte le péché « du monde [3], » Tous les jours, soir et matin, on immolait dans le temple un agneau, et c'était là ce qu'on appelait le *sacrifice continu* [4], ou perpétuel. Ce fut ce qui donna occasion à Jean de prononcer les paroles qu'on vient d'entendre : peut-être même que Jésus s'approcha de lui à l'heure où tout le peuple savait qu'on offrait ce sacrifice. Quoi qu'il en soit, dans ce témoignage qu'il rend au Sauveur, lui qui l'avait fait connaître comme « le Fils unique « dans le sein du Père [5], » dont il venait déclarer les profondeurs, le fait connaître aujourd'hui comme la victime du monde. Ne croyez pas que cet agneau qu'on offre soir et matin en sacrifice perpétuel, soit le vrai agneau, la vraie victime de Dieu ; voilà celui qui s'est mis « en entrant au monde à la place de toutes les « victimes [6] : » c'est aussi celui qui est la victime publique du genre humain, et qui seul peut expier et ôter ce grand péché qui est la source de tous les autres, et que pour cela peut être appelé *le péché du monde*, c'est-à-dire le péché d'Adam, qui est celui de tout l'univers. Mais en ôtant ce péché, il ôte aussi tous les autres. Venez à lui, petits et grands, comme à

[1] *Joan.*, 28, 29. — [2] *Matth.*, III, 15. — [3] *Joan.*, I, 29. — [4] *Exod.*, XXIX, 38, 39 seq.; *Num.*, XXVIII, 3 seq. — [5] *Joan.*, I, 14, 18. — [6] *Psal.* XXXIX, 7, [illegible], *Hebr.* [illegible], 5, 6 7.

celui qui vous purifie de tous vos péchés : « Car nous n'avons point été rachetés de nos « erreurs par or ni par argent ; mais par le « sang innocent de Jésus-Christ comme d'un « agneau sans tache, prévu et prédestiné de« vant tous les temps, et déclaré dans nos « jours [1].» Baptisons-nous donc dans ce sang : je m'y suis baptisé moi-même, et dès le sein de ma mère j'en ai senti la vertu : je le montre donc aux autres, moi qui l'ai connu le premier. Regardez-le, cet Agneau de Dieu qu'Isaïe a vu en esprit, lorsqu'il le représenta comme « l'a« gneau qui se laissera non-seulement tondre, « mais » écorcher, pour ainsi parler, et « im« moler sans se plaindre [2] : » que Jérémie voyait, représentait en sa personne, lorsqu'il dit : « Je suis comme un agneau innocent « qu'on porte au sacrifice [3] » Le voilà cet Agneau si doux, si simple, si patient, sans artifice, sans tromperie, qui sera immolé pour tous les pécheurs. Il a déjà été immolé en figure : et on peut dire en vérité « qu'il a été tué et « mis à mort dès l'origine du monde [4]. » Il a été massacré en Abel le juste : quand Abraham voulut sacrifier son fils, il commença en figure ce qui devait être achevé en Jésus-Christ. On voit aussi s'accomplir en lui ce que commencèrent les frères de Joseph. Jésus a été haï, persécuté, poursuivi à mort par ses frères : il a été vendu en la personne de Joseph, jeté dans une citerne, c'est-à-dire livré à la mort : il a été avec Jérémie dans le lac profond, avec les enfants dans la fournaise, avec Daniel dans la fosse aux lions. C'était lui qu'on immolait en esprit dans tous les sacrifices. Il était dans le sacrifice que Noé offrit en sortant de l'arche, lorsqu'il vit dans l'arc-en-ciel le sacrement de la paix ; dans ceux que les patriarches offrirent sur les montagnes ; dans ceux que Moïse et toute la loi offrait dans le tabernacle, et ensuite dans le temple : et n'ayant jamais cessé d'être immolé en figure, il vient maintenant l'être en vérité.

En le voyant donc comme l'*Agneau de Dieu*, saint Jean le voyait déjà comme nageant dans son sang. Nous l'avons en cet état dans l'Eucharistie : et encore que son sang n'y soit plus répandu avec violence, il y ruisselle dans le calice ; il y coule dans nos corps et dans nos cœurs. Plongeons-nous dans le sang de cet Agneau : « portons » ses plaies et sa « mortifi« cation en nos corps [5] : » toujours tué, toujours immolé, il veut encore l'être en nous comme dans ses membres.

[1] I. *Petr.*, I, 18, 19, 20. — [2] *Isa.*, LIII, 7. — [3] *Jer.*, XI, 19. — [4] *Apoc.*, XIII, 8. — [5] II. *Cor.*, VI, 9, 10.

IIIe ÉLÉVATION.

Jean fait souvenir le peuple de la manière dont il avait annoncé et connu Jésus-Christ.

Saint Jean avait toujours dit, avant même que Jésus-Christ parût au monde, « qu'il y « avait quelqu'un dans le monde dont il n'était « pas digne de toucher les pieds [1] ; » à qui son baptême *préparait la voie*, et n'était qu'un préparatoire ; si l'on veut, un préliminaire d'un meilleur baptême que Jésus-Christ devait donner. Saint Jean répète ce témoignage, et fait ressouvenir le peuple de la marque miraculeuse de la colombe mystique à laquelle il l'avait connu [2]. Souvenons-nous donc de cette marque, et de tout ce qui parut ensuite dans le baptême de Jésus-Christ. Car c'est là primitivement que fut accomplie cette parole de Jésus-Christ : « Travaillez à la nourriture que le Fils « de l'homme vous doit donner ; car son Père « l'a marqué de son sceau [3], » l'a désigné, caractérisé, en sorte qu'on ne puisse plus le méconnaître. Souvenons-nous donc du caractère sacré de Jésus-Christ, des cieux ouverts, de la colombe descendue, et de la voix qui fut ouïe sur le Jourdain. « Portons nous-mêmes le ca« ractère de Jésus-Christ [4]. » Qu'il soit l'objet de nos complaisances, comme il l'est de celles de son Père. « Entrons avec lui dans l'eau du « baptême [5] : » renouvelons les promesses du nôtre, et demeurons éternellement dévoués à la pénitence.

IVe ÉLÉVATION.

Saint Jean appelle encore une fois Jésus-Christ *l'Agneau de Dieu* : et ses disciples le quittent pour le Fils de Dieu.

« Le lendemain, Jean était avec deux de ses « disciples ; et regardant marcher Jésus » (apparemment encore pour venir à lui), « dit : Voilà « l'Agneau de Dieu. Et ses deux disciples l'en« tendirent comme il parlait ainsi, et ils sui« virent Jésus [6]. » Le temps que Jean devait demeurer en liberté était court, et il multiplie, comme on voit, coup sur coup son témoignage. « Voici, » dit-il encore une fois. « l'Agneau de « Dieu : » et à l'instant deux de ses disciples se détachèrent de lui pour s'attacher à Jésus. Voilà donc Jésus devenu le maître des disciples de saint Jean : et on voit comment il lui préparait la voie.

« Pendant qu'ils le suivaient, Jésus leur dit : « Que cherchez-vous ? Et ils répondirent : Maî« tre, où demeurez-vous [7] ? » (Car ils voulaient tout à fait se donner à lui). « Et Jésus leur dit :

[1] *Matth.*, III, 11 ; *Marc.*, I, 7 ; *Joan.*, I, 23, 31. — [2] *Joan.*, I, 32, 33, 34. — [3] *Joan.*, VI, 27. — [4] I. *Cor.*, XV, 49. — [5] *Galat.*, III, 27 ; *Rom.*, VI, 4, 5, 6 seq. — [6] *Joan.*, I, 35 seq. — [7] *Ibid.*, 38, 39.

« Venez et voyez. » N'en croyez plus personne : venez et voyez vous-mêmes : car quand on vient et qu'on veut voir de bonne foi, on connaît bientôt. Ils suivirent donc Jésus : ils virent où « il demeurait, et ils passèrent avec lui le reste « du jour ; et il était environ la dixième heure « du jour. » On conjecture de là que c'était à la fin de la journée, et à peu près le temps qu'on offrait le sacrifice du soir ; ce qui donna une nouvelle occasion à Jean de répéter : « Voilà l'Agneau de Dieu[1]. »

Allons donc à Jésus avec ces disciples, à l'heure de l'immolation. Voyons nous-mêmes où Jésus habite : et non contents de le voir par une stérile spéculation, achevons avec lui la journée. Heureuse journée, heureuse nuit, que l'on passe avec Jésus-Christ dans sa maison ! Seigneur, où habitez-vous ? « Dites-moi, » céleste Epoux, « où vous habitez[2], afin que j'y »aille aussi fixer ma demeure, et que mon âme errante et vagabonde « n'aille pas courir deçà et delà » avec d'autres que vous ; car je ne veux point m'y arrêter, quoique peut-être ils se disent, ou qu'ils soient « vos compagnons. » Je ne veux m'attacher qu'à vous ; et vos compagnons, même ceux qui marchent avec vous, me détourneraient de ma voie, si j'avais de l'attache pour eux. *O venez ! ô voyez ! ô demeurez !* Que ces paroles sont douces ! Et qu'il est doux de savoir où Jésus habite !

Ve ÉLÉVATION.

Saint André amène saint Pierre à Jésus-Christ.

« Un de ses disciples qui avaient ouï ce té« moignage de Jean, et qui avaient suivi Jésus, « était André, frère de Simon Pierre. Il ren« contra » premièrement « son frère et il lui « dit : Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire » l'Oint, et « le Christ ; et il l'amena à Jésus. Et « Jésus » qui le connut au premier abord, et savait à quoi il le destinait, « lui dit en le re« gardant : Vous êtes Simon, fils de Jonas, vous « serez appelé Céphas, c'est-à-dire, Pierre[3]. » Il commence à former son Eglise ; et il en désigne le fondement : « vous vous appellerez « Pierre. » Vous serez cet immuable rocher sur lequel je bâtirai mon Eglise. Quand un Dieu nomme, l'effet suit le nom : il se fit sans doute quelque chose dans saint Pierre à ce moment, mais qui n'est pas encore déclaré, et qui se découvrira dans la suite. Car tout ceci n'était encore qu'un commencement : ni saint Pierre ne suivit entièrement Jésus-Christ ; ni saint André ne demeura alors avec lui qu'un jour. Il suffit que nous entendions que les préparations s'achèvent, et que le grand ouvrage se commence,

[1] *Joan.*, 29. — [2] *Cant.*, I, 6. — [3] *Joan.*, I, 40, 41, 42.

puisque les disciples de Jean profitent de son témoignage pour reconnaître Jésus, et lui amener d'autres disciples.

Quand nous trouvons la vérité, ne la trouvons pas par nous-mêmes : montrons-la aux autres, en commençant par nos plus proches, comme saint André par son frère ; soyons fidèles : nous ne savons pas qui nous amenons à Jésus : nous croyons lui amener un simple fidèle ; mais celui que nous lui amenons est un Pierre : c'est le le chef, c'est le fondement de son Eglise.

VIe ÉLÉVATION.

Vocation de saint Philippe. — Nathanaël amené à Jésus-Christ.

« Le lendemain [1] : » ce n'est pas inutilement que la suite des jours est si bien marquée : l'Evangéliste veut que l'on entende le prompt et manifeste progrès de l'œuvre de Dieu, et le fruit des préparations de saint Jean-Baptiste. « Le len« demain » donc « Jésus voulut aller en Galilée, » et il rencontra Philippe, et lui dit : Suivez« moi[2]. » Il n'attend pas que celui-ci le cherche ; il le prévient. L'Evangéliste remarque que « Philippe était de Bethsaïda, d'où étaient aussi « André et Pierre ; » pour nous faire entendre qu'ils se connaissaient les uns les autres, et s'entre-communiquaient leur bonheur. Car Philippe fit part du sien à Nathanaël qu'il trouva, « et lui dit : Nous avons trouvé celui que Moïse et la « loi et les prophètes nous ont annoncé, Jésus « de Nazareth, fils de Joseph,[3]. Et Nathanaël, » qu'on croit être saint Barthélemi, « lui répondit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui dit : Venez et voyez[4]. » Ils s'amènent les uns les autres, mais à condition qu'ils s'instruiraient par eux-mêmes. Soyons comme eux attentifs à l'œuvre de Dieu ; allons et voyons. Ne nous en tenons pas si absolument à nos conducteurs, que nous n'éprouvions par nous-mêmes et ne goûtions Jésus-Christ, afin de lui pouvoir dire comme faisaient les Samaritains à cette femme : « Nous ne croyons plus mainte« nant sur votre récit ; et nous avons connu par « nous-mêmes que celui-ci est vraiment le « Sauveur du monde[5]. » Aussi cette femme leur avait-elle dit comme les autres : « Venez et « voyez ; et ils étaient venus, ils avaient vu ; et ils « avaient invité le Sauveur de demeurer dans « leur ville ; et il y demeura deux jours[6] ; » et ils reconnurent le Sauveur du monde. Jean avait tout mis en mouvement, et il avait réveillé le monde sur le sujet de mon Sauveur. Le bruit s'en était répandu de tous côtés ; et la femme

[1] *Joan.*, I, 43. — [2] *Ibid.*, 44. — [3] *Ibid.*, 45. — [4] *Ibid.*, 46. — [5] *Ibid.*, IV, 42. — [6] *Ibid.*, 29, 42.

samaritaine elle-même avait dit: Je sais que le « Christ vient; » il va paraître, « et nous ap- « prendra toutes choses [1] :»tant on était attentif à sa venue.

VII[e] ÉLÉVATION.

Jésus-Christ se fait connaître par lui-même aux noces de Cana en Galilée.

« Trois jours après on faisait des noces à Cana « en Galilée; et la mère de Jésus y était; et Jé- « sus y fut aussi convié [2]. » Ce passage ne regarde point saint Jean-Baptiste, et appartient aux mystères de Jésus-Christ même; ainsi nous en traiterons ailleurs, et ici nous voulons seulement montrer combien l'Evangéliste est attentif à marquer la suite des jours. On voit qu'il voulait lier la manifestation de Jésus à ces noces, avec les témoignages de saint Jean-Baptiste. « Ceci, » dit-il, la députation à saint Jean, et sa réponse, « était arrivé en Béthanie. Et le lende- « main Jean vit Jésus qui venait à lui. » Et le « lendemain Jean était encore là. » Et encore: Le « lendemain Jésus trouva Philippe [3]. Et trois « jours après il se fit des noces. » Tout cela est lié ensemble dans l'ordre des jours; on voit que l'évangéliste saint Jean nous veut faire suivre la manifestation de Jésus-Christ, premièrement par saint Jean-Baptiste, et ensuite par Jésus-Christ lui-même. C'est pourquoi il est écrit à la fin [4] : « Ce fut ici le commencement des miracles « de Jésus, et il manifesta sa gloire » (par lui-même); « et ses disciples crurent en lui; » non plus seulement par le témoignage de saint Jean-Baptiste, mais par lui-même et par les effets de sa puissance. Aussi ne voyons-nous pas que l'Evangéliste s'attache depuis à marquer les jours, et il continue son histoire sans l'observer davantage. « Après cela, » dit-il [5], il vint à « Capharnaüm, où il demeura peu de jours. » Et « après cela Jésus et ses disciples vinrent « en Judée [6]. » Méditons tout: dans l'Ecriture, tout a son dessein et son mystère; et s'il n'est pas toujours entièrement expliqué, c'est que Dieu veut qu'on le cherche.

VIII[e] ÉLÉVATION.

Jésus-Christ baptise en même temps que saint Jean.—Nouveau témoignage de saint Jean, à cette occasion, lorsqu'il appelle Jésus-Christ l'Epoux.

Voici une autre sorte de témoignage de Jean. Pendant que Jésus et lui baptisent tous deux ensemble dans la Judée, et qu'on allait à l'un et à l'autre, « il s'éleva une question entre les dis- « ciples de Jean et les Juifs sur la purification, « c'est-à-dire, sur le baptême. » Et les disciples « de Jean lui vinrent dire : Maître, celui qui « était avec vous au delà du Jourdain, et à qui « vous avez rendu témoignage, baptise, et tout le « monde va à lui [1]. » Ils croyaient qu'étant venu lui-même à Jean pour s'en faire baptiser, on ne devait pas quitter Jean pour lui. Dieu permit cette dispute et cette espèce de jalousie des disciples de saint Jean-Baptiste, pour donner lieu à cette instruction admirable du saint précurseur: « L'homme ne peut rien avoir qui ne lui « soit donné du ciel [2]. » Dans cette règle admirable, qu'il pose pour fondement, est la mort de l'amour-propre et de la propre élévation. L'amour propre, à quelque prix que ce soit, et indépendamment de toute autre chose, ne songe qu'à s'élever; mais l'amour de Dieu, toujours humble, mesure son élévation à la volonté de Dieu, et ne voudrait pas même s'élever si Dieu ne le voulait; toute autre élévation lui deviendrait non-seulement suspecte, mais encore odieuse. Sur ce fondement, saint Jean continue: « Vous me rendez vous-mêmes témoignage « que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ; mais je « suis envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse « est l'époux ; mais l'ami de l'Epoux qui est « présent et qui l'écoute, est transporté de joie « par la voix de l'Epoux. Et c'est par là que « ma joie s'accomplit [3]. »

Qui pourrait entendre la suavité de ces dernières paroles? Saint Jean nous y découvre un nouveau caractère de Jésus-Christ, le plus tendre et le plus doux de tous : c'est qu'il est l'Epoux. Il a épousé la nature humaine qui lui était étrangère; il en a fait un même tout avec lui : en elle il a épousé sa sainte Eglise, épouse immortelle qui n'a ni tache, ni ride. Il a épousé les âmes saintes qu'il appelle à la société, non-seulement de son royaume, mais encore de sa royale couche ; les comblant de dons, de chastes délices; jouissant d'elles, se donnant à elles; leur donnant non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est, son corps, son âme, sa divinité, et leur préparant dans la vie future une union incomparablement plus grande. Voilà donc comme « il est l'époux, » comme « il a « l'épouse. Je vous ai, » dit-il, « épousé en « foi [4]. » Donnez-moi votre foi , recevez la mienne. Je ne vous répudierai jamais, Eglise sainte; ni vous, âme que j'ai choisie de toute éternité : jamais je ne vous répudierai. « Je vous ai trou- « vée, » dit le Seigneur, « dans votre impureté, « je vous ai lavée, je vous ai parée, je vous ai or- « née, j'ai étendu mon manteau, ma couverture « sur vous, et vous êtes devenue mienne : » ET

[1] *Joan.*, 25. — [2] *Ibid.*, II, 1. — [3] *Ibid.*, I, 28, 29, 35, 43. — [4] *Ibid.*, II, 11. — [5] *Ibid.*, 12. — [6] *Ibid.*, III, 22.

[1] *Joan.*, III, 22, 23, 24 et seq. — [2] *Ibid.*, III, 27. — [3] *Ibid.*, 28, 29. — [4] *Ose.*, II, 19, 20.

FACTA ES MIHI [1]. Epouse, prenez garde à sa sainte et inexorable jalousie : ne partagez point votre cœur, ne soyez point infidèle ; autrement, si vous rompez le sacré contrat que vous avez fait avec lui dans votre baptême, quelle sera contre vous sa juste fureur !

Voilà donc le caractère de Jésus. C'est un époux tendre, passionné, transporté, dont l'amour se montre par des effets inouïs. Et quel est le caractère de Jean ? Il est « l'ami de l'Epoux « qui entend sa voix. » C'est ce qui ne lui était pas encore arrivé. Jusqu'ici il l'avait annoncé, ou sans le connaître, ou sans entendre sa parole ; maintenant, qu'après s'être fait baptiser par saint Jean, il a commencé sa prédication, saint Jean ravi de l'entendre, et qu'ainsi qu'il l'avait toujours désiré, le bruit de sa parole retentisse jusqu'à lui, il ne sait comment expliquer sa *joie*.

Telle doit être la joie du Chrétien à la voix de Jésus-Christ, à cette voix qui retentit encore dans son Evangile ; à cette voix secrète et intérieure qui se fait entendre au fond du cœur, et qui se répand dans toutes les puissances de l'âme.

IX[e] ÉLÉVATION.

Suite du témoignage de Jean. — Sa diminution, et l'exaltation de Jésus-Christ.

Ecoutons ; saint Jean continue : « Il faut qu'il « croisse et que je diminue [2]. » Nous voulons bien peut-être que la gloire de Jésus-Christ s'augmente ; mais que ce soit à notre préjudice et avec la diminution de la nôtre, le voulons-nous de bonne foi ? Cependant c'est ce qu'il faut faire avec saint Jean, et il nous en donne les véritables raisons. C'est que Jésus-Christ « vient d'en haut : » c'est qu'il est par conséquent « au-dessus de tout : » c'est que « l'homme n'est que « terre, et de lui-même ne parle que terre : » c'est que « Jésus-Christ est venu du ciel [3] ; » et ainsi que notre gloire, si nous en avons, se doit aller perdre dans la sienne.

C'est ce que ne font point les maîtres de l'erreur, qui veulent se faire un nom et une secte parmi les hommes. C'est ce que ne font point les prédicateurs, lorsque voyant que Dieu en suscite d'autres avec plus de grâce et de succès, au lieu de se réjouir à la voix de l'Epoux, qui se fait entendre par qui il lui plaît, ils entrent dans de basses jalousies. Mais saint Paul disait : « Que m'importe, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, soit par occasion, soit en « vérité [4] ? » Pourvu donc qu'il entendît la voix de l'Epoux, de quelque bouche que ce fût, il était content. Décroissez donc sans peine ; voyez

[1] *Ez.*, XVI, 8, 9. — [2] *Joan.*, III, 30. — [3] *Ibid.*, 31. — [4] *Philip.*, I, 18.

croître sans jalousie celui que vous voyez s'élever peut-être sur vos ruines : trop heureux d'avoir à vous perdre dans une lumière que l'Epoux allume ! Et vous, grands de la terre, qui voulez accroître votre nom, l'étendre à la postérité, faire tant de bruit dans le monde, qu'il offusque le nom des autres, et même qu'on parle de vous plus que de Dieu, dites plutôt avec le Prophète et avec saint Jean : « Qu'est-ce que l'homme, » sinon « de la terre ? » ou : « Qu'est-ce que le fils de l'homme, » si ce n'est « du fumier et le la boue [1] ? » Et il veut avoir de la gloire ? Terre et poussière, pourquoi vous glorifiez-vous ? Mais de quoi vous glorifiez-vous ? Que toute gloire humaine se taise, et *que la gloire soit donnée à Dieu seul* [2] !

Parce que Jean a aimé cette gloire, et qu'il a sacrifié la sienne à Dieu et à Jésus-Christ, quelle gloire égale la sienne ? Le Fils de Dieu lui rend ce qu'il veut perdre ; et au lieu du témoignage des hommes qu'il a méprisé, il lui rend ce témoignage, *qu'il est le plus grand de tous les enfants des femmes* [3], parce qu'il a plus que tous les autres mortels sacrifié sa gloire au Fils unique de Dieu.

Pour nous donner part à cette gloire, Dieu mêle aux actions les plus éclatantes mille publiques contradictions ; et ce qui est encore plus humiliant, mille secrètes faiblesses que chacun ne sent que trop en soi-même ; afin que laissant échapper la gloire humaine, nous n'ayons de joie ni de soutien qu'à voir croître celle de Dieu.

X[e] ÉLEVATION.

Autre caractère de Jésus-Christ découvert par saint Jean.

« Il témoigne ce qu'il a vu et ce qu'il a ouï ; « et personne ne reçoit son témoignage [4]. » Autre caractère de Jésus-Christ : plus son témoignage est authentique et original, moins on le reçoit : la trop grande lumière éblouit les faibles yeux ; et ils sont faibles, parce qu'ils sont superbes : les yeux humbles, les yeux abaissés sont éclairés ; et si Jésus n'est écouté de personne, c'est que personne aussi ne veut être humble.

Personne donc ne reçoit son témoignage : tout le monde par soi-même le rejette ; et il y a tout un monde qui ne veut pas le recevoir ; mais à travers cette opposition du monde opposé au témoignage de Jésus-Christ, ce témoignage se fait jour, et pénètre les humbles cœurs que Jésus prépare lui-même à l'écouter.

Un prédicateur zélé comme saint Jean-Baptiste, verra le témoignage de Jésus-Christ mé-

[1] *Psal.* VIII, CII, 14, 15 ; *Joan.*, III, 31. — [2] I *Tim.*, I, 17. — [3] *Matth.*, XI, 11. — [4] *Joan.*, III, 32.

prisé, et sa parole rejetée. Qu'il gémisse avec saint Jean et qu'il dise : « Il témoigne ce qu'il « a vu et ce qu'il a ouï : » il a vu tout ce qu'il annonce dans le sein du Père, où il est vie et lumière; s'il déclare aux hommes les règles de la justice et les implacables jugements de Dieu, il les a ouïs dans le sein du Père où ils sont conçus et formés ; *et personne ne reçoit son témoignage.*

Je ne vois point du fruit de sa parole que j'annonce: quoiqu'elle ne soit autre chose que le témoignage de Jésus-Christ répété par ses ministres : personne ne nous écoute, et nous ne voyons aucun fruit de notre Evangile.

Pleurons donc sur le malheur et l'aveuglement des hommes : pleurons sur le témoignage si certain de Jésus-Christ, mais que personne ne veut. Mais consolons-nous en même temps ; car Dieu sait à qui il veut faire recevoir en particulier ce témoignage, qui paraît si rejeté et si méprisé par le public. Et pour preuve que ce témoignage, que personne ne reçoit, est néanmoins reçu de quelques-uns à qui Dieu prépare le cœur, saint Jean ajoute : « Celui qui « reçoit son témoignage atteste que Dieu est vé« ritable; car celui que Dieu a envoyé ne dit que des paroles de Dieu ; parce que Dieu ne lui donne pas son esprit avec mesure [1]. » Il est vrai en tout, et son témoignage ne se doit pas diviser. S'il est vrai en annonçant les miséricordes, les condescendances, les facilités, il est vrai en annonçant les rigueurs. *Personne ne reçoit son témoignage.* Les Athéniens en général méprisent en la bouche de saint Paul le témoignage de Jésus-Christ; mais Dieu parle en secret à Denis aréopagite, et à une femme nommée Damaris[2], En une autre occasion, *il ouvre le cœur de Lydie, une teinturière en propre, pour écouter ce que disait saint Paul* [3]. Dieu sait le nom de ceux à qui il veut se faire sentir. Ne vous découragez point, ô prédicateur ! une seule âme, que dis-je ? une seule bonne pensée, dans une seule âme, vous récompense de tous vos travaux.

Et vous peuples, écoutez vos pasteurs, vos prédicateurs : attestez en les croyant que Dieu est véritable en tout, et qu'il ne donne point son esprit avec mesure à Jésus-Christ dans son Eglise, puisque tout vice y est repris, et que toute vérité y est enseignée.

XI[e] ÉLÉVATION.

Saint Jean explique l'amour de Dieu pour son fils.

« Le Père aime son Fils, et lui met tout entre les mains [4]. » Heureux ceux que Dieu met

[1] *Joan.*, III, 33, 34. — [2] *Act.*, XVII, 18 seq. — [3] *Ibid.*, XVI, 14. — [4] *Joan.*, III, 35.

entre les mains de son Fils qu'il aime si parfaitement ! Ceux qu'il met entre ses mains, ce sont ses fidèles, ses élus.

Qu'il les aime, puisqu'il les donne à son Fils ! O amour du Père et du Fils ! vous êtes ineffable, incompréhensible, et je me perds dans cet abîme. Je le connais un peu par ses effets, que Dieu aime son Fils qui est un autre luimême, une autre personne, afin que son amour trouve où s'épancher, qui est le plaisir de l'amour ; mais un en substance, de peur que l'amour ne s'écarte trop de sa source et ne perde la perfection et l'agrément de l'unité : « Tout m'est donné par mon Père, et nul ne « connaît le Fils, si ce n'est le Père ; et nul ne « connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à « qui le Fils l'aura révélé [1]. »

O Jésus ! faites-le-moi connaître. Mais je ne sais quoi me dit dans le cœur que vous avez commencé de me faire cette grâce ; je commence à sentir, par une douce confiance, que je lui suis donné de votre main. Heureux de lui être donné d'une main si chère ! Le Père nous aime encore davantage en nous trouvant dans les mains de son Fils, et unis à lui. Aimons le Père qui nous donne au Fils : aimons le Fils qui nous reçoit de la main de son Père : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements* [2]. Gardons-les donc par amour, et gardons avant toutes choses le commandement de l'amour, qui fait garder tous les autres.

XII[e] ÉLÉVATION.

La récompense et la peine de ceux qui ne croient point au Fils. — Conformité du témoignage de saint Jean avec celui de Jésus-Christ.

Qui croit au Fils a la vie éternelle [3]. Le Fils est lui-même la vie éternelle. La foi est une nouvelle vertu qui renferme toutes les autres. Dieu donne un aimable objet à cette foi : c'est Jésus-Christ. En lui on aime toute vérité et toute vertu, comme dans la source et dans le modèle. « Qui ne croit point au Fils n'a » ni grâce, ni vérité, ni vertu : il ne voit « point la « vie ; mais la colère de Dieu demeure sur lui. » Elle y était déjà : et l'homme « naît enfant de « colère [4]. » Elle n'y tombe donc pas, elle y demeure, et Jésus-Christ l'en pouvait ôter. Affreuse parole : « La colère de Dieu demeure « sur lui. » Qui en pourrait porter le poids ? Elle y demeure ; elle en fait son trône ; elle y règne, et l'empire qu'elle y exerce est aussi terrible que juste : car, sans jamais lâcher prise, elle accable un malheureux criminel.

Ce témoignage est semblable à celui de Jésus-

[1] *Luc.*, X, 22. — [2] *Joan.*, XIV, 15. — [3] *Ibid.*, III, 36. — [4] *Ephes.* II, 3.

Christ: Qui croit au Fils n'est point jugé : » car il a un moyen certain d'être justifié : « qui « ne croit point au Fils est déjà jugé [1]. » Ce n'est pas par un nouveau jugement qu'il est jugé : le jugement qui était déjà se confirme et se déclare, et on périt dans son péché.

Nous avons ouï la prédication de saint Jean-Baptiste : un autre Jean, qui est l'apôtre et l'évangéliste, nous l'a racontée. Saint Jean-Baptiste sera bientôt arrêté : il le fut par Hérode, dont il reprenait l'inceste, un peu après le baptême et le jeûne de Jésus-Christ. Saint Mathieu marque expressément en ce temps l'avis que reçut Jésus-Christ de la prison de son précurseur [2]. Saint Luc parle aussi de cette prison, aux environs du baptême de Notre-Seigneur [3]. Il est marqué dans l'Evangile de saint Jean, qu'*au commencement du ministère* de Jésus-Christ, le saint précurseur *n'avait point encore été arrêté* [4] : pour insinuer qu'il le fut bientôt après. Il va donc devenir précuseur d'une nouvelle manière, c'est-à-dire par sa prison et par sa mort, qui devance celle de Jésus et nous y prépare. Ainsi nous n'entendons plus parler saint Jean-Baptiste : il annoncera le Sauveur d'une autre sorte.

[1] *Joan.*, III, 18. — [2] *Matth.*, XIV, 18. — [3] *Luc.*, III, 19. — [4] *Joan.*, III, 24.

VINGT-CINQUIÈME SEMAINE

Sur les lieux où Jésus-Christ a prêché : et pourquoi dans la Galilée.

ÉLÉVATION UNIQUE.

Sur les lieux où Jésus devait prêcher.

Nous allons entrer dans le mystère de la prédication du Sauveur. Il y avait des lieux, il y avait des temps à prendre ; il y avait des matières : et tout était réglé par la Sagesse éternelles. Pour les lieux, il était déterminé qu'il ne prêcherait que dans la terre sainte, et aux Israélites. Toute cette terre s'appelait Judée : mais dans cette sudée, il y avait la partie où était Jérusalem, qui s'appelait Judée d'un façon plus particulière : il y avait la Galilée, qui était le royaume d'Hérode. Jésus devait aller partout, et éclairer tout son pays de sa doctrine, de ses miracles et de ses exemples. Suivons-le partout, et entendons les raisons pourquoi il fait toutes choses, autant qu'il lui plaira de nous le découvrir. Apprenons, en attendant, que ce n'est point par caprice ou par amusement et inquiétude, qu'il faut changer de lieu : et que tous nos voyages doivent être réglés par la raison, à l'exemple de ceux de Jésus-Christ.

PENSÉES

CHRÉTIENNES ET MORALES

SUR DIFFÉRENTS SUJETS

I. — De Dieu et du culte qui lui est dû.

Autant que nous sommes purs, autant pouvons-nous imaginer Dieu ; autant que nous nous le représentons, autant devons-nous l'aimer : autant que nous l'aimons, autant ensuite nous l'entendons.

En cette vie, il faut en partie que Dieu descende à nous ; c'est ce qu'il fait par la révélation. Il faut aussi que nous montions à lui ; c'est ce que nous faisons par la foi. Sans cela, nous n'aurions jamais de société avec Dieu ; cette bonté inestimable demeurerait comme resserrée en elle-même, et l'homme resterait éternellement dans son indigence.

Porro unum est necessarium [1] : toute multiplicité est ici foudroyée ; il faut que tout soit ravagé, pour nous ramener à cette heureuse unité qui fait notre santé et notre bonheur.

Dieu nous cherche quand nous le cherchons : *Trahe me ; post te curremus* [1] : il ne nous quitte jamais le premier ; mais il faut faire effort pour le retenir, autrement il se retire et nous tombons dans l'abîme ; « nous nous égarons dans un pays fort éloigné, » *in regionem longinquam* [2].

Si nous avons sincèrement cherché notre Dieu, disons donc : *Tenui eum, nec dimittam* [3]. Qu'est-ce que ce *Tenui ?* Ce sont les bons mouvements, les attraits de la grâce, les instructions, tout ce qui nous parle de Jésus-Christ ; s'en souvenir, en converser, se renouveler dans l'amour des vérités saintes dans le désir d'y con-

[1] *Luc.*, X, 42.

[1] *Cant.*, I, 3. — [2] *Luc.*, XV, 13. — [3] *Cant.*, III, 4.

former ses sentiments et sa conduite ; se tenir ainsi toujours inviolablement attaché à Jésus-Christ, afin qu'après avoir dit avec vérité durant le cours du voyage : *Non dimittam*, nous le disions avec assurance dans la gloire.

Parce que nous connaissons Dieu, nous l'aimons ; parce que nous ne le comprenons pas, nous l'adorons.

Ce n'est pas Dieu, mais nous qui croissons par le culte que nous lui rendons : nous venons, non pour le faire descendre à nous, mais pour nous élever à lui ; il ne rebute pas toujours quand il diffère, mais il aime la persévérance et lui donne tout.

Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate[1]. Il faut éviter trois faux cultes : l'erreur, l'hypocrisie, la superstition. L'erreur n'adore pas Dieu tel qu'il est : il n'est tel que dans l'Eglise catholique. L'hypocrisie ne montre pas l'homme tel qu'il est. La superstition mêle l'un et l'autre, et en est un monstrueux assemblage : c'est ce que saint Paulin exprime très-bien par ces paroles : *Superstitioni religiosa, religioni profana*[2].

Non in manufactis templis habitat[3] : » Dieu n'habite point dans les temples bâtis par les hommes. » Les temples ne sont pas élevés comme pour y renfermer la Divinité, mais afin de recueillir nous-mêmes nos esprits en Dieu. Ce Dieu qui est immense, les hommes s'imaginaient pouvoir le ramasser en un temple ou dans des statues, au lieu qu'il fallait songer à recueillir en lui leur esprit dissipé.

II. — De Jésus-Christ et de ses mystères.

La grâce du mystère de l'Epiphanie, c'est un esprit d'adoration envers Jésus-Christ, et Jésus enfant, et Jésus inconnu, Jésus dans l'abjection : esprit d'adoration des états inconnus de Jésus-Christ ; esprit d'adoration pour attirer à ce Dieu inconnu ceux qui le connaissent le moins, et qui en sont le plus éloignés. Entrez-y pour toutes les créatures qui ne le connaissent pas. Et nous, comment adorerons-nous ? Comme si nous en entendions parler la première fois, comme si son étoile ne nous avait apparu que de ce jour. Car, en effet, qu'avons-nous vu ? qu'avons-nous connu ? Si nous le connaissons tant soit peu, tous les jours nous cessons de le connaître ; nous nous enfonçons tous les jours dans le centre d'une bienheureuse ignorance, où nous n'avons de vue qu'en ne voyant rien. Sortons donc du fond de cette ignorance comme d'un pays éloigné ; et sous la conduite de l'étoile, la foi, tantôt lumineuse, tantôt obscurcie, paraissant et disparaissant, suivant le plaisir de Dieu, allons adorer ce Dieu dont la gloire, dont la grandeur c'est de nous être inconnu, jusqu'à ce qu'il nous ait mis en état de ne plus rien connaître qu'en lui.

Donc, ô Dieu caché, ô Dieu inconnu, anéantissez en nous-mêmes toutes nos lumières ; et ne vous faites sentir à nos cœurs que par un poids tout-puissant, qui nous presse de sortir de nous pour nous élancer, pour nous perdre en vous.

Qu'il vous baptise, non point d'un baptême d'eau, mais d'un baptême de feu, mais d'un baptême d'esprit, mais d'un baptême de sang. Jetez-vous dans le sang de sa passion, dans ses souffrances intérieures et extérieures ; perdez terre dans cet océan ; enivrez-vous de ce vin tant que ses fumées, non moins efficaces que délicates et pénétrantes, vous fassent perdre toute attache à vous-même, tout goût, tout sentiment des choses présentes, pour être dans le fond et dans les puissances captive de la vertu cachée et toute-puissante, qui est dans le sang et dans les souffrances de votre Epoux sous le pressoir. Ainsi puisse-t-il changer l'eau en vin, et accomplir en votre cœur tous les mystères que l'Eglise adore dans la fête de l'Epiphanie.

Oubliez tout, chère Epouse ; oubliez ce que vous faites et ce que vous êtes, vos lumières, vos connaissances, vos grâces, votre paix, vos agitations, votre néant même ; oubliez tout de moment à autre, et n'ayez dans l'esprit et dans le cœur que ce que le cher Enfant y imprimera. O enfance, ô abjection, ô être inconnu de Jésus, faites-vous des adorateurs aussi inconnus que vous. Qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes ; qu'ils vous aiment sans en rien savoir ; qu'ils vous soient ce que vous leur êtes, adorateurs cachés à un Dieu caché. Oui, cachez en eux votre mystère ; éloignez-en les superbes et les curieux ; n'y appelez que les simples, les enfants, les ignorants que vous éclairez et dont vous êtes vous seul toute la science.

O vie, ô mort, ô péché, ô grâce, ô lumière, ô ténèbres, vous n'êtes plus rien ! O néant, conçu et aperçu, vous n'êtes plus rien ; vous êtes perdu en Dieu ! Mais, ô Dieu connu, vous êtes vous-même caché dans le néant ! Régnez, ô Jésus, ô Dieu inconnu, régnez en détruisant tout : donnez un être infini à tout ce que vous devez détruire, afin que l'infinité de votre être ne se montre et ne se déclare que par l'infinité des destructions que vous opérez.

Deux choses que nous devons apprendre par la Passion : à nous mépriser, à nous estimer ; à nous mépriser à l'exemple de

[1] *Joan.*, IV, 23. — [2] *Ad Jov.*, epist. XVI, n. 10. — [3] *Act.*, XVII, 24.

Jésus-Christ qui se prodigue, à nous estimer par le prix avec lequel il nous achète.

Pour être unis à la croix, il faut joindre la peine et l'opprobre : pour la diminuer, en ne pouvant éviter la peine, nous en voulons du moins séparer la honte.

Pour détacher Jésus-Christ de la croix, il faut nous y attacher en sa place ; celui-là le crucifie de nouveau, qui se détache lui-même de la croix.

Double transfiguration de Jésus-Christ sur deux montagnes : le Thabor et le Calvaire. *Facta est, dum oraret, species vultus ejus altera*[1] : « Pendant qu'il faisait sa prière, son visage parut tout autre. » *Non est species ei neque decor*[2] : « Il a été sans éclat et sans beauté. » Le soleil obscurci dans l'une et dans l'autre : là, par la lumière de Jésus-Christ ; ici, de honte de la confusion de son Créateur. Marie n'a pas vu la transfiguration glorieuse ; elle a vu la douloureuse.

Par les choses qu'il a souffertes, il nous montre qu'il est puissant pour prêter secours à ceux qui souffrent : » *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari*[3]. Car il est juste que celui qui s'est fait infirme par sa volonté, devienne l'appui des autres par sa puissance ; et que pour honorer la faiblesse qu'il a prise volontairement, il soit le support de ceux qui sont faibles par nécessité. Il va devant nous pour nous prévenir, il se retourne et nous tend la main pour nous appuyer.

III. — Aveuglement des impies.

Que les impies nous disent de bonne foi s'ils sont assurés de ce qu'ils pensent ; si le consentement universel, si le changement si soudain de tant de peuples, le commencement si saint et si simple de la religion laisse aucun lieu de douter de la divinité de son origine ? Qu'ils se regardent sur le point de passer à l'éternité, et qu'ils voient dans quelle disposition ils voudraient se trouver à ce dernier moment. Etrange aveuglement de l'homme qui, tout penchant qu'il est à la mort, ne veut prendre qu'à l'extrémité les sentiments d'un mourant qu'elle inspire !

Vous vous plaignez de ce que Dieu ne vous a pas communiqué son secret. A qui voulez-vous que Dieu le dise ? Quoi ? qu'il parle à l'oreille à chacun, ou qu'il se montre à tout le monde ? Pourquoi vous plutôt qu'un autre ? Choisissez quels hommes vous désireriez que Dieu envoyât pour vous faire entendre sa parole. Ce sont de ceux-là qu'il a pris. Où en trouveriez-vous de plus sincères, de plus propres à vous persuader ? et comment pouvez-vous leur prêter ce complot ? Venez, leur faites-vous dire, associons-nous ; inventons une belle fable : disons que ce crucifié est le Fils de Dieu. Mais si cela est véritable, comme tant de faits vous le prouvent, quelle est votre opiniâtreté de refuser de vous soumettre ?

[1] *Luc.*, IX, 29. — [2] *Isa.*, LIII, 2. — [3] *Hebr.*, II, 18.

IV. — De la Vérité.

Les hommes haïssent la vérité qui les reprend : ils ne veulent pas la connaître, de crainte qu'elle ne les juge ; mais elle ne perd point son droit, et ils la perdent elle-même. Ceux qui nous reprennent nous signifient la sentence de Dieu contre nos vices. La loi qui est en Dieu la prononce ; les hommes qui nous reprennent la signifient ; la lumière de la conscience la veut mettre à exécution.

Deux moyens de connaître la vérité : premièrement en elle-même ; secondement par l'autorité, sur la foi d'autrui. Dans le premier, point de soumission. C'est à Dieu seul de faire connaître la vérité en l'une et l'autre manière, parce que « c'est lui qui éclaire tout homme qui vient au monde : » *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*[1]. Il ne peut ni tromper ni être trompé. Quand les hommes attestent, opinion et doute ; au contraire quand Dieu parle, la foi et la conviction. Or il est juste que Dieu soit adoré en ces deux manières ; la vérité qui se découvre, et l'autorité qui fléchit, doivent dominer. La vue, dans l'autre vie ; la foi et la soumission sont pour la terre. Il faut que la vérité soit découverte ; en attendant pour s'y préparer, que son autorité soit révérée. Vous perdez quelque chose du vôtre, le droit de juger qui nous est si cher que nous voulons nous mêler de juger de tout, même des choses les plus cachées : le sacrifice, non-seulement des sens, mais de la raison même.

V. — De l'Eglise.

On cherche vainement dans la médecine un remède unique et universel, qui remette tellement la nature dans sa véritable constitution, qu'il soit capable de la guérir de toutes ses maladies. Ce qui ne se trouve pas dans la médecine, se trouve dans la science sacrée. Chaque hérésie, son remède particulier ; remède général, l'amour de l'Eglise, qui rétablit si heureusement le principe de la religion, qu'il renferme entièrement en lui-même la condamnation de toutes les erreurs, la détestation de tous les schismes,

[1] *Joan.*, I, 9.

l'antidote de tous les poisons, enfin la guérison infaillible de toutes les maladies.

Ce jour-là, mes très-chères Sœurs, auquel Dieu vous ouvrant les yeux..., vous doit être et plus cher et plus mémorable que votre propre naissance plus cher même que votre baptême. C'est la marque de son efficace qu'il ne perde pas sa vertu, même dans des mains sacriléges. Mais que sert d'avoir le baptême ? La marque de la milice dans les troupes est une marque d'honneur ; en un soldat fugitif, c'est le témoignage de sa désertion. Ainsi le baptême, qui est la marque de la milice chrétienne, dans l'Eglise est une marque d'honneur ; dans le schisme, une conviction de la révolte. Plût à Dieu non-seulement rappeler à votre souvenir le jour que vous vous êtes données à l'Eglise, mais encore renouveler votre première ferveur ! Pour cela, je vous dirai ce que c'est que la sainte Eglise : je vous montrerai d'abord ce qu'elle est à Jésus-Christ et à ses enfants ; et je vous ferai voir ensuite ce qu'elle est en elle-même dans la société de ses membres. Par le premier, vous apprendrez ce que nous lui sommes ; par le second, comment et en quel esprit nous y devons vivre.

Qu'est-ce que l'Eglise ? C'est l'assemblée des enfants de Dieu, l'armée du Dieu vivant, son royaume, sa cité, son temple, son trône, son sanctuaire, son tabernacle. Disons quelque chose de plus profond : l'Eglise, c'est Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ répandu et communiqué.

Jésus-Christ est à nous en deux manières : par sa foi, qu'il nous engage ; par son esprit, qu'il nous donne. Les noms d'*Epouses* et celui de *corps* sont destinés à représenter ces deux choses.

L'Eglise est mère et nourrice tout ensemble. Mère, contre ceux qui disent qu'elle n'était plus. L'Eglise est aussi nourrice ; car elle a du lait.

Manière de rechercher la vérité, des hérétiques et des catholiques : ceux-là par l'esprit particulier. C'est ce qui les a divisés de l'Eglise ; c'est ce qui les divise entre eux. Cet esprit particulier, c'est le glaive de division qu'ils ont pris en main pour se séparer de l'Eglise ; par le même, ils se sont divisés entre eux. Les catholiques cherchant au contraire la vérité avec l'unité, l'autorité de l'Eglise : *Visum est Spiritui sancto et nobis*[1].

Pour être filles de l'Eglise, il faut aimer sa doctrine, aimer ses cérémonies ; rien à dédaigner quand on voit que le Saint-Esprit a admiré jusqu'aux franges de son habit : *In fimbriis aureis*[2] ; que l'Epoux a été charmé même d'un de ses cheveux[3]. Tout ce qui est dans l'Eglise respire un saint amour, qui blesse d'un pareil trait le cœur de l'Epoux.

Venez être membres vivants ; venez à l'Epouse, soyez épouses. Venez à l'Epouse par la foi ; soyez épouses par l'amour. Les sociétés hérétiques se vantent d'être l'Epouse ; mais écoutez les noms qu'elles portent : *Zuingliens*, *Luthériens*, *Calvinistes*. Ce n'est pas là le nom de l'Epoux ; ce sont des épouses infidèles, qui ayant quitté l'Epoux véritable, ont pris les noms de leurs adultères.

Vidi cœlum novum et terram novam[1]. Renouvellement de toutes choses par l'Eglise : relation de toutes choses à l'Eglise, et de l'Eglise à toutes choses. Hors de l'Eglise, la lumière éblouit ; dans l'Eglise, l'obscurité illumine, parce que Dieu, qui aveugle avec la lumière, éclaire quand il lui plaît avec de la boue.

VI. — Du Carême : comment on doit le sanctifier.

Toute la vie est un temps destiné pour se former au Carême ; car la pénitence est l'exercice de toute la vie chrétienne. Les dimanches sont consacrés aux œuvres de la piété, afin qu'elle influe et se répande dans les autres jours : ainsi le Carême est institué, afin de se renouveler dans un esprit de pénitence qui s'étende à tous les temps.

Comment donc faut-il sanctifier le Carême ? L'Evangile nous dit que « Jésus fut conduit dans le désert : *Ductus est in desertum*[2] ; et par là il nous montre que la retraite doit accompagner notre jeûne. Celui de Jésus-Christ s'étendit à tout, pour nous apprendre que la mortification de tous nos sens est absolument nécessaire dans un véritable jeûne. Enfin c'est par tous ces moyens que Jésus-Christ se dispose à la tentation, *ut tentaretur*, parce que le jeûne et tous les exercices de la pénitence doivent nous préparer à vaincre la tentation, en combattant le démon notre ennemi.

Mais pourquoi la retraite nous est-elle si nécessaire ? C'est que tout est corruption dans le monde : « Tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : » *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ*[3]. » Tout le monde est sous l'empire du malin esprit : *Mundus totus in maligno positus est*[4]. Au contraire nous trouverons Jésus-Christ dans le désert ; nous y verrons la nature dans sa pureté ; elle nous paraîtra peut-être d'abord affreuse à cause de l'habitude que nous avons de voir les

[1] *Act.*, xv, 28. — [2] *Psal.*, xliv, 15. — [3] *Cant.*, iv, 9.

[1] *Apoc.*, xxi, 1. — [2] *Matth.*, iv, 1. — [3] I. *Joan.*, ii, 16. — [4] *Ibid.*, v, 19.

choses si étrangement falsifiées par l'artifice éblouissant de la séduction : mais l'illusion faite à nos sens se dissipera bientôt dans le calme de la solitude; et la nature nous y plaira d'autant plus, qu'elle n'y est point gâtée par le luxe; ce qui nous la rendra beaucoup plus agréable.

Si comme Jésus-Christ nous n'y avons de société qu'avec les bêtes, *cum bestiis* [1], pensons que les hommes sont plus sauvages, plus cruels que les animaux les plus farouches; là c'est l'instinct qui conduit ; dans les hommes, c'est une malice déterminée et délibérée. C'est ce qui jette le Prophète dans la solitude: *Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum ? Et derelinquam populum meum, et recedam ab eis ; quia omnes adulteri sunt, cœtus prævaricatorum* [2]. » Chacun d'eux se rit de son frère : *Vir fratrem suum deridebit*. Qu'est-ce qu'on fait dans le monde, que se moquer les uns des autres, que chercher tous les moyens de se tromper, de se nuire réciproquement, de se supplanter ? *Habitatio tua in medio doli* [3]: « Votre demeure est au milieu d'un peuple tout rempli de fourberie. » « Il n'y a plus de saint sur la terre ; » on ne sait plus à qui se fier : *Periit sanctus de terra* [4]. La division s'est introduite jusque dans les mariages. De quoi les femmes s'entretiennent-elles, si ce n'est des excès multipliés des personnes de leur sexe, dont elles rougiraient si elles étaient elles-mêmes irréprochables ? Toutes les familles sont dans la confusion : « Le fils traite son père avec outrage; la fille s'élève contre sa mère; la belle-fille contre sa belle-mère; et l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison [5]. »

Dans cet état des choses, celui qui veut sincèrement penser à son salut et entrer dans la pénitence, ne doit-il pas se réfugier dans la solitude, et chercher son appui en Dieu seul ? *Ego autem ad Dominum aspiciam.....; audiet me Deus meus* [6]. Plus il se séparera des créatures, plus il trouvera de consolation avec Dieu dans la retraite; et au défaut des secours humains, « les anges mêmes lui seront envoyés pour le servir : » *Et angeli ministrabant illi* [7].

Le véritable jeûne emporte une mortification universelle, et doit par ses effets nous familiariser avec la mort et nous la rendre chaque jour plus présente : *Mortem de proximo norit* [8]. Jeûner, c'est sacrifier toute sa vie dans les objets qui peuvent contribuer à l'entretenir, et dont on se prive par un esprit de pénitence. Dans ce sacrifice, l'homme est lui-même la victime qu'il offre à son Dieu. Pour nous y disposer, l'Église, à

[1] *Marc.*, I, 13. — [2] *Jer.*, IX, 2, 5. — [3] *Ibid.*, 6. — [4] *Mich.*, VII, 2. — [5] *Ibid.*, 6. — [6] *Ibid.*, 7. — [7] *Marc.*, I, 13. — [8] Tertull., *de Jejun.*, n. 12.

ces heures de silence où l'on offre les premiers vœux dans la tranquillité de la nuit, exhorte tous ses enfants à user avec plus de retenue des paroles, des aliments, du sommeil et des plaisirs : *Utamur ergo parcius verbis, cibis et potibus, somno, jocis* [1]. Par là elle nous fait assez sentir que le vrai jeûne consiste dans un retranchement général, non-seulement de tout ce qui peut flatter la nature, mais encore de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire pour le soutien de la vie; et qu'en un mot, il est établi pour nous conduire à cette parfaite circoncision qui fait le caractère de la vie spirituelle.

C'est ainsi que nous pourrons entrer dans l'exercice de vaincre les tentations. Pour y réussir, il est nécessaire de connaître la force et la puissance du démon. Il peut non-seulement transporter les corps, mais agir encore sur l'imagination, exciter au dedans des mouvements déréglés, y remuer les passions, porter le trouble jusqu'au fond de notre âme, et mettre tout en désordre, si Dieu le lui permet. Et qui ne sera frappé d'étonnement et de frayeur, quand on voit ce que Notre-Seigneur lui a permis d'exécuter sur sa personne même ? Mais c'était pour le vaincre. Ma confiance est que « c'est des peines et des souffrances mêmes par lesquelles il a été tenté et éprouvé, qu'il tire la vertu et la force de secourir ceux qui sont aussi tentés : » *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* [2].

Mais il n'est pas moins important de bien démêler les artifices du démon, et de savoir ce qu'il leur faut opposer. Premièrement il nous tente par la nécessité: *Dic ut lapides isti panes fiant* [3]; et c'est ainsi que prenant occasion de la faim que Jésus-Christ éprouva après son jeûne, il eût voulu le porter à quitter le dessein pour lequel il avait été poussé par l'Esprit dans le désert, et l'engager à changer sa résolution. Une des sources principales des tentations, c'est donc la nécessité : de là les fraudes, les injustices, le violement des lois divines et ecclésiastiques. Le remède contre cette tentation, c'est d'être bien pénétré de cette parole dont Jésus-Christ se sert pour repousser le tentateur: *Non in solo pane vivit homo* [4] : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » J'ai une autre vie dans la parole de Dieu, dans la vérité, dans l'accomplissement de la volonté divine : non que je ne vous plaigne dans les misères que vous éprouvez, et je voudrais pourvoir aux besoins de chacun ; mais dans l'impuissance où je me trouve de le faire, je dois donner du moins à tous l'enseignement néces-

[1] *Hym. Offic. noct. in Quadrag.* — [2] *Hebr.*, II, 12. — [3] *Matth.*, IV, 3. — [4] *Ibid.*, 4.

saire et les consolations qui peuvent les soutenir dans leurs détresses.

La seconde tentation n'a plus la nécessité pour prétexte ; la gloire, l'élévation, la grandeur en fournissent la matière. Que répondre alors au tentateur? La souveraineté n'est rien; nous avons un autre Maître, un autre Seigneur, qui mérite seul notre adoration et notre culte : *Dominum Deum tuum adorabis* [1].

Dans la troisième tentation, Satan, pour porter celui qu'il veut renverser à céder à ses efforts, cherche à lui inspirer une espérance téméraire du pardon : Jette-toi du haut du temple la tête devant, précipite-toi dans le crime; Dieu te soutiendra, te pardonnera; c'est son ancienne manière : *Nequaquam morte moriemini* [2] : Assurément vous ne mourrez pas, » disait-il à Eve. Consentir à ses suggestions, c'est plus tenter Dieu que si nous nous précipitions du haut du temple; car la pesanteur naturelle du corps ne nous pousse pas si naturellement vers la terre que le péché dans l'enfer.

Enfin, quoique par le secours de la grâce nous ayons vaincu notre ennemi, ne nous rassurons pas. Car malgré sa défaite, le démon reviendra bientôt nous attaquer. Après la triple victoire que Jésus-Christ eut remportée sur le tentateur, « il se retira de lui pour un temps : » *Recessit ab illo usque ad tempus* [3]. Ce ne fut que pour un temps; et à plus forte raison n'abandonnera-t-il jamais le dessein de nous perdre. S'il diffère de nous tendre de nouveaux piéges, c'est pour mieux prendre son temps; c'est qu'il épie une occasion plus favorable : mais « il tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer : » *Circuit quærens quem devoret* [4]. Ne quittons donc jamais les armes de notre milice; mettons en œuvre toutes les ressources qui peuvent nous fortifier contre un ennemi si redoutable : pratiquons une sainte vigilance, une prière humble et persévérante, tous les exercices de la pénitence chrétienne; et surtout gardons une retraite continuelle, qui nous sépare des objets dont le tentateur pourrait se servir pour nous dresser des piéges et nous séduire.

VII. — De la Pénitence.

Quand on accoutumait les premiers chrétiens, dès l'établissement du christianisme, à faire sur eux le signe de la croix dans toutes leurs actions saintes et profanes, à quelle autre fin pouvait-ce être, sinon pour marquer tous leurs sens du caractère de mort, et leur enseigner que s'ils avaient quelque vie et quelque satisfaction, ce ne devait pas être en eux-mêmes? D'où nous pouvons inférer par la suite nécessaire de cette doctrine, et la signification grecque du mot de *corps* nous y peut servir, que nos corps sont comme des sépulcres où nos âmes sont gisantes et ensevelies. Partant gardons-nous bien de parer ces sépulcres du faste et de la pompe du monde ; mais plutôt revêtons-les comme d'un deuil spirituel par la mortification et la pénitence. Chrétiens, voici le temps qui en approche ; et les chaires et les prières publiques ne retentiront dorénavant que de la pénitence : toute l'Eglise s'unit pour offrir en esprit un sacrifice de jeûne. Nourrissons le nôtre de ce pain de larmes qui doit être la vraie viande des pénitents. Répandons nos oraisons, devant la face de Dieu, d'une conscience véritablement affligée; et n'épargnons point nos aumônes pour racheter nos iniquités, ouvrant nos cœurs sur la misère du pauvre. Voici, voici le temps de vaquer à ces exercices : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* [1].

Mais, ô vie humaine, incapable de toute règle! Si près des jours de retraite, la dissolution peut-elle être plus triomphante? Ne dirions-nous pas qu'elle a entrepris de nous fermer le passage de la pénitence, et qu'elle en occupe l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété ? Certes, je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces. Car, il est certain, la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée; mais de remonter du libertinage à la pénitence, mais sitôt après s'être rassasié des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre, c'est ce que la corruption de notre nature ne saurait souffrir. Laissons donc au monde sa félicité ; préparons-nous sérieusement à corriger notre vie : autant que le monde s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches, autant devons-nous les sanctifier par la pénitence et par une piété sincère.

L'humilité est la disposition la plus essentielle dans la pénitence ; et pour l'acquérir, il faut découvrir et sentir toute la malice de son cœur : or qui peut dire jusqu'où s'étend notre corruption? Nous ne sommes innocents d'aucun crime par les dispositions que nous nourrissons, comme ceux qui ont disposition à certaines maladies par le vice de leur tempérament, quoiqu'ils n'aient pas le mal actuel.

Si vous voulez revenir sincèrement à Dieu et obtenir de lui le pardon de vos fautes, ne vous livrez pas à des conducteurs aveugles : car ceux qui sortent d'entre leurs mains sont comme s'ils n'avaient point été traités. On s'en étonne; on remarque toujours en eux les mêmes habitudes,

[1] *Matt.*, IV, 10. — [2] *Gen.*, III, 4. — [3] *Luc.*, IV, 13. — [4] *I Pet.*, V, 8.

[1] II *Cor.*, VI, 2.

les mêmes fréquentations, les mêmes inimitiés.

Allez-vous chercher le chirurgien, le médecin qui vous flatte ou celui qui vous guérit? Ce Prophète lui a dit : Il vivra, et Dieu m'a dit qu'il mourrait de mort. Que ne le traitez-vous avec une sainte sévérité, en lui disant : Vous mourrez, comme Isaïe à Ezéchias [1] qui cependant le guérit? « La plaie profonde de la fille de mon peuple me blesse profondément; j'en suis attristé, j'en suis tout épouvanté : » *Super contritione filiæ populi mei contritus sum et contristatus ; stupor obtinuit me* [2]. « N'y a-t-il point de résine dans Galaad ? Ne s'y trouve-t-il point de médecin? Pourquoi donc la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été fermée? » *Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est ibi? Quare igitur non est obducta cicatrix filiæ populi mei* [3] ?

Puisse le Seigneur répandre sur nous un esprit de grâces et de prières, qui nous porte à pleurer sur la perte que nous avons faite, comme Israël sur la mort de Josias, le meilleur de tous les rois et les délices de son peuple : faisons un deuil universel, poussons de profonds gémissements ; pleurons avec larmes et avec soupirs, comme on pleure son fils unique; soyons pénétrés de douleur, comme on l'est à la mort d'un fils aîné. Eh! serait-ce trop s'affliger, puisque c'est son âme, c'est soi-même qu'on doit pleurer ? Soyons donc tout dans les larmes; retranchons toutes les visites, comme au jour d'une grande affliction ; séparons-nous, famille à famille, chacun à part, les hommes séparément, les femmes de même, afin de célébrer le jeûne du Seigneur en retraite, en prières et en continence.

VIII. — De la Conversion.

Au commencement les pécheurs disent : Il n'est pas encore temps; après, ils trouvent qu'il n'est plus temps : ainsi l'illusion que leur fait une espérance présomptueuse, les conduit à une autre illusion encore plus funeste, celle du désespoir. « Ayant perdu tout remords et tout sentiment, ils s'abandonnent à la dissolution, pour se plonger avec une ardeur insatiable dans toutes sortes d'impuretés : » *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis* [4].

Un des obstacles à la conversion du pécheur, c'est l'espérance de l'impunité. Il doute : Y a-t-il une vengeance? Convaincu qu'il y a un Dieu qui punit les crimes, il commence à mettre la main à l'œuvre. Eh bien, se dit-il à lui-même, il est temps, convertissons-nous. Il éprouve alors une répugnance de tous ses sens et de sa raison asservie. Au milieu de ce travail, il vient une seconde fois à se ralentir. Eh! est-il possible, dit-il, que Dieu m'ait si étroitement défendu ce que lui-même m'a rendu si agréable ? C'est un père, et non un tyran; il ne punit que ceux qui ne suivent pas la vertu; mais il ne met pas la vertu à se contrarier soi-même : au contraire la vertu étant à faire du bien aux autres, elle ne consiste pas à déchirer son propre cœur. Débouté de cette défense par la raison de la justice de Dieu, à qui tout le mal déplaît, et même celui qui nous plaît, car les désirs irréguliers d'un malade ne sont pas les lois de la nature, son dernier obstacle c'est le désespoir : *Desperantes semetipsos*. Il a douté de la justice qui venge et de la sagesse qui règle ; il doute maintenant et de la bonté qui pardonne, et de la bonté qui guérit, et de la puissance qui corrige. Contre le premier doute, il faut se soutenir par ces paroles de saint Jacques : « La miséricorde s'élèvera au-dessus de la rigueur du jugement : » *Superexaltat misericordia judicium* [1]; contre le second, on doit dire à Dieu : « Guérissez-moi , Seigneur, et je serai guéri : » *Sana me, Domine, et sanabor* [2].

Quelquefois Dieu met au cœur des pécheurs certaines dispositions éloignées, qui feront à la fin leur conversion, étant réduites en acte. Par exemple, dans la Samaritaine , toute perdue qu'elle était, deux choses : premièrement d'attendre le Messie et de grandes choses par lui, de grandes instructions; secondement d'avoir désir d'apprendre la manière d'adorer Dieu : désir dont l'ardeur paraît en ce qu'ayant trouvé l'occasion de la rencontre d'un habile homme, aussitôt elle lui demande ce point.

On croit se convertir quand on se change, et quelquefois on ne fait que changer de vice : de la galanterie à l'ambition ; de l'ambition, quand un certain âge s'est passé, où l'on n'a plus assez de force pour la soutenir, on va se perdre dans l'avarice.

Probet autem seipsum homo [3]. Tout ce qui est saint inspire de la frayeur. Isaïe, après avoir ouï retentir de la bouche des Séraphins ces paroles : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus exercituum* [4], au lieu de dire : Je suis consolé ; il s'écrie: « Malheur à moi qui me suis tu, parce que mes lèvres sont souillées, et j'ai vu de mes propres yeux le Roi, le Seigneur : » *Væ mihi, quia tacui, quia pollutus labiis ego sum.... et Regem Domi-*

[1] *Isa.*, XXXVIII, 1 et seq. — [2] *Jerem.*, VIII, 21. — [3] *Ibid.*, 22. — [4] *Ephes.*, IV, 19.

[1] *Jacob.*, II, 13. — [2] *Jerem.*, XVII, 14. — [3] I *Cor.*, XI, 28. — [4] *Isa.*, VI, 3.

num exercituum vidi oculis meis[1]. La Vierge Marie est aussi troublée à la voix de l'ange qui vient lui annoncer le grand prodige qui doit s'opérer en elle.

Il faut d'abord s'éprouver sur la connaissance, voir si l'on connaît bien son mal, si l'on sent ce que c'est que d'être exclu de la sainte table : c'est l'être du ciel. Aussi combien grande était la douleur des premiers chrétiens, quand ils s'en voyaient séparés ?

Notre épreuve a pour fin de prévenir le jugement de Dieu : « Si nous nous jugions, nous ne « serions pas jugés [2]. » Or le jugement de Dieu est pénétrant : car l'épée qui sort de sa bouche entre jusque dans les replis de l'âme : il est éclairant, parce que la lumière de sa vérité dissipe toutes les ténèbres qui pourraient nous couvrir : *Scrutabor Jerusalem in lucernis*[3] : « Je porterai la lumière des lampes jusque dans les lieux les plus cachés de Jérusalem. » Il est accablant ; car il s'exerce dans toute la rigueur d'une justice qui s'avance pour redemander tous ses droits : « Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion ; il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé. » *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion ; tetendit funiculum suum, et non avertit manum suam a perditione*[4].

La première qualité que doit avoir notre jugement, c'est la douleur; la seconde, la confusion; la troisième, c'est d'entrer dans le sentiment de la justice de Dieu, s'accabler et se renverser soi-même.

Pesez le chapitre IV de l'*Epître aux Hébreux : Vivus sermo Dei*[5] : La parole de Dieu est vivante et efficace, et elle perce plus qu'une épée à deux tranchants ; elle entre et pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles ; et elle démêle les pensées et les mouvements du cœur. » Voyez la victime qui avait été égorgée ; on l'écorchait, la graisse était séparée d'avec la chair ; les reins, les entrailles étaient mis à part ; on faisait pour ainsi dire l'anatomie de la victime. C'est ainsi que Dieu, comme un chirurgien, avec son couteau affilé et à deux tranchants à la main, qui est sa parole, pénètre les jointures, les moelles, les pensées, les intentions les plus secrètes, et fait dans la partie la plus spirituelle de notre être comme une espèce d'anatomie sur un sujet vivant. La douleur, pour prévenir son jugement, doit donc être vive, comme sa parole l'est : *Vivus sermo.* Ce glaive est vivant ; il donne la vie, mais proportionnée : aux justes, une vie de joie ; aux pécheurs, une vie de douleurs. « Ils doivent être comme agités de convulsions et de douleurs ; il faut qu'ils souffrent des maux comme une femme qui est en travail : » *Torsiones et dolores tenebunt ; quasi parturiens dolebunt*[1]. Ce n'est pas tout de penser à vos péchés, la douleur vous est encore nécessaire. Car c'est le point essentiel de bien prévenir le jugement de Dieu. Or ce jugement produit la plus vive douleur : donc si point de douleur ici, point de jugement de Dieu ; or si nous ne nous jugeons, nous serons jugés.

La confusion est la seconde qualité : elle doit être semblable à celle d'un voleur qui est surpris dans son délit : *Quomodo confunditur fur quando deprehenditur*[2]. Il faudrait que les pécheurs qui déplorent sincèrement leurs excès et qui veulent prévenir le jugement du Seigneur, imitassent par esprit de pénitence ceux qui à son approche saisis d'une crainte trop tardive, se regarderont l'un l'autre avec étonnement, et dont les visages seront desséchés comme ils avaient été brûlés par le feu : *Unusquisque ad proximum suum stupebit, facies combustæ vultus eorum*[3]. Cette honte est le témoignage du pécheur contre soi-même ; elle produit une tendresse dans le front, qui le fait rougir saintement des désordres de sa vie, et qui lui fait dire d'un cœur vivement pénétré : « Il ne nous reste que la confusion de notre visage : » *Nobis confusio faciei*[4]. Les grands comme les petits doivent s'en revêtir et en être couverts : *Regibus nostris, principibus nostris.* L'effet de cette confusion, c'est de nous faire entrer dans de grands sentiments de notre indignité, qui nous portent à nous anéantir devant Dieu, et nous empêchent même de lever les yeux en sa présence, parce que nos iniquités sont alors comme un poids sur notre tête, qui nous oblige de nous abaisser toujours plus profondément : *Deus meus, confundor et erubesco levare faciem meam ad te, quoniam iniquitates nostræ multiplicatæ sunt super caput nostrum*[5]. Ce n'est pas seulement la considération des châtiments que le péché nous attire, qui doit nous tenir dans cet état d'humiliation ; mais la vue du péché en lui-même, de sa laideur, de l'opposition qu'il met entre Dieu et nous, pour pouvoir lui dire avec Esdras : « Vous nous voyez abattus devant vos yeux dans la vue de notre péché, car après cet excès on ne peut pas subsister devant votre face : » *Ecce coram te sumus in delicto nostro, non enim stari potest coram te super hoc*[6]. Et ne nous bornons pas à une vue générale de nos désordres;

[1] *Isa.*, VI, 5. — [2] *I Cor.*, XI, 31. — [3] *Sophon.*, I, 12. — [4] *Thren.*, I, 8. — [5] *Hebr.*, IV, 12.

[1] *Isa.*, XIII, 8. — [2] *Jerem.*, II, 26. — [3] *Isa.*, XIII, 8. — [4] *Dan.*, IX, 8. — [5] *I Esdr.*, IX, 6. — [6] *Ibid.*, 15.

mais sondons le fonds de nos cœurs pour y découvrir le grand péché, le péché dominant, qui a entraîné tous les autres et qui a provoqué d'une manière toute particulière la colère de Dieu sur nous : *Omnia quæ venerunt super nos in operibus nostris pessimis, et in delicto nostro magno*[1]. C'est ce péché capital que nous devons combattre avec le plus de vigueur, pour parvenir à une véritable conversion, parce qu'en subjuguant l'inclination qui commande en nous, nous abattrons du même coup toutes les autres qui en dépendent, et le cœur se trouvera affranchi de l'empire des passions. On ne doit pas craindre les difficultés qu'on peut éprouver dans ce combat, parce qu'on parviendra sûrement à vaincre ses inclinations, pourvu qu'on entreprenne sa conversion avec force; et s'il en coûte pour résister à soi-même, le plaisir que l'on goûte à se faire violence est bien propre à nous animer, et à nous dédommager abondamment de tous nos sacrifices.

Mais il faut encore entrer dans les sentiments de la justice divine, et pour cela imiter Ninive renversée par la pénitence; prendre surtout pour modèle la pécheresse aux pieds de Jésus, qui renverse tout, en faisant servir à la réparation de ses iniquités tout ce qui lui a servi d'instrument pour les commettre.

Si l'on ne veut pas se tromper dans une affaire d'aussi grande conséquence, il est très-essentiel de bien s'examiner sur la sincérité de ses résolutions, sur les moyens qu'on prend pour les rendre efficaces, pour assurer sa conversion et produire de dignes fruits de pénitence. Un de ces moyens, c'est le souvenir de la sainte passion de Jésus-Christ, où nous devons puiser le véritable esprit de pénitence, et la force de la faire; qui en doit être la règle, le modèle, et que nous ne saurions trop méditer, si nous voulons bien comprendre tout ce que la justice divine exige du pécheur pour se réconcilier avec lui.

Il n'est pas moins nécessaire de s'éprouver sur les précautions et sur le régime qu'on se prescrit pour conserver la santé. Lorsqu'on l'a recouvrée, on a surtout besoin d'une grande vigilance pour éviter les péchés, « de peur que l'esprit accoutumé aux fautes légères, n'ait plus horreur des plus grandes; et qu'en s'habituant au mal, il ne prétende être autorisé à le commettre : » *Ut mens assueta malis levibus, nec gravia perhorrescat atque ad quamdam auctoritatem nequitiæ per culpas nutrita perveniat*[2].

Cette vigilance si nécessaire pour conserver la grâce, doit nous faire prendre garde à toutes les occasions qui pourraient ou l'affaiblir ou nous la faire perdre, afin de les éviter soigneusement : elle nous apprendra à ôter le regard avant que le cœur soit blessé. Mais pour persévérer, il est essentiel de prier beaucoup, dans le sentiment de sa faiblesse et de ses besoins. Car l'âme qui ne prie pas tombe bientôt dans le sommeil, et de là dans la mort. Ainsi après sa conversion, il faut opérer son salut avec crainte et un tremblement mêlé d'amour. Quelle crainte, celle de perdre Dieu !

[1] *Esdr.*, XI, 13. — [2] S. Greg. Mag., *Past.*, part. III, cap. XXXIII.

Parmi tant d'accidents, l'homme se doit faire un refuge. Nul refuge n'est assuré que celui de la bonne conscience : sans elle, on ne rencontre que malheurs inévitables. Ceux qui l'ont mauvaise sont sans refuge, parce qu'il n'y a dans leur conscience nulle sûreté, nul repos. *Ipsa munditia cordis delectabit te* : « La pureté du cœur vous réjouira. »

La honte se met entre la vertu et le péché pour empêcher qu'on ne la quitte ; puis entre le péché et la vertu pour empêcher qu'on ne la reprenne; et malheureusement elle réussit mieux dans ce dernier effort. Trois choses à faire pour se fortifier contre cette honte : premièrement, rentrer en sa conscience : la honte intérieure fait qu'on méprise l'extérieure ; secondement, se dire sincèrement à soi-même : J'ai ravi la gloire à Dieu, il est juste que je perde la mienne : troisièmement, penser combien il est nécessaire de souffrir une confusion passagère pour éviter la honte éternelle.

Le péché et la mort dominent sur nous : la mort comme un tyran, le péché comme un roi chéri et aimé. Il faut, pour nous délivrer de cette injuste domination, craindre ce que nous aimions, et aimer ce que nous craignions. Il y en a sur lesquels le péché règne, quand ils lui obéissent avec plaisir ; il y en a qu'il tyrannise. *Quod nolo malum, hoc ago*[1]: « Je fais le mal que je ne veux pas ; » c'est le meilleur état.

Les hommes sont sujets à un changement perpétuel : quand sera-ce que nous changerons par la conversion ? tous les âges, tous les états changent quelque chose en nous : quand sera-ce que nous changerons pour la vertu ?

IX. — Punition et peine du péché.

Dieu punit les pécheurs : premièrement, médicinalement pour eux, de peur qu'ils ne se délectent dans le péché et que devenus incorrigibles, ils ne meurent dans l'impénitence ; secondement, exemplairement pour les autres ; troisièmement, par une contrariété naturelle, par la répugnance nécessaire qu'il a au péché, naturelle et par conséquent infinie ; nécessaire et par conséquent éternelle.

[1] *Rom.*, VII, 19.

« J'entrerai en jugement avec vous, dit le Seigneur ; j'entrerai en jugement avec les enfants de vos enfants : car passez aux îles de Céthim, et voyez s'il s'y est fait quelque chose de semblable. Y a-t-il quelque nation qui ait changé ses dieux, qui certainement ne sont point des dieux ? Et cependant mon peuple a changé sa gloire en de vaines idoles[1]. » Dieu condamne avec autorité ; il convainc par la comparaison des uns avec les autres ; il confond le pécheur en lui montrant quel abus il a fait de ses grâces.

« Vous avez surpassé l'une et l'autre, Samarie et Sodome, par vos abominations ; et vos sœurs pourraient paraître justes en comparaison de toutes les abominations que vous avez faites ; car elles pourraient paraître justes en comparaison de vous. Confondez-vous et portez votre ignominie, vous qui avez justifié vos deux sœurs[2]. » Il semble que les infidèles s'élèveront contre les chrétiens, qui ont méprisé tous les moyens de salut qui leur étaient offerts. Seigneur, diront-ils, voilà votre peuple : que lui a servi d'avoir été éclairé de vos lumières ? Quel usage a-t-il fait de tous vos dons ? Pour nous, si nous ne vous avons pas adoré, c'est que nous ne vous avons pas connu. Ils sont justifiés par comparaison ; mais Dieu ne laisse pas de les juger. Touché de leurs cris, il fait tomber sur les fidèles le surcroît de peine qui est diminué par leur ignorance. Ils semblent justifiés à proportion, dirai-je ; leur supplice semble n'être rien à comparaison. Dieu, dans l'étendue de sa puissance, sait bien trouver des règles dans la même peine.

Ego vado [3]; « Je m'en vais. » Ces paroles nous représentent Jésus-Christ se séparant et disant à l'âme le dernier adieu, rompant ses liaisons avec elle, retirant ses grâces et lui reprochant son ingratitude. J'ai voulu t'attirer à moi pour te donner la vie, tu n'as pas voulu ; adieu donc, adieu pour jamais, je me retire maintenant, *Ego vado*, c'est moi qui m'en vais ; mais je te chasserai un jour : *Discedite a me*[4] : « Retirez-vous de moi. »

Trois choses à considérer : le pécheur quittant Dieu, Dieu abandonnant le pécheur, et enfin Dieu chassant le pécheur : *Discedite, maledicti, in ignem æternum* : « Allez au feu éternel. » C'est alors que le damné conjurera toutes les créatures, et leur dira comme Saül à l'Amalécite : *Sta super me, et interfice me, quoniam tenent me angustiæ, et adhuc tota anima mea in me est* ; » Appuyez-vous sur moi et me tuez, parce que je suis dans un accablement de douleur, et que toute mon âme est encore en moi. » Tant de liaisons que le pécheur avait avec Dieu se trouveront rompues tout à coup. « Que je « voie le visage du roi, disait Absalon : » *Videam faciem regis : quod si memor est iniquitatis meæ, interficiat me* [1]. Il n'y avait entre ce prince et David qu'une liaison ; l'homme en a avec Dieu une infinité : un coup de foudre part, qui rompt tout : *Discedite*, « Retirez-vous. » Adieu, mon père ; adieu, mon frère ; adieu, mon ami ! adieu, mon Dieu ; adieu, mon Seigneur ; adieu, mon Maître ; adieu, mon Roi ; adieu, mon tout : Jésus-Christ ne le peut plus souffrir, il le hait infiniment, nécessairement, éternellement, substantiellement, comme il s'aime, parce qu'il est dans l'état de péché ; non dans l'acte, ni dans l'habitude, mais dans l'état. Le péché est humanisé en lui ; c'est un homme devenu péché, il perd tout bien, *omne bonum* ; il ne reste pour tout bien en lui que la simplicité de son être, et c'est son malheur extrême, parce que Dieu le conserve pour être en butte éternellement à ses vengeances et le sujet de toutes les misères possibles.

Maledicti, « Maudits. » Cette parole exprime un jugement pratique en Dieu, qui livre le pécheur à toute l'exécration de sa justice ; et elle contient une imprécation contre lui, qui déracine jusqu'aux moindres fibres de la capacité qui était en lui pour recevoir du bien et pour en faire : ainsi « ces deux maux viennent subitement fondre sur le pécheur, la viduité et la stérilité : » *Duo mala venerunt super te, viduitas et sterilitas* [2]. Il se trouve moins capable de recevoir du bien que le néant ; et l'inflexibilité de la volonté de Dieu dans son jugement, répond à l'invariabilité de celle du pécheur dans le mal. » Il a rejeté la bénédiction, elle sera éloignée de lui : » *Noluit benedictionem, et elongabitur ab eo* [3].

In ignem æternum : « allez au feu éternel ; » feu surnaturel dans sa production, instrument de la puissance divine dans son usage, immortel dans son opération : méditez. Cela est-il vrai ? Qui est-ce que cela regarde ? Pourquoi, mon Sauveur, faut-il vous quitter ? *Discedite* , « Retirez-vous. » Votre bénédiction avant de partir : *Maledicti !* « Vous êtes maudits ! » Ce ne sera peut-être pas pour toujours ; je reviendrai faire pénitence. Ah ! mes yeux, que je vous ferai bien porter la peine de tous ces regards voluptueux qui me coûtent si cher ! Quel torrent de larmes ne vous forcerai-je pas alors de répandre ! Quelle violence ne ferai-je pas à tous mes sens pour expier l'abus et les soumettre à

[1] *Jerem.*, II, 9. — [2] *Ezech.*, XVI, 51, 52. — [3] *Joan.*, VIII, 21. — [4] *Matth.*, XXV, 41. — [5] II *Reg.*, I, 9.

[1] II *Reg.*, XIV, 32. — [2] *Isa.*, XLVII, 9. — [3] *Psal.* CVIII, 18.

la loi divine! — Non, vous vous flattez en vain, il n'y aura plus de temps: tout est désormais éternel, le supplice comme la récompense.

Pourquoi, nous dit-on, pour un péché qui passe si vite est-on condamné à une peine éternelle? « O homme, qui es-tu pour répondre à Dieu [1] ? » Et néanmoins, afin de satisfaire en un mot à ta question, n'est-il pas vrai que, lorsque tu te livres aux objets de tes passions, tu veux pécher sans fin? Combien de fois as-tu protesté aux complices de tes désordres que tu ne leur serais jamais infidèle? Toutes tes protestations s'en vont en fumée, le vent les emporte, parce que Dieu confond tes projets : mais c'est là l'intention de ton cœur ; tu ne veux jamais voir finir la chose où tu mets ton bonheur ; et la marque que tu désires pouvoir toujours pécher, c'est que tu ne mets point de fin à tes crimes tant que tu vis. Combien de pâques, de jubilés, de maladies, d'exhortations, de menaces, dont tu n'as tiré aucun profit? Tout passe pour toi comme l'eau : n'est-il pas juste ensuite « que celui qui n'a jamais voulu cesser de pécher, ne cesse jamais aussi d'être tourmenté? » *Ut numquam careat supplicio, qui numquam voluit carere peccato* [2].

Les hommes font leur plaisir de ce que Dieu envoie pour se venger, tant ils sont abandonnés au sens réprouvé de leur cœur : *Tradidit eos in reprobum sensum* [3]. Dieu fera à son tour leur supplice de ce qui a été leur plaisir. Car les satisfactions que l'homme pécheur goûte dans les objets de ses passions, deviennent dans la main du Dieu vengeur un aiguillon qui ne cessera de les tourmenter : *Quæ sunt delectamenta homini peccanti, fiunt irritamenta Domino punienti* [4].

L'impunité fait naître dans les hommes un certain sentiment que Dieu ne se soucie pas des péchés; ensuite un autre réflexion, quand on en a commis un, qu'il vaut autant aller à tout. Ayant une fois tiré l'épée, on franchit toutes les bornes. Il n'y a que le premier obstacle qui coûte à vaincre, la pudeur : on avale après la honte.

X. — Bonté et justice de Dieu.

La bonté et la justice divine sont comme les deux bras de Dieu; mais la bonté est le bras droit, c'est elle qui commence, qui fait presque tout, qui veut paraître dans toutes les opérations. Que les hommes s'y laissent conduire, elle remplira tout de bienfaits et de munificence : mais au contraire si l'insolence humaine s'élève contre elle, la justice,cet autre bras qui devait demeurer à jamais sans action, se meut contre la malice des hommes. Ce bras terrible, qui porte avec soi les foudres, la fureur, la désolation éternelle, s'élèvera aussi pour écraser les têtes de ses ennemis. Il y a une espèce de partage entre la bonté et la justice : la bonté a la prévention, tous les commencements lui appartiennent: toutes les choses aussi dans leur première institution sont très-bonnes. La justice ne s'étend qu'à ce qui est ajouté, qui est le péché. Mais il y a cette différence, que la justice ne prend jamais rien sur les droits de la bonté. La bonté au contraire anticipe quelquefois sur ceux de la justice ; car par le pardon elle s'étend même sur les péchés, qui sont le propre fonds sur lequel la justice travaille.

XI. — Combien Dieu aime à pardonner.

Dieu estime tellement de pardonner, que non-seulement il pardonne, mais oblige tout le monde à pardonner. Il sait que tous les hommes ont besoin qu'il leur pardonne; il se sert de cela pour les obliger à pardonner. Il met pour ainsi dire son pardon en vente; il veut être payé en même monnaie; il donne pardon pour pardon. Il ne veut pas que nous fassions de mal à nos frères, même quand ils nous en font, et voyant bien que notre inclination y répugne, il épie l'occasion que nous avons besoin de lui, que nous venions nous-mêmes lui demander pardon, afin de faire avec nous une compensation du pardon qu'il nous fera avec celui que nous accorderons à nos frères. Et comme il sait bien que nous ne sommes pas capables de lui donner quoi que ce soit, c'est pourquoi il a pris sur soi tout ce qui arriverait à nos frères de bien ou de mal : il se ressent et des bienfaits et des injures, et voilà comme il fait compensation de pardon à pardon.

Seigneur, afin que vous me pardonniez, je transige avec vous que je pardonnerai à tel qui m'a offensé: je vous donne sa dette en échange de celle dont je suis chargé envers vous ; mais je vous la donne, afin que vous lui pardonniez aussi bien qu'à moi. Pour nous obliger à ne me rien demander, je vous cède une dette dont je vous prie aussi de ne rien demander. C'est ainsi que Dieu veut que nous traitions avec lui; tant il aime à pardonner et à faire pardonner aux autres.

XII. — De la charité fraternelle.

Le caractère du chrétien, c'est d'aimer tous les hommes et de ne craindre pas d'en être haï ; ainsi l'esprit de charité fraternelle forme le caractère particulier du chrétien. « Ce que je vous commande, dit Jésus-Christ à ses disciples, c'est de vous aimer les uns les autres : » *Hæc*

[1] *Rom.*, IX, 20 — [2] S Greg. Mag., *Mor.*, liv. XXXIV, n. 36. — [3] *Rom.*, I, 28. — [4] S. Aug., *Enar. in Psal.* VII, n 6.

mando vobis, ut diligatis invicem [1]. Ce commandement est comme le précepte spécial de Jésus-Christ et de l'Evangile, puisqu'il ajoute : « C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres : » *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis et dilectionem habueritis ad invicem* [2].

L'esprit du monde, bien différent de celui du chrétien, renferme quatre sortes d'esprits diamétralement opposés à la charité : esprit de ressentiment, esprit d'aversion, esprit de jalousie, esprit d'indifférence. Et voici le progrès du mal. On vous a offensé; c'est une action particulière qui vous a indisposé contre celui qui l'a commise. L'esprit d'aversion va encore plus loin : ce n'est pas une action particulière ; c'est toute la personne qui vous déplaît, son air, sa contenance, sa démarche ; tout vous choque et vous révolte en lui. L'esprit de jalousie enchérit encore : ce n'est pas qu'il vous offense ni qu'il vous déplaise; s'il n'était pas heureux, vous l'aimeriez; si vous ne sentiez point en lui quelque excellence par laquelle vous voulez croire que vous êtes déprimé, vous auriez pour lui des dispositions plus équitables. L'esprit d'indifférence : Que m'importe, dit-on, qu'il soit heureux ou malheureux, habile ou ignorant, estimé ou méprisé? Que m'importe? Qu'est-ce que cela me fait ? — C'est la disposition la plus opposée à la charité fraternelle. Plein et occupé de soi-même, on ne sent rien pour les autres, on ne leur témoigne que froideur et insensibilité. Mais voici le remède, en un mot, à chaque partie d'un si grand mal.

L'esprit de ressentiment et de vengeance est un attentat contre la souveraineté de Dieu : *Mihi vindicta* [3], nous dit-il : « C'est à moi que la vengeance est réservée. » *Mihi flectetur omne genu* [4]: « Tout genou fléchira devant moi. » Deux raisons nous font donc sentir l'injustice de nos ressentiments : premièrement, Dieu seul est juge souverain; à lui le jugement, à lui la vengeance ; l'entreprendre, c'est attenter sur ses droits suprêmes : secondement, il est la règle ; lui seul peut venger, parce qu'il ne peut jamais faillir, jamais faire trop ni peu.

L'esprit d'aversion se fonde sur l'humeur et sur les défauts naturels de ceux qui nous déplaisent. Rien de plus capable de le confondre que ce que dit Jésus-Christ sur la femme adultère : « Que celui de vous qui est sans péché, que celui de vous qui est parfait, lui jette la pierre [5]. » Vous donc qui ne pouvez souffrir vos frères, sans doute que vous êtes parfait et le seul parfait, car tous les autres vous déplaisent ; ainsi, à vous entendre, vous devez être le modèle de notre âge, le seul estimable. Jetez donc la pierre au reste des hommes : si vous ne l'osez parce que le témoignage de votre conscience vous retient, portez donc, comme vous le prescrit l'Apôtre [1], les fardeaux des autres ; et craignez que Jésus-Christ ne vous fasse le même reproche qu'aux pharisiens : « Hypocrite, qui coulez le moucheron et qui avalez le chameau [2]; qui ne pouvez souffrir un fétu dans l'œil de votre frère, et ne voyez pas la poutre qui crève le vôtre [3]. »

Le remède à l'esprit de jalousie, c'est la parole de Jésus-Christ : « Celui qui fait mal hait la lumière [4]. » Nulle passion plus basse, ni qui veuille plus se cacher que la jalousie. Elle a honte d'elle-même : si elle paraissait, elle porterait son opprobre et sa flétrissure sur le front. On ne veut pas se l'avouer à soi-même, tant elle est ignominieuse ; mais dans ce caractère caché et honteux, dont on serait confus et déconcerté s'il paraissait, on trouve la conviction de notre esprit bas et de notre courage avili.

L'esprit d'indifférence est proprement l'esprit de Caïn, celui qu'il témoignait lorsqu'il disait à Dieu : *Non custos fratris mei sum ego* [5]? « Suis-je le gardien de mon frère ? » Et qui ne redoutera un esprit si funeste, en voyant à quelles horribles extrémités il conduisit ce malheureux fratricide ? La vérité nous assure qu'on en usera à notre égard de la même manière que nous en aurons usé envers les autres [6]. Que peuvent donc se promettre ces hommes sans tendresse, sans sentiments pour leurs frères ? Tu es insensible aux intérêts de ton frère : Dieu sera insensible pour toi. Ainsi le mauvais riche fut insensible aux maux de Lazare ; et à son tour il n'éprouva qu'insensibilité dans l'excès des tourments qu'il endurait. Tous les imitateurs de son indifférence doivent s'attendre au même traitement; une goutte d'eau éternellement demandée et éternellement refusée, le ciel de fer sur la tête, la terre d'airain sous les pieds : voilà ce que mérite ton indifférence. « Jugement sans miséricorde à celui qui ne fait point miséricorde [7]. »

Rien de plus fort que la doctrine de saint Jude contre les indifférents : « Nuées sans eau [8], » qui ne répandent jamais la moindre rosée sur la terre ; ce sont des « arbres sans fruit ; » ou s'ils en donnent, ce sont des fruits qui ne mûrissent jamais : quelques désirs, des feuilles, des fleurs ; jamais de fruit pour le prochain. Aussi

[1] *Joan.*, xv, 17. — [2] *Joan.*, xiii, 35. — [3] *Rom.*, xii, 19. — [4] *Ibid.*, xiv, 11. — [5] *Joan.*, viii, 7.

[1] *Galat.*, vi, 2. — [2] *Matth.*, xxiii, 24. — [3] *Ibid.*, vii, 3. — [4] *Joan.*, iii, 20. — [5] *Genes.*, iv, 9. — [6] *Marc.*, iv, 24. — [7] *Jacob.*, ii, 13. — [8] *Jud.*, 12.

quel terrible jugement ces pécheurs impitoyables ne subiront-ils pas, lorsque Dieu viendra convaincre tous les impies de la dureté de leur cœur et de l'injustice de leurs actions, et exercer ses vengeances contre tous ceux qui manquent de charité, « qui se séparent eux-mêmes[1]; hommes sensuels, qui n'ayant point l'Esprit de Dieu, font schisme dans le corps même dont ils sont membres[2]. »

Dilatamini et vos: « Entendez donc votre cœur pour vos frères. Pourquoi vos entrailles sont-elles resserrées à leur égard? » *Angustiamini autem in visceribus vestris*[3]. Rien n'entre chez vous que votre intérêt, votre passion, votre plaisir. « Dilatez-vous donc, dilatez-vous : » *Dilatamini, dilatamini et vos.* Voilà donc ce cœur dilaté; qui enferme tous les hommes : son amour embrasse les amis et les ennemis ; il ne fait plus de différence entre ceux qui plaisent et ceux qui déplaisent. Mais encore que cela soit ainsi et qu'il les aime tous, il ne se soucie pas d'être aimé, il ne craint point d'être haï : c'est le comble, c'est la perfection de la générosité chrétienne. Il ne s'en soucie pas par rapport à soi ; et s'il recherche leur amitié, c'est « afin de vivre en paix, autant qu'il est en lui, avec tout le monde ; « *Cum omnibus hominibus pacem habentes*[4].

Mais s'ils ne veulent pas répondre aux efforts de sa charité, il sera alors heureux de souffrir patiemment la haine injuste qu'ils lui porteront : *Beati eritis cum vos oderint homines,... et exprobraverint... propter Filium hominis*[5]. Et ce qui doit le consoler, c'est qu'il aura en cela un trait de ressemblance avec le Sauveur, que les hommes ont haï sans aucun sujet : *Ut adimpleatur sermo qui in lege scriptus est, quia odio habuerunt me gratis*[6]. Toutes ses œuvres ne respiraient que tendresse pour les hommes, ses discours étaient animés d'un zèle tout divin pour leur salut, il était vivement sensible à toutes leurs infirmités, il prodiguait les miracles de sa puissance en leur faveur ; il les instruisait avec une bonté ravissante, il les supportait avec une patience infatigable ; mais parce qu'il leur disait la vérité, il leur devint odieux et ils résolurent sa perte. Ainsi par un mouvement de charité, vous avez repris votre frère, vous lui avez mis son péché devant les yeux ; à cette femme, sa vie licencieuse ; à ce mari faible qui ne réprime pas les excès de son épouse, sa lâche condescendance ; à ce père, à cette mère trop indulgents, leur mollesse. Vous êtes haï ; on ne peut souffrir le zèle qui vous anime : réjouissez-vous, parce que vous êtes heureux. Vous vous êtes jeté entre deux frères, deux parents, deux amis, qui allaient se consumer par des procès, mettre le feu dans la maison l'un de l'autre : vous vous jetez au milieu du feu entre les poignards aiguisés de ces hommes qui se perçaient mutuellement; ils vous haïssent, ils vous frappent, ils vous percent tous deux ; vous êtes heureux. Le monde vous hait, parce que vous n'en voulez pas suivre les œuvres, ni marcher dans ses sentiers. Vous n'avez pas voulu prêter votre ministère au crime, à la passion d'autrui; on vous hait gratuitement : vous êtes heureux, vous portez le caractère de Jésus-Christ. Venez, médisant ; venez, envieux : vous imprimez sur moi ce beau caractère de Jésus-Christ : « Il m'ont haï gratuitement. » Mais combien y a-t-il loin de lui à vous ! Il était innocent, parfait, bienfaisant envers tout le monde : mais vous, pourquoi le monde vous aimerait-il? On a donc raison de s'élever contre vous en général ; mais on a tort de le faire dans ce point particulier, et c'est pourquoi on vous hait gratuitement. Vous avez mérité, il est vrai, la haine, tous les mépris ; mais vous la souffrez injustement de celui-ci, pour ce sujet, à cet égard ; c'est ce qui vous rend conforme à Jésus-Christ, qui a été haï le premier sans sujet : *Quia odio habuerunt me gratis* ; et c'est aussi ce qui doit vous combler de joie et vous encourager.

XIII. — Du Pardon des ennemis.

Pour pardonner à ses ennemis, il faut combattre premièrement la colère qui respire la vengeance ; secondement, la politique qui dit : Si je souffre, on entreprendra contre moi ; troisièmement, la justice que l'on fait intervenir pour autoriser son ressentiment. Il est juste, dit-on, que les méchants soient réprimés ; — oui, par les lois. Mais quand cela ne se peut, et que les lois n'y pourvoient pas, ou ne le peuvent, on doit alors souffrir l'offense comme une suite de la société. L'impuissance humaine ne peut pourvoir à tout; et l'on verrait un désordre extrême, si chacun se faisait justice.

XIV. — Des Jugements humains.

Il faut une autorité qui arrête nos éternelles contradictions, qui détermine nos incertitudes, condamne nos erreurs et nos ignorances : autrement la présomption, l'ignorance, l'esprit de contradiction, ne laissera rien d'entier parmi les hommes. Jésus-Christ s'est mis au-dessus des jugements humains plus que jamais homme vivant n'avait fait, non-seulement par sa doctrine, mais encore par sa vie. La possession certaine de la vérité lui a fait mépriser les opi-

[1] *Jud.*, 19. — [2] I *Cor.*, XII, 15, 16. — [3] II *Cor.*, VI, 12, 13. — [4] *Rom.*, XII, 18. — [5] *Luc.*, VI, 22. — [6] *Joan.*, XV, 25.

nions : il n'a rien donné à l'opinion, rien à l'intérêt, rien au plaisir, rien à la gloire. De combien de degrés s'est-il élevé par-dessus les égards humains? On ne peut pas même inventer ni feindre une fin vraisemblable à ses desseins, autre que celle de faire triompher sur tous les esprits la vérité divine. Ceux qui se rendent captifs des opinions humaines ne peuvent pas en être les juges. A vous donc, ô divin Jésus, qui vous êtes élevé si haut par-dessus les pensées des hommes, à vous il appartient de les réformer avec une autorité suprême. Il s'est donné l'autorité tout entière sur les jugements humains, en se mettant au dessus : c'est à lui de confirmer ce qu'il y reste de droit, de fixer ce qu'il y a de douteux, et de rejeter pour jamais ce qu'ils ont de corrompu et de dépravé.

Nous péchons doublement dans l'estime que nous faisons de notre prochain : premièrement, en ce que nous présumons dans les autres les vices que nous sentons en nous-mêmes ; secondement, en ce que nous les trouvons bien plus blâmables dans les autres que dans nous-mêmes. Saint Grégoire de Nazianze dit [1], si je ne me trompe, que nous sommes comme le miroir où nous voyons les autres; parce qu'en effet, ne connaissant pas leur intérieur, nous ne pouvons en juger que par quelque chose de semblable que nous connaissons qui est nous-mêmes. Mais si nous sommes le miroir où nous voyons les affections des autres, les autres doivent être le miroir où nous voyons la difformité de nos propres vices, que nous ne remarquons pas assez quand nous les considérons en nous-mêmes.

On est habitué à juger des autres par soi-même : il semble que nous ne pouvons presque pas faire autrement ; mais c'est conjecture. Là nous faisons deux fautes : premièrement, d'attribuer aux autres nos vices; secondement, de les voir dans les autres bien plus grands qu'en nous-mêmes. Et la troisième faute que nous commettons, c'est qu'en voyant les fautes des autres, nous devrions songer par la même raison que nous en sommes capables, et gémir pour eux en tremblant pour nous. Nous ne pardonnons rien aux autres : nous ne refusons rien à nous-mêmes.

Tout oblige l'homme de se tenir en posture d'un criminel, qui doit non juger, mais être jugé, « jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres : » *Quoadusque veniat qui illuminabit abscondita tenebrarum* [2]. Pour juger, il faut être innocent. Le coupable qui juge les autres,

[1] Orat. XXVII, n. 1. — [2] I Cor., IV, 5.

se condamne lui-même par même raison ; *in quo enim judicas alium, teipsum condemnas* [1]. *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat* [2]. *Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo* [3]. Hypocrite, parce qu'il fait le vertueux en reprenant les autres. Il ne l'est pas, parce qu'il ne se corrige pas soi-même. Il reprend ce qu'il ne peut amender; il n'amende pas ce qui est en son pouvoir. Suivez les hommes, ils vous blâment; ne les suivez pas, ils vous critiquent de même par un désir opiniâtre de contredire.

Il est nécessaire de se mettre en la place des autres, pour juger de la même mesure ce que l'on fait et ce que l'on souffre. Dieu, par l'injure que nous souffrons, extorque de nous la confession de la vérité. « Car ceux qui font du mal aux autres, reconnaissent que cela est un mal, lorsqu'on leur fait souffrir le même traitement : » *Nam qui mala faciunt, clamant mala esse quando patiuntur* [4].

XV. — De la Médisance.

La médisance attaque comme il se pratique dans la guerre : premièrement, elle tire l'épée ouvertement contre ses ennemis ; secondement elle va par embûches : « La bouche de l'homme trompeur s'est ouverte pour me déchirer : » *Os dolosi super me apertum est* [5] ; troisièmement, elle assiége, elle empêche toutes les ouvertures de la justification, elle fait venir la calomnie de tant de côtés que l'innocence assiégée ne peut se défendre : « Ils m'ont comme assiégé par leurs discours remplis de haine : » *Sermonibus odii circumdederunt me* [6]. Alors il n'y a de recours qu'à Dieu : « Ne vous taisez pas, mon Dieu, sur le sujet de mon innocence : » *Deus laudem meam ne tacueris* [7].

XVI. De la Vertu.

La vertu tient cela de l'éternité, qu'elle trouve tout son être en un point. Ainsi un jour lui suffit, parce que son étendue est de s'élever tout entière à Dieu, et non de se dilater par parties. Celui-là donc est le vrai sage, qui trouve toute sa vie en un jour : de sorte qu'il ne faut pas se plaindre que la vie est courte, parce que c'est le propre d'un grand ouvrier de renfermer le tout dans un petit espace ; et quiconque vit de la sorte, quoique son âge soit imparfait, sa vie ne laisse pas d'être parfaite.

Il y a une grande difficulté à savoir si l'on est vertueux. Il y a des vices si semblables aux vertus, des vertus auxquelles il faut si peu de

[1] *Rom.*, II, 1. — [2] *Joan.*, VIII, 7. — [3] *Matth.*, VII, 5. — [4] S. August., *in Psal.* LVIII, *Enar.* I. — [6] *Psal.* CVIII, 1. — [7] *Ibid.*, 2. — [8] *Ibid.*, 1.

détour pour les faire décliner au vice : il arrive des circonstances qui varient si fort la nature des objets et des actions ; ces circonstances sont si peu prévues, si difficiles à connaître ; ce point indivisible dans lequel la vertu consiste est si inconnu, si fort imperceptible ! Aristote dit [1] que la vertu est le milieu défini par le jugement d'un homme sage. Et qui est cet homme sage? Chacun le pense être ; et si vous le voulez définir, il le faudra faire par la vertu même : et ainsi vous définissez l'homme sage par la vertu, et la vertu par l'homme sage.

Au grand courage rien n'est grand : de là il dédaigne tout ce qu'il a. Mais il ne suffit pas de s'agrandir dans les choses qu'on dédaignera, aussi bien que les autres, quand on sera le maître : il faut chercher quelque chose qui soit digne de satisfaire un grand cœur, la vertu.

La foi est hardie : rien de plus hardi que de croire un Dieu homme et mort. Toutes les vertus chrétiennes sont aussi hardies et entreprenantes ; car elles surmontent tous les obstacles : elles doivent se faire en foi, et tenir de son caractère.

XVII. — De la vraie Dévotion.

La vraie dévotion, loin d'être à craindre dans un Etat, y est au contraire d'un grand secours. « Elle défend de vouloir du mal à personne, d'en faire à autrui, d'en dire, d'en penser de qui que ce soit : elle ne souffre pas qu'on entreprenne, même contre un particulier, ce qui ne serait pas permis contre un empereur ; et combien plus interdit-elle à son égard tout ce qu'elle ne permet pas contre le dernier des sujets ? » *Male velle, male facere, male dicere, male cogitare de quoquam ex æquo vetamur. Quodcumque non licet in imperatorem, id nec in quemquam ; quod in neminem, eo forsitan magis nec in ipsum* [2].

XVIII. — Opposition de la nature et de la grâce.

L'Evangile nous apprend qu'il n'y a rien de plus opposé que la nature et la grâce ; et néanmoins la grâce agit selon l'ordre de la nature, et ne pervertit pas son ordre. Quant à l'objet auquel la grâce nous applique, il y a entre elle et la nature une étrange opposition ; mais quant à la manière dont la grâce nous fait agir, elle a avec la nature une entière ressemblance et une parfaite conformité. *Sicut exhibuistis membra vestra servire iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* [3] : « Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification.

[1] *De Morib.*, lib. II, cap. IX. — [2] Tertull., *Apol.*, n. 36. — [3] *Rom.* VI, 19.

XIX. — Des biens et des maux de la vie.

Il y a des biens qu'on désire pour eux-mêmes, sans avoir égard à ce qu'ils produisent, comme le plaisir qui n'a aucune mauvaise suite ; d'autres que l'on désire, et pour eux-mêmes, et pour les autres biens qu'ils apportent, comme de se porter bien, d'être sage ; d'autres que l'on ne désire que pour les suites, comme d'être traité quand on est malade, d'exercer quelque art pénible. Ainsi il y a des biens laborieux, et c'est une suite nécessaire de cette vie misérable, où les biens ne sont pas purs.

La vie présente est fâcheuse : on se plaint toujours de son siècle ; on souhaite le siècle passé qui se plaignait aussi du sien. La source du bien est corrompue et mêlée ; aussi le mal prévaut ; quand il est présent, on le croit toujours plus grand que jamais. Tous les ans, on dit qu'on n'a jamais éprouvé des saisons si dures et si fâcheuses. Dans ce dégoût, « qui nous fera voir les biens qu'on nous promet ? » *Quis ostendet nobis bona* [1] ? En attendant, « cherchons la paix, et poursuivons-la avec persévérance ; » car elle est encore éloignée : *Quære pacem, et persequere eam* [2]. Il faut d'abord la chercher dans sa conscience, et travailler à se l'y procurer.

XX. — De l'Aumône.

Touchant l'aumône, il semble qu'il y a trois vices principaux : le premier, de ceux qui ne la font point ; le second, de ceux qui ne la font point dans l'esprit de Jésus-Christ et par le principe de la foi, mais par quelque pitié naturelle ; le troisième, de ceux qui la faisant croient en quelque sorte s'exempter par là de la peine qui est due à leur mauvaise vie, et ne songent pas à se convertir ; contre lesquels saint Augustin a dit ces beaux mots : « Certes que nul ne pense pouvoir commettre tous les jours, et racheter autant de fois par des aumônes ces crimes horribles qui excluent du royaume des cieux ceux qui s'y abandonnent. Il faut travailler à changer de vie, apaiser Dieu par des aumônes pour les péchés passés, et ne pas prétendre qu'on puisse en quelque sorte lui lier les mains, et acheter le droit de commettre toujours impunément le péché : » *Sane cavendum est ne quisquam existimet infanda illa crimina, qualia qui agunt regnum Dei non possidebunt, quotidie perpetranda et eleemosynis quotidie redimenda. In melius quippe est vita mutanda, et per eleemosynas de peccatis præteritis est propitiandus Deus* ; *non*

[1] *Psal.* IV, 6. — [2] *Psal.* XXXIII, 14.

ad hoc emendus quodam modo, ut ea semper liceat impune committere[1]. On se flatte, en ce qu'on espère de soi-même faire des aumônes quand on sera riche. Les prétextes ne manqueront pas alors pour s'en dispenser : on ne trouve pas à qui la faire, on commence à entrer en défiance de ceux qui se mêlent des affaires de charité, on retarde; on veut encore, mais on remet à un autre temps; peu à peu on n'y pense plus; après, la volonté se change, on ne le veut plus.

Respecter la main de Dieu sur notre frère, les traits de sa ressemblance et de sa face, le sang de Jésus-Christ dont il est lavé.

Si negavi quod volebant pauperibus, et oculos viduæ expectare feci..., humerus meus a junctura sua cadat, et brachium meum cum suis ossibus confringatur[2]: « Si j'ai différé de donner aux pauvres ce qu'ils désiraient; si j'ai fait attendre la veuve et lassé ses yeux, que mon bras soit arraché de mon épaule, et que la partie supérieure de mon bras se sépare de la partie inférieure, par le brisement du coude. » Qui viole par sa dureté la société du genre humain, celui-là est justement puni par la dislocation et la fracture de ses os et de ses membres. *Membra de membro*[3] : « Vous êtes les membres les uns des autres. » *Oculos viduæ* : « Les yeux de la veuve, » non ses plaintes. *Expectare :* non-seulement donner, mais promptement et sans faire attendre.

XXI. — De la Cupidité.

Pourquoi l'avarice est-elle une idôlâtrie? C'est que les richesses sont une espèce d'idole; on y met sa confiance. *Non sperare in incerto divitiarum; sed in Deo vivo*[4] : « Ne point mettre sa confiance dans les richesses incertaines et périssables, mais dans le Dieu vivant, » non dans cette idole muette et inanimée.

Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem[5] : « Ceux qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation. » Ceux qui veulent devenir riches; il n'a pas dit : Les riches, mais : ceux qui veulent s'enrichir tombent dans la tentation de le faire par de mauvais moyens. On commence par les bons : il ne manque plus qu'une injustice, une fausseté, un faux serment : *Et in laqueum diaboli*[6] : « Et dans le piége du diable.» De soin en soin, piége, lacet : on ne peut plus sortir de ce labyrinthe de mauvaises affaires. *Et desideria inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem*[7] : « Et en des désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition. »

[1] *Enchir.*, cap. LXX, n. 19. — [2] *Job.*, XXXI, 16, 22. — [3] *I Cor.*, XII, 27. — [4] *I Timoth.*, VI, 17. — [5] *Ibid.*, 9. — [6] *Ibid.* — [7] *Ibid.*

Primo inutilia, « premièrement inutiles ; » *secundo nociva*, « secondement pernicieux, » Car plusieurs de ceux qui étaient possédés du désir des richesses, « se sont écartés de la foi : » *Erraverunt à fide*[1]. *Fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium*[2] : « La foi est le fondement des choses que l'on doit espérer, et une pleine conviction de celles qu'on ne voit point. » L'avarice veut voir et compter. *Et inseruerunt se doloribus multis*[3] : « Et ils se sont embarrassés en une infinité d'afflictions et de peines. » Les grands pleurs dans les grandes maisons.

Non sublime sapere[4] : N'avoir pas une haute idée de soi-même ; c'est-à-dire, premièrement, ne pas s'estimer beaucoup ; secondement, ne point mépriser les autres; troisièmement, ne leur pas faire injustice, comme si les lois n'étaient pas communes : ne les tenir bas qu'autant que cette sujétion leur est utile, non pour contenter notre humeur ou notre fierté naturelle. La puissance est de l'ordre de Dieu, non l'insulte, ni le mépris, ni l'injure, ni les avantages injustes.

Divitibus hujus sæculi[5]. Les véritables riches sont ceux qui ont faim des biens de l'autre. A ceux que le siècle appelle riches, *præcipe*, « commandez : » ce sont des commandements. L'Apôtre prescrit des remèdes spécifiques aux différentes maladies : premièrement contre l'orgueil : *Non sublime sapere;* secondement contre la confiance aux richesses, il montre que c'est une idolâtrie ; troisièmement, *bene agere*[6], « faire du bien, » contre la paresse. Ils croient n'avoir rien à faire qu'à se divertir : cela, c'est pour eux-mêmes. Ensuite pour le prochain : *facile tribuere* : « donner l'aumône de bon cœur ; » *communicare* : « participer » à leurs maux, pour participer à leurs bénédictions et à leur grâce; car celle de la nouvelle alliance est pour les pauvres.

On ne peut se rendre maître des choses en les possédant toutes ; il faut s'en rendre maître en les méprisant toutes.

Plus on a, plus on veut avoir ; on agit par humeur ; l'humeur subsiste toujours ; de là vient qu'on ne se contente jamais. La perte est plus sensible aux riches qu'aux pauvres ; et le désir d'avoir est aussi plus ardent dans les premiers : il faut en effet qu'il soit plus ardent, parce que la facilité est plus grande. Si l'on a tant d'ardeur lorsque le chemin était diffcile, à plus forte raison quand on le trouve aplani. Ainsi la possession des richesses augmente le désir d'en amasser.

[1] *I Timoth.*, VI, 10. — [2] *Hebr.*, XI, 1. — [3] *I Timoth.*, VI, 10. — [4] *Ibid.*, 17. — [5] *Ibid.* — [6] *Ibid.*, 17.

XXII. — De l'Orgueil.

C'est un orgueil indiscipliné qui se vante, qui va à la gloire avec un empressement trop visible ; il se fait moquer de lui : c'est au contraire un orgueil habile, que celui qui va à la gloire par l'apparence de la modestie.

Quelques-uns semblent mépriser l'opinion des autres : Ce sont des hommes, disent-ils ; mais ils s'admirent eux-mêmes, ils mettent leur souverain bien à se plaire à eux-mêmes, comme si eux-mêmes n'étaient pas des hommes.

Quiconque a cette pensée, veut plaire aux autres; mais il feint de se contenter de soi-même, pour l'une de ces deux raisons : premièrement, Parce qu'il ne peut acquérir l'estime des autres, et il s'en console en se prisant soi-même : secondement, par une certaine fierté qui fait que désirant l'estime des autres, il ne veut pas la demander et veut l'obtenir comme une chose due ; en quoi il est d'autant plus possédé de cette passion, qu'il la couvre davantage. Mais il croit toujours y arriver par cette voie ; et la gloire le charmera d'autant plus, qu'il l'aura acquise en la méprisant : c'est comme un tribut qu'il exige pour marque d'une plus grande souveraineté et indépendance, comme s'il était au-dessus même de l'honneur.

La modestie et la modération dans les honneurs peut venir de ces princes mauvais : premièrement, l'âme est contente et hume tout l'encens en elle-même ; ce qui devait être au dehors est au dedans et y rentre bien avant ; secondement, l'extérieur paraît affable, ce qui fait quelque montre de modestie, et souvent cela vient de ce que l'âme contente en elle-même et pleine de joie, la répand sur ceux qui approchent, et les traite bien, comme au contraire une humeur chagrine décharge sa bile sur eux par un superbe dégoût.

XXIII. — De l'Ambition.

Si l'on désire les fortunes extraordinaires pour satisfaire l'ambition, la foi se ruine. On veut toujours s'élever au-dessus de sa condition, jusqu'à être Dieu : *Elevatum est cor tuum, et dixisti : Deus ego sum, et in cathedra Dei sedi* ; *et dedisti cor tuum quasi cor Dei* [1] : « Votre cœur s'est élevé, et vous avez dit en vous-même : Je suis un Dieu, et je suis assis sur la chaire de Dieu ; et votre cœur s'est élevé comme si c'était le cœur d'un Dieu. » *Ecce ego ad te, Pharao, qui dicis . Meus est fluvius et ego feci memetipsum* [2] : « Je viens à toi, Pharaon, qui dis : Le fleuve est à moi , c'est moi qui me suis fait moi-même. » Si l'on cherche à élever sa maison et à l'agrandir, qu'on pense que les chrétiens ont une postérité qui ne dépend pas des grandeurs de ce monde. Si l'on aspire à une autre éternité que celle que Dieu promet, qu'on se souvienne que Dieu renverse tous ces projets ambitieux. C'est ainsi qu'il ruina la maison d'Achab, la maison de Jéhu ; et que tous les jours il en fait disparaître tant d'autres appuyées sur les mêmes fondements.

Quand quelqu'un est arrivé au haut degré des honneurs auxquels l'ambition aspire, on dit: Il ne doit plus avoir de regret à mourir ; et c'est précisément le contraire, parce que rien ne coûte plus que de quitter ce qu'on a aimé si passionnément.

XXIV. — De l'Intérêt.

Nous sommes fortement attachés à nous-mêmes ; c'est pourquoi ceux qui conduisent prennent les hommes par leurs intérêts, sachant que la probité et la vertu sont fort faibles et ont peu d'effet dans le monde. On oublie aisément les bienfaits ; ce qu'on n'oublie jamais, c'est son avantage : on engage par là les hommes ; et comme il est malaisé de faire beaucoup de bien, que la source du bien est peu féconde et tarit bientôt, on est contraint de donner des espérances, même fausses. Il n'y a point d'homme plus aisé à mener qu'un homme qui espère ; il aide à la tromperie.

XXV. — De la Préoccupation.

Les ennemis de la justice sont l'intérêt, la sollicitation violente, la corruption. On se corrompt soi-même par l'attache à son sens et à ses impressions. Il y a un intérêt délicat, jaloux de ses pensées, qui nous préoccupe en leur faveur. Mais rien de plus dangereux que cette préoccupation : elle nous empêche de voir tout ce qui pourrait nous éclairer sur le bon parti. Elle ne se peut remarquer, parce qu'elle ne cause aucun mouvement inusité. Ainsi la première chose qu'elle cache, c'est elle-même. Elle sent que ce n'est point un intérêt étranger qui la nourrit, mais cet intérêt caché, l'amour de nos opinions ; nous ne le sentons pas, car c'est nous-mêmes qu'elle trompe. C'est pourquoi Salomon demandait à Dieu « un cœur docile à toutes les impressions de la vérité et étendu comme les bords de la mer, » c'est-à-dire dégagé de toutes les préoccupations qui nous resserrent l'esprit, et ne nous permettent pas de comparer les différentes raisons qui doivent déterminer notre jugement : *Cor docile, et latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris* [1]. Le re-

[1] Ezech., XXVIII, 2. — [2] Ibid., XXIX, 5.

[1] III Reg., III, 9; IV, 29.

mède à la prévention, c'est de se défier. De qui? De soi-même. Mais voilà une autre perplexité : il faut donc s'abandonner aux autres. O Dieu, trouvez le milieu. Le voici : la prière, la confiance en Dieu. Appliquons-nous à écouter Jésus-Christ en toutes choses : *Ipsum audite*[1]; mais écoutons-le de manière que nous réglions sur son jugement tout ce qui nous regarde, nos plaisirs, nos douleurs, nos craintes, nos discours, en un mot toute notre conduite.

XXVI. — De l'Amitié.

L'amitié entre les inégaux est soutenue, d'une part par l'humilité, de l'autre par la libéralité.

Est amicus solo nomine amicus. Nonne tristitia inest usque ad mortem[2]? « Il y a un ami qui n'est ami que de nom. N'est-ce pas une douleur qui dure jusqu'à la mort? » Les faux amis laissent tomber dans le piége faute d'avertir. On souffre tout : on reprend avec envie; on s'en vante après comme pour se disculper; on affecte un certain extérieur dans la mauvaise fortune, pour soutenir le simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint.

On peut concevoir de l'inimitié contre son prochain, à cause de quelque action qu'il a faite qui nous déplaît. Cette disposition est très-dangereuse; mais l'inimitié contre l'état de la personne est encore plus à craindre. Souvent on conçoit de l'envie et de l'inimitié par fantaisie, par antipathie. On ne sait pourquoi; on le sait, on ne le dit pas; on le sait et on le dit; c'est la disposition de Saül contre David.

XXVII. — De la Justice.

Si les juges, qui ne sont équitables qu'aux puissants, regardaient la justice comme une reine à laquelle seule il faut complaire, ils s'empresseraient, pour mériter son approbation, de faire droit à tous sans acception de personnes.

Le zèle de la justice fait faire des injustices énormes. On voit un grand crime fait, une grande tromperie, une machination pleine d'artifices : on ne veut pas que ce meurtre, que ce vol soit impuni; à quelque prix que ce soit, on en veut connaître l'auteur; et on aime mieux deviner, au hasard de punir un innocent, que ne sembler pas avoir déterré le coupable. *Justa, juste; bona, bene.*

Pour voir quel est dans le monde l'avantage de l'injustice sur le juste, il faut supposer l'un et l'autre parfait en son art. L'injuste faisant injure, sera caché; le souverain degré d'injustice est d'être injuste et de paraître juste; au contraire, le plus haut degré de justice, c'est de ne s'émouvoir de rien, et d'être souverainement juste sans vouloir le paraître, et ne le paraissant pas en effet. Le plus heureux, au jugement de presque tous les hommes, sera l'injuste.

[1] *Matth.*, XVII, 5. — [2] *Eccli.*, XXXVII, 1.

XXVIII. — Des Rois et des Grands.

Un roi doit agir comme si Dieu était présent : il ne le voit pas en lui-même; mais il lui est présent par ses œuvres, comme le prince l'est dans l'étendue de ses Etats par ses différentes opérations. La majesté de Dieu lui doit être d'autant plus présente, qu'il en porte en lui-même une image plus vive et plus auguste.

Un roi a deux devoirs à remplir : pour le dedans, rendre la justice par lui-même, la faire rendre par ses officiers; et pour le dehors, garder la foi dans les paroles qu'il donne, mais bien prendre garde à ce qu'il promet. Car « tel promet, qui est percé ensuite comme d'une épée par sa conscience : » *Est qui promittit, et quasi gladio pungitur conscientia*[1].

Le prince, pour gouverner avec sagesse, doit juger de la disposition de ses sujets par la sienne : *Intellige quæ sunt proximi ex teipso*[2]. Il faut qu'il se montre tel aux particuliers qu'il voudrait qu'ils fussent à son égard, si eux étaient princes et lui particulier. Mais les princes ont bien de la peine à se mettre en comparaison; ils croient que tout leur est dû, et cependant ils doivent plus qu'on ne leur doit. Je suis, disent-ils souvent et en eux-mêmes et par leur conduite; et il n'y a que moi sur la terre[3]. Dieu châtie les injustices des rois après leur mort.

La justice dans un souverain demande de la fermeté et de l'égalité. Trois vertus sont comme les sœurs de la justice qui doit le caractériser : la constance, la prudence, la clémence; la première pour l'affermir dans la volonté de suivre la loi, la seconde pour le discernement des faits, la troisième pour supporter les faiblesses et lui apprendre à tempérer en certaines choses la rigueur de la loi.

Il est plus beau d'être vaincu par la justice que de triompher par les armes. Car lorsque nous sommes vaincus par la justice, la raison triomphe en nous, qui est la principale partie de nous-mêmes; et c'est alors que les rois sont rois, quand ils font régner la justice sur eux-mêmes, parce que, comme dit Platon, « la gloire d'un règne consiste dans l'amour de l'équité : » *Quia regni decus est æquitatis affectus.*

Un prince doit faire des conquêtes dans son propre Etat, en gagnant ses peuples à soi, en les

[1] *Prov.*, XII, 18. — [2] *Eccli.*, XXXI, 18. — [3] *Isa.*, XLVII, 10.

gagnant à Dieu et à la justice, en déracinant les vices.

Un état est bien disposé par l'exemple, qui change les personnes et les forme à la vertu ; au lieu que les lois sont souvent des remèdes qui surchargent, loin de soulager.

Les princes ont des ennemis contre lesquels ils n'ont jamais l'épée tirée : ce sont les flatteurs. Contre ceux-là le prince n'est pas sur ses gardes ; ce sont cependant les plus proches, et c'est l'une des épreuves de la vertu. Il faut qu'un roi soit au-dessus des louanges, et il ne doit en être touché qu'autant qu'il a sujet de craindre d'être blâmé. On traite délicatement les princes, pour leur inspirer de loin *causas odii.*

Si les grands ont peu de justice, c'est qu'ils ne peuvent s'appliquer cette première loi de l'équité naturelle : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même : » *Alii ne feceris quod tibi fieri non vis;* à cause qu'ils s'imaginent que tout leur est dû, et que leur orgueil ne peut consentir à se mettre en égalité avec les autres. Pour cela il faut qu'ils descendent et qu'ils se mettent en la place du faible, qu'ils voient en cet état ce qu'ils voudraient leur être fait ; mais ils ne peuvent se résoudre à s'imaginer qu'ils sont peu de chose, ni à se mettre en la place du petit ; c'est néanmoins en quoi consiste la véritable grandeur. Ils sont élevés au-dessus des autres, pour soutenir leurs besoins et entrer dans leurs justes sentiments contre ceux qui les oppriment.

XXIX. — Des gens de bien.

La justice est une espèce de martyre. L'homme de bien, dans les fonctions publiques, ne peut gratifier ses amis ; l'injuste le peut. L'homme de bien se donne des bornes à lui-même ; l'injuste n'en connaît aucunes. Celui à qui il fait du bien croit qu'il lui est dû ; il n'oblige proprement que la société, et qui est encore une multitude toujours ingrate. Il souffre les injures et s'expose à toutes sortes d'outrages, croyant qu'il n'est non plus permis à un homme de bien de faire du mal qu'à un médecin de tuer.

Il est peu considéré, parce qu'il ne peut se faire d'amis que par la vertu, qui est une faible ressource ; parce que les hommes ordinairement sont injustes, car ils ne blâment que ceux qui sont injustes à demi. Ceux qui arrivent par leur injustice jusqu'à opprimer l'autorité des lois, sont loués, non-seulement par les flatteurs, mais parce qu'en effet le genre humain ne juge que par les événements. Que l'injustice impunie passe aisément pour justice, si peu qu'elle ait d'adresse pour se couvrir de prétextes, et que les hommes estiment heureux ceux qui sont venus à ce point ! Car il est vrai que les hommes ne blâment l'injustice que parce qu'ils ne peuvent la faire, et qu'ils craignent de la souffrir.

De tout cela il résulte que c'est principalement aux grands de pratiquer la justice ; premièrement, parce qu'ils sont personnes publiques, dont le bien, comme tels, est le bien public ; secondement, parce qu'ils ne craignent rien à cause de leur puissance ; troisièmement, parce que leur appui doit être l'amour, la reconnaissance, le respect de la multitude qui aime la justice, dont l'amour ne se corrompt en nous qu'à cause des intérêts particuliers.

Les hommes se réjouissent, quand ils voient tomber ceux qui sont gens de bien : ils prennent plaisir de le publier. Premièrement vous les blâmez, ils font plus, ils se condamnent, ils se châtient : secondement, quand vous péchez par leurs exemples, vous faites pis qu'eux ; car ils ne cherchent pas à s'excuser. « Ainsi celui-là est plus criminel que David, qui ose se permettre les crimes de ce roi, parce que c'est lui qui les a commis : » *Inde anima iniquior, quæ cum propterea fecerit quia fecit David, pejus fecit quam David* [1].

Quand vous croyez qu'on ne peut pas être homme de bien à la Cour, vous rendez témoignage contre vous-même, vous vous condamnez vous-même.

Tant qu'on est attaché au monde, on ne soupçonne pas qu'on puisse seulement aimer Dieu ; on prend tout à mal.

Les méchants ne veulent point trouver de bons, de peur de conviction et pour ne point se joindre aux bonnes œuvres. De tout temps la profession de vouloir bien faire a été odieuse au monde. On hait les gens de bien, « parce qu'ils rendent témoignage contre le monde, que ses œuvres sont mauvaises. » *Quia testimonium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt* [2]. On en médit ; on donne de mauvaises couleurs à leurs actions : on veut se persuader et dire qu'il n'y en a point.

On ne saurait s'élever trop fortement contre ceux qui s'imaginent qu'il n'y a point de vrais pieux : d'où résulte, premièrement, qu'ils désespèrent de le pouvoir devenir ; secondement, qu'ils ne se joignent à aucune œuvre de piété, parce qu'ils soupçonnent toujours du mal caché.

Contre la tentation qu'il n'y a point de gens de bien, disons leur : *Estote tales, et invenietis tales :* « Soyez tels que vous désirez de voir les autres, et vous en trouverez qui vous ressem-

[1] S. August., *Enar. in Psal.* I. — [2] *Joan.*, VII, 7.

blent. » Dans la grange, tout semble paille, le bon grain est mêlé et caché dedans ; il faut profiter de ce mélange. L'Eglise est ici-bas comme dans un pèlerinage, elle est étrangère : faut-il s'étonner si elle est mêlée de tant d'étrangers?

XXX. — Du Monde.

Le monde est une comédie qui se joue en différentes scènes. Ceux qui sont dans le monde comme spectateurs, souvent le connaissent mieux que ceux qui y sont comme acteurs.

Dieu envoie annoncer avec diligence à ceux qui espèrent toujours dans le monde, aux gens de la Cour, que leur espérance engage : *Vœ terrœ!* Mais à qui ce malheur? *Ite, angeli veloces, ad gentem convulsam et dilaceratam, ad gentem expectantem et conculcatam* : « Allez en diligence, ambassadeurs, vers une nation divisée et déchirée, vers une nation qui espère et qui attend, et qui est foulée aux pieds. » Et combien n'est-elle pas foulée aux pieds, *cujus diripuerunt flumina terram ejus* [1], à qui tout ce qui coule et s'échappe a ôté tout le solide!

Les vanités, les vices nous trompent dès le commencement du monde, et nous ne sommes pas encore désabusés de leur tromperie.

XXXI. — Du Temps.

Notre vie est toujours emportée par le temps qui nous échappe ; tâchons d'y attacher quelque chose de plus ferme que lui.

Il est tard de ménager quand on est au fond : rien de plus essentiel que de travailler de bonne heure. Il faut épargner le temps de la jeunesse : celui qui reste au fond n'est pas seulement le plus court, mais le plus mauvais, et comme la lie de tout l'âge.

XXXII. — Il faut régler sa vie.

C'est un grand défaut dans les hommes de vouloir tout régler, excepté eux-mêmes.

Il y a des gens qui commencent à vivre lorsqu'il faut cesser de vivre, ou plutôt qui ont cessé de vivre avant de commencer. Ceux-là commenceront à la mort une malheureuse stabilité. La providence de Dieu a ses fins déterminées, auxquelles arriveront enfin, sans y penser, ceux qui ne se déterminent jamais. Ce sera la fin de leur inconstance. Il faut donc se déterminer ; « il faut donc régler sa vie, et l'accomplir de manière que chaque jour nous tienne lieu de toute la vie : *Id ago ut mihi instar totius vitœ sit dies* [2].

Je converse avec moi-même comme avec le plus légitime censeur de ma vie.

[1] *Isa.*, XVIII, 1, 2. — [2] Senec. ep. LXI.

XXXIII. — De l Homme.

Rien de moins inportant que ce que fait l'homme, parce qu'il est mortel: rien de plus important, par rapport à l'éternité.

Il semble que la perfection de chaque chose consiste en son action; car chaque chose a son action. La perfection et le bien d'un architecte, c'est de bâtir; et du peintre, comme tel, de faire un tableau, et ainsi des autres. Quoi donc! les artisans, ceux même qui font profession des arts les plus mécaniques ont leurs actions: les cordonniers, les maçons, les charpentiers : l'homme seul se trouverait-il être sans action? La nature l'aura-t-elle destiné à une oisiveté éternelle? L'aura-t-elle formé si beau, si adroit, si désireux de savoir, pour le laisser toujours inutile? Ou bien ne faut-il pas dire plutôt que si les yeux, les oreilles, le cœur, le cerveau et généralement toutes les parties qui composent l'homme ont leur action, l'homme aura outre celles-là quelque action, quelque ouvrage, quelque fonction principale? Quelle donc pourra être sa fonction? Car certes la faculté de croître lui est commune avec les plantes. Or il est ici besoin de quelque chose qui lui soit propre, parce que nous trouvons que la perfection de chaque chose est d'exercer l'action que Dieu et la nature lui ont donnée, pour la distinguer des autres. Par exemple, la perfection du joueur de luth, en tant qu'il est tel, ne consiste pas en ce qu'il peut avoir de commun avec l'arithméticien et le peintre, comme peuvent être la subtilité de la main et la science des nombres, mais en ce qui lui est propre. Par cette même raison, il est clair que l'homme ne peut pas trouver sa perfection dans les fonctions animales. Car les bêtes brutes l'égalent, et le surpassent même quelquefois en cette partie. Que si nous trouvons après une exacte recherche de tout ce qui est dans l'homme, que la raison est tout ensemble ce qu'il a de plus propre et de plus divin, ne faudra-t-il pas décider que la perfection de l'homme est de vivre selon la raison ? Et de là il résulte que c'est dans cet exercice que consiste sa félicité. Car il est certain que chaque chose est heureuse, quand elle est parvenue à la perfection pour laquelle elle est née; et le bonheur du joueur de luth, comme tel, est de toucher délicatement cet instrument si harmonieux. Car comme le propre du joueur de luth c'est de jouer du luth; aussi est-ce du bon joueur de luth d'en jouer selon les règles de l'art. Que si l'homme n'avait autre qualité que celle de jouer du luth, il serait parfaitement heureux quand il aurait atteint la perfection de cette science. Il en est de même de la raison;

et encore qu'il y ait en l'homme autre chose que la raison, si est-ce néanmoins qu'elle est la partie dominante, et l'autre est née pour lui obéir : par où il paraît que la félicité de l'homme consiste à vivre selon la raison. En quoi il ne faut pas prendre garde aux sentiments des particuliers. Car l'esprit de l'homme est capable d'errer, non moins dans le choix des choses qu'il faut faire pour être heureux que dans la connaissance de toutes les autres vérités. De sorte qu'il ne faut pas avoir égard à ceux qui se sont figuré une fausse idée de bonheur; et ainsi leur imagination étant abusée, ils semblent jouir de quelque ombre de félicité : semblables aux hypocondriaques, dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un plaisir vain et chimérique, et d'un fantôme léger, d'un spectacle sans corps.

Dieu a attaché des armes naturelles aux animaux, des ongles aux lions, des cornes aux taureaux, des dents aux sangliers; il les a au contraire séparées et détachées de l'homme, pour modérer en lui l'appétit de la vengeance.... que par raison.... y penser.

Les hommes affectent une liberté farouche qui ne connaît aucune règle, et ne veut dépendre que de son inclination. Les bêtes ne nuisent que par nécessité ou colère, l'homme par plaisir. Quoique la nature semble armée de toutes parts contre nous pour nous contenir dans les justes bornes, rien n'est capable de modérer la violence de nos passions, tant elles sont indomptables.

Un défaut qui empêche les hommes d'agir, c'est de ne sentir pas de quoi ils sont capables. Trois choses les en empêchent : la crainte, pour ne s'être pas éprouvés; la paresse, pour ne vouloir pas travailler; l'application ailleurs, pour satisfaire sa légèreté. La crainte présuppose un bon principe, le désir de bien faire : il le faut animer; la paresse vient de lâcheté : il faut la combattre; l'application ailleurs vient de différentes causes : il faut se captiver. Il est à regretter qu'un bon naturel ne se mette pas à son meilleur usage.

XXXIV. — De la Société.

La société consiste dans les services mutuels que se rendent les particuliers; c'est pourquoi elle se lie par la communication et permutation : et tout cela est né du besoin, parce qu'il n'est pas possible qu'un seul homme puisse suffire à tout. Ainsi la société demande la diversité des ouvrages. Car s'il n'y en avait que d'une sorte, chacun serait suffisant à soi-même. De là vient que deux médecins ne composeront jamais une société, mais le médecin, par exemple, et le laboureur. Ils se donnent donc l'un à l'autre les choses dont ils ont besoin. Mais d'autant qu'il y en a dont l'ouvrage vaut mieux que celui des autres, afin d'obliger le meilleur à donner au moindre, il a fallu faire une mesure commune, et cela les hommes l'ont fait par l'estimation. Or afin que cela fût plus commode, d'autant qu'il semblait extrêmement difficile d'égaler des choses de si différente nature, comme une maison et du blé, on a introduit l'usage de l'argent. Je vous donne mon blé, par exemple; mais j'aurai besoin d'un logement dans quelque temps. Je fais un échange avec Paul, afin de me loger : mais Paul n'a pas de quoi m'accommoder, il substitue de l'argent en la place du logement que je lui demande; et ainsi l'argent m'est comme caution que je pourrai avoir une maison quand la nécessité me pressera, sans quoi il est évident que je ne délivrerais pas mon blé que je ne visse la maison en mes mains. C'est pourquoi Aristote appelle l'argent *Fidejussor nummus, sponsor* [1].

L'argent n'est pas une chose que la nature désire pour lui-même : car les métaux par eux-mêmes n'ont aucun usage utile au service de l'homme. Aussi dans l'origine des choses, les richesses consistaient dans la possession des biens dont la nature avait besoin et dont le désir nous est naturel, tel qu'est le froment, le vin et les troupeaux : nous le voyons dans les patriarches. Que si l'argent ne nous est nécessaire que comme substitué en la place de ces choses, le désir n'en doit pas être plus grand qu'il serait de ces choses-là mêmes. Le désir maintenant va à proportion du besoin : or les bornes du besoin sont étroites. La nature est sobre et se contente de peu; mais la cupidité est venue, qui ne s'est plus voulu contenter du nécessaire; par les degrés du commode, du plaisant, du bienséant, elle est montée au délicieux, au mou, au superflu, au somptueux. Nous nous sommes fait certaines règles d'une bienséance incommode; d'où il est arrivé qu'un homme peut être pauvre, et néanmoins ne manquer de rien de ce que la nature désire : et cela c'est absolument ne manquer de rien, parce qu'il faut contenter la nature, non l'opinion. La pauvreté n'est plus opposée à la nécessité, mais au luxe; et ainsi ce que dit Aristote se vérifie en cette rencontre, « que les hommes ne travaillent qu'à irriter la soif de leurs cupidités [2]. »

XXXV. — Des arts.

Les arts ne se profitent pas à eux-mêmes, mais

[1] *De Morib.*, lib. V, cap. VIII. — [2] *Ibid.*, lib VII, cap. XV.

à ceux auxquels ils président. La médecine a pour objet la conservation ou le rétablissement de la santé de ceux qu'elle traite ; l'art pastoral ne tend à autre chose, sinon que les troupeaux soient en bon état ; et comme l'art pastoral et les autres arts ne profitent rien d'eux-mêmes à qui s'en sert, il a été besoin d'y établir quelque récompense pour ceux qui les exercent. L'art de gouverner est de même ; et il faudrait que les hommes fussent obligés par quelques gages d'accepter le gouvernement, ou sous quelques peines. La peine est d'être soumis aux méchants, qui contraint les bons d'accepter la conduite : de sorte que s'il y avait une ville où tous les hommes fussent bons, on se battrait pour ne pas conduire, avec le même empressement que l'on fait maintenant pour gouverner. Car il n'y a point d'homme assez insensé qui n'aime mieux qu'on pourvoie justement à tous ses besoins, que de se faire des affaires en se chargeant de subvenir à ceux des autres.

XXXVI. — De la Guerre.

La guerre est une chose si horrible, que je m'étonne comment le seul nom n'en donne pas de l'horreur : en quoi je ne puis souffrir l'extrême brutalité des anciens, qui avaient fait une divinité pour la guerre, au lieu qu'un esprit qui ne s'occupe qu'aux armes est, non un Dieu, mais une furie. S'il venait un homme ou du ciel ou de quelque terre inconnue et inaccessible, où la malice des hommes n'eût pas encore pénétré, à qui on fît voir tout l'appareil d'une bataille et d'une guerre, sans lui dire à quoi tant de machines épouvantables, tant d'hommes armés seraient destinés, il ne pourrait croire autre chose, sinon que l'on se prépare contre quelque bête farouche ou quelque monstre étrange, ennemi du genre humain. Que si on venait à lui dire que cela se prépare contre des hommes, il ne faut point douter que ce récit ne lui fît dresser les cheveux, qu'il n'eût en abomination une si cruelle entreprise, et qu'il ne maudît mille et mille fois ceux qui l'auraient conduit en une terre si inhumaine. Mais encore souffrons que les nations se battent les unes contre les autres, puisque telle est notre inhumanité et notre fureur, que lorsque nous nous trouvons séparés de quelques fleuves ou quelques montagnes, et où par quelques légères différences de langage ou de mœurs, nous semblons oublier que nous avons une nature commune. Mais que des peuples qui se sont associés ensemble sous les mêmes lois et le même gouvernement, afin de se prêter un secours mutuel ; que ces peuples, dis-je, se détruisent eux-mêmes par des guerres sanglantes, cela passe à la dernière extrémité de la fureur.

XXXVII. — Du Corps.

Le corps n'est qu'une victime que la charité consacre ; en l'immolant, elle le conserve, afin de le pouvoir toujours immoler : une masse de boue qu'on pare d'un léger ornement à cause de l'âme qui y demeure. Si un roi était obligé de demeurer dans quelque pauvre maison, ornement passager, quelque rayon de la magnificence royale. Ainsi cette terre et cette poussière qui forme notre corps, est revêtue de quelque éclat en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps. Toutefois c'est toujours de la poussière, qui au bout d'un terme bien court retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption.

Plût à Dieu que je m'ensevelisse avec Jésus-Christ pour être son cohéritier ! Car que faisons-nous autre chose, lorsque nous flattons ce corps, que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime ? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder et à chaque moment il faut rompre ? O inconcevable union et aliénation non moins surprenante ! Malheureux homme que je suis ! Et vous vous attachez à ce corps mortel, et vous bâtissez sur ces ruines, et vous contractez avec ce mortel une amitié immortelle ?

Je ne sais pourquoi je suis uni à ce corps mortel, ni pourquoi étant l'image de Dieu, il faut que je sois plongé dans cette boue. Je le hais comme mon ennemi capital, je l'aime comme le compagnon de mes travaux ; je le fuis comme ma prison, je l'honore comme mon cohéritier.

Regarder la vie comme un faux ami ; fermer les sens, vivre hors de la chair et du monde, recueilli en soi, conversant avec soi et avec Dieu. Mener une vie au-dessus de tout ce qui est visible et recevoir les idées divines, toujours nettes et immuables, nullement mélangées des formes terrestres, errantes et vagues, que le mouvement des choses humaines nous imprime. Etre par ce moyen, et devenir de plus en plus un miroir très-net de Dieu et des choses divines : s'élever à la lumière par la lumière, c'est-à-dire, à la plus claire par la plus obscure : goûter par avance la vie céleste.

XXXVIII. — De la Mort.

Voyez cette bouche ouverte, ce visage allon-

gé, cette respiration entrecoupée, ce jugement offusqué qui revient par certains moments comme de fort loin : autant de signes prochains de la mort. Les amis du moribond, vivement affligés, se livrant à une sorte de désespoir, qui leur fait tout tenter pour rappeler le mourant à la vie : chacun s'empresse à le secourir quand on ne peut plus rien ; et dans les vicissitudes de la maladie on passe successivement de la tristesse à la joie, et de l'une à l'autre. S'il paraît quelque mieux dans l'état du malade, on aperçoit sur ceux qui l'environnent un rayon d'espérance qui illumine tout à coup le visage comme au travers d'un nuage ; et enfin, lorsque le malade est aux prises avec la mort, tout le monde court sans savoir où ; dès qu'il est expiré, la douleur éclate par les cris et les sanglots. Le temps semble adoucir le chagrin que cause cette mort : sa femme ne pleure plus et croit être tranquille ; cependant elle demeure étourdie, comme si elle était tombée du haut d'un clocher. On ne peut imaginer la mort : on croit à toute heure voir entrer le défunt : l'âme, afin de suppléer la présence de l'objet quelle aime, fait effort pour rendre sa douleur immortelle : son affection envers la mémoire de son ami et le désir de le faire revivre, lui fait prendre tous les moyens qui peuvent réparer sa perte. On voit par là combien on a raison de dire que cela est un des principes de l'idolâtrie : un reste de l'immortalité perdue nous fait ainsi combattre contre la mort. Mais il est fort nécessaire de se préparer de bonne heure à perdre ce qui nous est cher ; car dans le coup on écoute peu les consolations.

La mort nous doit rendre plus forts contre la douleur, et la douleur contre la mort. Dans l'heure de la mort, deux sentiments à corriger : premièrement, la crainte, celle qui trouble ; secondement, quand tout est désespéré, par dépit on voudrait bientôt finir et par impatience à cause de la douleur.

XXXIX. — Funestes effets des plaisirs.

L'intempérance a attiré les plus terribles châtiments. Il ne faut pas jeter les yeux sur l'objet, ni se permettre le moindre retour : se rappeler la femme de Lot. L'adultère de David a été plus puni que son meurtre. La volupté affaiblit le cœur et énerve le principe de droiture, comme on le voit dans Samson et dans Salomon. La volupté commence ses attaques par les yeux ; ce sont les premiers qui se corrompent. L'impudicité est nommée la première et avec l'idolâtrie : elle s'excuse toujours sur sa faiblesse. La luxure et la dépense se tournent en cruauté.

XL. — Des Passions.

La plaisir d'être maître de soi-même et de ses passions, doit être balancé avec celui de les contenter ; et il emportera le dessus, si nous savons comprendre ce que c'est que la liberté.

Inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia [1] : « Les passions volages de la « concupiscence renversent l'esprit, même éloigné du mal. » Pourquoi ? Parce que errants d'un désir à un autre, à la fin il s'en trouve quelqu'un qui nous surprend ; comme un malade chagrin qu'on tâche de divertir tantôt par un objet tantôt par un autre, on lui propose des jeux de toutes façons, enfin insensiblement on l'amuse.

XLI. — Comment on s'engage dans les emplois.

Nous nous plaignons de notre ignorance ; mais c'est elle qui fait presque tout le bien du monde : ne prévoir pas, fait que nous nous engageons. C'est ainsi qu'on entre dans le mariage et dans les emplois, qu'on se détermine à aller à la guerre : on n'a qu'une vue générale des incommodités qui s'y trouvent. On s'engage, on trouve mille accidents imprévus ; on voudrait retourner en arrière, il est trop tard, on est engagé.

XLII. — Des parents ne doivent pas s'opposer à la vocation de leurs enfants. Vertus de sainte Fare.

Que n'a pas gâté la concupiscence ? Elle a vicié même l'amour paternel. Les parents jettent leurs enfants dans les religions sans vocation, et les empêchent d'y entrer contre leur vocation.

Les parents de sainte Fare veulent la forcer d'entrer dans le mariage ; mais on la veut ôter à Jésus-Christ, on lui veut ravir l'Epoux céleste. Sainte Fare s'en prend à ses yeux innocents, qu'elle éteint, qu'elle noie dans un déluge de larmes. Cette sainte, qui se renferme, a voulu n'être jamais vue et ne jamais voir.

Mais quelle fut la fécondité de sainte Fare par l'union qu'elle contracta avec l'Epoux céleste ? Le voisinage, tout le royaume, l'Angleterre même, recueillirent les précieux fruits de ce mariage tout divin. Elle enfanta à Jésus-Christ saint Faron son frère, que je ne puis nommer sans confusion et sans consolation : sans consolation, parce qu'il m'apprend mes devoirs ; sans confusion, parce qu'il accable mon infirmité par l'exemple de ses vertus. Diocèse de Meaux, ce que tu dois à Fare est inestimable : tu lui dois saint Faron. Et vous, mes filles, qui avez pour mère et pour modèle sainte Fare, don-

[1] *Sapient.*, IV, 12.

nez par vos prières un imitateur de saint Faron à ce diocèse.

XLIII. — Vertus de sainte Gorgonie.

Elle ne s'est point souciée de se charger d'or, ni de pierreries, ni de cette beauté étrangère qu'on achète ou qu'on s'attache par artifice, faisant une idole de l'image de Dieu. Point de rouge que celui que causait la pudeur, ni de blanc que celui que donne l'abstinence : elle laissait les autres ornements à celles à qui la pudeur est une honte, qui désirent la santé pour la beauté, l'embonpoint, la vivacité pour le teint ; laides par leur beauté empruntée, déshonorées par leurs ornements artificiels, défigurées par leur air, choquantes et importunes par leur agrément affecté.

Qui a plus su ? Qui a moins parlé ? O corps exténué ! ô âme qui soutenait le corps presque sans aucune nourriture ! ou plutôt ô corps contraint de mourir avant la mort même, afin que l'âme fût en liberté ! ô membres tendres et délicats, couchés sur la dure ! ô gémissements ! ô cris de la nuit pénétrant les nues, perçant jusqu'à Dieu ! ô fontaines de larmes, sources de joie ! O Eve ! ô appât du plaisir sensible et goût du fruit défendu, surmontés par la continence ! O Jésus-Christ ! ô sa mort ! ô son anéantissement et sa croix, honorés par la pratique de la pénitence ! O femme, qui a fait voir que la différence du sexe n'est pas dans l'esprit ni dans le cœur !

XLIV. — Honneur dû aux Saints.

Le vrai honneur que nous devons rendre aux Saints, c'est de les imiter. Leurs reliques nous prêchent, en nous invitant à suivre leurs exemples ; elles nous demandent un reliquaire vivant, les vertus, le cœur.

XLV. — Des Prédicateurs.

Condition périlleuse des prédicateurs, à qui il n'y a rien ni tant à désirer, ni tant à craindre que la satisfaction et même le profit de leurs auditeurs.

Nous parlons contre le luxe, et on nous l'amène devant nos yeux ; nous élevons nos voix contre les irrévérences scandaleuses, et nous n'entendons autre chose. Il y a quelques gens de bien qui gémissent en leur conscience, qui disent en eux-mêmes : Ils ont raison. Mais nous ne les connaissons pas ; ils se cachent parmi la presse et ils nous échappent.

PENSÉES DÉTACHÉES

I. Il y en a qui ne trouvent leur repos que dans une incurie de toutes choses, qui ne prennent rien à cœur, qui se donnent à ce qui est présent et n'ont du futur aucune inquiétude, non point parce qu'ils ne croient pas, mais parce qu'ils n'y songent pas. Ils ne nient pas, mais ils ne sont pas persuadés du siècle futur.

II. Les hommes estiment faiblesse de ne s'attendre qu'à Dieu. Il y a un athéisme caché dans tous les cœurs, qui se répand dans toutes les actions. On compte Dieu pour rien ; on croit que quand on a recours à Dieu, c'est que les choses sont désespérées et qu'il n'y a plus rien à faire.

III. La curiosité nous porte à disputer des choses divines, et produit en nous l'empressement d'en parler ; de là naît ensuite le mépris et l'indifférence : il semble qu'on s'intéresse pour la piété, et dans le fait on en détruit tout l'esprit. La curiosité veut aller toute seule ; la foi accorde et tempère toutes choses.

IV. Il y a des hypocrites qui ont dessein de tromper ; il y a des hypocrites qui trompent et n'en ont pas précisément le dessein, mais qui agissent par bienséance et ne veulent point donner de scandale. Les premiers sont plus dangereux pour les autres, et les seconds pour eux-mêmes.

V. Il semble qu'il y ait des personnes que Dieu n'ait destinées que pour les autres, pour instruire, pour donner exemple. Ils ont une demi-piété, des sentiments imparfaits de dévotion, parce que cela règle du moins l'extérieur et est nécessaire pour cet effet : mais le sceau de la piété, c'est-à-dire les bonnes œuvres et la conversion du cœur ne s'y trouvent pas ; ils ne s'abstiennent pas des péchés damnables.

VI. Combien en voit-on qui se servent de la philosophie, non pour se détacher des biens de la fortune, mais pour plâtrer la douleur qu'ils ont de les perdre, et faire les dédaigneux de ce qu'ils ne peuvent avoir ?

VII. *Nisi venerit discessio primum* [1] : « Il ne viendra point que la révolte et l'apostasie ne soit arrivée auparavant. » Quel est ce mystère d'iniquité, cette apostasie des hommes quittant Jésus-Christ, en sorte qu'il ne trouve plus de vraie foi parmi eux ? *Non inveniet fidem* [2]. Ce mystère d'iniquité est fait pour éprouver ses élus et ses fidèles serviteurs, et il consiste dans la corruption des maximes de l'Evangile et l'établissement de l'antichristianisme.

[1] II *Thess.*, II, 3. — [2] *Luc.*, XVIII, 8.

VIII. *Nonne et ethnici hoc faciunt*[1] ? « Les païens ne le font-ils pas aussi ? » Il faut que notre justice passe celle des gentils, qu'elle passe même celle des pharisiens. Quand serons-nous chrétiens, nous qui ne sommes pas encore arrivés au premier degré, qui est celui de la philosophie et sagesse purement humaine ?

IX. Les chrétiens doivent apprendre à profiter de tout, des biens et des maux de la vie, des vices et des vertus des autres, de leur persévérance et de leur chute, de leurs tentations, de leurs propres fautes et de leurs bonnes actions.

X. *Utamur nostro in nostram utilitatem*[2] : faire usage de Dieu pour aller à Dieu, c'est la vie chrétienne.

XI. *Fili, in vita tua tenta animam tuam ; et si fuerit nequam, non des illi potestatem*[3] : « Mon fils, éprouvez votre âme pendant votre vie ; et si vous trouvez que quelque chose lui soit dangereux ne la lui accordez pas. » La tentation dans les grandes charges, dans les grandes affaires, c'est qu'on les trouve si importantes qu'on y donne tout et que l'affaire du salut s'oublie.

XII. Que vous vous faites de belles maisons ! que vous acquérez de belles terres ! Pourquoi vous faites-vous de nouveaux liens ? pourquoi aggravez-vous votre fardeau ? Votre maison est bâtie, votre héritage est assuré, toutes vos acquisitions sont faites ; il n'y a plus qu'à se mettre en possession.

XIII. En l'autre vie tout est infiniment plus vif qu'en celle-ci. Nous n'avons ici qu'une ombre de plaisir, et qu'une ombre de douleur. Nous ne saurions concevoir toutes les puissances du siècle futur. *Virtutes sæculi venturi*[4]. La vertu, la force, la puissance, se montrent là : tout ce qui est en cette vie n'est rien.

XIV. On voit dans les hommes le désir de plaire, c'est le premier péché par complaisance ; on y voit aussi le désir de contredire. Comment accorder de si grandes contradictions ? C'est que nous voulons tout apporter à nous, et ne pouvons souffrir ce qui s'oppose à nos désirs. De la première source vient la flatterie, de l'autre la plupart des désordres de la vie.

XV. Le précepte n'empêche pas le péché, parce qu'il faut boucher la source qui est la convoitise ; au contraire le précepte irrite le désir, car l'âme fait effort quand on veut lui ôter ce qu'elle regarde comme son bien. Or quand on lui défend, on lui arrache déjà en quelque sorte ce qu'elle possède par l'amour, et elle accroît son effort pour la retenir.

XVI. Peut-on mettre en comparaison ce que vous faites de bien avec ce que vous faites de mal ? Pourquoi péchez-vous ? parce que vous aimez le péché. Pourquoi priez-vous ? parce que vous craignez : l'un donc par l'inclination, l'autre par une espèce de force.

XVII. Il est important que l'esprit soit dompté : nous n'avons pas le courage de retrancher nous-mêmes notre volonté ; Dieu, comme souverain Médecin, le fait en plusieurs manières, et surtout par les contradictions qu'il nous envoie. Les véritables vertus se font remarquer durant les persécutions.

[1] *Matth.*, v, 47. — [2] S. Bern., hom III, sup. *Missus*, n. 14. — [3] *Eccli.*, XXXVII, 30. — [4] *Hebr.*, VI, 5.

XVIII. *De peccato triumphum agere*[1] : « Triompher du péché comme un conquérant, qui non content d'avoir vaincu, choisit un jour pour triompher : » mener ainsi ce péché, ce roi captif en triomphe par une pénitence publique et édifiante. Deux sortes de personnes ont besoin de conversion : les honnêtes païens qui n'ont que des vertus morales, et ceux qui ont commis de grands crimes.

XIX. Les criminels doivent agir différemment envers un juge qu'ils ne feraient envers un père : envers un juge, on nie, on se défend, on s'excuse ; envers un père, on confesse, on promet, on demande grâce : on ne défend pas le passé, on donne des assurances pour l'avenir. Un juge veut la punition, et un père l'amendement du criminel ; c'est pourquoi il oublie le passé, pourvu qu'on stipule pour l'avenir.

XX. Dieu veut que nous le servions avec ferveur ; c'est pourquoi il fait naître en nous les passions qui font agir ardemment, comme l'émulation.

XXI. Il faut mener les hommes passionnés comme des enfants et des malades, par des espérances vaines.

XXII. Pour pratiquer la patience chrétienne, il faut souffrir les maux, souffrir le dégoût, souffrir le délai.

XXIII. *Orantes nolite multum loqui*[2] : « N'affectez point de parler beaucoup dans vos prières. » Jésus-Christ nous avertit ici d'éviter les prières où l'on ne fait que parler sans sentiment, où le cœur ne dit rien de lui-même, mais va tout emprunter de l'esprit.

XXIV. La retraite et l'oraison nous apprennent à mourir, parce que celle-là détache les sens des objets extérieurs, et celle-ci l'esprit des sens.

XXV. Dieu enseigne quelquefois aux hommes des choses qu'ils ne pensent pas savoir : « J'ai instruit une veuve, dit-il à Elie, pour te nourrir[3]. » Elle n'en savait rien. La disposition secrète du cœur.

[1] S. Greg. Nazianz., *Orat.* XL, n. 26. — [2] *Matth.*, VI, 7. — [3] III *Reg.*, XVII, 9.

XXVI. L'Ecriture donne de l'âme à ce qui n'en a pas, pour bénir Dieu ; du corps à ce qui n'en a pas, pour nous rendre plus sensibles les opérations divines, et s'accommoder à notre faiblesse. *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt*[1] : « La miséricorde et la vérité se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont donné le baiser. »

XXVII. Combien l'esprit de raillerie est-il opposé au salut et au sérieux de l'Evangile? *Væ vobis, qui ridetis*[2] : « Malheur à vous, qui riez. » Les gens du monde ne savent eux-mêmes pourquoi ils y sont attachés.

XXVIII. Nous agissons par humeur et non par raison ; c'est pourquoi l'ambition ni l'avarice ne se changent pas pour avoir ce qu'elles demandent, parce que l'humeur demeure toujours. Les appétits, qui consistent à remplir les organes corporels, se finissent à cause que les organes sont bornés; mais dans les appétits où l'imagination doit être remplie, il n'y a nulle fin ; c'est ce qui s'appelle agir par humeur.

XXIX. Rien de plus commun dans la bouche des hommes que le mensonge, et que de prendre à témoin la première vérité. Quiconque ment ne garde point la foi qu'il exige; car il veut que celui à qui il ment lui soit fidèle dans la chose même sur laquelle il le trompe. Or, celui qui viole la foi donnée, est coupable d'une grande injustice.

XXX. On dit : Cet homme m'a ôté mon honneur. Comment? En me faisant un affront. Ce n'est pas lui qui vous l'ôte, car l'injuste injure étant mal fondée, n'ôte rien, c'est l'opinion de ceux qui jugent mal des choses.

XXXI. La renommée nous en impose, quoique cent fois on ait été trompé par ses faux bruits. Cette séduction a pour principe, ou la malignité de notre cœur toujours prêt à s'ouvrir à la médisance, ou notre amour-propre, aussi empressé à se persuader tout ce qui peut flatter l'intérêt de ses désirs.

[1] *Psal.* LXXXIV, 11. — [2] *Luc.*, VI, 25.

PREMIÈRE EXHORTATION

AUX URSULINES DE MEAUX [1].

Si quis sitit, veniat ad me, et bibat. « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi; je lui donnerai à boire d'une eau vive qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle, et il n'aura plus soif. » Ce sont les paroles sacrées que Jésus-Christ a prononcées dans l'évangile de ce jour, parlant au peuple dans le temple de Jérusalem.

Ce n'est pas sans mystère que Jésus-Christ a proféré ces admirables paroles au jour que les Juifs célébraient une fête parmi eux, où on apportait de l'eau dans un bassin, pour certains usages, dans une cérémonie : ce qu'il n'est pas nécessaire de vous expliquer ici, puisque Jésus-Christ ne dit ces mêmes paroles que dans un sens mystique et sublime, qui ne signifiait rien autre chose que l'eau de la grâce qu'il voulait donner abondamment. Il parlait de cette eau mystérieuse qu'il désirait répandre dans les âmes, et dont il voulait établir la source dans son Eglise. Ces mêmes paroles signifiaient encore le zèle qu'avait le Sauveur de voir venir à lui les hommes pour prendre ces eaux de salut et de grâce, et la disposition qui est nécessaire pour les recevoir, représentée par la soif qui marque aussi très-bien le désir et la préparation qu'il faut que vous apportiez à la grâce qu'il vous veut conférer dans cette occasion par mon ministère.

Remarquez, mes Filles, que Jésus-Christ jeta un grand cri, disant : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi; et je lui donnerai à boire[1]. » Ce cri est en faveur des pécheurs, pour qui il demande miséricorde; il est en faveur des justes et des âmes fidèles, dont il désire la perfection et la sainteté. Il crie pour les appeler à lui, afin de répandre en elles avec plus d'abondance l'eau de ses divines grâces. Mais ce cri nous représente encore ceux qu'il jette dans l'Eglise et dans nos mystères. Il crie dans ce temps par la bouche des prédicateurs, qui excitent les peuples à faire des fruits dignes de pénitence. Il crie à l'autel, quand il dit par la bouche des prêtres : « Faites ceci en mémoire de moi[2]. » Ces

[1] Les exhortations aux Ursulines de Meaux furent prononcées à l'occasion des visites pastorales, dont la date serait pour l'une d'elles, 1685, avril et mai. Le texte de toutes ces exhortations n'est autre que l'imparfaite analyse faite et écrite de la main d'une des religieuses : S'il est permis d'en attribuer le fond à Bossuet, la forme ne saurait lui être adjugée. Ce qui lui reste en propre, c'est son zèle épiscopal, sa paternelle vigilance, sa science de la piété.

[1] *Joan.*, VII, 37. — [2] *Luc.*, XXII, 19.

paroles sont un cri de l'amour de Jésus-Christ qui demande le nôtre. Il crie dans les mystères de ce temps : il criera bientôt de la croix par toutes ses plaies et par son sang, demandant à son Père le salut de tous les hommes, pour qui il va donner sa vie adorable. Il crie spirituellement dans les âmes, par les mouvements intérieurs que son divin Esprit y forme. Il a crié dans vos cœurs, mes Filles; c'est cet Esprit-Saint qui a formé ces cris qu'il y a si longtemps que vous faites entendre, et qui sont parvenus jusqu'à mes oreilles et qui m'ont fait connaître vos désirs. Combien y a-t-il, mes chères Sœurs, que vous me demandez cette visite et que vous reconnaissez vous-mêmes le besoin que vous en avez ? Vous la souhaitez toutes unanimement : vous vous êtes sans doute préparées à recevoir les grâces de cette même visite, et les effets qu'elle doit produire chez vous et pour lesquels je la viens faire. Je viens confirmer et je désire accroître le bien que j'y trouverai, et détruire l'imperfection jusqu'à la racine. Mais il faut que vous ayez un véritable esprit de renouvellement, et un désir sincère de coopérer à nos soins de tout votre pouvoir.

Va, dit Dieu autrefois au prophète Jonas[1], comme nous venons de lire en la messe; lève-toi pour aller à Ninive vers mon peuple; prêche-leur la pénitence, et les avertis de ma part qu'ils aient à changer de vie; qu'ils se convertissent de tout leur cœur à moi, qui suis leur Dieu et leur Seigneur : autrement que dans quarante jours Ninive sera renversée et entièrement détruite. Si ces paroles donnèrent de la frayeur à ce peuple et eurent tant de pouvoir et tant d'effet, celles que je viens de vous dire de la part de Dieu ne vous doivent pas moins émouvoir de respect et de crainte. Il y a ici plus que Jonas; et celui qui m'envoie à vous est le même Dieu, grand et redoutable.

Je viens donc aujourd'hui de sa part vous prêcher la pénitence, le changement et le renouvellement de vie, le mépris du monde, le parfait renoncement à vous-mêmes, la soumission d'esprit, la mortification des sens : en un mot, je viens faire cette visite pour réparer tout ce qu'il y aurait de déchet en la perfection religieuse dans votre maison, pour éteindre, pour détruire et anéantir les plus petits restes de l'amour du monde et des choses de la terre. Il faut faire périr les moindres inclinations de ce monde corrompu ; il faut qu'il meure, qu'il y meure, qu'il expire, qu'il y rende le dernier soupir. Venez donc, mes Filles, travailler toutes avec moi, pour exterminer tout ce qui restent encore ce monde criminel. Venez m'aider à renverser Ninive : détruisons tout ce qu'il y a de trop immortifié, de trop mondain, enfin tout ce qui est trop naturel et imparfait en vous, sans pardonner à la moindre chose et sans rien épargner.

[1] *Jon.*, III, 2 et seq.

Dites-moi, mes Sœurs, quelles sont maintenant vos inclinations et vos pensées ? Vous êtes par vos vœux mortes au monde et à tout ce qui est créé ; que souhaitez-vous à présent ? Avez-vous d'autres désirs que ceux qui vous doivent élever sans cesse vers les biens de l'éternité bienheureuse, et vous y faire aspirer à tout moment ? Si votre cœur a encore quelque mouvement qui le possède, il faut désormais que ce soit pour la justice, pour la perfection et la sainteté de chacune de vous en particulier et de tout votre monastère, par le moyen de cette visite. Souhaitez véritablement d'en recevoir les grâces ; demandez qu'elles soient répandues en vos âmes. C'est là, mes Filles, désirer la justice, comme dit Jésus-Christ dans son Evangile, lorsqu'il a prononcé cet oracle sur la montagne : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés[1]. » Vous serez parfaitement rassasiées, si vous n'avez que cet unique désir. Il vous donnera à boire de cette eau vive, qui éteindra votre soif. Demandez-lui comme la Samaritaine[2], et il vous donnera cette eau dont je vous parle, qui n'est autre que la grâce, de laquelle il veut remplir vos âmes dans cette fonction sainte que je viens exercer chez vous : car si nous ne méritons pas que ces eaux soient en nous pour nous-mêmes, nous les avons toutefois pour les répandre dans les autres. La source en est dans l'Eglise : elle est dans mon ministère pour les épancher dans vos cœurs, puisque par mon caractère et en qualité de son ministre, quoiqu'indigne, je vous représente sa personne. Vous en serez toutes pénétrées dans cette action sainte, si vous n'y apportez qu'un esprit soumis et détaché de toutes choses.

La grâce est, selon la théologie, une qualité spirituelle que Jésus-Christ répand dans nos âmes, laquelle pénètre le plus intime de notre substance, qui s'imprime dans le plus secret de nous-mêmes, et qui se répand dans toutes les puissances et les facultés de l'âme qui la possède intérieurement, la rend pure et agréable aux yeux du Sauveur, la fait être son sanctuaire, son tabernacle, son temple, enfin son lieu de délices. Quand une âme est ainsi toute remplie, l'abondance de ces eaux rejaillit jusqu'à la vie éternelle, c'est-à-dire qu'elle élève cette âme

[1] *Matth.*, V, 6. — [2] *Joan.*, IV, 15.

jusqu'à l'heureux état de la perfection. N'est-ce pas ce que dit Jésus-Christ : « Des fleuves sortiront de son ventre [1] : » la fontaine de ces eaux vives rejaillissant jusqu'à la vie éternelle, qui est précédée ici-bas de la grâce et de la sainteté? On voit l'épanchement jusque sur les sens extérieurs : sur les yeux par la modestie, dans les paroles par le silence religieux et par une sainte circonspection et retenue à parler; en un mot, une personne paraît mortifiée en toutes ses actions; elle se montre partout possédée de la grâce au dedans d'elle-même, contraire à l'esprit du monde, ennemie de la nature et des sens, mais toute pleine des vertus et de l'esprit de Jésus-Christ.

Je ne sais, mes Filles, si vous avez assez bien pesé l'importante vérité contenue en ces paroles de saint Paul [2], lorsqu'il dit qu'il est crucifié au monde et que le monde est crucifié pour lui ? Ces paroles renferment, si vous y prenez garde, toute la perfection religieuse, à laquelle vous devez sans cesse aspirer. Etre crucifié au monde, c'est y renoncer, n'y plus penser, n'avoir que du dégoût et de l'aversion de toutes ses maximes, avoir du mépris pour l'honneur et pour tout ce qui est vain, mépriser le plaisir et tout ce que le monde estime, n'avoir plus la moindre attache à tout ce qui s'appelle complaisance en vous-mêmes; au contraire, faire état partout et en toutes choses de la simplicité chrétienne, et de l'esprit de la croix de Jésus-Christ : voilà ce que c'est d'être crucifié au monde. Mais ce n'est pas encore assez; il faut que le monde soit crucifié pour vous. C'est, mes Filles, que vous ne devez pas seulement oublier ce malheureux monde, mais aussi le monde vous doit oublier, et pour vivre saintement dans votre état, vous devez souhaiter d'en être oubliées, vous devez désirer d'être effacées de sa mémoire, comme des personnes mortes et ensevelies avec Jésus-Christ.

Considérez-vous comme mortes au monde, et qu'il est pareillement mort pour vous. Dès que vous vous êtes ensevelies dans le sépulcre de la religion, vous séparant du monde, vous avez dû mourir à tout le sensible par la mortification et un renoncement total à tout ce qui est mortel et terrestre. Faites donc maintenant vivre Jésus-Christ en vous par sa grâce : ne respirez que pour lui; n'agissez que par son esprit, et soyez-en parfaitement possédées : mourez tous les jours à votre esprit propre et à votre jugement, le soumettant à l'obéissance : mourez à vos désirs et à vos sens; mourez à vous-mêmes; étouffez le plus petit mouvement de la concupiscence, dès qu'il s'élève en vous. Enfin, mes Sœurs, rendez le dernier soupir de la vie imparfaite et encore tant soit peu engagée dans les illusions du monde; dites-lui un adieu général et éternel : autrement, si vous ne mourez de cette mort mystique, prenez garde que quelque reste dangereux de la corruption de ce monde malheureux ne dessèche et ne détruise en vos âmes ces eaux de grâce que je viens y verser par cette visite, ou même ne vous rende incapables de les recevoir et ne les empêche d'entrer.

Il en est des objets du monde qui offusquent notre imagination, qui occupent et amusent notre esprit, comme d'une fontaine pleine d'eau vive qui ne pourrait rejaillir, ni même retenir ses eaux, si le conduit en était bouché, parce que la liberté de couler et de se répandre lui étant ôtée, cette fontaine sans doute viendrait à sécher et la source en tarirait. La même chose arrive à l'égard de ces eaux de grâce dont je désire remplir votre cœur. Si ce même cœur est encore prévenu d'inclinations inquiètes, ou occupé des objets de la terre; si le monde, ou quoi que ce soit de créé, vous remplit l'esprit et possède votre affection ; s'il a quelque pouvoir d'y faire des impressions, et s'il se propose encore à vos sens comme un objet attrayant, vous deviendrez comme cette fontaine, vous ne pourrez recevoir ces saintes et mystiques eaux, parce qu'il est impossible de remplir ce qui est déjà plein : ou bien vous ne pourrez conserver longtemps ces grâces dont nous vous parlons ; car l'esprit du monde et l'esprit de Jésus-Christ ne sauraient compatir ensemble, et ne peuvent demeurer dans une âme. Ces eaux divines ne rejailliront point jusqu'à la vie éternelle, à moins que pour les conserver vous ne vous dégagiez entièrement de tout ce qui vous empêche de vivre à Jésus-Christ et de sa divine vie ; à moins que vous ne deveniez insensibles comme des personnes mortes et crucifiées au monde, qui l'ont mis si fort en oubli, qu'elles ne pensent jamais à lui qu'avec horreur ou avec compassion de tant d'âmes qui sont emportées par sa corruption, et afin de vous employer sans cesse à demander miséricorde pour ce monde malheureux, qui retient tant de personnes continuellement exposées au danger de se perdre et de se damner pour jamais.

Vous le devez, mes Filles ; ce sont les obligations de votre état. Je vous exhorte de tout mon pouvoir à vous en acquitter avec grand soin. Offrez sans cesse des prières à la divine Majesté pour toutes les nécessités de l'Eglise : priez pour obtenir la conversion des infidèles, des pécheurs et des mauvais chrétiens; et demandez à Dieu

[1] *Joan.*, VII, 38. — [2] *Galat.*, VI, 14.

qu'il touche leurs cœurs. Gémissez devant lui pour tant de prêtres qui déshonorent leur caractère, qui profanent les choses saintes, et qui ne vivent pas conformément à leur dignité et à la sainteté de leur état. Affligez-vous pour ces femmes et ces filles mondaines, qui n'ont point cette pudeur qu'elles devraient avoir, qui est l'ornement de votre sexe; pour tant de chrétiens et de chrétiennes, qui s'abandonnent à toutes leurs inclinations déréglées, et qui suivent malheureusement les pernicieuses maximes du monde et ses damnables impressions. Ayez, mes Filles, du zèle et de la charité pour toutes ces personnes qui sont dans le chemin de perdition, prêtes à tomber dans des abîmes éternels. Faites monter vos prières au ciel comme un encens devant le trône de Dieu, pour apaiser sa colère irritée contre tous ces pécheurs qui l'offensent si outrageusement. Revêtez-vous des entrailles de miséricorde : pleurez sur ces grands maux, pour ces nécessités, et pour tant de misères qui vraiment sont dignes de compassion et de larmes. Voilà, mes Sœurs, de quelle manière vous devez conserver le souvenir du monde ; c'est ainsi qu'il faut y penser, et non autrement : hors de là il vous doit être à dégoût; tout vous y doit être fort indifférent, et ne doit point entrer dans vos pensées.

Que toute votre occupation d'esprit soit de vous appliquer sérieusement à opérer votre salut, en travaillant pour vous avancer à la perfection où vous êtes obligées de tendre sans cesse ; vous ne vous sauverez pas, si vous n'y aspirez avec amour et ferveur le reste de vos jours. Renouvelez donc en vous ce désir dans cette visite que je commence aujourd'hui, à ce dessein de vous porter toutes à la perfection et pour vous sanctifier. Pour correspondre de votre part à nos intentions, souvenez-vous de ces paroles, portées dans l'Evangile, que Jésus-Christ prononça avec tant de zèle et tant de douceur : « Venez à moi, dit-il, vous qui êtes travaillés et chargés de quelque peine, et je vous soulagerai[1]. » Je vous dis la même chose, mes Filles ; je vous adresse les mêmes paroles, en vous conviant toutes de venir m'ouvrir vos cœurs sans crainte : dites-moi avec confiance tout ce qui vous pèse, tout ce qui vous fait peine, je vous soulagerai. Venez donc à moi sans rien craindre; apportez-moi un cœur sincère, un cœur parfaitement soumis et un cœur simple : ce sont les dispositions que je veux voir, et que je demande de vous toutes, et avec lesquelles vous devez venir en ma présence. Déclarez-moi tout ce qu'en conscience vous voyez être nécessaire ou utile que je connaisse pour le bien de votre communauté : je vous y oblige : je vous ordonne de ne me rien soustraire, par tout ce saint pouvoir que j'exerce en vertu de mon caractère.

Je vous dénonce de la part de Dieu tout-puissant au nom duquel je vous parle, par l'autorité que je tiens de lui et par tout l'empire qu'il me donne sur vous toutes et sur chacune de vos âmes, que si vous êtes sincères et sans déguisement, je demeurerai chargé de tout ce que vous me direz : au contraire ce que vous voudrez me cacher et me taire, je vous déclare que je vous en charge vous-mêmes, et que ce sera un poids qui vous écrasera. Prenez garde à ceci, mes Sœurs; ne taisez pas ce qu'il est utile de me dire, non tant pour vous décharger que pour nous donner les connaissances nécessaires : ne m'apportez que des choses véritables et utiles pour la communauté ou pour votre particulier ; qu'il n'y ait rien d'inutile : mais parlez-moi avec franchise et ne craignez point de me fatiguer, puisque je veux bien vous écouter, et vous donner tout le temps que vous pouvez souhaiter pour votre instruction et pour votre consolation. Vous ne me serez point à charge, tant que je verrai en ce que vous me direz de l'utilité pour vous ou pour le public : au contraire je vous écouterai, je vous répondrai selon les mouvements de Dieu et avec les paroles qu'il me mettra en la bouche. Ainsi vous serez instruites, et vous recevrez les secours dont vous pouvez avoir besoin; et moi je vous dirai ce que son divin Esprit me donnera pour vous, chacune selon ce que je verrai qui lui sera propre, pour procurer votre perfection et votre paix : car je désire profiter à tout le monde, et qu'il n'y ait pas une de vous qui ne prenne en cette visite l'esprit d'un saint renouvellement en la perfection de son état. Je vous y porterai toutes en général, et chacune en particulier. Dieu m'envoie à vous pour détruire Ninive; c'est-à-dire pour déraciner jusqu'aux plus petites inclinations de la nature corrompue et toutes les imperfections contraires à votre sainteté. Si ce peuple fit pénitence à la voix d'un prophète et s'il se rendit docile à sa parole, comme nous l'avons lu en la sainte *Epître* de ce jour, avec quelle docilité devez-vous coopérer à notre dessein et n'y apporter nul obstacle?

Venez donc à moi, mes Filles, avec un grand zèle de votre avancement et un saint désir de la perfection : ne craignez point de me découvrir vos besoins ; ouvrez-moi vos consciences, et n'hésitez pas de me dire tout ce qui sera pour votre bien et même pour votre consolation. Je sais

[1] *Matth.*, XI, 28.

que l'office des pasteurs des âmes est de confirmer les fortes, et de compatir aux infirmes, de les consoler en leurs faiblesses, de les soulever et de les charger sur leurs épaules : c'est ce que je me propose de faire en cette visite. Les fortes, nous travaillerons à les animer de plus en plus à la perfection et à les transporter jusqu'au ciel; les faibles, nous les encouragerons, nous nous abaisserons jusqu'à leurs faiblesses pour les relever et les fortifier, nous les porterons sur nos épaules ; et les unes et les autres, nous les aimerons et nous tâcherons de les faire marcher et de les élever toutes à la perfection où elles sont appelées. En un mot, nous désirons réparer tout ce qui serait déchu en l'observance régulière, rallumer ce qui serait éteint en la charité et établir une ferme et solide paix, A cet effet je prétends réunir tout ce qui serait tant soit peu divisé ; je viens établir la concorde, en dissipant les plus faibles dispositions et les plus légers sentiments contraires. Je veux ruiner et anéantir jusqu'au plus petit défaut contraire à la charité, et détruire tous les empêchements de la parfaite union jusqu'aux moindres fibres. Il faut réparer toutes les ruines de cette vertu et remédier à tout ce qui s'y oppose, pour faire fleurir l'ordre et la perfection dans votre communauté. Pour cela ne négligez aucune des déclarations sincères et véritables qui seront requises, puisque les connaissances que vous me donnerez me serviront à faire régner Jésus-Christ par une charité parfaite et une paix inaltérable en ce monde, qui vous conduira au repos éternel de l'autre. C'est ce que je vous souhaite à toutes ; cependant je prie Dieu qu'il vous bénisse et qu'il vous remplisse de ses grâces.

SECONDE EXHORTATION

AUX URSULINES DE MEAUX [1]

Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum.

« Que tout homme soit prompt à écouter, et tardif à parler. » Paroles de l'*Epître* de saint Jacques, I, 19.

Dans ces paroles, mes Filles, je renferme tout le fruit de la visite, et j'y fais consister toute la perfection de cette communauté. Je me restreins seulement à vous recommander ces deux choses. Qu'on soit prompt à écouter, et tardif à parler. Que veut dire, mes Sœurs, être prompt à écouter ? et qui devez-vous écouter ?

Vous devez écouter premièrement cette chaste vérité qui vient se répandre dans notre cœur, quand elle le trouve préparé, tranquille et pacifique. C'est l'Esprit de Jésus-Christ qu'il faut écouter au dedans de vous-mêmes, et qui vous parle par ses inspirations, par ses vocations intérieures, par ses attraits et par ses touches secrètes, par ses impressions amoureuses et par ses grâces prévenantes. Il faut, mes Filles, l'écouter avec attention et observer ses moments favorables, où il veut répandre dans votre cœur les pures lumières de la sagesse et de la grâce. Il faut se rendre bien attentive quand ce divin Esprit frappe à la porte de ce même cœur, pour s'y faire entendre en qualité de Docteur et de Maître. C'est en ce temps heureux où il faut être tranquille, et parfaitement dégagé du bruit et du tumulte des créatures. Il faut être libre de toute inquiétude, de toute passion forte ; en un mot, il faut un silence et une récollection parfaite, pour entendre intérieurement la voix de Dieu. Quand le Créateur parle, il faut que la créature cesse de parler, et qu'elle se taise par un grand recueillement. L'Esprit de Dieu, qui ne se plaît à demeurer que dans un cœur paisible et tranquille, ne vient jamais dans une âme toujours agitée, ou souvent troublée par le désordre et le bruit que causent ses passions et l'émotion de ses sentiments: il n'habite point aussi dans une âme dissipée, distraite, qui aime l'épanchement, et qui cherche à se répandre au dehors par ces discours inutiles et ces conversation ennemies de la vie intérieure.

Prenez donc garde, mes Filles, de ne pas vous étourdir vous-mêmes, et n'empêchez pas l'Esprit-Saint, qui est en vous, de parler à vos cœurs. Souvenez-vous que c'est un esprit pacifique, qui vient se communiquer avec paix et avec douceur, non avec force et violence, et qui n'entre jamais dans un cœur au milieu des tempêtes, des orages et de ces vents furieux, qui ne sont propres qu'à déraciner les cèdres du Liban : il y veut venir avec une paix amoureuse et dans un agréable et doux zéphyr, dont parle

[1] Prononcée à la conclusion de la visite pastorale déjà mentionnée, le 27 avril 1685 : telles sont les indications que portait l'analyse faite par une religieuse.

l'Ecriture sainte [1], qui anime une âme et qui la remplisse d'une véritable joie par la douceur des grâces qui lui sont données, et que cet Esprit de sainteté lui communique en se venant insinuer en elle suavement, bénignement, parce qu'il la trouve dans la paix et dans le silence. Ecoutez donc Dieu parler au fond de vous-mêmes, et n'ayez que le soin de votre perfection, sans vous mettre en peine que de ce qui vous peut empêcher d'y parvenir.

Il n'y a qu'une seule chose nécessaire ; c'est Dieu seul, qui doit occuper vos pensées et posséder votre cœur. Hé ! de quoi profitent les applications que l'on donne aux choses de la terre, et tant d'empressements superflus et distrayants que l'amour-propre fait naître dans le cœur humain ? Si vous retranchez tout cela par le dégagement des créatures, vous aurez cette félicité qui se goûte dans la cessation et le repos de tous les désirs. Jésus-Christ est le centre de votre paix ; et tous les troubles, toutes les peines et les difficultés qui vous peuvent faire obstacle en la voie de la perfection et de votre salut, ne viennent que des dissipations et des amusements hors de lui, et ensuite des passions du cœur mal mortifiées et déréglées, qui suivent ces états trop ordinaires de distraction et d'égarement parmi les choses terrestres, où l'on fait de si grandes pertes.

Mes Filles, il n'y a plus rien pour vous sur la terre de nécessaire ; Jésus-Christ est votre unique besoin, le seul bien qui vous suffit et qu'il faut que vous cherchiez sans cesse. Ayez donc une âme pure et simple, et qui tende toujours à réunir en Dieu toutes ses puissances intérieures et ses opérations extérieures par la récollection et la retraite, où vous entendrez la voix de votre Epoux. Ce n'est que dans le silence et dans le retranchement des discours inutiles et distrayants, qu'il vous visitera par ses inspirations et par ses grâces, et qu'il fera sentir sa présence à votre intérieur.

Mais il faut encore écouter Dieu parler par le ministère des supérieurs, qui vous représentent Jésus-Christ, et spécialement dans les visites pastorales, où le Saint-Esprit préside infailliblement.

Ici, mes Filles, je suis bien aise de vous dire en passant que si vous ne tirez pas de cette visite le fruit que j'attends et que vous devez en recueillir, assurément Jésus-Christ vous en demandera un compte rigoureux et sévère à son tribunal, qui sera très-redoutable à celles qui n'auront pas fait un bon et digne usage des grâces attachées à cette même visite. Prenez-y garde, mes Sœurs ; je vous citerai et je m'élèverai contre vous au jour du Seigneur : ce ne sera pas moi qui vous jugerai, non, ce ne sera pas moi ; mais, je vous le dis, ce seront mes paroles qui vous condamneront, si vous ne les écoutez pas avec l'attention requise, et si vous les recevez avec moins de soumission d'esprit que vous ne devez pour en faire un véritable profit. Il est dit dans la sainte Ecriture que les pasteurs de l'Eglise s'élèveront, au jugement de Dieu, contre ceux qui n'auront pas fait état de leurs paroles, qui ne les auront pas écoutés avec respect, et qui auront méprisé ou négligé leurs avertissements. Cela, mes Filles, vous doit porter à l'observance fidèle et exacte de ce que nous vous disons ; et il faut aussi que vous ayez pour vos confesseurs et directeurs beaucoup d'estime, de soumission et de déférence.

Ils vous parlent de la part de Dieu ; vous devez donc écouter l'Esprit de Jésus-Christ dans leur ministère. N'a-t-il pas dit dans l'Evangile, parlant d'eux : « Qui vous écoute, m'écoute [1] ? » Puisque c'est Jésus-Christ qui nous assure de cette vérité, prenez garde à ces paroles si dignes de respect : ayez une singulière vénération pour vos confesseurs et directeurs ; ce sont eux qui sont chargés de vos âmes ; c'est par eux que Dieu vous parle, n'en doutez point ; et puisqu'ils vous déclarent ses volontés, vous devez les écouter avec humilité et docilité, et vous soumettre humblement à leurs ordres et à leur conduite, bien loin d'en murmurer, d'en dire vos sentiments, de vous plaindre mal à propos en des assemblées secrètes. L'Esprit de Jésus-Christ ne se trouve nullement dans ces plaintes indiscrètes et dans ces murmures que l'on fait de ses ministres. Dans la sainte Ecriture, il est expressément défendu de mal parler d'eux [2] : elle ordonne de les respecter, de les honorer, et de ne point toucher aux oints du Seigneur [3]. Si vous considériez bien leur grand pouvoir et leur sublime dignité, sans doute que vous auriez pour leur personne plus de respect. Bannissez d'entre vous ces plaintes et ces murmures.

Je vous en conjure, mes Filles, que je n'entende plus parler de mécontentement, ni de ces discours qui causent parmi vous des émotions. Ne regardez que l'autorité que Dieu a donnée sur vous à ces ministres. Je défends ces plaintes et ces entretiens des sentiments contraires à l'humilité et à la paix. Si quelque chose vous fait peine, je n'entends pas que vous ne puissiez en parler à vos supérieurs pour vous instruire : on le peut dans quelques rencontres, mais jamais pour s'abandonner au murmure,

[1] III *Reg.*, XIX, 12.

[1] *Luc.*, X, 16. — [2] *Exod.*, XXII, 28; *Act.*, XXIII, 5. — [3] *Psal.* CIV, 15.

ni pour condamner les ministres de Dieu, ce qui ne lui peut être agréable ; hors de là vous pouvez communiquer vos difficultés aux supérieurs. Non, je n'ôte point la liberté de s'adresser à ceux à qui on les peut dire, j'entends aux pasteurs et aux susdits supérieurs ; moi-même je veux bien encore vous écouter dans votre besoin, et quand il sera nécessaire pour votre consolation. Sachez que je vous porte toutes dans mon sein et dans mes entrailles : vous m'êtes toutes présentes à l'esprit jour et nuit, et tout ce que vous m'avez dit toutes en particulier. Croyez, mes chères Filles, que pas une syllabe ne m'est échappée de la mémoire ; je pense à toutes vos nécessités, tant en général qu'en particulier.

Mettez-vous donc en repos, si vous m'avez déclaré les choses comme vous les diriez si vous alliez dans un quart d'heure paraître devant la majesté de Dieu : n'ayez plus aucun souci à présent, puisque je veux me charger de tout ce que vous m'avez dit. Ne vous l'ai-je pas dit au commencement de cette visite, que je me charge de tout ce que vous m'avez déclaré? Cela étant, attendez en paix et avec patience que Dieu vous manifeste sa volonté par mon ministère ; et puisque vous vous déchargez sur nous de tout ce qui vous concerne tant en général qu'en particulier, c'est à vous à demeurer en repos et dans l'indifférence par une soumission à tout ce que l'Esprit de Dieu nous inspirera, dans le temps, de vous dire pour votre perfection. Je ne négligerai rien pour votre avancement; j'y apporterai tous mes soins et toute mon application, et je veillerai sur tous vos besoins spirituels. Assurez-vous, mes Filles, que vous êtes toutes présentes à mon esprit, et qu'à l'avenir j'étendrai de plus en plus mon soin pastoral sur vous toutes, vous permettant même la liberté d'avoir recours à notre autorité épiscopale dans vos plus pressantes nécessités. Venez donc à moi, mes Filles, quand vous vous trouverez chargées et oppressées ; je vous soulagerai et donnerai le repos à vos âmes. Venez, puisque je vous recevrai avec douceur et avec joie, voulant bien vous écouter quand il sera nécessaire ; mais toutefois faites que cela n'arrive que dans de grands besoins, et dans les occurrences de choses de conséquence. A cela nous discernerons les esprits, et nous en connaîtrons la sagesse et la prudence par l'importance des choses que l'on viendra nous dire.

Cependant, mes Filles, observez ce que nous vous prescrivons pour votre perfection. Ecoutez Dieu parler en vous : écoutez-le parlant par vos supérieurs et par le saint ministère de vos confesseurs et directeurs, puisque c'est le Saint-Esprit qui vous conduit par eux : enfin écoutez encore ce même Dieu parler par votre supérieure, parce que la supérieure en sa manière vous tient aussi la place de Jésus-Christ. Vous devez avoir pour elle respect, amour et confiance. C'est une mère spirituelle, qui vous doit porter toutes dans ses entrailles : c'est pourquoi il faut qu'une supérieure reçoive avec un cœur vraiment maternel et qu'elle porte dans son sein les fortes et les faibles, et que sa charité s'étende sur toutes en général et en particulier, sans favoriser plus les unes que les autres. Il faut qu'elle parle à toutes dans leurs besoins avec douceur et bonté : mais aussi il ne faut pas qu'il y en ait qui se fâchent et qui observent si elle parle plus souvent à quelques-unes. Croyez que celles-là en ont plus de besoin, et que leurs nécessités sont plus grandes et plus pressantes que les vôtres ; et que cela étant, celles-là doivent recourir plus fréquemment à la charité de la supérieure, pour être conduites sûrement dans le chemin de la perfection. Sachez, mes Filles, que Dieu a attaché votre perfection à l'obéissance que vous devez rendre à votre supérieure. Assurez-vous que la voix de votre supérieure est la voix de Dieu même, et que c'est lui qui vous parle quand elle vous ordonne quelque chose. Respectez donc l'autorité de Jésus-Christ, qui est en elle et qui y réside. Ecoutez ses paroles avec autant de respect que vous feriez celles de Jésus-Christ même, puisqu'il dit en la personne des supérieurs : « Qui vous écoute, m'écoute. » Je sais bien que les choses qu'elle ordonne peuvent paraître quelquefois n'être pas si justes. Eh bien, il y a de l'infirmité, mais je sais aussi qu'elle peut avoir des raisons que les particulières ne peuvent pas pénétrer.

Voilà, mes Sœurs, comme vous devez écouter Dieu parler ; c'est ainsi qu'il faut entendre et pratiquer ces paroles de saint Jacques : « Que tout homme soit prompt à écouter. » Soyez donc promptes à écouter Dieu parler dans votre cœur et par la bouche de ceux qu'il vous donne pour votre conduite, mais aussi soyez tardives à parler. Aimez le silence, la retraite et la solitude : ne dites jamais aucune parole dont vous puissiez ensuite vous repentir ; soyez fort circonspectes à parler et ne dites jamais rien, comme dit saint Augustin, sans l'avoir conçu dans le cœur et ensuite pesé et ordonné par la raison, avant que de le laisser échapper ou sortir de votre bouche. Le désir de parler est commun à tout homme, mais surtout à votre sexe ; cette inclination vous est naturelle, toutefois il la faut combattre. Vous n'aurez jamais regret d'avoir gardé le si-

lence, quelque peine et contrainte qu'il faille souffrir. Il y a de la mortification, je vous l'avoue, à garder le silence. Eh bien, on dira une parole piquante de mépris ou de raillerie : on se satisfait, on se fait justice à soi-même par ses plaintes et ses murmures ; mais aussi combien blessez-vous la charité, et combien de fautes fait-on pour ne savoir pas garder le silence en ces occasions ?

Dieu m'a fait connaître, dans la lumière de son Esprit, que la cause principale du trouble et de la division de la communauté ne vient point d'ailleurs que de ce qu'on est trop prompt à parler et du défaut de silence. Si donc le silence y était bien observé, je crois que la charité y serait parfaite et les fruits de la paix se trouveraient en cette maison. C'est ce que vous avez vous-mêmes fort bien remarqué, et chacune de vous a justement mis le doigt sur la source du mal. Presque toutes m'ont dit leur pensée sur ce sujet, m'avouant que le silence n'était point gardé religieusement, et que cette grande liberté de parler en tout temps, de communiquer ses sentiments sur toutes choses et de se dire des paroles contre la charité et la douceur, était l'unique cause de tous les désordres qui troublaient la paix et le repos de chacune. Puis donc que vous reconnaissez que ce défaut est une source de discorde ; apportez toutes vos diligences pour le retrancher tout à fait.

Je vous puis dire pour votre consolation, mes Filles, que j'ai trouvé beaucoup de bien dans cette maison : il y a de la vertu, de bons principes de piété. Presque toutes m'ont fait paraître de grands désirs de renouvellement : toutes désirent la paix : et dans toutes les plaintes qui nous ont été faites assez exactement pour et contre, je n'ai trouvé aucun sujet considérable et capable de désunir les esprits, et de les aliéner les uns des autres. Hé ! faut-il donc, pour un entêtement et pour je ne sais quelle préoccupation d'esprit, que l'union et la charité ne soient pas parmi vous au point où elles y devraient être ? Que chacune donc s'efforce de retenir ses pensées et ses sentiments en elle-même, sans se les communiquer l'une à l'autre pour s'indisposer. Vous ne devez jamais, quelque peine que vous sentiez et nonobstant les sujets de vous plaindre que vous pourriez avoir, vous ne devez jamais, dis-je, vous porter à parler avec une liberté contraire à la charité et à la paix. Il ne vous est point permis de vous faire justice à vous-mêmes. Vous pouvez parler aux personnes à qui il convient : je n'entends pas à celles qui seraient intéressées ou qui se pourraient indisposer; je dis à la supérieure, et encore d'une manière qui ne lui puisse pas donner d'éloignement des autres, mais avec les circonstances que la prudence et la discrétion enseignent. Les supérieurs sont des fontaines publiques : il ne faut pas les empoisonner. C'est comme cela, mes Sœurs, qu'il faut manier les intérêts de la charité, et que vous devez ménager et procurer toujours les biens de la paix, sans vous faire tort les unes aux autres ni vous désobliger.

Eh bien, mes Filles, je vous défends, de la part de Dieu et par l'autorité que j'ai sur vous, de vous maltraiter. Quand je dis maltraiter, j'entends de vous offenser par aucun emportement de paroles rudes et piquantes, qui blessent et qui aigrissent, qui témoignent du mépris, de l'aliénation et trop de fierté ; et même de dire aucune chose contre le respect que vous vous devez les unes aux autres, de faire des divisions entre vous et de parler contre les personnes consacrées à Dieu, cela étant tout à fait indigne de vous et opposé aux devoirs de votre état vraiment saint. Supportez-vous donc toutes, et traitez-vous avec une charité sincère. « Prévenez-vous les unes les autres en honneur et en honnêteté [1], » comme vous conseille saint Paul. Et moi je vous conjure au nom de Dieu, et je vous l'ordonne même, de ne jamais vous parler qu'avec douceur, modestie et charité ; d'éloigner de votre conversation toutes ces paroles désagréables, contrariantes ou de raillerie; en un mot tout ce qui est contraire à l'union et à cette civilité qui doit paraître et qu'il faut faire régner dans vos entretiens. Parmi les grands et les princes du monde, nous voyons qu'ils se traitent tous les uns les autres avec honneur et respect, quoiqu'ils soient égaux en qualité, chacun d'eux se rendant honneur réciproquement sans craindre de se rabaisser : et n'est-ce pas se faire honneur à soi-même que de traiter avec honneur les personnes de même dignité ? C'est ainsi, mes Filles, que vous devez en user parmi vous : non que je désire une civilité affectée et mondaine, ce n'est pas celle-là que je demande ; celle que je vous recommande d'avoir entre vous doit être fondée sur ce que vous êtes à Jésus-Christ.

Hé quoi ! mes Filles, pour qui vous prenez-vous ? Qui pensez-vous être, pour vous traiter avec tant de mépris et de grossièreté ? Ne savez-vous pas que vous appartenez à Jésus-Christ, que « vous êtes rachetées d'un grand prix [2], » que vous faites la plus illustre portion de l'Eglise, étant les véritables épouses du Seigneur, et que son Esprit-Saint habite en vous par sa grâce ? Pourriez-vous manquer de charité et

[1] *Rom.*, XII, 10. — [2] *I Cor.*, VI, 20.

de douceur envers vos Sœurs ? Si vous considériez en elles un Jésus-Christ pauvre, un Jésus obéissant, un Jésus anéanti et humilié, un Jésus mortifié et crucifié, pour un jour le voir ressuscité et glorieux en elles ; si vous aviez ces saintes pensées pour toutes vos Sœurs, n'est-il pas vrai que vous n'auriez pour elles que des sentiments de respect et d'estime, et que jamais il ne sortirait une seule parole de votre bouche contraire à la charité ? Si on les considérait comme les anges de la terre, on se garderait bien de les mépriser. Mes Filles, occupez-vous de ces mêmes pensées à l'avenir : retenez la plus petite parole qui puisse désagréer à Jésus-Christ et contrister son divin Esprit, qui est au dedans de vous toutes : craignez de lui déplaire, et de l'offenser en la personne de vos Sœurs.

Il y a encore une chose dont vous devez vous abstenir pour maintenir et conserver la charité ; c'est, mes Sœurs, de bannir de vos récréations et de vos entretiens ces partialités et contentions, qui naissent souvent entre vous pour de certaines différences. On dit : Les filles de celui-ci, les filles de celui-là : Pour moi, dit-on, je suis à ce directeur ; l'autre dit : Je serai à cet autre ; celle-là est la fille d'un tel ou d'un tel. Saint Paul, en pareilles partialités, parle ainsi aux Corinthiens : « Puisqu'il y a parmi vous de l'envie et du débat, n'êtes-vous pas charnels et ne parlez-vous pas selon l'homme lorsque l'un dit : Pour moi, je suis de Paul; un autre, d'Apollo ; n'êtes-vous pas des hommes de parler en ces termes ? [1] »

Ne pourrais-je pas vous dire ici la même chose que disait l'Apôtre parlant à des hommes? Il leur reprochait qu'ils étaient de chair, parce qu'ils parlaient ainsi en hommes. Moi, je vous dirai aussi que vous êtes des filles, que vous parlez en filles. Et en effet dans cette rencontre n'êtes-vous pas des filles, et ne parlez-vous pas en vraies filles, lorsque vous tenez ces discours? Ne savez-vous pas, mes Sœurs, que vous n'avez qu'un seul Maître, qui est Jésus-Christ, qui vous est représenté par ses ministres ? C'est à lui seul et à nous, qui vous tenons sa place, à qui vous appartenez et de qui vous devez dépendre absolument : les autres vous sont donnés seulement comme des secours, que l'on vous accorde simplement pour les temps où vous pouvez en avoir besoin. Si vous ne considériez que Jésus-Christ en ces personnes, vous ne feriez point de distinctions qui ne sont pas dignes des épouses du Seigneur. Ne parlez donc plus dans ces termes qui ressentent encore trop la chair et le sang : agissez d'une manière plus dégagée et éloignée de toutes bassesses. Vous êtes l'ornement de l'Eglise, que vous embellissez ; vous en êtes les victimes saintes, qui êtes consacrées à Dieu, et profitables au public par la profession de votre institut. Je vous regarde comme des anges sur la terre, comme les épouses de Jésus-Christ et comme les enfants de Dieu. Espérez donc miséricorde, puisque vous êtes enfants de miséricorde, formées à la louange de la grâce de Jésus-Christ.

Voilà, mes Filles, ce que j'avais à vous dire pour votre perfection touchant le silence, l'union de la charité. Que chacune s'étudie à présent à l'observer, et tâche de se conformer à tout ce que je viens de prescrire. N'empêchez point le Saint-Esprit d'entrer en vous ; n'apportez point de résistance ni d'obstacles aux grâces qu'il a dessein de vous faire par mon ministère en cette visite. Vous me direz : Tout cela ne se fait pas tout d'un coup. Il est vrai, mais je vous répondrai qu'avec un grand désir et une volonté efficace on vient à bout de tout. Travaillez-y, mes Filles, et souvenez-vous toujours de ces paroles que je vous ai dites au commencement de ce discours : « Que tout homme soit prompt à écouter et tardif à parler. » Ecoutez Dieu parler au fond de vos cœurs ; écoutez-le quand il vous parle par l'organe de vos supérieurs et directeurs ; enfin écoutez-le encore parlant en la personne de votre supérieure ; et surtout je vous recommande d'être tardives à parler. Aimez le silence et le repos dans l'obéissance ; et n'ayez plus qu'un seul et unique désir, qu'une seule occupation, qui est le soin de votre perfection et avancement spirituel, et de faire du progrès dans la vertu

[1] I Cor., III, 3, 4.

ORDONNANCES

NOTIFIÉES

A NOS CHÈRES FILLES LES RELIGIEUSES DE SAINTE-URSULE DE MEAUX

AU CHAPITRE TENU DANS LEUR CHOEUR, LE 4 AVRIL 1685

Pour conclusion de la visite régulière par nous faite les jours précédents (1)

L'office divin sera chanté sans précipitation et avec le plus de décence que faire se pourra, sans qu'un chœur anticipe sur un autre et gardant la médiation ; toutes s'affectionneront au chant, et aucune ne s'en dispensera sans nécessité.

Mes Filles, ayez du zèle et de la ferveur pour bien chanter les louanges de Dieu. Quand l'office est bien chanté, sachez que tout le reste va bien ; au contraire, quand on ne s'acquitte pas bien de ses devoirs dans le divin office, on peut dire que rien n'est bien dans une maison. C'est une occupation sainte qui mérite toutes vos attentions : c'est la plus grande et la plus digne que vous puissiez avoir sur la terre, puisque vous avez l'honneur de parler à Dieu. Quand vous chantez ses louanges, vous faites ici-bas ce que les anges font dans le ciel. Acquittez-vous donc de cette excellente et sublime action le plus parfaitement que vous pourrez : apportez-y toute l'application nécessaire, et faites en sorte qu'un chœur n'anticipe pas sur l'autre. La sainte Eglise commande que l'office divin soit fait sans interruption : ces anticipations d'un chœur à l'autre font des interruptions en ce saint exercice ; c'est pourquoi faites les pauses, et observez exactement la médiation.

Ici, mes Filles, faites une belle réflexion. Il est remarqué dans la sainte Ecriture qu'il se fit un grand silence dans le ciel [1] ; et que les anges, durant ce silence, rendaient leurs hommages et leurs adorations à la suprême majesté de Dieu. Que signifie ce silence mystérieux que firent les anges dans le ciel ? Il doit vous imprimer un profond respect pour la majesté de Dieu, lorsque vous chantez ses louanges ; c'est pour vous apprendre par ces célestes intelligences que toute créature, soit au ciel ou en la terre, doit demeurer dans le silence et se taire pour adorer et admirer la grandeur de Dieu. Admirez donc et adorez celui à qui vous avez l'honneur de parler : faites de temps en temps ce silence à l'imitation des anges, observant bien la médiation ; et puis derechef chantez comme eux alternativement, chœur à chœur, les louanges de votre Créateur et Seigneur. Si chacune avait application à faire cet acte d'adoration et d'admiration dans le temps de la médiation, il serait plutôt à craindre qu'elle fût trop longue que trop courte.

Les Sœurs éviteront toute partialité, spécialement dans les choses où il est besoin d'avoir recours à notre autorité pour être pourvu au bien commun, et s'abstiendront d'en faire des entretiens inutiles : elles se contenteront de nous représenter les vues qu'elles en auront, demeurant cependant en paix et se conformant avec soumission aux ordres qui leur seront donnés dans le temps.

Dans les visites l'une ne suggérera pas à l'autre ce qu'elle dira : chacune déclarera ses pensées avec simplicité. L'on a fait quelques fautes dans cette visite sur cet article ; ce qui m'a obligé de vous en faire avertir, en ayant eu connaissance. Cet avis vous servira dans les visites à venir ; on n'a pas observé cela en cette visite-ci ; il faudra y prendre garde dans les autres. Soyez plus fidèles, mes Filles, que vous ne l'avez été en celle-ci.

On évitera les amitiés privées et communica-

[1] *Var.* : Après avoir fait le chapitre dans la visite pastorale dont on a déjà parlé, le saint évêque donna aux filles de Sainte-Ursule les ordonnances et les instructions qu'on lira dans le texte.

Les ordonnances, de même que le titre, ont été écrites de la main de Bossuet ; au contraire, les instructions nous ont été conservées par une religieuse. On ne peut donc pas s'autoriser, comme l'a fait dernièrement un lexicographe trompé par les éditeurs, du nom de Bossuet pour justifier les mots qu'elles renferment, par exemple, celui de *Auscultatrice*. Nous donnons ci-dessous ces instructions.

Voici, mes chères Filles, les ordonnances et les articles que j'ai dressés pour le bon règlement de cette maison. Je n'ai pas trouvé nécessaire d'en faire un si grand nombre ; je me suis contenté de vous en donner seulement quelques-uns à observer, que voici, vous renvoyant cependant aux ordonnances de visite ci-devant faites fort amplement, en l'année 1669, dans lesquelles j'ai trouvé toutes choses expliquées fort au long : vous observerez tout ce qui vous y est ordonné : c'est mon intention, spécialement pour les parloirs : n'y demeurer que le temps marqué par la règle. L'on n'y demeurera pas durant l'office divin et les observances, tant que faire se pourra, ni pendant les temps et les heures du silence. l'on n'y parlera point de choses qui puissent scandaliser les personnes séculières ni les auscultatrices. Bref, vous vous y tiendrez dans la retenue et la modestie religieuse convenables à votre état.

[1] *Apoc.*, VIII, 1.

tions secrètes, sous telle peine qu'il conviendra de décerner : les vocales qui récidiveront dans cette faute avec scandale, seront privées du chapitre ; de même, si elles déclarent aux personnes intéressées ce qui aura été dit contre elles.

Pour les amitiés particulières et communications dangereuses, je veux que vous les évitiez comme les pertes de la religion, et que vous les fuyiez comme des sources de division et de vices. Ayez-les en horreur, et qu'il ne s'en trouve jamais dans cette communauté de semblables. Je n'entends pas toutefois par là défendre absolument tous entretiens et communications; j'en trouve parmi vous de saints et de bons, qui sont même utiles : ils le seront toujours, s'ils ont les conditions qu'il faut pour être parfaits ; savoir qu'ils soient rares, brefs, modestes et avec permission de l'obéissance ; s'ils sont réglés de la sorte, je ne les désapprouverai pas.

A l'égard du secret du chapitre, que les vocales soient là-dessus fort réservées. Vous savez par expérience les inconvénients qui en sont arrivés par le passé : il pourrait encore en arriver de plus grands à l'avenir, si vous n'y veilliez autrement ; prenez-y garde : voici un article de conséquence ; pensez-y, mes Filles.

Les Sœurs n'entreront pas dans les cellules les unes des autres sans permission de la mère supérieure ; on se gardera bien d'en emporter secrètement d'autorité privée, ni livres, ni écrits, sous peine de désobéissance.

Elles se rendront ponctuelles au confessionnal, de manière que le confesseur ne perde point le temps à les attendre.

Je vous exhorte, mes Filles, d'être fort exactes et fidèles à cette ordonnance pour la confession. Ce n'est pas avoir du respect pour le ministre de Jésus-Christ, que de le faire attendre au confessionnal après vous. Que chacune de vous soit à l'avenir plus diligente à se trouver, aux jours prescrits, aux heures marquées pour la confession. Le temps que vous faites perdre ainsi au confesseur serait plus utilement employé à prier pour vous, et à présenter à Notre-Seigneur tous vos besoins, pour lui demander les lumières nécessaires pour travailler au salut et à la perfection de vos âmes, dont il est chargé par son ministère. Quand vous allez au sacrement de pénitence, soyez pénétrées d'une forte componction de cœur : allez-y avec respect, avec humilité, avec soumission et surtout avec confiance, comme à Jésus-Christ même, de qui le confesseur tient la place. Ne faites point de certaines distinctions par rapport à l'homme : entrez dans l'esprit de la foi, fermant les yeux à toutes les vues humaines : n'envisagez uniquement que Jésus-Christ en la personne du confesseur, qui vous le représente pour lors en qualité de votre juge. Allez donc à ce tribunal avec un esprit sérieux, et soyez pénétrées d'une sainte frayeur, en vous considérant comme une criminelle en la présence de son juge.

Imitez la Madeleine, mes Filles ; et souvenez-vous de sa diligence et de sa ferveur, lorsqu'elle allait trouver Jésus-Christ pour entendre sa parole et pour obtenir la rémission de ses offenses. Quand elle savait le lieu où Notre-Seigneur était et quand elle apprenait qu'il la demandait, jamais Madeleine ne s'en excusait ; elle ne se faisait pas appeler plusieurs fois ; mais promptement et sans différer, elle s'allait jeter aux pieds de Jésus-Christ pour entendre ces favorables paroles : Tes péchés te sont pardonnés. Voilà, mes Filles, votre modèle ; imitez cette illustre pénitente ; animez-vous par l'exemple de cette grande Sainte. Si vous aviez plus de foi, vous auriez de même un saint empressement de vous aller jeter aux pieds de votre confesseur, afin d'entendre les mêmes paroles d'absolution pour la rémission de vos péchés, puisqu'il vous représente Jésus-Christ dans ce sacrement. Si l'on s'occupait de ces pensées, on se tiendrait devant le confesseur avec tout le respect et la modestie requise : on l'écouterait avec humilité, avec soumission, en esprit de foi : on se préparerait sérieusement ; on se garderait bien de se répandre en des discours frivoles, et l'on ne dissiperait pas son esprit vainement, au lieu de se disposer à une si sainte et si grande action.

Les religieuses du Juvénat seront sous la conduite de la mère assistante : cependant la mère supérieure continuera d'en prendre soin jusqu'à la fin de janvier prochain.

Pour de bonnes raisons, jugées telles par les supérieurs, on a trouvé à propos d'en décharger ladite mère assistante durant ce triennal ; cependant dans le temps elle en aura la direction, comme il est convenable à sa charge.

Les Sœurs prendront garde qu'elles ne s'ouvrent de rien, par aucune voie, aux pensionnaires et autres du dehors, des affaires ou difficultés qui pourraient arriver au dedans.

On ne donnera point deux charges de discrètes à la même personne sans nécessité, et qu'avec une mûre délibération des supérieurs.

Nous renouvelons les ordonnances des visites ci-devant faites.

Nous ordonnons que les présentes, et les au-

tres ci-devant faites depuis l'année 1669, seront lues de trois mois en trois mois, et nous chargeons la mère supérieure de les faire lire et observer, et de tenir la main à l'exécution exacte.

Donné le 27 *avril* 1685.

J. BÉNIGNE, *Evêque de Meaux.*

A LA MÈRE SUPÉRIEURE.

Ma Mère, je vous charge d'avoir l'œil et de tenir fortement la main à ce que toutes nos intentions et nos ordonnances soient soigneusement observées dans cette maison. Ne souffrez point de plaintes ni de murmures ; prenez garde que l'on aie pour les ministres du Seigneur le respect qui est dû à leur caractère. Ne souffrez pas non plus que vos Sœurs s'emportent, et empêchez qu'il ne se dise rien qui puisse altérer la charité et troubler la paix de cette communauté. Avertissez-nous dans ces occasions, et faites-nous connaître celles qui transgresseraient nos ordres. Faites surtout garder ce silence si nécessaire, que j'ai tant recommandé : et de toutes ces choses, je souhaite et je prétends que vous m'en rendiez compte, et je vous enjoins de le faire de temps en temps ; moi-même je vous en interrogerai, et je m'informerai si elles sont religieusement observées.

Et vous, mes Filles, je vous exhorte derechef de travailler incessamment à votre perfection dans la paix et dans le silence. Que chacune de vous ne pense plus qu'à cette unique affaire, et à se bien acquitter de ce que l'obéissance vous donne à faire, chacune dans vos obédiences. Travaillez et agissez dans l'esprit de Jésus-Christ ; prenez-le pour votre modèle dans toutes vos actions ; voyez avec quelle perfection et obéissance il servait Joseph et Marie ; c'était son obédience que de leur être sujet et soumis en toutes ses actions durant sa vie cachée : considérez bien ce bel exemple et vous y conformez parfaitement en cette vie, afin que vous puissiez être un jour unies éternellement à lui dans la bienheureuse vie de la gloire céleste.

TROISIEME EXHORTATION

AUX URSULINES DE MEAUX [1].

Mes Filles, j'ai désiré de vous parler à vous autres en particulier, pour vous exhorter encore aujourd'hui à estimer extrêmement votre vocation et votre état ; et j'ai voulu vous faire venir ici toutes en ma présence, pour vous animer derechef à vous perfectionner par les meilleurs et plus solides moyens que vous avez dans votre état, et que vous devez fidèlement suivre. Ces jours passés je vous ai fait dire une chose que j'estimais que vous devez faire touchant le plus important de ces moyens, qui est la retraite. Vous m'avez fait paraître là-dessus vos bons sentiments, m'ayant toutes marqué le désir que vous aviez d'observer avec exactitude ce que je vous ai ordonné sur ce point, qui vous est de si grande conséquence.

Vous êtes déjà à Jésus-Christ et vous lui appartenez par votre consécration, puisque vous êtes professes ; et vous êtes heureuses de ce que Dieu prend un soin particulier de vous. Mais j'estime encore extrêmement votre bonheur de ce qu'étant obligées de tendre à la perfection du christianisme, vous êtes dans le plus favorable temps pour vous y avancer et pour vous y bien établir. Je considère beaucoup l'avantage que vous possédez dans ces années de noviciat où vous voilà encore. La religion vous y retient pour vous mieux former, et pour vous mieux revêtir de son esprit. Jésus-Christ a sur vous un regard tout particulier de bienveillance et de grâce, et il vous le témoigne par ce plus grand soin que l'on prend de vous. On vous cultive davantage ; on vous destine tout exprès une mère pour veiller plus particulièrement sur vous, et pour vous inspirer les dispositions que vous devez avoir et qu'il faut que vous établissiez pour le fondement de votre vie religieuse. On vous tient sous une discipline plus exacte ; et vous avez pendant ce temps plus de facilité pour vous avancer dans la perfection chrétienne et pour acquérir les vertus religieuses, vivant plus séparées et hors des emplois plus capables de vous distraire. Vous n'avez en cet état que l'unique soin de votre avancement : travaillez-y par la retraite. Ce qui

[1] Prononcée aux Ursulines de Meaux, le 18 avril 1685.

Pendant la visite pastorale dans ce monastère, le pieux évêque fit réunir les professes du noviciat, et leur donna les instructions qu'on va lire.

C'est toujours à une religieuse qu'on doit le texte, plus ou moins exact, du discours.

vous y avancera, ce sera la retraite, la séparation des créatures, l'amour de la solitude, l'attention à ne se point répandre çà et là, à ne point parler aux créatures, à ne point faire parler en vous les créatures, mais à se former une habitude d'un saint recueillement pour parler à Dieu et pour l'écouter parler en vous.

C'est là, mes Filles, le désir que vous devez avoir de vous rendre dignes que Dieu vous parle, de vous disposer à traiter avec lui, et de ne point perdre les moyens que vous avez pour vous procurer ce grand avantage. Je vous regarde comme le fondement sur lequel Dieu veut établir l'édifice de la religion, puisque c'est dans le noviciat que se doivent former celles qui après composent la communauté. Pour y être utiles, il faut premièrement que vous soyez bien fondées en la vertu par un bon noviciat, où vous ayez bien employé le temps et travaillé à votre perfection, et cela par la séparation des créatures, sans laquelle vous ne pourrez acquérir aucune vertu : et ce serait, à la vérité, une chose bien ruineuse et bien préjudiciable, de voir une fille sortir du noviciat sans y avoir acquis les bonnes habitudes et la pratique des vertus nécessaires pour tendre efficacement à sa perfection , et pour y faire tous les jours de nouveaux progrès le reste de sa vie. Cela serait bien dommageable et pour elle et pour toute la maison, dont l'ordre est troublé et détruit par le défaut de vertu solide. Or cette solide vertu consiste principalement dans le soin que vous devez prendre de cultiver très-soigneusement, chacune en votre particulier, la grâce de votre vocation sainte, par la récollection intérieure et par la séparation des créatures.

Croyez-moi, mes Filles, et je vous l'ai déjà dit, vous n'avancerez qu'à mesure que vous vous affectionnerez à désirer et à rechercher la retraite et le silence. Ce sera ce silence qui vous établira solidement dans les vertus qui soutiendront votre conduite, et qui en feront toute l'économie pendant tout le reste de votre vie; et quand vous serez à la communauté, à moins de cela jamais vous n'y pourrez être de bonne édification, et vous n'y vivrez point en vraies religieuses. C'est donc dans cette retraite qu'on ne peut assez vous recommander, que vous cultiverez, que vous goûterez et que vous conserverez le fruit d'une vocation si sainte : sans elle vous ne le pouvez faire ; sans elle vous ne trouverez jamais que du déchet en votre âme, du désordre dans votre conscience et du trouble dans votre cœur. Si vous vous épanchez facilement au dehors, vous ne pouvez retenir longtemps l'impression d'aucune grâce, ni en faire nul profit : car les discours vains et inutiles ne servent qu'à dissiper, et à remplir l'esprit d'une multitude de choses qui l'empêchent de se porter vers Dieu son souverain bien. Les épanchements au dehors offusquent l'âme de pensées attachantes qui sont de grands obstacles à l'oraison; cela forme votre intérieur à un état de distraction, qui vous rend inhabiles à ce saint exercice de traiter avec Dieu.

Que l'on fait de grandes pertes par le manquement d'intérieur ! Que l'habitude à tant parler cause de grandes omissions du bien, et fait tomber dans de grands maux ! Si l'on connaissait ce que l'on perd à se répandre inutilement à l'extérieur, on s'affligerait avec grand sujet sur ces pertes. Que fait-on quand on préfère les entretiens des créatures à ceux de Dieu, sinon se livrer volontairement à son propre dommage ? Et que faites-vous, mes Filles, lorsque vous vous remplissez des idées et des entretiens des créatures? Vous en êtes distraites, vous vous en occupez, vous en demeurez toutes pénétrées; cela vous dissipe et vous traverse dans vos saints exercices. Vous portez cette impression dans la prière, et c'est ce qui vous ôte la présence de Dieu. Vous ne sauriez vous adonner à l'oraison, et vous y perdez le temps. Ainsi tout l'ouvrage de votre avancement spirituel est arrêté par ce déréglement et par cet épanchement au dehors.

Vous ne pouvez rien faire dans l'oraison, ni rien établir dans l'édifice de votre perfection, si pour traiter avec Dieu, vous n'entrez dans une grande disposition de solitude à l'égard de la créature. Il attend, à la mettre en vous, qu'il vous trouve silencieuses. Quand il trouve notre âme seule, dégagée des créatures et retirée avec lui tout seul, il la visite, il lui envoie ses lumières, il répand en elle ses grâces, il lui découvre ses vérités ; c'est là où il nous remplit de la connaissance de nous-mêmes et de la contrition de nos fautes. En ce saint silence, si nous avons besoin d'humilité, nous recevons des impressions qui nous anéantissent : nous sommes occupés au dedans de notre âme de l'esprit de componction intime; Dieu nous remplit de cette sainte horreur de nous-mêmes à la vue de nos indignités; il opère en notre intérieur de secrètes, mais puissantes convictions de nos iniquités; il nous abaisse et nous écrase comme des vers : enfin, mes Filles, sa bonté prend ce temps de retraite, et il l'attend pour nous occuper, pour nous éclairer, pour nous purifier et nous changer par tous ces effets de sa grâce. Dans ce saint commerce avec Dieu, vous formerez des résolutions efficaces pour la pratique des œuvres de la per-

fection du christianisme, qui fait la principale de vos obligations.

C'est le but où vous devez tendre sans cesse; c'est là votre fin que vous devez toujours regarder, et non pas vous porter à rien de singulier. Il ne faut point vous proposer rien d'extraordinaire qui ressente l'élévation; mais pourtant vous devez vous tenir disposées à vous exercer en la pratique des plus grandes vertus, si Dieu vous en donne les occasions. Car bien qu'une religieuse ne doive pas se porter d'elle-même à rien d'extraordinaire, elle est cependant obligée d'être fidèle à embrasser les actes des plus grandes vertus et de s'y porter avec fidélité, quand Dieu les exigera et s'il les demande d'elle. Le soin que vous devez avoir de votre salut et de votre sanctification doit vous rendre attentives et soigneuses de recevoir et conserver la grâce; mais vous ne le serez jamais, si vous vous répandez trop à l'extérieur et si vous ne vous récolligez pas.

Je sais que vous êtes toutes fort occupées. Il y a assez d'obédiences dans cette maison, et votre institut vous occupe bien du temps et vous emploie beaucoup. C'est pourquoi le peu de loisir qui vous reste, employez-le à rentrer sérieusement dans le sanctuaire de votre âme, où sans doute vous trouverez le Saint-Esprit. Ayez un saint empressement de vous donner à la retraite et de faire de votre cellule un petit paradis, estimant tous les moments où vous pouvez vous y retirer, afin d'y entendre parler Dieu en vous-mêmes et pour l'y écouter paisiblement, et non-seulement pour l'écouter, mais pour le posséder. Car, mes Filles, il n'est pas de ce divin objet de notre amour la même chose que des créatures: souvent nous aimons ce que nous ne possédons pas, et au moins ce que nous ne pouvons pas toujours posséder. Mais en Dieu, nous avons ce bonheur et ce grand avantage, de ne le pouvoir aimer sans le posséder: aussitôt que nous l'aimons, nous sommes en possession de lui-même. Quand donc vous serez en obédience avec quelqu'une de la communauté, aussitôt préméditez tout ce que vous aurez à faire pour prendre toujours le parti du silence, et prévoyez comment vous ferez pour le garder partout autant que vous pourrez.

Après vous être acquittées des devoirs de vos offices, estimez-vous heureuses si vous pouvez ménager le reste du temps pour le consacrer à la retraite. Si vous y êtes véritablement affectionnées, vous ne consommerez pas vainement le temps, vous n'aimerez pas à le perdre ni à le mal employer : soyez-en ménagères; et au lieu de le consommer à parler inutilement après l'acquit de vos obédiences, allez le passer en votre cellule en ouvrage et en silence ; et là, mes Filles, occupez-vous de Dieu et de sa présence : pesez l'état que vous devez faire de ces moments qu'il vous donne pour lui parler, pour vous entretenir de lui et avec lui.

Combien précieux ces moments qui nous mettent en état d'écouter Dieu parler en nous-mêmes! Dieu qui se plaît à se communiquer à une âme, quand il la trouve dans une entière oubliance et séparation de tout ce qui est hors de lui; Dieu qui observe et qui attend ce temps favorable pour prendre une possession intime de l'intérieur, pour y établir son règne, et qui le dispose à ses grâces dès que notre cœur le cherche dans la récollection véritable; Dieu qui visite l'intime de ce cœur pour en faire son temple, sa maison vivante et animée, pour contenir son immense et incompréhensible grandeur; Dieu qui porte des lumières dans le fond de l'âme recueillie, tantôt comme juge pour la remplir du regret de ses fautes, tantôt comme Souverain et Tout-Puissant pour la remplir du sentiment de sa présence et de sa majesté, et la former à des états d'abaissement et d'anéantissement devant lui; Dieu qui communique sa sainteté à ses créatures par des impressions de pureté et des désirs qu'il leur donne de séparation pour les choses de la terre; Dieu qui leur confère cette même pureté, et qui les dispose à traiter familièrement avec lui, en leur imprimant une chaste crainte de lui déplaire et les rendant amoureusement désireuses de lui plaire; Dieu qui prend une secrète possession d'une âme qu'il trouve fidèle à se séparer des vaines joies et des vains amusements de la terre, et qui la comble de délices en lui faisant part de sa même joie; Dieu qui lui ouvre des sentiers admirables de paix, de consolation et de douceur, quand il la trouve à l'écart, seule avec lui, séparée des objets créés, et fuyant tout engagement avec les créatures.

Mes Filles, j'ai eu bien raison de vous le dire; on fait des pertes déplorables par le défaut de silence. Pleurez celles que vous avez faites et réparez-les à l'avenir, vous rendant fidèles à retrancher tout discours inutile et superflu. Etablissez en vous-mêmes ce silence, inspirez-le dans les autres; et croyez que c'est l'élément de votre perfection d'être retirées, intérieures et récolligées. Attendez plus de fruit de cette conduite que de tous les entretiens avec les créatures, quelque saints qu'ils puissent être. Votre avancement ne dépend point de traiter avec les créatures; persuadez-vous plutôt, comme il

est vrai, qu'il est attaché à parler peu aux hommes et beaucoup à Dieu. Apprenons aujourd'hui à nous passer de toutes les créatures, et à ne chercher de consolation qu'en Jésus-Christ.

Et à quoi servent tant de discours, ces entretiens inutiles, et tant de paroles superflues, sinon à vous ôter ces grands biens et à vous faire de grands maux en vous dissipant? Cela vous remplit de troubles et d'inquiétudes, et vous ôte l'Esprit de Jésus-Christ, qui ne se trouve que dans la paix et dans la fidélité à se retirer en son intérieur. D'où viennent tant de désirs de parler, sinon de cette nature qui veut toujours se satisfaire en la créature et parmi les sens, et qui nous détourne de Dieu pour nous convertir vers les choses de la terre?

Non, mes Filles, il ne faut plus que vous suiviez ces mouvements qui vous ont attirées dehors ; il faut rentrer en vous-mêmes et que vous vous passiez, le plus qu'il vous sera possible, de tout ce qui n'est point Dieu pour le faire occuper tout seul votre cœur et vos pensées. N'ayez d'entretien avec personne, à moins qu'il n'y ait du besoin : évitez par là de grands écueils, qui font obstacle à la pureté de la vie. Saint Jacques dit que de la langue viennent tous les péchés qui se commettent [1]. La paix serait toujours dans les communautés si l'on savait gouverner sa langue. Car d'où procèdent tant de fautes ? D'où vient que l'on a de petites antipathies, que l'on fait des médisances, que l'on raille, que l'on se plaint, que l'on murmure et que l'on voit de certains éloignements les unes des autres, qui forment les divisions? Tous ces défauts ne viennent que du déréglement de la langue et du défaut de silence ; et si l'on ne parlait point, et que vous vous tinssiez dans votre retraite, tout cela n'arriverait pas. Le manquement de silence cause toutes les fautes contre la charité, qui se trouvent dans les maisons religieuses. Aussi saint Jacques nous dit : « Que l'homme soit prompt à écouter et tardif à parler [2]. » Qu'entend-il par là sinon qu'il faut apprendre à ne parler que pour les choses nécessaires ? Que veut dire cela, si ce n'est qu'on doit écouter celles qu'il faut qui nous parlent, mais les écouter d'une manière qu'elles ne nous distraient point, et ne nous empêchent pas d'entendre parler Jésus-Christ dans le fond de notre âme ?

Faites si bien que vous contractiez une sainte habitude de ne parler précisément que lorsque quelque nécessité vous y oblige ; faites-vous-en une loi, et mettez-y votre plaisir. La pratique fidèle de ce point vous en fera goûter l'exercice. Rendez-vous-y soigneuses, mes Filles ; ayez toujours un nouveau désir d'en faire l'expérience. Lorsqu'une âme pressée du désir de se perfectionner, fait de suffisants efforts pour obtenir cette grâce de récollection et s'y adonne sérieusement, il arrive que par le moyen de son silence, elle obtient le silence ; je veux dire que venant à goûter le bonheur de sa solitude, elle en chérit et en recherche la possession : elle ménage les moindres moments de cette sainte retraite, et elle les estime précieux. On voit cette religieuse se renfermer dans sa petite cellule, parce qu'elle est toute animée des dispositions qui lui font aimer sa solitude, et la préférer à toutes les conversations et à tous les divertissements de la terre.

Ainsi, mes Filles, avec un peu d'application à ce que nous vous disons, vous ferez vos délices de cette pratique et de ce saint exercice, de laisser parler Dieu intérieurement dans votre cœur. Tout aussitôt qu'il vous trouvera seules, vous entendrez sa voix et vous sentirez sa présence par certaines touches de grâces : vous vous trouverez tout abîmées devant lui dans un profond sentiment de respect pour sa majesté ; vous y produirez des actes intérieurs de toutes manières, qui vous disposeront à l'oraison et vous en conféreront l'esprit ; vous serez dégagées et purifiées des dispositions grossières, dont les sens et la nature font des impressions si fréquentes et si imparfaites. Ce sera dans la séparation et en vous retirant seules auprès de Dieu, que vous posséderez ces grâces et jamais parmi les discours et les fréquentations inutiles avec les créatures.

Faites donc taire chez vous toutes les créatures ; et vous-mêmes, quittez tout entretien de pensée avec elles, afin d'être en état que Dieu vous parle. Observez de ne point parler pour vous-mêmes : voilà une bonne règle du silence. Il ne faut point parler pour soi-même, mais seulement pour la gloire de Dieu, pour le bien du prochain, pour la charité ; et comme Jésus-Christ est votre modèle, voyez l'exemple qu'il vous en donne pendant sa vie : chose admirable, que l'on ne nous ait pu dire qu'une seule parole qu'il ait dite durant trente ans, qui fut lorsque sa mère le cherchait !

En sa passion il a fait usage d'un perpétuel silence. Voyez-le chez Caïphe, il répond pour rendre témoignage à la vérité : devant Pilate, il parle pour l'instruire ; hors de là, quel silence ! Il n'a jamais parlé pour soi : lorsqu'il était accusé et calomnié, il ne répondait rien ; et quand la vérité l'a obligé de parler, il l'a fait en peu de paroles. Apprenez donc de lui le silence ; aimez à être seules, après l'acquit de vos emplois. Oc-

[1] *Jacob*, III 6. — [2] *Jacob.*, I, 19.

cupez-vous à aimer Jésus-Christ, à penser à lui : méditez sa passion, lisez ses paroles, goûtez ses maximes, aimez d'être abandonnées des créatures, pesez les états d'abandon de Jésus-Christ; voyez-le seul, délaissé. Ce divin Sauveur nous est d'un grand exemple dans tous ses mystères. C'est sur lui, mes Filles, qu'il faut vous imprimer bien avant cette vérité : Il n'y a que Dieu dont je doive attendre ma perfection ; et partout trouver moyen de pratiquer l'éloignement et la solitude des créatures. Quand on y a mis son affection, on la trouve en tout temps, en tous lieux.

C'est donc là, mes Filles, ce qui m'a fait vous parler en particulier, vous assembler toutes ici en ma présence pour vous donner cette instruction, qui n'est pas simplement un avis et un conseil : ce n'est pas seulement une exhortation ; mais c'est un précepte que je vous donne, et que Dieu m'a inspiré de vous enjoindre. Recevez-le de la part du Saint-Esprit, qui m'a porté à vous le donner; ressouvenez-vous bien de ce jour, et ne l'oubliez jamais. Je vous ai trouvées toutes, ce me semble, dans de bons désirs : ce sont vos bonnes dispositions qui me font espérer que vous ferez profit de cette ordonnance; gardez-la donc soigneusement, et priez Dieu pour moi ; je le prie de tout mon cœur qu'il vous bénisse.

QUATRIÈME EXHORTATION

AUX URSULINES DE MEAUX [1].

J'étais fâché, mes Filles, de n'être pas venu hier solenniser les saints mystères de la Croix avec vous; mais j'ai l'expérience que tous les jours sont bons et saints, et que toutes les solennités de l'Eglise ont leurs lumières propres et particulières pour la sanctification des âmes. Ce sont autant d'astres lumineux et d'étoiles brillantes qui ornent l'Eglise, et qui nous illuminent par les influences de leurs lumières. Je trouve heureusement qu'aujourd'hui se rencontre la fête de sainte Monique, qui est votre modèle, mes Filles, en l'exercice de votre institut, dans son zèle, dans sa charité, dans le soin et la sollicitude qu'elle a eus et par les travaux qu'elle a soutenus, n'épargnant rien pour obtenir et pour procurer la conversion de son fils. Hé! ne savez-vous pas que ce sont ses soupirs et ses gémissements, ses larmes et ses continuelles prières qui ont enfanté saint Augustin à la grâce? Que voilà une belle idée pour vous conduire dans vos emplois, et dans tout ce que vous avez à faire dans l'instruction des enfants !

Il est vrai que vous ne trouvez pas dans cette jeunesse, qui vous est confiée, les grands crimes qu'avait sainte Monique à combattre et à détruire [2] dans son fils; quoique cela ne soit pas, elles ont néanmoins le principe de tous les vices, par cet héritage funeste que nous tenons d'origine. Notre mère Eve est la première qui a péché : le mal a commencé par une femme ; le péché s'est produit par votre sexe; il s'y achève, il s'y perpétue et se dilate dans tous les âges. Cette source maligne se trouve en ces jeunes filles, et se répand dans tout le cours de leur vie. Quand donc vous en voyez d'épanchées, sujettes à discourir, opiniâtres, rebelles, qui se portent à l'oisiveté, et surtout indociles, vous ne sauriez trop gêner celles que vous voyez enclines à ces mauvaises dispositions; et ce doit être là le sujet de vos larmes et de vos gémissements [1]. Vous devez prier et soupirer pour elles devant Notre-Seigneur, sur le préjugé des grands maux qui en peuvent arriver dans la suite : car l'indocilité est le commencement de tous les vices ; et cette charité, qui fait profiter dans le salut des autres, doit non-seulement vous affliger et vous causer des gémissements en la présence de Dieu ; mais il faut encore qu'elle vous anime à travailler fortement pour déraciner jusqu'aux moindres semences du mal, parce que l'efficacité malheureuse du péché se développe avec l'âge.

Vous devez donc, mes Filles, veiller beaucoup sur elles et sur vous-mêmes dans l'exercice de votre institut, lorsque vous y êtes employées, pour faire en sorte qu'elles ne voient rien en vous qui ne les porte au bien et qui ne leur persuade la vertu; et surtout ne soyez point oisives devant elles, parce que vous leur devez l'exemple. Je vous recommande très-expressément de ne les point porter à avoir cet air de distinction des modes et des vanités du monde : car de la vanité qui les porte à l'immodes-

[1] Prononcée à la fin de la visite pastorale, le 4 mai 1685. Toujours d'après les indications et le rapport d'une religieuse.
[2] *Var.* : A combattre et à déraciner.

[1] *Var.* : Et votre douleur.

tie, on tombe malheureusement dans l'impureté. Je sais bien qu'il y a des parents qui les aiment de la sorte, et qui les veulent voir ce qu'on appelle enjouées, agréables et jolies ; mais, je vous prie, n'ayez point de condescendance pour eux, ne les écoutez point, tenez ferme ; et faites-leur entendre que le plus bel ornement d'une fille chrétienne est la modestie, la pudeur et l'humilité. Voilà les dispositions qu'elles doivent avoir sortant de chez vous ; voilà ce qu'elles doivent apprendre auprès des Epouses de Jésus-Christ et entre leurs mains : c'est de conformer leurs mœurs à la piété et aux maximes du christianisme, pour animer de cet esprit tous les états et toutes les actions de leur vie.

Pour vous, mes Filles, renouvelez-vous dans tous vos bons propos, je vous y exhorte par les entrailles de la miséricorde de Dieu ; renouvelez-vous et souvenez-vous de la sainteté de votre vocation, et pourquoi vous avez quitté le monde : ç'a été pour vivre dans la retraite, dans la solitude et de la vie de Jésus-Christ, séparées du tumulte et des embarras [1] du siècle, et pour vous unir à Dieu dans cet heureux état de séparation de toutes les choses d'ici-bas. Mais souvenez-vous aussi que le démon travaille incessamment pour vous perdre [2], et pour détruire en vous l'œuvre de Dieu ; et s'apercevant des bons effets qu'a déjà produits la visite, il fera comme il est dit dans l'Evangile [3] : étant sorti d'une demeure qu'il avait occupée, la trouvant nette et purifiée, il se propose d'y revenir ; il lui donne de nouvelles attaques, et appelle ses semblables pour user même de violence. Ainsi après avoir été chassé et contraint de s'éloigner de ce lieu par les grâces que Dieu vous a conférées par notre ministère en cette visite, voulant s'approcher encore de cette maison qu'il avait tâché de troubler et d'inquiéter ci-devant par ses ruses, la trouvant, dis-je, maintenant dans le repos et dans le calme, ornée et parée, cet ennemi de la paix viendra, n'en doutez point, mes Filles, pour attaquer derechef la place. Cet ennemi [4] de votre salut redoublera ses suggestions, et fera tous ses efforts pour y rentrer par de nouvelles batteries.

Veillez donc et priez de peur de la tentation, car la chair est infirme : craignez, mes Sœurs, ce serpent qui entre et qui s'insinue par les sens, en glissant son venin malicieusement et imperceptiblement ; défiez-vous de cet esprit rusé, ce n'est qu'un trompeur. Il vous dira comme à nos premiers parents : « Vous serez comme des

[1] *Var.* : Du tumulte et des emplois. — [2] A votre perte. — [3] *Matth.* XII, 43 et seq.
[4] *Var.* : Adversaire.

dieux [1] ; » mais ne l'écoutez pas, ne vous laissez pas séduire. Car que prétend ce malin par ce langage, sinon de vous faire raisonner, de vous faire présumer et de vous élever, en vous persuadant ce qui serait contraire à la soumission et à la docilité ? Il vous portera à vous imaginer que vous pouvez bien vous dispenser de cette humble obéissance, et de tant de renoncements à vous-mêmes. Vous serez comme des dieux : je veux dire qu'il vous fera croire que vous êtes au-dessus de tout, que vous avez des lumières, de bonnes raisons : tout cela tendra à vous jeter dans l'indépendance. Ne croyez point ce tentateur ; ne vous laissez point séduire par les suggestions de ce serpent. Non, mes Filles, ce n'est point comme des dieux que vous devez être; c'est comme Jésus-Christ humilié et obéissant; c'est comme Jésus-Christ souffrant et crucifié qu'il faut que vous soyez : ce doivent être là toutes vos prétentions, tous vos désirs ne doivent vous élever qu'à tendre sans cesse à vous rendre en tout semblables à lui par les humiliations [2] de la croix. L'ennemi de votre bien pourra même vous dire, pour vous décevoir et pour vous tromper : « Vous ne mourrez pas [3] ; » non, non, vous ne mourrez pas : ce n'est pas là grand' chose, ce ne sera pas là un péché mortel [4] : quand je me dispenserai de cette soumission parfaite, de cette humble et paisible disposition, ce n'est point là si grande chose. Toutefois sachez, mes Filles, que tout péché volontaire dispose au péché mortel qui tue l'âme, et qu'il ne faut pas qu'une Epouse de Jésus-Christ se livre à aucune infidélité ; quand même ce ne serait pas un péché, vous devez appréhender et fuir tout ce qui est capable d'offenser les yeux de votre divin Epoux.

Renouvelez-vous donc aussi, mes Filles, dans l'esprit de votre vocation : souvenez-vous de votre consécration, de l'oblation et du sacrifice de vos vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance.

Et premièrement la chasteté. La perfection de cette noble [5] vertu est un retranchement général de tous plaisirs des sens. Je n'entends pas parler ici de ces vices grossiers qui ne se doivent pas seulement nommer parmi nous, ni de la privation des plaisirs légitimes du monde : mais vous devez surtout la faire consister dans cette pureté intérieure de l'âme, dans cette mortification parfaite des sentiments de la nature ; ne souffrir nulle attache ni aucun désir de satisfaire les sens, pas le plus petit plaisir hors de Dieu ; et de plus ne souffrir [6] aucun amour

[1] *Genes.*, III, 5.
[2] *Var.* : Dans les abaissements.— [3] *Genes.*, III, 4.
[4] *Var.* : Un grand péché. — [5] Belle. — [6] Ne conserver.

étranger, qui puisse partager vos cœurs. Car des épouses de Jésus-Christ ne le doivent jamais partager ni diviser pour la créature. Ce cœur est à lui : vous le lui avez donné tout entier lorsque vous vous êtes consacrées à son service. Fuyez donc, mes Filles, et ayez en horreur ces amitiés qui le divisent. Evitez comme un très-grand mal ces liaisons particulières ; fuyez comme la peste les partialités, ces liens particuliers qui vous désunissent du général; c'est à quoi vous devez penser sérieusement. Qu'il n'y en ait donc point entre vous, mes Filles, à l'avenir, si vous voulez être parfaitement à Jésus-Christ votre Epoux.

Le vœu de pauvreté vous oblige premièrement à être pauvres en commun ; c'est-à-dire, mes Filles, qu'il faut que vous ménagiez toutes le bien de la communauté, prenant garde à ne le point consommer sans véritable besoin. Que toutes aient le nécessaire, mais rien de superflu et d'inutile, non point par épargne ni par une avarice sordide, mais par un esprit de pauvreté et de vrai dénûment intérieur, qui vous fasse passer légèrement sur les choses de la vie humaine et qui vous rende fidèles à ne vous y pas répandre et attacher, mais plutôt à vous en dégager pour l'amour de Jésus-Christ, en qui vous avez toutes choses. Que l'esprit de cette humble pauvreté soit donc parmi vous : ayez soin de ne rien perdre, de ne rien dissiper et de ne rien laisser gâter. Epargnez le bien de la maison, parce que vous êtes des pauvres, et parce que c'est le bien de Dieu, dont il vous donne l'usage seulement pour votre besoin, et non pour vous permettre aucunes superfluités ni satisfactions inutiles. Les gens pauvres ne portent leurs pensées qu'aux choses expressément nécessaires dans leur état d'indigence, où nous voyons que le moindre déchet leur est de conséquence. Dans un triste ménage, un pot cassé est une perte considérable. Souvenez-vous donc, mes Filles, que vous êtes des pauvres et que vous devez par conséquent ménager le bien de la religion, qui appartient à Dieu ; et qu'étant les Epouses de Jésus-Christ pauvre, vous devez chérir sa pauvreté. Il y a des occasions qui sont de légitimes objets de libéralité et où la piété l'inspire, comme la charité envers les pauvres, le soulagement des misérables et des affligés, et encore le zèle pour la décoration des saints autels, selon les moyens que Dieu en donne.

Mais il y a une seule chose, mes Filles, où vous devez toujours être libérales : c'est envers vos pauvres Sœurs infirmes et malades. Il ne faut point craindre ici de l'être trop à leur égard, puisque vous devez même prévenir jusqu'à leurs petits besoins pour éviter les sujets de plaintes et de murmures, quoiqu'il faille toujours mortifier la nature ; mais quand elle est surchargée et accablée par la maladie, c'est alors qu'il faut la soulager avec douceur et charité, sans rien négliger ni épargner pour son soulagement. Toutefois il ne faut pas avoir égard aux petites délicatesses : il ne faut rien accorder à la nature, mais tout au besoin. Estimez donc, mes Filles, les malades ; aimez-les, respectez-les et les honorez, comme étant consacrées par l'onction de la croix et marquées du caractère de Jésus-Christ souffrant. Comme il faut représenter les vrais besoins à la mère supérieure, c'est à elle aussi à y pourvoir charitablement ; mais il se faut abandonner, et se dégager des trop grands empressements de la nature. Faites état, mes Filles, de la pauvreté que vous avez vouée et que vous professez ; aimez-la, même dans le temps de la maladie ; et partout accoutumez-vous à faire tous les jours une circoncision spirituelle, qui vous fasse éviter l'inutilité et retrancher le superflu. C'est à quoi vous devez tendre, et ce que votre saint état vous demande et vous prescrit.

Pour ce qui est de l'obéissance, c'est le fondement solide de la vie religieuse. C'est en cette vertu, mes Filles, où l'on trouve la joie, la paix véritable du cœur et la sûreté entière dans l'état que vous avez embrassé. Ainsi vous devez mettre en cette vertu toute votre perfection. De plus vous devez y trouver le repos de vos âmes, et chercher en elle un véritable contentement. Car hors de là vous ne rencontrerez qu'incertitude, qu'égarement et que trouble. Reposez-vous donc, mes Filles, entièrement sur l'obéissance, et regardez-la toujours comme le principe de votre avancement et de votre salut. Obéissez à vos supérieurs avec un esprit de douceur, d'humilité et de soumission parfaite, sans murmure ni chagrin. En toutes choses soumettez votre jugement à celui de l'obéissance, avec une entière docilité, ne donnant point lieu à votre esprit propre de raisonner et de réfléchir sur ce que les supérieurs vous ordonnent et sur les dispositions qu'ils font de vous. Obéissez-leur comme à Jésus-Christ : cherchez, mes Filles, la paix et le repos dans l'obéissance; vous ne la trouverez pas ailleurs.

Je vous l'ai dit au commencement, et je vous le dis encore : soyez soumises, soyez dociles et parfaitement résolues de travailler à votre perfection ; vous y devez tendre et aspirer incessamment par la fidélité en la pratique de ces vertus. C'est votre état qui vous y oblige expressément, pour remplir dignement les devoirs de votre vocation, et vous acquitter de vos promes-

ses et de vos vœux. Voilà l'unique désir que vous devez avoir : votre salut en dépend. Car rarement, faites attention à ceci, fait-on son salut en religion, si on ne tend à la perfection. Non, je ne crois pas; et ce n'est point mon opinion qu'une religieuse se sauve quand elle n'est point dans la résolution de tendre à cette perfection, quand elle n'y aspire point, et qu'elle n'y veut point travailler. Portez-y donc, mes Filles, tous vos désirs, aspirez-y de tout votre cœur; travaillez-y sans relâche jusqu'à la mort : envisagez toujours le plus parfait; ayez à cœur de garder les plus petites règles, sans toutefois trop de scrupule. Attachez-vous aux pratiques solides qui conduisent à la perfection, et non pas à ces craintes scrupuleuses qui ne sont point la véritable vertu. Ne craignez point de vous soumettre à certains petits soulagements, aux jours de jeûne, que l'obéissance ordonne de prendre à celles qui sont dans l'emploi de l'institut. Ce n'est pas pour satisfaire la nature que l'on désire cela et qu'on vous l'ordonne, mais pour soulager et subvenir à la faiblesse et pour mieux supporter la fatigue et le travail de l'instruction. Vos règles sont bien faites; elles ont été examinées et approuvées : celles qui vous ont précédées en ont usé de même. Allez en esprit de confiance; marchez avec sûreté en obéissant, et quittez ces appréhensions frivoles : je vous décharge de toutes ces vaines craintes; je lève tous les scrupules : ce n'est point sur ces sujets que vous devez tant craindre, mais vous devez toujours appréhender la négligence en l'acquit de vos devoirs. Estimez et embrassez toutes les pratiques de la vie religieuse avec ferveur et amour. Car toutes ces choses vous conduiront infailliblement à la plus haute perfection : ce sont des degrés qui vous y doivent acheminer tous les jours. C'est dans l'exacte observance de vos vœux et de vos règles, où vous devez faire consister toute votre perfection. Ce n'est pas dans ces entretiens, ni dans ces belles paroles, ni même dans ces sublimes contemplations, vaines et apparentes, qu'elle consiste : non, ce n'est point dans toutes ces élévations de l'esprit, mais elle est uniquement et très-assurément dans la pratique d'une profonde humilité et parfaite obéissance.

Croyez-moi, mes Filles, et ne pensez donc plus qu'à votre perfection. Laissez-vous conduire sans résistance, je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de Dieu. Jusqu'à présent je ne vous ai parlé qu'avec douceur, charité, bénignité et miséricorde : je n'ai fait peine à personne; j'ai tout ménagé, tout épargné; j'ai même tout pardonné et tout oublié. Je n'ai point voulu faire confusion à personne; il n'y en a pas une qui puisse se plaindre d'avoir été traduite devant les autres; personne ne peut dire qu'on ait diminué sa réputation, ni qu'on l'ait déshonorée en la présence de ses Sœurs. Mais que dis-je, déshonorée? Serait-ce un déshonneur pour une religieuse, de lui faire trouver et pratiquer l'humilité? Bien loin donc de reprendre et corriger personne, je vous ai toutes mises à couvert jusqu'à présent; j'ai usé de toutes sortes de douceur : mais si à l'avenir il y en avait, à Dieu ne plaise! quelques-unes indociles, désobéissantes à nos ordres, rebelles à nos lois, et qui ne fussent pas disposées à profiter de notre douceur et bénignité, qu'elles prennent garde d'irriter la colère de Dieu et de nous contraindre de changer notre première douceur en sévérité et en rigueur; qu'elles ne nous obligent pas à exercer sur elles la puissance ecclésiastique. Nous savons le pouvoir que l'Eglise nous donne par notre autorité épiscopale : nous n'ignorons pas que Dieu nous met en main cette puissance de l'Eglise, pour châtier les esprits rebelles et pour leur faire sentir toute sa sévérité.

Voulez-vous, disait saint Paul à des gens opiniâtres [1], que je vienne à vous avec la verge en main et en esprit de rigueur, ou bien avec douceur et suavité? J'en dis de même; si vous m'obligez de prendre cette verge de correction, cette verge, dis-je, qui est capable de confondre, d'abattre et d'écraser en vous anéantissant jusqu'au centre de la terre. Lorsque nous sommes contraints d'en frapper les désobéissants et contumaces et d'exercer ce pouvoir redoutable, cela est capable de faire trembler, et je frémis moi-même quand j'y pense; car c'est le commencement du jugement de Dieu, et même c'est l'exécution de la sentence qu'il prononcera intérieurement contre une âme rebelle et indocile. Au nom de Dieu, mes Filles, ne me contraignez pas de vous traiter de la sorte, soyez dociles et parfaitement soumises à toutes nos ordonnances; ne méprisez pas la grâce; ne l'outragez point indignement : prenez-y garde, mes Sœurs. Quoi! serait-il possible qu'il y en eût quelqu'une de vous qui voulût nous percer le cœur et en même temps le sien, et me navrer de douleur par sa perte et sa rébellion? Ne me donnez pas ce déplaisir, et celui de me voir obligé d'accuser et citer au jugement de Dieu celles qui n'auraient point fait profit de nos paroles et de nos instructions. Pour éviter ce malheur, gravez-les, je vous conjure, au milieu de vos cœurs et de votre esprit; imprimez-les dans votre âme et généralement dans toute votre conduite inté-

[1] I *Cor.*, IV, 21.

rieure et extérieure, et ne les oubliez jamais. Croyez, mes Filles, que tous nos soins, nos peines, nos veilles, nos sollicitudes, nos regards, nos paroles et enfin toutes nos actions sont formées et animées par l'esprit et la charité de Jésus-Christ, qui réside en nous par la dignité de notre caractère, et sortent même des entrailles de la miséricorde de Dieu, pour vous conférer la grâce à laquelle il faut que vous soyez fidèles; en sorte que vous ne pensiez plus qu'à servir Dieu avec tranquillité et perfection.

Ainsi, mes Filles, à présent que vous m'avez toutes déchargé vos cœurs, soyez en paix; et comme je vous disais au commencement de cette visite, que tout ce que vous me diriez ma conscience en demeurerait chargée; au contraire ce que vous me tairiez vous en demeureriez chargées vous-mêmes : vous y avez tout déposé, vous m'avez parlé toutes avec simplicité et ouverture de cœur. Demeurez à présent paisibles, soumises et dans la douceur, comme de véritables servantes de Dieu. Je vous puis rendre ce témoignage, pour votre consolation, qu'il y a dans cette maison de bonnes âmes qui ont de la vertu, qui veulent la perfection et désirent beaucoup de se renouveler encore. Vivez donc en repos et dans le silence : ayez un soin et une vigilance toute spéciale de vous avancer de jour en jour dans les plus hautes vertus : marchez à grands pas à la perfection de votre état. Si vous continuez, mes Filles, dans les bonnes dispositions où je vous vois toutes, vous serez vraiment ma joie, ma consolation et ma couronne au jour du Seigneur. Voilà, mes chères Filles, ce que j'attends et espère de vous. Donnez-moi cette consolation, respectez-vous les unes les autres : je vous le dis et vous le recommande derechef. Car enfin, mes Filles, vous êtes l'ornement de l'Eglise, vous en faites la plus belle partie, vous en êtes la portion et le troupeau de Jésus-Christ. Ne dégénérez pas de ces nobles et sublimes dignités; ne démentez pas aussi cette qualité si auguste d'être les Epouses de Jésus-Christ; ne déshonorez pas votre mère la sainte Eglise, et ne blessez pas le cœur de son Epoux, qui serait percé de douleur s'il ne vous voyait pas tendre[1] à la pratique des vertus solides.

Après vous avoir exhortées à la perfection de votre état, comme j'y suis obligé par mon ministère, quoiqu'en perfectionnant les autres nous nous laissions tomber malheureusement tous les jours dans les fautes et qu'en veillant sur autrui nous ne prenions pas assez garde à nous-mêmes, je vous dirai comme saint Paul que je crains qu'après avoir enseigné et prêché les autres, je ne sois moi-même condamné de Dieu[1]. Demandez donc pour moi sa miséricorde, dont j'ai tant de besoin pour opérer mon salut, afin que je ne sois pas jugé au dernier jour à la rigueur. Je m'en vais, mais ce ne sera pas pour longtemps; et si les affaires de l'Eglise m'obligent à m'éloigner un peu de vous, c'est par nécessité; et je puis dire avec saint Paul que si je m'absente du corps, je demeure en esprit avec vous[2]. Je ne vous oublierai point; vous serez toutes aussi présentes à mon esprit, et encore plus particulièrement depuis cette visite que devant.

Mais faites en sorte que j'aie la consolation d'entendre dire à mon retour qu'il n'y a plus dans cette maison qu'un même cœur en l'esprit de Jésus-Christ, par le lien d'une très-étroite charité; que je ne trouve ici rien de bas, rien de rampant, point d'amusements ; en un mot, faites que j'apprenne que l'on a profité de nos avis, de nos instructions et de nos ordonnances. Ah ! que je souhaiterais, mes Filles, que vous puissiez toutes parvenir à cette parfaite conformité que vous devez avoir avec votre Epoux ! Ce serait pour lors que vous seriez remplies d'une abondance de grâces que l'on ne peut pas exprimer. Quelle gloire pour vous d'être ainsi pénétrées de Dieu ! Quel bonheur, quelle félicité, quel excès, quelle joie et consolation ! Quelle exaltation et quel triomphe au jour du Seigneur, auquel vous parviendrez toutes, comme j'espère et désire, par la miséricorde de Jésus-Christ, lequel je prie de vous remplir de grâce en ce monde et de gloire en l'autre ; et en son nom je vous bénis toutes.

Monseigneur ayant fini son exhortation, étant debout et près de monter au parloir pour revoir en particulier, une seconde fois la communauté, dit encore, avant que de nous quitter, ce peu de mots, dignes d'être remarqués :

Ressouvenez-vous de la dignité et de l'état de votre profession, de la sainteté de votre vocation et des saintes obligations de votre baptême; et répandez continuellement l'esprit de ces grandes grâces dans toutes vos dispositions intérieures et extérieures.

Ne vous occupez, mes Filles, que de votre perfection, allant toujours en avant vers votre patrie, oubliant les choses qui sont en arrière pour vous hâter de parvenir jusqu'à Jésus-Christ, parce que la distance est grande et le chemin est long pour arriver à ce terme qui est Jésus-Christ.

[1] *Var.* : Aspirer.

[1] I *Cor.*, IX, 27. — [2] I *Cor.*, V, 3.

CONFÉRENCE

FAITE

AUX URSULINES DE MEAUX [1].

Quid hoc audio de te? Redde rationem villicationis tuæ.
« Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez compte de votre administration.» Ce sont les paroles de Jésus-Christ dans l'évangile de ce jour, en *saint Luc*, XVI, 2.

Je suis bien aise, mes Filles, de ne m'en aller pas sans vous dire adieu; mais c'est un court adieu, puisque je ne m'éloigne que pour peu de temps, et j'espère même que je serai ici le dernier jour de ce mois. Il me semble que je ne pouvais mieux choisir que ces paroles pour le sujet de cette conférence, pour vous laisser quelque chose qui soit profitable et utile à votre salut, et qui s'imprime dans vos cœurs.

Ces paroles de l'Evangile s'entendent d'un seigneur qui ayant donné ses terres et confié son bien à un certain homme et ayant appris qu'il en faisait un mauvais usage, qu'il avait tout dissipé, le fait venir en sa présence, et lui dit ces paroles : « Qu'est-ce que j'entends dire de vous? » quel bruit est venu à mes oreilles? J'ai appris que vous avez dissipé mes biens et en avez fait un mauvais usage, venez, rendez compte de votre administration.

C'est ce que Jésus-Christ dit à chacun de nous en particulier, et le premier sens de ces paroles peut être appliqué et entendu des pasteurs. Et il me semble que j'entends cette voix. Qu'entends-je, qu'entends-je de toi? Rends compte, rends compte de ton administration. Où est cette charité pastorale? où est ce zèle apostolique? où est cette sollicitude ecclésiastique? où est cette inquiétude spirituelle? où est cette charité chrétienne? où est ce soin de la perfection? Quand je fais réflexion à ces paroles, je vous avoue, mes Filles, que cette voix me fait trembler. Que puis-je répondre, sinon : Mon Dieu, ayez pitié de moi? Que puis-je faire, sinon attendre et demander la miséricorde de Dieu, et m'abandonner à sa providence?

Mais il ne faut pas que vous pensiez que ces paroles soient mises dans l'Evangile seulement pour les pasteurs de l'Eglise et pour les personnes supérieures; elles s'adressent aussi à tous les chrétiens et à vous, mes Sœurs, tout particulièrement. Car « on demandera beaucoup à celui qui a reçu beaucoup [1], » et on demandera peu à celui qui a reçu peu. Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile que celui qui avait cinq talents, on lui en demanda cinq autres, et celui qui n'en avait que deux, on ne lui en demanda que deux [2]. C'est le Maître qui parle, il n'y a rien à dire : sa parole est expresse.

Qu'avez-vous reçu? Examinez un peu, mes Sœurs, les grâces que Dieu vous a faites, non-seulement comme au commun des chrétiens vous donnant la grâce du baptême et vous faisant enfants de Dieu; mais encore la grâce de la vocation religieuse, grâce pour suivre les conseils évangéliques; mais de plus vous donnant une abondance de lumières pour connaître les misères du monde, et les difficultés de s'y sauver. Envisagez un peu les occasions qu'il y a de se perdre dans le monde, les scandales, les médisances, les mauvais exemples, les sensualités, les dissensions; et vous connaîtrez les grâces que Dieu vous a faites en vous faisant entrer dans la religion, où vous ferez votre salut avec plus de paix, de repos et avec moins d'inquiétude que dans le monde, n'ayant point de plus grande affaire que l'unique soin de votre salut. Prenez que je vienne aujourd'hui, non pas comme une personne particulière, mais de la part de Dieu, qui m'envoie vous demander compte de l'administration de tous ses biens. Qu'entends-je de vous? Rendez compte de votre âme et de votre vocation. Qu'entends-je dire de vous? Quelles sont ces négligences? quelles affections humaines! quel oubli de votre âme? âme, non pas parce qu'elle est votre âme, mais à cause qu'elle appartient à Jésus-Christ.

Eh quoi! mes Sœurs, ne serait-ce pas une désolation universelle et comment pourrait-on vivre et subsister, si ayant semé de bon grain dans ses terres, on ne trouvait que de méchante ivraie? Je sais bien que la terre, pour produire ses fruits, a besoin de la rosée du ciel et des influences du soleil. Mais combien plus nos âmes ont-elles besoin de ces pluies de grâce, de ces rosées célestes, de ce soleil de justice qui nous donne la fécondité des bonnes œuvres? Il veut bien que nous nous servions des secours extérieurs, mais c'est lui qui donne l'accroissement.

[1] *Luc.*, XII, 48. — [2] *Matth.*, XXV, 20, 22.

Rendez compte d'un grand nombre de grâces que vous avez reçues. N'avais-je pas semé de bon grain dans cette terre? D'où vient donc que je ne trouve que des ronces et des épines? Que font dans ce cœur ces affections humaines, cet oubli de Dieu et de sa perfection? Que fera-t-on de cette paille inutile, quand le Maître dira à ses serviteurs: « Que la paille soit séparée du bon grain; jetez-la au feu, et que le blé soit mis dans son grenier [1]? » Mes Sœurs, si vous êtes cette paille inutile et qui n'est propre à rien, vous serez jetées au feu de la damnation éternelle; et le bon grain sera porté dans ces greniers non pas terrestres, mais dans ces tabernacles éternels.

Ah! qu'il faudrait souvent nous demander ce compte à nous-mêmes, afin qu'il n'y ait rien à redire, s'il se peut, à ce dernier et redoutable compte qu'il faudra rendre, que personne ne pourra éluder! Et c'est pour ce sujet que je vous le demande aujourd'hui, afin d'éviter cet éternel et épouvantable jugement, auquel il faudra que cette âme paraisse immédiatement devant Dieu, toute nue et revêtue seulement des bonnes œuvres qu'elle aura faites et pratiquées en ce monde.

Où est donc ce grand zèle de votre perfection, que vous devez avoir et qui doit animer toutes les actions et la conduite de votre vie? Combien devez-vous faire état de vos âmes, qui ont été rachetées d'un grand prix, comme est le sang de Jésus-Christ? « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique pour notre salut [2]. » Et il ne s'est pas contenté, cet aimable Sauveur, de venir une fois à nous dans le mystère de l'incarnation; il se donne encore tous les jours à nous par la sainte communion, dans le sacrement de son amour, pour embraser nos cœurs des plus pures flammes de sa charité et nous consommer en lui, comme il dit lui-même, « afin qu'ils soient tous en moi comme je suis dans mon Père [3]. » C'est Jésus-Christ qui veut que nous ayons avec lui la même union qu'il a avec son Père: jugez quelle perfection cela demande de vous.

Commençons donc à examiner sur vos vœux, et les obligations que vous avez toutes de tendre à la perfection de votre vocation. Que chacune mette la main à la conscience, et qu'elle considère si elle a cet esprit de pauvreté exact et détaché de tout, et même du désir d'avoir et de posséder quelque chose.

La pauvreté ne consiste pas seulement à vous dépouiller de tous les biens et de toutes les commodités superflues et inutiles; mais encore du plus intime de l'âme, par un dépouillement entier de toutes les pensées, désirs et affections aux choses du monde. Ce ne serait pas avoir une véritable pauvreté, si l'on avait le moindre désir et attachement pour les choses de ce monde, et si l'on se portait d'inclination à ce qui est des biens de la terre. Car remarquez ce que dit saint Paul: « Une vierge ne doit s'occuper que du soin des choses du Seigneur, et de ce qui peut lui plaire [1]. » Si vous avez donc un désir, je dis un simple désir des choses de la terre, vous n'avez point la véritable pauvreté, qui demande un dégagement entier des moindres attaches, puisqu'elle ne vous permet pas un simple retour vers les choses de la terre pour votre propre satisfaction; mais il faut que toute affection étrangère soit anéantie en vous, pour que votre cœur soit tout rempli de l'amour de votre divin Epoux. Voilà une pensée bien profonde et une grande perfection à laquelle vous devez tendre, et à quoi vous devez faire de sérieuses réflexions.

Vous ne devez pas ignorer ce que c'est que d'embrasser la perfection évangélique, de faire des vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, puisque vous vous êtes engagées volontairement. Donc par la pauvreté intérieure et extérieure que vous avez vouée, vous avez renoncé aux biens, aux honneurs et aux plaisirs. Ce n'est donc pas pratiquer la pauvreté que d'avoir quelque chose en propre, parce que cela serait contraire à la perfection de votre état, qui exige que vous soyez dégagées de tout.

Venons à la chasteté. La chasteté demande de vous une séparation entière de tout plaisir; c'est-à-dire, en un mot, ne pas donner la moindre satisfaction aux sens extérieurs, et renoncer absolument à tout ce qui peut satisfaire la nature et la concupiscence, et que vous soyez comme des anges par la pureté de vos pensées. Il faut avoir cette pureté de corps et d'esprit, pour ne pas souffrir la moindre affection sensible et humaine: il faut qu'il n'y ait rien entre Jésus-Christ et l'âme, entre l'Epoux et l'Epouse; il faut être pures comme les anges, afin de pouvoir être dignes d'être présentées devant le trône de Dieu.

Quelle doit être enfin, mes Filles, votre obéissance? Elle ne doit pas seulement être extérieure et pour quelque temps, mais toujours la même et perpétuelle, accompagnée des sentiments du cœur, de l'esprit et de la volonté. Car qu'est-ce qu'une obéissance extérieure et forcée? On dira: Il faut obéir seulement à l'extérieur: car si je me révolte et que je marque de l'em-

[1] *Matth.*, XIII, 30. — [2] *Joan.*, III, 16. — [3] *Ibid.*, XVII, 21.

[1] *I Cor.*, VII, 32 et seq.

pressement, on ne m'accordera pas ce que je demande, parce qu'on pourrait croire que je suis préoccupée de passion. Il faut avoir encore patience trois mois : on verra ce qu'il fera. On met ainsi des bornes, et on marque l'obéissance jusqu'à un certain temps. Est-ce là une obéissance ou plutôt, pour la bien nommer par son propre nom, n'est-ce pas une vraie désobéissance ?

Je demande de vous, mes Sœurs, une obéissance et soumission d'esprit parfaite. Il faut prendre ce glaive dont Jésus-Christ parle dans son Evangile [1], cette épée, ce couteau à deux tranchants qui divise le corps d'avec l'esprit ; qui coupe, qui tranche, qui sépare, qui anéantisse la volonté, le jugement propre. Quand on veut ouvrir un corps, on se sert des rasoirs les plus fins et les plus délicats pour couper et séparer les muscles des nerfs, des tendons ; on fouille partout dans les entrailles, jusqu'au cœur et aux veines les plus délicates ; on sépare et on divise tout, jusqu'aux moindres petites parties. Ainsi il faut prendre cette épée à deux tranchants, qui coupe de tous côtés, à droite et à gauche ; qui sépare et divise, qui anéantisse et retranche tout ce qui est contraire à l'obéissance, jusqu'aux moindres fibres.

Ces paroles de l'Evangile sont considérables et méritent une grande attention, pour atteindre à la pratique de l'obéissance : «Que celui qui «veut venir après moi, se renonce soi-même [2]. » Ah ! que ces paroles sont dures, je l'avoue, et qu'elles sont difficiles à embrasser ! Ces paroles sont bientôt dites, et sont plus aisées à dire qu'à faire. Mais il faut que le sacrifice soit entier; il faut que l'holocauste soit parfait, qu'il soit jeté au feu, entièrement brûlé, détruit et consumé, pour être agréable à Dieu. Et comme il ne désire autre chose de vous, mes Filles, qu'une parfaite obéissance, travaillez-y donc ; c'est le vrai moyen de parvenir à cette perfection à laquelle vous devez tendre incessamment. Tous les chrétiens y sont obligés : combien devez-vous plus vous y avancer, puisque vous avez beaucoup plus de moyens? N'ayez donc que ce soin, de vous occuper sans cesse de votre perfection. Car j'ai plus de désir, de soin, et de sollicitude de votre propre perfection que vous n'en pouvez avoir vous-mêmes.

Je puis vous rendre ce témoignage, et me le rendre à moi-même comme étant sous les yeux de Dieu, que je vous porte toutes écrites dans mon cœur et empreintes dans mon esprit. Je n'ai pour vous que des entrailles de miséricorde : je connais tous vos besoins, je sais toutes vos nécessités ; et comme je vous ai dit plusieurs fois, j'ai tout entendu et n'ai pas oublié un seul mot, une seule syllabe ; rien n'est échappé à ma mémoire de tout ce que vous m'avez dit chacune en particulier. Ce n'est donc point pour m'exempter d'avoir cette sollicitude et cette sainte inquiétude que je ne me rends pas à ce que vous souhaitez ; au contraire plus je verrai que vous aurez d'obéissance, plus je serai porté à prendre un grand soin de votre avancement. Donnez-moi donc cette consolation : que je dise que vous êtes mes véritables filles sous ma main, car je suis jaloux du salut de vos âmes.

Pourquoi croyez-vous, mes Filles, que je demande de vous une si grande perfection ? Est-ce pour moi ? m'en revient-il quelque chose ? Point du tout : je recevrai seulement bonne édification de votre vertu et de votre obéissance. Mais croyez que c'est principalement pour vous, pour votre salut, et pour éviter ce jugement terrible et cette condamnation qui se fera d'une âme qui n'aura pas fait usage des moyens de perfection pour assurer son salut. Travaillez incessamment à l'acquérir, et demeurez toujours dans les bornes d'une parfaite soumission à tout ce que l'on souhaitera de vous. Et pour ce sujet il est à propos et convenable de vous faire connaître, comme par degrés, les principes qui doivent vous diriger, et de vous instruire de l'ordre et de la discipline de l'Eglise. Car je crois que vous êtes filles de l'Eglise ; et par conséquent vous êtes plus capables d'en concevoir les règles, qu'il ne faut pas que vous ignoriez.

Apprenez donc, mes Filles, aujourd'hui sa conduite, et qu'elle ne se porte pas facilement ni légèrement à changer les personnes qui servent par leur ministère à la conduite des âmes, et comme il y a une subordination dans les règles qu'elle observe.

Par exemple, les prêtres sont amovibles et les évêques sont perpétuels. Les prêtres dépendent et sont sous l'autorité des évêques, et ce sont les évêques qui les établissent dans les fonctions de leur ministère. Or quoique cela soit, on observe de ne les point ôter que pour des causes extraordinaires, et après avoir examiné leur conduite. Moi donc, à qui Dieu a commis le soin de ce diocèse et à qui, tout indigne que je suis, Dieu a mis cette charge sur les épaules, qui me fait gémir et soupirer à toutes les heures du jour par la pesanteur du poids qui m'accable, estimant mes épaules trop faibles pour le pouvoir porter ; moi qui me rends tous les jours par mes péchés, digne des plus grands châtiments de la colère de Dieu,... Or je reviens, et je dis : Si Dieu eût permis que vous eussiez un méchant évêque, il faudrait bien que vous me

[1] *Matth.*, x, 34. — [2] *Matth.*, xvi, 24.

souffrissiez tel que je serais, parce qu'étant votre pasteur, vous êtes obligées de m'obéir. Je le dis de même de ceux qui vous sont donnés par notre autorité pour la conduite de vos âmes, à qui vous devez vous assujettir comme à Dieu, puisqu'ils vous sont donnés et établis et approuvés de notre autorité.

Vous me direz et me répondrez peut-être que l'Eglise ne vous contraint et ne vous oblige pas à cela. Il est vrai, puisque, en quelque façon, vous ne dépendez que de l'évêque seul. Mais que serait-ce, mes Filles, si dans le corps humain tous les membres voulaient exercer les mêmes fonctions ? Il faut que chacun demeure à la place qui lui est convenable. Je dis le même, mes Sœurs, de la subordination qui doit être parmi vous. Si l'obéissance n'est point gardée en cette maison, ce ne sera que confusion et un continuel désordre, tout ira à la division et à la ruine totale de la perfection.

Savez-vous, mes Sœurs, d'où viennent les schismes et les hérésies dans l'Eglise ? Par un commencement de division et de rébellion secrète. C'en est là un commencement que je trouve ici. Prenez-y garde ; car j'ai reconnu, dès le commencement de la visite, que les unes veulent trop, les autres pas assez ; cela marque trop d'empressement et d'attachement à ce qui est de l'homme. Ecoutez ce que dit saint Paul au peuple de Corinthe : « J'ai appris qu'il y a des partialités entre vous ;... l'un dit : Je suis à Pierre ; l'autre dit : Je suis à Paul, moi à Apollo, moi à Céphas, et moi à Jésus-Christ. Jésus-Christ est-il donc divisé ? Paul a-t-il été crucifié pour vous ? Avez-vous été baptisés au nom de Paul[1]?» Mais saint Paul que répondit-il à ces gens-là ? Leur dit-il : Laissez-moi faire, je dirai à Pierre qu'il se retire et qu'il ne vous parle plus; Apollo, Céphas, ne vous en mêlez plus ; ne vous mettez pas en peine ; je m'éloignerai moi-même, et ferai en sorte que Jésus-Christ viendra en personne vous conduire et vous gouverner en ma place ? Eh bien, quel discours, mes Filles ! Ne sommes-nous pas tous à Jésus-Christ, et Jésus-Christ n'est-il pas pour tous ? Qu'est-ce que vous trouvez dans ce prêtre ? J'ai examiné et approuvé sa conduite : il est de bonnes mœurs, il a la charité, il est rempli de zèle, il a l'esprit et la capacité de son ministère.

Enfin on veut pousser à bout. Fera-t-on, ne fera-t-on pas ? Ah ! le voilà dit : qu'on ne m'en parle plus. Je vous déclare que je le veux et que je ne changerai point : je serai ferme, et ne me laisserai point ébranler par tout ce que vous me pourriez dire, jusqu'à ce que le Saint-Esprit me fasse connaître autre chose, et que je vous voie toutes dans une si parfaite obéissance sur ce sujet, qu'il ne reste pas la moindre répugnance ni résistance sur ce qui a été du passé. Je veux vous voir dans une parfaite soumission à mes ordres ; à moins de cela n'attendez rien autre chose de moi. Abandonnez-vous donc à moi, mes chères Filles, pour le soin de votre perfection. Je sais mieux ce qui vous est utile que vous-mêmes : j'en fais mon principal, comme si je n'avais que cela à penser.

Je vous conjure, mes Filles, de vous tenir en union les unes avec les autres, par ce lien de la charité qui unit tous les cœurs en Dieu. Que je n'entende plus parler de divisions, de partialités. Que l'on ne tienne plus ces discours: L'on parle plus à celle-ci, on ne parle point à cette autre; on parle rudement à celle-ci, on parle doucement à celle-là, on ne me traite pas comme certaines. Eh ! les ministres de Dieu ne sont-ils pas à tous, et ne se font-ils pas tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ ? Vous vous arrêtez trop à ce qui est humain et extérieur, sans considérer la grâce intérieure qui vous est conférée par le pouvoir du caractère, qui est dans ce ministre de Jésus-Christ. Ainsi vous recevrez toujours l'effet du sacrement. Que ce soit de ce monsieur-ci ou de ce monsieur-là, que vous importe ? Agissez surnaturellement et par des vues plus spirituelles et dégagées des sens.

Croyez-moi, mes Filles, mettez-vous dans ces dispositions, et vous expérimenterez une grande paix et tranquillité d'esprit. Qu'on ne voie plus entre vous d'ambition, d'envie, de jalousie. Qu'on n'entende plus parmi vous ces plaintes si peu religieuses : On élève cette personne, on la met dans cet office, et moi je n'y suis pas. Tous sont-ils propres à une même charge : et comme dit saint Paul, « tous sont-ils docteurs ? tous sont-ils prophètes [1] ? » tous sont-ils capables d'un même emploi? Mais la vertu est utile à tous, et tous sont obligés de se rendre capables de la pratiquer. C'est pourquoi dilatez, dilatez vos cœurs par la charité ; n'ayez point des cœurs rétrécis, resserrés et petits : allez à Dieu en esprit de confiance, courez à grands pas dans la voie de la perfection, afin que vous puissiez croître de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous parveniez toutes à la consommation de la gloire que je vous souhaite en vous bénissant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Après que Monseigneur eut achevé sa conférence, il dit encore ce peu de mots, en s'adressant à notre Mère supérieure :

Ma Mère, je vous recommande cette commu-

[1] I *Cor.*, I, 11-13.

[1] *Cor.*, XII, 29.

nauté ; soyez-leur toujours une bonne mère, comme vous leur avez été jusqu'à présent. Il faut que vous ouvriez vos entrailles et que vous élargissiez votre sein, pour les recevoir toutes et pourvoir à leurs besoins. De leur part, il faut aussi qu'elles se rendent obéissantes et soumises à ce que vous leur ordonnerez, sans vous faire peine.

INSTRUCTION

FAITE AUX URSULINES DE MEAUX [1].

Si tacueritis, salvi eritis.
« Si tu tais, tu seras sauvé, » dit un grave auteur. Ces paroles seront le sujet de notre méditation.

L'avant-propos montrait évidemment les défauts de la langue, et comme elle est la source et le principe universel de tous les péchés et d'un grand nombre d'imperfections : ensuite il était prouvé comme le silence était le souverain remède, pour corriger tout d'un coup ce cours malheureux et les saillies de nos passions. Ainsi il est vrai de dire que le silence bien gardé est un moyen sûr pour faire son salut. *Si tacueritis salvi eritis :* Gardez le silence, vous vous sauverez infailliblement sans beaucoup de peine.

Il y a trois sortes de silence : le silence de règle, le silence de prudence dans les conversations et le silence de patience dans les contradictions. Notre-Seigneur nous a donné de beaux exemples du silence dans tout le cours de sa passion et de sa vie : du silence de règle dans le berceau, dans son enfance, durant sa vie cachée ; du silence de prudence dans sa vie conversante et publique ; enfin du silence de patience en sa passion, où ce divin Sauveur a tant souffert sans dire un seul mot pour sa défense et pour s'exempter de souffrir. Ces trois sortes de silence feront les trois points de notre méditation.

PREMIER POINT.

Considérons, chères âmes, que Jésus-Christ a gardé le silence de règle admirablement dans son enfance. Il est de règle selon l'ordre de la nature ; et Jésus-Christ s'assujettit à cette règle, lui qui est la Parole éternelle du Père, non-seulement comme les autres enfants, mais encore l'espace de trente ans entiers. Car l'Evangile dit qu'il n'a parlé qu'une fois, lorsqu'il fut au temple, où il instruisait les docteurs pour montrer que s'il ne disait mot, c'était pour apprendre aux hommes à garder le silence. Si donc, mes chères Filles, Jésus-Christ a été si exact dans ce silence, combien devez-vous à son imitation être fidèles dans l'observance de celui qui vous est prescrit par votre règle !

Nous voyons que les ordres religieux sont distingués les uns des autres : cet ordre-là par une grande pénitence et austérité de vie ; celui-ci est destiné pour chanter incessamment les louanges de Dieu. Il y en a qui ne sont appliqués qu'à la contemplation ; d'autres enfin sont tout dévoués au service du prochain et à la charité. Mais dans toutes ces différences singulières de chaque institut, nous remarquons que dans tous le silence y est prescrit et ordonné par la règle, et qu'il y a des temps et des heures de silence. Quelques-uns gardent un silence perpétuel et profond et ne parlent jamais ; d'autres sont obligés de le garder des temps considérables dans la journée, y ayant même des heures destinées pour cet effet et où il n'est pas permis de parler.

Remarquez, mes chères Filles, que tous les fondateurs de religions ont eu trois pensées et raisons, quand ils ont établi et prescrit le silence dans leur règle. La première, c'est qu'ils ont connu et vu par expérience que le silence retranchait beaucoup de péchés et de défauts. Et en effet, où le silence n'est pas observé comme il doit l'être, combien s'y glisse-t-il d'imperfections et de désordres ? C'est ce que nous verrons bientôt dans la suite de cet entretien. *In multiloquio non deerit peccatum,* dit le Saint-Esprit : « Le péché suit toujours la multitude des paroles [1]. » Et saint Jacques a eu raison de dire que la langue est l'organe et le principe de tout péché [2].

La seconde raison qu'ont eue encore les fondateurs d'ordres en établissant l'esprit de retraite, c'est qu'ils ont prévu que la dévotion et l'esprit d'oraison ne pouvaient subsister sans le silence. Ceci est trop visible et trop vrai ; nous le voyons tous les jours dans ces âmes épanchées et dissipées qui aiment à se répandre au dehors. Hé ! dites-moi, chères âmes, sont-elles pour l'ordinaire bien spirituelles et filles d'orai-

[1] *Prov.*, x, 19. — [2] *Jacob.*, III, 6.

son, si elles ne sont recueillies ? Quelque bons sentiments et mouvements intérieurs que Dieu leur donne dans la prière, ils seront sans fruit, tant qu'elles se dissiperont aussitôt cherchant à causer et à parler; il est certain que toute l'onction de la dévotion s'évanouira et se perdra insensiblement : car elle ne peut se conserver que dans une âme silencieuse et parfaitement récolligée, attentive sur soi-même. Ainsi il ne faut pas espérer ni attendre grande spiritualité ni piété d'une religieuse qui aime à discourir et à s'entretenir avec celle-ci et avec celle-là, qui ne peut demeurer une heure dans sa cellule en repos et en silence.

Enfin la troisième raison qui a porté les fondateurs de recommander si étroitement le silence à leurs religieux, c'est parce que le silence unit les frères. Et en effet c'est un moyen très-propre pour maintenir la charité, la paix et l'union dans une maison religieuse, puisque le silence bannit tous ces discours et entretiens qui la divisent et la détruisent. Car pour l'ordinaire qu'est-ce qui fait la matière de ces conversations trop familières, sinon les défauts de ses Sœurs? Ce qui apporte bien souvent du trouble et de la division dans une communauté, et tout cela faute de silence. Quand on veut réformer un monastère, qui n'est plus dans sa première ferveur, que fait-on ? L'on observe soigneusement si les règles y sont bien gardées, spécialement les plus essentielles. S'aperçoit-on que le silence manque et n'est plus observé, c'est par là que l'on commence : aussitôt on y rétablit le silence qui n'y était point gardé, parce que c'est le moyen qui retranche tout d'un coup les autres imperfections, abus ou désordres qui arrivent dans une maison religieuse, parce qu'elle s'est relâchée sur la règle du silence.

Ayez donc, chères âmes, de l'amour et de l'estime du silence de règle, si nécessaire pour entretenir et conserver toutes les vertus religieuses. Comme je vous ai déjà dit, dans toutes les maisons ou monastères l'on est toujours obligé à le garder aux temps et lieux ordonnés : c'est là ce qui maintient la régularité. Vous autres, mes chères Filles, quoique vous soyez consacrées au public par votre institut pour instruire la jeunesse, vous ne laissez pas d'avoir aussi ce silence de règle à observer dans de certains temps ; et j'ai remarqué, ce me semble, que par vos constitutions vous devez vous abstenir tout au moins de tout discours et paroles inutiles durant la journée. Et si vous ne parlez que pour le nécessaire, vous garderez un long silence, et vous ne vous épancherez pas inutilement parmi les créatures, en vous entretenant de tout ce qui se passe dans une maison. Tous ces désirs de communiquer avec cette amie seront mortifiés et réprimés; on ne cherchera pas à s'aller décharger avec celle-ci de tout ce qui fait peine, pour en murmurer et s'en plaindre inconsidérément.

Si Notre-Seigneur faisait la visite dans ce monastère pour voir si le silence est bien gardé, et qu'il entrât dans les lieux où il doit être gardé, hélas ! qu'est-ce qu'il y trouverait ? Là deux petites amies, et ici trois autres en peloton occupées à causer et à s'entretenir ensemble à la dérobée, tandis peut-être que l'on devrait être au chœur ou à une autre observance. Si donc Jésus-Christ se présentait à elles, et leur allait faire cette demande : « Quels sont ces discours que vous tenez ensemble ? » *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem* [1] ? quelle serait leur réponse ? Pourraient-elles dire avec vérité : Nous parlons de Jésus de Nazareth ; ou bien : Nous parlons des moyens pour arriver à la pratique de la vertu, pour nous encourager l'une l'autre ? Ah ! c'est souvent de rien moins. Car la plupart de tous vos discours avec cette amie, qui est la confidente de tous vos mécontentements, sont de lui dire tous vos sentiments imparfaits sur tout ce qui vous choque et vous contrarie ; c'est de parler des défauts des autres, et des prétendus déplaisirs que vous dites avoir reçus de cette sœur que vous ne pouvez souffrir. C'est là où l'on murmure, où l'on se plaint à tort et à travers de la conduite des officières de la maison. On critique, on censure, on contrôle toutes choses ; la supérieure même n'est pas exempte d'être sur le tapis ; on blâme sa conduite et sa manière d'agir ; enfin l'on mêle dans ces entretiens familiers celle-ci, celle-là , encore celui-là : bref c'est dans ces communications indiscrètes où se font une infinité de péchés de médisance, et très-souvent de jugements téméraires, plus griefs que l'on ne pense. Il faut ici faire réflexion, chacun selon son besoin, à ce que la conscience dictera, avant que de terminer ce premier point.

SECOND POINT.

Dans le second point de notre méditation nous allons voir le silence de prudence qu'il faut garder dans les conversations, pour apprendre à n'y point faire de fautes contraires à la charité. Et pour nous y bien comporter, envisageons, chères âmes, Jésus-Christ notre parfait modèle, qui a pratiqué merveilleusement ce silence de prudence, dont je vais vous parler

[1] *Luc.*, XXIV, 17.

en vous en faisant voir un bel exemple dans sa sacrée personne, pendant sa vie conversante et dans les années de ses prédications.

Ce doux Sauveur était si débonnaire, qu'il est remarqué de lui qu'il n'a jamais rien dit qui fût capable de donner un juste sujet de plainte et de peine à personne. Cet Agneau plein de douceur a contraint les Juifs mêmes de dire de lui « que jamais homme n'avait si bien parlé : » *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo* [1]. Et dans une autre occasion, où ils voulaient surprendre Jésus-Christ dans ses paroles, que firent-ils à cet effet? Ils lui demandèrent s'il était permis de payer le tribut à César. Notre-Seigneur, qui est la Sagesse même, leur fit cette réponse prudente et judicieuse, qu'il était juste de « rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu [2]. »

Voilà, mes chères Filles, une belle idée et un modèle achevé, pour vous apprendre la pratique du silence de prudence dans vos conversations. Car remarquez avec moi que la perfection du silence ne consiste pas seulement à ne point parler, mais aussi à parler selon les règles de la charité chrétienne et religieuse. Comme par votre institut vous ne devez pas vivre à la façon des ermites et être toujours en solitude, il est nécessaire que vous conversiez les unes avec les autres les jours de récréations, où vous devez vous trouver toutes ensemble, pour obéir à la règle en esprit de charité et d'union. Mais, chères âmes, comme c'est ici l'endroit le plus glissant peut-être qui soit en la vie religieuse, et où il soit plus aisé d'y faire des fautes, soit par inconsidération ou imprudence, n'étant pas pour lors attentives sur vous-mêmes : il faut se munir de grandes précautions et beaucoup veiller sur ses paroles, pour ne point commettre de péchés même considérables, où insensiblement on se laisse aller dans la conversation faute de savoir se maintenir dans les règles de la prudence et de la charité. C'est pourquoi il faut s'observer et prendre des mesures pour n'y point faillir avec vos Sœurs, de manière que votre conscience n'y soit point intéressée, ni la paix altérée.

Car, mes Filles, bien que vous soyez toutes membres d'une même corps, cependant la différence des humeurs et tempéraments, qui se rencontre entre toutes, forme de certaines oppositions et contradictions qui vous obligent à une grande circonspection dans les heures de vos récréations, où vous devez singulièrement faire paraître ce silence de prudence, en prenant garde surtout de ne rien dire qui puisse tant soit peu fâcher vos Sœurs et leur donner de la peine. Il faut aussi, par une sage discrétion, que vous sachiez prévoir et ne pas dire les choses que vous jugeriez ou croiriez devoir fâcher et mécontenter quelque Sœur : de plus cette même prudence doit vous empêcher de relever cent choses qui peuvent exciter parmi vous de petites disputes et divisions, d'où d'ordinaire elles naissent et se forment.

Ah! mes chères Filles, ayez attention à vous conduire de la sorte, si vous voulez maintenir la paix et la charité dans vos conversations, qui autrement deviendraient plus nuisibles qu'utiles. Pour cet effet, il faut savoir supporter prudemment et vertueusement les fardeaux les unes des autres, comme vous y exhorte le grand saint Paul : *Alter alterius onera portate* [1]. Que cette pratique si nécessaire vous ferait endurer de choses, si vous y aviez un peu d'application! Chacune à son tour n'a-t-elle pas à supporter quelques défauts dans les autres? Aujourd'hui vous endurez une parole un peu fâcheuse, qu'une Sœur vous aura dite par mauvaise humeur; hé bien! demain elle souffrira peut-être de vous des choses plus sensibles.

Mais, direz-vous, j'ai à converser avec cette Sœur qui est d'une humeur si rustique et si insupportable, qu'il me faut toute ma patience pour ne la choquer ni rebuter quand elle est dans sa mauvaise humeur. Il est vrai, il se rencontre des personnes si inciviles et malhonnêtes dans leurs conversations, qu'elles sont presque intraitables. Ces humeurs farouches y sont fort à charge, et donnent souvent sujet d'exercer la patience des autres toute leur vie. Car comme naturellement elles sont de cette humeur, jointe à l'éducation qu'elles ont eue qui a fort contribué à leurs mauvaises dispositions d'esprit, il n'en faut pas attendre autre chose de plus. Pour l'ordinaire elles sont ombrageuses, soupçonneuses et très-aisées à se fâcher et à parler selon leur boutade. Quoi qu'il en soit, la charité vous oblige de les supporter, et de ne les pas fâcher mal à propos. Je sais que cela est un peu difficile et qu'il n'y a rien de si contraire à un naturel plus sociable et poli, qui sait vivre honnêtement dans la conversation, que ces personnes grossières et fâcheuses, qui ne peuvent dire une parole de douceur et d'honnêteté. Mais ne savez-vous pas que c'est là où la vertu se fortifie et où elle a matière de s'exercer avec beaucoup de mérite; et que c'est en supportant patiemment les humeurs contraires à la vôtre, que vous faites voir que vos vertus et votre conduite ne sont point illusion?

Mais, dites-vous encore : Cette Sœur est si

[1] *Joan.*, VII, 46. — [2] *Matth.*, XXII, 21.

[1] *Galat.*, VI, 2.

ombrageuse et pointilleuse que la moindre chose la met en mauvaise humeur, s'imaginant toujours que je lui en veux : je dis, par exemple, une parole innocemment et bonnement, sans avoir intention de lui faire de la peine ; cependant elle s'en choque et s'aigrit. Or je veux que que vous n'ayez point eu intention de l'attaquer ; toutefois vous qui avez un naturel plus favorable et raisonnable, vous devez en conscience ménager ces esprits faibles qui par leur incapacité de faire autrement s'échappent souvent malgré eux. Ainsi par esprit de charité et de douceur ayez égard à leurs faiblesses : ne leur donnez pas sujet d'offenser Dieu en les contrariant ; ayez même de la condescendance pour elles : abstenez-vous de dire de certaines choses, quoique indifférentes et innocentes, que ces esprits mal faits prendraient de travers : ayez-en de la compassion ; car elles-mêmes ont de la peine et de la confusion de se voir aussi à charge aux autres : ce qui les humilie et mortifie étrangement devant Dieu dans la connaissance qu'il leur donne de leur fragilité ; elles en ont de l'amertume de cœur, à moins qu'elles ne soient tout à fait aveugles sur ce défaut.

Et vous, esprits revêches, humeurs grossières et fâcheuses, apprenez à vous vaincre et à être maîtresses de ces mouvements impétueux, que produit en vous ce mauvais naturel que vous devez sans cesse combattre et détruire, pour vivre de la vie de la grâce en mourant à la nature. Et ne pensez pas dire, pour vous mettre à couvert, comme ces âmes lâches et imparfaites : Je ne saurais faire autrement, c'est mon humeur. Car vous n'en serez pas quittes pour cela devant Dieu, puisque vous êtes obligées, selon les préceptes de Jésus-Christ dans l'Evangile, de vous mortifier et de travailler à renoncer à vous-mêmes tous les jours. Et Dieu n'a-t-il pas dit à Caïn, au commencement du monde, de mortifier son humeur farouche, ses appétits déréglés, et de surmonter ses passions indomptées [1] ?

Voyez donc, mes chères Filles, la nécessité qu'il y a de veiller sur sa langue, quand on est obligé de converser ; et vous plus particulièrement, qui par votre institut êtes souvent engagées à communiquer et parler avec les séculiers, dans les actions que vous procure l'instruction de la jeunesse qui vous est confiée, comme d'aller souvent au parloir visiter les parents des pensionnaires. Car la bienséance et l'honnêteté, quelquefois même la nécessité vous oblige d'avoir des entretiens avec ces personnes, et outre cela votre règle vous le permet, comme aussi avec vos parents et d'autres de vos amis et connaissances. Mais c'est ici, chères âmes religieuses, qu'il faut surtout vous bien conduire et parler avec discrétion. Si jamais vous avez besoin du silence de prudence, c'est dans ces temps où il y a beaucoup à perdre ou à gagner. Je vous en avertis, prenez-y garde et comportez-vous-y d'une manière si édifiante, que les gens du monde n'aient pas moins d'estime de vous. Pour cet effet, il faut qu'une religieuse au parloir, en présence des séculiers, soit d'un maintien grave et modeste. Elle doit veiller extrêmement sur ses paroles, ne pas trop s'épancher, ni se dissiper. Car les gens du monde observent, plus que l'on ne pense, toutes les actions et la conduite des religieuses au parloir ; et selon la sagesse et discrétion qu'ils remarquent dans les unes, ils prennent de fort mauvaises impressions de celles qu'ils voient trop libres, plus inconsidérées et mondaines dans leurs paroles ; qui ne se sentent nullement de leur état, ne mêlant presque jamais dans leurs discours rien de spirituel et de Dieu, comme devrait faire une bonne religieuse.

Ne vous y trompez pas : car bien que les gens du monde vous fassent paraître de la complaisance et témoignent agréer vos pensées, ou entrer dans tous vos sentiments, vous ne savez pas de quelle manière ils prennent en eux-mêmes les choses qu'ils semblent approuver quand ils sont auprès de vos grilles. Car après, qu'arrive-t-il de ces beaux entretiens quand ils sont en compagnie, et lorsqu'ils se mettent à parler des religieuses, que disent-ils ? Ah ! dit celle-là, ces jours passés j'ai entendu une religieuse, je n'ai été qu'un quart d'heure avec elle, vous ne la connaissez pas ; pour moi je sais bien de quelle humeur elle est, je sais ses sentiments sur telles choses. Vous serez surprises et même étonnées de savoir que ce sont souvent vos parents et vos plus proches qui parlent de vous de la sorte. Si je vous avertis de ceci, ce n'est pas que j'aie connaissance particulière de cette maison là-dessus ; je veux croire que ce défaut n'est pas ici : ce que je dis à présent, je le dis ailleurs, parce que ce point est de conséquence. Car il faut peu de chose pour mettre une communauté dans une très-mauvaise réputation dans l'esprit des personnes séculières, parce qu'ils s'imaginent que toutes les religieuses doivent être des saintes. Et là-dessus je me souviens moi-même que je me suis trouvé dans des maisons honorables à Paris, où j'ai ouï parler de certaines religieuses d'une manière plaisante et fort à la cavalière. Mes chères Filles, qu'est-ce qui produit un si méchant effet, si ce n'est l'imprudence et l'inconsidération des particulières qui ont parlé

[1] *Genes.*, IV, 6, 7.

au parloir mal à propos, qui n'ont pu s'empêcher de faire paraître des saillies d'une passion immortifiée, qui donnaient à connaître leurs dispositions, tant sur ce qui les concernait que sur les affaires particulières qui se passent dans une maison ?

Pour éviter tous ces dangereux inconvénients, vous voyez, chères âmes, que le plus sûr est de tenir très-cachées et sous un secret inviolable les affaires d'une communauté, sans en donner aucune connaissance aux personnes du dehors. Et pour vous justifier ici, ne me dites pas pour excuse : C'était à ma Sœur que j'ai dit telles choses, c'est à ma Mère, c'est à un prêtre ou directeur. Ne croyez pas avoir mieux fait, ni en être déchargées : car, sous prétexte de direction, très-souvent il arrive qu'insensiblement l'on mêle dans ces communications toutes les affaires les plus secrètes d'une maison, dont on devrait se taire absolument, puisqu'étant répandues au dehors, l'expérience nous montre que l'on n'en voit que de très-mauvais effets par la méchante réputation où ces connaissances mettent la communauté.

Vous devez encore prendre garde à un point qui n'est pas moins important que celui-ci, qui est d'être fort réservées dans vos paroles devant vos pensionnaires, tant celles qui leur rendent quelques services que celles qui sont destinées à leur instruction. Car ce sont de jeunes plantes extrêmement susceptibles des impressions qu'on leur donne; et quoiqu'elles soient encore jeunes, elles savent bien remarquer ce que l'on dit et fait en leur présence. D'où vient que dans la suite ces impressions premières, que vous leur avez données, leur demeurent, et qu'après elles se souviennent de ces idées qu'elles avaient déjà, lesquelles s'accroissent avec l'âge ; ce qui leur fait dire, parlant des maîtresses qu'elles ont eues : Pour moi, disent-elles, j'ai eu dans un tel couvent une maîtresse qui n'était guère spirituelle ni dévote ; car il était rare qu'elle nous parlât de Dieu : elle avait de certaines maximes mondaines ; et au lieu de nous porter à la modestie, elle nous enseignait des secrets de vanité. On en entend d'autres, qui voyant les procédés de celles-ci si contraires à la charité, disent que cette maîtresse-là avait assurément de l'antipathie et de l'aversion pour elle.

Ah ! mes chères Filles, bannissez par votre prudence et votre bonne conduite tous ces défauts qui ont de si mauvaises suites. Le silence bien gardé en est le remède et le plus court chemin pour retrancher toutes ces pensées et discours mal digérés, qui ne laissent après tout dans la conscience que du scrupule et bien du trouble. Car enfin, tôt ou tard l'on s'aperçoit qu'on a mal parlé, et que l'on ne devait pas dire bien des choses qui auraient dû être ensevelies dans le silence. Ayez pour cet effet la règle du silence en estime ; gardez-la exactement, et vous serez à couvert de mille embarras où jette nécessairement le trop grand parler. Mes chères Filles, avec un peu d'application et avec une bonne volonté vous en viendrez à bout. Ayez attention sur votre langue pour ne laisser échapper aucune parole dont vous puissiez vous repentir après l'avoir dite. Retirez-vous dans votre cellule, c'est là le lieu sûr : ne vous produisez au dehors qu'avec peine et par nécessité ; que la prudence et la discrétion règlent toutes vos paroles pour n'en dire aucune qui ne soit bonne, utile ou nécessaire. Si vous gardez toutes ces mesures, assurez-vous que la paix et l'union sera parfaite dans cette maison, et qu'elle conservera la bonne réputation où elle est aujourd'hui.

Mes chères Filles, ce n'est pas assez de savoir garder le silence de prudence ; il faut de plus apprendre à se taire dans les croix, les persécutions et autres peines et afflictions qui arrivent dans la vie : c'est ce qui s'appelle le silence de patience, lequel vous conduira à un degré de perfection convenable à votre état, qui vous doit rendre en tout conformes à Jésus-Christ votre époux ; c'est ce que nous allons considérer dans le dernier point de notre méditation.

TROISIÈME POINT.

Considérons que le silence de patience dans les afflictions, les souffrances et les contradictions, est une des choses les plus difficiles à pratiquer de la morale chrétienne. Peu de gens aiment à souffrir, et à souffrir en silence sous les yeux de Dieu ; et s'il est rare d'en trouver qui aiment à souffrir, il l'est encore plus d'en voir qui souffrent sans chercher à se répandre au dehors. Cependant c'est le silence qui sanctifie nos croix et nos afflictions, et qui en augmente de beaucoup le mérite. Avez-vous de la peine à pâtir dans vos croix et vos traverses, envisagez Jésus-Christ. Parmi une infinité de persécutions et de douleurs qu'il endure en présence de ses juges iniques, devant qui il est accusé et calomnié si faussement, Jésus garde un profond silence et ne répond rien : *Jesus autem tacebat*[1]. C'est ce qui me touche le plus dans la passion du Sauveur, que ce profond silence qu'il garde avec une patience invincible, et qui donnait de l'étonnement au président : *Ita ut miraretur præses*[2]. Il souffre, il endure mille injures, mille outrages et indignités de la part de toute sorte

[1] *Matth.*, XXVI, 63. — [2] *Ibid.*, XXVII, 14.

de personnes : il est accusé faussement par les Juifs et les pharisiens, ses cruels ennemis. On dit que c'est un blasphémateur, un séditieux, qu'il est un perturbateur de la loi et du repos public, qu'il empêche que l'on ne paie le tribut à César ; enfin que c'est un semeur de nouvelles doctrines, qui abuse le peuple. Jésus entend retentir à ses sacrées oreilles ces cris et ces calomnies, sans dire un seul mot pour se justifier et se défendre contre ces chiens enragés, qui déchirent si outrageusement sa réputation. Et pendant cette nuit obscure et ténébreuse, durant laquelle ce cher Sauveur a souffert une infinité d'outrages, d'affronts et de cruautés, que disait ce doux Agneau ? Hélas ! jamais la moindre parole d'impatience. Enfin dans cette sanglante et douloureuse flagellation, où il est tout écorché et déchiré à coups de fouets et de nerfs de bœuf, qui font couler de toutes parts le sang de ses veines sacrées, ah ! quelle patience et quel silence fait paraître ce doux Jésus ! il souffre tout cela sans rien dire ; il n'ouvre pas seulement la bouche pour se plaindre de la cruauté de ses fiers bourreaux, qui ne sont pas encore contents de l'avoir traité si inhumainement : ils prennent une piquante couronne d'épines, et lui percent jusqu'au cerveau. Jésus endure ce tourment comme les autres dans un silence inviolable. Il est conduit chez Hérode, qui désirait avec empressement de le voir et s'en réjouissait : mais Notre-Seigneur persévère constamment à garder son profond silence. Nonobstant qu'il sût bien qu'Hérode le pouvait délivrer d'entre les mains de ses ennemis, il ne dit mot cependant en sa présence, et ne proféra aucune parole ; chose étonnante ! et c'est avec sujet qu'un saint Père l'a appelé la victime du silence, puisque ce divin Jésus l'a consacré par sa patience durant sa passion.

Mes chères Filles, que voilà un exemple digne de vos imitations et tout ensemble de vos admirations ! Voilà comme vous devriez en user lorsque vous êtes accusées, persécutées à tort : comme aussi dans le temps de l'affliction, il faut savoir souffrir en silence, avec patience, sans murmurer ni vous plaindre. Dans quelque état où Dieu permette que vous soyez, apprenez à y demeurer sans rechercher de vaines consolations parmi les créatures, dans tout ce qui vous fait peine : mais prenez plutôt le parti du silence, et vous renfermez en vous-mêmes, afin que Notre-Seigneur vous donne intérieurement des forces pour souffrir avec vertu et mérite. C'est dans ces occasions-là où il faut dire avec David : *Renuit consolari anima mea ; memor fui Dei, et delectatus sum* : « Mon âme a refusé toute consolation ; je me suis souvenu de Dieu et j'ai trouvé ma joie [1]. »

C'est ici où une âme est éprouvée et perfectionnée merveilleusement, quand par une générosité vraiment chrétienne, elle sait s'élever au-dessus de tout ce qui lui arrive de fâcheux ou de contraire, et qu'elle peut comme Jésus-Christ son Epoux garder un profond silence, lors même qu'elle a plus sujet de parler, soit pour sa justification dans des accusations injustes, soit pour sa consolation dans une affliction sensible, et au milieu des plus grandes tempêtes ou bourrasques. Il faut qu'une âme vraiment généreuse prenne pour toute défense le silence, qui sera son repos et sa paix parmi les agitations. Jésus-Christ y fait goûter des douceurs intérieures au fond du cœur à une âme un peu courageuse, qui pour son amour rejette et abandonne toutes celles qu'elle pourrait trouver dans les créatures. Cela est inexplicable ; il n'y a que ceux qui l'expérimentent qui en puissent parler dignement.

Mais avant de passer plus loin, remarquez, chères âmes, qu'il y a trois règles ou trois maximes importantes à pratiquer pour ne point faire de fautes dans ce silence de patience, si nécessaire dans les occasions imprévues où l'on est persécuté, accusé ; c'est de ne jamais parler que pour la charité, que pour la vérité ou la nécessité, et jamais pour soi ni pour son propre intérêt.

Eh bien, âmes religieuses, sont-ce là les motifs qui vous font parler ? Qu'est-ce qui vous fait ouvrir la bouche? Est-ce la nécessité ou bien la vérité ? Examinez là-dessus votre cœur ; et sondez-le jusqu'au plus profond, dans la rencontre des contradictions et autres circonstances, pour reconnaître que le plus souvent c'est la passion ou l'intérêt qui vous fait parler.

Oh ! mais, direz-vous, je suis accusée d'une chose tout à fait désavantageuse ; quel moyen de ne se pas justifier dans cette conjoncture, où l'on m'attribue tout ce qu'il y a de mal, et l'on dit que j'en suis la cause, tandis que j'avais bien d'autres intentions que celles que l'on s'imagine ? Arrêtez, que la passion n'ait pas le dessus sur la raison ; réprimez tous les raisonnements naturels pour écouter ceux de la grâce ; ne dites pas que vous ne pouvez vous empêcher de parler pour faire connaître votre innocence, et qu'il est bien difficile alors de se taire, puisque l'exemple de Jésus-Christ vous doit rendre la chose aisée et facile. Vous n'avez pas de plus grandes persécutions et contradictions à soutenir que les siennes ; tous les saints en ont bien supporté d'autres,

[1] *Psal.* LXXVI, 3, 4.

plus fâcheuses que les vôtres. Si vous faisiez réflexion que Jésus-Christ par ces persécutions vous fait part d'un éclat de sa croix, vous auriez de la joie de les endurer avec patience dans un profond silence, pour y adorer ses desseins sur votre personne, qu'il veut élever par ce chemin rude et semé d'épines à une grande perfection, si vous n'apportez point de résistance à ses volontés suprêmes.

Que le silence est donc avantageux à une âme dans la souffrance et dans tous les états pénibles où elle se trouve, puisque par ce silence il n'y a point de passions si fortes, qui ne soient retenues dans les bornes de la raison ! En voulez-vous voir des preuves par quelques exemples ? Etes-vous tentées d'ambition, que vous dit la passion dans cette rencontre, où elle est émue par quelque accident ? C'est de vous élever au-dessus des autres par des paroles suffisantes et pleines d'un orgueil secret. Eh bien, gardez le silence et vous taisez ; insensiblement ces saillies de la nature corrompue s'évanouiront. De même, que vous dit la passion dans les émotions d'une humeur colère et impatiente ? Dans ces mouvements violents, où en êtes-vous si vous ne les réprimez ? Bientôt vous vous laisserez aller à des paroles d'emportement, sans craindre de choquer et de piquer les unes et les autres. Mais si vous savez vous taire, vous apaiserez infailliblement ces saillies impétueuses qui s'élèvent en vous-mêmes ; et pour lors vous pourrez dire comme le Prophète, au milieu de vos troubles : *Turbatus sum, et non sum locutus* : « J'ai été troublée au dedans de moi, mais ma langue n'a formé aucune parole [1]. »

Sentez-vous en vous-mêmes quelques mouvements d'aversion et d'antipathie, ou de ressentiment contre quelques-unes de vos Sœurs ? Que vous dit cette passion à la vue de celle-là que vous ne pouvez souffrir ? Aussitôt elle vous inspire de la mépriser ou rebuter par des paroles de froideur et de vengeance. Mais le moyen le plus court pour combattre et vaincre cette passion qui vous anime et vous tourmente, vous portant à commettre une infinité de péchés, c'est de vous taire à l'heure même que vous avez plus d'envie de parler, et de prendre le parti du silence. Il faudrait même, dans ces occasions-là, mordre sa langue plutôt que de choquer et fâcher ses Sœurs.

Enfin êtes-vous tentées de curiosité et avez-vous envie de vous épancher vainement, en allant trouver justement celle-là qui est un vrai bureau d'adresses, et cette autre-ci qui sait toutes les nouvelles, et qui a incessamment les oreilles ouvertes pour entendre tout ce qui se passe de nouveau dans la maison, laquelle est toujours en haleine pour tout savoir : n'y allez pas, gardez le silence, mortifiez ces désirs de curiosité. Croyez-moi, mes chères Filles, vous aurez plus de consolation de tout ignorer, et de ne point apprendre les choses qui ne vous concernent point : votre conscience en sera plus pure, votre esprit plus dégagé et plus libre pour vous entretenir avec Dieu dans l'oraison. Faites plus d'état d'une heure de récollection, où vous avez été seules avec Dieu, que de plusieurs autres où vous vous êtes contentées parmi les entretiens des créatures ; car pour l'ordinaire la vertu en est bien affaiblie.

Soyez persuadées, chères âmes, qu'en gardant fidèlement le silence, vous serez victorieuses de toutes vos passions, et qu'en peu de temps vous arriverez à la perfection. Souvenez-vous des avantages du silence de prudence ; n'oubliez pas ceux du silence de patience, dont je vous parlais tout à l'heure : gravez-les dans votre esprit, afin que lorsque la tentation ou l'affliction arrivera, vous soyez toujours disposées à la bien recevoir, dans les dispositions saintes que je vous ai marquées. Dans vos souffrances et contradictions, n'envisagez jamais les causes secondes ; et ne vous amusez point inutilement à vouloir découvrir la source de vos peines par des recherches d'amour-propre, pour savoir qui sont ceux qui vous les font naître ; car proprement cela s'appelle courir après la pierre qui vous frappe. Il faut bien plutôt vous élever en haut vers le ciel, pour voir la main qui la jette, qui n'est autre que Dieu même, qui est celui qui a permis que telles choses vous arrivassent pour votre salut, si vous en savez bien profiter. Dans tous les événements les plus fâcheux, une âme vraiment chrétienne et religieuse doit dire à Dieu dans le plus intime d'elle-même : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* : « Mon cœur est préparé à faire votre volonté, soit dans l'adversité ou la prospérité [1]. » Ah ! mes chères Filles, plût à Dieu que vous et moi nous fussions dans ces dispositions ! C'est à quoi il nous faut résoudre dans cette méditation ; c'est le fruit que nous devons en remporter, et c'est la grâce qu'il faut instamment demander à Jésus-Christ ; je vous y exhorte, et me recommande à vos prières.

[1] *Psal.* LXXVI, 5.

[1] *Psal.* CVII, 2.

PAROLES SAINTES

DE MON ILLUSTRE PASTEUR MONSEIGNEUR JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET

ÉVÊQUE DE MEAUX

LA VEILLE ET LE JOUR DE MA PROFESSION [1]

—

A l'interrogation hors la clôture.

Vous avez raison, ma Fille, d'appeler et d'estimer heureux le jour de votre profession. Il est heureux pour vous, puisque vous y deviendrez l'Epouse de Jésus-Christ; mais faites-y bien réflexion, et voyez à quoi vous allez vous engager. Ne croyez pas que vous serez exempte de peines dans la religion: ce serait un abus que de le penser, puisque c'est un continuel sacrifice de mort à soi-même, et que la nature y souffre beaucoup: mais il n'importe, ne l'écoutez pas; car autrement vous ne ferez jamais rien. Si vous avez de la peine, à la bonne heure; vous en aurez plus de mérite; et Dieu vous donnera ses grâces, pouvu que vous lui soyez fidèle. En voilà une bien grande qu'il vous fait, de vous appeler à la sainte religion; correspondez-y fidèlement. Vous faites bien, ma Fille, de vivre dans la crainte; car l'homme doit continuellement se défier de soi-même. Il ne faut cependant pas qu'elle soit excessive, car il y aurait de la recherche de soi-même; et cette si grande crainte pourrait provenir d'une âme lâche, qui a peur de travailler. C'est bien fait, ma Fille, d'être toujours en crainte, pourvu qu'elle soit filiale et non point servile; et pour y éviter les extrémités, ayez continuellement recours à Dieu, et vous combattez vous-même, puisque ce n'est qu'après le combat que l'on remporte la victoire. Soyez toujours humble et docile; vivez dans l'obéissance, et vous n'aurez point toutes ces craintes.

A mes demandes après le sermon.

Vous voilà, ma Fille, pleinement instruite des obligations que vous allez contracter avec Jésus-Christ par le moyen de vos vœux: vous voyez à quoi ils vous obligent; comme par le vœu de pauvreté vous renoncez pour jamais aux biens, aux pompes et à toutes les richesses du monde; comme vous devez renoncer par le vœu de chasteté, à tous les plaisirs et contentements du siècle, en vous séparant même du plus petit par une mortification générale de tous vos sens. Enfin vous avez entendu que par l'obéissance vous devez consacrer votre cœur, votre volonté et tout ce qui est en vous jusqu'au fond de vos entrailles, pour n'avoir plus désormais d'autre volonté que celle de vos supérieures. C'est ce qui vous vient d'être prêché si saintement.

Ma Fille, retenez toutes ces vérités profondes, et ne les oubliez jamais; gravez-les dans votre esprit et dans votre cœur, afin d'animer toutes vos opérations et de vous établir sur ces principes solides pendant tout le cours de votre vie religieuse. C'est, ma Fille, la prière que je vais faire à Dieu pour vous dans le reste de cette cérémonie, en vous aidant à achever votre sacrifice. Unissez-vous à nous de tout votre cœur. *Det tibi Deus in hoc sancto proposito perseverantiam*: « Que Dieu vous donne la persévérance dans cette sainte résolution. »

A la sainte communion.

Ma Fille, voilà votre divin Epoux, voici votre Dieu qui vient se donner à vous. Recevez cette Victime sainte qui s'est immolée pour vous; consommez en lui votre sacrifice; mangez Jésus-Christ, savourez cette viande céleste et divine. Que votre esprit, votre cœur, tout votre intérieur et tout l'intime de vous-même en soit rempli. Nourrissez-vous de cet aliment et de cette nourriture sacrée, incorporez-vous à elle; en la prenant, vous recevrez l'esprit de vos vœux. Nourrissez-vous donc l'esprit de pauvreté, recevant celui qui a été si pauvre, qu'il est dit de lui qu'il n'a pas seulement eu de quoi reposer son chef adorable [1]. Nourrissez-vous de cette chair virginale; et vous recevrez en vous-même l'esprit de chasteté, et la pureté de celui qui est vierge, Fils d'une Vierge, ami des vierges et le chaste Epoux des vierges. Recevez cette divine hostie, mangez cette victime d'amour et de pureté; et vous recevrez dans votre cœur l'esprit d'obédience de celui qui, par obéissance, s'est

[1] Ce titre, empreint d'une si profonde vénération pour le grand évêque, reproduit fidèlement l'inscription du manuscrit. Dans toutes les grandes cérémonies du culte, quand il donnait les ordres sacrés, recevait l'abjuration des hérétiques ou solennisait les vœux de religion, le saint prélat prenait la parole plusieurs fois.

[1] *Matth.*, VIII, 20.

immolé et offert en sacrifice et en oblation pour le salut de tous les hommes, de celui qui s'est rendu sujet et parfaitement soumis, pendant sa vie, à tous ceux qui lui ont tenu la place de Dieu son Père, et qui a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. Enfin vous venez de faire vœu d'instruire les petites filles : nourrissez-vous encore, en prenant Jésus-Christ, de l'esprit de zèle et de charité pour le salut des âmes, de celui qui s'est consommé pour elles. Soyez une parfaite imitatrice de celui-là même qui a dit : « Laissez ces petits enfants venir à moi [1]. » Fortifiez-vous par cette divine nourriture ; mangez-la avec amour et respect : recevez-la souvent ; car elle vous donnera des forces dans l'exercice de votre institut, elle vous animera toujours de nouveau pour vous en acquitter dignement. Recevez donc, ma chère Fille, Jésus-Christ, qui se donne à vous en confirmation de vos vœux. Prenez cet aimable Epoux ; aimez-le de toute votre capacité ; unissez-vous à lui très-étroitement en cette vie, afin d'y être unie en l'autre par la gloire, durant toute l'éternité. *Quod Deus in te incœpit ipse perficiat* : « Que Dieu achève ce qu'il a commencé en vous. »

En me donnant le voile.

Ma Fille, recevez ce voile qui vient d'être béni dans cette sainte cérémonie par le sacré ministère de l'Eglise ; ce voile, qui est le signe de votre séparation du monde, sous lequel vous allez être toute votre vie ensevelie avec Jésus-Christ dans le tombeau de la religion, et cachée avec lui en Dieu. Recevez ce même voile qui est la marque de l'alliance que vous avez contractée avec lui : il ne vous sera jamais ôté que vous ne voyez la face de Dieu à découvert dans le ciel.

Après la cérémonie.

Enfin, ma Fille, vous voilà consacrée à Jésus-Christ, voilà votre immolation faite : il ne reste plus qu'à être fidèle à votre Epoux dans votre saint état, et qu'à y persévérer jusqu'à la fin. Pour cet effet, prenez toujours le plus pénible. Ne regardez pas ce que vous avez fait, mais ce qui vous reste encore à faire. Accoutumez-vous à l'exercice de cette continuelle circoncision du cœur, qui vous séparera sans cesse des inclinations de la nature corrompue, si contraire à l'esprit et à la grâce de Jésus-Christ votre divin Epoux. Puissiez-vous, ma Fille, par ce moyen vous élever toujours davantage par une vie pure et toute céleste ! Puissiez-vous monter de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous soyez parvenue à la montagne d'Horeb, au sommet de la perfection, pour y consommer votre sacrifice !

PRÉCIS D'UN DISCOURS

FAIT AUX VISITANDINES DE MEAUX [1]

J'ai désiré de vous voir pour vous communiquer quelque peu de grâce spirituelle, et vous confirmer.
Rom., I, 11.

C'est saint Paul, ce vigilant pasteur, cet homme apostolique, cet homme du troisième ciel, qui parle ainsi. Examinons un peu ses paroles ; pesons-les toutes. J'ai désiré de vous voir, dit-il ; il ne se contente pas de leur écrire. Tantôt il envoie Tite, tantôt Timothée, ou quelque autre de ses disciples : mais enfin le désir immense de leur communiquer quelque peu de la grâce spirituelle, le porte à souhaiter de venir lui-même leur rendre visite. Quelque peu : pourquoi quelque peu ? C'est que ce grand Apôtre, qui avait reçu tant de dons, parlait en la personne de nous autres, pasteurs indignes et infirmes, qui n'en pouvons communiquer que quelque peu : il avait en vue la disposition de ceux qui la reçoivent, et qui souvent ne sont capables que d'en recevoir peu ; et aussi il n'appartient qu'à Dieu de rendre notre ministère assez efficace pour en donner beaucoup. De nous-mêmes nous ne saurions conférer aux autres la moindre grâce ; c'est Dieu, comme dit l'Apôtre, qui nous en rend capables [1]. Et vous voyez par là combien vous êtes intéressées à demander pour nous à l'Auteur de tout don qu'il prépare nos cœurs et les vôtres, afin que nous puissions produire des fruits abondants parmi vous. Dieu sait, mes Filles, que j'ai désiré d'un désir cordial, dans la sincérité de mon cœur et sous les yeux de Dieu, de vous voir. Sans me comparer au grand Apôtre, recevez le peu que je vous donne ; puisque Dieu donne beaucoup à celui qui reçoit peu.

Je trouve trois fruits de la visite. Le premier me regarde et il vous regarde ; c'est la consola-

[1] Prononcé à l'occasion d'une visite pastorale.

[1] II *Cor.*, II, 16.

tion mutuelle que nous en devons retirer vous et moi : vous, en voyant la sollicitude de votre pasteur; et moi, par la joie que me donnera dans cette visite la promptitude de votre obéissance, et par l'espérance que je concevrai que vous serez ma couronne dans le ciel et ma consolation sur la terre, quand je penserai que j'ai des filles qui aiment sincèrement Dieu. Le second fruit de la visite, c'est l'estime que vous devez avoir de votre âme, en considérant le soin que Jésus-Christ lui-même en a pris : il n'a pas cru trop donner que de vous racheter au prix de son sang. Que ne devez-vous donc pas faire pour vous conserver dans la pureté qu'il vous a acquise ? Et de là naît le troisième fruit de la visite, qui est de connaître vos défauts, et de prendre les moyens les plus propres pour vous en corriger et vous purifier des péchés qui souillent la pureté de l'âme, en travaillant efficacement à les éviter, afin de vous avancer chaque jour vers la perfection de votre état.

Le péché plaît à tous les hommes, lorsqu'ils le commettent : quand il est commis, l'homme sage s'en afflige et en pleure amèrement ; le scrupuleux et pusillanime s'en désespère ; l'imprudent rit et s'étonne de ce que les saints lui en portent compassion, et qu'ils lui parlent de pénitence. Entre les malades, les plus à plaindre sont ceux qui ne se plaignent pas eux-mêmes, et qui aiment leur maladie. Haïssons la nôtre : la haine est son remède ; elle est la marque que nous ne sommes pas délaissés, et qu'on médite encore pour nous dans le ciel des desseins de miséricorde.

OPUSCULES DE PIÉTÉ

PREMIER OPUSCULE.

DISCOURS SUR LA VIE CACHÉE EN DIEU, OU EXPOSITION DE CES PAROLES DE SAINT PAUL[1] :

Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Quand Jésus-Christ, qui est votre vie, apparaîtra, alors vous apparaîtrez en gloire avec lui. Col., III, 3, 4.

Vous êtes morts : à quoi ? *au péché.* Vous y êtes morts par le baptême, par la pénitence, par la profession de la vie chrétienne, de la vie religieuse. Vous êtes *morts au péché* : *et comment* pourriez-vous donc *maintenant y vivre* [2] ? Mourez-y donc à jamais et sans retour. Mais pour mourir parfaitement au péché, il faudrait mourir à toutes nos mauvaises inclinations, à toute la flatterie des sens et de l'orgueil ; car tout cela dans l'Ecriture s'appelle péché, parce qu'il vient du péché, parce qu'il incline au péché, parce qu'il ne nous permet pas d'être absolument sans péché.

Quand est-ce donc que s'accomplira cette parole de saint Paul : *Vous êtes morts* ? à quel bienheureux endroit de notre vie ? quand serons-nous sans péchés ? Jamais dans le cours de cette vie, puisque nous avons toujours besoin de dire : *Pardonnez-nous nos péchés.* A qui donc parle saint Paul quand il dit : *Vous êtes morts* ? Est-ce aux esprits bienheureux ? Sont-ils morts, et ne sont-ils pas au contraire dans la terre des vivants ? Sans doute ; ce n'est point eux à qui saint Paul dit : *Vous êtes morts* : c'est à nous ; parce qu'encore qu'il y ait en nous quelque reste de péché, le péché a reçu le coup mortel. La convoitise du mal reste en nous, et nous avons à la combattre toute notre vie. Mais nous la tenons atterrée ; nous la tenons ! Mais la tenons-nous atterrée et abattue ? Nous le devrions, nous le pouvons avec la grâce de Dieu, et alors elle recevrait le coup mortel ; et si pendant le combat elle nous donnait quelque atteinte, nous ne cesserions de gémir, de nous humilier, de dire avec saint Paul : « Qui me « délivrera de ce corps de mort [3] ? » Vous en êtes délivrée, âme chrétienne. Vous en êtes délivrée en espérance et en vœu. *Vous êtes morts* : il ne vous faut plus qu'une impénétrable retraite pour vous servir de tombeau ; il ne vous faut qu'un drap mortuaire, un voile sur votre tête, un sac sur votre corps, d'où soient bannies à jamais toutes les marques du siècle, toutes les enseignes de la vanité ; cela est fait : *Vous êtes morts.*

Et votre vie est cachée. Ce n'est donc pas une mort entière, c'est ce que disait saint Paul. « Si « Jésus-Christ est en vous, votre corps est mort « à cause du péché » qui y a régné et dont les restes y sont encore ; « mais votre esprit est « vivant à cause de la justice, » qui a été répandue dans vos cœurs avec la charité [1]. C'est à raison de cette vie de la justice, que saint Paul nous dit aujourd'hui : *Et votre vie est cachée.* Qu'on est heureux ! qu'on est tranquille ! Affranchi des jugements humains, on ne compte plus pour véritable que ce que Dieu voit en nous, ce qu'il en sait, ce qu'il en juge. Dieu ne juge pas comme l'homme : l'homme ne voit que le visage, que l'extérieur ; Dieu pénètre le fond des cœurs. Dieu ne change pas comme l'homme ; son jugement n'a point d'inconstance, c'est le seul sur lequel il faut s'appuyer. Qu'on est heureux alors ; qu'on est tranquille ! On n'est plus ébloui des apparences ; on a secoué le joug des opinions, on est uni à la vérité, et on ne dépend que d'elle.

On me loue, on me blâme, on me tient pour indifférent, on me méprise, on ne me connaît pas, ou l'on m'oublie ; tout cela ne me touche pas, je n'en suis pas moins ce que je suis. L'homme se veut mêler d'être créateur ; il me veut donner un être dans son opinion ou dans celle des autres, mais cet être qu'il me veut donner est un néant. Car qu'est-ce qu'un être qu'on me veut donner, et qui néanmoins n'est pas en moi, sinon une illusion, une ombre, une apparence, c'est-à-dire dans le fond, un néant ? Qu'est-ce que mon ombre qui me suit toujours, tantôt derrière, tantôt à côté ? Est-ce mon être, ou quelque chose de mon être ? Rien de tout cela. Mais cette ombre semble marcher et se remuer avec moi ! Ce n'en est pas plus mon être. Ainsi en est-il du jugement des hommes qui veut me suivre partout, me peindre, me fi-

[1] Composé, sur sa demande, pour madame d'Albert de Luynes, en 1692; édité pour la première fois en 1731 à la suite des *Méditations sur l'Evangile.* — [2] *Rom.*, VI, 2. — [3] *Ibid.*, VII, 24.

[1] *Rom.*, VIII, 10.

gurer, me faire mouvoir à sa fantaisie, et il croit par là me donner une sorte d'être. Mais au fond, je le sens bien, ce n'est qu'une ombre, qu'une lumière changeante, qui me prend tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, allonge, apetisse, augmente, diminue cette ombre qui me suit, la fait paraître en diverses sortes, à ma présence, et la fait aussi disparaître en se retirant tout à fait, sans que je perde rien du mien. Et qu'est-ce que cette image de moi-même que je vois encore plus expresse, et en apparence plus vive dans cette eau courante ? Elle se brouille et souvent elle s'efface elle-même, elle disparaît quand cette eau est trouble. Qu'ai-je perdu ? Rien du tout, qu'un amusement inutile. Ainsi en est-il des opinions, des bruits, des jugements fixes, si vous voulez, où les hommes avaient voulu me donner un être à leur mode. Cependant, non-seulement je m'y amusais comme à un jeu, mais encore je m'y arrêtais comme à une chose sérieuse et véritable, et cette ombre et cette image fragile me troublait et m'inquiétait en se changeant, et je croyais perdre quelque chose. Désabusé maintenant d'une erreur dont jamais je ne me devais laisser surprendre, et encore moins entêter, je me contente d'une vie cachée, et je consens que le monde me laisse tel que je suis. Qu'on est tranquille alors ! Encore un coup, qu'on est heureux !

O homme ! qui me louez, que voulez-vous faire ? Je ne parle pas de vous, homme malin, qui me louez artificieusement par un côté, pour montrer mon faible de l'autre ; ou qui me donnez froidement de fades, de faibles louanges, qui sont pires que des blâmes ; ou qui me louez fortement, peut-être pour m'attirer de l'envie, ou pour me mener où vous voulez par la louange, ou pour faire dire que j'aime à être loué, et ajouter ce ridicule, le plus grand de tous, aux autres que j'ai déjà. Ce n'est pas de vous que je parle, louangeur faible ou malin ; je parle à vous, qui me louez de bonne foi, et c'est à vous que je demande : Que voulez-vous faire de moi ? Me cacher mes défauts, m'empêcher de me corriger, me faire fol de moi-même, m'enfler de mon mérite prétendu ? Dès là me le faire perdre et m'attirer trois ou quatre fois de la bouche du Sauveur cette terrible sentence : « En vérité, en vérité je vous le dis, ils « ont reçu leur récompense [1] ? » Taisez-vous, ami dangereux, montrez-moi plutôt mes faiblesses, ou cessez du moins de m'empêcher d'y être attentif, en m'étourdissant du bruit de vos louanges. Hélas ! que j'ai peu de besoin d'être averti de ces vertus telles quelles que vous me vantez ! Je ne m'en parle que trop à moi-même ; je ne m'entretiens d'autre chose ; mais à présent je veux changer. *Ma vie est cachée* ; s'il y a quelque bien en moi, Dieu qui l'y a mis, qui l'y conserve, le connaît ; c'est assez : je ne veux être connu d'autre que de lui. Je veux me cacher à moi-même. « Malheureux l'homme qui « se fie à l'homme [1], » et attend sa gloire de lui ! par conséquent malheureux l'homme qui se fie ou qui se plaît à lui-même ! parce que lui-même n'est qu'un homme, et un homme à son égard plus trompé et plus trompeur que tous les autres. Taisez-vous donc, penseurs trompeurs, qui me faites si grand à mes yeux. *Ma vie est cachée,* et si je vis véritablement de cette vie chrétienne, dont saint Paul me parle, je ne le sais pas ; je l'espère, je le présume de la bonté de Dieu ; mais je ne puis le savoir avec certitude.

On me blâme, on me méprise, on m'oublie. Quel est le plus rude à la nature, ou plutôt à l'amour-propre ? Je ne sais. Qu'importe au monde qui vous soyez, où vous soyez, ou même que vous soyez ? Cela lui est indifférent, on n'y songe seulement pas. Peut-être aimerait-on mieux être tenu pour quelque chose étant blâmé, que d'être ce pur néant qu'on laisse là. Vous n'êtes pas fait, dit-on, vous pour cet oubli du monde, pour cette obscurité où vous passez votre vie, pour cette nullité de votre personne, s'il est permis de parler ainsi ; vous étiez né pour tout autre chose, ou vous méritiez tout autre chose : que n'occupez-vous quelque place comme celui-ci, comme celui-là, qui n'ont rien au-dessus de vous ? Mais pour qui voulez-vous que je l'occupe ? Pour moi, ou pour les autres ? Si c'est seulement pour les autres, je n'en ai donc pas besoin pour moi ; je n'en voudrais pas, si on ne me comparait avec les autres. Mais n'est-il pas bien plus véritable de me regarder moi-même, par rapport avec moi-même, que de m'attacher bassement à l'opinion d'autrui, et en faire dépendre mon bonheur ? Allez, laissez-moi jouir de ma vie cachée. Que suis-je, si je ne suis rien que par rapport aux hommes aussi indigents que moi ? Si pour être heureux chacun de nous a besoin de l'estime et du suffrage d'autrui, qu'est-ce autre chose que le genre humain, qu'une troupe de pauvres et de misérables, qui croient pouvoir s'enrichir les uns les autres, quoique chacun y sente qu'il n'a rien pour soi, et que tout y soit à l'emprunt ?

Vous voulez que je fasse du bruit dans le

[1] *Matth.*, VI, 5.

[1] *Jer.*, XVII, 5.

monde, que je sois dans une place regardée, en un mot qu'on parle de moi. Quoi donc ! afin que je dise comme faisait ce conquérant parmi les travaux immenses que lui causaient ses conquêtes : Que de maux pour faire parler les Athéniens ; pour faire parler des hommes que je méprise en détail, et que je commence à estimer quand ils s'assemblent pour faire du bruit de ce que je fais ! Hélas ! encore une fois, que ce que je fais est peu de chose, s'il y faut ce tumultueux concours des hommes, et cet assemblage de bizarres jugements, pour y donner du prix.

Il ne faut point vous ensevelir avec ce mérite et ces autres distinctions de votre personne : faites paraître vos talents ; car pourquoi les enterrer et les enfouir ? De quels talents me parlez-vous, et à qui voulez-vous que je les fasse paraître ? Aux hommes ? Est-ce là un digne objet de mes vœux ? Que devient donc cette sentence de saint Paul : « Si je plaisais encore « aux hommes, je ne serais pas serviteur de « Jésus-Christ [1] ? » Mais à quels hommes, encore un coup, voulez-vous que je paraisse ? Aux hommes vains et pleins d'eux-mêmes? ou aux hommes vertueux et pleins de Dieu ? Les premiers méritent-ils qu'on cherche à leur plaire ? Si les derniers méritent qu'on leur plaise, ils méritent encore plus qu'on les imite. Eteignons donc avec eux tout désir de plaire à autre qu'à Dieu.

Vous voulez que je montre mes talents. Quels talents ? la véritable et solide vertu, qui n'est autre que la piété ? Irai-je donc, avec l'hypocrite, sonner de la trompette devant moi ? Prierai-je dans les coins des rues, afin qu'on me voie? Défigurerai-je mon visage, et ferai-je paraître mon jeûne par une triste pâleur ? Oublierai-je en un mot, cette sentence de Jésus-Christ : *Prenez garde* ! à quoi, mon Sauveur ? à ne point faire de péché ? à ne scandaliser point votre prochain ? Ce n'est pas là ce qu'il veut dire en ce lieu : prenez garde à un plus grand mal que le péché même ; « prenez garde de ne pas « faire votre justice devant les hommes pour en « être vu : autrement vous n'aurez point de ré- « compense de votre Père céleste [2]. » Ces vertus, qu'on veut montrer, sont de vaines et fausses vertus : on aime à cacher les véritables ; car on y cherche son devoir, et non pas l'approbation d'autrui ; la vérité, et non l'apparence ; la satisfaction de la conscience, et non des applaudissements ; à être parfait et heureux, et non pas à le paraître aux autres. Celui à qui il ne suffit pas d'être parfait et heureux, ne sait ce que c'est de perfection et de félicité. Ces vertus, ces rares talents, que vous voulez que je montre, sont donc ceux que le monde prise ; l'esprit, l'agrément, le savoir, l'éloquence si vous le voulez, la sagesse du gouvernement, l'adresse de manier les esprits, c'est-à-dire, le plus souvent, l'adresse de tromper les hommes, de les mener par leurs passions, par leurs intérêts, de les amuser par des espérances. Hélas ! est-ce pour cela que je suis fait ? Que je suis donc peu de chose ! Que ces talents sont vils et de peu de poids ! Est-ce la peine de me charger du soin des autres, de mendier leur estime, d'écouter leurs importuns discours, de flatter leurs passions, de les satisfaire quelquefois, de les tromper le plus souvent ? Car c'est là ce qu'on appelle gouverner les hommes ; c'est ce qu'on appelle supériorité de génie, puissance, autorité, crédit : et pour cela je me chargerai devant les hommes de soins infinis, de mille chagrins envers moi-même, et devant Dieu d'un compte terrible ? Qui le voudrait faire, s'il n'était trompé par des opinions humaines ? ou qui voudrait étaler ces vains talents, s'il considérait qu'ils ne sont rien que l'appât de la vanité, la nourriture de l'amour-propre, la matière des feux éternels? Ah ! que ma vie soit cachée, pour n'être point sujette à ces illusions !

Dites ce que vous voudrez ; il est beau de savoir forcer l'estime des hommes, de se faire une place, où l'on se fasse regarder ; ou si l'on y est par son mérite, par sa naissance, par son adresse, en quelque sorte que ce soit, y étaler toutes les richesses d'un beau naturel, d'un grand esprit, d'un génie heureux, et vaincre enfin l'envie, ou la faire taire. C'est une fumée si vous le voulez, disait quelqu'un; mais elle est douce : c'est le parfum, c'est l'encens des dieux de la terre. Est-ce aussi celui du Dieu du ciel ? S'en croit-il plus grand, plus heureux pour être loué et adoré ? a-t-il besoin de cet encens? et l'exige-t-il des hommes et des anges pour autre raison que parce qu'il leur est bon de le lui offrir ? Et que dit-il à ceux qui se font des dieux par leur vanité, sinon « qu'il brisera leur fragile image dans sa cité « sainte, et la réduira au néant [1], afin que « nulle chair ne se glorifie devant lui [2], » et que toute créature confesse qu'il n'y a que lui qui soit?

Et pour ceux qu'il a faits des dieux, véritables en quelque façon, en imprimant sur leur front un caractère de sa puissance, les princes, les magistrats, les grands de la terre : que leur dit-il du haut de son trône, et dans le sein de son éternelle vérité? « J'ai dit : Vous êtes des « dieux, et vous êtes tous les enfants du Très-

[1] *Galat.*, I, 10. — [2] *Matth.*, VI, 1.

[1] *Psal.* LXXII, 20. — [2] I *Cor.*, I, 30.

« Haut : mais vous mourrez comme les hommes, « et comme ont fait tous les autres grands[1] ; » car personne n'en est échappé. « Terre et pou-« dre, pourquoi donc vous enorgueillissez-« vous[2] ? » Laissez-moi donc être terre et cendre à mes yeux, terre et cendre dans le corps, quelque beau, quelque sain qu'il soit : encore plus terre et cendre au dedans de l'âme, c'est-à-dire un pur néant; plein d'ignorance, d'imprudence, de légèreté, de témérité, de corruption, de faiblesse, de vanité, d'orgueil, de jalousie, de lâcheté, de mensonge, d'infidélité, de toute sorte de misères : car si je n'ai pas tout cela à l'extrémité, j'en ai les principes, les semences; j'en ressens dans les occasions les effets funestes. Je résiste dans les petites et faibles tentations, par orgueil plutôt que par vertu ; et je voudrais bien me pouvoir dire à moi-même, que je suis quelque chose, un grand homme, une grande âme, un homme de cœur et de courage. Mais qui m'a dit que je me tiendrais, si j'étais plus haut? Est-ce qu'à cause que je serai vain à me produire, et téméraire à m'élever, Dieu se croira obligé à me donner des secours extraordinaires? Voilà les talents que vous voulez que j'étale : mes faiblesses, mes lâchetés, mes imprudences! Non, non, ma vie est cachée; laissez-moi dans mon néant; laissez-moi décroître aux yeux du monde, comme aux miens, que je connaisse le peu que je suis, puisque je n'ai que ce seul moyen de me corriger de mes vices. Les yeux ouverts sur moi-même, sur mes péchés et sur mes défauts, en un mot, sur mon indignité; je jouirai sous les yeux de Dieu de la justice que me fait le monde, de me blâmer, de me décrier, de me déchirer, s'il veut; de me mépriser, de m'oublier, s'il l'aime mieux de la sorte, et de me tenir pour indifférent, pour un rien à son égard. Et plût à Dieu! car je pourrais espérer par là de devenir quelque chose devant Dieu.

« Et *ma* vie est cachée en Dieu : » cachée en Dieu; quel mystère! cachée dans le sein de la lumière, dans le principe de voir. Oui, cette haute et inaccessible lumière me cache le monde, me cache au monde et à moi-même. Je ne vois que Dieu : je ne suis vu que de Dieu : je m'enfonce si intimement dans son sein, que les yeux mortels ne m'y peuvent suivre. De mon côté, je ne puis me détourner d'un si digne, d'un si doux objet : attaché à la vérité, je n'ai plus d'yeux pour les vanités. C'est ainsi que je devrais être : s'il y a en moi quelque chose de chrétien, c'est ainsi que je veux être. O Dieu! « mes yeux s'af-« faiblissent, s'éblouissent, se confondent à force « de regarder en haut[3]. Mes yeux défaillent, ô « Seigneur! pendant que j'espère en vous[1]. » O Seigneur! soutenez ces yeux défaillants, arrêtez mes regards en vous, et détournez-les des vanités, des illusions, des biens trompeurs, de tout l'éclat de la terre; afin que je ne les voie seulement pas, et qu'un tel néant ne tire pas seulement de moi un coup d'œil. *Averte oculos meos, ne videant vanitatem.* Ajoute ce qui suit : *In via tua vivifica me*[2] : donnez-moi la vie en m'attachant à vos voies : que je ne voie pas les vanités; que j'en retire tout, jusqu'à mes yeux. C'est par là qu'en m'attachant à vos voies, vous me donnerez la vie, et ma vie sera cachée en vous.

« Celui qui aime Dieu, *disait saint Paul*, en « est connu[3]. Maintenant que vous connaissez « Dieu, ou plutôt que vous en êtes connus, « comment pouvez-vous retourner à ces faibles « et stériles observances, où vous voulez vous « assujettir de nouveau[4] ? » C'est ce que disait saint Paul, en parlant des observances de la loi; et on le peut dire de même de tous les stériles attachements de la terre, et de toute la gloire du monde. Maintenant que vous avez connu Dieu, ou plutôt que vous êtes connu de lui; que votre vie est cachée en lui; que vous ne voyez que lui; et qu'il est, pour ainsi parler, attentif à vous regarder, comme s'il n'avait que vous à voir : comment pouvez-vous voir autre chose? et comment pouvez-vous souffrir d'autres yeux que les siens?

« Et votre vie est cachée en Dieu. » Je vous vois donc, Seigneur, et vous me voyez, et plût à Dieu que vous me vissiez de cette tendre et bienheureuse manière dont vous privez justement ceux à qui vous dites : « Je ne vous connais pas[5] ! » Plût à Dieu que vous me vissiez de cette manière dont vous voyiez votre serviteur Moïse, en lui disant : « Je te connais par ton nom, et tu « as trouvé grâce devant moi[6] ; *et un peu après :* « Je ferai ce que tu demandes, car tu plais à « mes yeux, et je te connais par ton nom[7], » c'est-à-dire je t'aime, je t'approuve! Mon Dieu, si vous me connaissez de cette sorte, si vous m'honorez de tels regards, qu'ai-je à désirer davantage? Si vous m'aimez, si vous m'approuvez, qui serait assez insensé pour ne se pas contenter de votre approbation, de vos yeux, de votre faveur? Je ne veux donc autre chose ; content de vous voir, ou plutôt d'être vu de vous, je vous dis avec le même Moïse : « Montrez-moi « votre gloire », montrez-vous vous-même. Et si vous me répondez comme à lui : « Je te mon-

[1] *Psal.* LXXI, 6, 7. — [2] *Eccli.*, X, 9. — [3] *Isa.*, XXXVIII, 14.

[1] *Psal.* LXVIII, 4. — [2] *Ibid.*, CXVIII, 37. — [3] I *Cor.*, VIII, 3. — [4] *Gal.*, IV, 9. — [5] *Matth.*, VII, 23; XXV, 12. — [6] *Exod.*, XXXIII, 12. — [7] *Ibid.*, 17.

trerai tout le bien, » tout le bien qui est en moi, et toute ma perfection, tout mon être; « et « je prononcerai mon nom devant ta face, et tu « sauras que je suis le Seigneur, qui ai pitié de « qui je veux, et qui fais miséricorde à qui il « me plaît[1]; » que me faut-il de plus pour être heureux autant qu'on le peut être sur la terre? Et quand vous me direz comme à Moïse : « Tu « ne verras point maintenant ma face : » tu la verras un jour; mais ce n'en est pas ici le temps, « car nul mortel ne la peut voir : mais je te « mettrai sur la pierre : » je t'établirai sur la foi comme sur un immuable fondement; « et « je te laisserai une petite ouverture, » par laquelle tu pourras voir mon incompréhensible lumière : « et je mettrai ma main devant toi : » moi-même je me couvrirai des ouvrages de ma puissance, « et je passerai devant toi, et je « retirerai ma main » un moment, et je te ferai outre-passer tout ce que j'ai fait, « et tu me verras par derrière[2], » obscurément, imparfaitement, par mes grâces, par une réflexion et un rejaillissement de ma lumière; comme le soleil qui se retire, qui se couche, est vu par quelques rayons qui restent sur les montagnes à l'opposite : n'est-ce pas de quoi me contenter, en attendant que je voie la beauté de votre face désirable que vous me faites espérer? Qu'ai-je besoin d'autres yeux ! N'est-ce pas assez de vos regards, et du témoignage secret que vous me rendez quelquefois dans ma conscience, que vous voulez bien vous plaire en moi, et que j'ai trouvé grâce devant vous? Et si cette approbation, si ce témoignage me manque, que mettrai-je à la place, et à quoi me servira le bruit que le monde fera autour de moi? Cette illusion me consolera-t-elle de la perte de la vérité? ou faudra-t-il que je me laisse étourdir moi-même par ce tumulte, pour oublier une telle perte, et faire taire ma conscience, qui ne cesse de me la reprocher? Non, non, quand vous cesserez de me regarder, il ne me restera autre chose que de m'aller cacher dans les enfers. Car qu'est-ce en effet que l'enfer, sinon d'être privé de votre faveur? Qu'aurai-je donc à faire, que d'en pleurer la perte nuit et jour? Et où trouverai-je un lieu assez sombre, assez caché, assez seul, pour m'abandonner à ma douleur, et rechercher votre face, pour cacher de nouveau ma vie en vous, ainsi que dit notre Apôtre?

« Et ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-« Christ. » C'est ici qu'il faut épancher son cœur en silence et en paix, dans la considération de la vie cachée de Jésus-Christ. Le Dieu de gloire se cache sous le voile d'une nature mortelle : « Tous les trésors de la sagesse et de la science « de Dieu sont en lui; mais ils y sont cachés[1]; » c'est le premier pas. Le second : il se cache dans le sein d'une vierge; la merveille de sa conception virginale demeure cachée sous le voile du mariage. Se fait-il sentir à Jean-Baptiste, et perce-t-il le sein maternel où était ce saint enfant, c'est à la voix de sa Mère que cette merveille est opérée. « A votre voix, dit Elisa-« beth, l'enfant a tressailli dans mes entrailles[2]. » « Peut-être du moins qu'en venant au monde il se manifestera? Oui, à des bergers : mais, au reste, jamais il n'a été plus véritable qu'alors, et dans le temps de sa naissance, « qu'il est venu « dans le monde, et que le monde avait été fait « par lui, et que le monde ne le connaissait « pas[3]. » Tout l'univers l'ignore, son enfance n'a rien de célèbre; on parle du moins des études des autres enfants; mais on dit de celui-ci : « Où a-t-il appris ce qu'il sait, puisqu'il n'a ja-« mais étudié[4] » et n'a pas été vu dans les écoles? Il paraît une seule fois à l'âge de douze ans; mais encore ne dit-on pas qu'il enseignât. « Il écoutait les docteurs, et les interrogeait[5]. » doctement à la vérité; mais il ne paraît pas qu'il décidât, quoique c'était en partie pour cela qu'il fût venu. Il faut pourtant avouer que « tout « le monde, » et les docteurs comme les autres, « étaient étonnés de sa prudence et de ses ré-« ponses[6]; » mais il avait commencé par entendre et par demander; et tout cela ne sortait pas de la forme de l'instruction enfantine. Et quoiqu'il en soit, après avoir éclaté un moment, comme un soleil qui fend une nuée épaisse, il y rentre, et se replonge bientôt dans son obscurité volontaire. Et lorsqu'il répondit à ses parents qui le cherchaient : « Ne savez-vous pas « qu'il faut que je sois occupé des affaires de « mon Père? ils n'entendirent pas ce qu'il leur « disait[7]. » Ce qu'il ne faut point hésiter à entendre de Marie même, puisque c'est à elle précisément qu'il fait cette réponse, pour montrer qu'elle ne savait pas encore entièrement elle-même ce que c'était que cette affaire de son Père. Et encore qu'elle n'ignorât ni sa naissance virginale, qu'elle sentait en elle-même, ni sa naissance divine, que l'ange lui avait annoncée, ni son règne dont le même ange lui avait appris la grandeur et l'éternité; c'est comme si elle ne l'eût pas su, puisqu'elle n'en dit mot, et qu'elle ne fait qu'écouter tout ce qu'on dit de son Fils, en paraissant étonnée comme les autres, comme si elle n'en eût point été instruite; ainsi que dit saint Luc : « Son

[1] *Exod.*, XVII, 18, 19. — [2] *Ibid.*, 20 seq.

[1] *Col.*, II, 3. — [2] *Luc.*, I, 44. — [3] *Joan.*, I, 10. — [4] *Ibid.*, VII, 15. — [5] *Luc.*, II, 46. — [6] *Ibid.*, 47. — [7] *Ibid.*, 49, 50.

« père et sa mère étaient en admiration de ce « qu'on disait de lui [1]. » Car c'était le temps de cacher ce dépôt qui leur avait été confié. Et c'est pourquoi on ne sait rien de lui durant trente ans, sinon qu'il était fils d'un charpentier, charpentier lui-même, et travaillant à la boutique de celui qu'on croyait son père ; obéissant à ses parents, et les servant dans leur ménage et dans cet art mécanique, comme les enfants des autres artisans. Quel était donc alors son état, sinon qu'il était caché en Dieu, ou plutôt que Dieu était en lui? Et nous participerons à la perfection et au bonheur de ce Dieu caché, « si notre vie est cachée en Dieu avec « lui. »

Il sort de cette sainte et divine obscurité, et il paraît comme la lumière du monde. Mais en même temps le monde, ennemi de la lumière qui lui découvrait ses mauvaises œuvres, a envoyé de tous côtés, comme des noires vapeurs, des calomnies pour l'obscurcir. Il n'y a sorte de faussetés dont on n'ait tâché de couvrir la vérité que Jésus apportait au monde, et la gloire que lui donnaient ses miracles et sa doctrine. On ne savait que croire de lui : « C'est un prophète ; « c'est un trompeur. C'est le Christ ; ce ne l'est « pas. C'est un homme qui aime le plaisir, la « bonne chère et le bon vin ; c'est un Sama- « ritain [2], » un hérétique, un impie, un ennemi du temple et du peuple saint ; « il délivre « les possédés au nom de Béelzébub : c'est un « possédé lui-même [3], » le malin esprit agit en lui. « Peut-il venir quelque chose de bon de « Galilée? Nous ne savons d'où il vient. » Mais certainement, « il ne vient pas de Dieu, puisqu'il « n'observe pas le sabbat [4], » qu'il guérit les hommes, qu'il fait des miracles en ce saint jour. « Qui est cet homme [5] » qui entre aujourd'hui avec tant d'éclat dans Jérusalem et dans le temple? nous ne le connaissons pas. « Et il y « avait parmi le peuple une grande dissension « sur son sujet [6]. » Qui vous connaissait, ô Jésus? « Vraiment vous êtes un Dieu caché, le Dieu et le Sauveur d'Israël [7]. »

Mais quand l'heure fut arrivée de sauver le monde, jamais il ne fut plus caché. « C'était le « dernier des hommes : ce n'était pas un homme, « mais un ver : il n'avait ni beauté, ni figure « d'homme [8]. » On ne le connaissait pas ; il semble s'être oublié lui-même. « Mon Dieu, mon « Dieu ! » ce n'est plus son Père : « Pourquoi « m'avez-vous délaissé [9] ? » Quoi donc, n'est-ce plus ce Fils bien-aimé qui disait autrefois : « Je ne suis pas seul; mais nous sommes tou- « jours ensemble, moi et mon Père qui m'a « envoyé; et Celui qui m'a envoyé est avec moi, « et il ne me laisse pas seul [1]. » Et maintenant il dit : « Pourquoi me délaissez-vous? » Couvert de nos péchés, et comme devenu pécheur à notre place, il semble s'être oublié lui-même, et c'est pourquoi le Psalmiste ajoute en son nom : « Mes péchés, » les péchés du monde que je me suis appropriés, « ne me laissent point es- « pérer que vous me sauviez des maux que j'en- « dure [2] ; » je suis chargé de la dette, comme caution volontaire du genre humain, et il faut que je la paye tout entière.

Il expire ; il descend dans le tombeau et jusque dans les ombres de la mort. Tôt après il en sort, et Madeleine ne le trouve plus : elle a perdu jusqu'au cadavre de son maître. Après sa résurrection, il paraît et il disparaît huit ou dix fois ; il se montre pour la dernière fois, et un nuage l'enlève à nos yeux ; nous ne le verrons jamais. Sa gloire est annoncée par tout l'univers; mais « s'il est la vertu de Dieu pour les croyants, il « est scandale aux Juifs, folie aux gentils. Le « monde ne le connaît pas [3], » et ne le veut pas connaître. Toute la terre est couverte de ses ennemis et de ses blasphémateurs. Il s'élève des hérésies, du sein même de son Eglise, qui défigurent ses mystères et sa doctrine. L'erreur prévaut dans le monde, et jusqu'à ses disciples, tout le méconnaît. « Nul ne le connaît, dit-il « lui-même, que celui qui garde ses comman- « dements. » Et qui sont ceux qui les gardent? Les impies sont multipliés au-dessus de tout nombre, et on ne les peut plus compter. Mais vos vrais disciples, ô mon Sauveur ! combien sont-ils rares, combien clair-semés sur la terre, et dans votre Eglise même ! Les scandales augmentent et la charité se refroidit. Il semble que nous soyons dans le temps où vous avez dit : « Pensez-vous que le Fils de l'homme trouvera « de la foi sur la terre [4] ? » Cependant vous ne tonnez pas, vous ne faites point sentir votre puissance. Le genre humain blasphème impunément contre vous ; et à n'en juger que par le jugement des hommes, il n'y a rien de plus équivoque ni de plus douteux que votre gloire ; elle ne subsiste qu'en Dieu, où vous êtes caché. Et moi aussi, je veux donc « être caché en Dieu « avec vous. »

En cet endroit, mon Sauveur, où m'élevez-vous? Quelle nouvelle lumière me faites-vous paraître? je vois l'accomplissement de ce qu'a dit le saint vieillard : « Celui-ci est établi pour

[1] *Luc.*, II, 33.— [2] *Joan.*, VII, 12, 20, 10, 41; *Matth.*, XI, 19; *Luc.*, I, XI, 15. — [3] *Joan.*, VIII, 48. — [4] *Ibid.*, IX, 16, 29. — [5] *Matth.*, XXI, 10. — [6] *Joan.*, VII, 43. — [7] *Isa.*, XLV, 15. — [8] *Is.*, LIII, 3, 4. — [9] *Matth.*, XXVII, 46; *Psal.* XXI, 1.

[1] *Joan.*, VIII, 16, 19. — [2] *Psal.*, XXI, 2. — [3] *Luc.*, XVIII, 8. — [4] *Rom.*, I, 16; 1 *Cor.*, I, 13, 24; *Joan.*, I, 10.

« être en ruine et en résurrection à plusieurs, « et comme un signe de contradiction à toute « la terre[1]. » Mais, ô mon Sauveur! que vois-je dans ces paroles? Un caractère du Christ qui devait venir, un caractère de grandeur, de divinité. C'est une espèce de grandeur à Dieu d'être connaissable par tant d'endroits, et d'être si peu connu ; d'éclater de toutes parts dans ses œuvres, et d'être ignoré de ses créatures. Car il était de sa bonté de se communiquer aux hommes, et de ne se pas laisser sans témoignage; mais il est de sa justice et de sa grandeur de se cacher aux superbes, qui ne daignent, pour ainsi dire, ouvrir les yeux pour le voir. Qu'a-t-il affaire de leur connaissance? Il n'a besoin que de lui : si on le connaît, ce n'est pas une grâce qu'on lui fait, c'est une grâce qu'il fait aux hommes, et on est assez puni de ne le pas voir. Sa gloire essentielle est toute en lui-même, et celle qu'il reçoit des hommes est un bien pour eux, et non pas pour lui. C'est donc aussi un mal pour eux, et le plus grand de tous les maux, de ne le pas glorifier; et en refusant de le glorifier, ils le glorifient malgré eux d'une autre sorte, parce qu'ils se rendent malheureux en le méconnaissant. Qu'importe au soleil qu'on le voit? Malheur aux aveugles à qui sa lumière est cachée! malheur aux yeux faibles qui ne la peuvent soutenir! Il arrivera à cet aveugle d'être exposé à un soleil brûlant, et il demandera : Qu'est-ce qui me brûle? On lui dira : C'est le soleil. Quoi! ce soleil que je vous entends tous les jours tant louer et tant admirer, c'est lui qui me tourmente? Maudit soit-il! Et il déteste ce bel astre parce qu'il ne le voit pas; et ne le pas voir sera sa punition; car s'il le voyait lui-même il lui montrerait avec sa lumière bénigne, où il pourrait se mettre à couvert contre ses ardeurs. Tout le malheur est donc de ne le pas voir. Mais pourquoi parler de ce soleil, qui, après tout, n'est qu'un grand corps insensible, que nous ne voyons que par deux petites ouvertures qu'on nous a faites à la tête! Parlons d'une autre lumière toujours prête par elle-même à luire au fond de notre âme, et à la rendre toute lumineuse. Qu'arrive-t-il à l'aveugle volontaire, qui l'empêche de luire pour lui, sinon de s'enfoncer dans les ténèbres et de se rendre malheureux? Et vous, ô éternelle lumière! vous demeurez dans votre gloire et dans votre éclat, et vous manifestez votre grandeur en ce que nul ne vous perd que pour son malheur. Vous donc, Père des lumières, vous avez donné à votre Christ un caractère semblable, afin de manifester qu'il était Dieu comme vous : « L'éclat de « votre gloire, le rejaillissement de votre lumière, le caractère de votre substance[1]. Et il « est en ruine aux uns et en résurrection aux « autres ; » et par son éclat immense, « il est « en butte aux contradictions[2]; » car quiconque n'a pas la force ni le courage de le voir, il faut nécessairement qu'il le blasphème.

[1] *Luc.*, II, 34.

O mon Dieu! ce qui a paru dans le chef et dans le maître, paraît aussi sur les membres et sur les disciples. Le monde superbe n'est pas digne de voir les disciples et les imitateurs de Jésus-Christ, ni de les connaître; et il faut qu'il les méprise et les contredise, et qu'il les mette au rang des insensés, des gens outrés, des gens qui ont un travers et un secret déréglement dans l'esprit, qui font un beau semblant, et au dedans se nourrissent de gloire ou de vanité comme les autres. Et que n'a pas inventé le monde contre vos humbles serviteurs? Et vous voulez par là leur donner part au caractère de votre Fils et au vôtre. Je veux donc être caché en vous avec Jésus-Christ, jusqu'à ce que la vérité paraisse en triomphe.

« Quand Jésus-Christ votre gloire apparaîtra, « alors vous apparaîtrez en gloire avec lui[3]. » Je ne veux point paraître quand mon Sauveur ne paraîtra pas. Je ne veux de gloire qu'avec lui : tant qu'il sera caché, je le veux être; car si j'ai quelque gloire pendant que la sienne est encore cachée en Dieu, elle est fausse et je n'en veux point puisque mon Sauveur la méprise et ne la veut pas. Quand Jésus-Christ paraîtra, je veux paraître, parce que Jésus-Christ paraîtra en moi. « Quand vous verrez arriver ces choses, » et que la gloire de Jésus-Christ sera proche, « regardez, et levez la tête; car alors votre ré« demption, votre délivrance approche[4]. » La gloire que nous aurons alors sera véritable, parce que ce sera un rejaillissement de la gloire de Jésus-Christ. Jusqu'à ce temps bienheureux je veux être caché, mais en Dieu avec Jésus-Christ, dans sa crèche, dans ses plaies, dans son tombeau, dans le ciel où est Jésus-Christ à la droite de Dieu son Père, sans vouloir paraître sur la terre. Je ne veux plus de louanges : qu'on les rende à Dieu si je fais bien; si je fais mal, si je m'endors dans mon péché, dans la complaisance du monde enchanté, ou de ses honneurs et de son éclat, ou de ses plaisirs et de ses joies, qu'on me blâme, qu'on me condamne, qu'on me réveille par toutes sortes d'opprobres, de peur que je m'endorme dans la mort. Que me profitent ces louanges qu'on me donne? Elles achèvent de m'enivrer et de me séduire. Si le monde loue le bien, tant mieux pour lui : « Mes frères, » disait ce saint[5], « ce serait vous

[1] *Hebr.*, I, 3. — [2] *Luc.*, II, 34. — [3] *Col.*, III, 4. — [4] *Marc.*, XIII, 29; *Luc.*, XXI, 28. — [5] *S. Aug.*, *Serm. eccl.*

porter envie de ne vouloir pas que vous louassiez les discours où je vous annonce la vérité. » Louez-les donc, car il faut bien que vous les estimiez et les louiez, afin qu'ils vous profitent; je veux donc bien vos louanges, parce que sans elles je ne puis vous être utile. Mais pour moi, qu'en ai-je affaire ? Ma vie et ma conscience me suffisent. L'approbation que vous me donnez vous est utile, mais elle m'est dangereuse. Je la crains, je vous la renvoie, je ne la veux que pour vous; et pour moi, « ma vie est cachée en « Dieu avec Jésus-Christ; » c'est là ma sûreté, c'est là mon repos.

« Pour moi, disait saint Paul [1], je me mets « fort peu en peine d'être jugé par les hommes, « ou par le jugement humain. » Les hommes me veulent juger, et ils m'ajournent, pour ainsi dire, devant leur tribunal, pour subir leur jugement; mais je ne reconnais pas ce tribunal; et le jour qu'ils ont marqué, comme on fait dans le jugement, pour prononcer leur sentence, ne m'est rien. Qu'on me mette devant ou après celui-ci ou celui-là, au dessus et au dessous; qu'on me mette en pièces; qu'on m'anéantisse par un jugement dernier, je me laisse juger sans m'en émouvoir; ou si je m'en émeus, je plains ma faiblesse, car ce n'est pas aux hommes à me juger : « Je ne me juge même pas moi-même [2]. » Le premier des jugements humains, dont je suis désabusé, c'est le mien propre : « Car encore que ma cons« cience ne me reproche rien, je ne me tiens « pas justifié pour cela. C'est le Seigneur seul qui « me juge [3]. » Soyez donc cachés aux hommes, sous les yeux de Dieu, « comme inconnus, disait « le même saint Paul, et toutefois bien con« nus, » puisque nous le sommes de Dieu : *comme morts* à l'égard du monde, où nous ne sommes plus rien, et *toutefois nous vivons* [4]; et notre vie est cachée en Dieu : *la balayure du monde* [5], mais précieux devant Dieu, pourvu que nous soyons humbles, et que nous sachions tirer avantage du mépris qu'on fait de nous; tranquilles et indifférents à tout ce que le monde dit et fait de nous, soit qu'il nous mette *à droite ou à gauche,* du bon ou du mauvais côté; *dans la gloire ou dans l'ignominie, dans la bonne ou dans la mauvaise réputation*; nous allons toujours le même train : *comme tristes* par la gravité et le sérieux de notre vie, par la tristesse apparente de notre retraite et de nos humiliations; *et néanmoins toujours dans la joie* par une douce espérance qui se nourrit dans le fond de notre cœur : *comme pauvres, et enrichissant* le monde par notre exemple, si nous avons le courage de lui montrer seulement qu'on se peut passer de lui : *comme n'ayant rien, et possédant tout*, [1] parce que moins nous avons des biens que le monde donne, plus nous possédons Dieu, qui est tout. Fuyons, fuyons le monde et tout ce qui est « dans le monde; car ce n'est que corruption. « Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste [2]; vanité « des vanités, et tout est vanité..... Crains Dieu, « et garde ses commandements; car c'est là tout « l'homme, *ou, comme d'autres traduisent*, c'est « le tout de l'homme [3]. »

Allez, ma Fille, aussitôt que vous aurez achevé de lire ce petit et humble écrit; et vous, qui que vous soyez, à qui la divine Providence le fera tomber entre les mains, grand ou petit, pauvre ou riche, savant ou ignorant, prêtre ou laïque, religieux et religieuse, ou vivant dans la vie commune; allez à l'instant au pied de l'autel. Contemplez-y Jésus-Christ dans ce sacrement où il se cache. Demeurez-y en silence; ne lui dites rien; regardez-le, et attendez qu'il vous parle, et jusqu'à tant qu'il vous dise dans le fond du cœur : Tu le vois, je suis mort ici, et ma vie est cachée en Dieu jusqu'à ce que je paraisse en ma gloire pour juger le monde. Cache-toi donc en Dieu avec moi; et ne songe point à paraître, que je ne paraisse. Si tu es seule, je serai ta compagnie; si tu es faible, je serai ta force; si tu es pauvre, je serai ton trésor; si tu as faim, je serai ta nourriture; si tu es affligée, je serai ta consolation et ta joie; si tu es dans l'ennui, je serai ton goût; si tu es dans la défaillance, je serai ton soutien : « Je suis à la porte, et je frappe; « celui qui entend ma voix et m'ouvre la porte, « j'entrerai chez lui; *et j'y ferai ma demeure avec « mon Père*, et je souperai avec lui et lui avec « moi [4] : » mais je ne veux point de tiers, ni autre que lui et moi. « Et je lui donnerai à manger « du fruit de l'arbre de vie, qui est dans le para« dis de mon Dieu, avec la manne cachée, dont « nul ne connaît le goût, sinon celui qui la « reçoit [5]. Que celui qui est altéré vienne à moi, « et que celui qui voudra reçoive de lui gratuite« ment l'eau qui donne la vie [6]. » Ainsi soit-il, ô Seigneur! qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles. *Amen.*

—

DEUXIÈME OPUSCULE.

RÉFLEXIONS SUR QUELQUES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST.

« Et moi je vous dis : Ne résistez point à celui « qui vous traite mal [7] ». Ne point résister au prochain qui nous traite mal, c'est ne se point

[1] I *Cor.*, IV, 3. — [2] *Ibid.* — [3] Ibid., 4 — [4] II *Cor.*, VI, 9. — [5] I *Cor.*, IV, 13.

[1] II *Cor.*, VI, 7, 8, 10. — [2] *Eccle.*, I, 2. — [3] *Ibid.*, XII, 13. — [4] *Apoc.*, III, 20. — [5] *Ibid.*, II, 7, 17. — [6] *Ibid.*, XXII, 17. — [7] *Matth.*, V, 39.

mettre en danger de perdre la patience, la charité, la douceur, la modération ; car ce sont des biens que nous devons avoir principalement soin de conserver. Ne point résister, c'est vaincre en vertu celui qui nous veut attaquer, et c'est ainsi qu'il faut être plus fort que lui. Ne point résister, c'est ôter au feu le moyen de s'allumer, ne répondant rien, et adoucissant tout.

« Bienheureux sont les doux, parce qu'ils « posséderont la terre [1]. »

« Apprenez de moi que je suis doux et hum- « ble de cœur[2]. »

Pour entretenir le bon ordre et la paix dans votre communauté, pour gagner peu à peu tous les cœurs, pour persuader sans difficulté et sans disputer, pour entraîner les autres sans effort, pour attirer les personnes les plus éloignées de suivre le bon chemin, il n'y a qu'à pratiquer envers elles la douceur, mais la pratiquer comme Jésus-Christ : car il ne suffit pas d'être doux, si on ne l'est comme lui. Il est vrai que pour y parvenir il faut beaucoup prendre sur soi. Il faut compatir, excuser, supporter, condescendre, se soumettre, s'humilier ; et j'avoue que cela est très-difficile. Mais souvenons-nous que la grande vertu, la grande sévérité du Christianisme consiste dans la pratique de la charité, de l'humilité et de la douceur, dans la patience, et le pardon de toutes offenses, même les plus sensibles ; et que c'est une grande illusion que de vouloir chercher la perfection hors de là, ou de prétendre la trouver sans cela.

Saint François de Sales s'est adonné à un continuel exercice de douceur pour l'intérêt de la foi ; et nous devons nous y attacher pour l'intérêt de la charité : car la charité ne nous doit pas être moins précieuse que la foi, et nous ne devons pas faire moins pour l'une que pour l'autre. La miséricorde veut qu'on fasse du bien à son prochain en toutes rencontres ; qu'on ne le juge jamais, qu'on ne le condamne point, et que dans ses peines et afflictions on l'assiste et le console.

HOMÉLIE SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE :

« Si le grain de froment, dit Jésus-Christ, ne « tombe en terre et ne meurt, il demeure seul : « mais s'il meurt, il se multiplie et porte beau- « coup de fruit [3] ».

Nous sommes ce grain de froment, et nous avons un germe de vie caché en nous-mêmes : c'est par là que nous pouvons porter beaucoup de fruit et du fruit pour la vie éternelle : mais il faut pour cela que tout meure en nous ; il faut que le germe de vie se dégage, et se débarrasse de tout ce qui l'enveloppe. La fécondité de ce grain ne paraît qu'à ce prix. Tombons donc et cachons-nous en terre ; humilions-nous, laissons périr tout l'homme extérieur, la vie des sens, la vie du plaisir, la vie de l'honneur, la vie du corps. Entendons bien la force de ce mot : *Se haïr soi-même*[1]. Si les choses de la terre n'étaient que viles et de nul prix, il suffirait de les mépriser; si elles n'étaient qu'inutiles, il suffirait de les laisser là ; s'il suffisait de donner la préférence au Sauveur, il se serait contenté de dire comme ailleurs : « Si on aime ces choses plus que moi, on n'est « pas digne de moi [2]: » mais pour nous montrer qu'elles sont nuisibles, il se sert du mot de *haine*. Entendons par là le courage que demande le Christianisme : tout perdre, tout sacrifier. Cette vie est une tempête ; il faut soulager le vaisseau, quoi qu'il en coûte : car que servirait-il de tout sauver, si soi-même il faut périr ?

Périsse donc pour nous tout ce qui nous plaît; qu'il s'en aille en pure perte pour nous. Haïr son âme, c'est haïr tous les talents et tous les avantages naturels, comme étant à nous ; et peut-on s'en glorifier quand on les hait ? Mais peut-on ne les pas haïr, quand on considère qu'ils ne nous servent qu'à nous perdre, dans l'état d'aveuglement et de faiblesse où nous sommes, toujours en danger de tout rapporter à nous, au lieu de tendre à Dieu par ses dons ? Gloire, fortune, réputation, santé, beauté, esprit, savoir, adresse, habileté, tout nous perd : le goût même de notre vertu nous perd plus que tout le reste. Il n'y a rien que Jésus-Christ ait tant répété et tant inculqué que ce précepte : « Si on veut être « mon disciple, il faut, » dit-il, « haïr son père, « sa mère, ses frères et sœurs, femmes et enfants, « et sa propre âme, » et tout le sensible en nous; alors cette fécondité intérieure développera toute sa vertu, et nous porterons beaucoup de fruit.

Notre-Seigneur ajoute encore : « Qui aime « son âme, la perdra. » C'est la perdre que de chercher à la satisfaire. Il faut qu'elle perde tout, et quelle se perde elle-même, qu'elle se haïsse, qu'elle se refuse tout, si elle veut se garder pour la vie éternelle.

Toutes les fois que quelque chose de flatteur se présente à nous, songeons à ces paroles : « Qui aime son âme, la perd. » Toutes les fois que quelque chose de dur et de pesant se présente, songeons aussitôt : Haïr son âme, c'est la sauver. Ainsi nous vivons de la foi, et nous serons vrais justes dans l'esprit et les maximes de l'Evangile.

[1] *Matth.*, v, 4. — [2] *Ibid.*, xi, 29. — [3] *Joan.*, xii, 24, 25.

[1] *Luc.*, xiv, 26. — [2] *Matth.*, x, 37.

TROISIÈME OPUSCULE.

SUR LA PRIÈRE.

Prier Dieu véritablement, c'est lui exposer avec humilité nos misères, et lui demander d'en avoir compassion selon la grandeur de sa miséricorde, et des mérites de Jésus-Christ. « Demandez, et vous recevrez ; frappez, et on « vous ouvrira ; cherchez, et vous trouverez [1]. » Ce sont trois degrés, et comme trois instances qu'il faut faire persévéramment, et coup sur coup. Mais que faut-il demander à Dieu ? Saint Jacques nous le dit : « Si quelqu'un manque « de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne « abondamment à tous, sans jamais reprocher « ses bienfaits [2]. « Mais il faut demander la sagesse d'en haut avec confiance, et sans hésiter dans son cœur. C'est ce que Notre-Seigneur nous apprend lui-même : « En vérité, en vérité « je vous le dis, que si vous aviez de la foi, et « que vous n'hésitiez pas, vous obtiendriez « tout, jusqu'à précipiter les montagnes dans « la mer ; et je vous le dis encore un coup, « tout ce que vous demanderez dans votre « prière, croyez que vous le recevrez et il vous « arrivera. [3]»

Regardons donc où nous en sommes par nos péchés, et demandons à Dieu notre conversion avec foi, et ne disons pas qu'il est impossible : car quand nos péchés seraient d'un poids aussi accablant qu'une montagne, prions, et il cédera à la prière ; croyons que nous obtiendrons ce que nous demandons. Jésus-Christ se sert exprès de cette comparaison familière, pour nous montrer que tout est possible à celui qui prie, et à celui qui croit. Animons donc notre courage, ô chrétiens ! et jamais ne désespérons de notre salut.

Apprenons maintenant ce que c'est que de frapper, et qu'il faut persévérer à frapper, jusqu'à nous rendre importuns si cela se pouvait : car il y a une manière de forcer Dieu, et de lui arracher, pour ainsi dire, ses grâces ; et cette manière, c'est de demander et de crier sans relâche à son secours, avec une ferme foi, et une humble et haute confiance. D'où il faut conclure avec l'Évangile : « Demandez, et on « vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; « frappez et on vous ouvrira. « Ce que Jésus répète encore une fois en disant : « Car quiconque demande, reçoit ; quiconque cherche, « trouve ; et on ouvre à celui qui frappe. »

Il faut donc prier pendant le jour, prier pendant la nuit autant de fois qu'on s'éveille ; et quoique Dieu semble ne pas écouter, ou même nous rebuter, frappons toujours, attendons tout de Dieu, et cependant agissons aussi : car il ne faut pas seulement demander comme si Dieu devait tout faire tout seul ; mais encore chercher de notre côté, et faire agir notre volonté avec la grâce ; car tout se fait par ce concours : mais il ne faut jamais oublier que c'est toujours Dieu qui nous prévient, et c'est là le fondement de l'humilité.

Jésus-Christ dit encore qu'*il faut toujours prier, et ne cesser jamais* [1]. Cette prière perpétuelle ne consiste pas dans une continuelle contention d'esprit, qui ne ferait qu'épuiser les forces, et dont on ne viendrait peut-être pas à bout. Cette prière perpétuelle se fait lorsque, ayant prié aux heures réglées, on recueille de sa prière ou de sa lecture quelques vérités que l'on conserve dans son cœur, et que l'on rappelle sans effort, en se tenant le plus qu'on peut dans l'état d'une humble dépendance envers Dieu, en lui exposant ses besoins, c'est-à-dire les lui remettant devant les yeux sans rien dire. Alors comme la terre entr'ouverte et desséchée semble demander la pluie, seulement en exposant au ciel sa sécheresse ; ainsi l'âme, en exposant ses besoins à Dieu, le prie véritablement. C'est ce que dit David : « Mon âme, Seigneur, est devant vous « comme une terre desséchée et sans eau [2]. » Ah ! Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier; mon besoin vous prie, ma nécessité vous prie, toutes mes misères et toutes mes faiblesses vous prient : tant que cette disposition dure, on prie sans prier ; tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui met en danger de déplaire à Dieu, et qu'on tâche de faire en tout sa volonté, on prie, et Dieu entend ce langage.

O Seigneur, devant qui je suis, et à qui ma misère paraît tout entière, ayez-en pitié ; et toutes les fois qu'elle paraîtra à vos yeux, ô Dieu infiniment bon, qu'elle sollicite pour moi vos miséricordes. Voilà une manière de prier toujours, et peut-être la meilleure.

Apprenons encore à demander par Jésus-Christ. Par Jésus-Christ, c'est demander sa gloire ; c'est interposer le sacré nom du Sauveur; c'est mettre sa confiance en ses bontés, et aux mérites infinis de son sang. Ce qu'on demande par le Sauveur doit être principalement le salut ; le reste est comme l'accessoire : on est assuré d'obtenir quand on demande en un tel nom, auquel le Père ne peut rien refuser. Si donc on n'obtient pas, c'est qu'on demande mal, ou qu'on ne demande pas ce qu'il faut demander. Demander mal, c'est

[1] *Matth.*, VII, 7, 8. — [2] *Jac.*, I, 5. — [3] *Matth.*, XXI, 21, 22.

[1] *Luc.*, XVIII, 1. — [2] *Psal.*, CXLII, 6.

demander sans foi, si vous demandez avec foi et persévérance, vous l'obtiendrez : demandons notre conversion, et nous l'obtiendrons.

Le fruit de la doctrine de Jésus-Christ sur la prière, doit être de s'y rendre fidèle aux heures qu'on y a consacrées. Fût-on distrait au dedans, si on gémit de l'être, si on souhaite seulement de ne l'être pas, et qu'on demeure humble et recueilli au dehors ; l'obéissance qu'on rend à Dieu et à l'Eglise, à la règle de son état, l'attention à observer les cérémonies, et tout ce qui est de l'extérieur de la piété, prononçant bien les paroles, etc.; on prie alors par état et par disposition, par volonté ; mais surtout si on s'humilie de ses sécheresses, de ses distractions. Oh ! que la prière est agréable à Dieu, quand elle mortifie le corps et l'âme ! qu'elle obtient de grâces, et qu'elle expie de péchés !

—

QUATRIÈME OPUSCULE.

SUR LA PRIÈRE AU NOM DE JÉSUS-CHRIST.

Toutes les fois que nous disons : *Per Dominum nostrum Jesum Christum,* et nous devons le dire toutes les fois que nous prions, ou en effet, ou en désir et en intention, n'y ayant point d'autre nom par lequel nous devions être sauvés : toutes les fois donc que nous le disons, nous devons croire et connaître que nous sommes sauvés par grâce, uniquement par Jésus-Christ et par ses mérites infinis : non que nous soyons sans mérites, mais à cause que nos mérites sont ses dons, et que ceux de Jésus-Christ en font tout le prix ; parce que ce sont les mérites d'un Dieu. C'est ainsi qu'il faut prier par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et l'Eglise, qui le fait toujours, reçoit par là tout l'effet de la divine prière qu'il fit pour nous la veille de sa Passion. Si elle célèbre la grâce et la gloire des saints Apôtres, qui sont les chefs du troupeau, elle reconnaît l'effet de la prière que Jésus-Christ a faite distinctement pour eux. Mais les saints qui sont consommés dans la gloire, n'ont pas moins été compris dans la vue et dans l'intention de Jésus-Christ, encore qu'il ne l'ait pas exprimé. Qui doute qu'il n'y vît tous ceux que son Père lui avait donnés dans la suite des siècles, et pour lesquels il allait s'immoler avec un amour particulier ? Entrons donc avec Jésus-Christ dans la construction de tout le corps de l'Eglise ; et rendant grâces avec elle par Jésus-Christ, pour tous ceux qui sont déjà consommés en lui, demandons l'accomplissement de tout le corps mystique de ce divin Chef, et de toute la société des saints. Demandons en même temps, avec confiance, que nous nous trouvions rangés dans ce nombre bienheureux et fortuné. Ne doutons point que cette grâce ne nous soit donnée, si nous persévérons à la demander par pure miséricorde et par grâce ; c'est-à dire par les mérites infinis du sang précieux de Jésus-Christ, qui a été versé pour nous, et dont nous avons le gage sacré dans l'Eucharistie.

PRIÈRE.

O mon Sauveur, mon Médiateur et mon Avocat ! je n'ai rien à espérer que par vous : j'entre dans vos voies pour obéir à vos préceptes ; ainsi je justifie ce que vous dites : *Je suis la voie* [1]. C'est par vous qu'il faut aller ; c'est par vous qu'il faut demander ; c'est par vous qu'il faut demander vos grâces.

Tant de vérités sont renfermées dans ces paroles : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* Toutes les fois qu'elles retentissent à nos oreilles, ou que nous les prononçons, rappelons ces vérités dans notre esprit, et conformons-y notre cœur. Les vœux montent par Jésus-Christ ; les grâces viennent par lui : pour l'invoquer il faut l'aimer et l'imiter ; c'est l'abrégé du christianisme.

—

CINQUIEME OPUSCULE.

DE LA MEILLEURE MANIÈRE DE FAIRE L'ORAISON.

Tout ce qui unit à Dieu, tout ce qui fait qu'on le goûte, qu'on se plaît en lui, qu'on se réjouit de sa gloire, et qu'on l'aime si purement qu'on fait sa félicité de la sienne, et que, non content des discours, des pensées, des affections et des résolutions, on en vient solidement à la pratique du détachement de soi-même et des créatures ; tout cela est bon, tout cela est la vraie oraison. Il faut observer de ne pas tourmenter sa tête, ni même trop exciter son cœur ; mais prendre ce qui se présente à la vue de l'âme, avec humilité et simplicité, sans ces efforts violents qui sont plus imaginaires que véritables et fonciers ; se laisser doucement attirer à Dieu, s'abandonnant à son Esprit. S'il reste quelque goût sensible, on le peut prendre en passant sans s'en repaître, et aussi sans le rejeter avec effort ; mais se laisser couler soi-même en Dieu et en éternelle vérité par le fond de l'âme ; aimant Dieu, et non pas le goût de Dieu ; sa vérité, et non le plaisir qu'elle donne. Ne souhaitez pas un plus haut degré d'oraison pour être plus aimés de Dieu ;

[1] *Joan.*, XIV. 6.

mais désirez d'être toujours de plus en plus unis à Dieu, afin qu'il vous possède. La meilleure oraison est celle où l'on s'étudie, avec plus de simplicité et d'humilité, à se conformer à la volonté de Dieu et aux exemples de Jésus-Christ, et celle où l'on s'abandonne le plus aux dispositions et aux mouvements que Dieu met dans l'âme par sa grâce et par son Esprit.

—

SIXIÈME OPUSCULE.

PENSÉES DÉTACHÉES SUR LES VISITES DU SEIGNEUR, L'ATTENTION A LUI PLAIRE, L'EFFICACE DE LA PAROLE DE DIEU.

I. Il y a un jour que Dieu seul sait, après lequel il n'y a plus pour l'âme aucune ressource ; c'est parce que Jésus-Christ a dit : « Tu n'as pas connu, ô Jérusalem, le temps où « Dieu te visitait [1] ; » espère encore, il est encore temps ; et si jusqu'ici tu as été insensible à ta propre perte, pleure aujourd'hui, et tu vivras : car c'est le grand signe de la miséricorde divine, de reconnaître sa misère et d'en gémir sincèrement.

II. Nous devrions tellement nous occuper en Dieu, en nous tenant en sa divine présence, que nuit et jour rien ne nous revienne tant dans l'esprit, que le soin et le désir de le contenter en tout, que de l'aimer et de lui plaire. Certainement c'est un grand don de Dieu, que de l'aimer et d'être toujours pressé d'un ardent désir d'augmenter dans son amour.

III. La médecine des âmes malades, c'est la parole de Jésus-Christ. Prendre cette médecine, c'est la lire avec respect et attention, y réfléchir, et la méditer en esprit de prière. Le fondement du salut, c'est de croire et de s'unir non-seulement à la vérité en général, mais encore à chaque vérité particulière qu'on lit, par un acte de foi qu'on fait dessus. Le commencement du salut, c'est lorsque ces vérités reviennent comme d'elles-mêmes dans la mémoire, et y ramènent l'attention à Dieu et au salut : le fruit, c'est de vaincre ses passions, et de devenir plus fort et plus courageux par cette victoire : l'effet accompli de ce remède céleste, c'est de rendre l'âme parfaitement saine : elle le serait d'abord si elle le voulait. Car comme sa maladie est le déréglement de sa volonté, sa santé serait parfaite par un seul acte parfait de sa volonté pour plaire en tout à Dieu. La force ne manque pas au remède. La parole de Jésus-Christ est vive et efficace ; elle pénètre jusqu'à la moelle, jusque dans l'intérieur de l'âme : une vertu divine l'accompagne ; et Jésus-Christ ne manque jamais de parler au dedans à ceux qui s'affectionnent au dehors à sa sainte parole. Le respect que lui portent ces âmes fidèles, est même une marque qu'il leur a déjà parlé.

[1] *Luc.*, XIX, 44.

—

SEPTIÈME OPUSCULE.

MANIÈRE COURTE ET FACILE POUR FAIRE L'ORAISON EN FOI ET DE SIMPLE PRÉSENCE DE DIEU.

I. Il faut s'accoutumer à nourrir son âme d'un simple et amoureux regard en Dieu, et en Jésus-Christ Notre-Seigneur, et pour cet effet il faut la séparer doucement du raisonnement, du discours et de la multitude d'affections, pour la tenir en simplicité, respect et attention, et l'approcher ainsi de plus en plus de Dieu, son unique souverain bien, son premier principe et sa dernière fin.

II. La perfection de cette vie consiste en l'union avec notre souverain bien; et tant plus la simplicité est grande, l'union est aussi plus parfaite. C'est pourquoi la grâce sollicite intérieurement ceux qui veulent être parfaits, à se simplifier pour être enfin rendus capables de la jouissance de *l'un* nécessaire, c'est-à-dire de l'unité éternelle ; disons donc souvent du fond du cœur : *O unum necessarium ! unum volo, unum quæro, unum desidero! unum mihi est necessarium, Deus meus et omnia !* O un nécessaire ! c'est vous seul que je veux, que je cherche et que je désire ! vous êtes mon un nécessaire, ô mon Dieu et mon tout !

III. La méditation est fort bonne en son temps, et fort utile au commencement de la vie spirituelle ; mais il ne faut pas s'y arrêter, puisque l'âme, par sa fidélité à se mortifier et à se recueillir, reçoit pour l'ordinaire une oraison plus pure et plus intime, que l'on peut nommer de simplicité, qui consiste dans une simple vue, regard ou attention amoureuse en soi, vers quelque objet divin, soit Dieu en lui-même, ou quelqu'une de ses perfections, soit Jésus-Christ, ou quelqu'un de ses mystères, ou quelques autres vérités chrétiennes. L'âme quittant donc le raisonnement, se sert d'une douce contemplation qui la tient paisible, attentive et susceptible des opérations et impressions divines, que le Saint-Esprit lui communique : elle fait peu, et reçoit beaucoup ; son travail est doux, et néanmoins plus fructueux ; et comme elle approche de plus près de la source de toute lumière, de toute grâce et de toute vertu, on lui en élargit aussi davantage.

IV. La pratique de cette oraison doit commencer dès le réveil, en faisant un acte de foi de la présence de Dieu qui est partout, et de Jésus-Christ, duquel les regards, quand nous serions abîmés au centre de la terre, ne nous quittent point. Cet acte est produit ou d'une manière sensible et ordinaire, comme qui dirait intérieurement : Je crois que mon Dieu est présent ; c'est un simple souvenir de foi, qui se passe d'une façon plus pure et spirituelle de Dieu présent.

V. Ensuite il ne faut pas se multiplier à produire plusieurs autres actes ou dispositions différentes, mais demeurer simplement attentif à cette présence de Dieu, exposé à ses divins regards, continuant ainsi cette dévote attention ou exposition, tant que Notre-Seigneur nous en fera la grâce, sans s'empresser à faire d'autres choses que ce qui nous arrive, puisque cette oraison est une oraison avec Dieu seul, et une union qui contient en éminence toutes les autres dispositions particulières, et qui dispose l'âme à la passiveté, c'est-à-dire que Dieu devient le seul maître de son intérieur, et qu'il y opère plus particulièrement qu'à l'ordinaire : tant moins la créature travaille, tant plus Dieu opère puissamment ; et puisque l'opération de Dieu est un repos, l'âme lui devient donc en quelque manière semblable en cette oraison, et y reçoit aussi des effets merveilleux ; et comme les rayons du soleil font croître, fleurir et fructifier les plantes, ainsi l'âme qui est attentive et exposée en tranquillité aux rayons du divin soleil de justice, en reçoit mieux les divines influences qui l'enrichissent de toutes sortes de vertus.

VI. La continuation de cette attention en foi, lui servira pour remercier Dieu des grâces reçues pendant la nuit, et en toute sa vie, d'offrande de soi-même et de toutes ses actions, de direction d'intention, et autres etc.

VII. L'âme s'imaginera de perdre beaucoup par l'omission de tous ces actes ; mais l'expérience lui fera connaître qu'au contraire elle y gagne beaucoup, puisque plus la connaissance qu'elle aura de Dieu sera plus grande, son amour sera aussi plus pur, ses intentions plus droites, son aversion pour le péché plus forte, son recueillement, sa mortification et son humilité plus continuelles.

VIII. Cela n'empêchera pas qu'elle ne produise quelques actes de vertus, intérieurs ou extérieurs, quand elle s'y sentira portée par le mouvement de la grâce ; mais le fond et l'ordinaire de son intérieur doit être son attention susdite en foi, ou l'union avec Dieu, qui la tiendra abandonnée entre ses mains, et livrée à son amour, pour faire en elle toutes ses volontés.

IX. Le temps de l'oraison venu, il faut la commencer en grand respect par le simple souvenir de Dieu, invoquant son Esprit, et s'unissant intimement à Jésus-Christ, puis la continuer en cette même façon ; comme aussi les prières vocales, le chant du chœur, la sainte messe, dite ou entendue, et même l'examen de conscience, puisque cette même lumière de la foi, qui nous tient attentifs à Dieu, nous fera découvrir nos moindres imperfections, et en concevoir un grand déplaisir et regret. Il faut aussi aller au repas avec le même esprit de simplicité, qui tiendra plus attentif à Dieu qu'au manger, et qui laissera la liberté d'entendre mieux la lecture qui s'y fait. Cette pratique ne nous attache à rien qu'à tenir notre âme détachée de toutes imperfections, et attachée seulement à Dieu, et unie intimement à lui, en quoi consiste tout notre bien.

X. Il faut se récréer dans la même disposition, pour donner au corps et à l'esprit quelques soulagements, sans se dissiper par des nouvelles curieuses, des ris immodérés, ni aucune parole indiscrète, etc. ; mais se conserver pur et libre dans l'intérieur, sans gêner les autres ; s'unissant à Dieu fréquemment, par des retours simples et amoureux ; se souvenant qu'on est en sa présence, et qu'il ne veut pas qu'on se sépare en aucun temps de lui et de sa sainte volonté ; c'est la règle la plus ordinaire de cet état de simplicité : c'est la disposition souveraine de l'âme, qu'il faut faire la volonté de Dieu en toutes choses. Voir tout venir de Dieu, et aller de tout à Dieu, c'est ce qui soutient et fortifie l'âme en toutes sortes d'événements et d'occupations, et ce qui nous maintient même en possession de la simplicité. Suivez donc toujours la volonté de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ, et uni à lui comme à notre chef ; c'est un excellent moyen d'augmenter cette manière d'oraison, pour tendre par elle à la plus solide vertu et à la plus parfaite sainteté.

XI. On doit se comporter de la même façon et avec le même esprit, et se conserver dans cette simple et intime union avec Dieu, dans toutes ses actions et sa conduite, au parloir, à la cellule, au souper, à la récréation ; sur quoi il faut ajouter que dans tous les entretiens on doit tâcher d'édifier le prochain, en profitant de toutes les occasions de s'entreporter à la piété, à l'amour de Dieu, à la pratique des bonnes œuvres, pour être la bonne odeur de Jésus-Christ. « Si quelqu'un parle, dit saint Pierre, que ce

« soit de paroles de Dieu [1], » et comme si Dieu même parlait par lui ; il suffit pour cela de se donner simplement à son Esprit ; il vous dictera, en toutes rencontres, tout ce qui convient sans affectation. Enfin, on finira la journée avec cette sainte présence, l'examen, la prière du soir, le coucher ; et on s'endormira avec cette attention amoureuse, entrecoupant son repos de quelques paroles ferventes et pleines d'onction, quand on se réveille pendant la nuit, comme autant de traits et de cris du cœur vers Dieu. Par exemple : Mon Dieu, soyez-moi toutes choses ; je ne veux que vous pour le temps et pour l'éternité : Seigneur, qui est semblable à vous ? Mon Seigneur et mon Dieu, mon Dieu, et rien plus.

XII. Il faut remarquer que cette vraie simplicité nous fait vivre dans une continuelle mort, et dans un parfait détachement, parce qu'elle nous fait aller à Dieu avec une parfaite droiture et sans nous arrêter en aucune créature ; mais ce n'est pas par spéculation qu'on obtient cette grâce de simplicité, c'est par une grande pureté de cœur, et par la vraie mortification et mépris de soi-même ; et quiconque fuit de souffrir, et de s'humilier, et de mourir à soi, n'y aura jamais d'entrée : et c'est aussi d'où vient qu'il y en a si peu qui s'y avancent, parce que presque personne ne se veut quitter soi-même, faute de quoi on fait des pertes immenses, et on se prive des biens incompréhensibles. Oh ! heureuses sont les âmes fidèles qui n'épargnent rien pour être pleinement à Dieu ! heureuses les personnes religieuses qui pratiquent fidèlement toutes les observances, selon leur institut ! cette fidélité les fait mourir constamment à elles-mêmes, à leur propre jugement, à leur propre volonté, inclinations et répugnances naturelles, et les dispose ainsi d'une manière admirable, mais inconnue, à cette excellente sorte d'oraison ; car qu'y a-t-il de plus caché qu'un religieux et une religieuse, qui ne suit en tout que ses observances, et les exercices communs de la religion, n'y ayant en cela rien d'extraordinaire, et qui néanmoins consiste dans une mort totale et continuelle ; par cette voie, le royaume de Dieu s'établit en nous, et tout le reste nous est donné libéralement.

XIII. Il ne faut pas négliger la lecture des livres spirituels ; mais il faut lire en simplicité et en esprit d'oraison, et non pas par une recherche curieuse : on appelle lire de cette façon, quand on laisse imprimer dans son âme les lumières et les sentiments que la lecture nous découvre, et que cette impression se fait plutôt par la présence de Dieu, que par notre industrie.

XIV. Il faut au reste être prévenu de deux ou trois maximes : la première, qu'une personne dévote sans oraison est un corps sans âme ; la seconde, qu'on ne peut avoir d'oraison solide et vraie sans mortification, sans recueillement, et sans humilité ; la troisième, qu'il faut de la persévérance pour ne se rebuter jamais dans les difficultés qui s'y rencontrent.

XV. Il ne faut pas oublier qu'un des plus grands secrets de la vie spirituelle, est que le Saint-Esprit nous y conduit non-seulement par les lumières, douceurs, consolations, tendresses, et facilités ; mais encore par les obscurités, aveuglements, insensibilités, chagrins, angoisses, tristesses, révoltes des passions et des humeurs ; je dis, bien plus, que cette voie crucifiée est nécessaire, qu'elle est bonne, qu'elle est la meilleure, la plus assurée, et qu'elle nous fait arriver beaucoup plus tôt à la perfection ; l'âme éclairée estime chèrement la conduite de Dieu qui permet qu'elle soit exercée des créatures, et accablée de tentations et de délaissements ; et elle comprend fort bien que ce sont des faveurs plutôt que des disgrâces, aimant mieux mourir dans les croix sur le Calvaire, que de vivre dans les douceurs sur le Thabor. L'expérience lui fera connaître avec le temps la vérité de ces belles paroles : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis, et mea nox obscurum non habet ; sed omnia in luce clarescunt.* Après la purgation de l'âme dans le purgatoire des souffrances où il faut nécessairement passer, viendra l'illumination, le repos, la joie, par l'union intime avec Dieu qui lui rendra ce monde, tout exil qu'il est, comme un petit paradis. La meilleure oraison est celle où l'on s'abandonne le plus aux sentiments et aux dispositions que Dieu même met dans l'âme, et où l'on s'étudie avec plus de simplicité, d'humilité et de fidélité, à se conformer à sa volonté et aux exemples de Jésus-Christ.

Grand Dieu, qui, par un assemblage merveilleux de circonstances très-particulières, avez ménagé de toute éternité la composition de ce petit ouvrage, ne permettez pas que certains esprits, dont les uns se rangent parmi les savants, les autres parmi les spirituels, puissent jamais être accusés à votre redoutable tribunal d'avoir contribué en aucune sorte, à vous fermer l'entrée de je ne sais combien de cœurs, parce que vous vouliez y entrer d'une façon dont la seule simplicité les choquait, et par une porte qui, tout ouverte qu'elle est par les saints depuis les premiers siècles de l'Eglise, ne leur était peut-être pas encore assez connue : faites

[1] I *Petr.*, IV, 11.

plutôt que, devenant tout aussi petits que des enfants, comme Jésus-Christ l'ordonne, nous puissions entrer une fois par cette petite porte, afin de pouvoir ensuite la montrer aux autres plus sûrement et plus efficacement. Ainsi soit-il.

—

HUITIÈME OPUSCULE.

EXERCICE JOURNALIER, POUR FAIRE EN ESPRIT DE FOI TOUTES SES ACTIONS PENDANT LE NOVICIAT[1].

Pour bien commencer votre journée, dès le moment que vous serez éveillée, faites le signe de la croix. Adorez la majesté de Dieu par un acte de retour sur tout ce que vous êtes : rendez grâces à Dieu de toutes ses miséricordes sur vous, et vous donnez toute à lui.

Lorsque vous serez levée, mettez-vous à genoux, et faites votre exercice du matin en cette manière.

Très-sainte Trinité, je vous adore de toutes les puissances de mon âme ; je vous remercie de ce que vous m'avez préservée de tant de périls et de dangers, que d'autres meilleures que moi n'ont pas évités. Je me donne toute à vous, et vous remercie très-humblement de ce que vous m'avez créée à votre image et ressemblance, rachetée de votre sang précieux, appelée à la foi et à la vocation religieuse : je vous supplie de me faire la grâce de reconnaître toutes ces miséricordes, et de vous être fidèle tout le temps de ma vie. Père de toute bonté, je m'offre à vous, et vous adore comme votre fille, voulant vous obéir en toutes choses. Remplissez mon entendement de vos connaissances et de vos grandeurs, et mon cœur de votre amour, afin que je vous serve comme je dois.

Verbe divin, je vous honore et adore avec tous les respects que je dois, et je m'offre à vous comme esclave ; mais esclave de votre amour, voulant m'assujettir à la vraie vie de l'esprit, que vous avez enseignée venant au monde. Mais comme je ne peux rien de moi-même que le péché, donnez-moi, s'il vous plaît, la grâce pour enflammer mon cœur dans la pratique des vertus. Présentez à ma mémoire le souvenir de ce que vous avez fait pendant que vous conversiez parmi les hommes, et de tout ce que vous avez souffert pour me racheter : c'est la miséricorde que je vous demande, ô mon Jésus, et que j'en fasse l'usage conforme à vos desseins.

[1] Cet exercice et le suivant nous ont été remis par un curé du diocèse de Meaux qui les tenait de M. de Saint-André, curé de Varèdes, lequel était très-lié avec M. Bossuet, et avait eu soin, après sa mort, de recueillir dans les différentes communautés les écrits que ce prélat avait faits pour leur instruction. (*Edition de* 1808.)

Divin Esprit, je vous adore de toutes les forces de mon âme, et je m'offre à vous comme écolière et disciple, pour être instruite de ce que j'ai à faire pour posséder votre amour ; vous suppliant que mon cœur en soit enflammé, et qu'il soit détaché de l'affection des créatures, auxquelles je renonce pour adhérer à vous seul. Je vous demande la lumière, pour connaître ce que je dois faire pour ma perfection ; vous demandant pardon de la négligence que j'ai apportée à suivre les inspirations que vous m'avez données tant de fois pour mon salut.

Très-sainte et adorable Trinité, prosternée à vos pieds, je vous adore de toutes les forces de mon âme, et vous supplie d'agréer que je vous offre tout ce que je ferai aujourd'hui intérieurement et extérieurement, en l'honneur des mérites de Jésus-Christ, et pour honorer toutes ses actions ; lui demandant la grâce que les miennes soient sanctifiées par les siennes, désirant de les unir à ses mérites.

POUR LE DIMANCHE.

Mon Dieu, ayant uni toutes mes actions intérieures et extérieures à celles de mon Jésus, je vous les offre aussi, pour vous remercier de ce que vous avez donné l'infaillibilité à la sainte Eglise pour nous enseigner, comme elle l'apprend à ses enfants, par ce qu'elle leur commande de croire; je me rends de tout mon cœur à ses lois amoureuses.

POUR LE LUNDI.

Mon Dieu, je vous supplie que toutes les actions de ce jour soient à l'intention et pour le repos des âmes du purgatoire, particulièrement pour celles qui sont les plus délaissées ; vous conjurant que, par les douleurs et l'effusion du précieux sang de mon Sauveur, il vous plaise les délivrer et les faire jouir de votre gloire; vous demandant la foi, l'humilité et le mépris de tout ce qui n'est point vous.

POUR LE MARDI.

Mon souverain Seigneur, je vous offre toutes mes pensées, mes paroles et mes actions, intérieures et extérieures, pour honorer toutes celles de mon Jésus lorsqu'il était sur la terre, et pour vous remercier des grâces et prérogatives que vous avez accordées à tous les saints et saintes; mais particulièrement à ceux et celles que l'Eglise honore en ce jour ; vous demandant, par leur intercession, ma conversion parfaite.

POUR LE MERCREDI.

Mon Dieu, je vous offre tout ce que je ferai en

ce jour, pour vous remercier de ce que vous m'avez fait naître de parents catholiques qui m'ont élevée dans la foi; vous suppliant de me faire la grâce d'y vivre et mourir, de daigner convertir tous les hérétiques, et de donner votre Esprit au Pape et à tous ceux qui conduisent visiblement l'Eglise, pour en bannir toutes les erreurs.

POUR LE JEUDI.

Mon Dieu, agréez que je fasse aujourd'hui toutes mes actions, intérieures et extérieures, pour honorer la demeure de mon Jésus dans le très-saint Sacrement de l'autel, et que j'adore son humilité et son amour ; vous suppliant, par cet anéantissement où il s'est réduit pour moi, que je sois humble, et que je me conforme aux états de mon Jésus dans ce sacrement auguste que je révère de tout mon cœur.

POUR LE VENDREDI.

Je vous consacre en ce jour, mon Dieu, tout ce que je ferai intérieurement et extérieurement, pour honorer la Passion et les souffrances de mon Jésus, et pour imprimer sa croix dans mon cœur; vous suppliant que, par sa mort et ses douleurs, j'aie la force pour supporter toutes les croix qu'il lui plaira m'envoyer, auxquelles je me soumets de tout mon cœur.

POUR LE SAMEDI.

Je vous présente, ô mon souverain Seigneur, tout ce que j'ai dessein de faire aujourd'hui, pour votre plus grande gloire, et pour honorer en la sainte Vierge sa virginité et sa maternité tout ensemble; vous suppliant, mon Dieu, de me donner la pureté de corps et d'âme, la grâce que je vous sois fidèle, et que je ne m'éloigne point de vos desseins sur moi.

Sainte Vierge, je vous supplie de me prendre en votre protection, et de m'obtenir de votre Fils la grâce que je lui sois constamment unie, et que je m'étudie toujours à suivre ses volontés saintes.

Sub tuum præsidium, etc.

Saint ange, qui m'avez été donné de la bonté divine pour gardien de mon corps et de mon âme, je vous supplie de me préserver en ce jour des périls spirituels et corporels, et que vous m'empêchiez d'offenser la majesté de mon Dieu; me portant à faire le bien et à m'éloigner du mal, et détournant de moi les occasions du péché : assistez-moi en tous les moments de ma vie, mais surtout à celui de ma mort.

Finissez après avoir adoré encore la très-sainte Trinité, disant :

Sainte Trinité, je vous adore de toutes les forces de mon âme; et je vous demande votre sainte bénédiction, et qu'il vous plaise remplir les puissances de mon âme de votre connaissance, de votre amour et de votre souvenir.

Puis tâchez, en vous habillant, de vous entretenir l'esprit en la présence de Dieu ; le suppliant de vous revêtir de sa grâce, en vous couvrant des habits de la sainte religion, que vous baiserez par respect en les mettant, et demandant avec instance à Notre-Seigneur qu'il vous donne le vrai esprit de votre père saint Benoît, qui est dans le silence et dans l'obéissance.

Vous irez à Primes, et tâcherez d'assister à ce premier office avec le plus de ferveur que vous pourrez, et vous chanterez les louanges de Dieu avec respect et avec application d'esprit, vous souvenant que vous faites en terre ce que les anges font au ciel ; et si cela ne suffit pas, vous offrirez cette heure en l'honneur de Jésus cruellement flagellé. Pénétrez profondément ce mystère ; et abîmez-vous, voyant un Dieu de majesté traité en esclave, qui, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, n'a aucune partie saine en lui. Que cet état de Jésus vous excite à l'aimer de tout votre cœur, et à souffrir pour lui tout ce que la Providence permettra qu'il vous arrive.

Pour l'oraison, tâchez d'avoir un grand désir de converser avec Dieu. Vous commencerez votre oraison par un acte de foi et d'une profonde humilité, dans la vue de la grandeur de Dieu et de votre bassesse.

Après cela entrez doucement en votre sujet avec beaucoup de dépendance de Dieu, pour recevoir ce qu'il lui plaira vous donner, sans empressement de votre part, n'y apportant rien de vous que l'anéantissement et l'abaissement ; car bien souvent, faute de laisser agir la grâce, on la perd. Si vous avez quelque sécheresse, impuissance ou distraction, faites ce que vous pourrez pour rejeter les dernières ; afin qu'il n'y ait point de votre faute ; et pour les dérélictions, acceptez-les avec humilité, croyant que c'est ce que vous méritez ; et dites à votre bon Dieu, dans le silence, par un simple regard, ou parlant intérieurement : Ah ! mon Dieu, j'avoue que j'ai mérité ce traitement par mes infidélités; mais je vous supplie que je n'y commette point de fautes, et que je fasse bon usage de ce qu'il vous plaît que je souffre. Je vous aime de tout mon cœur, et en cet état de privation, sachant bien que vous êtes la bonté même, et que vous ne faites rien que pour votre gloire et pour mon salut. D'autres fois, vous lui pourrez dire : Mon Dieu, je suis bien aise de vous servir à mes dépens : puisque vous le voulez ainsi, je m'y

soumets de toutes les forces de mon esprit, et je renonce à tout ce qui vous pourrait déplaire.

Au commencement de la messe, excitez-vous à une grande douleur de vos péchés, et offrez le grand sacrifice de la messe, pour honorer celui que Jésus a consommé sur la croix pour nos péchés : remerciez-le de cet adorable mystère, lui demandant la grâce de vous rendre digne d'une si copieuse rédemption. Offrez-le aussi pour remercier Dieu des grâces infinies qu'il a départies à la sainte Vierge sa mère, pour honorer Dieu en ses saints, et pour les âmes du purgatoire. Si cela ne suffit pas, servez-vous de l'exercice de la messe et de la communion, quand vous communierez.

Après la basse messe, vous souvenant que vous venez de converser avec Dieu, faites l'offrande de toutes vos actions dans cet esprit de recueillement, avec beaucoup de respect et d'attention à sa présence.

Après cette offrande, vous vous occuperez aux emplois de votre charge avec soin et diligence, travaillant, autant que vous pourrez, à être fidèle à la grâce ; car de cette fidélité dépend votre avancement à la perfection. Dieu a tant de pente à se communiquer à nous, qu'il ne cherche que des âmes préparées à s'unir à lui. Disposez-vous pour recevoir ses dons. La meilleure disposition est de faire bon usage des grâces qu'il vous donne pour vous avancer, et c'est pour cela qu'il dit : « Celui qui est fidèle en « peu, je l'établirai en beaucoup [1]. » Soyez donc soigneuse et courageuse à mortifier vos passions et vos cinq sens ; mais particulièrement lorsque vous en avez le mouvement.

Le ressouvenir de ces choses vous aidera à retourner à Dieu, et à rentrer en vous-même pendant votre travail manuel, pour vous donner toute à Dieu qui vous a créée pour lui, et pour vous engager à l'aimer. Comment le ferez-vous sinon en détruisant en vous, par la mortification, l'Adam terrestre, pour vous revêtir du céleste qui est Jésus-Christ ? Je vous conjure en son nom de vous rendre exacte en ces points par la pratique de ce qui suit.

Le premier point, être fidèle aux obligations de votre condition, et qu'il n'y ait jamais que l'obéissance qui vous en dispense ; et que vous ne fassiez rien de ce que vous devez faire, que pour Dieu, donnant une âme à tout ce que vous devez faire, parce qu'il n'y a rien de petit, quand on fait avec esprit et obéissance les actions religieuses.

Le deuxième, être fidèle aux traits de Dieu dans votre intérieur ; obéissant à sa voix, quelque répugnance que vous y ayez : rendez cette fidélité à sa grâce, et il vous en donnera de nouvelles. C'est ce qui fait avancer les âmes, parce qu'elles reçoivent de plus en plus de nouvelles grâces, par le bon usage des premières.

Le troisième, est d'être inviolablement fidèle à la mortification de vos passions et des cinq sens ; vous assurant que vous ne pouvez tendre à la perfection, ni devenir fille d'oraison que par cette voie.

Il y a encore trois autres principes sur lesquels je suis bien aise de vous instruire, qui, bien pratiqués, remédient aux trois occasions par lesquelles les chrétiens et les religieuses reculent au lieu d'avancer, et qui, lorsqu'elles ne sont pas encore dans le chemin, les empêchent d'y entrer.

Le premier, sont les tentations, sécheresses, dérélictions, impuissances, pauvreté, aveuglement, soit pour l'oraison mentale ou autres prières. Et afin que ces peines ne vous empêchent pas de servir Dieu, priez-le par foi, par fidélité, par obéissance ; vous imprimant bien cela en l'esprit, pour vous engager avec courage au service que vous lui devez. Il est mon Sauveur, lui direz-vous, ma force, mon commencement et ma fin ; cela étant, je dois le servir également au milieu de ces tentations, de ces impuissances, etc.

Produisez en ces commencements des actes de foi de ces vérités, pour vous en donner l'habitude.

Le deuxième, sont les maladies, infirmités, assujettissements du corps, qui souvent, si l'on n'est fidèle, relâchent l'esprit et l'entretiennent dans les soins de ce corps, dans la mollesse et dans la lâcheté. Il faut, pour y remédier et l'empêcher, accepter de la main de Dieu et de sa très-sainte volonté l'état de la maladie, et vous persuader, par réflexion et par acte de foi, ce qui est dit dans le premier empêchement, qui est que, dans l'état de la maladie, vous devez rendre à Dieu service, fidélité, adoration, tendre à votre perfection par ces voies, et conserver toujours la mortification : si elle ne peut être exercée sur le corps par les austérités, il faut qu'elle soit dans l'esprit, les passions et les cinq sens. Qu'il y a de sujets de grande pénitence dans les maladies, quand on les sait prendre comme l'on doit !

Le troisième empêchement, sont les occupations, obédiences, contradictions et embarras que vous devez éviter : mais quand l'obéissance vous y emploie, il s'y faut soumettre et vous souvenir que vous devez être fidèle, et que Dieu est votre Dieu, que vous êtes sa créature

[1] *Matth.*, xxv, 21.

et par conséquent obligée de l'aimer et servir: faire usage de ces embarras, étant inviolablement fidèle à ce Dieu de bonté, et lui demander, par aspiration ou par la foi en sa présence, la grâce de lui rendre ce que vous lui devez comme à votre Créateur. C'est en cette manière que l'on pratique la vertu, et que l'on tend à la perfection ; et ce qu'on acquiert dans ces oppositions est bien plus solide que lorsque nous avons des goûts, des facilités à prier et à agir, de la santé, et bien du temps pour la retraite. C'est pourquoi pendant que vous êtes dans la force et dans la vigueur de la grâce de votre vocation, imprimez-vous ces pratiques qui font toute la perfection des âmes religieuses, ou dont le défaut cause leur entière infidélité et relâchement au service de Dieu que vous devez préférer à tout, disant : C'est cette souveraine bonté qui m'a donné l'être, et qui m'a faite pour lui, et ainsi du reste ; et lorsque vous y aurez commis quelques fautes, vous pratiquerez trois choses.

La première, de rentrer dans votre intérieur pour vous en humilier, et en porter le poids devant la majesté divine.

La deuxième est de vous confier en sa miséricorde, de lui demander la grâce de vous amender, lui promettant que vous le ferez par la force de la grâce.

La troisième, est de vous en humilier devant votre directeur, en lui découvrant l'état de votre intérieur. Je vous puis assurer que si vous voulez avec la grâce de votre vocation, vous rendre fidèle à ces principes dans toutes les rencontres, en peu de temps vous y aurez une telle habitude, que vous n'aurez plus de peine dans la pratique de ces choses, comme dit votre sainte Règle ; et, pour vous aider à les retenir plus facilement, je les mettrai en abrégé.

La première, être inviolablement fidèle à tous les devoirs de votre condition, les faisant pour Dieu, donnant une âme à toutes les actions extérieures.

La deuxième, est la fidélité aux inspirations intimes que vous ressentirez de quitter le mal et de faire le bien. Si l'on consultait bien ce fonds, l'on ne ferait pas tant de fautes, et l'on adhérerait plus qu'on ne fait aux saintes inspirations.

La troisième, est la fidèle pratique de la mortification des passions, des cinq sens et de tout le grossier.

La quatrième, est de porter les peines et privations dans l'esprit de soumission et de fidélité, et d'en faire un saint usage par un acte de foi.

La cinquième, est la maladie qu'il faut souffrir et accepter de la main de Dieu, pour être fidèle à ne se point relâcher de la pratique intérieure de la mortification.

La sixième, est d'être soigneuse dans l'obédience et dans les emplois que l'obéissance vous donne, de vous y conserver dans un esprit intérieur, et une attention à la présence de Dieu en vous.

Sachez que, si vous voulez tendre à la perfection et à la sanctification de votre âme, vous devez durant les années de votre noviciat, vous engager dans une entière pratique de tout ceci, afin d'en prendre les habitudes : cela étant, vous pouvez en peu acquérir cet esprit d'oraison qui est si avantageux pour les âmes religieuses, et qui les fait parvenir à cette union divine qui leur fait aimer Dieu de tout leur cœur. Mais comment pouvez-vous garder ce premier commandement que Dieu nous a fait, si, par toutes ces pratiques de mortification, vous ne détruisez tout ce qui est opposé à ce Dieu d'amour?

Je vous conseille de ne point quitter ces petites pratiques que votre direction vous donne, si ce n'est que Dieu vous accorde quelques grâces surnaturelles, qui n'arrivent, pour l'ordinaire, qu'après la purgation et la pratique d'une sérieuse mortification en toutes (qui dit toutes n'excepte rien) les voies de votre sanctification; faisant tout ce que je viens de vous marquer avec une obéissance entière ; car je désire que vous ne fassiez rien sans une actuelle obéissance, et que vous vous accoutumiez à la demander pour tout ce que vous avez à faire, soit pour votre intérieur ou extérieur, du moins une fois la semaine : et quand vous rendrez compte de votre intérieur, premièrement, vous commencerez toujours, disant : Je vous supplie de me donner le mérite de l'obéissance pour dire ma coulpe et pour rendre compte de mon intérieur: secondement, vous direz : Depuis que je suis sortie de ma direction, je me suis trouvée, en tous mes exercices et à l'oraison, de telle et telle manière: troisièmement, vous direz comment vous avez travaillé à détruire le vice qu'on vous aura donné à combattre, et à acquérir la vertu opposée que vous deviez pratiquer: quatrièmement, vous déclarerez si vous avez été soigneuse de mortifier vos sens, et particulièrement celui que vous aurez eu la semaine à combattre : cinquièmement, quelles impressions vos lectures vous ont faites, quel fruit vous en avez retiré pour l'accomplissement de vos devoirs ; sixièmement, si vous avez quelque avis à demander, ou quelque peine à exposer, vous le ferez : sep-

tièmement, vous en allant, vous tâcherez de vous souvenir des instructions qu'on vous aura données, avec une forte résolution d'en venir à la pratique.

Quand on sonnera le deuxième office, rentrez dans votre intérieur, et vous réjouissez de ce que vous allez chanter les louanges de Dieu ; et vous lui direz avec un saint transport : Mon Seigneur, préparez mon cœur et ma langue, afin que l'une et l'autre vous louent. Et tâchez d'être à l'office avec grande modestie et recueillement, ne pensant qu'à la majesté de Dieu : ou, si cela ne suffit, honorez les ignominies et douleurs que les Juifs firent souffrir à Jésus lui mettant une couronne d'épines sur la tête, que l'on enfonçait dans son sacré chef. Adorez-le profondément pour réparer les outrages que lui firent souffrir les Juifs qui se moquaient de cet innocent Agneau, se mettant à genoux et le saluant par dérision. Quel spectacle de voir un Dieu abandonné à la raillerie de ses ennemis ! Excitez votre âme à connaître la grandeur de votre ingratitude par les excessives douleurs de ce divin Sauveur.

Vous irez ensuite faire votre examen, vous mettant en la présence de Dieu, l'adorant avec le plus d'application que vous pourrez ; et rentrant dans votre intérieur vous connaîtrez ce que vous avez fait contre Dieu, contre l'obéissance, votre prochain et vous-même, demandant à Notre-Seigneur qu'il vous fasse connaître toutes les fautes que vous avez commises, et qu'en les connaissant il vous en donne le regret, la douleur, et la volonté de ne les plus commettre ; car tout bien vient de Dieu, père des lumières. C'est pourquoi il faut que vous demandiez avec confiance à Notre-Seigneur tout ce qui est pour votre sanctification ; il vous invite à demander tout à son Père en son nom.

Vous irez au réfectoire, vous humiliant de voir à quel assujettissement nous sommes obligés; et pendant que vous donnerez la nourriture à votre corps, priez Notre-Seigneur qu'il sustente votre âme. De temps en temps renouvelez votre attention pour entendre la lecture, et ne laissez jamais passer aucun repas sans vous mortifier, et vous privant de quelque chose de ce que vous mangez avec trop d'appétit, ou en mangeant ce que vous n'aimez pas ; mais que ce soit en peu de chose, parce qu'il faut estimer davantage l'esprit général que la singularité, prenant en esprit de simplicité et de pauvreté ce que la religion vous donne.

Après le réfectoire vous monterez au dortoir pour garder le silence ; ce que vous ferez en union avec celui que Jésus-Christ a gardé dans l'état d'abaissement de son enfance ; et vous vous occuperez à quelque petit ouvrage, si vous en avez à faire, ou à quelque lecture peu appliquante.

Quand on dira None à midi, vous adorerez Jésus-Christ portant sa croix. Pénétrez-vous intérieurement de l'excès des douleurs qu'il souffrait pendant que l'on clouait ses mains et ses pieds, que vous adorerez profondément en offrant au Père éternel toutes ces souffrances de Jésus pour le salut des hommes, mais en particulier pour votre âme criminelle.

Quand on sonnera le silence, vous ferez de même que j'ai dit au matin, vous souvenant, pendant vos occupations, que les dispositions éloignées pour l'oraison sont la fidélité aux inspirations de Notre-Seigneur, la mortification de vos passions et des cinq sens, et de faire vos actions pendant la journée en la présence de Dieu ; et de temps en temps vous vous entretiendrez avec Notre-Seigneur, selon l'attrait que vous en aurez, tantôt par adoration, par consécration et par des actes d'humilité ; considérant la grandeur de Dieu et votre bassesse, sa charité pour vous et votre indignité, ce qui vous doit bien engager à l'aimer de tout votre cœur. D'autres fois confiez-vous en lui, et lui demandez miséricorde avec protestation de fidélité, le priant de vous accorder le pardon de vos fautes. Vous pourrez, de toutes ces pensées, prendre celle pour laquelle vous aurez plus d'attrait et de pente selon vos besoins. Si vous voulez, vous vous contenterez de celle de la présence de Dieu, comme il est en vous et dans votre intime, et y adhérerez par la foi.

Sitôt que l'on sonnera l'oraison, vous serez diligente à y aller, et tâcherez de vous consacrer toute à Notre-Seigneur, le priant qu'il remplisse les puissances de votre âme de sa connaissance et de son amour, et qu'il vous donne sa grâce pour converser avec lui par l'exercice de l'oraison, que vous ferez comme on vous l'a appris ou de cette façon : vous vous soumettrez pleinement au domaine de Dieu que vous adorerez, et à qui vous offrirez le temps que vous allez passer en sa sainte présence, en union des oraisons de Jésus-Christ, le suppliant amoureusement qu'il sanctifie la vôtre par les siennes. Renoncez à toutes les pensées étrangères, et faites un désaveu de toutes les inutilités qui vous viendront, et appliquez-vous paisiblement, sous les yeux de Dieu, au sujet de votre oraison.

S'il arrive que vous ne le puissiez par tentation ou distraction, causée par votre infidélité, humiliez-vous devant la majesté souveraine de Dieu ; et, après deux ou trois actes, si vous

voyez que vous ne puissiez rien, souffrez cette peine, impuissance et pauvreté : renoncez à toute la coulpe, et acceptez-en la peine. Parlez à Dieu par quelque acte de confiance, d'abandon et de soumission à sa volonté; et demeurez avec respect en sa présence, supportant humblement les sécheresses que vous éprouvez. Ne sortez jamais de l'oraison sans en tirer quelque fruit; demandant à Notre-Seigneur la grâce de pratiquer tout ce que vous voyez qu'il demande de vous; prenant des résolutions d'être obéissante, assujettissant votre jugement et toutes vos raisons à celle qui vous gouverne; et protestant que, quelque difficulté que vous y trouviez, vous en voulez venir à la pratique, à l'imitation de Jésus-Christ, duquel l'Apôtre dit : « Il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix; « et pour cet effet, il a été exalté [1]. »

Les Vêpres se disant ensuite, vous tâcherez de les chanter dans l'esprit que votre oraison vous aura laissé, ou bien dans la considération de Jésus-Christ sur la croix, mourant par amour pour vous. Voyez la plaie de son côté; et le priez que vous puissiez être toute recueillie en elle, considérant l'excès de son amour.

Après Vêpres, vous irez en votre cellule, où étant, vous vous mettrez à genoux; et rentrant dans votre intérieur, vous y adorerez la majesté de Dieu, et lui offrirez ce temps en union de la retraite de Jésus-Christ; le suppliant qu'il sanctifie cette heure, et qu'il vous donne son esprit et son intelligence pour concevoir votre lecture et être instruite de ce qu'il veut de vous pour sa gloire et votre plus grande perfection. Cette lecture se doit plutôt appeler une méditation ou étude de toutes les vertus; et, quand quelque vérité vous aura touchée, recueillie et éclairée, fermez votre livre, et la pénétrez à loisir : laissez agir la grâce en vous selon toute son étendue; et lorsque ce mouvement sera passé, relisez et employez ainsi cette heure de temps, qui vous sera fort utile si vous la pratiquez en cette manière.

Vous irez au réfectoire, et observerez les mêmes choses que le matin, après lequel vous irez faire une visite au Saint-Sacrement, que vous adorerez avec respect, rentrant dans votre intérieur : offrez par obéissance votre heure de récréation; suppliant Jésus-Christ qu'il lui plaise vous donner sa bénédiction, et vous faire la grâce de ne rien dire qui lui puisse déplaire. Pendant votre conversation, rappelez-vous de temps en temps que Dieu vous regarde, et qu'ainsi il ne faut rien dire ni rien faire qui soit indigne de sa présence.

[1] *Phil.*, II, 8, 9.

Lorsque la cloche sonnera pour aller à Complies, tâchez d'élever votre cœur à Dieu avec une nouvelle ferveur, pour suppléer à toutes les négligences de ce jour. Honorez, durant cette dernière heure de l'office, la descente de Jésus-Christ de la croix; et reconnaissant par quelque acte d'amour celui qu'il vous a porté en achevant de consommer son sacrifice, demandez-lui que, par sa mort, il vous fasse mourir au péché pour ne vivre qu'en lui.

A la fin, vous ferez votre examen avec le plus d'application que vous pourrez, en cette manière :

Mon Seigneur, je vous adore du profond de mon âme : prosternée à vos pieds, je vous rends grâces de ce que vous m'avez créée à votre image et ressemblance, rachetée de votre précieux sang, fait naître en la foi catholique, appelée à la sainte religion, et préservée de tant de périls et dangers, auxquels beaucoup d'autres, qui vous ont été plus fidèles que moi, ont été exposés, et surtout en ce jour, dans lequel vous m'avez tant fait de miséricordes. Béni soyez-vous, mon Dieu. Esprits bienheureux, aidez-moi à le remercier de toutes les grâces qu'il me fait; et lui demandez pour moi celle de connaître les péchés que j'ai commis contre sa bonté, et qu'en les reconnaissant j'en aie le véritable regret que je dois.

Je vous adore, mon Sauveur Jésus, comme mon souverain Juge; je me soumets de tout mon cœur à la puissance que vous avez de me juger : je suis très-aise que vous ayez ce pouvoir sur moi; et je vous supplie de me faire participante de la lumière par laquelle vous me ferez voir mes péchés à l'heure de la mort, lorsque je comparaîtrai devant votre tribunal. Faites-moi aussi participante du zèle de votre justice, afin que je haïsse mes péchés comme vous les haïssez.

Veni, Sancte Spiritus, etc.

Mon Seigneur, voilà un grand nombre de péchés que j'ai commis contre votre bonté infinie : mais j'en ai regret, et je m'en accuse à vos pieds; non-seulement de ceux que je connais, mais aussi de ceux dont je n'ai pas la connaissance et que vous voyez en moi : je vous en demande pardon, espérant, s'il vous plaît, en vos divines miséricordes.

Miserere mei, Deus, etc.

Oui, mon Dieu, je crie vers vous, pour obtenir miséricorde de votre infinie bonté : je vous supplie de me pardonner par votre infinie clémence, par les mérites du sang de mon Sauveur, ayant un vif regret de vous avoir offensé, non point pour la crainte de l'enfer ni pour

quelque motif temporel, mais uniquement pour l'amour de vous-même; et c'est pour cela que je suis, par votre grâce, dans la volonté de n'y retomber jamais, et de vous être fidèle jusqu'à la mort; je voudrais avoir toute la douleur dont un cœur humain est capable, par le secours de votre grâce.

Confiteor, etc.

Mon Dieu, je vous donne mon cœur; et je vous aime avec une telle complaisance, que de toute ma volonté j'aime, j'accepte et embrasse tout ce qu'il vous plaira qui m'arrive, tant à moi qu'à toutes les personnes qui me regardent, pour lesquelles je vous demande, comme pour moi, l'accomplissement des desseins de miséricorde que vous avez sur nous de toute éternité.

Je vous offre, mon Seigneur, le sommeil que je vais prendre, en union de celui que mon Jésus a pris lorsqu'il était en cette vie mortelle; vous suppliant d'animer mon cœur si puissamment, que tous ses mouvements se portent vers vous, et qu'il s'unisse, par ses désirs, à tous les bienheureux pour vous aimer, vous louer, vous bénir, et vous adorer dans leur société.

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.

In te, Domine, speravi; *non confundar*, etc.

Suscipe me, Domine, etc.

J'espère et j'espérerai toute ma vie, ô mon Dieu, en vos grandes miséricordes, où je mets toutes mes espérances.

Venez, ô mon Dieu, posséder mon cœur; qu'il n'aime que vous dans l'éternité.

Veni, Domine Jesu.

Je veux, ô mon Dieu, faire en tout votre sainte volonté, et m'y soumets de toute la mienne.

Non mea; *sed tua voluntas fiat.*

Je me soumets de tout mon cœur à la mort, et je l'accepte humblement; parce que c'est votre volonté que je meure : je veux toutes les circonstances qui la doivent accompagner, comme pour le temps et l'heure; vous suppliant de m'assister en ce moment, et que je meure en votre sainte grâce; adorant, dès maintenant et pour cette heure, ce que je ne pourrai peut-être pas faire alors, le jugement que vous porterez de mon âme, m'y soumettant de toute ma volonté; vous suppliant de me traiter non selon mes mérites, mais selon toute l'étendue de vos miséricordes et de la charité de Jésus-Christ pour moi.

Sainte Vierge, je vous prie de me prendre sous votre protection particulière; et demandez pour moi à votre Fils que je ne m'éloigne jamais de lui tant soit peu, mais que mon âme veille avec lui pendant le sommeil. Assistez-moi en tous les moments de ma vie, et surtout en celui de ma mort.

Saint ange, à qui la bonté de Dieu a donné charge de mon âme et de mon corps, je vous supplie d'en prendre un soin singulier, et de me préserver de tout danger, des illusions et tentations, et de m'obtenir que je ne n'offense point mon Dieu; mais que mon âme soit toujours unie à lui par amour.

Je vous adore, très-sainte Trinité; c'est de tout mon cœur que je vous révère, vous suppliant de me donner votre sainte bénédiction, de me garder de tout péché, et de remplir les puissances de mon âme de votre connaissance, de votre amour et de votre souvenir. *Ainsi soit-il.*

Après l'examen, on monte au dortoir, où se commence le silence souverain, jusqu'au lendemain, que vous observerez avec toute l'exactitude possible. Vous vous déshabillerez en diligence pour être couchée à huit heures; et vous ne vous occuperez à rien du tout, sinon à lire votre sainte oraison auparavant.

Quand on vous éveillera pour Matines, levez-vous en diligence et avec une nouvelle ferveur; remerciant Dieu de vous avoir appelée à une vocation où vous avez le moyen de le louer, durant que le monde n'y pense pas. Allez à l'Eglise faire votre préparation, et offrez ce moment en l'honneur du moment de la naissance de Jésus-Christ; honorez toutes les circonstances de ses abaissements dans la crèche; vous unissant à tous les bienheureux, qui donnent gloire au Seigneur de ce que le Rédempteur est né.

Consacrez-vous toute à lui, et le priez de sanctifier toutes les actions de votre journée, ou, si vous aimez mieux, consacrez-la à Jésus agonisant.

Quel spectacle de voir un Dieu de majesté prosterné en terre sur sa face, priant et disant : « Mon Dieu, s'il est possible, que ce calice s'éloi- « gne de moi; mais votre volonté soit faite et « non la mienne [1] ! » Que cet exemple vous apprenne à prier avec humilité et soumission aux volontés de Dieu, et qu'il sanctifie toutes les petites angoisses et abandons que la Providence permettra vous arriver.

Avant que de finir cet exercice, il faut que je vous dise que je ne l'ai fait que pour les âmes qui ne sont pas encore dans la pratique des vertus, et qui n'ont point d'habitude à la mortification, et rien de bien surnaturel. S'il se trouvait des âmes à qui Notre-Seigneur fît quelque grâce extraordinaire, elles ne se doivent servir de ces

[1] *Luc.*, XXII, 42.

petits moyens que dépendamment de la même grâce : car ce ne sont là que de faibles moyens, pour aider et suppléer aux impuissances, et défaut d'habitude : néanmoins, si l'on est exact à les suivre, ils peuvent beaucoup aider, pourvu qu'on les embrasse avec esprit et de cœur, sans se violenter ni aller contre le trait intérieur, à quoi l'on doit se rendre très-fidèle : cela étant, Notre-Seigneur bénira tout : je le supplie qu'il vous fasse cette grâce. Ainsi soit-il.

NEUVIÈME OPUSCULE.

EXERCICE DE LA SAINTE MESSE.

Au commencement de la messe, voyant le prêtre, vous vous représenterez Jésus-Christ revêtu de cet habit blanc, qui est signifié par l'aube du prêtre, adorant le Père éternel; et vous lui offrirez ce sacrifice, lui disant de cœur :

Mon Dieu, je vous adore de toutes les forces de mon âme, et je vous offre ce saint sacrifice pour honorer et renouveler la passion de mon Jésus, et, par lui, le mérite de ses douleurs. Je vous demande pardon de mes crimes et la grâce d'une parfaite conversion ; que je sois par amour totalement à vous, confessant, mon Dieu, que je suis indigne d'assister à ce grand sacrifice. Mais je m'accuse à vos pieds de tous les péchés que j'ai commis, selon la parfaite connaissance que vous en avez ; je vous en demande pardon et miséricorde, et une véritable douleur de vous avoir offensé.

Dites le *Confiteor*.

A l'*Introït*.

Vous honorerez la première entrée du Fils de Dieu dans le monde pour la rédemption des hommes, et tâcherez de reconnaître cet amour par amour, lui disant :

Ah ! mon doux Jésus, je vous aime, et je veux vous aimer de toutes les forces de mon âme ; et qu'à jamais je reconnaisse les bontés que vous avez pour tous les hommes, et pour mon âme en particulier.

Faites en sorte que votre esprit s'applique à la reconnaissance des miséricordes de Jésus-Christ venant au monde.

Au *Kyrie, eleison*.

Imaginez-vous toute la nature humaine prosternée devant la majesté de Dieu, demandant miséricorde à ce bon Jésus, qui ne vient au monde que pour vous la faire. Honorez toujours cette première entrée, et lui dites :

Ah ! mon Seigneur, faites-moi miséricorde, s'il vous plaît, et à tout votre pauvre peuple qui vous la demande avec moi.

Au *Gloria in excelsis*.

Vos anges, Seigneur, nous ont annoncé, par ce cantique, la réconciliation des hommes avec votre majesté. Vous promettez, mon Dieu, que la paix et la tranquillité seront assurées aux hommes de bonne volonté. Donnez-la-moi bonne, s'il vous plaît ; puisque je ne veux chercher de véritable repos qu'en vous, qui êtes mon souverain bien.

Honorez la charité infinie de Jésus-Christ venant au monde ; et voyez que c'est pour glorifier le Père éternel, et sauver le genre humain. Demandez-lui que vous reconnaissiez cette bonté, par une grande fidélité à son service.

A l'Evangile.

Vous tâcherez de l'entendre avec respect, vous représentant que c'est la vraie publication des œuvres du Fils de Dieu étant au monde, pour servir de modèle de perfection aux âmes chrétiennes et aux religieuses plus particulièrement ; puisque, pour imiter Jésus-Christ, elles ont renoncé à tout, pour suivre, aimer et servir Dieu ; sachant qu'on ne peut avoir deux maîtres sans aimer l'un et haïr l'autre, comme dit le même Seigneur [1]. Anéantissez-vous ; avouez que vous n'avez pas ouï la parole du saint Evangile avec le respect que vous deviez ; puisque bien souvent, quoique consacrée à Dieu, vous avez voulu, en le servant, aimer le monde avec lui. Pendant que l'on achèvera l'Evangile, faites des résolutions contraires.

Pendant le *Credo*, vous ne ferez autre chose que dire intérieurement à Dieu : Je crois ce que la sainte Eglise me commande de croire, sans en douter ; et je vous remercie, ô mon Dieu ! de ce que vous m'avez fait naître dans la vraie Eglise ; je vous supplie que j'y meure et que par votre sang et l'amour que vous lui portez comme à votre Epouse, vous augmentiez le nombre de ses enfants et la renouveliez ; convertissant les Juifs, avec tous les infidèles et les hérétiques, à la vraie et unique foi, pour laquelle je souhaite, par votre grâce, donner ma vie.

Si cela ne suffit pas pour vous occuper pendant le *Credo*, vous n'avez qu'à vous arrêter intérieurement aux paroles qui y sont dites, que Jésus est né d'une Vierge, qu'il a souffert la mort et est descendu aux enfers, ressuscité et assis à la droite de son Père, où il prie pour nous, et est notre unique avocat, voyant en tous ces mystères l'amour de votre Dieu pour tous les hommes.

[1] *Matth.*, VI, 24.

A l'Offertoire.

L'Offertoire de la messe représente ce que Jésus a fait dans le jardin des Olives, acceptant la mort et s'offrant à son Père. Renouvelez cette même offrande, disant intérieurement:

Père de toute bonté, je vous offre mon Jésus et l'acceptation qu'il fit de souffrir pour mon salut, vous suppliant qu'elle me soit méritoire, que je sois toute à vous et que j'accepte toutes les souffrances qu'il vous plaira m'envoyer comme je fais maintenant de tout mon cœur.

A la Préface.

Il faut que votre cœur s'élève d'une façon plus spirituelle, vous détachant de toutes sortes de pensées pour paraître devant Dieu avec plus de pureté, vous unissant avec tous les esprits bienheureux pour entonner : *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus.*

A l'Elévation.

Adorez Jésus-Christ avec foi et respect, le priant qu'il vous élève et attire à lui par sa grâce et par sa présence dans le très-saint sacrement. Offrez-vous à sa divine majesté en ce moment, pour honorer l'offrande qu'il a faite de lui-même à son Père, pour vos péchés et pour ceux de tout le monde ; tâchant de vous unir à lui intimement, par amour et par foi.

Pendant le *Pater*, appliquez-vous à quelqu'une des demandes de l'Oraison dominicale, en en prenant une pour chaque jour, vous unissant avec le prêtre dans l'esprit de l'Eglise.

Aux *Agnus Dei*, vous demanderez au Père éternel, par Jésus-Christ, le pardon de vos péchés, et vous le lui offrirez comme le vrai Agneau sans tache ; puisqu'il n'est venu que pour effacer les péchés du monde et pour vous faire miséricorde.

Pour la Communion spirituelle.

Vous tâcherez de faire une communion spirituelle, vous y préparant par une confession intérieure en la présence de Dieu, auquel vous demanderez pardon et produirez quelque acte de contrition. Excitez votre cœur à le recevoir chez vous d'une façon toute spirituelle ; après, vous l'adorerez profondément et produirez des actes d'une vive foi de la présence sacramentelle de votre Dieu, avec lequel vous unirez les puissances de votre âme le plus intimement que vous pourrez ; et vous vous abandonnerez toute à lui, pour qu'il prenne une pleine possession de votre cœur et qu'il en dirige tous les mouvements. Vous veillerez avec soin sur vous-même, pour vous conserver dans cette union avec le divin Epoux ; et vous entretiendrez Jésus aussi familièrement, comme si vous aviez reçu les saintes espèces. Ainsi vous pourrez, durant tout le jour, manger spirituellement Jésus, vous unissant intimement à lui avec de profonds actes d'adoration. Il ne faut point qu'il y ait obstacle en l'âme, si petit soit-il, pour rendre la communion spirituelle efficace.

Le reste de la messe se doit employer à entretenir Jésus et lui exposer vos nécessités spirituelles.

Aux dernières Oraisons.

Demandez à Dieu dans l'esprit de l'Eglise, qu'il vous fasse la grâce d'avoir participé à ce saint sacrifice ; le priant, par les mérites d'icelui, que vous ne vous éloigniez jamais de la fidélité que vous lui devez, soit en ce jour, soit pendant toute votre vie.

A la bénédiction du prêtre, priez la sainte Trinité de vous donner la sienne. Ainsi soit-il.

—

DIXIÈME OPUSCULE.

PRIÈRES [1] POUR SE PRÉPARER A LA SAINTE COMMUNION.

PREMIÈRE PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien reconnaît le dessein du Sauveur dans l'institution de l'Eucharistie, et admire l'excès de son amour.

Il faut avouer, ô Jésus ! mon Sauveur, que vous avez voulu nous témoigner votre amour par des effets incompréhensibles. Cet amour a été la cause de cette union réelle, par laquelle vous vous êtes fait homme. Cet amour vous a porté à immoler pour nous ce même corps, aussi réellement que vous l'aviez pris ; et voulant, ô Jésus ! faire ressentir à chacun de vos enfants, en vous donnant à lui en particulier, la charité que vous avez témoignée à tous en général, vous avez institué l'admirable sacrement de l'Eucharistie, ce chef-d'œuvre de votre toute-puissance, ce rare effet de votre bonté, par lequel vous nous rendez tous réellement participants de votre corps divin, afin de nous persuader par là que c'est pour nous que vous l'avez pris et que vous l'avez offert en sacrifice ; car si les Juifs, dans l'ancienne alliance, mangeaient la chair des hosties pacifiques offertes pour eux, comme une marque de la part qu'ils avaient à cette immolation, de même, ô Jésus ! vous avez voulu, après vous être fait vous-même notre victime, que nous mangeassions effectivement cette chair de notre sacrifice, afin que la manducation actuelle de cette chair adorable fût un témoignage perpé-

[1] M. de Troyes a fait imprimer ces prières à la fin du dernier volume des *Méditations*, tom. IV, pag. 450 et suiv.

tuel à chacun de nous en particulier, que c'est pour nous que vous l'avez prise et que vous l'avez immolée. O prodige de bonté ! ô abîme de charité ! ô tendresse de l'amour de notre Sauveur ! quel excès de miséricorde ! O Jésus ! quelle invention de votre sagesse ! Mais quelle confiance nous inspire la manducation de cette chair sacrifiée pour nos péchés ! Quelle assurance de notre réconciliation avec vous ! Il était défendu à l'ancien peuple de manger de l'hostie offerte pour ses crimes, pour lui faire comprendre que la véritable expiation ne se faisait pas dans cette loi par le sang des animaux. Tout le monde était comme interdit par cette défense, sans pouvoir actuellement participer à la rémission des péchés. Ce n'est pas ainsi que vous traitez vos enfants, divin Sauveur : vous nous commandez de manger votre corps, qui est la vraie hostie immolée pour nos fautes, pour nous persuader que la rémission des péchés est accomplie dans le Nouveau Testament. Vous ne vouliez pas non plus, ô mon Dieu ! que ce même peuple mangeât du sang [1] ; et une des raisons de cette défense était que le sang nous est donné pour l'expiation de nos âmes. Mais, au contraire, vous nous donnez votre sang, et vous nous ordonnez de le boire, parce qu'il est répandu pour la rémission des péchés, nous marquant par là, en même temps, que la manducation de votre corps et de votre sang est aussi réelle à la sainte table, que la grâce et l'expiation des péchés est actuelle et effective dans la nouvelle alliance.

DEUXIÈME PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien excite sa foi sur ce mystère, et renonce au jugement des sens.

Il est ainsi, mon Dieu, je le crois ; c'est la foi de votre Eglise : c'est ce qu'elle a toujours cru, appuyée sur votre parole ; car vous l'avez dit vous-même de votre bouche sacrée : « Prenez, c'est mon corps ; buvez, c'est mon « sang [2]. » Je le crois ; votre autorité domine sur toute la nature. Sans me mettre donc en peine comment vous exécutez ce que vous dites, je m'attache, avec votre Eglise, précisément à vos paroles. Celui qui fait ce qu'il veut, opère ce qu'il dit en parlant ; et il vous a été plus aisé, ô Sauveur ! de forcer les lois de la nature, pour vérifier votre parole, qu'il ne nous est aisé, d'accommoder notre esprit à des interprétations violentes, qui renversent toutes les lois du discours. Cette parole toute-puissante a tiré toutes choses du néant : lui serait-il donc difficile de changer en d'autres substances ce qui était déjà ? Je crois, Seigneur ; mais augmentez ma foi : rendez-la victorieuse dans le combat que lui livrent les sens. Ce mystère est un mystère de foi : que je n'écoute donc que ce qu'elle m'en apprend ; que je croie, sans aucun doute, que ce qui est sur cet autel est votre corps même, que ce qui est dans le calice est votre propre sang, répandu pour la rémission des péchés.

[1] *Levit.*, XVII, 10, 11. — [2] *Matth.*, XXVI, 26, 27, 28.

TROISIÈME PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien demande à Jésus-Christ les saintes dispositions qu'il faut apporter à la réception d'un si grand sacrement.

Qu'il opère en moi, mon Sauveur, la rémission de mes péchés ; que ce sang divin me purifie, qu'il lave toutes les taches qui ont souillé cette robe nuptiale, dont vous m'aviez revêtu dans le baptême, afin que je puisse m'asseoir avec assurance au banquet des noces de votre Fils. Je suis, je l'avoue, une épouse infidèle, qui ai manqué une infinité de fois à la foi donnée : « Mais revenez, nous dites-vous, ô « Seigneur ! revenez, je vous recevrai [1], » pourvu que vous ayez repris votre première robe, et que vous portiez, dans l'anneau que l'on vous met au doigt, la marque de l'union où le Verbe divin entre avec vous. Rendez-moi cet anneau mystique, revêtez-moi de nouveau, ô mon Père ! comme un autre enfant prodigue qui retourne à vous, de cette robe de l'innocence et de la sainteté que je dois apporter à votre table ; c'est l'immortelle parure que vous nous demandez, vous qui êtes en même temps l'époux, le convive et la victime immolée qu'on nous donne à manger. Les riches habits sont une marque de joie, et il est juste de se réjouir à votre table, ô roi tout-puissant ! lorsque vous célébrez les noces de votre Fils avec les âmes saintes, lorsque vous nous en donnez le corps pour en jouir et pour nous faire devenir un même corps et un même esprit avec lui par la communion ; car ce festin nuptial est aussi en un autre sens, ô mon Dieu ! la consommation de ce mariage sacré, où l'Eglise et toute âme sainte s'unit à l'Epoux, corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit ; et c'est là qu'on trouve l'accomplissement de cette parole : « Qui me mange, vivra par « moi [2]. » Qu'elle s'accomplisse en moi, mon Sauveur, que j'en sente l'effet : transformez-moi en vous, et que ce soit vous-même qui viviez en moi. Mais, pour cela, que je m'approche de ce céleste repas avec les habits les plus magnifiques ; que j'y vienne avec toutes

[1] *Jerem.*, III, 1. — [2] *Joan.*, VI, 58.

les vertus ; que j'y coure avec une joie digne d'un tel festin et de la viande immortelle que vous m'y donnez. « Ce pain est un pain du « ciel ; c'est un pain vivant, qui donne la vie « au monde [1]. Venez, mes amis, » nous dites-vous, ô céleste Epoux ! « venez, mangez, « buvez [2], enivrez-vous, mes très-chers [3], » de ce vin qui transporte l'âme et lui fait goûter, par avance, les plaisirs des anges. Mais, ô Jésus ! pour avoir part à ces chastes délices, faites-moi cesser de vivre selon les sens ; car la mortification doit faire une des parties de notre habit nuptial, et il faut se mortifier pour célébrer votre mort, ô mon Sauveur !

—

ONZIÈME OPUSCULE.

PRÉPARATION A LA RETRAITE POUR LE RENOUVELLEMENT DES VOEUX,

Ou discours sur l'acte d'abandon à Dieu. — Ses caractères, ses conditions et ses effets.

Je voudrais qu'on lût attentivement le chapitre X de l'Evangile de saint Luc, depuis le verset 38 jusqu'à la fin. Après l'avoir lu et un peu considéré en grand silence, je souhaiterais que, par un acte de foi, on se mît aux pieds de Jésus avec Marie, pour entendre sa parole.

Jésus parle encore tous les jours dans son Evangile ; mais il parle d'une manière admirable dans l'intime secret du cœur ; car il est la parole même du Père éternel, où toute vérité est renfermée. Il faut donc lui prêter ces oreilles intérieures dont il est écrit : *Vous avez, Seigneur, ouvert l'oreille à votre serviteur* [4].

Heureux ceux à qui Dieu a ouvert l'oreille en cette sorte ; ils n'ont qu'à la tenir toujours attentive, leur oraison est faite de leur côté. Jésus leur parlera bientôt, il n'y a qu'à se tenir en état d'entendre sa voix.

« Marie était assise aux pieds de Jésus [5]. » Assise tranquille aux pieds de Jésus ; humilité, soumission ; se soumettre à la parole éternelle, à la vérité. Silence. Que tout se taise : « Il se fit un silence dans le ciel, environ d'une « demi-heure [6]. » Qui parle durant ce temps ? Dieu seul, environ une demi-heure. Ce grand silence de l'âme, où tout cesse, où tout se tait devant Dieu, dans le ciel, dans la haute partie de notre âme, ne dure guère durant cette vie ; mais pour peu qu'il dure, qu'il se dit de choses et que Dieu y parle ! Sois attentive, âme chrétienne ; ne te laisse pas détourner dans ces bienheureux moments.

« Entrez dans le cabinet et fermez la porte « sur vous, priez votre Père dans le secret ; et « votre Père qui vous voit dans le secret, vous « le rendra [1]. » Que vous rendra-t-il ? parole pour parole : pour la parole par laquelle vous l'aurez prié de vous instruire, la parole par laquelle il vous fera entendre ce qu'il veut de vous, et son éternelle vérité.

« Entrez donc et fermez la porte. » Entrez en vous-même et ne vous laissez détourner par quoi que ce soit. Quand ce serait une Marthe, une âme sainte qui viendrait vous inviter à servir Jésus, demeurez toujours enfermée dans ces saints et bienheureux moments. Jésus ne veut point de vous ces services extérieurs ; tout le service qu'il veut de vous, c'est que vous l'écoutiez seul et que vous prêtiez l'oreille du cœur à sa parole.

« Parlez donc, Seigneur ; » il est temps : « Votre serviteur écoute [2] ; » parlez : et que direz-vous ? « Marthe, Marthe, tu es empressée et « tu te troubles dans le soin de beaucoup de « choses ; or, il n'y a qu'une chose qui soit né« cessaire [3]. » Ne faut-il donc pas s'acquitter de tous ses devoirs, de toutes ses obédiences ? Il le faut, sans doute : mais il ne faut jamais être empressé ; et il y a d'heureux moments où tout autre devoir, tout autre exercice, toute autre obédience cessent en vous ; il n'y a pour vous d'autre obédience que celle d'écouter Jésus qui veut vous parler.

« Il n'y a qu'une seule chose qui soit néces« saire. » Il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire ; il est tout, le reste n'est rien : « Tout ce « qui est, disparaît devant sa face ; et toutes les « nations sont un vide et un néant à ses yeux [4]. » Il est le seul nécessaire à l'homme ; c'est lui seul qu'il faut désirer et à qui il faut s'unir. « Crains « Dieu et observe ses commandements ; car « c'est là tout l'homme [5]. » Tout le reste lui est étranger ; cela lui appartient, comme une chose qui lui est propre : c'est tout le fonds de l'homme, toute sa substance, tout son être. Quoi que tu perdes, ô homme, pourvu que tu ne perdes pas Dieu, tu n'as rien perdu du tien. Laisse donc écouler le reste, ne te réserve que de craindre et aimer Dieu ; c'est là tout l'homme.

« Il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. » Comme Dieu est seul et que l'homme se considère comme seul devant lui ; il faut trouver quelque chose en l'homme qui soit parfaitement un, un acte qui renferme tout dans son unité ; qui, d'un côté, renferme tout ce qui est dans l'homme, et d'autre côté réponde à tout ce qui est en Dieu.

[1] *Joan.*, VI, 33, 51. — [2] *Prov.*, IX, 5. — [3] *Cant.*, V, 1. — [4] *II Reg.*, VII, 27. — [5] *Luc.*, X, 39. — [6] *Apoc.*, VIII, 1.

[1] *Matth.*, VI, 6. — [2] I *Reg.*, III, 10. — [3] *Luc.*, X, 41. — [4] *Isa.*, XL, 17. — [5] *Eccles.*, XII, 13.

Faites-moi trouver cet acte, ô mon Dieu ! cet acte si étendu, si simple qui vous livre tout ce que je suis, qui m'unisse à tout ce que vous êtes. O Jésus ! je suis à vos pieds ; faites-le-moi trouver : faites-moi trouver cet Un nécessaire. Tu l'entends déjà, âme chrétienne : Jésus te dit dans le cœur que cet acte, c'est l'acte d'abandon. Car cet acte livre tout l'homme à Dieu ; son âme, son corps en général et en particulier, toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses désirs, tous ses membres, toutes ses veines, avec tout le sang qu'elles renferment, tous ses nerfs, jusqu'aux moindres linéaments, tous ses os, et jusqu'à l'intérieur et jusqu'à la moelle, toutes ses entrailles, tout ce qui est au dedans et au dehors. Tout vous est abandonné, ô Seigneur ! faites-en ce que vous voulez. O mon Dieu ! je vous abandonne ma vie ; et non-seulement celle que je mène en captivité et en exil sur la terre, mais encore ma vie dans l'éternité. Je vous abandonne mon salut ; je remets ma volonté entre vos mains, je vous remets l'empire que vous m'avez donné sur mes actions. Faites-moi selon votre cœur ; et *créez en moi un cœur pur* [1], un cœur docile et obéissant. « Tirez-moi ; nous courrons après vous et « après les douceurs de vos parfums. Ceux qui « sont droits vous aiment [2]. » Faites-moi donc droit, ô mon Dieu ! afin que je vous aime de tout mon cœur, de ce cœur que vous formez en moi par votre grâce. Je vous ai tout livré, je n'ai plus rien ; c'est là tout l'homme.

Que si cet acte répond à tout ce qui est en l'homme, il répond aussi en même temps à tout ce qui est en Dieu. Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu ! à votre unité pour être fait un avec vous ; à votre infinité et à votre immensité incompréhensible, pour m'y perdre et m'y oublier moi-même ; à votre sagesse infinie, pour être gouverné selon vos desseins et non pas selon mes pensées ; à vos décrets éternels, connus et inconnus, pour m'y conformer, parce qu'ils sont tous également justes ; à votre éternité, pour en faire mon bonheur ; à votre toute-puissance, pour être toujours sous votre main ; à votre bonté paternelle, afin que dans le temps que vous m'avez marqué, vous receviez mon esprit entre vos bras ; à votre justice, en tant qu'elle justifie l'impie et le pécheur ; afin que d'impie et de pécheur, vous le fassiez devenir juste et saint. Il n'y a qu'à cette justice qui punit les crimes, que je ne veux pas m'abandonner ; car ce serait m'abandonner à la damnation que je mérite : et néanmoins, Seigneur, elle est sainte, cette justice, comme tous vos autres attributs ; elle est sainte, et ne doit pas être privée de son sacrifice. Il faut donc aussi m'y abandonner. Et voici que Jésus-Christ se présente, afin que je m'y abandonne, en lui et par lui.

Donc, ô Dieu saint, ô Dieu vengeur des crimes, j'adore vos saintes et inexorables rigueurs ; et je m'y abandonne en Jésus-Christ, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer ; car il s'est soumis volontairement à porter tous mes péchés et ceux de tout le monde, et s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice, parce qu'il avait un mérite et une sainteté infinie à lui opposer. Je m'y livre donc, en lui et par lui ; et je vous offre, pour vous apaiser envers moi, ses mérites et sa sainteté, dont il m'a couvert et revêtu. Ne me regardez pas en moi-même ; mais regardez-moi en Jésus-Christ et comme un membre du corps dont il est le chef. Donnez-moi telle part que vous voudrez à la passion de votre saint Fils Jésus, afin que *je sois sanctifié en vérité* [1], en celui *qui s'est sanctifié pour moi*, comme il dit lui-même.

Enfin, ô Dieu ! unité parfaite, que je ne puis égaler, ni comprendre par la multiplicité, quelle qu'elle soit, de mes pensées, et au contraire dont je m'éloigne d'autant plus, que je multiplie mes pensées, je vous en demande une, si vous le voulez, où je ramasse en un, autant qu'il est permis à ma faiblesse, toutes vos infinies perfections, ou plutôt cette perfection seule et infinie, qui fait que vous êtes Dieu, le seul qui est, de qui tout est, en qui tout est, qui est heureux par lui-même ! O Dieu, soyez heureux éternellement, je m'en réjouis : c'est en cela que je mets tout mon bonheur. En cet esprit, ô mon Dieu ! « grand dans vos pensées, incom« préhensible à penser, qui vous êtes fait un « nom et une gloire immortelle [2], » par la magnificence de vos œuvres ; je m'abandonne à vous de tout mon cœur, à la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous êtes ma joie, mon consolateur, mon refuge, mon appui ; qui m'avez donné Jésus-Christ pour être « la « pierre posée dans les fondements de Sion, la « pierre principale, la pierre de l'angle, la pierre « éprouvée, choisie, affermie, inébranlable, la « pierre solide et précieuse ; et qui espère en « cet appui, qui s'y abandonne, ne sera point « confondu dans son espérance [3]. »

Faisons donc comme ceux qui, accablés de travail et ne pouvant plus se soutenir, aussitôt qu'ils ont trouvé quelque appui solide, quelque bras ferme et puissant, mais bienfaisant tout ensemble, qui se prête à eux, s'y abandonnent, se

[1] *Ps.* L, 12. — [2] *Cant.*, I, 3.

[1] *Joan.*, XVII, 19. — [2] *Jer.*, XXXII, 19, 20. — [3] *Isa.*, XXVIII, 16.

laissent porter et se reposent dessus. Ainsi nous qui ne pouvons rien par nous-mêmes, que nous tourmenter vainement jusqu'à l'infini, laissons-nous aller avec foi entre les bras secourables de notre Dieu, notre Sauveur et notre Père : car c'est alors que nous apprenons véritablement à l'appeler de ce nom ; puisque comme de petits enfants innocents et simples, sans peine, sans inquiétude, sans prévoyance, en un certain sens, pour l'avenir, « nous rejetons en lui toutes « nos inquiétudes ; parce qu'il a soin de nous [1], » comme dit saint Pierre, fondé sur cette parole du Sauveur : « Votre Père sait que vous avez « besoin de ces choses [2]. »

Je te dis donc, âme chrétienne, quelle que tu sois, et de quelque soin que tu sois agitée, je te dis au nom du Sauveur : « Votre Père sait de « quoi vous avez besoin. » Ne vous laissez donc point agiter ; et, comme dit le même Sauveur en saint Luc : « Ne vous laissez point élever en « haut [3], » et comme tenir en suspens entre le ciel et la terre, incertains de quel côté vous allez tomber ; mais laissez-vous doucement tomber entre les bras secourables de votre Père céleste.

Avec cet acte, mon cher Frère, ma chère Sœur, Chrétiens, qui que vous soyez, ne soyez en peine de rien : ne soyez point en peine de votre faiblesse ; car Dieu sera votre force. Le dirai-je ? Oui, je le dirai : ne soyez point en peine de vos péchés mêmes; parce que cet acte, s'il est bien fait, les emporte tous : et toutes les fois qu'il n'a pas tout son effet, c'est à cause qu'il n'est pas fait dans toute sa perfection. Tâchez donc seulement de le bien faire, et livrez-vous tout entier à Dieu ; afin qu'il le fasse en vous, et que vous le fassiez avec son secours. Tout est fait, et vous n'avez qu'à y demeurer.

Cet acte est le plus parfait et le plus simple de tous les actes ; car ce n'est pas un effort comme d'un homme qui veut agir de lui-même ; mais c'est se laisser aller pour être « mu et poussé « par l'Esprit de Dieu [4], » comme dit saint Paul ; non pas toutefois, à Dieu ne plaise, à la manière des choses inanimées ; puisque c'est se laisser aller à cet Esprit qui nous meut volontairement, librement avec une sincère complaisance pour tout ce que Dieu est, et par conséquent pour tout ce qu'il veut ; puisque sa volonté, c'est Dieu lui-même : pour dire avec le Sauveur : « Oui mon Père, il est ainsi : parce « qu'il a été ainsi déterminé devant vous [5]. »

Il ne faut donc pas s'imaginer, comme quelques-uns, qu'on tombe, par cet abandon, dans une inaction ou dans une espèce d'oisiveté. Car, au contraire, s'il est vrai, comme il l'est, que nous soyons d'autant plus agissants, que nous sommes plus poussés, plus mus, plus animés par le Saint-Esprit, cet acte par lequel nous nous y livrons, et à l'action qu'il fait en nous, nous met, pour ainsi parler, tout en action pour Dieu. Nous allons avec ardeur à nos exercices, parce que Dieu, à qui nous nous sommes abandonnés, le veut ainsi : nous recourons continuellement aux saints sacrements, comme aux secours que Dieu, à qui nous nous sommes livrés, nous a donnés pour nous soutenir. Ainsi un acte si simple enferme tous nos devoirs, la parfaite reconnaissance de tous nos besoins, et un efficace désir de tous les remèdes que Dieu a donnés à notre impuissance.

C'est cet acte qui nous fait dire : « Que votre « nom soit sanctifié [1]. » Car nous sanctifions, autant qu'il est en nous, tout ce qui est en Dieu, quand nous nous y unissons de tout notre cœur. Ce même acte nous fait dire encore : « Que « votre règne arrive [2] ; » puisque nous ne nous livrons à Dieu qu'afin qu'il règne en nous et qu'il règne sur nous, qu'il règne sur tout ce qui est ; qu'il fasse en nous son royaume ainsi que dit le Sauveur : « Le royaume de Dieu est au « dedans de vous [3]. » Cet acte nous fait dire aussi : « Votre volonté soit faite dans la terre comme « au ciel [4] ; parce que nous consentons de tout notre cœur, de la faire en tout ce qui dépend de nous, et que Dieu la fasse en tout ce qui n'en dépend pas : en sorte qu'il soit maître en nous, comme il l'est au ciel sur les esprits bienheureux, qui n'ont, lorsque Dieu agit, qu'un *Amen* à dire, c'est-à-dire *Ainsi soit-il*, qu'un *Alleluia* à chanter, c'est-à-dire *Dieu soit loué* de tout ce qu'il fait, comme il paraît dans l'*Apocalypse* [5], et comme dit l'apôtre saint Paul : « Abondant « en actions de grâces, rendant grâces en tout « temps et en toutes choses à Dieu le Père, par « Notre-Seigneur Jésus-Christ [6]. »

Ainsi le partage du chrétien est une continuelle action de grâces, rendue à Dieu de tout ce qu'il fait ; parce que tout ce qu'il fait tourne à sa gloire : et cette action de grâces est le fruit de cet abandon, par lequel nous nous livrons à lui par une entière complaisance pour ses volontés.

Vous trouverez dans cet acte, âme chrétienne, un parfait renouvellement des promesses de votre baptême : vous y trouverez une entière abnégation de tout ce que vous êtes née ; parce que si vous n'étiez née dans l'iniquité, et que vous ne fussiez point, par votre naissance, toute

[1] I *Pet.*, v, 7. — [2] *Matth.*, vi, 32. — [3] *Luc.*, xii, 29. — [4] *Rom.*, viii, 14. — [5] *Matth.*, xi, 26.

[1] *Luc.*, xi, 2. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, xvii, 21. — [4] *Matth.*, vi, 10. — [5] *Apoc.*, xix, 4. — [6] *Coloss.*, ii, 7; *Eph.*, v, 20.

remplie de péché et d'ordure, vous n'auriez pas eu besoin de renaître : vous y trouverez un entier abandon *à cet esprit de nouveauté* [1], qui ne cesse de vous réformer intérieurement et extérieurement, en remplissant tout votre intérieur de soumission à Dieu, et tout votre extérieur de pudeur, de modestie, de douceur, d'humilité et de paix.

Vous trouverez dans le même acte, âme religieuse, le renouvellement de tous vos vœux, parce que si Dieu seul est votre appui, auquel vous vous livrez tout entière, vous ne voulez donc nul appui dans ces biens extérieurs qu'on nomme richesses ; et ainsi vous êtes pauvre. Vous en voulez encore moins dans tout ce qui flatte les sens ; et ainsi vous êtes chaste : et encore moins sans hésiter, en tout ce qui flatte au dedans votre volonté, et ainsi vous êtes obéissante.

Car qu'est-ce que l'amour des richesses, si ce n'est un emprunt qu'on fait des choses extérieures, et par conséquent une marque de la pauvreté du dedans ? Et qu'est-ce que l'amour des plaisirs des sens, sinon encore un emprunt que l'âme va faire à son corps et aux objets qui l'environnent, et par conséquent toujours une pauvreté du dedans ? Et qu'est-ce que l'amour de sa propre volonté, si ce n'est encore un emprunt que l'âme se va faire continuellement à elle-même pour tâcher de se contenter, sans pouvoir jamais en venir à bout ? au lieu de se faire riche une bonne fois, en s'abandonnant à Dieu, et en prenant tout en lui, ou plutôt en le prenant lui-même tout entier.

Te voilà donc, âme chrétienne, rappelée à ton origine, c'est-à-dire à ton baptême. Te voilà, âme religieuse, rappelée à ton origine, c'est-à-dire au jour bienheureux de ta profession. Que reste-t-il maintenant, sinon que tu renouvelles ta ferveur, et que ton sacrifice soit agréable comme le sacrifice des premiers jours, lorsque, tout abîmée en Dieu, et toute pénétrée du dégoût du monde, tu ressentais la première joie d'une âme renouvelée et délivrée de ses liens ?

Cet abandon est la mort du péché ; et premièrement c'est la mort des péchés passés ; parce que, lorsqu'il est parfait, il les emporte. Car cet acte, qu'est-ce autre chose qu'un amour parfait et une parfaite conformité de nos volontés avec celle de Dieu ? A qui se peut-on livrer, sinon à celui qu'on aime ? Et qui est celui qu'on aime, sinon celui à qui on se fie souverainement ? Qu'est-ce donc encore un coup ? qu'est-ce que cet acte, sinon, comme dit saint Jean, « cet « amour parfait, cette parfaite charité qui ban« nit la crainte [1] ? » Il n'y a donc plus rien à craindre pour ceux qui feront cet acte avec toute la perfection que Dieu y demande : il n'y a plus rien à craindre, ni péchés passés, ni supplice, ni punition. Tout disparaît devant cet acte, qui enferme par conséquent toute la vertu de la contrition et celle du sacrement de pénitence, dont elle emporte le vœu. Mais quels regrets, quelle repentance ne reste-t-il point de cet abandon ! Quelle douleur d'avoir abandonné, quand ce ne serait qu'un seul moment, celui à qui on s'est livré, en s'abandonnant tout entier !

O mon Dieu ! je n'aurai jamais assez de larmes pour déplorer un si grand malheur, quand je serais tout changé en pleurs. Mais si jamais j'ai des larmes, si je regrette jamais mes péchés, ce sera pour avoir tant offensé et outragé cette divine bonté, à laquelle je m'abandonne.

Mais aussi pour faire un tel acte, et s'abandonner tout à fait à Dieu, à quoi ne faut-il pas renoncer ? à quelles inclinations ? à quelles douceurs ? Car puis-je me livrer à Dieu avec l'amour, tout petit qu'il soit, des biens de la terre, sans craindre cette sentence du Sauveur : « Vous ne pouvez pas servir deux maîtres [2] ? » Il faut renoncer à tout autre maître, c'est-à-dire, à tous les désirs qui me maîtrisent et qui dominent dans le cœur ; il y faut renoncer jusqu'au bout ; car il serait encore mon maître du côté où je ne voudrais pas y renoncer tout à fait. Ainsi cet abandon n'est pas seulement la mort des péchés passés ; c'est encore celle des péchés à venir. Car quelle âme, qui se livre à Dieu, pourrait, dans ce saint état, se livrer à l'iniquité et à l'injustice ? Et en même temps, c'est la mort de tous les scrupules, parce que l'âme, livrée à Dieu et à sa bonté infinie, afin qu'il fasse et excite en elle tout ce qu'il faut pour lui plaire, ne peut rien craindre, ni d'elle-même ni de son péché ; puisqu'elle est toujours unie, par son fonds, au principe qui les guérit et les purifie.

Comment donc, direz-vous, une telle âme n'est-elle pas assurée de sa sainteté et de son salut ? Comment, si ce n'est pour cette raison qu'il ne lui est jamais donné en cette vie, de savoir si elle s'abandonne à Dieu de bonne foi, ni si elle persévérera à s'y abandonner jusqu'à la fin ? Ce qui la porte à s'humilier jusqu'aux enfers, et en même temps lui sert d'aiguillon pour s'abandonner à Dieu de nouveau à chaque moment, avec la même ferveur et la même ardeur que si elle n'avait jamais rien fait, mettant sa force, son repos et sa confiance, non en

[1] *Ps.* L.

[1] I *Joan.*, IV, 18. — [2] *Matth.*, VI, 24.

elle-même ni dans ce qui est en elle, mais en Dieu dont tout lui vient.

C'est là enfin, pour revenir à l'Evangile que nous avons lu au commencement, et à Marie que nous y avons vue si attentive au Sauveur; c'est là, dis-je, ce qui s'appelle « être vérita« blement assise aux pieds du Sauveur, » pour écouter ce qu'il veut, et se laisser gouverner par ce qu'on écoute comme sa loi. C'est là cet « un nécessaire » que Jésus explique, et que Marie avait déjà choisi; et il ne faut pas s'étonner si Jésus ajoute : « Marie a choisi la meil« leure part, qui ne lui sera point ôtée [1]. »

Elle a choisi d'être assise aux pieds du Sauveur; d'être tranquille, attentive, obéissante à sa parole, c'est-à-dire, à sa volonté, à sa parole intérieure et extérieure, à ce qu'il dit au dedans et au dehors; d'être unie à sa vérité et abandonnée à ses ordres.

« Elle a choisi la meilleure part, qui ne lui « sera point ôtée. La mort viendra, et, en ce « jour, toutes les pensées des hommes péri« ront [2]. » Mais cette pensée, par laquelle l'homme s'est livré à Dieu, ne périra pas; au contraire, elle recevra sa perfection : car « la « charité, dit saint Paul, ne finira jamais, pas « même lorsque les prophéties s'évanouiront, « et que la science humaine sera abolie [3] : la « charité » ne finira pas; et rien ne périra que ce qu'il y a d'imparfait en nous.

Viendra le temps de sortir de la retraite, et de rentrer dans les exercices ordinaires; mais le partage de Marie ne périra pas. La parole qu'elle a écoutée la suivra partout : l'attention secrète qu'elle y aura lui fera tout faire comme il faut : elle ne rompra ce silence intime qu'avec peine; et lorsque l'obéissance et la charité le prescriront; une voix intérieure ne cessera de la rappeler dans son secret. Toujours prête à y retourner, elle ne laissera pas de prêter son attention à ses emplois : mais elle souhaitera, avec une infatigable ardeur, sa bienheureuse tranquillité aux pieds du Sauveur; et encore avec plus d'ardeur, la vie bienheureuse, où la vérité sera manifestée, et où Dieu sera tout en tous. *Amen, Amen.*

« Au reste, mes frères, que tout ce qui est vé« ritable; tout ce qui est honnête, tout ce qui « est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui nous « peut rendre aimables (sans vouloir plaire à la « créature); tout ce qui est d'édification et de « bonne odeur : s'il y a quelque sentiment rai« sonnable et vertueux, et quelque chose de « louable dans le règlement des mœurs; que « tout cela soit le sujet de vos méditations et « l'unique entretien de vos pensées [1]. » Car à quoi pense celui qui est uni à Dieu, sinon aux choses qui lui plaisent? « Que si quelqu'un « parle, que ce soit comme si Dieu parlait en « lui. Si quelqu'un sert dans quelques saints « exercices, qu'il y serve comme n'agissant que « par la vertu que Dieu lui donne, afin qu'en « tout ce que vous faites, Dieu soit glorifié par « Jésus-Christ [2]. Et tout ce que vous ferez, « faites-le de tout votre cœur [3]; » jamais avec nonchalance, par coutume et comme par manière d'acquit : « Faites-le, dis-je, de tout votre « cœur, comme le faisant pour Dieu, et non « pour les hommes. Servez Notre-Seigneur « Jésus-Christ [4]; » que ce soit votre seul Maître. *Amen, Amen.*

« Oui, je viens bientôt. Ainsi soit-il. Venez, « Seigneur Jésus, venez. La grâce de Notre« Seigneur Jésus-Christ soit avec vous [5]. »

—

DOUZIÈME OPUSCULE.

SUR LE PARFAIT ABANDON.

Quand on est bien abandonné à Dieu, on est prêt à tout : on suppose le pis qu'on en puisse supposer, et on se jette aveuglément dans le sein de Dieu. On s'oublie, on se perd; et c'est là la plus parfaite pénitence qu'on puisse faire, que cet entier oubli de soi-même : car toute la conversion ne consiste qu'à se bien renoncer et s'oublier, pour s'occuper de Dieu et se remplir de lui. Cet oubli est le vrai martyre de l'amour-propre : c'est sa mort et son anéantissement, où il ne trouve plus de ressource : alors le cœur se dilate et s'élargit. On est soulagé en se déchargeant du dangereux poids de soi-même, dont on était accablé auparavant. On regarde Dieu comme un bon père, qui nous mène comme par la main, dans le moment présent; et on trouve tout son repos dans l'humble et la ferme confiance en sa bonté paternelle.

Si quelque chose est capable de rendre un cœur libre et de le mettre au large, c'est le parfait abandon à Dieu et à sa sainte volonté : cet abandon répand dans le cœur une paix divine, plus abondante que les fleuves les plus vastes et les plus remplis. Si quelque chose peut rendre un esprit serein, dissiper les plus vives inquiétudes, adoucir les peines les plus amères, c'est assurément cette parfaite simplicité et liberté d'un cœur entièrement abandonné entre les mains de Dieu. L'onction de l'abandon donne une certaine vigueur dans toutes les ac-

[1] *Luc.*, x, 43. — [2] *Ps.* CXLV, 4 — [3] I *Cor.*, XIII, 8, 9, 10.

[1] *Philip.*, IV, 8. — [2] I *Petr.*, IV, 21. — [3] *Colos.*, III, 23. — [4] *Ibid.*, 24. — [5] *Apoc.*, XXII, 20, 21.

tions, et épanche la joie du Saint-Esprit jusque sur le visage et dans les paroles. Je mettrai donc toute ma force dans ce parfait abandon entre les mains de Dieu par Jésus-Christ, et il sera ma conclusion pour toutes choses, en la vertu du Saint-Esprit. *Amen.*

ACTE D'ABANDON.

O Dieu saint, ô Dieu vengeur des crimes! j'adore vos saintes et inexorables rigueurs, et je m'y abandonne entièrement en Jésus-Christ, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer. Il s'est soumis volontairement à porter mes péchés et ceux de tout l'univers. Il s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice; parce qu'il a un mérite infini à lui opposer pour vous apaiser envers moi. Je vous offre ses mérites et sa sainteté parfaite, dont il m'a couvert et revêtu: ne me regardez pas en moi-même; mais regardez-moi en Jésus-Christ, comme un membre dont il est le chef: donnez-moi telle part que vous voudrez à son sacrifice et à sa sainte mort et passion; afin qu'en Jésus-Christ votre Fils, je sois sanctifié en vérité. *Amen.*

AUTRE ACTE.

Mon Dieu, qui êtes la bonté même, j'adore cette bonté infinie; je m'y unis, je m'appuie sur elle, plus encore en elle-même que dans ses effets. Je ne sens en moi aucun bien, aucunes bonnes œuvres faites dans l'exactitude de la perfection que vous voulez, ni par où je puisse vous plaire: aussi, n'est-ce pas en moi ni en mes œuvres que je mets ma confiance; mais en vous seul, ô bonté infinie, qui pouvez en un moment faire en moi tout ce qu'il faut pour vous être agréable. Je vis dans cette foi, et je remets, durant que je vis, jusqu'au dernier soupir, mon cœur, mon corps, mon esprit, mon âme, mon salut et ma volonté entre vos divines mains.

O Jésus! fils unique du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde pour racheter mon âme pécheresse, je vous la remets. Je mets votre sang précieux, votre sainte mort et passion, et vos plaies adorables, et surtout celle de votre sacré cœur, entre la justice divine et mes péchés; et je vis ainsi dans la foi et dans l'espérance que j'ai en vous, ô Fils de Dieu, qui m'avez aimé et qui vous êtes donné pour moi. *Amen.*

Ne craignez rien avec cet acte qui efface les péchés en un moment. Faites-vous le lire dans vos peines; tenez-le tant que vous pourrez entre vos mains; et quand vous croyez ne le pouvoir plus produire, tenez-en le fond, et incorporez-le dans l'intime de votre cœur.

TREIZIÈME OPUSCULE.

SENTIMENTS ET DISPOSITIONS DANS LESQUELS ON DOIT CÉLÉBRER SON ENTRÉE DANS LA SAINTE RELIGION.

Il faut la célébrer tous les ans dans les transports de joie, de reconnaissance et d'amour, pour le choix plein de miséricorde et de bonté que Dieu a fait de nous, en nous attachant pour jamais à lui. « O mon âme! bénissez le Seigneur; et que tout ce qui est moi loue son saint nom [1] » en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. « O mon âme! bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais toutes les grâces qu'il vous a faites [2]; » et efforcez-vous sans cesse, avec son divin secours, à y répondre de plus en plus, à mériter celles qu'il vous prépare, et à parvenir à leur parfaite consommation par une heureuse persévérance. *Amen.*

Laissons de nouveau évanouir le monde et tout son faux éclat, tout ce qui le compose et ce qui fait l'empressement des hommes insensés; et quand, par les lumières de la foi, tout sera mis en pièces et en morceaux, et que nous le verrons comme déjà détruit, restons seuls avec Dieu seul, environnés de ce débris et de ce vaste néant. Laissons-nous écouler dans ce grand tout qui est Dieu: en sorte que nous-mêmes nous ne soyons plus rien qu'en lui seul. Nous étions en lui avant tous les temps, dans son décret éternel; nous en sommes sortis, pour ainsi dire, par son amour, qui nous a tirés du néant. Retournons à cette fin adorable, à cette idée, à ce décret, à ce principe, à cet amour; et le jour anniversaire que nous partîmes pour aller à la maison de Dieu, la sainte religion, afin de nous immoler à lui, disons avec une plénitude de cœur, dans une joie pure, le psaume CXXI: *Lætatus sum in his.* Le jour de notre arrivée et de notre entrée, le psaume LXXXIII: *Quam dilecta*, et le LXXXIV: *Benedixisti*, appuyant sur les versets 8 et 9. Le lendemain, le psaume XC: *Qui habitat*, et le LXXXI: *Memento, Domine, David*: arrêter sur le verset 15. Le troisième jour, le psaume LXXXVI: *Fundamenta*: admirons les fondements de Sion, qui sont l'humilité et la confiance. La quatrième jour, pour rendre grâces à Dieu de notre liberté, les psaumes CXIV: *Dilexi quoniam exaudiet*, et CXV: *Credidi proptér*, qui n'en font qu'un dans l'original et qui sont de même dessein: appuyer sur les versets 7, 8, du psaume *Credidi.* Le cinquième jour, dans les mêmes vues encore, mais avec une plus intime joie de notre sortie du

[1] *Ps.* CII, 1. — [2] *Ibid.*, 2.

monde, le psaume CXIII: *In exitu Israel de Ægypto*. Le sixième jour, le psaume CXXV et le XXII: *In convertendo, Dominus regit me*. Le septième jour, adorons l'Epoux céleste dans le sein et à la droite de son Père, et au sortir des temps de sa sainte enfance, par les psaumes XXIX: *Exaltabo te, Domine*, et XXXIX: *Exspectans exspectavi*. Le huitième jour de l'octave, disons avec une pleine effusion de cœur, en éclatant en reconnaissance et en actions de grâces, le psaume CII: *Benedic, anima mea, Domino;* le CXLIV: *Exaltabo te*, et le CXVII: *Confitemini*. Ainsi se célébrera notre heureuse délivrance de la servitude du siècle.

Consacrons-nous donc de nouveau au Seigneur notre Dieu, de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, comme des victimes qu'on mène librement à l'autel, qui est le sens des versets 26, 27, de ce dernier psaume. Voilà les psaumes pour la veille et l'octave de la fête de notre sainte dédicace. Lisons encore, durant cette aimable octave, les chapitres LI et LIV d'Isaïe, le chapitre VIII de l'Evangile de saint Jean; et demandons à Dieu la liberté véritable, qui est celle que Jésus-Christ donne par la vérité. Ecoutons plutôt les promesses que les menaces. Accoutumons-nous à craindre la vérité, mais à espérer encore davantage en la grande bonté de Dieu: lisons-en les merveilles dans le chapitre V de l'Epître aux Romains.

DU PROPHÈTE ISAIE.

CHAPITRE LII, VERSETS CHOISIS.

1. Levez-vous, Sion, levez-vous; revêtez-vous de votre force; parez-vous des vêtements de votre gloire, Jérusalem, ville du Saint, parce qu'à l'avenir il n'y aura plus d'incirconcis et d'impurs qui passent au milieu de vous.

2. Sortez de la poussière, levez-vous, asseyez-vous, ô Jérusalem! Rompez les chaînes de votre col, fille de Sion captive.

3. Car voici ce que dit le Seigneur: Vous avez été vendues pour rien, et vous serez rachetées sans argent.

4. Il viendra un jour auquel mon peuple connaîtra la grandeur de mon nom: un jour auquel je dirai: Moi qui parlais autrefois, me voici présent.

7. Que les pieds de celui qui annonce et qui prêche la paix sur les montagnes sont beaux! les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle, qui prêche le salut, qui dit à Sion: Votre Dieu va régner!

8. Alors vos sentinelles se feront entendre; ils élèveront leur voix; ils chanteront ensemble des cantiques de louanges, parce qu'ils verront, de leurs yeux, que le Seigneur aura converti Sion.

9. Réjouissez-vous, déserts de Jérusalem; louons tous ensemble le Seigneur, parce qu'il a consolé son peuple et racheté Jérusalem.

10. Le Seigneur a fait voir son bras saint à toutes les nations; et toutes les régions de la terre verront le Sauveur que notre Dieu doit envoyer.

11. Retirez-vous, sortez de Babylone, ne touchez rien d'impur: sortez du milieu d'elle; purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur.

12. Vous n'en sortirez point en tumulte, ni par une fuite précipitée, parce que le Seigneur marchera devant vous: le Dieu d'Israël vous rassemblera.

13. Mon serviteur sera rempli d'intelligence; il sera grand et élevé; il montera au plus haut comble de la gloire.

14. Il paraîtra sans gloire et sans éclat devant les hommes, et dans une forme méprisable.

15. Il arrosera beaucoup de nations. Les rois se tiendront devant lui dans le silence. Ceux à qui il n'a pas été annoncé le verront; et ceux qui n'avaient point entendu parler de lui le contempleront.

CHAPITRE LV, VERSETS CHOISIS.

1. Vous tous qui avez soif, venez aux eaux; vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous, achetez et mangez; venez et achetez sans argent et sans aucun échange le vin et le lait.

2. Pourquoi employez-vous votre argent à ce qui ne peut vous nourrir, et vos travaux à ce qui ne peut vous rassasier? Ecoutez-moi avec attention: nourrissez-vous de la bonne nourriture que je vous donne, et votre âme, en étant comme engraissée, sera dans la joie.

3. Abaissez votre oreille et venez à moi; écoutez-moi, et votre âme trouvera la vie: je ferai avec elle une alliance éternelle.

6. Cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver; invoquez-le pendant qu'il est proche.

7. Que l'impie quitte ses voies, et l'injuste ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur; et il lui fera miséricorde: qu'il retourne à notre Dieu, parce qu'il est plein de bonté pour pardonner.

8. Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit le Seigneur.

9. Mais autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes voies et mes pensées sont au-dessus de vos pensées.

10. Et comme la pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent plus, mais qu'elles

abreuvent la terre, la rendent féconde et la font germer, en sorte qu'elle donne la semence pour semer et le pain pour s'en nourrir :

11. Ainsi ma parole, qui sort de ma bouche, ne retournera point sans fruit; mais elle fera tout ce que je veux.

12. Vous sortirez avec joie et vous serez conduits dans la paix. Les campagnes et les collines retentiront de cantiques de louanges.

13. Le sapin s'élèvera au lieu des herbes les plus viles; le myrte croîtra au lieu de l'ortie; et le Seigneur éclatera comme un signe éternel qui ne disparaîtra jamais.

RÉFLEXIONS.

Il y a un livre éternel, où est écrit ce que Dieu veut de tous ses élus; et à la tête, ce qu'il veut en particulier de Jésus-Christ, qui en est le chef. Le premier article de ce livre est que Jésus-Christ sera mis à la place de toutes les victimes, en faisant la volonté de Dieu avec une entière obéissance. C'est à quoi il se soumet; et David lui fait dire : « Mon Dieu je l'ai voulu : et votre « loi est au milieu de mon cœur [1]. »

Soyons donc à l'exemple de Jésus-Christ, en esprit de victime; soyons abandonnés sans réserve à la volonté de Dieu : autrement nous n'aurons point de part à son sacrifice. Fallût-il être un holocauste entièrement consumé par le feu, laissons-nous réduire en cendres plutôt que de nous opposer jamais à ce que Dieu veut de nous. C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouve l'égalité et le repos. Dans la vie des passions et de la volonté propre, on pense aujourd'hui une chose et demain une autre; une chose durant la nuit, et une autre durant le jour; une chose quand on est triste, une autre quand on est de bonne humeur . Le seul remède à ces alternatives journalières et à ces inégalités de notre vie, c'est la soumission à la volonté de Dieu. Comme Dieu est toujours le même dans tous les changements qu'il opère au dehors, l'homme chrétien est toujours le même lorsqu'il est soumis à sa volonté. On n'a pas besoin de chercher de raisons particulières pour se calmer : c'est l'amour-propre ordinairement qui les fournit. La souveraine raison, au-dessus de toute raison, c'est ce que Dieu veut. La volonté de Dieu, seule et sainte en elle-même, est elle seule sa raison et toute notre raison pour toutes choses. Prenons garde néanmoins que ce ne soit pas par paresse et pour nous donner un faux repos, que nous ayons recours à la volonté de Dieu : elle nous fait reposer, mais en agissant et en faisant tout ce qu'il faut. Qu'importe donc ce que nous devenions sur la terre? Arrive ce qui pourra de nous; il n'y a qu'une seule chose à vouloir et à demander toujours : c'est d'accomplir la divine volonté, parce que quiconque fait la volonté de Dieu demeurera éternellement. *Amen.*

[1] *Ps.* XXXIX, 8.

QUATORZIÈME OPUSCULE.

ÉLÉVATION POUR LE RENOUVELLEMENT DES VOEUX, LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Seigneur, qui ne manquez jamais de vous laisser trouver à ceux qui vous cherchent, qui avez tendu la main à votre peuple toutes les fois qu'il a levé les siennes vers vous, et que du comble de son iniquité et de son ingratitude, aussi bien que de son affliction et de son malheur, il a eu recours à votre clémence;

Seigneur, de qui les yeux sont incessamment ouverts sur les besoins de ceux qui s'appliquent à ne rien vouloir en ce monde que l'exaltation de votre saint nom et la sanctification de leurs âmes, recevez dans votre miséricorde les promesses que nous vous faisons aujourd'hui, pressés par le désir de réparer les maux que nos langueurs, nos négligences et nos infidélités nous ont causés, et par la crainte que nous avons de continuer à vous déplaire et enfin de vous perdre.

Formez dans le fond de nos cœurs ces protestations saintes que nous allons faire, avant que nos bouches les prononcent, afin qu'étant votre œuvre beaucoup plus que la nôtre, le même Esprit qui les aura dictées veille sans cesse pour les rendre inviolables ; et que, malgré les tentations qui s'opposent toujours aux résolutions les plus saintes, rien n'empêche que celle-ci n'ait son effet et son accomplissement tout entier.

Nous renouvelons donc, Seigneur, dans la présence de tous vos saints, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, et sous la protection de votre sainte mère, que nous regardons comme le soutien de notre faiblesse et l'appui de notre fragilité, les engagements que nous avons déjà pris aux pieds de vos sacrés autels; et nous vous promettons tout de nouveau de garder notre sainte règle d'une manière plus exacte que nous n'avons fait jusqu'ici, conformément aux usages, aux pratiques et aux maximes établies dans ce monastère, que nous avons reçues de nos pères et de nos saints instituteurs, comme si vous nous les aviez données par le ministère de vos anges. Nous vous promettons donc de

nouveau de vivre dans l'oubli de toutes les choses qui passent, dans la fuite et dans l'éloignement des hommes, dans l'amour de la retraite, dans la prière, dans l'observation d'un silence rigoureux, dans la mortification des sens, dans l'austérité de la nourriture, dans la pauvreté, dans les travaux des mains, dans l'humiliation de l'esprit, dans l'exercice des humiliations, si utiles et si sanctifiantes, dans cette obéissance, dans ce parfait délaissement et abandon de nous-mêmes entre les mains de celui qui aura l'autorité pour nous conduire, tant qu'il aura votre esprit et vos lumières, et que, conformément à nos obligations et à nos désirs, il n'aura point d'autres vues que de nous élever à la perfection à laquelle notre profession nous destine : dans cette confiance sincère et cette affection cordiale que notre règle nous ordonne d'avoir pour nos supérieurs; et enfin dans cette charité si ardente, si soigneuse et si tendre, que nous devons exercer à l'égard de nos frères, et que nous reconnaissons, selon votre parole, être le véritable caractère qui distingue vos élus de ceux qui ne le sont pas.

Nous espérons, Seigneur, que vous ferez descendre les flammes sacrées de votre divin amour sur le sacrifice que nous vous offrons, comme vous fîtes autrefois tomber le feu du ciel sur celui qui vous fut offert par votre prophète; et que l'odeur qui s'élèvera de l'embrasement de la victime, étant portée jusqu'à votre trône, obtiendra de votre bonté toutes les grâces qui nous sont nécessaires, afin que, persévérant tous ensemble d'un même zèle et d'une même fidélité dans cette sainte carrière, dans laquelle nous nous trouvons engagés par l'ordre de votre providence, nous puissions terminer nos combats et consommer heureusement notre course; et que dans ce jour redoutable auquel vous viendrez juger le ciel et la terre, lorsque votre archange nous éveillera de notre sommeil, nous allions, malgré toutes les puissances de l'air, à votre rencontre, pleins de joie et de cette confiance que vous donnerez à tous ceux qui, selon vos déterminations éternelles, doivent avoir part à votre gloire et à votre triomphe.

—

QUINZIÈME OPUSCULE.

RETRAITE DE DIX JOURS SUR LA PÉNITENCE.

AVERTISSEMENT.

Quand je dis, dans tout ce discours, qu'on pèse, qu'on appuie, qu'on considère sérieusement, je veux dire qu'on s'arrête un peu en faisant un acte de foi : Je crois, cela est vrai, celui qui l'a dit est la vérité même.

Considérer cette vérité particulière, comme une parcelle de la vérité qui est Jésus-Christ même, c'est-à-dire Dieu même s'approchant de nous, se communiquant et s'unissant à nous; car voilà ce que c'est que Jésus-Christ. Il faut donc considérer cette vérité qu'il a révélée de sa propre bouche, s'y attacher par le cœur, l'aimer, parce qu'elle nous unit à Dieu par Jésus-Christ qui nous l'a enseignée, et qui dit qu'*il est la voie, la vérité et la vie* [1].

Avant la lecture ou méditation :

Veni, Sancte Spiritus, etc.

Parlez, Seigneur ; votre serviteur, votre servante vous écoute.

En finissant :

Faites croître, ô mon Dieu ! dans mon âme, la divine semence que vous venez d'y jeter : je vous le demande par les mérites infinis et au nom de votre Fils, Jésus-Christ Notre-Seigneur, par l'intercession de la très-sainte Vierge, de saint Joseph et de tous les anges et saints.

Premier jour. Lisez le chapitre III de saint Matthieu, pesez sur ces paroles : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche; » et sur celles-ci : « Préparez les voies du Seigneur, faites ses sentiers droits. » Entrez dans les dispositions qui ouvrent le cœur à Dieu, et l'invitent à demeurer en nous ; faites ses sentiers droits, redressez votre cœur, excitez-vous à aimer Dieu, après avoir tant aimé la créature, vous-même principalement, et la moindre partie de vous-même, c'est-à-dire votre corps. Rétablissez en vous-même la droiture, en préférant l'âme au corps, et Dieu à l'un et à l'autre : c'est ce qui rend le cœur droit et les voies droites.

Pesez ces paroles : « Et Jean les baptisait « dans le Jourdain, pendant qu'ils confessaient « leurs péchés : » c'est faire sortir le pus de l'ulcère; et celles-ci : « Faites de dignes fruits « de pénitence, » en vous corrigeant et en évitant, comme la mort, les choses mêmes qui seraient d'ailleurs innocentes ou moins défendues, si elles disposaient au péché; en vous châtiant vous-même, par des mortifications volontaires, lorsqu'on trouvera à propos de vous en prescrire ou de vous en permettre. Pesez encore ces paroles : « Jean avait un habit de « poil de chameau, et une ceinture de cuir sur « ses reins, vivant de sauterelles et de miel sauvage. » Si un innocent et un juste si parfait s'affligeait ainsi lui-même, combien plus les pécheurs y sont-ils obligés? Pesez enfin ces paroles : « Dieu peut tirer de ces pierres des en-

[1] *Joan.*, xiv, 6.

« fants d'Abraham. » Ne désespérez jamais de votre conversion : d'un cœur endurci, Dieu en peut faire un cœur pénitent; d'un cœur de pierre, un cœur de chair, pourvu qu'on lui soit fidèle; car il faut de la fidélité et du courage, pour faire de dignes fruits de pénitence.

Il se faut faire violence, « afin que la coutume « de pécher cède à la violence du repentir [1], » comme dit saint Augustin. Méditez et goûtez cette parole.

Le même jour, vous direz le psaume VI, qui est le premier de la Pénitence. Se présenter soi-même à Dieu, comme un malade ulcéré, gangrené, affaibli, épuisé; demander à Dieu qu'il nous guérisse, lui dire du fond du cœur : *Sed tu, Domine, usquequo?* Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand? jusqu'à quand me laisserez-vous dans ma nonchalance? Excitez ma langueur, excitez ma foi; donnez-moi de la force et du courage, car il faut vous être fidèle. Vous m'excitez au dehors par vos ministres, vous m'excitez au dedans par vous-même, et si je n'étais pas sourd, j'entendrais votre voix. Tâchez d'attendrir votre cœur sur ce verset : « J'ai été « travaillé dans mon gémissement; toutes les « nuits je laverai mon lit et je l'arroserai de mes « larmes. »

O Dieu! quand pleurerai-je ma malheureuse âme, plongée volontairement dans le péché et dans les ombres de la mort? O Dieu! frappez cette pierre et faites-en découler les larmes de la pénitence.

Je n'exclus pas les autres pensées, je donne celles-ci pour aider; si une suffit, on s'y tiendra. On passera une demi-heure le matin, et autant l'après-dînée, dans cet exercice. On laissera passer dans la lecture ce qu'on n'entend pas, sans même s'efforcer à l'entendre; et on tâchera de graver dans son cœur ce qu'on entend, en pesant chaque parole, surtout celles que je viens de marquer, en en remarquant quelques-unes pour les rappeler de temps en temps pendant le jour et la nuit.

On commencera par se mettre à genoux, en invoquant le Saint-Esprit et se mettant devant Dieu. On pourra lire le chapitre assis et on dira le psaume à genoux. On fera ainsi tous les autres jours.

IIe Jour. Lisez le même chapitre III de saint Mathieu : appuyez sur ces paroles : « La hache « est déjà à la racine de l'arbre. » Etat d'une âme pécheresse sous le coup inévitable et irrémédiable de la justice divine prête à trancher, non les branches, mais la racine; la main déjà appliquée et le tranchant enfoncé : il va tomber, et il n'y a plus que le feu pour un tel arbre. Mais quel feu! Pesez ces paroles : « Il brûlera « la paille dans un feu qui ne s'éteindra ja- « mais. »

A ces paroles : « Celui qui vient après moi est « plus fort que moi, » pensez à Jésus-Christ, qui est venu laver nos péchés en nous donnant le baptême et le feu du Saint-Esprit pour nous purifier; et après ce baptême, il nous donne encore le baptême de la pénitence et des larmes. S'exciter aux regrets et dire : O mon âme! seras-tu encore longtemps insensible? O Jésus! attendrissez, amollissez mon cœur. En continuant, appuyez sur cette parole : « C'est ici mon Fils « bien-aimé, en qui je me plais uniquement. » Excitez votre âme à se plaire en celui en qui le Père met toute sa complaisance.

Le même jour, le psaume XXXI, qui est le second de la Pénitence. Appuyez sur ces mots : « Bienheureux ceux à qui les iniquités sont par- « données et dont les péchés sont couverts! » Bienheureux l'homme! Goûtez le bonheur de celui à qui ses péchés sont pardonnés, qui est réconcilié avec Dieu. Et encore sur ces paroles : « J'ai dit : Je confesserai mon iniquité au Sei- « gneur. » O bonté! j'ai dit : je confesserai, et vous avez pardonné : vous avez prévenu même l'exécution de la résolution de me confesser, et vous me pardonnez avant que je m'acquitte de ce devoir. C'est ce qui arrive à ceux qui ont le cœur contrit de la contrition parfaite; et pour les autres, c'est déjà un commencement de pardon, que de leur donner un commencement de repentir. Dieu achèvera son ouvrage, mais il faut lui être fidèle et coopérer à sa grâce; c'est-à-dire, en suivre les impressions et les mouvements.

Sur ces paroles : « Ne soyez pas comme le « cheval et le mulet; » inclinations bestiales, l'abrutissement dans les sens de la chair, impétuosité aveugle et indomptable, aller toujours devant soi au gré de son appétit insensé. Mais dans la suite, écoutez : O Seigneur! *tenez-leur la mâchoire par le mors et par la bride.* Puisqu'ils sont comme des chevaux et des mulets, traitez-les comme ces animaux. Toi-même, âme chrétienne, prends la bride en main et retiens tes emportements; car il faut être fidèle, et pendant qu'il tient la bride, la tenir aussi, se dompter soi-même et se faire violence.

IIIe Jour. Lisez le chapitre XIII de saint Luc, jusqu'au verset 18. Appuyez sur la parabole de l'arbre infructueux : c'est un figuier, un excellent arbre, dont le fruit est des plus exquis. Ce que Dieu attend de nous est excellent, un très-bon fruit, qui est son amour. Pesez ces paroles :

[1] *In Joan.*, tract. XLIX, tom. III, part. II.

« Il y a trois ans que je viens chercher du fruit « à ce figuier, et je n'en trouve point ; » et celles-ci : « Coupez l'arbre ; » pourquoi tient-il une bonne place, et occupe-t-il inutilement la culture et les soins de l'Eglise ? Et encore ces paroles : « Laissez-le encore cette année. » Prolongation du temps de la pénitence, les soins de la culture redoublés, le coup bientôt après si on n'est fidèle ; espérer, mais craindre et se souvenir de cette hache terrible et de son tranchant appliqué par une main toute-puissante à la racine, dans l'évangile des jours précédents.

Le psaume XXXVII, qui est le troisième de la pénitence, verset 5 : considérer encore les plaies de notre âme, ses ulcères invétérés, la corruption, la gangrène, la mort dans les veines, le cœur attaqué déjà et presque pénétré par le venin. Appuyez encore sur ces paroles : « Ma « force m'a délaissé, et la lumière de mes yeux « n'est plus avec moi ; » et sur celles-ci : « Mes « amis et mes proches se sont approchés de moi « et se sont arrêtés pour me considérer. » Les prêtres, les confesseurs, les supérieurs sont venus auprès de moi pour m'aider dans mon mal extrême; saisis d'étonnement, ils se sont arrêtés, ne sachant plus que me faire ; enfin ils se sont retirés, ils se sont éloignés de moi : *De longe steterunt.* O Seigneur ! où en suis-je ? Mais, ô Seigneur! j'espère en vous, *Quoniam in te speravi, Domine.* Ne me délaissez pas, Seigneur : *Ne derelinquas me, ne discesseris a me ; intende in adjutorium meum.* O Seigneur, Dieu de mon salut, qui en êtes le seul auteur, appliquez-vous à mon secours. Apprenez par ces paroles qu'il faut faire tous nos efforts pour prendre de bonnes résolutions ; mais encore en faire davantage pour demander de tout son cœur à Dieu son secours, sans lequel on ne peut rien. Il faut encore appuyer sur ces paroles : J'annoncerai mon péché : *Iniquitatem meam annuntiabo.* C'est la confession ; mais il faut y joindre : *Cogitabo pro peccato meo* : Je penserai à mon péché, je ferai réflexion sur un si grand mal et sur les moyens de m'en délivrer.

IV[e] Jour. Le même chapitre XIII de saint Luc jusqu'au même endroit. Appuyez sur cette femme qui avait depuis dix-huit ans un esprit d'infirmité, une habitude de faiblesse, qui la rendait incapable de soutenir son corps et sa tête, qui ne pouvait même, en aucune sorte, regarder en haut. Appliquez-vous le tout à vous-même, et prenez cette habitude dans toutes les lectures que je vous prescris. Passez au verset 12, où Jésus la guérit. Il n'y a rien à désespérer ; le mal est grand, mais le médecin est tout-puissant. Pesez encore, dans le verset 16 : « Ne fallait-il « pas délivrer cette fille d'Abraham, que Sa« tan tenait liée ? etc. » Songez ce que c'est qu'une âme liée par Satan, par l'habitude du mal. Nul autre que Jésus-Christ ne la pouvait délier. Il s'applique avec un amour particulier à délivrer les filles d'Abraham, celles qui sont dans l'alliance, celles qui, à l'exemple de ce patriarche, ont quitté leur pays et tout ce qu'elles avaient ou espéraient sur la terre, pour suivre Dieu. Il en a pitié. « Ne fallait-il pas, » dit-il, « la délier et rompre ses mauvaises habitudes ? » Finissez enfin votre lecture, avec ces paroles : « Tout le peuple se réjouissait » (vers. 17) Goûtez la joie que vous donnerez à tous ceux qui, ayant été témoins de votre indifférence pour votre salut, le seront du renouvellement de votre zèle.

Le psaume L, qui est le quatrième de la Pénitence. Tout y parle également en faveur du pécheur qui a pitié de lui-même et qui prie Dieu de le regarder aussi avec compassion. Appuyez sur ces paroles : « Créez en moi un cœur « pur. » C'est un ouvrage du Tout-Puissant, et plus qu'une création. Et encore sur ces paroles : « Fortifiez-moi par l'esprit principal » (vers. 14), l'esprit de courage, de persévérance et de force, opposé à cet esprit de faiblesse que vous venez de voir dans cette femme de notre évangile. A ces mots : « Usez, Seigneur, de votre bonté, afin « que les murailles de Jérusalem soient rebâ« ties ; » songez à Jérusalem ruinée, ville autrefois si belle et si sainte, qui n'est plus qu'un amas de pierres : ainsi est votre âme. Il la faut réédifier depuis le fondement jusqu'au comble, avec tous ses ornements. Quel travail ! quelle application ! mais aussi quelle joie après l'accomplissement d'un si bel ouvrage !

V[e] Jour. Lisez le chapitre XVI de saint Luc, depuis le verset 19 jusqu'à la fin. Considérez-y deux choses : la fin des plaisirs par la mort, le commencement des supplices dans l'enfer. Pesez ces mots : *Le riche mourut.* L'homme attaché à son corps mourut; que lui servirent ses plaisirs ? Quelle folie de tant travailler pour un corps mortel ! Appuyez sur la pensée de la mort, mais voyez-y commencer le supplice éternel de ceux qui sont attachés à leur corps. Appuyez sur ces paroles : « Je suis tourmenté, « je souffre cruellement dans cette flamme ; » et sur celles-ci : « Qu'il trempe le bout de son « doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue. » A quoi en est-on réduit ? à quoi se termine cette abondance de plaisirs tant recherchés ? On se réduit à demander une goutte d'eau, éternellement demandée, éternellement refusée. Et en-

core sur ces paroles : « Il y a un grand chaos « entre vous et nous. » Voir de loin le lieu de repos et de gloire; voir, entre soi et ce lieu, un espace immense, un impénétrable chaos ; on voudrait s'y élancer, on ne peut; on voudrait que quelqu'un vînt de ce lieu-là pour nous apporter le moindre soulagement : rien n'en viendra jamais. On n'aura que supplice, désespoir, grincements de dents; des ennemis impitoyables autour de soi, soi-même plus ennemi que tous les autres ennemis joints ensemble ; trouble immense au dedans, au dehors nul secours et rien à espérer. Quel état ! Pesez enfin sur cette parole : *Ils ont Moïse et les prophètes*. Ils sont inexcusables : combien plus le sommes-nous, nous qui avons Jésus-Christ et les apôtres, qui avons reçu tant de grâces, qui avons été, par tant d'exemples des saints favorisés de tant d'instructions et de moyens de sanctification ?

Le psaume CI, qui est le cinquième de la Pénitence. Pesez ces mots : « Hâtez-vous de m'é« couter dans mon extrême faiblesse : j'ai besoin « d'un prompt secours ; mes jours se sont dis« sipés comme une fumée, j'ai oublié de man« ger mon pain. » J'ai perdu le pain de vie, la sainte parole, le goût de la vérité et celui de la table sacrée de Jésus-Christ. Revenez encore à la pensée de la mort, à ces mots : « Mes jours « se sont abaissés et échappés comme l'ombre; « *et encore :* Il est temps de vous souvenir de « Sion, de Jérusalem ruinée; les pierres en « sont agréables à vos serviteurs. » Il faut aimer en soi-même ce qui reste de la ruine de notre âme, ces pierres, quoique renversées, qui autrefois ont composé l'édifice ; conserver soigneusement le peu de bien qui reste dans son âme, et songer à rétablir Jérusalem, c'est-à-dire à renouveler l'âme ruinée et désolée par le péché.

VI[e] Jour. Lisez le chapitre IX de saint Marc, depuis le verset 42. Appuyez sur ces mots, que Jésus-Christ inculque tant : « Que le ver des « damnés ne mourra point, et que le feu qui « les brûlera ne s'éteindra jamais. » Ce ver rongeur est la conscience réveillée après le long assoupissement de cette vie, qui ne nous laissera de repos ni jour ni nuit. Songez à ce feu qui ne s'éteindra pas ; pesez encore ces paroles de saint Matthieu : *Les enfants du royaume* [1], ceux à qui le royaume céleste était destiné, seront envoyés, à cause de leurs infidélités, dans les ténèbres extérieures, hors de la lumière céleste, hors le lieu de paix ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents ; là, les grâces méprisées ou négligées se tourneront en fureur : il n'y aura pas moyen d'apaiser les reproches de sa conscience, un mal si interne ne laissera aux damnés que la rage et le désespoir. Concluez que pour éviter un mal si étrange, ce n'est pas trop nous demander que nos mains, nos pieds, nos yeux : il faut arracher tous nos membres, toutes nos mauvaises habitudes, toutes nos mauvaises inclinations les unes après les autres, plutôt que de périr à jamais dans de si cruels supplices. Songez aussi à la violence qu'il faut se faire par la pénitence, comme s'il fallait s'arracher un pied, une main, ses propres yeux. Pesez enfin quel aveuglement c'est de s'attacher à son corps, corps qu'il faut, pour ainsi dire, mettre en pièces; de peur qu'il ne soit l'instrument de notre supplice, après avoir été l'appât qui nous a trompés.

Le psaume CXXIX, qui est le sixième de la Pénitence. Entonner un lugubre *De profundis* sur la mort de son âme; se représenter dans l'enfer, au milieu de ces affreux et intolérables supplices qu'on vient de voir; crier à Dieu du fond de cet abîme, *De profundis*, et n'attendre rien que de sa miséricorde. Pesez surtout cette parole : *Copiosa apud eum redemptio* : « La rédemption chez lui est abondante. » Pensez ici à ses infinies miséricordes et aux mérites infinis du sang de son Fils. Ah ! que la rédemption est abondante du côté de Dieu ! Que la fidélité à la recevoir soit égale de votre côté, par le secours de sa grâce qu'il faut demander avec ardeur. Interposez souvent dans vos prières, entre Dieu et vous, le nom adorable de notre Sauveur Jésus-Christ, à l'exemple de l'Eglise, qui conclut toutes ses prières par ces mots : *Per Dominum nostrum Jesum Christum* : « Au nom de Notre« Seigneur Jésus-Christ. »

VII[e] Jour. Lisez le chapitre XXV de saint Matthieu, jusqu'au verset 14 : « Le royaume des « cieux est semblable à dix vierges. » Elles sont toutes vierges; toutes elles ont une lampe allumée ; toutes étaient en grâce ; toutes également dans une profession sainte où elles attendaient l'Epoux céleste, et ne demandaient que d'entrer dans son festin nuptial ; mais la moitié en est excluse. Pesez sur cette huile qui devait entretenir les lampes; ce sont les saintes pratiques, et en particulier celles de la vie religieuse, toutes faites pour entretenir la présence de Dieu et l'esprit de piété. Faute de s'attacher à ces observances, les lampes s'éteignent ; c'est en vain qu'on demande aux autres une partie de leur huile : chacun a à répondre de soi.

Pesez sur cette forte clameur, ce grand cri qui se fait entendre tout à coup : « Voici l'Epoux « qui vient ; il faut aller au-devant de lui. » Il

[1] *Matth.*, VIII, 12.

faut mourir ; il arrive ; il faut aller comparaître à son jugement. On craint d'y paraître avec des lampes éteintes ; on va pour acheter de l'huile. On s'efforce près de la mort de faire de bonnes œuvres, et on regrette le temps perdu : il n'est plus temps ; il y avait le moment à prendre. Ce n'est pas qu'il ne soit toujours temps à notre égard ; parce que nous ne savons pas jusqu'où l'Epoux veut étendre ses miséricordes; c'est pourquoi il faut toujours approcher, à quelque heure qu'il nous invite. Mais l'Epoux sait ses moments ; et il faut aussi toujours veiller ; parce qu'on ne sait ni le jour ni l'heure : et si on la passe, on criera en vain : « Seigneur, Sei- « gneur, ouvrez-nous. » Le Seigneur nous répondra : *Nescio vos* : « Je ne vous connais point. » O terribles paroles ! Je ne vois en vous aucune des marques que j'ai mises dans mes enfants, aucune marque de la piété chrétienne, aucune vraie observance de la vie religieuse. Retirez-vous, la porte est fermée à jamais ; je ne sais qui vous êtes. Allez, allez avec ceux que je ne connais pas et qui ne me connaissent pas aussi. Elles périssent donc par leur négligence et pour avoir méprisé ou négligé ce qui entretenait la lampe allumée, c'est-à-dire, la piété véritable, la piété fervente. Pesez le mal de la négligence : ce n'est pas tant le crime qui nous perd que la négligence ; car on sortirait du crime sans la négligence. C'est elle qui, en empêchant d'entretenir l'esprit de piété, fait venir les crimes qui l'éteignent tout à fait : ceci est bien à peser.

Le psaume CXLII, qui est le septième de la pénitence. Appuyez sur ces paroles : « N'entrez « point en jugement avec votre serviteur ; » ne m'imputez point toutes mes négligences : qui se peut sauver, si vous les imputez ? Mais il faut donc travailler sans cesse à les diminuer ; autrement c'est se moquer que de le prier de ne les pas imputer. Et encore : « Mon ennemi m'a « mis dans les lieux obscurs : ma vie est éteinte, « et on me va mettre dans le tombeau, je suis « parmi les morts. » *Et encore* : « Mon âme est « comme une terre desséchée ; hâtez-vous de « m'écouter : mon esprit est défailli, et je tombe « sans force : si vous ne m'aidez, mes résolu- « tions seront vaines ; apprenez-moi à faire vo- « tre volonté. » Mais il faut donc que je vous écoute; autrement je n'apprendrai rien, et tous vos enseignements seront sans effet.

VIII[e] Jour. Le même chapitre XXV de saint Matthieu, depuis le verset 14 jusqu'à la fin. Les talents sont les dons de Dieu. Pesez sur la nécessité de les faire valoir : pesez sur la rigueur extrême du compte qu'on vous en demandera. Appuyez encore sur ces paroles : *Le serviteur inutile,......* et voyez où on le jette. Son crime, c'est son inutilité, c'est de n'avoir pas fait profiter les grâces : ce sont des talents enfouis, ce qui est confirmé par ces paroles : *Serviteur paresseux et mauvais.* Un serviteur est assez mauvais quand il est paresseux, lâche et nonchalant ; il n'en faut pas davantage pour le chasser ; on lui ôte même ce qu'il a ; il est nu, dépouillé, misérable et dans une indigence éternelle. Le bon serviteur profite de sa perte, parce qu'il devient encore plus soigneux et plus diligent, par l'exemple d'une si sévère punition de la négligence. Pesez encore ces paroles du Maître : « Parce que « vous avez été fidèle en peu, il vous sera don- « né beaucoup ; » car il le répète deux fois. Prenez garde à ne pas négliger les petites choses; car de là dépendent les grandes ; et le Sage a raison de dire : « Qui méprise les petites cho- « ses, tombe peu à peu [1]. » L'on se trouve, sans y penser, dans l'abîme. d'où l'on ne sort point ; car le Juge a dit : *Allez, maudits, retirez-vous.* C'est cet abîme, c'est le chaos que vous avez déjà vu. Tremblez à ces mots : *Retirez-vous* ; et à ceux-ci : *Au feu éternel*; et encore à ceux-ci : *Préparé au diable et à ses anges.* Quel est le lieu où l'on est banni ? avec qui est-on ? et pourquoi ? On ne raconte point d'autres crimes que celui d'avoir omis et négligé les bonnes œuvres. Ainsi, à vrai dire, la nonchalance est le seul crime qu'on punit : donc tout faire, et toujours avec zèle, avec ferveur, avec persévérance.

Le psaume LXXXVII ; appuyez sur ces mots : « Mon âme est remplie de mal ; ma vie est pro- « che de l'enfer: je suis mis au rang de ceux qui « ont été jetés dans le lac. » C'est le cachot des criminels, si profond qu'on a trouvé l'eau en le creusant ; et encore, *Dans le lac inférieur* ; dans le cachot le plus profond et le plus ténébreux, « comme ceux qui sont blessés et déjà mis dans « le tombeau, dont vous ne vous souvenez plus. » Il faut donc crier jour et nuit, et prévenir Dieu dès le matin ; car encore que par son long endurcissement on soit mis au rang des morts, on peut ressusciter par sa bonté. Les médecins ne ressuscitent pas : mais Jésus-Christ est un Médecin tout-puissant, qui peut rendre la vie à l'âme, et qui ressuscite les morts.

IX[e] Jour. Le chapitre XVI de saint Matthieu, depuis le verset 21 jusqu'à la fin ; et en saint Luc, le chapitre IX, verset 21 jusqu'au 27. Pesez ces mots : *Porter sa croix* [2] ; et ce mot que saint Luc ajoute : *Tous les jours* [3]. Crucifier ses passions, c'est l'ouvrage de tous les jours. Pesez ces mots : *Qu'il renonce à soi-même* [4] : à son corps,

[1] *Eccli.*, XIX, 1. — [2] *Matth.*, XVI, 24. — [3] *Luc.*, IX, 23. — [4] *Matth.*, XVI, 24.

à ses sens, à tout ce qu'ils présentent, à son âme, comme Jésus-Christ dit ailleurs, à sa propre volonté, à sa propre joie [1]. Si cela semble rude, deux choses adoucissent cette peine: la première, c'est que Jésus-Christ nous a précédés dans cette voie, c'est ce qu'il pose pour fondement ; c'est pourquoi il ajoute qu'il faut le suivre. C'est la première considération qui doit nous consoler dans cet étrange dépouillement.

La seconde considération qui adoucit cette croix et ce prodigieux renoncement que l'Evangile nous prescrit, c'est que par là on sauve son âme. « Qui la perd en cette sorte, la « sauve, la trouve, la garde : mais qui la « garde en cette vie, qui lui épargne les croix, « qui lui procure les plaisirs, qui ménage ses in-« clinations, la perd sans ressource [2]. » Jésus-Christ achève de surmonter la difficulté, en nous disant : « Que sert à l'homme de gagner tout le « monde, s'il perd son âme ? Que donnera-t-il « en échange pour son âme [3] ? » Il faut donc répéter souvent, et se dire souvent à soi-même : Que sert à l'homme, que sert à l'homme ; que lui sert d'avoir tout le monde, s'il perd son âme, s'il se perd lui-même ? et le dire souvent pendant le jour. Quand il faut quitter quelque chose qui plaît, se dire toujours, quand ce serait tout le monde : *Que sert à l'homme* ? Hélas ! encore un coup, que sert à l'homme ? Que peut gagner celui qui se perd soi-même ? que lui reste-t-il de ce qu'il croyait avoir gagné, après que lui-même il s'est perdu ? Cette parole a fait tous les solitaires, tous les pénitents, tous les martyrs, tous les saints. Faute de l'avoir entendue, saint Pierre est appelé Satan [4] ; et tous les apôtres sont jugés indignes d'annoncer Jésus-Christ.

Le psaume XII : *Usquequo Domine* [5] : Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand m'oublierez-vous ? Mais vous ne m'oubliez que parce que je m'oublie moi-même. Jusqu'à quand oublierai-je mon âme, et tâcherai-je de lui gagner ce qui la perd ? Serai-je encore longtemps à rouler de vains desseins dans mon esprit ? ne me résoudrai-je jamais ? Pourquoi veux-je faire triompher mon ennemi ? quel plaisir prends-je à me perdre ? Mon âme, prends une fois une bonne résolution. Et vous, Seigneur, éclairez-moi ; de peur que je ne m'endorme dans la mort. Pesez ces mots : *S'endormir dans la mort.* Affreux sommeil, funeste repos, perte irréparable, quand on est dans la mort ; et que loin de veiller pour en sortir, on s'y endort volontairement.

X[e] Jour. Le chapitre IX de saint Matthieu, depuis le verset 9 jusqu'au 14 ; et le chapitre XV de saint Luc tout du long. Pesez ces paroles : « Je « ne suis pas venu appeler les justes ; mais les « pécheurs [1]. » Les pécheurs sont la cause de sa venue : il leur doit en quelque sorte son être : combien donc les aime-t-il ? S'approcher de Jésus-Christ, comme d'un médecin des maux incurables ; lui exposer ses plaies cachées ; considérer combien *Il aime à exercer la miséricorde* [2]. Contempler, des yeux de la foi, la brebis égarée et perdue; soi-même : le bon pasteur, qui la cherche, qui s'abaisse pour la relever ; sa pitié, sa condescendance : qui la porte, parce qu'elle est faible ; qui la charge sur ses épaules, et ne se plaint point de ce fardeau, parce qu'il l'aime et qu'il ne la veut plus perdre : la joie du ciel. Le pécheur pénitent est, en un certain sens, préféré au juste ; et un seul à quatre-vingt-dix neuf. Considérer le grand prix d'une âme devant Jésus-Christ : la grande douleur qu'il a de la perdre et la joie de la recouvrer, comme la drachme perdue versel 8.

Le prodigue qui veut son bien hors des mains et de la maison de son père : il perd tout par ses plaisirs. Ses propres excès le ramènent : il a honte d'avoir à nourrir les pourceaux, ses passions, ses sens ; troupeau immonde et infâme. Il ne dit pas seulement : *Je me lèverai* (verset 18), il ne prend pas de vaines résolutions : il se lève, il marche, il arrive. « Mon père, » dit-il, « j'ai « péché, je ne suis pas digne.... : » dire cela du fond du cœur. Plus il s'humilie, plus le père s'attendrit. Il le voit de loin ; dès le premier pas qu'il fait, il accourt, il s'attendrit, il tombe sur son cou : remarquez, il ne s'y jette pas, il y tombe ; il ne se peut retenir, il s'incline, il s'abaisse lui-même : il semble qu'il ne veuille plus avoir de soutien qu'en ce fils qu'il a recouvré : et il le comble de tant de biens, que le juste, qui a toujours persévéré, semble avoir quelque sujet d'entrer en jalousie. Laissons-nous toucher à sa bonté ; disons souvent : *Je me lèverai, j'irai à mon Père.* Ayons pitié de nous-mêmes, en disant : *Je meurs ici de faim.* Mon Père donne à toutes ses créatures, jusqu'aux plus viles, ce qui leur est nécessaire, et il nourrit jusqu'aux corbeaux : et moi, qui suis son fils, *Je meurs ici de faim* (verset 17), je cherche une nourriture qui m'affame, parce qu'elle me prive du pain de vie. Allons, allons, je me lèverai, j'irai à mon Père : il est temps ; il est plus que temps.

Qui ne pleurerait son âme égarée, en lisant ces paroles ? qui ne s'empresserait de se ranger parmi les pécheurs pénitents ? On a vu dans le second psaume de la pénitence, que tous les

[1] *Luc.*, XIV, 26. — [2] *Matth.*, XVI, 25; *Luc.*, IX, 24. — [3] *Matth.*, XVI, 26. — [4] *Matth.*, XVI, 23. — [5] Vers. 1.

[1] *Matth.*, IX, 13. — [2] *Luc.*, XV, 4.

saints prient pour nous et pour notre iniquité : il faut donc les appeler à notre secours, et dire les litanies des saints avec les prières qui suivent ; et pour psaume, le LXIX, qui fait partie de ces prières. Pesez ces mots : *Hâtez-vous.* Le prodigue qui dit déjà : «Je me lèverai, j'irai..., » sent qu'il a eu besoin de Dieu pour le dire, et qu'il en a encore besoin pour l'exécuter. Il dit donc, dans son besoin et dans sa faiblesse : Hâtez-vous, hâtez-vous: je suis un mendiant, je suis un pauvre ; aidez-moi, Seigneur : je n'ai rien à vous donner ; je suis pauvre et mendiant, je suis votre pauvre ; je n'ai rien pour vous exciter à la pitié, que mon extrême misère. Voulez-vous faire un coup digne de votre miséricorde ? mes péchés vous présentent une occasion de la signaler. Mais, mon aide, mon libérateur, ne tardez pas : hâtez-vous, ne tardez pas : hâtez-vous, je péris: la force me manque ; je ne puis me tenir à ce bâton que vous me tendez audessus de l'eau : je n'en puis plus ; mes mains défaillent. Tirez-moi de cet abîme; je n'en puis plus, je me noie.

Conclusion.

Finir la retraite en lisant les derniers versets de saint Matthieu, chapitre XI, depuis le verset 28 : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés « et fatigués, et je vous soulagerai. » C'est Jésus qui vous invite, le même que vous avez offensé : il vous cherche, il revient à vous. A qui vient-il? à moi qui suis un pécheur, un ingrat, un prodigue, un malade. Il revient donc à moi comme un médecin, comme un Sauveur aussi bon que puissant. Venez, ô âmes malades et mourantes ! venez, vous que vos faiblesses troublent, que vos péchés accablent : venez, imitez ma douceur. Ne vous plaignez pas, ne vous aigrissez pas, ne vous soulevez pas contre ceux qui vous veulent guérir. Soyez doux quand on vous reprend ; je l'ai bien été quand on m'a mis à la croix, moi en qui il n'y avait rien à reprendre. Soyez humbles à mon exemple. Si vous êtes humbles, vous serez doux, vous vous laisserez conduire, vous vous laisserez reprendre ; vous changerez votre aigreur indocile en douceur et en reconnaissance. N'appréhendez pas mon joug, il est doux ; ni mon fardeau, il est léger. Le saint amour que j'inspire adoucit tout; il rend tout agréable et aisé. C'est un joug cependant, c'est un fardeau : il faut du courage pour le porter ; mais on est bien payé de sa peine. J'ai beaucoup à donner et en cette vie et en l'autre ; on ne perd rien avec moi : il n'y a qu'à venir lorsque j'appelle. Répétez souvent et croyez toujours entendre : Venez, cette douce invitation du Sauveur, ce doux Venez.

Quelle doit être notre espérance et notre consolation, dans quelque angoisse que nous puissions nous trouver ! Comme c'est à titre de misère que Jésus-Christ nous invite de venir à lui, les plus misérables sont les plus appelés. *Amen.*

SEIZIÈME OPUSCULE.

RETRAITE DE DIX JOURS, SUR LES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES ET AUTRES SUJETS.

PREMIER JOUR. « Ne jugez pas[1]; » car qui « êtes-vous, pour juger le serviteur d'autrui. « S'il demeure ferme ou s'il tombe, cela regarde « son maître, et c'est à lui de le juger. Mais le « Seigneur est puissant pour l'établir et le faire « demeurer ferme[2], » soit en le soutenant ou en l'empêchant de tomber, soit en le relevant de sa chute. Celui que vous croyez tombé, ou dont vous regardez la chute comme prochaine, sera peut-être élevé plus haut que vous dans le ciel. Car savez-vous la grâce que le Seigneur lui réserve? Songez à cette parole du Sauveur : « Les « femmes de mauvaise vie et les publicains vous « précéderont dans le royaume de Dieu[3]. » Vous qui nous vantez votre zèle pour observer la loi ; à qui donc oserez-vous désormais vous préférer, si les excès de ceux que vous méprisez n'empêchent pas la préférence que Dieu leur réserve en ses miséricordes? Qui êtes-vous donc, encore un coup, pour juger votre frère ? Qui vous a donné ce droit sur votre égal ? ou pourquoi méprisez-vous votre frère ? « Car il faut que « nous comparaissions tous devant le tribunal de « Jésus-Christ : chacun de nous rendra compte « à Dieu pour soi-même, » et non pour les autres qu'il juge si sévèrement. Ainsi, « ne nous jugeons plus les uns les autres ; » nous devons être assez occupés du jugement que nous avons à craindre pour nous-mêmes. *Voyez* saint Paul aux Romains, XIV, 10, 12, 13.

Représentez-vous par la foi ce redoutable jugement de Jésus-Christ, et combien vous avez d'intérêt à en éviter la rigueur: mais vous l'évitez en ne jugeant pas. » Ne jugez point, dit-il, « et vous ne serez pas jugés[4] ; car, poursuit-il, « on vous jugera comme vous aurez jugé les « autres, et par la même règle. C'est pourquoi, « dit saint Paul, vous êtes inexcusable, ô vous, « qui que vous soyez, qui jugez votre frère ; car « en ce que vous jugez les autres, vous vous « condamnez vous-même, puisque vous faites « les mêmes choses que vous jugez[5] : » et quand

[1] *Matth.*, VII, 1. — [2] *Rom.*, XIV, 4. — [3] *Matth.*, XXI, 31. — [4] *Ibid.*, VII, 1. — [5] *Rom.*, II, 1.

vous ne feriez pas les mêmes, vous en faites d'autres qui ne sont pas moins mauvaises, et vous devez vous souvenir de cette parole : Celui « qui transgresse la loi en un commandement, « la méprise en tous les autres. Car celui qui a « dit : Tu ne commettras point d'impureté, a « dit aussi : Tu ne tueras point [1]. »

Regarde-toi donc toi-même comme transgresseur de toute la loi ; et vois si, en cet état de criminel, tu oseras entreprendre de juger ton frère. Prends garde, sévère censeur de la vie des autres, et trop rigoureux exacteur de ses devoirs: prends garde que tu ne prononces toi-même ta propre sentence, et qu'il ne te soit dit un jour : « Tu seras jugé par ta bouche, mauvais ser- « viteur [2]. »

IIe Jour. « Pourquoi voyez-vous ce fétu dans « l'œil d'autrui, et que vous ne songez pas plu- « tôt à la poutre qui crève le vôtre [3] ? » Songez premièrement à vous rappeler en votre mémoire les paroles de saint Paul : « En jugeant les « autres, vous vous condamnez vous-même. » Vous laissez vivre vos vices, et vous condamnez ceux d'autrui. Clairvoyant en ce qui ne vous touche pas, vous êtes aveugle pour vous-même. Que vous serviront vos lumières, votre vaine curiosité et la pénétration dont vous vous savez si bon gré à connaître les vices des autres et à juger de leurs secrètes intentions? que vous servira tout cela, sinon à vous perdre? Hypocrite, songez à la qualité que le Sauveur, c'est-à-dire, la Vérité même, donne à ces sévères censeurs qui, trop attentifs aux vices des autres, oublient les leurs que leur amour-propre leur cache. Vous auriez honte d'avoir à vous reprocher un vice si bas et si honteux que celui de l'hypocrisie : c'est Jésus-Christ, c'est la Vérité même qui vous le reproche.

Songez à cette parole du Sauveur, lorsqu'on accusa devant lui la femme adultère : « Que celui « qui est innocent jette la première pierre [4]. »

Ne songez pas à accuser ou à juger les autres ; mais à vous corriger vous-même. Lisez les paroles de saint Paul : « La charité est « patiente, elle est douce : elle n'a point de ja- « lousie, elle n'est point maligne ni malicieuse « dans les jugements : elle ne s'enfle point elle- « même par la présomption ou par la fierté : « elle n'est point ambitieuse, ni ne s'élève au- « dessus des autres par les jugements : elle ne « s'aigrit ni ne s'irrite contre personne, elle ne « soupçonne pas le mal, elle ne prend pas plaisir « de trouver le mal dans les autres [5], » toute sa joie est d'y trouver du bien, et elle regarde toujours le prochain du beau côté. Loin de se laisser aigrir par le mal qu'elle croit qu'on lui a fait, « elle souffre tout, elle croit tout, elle es- « père tout de son prochain, elle en endure « tout; » trop heureuse par l'équité qu'elle garde envers les autres et par la condescendance qu'elle a pour eux, d'obtenir de Dieu qu'il la traite avec une pareille miséricorde, et d'éviter ce reproche: Hypocrite.

Faisons donc un rigoureux examen de nos propres défauts, et laissons à Dieu à juger de ceux des autres.

IIIe Jour. « Ne donnez pas les choses saintes « aux chiens, ni les perles aux pourceaux [1]. »

La chose sainte des chrétiens, c'est l'Eucharistie. L'ange, en parlant de Jésus-Christ à la sainte Vierge, qu'elle devait concevoir dans ses bénites entrailles, lui dit : « La chose sainte qui « naîtra de vous [2]. » Cette chose sainte, c'est le corps de Jésus-Christ, c'est le même corps que nous recevons : ne le donnez pas aux chiens ni aux pourceaux.

Les chiens et les pourceaux, à qui il ne faut pas donner la chose sainte, sont ceux dont parle saint Pierre : « Un chien qui ravale ce qu'il a « vomi ; un pourceau qui, vraiment lavé, se « vautre de nouveau dans le bourbier [3] ; » c'est-à-dire, un pécheur qui ne prend aucun soin de se corriger et se salit de nouveau après la communion et la pénitence : ne lui donnez pas aisément la chose sainte ; qu'il s'en rende digne par sa fidélité.

Les choses saintes aux saints : c'est ce qu'on criait autrefois, et ce que l'Eglise orientale crie encore avant la communion. « Quelle société en- « tre la justice et l'iniquité, entre la lumière et « les ténèbres, entre Jésus-Christ et le démon [4] ? » Ne venez donc à la chose sainte que lorsque vous serez saints.

Mais quand donc y viendrons-nous ? Dieu tiendra pour saint à cet égard celui qui aura un sincère désir de l'être, et qui, après avoir travaillé sérieusement à se corriger, va chercher la sainteté dans sa source et dans le corps du Sauveur, dans le dessein de s'en remplir et de soutenir sa faiblesse.

Les pourceaux qui foulent les perles aux pieds et se jettent avec fureur contre ceux qui les leur présentent, sont ceux qui, étant repris et recevant de saints avis de leurs supérieurs ou de leurs frères, s'aigrissent par orgueil et s'irritent contre ceux qui les leur donnent. Prenez garde à n'être pas de ce nombre ; et en quelque sorte qu'on vous fasse connaître vos défauts, humiliez-vous et profitez de l'avis.

[1] *Jac.*, II, 10, 11. — [2] *Luc.*, XIX, 22. — [3] *Matth.*, VII, 3. — [4] *Joan.*, VIII, 7. — [5] I. *Cor.*, XIII, 4, 5, 6.

[1] *Matth.*, VII, 6. — [2] *Luc.*, I, 35. — [3] II. *Petr.*, II, 22. — [4] II. *Cor.*, VI, 14, 15.

IVe Jour. *Demandez* (Vers. 7). Ce n'est pas assez : n'attendez pas que Dieu vous donne tout sans vous-même, ni que les bonnes œuvres que vous souhaitez d'obtenir tombent du ciel toutes seules, sans que vous vous excitiez à coopérer à la grâce. Demandez et cherchez tout ensemble. Ne demandez pas faiblement : frappez fortement et persévéramment à la porte. Lisez attentivement la parabole de l'ami qui presse son ami, en saint Luc, xi, 5 et suiv.

Cherchez la cause profonde de ce que vous n'êtes pas toujours exaucé, et apprenez-la de saint Jacques, i, 5, 6 7, et encore iv, 3.

Demandez à Dieu le vrai bien, qui est la sagesse du ciel : demandez-la persévéramment et avec foi au Père des lumières, elle vous sera donnée ; car il donne abondamment et sans reprocher ses bienfaits.

Demandez à Dieu comme à un père, et pesez bien ces paroles : *Si vous qui êtes mauvais* (℣ 11), et encore : « Si vous donnez volontiers les biens « qui vous sont donnés, et que vous n'avez « que par emprunt ; combien plus votre Père « céleste, » qui est la source du bien et la bonté même, dont la nature, pour ainsi parler, est de donner, combien plutôt *vous donnera-t-il les biens véritables* ? Demandez donc, encore un coup, comme à un père ; demandez avec foi et confiance : votre Père céleste ne vous pourra rien refuser.

Demandez avec confiance jusqu'aux moindres choses ; mais insistez principalement sur les grandes, qui sont le salut et la conversion, qui sont celles qu'il ne refuse jamais.

Ne vous découragez point de vos chutes si fréquentes ; et ne dites pas : Jamais je ne viendrai à bout de ce défaut. « Opérez votre salut « avec tremblement [1] ; » mais en même temps avec confiance, parce que ce n'est pas vous seul qui devez agir.

« C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et « le faire, » comme dit saint Paul. Appuyez-vous donc sur la grâce, et demandez-la avec foi à celui qui ne demande que de vous la donner.

Ve Jour. « Faites comme vous voulez qu'on « vous fasse [2]. » C'est la règle la plus simple qu'on se puisse proposer, et en même temps la plus droite et la plus naturelle. C'est sur cette foi qu'est fondée la société et l'équité naturelle; mais Notre-Seigneur l'a relevée, en ajoutant : « C'est la loi et les prophètes. »

La racine de cette loi est dans ce précepte : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Tu lui souhaiteras la même chose qu'à toi-même : tu ne voudras donc point lui faire ce que tu ne voudrais pas en souffrir. Tous ces préceptes sont compris dans ce seul précepte : apprenez-le de saint Paul, Rom, xiii, 8, 9, 10.

Lisez-aussi dans la même épître, chapitre XII, versets 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21 ; appuyez sur ces paroles du verset 18 : « S'il se peut, et « autant qu'il est en vous ». Quand votre frère ne répondrait pas au désir que vous avez de vivre en paix avec lui, vous de votre côté, « au-« tant qu'il est en vous, gardez la paix et la cha-« rité ; » car si vous aviez l'esprit droit, vous souhaiteriez qu'on usât ainsi avec vous-même. Faites-le donc avec les autres, et imprimez dans votre cœur cette belle règle de l'Evangile.

VIe Jour. Appuyez sur ces paroles : *Efforcez-vous* [1] : Le salut ne se fait point avec mollesse et nonchalance : « Le royaume des cieux souf-« fre violence, et les violents l'emportent [2]. » *D'entrer* ; ne vous contentez pas d'approcher, entrez en effet. *Par la porte étroite* de la mortification de vos passions, par la crainte de votre humeur altière qu'il faut dompter en toutes choses. « La porte est large, la voie est spa-« cieuse [3]. » Se laisser aller à ses désirs, c'est la voie large : il est aisé d'entrer par cette porte, mais songez où elle mène, à la perdition. Peu entrent par la porte étroite ; beaucoup trouvent la voie large. Ne songez donc pas à ce qu'on fait communément : les mauvais exemples l'emportent par le nombre. Imitez le petit nombre de ceux qui pensent solidement à leur perfection. Pesez encore sur cette parole : « Que la « porte est petite, et que la voie est étroite ! » comme qui dirait : vous ne sauriez assez comprendre combien elle l'est. Concluez donc : il faut faire effort, il faut se faire violence ; point de paresse ni de langeur dans la voie du salut, Qui n'avance pas, recule. Ainsi le soin de la perfection et celui du salut sont inséparables. Qui ne vise pas à être parfait, à monter jusqu'au haut avec un effort continuel, retombe par son propre poids.

La voie étroite, en un autre sens, est la voie large. Plus on se met à l'étroit en mortifiant ses désirs, plus Dieu dilate le cœur par la consolation de la charité.

La vie religieuse est la voie étroite par l'observance des conseils évangéliques : il y faut donc entrer non-seulement par la profession et par l'habit, mais par la pratique. Il ne suffit pas d'y être appelé, il faut entrer jusqu'au fond. « Beaucoup d'appelés et peu d'élus [4] : » peu entrent de bonne foi dans la voie étroite.

[1] *Phil.*, ii, 12. — [2] *Matth.*, vii, 12.

[1] *Luc.*, xiii, 24. — [2] *Matth.*, xi, 12. — [3] *Matth.*, vii, 13. — [4] *Ibid.*, xx, 16.

VIIe Jour. « Vous les connaîtrez par leurs « fruits [1]. » Le figuier que Jésus-Christ maudit avec ses feuilles, avait l'apparence d'un bel arbre ; mais parce qu'il manquait de fruit, il fut maudit.

La malédiction consista à le priver de fruit à jamais : prenez-y garde.

Les feuilles sont l'apparence d'une bonne vie, les fleurs sont les fruits commencés. Si l'on ne porte de vrais fruits et des œuvres parfaites de la justice chrétienne, on est maudit.

« Faites de dignes fruits de pénitence [2]. » Quand un arbre produit continuellement de mauvais fruits ou qu'il n'en porte pas de beaux, il est mauvais ; triste état d'un arbre qui, faute de porter des fruits, n'est plus propre que pour le feu. « Tout arbre qui ne porte pas de bons « fruits est coupé et jeté au feu [3]. » Songez à ces paroles : « La cognée est à la racine des ar« bres ; » non aux branches, mais à la racine : tout va périr tout d'un coup.

Interrogez-vous vous-même : Quel bon fruit ai-je porté ? quelle passion ai-je corrigée ? quelle bonne habitude ai-je acquise ?

Si un sage confesseur vous prive quelquefois des sacrements, parce qu'il ne voit en vous que des feuilles ou des fleurs, et non des fruits, ne vous en étonnez pas.

Lisez le chapitre XIII de saint Luc, jusqu'au verset 10, et appuyez sur la parabole du figuier infructueux malgré la culture, versets 6 et suiv.

VIIIe Jour. Versets 21, 22, 23 : ces versets sont la confirmation des précédents. Celui qui répète si souvent : *Seigneur, Seigneur* [4], et n'accomplit pas ses préceptes, c'est l'arbre qui porte des feuilles et des fleurs tout au plus, mais nul fruit. Il vaudrait mieux ne pas tant dire : Seigneur, Seigneur, et accomplir ses préceptes.

Je ne vous connais pas, ô vous qui n'avez que des paroles ; je ne vous connais pas, vous n'avez pas le vrai caractère du chrétien. *Retirez-vous* ; vous n'êtes pas de mes brebis. Pesez, et tremblez à ces paroles : « Je ne vous connais « point, retirez-vous ; » et où irez-vous, en vous retirant de la vie et de tout le bien, sinon à la mort et à tout le mal ?

Eussiez-vous fait des miracles au nom de Jésus-Christ, retirez-vous ; il ne vous connaît pas. Les bonnes œuvres sont les vrais miracles et la vraie marque qu'il désire. Humiliez-vous, abaissez-vous aux pieds de tous vos frères et de toutes vos sœurs, cela vaut mieux que des miracles.

O mon Jésus ! comment pourrai-je entendre ces paroles : *Retirez-vous*? Quoi ! mon bien et le seul objet de mon amour, vous perdrai-je à jamais ? ne vous verrai-je jamais dans toute l'éternité ? Ah ! plutôt mille morts !

IXe Jour. *Celui qui écoute et fait*, en qui la vertu se tourne en habitude par la pratique, « c'est l'homme sage qui bâtit sur la pierre [1]. »

Ecouter n'est rien : faire c'est tout ; toutes les fois qu'on conçoit de bons désirs, ou qu'on forme de bonnes résolutions, on écoute, mais on est encore du nombre des écoutants. » « Celui qui écoute mon Père et qui apprend, « vient à moi, dit Jésus-Christ [2]. » Ecoute, âme chrétienne, écoute au dedans de toi-même, retire-toi à l'endroit intime où la Vérité éternelle se fait entendre ; écoute et apprends sous un tel Maître, écoute ce que dit l'esprit qui te sollicite et qui t'appelle à la perfection. Mais la marque que tu auras écouté et appris, c'est que tu viens à Jésus · marche après lui, suis ses exemples, c'est bâtir sur la pierre. Mais celui qui ne fait qu'écouter, c'est-à-dire que considérer et méditer la sainte parole sans en venir réellement à la pratique, bâtit sur le sable. Les tentations, les afflictions, les dégoûts viennent : la maison tombe et la ruine est si grande, que souvent elle devient irréparable. Songez à la véritable sagesse et à la véritable folie, dont vous voyez un exemple dans cette parabole du Sauveur.

Xe Jour. Qui n'admirerait la doctrine de Jésus-Christ, sa pureté, sa sublimité, son efficace dans la conversion du monde, dans la mort de tant de martyrs, dans le mépris des grandeurs et des plaisirs qu'elle a inspiré à tant de millions d'âmes ?

Par elle, les honneurs du monde ont perdu tout leur éclat, toutes les fleurs sont tombées. L'homme est devenu un ange par le détachement de ses sens, et il est porté à se proposer pour modèle la perfection de Dieu même ; « Soyez parfaits comme votre Père céleste est « parfait [3]. » Qui n'admirerait donc, encore un coup, cette doctrine céleste ? Mais ce n'est pas tout de l'admirer ; Jésus enseigne avec puissance comme ayant la souveraine autorité, parce qu'il est la vérité même : il faut que tout cède, que tout orgueil humain baisse la tête.

Dieu vous préserve d'un docteur timide et vacillant qui n'ose vous dire vos vérités, ni vous faire marcher à grands pas à la perfection, à la manière des pharisiens et des docteurs de la loi, qui ne songeaient qu'à s'attacher le peuple et non à le corriger. Demandez à Dieu un docteur qui vous parle avec efficace et avec

[1] *Matth.*, VII, 20. — [2] *Ibid.*, III, 8. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* VII, 21.

[1] Vers. 24, 25, 26, 27. — [2] *Joan.*, VI, 45. — [3] *Matth.*, V, 48.

puissance sans vous épargner : c'est à celui-là que votre conversion est réservée.

Songez à l'autorité de la doctrine de Jésus-Christ, et combien il lui appartient de parler avec puissance ; ainsi, laissez-vous conduire à sa direction et à ses maximes.

Lisez pour conclusion le chapitre XVII de saint Jean ; conformez-vous aux intentions et aux prières du Maître céleste, et disposez-vous à en faire le sujet d'une autre retraite, si Dieu vous en fait la grâce.

Il est aisé de faire de cette manière des sujets de méditations pour plusieurs heures par jour.

Il n'est pas besoin de multiplier ses pensées: en faisant un acte de foi sur chacune des vérités, et en le répétant souvent, ou plutôt en le continuant par une adhérence à la vérité qu'il contient, et une soumision à l'autorité du Fils de Dieu qui l'enseigne, il en naît naturellement des désirs et des résolutions. On priera Dieu qu'il les tourne en œuvres et en pratiques solides. D'un clin d'œil, on fait l'application de chaque vérité à son état, à sa vocation, à ses besoins particuliers : plus de foi que de raisonnements; plus d'affection que de considération. Digérer, c'est se nourrir ; prendre beaucoup de nourriture sans la digérer, c'est se suffoquer ; lire peu chaque fois et en tirer le suc. *Amen, Amen.*

DIX-SEPTIÈME OPUSCULE.

PRÉPARATION A LA MORT.

PREMIÈRE PRIÈRE SUR LA MORT.

Le coupable attend son supplice et adore la puissance qui le punit.

« Seigneur, vous n'avez pas fait la mort [1] : » elle n'était pas au commencement, et « elle « n'est entrée dans le monde qu'en punition du « péché [2]. Vous avez créé l'homme immortel [3] ; » et s'il fût demeuré obéissant, la mort eût été pour lui un mal inconnu: mais c'était le moindre de nos malheurs. L'âme mortellement blessée par le péché, par la mort temporelle, nous précipitait dans l'éternelle, et l'enfer était notre partage.

O Dieu ! voici la merveille de votre grâce : La mort n'est plus mort après que Jésus-Christ l'a soufferte pour nos péchés et pour les péchés du monde. Elle n'est plus qu'un passage à l'immortalité, et notre supplice nous a tourné en remède, puisqu'en portant avec foi et avec soumission la mort à laquelle nous avons été justement condamnés, nous l'évitons à jamais.

Voici donc, Seigneur, votre coupable qui vient porter la mort à laquelle vous l'avez condamné : enfant d'Adam pécheur et mortel, je viens humblement subir l'exécution de votre juste sentence. Mon Dieu, je le reconnais, j'ai mangé le fruit défendu dont vous aviez prononcé qu'au jour que je le mangerais, je mourrais de mort. Je l'ai mangé, Seigneur, ce fruit défendu, non-seulement une fois en Adam, mais encore toutes les fois que j'ai préféré ma volonté à la vôtre. Je viens donc subir ma sentence, je viens recevoir la mort que j'ai méritée : frappez, Seigneur, votre criminel se soumet; j'adore votre souveraine puissance dans l'exécution de cette sentence dont nul n'a jamais pu éviter l'effet, ni même le reculer d'un moment. Il faut mourir, vous l'avez dit : le riche comme le pauvre, le roi comme le sujet. C'est ce coup inévitable de votre main souveraine qui égale toutes les conditions, tous les âges, tous les états, et la vie la plus longue avec la plus courte ; parce qu'il ne sert de rien d'écrire beaucoup si, en un moment et par une seule rature, tout est effacé.

J'adore donc, ô mon Dieu ! ce coup tout-puissant de votre main souveraine, j'entre dans la voie de toute chair. Il fallait à notre orgueil et à notre mollesse ce dernier coup pour nous confondre. Les vanités nous auraient trop aisément enivrés, si la mort ne se fût toujours présentée en face ; si, de quelque côté qu'on se peut tourner on ne voyait toujours devant soi ce dernier moment, lequel lorsqu'il est venu, tout le reste de notre vie est convaincu d'illusion et d'erreur. O Seigneur ! je vous rends grâces de ce secours que vous laissez à notre faiblesse, de cette humiliation que vous envoyez à notre orgueil, de cette mort que vous donnez à nos sens. O Seigneur ! la vie de nos sens et de notre vanité sera trop vive, si vous ne la mortifiez par la vue continuelle de la mort. Taisons-nous, mortels malheureux, il n'y a plus de réplique, il faut céder : il faut, malgré qu'on en ait, mépriser ce squelette, de quelque parure qu'on le revête ; la mort en montre le fond à tous les hommes, même à ceux qui y sont le plus attachés. Que toute chair demeure atterrée et anéantie. O Dieu ! j'adore ce bras souverain qui détruit tout par un seul coup : ô mort ! tu m'ouvres les yeux, afin que je voie mes vanités ; ainsi, ô mort ! tu m'es un remède contre toi-même. Il est vrai, tu ôtes tout à mes sens, mais en même temps, tu me désabuses de tous les faux biens que tu m'ôtes. O mort !

[1] *Sap.*, I, 13. — [2] *Rom.*, V, 12. — [3] *Sap.*, II, 23.

tu n'es plus mort que pour ceux qui veulent être trompés ; ô mort! tu m'es un remède, tu envoies tes avant-coureurs, les infirmités, les douleurs, les maladies de toutes les sortes, afin de rompre peu à peu les liens qui me plaisent trop, quoiqu'ils m'accablent. O mort ! Jésus-Christ crucifié t'a donné vertu ; ô mort ! tu n'es plus ma mort, tu es le commencement de ma délivrance.

DEUXIÈME PRIÈRE.

Le chrétien attend sa délivrance et adore son Libérateur.

O Seigneur ! nous avions fait un traité avec la mort, et un pacte avec l'enfer : nous nous y étions vendus et livrés, et vous avez dit : « Je « poserai en Sion une pierre fondamentale, une « pierre précieuse et choisie ; la pierre de l'an- « gle, fondée sur un fondement inébranlable. « Que celui qui croit [1] » en celui qui est figuré par cette pierre, « ne se presse pas » d'exécuter le traité qu'il a fait avec la mort et avec l'enfer. « Car le traité que vous avez fait avec la mort « sera effacé ; et le pacte que vous avez fait « avec l'enfer ne tiendra pas. » Et voici comme ce pacte a été rompu. Le Juste, le Saint des Saints, celui que Dieu a sacré par une onction qui est au-dessus de tout, et par la divinité même, s'est livré volontairement à la mort : il s'est soumis à la puissance des ténèbres ; et, en même temps, le traité de notre servitude a été annulé. Jésus-Christ l'a mis en croix, et l'a effacé par son sang. Il est entré dans le tombeau, il est descendu jusqu'aux enfers ; et au lieu d'y demeurer assujetti, il a chanté ce cantique, que David, son père selon la chair, avait composé pour lui : « J'avais toujours le Sei- « gneur en vue ; je le vois à ma droite, jusque « dans les ombres de la mort [2], » jusque dans les tristes prisons dont j'ai été délivrer les âmes qui y attendaient ma venue. « C'est pour cela « que mon cœur était plein de joie, et que mon « corps même s'est reposé en espérance ; parce « que vous ne laisserez pas mon âme dans l'en- « fer, et vous ne permettrez pas que votre saint « éprouve la corruption. Vous m'avez montré « le chemin à la vie : » j'y retournerai victorieux de la mort.

Je le crois ainsi, mon Sauveur. David, qui a composé ce divin cantique, ne l'a pas composé pour lui ; puisque sa chair a été corrompue, comme celle de tous les autres hommes : mais il a vu en esprit la vôtre qui sortait de lui, et qui est demeurée incorruptible [3]. Il est ainsi, je le crois, il est ainsi. Vous êtes ressuscité le troisième jour ; et votre résurrection, manifestée à toute la terre par le témoignage de vos saints apôtres, suivie de tant de miracles, a été le signal donné aux Gentils et aux Juifs que vous aviez choisis, pour se rassembler sous l'invocation de votre nom : il dit ainsi, je le crois.

Mais je crois encore que vous n'avez pas surmonté la mort pour vous seul : vous l'avez surmontée pour nous, qui croyons en vous. Nous n'aurons pas, à la vérité, votre privilége, de ne pas trouver la corruption dans le tombeau : car il faut que notre chair, qui est une chair de péché, soit dissoute, et poussée jusqu'à la dernière séparation de ses parties. Mais notre corps sera mis en terre comme un germe qui se reproduira lui-même. « Il est mis en terre « dans la corruption ; il sera reproduit incor- « ruptible ; il est mis en terre difforme et défi- « guré, il sera reproduit et ressuscitera glo- « rieux ; il est mis en terre sans force et sans « mouvement, il en sortira plein de vie et de « vigueur ; il est mis en terre comme on y met- « trait le corps d'un animal, mais il ressuscitera « comme un corps spirituel [1], » et ne laissera à la terre que la mort, la corruption, l'infirmité et la vieillesse.

Je vous adore, ô Jésus mon libérateur ; je vous adore, ô Jésus ressuscité pour vous-même, et pour tous vos membres que vous avez remplis de votre esprit, qui est l'esprit de vie éternelle. Vous avez enduré la mort, afin que la mort fût vaincue, Satan désarmé, son empire abattu ; et afin d'affranchir ceux que la crainte de la mort tenait dans une éternelle servitude [2]. Vous serez vraiment libres, quand le Fils vous aura délivrés [3]. Je le crois, Seigneur, il est ainsi. Mon unique Libérateur, je vous adore il faut que je meure comme vous, afin que je vive comme vous. « Je sais que mon Rédemp- « teur est vivant ; et au dernier jour je ressus- « citerai de la poussière, et je serai de nouveau « environné de ma peau ; et je verrai mon Dieu « dans ma chair. Je le verrai moi-même de mes « yeux ; ce sera moi, et non pas un autre. Je « conserverai cette espérance dans mon sein [4] : » je la porterai jusqu'au milieu des ombres de la mort. « Qui me donnera que ce discours soit « écrit comme avec le fer et le diamant sur le « rocher [5] ; » que le caractère en soit immortel, et gravé éternellement dans mon cœur, dans un cœur affermi dans la foi ?

Ce sera vous, ô Seigneur ! ce sera vous qui mettrez votre main sur moi, et qui me direz, comme vous dites à votre disciple bien-aimé :

[1] *Isa.*, XXVIII, 16, 18. — [2] *Ps.* XV, 8, 9, 10. — [3] *Act.* II, 29, 31

[1] I. *Cor.*, XV, 42, 43, 44. — [2] *Hebr.*, II, 14, 15. — [3] *Joan*, VIII, 36. — [4] *Job.*, XIX, 25, 26, 27, 28. — [5] *Ibid.*, 24.

« Ne crains point ; je suis le premier et le der-« nier : je suis vivant, et j'ai été mort, et je vis « aux siècles des siècles : et j'ai en ma main les « clefs de la mort et de l'enfer [1]. » Tout le monde entendra ma voix ; « et tous ceux qui « sont dans les tombeaux entendront la voix du « Fils de l'Homme-Dieu : et ceux qui auront « bien fait ressusciteront pour la vie ; et ceux « qui auront mal fait ressusciteront pour le juge-« ment [2]. »

TROISIÈME PRIÈRE.

Le chrétien s'abandonne à la confiance.

O mon Dieu ! cette dernière parole me rejette dans de plus grandes frayeurs qu'auparavant : car elle m'annonce qu'il faudra comparaître devant votre tribunal redoutable. Et comment oserai-je y comparaître avec tant de péchés ? Mais quoi ! est-ce donc en vain que vous avez dit : « Qui espère en moi ne sera pas con-« fondu [3] ? » Et encore : « Si Dieu est pour « nous, qui sera contre nous ? Celui qui n'a pas « épargné son propre Fils, mais qui l'a livré « pour nous à la mort, quels biens ne nous a-t-« il pas donnés avec lui ? Qui osera accuser les « élus de Dieu ? C'est Dieu même qui les justi-« fie : qui les condamnera ? C'est Jésus-Christ « qui est mort, mais qui est ressuscité, qui est « à la droite de son Père, qui ne cesse d'inter-« céder pour nous [4]. » Et encore : « Je vis en la « foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, qui s'est « livré pour moi [5], qui a porté nos péchés dans « son propre corps sur le bois de la croix ; et « nous avons été guéris par ses blessures [6] » Je n'ai donc point à craindre mes péchés, qui sont effacés au moment que je m'abandonne à la confiance. Je n'ai à craindre que de craindre trop : je n'ai à craindre que de ne me pas assez abandonner à Dieu par Jésus-Christ. O mon Dieu, ma miséricorde ; ô mon Dieu, je m'abandonne à vous : je mets la croix de votre Fils entre mes péchés et votre justice.

Mon Sauveur, vous avez deux titres pour posséder l'héritage de Dieu votre Père : vous avez le titre de votre naissance ; vous avez celui de vos travaux. Le royaume vous appartient comme étant le Fils ; et il vous appartient encore en qualité de conquérant. Vous avez retenu pour vous le premier titre, vous m'avez abandonné le second. Je le prends, je m'en saisis avec foi. Mon âme, il faut espérer en Dieu. « Mon âme, pourquoi es-tu triste, et pour-« quoi me troubles-tu [7] ? » Pourquoi me troubles-tu encore une fois ? « Espère en lui, » mon âme, et dis-lui de toutes tes forces : « O « mon Dieu ! vous êtes mon salut. » Mon âme, tu n'as rien à craindre que de ne pas crier assez haut.

[1] *Apoc.*, I, 17, 18. — [2] *Joan.*, V, 28, 29. — [3] *Eccli.*, II, 11. — [4] *Rom.*, VIII, 31, 32, 33, 34. — [5] *Gal.*, II, 20. — [6] I. *Petr.*, II, 24. — [7] *Ps.* XLI, 6, 12, 13.

QUATRIÈME PRIÈRE.

A la vue de la mort, le chrétien renouvelle les actes de foi, d'espérance et de charité.

Le temps approche, Seigneur, que les ténèbres seront dissipées, et que la foi se changera en claire vue ; le temps approche où je chanterai avec le Psalmiste : O Seigneur, « nous avons « vu ce que nous avions ouï [1]. » O Seigneur, tout nous paraît comme il nous avait été prêché. Je n'ai plus qu'un moment ; et dans un instant je verrai à découvert toutes vos merveilles, toute la beauté de votre face, la sainteté qui est en vous, votre vérité tout entière. « Mon « Sauveur, je crois : aidez mon incrédulité [2]. » et soutenez ma faiblesse. O Dieu, je le reconnais, je n'ai rien à espérer de moi-même : mais vous avez commandé d'aller « en espé-rance contre l'espérance [3]. » Ainsi en espérance contre l'espérance, je crois avec Abraham. Tout tombe, cet édifice mortel s'en va par pièces. Mais « si cette maison de terre se « renverse et tombe sur ses propres ruines, j'ai « une maison céleste [4], » où vous me promettez de me recevoir. O Seigneur ! j'y cours, j'y vole, j'y suis déjà transporté par la meilleure partie de moi-même. « Je me réjouis d'enten-« dre dire que j'irai dans la maison du Sei-« gneur. Je suis à ta porte, ô Jérusalem ! me « voilà debout ; mes pieds sont en mouve-« ment [5], » et tout mon corps s'élance pour y entrer.

Quand vous verrai-je, ô le bien unique, quand vous verrai-je ? Quand jouirai-je de votre face désirable, ô vérité, ô vraie lumière, ô bien, ô source du bien, ô tout le bien, ô le tout parfait, ô le seul parfait, ô vous qui êtes seul, qui êtes tout, en qui je serai, qui serez en moi, qui serez tout à tous, avec qui je vais être *un seul esprit* [6] ? Mon Dieu, je vous aime : mon Dieu, ma vie et *ma force, je vous aime, je vous aimerai* [7] ; je verrai vos merveilles. Enivré de votre beauté et de vos délices, je chanterai vos louanges. Tout le reste est passé ; tout s'en va autour de moi comme une fumée : mais je m'en vais où tout est. Dieu puissant, Dieu éternel, Dieu heureux, je me réjouis de votre puissance, de votre éternité, de votre bonheur. Quand vous verrai-je, ô principe qui n'avez point de principe ? Quand verrai-je sortir de votre sein votre Fils, qui vous est égal ! Quand verrai-je votre

[1] *Ps.* XLVII, 9. — [2] *Marc.* IX, 23. — [3] *Rom.*, V, 18. — [4] II *Cor.*, V, 1. — [5] *Ps.* CXXI, 1. — [6] I *Cor.*, VI, 17. — [7] *Ps.* XVII, 1.

Saint-Esprit procéder de votre union, terminer votre fécondité, consommer votre éternelle action ? Tais-toi, mon âme, ne parle plus. Pourquoi bégayer encore quand la vérité te va parler ?

Mon Sauveur, en écoutant vos saintes paroles j'ai tant désiré de vous voir et de vous entendre vous-même ! l'heure est venue ; je vous verrai dans un moment ; je vous verrai comme Juge, il est vrai ; mais vous me serez un juge Sauveur. Vous me jugerez selon vos miséricordes ; parce que je mets en vous toute mon espérance, et que je m'abandonne à vous sans réserve. Sainte cité de Jérusalem, mes nouveaux citoyens, mes nouveaux frères, ou plutôt mes anciens citoyens, mes anciens frères, je vous salue en foi. Bientôt, bientôt dans un moment, je serai en état de vous embrasser : recevez-moi dans votre unité Adieu, mes frères mortels ; adieu, sainte Eglise catholique. Vous m'avez porté dans vos entrailles, vous m'avez nourri de votre lait : achevez de me purifier par vos sacrifices, puisque je meurs dans votre unité et dans votre foi. Mais, ô Eglise ! point d'adieu pour vous : je vais vous trouver dans le ciel dans la plus belle partie de vous-même. Ah ! je vais voir votre source et votre terme, les prophètes et les apôtres vos fondements, les martyrs vos victimes, les vierges votre fleur, les confesseurs votre ornement, tous les saints vos intercesseurs. Eglise, je ferme les yeux : je vous dis adieu sur la terre; je vous trouverai dans le ciel.

CINQUIÈME PRIÈRE.

Le chrétien fait sa dernière communion pour mourir.

O Dieu ! « je vous découvre mes péchés, et « je ne vous cache point mes injustices. J'ai « dit : Seigneur, je confesserai mon injustice « contre moi-même ; et vous avez remis mon « iniquité[1]. » J'ai dit : Je confesserai ; et vous avez déjà remis. Je l'ai dit avec tant de foi et une si vive ardeur, avec tant de contrition et tant d'espérance, que la rémission a prévenu la confession. Mais comment sais-je si je l'ai dit de cette sorte ? Je n'ai pas besoin de le savoir, je ne veux pas le savoir ; ce n'en est pas ici le temps. Mais vous, Seigneur, qui savez ce qu'il faut faire pour le bien dire, donnez ce que vous commandez, et commandez ce qu'il vous plaira. Je vous le demande par vous-même, par votre bonté, par Jésus-Christ, par sa mort, par tous ses mystères. Je vous donne ma volonté, qui est à vous par tant de titres: faites en moi ce qu'il faut qui y soit pour vous plaire. Pour moi je ne puis vous prêter qu'un faible effort, qui encore vient de vous. J'ai dit: Je confesserai. Votre ministre m'ordonnera-t-il de repasser sur les péchés de ma vie passée ? J'ai dit : Je confesserai. Me défendra-t-il de me troubler par cette vue effroyable ? J'ai dit : Je confesserai de ma vie passée ce qu'il voudra que je confesse. Vous lui avez ordonné de me lier et de me délier, de pardonner, de retenir. Il a vos clefs en sa main; c'est à lui à y soumettre ce qu'il trouvera à propos : et vous lui avez donné votre Saint Esprit, Esprit de discernement, qui sonde le fond des cœurs, pour exercer cette fonction : *Recevez le Saint-Esprit*, avez-vous dit, grand Pontife[1]. C'est vous qui me gouvernez, qui me purifiez par son ministère. Mon Sauveur, je me réjouis de ce que le péché va finir en moi. Je vous ai tant offensé, bon Père, bon Juge, bon Sauveur ; pardon. Mais les péchés vont finir : la mort ne sera pas la fin de ma vie ; elle le sera de mon péché. O mort, que je t'aime par cet endroit-là ! Remettez tout, Seigneur, par votre bonté ; et retirez moi promptement, de peur que je ne pèche de nouveau.

SIXIÈME PRIÈRE.

Le chrétien reçoit le viatique.

« Je suis la résurrection et la vie : celui qui « croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra; « et tout homme qui vit et qui croit en moi, « ne mourra point à jamais. Le croyez-vous « ainsi[2]? » O chrétien, je ne te dis plus rien ; c'est Jésus-Christ qui te parle en la personne de Marthe; réponds avec elle : « Oui, Seigneur, « je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu « vivant, qui êtes venu en ce monde. *Ajoute « avec saint Paul* : Afin de sauver les pécheurs « desquels je suis le premier[3]. »

Crois donc, âme chrétienne, adore, espère, aime. O Jésus ! ôtez les voiles, et que je vous voie. O Jesus ! parlez dans mon cœur, et faites que je vous écoute. Parlez, parlez, parlez; il n'y a plus qu'un moment, parlez. Donnez-moi des larmes pour vous répondre : frappez la pierre ; et que les eaux d'un amour plein d'espérance, pénétré de reconnaissance, vraiment pénitent, coulent jusqu'à terre.

SEPTIÈME PRIÈRE.

Le chrétien demande et reçoit l'extrême-onction.

Venez, prêtres du Seigneur, venez soutenir mon infirmité de votre huile adoucissante, purifiante et confortative. Helas ! j'ai désiré d'un grand désir de recevoir ce soutien de vos saintes mains. Je me souviens des prières avec les-

[1] *Ps.* XXXI, 5.

[1] *Joan.*, XX, 22. — [2] *Ibid.*, XI, 25, 26. — [3] I. *Tim.*, I, 15.

quelles on a consacré cette huile sainte le jeudi saint, avec un si grand concours de saints ministres, et une si grande attention de tout le peuple. Voici le temps de la lutte : Eglise sainte, oignez vos athlètes, afin que le démon soit vaincu. O saints prêtres ! j'entends votre sainte voix qui m'annonce la promesse du Saint-Esprit, écrite par l'apôtre saint Jacques : « Le « Seigneur soulagera le malade; et s'il est en « péché, il lui sera remis [1]. » Voix de consolation et d'espérance. Effacez, Seigneur, tous mes péchés; effacez, déracinez : purifiez tous mes sens ; afin que je vous sois présenté comme *une oblation sainte* [2] et digne de vous.

HUITIÈME PRIÈRE.

Le chrétien expire en paix en s'unissant à l'agonie du Sauveur.

Mon Sauveur, je cours à vos pieds dans le sacré jardin : je me prosterne avec vous la face contre terre : je m'approche autant que je puis de votre saint corps, pour recueillir sur le mien les grumeaux de sang qui découlent de toutes vos veines. Je prends à deux mains le calice que votre Père m'envoie. Vous n'aviez pas besoin d'un ange pour vous consoler dans votre agonie [3] : c'est pour moi qu'il vient à vous. Venez, ange saint ; venez, aimable consolateur de Jésus-Christ souffrant et agonisant dans ses membres ; venez. Fuyez, troupes infernales ; ne voyez-vous pas ce saint ange, la croix de Jésus-Christ en main ? Ah ! mon Sauveur, je le dirai avec vous : Tout est consommé [4]. *Amen, amen* ; tout est fait. Je remets mon esprit entre vos mains [5]. Mon âme, commençons l'*Amen* éternel, l'*Alleluia* éternel, qui fera la joie et le cantique des bienheureux dans l'éternité.

Amen, Alleluia.

Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo* [6].

O moment heureux, où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir la vérité manifestée ! courons-y avec ardeur. Hâtons-nous de purifier notre cœur, afin de voir Dieu selon la promesse de l'Evangile. Ç'a été le [7] temps du voyage : « Là finissent les gémissements [8] ; » là s'achèvent les travaux de la foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la claire vue. Heureux moment, encore une fois ! qui ne le désire pas, n'est pas chrétien.

[1] *Jac.*, v, 15. — [2] *Rom.*, XII, 1. — [3] *Luc.*, XXII, 45. — [4] *Joan.*, XIX, 30. — [5] *Luc.*, XXIII, 46. — [6] *Ps.* LXXXVIII, 1.

[7] On lit *terme* dans l'imprimé; un manuscrit très-authentique porte *temps*; et nous avons préféré cette leçon, qui nous a paru plus assortie à la construction de la phrase. — [8] *Apoc.*, XXI, 4.

COURTES PRIÈRES

Que l'on peut faire réitérer souvent à un malade, aux approches de la mort, contre les terreurs de la mort.

Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand il serait mort, il vivra; et celui qui vit et croit en moi, ne mourra point à jamais [1]. Celui qui croit en moi, ne connaîtra point la mort [2].

O Jésus ! soyez ma vie et ma résurrection, selon votre parole.

Je me soumets, ô Dieu, ô juste Juge, à la sentence de mort que vous avez donnée contre moi, à cause de mon péché. « O mort ! je serai « ta mort, *dit le Fils de Dieu* [3]. O mort, où est « ta victoire ? où est ton aiguillon [4] » où sont tes armes ? Mon Seigneur t'a désarmée.

Contre les terreurs de la conscience.

Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheresse. Mon Dieu, « J'ai péché contre le ciel et « contre vous, je ne suis pas digne d'être ap- « pelée votre fille : traitez-moi comme le moin- « dre de vos serviteurs [5]. »

« Qui accusera les élus de Dieu ? c'est Dieu « qui les justifie. Qui les condamnera ? c'est « Jésus-Christ, qui est mort, qui est aussi res- « suscité, qui est à la droite de son Père, et qui « intercède pour moi. Qui donc me séparera de « la vérité et de la charité de Jésus-Christ [6] ? » Qui me privera de son amour ? qui m'empêchera de l'aimer ?

« Celui à qui on remet davantage aime davantage [7]. » *In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum. In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. Redemisti me, Domine Deus veritatis* [8].

« Où le péché a abondé, la grâce surabonde [9]. »

Dans les grandes douleurs.

« Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ; « et je vis, non pas moi, mais Jésus-Christ en « moi. Je vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a « aimé et qui s'est livré à la mort pour moi [10]. »

« Que je porte, mon Dieu, sur mon corps, « l'impression de la mort de Jésus ; afin que la « vie de Jésus se développe sur moi [11]. O mon « Père ! si vous le voulez, vous pouvez détour- « ner de moi ce calice : mais ô mon Dieu ! votre « volonté soit faite et non pas la mienne [12]. »

Mon Dieu, donnez-moi la patience. Vous nous avez promis *que vous ne nous laisseriez pas tenter au-dessus de nos forces* [13]. Vous êtes fidèle, ô

[1] *Joan.*, XI, 25, 26. — [2] *Ibid.*, VIII, 51, 52. — [3] *Ose.*, XIII, 14. — [4] I. *Cor.*, XV, 55. — [5] *Luc.*, XV, 18, 19. — [6] *Rom.*, VIII, 33, 34, 35. — [7] *Luc.*, VII, 47. — [8] *Ps.* XXX, 2, 6. — [9] *Rom.*, V, 20. — [10] *Gal.*, II, 19, 20. — [11] II. *Cor.*, IV, 10. — [12] *Luc.*, XXII, 42. — [13] I. *Cor.*, X, 23

mon Dieu ! je me fie à votre promesse. Je le sais, Seigneur ; si ce grain, si ce corps mortel n'est mortifié, il ne portera aucun fruit. Faites-moi faire de dignes fruits de pénitence. O Jésus! j'embrasse la croix que vous m'imposez : je la veux porter jusqu'au bout; donnez-moi la force de la soutenir.

Acceptez ce faible sacrifice ; et unissez-le au vôtre, qui est parfait et infini.

En adorant et baisant la croix.

O Jésus! vous avez été élevé sur cette croix pour être l'objet de notre espérance. *Il fallait que vous fussiez élevé* sur cette croix, *comme le serpent dans le désert* [1]; afin que tout le monde pût tourner ses yeux vers vous. La guérison de tout l'univers a été le fruit de cette cruelle et mystérieuse exaltation. O Jésus! je vous adore sur cette croix; et m'y tenant à vos pieds, je vous dis comme l'Epouse : « Tirez-moi; nous « courrons après vous [2]. » La miséricorde, qui vous fait subir le supplice de la croix, l'amour qui vous fait mourir et qui sort par toutes vos plaies, est le doux parfum qui s'exhale pour attirer mon cœur. Tirez-moi de cette douce et puissante manière, dont vous avez dit que *votre Père tire à vous tous ceux qui y viennent* [3]; de cette manière toute-puissante, qui ne me permette pas de demeurer en chemin. Que j'aille jusqu'à vous, jusqu'à votre croix : que j'y sois uni, percé de vos douleurs, crucifié avec vous; en sorte que je ne vive plus que pour vous seul, et que je n'aspire plus qu'à cette vie immortelle, que vous nous avez méritée par la croix.

O Jésus, que tout est vil à qui vous a trouvé, à qui est attiré jusqu'à vous, jusqu'à votre croix ! O Jésus, quelle vertu vous avez cachée dans cette croix ! Faites-là sentir à mon cœur, maintenant que mes douleurs m'y tiennent attaché.

Le psaume, *Miserere*, versets choisis.

Le psaume, *Lætatus sum*, de même.

Le psaume, *Benedic, anima mea, Domino.*

Le psaume, *Quam dilecta*, de même.

Le psaume, *Quemadmodum desiderat.*

Il faut choisir les traits les plus perçants de la préparation à la mort, et les réciter de temps en temps.

Misericordias Domini in æternum cantabo.

Deus meus, misericordia mea.

On peut dire en latin ce que le malade entend.

[1] *Joan.*, III, 14. — [2] *Cant.*, I, 3. — [3] *Joan.*, VI, 44.

DIX-HUITIÈME OPUSCULE.

EXERCICE POUR SE DISPOSER A BIEN MOURIR.

Vous ferez un acte de foi en la présence de Dieu, et demeurerez avec respect devant lui, comme si vous n'aviez plus que ce moment à vivre ; et en cet état, vous l'adorerez profondément, lui disant :

Mon Dieu, je vous adore de toute ma volonté ; et pour le faire plus dignement, je m'unis à toutes les saintes âmes du ciel et de la terre, qui le font maintenant ; et je crois fermement que vous êtes mon Dieu et mon juste Juge, auquel je dois un jour, et peut-être dans ce moment, rendre un compte exact de toutes mes pensées, paroles et actions.

ACTE DE FOI.

Je proteste aussi, mon Dieu, que je crois tout ce que l'Eglise croit ; et je veux mourir dans la vraie et vive foi de tout ce qu'elle m'enseigne, étant prête, par votre grâce, de donner ma vie, et de répandre mon sang jusqu'à la dernière goutte, pour confirmer cette divine foi.

ACTE DE DÉSIR DE VOIR DIEU.

Je désire ardemment, ô mon Dieu ! de jouir de vous et de vous voir ; puisque c'est vous qui êtes mon bonheur et ma félicité. Mais je sais, ô mon Dieu ! que je ne le mérite par aucune de mes œuvres, mais uniquement par les mérites de mon Jésus. C'est aussi par tout ce qu'il a fait et souffert pour moi, que j'ose espérer, quoique misérable pécheresse, que je jouirai de vous éternellement.

ACTE DE CONTRITION.

Toute ma confiance, ô mon Dieu ! est dans les mérites du sang précieux que Jésus-Christ a répandu pour effacer mes crimes ; et c'est en son saint nom que je vous demande pardon, prosternée aux sacrés pieds de ce divin Sauveur de mon âme, dans un vrai ressentiment d'humiliation à la vue de ma résistance à vos grâces, et des infidélités que j'ai commises contre vous. Je vous en demande pardon, dans la confiance que vous ne pouvez refuser un cœur contrit et humilié.

Miserere, mei, Deus etc.

ACTE D'AMOUR.

Ah ! mon Dieu, faites-moi miséricorde et la grâce que mon cœur brûle de votre saint amour pour le temps et pour l'éternité. Je ne le puis que par votre grâce ; ô mon Dieu ! ne me la refusez pas : je vous la demande de tout mon

cœur, et vous proteste que je veux et consens d'être séparée, par la mort, de tout ce qui m'est le plus cher, quand il vous plaira et de la manière que vous le voudrez : puisque vous m'êtes plus cher que tout et que moi-même.

ACTE DE SOUMISSION.

Prosternée à vos pieds cloués pour moi sur la croix, ô Jésus ! je proteste que, de toute ma volonté, j'accepte la mort par soumission à votre sainte volonté, et par hommage à la vôtre, adorant le jugement que vous ferez de moi. Je vous supplie, par les mérites de votre mort, de me le rendre favorable, pour que je puisse m'unir à vous éternellement : car, par votre grâce, je vous aime et désire vous aimer de tout mon cœur, plus que moi-même et que toutes les choses de ce monde, que je vous sacrifie de toute ma volonté.

—

DIX-NEUVIÈME OPUSCULE.

RÉFLEXIONS SUR L'AGONIE DE JÉSUS-CHRIST.

Ce qui s'appelle agonie, selon l'usage ordinaire, c'est cet intervalle de temps qui se passe depuis que l'âme, forcée de se séparer du corps, vient se retirer au cœur, qui est le dernier mourant, jusqu'à ce qu'elle s'en sépare effectivement par la mort.

Comme Jésus-Christ, dans sa passion, voulut que la nature humaine, dont il s'était revêtu, fît en lui à la mort ce qu'elle fait dans les autres hommes, et souffrît sur la croix cette agonie : ce fut dans les derniers moments qui se passèrent entre la plus belle de toutes les vies et la plus précieuse de toutes les morts, qu'il éprouva le dernier effort de la nature ; lorsqu'ayant remis son esprit entre les mains de son Père, sa tête, pour donner passage à son âme vers son cœur, se baissa ; et son âme divine s'y étant en effet retirée tout entière, s'en sépara pour s'y réunir au troisième jour par sa glorieuse résurrection.

Les Chrétiens ont un si grand intérêt à savoir les mystères, et à prendre les sentiments et les dispositions de Jésus-Christ leur adorable Sauveur, dans tous ses états, qu'ils devraient sans cesse s'y appliquer ; mais surtout à ces grands et terribles mystères de sa Passion et de sa mort, par lesquels il a consommé l'œuvre de notre salut éternel par la Rédemption, et terminé sa très-sainte vie. Puisque de tous les temps, il n'y en a point de plus important que celui de la mort, qui est celui de la décision dé notre sort pour toute l'éternité, c'est aussi celui sur lequel Dieu et le démon ont de plus grands desseins pour ou contre nous : c'est enfin celui où l'on peut réparer toutes les pertes passées ; puisque n'y ayant alors rien de médiocre dans les sentiments de l'âme, c'est le temps de pratiquer les plus hautes vertus d'une manière grande et héroïque, sur le modèle de celles que le Fils de Dieu a voulu y pratiquer pour notre exemple.

C'est l'opinion de plusieurs célèbres Docteurs, et même de quelques saints Pères, que le démon, qui avait tenté lui-même Jésus-Christ au désert, fit encore visiblement un dernier effort lorsqu'il le vit attaché à la croix, ou pour reconnaître avec certitude s'il était effectivement le Messie promis et le Libérateur du genre humain, ce qu'il craignait infiniment ou s'il ne l'était pas, pour le surprendre et pour lui faire commettre quelques péchés qui rendissent sa mort criminelle ou moins parfaite. Cette opinion a beaucoup de vraisemblance : car cet esprit infernal remarquant tant de sagesse, tant de courage, tant de sainteté en Jésus-Christ dans le désert, désespéra pour lors de le vaincre, et *se retira*, dit saint Luc [1] ; mais ce ne fut que *pour un temps*.

Si nous cherchons ce temps auquel Satan ranima toutes ses espérances, et sa rage par de nouveaux efforts, nous l'apprenons du Sauveur même. Car dans cet admirable discours, qu'il fit à ses apôtres, dans le cénacle, immédiatement après l'institution de la divine Eucharistie, et avant que de partir pour aller au jardin des Olives, il leur dit : « Voici le prince du « monde qui va venir, et il ne trouvera rien en « moi qui lui appartienne [2]. » Ce fut peut-être pour le surprendre d'une manière qui confondît davantage sa fausse et maligne prudence, que le Fils de Dieu s'écria sur la croix : « Mon « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous aban-« donné [3] ? » Le démon n'en pénétra ni le sens ni le mystère : il crut, comme il l'a inspiré depuis à un hérésiarque, que c'était un désespoir, étant pris lui-même au piége qu'il tendait au Sauveur, et qui lui fut un sujet d'aveuglement. Il se trouva donc vaincu par un triomphe d'amour, de puissance et de sagesse, au moment qu'il se croyait victorieux. On peut même, sans forcer les paroles, tirer cette opinion de saint Paul aux Colossiens : Que « Jésus-« Christ vainquit en lui-même et mena en « triomphe sur la croix, les principautés et « les puissances de l'enfer [4]. » Ce terme, *en lui-même*, paraît nous devoir faire conclure que le combat se fit en lui-même, et qu'il fut attaqué

[1] *Luc.*, IV, 13. — [2] *Joan.*, XIV, 30. — [3] *Matth.*, XXVII, 46. — [4] *Coloss.*, II, 15.

sur la croix ; soit que le démon eût reçu le pouvoir de faire quelque impression sur l'imagination du Sauveur, ou que toute cette tentation demeurât au dehors et se bornât à des efforts inutiles. Le démon se mit de la partie avec les Juifs et avec les gentils, et se présenta dans l'agonie de Jésus-Christ, pour l'y attaquer et l'y renverser.

Mais de ces mêmes paroles de l'Apôtre, les enfants de la nouvelle alliance tirent un grand sujet de confiance et de consolation : car il n'est pas dit seulement que le Sauveur vainquit les puissances infernales, il est encore ajouté qu'il les désarma. Les démons peuvent donc bien nous attaquer dans ces derniers moments de la vie, comme ils attaquèrent Jésus-Christ : mais étant sans armes, sans courage et sans force contre ceux qui s'appuient sur le secours d'un si puissant défenseur, ce n'est qu'une rage impuissante, laquelle jette dans l'air des feux et des flèches qui retombent sur elle Si l'on menace tant les pécheurs du pouvoir et de la malice de Satan à la mort, ce ne sont que ceux qui jusque-là lui ont donné sur eux ce pouvoir, et se sont mis à son égard dans une espèce de servitude, dans laquelle il les surprend. Ils ont bien voulu être surpris dans son esclavage ; ils s'y sont exposés librement, en voulant bien risquer leur salut. Ils ne peuvent, il est vrai, échapper alors à ce pouvoir que par une grâce privilégiée d'une puissance extraordinaire, laquelle il ne se faut pas promettre ; parce que Jésus-Christ ne l'a jamais promise ; qu'il a même menacé du contraire, en criant si souvent dans son Evangile que l'on veillât et que l'on se tînt prêt [1] : car cette grâce s'étend en effet sur bien moins de personnes qu'on ne pense, même de celles qui meurent au milieu des prêtres et avec les sacrements.

Mais pour ceux que la dernière maladie trouvera dans l'union avec Jésus-Christ, qui portent les chaînes sacrées qu'il donne à ceux que la charité fait ses esclaves, et qui sont dans son parti, comme étant les enfants de Jérusalem, et non pas de Babylone ; c'est un droit que la victoire de Jésus-Christ leur a acquis pour ces derniers moments, que d'être hors de la portée des flèches du démon. Sa victoire a tiré la leur en conséquence ; c'est pour eux comme pour lui qu'il a vaincu et triomphé, parce que c'est plutôt pour eux que pour lui qu'il a désarmé cet ennemi désespéré.

C'est enfin, en un sens, pour eux comme pour lui, qu'il a dit que *le démon n'a nul pouvoir contre lui*[1]; parce qu'étant sous la protection et sous la puissance du vainqueur, le vaincu ne trouve rien en eux qui lui appartienne.

Cette victoire du Fils de Dieu à l'agonie et sur la croix, de quelque manière qu'on la comprenne est un des grands bienfaits dont les chrétiens lui sont redevables ; car qui pourrait échapper, dans ces moments de faiblesse, à la rage d'un ennemi si puissant et si rusé ? Ce doit donc être là un des principaux objets de la dévotion de ceux qui veulent rendre un hommage singulier à ce dernier état de la vie du Sauveur : ils doivent adorer cette puissance victorieuse et ce triomphe de Jésus-Christ sur la croix. S'il leur paraît alors agonisant, il doit être vu des yeux de la foi, comme triomphant dans son agonie et triomphant déjà par avance pour eux quand ils seront en cet état. Ils doivent se pénétrer de reconnaissance pour un si grand bienfait, se persuader du besoin qu'ils ont, pour avoir part à ce privilége et à ce droit, de vivre sous la puissance et dans le parti de Jésus-Christ ; afin de n'être pas surpris dans un assujettissement contraire, qui ferait alors toute la force de Lucifer. Il faut qu'ils demandent à cet adorable Victorieux, avec une humble instance, qu'il les associe à sa victoire et à son triomphe : en un mot, ils doivent, par une entière confiance à cette victoire à laquelle ils ont droit, calmer toutes les agitations qu'une crainte trop vive de la mort, du démon, de leurs péchés passés et des jugements de Dieu, pourrait faire naître dans leur cœur, en affaiblissant la foi.

Si c'est une grâce de l'agonie du Sauveur, que de rendre vains les efforts de Satan, dans un temps où la raison obscurcie, affaiblie et préoccupée, aurait peine à s'en défendre, ou pour mieux dire, ne s'en défendrait pas; c'est encore une plus grande grâce que d'associer cette âme par un droit d'union, de société et de commerce entre le chef et les membres vivants, aux emplois divins de l'âme de Jésus-Christ et aux vertus héroïques qu'il pratiqua dans cet état. Le Sauveur s'était chargé non-seulement des péchés mais aussi de tous les intérêts, des obligations et de tous les devoirs de ses enfants et de ses véritables membres mystiques. Leur agonie était à la croix distinctement présente aux yeux de son cœur ; il prévit le genre de maladie dont ils devaient mourir ; comme il n'ignorait pas combien les douleurs et les symptômes d'une maladie violente ou précipitée lieraient avec les sens les plus nobles puissances de l'âme, et les rendraient faibles et impuissantes dans leur abattement ; qui pourrait

[1] *Matth.*, XXIV, 42 ; *Marc*, XIII, 33 et suiv. ; *Luc.* XII, 37 et suiv.

[1] *Joan.*, XIV, 30.

comprendre l'étendue et l'effort de la charité, avec laquelle il regarda leur agonie comme inséparable de la sienne? Tout ce qu'il fit alors, il le fit en acquit de leurs obligations et en supplément de ce qu'ils ne pourraient faire en ce temps. Il consacra en lui la peine naturelle que l'âme ressent quand elle est frappée des sombres et affreuses idées d'une séparation inévitable, il la sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté de son Père. Il offrit cette agonie de ses enfants et toute sa suite, par un mouvement d'amour qu'il leur communiqua dès lors, s'ils sont en état d'y avoir part, et dont il leur fit le transport aux yeux et dans le sein de son Père, en supplément de leur impuissance, si leur raison obscurcie les rendait incapables d'entrer actuellement dans ses dispositions. S'ils ne peuvent les avoir en eux-mêmes, ils les ont en Jésus-Christ; et les avoir en lui, c'est les avoir en soi par le droit de la société, que la grâce de leur union avec lui met entre lui et eux.

Que de grandeurs, que de priviléges de grâce, que de miracles d'amour qu'on ne connaîtra qu'après la mort! Le chrétien les trouve en Jésus-Christ; et que ceux-là sont malheureux, que le péché mortel excommunie, tient séparés de lui, et prive de ces avantages merveilleux en ces derniers moments! quelles pertes! quelles angoisses! quelles suites de justes frayeurs! Il faut tirer trois instructions de ce principe, qui est une vérité constante dans la foi, et très-bien établie dans les saintes Écritures. Comme c'est au même degré que la grâce aura uni les âmes à Jésus-Christ, et les aura fait participer à ses sentiments et à son esprit, qu'elles auront part à ce divin supplément qui, dans la faiblesse où la maladie réduit, doit être d'un grand secours; il est donc d'une conséquence infinie de s'appliquer pendant la vie à se remplir de cet esprit, en prenant les mesures de sa conduite sur les sentiments, les maximes et les exemples du Sauveur.

Il est vrai que le moindre degré de la grâce justifiante qui lie l'âme à Jésus-Christ, la rend participante de tout ce qu'il a fait pour elle dans cet état. C'est toujours là un grand fonds de consolation pour tant d'âmes, que leur simplicité rend ignorantes des grandeurs de Dieu et du christianisme, et que l'on ne peut même en informer; parce qu'une éducation grossière et rustique les en rend incapables, et que la misère et la nécessité de leur condition leur fait compter les heures du jour par celles de leur travail. Ces âmes, si elles ont observé la loi de Dieu selon le degré de leur lumière, trouvèrent en Jésus-Christ ce supplément sur le pied de leur bonne foi et de leur innocente simplicité. C'est ce qui sanctifie leur mort, quoique les prêtres, qui seraient peu instruits de ces sentiments, ne les leur inspirent pas. La vertu de Jésus-Christ n'est bornée ni aux sacrements, ni aux ministres, ni à la connaissance de ceux qui y sont intéressés. Il nous a fait du bien sans nous le dire, parce qu'étant le Verbe et la parole du Père, il nous le dira pour nous charmer durant toute l'éternité. Cependant il n'est pas moins vrai que ces grands priviléges d'amour se communiquent aux âmes, avec des effusions beaucoup plus riches et plus abondantes, à qui une union plus étroite d'esprit et de sentiment y donne plus de droit. Ce lien, qui est aussi un canal de communication, à mesure qu'il sera fort et qu'il sera grand, portera du cœur de Jésus-Christ dans l'âme fidèle, des gouttes, des ruisseaux, des torrents, des fleuves entiers de grâce et de miséricorde.

L'autre instruction est qu'au lieu d'embarrasser par un zèle mal entendu, les âmes agonisantes de mille actes confus, au hasard de l'imagination, il faut les faire entrer doucement, de temps en temps, dans la vue de ce que Jésus-Christ leur est et de ce qu'elles lui sont; leur insinuer par cette vue, une entière confiance en lui et en ce qu'il a fait pour elles: le leur faire voir agonisant avec elles, et se chargeant de leurs intérêts et de leurs obligations; exciter en elles le désir d'union et de société avec lui, dans toutes les dispositions de son agonie et de sa mort: et si on leur fait produire des actes de contrition, de soumission, de confiance, d'amour qu'on ne les sépare jamais de Jésus-Christ dans ces actes; mais qu'on leur dise, par exemple: Le cœur sacré de Jésus-Christ a été rempli dans sa Passion de la douleur de vos péchés; il faut participer à cette douleur, il faut s'y unir et la demander, l'offrir en supplément de la faiblesse de la vôtre. Et pour l'exciter dans leur cœur, faites pour eux, en peu de paroles, des actes qui en expriment tout le sentiment. Mais animez, leur doit-on dire, un acte formé sur ce modèle, par la soumission de Jésus-Christ qui, en acceptant et offrant sa mort, a accepté la vôtre et l'a offerte à son Père. Il lui a remis entre les mains votre vie, en lui remettant la sienne; il l'a fait en votre nom et en acquit de votre obligation. Il faut donc dire avec lui, et avoir intention de le dire dans tous les sentiments dans lesquels il l'a dit: *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* [1].

C'est ainsi qu'il faut rendre conforme, autant

[1] *Luc.*, XXIII, 46.

qu'on peut, l'agonie des âmes chrétiennes à celle du Fils de Dieu leur unique exemplaire, leur chef et leur espérance. Il n'y a presque autre chose à faire, si l'on suppose des âmes qui aient fait pendant leur vie une attention principale et souveraine à leur salut : car pour celles qui ont besoin qu'on s'applique alors à l'essentiel, à étonner leur sensibilité, à développer les replis corrompus de leur conscience, à réconcilier, à restituer, à réparer des scandales, il faudrait tenir un autre langage ; mais ce ne sont pas de pareilles âmes que nous avons ici en vue.

Enfin la troisième instruction qui regarde la dévotion à l'agonie de Jésus-Christ, c'est qu'il faut adorer tous les mouvements de son divin cœur en cet état, s'y consacrer, en implorer la puissance et la vertu, s'y unir de toute son âme par avance pour ces moments-là; et comme ces mouvements du sacré cœur de Jésus-Christ sont renfermés et exprimés prophétiquement, pour la plupart, en même termes qu'il les exprima sur la croix, dans les psaumes XXI et XXX; ce doit être l'application de l'âme de les prononcer souvent de cœur et de bouche, parce que le Sauveur l'a fait, et si elle ne peut les dire tout entiers, d'en prononcer au moins les principaux versets.

La dévotion à l'agonie du Fils de Dieu doit aussi appliquer l'âme singulièrement à cette grande et importante parole, qui fut la dernière qu'il proféra : *Consummatum est* [1]. Cette parole est comme le sceau du Nouveau Testament et de la nouvelle alliance ; mais sans entrer dans tous les sens dans lesquels on la peut entendre, en voici un de pratique et qui est très-propre à notre salut et à notre sujet.

Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ : il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son sacrifice, et il n'y a rien de plus grand dans son sacrifice que son dernier soupir et que le moment précieux qui sépara son âme très-sainte de son corps adorable. Ce fut dans cet instant fatal à l'enfer et infiniment favorable à l'Eglise, que toute la vieille loi étant finie, et toutes les promesses du Testament étant confirmées, ce qui ne se pouvait accomplir que par l'achèvement du sacrifice du Médiateur, tous les anciens sacrifices des animaux perdirent alors leur vertu : tous les enfants des promesses prirent alors leurs places avec le Sauveur; et devenant des victimes, leur mort qui n'aurait pu être jusque-là qu'une peine du péché, fut changée, dans celle de Jésus-Christ, en nature de sacrifice.

Tout est consommé, nous crie-t-il ; et les digues de mon cœur étant levées, mon amour va répandre sans bornes dans tout l'univers, la vertu de mon sacrifice. *Tout est consommé,* et la mort de mes membres mystiques étant unie à la mienne, ne sera désormais que l'accomplissement de mes promesses et de mes desseins sur eux. *Tout est consommé*, et la consommation de leur vie, dans leur dernier moment, doit recevoir de ma mort la vertu d'être un sacrifice parfait, qui rende hommage à toutes les perfections de la divinité. C'est dans ce sens que l'Apôtre la comprit, quand il dit aux Hébreux : que « le Sauveur, par une seule « oblation, a consommé pour toujours ceux « qu'il a sanctifiés [1] ; » c'est-à-dire que la mort des vrais chrétiens consacrés dans le baptême pour être des victimes, est devenue dans celle de Jésus-Christ un sacrifice parfait ; et que de son oblation et de la leur, il ne s'en est fait qu'une seule oblation.

Voilà le terme de la grâce des sacrements et de toute la religion. C'est donc là que toutes les agonies se terminent : c'est le grand sacrifice de Jésus-Christ qui en est le préparatif, et, si on l'ose dire, le pompeux appareil. Jésus-Christ en est le souverain prêtre ; n'y envisageons rien de naturel ; et un des grands emplois de sa sacrificature jusqu'à la fin des siècles, sera de renouveler et de perpétuer son sacrifice, non-seulement dans le mystère de la divine Eucharistie, mais encore dans la mort de tous les vrais fidèles.

C'est dans cet esprit qu'il faut recevoir le saint Viatique. Le grand Pontife de la loi nouvelle se transporte pour cela dans son temple, c'est-à-dire, dans le corps et l'âme du chrétien : il y offre premièrement le sacrifice de lui-même, y étant en état de victime par le sacrement, et y représentant cette destruction qui se fit sur le Calvaire, de sa vie naturelle. Il exerça alors singulièrement auprès de son Père, le grand emploi de sa médiation, y traitant avec lui de tous les intérêts éternels de ses élus, et tout cela se fait dans l'âme et le corps du fidèle même : et celui qui est le temple du sacerdoce de Jésus-Christ, pour ces augustes usages et ces divines fonctions de son sacerdoce, devient aussi prêtre et victime avec lui.

C'est en dernier ressort que le Pontife souverain prend possession de la victime dans ce sacrement; qu'il consacre sa mort; qu'il devient lui-même le sceau, qui est la marque du caractère de victime ; et qu'usant de ses droits sur une vie qui lui appartient, il se sert de la ma-

[1] *Joan.*, XIX, 30.

[1] *Hebr.*, X, 14.

ladie comme du couteau et du glaive, avec lequel il égorge et immole cette hostie. Ainsi le chrétien s'unissant alors non-seulement au corps adorable de Jésus-Christ dans son sacrement, mais encore à son esprit et à son cœur; entrant par soumission et par adhérence dans tous ses desseins; voulant disposer de son être et de sa vie comme le grand sacrificateur en dispose, devient prêtre avec lui dans sa mort, et achève, dans ce dernier moment, ce sacrifice auquel il avait été consacré au baptême, et qu'il a dû continuer tous les moments de sa vie.

C'est ainsi que la vérité de ces paroles, *Consummatum est*[1], s'accomplit dans les membres, comme en Jésus-Christ leur chef.

L'extrême-onction contribue encore à la perfection de ce sacrifice, et c'était l'ancien usage de l'Eglise de la donner avant le saint Viatique, à ceux qui avaient perdu par des crimes l'innocence de leur baptême, et avaient été assujettis à la pénitence canonique. Car, quoiqu'on supposât que le sacrement de la réconciliation leur avait rendu la grâce, l'on savait cependant que les crimes laissent ordinairement dans l'âme de certains vestiges, de certains déréglements qui sont des impuretés et des taches. Or, il faut à Dieu, qui est infiniment pur, des victimes pures et sans défaut. Ce sacrement, et la grâce qu'il communique, était en partie pour rendre la victime pure : c'est pourquoi il précédait le saint Viatique; afin que le grand Prêtre, trouvant la victime en état d'être sacrifiée, pût la présenter toute pure à son Père par l'oblation, avant que de l'immoler par la mort.

Mais quoique l'on donne ce sacrement après l'Eucharistie, l'on doit toujours le donner dans ce sentiment; y avoir en vue l'infinie pureté de Dieu, et aspirer à cette grâce de pureté, dont le caractère est d'ôter de la victime les impuretés et les taches qui rendent sa vie moins propre et moins digne d'être immolée à un Dieu si pur et si saint.

Une compagnie de fidèles qui assistent à la réception de ces sacrements et à l'agonie d'une âme; un prêtre qui tient lieu de Jésus-Christ comme son ministre, ne doivent-ils pas détourner leur esprit de tout ce qui frappe les sens, pour ne se remplir que de l'idée d'un sacrifice où celui du Sauveur va se renouveler, et auquel ils doivent concourir chacun en leur manière? Dieu nous fasse la grâce d'entrer dans ces vérités et d'en être remplis à la mort. *Amen.*

PRIÈRE.

En union et hommage des trois heures de vos extrêmes langueurs et des douleurs de la séparation de votre âme très-sainte d'avec votre corps adorable, ô Jésus! je vous consacre ma dernière agonie, et les douleurs de ma mort. Faites, mon cher Sauveur, que mon âme soit entre vos mains toute couverte de vos infinis mérites et de votre précieux sang, que mon dernier instant honore le vôtre, et que le dernier mouvement de mon cœur soit un acte de votre très-saint et très-pur amour. Je réitère de tout mon cœur la protestation que j'ai faite tant de fois, que je déteste tous mes péchés et tout ce qui vous déplaît, que je vous aime par dessus toute chose, que je vous rends grâces de tous vos infinis bienfaits, que je veux être à jamais uni à vous, et que je mets en vous seul, et par vous en votre Père, toute ma confiance, et que j'espère mon salut de son éternelle miséricorde, par vos souffrances et par votre mort. O Jésus! victime sacrée, seule digne de Dieu, daignez nous joindre et nous unir à votre sacrifice.

O Jésus! vous êtes le refuge et le salut des pécheurs, soyez le mien et dites à mon âme : Je suis ton salut. Mettez votre croix, votre mort et votre passion entre nous et vos divins jugements, afin de nous faire grâce et miséricorde. O divine Marie! ouvrez-nous votre sein maternel, recevez-nous en votre protection toute-puissante, mettez-nous dans le cœur adorable de Jésus-Christ votre Fils. O grand saint Joseph, saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, tous les anges et les saints, intercédez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort! *Amen.*

—

VINGTIÈME OPUSCULE.

PRIÈRE POUR UNIR NOS SOUFFRANCES A CELLES DE JÉSUS-CHRIST.

Mon Dieu, je m'unis de tout mon cœur à votre saint Fils Jésus qui, dans la sueur de son agonie, vous a présenté la prière de tous ses membres infirmes. O Dieu! vous l'avez livré à la tristesse, à l'ennui, à la frayeur; et le calice que vous lui avez donné à boire était si plein d'horreur, qu'il vous pria de le détourner de lui. En union avec sa sainte âme, je vous le dis, ô mon Dieu et mon Père! « Détournez de « moi ce calice horrible; toutefois, que votre « volonté soit faite, et non pas la mienne[1]. » Je mêle ce calice avec celui que votre Fils, notre Sauveur, a avalé par votre ordre. Il ne me fallait pas un moindre remède, ô mon Dieu! je le reçois de votre main avec une ferme foi que vous l'avez préparé pour mon salut, et pour me rendre semblable à Jésus-Christ mon Sauveur.

[1] *Joan.*, XIX, 30.

[1] *Luc.*, XX, 42.

Mais, ô Seigneur ! qui avez promis de ne nous mettre pas à des épreuves qui passent nos forces, vous êtes fidèle et véritable : je crois en votre parole, et je vous prie, par votre Fils, de me donner de la force ou d'épargner ma faiblesse.

Jésus, mon Sauveur, nom de miséricorde et de grâce, je m'unis à la sainte prière du jardin, à vos sueurs, à votre agonie, à votre accablante tristesse, à l'agitation effroyable de votre sainte âme, aux ennuis auxquels vous avez été livré, à la pesanteur de vos immenses douleurs, à votre délaissement, à votre abandon, au spectacle affreux qui vous fit voir la justice de votre Père armée contre vous, aux combats que vous avez livrés aux démons dans ce temps de vos délaissements, et à la victoire que vous avez remportée sur ces noirs et malicieux ennemis, à votre anéantissement et aux profondeurs de vos humiliations, qui font fléchir le genou devant vous à toutes les créatures, dans le ciel, dans la terre et dans les enfers ; en un mot, je m'unis à votre croix et à tout ce que vous choisissez pour crucifier l'homme. Ayez pitié de tous les pécheurs et de moi, qui suis le premier de tous ; consolez-moi, convertissez-moi, anéantissez-moi, rendez-moi digne de porter votre livrée. *Amen.*

—

VINGT-UNIÈME OPUSCULE.

DISCOURS AUX FILLES DE LA VISITATION, SUR LA MORT [1],

Le jour du décès de M. Mutelle, leur confesseur..

Vous voyez, mes Filles, la fin de toutes choses ; tout passe, tout nous quitte, tout nous abandonne, tout finit, et nous passons et nous finissons aussi nous-mêmes.

C'est la mort, oui, c'est la mort qui finit tout, qui détruit tout, qui renverse tout et qui anéantit tout. Tout fait effort contre la mort, tout se révolte contre elle ; les hommes, les bêtes mêmes emploient toutes leurs forces pour se défendre de la mort. Cependant rien ne lui peut résister, elle brise, elle écrase, elle détruit, elle anéantit tout. Grandeur, puissance, élévation, rois, empereurs, souverains, grands et petits de la terre, nul ne s'en peut défendre ; elle confond et réduit en poussière les plus superbes monarques, comme les derniers de leurs sujets. C'est donc la mort qui finit tout, qui détruit tout, qui nous réduit au néant, et qui, en même temps, nous fait voir que nous ne pouvons sortir de ce néant, et nous relever par conséquent, qu'en nous élevant vers Dieu, qu'en nous portant à Dieu, qu'en nous attachant à Dieu par un immortel amour.

Rien n'établit et ne prouve mieux l'être souverain de Dieu et son domaine sur nous, que la mort.

Dieu est celui qui est : tout ce qui est et existe, est et existe par lui. Il est cet Etre vivant en qui tout vit et respire. Remarquez donc bien, mes Filles, ce que je vais vous dire, écoutez-le avec une profonde attention. Quelle consolation et quel sujet de joie pour vous, en quelque état que vous soyez ! Quand quelquefois vous-mêmes vous trouveriez à l'oraison l'esprit rempli de mille fantômes, sans aucun arrêt, ne pouvant assujettir l'imagination, cette folle de l'âme, comme l'appelle sainte Thérèse ; d'autres fois, sèches et arides, sans pouvoir produire une seule bonne pensée, comme une souche, comme une bête devant Dieu ; qu'importe? Il n'y a alors qu'à consentir et qu'à adhérer à la vérité de l'être de Dieu : consentir à la vérité, cet acte seul suffit. Prenez garde que je dis consentir à la vérité, car Dieu seul est le seul Etre vrai. Adhérer à la vérité, consentir à la vérité, c'est adhérer à Dieu, c'est mettre Dieu en possession du droit qu'il a sur nous. Cet acte seul comprend tous les actes ; c'est le plus grand, c'est le plus élevé que nous puissions faire.

Mais, vous me direz, cela est bien difficile. Non, mes Filles, il n'est point difficile ; faites attention à ce que je vous dis. Cet acte est grand, il est parfait ; mais en même temps je dis qu'il doit être fait fort simplement. Il n'y a rien de si simple que cet acte, adhérer à la vérité, consentir à la vérité, se rendre à la vérité, se soumettre à la vérité. Mais cet acte doit être fait sans effort, par un retour de tout le cœur vers Dieu. Il doit être, je cherche un terme pour m'expliquer, il doit être affectueux, tendre, sensible. Me comprenez-vous? mais me comprends-je bien moi-même? Car c'est un certain mouvement du cœur, qui n'est point sensible de la sensibilité humaine, mais qui naît de cette joie pure de l'esprit, de cette joie du Seigneur qu'on ne peut exprimer. Et partant, réjouissez-vous et dites seulement en tout temps : Je consens, mon Dieu, à toute la vérité de votre Etre, je fais mon bonheur de ce que vous êtes ce que vous êtes ; c'est ma béatitude anticipée, c'est mon paradis à présent, et ce sera mon paradis dans le paradis. *Amen.*

[1] Collationné sur plusieurs manuscrits, qui nous ont autorisé à y faire quelques changements.

VINGT-DEUXIÈME OPUSCULE.

SENTIMENTS DU CHRÉTIEN, TOUCHANT LA VIE ET LA MORT,

Tirés du chapitre cinquième de la seconde Epître aux Corinthiens.

Scimus enim quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis (vers. 2). Nous savons, dit l'Apôtre, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, que « si cette maison de terre et de boue « dans laquelle nous habitons; *c'est-à-dire notre « chair mortelle*, est détruite, nous avons une « autre maison que Dieu nous a préparée au « ciel, laquelle n'étant point bâtie de main « d'homme, » ni sur des fondements caducs, ne peut jamais être ruinée, mais *subsiste éternelle* et inébranlable. C'est pourquoi, lorsque nous approchons de la mort, nous ne nous affligeons pas, comme des personnes qui vont être chassées de leur maison, mais nous nous réjouissons, au contraire, comme étant près de passer à un palais plus magnifique; et en attendant ce jour, nous gémissons continuellement par le désir que nous avons d'être bientôt revêtus de cette demeure céleste: *Nam et in hoc ingemiscimus, habitationem nostram, quæ de cœlo est, superindui cupientes.* Ce qui nous arrivera infailliblement, pourvu que nous paraissions devant Dieu comme revêtus et non pas comme dépouillés : *Si tamen vestiti, non nudi inveniamur* parce qu'il est écrit qu'*on ne donne rien, sinon à celui qui a déjà quelque chose* [1] ; et que nul ne peut espérer d'être revêtu de cet habillement de gloire, s'il n'a eu soin de couvrir sa nudité ignominieuse par le vêtement des bonnes œuvres.

Nous donc, qui vivons dans cette espérance ; « tandis que nous sommes enfermés dans cette « demeure terrestre, étant appesantis par ce « corps de mort, » qui est un fardeau insupportable et un empêchement étrange à l'esprit, *nous ne cessons de gémir* : *Nam et qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati* : comme ceux qui étant dans une prison soupirent et gémissent, quand ils rappellent en leur souvenir les beautés et les douceurs de la maison paternelle; et la cause la plus pressante de nos gémissements, c'est que nous ne voulons point être dépouillés: *Eo quod nolumus exspoliari* [2]. C'est pourquoi cette vie misérable, dans laquelle les

[1] *Matth.*, XXV, 29. — [2] II. *Cor.*, V, 2.

ans, qui vont et qui viennent, nous enlèvent continuellement quelque chose, nous est extrêmement à charge; parce que nous sentant nés pour être immortels, nous ne pouvons nous contenter d'une vie qui n'est qu'une ombre de mort. Mais nous soupirons de tout notre cœur après cette vie bienheureuse, qui, nous revêtant de gloire de toutes parts, engloutira tout d'un coup ce qu'il y a en nous de mortel : *Sed supervestiri, ut absorbeatur quod mortale est, a vita* [1].

Ce serait véritablement une témérité bien criminelle, si nous prenions de nous-mêmes des pensées si hautes ; mais c'est Dieu qui nous a faits pour cela. *Qui autem nos efficit in hoc ipsum, Deus*: parce qu'il nous a créés au commencement pour ne mourir jamais : et après que notre péché nous a fait déchoir de cette grâce, en laquelle Jésus-Christ nous a rétablis; afin de soutenir notre confiance dans des prétentions si relevées, il nous a donné son Saint-Esprit, Esprit de régénération et de vie, pour nous être un gage certain de notre immortalité : *Qui dedit nobis pignus Spiritus.* C'est ce qui fait que, contre toute apparence humaine, nous osons espérer, sans crainte, des choses qui sont si fort au-dessus de nous : *Audentes igitur semper.* Et comme cette loi nous est imposée par un ordre supérieur et irrévocable, que tant que nous serons dans ce corps mortel, nous serons éloignés du Seigneur, nous nous excitons nous-mêmes à concevoir une volonté déterminée de nous éloigner du corps, pour être présents devant Dieu : « Scientes quoniam, dum sumus in corpore, pe« regrinamur a Domino... Audemus autem, et « bonam voluntatem habemus magis peregri« nari a corpore, et præsentes esse ad Domi« num [2]. » Car nous sentons en effet que nous sommes bien loin de lui; parce que nous le connaissons par la foi, et non point encore en lui-même et en sa propre nature : *Per fidem enim ambulamus, et non per speciem.* Cette obscurité de nos connaissances est une marque trop convaincante que nous sommes éloignés de la source de la lumière. C'est pourquoi nous désirons ardemment que les nuages soient dissipés, que les énigmes s'évanouissent, et que nos esprits, qui ne font qu'entrevoir le jour parmi les ténèbres qui nous environnent, soient enfin réjouis par la claire vue de la vérité éternelle.

Nous devons entendre par là que nous avons à faire un double voyage : car, tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu: et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non point une entière sépa-

[1] *Cor.*, V, 2. — [2] *Ibid.*

ration ; parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. D'où il faut tirer cette conséquence, que lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer toujours ; et que lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner.

Ainsi étant délivrés, par ces sentiments, des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, nous tournons toutes nos pensées à celui auquel seul aboutit tout notre voyage ; et nous ne songeons qu'à lui plaire, soit que nous soyons absents ou présents, parce que pendant ce temps malheureux que nous passons loin de sa présence, nous travaillons à nous rendre dignes de paraître un jour devant sa face : « Et ideo contendimus, sive absentes, sive præ- « sentes, placere illi. »

Telle doit être la vie chrétienne ; et pour vivre comme chrétiens, il faut vivre comme voyageurs : car vivre chrétiennement, c'est vivre selon la foi, selon ce qui est écrit : « Le « juste vit de la foi : *Justus autem ex fide vivit*[1]. » Or, vivre selon la foi, c'est vivre comme voyageurs, « en ne contemplant pas ce qui se voit, « mais ce qui ne se voit pas, » qui est la vraie disposition d'un homme qui passe son chemin : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur*[2]. Que si nous vivons comme voyageurs, nous devons considérer tout ce que nous possédons sur la terre, non pas comme un bien véritable, mais comme un rafraîchissement durant le voyage : *Instrumentum peregrinationis, non irritamentum cupiditatis,* dit saint Augustin[3] ; comme un bâton pour nous soutenir dans le travail, et non comme un lit pour nous reposer ; comme une maison de passage où l'on se délasse, et non comme une demeure où l'on s'arrête. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul appelle notre corps un tabernacle, c'est-à-dire une tente, un pavillon, une cabane, en un mot, un lieu de passage, et non une demeure fixe.

Cet esprit de pèlerinage, qui est l'esprit de la foi, et par conséquent l'esprit du christianisme, nous est excellemment représenté par ces beaux mots de l'Apôtre : « Je vous le dis, mes « Frères, le temps est court : reste que ceux qui « ont des femmes, soient comme n'en ayant pas ; « et ceux qui s'affligent, comme ne s'affligeant « pas ; et ceux qui se réjouissent, comme ne se « réjouissant pas ; et ceux qui achètent, comme « ne possédant pas ; et ceux qui usent de ce mon- « de, comme n'en usant pas ; parce que la figure « de ce monde passe : Hoc itaque dico, Fratres, « tempus breve est : reliquum est ut qui habent « uxores, tanquam non habentes sint, et qui « flent, tanquam non flentes ; et qui gaudent, « tanquam non gaudentes ; et qui emunt, tan- « quam non possidentes ; et qui utuntur hoc « mundo, tanquam non utantur : præterit enim « figura hujus mundi[1]. » C'est-à-dire, selon saint Augustin, que ceux qui ont des femmes, ne doivent point y être liés par aucun attachement corporel ; que ceux qui s'affligent par le sentiment du mal présent, doivent se réjouir par l'espérance du bien futur : que la joie de ceux qui s'emportent parmi les commodités temporelles, doit être tempérée par la crainte des jugements éternels ; que ceux qui achètent doivent posséder ce qu'ils ont, sans que leur cœur y soit engagé ; enfin que ceux qui usent de ce monde, doivent considérer qu'ils passent avec lui parce que la figure de ce monde passe : « Qui habent uxores, non carnali concupiscen- « tiæ subjugentur ; et qui flent tristitia præsen- « tis mali, gaudeant spe futuri boni ; et qui gau- « dent propter temporale aliquod commodum, « timeant æternum supplicium ; et qui emunt, « sic habendo possideant, ut amando non hæ- « reant ; et qui utuntur hoc mundo, transire « se cogitent, non manere[2]. »

Si nous entrons comme il faut dans cet esprit de la foi, nous prendrons les choses comme en passant ; et lorsque ceux qui nous sont chers, s'en iront à Dieu devant nous, nous ne serons pas inconsolables comme si nous les avions perdus ; mais nous travaillerons à nous rendre dignes de les rejoindre au lieu où ils nous attendent : De là vient que nous ne devons pas nous laisser abattre par une douleur sans remèdes, comme si nous n'avions plus aucune espérance ; mais nous affliger seulement comme feraient des personnes proches, qui ayant longtemps voyagé ensemble, seraient contraints de se séparer ; lesquels ayant donné quelques larmes à la tendresse naturelle, vont, continuant leur chemin où leurs affaires les appellent, non sans quelque regret qui les accompagne toujours, mais qui est notablement allégé par l'espérance de se revoir. C'est ainsi, dit saint Augustin, qu'on permet à la tendresse des fidèles de s'attrister sur la mort de leurs amis, par le mouvement d'une douleur passagère. Que les sentiments de l'humanité leur fassent répandre des larmes momentanées, qui soient aussitôt réprimées par les con-

[1] *Rom.*, I, 17. — [2] II. *Cor.*, IV, 18. — [3] *In Joan., Tract.* XL, n. 10, tom. III, part. II, p. 669.

[1] I. *Cor.*, VII, 29, 30, 31. — [2] *De Nupt. et Concup.*, lib. I, cap. 13, tom. X.

solations de la foi ; laquelle nous persuade que les chrétiens qui meurent, s'éloignent un peu de nous pour passer à une meilleure vie : « Per-« mittuntur itaque pia corda charorum de suorum « mortibus contristari dolore sanabili, et conso-« labiles lacrymas fundant conditione mortali, « quas cito reprimat fidei gaudium ,qua cre-« duntur fideles, quando moriuntur, paululum « a nobis abire et ad meliora transire [1]. »

Mais si, dans les pertes que nous faisons, notre cœur est abattu et désolé, cela nous doit avertir de penser à nous : car c'est par là que nous connaissons qu'une grande partie de nous-mêmes est appuyée sur la créature ; puisque ce fondement lui ayant manqué, elle s'abat et tombe par terre ; ou bien, demeurant comme suspendue, elle souffre beaucoup d'inquiétude, pour ne savoir plus où se reposer : ce qui nous doit faire recueillir nos forces, pour retirer et réunir au Créateur cette partie de nous-mêmes qui se détachait sans que nous nous en fussions aperçus : d'où, passant encore plus outre, nous devons apprendre à ouvrir les yeux pour reconnaître les autres liens également imperceptibles, par lesquels notre cœur, étant captivé dans l'amour des biens qu'il possède, ne se donne pas tout entier, et ne s'appuie qu'avec réserve sur celui en qui seul il doit espérer, s'il ne veut pas être confondu.

—

VINGT-TROISIÈME OPUSCULE.

RÉFLEXIONS SUR LE TRISTE ÉTAT DES PÉCHEURS, ET LES RESSOURCES QU'ILS ONT DANS LA MISÉRICORDE DE DIEU.

C'est une coutume ordinaire aux hommes de s'appliquer sérieusement et assidûment à des affaires très-inutiles, et de ne se donner aucun soin pour celles qui leur sont de la dernière conséquence. Vous dépensez beaucoup et vous prenez bien de la peine pour vous délivrer des maux que votre corps souffre. Certes le péché n'est pas un mal de peu d'importance, qui doive être négligé, et dont le malade ait sujet de rire. Il n'y a point d'homme sage sur la terre, qui n'aimât mieux perdre tous ses biens, et la vie même, plutôt que de commettre un péché mortel. Les anges et les saints sont si sensibles à l'outrage que le péché fait à Dieu, que, malgré la charité dont ils sont remplis pour les hommes, le zèle de la justice qui les dévore, les porte à demander vengeance contre les pécheurs impénitents. Saint Paul, transporté du même zèle, trouvait qu'il lui serait plus doux de mourir, et d'être anathème pour ses frères [2], que de voir régner dans leur cœur le péché qu'ils aimaient, qu'ils y souffraient sans se plaindre. Ce grand Apôtre parlait sincèrement ; parce qu'il connaissait très-bien les deux propriétés essentielles du péché de l'homme, qui sont d'être la vraie mort de l'âme immortelle,et la vraie cause de la mort d'un Dieu.

Vous qui employez les années à penser à d'autres choses qu'à votre salut et qu'aux affaires de l'éternité, ne refusez pas à votre conscience le temps pour écouter ce qu'elle vous dira de la part de Dieu sur ce grand sujet. C'est alors que vous pourrez apprendre d'elle l'explication de ces paroles de saint Denis : que la lumière porte dans soi la connaissance de la nuit ; qu'en se voyant et se connaissant elle connaît les ténèbres. Saint Denis veut dire que Dieu pense du péché de l'homme ce que Dieu penserait de la nuit, s'il pouvait se voir, et se connaître lui-même.

Et, en effet, quoiqu'il n'y ait rien de ténébreux dans le soleil, néanmoins si cet astre avait de l'intelligence et des yeux vivants, comme il verrait mieux que personne que la lumière est la plus parfaite des beautés visibles, il verrait aussi mieux que la laideur, la plus effroyable des laideurs, et la plus ennemie des yeux, c'est la nuit. Quoiqu'il n'ait jamais été avec elle, et que jamais il ne l'ait vue, il suffirait à cet astre d'être parfaitement lumineux, pour la connaître et la mesurer parfaitement. Il est vrai qu'il ne se trouve en Dieu aucune tache, ni aucun péché, que tout y est parfaitement lumineux : néanmoins c'est dans cette essence pure et impeccable qu'il voit, mieux que tous les hommes ne l'ont jamais vu dans leur substance pécheresse et corrompue, ce que c'est que le péché.

Je vous laisse ici avec vous-même, âme chrétienne : levez les yeux ; contemplez en silence ces vérités théologiques, que Dieu par sa propre sainteté connaît votre péché, qu'il le considère, qu'il l'examine, et qu'il en sait toutes les dimensions ; que c'est par elle qu'il mesure ce que vous êtes durant vos désordres ; qu'autant qu'il voit d'infinité dans les beautés et les grandeurs de ses perfections divines, autant il en voit dans les laideurs, les bassesses et les opprobres de votre vie criminelle. Il mesure votre état au sien ; et il trouve qu'il n'y a pas plus de hauteur ni de gloire dans les plus sublimes élévations de sa sagesse, et de son amour envers son Verbe, qu'il y a de néant où vous êtes tombée en vous éloignant de lui. Il voit les unes et les autres par la même vision.

Qu'est-ce ceci, grand Dieu ! s'écrie le prophète tremblant d'horreur ? Faut-il donc que ce soi

[1] *De verb. Apost.* serm. CLXXII, tom. V. — [2] *Rom.*, IX, 3.

dans un jour si éclatant que vous contempliez les disgrâces et les hontes de notre vie misérable; et que, parmi les splendeurs du paradis, le siècle de notre ingratitude soit un spectacle de votre éternité? Voilà comme Dieu connaît ce qui se passe parmi nous; et voilà ce qu'il pense d'un seul et du moindre des péchés.

Mais combien en voit-il? Regardez-vous tandis que votre juge vous regarde. Voyez dans votre âme ce qu'il y voit, ce nombre innombrable de péchés invétérés, cet amas de corruption ancienne et nouvelle, toutes ces funestes dispositions que Dieu contemple dans vous; contemplez-les vous-même; ne vous cachez rien. Il connaît vos pensées; connaissez les siennes et considérez ce qu'il médite. Au moins voyez ce qui est autour de vous, à l'heure que je vous parle: sa justice qui vous environne, qui observe et qui écrit votre vie: sa miséricorde qui vous délaisse et qui vous livre à la mort; l'un et l'autre, qui par des cris intérieurs vous reprochent ce que vous êtes aujourd'hui et vous annoncent ce que vous serez demain, ou cette nuit, et peut-être dans une heure; inopinément, au milieu de vos plaisirs, mort, jugé, condamné: en trois minutes ce grand changement sera fait. C'est Dieu qui vous parle; pesez ses paroles: méditez et accordez à votre conscience la solitude où elle vous appelle, afin que vous réfléchissiez un peu sur ces grands objets, et que vous délibériez avec elle. Il est question de vous résoudre ou à périr, en demeurant, par un choix de désespoir, dans le déplorable état où vous êtes, ou bien à vous en retirer au plus tôt par la pénitence.

Peut-être que ni l'un ni l'autre ne vous plaît. Vous ne répondez que par des larmes, comme un malade désespéré, étendu sur son lit, et agité par la violence de son mal, qui ne peut s'exprimer que par des cris ou des soupirs. Il semble que la pensée nous vienne de faire comme le pécheur dont parle le prophète, et de vous informer s'il n'y a point quelque endroit au monde où Dieu ne soit point, et où vous puissiez n'être point vu de lui, et n'être point persécuté par sa voix foudroyante. Vous sentez combien il est terrible d'être vu d'un Dieu, tandis qu'on est dans le péché, et qu'on ne fait aucun effort pour en sortir; combien il est malheureux d'être appelé à une nouvelle vie par des inspirations si fortes et si douces, tandis qu'une longue accoutumance nous tient attachés à la vie mondaine, et qu'une cruelle et invincible passion nous engage à aimer la créature. Grand Dieu! dites-vous, ayez pitié de moi. Je ne vous demande qu'une grâce, qui est que vous disiez ce que vous savez vous seul; en quel endroit du monde je pourrai m'enfuir pour me cacher à vos yeux, et pour ne plus entendre les menaces de votre justice, ni le bruit des poursuites et des invitations de votre amour.

Voilà certes une résolution bien étrange, de demander à Dieu même ce qu'il faut faire, et où il faut aller pour s'enfuir de sa présence: mais c'est une merveille plus admirable que ce grand Dieu ne refuse pas de répondre au pécheur et de l'instruire. La réponse qu'il lui donne, et que je vous adresse, âme chrétienne, c'est d'aller à l'endroit où habite la miséricorde, c'est-à-dire sur le Calvaire; que là, pourvu que vous disiez sincèrement ce qui doit être dit à la miséricorde souveraine, et que vous la laissiez faire ce qu'il lui plaira dans votre cœur, vous y trouverez le repos et la sûreté que vous désirez.

Jusqu'à ce que les ombres se dissipent, et que le jour de la bienheureuse éternité paraisse, j'irai dans la solitude, sur la montagne de la myrrhe, et sur la colline de l'encens, pour contempler de là les vérités éternelles, et pour m'élever à Dieu par la pénitence et par l'oraison, comme l'encens monte au ciel en se détruisant lui-même, et en se consumant dans la flamme.

Ce n'est point ma voix, âme chrétienne, ni la voix de l'homme; c'est quelque chose de plus puissant et de plus digne d'être écouté, qui vous appelle au Calvaire, et qui vous y attend, comme à l'endroit le plus propre pour apaiser les agitations de votre cœur, et pour vous établir en l'état heureux où vous aspirez. Dites-y d'abord ce que votre douleur vous inspirera. Continuez de vous y plaindre de la nécessité fatale où vous pensez être d'aimer partout votre péché, et partout d'être vu d'un Dieu, et persécuté par ses inspirations et par ses menaces. Levez ensuite les yeux, et contemplez celui qui paraît sur la croix. Vous verrez dans son cœur ouvert une miséricorde qui voit à la vérité les pécheurs en quelque endroit qu'ils puissent être, mais qui ne les regarde que pour mesurer les grâces qu'elle leur destine sur ses bontés, et les proportionner à la grandeur de leurs fautes et des châtiments qu'ils ont mérités. Vous y verrez que ce Dieu que vous fuyez ne vous poursuit que parce qu'il a dans ses mains ce que vous cherchez en le fuyant, le repos de votre âme; et ce que vous ne trouverez jamais, si cet incomparable bienfaiteur manque à vous atteindre, avant que la mort, qui vous poursuit elle-même, l'ait prévenu.

Remarquez que le dernier état, et le plus bas où l'homme puisse se trouver, est l'état du pé-

ché ; et que l'éclat le plus haut et le plus divin où puisse être un Dieu, est celui de la grande miséricorde. Dieu et l'homme sont parvenus chacun à cette dernière extrémité, l'un de la hauteur, et l'autre de la bassesse, le jour de la passion ; l'homme en répandant le sang du Sauveur crucifié, et Dieu le Père, en recevant l'oblation de ce sang précieux. Voilà de quoi contempler et vous arrêter un peu. Je n'ai pas de longs discours à vous faire, pour vous porter à entrer dans les sentiments que demande de vous ce grand spectacle. Il me suffit de vous dire que s'il y a de grands péchés dans l'homme, il y a en Dieu une grande miséricorde.

Les grands péchés sont ceux qui se commettent contre les préceptes divins, et qui naissent dans le cœur de l'homme ingrat, après le baptême, au milieu des grâces et des bienfaits de la rédemption ; qui y renaissent après le pardon reçu, et après toutes les promesses de la pénitence, qui se multiplient par les rechutes, qui se fortifient par l'impunité, qui s'endurcissent par le châtiment. Voilà les différents degrés par lesquels le pécheur est conduit dans l'abîme le plus profond de l'iniquité. Alors insensible sur ses désordres, il parvient à étouffer les cris de sa conscience, il perd de vue les jugements de son Dieu, et bannit toutes les craintes qui pouvaient le retenir au commencement.

Mais si Dieu, pour troubler le funeste repos que goûte le pécheur, étend sur lui sa main, et lui fait voir l'horreur de son état, bientôt cette fausse paix, dont il jouissait, se dissipera ; il ne pourra plus se souffrir lui-même, et continuellement pressé par les inquiétudes qui le dévoreront, il se répandra de tous côtés pour se délivrer de ces insupportables agitations de son cœur : semblable à un cheval qui, couvert d'une armée d'abeilles et piqué jusqu'aux entrailles par leurs aiguillons, se met en fuite, portant avec soi ses ennemis et son mal, et qui, brisant ce qu'il rencontre, terrassant ceux qui l'arrêtent, et les foulant aux pieds, s'égare où il peut et où la fureur le conduit, à travers les précipices, cherchant partout son remède, et partout semblant demander où est la mort. Tel est l'état des pécheurs livrés aux cruels remords de leur conscience.

Quelque terrible que soit l'extrémité où ils se trouvent réduits, qu'ils ne perdent pas confiance, car ils ont encore une ressource assurée dans la grande miséricorde de leur Dieu. La grande miséricorde, c'est celle qui contemple ce spectacle du pécheur, épuisé par de vains efforts, avec des sentiments de compassion, et qui entreprend efficacement d'y remédier. Elle le fait lorsque rassemblant ce qu'il y a de plus fort et de plus doux dans sa grâce victorieuse, elle en forme une lumière semblable à celle de l'aurore. C'est par cette lumière répandue sur le visage des pécheurs profondément endormis, qu'elle ouvre leurs yeux aveugles ; et que, sans violence et sans douleur, brisant toutes les chaînes de leur sommeil, elle les éveille et les éclaire, et leur fait voir inopinément dans un grand jour toutes les beautés de la vertu. Grande et adorable miséricorde, qui n'a point de bornes dans l'étendue de ses bienfaits, et qui ne voit aucun crime sur la terre qu'elle ne soit prête d'oublier, si le pécheur, après toutes ses impiétés, ses révoltes et ses désordres, entrait dans les sentiments d'une sincère pénitence, et soumettait son orgueil à faire l'aveu humble de toutes ses iniquités.

Chrétiens, qui lisez ces lignes, combien de péchés en votre vie, depuis le premier jour que vous avez commencé d'être pécheurs, et combien de bonté dans Dieu depuis ce moment ! Quel jour s'est-il passé où cet aimable Père des enfants prodigues ne vous ait attendus, où il ne vous ait été chercher pour vous tendre la main, et pour vous aider à sortir de cet état d'impénitence ? Que n'a-t-il pas fait pour vous ramener des portes de la mort et de l'enfer, où vous a conduits votre vie licencieuse ? De quelque côté que vous vous considériez, vous ne voyez en vous que de grands péchés et d'effroyables ingratitudes : mais aussi de quelque côté que vous examiniez la conduite que Dieu a tenue sur vous jusqu'à ce jour, vous ne découvrez en lui que d'ineffables miséricordes. Voudriez-vous ensuite exécuter la résolution que vous aviez prise de vous enfuir assez loin de Dieu pour ne plus entendre sa voix paternelle, et pour courir où le désespoir et l'aveuglement vous mèneront ? Ne préférerez-vous pas plutôt de vous abandonner à cette miséricorde si pleine de tendresse, qui ouvre son sein et vous invite avec tant d'amour à vous y réfugier ?

Quoi ! pécheur, vous hésitez ! vous êtes incertain sur le choix que vous devez faire ? Hélas ! disait saint Pierre, « à qui irons-nous, « Seigneur, vous avez les paroles de la vie « éternelle ? » *Ad quem ibimus, verba vitæ æternæ habes* [1] ? Divin Sauveur, la grâce et la vie sont sur vos lèvres pour se répandre sur les hommes : mon cœur soupire après l'une et l'autre : je suis pécheur, et je suis mort. Je porte dans mon sein la mort et le péché, qui

[1] *Joan.*, VI, 69.

m'étouffent ; il ne me reste qu'un moment de vie, et une éternité de peines m'attend, si je ne pense sérieusement à ma guérison. Où chercherai-je mon remède, si ce n'est auprès de celui qui peut seul me délivrer des maux que je souffre, et de ceux qui me menacent ? « Où « irai-je, sinon à vous qui avez les paroles de « la vie éternelle [1] ? » Pesez ces paroles et tâchez d'entendre ce qu'on vous répond du ciel.

Je n'ai rien à vous dire davantage, que ce que je viens de vous représenter : vous avez de grands péchés ; vous avez par conséquent besoin d'une grande miséricorde. Allez au Calvaire ; c'est l'unique endroit où elle se trouve, et l'unique endroit où vous la devez chercher. Il est vrai qu'on vous y accusera d'avoir répandu le sang du Sauveur, et d'être le parricide qui l'avez crucifié : on vous y montrera sur le haut d'un arbre le plus énorme de tous les crimes, et c'est à vous qu'on l'attribue. Mais ne vous effrayez pas : ayez seulement soin, d'abord que vous entrerez et que vous verrez le crucifié, de faire sortir la vérité de votre cœur et de votre bouche. Confessez que vous êtes le coupable contre qui le ciel et la terre crient vengeance : dites avec le prophète, et dans les mêmes dispositions : *Je reconnais mon iniquité* [2]: *Iniquitatem meam ego cognosco.* Vous verrez aussitôt la miséricorde qui sortira du cœur de Dieu, pour venir à votre rencontre, pour vous embrasser et joindre sur vos lèvres la grâce avec la vérité, c'est-à-dire la confiance du pardon à la sincérité de la douleur qui vous aura fait confesser votre injustice.

Parlez donc, et avouez votre crime ; dites avec David : « Mon péché est toujours présent « devant moi : » *Peccatum meum contra me est semper* [3]. Il est vrai, Seigneur, mon péché est grand, puisqu'il comprend la multitude infinie des péchés que j'ai commis. Je le vois imprimé sur votre croix qui me le reproche : mais votre miséricorde y est aussi gravée en caractères ineffaçables. C'est sur elle que vous devez régler les desseins de votre cœur envers moi ; et c'est par elle qu'il faut que vous appreniez la réponse que vous devez donner à mes larmes. Je n'implore pas la miséricorde des anges et des saints, ni la miséricorde d'un Dieu glorieux dans le ciel. J'ai besoin de la grande et suprême miséricorde, que je ne trouve que dans un Dieu crucifié. Celui que j'ai fait mourir est le seul qui me doit ressusciter. O Dieu souffrant et mourant ! le mal que je vous montre en moi n'est pas un mal passager ou indifférent : c'est la mort de l'âme, pour le temps et l'éternité. Ramassez la multitude de vos grâces et des pardons que vous avez accordés aux pécheurs depuis le commencement du monde ; ramassez-les aujourd'hui pour moi seul. Vous trouverez en moi tous les pécheurs : il faut que je trouve en vous toutes les bontés, et tout l'amour qui les a convertis jusqu'à cette heure. Divin Sauveur, glorifiez votre puissance ; et faites voir dans cette créature si criminelle, ce que c'est qu'un Dieu fait homme pour le salut des hommes, et ce que peut sa grâce sur un cœur désespéré.

[1] *Joan.*, VI, 69. — [2] *Psal.*, L, 5. — [3] *Ibid.*

VINGT-QUATRIÈME OPUSCULE.

DISCOURS SUR L'UNION DE JÉSUS-CHRIST AVEC SON ÉPOUSE.

Comment Jésus-Christ est-il l'Epoux des âmes dans l'oraison.

Veni in hortum meum, soror mea, sponsa.
Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse.
(Cant. des Cant., v.)

Le nom d'Epouse est le plus obligeant et le plus doux, dont Jésus-Christ puisse honorer les âmes qu'il appelle à la sainteté de son amour ; et il ne pouvait choisir un nom plus propre que celui d'Epoux, pour exprimer l'amour qu'il porte à l'âme, et l'amour que l'âme doit avoir réciproquement pour lui. Il ne reste qu'à voir où se fait leur alliance et de quelle manière ils s'unissent ensemble.

Saint Bernard dit que c'est dans l'oraison, qui est un admirable commerce entre Dieu et l'âme, qu'on ne connaît jamais bien qu'après en avoir fait l'expérience. C'est là que l'Epoux visite l'Epouse ; c'est là que l'Epouse soupire après son Epoux : c'est là que se fait cette union déifique entre l'Epoux et l'Epouse, qui fait le souverain bien de cette vie, et le plus haut degré de perfection où l'amour divin puisse aspirer sur la terre.

Les visites que l'Epoux céleste rend à l'Epouse se font dans le cœur : la porte par où il entre, est la porte du cœur. Les discours qu'il lui tient, sont à l'oreille du cœur : le cabinet où elle le reçoit est le cabinet du cœur. Le Verbe, qui sort du cœur du Père, ne peut être reçu que dans le cœur.

Je confesse, dit saint Bernard [1], que cet amoureux Epoux m'a quelquefois honoré de ses visites ; et, si je l'ose dire dans la simplicité de mon cœur, il est vrai qu'il m'a souvent fait cette faveur. Dans ces fréquentes visites, il est arrivé parfois que je ne m'en suis pas aperçu.

[1] *In Cant. Cant.* serm. LXXIV, n. 5, tom. I, p. 1528.

J'ai bien senti sa présence; je me souviens encore de sa demeure : j'ai même pressenti sa venue ; mais je n'ai jamais su comprendre comment il entrait, ni de quelle manière il sortait : si bien que je ne puis dire ni d'où il vient, ni où il va, ni l'endroit où il entre, ni celui par où il sort. Certainement il n'est pas entré par les yeux ; car il n'est point revêtu de couleur : il n'est pas aussi entré par l'oreille; car il ne fait point de bruit : ni par l'odorat; car il ne se mêle point avec l'air comme les odeurs, mais seulement avec l'esprit. Ce n'est point une qualité qui fasse impression dans l'air, mais une substance qui le crée. Il ne s'est point coulé dans mon cœur par la bouche; car on ne le mange pas : il ne s'est point fait sentir par l'attouchement; il n'a rien de grossier ni de palpable : par où est-ce donc qu'il est entré?

Peut-être qu'il n'était pas besoin qu'il entrât, parce qu'il n'était pas dehors. Il n'est pas étranger chez nous : mais aussi ne vient-il pas du dedans, parce qu'il est bon : et je sais que le principe du bien n'est pas en moi. J'ai monté jusqu'à la pointe de mon esprit ; mais j'ai trouvé que le Verbe était infiniment au-dessus. Je suis descendu dans le plus profond de mon âme, pour sonder curieusement ce secret ; mais j'ai connu qu'il était encore dessous. Jetant les yeux sur ce qui est hors de moi, j'ai vu qu'il était au delà de tout ce qui m'est extérieur ; et rappelant ma vue au dedans, j'ai aperçu qu'il était plus intime à mon cœur que mon cœur même.

Mais comment est-ce donc que je sais qu'il est présent, puisqu'il ne laisse point de trace ni de vestige qui m'en donne la connaissance? Je ne le connais pas à la voix, ni au visage, ni au marcher, ni par le rapport d'aucun de mes sens, mais seulement par le mouvement de mon cœur, par les biens et les richesses qu'il y laisse, et par les effets merveilleux qu'il y opère. Il n'y est pas sitôt entré qu'il le réveille incontinent. Comme il est vif et agissant, il le tire du profond sommeil où il était comme enseveli : il le blesse pour le guérir : il le touche pour le ramollir, parce qu'il est dur comme le marbre. Il y déracine les mauvaises habitudes ; il y détruit les inclinations déréglées, et il y plante la vertu. S'il est sec, il l'arrose des eaux de sa grâce, s'il est ténébreux il l'éclaire de ses lumières; s'il est fermé, il l'ouvre ; s'il est serré, il le dilate ; s'il est froid, il le réchauffe; s'il est courbé, il le redresse. Je connais la grandeur de son pouvoir, parce qu'il donne la chasse aux vices, et qu'il n'a pas plus tôt paru que ces monstres prennent la fuite. J'admire sa sagesse, quand il me découvre mes défauts cachés dans les plus secrets replis de mon âme. Le changement qu'il opère en moi par l'amendement de ma vie, me fait goûter avec plaisir les douceurs de sa bonté : le renouvellement intérieur de mon âme me découvre sa beauté ; et tous ces effets ensemble me remplissent d'un étonnement extraordinaire, et d'une profonde vénération de sa grandeur.

Si les entretiens de l'Epoux étaient aussi longs qu'ils sont agréables à l'Epouse, elle serait trop heureuse et satisfaite : mais quoiqu'il ne l'abandonne jamais, si elle ne l'y oblige par quelque offense mortelle, il ne laisse pas de lui soustraire souvent le sentiment de sa présence par un effet tout particulier de sa bonté, que nous avons coutume d'exprimer par ces noms d'éloignement, de fuite et d'absence. C'est une mer qui a son flux et son reflux, ses mouvements réguliers et irréguliers qui nous surprennent. C'est un soleil qui donne la lumière, et la retire quand il lui plaît : sa clarté donne de la joie à notre âme ; son éloignement lui cause bien des soupirs et des gémissements.

Dieu m'est témoin, dit Origène[1], que j'ai souvent reçu la visite de l'Epoux ; et qu'après l'avoir entretenu avec de grandes privautés, il se retire tout d'un coup, et me laisse dans le désir de le chercher, et dans l'impuissance de le trouver. Dans cette absence, je soupire après son retour : je le rappelle par des désirs ardents ; et il est si bon qu'il revient. Mais aussitôt qu'il s'est montré, et que je pense l'embrasser, il s'échappe de nouveau ; et moi je renouvelle mes larmes et mes soupirs.

Cette conduite est propre à l'état où nous vivons dans cet exil ; état de changement, sujet à plusieurs vicissitudes qui interrompent la jouissance de l'Epouse par de fréquentes privations. Nous n'avons ici qu'un avant-goût, un essai, et comme l'odeur de la béatitude. Dieu s'approche de nous comme s'il voulait se donner à nous ; et lorsque vous pensez le saisir, il se retire à l'instant. Et comme l'éclair qui sort de la nue et traverse l'air en un moment, éblouit la vue plutôt qu'il ne l'éclaire ; de même cette lumière divine, qui vous investit et vous pénètre, fait un jour dans la nuit, une nuit mystique dans le jour. Vous êtes touché subitement, et vous sentez cette touche délicate au fond de l'âme · mais vous n'apercevez par celui qui vous touche. On vous dit intérieurement des paroles secrètes et ineffables, qui vous font

[1] *In Cant. Homil.*, I, n. 7, tom. III, p. 16.

connaître qu'il y a quelqu'un auprès de vous, ou même au dedans de vous qui vous parle, mais qui ne se montre pas à découvert.

Dieu se présente à notre cœur ; il lui jette un rayon de lumière, il l'invite, il l'attire, il pique son désir ; mais parce que le cœur ne sent qu'à demi cette odeur et cette saveur délicieuse, qui n'a rien de commun avec les douceurs de la chair, il demeure ravi d'étonnement et la souhaite avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle surpasse tous les contentements de la terre : son désir est suivi de la jouissance. Bientôt après suit la privation, qui par la renaissance des désirs qu'elle rallume, fait un cercle de notre vie, qui passe continuellement du désir à la jouissance, de la jouissance à l'absence, et de l'absence au désir.

Qui est-ce qui me pourra développer le secret de ces mystérieuses vicissitudes, dit saint Bernard [1] ? Qui m'expliquera les allées et les venues, les approches et les éloignements du Verbe ? L'Epoux n'est-il point un peu léger et volage ? D'où peut venir et où peut aller ou retourner celui qui remplit toutes choses de son immense grandeur ? Sans doute le changement n'est pas dans l'Epoux ; mais dans le cœur de l'Epouse, qui reconnaît la présence du Verbe lorsqu'elle sent l'effet de la grâce ; et quand elle ne le sent plus, elle se plaint de son absence, et renouvelle ses soupirs. Elle s'écrie avec le Prophète : « Seigneur ! mon cœur vous a dit : les « yeux de mon âme vous ont cherché [2]. » Et peut-être, dit saint Bernard [3], que c'est pour cela que l'Epoux se retire ; afin qu'elle le rappelle avec plus de ferveur, et qu'elle l'arrête avec plus de fermeté : comme autrefois s'étant joint aux deux disciples qui allaient à Emmaüs il feignit de passer outre afin d'entendre ces paroles de leur bouche même : *Mane nobiscum, Domine* [4] : « Demeurez avec nous, Seigneur, » car il se plaît à se faire chercher, afin de réveiller nos soins et d'embraser notre cœur.

Il ne fait que toucher en passant la cime de notre entendement : comme un éclair, dit saint Grégoire de Nazianze, qui passe devant nos yeux ; partageant ainsi notre esprit entre les ténèbres et la lumière, afin que ce peu que nous connaissons soit un charme qui nous attire, et que ce que nous ne connaissons pas soit un secret qui nous ravisse d'étonnement : en sorte que l'admiration excite nos désirs et que nos désirs purifient nos cœurs, et que nos cœurs se déifient par la familiarité que nous contractons avec Dieu dans cette aimable privauté.

[1] *In Cant.* serm. LXXIV, n. 1, p. 1526, 1527. — [2] *Ps.* XXVI, 8. — [3] *S. Bern.*, *ibid.*, n. 3, p. 1527. — [4] *Luc.*, XXIV, 29.

Les vents qui secouent les branches des arbres les nettoient : les orages qui agitent l'air le purifient : les tempêtes qui ébranlent et renversent la mer, lui font jeter les corps morts sur le rivage : de même l'agitation du cœur, ému par ces saintes inquiétudes, contribue beaucoup à sa pureté, et l'exempte de beaucoup de taches et d'ordures, qui s'amassent au fond de l'âme pendant qu'elle est dans le calme, et qu'elle jouit d'un repos tranquille. L'eau qui croupit dans un étang se corrompt et devient puante : le pain qui cuit sous la cendre se brûle si on ne le tourne, comme dit le Prophète [1] : les corps qui ne font point d'exercice amassent beaucoup de mauvaises humeurs, qui sont des dispositions à de grandes maladies : et ainsi le cœur, qui n'est point exercé par ces épreuves et par ces mouvements alternatifs de douceur et de rigueur, s'évapore au feu des consolations divines, se corrompt par le repos, et se charge de mauvaises habitudes. C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui l'aime et qui prend soin de le cultiver, lui procure de l'exercice ; ne voulant pas qu'il demeure oisif, ou qu'il se relâche par une trop longue jouissance de ses faveurs et de ses caresses.

Il semble qu'il se joue avec les hommes, dit Richard de Saint-Victor [2], comme un père avec ses enfants : ils se figurent tantôt qu'ils le tiennent ; et puis tout à coup il leur échappe : tantôt il se montre comme un soleil avec beaucoup de lumière ; et puis en un moment il se cache dans les nuages. Il s'en va il revient, il fuit, il s'arrête ; il les surprend, il se laisse surprendre, et tout aussitôt il se dérobe ; et puis après avoir tiré quelques larmes de leurs yeux, quelques soupirs de leurs cœurs, il retourne, enfin il les réjouit de la douceur de ses visites.

« Je m'en vais pour peu de temps, et je vous « reverrai bientôt [3] : » souffrez mon absence pour un moment. O moment et moment ! ô moment de longue durée ! Mon doux Maître, comment dites-vous que le temps de votre absence est court ? Pardonnez-moi, si j'ose vous contredire ; mais il me semble qu'il est bien long et qu'il dure trop. Ce sont les plaintes de l'Epouse qui s'emporte par l'ardeur de son zèle, et se laisse aller à la violence de ses désirs. Elle ne considère pas ses mérites : elle n'a pas égard à la majesté de Dieu ; elle ferme les yeux à sa grandeur, et les ouvre au plaisir qu'elle sent en sa présence. Elle rappelle l'Epoux avec une sainte liberté, elle redemande celui qui fait toutes ses délices, lui disant amoureusement : « Re- « tournez, mon bien-aimé ; revenez prompte-

[1] *Ose.*, VII, 8. — [2] *De Grad. charit.*, cap. II, p. 2. — [3] *Joan.*, XVI, 16, 22.

« ment [1]; » hâtez-vous de me secourir; égalez « la vitesse des chevreuils et des daims. »

Au reste, ne pensez pas que ces larmes soient stériles, ni ces soupirs inutiles : cet état de privation est très-avantageux à qui sait s'en prévaloir. C'est là que notre amour-propre, qui est aveugle, trouve des yeux pour sonder l'abîme de ses misères, et reconnaître son indigence : c'est là que notre cœur apprend à compatir aux autres, par l'expérience de ses propres peines : c'est là qu'il trouve un torrent de larmes pour noyer ses crimes, et un trésor si précieux, qu'il suffit non-seulement pour payer ses dettes, mais encore celles du prochain. C'est une fournaise d'amour, où l'Epouse échauffe son zèle, et lui donne des ailes de feu, pour voler à la conquête des âmes, aux dépens de son contentement et de son repos : c'est une école de sagesse, où elle apprend les secrets de la vie intérieure : c'est une épreuve où elle se fortifie par la pratique des vertus chrétiennes; comme les plantes jettent de profondes racines durant les rigueurs de l'hiver. C'est là qu'elle goûte cette importante vérité, qu'il faut interrompre les délices de la contemplation par les travaux de l'action : qu'elle doit laisser les secrets baisers de l'Epoux, pour donner les mamelles à ses enfants : que l'amour effectif est préférable à l'amour affectif, et que personne ne doit vivre pour lui seul ; mais que chacun est obligé d'employer sa vie à la gloire de celui qui a voulu mourir pour tous les hommes. C'est le creuset où elle met sa charité à l'épreuve, pour savoir si elle est de bon aloi. C'est la balance où elle pèse les grâces de Dieu, pour en faire un sage discernement, et préférer l'auteur des consolations à tous ses dons. C'est un exil passager, qui lui fait sentir, par précaution, combien c'est un grand mal d'être abandonné de Dieu pour jamais ; puisque une absence de peu de jours lui paraît plus insupportable que toutes les peines du monde : mais, surtout, c'est une excellente disposition à l'union intime avec son divin Epoux, qui est, à vrai dire, le fruit de ses désirs, la fin de ses travaux, et la récompense de toutes ses peines.

Tous les saints Pères qui parlent de l'union qui se fait entre l'âme et l'Epoux céleste, dans l'exercice de l'oraison, disent qu'elle est inexplicable. Saint Thomas l'appelle un baiser ineffable ; parce qu'on peut bien goûter l'excellence des affections et des impressions divines, mais on ne la peut pas exprimer. Saint Bernard dit que c'est un lien ineffable d'amour ; parce que la manière dont on le voit est ineffable et demande une pureté de cœur tout extraordinaire.

[1] *Cant.*, II, 17.

Saint Augustin dit que cette union se fait d'une manière qui ne peut tomber dans la pensée d'un homme, s'il n'en a fait l'expérience.

On peut dire que le propre de l'amour est de tendre à l'union la plus intime et la plus étroite qui puisse être, et qu'il ne se contente pas d'une jouissance superficielle, mais qu'il aspire à la possession parfaite. De là vient que l'âme qui aime parfaitement Jésus-Christ, après avoir pratiqué toutes les actions de vertu et de mortification les plus héroïques, après avoir reçu toutes les faveurs les plus signalées de l'Epoux, les visions, les révélations, les extases, les transports d'amour, les vues, les lumières, croit n'avoir rien fait et n'avoir rien reçu ; à cause, dit saint Macaire, du désir insatiable qu'elle a de posséder le Seigneur ; à cause de l'amour immense et ineffable qu'elle lui porte, qui fait qu'elle se consume de désirs ardents, et qu'elle aspire sans cesse au baiser de l'Epoux.

On peut bien dire encore que cette union parfaite, qui est l'objet de ses désirs, n'est pas seulement une simple union, par le moyen de la grâce habituelle qui est commune à tous les justes, ou par l'amour actuel, même extatique et jouissant, qui ne se donne qu'aux grandes âmes; mais c'est le plus haut degré de la contemplation, le plus sublime don de l'Epoux qui se donne lui-même, qui s'écoule intimement dans l'âme, qui la touche, qui se jette entre ses bras, et se fait sentir et goûter par une connaissance expérimentale, où la volonté a plus de part que l'entendement, et l'amour que la vue. D'où vient que Richard de Saint-Victor dit « que l'amour est un œil; et qu'aimer, c'est « voir [1]; » et saint Augustin : « Qui connaît la « vérité, la connaît ; et qui la connaît, connaît « l'éternité : c'est la charité qui la connaît [2]. »

On peut bien dire avec saint Bernard que cet embrasement, ce baiser, cette touche, cette union, n'est point dans l'imagination ni dans les sens, mais dans la partie la plus spirituelle de notre être, dans le plus intime de notre cœur, où l'âme, par une singulière prérogative, reçoit son bien-aimé, non par figure, mais par infusion, non par image, mais par impression. On peut dire avec Denis le Chartreux que le divin Epoux, voyant l'âme tout éprise de son amour, se communique à elle, se présente à elle, l'embrasse, l'attire au-dedans de lui-même, la baise, la serre étroitement avec une complaisance merveilleuse; et que l'épouse, étant tout à coup, en un moment, en un clin d'œil, investie des rayons de la Divinité, éblouie de sa clarté, liée des bras de

[1] *De Grat., charit.*, cap. 3, pag. 353. — [2] *Conf.*, lib. VII, c. 10, tom. I.

son amour, pénétrée de sa présence, opprimée du poids de sa grandeur et de l'efficace excellente de ses perfections, de sa majesté ; de ses lumières immenses, est tellement surprise, étonnée, épouvantée, ravie en admiration de son infinie grandeur, de sa brillante clarté, de la délicieuse sérénité de son visage, qu'elle est comme noyée dans cet abîme de lumière, perdue dans cet océan de bonté, brûlée et consumée dans cette fournaise d'amour, anéantie en elle-même par une heureuse défaillance, sans savoir où elle est, tant elle est égarée et enfoncée dans cette vaste solitude de l'immensité divine. Mais de dire comment cela se fait; et ce qui se passe en ce secret entre l'Epoux et l'épouse, cela est impossible : il le faut honorer par le silence, et louer à jamais l'amour ineffable du Verbe, qui daigne tant s'abaisser pour relever sa créature.

Les devoirs de l'âme qui est épouse de Jésus-Christ.

Entre les devoirs de l'épouse envers son divin Epoux, celui de l'amour est le premier, et même l'on peut dire qu'il est unique, parce qu'il contient tous les autres avec éminence. Car il faut considérer que Jésus-Christ prend quelquefois le nom de Seigneur, quelquefois celui de Père, et quelquefois celui d'Epoux. Quand il veut nous donner de la crainte, dit saint Grégoire, il prend la qualité du Seigneur ; lorsqu'il veut être honoré, il prend celle de Père : mais quand il veut être aimé, il se fait appeler Epoux [1].

Faites réflexion sur l'ordre qu'il garde : de la crainte procède ordinairement le respect ; du respect l'amour. En cet amour consiste, comme dit excellemment saint Bernard [2], la ressemblance de l'âme avec le Verbe, selon cette parole de l'Apôtre : « Soyez les imitateurs de « Dieu, comme étant ses enfants bien-aimés : « et marchez dans l'amour et la charité, comme « Jésus-Christ nous a aimés [3] ; » afin de vous joindre, par conformité, à celui dont l'infinité vous sépare. Cette conformité marie l'âme avec le Verbe, lorsqu'elle se montre semblable en volonté et en désir à celui à qui elle ressemble par le privilége de la nature, aimant comme elle est aimée : si donc elle aime parfaitement, elle est épouse.

Qu'y a-t-il de plus doux que cette conformité ? qu'y a-t-il de plus souhaitable que cet amour, qui fait, ô âme fidèle, que, ne vous contentant pas d'être instruite par les hommes, mais vous adressant vous-même confidemment au Verbe, vous lui adhérez constamment, vous l'interrogez familièrement, vous le consultez sur toutes choses ; égalant la liberté de vos désirs à l'étendue de vos pensées et de vos connaissances ?

Certainement on peut dire que c'est ici que l'on contracte un mariage spirituel et saint avec le Verbe. Je dis trop peu quand je dis qu'on le contracte ; on le consomme, car c'est en effet le consommer, que de deux esprits ne faire qu'un, en voulant et ne voulant pas les mêmes choses. Au reste, il ne faut pas craindre que l'inégalité des personnes affaiblisse aucunement la conformité des volontés, parce que l'amour n'a pas tant d'égard au respect. Le mot d'amour vient d'aimer, non pas d'honorer. Que celui-là se tienne en respect, qui frissonne, qui est interdit, qui tremble, qui est saisi d'étonnement : tout cela n'a point de lieu en celui qui aime. L'amour est plus que satisfait de lui-même ; et quand il est entré dans le cœur, il attire à soi toutes les autres affections et se les assujettit. C'est pourquoi celle qui aime s'applique à l'amour et ne sait autre chose ; et celui qui mérite d'être honoré, respecté et admiré, aime mieux néanmoins être aimé : l'un est l'Epoux, l'autre est l'épouse.

Quelle affinité et quelle liaison cherchez-vous entre deux époux, sinon d'aimer et d'être aimé ? Ce lien surpasse celui des pères et des mères à l'égard de leurs enfants, qui est celui de tous que la nature a serré plus étroitement. Aussi est-il écrit à ce sujet que « l'homme laissera « son père et sa mère, et s'attachera à son « épouse ! [1]. » Voyez comme cette affection n'est pas seulement plus forte que toutes les autres, mais qu'elle se surmonte elle-même dans le cœur des époux. Ajoutez que celui qui est l'Epoux n'est seulement pas épris d'amour ; il est l'amour même. Mais n'est-il point aussi l'honneur ? Pour moi je ne l'ai point lu : j'ai bien lu que *Dieu est charité* [2] ; mais je n'ai point lu qu'il soit honneur ni dignité. Ce n'est pas que Dieu rejette l'honneur, lui qui dit : « Si je suis père, où est l'honneur qui m'est « dû [3] ? » Mais il le dit en qualité de Père. Que s'il veut montrer qu'il est Epoux, il dira : Où est l'amour qui m'est dû ? Car il dit aussi au même endroit : « Si je suis Seigneur, où est la « crainte qui m'est due [4] ? » Dieu donc veut être craint comme Seigneur, honoré comme Père, aimé et chéri comme Epoux.

De ces trois devoirs, lequel est le plus excellent et le plus noble ? L'amour. Sans l'amour, la crainte est fâcheuse, et l'honneur n'est point

[1] *In Cant. Proœm.*, n. 8, tom. III, part. II, p. 400. — [2] *In Cant.* serm. LXXXIII, n. 3, p. 1557. — [3] *Ephes.*, V, 2.

[1] *Matth.*, XIX, 5. — [2] I. *Joan.*, IV, 8. — [3] *Malac.*, I, 6. — [4] *Ibid.*

agréable. La crainte est une passion servile, tandis qu'elle n'est point affranchie par l'amour; et l'honneur qui ne vient point du cœur n'est point un vrai honneur, mais une pure flatterie. La gloire et l'honneur appartiennent à Dieu, mais il ne les accepte point s'ils ne sont assaisonnés par l'amour : car il suffit par lui-même, il plaît par lui-même et pour l'amour de lui-même. L'amour est lui-même, et son mérite et sa récompense. Il ne demande point d'autre motif ni d'autre fruit que lui-même : son fruit, c'est son usage. J'aime parce que j'aime ; j'aime pour aimer. En vérité, l'amour est une grande chose, pourvu qu'il retourne à son principe ; et que, remontant à sa source par une réflexion continuelle, il y prenne des forces pour entretenir son cours.

De tous les mouvements, de tous les sentiments et de toutes les affections de l'âme, il n'y a que l'amour qui puisse servir à la créature pour la rendre pareille à son auteur, sinon avec égalité, pour le moins avec quelque rapport. Par exemple, si Dieu se fâche contre moi, me fâcherai-je contre lui ? Non, certes ; mais je craindrai, mais je tremblerai, mais je lui demanderai pardon : de même s'il me reprend, je ne le reprendrai pas à mon tour, mais plutôt je le justifierai, et s'il me juge je n'entreprendrai pas de le juger, mais plutôt de l'adorer. S'il domine, il faut que je serve ; s'il commande, il faut que j'obéisse ; je ne puis pas exiger de lui une obéissance réciproque. Mais il n'est pas ainsi de l'amour : car quand Dieu aime, il ne demande autre chose qu'un retour d'amour, parce qu'il n'aime que pour être aimé, sachant bien que ceux qui l'aiment sont rendus bienheureux par l'amour même qu'ils lui portent.

Ainsi l'âme qui est assez heureuse pour y être parvenue brûle d'un si ardent désir de voir son Epoux dans la gloire, que la vie lui est un supplice, la terre un exil, le corps une prison, et l'éloignement de Dieu une espèce d'enfer qui la fait sans cesse soupirer après la mort. Dans cet état, dit saint Grégoire [1], elle ne reçoit aucune consolation des choses de la terre ; elle n'en a aucun goût, ni sentiment, ni désir : au contraire, c'est pour elle un sujet de peine, qui la fait soupirer jour et nuit, et languir dans l'absence de son Epoux : car elle est blessée d'amour ; et cette plaie, qui consume les forces du corps, est la parfaite santé de l'âme, sans laquelle sa disposition serait très-mauvaise et très-dangereuse. Plus cette plaie est profonde, plus elle est saine. Sa force consiste dans la langueur, et sa consolation est de n'en avoir point sur la terre. Tout ce qu'elle voit ne lui cause que de la tristesse, parce qu'elle est privée de la vue de celui qu'elle aime. Il n'y a qu'une seule chose qui la puisse consoler, c'est de voir que plusieurs âmes profitent de son exemple, et sont embrasées de l'amour de son Epoux.

Tel était saint Ignace, martyr, qui soupirait après les tourments et la mort par l'extrême désir qu'il avait de voir Jésus-Christ. Quand sera-ce, disait-il, que je jouirai de ce bonheur, d'être déchiré des bêtes farouches dont on me menace ? Ah ! qu'elles se hâtent de me faire mourir et de me tourmenter ; et, de grâce, qu'elles ne m'épargnent point comme elles font les autres martyrs : car je suis résolu, si elles ne viennent à moi, de les aller attaquer, et de les obliger à me dévorer. Pardonnez-moi ce transport, mes petits enfants ; je sais ce qui m'est bon : je commence maintenant à être disciple de Jésus-Christ, ne désirant plus rien de toutes les choses visibles, et n'ayant qu'un seul désir, qui est de trouver Jésus-Christ. Qu'on me fasse souffrir les feux, les croix et les dents des bêtes farouches ; que tous les tourments que les démons peuvent inspirer aux bourreaux viennent fondre sur moi ; je suis prêt à tout, pourvu que je puisse jouir de Jésus-Christ. Quel amour, quels transports ! quelle ardeur pour Jésus-Christ ! Puissions-nous entrer dans ces sentiments, et, comme le saint martyr, n'avoir plus de vie, d'être, de mouvement, que pour consommer notre union avec le divin Epoux.

[1] *In Cant.*, c. 3, tom. III, p. 419.

POESIES SACRÉES

LE SAINT AMOUR

OU ENDROITS CHOISIS DU *CANTIQUE DES CANTIQUES*, AVEC DES REFLEXIONS MORALES.

—

SALOMON AU LECTEUR

Vous, que les tendres vers de mon chaste cantique
Sous le voile sacré du langage mystique,
Brûlent des plus beaux feux :
Avec moi contemplez la Sagesse éternelle
Et voyez au milieu de la troupe fidèle
Ses amours et ses jeux.

La source de l'amour en vos cœurs est gâtée,
Dans les objets des sens par erreur écartée;
Je la viens épurer :
L'âme s'épanchait trop ; il est temps qu'elle rentre,
Par de sages transports, dans son bienheureux centre,
Pour ne plus s'égarer.

Je lui montre un Amant dont la beauté l'attire ;
Elle y court ; pour chanter son bienheureux martyre
Je lui prête ma voix.
Entre ses bras sacrés elle se sanctifie ;
Seul il sait lui donner l'espérance et la vie,
Quand elle est aux abois.

L'immortel Salomon trouve sa Sulamite ;
Dans son sein innocent l'âme pure l'invite,
Et le nœud conjugal,
De leur chaste union la plus parfaite image,
Nous apprend à goûter d'un divin mariage
Le bonheur sans égal.

Cesse de recevoir les indignes caresses
Du monde qui s'empresse à gagner tes tendresses.
Le Verbe est ton époux ;
Il aime le secret, la paix, la solitude,
Et, pour le satisfaire, une éternelle étude
De ses désirs jaloux.

Sans grâce, sans espoir, captive condamnée,
A tes mauvais désirs sans guide abandonnée,
Il t'aperçut des cieux.
Sorti pour t'épouser du séjour de sa gloire,
Il veut seul occuper ton esprit, ta mémoire,
Tout ton cœur, tous tes vœux.

Mortels, purifiez vos heures, vos pensées;
Et laissez loin de vous les ardeurs insensées
D'un amour furieux,
Si vous voulez, épris d'une flamme pudique,
Entonner ces beaux airs, et du Roi pacifique
Les chants mystérieux.

LE SAINT AMOUR

—

I.

Le baiser de la bouche. — Les embrassements. — Les attraits. — Les défaillances. — Les odeurs. — Les vins. — Le sommeil et le réveil de l'Epouse.

Qu'il vienne, et qu'un baiser de sa divine bouche
Apaise mes désirs ;
Que ses chastes amours, dans sa royale couche,
Me comblent de plaisir.

De célestes parfums je me sens embaumée,
A l'approche du roi ;
Imprime tes appas dans mon âme enflammée,
Nous courrons après toi.

Que de tes saints discours la grâce est attirante !
Rien ne peut l'égaler,
Non plus que dissiper la vapeur odorante
Qu'elle fait exhaler.

Ton nom, venu du ciel, est une douce étreinte
Des plus vives odeurs ;
Les cœurs droits sont épris, pour ta vérité sainte,
D'immortelles ardeurs.

Des filles de Sion la jeunesse pudique,
Sensible à tes attraits,
De tes embrassements fait le sujet unique
De ses chastes souhaits.

Dans le royal cellier par l'Époux renfermée,
Ses charmes tout-puissants
Se sont mieux fait sentir à mon âme pâmée,
Que ses vins ravissants

J'expire sous les traits de l'amour qui me blesse.
Qu'on apporte des fleurs :
D'oranges, de citrons, soutenez ma faiblesse ;
Accourez, je me meurs.

D'une main il reçoit ma tête languissante ;
Seul il est mon soutien :
Il m'embrasse de l'autre, et sa flamme innocente
Ne se refuse rien.

Ah ! ne la troublez pas, vous, ses chères compagnes,
Jusques à son réveil ;
Par les faons, par les cerfs sautant dans les campagnes,
Ménagez son sommeil.

RÉFLEXION.

Ainsi l'Époux, soigneux du repos de l'Amante,
Etablit des pasteurs la garde diligente
Pour veiller à l'entour ;
Dans ces fidèles mains laissant la bien-aimée,
Il part ; il lui rendra la gloire consommée
Par son heureux retour.

Touché de sa parole, on lui baise la bouche ;
Content de son amour, on repose en sa couche :
Le chaste embrassement,
Mu par l'impression d'une vive présence,
Unit deux volontés dans la persévérance
D'un saint engagement.

Quand l'Epoux en passant nous a montré sa gloire
L'âme, de son abord conserve la mémoire ;
Et ce doux souvenir,
Seule, sans mouvement, la tient comme endormie :
Heureuse si la foi d'une si tendre amie
Le force à revenir.

D'une touche imprévue en son temps réveillée,
De son ravissement elle est émerveillée :
En cet état heureux.
Elle éprouve en son cœur une nouvelle vie,
Et féconde en vertus d'elle-même sortie,
Elle vit dans les cieux.

Dieu fait nos volontés si nous faisons la sienne ;
Il faut dans le devoir que sa loi nous retienne
Ici-bas captivés.
Mais il fera sa loi des vœux de ses fidèles
Quand par leur servitude aux grandeurs éternelles
Ils seront élevés.

De près il me remplit et de loin il m'attire :
Il m'enivre, il me cause un merveilleux délire :
On sent un Dieu présent ;
S'il retire en son sein sa gloire manifeste,
Il laisse une douceur, comme l'odeur qui reste
De son divin présent.

Cette sainte douceur met l'esprit tout en quête :
A courir vers le ciel une âme est toujours prête ;
Tout est en mouvement :
On s'ébranle, et le prix de cette belle course
Est qu'un cœur, sans cesser, va recherchant la source
De l'amoureux tourment.

Qui pourrait exprimer les langueurs de l'absence
Et des yeux épuisés la sainte défaillance,
Quand, tournés vers l'Epoux,
D'un langage muet et d'une voix plaintive.
Ils disent en baissant leur paupière attentive
Seigneur, quand viendrez-vous ?

Objet dont la beauté me ravit à moi-même,
Si je veux posséder la vérité suprême
Dans l'éternel séjour,
C'est aussi que je veux à l'envi possédée
Me livrer, âme simple, à la céleste idée
Du plus parfait amour.

II.

Ego Flos campi, etc. — *Sub umbra illius*, etc. — *Dilectus meus mihi*, etc. — *Donec aspiret dies*. (*Cant.*, II, 1-7.)
Fleurs des vallées. — Lis entre les épines. — Arbres fruitiers. — Fruit goûté à l'ombre. — Amour réciproque. — Vie de foi.

L'ÉPOUSE.

Humble fleur, des jardins j'évite les allées ;
Dans les champs à l'écart
Je vais, ainsi qu'un lis dans les sombres vallées
Sans culture et sans art.

L'ÉPOUX.

Tel qu'un lis à travers les ronces hérissées,
Telle élève le front
Mon épouse au milieu des filles insensées
Et rien ne la corrompt.

L'ÉPOUSE.

Tel qu'un arbre au milieu des plantes inutiles
Par son fruit estimé,
Tel entre les mortels par ses branches fertiles,
Parut mon bien-aimé.
Sous son ombre tranquille, à mon gré reposée,
J'ai su prendre le frais ;
De son fruit délicat j'ai ma bouche arrosée
Sous son feuillage épais.

Je suis à mon Amant, il est à son Amante.
Couché parmi les lis,
Il voit prendre à ses pieds leur pâture innocente
A ses chères brebis.

Je le tiens jusqu'à tant que l'ombre retirée
Fasse place au levant,
Et que le point du jour, de l'aube tempérée
Ait ramené le vent.

RÉFLEXIONS.

Jusqu'à tant que du ciel l'éclatante lumière
Ait ouvert au plein jour notre faible paupière,
Nous voyons dans la nuit :
Du flambeau de la foi, le rayon pâle et sombre
Cache notre bonheur, et ce n'est que dans l'ombre
Que nous goûtons du fruit.

III.

Vox dilecti mei pulsantis, etc. (*Cant.*, V, 2 seq.)
Vitesse de l'Epoux. — Ses saillies. — Son abord. — Ses regards furtifs. — Saison nouvelle. — Doux commencement. — Beau visage. — Beaux chants. — Les arbres taillés. — Les renardeaux pris.

Quelle voix, et soudain quelle aise me transporte !
Il avance par bonds,
Plus vite qu'un chevreuil, et déjà de la porte
Il ébranle les gonds.

Je le voyais sauter le sommet des montagnes
Traverser les coteaux,
Raser, d'un pas léger, de nos vastes campagnes
Les tendres arbrisseaux.

Que j'entends un doux bruit autour de nos murailles
Il voit par les treillis;
Par ses regards furtifs il émeut mes entrailles
Et mes sens tressaillis.

Il y mêle sa voix : Venez-vous, chère Amante?
Venez, qu'attendez-vous?
Pourquoi dans ces beaux jours paraissez-vous si lente
A suivre votre Epoux?

Nous ne sentirons plus les pluvieux orages
Ni l'horreur des hivers,
Et la terre, en repos de si cruels outrages,
Etend ses tapis verts.

A de nouveaux soleils les fleurs développées
Dilatent leurs boutons;
L'arbre, qui ne voit plus ses feuilles dissipées,
Pousse ses rejetons.

La vigne se parfume et ne craint plus la bise;
Poussez, tendres bourgeons :
Sous un air plus benin, le froid n'a plus de prise
Sur nos beaux sauvageons.

Pendant que sous son pampre, au fort de la tempête
Une grappe fleurit,
Le pommier de ses fruits va couronner sa tête
Et la figue mûrit.

Loin d'un fidèle amant la chaste tourterelle
Soupire son amour,
Et sans vouloir souffrir une flamme nouvelle
Murmure nuit et jour.

Solitaire colombe en ces creux enfoncée,
Pousse tes sons plaintifs,
Fais sentir tes beautés à mon âme empressée
Par les traits les plus vifs.

Que ton visage est beau, que ta voix me contente
Par ton heureux retour,
Et qu'agréablement elle tient en attente
Les rochers d'alentour!
Allons (c'en est le temps) des branches renaissantes
Trancher l'accroissement
Et faisons endurer à nos fertiles plantes
Cet utile tourment.

Prenez ces renardeaux ravageurs de la vigne;
Et, d'un commun effort,
Toutes venez donner, à leur race maligne,
Une soudaine mort.

RÉFLEXION.

Vous qui de la vertu commencez la carrière,
Gardez-vous de passer cette saison première
En de molles douceurs;
Taillez jusques au vif, exterminez le vice,
Etouffez en naissant un défaut qui se glisse
Au secret de vos cœurs.

Du corps et de l'esprit la parfaite harmonie
D'un chant perpétuel a la grâce infinie;
L'Epoux en est ravi :
On pousse jusqu'au ciel d'éternelles louanges,
Et, dans ce beau concert, les hommes et les anges
Le chantent à l'envi.

Lorsque, malgré les cris d'un cœur qui le réclame,
Ce dédaigneux Amant paraît sourd à ma flamme,
Quelquefois à l'écart,
Animée au dedans d'une douce espérance,
A ses yeux entr'ouverts par ma persévérance
Je dérobe un regard.

Il vient comme par sauts à notre humble nature,
Au supplice, aux enfers : après la sépulture,
Au trône remonté,
Lui-même tour à tour à nos yeux veut paraître
En victime, en pontife, en serviteur, en maître,
Dans toute sa clarté.

Quelle saillie! il quitte, il reprend son tonnerre,
Tantôt dans les hauts lieux, tout à coup sur la terre,
Il m'entraîne après lui.
Je me vois dans l'abîme et bientôt sur la nue,
Riche, pauvre, impuissante et toujours soutenue
De son secret appui.

IV.

In lectulo. (*Cant.*, III, 1.)

Cruelle absence.

Sur ma couche, la nuit, seule, triste, éplorée,
En vain j'étends les bras :
Je cherche, hélas! Celui dont je suis pénétrée,
Et ne le trouve pas.

J'irai de tous côtés, errante, infatigable,
L'appeler par mes cris.
Qui conduira mes pas à l'objet adorable
Dont mon cœur est épris?

Guidez, feux de la nuit, ma course vagabonde :
Vous qui gardez nos tours,
N'avez-vous point trouvé dans votre exacte ronde
L'objet de mes amours?

A peine ai-je passé la garde vigilante,
Que j'aperçois l'Epoux;
J'accours, et je lui dis d'une voix défaillante :
Pourquoi me quittez-vous?

Seule dans la maison où je reçus la vie
Je le veux posséder,
Et trop souvent trompée, à ma mère je fie
Le soin de le garder.

Oh! ne la troublez pas, vous, ses chères compagnes,
Jusques à son réveil;
Par les faons, par les cerfs, sautant dans les campagnes;
Ménagez son sommeil.

RÉFLEXION.

Vous seule, ô sainte Eglise, ô mère charitable,
Gardez à vos enfants leur Amant véritable
Par vos soins maternels;
L'âme ne ressent point les rigueurs de l'absence
Et sûre en votre sein, attend la jouissance
Des plaisirs éternels.

V.

Descendi in hortum nucum etc. (*Cant.*, VI, 10, 11, 12.)

Visite de la vigne et des jardins. — Retour à la vie contemplative. — Passage de la contemplation à l'action et au contraire. — Sulamite ou l'âme parfaite. — Les noyers du jardin de l'Époux; rapidité de ses mouvements.

L'ÉPOUX.

J'allais, pour divertir mon ardeur violente,
Loin du monde et du bruit,
Tantôt chercher des fleurs, tantôt à chaque plante
Redemander son fruit.

Je voulais occuper ma douce rêverie
De plaisirs innocents,
Et seul m'entretenir de ma vigne fleurie,
De ses pampres naissants.

Avec un soin pareil, curieux, je visite
Les vallons d'alentour,
Et vois sur le noyer, dont la feuille m'invite,
Le fruit qu'il met au jour.

Loin de mon cher objet, je crus tromper ma peine
Parmi les coudriers :
Je me trouble : et soudain sur leurs pas je ramène
Mes diligents coursiers.

Ceux qu'à ses chariots Aminadab attelle
Avec leurs pieds ailés,
Jamais dans la vigueur d'une course nouvelle
Ne les ont égalés.

Mes esprits ne savaient dans cette défaillance
Par où prendre leurs cours;
Je mourais : il fallait aux rigueurs de l'absence
Un aussi prompt secours!

LES COMPAGNES.

Revenez : nous voulons toujours à votre suite
Sentir votre pouvoir,
Revenez, rendez-nous, divine Sulamite,
Le plaisir de vous voir.

Et cessez plus longtemps d'habiter les campagnes;
Quand par de communs vœux,
Egalement charmés, votre Epoux, vos compagnes
Redemandent vos yeux.

RÉFLEXION.

L'Epoux, dans les pasteurs que partout il envoie
Conduire son troupeau dans la céleste voie,
Sent ces perplexités.
Il fait craindre une vie en ses soins trop active,
Et rappelle souvent l'âme contemplative
A ses sublimités.

Visitez ses jardins : la vigne qu'il confie
A vos yeux vigilants, pousse et se fortifie
Sous vos soigneux regards;
Tournez-les cependant vers la sainte retraite,
Si vous voulez d'une âme inquiète et distraite
Eviter les hasards.

Malgré son tendre amour Jacob souvent préfère,
A l'aimable Rachel, Lia qui le fit père :
L'une excelle en beauté,
L'autre, dans son maintien moins belle que féconde,
Rapporte à son époux de quoi remplir le monde
De sa postérité.

Au secours du prochain la charité vous guide :
La sainte vérité remplit un cœur avide
Et le met dans les cieux.
Fuyez d'un zèle outré les ardeurs insensées,
Et toujours réservez aux tranquilles pensées
Des moments précieux.

Dans les besoins pressants quittez la jouissance
Et du céleste Epoux l'agréable présence;
Allez le secourir,
Lorsqu'en ses membres nus dans cette triste vie
Accablé de douleur, de faim, de maladie,
Il est prêt à mourir.

Mais revenez bientôt où sa voix vous rappelle
Venez pleurer, gémir, chez le peuple fidèle,
Et la nuit et le jour.
Adorez en silence, et que votre prière
Avec Dieu soit en vous un éternel mystère
D'un mutuel amour.

Sulamite est toujours solitaire et tranquille,
Elle ne peut quitter le bienheureux asile
Où son Epoux la tient;
S'il faut des ennemis assurer la défaite
Et mener au combat une âme si parfaite,
Souvent elle y revient.

C'est du grand Salomon la colombe, l'unique;
Elle en a pris le nom, comme lui pacifique.
Nul entre les mortels
Ne porte dans un cœur plus épuré de crime
La concorde et la paix, ni n'offre de victime
Plus digne des autels.

Assise aux pieds sacrés, comme une autre Marie,
Des hommes la merveille et du ciel si chérie,
Il faudra toutefois,
Qu'elle serve à son tour et que, nouvelle Marthe,
Au désir de l'Epoux souvent elle s'écarte
Du doux son de sa voix.

Rejeté dans les flots, Bernard, à la tempête,
Hors du port désiré, sait exposer sa tête
Et vient loin de Clairvaux,
Où de chastes plaisirs son âme est transportée,
Zélé prédicateur de l'Eglise agitée
Partager les travaux.

Les noyers du jardin sont, dans le saint cantique
Des livres inspirés le langage mystique,
Où l'on est empêché,
Par l'amère enveloppe et par la dure enceinte,
De recueillir d'abord dans la parole sainte
Le fruit du sens caché.

Il est ainsi : souvent la divine Ecriture
Jette aux yeux éclairés une lumière pure ;
Souvent la vérité
Sous la lettre grossière est la manne cachée,
Qui par un soin pieux veut être recherchée
Dans son obscurité.

Dans ses tours et retours, toujours vif et rapide,
L'Epoux, d'une âme tiède, indolente, insipide,
Déteste la lenteur :
De piquants aiguillons il l'anime, il la presse,
Et lui fait vivement quitter de sa paresse
La triste pesanteur.

Sur un char enflammé l'on voit monter Elie ;
Par de fervents désirs que l'âme se délie
De la boue et du sang ;
Et que, dans ces bas lieux trop longtemps exilée,
Parmi les bienheureux, en soupirs exhalée,
Elle prenne son rang.

VI.

Quam pulchra es, anima mea, quam pulchra es! Oculi tui columbarum, absque eo quod intrinsecus latet, etc. *Sicut vitta coccinea,* etc., *sicut fragmen,* etc., *absque occultis. — Columbæ super aquas. — Pulchra ut luna,* etc.
Eclat de l'Epouse; sa force. — Beautés cachées. — Admiration de l'Epoux.

L'éclat de ta beauté tout autre éclat surpasse ;
Ton aspect radieux,
Ton front, tes belles mains, ton port, ta bonne grâce
Font le plaisir des yeux.

Dans ses tendres regards la colombe innocente
N'a rien de si charmant ;
Quand sur les bords fleuris d'une eau claire et courante
Elle flatte un amant.

Sur ta bouche tendus, deux rubans d'écarlate
S'entr'ouvrent à ta voix,
Qui retient des zéphirs l'haleine délicate
Et le chantre des bois.

La grenade coupée en sa vermeille écorce
Imite tes couleurs :
Dans tes divins appas on éprouve une force
Qui charme les douleurs.

Comme un camp arrangé, tu mets tout en déroute
Sans efforts et sans bruit.
Telle ne reluit pas, dans sa paisible route,
La reine de la nuit.

[1] *Cant.*, IV. 1, 2, 3, V, 12 ; IV, 9.

Pour illustrer nos jours le ciel a fait paraître
Ton éclat non pareil :
Qui ne te connaît pas peut aussi méconnaître
Les rayons du soleil.

Quoiqu'un voile étendu, d'un visage modeste
Couvre les plus beaux traits ;
Ta pudeur te trahit et relève le reste
De tes chastes attraits.

RÉFLEXION.

La gloire de l'Epouse, au dedans renfermée
Rend son maintien plus beau, sa vertu plus aimée
Et plus vive sa foi :
De ses propres grandeurs son cœur elle détache ;
Le silence est sa joie, et plus elle se cache,
Plus elle plaît au Roi.

Pourquoi tant rechercher sa faible créature ?
Seul il en fit l'éclat, la beauté, la parure ;
Sa main seule y parut :
Il s'admire lui-même, il chérit son image ;
Dès le commencement il bénit son ouvrage,
Et son travail lui plut.

VII.

Donec aspiret dies, etc. — *Tota pulchra es,* etc. — *Favus distillans,* etc. — *Hortus conclusus,* etc. — *Surge, aquilo,* etc. [1].
L'Époux charmé. — L'Épouse sans tache, toute belle, inaccessible. — Ses discours. — Vents impétueux. — Persécutions.

Jusqu'à tant qu'au matin des vents la fraîche haleine
Se répande à l'entour,
Que l'ombre fugitive éclaircisse la plaine
Et ramène le jour ;
J'approcherai de vous, ô montagne de myrrhe,
De vous, de qui l'encens
Exhale jusqu'au ciel la vapeur qu'on attire
Pour réveiller les sens.
Vous êtes toute belle ; une grâce admirable
Relève chaque trait ;
Mais on admire plus du tout incomparable
L'assemblage parfait.
Plus des yeux étonnés la lumière s'attache
A vos rares beautés,
Plus on voit éclater d'un visage sans tache
Les nouvelles clartés.
Venez du mont Liban, des plus gras pâturages,
De loin, des environs,
Des déserts habités par les bêtes sauvages :
Nous vous couronnerons.

[1] *Cant.*, II, 17 ; IV, 7, 11, 12, 16.

Un seul de vos regards par de secrètes flammes
Sait consumer les cœurs :
Un seul de vos cheveux pour les plus belles âmes
A des attraits vainqueurs.

De vos sages discours la grâce non pareille
A du lait les douceurs,
Et passe la liqueur que la savante abeille
Va piller sur les fleurs.

Par sa chaste rigueur l'Epouse inaccessible
Est un jardin fermé,
Son cœur pour son Epoux à tout autre insensible,
Est toujours animé.

Elle est dans un enclos la fontaine scellée
Qui sait garder ses sceaux ;
Ni berger, ni troupeau ne l'ont jamais troublée,
Ni corrompu ses eaux.

Venez, vents du midi ; soufflez sur le parterre
Aquilons furieux :
Et portez jusqu'au ciel et par toute la terre
Ses parfums précieux.

RÉFLEXION.

L'Eglise a ses parfums, sa foi, sa patience,
Son amour, ses désirs; les vents, la violence;
La fureur des tyrans
Dans son sein glorieux tous les peuples attire;
Ils croissent sous le fer ces saints dont le martyre
A fait des conquérants.

Que d'un cœur épuré la pudeur est craintive!
Fermée à tous objets, solitaire, attentive,
Soi-même elle se craint:
Elle n'aime et ne sent que la loi, que la gloire
De son Amant jaloux, et seul dans sa mémoire
Il se trouve dépeint.

La fortune me rit, la volupté me tente;
Avec tous ses attraits la gloire se présente:
Que veut-elle de moi?
Grâce de mon Sauveur, empêchez ma défaite,
Venez à mon secours! paix, silence, retraite,
C'est le sceau de mon Roi.

VIII.

Ego dormio et cor meum, etc. — *Vox dilecti*, etc. — *Exspoliavi me tunica mea*, etc. — *Declinaveras, atque transieras*. etc. — *Invenerunt me custodes*, etc. (*Cant.*, v, 2, 3, 6, 7.)

Veille intérieure. — L'Époux frappe. — Lenteur à ouvrir punie. — L'Époux se retire. — Vainement cherché. — La garde arrête l'Épouse.

Mon cœur jamais ne change et jamais ne sommeille:
Pour un céleste Amant.
Il brûle nuit et jour; et son feu se réveille
A chaque battement.

Sa voix trouve toujours mon oreille attentive;
Je dors et je l'entends;
Je connais les accents de sa bouche plaintive:
C'est celui que j'attends.

Je frappe: Ouvre, dit-il, ma parfaite, ma belle,
Dont mon cœur est charmé,
Ma colombe, ma sœur, ma compagne fidèle,
Ouvre à ton bien-aimé.

De ma tête, à ma nuit trop longtemps exposée,
Dans son aimable sein,
Mon épouse bientôt essuyera la rosée
Avec sa belle main.

Trop paresseux Epoux! quoi? faudra-t-il reprendre
L'habit que j'ai quitté,
Et de mes pieds lavés, pour un cœur si peu tendre
Ternir la netteté?

Par ses doigts empressés de la porte fermée
Il force le ressort:
Tous mes sens sont émus et mon âme, pâmée
De ce nouvel effort.

Je vole et le verrou déjà sentait le baume
Distillé de ses mains;
Mais je vois disparaître ainsi qu'un vrai fantôme
Le plus beau des humains.

A ses cris, je courais languissante, attendrie,
Me perdre dans ses bras.
Il me fuit: à mon tour, je pleure, je m'écrie;
Il ne me répond pas.

Du guet que je rencontre indignement traitée,
J'en méprise les coups:
Et me plains seulement de me voir arrêtée
En cherchant mon Epoux.

Vous, filles de Sion, racontez-lui ma peine
Et l'extrême langueur
Où me met, nuit et jour, d'une absence inhumaine
La mortelle rigueur.

RÉFLEXION.

Amante de Jésus, soit qu'il commande en maître,
Soit qu'il frappe en époux, si tu ne sais connaître
Ses rapides moments,
Tu pleureras longtemps sa fuite irréparable,
Et ne reverras plus sa face désirable
Qu'après mille tourments.

D'un amant refusé l'âme est comme glacée,
Sa grâce mal reçue et sa foi mal placée
Cause une triste nuit:
Si l'épouse l'écoute et ranime son zèle,
Le froid cesse, et ravi d'un feu qu'on renouvelle
Il en goûte le fruit.

L'épouse est trop souvent par la garde arrêtée,
Soit que des surveillants faiblement entêtée,
Elle engage son cœur,
Ou que des vains conseils la trompeuse surprise
Trouble les mouvements et rompe l'entreprise
Du céleste Vainqueur.

IX.

Averte oculos tuos. (*Cant.*, vi, 4).

Les amants de la vérité et de la sagesse, étonnés de son excessive lumière.

Vous qui par vos regards m'enlevez à moi-même,
Vive source de feux,
Reine, je n'en puis plus: ma faiblesse est extrême;
Détournez vos beaux yeux.

O maîtresse des cœurs, ô Vérité première,
Quand vous me prévenez
Et que de vos rayons vous jetez la lumière
Sur mes sens étonnés;

Je me pâme, et mon cœur qui loin de moi s'envole
Dans un si grand effort,
Ne sait en écoutant votre intime parole
S'il est ou vif ou mort.

Après la vision d'un céleste spectacle
Dans l'abîme plongé,
Je demeure incertain si j'ai vu ce miracle
Ou si je l'ai songé.

Retirez donc l'éclat des lumières trop vives
Et contents de la foi
ous assujettirons nos volontés captives
A sa suprême loi.

RÉFLEXION.

L'Epoux tient dans les saints ce sublime langage,
Quand de la claire vue ils font l'apprentissage ;
Et par tant de clartés
Il perce de leurs yeux la tremblante prunelle,
Qu'il faut que ces essais de la gloire éternelle
Souvent leur soient ôtés.

Ainsi sentit d'abord sa force dissipée,
Son courage abattu, sa voix entrecoupée
Celui qui, dans les tours
De la superbe Suse, aperçut sur la nue
Du Fils de l'homme en l'air la figure venue
Jusqu'à l'Ancien des jours.

L'un dans sa vision voit sa mort assurée,
L'autre d'un si grand poids a la face atterrée,
Qu'il ne peut se lever ;
Ou n'exprimant jamais ce que son cœur médite,
Il commence un discours que sa langue interdite
Ne peut plus achever.

Et toi, de l'Orient apôtre infatigable,
Quand les ravissements de l'éternelle table
A ton cœur sont passés ;
N'as-tu pas, toujours prêt à de nouveaux supplices,
A la fois accablé de l'excès des délices,
Répondu : C'est assez.

X.

Statura tua assimilata est palmæ, etc. — *Collum tuum sicut turris eburnea*, etc. *sicut turris David*[1]
Élévations de l'Épouse. — Délicatesse de ses traits.

L'épouse est dans sa taille au palmier égalée,
Arbre chéri des cieux,
Qui dresse incessament vers la voûte étoilée
Son front majestueux.

Ravi de ce grand arbre et de sa belle tête,
En moi-même j'ai dit :
J'en aurai la dépouille, et jusque sur le faîte
J'en choisirai le fruit.

Je tiendrai cependant ta divine mamelle,
Comme on presse un raisin
Pour tirer de ses grains la liqueur immortelle
Du plus généreux vin.

De tes membres polis, si tendre est la jointure
Qu'on la croit faite au tour :
De ton col élevé la superbe structure
Paraît comme une tour :

Tour qui par sa blancheur efface de l'ivoire
L'éclat et la beauté :
La tour qui de David conserve la mémoire
A moins de majesté ;

Quoiqu'éternellement sur sa base affermie
Par d'assurés remparts,
Les carquois arrachés à la troupe ennemie
L'ornent de toutes parts ;

Et qu'on voie à l'entour pêle-mêle étendues,
Des troupes de guerriers,
Les cuirasses, les dards, les lances suspendues
Leurs larges boucliers.

[1] *Cant.*, VII, 4, 7 ; IV, 4.

RÉFLEXION.

Quand l'âme pousse au ciel sa sublime pensée,
Et qu'en son cher objet tout entière passée
Pour lui seul elle dit :
Quand, au-dessus des sens heureusement perdue,
Dans un vaste inconnu sa voix perçante et nue
Hors d'elle la ravit ;

Unie au Tout-Puissant, en vertus elle abonde ;
Elle suce à l'envi sa mamelle féconde,
En tout temps, en tout lieu ;
Pleine de vérité, de ce suc assouvie,
Dans ses sages discours, non plus que dans sa vie
On ne trouve que Dieu.

Là se voit à ses pieds, avec sa pompe vaine
Et le long attirail de sa gloire incertaine,
Le monde désarmé ;
Son pouvoir est à bas, sa grandeur étouffée,
Et paraît au-dessus de ce riche trophée
Le nom du Bien-Aimé.

L'épouse est, au milieu des beautés différentes,
Un rare composé de douceurs attirantes
Où tout est réuni :
On y voit la grandeur et la délicatesse,
La grâce avec la force, et partout la justesse
D'un ouvrage fini.

De ses membres sacrés Jésus fait la jointure,
Sa parole éternelle en est la nourriture :
Mêlé dans tout le corps,
Son Esprit au dedans l'anime, la maîtrise,
Et, riche en dons divers, découvre dans l'Eglise
Ses immenses trésors.

XI.

Ego dilecto meo et dilectus meus mihi, etc. — *Veni, dilecte mi, egrediamur*, etc [1].
Amour réciproque. — Fleurs et fruits. — Présents de l'Épouse. — Vie solitaire et cachée.

En désirs mutuels nos deux cœurs se consument :
Je suis à mon Amant ;
Il se livre à la fois, et nos flammes s'allument
En un même moment.

Allons où la beauté du printemps nous appelle,
La campagne nous rit,
Nos arbres ont repris leur verdure nouvelle,
Et le ciel s'éclaircit.

Demeurons au village et laissons de la ville
Le bruit tumultueux,
Voyons ramper la vigne et le provin fertile
De ce bois tortueux

[1] *Cant.*, VI, 2 ; VII, 10.

Nous verrons si la fleur à l'air s'est exposée ;
Ou si, pendant la nuit.
Ses tendres nœuds, nourris d'une douce rosée,
Ont enfanté du fruit.

Levons-nous, il est temps, et prévenons l'aurore,
Visitons nos vergers ;
Nous sentirons l'odeur et nous verrons éclore
La fleur des orangers.

La mandragore enchante et l'œil et la narine;
L'air en est embaumé :
Elle est riche en senteur, et jusqu'à sa racine
Tout en est parfumé.

Recevez mon amour et les fidèles gages
D'un tendre attachement;
A mon cœur empressé ces chastes témoignages
Sont un soulagement.

J'ai gardé, cher Epoux, des fruits de toute sorte,
Choisissez les plus beaux :
Goûtez ; tout est à vous, et je vous en apporte
Des vieux et des nouveaux.

RÉFLEXION.

Simple, humble, solitaire et toujours loin du monde,
En présents délicats, en caresses fécondes,
Par un soin immortel,
L'Epouse, qui d'un Dieu sait les magnificences
Et des deux testaments les richesses immenses,
En pare son autel.

Eprise des beautés de la simple nature
Sur les fruits, sur les fleurs, elle voit la peinture
De son docte pinceau :
A l'aspect des trésors de la saison nouvelle,
Elle admire les traits d'une main éternelle
Dans ce riche tableau.

Que de variétés son jardin nous enfante!
Dans ses fertiles plants tout répond à l'attente
D'un soin industrieux :
Les racines, les jets, ce que la terre cache,
Ce qu'elle montre au ciel également attache
Les désirs curieux.

Croissez, humbles vertus, en secret élevées ;
Et lorsqu'à votre point vous serez arrivées,
Par un parfum charmant
Qui perce malgré vous le sein qui vous enserre,
Vous serez notre joie, et du sacré parterre
Le plus bel ornement.

Ainsi, dans le désert le zélé solitaire
Qui ne sait que gémir, se cacher et se taire :
Et, malgré sa pudeur,
Sous les yeux de l'Epoux la vierge retirée,
Dans son humble clôture à jamais enterrée,
Répandent leur odeur.

XII.

Quis mihi det te fratrem meum, etc. [1].

Jésus-Christ enfant. — Tendre victime. — On l'écoute dans son Église

Cher frère, Cher Epoux, dans ton aimable enfance
Que je te trouve beau !
Et qu'il me sera doux d'apprendre l'innocence
Au pied de ton berceau !

Je ne te cherche pas dans le sein de ton Père,
A mes yeux refusé;
Sorti de ce secret et devenu mon frère,
Cent fois je t'ai baisé.

Qu'on ne méprise plus mon ardeur enflammée,
Je te trouve en un lieu
Où, trop heureuse sœur du même sang formée,
Je contente mon feu.

Si ton Père est le nôtre et qu'ainsi je l'appelle ;
Par un semblable attrait,
A ta mère attachée en pressant sa mamelle
J'en attire le lait.

Au dedans tout à coup d'un doux transport saisie
Je te prends dans mes bras,
Et te porte chez celle à qui je dois la vie,
Où tu m'enseigneras.

Je promène mon cœur au milieu des mystères,
Partout j'entends ta voix,
J'écoute, et, parcourant ces objets salutaires,
J'y vois toujours ta croix.

Je te vois, tendre agneau devenu la victime
De tout le genre humain :
Un clou perce déjà, pour expier mon crime,
Ton innocente main.

Pendant qu'avec douleur en secret je t'admire
Dans ton sacré tombeau,
Je te mets sur mon sein comme un bouquet de myrrhe,
Ornement tout nouveau.

Je vois étinceler de ta face éclatante
Les rayons glorieux ;
Mais ta chair empourprée et de sang dégouttante
Me frappe aussi les yeux.

De ta chaste blancheur, de ton rouge admirable
Egalement saisi,
Mon cœur a pour objet l'Epoux incomparable,
Entre mille choisi.

Mon Amant altéré reçoit de ma tendresse
Les vins réjouissants,
Et de mes grenadiers sur ses lèvres je presse
Les grains rafraîchissants.

RÉFLEXION.

Par cent bouches l'Epoux fléchit les âmes dures ;
Il en emploie autant qu'il ouvre de blessures ;
Son exemple est ma loi.
Il aime la douceur de ce divin langage,

[1] *Cant.*, VIII, 1.

C'est le vin de l'Epoux et l'agréable gage
D'une immortelle foi.

Le martyre est ma gloire, et la croix est ma vie;
Souffrir pour mon Epoux est toute mon envie
C'est un Epoux de sang :
Et porter de sa mort la glorieuse empreinte,
C'est, avec les martyrs, parmi sa troupe sainte,
Prendre le premier rang.

Invisible docteur qui, dans la solitude,
Me fait sentir sa grâce et mon ingratitude,
Il me parle en amant :
J'écoute en sûreté dans le sein de l'Eglise,
Et soit qu'il me corrige, ou qu'il me favorise,
Je l'aime également.

XIII.

Quæ est ista quæ ascendit[1]?
Les épreuves. — L'amour épuré.

Que vois-je? du désert heureuse elle s'élève,
Au comble des plaisirs :
L'épreuve la soutient; la solitude achève
D'épurer ses désirs.

De son divin Epoux avec quelle assurance
Elle fait son appui !
Dans son bras elle a mis toute son espérance,
Et ne connaît que lui.

D'un arbre malheureux le fruit t'a corrompue,
Ta mère en a péri :
Un arbre a du péché la course interrompue,
Et le mal est guéri.

Sur ton bras, sur ton cœur, mets-moi comme une empreinte :
A toi seul attaché,
Mon cœur rompra, plutôt que par aucune atteinte
Il en soit arraché.

Pour toi je souffrirai, d'un chaste amour saisie,
Et les feux et le fer,
Plutôt que d'offenser ta sainte jalousie,
Plus dure que l'enfer.

Les eaux n'éteindront pas une flamme si pure,
Et les flots soulevés,

[1] *Cant.*, VIII, 5 et seq.

Qui font frémir les sens et trembler la nature,
Tout à coup sont crevés.

S'il faut abandonner et les biens et la vie,
Je bénirai mon sort :
S'il faut dans les tourments voir la mer en furie,
Mon amour est plus fort.

RÉFLEXION.

Insatiable Epoux qui, jaloux de votre ombre,
Me causez des langueurs et des peines sans nombre,
Il faut vous contenter :
Cruel, pour égaler votre délicatesse
Et de vos mouvements seconder la vitesse,
Que ne dois-je tenter ?

Preste à tous vos moments, à vous seule attentive,
De votre volonté l'éternelle captive,
Je ne suis point pour moi :
Dans vos secrets sentiers, à moi-même inconnue,
De tous secours humains je marche dépourvue,
Et ne vis que de foi.

L'âme, dans sa carrière un long temps exercée,
Qui voit par cent combats, à la gloire avancée,
Les vices abattus;
De ses propres efforts à la fin se défie,
Et craint, pour son amour, qu'il ne se glorifie
Des dons et des vertus.

XIV.

Quæ habitas in hortis, etc. — *Vox tua dulcis et facies tua decora*[1].
Chant de l'Épouse. — Elle craint les excessives douceurs.

Toi qui, de ces jardins l'hôtesse et la merveille,
De tes doctes chansons
Fais entendre, aux amis qui te prêtent l'oreille,
Les célestes leçons.

Ainsi que ton bel œil, ta belle voix les touche,
Et les airs ravissants,
Les doux accords, poussés de ta savante bouche,
Vont enchanter les sens.

Ecoutez : mon amante enfin rompt le silence
De ces aimables lieux;
Heureux qui peut goûter la sainte violence
De ses chants amoureux !

Fuyez, mon Bien-Aimé : je hais la multitude
Qui m'ôte mon Epoux

Je ne puis vous parler que dans la solitude,
Ni chanter que pour vous.

Fuyez : j'irai partout, à vos pas attachée
Par de pieux efforts,
Après vos doux attraits, sans en être empêchée
Par mille et mille morts.

De péchés accablé, de vos chastes caresses
Qui peut porter l'excès?
Dans ses malheureux jours, votre croix, vos détresses
Ont un meilleur succès.

Fuyez : je n'en puis plus; d'un amant possédée,
Jalouse de mes fers,
Dans ses embrassements de plaisir inondée,
Moi-même je m'y perds.

[1] *Cant.*, VIII, 13; II, 14.

Plus vite qu'un chevreuil, fuyez vers les montagnes
D'où viennent les odeurs,
Qui d'un parfum céleste embaument les campagnes
Et soutiennent les cœurs.

RÉFLEXION.

Belle en tes vérités, en tes chants merveilleuse,
Dans tes solennités grande et majestueuse
Autour de tes autels,

Sainte Eglise, le ciel répond à ta musique,
Et l'accompagnement du concert angélique
Ravit les immortels.

Oh ! de l'amour divin étrange destinée !
Dans ce bannissement une âme infortunée
N'en peut porter le poids;
Il faut que, séparé de tout attrait sensible,
Un Dieu dans sa lumière auguste, inaccessible,
Se cache quelquefois.

L'AMOUR INSATIABLE

I.

Content et jamais content,
Je possède et je désire :
Plus mon bonheur est constant,
Plus je chante mon martyre:
Et ma soif va s'augmentant
A mesure que j'attire
Cette immortelle liqueur
Qui seule remplit mon cœur.

Quel secours à mes transports
Et quel remède à ma peine,
Si, malgré tous mes efforts,
Par une absence inhumaine,
Je sens mille et mille morts
Me couler de veine en veine,
Pendant qu'à force d'aimer
Je me vois comme pâmer?

Qui n'est pas encore uni
Ne sent qu'un vide infini.

Adorable Vérité,
Mère de l'amour suprême,
Heureuse nécessité!
Qui vous voit toujours vous aime
Dans l'immuable cité;
Venez, montrez-vous vous-même,
Et nos cœurs, en vous aimant,
Iront tous se consumant.

Amour et toujours amour,
C'est mon attrait, c'est ma vie.
Je veux souffrir nuit et jour
Cette heureuse maladie,
Tant qu'au céleste séjour
D'une sainte mélodie,
J'aille chanter à jamais
Le cantique de la paix.

Dans tes murs, sainte Sion,
Notre patrie immortelle,
Loin de la corruption,
Règne la paix éternelle,
Dont la vive impression
Vient à la troupe fidèle,
Jusqu'à ces lieux reculés
Où nous sommes exilés.

Paix, qui surpasses tout sens,
Tout désir, toute pensée,
Lorsque du ciel tu descends,
Malheur à l'âme insensée
Qui, par des vœux impuissants,
A soi-même délaissée,
Cherche un repos passager
Dans un pays étranger !

II.

SUR LE MÊME SUJET.

Amour, que vous me troublez
Tous mes désirs rassemblés
Attendent la jouissance;
Mais ce n'en est pas le temps,
Ni de remplir l'espérance
Et rendre les cœurs contents.

Cher Amant, retirez-vous :
Vos embrassements trop doux
Vont accabler ma faiblesse.
Je ressens trop vos appas,
Quoiqu'à l'ardeur qui me presse
Le trop ne suffise pas.

Non, le trop n'est plus assez
A mes désirs empressés;
Et, pour combler de mon âme
La vaste capacité,
Il faut donner à ma flamme
Toute votre immensité.

Qui suis-je, que votre amour
Sollicite nuit et jour
Une âme si languissante? —
Chère épouse, chère sœur,
Dont le regard me contente,
Dont l'œil m'a blessé le cœur.

Par un seul de tes cheveux
Tu sus allumer mes feux :
Fais encore à mes oreilles
Résonner de tes chansons
Les cadences non pareilles
Et les agréables sons.

C'est vous qui nous poursuivez,
Nous recherchez, nous servez,
Malgré notre ingratitude :
Comme ferait un amant
Qui, de son inquiétude,
Ne peut souffrir le tourment.

Mais, malgré l'infinité
D'une excessive bonté,
Cœurs ingrats, race traîtresse,
Nous faisons à notre Epoux
Changer toute sa tendresse
En implacable courroux.

Toutefois, dans ma fureur,
J'ai pitié de ton erreur :
En ma couche nuptiale,
Au son de ma tendre voix,
Ame injuste et déloyale,
Reviens encore une fois.

LES TROIS AMANTES

PREMIÈRE AMANTE.

La pécheresse [1].

Il est temps : descendez des cieux,
Amour chaste et religieux :
Jésus a paru sur la terre;
Il y vient pour se faire aimer,
Et faire une éternelle guerre
Au monde qui nous veut charmer.

Assis, dans un fameux repas
Sa bonté ne dédaigne pas
De voir approcher sa victime,
Qui, devant tous les conviés,
Pleine de l'horreur de son crime,
S'abaisse et se jette à ses pieds.

Le visage noyé de pleurs,
Le cœur déchiré de douleurs,
Elle les arrose de larmes,
Essuyant avec ses cheveux,
Autrefois si remplis de charmes,
Le torrent que versent ses yeux.

Humble amante, à ces pieds sacrés,
Tous ses désirs sont attirés :
Sa bouche y demeure collée;
Pour assouvir un chaste amour,
Triste, interdite, échevelée,
Elle les baise tour à tour.

Allez, odorante liqueur,
Riches parfums, et de mon cœur
Contentez la délicatesse;
Honorez la Divinité
Par la magnifique largesse
Qui servit à la vanité.

Digne, par ses crimes affreux,
Des regards les plus rigoureux,
Elle tient sa tête baissée :
Et de sa bouche, pour tous mots,
Témoins de son âme angoissée,
Ne s'échappent que des sanglots.

Tel ne fut dans son repentir,
Quand du ciel on vint l'avertir
De son insupportable offense,
Le roi dont les lugubres chants
Font respecter la pénitence
Jusqu'aux hommes les plus méchants.

Amante, réjouissez-vous
De trouver un amant si doux;
Il ressent vos saintes caresses;
Et par votre flamme gagné,
Il en découvre les adresses
Au pharisien indigné.

Vos larmes, vos cheveux épars,
Vos baisers sont autant de dards
Qui percent un cœur qui vous aime;
Juste Juge, il connaît vos vœux,
Ravi, dans sa tendresse extrême,
De voir vos transports amoureux.

Il voit croître dans le pardon
De l'amour le céleste don;
Et plus il vous remet de fautes,
Plus de vos merveilleux transports
Aux entreprises les plus hautes
S'élèvent les nobles efforts.

Mes oreilles qui l'écoutez,
Qui dans mon esprit apportez
De sa voix l'empreinte éternelle,
Soyez-moi fidèles témoins
Qu'il a dit que, moins criminelle,
A son gré l'aimerait bien moins.

C'est dans les pécheurs convertis,
C'est par leurs vices amortis
Que Jésus montre sa clémence.
En Sauveur il veut être aimé :
Il n'est venu par complaisance
Que dans ce titre renommé.

Péché, tu m'as donné la mort;
Mais tu me rends un meilleur sort,
Puisque je sens la repentance,
De mon cœur confus et contrit
Augmenter la reconnaissance
Pour le Sauveur qui me guérit.

[1] Luc, VII, 36.

Et toi, spectateur orgueilleux
D'un Dieu qui se rend merveilleux,
Touché d'une main infidèle,
Lorsqu'il donne un facile accès
A l'âme emportée et rebelle
Qui vient confesser ses excès;

Tu lui dirais dans ton dédain :
Retire ton impure main;
Sans doute, s'il était prophète,
Ce Jésus aurait évité
Cette pécheresse indiscrète,
Le scandale de la cité.

Plutôt, hypocrite et menteur,
A ces marques connais l'Auteur
Qui vient rechercher son ouvrage
Et lui dit : Aime seulement;
Je n'aspire à d'autre avantage
Qu'à celui d'être ton amant.

Pendant qu'idolâtre des sens,
A tes pieds offrait son encens
Des amants la troupe insensée,
Il t'aimait malgré ton erreur,
Et de ta conduite passée
Sa grâce t'inspirait l'horreur.

Aujourd'hui que tu l'as calmé,
Que ton cœur a beaucoup aimé,
Tes péchés ne sont qu'une amorce
A ses excessives bontés,
Et ne font qu'avec plus de force
Couler ses libéralités.

Quitte donc ton superbe atour,
Purge la source de l'amour :
Nul amant avec plus de joie
Ne t'offrit de semblables vœux,
Et jamais de plus belle proie
Ne fut prise dans tes cheveux.

SECONDE AMANTE.

I.

Marie, sœur de Lazare, aux pieds de Jésus à Béthanie écoutant sa parole [1].

Quel aimable discours, par sa douce merveille,
Vient ravir mon oreille!
Parlez, divin Jésus, source de vérité,
Vous serez écouté.

Quand, assise à vos pieds dans un profond silence,
A vous mon cœur s'élance,
Et que de votre voix il attire ardemment
L'air céleste et charmant;

L'ineffable secret qui sort de votre bouche
Est le seul qui me touche :
Dieu demande les cœurs, et, pour ce beau dessein,
Vous sortez de son sein.

Loin des sens, au dedans où vous tenez école,
J'entends votre parole,
Qui calme tout mon trouble et les émotions
Des fières passions.

Ainsi vous apaisez la mer et les tempêtes
Qui menaçaient nos têtes,
Et des vents vous changez en souffle gracieux
Le bruit audacieux.

Si vous ne montrez plus à ma sœur empressée
Qu'une seule pensée,
Je goûte le vrai bien qui, dans votre unité,
Ne me peut être ôté.

Je m'abandonne à vous, seul Etre nécessaire,
Je ne veux que vous plaire :
Dans mon cœur désormais je ne nourrirai plus
Des désirs superflus.

Des célestes esprits, en vous seul recueillie,
Je commence la vie,
Je renonce à mes sens, et toute hors de moi
Je ne vis que de foi.

1 *Luc.*, x, 36.

Pleine de l'Etre pur, immortel, invisible,
Seul incompréhensible,
Je m'écoule et me perds dans ce fond inconnu
Où tout est contenu.

Que me présentez-vous, fortune de la terre?
Rien que l'éclat d'un verre,
Une glace luisante et qui fond dans les mains
Ou des fantômes vains.

Que me présentez-vous? une creuse figure;
Pour l'objet, la peinture;
D'un nuage léger les changeantes couleurs;
Les ris tournés en pleurs.

Que vois-je? autour de moi tout le monde s'empresse.
Et chacun s'intéresse
A me jeter, du port dans le milieu des flots,
Pour m'ôter mon repos.

Je m'impose à moi-même; et, si Dieu ne la guide,
Mon âme, toujours vide,
Court d'erreur en erreur et croit se convertir
Par un vain repentir.

L'aveugle cœur humain, qui veut se reconnaître,
Trouve un plus cruel maître :
L'avarice, l'orgueil, la colère, l'amour,
Y règnent tour à tour.

Son désir vagabond va d'idole en idole,
Il se prend et s'envole
D'un lacet dans un autre, et, malgré la raison,
Toujours dans la prison.

Jusqu'à ce qu'à Jésus la vérité nous livre
Et par là nous délivre,
Dans nos esprits déçus, le mal n'est que caché,
Et s'accroît le péché.

Jésus change les cœurs par la secrète atteinte
D'une volupté sainte,
Et de ma volonté, d'un délicat effort,
Fait mouvoir le ressort.

Je ne vous suivrai plus, fugitives images,
Du bien ombres volages,
Des hommes éveillés songes capricieux.
Fuyez loin de mes yeux.

Possédez seul, Seigneur, un cœur qui ne respire
Qu'à vivre en votre empire;
Heureux qui se soumet et s'abandonne à vous,
Dont le joug est si doux.

Je ne demande point de ces vives lumières
Pour mes faibles paupières:
Je m'abaisse, et ce cœur que vous daignez calmer
Ne veut que vous aimer.

II.

La même amante se plaint au Sauveur de la mort de Lazare son frère[1].

On consolait en vain les deux sœurs affligées
Et jamais soulagées:
Dieu même, dans le mal dont il était l'auteur,
Est leur consolateur.

De Lazare, Jésus, de loin, dans Béthanie
Avait vu l'agonie;
Quatre jours au sépulcre il laisse son ami
Tristement endormi.

Il approche : aussitôt Marthe, toujours active,
Vient, d'une voix plaintive,
D'un frère enseveli pleurant le triste sort,
Redemander le mort.

Marie, à la maison, plus tendre qu'empressée,
Dans sa triste pensée,
De sanglots éternels, pleine de son malheur,
Nourrissait sa douleur.

Elle avance pourtant : mais quand Jésus l'appelle.
Par sa voix paternelle,
On disait : Elle va par ses pleurs, de nouveau,
Arroser le tombeau.

Que ce peuple ignorant connaît mal sa tendresse!
Ailleurs elle s'adresse;
Mais, aux pieds de Jésus, ose-t-elle espérer
De le faire pleurer?

Que ne peuvent les pleurs qu'un tendre amour inspire?
D'autres pleurs il attire:
Jésus pousse l'effort d'un regret véhément
Jusqu'au frémissement.

Que voyez-vous, mes yeux? Dans sa douleur extrême
Il se trouble lui-même;
Sur son front étonné, de son saisissement
Paraît le sentiment.

Il sait par quel combat et par quelle victoire
Devait tomber la gloire
Du tyran, dont l'orgueil à la mort nous soumit :
Et son cœur en frémit.

Il voit avec horreur la sanglante journée
Où la troupe damnée,
En perdant l'Innocent, du cachot éternel
Tira le criminel.

A l'aspect du tombeau Jésus frémit encore,
Et sa voix qu'on adore
Dans le ciel, sur la terre, et jusques aux enfers,
En va briser les fers.

Là, des morts oubliés le morne et triste nombre,
Dans sa demeure sombre,
Sous cent portes d'airain, enfermé sans retour,
Ne revoit plus le jour.

Mais Jésus a la clef de leur froide clôture,
Malgré leur sépulture:
Ceux qu'elle tient captifs, de ces funestes lieux
Repassent vers les cieux.

Vous, du démon vainqueur, fiers et noirs satellites,
Qui gardez les limites,
Et vous, Mort, qui tenez entre vos pâles mains
Le sceptre des humains :

Aux amis de Jésus il faut rendre la joie
Et lâcher votre proie;
Cédez et mettez bas votre injuste fureur
Devant sa sainte horreur.

Faites tarir vos pleurs, vous, tranquille Marie,
Votre plaie est guérie,
Et revenez aux pieds du céleste Docteur,
Le seul qui parle au cœur.

[1] *Joan.*, XI, 20, 28, 29, etc., 31, 32, 33, 39.

III.

La même amante répand ses parfums sur la tête et sur les pieds de Jésus[1].

Que ferez-vous, Marie, et d'un présent si rare
Où l'on vous rend Lazare,
Quelle reconnaissance enfin montrerez-vous
Au bienheureux Epoux?

Déjà vous ressentez une joie infinie:
Jésus à Béthanie
Est entré chez Simon : un grand festin suivit
Où Marthe le servit.

A ce banquet parut un merveilleux spectacle,
Et ce fut le miracle
De voir, avec Jésus, assis à son côté
Le mort ressuscité.

[1] *Matth.*, XXVI, 6; *Joan.*, XII, 1.

Marie, à cet objet d'un saint transport saisie,
Prend sa boite choisie,
L'ouvre, et l'on voit couler sur ces divins cheveux
Le parfum précieux.

Vers les pieds à la fois va l'odorante essence
En pareille abondance,
Le superbe édifice en est tout embaumé ;
Tout l'air est parfumé.

A la magnificence elle joint les tendresses,
Et de ses longues tresses
Marie en même temps déployait les beaux nœuds,
L'objet de mille vœux.

Malheureux instruments de la perte des âmes
Des cœurs liens infâmes,
Aux saints pieds de Jésus quittez la vanité
Il est la Vérité.

Sur ces pieds ondoyait la riche chevelure,
Sa plus noble parure,
Et de l'huile épanchée, au gré de son Vainqueur,
Essuyait la liqueur.

De la Divinité l'infusion sacrée
En vous est adorée ;
Vous êtes d'Israël l'espérance et l'honneur,
Le seul oint du Seigneur.

Seul Sauveur, vous allez portant de ville en ville
L'odeur de l'Evangile,
Et ce baume, épanché sur cent climats divers,
Guérira l'univers.

Les pauvres sont vos pieds; l'aumône est l'huile sainte
Qui fait cesser leur plainte;
Les cheveux font changer en libéralités
Les superfluités.

Sexe vain, ton adresse en parures féconde
Croit embellir le monde :
Mais apprends, de Jésus, d'un humble habillement
Le plus digne ornement.

Attache tes regards aux pieds plus qu'au visage,
Des saintes c'est l'usage ;
Que la pudeur te guide et relève tes yeux,
Seulement pour les cieux.

Par vous seul, ô Jésus, ces belles tant aimées
Vont être désarmées :
Leur orgueil est à bas ; et vous seul méritiez
De les voir à vos pieds.

Croyez à sa victoire, âmes ensorcelées,
De l'amour affolées :
Jésus jette un regard sur un cœur corrompu,
Et l'amour est rompu.

Vous forcez de la mort la porte redoutable ;
Assis à votre table,
Les morts ressuscités goûteront, à longs traits,
Vos célestes attraits.

Hélas ! dans quelques jours, nous savons que la vie
Vous doit être ravie ;
Et nous ne verrons plus des mortels le plus beau
Que froid dans le tombeau.

Prévenons de Jésus la triste sépulture :
Que toute la nature,
Fidèle à son Auteur, pour honorer son corps,
Epuise ses trésors.

Femme, tout l'univers célébrera ton zèle,
Ta gloire est immortelle :
Partout où de Jésus le nom sera porté
Le tien sera vanté.

IV.

Le jour que Jésus monta aux cieux, il vint à Béthanie avec ses disciples [1]. — Béthanie était située auprès du mont des Oliviers [2]. — De ce mont il devait s'élancer pour retourner à son Père [3]. — Le mont des Oliviers est celui où Jésus alla prier après la Cène [4]. — Il avait accoutumé d'y aller prier [5]. — Il était situé au delà du torrent de Cédron, et il y avait là un jardin [6]. — C'est de là aussi qu'il fit son entrée à Jérusalem [7]. — Béthanie était le lieu où il se retirait souvent et surtout dans sa dernière semaine, d'où il allait dès le matin prêcher à Jérusalem [8], et retournait sur le soir à Béthanie [9]. C'est donc de ce lieu si célèbre par sa retraite, par ses oraisons et par son agonie, qu'il voulut monter au ciel, comme on a dit.

Prêt à monter au ciel, sa carrière finie,
Pourquoi Jésus encor va-t-il à Béthanie ?
Lui faut-il, immortel, en un lieu retiré
Contre les Juifs ingrats un refuge assuré ?
Quoi ? faut-il, comme aux jours de sa mortelle vie,
Au pauvre abandonné fournir une maison,
Un jardin retiré pour sa sainte oraison ?
Non : il vient honorer d'une famille chère,
Le charitable toit, la table hospitalière :
Par un dernier adieu consoler ses amis,
Leur montrer qu'à leur foi le ciel était promis,
Et que, si bien reçu jusqu'à sa dernière heure,
Il allait à son tour préparer leur demeure.
Cher Lazare, vivez, mais en ressuscité.
Et toi, tendre Marie, humble et contemplative,
Demeure à ma parole en silence attentive :
J'ai laissé ce partage à ta fidélité ;
Et je veux que jamais il ne te soit ôté.
Conservez votre paix, heureuse et solitaire :
Des célestes secrets sainte dépositaire,
A qui tient au dedans un langage si doux,
Si simple, si caché, le Verbe votre époux :
Votre cœur y répond sans bruit : nulle traverse,
Nul trouble n'interrompt ce fidèle commerce :
L'amour y parle seul, et son discours sans prix
De nul que de l'amour ne peut être compris.
Vous n'avez pas besoin, amante courageuse,
De suivre pas à pas sa route douloureuse :
Ni d'aller en pleurant de la croix au cercueil

[1] *Luc.*, xxiv, 50; *Act.*, i, 12. — [2] *Marc.*, xi, 1 ; *Luc.*, xix, 29, 37. — [3] *Luc.*, xxi; 50 : *Act.*, i, 12. — [4] *Matth.*, xxx, 30 ; *Marc.*, xiv, 26; *Luc.*, xxvii, 39. — [5] *Joan.*, xviii, 2. — [6] *Ibid.*, 1, 2. — [7] *Matt*, xxi , *Marc.*, xi, 1 ; *Luc.*, xix, 1, 12. — [8] *Luc.*, xxi, 38, — [9] *Matth.*, xxi, 17; *Luc.*, xxi, 37.

Par vos riches parfums signaler votre deuil.
D'autres en se levant au milieu des ténèbres,
Lui rendront à l'envi tous ces devoirs funèbres.
Gardez votre partage et de Jésus vainqueur
Repassez la parole en votre triste cœur.
Dites que par sa mort le genre humain respire,
Qu'il détruit du péché le tyrannique empire,
Et qu'on ne le perd pas au trône paternel,
Puisqu'on a de sa voix le gage solennel;
Sa voix, qui tous les jours vient frapper notre oreille,
Et, pénétrant nos cœurs qu'elle guide et conseille,
Vive image du Verbe, éclat de sa clarté,
Y porte la lumière avec la liberté [1].

Saints hôtes du désert, troupe humble et solitaire,
Qui cherchez en Jésus le seul bien nécessaire,
De sa divinité sages contemplateurs,
De son humanité zélés imitateurs,
Compagnons de Marie et comme elle sans crainte,
Fidèles auditeurs de la parole sainte,
De ses divins discours méditant tous les mots,
Prévenez les douceurs de l'éternel repos.
Chantez de l'Eternel les merveilles antiques :
C'est pour vous que David composa ses cantiques;
Jean-Baptiste pour vous, de sa tonnante voix,
A fendu les rochers, déraciné les bois;
Et depuis qu'au désert, seul, de la pénitence
Il a fait résonner la sainte violence,
Une montagne à l'autre en rapporte les cris,
Et tout fléchit au bruit des célestes écrits.
Brûlez d'un chaste amour pour l'immortelle Essence,
Voguez à l'abandon sur cette mer immense;
Epris de sa grandeur et de sa vérité
Dites, sous le soleil que tout est vanité.
Et vous, du saint Epoux amantes épurées,
A son lit nuptial chastement préparées,
Vierges, anges mortels : dans quelque coin caché
Où votre ardent amour ne soit point empêché,
Laissez-vous attirer à la sainte parole

Le seul manuscrit des poésies de Bosuet que nous avons pu consulter, présente ici une lacune que nous n'avons pu combler.

Qui retient dans les biens et dans les maux console :
Elle est le seul trésor qui jamais ne se perd,
Elle est le pain du ciel au milieu du désert,
Tous à ce pain vivant portez un cœur avide,
Des désirs affamés il remplira le vide :
Prompts à vaincre les sens, hardis à tout quitter,
Sans trouver sur la terre à quoi vous arrêter :
Père, mère, plaisirs, trésors, femme, héritage,
Soi-même, pour n'avoir que la croix en partage.
Peuple enseigné de Dieu, la divine Sagesse
Sur vous à pleines mains épanche sa largesse;
D'une éclatante voix elle parle au dehors;
Au dedans elle meut d'invisibles ressorts;
Elle montre de près à notre âme attendrie
Au milieu de l'exil la céleste patrie;
Dans les livres sacrés nous écoutons l'Epoux,
Puisqu'on entend sa voix, il n'est pas loin de nous.
Nuit et jour en secret, il parle au cœur qui l'aime,
Et par son Esprit saint, il s'appelle lui-même.
Esprit, que doucement vous nous entretenez!
Sans cesse vous criez : Seigneur Jésus, venez!
Et l'Epouse répond : Venez, votre présence
Peut seule soulager ma longue défaillance.
En regardant au ciel, mes yeux fondus en pleurs,
De langueur accablés, vous disent : je me meurs.
Tantôt dans les plaisirs, que je crains plus encore,
Tantôt dans la douleur, où l'ennui me dévore,
Ne verrai-je jamais qu'un torrent qui s'enfuit
Et ne laisse dans l'air qu'un inutile bruit?
Me voulez-vous tenir de Sion éloignée,
A l'exil éternel sans pitié condamnée?
Venez; qu'attendez-vous? cruel, hâtez vos pas,
Dans l'erreur de la nuit ne m'abandonnez pas. —
Oui, je viens promptement. — A nos vœux favorable,
Il va nous découvrir sa face désirable
Qui nous fait oublier tous les travaux passés,
Que l'ange bienheureux ne voit jamais assez;
Par d'enflammés désirs, volons, perçons la nue,
Dans l'essor de la foi goûtons la claire vue,
Et quoiqu'environnés de doux amusements,
Poussons jusques au ciel de saints gémissements.

TROISIÈME AMANTE.

I.

Marie-Madeleine, de qui Jésus avait chassé sept démons, accompagne la sainte Vierge jusqu'à la croix, avec Marie, sœur de sa mère et femme de Cléophas [1].

Je ne vous quitte plus, ô Mère incomparable,
Vierge, de votre sort compagne inséparable,
Fallût-il avec vous affronter le trépas,
A la voix de Jésus, je veux suivre vos pas :
Allons. Ainsi parlait la triste Madeleine;
Elle se souvenait de son affreuse peine,
Lorsque de sept démons, fiers suppôts des enfers,
Captive, le Sauveur l'affranchit de leurs fers :
Dès cet heureux moment, toujours reconnaissante,
Elle fut de Jésus une parfaite amante,
Et, sans craindre l'horrible appareil de la croix,
Elle l'accompagna jusqu'aux derniers abois.
Quand Jésus, affligé dans son âme innocente,
Que l'état malheureux du pécheur représente,
S'écria, par le poids des crimes oppressé :

[1] *Matth.*, xxix, 55, 56; *Marc.* xv, 40; xvi, 9; *Luc.*, viii, 2; xxiii, 2, 4; *Joan.*, xix, 25.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?
De quelle sainte horreur fut-elle pas frappée!
Combien vif lui parut le tranchant de l'épée!
Combien saigna son cœur! combien de son Amant
Pleura-t-elle à ses yeux le saint délaissement!
Quoi! Jésus est soumis au prince des ténèbres!
Il ne voit que noirceur, que des objets funèbres!
Dedans comme au dehors on l'abreuve de fiel :
Pour lui dure est la terre et d'airain est le ciel.
Le Fils est délaissé pour sauver les esclaves;
On le livre à l'enfer pour rompre nos entraves,
C'est le jour des démons : le peuple est possédé :
Aux noires passions tout esprit a cédé!
Aussi de leur erreur l'innocente victime,
Par leur faible commun veut excuser leur crime :
Mon Père, que pour eux mes vœux soient exaucés.

Pardonnez la fureur de ces cœurs insensés.
Des aveugles pécheurs supportez l'ignorance,
Et laissez aux mortels ce reste d'espérance :
Tous ils sont enivrés, et le démon vainqueur
A d'énormes excès précipite leur cœur :
Madeleine le voit en cet état funeste,
D'une si belle vie achever le beau reste :
Il promet le salut au larron converti,
Aussitôt que du corps l'esprit sera sorti
Avec sa mère il voit le disciple qu'il aime ;
Tendre fils, dans son cœur, il se transmet lui-même :
C'est un autre Jésus qu'il forme en ce moment.
Marie à cette fois enfante avec tourment;
Le glaive pénétrant dont son âme est percée
Va ramasser des saints la troupe dispersée,
Et lui fait recevoir, par un ordre éternel,
Pour eux tous dans son sein un amant maternel.
Marie, en cet état, est la femme féconde,
L'Eve qui tout à coup met au jour tout le monde.
Jean pour elle en lui seul les élus réunit,
Et comme ses enfants tous elle les bénit ;
Pour avoir dans Jésus une gloire infinie
De Jésus elle boit toute l'ignominie;
Pendant que sans pitié ses cruels ennemis
Avec des traits amers lui reprochent son fils.
J'ai soif : mais quand sera cette soif apaisée?
Ciel, distille d'en haut ta plus douce rosée.
Mais non, c'est mon salut qu'à la croix il attend :
Aimons ; le seul amour le peut rendre content.
Madeleine le donne à sa bouche altérée,
Par l'amour, de sa soif l'ardeur est tempérée.
D'un rocher il a pu tirer une liqueur,
Il ne peut rien tirer de mon perfide cœur.
Ne pourra-t-il jamais m'arracher une larme?
Sa bonté nous paraît, sa rigueur nous alarme,
Le cœur est insensible, et nous ne lui rendons
Que vinaigre et que fiel pour ses célestes dons!
Une plus haute voix enfin se fait entendre,
Jésus n'a plus qu'un souffle, et d'un cœur toujours tendre
Il s'écrie, en mourant, que tout est consommé :
Oui, jusques à la mort, il a toujours aimé.
D'un amour éternel sa mort est le mystère,
Et son dernier soupir n'a rien d'involontaire ;
Il ne veut point mourir qu'il n'ait tout accompli
Et d'un parfait amour tout le devoir rempli.
Jusqu'à la moindre goutte il a bu le calice
Où son Père irrité composa son supplice.
Victime consacrée au vengeur immortel,
Comme de l'eau, son sang a coulé sur l'autel.
On ne le connaît plus ; sa face désirée,
La merveille des yeux, est toute déchirée :
Ce n'est plus ce docteur de tous si recherché,
C'est l'homme de douleurs, c'est un ver écrasé.
O miracle inouï ! pendant qu'à l'agonie,
Jésus avec son sang voit s'écouler sa vie,
Sa voix ne baisse pas : il expire en criant,
Délaissé de son Père il meurt en le priant,
Et remet en ses mains son âme désolée,
Qui même en se troublant ne fut jamais troublée.
Madeleine, attentive à ce dernier effort,
Voit que ses yeux fixés se tournent à la mort :
Il se meurt; de son sang la source est desséchée,
Sa bouche est entr'ouverte et sa tête penchée ;
C'en est fait; il n'est plus, tout est perdu pour moi,
Mon amant, mon époux, mon Sauveur et mon roi.
Mais que vois-je ? soleil, de ta pâle lumière,
Le reste défaillant échappe à ma paupière :
Tout tremble, et par l'effet d'un mouvement affreux,
Des tombeaux d'alentour se découvre le creux :
Des morts parmi les airs on voit voler les ombres,
Avec leur face triste et leurs figures sombres :
Tout l'univers s'ébranle et semble, sans moteur,
Vouloir s'ensevelir avec son Créateur.

II.

La même amante cherche Jésus dans son tombeau, voit deux anges et le voit lui-même [1].

Anges saints, qui vîtes mes larmes
Et la douleur, pleine de charmes,
D'une amante auprès du tombeau
Qui toute sa richesse enserre ;
De Jésus, sorti de la terre,
Chantez le cantique nouveau.

Au creux d'une grotte enfoncée,
Dans le roc de nouveau percée,
Dans un jardin délicieux,
A l'ombre de fertiles plantes,
Au milieu de fleurs odorantes,
Reposait le corps précieux.

Dès le matin, avant l'aurore,
Les amantes venaient encore,
Eprises d'un divin appas,
Au saint lieu signaler leur zèle ;
Et plus que les autres fidèle,
Madeleine n'en sortait pas.

Tantôt vers le tombeau penchée,
Tantôt à l'entour épanchée,
Par mille regards superflus,
Elle cherche, inquiète et triste,
Et va suivant comme à la piste
Celui qu'elle ne trouvait plus.

N'est-ce pas là, dans cette roche,
Qu'aujourd'hui vainement j'approche,
Et dans ces solitaires lieux
Que fut posé le divin Maître ?
Et ne le voyant plus paraître,
Elle s'en prenait à ses yeux.

Deux anges, dont la riche veste,
D'un blanc éclatant et céleste
Comme un soleil étincelait,
Paraissaient, touchés de sa plainte,
Lui vouloir ôter toute crainte,
Et l'un d'eux ainsi lui parlait :

Femme, dans les larmes plongée,
Soulagez votre âme affligée ;
Dites le sujet de vos pleurs.

[1] *Joan.*, xx, 10.

A ces paroles, Madeleine
Sentit qu'ils comprenaient sa peine
Et qu'ils partageaient ses douleurs.

De son amour tout occupée,
Et de nul autre objet frappée,
Sans surprise, sans tremblement,
Elle vit comme des peintures
Ces immortelles créatures,
Et ne songeait qu'à son Amant.

Hélas ! jusque sous cette tombe,
A ce dernier coup je succombe :
Ils m'ont enlevé mon Seigneur ;
Après l'avoir privé de vie,
On le cache et l'on nous envie
Ce reste de notre bonheur.

Oh ! qu'elle était bien écoutée !
Que sa voix fut bientôt portée
A l'oreille du Bien-Aimé !
Qui, près d'elle, dans le silence,
En secret voit la violence
Du feu qu'il avait allumé !

Madeleine, toujours en quête,
Cherche encore en tournant la tête
Le seul qui peut la soulager ;
Que ne fait la persévérance ?
Il vient contre toute espérance,
Mais sous un visage étranger.

Femme, en ce sépulcre inclinée,
Que cherchez-vous tout éplorée ?
Quelle est la cause de vos maux
Elle croit, malheureuse amante,
Voir celui dont la main savante
Du jardin conduit les travaux.

Elle ne sent que sa tristesse.
Et sans consulter sa faiblesse :
Seigneur, si vous l'avez ôté,
Où l'avez-vous mis ? je vous prie,
Dit-elle ; au péril de ma vie,
Je l'aurai bientôt emporté.

Pénétré d'un amour si tendre,
Jésus est forcé de se rendre
Et lui fait écouter sa voix :
Elle s'entend nommer Marie ;
Elle reconnaît et s'écrie :
Mon Maître ! c'est vous que je vois !

Comme elle accourait éperdue
Pour baiser la blessure nue,
L'ornement de ses pieds percés,
Quoique d'une âme impatiente,
Il aime à consoler l'attente,
Le Seigneur lui dit : C'est assez.

Ne me touchez pas davantage ;
Dans le ciel est votre partage :
C'est là que, touché par la foi,
Loin des sens, au sein de mon Père,
Je garde les biens qu'elle espère
A l'âme qui n'aime que moi.

Aimons : si d'une flamme éteinte,
La cendre est si chère et si sainte,
Et si l'attrait en est si fort,
Si par tant de transports célestes
On cherche ces précieux restes
Jusque dans l'ombre de la mort ;

Combien plus, entré dans sa gloire,
Doit-il occuper ma mémoire,
Tirer à soi tous mes désirs ?
Et combien l'Océan immense
De sa sainte et parfaite essence
Contient-il de parfaits plaisirs ?

Ainsi, dans une solitude,
Où Jésus est sa seule étude
Dans la nuit comme dans le jour,
Un dont l'âme était toujours pleine
Des tendres pleurs de Madeleine,
Avec elle chantait l'amour.

LA PARFAITE AMANTE.

MARIE, MÈRE DE DIEU.

Vous qui, d'un Fils parfait et la mère et l'amante,
Fûtes du Tout-Puissant la fidèle servante,
Qui joignez le trésor de la virginité
A l'honneur immortel de la fécondité,
Marie, en ce doux nom, la foi vive ramasse
Tout ce qu'ont de plus grand la nature et la grâce ;
Quel esprit envoyé de l'éternel séjour.
Nous pourrait aujourd'hui raconter votre amour ?
Ange qui, descendu de la sainte patrie,
Quand par l'ordre de Dieu vous lui dites : Marie,
En votre chaste sein de grâces revêtu
Tout à coup du Très-Haut surviendra la vertu :
Ne promettiez-vous pas à la fille tremblante
Qu'au milieu des transports d'une joie innocente,
En ce sein où de Dieu serait conçu le Fils,
Son amour paternel aussi serait transmis ?
Que d'une même voix ils diraient l'un à l'autre,
Ce Jésus est mon fils ; c'est le mien, c'est le vôtre ?
Le Père dit, des cieux : C'est mon Fils bien-aimé,
En qui tout mon amour toujours s'est renfermé.
Sur la terre répond la divine Marie :
C'est mon Fils, c'est mon sang, mon bonheur et ma vie.
Jésus de leur amour le cher et tendre nœu,
Par lui-même en sa mère allume un si beau feu,

Qui du sein paternel prenant son origine
Ne cessé de pousser une flamme divine.
La nature l'enseigne, et si son fils est Dieu,
Mère, peut-elle aimer en plus sublime lieu ?
C'est ainsi qu'attachée à l'amour maternelle
La grâce à son état est comme naturelle,
Et qu'on ne peut former une mère au Seigneur,
Que d'un amour céleste on n'anime son cœur.

Séraphins, votre ardeur jamais dans l'empyrée
A celle qu'elle sent ne sera comparée ;
Si la gloire du ciel de l'amour est le prix,
Cédez tous à Marie, invisibles esprits ;
A l'honneur de Jésus, vous la verrez sans peine,
En amour, en crédit, en grandeur souveraine :
A son Père, à sa Mère, en tout il obéit,
Indivisible Fils, leurs ordres il suivit.
Pour qui coule son sang avec plus d'abondance,
Que pour celle où son corps avait pris sa naissance ?
Si le degré de gloire est le prix de son sang,
Qui ne voit qu'à Marie est dû le premier rang ?
Qui peut dire comment, du péché préservée,
Et de tous les mortels la première sauvée.
Nouvelle Eve, sous l'arbre elle vit ses enfants
Du tombeau, de l'enfer, de tout mal triomphants,
Pendant qu'elle immolait l'innocente Victime
Qui seule, par sa croix, expiait notre crime ?

Témoins de ces vertus, interprètes sacrés,
Docteurs de l'univers, de Dieu même inspirés,
Qui guidés pas à pas, dans notre sainte histoire
Des grandeurs de Jésus conservez la mémoire,
De sa mère à la fois, pour combler nos souhaits,
Nous deviez raconter les mémorables faits ;
Et vous qui, si longtemps honoré de sa vue,
Dans votre humble maison l'avez toujours tenue,
Depuis l'affreux moment où Jésus, aux abois,
La mit entre vos mains d'une mourante voix,
Des vertus dont elle est le sacré domicile,
Jean, ne devez-vous pas orner votre Evangile ?
Et d'un trait qui du temps ne s'est point effacé
Nous donner à Marie un Jésus retracé ?

Mais quoi ! si le Très-Haut en voilant ce miracle,
A ses regards divins en garde le spectacle,
Ou qu'il n'admette enfin à cet objet pieux
Que des hommes choisis ou de célestes yeux ;
S'il est écrit au ciel que l'admirable Mère
De son Fils inconnu porte le caractère,
Que le commun, l'obscur, le vulgaire et le bas,
Fasse le merveilleux de ces humbles états,
Laissons enveloppé d'un voile salutaire
D'un secret si profond l'adorable mystère.
Tel fûtes-vous, Jésus, quand, parole sans bruit,
Lumière sans éclat, et soleil dans la nuit,
Dieu caché, vous prouviez à la race mortelle
Que d'être vu de Dieu, retiré sous son aile,
En secret, c'est de Dieu le souverain honneur,
Etde l'homme mortel le souverain bonheur ;
Où content de lui seul, sans faste et sans partage
En silence on lui rend un éternel hommage.
O prodige inouï ! celui qu'à Nazareth
D'un œil émerveillé tout le ciel admirait,
Comme dans son pays, par un art mécanique,
D'un vulgaire artisan gouvernait la boutique.
Et ce qui maintenant paraît bas à mes vers,
Trente ans était l'emploi du Roi de l'univers ;
Il allait, il venait, officieux, tranquille,
Condamnant la longueur d'une vie inutile ;
Pas un acte marquant, pas un fameux discours
De ses ans innocents ne signalait le cours,
D'Adam par ses sueurs il portait le supplice.
Et des âpres saisons essuyait la malice ;
Occupé de sa croix et fidèle à goûter
Tout ce que son amour lui doit un jour coûter ;
Nourri dans les travaux dès l'âge le plus tendre,
A son grand sacrifice il ne cessait de tendre ;
Il laissait aux combats voler les conquérants,
Aux conseils assemblés juger les différends,
Aux ardents orateurs, dans leurs doctes harangues,
Exercer à l'envi leurs merveilleuses langues :
A toi, pharisien, dans les riches repas,
Disputer, inquiet, l'honneur du premier pas,
Du haut rang en public briguer les préférences,
Des peuples empressés aimer les révérences,
De maître en Israël affecter le renom ;
Pour Jésus, à qui seul appartenait ce nom,
Lorsqu'une fois au temple eut paru la sagesse,
Des humbles écoutants il grossissait la presse,
Ainsi coulaient ses jours : qui sait si, de retour
Après tous ses combats à la céleste cour,
Ce Dieu longtemps caché ne veut pas dans Marie
Perpétuer encor cette secrète vie ?
Il est vrai, de l'Eglise elle fut l'ornement,
Le modèle du monde et son étonnement :
Mais par où pouvait-elle être plus admirée,
Que si, Mère de Dieu, sous ses yeux retirée,
Sans qu'à d'autres témoins son secret fût ouvert,
Elle tenait ses dons dans son cœur à couvert ?
Les bergers racontaient la céleste musique ;
Siméon expirait dans son tendre cantique,
Et du glaive affilé par un peuple méchant
A la Mère affligée annonçait le tranchant ;

. . . .

La sainte prophétesse, au temple, à tous venants,
Vantait ce que le Ciel gardait à ses vieux ans ;
La ville était troublée, et tout le voisinage
Des Mages arrivés racontait l'équipage,
Le cours de leur étoile, et leurs présents sacrés,
Leurs hommages et les cris des enfants massacrés ;
D'un tyran effrayé l'aveugle jalousie,
Sa vaine politique et son hypocrisie :
Tout parlait à l'envi de l'Enfant nouveau-né.
De Marie, à ces bruits, le cœur est étonné ;
Au silence, à la paix toujours accoutumée,
Son oreille est ouverte et sa bouche fermée.
Et quand le nom du Fils va jusqu'au firmament,
La Mère pour partage a le recueillement ;
Simple en sa contenance, au travail assidue,
Evitant des mortels la curieuse vue,
Sous un modeste voile, humble et jetant sans fard
Vers le ciel seulement un innocent regard ;
Tendre sans flatterie, et sans art obligeante,
Pauvre, au pauvre elle ouvrait une main bienfaisante,

Inspirait la pudeur par son chaste maintien,
Et toutes les vertus par son doux entretien ;
Sainte, elle fréquentait les saintes assemblées.
Dans celle où d'un grand bruit sont les âmes troublées,
D'un bruit avant-coureur de ces langues de feu,
Où sous cet appareil on vit descendre un Dieu,
La fidèle Marie animait la prière ;
Tous ils la regardaient comme leur tendre mère;
Et ce peuple, avec elle, au cénacle monté,
Honorait de Jésus la sainte parenté.
Incrédule autrefois, de son erreur guérie,
Elle suit aujourd'hui l'exemple de Marie ;
En elle rien n'éclate, on y voit seulement,
Simplicité du cœur, humble recueillement.
D'un apôtre nouveau Pierre établit la gloire,
Des oracles sacrés rappelle la mémoire
Où David, par l'effet d'un céleste transport,
Du perfide Judas avait prédit le sort,
Pierre parle, on l'écoute, et Marie en silence
Voit sans se distinguer la paisible audience.

Dans les Livres divins ce que d'elle on écrit,
Le céleste écrivain d'elle-même l'apprit :
Qui peut mieux raconter le message de l'ange,
Et de l'homme avec Dieu l'union sans mélange
Que celle dont le sang animé dans son sein,
Enfanta le Sauveur de tout le genre humain ?
Aussi, par ce récit où sa gloire commence,
Fallut-il de son Fils honorer la naissance,
Et montrer que ce Fils, comme le plus puissant,
Etait de tous les fils le plus obéissant.
Hors de cet intérêt la louange la blesse,
Elle-même toujours s'humilie et s'abaisse;
Mais plus à s'abaisser, simple elle s'obstinait,
Plus de ses dons cachés l'Eglise s'étonnait :
C'était le puits fécond, la fontaine scellée
D'où sortait le salut, d'où la grâce est coulée,
La Reine dont l'éclat au dedans renfermé,
Moins il était connu, plus il était aimé.
Que ferons-nous, mortels? Aimons jusqu'au nuage
Que l'Eternel répand sur son plus bel ouvrage :
Ce qu'on sait, avec foi nous devons l'assurer
Et ce qu'on ne sait pas, en secret l'admirer,
L'arche, où du tout-puissant la grâce est rassemblée,
Au lieu le plus secret de son temple est placée.
Mais que dirons-nous donc ? Tout ce qu'on a pensé,
Sans que d'un Dieu jaloux l'honneur fût offensé.
C'est assez qu'elle ait dit, dans son sacré cantique,
Dans le sublime accent d'une voix prophétique,
Plus belle que l'aurore au visage riant,
Plus riche qu'un vaisseau chargé dans l'Orient,
Plus claire qu'une eau vive, agréable, odorante,
Plus que dans la moisson la campagne abondante,
Produisant plus de fleurs qu'un jardin cultivé,
Répandant plus de fruits que l'automne empourpré ;
Plus blanche que le lis, unique entre les roses :
Le Tout-puissant en elle a fait de grandes choses.

Dites, après ces mots, qu'un martyre amoureux,
De ses ans prolongés rendit le cours heureux ;
Chantez tous à l'envi qu'amante autant qu'aimée.
Bienheureuse en secret, d'un beau feu consummée,
Elle s'élance au ciel, et que son dernier jour
Paisiblement finit par un soupir d'amour ;
L'amour seul fit le coup, et ses belles années
De nul autre tyran ne furent terminées;
Et ce corps virginal, de Dieu seul approché,
D'une profane main ne fût jamais touché.

Dites que cette chair, d'où sortit notre vie,
Par une chère main au tombeau fut ravie,
Et qu'un Dieu bienfaisant n'envia point aux cieux
De ce temple choisi l'ornement précieux.
Chantez que dans le ciel sa prière fervente
Est le ferme soutien de l'âme pénitente.
Qui ne sait qu'appelée au nuptial festin,
Sa féconde oraison y fit naître le vin ?
Et quoiqu'elle parût de son Fils rebutée,
Elle sut dans son cœur qu'elle était écoutée.
Combien plus, dans la paix de l'amour consommé,
Sur un trône immortel, près de son Bien-aimé,
La lune sous ses pieds, d'étoiles couronnée,
Et plus que le soleil d'éclat environnée,
Dirons-nous, en voyant ses libéralités,
Tant de saints par ses vœux à l'amour excités,
Tant de dons répandus, tant de vertus écloses :
Le Tout-Puissant en elle a fait de grandes choses !

TRADUCTION POÉTIQUE DE QUELQUES PSAUMES

I

DOMINE, DOMINUS NOSTER, QUAM ADMIRABILE EST NOMEN TUUM, ETC. [1].

Seigneur, notre Seigneur, que votre nom est admirable, etc.

Grandeur de Dieu. — L'enfance le loue. — Beauté de la nuit. — Dignité de l'homme.

Toi, qui seul en ta main tiens l'empire du monde,
Seigneur du peuple élu,
Que ton nom est fameux sur la terre et sur l'onde,
Et que tout est soumis à ton sceptre absolu !

Ton immense grandeur sur les cieux exhaussée,
A tes pieds les étend ;
Tout tremble devant toi ; la nature abaissée
Reconnaît la hauteur de ton trône éclatant.

A chanter tes bienfaits l'enfance est éloquente;
C'est toi qui la nourris ;
Et, pour être loué de sa bouche innocente,
D'un âge impatient tu fais cesser les cris.

[1] *Psal.* VIII.

Par tes soins les enfants de race infidèle,
Suçant le même lait
Que donne à tes enfants une chaste mamelle,
D'un injuste vengeur condamnent les projets.

Je verrai de tes cieux la structure immortelle
D'un si rare dessein,
La lune avec les feux allumés autour d'elle,
Eternel monument de ta puissante main.

Qu'est-ce que l'homme, ô Dieu, que ta bonté suprême
Veuille s'en souvenir ?
Qu'est-ce que l'homme ? un souffle et la vanité même.
Un Dieu de son amour daigne le prévenir !

Placé par ta sagesse un peu plus bas que l'ange,
Et par les mêmes lois
Si puissant, que sous lui tout le reste se range ;
Du grand Roi sur la terre il exerce les droits.

Couronné de ta main, partout on le redoute ;
Dans les prés, dans les bois,
La brebis fuit ses pas ; le bœuf pesant l'écoute,
Les plus fiers animaux sont souples à sa voix.

Tu mets tout à ses pieds : l'oiseau qui fend la nue
Tant de monstres divers
Qui tiennent dans l'abîme une route inconnue,
Les habitants du ciel, de la terre et des mers.

Eternel, notre Dieu, seul arbitre du monde,
Seigneur du peuple élu,
Que ton nom est fameux sur la terre et sur l'onde.
Et que tout est soumis à ton sceptre absolu !

II.

COELI ENARRANT GLORIAM DEI [1].

Les cieux racontent la gloire de Dieu.

Belle nuit. — Lever du soleil. — Sa course rapide. — Succession des jours et des nuits

Ainsi chantait David, au milieu du silence
Les beautés de la nuit
Et d'un ciel étoilé, dont la douce influence,
Dans ce paisible temps, se répandait sans bruit :

Bénissez le Seigneur, vous, lune, et vous, étoiles
Qui, sans nous éblouir,
D'une profonde nuit percez les sombres voiles,
Et dans l'obscurité venez nous réjouir.

Qu'entends-je ? il va franchir sa lointaine barrière,
Ce flambeau radieux,
Qui, du matin au soir, fournissant sa carrière,
Sur le vaste horizon ne jette que des feux.

Nul ne peut éviter sa vertu pénétrante,
Sous les toits à couvert,
Ni couché sur le bord d'une eau rafraichissante,
Ni dans un creux vallon sous un feuillage vert.

Tel qu'un nouvel époux, dans sa riche parure,
Il paraît au matin ;
Sa féconde chaleur anime la nature ;
Des changeantes saisons seul il fait le destin.

Toi, qui vois de ses pas l'étonnante vitesse,
Sage contemplateur,
De ses tours et retours admire la justesse,
Et d'un immense corps l'immobile moteur.

Par un ordre éternel, le jour mène à l'ouvrage
Les faibles animaux ;
Pour adoucir la peine où le joug les engage,
La nuit, par le sommeil, vient finir les travaux.

Dieu l'ordonne ; et tous deux, attentifs à sa gloire,
Dans leur succession,
De sa première loi conservent la mémoire :
D'âge en âge, à jamais, va la tradition.

Le jour apprend au jour la règle de sa course,
Et la nuit à la nuit,
Aux globes enflammés roulant autour de l'ourse,
Enseigne le concert d'un mouvement suivi.

C'est du grand univers la voix simple et première
Qui jusques au couchant,
Depuis où le soleil découvre sa lumière,
Porte sans varier ce langage touchant.

Sans docteur on l'apprend, sous la ligne brûlante,
Sous les pôles glacés,
Et par tous les climats où la terre opulente
Enrichit de ses dons les mortels dispersés.

Des Juifs et des gentils cette langue entendue
Du barbare et des sourds,
Par un secret instinct dans les cœurs descendue,
Leur fait du ciel propice implorer le secours.

Marchons, humbles mortels, sous la douce contrainte
De son commandement ;
Et, faits à son image, avançons dans la crainte,
Qui de notre sagesse est le commencement.

Seigneur, qui dans ta main tiens l'empire du monde
Et de ton peuple élu,
Que ton nom est fameux sur la terre et sur l'onde
Et que tout est soumis à ton sceptre absolu !

[1] *Psal* XVIII.

III.

EXAUDIAT TE DOMINUS IN DIE TRIBULATIONIS, ETC. [1].

Que le Seigneur vous exauce dans le jour de l'affliction, etc.

Que le Seigneur t'exauce au jour de la tempête;
Que l'ombre de son nom mette à couvert ta tête;
Qu'il arme en ta faveur les puissances des cieux;
Que du haut de Sion sa force te soutienne;
Que de ta piété toujours il se souvienne,
Et soit ton holocauste agréable à ses yeux.

Qu'au désir de ton cœur sa bouche soit propice;
Que tes justes conseils toujours il affermisse :
Notre bonheur naîtra de ta prospérité;
Au nom de l'Eternel brillera notre gloire.
Déjà loin du Seigneur remporte la victoire,
Et nous voyons que Dieu veille à sa sûreté.

Il répondra d'en haut à toutes ses demandes;
Au milieu des combats mille invisibles bandes
Viendront, d'un vol pressé, grossir ses escadrons.
L'ennemi dans le nombre a mis son espérance :
Ses chars et ses chevaux ont fait son assurance :
La nôtre est en Dieu seul que nous invoquerons.

Ils n'ont pu dans leurs jours se sauver de sa foudre,
Ils sont tombés par terre, ils ont mordu la poudre.
Quand nous nous relevons sous ton unique appui,
Dieu, qui nous as donné ce prince incomparable,
Conserve ses beaux jours, et sois-nous favorable,
Quand nos vœux enflammés t'imploreront pour lui.

[1] *Psal.*, XIX

IV.

ERUCTAVIT COR MEUM VERBUM BONUM [1].

Mon cœur a produit une excellente parole.

Je sens, d'un cœur transporté,
Sortir, pleins de majesté
Les vers qu'au Roi je présente.
D'un feu céleste animé,
Mon esprit veut que je chante
Le règne du Bien-Aimé.

Sous une maîtresse main,
D'un diligent écrivain
Ma langue, plume empressée,
Produit de saintes chansons,
Et ma voix se sent poussée
Jusqu'aux plus sublimes sons.

De mes chants digne sujet,
Des yeux le plus cher objet,
Et la beauté la plus vive;
Sur vos lèvres vous portez
La grâce simple et naïve
Des célestes vérités.

Béni de Dieu pour toujours,
Commencez à donner cours
A vos triomphantes fêtes;
Mettez à vôtre côté,
Dans les jours de vos conquêtes,
Votre glaive redouté.

Plutôt montrez vos attraits,
Les plus perçants de vos traits;
Les peuples y sont sensibles;
Vos blessures vont au cœur,
Et vos appas invincibles
Vous en rendent le vainqueur.

Marchez, paraissez, charmez
Les bataillons désarmés
Qui, dans une paix profonde,
Aiment à sentir vos coups,
Et bientôt, par tout le monde,
Tomberont à vos genoux.

La vérité, la douceur
Et la justice leur sœur,
Par vous reprennent leur gloire;
Et votre merveilleux bras,
Toujours sûr de la victoire,
Vous mène dans les combats.

O Dieu, car tous les mortels
Vous dresseront des autels,
Toute la terre habitable
Vous sert avec tremblement,
Et votre trône équitable
Subsiste éternellement.

Sous votre sceptre, la loi,
La pudeur, la bonne foi,
Seules tiendront la balance :
Les crimes seront punis;
L'outrage et la violence
A jamais seront bannis.

Modèle de l'équité,
Dieu de qui la sainteté
Condamne toute injustice,
Il faut, pour cette action,
Que votre Dieu vous remplisse
D'une céleste onction.

Par ce sacre vénéré,
A tous les saints préféré,
Seul, dans les rangs où vous êtes,
Vous surmontez à la fois
Le saint ordre des prophètes,
Des pontifes et des rois.

[1] *Psal.*, XLIV.

De cèdre et d'ivoire orné,
Votre palais fortuné,
Par une immense largesse
Etale de tous côtés
Votre admirable richesse
Aux filles des rois domptés.

Sur vos habits ravissants,
De la myrrhe et de l'encens
La vapeur est répandue :
De ces beaux lieux parfumés
Votre odeur s'est étendue
Sur celle que vous aimez.

Dans un simple appareil,
Plus claire que le soleil
A votre droite est placée
La reine, que votre amour
Flatte plus dans sa pensée
Que tout son royal atour.

Vous, ma Fille, écoutez-moi:
Vous aurez le cœur du Roi,
Si vous perdez la mémoire
De vos antiques cités,
Aussi bien que de la gloire
Du père que vous quittez.

Celui qu'à votre côté
Attire votre beauté,
De tous les rois est le maître ;
C'est le Seigneur des Seigneurs,
A qui, pour le reconnaître,
On rend les divins honneurs.

Tyr, que la mer entretient,
Et les villes qu'elle tient
Sous son empire captives,
Bientôt par vous apaisés
De leurs abondantes rives
Sont les trésors épuisés.

Quoiqu'un bord étincelant
Dans un habit opulent
Sur la reine toujours brille
Et que l'ouvrage achevé
D'une industrieuse aiguille
De fin or soit relevé ;

Plus riche encore au dedans,
Avec des désirs ardents,
La princesse est recherchée;
Plus elle évite le jour
Et tient sa gloire cachée,
Plus elle pare la cour.

Cent filles du plus haut rang,
Des premières de son sang,
Après elle présentées,
Dans le saint ravissement
Dont elles sont transportées,
Suivent le Roi son amant.

Offertes de cette main,
Leur aimable souverain
Les établit dans son temple,
Où, saintement amoureux,
Ces cœurs purs donnent l'exemple
Des feux les plus généreux.

A vos courageux enfants,
Nés de pères triomphants,
Vous partagerez la terre;
Invincibles conquérants,
Ils briseront comme verre
Le sceptre de leurs tyrans.

Leur sainte postérité,
De votre nom répété,
Sera toujours animée,
Et dans tous les cœurs ravis,
Ira votre renommée
Par des siècles infinis.

V.

DEUS NOSTER REFUGIUM ET VIRTUS [1].

Dieu est notre refuge et notre force.

Le Seigneur est notre secours,
Notre force, dont le concours
Nous a relevé le courage,
Quand de tous les maux assemblés
Sur nos têtes grondait l'orage
Dont le coup nous eût accablés :

Aussi, soutenu de son bras,
Notre cœur ne tremblerait pas,
Quand, à secousses redoublées,
On verrait frémir l'univers,
Et que les terres écroulées
Tomberaient dans le fond des mers.

De tous côtés autour de nous
S'élevaient les eaux en courroux ;
Les montagnes déracinées
Sentaient la colère des cieux,
Et de leurs masses étonnées
Troublaient le faste audacieux.

Mais les fleuves de la cité,
Seigneur, dans leur tranquillité,
N'ont jamais inspiré la crainte,
Et, doucement impétueux,
Ils font dans sa paisible enceinte
Couler leurs flots majestueux.

L'Eternel habite au milieu ;
Tout est calme en ce sacré lieu
Sanctifié par sa présence ;
Son tabernacle est notre appui,
En son nom est notre défense :
Que pouvons-nous craindre avec lui ?

Il nous aide dès le matin,
Et lorsqu'un contraire destin
Commence à troubler notre vie,
Aussitôt, des monts éternels,
Sur la race qu'il a choisie,
Luisent ses regards paternels.

[1] *Psal.*, XLV.

Les peuples étaient abîmés;
Sur les royaumes alarmés
D'en haut éclatait le tonnerre,
Qui, par son effroyable bruit,
Faisait craindre à toute la terre
L'horreur d'une éternelle nuit.

La famine aux hideux regards
Apparaissait de toutes parts
Avec la pâle maladie,
Et la guerre aux sanglantes mains,
Par le carnage et l'incendie
Désolait les tristes humains.

Avec nous, durant nos malheurs,
Nous avions pour sécher nos pleurs
Le puissant Seigneur des armées.
Le Dieu de Jacob adoré,
Seul à ses tributs bien-aimées
Est un protecteur assuré.

Venez tous, voyez à la fois
Les prodiges du Roi des Rois
Par lui notre peine est finie;
Tous nos peuples sont consolé
Et verront la guerre bannie
Aux climats les plus reculés.

Il rompra les arcs et le fer,
Contre nous forgés dans l'enfer
Les armes nous sont défendues
Les combats sont changés en jeu
En faux les lances sont fondues.
Les boucliers jetés au feu.

C'était peu que le Dieu des dieux
Vers un roi guerrier et pieux
Cent fois fît voler la victoire,
Si, pour comble de ses bienfaits
Joignant le repos à la gloire
Il n'avait envoyé la paix.

Venez, et dans un saint loisir
Goûtons le céleste plaisir
D'avoir Dieu présent dans notre âme;
Dieu qui, sur la terre exalté,
A tout peuple qui le réclame.
Sait faire sentir sa bonté.

Avec nous, parmi nos malheurs,
Nous aurons pour sécher nos pleurs
Le Puissant Seigneur des armées.
Le Dieu de Jacob vénéré,
Seul à ses tribus bien-aimées,
Est un protecteur assuré.

VI

TIBI SILENTIUM LAUS [1].

Le silence est votre louange.

Dieu puissant, je me tais en ta sainte présence ;
Je n'ose respirer, et mon âme en silence
Admire la hauteur de ton nom glorieux :
Que dirais-je? abîmés dans cette mer profonde,
Pendant qu'à l'infini la clarté nous inonde,
Pouvons-nous seulement ouvrir nos faibles yeux

Si je veux commencer tes divines louanges,
Et que, déjà mêlé parmi le cœur des anges,
Ma voix dans un cantique ose se déployer,
Dès que pour l'entonner ma langue se dénoue,
Je sens sortir un chant que mon cœur désavoue
Et ma tremblante voix ne fait que bégayer.

Changement merveilleux : accablé de ta gloire
De tout langage humain j'ai perdu la mémoire;
Interdit, éperdu, je n'articule plus.
A, a, a, mon discours n'a ni force ni suite ;
A des cris enfantins ma parole est réduite,
Et pour tout entretien n'a que des sons confus.

Plus je pousse vers toi ma sublime pensée,
Plus de ta majesté je la sens surpassée,
Se confondre elle-même et tomber sans retour :
Je t'approche en tremblant, lumière inaccessible
Sans atteindre jamais l'être incompréhensible,
Et mon œil éperdu ne trouve point de jour.

Cessez, qu'espérez-vous de vos incertitudes,
Vains pensers, vains efforts, inutiles études
C'est assez qu'il ait dit : Je suis celui qui suis :
Il est tout : il n'est rien de tout ce que je pense ;
Adorateur soumis, par la foi je commence,
Et, sans plus raisonner, en amant je poursuis.

Eternel trois fois saint, seul connu de toi-même,
Puissant moteur des cœurs, mon Dieu, fais que je t'aime
Mais, quand à tes attraits je me serai rendu ,
Tu ne seras jamais autant aimé qu'aimable,
Et seul dans nos esprits ton esprit adorable
D'un ineffable amour a le don répandu.

Descends, divin Esprit, pure et céleste flamme,
Invisible onction qu'en secret je réclame ;
Et toi qui le produis dans l'éternel séjour,
Accorde sa présence à mon âme impuissante,
Fais-en (car tu le peux), une fidèle amante,
Et qu'elle aime sans borne un Dieu qui n'est qu'amour.

[1] *Psal.*, LXV, sec. S. Hieron.

VII.

FUNDAMENTA EJUS IN MONTIBUS SANCTIS [1].

Les fondements de la ville sont posés sur les montagnes saintes.

Gloire de Sion. — Dieu voit quelques hommes pieux marqués et en petit nombre dans les autres pays: en Egypte, parmi les Philistins mêmes ; dans Thyre, en Ethiopie. — Sion est la seule mère qui les enfante sans nombre.

De la sainte cité de Dieu
Je découvre, dans ce haut lieu,
Le ferme fondement et l'immuable gloire :
Dans Sion du Seigneur est le titre éternel;
Sion de sa grandeur conserve la mémoire,
Et le cher monument de son nom paternel.

Aux saintes portes de Sion
Dieu donne sa protection ;
Des camps, des pavillons les tours sont les maîtresses;
Pour elle de respect tout Jacob est touché,
Et, malgré la hauteur des autres forteresses,
A leurs gonds immortels l'empire est attaché.

Mais, Sion, que ne dit-on pas
De tes fêtes, de tes combats,
De tes oracles saints, des coups de l'épouvante
Que par cent traits perçants porte de toutes parts
Sur ces fiers ennemis ton arche triomphante,
Qui voit dans leurs fossés enterrer leurs remparts?

Partout où je tourne les yeux,
J'aperçois quelque homme pieux
En qui de mon pouvoir la connaissance éclate :
Parmi les Philistins, chez l'Ethiopien,
Dans la superbe Tyr, sur le Nil, sur l'Euphrate,
Et dans tous les climats chacun vante le sien.

Mère féconde des savants,
Seule dans tous lieux, dans tous temps,
Sion, que Dieu soutient, par milliers les enfante
Tous elle les rassemble en son bienheureux sein,
Où l'on voit transporté d'une joie innocente
De ces hommes sacrés le florissant essaim.

[1] *Psa.*, LXXXVI.

VIII.

SUPER FLUMINA BABYLONIS, ILLIC SEDIMUS, ETC. [1]

Nous sommes assis sur les bords des fleuves de Babylone, etc.

Sur les rives de Babylone,
Une éternelle affliction,
Au doux souvenir de Sion,
Où du Seigneur était le trône,
Sous le joug d'un peuple odieux,
En pleurs continuels faisait fondre nos yeux.

Au saules voisins suspendues,
Sans se souvenir de leur chants,
Dans le silence, au gré des vents,
Allaient nos harpes détendues;
Et ceux qui nous tenaient captifs :
Quittez-nous, disaient-ils, quittez ces tons plaintifs;

Dites plutôt quelque cantique
De ceux-que Sion écoutait,
Quand jusqu'au ciel elle portait
Sa mélodieuse musique.
Quoique dans ces barbares lieux
On n'entende jamais nos airs religieux!

Qu'on réjouisse la Chaldée
Des saints cantiques du Seigneur,
Et que l'on y chante à l'honneur
Du Dieu qu'adore la Judée!
Plutôt périssent à la fois,
Avec nos chalumeaux, nos languissantes voix.

Jérusalem, si je t'oublie,
Si pour toi l'on me voit changer,
Et qu'en un pays étranger
Tes hymnes sacrés je publie;
Si jamais la sainte cité
Cesse d'être l'objet de ma félicité;

Puisse mon bras, puisse ma gloire
Tomber dans un pareil oubli;
Et de mon nom enseveli
A jamais périr la mémoire;
Puisse en ma bouche se sécher,
Et morte, à mon palais ma langue s'attacher!

Seigneur, venge-nous d'Idumée
Au jour que tu nous as promis,
Puisqu'elle a, de nos ennemis,
Aigri la haine envenimée,
Et dit dans son aveuglement :
Détruisez de Sion jusques au fondement.

A ce jour où mon cœur aspire,
Sous un conquérant glorieux,
Des méchants, avec tous leurs dieux,
Tombera le superbe empire ;
Et de Babylone au cercueil
Le châtiment affreux égalera l'orgueil.

C'est alors, cruelle Assyrie,
Qui maintenant vis de maux,
Que tes yeux, après cent assauts,
A la fin verront la furie
De tes ennemis triomphants
Contre les durs rochers écraser les enfants.

[1] *Psal.*, CXXXVI.

IX.

CREDIDI, PROPTER QUOD LOCUTUS SUM, ETC. [1]

J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, etc.

J'ai cru, Seigneur, à ta loi;
J'ai parlé selon ma foi;
Sous ton bras je m'humilie.
Dans le transport de mon cœur,
Par une sainte saillie,
J'ai dit : Tout homme est menteur.

De tes bienfaits prévenu,
De ton secours soutenu,
Quelle sera ma louange?
A ta suprême bonté,
Que donnerai-je en échange
De sa libéralité?

De ton calice altéré,
Avec un cœur épuré
J'en offrirai le mystère;
Pour invoquer ton saint nom,
De la liqueur salutaire
Je ferai l'effusion.

Devant le peuple pieux,
A Dieu je rendrai mes vœux
D'une voix respectueuse;
Je chanterai de ses saints
La mort toujours précieuse
Et leurs âmes dans ses mains.

Tu sais, divin Créateur,
Que, fidèle serviteur,
Humble fils de ta servante,
Pour comble de tant de biens,
D'un coup de ta main puissante,
Je vis rompre mes liens.

Visite ton saint autel,
Et de ton lot immortel
Reçois l'oblation pure.
J'invoquerai ton grand nom,
Et dans la race future
J'en étendrai le renom

Avec le peuple pieux,
A Dieu je rendrai mes vœux
Dans la magnifique enceinte
De son auguste maison,
Et devant la cité sainte,
Je ferai mon oraison.

[1] *Psal.*, CXV.

ODE SUR LA LIBERTÉ CRÉÉE, PERDUE, RÉPARÉE, COURONNÉE.

Je te cherche, ô ma liberté,
Rayon de la Divinité,
Vive image de sa puissance;
C'est par toi que le Roi des rois
Eprouve mon obéissance
Et la veut devoir à mon choix.

Je te sens au fond de mon cœur,
Mais, hélas! le péché vainqueur
T'y laisse pour un triste usage,
Puisque, sous le vice abattu,
Je n'ai que le crime en partage,
Sans pouvoir aimer la vertu.

Touché de ses divins appas,
Vers elle je fais quelques pas,
D'un esprit soumis et docile;
Je la loue et juste à demi,
Après un éloge stérile,
Je me livre à son ennemi.

Que me sert d'avoir en naissant
Reçu d'un Maître tout-puissant
Une lumière que j'adore,
Si, contraire à mes propres vœux,
J'embrasse le mal que j'abhorre
Et laisse le bien que je veux?

De mille désirs agité,
Souvent, ô sainte vérité,
En moi-même je te consulte :
Le trouble des sens m'interdit;
Et la raison, dans ce tumulte,
Sait à peine ce qu'elle dit.

La loi qui m'éclaire au dehors
Cause d'inutiles remords
A ma conscience coupable.
Par elle, je me vois juger,
Et la sentence inévitable
Me trouble sans me corriger.

Comme un malade qui s'aigrit
Contre le régime prescrit,
Malgré sa triste expérience,
D'un instinct fatal aveuglé,
Suit la brutale impatience
De son appétit déréglé :

Ainsi, mon désir imprudent,
Arrêté devient plus ardent;
La loi qui le retient l'irrite :
Dieu! quel remède à mes excès,
Si, de la fureur qui m'agite,
La loi redouble les accès?

Dans une telle infirmité,
D'où vient la folle vanité
Qui me rend si plein de moi-même?
O de mes maux le plus affreux!
Je suis, dans ma misère extrême,
Superbe autant que malheureux.

L'ange, de son auteur jaloux,
Tombé du ciel, plein de courroux,
Vaincu, vient soulevant la terre,
Et, sur mille autels encensé,
Sous la main de Dieu qui l'atterre
Soutient son projet insensé.

Par lui les mortels font les dieux;
Ils peuvent porter jusqu'aux cieux
La gloire d'un nom redoutable:
Aveugles d'avoir acheté
Par un travail si véritable
Une vaine immortalité.

Mais je ne crains plus les enfers:
Mon Sauveur a brisé mes fers,
A sa loi mon âme est soumise:
De sa grâce l'attrait caché
Me rend ma première franchise
Et me fait haïr mon péché;

Un jour libre de tous mes maux,
Affranchi de tous mes travaux,
Vainqueur de la mort ennemie,
D'un plaisir céleste enivré
Je n'aurai ni repos, ni vie
Qu'en celui qui m'a délivré.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

—

Qui ascendit super cœlum ad Orientem. (*Psal.* LXVII, 34.)

Lève-toi, Père du jour,
Et dans ton plus bel atour,
Viens commencer ta carrière;
Aujourd'hui, vers les hauts lieux
D'où s'élève ta lumière
Montera le Roi des cieux.

Jamais dans un tel chemin
Tu ne vis un corps humain
Percer la voûte azurée,
Et, des astres respecté,
Porter jusqu'à l'Empyrée
Une nouvelle clarté.

Au majestueux abord
D'un Roi vainqueur de la mort,
Princes des troupes fidèles,
Ouvrez les sacrés poteaux;
Et vous, portes éternelles,
Elevez vos chapiteaux.

Par son courage indompté
Le ciel veut être emporté;
Il faut qu'il ait l'avantage
Sur ses cruels ennemis;
Et son royal héritage
De sa conquête est le prix.

Qui peut, dans un jour si beau,
De ce triomphe nouveau
Chanter la pompe sacrée,
Et tout le noble appareil
De la magnifique entrée,
D'un conquérant sans pareil?

Sorti de captivité,
L'ancien peuple racheté
L'accompagne dans sa gloire;
Tous les mortels affranchis
A l'honneur de sa victoire,
De ses dons sont enrichis.

Purifiés par son sang,
Ils occuperont le rang
Et les places immortelles
Que, dans la sainte Sion,
Quitta des anges rebelles
L'infâme désertion.

Déjà, des nouveaux vainqueurs
Mêlés parmi les neuf chœurs,
Au ciel les troupes zélées
Avec éclat se font voir,
Et les légions ailées
S'ouvrent pour les recevoir.

Dès ce moment fortuné,
Le genre humain étonné,
D'un si sublime mystère,
Malgré son ancienne erreur,
Suit jusques au sanctuaire
Jésus, son avant-coureur.

Dieu de gloire, élevez-vous
Et dissipez les jaloux
De votre éternel empire:
Régnez sur tout l'univers,
Et commencez à détruire
La puissance des enfers.

Des lieux les plus reculés,
Tous les peuples ébranlés
Accourent pour reconnaître,
Par une commune voix,
De leur légitime Maître
Le nom et les saintes lois.

Les dieux trompeurs des gentils,
Comment échapperont-ils
A la main qui les atterre;
Quand, vraiment irrités,
Partout ils verront à terre
Leurs temples précipités?

jours, que vous nous pouvez figurer en cent emplois glorieux et sous ces titres augustes : grand dans la paix et dans la guerre, au dedans et au dehors, dans le particulier et dans le public; on l'admire, on le craint, on l'aime. De loin il étonne, de près il attache ; industrieux par sa bonté à faire trouver mille secrets agréments dans un seul bienfait; d'un esprit vaste, pénétrant, réglé, il conçoit tout, et il dit ce qu'il faut, il connaît et les affaires et les hommes ; il les choisit, il les forme, il les applique dans le temps, il sait les renfermer dans leurs fonctions : puissant, magnifique, juste, il veut prendre ses résolutions, la droite raison est sa conseillère ; après il se soutient, il se suit lui-même ; il faut que tout cède à sa fermeté et à sa vigueur invincible. Le voilà, Messieurs, ce digne sujet de vos discours et de vos chants héroïques.

Le voyez-vous ce grand roi, dans ses nouvelles conquêtes, disputant aux Romains la gloire des grands travaux, comme il leur a toujours disputé celle des grandes actions? Des hauteurs orgueilleuses menaçaient ses places : elles s'abaissent en un moment à ses pieds, et sont prêtes à subir le joug qu'il impose. On élève des montagnes dans les remparts, on creuse des abîmes dans les fossés : la terre ne se reconnaît plus elle-même, et change tous les jours de forme sous les mains de ses soldats, qui trouvent sous les yeux du roi de nouvelles forces, et qui en faisant les forteresses s'animent à les défendre. Vous avez souvent admiré l'ordre de sa maison ; considérez la discipline de ses troupes, où la licence n'est pas seulement connue, et qui ne sont plus redoutées que par l'ennemi. Ces choses sont merveilleuses, incroyables, inouïes; mais son génie, son cœur, sa fortune, lui promettent je ne sais quoi de plus grand encore. De quelque côté qu'il se tourne, ses ennemis redoutent ses moindres démarches ; ils sentent sa force et son ascendant, et leur fierté affectée couvre mal leur crainte et leur désespoir.

Finissons : car où m'emporterait l'ardeur qui me presse ? Il aime et les savants et les sciences ; c'est à elles, pour ainsi dire, qu'il a voulu confier le plus précieux dépôt de l'Etat; il veut qu'elles cultivent l'esprit le plus vif et le plus beau naturel du monde. Ce Dauphin, cet aimable prince, surmonte heureusement les premières difficultés des études; et s'il n'est pas rebuté par les épines, quelle sera son ardeur quand il pourra cueillir les fleurs et les fruits ? On vous nourrit, Messieurs, un grand protecteur; si nos vœux sont exaucés, si nos soins prospèrent, ce prince ne sera pas seulement un jour le digne sujet de vos discours; il en connaîtra les beautés, il en aimera les douceurs, il en couronnera le mérite.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME HUITIÈME.

ŒUVRES ORATOIRES. — PIÉTÉ

VÊTURES ET PROFESSIONS

PANÉGYRIQUES

selon l'ordre chronologique

PANÉGYRIQUES

selon l'ordre liturgique

ORAISONS FUNÈBRES

ÉLÉVATIONS A DIEU

SUR LES MYSTÈRES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

OPUSCULES DE PIÉTÉ

POÉSIES SACRÉES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc — Typ. des Célestins — BERTRAND

